

Digitized by the Internet Archive  
in 2023 with funding from  
Kahle/Austin Foundation







2  
1885

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES







SEPTIÈME ANNÉE

---

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

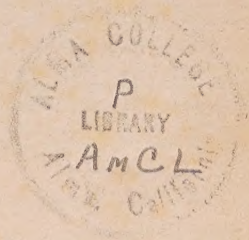
DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

---

TOME SEPTIÈME.

(Janvier à Décembre 1885)



PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR GÉNÉRAL

76, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76

BRUXELLES

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

12, RUE DES PAROISSIENS, 12

GENÈVE

HENRI TREMBLEY

4, RUE CORRATERIE, 4

---

MDCCCLXXXV

41199







# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## AVIS CONCERNANT LES RENOUVELLEMENTS

L'échéance du 1<sup>er</sup> janvier étant la plus importante, nous prions nos lecteurs dont l'abonnement expire à cette date, de vouloir bien nous adresser le PLUS TOT POSSIBLE le montant de

leur renouvellement, afin de n'avoir à subir aucune interruption dans le service de leur journal.

Prière de joindre à tout envoi une bande du journal.

## PRIME PERMANENTE

Toute personne qui s'abonne ou se réabonne à l'*Ami du Clergé*, a droit à recevoir comme prime un volume des années précédentes. Il est donc facile de se procurer ainsi la collection sans grands déboursés.

Ajouter un franc pour recevoir la prime *franco*, en gare la plus rapprochée.

(Consulter le Catalogue spécial des primes encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.)

## SOMMAIRE DU N° 1 :

PRÉDICATION : Pour la solennité de l'Épiphanie : Jésus la lumière du monde. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Démembrement d'une paroisse. — CONSULTATIONS LITURGIQUES, ETC. : Peut-on dire des messes devant le St-Sacrement exposé ? Peut-on distribuer la sainte communion ? Doit-on faire une génuflexion avant de mettre l'encens, après avoir exposé le Saint-Sacrement ? — Peut-on permettre à deux futurs époux de communier pour leur mariage, bien qu'ils aient mal agi ? — Pour l'indulgence de l'autel privilégié, faut-il que le prêtre ait contrition de ses fautes même les plus légères ? — La volonté qui suffit dans le moribond pour la validité de l'Extrême-Onction, suffit-elle pour la validité de l'absolution ? — Quels sont les ouvrages à consulter sur les indulgences ? — Comment est-il certain par la généalogie de St-Joseph que la sainte Vierge descend de David ? — Étude canonique sur les chapelets (suite). — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le secrétaire du Conseil de fabrique a-t-il le droit exclusif de rédiger les délibérations ? Quelles sont les actes qui rentrent dans ses attributions ? Doit-il les certifier en qualité de secrétaire ? — Les ministres des divers cultes sont-ils exempts de l'impôt du cheval et de la voiture ? — Quelles peuvent être pour un père de famille les suites du refus de présenter son fils à l'examen ? — Comment empêcher un maire de partager en trois le jardin du presbytère pour en donner deux parts à l'instituteur et à l'institutrice ? Le maire peut-il défendre au sonneur de sonner la seconde messe sous prétexte qu'il fait annoncer quelque chose au son du tambour ? — VARIÉTÉS : La question du catéchisme (suite). — COURRIER DE L'UTILE : Procédé pour laver la flanelle de manière à ce qu'elle ne jaunisse pas. — Manière d'enlever les piqures produites par l'humidité sur les étoffes. — Encaustique pour parquets.

## REVUE LITTÉRAIRE

### I

MEDITATIONES SACERDOTALES CLERO TUM SECULARI TUM REGULARI ACCOMMODATÆ, auctore F. X. SCHOUPE, S. J. — Deux volumes in-8° de 450 pages chacun. (Société générale de librairie catholique.)

On connaît le succès mérité qu'ont obtenu les nombreux ouvrages du R. P. Schoupe, S. J., destinés spécialement aux membres du clergé. L'infatigable auteur vient de publier un nouveau livre qui sera de même parfaitement accueilli par les prêtres et par les religieux. La prière, l'oraison mentale quotidienne est l'âme de la vie sacerdotale. On ne peut trop faciliter l'exercice de la méditation aux ministres du Seigneur qui doivent y puiser la force dont ils ont besoin pour se sanctifier eux-mêmes et pour travailler efficace-

ment au salut et à la sanctification des âmes qui leur sont confiées.

Dans ces nouvelles *Meditationes sacerdotales*, au nombre d'environ *trois cent-soixante*, le P. Schoupe a suivi la méthode de saint Ignace et l'ordre général des *trois voies*, ordinairement indiquées par les maîtres de la vie spirituelle. Mais ce qui lui appartient en propre dans ce travail, c'est une disposition très logique des matières ; c'est, dans chaque méditation, un arrangement substantiel, clair, pratique surtout, avec des applications détaillées aux fonctions et aux obligations de la vie sacerdotale ; c'est une exposition simple, lumineuse des vérités chrétiennes, qui facilite la préparation à l'oraison, aide la suite du raisonnement, émeut doucement la volonté, et conduit tout droit à l'action virile, prompte, dévouée. Rien dans le style ne distrait la pensée. Le P. Schoupe a cru devoir rédiger ces méditations dans la langue de l'Eglise, mais son latin est clair, net, facile ; il a évité avec soin tout ce



qui pourrait causer le moindre embarras ou la moindre distraction dans une œuvre qui doit être avant tout affective et pratique. Un grand nombre de ces points de méditation sont en même temps d'excellents résumés de sermons et d'instructions au peuple. Une table des matières détaillée facilite le choix des sujets à méditer ou à proposer aux fidèles. Enfin, ce qui recommande encore ce manuel, qui doit être pour ceux auxquels il est destiné d'un usage journalier, c'est la beauté et la netteté de l'impression; comme les bréviaires et autres ouvrages liturgiques, il importe qu'un livre de méditations soit d'une lecture aussi facile et aussi attrayante que possible.

Cinq francs le volume. Les deux volumes se vendent ensemble ou séparément.

## II

**Catéchisme dogmatique et moral, à l'usage des Sourds-Muets**, par l'abbé H. CONVERT, aumônier de la Providence, à Bourg (Ain).

Broché, 1 fr., cartonné 1 fr. 25. Par la poste 0.20 centimes en sus.

Monsieur le Rédacteur,

Un livre d'or vient de paraître à Bourg; il porte cet humble titre *Catéchisme à l'usage des Sourds-muets*. Votre journal, soucieux de signaler à ses nombreux lecteurs tout ce qui paraît de meilleur dans notre cité, ne saurait le laisser passer inaperçu, car c'est plus qu'une belle œuvre, c'est une bonne œuvre que le zèle et le savoir ont composée comme à l'envi.

On aime peu, je le sais, à rencontrer dans les colonnes d'un journal l'éloge d'un ouvrage de piété; mais on fait cependant une exception en faveur du *Catéchisme*. Chacun s'intéresse à ce petit livre, si sublime qu'il arrachait naguère un cri d'admiration à des philosophes même incroyants, comme Jules Simon et Jouffroy; si précieux et si efficace pour former le cœur de l'enfant, que nos ennemis, pour le supplanter, ont jugé nécessaire de l'imiter dans leurs trop fameux *Manuels de morale*. Aujourd'hui la lutte est engagée, au sein de l'école, entre le *Catéchisme* et le *Manuel*; l'avenir religieux et moral de la jeunesse en dépend. Qui triomphera? Nos adversaires croient à la victoire du *Manuel*, et ils multiplient leurs petits traités; nous croyons à celle du *Catéchisme* et nous multiplions les nôtres. Le livre de M. Convert vient au moment opportun.

Sans doute il ne doit y avoir qu'un seul *Catéchisme* dans un diocèse, celui que l'Évêque impose, car seul il contient l'exposition authentique des préceptes et des dogmes de la foi, seul il est destiné par l'Église à nous faire parvenir l'enseignement du Pontife romain, organe visible de Dieu sur la terre; mais le catéchisme diocésain n'exclut pas plus les travaux analogues, faits pour le commenter et l'expliquer, que le catéchisme du concile de Trente n'a exclu les travaux de Bellarmin et de Bossuet, de Noël et de Couturier... Ainsi il ne faut pas s'étonner de voir paraître l'opuscule que nous signalons au public. Il sera utile avec et après tant d'autres ouvrages élémentaires.

Son but est bien déterminé, il vient, non point fournir une explication plus approfondie des vérités chrétiennes, mais leur donner une exposition de nos dogmes plus simple, plus familière que toutes celles qui avaient été usitées jusqu'ici. D'ailleurs la dédicace du livre marque assez le dessein de l'auteur : l'œuvre est dédiée aux *Sourds-Muets* et elle a par conséquent pour but

de rendre accessible aux esprits les moins développés, les principes de la foi.

Cependant il ne faudrait pas que le titre de ce traité élémentaire fût une occasion d'erreur pour quelques-uns. Le titre est inexact quand il affirme que le *Catéchisme dogmatique et moral* n'est destiné qu'aux sourd-muets et à leurs professeurs, car il sera très utile à tous les enfants et à tous les catéchistes.

J'admire dans ce modeste travail quatre rares et maîtresses qualités, je veux dire : *l'abondance et la sûreté de la doctrine, la brièveté et la clarté de l'exposition*. L'abondance et la sûreté de la doctrine : en effet, aucun des principes de la morale ou de la foi n'est omis, et chacun d'eux, puisé aux sources les plus pures, c'est-à-dire dans les symboles de l'Église, le catéchisme de Trente et les grands théologiens, est présenté dégagé de toute opinion : aussi l'orthodoxie du livre défie-t-elle toute attaque. La brièveté et la clarté de l'exposition : c'est un grand art d'unir l'abondance à la brièveté, et la brièveté à la clarté, car ce sont là des qualités qui n'ont point coutume d'aller de compagnie, et qui néanmoins sont bien nécessaires, si j'en crois cette parole d'un ancien, fort habile dans le métier d'enseigner et d'écrire : *Laborant homines in discendo, nam brevitas non valent intelligere, et prolixitas non amant legere*. L'auteur du *Catéchisme dogmatique et moral* a contraint ces qualités ennemies à se réconcilier dans son œuvre. Il règne dans l'ensemble un ordre si méthodique, une harmonie si parfaite relie les parties, les idées ont tant de précision et les définitions de netteté, le terme est si propre et la structure de la phrase si simple, que vingt-deux chapitres forts courts ont suffi à renfermer dans leurs lumineuses formules les richesses si variées, si multiples de la révélation catholique.

Eh bien! Je vous le demande, un livre pareil n'est-il fait que pour les sourd-muets? Il faut à ces infortunés, j'en conviens, un catéchisme plus simple qu'aux autres enfants du même âge. Mais un catéchisme simple, s'il n'a pas acheté cette inestimable qualité, au prix de mutilations infligées à la doctrine, est un chef-d'œuvre, qu'on ne saurait trop divulguer. Que de science et de labeur ne faut-il pas pour arriver à la simplicité.

Il serait également faux de penser que ce livre ne peut servir qu'aux professeurs de sourd-muets. Si nous voulons sauver l'âme des enfants, mise en péril au milieu des écoles sans Dieu, il faut les catéchiser. Tout chrétien, toute chrétienne, qui a souci de l'honneur de sa foi et en connaît la grandeur, doit être un catéchiste, le catéchiste de ses enfants; le prêtre ne peut plus suffire seul à cet enseignement. Comment dès lors ne pas priser une œuvre qui permettra au père et à la mère de famille d'enseigner à son foyer les plus sublimes mystères de la religion? Il fallait à ces nouveaux apôtres de la foi, à ces maîtres improvisés de l'humble et du petit, un initiateur qui leur tracât la voie, leur évitât les tâtonnements, leur apprît par son exemple même jusqu'où il faut s'abaisser pour être compris. Honneur donc à celui qui n'a pas reculé devant les difficultés d'une pareille tâche!

Que de travail a coûté ce petit opuscule! Que de fois il a été fait et refait! Chacun de ses termes, avant d'être adopté d'une manière définitive a été soumis à l'épreuve, et l'auteur, il le dit dans sa préface, ne s'est déterminé à le choisir qu'après avoir constaté qu'il était le mieux compris par ses élèves.

Le succès est venu couronner ces efforts :

(Voir la suite à l'avant-dernière page.)



## PRÉDICATION

Pour la SOLENNITÉ DE L'ÉPIPHANIE : JÉSUS LA  
LUMIÈRE DU MONDE

Erat lux vera quæ illuminat  
omnem hominem venientem in  
hunc mundum.

(Joan., I, 9.)

L'homme éprouve dans le plus intime et le meilleur endroit de son cœur une soif inextinguible de vérité et de vertu, parce que, comme le dit saint Augustin, Dieu nous a faits pour lui, l'infinie vérité et l'infinie bonté, et notre cœur est dans l'agitation jusqu'à ce qu'il se repose en son Créateur. Témoins les Mages. Ils savaient, d'après les prophéties, que le grand Docteur de l'humanité, le Messie, devait venir pour nous apprendre toute science et toute justice ; ils savaient également que le signe de sa naissance brillerait dans les cieux ; aussi, dans leurs désirs insatiables du bien et du vrai, ils interrogeaient avidement les astres pour y lire la venue du grand Roi. Ne vous étonnez point si avant l'incarnation du Verbe, l'humanité languissait d'ignorance et de faiblesse. L'idolâtrie était si répandue qu'à la réserve du peuple juif tout l'univers en était infecté : le nombre des dieux égalait presque celui des hommes. Que dirai-je de la corruption des mœurs, toujours générale et sans bornes là où la vérité ne brille pas ? Le vice se faisait adorer, il était la divinité commune qui réunissait toutes les sectes et que chaque peuple avait ajoutée à ses dieux particuliers. Quant à l'ancienne loi, si elle enseignait la vérité, c'était d'une manière mystérieuse et obscure, elle ne prescrivait la perfection qu'en figure et sous le voile des observances extérieures. Mais voici que l'Etoile brille dans le ciel de l'Orient, c'est l'image du Messie, dit saint Ambroise, *Christus est stella*. (In Luc. lib. II, c. II.) Voici le Christ « Lumière de tout homme venant en ce monde. » Il s'annonce aux Mages, il les attire à son berceau, il se manifeste à eux, les prémices de la gentilité, et dans leur personne, à tout l'univers. L'humanité est sauvée : désormais elle a un maître qui lui enseignera la voie qui conduit à Dieu, elle a un auxiliaire puissant qui lui donnera la force d'y marcher. Voilà pourquoi l'Eglise, en cette solennité de l'Épiphanie, jour anniversaire de la manifestation de Dieu à la terre, se livre à tous les transports de la joie. « Reconnaissons, disait saint Léon aux chrétiens de Rome, dans les Mages adorateurs du Christ, les prémices de notre vocation et de notre foi, et célébrons avec une triomphante allégresse les commencements de notre bienheureuse espérance. Honorons ce jour trois fois sacré où l'Auteur de notre salut nous est apparu. » Pour entrer dans l'esprit de cette fête, considérons, avec respect et amour, N.-S. J.-C. comme la lumière de nos esprits par la vérité, comme la force de nos volontés par sa grâce,

ravivons notre foi à ses enseignements divins et à l'efficacité de son action sur nos cœurs, afin de lui permettre de se manifester en nous, de faire en nous son *Épiphanie*, de nous transformer en lui, et de nous rendre dignes des joies éternelles, but suprême de sa venue dans le monde et dans nos cœurs.

## I

N.-S. J.-C., le Verbe incarné est venu sur la terre pour nous enseigner la vérité. Il la connaissait cette vérité, non seulement comme Dieu, mais comme homme. Le Père éternel qui le destinait à être le précepteur du genre humain, *erunt oculi tui videntes præceptorem tuum* (Is., xxx, 20), l'avait rempli de tous les trésors de la science et de la sagesse, *in quo sunt omnes thesauri sapientie et scientie absconditi*. Voulant en faire le guide des hommes dans le chemin qui conduit au ciel, il lui en avait fait connaître tous les détours comme il avait fait connaître à Moïse tous les sentiers de la voie que devait suivre les Israélites dans la terre promise, *notas fecit vias suas Moysi*. (B. CH, 7.) De plus, Notre-Seigneur a voulu apprendre ce chemin par l'expérience : il est allé à la perfection par toutes les voies qui y conduisent, par l'innocence, par la pénitence, par la joie, par la douleur, par l'honneur, par l'ignominie, par les grâces les plus signalées, par les plus rudes épreuves, par un zèle infatigable, par une continuelle contemplation. Non seulement il connaît le chemin du ciel, mais il est lui-même et la voie et le terme où nous devons tendre. *Ego sum via, veritas et vita*, Je suis, dit-il, dans l'Evangile, le chemin qui conduit à la vérité, je suis la vérité qui mène à la vie, je suis la vie même où la vérité conduit. O chrétiens, prêtez donc l'oreille à l'enseignement de Jésus, c'est le guide le plus sûr, le plus éclairé, c'est un guide qui est Dieu, *Deus tuus ipse est ductor tuus* !

Or Jésus, qui n'a rien ignoré de tout ce qui peut former la piété la plus sublime, nous a communiqué toutes ses lumières. Il nous assure lui-même qu'il nous a révélé ses plus grands secrets, qu'il a versé pour ainsi dire dans nos esprits tous ses trésors de lumière, *Omnia quæcumque audivi a Patre meo nota feci vobis*. Il nous a enseigné tout ce qu'il nous faut savoir sur Dieu, sur notre origine et nos destinées, sur nos devoirs envers notre Créateur, nos semblables, nous-mêmes. C'est lui qui, pour nous éloigner des actions criminelles, nous a fait entendre qu'il faut éviter les pensées mauvaises qui sont comme la semence des actions, et les regards imprudents qui font naître les imaginations coupables. C'est lui qui, pour aller au devant de tous les maux que la soif de l'or et de l'argent a coutume de faire dans le monde, nous a découvert ce secret admirable de la pauvreté du cœur qui nous détache des biens mêmes que nous possédons. C'est lui qui nous a fait connaître les conséquences des fautes légères qui conduisent



infailliblement à de plus grandes. C'est lui qui proscrit jusqu'aux paroles oiseuses, afin que notre attention à nous en préserver (carte loin de nous les tentations du mensonge et de la médisance. C'est lui qui, pour prévenir les funestes effets de la colère et de la vengeance, est allé jusqu'au cœur sécher les sources de ces passions en nous ordonnant d'aimer nos ennemis, et de faire le bien à ceux qui nous font le mal. C'est lui qui, pour nous faciliter la vertu de patience, si nécessaire dans les traverses de cette vie, nous enseigne à chercher les trésors qui sont cachés dans les adversités et les persécutions : il nous fait comprendre qu'il y a des sujets de joie dans tout ce qui nous afflige, et tout ce que le monde appelle malheur, infortune, calamité, est justement ce qui doit nous rendre heureux et dans cette vie et dans l'autre : *Beati qui lugent, beati qui persecutionem patiuntur*. C'est lui qui, le premier a ouvert la carrière de la perfection en proclamant les grandes maximes de dépouillement, de renoncement, de haine de soi-même, de mort, de vie spirituelle, de mépris du monde. Oh ! vous qui voulez être les disciples de Jésus, que le monde soit pour vous comme une région de morts. Laissez les mondains s'empresser pour le succès de leurs affaires temporelles, laissez-les s'appliquer à l'observation de leurs maximes profanes, de leurs bienséances prétendues ; ne vous rendez ni leurs admirateurs, ni leurs esclaves : votre vocation est plus belle que cela ! C'est lui qui le premier a montré aux âmes d'élite la route de l'héroïsme en leur prêchant la pauvreté absolue et volontaire, la virginité parfaite, le sacrifice de tout, y compris la vie, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ! O Dieu, que n'exige point de nous la reconnaissance pour ce divin enseignement ? Qui pourra jamais comprendre la grandeur de ce bienfait ? Pour moi je ne saurais mieux exprimer mes sentiments que par ces paroles de saint Paul : *Apparuit gratia Dei salvatoris nostri omnibus hominibus*. Notre Dieu, notre Rédempteur nous a manifesté sa miséricorde infinie, mais en quoi, grand Apôtre ? *Erudiens nos, ut abnegantes impietatem et secularia desideria, sobrie et juste et pie vivamus in hoc sæculo*. C'est que par lui-même il nous a instruits à contrarier en nous les inclinations de la nature, à mépriser le monde, à briser les liens qui nous y attachent, à nous affranchir de la servitude des vains désirs ; c'est qu'il nous a montré les voies de la sainteté et de la justice : *Apparuit gratia Dei erudiens nos !*

Mais Jésus ne s'est pas contenté de nous enseigner par paroles, il a voulu le faire par l'exemple. Ce ne fut point assez de nous montrer la divine voie, il a voulu y marcher le premier devant nous. Bien que l'étoile qui apparut aux Mages en Orient leur eût fait entendre par sa situation en quel pays ils devaient chercher le Messie, ainsi que saint Jean Chrysostôme l'a observé ; bien que les docteurs de Jérusalem leur

eussent clairement indiqué que Bethléem était le lieu de sa naissance, ils ne laissaient pas de marcher en quelque sorte dans les ténèbres, et d'éprouver des incertitudes. Mais dès que cette même étoile, qui les avait portés à se mettre en chemin, se montra de nouveau à leurs regards et qu'elle commença à les devancer pas à pas proportionnant son cours à leurs forces, ou plutôt à leur faiblesse, alors toutes les inquiétudes furent dissipées, et ils achevèrent leur voyage avec une joie que l'Ecriture semble ne pouvoir exprimer avec assez d'énergie : *Gavisusunt gaudio magno valde*.

Chrétiens, c'est là notre histoire, nous sommes excités au bien par les paroles de Jésus-Christ, mais nous sommes entraînés à le pratiquer par ses divins exemples. En effet, il a si bien exprimé dans sa conduite toutes les maximes de sa morale, que tout ce que les évangélistes ont pris soin de rapporter nous est devenu comme inutile. Voulez-vous devenir saints ? *Respice, et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est* ; Jetez les yeux sur Jésus-Christ et sur les exemples qu'il vous donne. Voyez ce Dieu humilié dans la pauvreté d'une étable ; cette sagesse muette et réduite à la simplicité d'un enfant ; cette majesté obscurcie et comme anéantie dans les langes. Vous cherchez des livres, vous consultez les docteurs de la vie spirituelle, pour apprendre à vous perfectionner dans la vertu ; c'est bien, mais c'est mieux encore de fixer vos regards sur les exemples de Jésus. Voyez-le : sur trente trois ans qu'il a vécu sur la terre il en a passé trente dans l'obscurité d'une maison pauvre, inconnu à tout l'univers. Durant tout ce temps, il n'a point eu d'autre témoin de son admirable sainteté que les anges, point de volonté que celle de Joseph et de Marie ; point de vertu qui se produisit au dehors que l'obéissance, la douceur et l'humilité. Je ne parle point de sa vie publique, où la modestie et le désintéressement ont toujours fait le caractère de son zèle ; où il a paru si réservé à juger, à condamner même les plus grands pécheurs ; où son plaisir a été de faire du bien, et son étude d'en rejeter la gloire qui lui en revenait ; où le jeûne, la prière, la solitude, ont trouvé leur place au milieu des plus grandes occupations. Ce n'est pas le moment de vous le représenter souffrant et mourant sur une croix ; il suffit de dire que quand tous les livres seraient perdus, toutes les lumières éteintes, tant qu'il nous restera un crucifix, il ne nous manquera rien de ce qui est nécessaire pour atteindre à la plus haute perfection : *Verborum veritas splendet effectibus confirmata*. (Théodoret). Ah ! Chrétiens, quand on voit chaque point de doctrine, chaque précepte soutenu par mille exemples et les exemples d'un Dieu ; quand on voit un Dieu pauvre, un Dieu humilié, un Dieu obéissant, un Dieu mourant librement sur une croix pour le salut du monde, comme l'âme est inondée de lumière, *illuminat omnem hominem*, comme elle se sent pressée de marcher dans



la voie de la justice à la suite de son Maître, d'autant plus que Jésus non content d'éclairer nos esprits, encourage, soutient et fortifie nos cœurs par sa grâce !

## II

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici du guide sublime que le ciel nous a donné, montre assez que notre intelligence n'a plus de prétexte plausible : mais notre faiblesse ne nous rendrait-elle pas inutiles tous ces beaux engagements ? Les mêmes lumières qui nous découvrent le chemin, ne nous en font-elles pas voir en même temps les difficultés, et ne sont-elles pas capables d'abattre le courage de ceux qui ont le plus d'ardeur pour le Verbe ? Il en serait ainsi, je n'en disconviens pas, si nous ne connaissions la puissance de celui qui nous y conduit, et si nous n'étions assurés qu'il nous soutiendra autant par son secours, qu'il nous éclairera par ses conseils. Oui, Jésus répand ses énergies divines dans nos âmes ; il est la source de la vérité, mais aussi de la grâce ; il est rempli, dit S. Jean, de l'une et de l'autre, et il nous les offre toutes les deux en même temps.

C'est pour cela que le Prophète prévoyant l'avènement du Fils de Dieu, après avoir dit que les sentiers tortueux seraient redressés, ajoute que « les chemins raboteux deviendront unis : » pour nous apprendre que le Messie devait nous découvrir les voies du salut, et en même temps nous les faciliter : *Erunt prava in directa et aspera in vias planas*. Ce nouveau guide ne saurait être mieux comparé qu'à la colonne de feu qui mena le peuple d'Israël jusque dans la terre promise. Il est vrai qu'elle le conduisit par des déserts affreux et stériles, par des pays barbares et inconnus, comme pour le donner en proie aux peuples qui les habitaient ; mais en même temps cette nue céleste applanissait à ce peuple toutes les difficultés, elle éclairait sa marche pendant la nuit, elle s'étendait sur tout le camp pendant le jour pour le défendre des ardeurs du soleil, tous les matins elle versait la manne pour le nourrir, elle lançait des feux et des foudres contre ceux qui s'opposaient au passage de la nation chérie. Voilà une figure parfaite du Rédempteur. C'est une nue mystérieuse qui nous couvre la nuit et le jour ; il ne dissipe pas seulement les ténèbres de notre ignorance, mais il nous soutient dans les difficultés que nous rencontrons à la suite, il nous nourrit de douceurs et de consolations célestes, il calme nos passions et met les démons en fuite, et nous donne la victoire en nous diminuant les efforts de la lutte. *Pax hominibus bonæ voluntatis*, paix aux âmes de bonne volonté, chantaient les anges dans les plaines de Bethléem. Ils adressent ces paroles à ceux qui aspirent à la sainteté et qui brûlent du désir de suivre leur nouveau Roi. Ils ne les invitent point à se prémunir contre les difficultés qui se trouvent dans la pratique de la vertu, à prendre les armes contre leurs ennemis ; au contraire ils leur annoncent la paix, il leur déclarent qu'on ne de-

mande d'eux que la bonne volonté ; comme s'ils disaient que J.-C. fera tout le reste ; que non-seulement il se chargera du fardeau de nos crimes, mais qu'il nous portera lui-même sur ses épaules, que lui seul combattra, vaincra les obstacles, qu'en un mot nous n'aurons qu'à le suivre et à cueillir le fruit de sa victoire.

Ayons donc courage et confiance ! Allons à Jésus, notre guide, notre maître, *erunt oculi tui videntes præceptorem tuum* ! il est notre lumière et notre force, *vocabitur Fortis ; erat lux vera* ! Imitons les Mages dans leur foi, leur abnégation, leur courage, leur amour ! Offrons comme eux les présents de notre cœur ; et comme eux nous trouverons le doux, le bon, le généreux Sauveur ; comme eux nous trouverons la lumière, la force, la joie, le bonheur sur terre d'abord, et ensuite dans les cieux !

CONGRÉGATIONS ROMAINES <sup>1</sup>

SACRÉE CONGRÉGATION DU CONCILE

*Démembrement d'une paroisse*

PAPIEN.

12 juillet 1884.

Entre le village de S. Zénon et celui de Spessa, au diocèse de Pavie, se trouve une propriété appelée *Speziana* et un hameau de 160 habitants. Jusqu'en 1873, les deux villages et le hameau ne formaient qu'une paroisse, dont le titulaire résidait à S. Zénon. Il y avait cependant deux communes, qui se partageaient en proportions inégales tant la propriété de *Speziana* que le hameau.

En 1873, la commune demanda que l'église de Spessa fût déclarée paroissiale. L'évêque éprouva une assez vive opposition à raison du hameau et de la ferme, et fut obligé de faire trancher la question à Rome.

La S. Congrégation du Concile traita cette affaire le 14 septembre 1878.

« An et quomodo sit locus dismembrationi veteris et erectioni novæ parœciæ in casu ? »

RESP. — Affirmative, inclusa in territorio parœciæ erigendæ terra *Speziani* et ad mentem.

Or voici quelle fut la pensée de la S. Congrégation : « Quod ubi ex parte municipii aut laici magistratus graves haud obstant difficultates, Episcopus dismembrationem peragere curaret juxta limites territorii respectivi municipii, ac novæ parœciæ tribueret tantummodo fractionem terræ *Speziana* quæ subest municipio loci Spessa : ubi vero hujusmodi divisio gravibus

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



*difficultatibus foret obnoxia, integram terram Speziana novæ parœciæ tribueret.* »

L'autorité civile ne fit aucune difficulté, de sorte que la décision de la S. Congrégation fut exécutée à la lettre. En conséquence, la division même des communes fut adoptée comme division des paroisses; ainsi la plus grande partie de la ferme *Speziana* et du village fut attribuée à la nouvelle paroisse.

Le propriétaire de la ferme fut mécontent de cette division; il aurait voulu que le hameau tout entier, ainsi que sa propriété demeuraient attachés à l'ancienne église. Il eut recours à un moyen fort original pour empêcher le décret épiscopal d'avoir son plein effet. Ce fut de démolir les maisons qui étaient sur la nouvelle paroisse et de les reconstruire sur l'ancienne. Le projet fut mis à exécution, en grande partie du moins. Quelques maisons seulement furent épargnées, à raison de leur prix, de sorte qu'il resta encore une trentaine d'habitants sur le territoire de la nouvelle paroisse, autour d'une antique chapelle que l'on n'avait pas osé démolir. Cette chapelle même fut fermée par ce seigneur qui ne voulait pas y voir officier le curé de la nouvelle paroisse. Il laissa de côté, en même temps, un grand nombre de bonnes œuvres par lesquelles il avait jusqu'alors édifié les fidèles.

A raison de ces circonstances, le curé de S. Zénon demandait que l'on rattachât à sa paroisse les quelques habitations qui se trouvaient sur l'autre paroisse. Comme motifs, il alléguait les inconvénients résultant du partage précédent, qui accordait juridiction à deux curés sur un même hameau, à égale distance des deux églises; le désir des paroissiens, qui refusaient de se rendre à la nouvelle église, et enfin l'espoir de ramener à de meilleurs sentiments le seigneur propriétaire de la ferme de *Speziana*.

Dans son information, l'évêque de Pavie disait qu'il verrait avec plaisir accéder à la demande du curé de S. Zénon, à raison du bien des âmes, et que d'ailleurs le dommage qui en résulterait, pour le curé de *Spessa* serait de peu d'importance, son revenu annuel n'étant diminué que de près de cinquante francs.

D'autre part, il faisait observer que les limites d'une paroisse ayant été tracées, on ne peut les changer que quand il y a nécessité ou grande utilité, ce qui n'existait pas dans le cas présent; que si la nouvelle délimitation devait faire plaisir au seigneur de *Speziana*, elle contrarierait singulièrement le syndic de *Spessa*. En conséquence, il sollicitait l'autorisation de limiter la juridiction du curé de *Spessa*, au profit du curé de S. Zénon, sans toucher au territoire des paroisses, et seulement jusqu'à ce que les circonstances fussent modifiées. Il s'en remettait d'ailleurs au jugement du Saint-Siège.

La Sacrée Congrégation répondit le 12 juillet 1884 :

« *Episcopo cum facultatibus ut, pro suo arbi-*

*trio et conscientia, jurisdictionem utriusque parochi moderari queat, prout in ejus voto, quatenus in Domino expedire judicaverit, facto verbo cum Sanctissimo.* »

Il suit de là qu'un évêque ne peut pas enlever à un curé la juridiction sur quelques maisons, même isolées, de sa paroisse, pour la confier à un autre curé, sans suivre les règles tracées par le droit ou sans obtenir une autorisation de Rome.

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Permettez-moi de vous poser trois questions formellement discutées entre confrères. Est-il vrai :

1<sup>o</sup> Que l'on ne doive pas dire de messe en présence du très saint Sacrement exposé?

2<sup>o</sup> Que l'on ne doive pas distribuer la sainte communion à un autel où est exposé le très saint Sacrement?

3<sup>o</sup> Que l'on doive faire une génuflexion avant de mettre l'encens après qu'on a exposé le très saint Sacrement?

Donner des preuves.

R. — Ad I. Il conviendrait que l'on ne dit pas de messe sur un autel où le saint Sacrement est exposé. La sacrée Congrégation des rites l'a déclaré plusieurs fois. Ainsi, en 1670, elle répondait à un vicaire-général de l'archevêque de Bologne que cela n'était pas permis, *non licere*, à l'autel de la chapelle de la confrérie du Bon-Jésus en présence du Saint Sacrement exposé, surtout dans une église qui avait d'autres autels où l'on pouvait célébrer la messe :

« *Non licere celebrare missas in altari capellæ majoris Ecclesiæ confratrum societatis Boni Jesu Bononiæ, exposito in eodem SS. Sacramento, stante præsertim quod adsint alia altaria in quibus celebrari possint* » (9 août 1670, n. 2508).

L'année suivante le clergé de Tlascala demandait si le prêtre qui célèbre sur un autel où le Saint Sacrement est exposé, devait donner la bénédiction, qui a lieu avant le dernier évangile, avec le très saint Sacrement. La sacrée Congrégation répond qu'on ne doit pas célébrer sur cet autel, à moins que ce ne soit pour la reposition, ou par nécessité :

« *Non debet celebrari missa in altari ubi est expositum SS. Sacramentum, nisi sit pro eo reponendo; et si ex necessitate fieri opus esset, populus est benedicendus more consueto, et non cum SS. Sacramento* » (S. R. C. 13 juin 1671, n. 2542).

Bon nombre de liturgistes, même sérieux, donnent une autre preuve tirée du Cérémonial des évêques, livre I, chap. 12, n. 9. Mais c'est une erreur. Le passage qu'ils citent ne se rapporte aucunement au cas d'une exposition, mais au cas où le Saint Sacrement est renfermé dans le tabernacle, ainsi qu'on peut le voir par le texte lui-même :

« ... *Maxime decens esset ut in altari, ubi Sanctissimum Sacramentum situm est, missæ non celebrantur, quod antiquitus observatum fuisse...* »



Dans ce passage, le Cérémonial des Evêques parle de la messe pontificale sur un autel où se trouve le Saint Sacrement, et il dit qu'il ne convient pas de l'y célébrer, ce qui serait conforme à l'antique discipline.

Cette dernière preuve est donc sans valeur. Mais les décrets cités auparavant montrent péremptoirement qu'il ne convient pas de dire la messe devant le Saint Sacrement exposé.

Est-ce à dire qu'on ne le puisse jamais? Non, car le décret de 1671 cité plus haut prouve qu'on le peut en certains cas. Ainsi la sacrée Congrégation des rites le permet en 1831 aux religieuses clarisses de Tarente.

Il est vrai que c'était une faveur : *pro gratia*, comme le porte le décret, n° 4677.

Mais en 1864, la même Congrégation « tolère » la célébration d'une messe solennelle sur un autel où est exposé le Saint Sacrement, et cela à raison de la coutume immémoriale. Voici le cas qui avait été exposé par Mgr Pinol, évêque de Nicaragua :

« *Utrum servanda sit consuetudo ab immemoriali in vecta celebrandi in altari, ubi publice dis-cooperatum manet SSimum Eucharistiæ Sacramentum præter missam expositionis, aliam, quæ præcipua est, solemnitatis, cuique magnus populi concursus adest; vel potius tanquam abusus eliminanda, licet ex hoc fideles mærore afficiantur?* »

La sacrée Congrégation donna la réponse que nous venons d'indiquer :

« *Attenta consuetudine immemorabili tolerari posse* » (27 sept. 1864, n. 5336, ad 2).

Donc, en principe, on ne doit pas dire la messe sur un autel où est exposé le très saint Sacrement, à moins de bonnes raisons, par exemple si l'on n'avait pas d'autre autel et qu'il y eût obligation d'entendre la messe, ou encore s'il existait une coutume immémoriale que l'on ne pourrait détruire sans inconvénient, ou enfin si c'était pour la reposition du très saint Sacrement.

Gardellini en donne la raison : c'est parce que les fidèles doivent être uniquement occupés à l'adoration du très saint Sacrement, et n'en doivent être détournés par aucune prière ou action, même saintes :

« *Nam populus adorationi intentus, aliis precibus et actionibus licet sacris, ab illo distrahi non debet, cui unice et principaliter est intentus. Cautum fuit... ut missæ omnes, sive privatz, sive solennes, in eo altari omnino prohibeantur, duabus tantum exceptis, quæ celebrantur pro exponendo et reponendo sanctissimo Sacramento.* » (Gardellini in Decretum 4677.)

Ad II. On ne doit pas non plus distribuer la sainte communion à un autel où le Saint Sacrement est exposé. Sur ce point, la sacrée Congrégation est plus sévère encore que pour la célébration de la sainte messe. Car dans le décret relatif aux clarisses de Tarente, la sacrée Congrégation accorde, comme faveur, l'autorisation de célébrer la messe, mais elle ajoute une condi-

tion, c'est qu'on n'y distribuera pas la sainte communion :

« *Pro gratia, dummodo in Missa sacra Eucharistia non distribuatur.* »

C'est qu'en effet les raisons indiquées plus haut pour légitimer quelquefois la célébration de la messe devant le Saint Sacrement exposé, ne valent plus autant lorsqu'il s'agit de la distribution de la sainte Eucharistie.

Est-ce à dire que l'on ne doive pas distribuer la sainte communion pendant le temps de l'exposition? Assurément non. Au contraire, l'Eglise tient à favoriser la dévotion des fidèles; seulement elle veut que la sainte Eucharistie soit distribuée à un autre autel, où elle doit être gardée, comme le rappelle Gardellini : « *in alio altari sacra Eucharistia servari debet, ut fidelibus possit distribui...* »

Mais sur ce dernier point même, la sacrée Congrégation des rites n'accorde-t-elle pas encore quelques dispenses? Oui, et elle en a donné une preuve en 1863, sur une supplique venue de l'archidiocèse de Reims. On exposait que dans la plupart des chapelles monastiques et dans beaucoup d'églises paroissiales de l'archidiocèse, il n'y avait qu'un seul autel où l'on pût distribuer la sainte communion. On demandait donc si l'on pouvait permettre la distribution de la sainte communion devant le Saint Sacrement exposé, soit pendant la messe, soit en dehors, par la raison qu'il serait très difficile d'agir autrement.

La sacrée Congrégation répondit de garder la coutume.

C'est la première concession en cette matière que nous ayons encore remarquée dans la collection des décrets. Il est vrai que la déclaration ne présente pas la forme d'un décret proprement dit; la sacrée Congrégation se contente de répondre : « *Rescribere censuit.* » Néanmoins on ne peut nier l'importance d'une pareille solution. Voilà pourquoi nous tenons à reproduire le texte de la question et celui de la réponse :

« *In plerisque capellis monasteriorum et pluribus ecclesiis parochialibus diocesanos Rhemensis unicum reperitur altare ubi distribui possit sacra communio. Quæritur utrum si per preces Quadragenta Horarum, vel quando venerationi fidelium exponitur SSimum Sacramentum permitti possit distributio sacræ communionis intra vel extra missam coram SSmo super altari exposito, ratione maximæ difficultatis aliter agendi, ne sacra communio fidelibus denegetur.* »

« *Hujusmodi vero instantia a subscripto secretario in sacra Rituum Congregatione relata, sacra eadem Congregatio rescribere censuit : Servetur consuetudo. Atque ita rescripsit die 26 septembris 1863.* »

Ad III. Nous ne connaissons pas de rubrique ni de décret qui règle ce point; mais c'est le sentiment commun des liturgistes.

Q. — 1° Dans une paroisse où les futurs époux ont l'ha-



bitude de communier avant leur mariage, faut-il pour empêcher tout mauvais effet permettre à ceux qui auraient pendant assez longtemps et jusqu'au jour du mariage, entretenu des relations coupables mais secrètes, faut-il permettre d'aller à la sainte Table?

Il est bien entendu que les futurs époux ne donnent pas des signes extraordinaires de contrition, et je suppose aussi d'après leurs aveux qu'il n'y a pas danger d'un scandale prochain après le mariage.

2<sup>e</sup> Pour l'indulgence de l'autel privilégié, la contrition est-elle requise dans le prêtre qui offre le saint sacrifice comme elle l'est pour les autres indulgences plénières ou sans la contrition même des fautes les plus légères l'indulgence ne peut-elle que partielle?

R. — Ad I. La question suppose évidemment que les futurs époux ont pu être absous : ce qui est, pour le dire en passant, d'autant plus facile que par le mariage l'occasion prochaine de péché disparaît. Cela étant, ils ont l'essentiel des dispositions à la communion et rien n'empêche qu'on ne leur permette de s'approcher de la sainte Table, surtout au moment de prendre les engagements et de recevoir le sacrement de mariage. Quand même ce que notre respectable correspondant appelle un scandale prochain serait à craindre, le confesseur pourrait leur permettre de communier, parce que la confession faite doit être par tous réputée bien faite et que personne n'a le droit de supposer que les futurs époux n'auraient pas accusé ou pas détesté leur péché comme il le faut pour être absous.

Ad II. Pour gagner l'indulgence de l'autel privilégié, il n'est pas nécessaire que le prêtre ait la contrition même des fautes les plus légères. Cette indulgence est accordée par l'Eglise à l'âme pour laquelle la messe est offerte dans les conditions fixées par elle pour le gain de cette faveur. Ce n'est pas une indulgence gagnée par le prêtre dans la mesure de ses dispositions personnelles. Elle va directement à l'âme pour laquelle la messe est offerte.

Q. — Voilà un mois et demi que je demandais à la direction un renseignement sur les faveurs accordées en cours de Rome. Je n'ai pas reçu de réponse. Je demandais une réponse privée et je compte qu'elle ne se fera pas attendre, car je la voudrais pour la 1<sup>re</sup> de l'an.

R. — Nous ne trouvons pas la lettre que vous rappelez, et votre question est aujourd'hui trop générale et trop vague pour que nous puissions vous répondre utilement. De plus, vous oubliez de nous donner votre adresse.

S'il s'agit de savoir quelles faveurs vous pouvez obtenir, consultez l'*Ami du clergé*, année 1880, pages 244 et 257; — et pour les demander, adressez-vous à l'évêché de votre diocèse.

Q. — Je trouve dans votre *Ami du clergé* qui est ma lecture de prédilection toutes les semaines, au dernier numéro, p. 437, au bas de la page, ces mots : « ... il faut s'assurer si l'on peut penser que le moribond a la volonté interprétative de recevoir ce sacrement (l'Extrême-Onction). Cette volonté en effet « trop peu formelle pour le sacrement de pénitence... »

Ce sont ces derniers mots, Monsieur le rédacteur, qui soulèvent dans mon esprit une difficulté : il me semble qu'il y a là une petite exagération. Si la volonté est assez

formelle pour le sacrement de l'Extrême-Onction, pour quoi ne le serait-elle pas assez pour le sacrement de Pénitence? Qui nous dit qu'il n'y a pas chez le moribond toutes les dispositions voulues pour l'un et l'autre sacrement?

D'ailleurs, avant l'Extrême-Onction n'est-on pas dans l'habitude de donner le sacrement de Pénitence? Et même ne semble-t-il pas indispensable puisque l'Extrême-Onction n'est qu'un sacrement des vivants auquel le sacrement de Pénitence (*in quantum possibile est*), doit servir de précurseur?

R. — Entre l'Extrême-Onction et la Pénitence, il y a une différence capitale. Dans l'Extrême-Onction, la matière prochaine est l'onction faite par le prêtre avec l'huile sainte, matière prochaine dont le moribond n'a point à s'occuper et à laquelle il ne concourt par aucun acte. Dans la Pénitence au contraire, la matière prochaine, d'après l'opinion la plus commune et presque universelle, ce sont les actes du pénitent; si le pénitent ne peut faire aucun acte, la matière manque et le sacrement ne saurait être administré.

Pour recevoir l'Extrême-Onction, il suffit que le moribond ait l'intention requise dans le sujet. Or cette intention ainsi qu'il appert du texte même du Rituel et que l'enseignent tous les théologiens peut n'être que l'intention interprétative, la quelle consiste simplement en ce que le moribond aurait demandé l'Extrême-Onction s'il eût été dans le cas de pouvoir le faire, bien qu'en réalité il ne l'ait pas demandée précédemment et ne la demande pas actuellement. On le voit, il n'y a dans cette intention aucun acte présent ou même passé.

Cette intention ne saurait suffire pour la Pénitence, parce qu'il faut comme matière les actes du pénitent.

Nous n'avions pas à dire s'il convenait de donner l'absolution; la question ne le demandait pas. Mais, puisque le vénérable docteur qui nous écrit, a compris que nous refusions l'absolution à ce pécheur public, il est nécessaire que nous ajoutions 1<sup>o</sup> que, dans le cas présent, à moins de signes certains d'indisposition, nous commencerions par donner, sous condition, l'absolution, présumant que le moribond a la contrition au moins imparfaite de ses péchés et fait quelque effort pour l'exprimer; que si, en réalité, il n'y a aucun acte de sa part, la seule volonté interprétative de recevoir l'absolution serait insuffisante et que, avec cette disposition seule, l'absolution serait invalide, par défaut de matière prochaine à laquelle elle pût s'appliquer.

Dans l'impossibilité d'administrer valablement l'absolution, l'Extrême-Onction reçue avec la seule intention interprétative, serait valide, et bien qu'elle soit un sacrement des vivants, elle pourrait dans le cas particulier remettre indirectement les péchés mortels. Telle est du moins l'opinion commune et la plus probable.

Q. — Quels sont les livres qu'on peut consulter sur les indulgences?

R. — En traitant cette question, dans un des



derniers numéros de l'*Ami du Clergé*, nous n'avons pas cité, pour cette raison qu'il n'était pas encore publié, un travail qui mérite cependant la plus grande attention ; il est intitulé *Rescripta authentica Sacrae Congregationis Indulgentiis sacrisque Reliquiis praepositae, necnon summaria indulgentiarum quae collegit et cum originalibus in archivio Sacrae Congregationis Indulgentiarum asservatis contulit* Josephus Schneider, societatis Jesu sacerdos, Sacrae Congreg. Indulg. Consultor<sup>1</sup>.

L'année dernière, la Sacrée Congrégation a fait publier son recueil officiel de décrets authentiques, dans lequel elle a inséré les réponses qui forment le droit général et sont comme son code de lois.

Mais à côté de ces réponses générales, il y a les rescrits particuliers. Les archives de la S. Congrégation des Indulgences comprennent 250 volumes relatant ces rescrits particuliers. Mgr Prinzivalli en a donné un certain nombre ; le R. P. Schneider en donne davantage, sans les donner tous. Il a partagé son ouvrage en deux parties, l'une contenant les rescrits proprement dits, l'autre les sommaires des indulgences accordées aux diverses confréries, œuvres pies, etc. Deux tables dressées par le P. Lehmkühl, s. j., terminent l'ouvrage.

La S. Congrégation des Indulgences a déclaré authentiques toutes les pièces contenues dans ce recueil. Nous sommes heureux de le signaler à notre correspondant et de combler la lacune de notre premier article. Il y trouvera en particulier le plan d'un traité sur les Indulgences, avec des notes renvoyant aux deux ouvrages dont nous venons de parler.

Q. — La Tradition déduit la généalogie Davidique de Notre-Seigneur de celle de saint Joseph, en vertu de ce principe, que, chez le peuple juif, les diverses familles ne pouvaient s'allier ensemble. Ainsi, saint Joseph étant de la famille de David, la sainte Vierge en était certainement aussi.

Mais que vaut ce principe, en présence du fait évangélique (Luc., 1, 36) contraire, à savoir, que sainte Elisabeth, de la tribu de Lévi (s'il faut en croire le même principe), était parente, « cognata, » de la sainte Vierge, de la tribu de Juda ?

R. — Voici comment Cornelius à Lapide expose et résout cette difficulté : « Comment, par la généalogie de Joseph, a-t-on la généalogie du Christ, puisque le Christ est fils de Marie et non de Joseph, surtout que la B. Marie aurait pu, ce semble, épouser un homme, non de sa tribu, mais d'une autre, comme Elisabeth sa parenté, qui née dans la tribu de Juda, épousa le prêtre Zacharie, naturellement originaire de la tribu de Lévi ? » — On répond que les femmes à la vérité pouvaient épouser un homme d'une autre tribu ; mais que toutefois, si, à défaut de descendants mâles, elles devaient succéder dans l'héri-

tage paternel, pour que le mariage ne fit point passer l'héritage à une autre tribu, elles devaient, d'après la loi (Num., cap. ult. 7), épouser un homme de la même tribu et de la même famille. Or Joakim, père de la B. Vierge, n'avait aucun enfant mâle, comme le suppose ici saint Matthieu : c'était chose alors évidente et de notoriété publique, soit par la connaissance qu'en avait le vulgaire, soit par les tables généalogiques et matrimoniales qui se conservaient chez les Juifs avec la plus grande exactitude. Voilà pourquoi la B. Vierge dut épouser un homme de la même tribu et de la même famille, c'est-à-dire Joseph. Et ainsi sa généalogie est également la généalogie de la B. Vierge et conséquemment celle du Christ Notre-Seigneur (In 1, Math., v. 16).

#### ÉTUDE CANONIQUE SUR LES CHAPELETS (suite)

8° Le même chapelet peut recevoir diverses indulgences :

« An uni et eidem rei, puta, uni coronae possint applicari indulgentiae diversae, v. g. indulgentiae dictae apostolicae, et indulgentiae dictae sanctae Birgittae ? — RESP. Affirmative, dummodo ad eas lucrandas renoventur opera injuncta *iterabilia* <sup>1</sup>. »

Parmi les œuvres qu'on ne peut réitérer, il faut certainement considérer l'action de porter le chapelet, pour les indulgences qu'on peut gagner par une bonne œuvre accomplie pendant que l'on porte le chapelet. En est-il de même de la récitation ? Les auteurs regardent comme plus probable qu'on ne peut gagner, par « une seule récitation, » plusieurs indulgences attachées à des titres différents au même chapelet. C'est l'interprétation naturelle du décret précédent. D'autre part, la saine raison nous dit que, pour le même acte, on doit préférer la plus haute récompense ; il suit de là que naturellement les fidèles ont la volonté de gagner les indulgences les plus importantes. La permission accordée par l'Eglise n'aura donc guère d'autre but pratique que de permettre aux fidèles de faire donner aux chapelets déjà bénits, des indulgences plus importantes, si le cas se présente.

9° A plus forte raison est-il permis à la même personne d'avoir divers chapelets auxquels sont attachées différentes indulgences, et de s'en servir à tour de rôle, à son gré.

10° Un évêque ne peut pas attacher de nouvelles indulgences à un chapelet béni soit par le pape, soit par un prêtre ayant des pouvoirs spéciaux, sans ajouter de nouvelles obligations :

« Potestne Episcopus vel alius quicumque praelatus crucibus, coronis, sacris imaginibus a Papa vel sacerdote legitima facultate munito benedictis, novas adnectere indulgentias. — RESP.



Negative, nisi novæ conditiones adimplendæ prescribantur <sup>1</sup>. »

1<sup>o</sup> La bénédiction est attachée aux grains et non au cordon ou à la chaîne : il est donc permis de rompre le cordon pour le remplacer par un autre ou par une chaîne, sans aucun danger de perdre les indulgences. De même la rupture accidentelle et persévérante de la chaîne n'empêche pas de gagner les indulgences. Il en est de même encore de la perte de quatre ou cinq grains ; le chapel t demeure moralement le même.

« Utrum coronæ indulgentias amittant si rum-patur illarum filum sive voluntarie, ut catenis nectantur, sive involuntarie et fortuito id acciderit. — RESP. Negative, quia coronæ eadem perseverent quoad formam moralem.

« Si globuli quatuor vel quinque deperdantur ? — RESP. Negative, ex allata ratione in præcedenti responsione <sup>2</sup>. »

« Utrum corona deprecatoria in duas vel tres partes divisa atque rupta, ita coronæ formam amisisse censeatur, ut indulgentiam perdat ac nova indigeat benedictione ? — RESP. Dummodo globuli in majori eorum parte perseverent, indulgentias corona non amisit <sup>3</sup>. »

12<sup>o</sup> Un décret du pape Alexandre VIII, aujourd'hui encore en vigueur, renouvelé d'ailleurs par Pie IX, le 14 mai 1853 défend de prêter, de vendre et même de donner les chapelets que l'on a fait indulgencier pour soi. Ce décret, bien que regardant spécialement les chapelets de sainte Jeanne de Valois, a toujours été considéré par le Saint-Siège comme traçant une loi générale :

« SSmus D. N. Alexander PP. VII declarat et decernit, quod quæcumque coronæ, rosaria, grana, calculi, cruces, numismata (médaille vulgo nuncupatæ) et sacræ imagines, sive sint S. Caroli Borromæi, sive quinque Sanctorum a fel. rec. Gregorio XV Pontifice Maximo in Sanctorum numerum relatorum, sive quæcumque aliæ cum indulgentiis antea a Romanis Pontificibus, Sanctitatis suæ prædecessoribus, benedictæ et concessæ (quæ quidem in hunc usque diem distributæ sunt), non transeant personam illorum, qui eas de præsentibus obtinent, neque commodari, aut precario dari possint ; et quæ a Sanctitate sua concessa sunt, vel in posterum concedentur, non transeant similiter personam illorum, quibus ab eodem SSmo concessæ fuerint, vel quibus a prædictis de ordine ejusdem SSmi prima vice fuerint distributæ, ita ut a nemine aliis commodato vel precario concedi possint, alioquin careant indulgentiis concessis. Et quantum attinet ad coronas rosaria, grana seu calculos, cruces, numismata (médaille nuncupatas) et sacras imagines cum indulgentiis ab iisdem Sanctitatis suæ prædecessoribus benedictas et concessas, quæ usque in hodiernum diem effectum sortitæ non sunt, id

est nulli hactenus distributæ sunt, nemini uti benedictæ deinceps distribui possint, quod si de facto distribuantur, careant indulgentiis jam concessis. Ac aliqua re ex præmissis, ut præfertur, benedicta, deperdita, altera pro ea subrogari nullo modo possit, quacumque concessione in contrarium non obstante, etiamsi de ea specialis et expressa mentio facienda esset, cui per præsentis Sanctitatis Sua derogavit et derogatum esse voluit.

Datum Romæ die 6 februarii 1657 Pontificatus ejusdem SSmi D. N. anno secundo.

(A suivre.)

« Gualterius. »

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — 1<sup>o</sup> Le secrétaire du conseil de fabrique n'a-t-il pas le droit « exclusif » de rédiger lui-même, s'il en est capable, les procès-verbaux des séances du conseil ? Le président du conseil ou le secrétaire du bureau peuvent-ils légitimement se réserver cette rédaction avant toute épreuve du secrétaire du conseil, au cas où celui-ci est raisonnablement présumé capable de remplir ses fonctions et manifestement disposé à les remplir, en effet, d'une manière convenable ?

2<sup>o</sup> Quels sont les différents actes qui entrent dans les attributions du secrétaire du conseil ?

3<sup>o</sup> Le secrétaire doit-il en les signant certifier expressément les délibérations ou peut-il se contenter d'apposer sa signature avec l'indication de son titre ?

R. — Ad 1<sup>m</sup>. Assurément. La raison d'être d'un secrétaire au conseil de fabrique est précisément la rédaction à faire des délibérations. Il faut pourtant distinguer : il peut se faire, en effet, qu'une délibération soit votée selon une formule présentée par un fabricien ou dans des termes voulus et arrêtés par le vote. Dans ce cas, le secrétaire est tenu, dans son procès-verbal, d'exprimer le vote tel qu'il a été émis par la majorité. Il ne peut s'y refuser sous prétexte que la rédaction ne serait pas de son fait, et, s'il s'y refusait, le procès-verbal doit être rédigé par un autre fabricien.

Mais, en dehors de cette hypothèse, le secrétaire a pour fonctions spéciales, — par conséquent c'est pour lui un devoir, — de rédiger les délibérations et tous autres actes qui le concernent. En dehors du conseil délibérant, personne, pas plus le président qu'un fabricien quelconque n'a le droit de priver un secrétaire légalement élu comme tel de l'exercice de son devoir. La raison d'incapacité n'en serait pas une, du moins pour d'autres que lui-même. Cette raison est censée tranchée par l'élection. Si un individu n'est pas capable de rédiger des actes, il ne doit pas être élu secrétaire ; mais s'il est élu librement par ses égaux, c'est qu'on l'a reconnu capable d'exercer les fonctions dont on l'investit, et nul dans le conseil ne peut de son autorité privée annuler une élection ou en rendre les conséquences illusoires.

Si un président n'est pas content des rédactions faites par un secrétaire, il n'a qu'un moyen d'ob-

<sup>1</sup> *Quiten*. 12 janv. 1878, ad 1<sup>m</sup>. Edit. Pustet, n. 433.

<sup>2</sup> *Decret. auth.* S. C. In Cardicen. 10 janv. 1839, ad 3<sup>m</sup> et 4<sup>m</sup>.

<sup>3</sup> S. C. Ind. 20 août 1847.



vier à l'inconvénient, c'est de faire voter les termes mêmes de la délibération par la majorité.

Ad 2<sup>m</sup>. Comme nous venons de le dire, le secrétaire est chargé de rédiger les actes des délibérations du conseil, *exceptis excipiendis*, — qu'il doit transcrire sur un registre et le faire signer à tous les membres présents.

Le secrétaire doit adresser les lettres de convocation du conseil; il dresse les procès-verbaux.

Le secrétaire adresse à l'évêque et au préfet les procès-verbaux et délibérations qui doivent passer sous leurs yeux. Cependant, lorsqu'il s'agit de l'insuffisance des moyens de la fabrique pour les réparations, l'article 43 du décret de décembre 1809 exige que la délibération soit adressée au préfet par le président. L'art. 74 dit à peu près dans les mêmes termes, qu'elle sera adressée au préfet par le trésorier. Cette variation prouve le peu d'importance de la disposition. Nous croyons que le secrétaire a le droit général d'adresser les expéditions des procès-verbaux; mais il n'y aurait assurément aucune irrégularité si les procès-verbaux étaient envoyés par le président dans les cas ordinaires, et par le trésorier, lorsqu'il s'agit de dépenses à faire pour la fabrique.

Ad 3<sup>m</sup>. Le secrétaire signe les délibérations comme fabricien, et rien ne s'oppose à ce qu'il fasse suivre son nom de sa qualité de secrétaire, comme le président, les marguilliers et le trésorier de la leur. Cette apposition de sa qualité après sa signature n'ajoute aucune valeur à la délibération. Mais il est des cas où le secrétaire doit « certifier » par sa qualité les délibérations ou extraits de délibérations, c'est lorsque celles-ci sont rendues publiques, telles, par exemple, que les délibérations sur le tarif des chaises qui, d'après l'article 64 du décret de 1809 sont affichées dans l'église. Il en serait de même de tout extrait devant servir de renseignement ou demandé par l'autorité compétente.

Q. — Les ministres des divers cultes doivent-ils l'imposition du cheval et de la voiture? N'y a-t-il pas une loi qui les exempte? Quelles formalités à suivre pour se faire décharger?

R. — Nous avons dit dans le temps que le chien du curé de campagne ne pouvait pas être taxé comme chien de luxe. Lorsqu'en effet, on établit les catégories, on fit exception pour les curés de campagne qu'on présume pouvoir être appelés au loin pendant la nuit et n'avoir pas toujours des domestiques à leur disposition pour se faire protéger. Nous avons même cité à ce propos une sentence du conseil de préfecture de Seine-et-Oise, sentence appuyée sur l'interprétation donnée par le gouvernement lui-même.

Mais nous ne sachons pas qu'une pareille interprétation ait été donnée pour la voiture et le cheval des curés de campagnes. Certes, les motifs d'exemption ne manquent pas; ils sont même

plus sérieux que ceux mis en avant pour les chiens. Que de curés, surtout dans l'extrême province, particulièrement dans le département des Landes, ont des 8, 10, 15 et jusqu'à 20 kilomètres à parcourir pour aller visiter et administrer un malade. Cheval et voiture sont évidemment nécessaires et indispensables dans ces régions. Cependant l'exemption n'est pas de droit; mais les municipalités bien pensantes ayant la faculté de désigner certaines personnes pour la remise des impôts, ne manquent presque jamais de décharger leur curé.

Un curé trouvant cet impôt excessif et désirant se faire décharger, doit procéder comme pour les autres impôts. Qu'il s'adresse d'abord à la municipalité. S'il ne réussit pas de ce côté, qu'il se retourne vers le préfet, soit à sa juridiction officielle par le conseil de préfecture, soit à sa juridiction gracieuse. Dans ce dernier cas, on ne demande que la remise d'une portion de l'impôt, et l'on s'appuie, d'un côté, sur la nécessité absolue d'avoir cheval et voiture pour le service très fatigant de la paroisse et sur la médiocrité des ressources dont on dispose. Je doute beaucoup qu'à l'heure présente il existe un préfet capable d'une telle gracieuseté.

Q. — Quelles peuvent être, pour le père de famille qui refuse de présenter son enfant à l'examen prescrit par l'article 16 de la loi du 28 mars 1882, les conséquences de sa résistance?

R. — Cette question a été résolue par le Comité du contentieux de la *Société d'éducation*, — rapporteur M. Pagis. Tout le monde sait avec quelle ampleur d'intelligence et quelle autorité tout ce qui a rapport à la fameuse loi scélérate est étudié et approfondi par les hommes remarquables qui composent ce Comité. Nous ne saurions mieux faire qu'en reproduisant leurs réponses si fermes et si correctes en même temps. Nous sommes ainsi doublement heureux d'être utiles à nos lecteurs et de rendre un public hommage à cette *Société d'éducation* qui s'honore d'avoir à sa tête M. Chesnelong et qui a rendu tant de services aux écoles chrétiennes et à leurs bienfaiteurs.

Déjà dans ses numéros des 15 septembre et 15 octobre derniers, le *Bulletin* de ladite Société a publié au sujet « de l'examen des enfants élevés dans la famille, » des articles que nous avons cités ou résumés en leur temps. La même publication dit à propos de la question qui nous occupe : la loi du 28 mars 1882 est remplie d'imperfections et d'obscurités dont les pères de famille pourront se prévaloir justement, et, nous devons l'espérer, avec succès.

C'est ainsi que l'art. 16 de la loi, n'a pas prévu le cas où le père de famille ne soumettrait pas son enfant à la formalité de l'examen; l'article prévoit uniquement le cas où « l'examen est jugé insuffisant. »

C'est là manifestement une inadvertance du législateur. Dans l'article 12 de la loi concernant



les absences de l'école et l'invitation au père de famille de comparaître devant la commission scolaire, le cas de non-comparution est prévu, et une peine est édictée contre l'auteur de ce manquement; mais il n'en est pas de même pour le cas de désobéissance à l'article 16, et, comme en matière répressive, il n'est pas possible de procéder par analogie, la commission scolaire et le juge de police se trouvent désarmés. Nous engageons les pères de famille à se prévaloir, le cas échéant, du silence de la loi.

Mais, dira-t-on, le refus de consentir à l'examen est quelque chose de bien plus grave que l'insuffisance de l'instruction constatée par l'insuffisance de l'examen; comment admettre dès lors que la peine ou la mesure appliquée au fait le moins grave ne puisse pas l'être au fait le plus grave?

La réponse est facile : il n'y a aucune analogie entre les deux faits. Le père de famille dont l'enfant échoue à l'examen, est un observateur respectueux de la loi; il a eu l'intention d'instruire son enfant, et, s'il n'y a pas réussi, c'est peut-être que l'enfant est dénué d'intelligence. L'inscription de l'enfant à l'école publique n'est édictée ni à titre de peine ni à titre de simple blâme.

Le refus d'examen a un autre caractère : personne ne peut nier que ce ne soit un acte de désobéissance à la loi. On peut affirmer, sans crainte de se tromper, que, si le législateur l'avait prévue, il aurait mis cette désobéissance au moins au même rang que la non-comparution devant la commission scolaire prévue par l'article 12 de la loi du 28 mars, et que, pour punir ce manquement, il ne se serait pas borné à édicter la mesure qu'il a prise au cas d'examen insuffisant.

S'il n'y a rien à conclure d'une analogie contre laquelle protestent le bon sens et l'esprit général de la loi, il faut reconnaître que la loi contient une omission, à laquelle, en semblable matière, il n'est pas permis aux tribunaux de suppléer.

C'est là, on en conviendra, de la pure et saine logique. Mais qu'on ne s'abandonne pas trop à l'illusion de croire que les tribunaux actuels s'arrêteraient pour si peu. A la logique du bon sens ils opposeront la logique de la passion. Ils diront : absence d'examen équivaut à mauvais examen, et le père de famille désobéissant verra son fils inscrit d'office à l'école publique. Nous sommes loin de recommander l'obéissance à une loi mauvaise, injuste, partant illégitime. Mais nous constatons une fois de plus les tristes et détestables conditions qui nous sont faites et auxquelles il est difficile d'échapper.

Q. — 1<sup>o</sup> Encore un maire partageux ! — Le jardin du presbytère de B., dont les curés ont l'usufruit sans contestation depuis 1802, vient d'être partagé en 3 lots. Un tiers a été laissé au desservant, un tiers a été donné à l'instituteur laïque et l'autre tiers à l'institutrice également laïque. Le conseil par 8 voix contre quatre prend cette mémorable délibération : 1<sup>o</sup> Le curé a trop de terrain (35 ares) ; 2<sup>o</sup> c'est

un bien communal puisque la commune en paie l'impôt ; 3<sup>o</sup> dans un but d'économie le conseil agit de la sorte. Après ces formidables considérants la délibération est envoyée à la préfecture.

La fabrique entend défendre ses droits; comment s'y prendre? L'autorité diocésaine nous dit d'attendre le dossier qui de la préfecture passera à l'évêché. Si la préfecture approuve la délibération, le maire procédera au partage. Quelle marche à suivre pour s'opposer à la spoliation?

2<sup>o</sup> Un maire a-t-il le droit à la fin de la première messe du dimanche d'empêcher le carillonneur de sonner la cloche selon l'usage pour annoncer la seconde messe. Parce que ce magistrat a besoin, dit-il, de faire tambouriner les affaires de la commune?

Notre célèbre pacha doué de peu d'orthographe, mais nanti d'une forte haine contre le cléricisme, a l'éché, tout enfant, les assiettes d'un presbytère, a été fabricant, a tenu la nappe de communion aux grandes fêtes, mais il ne va plus à la messe, combat le curé *per fas et nefas*, a laïcisé l'école des filles, a fait la guerre la plus déloyale à mon prédécesseur qu'il a contraint à quitter la paroisse, et se dispose à me traiter identiquement. Je suis très patient pour ce qui me concerne; mais dans la question du presbytère je dois sortir de ma réserve. Aidez-moi donc un peu de votre science et de votre expérience. J'en ai besoin.

R. — Ad I<sup>o</sup>. Il y a dans la lettre de notre correspondant bien des détails inutiles pour la question à résoudre; mais ils sont topiques et montrent à quelle race abjecte on nous a livrés depuis quelque temps et ce qui nous est réservé pour l'avenir. Tout cela c'est la faute du peuple. Il aime généralement son prêtre, il le respecte, il l'entoure d'égards, et quand il s'agit de nommer un conseil municipal il vote pour des gens de sac et de corde qui méprisent la religion qui combattront tout ce qui touche aux personnes et aux choses de la religion. Il faudrait un peu de logique pourtant, ou bien approuver hautement les stupidités et les méchancetés de ses élus.

Pour venir à la question, la réponse de l'évêché est correcte. Rien ne vaut de courir, il faut arriver à point. La délibération municipale, si la préfecture songe à lui donner suite, ira à l'évêché et de l'évêché à la fabrique. La spoliation ne se fera pas de sitôt; et, malheur au maire et même au préfet, s'ils agissaient en dehors des formalités prescrites par la loi.

Il s'agit ici de la distraction d'une partie du presbytère. Si l'évêché et la fabrique consentaient, ce serait chose faite. Mais l'avis contraire de l'évêché arrête court toute voie de fait. L'évêché faisant opposition, la cause doit être jugée en conseil d'Etat, et décrétée par décret présidentiel sur le rapport du ministre des cultes et sur l'avis du ministre de l'intérieur. Il faut préalablement une enquête *de commodo et incommodo*, avis du commissaire-enquêteur, etc., etc.

Nous avons plusieurs fois énuméré les formalités à remplir; nous prions notre correspondant de s'y reporter. Pour le moment, il doit se tenir dans l'expectative, préparer discrètement les esprits à l'enquête exigée par la loi, pour que la population ne soit pas surprise et sache aller à la mairie exprimer son opinion.

Si, par hasard, celui qu'il appelle « le pacha » se permettait d'opérer le partage avant que la



question ne fût définitivement tranchée par qui de droit, il doit l'attaquer immédiatement comme violateur de propriété; cela s'est vu, il n'y a pas longtemps encore. Au reste, l'évêché est le meilleur guide en pareille occurrence; il a qualité et autorité pour défendre une fabrique contre ses spoliateurs.

Ad II. Le maire n'a aucun droit d'empêcher le carillonneur d'exécuter une sonnerie prescrite par les règlements ou les usages locaux. La nouvelle loi municipale a étendu ses attributions jusqu'à la cloche de l'église, mais en le soumettant aux règlements et usages, jusqu'à ce que les autorités épiscopale et préfectorale aient dressé de concert un nouveau statut. Le carillonneur devait sonner comme à l'ordinaire, à moins qu'il ne se trouvât dans l'un des cas prévus où la loi permet au maire d'ordonner ou de supprimer une sonnerie, ce qui n'est pas dans l'espèce. La clef du clocher que le maire a le droit de détenir maintenant à l'égal du curé n'a rien changé encore à l'état de la législation précédente; et il en sera ainsi tant qu'un nouveau règlement, élaboré par la double autorité, n'ait été fait et approuvé.

## VARIÉTÉS

### LA QUESTION DU CATÉCHISME

(Suite)

La bonne éducation est le développement graduel et simultané de l'être chrétien dans l'enfant. Appelé d'ordre divin à développer en lui la vie surnaturelle inoculée par le saint Esprit dans sa vie humaine, l'éducation doit donc être chrétienne, essentiellement chrétienne. Car c'est dans l'enfant ainsi formé, croissant en grâce et en sagesse, comme en âge, devant Dieu et devant les hommes, que viennent se concentrer et s'entrelacer indivisiblement les intérêts et les droits que nous venons de rappeler.

LE CATÉCHISME CATHOLIQUE EST LA BASE, LE PRINCIPE UNIQUE DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE.

Quelle est la base, le principe, le code, la règle de l'éducation chrétienne, la source où elle doit puiser ses enseignements ?

C'est le catéchisme seul, « sous la direction de l'Eglise, » qui l'a composé et qui l'impose.

L'être chrétien, entré par le saint Esprit dans l'être humain, le pénètre tout entier, corps et âme, de telle sorte que le chrétien peut et doit dire avec saint Paul : « Je vis, non ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. » Son corps lui-même n'est pas excepté de cette régénération : le baptême en a fait un membre de Jésus-Christ, un temple du saint Esprit. Mais c'est dans l'âme surtout, dans ses facultés, intelligence, vo-

lonté, cœur, conscience, que Jésus veut vivre, se développer et croître, comme dans son enfance à Nazareth. Tel il veut se reproduire, se revoir et vivre : plein de grâce et de vérité, soumis à Marie et à Joseph comme à son Père céleste, le cœur se dilatant tous les jours dans la charité.

En dehors du catéchisme, vous chercherez vainement la notion substantielle et pure de ces éléments essentiels de la vie de Jésus, de la vie chrétienne. L'être chrétien s'efface et disparaît. Vous n'y voyez plus que le fils d'Adam, soumis aux mauvaises convoitises de sa nature. La notion, la noblesse divine, le sublime caractère de l'enfant chrétien, vous ne les retrouverez guère que dans « l'instruction morale et religieuse, » inscrite en tête des prospectus du plus grand nombre des maisons d'éducation de nos jours. Si l'instruction promise aux familles est substantiellement chrétienne, comme elle doit l'être, pourquoi ne pas lui donner son nom propre et vrai ? Pourquoi ne pourrait-elle pas dire : « Chrétienne est mon nom, catholique mon surnom ? » Est-ce que ces qualificatifs seraient devenus des barbarismes dans notre langue ?

Non, l'« instruction morale et religieuse » n'est pas le synonyme de l'« instruction, » moins encore de l'« éducation chrétienne. » Ce changement de nom révèle à tout œil éclairé et attentif, un changement dans la chose. Jésus-Christ, l'âme, l'objet et la fin de l'instruction chrétienne, n'occupe pas, il s'en faut, la place qui lui appartient dans l'« instruction morale et religieuse. » Aujourd'hui plus que jamais, l'esprit moderne, qui est le Dieu de notre siècle, travaille à l'en éliminer. Il tolère bien encore dans l'éducation des actes chrétiens, mais incompris et inconscients, sans influence et sans vie. Le catéchisme n'y est plus guère qu'un exercice réglementaire de mémoire, nul en importance, inexploité, subi, comme condition de la première communion, dont il ne donne ni l'intelligence, ni le goût, parce qu'il a laissé inerte et stérile la foi qu'elle demande.

« L'instruction morale et civique et religieuse, » incapable de se définir, tend donc à supplanter le catéchisme, sinon littéralement encore, mais implicitement. Que de preuves vivantes dans ses fruits ! *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

Tout le monde connaît ce trait : Diderot, l'associé de Voltaire dans le travail de destruction entrepris contre J.-C., fut surpris un jour par un de ses amis, faisant le catéchisme à sa petite fille. Étonné de cette inconséquence, cet ami lui en demanda la raison. « Que voulez-vous, lui répondit Diderot, nous n'avons rien qui puisse remplacer ce petit livre dans l'éducation. » Le bon sens du père confondit le philosophe.

Ce petit livre, en effet, est incomparable, à quelque point de vue que se place le bon sens philosophique et chrétien pour l'examiner et l'étudier. Son autorité doctrinale, nous l'avons vu, est supérieure à celle-même des plus savants docteurs de l'Eglise. C'est le sommaire, le compen-

« Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus. »



*dium* substantiel, exact, clair de la doctrine chrétienne, authentique à ce titre et imposée à l'enseignement catholique par l'Eglise, qui seule en possède l'intelligence pleine et le sens infaillible. Les parties qui le composent répondent pleinement à tous les besoins de la vie intellectuelle et morale de l'homme chrétien et catholique. C'est le code parfait de l'éducation chrétienne. Analysons-le brièvement.

(A suivre.)

## COURRIER DE L'UTILE

### PROCÉDÉ POUR LAVER LA FLANELLE DE MANIÈRE A CE QU'ELLE NE JAUNISSE PAS

Si on met la flanelle à la lessive, elle devient bientôt jaune et sèche; l'alcali tenu en dissolution dans l'eau de lessive exerce sur les matières animales une action assez vive pour les détériorer.

Il est rare en nettoyant la flanelle quelle ne contracte pas une odeur désagréable et ne conserve quelque chose de gras au toucher.

Les huiles animales étant susceptibles de se mêler à l'eau à l'aide d'un mucilage quelconque, végétal ou animal, en appliquant ce principe au nettoyage des gilets de flanelle, on parvient à leur conserver leur blancheur et à les rendre souples. Le mucilage le plus économique est celui de farine, ou celui de pomme de terre cuite.

Prenez deux cuillerées de farine pour deux litres d'eau de savon légère, délayez-la exactement, mettez le vaisseau sur le feu, et remuez pour que la farine ne se grumèle point; versez moitié de cette colle claire et bouillante sur la flanelle, imbibe-en bien l'étoffe, et quand la liqueur permettra d'y tenir la main, frottez comme si l'on employait du savon; retirez la flanelle, faites la dégorger dans de l'eau claire, reversez dessus l'autre moitié de cette colle bouillante, frottez de nouveau et lavez ensuite à plusieurs eaux; la flanelle sera parfaitement nettoyée; elle n'aura conservé aucune odeur, elle sera très blanche, et son application sur la peau d'autant plus saine que que l'étoffe sera plus propre.

Ce procédé réussit parfaitement; il est simple et économique.

Si l'on veut employer les pommes de terre, on suit le procédé suivant :

Lorsqu'elles sont bien cuites, épluchées, écrasées et mélangées également avec une eau de savon très légère, de manière à en faire une pâte épaisse, on fait tremper le gilet de flanelle dans de l'eau chaude, puis on le frotte bien avec les pommes de terre, et lorsque toute la crasse a disparu, on le lave à grande eau, après avoir rincé à l'eau bouillante, puis on le fait sécher.

Le linge des malades lavé par ce moyen perd toute odeur et devient même plus blanc que par l'emploi du savon. Ce procédé convient à tout le

monde, mais spécialement aux habitants de la campagne, qui y trouveront facilité et économie.

### MANIÈRE D'ENLEVER LES PIQURES PRODUITES PAR L'HUMIDITÉ SUR LES ÉTOFFES

Souvent les sacristies sont malsaines. les ornements s'y détériorent, les plus belles soies se défraichissent, les étoffes les plus précieuses perdent leur valeur.

La même chose est à craindre dans les ménages pour les vêtements, les tentures, le linge, etc. Les toiles de coton, peintes sur fond rouge, sont plus que toute autre étoffe, sujette à s'altérer par l'humidité à cause des corps gras qu'elles contiennent. Le moyen suivant est employé avec un entier succès à rétablir ce qui est altéré par la piqure.

On trempe dans de l'eau de puits fraîche, du calicot blanc; au sortir de l'eau, on l'exprime très fortement afin de faire sortir la plus grande quantité d'eau possible, dans cet état, on étend l'étoffe altérée sur le calicot, puis on roule avec soin, et en faisant le moins de plis possible, les deux pièces l'une sur l'autre. On les laisse ainsi à la cave, enveloppées dans du linge propre, pendant douze ou vingt-quatre heures. On est surpris en déroulant la soie, de voir toutes les taches fixées sur le calicot, de la soie, des calicots rouges, ont été parfaitement rétablis à l'aide de ce moyen. Quand l'étoffe le permet, il faut la repasser, afin de lui donner un peu de fermeté.

Il est bon de ne pas attendre trop longtemps pour remédier à ces piqures causées par l'humidité, car cette altération nuit au corps même de l'étoffe, et quand le mal a atteint une certaine gravité, il n'y a plus de remède.

### ENCAUSTIQUE POUR PARQUETS

Mettez au feu un vase pouvant contenir 20 litres et dans lequel vous placez :

3 litres d'eau de rivière.

2 kilogr. 110 grammes de bonne cire jaune concassée.

250 grammes de savon noir.

30 grammes de curcuma jaune.

Lorsque la cire sera fondue, et que le bain commence à bouillir, retirez le vase du feu; incorporez-y doucement 60 grammes de sel de tartre, remettez de nouveau sur le feu et après quelques bouillons, ajoutez aussitôt en remuant 6 litres d'eau de rivière, froide, et l'encaustique est fait.

### IMPRIMATUR.

Lingonis, die 31 decembris 1884.

F. PERRIOT, vic. gen.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.



Mgr l'évêque de Belley a daigné approuver cette œuvre d'un zèle sacerdotal aussi pieux qu'éclairé; Mgr de Larisse ne lui a pas ménagé ses plus gracieuses félicitations : qu'ils soient l'un et l'autre remerciés. J'apprends qu'ici des Frères des Ecoles chrétiennes, là des Prêtres ont goûté ce catéchisme dès qu'ils l'ont connu; j'apprends qu'ils l'ont distribué par douzaine d'exemplaires, je m'en ré-

jouis. *Illumina et fove*, dirai-je à ce petit volume : va partout, illumine les intelligences, réchauffe les cœurs, fais connaître et aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ dont tant de puissances hostiles veulent obscurcir le nom chez les enfants.

(Journal de l'Ain)

UN PRÊTRE.

PUBLICATIONS NOUVELLES DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

Victor PALMÉ, DIRECTEUR-GÉNÉRAL, 76, RUE DES SAINTS-PÈRES

GRAND PRIX GOBERT 1884

# LA CHEVALERIE

Par Léon GAUTIER

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES CHARTES

Un magnifique volume g. in-4 de 800 pages, illustré de vingt-cinq grandes compositions hors texte, de trente frises, par LUC-OLIVIER MERSON, E. ZIER et G. JOURDAIN, de 40 lettrines et culs-de-lampe par CIAPPORI et d'environ 150 gravures dans le texte par FICHOT, E. GARNIER, LIBONIS et SELLIER, plus une photogravure pour frontispice.

Prix, broché . . . . .	40 fr.
Riche cartonnage, avec plaques spéciales, tranches dorées . . . . .	45 fr.
Demi-reliure chagrin, plats toile avec plaques ou reliure d'amateur . . . . .	50 fr.

ÉDITION ARTISTIQUE

DE LA



Par Mgr Paul GUÉRIN

AUTEUR DES *Petits Bollandistes*

Grand in-4, illustré avec le plus grand soin par YAN'DARGENT. — 12 aquarelles groupant les Apôtres, les Martyrs, les saints ouvriers, les saintes femmes, les saintes Pénitentes, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques. — 365 encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint. — L'élite des grands artistes graveurs et chromolitographes a prêté son concours à l'exécution de ce volume.

PREMIÈRE SÉRIE FORMANT UN MAGNIFIQUE VOLUME DE 450 pages.

Prix, broché : 30 fr. es.

# LE LITTORAL DE LA FRANCE

PREMIÈRE PARTIE

LES COTES NORMANDES

Par Charles-Félix AUBERT

(V. VATTIER D'AMBROYSE)

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ILLUSTRATIONS DE SCOTT

Prix, broché . . . . .	20 fr.
Riche cartonnage, avec plaques spéciales, tranches dorées . . . . .	25 fr.
Reliure demi-chagrin, avec plaques spéciales, tranches dorées. . . . .	30 fr.

VIENT DE PARAÎTRE

DEUXIÈME PARTIE

LES COTES BRETONNES

Même prix que pour la première partie.

VIENT DE PARAÎTRE

# VIE DE PAULINE-MARIE JARICOT

FONDATRICE DE LA PROPAGATION DE LA FOI ET DU ROSAIRE VIVANT

Par J. MAURIN

Deux forts volumes in-12 de xxiv-472 et 514 pages. Prix : 7 fr.

TOME DEUXIÈME ET DERNIER DU

# DICTIONNAIRE DES OUVRAGES ANONYMES ET PSEUDONYMES

PUBLIÉS PAR DES RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS

Par Carlos SOMMERVOGEL, S. J.,

STRASBOURGEOIS

Deux volumes in-8, à deux colonnes. — Prix : 30 fr. pour les souscripteurs.

L'ouvrage étant terminé, le prix est porté à 40 fr.



# Propagande de la Presse Catholique.

## I. — Journaux spéciaux pour le clergé.

### ANALECTA JURIS PONTIFICII

Écho des Congrégations romaines

Un an ..... 20 fr. — 9 livraisons in-folio par an.

Une livraison, 2 fr. 50.

La collection, 23 volumes in-folio à deux colonnes.

Prix ..... 460 fr.

**PRIME.** — Toute personne qui s'abonne ou se réabonne aux **Analecta Juris Pontificii**, a droit à recevoir comme prime un volume choisi dans les années précédentes, excepté les neuf premières années, vu le petit nombre d'exemplaires que nous en possédons. — Ajouter 1 franc pour recevoir la prime franco. Indiquer la gare la plus rapprochée.

### ANALECTA BOLLANDIANA

Revue trimestrielle, rédigée par les nouveaux Bollandistes

Les **Analecta Bollandiana** paraissent par livraisons de 10 feuilles, ou 160 pages grand in-8°. — Quatre livraisons forment un volume.

Le prix de l'abonnement est de quinze francs pour tous les pays de l'Union postale. — Les deux premières années forment deux beaux vol. grand in-8°. Prix : 30 fr.

### L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les questions ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTES, PATROLOGIE, HISTOIRE SACRÉE, BIBLIOTHÈQUE DU CLERGÉ

Recueil paraissant tous les jeudis

Paris . . . . . Un an, 8 fr. | Étranger. Un an, 10 fr.

Départements » » | Un numéro. . . » 15

Colonies franc. » »

Les six premières années forment 6 beaux volumes in-4° de 725 pages, avec tables très-complètes. Prix de chaque année : 7 fr. 50.

**PRIME.** — A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1885 (cette faveur n'a pas d'effet rétroactif), toute personne qui s'abonne ou se réabonne à **L'Ami du Clergé**, a droit à recevoir comme prime un volume des années précédentes, choisi dans la collection. Il est donc facile de se procurer ainsi la collection sans grands déboursés. — Ajouter 1 fr. pour recevoir la prime franco, et indiquer la gare la plus proche.

### L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE

Journal des Prédicateurs, paraissant tous les mois

Prix pour la France, l'Algérie, l'Alsace-Lorraine et la Belgique. . . . . 12 fr.

Pour les Colonies et l'Étranger. . . . . 15 fr.

La collection, 33 vol. grand in-8° de 736 pages, à 10 francs. . . . . 330 fr.

## II. — Grandes Revues catholiques.

### REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

ORGANE DU MONDE SAVANT

Paraît tous les trois mois par livraisons grand in-8° de 400 pages

Un an . . . . . 20 fr. — Une livraison. . . . . 6 fr.

La collection forme 36 volumes. . . . . 360 fr.

**PRIME.** — A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1885 (cette faveur n'a pas d'effet rétroactif), toute personne qui s'abonne ou se réabonne à la **Revue des Questions historiques**, a droit à recevoir, comme prime, un volume choisi dans les années précédentes. Il est facile ainsi d'arriver à compléter cette précieuse Collection sans bourse délier. — Ajouter un franc, si l'on désire recevoir la prime franco, et indiquer la gare la plus rapprochée.

### REVUE DU MONDE CATHOLIQUE

Traitant des questions littéraires, historiques, scientifiques, politiques et philosophiques, par nos meilleurs écrivains. Paraissant deux fois par mois, par livraisons grand in-8° de 160 pages. Un an, 25 fr.; six mois, 13 fr.; une livraison, 1 fr. 50. — La Collection, 78 vol. à 8 fr. le volume, 724 fr.

**PRIME** (réservée aux seuls abonnés d'un an). — A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1885 (cette faveur n'a pas d'effet rétroactif), toute personne qui s'abonne ou se réabonne à la **Revue du Monde Catholique**, a droit à recevoir, comme prime, un volume choisi dans les années précédentes, sauf quelques volumes qui sont épuisés. Il est donc facile, avec le temps, de se procurer ainsi la Collection sans grands déboursés. — Ajouter 1 fr. pour recevoir la prime, et indiquer la gare la plus rapprochée.

## III. — Publications diverses pour le public.

### L'ILLUSTRE POUR TOUS

Paraissant chaque samedi, par livraisons grand in-8° à deux colonnes, grande gravure en tête et plusieurs autres dans le texte. L'abonnement ne coûte que 5 fr. par an. — La collection forme six magnifiques volumes in-4° de VIII-416 pages, à 4 fr. le volume.

**PRIME.** — Toute personne qui s'abonne ou se réabonne à **L'Illustré pour tous**, a droit à 2 francs de livres choisis dans le Catalogue spécial. Ajouter 50 centimes, si l'on veut recevoir la prime franco.

### LE PAYSAN

Journal populaire des intérêts ruraux

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Un an . . . . . 4 francs.

Conformément à son titre, ce petit journal parle de tout ce qui intéresse l'agriculture, la vigne, les animaux de travail, le propriétaire, le fermier, le manouvrier, l'école, l'église.

Bien entendu aussi, on y dit, en matière politique, tout ce qu'il est essentiel de dire, afin que tout le monde soit tenu au courant des choses et des événements du jour.

**PRIME.** — En ajoutant 4 francs à l'abonnement du **Paysan**, on aura droit à choisir pour 8 fr. de livres dans le Catalogue, ou, si cela est plus clair, toute personne qui choisit 8 fr. de livres dans ce Catalogue spécial, a droit à un abonnement ou réabonnement gratis pour une année. — Ajouter 1 fr., si l'on désire recevoir la prime franco; indiquer la gare la plus rapprochée.

### LA FEMME et la FAMILLE

Journal des Jeunes Personnes. — Edition mensuelle, lectures variées. — Texte seul, 6 fr.; la même, avec annexes et gravures, 12 fr.

Les numéros de *Novembre* et de *Décembre* sont accordés gratis aux nouvelles abonnées, dont l'abonnement ne part ainsi que du 1<sup>er</sup> janvier.

**PRIME.** — Les abonnés reçoivent dans l'année plusieurs gravures coloriées, ou des travaux supplémentaires en couleur.

### LE JEUNE AGE ILLUSTRE

Nouveau journal des Enfants, paraissant tous les samedis, sous la direction de Mme LÉRIDA GEOFFROY. — Un an, 10 fr., six mois, 6 fr. — La Collection forme trois volumes de 636 pages à 10 fr. brochés; riche cartonnage, 15 fr.

### L'AMI DES LIVRES

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois

L'abonnement est de 3 fr. et donne droit à 3 fr. de livres en prime, à choisir dans une liste spéciale.

Pour que le lecteur soit bien tenu au courant du mouvement littéraire, **L'Ami des Livres** donne la liste des principaux ouvrages parus, d'un numéro à l'autre, chez les divers libraires.

**PRIME.** — Toute personne qui s'abonne ou se réabonne à **L'Ami des Livres**, a droit à 3 fr. de livres à son choix dans ce Catalogue. (Ajouter 50 centimes, si l'on désire recevoir la prime franco.)

### LE TRÈS-SAINT SACREMENT

ÉTUDES SUR L'EUCHARISTIE

REVUE DES ŒUVRES EUCARISTIQUES

Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois

Un an, 6 fr.; un numéro, 25 c.



# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des S<sup>s</sup>-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## AVIS CONCERNANT LES RENOUVELLEMENTS

L'échéance du 1<sup>er</sup> janvier étant la plus importante, nous prions nos lecteurs dont l'abonnement expire à cette date, de vouloir bien nous adresser le PLUS TOT POSSIBLE le montant de

leur renouvellement, afin de n'avoir à subir aucune interruption dans le service de leur journal.

Prière de joindre à tout envoi une bande du journal.

## PRIME PERMANENTE

Toute personne qui s'abonne ou se réabonne à l'*Ami du Clergé*, a droit à recevoir comme prime un volume des années précédentes. Il est donc facile de se procurer ainsi la collection sans grands déboursés.

Ajouter un franc pour recevoir la prime *franco*, en gare la plus rapprochée.

(Consulter le Catalogue spécial des primes encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.)

## SOMMAIRE DU N° 2 :

PRÉDICATION : Pour la fête du saint Nom de Jésus : Le salut par Jésus-Christ. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Indult accordant à tous les fidèles la faculté de gagner l'indulgence de la Portioncule dans toute église où se trouve une congrégation canonique de tertiaires. CONSULTATIONS LITURGIQUES, ETC. : Le prêtre peut-il s'essuyer les lèvres avec le purificateur avant les ablutions ? — Quelle préface prendre aux messes votives célébrées le dimanche ? — Aux Quarante-Heures, quel est l'ordre des oraisons un dimanche de 2<sup>e</sup> classe où se célèbre une fête de première classe ? — Si cette fête n'a pas de préface propre, prend-on celle de la première commémoration ? — Peut-on réciter d'autres offices votifs à la place de ceux qui ont été concédés ? — Le prêtre domicilié hors de son diocèse d'origine et absent de son diocèse de domicile, peut-il réciter les offices de ce dernier ? — Le prêtre qui a récité l'office ferial et prend la messe répondant à l'office votif du jour, doit-il omettre le *Gloria* et l'*Ite missa est* ? — Le curé est-il obligé de bénir l'eau tous les dimanches ? — Comment faire pour l'oraison de saint Vincent, patron ? — L'évêque peut-il établir une confrérie du Rosaire ? — Le curé en est-il de droit le directeur ? — Dans quelle mesure la méditation des mystères est-elle nécessaire ? — L'évêque peut-il autoriser la messe dans un oratoire domestique et permettre d'y conserver la sainte réserve ? — D'après saint Bernard, saint Pierre au moment de la Cène, aimait-il N.-S. par dessus toutes choses ? — La messe *pro populo* est-elle la messe chantée dans l'église paroissiale ? — Un curé succursaliste entre comme novice dans un ordre religieux, peut-il conserver son bénéfice jusqu'à sa profession ? — Peut-il se contenter d'établir un vicaire à sa place ? — Etude canonique sur le chapelet (suite). — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Quels sont les délits légaux et abus que peuvent commettre les ministres du culte dans l'exercice de leurs fonctions ? — A qui appartiennent les croix et les pierres tombales des sépultures qu'en œuvre de nouveau ? — Quelles sont les formalités religieuses et civiles pour exhumer les corps d'un cimetière qui va être abandonné ? — VARIÉTÉS : La question du catéchisme (suite). COURRIER DE L'UTILE : De quelques poudres alimentaires.

## REVUE LITTÉRAIRE

La Société générale de librairie catholique inaugure dignement l'année 1885 : LE JEUNE MARTYR DU LAOS — Joseph-Auguste Séguret — ÉPIQUE DE LA DERNIÈRE GUERRE DU TONKIN (1 volume in-12 de 446 pages, titre rouge et noir), tel est, en effet, l'intitulé du premier livre que nous voyons figurer en tête de ses publications de la présente année. Hier, l'Eglise et la Patrie occupaient pour elle le premier rang par ces deux œuvres capitales : *Vie des Saints*, — *Littoral de la France*; aujourd'hui, elle va chercher isolément dans la foule un de leurs nouveaux héros, un de leurs admirables enfants, et lui érige le piédestal dû à sa vertu. Hier encore, elle tirait

de l'ombre et glorifiait au grand jour la sainte fondatrice de la Propagation de la Foi (*Vie de Pauline-Marie Jaricot*); aujourd'hui, par elle va être connu dans tout le monde chrétien, admiré, vénéré, l'un des plus intrépides apôtres français de la foi, l'un de ses plus récents martyrs, le jeune et vaillant missionnaire Joseph-Auguste Séguret, mis à mort, au Laos, par les hordes des mandarins, le 3 janvier 1884, à l'âge de vingt-neuf ans.

Déjà, dans ces dernières années ont paru successivement les vies des Vénard, des Néron, des Bonnard, des Marie..., tous tombés glorieusement pendant qu'ils traçaient leur sillon dans le champ de l'apostolat. Il n'est pas téméraire de dire que le nom de Joseph-Auguste Séguret ne déparera pas cette pieuse galerie de martyrs. Honneur et



reconnaissance à M. le chanoine Ernest Ricard, secrétaire particulier de Mgr l'évêque de Rodez, d'avoir embrassé cette tâche et entrepris cette démonstration.

Tout d'abord, à la première idée de son livre, l'n'avait entrevu la possibilité d'écrire qu'une notice de quelques pages, car, dit-il, « *vingt-neuf ans d'existence et trois années d'apostolat* ne semblaient pas être un champ bien vaste où l'on put recueillir de nombreux épis. Mais, quand nous avons eu fait connaissance plus intime avec le vaillant missionnaire, après avoir pénétré plus avant dans son cœur; lorsque, par les lettres qu'il a écrites et les détails qu'ont bien voulu nous donner de complaisants amis, nous avons mieux compris son âme de séminariste, de prêtre, d'apôtre, nous n'avons pas cru que ce fut trop de consacrer à cette chère mémoire un souvenir plus digne d'elle et de lui élever un monument qui perpétuât au milieu de nous l'exemple de ses vertus. »

Un peu plus loin, M. le chanoine E. Ricard explique le but qu'il s'est proposé et nomme les lecteurs qu'il a eu spécialement en vue :

« Nous avons cru être apôtre, à notre manière, en faisant revivre les traits de cette pieuse physionomie dont chacun de nous se rappelle avec émotion l'inaltérable douceur.

« Aux jeunes élèves des petits séminaires nous dirons : Voyez et faites de même. Il fut l'un de vous, s'assit sur vos bancs, partagea vos jeux, étudia les mêmes livres. Mais aussi, comme il sut développer tous les jours, dans une piété constante, le germe de vocation que Dieu avait déposé dans son cœur !

« Aux clercs du sanctuaire : que lisez-vous dans cette vie que vous ne puissiez faire à votre tour ? Si, comme ce pieux lévite, vous êtes épris d'amour pour le divin enchanteur des âmes, *incantator animarum Christus*, comme lui vous aimerez les âmes de cet amour généreux qui veut se dépenser sans mesure pour elles. »

Que son livre reçoive donc bon accueil dans tous les établissements ecclésiastiques et y serve de lecture publique ! Un double succès l'y attend : celui d'être écouté avec un grand charme, et celui, bien plus précieux encore, de porter le cœur à la vaillance et au dévouement chrétiens.

Dans les premiers chapitres, nous apprenons que Joseph-Auguste Séguret a eu pour père un compagnon serrurier, dont la jeunesse et les sentiments religieux font penser à ce « menuisier de Lavour » que M. Henri Lasserre met si brillamment en scène dans ses *Episodes miraculeux de Lourdes*. Disons en passant que le récit de M. le chanoine E. Ricard nous paraît avoir des airs de parenté frappante avec celui de l'éminent narrateur, tant il est à son tour aisé dans la marche et dans l'expression.

Quant à la mère, une honnête et travailleuse enfant de Rhodéz, elle avait apporté dans la maison conjugale « un riche trésor de qualités, une foi chrétienne surtout, des plus vives et des mieux trempées. » Et Joseph-Auguste, inspiré et dirigé par elle, « orienté vers Dieu dès sa première aurore, » avait un jour, manifesté l'intention d'être prêtre..., plus tard, celle d'être missionnaire dans les pays idolâtres. L'auteur le suit pas à pas dans ces diverses phases : classe par classe, vacances par vacances pendant ses études ecclésiastiques; ensuite dans son noviciat au Séminaire des Missions Etrangères, et enfin au-delà des mers, à travers ses labeurs apostoliques.

Maintenant, laissons parler les juges compétents.

# LETTRES ÉPISCOPALES ADRESSÉES A L'AUTEUR *Evêché de Rodez et de Vabres.*

Cher monsieur l'abbé,

Je ne saurais trop vous louer et vous remercier de la pensée que vous avez eue d'écrire la vie du jeune martyr du Laos, Auguste SÉGURET. Les anciens diacres de l'Eglise Romaine écrivaient les actes des martyrs qui appartenaient à leur église; vous avez fait comme eux et vous avez été le notaire des martyrs de notre diocèse.

Cela vous convenait d'ailleurs mieux qu'à tout autre. Le jeune abbé SÉGURET appartenait comme vous à la famille épiscopale; vous le connaissiez mieux que personne, et vous n'avez point été étranger à la généreuse résolution qu'il avait prise de se dévouer à l'apostolat des infidèles dans les lointains pays.

Cet enfant qui, sous une apparence réservée, cachait un cœur des plus aimants, n'avait pour l'arrêter dans son pieux projet qu'un obstacle, le soin qu'il devait à sa mère. Il nous la légua à l'un et à l'autre, et il courut cueillir cette palme après laquelle il semblait si ardemment soupirer.

Vous avez raconté sa vie et son martyre de la façon la plus touchante et la plus dramatique. La forme que vous avez donnée à votre récit est des plus intéressantes et des plus attrayantes. On s'étonne de voir sortir d'une existence des plus humbles et des plus courtes un volume de quatre cents pages, où rien ne languit, où rien ne traîne et où l'intérêt va toujours croissant. Votre narration appartient à cette catégorie bien rare de livres dont on ne quitte plus la lecture, une fois qu'on l'a commencée.

Vous serez lu et beaucoup lu, soyez-en sûr. Ce qui vaudra mieux encore, c'est que des générosités de cette vie et des grands exemples qu'elle donne, il sortira un nouvel essaim de vocations, dans le diocèse et ailleurs, pour le généreux apostolat qu'Auguste SÉGURET a si bien rempli. Ce sera bien le cas de répéter la parole de Tertullien, en la modifiant dans un sens de fécondité plus noble encore que celle dont parlait le rude Africain : *Sanguis martyrurum, semen apostolorum*.

La mort de ce jeune apôtre va nous coûter cher, disais-je, il y a peu de mois, aux directeurs du séminaire des Missions Etrangères; vous me la ferez payer au décuple. C'est déjà fait, et j'ai bien peur, une heureuse peur pourtant, que le bon Dieu ne me tienne pas quitte pour ce premier acompte.

Que sa volonté soit faite ! Le diocèse de Rodez s'est toujours fait gloire d'être des premiers dans les labeurs de l'apostolat; ses enfants peuplent les Missions des deux hémisphères, et cette générosité ne nous a point appauvris. Les fils ont remplacé les pères et les ont bien remplacés. *Pro patribus nati sunt filii*.

Réjouissez-vous vous-même, cher monsieur l'abbé, de commencer votre mission d'écrivain par une œuvre pareille. Dieu vous a donné le talent; vous l'avez développé par de fortes et brillantes études : vous rendrez, je l'espère, de bons services au diocèse qui vous a élevé; vous tierez une place honorable parmi cette phalange de jeunes docteurs qui nous sont venus des diverses universités ecclésiastiques de Rome ou de notre pays, et sur lesquels je me repose pour secondar les anciens du sacerdoce, et nous relever nous-même dans les fatigues d'un ministère déjà long, sinon hélas ! bien fructueux.

Agréez, cher monsieur l'abbé, l'assurance de tous mes sentiments dans le Seigneur.

† ERNEST,

Evêque de Rodez et de Vabres.

(Voir la suite à l'avant-dernière page.)



## PRÉDICTION

POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS :  
LE SALUT PAR JÉSUS-CHRIST

Flecto genua mea ad Patrem  
Domini nostri Jesu Christi....  
ut possitis comprehendere cum  
omnibus sanctis quæ sit lati-  
tudo, et longitudo, et sublimitas  
et profundum. (Ephes., III).

L'homme, par un indestructible et puissant instinct de sa nature, honore le souvenir de ceux qui se sont distingués par leur vaillance, par leur génie, et surtout par leurs bienfaits. Leur nom passe de génération en génération environné d'une auréole de gloire et d'hommages. L'Eglise qui a le culte de toutes les pensées généreuses et de tous les beaux sentiments, ne pouvait manquer de donner satisfaction à cette noble exigence de notre cœur. Elle célèbre le nom de ses saints, qui sont ses grands hommes, elle glorifie le nom de Marie, l'auguste mère de Dieu, elle rend un culte spécial au nom de Jésus, en l'honneur duquel elle a institué la fête que nous solennisons aujourd'hui. Le nom de Jésus en effet est un nom au-dessus de tout, *nomen quod est super omne nomen* (Phil., II, 9). Il est grand par son origine, puisqu'il vient du ciel, et qu'il a été apporté sur la terre par l'ange du Seigneur. Il est grand par sa signification, il est même plus grand que le nom incommunicable de Jéhovah, car Jéhovah ne signifie que le Dieu créateur du ciel et de la terre, tandis que le nom de Jésus désigne l'auteur d'un monde meilleur, du monde surnaturel, du monde de la grâce. Le nom de Jésus exprime comme réunies dans la même personne toutes les perfections de Dieu et de l'homme, la grandeur, l'humilité, la puissance et la sagesse, la justice et la miséricorde, il résume toute l'économie de l'incarnation et de la rédemption, la réparation du péché, la sanctification des âmes, la glorification de Dieu, en un mot l'œuvre de salut si merveilleusement opérée par le Verbe incarné. Ah! chrétiens, comme saint Paul, je me prosterne à genoux devant Dieu le Père, *flecto genua mea ad Patrem Domini nostri Jesu Christi*; je lui demande instamment de vous remplir de l'esprit intérieur, d'éclairer votre intelligence des vives lumières de la foi, d'enflammer vos cœurs des saintes ardeurs de la charité, afin que vous puissiez comprendre, au moins dans une certaine mesure, comme les saints qui jouissent de la vision intuitive, la largeur, la longueur, la profondeur, la sublimité de l'œuvre de notre Rédemption, *ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas et profundum*. Daigne le ciel aider ma faiblesse et toucher vos cœurs, afin que moi je vous parle moins indignement, afin que vous, de votre côté, vous appréciez plus parfaitement les dimensions de ce salut réalisé par Jésus, lequel a valu à ce divin Sauveur ce nom ineffable

qui fait courber tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers.

## I

Le charitable Jésus nous a délivrés de toute prévarication, il a réparé toutes les ruines du péché, il nous a mérité toutes les grâces qui doivent nous introduire dans le ciel, c'est ce que j'appelle la largeur du salut qu'il a apporté à la terre, *latitudo*.

Il nous a délivrés du péché originel, qui comme un fleuve de malédiction roule ses eaux fangeuses sur toutes les générations humaines. Le premier Adam nous a engendrés à la mort, le nouvel Adam nous a enfantés à la vie, *si unus pro omnibus mortuus est; ergo omnes mortui sunt*; et du même coup il nous a délivrés de toutes sortes de péchés, *sanguis Jesu Christi filii ejus emundat nos ab omni peccato* (I Joan., I, 7). Quand nous n'aurions jamais eu d'autre plaie dans l'âme, que celle dont nous avons hérité de notre premier père, c'était assez pour être perdus; mais si le Sauveur n'eût guéri que cette plaie, ce n'était pas assez pour être sauvés. Le premier homme nous avait assujettis au démon, nous étions devenus ses esclaves: de plus, outre ce premier titre d'infamie, par combien de nouveaux engagements n'avons-nous pas accru le poids de notre servitude? de combien d'autres chaînes ne nous sommes-nous pas volontairement chargés? Jésus a brisé toutes ces chaînes. Certes, c'était une insigne faveur de sauver des malheureux, quoique seulement condamnés par la faute de leur père: mais les arracher aux supplices qui leur sont dus pour leurs propres crimes, satisfaire même par avance pour ceux qu'ils pourraient jamais commettre, n'est-ce pas le comble de la miséricorde et de la générosité?

Non seulement Jésus a réparé le péché, mais il a réparé la perte des glorieux privilèges dont était accompagné, au paradis terrestre, l'état d'innocence. Nous avons perdu, par la faute d'Adam, l'usage de l'arbre de vie, mais Jésus nous a rendu un arbre infiniment plus précieux, dont les fruits sont incomparablement plus doux et plus vivifiants, la divine Eucharistie! Nous avons perdu le privilège de l'immortalité; mais Jésus nous a mérité la gloire de la résurrection, et il est bien plus glorieux de sortir vivants du sein de la mort et d'en triompher à l'exemple de notre Chef, que de ne plus retomber en sa puissance, sans compter que la mort a perdu pour le bon chrétien toutes ses tristesses et toutes ses horreurs, *ubi est, ô mors, victoria tua, ubi est stimulus tuus*? Nous avons perdu cette sorte d'impeccabilité, fruit de la soumission de la chair à la raison; mais Jésus par sa grâce compense cette perte avec avantage, dans ceux qui veulent se rendre dociles à ses inspirations; la grâce qui balance en nous la pente que nous avons vers le mal et qui nous permet dans l'exercice du bien de faire un choix véritablement libre.

Oui, le Sauveur Jésus nous a mérité la grâce



avec une copieuse, une infinie surabondance, *copiosa apud eum redemptio*. En interprétant ces paroles de saint Jean : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui ôte les péchés du monde; » saint Augustin dit ces belles et profondes paroles : « Le Fils de Dieu ôte les péchés et parce qu'il remet ceux qu'on a commis, et parce qu'il nous aide à n'en plus commettre en cette vie, et parce qu'il nous mène enfin à la vie heureuse où nous ne pouvons plus en commettre aucun. » Grâce de lumière et grâce d'onction, grâce transitoire et grâce permanente, grâce qui nous prévient, nous accompagne et nous suit dans nos bonnes œuvres, grâce de préservation et de conversion et de persévérance, l'assistance divine, méritée par J.-C., prend toutes les formes, et, tout en sauvegardant notre liberté, s'insinue dans notre être, nous envahit puissamment, et nous incline à la pratique de tout bien. Ah! sans la grâce, que deviendrions-nous? « Tout ce qu'il y a de meilleur en nous, dit Bossuet, se tourne en excès, le courage en fierté, l'activité en empressement, la circonspection en incertitude. Que deviendrai-je? où me tournerai-je, homme méprisable? que ferai-je de ma volonté toujours affaiblie par la contrariété de ses desirs? Ou la paresse l'engourdit, ou la témérité la précipite, ou l'irrésolution la suspend, ou l'opiniâtreté la tient engagée et ne lui permet plus de rien entendre. Tantôt le péril l'étonne, tantôt la sûreté la relâche, tantôt la présomption l'égare. O pauvre cœur humain! de combien d'erreurs es-tu la proie! de combien de vanités es-tu le jouet! de combien de passions es-tu le théâtre! » Heureusement la grâce de Jésus est là pour dissiper ses ténèbres, fortifier ses faiblesses, et fixer ses incertitudes, la grâce de Jésus qui est un essai de la claire vue dans la foi, un avant-goût de la possession dans l'espérance, une étincelle de la charité consommée dans la charité commencée. Apprécions donc la largeur, l'immensité, la perfection de l'œuvre de Jésus, et redisons avec l'Eglise : O bienheureuse faute qui a mérité d'avoir un si puissant Rédempteur, *O felix culpa quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem!*

## II

Mais il est temps de considérer la deuxième dimension du salut opéré par Notre-Seigneur, que saint Paul appelle la longueur, *longitudo*.

Le salut de Jésus en effet, si complet dans sa plénitude, ne connaît point de limite en étendue. La grâce de Jésus, par la prière, par le sacrifice, par les sacrements, par les bonnes inspirations, s'étend et s'applique à tous les hommes dans tous les temps.

Oui, Jésus a travaillé, a réparé pour tous les fils d'Adam. Jésus s'est donné, et pour les Juifs qui l'ont trahi, et pour les Gentils à qui il a été livré. Il est le rédempteur des infidèles : témoin

les conversions qui se font tous les jours parmi les peuples les plus barbares. Il s'est immolé pour ceux qui se sauvent, et c'est pour cela qu'ils ne cessent dans le ciel de chanter en son honneur des cantiques d'actions de grâces. Ames réprouvées, c'est aussi pour vous qu'il s'est livré; et c'est pour cela qu'il sera votre juge, qu'il vous fera voir sa croix et ses plaies au jour de ses vengeances, qu'il vous adressera ces paroles que saint Augustin lui met sur les lèvres : « Vous voyez les mains que vous avez percées, vous reconnaissez le côté que vous avez ouvert; ces plaies ont été faites par vous, elles ont été faites pour vous, et cependant vous n'y avez pas voulu entrer : *Quoniam et per vos et propter vos apertum est, nec tamen intrare voluistis!* »

Oui, Jésus offre à tous et à chacun de nous les fruits de son salut. Il nous offre la rémission de nos péchés, *salvare in perpetuum potest* (Heb., vii, 25). Il nous instruit, il nous fortifie, il répare nos défaillances. Car, dit saint Bernard, le nom de Jésus est une lumière, une nourriture, un remède, *lux, cibus, medicina*. Comment croyez-vous, dit ce grand saint, que cette grande lumière de la foi s'est répandue dans tout l'univers? N'est-ce pas par la prédication de ce saint nom, que Dieu nous a fait passer des ténèbres de l'infidélité dans son admirable lumière? Combien ne vous sentez-vous pas fortifiés, toutes les fois que vous vous en souvenez? Qu'y a-t-il qui nourrisse tant l'esprit de celui qui y pense? Il faut que je vous l'avoue, un livre n'a point de goût pour moi si je n'y trouve le nom de Jésus; une conférence ou un entretien ne saurait me plaire, si l'on n'y parle de Jésus. Jésus est du miel dans ma bouche, une mélodie à mes oreilles, un chant d'allégresse à mon cœur, *Jesus mel in ore, in aure melos, in corde jubilus*. Mais c'est encore un remède. Quelqu'un est-il triste? que Jésus vienne dans son cœur et que de là il passe sur ses lèvres; ce nom adorable n'est pas plutôt prononcé, qu'il chasse l'ennui, ramène le calme, et répand la sérénité. Il n'y a point de passions, dont ce nom salubre n'arrête les impétueuses saillies » (In Cant, serm. xv). Comment en serait-il autrement? Comment les prodiges ne se multiplieraient-ils pas au physique et au moral, à ce nom béni? Comment la maladie ne s'enfuirait-elle pas, comment la mort ne rendrait-elle pas ses victimes, et le démon ses esclaves? Comment les vices ne disparaîtraient-ils pas comme par enchantement? Comment la vertu ne deviendrait-elle pas douce et facile? Le nom de Jésus est le nom de notre Dieu, le nom de l'homme le plus parfait qui fût jamais, le nom de notre rédempteur! Dire le nom de Jésus avec foi, c'est prononcer la plus belle des prières! Oh! Jésus, comme vous méritez ce nom de Sauveur, parce que tous les élus n'arrivent au ciel que par votre grâce. Oh! Jésus, sauvez-moi! Faites qu'avec les saints du paradis, je puisse plus parfaitement comprendre « la largeur et la longueur, mais

<sup>1</sup>Bossuet, 3<sup>me</sup> sermon pour la fête de la Circoncision.



encore la profondeur et la sublimité » de votre Rédemption.

## III

La « profondeur » du mystère de notre salut, ce sont les abaissements, les souffrances et les humiliations du Sauveur; la « sublimité, » c'est la grandeur de la charité qui a inspiré et réalisé ces humiliations douloureuses et si puissamment efficaces.

Ah! chrétiens, ne croyez pas que le Verbe incarné ait mérité le nom de Jésus sans qu'il lui en coûtât. Le nom de Jésus est le plus glorieux qui soit, mais c'est aussi le plus douloureux, à raison des sacrifices qu'il a exigés. Si j'ose le dire, Jésus-Christ a souffert tous les maux dont il nous a délivrés. Pour nous tirer de la pauvreté, il s'est réduit lui-même à la dernière indigence. Si nous sommes libres, c'est qu'il s'est fait esclave à notre place, et il ne nous a guéris qu'en prenant sur lui toutes nos douleurs, toutes nos infirmités, *vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit* (Is., LIII, 4). Il nous a délivrés de la servitude d'Égypte, mais avec combien plus de peine que Moïse ne fit pour l'ancien peuple. À peine Moïse est-il choisi pour être le Sauveur d'Israël, que de simple berger il devient le chef de ce peuple et le Dieu du Pharaon : *constitui te Deum Pharaonis* (Ex., VII, 1). Jésus, au contraire, à peine a-t-il formé le dessein de nous sauver, que, bien qu'il fut Dieu par nature, Roi par droit de naissance, il se fait homme, et le dernier de tous les hommes, *desideravimus eum, despectum, novissimum virorum* (Is., LIII). C'est Moïse qui frappe les Égyptiens et qui les accable de fléaux; et c'est Jésus-Christ qui est frappé par les Gentils, qui est cruellement flagellé. Moïse porte sa baguette miraculeuse à la main, comme une marque de son autorité et de sa juridiction; Jésus-Christ est attaché à la croix comme un esclave criminel. Moïse enfin se sauve avec son peuple à travers les flots de la mer Rouge, et Jésus-Christ est noyé dans son propre sang.

Quel mystère d'anéantissement et de sacrifice! Vous le remarquerez, Jésus ne peut être notre Jésus qu'à la condition de souffrir depuis son entrée dans le monde jusqu'à son dernier soupir; depuis la crèche de Bethléem jusqu'au gibet du Calvaire, en passant par l'exil d'Égypte, la vie pauvre et humiliée de Nazareth, les labeurs et les contradictions de la vie publique! Il s'anéantit à cause de notre orgueil et de notre ambition, il se dépouille de tout à cause de notre avarice, il souffre les plus extrêmes douleurs dans tous ses sens à cause de notre sensualité, il s'assujettit à tous, même à ses bourreaux, à cause de notre esprit de révolte. « On le veut baiser, il donne les lèvres; on le veut lier, il présente les mains; on le veut souffleter, il tend les joues; frapper à coup de bâton, il tend le dos! flageller inhumainement, il tend les épaules. On l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même. Cette face, autrefois si majes-

tueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille. On lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas » (Bossuet, serm. sur la Passion). Bref, il va jusqu'à l'immolation, jusqu'à l'effusion de tout son sang. Son amour pour nous, *propter nimiam charitatem*, son amour pour nous, qui est le grand inspirateur, le grand artisan de l'œuvre de la rédemption, peut encore faire ce sacrifice, que dis-je? il l'exige; et Jésus répand tout son sang. « O sang, s'écrie encore Bossuet, ô sang qui découle, soit de la tête percée, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré; sang précieux, je vous recueille! Terre, terre, ne bois pas ce sang! *Terra, ne operias sanguinem meum*. « Terre, ne couvre pas mon sang, » disait Job. Eh! que m'importe le sang de Job! Mais, ô terre, ne bois pas le sang de Jésus! Ce sang nous appartient, et c'est sur nos âmes qu'il doit tomber. Oh! que je me lave dans ce sang; que je sois tout couvert de ce sang; que je le mette dans mes veines; que je m'inocule la pureté, la force, le mérite de ce sang! »

Aimons donc le nom de notre Sauveur, qui nous a rachetés si parfaitement, si douloureusement; aimons le nom de Jésus! Invoquons-le avec respect, confiance et amour, à l'exemple de l'Eglise qui fait toutes ses prières au nom de Jésus, qui administre tous ses sacrements au nom de Jésus; à l'exemple de saint Paul qui le répète deux cent quarante-trois fois dans ses quatorze épîtres; à l'exemple de saint Augustin qui n'a pas de terme pour exprimer tout ce qu'il trouve de suavité dans ce nom béni; à l'exemple de saint Bernard qui ne pouvait le prononcer sans entrer dans la plus douce extase. Mais surtout pour honorer le nom de Jésus, soyons nous-mêmes des *sauveurs*. Oui, sauvons nos frères pour lesquels Jésus est mort; travaillons à leur appliquer les fruits de la Rédemption par nos prières, par nos bons exemples, par nos prudentes et charitables exhortations, par notre complaisance, notre condescendance, notre patience et notre bienveillance! Efforçons-nous de porter tout le monde à servir Dieu, afin d'obliger Dieu à nous aimer, à nous sauver, à nous rendre heureux ici-bas et dans le ciel!

## CONGRÉGATIONS ROMAINES <sup>1</sup>

### S. CONGRÉGATION DES INDULGENCES

*Indult de la S. Congrégation des Indulgences, permettant à tous les fidèles de gagner l'indul-*

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — Étranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Saints-Pères, Paris.)



gence de la Portioncule dans toutes les églises ou chapelles où se trouve une congrégation canonique de Tertiaires Franciscains.

Nous empruntons les décisions suivantes à la *Nouvelle Revue Théologique*<sup>1</sup> :

« Nous avons reproduit dans le temps, les Brefs de S. S. Pie IX, qui, à la demande du Rme Procureur général des Capucins, mettaient, quant à l'indulgence de la Portioncule, les églises et chapelles des Congrégations des Tertiaires franciscains de France sur la même ligne que les églises franciscaines, là où ces dernières n'existaient pas<sup>2</sup>. Nous avions même enseigné, qu'en vertu de la communication des privilèges, cette faveur profitait aux fidèles de tous les pays<sup>3</sup>. Une décision de la S. Congrégation des Indulgences, du 12 juillet 1874, déclara que nous nous étions trompés<sup>4</sup>.

Cependant l'indult que nous publions montré que les fidèles du monde entier peuvent jouir du privilège de la Portioncule dans les églises et chapelles où existe une congrégation canonique du Tiers-Ordre franciscain. Cet indult date du 16 octobre 1865.

Comment alors expliquer la réponse de la S. Congrégation des Indulgences du 18 juillet 1874 ? Cela est très facile pour ceux qui connaissent les principes établis en cette matière par les Souverains Pontifes. En effet, le décret du 28 janvier 1756, approuvé par le pape Benoît XIV, porte :

« ... Præterea cum experientia quotidie compertiatur, complures indulgentiarum concessiones generales expediri instia ipsa Sacra Congregatione, ex quo multi promanant abusus ac confusiones, re mature perpensa, præsentitidem decreto declaravit (S. Congr. Ind.), impetrantes posthac hujusmodi generales concessiones teneri sub nullitatis poenâ gratiæ obtentæ exemplar earumdem concessionum ad Secretariam ejusdem Sacræ Congregationis deferre.

« De quibus facta per me infrascriptum Secretarium SSmo D. N. relatione, die 28 ejusdem mensis, Sanctitas Sua votum Sacræ Congregationis approbando, omnia confirmavit publicarique mandavit<sup>5</sup>. »

Le 14 avril 1856, S. S. Pie IX a ordonné l'observance rigoureuse de ce décret<sup>6</sup>.

D'où il suit que l'indult du 16 octobre 1865 n'acquerrait de valeur pour le public qu'après avoir été déposé à la Secrétairerie de cette Congrégation d'Indulgences. Or, comme l'atteste le Secrétaire de cette Congrégation, le dépôt n'eût lieu que le 17 février 1879. Jusque là donc la S.

Congrégation des Indulgences n'en devait tenir aucun compte et pouvait répondre comme elle l'a fait le 18 juillet 1874.

Mais depuis le 17 février 1879, les fidèles du monde entier peuvent gagner l'indulgence de la Portioncule dans les églises et chapelles, qui sont le siège d'une Congrégation de Tertiaires Franciscains canoniquement érigée, comme le prouve l'indult suivant :

« Très heureux Père,

Le P. Louis de Casoria, Commissaire-général du Tiers-Ordre du Séraphique Père Saint François, après avoir baisé vos pieds sacrés, demande humblement à Votre Sainteté que, dans tous les lieux où le Tiers-Ordre se trouve canoniquement érigé conformément aux Bulles des Souverains Pontifes et spécialement à celle *Paterna Sedes* de Benoît XIII, confirmée par le rescrit de Votre Sainteté du 14 avril 1856; dans les églises et chapelles assignées aux membres du Tiers-Ordre, soit qu'ils vivent en communauté soit qu'ils vivent isolément dans le monde; les indulgences de la Portioncule puissent être gagnées le 2 août, non seulement par les confrères et consœurs du Tiers-Ordre, mais encore par tous les fidèles désireux de profiter d'un si grand bienfait spirituel.

C'est la grâce qu'implore le suppliant, et il la tiendra comme une faveur toute spéciale. »

Die 16 octobris 1865.

Pro gratia in forma Ecclesiæ consueta,  
Pius PP. IX.

Præsens Rescriptum, manu SSmi exaratum exhibitum fuit in Secretaria Sacræ Congregationis Indulgentiis Sacrisque Reliquis præpositæ die 17 februarii 1879, juxta decreta ejusdem S. C. In fidem, etc.

Datum Romæ ex eadem Secretaria die et anno ut supra.

A. Panici Secretarius.

(L. S.)

Omnia cum Originali concordant.

Romæ ex Aracœli 17 novembris 1883.

Fr. Irenæus a Forcenio Strict. Obs.

Secret. Genlis.

L. † S.

On nous demandera peut-être si ce privilège existe encore, si l'on ne doit pas le regarder comme révoqué par la Constitution *Misericors Dei Filius* de Léon XIII. Nous n'avons aucun motif de regarder cette faveur comme révoquée. Le Souverain Pontife y révoque les indulgences et les privilèges accordés au Tiers-Ordre : « *Sublatis penitus indulgentiis privilegiisque universis, quæ eidem Sodalitio hæc Apostolica Sedes quocumque vel tempore, vel nomine, vel forma ante hanc diem concesserat.* »

Là se borne la révocation. Or, le privilège de 1865 est accordé, non au Tiers-Ordre, mais en faveur de tous les fidèles. Le Saint-Siège ne l'a pas jusqu'à ce jour, que nous sachions, révoqué.

<sup>1</sup> *Nouvelle Revue Théol.* t. xvi, p. 354.

<sup>2</sup> *Nouvelle Revue Théologique*, tom. iv, p. 330 et 548.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pag. 331 ss.

<sup>4</sup> Nous l'avons publiée dans notre tome vii, pag. 303, Cf. *ibid.*, pag. 476 ss.

<sup>5</sup> *Decreta authentica Sacræ Congregationis Indulgentiis sacrisque Reliquiis præpositæ*, n. 205, p. 182. Édit. Pustet, 1883.

<sup>6</sup> *Ibid.*, n. 371, pag. 220.



On doit donc le tenir comme encore en pleine vigueur.

Les curés ont donc un moyen bien facile de procurer à leurs paroissiens la précieuse faveur de l'indulgence de la Portioncule.

## CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> Permettez-moi de vous demander si l'on peut blâmer le prêtre qui s'essuierait les lèvres avec le purificateur immédiatement après avoir pris le précieux sang, soit » une messe ordinaire, soit à une première messe de binage.

2<sup>o</sup> D'après le décret de 1853 que vous avez publié (année 1880, page 544) et d'après l'Ordo que vous donnez pour l'octave de saint Maurice (année 1883, page 449 : dim. 23 sept.), il semble que le principe serait celui-ci :

Aux messes votives, n'ayant pas de préface propre et célébrées le dimanche, on dit la préface de la Trinité, à défaut d'octave ou de temps ayant préface propre. Cependant, dans le cas où la messe du jour aurait une préface particulière, c'est la préface commune qui doit être préférée à celle de la Trinité, quand même on ferait à la messe solennelle mémoire de la fête occurrente et du dimanche.

Cette interprétation est-elle exacte ?

3<sup>o</sup> A la page 78 de cette année, vous rapportez le décret du 18 mai 1883 relatif à la solennité des 40 Heures. Or ce décret ne dit pas d'une manière explicite l'ordre des oraisons pour le cas où un double de 1<sup>re</sup> classe tombe en un dimanche de 2<sup>e</sup> classe : ne faut-il pas mettre la commémoration du saint Sacrement à la suite de celle du dimanche sous une seule et 2<sup>e</sup> conclusion ? Il me semble que la commémoration n'est pas plus privilégiée que la messe.

4<sup>o</sup> A ce propos, encore une question de préface : en supposant que la fête de 1<sup>re</sup> ou de 2<sup>me</sup> classe n'a pas de préface propre à la messe des 40 Heures, ne faut-il pas préférer la préface correspondant à la 1<sup>re</sup> commémoration ? (dimanche ou Nativité).

5<sup>o</sup> Dépasserait-on la limite de l'indult relatif aux offices votifs, en prenant pour la récitation privée d'autres offices que ceux mentionnés par l'indult ou obtenus par l'Ordinaire, en prenant par exemple l'office votif d'un saint dont on n'a pu réciter la légende, du patron, d'un saint quelconque, du SS. rédempteur, des VII douleurs ? Les termes de l'indult semblent favoriser cette liberté qui correspondrait alors à celle des messes votives : « Officia autem hujusmodi votiva per annum... hæc pro singulis hebdomadæ diebus assignantur, nimirum pro feria II etc. » Du moins le latin paraît un peu vague.

R. — Ad I. Le prêtre qui s'essuierait les lèvres avec le purificateur immédiatement après avoir pris le précieux sang dans une messe ordinaire devrait être blâmé, parce qu'il agirait contrairement à la rubrique qui prescrit au célébrant de se purifier avec le vin, et non avec le purificateur :

« Quibus sumptis (sanguine et particula) dicit secreto *Quod ore sumpsimus* etc., et super altare porrigit calicem ministro in cornu epistolæ, quo vinum infundente, se purificat. » Ritus celebrandi missam, titre x, n. 5.)

Ce prêtre serait également blâmable s'il agissait ainsi à une première messe de binage ; car l'Instruction faite en 1857 par la Sacrée Congrégation des Rites pour régler les messes de binage, ne dit pas un seul mot dans ce sens. Et cependant elle entre dans beaucoup de détails, comme

on peut le voir dans le passage relatif à la question qui nous est adressée :

« Quando sacerdos eadem die duas missas dis-sitis in locis celebrare debet, in prima, dum divinum sanguinem sumit, eum diligenter sorbeat. Exinde super corporale ponat calicem, et palla tegat, ac junctis manibus in medio altari dicat : *Quod ore sumpsimus* etc., et subinde admoto aquæ vasculo digitos lavet dicens : *Corpus tuum* etc., et abstergat. »

En outre, nous avons une troisième preuve dans la rubrique de la première messe du jour de Noël. Cette rubrique se garde bien de prescrire la purification des lèvres, et tous les liturgistes la prohibent formellement.

Enfin le purificateur n'est pas destiné à toucher immédiatement le Précieux Sang de Notre-Seigneur.

Ad II. Voici ce qui résulte de la déclaration du 16 avril 1853 que vous rappelez. Lorsqu'on célèbre une messe votive un jour de dimanche, on doit prendre la préface propre de cette messe votive, si elle en a une. Si elle n'en a pas, on doit prendre la préface propre de l'octave, s'il y en a une ; s'il n'y en a pas, on doit prendre la préface propre du temps (or il n'y a que les temps de Carême, de la Passion et de Pâques qui en aient une propre) ; s'il n'y en a pas, on doit prendre la préface commune.

Toute autre solution, serait en opposition avec la déclaration de 1853, et devrait être rectifiée.

Ad III. Lorsque le Saint-Sacrement est exposé en un dimanche de seconde classe, et qu'on célèbre en ce dimanche une fête de première classe, comment doit-on faire la mémoire du Saint-Sacrement ? Le décret de 1893 ne résout pas le cas. Nous pensons donc qu'il faut suivre les solutions données au siècle dernier pour des circonstances analogues, à savoir, que la fête de première classe a sa conclusion, et qu'ensuite on dit l'oraison du dimanche de seconde classe, puis celle du Saint-Sacrement sous une autre conclusion. C'est ce qui ressort des déclarations du 23 juin 1736, n. 4049 ad 8 ; du 16 février 1737, n. 4056, ad 8 ; et du 18 décembre 1779, n. 4395, ad 8.

Ad IV. Lorsqu'on célèbre les Quarante-Heures dans une fête de première ou de seconde classe qui n'a pas de préface propre, on doit prendre la préface commune. Toutefois, si c'était un dimanche, on devrait prendre la préface de la sainte Trinité, conformément au décret général du 3 janvier 1759, et du décret du 18 décembre 1779, n. 4395, ad 19.

Vous voyez donc que l'on ne prend pas la préface correspondante à la première commémoration.

Ad V. Ce serait certainement dépasser les limites de l'indult relatif aux offices votifs, que de réciter d'autres offices que ceux mentionnés par l'Indult ou obtenus par l'Ordinaire.



Le mot *hujusmodi* n'a pas le sens que vous lui donnez.

Q. — 1<sup>o</sup> Un prêtre domicilié dans un diocèse qui n'est pas son diocèse d'origine, peut, d'après la théologie, réciter les offices propres accordés à ce diocèse : mais le peut-il également, lorsqu'il sort des limites de ce même diocèse, pour faire un voyage, surtout s'il n'y exerce aucune sorte de ministère ?

2<sup>o</sup> Un prêtre qui a récité en son particulier l'office ferial un des jours où l'office votif est permis, s'il célèbre la messe conforme à l'office votif, doit-il dire ou omettre le *Gloria in excelsis* et l'*Ite, missa est* ? doit-il réciter les oraisons de la férie dont il a récité l'office ?

R. — Ad I. Il peut dire les offices propres concédés à ce diocèse, s'il y demeure longtemps, ainsi que l'a décidé la Sacrée Congrégation des Rites le 12 novembre 1831 : « ... conformari possunt (clerici) Officio loci ubi morantur. » Mais s'il n'y reste que peu de temps, il fera mieux de suivre son propre ordo.

Ad II. Le prêtre qui a récité l'office ferial, et qui dit la messe conforme à l'office votif, doit omettre le *Gloria in excelsis* et l'*Ite missa est*, parce qu'alors la messe est proprement votive pour lui. Il doit par conséquent aussi dire pour seconde oraison celle qu'il a récitée dans son office ferial.

Q. — 1<sup>o</sup> Le curé est-il tenu à bénir l'eau tous les dimanches, alors que le bénitier placé au fond de l'église en contient suffisamment pour plusieurs mois ? On doit se faire cette bénédiction ?

2<sup>o</sup> J'ai pour patron saint Vincent qui est uni à saint Anastase au 22 janvier ; lorsque j'ai à faire mémoire du patron, dois-je dire l'oraison du jour de la fête en supprimant le nom de saint Anastase et mettant les mots au singulier, ou dois-je prendre l'oraison avec commun d'un martyr ?

3<sup>o</sup> L'évêque peut-il de son pouvoir ordinaire établir la confrérie du Rosaire dans la paroisse ?

Le curé nommé à une paroisse où est établie la confrérie, en est-il par le fait même le directeur et fait-il partie de la confrérie ?

Dans quelle mesure la méditation du mystère est-elle requise pour que les fidèles puissent gagner les indulgences ?

4<sup>o</sup> L'évêque peut-il autoriser la messe dans une chapelle domestique ? Peut-il surtout donner la permission d'y conserver la réserve ?

R. — Ad I. Oui le curé est obligé de bénir l'eau tous les dimanches, lors même que le bénitier placé au fond de l'église en contiendrait pour plusieurs mois. Car la rubrique est formelle ; et telle est l'opinion unanime des auteurs. Il faut excepter cependant les dimanches de Pâques et de la Pentecôte dans les églises qui ont des fonts baptismaux, parce qu'en ces dimanches on fait l'aspersion avec l'eau qui a été bénite la veille aux fonts baptismaux.

En quel lieu doit se faire cette bénédiction ? Les liturgistes ne sont pas d'accord sur ce point parce que le Missel prescrit de la faire à la sacristie, tandis que le Rituel romain laisse la liberté de la faire soit à la sacristie, soit à l'église au coin de l'Epître. Mais l'opinion la plus commune et la mieux fondée, c'est qu'on doit la faire à la sacristie.

A cette occasion, rappelons qu'il n'est pas nécessaire d'exorciser le sel chaque dimanche. Un décret du 8 avril 1716 permet d'employer du sel qui a été exorcisé dans une bénédiction précédente, pourvu qu'il ait été exorcisé pour le même usage. Dans ce cas, le prêtre omet la bénédiction du sel, et commence l'exorcisme de l'eau aussitôt qu'il a dit le verset *Adjutorium nostrum*.

Ad II. Vous pouvez conserver, pour votre patron saint Vincent de Paul, l'oraison propre assignée aux deux saints, en la mettant au singulier.

Ad III. De droit ordinaire, l'évêque ne peut établir la confrérie du Rosaire dans une paroisse. Ce pouvoir appartient au très révérend Père Général des Dominicains, lequel délivre la faculté d'en ériger à ceux qui en demandent. Mais cette faculté doit être soumise au visa de l'évêque du lieu, et ne peut être exécutée que de son consentement.

Il importe de rappeler qu'une confrérie du Rosaire érigée ainsi en vertu d'une faculté particulière, n'y est établie que sous cette condition : « tant que les Pères Dominicains n'auront point de couvent dans cette localité. » Lors même que cette condition ne serait pas explicite, elle serait toujours implicite, et l'on devrait s'y soumettre.

Le curé nommé à une paroisse où la Confrérie du Rosaire est établie en devient par le fait le directeur, s'il est dit dans les statuts que le curé *pro tempore* en est le directeur. Mais il n'est pas pour cela membre de la confrérie. Il doit être régulièrement inscrit. Il peut s'inscrire lui-même.

Pour le gain des indulgences, il n'est pas demandé une grande application de l'esprit. Il suffit qu'avant chaque dizaine le mystère soit rappelé.

Ad IV. L'évêque ne peut, de pouvoir ordinaire, ni autoriser la célébration de la messe dans un oratoire domestique, ni permettre d'y conserver la sainte Eucharistie.

Q. — Je voudrais vous consulter sur deux difficultés, l'une de dogme, l'autre de droit positif.

1<sup>o</sup> Saint Pierre lors de sa première communion était certainement en état de grâce, puisque N.-S. lui dit : *Qui lotus est, non indiget nisi ut pedes lavet, sed est mundus totus* (Joann. xiii, 10). Et vos mundi estis et le reste. Cependant saint Bernard dans son merveilleux livre *De Gratia et libero arbitrio*, dit de lui, chap. xii, n. 38 : « Par crainte de la mort il a renié. Il ne voulait point renier, mais il voulait encore moins mourir. C'est pourquoi par crainte de la mort et bien malgré lui il renia pourtant... En quoi sera-t-il reprehensible ? Est-ce en ce qu'il a préféré le mensonge à la mort ?... il pécha donc et non sans le consentement de sa propre volonté... Or il pécha non en méprisant le Christ, mais en s'aimant trop lui-même. » Jusque-là pas de difficulté, car on peut dire que la volonté de saint Pierre, bonne d'abord, est devenue faible au moment de la tentation. Mais c'est ce que saint Bernard nie quand il dit ensuite : « Cette crainte subite (de la mort) n'a pas forcé la volonté à cet amour déréglé de soi-même, mais elle a prouvé son existence. Il « était déjà tel » assurément, mais sans le savoir, quand il entendit ces mots de la bouche de Celui aux yeux duquel il ne pouvait se cacher : « Avant que le coq chante vous me renoncerez trois fois. » (Matth. 26, 34) etc. »

Or d'après le précepte de l'amour divin, n'est-il pas



prescrit d'aimer Dieu par dessus toute chose et par conséquent « plus que soi-même » et cela sous peine de damnation ? plus tard saint Pierre fut dans cette disposition, mais il n'y était certainement pas alors ; comment donc concevoir qu'il était en état de grâce n'aimant pas encore N.-S. plus que sa propre vie ?

2<sup>e</sup> difficulté d'après le droit canonique ; la messe de paroisse est une obligation personnelle pour le curé les jours de dimanches et de fêtes. 1<sup>o</sup> Faut-il entendre rigoureusement par messe de paroisse celle à laquelle assiste la majeure partie des paroissiens et qui est chantée presque toujours ? 2<sup>o</sup> Par obligation personnelle, faut-il entendre que le curé ne peut se faire remplacer qu'en cas de maladie ? S'il était absent ou si une indisposition habituelle de la voix l'empêchait de chanter, pourrait-il faire appliquer l'intention à ses paroissiens par le prêtre qui chante la messe à sa place et le devrait-il ?

R. — Ad I. La difficulté qui nous est soumise vient d'une confusion entre tendance et effet, entre propension et acte délibéré, entre faiblesse habituelle et péché actuel.

Antérieurement au lavement des pieds, pendant l'institution de la sainte Eucharistie, sur la cour du jardin de Gethsémani, à l'arrivée des satellites et dans le prétoire, il y avait en saint Pierre deux amours à l'état habituel, l'amour de Notre-Seigneur et l'amour de soi-même.

L'amour de Notre-Seigneur enfanta son acte à plusieurs reprises et fit entièrement taire ou subjugué l'amour de lui-même. Le récit évangélique nous a, entre autres, conservé le souvenir des actes suivants, dans lesquels S. Pierre se surmonta lui-même et soumit l'amour de soi à l'amour de Dieu : au lavement des pieds quand il consentit à se les laisser laver par Notre-Seigneur (Joan., XIII, 9) ; après l'institution de la sainte Eucharistie, quand S. Pierre se déclara très sincèrement prêt à suivre Notre-Seigneur jusqu'à la mort (Luc, XXII, 33) ; quand il répéta sous une autre forme cette protestation (Matth., XXVI, 33) ; quand il tira le glaive pour défendre son maître, au péril évident de sa vie (Joan., XVIII, 10) et qu'il le remit dans le fourreau sur l'ordre du Maître (Matth., XXVI, 52). En toutes ces circonstances, il fit acte d'amour de Dieu au mépris de soi-même.

Mais à côté de l'amour de Dieu, il y avait en saint Pierre, comme en tout homme, l'amour de soi-même et la crainte naturelle de la mort. Cet amour et cette crainte se réveillèrent dans son cœur d'une façon vraiment surprenante après les premières vaillances. Si Notre-Seigneur lui eût permis tout d'abord de frapper à son aise, il eût tombé martyr de son courage, écrasé par le nombre des satellites et percé de leurs coups. Il eût oublié, dans l'ardeur du combat, la mort qui l'attendait et le souci de sa vie. Dans l'atrium du Grand Prêtre, la mort est moins menaçante, les adversaires sont moins armés ; mais la peur a ramené la prudence humaine. Il lui reste au cœur cet amour de Dieu qui le rendait, il n'y a qu'un instant supérieur à la mort ; mais en face se dresse l'amour de lui-même qui lui fait redouter le danger. La charité demeure encore intacte ; mais l'égoïsme suggère une lâcheté.

Alors s'engage une lutte entre ces deux amours, lutte dont le cœur de Pierre est à la fois le théâtre, l'un et l'autre combattant, et l'enjeu. Par cette faiblesse native qui nous est propre, Pierre écoute l'amour de soi et la crainte, il ferme l'oreille au courage et à la charité. « Il lui fallait, dit S. Bernard, ou renier, ou mourir. La crainte de mourir le fit renégat. Renier, il ne le voulait pas ; mais il voulait beaucoup moins mourir. Ce fut donc bien malgré lui ; mais enfin il renia pour ne pas mourir. » Et voilà comment, par un acte contraire à ses actes précédents et aux dispositions dont il avait donné jusque-là de si éclatants et si sûrs témoignages, il cessa à ce moment, d'aimer Dieu par dessus toutes choses.

Ce qui était en lui auparavant, et cela, comme le dit S. Bernard, dès le moment où Notre-Seigneur lui annonçait sa chute, ce n'était point l'acte par lequel il eut mis l'amour de soi et la crainte de la mort au-dessus de l'amour de Notre-Seigneur, ni même une disposition formelle d'en agir ainsi, mais simplement la faiblesse humaine qui rendait cette prévarication possible. Tant que l'épreuve, celle du prétoire et non celle du jardin, ne se présenta point, la volonté de Pierre fut supérieure, même à la mort ; mais la faiblesse et le principe de lâcheté qu'elle portait en son sein se révélèrent en présence de la valetaille du Grand Prêtre.

« Cette faiblesse de sa volonté, dit S. Bernard, dévoilée, mais non créée par les menaces de mort fit voir jusqu'où allaient son amour de lui-même et son amour du Christ. » (Loc. cit.)

Ainsi donc avant son reniement, saint Pierre, de parole et d'effet, de dispositions habituelles et par actes répétés, aimait Notre-Seigneur plus que soi-même au point de ne pas craindre la mort, tout en conservant dans son cœur, d'une manière inconsciente, un amour de lui-même qui, alors sans effet, finit par l'entraîner à s'aimer plus lui-même que Notre-Seigneur.

Ad II. La messe que le curé doit appliquer pour ses paroissiens, est celle même qu'il célèbre, et non celle qui est chantée et à laquelle assiste les paroissiens, si c'est un autre prêtre qui la célèbre. L'obligation est fixée au jour et personnelle, de telle sorte que le curé, célébrant ce jour-là, même ailleurs que dans sa paroisse doive appliquer sa messe pour son peuple et ne pas se faire remplacer par un autre prêtre. S'il est légitimement empêché de célébrer, il doit faire appliquer la messe le jour même dans son église parce que l'obligation est secondairement locale.

Ces solutions découlent de plusieurs solutions données par les S. Congrégations Romaines.

Le 26 janvier 1771, la S. Congrégation décide que, s'il y a un enterrement un des jours où la messe doit être appliquée *pro populo*, le curé ne peut ni renvoyer cette application à un autre jour, ni se faire remplacer par un vicaire.

Le 18 juillet 1789 même solution au sujet de l'application par un autre prêtre.



Le 11 mars 1843, la S. Congrégation de la Propagande accorda l'autorisation aux curés de se faire remplacer par des vicaires, *dans les cas de vraie nécessité et avec une cause canonique.*

Le 27 février 1847 et le 22 juillet 1848, la S. Congrégation des Rites décida qu'il n'est pas nécessaire que la messe appliquée soit une messe chantée.

Le 25 septembre 1847, la S. Cong. du Concile affirmait de nouveau que le curé non légitimement empêché est tenu d'appliquer par lui-même et qu'il ne peut se faire suppléer que dans le cas de vraie nécessité et avec une cause canonique.

Le 20 décembre 1864, la même Congrégation déclare qu'on ne peut pas conserver l'usage existant en Savoie, que la messe soit appliquée par celui, curé ou vicaire, qui chante la messe à laquelle assiste le peuple; mais que l'application doit être faite par le curé, même célébrant une messe basse.

Le 14 décembre 1872, la même Congrégation décide que le curé légitimement absent satisfait à son obligation en appliquant la messe là où il se trouve. Que s'il est légitimement empêché de célébrer, il doit se faire remplacer et faire appliquer la messe dans l'église paroissiale; que, si cela n'a pas été fait, il doit appliquer une messe *pro populo* le plus tôt possible.

Q. — Dans l'exposé de l'affaire Sanchès (Congrégations romaines, *Ami du clergé* du 9 octobre) je lis : « 2<sup>e</sup> le droit reconnaît au curé qui veut entrer dans un ordre religieux la faculté de conserver son bénéfice pendant l'année de noviciat, sauf à le faire administrer par un vicaire. »

a) Dans l'état actuel des succursales en France, surtout au moment présent, un curé succursaliste pourrait-il conserver son bénéfice en entrant comme novice dans un ordre religieux, et par conséquent l'évêque serait-il obligé de lui donner un vicaire pour remplir les fonctions curiales à sa place ?

b) Le curé en question pourrait-il se contenter de demander un vicaire ou devrait-il procéder juridiquement pour l'obtenir ?

c) N'y aurait-il pas des formalités à remplir vis-à-vis du pouvoir civil ? quelles seraient-elles ?

R. — D'après un état de choses qui existe actuellement en France de l'aveu du Saint-Siège qui s'en est réservé la solution, les succursalistes sont amovibles *ad nutum*. Nous ne voyons pas qu'un évêque puisse être obligé de conserver à un curé absent un bénéfice qu'il peut lui enlever pendant sa résidence, sauf à lui en procurer un autre. L'évêque est donc libre de disposer de ce bénéfice pour une raison sérieuse; la seule chose à laquelle il soit obligé, c'est d'accorder un autre bénéfice à peu près équivalent au curé qui ne continuerait pas son noviciat.

Supposé que l'évêque voulût bien donner un vicaire pour une année, il faudrait qu'il lui conférât le titre de curé vis-à-vis du pouvoir civil, à moins que le curé entré au noviciat ne désire l'entretenir à ses frais.

## ÉTUDE CANONIQUE SUR LES CHAPELETS (suite)

Quelques explications qui nous seront fournies sur ce décret par la S. Congrégation des indulgences, ne seront pas sans intérêt.

a) Celui qui distribue des chapelets bénits à l'avance ne peut pas, sans leur faire perdre les indulgences, retirer même le prix d'achat :

« An qui emit cruces, numismata, etc., ut ea distribuat postquam benedicta fuerint cum applicatione indulgentiarum, possit horum petere pretium at accipientibus sine culpa, vel sine periculo indulgentias amittendi? An amittantur tantum, quando quis sibi eas res proprias fecerit, et iis usus fuerit cum intentione lucrandi indulgentias? »

RESP. Negative ad primam partem; ad secundam non *indigere responsione* <sup>1</sup>.

En 1840, la sacrée Congrégation fit la même réponse, et de plus elle refusa d'adoucir la règle.

« 5<sup>o</sup> Utrum sacerdotes percipere queant id quod ipsi impenserunt pro coronis benedictis, quas fidelibus distribuunt? »

« 6<sup>o</sup> Utrum in hypothesis responsionis ad quintum præcedens dubium, sua sanctitas dignetur : 1<sup>o</sup> Ratam facere quod usque modo factum est; 2<sup>o</sup> Permittere, attento plurimorum sacerdotum exiguo nimis peculio, ut in posterum, salva Indulgentiarum gratia, id fieri possit quod expositum est.

« RESP. Ad 5<sup>m</sup>. Negative et juxta quam plurima decreta sacre hujus Congregationis.

« Ad 6<sup>m</sup>. Supplacent sacerdotes particulariter sanctitatem suam pro sanatione quoad præteritum, quatenus bona fide se gesserint; quoad futurum, negative <sup>2</sup>. »

La défense n'aurait plus sa raison d'être si la personne distribuant les chapelets avait été chargée de les acheter et de les faire bénir ou de les bénir elle-même; elle pourrait dans ce cas réclamer le prix d'achat. En effet, par suite du mandat qui lui avait été confié, la propriété du chapelet s'est trouvée acquise dès le premier moment au mandant, et la tradition du chapelet bénit ne constituait pas un trafic. Il en serait de même si le mandataire exigeait un prix supérieur à celui de l'achat : cela n'empêche nullement que la propriété du chapelet n'ait été acquise au moment même de l'achat à la personne qui a donné la commission.

Nous avons vu que la vente d'un chapelet indulgencié lui fait perdre ses indulgences. On peut se demander si elle constituerait une faute.

Il y aurait évidemment une faute si le possesseur des chapelets bénits spéculait sur les indulgences qui y sont attachées, car ce serait une intention simoniaque défendue par l'Eglise. S'il se contentait de retirer le prix de ses chapelets,

<sup>1</sup> *Decreta auth. S. C. Ind. Valentinen*, 12 juillet 1847, ad 2<sup>m</sup>. Edit. Pustet, n. 344.

<sup>2</sup> *Rothomagen*. 2 oct. 1840, ad 5<sup>m</sup> et 6<sup>m</sup>. Edit. Barbier de Montault, n. 526.



il y aurait encore faute, s'il laissait croire que, même après la vente, les indulgences persévèrent :

« Absque dubio talis peccat, dit Minderer, nisi ex conscientia erronea et bona fide excusetur; quia damnum spirituale infert proximo eum inducendo ad falsas indulgentias, qui alias studeret acquirere veras <sup>1</sup>. » A l'exception de ces deux circonstances intrinsèques à la loi, nous ne pensons pas qu'il y ait péché. C'est d'ailleurs l'avis unanime des auteurs, qui tiennent cette loi comme purement pénale.

b) Les chapelets bénits ne se transmettent pas par héritage, sans perdre les indulgences :

« Utrum post mortem domini, alter acquirat dominium earum, nempe Indulgentiarum? — RESP. Negative, quia indulgentiæ non transeunt personam prioris domini <sup>2</sup>. »

c) On ne peut prêter un chapelet indulgencié à une personne pour lui faire gagner les indulgences, sans s'exposer à faire perdre à ce chapelet les indulgences pour l'une et pour l'autre. Le chapelet ne perdrait pas ses indulgences, si la personne s'en servait uniquement pour compter les *Ave Maria*.

« An vi decreti de non commodandis coronis, Indulgentiæ concessæ coronis S. Brigittæ nuncupatis adhuc durent, si dictæ coronæ commodentur dumtaxat ad enumerandos calculos, seu ad recitationem orationum? — RESP. Affirmative <sup>3</sup>. »

« Utrum coronæ indulgentias amittant, si amico præstentur, seu commodentur, sive ad coronam simpliciter recitandam, sive ad indulgentias lucrandas? — RESP. Negative in primo casu; affirmative in secundo. Ut enim pereant indulgentiæ coronis aliisque rebus mobilibus affixæ, requiritur finis dandi vel præstandi pro communicatione indulgentiarum sicuti expresse legitur in Elencho indulgentiarum typis impresso et a S. C. approbato <sup>4</sup>. » Nous ferons remarquer qu'il s'agit uniquement des intentions de la personne qui prête et non de celles de la personne à laquelle on prête.

Bien que ces réponses soient données pour des chapelets particuliers, elles indiquent cependant le sens de la loi.

Lorsque des indulgences attachées à des chapelets ont été perdues, pour une cause ou une autre, elles ne peuvent y être attachées de nouveau que par les personnes ayant les pouvoirs et s'en servant comme pour la première bénédiction.

(A suivre.)

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Dans la détestable situation qui est faite au clergé à l'heure présente, il y a une chose qui ne manque pas de me troubler, c'est le nombre et la nature des cas où un prêtre peut, sans le vouloir ou le savoir, commettre des abus ou des délits, par conséquent, tomber sous l'application de quelque loi pénale. Oh commence l'abus, ou commence le délit? Quelles sont les peines encourues selon les diverses circonstances? Cette pensée m'est venue à la suite de la condamnation d'un confrère pour avoir critiqué en chaire la loi scolaire de 1832 que vous appelez « loi scélérate » et qui ne justifie que trop cette qualification.

Dans un but d'utilité publique, ne pourriez-vous pas nous donner un tableau synoptique des délits et abus que peuvent commettre les ministres du culte dans l'exercice de leurs fonctions.

R. — Voici les pénalités que la loi prononce contre les délits et abus commis par les ecclésiastiques dans leurs fonctions :

1° D'après l'article 201 du code pénal, les ministres des cultes qui prononceront, dans l'exercice de leur ministère et en assemblée publique, un discours contenant la critique ou censure du gouvernement, d'une loi, d'une ordonnance, ou de tout autre acte de l'autorité publique, seront punis d'un emprisonnement de trois mois à deux ans.

Le confrère dont parle notre correspondant en critiquant la loi scolaire de 1832, ne pouvait échapper à la vindicte des charmants législateurs qui nous ont dotés d'une pareille prescription, s'il a parlé publiquement et directement contre elle. Il faut en pareille circonstance être subtil et trouver le moyen d'anathématiser la loi sans même la désigner.

2° D'après l'article 202 du même code, si le discours contient une provocation *directe* à la désobéissance aux lois ou aux actes de l'autorité publique, ou s'il tend à soulever ou armer une partie des citoyens contre les autres, le ministre du culte, qui l'aura prononcée, sera puni d'un emprisonnement de deux à cinq ans, si la provocation n'a été suivie d'aucun effet; et du bannissement, si elle a donné lieu à une désobéissance autre toutefois que celle qui aurait dégénéré en sédition ou révolte.

3° D'après l'article 203, lorsque la provocation aura été suivie d'une sédition ou révolte dont la nature donne lieu contre l'un ou plusieurs des coupables à une peine plus forte que celle du bannissement, cette peine, quelle qu'elle soit, sera appliquée au ministre coupable de la provocation.

4° D'après l'article 204, tout écrit contenant des instructions pastorales en quelque forme que ce soit et dans lequel un ministre du culte se sera ingéré de critiquer ou de censurer, soit le gouvernement, soit tout acte de l'autorité publique, emportera la peine du bannissement contre le ministre qui l'aura publié.

5° D'après l'article 205, si l'écrit mentionné en l'article précédent contient une provocation *di-*

<sup>1</sup> Minderer, de *Indulgentiis in specie*, n. 603.

<sup>2</sup> 10 janv. 1839. Edit. Barbier de Montault, n. 503, ad 2<sup>m</sup>.

<sup>3</sup> S. C. Ind. 9 fév. 1745. Edit. Barbier de Montault, n. 136.

<sup>4</sup> *Cardicen*, 10 janvier 1830, ad 5. Ed. Barbier de Montault, n. 503.



*recte* à la désobéissance aux lois ou autres actes de l'autorité publique, ou s'il tend à soulever ou armer une partie des citoyens contre les autres, le ministre qui l'aura publié sera puni de la déportation.

6° D'après l'article 206, lorsque la provocation contenue dans l'écrit pastoral aura été suivie d'une sédition ou révolte dont la nature donnera lieu contre l'un ou plusieurs des coupables à une peine plus forte que celle de la déportation, cette peine, quelle qu'elle soit, sera appliquée au ministre coupable de la provocation.

7° Les articles 207 et 208 sont ainsi conçus :

Art. 207. Tout ministre d'un culte qui aura sur des questions ou matières religieuses entretenu une correspondance avec une cour ou puissance étrangère sans en avoir préalablement informé le ministre chargé des cultes et sans en avoir obtenu son autorisation, sera pour ce seul fait puni d'une amende de 100 fr. à 500 fr. et d'un emprisonnement d'un mois à 2 ans.

Art. 208. Si la correspondance mentionnée à l'article précédent a été accompagnée ou suivie d'autres faits contraires aux dispositions formelles d'une loi ou d'un décret, le coupable sera puni du bannissement, à moins que la peine résultant de la nature de ces faits ne soit plus forte, auquel cas cette peine plus forte sera seule appliquée.

L'usage général de tous les diocèses de France est que les évêques correspondent librement avec le Souverain Pontife soit pour le consulter sur des cas de conscience, soit pour en obtenir des indults ou des dispenses particulières en faveur des individus qui désirent contracter mariage dans les degrés prohibés par les lois canoniques, malgré l'art. 207. Cette correspondance n'a jamais été soumise au ministre depuis le Concordat.

L'article 1<sup>er</sup> de la loi organique avait réglé « qu'aucune bulle, bref, rescrite et autres expéditions de la cour de Rome, même ne concernant que des particuliers, ne pourraient être reçus, publiés, imprimés ou autrement mis à exécution sans l'autorisation du gouvernement. » Les évêques exprimèrent le désir qu'il fût fait comme autrefois une exception en faveur des brefs de la pénitencerie relatif au *for intérieur*; un décret du 28 février 1810 fit droit à leur demande. Cette exception était d'autant plus nécessaire qu'il avait été décidé en 1808 qu'aucune supplique ne pourrait être transmise au Souverain Pontife que par la voie du ministère des cultes, et que plusieurs personnes avaient la plus grande répugnance à employer cette voie, craignant qu'il ne fut donné une publicité indiscrette aux motifs qui les faisaient recourir à Rome; l'usage a étendu cette faculté au-delà des limites accordées par le décret de 1810. Aujourd'hui, on s'adresse au Souverain Pontife sans avoir besoin d'autorisation pour tous les cas qui n'intéressent que l'administration spirituelle des paroisses ou des diocèses.

De fait, le gouvernement ne s'occupe plus de toutes ces restrictions apportées aux libres relations du clergé et des fidèles avec Rome; mais il est loin de renoncer aux avantages que lui procurent les dispositions léonines des articles organiques. S'il n'en use guère, il les tient en réserve pour le jour où il éprouve le besoin de se montrer despotique et impie.

Q. — 1<sup>o</sup> A qui appartiennent les croix et les pierres tombales qui sont sur les fosses que l'on ouvre de nouveau après 10 et 12 ans pour y descendre un nouveau cercueil. Y a-t-il quelque décret à ce sujet? Est-ce au fossoyeur ou à la famille du défunt, ou à la fabrique de l'église qu'appartiennent ces croix et ces tombes?

2<sup>o</sup> Devant bientôt changer de cimetière, beaucoup de familles se proposent de faire exhumer les corps de leurs parents pour les transférer de nouveau. Comment doit-on agir au point de vue religieux pour que ce transfert se fasse convenablement? Quelles formalités civiles et religieuses doivent être accomplies?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Une circulaire ministérielle aux préfets leur transmettant l'ordonnance royale du 6 décembre 1843 sur les cimetières communaux et portant instruction pour l'exécution de ladite ordonnance, répond officiellement à cette question. Les matériaux provenant des tombes et monuments appartiennent aux familles des défunts, et lorsqu'ils ne sont pas réclamés, ils devaient revenir à l'Etat comme biens vacants et sans maître, d'après l'art. 3 de la loi de décembre 1790 et les articles 539 et 713 du code civil. Mais, dit l'auteur de la circulaire dont nous parlons, « j'ai prié M. le ministre des finances de « consentir à ce que, vu le peu d'importance de « leur valeur en général, ils fussent abandonnés « aux communes pour être employés à l'entretien des cimetières. Mon collègue vient de « m'annoncer qu'il a pris, à la date du 18 décembre, une décision conforme à ma demande. »

« L'exécution de cette décision entraîne deux « obligations essentielles, que les administrations municipales devront observer soigneusement : la première, c'est de mettre les familles « en demeure, par tous les moyens ordinaires « de publicité, d'enlever dans un délai fixé, les « constructions existantes sur les terrains dont « la concession est expirée, et de n'en prendre « possession qu'après avis itératif et une année « révolue à compter du jour du premier avertissement. »

La seconde condition, c'était de ne faire emploi des matériaux abandonnés que pour l'entretien et l'amélioration des cimetières.

Il résulte de cette circulaire et de la loi qu'elle commente, que les croix et pierres tombales en question n'appartiennent ni au fossoyeur ni à la fabrique, mais bien aux familles des défunts, et, à défaut de ces dernières, aux communes par concession spéciale et conditionnelle de l'Etat.

Ad 2<sup>me</sup>. Au point de vue religieux, aucune exhumation ne peut se faire sans l'autorisation de l'Evêque : « *humata semel corpora fidelium,*

exhumari et in alia loca, quantumvis pia et religiosa, deferri sine expressa Episcopi licentia vetamus. Et si qua controversia de efferendo corpore vel de alia aliqua re simili oriat, ad ejusdem episcopi judicium referatur ac illius arbitrio terminetur » (Concil. Rem. an. 1583, capit. De sepult. n° 1 et 2).

Au point de vue civil, il faut également l'autorisation, et le maire est spécialement chargé de maintenir l'exécution des lois et règlements qui prohibent les exhumations non autorisées (*Décret du 23 prairial an XII, art. 17*). Aucune exhumation, sauf celles qui sont ordonnées dans les instructions judiciaires, ne peut avoir lieu sans une autorisation spéciale du maire. C'est donc au maire que les demandes des familles doivent être présentées par le plus proche parent du défunt ou par son fondé de pouvoir (*Circul. du ministre de l'intérieur, du 10 mars 1856*).

Dans toutes les circonstances, doivent assister à l'opération un membre de la famille du défunt, un commissaire de police ou bien, dans les localités qui n'en ont pas, celui qui en remplit les fonctions; et un homme de l'art pour veiller à l'emploi des précautions hygiéniques. Le fonctionnaire présent à l'exhumation est tenu d'en dresser procès-verbal pour le remettre à l'autorité civile dans un bref délai.

Lorsque les intéressés font intervenir la religion, ce qui est leur droit, et même, selon nous, leur devoir, le prêtre appelé prévient l'évêque duquel il reçoit avec l'autorisation, les instructions opportunes relatives à la cérémonie, selon que le cimetière est béni ou non.

## VARIÉTÉS

### LA QUESTION DU CATÉCHISME

(Suite)

1. *Pour l'éducation de l'intelligence.* La vérité est l'unique aliment de la vie de l'intelligence; seul le catéchisme la lui offre pure, entière, dans la mesure nécessaire aux divers âges et aux diverses situations de la vie. L'enfant catéchisé comme il doit l'être, sait de science infailible tout ce qu'il peut et doit savoir : il connaît le seul vrai Dieu et progressivement ses perfections, — Jésus, l'Homme-Dieu, son Rédempteur et Sauveur, son type, son frère, — le saint Esprit qui doit être son conseil, sa consolation et sa force, — l'Eglise, sa mère, — ses fins dernières, tout ce qu'il doit craindre et espérer en cette vie et en l'autre. Tels sont les éléments, tel est le cercle de la vraie science, extensible selon les progrès de l'âge et la dilatation de l'intelligence, que le baptême a préparé à recevoir, la vérité et qu'il a faite *docibilem Dei*. Le catéchisme seul sait y implanter ces éléments, les y étendre, développer et féconder; seul il sait

élever et attacher aux vérités du Symbole la foi que l'enfant donne tout spontanément à la parole de sa mère; il surnaturalise la foi, qui, humainement du reste, est une nécessité absolue et universelle. Dans les explications simples et familières qu'il présente à l'âme de l'enfant, le catéchiste pénétré de sa mission, reproduit pour lui, dans l'ordre de la grâce, sa mère selon la nature, qui lui donne le lait vivifiant de son sein avant tout autre nourriture : *cui lacte opus est, non solido cibo*.

Mais là ne s'arrête pas l'action du catéchisme. Au pain qui est la vie de l'intelligence *panis vitæ et intellectus*, à l'éducation de l'intelligence, il ajoute celle de « la volonté et de la liberté, » la règle divine formant autour d'elles un cercle de lois qui les protègent contre les passions du dehors et du dedans, et les attachent à la volonté de Dieu, seule bonne, seule sanctifiante, seule parfaite, source unique du vrai bonheur. Ce cercle protecteur, ce code de toute justice, le divin décalogue, le catéchisme seul sait le présenter en termes intelligibles. Il en éveille facilement en lui les éléments déposés au fond de sa nature par la main de son Créateur, et vivifiés par son baptême. Bientôt, entre l'enseignement qui frappe son oreille et les mouvements de son cœur, il sent un accord, une sympathie, une correspondance qui ouvre son intelligence et la délecte. *Lex Dei immaculata... intellectum dat parvulis*. Le Décalogue, en effet, est ce que l'enfant saisit le plus tôt et le mieux. Il semble le connaître, quand il lui est présenté graduellement et élucidé avec une charité intelligente et patiente. La science de la vie et de ses devoirs envers Dieu, les hommes et lui-même, *scientia vitæ et disciplinæ*, s'imprime et se grave peu à peu sur les tablettes si impressionnables de son cœur innocent.

N'est-il pas évident que bientôt vient l'heure de cette éducation, l'heure d'introduire l'enfant et de diriger ses premiers pas dans la voie des commandements divins, dans la route qui doit le conduire sûrement à la fin de sa création et de sa régénération? Qui lui ouvrira cette voie, qui l'y fera entrer, l'y guidera et l'y suivra? Le catéchisme. Nous les appelons auprès de nous, ces petits enfants<sup>1</sup> : « Venez, mes enfants, écoutez-moi : je vous enseignerai la crainte de Dieu. » Nous disons à leurs parents<sup>2</sup> : « Laissez ces petits enfants venir à nous, et ne les empêchez point. » N'attendez pas que les mauvais penchants obstruent les avenues de leur âme. Laissez-nous donc la liberté de semer, et le temps de cultiver dans ce sol vierge encore, la loi divine qui lui est si sympathique. Elle y germera, y prendra peu à peu racines. Le grain de senevé deviendra un arbre qui produira les vertus chrétiennes. Vientront les orages de la vie, des branches brisées en tomberont peut-être; mais l'arbre restera sur

<sup>1</sup> Venite, filii, audite me; timorem Dei docebo vos.

<sup>2</sup> Sinite parvulos venire ad me, et ne prohibi eos.



ses fortes racines, qui lui rendront sa sève première, une nouvelle ramification et de nouveaux fruits. Telle est l'œuvre du catéchisme présenté à l'enfant avec intelligence, amour patient et persévérant. C'est de son école que sont sortis et sortiront toujours les vrais chrétiens qui sont les seuls vrais justes.

(A suivre.)

## COURRIER DE L'UTILE

### De quelques poudres alimentaires

On voit chaque jour à la quatrième page des journaux une foule de poudres comestibles vantées pour leurs propriétés merveilleuses. L'efficacité la plus évidente de ces préparations est d'enrichir les fabricants et les marchands.

Voici quelques recettes de compositions saines et peu coûteuses :

#### Première recette.

Fleur fine de farine d'avoine,	500 grammes.
Chocolat réduit en poudre,	500 gr.
Sucre à la vanille en poudre,	125 gr.

#### Deuxième recette.

Fécule de pommes de terre,	250 grammes.
Fleur fine de froment,	250 gr.
Chocolat,	500 gr.
Sucre en poudre,	125 gr.
Cannelle en poudre,	de 1½ gr. à 1 gramme.

#### Troisième recette.

Fleur de riz,	500 grammes.
Fine fleur d'orge,	500 gr.
Farine de châtaigne sèche et réduite en poudre impalpable,	500 gr.
Chocolat en poudre,	725 gr.
Fleurs de violette pralinée réduite en poudre,	60 gr.
Orange idem,	16 gr.
Sucre,	250 gr.

Passez le tout plusieurs fois au tamis, puis broyez de nouveau ce qui n'a pu passer, afin que le mélange soit bien fait et la poudre très fine.

Toutes ces compositions peuvent être variées dans leurs doses selon le goût des personnes qui en font usage. On peut aussi varier les arômes.

Ces poudres doivent être renfermées avec soin et chaque flacon ne doit contenir que ce que l'on veut employer dans une semaine ; car, ainsi que toutes les compositions où le chocolat est en poudre, elles s'altèrent promptement.

Au lieu de chocolat, on peut employer le cacao torréfié.

La revalésnière et le racahout si vantés n'ont rien de supérieur aux préparations que nous venons d'indiquer. Personne n'ignore, du reste, que la revalésnière est tout simplement de la farine de lentille, ni plus, ni moins.

La farine de maïs soumise à certaines préparations est savoureuse et nutritive. La polenta dans le Piémont et l'Italie, les gaudes dans la

France orientale, et la miliasse dans les provinces de l'ouest et du sud, ont cette farine pour élément principal.

La polenta est un mets très facile à préparer. On fait chauffer de l'eau jusqu'à l'ébullition ; on y jette du sel, on prend ensuite d'une main une poignée de farine, on la laisse tomber dans l'eau en la dispersant par le mouvement des doigts, tandis que de l'autre on remue le mélange avec une cuiller en bois pour empêcher les grumeaux de se former, en continuant à mettre de la farine jusqu'à ce qu'elle prenne assez de consistance pour être coupée avec un fil ou un couteau. Huit ou dix minutes suffisent ordinairement à cette opération, plus ou moins longue suivant le volume de la pâte. On la verse ensuite sur un plateau dans un moule en forme de capuchon, ou dans une terrine dont les parois sont enduites de beurre ou humectées d'eau pour en aider la séparation. Ce mets, quoique compacte, est d'une digestion prompte et facile. Quelques personnes en relèvent la saveur par divers assaisonnements tels que le miel, la truffe, le fromage fermenté, la vanille, l'eau de fleur d'oranger ; mais le plus communément on le mange dans son état de simplicité, chaud ou refroidi, grillé ou avec du lait.

Les gaudes sont une préparation qui ne diffère de la polenta que parce qu'on donne à la bouillie une consistance moins pâteuse qui permet de la manger à la cuiller, et qu'on la fait d'ordinaire avec du maïs dont le grain passé au four offre une saveur plus délicate. Dans les pays où cette bouillie constitue la nourriture des habitants, on désigne aussi sous le nom de gaudes la farine de maïs séchée au four pour la distinguer de celle qui ne l'est pas. Dans la Savoie, où la pomme de terre est cultivée entre les rangées de maïs, les habitants écrasent la pulpe de ce tubercule pour l'associer aux gaudes. Leur mélange est d'un goût agréable.

La miliasse se prépare en mettant dans un pot de terre exposé à un feu modéré de la farine de maïs pour la faire légèrement torréfier en la remuant avec une cuiller de bois. On y verse ensuite de l'eau bouillante jusqu'à ce que la farine soit bien délayée. On fait bouillir le mélange en le remuant sans discontinuer, et, sur la fin de l'opération, on met le sel et on y ajoute du beurre quand cette bouillie est faite à l'eau, ou du sucre quand elle est préparée au lait. Dès qu'elle a acquis une consistance à moitié liquide, on la retire du feu et elle est cuite. La miliasse est plus savoureuse, mais plus facile à digérer que les gaudes.

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 7 januarii 1885.

F. PERRIOT, vic. gen.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDEAUD.

*Evêché de Mende.*

Mende, le 7 novembre 1884.

Cher monsieur l'abbé,

C'est avec une vive émotion que j'ai lu le récit si intéressant que vous nous donnez de la vie du jeune martyr de Rodez, Auguste SÉGURET.

Vous révélez ce que nous n'avions fait qu'entrevoir, nous qui avons connu SÉGURET enfant. En le voyant si pieux, si grave, nous nous disions bien qu'il était un enfant de bénédiction; mais les trésors de grâces que Dieu avait déposés dans son âme nous étaient cachés. Le mystère est maintenant dévoilé. Dès son enfance, M. SÉGURET était apôtre. Il ressentait alors les premières flammes du zèle sacerdotal qui compte pour rien les travaux, les sacrifices, lorsqu'il s'agit de gagner des âmes à JÉSUS-CHRIST.

Je suis persuadé que l'histoire de notre cher et glorieux compatriote deviendra un livre populaire. Quel est le prêtre, quel est le pieux laïque qui ne désirera connaître la vie de ce saint missionnaire qui sera une des gloires les plus pures de notre diocèse?

En écrivant ces pages, vous offrez avant tout un modèle aux élèves de nos grands et de nos petits séminaires. Que d'ardeurs apostoliques, quels élans vers le martyre excitera dans leurs âmes la lecture de votre livre! Vous aurez ainsi contribué à donner à l'Eglise des prêtres animés d'un saint zèle, de vrais missionnaires, peut-être des martyrs, belle récompense de votre travail, la seule que vous ambitionnez.

Agréez, cher monsieur l'abbé, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

† JULIEN,

évêque de Mende.

*Evêché de Saint-Flour.*

Saint-Flour, le 8 novembre 1884.

Monsieur le Chanoine,

Je vous félicite de l'heureuse inspiration que vous avez eue d'écrire la vie du jeune missionnaire martyr, dont notre cher diocèse et la ville de Rodez, en particulier, sont justement fiers.

Cette œuvre, je n'en doute pas, sera bénie de Dieu, et elle portera des fruits de sanctification pour les âmes. Elle sera surtout utile aux jeunes enfants qui fréquentent les écoles chrétiennes et aux élèves du sanctuaire qui, dans nos séminaires, se préparent aux grandes fonctions du sacerdoce et aux labeurs de l'apostolat. Les uns et les autres trouveront des exemples à suivre et un modèle à imiter dans cette vie tout angélique du jeune Auguste SÉGURET, à laquelle votre plume, Monsieur le Chanoine, a su donner un charme tout particulier.

L'intérêt va toujours croissant à mesure qu'on parcourt ces pages, écrites avec tant d'onction et une si élégante simplicité. Tout y est à sa place, et les plus petits détails même, loin de paraître fastidieux, captivent, au contraire, de plus en plus l'esprit du lecteur, tout en lui présentant à chaque instant un nouveau sujet d'édification.

Dès que votre livre aura paru, je m'empresse-rai, Monsieur le Chanoine, de le recommander aux Supérieurs de nos séminaires et aux Directeurs de nos institutions et écoles libres. J'ai déjà chargé monsieur le Rédacteur de notre *Semaine catholique* d'annoncer sa publication prochaine et de le faire connaître au clergé et aux familles chrétiennes de mon diocèse.

Avec mes félicitations et, j'ajouterais aussi volontiers, avec ma bénédiction, si déjà votre précieux travail n'avait été largement encouragé

et béni par l'éminent Evêque de Rodez, recevez, cher Monsieur le Chanoine, l'assurance de mes meilleurs et bien affectueux sentiments en N. S.

† J. M. BENJAMIN,  
évêque de Saint-Flour.

Nous n'avons rien à ajouter à ces témoignages, qui expriment, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue moral, tout ce que vaut le livre de M. le chanoine Ernest Ricard.

(1 vol. in-12 de 446 pages, titre rouge et noir, 3 fr.).

## COMPTOIR DE COMMISSION

DE LA

Société générale de Librairie catholique.

## MÉDAILLE

Commémorative de la Première  
Communión et de la  
Persévérance

FONDÉE EN 1877, PAR M. L'ABBÉ REGNAUD  
et spécialement bénite

Par N. T.-S.-P. le Pape LÉON XIII

LE 24 MARS 1879



## AVIS IMPORTANT

I. MÉDAILLE. Cette médaille, dont la photographie et la typographie n'ont pu reproduire ici toute la finesse, a 33 millimètres de diamètre. Elle est munie d'un anneau, qui permet de la suspendre à un ruban.

Prix de la Médaille bronzée	4 fr.
— — argentée	7 fr.
— — dorée	10 fr.
— — en argent	15 fr.
— — en argent doré	20 fr.
— — en or	150 fr.

La boîte est comprise dans les prix sus-énoncés.

Nous ferons graver les noms et les dates à raison de 10 centimes par lettre et par chiffre.

Quiconque voudra recevoir les Médailles toutes gravées devra, en les demandant, envoyer les noms et les dates en écriture très lisible. Car, il ne serait plus possible de les rectifier.

II. DIPLÔME D'HONNEUR. Le Diplôme, qui doit accompagner la Médaille d'Honneur, consiste dans une attestation authentique de l'assiduité avec laquelle l'impétrant a suivi le Catéchisme de Persévérance. On y a reproduit le côté de la Médaille où est représentée l'Immaculée Conception, et on l'a orné de dessins figurant les Symboles de l'Eucharistie.

Il y en a de trois espèces, savoir : le Diplôme avec Vignette cuivrée, accordé après la 1<sup>re</sup> ou



après les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> années de Persévérance; le Diplôme avec Vignette argentée, accordé après la 2<sup>e</sup> ou après les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de Persévérance; et le Diplôme avec la Vignette dorée, accordé après la 3<sup>e</sup> ou après les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> années de Persévérance, suivant la durée du Catéchisme et les Règlements de la Paroisse.

Ces Diplômes sont tirés sur un papier très fort et destinés à être encadrés.

	La dizaine.
Prix du Diplôme avec Vignette cuivrée	2 fr.
— — — argentée	2 fr. 50
— — — dorée	3 fr.

**III. VIGNETTES.** Les Vignettes peuvent se demander sans les Diplômes. Dans les Paroisses où elles sont adoptées, elles servent de Cachets pour les Analyses. Les Catéchismes de Persévérance forment ordinairement trois divisions, comprenant : la 1<sup>re</sup>, les enfants entrés dans la 5<sup>e</sup> année de Persévérance; la 2<sup>e</sup>, les Enfants des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années; et la 3<sup>e</sup>, les Enfants des 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> années. On y donne : la Vignette cuivrée pour la meilleure Analyse de la 3<sup>e</sup> Division; la Vignette ar-

gentée pour la meilleure Analyse de la 2<sup>e</sup> Division; et la Vignette dorée, pour la meilleure Analyse de la 1<sup>re</sup> Division.

Ces Vignettes sont gommées et peuvent se fixer en tête de l'Analyse.

**PRIX DES VIGNETTES SEULES :**

Cuivrées	1 fr. 50	la dizaine.
Argentées	2 fr.	—
Dorées	2 fr. 50	—

Pour les Diplômes, ils ne se vendent pas sans les Vignettes.

**NOTA BENE.** — Les Médailles, Diplômes et Vignettes ne pourront être expédiés qu'environ quinze jours après la réception de la demande. Il ne peut en être envoyé de *Spécimen* gratis. Les Diplômes et les Vignettes ne se vendent que par Dizaine assortie ou non. On peut ne demander à la fois qu'une seule Médaille.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, 76, rue des Saints-Pères, à Paris.

PUBLICATIONS NOUVELLES DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE  
Victor PALMÉ, DIRECTEUR-GÉNÉRAL, 76, RUE DES SAINTS-PÈRES

# GRAND PRIX GOBERT 1884

# LA CHEVALERIE

Par Léon GAUTIER

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES CHARTES

Un magnifique volume g. in-4 de 800 pages, illustré de vingt-cinq grandes compositions hors texte, de trente frises, par LUC-OLIVIER MERSON, E. ZIER et G. JOURDAIN, de 40 lettrines et culs-de-lampe par CIAPPORI et d'environ 150 gravures dans le texte par FICHOT, E. GARNIER, LIBONIS et SELLIER, plus une photogravure pour frontispice.

Prix, broché . . . . .	40 fr.
Riche cartonnage, avec plaques spéciales, tranches dorées . . . . .	45 fr.
Demi-reliure chagrin, plats toile avec plaques ou reliure d'amateur . . . . .	50 fr.

## ÉDITION ARTISTIQUE

DE LA



Par Mgr Paul GUÉRIN

AUTEUR DES *Petits Bollandistes*

Grand in-4, illustré avec le plus grand soin par YAN D'ARGENT. — 12 aquarelles groupant les Apôtres, les Martyrs, les saints ouvriers, les saintes femmes, les saintes Pénitentes, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques. — 365 encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint. — L'élite des grands artistes graveurs et chromolitographes a prêté son concours à l'exécution de ce volume.

PREMIÈRE SÉRIE FORMANT UN MAGNIFIQUE VOLUME DE 450 pages.

**Prix, broché : 30 francs.**

# LE LITTORAL DE LA FRANCE

PREMIÈRE PARTIE  
LES COTES NORMANDES

Par Charles-Félix AUBERT

(V. VATTIER D'AMBROYSE)

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ILLUSTRATIONS DE SCOTT

Prix, broché . . . . .	20 fr.
Riche cartonnage, avec plaques spéciales, tranches dorées . . . . .	25 fr.
Reliure demi-chagrin, avec plaques spéciales, tranches dorées. . . . .	30 fr.

VIENT DE PARAÎTRE

DEUXIÈME PARTIE

# LES COTES BRETONNES

Même prix que pour la première partie.

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## AVIS CONCERNANT LES RENOUVELLEMENTS

L'échéance du 1<sup>er</sup> janvier étant la plus importante, nous prions nos lecteurs dont l'abonnement expire à cette date, de vouloir bien nous adresser le PLUS TOT POSSIBLE le montant de

leur renouvellement, afin de n'avoir à subir aucune interruption dans le service de leur journal.

Prière de joindre à tout envoi une bande du journal.

## PRIME PERMANENTE

Toute personne qui s'abonne ou se réabonne à l'*Ami du Clergé*, a droit à recevoir comme prime un volume des années précédentes. Il est donc facile de se procurer ainsi la collection sans grands déboursés.

Ajouter un franc pour recevoir la prime *franco*, en gare la plus rapprochée.

(Consulter le Catalogue spécial des primes encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.)

## SOMMAIRE DU N° 3 :

PRÉDICATION : Pour le II<sup>e</sup> dimanche après l'Épiphanie : Le V<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> commandement de l'Eglise (la pénitence chrétienne). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Condamnation de l'ouvrage : *Il vaticano regio*. — L'office du Rosaire en occurrence avec un office de r<sup>it</sup> supérieur. — CONSULTATIONS LITURGIQUES, ETC. : Est-il bien d'élever la sainte hostie à trente centimètres au-dessus du ciboire en disant : *Ecce Agnus Dei*? — Dans l'octave d'un titulaire, quelles leçons prendre au 2<sup>e</sup> et au 3<sup>e</sup> nocturne? — Quand dit-on à la messe les deux oraisons sous une seule conclusion? — Le jour de la fête principale de l'Archiconfrérie du saint et immaculé Cœur de Marie, pent-on, là où elle est érigée, chanter la messe du Cœur Immaculé? — Que faire de saint Anastase, saint Vincent étant patron? — A qui le curé d'un diocèse voisin doit-il demander l'autorisation de biner? — Devant quelle faculté peut-on se présenter pour les grades théologiques en préparant son examen chez soi? — Un confesseur ordinaire peut-il absoudre pour d'autres péchés un pénitent qui a des cas réservés? — Un curé malade peut-il confesser dans son lit? — Le mariage entre un catholique et une protestante est-il valide s'il n'est pas contracté devant le curé catholique? — Dans les funérailles, est-il régulier qu'un prêtre fasse la levée du corps, qu'un autre préside aux nocturnes, qu'un autre donne l'absoute? — Étude canonique sur les chapelets (suite). — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Un maire peut-il intercepter le chemin de ronde autour de l'église? peut-il élargir la rue au détriment du cimetière? — Qui doit fournir les vases sacrés? — Le curé est-il obligé de les entretenir? — VARIÉTÉS : La question du catéchisme (suite). — COURRIER DE L'UTILE : Manière de fabriquer les verres pour la lanterne magique.

## REVUE LITTÉRAIRE

Voici un livre que les parents, le clergé et les écoles accueilleront avec empressement le *MENTOR DE L'ENFANT PIEUX*, par M. l'abbé Seytre, du clergé de Tunis, et que vient de publier la Société générale de librairie catholique.

S. E. le cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger, dont il porte la haute approbation, s'exprime ainsi à son sujet : « Non seulement je n'ai rien trouvé dans ces pages qui ne fut très orthodoxe mais encore il m'a semblé que ce livre, plein d'onction et de piété, pourrait être très utile à l'enfant pieux qui voudrait en faire son manuel. »

Que pouvoir dire de meilleur à la louange de l'œuvre de M. l'abbé Seytre qui ne soit contenu dans ce précieux suffrage? Bornons-nous donc à dire que le *Mentor de l'enfant pieux* est composé

sous forme de dialogue entre Jésus et l'enfant. Ce n'est pas, à proprement parler, une imitation de l'enfant Jésus, mais bien une série d'entretiens avec le divin Maître et ami des enfants sur les vertus qui doivent former de bonne heure l'apanage du jeune âge et rester celui de l'homme fait.

Du reste, l'auteur s'explique clairement sur ce point, et nous aimons à citer ses paroles :

« N'omettons point de dire, écrit-il dans sa préface, que ce petit manuel n'est point du tout un livre de méditations, mais bien plutôt un guide de lectures spirituelles dans lequel l'enfant pourra trouver à ses heures une bonne inspiration, une pensée pieuse, un encouragement ou une direction salutaire. Enfin, qu'on ne s'étonne point si nous ne sommes pas entré dans les voies d'une perfection consommée. Nous ne nous adressons pas aux novices d'un ordre religieux, ni même à des séminaristes proprement dits, mais à des



jeunes gens destinés à vivre dans le monde, et dont il faut faire avant tout de bons et solides chrétiens, sans les rebuter par les rigueurs d'un ascétisme qui pourrait bien les séduire en un jour de ferveur, mais ne saurait se maintenir, dans les conditions ordinaires de la vie, chez le plus grand nombre des enfants. »

Ecrit dans ces vues générales, le *Mentor de l'enfant pieux* se recommande donc avec la même faveur aux parents et aux maîtres de toutes les maisons d'éducation indistinctement.

Il est composé de deux parties : *Entretiens et Prières*. Les Entretiens ou Dialogues entre Jésus et l'Enfant sont au nombre de trente, et forment la première. Dans la seconde sont réunis la messe, les vêpres, les psaumes de la pénitence, les principales dévotions et les principaux exercices de la piété chrétienne. En somme, après l'instruction la pratique, après la parole l'acte. Il en a suffi de la première partie pour assurer le succès du *Mentor de l'enfant pieux*; l'addition de la seconde, en l'assimilant à un petit paroissien, le doublera, le décuplera, nous n'en pouvons douter.

1 beau volume in-16 carré, titre rouge et noir, caractères elzéviens. Prix : 2 fr.

La Collection de Romans à trois francs le Volume, publiée également par la *Société générale de Librairie catholique* vient de s'enrichir d'un nouveau livre dû à la plume élégante et facile de M. le vicomte Oscar de Poli, et intitulé : *Récits d'un soldat*. Il en contient neuf, et certes, après les avoir tous lus et leur avoir prêté l'attention qu'ils méritent, il nous serait difficile de dire quel est celui que nous trouvons le plus attachant.

En voici les titres : Un lâche, — la Camaraderie militaire, — Pauvre petit sous-lieutenant, — la Cornette blanche, — l'Honneur, — Soldat du Pape, — Histoire d'une fauvette et d'un soldat, — la Belle Deuxième, — Episode du siège de Paris, — Prétoriens !

Tous ces « récits » ont paru dans la *Revue du monde catholique*, où ils ont été fort remarqués, et voici comment l'un de nos critiques les plus distingués, M. J. de Rochay, les apprécie :

« Les Récits d'un soldat sont écrits avec une verve, une sensibilité et une crânerie toutes françaises, par M. de Poli, et dont ce recueil a eu la primeur. Ces récits viennent de paraître en volume, on leur donnera une place sur la table du salon ou dans la bibliothèque de la famille, on voudra les faire connaître, surtout aux jeunes gens, auxquels ils conviennent si bien. Beaucoup d'exemples ont prouvé, en dépit de préjugés stupides et de railleries ineptes, que les soldats du pape sont, en même temps, les meilleurs soldats de la France, peu l'ont dit avec autant de conviction et d'enthousiasme. M. de Poli se sent ici, sur son terrain ; il est souvent narrateur et héros, sa plume a cette vaillance, cette fierté, cette bonne grâce charmante et distinguée qu'il montrait lui-même quand il faisait partie de la 2<sup>e</sup> compagnie du 28<sup>e</sup>, dont il raconte si bien les prouesses pendant la Commune. Le livre se clôt par un souvenir de Rome ; les ruines du camp des prétoriens fournissent à notre auteur l'occasion de juger les vieux Romains d'une façon qui ne ressemble guère à celle de Bossuet, mais dont le tour humoristique, les piquantes allusions font sourire et penser. »

Les *Récits d'un soldat* forment un beau volume in-12, titre rouge et noir, de 355 pages. — Prix : 3 fr.

Terminons en annonçant la publication du 4<sup>e</sup> volume du *COURS D'HISTOIRE SACRÉE* de Mon-

sieur l'abbé Regnaud, dont le nom s'est impérieusement attaché à cette grande œuvre, qui s'appelle la *Somme du Catéchiste*.

Ce 4<sup>e</sup> volume s'ouvre par le récit du règne d'Hérode l'Iduméen, et par là même se trouve achevée, au point de vue chronologique, l'histoire de l'Ancien-Testament. Mais ici se présente au lecteur tout un nouveau et immense travail : celui de l'histoire des Institutions religieuses, politiques et domestiques des Hébreux. Ce tableau longuement et minutieusement tracé, l'auteur nous transporte successivement sur ces autres domaines : les Sciences chez les Hébreux. Philosophie. Théologie. Histoire. Mathématiques. Astronomie. Chronologie. Géographie. Minéralogie. Botanique. Zoologie. Médecine (Ch. LXXII). — Arts. Arts libéraux. Belles-Lettres. Ecriture et Langage. Des Langues. Langues des Hébreux. L'Hébreu, le Chaldéen et le Grec (Ch. LXXIII). — Monuments littéraires. La Bible ou l'Ecriture. Ancien Testament. Inspiration et Canonicité (Ch. LXXIV). — Critique. Interprétation (Ch. LXXV).

M. l'abbé Regnaud annonce que, même avec ce 4<sup>e</sup> volume qui pourtant, comme on voit, renferme tant de précieux trésors, il n'a pu traiter toutes les questions relatives à l'Ancien Testament, et qu'il en prépare un cinquième et dernier. En attendant, on ne saurait trop le féliciter de son patient labeur, et surtout de lui voir couronner d'une manière si heureuse et si érudite cette première partie de son *Cours d'Histoire sacrée*.

## NOTES LITTÉRAIRES

Extrait du *Constitutionnel* :

### Mon Portefeuille et Souvenirs du Noviciat de Bosco

L'auteur de ce livre, M. Augustin d'Arres, a voulu, comme tous les vieillards, revenir sur le long passé qu'il a parcouru et en faire revivre les hommes et les choses qui ont laissé dans sa mémoire une indélébile trace, dans son cœur des souvenirs et des enseignements utiles à rappeler, à publier.

L'Introduction indique en peu de mots le but de l'ouvrage :

« J'ai dépassé, et de beaucoup, hélas ! ce milieu de notre vie dont parle le Dante en commençant sa *Divine Comédie* :

Nel mezzo del cammin di nostra vita.

« Je n'ai donc plus à redouter de perdre comme lui le véritable chemin, et de m'égarer dans une forêt obscure ; et quelle forêt ! Ah ! il serait trop pénible, s'écrie le poète, de dire combien cette forêt, dont le souvenir renouvelle ma crainte, était âpre, touffue et sauvage. Ses horreurs ne sont pas moins amères que les atteintes de la mort. »

Tanto è amara, che poco, è più morte.

« Mais le Dante rencontra un appui secourable. Qui de nous n'a pas eu cet appui à l'âge où s'agitent les passions et où il faut franchir « le lieu terrible qui vote à l'infamie ceux qui ne craignent pas de s'y arrêter. »

« Cet appui se manifeste par les conseils de prudence et de sagesse qu'on reçoit de ses meilleurs amis, soit par écrit, soit de vive voix. Vous connaissez l'adage : *Verba volant, scripta manent*. »

(Voir la suite à l'avant-dernière page.)

## PRÉDICATION

POUR LE III<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE : LE  
V<sup>e</sup> ET LE VI<sup>e</sup> COMMANDEMENTS DE L'EGLISE  
(LA PÉNITENCE CHRÉTIENNE).

Nisi pœnitentiam habueritis,  
omnes simul peribitis.

(Luc., XIII.)

Des commandements de l'Eglise, il nous reste à expliquer les deux derniers, le cinquième et le sixième, ainsi formulés :

Quatre-temps, vigiles, jeûneras  
Et le Carême entièrement ;  
Vendredi chair ne mangeras  
Ni le samedi mémement.

Ces deux préceptes qui contiennent le précis de la pénitence chrétienne sont hélas ! bien incompris en ces temps de matérialisme, de jouissance à outrance ; ils sont presque absolument négligés. De nos jours où l'on se flatte de réhabiliter la chair, comme on dit, il est grand le nombre de ceux qui répètent, du moins par leurs actes, le refrain des anciens épicuriens dont nous parlent les livres inspirés : « Buons, mangeons, couronnons-nous de roses, car demain nous mourrons. » (Sap., II.) Et cependant le christianisme est fondé sur la mortification ; et cependant Jésus-Christ par ses paroles, et surtout par ses œuvres, n'a cessé de nous prêcher le sacrifice ; et cependant il a dit cette gravé parole : « Si vous ne faites pénitence, c'en est fait de vous, *Nisi pœnitentiam habueritis, omnes simul peribitis !* » Plus cette solennelle recommandation de N.-S. est oubliée à l'heure présente, plus il est du devoir du ministre de la parole évangélique de la rappeler avec insistance. A cette fin, laissons-nous vous redire librement les prescriptions de la pénitence chrétienne ; et pour vous déterminer à l'embrasser vaillamment, *corde magno et animo volenti*, je vous indiquerai les avantages qu'elle procure, quand elle est fidèlement et courageusement pratiquée.

## I

La pénitence est un devoir qui nous est commandé par Dieu lui-même ; l'Eglise, en vertu des pleins pouvoirs qu'elle a reçus de son divin Fondateur, nous a fixé par quels actes il nous faut satisfaire à cette obligation, savoir le jeûne et l'abstinence.

I. Jeûner, c'est s'abstenir d'aliments gras, ne faire qu'un repas vers l'heure de midi ; cependant l'usage permet le soir une légère collation dont la quantité est variable suivant les températures, mais ne doit jamais atteindre à la valeur d'un vrai repas, et dont la qualité exclut toujours la viande, admet, suivant la coutume des diocèses, le lait, le beurre, les œufs et même dans une certaine mesure le poisson. On doit jeûner en Carême, aux Quatre-temps, et à la vigile ou veille de certaines fêtes plus solennelles. Le jeûne de Carême, qui est d'institution aposto-

lique, a pour but de nous rappeler le jeûne de N.-S., pendant quarante jours, dans le désert ; de nous associer en quelque manière aux peines et aux souffrances de notre divin Sauveur, dont on célèbre particulièrement alors le souvenir ; de calmer le sang qui bouillonne, d'amortir la concupiscence qui fermente et se réveille au printemps avec toute la nature, de nous préparer dignement aux joies et à l'honneur de la communion pascalle. — Le jeûne des Quatre-temps a été établi pour trois fins principales : pour attirer les bénédictions de Dieu sur les fruits de la terre et le remercier de ceux qu'il nous a déjà donnés ; pour sanctifier par des œuvres de pénitence chacune des quatre saisons de l'année ; et ensuite pour implorer les grâces du Seigneur sur les ordinations qui se font chaque samedi de ces quatre époques. Des prêtres dignes de leur sublime vocation ! N'est-ce pas de ce don précieux que dépend, plus que jamais, la sanctification des peuples et même la conservation de la foi parmi nous ? — Pour le jeûne des vigiles, ou veilles de certaines fêtes, il a aussi une haute portée : dans l'esprit de l'Eglise, il doit, en nous purifiant, nous préparer à mieux goûter les joies spirituelles du lendemain, à mieux comprendre le mystère qui va se célébrer et à en retirer plus de fruits.

Tous les fidèles qui ont vingt et un ans accomplis sont astreints à la loi du jeûne, à moins qu'ils n'en soient exemptés par dispense, par l'âge, par les infirmités, par la maladie, par un travail trop débilitant. Soyons délicats pour ne pas solliciter des dispenses non justifiées, soyons généreux pour accepter la pénitence que N.-S. nous impose, dont nous avons tant besoin, qui doit nous être si salutaire. Ne nous laissons point séduire par les vains prétextes que les chrétiens relâchés mettent en avant ou que l'amour désordonné de nous-mêmes nous suggère.

On dit : « Je ne puis jeûner. » Mais est-ce vrai, la main sur la conscience ? avons-nous sérieusement essayé ? Mais si nous ne pouvons jeûner complètement, ne pouvons-nous accomplir une partie de la loi ? Si nous ne pouvons jeûner tous les jours du Carême, par exemple, ne le pouvons-nous un ou deux jours par semaine ? Ne pouvons-nous pas du moins faire abstinence, nous priver d'aliments gras ?

On dit : « Le jeûne me fait souffrir. » Mais n'est-il pas institué pour cela ? Qu'importe que nous souffrions quelque peu, si cela est nécessaire pour éviter des souffrances sans fin ? *Cur enim triste quod salutare ?* (Tert. de Jejunio). N'est-il pas juste que votre chair souffre pour tant de plaisirs illicites qu'elle s'est permis ?

On dit : « Mais ma santé n'en sera-t-elle pas altérée ? » Ne le croyez pas si facilement. L'Eglise ne dit-elle pas dans sa liturgie ces paroles remarquables : « Accordez-nous, Seigneur, de célébrer avec dévotion ce jeûne solennel qui a été établi dans l'intérêt de nos âmes et de nos corps ? (Collect. primi sabb. post. cin.) N'est-il pas vrai que



les premiers anachorètes, les saint Paul, les saint Antoine, les saint Arsène, quoique ne vivant pour ainsi dire que de jeûne, ont été plus que centenaires? La vieillesse avancée n'est-elle pas le glorieux apanage des Trappistes et des Chartreux, ces jeûneurs infatigables? Les médecins ne reconnaissent-ils pas que la diète et l'abstinence sagement pratiquées sont de nature à prévenir une foule de maladies? C'est avec raison que le célèbre cardinal Hosius répondit à ceux qui le pressaient de modérer la rigueur de ses jeûnes à cause de son grand âge et de ses infirmités : « En observant les jeûnes prescrits, je travaille dans mes intérêts, et je me propose de vivre longtemps. Les saints livres promettent une longue vie sur la terre à ceux qui honorent leur père et leur mère. Dieu, mon père, m'ordonne de jeûner et l'Eglise, ma mère, me fixe les jours où je dois le faire; en leur obéissant, je ne puis qu'espérer de longs jours. » Aussi bien, quand il mourut, il avait plus de cent ans.

II. Outre les jours de jeûnes, il y a certains jours où l'Eglise nous prescrit de faire abstinence, c'est-à-dire nous commande de ne point manger de la chair des animaux qui vivent sur la terre, volant dans les airs, ou qui, vivant partie sur terre, partie dans les eaux, ont cependant le sang chaud. L'Eglise nous interdit l'usage de cet aliment, en certains temps, parce que la viande constitue une nourriture plus riche, plus nutritive et plus succulente que les autres mets, et que par conséquent celui qui en prive son corps mêle mieux ses passions et se mortifie davantage. L'abstinence du vendredi et du samedi a pour but d'honorer la mort et la sépulture de N.-S. J.-C. et de nous préparer à bien sanctifier le saint jour du dimanche; l'abstinence des Rogations a été instituée pour apaiser la colère de Dieu, attirer ses bénédictions sur les biens de la terre et nous disposer à la grande solennité de l'Ascension. Remarquons qu'à raison d'indults pontificaux il est permis de manger de la viande les samedis où le jeûne n'est point prescrit.

Tous les chrétiens qui ont atteint l'âge de raison sont obligés de garder la loi de l'abstinence, à moins qu'ils n'en soient dispensés par l'autorité compétente, ou légitimement exemptés par la maladie, la pauvreté, ou leur condition qui ne leur laisserait point le choix de leurs aliments.

Soyons tous fidèles à ce commandement de l'Eglise. Ne le traitons pas de minutie : il oblige gravement la conscience. Quiconque le viole librement pèche mortellement, comme Adam et Eve pêchèrent mortellement en transgressant la loi de l'abstinence qui leur avait été imposée par Dieu dans le paradis terrestre. Sans doute la nourriture a la même qualité pour notre corps le vendredi et les autres jours, mais la viande devient mauvaise pour notre âme, le vendredi, à cause de la défense de l'Eglise. N'alléguons pas contre ce commandement son inconvénient. Puisqu'il

prescrit une œuvre de pénitence, il est nécessairement pénible à la nature. Observons-le dans nos familles, hors du foyer domestique, en voyage, partout et toujours. Soyons sans respect humain, ayons le courage de nos convictions. Le célèbre Boileau avait été un vendredi invité à un repas par le duc d'Orléans, depuis régent du royaume. On s'aperçoit bientôt que l'illustre poète ne touche qu'à son pain. « Il faut bien que vous mangiez gras comme les autres, lui dit le prince, on a oublié de servir du maigre. » Que va faire notre convive? Le verra-t-on, par respect humain, céder lâchement? Non. Il répond avec courage : « Monseigneur, vous n'avez qu'à frapper du pied et les poissons sortiront de terre » Et il obtient du maigre à l'applaudissement de tous.

## II

Je vous ai rappelé la loi de la pénitence chrétienne. Pour vous engager à la bien pratiquer, je veux vous redire succinctement quelques-uns des nombreux avantages qu'elle nous procure. En deux mots, la mortification corporelle par le jeûne et l'abstinence nous purifie de nos péchés, mâte la concupiscence, donne de la vigueur à l'âme, nous fait pratiquer excellemment la vertu et nous prépare les plus belles récompenses, *corporali jejuniō vitia comprimis, mentem elevas, virtutem largiris et præmia*.

I. La pénitence corporelle nous purifie de nos péchés en nous obtenant le pardon de nos fautes et en acquittant la dette des peines temporelles dues à nos péchés même pardonnés. Il y a dans le jeûne, dans l'abstinence religieusement observée une force puissante qui toujours touche le cœur de Dieu et l'incline à la miséricorde, non seulement à l'égard des particuliers, mais à l'égard des villes et des empires. Ninive est condamnée; encore quarante jours et elle sera détruite. Mais Ninive a recours au jeûne; bientôt l'anathème est levé, la grande ville est sauvée. — Les Juifs sont sur le point de périr, Aman a obtenu contre eux, du roi Assuérus, un décret d'extermination. Encore quelques jours, et le peuple de Dieu aura disparu du nombre des peuples. Esther ordonne un jeûne de trois jours et soudain le cœur d'Assuérus a changé; Aman est attaché à la potence qu'il avait fait dresser pour Mardochée, Israël, sur le penchant de sa ruine est sauvé par la toute-puissance du jeûne. Ah! combien dans notre siècle corrompu, miné par les crimes les plus divers et les plus affreux, il est nécessaire de recourir au jeûne pour apaiser la colère de Dieu et obtenir miséricorde!

II. La mortification corporelle fait plus qu'expié les fautes passées, elle est un préservatif contre le péché en paralysant le principe intérieur de nos chutes, en domptant notre ennemi domestique qui est la concupiscence. Un Père du désert disait avec raison qu'une alimentation abondante provoque la flamme des vices, comme le bois, jeté dans le feu, active l'incendie. Au contraire

le jeûne, l'abstinence, affaiblit, réprime les passions. « Si vous avez, dit saint Augustin, un cheval rétif, fougueux, emporté, et qu'en lui donnant une nourriture qui l'enivre vous ayez lieu de craindre qu'il ne vous précipite dans les abîmes, afin de continuer votre route avec sécurité, ne lui refuseriez-vous pas cet aliment qui pour lui serait une cause de fièvre et pour vous un péril ? N'essayeriez-vous pas d'en obtenir par la faim ce que vous ne pouvez en obtenir par la bride. Ce coursier, c'est mon corps. Nous voyageons ensemble de la terre à la Jérusalem immortelle. Le chemin que je dois tenir, c'est Jésus-Christ avec son Evangile. Et voilà que l'animal capricieux et rebelle se jette dans les écarts ; il voudrait dans ses bonds irréguliers sortir et m'éloigner de la voie royale qui doit me conduire à la patrie. Et je ne m'efforcerais pas de le contenir en l'affaissant ? Je ne rectifierais pas ses agitations déordonnées autant que périlleuses par le frein d'une discipline sévère ! » (Serm. de utilit. jejun.)

III. Le corps étant contenu, réprimé et réglé par la pénitence laisse à l'âme plus de liberté pour s'adonner aux choses de l'esprit. L'âme gagne de tout ce que le corps perd, *mentem elevas*. Elle goûte mieux les charmes de la vérité et de la vertu, elle se porte plus aisément vers ce qui est noble, désintéressé, juste et pur. Le corps, dit saint Basile, est comme un vaisseau dont l'âme est le pilote. Or, un pilote arrive beaucoup plus facilement au port, lorsqu'il conduit un vaisseau médiocrement chargé, que lorsqu'il conduit un navire excessivement rempli de marchandises. Dans le premier cas, la nef plus légère glisse facilement sur les flots ; dans le second, au contraire, elle surnage avec peine et court risque, au moindre coup de vent, d'être engloutie sous le fardeau qu'elle porte. Ainsi l'âme qui traîne après elle un corps rendu plus léger par le jeûne, arrivera plus facilement au ciel que si elle traînait un corps appesanti par la nourriture. (Hom. I. de jejunii.)

IV. D'autre part, la pénitence nous fait participer à la gloire de corédempteurs avec Jésus-Christ, *adimpleo quæ desunt passionum Christi in carne mea*. Par notre union dans le sacrifice avec le Sauveur du monde, nous devenons nous-mêmes d'autres sauveurs. Nous appliquons, en souffrant, les fruits des souffrances et de la mort de Jésus au Calvaire. Et ainsi, soit parce que nous faisons pénitence, nous abaissant devant Dieu, avouant nos misères et les punissant dans notre corps ; soit parce que nous faisons par nos efforts une digne préparation ; soit parce que nous spiritualisant en humiliant en nous la matière, nous ressemblons davantage à Dieu et à Jésus-Christ, la grâce descend dans nos cœurs puissante et abondante, nous pratiquons facilement et assidument la vertu, et nous méritons des récompenses spéciales de notre Dieu si bon et si miséricordieux, *virtutem largiris et præmia*.

Chrétiens, pratiquons fidèlement la pénitence que l'Eglise nous impose. Soyons fidèles, comme nos pères dans la foi, au jeûne et l'abstinence, quoiqu'il nous en coûte. Orçons notre mortification corporelle de la prière, de l'aumône, des bonnes œuvres. Que nos yeux, que notre langue, que nos oreilles, que nos mains, que nos pieds jeûnent à leur façon. Soyons généreux, vaillants, courageux dans notre sacrifice. Souvenons-nous que nous sommes les fils du Crucifié, les frères des martyrs. Une jeune fille, raconte un pieux auteur<sup>1</sup>, et je termine par ce trait, se croyait appelée à un ordre très rigoureux. La supérieure, pour éprouver sa vocation, lui fit une vive peinture des austérités du cloître. La conduisant en esprit dans toutes les parties du couvent, elle lui dit : Ma fille, vous n'aurez pour appartement qu'une pauvre et étroite cellule, consistant en quatre murs tout nus. — Ma mère, reprit la postulante, y trouverai-je un crucifix ? — Oui, ma fille. — Dans ce cas, je vous demande en grâce de me laisser entrer. — Mais savez-vous qu'au réfectoire, le seul endroit où il soit permis de manger, vous ne trouverez que des aliments grossiers ? — Ma mère, trouverai-je un crucifix en tête de ce réfectoire ? — Oui, ma fille. — Dans ce cas, je vous supplie de me laisser entrer. — Mais chaque semaine, nous tenons une assemblée que nous appelons le chapitre, là, il y a des aveux humiliants, des réparations qui coûtent à la nature, et peut-être n'aurez-vous pas assez de générosité pour vous exécuter ? — Ma mère, reprit encore la postulante, à ce chapitre aurai-je un crucifix sous les yeux ? — Oui, ma fille, le crucifix est partout. — Ah ! puisqu'il en est ainsi, ouvrez-moi les portes. Pourrai-je trouver quelque chose de difficile, là où il me sera possible de jeter les yeux sur l'image de mon Dieu attaché à la croix ? — Ce que disait cette âme courageuse, dites-le vous à vous-mêmes. En pensant aux souffrances de Jésus, rien ne vous sera difficile dans la vie chrétienne et particulièrement dans la vie de pénitence à laquelle par vocation vous êtes appelés. Du reste, que la récompense vous anime, si vous vous mortifiez avec Jésus-Christ, vous vous réjouirez un jour avec lui dans les ineffables et éternelles délices du Paradis.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### I

#### S. CONGRÉGATION DE L'INQUISITION

##### *Decretum.*

Feria VI, die 13 julii 1884.

Sacra Congregatio... mandavit et mandat in Indicem librorum prohibitorum referri sequens opus damnatum atque proscriptum a S. Cong.

<sup>1</sup> Berseaux. La vie chrétienne, p. 334.



S. Universalis Inquisitionis, Decre. *Feri. IV*, die 16 julii 1884.

Lo Scandalo del « Vaticano regio » duce la Provvidenza buono a qualche cosa : Brevi note onde l'autore di quello (Carlo M. Curci) valedice a siffatte polemiche con due appendici. Firenze, Roma, fiatelli Bencini editori, 1884.

F. THOMAS, M. CARD. MARTINELLI, præfectus.  
Fr. HIERONYMUS PIUS SACCHERI, Ordin. Prædicat.  
*S. Ind. Cong. a Secretis.*

## II

### SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES

L'office du Rosaire ne peut être transféré à un autre jour que quand il est en occurrence avec un office d'un rite supérieur.

#### *Decretum generale.*

Die 19 junii 1884.

Ne, ob recentem ad ritum duplicis majoris erectionem Officiorum Sanctorum Angelorum Custodum ac Sancti Francisci Assisiensis, Officium, pariter ritus duplicis majoris, Sacratissimi Deiparæ Rosarii (quod veluti Festum secundarium putatur). Dominicæ primæ octobris affixum, in occurrentia aliquoties illis postponendum et ad aliam diem transferendum sit, nonnulli sacrorum Antistites Sanctissimum Dominum Nostrum Leonem Papam XIII supplicibus votis rogarunt, ut prædictum officium, attenta speciali cultus devotione, qua ubique a Fidelibus ea die celebrari solet, ad ritum duplicis secundæ classis elevare dignaretur. Ejusmodi vero preces quum a subscripto Sacrorum Rituum Congregationis Secretario relatæ fuerint eidem Sanctissimo Domino Nostro, Sanctitas Sua constituit, Officium Sacratissimi Rosarii Beatæ Mariæ Virginis non posse amandari ad aliam diem, nisi occurrente officio potioris ritus, quemadmodum per Decretum *Urbis* ejusdem Sacræ Rituum Congregationis sub die 6 augusti 1881 pro Officiis Mysteriorum et instrumentorum Dominicæ Passionis præscriptum fuerat. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

CARD. BARTOLINIUS S. R. C. *Præfectus.*

Laurentius SALVATI S. R. C. *Secretarius.*

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Depuis quelque temps nous voyons de jeunes prêtres, alors qu'ils vont distribuer la sainte communion, et pendant qu'ils récitent ces mots : « Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi... » élever la divine hostie à une hauteur qui étonne (à 10, 20, 30 et même 40 centimètres au-dessus du ciboire), pour la ramener ensuite, il va sans dire, à la position que nous avons jusqu'ici coutume de lui donner immédiatement au-dessus du vase sacré. Cette nouvelle manière de faire est-elle conforme aux rubriques, et est-il de notre devoir de la suivre ? ou bien au contraire, est-elle illicite et devons-nous dans la mesure de notre pouvoir, empêcher qu'elle ne se propage ?

L'Eglise a toujours désiré de notre part une parfaite

conformité dans l'accomplissement des saints mystères ; il nous en coûterait de penser que nous violons à notre insu ses plus louables prescriptions.

R. — Cette élévation de la sainte hostie à 10, 20, 30, 40 centimètres au-dessus du ciboire en disant *Ecce Agnus Dei*, etc., n'est pas conforme à la rubrique ni à l'enseignement des meilleurs auteurs.

Et d'abord la rubrique. Elle se contente de dire que le célébrant tient la sainte hostie légèrement élevée, *aliquantulum*, au-dessus du vase sacré qui la contient :

« Postea genuflectens (sacerdos) accipit manu sinistra pyxidem seu patenam cum Sacramento, dextra vero sumit unam particulam, quam inter pollicem et indicem tenet aliquantulum elevatum super pyxidem seu patenam, et conversus ad communicandos in medio altaris dicit : Ecce Agnus Dei... »

Voilà toute la rubrique. Elle est formelle. Il n'est pas question d'élever, puis d'abaisser la sainte hostie.

Les liturgistes sont dans le même sens. Gavantus, qui eut la principale part à la rédaction des rubriques actuelles, ne recommande aucunement d'élever et d'abaisser l'hostie. Bien plus, il recommande de ne pas la tenir trop élevée au-dessus du ciboire ou de la patène, et d'appuyer la main droite sur ce vase :

« ... Tenet autem celebrans particulam duobus digitis paululum elevatam supra patenam seu pyxidem ; ita tamen ut dextra manus adhæreat patenæ seu pyxidi, neque nimium elevetur particula super pyxidem. »

Voilà ce que dit le commentateur le plus ancien et le plus autorisé.

De Herdt, qui est l'un des plus récents et des plus exacts, enseigne qu'on la tient élevée à la hauteur d'un doigt ou deux au-dessus du vase sacré, pour que le peuple puisse la voir :

« ... Eamque (hostiam) ad unum aut alterum digitum tenet elevatam super patenam aut ostium pyxidis, ut a populo videri possit. »

Et plus loin, il recommande de ne pas l'élever davantage lorsqu'on dit : *Ecce Agnus Dei*.

« ... Sed S. hostiam non altius elevando, dicit : *Ecce Agnus Dei*. »

Vous voyez que votre pratique est bonne, et que vous ne devez pas imiter celle que vous nous indiquez.

Q. — 1<sup>o</sup> Durant l'octave du saint titulaire de l'église paroissiale de P. il y a trois offices de feria (pour le diocèse) ; quelles leçons dire au second et 3<sup>o</sup> nocturne dans ladite paroisse où l'on fera l'office de *diebus infra octavam* ? — Du commun, me direz-vous, puisqu'il n'y en a pas de propres pour ces jours ; mais alors on devra répéter par trois fois les mêmes leçons au 2<sup>o</sup> et au 3<sup>o</sup> nocturne. Je désirerais connaître votre avis à ce sujet.

2<sup>o</sup> Plusieurs lecteurs de notre excellente revue seraient bien aises de savoir dans quels cas on doit terminer des oraisons de la messe *sub unica conclusione* ?

R. — Ad I. Au second nocturne, il convient de prendre les leçons de l'octavier romain. Si vous ne

les avez pas, vous devez, d'après l'opinion la plus commune, prendre les leçons au Commun, d'abord 1<sup>o</sup> loco, ensuite 2<sup>o</sup> loco, en alternant ainsi. Plusieurs auteurs pensent que l'on devrait répéter tous les jours les leçons de la fête, mais cette opinion est peu suivie.

Pour le troisième nocturne, les opinions sont encore partagées. Selon les uns, on doit répéter les leçons du jour de la fête, parce que, disent-ils, l'évangile de la messe doit concorder avec l'évangile et l'homélie du troisième nocturne. Selon d'autres, on peut varier les leçons du troisième nocturne comme celles du second; et la difficulté que voit l'autre opinion n'est pas sérieuse, parce que dans le cas où l'on varie l'évangile et l'homélie de l'office, on varie également l'évangile de la messe, comme on le fait par exemple pendant l'octave des saints apôtres Pierre et Paul. Nous pensons que chacun est libre de suivre l'une ou l'autre de ces opinions.

Ad II. En quel cas doit-on terminer les oraisons *sub unica conclusione*? Cette question est ardue. Nous essayons cependant d'indiquer les cas principaux où l'on doit dire deux oraisons sous une seule conclusion :

1<sup>o</sup> L'oraison du très saint Sacrement exposé s'ajoute sous une seule conclusion dans les doubles de première ou de seconde classe;

De même aux expositions qui auraient lieu dans les messes votives solennelles;

Dans les vigiles de Noël et de la Pentecôte;

Dans les dimanches de première et de seconde classe;

Dans les fêtes privilégiées du mercredi des cendres, des trois premiers jours de la semaine sainte (car les expositions sont prohibées depuis le matin du jeudi-saint jusqu'au matin du samedi-saint);

Dans tous les jours de l'octave de Pâques et de la Pentecôte, et dans toute octave privilégiée;

Enfin, à la messe *Pro pace*.

Plusieurs de ces solutions ont été données par la sacrée Congrégation des rites le 18 mai 1833.

2<sup>o</sup> A l'anniversaire de la création et du couronnement du Souverain Pontife, l'oraison *Deus omnium fidelium Pastor*, etc., se dit également sous une seule conclusion aux fêtes de seconde classe : « *Sub unica conclusione in duplicibus 2<sup>o</sup> classis* » (S. R. C. 22 mai 1841); à moins qu'il n'y ait ce jour là une autre mémoire, parce qu'alors l'oraison du Souverain Pontife serait ajoutée à cette mémoire sous une conclusion distincte, conformément au sentiment commun des liturgistes. Nous ne parlons pas de cette oraison dans les fêtes de première classe, parce qu'on ne doit pas la dire; ni dans les fêtes doubles majeurs et au-dessous, parce qu'alors cette oraison se dit toujours sous une conclusion distincte.

3<sup>o</sup> A l'anniversaire de l'élection et de la consécration de l'évêque, on suit les règles que nous venons d'indiquer au n<sup>o</sup> 2.

4<sup>o</sup> A la messe solennelle d'actions de grâces,

l'oraison *Deus cujus misericordiae* s'unit à l'oraison de la messe que l'on a choisie pour action de grâces, conformément à la rubrique du Missel : « *Dicitur missa de SS. Trinitate, vel de Spiritu Sancto, vel de B. Maria, additis sequentibus orationibus sub una conclusione.* » Nous avons dit « à la messe solennelle, » parce qu'il n'est pas certain qu'on puisse le faire aux messes votives privées pour actions de grâces. Pour ce dernier cas, on est donc libre de suivre le sentiment que l'on voudra.

5<sup>o</sup> A la messe d'ordination *intra tempora*, l'oraison pour les ordinands se dit sous une seule conclusion avec l'oraison de la messe, et ensuite on dit les oraisons du Temps; cette messe est toujours de la fête.

A la messe d'ordination *extra tempora*, on unit également l'oraison pour les ordinands à l'oraison de la messe sous une seule conclusion. Mais dans ce cas, ce n'est pas la messe de la fête qui se dit, mais bien celle de la fête occurrente. Ensuite on dit les mémoires, s'il y en a.

6<sup>o</sup> L'oraison commandée pour une cause grave se dit également sous une seule conclusion aux fêtes de première classe, mais non aux secondes classes : « *Si oratio præcepta sit pro re gravi, dicenda erit in duplicibus primæ classis sub unica conclusione, et in duplicibus secundæ classis sub sua conclusione* » (S. R. C. 7 septembre 1816, n. 4526, ad 23).

7<sup>o</sup> Lorsque la solennité de la fête patronale est célébrée le premier dimanche de l'Avent ou du Carême, l'oraison de la fête patronale s'unit à l'oraison du dimanche sous la même conclusion; les autres oraisons se disent ensuite.

Mais il importe d'observer que l'on n'est pas obligé de célébrer ainsi la fête patronale, et que l'on peut la transférer au second dimanche d'Avent et de Carême; et dans ce cas la messe est de la fête. Dans ce dernier cas, nous pensons que l'oraison du dimanche doit se dire sous la même conclusion avec celle de la fête patronale. Mais si la fête patronale tombait ce dimanche-là, on devrait dire l'oraison du dimanche sous une conclusion distincte (S. R. C. 18 mai 1833).

Voilà les principaux cas où l'on doit dire des oraisons *sub unica conclusione*. Il se pourrait qu'il y en eût encore. Nos lecteurs nous pardonneraient cette omission en une matière fort difficile et qui n'a jamais été traitée par les auteurs.

Nous prions nos amis de garder avec soin ce numéro, parce qu'il traite des questions difficiles, pratiques, et dont la solution n'a pas encore été donnée d'une manière exacte et aussi complète.

Q. — Le jour de la fête principale de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires qui se célèbre le dimanche avant la Septuagésime, le curé d'une paroisse où cette confrérie est canoniquement érigée, doit-il dire en ce dimanche la messe et l'office que l'on trouve le dimanche après l'octave de l'Assomption?

R. — Non, ce curé ne peut pas dire la messe ni l'office du Cœur Immaculé de Marie, lors



même qu'il aurait dans sa paroisse une confrérie affiliée à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Sur ce point, bon nombre de curés disent cette messe au jour de la fête patronale, qui se célèbre le dernier dimanche de l'Épiphanie, ou bien, dans le cas d'empêchement, le dimanche de la Sexagésime.

Ils n'en ont pas le droit. Le privilège de dire la messe de la très sainte Vierge le dernier dimanche de l'Épiphanie ou le dimanche de la Sexagésime, n'appartient qu'au sanctuaire même de Notre-Dame des Victoires. Par conséquent les directeurs des confréries particulières qui voudraient jouir de cette faveur doivent s'adresser à la sacrée Congrégation des rites.

Nous ferons remarquer aussi que la messe de l'archiconfrérie n'est plus l'ancienne messe *Purissimi Cordis*, mais la messe du Cœur Immaculé de Marie concédée le 11 janvier 1875, laquelle appartient aujourd'hui au Propre du diocèse de Paris.

Enfin nous rappelons à MM. les directeurs des confréries particulières qu'il n'est pas nécessaire qu'ils disent cette messe le jour de la fête patronale, ni que les membres y assistent. Il suffit qu'ils accomplissent les autres œuvres prescrites.

Voilà ce qui concerne la messe. Un très grand nombre des directeurs de confrérie, verront qu'ils doivent modifier leur ancienne pratique.

Quant à l'Office *Purissimi cordis*, il n'a jamais été obligatoire pour le curé d'une paroisse où est érigée la confrérie, et même il ne lui a jamais été permis de le dire en remplacement de l'office de son propre Ordo.

Q. — Connaissant toute la charité avec laquelle vous venez en aide par vos renseignements précis et vos communications toujours si claires, je viens vous prier de vouloir bien m'éclairer dans la question suivante :

N'a-t-il pas été récemment publié (depuis un an ou deux) par la S. Congrégation des rites une formule de bénédiction SPÉCIALE POUR LES USINES ?

R. — Nous ne pensons pas que la sacrée Congrégation des rites ait fait et publié récemment une bénédiction spéciale pour les usines.

Q. — J'ai pour patron saint Vincent, 22 janvier. Que dois-je faire de saint Anastase d'après les rubriques nouvelles ?

R. — D'après les nouvelles rubriques, saint Anastase doit être omis. Voici en effet le texte de la rubrique réformée :

« Si occurrat ut patronus, vel Titulus Ecclesiæ descriptus sit eodem die in kalendario cum aliis sanctis, in ea ecclesia fit tantum de Patrono, vel Titulari. Alii si in dicto kalendario descripti sint sub Officio duplici minori, non tamen alicujus Ecclesiæ doctoris, vel semiduplici, de eis nihil fit. Si autem sint de majoribus festis aut Doctorum, transferuntur, ita ut de translato fiat Officium ac si proprio die celebraretur. Si vero in kalendario omnes sint tanquam festum simplex, etiam de illis nihil fit. »

Cette rubrique se trouve après le nouveau Tableau des occurrences.

Nous prions ceux de nos amis qui nous ont consultés sur saint Sébastien, patron d'église, de regarder la réponse ci-dessus comme devant être appliquée à leur cas. La rubrique que nous venons de citer regarde en effet les doubles aussi bien que les semi-doubles.

Q. — 1<sup>o</sup> Je suis du diocèse de B. Mon confrère voisin du diocèse de V. me prie de le remplacer. A quel Ordinaire dois-je demander la permission de biner ?

2<sup>o</sup> Devant quelle Faculté pourrais-je obtenir mes grades théologiques en préparant mes examens chez moi et sans être obligé de suivre des cours ?

R. — Ad I. A l'évêque du lieu où vous devez biner, parce que c'est sur son territoire que la dérogation à la loi doit avoir lieu.

Ad II. Les diverses Facultés catholiques admettent, croyons-nous, des candidats qui n'ont pas suivi les cours, et leur font subir des examens sur des programmes rédigés à l'avance. Nous avons vu, il y a quelques années, le programme de la Faculté de Paris, et nous avons constaté avec plaisir qu'il réclamait des études sérieuses, sans être toutefois au-dessus de la portée de la plupart des jeunes prêtres.

Avant l'établissement des Facultés catholiques, le regretté cardinal Pie avait été délégué par les évêques de la province de Bordeaux pour faire usage du privilège concédé par le Saint-Siège de décerner les grades théologiques.

La renommée du savant évêque, comme aussi son bienveillant accueil, avaient établi un véritable courant vers la ville de Poitiers. Chaque année un grand nombre de prêtres de toute la France allaient y chercher les grades théologiques. Nous ne savons si ce privilège a été conservé au successeur du cardinal Pie.

Q. — Quand on n'a pas les pouvoirs nécessaires pour absoudre *hic et nunc* des cas réservés, peut-on toujours donner l'absolution des autres péchés en attendant les pouvoirs ?

R. — S'il y a nécessité pour le pénitent de recevoir immédiatement l'absolution, on peut l'absoudre des péchés non réservés ; les péchés réservés seront remis alors indirectement, et le pénitent devra en demander plus tard l'absolution directe.

S'il n'y a aucune nécessité d'absoudre immédiatement et que le seul inconvénient qu'il y ait à différer l'absolution jusqu'au moment où l'on aura reçu les pouvoirs nécessaires, soit de laisser plusieurs jours le pénitent dans l'état du péché mortel, on ne peut pas absoudre des péchés non réservés ; le cas de nécessité exigé par les théologiens ne se vérifie plus. Le pénitent peut, en effet, pourvoir au mauvais état de son âme par un acte de contrition parfaite.

Q. — 1° Un curé malade peut-il entendre dans son lit la confession d'une femme, ou du moins d'un homme?

2° Que pensez-vous d'un mariage entre un catholique et une protestante : celle-ci étant dans un pays où le concile de Trente n'a probablement pas été promulgué, et le catholique étant d'une paroisse où le concile a été publié. S'ils ne se présentent pas devant le curé, y a-t-il mariage?

R. — Ad I. Un curé malade ne peut pas entendre dans son lit, la confession d'une femme : le Rituel, les règlements particuliers, les conventions s'y opposent. L'honneur et le respect dus au sacrement de Pénitence lui font aussi une règle générale, un devoir ne ne pas entendre en cet état la confession des hommes.

La confession faite sur le lit d'un malade, est légitimée par la maladie du pénitent, qui ne peut se confesser autrement, c'est-à-dire, par une raison de nécessité; elle n'est pas légitimée par la maladie du confesseur, qui laisse au pénitent la faculté de se pourvoir ailleurs.

En tout état de cause, un curé ne pourrait entendre les confessions en dehors des règles tracées par le droit commun ou particulier, sans avoir préalablement demandé et obtenu l'autorisation de son évêque.

Ad II. Si ce mariage est célébré dans la paroisse de la partie catholique, où le concile de Trente a été publié, il est nul : si c'est dans le pays de la partie protestante que le mariage a eu lieu, il est probablement invalide, puisque vous dites que le décret du concile y a été probablement publié. De fait, il faut examiner si le décret du dit concile, passe pour avoir force de loi, ou est en vigueur dans ce pays : si oui, le mariage est nul, si non, il est valide, la partie contractante qui n'est pas soumise à la loi du concile, communiquant son privilège à son conjoint, *ob contractus individualitatem*.

Q. — Je suis condamné à garder le lit pendant trois mois pour guérir une grave fracture. Dans ces conditions dois-je refuser nettement d'entendre la confession d'une pénitente qui a des raisons particulières de s'adresser à moi ? La porte de l'appartement, bien entendu, resterait ouverte comme si j'allais moi-même visiter et confesser une malade ?

R. — C'est à votre évêque qu'il faut vous adresser.

Q. — Aux enterrements, quand il y a quelque confrère étranger, le curé de la paroisse tient à leur faire les honneurs ; l'on fait la levée du corps, l'autre préside aux nocturnes, l'autre fait l'absoute et la conduite au cimetière. Aux services on fait de même et le curé se contente de chanter la messe. Quid ?

R. — La levée du corps n'est pas liée si intimement à l'office des défunts qu'elle n'en puisse être séparée et qu'elle ne le soit souvent en fait. Ce sont donc deux offices qui se suivent sans se confondre et dont on peut partager la présidence à deux personnes différentes.

Il n'y a de même aucune connexion entre l'office et la messe des défunts, et le prêtre qui doit célébrer la messe, n'est tenu de présider l'office.

Mais l'absoute qui a lieu après la messe d'enterrement doit être faite par le prêtre même qui a dit la messe. La rubrique du Missel est fort claire : « *Finita missa, si facienda est absolutio, celebrans retrahit se ad cornu epistolæ, ubi exiit casulæ, et, deposito manipulo, accipit pluviale nigrum* <sup>1</sup>. »

Le Cérémonial des Evêques n'est pas moins formel : « *Celebrans, finita missa, accedet ad cornu Epistolæ, ubi in plano deposita planetæ et manipulo, accipiet pluviale nigrum* <sup>2</sup>. »

L'usage contraire s'étant établi en France, Mgr l'évêque de Saint-Brieuc demanda, en 1854, à la S. C. des Rites ce qu'il en fallait penser. Tout d'abord la S. Congrégation condamna cette pratique d'une manière péremptoire. A la question, si un prêtre autre que le célébrant, pouvait faire l'absoute après la messe, elle répondit négativement, attendu que l'évêque seul avait le privilège de faire l'absoute sans avoir dit la messe : « *Negative, et ex decretis hoc jure gaudere tantum episcopos* <sup>3</sup>. »

L'année suivante, la S. Congrégation se montra moins sévère ; elle ne pressa plus d'une manière absolue l'exécution de cette rubrique, mais se contenta de la montrer comme très convenable. A la même demande elle dit : « *Congruum esse ut absolutio ad feretrum fiat ab ipso sacerdote qui missam celebravit, non ab alio diverso* <sup>4</sup>. »

En 1875, le maître des cérémonies de la cathédrale de Bayonne demanda à laquelle de ces deux décisions il fallait donner la préférence :

« ... VII. Juxta decretum Sacræ Rituum Congregationis, die 12 augusti 1854, *in Briocen.*, solus Episcopus jure gaudet absolvendi post missam in die obitus, quin illam celebraverit, et per decretum die 25 julii 1855, *in Briocen.* declaratum : *Congruum esse ut absolutio fiat ab ipso sacerdote qui missam celebravit, non ab alio diverso. Quum non una sit sententia sacerdotum diocesis Baionen. circa sensum harum declarationum, idcirco Sacram Congregationem enixe rogat orator ut certam indubiamque præfinire dignetur rationem, per quam errandi libertas auferatur.*

RESP. — Ad VII. *Congruum esse ut absolutio fiat ab ipso celebrante, juxta decretum in Briocen. die 21 julii 1855, nisi adsit Episcopus, juxta alias decreta. Atque ita rescipit et servari mandavit, die 25 septembris 1875.* »

La conduite au cimetière ne se rattachant pas aussi intimement aux cérémonies de l'office des morts, elle peut être faite par un prêtre autre que celui qui a dit la messe.

<sup>1</sup> Rubricæ generales, titulo xiii, n. 4.

<sup>2</sup> Lib. 2, cap. 37, n. 2.

<sup>3</sup> S. R. C. 12 août 1854, n. 5208, ad 13<sup>m</sup>.

<sup>4</sup> S. R. C. *In Briocen.* 21 juillet 1855, n. 5221, ad 4<sup>m</sup>.



ÉTUDE CANONIQUE SUR LES CHAPELETS (*suite*)III. *Récitation du chapelet.*

1° Pour gagner les indulgences attachées à la récitation du chapelet, il faut en avoir l'intention :

« An fideles qui non intendunt recitare coronam precatoriam, recitantes quasdam preces manu tenentes coronam sive Domini, sive Beatæ Virginis et grana volvunt, lucratur pro unoquoque *Pater*, vel *Ave*, vel *Credo*, vel alia oratione easdem indulgentias, quas ipsi lucrarentur pro iisdem precibus, si recitarent coronam precatoriam ? — RESP. Negative <sup>1</sup>. »

2° On peut réciter le chapelet alternativement avec d'autres personnes et gagner néanmoins les indulgences : « An recitantes alternatim cum socio orationem cui applicatæ sunt indulgentiæ, v. g. coronam... possit lucrari indulgentias huic orationi adnexas ? — RESP. Affirmative <sup>2</sup>. »

3° En règle ordinaire chaque personne doit avoir son chapelet indulgencié et le tenir à la main :

« An, quando possessor coronæ Domini, vel crucis cui applicatæ sunt indulgentiæ Viæ crucis, preces præscriptas recitat una cum aliis qui sibi non habent sive coronam, sive crucem tali privilegio ditatam, possint adstantes et simul recitantes easdem indulgentias lucrari, quas lucratur possessor coronæ, seu crucis ?

RESP. Negative, absque speciali facultate <sup>3</sup>. »

Une permission de ce genre a été accordée le 22 janvier 1858 par le pape Pie IX, mais uniquement pour ceux qui récitent le rosaire ou le chapelet de cinq dizaines, *mais sur un chapelet béni par les PP. Dominicains*, et à la condition que les personnes qui n'auront pas de chapelet laisseront de côté tout travail :

« An scilicet consulendum sit SSmo, ut concedere dignetur, ut omnes utriusque Sexus Christiani rosarium, vel tertiam saltem ejusdem partem in communi recitantes lucrentur indulgentias a fel. rec. Benedicto Papa XIII concessas, licet manu non teneant rosarium non benedictum, ac sufficere ut una tantum persona, quæcumque ea sit ex communitate, illud manu teneat, eoque in recitatione de more utatur ?

« Qui, audito prius consultoris voto, ac rebus mature discussis, responderunt : Affirmative.

« Facta itaque per me infrascriptum S. Congregationis Secretarium SSmo D. N. Pio PP. IX relatione fidei in audientia diei 22 januarii 1858, Sanctitas Sua precibus ejusdem Patris Procuratoris Generalis inclinata, necnon votum Sacræ Congregationis approbans, benigne annuit, addita tamen expressa conditione, quod fideles omnes, cæteris curis semotis, se componant pro oratione facienda una cum persona, quæ tenet

coronam, ut rosarii indulgentias lucrari queant <sup>4</sup>. »

## II

I. *Chapelet de la sainte Vierge.*

C'est le chapelet ordinaire de cinq dizaines. Pour qu'on gagne certaines indulgences avec ce chapelet, il faut qu'il ait été béni par un prêtre ayant quelques pouvoirs. On peut y attacher plusieurs espèces d'indulgences, et la manière de le réciter varie suivant les indulgences qui y sont attachées.

1° *Les indulgences apostoliques.* On appelle de ce nom un certain nombre d'indulgences accordées par le Souverain Pontife à certains objets, comme médailles, crucifix, chapelets, etc. et qui sont gagnées par les possesseurs de ces objets moyennant certaines conditions énumérées dans le catalogue de ces indulgences.

Quand le Souverain Pontife accorde à un prêtre la faculté de bénir les chapelets et rosaires, sans spécifier, il n'a l'intention d'autoriser ce prêtre à attacher aux chapelets que les indulgences apostoliques <sup>5</sup>.

Un simple signe de croix suffit pour cette bénédiction.

Aucune méditation n'est requise pour gagner ces indulgences apostoliques : « Daturne obligatio mysteria meditandi, quando coronis applicata fuit benedictio cum indulgentiis ordinariis ? — RESP. Negative, si benedictio respiciat indulgentias consuetas, quæ citantur ut in elencho ex typographia Rev. Cam. Apost. anno 1831 edito <sup>6</sup>. »

2° *Les indulgences du rosaire et de sainte Brigitte.*

On peut encore attacher aux chapelets de cinq dizaines les indulgences du rosaire et celles de sainte Brigitte ; mais il faut pour cela une permission spéciale. Nous dirons, en parlant de ces chapelets, quelles sont les conditions à remplir pour gagner les indulgences du rosaire et celles de sainte Brigitte, avec un chapelet de cinq dizaines.

(A suivre.)

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Je vous serais reconnaissant de vouloir bien me dire si un maire peut, de sa propre autorité, empêcher la circulation qui a été libre de temps immémorial, autour d'une église ?

L'église de ma paroisse est placée au milieu du cimetière, lequel est entouré de murs bordés par un chemin vicinal qui a partout sa largeur réglementaire. Au chevet de l'église, le mur se trouvait à deux mètres de distance ; de

<sup>1</sup> *Ordinis Prædicatorum*, 22 janv. 1858. Ed. Pustet, n. 384.

<sup>2</sup> *Decreta auth. S. Cong. Ind. Urbis et Orbis* 21 janvier 1747. Ed. Pustet, n. 161. *Ibid Vindana*, 23 sept. 1775, ad 3<sup>m</sup> n. 237.

<sup>3</sup> *Decreta auth. S. C. Ind. Calcedon.* 1 juillet 1839. Ed. Pustet, n. 273.

<sup>4</sup> *Briocén.* 29 mai 1841, ad 8<sup>m</sup> Ed. Pustet, n. 291.

<sup>5</sup> *Urbis et Orbis* 29 fév. 1820, ad 4<sup>m</sup> Ed. Pustet, n. 249.

<sup>6</sup> *Briocén.* 29 mai 1841, ad 12<sup>m</sup> Ed. Pustet, n. 291.

l'autre côté du chemin est placée, depuis une trentaine d'années, l'école communale. M. le maire, pour élargir l'entrée de cette école, et même sans en avoir demandé l'autorisation, vient de faire reculer le mur du cimetière jusqu'à celui de l'église. M. le maire est-il dans son droit ?

R. — Le droit de l'église n'est pas douteux. Le chemin de ronde, quand il existe autour d'une église et dans les conditions légales comme ici, fait partie de l'église et le curé y exerce exclusivement la police comme dans l'église même. Le maire a donc empiété ici sur le droit de la fabrique et du curé. Sans doute le maire a la police des cimetières à l'exclusion du curé, mais ce droit s'arrête où s'arrête le cimetière lui-même, lequel est limité par le chemin de ronde.

En admettant que le pouvoir du maire, agrandi par la récente loi municipale, puisse aller jusqu'à prohiber les processions sur le chemin de ronde sous prétexte qu'elles sont extérieures et qu'elles peuvent provoquer des troubles que son devoir est d'empêcher et de prévenir, il ne s'en suivait nullement qu'il eût qualité pour supprimer le chemin de ronde lui-même qui est une dépendance de l'église. Il s'agit là d'une distraction de territoire qui exige des formalités, entr'autres l'avis de l'évêque, celui de la fabrique, une enquête de *commodo et incommodo* etc., etc. C'est une expropriation véritable qui doit être décrétée par le chef de l'Etat quand il y a lieu. Notre avis est donc qu'il faut poursuivre le maire pour avoir procédé illégalement et par voie de fait. La cause est imparable d'après nos lois, tant que les formalités pour expropriation n'auront pas été accomplies.

Q. — 1<sup>o</sup> Qui doit fournir les vases sacrés ? 2<sup>o</sup> Le curé doit-il personnellement les entretenir et les tenir propres ?

R. — Ad 1<sup>m</sup>. Les fabriques sont tenues de fournir un calice avec sa patène, un ostensor, un ciboire, une petite boîte d'argent, appelée *custode* pour porter le saint Viatique aux malades, et de petits vases, appelés *crémières*, pour les saintes huiles. L'article 37 du décret du 30 décembre 1809, sans entrer dans ce détail, prescrit à la fabrique, en général, de fournir les vases sacrés.

La fabrique doit ajouter aux vases sacrés, des burettes avec leur bassin, un encensoir et sa navette, un vase portatif et un goupillon pour l'aspersion de l'eau bénite, une fontaine et une cuvette à la sacristie.

Elle doit encore fournir une cuvette en plomb ou en cuivre étamé pour contenir l'eau baptismale, une croix pour la procession, un crucifix mobile, des chandeliers pour le grand autel et une lampe pour brûler devant le Saint Sacrement, en un mot, tout ce qui regarde la nécessité du service divin.

Tous les vases sacrés proprement dits, suivant les saints canons et les statuts de chaque diocèse, doivent être d'argent; la coupe du calice, l'intérieur de la patène, la coupe du ciboire et la boîte

entre deux verres, qui se met dans l'ostensoir, doivent être en vermeil; on tolère que les pieds seulement des vases sacrés soient en cuivre argenté. Quand le calice, la patène et le ciboire perdent leur dorure, la fabrique est obligée de les faire redorer. Nous avons remarqué, dans certaines églises, une négligence très coupable à cet égard.

Le curé doit donc toujours exiger de la fabrique que les vases sacrés soient tels que nous venons de le dire; ce sont là des dépenses de première nécessité, et autrefois l'autorité civile, par un arrêt du parlement de Paris de 1746, avait décidé, qu'on pouvait exiger, même devant les tribunaux, que ces vases fussent d'un métal précieux.

Si une fabrique était animée d'un assez mauvais esprit pour refuser des vases sacrés, tels que les prescrivent les saintes lois de l'Eglise, le curé ne pourrait aujourd'hui l'y contraindre par la voie des tribunaux; mais il devrait en référer à son évêque, qui, avec l'autorité civile, prendrait les mesures nécessaires pour y obliger la fabrique, ou dissoudre le conseil, qui, en cela, manquerait gravement à ses obligations.

Il y a des curés qui, par des motifs de paix que nous ne saurions approuver, tolèrent des vases sacrés qui ne sont pas en règle, nous nous permettrons de dire que cette conduite de leur part n'est pas irréprochable et qu'elle dénote peu de zèle et peu de foi.

Tous les vases sacrés doivent être décents et bien entretenus; leur nombre doit croître en raison du nombre des prêtres attachés au service de chaque paroisse. On ne peut exiger qu'il y ait deux calices lorsqu'il n'y a que deux prêtres, parce qu'alors il est rare qu'ils soient obligés de dire la messe aux mêmes heures : un seul peut donc absolument suffire. Mais on peut exiger de la fabrique qu'il y ait deux calices lorsqu'il y a trois prêtres, l'heure des messes devant souvent concourir pour le bien de la paroisse.

S'il y a dans une paroisse des vases sacrés plus que le curé n'a le droit d'en exiger à la rigueur, ils doivent être entretenus par la fabrique, à moins qu'ils fussent d'un prix excessif et d'un entretien trop dispendieux; dans ce cas, on attend qu'ils soient hors de service.

Si les vases sacrés, dit Mgr Affre, sont d'un style gothique, on peut exiger qu'ils soient remplacés par d'autres d'un goût plus moderne. Nous ne partageons pas ce sentiment; nous pensons, au contraire, qu'il faut conserver précieusement les anciens vases sacrés, qui sont en général préférables aux nouveaux, et qu'ils rappellent souvent le don d'un bienfaiteur de la paroisse. Dans un cas semblable, il serait mieux de se procurer un vase sacré d'un goût moderne et conserver celui d'un goût gothique. Quand on le veut sincèrement, on trouve toujours des ressources pour ces sortes de choses. D'ailleurs la



fabrique peut demander une subvention à la commune.

Nous croyons devoir prémunir ici les fabriciens contre les fraudes de certains marchands ambulants qui offrent des ostensoirs, des ciboires, etc., etc., en cuivre, et en maillechort. Ces objets ont beaucoup d'éclat; on les confond facilement avec des vases d'argent. Ces marchands demandent en échange aux fabriques des anciens vases sacrés de leurs églises. Séduits par les dimensions et l'effet de ces ostensoirs, les fabriciens consentent quelquefois à des marchés qui tournent au détriment de la fabrique. Au bout de peu de temps les nouveaux vases ont perdu leur éclat, et l'on n'a plus entre les mains qu'un métal sans valeur, au lieu de l'argent que l'on possédait auparavant. Dans un temps où l'on altère toutes les substances, tous les produits, et où la bonne foi est si rare, la cupidité s'active, les administrateurs des églises ne doivent rien négliger pour ne pas être victimes de la fraude et du mensonge.

Les vases sacrés, quoique faisant partie du mobilier utile de l'église, ne sont pas à la disposition absolue de la fabrique, car ils ont reçu une consécration par l'évêque et par l'usage saint auquel ils sont destinés; les laïques et les clercs qui ne sont pas sous-diacres, ne doivent pas même les toucher, à moins d'une permission spéciale de l'évêque ou de son grand-vicaire. Les membres de la fabrique ne pourraient donc pas en disposer comme un objet de simple usage; leur garde appartient, par la même raison, au curé exclusivement, ils doivent les conserver dans un endroit sûr et fermé à clef. Mais la fabrique surveille leur garde; c'est à elle à faire disposer le lieu de sûreté pour leur conservation.

Ad 2<sup>m</sup>. Un soin bien digne de toute l'attention et du zèle d'un curé, dit M. l'abbé Dieulin, dans son *Guide des curés*, c'est d'entretenir dans un état de propreté convenable tous les objets divers destinés au service du culte, tels que vases sacrés, ornements, linge, chandeliers, tableaux, etc. Saint Charles n'a pas craint d'en faire le sujet d'instructions toutes spéciales dans l'ouvrage intitulé : *Acta Ecclesie Mediolanensis*.

Nous pensons que Messieurs les ecclésiastiques ne regarderont pas comme indignes de leur sollicitude des précautions que prenait lui-même un de nos plus grands pontifes. Nous empruntons à son ouvrage quelques avis, et à plusieurs Rituels divers moyens à prendre pour tenir toujours dans un état de conservation et de propreté tout le mobilier des églises. On voudra bien les communiquer aux fabriciens et aux personnes chargées du soin des sacristies.

Les vases sacrés, principalement l'ostensoir et le calice, doivent avoir un fourreau en étoffe ou un étui. Avant de les renfermer, après s'en être servi, il serait bon de les essuyer avec une peau de buffle ou toute autre peau chamoisée; cela est préférable au linge qui laisse toujours quelques stries. L'usage de cette peau est habituel

chez les orfèvres pour enlever la moiteur et la poussière, et maintenir toujours propres et brillants les objets précieux qu'ils étalent dans leurs magasins.

Lorsqu'un calice ou tout autre objet d'or ou d'argent devient terne, on peut, à l'aide d'un linge fin et légèrement mouillé, faire disparaître cette première souillure, puis faire usage de la peau chamoisée : « Calices et patenæ quinto decimo die, levi manu, aqua tepida laventur, » dit saint Charles.

Aussi faut-il faire de temps en temps ce que ce saint évêque recommande qu'on fit tous les quinze jours pour rendre aux vases sacrés leur premier éclat. Lorsqu'ils sont restés longtemps sans être nettoyés, ils se couvrent d'un enduit, produit par le mélange de la poussière et de l'humidité, qui s'insinue dans les ciselures et en ternit le lustre.

Pour enlever cet enduit, il faut couvrir toute la surface du vase d'une pâte molle de savon, le laisser sécher en cet état, puis le laver dans de l'eau de lessive chaude, le rincer dans plusieurs eaux, l'essuyer quand il est parfaitement sec et le frotter avec la peau chamoisée. Saint Charles veut que les calices soient purifiés de la sorte tous les six mois. Il doit en être de même pour les ciboires et les ostensoirs.

Une eau de savon bouillante nettoie aussi parfaitement tous les objets d'or et d'argent.

On peut nettoyer de la même manière tous les vases de métal dorés et argentés, tels que crémiers, bassins, burettes, chandeliers, croix, bénitiers, lampes, encensoirs, navettes, etc., l'usage du blanc de Troyes et d'autres poudres employées trop fréquemment a le grave inconvénient de laisser des traces au détriment des dorures et des dessins. A plus forte raison, doit-on s'abstenir des brosses de crin dur ou des instruments de fer, pour enlever des taches qui disparaîtraient par le moyen de l'eau chaude, par exemple les taches de cire ou de bougie.

Les objets de cuivre, quand ils ne sont pas vernis, se nettoient au tripoli, que l'on applique à sec et dont le frotage se fait avec la peau de buffle. On pourrait aussi recourir à l'emploi de l'eau de lessive chaude, rincer ensuite dans de l'eau chaude, sécher et frapper. Mais on ne doit jamais faire usage de vinaigre ni d'autres substances acides pour nettoyer le cuivre.

Les objets d'étain s'oxydent très promptement et demandent beaucoup de soin. Il faut, pour les maintenir propres et brillants, les laver souvent à l'eau de savon, ou avec une décoction de son, et les frotter à sec avec une étoffe de laine.

## VARIÉTÉS

### LA QUESTION DU CATÉCHISME

(Suite)

Or, les bienfaits de cette œuvre nécessaire, à

qui appartient-il, à qui incombe-t-il de les distribuer à l'enfance? Aux parents d'abord, et de précepte divin incontestable. Hélas! ce grand devoir de la famille n'est plus guère connu. Combien qui laissent leurs enfants croupir dans une profonde ignorance de Dieu, de ses enseignements et de ses lois les plus élémentaires! <sup>1</sup>

Evidemment ce sont les pasteurs des agneaux comme des brebis, et leurs auxiliaires les catéchistes qui doivent initier l'enfant à la science de la vie. Ce code divin, composé des grandes lois qui embrassent et enserrent tous les âges et toutes les conditions de la vie humaine, qui en dictent tous les devoirs, qui l'enseignera dans son intégrité, dans sa pureté et avec autorité? qui leur en montrera les sanctions avec sûreté? qui saura en donner l'intelligence? Le catéchiste, éclairé par les lumières et pénétré de l'esprit de sa divine vocation.

Voilà donc bien l'éducation de la volonté de l'enfant : <sup>2</sup> « La loi de son Dieu est dans son cœur et il ne se trompera pas dans sa marche. »

Une éducation non moins nécessaire que celle de la volonté et de l'intelligence, est l'éducation du cœur, auquel il faut imprimer l'amour du vrai bien, la haine et la crainte du mal. N'est-ce point là encore la mission et l'œuvre du catéchisme?

1. Le catéchisme seul présente au cœur de l'enfant tout ce qu'il doit aimer, le vrai bien dans sa source et dans toutes ses dérivations naturelles et surnaturelles.

Il lui fait connaître le seul vrai Dieu, son Père le Bien, la Bonté par excellence, sa providence, sa miséricorde, les biens infinis qu'il réserve à la fidélité de son amour, tout ce qui lui est et sera jamais possible de désirer et d'aimer <sup>3</sup> : « les riches surabondances de sa grâce. »

Le catéchisme lui révèle le Fils unique de Dieu, et tout ce que son pur amour pour nous lui a fait faire et souffrir pour nous obtenir et nous assurer les félicités infinies du ciel. Il le lui offre enfant dans la crèche de Bethléem; plus tard appelant autour de sa personne les petits enfants pour les embrasser et les bénir; plus tard encore, mourant sur la croix pour sauver les hommes. Il lui raconte l'histoire de sa vie divine, les prodiges de bonté dont il l'a remplie. Il le lui montre toujours personnellement présent dans l'Eucharistie, où il l'attend pour se donner et s'unir à lui, quand il en sera mieux connu et aimé.

Le catéchisme seul sait dérouler devant l'enfant, et lui expliquer ce vivant tableau de l'amour de Jésus pour tous les hommes et pour lui personnellement. Le cœur de l'enfant pur encore, droit et simple, s'ouvre peu à peu à Jésus, enfant comme lui, croissant comme lui en âge, en sa-

gesse et en grâce; les deux cœurs s'embrassent et s'unissent. Jésus y vit et répand le bonheur. Le catéchisme en est le véhicule béni.

2. C'est encore le catéchisme qui inspire le plus efficacement à l'enfant la haine et la crainte du mal, qui est le péché, de ses sources, de ses effets et des châtiments dont la justice de Dieu frappe les coupables en cette vie et en l'autre : <sup>4</sup> « Fuyez le péché comme à la vue d'un serpent. »

Devant le tableau de la mort, du jugement et de l'enfer, l'enfant s'écriera : <sup>5</sup> « Qui ne vous craindra pas, Dieu grand et terrible! » Cette crainte est le commencement de la sagesse <sup>6</sup>. Conservez-vous l'éducation sans cette crainte si fortement et si fréquemment inculquée dans nos saintes écritures? Quel frein plus puissant opposerez-vous aux passions naissantes? Vous ne le trouverez pas en dehors du catéchisme qui seul inspire, plante et nourrit cette crainte éminemment salutaire. L'instruction morale et religieuse laisse prudemment dans l'ombre ces grandes et formidables vérités : la mort, le jugement, l'enfer et son éternité, dont hélas! bien des chaires chrétiennes même ne retentissent plus guère. Mais les dérouler devant les enfants serait, dans l'éducation du jour, une imprudence par trop compromettante pour le succès de ces maisons. On peut sans témérité se demander si elles croient encore à ces dogmes fondamentaux de l'Evangile. Ils restent et resteront toujours sans doute dans ce livre divin et dans les livres catholiques qu'il inspire et que l'Eglise approuve. « Mes paroles ne passeront pas <sup>7</sup>. » Mais ces livres, mais les saints évangiles, on ne les lit plus, ils ne sont plus classiques. Mais les chapitres qui exposent dans leur simplicité et sincérité les vérités terrifiantes, demeurent lettres mortes et inexpliquées. Le prêtre reste seul avec son catéchisme pour établir dans l'âme des enfants ces bases nécessaires de la vie chrétienne.

3. L'espérance n'est pas moins nécessaire au salut que la crainte. Le catéchisme seul encore montre bien à l'enfant tout ce qu'il peut et doit désirer, espérer et obtenir. Il ouvre devant lui le ciel, ses félicités et ses gloires, et leur dit : c'est pour te le donner que Dieu ton Père t'a créé et mis au monde, que le Verbe, son Fils, s'est fait enfant et l'a racheté. Pour gages et garanties de ce bonheur promis, Jésus met à ta disposition tous ses mérites, toute sa personne dans l'Eucharistie, et pour secours les sacrements qu'il a remplis de ses grâces. Il ne te demande pour te les accorder qu'une chose : la prière : <sup>8</sup> « Vous priez ainsi : Notre Père, etc. »

(A suivre.)

<sup>1</sup> Quasi a facie colubri fuge peccatum.

<sup>2</sup> Quis non timebit te, Deus magne et terribilis!

<sup>3</sup> Initium sapientiæ timor Domini.

<sup>4</sup> « Verba mea non præteribunt. »

<sup>5</sup> « Sic orabitur : Pater noster. Petite et accipietis. In nomine meo — per ipsum, et cum ipso, et in ipso. »

<sup>6</sup> L'école.

<sup>7</sup> « Lex Dei ejus in corde ipsius, et non supplantabuntur gressus ejus. »

<sup>8</sup> « Superabundantes divitiæ gratiæ ipsius. »



## COURRIER DE L'UTILE

*Manière de fabriquer les verres pour la lanterne magique.*

Un prêtre, surtout à la campagne, peut, durant les longues soirées d'hiver, tirer grand profit de la lanterne magique pour l'éducation et l'amusement des enfants. Ceux de nos abonnés qui, possédant quelques notions de dessin, voudraient peindre eux-mêmes les verres, seront peut-être heureux de lire les courtes instructions suivantes.

Les verres des lanternes magiques se peignent avec des couleurs transparentes délayées dans du vernis. Les vernis à l'esprit de vin séchent rapidement, et l'on pourrait dans une matinée peindre des verres dont on se servirait le soir. Mais la peinture ne serait pas durable, elle s'écaille-rait par l'effet de la chaleur que la lampe fait éprouver aux verres. Il vaut donc mieux, si l'on veut que la peinture ait une plus longue durée, employer le vernis huileux au copal, avec lequel on peint les voitures et cette multitude d'objets en tôle et en fer-blanc qu'on trouve dans le commerce. Ce vernis sèche beaucoup plus lentement que le vernis à l'esprit de vin, il laisse donc plus de temps pour soigner l'exécution.

Les couleurs transparentes sont, comme nous l'avons déjà dit, les seules que l'on emploie, si ce n'est lorsqu'on veut intercepter complètement la lumière sur la partie du fond du tableau, afin de rendre plus lumineux l'objet représenté.

Les couleurs transparentes dont on peut se servir sont :

Pour le jaune, la gomme gutte ou les laques jaunes. La gomme gutte est soluble dans l'esprit de vin. On emploie aussi l'infusion des baies de nerprun.

Pour le rouge, une forte infusion de bois de Brésil, ou de cochenille, ou de carmin, suivant la teinte qu'on voudra.

Les laques de garance sont encore transparentes et la couleur en est plus brillante à la lumière.

Pour le bleu, le bleu de Prusse et le vitriol de Chypre, ou sulfate de cuivre.

Pour le vert, une dissolution de vert de gris, ou pour le vert foncé, du vitriol martial.

Ces couleurs suffisent pour former toutes les autres. Le bleu, le rouge et le jaune, combinés deux à deux, donnent naissance à deux couleurs brillantes, l'orange et le violet. Réunis tous les trois, ils se détruisent mutuellement, et au lieu de couleurs brillantes, ils ne produisent que des noirs, des bruns ou des couleurs sales, dans lesquelles une ou deux des couleurs génératrices peuvent prédominer.

Il n'y a donc de couleurs brillantes que les couleurs simples ou les couleurs binaires ; mais parmi celles-ci, il s'en trouve de naturelles qui sont plus brillantes que celles que l'on produit par un mélange. Ainsi les verts indiqués plus haut, sont plus brillants que les verts provenant

du mélange du bleu de Prusse et de la gomme gutte.

Pour les noirs, on peut se servir de noir de charbon ou de fumée calcinée.

Pour les bruns, on a le bitume et le stil de grain brun.

Ces couleurs doivent être broyées en poudre impalpable, et on les délaie à mesure du besoin dans le vernis. On leur donne encore de la consistance et de la tenue dans une eau gommée bien incolore.

Le verre que l'on emploie est le verre à vitre commun, lequel ne s'altère pas à l'air comme quelques verres très blancs qui contiennent un excès d'alcali.

Le sujet que l'on veut peindre doit être d'abord dessiné sur le papier ; alors il est facile de calquer le trait sur le verre, soit au pinceau, soit avec une plume chargée de noir délayé dans le vernis. On laisse sécher ce trait avant d'appliquer les couleurs. Si l'on emploie le vernis huileux, on peut hâter la dessiccation en exposant les verres au soleil.

Quant à l'application des couleurs, celui qui a quelque pratique de la peinture n'a pas besoin qu'on essaie de lui donner des préceptes. Ces préceptes seraient inutiles à celui qui n'en a aucun.

Pour mieux juger de l'effet des couleurs, on pourrait placer le verre sur un pupitre qui aurait au centre une ouverture, au travers de laquelle on apercevrait la lumière du ciel réfléchi dans un miroir.

On transporte des estampes sur le verre comme on en transporte sur du bois. Il n'y aurait plus alors qu'à enluminer la gravure, mais il est à craindre que les tailles ou les points de la gravure, grossis considérablement par la lentille, ne produisent un effet désagréable.

Nous ne dirons qu'un mot de la manière d'opérer avec la lanterne. Pour réussir, il faut une salle longue, partagée en deux parties par un rideau de percale fine, enduite d'un encollage formé d'amidon et de gomme arabique qui lui donne de la translucidité. Les spectateurs sont d'un côté, l'appareil de l'autre, et c'est sur la toile que se produisent les images.

Quelquefois l'on place plusieurs verres l'un derrière l'autre, ce qui permet de produire des déplacements entre les divers personnages. Un effet très curieux est obtenu par deux rosaces identiques, placées l'une derrière l'autre et tournant en sens inverse. Il semble voir une sphère dont tous les points se précipitent vers un pôle.

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 14 januarii 1885.

F. PERRIOT, vic. gen.

Le secrétaire-gérant : G. ALOYON.

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE BALLAT-BIDEAUD.

nent; les paroles passent, les écrits restent. Or j'ai des écrits, *mon portefeuille* en est rempli; papiers précieux, qu'il sera utile, je le crois sincèrement, de faire connaître en partie, pour que plusieurs, tentés d'entrer dans la forêt des vices et d'abandonner la bonne voie, puissent en tirer profit et échapper aux dangers qui les menacent.»

Les lettres que M. Augustin d'Arres a tirées de son portefeuille, sont de Gaston Cabanis, du P. Lacordaire et du P. Vert. Elles méritent d'attirer l'attention, et leur application à soi-même et aux événements y éclate dans tous les passages.

Unies entre elles par des récits qui constituent une curieuse autobiographie, elles montrent comment, vers le milieu de notre siècle, on se préparait à se rendre utile à la société par une intelligente et consciencieuse participation aux affaires publiques. Alors on ne se croyait pas apte à remplir toute fonction sans des études préalables des plus sérieuses. Ce qui explique pourquoi on avait en France, à cette époque, des *hommes de gouvernement*.

Aug. d'Arres, ayant reçu communication des manuscrits précieux de Louis Bécane, littérateur et philosophe chrétien, mort à vingt-six ans, en a enchâssé des fragments dans son livre, où ils forment des pages aussi exquises que brillantes.

La seconde partie, *Souvenirs du Noviciat de Bosco*, est tout entière dans ces lignes de l'auteur :

« Ces *Souvenirs du Noviciat de Bosco* feront connaître ceux qui, les premiers, répondant à un appel divin, ont suivi les inspirations de leur foi et ont travaillé pour vivre ensemble dans la pauvreté, la chasteté et l'obéissance à la restauration en France des moines dominicains.

« Ah! puissent ces *Souvenirs du Noviciat de Bosco* contribuer à dissiper l'ignorance profonde qui règne, même en ce moment, sur les moines, et prouver la nécessité des ordres religieux, pour triompher des maux qui nous accablent, pour nous arracher à la barbarie savante qui nous écrase, pour nous remettre dans la voie de la véritable civilisation! »

Nous connaissons particulièrement l'auteur de *Mon Portefeuille*, qui a été notre collaborateur. Sous un pseudonyme que nous respectons, il a tracé, avec une naïveté qui nous charme, les principales circonstances de sa vie dans ce livre, dont nous conseillons vivement la lecture et que nous croyons digne de prendre place dans toutes les bibliothèques chrétiennes.

CH. DURAND.

(*Constitutionnel*, jeudi 18 décembre 1884).

## ENCAUSTIQUE CHINOISE

Ce nouveau produit, approuvé et reconnu supérieur par les architectes et le haut commerce parisien, est destiné à remplacer tous les produits employés jusqu'à ce jour.

Plus de brosses ni de frottage, économie considérable; la rayure et le bruit causés par le bûton à la cire sont supprimés; aucune fatigue, par conséquent, plus de désordres à craindre dans la santé;

Entretien facile avec moitié moins de matières, brillant magnifique ne s'altérant pas;

Plus de poussière dans les appartements; ce produit pouvant s'appliquer dans toutes les encoignures et dessous les meubles;

D'une composition ne contenant ni potasse ni chaux, les parquets ne s'encrassent pas, ne noir-

cissent pas, et l'humidité n'en détruit pas le brillant;

Séchant aussitôt son application, il procure une économie sérieuse de temps, aussi bien pour les parquets neufs que pour leur entretien;

Par ses propriétés insecticides, il détruit les insectes contenus dans les bois et les interstices; Il peut s'employer pour les meubles, les boiseries, etc.;

Pour les parquets déjà cirés, on peut étendre ce produit sans employer la paille de fer.

Il peut être livré pour toutes nuances de bois.

### MODE D'EMPLOI

Etendre l'encaustique au moyen d'un balai de crin usé sur lequel on nouera un chiffon de laine ou de flanelle. Laisser sécher 10 minutes et passer, à sec, un morceau de même étoffe, pour obtenir le brillant.

(On peut étendre ce produit avec très peu d'essence de *thérébentine*).

### PRIX :

1 <sup>o</sup> Jaune pour parquets, chêne, sapin, meubles chêne	} La boîte :  2 f. 25
2 <sup>o</sup> Jaune foncé pour vieux chêne et noyer.	
3 <sup>o</sup> Rouge pour carreaux et meubles en acajou	
4 <sup>o</sup> Violet pour palissandre . . . . .	

Une boîte suffit pour un parquet neuf de 20 mètres carrés.

Pour les demandes, s'adresser à M. Victor Palmé, 76, rue des Sts-Pères, à Paris.

## COMPTOIR DE COMMISSION

DE LA

Société générale de Librairie catholique.

## MÉDAILLE

Commemorative de la Première  
Communione et de la  
Persévérance

FONDÉE EN 1877, PAR M. L'ABBÉ REGNAUD  
et spécialement bénite

Par N. T.-S.-P. le Pape LÉON XIII

LE 24 MARS 1879



A la note qu'a publiée sur cette Médaille le n<sup>o</sup> précédent de l'*Ami du clergé*, qu'on nous permette d'ajouter les Avis suivants :

I. Les Vignettes métalliques correspondent à la note 5 ou *Parfaitement bien*. Il y a encore d'autres Vignettes tirées sur papier coloré et pareillement gommées. Ce sont : les Vignettes roses, correspondant à la note 4 ou *Très Bien*; les Vignettes vertes, correspondant à la note 3 ou *Assez Bien*; et les Vignettes violettes, correspondant à la note 2 ou *Passable*. Chaque Analyse reçoit ainsi un Cachet spécial suivant son mérite, comme cela se pratique à Saint-Eustache et en beaucoup de Paroisses. Le prix de ces Vignettes colorées est de 5 francs le cent.

II. Pour les Vignettes métalliques seulement, il est fait remise de 25 0/0 par CINQUANTAINE, et de 50 0/0 par CENTAINE.



# Propagande de la Presse Catholique.

## I. — Journaux spéciaux pour le clergé.

### ANALECTA JURIS PONTIFICII

Écho des Congrégations romaines

Un an..... 20 fr. — 9 livraisons in-folio par an.

Une livraison, 2 fr. 50.

La collection, 23 volumes in-folio à deux colonnes.

Prix..... 460 fr.

**PRIME.** — Toute personne qui s'abonne ou se réabonne aux **Analecta Juris Pontificii**, a droit à recevoir comme prime un volume choisi dans les années précédentes, excepté les neuf premières années, vu le petit nombre d'exemplaires que nous en possédons. — Ajouter 1 franc pour recevoir la prime franco. Indiquer la gare la plus rapprochée.

### ANALECTA BOLLANDIANA

Revue trimestrielle, rédigée par les nouveaux Bollandistes

Les **Analecta Bollandiana** paraissent par livraisons de 10 feuilles, ou 160 pages grand in-8°. — Quatre livraisons forment un volume.

Le prix de l'abonnement est de quinze francs pour tous les pays de l'Union postale. — Les deux premières années forment deux beaux vol. grand in-8°. Prix : 30 fr.

### L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les questions ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINE, PATROLOGIE, HISTOIRE SACRÉE, BIBLIOTHÈQUE DU CLERGÉ

Recueil paraissant tous les jeudis

Paris..... Un an, 8 fr. | Étranger. Un an, 10 fr.

Départements » » | Un numéro..... » 15

Colonies franc. » »

Les six premières années forment 6 beaux volumes in-4° de 725 pages, avec tables très-complètes. Prix de chaque année : 7 fr. 50.

**PRIME.** — A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1885 (cette faveur n'a pas d'effet rétroactif), toute personne qui s'abonne ou se réabonne à l'**Ami du Clergé**, a droit à recevoir comme prime un volume des années précédentes, choisi dans la collection. Il est donc facile de se procurer ainsi la collection sans grands déboursés. — Ajouter 1 fr. pour recevoir la prime franco, et indiquer la gare la plus proche.

### L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE

Journal des Prédicateurs, paraissant tous les mois

Prix pour la France, l'Algérie, l'Alsace-Lorraine et la Belgique..... 12 fr.

Pour les Colonies et l'Étranger..... 15 fr.

La collection, 33 vol. grand in-8° de 736 pages, à 10 francs..... 330 fr.

## II. — Grandes Revues catholiques.

### REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

ORGANE DU MONDE SAVANT

Paraît tous les trois mois par livraisons grand in-8° de 400 pages

Un an..... 20 fr. — Une livraison..... 6 fr.

La collection forme 36 volumes..... 360 fr.

**PRIME.** — A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1885 (cette faveur n'a pas d'effet rétroactif), toute personne qui s'abonne ou se réabonne à la **Revue des Questions historiques**, a droit à recevoir, comme prime, un volume choisi dans les années précédentes. Il est facile ainsi d'arriver à compléter cette précieuse Collection sans bourse délier. — Ajouter un franc, si l'on désire recevoir la prime franco, et indiquer la gare la plus rapprochée.

### REVUE du MONDE CATHOLIQUE

traitant des questions littéraires, historiques, scientifiques, politiques et philosophiques, par nos meilleurs écrivains. Paraissant deux fois par mois, par livraisons grand in-8° de 160 pages. Un an, 25 fr.; six mois, 13 fr.; une livraison, 1 fr. 50. — La Collection, 78 vol. à 8 fr. le volume, 724 fr.

**PRIME** (réservée aux seuls abonnés d'un an). — A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1885 (cette faveur n'a pas d'effet rétroactif), toute personne qui s'abonne ou se réabonne à la **Revue du Monde Catholique**, a droit à recevoir, comme prime, un volume choisi dans les années précédentes, sauf quelques volumes qui sont épuisés. Il est donc facile, avec le temps, de se procurer ainsi la Collection sans grands déboursés. — Ajouter 1 fr. pour recevoir la prime, et indiquer la gare la plus rapprochée.

## III — Publications diverses pour le public.

### L'ILLUSTRE POUR TOUS

Paraissant chaque samedi, par livraisons grand in-8° à deux colonnes, grande gravure en tête et plusieurs autres dans le texte. L'abonnement ne coûte que 5 fr. par an. — La collection forme six magnifiques volumes in-4° de VIII-416 pages, à 4 fr. le volume.

**PRIME.** — Toute personne qui s'abonne ou se réabonne à l'**Illustré pour tous**, a droit à 2 francs de livres choisis dans le Catalogue spécial. Ajouter 50 centimes, si l'on veut recevoir la prime franco.

### LE PAYSAN

Journal populaire des intérêts ruraux

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Un an..... 4 francs.

Conformément à son titre, ce petit journal parle de tout ce qui intéresse l'agriculture, la vigne, les animaux de travail, le propriétaire, le fermier, le manouvrier, l'école, l'église.

Bien entendu aussi, on y dit, en matière politique, tout ce qu'il est essentiel de dire, afin que tout le monde soit tenu au courant des choses et des événements du jour.

**PRIME.** — En ajoutant 4 francs à l'abonnement du **Paysan**, on aura droit à choisir pour 8 fr. de livres dans le Catalogue, ou, si cela est plus clair, toute personne qui choisit 8 fr. de livres dans ce Catalogue spécial, a droit à un abonnement ou réabonnement gratis pour une année. — Ajouter 1 fr., si l'on désire recevoir la prime franco ; indiquer la gare la plus rapprochée.

### LA FEMME et la FAMILLE

Journal des Jeunes Personnes. — Edition mensuelle, lectures variées. — Texte seul, 6 fr.; la même, avec annexes et gravures, 12 fr.

Les numéros de **Novembre** et de **Décembre** sont accordés gratis aux nouvelles abonnées, dont l'abonnement ne part ainsi que du 1<sup>er</sup> janvier.

**PRIME.** — Les abonnés reçoivent dans l'année plusieurs gravures coloriées, ou des travaux supplémentaires en couleur.

### LE JEUNE AGE ILLUSTRE

Nouveau journal des Enfants, paraissant tous les samedis, sous la direction de Mme LÉRIDA GEOFFROY. — Un an, 10 fr., six mois, 6 fr. — La Collection forme trois volumes de 636 pages à 10 fr. brochés ; riche cartonnage, 15 fr.

### L'AMI DES LIVRES

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois

L'abonnement est de 3 fr. et donne droit à 3 fr. de livres en prime, à choisir dans une liste spéciale.

Pour que le lecteur soit bien tenu au courant du mouvement littéraire, l'**Ami des Livres** donne la liste des principaux ouvrages parus, d'un numéro à l'autre, chez les divers libraires.

**PRIME.** — Toute personne qui s'abonne ou se réabonne à l'**Ami des Livres**, a droit à 3 fr. de livres à son choix dans ce Catalogue. (Ajouter 50 centimes, si l'on désire recevoir la prime franco.)

### LE TRÈS-SAINT SACREMENT

ÉTUDES SUR L'EUCARISTIE

REVUE DES ŒUVRES EUCHARISTIQUES

Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois

Un an, 6 fr.; un numéro, 25 c.

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie **Vor PALMÉ**, Dir. de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## AVIS CONCERNANT LES RENOUELEMENTS

L'échéance du 1<sup>er</sup> janvier étant la plus importante, nous prions nos lecteurs dont l'abonnement expire à cette date, de vouloir bien nous adresser le **PLUS TOT POSSIBLE** le montant de

leur renouvellement, afin de n'avoir à subir aucune interruption dans le service de leur journal.

Prière de joindre à tout envoi une bande du journal.

## PRIME PERMANENTE

Toute personne qui s'abonne ou se réabonne à *l'Ami du Clergé*, a droit à recevoir comme prime un volume des années précédentes. Il est donc facile de se procurer ainsi la collection sans grands déboursés.

Ajouter un franc pour recevoir la prime *franco*, en gare la plus rapprochée.

(Consulter le Catalogue spécial des primes encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.)

## SOMMAIRE DU N° 4 :

PRÉDICATION : Pour le dimanche de la Septuagésime : la conscience. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : L'évêque peut-il, de son autorité permettre à des religieuses cloîtrées de recevoir des femmes pensionnaires? Transférer une religieuse d'un monastère dans un autre? Le peut-il pour le bien de celui-ci? — CONSULTATIONS LITURGIQUES, ETC. : Faut-il le surplis et l'étole pour appliquer aux chapelets les indulgences de saint Dominique et pour bénir la médaille de saint Benoît? — Peut-on illuminer un autel voisin de celui où l'on dit la messe? — Peut-on dresser la bourse du corporal sur le thabor? — Peut-on tout après la communion se tenir à genoux sans suivre les mouvements de l'assistance? — Faut-il le surplis et l'étole pour transporter le S. Sacrement le soir à huis-clos? — Doit-on employer la doxologie *Jesu tibi* à vespres, si la fête de la sainte Vierge n'a qu'une mémoire ou si elle n'a que les psaumes jusqu'au capitule? — La fête patronale coïncidant avec celle de N.-D. des Sept Douleurs, à quel jour faut-il replacer celle-ci? — Le Rosaire tombant le jour où est placée la fête des SS. Anges perpétuellement empêchée par le jour octave, comment régler ces deux fêtes? — Un prêtre aveugle célébrant la messe de *Beata*, peut-il et doit-il réciter la *Gloria* et le *Credo*, aux dimanches et aux fêtes solennelles? — Le doyen visitant une église, par ordonnance épiscopale, peut-il ouvrir le tabernacle pour le visiter? — Etude canonique sur les chapelets (suite). — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Les confréries sont-elles personnes civiles? Peuvent-elles posséder, recevoir, administrer leurs biens? — VARIÉTÉS : La question du catéchisme (suite). — COURRIER DE L'UTILE : Conservation des ameublements.

## REVUE LITTÉRAIRE

Un livre très actuel nous arrive aujourd'hui par la succursale de la Société générale de Librairie catholique à Bruxelles : **JEANNE OU LA LOI DE MALHEUR**, par Victor d'Hinseline (1 volume in-12 de 484 pages. Prix : 3 fr. 50).

Le sujet se fait deviner par le titre même : il s'agit, en effet, dans le livre de M. Victor d'Hinseline, de l'application de la loi scolaire laïque en Belgique; loi calquée du reste sur la nôtre, et qui a causé aussi dans ce petit pays une perturbation générale. Mais, heureuse la Belgique : un ministère catholique y a remplacé, aux dernières élections, le ministère semi-révolutionnaire, et la loi de malheur n'y a régné qu'un temps. Elle ne vivra plus désormais que dans le livre où M. d'Hinseline déroule sous nos yeux, avec talent et chaleur, toutes les péripéties de la lutte scolaire dans un village luxembourgeois : les troubles jetés dans les consciences par la nou-

velle législation, la joie cynique des pédants dont la franc-maçonnerie a fait ses *anticurés*, les combats intérieurs et les sacrifices héroïques des maîtres chrétiens, les indignités sans nom de la chasse aux pauvres, les généreuses résistances d'une population chrétienne, les gaspillages insensés qui mettent à sec les caisses communales au profit des écoles sans Dieu et des maîtres sans élèves, les atrocités de l'enquête scolaire, les épisodes comiques, tel que l'émeute des *jupons*, qui viennent jeter un peu de gaieté sur ces scènes révoltantes; enfin, le lamentable échec final de tous les complots ourdis par la franc-maçonnerie contre la religion et contre ses ministres. Toutes ces scènes sont reliées entre elles par la trame d'une gracieuse et touchante idylle qui leur sert de repoussoir, et le tout est encadré par les lignes majestueuses de ces grands horizons boisés qui font la beauté du Luxembourg et de la Lorraine. Ajoutons que les mœurs sont peintes au naturel par un observateur chez qui le réalisme ne détruit pas la poésie, et qu'il circule, à



travers le livre, un souffle chrétien qui inspire l'amour de la religion et l'horreur de la libre pensée. C'est assez dire qu'on n'y lira pas une ligne qui puisse alarmer la conscience la plus délicate, et certes, il n'y avait pas une mince difficulté à photographier de la sorte, sans danger pour la décence, d'aussi francs gredins que les *gueux* de Belgique.

Plusieurs critiques ont déjà accueilli, avec bienveillance, l'œuvre de M. Victor d'Hinselinne. M. Nemours-Godré termine de la sorte l'analyse qu'il en fait dans la *Revue littéraire de l'Univers*.

« Voilà rapidement résumé le canevas de l'ouvrage. Mais tout résumé est forcément infidèle, et nous serions inexcusables de ne pas signaler le talent et la fidélité avec lesquels l'auteur nous initie à toutes les manœuvres des *gueux* et des francs-maçons pour déchristianiser la catholique Belgique. Cela est pris sur le vif, raconté avec une sûreté parfaite, une indignation sincère et généreuse. »

M. Talon, dans le *Polybiblion*, n'est pas moins élogieux :

« Ce roman est très intéressant, très émouvant, écrit avec beaucoup de charme et tout à fait de nature à encourager en France ceux qui soutiennent courageusement la lutte contre les écoles sans Dieu. »

M. Victor Vaillant, dont les jugements font autorité, s'exprime de la sorte dans la *Guyenne* :

« Nous ne déroulerons pas la trame de cette histoire attrayante et instructive de tant de côtés. Y porter la main, ce serait en défranchir les couleurs, en déflorer les délicatesses. Qu'il nous suffise de dire que toutes les gammes de la passion humaine y font tinter leurs notes spéciales avec une réserve et une prudence qui n'excluent pas, au besoin, le relief et l'énergie. Une idylle dont les développements, chose rare, ne peuvent porter les jeunes cœurs qu'aux émotions honnêtes et sincères, aux idées de sacrifice et de devoir fait planer sur l'œuvre entière son charme aimable et innocent. »

« La figure de Jeanne est certainement l'une des plus touchantes et des plus sympathiques du roman moderne; et elle trouve un digne pendant, à coup sûr, dans le personnage de son fiancé, le jeune instituteur François, qui sacrifie sa position, son avenir, son amour même à l'horreur que lui inspire sa mission scolaire dont le nom du Très-Haut doit être banni. »

« Au point de vue littéraire, l'auteur fait ses preuves d'habileté dans le maniement difficile de cet instrument à la fois si ductile et si rude qu'on appelle la langue française. Il a un sentiment très vif des beautés, des poésies et des grandeurs de la nature. Telles de ses pages sont bien près d'être des modèles de style descriptif, et il montre une rare flexibilité dans le dessin des caractères. »

Tous ces témoignages nous dispensent d'insister sur le mérite du livre de M. Victor d'Hinselinne, mais comme nous ne sommes pas, malheureusement, délivrés, nous Français, de la *loi de malheur*, nous ne saurions trop en recommander la lecture.

La « Collection de Romans à trois francs le volume » publiée par la Société générale de Librairie catholique vient de s'enrichir également, cette semaine, d'un livre bien intéressant et bien récréatif : *RÉCITS D'UN SOLDAT*, par M. le vicomte Oscar de Poli (1 beau volume in-12 de 255 pages, titre rouge et noir. Prix : 3 francs).

Ces *RÉCITS D'UN SOLDAT*, par l'auteur de *Jean Poigne d'Acier* et des *Contes du bon Vieux*

*temps*, que nous avons eu occasion de louer lors de leur publication, sont au nombre de neuf, et en voici les titres :

*Un lâche*, — *la Camaraderie militaire*, — *Pauvre petit sous-lieutenant*, — *la Cornette blanche*, — *l'Honneur*, — *Soldat du Pape*, — *Histoire d'une Fauvette et d'un Soldat*, — *la Belle Deuxième : Episode du Siège de Paris*, — *Prétoriens*.

La presse s'est occupée déjà du nouveau livre de M. Oscar de Poli, et nous sommes heureux de constater le bon accueil qu'il rencontre partout, et qui se résume dans le passage suivant de l'article que lui consacre M. J. de Rochay :

« Les *Récits d'un Soldat* sont écrits avec une verve, une sensibilité et une crânerie toutes françaises... On leur donnera une place sur la table du salon ou dans la bibliothèque de la famille; on voudra les faire connaître surtout aux jeunes gens, auxquels ils conviennent si bien. Beaucoup d'exemples ont prouvé, en dépit de préjugés stupides et de railleries ineptes, que les soldats du pape sont, en même temps, les meilleurs soldats de la France; peu l'ont vu avec autant de conviction et d'entrain. M. de Poli se sent ici sur son terrain; il est souvent narrateur et héros; sa plume a cette vaillance, cette fierté, cette bonne grâce charmante et distinguée qu'il montrait lui-même quand il faisait partie de la 2<sup>e</sup> compagnie du 28<sup>e</sup>, dont il raconte si bien les prouesses pendant la Commune. Le livre se clôt par un souvenir de Rome; les ruines du camp des prétoriens fournissent à notre auteur l'occasion de juger les vieux Romains d'une façon qui ne ressemble guère à Bossuet, mais dont le tour humoristique, les piquantes allusions font sourire et penser. »

« Les prétoriens d'aujourd'hui, dit-il, n'ont même plus besoin d'un César pour infléchir fructueusement leur échine: il leur suffit d'un saltimbanque, pourvu qu'il finance convenablement et bouche opportunément les yeux à la nommée Thémis. Ah! ces prétoriens-là sont plus malins que ceux d'autrefois: ils roinent autant la patrie, mais gagnent davantage et sans risquer leur honnête peau. Cela ne s'appelle-t-il pas flageller de bonne main les hommes de notre temps sur le dos des antiques miliciens? »

#### AUTRES OUVRAGES DE M. OSCAR DE POLI MÊME LIBRAIRIE

*Histoires du bon Vieux temps*. 1 vol. 3 fr.  
*Jean Poigne d'Acier*. 3 fr.

### UN ALMANACH MENSUEL

L'Almanach est le livre utile et populaire par excellence; ses renseignements, ses conseils, ses recettes instruisent et rendent service.

Chaque année, il s'en publie par centaines de mille; il n'est pas de maison, à la ville ou à la campagne, où ne se trouve un almanach.

Eh bien, voilà que l'année 1885, parmi ses nombreuses étrennes, nous a apporté l'*Almanach mensuel*!

Oui, au lieu d'attendre un an entier, chacun pourra maintenant avoir un almanach tous les mois.

L'idée nous paraît neuve, originale, excellente, et c'est pourquoi nous nous empressons de lui donner toute la publicité de l'*Ami du Clergé*.

Le titre : l'*Almanach-Journal*, nous paraît aussi très heureusement choisi, car il veut

(Voir la suite à l'avant-dernière page.)

## PRÉDICATION

OUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME :

## LA CONSCIENCE

Signatum est super nos lumen  
vultus tui, Domine. (Ps. iv, 7).

Quand autrefois le jeune Tobie se préparait à partir pour un long et périlleux voyage, il trouva au seuil de la porte l'ange Raphaël qui se tenait debout, au nom du Seigneur, prêt à l'accompagner, à lui servir de guide, de conseiller et d'appui. Nous aussi nous avons un difficile et périlleux voyage à entreprendre, celui qui conduit du temps à l'éternité. Or, non moins heureux que Tobie, nous rencontrons, au seuil de la vie morale, un guide pour nous montrer la route, nous signaler les dangers, nous encourager, et, au besoin nous stimuler par de charitables reproches : ce guide c'est notre conscience. Nous avons vu l'effet, d'après la doctrine des Pères et des scolastiques, deux règles pour nos actions : l'une extérieure, c'est la loi de Dieu ; l'autre intérieure, c'est la loi du cœur, qui, dans les cas particuliers, nous fait l'application de la loi de Dieu, qui nous dicte ce que nous devons faire ou omettre : c'est la conscience. Nous avons parlé de la règle éloignée de nos actes en expliquant les commandements de Dieu et de l'Eglise ; mentionnons aujourd'hui est de vous entretenir de cette règle immédiate et prochaine que nous nous imposons en nous-mêmes. J'envisagerai la conscience sous un double aspect : comme un docteur qui nous enseigne, et comme un juge qui apprécie notre conduite avec une rigoureuse exactitude.

## I

La conscience est le jugement intérieur qui prononce sur la bonté ou la culpabilité de l'action à faire ou à éviter. « C'est, dit Pascal, le meilleur livre de morale que nous ayons, celui que nous devons consulter le plus souvent. » C'est la voix de l'âme, c'est l'écho de la voix de Dieu dans nos cœurs. C'est le Verbe incarné rayonnant en nous sous une forme multiple. « Personne, dit saint Jérôme, ne naît sans le Christ, parce que personne n'arrive en ce monde sans apporter en soi-même les semences de la sagesse, de la justice et des autres vertus » (In epist. ad Gal.). C'est le docteur intime qui nous notifie la loi naturelle et nous rappelle les préceptes positifs de Dieu, les commandements de l'Eglise et les ordres de l'autorité humaine légitime.

La conscience est pour nous la règle de nos actions ; elle nous enseigne la conduite que nous devons tenir, si nous voulons plaire à Dieu, faire notre salut, et arriver à la vie éternelle. Elle est essentiellement pratique, enseignement de tous les instants ; enseignement clair, net et précis ; enseignement obligatoire. Dès que la conscience a parlé, il n'est pas permis de contrevenir à sa décision, *omne quod non est ex fide peccatum est* ; et dût-on encourir la pauvreté, la

honte, la mort, on doit accomplir ce qu'elle impose comme un devoir. Et si une brutale autorité nous demandait une apostasie, il faudrait sans balancer répondre comme Pie VII au vainqueur d'Austerlitz : « Sire, je puis bien vous céder mon droit, mais je ne puis vous céder mon devoir. Je puis bien vous admirer, vous aimer jusqu'à vous livrer ma vie, mais je ne puis vous livrer ma conscience. Je puis bien, grand Empereur, perdre pour vous toutes choses, mais je ne puis perdre mon âme, car mon âme, c'est l'éternité. »

Non, jamais il n'est permis d'agir contre sa conscience. Il est cependant des cas où l'on pécherait en agissant suivant sa conscience : c'est lorsque la conscience n'est point pratiquement certaine, lorsqu'elle n'est point droite, lorsqu'elle est faussée, que son jugement est erroné, et que l'on sait ou que du moins l'on soupçonne cette erreur.

On raconte, dit un auteur contemporain, qu'un saint patriarche d'Alexandrie trouva dans l'abside de son église, derrière le maître-autel, une image du Sauveur peinte sur la muraille. Il fit ôter la poussière qui la couvrait et il vit apparaître un adorable visage, malheureusement défiguré par les outrages des païens de son temps. Le saint vieillard versa des larmes et s'écria : « Dieu sauveur, en quel état ils vous ont réduit ! » Cette peinture indignement mutilée nous représente le verbe intime, image du Verbe incarné, odieusement maltraité dans un trop grand nombre d'âmes. Oui, chez beaucoup de chrétiens, la conscience est obscurcie, voilée pour la loi naturelle, et comme effacée pour la loi positive. Sa voix est ou affaiblie, ou faussée, ou étouffée. Que de causes concourent à ce désordre ! C'est « l'ignorance » qui détourne les yeux de la lumière pour ne point voir le bien à faire, *non vult intelligere ut bene ageret*. C'est la « violence » qui impose brutalement sa tyrannie et obtient les capitulations de la peur. C'est la « flatterie » qui dissimule nos défauts et en vient même jusqu'à leur donner l'apparence de la vertu. « On nous traite, dit Pascal, comme nous voulons être traités. Nous haïssons la vérité, on nous la cache ; nous voulons être flattés, on nous flatte ; nous voulons être trompés, on nous trompe. » C'est l'exemple « pervers. » On agit d'après le milieu où l'on vit : on imite la foule par entraînement, par respect humain. « A force de voir, nous finissons par tout supporter, et, à force de tout supporter, nous finissons par tout approuver » (S. Aug.). Ce sont les « sophismes » plus ou moins grossièrement élaborés que la presse jette aux quatre coins du monde, en tournant la vertu en ridicule, en donnant au vice les couleurs les plus charmantes, en revendiquant l'affranchissement de l'esprit, la réhabilitation de la chair, en ruinant le prestige de toute loi, comme étant un préjugé vieux, gênant, attentatoire à la liberté. C'est la « passion » qui légitime ce qui est le



plus condamnable, et qui fait trouver juste et raisonnable tout ce qui la favorise, *quod cumque volumus bonum est et quodcumque placet sancum* (S. Aug.). C'est « l'intérêt » surtout, car c'est particulièrement l'intérêt qui excite les désirs et qui leur donne cette vivacité si propre à aveugler l'homme dans les voies du salut. Oh! combien rare est aujourd'hui la rectitude dans les consciences! Que de consciences illusionnées, trompées, dévoyées, faussées, cautérisées, *cauteriatam habentium conscientiam*! Que de transactions coupables, que de bassesses révoltantes, que de capitulations honteuses, que de bonnes fois homicides! Comme le sens moral est émoussé, non seulement chez les individus, mais dans l'opinion publique! Avec quelle facilité on appelle bien ce qui est mal, mal ce qui est bien! Quelles humiliations douloureuses infligées à la vertu, quelles scandaleuses apothéoses décernées au vice le moins déguisé, quelle tranquillité jusque dans le crime! Combien les consciences ont besoin d'être éclairées, réveillées, redressées!

David venait de souiller par deux crimes énormes, un adultère et un homicide, la gloire de son règne, et il s'endormait dans une funeste sécurité. Dieu le prit en pitié et lui envoya le prophète Nathan qui lui dit : « Deux hommes étaient dans une cité : l'un était riche, l'autre était pauvre. Le riche avait des brebis et des bœufs en grand nombre : le pauvre n'avait qu'une petite brebis qu'il avait achetée et nourrie, et qui avait été élevée chez lui avec ses enfants. Elle mangeait son pain, buvait dans sa coupe et dormait sur son sein, il l'aimait comme sa fille. Et un étranger étant venu chez le riche, celui-ci ne voulut point prendre ses brebis ou ses bœufs. Il prit au pauvre sa brebis et la donna à manger à l'homme qui était venu chez lui » (Reg., xii). David, sans se reconnaître, répondit : « Vive le Seigneur! celui qui a fait cela est un fils de mort. Il rendra la brebis quatre fois, parce qu'il s'est ainsi conduit, et qu'il ne l'a point épargnée. » Et il fallut que Nathan déchirât tout à coup le voile de l'illusion par cette parole fameuse : « *Tu es ille vir!* vous êtes cet homme-là » Alors seulement la conscience de David se réveilla. Il pleura, il jeûna, il se convertit à la lumière, à la vertu.

Oh! chrétiens, sachons nous dire aussi : *Tu es ille vir!* Sachons nous accuser, nous examiner, nous discuter, nous condamner, pour sauvegarder la délicatesse de notre conscience. Réfléchissons, dégageons-nous de l'attache aux faux biens du monde, étudions, consultons, et surtout allons aux pieds de notre confesseur combattre notre amour-propre et nos passions, neutraliser l'effet des mauvais exemples et des mauvaises doctrines, et entendre de sa bouche les éternelles affirmations du bien et les réprobations vengeresses du vice. Faisons notre devoir, adviene ce que pourra! Souvenons-nous des paroles de l'Esprit-Saint : « Mon fils, garde-toi de ressembler aux hommes pervers : même au péril de ta vie, ne

crains pas de dire la vérité. S'il y a une honte qui attire le péché, il y a aussi une honte qui attire la gloire et la grâce. Ne crains personne de manière à compromettre ton salut, et ne mens pas au préjudice de ton âme. Combats pour la justice jusqu'à la mort, et Dieu combattrait pour toi tes ennemis » (Ecclé., iv).

## II

La conscience, j'entends la conscience bien formée, est pour nous un DOCTEUR éclairé, toujours présent, plein de loyauté et de franchise. J'ajoute qu'elle est aussi un JUGE; juge d'autant plus auguste, qu'elle fait en même temps l'office de témoin et d'exécuteur de la sentence. Chacune de nos pensées, chacune de nos paroles, chacune de nos actions et de nos omissions est parfaitement connue, sincèrement appréciée, inévitablement censurée ou approuvée, et justement punie ou récompensée, par un tribunal intime que nous portons en nous-mêmes et qui est présidé par notre conscience.

Oui, quand nous agissons bien, quand nous pratiquons la vertu, nous sommes magnifiquement récompensés par notre conscience. Une bonne conscience, mais c'est la « joie » et le bonheur, *pax multa diligentibus legem tuam*; la bonne conscience « c'est comme un festin continu », dit l'Esprit-Saint. C'est un bien préférable à tous les trésors, à toutes les délices de la terre, dit saint Chrysostome. C'est le paradis sur la terre, dit saint Augustin. C'est le palais du Christ, c'est le temple du Saint-Esprit, dit saint Bernard. Qui n'en a fait l'expérience après une bonne confession, une fervente communion, une bonne œuvre accomplie? — Une bonne conscience c'est la « force » de l'âme humaine. Elle nous met au-dessus des critiques et des louanges, au-dessus des flatteries et des violences. Parlant des vrais chrétiens qui savent tout sacrifier plutôt que de blesser leur conscience, saint Bernard s'écrie avec autant d'éloquence que de raison : « Que leur corps souffre, que le monde les persécute, que l'enfer se déchaîne contre eux, ils sont tranquilles au fond de leur âme; rien ne peut les ébranler; ils ressemblent à ces rochers qu'on aperçoit en mer, qui, quoique battus des vents et des flots en courroux, demeurent immobiles; ils jouissent d'un calme que rien ne trouble. » — La bonne conscience c'est « l'espérance solide », brillante, ineffable en délices. Elle est surtout d'une grande ressource dans l'adversité, c'est alors qu'on se dit à soi-même : *Quid mihi est in cælo, et a te quid volui super terram?* Quel trésor n'ai-je pas dans le ciel et que veux-je sur la terre? Dieu fait entendre au fond du cœur ces douces paroles : De quoi te mets-tu en peine? C'est moi qui te récompenserai. Je sais tes peines et ta résignation. Pas un de tes sacrifices, pas un de tes efforts, pas un de tes soupirs ne sera perdu. *Ego ero merces tua magna nimis.* — La bonne conscience c'est la « grandeur » sur la terre et

ns le ciel. « Notre gloire est le témoignage de  
tre conscience » (II Cor., I, 1). Oui, la cons-  
ence du juste lui tient lieu des louanges de  
nivers. Il se console de bien des injustices,  
and il sait qu'il a l'honneur de plaire à Dieu.  
n effet, il n'est pas seulement un objet d'admi-  
tion pour les anges et les hommes qui, bon gré,  
mal gré, finissent par apprécier le vrai mérite,  
mais aussi pour Dieu lui-même. Ce qui réjouit le  
œur du Très-Haut quand il promène ses regards  
ur le monde, ce ne sont point les savants, les  
puissants, les puissants, c'est l'homme juste et  
roit. *Numquid considerasti servum meum Job?*  
uelle gloire d'exciter l'admiration de Dieu  
même! Quelle gloire surtout de savoir que, par  
correspondance à la grâce, on est digne des  
élestes et éternels honneurs et de pouvoir dire  
omme saint Etienne : « Je vois les cieux ouverts  
t le Fils de Dieu assis à la droite de son Père, »  
encourageant au bien, souriant à mes efforts,  
t me montrant la couronne qu'il me destine  
ans le paradis!

Mais autant la conscience est bonne à  
eux qui la respectent, autant elle est terrible à  
eux qui la méprisent. Elle récompense splendi-  
ement le juste, elle punit cruellement le préva-  
icateur. C'est un enfer pour le coupable, dit  
saint Bernard, *infernus quidam et carcer ani-  
mæ rea conscientia est*. Qui dira les amertumes,  
es tortures de l'aiguillon du remords? « Espion  
etif et invisible, la conscience compte les actions  
auvaises et saisit ce que le cœur murmure. Les  
moindres erreurs sont notées, et les fantaisies  
coupables tombent sous son regard perçant. Sem-  
lable à l'avidé usurier qui cache son journal  
évérant, et attend pour le montrer au fils pro-  
igue le jour qui consommera sa ruine, la cons-  
cience nous laisse dissiper le temps que Dieu  
ous donne pour nous enrichir en nous sancti-  
ant, mais elle marque, loin de nos yeux, tous les  
oments consumés par la frivolité ou souillés  
ar le vice. Elle suppute toutes ces sensualités  
ue d'autres sensualités seules expient. Elle re-  
race l'histoire de nos faiblesses et de nos ingra-  
titudes sur des feuilles plus durables que le bronze,  
n attendant le jour où le juge suprême la lira au  
coupable en présence des mondes assemblés<sup>1</sup>. »  
infortunés pécheurs, n'est-il pas vrai que vous  
êtes pas heureux, que le jour et la nuit, dans  
a solitude et jusqu'au milieu de vos plaisirs les  
lus étourdissants, il y a un vautour qui vous  
échire le cœur? N'est-il pas vrai que vous éprou-  
ez intérieurement quelque chose des supplices  
es Cain, des Antiochus et des Juda? Heureux  
ncore, si vous n'avez pas fait taire le remords à  
orce d'impiété et de dissolution, le remords au-  
rste témoignage des grands de Dieu, de  
a dignité de l'homme, de l'immortalité de l'âme,  
uprême avertissement et dernière grâce de Dieu,  
*misericordiae magnitudinem, o bonitatis*

*excellentiam!* Heureux si vous n'êtes pas  
venu à cet excès de perversité où l'on avale  
l'iniquité comme l'eau et où l'impie n'a plus  
d'autre ressource contre lui-même que le  
mépris du bien et de l'honnête, *impius cum  
in profundum venerit contemnit!* Heureux  
si Dieu, par une suprême vengeance, ne vous  
a pas fait prendre ce breuvage d'affreuse  
tranquillité qui est le signe précurseur de la  
damnation, *miscuit vobis Dominus spiritum  
soporis!* Ah! le Seigneur vous préserve de ce  
malheur! Isaïe, saintement irrité contre les im-  
piétés des méchants, s'écriait : Seigneur aveuglez  
le cœur de ce peuple, *Excæca cor populi hu-  
jus!* Seigneur, je vous en prie, nous sommes  
sous la loi de grâce, non, n'aveuglez pas les âmes  
au point qu'elles n'entendent plus la voix du  
remords! Ce serait une punition trop effroyable!  
Rappelez-vous les larmes et la Passion et la mort  
de votre Fils! En sa considération, épargnez à  
mes frères le châtimement de la paix dans le crime,  
de la sécurité dans l'ignominie! Ce serait pour  
eux une marque trop évidente de damnation!...

Finissons et concluons. Respect, mes frères,  
à la conscience d'autrui. Ne jugeons pas, ne trom-  
pons pas, ne scandalisons pas par nos paroles,  
nos œuvres ou nos écrits, ne violentons pas! Res-  
pect à notre conscience. Formons-la bien, aux  
pieds de Jésus, dociles à ses exemples et sa voix  
qui retentit à nos oreilles par l'organe de ses mi-  
nistres! Suivons bien ses directions, ne la contra-  
rions en rien, même, si possible, par le péché le  
plus léger. Marie Thérèse, femme de Louis XVI,  
étant tombée dans une faute légère qu'elle se re-  
prochait amèrement, on voulut la rassurer en  
lui disant que cette tache n'était que vénielle :  
« Que dites-vous, répondit-elle en fondant en lar-  
mes; Dieu en est offensé, elle est mortelle pour  
mon cœur! » Ayons ces nobles sentiments et  
Dieu nous bénira de ses meilleures bénédictions!

## CONGRÉGATIONS ROMAINES<sup>1</sup>

SACRÉE CONGRÉGATION DES EVÊQUES ET RÉGULIERS

16 juillet 1884.

1<sup>o</sup> L'évêque diocésain peut-il permettre de sa  
propre autorité aux femmes qui désirent entrer  
comme pensionnaires dans les couvents des reli-  
gieuses, d'y être reçues, quand ces couvents sont  
soumis à la clôture?

2<sup>o</sup> Peut-il, pour des raisons justes, transférer  
une religieuse d'un monastère à un autre du

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines  
rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement  
au fur et à mesure de leur publication, nous recomman-  
dons les *Analecra Juris pontificii*, savante revue mensuelle  
qui se publie par fascicules grand in-4<sup>e</sup> d'environ 60 pages  
à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection  
(21 vol.) avec tables, 420 fr. — Grandes facilités de paie-  
ments. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

<sup>1</sup> Marchal, *La conscience*.



même ordre ou d'un autre ordre, pour quelque temps ou toujours?

3° Peut-il transférer une religieuse d'un monastère à un autre lorsqu'elle a été élue pour supérieure dans celui-ci, s'il croit que ce transfert est utile et convenable à cet autre monastère?

*Sacra Congregatio Em. Cardinalium negotiis Episcoporum et Regularium proposita, super præmissis precibus mandavit rescribi :*

*Negative in omnibus.*

Datum Romæ ex Sec. ejusdem Congregationis sub die 16 julii 1884.

INNOC. CARD. FERIERI.

## CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1° Pour appliquer aux chapelets les indulgences de saint Dominique, faut-il être revêtu du surplis et de l'étole? La prière ne suffit-elle pas?

2° Pour bénir la médaille de saint Benoît, faut-il être en surplis et avoir l'étole? La prière ne suffit-elle pas?

R. — Ad I. Il n'est pas nécessaire que l'on soit revêtu du surplis et de l'étole pour appliquer valablement et même licitement ces indulgences. Mais il convient de les revêtir lorsqu'on fait la bénédiction publiquement.

Il importe de rappeler que pour appliquer les indulgences particulières aux chapelets de saint Dominique, il faut maintenant les asperger d'eau bénite et réciter les formules de bénédiction; conditions requises par un décret du 29 février 1864, approuvé par Sa Sainteté Pie IX le 11 avril de la même année.

Ad II. Le surplis et l'étole ne sont pas non plus essentiels pour bénir les médailles de saint Benoît. Mais nous pensons que la formule spéciale approuvée par Benoît XIV pour cette bénédiction est essentielle.

Q. — 1° Est-il permis d'illuminer un autel voisin, pendant la messe?

2° Que penser de l'usage (assez général, je crois) de dresser sur le thabor devant le tabernacle une bourse contenant un corporal, lorsqu'on se dispose à donner la bénédiction du S. Sacrement?

3° Lorsque certaines personnes communient (par recueillement sans doute), elles ont l'habitude, aussitôt revenues à leur place, de se plonger la tête dans les deux mains et dès lors elles deviennent complètement indifférentes au reste des prières de la messe.

Est-ce une conduite bien louable? et ne serait-il pas mieux pour des personnes qui se piquent de dévotion, telles que des religieuses, de donner l'exemple et de suivre, même les jours de communion, la messe jusqu'au bout, s'unissant aux prières du prêtre après la communion, faisant le signe de la croix à la bénédiction et écoutant debout la lecture du dernier évangile?

4° Enfin, dans certaines églises où l'on craint le vol, l'habitude est de retirer le soir (à huis clos) le Saint Sacrement. Le prêtre chargé de cet office est-il absolument tenu de se revêtir du surplis et de l'étole?

R. — Ad I. Si cette illumination se fait à cause du saint sacrifice qui se célèbre sur un autel voisin, elle n'a pas de sens, et doit être répro-

vée. Si elle a lieu à raison d'une exposition de reliques, ou d'autres causes légitimes, elle peut se faire. La question qui nous est adressée est trop incomplète pour que nous puissions donner une réponse précise.

Ad II. Le thabor est d'invention moderne. Il n'a jamais été approuvé par l'Eglise. Nous n'avons donc pas de règle pour apprécier le cas qui nous est adressé.

Mais si ce thabor est placé sur l'autel pendant un office, et que la bénédiction du Très-Saint ne doive se donner qu'après cet office, c'est une pratique évidemment blâmable, parce qu'il est défendu de mettre sur l'autel un objet qui cache le tabernacle aux regards des fidèles.

Quant à l'usage du thabor lui-même, voyez ce que nous avons dit dans cette revue, année 1882, p. 620-621.

Ad III. Le recueillement, si convenable et si utile dans les premiers instants qui suivent la communion, peut être favorisé par cette manière d'agir et ainsi elle est excellente. Nous ne voyons aucun inconvénient à la suivre pendant les messes basses, pour lesquelles il n'y a pas de cérémonial bien fixe.

Dans une messe chantée, il nous paraîtrait meilleur de se conformer au reste de l'assistance.

Ad IV. La liturgie demande que le prêtre revête l'étole et le surplis pour transporter le Très-Saint Sacrement.

Q. — A l'hymne de Complies, faut-il employer la doxologie : *Jesu tibi sit gloria* :

1° Quand une fête de la sainte Vierge venant en concurrence avec une fête d'un rit supérieur, n'a eu aux vêpres qu'une simple mémoire?

2° Quand une fête qui concourt avec une fête de la sainte Vierge partage les vêpres avec celle-ci à partir du Capitule?

R. — Ad I. Oui, il faut employer la doxologie *Jesu tibi*, ainsi que l'a décidé la sacrée Congrégation des rites le 11 mars 1871, n. 5476, ad r. Du reste cette solution ressortait déjà de la rubrique des complies à l'office de la très sainte Vierge *in Sabbato*.

Ad II. A plus forte raison doit-on employer cette doxologie si l'office de la sainte Vierge a, non seulement une mémoire aux vêpres, mais la moitié de ces vêpres.

Q. — 1° Lorsque je célèbre l'incidence de notre fête patronale, saint Evre, le dimanche de N.-D. des Sept Douleurs, dois-je remettre Notre-Dame des Sept Douleurs, et à quel jour?

2° L'octave du patron arrive toujours le 2 octobre, fête des Saints Anges, et cette dernière fête a été transférée pour toujours par Mgr au 5 octobre; mais cette année elle s'est rencontrée avec le dimanche et la fête du saint Rosaire, dont la confrérie est établie dans ma paroisse.

Je devais sans doute célébrer la fête du saint Rosaire, ou du moins je le crois; mais à quel jour devais-je remettre la fête des Saints Anges?

Que ferai-je à l'avenir en pareille conjoncture?

R. — Ad I. Si votre fête patronale coïncide avec la fête des Sept Douleurs, vous devez transférer les Sept Douleurs.

A quel jour? Non pas au dimanche suivant, parce qu'il est empêché par le jour octave de votre fête patronale, mais au dimanche subséquent qui ne serait pas empêché par une autre fête de la sainte Vierge double majeure, ou par un jour octave, ou par une fête de première ou de seconde classe.

Si ce dimanche subséquent est lui-même empêché, on la remet au dimanche suivant; et ainsi de suite jusqu'à l'Avent. Si tous les dimanches jusqu'à l'Avent sont également empêchés, elle doit être transférée au premier jour libre après le troisième dimanche de septembre.

Ad II. Vous deviez célébrer le saint Rosaire, en vertu du décret du 19 juin 1884, et transférer la fête des Saints Anges.

Mais en quel jour deviez-vous la transférer? Au premier jour libre. Quel est ce jour libre? C'est le 7 octobre, d'après le calendrier général de l'Eglise.

A l'avenir, vous devrez suivre ces règles lorsque le Rosaire tombera le 5 octobre.

Q. — Un prêtre aveugle a obtenu du Saint-Siège la faveur de la messe votive de la sainte Vierge pour toute l'année. Or, d'après les rubriques, on ne peut dire le *Gloria* que le samedi, et direction a été donnée au susdit de ne réciter le *Gloria* ni le dimanche, ni même un jour de fête comme l'Assomption ou Noël, par exemple, à moins qu'il ne tombe un samedi. Mais il me semble que le *Gloria*, et même le *Credo* se disent « ratione Dominicæ aut festis solemnibus », et comme je suppose que les rubriques concernant les messes votives ne parlent que de celles qui se peuvent célébrer sans indult spécial, je demande :

1° Si le prêtre aveugle dont il s'agit peut, les dimanches et aux fêtes solennelles, réciter le *Gloria* et le *Credo*?

2° Le doit-il?

R. — Ad I. Ce prêtre peut et doit dire le *Gloria in excelsis* le samedi. Il ne le peut jamais les autres jours; même aux fêtes les plus solennelles; même aux fêtes de la très sainte Vierge.

Pour le *Credo*, il ne le peut jamais, en quelque solennité que ce soit.

Ad II. La solution se trouve dans la réponse précédente.

Ces divers points ont été résolus par un grand nombre de décrets de la sacrée Congrégation des rites.

Q. — 1° Dans l'état actuel des choses, un vicaire chargé du service d'une paroisse vacante, avec indemnité de 200 fr. du gouvernement, est-il tenu canoniquement d'appliquer pour cette paroisse, la messe tous les dimanches et fêtes supprimées? Peut-on regarder ces 200 fr. comme seule indemnité de déplacement, ou comme bénéfice comportant charge d'âmes et obligation d'appliquer la messe comme ci-dessus?

2° D'après les nouvelles rubriques, saint Denis étant seul patron d'une paroisse, que doit-on faire de ses compagnons saint Rustique et saint Eleuthère? Faut-il comme pour les compagnons de saint Maurice ne rien faire du tout, ou bien en faire mémoire le jour de saint Denis, ou bien les renvoyer à un jour fixe qui deviendra leur jour propre, avec le rite double (saint Denis et ses compagnons sont du rite double-mineur dans notre diocèse). Il semble qu'on ne doive pas les séparer et qu'il vaut mieux en faire mémoire à leur jour propre.

3° Aux messes votives, dit le tableau de l'*Ordo*, on ne

dit pas le *Gloria in excelsis*. On dit le *Gloria*, dit une rubrique quand à Matines on a récité le *Te Deum*. Que faire alors quand on dit la messe votive du saint dont on a récité l'Office? Faut-il ou non dire le *Gloria*?

4° Vous parlez parfois de messes votives solennelles le dimanche, cependant notre *Ordo* dit que les messes votives ne se peuvent dire qu'aux semi-doubles et jamais le dimanche ni pendant les octaves et fêtes privilégiées. Qu'entendez-vous par messes votives solennelles et en quels jours peut-on les dire?

5° Quelle messe prendre, pour la première demandée après une sépulture, au 4<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup>, 40<sup>e</sup> jour? Faut-il prendre la messe quotidienne avec l'oraison *pro uno defuncto*, ou peut-on prendre la messe de *obitu* en disant *quantum, quindecimum diem*?

R. — Ad I. L'administrateur ou économe d'une paroisse vacante est tenu d'appliquer la messe *pro populo*, nonobstant l'insuffisance de l'indemnité qu'il reçoit. La sacrée Congrégation du Concile l'a ainsi décidé plusieurs fois.

Ad II. D'après les nouvelles rubriques, les compagnons de saint Denis doivent être omis, lors même que dans votre diocèse ces saints auraient le grade double-mineur. Vous pouvez en juger d'après le texte de ces rubriques réformées que nous donnons dans le n° 3 de l'*Ami du clergé*.

Par conséquent vous ne pouvez pas non plus transférer ces saints compagnons. Cette décision est conforme aux nouvelles rubriques, lesquelles portent qu'une fête semidouble ou même double, est omise lorsqu'elle coïncide avec une fête de première classe.

Ad III. Vous devez dire le *Gloria in excelsis*; car la messe dont vous parlez n'est pas une messe votive, attendu qu'elle est en rapport avec votre Office.

Ad IV. On entend par messe votive solennelle la messe votive qui renferme les conditions suivantes, c'est-à-dire qui est célébrée 1° *pro re gravi*; 2° avec solennité; 3° avec concours extraordinaire de fidèles; 4° d'après l'ordre ou la permission de l'évêque.

On peut la dire tous les jours, excepté : « in duplicibus 1<sup>o</sup> classis, Dominicis 1<sup>o</sup> classis, feriis cinerum et majoris Hebdomadæ, Vigiliis Pentecostes et Nativitatis » (S. R. C. 27 mars 1779, n. 4393, ad 20).

Ad V. On doit prendre la messe quotidienne. Si c'est une messe basse, on dit les trois oraisons de cette messe. On pourrait aussi substituer une autre oraison à la seconde. On pourrait aussi réciter les trois oraisons de cette messe, puis en ajouter deux ou quatre pour les défunts.

Si la messe est chantée, il n'y a qu'une seule oraison, et cette oraison doit convenir à la personne pour laquelle on chante la messe.

Q. — Dans notre diocèse, les curés-doyens doivent, par ordre de Sa Grandeur Mgr l'évêque, visiter une fois l'an les églises de leur canton pour s'assurer de la propreté et décence des dites églises : Y a-t-il en cette circonstance motif suffisant pour pouvoir ouvrir le tabernacle où est renfermé le T.-S. Sacrement? Quelques curés s'y sont autorisés quoique d'ailleurs tout fût très propre.

R. — L'évêque peut donner commission à un



visiteur de faire à sa place la visite des églises de son diocèse. S'il le délègue pour faire la visite sans rien spécifier, ni rien excepter, le visiteur peut et doit s'occuper de tout ce qui devrait attirer l'attention de l'évêque s'il s'acquittait par lui-même du devoir de la visite. Mais si l'évêque excepte certains points, le délégué est sans droit sur ces points. Si, dans la commission, il spécifie au délégué les objets sur lesquels il devra se renseigner, il peut le faire, ou d'une manière limitative, ou d'une manière seulement explicative. Si les objets sont spécifiés d'une manière limitative, le délégué est sans pouvoir sur les autres objets, comme si ceux-ci étaient chacun nommément excepté. Si les objets sont spécifiés d'une manière seulement explicative, bien que l'on puisse douter si le pouvoir du délégué s'étend au-delà, on doit néanmoins, de règle générale, comprendre que ses pouvoirs s'étendent à tout ce que de droit comprend la visite épiscopale.

Pour répondre à la question, il faut savoir si la propreté et la décence des églises comprend, dans l'intention de la loi diocésaine, la propreté et décence des tabernacles. Il nous semble bien probable qu'il en est ainsi. Comment aurait-on excepté de la visite ce qu'il y a de plus saint et de plus auguste dans la maison de Dieu? Il y a lieu de penser que la commission donnée aux doyens de veiller, par cette visite, à la propreté et décence des églises s'étend à tout ce qui est dans l'église et que, lors même que ce qui regarde le tabernacle ne serait pas spécifié, on ne devrait pas moins le croire inclus dans l'objet de la délégation, parce que c'est un des points sur lesquels doit s'exercer la vigilance de l'évêque et par conséquent de celui qui le remplace pour la visite canonique.

Or il est impossible au visiteur de s'assurer de l'état du tabernacle à l'intérieur sans l'ouvrir.

À la vérité, la propreté et la décence du reste de l'église forme une présomption en faveur de la décence du tabernacle; mais le visiteur ne doit pas s'en tenir à une présomption : il doit voir de ses yeux. Il pourrait arriver qu'une église fût proprement tenue par les soins de quelque pieuse personne et que le curé fût négligent pour le bon entretien de ce qui dépend exclusivement de lui.

#### ÉTUDE CANONIQUE SUR LES CHAPELETS (suite)

### II. Le Rosaire de saint Dominique.

Nous entendons par le *Rosaire* la couronne de quinze dizaines.

La couronne de quinze dizaines ou le rosaire doit être béni pour que l'on puisse gagner les indulgences qui y sont annexées. La bénédiction en est réservée aux P. Dominicains : « Declaravit Sanctitas Sua (Benedictus XIII) ut ad effectum lucrandi prædictas indulgentias requiratur

ut Rosarium fuerit de more benedictum a Fratribus Ordinis Prædicatorum <sup>1</sup>. »

Les directeurs des confréries du Rosaire n'ont pas, en vertu même de leur charge, le pouvoir de bénir les rosaires et de leur appliquer les mêmes indulgences que les PP. Dominicains ; ils ne peuvent procéder à cette bénédiction qu'autant que la faculté leur en aura été expressément concédée, soit dans le diplôme d'érection, soit dans un bref du Souverain Pontife <sup>2</sup>.

Supposé qu'ils aient obtenu cette faculté, elle leur est personnelle, et ils ne pourraient déléguer un prêtre pour les remplacer qu'autant qu'ils en auraient reçu l'autorisation expresse <sup>3</sup>.

Pour bénir les rosaires, le simple signe de croix ne suffit pas ; il faut employer une formule. Ainsi a répondu la S. Congrégation des Indulgences à plusieurs vicaires généraux de France, qui l'avaient consultée à ce sujet. Comme ils insistaient pour obtenir une dispense, il leur fut répondu : *Non expedire* <sup>4</sup>.

La formule se trouve dans les *Appendices du Rituel Romain*.

Il faut, pour gagner les indulgences du rosaire, méditer quelque temps sur les mystères de la vie et de la mort de Notre Seigneur. Toutefois, le pape Benoît XIII, par la Constitution *Pretiosus* du 26 mai 1727, a dispensé de cette obligation les personnes ignorantes. La méditation des vérités de la religion, par exemple des fins dernières, ne peut remplacer la méditation des mystères de la vie et de la mort de Notre Seigneur <sup>5</sup>.

Il n'y a aucune obligation de nommer les mystères avant de commencer une dizaine, ni d'en faire mention après le premier *Ave Maria* ; il suffit de penser au mystère pendant la récitation : « Quando requiritur meditatio mysteriorum pro acquirendis indulgentiis, sufficit meditatio mentalis eodem tempore, quo recitatur Oratio Dominicalis et Angelicæ salutationes, ut ex decreto Sacræ hujus Congregationis diei 13 aug. 1726 a Benedicto XIII approbato <sup>6</sup>.

Cependant nous ferons remarquer la décision suivante : « An sufficiat ad hanc meditationem præmittere sequentes aut similes formulas : In hoc primo mysterio læto considerabimus ut Angelus Gabriel nuntiavit B. M. illam concepturam et parituram D. N. J.-C. — *RESP. Affirmative* <sup>7</sup>. »

Il n'y a pas d'obligation, quand on ne récite

<sup>1</sup> *Decreta auth. S. C. Indulg.* 43 apr. 1726. Ed. Barbier de Montault, n. 53.

<sup>2</sup> *Ibid. Lingonen.* 30 janv. 1839 ; n. 507.

<sup>3</sup> *Decreta auth. S. C. Indulg. Auxien.* 22 aug. 1842. Ed. Pustet, n. 306.

<sup>4</sup> *Decreta auth. S. Cong. Indulg. Galliarum*, 29 fév. 1864. Ed. Pustet, n. 401.

<sup>5</sup> *Decreta auth. S. Cong. Ind.* 13 aug. 1726, Edit. Pustet, n. 92.

<sup>6</sup> *Decr. auth. S. C. Ind. Calcedonien.* 1 jul. 1839, ad 4<sup>m</sup>. Ed. Pustet, n. 273.

<sup>7</sup> *Decr. auth. S. Cong. Ind. Rothomagen* 28 janv. 1842, ad 4<sup>m</sup>.

pas le rosaire tout entier le même jour, de choisir une série de mystères plutôt qu'une autre; toutefois une coutume louable a distribué les mystères pour les différents jours de la semaine : « Invaluit consuetudo ut per gyrum cujus libet hebdomadæ singula mysteria ita recolantur, nempe gaudiosa in secunda et quinta feria, dolorosa in tertia et sexta, gloriosa tandem in dominica, quarta feria et sabbato <sup>1</sup>. »

Les confrères du Rosaire doivent réciter, au moins une fois chaque semaine, le rosaire entier, mais ils peuvent partager cette récitation en autant de parties qu'ils désirent et l'accomplir à des jours différents. Il n'en est pas de même des personnes qui n'appartiennent pas à la confrérie : elles doivent au moins réciter de suite le tiers du rosaire, c'est-à-dire cinq dizaines. « ... 2<sup>o</sup> An pro libitu vel commodo dividi possit Rosarium B. M. V., ita ut acquirantur tum indulgentiæ generales adnexæ recitationi quotidianæ unius coronæ, dummodo intra diei spatium, licet non uno tractu, sed diversis temporibus recitentur quinque denaria, tum indulgentiæ speciales Sodalitatis sanctissimi Rosarii, dummodo intra hebdomadam quindecim denaria recitentur, licet in plures quam tres partes dividantur.

« Et quatenus negative :

« 3<sup>o</sup> An supplicar dum sit Sanctissimo pro concessione.

« RESP. Ad 2<sup>m</sup> : Negative, exceptis confratribus, quod attinet ad indulgentias ipsis concessas pro recitatione integri rosarii infra hebdomadam.

Ad 3<sup>m</sup>. Non expedit <sup>2</sup>. »

Nous ferons remarquer que l'omission de cette récitation d'un rosaire par semaine ne prive pas les membres de la confrérie des indulgences attachées aux autres œuvres, mais seulement de celles attachées à la récitation du rosaire <sup>3</sup>.

On peut réciter le rosaire sur un chapelet de cinq dizaines; mais il faut qu'il ait été béni spécialement pour cela, non pas d'un simple signe de croix, mais avec la formule spéciale. Il faut, dans ce cas, méditer sur les mystères du rosaire pour gagner les indulgences <sup>4</sup>.

(A suivre.)

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Dans la paroisse où j'arrive, je trouve plusieurs confréries; je ne saurais m'en plaindre. Mais je serais bien aise de savoir si elles ont actuellement une existence légale, par conséquent, si elles peuvent posséder, recevoir des aumônes, des legs et les administrer.

R. — Il y a différentes sortes de confréries; les unes, connues sous les dénominations de pénitents blancs, bleus, gris, noirs, de la Miséricorde,

du Saint-Esprit, de la Charité, etc. se composent de personnes de toutes les classes et ont pour objet certains exercices de piété ou de charité, tels que d'assister à la paroisse les jours de dimanche et de fêtes pour aider le pasteur dans le chant des offices et les célébrer avec plus de solennité; de faire des processions, de soigner les malades et d'ensevelir les morts.

D'autres ont pour but de conserver et d'augmenter la piété; de travailler à sa perfection spirituelle, de gagner des indulgences. De ce nombre sont les confréries du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur de Jésus, de la Sainte-Vierge, comme le Saint-Scapulaire, le Rosaire, etc.

Il y a encore des confréries qui sont particulières à une classe de paroissiens, à un corps de métier et qui ont pour but d'honorer spécialement tel ou tel saint que ce corps de métier prend pour patron. Ainsi la confrérie de Saint-Joseph pour les charpentiers, de Saint-Vincent pour les vignerons, de Saint-Eloi pour les orfèvres, etc.

1<sup>o</sup> A l'époque du rétablissement du culte et depuis, plusieurs des anciennes confréries se sont réorganisées et ont repris leurs exercices soit pour ensevelir les morts, soit pour toute autre œuvre de charité.

Mais aucune n'a reçu directement, du moins du gouvernement, l'autorisation de se former; cependant leur établissement et leur existence sont tolérés partout où ils ne paraissent pas présenter d'inconvénients.

« Je pense, comme M. Portalis, disait à cet égard le ministre des cultes en 1808, que l'intervention d'un décret impérial donnerait aux confréries une importance qu'elles ne sauraient avoir et qu'elles doivent être simplement tolérées, pourvu qu'elles s'abstiennent de toute entreprise capable de troubler l'ordre public ou de gêner les ministres du culte dans l'exercice de leurs fonctions. » (Décision ministérielle du 4 août 1808).

« Rien n'empêche les fidèles ou une portion d'entre eux, dit le rapport approuvé par l'empereur pour le décret du 18 messidor, an XIII (décret qui attribue aux fabriques les biens des anciennes confréries), de se consacrer à certaines œuvres de piété ou de charité, telles que l'assistance à la paroisse, les jours de fêtes et dimanches, pour aider le curé dans le chant des offices ou telles que l'accompagnement des morts à la sépulture : tout cela est libre et licite. »

« Ces confréries n'étant composées que de simples fidèles vivant chacun dans leur famille et ne se réunissant à la paroisse ou hors de l'église pour l'exercice de leurs bonnes œuvres, que comme on se réunit pour le chant des offices paroissiaux ou pour une procession etc., ne sont pas dans le cas des établissements connus sous le titre de corporations ou d'associations religieuses qui ne peuvent exister sans l'autorisation formelle et directe du gouvernement.

« Conséquemment, ce n'est pas le cas de leur

<sup>1</sup> Ibid, ad 5<sup>m</sup>.

<sup>2</sup> Galliarum 22 janv. 1858, Ed. Pustet, n. 385.

<sup>3</sup> Ibid. 25 fev. 1877, in Cameracen. ad 3<sup>m</sup>, n. 431.

<sup>4</sup> Decreta auth. S. C. Ind. Calcedon. 1 jul. 1839, ad 2<sup>m</sup>. Edit. Pustet, n. 273.



appliquer les dispositions du décret du 3 messidor an XII. Les établissements qui font l'objet de ce décret se composent de membres qui vivent en commun sous un même toit et sous un régime déterminé. » (Lettres et rapports ministériels des 28 messidor, an XIII, — 4 et 26 août 1808, — 17 juillet 1811, — 18 et 15 décembre 1814.)

Au mois de juin 1816, un projet avait été préparé par l'administration pour autoriser par ordonnances royales l'existence de plusieurs confréries. Mais il n'a été donné aucune suite à ce projet. Par conséquent, aucune confrérie n'a et ne peut recevoir dans l'état actuel de la législation une existence légale comme établissement public. Ce caractère ne peut être conféré aux termes de la loi du 2 janvier 1817 qu'aux établissements ecclésiastiques reconnus par la loi. « Or, d'après les décrets des 28 messidor, an XIII, et 30 décembre 1809, qui attribue aux fabriques les biens des confréries, il est incontestable que les confréries sont supprimées et qu'elles n'existent que par tolérance. Le gouvernement ne peut donc prendre à leur égard une décision qui tendrait à laisser supposer qu'elles sont au nombre des établissements reconnus par la loi. » (Décisions ministérielles des 21 avril 1821 et 18 avril 1831.

L'autorisation qui serait donnée à une confrérie ne pourrait être considérée que comme une mesure de police. Elle n'aurait d'autre but que d'autoriser les membres de l'association à se réunir afin de s'occuper d'objets religieux déterminés.

La surveillance et la police des confréries appartiennent à l'évêque et au préfet et plus immédiatement au curé et au maire. « Il faut empêcher, dit le rapport approuvé par l'empereur, le 28 messidor an XIII, que sous prétexte des bonnes œuvres, il n'y ait des hommes qui viennent troubler le service divin aux églises ou contrevenir aux règles de la police de l'inhumation des corps.

« Acet égard, c'est aux évêques et aux préfets à prévenir tout abus par leur vigilance. Les évêques doivent veiller à ce que le service divin ne souffre point des entreprises des confréries de charité et les préfets doivent pourvoir à ce que ces confréries ne troublent point l'ordre public.

« Les confréries peuvent toujours être interdites partout où elles peuvent directement ou indirectement inspirer quelque inquiétude. » (Code pénal, art. 292 et 293; loi du 10 avril 1834; décision ministérielle du 2 juin 1807.)

Les confréries de charité ont ordinairement pour objet de soigner les malades, d'ensevelir les morts et d'accompagner les convois funèbres. Les membres de ces confréries qui exercent la plupart de leurs fonctions en dehors des édifices religieux ont moins de rapports que les autres avec le curé et sont soumis plus particulièrement à la surveillance des autorités civiles; mais lorsqu'ils assistent aux enterrements, ils sont tenus d'obéir aux prescriptions du curé ou du vicaire,

son délégué, qui doit fixer l'ordre et diriger la marche des cérémonies des obsèques.

Les confréries n'étant pas reconnues par la loi comme établissements ecclésiastiques ne peuvent jamais, soit qu'elles restent tolérées, soit qu'elles aient été autorisées par mesure de police, devenir aptes à acquérir et à posséder. (Loi du 2 janvier 1817.) En conséquence, elles ne peuvent intervenir dans aucun contrat ni recevoir aucun don ou legs.

Cependant les dons et legs faits au profit des confréries ne sont pas toujours restés sans exécution. Dans plusieurs circonstances, on a considéré les confréries comme une dépendance des fabriques. « Les confréries, a-t-on dit, ne sont que des réunions volontaires de personnes pieuses, qui, de l'agrément des fabriques, et ordinairement encouragées par elles, s'occupent de différents soins du culte. » Sous ce point de vue, on a autorisé les fabriques à accepter des legs faits à des confréries et regardé ces premières comme seules vraiment légataires quoique sous une fausse dénomination. (Décision ministérielle du 21 avril 1821. — Avis du comité de l'intérieur du 10 juillet 1835.)

D'autres fois, au contraire, on a pensé que le legs fait à une confrérie ne pouvait être considéré comme fait à la fabrique, et on a déclaré que celle-ci était sans qualité pour demander l'autorisation de l'accepter. (Avis du comité de législation du 10 avril 1840).

Au reste, nous lisons dans une circulaire du ministre des cultes du 8 avril 1862, que « les confréries n'ayant plus d'existence légale, les donations qui leur seraient faites directement ou qui seraient attribuées à des fabriques sous la condition de créer des confréries ne sont pas susceptibles d'être autorisées.

« Toutefois si des libéralités étaient faites à des associations de cette nature, soit pour la célébration de services religieux, soit pour la réparation d'une chapelle de l'église, ou pour tout autre objet intéressant le culte, le préfet devrait en portant à la connaissance des donateurs le motif qui s'oppose à la délivrance de l'autorisation demandée, leur faire savoir que leurs libéralités pourraient être utilement attribuées sous les mêmes conditions à la fabrique de l'église, chargée du soin de faire célébrer les services religieux et de veiller à la conservation de l'église. »

Mais si des dons et legs ne peuvent être faits directement à des confréries, ils peuvent être faits utilement à la fabrique de l'église dont la confrérie dépend à la charge d'en faire profiter cette confrérie, par exemple, en lui fournissant des ornements, une bannière, etc., ou en exécutant des réparations ou des embellissements à la chapelle, dans laquelle elle se réunit en y construisant un autel, etc.

D'après la jurisprudence du conseil d'Etat et celle de l'administration des cultes, comme on vient de le voir, les confréries qui n'ont point

d'existence légale, sont incapables de recevoir les donations entre vifs et les dispositions testamentaires faites directement en leur faveur; elles ne peuvent obtenir l'autorisation de les accepter; mais lorsqu'un legs est attribué à une confrérie sous la condition de pourvoir aux dépenses de l'église paroissiale que la législation met à la charge de la fabrique, ce legs profite réellement à la fabrique qui est la véritable bénéficiaire, puisque les fonds dont il se compose étant destinés aux réparations et à la décoration de l'église, exonèrent son budget d'une somme égale à leur quotité. Dans ces cas exceptionnels, la fabrique de la paroisse avantagée est autorisée à accepter le legs laissé à la confrérie. C'est ce qui a été fait dans l'espèce suivante : Par testament olographe du 10 novembre 1854, M. Isnard a légué à la confrérie de S. Joseph à S. Remy (Bouches-du-Rhône) une somme de 400 francs pour établir une rampe ou balustrade autour de l'autel de l'église.

Dans sa séance du 10 avril 1861, le conseil d'Etat considérant que, bien que la fabrique de S. Remy ne soit pas directement appelée à recueillir le legs de 400 fr., l'affectation que donne le testateur à cette somme intéresse au fond la fabrique, a émis l'avis qu'il y avait lieu d'autoriser cet établissement à l'accepter. Un décret impérial du 24 avril 1861 lui a accordé cette autorisation.

Un arrêt de la cour royale d'Aix a déclaré que les confréries n'étant pas autorisées et ne formant pas, aux yeux de la loi, un être moral, elles ne peuvent avoir l'exercice d'aucune action soit active soit passive, et qu'elles ne peuvent, par conséquent, être actionnées dans la personne de leur prier.

2<sup>o</sup> Les confréries de piété et de dévotion, comme sont toutes celles érigées en l'honneur de la sainte Vierge, du Sacré-Cœur de Jésus, du Saint-Sacrement etc. ne peuvent être érigées que par l'évêque ou avec son agrément; autrement, toutes les personnes qui y sont agrégées ne pourraient pas gagner les indulgences qui y sont attachées. Ces sortes de confréries par leur nature sont purement spirituelles et se réduisent à quelques exercices de piété. On comprend, par conséquent, qu'elles dépendent entièrement de l'évêque qui a droit d'en connaître et d'en approuver les règlements, et que tous les exercices en doivent être réglés et dirigés par le curé. C'est le curé, dit M. Dieulin, qui en a la surveillance, la police et la direction en se conformant néanmoins aux statuts approuvés par l'évêque. Aussi, une ordonnance du 28 mars 1851 décide que la suppression d'une confrérie ou congrégation religieuse établie dans une paroisse ne peut donner lieu à un appel comme d'abus qui l'a supprimé. Mais un curé prudent ne supprimera jamais une confrérie de son autorité propre; il consultera toujours préalablement son évêque.

C'est principalement dans l'intérieur de l'église

que les confréries sont soumises à l'autorité du curé; ainsi il peut enjoindre publiquement à l'un de ses paroissiens de quitter la place qu'il occupe dans l'église, et le costume qu'il porte comme membre d'une confrérie. Il n'y a pas d'abus lorsque l'ordre du curé n'est accompagné ni suivi d'aucune parole injurieuse. A plus forte raison, quand une personne ayant cessé de faire partie d'une confrérie persiste à vouloir se revêtir de son costume dans l'église, le curé a le pouvoir de le lui interdire; il peut même, comme ayant la police de l'intérieur de l'édifice religieux, la faire expulser par le suisse et le bedeau, du lieu saint si sa conduite y est une cause de scandale pour les fidèles.

Quant aux recettes et dépenses nécessaires à l'entretien de la chapelle où se font les réunions de la confrérie, à qui en doit-on rendre compte? Est-ce au curé ou à la fabrique? Cette difficulté, qui se rencontre assez souvent, nous paraît d'une facile solution.

Les confréries n'ayant aucune existence légale, ne peuvent dépendre, en quoi que ce soit, des conseils de fabriques; elles ne leur doivent, par conséquent, aucun compte. Mais il en est autrement de l'évêque qui les érige, les approuve et leur donne, s'il le juge convenable, des statuts. Il a droit, en conséquence, de nommer des administrateurs, ou d'en faire élire par les membres de la confrérie, et de veiller à ce que les dépenses soient faites d'une manière utile et conforme au but spirituel de l'association. Il a sur les confréries, érigées par sa propre volonté, le même droit au moins que sur les conseils de fabriques; il peut donc se faire rendre compte des recettes et dépenses de ces confréries, comme il peut se faire rendre compte des recettes et dépenses des conseils de fabriques. Or, tout ce que peut l'évêque, le curé, qui le représente dans sa paroisse, le peut également. Aussi, partout où il existe des confréries de dévotion, les dépenses sont votées et employées d'après la libre volonté des membres de la confrérie et le curé, comme président et directeur des confréries de sa paroisse, en vérifie les comptes.

Les décrets du 23 prairial an XII (art. 22 et 24) et du 18 mai 1806 (art. 7, 8 et 14), rapportés sous le mot cimetière, ont concédé aux fabriques paroissiales le monopole des fournitures nécessaires pour les enterrements et pour la décence ou la pompe des funérailles. Dès lors les confréries ne peuvent s'immiscer dans aucune partie quelconque de ces fournitures sans avoir obtenu l'assentiment de la fabrique, et, sans lui remettre, si elle l'exige, une juste indemnité.

Les fabriques ne sont pas obligées de mettre à leur disposition les vases sacrés, les ornements et autres objets mobiliers de l'église affectés au service paroissial. Lorsqu'elles veulent bien y consentir, elles sont fondées à réclamer des confréries une redevance proportionnée à l'usage



qui serait fait de ces objets. Tel est le sentiment unanime des auteurs.

Dans beaucoup d'églises et surtout celles des campagnes, les confréries font des quêtes pour leur propre compte et posent des tronc pour recevoir les offrandes qui leur sont destinées. Il importe d'observer que cette coutume est le résultat de la tolérance des fabriques et des curés. L'article 36, n° 7 et 8, du décret du 30 décembre 1809 attribue aux fabriques le produit des quêtes faites dans les églises pour les frais du culte et des tronc placés dans le même but. D'après l'article 75 de ce décret, tout ce qui concerne les quêtes dans les églises est réglé par l'évêque, *sur le rapport des marguilliers*. Ainsi les fabriques sont en droit de s'opposer aux quêtes des confréries et à l'établissement des tronc qui peuvent diminuer leurs recettes. Pour que les quêtes des confréries soient régulières, il faut qu'elles aient été approuvées par l'évêque diocésain sur le rapport des marguilliers. (*Avis du conseil d'Etat du 6 juillet 1831*).

Si une confrérie venait à être supprimée et qu'elle eut des ornements ou autres objets mobiliers, la fabrique n'aurait pas le droit de s'en emparer. Les sommes et les divers objets dont elle jouissait restent ce qu'ils étaient auparavant, la propriété des membres de la confrérie qui demeurent libres d'en disposer comme ils l'entendent; de les affecter à telle destination nouvelle qu'ils jugent convenable, ou même de les partager entre eux. M. Dieulin, est d'une opinion différente. « En cas d'une dissolution d'une confrérie, dit-il, les mobiliers et les capitaux qu'elle possédait tomberaient dans le domaine de la fabrique, qui en disposerait selon les intentions des donateurs et la volonté de l'évêque. » Le journal des conseils de fabriques, au contraire, adopte notre sentiment.

Quand une confrérie est dissoute pour une cause quelconque, dit M. Deberty, le partage des biens doit être fait entre tous ses membres en portions égales (*jugement du tribunal de la Seine du 23 mars 1831*), à moins que les statuts, approuvés par l'évêque n'aient fixé un autre mode de répartition de l'actif.

La fabrique paroissiale ne serait pas fondée à réclamer les sommes et les effets mobiliers que posséderait une confrérie dissoute par l'autorité diocésaine. Il n'est pas douteux que le numéraire et les meubles sont la propriété des confrères qui peuvent le partager entre eux. De son côté l'état n'a aucun droit sur les biens des nouvelles confréries dissoutes par l'autorité civile. « *Jugement précité du tribunal de la Seine du 23 mars 1831.* »

M. Gaudry, dans son *traité de la législation des cultes*, tome 2, page 440, demande ce qu'on doit décider sur la propriété des valeurs qui appartiennent à une confrérie. En cas de dissolution, que deviennent ces valeurs? Le domaine

sera-t-il autorisé à s'en emparer, comme bien vacant et sans maître?

« Nous ne le croyons pas, répond-il. Des individus, sans former un établissement légal, et même sans former une société civile, peuvent posséder des valeurs en commun. Si, par leur volonté ou par le fait de l'autorité civile ou religieuse, ils viennent à se séparer, la copropriété n'en existe pas moins; en ce cas, l'actif et le passif devront se partager comme entre communistes, ou être remis à celui où à ceux qu'ils auront désignés d'un commun consentement.

« Cette question a été ainsi jugée dans une circonstance notable. Une confrérie, sous le nom de saint Joseph, s'était formée à Paris avant 1830 pour réunir des ouvriers dans des pratiques et des habitudes religieuses; elle avait été créée sous de hauts patronages et sa caisse contenait une somme de 80,000 fr. environ. Après les événements de 1830, la confrérie fut dissoute; le domaine mit le sequestre sur les 80,000 francs.

Les administrateurs de la confrérie réclamèrent. Un jugement de la première chambre du tribunal civil de Paris du 23 mars 1831, rendu sur ma plaidoirie ordonna la remise des valeurs au président de la confrérie. Ce jugement qui a été exécuté nous paraît conforme aux véritables principes; la nullité des engagements et l'obligation de se dissoudre imposés légalement, n'autorisaient ni le fisc, ni qui que ce soit, à s'emparer de ce qui appartenait aux personnes composant l'association dissoute. »

Il n'en serait pas de même cependant des autels, des grilles, des ornements d'architecture ou autres qui tiendraient à l'église même et qu'auraient fait construire les membres de la confrérie dissoute; ces divers objets qui n'ont pu être placés qu'avec le consentement de la fabrique, resteraient la propriété de l'église.

Il n'en serait pas de même non plus des objets mobiliers, des biens, des rentes, ou même des sommes d'argent qui auraient été données ou léguées à la confrérie et dont elle aurait même la jouissance, mais que la fabrique aurait été autorisée par le gouvernement à accepter, et qu'elle aurait effectivement accepté.

Ces associations pieuses, n'étant pas reconnues par la loi, ne peuvent profiter directement des dons qui leur seraient faits ainsi que nous le disons dans le paragraphe précédent. Cependant si ces dons, quoique faits à la confrérie, étaient destinés aux réparations ou à l'embellissement d'une chapelle paroissiale, ils pourraient être acceptés par la fabrique et autorisés par le gouvernement. Il en serait ainsi de tout autre don qui aurait une destination utile à l'église paroissiale. On devrait, dans ce cas, le considérer comme un don fait à la fabrique. Nous n'avons pas besoin de dire que les confréries peuvent recevoir, sans autorisation, tous les dons manuels et toutes les offrandes qu'on pourrait leur faire. Il n'y a que les donations entre vifs ou

testamentaires qui ont besoin d'être autorisées par le gouvernement pour être acceptées.

Voici la conduite à tenir que conseille M. l'abbé Dieulin pour les dons et legs faits aux confréries. Si un fondateur, dit-il, veut leur faire un don par contrat ou testament, c'est à la fabrique qu'il doit le faire purement et simplement, sans articuler le nom de confrérie ou de congrégation dans l'acte; il manifeste en particulier au curé ou à un fabricant ses intentions sur l'emploi du don et s'en rapporte à la justice et à la loyauté du conseil composé presque partout d'hommes consciencieux. Si le fondateur tenait formellement à exprimer ses intentions, il donnerait à la fabrique, à la charge par elle de décorer, par exemple l'autel de la Vierge, de réparer la chapelle d'un patron, d'une patronne, ou bien de fournir aux frais religieux de telle ou telle cérémonie en l'honneur du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur, du Scapulaire, etc., ce serait assez d'exprimer le mot confrérie ou congrégation pour empêcher le gouvernement d'autoriser la libéralité. »

Nous aimons mieux la seconde manière que la première, parce que, aux temps où nous vivons, il n'est pas possible de compter sur la justice, la loyauté ou la conscience de tous les fabriciens, sans exception.

M. Dieulin ajoute qu'il a eu lieu de remarquer dans sa pratique administrative, que le conseil d'Etat repoussait toujours les dons et les legs faits aux simples congrégations de paroisses, qu'elles ne soient pas des corporations religieuses proprement dites. Ainsi, un bienfaiteur ne devrait jamais formuler un acte testamentaire par ces paroles : *je donne, je lègue à la confrérie du Saint-Sacrement, du Scapulaire, etc.*

Les confréries admettent dans leur sein ou en excluent qui elles veulent, sans donner lieu à aucun recours que devant l'évêque, supérieur de droit de toutes les associations religieuses de son diocèse.

« Les confréries, dit Dalloz, ne se réunissant que pour assister à l'office ou à des cérémonies religieuses autorisées, leurs réunions périodiques sont comprises dans l'autorisation générale qui embrasse toutes ces cérémonies, et, quant aux réunions accidentelles qui pourraient avoir lieu pour régler des comptes, elles ne sont pas comprises non plus dans l'article 291 du code pénal. Mais il faut que les réunions de ces sortes d'associations se tiennent dans des lieux consacrés au culte et autorisés. Sans cela, elles ne pourraient être considérées comme des accessoires du culte et ne seraient pas comprises dans son exercice. Il leur faudrait dans ce cas une autorisation spéciale. »

## VARIÉTÉS

### LA QUESTION DU CATÉCHISME

(Suite)

Le catéchisme embrasse donc l'homme tout entier dans l'enfant. Il développe et fortifie son intelligence dans la vérité, dont la foi est la colonne et la forteresse : <sup>1</sup> fondée dans la foi, elle sera solide et stable <sup>2</sup>.

Les forts de la foi, les fermes esprits qui ne savent pas flotter aux vents des doctrines du siècle, sont sortis de l'école du catéchisme.

A la même école se forment les volontés droites, sincères et fortes par leur conformité aux lois divines, à la volonté de Dieu, seule bonne, aimable et parfaite : <sup>3</sup> « La volonté de Dieu est bonne, agréable et parfaite. »

Le catéchisme allume et alimente dans le cœur de l'enfant, avec l'amour de Dieu, à mesure qu'il le connaît, l'amour de tout ce qui est bon, de ce qui est beau, de ce qui est pur, de ce qui est grand et saint. C'est aux leçons du catéchisme que le cœur de l'enfant s'épanouit, se dilate et s'élève au récit des bontés de Dieu pour lui et pour les hommes. C'est le catéchisme qui l'arme et le défend contre le péché et ses attraites, en le pénétrant de la haine du mal, de la crainte de Dieu et de sa justice. En un mot, nous dirons du catéchisme ce que saint Paul a dit de toute écriture divinement inspirée dont il est le plus fidèle, le plus substantiel et le plus authentique abrégé : <sup>4</sup> « Toute écriture divinement inspirée est utile pour enseigner, pour reprendre, pour corriger, pour former à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait et préparé à toute bonne œuvre.

(A suivre.)

## COURRIER DE L'UTILE

### Conservation des ameublements.

Outre les soins journaliers que la propreté exige et qui sont nécessaires pour conserver aux meubles leur fraîcheur, il en est d'autres qu'on ne doit point négliger. Ainsi, les meubles recouverts d'étoffes de laine, sont très exposés aux attaques des vers. Pour les en préserver, il faut battre et broser souvent ces étoffes, si la nature du bois le permet, on peut enduire les angles du meuble avec un encaustique de cire jaune et d'essence de térébenthine.

Les tapis, surtout lorsqu'on les roule pendant l'été, sont très exposés au dégât des vers. Il faut,

<sup>1</sup> « Columna et firmamentum veritatis.

<sup>2</sup> In fide fundati et stabiles.

<sup>3</sup> « Voluntas Dei bona, bene placens et perfecta. »

<sup>4</sup> « Omnia scriptura divinitus inspirata, utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in iustitia : ut perfectus sit homo Dei, ad omne opus bonum instructus. »



avant de les rouler, les bien battre et brosser. Pour cette opération, on les pose sur une perche horizontale ou sur une corde tendue et dans un courant d'air, puis on les bat fortement, non avec un bâton, dont le bout marque toujours, s'il ne fait pas de trous dans les endroits faibles, mais avec une espèce de fléau formé d'un bout de corde de trois pieds de longueur et deux pouces de diamètre attaché au moyen d'un bout de ficelle à l'extrémité d'un manche en bois.

Lorsque les tapis sont bien nettoyés, il faut les plier en y semant du poivre et du camphre pilés. On les enferme alors en ayant soin de les envelopper de toile.

Les lits doivent aussi être entretenus avec beaucoup de soins. Il faut que les matelas soient rebattus de temps en temps. Cette précaution est nécessaire, d'abord pour les rendre plus moelleux, ensuite pour que la laine se conserve mieux. Lorsqu'elle est attaquée des vers, on fera bien de la mettre quelques instants dans l'eau bouillante et de l'étendre ensuite au soleil pour qu'elle sèche.

Parmi tous les insectes qui se logent dans les meubles, les plus incommodes sont sans contredit les punaises, très nombreuses dans certaines localités. Quelque diligence que déploient les ménagères de nos abonnés, — et nous savons que la plupart méritent tous les éloges, — elles ne réussissent pas toujours à garantir de ces insectes les ameublements.

Voici plusieurs moyens que nous leur proposons :

Laver les murs, les boiseries et les meubles avec une eau composée d'un kilogramme d'essence de térébenthine, un kilogramme d'esprit de vin, un kilogramme d'eau pure, 50 grammes de sublimé corrosif.

Le sublimé corrosif étant un poison violent, on ne devra l'employer qu'avec beaucoup de précaution.

On peut aussi purger les meubles des punaises, en les lavant ou frottant avec une brosse imbibée d'un mélange de parties égales d'esprit de vin et de térébenthine dans lequel on fait dissoudre du camphre.

Lorsqu'on peut se dispenser d'habiter l'appartement dont on veut chasser les punaises, on fait dissoudre du mercure dans de l'esprit de nitre que l'on place sur un réchaud au milieu de la chambre, que l'on ferme exactement. Il ne faut pas rester exposé à la vapeur de cette composition, qui est tellement délétère qu'aucun insecte n'y résiste, et il faudra bien aérer la chambre avant de l'habiter. On observera aussi que l'esprit de nitre nuit aux meubles et par conséquent on ne doit employer ce moyen que pour les appartements vides.

On peut encore placer sur un réchaud, dans une chambre bien fermée, une poêle de fer dans laquelle on jette deux onces de tabac à fumer et trois onces de soufre; on recouvre le tout d'un mauvais couvercle pour empêcher la flamme de

monter. Il faut, aussitôt que la poêle est placée sur le feu, se retirer et fermer la porte de manière à concentrer la vapeur dans la chambre. Au bout de vingt-quatre ou quarante-huit heures, on donnera de l'air à la chambre, et de longtemps les punaises n'y reparaitront.

On assure aussi qu'en plaçant une terrine pleine d'eau bouillante dans une chambre et y versant cinq ou six gouttes d'acide sulfurique rutilant, puis se retirant promptement en fermant bien, on fera périr en moins d'une heure tous les insectes.

On recommande aussi une teinture de cantharides préparée avec 31 grammes de bon alcool et 8 grammes de cantharides que l'on fait infuser à froid pendant 24 heures dans un vase bien clos, que l'on remue de temps en temps. Lorsque l'on veut se servir de cette teinture, il faut la remuer et en passer avec un pinceau sur les endroits où les punaises se réfugient.

Lorsque l'on veut placer un nouveau papier de tenture dans une chambre infectée de punaises, on fera fondre sur le feu dans un litre et demi d'eau, 500 grammes de colle de Flandre, préalablement humectée à l'eau froide pendant une heure. On y joint 250 grammes de térébenthine, et l'on fait cuire pendant une demi-heure en remuant continuellement. Lorsque toute la térébenthine est entièrement dissoute, on enduit les murs de deux ou trois couches de cette colle chaude.

On prend ensuite pour coller le papier de la colle de farine dans laquelle on a fait dissoudre au feu de la térébenthine dans la proportion de 160 à 180 grammes par 500 grammes de colle. On a soin de bien remuer pour incorporer la colle avec la térébenthine, sans quoi cette dernière tacherait le papier.

#### AVIS SUR LES DEMANDES EN COUR DE ROME

Dans le désir d'être agréable et utile au clergé, l'administration de l'*Ami du clergé* avait offert son intermédiaire pour obtenir des pouvoirs, des privilèges et des indulgences en Cour de Rome. Mais, expérience faite, elle a dû renoncer à rendre des services de cette nature à cause des abus ou au moins des difficultés dont elle aurait pu devenir involontairement la cause.

Le mieux est que chacun s'adresse à l'évêché de son diocèse.

#### IMPRIMATUR.

Lingonis, die 21 januarii 1885.

F. PERRIOT, vic. gen.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

dire que les lecteurs auront dans chaque numéro l'abondance et la variété des matières propres à l'*Almanach annuel*, mais tout cela rendu toujours jeune, frais, actuel par la fréquence et l'attrait de la périodicité propre aux journaux.

Comme prix, l'*Almanach-Journal* est absolument à la portée de tout le monde : 2 francs par an, l'abonnement ; — 10 centimes, le numéro, pris au bureau de l'administration.

« Semer le bon grain, être utile, amuser, rendre service, » tel est son but, conclut le programme. On ne saurait s'inspirer de meilleures intentions ; aussi l'*Ami du Clergé* est-il heureux de souhaiter la bienvenue au nouveau-né, et, de le recommander très vivement à ses lecteurs. Il mérite à tous égards qu'ils prennent à cœur sa propagande.

#### Table des matières du 1<sup>er</sup> numéro.

Janvier 1885.

Au lecteur. — Dictons populaires de Janvier. — Calendrier. — Travaux du mois de Janvier. — Le Temps en Janvier. — L'hiver et les oies rôties. — Ce que le bon Dieu dit aux quatre Saisons (Hebel). — Le crime d'Antony (André Barbes). — Ce que l'on doit faire en janvier. — Les bijoux de la meunière. — Le nouveau supérieur des Frères. — Avis très important pour les futurs conscripts. — Grand'mère et petite fille. — L'amiral Courbet. — Le médecin de la famille (quatre articles). — Beau trait de patriotisme. — Jurisprudence usuelle (deux articles). — Anecdotes, bons mots, faits divers. — Notice sur la Société de la Bonne Presse.

Comme illustration : Douze gravures, appropriées au texte, plus le portrait de l'amiral Courbet et du frère Joseph.

#### Périodicité.

L'*Almanach-Journal* paraît le premier de chaque mois, par feuilles in-16 de 32 pages, couverture hors texte en couleur. — Il est envoyé plusieurs jours à l'avance, afin qu'on puisse bien profiter de tout ce qu'il dit concernant le mois suivant dont il porte la date.

#### Prix des abonnements

France : Un an, 2 fr. — Etranger : 3 fr.

#### Prix des numéros

1 numéro seul pris au bureau . . . . . » 10  
12 — — — — — 1 »

#### Propagande.

Toute personne qui prend cinq abonnements en son propre nom ou à diverses adresses, en reçoit un *sixième* GRATUITEMENT à titre de reconnaissance de la part de la Direction et comme indemnité de propagande.

#### Insertions.

Toute personne qui envoie une recette, un article, un renseignement inédit et que la Rédaction publie, reçoit un nombre de numéros correspondant à l'importance de ces envois.

On s'abonne par mandat-poste, à l'adresse du directeur, M. G. Alcyoni, 7, rue du Cherche-Midi, Paris.

## Le numéro 96 de l'AMI DES LIVRES

L'*Ami des Livres* a commencé dans son numéro du 15 décembre dernier la publication du Catalogue des **Livres anciens et d'occasion** de la Société générale de Librairie catholique.

Cette publication est faite par ordre de séries, et comme elle nous paraît de nature à intéresser nos lecteurs, nous nous proposons de leur faire connaître avec soin ces séries, au fur et à mesure qu'elles seront publiées.

Celle que donne l'*Ami des Livres* dans le numéro précité est consacrée aux ouvrages sur le **Catéchisme**, et nous n'en trouvons pas moins d'une quarantaine par autant d'auteurs différents, la plupart en plusieurs éditions et par cela même à divers prix. Quiconque désirera prendre connaissance de cette liste, n'a qu'à nous faire la demande du numéro en question (15 décembre 1884, numéro 96).

## SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS 76, rue des Saints-Pères PARIS

### SUCCURSALES DE LA SOCIÉTÉ :

BRUXELLES

GENÈVE

12, RUE DES PAROISSIENS, 12

4, RUE DE LA CORRATERIE, 4

### PETITE BIBLIOTHÈQUE DU TIERS-ORDRE

**Manuel du Tiers-Ordre**, de saint François d'Assise, par le T. R. Père HILAIRE, de Paris. 1 vol. in-18 de cxx-235 pages. 1 fr. —

**Nouveau manuel des Cordigères** à l'usage de l'Archiconfrérie et des trois Ordres de Saint-François, par le même auteur. 1 vol. in-18 de 87 pages. 40 cent.

**Avis aux Tertiaires sur la Communication des Indulgences.** Appendice au *Manuel du Tiers-Ordre*, par le même auteur. In-18 br. 24 pages. 20 cent.

**Cérémonial du Tiers-Ordre Séculier** de Saint-François, approuvé par la Sacrée Congrégation des Rites, Décret du 18 juin 1882. in-18 br. 52 pages. 30 cent.

**Vade-Mecum des Tertiaires**, comprenant le *Calendrier franciscain général*, les *Prières quotidiennes du matin et du soir*, tirées de Recueils approuvés, les *Litanies* approuvées, le *Benedicite* et les *grâces*. *Examen pour la confession*, la *Recommandation de l'Âme*, l'*Ordinaire de la Messe*, les *Vêpres* (en latin et en français), le *Chemin de la Croix*, le *Petit office de l'Immaculée-Conception*, *Quatre Lettres de saint François*, son *Cantique du Soleil* avec sa *Prière à la sainte Vierge*, etc., etc. 1 vol. in-18 br. 1 fr.

**Collection de 350 billets du Tiers-Ordre**, pour le tirage des Assemblées mensuelles, dans le Tiers-Ordre, dans toutes les Communautés religieuses, et même dans les familles.

Prix de la collection, carton de couleurs, 5 fr. 25 cent.

Adresser les demandes à **M. Victor Palmé**, 76, rue des Saints-Pères, PARIS



VIENT DE PARAÎTRE

LE JEUNE MARTYR DU LAOS

**JOSEPH - AUGUSTE SÉGURET**

ÉPISEDE DE LA DERNIÈRE

**GUERRE AU TONKIN**

**Par l'abbé Ernest RICARD**

Docteur en théologie, Chanoine honoraire, Secrétaire particulier de Mgr l'évêque de Rodez •

**AVEC PORTRAIT DU MARTYR**

*Ouvrage dédié à Mgr l'évêque de Rodez*

Un beau volume in-12. . . . . 3 francs.

---

**CORRESPONDANCE DE LOUIS VEUILLOT**

**LETTRES A SA SŒUR**

**TOME II**

TROISIÈME VOLUME DE LA CORRESPONDANCE

Un fort volume in-8° de 450 pages : 6 fr.

---

**VIE DE PAULINE-MARIE JARICOT**

FONDATRICE DE LA PROPAGATION DE LA FOI ET DU ROSAIRE VIVANT

**Par J. MAURIN**

Deux forts volumes in-12 de xxiv-472 et 514 pages. Prix : 7 fr.

---

TOME DEUXIÈME ET DERNIER DU

**DICTIONNAIRE DES OUVRAGES ANONYMES ET PSEUDONYMES**

PUBLIÉS PAR DES RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS

**Par Carlos SOMMERVOGEL, S. J.**

STRASBOURGEOIS

Deux volumes in-8, à deux colonnes. — Prix : 30 fr. pour les souscripteurs.

L'ouvrage étant terminé, le prix est porté à 40 fr.

---

**RÉCITS D'UN SOLDAT**

**Par Oscar DE POLI**

Un beau volume de 355 pages, titre rouge et noir. Prix. . . . . 3 francs.

---

**LE ROMAN D'UN HÉROS**

**Par Auguste LEPAGE**

1 beau volume in-12 de 442 pages, titre rouge et noir. Prix. . . . . 3 francs.

---

**ACTA SANCTORUM DES BOLLANDISTES**

Réimpression du Tome XII<sup>e</sup> d'Octobre : 80 fr.

Tome XIII<sup>e</sup> d'Octobre : 75 fr.

---

*Sous presse :*

**LE TOME PREMIER DE NOVEMBRE**

(POUR PARAÎTRE EN 1885)

---

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTES — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## PRIME PERMANENTE

Tout abonné ou réabonné à l'*Ami du Clergé* peut nous demander l'une des deux primes suivantes :

Ou un volume des années précédentes choisi dans la collection de l'*Ami* ;

Ou l'abonnement gratuit, moyennant achat de 12 francs de livres, choisis dans le *Catalogue spécial des primes* encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.

Ajouter un franc pour recevoir *franco*, en gare la plus rapprochée, soit le volume de l'*Ami*, soit les 12 francs de livres.

## SOMMAIRE DU N° 5 :

PRÉDICATION : Pour le dimanche de la Sexagésime : les péchés capitaux. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Décret sur les titulaires et les patrons. — CONSULTATIONS LITURGIQUES, ETC. : Doit-on le dimanche aux vêpres paroissiales faire mémoire de l'office des Saints Anges? — Quelle hymne prendre aux 2<sup>es</sup> vêpres entières de S. Cyrille et S. Méthode, et de Ste Marie Magdeleine? — Fait-on mémoire des fêtes simplifiées aux messes des fêtes dont la solennité est remise au dimanche? — Doit-on, à la messe de la solennité de S. Pierre et S. Paul, répéter la mémoire des Apôtres? — Quelles paroles prononcer en faisant baisser la relique de la vraie croix? — Peut-on, pour un enterrement d'enfants, prendre la chape? — Quelle est la 8<sup>e</sup> bénédiction pour les offices votifs? — Un pénitent qui a mal parlé de son confesseur doit-il accuser cette qualité de celui dont il a mal parlé? — Qu'entend-on par chanoines de Lorette? Quels sont leurs privilèges et leur costume? — Etude canonique sur les chapelets (suite). — JURISPRUDENCE CIVILE ET ECCLÉSIASTIQUE : Un jeune homme admis dans la réserve, mais de petite taille, peut-il entrer dans les douanes? — Un curé condamné pour avoir enlevé le drapeau mis à son presbytère le 14 juillet, est-il tenu de le rendre maintenant après que le secrétaire de la mairie a refusé de le recevoir? — La fabrique peut-elle avoir au clocher une serrure de sûreté dont elle seule ait la clef? — Qui doit et comment actionner un ancien organiste qui refuse de rendre un harmonium appartenant à la fabrique, sous prétexte que le député du lieu a aidé à l'acquisition et en serait propriétaire? — La fabrique peut-elle faire enlever par la commune un apprentis appuyé sur les murs de l'église, pour faire élever à la place une sacristie? — L'autorisation du maire suffit-elle pour le transport d'un cadavre dans une autre commune? — VARIÉTÉS : La question du catéchisme (suite). — COURRIER DE L'UTILE : Conservation des viandes alimentaires.

Les abonnés qui possèdent toute la collection de l'*Ami* et nous réclament une modification dans notre prime, trouveront notre réponse à l'avis PRIME PERMANENTE placée en tête du présent numéro.

## REVUE LITTÉRAIRE

Nous trouvons dans l'*Univers* du 25 décembre dernier un article consacré à l'œuvre littéraire d'un de nos écrivains catholiques les plus vaillants et les plus estimés, et que par conséquent même nos lecteurs seront heureux de retrouver ici. Il s'agit de M. Léon Aubineau et d'une étude générale de ses ouvrages. Voici comment s'exprime la grande feuille catholique :

Parmi les nombreuses et excellentes publications de l'éditeur V. Palmé (Société générale de librairie catholique, 76, rue des Saints-Pères), il serait utile, en ce moment de l'année et à l'occasion des étrennes, non pas de signaler, mais de

rappeler aux lecteurs de l'*Univers* les divers ouvrages de M. Léon Aubineau. Il n'en est pas de meilleurs à mettre aux mains de la jeunesse et à faire pénétrer dans les familles chrétiennes.

Les *Serviteurs de Dieu* forment, dans la quatrième édition, deux beaux volumes, qui traitent, en majeure partie, de l'histoire moderne de l'Eglise et des gloires les plus récentes de la France, gloires pieuses et modestes, dont le souvenir ne doit pas se perdre, dont les Œuvres vivent au milieu de nous. C'est dans cet ouvrage que se trouve la notice des Petites-Sœurs des Pauvres, écrite à l'aurore de cet admirable institut et qui, avec ses notes et ses compléments, est toujours d'une lecture exquise. La notice de Sainte-Marie des Bois est aussi d'un intérêt extrême. La cause de quelques-uns des héros, dont l'écrivain esquisse les traits, a été portée au tribunal de la sainte Eglise romaine, et leurs noms se relèvent aux yeux des fidèles. Le curé d'Ars et le Père Libermann sont *Vénérables*. D'autres moins illustres ne sont pas moins touchants dans leurs travaux et leurs vertus ; ils appartiennent aux diverses classes de la société.



Marie-Eustelle, la privilégiée du très saint Sacrement, était une pauvre ouvrière; Mme Le Bouteiller, une pieuse femme, une simple dame de charité, une fille, une mère, une épouse; l'ardeur de son zèle pour la vérité et pour l'Eglise se répandait autour d'elle, dans son salon et au milieu du monde. Que dire du capitaine Marceau! Comment ne pas noter des noms que le monde n'a pas même connus, ces *fleurs du Carmel* épanouies aux jardins fermés de l'Epoux, qui, en embaumant leurs cloîtres, pénètrent de leurs aromes et purifient nos sociétés corrompues et défaillantes! Au milieu des désastres de nos jours, les sacrifices et les merveilles de l'amour, toujours ardent derrière les grilles et sous les voiles, sont nos meilleures espérances. Il y a lieu de se réjouir tant que la prière ne chômera pas dans notre malheureux pays. Le Carmel n'est pas seul à intercéder et à combattre. Quel délicieux chapitre de notre histoire nationale M. Léon Aubineau a écrit sur les *Premières Mères de la Visitation*? L'esprit de saint François de Sales et celui de la très digne Mère sainte Jeanne Frémyot se propage toujours au milieu de nous par leurs admirables filles; il fructifie au sein de l'institut choisi par le Sacré-Cœur. Quels types divers et charmants que ceux de ces premières mères de la Visitation!

Les notices, dont s'est formé le recueil des *Serviteurs de Dieu*, ont été composées à diverses époques, au jour le jour, et pour ainsi dire au gré des circonstances. Dans la dernière édition, l'auteur a eu le soin d'ajouter toutes les notes biographiques nécessaires à faire connaître les divers personnages mêlés à la vie de ces *Serviteurs de Dieu*, et dont les noms ne suffiraient pas toujours aujourd'hui à éveiller des souvenirs distincts et précis. L'ouvrage s'est ainsi heureusement complété. C'est un livre d'histoires contemporaines. Quelques notices à peine remontent au-delà de notre siècle. Nous avons signalé les *Premières Mères de la Visitation*, avons-nous besoin de nommer cette Vénérable Louise de France, dont la béatification se prépare? Quelle esquisse curieuse et vraiment étonnante que celle de M. Picoté, de Saint-Sulpice, enlevée aux manuscrits de la Bibliothèque nationale! C'est d'un manuscrit du diocèse de Tours que l'auteur a tiré ce journal touchant et tragique du supplice des prêtres déportés à Bordeaux, à Blaye et à l'île d'Aix, 1793-1795. En négligeant ces notices, dont les héros sont antérieurs à notre âge, la Société générale de Librairie catholique a donné sous le titre des *Serviteurs de Dieu au dix-neuvième siècle*, un magnifique volume, orné de beaux portraits et illustré par M. G. Lavergne, qui peut former un superbe cadeau d'étrennes. Nous ne pouvons rappeler les titres des vingt-quatre notices dont se composent les deux volumes; nous nommerons au moins encore M. Des Genettes, le P. de Ravignan, et aussi la sœur Rosalie, les instituteurs de charité ayant avec les instituteurs de prière leur place dans cette édifiante galerie.

Le volume intitulé : *Parmi les lys et les épines*, qui a eu un très vif succès à son apparition le printemps dernier, pourrait être regardé comme un complément aux *Serviteurs de Dieu* : un complément d'une note un peu moins héroïque peut-être. Il y est question de fêtes populaires, de pèlerinages, des grandes cérémonies de Rome. A côté d'un fondateur d'ordre, M. Le Prévost; d'un martyr, le P. Olivaint; d'un merveilleux apôtre de la charité, le T. H. Frère Philippe, on trouve de modestes et obscurs enfants de notre sainte mère l'Eglise; des laïques, des bourgeois pères de fa-

milles, quelques prêtres, de pauvres petites religieuses dont on ne dit pas toujours le nom, un enfant des champs, serviteur de la charrue, dont la vie est une peinture vraiment délicieuse de ce grand labeur de la terre dont l'Evangile a relevé tant de traits. Le livre ainsi est extrêmement varié. Les monuments y ont leur part comme les hommes. Quelles vues sur Notre-Dame de Chartres! Quels jolis et précieux documents sur Notre-Dame de Fourvière, sur Notre-Dame de Lumière ou Sainte-Anne d'Apt! La maison où est mort saint Benoit-Joseph Labre à Rome, les audiences des Papes Pie IX et Léon XIII : tout cela est peint rapidement et d'une main respectueuse : l'ensemble est touchant.

Parmi les noms illustres inscrits dans cet aimable volume, il ne faut pas oublier celui de Louis Veuillot. C'est Louis Veuillot qui, au moment d'un chômage de l'*Univers*, engagea son collaborateur à écrire la *Vie de saint Benoit-Joseph Labre*; et on peut dire que l'agiographie contemporaine doit à ce conseil un véritable chef-d'œuvre. Pas besoin d'insister sur les mérites du livre. Il est à sa neuvième édition; le public en a donc goûté les qualités. Il était impossible de raconter plus simplement, d'une façon plus attrayante, l'histoire toute merveilleuse et tout uniforme d'un admirable héros. Ce héros pourrait effrayer au premier abord; dans le fond, tous les saints sont aimables. Pour les faire aimer, il suffit de les montrer tels qu'ils ont été. N'ont-ils pas vécu dans la grâce? Pour les peindre et les bien représenter, il suffit aussi de les aimer et surtout de ne pas chercher à se faire valoir à leur place.

M. Aubineau ne discute pas, ne raisonne pas, ne prêche pas. Il raconte, et avant de raconter les faits, il s'en est pénétré. Il a étudié les documents et il les met en œuvre avec la plus grande simplicité et une exactitude scrupuleuse. Les saints vivent dans ses pages, parlent, vont et viennent à leur façon; leur façon est féconde en exemples et toujours pleine d'intérêt. Il ne faut pas analyser cette *Vie admirable du saint pèlerin et mendiant*, mais nous conseillons à tout le monde de la lire; ceux qui auront commencé cette lecture, la poursuivront certainement jusqu'au bout. Quand ils auront achevé le livre, ils voudront le relire pour leur édification et aussi pour leur agrément. C'est vraiment un livre bien fait; tout y est à souhait : un rayon de piété aimable y circule, et sourit à toutes les pages; tout s'y développe et s'y harmonise le plus heureusement du monde, d'une façon qui ne peut manquer d'intéresser vivement et d'instruire toute espèce de lecteurs.

On en peut dire à peu près autant de la *Vie de la Vénérable Mère Emilie de Rodat*. C'est encore Louis Veuillot qui a désigné M. Aubineau aux Sœurs de la Sainte-Famille, en quête d'un historien de leur fondatrice. La Vénérable Emilie est une grande âme; elle a été conduite par les voies les plus ardues de la vie spirituelle; les agitations et les tumultes, les angoisses et les crucifiements de son cœur semblaient réclamer une plume plus expérimentée que celle d'un journaliste. M. Léon Aubineau a pu pénétrer néanmoins et faire sentir tous ces mystères délicats et redoutables, grâce à son scrupuleux respect des documents. Avec les témoignages des Sœurs, les renseignements du confesseur et les divers mémoires que

(Voir la suite à l'avant-dernière page.)

## PRÉDICATION

POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÈSIME : LES  
PÉCHÉS CAPITAUX

Qui sunt Christi carnem suam  
crucifixerunt cum vitiis et concu-  
piscentiis.

(Gal., v, 24.)

Agir contre la conscience qui nous intime les ordres de Dieu est un péché, comme nous l'avons dit dans notre dernier entretien. Le péché est grave, c'est-à-dire souille notre âme d'une tache horrible, nous fait encourir le courroux de Dieu et nous rend dignes des supplices éternels, quand la matière est considérable et le consentement parfait, ce qui comprend la liberté, la volonté et une advertance pleine et entière. Le péché est véniel, c'est-à-dire dépare la beauté de notre âme, déplaît à Dieu et nous rend dignes de châtiments temporels ici-bas ou dans le purgatoire, quand la matière est légère ou le consentement imparfait. Nous avons parlé ailleurs du péché originel, du péché actuel et de ses effets; nous n'y reviendrons pas pour ne point nous répéter. Il nous reste à vous entretenir de certains péchés spéciaux qui sont regardés comme le principe, la source des autres, savoir : les péchés capitaux. Toutefois, avant de vous esquisser la face repoussante de chacun de ces monstres hideux, il ne sera pas inutile d'en parler d'une manière générale. Disons donc ce que sont les péchés capitaux et la manière dont nous devons nous comporter à leur endroit.

## I

Il ne faut pas nous le dissimuler, nous portons en nous-mêmes une nature corrompue. L'impiété contemporaine a beau revendiquer la réhabilitation de la chair, elle a beau s'efforcer de légitimer tous les instincts de la nature, l'expérience s'accorde avec la Révélation pour proclamer que nous avons tous, en suite de la prévarication originelle, des instincts viciés. L'amour propre déréglé qui nous fait rechercher les satisfactions de la nature, contrairement aux prescriptions de la droite raison et de la Révélation, vit en nous d'une manière permanente et, si nous ne lui opposons une vigoureuse et continuelle résistance, il nous entraîne à une foule de désordres.

Cet amour de nous-mêmes est comme le tronc d'un grand arbre, et ses sept principales manifestations, les sept péchés capitaux, savoir : l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse, sont comme les tiges de ce tronc sur lesquelles viennent se greffer toutes les iniquités. « Quand la volonté, poussée par l'amour déréglé de soi-même, tombe dans le désordre, c'est ou parce qu'elle désire ce qu'elle ne doit pas désirer, ou parce qu'elle recule devant ce qui ne doit pas la faire fuir. Dans le premier cas, c'est-à-dire quand la volonté désire un bien qu'elle ne doit pas désirer, ce bien ne peut être que périssable, puisque tous ceux qu'elle

peut et doit désirer sont immortels. Or, le bien que la volonté désire indûment est tantôt en nous, tantôt hors de nous, tantôt entre nous. En nous, c'est un privilège, un avantage du moi, dans lequel l'orgueil se complait et s'exalte; hors de nous, c'est la richesse que convoite l'avarice; entre nous, c'est un attrait sensible destiné à la conservation de l'individu ou à la propagation de l'espèce et dont l'homme abuse dans le premier cas par la gourmandise, dans le second par la luxure. Quand la volonté recule devant ce qui ne devrait pas la faire fuir, ou c'est parce que le bien du prochain la blesse, ou c'est parce que les attaques d'autrui excitent sa résistance, ou enfin c'est parce qu'une grande charge l'épouvante. Dans le premier cas, c'est l'envie qui la tourmente; dans le deuxième, c'est la colère qui l'emporte; dans le troisième, c'est la paresse qui l'asservit. Les Pères comparent ces sept péchés capitaux aux sept ennemis du peuple d'Israël, qu'il faut exterminer pour entrer dans la terre promise qui est le ciel. Plusieurs commentateurs ont dit aussi qu'ils ont été figurés par les sept démons que Jésus-Christ chassa du corps de Magdeleine, et par les sept têtes de ce dragon infernal que S. Jean vit autrefois dans son Apocalypse. Suivant S. Grégoire, l'orgueil, l'avarice, l'envie, la colère et la paresse sont des péchés de l'esprit; la gourmandise et la luxure sont des péchés du corps. Une autre différence que remarque entre eux le même docteur, c'est que les péchés de l'esprit sont plus graves et plus coupables, tandis que les péchés du corps portent avec eux une plus grande infamie <sup>1</sup>. »

Non pas que les péchés capitaux aient toujours une malice plus grande que les autres péchés; quelquefois ils ne sont que fautes légères lorsque la matière n'est pas grave ou lorsque le consentement n'est pas parfait; quelquefois ils ne sont qu'une misère qui nous humilie sans atteindre à la malice de la faute, lorsqu'ils sont réduits à des mouvements involontaires qui préviennent toute délibération de l'âme. On les appelle *capitaux*, c'est-à-dire principe, source des autres péchés, parce que « quand ils s'établissent en maîtres dans un cœur, ils y amènent nécessairement tout un cortège d'iniquités. »

Ainsi, dit Raineri, la luxure ne s'arrête pas aux satisfactions impures bien qu'elles soient innombrables, mais elle pousse aux haines, aux vengeances, aux vols, aux trahisons, aux homicides. Il en faut dire autant de l'avarice, qui ne s'arrête pas seulement aux fraudes et aux injustices; de la gourmandise qui ne s'arrête pas seulement à la crapule et à l'ivrognerie; et de toute autre passion. Quelle que soit la passion qui nous domine, elle a besoin de moyens pour se satisfaire; mais ces moyens, elle ne peut se les procurer que par de nouveaux péchés. Il n'est pas rare qu'elle rencontre des obstacles à

<sup>1</sup> D'Hautrive, Catéchisme, t. 8, p. 463.



l'exécution de ses desirs; or, ces obstacles, on ne peut les renverser que par de nouvelles fautes. Quelquefois aussi, elle entraîne des conséquences fâcheuses; or ces conséquences, on ne peut s'en délivrer que par de nouvelles iniquités. De là une multitude, une chaîne, un abîme de péchés, tous produits par la passion capitale. David, le saint roi David, se laisse aveugler par un amour impur, et il assouvit une passion qui, de sa nature, ne pourra rester cachée, mais qui devra se manifester à tout son peuple. Une action aussi déshonorante dans une personne de son caractère et de son rang, quel scandale ne va-t-elle pas produire dans tous ses sujets! Il se trouve donc dans la nécessité de la cacher à tout prix; mais pour cela que de fautes énormes il lui faudra commettre! Il faudra user de supercherie pour faire venir de son camp Urie, le mari de Bethsabée, qu'il a séduite, le retenir à sa table pour l'enivrer, afin qu'il aille prendre du repos dans sa maison; puis enfin, cette ruse n'ayant pas réussi, il lui faudra se résoudre à le perdre, et pour le perdre, à sacrifier inutilement une foule de soldats; il lui faudra enfin se décider à sacrifier, dans ce général, le plus vaillant, le plus fidèle de ses sujets et le plus attaché à sa personne, et à le perdre par la trahison la plus infâme et l'ingratitude la plus horrible. David, en un mot, David l'homme doux par excellence, devient traître, cruel, sanguinaire, homicide après avoir été adultère. Voilà une longue chaîne de péchés, provenant tous du premier!

Oh! qui vous donnera, chrétiens, de comprendre les ravages que la passion exercée dans les cœurs pour vous déterminer, à vous en affranchir complètement. La passion rend cruel: témoin Caïn qui tue son frère par jalousie, l'impudique femme de Putyphar qui fait jeter Joseph en prison pour avoir résisté à ses coupables desirs. — La passion est une flatteuse homicide: elle s'efforce de séduire par l'appât de la jouissance, mais elle cache le poison dans la coupe du plaisir. — La passion est trompeuse, elle donne au mal les apparences du bien, elle invente les excuses les plus artificieuses, elle voile le regard de la conscience sans parvenir toutefois à l'aveugler complètement; car la conscience garde toujours, si l'on peut parler ainsi, un œil de réserve toujours entr'ouvert, qui découvre la loi, la faute et la punition qui suivra; *super cecidit ignis et non viderunt solem.* (Ps. LVII, 9.). — La passion rend malheureux par ses exigences toujours inassouplies, *tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum.* (Rom., II, 9.) Elle ne dit jamais: C'est assez. *Affer, affer!* C'est une tyrannie cruelle, *ligatus eram ferrea meâ voluntate* (S. Aug.). C'est une fièvre insatiable. *Febris nostra avaritia est; febris nostra, libido est; febris nostra, luxuria est; febris nostra ambitio est; febris nostra iracundia est.* (S. Ambr., lib. IV in Luc.) — La passion, c'est le sinistre conducteur qui nous entraîne aux enfers!

## II

Nous avons donc à nous préoccuper de cet ennemi cruel que nous portons en nous, et sans lequel le monde avec ses séductions, l'enfer avec ses violences, ne nous pourraient rien; nous devons le combattre!

Il faut combattre nos passions, et d'abord il faut bien pratiquement, bien sérieusement, bien humblement reconnaître que notre nature est viciée. D'autre part, parmi les péchés capitaux, dans tous les humains il y en a un qui prend le dessus et qu'on appelle la *passion dominante*: celui-ci, comme Saül, est jaloux; cet autre, comme Judas, est avare; l'un, comme Héli, est nonchalant et paresseux; l'autre, comme Lucifer, est orgueilleux. C'est à nous d'étudier notre passion dominante, chose difficile parce que nous n'aimons pas à nous mettre en face de nous-mêmes; chose difficile parce que l'amour propre, qui nous fait si bien discerner les défauts des autres, nous aveugle, par excès d'indulgence, sur notre propre compte; chose difficile parce que nous avons tant de peine à nous avouer nos misères. Lorsque Béthulie était fortement assiégée par les Assyriens, Judith conçut le hardi projet d'aller trancher la tête à Holopherne, général en chef de ces ennemis du peuple de Dieu. Elle exécute son dessein, et les Assyriens terrifiés s'enfuient épouvantés. Que veux-je dire par là? Je veux dire que, vous aussi, vous devez avant tout combattre votre ennemi principal, votre passion dominante qui donne le branle à tous vos mauvais instincts et vous accable de défaites. Une fois cet ennemi vaincu, la victoire sur ses alliés sera facile.

Il faut combattre vos passions et IMMÉDIATEMENT. Ne tardez point, les délais vous seraient funestes. Un homme se promenant un jour dans la campagne tomba sur un nid de vipères. Au premier aspect la peur le saisit, il recule et s'éloigne rapidement. Cependant il réfléchit, s'enhardit, revient et prend le nid composé de ces petites vipères. Fier de sa conquête, il les emporte chez lui et les nourrit avec soin. Il y avait environ trois semaines qu'il logeait dans sa maison cette intéressante famille, lorsqu'un de ses amis vint le voir. « Vous n'y pensez pas, lui dit cet ami tout effrayé; si vous n'étouffez ces vipères pendant qu'elles sont encore jeunes, bien plus, si vous continuez de les nourrir, elle grandiront rapidement, et plus tard, soyez-en sûr, elles vous déchireront de leurs cruelles morsures; vous serez victime de votre imprudence. » — « Rassurez-vous, répond l'homme aux vipères, elles sont jeunes, j'ai du temps devant moi; d'ailleurs, voyez, je prends mes précautions, pour peu qu'elles deviennent dangereuses, je saurai m'en débarrasser. » — « Ne vous y fiez pas, vous serez surpris, » reprend son ami qui se retire sans succès, mais non sans inquiétude. Quinze jours après, il revient et trouve l'imprudent en proie à de douloureux affreux: il venait d'être mordu par ces

dangerous reptiles. Il s'empresse de lui donner les secours, il était trop tard : le poison avait gagné le cœur, le malade mourut entre ses bras. Je n'ai pas besoin, chrétiens, de vous faire l'application de cette parabole.

Il faut combattre vos passions, et *constamment*. Ce sont des hydres dont les têtes repoussent à mesure qu'on les coupe; ce sont des ennemis qu'on peut vaincre mais non détruire, enchaîner mais non écraser; ce sont, dit saint Bernard, des bourgeons qui renaissent après avoir été taillés, des flammes qui se rallument après avoir été éteintes, *putata enim repullulant, et effugata redeunt, et reaccenduntur extincta, et sopita renuo excitantur* (Serm. xv in Cant.). Chaque âge a ses passions, ou plutôt ce sont les mêmes passions qui se transforment avec l'âge, que nous apportons en naissant et qui ne meurent qu'avec nous.

Il faut combattre nos passions et pour réussir dans cette lutte, employons les armes qui doivent nous rendre victorieux. Ces armes sont la prière et les sacrements, surtout la confession et la communion, qui attirent en nous la grâce de Dieu et nous retiennent de son puissant secours; c'est la vigilance sur nos sens extérieurs et intérieurs; c'est la pénitence corporelle qui mâte le corps et paralyse en quelque sorte la concupiscence; c'est la pratique vaillante, généreuse, infatigable des vertus contraires aux instincts pervers qui voudraient nous dominer. Est-ce l'orgueil qui nous poursuit? humilions-nous; est-ce l'avarice? donnons de notre bien aux pauvres; est-ce l'impureté? fuyons les occasions mauvaises, domptons notre corps par quelque mortification; est-ce l'envie? faisons du bien à celui que nous sommes portés à jalouser, parlons bien de lui, exaltons son mérite; est-ce la gourmandise? jeûnons; est-ce la paresse? condamnons-nous aux travaux, aux veilles, abrégeons le sommeil. En un mot, dépouillons-nous du vieil homme pour nous revêtir du nouveau. Ne nous laissons point effrayer par la difficulté; J.-C. nous a donné l'exemple du sacrifice; tous les saints ont mortifié leurs passions et maintenant, dans la gloire, ils s'applaudissent de leurs efforts. Imitons leur courage, et nous partagerons leur récompense.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

*Décret de la sainte Congrégation des Rites, relatif aux Titulaires et aux Patrons.*

CAMERACEN. 12 février 1884.

Cupiens Rmus Dnus ALFRIDUS DUQUESNAY, Archiepiscopus Cameracen., ut in sibi credita Archiepiscopali res liturgica rite ordinetur Sanctæ Apostolicæ Sedi insequentia dubia ac postulata solvenda humillime proposuit, nimirum :

I. — Post concordatum anni 1801, plures

Ecclesiæ parochiis tunc erectis assignatæ, Titularem acceperunt ab eo diversum, quem ab origine in actu benedictionis aut consecrationis habuerant. Cum vero ab hac mutatione longum tempus inde effluerit, petitur ut novi Titulares servari possint, quemadmodum die 27 maii 1876 pro Diœcesi Ruremundensi concessit Sacra Rituum Congregatio. Simul vero petitur ut Ecclesia Sancti Gaugerici Cameracensis, quæ olim fuit Sancti Autberti, utrumque titulum servare queat.

II. — Exstant in Diœcesi Cameracensi nonnullæ Ecclesiæ sub titulo Sancti Sepulchri recentius ædificatæ. Postulatur ut in his vel aliis sub eodem titulo erigendis Ecclesiis, festum Sancti Sepulchri celebrari queat Dominica IV post Pascha, loco secundæ, cui affixa est festivitas Sanctorum Pontificum Cameracensis Ecclesiæ, cum Officio ac Missa pro Congregatione Sanctissimi Redemptoris adprobatis.

III. — Cum plures sint apud nos Ecclesiarum Titulares vel Patroni locorum, qui nec in Brevariario Romano, nec in Proprio Cameracensi habent Officium, ad Cleri devotionem augendam expetitur, ut hoc in casu adhiberi possint Orationes, Lectiones et alia quæ forsitan fuerint a Sancta Sede pro aliis locis vel Diœcesibus approbatæ.

IV. — Ex interpretatione minus recta Decreti Card. Caprara Legati a latere invaluit usus, ut in unaquaque parœcia solemnitas Titularis insequenti dominica celebretur. Pro gratia petitur ut hujusmodi usus in posterum servari possit, utpote qui fidelium devotionem erga Sanctos Titulares foveat, nec sine perturbatione deleatur.

V. — Quæritur an Archiepiscopus festa Patronorum instaurare possit et debeat, ubicumque extant locorum Patroni certa et inconcussa traditione recepti? Non raro enim accidit ut festum cum Officio Patroni cessaverit ex minus recta interpretatione Decreti pro reductione festorum.

VI. — Quæritur etiam an Archiepiscopus possit dubios casus dirimere, ac, perpensis rationibus, definire an aliquis Sanctus sit Titularis Ecclesiæ aut loci Patronus vel etiam utroque jure gaudeat Titularis et Patroni, uti non raro fit in pagis et oppidis?

VII. — Postulatur demum ut, quando Patronorum cultus longa oblivione deletus est, ab instaurando festo eorumdemque Officio pro sua prudentia abstinere possit Archiepiscopus Cameracensis : nonnumquam incommoda enim, rumor et admiratio populi timenda essent.

Sacra porro Rituum Congregatio, referente infrascripto Secretario, hisci dubiis ac postulatis sic rescribere rata est :

« Ad I. *Pro gratia quoad utramque partem.*

« Ad II, III et IV. *Pro gratia.*

« Ad V et VI. *Recurrendum pro singulis casibus.*

« Ad VI. *Recurrendum ut supra, nisi agatur*



de casu in prima parte prioris postulati expresso.

« Atque ita rescripsit, et utendo facultatibus sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Leone Papa XIII tributis, benigne indulsit. Die 12 februarii 1884. »

D. Cardinalis BARTOLINIUS S. R. C. Præfect.  
Laurentius SALVATI S. R. C. Secretarius.

## CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> Lorsque la fête n'est pas occupée par un office de neuf leçons et que la généralité du clergé d'une Paroisse récite l'office votif des SS. Anges, « peut-on » et « doit-on, » à l'office paroissial des vêpres, du dimanche, ou de toute autre fête célébrée dans la semaine, faire mémoire de l'office votif du lendemain ?

De prétendus rubricistes affirment que cette mémoire ne peut pas se faire, parce que, disent-ils, on n'a pas le droit d'introduire dans un office public, une mémoire d'office facultatif, quoique le célébrant et la plupart des membres disent cette office facultatif.

Si non, les prêtres qui auront assisté aux vêpres paroissiales devront-ils ensuite faire cette mémoire en particulier, s'ils disent l'office votif du lendemain ?

2<sup>o</sup> D'après le décret du 24 novembre 1883 que vous avez publié dans l'*Ami du clergé*, n<sup>o</sup> du 7 août dernier (p. 375 et 376), il est dit que « relativement à l'office de la Passion » de N.-S., on doit réciter *totum de præced. nihil de sequenti.* » Cette réponse s'applique-t-elle également aux 1<sup>res</sup> et aux 2<sup>es</sup> vêpres ?

3<sup>o</sup> Dans notre Ordo, les SS. Cyrille et Méthode, conf. pont. (ayant des hymnes propres), ont été fixés au 7 juillet. Le 8 étant un semi-double, les vêpres du 7 juillet doivent être en entier des SS. Cyrille et Méthode, quelle hymne doit-on dire à ces 2<sup>es</sup> vêpres ? Est-ce celle des premières, ou de Laudes, ou du Commun ?

4<sup>o</sup> Depuis que sainte Magdeleine a été élevée au rite double-majeur, la même difficulté que celle du n<sup>o</sup> précédent se présente, quelle hymne faut-il dire aux secondes vêpres ?

5<sup>o</sup> Aux messes des solennités transférées au dimanche, doit-on faire mémoire des doubles, semidoubles simplifiés et des simples ? Ni les nouvelles, ni les anciennes rubriques ne donnent d'explication à ce sujet ; dans quel sens résoudre-t-on la difficulté ?

6<sup>o</sup> Dans la messe des SS. Pierre et Paul transférée au dimanche, faut-il répéter la commémoration de tous les SS. Apôtres, là où cette commémoration se fait le jour de la fête ?

7<sup>o</sup> Quelles paroles doit prononcer le prêtre qui tait vénérer la relique de la vraie croix ? Certains disent « Pax tecum, » et d'autres « Crux sancta intercede pro eo » ou « pro eâ. »

Et pour la relique d'un saint, peut-on dire par exemple : « Sancte Francisce, intercede pro eo » ou « pro eâ ? »

8<sup>o</sup> Un confrère arrivé depuis peu dans sa paroisse comme curé, me demande s'il peut, pour créer une classe supérieure d'enterrement d'enfants, prendre une chape blanche pour faire ces sortes d'enterrement ; une telle innovation qu'il a vue ailleurs, peut-elle être admise ?

9<sup>o</sup> M. le grand-vicaire a demandé à la Congrégation des rites, l'autorisation de chanter une messe votive du Saint Sacrement avec *Gloria* et *Credo*, le jour de la fête de l'adoration perpétuelle qui se célèbre, à tour de rôle, dans chaque paroisse, « aux doubles-maj. et en-dessous. » La S. C. R. a accordé, sans donner d'autres explications.

Une telle autorisation permet-elle ces messes les dimanches de première et deuxième classes et autres, dans les octaves privilégiées ?

Doit-on y dire trois oraisons..... Y faire toutes les commémorations occurrentes ?

10<sup>o</sup> Pour la 8<sup>e</sup> leçon des offices votifs doit-on dire : « Cujus festum » ou « Cujus commemorationem colimus » ou « Divinum auxilium ? »

R. — Ad I. Aucune décision formelle de l'Eglise ne détermine ce qu'il faut faire à l'office paroissial des vêpres, le dimanche, lorsque le lundi est libre pour la récitation de l'office votif des saints Anges. Mais il semble que les prêtres attachés à une église devraient délibérer sur ce point, et ensuite s'en tenir invariablement à la détermination qui aura été prise. Il nous semble que tel est l'esprit du Décret général du 5 juillet 1883. Que dit en effet ce décret ? Que les Chapitres et les communautés quelconques d'ecclésiastiques pourront dire les offices votifs après avoir donné leur consentement :

« Detur Indultum Generale tam Capitulis et ecclesiasticorum Communitatibus quibuscumque, quam singulis de utroque clero, persolvendi Officia votiva per annum loco Officiorum feriale... ; quoad choralem quidem recitationem, de consensu Capituli seu Communitatis ab Ordinario semel pro semper adprobando. »

Ne pouvez-vous pas, dans votre grande église paroissiale d'A..., être rangés, du moins jusqu'à un certain point, parmi les communautés quelconques d'ecclésiastiques ? Il le semble. Si donc, il n'y a pas obligation stricte pour vous de prendre la délibération dont parle le décret, il semble du moins qu'il y a une grande convenance.

Ad II. La réponse de la sacrée Congrégation des rites en date du 24 novembre 1883 ne s'applique qu'aux premières vêpres de l'office votif de la Passion, parce qu'aux secondes vêpres, il ne concourt plus avec un office qui ait le même objet comme aux premières vêpres.

Ad III. Aux secondes vêpres on doit répéter l'hymne des premières vêpres si elle est historique. Ainsi l'a décidé la sacrée Congrégation des rites le 23 mai 1835, n. 4746, ad 8. Or c'est ici le cas, puisque l'hymne des premières vêpres des saints Cyrille et Méthode est historique.

Ad IV. Même solution.

Ad V. Nous ferions mémoire des doubles, des dimanches, et des semi-doubles simplifiés. Il est vrai que l'on ne doit faire aucune mémoire dans les messes votives solennelles, mais il semble que l'on ne doit pas regarder comme proprement votive la messe du patron transférée au dimanche ; aussi fait-on généralement des mémoires à cette messe.

Doit-on encore faire d'autres mémoires que celles des doubles et semidoubles simplifiés, par exemple d'un simple, d'un *infra octavam* ? Quelques auteurs le prétendent, s'appuyant sur un décret du 18 février 1794, n. 4512. Mais nous pensons qu'on ne le doit pas, parce que cette messe doit être « solennelle, » conformément au Rescrit du cardinal Caprara à M. Forgeur, vicaire-général de l'archevêque de Malines ;

« Canetur tamen una missa *solemnis* de festo illo, more votivo... »

C'est d'ailleurs, croyons-nous, la pratique générale.

Nous devons faire ici une remarque. Nous avons dit que nous ferions certaines mémoires. Nous supposons que la messe n'est pas conventuelle, car s'il s'agit d'une messe conventuelle, comme cela a lieu dans les cathédrales, collégiales, et certaines églises monastiques, on ne doit faire aucune mémoire, car la réponse du cardinal Caprara déclare qu'il n'y a qu'une seule oraison à cette messe : « cum unica oratione, » ce qui doit s'entendre au moins des messes conventuelles.

Ad VI. La commémoration de tous les apôtres se fait seulement le jour de la fête des SS Apôtres Pierre et Paul, et non le dimanche où est transférée la solennité. Ce point a été tranché par la sacrée Congrégation des rites le 23 mai 1835.

Ad VII. L'Eglise ne prescrit aucune parole spéciale pendant que le prêtre fait baiser la relique de la vraie croix. Aussi existe-t-il une très grande diversité sur ce point. Outre les deux formules que vous indiquez, il y en a encore d'autres, par exemple :

« Per signum crucis de inimicis nostris libera nos, Deus noster. »

Et encore :

« Per Crucem et Passionem suam concedat tibi Dominus salutem et pacem. »

On peut donc choisir celle que l'on voudra pour une relique de la vraie croix.

Il en est de même pour la relique d'un saint.

Ad VIII. Le Rituel romain prescrit seulement le surplis et l'étole blanche : « Parochus superpelliceo et stola alba indutus. » Mais il semble que rien n'empêche que l'on revête la chape. En fait, on le pratique souvent ainsi ; et bon nombre d'auteurs récents et sérieux enseignent qu'on peut le faire. Citons quelques liturgistes :

M. l'abbé Bourbon dit dans son *Petit Cérémonial* : « Le célébrant est revêtu du surplis et de l'étole blanche. Si l'on veut donner aux obsèques une solennité plus qu'ordinaire, il peut avoir la chape par dessus l'étole. »

De Herdt enseigne également qu'il peut la revêtir : « Sacerdos induitur superpelliceo et stola, ac etiam pluviali indui potest. »

Et le R. P. Le Vavas seur le permet également : « Le prêtre qui doit faire cette cérémonie se revêt du surplis et de l'étole blanche, ou même de la chape, si les funérailles se font avec plus de solennité qu'à l'ordinaire. »

Nous pouvons ajouter que Cavaliéri, célèbre liturgiste du milieu du dix-huitième siècle, autorisait déjà cette pratique, ce qui prouve que ce n'est pas une innovation. Nous pensons donc qu'on peut la suivre.

Ad IX. Cette question de la messe et des oraisons lorsque le très saint Sacrement est exposé,

a été traitée complètement dans l'*Ami du clergé*, année 1834, p. 77 et 78.

Ad X. On doit dire *quorum festum* le lundi et le mardi, *cujus festum* le mercredi et le samedi, et *divinum auxilium* le jeudi et le vendredi.

Q. — Le péché que l'on commet à l'égard d'un prêtre qui est son confesseur, mais en dehors du saint tribunal, est-il plus grave que le péché que l'on commet à l'égard d'un autre prêtre, par exemple péché de médisance ?

Y a-t-il circonstance à déclarer en confession ?

Je suppose que l'on parle du prêtre non plus comme confesseur, qu'on lui manque de respect non pas *intra tribunal* où il exerce la fonction de père ; mais *extra tribunal*, comme à un autre prêtre.

La qualité de confesseur se renferme-t-elle *intra tribunal* comme quelques-uns le pensent ou s'étend-elle *ad extra* ?

Un pénitent qui a mal parlé de son confesseur, peut-il se contenter de dire qu'il a mal parlé d'un prêtre ? — Doit-il ajouter qu'il a mal parlé d'un supérieur ecclésiastique ?

Le doit-il si ce confesseur est son « curé ? » — Suffit-il même de dire qu'il a mal parlé d'un supérieur ecclésiastique ?

S'il s'est rendu coupable de faute soit envers son confesseur, soit envers son pasteur, sans déclarer cette circonstance, si plus tard il lui survient des inquiétudes sur le passé, est-il tenu à quelque chose ?

Les avis étant partagés, quel serait le vôtre ?

R. — La question posée par notre correspondant est subordonnée à celle-ci qui est plus générale : est-il nécessaire de déclarer en confession la qualité de la personne contre laquelle on a fait une médisance ou une calomnie ?

Or cette question est controversée.

Les uns nient qu'il y ait obligation de faire connaître la qualité de la personne lésée : parce que cela serait trop onéreux, et aussi parce que cela n'est pas en usage.

D'autres affirment cette obligation, s'il s'agit d'une personne unie par un lien très étroit à celui qui commet la détraction, par exemple, si la personne lésée était le père du détracteur. Dans ce cas en effet, le détracteur, supposé la gravité de la détraction, pécherait gravement non seulement contre la justice, mais encore contre la piété filiale.

Mais ce qui est dit du père et des plus proches parents, ne devrait pas s'appliquer aux parents plus éloignés ; ni au confesseur, parce qu'en dehors de la confession, il n'y a pas entre lui et le pénitent, une relation, une union si intime, qu'elle puisse ajouter à la détraction une malice nouvelle qui serait mortelle : et du reste, cette circonstance n'est pas regardée généralement comme une faute grave.

Cependant, même en admettant qu'en soi il n'y a pas obligation de révéler la qualité de la personne lésée par la détraction, cette obligation peut résulter et résulte assez souvent des conséquences ou des effets de la détraction : et c'est à quoi plusieurs peut-être ne font pas assez d'attention : si, par exemple, le détracteur, en s'attaquant aux supérieurs surtout ecclésiastiques, détourne de l'obéissance, du devoir, de la reli-



gion, ceux qui l'écoutent, il ne lui suffira pas de dire qu'il s'est rendu coupable de détraction, mais il devra ajouter que cette détraction était dirigée contre un ou des supérieurs ecclésiastiques, et qu'il en est résulté un grave scandale.

Cela posé, nous pouvons répondre comme il suit aux questions particulières :

1<sup>o</sup> La médisance commise par un pénitent contre son confesseur, peut tirer de cette qualité du confesseur, une malice spéciale, en tant qu'elle blesserait la piété filiale : mais cette malice n'est pas mortelle ; et conséquemment, il n'y a pas obligation de la déclarer en confession.

2<sup>o</sup> Le pénitent qui a médit de son confesseur peut se contenter de dire qu'il a mal parlé d'un prêtre, pourvu qu'il fasse connaître la gravité de la médisance, si la médisance a été grave. Il n'est pas nécessaire qu'il ajoute que ce prêtre était un supérieur ecclésiastique, parce que le confesseur, comme tel, est juge au for interne, mais non pas supérieur au for externe.

3<sup>o</sup> Si le confesseur est le curé du pénitent, celui-ci n'est point obligé de dire qu'il a mal parlé de son curé. Peut-il se contenter de dire qu'il a mal parlé d'un supérieur ecclésiastique ? Oui, certainement. Est-il tenu de dire que le prêtre dont il a mal parlé était son supérieur ecclésiastique ? Il y est tenu, si par sa détraction il a causé un grave scandale.

4<sup>o</sup> La personne qui s'étant rendue coupable de détraction envers son confesseur et son pasteur, n'a pas fait connaître cette circonstance de la personne lésée, peut se rassurer, dans le cas où la détraction n'a pas été une cause de scandale pour le prochain. Mais il lui serait beaucoup plus avantageux de déclarer cette circonstance, quand même elle serait sans gravité.

Q. — Voudriez-vous dans votre plus prochain numéro de l'*Ami du clergé* répondre aux questions suivantes ?

1<sup>o</sup> Qu'ont-n'ez-vous par chanoines de Lorette ?

2<sup>o</sup> Ces chanoines sont-ils prélats ?

3<sup>o</sup> Ont-ils le titre de Monseigneur ?

4<sup>o</sup> Quel est leur costume de ville et

5<sup>o</sup> Leur costume de chœur ?

6<sup>o</sup> Quels sont leurs privilèges ?

Un de mes confrères vient d'être nommé chanoine de Lorette et on lui dit que ce titre lui donne droit à un costume et à des privilèges quasi épiscopaux ?

Je vous serais bien reconnaissant de vouloir nous éclairer ?

R. — Nous sommes bien en retard avec cette question ; mais enfin nous pouvons y répondre d'une manière précise et notre correspondant nous pardonnera de l'avoir fait attendre longtemps, à raison même de la valeur de nos renseignements. Après avoir inutilement feuilleté toutes nos collections, nous avons pris le parti qu'il eût fallu suivre tout d'abord, de nous adresser au doyen du chapitre de Lorette. M. l'abbé Bérardi, curé de Faenza, l'auteur d'ouvrages si estimés sur l'administration du sacrement de pénitence, a bien voulu nous ser-

vir d'interprète. Il nous a fait tenir la pièce suivante, en ajoutant que les chanoines honoraires de Lorette ne sont pas prélats :

CAPITULUM ECCLES. CATHED. BASILICÆ PRIVILEGIA  
ET INSIGNIA A SUMMIS PONTIFICIBUS COLLATA  
CANONICOS SACROS. CATHEDRALIS-BASILICÆ LAU-  
RETANÆ

## I

Canonici Lauretani habentur Familiares et Commensales perpetui summorum Pontificum pro tempore existentium ex privilegio collato Bulla JULII PP. II ann. 1307, et in perpetuum confirmato a LEONE PP. X. Bulla data ann. 1514.

## II

CLEMENS PP. VIII. ann. 1598 privilegium dedit Cappæ magnæ violacæ supra Rochettum, hiemali tempore pelle mustelæ albæ contextæ.

## III

BENEDICTUS PP. XIII. ann. 1728 indulgit ut verno et autumnio, serica tela rubri coloris apponeretur Cappæ, a CLEMENTE VIII concessæ.

Æstivo tempore Canonici supra Rochettum Superpelliceo.

## IV

PIUS PP. VII ann. 1803 concessit, ut in Choro, et in omni sacra functione, et in quavis actione publica, Canonici usum haberent Vestis talaris violacæ cum cauda, more Prelatorum. Præterea concessit usum Collaris violacæ, et Fasciæ prælatit. cum Floccis coloris ejusdem.

## V

Idem Pontifex PIUS VII eodem ann. 1803, Canonicis facultatem tribuit gestandi ante pectus Crucem auream, vel ex quolibet alio metallo inaurato, more Episcoporum, una cum funiculo et flocco pendenti ad terga utroque ex filo serico nigri coloris cum filis aureis contexto. Quæ quidem Crux in anteriori sui parte insculptam habere debet Imaginem antiqui simulacri VIRGINIS LAURETANÆ qualiter hodie colitur ; in altera vero parte insculptum Conopeum insigne Basilicæ cum subnexa inscriptione « PIUS VI RESTITUIT. » Hujusmodi Cruce utuntur Canonici non modo Choro, sed etiam in Basilica, in Civitate Lauretana nec non foris.

Extra Chorum et Basilicam, ad majorem commoditatem et ex consuetudine, adhibere possunt Crucem minoris formæ cum funiculo uti supra. Eadem tamen sit oportet figura Crucis, semperque hæc habeat necesse est, sculpturas et inscriptionem nuper commemoratas.

## VI

PIUS PP. IX ann. 1858 Canonicos privilegio ornavit Palmatoris pro tempore celebrationis Missæ sive privatæ sive sollemnis. Præterea indulgit ut in Veste talari violacea, a Pio VII concessa, apponerentur globuli et asulæ rubri coloris ; et ut ejusdem coloris essent fila anterioris suturæ, extremitates manicarum, pannus sub-

sutus caudæ, nec non fimbria quæ Vestem circumdant.

## VII

LEO PP. XIII ann. 1882 potestatem fecit Flocci violacei in pileo habendi, et Tibialia ferendi ejusdem coloris, utendique Canone in Missæ tum privatæ tum solemnibus celebratione. Insuper privilegium Palmatorum, a PIO IX collatum, ad quamlibet sacram actionem extendit.

## ÉTUDE CANONIQUE SUR LES CHAPELETS (suite)

## III. Chapelet de sainte Brigitte.

Nous parlerons du chapelet de sainte Brigitte proprement dit, et ensuite des chapelets ordinaires auxquels sont attachées les indulgences de sainte Brigitte.

## A. Le chapelet de sainte Brigitte.

Ce chapelet, dont l'idée première revient à sainte Brigitte, a pour but d'honorer les soixante-trois années que la sainte Vierge a passées sur la terre, selon l'opinion commune.

Il se compose matériellement de six dizaines : on ne peut gagner les indulgences avec un chapelet qui n'aurait que cinq dizaines, sinon dans le cas dont nous parlerons plus loin.

Pour chaque dizaine on récite un *Pater*, dix *Ave* et le *Credo*.

« Post quamlibet decadem requiritur recitatio Symboli apostolorum ad lucrandas indulgentias? — Resp. Affirmative, si dicatur corona sex decadam S. Birgittæ nuncupatæ <sup>1</sup>. »

On demanda, en 1838, une dispense pour la récitation du *Credo* : la S. Congrégation des Indulgences la refusa <sup>2</sup>.

On ajoute un *Pater* et trois *Ave Maria* pour compléter le nombre de sept *Pater* et de soixante-trois *Ave Maria* <sup>3</sup>.

Les chapelets de sainte Brigitte doivent être bénits pour que l'on puisse gagner les indulgences ; la bénédiction en est réservée aux religieux du Saint-Sauveur. On lit dans le sommaire des Indulgences approuvé par Benoît XIV, le 9 février 1743 :

« Ad lucrum faciendas omnes et singulas prædictas indulgentias, ejusmodi coronæ seu rosaria a præfatis PP. Ordinis Sanctissimi Salvatoris sive sanctæ Birgittæ debent esse prius benedicta, aliter nulla prorsus gaudent indulgentia <sup>4</sup>. »

On lit dans le décret du 15 janvier 1839 : « Corona S. Birgittæ nuncupata a superioribus

Ordinis SS. Salvatoris, seu Sanctæ Birgittæ... est omnino benedicenda <sup>1</sup>. »

Les religieux du Saint-Sauveur ne peuvent déléguer, pour bénir ces chapelets de six dizaines, dits chapelets de sainte Brigitte, que les religieux de leur ordre. Nous croyons en trouver la preuve dans le sommaire approuvé par Benoît XIV, dont nous venons de parler :

« Sanctissimus D. N. Benedictus PP. XIV Rosariis seu Coronis S. Birgittæ nuncupatis per PP. Superiores Monasteriorum aut alios sacerdotes Ordinis Sanctissimi Salvatoris sive ejusdem S. Birgittæ ad id deputatos benedictis. »

Le Souverain Pontife accorde parfois à des prêtres autres que ceux de l'ordre du Saint-Sauveur, la faculté de bénir les chapelets de sainte Brigitte. Cette faculté ne doit pas être confondue avec celle dont nous parlerons plus loin, d'attacher aux chapelets ordinaires les indulgences de sainte Brigitte. Les prêtres qui ont reçu ce pouvoir doivent se réindrer leur bénédiction aux chapelets de six dizaines, à moins d'avoir obtenu une autorisation particulière d'attacher aux chapelets ordinaires les indulgences de sainte Brigitte. En traitant ce point particulier, nous donnerons les moyens de distinguer l'une de l'autre faculté. Nous croyons trouver la preuve de notre assertion dans les décisions suivantes :

« ROTHOMAGEN. 1<sup>o</sup> Utrum sacerdotes qui a sede apostolica obtinuerunt licentiam benedicendi coronas eisdemque applicandi Indulgentias Birgittinas, recte agant, cum ad consequendum hunc effectum benedicunt coronas ex quinque tantum decenis compositas?

Resp. Negative, nisi sacerdotes habeant facultates ab Apostolica Sede impetratas <sup>2</sup>. »

Le 28 janvier 1842, la sacrée Congrégation, consultée de nouveau, donna une réponse identique, dans une décision que nous aurons occasion de citer plus loin <sup>3</sup>.

La Sacrée Congrégation déjà consultée sur ce sujet, le 20 juin 1836, avait fait la même réponse <sup>4</sup>.

Faut-il une méditation pour gagner ces indulgences de sainte Brigitte avec le chapelet de six dizaines? Non; c'est au moins dans ce sens qu'il faut interpréter la décision suivante :

« 3<sup>o</sup> Utrum fideles ad lucrandas hujusmodi indulgentias, scilicet sanctæ Birgittæ dictas, meditari teneantur eadem mysteria ac si recitarent Rosarium commune, seu Dominicanum? — Resp. Negative.

« 4<sup>o</sup> Utrum in hypothesis responsionis negativæ ad dubium tertium proxime præcedens, tenean-

<sup>1</sup> Decreta auth. S. Cong. Indulg. Aturen. 20 juin 1836, Ed. Pustet, n. 257, ad 6<sup>m</sup>. Cf. Atrebaten, 25 sept. 1841. Edit. Barbier de Montault, n. 540.

<sup>2</sup> Ibid. Aturen. 28 sept. 1838, ad 3, n. 264.

<sup>3</sup> Decreta auth. S. Cong. Concilii, Atrebaten. 25 sept. 1841. Edit. Barbier de Montault, n. 540.

<sup>4</sup> Decreta auth. S. Cong. Indulg. 9 février 1743. Edit. Barbier de Montault, n. 121.

<sup>1</sup> Decreta auth. S. Cong. Indulg. Vivarien. 15 jan. 1839, ad 2. Ed. Pustet, n. 268.

<sup>2</sup> Decreta auth. S. Cong. Indulgentiarum, Rothomagen. 2 octob. 1840, ad 1<sup>m</sup>. Ed. Barbier de Montault, n. 526.

<sup>3</sup> Ibid. n. 551.

<sup>4</sup> Decreta auth. S. Cong. Ind. Aturen. 20 juin 1836, ad 6<sup>m</sup>. Ed. Pustet, n. 257. Cf. Ibid. Vivarien, 15 jan. 1839, ad 2<sup>m</sup>, n. 269.



tur meditari quidquam aliud, v. gr. septem Dolores, aut septem Gaudia B. M. Virginis? — RESP. *Negative* <sup>1</sup>.

On peut toutefois gagner les indulgences de sainte Brigitte en se servant du chapelet de six dizaines pour réciter les quinze dizaines du Rosaire ou les cinq dizaines du chapelet ordinaire. Dans ce cas, il n'y a pas d'obligation de dire le *Credo* après chaque dizaine. Tel est, à notre avis, le sens de la décision du 15 janvier 1839.

« 1<sup>o</sup> *Utrum corona sanctæ Birgittæ dicta necessario constare debeat sex decadibus?*

« 2<sup>o</sup> *Utrum in singulis decadibus, præter decem Ave Mariæ et Pater, recitandum sit Credo?*

RESP. Ad 1<sup>m</sup> : *Affirmative*.

Ad 2<sup>m</sup> : *AFFIRMATIVE*, si recitetur strictè loquendo corona S. Birgittæ nuncupata, de qua ipsemet auctrix fuit, in memoriam, ut fertur, sexaginta trium annorum B. M. V.; *negative* autem si, utendo prædicta corona, recitentur quinque vel quindecim decades Rosarii, seu simplicis et communis coronæ <sup>1</sup>.

Quant à la faculté de gagner les Indulgences en ne récitant que cinq dizaines, elle est clairement énoncée dans le sommaire du 9 février 1743.

(A suivre).

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLESIASTIQUE

Q. — Un jeune homme a subi le conseil de révision et a été jugé propre à faire partie de la réserve de l'armée active (il a été mis dans la réserve parce qu'il avait un frère sous les drapeaux). Peut-on objecter que c'est à cause de sa petite taille qu'on ne peut le recevoir dans la douane? Il me semble que, puisqu'il peut être soldat, il peut aussi entrer dans l'administration douanière. Qu'exige la loi à ce sujet?

R. — Les détails de ce genre ne sont pas formulés dans les lois; ils sont l'objet de règlements particuliers, et ils varient selon les exigences du service et les coutumes spéciales aux diverses administrations. L'argument produit par notre correspondant est sans force dans l'espèce. Car dans l'armée elle-même, tel qui a la taille pour être fantassin peut n'avoir pas celle exigée pour être cuirassier ou dragon; à plus forte raison, l'individu jugé propre au service militaire peut-il se trouver impropre aux emplois d'une autre administration, comme âge ou comme taille. Les règlements spéciaux font autorité. Nous ne connaissons pas ceux de la douane. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il n'y a pas de parité, et que les règlements douaniers ne sont nullement, en beaucoup de points, ceux du service militaire.

Q. — 1<sup>o</sup> Un drapeau avait été mis à la porte de la cure; le desservant l'a enlevé, et a été, par suite, condamné à

16 fr. d'amende et aux frais. Le jugement ne dit pas que l'objet doit être rendu. De plus, il avait été renvoyé par le garde-champêtre à la mairie, et le secrétaire a refusé de le recevoir. S'il y a obligation de le rendre, peut-on exiger un reçu? Et peut-on exiger que ce reçu soit sur papier timbré? Les bons municipaux exigent maintenant que le drapeau soit rendu.

2<sup>o</sup> Ils exigent également qu'on fasse enlever la seconde serrure qui a été posée indûment à la porte du clocher. Cette serrure est la propriété de la fabrique; la clef est entre les mains du trésorier; c'est une serrure de sûreté. Il y a une autre serrure ordinaire dont le curé et le maire ont chacun une clef. Le maire est-il fondé dans ses prétentions, bien qu'il soit dépositaire d'une clef à son usage?

De plus, ne pourrait-on pas avoir chacun sa clef et sa serrure, comme cela se pratique toutes les fois que la responsabilité incombe à plusieurs. Ces questions sont, à l'heure qu'il est, purement théoriques; car la serrure de sûreté a été remplacée par une boîte de sardines que M. le maire fera enlever quand il voudra. Mais elles peuvent se représenter pratiquement.

R. — Ad 1<sup>m</sup>. Cette question ne présente, ce semble, aucune difficulté. En supposant même que le curé n'eût pas été condamné, ce drapeau ne lui appartenait pas, il devait le rendre à son maire. La condamnation n'a fait que confirmer cette obligation: le bien d'autrui, tu ne prendras ni retiendras à ton escient. Il n'était excusé de le garder qu'à cause du refus de le recevoir des mains du garde-champêtre.

Maintenant que les municipaux veulent ravoir le drapeau, il faut tout simplement le leur donner, mais contre reçu. Avec des gars de cette trempe, il faut se précautionner et déployer un excès de prudence. Cependant il n'est pas nécessaire de recourir au papier timbré; il n'y a ici aucune raison administrative ou autre qui en fasse l'obligation; il ne s'agit pas de fonds publics, mais d'un simple fait matériel à constater par écrit.

Ad 2<sup>m</sup>. L'idée d'avoir une serrure et une clef particulières pour chacune des autorités locales serait logique. Pratiquement, elle eût résolu la question de la responsabilité partagée, puisque le maire n'aurait pu aller au clocher qu'en présence du curé dont la clef lui était nécessaire. D'un autre côté, — les choses étant ainsi, — la loi devenait inutile, ou impossible dans le cas de refus du côté du curé ou du maire.

De fait, la loi veut que le maire ait une clef du clocher; par voie de conséquence, il ne peut exister qu'une serrure avec double clef. La clef de sûreté apposée par la fabrique est en opposition formelle avec la loi. On l'a enlevée, et on a bien fait. Mais que signifie cette boîte à sardines qu'on a mise à sa place. Tout cela ne paraît pas bien sérieux, et à l'inconvénient intempestif d'entretenir des querelles sans aucun profit. La loi est dure et inepte, soit; mais il faut l'exécuter dans la mesure indiquée par l'autorité religieuse. Gardons nos grandes indignations pour les grandes injustices.

Q. — Notre fabrique est obligée d'intenter un procès: voici le fait.

Notre ancien organiste détient chez lui un harmonium,

<sup>1</sup> *Decreta auth. S. Cong. Indulg. Rothomagen.* ad 3 et 4, 2 octob. 1840, n. 526. Edit. Barbier de Montault.

<sup>2</sup> *Decreta authentica S. Cong. Indulgentiarum...* *Vivariën.* 15 janv. 1839. Edit. Pustet. Cf. *ibid. Aturen.* 20 Jun. 1836, ad 6<sup>m</sup>, n. 257.

propriété de la fabrique. Prié de le rendre, il s'y est refusé, en faisant semblant de dire que cet instrument est un peu la propriété de M. X..., notre député et son ami. Or, il faut vous faire savoir qu'autrefois, alors qu'il ne professait pas pour l'Eglise les sentiments qu'il a maintenant, M. X. a fait don de cet harmonium à la fabrique ou plutôt il a échangé un harmonium plus petit appartenant à la fabrique contre l'harmonium actuel en payant de ses propres deniers la différence du prix. En opérant cet échange, il a été bien arrêté entre l'ancien curé qui vit encore et M. X. que le nouvel harmonium resterait, comme l'ancien, propriété de la fabrique.

M. X. dit qu'il ne se rappelle plus aujourd'hui ce qu'il a fait alors, et que, si la fabrique est propriétaire, elle le prouve en produisant ou la facture par laquelle il serait constaté qu'elle-même a acheté l'harmonium, ou l'acte de cession en vertu duquel M. X. aurait abandonné le susdit harmonium à la fabrique. C'est là faire acte de mauvaise foi, comme vous le voyez.

La fabrique veut faire valoir ses droits, et dans ce but, elle a déjà, par l'organe de son président, fait signifier au détenteur de l'instrument, de se présenter devant le juge de paix du canton. Je demande :

1<sup>o</sup> Est-ce au président de la fabrique d'agir ainsi au nom de l'établissement, ou bien au trésorier ?

2<sup>o</sup> Dans le cas actuel, le président ou celui à qui cette charge incombe a-t-il besoin d'une autorisation spéciale de la fabrique pour agir ?

3<sup>o</sup> En outre, veuillez nous donner sur cette affaire tous les détails utiles.

R. — Ad 1<sup>re</sup>. C'est le trésorier qui est tenu de faire tous actes conservatoires pour le maintien des droits de la fabrique (*art. 78 du décret du 30 décembre 1809*) et toutes les diligences nécessaires pour le recouvrement de ce qui appartient à cet établissement. Ces diligences, dit Le Besnier, consistent dans des avertissements réitérés donnés aux débiteurs dans un commandement ou une sommation de paiement faite par huissier, dans la saisie-gagerie, saisie-exécution. Il y a d'autres actes conservatoires, comme de prendre des inscriptions hypothécaires, provoquer des appositions de scellés, etc.

Mais s'il s'agit d'une véritable poursuite devant les tribunaux, même les tribunaux de paix, le trésorier a besoin de l'autorisation du conseil de préfecture. Les procès sont tenus au nom de la fabrique ; mais les diligences sont toujours faites à la requête du trésorier qui donne connaissance de ses procédures au bureau.

Ad 2<sup>re</sup>. *Ex dictis*, le trésorier n'a pas besoin de l'autorisation du conseil de fabrique pour faire ses actes conservatoires, par exemple, dans l'espèce, pour envoyer à l'organiste un commandement ou sommation par ministère d'huissier d'avoir à rendre l'harmonium. Mais s'il s'agit d'une vraie poursuite, même devant la justice de paix, il lui faut l'autorisation du conseil de préfecture, et la demande de cette autorisation doit être formée par un mémoire signé du trésorier et appuyé de toutes les pièces justificatives ; on y joint la délibération du conseil de fabrique et l'avis du conseil municipal.

Ad 3<sup>re</sup>. Nous pensons qu'il y a lieu d'actionner l'organiste et le député républicain dont la mauvaise foi est manifeste. Les exigences du citoyen député ne sont pas soutenables. Il doit savoir

qu'en fait de meubles « possession » vaut titre. Au besoin, il y a le témoignage du curé survivant et des fabriciens de son époque. Voilà : ce transfuge de la bonne cause veut exploiter l'esprit d'hostilité qui règne actuellement contre tout ce qui touche de près ou de loin aux choses de la religion ; il exploitera sans doute aussi son influence de député radical sur quelque pauvre diable de juge de paix besogneux ou ambitieux qui peut-être ne demanderait pas mieux que de bien juger.

Selon nous, le trésorier doit lancer un commandement, faire la saisie de l'orgue, et, s'il y a résistance, se munir de l'autorisation et entamer un procès, d'abord en justice de paix. Quant à l'organiste prévaricateur, quelle que soit l'issue du procès, il faudra le remercier immédiatement pour lui apprendre que, si les dissonances sont parfois admises dans son art, elles ne sont pas supportables quand elles signifient le mépris de l'autorité qui lui donne du pain.

Q. — Il y a une trentaine d'années, la commune de Chappelle-Vallon, ma desserte, pourvue nouvellement d'une pompe à incendie, dut se pourvoir d'un local pour la remiser avec ses accessoires.

Par calcul d'économie et vu l'urgence, elle s'empara d'une encoignure laissée libre entre le mur de la nef et le mur de refend formant un des côtés du transept de l'église.

Pour combler cette construction et l'adapter à sa destination, il fallut premièrement rattacher la charpente au mur de l'édifice sacré par des barres de fer dont plusieurs pénétrèrent à l'intérieur et sont visibles. Deuxièmement, disposer la toiture en appentis, la relier à la toiture de la nef, et, par là, obstruer une petite fenêtre romane qui seule éclairait cette partie de l'édifice, depuis lors plongée dans l'obscurité. Troisièmement, il fallut murer une porte latérale donnant accès dans l'église pour l'utilité de ce corps de bâtiment. Quatrièmement, les murs de l'église qui ferment deux des côtés de cette informe construction servent de points d'attachement pour les divers accessoires d'une pompe à incendie.

Actuellement la fabrique a réuni les fonds nécessaires pour construire une sacristie qui lui a fait défaut par le passé. Or, le seul emplacement reconnu indispensable et unique pour la nouvelle construction est précisément le local de la pompe.

Le genre de construction adapté à cet établissement ferait disparaître cette toiture informe qui déshonore cette église, et surtout ces barres de fer ; il rendrait la fenêtre à sa destination ; de plus, cette porte latérale que la commune a fait clore servirait d'entrée pour la sacristie.

Le conseil de fabrique très dévoué aux intérêts qu'il est chargé de protéger et conforme en son but aux dispositions générales des habitants, après avoir mûrement étudié la question et avoir pourvu aux dépenses que devait nécessiter ce nouvel état des choses, a décidé que la construction de la sacristie était indispensable, puisque jusqu'alors on a été obligé d'utiliser les tombeaux comme meubles pour la conservation des objets nécessaires au culte et que l'unique emplacement qui convient à cet établissement était le local de la pompe.

Copies de cette déclaration ont été remises à diverses reprises au conseil municipal. De son côté, le conseil municipal, sous prétexte d'économie, refuse de céder le local usurpé, disant que « jouissance vaut titre. »

Dans cette question de jurisprudence, je prends la liberté de recourir à vos connaissances spéciales, vous priant de nous dire les droits de chacune des parties, et quels seront d'après cela, les devoirs de la fabrique relatifs à cette



affaire et par quels moyens légaux elle pourra soutenir et défendre les intérêts confiés à sa gestion ?

R. — C'est un principe de droit que les églises ne peuvent être l'objet ni de prescription, ni d'action possessoire, et que l'axiome « possession vaut titre » ne s'applique qu'aux meubles et non pas aux immeubles. Relativement à l'imprescriptibilité des églises et l'impossibilité d'acquérir des servitudes sur ces édifices par la possession la plus prolongée, nous avons des arrêts nombreux, entr'autres, celui de la cour de Riom, du 19 mai 1854, et celui de la cour de Nancy, du 16 mars 1852. Par le même principe, les communes ne peuvent être autorisées à adosser aux églises des maisons d'écoles ou autres constructions. Elles doivent, au contraire, s'efforcer de faire disparaître partout où il en existe, les constructions contiguës qui obstruent ces édifices religieux.

Ceci résulte d'une foule de documents officiels.

Dans une lettre du 27 décembre 1856 adressée par le ministre des cultes au préfet des Landes, à propos d'une école que la municipalité d'Aubagnan voulait adosser à une église, nous lisons ce qui suit : « Un avis du conseil d'Etat, approuvé le 25 janvier 1807, porte que les maires doivent réserver devant et autour des églises une place et un chemin de ronde sur les anciens cimetières qui seraient afferchés et aliénés.

« L'administration a d'ailleurs reconnu depuis longtemps la nécessité d'isoler ces édifices. L'art et les convenances sont d'accord, non seulement pour interdire d'obstruer les églises, mais pour faire une obligation aux administrations locales, de saisir toutes les occasions qui peuvent se présenter pour les dégager des masures qui les obstruent si fréquemment. »

Dans une autre circulaire ministérielle du 16 mars 1852, nous relevons le passage suivant qui concerne les cathédrales, mais s'applique d'une manière générale à toutes les églises et à tous les monuments religieux :

« Je n'ai pas besoin de vous rappeler, M. le Préfet, que vous ne devez tolérer aucun établissement, quelque provisoire qu'il soit, aux flancs des cathédrales, et que vous devez tendre, avec le gouvernement et sauf les droits des particuliers, à arriver, le plus tôt possible, à leur complet dégagement par la démolition et l'enlèvement de toutes les anciennes constructions parasites qui les obstruent et les déshonorent. »

Il y a dans cette suite de documents officiels et de sentences judiciaires plus d'arguments qu'il n'en faut, non seulement pour déterminer la susdite municipalité, si elle est honnête et intelligente, à retirer spontanément son hangar de l'endroit où elle l'a illégalement placé, mais, en cas de résistance de sa part, pour encourager la fabrique dans ses justes réclamations, dût-elle intenter un procès à la commune. Mieux vaudrait sans doute une entente cordiale, et nous la souhaitons ; nous ajouterons que la nécessité de

bâtir une sacristie, de dégager l'église, de la délivrer d'une servitude sous tous les rapports illégale et condamnable, doit forcément l'amener pour peu qu'on ait le souci du bien et du vrai. Mais si la commune s'obstine, nous sommes d'avis qu'il faut l'actionner administrativement d'abord, et, au besoin, comme il s'agit d'une propriété, judiciairement en remplissant les formalités légales, c'est-à-dire après avoir demandé et obtenu l'autorisation du conseil de préfecture, ainsi que nous le disons dans la précédente question.

Q. — Dernièrement, l'*Ami du clergé*, parlant du transport des corps d'une commune dans une autre, d'un département dans un autre département ou à l'étranger, disait qu'il suffisait de l'autorisation du maire dans le territoire duquel la personne était morte. Cependant un paroissien étant venu à décéder dans ma paroisse située hors le département de la Seine, il a fallu « demander » et « obtenir » l'autorisation de notre préfet.

A part les lois et circulaires citées par votre journal, y aurait-il donc quelque décret nouveau ou quelque circulaire nouvelle modifiant sur ce point spécial la législation précédente, et assujettissant les parties intéressées à d'autres formalités. S'il y a erreur, je crois qu'il serait urgent de la rectifier, afin d'éviter les nombreux inconvénients qu'entraîne la violation des lois relatives aux inhumations.

R. — Cette lettre d'un de nos lecteurs nous a émus à juste titre. Notre attention à donner des solutions exactes serait-elle donc en défaut en cette matière si grave. En relisant notre réponse, nous l'avons trouvée logique et fortement appuyée sur deux autorités sérieuses, celle de Mgr André et celle du *Journal des conseils de fabriques*, tome VII, p. 61. Si donc il y avait erreur, elle ne pouvait venir que d'un fait ignoré des auteurs précités, ou de quelque décret ultérieur à leur travail.

Pour ne point nous égarer dans nos recherches, nous sommes allés droit à ceux qui ont mission d'exécuter ces sortes de règlements, quand il y en a, et qui, par conséquent, doivent les connaître. Et là, on nous a exhibé une circulaire du ministre de l'intérieur du 10 mars 1856, et un décret du 13 avril 1861, desquels il résulte que l'autorisation du maire est seule suffisante pour transporter un cadavre d'un lieu à un autre dans l'étendue de la même commune ; mais qu'il faut l'autorisation du sous-préfet pour le transport d'une commune dans une autre commune située dans le même arrondissement, et celle du préfet dans un autre arrondissement ou département ou à l'étranger. Evidemment ni Mgr André ni le *Journal des conseils de fabriques* ne connaissaient ces instructions. Mgr André dit expressément ceci : « Ces autorisations (celles du préfet) ne sont demandées par aucune instruction, et il suffit qu'elles ne soient pas expressément prescrites pour ne pouvoir être exigées... »

Nous savons maintenant qu'elles sont formellement prescrites, donc elles peuvent être exigées.

Toutefois, nous supposons qu'un maire autoriserait et un citoyen opérerait avec sa seule autorisation ce transport dans un autre département

ou à l'étranger : ce maire et ce citoyen encourraient-ils quelque peine d'amende ou de prison ? Nous persistons à penser que non, pourvu que l'un et l'autre aient observé d'ailleurs toutes les autres prescriptions. Il ne faut pas oublier que la police des sépultures est de la compétence exclusive du maire, selon la loi. Par conséquent, l'arrêté qu'un maire croirait devoir prendre sur cette matière ne pourrait être réformé que par l'autorité supérieure, et, tant qu'il ne l'a pas été, il est obligatoire. Telle est la jurisprudence constante de la Cour de cassation. Dès lors, quiconque contrevient à cet arrêté est punissable. La contravention doit être constatée contre toute personne, parent ou ami du défunt, même contre tout ecclésiastique qui ferait, sans autorisation, enlever un corps pour l'inhumer dans un autre cimetière que celui de la commune.

Pour juger de la minutie avec laquelle l'administration entend procéder dans ces circonstances, qu'on lise les détails suivants :

« Le maire de la commune délivre un certificat constatant le décès. Le parent ou son fondé de pouvoir le joint à la demande sur papier timbré qu'il adresse au sous-préfet ou au préfet selon le cas. Celui-ci délivre un permis de transfert lequel est visé par le maire au départ (ce visa montre bien l'inutilité de l'intervention préfectorale). Il avertit le maire de la commune où doit avoir lieu l'inhumation. La famille devra représenter le corps au maire de cette dernière commune, et ce dernier devra retourner au maire de la commune du départ un certificat constatant l'état du cercueil à l'arrivée, en donnant l'heure et le lieu de l'inhumation définitive.

Décidément on est aussi tourmenté dans la mort que dans la vie !!

## VARIÉTÉS

### LA QUESTION DU CATÉCHISME

(Suite)

Il demeure suffisamment prouvé, nous semble-t-il, que le catéchisme est le code, le livre unique de l'éducation chrétienne, et que l'éducation chrétienne est la seule vraie, la seule qui embrasse tout l'homme, qui le prépare bien à ses devoirs et à ses sublimes destinées, qui répond aux intimes besoins de sa noble nature, qui donne satisfaction pleine aux intérêts et aux droits qui s'y réunissent et en sont inséparables, à savoir : les intérêts et les droits de Dieu, de l'enfant, de la famille, de l'Eglise et de la société. Telle est la place que revendiquent de concert pour le catéchisme le bon sens et la foi.

Mais si la raison, l'expérience et la foi, si la conduite et la discipline constantes de l'Eglise, si les saintes Écritures, si les plus savants interprètes ne suffisaient pas à nous convaincre de la

souveraine importance, de la nécessité absolue du catéchisme, nous en appellerons au témoignage unanime<sup>1</sup> de ses nombreux ennemis.

Voyons la place qu'il occupe dans la guerre faite à l'Eglise.

Cet empereur romain, Julien, qui voulut entraîner dans son apostasie les chrétiens de sa domination et relever le paganisme sur les ruines de leur Eglise, est aujourd'hui bien dépassé. Il interdit aux enfants chrétiens l'entrée de toutes les écoles publiques ; mais les familles chrétiennes pouvaient avoir leurs écoles domestiques et y catéchiser leurs enfants. Il nous faut donc remonter à Hérode pour trouver un type aux ennemis présents de l'Eglise. Hérode crut bien avoir enveloppé Jésus qui venait de naître, dans le massacre général des enfants de Bethléem. Le divin enfant y échappa. Sur la fin du dernier siècle, la révolution voulut reprendre l'entreprise manquée d'Hérode et promit de tuer Jésus dans l'âme de nos enfants. Comment ? En leur arrachant des mains le catéchisme, l'aliment nécessaire de la vie chrétienne, pour substituer à Jésus, qui en est la source unique, le dieu de ce siècle, *Deus hujus sæculi*, son implacable et immortel ennemi.

Les antechrists n'avaient encore attaqué Jésus que dans les âges plus avancés. Ils avaient négligé l'enfance, persuadés que sa foi mourrait bientôt dans l'atmosphère déjà bien étendue de l'incrédulité. Ils se sont aperçus qu'ils se trompaient, que le catéchisme un moment oublié reprenait son influence un peu plus tôt ou plus tard, et que le grain de senevé divin finissait trop souvent par germer et fructifier. Ils se dirent comme les premiers ennemis de Jésus :

« Vous voyez que nous n'avons pas fait de progrès. » Ils sentirent la nécessité d'une guerre plus radicale pour éteindre la foi dans l'âme de l'enfance. Il fallait proscrire le catéchisme des familles, des écoles et de l'Eglise même, pour obtenir le succès de leur haine anti-chrétienne, la réalisation du rêve de Satan, leur dieu : *l'éducation sans Dieu*.

C'est à un évêque apostat, à l'Isariote de l'Episcopat français que fut déferé l'honneur d'inaugurer cette guerre impie à l'enfance chrétienne. Avait-il la pleine conscience de son rôle odieux ?... Il présenta à la Constituante en 1790, comme base unique et obligatoire du nouvel enseignement, à tous les degrés, *l'enseignement de la Constitution et des droits de l'homme*.

(A suivre.)

<sup>1</sup> « Ad abundantiam Juris. »

<sup>2</sup> « Videtis quia nihil proficimus ! »



## COURRIER DE L'UTILE

*Conservation des viandes alimentaires.*

La salaison est un moyen facile, mais le goût agréable des viandes en est sensiblement altéré. Il faut d'ailleurs employer un excès de sel, dont on ne délivre la viande qu'en la privant d'une partie de ses principes nutritifs.

Un procédé fort simple pour conserver les viandes plus de temps qu'il n'en faudra employer, dans la plupart des cas, à les consommer, consiste à opérer la coction avec un peu d'eau dans une chaudière fermée à l'aide d'un couvercle posé sur un bourrelet de vieux linge et maintenu par trois ou quatre pavés lourds. Les quantités de sel et de poivre, de thym et de laurier ou autres aromates sont introduites d'avance et seulement en proportions suffisantes pour l'assaisonnement.

Cette méthode est désignée sous le nom de cuisson à l'étouffée. Elle rend la viande plus tendre, ou du moins plus facile à manger. On doit avoir disposé d'avance des pots en grès bien cuits, très propres, bien secs et exempts de fêlures. On y entasse la viande toute chaude, de manière à remplir exactement leur capacité. On fait réduire par une ébullition vive, le liquide ou bouillon, environ des trois quarts de son volume, puis on le verse, en cet état, sur chacun des pots. Il ne faut pas retirer la graisse. Si même on pouvait y en ajouter de manière à former une couche à la surface de la viande cuite, ce serait une circonstance favorable de plus pour sa conservation ; de la friture, même très brune, conviendra pour cet usage.

On fermera le plus hermétiquement possible tous ces pots, soit avec des disques en bois fortement goudronnés, soit avec de petites assiettes plates lutées autour de leurs bords avec des bandes de papier ou de vieux linge enduites d'une pâte claire faite avec de la farine. On conservera dans lacave ou tout autre endroit frais, et l'on n'entamera un pot que pour le consommer sans interruption en quelques jours.

On conservera très bien la chair, et sans lui ôter la propriété de donner du bouillon, en la coupant par tranches minces ; et en plongeant, pendant cinq à six minutes, celles-ci dans une solution qui contienne, sur cent parties en poids, une partie de sous-carbonate de soude, quatre parties de sel marin, une partie de salpêtre. On suspend à des fils ou sur des filets ces tranches dans un courant d'air sec et chaud. On peut se servir à cet effet, d'une étuve à courant d'air chaud, ou d'une chambre chauffée de 40 à 50 degrés par un poêle dont le tirage renouvelle l'air promptement.

Dès que la dessiccation est complète, on enferme ces tranches dans des vases bien secs et

clos hermétiquement.

Lorsque l'on veut faire usage de la viande ainsi conservée, on la met tremper pendant dix minutes dans l'eau froide ; on jette cette première eau de lavage, on la remplace par de nouvelle eau ; on ajoute à volonté du sel et l'assaisonnement, puis on fait cuire à l'étouffée.

Par ce procédé, on peut obtenir de cent parties de viande fraîche environ vingt-sept parties en poids de chair desséchée, ou seulement vingt-et-une, si on la pèse sans être désossée, puisque les os forment du cinquième au quart du poids total.

Nous ajouterons quelques renseignements sur la manière de bien saler le porc, le bœuf et autre chair, suivant la méthode pratiquée en Allemagne.

Il faut premièrement que le saloir soit fait avec le bois de quelque vieux tonneau, ce qui le rend bien meilleur ; puis, avant d'en faire usage, on fait bouillir deux ou trois poignées de graines de genièvres, plus ou moins, dans une chaudière d'eau ; après avoir laissé bouillir cette graine quelque temps, on se sert de l'eau pour imbiber le saloir, et on y laisse même la graine pendant un jour ou deux, afin que tout le bois en prenne l'odeur ; on lave ensuite le saloir avec de l'eau fraîche et il est prêt à recevoir les salaisons lorsqu'il est parfaitement sec. Pour bien saler la viande, il faut la tremper auparavant dans l'eau fraîche puis la bien essuyer avec un linge et faire alternativement un lit de sel et un lit de viande dans le saloir, jusqu'à ce qu'il soit plein. Le sel doit occuper le fond du saloir et former en dessus la première couche.

Pour ne point se tromper dans les quantités, on doit mettre un kilog. de sel par 25 kilog. de viande et y ajouter, si l'on veut, une certaine quantité de clous de girofle grossièrement concassés. Il faut éviter l'emploi du poivre mis en usage et même abusivement par quelques personnes, car il fait noircir la viande. Il faut que la viande reste un mois dans le saloir pour être parfaitement salée. Lorsqu'on veut ensuite se servir de la viande salée, et la faire sécher promptement, on trempe chaque pièce de viande dans l'eau bouillante en ayant soin de la retirer précipitamment et de ne pas prolonger cette immersion. La viande est ensuite suspendue dans un endroit bien aéré.

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 27 januarii 1885.

F. PERRIOT, vic. gen.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

ses supérieurs avaient exigés de la Mère Emilie, il est parvenu non seulement à faire connaître la vie et l'esprit du couvent, mais aussi à décrire avec dextérité et justesse les merveilles et les profondeurs de l'amour d'une âme attachée à son Dieu et associée à ses douleurs. Sans lasser le lecteur, l'historien a consacré plusieurs chapitres à étudier le cœur de la Mère Emilie et à dépeindre l'intérieur de cette grande âme. Il l'a fait avec une vérité dont se portent garants NN. SS. les évêques de Rodez qui ont approuvé ce beau livre et en ont recommandé la lecture. Cette *Vie* souvent sublime et toujours touchante n'a pas seulement sa place dans les communautés religieuses; elle charmera encore les simples fidèles; les mystères de la grâce et les douleurs de l'amour sont accessibles à la foi la plus simple. Si simple qu'elle soit, la foi est une vertu surnaturelle, une vertu théologale, et elle communique des lumières privilégiées et subtiles aux esprits qui veulent s'en illuminer. La *Vie* de la Vénérable Emilie de Rodat peut être mise entre les mains de tous.

Il en est de même du *Saint Homme de Tours*. L'écrivain n'a eu besoin d'autres documents que de ses propres souvenirs et de sa correspondance avec son héros. Ce héros était son ami, et il en a fait le portrait avec amour. C'est un profil si l'on veut, mais parlant et vivant. Tous ceux qui feront la connaissance du *Saint Homme*, aimeront M. Dupont et vénéreront sa mémoire.

Mgr Mermillod, dans son oraison funèbre de Mgr l'évêque du Mans, a parlé des amis de M. Dupont, qui vivaient auprès de lui, s'initiaient à ses pratiques, participaient à sa piété, goûtaient ses doctrines, et dans les nuits d'adoration du Saint-Sacrement se disposaient, sans le savoir, l'un à gouverner une église, l'autre à porter sous la discipline de la compagnie de Jésus le nom du Christ jusqu'aux peuples des Indes. L'orateur sacré en désignait un troisième qui préparait sa plume à la défense de l'Eglise. Je n'ai pas besoin de nommer ce troisième et de rappeler sa longue collaboration à l'*Univers*.

Les pieuses biographies que nous venons de signaler sont bien à la gloire de l'Eglise; ce qu'il est à sa défense, c'est le petit volume de *Réfutation des erreurs de M. Aug. Thierry*. M. Aubineau est un ancien élève de l'Ecole des Chartres, et il est initié à l'étude et au maniement des textes. On le sent assez souvent dans ses polémiques au journal. Il a comparé les assertions de M. Aug. Thierry avec les textes mêmes dont l'historien se couvrait. La comparaison a été terrible. M. Aug. Thierry, sans vouloir l'avouer, en a senti la justesse. Il a cherché à redresser quelques-unes de ses erreurs. On verra dans la préface de M. Aubineau les raisons qui ont empêché l'historien des *Temps mérovingiens* de reconnaître entièrement la vérité qu'il avait outragée. Au bas des pages de la dernière édition de la *Réfutation*, le critique a pris soin de signaler toutes les corrections de l'historien et de noter la mesure dans laquelle elles ont été faites. C'est l'esprit même des ouvrages de M. Aug. Thierry qui est mauvais. L'art de l'écrivain ne rend ses assertions que plus dangereuses. Une *Réfutation* qui serre le texte de près, qui redresse les erreurs matérielles et renverse les inductions fâcheuses et gratuites que l'historien en avait tirées, est donc toujours nécessaire. Elle ne réfute pas seulement un écrivain, elle est un exemple et elle enseigne la défiance qu'il faut avoir de toute l'école; elle

entre dans le détail et montre comment, avec des textes véritables habilement coupés et mensongèrement interprétés, on peut falsifier complètement le récit des événements passés; combien une narration dramatique, bien faite, colorée et pour ainsi dire vivante, peut être parfois dénuée de vérité, et combien un sage esprit doit se défier de prime abord de toute assertion — même semblant reposer sur des autorités et des témoignages historiques — lorsqu'elle est injurieuse à l'Eglise catholique.

..

Le volume sur la *Révocation de l'édit de Nantes* donnera aux lecteurs cette vive et douce satisfaction de la vérité vengée. « Les importantes questions, a dit un critique, de la dépopulation de la France et de la ruine de son commerce par suite de la révocation de l'édit de Nantes ont été développées sous leur vrai jour dans ce petit volume. » Il est tout entier extrait de l'*Univers*, et est un exemple des polémiques que la presse peut conduire et pousser à conclusion. Faut-il dire que cette conclusion ici dépasse de beaucoup tout ce qu'on pouvait imaginer? Il était impossible de supposer que les chiffres et les statistiques puisés par les réformés et leurs historiens dans les documents qu'ils nommaient, étaient aussi audacieusement et complètement falsifiés. Il suffisait, dira-t-on, d'aller y voir. C'est ce qu'a fait M. Aubineau. Mais les partisans des chiffres altérés ne se sont pas tenus pour battus. N'ayant point de réponse à faire, et ne pouvant trouver d'autres documents pour appuyer leurs assertions, ils ont trouvé des couronnes; et l'Académie a décerné un prix de science à ces chiffres impudemment menteurs. Le livre d'ailleurs qui les produisait est resté dans le commerce; on le recommande encore dans les classes d'histoire. Aussi était-il à propos de réunir dans un petit volume une réfutation qui est tout à la fois une dissertation historique sérieuse et une œuvre littéraire charmante.

..

M. L. Aubineau, les lecteurs de l'*Univers* le savent bien, revient volontiers aux études du règne de Louis XIV, et ses *Notices du XVII<sup>e</sup> siècle* (in-8°, librairie Gaume) n'ont pas besoin d'être recommandées. Elles ont un grand charme, et elles répondent à un attrait général. Les esprits d'aujourd'hui se complaisent volontiers et se délassent dans le commerce des grands écrivains et de la société du dix-septième siècle. Je n'ai pas besoin d'en chercher et d'en donner la raison. Je me borne à dire que les *Notices* de M. Aubineau préparent et ménagent à leurs lecteurs de sérieuses et intimes relations. Dans ce siècle brillant qui attire tous les regards, le critique porte son attention sur des côtés auxquels tous les yeux ne s'attachent pas de prime abord. Il ne s'arrête pas seulement à la piété et aux merveilles de personnages perdus ou oubliés au fond de leurs provinces, comme la Bergère Benoîte Rencurel ou le missionnaire Michel Lenoblet; il constate que la foi était la règle générale et reconnue de la vie, et il étudie à cette lumière les personnages et les événements dont il s'occupe. Il y a là des points de vue intéressants, singuliers même parfois, et qui font justice de bien des préjugés: qu'on lise la *Jeunesse de Louis XIV* et le *Mariage du roi*! On trouve en abondance dans ce volume des jugements historiques ou littéraires — M<sup>me</sup> de Maintenon, M<sup>me</sup> de Sévigné, La Rochefoucauld, — dont on sentira la vérité et où abondent toutes sortes de renseignements.



Les documents historiques inédits ne font pas faute. Les papiers de Conrart, les porte-feuilles de Vailant et les autres sources manuscrites de de nos bibliothèques ont été explorés et mis à contribution, les collections particulières aussi, et les fragments du *Journal de Dubois de Les-tourmière* donnent des détails précieux et d'une rare importance pour réfuter les assertions de Saint-Simon sur l'éducation de Louis XIV, et

aussi ils confirment assez tristement tout ce qu'on sait de celle du dauphin.

Le tout est d'une lecture facile et qui convient merveilleusement aux jeunes gens à la veille ou au lendemain de l'achèvement de leurs études. Les pères de famille qui m'en croiront, verront à l'expérience, que je leur rends aujourd'hui un véritable service.

UN VIEUX LECTEUR DE L'Univers.

**SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE**  
PARIS 76, rue des Saints-Pères PARIS

**SUCCURSALES DE LA SOCIÉTÉ :**

BRUXELLES

12, RUE DES PAROISSIENS, 12

GENÈVE

4, RUE DE LA CORRATERIE, 4

**PETITE BIBLIOTHÈQUE DU TIERS-ORDRE**

**Manuel du Tiers-Ordre**, de saint François d'Assise, par le T. R. Père HILAIRE, de Paris. 1 vol. in-18 de cxx-235 pages. 1 fr. —

**Nouveau manuel des Cordigères** à l'usage de l'Archiconfrérie et des trois Ordres de Saint-François, par le même auteur. 1 vol. in-18 de 87 pages. 40 cent.

**Avis aux Tertiaires sur la Communication des Indulgences**. Appendice au *Manuel du Tiers-Ordre*, par le même auteur. In-18 br. 24 pages. 20 cent.

**Cérémonial du Tiers-Ordre Séculier** de Saint-François, approuvé par la Sacrée Congrégation des Rites, Décret du 18 juin 1882. in-18 br. 52 pages. 30 cent.

**Vade-Mecum des Tertiaires**, comprenant le *Calendrier franciscain général*, les *Prières quotidiennes du matin et du soir*, tirées de Recueils approuvés, les *Litanies* approuvées, le *Benedicite* et les *Grâces*. *Examen pour la confession*, la *Recommandation de l'Âme*, l'*Ordinaire de la Messe*, les *Vêpres* (en latin et en français), le *Chemin de la Croix*, le *Petit office de l'Immaculée-Conception*, *Quatre Lettres de saint François*, son *Cantique du Soleil* avec sa *Prière à la sainte Vierge*, etc., etc. 1 vol. in-18 br. 1 fr.

**Collection de 350 billets du Tiers-Ordre**, pour le tirage des Assemblées mensuelles, dans le Tiers-Ordre, dans toutes les Communautés religieuses, et même dans les familles.

Prix de la collection, carton de couleurs, 5 fr. 25 cent.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, 76, rue des Saints-Pères, PARIS

**NOUVELLES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE**  
Siège social : 76, rue des Saints-Pères, Paris

VIENT DE PARAÎTRE

LE JEUNE MARTYR DU LAOS,

**JOSEPH - AUGUSTE SÉGURET**

ÉPISEDE DE LA DERNIÈRE

**GUERRE AU TONKIN**

Par l'abbé Ernest RICARD

Docteur en théologie, Chanoine honoraire, Secrétaire particulier de Mgr l'évêque de Rodez

**AVEC PORTRAIT DU MARTYR**

Ouvrage dédié à Mgr l'évêque de Rodez

Un beau volume in-12. . . . . 3 francs.

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION. Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>e</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS. Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## PRIME PERMANENTE

Tout abonné ou réabonné à l'*Ami du Clergé* peut nous demander l'une des deux primes suivantes :

Ou un volume des années précédentes choisi dans la collection de l'*Ami* ;

Ou l'abonnement gratuit, moyennant achat de 12 francs de livres, choisis dans le *Catalogue spécial des primes* encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.

Ajouter un franc pour recevoir *franco*, en gare la plus rapprochée, soit le volume de l'*Ami*, soit les 12 francs de livres.

## SOMMAIRE DU N° 6 :

PRÉDICATION : Pour le dimanche de la Quinquagésime : l'orgueil. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Privilège de l'autel Grégorien. — CONSULTATIONS LITURGIQUES, ETC. : Le conseil de fabrique peut-il en conscience porter un déficit à son budget pour obliger la commune à lui venir en aide? Peut-il faire des réparations au presbytère à l'aide d'un don non déclaré? — A qui le trésorier démissionnaire doit-il rendre ses comptes? — Qui doit subir la perte d'une tonne d'huile destinée à l'église et rompue par le commissionnaire? — La parole donnée de contribuer à une souscription pour une cloche oblige-t-elle? — Que faire vis-à-vis des futurs époux dispensés de parenté au troisième degré, qui ont commis le péché, quand on ne sait si c'est avant ou après la fulmination de la dispense? — Faut-il à un membre d'une congrégation religieuse la permission de son supérieur pour s'agréger au Tiers-Ordre de saint François? La profession dans le Tiers-Ordre est-elle annulée par des vœux subséquents? — Un sous-diacre, un minoré, peuvent-ils présider une réunion de l'archiconfrérie de N.-D. des Victoires et y faire la lecture? réciter le chapelet du haut de la chaire? lire au prône de la messe un catéchisme développé? — Un diacre ou un sous-diacre peuvent-ils donner le sermon des 40 Heures? — Etude canonique sur les chapelets (suite). — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Avis du conseil d'Etat du 2 juillet 1884 déclarant que par « ressources disponibles de la fabrique, » il ne faut pas entendre ses immeubles et ses titres de rente. — La commission fabriçienne d'une annexe et le curé ayant fermé deux bancs qui n'avaient pas trouvé de locataires, le maire pouvait-il rompre les fermetures? — Les paroissiens d'une église en reconstruction, ayant porté la statue de leur patron dans l'église de la paroisse voisine, peuvent-ils rentrer en possession de la statue pour la placer dans l'église? — Le vicaire résidant chez son curé a-t-il droit à une portion de la coupe affouagère? — Quelle différence entre chien de luxe et chien de garde? — VARIÉTÉS : La question du catéchisme (suite). — COURRIER DE L'UTILE : Cors aux pieds, échardes, panaris.

Les abonnés qui possèdent toute la collection de l'*AMI* et nous réclament une modification dans notre prime, trouveront notre réponse à l'avis PRIME PERMANENTE placé en tête du présent numéro.

## REVUE LITTÉRAIRE

EN SOUSCRIPTION

## LIBER TERTII ORDINIS

S. FRANCISCI ASSISIENSIS

Auctore A. R. P. HILARIO Parisiensi, Doctore in Theol. et Jure, etc.

Société générale de librairie catholique. — Paris, VICTOR PALMÉ, 76, rue des Sts-Pères. — Bruxelles, J. ALBANEL, rue des Paroissiens, 12. — Genève, H. TREMBLEY, 4, rue de la Corraiterie.

Le Souverain Pontife exhorte à favoriser, à

propager partout le Tiers-Ordre de saint François; et déjà dans cette intention l'auteur a édité le *Manuel des Tertiaires Séculiers*. Mais ce petit livre ne suffit point pour atteindre le but, comme le catéchisme ne suffit point pour l'enseignement dans l'Eglise; car outre le catéchisme des simples fidèles, il faut la théologie, la doctrine plus complète du clergé, chargé d'enseigner les fidèles. Ce que le catéchisme est pour les fidèles, le Manuel l'est pour les Tertiaires; et ce que la Théologie est pour l'ecclésiastique, pour le Pasteur des âmes, le Livre du Tiers-Ordre, *Liber Tertii Ordinis*, l'est pour chaque Directeur d'une Congrégation Tertiaire. Que servirait-il de donner aux fidèles un catéchisme à lire, s'il n'y avait point de prêtre instruit dans la Théologie, pour leur expliquer, développer, leur faire comprendre ce petit livre? Pareillement le Manuel du Tiers-Ordre sera d'une utilité médiocre, s'il n'a personne pour l'expliquer, le développer, avec une doctrine sûre et abondante.

Le *Liber Tertii Ordinis* porte en tête l'approbation du Ministre Général, le R<sup>me</sup> P. Bernard d'Andermatt, à la date du 22 août 1884, approbation accompagnée d'attestations élogieuses des



Théologiens de l'Ordre. Dans l'une d'elles le T.R.P. Athanase de la Roche, professeur distingué, s'exprime en ces termes, par sa lettre du 16 août : « J'ai lu avec une extrême satisfaction le *Liber Tertii Ordinis* de S. F. d'As., composé par le T. R. P. Hilaire de Paris, Doct. en Th. et D. c. « Non seulement il n'y a rien de contraire à la foi ou aux bonnes mœurs; mais tout ce qui concerne la Loi de cet Institut s'y trouve exposé avec une vaste érudition, et avec la doctrine la plus claire : de telle sorte que l'ouvrage sera très utile aux Directeurs des Congrégations « pour faire entrer l'esprit sésaphique dans l'âme des Tertiaires. »

Mgr Gaspard Mermillod a adressé, en outre, à l'auteur, la belle lettre qu'on va lire :

*Evêché de Lausanne et Genève, Fribourg (Suisse)*

Fribourg (Suisse), le 12 octobre 1884.  
En la fête de la Maternité de la Sainte Vierge.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Au Concile du Vatican, j'avais besoin d'un Théologien dévoué à l'Eglise Romaine, nourri de doctrine et de vérité; et je vous ai choisi. Vous avez justifié ce choix, en vous montrant toujours fidèle à l'esprit de saint François d'Assise, esprit d'obéissance au Souverain Pontife, et de zèle pour la vérité embrassée tout entière. A dix ans d'intervalle je vous retrouve encore sur la brèche, au point indiqué par N. T. S. P. le Pape Léon XIII, pour la défense et la propagation du Tiers-Ordre, pour le combat de la pénitence et le travail de la perfection dans le siècle.

Votre *Manuel du Tiers-Ordre* a déjà fait en ce sens un grand bien, et d'ailleurs il remplace avantageusement les livres où l'on ne voit qu'un scapulaire et des prières vocales pour gagner des indulgences, et certaines pratiques de confrérie, bonnes il est vrai, mais insuffisantes pour la défense de l'Eglise par le sacrifice et la vertu. Vous avez mieux compris le Tiers-Ordre, qui n'est pas une simple Confrérie, mais un Ordre véritable, dit le pape Benoit XIII, un Institut noble et antique, capable de régénérer la Société par la pratique sérieuse de l'Evangile. Aux yeux de Léon XIII, le Tiers-Ordre est un arbre de vie, planté par saint François, arbre vigoureux, toujours plein d'une sève abondante, ou de l'esprit évangélique, moëlle des âmes. On laissait la sève pour se contenter de l'écorce, on laissait l'intérieur et la vertu pour des pratiques extérieures.

Après le *Manuel* pour les Tertiaires, pour les simples fidèles, vous publiez le grand ouvrage latin, *Liber Tertii Ordinis*, le Livre des Directeurs du Tiers-Ordre et de tout le Clergé séculier. Car dans ce siècle le Clergé a besoin, aujourd'hui plus que jamais, d'une vie presque religieuse, ou toute évangélique. Les Ordres Religieux sont abandonnés, supprimés, envoyés en exil; il faut donc que la perfection religieuse, la sève de l'Evangile, se retrouve dans le siècle, à mesure qu'on la chasse de l'asile des cloîtres. Or, le Tiers-Ordre est précisément la Religion dans le siècle, et sa Règle est la perfection évangélique accommodée au siècle ou mise à la portée de tous. Mais c'est le Clergé qui doit communiquer au monde cette vertu de l'Evangile, et qui doit avant tout la posséder lui-même. Pour cette fin, la Providence a préparé dans le Tiers-Ordre de saint François des modèles accomplis du Clergé des paroisses, comme saint Yves le Breton, le saint curé par excellence, et le B. Davanzatus et le B. Jacques de Lodi, deux humbles desservants, dont vous avez proposé ces jours-ci avec éloquence les admirables exemples au clergé de mon Synode diocésain. Le Tiers-Ordre a dans le siècle des prêtres martyrs, tels que le B. Raimond

Lulla, illustre Docteur; le Tiers-Ordre a des Saints dans tous les rangs de la Société, saint Louis, saint Ferdinand, sainte Elisabeth, saint Ezeas, la B<sup>e</sup> Delphine, sainte Rose de Viterbe, sainte Marie-Françoise, et tant d'autres, dont l'imitation dans le siècle serait le salut des âmes. C'est pourquoi N. T. S. P. le Pape Léon XIII veut que chaque Pasteur des âmes se rende capable de diriger une Congrégation de Tertiaires, afin de créer dans chaque paroisse un noyau d'âmes pénitentes, d'âmes héroïques, qui sauveront les autres. Or les prêtres séculiers peuvent devenir ainsi des Directeurs avec votre grand ouvrage latin, *Liber Tertii Ordinis*. Livre plein d'une science sacerdotale, d'une doctrine profonde, et d'une vaste érudition : il contient tout sur le Tiers-Ordre, son histoire, ses Saints et leurs exemples, les principes et leurs applications; on est étonné en ouvrant ce livre, de voir une si grande abondance de documents et d'instructions, sur un sujet qu'on avait cru jusque-là stérile, et presque sans ressource. Il est vrai que cet ouvrage vous a coûté des années laborieuses d'un travail soutenu, et plein de dévouement : ce travail ne sera point perdu; car il fera surgir partout, dans le Clergé des campagnes et des villes, des Directeurs instruits, zèles, en un mot des *Manuels vivants* dont la parole lumineuse et animée aura la force d'inspirer le sacrifice pour le salut de tous.

Je bénis donc et j'approuve votre second ouvrage, comme j'ai approuvé le premier, ou le *Manuel* des fidèles; je bénis et j'approuve le Livre des Prêtres, *Liber Tertii Ordinis*, le Livre du Tiers-Ordre ecclésiastique. Je le conseille fortement à tout mon Clergé, bien plus, à tous les prêtres catholiques qui veulent vivre et faire vivre les autres de la vraie vie de l'Evangile.

† GASPARD,

*Evêque de Lausanne et Genève.*

L'ouvrage entier fera un volume in-4° d'environ 1,700 pages, ou deux volumes in-4° de huit à neuf cents pages chacun. Papier fort et collé, avec marge suffisante pour les notes des Directeurs et des Prédicateurs.

Prix de l'ouvrage pour les souscripteurs : 20 fr.  
» » sans souscription : 30 fr.

## L'ALMANACH-JOURNAL

SOMMAIRE DU N° DE FÉVRIER

Dictons populaires, Calendrier, Travaux, Température, Avis utiles concernant ce mois. — Le Révolver et Mme Clovis Hugues. — L'anniversaire de l'élection du pape Léon XIII. — Le pain de chez nous. — Le général de Négrier. — L'art de devenir bon. — Paroles d'un savant sur la science. — Un zouave comme il y en a peu. — Les trois Amis. — Les lunettes. — Le médecin de la famille (trois articles). — Dîner géographique. — Plus d'avocats. — Le vieux grognard. — Le philosophe Victor Cousin et les Curés. — Anecdotes et bons mots.

*Illustration* : Onze gravures diverses. — Deux portraits : S. S. le pape Léon XIII, le général de Négrier.

Nous avons signalé cette publication dans l'avant-dernier numéro de l'*Ami du clergé*, et nous l'avons recommandée vivement à la propagande de nos lecteurs. On va voir combien c'était à bon droit.

Voici, en effet, quelques-uns des témoignages

(Voir la suite à l'avant-dernière page.)

## PRÉDICATION

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME :

L'ORGUEIL

Odibilis coram Deo est et hominibus superbia.

(Eccli., xi, 7.)

Pourquoi le Verbe incarné a-t-il voulu être un Dieu caché? Pourquoi le Sauveur Jésus qui d'un mot pouvait racheter le monde, a-t-il voulu se condamner toute sa vie à des humiliations aussi profondes que continues et volontaires? Pourquoi les abjections ineffables de Bethléem, de l'exil, de Nazareth, de Gethsémani, du Prétoire, du Golgotha? Pourquoi, dans le mystère eucharistique, Notre-Seigneur descend-il à des abaissements qui jettent l'âme chrétienne dans une sorte d'effroi? Pourquoi, par ses exemples et ses paroles, lui, l'Immense, le Puissant, l'Eternel, le Maître de tout, ne cesse-t-il de nous répéter cette touchante leçon : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur? » Ah ! c'est que nous avons au cœur une plaie profonde, invétérée, la plaie de l'orgueil; il a voulu dans son infinie miséricorde, pour nous éviter la mort éternelle, nous préparer dans la vertu d'humilité, prêchée par lui de la manière la plus touchante et la plus persuasive, un remède aussi efficace que nécessaire. L'orgueil ! oh, comme ce mal nous infecte et corrompt notre vie ! Combien nous avons besoin d'être mis en garde contre lui, d'en connaître toute l'horreur et tous les dangers ! Etudions-le donc, cet ennemi redoutable, mais qui sait prendre les dehors les plus flatteurs et les plus insinuants. Puisse le Dieu de la Crèche et du Calvaire éclairer nos esprits et toucher nos cœurs, pendant cette instruction essentiellement pratique !

## I

Qu'est-ce que l'orgueil? Ce n'est pas aimer, estimer les dons de la grâce ou de la nature que Dieu nous a départis. Estimer, aimer ces dons en les envisageant comme des bienfaits de la munificence de Dieu, destinés à le glorifier, à le faire servir par nous et le prochain, c'est un sentiment louable. L'orgueil, c'est une exagération de notre propre valeur, c'est un amour déréglé de notre propre excellence. Déréglé en ce sens que nous aimons plus les dons de Dieu que Dieu lui-même ; déréglé en ce sens que nous grossissons ce que nous sommes ou ce que nous valons ; déréglé en ce sens que nous nous en faisons accroire sur notre propre compte ; que nous nous aimons d'une manière désordonnée, nous et nos qualités vraies ou supposées. L'orgueil peut, selon saint Grégoire, revêtir quatre formes. Il y a un excès qui nous fait regarder comme venant de nous-mêmes les qualités, les talents, les dons de Dieu qui sont en nous ; c'est contre cet orgueil que saint Paul s'élevait en disant : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? Or si vous avez tout reçu, pourquoi vous glorifiez-vous comme si vous ne

l'aviez pas reçu ? » (I Cor., iv, 7.) Il y a un autre excès qui tout en nous faisant reconnaître que les biens et les avantages dont nous jouissons nous viennent de Dieu, nous les regardons cependant comme la récompense due à nos mérites ; pour confondre ce second orgueil, saint Paul disait aux Ephésiens : « C'est par la grâce que vous êtes sauvés en vertu de la foi ; et cela ne vient pas de vous puisque c'est un don de Dieu ; cela ne vient pas de vos œuvres pour que personne ne s'en glorifie. » (Eph., ii, 8 et 9.) Il y a un troisième excès qui consiste à se donner des avantages qu'on n'a pas, à s'attribuer une valeur plus grande que celle qu'on possède réellement ; l'évêque de Laodicée se rendait coupable de cet orgueil quand il disait : « Je suis riche, je suis comblé de biens, et je n'ai besoin de rien ; » sur quoi l'Esprit-Saint lui répondait : « Et vous ne savez pas que vous êtes malheureux, misérable, et pauvre, et aveugle, et nu. » (Apoc., iii, 17.) Enfin la quatrième espèce d'orgueil nous pousse à nous croire seuls possesseurs des biens que nous admirons en nous et, en conséquence, à mépriser nos frères. C'était l'orgueil du Pharisien qui, debout dans le temple, le front hautain, le regard fier, disait avec autant de déraison que d'impudence : « Seigneur, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont voleurs, adultères, ni même comme ce publicain ! »

Qu'est-ce que l'orgueil? C'est un péché capital et le premier, le plus funeste des péchés capitaux. L'orgueil est le principe de tout péché, *initium omnis peccati superbia*. (Eccli., x, 15.) Dans tout péché, en effet, il y a une satisfaction illégitime donnée à l'amour-propre et une révolte, au moins implicite, contre la souveraine autorité de Dieu. — L'orgueil est un péché capital en ce sens qu'il enflamme la fureur de toutes les autres passions. « Vous aimez à médire : l'orgueil vous conduira jusqu'à mettre votre gloire dans les excès du dénigrement. C'est le mauvais génie de la vengeance qui vous travaille : l'orgueil lui donnera la main pour l'entraîner de temps en temps à d'atroces représailles. Peut-être êtes-vous esclaves d'abjectes convoitises et subissez-vous l'ignominieuse domination des sens : l'orgueil pénétrera jusque dans cette fange pour y chercher la plus honteuse des célébrités. On poursuivra contre l'innocence des triomphes infâmes ; et si par d'ignobles artifices on les obtient, on s'en glorifiera comme d'autres se glorifieraient d'avoir gagné des batailles contre des armées étrangères... C'est-à-dire que l'orgueil est comme une sève empoisonnée qui court dans les viles instincts de notre nature tombée, leur donne une vigueur démesurée, et les fait éclater pour la désolation du monde et notre propre malheur en fruits de libertinage, de violence et de mort<sup>1</sup>. » — L'orgueil est encore et surtout un péché capital en ce sens qu'il donne naissance à une foule de péchés

<sup>1</sup> Mgr Plantier.



dont il est le père et le roi. C'est la « présomption » qui s'aveugle sur ses forces et ses ressources, qui ne veut prendre conseil de personne, qui se jette témérairement dans les entreprises les plus difficiles, ne doutant de rien, se croyant capable de tout. C'est l'« ambition » qui convoite indûment des honneurs, des dignités au-dessus de son mérite. C'est la « vaine gloire » qui d'une manière égoïste recherche l'estime et la louange des hommes, soit par des actes vertueux en eux-mêmes, soit par des choses qui, vu leur futilité, ne la méritent point. La vanité s'affiche partout : dans les vêtements qu'on veut brillants et luxueux ; dans la parure dont on fait une grave affaire et à laquelle on sacrifie beaucoup de temps et d'argent ; dans l'ameublement qu'on se procure magnifique ; dans la table qu'on veut splendidement et délicatement servir ; dans le langage où l'on porte un genre affecté ; dans la tenue et la démarche où se révèle le désir de se faire remarquer ; dans la société dont on s'entoure, en recherchant exclusivement les grands et les riches et en rougissant des petits et des pauvres ; dans la pratique de la vertu où l'on est plus préoccupé de paraître bon que de le devenir réellement. C'est la « jactance » qui ne parle que de soi, qui cherche à se faire valoir, qui se loue tantôt effrontément, tantôt d'une manière détournée mais plus adroite, félicitant les autres pour s'attirer des félicitations, se dénigrant soi-même mais pour provoquer une rectification d'éloges. C'est la « singularité » qui fait des choses non communes dans le but de se faire remarquer, de se créer un renom, de s'attirer l'attention et l'admiration des hommes. C'est l'« hypocrisie » qui prend les dehors de la vertu sans se soucier d'en avoir la réalité. C'est l'« opiniâtreté » qui, malgré les meilleures raisons du prochain, reste attachée à ses propres idées. C'est la « discorde » ou la division et l'antagonisme des volontés dans les choses nécessaires au salut. C'est la « contention » qui porte à défendre ses opinions avec audace, avec un langage violent et grossier. C'est la « désobéissance » qui par hauteur ne peut se soumettre aux ordres des supérieurs. C'est la médisance, c'est la calomnie, c'est la vengeance, c'est l'envie, c'est la jalousie, c'est l'incrédulité, c'est l'impiété. Ah ! Dieu, qui comprendra la triste et trop nombreuse postérité dont l'orgueil est le père exécrable !

Qu'est-ce encore que l'orgueil ? C'est un péché qui de sa nature est mortel, et nous attire l'ini-mi-tié de Dieu, à moins que la matière soit légère ou le consentement imparfait ; l'orgueil est le plus dangereux et le plus grave de tous les péchés. Ne vous en étonnez point, car l'orgueil c'est le mépris et la tyrannie du prochain ; c'est la plus odieuse expression de l'égoïsme ; c'est la rébellion contre Dieu ; c'est l'idolâtrie substituée au culte du Seigneur du ciel et de la terre ; l'orgueilleux ne voit que lui, n'estime que lui, rapporte tout à lui ! Véritablement, l'orgueil est

odieux à Dieu et aux hommes, *odibilis coram Deo est et hominibus superbia* ! Ah ! fuyons ce vice affreux, qu'il ne domine ni dans nos sentiments, ni dans nos paroles, *superbiam nunquam in tuo sensu, aut in tuo verbo dominari permit-tas* ; il est trop injuste, il est trop funeste, *in ipsa enim initium sumpsit omnis perditio*. (Tob. iv 4.) Fixons nos regards sur ces deux caractères de l'orgueil, afin d'en concevoir une plus grande horreur.

## II

I. L'orgueil est une injustice. Celui qui est possédé de ce vice prend le bien de Dieu pour se l'attribuer ; il se glorifie de ses avantages réels et prétendus comme s'il les tenait de lui-même ; il veut accaparer l'honneur et la louange qui n'appartiennent qu'au Très-Haut, *soli Deo honor et gloria* ; il ne travaille que pour lui-même au lieu de rapporter sa personne et ses biens au Créateur, *omnia in gloriam Dei facite* ; il vole Dieu ou plutôt, pour employer l'énergique expression de saint Bernard, il anéantit Dieu autant qu'il est en lui, *quantum in ipso est Deum perimit*.

Injustice doublée de folie, *dicentes se esse sapientes stulti facti sunt*. Comment la créature qui, comparée à la suprême excellence de Dieu, n'est pas même comme une goutte d'eau comparée aux immenses océans, ose-t-elle s'exalter ? Comment le pécheur qui est peut-être digne des flammes éternelles, ou, s'il a reçu son pardon, n'en reste pas moins un gracié de l'enfer, a-t-il même la pensée de se glorifier à ses propres yeux ? L'orgueilleux ne ressemble-t-il pas à un pauvre qui tirerait vanité d'un vêtement dont la charité l'aurait gratifié ? Car enfin, qu'avons-nous que nous n'ayons reçu de Dieu ? Oserons-nous nous enorgueillir de la noblesse de notre origine qui n'a pas dépendu de nous, de notre fortune qui par elle-même ne peut ajouter un degré à notre mérite, de nos talents qui sont un don du ciel, de nos vertus qui sont le fruit et le résultat de la grâce ? *Quid habes quod non acce-pisti* ?

Et cependant, si insensée que soit cette injustice, elle a séduit les anges dans la personne de Lucifer et de ses infortunés compagnons, elle a séduit Ève, la mère du genre humain, elle a fasciné, elle fascine aujourd'hui tous les âges et tous les rangs. « Le vice de l'orgueil, dit Bourdaloue, nous est si naturel, qu'il ne faut pas même l'imputer au péché d'origine comme à sa cause, puisqu'il est vrai que, jusque dans l'état d'innocence, le premier homme non seulement y fut sujet, mais y succomba ; et que ce bienheureux état qui l'exemptait de toute autre faiblesse, ne l'exempta pas de celle-ci : je veux dire de cet orgueil secret qui le poussa à s'emanciper de l'obéissance due à son souverain et à son Dieu. Car, comme remarque saint Ambroise, l'homme n'est pas tombé dans ce désordre d'aimer la liberté et l'indépendance, parce qu'il a désobéi à Dieu ; mais il a désobéi à Dieu parce qu'il était sujet à ce désor-

re; et l'on ne peut pas dire que son orgueil soit la suite de son péché, puisque l'Ecriture nous apprend au contraire que son péché a été l'effet de son orgueil. » Oh! Dieu, détournez-nous par votre grâce, car nos efforts sont d'eux-mêmes impuissants, détournez-nous de ce vice et, pour nous éloigner davantage, faites-nous un peu comprendre les ruines sans nombre qu'il accumule.

II. L'orgueil est funeste aux individus d'abord. Il nous prive des grâces de choix si efficaces pour notre sanctification : témoin le Pharisien qui s'en alla du temple dans sa maison, non point justifié comme le publicain, mais souillé d'un nouveau péché; c'est comme une nuée épaisse qui dérobaient à la terre les rayons du soleil. D'ailleurs, dans la prière, peu ou point de grâce; or l'orgueilleux ne prie pas ou prie mal. — L'orgueil en deuxième lieu est l'ennemi des vertus. Semblable à un poison subtil, il les corrompt, et par sa funeste influence, on peut se donner beaucoup de peines, même pour pratiquer la religion, et cependant rester ce serviteur inutile qui doit être jeté dans les ténèbres extérieures, *servum inutilem ejicite in tenebras exteriores* (Mat., xxv, 10). — Il ouvre la porte à toutes sortes de vices : jalousies, injustices, susceptibilités, divisions, ennuis, engeances, luxe, colère, etc. — Il rend malheureux, il introduit dans l'âme les dépôts, les sollicitudes, les inquiétudes et les amertumes; il transforme le cœur en une mer agitée par la tempête sur laquelle il n'y a ni sécurité, ni repos. Témoin cet Aman qui le premier du royaume près le roi, au faite des honneurs, sèche de douleur parce que le juif Mardochée, un pauvre, un homme de rien, lui refuse ses hommages. — L'orgueil provoque les humiliations : *ubi fuerit superbia, ibi erit contumelia* (Prov., xi, 9). Quand l'orgueil marche devant, honte et dommage suivent de bien près, » dit le proverbe. Ce sont les justes représailles de la providence de Dieu. — L'orgueil est un signe de réprobation et dès ici-bas Dieu se plaît à le châtier par des châtements exemplaires. Est-il besoin de nommer Lucifer chassé du ciel, Adam et Ève expulsés du paradis terrestre, Pharaon englouti dans les flots de la mer Rouge, Nabuchodonosor changé en bête, Sennachérib frappé dans son armée par l'ange exterminateur, Hérode honteusement consumé par les vers ?

D'autre part, comment peindrai-je les désordres que l'orgueil a toujours occasionnés dans l'Eglise et la société civile. Il est le père des hérésies et des schismes : Arius, Photius, Luther, Voltaire, Lamennais, étaient des hommes profondément orgueilleux. C'est lui qui sème et accrédite les systèmes faux, prépare et consomme les révolutions. C'est lui qui disloque tout l'édifice social. Il ne peut souffrir aucune supériorité, dit un illustre évêque de notre siècle<sup>1</sup>. Celle de l'auto-

rité l'accable; celle de la richesse l'irrite. Contre la première, la fierté de son indépendance se révolte; contre la seconde, sa cupidité se récrie; et pour se donner le droit de soulever les peuples contre l'une et l'autre, il proclamera que l'une est de la tyrannie et que l'autre est de l'injustice. C'est ce que nous avons, tout récemment encore, vu de nos yeux, entendu de nos oreilles au sein de notre France. N'a-t-on pas publié sur les toits que le pouvoir n'était qu'une usurpation et un despotisme barbare? N'a-t-on pas ajouté que la propriété c'est le vol? Et de ces deux effroyables maximes n'a-t-on pas fait comme un lambeau de pourpre qu'on agitait devant la multitude pour la mener à l'assaut contre les trônes et contre les fortunes. De plus, la haine qu'éprouve et qu'inspire l'orgueil pour la supériorité, il l'éprouve et l'inspire aussi pour l'égalité. Cet homme qui ne peut supporter un maître, ne peut pas non plus supporter un rival. Vous le dominez, il vous maudit; vous le coudoyez, il vous insulte. On lui dicte des lois, il les repousse; on résiste à ses caprices, il s'en indigné et vous broie. C'est-à-dire que par la plus brutale des inconséquences, il nie la hiérarchie sociale et il l'affirme; la subordination lui paraît intolérable, et il prétend imposer la servitude.

Voilà bien l'orgueil dans toute sa laideur. C'est une injustice criante qui blesse les droits de Dieu, une folie insigne qui foule aux pieds le sens commun le plus vulgaire, il fait le malheur des individus au temporel comme au spirituel, il s'attaque à la vérité et à la sainte unité de l'Eglise, il soulève les frères d'une même nation contre leurs pères, les peuples contre les peuples, multipliant les désastres et les ruines. Haïssons-le donc de toutes nos forces. Luttons contre lui de toute notre énergie par la réflexion, par la prière, par la pratique de la sainte humilité. Soyons humbles, c'est-à-dire connaissons-nous nous-mêmes, sachons bien pratiquement que nous sommes de pauvres créatures, de misérables pécheurs, que tout ce qu'il y a de bien en nous vient de Dieu, que nous ne possédons en propre que nos iniquités. Ne nous glorifions ni dans nos vêtements, ni dans notre origine, ni dans nos richesses, ni dans notre force, ni dans notre sagesse, ni dans nos vertus. Ne cherchons pas pour elle-même la louange des hommes. A quoi nous servirait la vaine gloire, *gloriantes ad quid valebimus?* (Eccl. xlii.) Attachons-nous à nous sanctifier en plaisant à Dieu. Là est la vraie sagesse, là le vrai bonheur.



<sup>1</sup> Mgr Plantier, t. IV, édit. 1867, p. 161.



CONGRÉGATIONS ROMAINES <sup>1</sup>

SACRÉE CONGRÉGATION DES INDULGENCES  
*Ordinis Monachorum Camaldulensium.*

DE GREGORIANO TRICENARIO, DE ALTARI S. GREGORII  
IN MONTE CÆLIO ET DE ALTARIBUS GREGORIANIS  
AD INSTAR.

## DECRETUM

Pio animabus e purgatorio liberandis ab antiquis temporibus Christifideles celebrandas curarunt et curant Missas, quæ *Gregorianæ*, seu *Gregorianum tricenarium* appellantur, quæ nimirum per triginta continentes dies exemplo S. Gregorii Magni in quovis altari dicuntur. Ille eundem finem et ab antiquis pariter temporibus Christifideles offerri expostulaverunt et expostulant Missæ sacrificium in altari S. Gregorii in ejus Ecclesia Cœlimontana. Tum in triginta illis missis, tum in quavis missa ad altare S. Gregorii specialem fiduciam Christifideles et habuerunt et habent, velut si ipsæ ita efficaces sint censendæ ut anima, pro qua celebrantur, e purgatorio pœnis illico liberetur. Verum de duplici hujusmodi praxi dubitari coëptum est a præstantibus quibusdam viris, ea potissimum de causa quod hujusmodi Christifidelium fiducia haud solido fundamento inniti videatur.

Quod quidem adeo permovet hodiernum abbatem generalem monachorum Camaldulensium, quibus custodienda tradita fuit Ecclesia in qua *Gregoriani Tricenarii* praxis initium forte sumpsit et altare S. Gregorii existit, ut antecessoris sui preces urgeret et S. Congregationi Indulgentiis præpositæ dubia aliqua authentice dirimenda exhiberet. Cum vero antea temporibus Romani pontifices, præsertim Gregorius XIII, plurima altaria tum Romæ tum ubi, formula usi solemnè *privilegiata* declaraverint *ad instar* altaris S. Gregorii in Monte-Cælio, et Christifideles haud dissimilem a superius dicta fiduciam reposuerint et reponunt in Missis quæ hujusmodi in altaribus ad juvandas animas in purgatorio detentas celebrantur; quumque hæc *altaria Gregoriana ad instar* nuncupata usque ad annum 1853 concessa, ob exorta dubia de discrimine altaris *Gregoriani ad instar* ab altari sine addito *privilegiato*, Pius s. m. PP. IX, die 15 martii illius anni, prohibuerit quominus in posterum concederentur, quoad res maturius perpenderetur et absolveretur, hinc opportunum visum est dubiis a Rmo P. Abbate propositis aliud ex officio subnectere et dirimere respiciens

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 c.

Un an, 20 fr. — *Stranger*, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palme, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

adamussum suspensionem a S. M. Pii PP. IX indictam.

Dubia vero proposita hæc sunt quæ sequuntur.  
1<sup>o</sup> Utrum fiducia qua fideles retinent celebrationem triginta Missarum, quæ vulgo *Gregorianæ* dicuntur, uti specialiter efficacem ex beneplacito et acceptatione divinæ misericordiæ animæ a Purgatorii pœnis liberationem pia sit rationabilis, atque praxis easdem missas celebrandi sit in Ecclesia probata?

2<sup>o</sup> Utrum fiducia qua fideles retinent celebrationem Missæ in altari S. Gregorii in ejus Ecclesia Cœlimontana uti specialiter efficacem ex beneplacito et acceptatione divinæ Misericordiæ animæ e Purgatorii pœnis liberationem pia sit et in Ecclesia probata?

3<sup>o</sup> Utrum idem dicendum sit de Altaribus *Gregorianis ad instar*?

4<sup>o</sup> Utrum expediat revocare suspensionem novæ concessionis Altaris Gregoriani latam ex mandato SSmi in audientia diei 15 martii 1852?

Quibus in Congregatione Generali habita die 11 Martii 1851, in Elibus Apostolicis Vaticanis Eminentissimi Patres rescripserunt :

Ad I, II et III. *Affirmative*.

Ad IV. Consulendum SSmo ut revocet suspensionem novæ concessionis Altaris Gregoriani *ad instar*.

Die vero 15 ejusdem mensis et anni, facta d. omniibus ab infrascripto Sacræ Congregationis secretario relatione SSmo Dno Nostro Leonæ Papæ XIII, Sanctitas Sua Patrum Cardinalium responsiones approbavit et suspensionem novæ concessionis Altaris Gregoriani *ad instar* sustulit.

Datum Romæ ex secretaria Sacræ Congregationis Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præposita die 15 martii 1854.

CARD. OREGLIA A S. STEPHANO, *præfectus*.

Franciscus Della Volpe, *secretarius*.

## CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Sainte Scholastique, pour nous du rite double majeur, se rencontrera avec un mystère de la Passion. La fin du décret du 19 juin dit : « comme il a été décidé le 6 août 1831 pour les mystères et instruments de la Passion, » et voici les dernières paroles de l'indult qui concède à notre diocèse les mystères de la Passion : *quæ quidem officia, si prædictæ ferie officio potioris ritus sint impositæ, transferibilia sunt ad primis et sequentes dies liberis, non tamen ultra Quadragesimam* : cela posé quel office devons-nous célébrer ?

R. — Dans le cas que vous posez, la réponse est certaine et facile, puisque le Rescrit Apostolique donne le principe de solution. Vous devez célébrer l'Office de la Passion, et transférer sainte Scholastique au premier jour libre.

Q. — 1<sup>o</sup> Le conseil de fabrique peut-il (tuta conscientia) porter dans ses comptes un déficit, qui réellement n'existe

pas; et cela afin que la commune vienne chaque année au secours de la fabrique pour payer le clerc. Notez que M. le curé qui, seul capable de régler les comptes et budget, ignore ce que l'adite fabrique se réserve en boni; les membres du conseil d'ailleurs ne sont point de bonne foi et peuvent parfaitement se partager entre eux le gâteau.

2° La fabrique peut-elle de ses revenus inconnus à la commune, faire une réparation à la clôture d'un bénéfice-cure? Si l'adite réparation qui a coûté 18 francs, a eu lieu d'après l'agrément de trois membres, les deux autres membres absents peuvent-ils faire annuler cette donation faite par la fabrique après trois ans?

3° Quand un trésorier de fabrique donne sa démission, et qu'il a entre les mains un dépôt en argent appartenant à la fabrique, à qui doit-il rendre compte, et où? Le curé n'a-t-il pas le droit d'être témoin, et le presbytère, lieu des séances, n'est-il pas le lieu où le conseil doit se réunir pour cela d'une manière privée?

4° Une église très petite est en réparation, le devis porte que la grande chaire, inutile d'ailleurs, puisqu'il en existe une petite plus commode pour la prédication et les auditeurs, ne sera point remplacée; de là, guerre au curé par l'unanimité des paroissiens, agissant par l'organe du conseil de fabrique et de deux membres du conseil communal (cette paroisse n'est qu'une section de commune): dans ce cas que doit faire le curé? Il a le maire pour lui: celui-ci est d'ailleurs désintéressé puisqu'il n'est pas de la paroisse.

5° M. le curé fait procurer un tonneau de 50 litres d'huile. pour la fabr' que, le commissionnaire fracture le tonneau qui répand le liquide à l'insu de M. le curé: à qui incombe cette perte? Mes bons conseillers de fabrique rejettent tous les torts sur le curé.

6° Un père a une nombreuse famille; l'un de ses fils mariés a 5 enfants: le grand-père les aime tendrement et veut leur laisser une partie de sa succession, en mourant il donne sa bourse à ce fils qui a des enfants: celui-ci peut-il accepter et garder (*tuta conscientia*) ce dépôt? Le grand-père avait le désir de faire un prêtre de ses petits enfants, père peut-il consacrer cet argent remis à lui pour cet effet?

R. — Ad I. L'administration de cette fabrique laisse à désirer. Les membres du conseil ne peuvent pas en conscience commettre dans les comptes et budget cette fraude ou ce détournement des deniers de la fabrique, à l'effet d'obtenir un secours de la commune. Il est du devoir du curé, qui est un des principaux membres de la fabrique, de se mettre au courant de la situation de la caisse, et de concourir, conformément à la loi, au règlement des comptes et à la formation du budget.

Ad II. Si la réparation a été votée régulièrement par le conseil de fabrique, et approuvée par l'autorité compétente, cela suffit, quand même deux membres dudit conseil n'auraient pas assisté à la séance.

Ad III. Le trésorier doit remettre ses comptes au bureau des marguilliers, qui lui-même les présente, avec les pièces à l'appui, au conseil de fabrique, dans sa séance de *Quasimodo*. Le conseil doit s'assembler « dans un lieu attenant à l'église, ou dans le presbytère » (Regl. gén. des fabriques, 30 déc. 1809, art. 10).

Ad IV. Le curé doit remplacer cette chaire, réclamée par le conseil de fabrique et par toute la population.

Ad V. Si la perte en question peut être attribuée à la faute ou à la négligence de quelqu'un, elle doit lui être imputée. Si la faute n'est à personne, la chose a péri pour son maître.

Mais quel est ici le maître de la chose perdue? Est-ce l'expéditeur ou le destinataire du tonneau d'huile?

C'est l'expéditeur, si le destinataire n'a pas encore pris livraison; c'est le destinataire, si la chose lui a été livrée.

Or il paraît que le commissionnaire chargé de transporter ledit tonneau était mandé par le curé. Celui-ci avait donc pris livraison de la chose.

Est-ce à lui à subir la perte? Légalement, oui, s'il a fait cet achat sans y avoir été autorisé par la fabrique. Non, s'il a été autorisé par la fabrique. En fait, si le curé a agi prudemment et avec le consentement présumé de la fabrique, il serait dur et même injuste de le rendre responsable, parce qu'il n'a fait que pourvoir aux besoins de son église, ce qui n'est point en dehors de ses attributions.

Ad VI. Cette donation manuelle est valide, si elle n'excède pas la quotité de biens dont le donateur peut disposer gratuitement. Cette quotité est de la moitié de ses biens s'il n'a qu'un enfant; du tiers s'il en a deux; du quart s'il en a trois ou plus. (Cod. fr.)

Q. — Lorsqu'une parole a été donnée pour une cotisation à l'effet d'acheter une cloche, et lorsque sur cette parole donnée la cloche a été commandée, cette parole oblige-t-elle selon la rigueur de la justice et en conscience? Je crois que oui. Qu'en pensez-vous?

R. — Cela dépend de la parole donnée. Si elle équivaut à une promesse ordinaire, comme il s'en fait tant parmi les hommes, elle oblige en conscience, *ex fideiitate*, mais non pas en justice, en supposant que la personne qui l'a donnée, a voulu s'obliger ainsi.

Si elle est l'expression d'un engagement, par lequel cette personne a entendu s'obliger en justice, et que d'autre part, il y ait eu acceptation, il faut admettre l'obligation de justice.

Q. — 1° Titius et Titia, parents au 3° et 4° degrés, ont demandé et obtenu dispense. D'après leur déclaration, l'inceste n'avait pas été commis avant de demander dispense; mais il l'a été après. Il y a doute si c'est avant ou après l'exécution de la dispense, leurs aveux ne sont ni clairs ni concordants. Le mariage religieux est fixé, le matin on contracte le mariage civil. Le confesseur, qui doit faire le mariage, apprend la chose en confession le matin même. Que doit-il faire? Il ne peut recourir à l'évêque, le temps ne le permet pas et il craint de violer le secret de la confession.

2° S'il marie, à qui s'adresser pour obtenir la dispense *aradice*?

3° La dispense obtenue, que doit-il faire si les mariés se présentent à son confessionnal; et s'ils ne s'y présentent pas, ou si l'un des deux seulement se présente, *quid* de la validité du mariage? Comment le revalider?

R. — Ad I. Au for extérieur, le curé ne peut refuser de marier Titius et Titia, s'ils se présentent à lui pour contracter mariage. Il ne peut user de la science du confesseur pour refuser la célébration du mariage.

Au for interne, et dans ce cas d'urgence, si le



mariage ne peut être différé sans de graves inconvénients, le confesseur, dans l'impossibilité de recourir à l'évêque, peut dispenser, ou plutôt déclarer que la loi cesse d'obliger. C'est le sentiment d'un assez grand nombre de théologiens, tels que Pignatelli, Roncaglia, saint Liguori, Gousset, Bouvier. Ce sentiment est assez probable pour qu'il puisse être suivi dans un cas de nécessité urgente. Et cela d'autant plus, dans le cas dont il s'agit, que la loi est douteuse, puisqu'il n'est pas certain que l'empêchement existe encore, l'exécution de la dispense ayant pu être faite avant l'inceste.

Mais tous ces auteurs ajoutent que le mariage ainsi fait, le confesseur doit écrire pour demander, *ad cautelam*, une dispense *in radice*, parce qu'il n'est pas certain que le mariage soit valide.

Comme il s'agit d'un empêchement secret et douteux, dont l'évêque peut dispenser, surtout après que le mariage a été contracté, il suffira de s'adresser à l'évêque pour en obtenir la dispense : d'autant plus, qu'en vertu de l'indult du 15 novembre, l'évêque peut revalider les dispenses qui sont nulles, parce que l'inceste n'a pas été mentionné dans la supplique, ou parce qu'il a été commis ou réitéré depuis son envoi : *ob incestum reticatum in precibus, aut patratum seu iteratum post missas preces*.

Ad II. Le curé peut donc se contenter de recourir à l'évêque auquel il expose le cas, et qui jugera lui-même s'il doit s'adresser à la Pénitencerie pour solliciter la dispense *in radice*. Il peut aussi s'adresser directement à la Pénitencerie.

La dispense *in radice* n'exige pas, pour avoir son effet, que les parties intéressées soient averties et renouvellent leur consentement. Si cependant l'une des parties ou toutes les deux n'étaient pas dans la bonne foi et doutaient de la validité de leur mariage, elles devraient être averties, autant que faire se peut, soit en confession, soit en dehors de la confession, par le confesseur lui-même, qui, au besoin, demanderait préalablement, s'il ne l'avait pas fait déjà, la permission de leur faire cette communication.

Q. — 1<sup>o</sup> Un membre d'une congrégation religieuse à vœux simples, approuvée par le Saint-Siège, peut-il s'agréger au Tiers-Ordre de saint François, sans la permission de son supérieur?

2<sup>o</sup> Le supérieur général de cette congrégation peut-il accorder à ses sujets la permission de s'agréger au Tiers-Ordre de saint François? les constitutions de la congrégation se taisent complètement sur ce point.

3<sup>o</sup> Si la permission est requise, la profession faite *bona fide* sans cette permission est-elle nulle?

4<sup>o</sup> La profession dans le Tiers-Ordre de saint François faite par une personne avant son entrée en religion, est-elle annulée par l'émission subséquente des vœux qu'elle fait dans cette congrégation?

R. — Ad I, II et III. Aucune loi générale n'interdit aux membres des communautés à vœux simples, séculières, c'est-à-dire ne professant pas la vie religieuse proprement dite, d'entrer dans le Tiers-Ordre de saint François. Faut-il une per-

mission du supérieur de l'Institut? Au point de vue de la validité de la profession, non. Elle ne pourrait être requise qu'autant que la règle de l'Institut en ferait mention, ou que le supérieur, en vertu de son pouvoir domestique, l'imposerait.

Ad IV. L'émission subséquente des vœux faite dans un Institut séculier à vœux simples, n'annule pas la profession dans le Tiers-Ordre de saint François faite par une personne avant son entrée en religion, parce qu'il n'y a pas incompatibilité entre ces deux choses.

Q. — 1<sup>o</sup> Chaque dimanche à lieu, dans l'église de la paroisse où je me trouve actuellement, l'exercice de l'archiconfrérie de N.-D. des Victoires, à laquelle la paroisse est agrégée. Cet exercice est séparé de tout office public. On y fait régulièrement la lecture d'une histoire édifiante ayant trait à la sainte Vierge, et cela du haut de la chaire. — Un sous-diacre, un minoret, peuvent-ils faire cette lecture, avec la permission et même le désir du curé de la paroisse, « du haut de la chaire? »

2<sup>o</sup> Chaque dimanche, après le chant des vêpres, pour se conformer aux désirs du S. Pontife, on récite un chapelet du haut de la chaire. Les séminaristes énoncés ci-dessus peuvent-ils présider à cette récitation du haut de la chaire?

3<sup>o</sup> Chaque dimanche également, à la messe la moins solennelle de toutes, on supplée au défaut d'instructions par la lecture d'un catéchisme très étendu, d'un catéchisme théologique, faite du haut de la chaire. Même question que pour les deux cas précédents. Cette lecture se fait immédiatement après l'évangile.

Voici ce qui fait ma difficulté :

Les pouvoirs du lecteur, en premier lieu, sont liés; 2<sup>o</sup> lors même qu'ils ne seraient pas liés, le lecteur et le sous-diacre n'ont pas le droit de monter dans la chaire, qui est exclusivement réservée au prêtre; 3<sup>o</sup> je passerais encore pour un office privé, comme le sont, à ce qu'il me semble du moins, l'exercice de l'archiconfrérie de N.-D. des Victoires ou la récitation du chapelet; mais sur quoi s'appuyer pour autoriser la lecture qui se fait pendant la messe, laquelle est un office public. Cette lecture, toute théologique, n'est-elle pas une sorte de prédication? — Dans le cas où ces lectures seraient illicites, y a-t-il faute pour le séminariste qui les aurait faites?

4<sup>o</sup> Il est telles cathédrales où existe l'usage assez récent de faire donner les sermons des 40 heures par des séminaristes dans les ordres sacrés, en présence de Mgr et de son Chapitre. Pour les diacres, je ne vois pas de difficulté; mais en est-il de même pour des sous-diacres? Je ne connais pas d'ordination autre que celle du diaconat qui confère le pouvoir, même *in radice*, de prêcher aux fidèles. La permission de Mgr peut-elle suppléer au défaut de pouvoir?

R. — Les difficultés de notre correspondant proviennent de ce que les principes sur lesquels il s'appuie ne sont pas exacts. Ainsi :

1<sup>o</sup> Il est inexact de dire que les pouvoirs du lecteur sont liés. Aucune loi ne restreint les pouvoirs du lecteur par rapport à la lecture des livres saints.

2<sup>o</sup> Il est inexact de dire que la chaire est réservée au prêtre. La chaire peut être occupée par tous ceux qui annoncent la parole de Dieu.

3<sup>o</sup> Il est inexact de dire que la seule ordination du diaconat confère le pouvoir de prêcher aux fidèles. La prédication est, en effet, un acte de juridiction et non d'ordre; l'évêque pourrait y employer même les clercs qui ne sont pas dans les ordres sacrés. Telle est la doctrine de Suarez

cité par saint Alphonse de Liguori<sup>1</sup>, et de Lucius Ferraris, qui invoque une décision de la S. Congrégation du Concile, du 23 juin 1580<sup>2</sup>. Ferraris observe que, en général, la permission n'est guère accordée qu'aux prêtres et aux diacres, et qu'un édit de Clément XI, pour les Etats Pontificaux, défend d'accorder l'autorisation de prêcher à des clercs inférieurs aux diacres.

#### ÉTUDE CANONIQUE SUR LES CHAPELETS (suite)

##### B. Chapelets ordinaires auxquels sont attachées les indulgences de sainte Brigitte.

Les Souverains Pontifes ont permis d'attacher les indulgences de sainte Brigitte aux chapelets ordinaires de cinq dizaines et aux rosaires de quinze dizaines. « Ex pluribus decretis a servatis in actis S. Congregationis (constat) indulgentias sanctæ Birgittæ lucrari posse cum coronis etiam ordinariis sive quindecim, sive quinque tantum decadam, dummodo sint benedictæ ab habentibus facultatem, cum indulgentiis quoque divæ Birgittæ nuncupatis<sup>3</sup>. »

Il faut donc que ces chapelets soient bénits, et bénits par ceux qui ont une permission spéciale du Souverain Pontife. A quoi peut-on reconnaître que l'on a cette permission? Les trois décisions suivantes nous fourniront la réponse :

« Vicarius generalis et officialis diœcesis VIVARIEN. exponit, quod juxta rescriptum Sacræ Congregationis Indulgentiarum datum sub die 15 januarii 1839, simplici coronæ precatoriæ ex quinque scilicet, vel quindecim decadibus constanti, adnecti nequeunt indulgentiæ S. Birgittæ nuncupatæ, nisi hoc Apostolica dispensatione indulgeatur. Quærit nunc :

« 1<sup>o</sup> Utrum hæc dispensatio quæ ut supra requiritur, in sequenti concessione contineatur; videlicet: Sanctissimus... Oratori est elargitus facultatem benedicendi cruces, crucifixos, sacra numismata, et coronas precatorias, eisdemque applicandi omnes et singulas indulgentias a Sanctitate sua concessas, ut in eleucho typographiæ Rev. Cam. Apostolicæ edito anno 1831, ac etiam indulgentias S. Birgittæ nuncupatas?

« RESP. Affirmative<sup>4</sup>. »

« 1<sup>o</sup> Utrum per hæc verba : *peculiares facultates ab Apostolica Sede impetratas*, intelligatur et sufficiat ad consequendum prædictam illum effectum facultas illa quæ ordinario conceditur et exprimitur his verbis, aut aliis : *ac etiam applicandi Indulgentias S. Birgittæ nuncupatas*.

« 2<sup>o</sup> Utrum habeant peculiares illas facultates saltem ii sacerdotes qui ab Apostolica Sede petierunt facultatem benedicendi coronas B. V. Ma-

riæ, cum applicatione indulgentiarum Sanctæ Birgittæ nuncupatarum et quibus fuit responsum : « Sanctitas Sua Oratori concedit facultatem benedicendi coronas deprecatorias, cum applicatione indulgentiarum divæ Birgittæ nuncupatarum eorum arbitrio distribuendas.

« RESP. : Affirmative in omnibus<sup>1</sup>. »

Enfin voici encore une décision plus explicite :

« An beneficiant benedicendo coronas ordinarias quinque decadam cum applicatione indulgentiarum divæ Birgittæ nuncupatarum?

« RESP. : Negative, nisi sacerdotes peculiares habeant facultates ab Apostolica Sede impetratas, quæ in concessionibus exprimuntur per illa verba aut similia : *ac etiam applicandi indulgentias sanctæ Birgittæ nuncupatas*. Per ista enim verba aut similia non datur facultas benedicendi coronas Birgittinas (quæ sex decadibus constant, totidemque orationibus dominicis et apostolicis symbolis, atque in fine una alia oratione dominica, tribusque salutationibus angelicis), sed traditur potestas benedicendi coronas communes, id est quinque vel quindecim decadam, cum indulgentiis quoque quæ propriæ sunt coronarum divæ Birgittæ<sup>2</sup>. »

Comment récite-t-on ce chapelet de cinq dizaines auquel sont attachées les indulgences de sainte Brigitte? Faut-il ajouter un *Credo* après chaque dizaine?

Non certainement, si l'on ne dit que cinq dizaines; oui si l'on en dit six, comme pour la couronne de sainte Brigitte proprement dite : « Possuntne indulgentiis S. Birgittæ dictis donari coronæ precatoriæ quinque et non sex decadam? Post quamlibet decadem requiritur ne recitatio symboli Apostolorum ad lucrandas indulgentias?

« RESP. Negative quoad primam partem, nisi habeantur peculiares facultates; affirmative quoad secundam, si dicatur corona sex decadam S. Birgittæ nuncupatæ<sup>3</sup>. »

D'après ces paroles on peut réciter, même avec le chapelet de cinq dizaines, indulgencié *ad hoc*, la couronne de sainte Brigitte qui comprend 6 dizaines, comme on peut se contenter de réciter simplement cinq dizaines. Dans l'un et l'autre cas on gagne les indulgences; elles sont cependant plus nombreuses dans le premier cas, puisqu'elles sont attachées à la récitation de chaque *Pater* et *Ave* et que les *Pater* et les *Ave* sont plus nombreux dans la couronne proprement dite de sainte Brigitte que dans le chapelet ordinaire. Les obligations ne sont toutefois pas les mêmes : quand on veut réciter la couronne, il faut ajouter à chaque dizaine le *Credo*, que l'on n'est pas obligé

<sup>1</sup> Lib. VII, n. 358.

<sup>2</sup> *Prompta Bibliotheca*, v<sup>o</sup> Prædicator, n. 20.

<sup>3</sup> *Decreta authentica* S. Cong. Indulg. *Atrebaten.* 25 sept. 1841. Ed. Barbier de Montault, n. 540.

<sup>4</sup> *Vivarien.* 22 mars 1839, Ed. Pustet, n. 271.

<sup>1</sup> *Rothomagen.* 24 janv. 1842. Edit. Barbier de Montault, n. 547.

<sup>2</sup> *Rothomagen.* 28 janvier 1842, ad 1<sup>re</sup>. Ed. Barbier de Montault, n. 551.

<sup>3</sup> *Decreta authentica* S. C. Indulg. *Aturen.* 20 junii 1836. Edit. Pustet, n. 257.



d'ajouter quand on ne dit que le chapelet ordinaire ou le rosaire.

Cela nous paraît ressortir de l'ensemble des décisions que nous avons citées déjà et que nous citerons encore et en particulier de celle-ci :

« *Utrum fideles recitando coronas, de quibus agitur in dubio primo præcedente, eodem modo ac rosarium commune, lucrentur indulgentias Birgittinas ?* »

« *RESP. : Affirmative, quatenus fideles prædictas coronas quinque decadam habeant benedictas cum indulgentiis sanctæ Birgittæ ab habentibus facultatem* <sup>1</sup>. »

Il s'agit bien du chapelet de cinq dizaines, auquel sont attachées les indulgences de sainte Brigitte. Or, il est dit qu'on peut le réciter comme le rosaire commun ; mais le rosaire ne demande pas la récitation du *Credo* après chaque dizaine.

D'après l'opinion généralement adoptée, il faut réciter les cinq dizaines de suite, sans interruption notable, pour qu'on puisse gagner les indulgences.

Faut-il une méditation des mystères du rosaire pour gagner les indulgences de sainte Brigitte avec les chapelets ordinaires ?

Nous rencontrons à ce sujet trois décisions dont la troisième nous paraît opposée aux deux autres ; les voici :

1<sup>o</sup> « *Utrum fideles ad lucrandas hujusmodi indulgentias scilicet S. Birgittæ dictas, meditari teneantur eadem mysteria ac si recitarent Rosarium commune, seu dominicanum ?* »

« *RESP. : Negative* <sup>2</sup>. »

Il s'agissait du chapelet de cinq dizaines dans les doutes précédents.

2<sup>o</sup> « *Quando coronis B. M. V. de licentia Sedis Apostolicæ applicata fuit benedictio cum indulgentiis divæ Birgittæ nuncupatis, fideles illas coronas recitantes tenentur ne meditari quindecim mysteria D. N. J. C. ut indulgentias percipere valeant ?* »

« *RESP. : Negative* <sup>3</sup>. »

Voici un décret qui nous paraît contraire aux deux précédents. Il est question des chapelets de cinq dizaines auxquels on a attaché, avec la permission du Souverain Pontife, les indulgences de sainte Brigitte. On demande :

« *An ad lucrandas istas indulgentias meditandum sit in singulis decadibus super uno ex quindecim mysteriis : lætis videlicet, dolorosis et gloriosis ?* »

« *RESP. : Affirmative et juxta decretum S. Congregationis diei 12 augusti 1726* <sup>4</sup>. »

Cette réponse doit-elle être regardée comme

tout-à-fait opposée aux deux précédentes, et les annulant parce qu'elle est postérieure ? Faut-il plutôt chercher à les concilier ? Nous inclinons volontiers vers cette conciliation qui ne nous paraît pas impossible. Voici comment nous la comprendrions. Nous avons dit que, avec un chapelet de cinq dizaines béni à cet effet, on pouvait réciter la couronne de sainte Brigitte, c'est-à-dire six dizaines composées chacune d'un *Pater*, de dix *Ave* et d'un *Credo*, en ajoutant un *Pater* et trois *Ave* ; comme aussi on pouvait se contenter des cinq dizaines, sans ajouter le *Credo*, et gagner également les indulgences.

Ne pourrait-on pas faire ici la même distinction et dire que la méditation n'est pas nécessaire quand on récite la couronne même de sainte Brigitte, c'est-à-dire les six dizaines suivies du *Credo*, et qu'elle est nécessaire quand on récite simplement le rosaire. Cette distinction que nous n'avons vue exprimée nulle part dans les décrets de la S. Congrégation, nous semble assez plausible ; mais ce n'est en somme qu'une supposition. Les auteurs d'ailleurs n'en parlent pas, pour la bonne raison qu'ils passent sous silence cette décision du 23 janvier 1842. Aussi enseignent-ils, sans l'ombre d'une restriction et sans aucune distinction, que la méditation n'est pas nécessaire pour gagner les indulgences de sainte Brigitte.

Nous avouons, pour notre part, désirer vivement une solution sur ce point, la question étant posée comme nous avons cherché à la préciser.

La permission d'attacher aux chapelets ordinaires les indulgences de sainte Brigitte est accordée ordinairement, par le Souverain Pontife, par l'entremise de la secrétairerie des Brefs. Nous avons dit plus haut comme il faut entendre les clauses du bref.

Celui qui a obtenu du Souverain Pontife cette permission n'est pas tenu à faire viser ses pièces à l'évêché, à moins que le Bref de concession ne le réclame expressément <sup>1</sup>.

Les chanoines réguliers de Saint-Sauveur de Latran ont joui, de temps immémorial, du pouvoir d'attacher aux chapelets les indulgences de sainte Brigitte et de déléguer ces mêmes facultés. Le pouvoir réside dans le supérieur général et les supérieurs locaux, mais avec une différence quant à la délégation. Le supérieur général peut déléguer les prêtres de son ordre et les autres prêtres tant réguliers que séculiers ; les supérieurs locaux ne peuvent déléguer que les prêtres de leur ordre qui sont sous leur juridiction. Les titres authentiques de ces pouvoirs ayant été perdus, le pape Pie IX les renouvela par un Bref du 5 avril 1864, dans lequel on lit les restrictions suivantes pour les délégations : « *Ita tamen ut c' presbyteri seculares et regulares a memorato abbate generali subdelegati dictam pariter* »

<sup>1</sup> *Decret. auth. S. C. Ind. Rothomagen.* 2 octob. 1840, ad 2<sup>m</sup> Edit. Barbier de Montault, n. 526.

<sup>2</sup> *Decreta auth. S. Cong. Indul. Rothomagen.* 2 oct. 1840, ad 2<sup>m</sup> Edit. Barbier de Montault, n. 526.

<sup>3</sup> *Decreta auth. S. C. Cong. Indulj. Caldonien.* 1 juillet 1839, ad 1<sup>m</sup> Edit. Pustet, n. 273.

<sup>4</sup> *Decreta auth. S. C. Indulj. Rothomagen.* 23 jan. 1842, ad 3<sup>m</sup> Edit. Barbier de Montault, n. 551.

<sup>1</sup> *Decreta auth. S. C. Ind. Valentinien.* 5 feb. 1841, ad 2<sup>m</sup> Ed. Pustet, n. 286.

« *facultatem usque ad tercentas coronas tantum, et extra Urbem, deque consensu ordinariorum, servatis servandis* <sup>1</sup>. »

Les prêtres délégués ne peuvent donc user de leurs pouvoirs à Rome, et ils sont tenus d'obtenir le « visa » de l'évêque diocésain.

Les prêtres délégués peuvent indifféremment attacher les indulgences de sainte Brigitte aux chapelets ordinaires de cinq dizaines ou aux rosaires de quinze dizaines :

« Qui accipit facultatem benedicendi tercentum coronas precatórias cum applicatione indulgentiarum divę Birgittę nuncupatarum, accipitne eoipso facultatem benedicendi totidem rosaria loco coronarum? Ratio dubitandi est rosaria quindecim constare decadibus, et coronę quinque tantum; unde tercentum rosaria non-gentis coronis æquivalent? — RESP. Rosaria et coronę promiscue accipienda sunt <sup>2</sup>. »

Les indulgences du chapelet de sainte Brigitte sont de deux sortes, les unes accordées à la récitation, les autres uniquement à l'action de porter le chapelet de six dizaines. Elles sont énumérées dans le sommaire suivant, approuvé le 9 février 1743 par Benoît XIV. La plus précieuse est celle de cent jours accordée pour la récitation de chaque *Pater*, de chaque *Ave* et de chaque *Credo*.

(A suivre.)

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Je ne crois pas que l'*Ami du clergé* ait fait connaître un avis du conseil d'Etat émis dans sa séance du 2 juillet dernier. Il a pourtant une grande importance; car il indique l'interprétation qu'il faut donner à l'article 136 de la loi municipale du 5 avril 1834. D'après cet article 136, les grosses réparations aux édifices consacrés aux cultes constituent des dépenses obligatoires pour les communes, quand ces bâtiments leur appartiennent, sauf l'application préalable des revenus et ressources disponibles des fabriques à ces réparations.

Mais que faut-il entendre par ces revenus et ressources disponibles? Et les fabriques sont-elles obligées d'aliéner leurs titres de rente, ou de vendre leurs immeubles pour subvenir aux paiements des grosses réparations qui seraient faites à l'église ou au presbytère?

La *Semaine religieuse* de Beauvais a fait ressortir l'intérêt de ce document au point de vue pratique. Je vous l'envoie pour que vous l'utilisiez au besoin.

R. — Nous connaissions cette pièce; mais nous n'avons pas eu l'occasion d'en parler parce que, depuis cette époque, aucune question ne nous a été posée à ce sujet. Nous n'en remercions pas moins notre correspondant, et, reconnaissant comme lui toute l'utilité de cette interprétation d'un texte équivoque, nous nous empressons de publier les explications données par la feuille qu'il nous envoie gracieusement.

Après ce qui est dit dans la lettre ci-dessus, la *Semaine* continue :

« Le conseil d'Etat a décidé dans cette séance du 2 juillet, que la vente d'un immeuble ou d'un titre de rente ne saurait être considérée comme une ressource disponible de la fabrique; qu'on ne doit entendre par ressources disponibles que les excédents de recettes sur les dépenses nécessitées par l'exercice du culte et par l'entretien des édifices paroissiaux, ou le montant des libéralités spécialement affectées aux réparations des dits édifices.

« En effet, s'il en était autrement, et si les fabriques devaient vendre leurs immeubles ou leurs titres de rentes avant de pouvoir s'adresser aux communes, conformément à l'article sus-visé, les recettes ordinaires de ces établissements diminueraient chaque jour et seraient bientôt insuffisantes pour satisfaire aux dépenses ordinaires du culte qui ne sont plus mises, même subsidiairement, à la charge des communes.

« Il résulte de cette décision du conseil d'Etat que désormais, lorsqu'une commune refusera d'accomplir les obligations résultant pour elle de l'article précité, sous le prétexte que la fabrique possède des biens susceptibles d'être aliénés ou peut réaliser un emprunt, afin de pourvoir elle-même à la dépense, l'établissement religieux devra repousser cette prétention et recourir à l'autorité supérieure, en invoquant la jurisprudence inaugurée par l'avis du conseil d'Etat du 2 juillet 1834. »

Q. — Lors de la dernière location des bancs de mon église annexe, deux bancs restèrent sans locataires. Alors les membres de la commission fabricienne jugèrent à propos de les fermer pour empêcher le public de les occuper. Mais certaines personnes s'obstinant à le faire, j'ai cru devoir rappeler publiquement que ces deux bancs n'ayant pas été loués devaient rester libres. A la fin de l'office, le maire qui y assistait et auquel cependant je n'avais fait aucune allusion, se précipite sur les clôtures et les fait voler en éclats, et cela devant tous les assistants étonnés et fort nombreux ce jour-là. Les membres de la commission fabricienne dont le maire vient d'enfreindre avec tant d'insolence et de mépris les prescriptions, sont indignés et veulent qu'on le poursuive.

Quels sont les droits du curé ou des fabriciens en cette circonstance? Comment s'y prendre et à qui s'adresser?

R. — Nous supposons, bien entendu, que l'annexe réunit toutes les conditions légales; que, par conséquent, elle est administrée par la fabrique de l'église principale, laquelle est représentée par une commission prise dans son sein et investie de tous les pouvoirs nécessaires.

Les choses étant ainsi, nous n'hésitons pas à déclarer que la commission fabricienne était dans son droit d'interdire au public l'entrée dans un banc destiné à être loué. Ils sont administrateurs; leur manière d'administrer peut être plus ou moins intelligente et, partant, être sujette à la critique; mais elle est inattaquable au point de vue du droit.

Ce que la commission fabricienne a fait, le curé avait également qualité pour le faire, comme chargé de la police de l'église et directeur du culte dans le cercle de sa juridiction. A plus forte

<sup>1</sup> *Analecta*, VII, col. 629.

<sup>2</sup> *Decr. auth. S. C. Ind., Vindana*, 23 sept. 1775, ad 2. Ed Pastel, n. 237.



raison, approuvant la conduite de la commission fabricienne, pouvait-il publiquement réclamer l'obéissance du public à une mesure jugée utile et nécessaire et, en tous cas, prescrite légalement.

Le maire, au contraire, était absolument sans qualité pour agir comme il a fait. Car il est maire de l'annexe, et non de la succursale; par conséquent, il n'est pas membre de droit de la fabrique; mais, fût-il maire de la succursale et, à ce titre, fabricien de droit, il ne pouvait en aucune façon et de sa propre autorité renverser ce que la commission déléguée avait établi. Quand bien même celle-ci aurait outrepassé ses pouvoirs, le maire n'avait rien à dire. Tout au plus, pouvait-il comme citoyen ou comme représentant le public de l'annexe dénoncer l'acte de la commission au conseil de fabrique de la succursale, sauf à ce dernier d'apprécier.

La voie de fait qu'il a commise est donc de tout point répréhensible, et il est passible des peines édictées contre ceux qui troublent l'exercice du culte ou donnent du scandale dans les temples sacrés. Il relèverait donc de la correctionnelle. Mais en vérité, la chose est-elle assez grave pour lui donner de pareilles proportions? Nous ne le pensons pas. Un simple blâme de son chef hiérarchique suffirait pour punir le délit, et encore nous ne conseillerons pas de provoquer ce blâme, d'abord parce que vraisemblablement on ne l'obtiendrait pas, et ensuite, l'obtenant, on ne ferait qu'irriter les nerfs de ce magistrat par trop susceptible et risquer de mettre le feu aux quatre cantons.

Si, par impossible, le maire s'obstinait à contrecarrer la commission déléguée, dans ce cas seulement il faudrait porter le conflit devant le conseil de fabrique et en saisir à la fois les deux autorités civile et religieuse.

Q. — En 1842, pendant la reconstruction de mon église, mes paroissiens ont acheté la statue de leur patron et l'ont déposée à l'église où ils se rendent pour entendre la messe le dimanche, c'est-à-dire dans l'église d'une autre paroisse. Maintenant que l'église de « leur » paroisse est reconstruite, ils redemandent la statue. Sont-ils en droit de la réclamer? Dans le cas de l'affirmative, est-ce le conseil de fabrique seul, à l'exclusion du conseil municipal, qui doit en décider?

R. — Les conditions font les contrats. Dans l'espèce, il s'agit uniquement de savoir en quels termes la statue a été donnée et reçue. Nous supposons la bonne foi de part et d'autre. Les paroissiens de notre correspondant n'ont pu évidemment déposer une statue dans une église qui n'est pas la leur, sans entrer en relation avec le curé de cette église; ils ont dû demander son agrément, et l'obtenir. En accomplissant cette démarche, ils ont dû manifester leur intention de reprendre la statue quand leur propre église serait reconstruite et apte à la recevoir. Le curé auquel ils s'adressaient a dû, à son tour, admettre ou repousser la condition. Mais s'il n'y a pas eu

entente préalable, ou si la bonne foi fait défaut de l'un ou de l'autre côté, comment revendiquer la statue? Si le curé détenteur de la statue ou son conseil de fabrique a cru recevoir un cadeau ou s'il nie l'avoir reçue sous condition de la rendre un jour, toute revendication serait vaine; car en fait de meubles possession vaut titre.

Il est pénible de voir de ces contestations entre établissements religieux. Si la bonne foi disparaît de ce monde, il faudrait au moins qu'elle se réfugiat dans le sanctuaire qui est son vrai pays natal. Nous désirons vivement que cette affaire s'arrange à l'amiable entre les deux curés ou les deux conseils de fabrique. En tout cas, comme il s'agit d'un simple meuble, le conseil municipal n'a absolument rien à voir ici. Toutefois, s'il s'agit d'une statue de maître qu'on puisse regarder comme un objet d'art et non comme un objet marchand, les fabriques ne pourraient en disposer sans autorisation.

Une circulaire du 27 avril 1839 rend les fabriques responsables envers les communes des objets d'art existant dans les églises. Tout récemment encore, un de nos ministres républicains, par une autre circulaire que nous avons signalée en son temps reproduit la même doctrine. On ne peut que louer la sollicitude ministérielle, mais ce zèle pour les objets d'art des églises est excessif allant jusqu'à l'illégalité. Les autorités municipales n'ont pas le droit de s'opposer directement à l'aliénation ou destruction des objets d'art qui appartiennent à une fabrique. Elles ne peuvent que faire des observations à la fabrique, prévenir l'évêque et le préfet; car, quoi qu'en disent les circulaires précitées, les fabriques ne sont pas seulement usufruitières, mais vraies propriétaires de leurs objets d'art; mais étant mineures devant l'Eglise et devant l'Etat, il leur faut une double permission pour les aliéner.

Dans le cas actuel, la question est autre; il s'agit uniquement de savoir si la statue a été confiée comme dépôt ou donnée. Ceux-là seuls qui l'ont donnée et reçue peuvent le dire.

Q. — L'ancien conseil municipal, sur ma réclamation, m'avait accordé une portion à l'affouage. Mais voici que le nouveau me l'a refusée sous prétexte qu'étant inscrit et logeant à la cure, je ne forme pas une famille distincte avec le curé. On m'a objecté encore que je ne paie pas de cote mobilière.

J'ai répondu que le vicaire forme une famille tout à fait distincte de celle du curé, par cette raison que, si le vicaire loge à la cure et y est nourri, c'est parce que le curé le veut bien, et que, du reste, le vicaire paie pension pour cela. D'où il suit que le vicaire est, à proprement parler, le locataire du curé. S'il est son locataire, il ne forme pas une même famille, et il doit, conséquemment, avoir droit à sa part d'affouage. Qu'en pensez-vous? Quant à la cote mobilière, c'est M. le curé qui la paie; le vicaire n'a donc pas à la payer.

R. — La jurisprudence a beaucoup varié sur ce point, et elle est loin d'être parfaitement assise; car la loi municipale du 18 juillet 1837 qui n'a pas été abrogée sur ce point, investit les conseils

municipaux du droit de régler, par leurs délibérations, les affouages; ce qui, naturellement, a amené une grande multiplicité et variété dans la manière d'agir.

Toutefois, en ce qui concerne les vicaires, il y a deux décisions du ministre de l'intérieur : l'une est de 1828 et l'autre de 1863. On y lit en substance ceci :

La loi veut que l'affouagiste soit membre de la communauté et que ce titre résulte d'une aggrégation effective et de droit. Tous ceux qui sont dans ce cas, quelles que puissent être, d'ailleurs, les fonctions qu'ils exercent, sont fondés à participer aux distributions affouagères de la communauté. Ainsi, les militaires composant les brigades de gendarmerie, les « vicaires du curé » et les fonctionnaires publics, « même lorsqu'ils occupent des appartements garnis, » doivent être inscrits au rôle de l'affouage. Il faut, bien entendu, que les vicaires réunissent les autres conditions prescrites, entr'autres celle du domicile réel depuis un an.

Le mauvais vouloir d'un conseil municipal n'est ni sans contrôle ni sans appel. Il dresse, il est vrai, la liste des chefs de famille ou de maison qu'il aura reconnus dans le cas de participer aux affouages. Mais cette liste est provisoire. Les habitants peuvent en prendre connaissance et leurs réclamations, s'ils ont à en présenter, sont reçues pendant huit jours à la mairie, à dater de la publication. Un registre d'enquête est ouvert aussitôt par le maire qui a soin de le clôturer à l'expiration du délai indiqué.

Dans le cas où il s'est élevé des réclamations, le procès-verbal d'enquête est communiqué au conseil municipal qui prononce sur chaque réclamation, sauf recours au conseil de préfecture.

Les motifs mis en avant par le conseil municipal dont il s'agit ne sont pas tenables. Celui de non-paiement de cote mobilière est absurde; car la plupart des ouvriers n'en paient pas (ayant des loyers inférieurs à 300 fr.), et ils sont des premiers sur le rôle des affouagistes. Celui de la cohabitation et de la pension alimentaire ne vaut pas davantage; car s'il avait quelque valeur, le curé lui-même ou tout autre fonctionnaire à qui il plairait de loger en garni et de manger au restaurant ne pourrait avoir de portion affouagère : ce qui est contre la loi.

De quelque nom qu'on puisse qualifier la manière d'être d'un vicaire vivant chez son curé; il est certain que cet ecclésiastique forme une famille distincte, et que, s'il mène une vie commune avec le curé, ce n'est qu'en payant, moins peut-être, mais absolument comme dans un hôtel garni. Nous engageons donc notre correspondant à faire ses diligences en temps utile pour qu'on lui rende justice selon la loi.

Q. — Qu'est-ce qu'on entend par chien de luxe et chien de garde?

R. — La loi n'emploie point le terme de chien de luxe, mais bien de « chiens d'agrément » ou servant à la chasse. Ceux-ci ont la taxe la plus élevée. La taxe la moins élevée porte sur les chiens de garde, lesquels comprennent ceux qui servent à guider les aveugles, à garder les troupeaux, les habitations, les magasins, ateliers, et, en général, tous ceux auxquels on ne peut raisonnablement appliquer les titres de chiens de chasse ou d'agrément.

## VARIÉTÉS

### LA QUESTION DU CATÉCHISME

(Suite)

Ce plan fut admis en principe dans l'enseignement officiel. Dieu n'y est même pas nommé. — Mais en 1792, ce plan ne pouvant plus convenir, Condorcet fut chargé d'en rédiger un nouveau. Il présenta donc à l'admiration de l'assemblée législative « les objets de l'enseignement, choisis et classés d'après la philosophie libre de toutes chaînes, affranchie de toute autorité et de toute habitude ancienne (philosophie), qui, en éclairant les générations contemporaines, présage, prépare et devance déjà la raison supérieure à laquelle les progrès nécessaires du genre humain appellent les générations futures. »

Condorcet part de deux principes audacieusement formulés : la négation de toute religion et la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine. Pour arriver plus promptement à ce but, la *physique est l'ultima ratio* de son enseignement. Soutenir, disait-il, « qu'il soit utile d'enseigner la mythologie d'une religion, c'est dire qu'il peut être utile de tromper les hommes. »

Condorcet exprimait cependant le désir que les maîtres fissent de temps en temps des *miracles* dans les leçons publiques, comme le moyen le plus simple et le plus efficace de détruire la superstition.

La Convention décréta ce plan, obligatoire pour toutes les écoles primaires. Plan éphémère : 1793 en vit pulluler d'autres, dont l'esprit se révèle bien dans les discours qui les accompagnaient.

(A suivre.)

## COURRIER DE L'UTILE

*Cors aux pieds, écharde, panaris.*

1° Tous les cors ne sont pas susceptibles d'une guérison radicale. Pour ceux qu'on veut faire disparaître, il serait difficile d'indiquer un moyen curatif applicable à tous indistinctement. Il faut les voir pour les guérir, car le même traitement



sur deux cors semblables en apparence n'a pas constamment le même succès.

Les narcotiques produisent toujours du soulagement. Avant de tondre un cor, c'est-à-dire d'en diminuer l'épaisseur, pour l'extraire ensuite, on plongera, durant vingt minutes, le pied dans le bain suivant :

Amidon, 31 grammes.

Graines de pavot, 4 grammes.

Lait de vache, 125 grammes.

Eau ordinaire, 3 fois cette quantité.

On fera bouillir le tout ensemble. Si pendant cet intervalle, la douleur du cor se réveillait, on aurait recours au même bain ou au cataplasme suivant :

Farine de riz, 16 grammes.

Extrait de belladone, 2 décigrammes.

Lait de vache, quantité suffisante.

Le tout bouilli et appliqué un peu chaud pendant une heure le jour, ou toute la nuit sur l'endroit douloureux.

Il est également nécessaire d'envelopper continuellement le cor avec une petite bandelette de toile fine, faisant deux fois le tour de l'orteil, et, en guise de point de suture, assujettie par un morceau de pain à cacheter et enduite légèrement d'un corps onctueux, d'une consistance un peu ferme si c'est à l'extérieur, plus liquide à l'intérieur : dans le premier cas, la moelle de bœuf doit être préférée; dans le second, la pommade de concombre et l'huile d'amandes douces.

Le volume et la douleur des cors s'augmentent par la transpiration des pieds, toutes les fois qu'on apporte de la négligence dans les soins de propreté que cette partie du corps exige. Cette transpiration naturellement acide, contracte, quand elle séjourne trop longtemps sur les lieux qui en sont le siège, des qualités âcres et irritantes qui sont aussi nuisibles à l'état du pied qu'à la santé générale du corps.

2° Il arrive fréquemment qu'il entre dans la peau des mains, des pieds ou des jambes, quelques petits corps pointus, comme des épines proprement dites, des épines de roses, de chardons, de châtaignes, des esquilles de bois, d'os, etc.

Si l'on retire ces corps dans le moment, ordinairement l'accident n'a point de suite, mais si le corps ne peut être retiré, ou s'il ne l'est qu'en partie, il occasionne une inflammation qui, augmentant, parvient bientôt à déterminer les mêmes accidents qu'un panaris. Si l'accident se produit à la jambe, l'inflammation en est le résultat, et il s'y forme des abcès considérables.

Pour éviter ces suites, il faut sur le champ faire une petite incision. Si elle n'a pas eu lieu, on appliquera sur la partie des cataplasmes de farine de lin. Si l'on n'a pu prévenir la suppuration, il faut ouvrir l'abcès dès que cela est possible. On a vu perdre la main pour avoir négligé et ensuite mal soigné une pointe d'épine entrée dans un doigt.

3° Le danger des panaris est beaucoup plus grand qu'on ne le croit ordinairement. Le mal commence par une douleur sourde, avec un léger battement, sans enflure, sans rougeur, sans chaleur; mais bientôt la douleur, la chaleur, le battement deviennent insupportables. La partie devient extrêmement rouge et grosse, les doigts voisins et toute la main enflent. Le malade ne dort pas, et la fièvre ne tarde pas à paraître. Si le mal est très grave, le délire et les convulsions surviennent.

L'inflammation du doigt se termine par déhiscence, par la suppuration ou par la gangrène. Quand ce dernier accident arrive, le malade est dans un danger très pressant, s'il n'est promptement secouru : il a fallu plus d'une fois couper le bras pour sauver la vie. Quand la suppuration a lieu, si les secours chirurgicaux arrivent très tard, la dernière phalange est ordinairement cariée, et on la perd. Quelque léger qu'ait été le mal, il est rare que l'ongle ne tombe pas.

Le traitement intérieur des panaris est le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut se mettre au régime plus ou moins exactement, à proportion du degré de la fièvre.

Le traitement extérieur consiste à diminuer l'inflammation et à donner issue au pus dès qu'il est formé. On trempe le doigt dès le commencement dans un bain d'eau de guimauve. On est souvent parvenu, par ce moyen, à dissiper entièrement le mal; mais il arrive souvent que ce mal fait des progrès et qu'il tend à passer à la suppuration.

Il faut alors hâter la suppuration en enveloppant continuellement le doigt avec une décoction de fleurs de mauve cuites dans du lait, ou un cataplasme de farine de lin. On peut le rendre plus actif en y ajoutant quelques oignons de lis ou un peu de miel, mais il ne faut le faire que quand l'inflammation diminue et que la suppuration commence. Le cataplasme d'oseille est très efficace.

L'évacuation prompte du pus est très importante. Il ne faut point attendre que l'ouverture se fasse naturellement. Aussi, dès qu'on soupçonne que le pus est formé, il faut faire une incision. Elle doit être profonde et pratiquée plutôt avant la parfaite maturité qu'un peu trop tard.

L'incision, la carie, la gangrène réclament tous les soins du chirurgien.

IMPRIMATUR:

Lingonis, die 4 februarii 1885.

F. PERRIOT, *vic. gen.*

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

que nous trouvons reproduits dans le présent numéro de février :

J'ai l'intention de faire tous mes efforts pour répandre votre *Almanach-Journal*, qui a le sens du bien. Veuillez, par conséquent, m'en faire parvenir 25 exemplaires. — GUÉRIN-AUGER.

Ci-joint 2 francs pour abonnement à l'*Almanach-Journal*, qui me plaît beaucoup. — G. RIOL, propriétaire.

Veuillez faire toucher à mon domicile le prix de neuf abonnements à l'*Almanach-Journal*, aux adresses suivantes... — LAISNÉ.

Veuillez m'expédier 50 exemplaires de votre *Almanach-Journal*. J'aimerais à l'offrir à mes petits visiteurs le 1<sup>er</sup> janvier : excellent moyen de le faire pénétrer dans les familles, qui, je l'espère, lui feront bon accueil. — CH. CHAMPONNOIS, curé.

M. Ludovic de la Vallée-Poussin croit pouvoir distribuer douze numéros de votre estimable publication. Veuillez donc les lui adresser. — A. NICAISE (*Forges et Fonderies d'Aubryes*).

Veuillez nous abonner à l'*Almanach Journal* pour douze exemplaires. — H. LEDUC (*Filature de Jute et Etoupes*).

Ci-joint vingt francs pour 10 *Almanach-Jour-*

*nal*. — F. M. EUGÈNE, abbé de la Trappe de N.-D. de Meilleray.

On s'abonne par mandat-poste à l'adresse du directeur M. G. Aleyni, 7, rue du Cherche-Midi, Paris.

## L'AMI DES LIVRES (N° 97)

Ce numéro donne la suite des *Catéchismes d'occasion* que possède en ce moment la Société générale de Librairie catholique. A la suite de cette liste, vient une longue série de *Sermonnaires*, également d'occasion, que nous nous empressons de signaler. — Nous tenons ce numéro de l'*Ami des Livres* à la disposition de tous ceux qui en feront la demande.

**RESSER**  
POUR IMPRIMER SOI-MÊME À L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.  
**DEPUIS 25 FRANCS**  
Système à la portée d'un Enfant  
PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fr

NOUVELLES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE  
Siège social : 76, rue des Saints-Pères, Paris

VIENT DE PARAÎTRE  
LE JEUNE MARTYR DU LAOS  
**JOSEPH - AUGUSTE SÉGURET**  
ÉPISEDE DE LA DERNIÈRE  
**GUERRE AU TONKIN**  
Par l'abbé Ernest RICARD  
Docteur en théologie, Chanoine honoraire, Secrétaire particulier de Mgr l'évêque de Rodez  
**AVEC PORTRAIT DU MARTYR**  
Ouvrage dédié à Mgr l'évêque de Rodez

Un beau volume in-12. . . . . 3 francs.

**CORRESPONDANCE DE LOUIS VEUILLOT**  
**LETTRES A SA SŒUR**  
**TOME II**

TROISIÈME VOLUME DE LA CORRESPONDANCE

Un fort volume in-8° de 450 pages : 6 fr.

**ACTA SANCTORUM DES BOLLANDISTES**

Réimpression du Tome XII<sup>e</sup> d'Octobre : 80 fr.

Tome XIII<sup>e</sup> d'Octobre : 75 fr.

Sous presse :

**LE TOME PREMIER DE NOVEMBRE**

(POUR PARAÎTRE EN 1885)



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHÂMPAGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. L. CHOVEL, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE.** V<sup>o</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.  
Authenticité garantie. ✠ Envoi du Catalogue.

**ENCENS des Rois Mages**, la boîte . . . 6 francs.  
**ENCENS divin** (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** 118 rue Varin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. Félix  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route.

N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 20 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 260 francs l'hectolitre, logé toujours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moissan, par Sallèles (Aude).

## SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE PARIS 76, rue des Saints-Pères PARIS

SUCCURSALES DE LA SOCIÉTÉ :

BRUXELLES

GENÈVE

12, RUE DES PAROISSIENS, 12

4, RUE DE LA CORRATERIE, 4

### PETITE BIBLIOTHÈQUE DU TIERS-ORDRE

**Manuel du Tiers-Ordre**, de saint François d'Assise, par le T. R. Père HILAIRE, de Paris. 1 vol. in-18 de cxx-235 pages. 1 fr. —

**Nouveau manuel des Cordigères** à l'usage de l'Archiconfrérie et des trois Ordres de Saint-François, par le même auteur. 1 vol. in-18 de 87 pages. 40 cent.

**Avis aux Tertiaires sur la Communication des Indulgences.** Appendice au *Manuel du Tiers-Ordre*, par le même auteur. In-18 br. 24 pages. 20 cent.

**Cérémonial du Tiers-Ordre Séculier** de Saint-François. approuvé par la Sacrée Congrégation des Rites, Décret du 18 juin 1882. in-18 br. 52 pages. 30 cent.

**Vade-Mecum des Tertiaires**, comprenant le *Calendrier franciscain général*, les *Prières quotidiennes du matin et du soir*, tirées de Recueils approuvés, les *Litanies* approuvées, le *Benedicite* et les *Grâces*. *Examen pour la confession*, la *Recommandation de l'Ame*, l'*Ordinaire de la Messe*, les *Vêpres* (en latin et en français), le *Chemin de la Croix*, le *Petit office de l'Immaculée-Conception*, *Quatre Lettres de saint François*, son *Cantique du Soleil* avec sa *Prière à la sainte Vierge*, etc., etc. 1 vol. in-18 br. 1 fr.

**Collection de 350 billets du Tiers-Ordre**, pour le tirage des Assemblées mensuelles, dans le Tiers-Ordre, dans toutes les Communautés religieuses, et même dans les familles.

Prix de la collection, carton de couleurs, 5 fr. 25 cent.

Adresser les demandes à **M. Victor Palmé, 76, rue des Saints-Pères, PARIS**

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des S<sup>s</sup>-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## PRIME PERMANENTE

Tout abonné ou réabonné à l'*Ami du Clergé* peut nous demander l'une des deux primes suivantes :

Ou un volume des années précédentes choisi dans la collection de l'*Ami* ;

Ou l'abonnement gratuit, moyennant achat de 12 francs de livres, choisis dans le *Catalogue spécial des primes* encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.

Ajouter un franc pour recevoir *franco*, en gare la plus rapprochée, soit le volume de l'*Ami*, soit les 12 francs de livres.

### SOMMAIRE DU N° 7 :

PRÉDICATION : Pour le 1<sup>er</sup> dimanche de Carême : les grandes négations contemporaines (il n'y a pas de Dieu). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Solution concernant les offices votifs. — CONSULTATIONS LITURGIQUES, ETC. : Comment faire, ayant en occurrence le 1<sup>er</sup> dimanche de l'Avent, saint André, la solennité du patron de l'église et l'adoration perpétuelle? — Quelle est la messe répondant à l'office votif des saints Apôtres? — Peut-il y avoir plusieurs oraisons commandées? — Peut-on après la messe, réciter les prières en langue vulgaire? — Peut-on faire à toutes les messes mémoire du Saint Sacrement exposé le premier vendredi du mois? — L'aumônier d'un couvent de religieuses peut-il donner la sépulture aux pensionnaires du couvent? faire la levée du corps et le remettre à la porte du couvent au clergé paroissial? a-t-il droit à des honoraires? — Etude canonique sur les chapelets (suite et fin). JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Un inspecteur primaire a-t-il le droit d'exiger, dans une école libre, que la classe soit faite devant lui? — Qu'entend-on par comptabilité occulte? — Comment faire si aucun fabricant ne veut remplir les fonctions de trésorier? — Les curés et les desservants sont-ils affranchis de la taxe sur les chevaux et les voitures? — VARIÉTÉS : La question du catéchisme (suite). — COURRIER DE L'UTILE : Préparation du café, thé et racahout économiques.

## NOTES LITTÉRAIRES

### Œuvres polémiques de Mgr Freppel.

V<sup>ie</sup> série. 1 beau vol. in-12 de 594 pages.

Prix : 4 francs.

La 6<sup>e</sup> série des *Œuvres polémiques de Mgr l'Evêque d'Angers* vient de paraître à la Société générale de Librairie catholique. Cette série ne le cède en rien pour l'intérêt, l'actualité et l'importance des questions traitées par l'éminent prélat, aux cinq autres qui l'ont précédée. Elle comprend tous les discours prononcés par Mgr Freppel à la Chambre des députés, du 27 octobre 1883 au 18 mars 1884; des observations sur le centenaire de Luther; sur la qualité de fonctionnaire attribuée aux évêques, et une lettre à M. Arthur Loth sur l'instruction civique. Toujours sur la brèche, l'infatigable orateur ne laisse échapper aucune occasion de protester énergiquement contre les tendances antireligieuses et antisociales de la majorité du Parlement et du gouvernement, et il le fait très souvent aux applaudissements de ses adversaires politiques eux-mêmes. Il est impossible d'analyser ici, même sommairement, tous les discours contenus dans ce volume. Qu'il nous suffise d'en donner une idée en indiquant seulement les sujets qui y sont traités :

Discours sur les droits des curés relativement à la sonnerie des cloches et à la propriété des clefs des églises (deux discours).

Discours pour le maintien du monopole des pompes funèbres.

Observations sur le centenaire de Luther.

Lettre à M. Arthur Loth sur l'instruction civique.

Discours sur l'indemnité de logement due aux curés et desservants, par les communes.

Discours contre la désaffectation de certains immeubles communaux.

Discours sur le monopole des inhumations.

Discours sur des propositions de loi relatives à l'enseignement primaire et sur l'organisation de l'enseignement primaire.

Discours contre la suppression des bourses des séminaires et contre la diminution du traitement de l'Archevêque de Paris.

Discours à l'occasion d'un crédit demandé pour l'expédition du Tonkin.

Discours contre la suppression de l'aumônerie de l'Ecole des Arts-et-Métiers d'Angers.

Discours sur la question ouvrière.

Discours sur le projet de loi relatif aux écoles d'enfants de troupe.

Discours contre la laïcisation du personnel enseignant dans les écoles.

Discours contre l'interdiction faite aux instituteurs de remplir les fonctions d'organiste et de chanteur.

Discours pour l'intervention du Conseil municipal dans la nomination des instituteurs.

Discours à propos des legs et dons faits aux communes à la charge d'employer des instituteurs congréganistes.

Discours sur la composition des Conseils départementaux (deux discours).

Discours contre l'abrogation des titres I et II de la loi du 15 mars 1850.

(Revue du monde catholique).



# MOIS DE MARS --- SAINT JOSEPH

Le Cœur de saint Joseph ouvert au cœur de ceux qui l'implorent, par Jean Darche. 1 vol. in-12 de 365 pages. 1 50

Dévotion quotidienne à saint Joseph, ou Visites au glorieux époux de Marie, tirées des Œuvres de saint Alphonse de Liguori, docteur de l'Eglise. 1 vol. in-32 raisin de 94 p., orné d'une gravure. 50

Parfait manuel de saint Joseph, à l'usage de ses dévots serviteurs, par le chanoine P. Bonaccia, professeur de théologie, supérieur des missionnaires de la Sainte-Famille de l'archidiocèse de Spolète, traduit de l'Italien par le sous-directeur de l'Union dans la Sainte-Famille. — 1 vol. in-18 de 621 p. 3

Mois de saint Joseph des enfants de Marie, par le R. P. Huguet, 3<sup>e</sup> édition, améliorée, contenant des exemples nouveaux. — 1 vol. in-32 de 320 p. 75

Nouveau mois de saint Joseph, époux de Marie et père nourricier de Jésus, patron de l'Eglise universelle, par le R. P. Champeau, prêtre de Sainte-Croix. — 1 beau vol. in-48 elzévirien de 527 p. 2

Saint Joseph protecteur de l'Eglise, ses gloires et ses vertus, par C. Verhaege, prêtre de la congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus); 2<sup>e</sup> édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. 1 vol. in-12 de xvi-504 pages. 3

L'opportunité et les raisons contemporaines du culte de saint Joseph, ou saint Joseph et la France de notre époque, par M. l'abbé B. Bion. — 1 vol. in-12 de m-238 pages. 1 50

Recueil des pratiques pieuses en l'honneur de saint Joseph, par M. X. Barbier de Montault, camérier de Sa Sainteté. — 1 vol. in-18 de xii-228 pages. 1 25

Le trésor des serviteurs de saint Joseph, ou Manuel complet de pratiques et de prières en l'honneur de ce glorieux patriarche, contenant le *Psautier de saint Joseph*, la *Dévotion des sept Dimanches*, un *Nouveau Mois de mars des âmes pieuses*, avec un grand nombre d'exemples inédits, le *Culte perpétuel*, la *Dévotion au Cœur très pur de l'Auguste époux de Marie*, etc., par le R. P. Huguet, approuvé par Mgr l'Evêque de Moulins : 6<sup>e</sup> édition, améliorée. — 1 vol. in-18 de xii-452 p., avec lettres ornées. 1 50

Fleurs de reconnaissance envers saint Joseph, ou pensées pieuses recueillies dans les écrits des serviteurs du grand saint patron par une de ses protégées. — 1 vol. in-18 de 124 pages. 0 50

Les gloires de saint Joseph dans l'Eglise triomphante et dans l'Eglise militante, par M. l'abbé Périgaud, curé de Noc-Chambérat, directeur de l'œuvre de Saint-Joseph de la Délivrance. Avec l'approbation de Mgr l'Evêque de Moulins. — 1 vol. in-12 de viii-314 pages, orné d'une gravure de saint Joseph (*Se vend au profit de l'œuvre*). 2

Neuvaine à saint Joseph, patron de l'Eglise universelle, pour se préparer à ses fêtes ou pour obtenir quelque grâce spéciale pendant la vie et à l'heure de la mort, par le R. P. Huguet; 6<sup>e</sup> édition améliorée. — 1 vol. in-18 de 72 pages, lettres ornées. Prix. 30

Saint Joseph avocat des causes désespérées, nouvelles relations des faveurs spirituelles et temporelles obtenues par la toute-puissante médiation de ce glorieux patriarche, par le R. P. Huguet, de la Société de Marie. — 1 vol. in-12 de viii-432 p. 2

Adoration de saint Joseph, petit opuscule de 20 p. L'unité, 15 c.; la douz., 1 fr. 65; le cent, 7

Cadeau à offrir à ceux qui portent le nom de Joseph (19 mars)

## VIE ILLUSTRÉE DE SAINT JOSEPH

Par le R. P. CHAMPEAU

PRÊTRE DE SAINTE-CROIX

Nouvelle édition illustrée avec le plus grand luxe sous la direction de M. E. MATHIEU

Par MM. Yan'Dargent, Scott, Poirson, Chovin, Fichot

Un magnifique volume petit in-8° de xx-410 pages avec encadrements rouges

Broché, 13 francs. — Cartonnage de luxe, fers spéciaux, 20 francs. — Reliure demi-chagrin, 24 francs.

Pour tous ceux qui s'appellent JOSEPH, c'est un cadeau indiqué pour leur fête le 19 mars prochain.

## PRÉDICATION

POUR LE 1<sup>er</sup> DIMANCHE DE CARÊME :

LES GRANDES NÉGATIONS CONTEMPORAINES  
(IL N'Y A PAS DE DIEU) <sup>1</sup>.

Dixit insipiens in corde suo :  
Non est Deus. (Ps. xlii, 1.)

Les saintes Ecritures nous racontent, au premier livre des Rois (I Reg., xvii), un combat fameux qui eut lieu en Judée, dans la vallée du Jérébinthe, sous les yeux de deux armées ennemies, celle des Israélites et celle des Philistins. L'un des champions était un Philistin d'une origine impure. Fier de sa haute stature, de la force de son bras, de la trempe de son armure d'airain, le géant Goliath se présente plein d'orgueil, l'insulte et le blasphème à la bouche. Maudissant le jeune David qui s'avance à sa rencontre afin de venger l'honneur d'Israël, il lui crie avec dédain : « Me prends-tu pour un chien, toi qui viens à moi avec un bâton ? Avance, si tu l'oses, et je donnerai ton corps en pâture aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie. » Et le jeune David, sans s'effrayer des menaces du géant, dit à Saül : « Le Seigneur qui m'a déjà délivré de la gueule des lions et de la griffe des ours, me protégera contre le bras de l'incirconcis. » Puis, s'avançant vers le Philistin Goliath, sans autres armes que son bâton pastoral, sa fronde et ses cinq pierres ramassées dans le torrent, il répond au géant : « Tu te présentes au combat avec le glaive, la lance et le bouclier ; moi, je marche contre toi au nom du Seigneur, Dieu des armées d'Israël, que tu méprises et outrages. Aujourd'hui le Seigneur te livrera entre mes mains ; je te frapperai ; je te couperai la tête, et aujourd'hui même je livrerai les cadavres des Philistins aux oiseaux de proie, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu protecteur d'Israël. » Puis, au moment où Goliath brandit sa lance formidable pour l'abattre, David agite sa fronde, et lui lance une pierre qui l'atteint au front et l'étend raide mort. Le jeune vainqueur, saisissant le glaive du géant, lui tranche la tête et court la porter à Saül. Et le peuple d'Israël, poussant des cris de victoire, s'élance sur l'armée des Philistins, qu'il taille en pièces et met complètement en déroute. — Ce combat merveilleux est un symbole de la lutte inégale que l'Eglise de Dieu, depuis le premier instant de son existence, ne cesse de soutenir contre son redoutable adver-

saire, le prince de ce monde. Chaque siècle, chaque année, les hostilités se renouvellent, présageant toujours, au point de vue humain, la mort de l'Epouse du Christ, et se terminant toujours, au contraire, par la force de Dieu, en triomphes glorieux. Aujourd'hui la guerre recommence avec un acharnement plus terrible que jamais. Satan semble vouloir tenter un dernier effort ; jamais l'Eglise n'a paru plus faible et plus désarmée ; jamais ses ennemis ne se sont montrés plus furieux et plus nombreux. Sans parler de la violence brutale ou hypocrite, selon les circonstances, la lutte se pose aujourd'hui sur le terrain de la vérité. Avec un ensemble formidable, l'impiété contemporaine bat en brèche les dogmes les plus augustes et les plus fondamentaux. On nie l'existence de Dieu, on nie la divine Providence, on nie l'âme, on nie la Révélation, on nie la vie future, on nie les éternelles sanctions du paradis et de l'enfer. Mais l'Eglise résistera à ce choc comme à tous les autres. J.-C. est avec elle ! Pour nous affermir dans la foi et nous rendre dignes de participer au triomphe de notre mère, nous nous entretiendrons, pendant cette sainte Quarantaine, des principaux blasphèmes des impies de nos jours, afin d'en concevoir plus d'horreur, afin d'y faire des réponses courtes et péremptoires, afin de savoir au besoin rendre compte de notre croyance. Nous nous occuperons aujourd'hui de la négation de Dieu. Nous montrerons combien le système de l'athéisme est un système répandu, absurde, honteux, désastreux.

### I

Aujourd'hui la négation de Dieu, l'athéisme est TRÈS RÉPANDU, il est à la mode. Bossuet disait : « La terre porte peu de ces insensés qui, dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas et ravissent l'être à celui par qui subsiste toute la nature. Les idolâtres même et les infidèles ont en horreur de tels monstres, et lorsque dans la lumière du christianisme on en découvre quelqu'un, on en doit estimer la rencontre malheureuse et abominable. » (1<sup>er</sup> sermon pour le 1<sup>er</sup> dim. de l'Avent.) La parole du grand évêque de Meaux ne peut plus s'appliquer aux temps actuels. L'athéisme a pris des développements extraordinaires. Les négateurs de Dieu sont nombreux. Aujourd'hui on refuse d'admettre la cause première. La philosophie, la littérature, le journalisme, l'enseignement public, la loi humaine, la toute-puissante franc-maçonnerie rejette comme absurde l'idée de Dieu. Pour beaucoup d'esprits égarés, « Dieu n'est qu'un bon vieux mot un peu lourd <sup>1</sup> ; » le monde s'est formé par le hasard, ou n'est qu'une combinaison fortuite née des forces de la nature, ou bien (car le panthéisme, qui dit que tout est Dieu, n'est que la forme savante de l'athéisme <sup>2</sup>), le monde est

<sup>1</sup> Après avoir parlé dans les carêmes précédents du sacrement de pénitence, des fins dernières, du sensualisme, des grands péchés de notre époque, des grands remèdes aux maux actuels, l'Ami du clergé entretiendra cette année, ses lecteurs, des grandes négations contemporaines ; et il s'efforcera d'en faire ressortir le vide et l' inanité. Voici la liste de ces négations impies :

1<sup>o</sup> Il n'y a pas de Dieu.  
2<sup>o</sup> Il n'y a pas de Providence.  
3<sup>o</sup> Il n'y a pas d'âme.  
4<sup>o</sup> Il n'y a pas de révélation.  
5<sup>o</sup> Quand on est mort tout est mort.  
6<sup>o</sup> Il n'y a pas d'enfer.

<sup>1</sup> Renan.

<sup>2</sup> Jules Simon, *La Religion naturelle*.



Dieu. Jamais le dévergondage de la négation n'a été si loin que de nos jours, *obstupescite cæli super hoc!* Le paganisme le plus abject lui-même est dépassé. Les loges impies veulent que « la loi ignore Dieu; • que Dieu ne soit pour rien ni à la naissance, ni dans le mariage, ni à la mort, ni dans les écoles où se donne l'instruction. Elles font tous leurs efforts pour s'emparer de l'éducation de la jeunesse : « Les franc-maçons, disait naguère Sa Sainteté Léon XIII, espèrent qu'ils pourront facilement former d'après leurs idées cet âge si tendre, et en plier la flexibilité dans le sens qu'ils voudront, rien ne devant être plus efficace pour préparer à la société civile une race de citoyens telle qu'ils rêvent de la lui donner. C'est pour cela que, dans l'éducation et dans l'instruction des enfants, ils ne veulent tolérer les ministres de l'Eglise ni comme professeurs, ni comme surveillants. Déjà, dans plusieurs pays, ils ont réussi à faire confier exclusivement à des laïques l'éducation de la jeunesse, aussi bien qu'à proscrire totalement de l'enseignement de la morale les grands et saints devoirs qui unissent l'homme à Dieu. » Hélas! Hélas! grâce à cette conjuration universelle des suppôts de Satan, nous en sommes venus à ce point « que l'idée de Dieu est en péril <sup>1</sup> » au milieu de nous!

## II

Comment se fait-il que l'athéisme soit si commun aujourd'hui, quand il est si ABSURDE? Il répugne à tout ce que l'âme humaine, laissée à la direction de sa droiture naturelle, admet inévitablement.

Il répugne à la saine raison qui proclame la nécessité d'une cause première qui a toujours existé et par qui le monde a été fait. En effet, les êtres contingents formant des séries exigent un premier être de qui elles tiennent l'existence. Le premier épi, par exemple, est-il sorti du premier grain de blé, ou le premier grain de blé est-il sorti du premier épi? Si le premier épi est sorti du premier grain de blé, d'où est venu le premier grain de blé? Si le premier grain de blé est sorti du premier épi, d'où est venu le premier épi? Vous ne pouvez pas dire que le premier grain de blé ou le premier épi a été produit spontanément par la nature, car si vous le disiez, il vous faudrait résoudre ce problème insoluble : Pourquoi la nature, dont les lois sont immuables, ne nous fournit-elle plus d'exemple d'une telle production? Reconnaissez donc qu'il a été produit par la toute puissance divine, et que par là même il y a un Dieu <sup>2</sup>!

L'athéisme répugne au sens intime qui, par l'impulsion de Dieu lui-même, dans les moments d'émotion, de surprise, avant toute réflexion, nous fait nous réclamer de Dieu. « Voulez-vous bien écouter le témoignage de votre âme, dit

Tertullien? Interrogez-la, malgré la prison du corps qui la captive, malgré les préjugés de l'éducation qui arrêtent son essor, malgré les passions qui l'énervent et les idoles qui la tiennent en esclavage, lorsqu'elle sort pour ainsi dire de son ivresse ou de son sommeil, ou de sa maladie, là voilà qui invoque Dieu sous le seul nom qui lui convienne. Grand Dieu! dit-elle, bon Dieu! je me recommande à Dieu, ce qui plaira à Dieu, Dieu voit tout, que Dieu juge entre nous! Et quand elle dit cela, ce n'est pas le Capitole que regarde l'âme : c'est le ciel. O témoignage de vérité qui au milieu des démons eux-mêmes donne un appui aux chrétiens. O témoignages de l'âme! d'autant plus naturels qu'ils sont plus communs; d'autant plus divins qu'ils sont plus naturels! » (*Apolog., cap. xvii.*)

L'athéisme répugne au sens commun qui nous dit que le bel ordre de l'univers exige un être infiniment sage et puissant pour le maintenir après l'avoir établi, qui nous crie que le consentement de l'univers est une preuve inéluctable de vérité. Or de tout temps, chez tous les peuples barbares ou civilisés, païens ou chrétiens, on a proclamé l'existence de la divinité. « Jamais, au grand jamais, dit Platon, on ne nous persuadera qu'il n'y a rien sous le nom de Dieu, que celui qui est absolument, n'a ni le mouvement, ni la vie, ni l'âme, ni la pensée; qu'il est inerte, qu'il est privé de l'auguste et sainte intelligence. Disons-nous qu'il a l'intelligence, mais qu'il n'a pas la vie? Disons-nous qu'il a l'une et l'autre, mais non la personnalité? Disons-nous qu'il est personnel, intelligent, vivant, mais sans action? Tout cela serait absurde! » — « Aucune nation, dit à son tour Cicéron, n'est si grossière et si sauvage, qu'elle ne croie à l'existence de la divinité, lors même qu'elle se trompe sur sa nature. » — Et un autre païen, Plutarque, s'écrie avec plus d'éloquence encore : « Vous pourrez trouver des cités privées de murailles, de maisons, de gymnases, de lois, de l'usage de la monnaie, de la connaissance des lettres; mais un peuple sans Dieu, sans prières, sans serments, sans rites religieux, sans sacrifice, nul n'en vit jamais » (*Advers. Colot.*). — Le sanguinaire Robespierre, lui-même, fit afficher sur les édifices publics que la nation française croyait à l'Etre suprême. N'en doutez pas, chrétiens, au milieu de l'immense multitude de ceux qui ont cru et croient en Dieu, les athées ne forment qu'une très infime, une très imperceptible minorité de fous et d'exaltés. Folie! c'est bien leur caractère, car ils veulent des effets sans cause, ils nient la lumière en plein midi. Folie! c'est bien la maladie dont tous les grands génies de l'humanité les ont toujours déclarés atteints. Platon affirme que le citoyen qui ne connaît pas Dieu est la peste de la cité (*De leg.*). Aristote pensait qu'il ne faut pas faire aux athées l'honneur de discuter avec eux, mais bien plutôt prendre un bâton pour les réprimer et les châtier. Cicéron n'a pas cru aller trop loin, en affirmant

<sup>1</sup> M. Caro.

<sup>2</sup> Berseaux, *La foi et l'incrédulité.*

que celui qui nie l'existence de Dieu a le cerveau dérangé (*De nat. deorum*). Saint Augustin est du même sentiment. Saint Jérôme écrivait à Héliodore, avec sa franchise ordinaire, que l'homme qui ne reconnaît pas Dieu n'est qu'une brute (*Epist. ad Heliod.*). Cuvier proclamait en pleine académie que « les athées ne sauraient être que des fous ou des fripons <sup>1</sup>. » Oui, « l'athéisme constitue une anomalie, et cette anomalie est la plus profonde qui puisse exister puisqu'elle efface en l'atrophiant et en l'oblitérant un caractère de règne. Il faut dire que l'athéisme est, au sens des naturalistes, comme au sens des moralistes, une monstruosité <sup>2</sup>. »

## III

Mais, ô Dieu, souverain maître et du ciel et de la terre, puissante main qui avez donné sa forme à la voûte céleste suspendue sur nos têtes, qui l'avez semée d'étoiles, qui avez créé le soleil et fixé tous ses mouvements; bras tout-puissant, qui soutenez la lourde masse de la terre au milieu des airs, qui l'avez rendue féconde par l'évolution si juste et si nécessaire des saisons, qui avez creusé les abîmes de l'Océan, qui les avez remplis d'eaux intarissables, qui faites vivre une multitude innombrable de poissons dans cet élément ou périssent les autres animaux; Créateur éternel, qui avez formé de rien cet homme, dont la structure admirable se trouve propre à tant d'actions et de mouvements différents, qui lui avez donné une âme et des facultés capables de mille fonctions, dont chacune suffit pour arrêter et pour confondre les esprits les plus éclairés et les plus pénétrants; équitable dispensateur, qui avez partagé les richesses aux diverses régions, les fruits aux diverses terres, les industries aux divers peuples, les arts et les talents aux hommes avec tant de sagesse, que les uns profitent des biens des autres, qu'ils s'aident tous, qu'ils se servent mutuellement, que rien d'essentiel ne manque ni aux grands ni aux petits, et que l'univers subsiste dans une égalité et une harmonie admirable, malgré la contrariété des éléments, les antipathies des nations, et l'application unique de chacun à ses propres intérêts, comment se fait-il qu'il y ait des hommes pour vous méconnaître quand je vous retrouve dans les plus petites fleurs, dans les insectes les plus vils, dans chacune de mes facultés, dans chacun de mes membres? Ah! la raison de cet affreux aveuglement réside dans la perversité du cœur: on ne nie Dieu que parce qu'on a intérêt à le nier! *Nemo Deum negat, nisi cui expedit Deum non esse.* (S. Aug.) « Nicias, crois-tu que la divinité existe? — Certainement. — Et quelle preuve en as-tu? — La preuve? c'est que je la hais! <sup>3</sup> » Ce trait du poète grec peint au vif le cœur de l'homme. On n'est athée que par passion; on

n'est athée que parce qu'on est orgueilleux: on veut se faire un renom; on n'est athée que parce qu'on a intérêt à afficher l'incroyance pour se concilier la faveur des méchants; on n'est athée surtout que parce qu'on est impudique. L'orgueil, la cupidité, la luxure, voilà les tristes causes de l'athéisme. Ainsi, autant l'athéisme est absurde en lui-même, autant il est HONTEUX dans son principe; et La Bruyère disait très justement: « Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu, il parlerait du moins sans intérêt; MAIS CET HOMME N'EXISTE PAS! » (*Des esprits forts.*)

## IV

J'ajoute que l'athéisme est un système DÉSASTREUX: c'est la porte ouverte à tous les vices. « L'on ne peut pas comprendre, dit Bossuet, tout ce que peut faire dans le cœur de l'homme cette terrible puissance de ne rien sentir sur sa tête. » Avec l'athéisme, plus de lois, plus de justice, plus de fidélité dans les transactions; c'est la ruine publique, Dieu vengeant l'injure faite à sa majesté. C'est la jalousie, c'est l'appétit désordonné de la jouissance, c'est le désordre, la révolution, le manque de sécurité en permanence, parce qu'il n'y a plus de sanction, parce qu'il n'y a plus d'autre règle de la vie que la passion! « Je ne voudrais pas, disait avec beaucoup de justesse le plus grand impie du siècle dernier <sup>4</sup>, avoir affaire avec un prince athée qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier: je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir affaire à des courtisans athées dont l'intérêt serait de m'empoisonner: il me faudrait prendre au hasard du contre-poison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les princes et pour les peuples, que l'idée d'un Etre suprême, créateur, gouverneur, rémunérateur et vengeur, soit profondément gravée dans les esprits. »

Gardez bien, chrétiens, la croyance en Dieu; pour cela: 1<sup>o</sup> préservez-vous de la corruption du cœur; 2<sup>o</sup> cultivez avec soin la science de Dieu, la science de la religion. Permettez-moi de terminer par une parole d'un grand génie, malheureusement dévoyé aujourd'hui: « L'enseignement religieux est, selon moi, plus nécessaire aujourd'hui que jamais. Plus l'homme grandit, plus il doit croire. Il y a un malheur dans notre temps, je dirais presque qu'il n'y a qu'un malheur, c'est une certaine tendance à tout mettre en doute dans cette vie. En donnant à l'homme pour fin et pour but de la vie terrestre, la vie matérielle, on aggrave toutes les misères par la négation qui est au bout; on ajoute à l'accablement du malheureux le poids insupportable du néant; et de ce qui n'est que la souffrance, c'est-à-dire une loi de Dieu, on fait le désespoir. De là de profondes convulsions sociales. Certes, je désire améliorer

<sup>1</sup> Séance de l'Académie française du 15 messidor, an VIII.

<sup>2</sup> A. de Margerie, *Théodicée*, ch. III.

<sup>3</sup> Aristophane.

<sup>4</sup> Voltaire.



dans cette vie le sort de ceux qui souffrent; mais je n'oublie pas que la meilleure des améliorations c'est de leur donner l'espérance. Quant à moi, j'y crois profondément, à ce monde meilleur, et, je le déclare, c'est la suprême certitude de ma raison, comme c'est la conviction suprême de mon âme. Je veux donc sincèrement, je dis plus, je veux ardemment l'enseignement religieux <sup>1</sup>.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES <sup>2</sup>

SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES

Aquen.

4 septembre 1883.

*Dubia quoad recitationem officiorum votivorum.*

Rmus Dnus Josephus Maria Sciandra hodiernus Episcopus Aquen. S. R. Congregationi insequentia dubia pro opportuna solutione humillime subiecit : Ex decreto ipsius S. Congregationis diei 23 maii 1835 *in una Namurcen-* ad X, recitatio libera alicujus officii ad libitum fit obligatoria quum jussu Ordinarii illud affixum fuerit diei non impedito in kalendario diocesano. Idipsum confirmari videtur decreto U et O nuperrime edito, die 5 julii vertentis anni, quoad choralem recitationem; quum post capitularem officiorum electionem semel pro semper factam et ab Ordinario approbatam, eorundem recitatio fit obligatoria. E contra quoad privatam recitationem, singulis à clero licet pro lubito officium feriæ vel officium votivum ejus diei recitare. Hinc quæritur :

*Dubium I.* Utrum libere electio quoad privatam recitationem concessa coarctetur solummodo ad officia *ad libitum* in decreto 5 julii citata contenta, ideoque pro officiis antecedentibus *ad libitum*, servandum sit decretum die 26 maii 1835?

*Dubium II.* Utrum in redigendo ordine annuali divini officii debeant necne duo officia, feriale et alterum votivum ad libitum adnotari quoties privata alterutrius recitatio singulorum arbitrio relinquatur?

Et sacra eadem Congregatio, ad relationem infrascripti secretarii, omnibus mature perpensis, ita rescribendum censuit :

Ad I. *Affirmative.*

Ad II. *Redacto ordine divini officii more consueto juxta rubricas, addi poterit rubrica particularis officii votivi currentis diei.* Atque ita rescripsit et servari mandavit, die 4 septembris 1883.

LAURENTIUS SALVATI, S. R. C. Secret.

<sup>1</sup> Paroles de V. Hugo en 1850.

<sup>2</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

## CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> C'est assurément avec un vrai plaisir et une douce satisfaction que je lis, toutes les semaines, les décisions liturgiques de l'*Ami du clergé*, que vous rédigez avec tant de savoir. Vous voudrez bien me permettre de recourir à vos lumières pour la solution d'une difficulté. La pensée de vous la soumettre m'est suggérée par une des questions du dernier numéro, où on demande : « Au premier dimanche de carême quand on fait la solennité du patron par l'oraison de sa fête à la messe..... » Cette manière de solenniser la fête du patron est nouvelle pour moi, c'est pourquoi je vous serai bien obligé de m'instruire sur ce point. Je demande donc à mon tour : Peut-on se contenter de solenniser les patrons de cette manière? Si je vous adresse cette question, c'est que je suis intéressé dans cette affaire. Voici mon cas : la chapelle de l'hospice, dont je suis l'aumônier, est dédiée sous le vocable de saint André, apôtre. Il est établi que la solennité se célèbre le jour même de l'incidence. Pas de difficulté lorsque la fête ne tombe pas le dimanche, qui est toujours le 1<sup>er</sup> dimanche de l'Avent, mais en 1884, c'était un dimanche. Comment devais-je célébrer mon patron de chapelle?

2<sup>o</sup> En outre, j'avais l'Adoration perpétuelle. Que devais-je faire?

3<sup>o</sup> Pourriez-vous indiquer quelle messe il faudrait prendre lorsqu'on fait l'Office votif des saints Apôtres? Je n'ai pas su en trouver d'autre que celle des saints apôtres Pierre et Paul, mais ce n'est pas la messe de l'office.

R. — Ad I. La chapelle de votre hospice est consacrée ou non. Si elle est consacrée, il semble que vous devez célébrer la fête du titulaire sous le grade de première classe avec octave. C'est ce qui paraît résulter d'un décret de la sacrée Congrégation des rites en date du 29 novembre 1878. Un évêque avait exposé à la sacrée Congrégation des rites que la chapelle de son grand séminaire avait été consacrée, et qu'on célébrait depuis quatorze ans la fête du titulaire sous le grade de première classe avec octave; mais que des doutes avaient été élevés sur la légitimité de cette célébration, par la raison que cette chapelle n'était pas ouverte indistinctement aux fidèles, et par conséquent n'était qu'un oratoire privé. Il demandait donc une solution.

La sacrée Congrégation répondit qu'il fallait célébrer l'Office du titulaire, parce que la chapelle avait été consacrée et non pas seulement bénite.

Cette décision est très importante, parce qu'elle paraît trancher une question débattue jusqu'à présent entre les liturgistes. Voilà pourquoi nous donnons le texte de la consultation et de la réponse :

« Rmus Dnus NN. Episcopus N. sacræ Rituum Congregationi exposuit Oratorium principale Majoris Seminarii sui diocesani, formam Ecclesiæ præ se ferens quatuordecim abhinc annis consecratum fuisse; ex quo tempore, non solum singulis per annum Dominicis, festisque diebus, Officia liturgica solemniter in eo cantari consueverunt, adstante et cooperante clericorum cœtu, sed etiam (festum) et anniversarium Dedicationis ejusdem Oratorii sub ritu duplici primæ classis cum octava quotannis ab omnibus sacerdotibus,

conis et subdiaconis eidem Seminario adscriptis, approbante Ordinario, fuerunt celebrata. Super vero cum in dubium vocata sit legitimitas celebrationis utriusque præfatæ festivitatis, eo quod extraneis non pateat indiscriminatim ejusdem Oratorii janua, ac proinde, juxta nonnullos, quod recensendum videatur inter oratoria privata, de quorum Titulari ac Dedicatione nemini est Officium celebrare, ab eadem sacra Rituum Congregatione ipse Rmus Episcopus declarari postulavit :

« Utrum ab initio recte fuerit introducta celebratio festi Titularis et Dedicationis supradicti oratorii? »

Et sacra eadem Congregatio, ad relationem subscripti Secretarii, accurate re perpensa, sic declarare censuit :

« Dummodo reapse Oratorium fuerit consecratum, et non simpliciter benedictum, celebrandum esse Officium tam Sancti Titularis quam Dedicationis. »

Atque ita declaravit ac rescripsit. Die 29 novembris 1878.

Ainsi, lorsqu'une chapelle de séminaire, même non ouverte indistinctement aux personnes étrangères, a été consacrée, on doit faire l'Office du Titulaire et de la Dédicace.

Si donc la chapelle de votre hospice est dans le même cas, vous devez célébrer l'Office de votre Titulaire, c'est-à-dire de saint André, sous le rade double de première classe avec octave.

Mais alors, comment le célébrer?

En 1884, vous deviez le transférer parce qu'il tombait le premier dimanche de l'Avent, qui exclut toute fête, même de première classe.

Mais lorsqu'il ne tombe pas le dimanche, vous devez le célébrer le jour même où il tombe, et lui donner une octave.

Doit-on transférer la solennité au dimanche suivant? Non, en soi; car le Concordat liturgique du 9 avril 1802 ne transfère que la solennité du patron de lieu, et nullement celle du Titulaire d'église. Néanmoins si l'usage a établi cette pratique et que l'on y tienne, vous pourriez la conserver, sauf à demander l'autorisation, qui est facilement accordée, comme nous l'avons vu cette année même pour un archidiocèse de France.

Et dans ce cas de translation, en quel dimanche devez-vous transférer la solennité, et comment devez-vous la célébrer?

Si la fête de saint André tombe avant le premier dimanche de l'Avent, vous pouvez suivre l'une ou l'autre des deux méthodes suivantes :

1<sup>o</sup> Transférer la solennité au premier dimanche de l'Avent, et dans ce cas vous ne chantez pas la messe votive de votre patron, mais vous vous contentez d'ajouter, sous la même conclusion, l'oraison de votre patron à l'oraison principale de la messe du premier dimanche de l'Avent; vous n'y ajoutez pas les oraisons communes;

2<sup>o</sup> Transférer la solennité du patron au second dimanche de l'Avent; mais dans ce cas, la messe

est celle du Patron, avec mémoire du dimanche sous la même conclusion.

Ces deux méthodes, exposées par le cardinal archevêque de Malines, ont été approuvées par la sacrée Congrégation des rites le 12 septembre 1840, dans les termes suivants :

« Quoad primam quæstionem : Fieri posse sub unica conclusione, vel ad libitum transferri » (n. 4910, dub. VI, 1).

Vous voyez que l'on peut suivre l'une ou l'autre méthode.

Ad II. Lorsque vous avez à célébrer l'Adoration perpétuelle le 30 novembre, jour de saint André, vous devez dire la messe du saint, avec mémoire du Très-Saint Sacrement *sub unica conclusione*. C'est ce qui résulte d'un décret du 18 mai 1883 : « ... in festis pariter primæ et secundæ classis..., canenda est missa diei currentis cum oratione SS. Sacramenti *sub unica conclusione*, omissis Collectis et Commemorationibus. »

Mais que faudrait-il faire si vous aviez à célébrer en ce même jour 30 novembre, les trois occurrences suivantes : fête patronale, premier dimanche de l'Avent, et Adoration perpétuelle? Certainement vous devriez célébrer la messe du premier dimanche de l'Avent. Quant à la conclusion, nous croyons que cette messe doit être sous sa propre conclusion; et que les deux autres mémoires doivent être sous une autre conclusion, et dans l'ordre suivant, savoir, celle du patron la première, celle du Saint Sacrement la dernière.

Ad III. Il y a une messe propre correspondante à l'Office votif des saints Apôtres. Elle est semblable à celle des saints Simon et Jude, 28 octobre; excepté l'évangile, qui est celui du commun des Abbés : *Ecce nos reliquimus*. Il faut aussi enlever les noms de Simon et Jude dans la collecte, la secrète et la postcommunion.

Q. — 1<sup>o</sup> Peut-il y avoir plus d'une oraison commandée par l'évêque?

2<sup>o</sup> Le décret du 6 février 1883 permet-il de gagner les 300 jours d'indulgences, quand les prières sont dites *in lingua vernacula*?

3<sup>o</sup> Quand le S. Sacrement est exposé pendant toutes les messes, v. g. le premier vendredi du mois, le décret du 7 mai 1746 s'oppose-t-il à ce que l'on fasse mémoire du S. Sacrement?

4<sup>o</sup> Un prêtre est-il exempté du devoir de publier les bans, par cette raison qu'il connaît tous les habitants de sa paroisse, leurs empêchements, etc.?

R. — Ad I. Aucune loi n'empêche les évêques de commander plusieurs oraisons.

Ad II. Le décret du 6 février 1883 ne dit pas que l'on peut gagner les 300 jours d'indulgences si l'on prononce *in lingua vernacula* les prières qui se disent après la messe basse. Par conséquent il faut les réciter en la langue même dans laquelle elles ont reçu l'application de l'indulgence, ainsi qu'il résulte de plusieurs décisions de la sacrée Congrégation des indulgences.

Ad III. Le décret du 7 mai 1746 ne s'oppose pas à ce que l'on fasse mémoire du Saint Sacrement



le premier vendredi du mois à toutes les messes dites devant le Saint Sacrement exposé. Ce décret concerne seulement les expositions faites pour cause privée, par exemple, à raison de la maladie d'une personne; dans ce cas on omet la mémoire du Saint Sacrement, lors même que la messe se dirait à l'autel de l'exposition. Mais l'exposition qui se fait les premiers vendredis du mois a lieu pour cause publique. Conséquemment vous pouvez dire l'oraison du Saint Sacrement.

Ad IV. Le prêtre qui, pour cette futile raison, s'exempterait de publier les bans, commettrait un péché mortel, telle est l'opinion unanime des théologiens et canonistes.

Q. — Je suis aumônier d'un couvent de religieuses N. M. le curé de la paroisse me laisse volontiers la sépulture des pensionnaires pauvres et revendique celle des riches.

Dans tous les autres couvents de la même paroisse, on fait la sépulture des pensionnaires dans le couvent. Pour quoi une autre loi pour nous?

1<sup>o</sup> M. le curé a-t-il ce droit?

2<sup>o</sup> Comment avoir le droit ou le privilège des autres couvents?

A la dernière sépulture, d'après mes ordres, le clergé de la paroisse s'est arrêté à la porte du couvent; j'ai fait la levée du corps dans l'intérieur de la communauté; j'ai accompagné le corps jusqu'à la porte.

1<sup>o</sup> Etais-je dans mon droit?

2<sup>o</sup> Puis-je réclamer quelque chose pour cette cérémonie?

R. — L'exemption de la juridiction paroissiale pour la sépulture n'est accordée par le droit commun qu'aux seuls religieux ou religieuses qui font les vœux solennels. Ce principe est admis par tous les canonistes. Il est également admis que les vœux, même perpétuels, faits par les religieuses en France ne sont pas des vœux solennels: aussi ne jouissent-elles pas, « en vertu du droit commun, » de l'exemption de la juridiction paroissiale par rapport à la sépulture. Le privilège que ne possèdent pas les religieuses, à plus forte raison leurs élèves ne peuvent le revendiquer.

Ce que le droit commun refuse aux congrégations à vœux simples, un privilège spécial peut le leur accorder. Mais qui peut concéder cette exemption? Le pape certainement. Les Congrégations romaines, qui sont ses intermédiaires, se montrent assez peu disposées à concéder ces exemptions du pouvoir du curé; elles ne le font que dans des circonstances exceptionnelles, pour des raisons très graves et elles ont soin, la plupart du temps, d'imposer quelque obligation particulière comme reconnaissance des droits du curé. Ceci résulte des décisions suivantes de la S. Cong. du concile: *Setina*, 27 avril 1765; *Bričovien*, 26 nov. 1768; *Ferrarien*, 14 déc. 1816; S. Cong. des Evêques et Réguliers: *Civitatibus Plebis*, 3 juillet 1676; *Ariminen*, 18 août 1843; *Foroliv*, 19 avril 1844.

L'évêque a-t-il ces mêmes pouvoirs? Certains canonistes les lui refusent complètement; d'autres cependant lui reconnaissent le droit d'exempter une communauté de la juridiction paroissiale,

mais uniquement pour une cause grave, et en suivant toutes les formalités prescrites pour le démembrement d'une paroisse, et, dans ce cas, la faculté reste au curé d'en appeler de la décision de l'évêque.

En France les choses se passent autrement depuis le rétablissement des communautés à vœux simples. La plupart d'entre elles ont obtenu une exemption à peu près complète de la juridiction paroissiale. Cet état de chose, qui est tout à fait opposé au droit commun, ne peut s'appuyer que sur la coutume. Que faut-il penser de cette coutume?

Les lecteurs de l'*Ami du clergé* comprendront facilement que dans une question de cette importance, nous ne nous érigions pas en censeurs de la conduite des évêques: nous nous contenterons de nous faire les rapporteurs de la cause, en laissant à qui de droit le soin de décider la question.

Le Saint-Siège n'a pas encore eu à se prononcer sur le point précis qui nous occupe, que nous sachions du moins. La sacrée Congrégation du concile, il est vrai, a été saisie, en 1879, d'une question de sépulture pour des religieuses faisant des vœux simples en France et leurs élèves, et elle l'a décidée en faveur du curé contre l'aumônier; mais l'évêque diocésain avait affirmé qu'aucun titre authentique ne constatait une exemption quelconque accordée par les évêques précédents aux religieuses en question<sup>1</sup>.

Mais la *Revue des sciences ecclésiastiques*, (1865, p. 273) a publié une décision empruntée à un mandement de Mgr l'évêque d'Aire, qui nous fournira quelques données. Il n'y est question que du Viatique et de l'Extrême-Onction; mais les questions de sépulture sont connexes avec les précédentes et sont régies par les mêmes lois.

« An in communitatibus mulierum religiosarum possit Episcopus permittere capellano ministrare Viaticum et Extremam-Uncionem personis internis quæ eum habent in vita confessorum et eum cupiunt habere solatorem in articulo mortis? Is mos ubique in Gallia viget.

« RESP. De jure non posse, nisi prius declarata exemptione communitatis a jurisdictione parochiali. Attentis vero peculiaribus circumstantiis, servandum esse usum in aliis Galliarum diocesisbus obtinentem, donec aliter a Sancta Sede fuerit statutum. »

En publiant cette pièce importante, la *Revue des sciences ecclésiastiques* regrettait de n'en avoir ni la date, ni le texte complet.

Il est des canonistes qui prétendent que cette réponse est l'œuvre personnelle du cardinal Gagliano, alors préfet de la S. Congrégation du concile, et qu'elle ne se trouve pas sur les registres de la S. Congrégation, que par conséquent elle ne serait que l'expression des sentiments particuliers du cardinal, sans pouvoir se recommander d'un titre officiel.

<sup>1</sup> S. Cong. du concile, *Juris funerandi. Acta S. Sedis*, xii, 346, et *Analecta*, xviii, 495.

Nous laissons naturellement aux personnes qui nous ont fourni ces renseignements la responsabilité de leurs assertions, n'ayant pu encore jusqu'ici les contrôler. Cela fût-il, la réponse aurait toujours une grande valeur, à raison de la position de son auteur. En tous cas, le Saint-Siège a été instruit de l'affaire, et le devoir de tout bon catholique est d'attendre sa décision.

Les principes généraux que nous venons de poser, permettent à notre correspondant de répondre lui-même à ses deux premières questions. Les statuts diocésains et ses lettres d'institution lui diront si la communauté est exempte ou non de la juridiction paroissiale et jusqu'à quel point. Il devra les interpréter strictement; car, en fait d'exemptions, on ne peut prétendre qu'à celles qui sont positivement et expressément énoncées, sans pouvoir les étendre aux cas semblables.

Examinons maintenant la question de la levée du corps. Si le curé a le pouvoir de faire les funérailles, il a aussi celui de faire la levée du corps d'un défunt qui meurt sur sa paroisse. Mais ce droit ne l'autorise pas à pénétrer dans l'intérieur de la maison malgré les propriétaires; il doit s'arrêter à l'endroit où l'on a déposé le défunt, mais là il dira les prières de la levée du corps.

L'aumônier d'une communauté peut-il déjà faire une levée du corps? Non, d'après Cavaliéri, car cette cérémonie se ferait deux fois. Or, dit ce liturgiste : « *Novus omnino foret ritus Rituali incognitus preces exequiales super idem cadaver duplicari* <sup>1</sup>. » En fait, cela arrive souvent, et nous ne voudrions pas condamner des usages qui ont l'avantage de procurer plus de prières aux défunts.

En tous cas, l'aumônier, même quand il aurait fait un service complet pour une défunte dans la chapelle de la communauté, avant les funérailles qui doivent être faites à la paroisse, ne pourrait rien exiger du curé de la paroisse sur les honoraires qui seront payés à celui-ci pour la sépulture.

#### ÉTUDE CANONIQUE SUR LES CHAPELETS (suite)

##### III. *Chapelet de l'Immaculée-Conception.*

Ce chapelet doit son origine à un religieux de l'ordre des Frères-Mineurs capucins, de la province de Bologne. Il se compose de quinze grains divisés en trois séries. On y joint ordinairement une médaille de l'Immaculée-Conception.

Ce chapelet doit être béni pour que l'on puisse gagner les indulgences qui y sont attachées. Par un rescrit du 22 juin 1855, Pie IX a accordé à tous les prêtres de l'ordre des Frères-Mineurs capucins le pouvoir d'indulgencier ce petit chapelet, et au ministre général du même ordre l'autorité de déléguer ce pouvoir à tous les prêtres séculiers et réguliers.

Voici comment se récite ce chapelet :

« † Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Bénie soit la Sainte et Immaculée-Conception de la Bienheureuse Vierge Marie.

Un *Pater*, quatre *Ave Maria* et un *Gloria Patri*.

Bénie soit la Sainte et Immaculée-Conception de la Bienheureuse Vierge Marie.

Un *Pater*, quatre *Ave Maria* et un *Gloria Patri*.

Bénie soit la Sainte et Immaculée-Conception de la Bienheureuse Vierge Marie.

Un *Pater*, quatre *Ave Maria* et un *Gloria Patri*. »

Dans ce même rescrit du 22 juin 1855, le pape Pie IX accorde :

1° Une indulgence plénière à gagner une fois par mois, aux conditions ordinaires, pourvu qu'on récite ce chapelet tous les jours du mois.

2° 300 jours d'indulgences, chaque fois qu'on le récite avec les sentiments de contrition de ses péchés.

Ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire.

##### IV. *Chapelet de sainte Jeanne de Valois.*

Le pape Benoît XIV a rapporté toutes les anciennes indulgences attachées à ce chapelet et en a accordé de nouvelles par un Bref du 6 mars 1756.

La bénédiction en a été réservée par Benoît XIV aux Supérieurs de l'Ordre de l'Annonciation de la B. V. M. sous la règle de saint François et aux confesseurs ordinaires des religieuses de cet ordre :

« *Declaravit Sanctitas Sua ut quis consequi possit præfatas Indulgentias requiri, ut corona sit de more benedicta a Superioribus Ordinis Annuntiationis B. M. Virginis sub regula S. Francisci a Sede Apostolica approbata, vel a quolibet Confessario ordinario Monialium ejusdem Ordinis, et propterea eisdem superioribus et confessoribus dictas coronas benedicendi facultatem tribuit et impertitus est.* »

Le pape rappelle ensuite le décret d'Alexandre VII, du 6 février 1657, par rapport à la distribution de ces chapelets.

##### V. *Chapelet des Sept Douleurs.*

Ce chapelet a été institué par les fondateurs de l'ordre des Servites, par suite d'une révélation de la Sainte-Vierge, avec le but spécial de méditer les douleurs de Marie pendant sa vie et la Passion de N. S. et de propager cette dévotion parmi les fidèles.

Ce chapelet comprend sept divisions, de sept grains chacune. Pour chaque division on récite un *Pater* et sept *Ave Maria*. On ajoute à la fin trois *Ave Maria* pour honorer les larmes versées par la sainte Vierge au milieu de ses douleurs. La récitation de ce chapelet doit être accompagnée d'une méditation sur les sept douleurs de la

<sup>1</sup> T. III, cap. xv.



sainte Vierge, *selon la capacité des personnes*. Voici les circonstances de la vie de la sainte Vierge : 1<sup>o</sup> La prédiction du vieillard Siméon ; 2<sup>o</sup> la fuite en Egypte ; 3<sup>o</sup> la perte de Jésus à l'âge de douze ans ; 4<sup>o</sup> la rencontre de Jésus sur le chemin du Calvaire ; 5<sup>o</sup> la vue de Jésus attaché en croix ; 6<sup>o</sup> la descente de Jésus de la croix ; 7<sup>o</sup> la sépulture de Notre-Seigneur.

La bénédiction du chapelet des Sept-Douleurs est nécessaire pour le gain des indulgences ; elle est réservée au supérieur de l'Ordre des Servites et aux prêtres délégués par lui ou par le Souverain Pontife. Il faut pour cette bénédiction employer une formule spéciale : le simple signe de croix ne suffirait pas<sup>1</sup>. Les ouvrages qui parlent de ce chapelet, indiquent comme formule celle qui sert à conférer et à bénir le scapulaire des Sept-Douleurs.

Les papes Benoît XIII, Clément XII et Benoît XIV ont accordé de nombreuses indulgences à la récitation du chapelet des Sept-Douleurs.

#### VI. Chapelets de Jérusalem.

Ce titre n'indique pas des chapelets particuliers, mais des indulgences particulières attachées aux chapelets de toute sorte qui ont touché les lieux et les reliques de la Terre-Sainte. Ces indulgences sont gagnées par les personnes qui, possédant ces chapelets et les portant, accomplissent certaines œuvres prescrites par les Souverains Pontifes.

Le catalogue des indulgences qu'on peut gagner en portant ces chapelets a été dressé par Innocent XI, le 28 janvier 1688 ; c'est à celui-là seul qu'on doit se rapporter, tous les autres ayant été déclarés apocryphes par la S. Congrégation des Indulgences, le 4 juin 1721 : « *S. Cong. declaravit gestantes cruces et coronas quæ loca Terræ Sanctæ et sacras reliquias ibi existentes tetigere, illas dumtaxat indulgentias lucrari posse, quas san. mem. Innocentius XI, litteris in forma brevis emanatis die 28 januarii 1688 prædicta gestantibus, et pia opera in eodem brevi præscripta devote peragentibus concessit* ».

La Sacrée Congrégation, dans le même décret, a formulé une défense expresse de vendre, ou d'échanger, ou même de donner ces chapelets : « *Ideo strictè prohibuit, ne in posterum, aut publice, aut secreto vendantur, vel quomodo-cumque commutentur, addita etiam declaratione, quod non transeant personam illorum quibus prima vice distribuuntur, et quod neque commodari, aut precario dari possint, et quod, aliqua ex prædictis deperdita, pro ea subrogari non valeat.* »

Nous avons vu plus haut comment il faut interpréter cette défense.

#### VII. Chapelets des Pères Croisiers.

Il n'est pas ici non plus question de chapelets

particuliers, mais uniquement d'indulgences particulières attachées au Rosaire ou au chapelet ordinaire par les Pères Croisiers.

Le bref de concession avait été accordé par Léon X, le 20 août 1516. Mais la pièce authentique ayant été perdue, il s'éleva, sur la valeur de la bénédiction des chapelets par les P. Croisiers, un grand nombre de doutes que ne parvinrent pas à dissiper les rescrits de la Propagande des 13 juillet 1845 et 9 janvier 1848. Le décret de la S. Congrégation des Indulgences du 15 mars 1884 est trop formel pour que désormais on puisse élever l'ombre d'un doute.

La faculté de bénir ces chapelets est réservée au Supérieur général des Croisiers, qui ne peut déléguer que des membres de son Ordre. Le décret de 1884, dont nous venons de parler, défend de déléguer des prêtres étrangers à l'Ordre.

La bénédiction ne peut être donnée qu'aux rosaires de quinze dizaines ou aux chapelets de cinq dizaines ; c'est en effet le sens du mot *Rosaria B. V. Mariæ*. La S. Congrégation des indulgences, quand elle veut parler des chapelets en général, emploie le mot *corona* ou *rosarium* sans aucun déterminatif. D'ailleurs le supérieur général des Pères Croisiers ne se croit en droit de bénir que les rosaires ou les chapelets ordinaires de cinq dizaines.

Cette bénédiction a ceci de particulier, qui la rend précieuse, c'est que l'indulgence de cinquante jours accordée à la récitation de chaque *Pater* et de chaque *Ave*, n'oblige nullement à réciter le chapelet tout entier, ou même une dizaine. On peut gagner ces indulgences chaque fois qu'on récite soit un *Pater*, soit un *Ave*, même séparément, en tenant à la main ces chapelets<sup>1</sup>.

### JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Un inspecteur primaire a-t-il le droit d'exiger que la classe soit faite devant lui dans une école libre ?

R. — Cette question qui nous a été posée déjà plusieurs fois et à laquelle nous avons répondu succinctement, vient d'être traitée *ex cathedra* par M. Merveilleux du Vignaux dans le *Bulletin de la société générale d'éducation*, au double point de vue du droit et de la conduite à tenir. Nous nous faisons un devoir de céder la plume au grand jurisconsulte.

La question posée dans les termes précités appelle évidemment, en droit, une réponse négative.

Aux termes de l'article 21 de la loi du 15 mars 1850, — non modifiée sur ce point, — la moralité, l'hygiène et la salubrité des écoles libres ont seules été placées sous la surveillance de l'autorité universitaire. L'inspection ne peut, dans ces écoles, être étendue à l'enseignement que pour vérifier s'il n'est pas contraire à la morale, à la

<sup>1</sup> *Galliarum*, 29 février 1864. Edition Pustet, n° 401.

<sup>2</sup> *Decr. auth.* Edit. Pustet, n° 78.

<sup>1</sup> *Ordinis S. Crucis*, 15 mars 1884, ad 3<sup>m</sup>.

constitution et aux lois. Ces dispositions déjà si claires, ont reçu de la loi du 10 avril 1867 un commentaire plus explicite encore. L'article 17 de cette loi apporte en effet à la règle, dont il confirme par cela même l'autorité, une exception remarquable pour le cas où l'école libre accepte une subvention de la commune, du département ou de l'état. Qu'elle fasse ou non, en pareille circonstance, office d'école publique, elle devient, — mais en vertu d'un texte exprès et spécial, — soumise à l'inspection pour son enseignement lui-même.

Le rapporteur de la loi de 1867, M. Chauchard, précisait en ce sens, devant le corps législatif (D. 67, 4, 43), les conditions dans lesquelles le droit des inspecteurs aurait à s'exercer. — « L'article 16 (devenu art. 17) étend, disait-il, à toute école libre qui tient lieu d'école publique (l'école subventionnée est mise sur la même ligne) l'inspection complète, sur les livres, les méthodes et les résultats de l'enseignement à laquelle sont soumises les écoles communales. Lorsqu'il s'agit d'une école libre, l'inspection, aux termes de l'art. 21 de la loi de 1850, porte sur la moralité, l'hygiène et la salubrité. Elle ne peut porter sur l'enseignement que pour vérifier s'il n'est pas contraire à la morale, à la constitution et aux lois.

L'inspection complète, étendue aux écoles dont parle l'article, ira plus loin ; mais c'est une simple constatation de faits, qui n'entraîne ni action, ni sanction directes... A l'objection tirée de ce que l'école libre, qui tient lieu d'école publique, serait forcément soumise à une inspection repoussée par son directeur ou par l'intention du fondateur, il faudrait répondre que nulle école libre ne tient lieu d'école publique (ou ne reçoit une subvention) malgré elle. L'art. 56, § 4, de la loi de 1850, suppose une convention entre l'école libre et la commune. »

Deux points très importants sont ici placés en lumière :

En premier lieu, nulle école libre ne peut être, sinon de son plein gré, et dans l'hypothèse prévue par la loi de 1867, soumise à l'inspection pour ce qui touche le choix des livres, l'emploi des méthodes et les résultats de l'enseignement.

En second lieu, et même au cas où l'art. 17 s'applique, l'inspecteur, admis dans l'école, n'y exerce aucune action, sous le rapport pédagogique ; il n'a qu'un droit d'éclairer, s'il le croit utile, la commune, le département ou l'état, sur la valeur de l'enseignement que leur subvention encourage.

Tel est si bien l'esprit de l'article dont nous parlons que M. le comte de Boigne demandait, au moment du vote, s'il n'était pas à redouter qu'il n'en résultât, malgré tout, une entrave à la liberté définie dans la loi de 1850 ; M. Louvet, membre de la commission, prenait à son tour la parole et affirmait à la tribune, d'une manière impérative, que rien de tel n'était à craindre.

De ce que le représentant de l'autorité universitaire n'a le droit d'imposer, dans les écoles libres non subventionnées, ni les livres, ni les méthodes, ni les résultats de l'enseignement, il semble résulter, à plus forte raison, qu'il n'a — en dehors de ce cas spécial et nécessairement réservé, d'une enquête disciplinaire, — ni le droit d'imposer des interrogations aux élèves, ni celui d'exiger que l'instituteur, acceptant son contrôle pédagogique, fasse la classe devant lui.

Le principe paraît certain. Dans l'application il souffrira souvent un tempérament nécessaire ; car les instituteurs ont sujet de compter avec le danger manifeste que pourrait soulever, ici ou là, leur résistance. L'inspecteur a le droit de s'assurer pourtant que l'enseignement de l'école ne contredit en rien la constitution, ni la morale, ni les lois. Nul texte n'indique le mode suivant lequel ce point sera vérifié ; et l'inspecteur peut abuser de ce silence de la loi pour créer à l'instituteur une position embarrassée et périlleuse. Refuser trop absolument de communiquer soit les livres, soit les cahiers ou les devoirs ; défendre aux enfants de répondre aux questions qui leur seraient faites ; fermer d'une façon formelle la classe à l'inspecteur quand l'instituteur parle ; ce serait, en un temps de justice douteuse et de malveillance certaine, donner prétexte à des soupçons qui seraient bientôt formulés et qui pourraient avoir, même sans fondement, de sérieuses conséquences. Il convient donc d'être prudent ; mais lorsque l'instituteur cède, il peut faire bien d'indiquer qu'il n'use pas de tout son droit, et, donnant s'il le faut, à la classe inspectée un objet choisi tout exprès, de faire observer, par exemple, que la lecture, l'écriture, le calcul ou la gymnastique, voire même la couture dans les écoles de filles, sont manifestement libres de tout contrôle, puisque rien ne s'y trouve en jeu de ce qui peut intéresser la morale ou la politique. Le droit, qui appartient à l'instituteur libre de régler à son gré l'heure et le choix des exercices, implique nécessairement la faculté pour lui de suspendre la classe en présence de l'inspecteur. Mais de tels procédés amèneraient des représailles. Le fait doit influer ici, comme en beaucoup d'autres rencontres, sur l'usage d'un droit pourtant incontestable.

Q. — Je ne voudrais pas vous fatiguer par le récit des prouesses toutes républicaines de mon maire. Cependant, comme à la queue de ses bêtises il y a toujours du venin, il est nécessaire que j'avise. Dans ma paroisse, comme en beaucoup d'autres sans doute, les affaires de la fabrique se traitent un peu à l'amiable : très honnêtement, je n'ai pas besoin de l'affirmer, mais quelquefois en dehors des formalités légales. Ainsi, par exemple, pas un de mes fabriciens ne veut accepter le titre de trésorier effectif, c'est-à-dire qu'aucun ne veut s'astreindre à la besogne, bien au-dessus de leur capacité. Qu'arrive-t-il ? Le curé est bien obligé de faire un peu tout et particulièrement les recettes et les dépenses.

C'est ici que le rôle du maire commence, rôle odieux et qui m'agace considérablement. Il ne vient pas aux réunions du conseil de fabrique : ce qui ne l'empêche point de dire



partout que je fais le trésorier sans en avoir le droit, et que je tiens une comptabilité « occulte ; » que ces sortes de comptabilités sont punies par les lois etc. etc. Bref, il a monté si bien les têtes qu'on me regarde comme un homme perdu. — J'ai, Dieu merci, ma conscience tranquille, car il n'y a pas un sou dont je ne rende compte.

1° Qu'est-ce qu'il faut donc entendre par comptabilité occulte, en quoi consiste-t-elle, et quels peuvent en être les conséquences ?

2° Comment faire lorsqu'un fabricien ne veut remplir d'une manière réelle les fonctions de trésorier ?

Vous m'obligeriez grandement en répondant à ma double question et le plus tôt possible.

R. — Ad 1<sup>m</sup>. Par ces mots « comptabilité occulte, » on entend tout ce qui en matière de comptabilité est soustrait aux règles prescrites.

S'agit-il d'une commune ? Nul autre que le receveur municipal ne doit s'ingérer dans le manie- ment des deniers communaux, sous peine d'être déclaré comptable et d'être obligé de faire apurer, devant le tribunal duquel relève le véritable re- ceveur, le compte des recettes et des dépenses in- dûment effectuées, sans préjudice des poursuites qui peuvent être exercées par application de l'art. 258 du code pénal, contre ceux qui s'immis- cent sans titre dans des fonctions publiques (loi du 18 juillet 1837, art. 64). Dès qu'une comp- tabilité occulte se révèle, le préfet prend un ar- rêté qui en défère le jugement au tribunal com- pétent et y fait parvenir les pièces et documents qu'il a pu réunir. Sur le vu de ces pièces, le tri- bunal enjoint au comptable irrégulier de présen- ter l'état des recouvrements et des paiements qu'il a opérés. Toutes les garanties ordonnées par la loi contre les comptables réels peuvent être prises à l'égard du manuteneur illégal des deniers publics. Sa gestion ne peut être réguli- sée et sa décharge prononcée qu'après que son compte a été débattu par le conseil municipal et que l'autorité qui règle le budget de la commune a reconnu l'utilité et l'opportunité des dépenses.

Il doit transmettre ses comptes et les pièces à l'appui devant la juridiction chargée d'apurer la comptabilité régulière correspondante.

Si la gestion occulte présente le caractère du crime de détournement de fonds, il doit être pro- cédé conformément à l'art. 169 du code pénal.

Lorsqu'il y a des comptes et des mémoires fictifs, ces circonstances peuvent présenter le caractère de faux et donner lieu à une poursuite criminelle. Telle est la loi vis-à-vis des deniers communaux et autres fonds publics.

Mais cette loi concerne-t-elle les fabriques ? Les deniers de ces établissements peuvent-ils être considérés comme fonds publics, et, partant, sont-ils assujettis aux mêmes règles ? Oui, dans une certaine mesure, mais non identiquement. Nous disons dans « une certaine mesure » dans ce sens qu'un trésorier de fabrique pourrait être actionné soit pour dilapidation, soit pour défaut de reddition de compte, ou pour défaut d'en ac- quitter le reliquat, ou enfin pour abus de confiance ; mais il n'y a pas d'« identité » parce que le tré-

sorier devant exercer gratuitement ses fonctions n'a, à aucun point de vue, le caractère d'un comp- table public ; il n'est nommé ni confirmé par l'autorité administrative. Les comptes, à quelque somme qu'ils s'élèvent, sont complètement en dehors de la juridiction de la Cour des comptes ; les difficultés qui peuvent surgir sont de la com- pétence du tribunal civil, et ce tribunal ne peut être saisi d'une action contre le trésorier que dans les cas énumérés plus haut, et par le conseil de fabrique et l'évêque. Voilà pourquoi les biens personnels du trésorier ne subissent pas d'hypo- thèque légale comme ceux des trésoriers publics en vertu de l'article 2121 du Code civil.

En supposant donc qu'il y eût comptabilité occulte, dans le cas dont il s'agit, ni le préfet, ni le ministre des finances n'ont rien à y voir. Ils ne pourraient tout au plus, comme le maire lui- même, que dénoncer la chose au conseil de fabri- que et à l'évêque diocésain qui a la surveillance sur la gestion des fabriques de son diocèse. Mais il appartient à ces derniers, et c'est même leur devoir, d'exiger que la comptabilité se fasse ré- gulièrement.

Il faut bien dire que dans beaucoup de paroisses cette comptabilité est fort négligée, et c'est pour cela que nos législateurs, méconnaissant sur ce point comme sur bien d'autres, les droits de l'Eglise, demandent que les revenus des fabriques soient gérés comme ceux des communes, que les budgets de nos églises soient arrêtés par les pré- fets et que les comptes soient apurés par les con- seils de préfecture et la Cour des comptes. Il s'est même rencontré un évêque, Mgr Frayssinous, mi- nistre des affaires ecclésiastiques, en 1827, qui avait formé le projet de réunir les fonctions des trésoriers des fabriques à celles des comptables des deniers publics, c'est-à-dire les percepteurs et receveurs municipaux. Pour comprendre une telle aberration, il faut se souvenir que l'évêque d'Hermopolis était un fief gallican, et toujours prêt, à ce titre, à sacrifier l'indépendance de l'Eglise à l'intérêt ou au bon plaisir du roi. Heu- reusement que l'épiscopat tout entier, consulté par le ministre, protesta énergiquement contre le projet et arrêta le novateur. Il est vraiment malheureux que nos Jacobins d'aujourd'hui, qui réclament la même chose, puissent se prévaloir d'un antécédent parti de si haut.

Ad 2<sup>m</sup>. — Dans cette hypothèse qui est trop souvent une réalité, il faut nécessairement que le curé fasse la corvée ; mais il doit exiger du trésorier nominal qu'il figure par sa signature et son titre dans tous les actes où cela est requis. De cette manière, la légalité est sauvegardée ; le curé ne fait que l'office d'un commis ou d'un co- piste. Et si la chose n'était pas possible, si aucun fabricien ne voulait accepter le titre de trésorier, ou, si, l'acceptant, il ne se prêtait pas au système que nous énonçons, il y aurait lieu de supprimer la paroisse ; c'est le sentiment formel et plusieurs fois exprimé du gouvernement.

Q. — Je recours à votre obligeance pour me renseigner au sujet de la taxe sur les chevaux et voitures.

L'article 7 de la loi de juillet 1862 qui exempte de la taxe les chevaux et les voitures des ministres des cultes, a-t-il été rapporté ? Et le curé ou desservant qui a cheval et voiture pour son ministère, est-il ou peut-il être assujéti à cette taxe et quelle est cette taxe ?

R. — La loi du 2 juillet 1862 exemptait effectivement les curés ; mais, après quelque temps, elle tomba en désuétude, ou plutôt le gouvernement renonça spontanément à l'appliquer.

Là-dessus arrivèrent les événements de 1870, et l'énorme rançon qu'il fallut payer à la Prusse victorieuse. Il s'agissait de faire de l'argent. Une loi du 16 septembre 1871, par son article 7 remit en vigueur celle du 2 juillet 1862 à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1872, avec toutes ses exemptions, par conséquent avec celle dont bénéficiaient les curés. Mais une dernière loi portant la date du 23 juillet 1872 ne nomme plus les curés parmi ceux qui étaient exempts de la taxe. Les législateurs pensèrent avec raison que le clergé accepterait volontiers une charge dont le but était de diminuer celles de la patrie. Ils savaient alors qu'en fait de patriotisme, nul ne peut nous en remontrer ; cela fut dit hautement dans la discussion de la loi et aux applaudissements de toute la chambre. Autre temps, autres mœurs ! On connaît les dispositions des députés actuels pour les prêtres. Aussi, quoique la rançon prussienne soit payée depuis longtemps, on peut être sûr que la taxe sera maintenue et même aggravée pour payer les folies de nos gouvernants.

La taxe pour les communes de 3,000 âmes et au-dessous est de 10 fr. pour une voiture à 4 roues, de 5 fr. pour une voiture à 2 roues, et de 5 fr. pour tout cheval de selle ou d'attelage. Ce tarif qui est celui de 1862 a été maintenu.

## VARIÉTÉS

### LA QUESTION DU CATÉCHISME

(Suite)

En voici quelques traits pris çà et là.

« L'éducation républicaine doit aller chercher l'homme dans l'embryon de l'espèce. — Le retour des préjugés, voilà la véritable contre-révolution. Pour prévenir leur influence, il faut que l'éducation primaire soit commune à tous, forcée pour tous et gratuite. — Défense d'y parler de religion à l'enfant. — Il faut que l'éducation nationale s'empare de la génération qui naît ; qu'elle aille trouver l'enfant dans le sein de sa mère, dans les bras de son père, qu'elle trace des règles de conduite pour le temps de la grossesse, des couches, de l'allaitement. »

Un orateur ayant osé réclamer la liberté de l'enseignement au nom des droits de la nature Danton bondit à la tribune et hurle : « Il est

« temps de rétablir ce grand principe qu'on semble méconnaître, que les enfants appartiennent à la République avant d'appartenir à leurs parents... Qui me répondra que les enfants, travaillés par l'égoïsme de leurs pères, ne deviennent dangereux à la République. »

« Je connais les droits des pères sur leurs enfants, disait Santonax, mais je connais aussi les droits de la République sur les citoyens. Ses droits sont les premiers de tous ; elle est la mère commune. »

Dans l'intervalle de 1789 à 1801, des 43 plans, projets et décrets qui se succédèrent sur l'éducation, sortirent 60 espèces d'écoles proposées, établies, renversées, relevées, supprimées, refondues enfin dans l'université qui a passé elle-même et repassera par bien des vicissitudes et des refontes.

Que d'objets d'instruction pour remplacer l'éducation chrétienne radicalement proscrite : la constitution — les droits de l'homme — les annales républicaines — les faits patriotiques — l'économie politique — la législation — la science sociale — la philosophie — le catéchisme du genre humain, des sans-culottes — les idées libérales — la sociabilité — la liberté — l'individualité : une idéologie inintelligible, un matérialisme fou, une métaphysique révolutionnaire, autant de programmes d'éducation sans Dieu !

Outre les étudiants des écoles supérieures, plus de cinq millions d'enfants étaient condamnés dans les écoles primaires à recevoir l'instruction de milliers de maîtres et de maîtresses formés eux-mêmes pour cette variété d'études sans Dieu !!!

Un décret du Directoire, du 17 décembre 1797, ordonna la visite des écoles, pour s'assurer qu'on y enseignait les droits de l'homme, la constitution et ses livres élémentaires, la décade, les fêtes républicaines et la dignité du citoyen.

Quels délires sortis de la haine contre Dieu ! Quels déploiements d'esprit satanique pour fermer à Dieu l'entrée dans l'âme des enfants !

(A suivre.)

## COURRIER DE L'UTILE

*Préparation du Café. — Thé et Racahout économiques.*

Les principales espèces de café dont on fait usage en Europe sont, dans l'ordre de leur qualité, le Moka, dont le grain est petit, arrondi et de couleur jaune ; le Martinique, plus gros, plus allongé, de couleur verdâtre, conservant toujours une pellicule grise argentine qui se détache par la torréfaction ; le Bourbon qui a beaucoup d'analogie avec le Moka, mais dont les grains sont plus réguliers : son parfum est agréable mais très faible ; le Saint-Domingue, plus volumineux, plus allongé et dont les extrémités sont



terminées en pointes : sa pellicule est rougeâtre et sa saveur acide, aussi est-il peu recherché.

La principale difficulté à surmonter pour obtenir de bon café, quelle que soit l'espèce qu'on ait choisie, est dans la torréfaction des graines. Trop de chaleur détruit les principes qu'il faut conserver, le parfum est remplacé par une saveur empyreumatique et amère. L'excès contraire empêche le développement de l'arôme. Il y a donc un point fixe qu'il faut savoir saisir. Le café bien torréfié doit avoir une couleur chocolat très égale. La couleur jaune doré serait peut-être préférable, mais tout en faisant un café exquis, elle ne donnerait pas toute la matière extractive que le café renferme, et par conséquent doit être rejetée par motif d'économie. C'est lorsque le parfum se développe pendant le grillage, quand l'atmosphère environnante en est embaumée, qu'il faut s'arrêter. Il faut alors se hâter d'étaler le café par couches minces, afin de le refroidir promptement. Quand il est parfaitement refroidi et qu'il ne laisse plus échapper de vapeurs humides, on le place dans une boîte de bois ou de fer-blanc qui ferme hermétiquement.

Les procédés de grillage employés par les épiciers sont généralement defectueux. Le cylindre en fer, dans lequel ils torréfient le café, lui communique une saveur d'encre, résultat de la combinaison de l'acide gallique contenu dans le café avec le fer. Quelques-uns mieux avisés, font garnir en terre cuite l'intérieur du cylindre, mais cet usage est peu répandu.

Nous signalerons à ce sujet le procédé de certaines ménagères, qui font griller leur café dans des poêlons de terre cuite, comme un moyen économique qui remplit parfaitement son but.

Le café doit être moulu assez fin pour que l'eau en sépare complètement le principe extractif. Toutefois, il y a encore là un extrême à éviter. Trop fine, la poudre passe à travers toutes les ouvertures du filtre, reste en suspension dans l'eau, et rend très lente la clarification du liquide. Enfin, règle générale, le café ne doit jamais être moulu à l'avance. Autrement il s'évente et son bouquet se dissipe.

Un mot de la dernière préparation du café. Rien de plus vicieux et de moins économique que l'usage de faire bouillir le café. La température est alors trop forte, et l'eau s'empare du principe résineux, âcre et amer que le café renferme, ce qui lui fait contracter un goût désagréable; ensuite, pendant une ébullition prolongée, toutes les parties volatiles qui constituent l'arôme, le parfum du café, s'évaporent et il ne reste plus qu'une liqueur désagréable au goût. L'eau tiède et même l'eau froide, est suffisante pour exprimer du café tout ce qu'il contient de bon, seulement il faut y mettre plus de temps; et si l'on emploie l'eau froide, en se bornant à une infusion, il faut s'y prendre dès la veille.

Nous sommes heureux d'indiquer la préparation d'un excellent café pour les pauvres et pour

les personnes qui ont l'estomac faible et la santé délicate.

Prenez un kilogramme de café de la qualité la plus odorante et mettez-le dans la brûloire. Quand il aura pris chaleur, joignez-y deux kilog. d'orge de belle qualité, bien propre, et lorsque le tout sera torréfié au point convenable, concentrez-le dans un vase neuf bien vernissé, en le couvrant d'abord d'un papier, et, par-dessus, d'un linge qui empêche l'évaporation de la vapeur aromatisée.

Quand le mélange sera refroidi, mettez-le en poudre dans le vase et conservez-le, pour l'usage ordinaire, bien bouché, dans un lieu sec, à l'abri du contact de l'air.

Ce mélange, qui acquiert, par sa concentration, le goût et le parfum d'un café de qualité médiocre, lui est infiniment préférable pour l'économie et surtout pour la santé.

Les personnes d'une poitrine délicate se trouvent bien de son usage et il nourrit et fortifie singulièrement, sans aucun inconvénient, celles qui en prennent habituellement en guise de café au lait.

Puisque nous parlons de l'avoine, nous en indiquerons encore une application à l'économie usuelle. Elle sert très bien à faire une boisson propre à remplacer le thé.

On obtient ce thé en versant cinq tasses d'eau par tasse d'avoine et en réduisant par l'ébullition ces cinq tasses d'eau à quatre. Cette boisson est à la fois agréable et salubre.

Autre recette de thé économique. Prenez une bonne poignée de coquilles d'amandes, concassez-les, faites bouillir dans un litre d'eau pendant une bonne demi-heure; filtrez ensuite à travers un linge de coton fin.

Cette boisson, saine et balsamique, se distingue par un goût de vanille très agréable.

Tout le monde connaît le Racahout des Arabes. Comme le Tapioca, ce n'est à vrai dire, qu'un composé de fécule analogue à celle de la pomme de terre. Ce qui le distingue véritablement de la fécule indigène, c'est un goût de vanille assez prononcé et l'on ne peut nier que dans beaucoup de circonstances l'arôme des plantes ne soit à leur vertu digestive, ce qu'est l'osmazôme à la vertu alimentaire des viandes. On indique pour imiter le racahout le moyen suivant :

Prenez une poignée de coquilles d'amandes dures, propres et bien concassées; faites-les bouillir dans l'eau pendant une bonne demi-heure, et dans cette eau filtrée, délayez une cuillerée de fécule de pommes de terre, ajoutez du lait et du sucre et faites bouillir un instant.

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 11 february 1885.

F. PERRIOT, vic. gen.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

# OUVRAGES SUR LE CARÊME

- Grand Sermonnaire** nouveau, complet, méthodique et suivi, contenant tous les sujets de la Chaire catholique : discours, homélies, allocutions, conférences, exhortations, panégyriques, instructions ; courts, substantiels et pratiques, par M. l'abbé Maistre, auteur de la *Grande Christologie*. 3 »
- Tome Ier.** — Sur les *Articles du Symbole* et sur toutes les *Vérités du Dogme* se rattachant à chaque article du *Credo*, 1 vol. grand in-8° de ix-633 pages. 7 50
- Tome II.** — Instructions sur tous les *Commandements de Dieu* et de *l'Eglise*, 1 vol. grand in-8° de ii-708 pages. 7 50
- Manuel de prédication populaire**, par M. H. C. A. Juge, missionnaire apostolique. 3 »
- Sommaire du 1<sup>er</sup> volume : Symbole. — Commandements de Dieu. — Préceptes de l'Eglise. — Prière. — Sacrements.**
- Sommaire du 2<sup>e</sup> volume : Mission ou retraite. — Première communion. — Mois de Marie et fêtes de la sainte Vierge. — Adoration perpétuelle. — Sujets divers.**
- 2 beaux vol. de 460 et vi-464 pages. 6 »
- Cours très complet et très suivi de conférences sur la religion**, par l'abbé A. F. Rua. 3 »
- Trois forts vol. grand in-18, 5<sup>e</sup> édition. Ouvrage honoré des suffrages les plus illustres et les plus flatteurs, et extrêmement utile, surtout à tous les prêtres. Prix franco, 10 francs.
- Ce *Cours* de conférences se distingue : 1<sup>o</sup> par le vif intérêt de la *méthode*, basée en partie sur le terrain, toujours très attrayant, et en même temps inébranlable de l'histoire ; 2<sup>o</sup> par la force et l'enchaînement des raisonnements et des preuves ; 3<sup>o</sup> par la richesse et la solidité de la doctrine ; 4<sup>o</sup> par la profondeur et la nouveauté des aperçus ; 5<sup>o</sup> par l'étendue du plan, qui embrasse absolument toute la Religion (dogme, morale, culte et histoire) ; 6<sup>o</sup> par la vigueur et la chaleur du style. Aussi plusieurs milliers d'exemplaires de ce livre ont-ils été écoulés en peu d'années.
- Cours de conférences religieuses** faites aux élèves de la première division du lycée Louis-le-Grand, d'après un programme approuvé par Son Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, par M. l'abbé Tilloy, docteur en théologie et en droit canon, chanoine de l'ordre des évêques de la basilique de Notre-Dame de Lorette, officier d'académie, ancien premier aumônier du lycée Louis-le-Grand. — 2 vol. in-12. 8 »
- Explication littérale et morale des Epîtres et Evangiles** des dimanches et des fêtes de Carême, des fêtes de l'Avent et de tous les jours de Carême, avec des notions liturgiques, où l'on expose la raison et les origines des cérémonies de l'Eglise catholique, par M. l'abbé A. Guillois ; 6<sup>e</sup> édition, revue avec le plus grand soin et considérablement augmentée. 2 gros vol. in-12 de xvi-623 et 618 pages. 6 »
- Le bon sens de la foi** opposé à l'incrédulité de ce temps, par le R. P. Caussette, 2 beaux vol. in-8°. 12 »
- Il reste quelques exemplaires de l'ancienne édition, 2 forts vol. in-12 à 7 »
- Sermons** de saint François de Sales, publiés par l'abbé Chaumont, 3 vol. in-12 de xvi-507 et 500 pages. 10 50
- Histoire de la Passion de N.-S. J.-C.**, par le P. de la Palma, traduit de l'espagnol par M. l'abbé Gaveau, prêtre. 1 vol. in-12 de xxii-558 pages. 3 »
- Les Instructions dominicales** de l'Ami du Clergé, par M. l'abbé Rolland. Ouvrage approuvé par Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Langres. 1<sup>re</sup> partie : *Le Symbole*, 1 vol. in-12 de 513 pages. 3 »
- Retraite pascalle** d'après des prédicateurs contemporains, avec préface et traits historiques, par M. l'abbé Pluot, directeur de l'Enseignement catholique. 1 vol. in-12 de 394 p. 3 »
- Paternité (la) Chrétienne**, conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus de Paris, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus. 3 »
- 1<sup>re</sup> Série. Années 1868-1869 ; 2<sup>e</sup> édition. 1 fort vol. in-12 de 424 pages. 3 »
- II<sup>e</sup> Série. 1 vol. in-12 de 362 pages. 3 »
- III<sup>e</sup> Série. *Les Epreuves et les Joies de la famille*. 1 vol. in-12 de 396 pages. 3 »
- IV<sup>e</sup> Série. — *Les devoirs de l'époux*. 1 vol. in-12 de 422 pages. 3 »
- Les Familles bibliques**, conférences prêchées à la réunion des pères de famille, pour faire suite à la *Paternité chrétienne*, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus. 3 »
- Tome I<sup>er</sup> : Familles patriarcales**, 1 vol. in-12 de 404 pages. 3 »
- Tome II : La Famille en Israël**, 1 vol. in-12 de 431 p. 3 »
- Le Calvaire**, ou la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ en forme de méditations pour le Chemin de la Croix, d'après des révélations privées et de pieuses traditions. 1 vol. in-32 de 288 pages. 1 »
- Le Chrétien à l'école du Calvaire**, par le P. Jacques Nouet, de la Compagnie de Jésus ; ouvrage corrigé et entièrement retouché par le P. Henri Pottier, de la même Compagnie. 2 vol. in-12 de iv-393 et 374 pages. 5 »
- Lectures sur la Passion de N.-S. J.-C.**, disposées pour tous les jours du Carême, par M. l'abbé Rambouillet, du clergé de Paris, 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 de xii-360 pages. 2 »
- Enseignements de Notre-Dame de Lourdes** et leurs Harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très sainte Vierge Marie, mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé Ginestet, curé de Noailles. Ouvrage dédié à Mgr Ramadié, archevêque d'Albi, et revêtu de son approbation. 2 beaux vol. in-12 de 433 et 411 pages. 6 »
- De la Confession** (*Directions spirituelles* de saint François de Sales), édition elzévirienne. 1 beau vol. in-16 de xlii-510 pages. 3 »
- *Le même ouvrage*, édition de propagande. 1 vol. in-18 de xxviii-244 pages. 75 »
- La sainte Communion**, conférences aux dames du monde sur la communion pratique, par Mgr Landriot, archevêque de Reims ; 2<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-12 de vi-447 pages. 3 »
- Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la Montagne**, par le duc du Maine, publiées, pour la première fois, d'après un manuscrit authentique, et précédées d'une *Notice historique*, par M. l'abbé A. Mellier, prêtre de la maison des Chartreux, professeur à la Faculté catholique des Lettres de Lyon, directeur de l'Ecole ecclésiastique des Hautes-Etudes. 1 beau vol. in-8° de clxxxviii-281 pages. Titre rouge et noir, couverture et frontispice artistiques, papier teinté, caractères elzéviriens, lettres ornées, têtes de chapitres, vignettes, culs-de-lampe. Prix. 10 »
- La cuisine de Carême** et des jours d'abstinence, plus de 300 plats en maigre, par MM. de Latreille et Henry Palmé ; 2<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-12 de 235 pages. 2 »



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPAGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. L. CHOVET, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM** et de la **PALESTINE**. V<sup>r</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.  
Authenticité garantie. 卐 Envoi du Catalogue.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>IE</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus ancienne de France. Félix GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

Fabrique de **VITRAUX PEINTS DU CARMEL** AU MANS, fondée en 1854 **E. HUCHER** 卐 père et fils, fondateurs des ateliers du Carmel, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 116, grands et magnifiques cart. de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

**BRAISE AZOTÉE** allume subito **ENCENSOIRS**  
4 f. 50 Dix litres, francé en gare désignée; 3 k. 8 f. 50 f.  
**M. VIVET, C. A. MORTEFONTAINE**, par Plailly, Oise.

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la **MINERVE** aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé toujours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la **MINERVE**, à Moussan, par Sallèles (Aude).

## SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE PARIS 76, rue des Saints-Pères PARIS

### L'AMI DES LIVRES (N° 97)

Ce numéro donne la suite des *Catéchismes d'occasion* que possède en ce moment la Société générale de Librairie catholique. A la suite de cette liste, vient une longue série de *Sermonnaires*, également d'occasion, que nous nous empressons de signaler. — Nous tenons ce numéro de *l'Ami des Livres* à la disposition de tous ceux qui en feront la demande.

## PRESSER

POUR IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.

DEPUIS 25 FRANCS

Système à la portée d'un Enfant  
PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen frs

### PETITE BIBLIOTHÈQUE DU TIERS-ORDRE

**Manuel du Tiers-Ordre**, de saint François d'Assise, par le T. R. Père HILAIRE, de Paris. 1 vol. in-18 de cxx-235 pages. 1 fr. —

**Nouveau manuel des Cordigères** à l'usage de l'Archiconfrérie et des trois Ordres de Saint-François, par le même auteur. 1 vol. in-18 de 87 pages. 40 cent.

**Avis aux Tertiaires sur la Communication des Indulgences.** Appendice au *Manuel du Tiers-Ordre*, par le même auteur. In-18 br. 24 pages. 20 cent.

**Cérémonial du Tiers-Ordre Séculier** de Saint-François, approuvé par la Sacrée Congrégation des Rites, Décret du 18 juin 1882. in-18 br. 52 pages. 30 cent.

**Vade-Mecum des Tertiaires**, comprenant le *Calendrier franciscain général*, les *Prières quotidiennes du matin et du soir*, tirées de Recueils approuvés, les *Litanies* approuvées, le *Benedicite* et les *Grâces. Examen pour la confession, la Recommandation de l'Ame, l'Ordinaire de la Messe*, les *Vêpres* (en latin et en français), le *Chemin de la Croix*, le *Petit office de l'Immaculée-Conception*, *Quatre Lettres de saint François*, son *Cantique du Soleil* avec sa *Prière à la sainte Vierge*, etc., etc. 1 vol. in-18 br. 1 fr.

**Collection de 350 billets du Tiers-Ordre**, pour le tirage des Assemblées mensuelles, dans le Tiers-Ordre, dans toutes les Communautés religieuses, et même dans les familles. Prix de la collection, carton de couleurs, 5 fr. 25 cent.

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## PRIME PERMANENTE

Tout abonné ou réabonné à l'*Ami du Clergé* peut nous demander l'une des deux primes suivantes :

Ou un volume des années précédentes choisi dans la collection de l'*Ami* ;

Ou l'abonnement gratuit, moyennant achat de 12 francs de livres, choisis dans le *Catalogue spécial des primes* encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.

Ajouter un franc pour recevoir *franco*, en gare la plus rapprochée, soit le volume de l'*Ami*, soit les 12 francs de livres.

### SOMMAIRE DU N° 8 :

PRÉDICATION : Pour le 2<sup>e</sup> dimanche de Carême : (il n'y a pas de Providence). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. Congrégation des Rites : Voile huméral pour la bénédiction avec le ciboire. — Procession après la messe du saint. — Changer le genre dans les prières du baptême. — Récitation des *Pater, Ave, Credo*, dans la confirmation. — Exposition du S. Sacrement et prières pour les défunts. — CONSULTATIONS LITURGIQUES, ETC. : Si le prêtre célèbre la messe seul avec son servent, faut-il sonner la clochette? — Doit-on supprimer l'*Alleluia*, excepté après l'épître, dans la messe votive de l'Immaculée-Conception? — Les Pères d'une congrégation autorisée à suivre l'Ordo romain, peuvent-ils revenir à l'Ordo du diocèse? — Peut-on faire les encensements à la messe sans diacre ni sous-diacre? — Quand le prêtre célèbre une messe de *Requiem* un jour double, doit-il doubler l'antienne *Trium puerorum*? — Peut-on broder un calice sur le dos d'une chasuble? — Comment célébrer la fête d'un titulaire différent du patron de lieu? — Sur quel ton chanter l'*Ite missa est* pendant les octaves de Noël et de la Fête-Dieu? — Un libraire catholique peut-il fournir à ses clients des livres à l'Index? — Comment agir, au sujet de la loi sur le divorce, avec le juge, l'avoué, l'avocat, les époux, l'officier de l'état civil? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Un maire a-t-il le droit de prendre et de garder la clef d'une porte du clocher donnant sur un ancien cimetière; le conseil de fabrique ne peut-il pas faire une seconde clef, ou poser une seconde serrure? — VARIÉTÉS : La question du catéchisme (suite). — COURRIER DE L'UTILE : Préceptes généraux d'hygiène.

## NOTES LITTÉRAIRES

**La Vengeance d'un Père**, par Ch. d'Avold.  
1 beau vol. in-12 de 536 p. Prix : 3 francs.

*La Vengeance d'un Père* est un roman historique dont les principaux personnages, *Guelfes et Gibelins*, figurent comme acteurs dans le terrible drame qui finit par la mort du dernier des Hohenstauffen et par l'élévation au trône des Deux-Siciles de Charles d'Anjou, frère de saint Louis.

Au début de ce drame la maison de Hohenstauffen a pour chef officiel Manfred qui, pour assouvir son ambition, n'a pas craint de se souiller d'un double crime et d'enlever, contre toute équité, la couronne à son oncle et à son cousin Conradin. Il les a fait disparaître à prix d'or, et la nouvelle de leur mort, répandue de tous les côtés, a rallié autour de lui un grand nombre de comtes et de barons. Manfred s'est emparé de leur héritage. Il en jouit impunément pendant quelque temps. Au lieu de faire sa soumission au Saint-Siège, comme on le lui conseillait, il prend à tâche de braver le Souverain Pontife et l'excommunication qu'il a encourue. La vengeance du ciel ne se fait pas longtemps attendre; trahi par ceux qui l'avaient aidé à arriver au pouvoir, notamment par les comtes de Cerra et de Caserta, il se voit bientôt abandonné et tombe sous les coups de Charles d'Anjou, malgré les efforts inouïs tentés par Rodéric pour le sauver. Rodéric est le type le plus parfait du serviteur fidèle et dévoué. Il le prouve en s'exposant

plusieurs fois à la mort et à une dure captivité pour la cause de son souverain. Charles d'Anjou est servi par les événements et surtout par la trahison. Il a l'appui du pape Clément IV, qui l'a fait venir en Italie pour la défense des droits du Saint-Siège, menacés par l'étranger. Manfred n'est plus, mais avec lui n'est point éteinte la famille des Hohenstauffen : l'oncle de Manfred et de son cousin vivent encore. Ce dernier est acclamé roi par les Gibelins et se prépare à faire valoir ses droits contre Charles d'Anjou. Il en appelle à ses barons.

La victoire couronne d'abord ses efforts, il s'empare de Rome et des provinces voisines, mais il néglige, comme Manfred, de se réconcilier avec le pape. Une dernière bataille le livre à son compétiteur qui le fait condamner à mort par le tribunal suprême et exécuter sans pitié par la main du bourreau, malgré l'intervention et les prières de Clément IV. Avec lui disparaît la maison des Hohenstauffen, et Charles d'Anjou, débarrassé de ce dangereux rival, établit sa domination sur le royaume des Deux-Siciles.

Il y a de la vie et du mouvement dans ce roman. Tous les caractères y sont tracés de main de maître. La trahison, avec son hideux cortège de crimes, ne saurait être mieux représentée que sous les traits du faux moine Ghisfred. Rodéric et Gismonda offrent des types pleins d'intérêt, qui captivent et séduisent le lecteur. Comme tous les romans édités par la Société générale, *la Vengeance d'un Père* est appelée à un succès mérité et peut être mise entre toutes les mains.



## MOIS DE MARS --- SAINT JOSEPH

Le Cœur de saint Joseph ouvert au cœur de ceux qui l'implorent, par Jean Darche. 1 vol. in-12 de 365 pages. 1 50

Dévotion quotidienne à saint Joseph, ou Visites au glorieux époux de Marie, tirées des Œuvres de saint Alphonse de Liguori, docteur de l'Eglise. 1 vol. in-32 raisin de 94 p., orné d'une gravure. 50

Parfait manuel de saint Joseph, à l'usage de ses dévots serviteurs, par le chanoine P. Bonaccia, professeur de théologie, supérieur des missionnaires de la Sainte-Famille de l'archidiocèse de Spolète, traduit de l'Italien par le sous-directeur de l'Union dans la Sainte-Famille. — 1 vol. in-18 de 621 p. 3

Mois de saint Joseph des enfants de Marie, par le R. P. Huguet, 3<sup>e</sup> édition, améliorée, contenant des exemples nouveaux. — 1 vol. in-32 de 320 p. 75

Nouveau mois de saint Joseph, époux de Marie et père nourricier de Jésus, patron de l'Eglise universelle, par le R. P. Champeau, prêtre de Sainte-Croix. — 1 beau vol. in-48 elzévirien de 527 p. 2

Saint Joseph protecteur de l'Eglise, ses gloires et ses vertus, par C. Verhaege, prêtre de la congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus); 2<sup>e</sup> édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. 1 vol. in-12 de xvi-504 pages. 3

L'opportunité et les raisons contemporaines du culte de saint Joseph, ou saint Joseph et la France de notre époque, par M. l'abbé B. Bion. — 1 vol. in-12 de iii-38 pages. 1 50

Recueil des pratiques pieuses en l'honneur de saint Joseph, par M<sup>r</sup> X. Barbier de Montault, camérier de Sa Sainteté. — 1 vol. in-18 de xii-228 pages. 1 25

Le trésor des serviteurs de saint Joseph, ou Manuel complet de pratiques et de prières en l'honneur de ce glorieux patriarche, contenant le *Psautier de saint Joseph*, la *Dévotion des sept Dimanches*, un *Nouveau Mois de mars des âmes pieuses*, avec un grand nombre d'exemples inédits, le *Culte perpétuel*, la *Dévotion au Cœur très pur de l'Auguste époux de Marie*, etc., par le R. P. Huguet, approuvé par Mgr l'Evêque de Moulins : 6<sup>e</sup> édition, améliorée. — 1 vol. in-18 de xn-452 p., avec lettres ornées. 1 50

Fleurs de reconnaissance envers saint Joseph, ou pensées pieuses recueillies dans les écrits des serviteurs du grand saint patron par une de ses protégées. — 1 vol. in-18 de 124 pages. 0 50

Les gloires de saint Joseph dans l'Eglise triomphante et dans l'Eglise militante, par M. l'abbé Périgaud, curé de Noc-Chambérat, directeur de l'œuvre de Saint-Joseph de la Délivrance. Avec l'approbation de Mgr l'Evêque de Moulins. — 1 vol. in-12 de viii-314 pages, orné d'une gravure de saint Joseph (*Se vend au profit de l'œuvre*). 2

Neuvaine à saint Joseph, patron de l'Eglise universelle, pour se préparer à ses fêtes ou pour obtenir quelque grâce spéciale pendant la vie et à l'heure de la mort, par le R. P. Huguet; 6<sup>e</sup> édition améliorée. — 1 vol. in-18 de 72 pages, lettres ornées. Prix. 30

Saint Joseph avocat des causes désespérées, nouvelles relations des faveurs spirituelles et temporelles obtenues par la toute-puissante médiation de ce glorieux patriarche, par le R. P. Huguet, de la Société de Marie. — 1 vol. in-12 de viii-432 p. 2

Adoration de saint Joseph, petit opuscule de 20 p. L'unité, 15 c.; la douz., 1 fr. 65; le cent, 7

Cadeau à offrir à ceux qui portent le nom de Joseph (19 mars)

## VIE ILLUSTRÉE DE SAINT JOSEPH

Par le R. P. CHAMPEAU

PRÊTRE DE SAINTE-CROIX

Nouvelle édition illustrée avec le plus grand luxe sous la direction de M. E. MATHIEU

Par MM. Yan'Dargent, Scott, Poirson, Chovin, Fichot

Un magnifique volume petit in-8° de xx-410 pages avec encadrements rouges

Broché, 15 francs. — Cartonnage de luxe, fers spéciaux, 20 francs. — Reliure demi-chagrin, 24 francs.

Pour tous ceux qui s'appellent JOSEPH, c'est un cadeau indiqué pour leur fête le 19 mars prochain.

## PRÉDICATION

POUR LE 2<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME : (IL N'Y A PAS DE PROVIDENCE).

Tua, Pater, Providentia  
(cuncta) gubernat.  
(Sap., xiv, 3).

*Il n'y a point de Dieu*, ose dire l'insensé dans son cœur. *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus* (Psal. LII, 1). Et la conscience humaine, l'histoire, la raison et la foi indignées repoussent d'un commun accord cet impudent blasphème et s'écrient : Il y a un Dieu, un être suprême, bon, sage et puissant, qui a créé toutes choses. Mais s'il y a un Dieu, reprennent les faux sava-nts, les incrédules et les libertins, Il ne s'occupe pas de nous. A leurs yeux, ce monde si admirable et si beau n'est qu'un amas confus de désordres et de malheurs. C'est un ouvrage inachevé que Dieu a repoussé loin de Lui dans le vide de l'espace pour rentrer insouciant et paisible dans le calme de son éternité lointaine et silencieuse. Le monde, c'est un chaos immense où tout est abandonné aux caprices du hasard et où l'homme lui-même n'est que le triste jouet d'une aveugle et cruelle fatalité. Interrogeons les mêmes témoignages et voyons comme ils s'élèvent avec mépris contre ce nouveau blasphème, comme ils réduisent à néant ces objections spécieuses, et comme ils attestent que s'il y a un Dieu, il y a aussi nécessairement une Providence; que ces deux vérités sont inséparables; que la Providence, c'est Dieu conservant tous les êtres matériels et raisonnables, s'occupant et prenant soin de toutes ses créatures, les dirigeant, les gouvernant toutes pour sa gloire et pour le salut du genre humain.

### I

*Il n'y a pas de Providence, Dieu ne s'occupe pas de nous.* Le soutenir, mais c'est mentir à votre propre conscience. En effet, si vous descendez au fond de votre cœur, vous y trouvez un témoignage vivant qui dépose constamment en faveur de la Providence de Dieu. Vous lui rendez tous les jours hommage, même sans prononcer son nom puisqu'un instinct naturel vous porte à recourir à Lui dans tous vos besoins. Vous comprenez qu'il est seul capable de vous secourir d'une manière efficace. Aussi au moment des périls ou des tristesses de la vie, vous élevez les yeux au ciel, et le nom qui monte sans effort de votre cœur à vos lèvres est celui-ci : *Mon Dieu!* « Témoignage, dit Tertullien, d'une âme naturellement chrétienne : *Testimonium animæ naturaliter christianæ* » (Apolog. XVIII). C'est que vous croyez en Dieu et que vous ne pouvez y croire sans faire un acte de foi à sa Providence.

### II

*Il n'y a pas de Providence.* Mais le dire, c'est aller contre le sentiment commun de l'humanité, car c'est la foi du genre humain que Dieu s'occupe de nous. Sur ce point les Juifs, les païens,

les chrétiens sont d'accord. Tous ont cru qu'ils vivaient sous le gouvernement d'un Dieu que le crime irrite et que la vertu rend propice. Sur tous les points du globe j'aperçois des temples et des autels. Partout retentit l'accent de la prière. Partout se fait l'oblation du sacrifice. Pourquoi donc ces supplications et ces prières? C'est que l'univers reconnaissant, chérit, adore, invoque la Providence. — Un redoutable fléau vient-il à répandre dans un empire la désolation et la mort! Tout aussitôt les portes des temples s'ouvrent, de ferventes supplications se font entendre. Et pourquoi? C'est que le peuple a confiance en un Dieu puissant et bon, et qu'il espère trouver en Lui le secours qu'il attend vainement des ressources de la science humaine. — Les ennemis de la patrie ont été repoussés loin de la frontière; une éclatante victoire vient d'être remportée. Aussitôt retentissent de solennelles actions de grâces à l'Éternel. Quelle en est la cause? Sinon l'idée d'une Providence qui nous gouverne, la conviction d'un être suprême qui tient entre ses mains le sort des nations et des empires. Croire à la Providence, c'est donc croire ce qu'ont cru, ce que croient et ce que croiront tous les hommes. En si nombreuse compagnie il n'y a pas danger de se tromper.

### III

*Dieu ne s'occupe pas du monde ni de nous.* L'affirmer, c'est faire à Dieu la plus révoltante injure, car qui dit Dieu, dit un être infiniment parfait, infiniment sage, infiniment puissant, infiniment bon. Or, la Providence n'est que l'exercice de ses attributs essentiels qui ne peuvent se concevoir sans elle. Nous l'appelons le *bon Dieu*, nom populaire et doux : le mériterait-il s'il ne prenait pas soin des créatures qu'il a tirées du néant? Nous croyons qu'il est sage : le serait-il s'il eût abandonné le monde aux caprices d'un hasard aveugle comme un vaisseau livré sans pilote à la merci des flots? Conçoit-on que Dieu après avoir donné l'existence à un si grand nombre de créatures toutes plus nobles les unes que les autres, les ait délaissées et leur ait dit : « A présent devenez ce que vous voudrez; pour moi je ne m'en inquiète plus. Remplissez l'espace de vos cris, expirez dans les horreurs de la faim, pour moi, peu m'importe. Je vous repousse. » Si Dieu avait tenu un pareil langage, n'en serions-nous pas révoltés? Un père ne veille-t-il pas sur ses enfants? Ne veut-il pas être pour eux comme une Providence qui assure leur présent et prépare leur avenir? Ne voudrait-il pas être sans cesse avec eux pour les soutenir, les relever, les consoler, dans le rude sentier de la vie? Une mère surtout ne tâche-t-elle pas de ne jamais quitter ses chers enfants? Elle voudrait les avoir constamment sous ses yeux pour veiller sur eux le jour et la nuit. Quand ils s'éloignent, elle les suit de son amour. Elle vit en eux et avec eux de toutes les forces de son cœur; elle est pour eux une Providence autant qu'il lui est possible,



L'animal lui-même le plus féroce n'exerce-t-il pas une vigilance continuelle sur ses petits? Et vous voudriez que Dieu, l'amour infini, Dieu l'auteur et l'inspirateur de tous ces sentiments nobles, généreux et affectueux en fût dépourvu lui-même? Allons donc, c'est crime de le penser, blasphémer de le dire.

## IV

*Dieu ne s'occupe pas de nous.* Ecoutez donc la réponse du Fils de Dieu lui-même. Que le idée consolante et suave il nous donne de la façon dont son Père s'incline aux besoins des plus humbles de ses créatures : « Voyez, dit le Sauveur, les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont pas de greniers pour serrer leur récolte et cependant votre Père céleste les nourrit. Considérez les lis des champs, il ne travaillent point, ils ne savent point tisser leur parure, et voici que Salomon lui-même dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux » (Math., vi, 26, 28, 29). C'est surtout l'homme, créature bien-aimée de Dieu, qui est l'objet de sa tendresse, c'est lui qu'il exhorte : *à jeter dans son sein toutes ses sollicitudes.* » C'est sur lui que sa Providence veille *comme sur la prune de l'œil.* Empruntant les plus gracieuses images, tour à tour, Dieu se représente à l'égard de l'homme comme un pasteur vigilant, comme un père tendre qui travaille sans cesse au bien de ses enfants, comme un ami à qui il veut que nous parlions avec une intime familiarité. Il nous fait un devoir de recourir à lui dans toutes les circonstances de notre vie et craignant que nous n'osions l'appeler du nom qui résume toutes les attentions de sa bonté pour nous, il a appris lui-même à nos lèvres à lui dire : *Notre Père qui êtes aux cieux.* Oui, les larmes montent aux yeux quand on entend ce Dieu devenu notre frère nous prier avec instance de mettre notre confiance en lui : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. Tout ce que vous demanderez dans la prière avec foi, vous l'obtiendrez. Ne soyez donc pas inquiet, je vous le dis en vérité, votre Père céleste a compté même les cheveux de votre tête. » Est-il possible de trouver rien de plus clair et de plus formel sur la certitude de la Providence?

*Dieu ne s'occupe pas du monde.* Et pourquoi donc ne le gouvernerait-il pas? Pourquoi n'étendrait-il pas sa providence sur tous les êtres? Est-ce parce qu'il ne le pourrait pas attendu que le gouvernement du monde serait pour lui un trop pesant fardeau? Mais Dieu étant une puissance infinie, le gouvernement de mondes finis ne peut être au-dessus de ses forces. De même qu'il a tout créé sans effort, il dirige, conserve, gouverne tout sans effort. « Quoi, s'écrie David, celui qui a planté l'oreille n'entendra pas, et celui qui a formé l'œil ne verra pas! Non, non, Dieu connaît les pensées des hommes. » Est-ce parce qu'il ne le voudrait pas, parce que ce serait

indigne de lui? Mais répondrais-je à l'ignorant qui oserait me parler de la sorte : vous ne savez ce que vous dites. La conservation du monde n'est que la continuation de la création. Or, s'il n'a pas été indigne de Dieu de commencer le miracle, pourrait-il l'être davantage de le continuer? Bien mieux, tandis que le miracle de la création n'a duré que six jours, celui de la conservation dure depuis six mille ans. La conservation de l'univers est donc plus glorieuse à Dieu encore que la création. Vous dites que certains soins sont indignes de Dieu; mais voyez dans la nature : est-il plus indigne du soleil de faire briller la goutte de rosée suspendue au brin d'herbe que la perle sortie du fond des mers, de faire étinceler les écailles du reptile que les diamants qui parent le front des rois? Infiniment plus pur que la lumière, Dieu agit sur les substances les plus viles sans contracter la moindre souillure. Il n'est pas moins grand, nous dit saint Augustin, quand il donne au vermisseau sa robe soyeuse et brillante que quand il glorifie un ange dans les splendeurs des cieux. Le premier de ces actes ne le rabaisse pas plus que le second, et celui-ci ne lui coûte pas plus que celui-là. Vous demandez comment Dieu pourrait suffire à des soins si multipliés? mais fussent-ils infinis, ils ne dépasseraient pas son intelligence, et de même que notre œil embrasse d'immenses horizons et voit simultanément une multitude d'objets sans fatigue et sans peine, ainsi Dieu présent à tous les lieux par son immensité, voit sans fatigue aucune tout ce qui est, tout ce qui a été et tout ce qui sera. On ne peut pas même supposer que quelque chose lui échappe; ce serait contraire à sa nature.

## VI

Si Dieu s'occupe du monde, pourquoi donc sur la terre tant de choses inutiles ou même nuisibles? — Mais qui vous a dit qu'il y a des choses inutiles et nuisibles? Êtes-vous initié à tous les conseils de Dieu? Connaissez-vous le but et la fin de tous les êtres? Ceux que vous croyez inutiles et nuisibles, savez-vous bien les rapports qu'ils ont avec le plan général de la création? Eh quoi! lorsque vous voyez une machine très compliquée construite par un habile mécanicien, encore que vous ne connaissiez pas l'utilité de tous les rouages et de tous les ressorts dont elle est composée, encore qu'ils vous semblent superflus, gênants même, vous vous absteniez de censurer l'ouvrier, parce que vous savez qu'il peut vous rendre raison de tout et vous prouver que les diverses parties conspirent chacune au plan qu'il a conçu. Et vous osez critiquer la Providence sur tant de choses, quand vous ne soupçonnez pas même l'étendue ni l'ampleur de ses desseins. Tous les êtres, même les plus mauvais en apparence, ont leur raison d'être et servent à l'harmonie de l'univers, comme dans un tableau les ombres ne servent pas moins à la beauté du chef-d'œuvre que les plus vives couleurs, comme dans une



armacie les drogues vénéneuses ne sont pas  
ins utiles que les plus doux médicaments. Et  
s, le monde n'est pas ce qu'il était quand il  
sorti des mains du Créateur; l'ordre y a été  
trublé; l'harmonie en a été brisée par le péché.  
n'est plus le jardin de délices planté des mains  
Dieu pour charmer les loisirs de l'homme  
nocent, c'est une vallée de larmes, un lieu  
xil et d'expiation pour l'homme coupable.

## VII

il y a une Providence, si Dieu s'occupe de  
le, pourquoi tant d'inégalités dans les condi-  
es? pourquoi des riches qui ne manquent de  
et des pauvres qui manquent de tout?—N'est-  
pas cette inégalité même qui entretient l'har-  
monie dans ce vaste univers par le besoin réci-  
proque que les uns ont des autres : les  
pauvres des riches, les riches des pauvres, les  
grands des petits, les petits des grands. S'il n'y  
avait pas, dit saint Paul, diversité de membres et  
d'opérations dans le corps, comment pourrait-il  
subsister? Si tout le corps était œil, où serait  
l'odorat? *Si totum corpus oculus, ubi  
odoratus? si totum auditus, ubi odoratus?* (I Cor.  
17.) Si tous les hommes étaient riches, qui  
voudrait cultiver la terre? Si tous les hommes  
étaient pauvres, qui fournirait les capitaux néces-  
saires pour le commerce et l'industrie? En outre,  
le maître souverain et distributeur des biens  
fait aux riches un devoir rigoureux de prendre  
soin des pauvres : il les a faits les aumôniers de  
sa providence et s'ils fournissent aux pauvres  
l'occasion de blasphémer contre elle, ils se dam-  
nent infailliblement, car Dieu attache spécia-  
lement leur salut à l'exercice de la charité. Mais  
si elle leur fait défaut, le Seigneur ne veut pas  
que les pauvres manquent de la patience dont il  
leur fait pour eux le chemin du salut. Ainsi, un  
pauvre serait-il réduit à mourir de faim, il n'au-  
rait pas le droit de se plaindre de Dieu. Car lui  
est le maître de la vie, n'a pas exclu ce genre  
de mort plus que les autres. Et qu'importe au  
Seigneur de mourir par la faim ou par le feu, par  
la peste ou la maladie? Pourvu qu'il meure dans le  
Seigneur, toute mort lui sera profit et tournera à  
sa gloire de Dieu.

## VIII

il y a une Providence, pourquoi voit-on le  
méchant prospérer et le juste malheureux? —  
d'abord est-ce vrai toujours? N'y a-t-il pas des  
méchants qui prospèrent et des justes qui après  
avoir vécu dans l'opulence se trouvent réduits à  
l'adversité? Dieu semble partager également,  
entre les bons et les méchants, les biens et les  
maux et avec raison. Car si le bonheur temporel  
était sans cesse la récompense de la vertu, les  
hommes ne la pratiqueraient plus pour Dieu et  
pour elle-même mais pour des motifs indignes  
d'elle; de même si le châtement suivait toujours  
le crime, les hommes cesseraient d'être criminels  
non par amour du bien, mais par calcul et par

intérêt. — Eh bien oui, le juste, souvent, non-  
seulement est dénué de tous les biens, mais  
encore accablé de tous les maux et cela parfois à  
cause de sa justice même, mais attendons la fin;  
attendons le dénouement de ce drame sublime  
qui a Dieu et ses anges pour témoins. Quel  
magnifique dédommagement dans la gloire du  
ciel! quelle magnifique compensation dans les  
joies de l'éternité! Laissez donc ce juste se débat-  
tre un moment avec les souffrances. Le papillon  
n'est-il pas emprisonné dans sa crysalide avant  
de s'épanouir au soleil et de le disputer aux  
fleurs les plus belles par l'éclat et la variété de  
ses couleurs? D'ailleurs, pourquoi plaignez-vous  
ce juste qui ne vous a pas chargé de le plaindre?  
« Vous voyez ses croix, dit saint Bernard, mais  
vous ne voyez pas ses consolations. » Vous igno-  
rez quel baume salutaire la Providence fait couler  
sur ses blessures et par quelles tendres caresses  
elle endort ses douleurs. Tandis que vous le plai-  
gnez, il bénit la main qui le frappe, il est heu-  
reux de souffrir. — Oui, les méchants prospèrent!  
Hélas, fatale prospérité! Ne voyez-vous pas que  
bien souvent elle les endort au bord des abîmes  
et que rien ne les empêchera d'y tomber. — Et  
pourquoi voulez-vous que Dieu se presse de les  
punir, comme s'ils pouvaient lui échapper. « Il  
est patient, dit saint Augustin, parce qu'il est  
éternel. » Le temps de la miséricorde sera tou-  
jours trop tôt passé puisque celui de la justice ne  
doit jamais finir. Le mauvais riche demandant  
éternellement en vain une goutte d'eau pour  
rafraîchir sa langue embrasée ne vous paraît-il  
pas payer assez chèrement sa coupable prospérité!  
et le pauvre Lazare nageant dans un océan de  
gloire et de bonheur ne vous paraît-il pas assez  
magnifiquement récompensé?

Tout proclame donc la divine Providence : le  
témoignage de la conscience, le témoignage du  
genre humain, le témoignage de la raison, le  
témoignage de la foi; et les négations et les blas-  
phèmes de ses détracteurs sont vains. Ranimons  
donc notre croyance à cette divine Providence.  
Adorons, dans tous les accidents généraux ou  
particuliers de la vie, ses saintes dispositions  
toujours réglées par la sagesse, la bonté et la  
justice infinies, quand même nous ne les décou-  
vririons pas, et bannissons de nos lèvres et de  
nos cœurs les plaintes et les murmures. Soumet-  
tons-nous à elle avec une entière résignation,  
témoignons-lui en tout une filiale confiance et  
redisons sans cesse : Louée, bénie et glorifiée à  
jamais soit la divine Providence! Ainsi soit-il.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

## SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES

CONVERSANEN. RMUS DNUS Casimirus Gennari,  
hodiernus episcopus Conversanen. Sacre Rituum  
Congregationi insequentia dubia pro opportuna  
solutione humillime subiecit, nimirum :



Dubium I. Pluribus in locis memoratæ diœceseos benedici consuevit populus cum Pixide parvo conopeo contexta absque usu veli humeralis. Quæritur num hujusmodi usus possit tolerari?

Dubium II. In aliquibus festis popularibus in honorem Beatæ Mariæ vel alicujus Sancti, absolute choralis officio, et post missam conventualem, fieri solet processio ac deinde alia missa cantari de Sancto. Scœpe etiam vel ex oblatione alicujus fidelis expetentis vel ob onera capituli adimplenda post cantum missæ conventualis altera missa decantatur in honorem festi currentis. Demum plures missæ de *Requie* eadem die scœpe cantantur ut oneribus satisfiat. Quæritur num expositæ consuetudines licite continuari valeant?

Dubium III. In Rituali Romano pro administrando baptisinate infantibus initio tantum insinuaturs variandum esse genus (*ab eo* vel *ab ea*) pro diverso sexu infantis, ac deinde nihil dicitur. Quæritur num in singulis locis variandum sit?

Dubium IV. In administrando confirmationis Sacramento debetne ab episcopo simul et ab adstantibus recitari *Credo*, *Pater* et *Ave* : vel sufficit ut episcopus patrilos moneat de obligatione docendi confirmatos eas preces uti præscribitur in Pontificali Romano?

Dubium V. In Ecclesia matrice et collegiata loci Rutigliano nuncupati, jampridem in octiduo fidelium defunctorum initio mensis novembris, et per triduum post Dominicas Septuagesimæ et Sexagesimæ, ex quodam legato, post Completorium exponi solet Sanctissimum Eucharistiæ Sacramentum a Sacerdote pluviali albi coloris induto, et post cantum hymni *Pange lingua*, et factam thurificationem, velo quodam cooperitur Sanctissimum Sacramentum. Tunc a sacerdote pluviale assumitur nigri coloris et vespere defunctorum decantantur : ac post absolutionem tumuli cum cantu *Libera me, Domine*, rursus sacerdos induit pluviali albi coloris, et detegitur Sanctissimum Sacramentum. Quo demum post cantum *Tantum ergo* benedictio Fidelibus impartitur. Quæritur, num liceat hujusmodi praxim servare?

Et Sacra eadem Congregatio, ad relationem infrascripti secretarii, exquisito voto alterius ex apostolicarum Cæremoniæ Magistris, omnibus mature perpensis, ita rescribendum censuit :

Ad I. *Negative.*

Ad II. *Satisfaciant celebrando missam lectam de sancto unam vel plures extra chorum : Quoad missas defunctorum, Affirmative, servatis rubricis : et facto verbo cum Sanctissimo.*

Ad III. *Affirmative.*

Ad IV. *Consuetudinem ea recitandi, utpote laudabilem servandam.*

Ad V. *Affirmative; dummodo sanctissimi expositio fiat absoluto Defunctorum officio, ac remoto, si fieri potest, tumulo, vel saltem extinctis candelis circa illum accensis.* Atque ita rescripsit ac declaravit die 13 juli 1883.

Facta autem Sanctissimo Domino Nostro

Leoni Papæ XIII per infrascriptum secretarium relatione de secundo dubio, Sanctitas Sua resolutionem Sacræ Congregationis ratam habuit confirmavit die 14 augusti anno eodem.

Pro Emo et Rmo Card. Dominico Bartoloni S. R. C. Præfecto. C. CARD. DI PIETRO EPIS. Ostien. et Velitern. Laurentius Salvati S. R. C. secret.

## CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> La plupart des prêtres de notre collège disent la messe, chacun tout seul avec son servent, dans des oratoires établis en différents endroits de la maison. Est-il nécessaire de sonner la clochette au *Sanctus* et à l'Élévation ? Oubien vaut-il mieux s'en abstenir ?

2<sup>o</sup> Que faire spécialement lorsque l'on sait que ce signal sera entendu par les personnes qui passent dans les corridors, ou qui travaillent dans les appartements voisins ?

3<sup>o</sup> Dans l'office et la messe du S. Sacrement accordé pour les jeudis *per annum*, l'*Alleluia* est omis partout excepté au Graduel ; il en est de même de la messe votive du S. Cœur, quoique son Introït et son Offertoire soient des cantiques de joie et de louange. Faut-il étendre la même règle à l'office et à la messe de l'Immaculée-Conception, *per annum* ?

R. — Ad I. Nous pensons qu'il convient de sonner la clochette, parce qu'elle n'est pas seulement destinée, comme beaucoup le pensent, à réveiller l'attention et la dévotion des assistants, mais encore pour honorer le Très-Saint Sacrement. Toutefois il importe de ne pas sonner trop longtemps, ni trop souvent, parce que des sonneries prolongées et fréquentes auraient pour effet de distraire et de fatiguer. Vous ferez donc bien de ne sonner qu'au *Sanctus* et à l'élévation, d'autant plus que les rubriques ne prescrivent de sonner qu'à ces deux instants.

Ad II. L'audition de cette sonnerie par les personnes qui n'assistent pas à la messe, ne peut pas être, du moins dans les circonstances ordinaires, un motif suffisant pour dispenser d'observer la rubrique.

Ad III. Pour la messe votive de l'Immaculée-Conception, on prend la messe du 8 décembre sans enlever l'unique *Alleluia* qui s'y trouve à la fin de l'Offertoire. Nous exceptons évidemment le temps qui s'écoule de la Septuagésime à Pâques, temps où l'on retranche absolument tout *Alleluia*.

La messe votive de l'Immaculée-Conception diffère de la messe de la fête que par quelques mots de la Secrète. Les paroles suivantes : « *Salutarem hostiam quam in solemnitate Immaculatæ Conceptionis...* » qui commencent la Secrète du jour de la fête, sont changées aux paroles suivantes : « *Salutarem hostiam, quam in commemoratione Immaculatæ Conceptionis...* » n'y a pas d'autre modification.

Q. — 1<sup>o</sup> Les prêtres d'une congrégation ayant obtenu du Saint-Siège par l'intermédiaire de leur supérieur général

le privilège de suivre l'Ordo romain, peuvent-ils revenir d'eux-mêmes ou avec l'autorisation de leur supérieur à l'Ordo du diocèse où ils résident et auquel ils étaient tenus auparavant de se conformer, afin d'éviter les inconvénients, qui se présentent souvent, soit pour eux-mêmes quand ils célèbrent en dehors de leurs chapelles, soit pour les prêtres étrangers qui célèbrent chez eux?

2° Dans la plupart de nos églises il n'y a presque jamais de messes avec diacre et sous-diacre; ne pourrait-on pas rigoureusement, quand le S. Sacrement est exposé et aux fêtes solennelles, encenser l'autel à la messe?

Si non, l'évêque ne pourrait-il pas autoriser à le faire?

3° Quand je dis une messe de *Requiem*, un jour de fête double, faut-il doubler l'antienne de l'action de grâce, *Trium puerorum*?

R. — Ad I. En pareille matière, il faut s'en tenir strictement aux termes de l'Indult. S'il s'élève des doutes relativement à l'interprétation de l'Indult, on doit recourir à la sacrée Congrégation des rites, ainsi que l'a décidé la Congrégation elle-même le 20 septembre 1806.

Ad II. Les lois liturgiques n'autorisent jamais l'encensement aux messes chantées sans diacre et sans sous-diacre, même aux fêtes solennelles, même lorsque le Saint-Sacrement est exposé. Et en effet, les rubriques ne supposent l'encensement qu'aux messes chantées avec diacre et sous-diacre. C'est un point que personne ne conteste.

Mais n'y a-t-il pas des décrets de la sacrée Congrégation des rites qui prescrivent ou du moins permettent l'encensement à la messe chantée en certains jours de fête? Nous l'ignorons. Nous avons lu plusieurs fois des revues qui citaient des réponses permettant ces encensements; mais nous avons vainement cherché ces réponses dans la Collection authentique des décrets; ce qui nous fait conclure que ces réponses, si elles ont été données, n'étaient que des concessions particulières. Nous serions très reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudraient bien nous communiquer le texte de ces Indults, si toutefois il y en a.

Est-ce à dire que MM. les curés doivent rompre sur ce point les coutumes contraires qui existaient dans leurs paroisses. Non; il ne leur appartient pas de les changer sans l'avis de l'autorité compétente; autrement il en résulterait des divergences fâcheuses, et nuisibles à la religion. D'ailleurs, il se peut que les Ordinaires aient obtenu l'autorisation de faire ces encensements; en tout cas, ils peuvent la solliciter; la plus simple prudence exige donc qu'on n'interrompe pas une tradition que peut-être il faudrait reprendre prochainement.

Ad III. Oui, il faut doubler l'antienne *Trium puerorum* lorsqu'on dit une messe de *Requiem* un jour de fête double, parce que la rubrique est formelle : « Quæ Antiphona (Trium puerorum) in festis duplicibus tantum duplicatur. » Par conséquent on doit se baser, pour la manière de réciter cette antienne, sur l'Office du jour, et non sur la messe que l'on vient de dire.

Q. — Permettez-moi de mettre à contribution vos lumières pour les deux petits cas suivants :

1° Une personne pieuse brodant une chasuble se propose de mettre au milieu de la croix du dos de la chasuble, parmi des épis et des branches de vigne entrelacés, « un calice dominé par l'hostie, » le tout en tapisserie. Le « calice avec l'hostie » sur le dos du prêtre! L'agneau, ça se comprend. Veuillez me dire ce qu'il faut en penser au double point de vue « esthétique » et « liturgique »? Et d'un.

2° Une paroisse où le patron de lieu est différent du titulaire de l'église, le clergé fait l'Office du patron de lieu avec octave, et en plus la solennité concordataire du même patron le dimanche dans l'octave; du titulaire de l'église il n'y a que la solennité le dimanche dans l'octave.

Qu'y a-t-il à réformer là-dedans? Le titulaire de l'église ne doit-il pas être traité comme le patron de lieu?

R. — Ad I. Sous le point de vue esthétique, nous pensons comme vous; nous préférons l'Agneau au calice surmonté de l'hostie.

Mais ce n'est pas le côté esthétique qui est le plus essentiel lorsqu'il s'agit de costume ecclésiastique, c'est le côté liturgique. Or que dit la liturgie?

Les rubriques n'indiquent pas la forme et l'ornementation de la chasuble. Les Constitutions Apostoliques et les décrets de la sacrée Congrégation se taisent également. Alors, quelle règle suivre? A défaut de prescriptions positives, on doit s'en tenir à la coutume approuvée par l'Eglise, « ab Ecclesia probatam, et laudabili et frequenti usu receptam »; ce sont les paroles mêmes du saint Concile de Trente.

Mais où trouver cette coutume louable et approuvée par l'Eglise? A Rome évidemment.

Or la chasuble romaine n'a aucune ornementation de ce genre. Nous n'y avons remarqué ni agneau, ni calice, ni Sacré-Cœur, ni pélican, en un mot aucune des figures qui ornent aujourd'hui un grand nombre de chasubles françaises; mais seulement des galons, au moyen desquels on représente une croix sur le devant, et une colonne derrière. Voici comment Gavantus décrivait au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle la chasuble romaine, avec ses dimensions et ses galons :

« Planeta more romano late pateat cubitos circiter duos, longe tres; fascia, quæ vel assui solet vel distingui in ipsamet planeta ut columnæ speciem a tergo, et crucis ante pectus effingat, lata erit unciis octo ad minimum. Funiculi addantur, seu lineæ sericæ in ea parte qua pectus legitur, ita oblungæ, ut reduci possint ante pectus, ad firmandam planetam, ne defluat a tergo. »

Cette description pourrait encore s'appliquer assez bien à la chasuble romaine d'aujourd'hui.

Or, vous voyez qu'il n'est pas question des figures dont vous parlez.

La chasuble romaine diffère encore des nôtres en ce qu'elle porte la croix devant et la colonne en arrière, tandis qu'en France, la croix est ordinairement derrière et la colonne devant.

S'ensuit-il que nous réprouvons absolument la forme et l'ornementation de nos chasubles actuelles? Non, parce que nous n'avons pas qualité pour porter des jugements en matière si grave.



Assurément, il n'est personne qui ne regrette, sous le point de vue esthétique, la chasuble des premiers siècles du christianisme et du moyen-âge, si vaste, si souple, si majestueuse. Cela est vrai; mais l'Eglise a sans aucun doute des raisons de conserver la chasuble des derniers siècles.

Ce qui est certain, c'est que sous le pontificat de Pie IX plusieurs catholiques, particulièrement en Angleterre, avaient fait confectionner des chasubles conformes aux modèles antiques, et que le Préfet de la sacrée Congrégation des rites blâma cette initiative, et déclara qu'il fallait s'en tenir à la discipline actuelle qui avait été fixée par le saint Concile de Trente.

Ce qui est également certain, c'est qu'en 1874, Mgr l'évêque de Gand publia diverses ordonnances : « Ordinationes die 19 maii 1874 promulgatæ. » Or dans la sixième ordonnance, relative aux ornements sacerdotaux et lévitiqes, le pontife ordonne de s'en tenir aux prescriptions de l'Eglise et prohibe les vêtements gothiques :

« ... Sint apta (ornamenta), non minora, non ponderosa, aut dura per adjectas ad intra materias; sint omnino conformia præscriptis Ecclesiæ, Gothica non adhibeantur. »

Mais d'autre part nous savons que certains évêques ne condamnent pas les prêtres de leurs diocèses qui ont repris l'antique forme de la chasuble.

Il ne nous appartient pas de juger la conduite de ces prêtres et de ces évêques. Mais nous croyons que, sans s'écarter des prescriptions du saint Concile de Trente, on peut avoir des chasubles moins raides, moins courtes, moins étriquées que nos chasubles actuelles, si justement comparées, par un archéologue anglais, l'illustre Pugin, à une boîte de violon. Qu'il nous soit permis, à ce sujet, de rapporter de judicieuses observations de Mgr de Conny. Après avoir rappelé le blâme du Préfet de la sacrée Congrégation des rites que nous avons indiqué plus haut, le pieux et savant prélat ajoute :

« L'indication fournie par cette décision permet toutefois de ne pas s'en tenir aux étroits 70 centimètres de nos étoffes actuelles. A l'exposition des ornements faite à Rome pendant le Concile du Vatican par ordre de Pie IX, on avait exposé la chasuble du pape Clément VIII, celui qui a promulgué le Cérémonial des Evêques et déterminé la discipline présente de l'Eglise en matière de cérémonies. Or, cette chasuble est fort large; et le texte du Cérémonial lui-même, en recommandant au diacre et au sous-diacre de relever la chasuble sur les bras de l'évêque de peur qu'il n'en soit gêné, indique d'ailleurs une ampleur dépassant de beaucoup celle trop fréquemment usitée dans nos cathédrales (*Les cérémonies de l'Eglise expliquées aux fidèles*, chap. 6, vêtements et ornements du clergé).

Voilà des observations très justes, et qu'il serait bon de mettre en pratique; la dignité du culte ne pourrait qu'y gagner.

Ad II. Le titulaire d'église se célèbre comme le patron de lieu, c'est-à-dire, de première classe avec octave. Seulement il n'a pas droit à la solennité du dimanche, car le Concordat liturgique de 1802 ne transfère au dimanche suivant que la solennité du patron de lieu.

Cependant si l'on avait la coutume de transférer aussi la solennité du titulaire, on pourrait la conserver, ou du moins demander l'autorisation de la conserver. Mgr l'archevêque de Cambrai a récemment sollicité cette faveur pour son diocèse et l'a obtenue.

Q. — Sur quel ton doit-on chanter l'*Ite missa est* dans l'octave de la Fête-Dieu et dans l'octave de Noël? Il y a des divergences très nombreuses dans les diverses paroisses de notre diocèse de...

R. — On doit le chanter sur le ton de la sainte Vierge. Ce point n'a été résolu qu'en 1877, ce qui explique les nombreuses variations que l'on remarque dans les églises d'un même diocèse.

Et l'on doit prendre ce ton lors même qu'on chanterait une messe qui ne serait pas de l'octave, mais d'un saint tombant dans l'octave, par exemple, de saint Etienne, de saint Jean ou d'autres saints.

De plus, on doit agir ainsi dans toutes les messes où l'on dit la Préface de Noël.

Ajoutons encore que l'on suit pour le *Gloria in excelsis* la même règle que pour l'*Ite missa est*.

Ces divers cas ont été décidés le 25 mai 1877. Voici du reste les questions et les réponses :

DUBIUM I. Estne canendum *Gloria in excelsis* et *Ite missa est* in tono de B. M. V. infra octavas Nativitatis Domini Corporis Christi, uti iidem ex Graduali Romano et sacra Rituum Congregatione approbato argumentantur?

DUBIUM II. Et si affirmative, estne canendum eodem modo etiam in festo S. Stephani Prot., S. Joannis Ap. Ev. et in festis infra octavam Nativitatis, sicut in omnibus festo infra octavam Corporis Christi incidentibus?

DUBIUM III. Et si rursus affirmative, estne canendum in genere *Gloria in excelsis* et *Ite missa est*, quoties Præfatio de Nativitate Domini dicenda est, in tono de B. M. V.?

Sacra vero eadem Congregatio, re mature accurateque perpensa, rescribendum censuit :

Ad I, II et III. Affirmative. Atque ita rescripsit die 25 maii 1877.

Q. — Un libraire catholique qui n'édite que de bons livres, mais fait en même temps la commission, peut-il acheter et fournir à ses clients qui les demandent, à des prêtres par exemple, les livres à l'Index?

R. — Ce libraire catholique ne peut pas procurer « tous » les livres condamnés indistinctement « à tous » ses clients.

Il ne lui serait point permis de procurer des livres qui seraient obscènes : parce qu'il n'est jamais permis, ni de vendre, ni d'acheter ces livres.

Quant aux livres non obscènes et mis à l'Index, ils ne peuvent être non plus vendus indistincte-

ment à toute personne, mais seulement aux hommes prudents et instruits, qui, munis de l'autorisation voulue, les liraient dans un but d'utilité, par exemple, pour les réfuter.

Lorsque des ecclésiastiques demandent ces livres, il est à présumer qu'ils ont la permission de les lire : et par conséquent le libraire à qui ils s'adressent peut les leur procurer.

#### 1<sup>re</sup> DEMANDE.

La loi du 30 mai 1884 autorise le divorce. Notre-Seigneur dit dans l'Evangile : « Quod Deus conjunxit, homo non separet ! » Nos députés et nos sénateurs croient pouvoir dire et faire le contraire.

Je suis confesseur, exposé à recevoir au saint tribunal, un juge, un avocat. Puis-je admettre que le juge prononce le divorce, conformément à la loi précitée; que l'avocat plaide en faveur du divorce? Puis-je leur donner l'absolution dans cet état de choses?

Un autre cas assez voisin du premier :

Deux époux plaident en séparation de corps et de biens : le peuvent-ils en conscience? dans quelles conditions?

#### 2<sup>e</sup> DEMANDE

Quelle conduite un confesseur doit-il tenir dans la question du divorce :

1<sup>o</sup> Avec l'avocat, qui a la liberté la plus complète de choisir ses clients et ses dossiers ;

2<sup>o</sup> Avec l'avoué, qui n'est pas libre de refuser son ministère à un plaideur qui le réclame ;

3<sup>o</sup> Avec le magistrat, qui applique la loi athée du divorce ;

4<sup>o</sup> Avec l'officier de l'état civil, qui célèbre la nouvelle union d'une personne divorcée?

*Quid juris in unoquoque casu?*

R. — La question que nous abordons sur la demande de deux de nos correspondants, préoccupe à bon droit les magistrats chrétiens, les avocats, les avoués et tous ceux que leurs fonctions peuvent appeler à intervenir dans les causes de divorce. Elle n'intéresse pas moins leurs curés et leurs confesseurs auxquels naturellement ils demanderont la solution de leurs doutes. Nous sommes donc certains de faire plaisir à nos lecteurs en la traitant. Mais réussissons-nous à donner la vraie solution? c'est ce que nous n'oserions pas nous promettre : car la question est épineuse. Nous serions heureux de pouvoir nous baser sur des décisions portées par l'autorité compétente; nous n'en connaissons aucune. C'est donc seulement à l'aide des données générales de la théologie que nous essaierons de donner notre avis.

La loi qui autorise le divorce est, en elle-même, une loi sans valeur, parce qu'elle va contre les lois supérieures; contre la loi naturelle en vertu de laquelle le mariage est indissoluble; contre la loi divine positive qui élève le mariage chrétien à la dignité de sacrement; contre la loi divine positive qui investit l'Eglise à l'exclusion de tout autre pouvoir du droit de connaître des causes de mariage quant au lien et à tout ce qui constitue le mariage.

Toutefois, dans son application, elle peut avoir parfois quelque effet bon, comme serait de mettre fin à une cohabitation irrégulière, créée par le mariage civil demeuré seul, ou par la sentence ecclésiastique qui aurait déclaré la nullité d'un

mariage pour lequel on aurait accompli les formalités du mariage civil.

A supposé qu'un mariage soit nul et déclaré tel par l'autorité ecclésiastique, rien ne s'oppose à ce que les parties ou l'une d'entre elles se servent de la loi nouvelle, si abusive qu'elle soit, pour briser les entraves que la loi également abusive du mariage civil a créées et maintiendrait malgré la nullité du mariage. L'Eglise « tolère » que les futurs époux se présentent devant l'officier civil qui prétend les marier; elle ne s'opposerait certainement pas à ce que les parties se présentent devant le juge pour rompre le lien purement légal qui les enchaîne injustement l'une à l'autre.

On pourrait objecter que, par cette démarche, les parties sembleraient faire acte d'adhésion à la loi et reconnaître dans le juge civil une compétence qu'il n'a pas. Mais il n'en est rien. Se soumettre par nécessité à une loi injuste n'est point en reconnaître la valeur, c'est purement subir une contrainte à laquelle on ne peut se soustraire. D'ailleurs, dans le cas présent, c'est revenir, par le seul chemin ouvert, à l'état normal d'où une autre prétendue loi exclurait impitoyablement les parties. Ce n'est pas non plus reconnaître dans le juge une compétence qu'il n'aurait pas. Car le lien du mariage n'existant pas, tout ce qui le concerne étant mis hors de cause, au besoin, par la sentence ecclésiastique, il n'y a plus rien de la matière spirituelle sur laquelle le juge civil est sans compétence; les parties peuvent donc se présenter devant lui sans concourir à un abus de pouvoir. Cette solution tiendrait encore lors même que le juge, de son côté, prendrait l'affaire au sens de la loi sur le divorce et aurait la prétention de prononcer sur le lien même du mariage. Car cette manière d'agir du juge ne saurait vicier l'acte des parties qui cherchent uniquement dans la loi le moyen de recouvrer la liberté que la loi leur ravit injustement.

Ce que les parties peuvent demander, l'avoué et l'avocat peuvent travailler, chacun dans sa sphère, à le leur faire obtenir. Ils doivent seulement veiller à ne rien insérer, dans leurs conclusions ni dans leurs plaidoyers, qui implique adhésion formelle à la loi qui autorise le divorce.

Mais, le mariage tenant, il n'est aucune autorité sur terre qui puisse le dissoudre et il ne saurait être permis à personne d'attenter à son inviolabilité en recourant au bénéfice de la loi qui autorise le divorce, ou en l'appliquant, au mépris de la loi divine.

A la vérité, la sentence obtenue par le demandeur et prononcée par le juge laisse intact le lien conjugal, mis par Dieu au-dessus des atteintes des hommes. Mais premièrement c'est un attentat criminel et sacrilège que d'entreprendre quelque chose contre une institution divine, dût l'effort demeurer sans succès. C'est ainsi que le blasphème est un crime, quoiqu'il n'ôte rien à Dieu des perfections qu'il lui refuse. Secondement la sentence de divorce met les conjoints dans l'impossibilité



soit de jouir de leurs droits, soit d'accomplir leurs devoirs. Si elle ne les sépare point quant au lien, elle les sépare pour tous les devoirs qui découlent nécessairement de l'existence du lien ; elle leur crée le danger et la tentation de former de nouvelles unions, des unions adultères essentiellement opposées à l'unité et à la sainteté du mariage ; s'il y a des enfants, elle les place dans un état contre nature et leur inflige le plus grave dommage dans leurs droits les plus sacrés.

Tant de désordres engendrés par la sentence de divorce ne permettent donc ni au juge de la prononcer, ni aux parties de la demander. Et, ce que ne peuvent les parties pour elles-mêmes, ni l'avocat, ni l'avoué ne peuvent le requérir en leur faveur.

Mais, si aucune des parties ne peut être demanderesse en divorce, chacune peut, si elle est appelée par l'autre, se défendre devant le juge. Il est toujours permis de repousser une attaque injuste. Bien que le juge soit sans pouvoir pour prononcer valablement le divorce, on peut, dès lors qu'il siège et retient la cause, lui demander de maintenir contre l'agresseur l'indissolubilité du mariage. Et l'avocat et l'avoué peuvent à cet effet lui prêter l'assistance de leur ministère.

Nous avons dit plus haut que le juge peut, si possible, quand le lien matrimonial n'existe pas, prononcer le divorce. Nous avons supposé par là que le juge peut, dans ce cas au moins, retenir les causes de divorce et les juger. Mais il est nécessaire d'examiner la question en général et plus à fond.

Le premier point à traiter est celui-ci : Un juge peut-il siéger dans une cause de divorce ? Il se sait, ou doit se savoir radicalement incompétent en matière de causes matrimoniales. Il sait ou doit savoir que l'ingérence de l'autorité civile est un envahissement sacrilège. Il sait ou doit savoir, que la loi qui autorise le divorce est contraire au droit naturel, au droit positif divin, au droit ecclésiastique. Il sait ou doit savoir que son jugement, à supposer qu'il prononce, conformément à la prétendue loi, une sentence de divorce, est de nulle valeur ; qu'en appliquant la loi dans un sens contraire à l'indissolubilité du mariage, il est l'auteur responsable d'un acte abusif, sacrilège attentatoire au droit divin, naturel et positif, injuste à l'égard des conjoints qu'il dépouille, autant qu'il est en lui, du droit d'accomplir des devoirs auxquels nulle autorité humaine ne saurait les soustraire, injuste à l'égard des enfants s'il y en a, subversif de la famille et aussi contraire au bien social qu'il est destructif de l'ordre domestique.

Or, siéger dans une cause de divorce, c'est s'exposer au danger, ou même se mettre dans la nécessité de juger, si le demandeur est dans les conditions prévues par la loi, contre l'indissolubilité du lien conjugal. Car le juge a pour office d'appliquer la loi, non de la faire ou de la détruire. De plus, c'est sortir de sa compétence et

attenter à des droits supérieurs. Il semble donc qu'un juge ne puisse siéger dans une cause de divorce.

Si le juge était maître de son action, nul doute que telle ne dût être sa règle de conduite, au moins toutes les fois qu'il s'agirait d'un vrai mariage.

Mais il ne dépend pas du juge que des affaires de divorce soient mises au rôle, et il peut arriver qu'il n'ait d'autre moyen d'échapper à la nécessité d'entendre et de juger la cause que de se démettre de son office ou de s'offrir, par la résistance, à une révocation certaine. Est-il tenu d'aller jusqu'à cette extrémité ? — Nous ne le pensons pas. Autrement, tout ce qu'il y a de juges chrétiens se verraient dans la nécessité de résigner leur office aussitôt qu'une loi injuste aurait été portée par le pouvoir législatif, et cela, au grand détriment des intérêts les plus sacrés et de la justice même.

D'ailleurs un juge n'est responsable que de ce qui est son fait. Il peut tolérer ce que font les autres jusqu'au moment où son action peut librement s'exercer. Il n'est pour rien dans la mise au rôle d'une affaire de divorce. Elle vient à son audience sans qu'il l'y ait appelée lui-même : qu'il la laisse venir.

Mais que devra-t-il faire ? Il a à choisir entre deux solutions : ou se déclarer incompétent, ou refuser le divorce par une sentence qui défende le lien matrimonial contre la poursuite sacrilège du demandeur et contre les atteintes de la loi.

On n'aurait aucun embarras, si le juge pouvait se contenter de porter la sentence sans en exprimer les motifs. Sa conscience étant formée par les raisons supérieures qui l'obligent à s'abstenir de toute entreprise sur le lien matrimonial, il déclarerait ou qu'il ne se reconnaît pas compétent pour entendre et juger, ou qu'il juge qu'il n'y a pas à prononcer le divorce. Mais il est obligé de formuler dans le jugement les motifs sur lesquels il appuie la sentence.

Sur quoi pourra-t-il fonder une déclaration d'incompétence ? Sur les motifs excellents en eux-mêmes que nous avons énumérés plus haut ? Mais ils ne seront pas admis ; sa déclaration sera annulée et l'affaire lui sera renvoyée. Ce parti serait donc sans efficacité pour le cas. Ce ne serait qu'une protestation sans effet appréciable, à moins qu'elle ne serve de prétexte à des mesures disciplinaires contre le juge. Un juge habile trouverait-il dans la loi elle-même, ou dans les circonstances des motifs plausibles de se déclarer incompétent ? Nous ne saurions nous prononcer d'une manière absolue : les légistes ont tant de ressources pour tourner les obstacles ! S'il se trouvait de tels motifs, on pourrait les essayer tout d'abord ; mais il y aurait toujours à prévoir qu'ils seraient infirmés et que la cause reviendrait au juge.

La déclaration d'incompétence qui répondrait mieux à la réalité des choses, serait donc pratiquement de peu d'utilité.

Reste l'autre solution : porter une sentence favorable au lien matrimonial et la maintenir. Il se présente dès l'abord une première et grosse difficulté : c'est, dira-t-on, prononcer en matière spirituelle et commettre un abus de pouvoir. — S'il en était ainsi, on ne pourrait songer à prendre ce parti. Mais l'acte du juge peut se considérer sous un tout autre aspect. Le juge ne ferait que prêter au lien sacramentel l'appui de son autorité. Ainsi, loin d'être un empiètement sur les droits sacrés du sacrement de mariage et du lien conjugal, ce serait l'autorité judiciaire mise à son service, la force au service du droit. Expliquons-nous.

On attaque devant le juge le lien matrimonial, sans que lui-même soit responsable de l'introduction de l'affaire. Le demandeur veut rompre, autant qu'il le pourra, des engagements sacrés. C'est la loi qui lui fournit les armes : n'est-ce pas défendre le lien matrimonial que de briser les armes entre les mains de l'agresseur ? Et, si l'intervention du juge a cet effet, ne doit-on pas lui en savoir gré comme d'un service rendu à la cause du droit ?

Mais comment le juge pourra-t-il formuler et motiver un jugement refusant le divorce, si la demande se trouve dans un des cas prévus par la loi ? C'est la seconde difficulté à résoudre. Nous n'avons pas la prétention de rien apprendre aux magistrats ; nous ne ferons qu'énoncer d'une manière générale, pour nos lecteurs, le moyen dont le juge peut user.

Dans chaque affaire, il y a deux éléments, le droit et le fait. Le droit, c'est ici la loi avec son caractère d'opposition aux lois supérieures. Il ne serait pas impossible que l'application de la loi à des cas déterminés fit naître dans l'esprit du juge et lui permit de formuler dans la sentence des considérations d'équité naturelle capables de faire plier la rigueur de la loi. Mais il est bien difficile de guérir cette loi malsaine par voie d'interprétation. Il y a plus de ressources du côté du fait.

Le fait, ce sont les circonstances multiples des personnes, d'actes, de paroles, d'intérêts, de témoins, etc. C'est au juge à en reconnaître l'existence et la portée pour la cause. L'appréciation lui appartient en propre. A lui de dire si les faits sont prouvés, s'ils ont le caractère et la gravité nécessaires pour l'application de la loi, s'ils ne sont pas atténués par d'autres faits, par des intérêts qu'il est du devoir du juge de sauvegarder, par des considérations de bien général ou de bien particulier qui exigent le maintien de ce qui est. Il nous semble impossible qu'un juge ne trouve pas dans chaque cause de quoi motiver un jugement rejetant le divorce.

On nous objectera qu'un jugement ainsi rendu sera probablement cassé en appel. C'est possible. Pourtant il peut arriver aussi que le juge en appel rende une sentence conforme à celle du juge de première instance. De plus, la partie qui

demande le divorce pourra être efficacement arrêtée par les frais d'appel. Mais, dût le jugement être cassé et réformé, le premier juge n'en aurait pas moins fait son devoir. Et il n'aurait pas à craindre que l'affaire lui revint. Il aurait fait tout ce qui lui est possible pour empêcher le divorce et maintenir saufs le mariage et tous les droits dont il est la base.

Ce que nous avons dit du juge éclairer la solution que nous avons à donner pour l'avoué. Obligé par office à prêter son assistance à la partie qui la réclame, il est dans une condition analogue à celle du juge qui ne peut empêcher une cause de lui être soumise. Si le demandeur en divorce le requiert, qu'il ne puisse ni échapper au client, ni l'amener à abandonner l'affaire, l'avoué ne peut d'aucune manière lui prêter un concours positif, formel, qui engage sa responsabilité propre. Il doit s'abstenir de suggérer au demandeur contre le divorce les moyens auxquels celui-ci ne penserait pas et se contenter de formuler les conclusions et les motifs qui lui seraient exprimés par le client.

Le maire auquel un époux divorcé légalement mais encore engagé dans un légitime mariage, demanderait la consécration légale d'un nouveau mariage, devrait absolument refuser d'intervenir soit par lui-même, soit par un délégué. Il ne peut concourir à un acte nul entraînant les conséquences pernicieuses que nous avons énumérées plus haut. Il ne s'expose qu'à une suspension ou à une révocation dont la cause est tout à son honneur. Et ses administrés sauront bien lui rendre son écharpe et mieux encore, s'ils n'ont contre lui d'autre grief que d'avoir fait obstacle à un acte que l'opinion publique ne cessera de flétrir, malgré la loi qui l'autorise.

Ces principes posés, voyons quel est le devoir du confesseur envers ceux qui prétendraient appliquer la loi sur le divorce ou en bénéficier, au mépris du droit naturel et divin.

Le confesseur doit, s'il est interrogé, faire connaître à chaque pénitent le devoir répondant à son office. Il en est ainsi en toute matière. Les fidèles ont droit à la vérité de la part de leur confesseur, et celui-ci a le devoir de la leur faire connaître quand il en est requis. Une réponse évasive ne saurait suffire ni à la conscience du prêtre qui doit instruire son pénitent, ni à la conscience du pénitent qu'elle ne mettrait pas dans la bonne foi. Une réponse contraire à la vérité serait beaucoup plus coupable encore.

S'il n'est pas interrogé, le confesseur a-t-il le devoir d'avertir ? Oui, certainement, déjà s'il peut espérer que le pénitent acceptera son avertissement et en fera sa règle de conduite. Oui encore, s'il y a en cause des droits de tiers qui seraient atteints par une sentence de divorce, parce que le confesseur doit procurer, autant qu'il est en lui, que son pénitent ne fasse rien qui cause dommage à autrui. Oui enfin, lors même qu'il n'y aurait pas d'espoir que l'avertis-



sement fût bien accepté, 1° parce qu'il s'agit pour le pénitent d'un devoir d'état sur lequel il ne peut ni se tenir lui-même, ni être tenu par son confesseur dans l'ignorance; 2° parce que la question intéresse le bien public tant dans l'Eglise que dans la société civile et que la raison de bien public exige que le confesseur avertisse même sans espoir de réussite.

En particulier, le confesseur ne saurait absoudre le juge qui, en cas de mariage légitime, voudrait prononcer le divorce, ni l'avocat qui plaiderait en faveur du divorce, ni l'avoué qui contribuerait par son action personnelle à le faire prononcer, ni le maire qui célébrerait au civil la nouvelle union d'une personne divorcée en mariage légitime, ni le conjoint qui réclame le bénéfice de la loi qui autorise le divorce ou, l'ayant obtenu, convoie à une autre union, ni les époux qui plaident en séparation de corps et de biens devant le juge civil.

Au sujet de ces derniers, il est nécessaire de remarquer que la loi sur le divorce change la condition où se trouvaient précédemment les époux. Avant cette loi, deux époux qui avaient des motifs canoniques de séparation, pouvaient après s'être mis en règle avec l'Eglise et leur conscience, demander au juge civil une séparation légale qui ne faisait que leur assurer devant l'Etat la paisible possession d'une situation, regrettable sans doute, mais canoniquement régulière.

Maintenant la séparation de corps et de biens peut légalement devenir le divorce par le seul fait du temps. Conséquemment les époux qui demandent au juge civil de prononcer la séparation de corps, doivent envisager, dans cette demande, le divorce légal qui en devient, après un temps relativement court, trois ans, une conséquence, non pas nécessaire, mais très probable. Ils doivent tenir compte de cette probabilité, et, comme il leur est interdit d'attenter au lien matrimonial en réclamant le divorce, ils doivent s'abstenir de demander au juge une séparation de corps qu'ils sauraient devoir entraîner infailliblement le divorce. Si le divorce n'est pas à craindre, parce que de part et d'autre on est résolu à ne jamais le demander, la séparation de corps demeure ce qu'elle était.

P. S. Cette réponse était en grande partie rédigée, lorsque parurent dans l'*Univers* les remarquables articles où le R. P. Baudier S. J. traite la même question avec une grande hauteur de vues et une grande profondeur. Lorsque son travail aura été entièrement publié, nous verrons ce que nous aurions à modifier ou à compléter dans le nôtre. Dès aujourd'hui nous sommes heureux de constater que nous ne nous écartons pas trop des doctrines formulées par l'éminent religieux.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Nous avons à côté de l'église un ancien cimetière dans lequel on ne fait plus d'inhumations depuis l'achat du nouveau, c'est-à-dire depuis plus de 15 ans. La fabrique l'a toujours soigné, en a fait un joli jardin, y a planté des arbustes, y fit bâtir une sacristie il y a plus de 20 ans, et en 1880 une chapelle, un escalier pour monter au clocher et un réduit pour les chaises de l'église avec une porte donnant sur le cimetière.

Le 21 septembre dernier, M. le maire, sans avertir personne que ses conseillers municipaux, a fait prendre par le valet de ville, la clef de cette dernière porte du cimetière et entend la garder.

Que doit faire le conseil de fabrique dans cette circonstance pour le possessoire et le pétitoire? Ne peut-il pas faire immédiatement une seconde clef ou poser une seconde serrure?

Ne pourra-t-il pas ensuite percer le mur du cimetière donnant sur la rue afin que M. le maire ne passe plus dans l'église comme le lui permet la nouvelle loi municipale?

R. — En nous exposant son cas, notre correspondant fait passer sous nos yeux un plan des lieux où l'on voit que l'ancien cimetière en question fait partie intégrante de son église; car on ne peut y aller qu'en passant par l'église, étant clos de murs de tout côté. Au reste, il ne ressort pas de ce qui est expliqué dans la question que le maire ait voulu faire acte de propriété communale. La récente loi municipale lui confiant une clef du clocher, et subsidiairement une clef de l'église quand l'entrée du clocher se trouve dans celle-ci, s'est peut-être imaginé qu'il avait droit de détenir toute clef aboutissant ou servant à l'église. C'est là une erreur grossière qu'il ne faut pas laisser accréditer.

De deux choses l'une : ou le local indiqué est la propriété de la fabrique ou non. Dans le premier cas, personne, pas plus le maire que tout autre citoyen, n'y peut entrer qu'avec la permission du curé qui exerce la police dans l'église et ses dépendances. Dans le second cas, le maire doit prouver que la commune est propriétaire, se faire envoyer en possession, et se créer, en dehors de l'église, une ouverture pour y entrer.

La première chose à faire par la fabrique, c'est de faire acte de propriété et d'empêcher par toutes les voies légales une usurpation quelconque de quelque part qu'elle vienne : qu'elle change la serrure; qu'elle interdise au besoin provisoirement l'entrée dans le jardin, ou qu'elle ne la permette qu'à certaines heures.

Si le maire voulait entamer une lutte judiciaire, la fabrique devrait immédiatement lui intenter une action, non pas pétitoire qui concerne la propriété, mais possessoire, qui concerne la possession, pour être maintenu dans cette possession. Les actions possessoires ne sont recevables qu'autant qu'elles sont formées dans l'année du trouble, par ceux (la fabrique) qui depuis une année au moins étaient en possession paisible.

Pour l'action possessive, la fabrique n'a pas besoin d'autorisation d'aucune sorte. La loi du 11 avril 1838 attribue, par son article 6, la con-

naissance de toutes les actions possessoires au juge de paix de la situation de l'objet litigieux. C'est donc à ce magistrat qu'elles doivent être déferées en premier ressort. L'autorité administrative serait incompétente dans tous les cas.

Il pourrait arriver cependant que la possession litigieuse dépendît d'un acte administratif sur la teneur ou la valeur duquel les parties ne seraient pas d'accord : dans ce cas, le juge de paix ne doit pas se déclarer incompétent, mais seulement surseoir jusqu'à la décision de l'administration sur la question préjudicielle.

A la dernière question, savoir : si la fabrique ne pourrait pas percer le mur du cimetière et aussi le mur du clocher passant par le cimetière pour que le maire pût pénétrer dans le clocher sans passer par l'église ? assurément, elle le peut en se soumettant aux formalités prescrites pour les travaux importants à exécuter dans les murs des églises. C'est le meilleur parti à prendre. Mais qu'on prenne garde ! une porte sur la place publique est dangereuse dans ce sens qu'elle pourrait peut-être, au moins par l'habitude, rendre le jardin public ; et dans ce cas, la fabrique se priverait d'un processional clos de tous côtés.

## VARIÉTÉS

### LA QUESTION DU CATÉCHISME

(Suite)

Cependant, après une expérience déjà longue, en 1798, les yeux des législateurs commencèrent à se dessiller et à entrevoir ce qu'il y a de funeste dans ces utopies délirantes. Quelques députés disent aux Cinq-Cents : « L'instruction publique est sans vie et sans organisation. Les mauvais succès en démontrent les vices. — Nos lois nombreuses sur l'instruction sont des jalons qui conduisent au désert. — Nous laissons croupir la masse de la population dans l'ignorance, je dirai presque dans l'abrutissement. — L'instruction publique est nulle et la dépense effrayante. Il y a des endroits où le nombre des professeurs excède celui des élèves. La partie morale de l'éducation est complètement négligée. — Depuis plusieurs années, l'ignorance semble se jouer des vains efforts qu'on fait pour la combattre. »

Que faire ? Un député répond aux 500 : « Contre 18 siècles d'ignorance et de superstition accumulées sur les têtes vulgaires, il faut publier une instruction familière pour toute la République. »

A l'éternelle et insoluble question : que faire ? Un député répondait le 18 janvier 1799 : « Si vous voulez former des républicains, méfiez-vous de la faiblesse des parents et de la dépravation des mœurs actuelles. Quatre Ignorantins suffisaient jadis aux besoins d'une ville de 24,000

âmes. Vous devez tracer d'une main libre et libérale les principes et les préceptes de la morale publique. Philosophes, voulez-vous inutiliser les prêtres ? Professez une morale solide et plus pure et plus raisonnable que la leur. Soyez les pontifes de la morale universelle. Aucun culte ne doit faire partie de notre instruction publique ; mais les rapports de l'homme à l'Etre suprême doivent en être le fondement. »

C'est la seconde fois que l'Etre suprême reçoit l'honneur de s'entendre nommer dans les aréopages de notre grande Révolution. Mais la porte des écoles lui est restée inexorablement fermée.

Les sages de la grande et glorieuse Révolution en sont là à la fin de 1799 ; et il y a dix ans que leur génie s'épuise en efforts pour substituer l'éducation sans Dieu à l'éducation 18 fois séculaire de la France. Le 8 novembre 1799, Dieu ramenait inopinément d'Egypte en France le général Bonaparte pour en faire le ministre bien inconscient de sa justice et de sa miséricorde. En peu d'heures, il jeta à terre le colosse élevé par la conspiration de tous les crimes sur les ruines de l'ordre et de la religion. Après treize années d'agonie, lorsque la Révolution croyait bien en avoir fini avec la vieille foi de la France, elle la sentit s'agiter sous ses ruines. La vie n'avait pas cessé d'y circuler par mille canaux invisibles et insaisissables. De petites écoles se reformaient dans l'ombre, de nouvelles catacombes recélaient quelques prêtres échappés aux limiers de la police révolutionnaire, et quelques autels se relevaient autour desquels se glissaient quelques familles chrétiennes, pour y recueillir furtivement quelques paroles et le pain de vie. La foi, trop longtemps comprimée, commençait à soulever les voûtes de ses cachots, à en sortir, à se produire en plaintes d'une énergie croissante et à accentuer la revendication de ses droits sacrés en pétitions qui forcèrent les portes du Directoire, et y trouvèrent des organes qui se firent écouter. En proie à l'anarchie intérieure, la révolution se sentit impuissante contre la réaction chrétienne qui éclatait de tous les points de la France.

(A suivre.)

## COURRIER DE L'UTILE

### Préceptes généraux d'hygiène.

Ne gaspillez jamais, tant que dure la santé, ce qui vous serait un moyen de salut si vous tombez malade.

Ne passez jamais subitement d'un extrême à l'autre, de l'oisiveté à la fatigue, de la campagne au séjour habituel de la ville. Il faut en toute chose des intermédiaires ménagés, une progression prudemment graduée. Les commencements en tout sont dangereux. Mieux vaut encore, si



mauvaise qu'elle soit, respecter une vieille habitude que de la braver trop brusquement.

La santé n'a pas besoin qu'on s'occupe d'elle avec une sollicitude minutieuse et assidue; elle va bien seule sans secours ni protection : c'est lui prêter aide que de ne pas lui nuire. Cependant pour ne rien laisser à faire au hasard, il faut tout gouverner par la prudence.

Les remèdes inutiles, ceux qu'on appelle de précaution, ont souvent plus de danger qu'une maladie.

Le vrai médecin excelle à prévenir les maladies. Il échoue souvent à les combattre. Ses conseils sont quelquefois plus efficaces pour celui qui craint le mal que pour celui qui l'endure. Il est plus facile de conjurer une maladie que d'en entraver la marche, et d'en intervertir les phases; c'est aussi moins dangereux.

Il est nécessaire de torréfier et d'exciter les tempéraments lymphatiques, de modérer les sanguins, de calmer les nerveux, de rafraîchir les bilieux, de distraire les mélancoliques.

Un grand embonpoint a des dangers que l'exercice pourrait conjurer. Mais précisément l'embonpoint fait du repos qui l'augmente, une nécessité souvent insurmontable.

Celui-là est sûr de se bien porter qui use de toutes ses facultés sans négligence comme sans abus. Il peut dès lors impunément braver les saisons et dompter les climats.

Durant le jeune âge, il est sage de s'accoutumer à tout ressentir, à tout endurer, les privations, la fatigue, la pluie comme le soleil ardent, le froid comme le chaud.

La plupart des hommes ont plus de chance de vie à 50 ans qu'à 20. On a alors derrière soi les dangers de l'existence, les chemins difficiles et entravés, où les chutes sont à craindre, et les précipices où l'on pouvait s'engloutir. Il ne reste plus qu'une belle route à suivre, route constamment droite et unie.

Rien ne convient mieux à l'homme que le mouvement. Le travail appelle l'appétit, facilite et améliore la digestion, il donne un sommeil calme et profond. L'oisiveté n'engendre qu'en-nui, que satiété, insomnie et faiblesse. Agissez donc, et vous vivrez longtemps sans infirmités ni souffrances.

Variez vos actions, diversifiez vos exercices. Ne permettez pas plus l'oisiveté à aucun de vos organes qu'un maître ne la tolère dans aucun de ses domestiques. Ici l'oisiveté produirait des vices, là, ce seraient des maladies.

Cultivez votre jardin et vous respirerez un air plus pur, imprégné de parfums naturels et salubres.

L'agriculture et toutes les branches de travail qui s'y rapportent, rend meilleur, plus doux, plus gai, plus patient. Elle inspire des goûts simples et des désirs exempts d'ambition.

Qu'une prudente modération préside toujours à vos travaux. Rappelez-vous que agir avec préci-

pitation fatigue plus que agir longtemps avec retenue.

Dans vos travaux comme dans vos exercices, allez jusqu'à une douce lassitude. C'est à cette barrière qu'il faut s'arrêter sans la dépasser ni l'ouvrir.

Il faut à la jeunesse beaucoup d'action, mais ni fatigues ni entraves. On doit lui donner libre carrière, sans lui prescrire de tâches laborieuses. Les gens pauvres, pour s'être fatigués prématurément, paraissent souvent de petits vieillards avant la fin de la jeunesse.

Le travail achève l'homme trop vite pour permettre la lente perfection de ses organes.

Il est bien vrai que l'exercice répété d'un organe en accroît la force autant que le volume, mais il l'est également que la fatigue use peu à peu l'énergie, hâte la vieillesse et abrège l'existence. Il n'y a que l'action modérée et diversifiée qui fortifie véritablement.

La fatigue n'atteint pas seulement les organes excédés par l'action; elle rejaillit sur tous les organes à la fois, et va souvent assez loin pour troubler toutes les fonctions de la vie. Rien ne ressemble mieux à la fièvre que la courbature et assez fréquemment la courbature produit la fièvre.

L'action des bras, ainsi que la marche un peu accélérée, agite le cœur, active la respiration et rend le pouls de plus en plus fréquent. Le pouls, dans l'homme calme et reposé, ne bat guère que 65 à 75 fois par minute. La respiration durant le même temps, se renouvelle de 16 à 18 fois.

Mais, dès que le corps se déplace avec vivacité on agit avec ferveur, aussitôt le pouls bat plus vite et les respirations se multiplient. Les pulsations du cœur et des artères s'élèvent graduellement à 80, à 85, quelquefois à 90 par minute. Alors la transpiration devient plus abondante et la peau se couvre de sueur.

C'est ce degré d'action qu'il faut éviter, parce qu'il ne pourrait se prolonger sans fatigue, ni se renouveler souvent sans faiblesse; dans ce cas l'énergie de la vie paraît comme décuplée, mais cela même en diminuerait la force et en raccourcirait la durée.

Il est des organisations tellement énergiques, que l'action même violente produit rarement en elles les résultats que nous venons de mentionner Napoléon I<sup>er</sup>, dont le pouls ne battait ordinairement que 49 à 50 fois par minute, n'éprouvait jamais ni sueurs énervantes ni grandes fatigues.

Il importe de faire diversion aux fatigues habituelles par des amusements appropriés au goût, au tempérament et à l'énergie des personnes.

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 18 februarii 1885.

F. PERRIOT, vic. gen.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

# OUVRAGES SUR LE CARÊME

**Grand Sermonnaire** nouveau, complet, méthodique et suivi, contenant tous les sujets de la Chaire catholique : discours, homélies, allocutions, conférences, exhortations, panégyriques, instructions ; courts, substantiels et pratiques, par M. l'abbé Maistre, auteur de la *Grande Christologie*.

**Tome Ier.** — Sur les *Articles du Symbole* et sur toutes les *Vérités du Dogme* se rattachant à chaque article du *Credo*, 1 vol. grand in-8° de ix-633 pages. 7 50

**Tome II.** — Instructions sur tous les *Commandements de Dieu* et de *l'Eglise*, 1 vol. grand in-8° de ii-708 pages. 7 50

**Manuel de prédication populaire**, par M. H. C. A. Juge, missionnaire apostolique.

Sommaire du 1<sup>er</sup> volume : *Symbole*. — *Commandements de Dieu*. — *Préceptes de l'Eglise*. — *Prière*. — *Sacrements*.

Sommaire du 2<sup>e</sup> volume : *Mission ou retraite*. — *Première communion*. — *Mois de Marie* et *fêtes de la sainte Vierge*. — *Adoration perpétuelle*. — *Sujets divers*.

2 beaux vol. de 460 et vi-464 pages. 6 »

**Cours très complet et très suivi de conférences sur la religion**, par l'abbé A. F. Rua.

Trois forts vol. grand in-18, 5<sup>e</sup> édition. Ouvrage honoré des suffrages les plus illustres et les plus flatteurs, et extrêmement utile, surtout à tous les prêtres. Prix franco, 10 francs.

Ce *Cours* de conférences se distingue : 1<sup>o</sup> par le vif intérêt de la *méthode*, basée en partie sur le terrain, toujours très attrayant, et en même temps inébranlable de l'*histoire* ; 2<sup>o</sup> par la force et l'enchaînement des raisonnements et des preuves ; 3<sup>o</sup> par la richesse et la solidité de la doctrine ; 4<sup>o</sup> par la profondeur et la nouveauté des aperçus ; 5<sup>o</sup> par l'étendue du plan, qui embrasse absolument toute la Religion (dogme, morale, culte et histoire) ; 6<sup>o</sup> par la vigueur et la chaleur du style. Aussi plusieurs milliers d'exemplaires de ce livre ont-ils été écoulés en peu d'années.

**Cours de conférences religieuses** faites aux élèves de la première division du lycée Louis-le-Grand, d'après un programme approuvé par Son Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, par M. l'abbé Tilloy, docteur en théologie et en droit canon, chanoine de l'ordre des évêques de la basilique de Notre-Dame de Lorette, officier d'académie, ancien premier aumônier du lycée Louis-le-Grand. — 2 vol. in-12. 8 »

**Explication littéraire et morale des Epîtres et Evangiles** des dimanches et des fêtes de Carême, des fêtes de l'Avent et de tous les jours de Carême, avec des notions liturgiques, où l'on expose la raison et les origines des cérémonies de l'Eglise catholique, par M. l'abbé A. Guillois ; 6<sup>e</sup> édition, revue avec le plus grand soin et considérablement augmentée. 2 gros vol. in-12 de xvi-623 et 618 pages. 6 »

**Le bon sens de la foi** opposé à l'incrédulité de ce temps, par le R. P. Caussette, 2 beaux vol. in-8°. 12 »

Il reste quelques exemplaires de l'ancienne édition, 2 forts vol. in-12 à 7 »

**Sermons** de saint François de Sales, publiés par l'abbé Chaumont, 3 vol. in-12 de xvi-507 et 500 pages. 10 50

**Histoire de la Passion de N.-S. J.-C.**, par le P. de la Palma, traduit de l'espagnol par M. l'abbé Gaveau, prêtre. 1 vol. in-12 de xxii-558 pages. 3 »

**Les Instructions dominicales** de l'*Ami du Clergé*, par M. l'abbé Rolland. Ouvrage approuvé par Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Langres. 1<sup>re</sup> partie : *Le Symbole*, 1 vol. in-12 de 513 pages. 3 »

**Retraite pascalle** d'après des prédicateurs contemporains, avec préface et traits historiques, par M. l'abbé Pluot, directeur de l'Enseignement catholique. 1 vol. in-12 de 394 p. 3 »

**Paternité (la) Chrétienne**, conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus de Paris, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus.

— I<sup>re</sup> Série. Années 1868-1869 ; 2<sup>e</sup> édition. 1 fort vol. in-12 de 424 pages. 3 »

— II<sup>e</sup> Série. 1 vol. in-12 de 362 pages. 3 »

— III<sup>e</sup> Série. *Les Epreuves et les Joies de la famille*. 1 vol. in-12 de 396 pages. 3 »

— IV<sup>e</sup> Série. — *Les devoirs de l'époux*. 1 vol. in-12 de 423 pages. 3 »

**Les Familles bibliques**, conférences prêchées à la réunion des pères de famille, pour faire suite à la *Paternité chrétienne*, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus. Tome I<sup>er</sup> : *Familles patriarcales*, 1 vol. in-12 de 404 pages. 3 »

Tome II : *La Famille en Israël*, 1 vol. in-12 de 431 p. 3 »

**Le Calvaire**, ou la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ en forme de méditations pour le Chemin de la Croix, d'après des révélations privées et de pieuses traditions. 1 vol. in-32 de 288 pages. 1 »

**Le Chrétien à l'école du Calvaire**, par le P. Jacques Nouet, de la Compagnie de Jésus ; ouvrage corrigé et entièrement retouché par le P. Henri Potier, de la même Compagnie. 2 vol. in-12 de iv-392 et 354 pages. 5 »

**Lectures sur la Passion de N.-S. J.-C.**, disposées pour tous les jours du Carême, par M. l'abbé Rambouillet, du clergé de Paris, 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 de xii-360 pages. 2 »

**Enseignements de Notre-Dame de Lourdes** et leurs Harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très sainte Vierge Marie, mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé Ginetet, curé de Noailles. Ouvrage dédié à Mgr Ramadié, archevêque d'Albi, et revêtu de son approbation. 2 beaux vol. in-12 de 438 et 411 pages. 6 »

**De la Confession** (*Directions spirituelles* de saint François de Sales), édition elzévirienne. 1 beau vol. in-16 de xlii-510 pages. 3 »

— *Le même ouvrage*, édition de propagande. 1 vol. in-18 de xxviii-244 pages. 75 »

**La sainte Communion**, conférences aux dames du monde sur la communion pratique, par Mgr Landriot, archevêque de Reims ; 2<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-12 de vi-447 pages. 3 »

**Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la Montagne**, par le duc du Maine, publiées, pour la première fois, d'après un manuscrit authentique, et précédées d'une *Notice historique*, par M. l'abbé A. Mellier, prêtre de la maison des Chartreux, professeur à la Faculté catholique des Lettres de Lyon, directeur de l'Ecole ecclésiastique des Hautes-Etudes. 1 beau vol. in-8° de clxxxviii-281 pages. Titre rouge et noir, couverture et frontispice artistiques, papier teinté, caractères elzéviriens, lettres ornées, têtes de chapitres, vignettes, culs-de-lampe. Prix. 10 »

**La cuisine de Carême** et des jours d'abstinence, plus de 300 plats en maigre, par MM. de Latreille et Henry Palmé ; 2<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-12 de 235 pages. 2 »



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1853. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. **L. CHOVEL**, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. **V<sup>o</sup> POUPIN**, 77, r. de Rennes.  
Authenticité garantie. Envoi du Catalogue.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR**. **HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** 116 rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. **Félix**  
**GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

Fabrique de **VITRAUX PEINTS** DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1854 **E. HUCHER** père et fils, fondateurs des  
ateliers du Carmel, successeurs, au Mans, rue de la Mariette,  
116, grands et magnifiques cart. de l'école d'Overbeck. Prix  
très-modérés.

**BRAISE AZOTÉE** allume subito **ENCENSOIRS**  
4 f. 50 Dix litres, franco en gare désignée; 3 k. 8 f. 50 f.  
**M. VIVET**, C. à MORTEFONTAINE, par Plailly, Oise.

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE PARIS 76, rue des Saints-Pères PARIS

### L'AMI DES LIVRES (N° 97)

Ce numéro donne la suite des *Catéchismes d'occasion* que possède en ce moment la Société générale de Librairie catholique. A la suite de cette liste, vient une longue série de *Sermonnaires*, également d'occasion, que nous nous empressons de signaler. — Nous tenons ce numéro de *l'Ami des Livres* à la disposition de tous ceux qui en feront la demande.

## REVUE

POUR IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.  
DEPUIS 25 FRANCS

Système à la portée d'un Enfant  
**PAUL ABAT**, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fro

### PETITE BIBLIOTHÈQUE DU TIERS-ORDRE

**Manuel du Tiers-Ordre**, de saint François d'Assise, par le T. R. Père **HILAIRE**, de  
Paris. 1 vol. in-18 de cxx-235 pages. 1 fr. —

**Nouveau manuel des Cordigères** à l'usage de l'Archiconfrérie et des trois Ordres  
de Saint-François, par le même auteur. 1 vol. in-18 de 87 pages. 40 cent.

**Avis aux Tertiaires sur la Communication des Indulgences.** Appendice au  
*Manuel du Tiers-Ordre*, par le même auteur. In-18 br. 24 pages. 20 cent.

**Cérémonial du Tiers-Ordre Séculier** de Saint-François, approuvé par la Sacrée  
Congrégation des Rites, Décret du 18 juin 1882. in-18 br. 52 pages. 30 cent.

**Vade-Mecum des Tertiaires**, comprenant le *Calendrier franciscain général*, les  
*Prières quotidiennes du matin et du soir*, tirées de Recueils approuvés, les *Litanies*  
approuvées, le *Benedicite* et les *Grâces. Examen pour la confession*, la *Recommandation*  
de l'Ame, l'*Ordinaire de la Messe*, les *Vêpres* (en latin et en français), le *Chemin de la*  
*Croix*, le *Petit office de l'Immaculée-Conception*, *Quatre Lettres de saint François*, son  
*Cantique du Soleil* avec sa *Prière à la sainte Vierge*, etc., etc. 1 vol. in-18 br. 1 fr.

**Collection de 330 billets du Tiers-Ordre**, pour le tirage des Assemblées men-  
suelles, dans le Tiers-Ordre, dans toutes les Communautés religieuses, et même dans les  
familles. Prix de la collection, carton de couleurs, 5 fr. 25 cent.

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## PRIME PERMANENTE

Tout abonné ou réabonné à *L'Ami du Clergé* peut nous demander l'une des deux primes suivantes :

Ou un volume des années précédentes choisi dans la collection de *L'Ami* ;

Ou l'abonnement gratuit, moyennant achat de 12 francs de livres, choisis dans le *Catalogue spécial des primes* encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.

Ajouter un franc pour recevoir *franco*, en gare la plus rapprochée, soit le volume de *L'Ami*, soit les 12 francs de livres.

### SOMMAIRE DU N° 9 :

PRÉDICATION : Pour le 3<sup>e</sup> dimanche de Carême : les grandes négations contemporaines : (il n'y a pas d'âme). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Dispenses pour le gain des indulgences attachées à la récitation de l'*Angelus* et du *Regina cœli*? — CONSULTATIONS LITURGIQUES, ETC. : Les offices votifs du S. Sacrement et de l'Immaculée-Conception concourant avec une fête de 1<sup>re</sup> ou de 2<sup>e</sup> classe, doit-on réciter leurs doxologies propres, à vêpres et à complies? — Les octaves des fêtes dont la solennité est renvoyée au dimanche doivent-elles se transférer? — Doit-on faire la procession des Rogations, s'il n'y a comme assistants que quelques enfants? — Qu'entend-on par mariage solennel? Peut-on, avec dispense, le célébrer en temps prohibé? Peut-on se passer de dispense si le mariage n'est pas solennel? Si l'on dit, pour un mariage, la messe du jour, doit-on donner les deux bénédictions? Si le mariage se célèbre *extra missam*, peut-on donner la bénédiction? — Qu'est-ce que l'indulgence de la bonne mort appliquée à un crucifix? Le prêtre qui peut appliquer les indulgences du chemin de la croix, peut-il appliquer celle de la bonne mort? Le signe de croix suffit-il pour appliquer les indulgences du chemin de la croix? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Un maire a-t-il le droit de faire sonner les cloches pour un enterrement civil? Texte du projet ministériel de règlement pour la sonnerie des cloches. — VARIÉTÉS : La question du catéchisme (*suite*). — COURRIER DE L'UTILE : Quelques améliorations à faire pour aider à l'affranchissement des arbres, applicable plus particulièrement aux pommiers et aux poiriers.

## REVUE LITTÉRAIRE

Le 4<sup>e</sup> volume de la *Correspondance de Louis Veillot* vient de paraître. Il est précédé d'un avant-propos par M. Eugène Veillot, et porte ce sous-titre : *Lettres à son Frère et à Divers*. Nous ne saurions mieux le résumer, qu'en reproduisant ces propres paroles de M. Eugène Veillot :

« Ce quatrième volume embrasse, dit-il, une période de dix-huit ans : 1836-1854. Le charme littéraire, la hauteur des vues, la délicatesse des sentiments n'en font pas tout l'attrait. On y trouve aussi de nombreux et précieux renseignements sur les questions les plus graves de ce temps. Combien de ces confidences sont des leçons! Combien de ces souvenirs du passé expliquent certaines choses du jour! Les lettres adressées à notre cher collaborateur Melchior du Lac, à Mgr Parisi et au comte Gustave de la Tour sont, sous ce rapport, particulièrement importantes. »

Pour nos lecteurs, tous membres du clergé, ce volume présente, croyons-nous, un intérêt beaucoup plus vif encore que celui qu'ils ont pu trouver dans les précédents. Outre les lettres à Mgr Parisi, que signale M. Eugène Veillot et qui sont au nombre de treize, il s'en trouve sept adressées à Dom Guéranger, trois à Dom Gardeureau, cinq à Mgr Gerbet, trois à Mgr Mislin, une au cardinal Gousset et à Mgr Angebault, dix à M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges,

et plus de vingt autres à des professeurs ou supérieurs de séminaires, à des curés de villes ou de campagne. En résumé, sur les 203 lettres que contient le volume entier, le clergé en compte plus d'un bon tiers pour sa part. Nous avons donc raison de dire qu'il présente pour lui un intérêt tout spécial. Rappelons à ce sujet que la *CORRESPONDANCE DE LOUIS VEILLOT* contient, jusqu'à ce jour, les volumes suivants :

T. I. — *Lettres à son Frère, — à sa Famille, — à Divers.*

T. II. — *Lettres à sa Sœur.*

T. III. — *Lettres à sa Sœur, — à Louis Desquers, — à M<sup>me</sup> de Simard de Pitray.*

T. IV (dont il est ici question). — *Lettres à son Frère et à Divers.*

Prix de chaque volume, 6 fr. — Par poste, *franco*, 7 fr.

A ces quatre volumes, il y a lieu d'ajouter les *Hommages à Louis Veillot*, recueil aussi complet que possible de tous les hommages qui sont venus spontanément, de tous les points du monde, à la mémoire de Louis Veillot, dès le jour de sa mort, et qui se sont, pour ainsi dire, accumulés sur sa tombe.

Tous ceux qui possèdent ou qui posséderont les œuvres du grand écrivain, de l'éminent publiciste, tous ceux qui ont tenu à déposer leur *hommage* sur son cercueil, et dont le nom figure dans ce livre, tiendront à l'avoir dans leur bibliothèque.

Un beau et fort volume in-8°. Prix,

7 fr. 50.



## MOIS DE MARS --- SAINT JOSEPH

Le Cœur de saint Joseph ouvert au cœur de ceux qui l'implorent, par Jean Darche. 1 vol. in-12 de 365 pages. 1 50

Dévotion quotidienne à saint Joseph, ou Visites au glorieux époux de Marie, tirées des Œuvres de saint Alphonse de Liguori, docteur de l'Eglise. 1 vol. in-32 raisin de 94 p., orné d'une gravure. 50

Parfait manuel de saint Joseph, à l'usage de ses dévots serviteurs, par le chanoine P. Bonaccia, professeur de théologie, supérieur des missionnaires de la Sainte-Famille de l'archidiocèse de Spolète, traduit de l'Italien par le sous-directeur de l'Union dans la Sainte-Famille. — 1 vol. in-18 de 621 p. 3

Mois de saint Joseph des enfants de Marie, par le R. P. Huguet, 3<sup>e</sup> édition, améliorée, contenant des exemples nouveaux. — 1 vol. in-32 de 320 p. 75

Nouveau mois de saint Joseph, époux de Marie et père nourricier de Jésus, patron de l'Eglise universelle, par le R. P. Champeau, prêtre de Sainte-Croix. — 1 beau vol. in-43 élzévirien de 57 p. 2

Saint Joseph protecteur de l'Eglise, ses gloires et ses vertus, par C. Verhaege, prêtre de la congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus); 2<sup>e</sup> édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. 1 vol. in-12 de xvi-504 pages. 3

L'opportunité et les raisons contemporaines du culte de saint Joseph, ou saint Joseph et la France de notre époque, par M. l'abbé B. Bion. — 1 vol. in-12 de iii-238 pages. 1 50

Recueil des pratiques pieuses en l'honneur de saint Joseph, par M<sup>r</sup> X. Barbier de Montault, camérier de Sa Sainteté. — 1 vol. in-18 de xii-228 pages. 1 25

Le trésor des serviteurs de saint Joseph, ou Manuel complet de pratiques et de prières en l'honneur de ce glorieux patriarche, contenant le *Psautier de saint Joseph*, la *Dévotion des sept Dimanches*, un *Nouveau Mois de mars des âmes pieuses*, avec un grand nombre d'exemples inédits, le *Culte perpétuel*, la *Dévotion au Cœur très pur de l'Auguste époux de Marie*, etc., par le R. P. Huguet, approuvé par Mgr l'Evêque de Moulins; 6<sup>e</sup> édition, améliorée. — 1 vol. in-18 de xii-452 p., avec lettres ornées. 1 50

Fleurs de reconnaissance envers saint Joseph, ou pensées pieuses recueillies dans les écrits des serviteurs du grand saint patron par une de ses protégées. — 1 vol. in-18 de 124 pages. 0 50

Les gloires de saint Joseph dans l'Eglise triomphante et dans l'Eglise militante, par M. l'abbé Périgaud, cure de Noc-Chambérat, directeur de l'œuvre de Saint-Joseph de la Délivrance. Avec l'approbation de Mgr l'Evêque de Moulins. — 1 vol. in-12 de viii-314 pages, orné d'une gravure de saint Joseph (*Se vend au profit de l'œuvre*). 2

Neuvaine à saint Joseph, patron de l'Eglise universelle, pour se préparer à ses fêtes ou pour obtenir quelque grâce spéciale pendant la vie et à l'heure de la mort, par le R. P. Huguet; 6<sup>e</sup> édition améliorée. — 1 vol. in-18 de 72 pages, lettres ornées. Prix. 30

Saint Joseph avocat des causes désespérées, nouvelles relations des faveurs spirituelles et temporelles obtenues par la toute-puissante médiation de ce glorieux patriarche, par le R. P. Huguet, de la Société de Marie. — 1 vol. in-12 de viii-432 p. 2

Adoration de saint Joseph, petit opuscule de 20 p. L'unité, 15 c.; la douz., 1 fr. 65; le cent, 7

Cadeau à offrir à ceux qui portent le nom de Joseph (19 mars)

## VIE ILLUSTRÉE DE SAINT JOSEPH

Par le R. P. CHAMPEAU

PRÊTRE DE SAINTE-CROIX

Nouvelle édition illustrée avec le plus grand luxe sous la direction de M. E. MATHIEU

Par MM. Yan'Dargent, Scott, Poirson, Chovin, Fichot

Un magnifique volume petit in-8° de xx-410 pages avec encadrements rouges

Broché, 15 francs. — Cartonnage de luxe, fers spéciaux, 20 francs. — Reliure demi-chagrin, 24 francs.

Pour tous ceux qui s'appellent JOSEPH, c'est un cadeau indiqué pour leur fête le 19 mars prochain.

## PRÉDICTION

POUR LE 3<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME :  
LES GRANDES NÉGATIONS CONTEMPORAINES :  
(IL N'Y A PAS D'ÂME).

Formavit igitur Dominus  
Deus hominem de limo terræ,  
et inspiravit in faciem ejus  
spiraculum vitæ, et factus est  
homo in animam viventem.

(Gen., II, 7.)

Notre malheureuse époque est vraiment comme le champ clos où l'esprit d'erreur et de mensonge se livre à tout le dévergondage de sa fureur de négation. Les vérités les plus augustes, les plus fondamentales, les plus nécessaires à la vie publique et individuelle sont indignement foulées aux pieds. Le mal a été si loin, que le concile du Vatican, dans sa troisième session, le 24 avril 1870, a été obligé de définir comme dogme de foi, l'existence de Dieu<sup>1</sup>. Nous avons déjà passé en revue deux de ces négations forcées; nous en avons montré le néant et l'absurde. Il nous faut maintenant nous entretenir d'une troisième négation, non moins humiliante pour la dignité humaine, non moins désastreuse et non moins répandue de nos jours : la négation de l'âme, le matérialisme. Nous l'exposerons telle qu'elle a l'audace de se produire, nous la réfuterons et nous conclurons avec une ardeur généreuse, au respect et à la sanctification de nos âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ.

## I

Il y a deux sortes de matérialisme : le matérialisme pratique et le matérialisme doctrinal. Ils réagissent l'un sur l'autre et contribuent avec un affreux succès à la démoralisation de la génération actuelle.

Les goûts et les inclinations de ce siècle sont pour les jouissances sensibles. Aujourd'hui, dit un docte Prélat<sup>2</sup>, la terre et tous les biens invisibles ne sont pas prisés à leur valeur. Toute l'énergie de l'homme s'est appesantie sur la créature; tous les efforts de sa volonté tendent à la conquête du bien-être matériel, et la science elle-même ne semble pas avoir d'autres soucis que de découvrir quelque nouveau moyen de jouissance, ou quelque progrès qui puisse procurer à l'humanité un nouvel épanouissement d'elle-même. Le monde actuel est rongé par le matérialisme; toutes les idées élevées, tous les instincts généreux, toutes les perspectives d'un monde meilleur ont fait place à un positivisme vulgaire et à un réalisme souvent honteux. L'homme spirituel ne tient plus les rênes, il a abdiqué sa suprême royauté entre les mains de

l'homme animal, comme parle saint Paul; la vie des sens a tout envahi. Hélas! qu'ils sont nombreux, ces chrétiens dégénérés, qui n'apprécient que ce qui se compte et se palpe, qui semblent avoir complètement oublié les devoirs de leur vocation, et qui, dédaignant leur héritage éternel, ont en quelque sorte fait serment de tenir leurs yeux fixés vers la terre, *oculos suos statuerunt declinare in terram* (Ps., XVII, 11).

A côté de ce matérialisme pratique, il y a le matérialisme doctrinal qui l'alimente, le développe et le propage. Celui-ci, par les dehors trompeurs d'une fausse science, par la littérature, par le journalisme, le roman, la brochure populaire, le sarcasme et le blasphème, s'adresse, pour les pervertir, à toutes les classes de la société : à l'étudiant, à l'ouvrier des grandes villes, à l'homme des champs, au riche désœuvré et corrompu. Il a pour patrons des hommes influents par leur position sociale, le renom littéraire ou scientifique. Il ne se contente pas d'attaquer le christianisme, Jésus-Christ, l'Eglise, la Révélation; il s'appuie sur la base toute morale naturelle. Il forme autour de la génération actuelle une atmosphère de science corrompue, de littérature élégante et empoisonnée, saturée du venin de toutes les erreurs. Sans pudeur aucune, il ne sait point reculer devant les négations les plus audacieuses et les plus radicales. « La matière, dit-il, est le principe de tout ce qui est (Bachner). Dieu est une hypothèse désormais inutile et réduite à la nullité, à un office purement nominal et surrogatoire. L'âme est l'ensemble des fonctions du cerveau et de la moëlle épinière (Littré); une machine aussi mathématiquement construite qu'une montre (Renan); la résultante de l'organisme qui périclète avec lui, comme l'harmonie d'une lyre périclète avec la lyre (Taine). La pensée est une phosphorescence de la matière cérébrale. Le vice et la vertu sont des produits comme le sucre et le vitriol (Taine). La volonté est l'expression nécessaire d'un état du cerveau produit par des influences extérieures. Il n'y a pas de volonté libre. Le langage et le style, les bonnes actions et les crimes sont des conséquences nécessaires de causes inéluctables, tout comme la révolution du globe. Un crime est le résultat logique, direct et inévitable de la passion qui anime (Maleschott). L'homme ne peut venir que de la transformation des espèces animales : il descend du singe (Darwin). » Voilà les affirmations insensées des savants orgueilleux qui prétendent aujourd'hui dicter la loi au monde. « Les absurdités où ils tombent, dit Bossuet, en niant la religion, deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne » *Evanuerunt in cogitationibus suis!* Ils ont vu la matière, et ils ont dit : Il n'y a pas de Dieu! Dieu c'est la matière. Ils ont vu le cerveau et ils ont dit : Il n'y a pas d'âme, l'âme c'est la cervelle. Ils ont vu remuer les nerfs, et ils ont dit : c'est la pensée. Ils ont vu d'autres nerfs vibrer, et ils ont dit : c'est la

<sup>1</sup> Si quis unum verum Deum visibilium et invisibilium Creatorem ac Dominum negaverit, anathema sit. — Si quis præter materiam nihil esse affirmare non erubuerit, anathema sit.

<sup>2</sup> Mgr de Rodez.



volonté. Et les preuves de tout cela, vos preuves, ô fiers matérialistes, qu'il n'y a pas d'âme, que la volonté, que la pensée ne sont que des produits chimiques et des mouvements de la matière? Vous n'en avez aucune, et vous savez bien que vous n'en aurez jamais : vous nous affirmez, voilà tout ! Ces monstrueuses, ces vieilles absurdités, renouvelées des païens, qu'il n'existe et n'exista jamais que des atomes et des forces, que ce sont ces atomes aveugles mus par ces forces aveugles, qui ont, on ne sait par quelle aventure, produit cet immense et admirable univers ; que c'est la matière qui pense en nous, qui réfléchit, qui juge, qui raisonne, qui s'élève à toutes les hauteurs du génie, qui délibère, qui veut, qui choisit, qui aime, qui se dévoue, qui produit tous les héroïsmes de la vertu, comment les prouvez-vous, encore une fois? Vous affirmez gratuitement, vous affirmez toujours, et toujours sans démonstration, et cela vous suffit. Tel est le matérialisme dans toute son abjection : pour établir le culte de la jouissance à outrance, il nie Dieu, l'âme, la liberté, la responsabilité, la conscience, les fondements les plus nécessaires de l'ordre social. C'est un vrai délire d'orgueil et d'impiété : *mysterium iniquitatis* ; la volupté qui veut s'affranchir de toute entrave détrône Dieu pour le supplanter, *extollitur super omne quod dicitur Deus aut colitur*, mais elle est marquée au front du signe de la déraison et de l'ignominie, *acceperunt characterem bestiarum* ; et il ne faut pas beaucoup de réflexion pour discerner tout le vide, toute l'inanité, toute l'horreur de la doctrine qui veut la justifier.

## II

Le matérialiste dit : *Tout en nous est matière, il n'y a qu'une substance en nous, la matière.* Mais alors comment expliquer cette lutte que nous sentons en nous-mêmes, pour ainsi dire à chaque instant? Comment expliquer que l'homme puisse se résister à lui-même, se vouer à la faim, à la soif, aux durs travaux, aux austérités dont a horreur le corps, qui cependant, selon le matérialiste, serait l'homme tout entier? Comment expliquer que l'homme puisse se suicider?

Le matérialiste dit : *La pensée est une sécrétion du cerveau.* Alors il faudrait admettre que plus un cerveau sera volumineux, plus il sera profond penseur, parce qu'il secrètera avec plus d'abondance, ce qui est contraire à l'expérience ; car on l'a dit avec assez de raison, généralement l'esprit est en raison inverse de la matière. D'autre part, comment supposer que le cerveau matériel produise quelque chose d'aussi immatériel que la pensée, attendu que c'est une loi constante que des organes matériels ne peuvent produire que des effets matériels, *similis, similem generat*.

Le matérialiste dit : *L'homme est un animal perfectionné.* Passons sur le compliment qui n'est pas très flatteur pour notre espèce. L'homme

est inférieur aux animaux par ses organes physiques : le chien l'emporte sur lui par l'odorat, le cheval par la force et la rapidité, il faut donc qu'il l'emporte sur eux par un autre principe, un principe immatériel, l'âme. D'autre part, l'homme est doué, à l'exclusion des animaux, de facultés telles que non seulement elles le placent au-dessus d'eux dans la même espèce, mais le constituent nécessairement dans une autre espèce. Ainsi l'homme connaît Dieu, il a des idées générales dégagées de toute image sensible, il a le sentiment du beau et du mal, il agit avec liberté, il est progressif, tandis que l'animal ignore son origine, n'est conduit que par l'instinct ou les sensations, agit fatalement, et reste immuablement stationnaire ; l'abeille par exemple, construit sa ruche comme il y a mille ans. — Comment se fait-il que l'homme ait tant de vanité quand il se compare à ses semblables, et qu'il n'en ait plus du tout quand on le compare aux animaux?

Le matérialiste dit : *Je ne crois que ce que je vois et comme on n'a jamais vu l'âme je ne crois pas à l'âme.* Vous ne croyez que ce que vous voyez, alors votre horizon n'est pas très étendu. Vous ne croyez ni à Alexandre, ni à César, ni à Napoléon, puisque vous ne les avez pas vus ; vous ne croyez ni à l'empire des Assyriens, ni à celui des Perses, ni à celui des Romains, puisque vous ne les avez pas vus ; vous ne croyez ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni à l'Amérique, puisque vous ne les avez pas vues ; il n'y a pour vous ni histoire, ni géographie ! N'admettez-vous donc pas qu'on peut connaître l'existence d'un être non seulement par la vue qu'on en a, mais par les effets qu'il produit? En face d'un splendide palais, ai-je besoin de voir l'architecte pour dire qu'un architecte a bâti ce palais? De même en est-il pour notre âme : nous ne la voyons pas en elle-même, mais elle se manifeste par ses effets.

Le matérialiste dit : *On ne peut prouver l'existence de l'âme, donc l'âme n'existe pas.* Nous répondons que les preuves les plus fortes, les plus évidentes proclament l'existence de l'âme et qu'il n'y a que les aveugles volontaires qui ne les discernent pas.

Nous croyons à l'existence de l'âme avant tout parce que l'Eglise, colonne et appui de la vérité, nous l'enseigne.

Nous croyons à l'existence de l'âme parce que le raisonnement établit victorieusement cette vérité. La matière de sa nature est inerte, or nous avons le mouvement, donc il y a en nous un principe spirituel qui le produit ; ce principe c'est notre âme. La matière de sa nature ne peut penser, or nous pensons, donc il y a en nous un principe raisonnable, distinct de la matière, ce principe c'est l'âme. Si c'est le cerveau matériel qui produit en nous la pensée, dira-t-on que chaque partie de la matière possède une partie de cette idée, mais alors quel est le principe qui

rapproche ces fractions, supposé qu'elles soient possibles? Dira-t-on que chaque partie de la matière possède cette idée tout entière, pourquoi n'avons-nous qu'une seule idée au lieu d'une multitude indéfinie? Dira-t-on qu'une seule partie du cerveau produit les pensées? Pourquoi les autres parties sont-elles incapables de cette fonction? Cette partie privilégiée ne se divise-t-elle pas elle-même? Ou bien si l'on prétend qu'elle ne peut subir ni décomposition, ni division, elle n'est plus matière, elle est l'âme. D'autre part, nous éprouvons des sensations différentes ou contraires en même temps; une de nos mains, par exemple, peut souffrir du froid et l'autre être exposée à un foyer ardent : nous comparons ces sensations, il y a donc en nous un principe unique qui sent, qui compare et qui juge. D'ailleurs comment le cerveau matériel pourrait-il saisir, concevoir et garder des idées si immatérielles, si dégagées des sens comme celles du droit, du devoir, de l'éternité? Comment la matière, s'il n'y avait que matière en nous, pourrait-elle nous élever si haut au-dessus de la matière, comment pourrait-elle nous inspirer ces sentiments si sublimes, ces sacrifices si redoutables à la nature, ces dévouements si contraires aux jouissances physiques, ces nobles répugnances pour les voluptés sensuelles, cette guerre si généreuse faite aux appétits si dépravés du corps, cette courageuse résistance à la force brutale qui voudrait contraindre la conscience à forfaire à l'honneur et à la justice, ce mépris héroïque de la vie qui ira au supplice, dit Bossuet, pour attester une vérité qui n'est pas la matière?

Nous croyons à l'existence de l'âme parce que le sens intime nous y contraint. Nous sommes forcés d'avouer qu'il y a en nous une substance spirituelle indépendante des sens, et qu'on peut entamer en nous le corps sans entamer le sentiment du moi. Quand nous descendons en nous-même, quand nous suivons d'un regard attentif le mouvement de notre vie, quand nous revenons par le travail de la réflexion sur nos propres actes, nous constatons avec la dernière évidence que, au-dessus des faits qui ont leur origine dans nos facultés physiques, il est une multitude de faits supérieurs à la matière et qui ont nécessairement un principe plus élevé. Ces souvenirs qui peuplent notre solitude, ces pensées qui nous emportent vers un avenir encore inconnu, ces images si vives des objets que nous avons autrefois contemplés, les émotions de notre joie et de notre tristesse, tout ce monde supérieur qui s'agite et qui vit en nous n'appartient pas à la matière. Je sens avec une certitude palpable qu'il y a en moi une puissance supérieure qui les fait naître, les multiplie, les dirige à son gré, dans l'inaction la plus complète de toutes les facultés physiques<sup>1</sup>. « Quoi, s'écrit Rousseau dans un accès de bon sens, je puis observer, connaître les êtres et

leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis contempler le bien et le faire, et je me comparerais aux bêtes! Ame abjecte! C'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles, ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes principes, ton cœur dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi!<sup>1</sup> »

Nous croyons à l'existence de l'âme parce que le genre humain en masse y a cru. La grande voix de l'humanité qui s'élève de toutes les législations antiques et de toutes les civilisations modernes, de tous les siècles et de tous les points de l'univers proscrire les doctrines horribles du matérialisme. Or, n'est-il point de la sagesse de se ranger sous la bannière de l'humanité qui n'a jamais pu tromper personne, et que personne n'a jamais pu tromper, selon le mot de Pline le Jeune : *Nemo omnes, neminem omnes fefellerunt*? N'y aurait-il pas de la folie à lui préférer un petit nombre d'hommes, qui substituent leur raison particulière à la raison générale et qui, n'étant pas assez forts pour porter la vérité, prennent le parti de dire qu'elle n'existe pas<sup>2</sup>. Car, observe très justement Bossuet<sup>3</sup>, les hommes semblent vouloir élever les animaux jusqu'à eux-mêmes, afin d'avoir le droit de s'abaisser jusqu'aux animaux et de vivre comme eux, semblables à quelqu'un de grande naissance qui, ayant le courage bas, ne voudrait point se souvenir de sa dignité, de peur d'être obligé de vivre dans les exercices qu'elle demande.

Nous croyons enfin à l'existence de l'âme parce que le hideux matérialisme répugne absolument à tout esprit droit à cause des désastres dont il est la cause inévitable. S'il est vrai que nous sommes matière, que nous sommes des animaux perfectionnés, que nous ne sommes pas libres, que nous agissons nécessairement, que toute notre destinée est renfermée dans l'étroite limite de notre vie, alors il n'y a plus de distinction entre le bien et le mal, il n'y a plus de mérite et de dignité dans la vie, les plus grands scélérats ont droit aux mêmes honneurs que les plus grands saints, le dévouement n'est plus qu'une faiblesse de cœur, l'égoïsme est érigé en système, la jouissance devient le plus saint des devoirs, il n'y a plus de responsabilité morale, les lois pénales et les tribunaux deviennent d'abominables comédies et les assassins que les magistrats envoient au bagne sont victimes d'une affreuse cruauté, car avec le matérialisme il y a des ignorants ou des malades mais point de coupables? Qui ne voit que cette abominable doctrine est la ruine de toute sécurité, de toute honnêteté, de toute vertu; qu'elle déchaîne toutes les passions;

<sup>1</sup> *Emile*, liv. iv.

<sup>2</sup> Berseaux, *La foi et l'incrédulité*.

<sup>3</sup> *Connaissance de Dieu et de soi-même*.



qu'elle surexcite les appétits les plus grossiers; qu'elle légitime toutes les révolutions; qu'elle renverse les fondements même de la société? O honte! O scandale! O malheur! véritablement « le matérialisme est une doctrine contre nature, une doctrine abjecte, dont l'origine n'est explicable que par la corruption du cœur humain. Nous sommes trop manifestement des esprits, il n'y a pas assez de raisons contre la dignité de notre être, pour nous ravalier de nos propres mains, si des passions d'un ordre inférieur et lâche ne se soulevaient pas en nous contre nous-mêmes, afin d'y détrôner avec notre essence spirituelle les idées de vérité, de justice, d'ordre, de responsabilité, hôtes illustres et incorruptibles dont la présence fatigue le vice et appelle la révolte<sup>1</sup>. » Ainsi le principe du matérialisme est digne de ses conséquences. C'est la fange qui produit la boue et le déshonneur!

Chrétiens, plus les impies font d'efforts pour anéantir l'idée de l'âme, plus nous devons nous appliquer à l'honorer, à nous montrer reconnaissants pour le Créateur qui a daigné nous élever si haut au-dessus de la création matérielle. Honorons notre âme, c'est-à-dire détachons-nous des faux biens de la terre qui ne sauraient nous rassasier et qui passent. Honorons notre âme, c'est-à-dire cultivons-la. Honorons notre âme, c'est-à-dire respectons-la, la préservant de l'erreur et de l'iniquité. Honorons notre âme, c'est-à-dire sauvons-la, rendons-la digne de Dieu et de ses éternelles récompenses!

## CONGRÉGATIONS ROMAINES<sup>1</sup>

### S. CONGRÉGATION DES INDULGENCES

Indulgences attachées à la récitation de l'*Angelus* et du *Regina Cæli*. Dispenses.

#### DECRETUM

Die 3 aprilis 1884.

Ad acquirendas Indulgentias, quas Benedictus XIII Literis in forma Brevis, sub die 14 septembris 1724, concessit omnibus Christifidelibus, qui recitaverint versiculos *Angelus Domini* etc. ternasque Angelicas Salutationes; et quas Benedictus XIV, die 20 aprilis 1742, confirmavit pro iis etiam qui tempore paschali recitaverint Antiphonam *Regina cæli* etc. cum versiculo et oratione propria, necesse est illos versiculos, Angelicas Salutationes, antiphonam et ora-

<sup>1</sup> Lacordaire, *Conférences de N.-D. de Paris*, confér. XLVII.<sup>1</sup>.

<sup>2</sup> Pour les dérisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4<sup>o</sup> d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — Étranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 fr. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

tionem recitari quando oes campanum dat signum. Necesse ulterius est pro hujusmodi recitatione versiculorum *Angelus Domini*, etc. et Angelicarum Salutationum genua singulis vicibus flectere, si excipias dies dominicos, sabbati cumque vespere et tempus paschale, quibus tum versiculi illi et Angelicæ Salutationes, tum Antiphona *Regina cæli* etc. cum versiculo et oratione propria stando dici debent. Jam vero plerique pii viri Sacram hanc Congregationem Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositam elixæ precati sunt, ut aliquantulum illa duplex conditio adimplenda temperaretur. Siquidem non ubique gentium oes campanum ad hoc signum dandum pulsatur, aut pulsatur ter in die, aut iisdem horis. Insuper contingere quandoque potest, quod signum æris campani, si detur, non audiatur ab omnibus, aut, si audiatur, aliquis Christifidelis, quominus in genua provolvat et stata hora versiculos recitet, legitimo impedimento detineatur. Sunt tandem innumeri ferme Christifideles, qui versiculos *Angelus Domini* etc. et Antiphonam *Regina cæli* etc. nec memoria, nec de scripto recitare sciunt.

Quapropter Sanctissimus Dominus Noster Leo Papa XIII, ne tot Christifideles, ob non adimpletas conditiones, spiritualibus hisce gratiis priventur, et quo efficacius omnes Christifideles ad divinæ Incarnationis et Resurrectionis mysteria perpetuo grateque recoleuda incitentur, in audientia habita die 15 martii nuper elapsi ab infrascripto Secretario Sacræ Congregationis Indulgentiarum et SS. Reliquiarum benigne indulgere dignatus est, ut omnes Christifideles, qui legitimo impedimento detenti non flexis genibus, nec ad æris campani signum versiculos *Angelus Domini* etc. cum tribus Angelicis Salutationibus, alio versiculo *Ora pro nobis* etc. et oratione *Gratiam tuam* etc.; tempore vero paschali Antiphonam *Regina cæli* etc. cum versiculo et oratione propria; aut si nesciant prædictos versiculos, Antiphonam et preces tum memoriter dicere, tum legere, quinque Salutationem Angelicam digne, attente ac devote sive mane, sive circiter me idiem, sive sub vespere recitaverint, Indulgentias superius memoratas lucrari valeant.

Quæ quidem benigna Sanctissimi Domini Nostri Papæ concessio, ut facile innotescat, Sacra eadem Congregatio præsens Decretum typis imprimi ac publicari mandavit, absque ulla Brevis expeditione in perpetuum valiturum. Non obstantibus in contrarium facientibus quibuscumque.

CARD. OREGLIA A S. STEPHANO, *Præfectus*.

Franciscus DELLA VOLPE, *Secretarius*.

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — J'ai recours à votre obligeance pour vous prier de répondre à la question suivante qui intéressera surtout ceux qui sont chargés de faire l'ordo du diocèse.

Le jeudi, lorsqu'on célèbre l'office votif du Saint-Sacrement, et le samedi lorsqu'on célèbre celui de l'Immaculée-Conception, doit-on encore dire la doxologie propre : *Jesu, tibi sit gloria*, aux secondes vêpres et à Complies, quand on célèbre le lendemain une fête de 1<sup>re</sup> ou de 2<sup>e</sup> classe qui empêche aux secondes vêpres la mémoire desdits offices ?

La réponse à cette question doit encore être appliquée aux fêtes qui ont une doxologie propre, et qui se trouvent en concurrence avec une fête de 1<sup>re</sup> classe, par exemple la fête de la Transfiguration de N.-S. du rite double majeur en concurrence avec la fête de saint Donat (7 août), patron d'une paroisse.

R. — Dans ces deux cas, on ne doit pas employer la doxologie propre; car la règle est de ne dire la doxologie propre que dans le cas où l'office, qui a cette doxologie propre, a au moins une commémoration aux vêpres. Ce point a été décidé par la Sacrée Congrégation des Rites le 11 mars 1871. Le supérieur des prêtres du Saint-Sacrement avait posé le cas pour la fête des Sept-Douleurs en concurrence avec saint Joseph :

« In concursu 2 Vesperarum festi dolorum Beatæ Mariæ Virginis cum 1 Vesperis festi S. Josephi die XVIII martii, an ad completorium hymnus concludi debet cum doxologia Beatæ Mariæ Virginis? »

La Sacrée Congrégation donna la réponse que nous venons de résumer :

« Serventur Rubricæ quæ statuunt quod si in vespers fiat commemoratio de Beata Maria Virgine, ad completorium hymnus concluditur cum *Jesu tibi sit gloria, qui natus es de Virgine*. » (S. R. C., n. 5476, 1.)

Or les cas que vous nous posez sont analogues, puisqu'on ne fait aucune mémoire des offices votifs, ni de la transfiguration; par conséquent on ne doit pas réciter leur doxologie propre.

Q. — Permettez à un abonné de vieille date, qui suit depuis longtemps avec un vif intérêt les réponses que vous donnez aux difficultés liturgiques qui vous sont soumises, de dire son mot sur une question traitée au dernier numéro de *L'Ami du clergé*. Il s'agit de la célébration publique des octaves pour les fêtes transférées en vertu du Concordat.

Notre avis est qu'il n'y a point lieu à translation pour ces octaves, et pour prouver votre dire, vous alléguiez le décret du 12 nov. 1831.

Voici l'observation que je tiens à vous faire et qui me paraît de nature à modifier votre façon de penser.

Dans le diocèse de Rennes, la pratique suivie de temps immémorial, a été de célébrer par le chant d'une messe solennelle et même des vêpres, les jours octaves de l'Épiphanie, de la Fête-Dieu, de Saint-Pierre et Saint-Paul, de Sainte-Anne, patronne de la Bretagne, et dans chaque paroisse du patron principal, le dimanche qui suit l'incidence de ces dites octaves, à moins que ce dimanche ne soit privilégié ou occupé par une fête de première ou de seconde classe, suivant les rubriques générales de l'occurrence.

De plus, à la cathédrale et dans les églises où les offices sont chantés en dehors du dimanche, la règle suivie pour le jour octave est appliquée aux jours *infra octavam*, si bien que le vendredi et le samedi qui suivent immédiatement l'octave de la Fête-Dieu, on célèbre la messe et les vêpres solennelles de *die infra octavam SS. Sacramenti*, quand même pour l'office privé il y aurait une fête de saint dans ces deux jours.

Voici sur quoi se base cette pratique. Je transcris l'Ordo

au paragraphe *De festo patroni : De solemnitate externa*.

« Ex decreto 17 julii 1830, confirmatio pro diocesi Rhedonsi altero Brevi 23 septembris 1836, *contrariis quibuscumque minime obstantibus, non sola solemnitas, sed potius una cum solemnitate tota etiam o tiva translata intelligi debet pro officiis in choro*. La phrase soulignée est imprimée en italiques et contient les termes mêmes du bref. Direz-vous qu'il s'agit d'une concession particulière ? Mais la simple lecture suffit pour se convaincre qu'il y a là une interprétation donnée à une déclaration antérieure qui avait été comprise diversement en divers endroits. Il est impossible, me semble-t-il, d'y voir autre chose que la confirmation pure et simple du décret d. 17 juillet. Quant au document cité par vous en date du 12 novembre 1831, il est à remarquer 1<sup>o</sup> que c'est une simple réponse et non point un décret; 2<sup>o</sup> que le continuateur de Ferraris n'a point jugé à propos de l'insérer dans sa collection; que le sens est loin d'en être clair, à raison des nombreux points traités dans la demande, et résolu par un même mot dans la réponse; que le bref à l'évêque de Rennes lui est bien postérieur en date, et doit par suite lui être préféré.

D'après cela, notre conduite me paraît pleinement justifiée et parfaitement régulière.

R. — Ces observations ne peuvent modifier notre manière de voir, car notre solution s'appuie, non pas sur une simple réponse de la Sacrée Congrégation des Rites, comme vous le dites, mais sur un décret véritable, *servari mandavit*. Et ce décret n'émane pas seulement de la Sacrée Congrégation, mais de Sa Sainteté elle-même. Voici en effet la conclusion textuelle du décret pour Rennes.

« Atque ita servari Sanctitas Sua mandavit omnibus in locis et diocesis, quæ indultum anni 1804 super reductione festorum per Emum Dominum Cardinalem Caprara legatum a latere extenditur. »

La Sacrée Congrégation avait donné sa solution le 12 novembre 1831. Mais, avant de la publier, elle voulut en référer à Sa Sainteté. Le Souverain Pontife la ratifia le 20 du même mois, et ordonna de s'y conformer dans tous les diocèses auxquels s'étend l'indult du cardinal Caprara.

Vous voyez qu'il s'agit d'un véritable décret; et toutes les raisons que vous donnez ne l'infirmement aucunement. Aussi, ne traheriez-vous pas un seul liturgiste sérieux qui ait soutenu votre opinion.

Est-ce à dire qu'en pratique MM. les curés doivent changer leurs coutumes dans le cas où elles seraient contraires au décret que nous venons de citer. Assurément non. Les lois canoniques n'autorisent pas les prêtres à modifier le culte public. Nous l'avons déjà dit dans cette revue le 4 septembre 1884, et nous le répétons encore. Nous avons voulu seulement faire connaître la volonté du Saint-Siège. C'est à l'autorité compétente qu'il appartient de résoudre ces difficultés pratiques.

Le Bref de 1836, que vous nous indiquez et dont nous vous remercions est une nouvelle preuve 1<sup>o</sup> qu'en principe notre solution était exacte, 2<sup>o</sup> qu'en fait, les évêques pourraient facilement obtenir du Saint-Siège la faculté de continuer, pour le culte public, les anciennes traditions des paroisses.



Q. — 1° Un curé est-il tenu de faire la procession aux jours des Rogations, et d'afficher sa pauvreté quand il prévoit qu'il sera accompagné seulement de quelques enfants?

2° Est-il vrai que le jeune clergé est trompé indignement de 8 à 9 fois sur 10, par tous les commis et marchands ambulants? Mes confrères aînés dans le ministère assurent que la nomenclature des moyens employés par ces chevaliers d'industrie serait interminable et des plus curieuses.

3° Un curé chargé de deux églises fait le Vendredi-Saint tous les offices du matin dans celle où se trouve le sépulcre. Dans l'autre, pourra-t-il, pour ne pas mécontenter gravement ses paroissiens, revêtu d'un rocher et d'une étoile, faire adorer « en silence » la croix après l'avoir développée? Mon vénérable prédécesseur avait l'habitude de commencer l'office solennellement et de terminer quand la croix avait été adorée par les fidèles.

4° Je n'ai jamais su comprendre le sens que peuvent donner les auteurs à cette expression « purifier » un ciboire. Le choix de ce mot me paraît être des plus malheureux.

R. — Ad I. Nous conseillons de consulter l'autorité diocésaine. Seulement nous rappelons qu'en principe un curé est tenu de faire cette procession, si rien ne s'y oppose.

Ad II. L'Ami du clergé a déjà recommandé plusieurs fois de se mettre en garde contre les coureurs de ce genre, qui le plus souvent trompent indignement en vendant des linges, des ornements, des vases sacrés et autres objets de ce genre. Il faut se défier particulièrement des agences qui fournissent des hosties et du vin pour le saint sacrifice.

Ad III. — Cette cérémonie du Vendredi-Saint est édifiante, et nous n'oserions pas la condamner. Mais comme elle est en dehors des règles liturgiques; nous n'avons pas de bases solides pour la juger.

Ad IV. Ces expressions, *purifier un ciboire*, signifient enlever du ciboire les fragments des saintes parcelles; soit que l'on se contente de les enlever avec le pouce et l'index de la main droite, soit que l'on verse du vin dans le ciboire, ce qui est nécessaire lorsque ces fragments s'attachent fortement aux parois ou au fond du ciboire.

Nous ne voyons pas ce que le choix de ce mot a de malheureux. Ce qui est certain, c'est qu'il est employé très communément par les auteurs.

Q. — 1° Qu'entend-on par mariage « solennel »?

2° Peut-on célébrer un mariage « solennel » en temps prohibé, en payant la dispense?

3° Si le mariage se fait sans solennité en « temps prohibé », y a-t-il obligation de payer la « dispense de temps »?

4° Quand on est obligé de dire la messe du jour, pour un mariage, doit-on donner les « deux » bénédictions? Si on ne doit en donner qu'une, quelle est la « bénédiction nuptiale » qu'il faut donner?

5° Si on fait le mariage *extra missam*, doit-on donner la bénédiction nuptiale?

R. — Ad I. On entend par mariage « solennel » le mariage célébré dans les conditions suivantes : 1° avec la bénédiction des noces, c'est-à-dire avec la récitation des prières qui se disent habituellement pour les époux après le *Pater*, ainsi qu'après le *Benedicamus Domino* ou l'*Ite missa est*;

2° avec l'accompagnement de l'épouse par les invités; 3° avec les festins pompeux usités dans les noces. C'est le Rituel romain qui donne l'interprétation que nous venons d'exposer :

« Postremo meminerint parochi a Dominica I<sup>a</sup> Adventus usque ad diem Epiphaniæ, et a feria IV cinerum usque ad octavam Paschæ inclusive, solemnitates nuptiarum prohibitas esse, et nuptias benedicere, sponsam traducere, nuptialia celebrare convivia. »

Ad II. On ne peut pas célébrer un mariage « solennel en temps prohibé, en payant la dispense, parce qu'en fait la dispense dont vous parlez permet simplement de se marier; mais nullement de se marier avec « solennité »; nous n'avons jamais vu de dispense qui autorise cette « solennité », et nous croyons qu'aucune chancellerie n'en accorde.

Ad III. Si le mariage se fait sans solennité en temps prohibé, il y a obligation de payer la dispense de temps dans tous les pays où l'autorité diocésaine prohibe, non seulement les solennités du mariage, mais le mariage lui-même.

Ad IV. Quand on est obligé de dire la messe du jour pour un mariage, doit-on donner les « deux » bénédictions? On doit donner les deux bénédictions toutes les fois qu'on peut en donner une, car ces deux bénédictions sont régies par les mêmes règles; on ne les sépare jamais.

Cela posé, indiquons les cas où cette bénédiction est prohibée, ceux où elle est permise, enfin ceux où elle est prescrite.

1° Si l'on ne peut pas dire la messe votive des époux parce que c'est un temps prohibé, on ne peut pas non plus donner les bénédictions aux époux ni faire mémoire de la messe votive *pro sponsis*. Ces cas ont été décidés en 1839 sur la demande de M. Valade, alors vicaire-général de Montpellier :

« Quando nuptiæ celebrantur tempore Adventus, vel Quadragesimæ, debetne fieri commemoratio Missæ pro sponso et sponsa per collectam, secretam et postcommunem ?

« Licetne recitare supra sponso preces seu orationes in Missali positas post orationem Dominicam et *Ite missa est* ?

La Sacrée Congrégation répondit :

« Serventur rubricæ Missalis ac generalia memorata decreta, quibus edicitur ut quoniam temporibus ab Ecclesia vetitis locum habere nequit sollemnis benedictio nuptiarum, ita pariter inhibetur commemoratio pro sponso et sponsa in Missa occurrente. » (31 augusti 1839.)

2° Lors même qu'on ne serait pas dans un temps prohibé, si l'épouse a déjà été bénite dans un précédent mariage, on ne donne pas les bénédictions dans le second mariage.

3° Si l'épouse se marie pour la première fois mais que l'époux ait déjà été marié, on n'est pas obligé de leur donner la bénédiction, parce que les secondes noces ne présentent pas la signification pleine du sacrement, qui est l'union d'un

seul époux, le Christ, avec une seule épouse, l'Eglise. Néanmoins dans les pays où existe la coutume de bénir ces noces, on doit, d'après le Rituel romain, la conserver, parce que la bénédiction regarde surtout l'épouse :

4° Mais on doit donner la bénédiction lorsqu'on dit la messe votive pour les époux.

5° On doit la donner aussi lorsque cette messe votive est empêchée par d'autres offices, savoir : par un dimanche, par une fête d'obligation, par une fête double de première ou de seconde classe, par les octaves de l'Epiphanie et de la Pentecôte, par le jour octave de la Fête-Dieu, par la vigile de la Pentecôte, et par tous les jours qui excluent les fêtes doubles de seconde classe. Dans ces cas, on dit la messe de l'office du jour, avec mémoire de la messe pour les époux, et on donne les bénédiction après le *Pater* et l'*Ite missa est*.

Ad V. Si on fait le mariage *extra missam*, on ne peut pas donner la bénédiction. Le Rituel est formel, et la Sacrée Congrégation du Concile a confirmé la rubrique du Rituel le 13 juillet 1630.

Q. — 1° Qu'entend-on, au juste, par l'indulgence de la bonne mort, appliquée au crucifix ?

2° Un prêtre qui a le pouvoir d'appliquer aux Crucifix les indulgences du Chemin de la Croix, peut-il par là même appliquer celles de la bonne mort ?

3° J'ai les pouvoirs d'indulgencier les chapelets croix, médailles, etc.... et d'appliquer l'indulgence « *viæ crucis* » au crucifix : suffit-il d'un seul signe de croix pour les deux cas ?

R. — Ad 1<sup>m</sup>. On appelle de ce nom une indulgence plénière attachée à un crucifix, que l'on peut gagner à l'article de la mort. Cette indulgence ne diffère pas par sa nature des autres indulgences plénières *in articulo mortis*, mais seulement par la manière dont elle peut être gagnée.

Il y a deux manières d'attacher aux crucifix l'indulgence de la bonne mort.

Tous les crucifix, médailles, chapelets auxquels sont attachées les indulgences apostoliques, jouissent par cela même de l'indulgence de la bonne mort. On lit, en effet, dans le Sommaire des indulgences apostoliques, publié le 23 février 1878, par Léon XIII :

« Quiconque (possédant un des objets en question) à l'article de la mort recommandera dévotement son âme à Dieu, et conformément à l'instruction de Benoît XIV, d'heureuse mémoire, exprimée dans sa Constitution du 5 avril 1747, *Pia Mater*, sera prêt et disposé à recevoir la mort avec résignation de la main du Seigneur, et vraiment repentant, confessé et communie, ou, s'il ne le peut, étant au moins contrit, invoquera de cœur, s'il ne le peut de bouche, le saint nom de Jésus, gagnera l'indulgence plénière. »

Nous ferons remarquer 1° que cette indulgence est personnelle, et qu'elle ne peut être gagnée que par les possesseurs de l'objet indulgencié. Cela résulte des paroles suivantes empruntées au même Sommaire : « Sa Sainteté veut qu'on ne

puisse prêter ces objets, ni les donner à d'autres précieusement, à l'effet de communiquer les indulgences, autrement ils perdent ces mêmes indulgences. »

2° Qu'il n'est pas besoin du ministère d'un prêtre pour appliquer cette indulgence ; chaque fidèle la gagne par cela seul qu'il accomplit les conditions voulues. Il est même défendu « à qui que ce soit qui assiste les mourants, de leur donner avec ces crucifix la bénédiction avec l'indulgence à l'article de la mort, sans une faculté spéciale obtenue par écrit, puisque le Souverain Pontife Benoît XIV y a suffisamment pourvu par sa Constitution *Pia Mater*. » Ces paroles sont encore extraites du Sommaire que nous avons déjà cité.

Il y a une autre manière d'attacher au crucifix l'indulgence de la bonne mort. Elle diffère de celle dont nous venons de parler en ce que le crucifix est indulgencié pour plusieurs personnes. Il faut pour cela une concession spéciale ; en voici un exemple :

« Ex audientia SSmi die 19 septembris 1742, Sanctissimus, ut quotiescumque orator particularem Jesu Christi D. N. Crucifixi imaginem, quam semel electam amplius mutare nequeat, ad quemcumque Christifidelem intra limites suæ parœciæ, in articulo mortis constitutum, non autem in præsentia Episcopi aut ubi aliquis Clericorum Regularium Ministrantium infirmis præveniret, pie deferet, si hic vere pœnitens et confessus ac sacra communione refectus, vel quatenus id facere nequiverit, saltem contritus Nomen Jesu ore, si potuerit, sin minus corde devote invocaverit, imaginem hujusmodi a præfato oratore, non autem ab alio porrectam, osculatus fuerit, seu tetigerit, plenariam omnium peccatorum suorum indulgentiam consequitur, benigne concessit <sup>1</sup>. »

Les conditions varient avec les rescrits, et celui qui en obtient un doit bien en examiner les clauses. Autrefois, avant que Benoît XIV, par sa Constitution *Pia Mater*, ait accordé aux évêques la faculté de déléguer tous les curés du diocèse pour l'application de l'indulgence *in articulo mortis*, un grand nombre de curés obtenaient du Saint-Siège la faculté d'avoir un crucifix auquel étaient attachées les indulgences de la bonne mort. Ce même pape déclara même, le 30 mai 1744 : « Imaginem Crucifixi D. N. J. C., quæ parochis pro impertienda benedictione cum indulgentia plenaria in articulo mortis conceditur, etiam ipsimet parochi, cui concessa est, in articulo mortis constituto, qui singula in decreto idem expedito injuncta peregerit, pari modo suffragari, etiamsi ab alio ejusmodi imago eidem porrigatur <sup>2</sup>. »

Aujourd'hui les concessions de ce genre sont plus rares, parce que les besoins ne sont plus les

<sup>1</sup> *Rescripta auth. S. Cong. Indulg.* n. 137, Ed. Pustet.

<sup>2</sup> *Decreta auth. S. C. Indul.* 30 mai 1744, n. 144, Ed. Pustet.



mêmes. Le Saint-Siège continue cependant à en faire; ainsi un crucifix de ce genre a été accordé par Pie IX à Mgr de Ségur, qui en fait mention plusieurs fois dans la brochure intitulée *Ma Mère*.

AD 2<sup>m</sup>. La faculté d'attacher aux crucifix les indulgences de la bonne mort est différente de celle d'attacher les indulgences du Chemin de la Croix; on ne peut donc pas les prendre indifféremment l'une pour l'autre.

AD 3<sup>m</sup>. Le signe de la croix suffit pour appliquer aux chapelets, croix, médailles, les indulgences apostoliques. Suffit-il pour les indulgences du Chemin de la Croix? Le P. Assemaine<sup>1</sup> parle d'un rescrit du 1<sup>er</sup> mai 1857, qui autorise expressément les Pères R-demptoristes à appliquer les indulgences du Chemin de la Croix aux crucifix, par le seul signe de la croix. Ce rescrit spécial indiquerait-il qu'il faut en cas ordinaire une bénédiction autre que celle-là? Nous ne pouvons répondre, le R. P. n'ayant pas donné le texte du rescrit, que nous n'avons pas retrouvé non plus dans aucun recueil authentique des indulgences, ce qui n'infirme en rien son autorité.

Toutes les fois que le Bref de concession contient ces mots : *In forma Ecclesiæ consueta*, le simple signe de la croix suffit pour indulgencier<sup>2</sup>.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Je reviens sur la question du règlement pour la sonnerie des cloches envoyé par le gouvernement aux préfets. Il y aurait, ce me semble, une certaine utilité à savoir dans quel esprit a été rédigé ce document et dans quelle mesure il doit et peut servir de type aux règlements à intervenir dans chaque diocèse. Je ne sais si les autorités religieuses et civiles ont mis partout la main à cette élucubration. Ce qui est certain, c'est qu'un maire de ma connaissance, se prévalant de ce que la loi municipale lui met en main une clef du clocher et pose en principe que la sonnerie des cloches peut servir également aux cérémonies civiles, s'est permis, malgré l'opposition du curé, de faire sonner les cloches pour l'enterrement d'un libre-penseur vivant dans le scandale public et auquel, pour ce motif, on avait refusé les honneurs de la sépulture chrétienne. Si les maires avaient un tel droit, ce serait à renoncer à tout jamais à l'usage des cloches malgré la consécration spéciale et le baptême solennel dont elles ont été l'objet.

Je vous serais spécialement obligé de nous donner sur ces divers points toutes les instructions opportunes.

R. — Nous commençons par dire que le gouvernement n'a pas entendu imposer son règlement; il n'a fait qu'indiquer d'une manière générale la formule qu'il serait bon d'adopter, sauf à la modifier selon les nécessités ou coutumes locales. Il est juste d'ajouter qu'en présentant ce règlement-type le même gouvernement ne s'est pas inspiré du mauvais esprit des fabricants de la loi; qu'il a, au contraire, cherché à en atté-

nuer le péril dans la circulaire adressée à tous les préfets en même temps que la pièce en question, en stipulant que le règlement, pour avoir force de loi, devait porter la double signature du préfet et de l'évêque, et que, finalement, en cas de désaccord entre ces deux autorités, le ministre des cultes se réserve de juger en dernier ressort : chose prévue par la loi.

Voici ces deux pièces importantes :

Le 17 août 1884, le ministre de la justice et des cultes a envoyé aux préfets la circulaire suivante :

Paris, 17 août 1884.

Monsieur le Préfet, j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le modèle de règlement de sonneries que je vous annonçais par ma circulaire du 8 juillet et qui devra vous guider dans la rédaction que vous avez à arrêter, conformément à l'article 100 de la nouvelle loi municipale.

L'autorité diocésaine, avec laquelle vous aurez à vous concerter, pourra introduire dans le titre 1<sup>er</sup> de ce règlement tous les cas de sonneries religieuses qu'elle jugerait utile de mentionner. Sur ce premier point, je vous engage à vous montrer très conciliant, du moment que les modifications proposées ne vous paraîtront compromettre ni l'ordre public, ni les droits des autres cultes pratiqués dans votre département.

J'insiste davantage pour que le titre II, relatif aux sonneries civiles, ne reçoive pas une étendue considérable. Vous grouperiez dans l'article 5 les cas où les sonneries civiles ont lieu dans votre région, d'après des usages spéciaux ou des coutumes locales.

Enfin, il ne vous échappera pas que ledit règlement doit être revêtu, avant toute publication, non seulement de votre signature, mais encore de celle du chef du diocèse. Au cas où vous ne parviendriez pas à vous mettre d'accord, il y aurait lieu de soumettre à mon appréciation les points qui vous diviseraient.

Recevez, etc.

### MODÈLE DE RÈGLEMENT

L'évêque ou l'archevêque de... et le préfet du département de...

Vu l'art. 49 de la loi du 18 germinal an X;

Vu l'art. 100 de la loi du 5 avril 1834, ainsi conçu :

« Les cloches des églises sont spécialement affectées aux sonneries du culte.

« Néanmoins, elles peuvent être employées dans le cas de péril commun, qui exige un prompt secours, et dans les circonstances où cet emploi est prescrit par des dispositions de lois ou règlements, ou autorisé par les usages légaux.

« Les sonneries religieuses, comme les sonneries civiles, feront l'objet d'un règlement concerté entre l'évêque et le préfet ou entre le préfet et le consistoire, et arrêté, en cas de désaccord, par le ministre des cultes. »

Vu l'article 101 de la loi précitée du 5 avril 1884, ainsi conçu :

<sup>1</sup> Recueil des notions pratiques sur les indulgences, p. 20.

<sup>2</sup> Decreta auth. S. C. Indulg. 17 janvier 1843, Edit. Pustet, n. 313.

« Une clef du clocher sera déposée entre les mains des titulaires ecclésiastiques, une autre entre les mains du maire, qui ne pourra en faire usage que dans les circonstances prévues par les lois du règlement.

« Si l'entrée du clocher n'est pas indépendante de celle de l'église, une clef de la porte de l'église sera déposée entre les mains du maire. »

Vu les circulaires ministérielles des 15 mai et 17 août 1884;

Ont arrêté de concert ce qui suit :

#### TITRE I. — *Sonneries religieuses.*

Article 1<sup>er</sup>. Le curé ou desservant, ou, en son absence, le vicaire de la paroisse, aura le droit de faire sonner les cloches de l'église pour les offices, prières publiques et autres exercices religieux approuvés par l'évêque diocésain, tels que :

1<sup>o</sup> L'Angelus, qui sera sonné tous les jours, le matin, à midi et le soir;

2<sup>o</sup> La messe paroissiale des dimanches et fêtes, les vêpres, les saluts, les sermons, (la messe et les vêpres pourront être annoncées une heure avant à deux ou trois reprises, suivant l'usage des lieux);

3<sup>o</sup> Les messes hautes et basses qui seront célébrées dans le cours de la semaine;

4<sup>o</sup> Les processions d'usage, les catéchismes et instructions religieuses;

5<sup>o</sup> Les premières communions, les mariages, les baptêmes, l'administration des malades, les enterrements et services funèbres, en se conformant aux tarifs et usages du diocèse.

En temps d'épidémie, le maire pourra, avec l'autorisation du préfet, faire suspendre la sonnerie pour les cérémonies funèbres.

Art. 2. Le curé, desservant ou vicaire, fera en outre sonner les cloches pour annoncer l'arrivée, le départ et le passage de l'archevêque ou évêque ou de son délégué, en cours de visite pastorale.

Art. 3. Le curé, desservant ou vicaire ne pourra, pour quelque raison que ce soit, faire sonner les cloches avant 4 ou 5 heures du matin, et après 9 heures le soir, depuis Pâques jusqu'au 1<sup>er</sup> ou 31 octobre; ni avant 5 ou 6 heures du matin et après 8 heures du soir, depuis le 1<sup>er</sup> octobre ou 1<sup>er</sup> novembre jusqu'à Pâques, excepté toutefois la nuit de Noël.

#### TITRE II. — *Sonneries civiles.*

Art. 4. Dans chaque commune, le maire ou son délégué aura droit de faire sonner les cloches de l'église :

1<sup>o</sup> Pour annoncer le passage officiel du président de la république;

2<sup>o</sup> La veille et le jour des fêtes nationales et des fêtes locales;

3<sup>o</sup> Lorsqu'il se a nécessaire de réunir les habitants pour prévenir et arrêter quelque accident de nature à exiger leur concours, comme dans le cas d'incendie, d'inondation, d'invasion de l'ennemi, d'émeute, et dans tout autre cas de nécessité publique.

Art. 5. Le maire ou son délégué pourra, en outre, faire sonner les cloches dans les circonstances suivantes, dans les communes où les coutumes et traditions locales auront conservé cet usage :

1<sup>o</sup> Pour appeler les enfants à l'école;

2<sup>o</sup> Pour annoncer l'heure normale de la clôture des cabarets;

3<sup>o</sup> Pour annoncer les heures de repas et celles de la reprise des travaux aux ouvriers des champs;

4<sup>o</sup> Pour annoncer l'ouverture des séances du conseil municipal;

5<sup>o</sup> Pour annoncer l'heure de l'ouverture et celle de la fermeture du scrutin, les jours d'élection;

6<sup>o</sup> Pour annoncer l'arrivée du percepteur des contributions directes en tournée de recette ou de mutation;

7<sup>o</sup> Pour le ban des vendanges;

8<sup>o</sup> . . . . .

9<sup>o</sup> . . . . .

Art. 6. Les sonneries ordonnées par le maire ou son délégué devront être exécutées par le sonneur attitré de l'église, qui recevra, de ce chef, une indemnité fixée par le conseil municipal.

En cas de refus de ce sonneur, le maire pourra nommer un sonneur spécial pour exécuter les sonneries civiles. Ce sonneur civil pourra être révoqué par le maire et sera exclusivement soumis à ses ordres.

A cet effet, le maire remettra au sonneur la clef du clocher ou celle même de l'église si l'entrée du clocher n'est pas indépendante de celle de l'église.

Il ne pourra être fait usage de cette clef que dans ce but, ou pour remonter l'horloge publique lorsque la commune en entretiendra une dans l'édifice religieux, ou encore pour faire constater par un architecte expert, l'état des réparations à opérer dans cet édifice, enfin dans le cas prévu par l'article 97, § 3, de la loi du 5 avril 1884.

#### TITRE III. — *Dispositions générales.*

Art. 7. La durée de chaque sonnerie, soit religieuse, soit civile, ne pourra excéder dix minutes pour les cérémonies ordinaires, et trente minutes pour les cérémonies solennelles.

Art. 8. La sonnerie des cloches en volée est interdite pendant les orages.

Art. 9. Dans le cas où, en raison de l'état de solidité du clocher, le mouvement des cloches présenterait un danger réel, le maire pourra, sur l'avis conforme d'un architecte, et après en avoir référé au préfet, interdire provisoirement les sonneries.

Art. 10. Les cloches ne pourront être sonnées pour aucune autre cause que celles ci-dessus prévues, sans qu'il en ait été référé par le maire au préfet, par l'intermédiaire du sous-préfet, et par le curé à l'archevêque ou évêque, et sans qu'il



soit intervenu une décision des autorités supérieures qui se concerteront à cet effet.

En cas de désaccord entre l'archevêque ou évêque et le préfet, la question sera soumise à la décision de M. le ministre des cultes.

Art. 11. Toute disposition contraire au présent règlement est et demeure abrogée.

Fait à le 188

L'Evêque,

Le Préfet,

Après avoir rendu hommage à la modération exprimée dans la circulaire, il nous sera permis de faire quelques observations critiques sur la loi et le règlement-modèle destiné à en assurer l'exécution.

Au demeurant, et sous une forme hypocrite, la loi nouvelle poursuit la laïcisation des cloches; elle la réalise sur certains points et la prépare tout entière pour un prochain avenir. Jusqu'à présent, les cloches étaient exclusivement affectées aux services du culte. En les employant dans les cas d'incendie ou de péril commun, et même pour appeler les enfants à l'école ou annoncer la venue du percepteur ou du chef de l'Etat, on ne sortait pas de leur mission religieuse ou de charité.

Le venin ajouté par les législateurs modernes se trouve dans les derniers mots du 2<sup>e</sup> paragraphe où il est parlé de l'emploi des cloches prescrit par des dispositions de lois ou règlements ou autorisé par les usages légaux. On dit « légaux » et non pas « locaux » : ce qui est bien différent. Nous acceptons les usages « locaux, » parce qu'ils se sont établis dans le passé avec l'autorisation des évêques et des curés qui étaient bons juges. Les usages « légaux » évidemment ne signifient pas autre chose que les usages ayant leur origine dans une loi, comme, par exemple, la loi fixant la fête nationale au 14 juillet, pour ne citer qu'un cas. Qu'on suppose une autre loi prescrivant que tout enterrement civil ou autre sera annoncé ou accompagné par des sonneries de la cloche : voilà un usage légal auquel il faudra se soumettre, malgré l'inconvénience d'un pareil règlement. La preuve en est dans le règlement-modèle qui prévoit les fêtes nationales et locales, et qui, après avoir mentionné « le ban des vendanges, » ajoute autant d'*et cætera* que l'imagination peut en rêver.

Heureusement que la loi exige pour la confection du règlement le concert préalable de l'évêque et du préfet; c'est une sauvegarde, mais non pas absolue; car, le ministre se réservant de prononcer en dernier ressort, en cas de conflit, reste maître de la situation; et il n'est pas téméraire de penser que tel personnage que les événements peuvent d'un jour à l'autre bombarder ministre des cultes, emploiera les cloches dans un but diamétralement opposé à leur institution et surtout à leur consécration. Mais si jamais chose pareille se présentait, les évêques interdiront les cloches comme ils interdisent les églises polluées.

C'est ce qu'a fait avec un courage apostolique Mgr l'évêque d'Annecy. Le maire de Bons, devant les mesures persécutrices que nous redoutons et sans attendre le fameux règlement obligatoire, a fait sonner les cloches pour un enterrement purement civil, l'intrépide prélat a rendu immédiatement une ordonnance que nous reproduisons textuellement *ad perpetuam rei memoriam*.

« M. le curé de la paroisse de Bons nous ayant « informé qu'à l'occasion d'une sépulture faite « sans les prières de l'Eglise, plusieurs sonneries « de cloches avaient eu lieu, et cela malgré ses « avis répétés et malgré ses protestations, nous « interdisons l'usage de ces cloches jusqu'à nouvel ordre et à partir du moment où cette ordonnance sera remise entre les mains de M. le « curé..... Fait à Annecy, le 25 septembre 1884. »

Faut-il relever le côté enfantin et souvent contradictoire du règlement modèle? Ce numéro 4 de l'article 1<sup>er</sup> qui donne aux curés le droit de faire sonner les cloches pour les processions d'usage que le maire peut supprimer sans motif par un arrêté? Ce numéro 5 qui permet les sonneries pour « l'administration des malades? » Et l'article 3 qui ne veut pas qu'on sonne avant 4 ou 5 heures du matin etc. et après 8 ou 9 heures du soir selon la saison?

C'est au titre II relatif aux sonneries civiles qu'on est tenté de rire. L'article 5 renferme un monde de sottises. Le ministre voudrait que la cloche jouât un rôle dans la fermeture des cabarets, dans les élections, le conseil municipal, les repas de l'ouvrier, le ban des vendanges, et sans doute aussi dans les questions de chiens perdus et d'oies en fourrières... Quel dommage qu'il n'indique pas la manière de sonner selon les divers cas. S'il est défendu de sonner après 9 heures du soir, voilà donc les cabarets obligés de fermer à cette heure-là. Impossible de concilier ce galimatias administratif.

Le chef-d'œuvre se trouve dans les articles 7 et 8 du titre III. L'article 7 porte que les sonneries ne pourront avoir une durée de plus de 10 minutes pour les cas ordinaires et de 30 minutes pour les extraordinaires, montre en main. Et si le sonneur n'ayant pas de montre sonne une minute de trop, quelle peine encourt-il? *Risum teneatis*. L'article 8 interdit la sonnerie des cloches « en volée » pendant les orages. Ce mot « en volée » est impayable de bêtise. Tintez, carillonnez, tant que vous voudrez, sous l'électricité, cela ne fait rien au ministre; il est évident pour lui que le sonneur ne court aucun danger si la cloche ne bouge pas. Une cloche immobile n'attire ni ne conduit la foudre; mais aussitôt qu'elle se remue, l'électricité la plus éloignée s'empresse d'accourir pour tuer le pauvre bedeau. Le ministre fossile qui a commis cette hérésie scientifique n'est certainement pas né ce matin.

Tout cela est profondément risible, mais surtout fort écœurant, parce qu'au fond de ces balivernes

il y a l'idée arrêtée d'absorber le domaine religieux, de faire peser sur le clergé et les fidèles un joug intolérable. Cette fureur de légiférer à propos de tout et à propos de rien constitue un nouveau genre de folie qui peut nous mener loin.

Notre correspondant sait à quoi s'en tenir maintenant. Qu'il se confie aux évêques. Quand ils seront appelés à confectionner un règlement avec les préfets, ils sauront ce qu'ils ont à inscrire sous le titre 1, sous le titre 2 et sous le titre 3, et ce qu'ils auront à faire, en cas de conflit. Mais en attendant l'arrivée de ce règlement, qu'il sache que nous sommes toujours régis par les dispositions anciennes, et il faut énergiquement les opposer aux maires trop pressés.

## VARIÉTÉS

### LA QUESTION DU CATÉCHISME

(Suite)

Le 18 brumaire voit le Directoire jeté par les fenêtres et Bonaparte le remplace par le Consulat dont il se fait le chef. Sa destinée se révèle à son ambition. Il se dit sans doute : Refouler la France encore catholique sous le joug qu'elle secoue en ce moment, c'est politiquement impossible. Mettons-nous à la tête de ce puissant mouvement et rendons-lui la liberté de son culte. Elle verra en moi son libérateur et me remettra ses destinées. Rendons-lui son chef, ses évêques, ses prêtres, ses églises, son culte.

Le 15 juillet 1801, le jeune général que déjà couronnaient plus d'une victoire, signait avec le pape Pie VII le concordat qui réalisait ses pensées. En le présentant au corps législatif, le conseiller d'Etat, Portalis, dit :

« Il résulte de l'analyse des procès-verbaux des conseils généraux des départements, que la majorité des Français tient au culte catholique. Les mêmes choses résultent de la correspondance du gouvernement avec les préfets... Le vœu national pourrait-il être mieux connu et plus clairement manifesté. »

« Il est temps que les théories se taisent devant les faits. Point d'instruction sans éducation, et point d'éducation sans morale et sans religion. Les professeurs ont enseigné dans le désert, parce qu'on a proclamé imprudemment qu'il ne fallait pas parler de religion dans les écoles. L'instruction est nulle depuis dix ans. Il faut prendre la religion pour base de l'éducation. Les enfants sont livrés à l'oisiveté, au vagabondage le plus alarmant : ils sont sans idée de la Divinité, sans notion du juste et de l'injuste ; de là des mœurs farouches et barbares. De là un peuple féroce... Toute la France appelle la religion au secours de la morale et de la société. »

Ressuscité en France par le concordat après

dix ans de sépulture, le catholicisme put dire avec son divin auteur et Maître : « J'ai été mort, mais voici que je suis vivant. » Il est sorti de la fournaise infernale absolument identique, avec l'intégrité et la pureté de sa foi et de ses doctrines, avec la liberté de son enseignement. L'art. 1<sup>er</sup> du Concordat dit : « La religion catholique, apostolique, romaine, sera librement exercée en France. »

Proscrit depuis dix ans, le catéchisme a repris sa place dans l'enseignement et l'éducation de l'enfance et de la jeunesse françaises. Le 10 décembre 1802, le premier consul, en dépit du Tribunat, rendait un arrêté où était glissé ce petit article : « Il y aura un aumônier dans chaque lycée. » Pourquoi, sinon pour y faire le catéchisme.

Dans l'organisation de l'université, l'art. 38 porte : « Toutes les écoles de l'université prendront pour base de leur enseignement : 1<sup>o</sup> les préceptes de l'Eglise catholique ; 2<sup>o</sup> la fidélité à l'empereur et à sa dynastie. » Le 39<sup>e</sup> des articles organiques dit : « Il n'y aura plus qu'une liturgie et un catéchisme pour toutes les églises de France. »

Un décret impérial du 4 avril 1806, approuvé par le cardinal légat, annonce la publication prochaine de ce catéchisme <sup>1</sup> qui cependant ne fut mis en circulation que dans la première quinzaine d'août suivant, quoique élaboré dans les derniers mois de 1803, sous le consulat.

Napoléon attachait la plus haute importance à ce catéchisme. « Il s'agit, lui disait Portalis, son grand théologien, d'attacher la conscience des peuples à l'auguste personne de V. M., dont le gouvernement et les victoires garantissent la sûreté et le bonheur de la France. » Napoléon voulait, par son catéchisme, implanter sa personne, son pouvoir et sa dynastie, revêtus du caractère d'un dogme, dans la foi et la conscience des nouvelles générations françaises. Il voulut que la question fût ainsi posée et résolue affirmativement : « La soumission au gouvernement de la France est-elle un dogme de l'Eglise ? » La commission des théologiens, chargée de l'examen de la question, répondit qu'elle ne pouvait pas être posée. Il n'insista pas. Mais il fit ajouter au 4<sup>e</sup> commandement, avec leurs réponses, sept questions qui, en d'autres termes, lui rendaient la solution qu'il voulait obtenir de sa première question écartée.

(A suivre.)

<sup>1</sup> « Et fui mortuus, et ecce sum vivens » (APOCAL., I, 18).

<sup>2</sup> « Religio catholica, apostolica, romana, libere in Gallia exercebitur. »

<sup>3</sup> Voyez *Hist. du Catéchisme impérial*, M. d'Haussonville, t. II, p. 236.



## COURRIER DE L'UTILE

QUELQUES AMÉLIORATIONS A FAIRE  
pour aider à l'affranchissement des arbres,  
applicable plus particulièrement aux  
pommiers et aux poiriers.

On appelle arbre affranchi celui dont la greffe, se trouvant enterrée de plusieurs centimètres, produit à ce point des racines qui s'enfoncent en terre, prennent ordinairement un grand développement, donnent de la vigueur à l'arbre, tandis que les racines du sujet s'affaiblissent peu à peu, finissent par périr, se décomposer et servir de nourriture à leurs suppléantes. L'affranchissement se produit quelquefois tout seul dans les terres humides, ou lorsque la greffe se trouve à quelques centimètres au-dessous de la surface du sol, et l'on s'en aperçoit à ce que les arbres affranchis poussent avec plus de vigueur que ceux du même âge et de même nature plantés à côté. C'est pour les poiriers greffés sur cognassier, et pour les pommiers greffés sur paradis ou sur doucin que l'affranchissement est souvent d'une très grande utilité, parce qu'il arrive fréquemment qu'on plante des arbres fruitiers dans une terre où ces sujets, faibles de leur nature, ne peuvent prospérer. Il est donc nécessaire que de tels arbres s'affranchissent pour tirer eux-mêmes de la terre la nourriture que ne peut leur fournir le sujet sur lequel ils sont greffés. Or, voici comme on doit opérer pour les aider à s'affranchir.

En plantant de tels arbres, on enterrera le point de leur greffe à huit ou douze cent. au-dessous du niveau du sol. Deux ou 3 ans après la plantation, et pendant l'été, quand la sève descendante est le plus abondante, et cela a ordinairement lieu en juillet, on dégagera entièrement le bourrelet que la greffe a occasionné, en enlevant la terre qui l'entoure; après quoi on pratiquera sur ce bourrelet, au moyen d'une gouge bien tranchante, plusieurs plaies longitudinales, larges de 10 à 12 millim., et longues du double au moins: ces plaies devront être pratiquées de haut en bas, en enlevant toute l'épaisseur de l'écorce et autant d'aubier, ce qui leur donnera une forme concave. Ces plaies devront être multipliées en raison de la grosseur des arbres; mais on ne devra jamais, dans cette opération, enlever plus d'un quart de l'écorce du bourrelet.

Aussitôt les plaies faites, il faut les recouvrir avec une terre substantielle et riche en humus: un quart de terreau de fumier de vache et 3 quarts de terre franche bien mêlés sont, à ce qu'il paraît, les substances les plus simples et les meilleures à employer. Quelques pelletées de ce mélange sont suffisantes pour faire naître à ces arbres une quantité de racines, qui, en plongeant dans le sol, soutiendront la vigueur et l'existence des arbres pendant de longues années.

Il est à regretter que ce moyen ne soit pas jusqu'aujourd'hui généralement employé dans

les jardins et les vergers, où l'on ne rencontre que quelques arbres affranchis naturellement et poussant avec vigueur, tandis que ceux de même espèce, qui ne sont pas affranchis, languissent en ne vivant que par les racines de leur sujet, et meurent prématurément en laissant un gros bourrelet à l'endroit de la greffe.

Nous ne conseillons pourtant pas de pratiquer les plaies que nous venons d'indiquer à tous les arbres greffés; elles seraient inutiles quand le sujet et la greffe poussent avec la même vigueur et ont une parfaite analogie; mais quand un poirier est greffé sur cognassier, un pommier sur paradis ou sur doucin, l'analogie n'est plus complète: le sujet est trop faible ou sa nature ne lui permet pas de recevoir toutes les fibres descendantes de l'espèce greffée dessus, et ces fibres s'accumulent, en bourrelet plus ou moins gros, au point d'union entre la greffe et le sujet. Dans le premier cas, la greffe peut, selon l'usage, être élevée au-dessus du sol; dans le second cas, la greffe doit être enterrée, comme nous l'avons dit plus haut. Si le terrain est humide, la plupart des arbres s'affranchiront naturellement; s'il est sec et brûlant, on les affranchira en pratiquant des plaies sur le bourrelet de la greffe et en tenant ces plaies fraîches au moyen de la terre appropriée déjà indiquée.

## RÉPONSES A DIVERS ABONNÉS.

1° Pour empêcher la cire d'adhérer aux parois du moule, il faut graisser légèrement ce moule avec du suif ou du saindoux. L'huile offre des inconvénients. Si l'étain de l'intérieur est enlevé, surtout dans un moule en fer-blanc, il est bien difficile de réussir la bougie, même en prenant la précaution indiquée.

2° Quand un champ de luzerne est infecté de cuscute, attendre, au printemps, que la luzerne ait acquis de 0,10 à 0,15 centimètres de hauteur; la faucher le plus près possible, et répéter cette opération deux ou trois fois dans l'année. La cuscute étant une plante annuelle, il n'en reparaitra aucune trace l'année suivante, si on l'a empêchée de se reproduire par ses semences.

3° Un moyen inoffensif de colorer le vin est de faire infuser de la brimbelle, à raison de 6 kilog. par 250 litres de vin.

4° La neige qui recouvre les ruches doit être enlevée, sinon l'humidité pénétrerait à l'intérieur et y produirait la moisissure.

Il faut enlever doucement cette neige, avec un petit balai ou même avec la main.

Mieux vaudrait prévenir cet accident, en recouvrant la ruche d'un paillason imperméable.

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 25 februarii 1885.

F. PERRIOT, vic. gen.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

# OUVRAGES SUR LE CARÊME

**Grand Sermonnaire** nouveau, complet, méthodique et suivi, contenant tous les sujets de la Chaire catholique : discours, homélies, allocutions, conférences, exhortations, panégyriques, instructions; courts, substantiels et pratiques, par M. l'abbé Maistre, auteur de la *Grande Christologie*.

Tome I<sup>er</sup>. — Sur les *Articles du Symbole* et sur toutes les *Vérités du Dogme* se rattachant à chaque article du *Credo*, 1 vol. grand in-8° de ix-633 pages. 7 50

Tome II. — Instructions sur tous les *Commandements de Dieu et de l'Eglise*, 1 vol. grand in-8° de ii-708 pages. 7 50

**Manuel de prédication populaire**, par M. H. C. A. Juge, missionnaire apostolique.

Sommaire du 1<sup>er</sup> volume : *Symbole*. — *Commandements de Dieu*. — *Préceptes de l'Eglise*. — *Prière*. — *Sacrements*.

Sommaire du 2<sup>e</sup> volume : *Mission ou retraite*. — *Première communion*. — *Mois de Marie et fêtes de la sainte Vierge*. — *Adoration perpétuelle*. — *Sujets divers*.

2 beaux vol. de 460 et vi-464 pages. 6 »

**Cours très complet et très suivi de conférences sur la religion**, par l'abbé A. F. Rua.

Trois forts vol. grand in-18, 5<sup>e</sup> édition. Ouvrage honoré des suffrages les plus illustres et les plus flatteurs, et extrêmement utile, surtout à tous les prêtres. Prix franco, 10 francs.

Ce Cours de conférences se distingue : 1<sup>o</sup> par le vif intérêt de la méthode, basée en partie sur le terrain, toujours très attrayant, et en même temps inébranlable de l'histoire; 2<sup>o</sup> par la force et l'enchaînement des raisonnements et des preuves; 3<sup>o</sup> par la richesse et la solidité de la doctrine; 4<sup>o</sup> par la profondeur et la nouveauté des aperçus; 5<sup>o</sup> par l'étendue du plan, qui embrasse absolument toute la Religion (dogme, morale, culte et histoire); 6<sup>o</sup> par la vigueur et la chaleur du style. Aussi plusieurs milliers d'exemplaires de ce livre ont-ils été écoulés en peu d'années.

**Cours de conférences religieuses** faites aux élèves de la première division du lycée Louis-le-Grand, d'après un programme approuvé par Son Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, par M. l'abbé Tilloy, docteur en théologie et en droit canon, chanoine de l'ordre des évêques de la basilique de Notre-Dame de Lorette, officier d'académie, ancien premier aumônier du lycée Louis-le-Grand. — 2 vol. in-12. 8 »

**Explication littérale et morale des Epîtres et Evangiles** des dimanches et des fêtes de Carême, des fêtes de l'Avent et de tous les jours de Carême, avec des notions liturgiques, où l'on expose la raison et les origines des cérémonies de l'Eglise catholique, par M. l'abbé A. Guillois; 6<sup>e</sup> édition, revue avec le plus grand soin et considérablement augmentée. 2 gros vol. in-12 de xvi-623 et 6-8 pages. 6 »

**Le bon sens de la foi** opposé à l'incrédulité de ce temps, par le R. P. Caussette, 2 beaux vol. in-8°. 12 »

Il reste quelques exemplaires de l'ancienne édition, 2 forts vol. in-12 à 7 »

**Sermons** de saint François de Sales, publiés par l'abbé Chaumont, 3 vol. in-12 de xvi-507 et 500 pages. 10 50

**Histoire de la Passion de N.-S. J.-C.**, par le P. de la Palma, traduit de l'espagnol par M. l'abbé Gaveau, prêtre. 1 vol. in-12 de xxii-558 pages. 3 »

**Les Instructions dominicales** de l'*Ami du Clergé*, par M. l'abbé Rolland. Ouvrage approuvé par Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Langres. 1<sup>re</sup> partie : *Le Symbole*, 1 vol. in-12 de 513 pages. 3 »

**Retraite pascalle** d'après des prédicateurs contemporains, avec préface et traits historiques, par M. l'abbé Pluot, directeur de l'Enseignement catholique. 1 vol. in-12 de 394 p. 3 »

**Paternité (la) Chrétienne**, conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus de Paris, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus.

— 1<sup>re</sup> Série. Années 1868-1869; 2<sup>e</sup> édition. 1 fort vol. in-12 de 424 pages. 3 »

— II<sup>e</sup> Série. 1 vol. in-12 de 362 pages. 3 »

— III<sup>e</sup> Série. *Les Epreuves et les Joies de la famille*. 1 vol. in-12 de 396 pages. 3 »

— IV<sup>e</sup> Série. — *Les devoirs de l'époux*. 1 vol. in-12 de 422 pages. 3 »

**Les Familles bibliques**, conférences prêchées à la réunion des pères de famille, pour faire suite à la *Paternité chrétienne*, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus. Tome I<sup>er</sup> : *Familles patriarcales*, 1 vol. in-12 de 404 pages. 3 »

Tome II : *La Famille en Israël*, 1 vol. in-12 de 431 p. 3 »

**Le Calvaire**, ou la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ en forme de méditations pour le Chemin de la Croix, d'après des révélations privées et de pieuses traditions. 1 vol. in-32 de 288 pages. 1 »

**Le Chrétien à l'école du Calvaire**, par le P. Jacques Nouet, de la Compagnie de Jésus; ouvrage corrigé et entièrement refondu par le P. Henri Pottier, de la même Compagnie. 2 vol. in-12 de iv-393 et 3-4 pages. 5 »

**Lectures sur la Passion de N.-S. J.-C.**, disposées pour tous les jours du Carême, par M. l'abbé Rambouillet, du clergé de Paris, 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 de xii-360 pages. 2 »

**Enseignements de Notre-Dame de Lourdes** et leurs Harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très sainte Vierge Marie, mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé Ginestet, curé de Noailles. Ouvrage dédié à Mgr Ramadié, archevêque d'Albi, et revêtu de son approbation. 2 beaux vol. in-12 de 438 et 411 pages. 6 »

**De la Confession** (*Directions spirituelles* de saint François de Sales). édition elzévirienne. 1 beau vol. in-16 de xlii-510 pages. 3 »

— *Le même ouvrage*, édition de propagande. 1 vol. in-48 de xxviii-244 pages. 75 »

**La sainte Communion**, conférences aux dames du monde sur la communion pratique, par Mgr Landriot, archevêque de Reims; 2<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-12 de vi-447 pages. 3 »

**Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la Montagne**, par le duc du Maine, publiées, pour la première fois, d'après un manuscrit authentique, et précédées d'une *Notice historique*, par M. l'abbé A. Mellier, prêtre de la maison des Chartreux, professeur à la Faculté catholique des Lettres de Lyon, directeur de l'Ecole ecclésiastique des Hautes-Etudes. 1 beau vol. in-8° de clxxviii-231 pages. Titre rouge et noir, couverture et frontispice artistiques, papier teinté, caractères elzéviriens, lettres ornées, têtes de chapitres, vignettes, culs-de-lampe. Prix. 10 »

**La cuisine de Carême** et des jours d'abstinence, plus de 300 plats en maigre, par MM. de Latreille et Henry Palmé; 2<sup>e</sup> édit. 4 vol. in-12 de 235 pages. 2 »



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. L. CHOVEL, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. Voir **POUPIN**, 77, r. de Rennes.  
Authenticité garantie. ✠ Envoi du Catalogue.

**ENCENS des Rois Mages**, la boîte . . . 6 francs.  
**divin** (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR**. **HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. **Félix GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

Fabrique de **VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS**, fondée en  
1854. **E. HUCHER** père et fils, fondateurs des  
ateliers du Carmel, successeurs, au Mans, rue de la Mariette,  
116, grands et magnifiques cart. de l'école d'Overbeck. Prix  
très-modérés.

### BRAISE AZOTÉE allume subito ENCENSOIRS

4 f. 50 Dix litres, franco en gare désignée; 3 k. 8 f. 50 f.

**M. VIVET**, C. à MORTEFONTAINE, par Plailly, Oise

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
**AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES** en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la **MINERVE** aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adressez directement les demandes au propriétaire du domaine de la **MINERVE**, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## L'ALMANACH-JOURNAL

PARAISANT TOUS LES MOIS

Le Numéro de **MARS** vient de paraître

EN VOICI LE SOMMAIRE :

Dictons populaires. — Calendrier. — Pronostics  
du temps pour le mois de mars. — Les travaux  
à faire en mars. — Les privilèges du mois de  
mars. — Les merles de Nicolle. — Le maître  
apprend à connaître ses vrais amis. — Le grand  
prédicateur de Paris : le P. Monsabré. — Le  
meilleur des passe-partout. — A quoi tient la  
bonne humeur? — On dit. — Le petit Médor.

— Deux quêteurs. — Le rocher et le petit  
Caillou. — Le patron du travail. — Tempérance  
et Carême. — Duel à la réclame. — Vitesse d'un  
pigeon voyageur. — Cent ans soldat. — Le  
médecin de la famille (deux articles). — Re-  
cettes pour tous.

**ILLUSTRATION** : Un portrait : Le P. Monsabré. —  
Huit gravures diverses.

Le Numéro : **10** centimes. — L'abonnement : **2** francs par an.

Nous recommandons spécialement cette petite publication. Voici ce qu'on écrit au Directeur :  
— J'approuve beaucoup l'idée de votre *Almanach-Journal*. Je crois qu'il aura du succès,  
parce que le peuple aime les historiettes, et qu'il lui en sera servi, au commencement de chaque  
mois, une petite collection pour 10 centimes. Aussi, veux-je faire un essai dans ma paroisse :  
envoyez-moi cent exemplaires chaque mois. — P., curé de M. (Hte-Garonne).

— Veuillez m'abonner à douze exemplaires de l'*Almanach-Journal*. — F.-M. EUGÈNE, abbé  
de N.-D. de la Trappe de la Meilleraye.

Etc., etc., etc.

### Propagande.

Toute personne qui prend cinq abonnements en son propre nom ou à diverses adresses, en  
reçoit un *sixième* GRATUITEMENT à titre de reconnaissance de la part de la Direction et comme  
indemnité de propagande.

Ecrire au rédacteur en chef, M. Gabriel ALCYON, 7, rue du Cherche-Midi, Paris.

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## PRIME PERMANENTE

Tout abonné ou réabonné à l'*Ami du Clergé* peut nous demander l'une des deux primes suivantes :

Ou un volume des années précédentes choisi dans la collection de l'*Ami* ;  
Ou l'abonnement gratuit, moyennant achat de 12 francs de livres, choisis dans le *Catalogue spécial des primes* encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.

Ajouter un franc pour recevoir *franco*, en gare la plus rapprochée, soit le volume de l'*Ami*, soit les 12 francs de livres.

### SOMMAIRE DU N° 10 :

PRÉDICATION : Pour le 4<sup>e</sup> dimanche de Carême : les grandes négations contemporaines (quand on est mort tout est mort). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. Congrégation de l'Inquisition : on ne peut enseigner la licéité de l'embryotomie. — Index : Condamnation d'ouvrages. — CONSULTATIONS LITURGIQUES, ETC. : Dans les offices doubles-majeurs et au-dessus, les leçons du 1<sup>er</sup> nocturne sont-elles autres que de l'Écriture courante ? — Peut-on donner connaissance aux fidèles de l'encyclique contre la Franc-Maçonnerie si l'évêque du diocèse ne l'a pas publiée ? — Doit-on dire : *Ego volo celebrare missam* ou *Ego volo missam celebrare* ? Peut-on prendre, pour deux défunts le mari et la femme, l'oraison *pro pluribus defunctis* en modifiant le nombre ? — Quand doit-on réciter les mots : *Hæc quotiescumque feceritis, etc.* ? — Peut-on réciter *Miserere* pendant que le pénitent achève le *Confiteor* ? — Dans une messe de *Requiem* chantée pour tous les défunts d'une paroisse, peut-on chanter trois oraisons et omettre la prose ? — Y a-t-il obligation d'appliquer l'indulgence de l'autel privilégié au défunt pour lequel on célèbre ? — Si les circonstances extérieures ne permettent pas de chanter le psaume *Miserere* à la levée du corps l'officiant doit-il le réciter ? — Peut-on se servir pour la couleur rouge, d'un ornement dont le fond est rouge et la croix blanche ? Peut-on indulgencier les chapelets par un simple signe de croix ? Peut-on appliquer à un défunt une messe votive de la sainte Vierge ou de saint Joseph ? — Devant le Saint-Sacrement exposé conclut-on les vêpres par *Fidelium animæ* ? Peut-on tenir une réunion de Congrégation devant le Saint-Sacrement exposé ? Peut-on indulgencier une dizaine de chapelet séparée ? Doit-on faire mémoire du Saint-Sacrement à la messe de *Miser admirabilis* concédée aux pensionnés du Sacré-Cœur ? — Ne peut-on gagner qu'une fois par jour les indulgences du Chemin de la croix ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Un conseil de fabrique est-il tenu de prendre à sa charge les grosses réparations de l'église et du presbytère dans le cas où la commune refuserait de le faire malgré un engagement verbal pris par ce dernier dans ce sens ? — Les Juges de paix peuvent-ils apposer d'office les scellés au presbytère après le décès du curé, à l'évêché après le décès de l'évêque ? — Un conseil municipal peut-il, au cours de l'exercice, retrancher une partie du supplément de traitement voté l'année précédente ? peut-il s'attribuer tout le prix des concessions au cimetière, surtout si la fabrique est sans ressources ? — Peut-on empêcher l'instituteur de mettre en retenue les enfants pendant le temps consacré au catéchisme ? — Un étranger peut-il louer une place à l'église ? — Le chien du curé peut-il être taxé comme chien de luxe ? — Un instituteur peut-il faire la nuit l'école aux enfants au-dessous de 14 ans, les gênant ainsi pour l'étude du catéchisme ? — VARIÉTÉS : La question du catéchisme, — COURRIER DE L'UTILE : — Principes généraux d'hygiène (2<sup>e</sup> article).

## REVUE LITTÉRAIRE

La Société Bibliographique vient de publier une brochure que nous nous empressons d'annoncer et de signaler : *L'Enseignement primaire et l'Avenir de la France*. C'est l'importante lettre pastorale adressée récemment par S. G. Mgr Turinaz, évêque de Nancy, au clergé et aux fidèles de son diocèse, sur la grave question de l'enseignement anti-chrétien dans les écoles primaires, tel qu'il résulte de la loi du 28 mars 1882.

Nous y remarquons ce passage, dès les premières lignes :

« Dans votre Lettre pastorale du 2 octobre 1882, dit l'éminent prélat, nous vous avons dénoncé cet enseignement funeste, au nom de la religion et de la liberté. — Dans notre Lettre pastorale pour le Carême de 1883, en traitant du *Patriotisme*, nous avons démontré que la lutte reli-

gieuse, spécialement sur le terrain de l'instruction et de l'éducation de l'enfance, est un des grands périls de notre pays. — Chaque année, dans les circulaires par lesquelles nous sollicitons la charité en faveur des écoles libres de notre ville épiscopale, nous avons rappelé l'importance de cette question décisive. »

Que cette constante sollicitude pour le bien de l'enfance, que cette infatigable persévérance dans la lutte contre ses ennemis servent de stimulant et d'exemple à tous les catholiques ! Il y va de « l'avenir de la France ! » crie le patriote. Il y va du salut de la religion ! crie le pasteur.

Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle facilité Mgr Turinaz met à néant les raisons spécieuses invoquées par les auteurs de la loi athée. Il démontre avec la plus grande évidence que le mot *neutralité* en matière religieuse, que l'on fait sonner si haut, n'est qu'un leurre flagrant, ainsi que le prouvent surabondamment



tant de mesures déjà prises contre les maîtres chrétiens et contre le clergé. Sa Grandeur en fait la douloureuse énumération.

Quant à la *morale*, que l'on a la prétention d'enseigner désormais aux enfants en dehors de toute idée religieuse, erreur de croire qu'elle suffira seule à former « des hommes honnêtes et de bons citoyens. » La morale, sanctionnée jusqu'ici par la religion, a été relativement impuissante, même avec ce haut et divin secours, contre les passions humaines. Le lui ôter, c'est l'affaiblir, c'est l'amoinrir. Et on n'hésite pas à le lui ôter.

Après avoir ainsi mis la main sur la plaie, ou plutôt sur toutes les plaies que l'enseignement primaire actuel prépare, s'il est continué plus longtemps à notre pays, Mgr Turinaz indique les remèdes à employer : ces remèdes consistent dans l'union de tous les catholiques, union qui doit être d'autant plus active et vaillante, qu'elle se trouve « en présence des efforts incessants de nos ennemis, en présence de la lutte implacable qu'ils

font à tout ce que nous respectons et tout ce que nous aimons. L'indifférence et l'inertie seraient des crimes, » ajoute énergiquement le zélé prélat.

Après l'union qu'ils doivent avant tout établir entr'eux, les catholiques de France, comme ceux d'Angleterre, de Belgique, des Etats-Unis, ne doivent reculer devant aucun obstacle, aucun sacrifice dans les grandes luttes de l'enseignement chrétien.

Il faut que les parents, en particulier, donnent eux-mêmes l'instruction religieuse à leurs enfants, du moment qu'elle est bannie de l'école, ou qu'ils secondent en cela, de leur mieux la bonne volonté et le dévouement de MM. les curés.

Comme couronnement de tous ces efforts, Mgr Turinaz recommande expressément l'œuvre des catéchistes volontaires et en conseille chaleureusement l'organisation dans toutes les paroisses.

En résumé, nous ne saurions trop recommander nous-mêmes à nos lecteurs de proposer cette éloguente Lettre pastorale.

Brochure in-12 de 61 pages. Prix : 30 cent.

## MOIS DE MARS --- SAINT JOSEPH

Le Cœur de saint Joseph ouvert au cœur de ceux qui l'implorent, par Jean Darche. 1 vol. in-12 de 365 pages. 1 50

Dévotion quotidienne à saint Joseph, ou Visites au glorieux époux de Marie, tirées des Œuvres de saint Alphonse de Liguori, docteur de l'Eglise. 1 vol. in-32 raisin de 94 p., orné d'une gravure. 1 50

Parfait manuel de saint Joseph, à l'usage de ses dévots serviteurs, par le chanoine P. Bonaccia, professeur de théologie, supérieur des missionnaires de la Sainte-Famille de l'archidiocèse de Spolète, traduit de l'Italien par le sous-directeur de l'Union dans la Sainte-Famille. — 1 vol. in-18 de 621 p. 3 »

Mois de saint Joseph des enfants de Marie, par le R. P. Huguet, 3<sup>e</sup> édition, améliorée, contenant des exemples nouveaux. — 1 vol. in-32 de 320 p. 1 75

Nouveau mois de saint Joseph, époux de Marie et père nourricier de Jésus, patron de l'Eglise universelle, par le R. P. Champeau, prêtre de Sainte-Croix. — 1 beau vol. in-48 elzévirien de 527 p. 2 »

Saint Joseph protecteur de l'Eglise, ses gloires et ses vertus, par C. Verhaege, prêtre de la congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus); 2<sup>e</sup> édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. 1 vol. in-12 de xvi-504 pages. 3 »

L'opportunité et les raisons contemporaines du culte de saint Joseph, ou saint Joseph et la France de notre époque, par M. l'abbé B. Bion. — 1 vol. in-12 de m-38 pages. 1 50

Recueil des pratiques pieuses en l'honneur de saint Joseph, par Mgr X. Barbier de Montault, camérier de Sa Sainteté. — 1 vol. in-18 de xii-228 pages. 1 25

Le trésor des serviteurs de saint Joseph, ou Manuel complet de pratiques et de prières en l'honneur de ce glorieux patriarche, contenant le *Psautier de saint Joseph*, la *Dévotion des sept Dimanches*, un *Nouveau Mois de mars des âmes pieuses*, avec un grand nombre d'exemples inédits, le *Culte perpétuel*, la *Dévotion au Cœur très pur de l'Auguste époux de Marie*, etc., par le R. P. Huguet, approuvé par Mgr l'Evêque de Moulins : 6<sup>e</sup> édition, améliorée. — 1 vol. in-18 de xii-452 p., avec lettres ornées. 1 50

Fleurs de reconnaissance envers saint Joseph, ou pensées pieuses recueillies dans les écrits des serviteurs du grand saint patron par une de ses protégées. — 1 vol. in-18 de 124 pages. 0 50

Les gloires de saint Joseph dans l'Eglise triomphante et dans l'Eglise militante, par M. l'abbé Périgaud, curé de Noc-Chambérat, directeur de l'œuvre de Saint-Joseph de la Délivrance. Avec l'approbation de Mgr l'Evêque de Moulins. — 1 vol. in-12 de viii-314 pages, orné d'une gravure de saint Joseph (*Se vend au profit de l'œuvre*). 2 »

Neuvaine à saint Joseph, patron de l'Eglise universelle, pour se préparer à ses fêtes ou pour obtenir quelque grâce spéciale pendant la vie et à l'heure de la mort, par le R. P. Huguet; 6<sup>e</sup> édition améliorée. — 1 vol. in-18 de 72 pages, lettres ornées. Prix. 1 30

Saint Joseph avocat des causes désespérées, nouvelles relations des faveurs spirituelles et temporelles obtenues par la toute-puissante médiation de ce glorieux patriarche, par le R. P. Huguet, de la Société de Marie. — 1 vol. in-12 de viii-432 p. 2 »

Adoration de saint Joseph, petit opuscule de 20 p. L'unité, 15 c.; la douz., 1 fr. 65; le cent, 7 »

## PRÉDICATION

POUR LE 4<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME :  
LES GRANDES NÉGATIONS CONTEMPORAINES  
(QUAND ON EST MORT TOUT EST MORT)

*Deus creavit hominem inexterminabilem.* (Sap., II, 23.)

Parlant du matérialisme et en révélant la raison secrète, Bossuet disait : « Les hommes semblent vouloir élever les animaux jusqu'à eux-mêmes, afin d'avoir le droit de s'abaisser jusqu'aux animaux et de vivre comme eux, semblables à quelqu'un de grande naissance qui, ayant le courage bas, ne voudrait point se souvenir de sa dignité, de peur d'être obligé à vivre dans les exercices qu'elle demande <sup>1</sup>. » Voilà une parole de profonde vérité : ceux-là nient l'âme qui ont intérêt à vivre comme si nous n'avions point d'âme ! Nous avons réfuté dimanche dernier cette grossière erreur inventée par la passion. — Mais les matérialistes vont plus loin, et toujours pour satisfaire aux exigences de leurs passions, ils nient l'âme et ils nient la vie future; ils ne veulent point en eux de ce noble principe spirituel qui les gêne, ils veulent encore moins de l'immortalité qui les contrarie davantage; ils affirment qu'il n'y a en nous que la matière et que *quand on est mort tout est mort*. Nous allons répondre à cet affreux blasphème qui retentit partout aujourd'hui, jusque dans les plus humbles ha-meaux. Certes, je n'ai pas besoin de vous faire ressortir l'importance du sujet. « L'immortalité de l'âme, en effet, est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qu'il en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet <sup>2</sup>. » Or, soit que nous envisagions la question du côté de l'homme, soit que nous la considérons du côté de Dieu, il ressort avec la dernière évidence que cette vie n'est que le commencement de la vie et qu'une éternelle existence nous est réservée.

## I

*Quand on est mort tout est mort* : cette désolante affirmation répugne absolument à la nature et à la dignité de notre âme.

I. « L'âme est immortelle : la première raison que j'en donne, à part bien entendu le témoignage irréfragable de la foi, *Deus creavit hominem inexterminabilem*, c'est sa spiritualité. Nous voyons le corps de l'homme mourir, se décomposer, et, sans être anéanti, devenir un je ne sais quoi qui n'a pas de nom : l'air, l'eau, le feu,

tous les agents de la nature exercent sur lui leur empire comme sur une plante ou le corps d'un animal; mais, pour l'âme, elle est placée hors de la sphère des choses sensibles; pure et sans mélange, elle ne porte en elle aucun principe de corruption; simple, indivisible comme la pensée, il n'est pas d'élément, si actif et si subtil qu'on le suppose, qui puisse l'atteindre. Ce qui s'appelle mort, n'est qu'un dérangement de parties matérielles; mais l'âme n'a ni parties, ni figure, ni situation respective de parties entre elles; et si le corps peut perdre cet arrangement de parties distinctes, se désagréger et mourir, l'âme, qui n'a rien de semblable dans sa manière d'exister, ne doit pas naturellement éprouver une semblable destruction <sup>3</sup>. » D'autre part, la science le prouve d'une manière irréfutable, pas un des atomes de la matière ne périt; la destruction d'un seul atome exige un acte, une puissance infinie, et Dieu, dans sa bonté, ne veut pas faire cet acte pour la destruction du moindre élément matériel. *Deus creavit res ut essent* <sup>4</sup>. Comment donc anéantirait-il une âme, le chef-d'œuvre de ses mains, une âme, dont il a fait sa plus parfaite image, une âme née de la pensée et de la vertu, une âme qui s'est nourrie du pain incorruptible de la vérité et de la vertu? Cela est impossible !

II. D'ailleurs, la dignité de l'homme, souverain de la création, exige que son âme soit immortelle. Car, dit un docte prélat <sup>5</sup>, si parmi les êtres créés destinés à servir l'homme, il y en a dont la vie soit emportée dans l'espace d'un jour et d'une heure, il en existe beaucoup plus qui déploient pour résister au temps une force dont son corps est loin d'égaliser les triomphes. Combien d'arbres, dans les forêts ou sur les montagnes, dont la tige inébranlable quoique plusieurs fois séculaire, soutient encore victorieusement l'effort des inondations et les violences de la tempête ! Ces rochers, que l'Écriture appelle les fondements de la terre, ont été bien souvent secoués avec elle; mais ils demeurent disposés à raconter encore des révolutions à venir, comme ils attestent déjà celles qui les ont bouleversés. Depuis que Dieu les a jetés autour du globe comme un manteau, les mers n'ont rien perdu ni de la profondeur de leurs abîmes ni de la majesté de leurs colères. Les grandes constellations dont le ciel est si richement paré ont refusé jusqu'à présent de pâlir ou de s'éteindre, et leur intarissable foyer épanche les mêmes flots de lumière qu'au moment où la parole créatrice en alluma les feux. Les œuvres de l'homme lui-même ne se hasardent-elles pas à lutter de consistance et de durée avec les œuvres de Dieu ? N'a-t-il pas partout bâti des édifices, dressé des colonnes, élevé des pyramides qui, même à l'état de ruines, retiennent encore je ne sais quelle fierté que les insultes du temps sont incapables d'abattre ? Eh bien ! sera-t-il dit que

<sup>1</sup> Connaissance de Dieu et de soi-même.

<sup>2</sup> Pascal, *Pensées*, art. IX.

<sup>3</sup> Frayssinous, *Défense du christianisme*.

<sup>4</sup> S. Thomas, *Cont. Gent.*, IV.

<sup>5</sup> Mgr Plantier, *Instr. past. pour le Carême* de 1869.



ce roi, ce conquérant, ce dominateur des êtres créés, n'ait été couronné de tant de gloire que pour devenir, plus tôt et plus impitoyablement que tous les autres, le jouet et la proie de la mort? Quoi! ceux-ci subordonnés à ses besoins et soumis à son empire, mesureraient leur âge par une succession de siècles, et lui verrait, après quelques années fugitives, ses organes se dissoudre et le foyer de leur vie s'éteindre sans espoir de réveil? Que Dieu, l'éternité substantielle et vivante, traite l'homme de feuille que le vent emporte, rien de mieux; mais comprendrait-on que des créatures inintelligentes et qui ne sont après tout que les tributaires de l'homme, eussent le droit de lui jeter la même ironie? Quoi, enfin, l'homme pourrait communiquer à ses ouvrages une certaine perpétuité dont il ne pourrait lui-même partager l'honneur? Evidemment non, le droit sens se refuse à l'admettre, il faut qu'il y ait plus de proportion entre la grandeur et la destinée de l'homme, il faut que son âme soit immortelle!

## II

*Quand on est mort tout est mort* : si cet axiôme de l'impiété était vrai, c'en serait fait de la Sagesse et de la Justice incréées; et il faudrait donner gain de cause à l'athée qui, contre une évidence plus claire que le jour, nie l'existence de Dieu.

I. Dieu est juste et il ne peut avoir fait un monde où le désordre deviendrait aussi légitime que nécessaire. Or, sans l'immortalité de l'âme, le vice triomphe fatalement, la vertu est vaincue et devient impossible. Les païens et les philosophes les moins suspects d'exagération religieuse l'ont confessé. « Si l'on ne joignait à l'exercice des vertus ces biens à venir que l'Écriture promet aux fidèles, dit Bayle, on pourrait mettre la vertu et l'innocence au nombre des choses sur lesquelles Salomon a porté cet arrêt définitif : *Vanité des vanités!* » — « Fuyez, dit Rousseau, ceux qui sous prétexte d'expliquer la nature sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines. Renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions, ils arrachent du fond des cœurs les remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes. Je le crois comme eux, et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. » Au fait, si quand on est mort tout est mort, comment l'homme luttera-t-il contre lui-même pour éviter le mal et faire son devoir? Ne prendra-t-il pas uniquement pour règle de ses actions l'égoïsme, l'orgueil, l'intérêt et surtout le plaisir? Pourvu qu'il échappe aux regards du public et à la vindicte des tribunaux, ne se donnera-t-il pas toutes les satisfactions possibles? Ne fera-t-il pas litière

du devoir, du respect des lois, du serment, de la justice, de l'humanité, du sacrifice, de la conscience, de l'autorité? Alors, je le demande, comment la société pourra-t-elle subsister? Les matérialistes ne sont encore qu'une infime minorité, et cependant les crimes, les suicides, les injustices criantes, les mensonges, la corruption, la jalousie dans le pauvre, la rébellion dans le sujet, la tyrannie égoïste dans ceux qui détiennent l'autorité, ne font-ils pas trembler la société, ne mettent-ils pas en péril les intérêts les plus augustes? C'est l'œuvre du démon, mais ne serait-ce pas l'œuvre de Dieu si vraiment l'âme n'était pas immortelle? Quel blasphème horrible!

D'autre part c'est la croyance universelle du genre humain que nous ne sommes pas faits pour le néant, que l'âme est immortelle. Je ne parle pas des chrétiens qui, tous les jours, en récitant leur *Credo* affirment leur invincible croyance à la « vie éternelle. » J'entends parler des nations païennes, des peuples les plus sauvages et les plus barbares. Égyptiens, Chaldéens, Indiens, Grecs, Romains, Gaulois, Germains, habitants du Nouveau-Monde au moment où Christophe Colomb aborda sur ce vaste continent, tous ont cru en masse à l'immortalité de l'âme. Leur foi à cette vérité fondamentale a été plus ou moins obscurcie, plus ou moins vague mais très réelle. Je ne vous citerai pas les paroles de leurs philosophes, je n'en finirais pas. Je ne veux en ce moment appeler votre attention que sur un fait décisif dans la question. Partout et toujours l'humanité a eu le culte des morts, a prié pour les morts, a honoré leur poussière. Pourquoi? N'est-ce point parce que l'humanité a pensé et pense que quand on est mort tout n'est pas mort? N'est-ce pas parce qu'elle a cru et croit que les morts ne sont pas indifférents à notre souvenir, à nos témoignages d'affection? N'est-ce point parce qu'elle est persuadée qu'ils sont les témoins de nos larmes et de nos regrets, et que nous pouvons continuer d'entretenir une sorte de société touchante avec cette partie d'eux-mêmes qui vit encore? Maintenant d'où vient cet accord unanime (à part quelques voix discordantes que la dégradation intellectuelle et morale fait résonner) dans cette foi à l'immortalité? Quelle est l'origine de cette croyance universelle? Vient-elle des philosophes? Mais elle existait avant qu'ils eussent énoncé leurs oracles. Vient-elle des sens? Mais les sens ne nous disent rien de la vie future, leur témoignage y serait plutôt opposé. Est-ce un rêve brillant de l'imagination? Mais cette idée, loin d'être agréable à tout le monde, est redoutable à un grand nombre de pervers. Ah! cette foi à l'immortalité de l'âme vient de l'Auteur de la nature; il l'a inscrite dans nos consciences, et sous peine de n'être plus le Dieu sage, c'est-à-dire de n'être plus Dieu, il ne s'est pas menti à lui-même, la réalité correspond à la révélation divine!

De plus, la sagesse éternelle le veut ainsi, les



aptitudes, les tendances que Dieu a mises dans les êtres sont une déclaration certaine de leurs destinées. Or, l'homme a des aspirations intimes, puissantes, constantes, qui n'ont point leur réalisation en cette vie, donc elles doivent l'obtenir dans une existence d'outre-tombe. L'homme aspire à vivre, à vivre dans l'estime, dans l'admiration, dans le cœur de ses semblables; il aspire à vivre toujours, il se dit, de toute manière : Je ne veux pas mourir tout entier, *non omnis moriar!* Il est tellement immortel par ses instincts qu'il invente des cérémonies solennelles pour se rappeler que, selon le corps, il est mortel, *memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris*. — L'homme aspire à la vérité parfaite, et ici-bas il ne peut, après bien des labeurs, que conquérir quelque lambeau de vérité. « L'homme le plus savant, a dit Pascal, n'arrive jamais qu'à une savante ignorance. » Et le grand Newton a exprimé admirablement cette pensée en disant de lui-même : « Je ne sais ce que le monde pensera de mes travaux; mais, pour moi, il me semble que je n'ai été autre chose qu'un enfant jouant sur le bord de la mer, et trouvant tantôt un caillou un peu plus poli, tantôt une coquille un peu plus brillante, tandis que le grand Océan de la vérité s'étendait inexploré devant moi. » L'homme aspire au bonheur parfait, et ici-bas il ne rencontre qu'un bonheur affreusement mélangé, qui est plutôt du dégoût, du malaise, de l'ennui, même dans les situations les plus élevées, au milieu des plaisirs les plus enivrants, dans la réalisation des rêves les plus caressés. Témoin Alexandre qui, maître du monde, pleure parce qu'il n'a pas d'autres mondes à conquérir. Témoin Septime Sévère, qui, de soldat, devenu empereur, exhale amèrement cette plainte : « J'ai été tout et cela ne me sert de rien, *omnia fui et nil expedit*. » Témoin Salomon, qui assis sur un trône glorieux, nageant au sein de toutes les jouissances s'écrie : Vanité des vanités et tout n'est que vanité! Eh! quoi, les animaux sans raison atteignent leur destinée, et l'homme, le chef-d'œuvre de la création, l'homme affamé de vie, affamé du vrai, du bien, du beau, serait frustré de ses plus impérieux désirs? Et ce serait Dieu qui l'aurait fait ainsi? Mais ne serait-ce pas affreux, horrible, atroce? Où donc serait la bonté, la sainteté de Dieu? Ah! plutôt, disons-le bien haut, un jour notre esprit se reposera dans la contemplation de la vérité parfaite, notre cœur s'enivrera du bonheur sans mélange, et cela à jamais! Dieu le doit à sa sagesse, j'ajoute qu'il le doit à sa justice.

II. *Quand on est mort tout est mort*, ce n'est pas ce que pensait un célèbre impie du siècle dernier : « Quand je n'aurais, dit-il, d'autre preuve de l'immortalité de l'âme que le triomphe du méchant et de l'oppression du juste dans ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une

contradiction si manifeste, une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me forcerait de la résoudre; je me dirais : Tout ne finit pas pour moi avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. » On ne saurait mieux raisonner. Non, Dieu ne peut voir d'un même œil le crime et la vertu, le bienfaiteur et le malfaiteur du genre humain. — Il faut que, strictement, chacun reçoive selon ses œuvres, sans quoi plus d'ordre, plus de famille, plus de société. Or, je le demande, peut-on dire que cette vie soit le temps de la justice parfaite? Que voit-on souvent? On voit le vice arriver aux places, aux honneurs, à toutes les jouissances, par la bassesse, la ruse, la flatterie, la violence, tous les moyens désavouables; on voit souvent l'homme vertueux, misérable, délaissé, oublié, déconsidéré, moqué, persécuté, condamné injustement, quelquefois jeté dans les prisons ou portant sur l'échafaud une tête innocente. Où est la justice? Dira-t-on qu'elle est dans la sanction naturelle? Mais la pratique de la vertu est toujours pénible, tandis que des corps bien constitués résistent souvent à tous les désordres de la débauche. Dira-t-on qu'elle est dans la sanction légale? Mais souvent les lois sont impuissantes à saisir le criminel, à récompenser le juste. Dira-t-on qu'elle est dans la sanction sociale, ou l'opinion publique? Mais qui ne sait que généralement l'opinion publique est trompée et trompeuse. Dira-t-on quelle est dans le témoignage de la conscience? Mais la conscience fait que le juste se résigne sans cesser de souffrir; plus d'une fois l'homme de bien, par excès de délicatesse, vit dans l'agitation et le trouble; d'ailleurs où serait la récompense du plus grand acte de vertu, le martyre pour la patrie ou pour la foi? Quant au remords, l'habitude du crime émousse son aiguillon. D'autre part où serait le châtiment du plus grand des crimes, le suicide? Sera-t-il dans l'anéantissement de tout l'être, mais ce châtiment atteindrait également la vertu. Se peut-il que Néron et saint Paul, Messaline et sainte Thérèse dorment dans le tombeau du même et éternel sommeil? Toute notre raison, tout notre bon sens se révolte contre cette absurde conclusion. Ah! que le bon se réjouisse, que le méchant tremble, il viendra un jour où, comme on l'a si bien dit, la justice malheureuse aura ses reprises sur Dieu, et où Dieu aura ses reprises sur le vice impuni, et des reprises éternelles!

En terminant, ranimons notre croyance à l'immortalité de l'âme. Au nom de la foi, au nom de la raison, au nom de notre dignité, de notre nature, au nom de la sainteté, de la bonté, de la sagesse et de la justice de Dieu, rejetons, combattons par tous les moyens possibles, les absurdes et désolantes doctrines de l'athéisme et du matérialisme. A l'encontre de leurs dénégations insensées, redisons avec l'Eglise, avec l'élite de l'humanité :

Je crois en Dieu, *Credo in Deum!*

Je crois la vie éternelle, *Credo vitam æternam!*



## CONGRÉGATIONS ROMAINES

## I

SACRÉE CONGRÉGATION DE L'INQUISITION.

LA LICÉITÉ DE L'EMBRYOTOMIE *tuto doceri non potest.*

21 mai 1884.

Nous avons dit, à la page 532 de l'*Ami du clergé*, année 1884, où en était la question de la licéité de l'embryotomie, c'est-à-dire de cette opération chirurgicale qui a pour but de tuer l'enfant dans le sein maternel pour sauver la vie de la mère, quand on ne peut autrement sauver ni l'un ni l'autre. La S. Congrégation de l'Inquisition consultée à ce sujet avait différé sa réponse. Elle vient enfin de parler dans un document adressé à S. Em. le cardinal-archevêque de Lyon :

« Eminentissime et Reverendissime Domine,

« Eminentissimi PP. mecum Inquisitores generales in congregatione generali habita feria iv, die 28 labentis maii, ad examen revocarunt dubium ab Eminentia Tua propositum : « *An tuto doceri possit in scholis catholicis licitam esse operationem chirurgicam quam craniotomiam appellant, quando scilicet ea omissa mater et filius perituri sint, ea e contra admissa, salvanda sit mater, infante pereunte?* »

Ac omnibus diu et mature perpensis, habita quoque ratione eorum quæ hac in re a peritis catholicis viris conscripta, ac ab Eminentia Tua huic Congregationi transmissa sunt, respondendum esse duxerunt :

*Tuto doceri non posse.*

Quam responsionem cum SS. D. N. in audientia ejusdem feriæ ac diei plene confirmaverit, Eminentia Tuæ communico, tuasque manus humillime deosculor.

Romæ, 21 maii 1884.

Humillimus et addictissimus servus verus,

R. CARD. MONACO.

## II

SACRÉE CONGRÉGATION DE L'INDEX

1<sup>o</sup> Décret du 26 novembre 1884, qui condamne :

*La scomunica di un'idea* (L'excommunication d'une idée). Réponse au Cardinal-Vicaire de Rome par Mgr (titre usurpé) J.-B. Savarese. Rome, établissement typographique d'Edouard Périmo, 1884.

Ouvrage condamné en vertu de la deuxième règle du concile de Trente.

2<sup>o</sup> Décret du 19 décembre 1884, qui condamne :

\* Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4<sup>o</sup> d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

*Siete Tratados*, por Juan Montalvo, en dos tomos. Besançon, impronta de José Jacquin, 1882.

*Nouvelles études d'histoire religieuse*, par Ernest Renan. Paris, Calmann Lévy, éditeur, 1884.

Auctor operis (Giuseppe Sandrini) cujus titulus : *Saggio di lettura giovanili al uso delle scuole popolari* : prohib. decr. 23 aprilis 1860 laudabiliter se subjecit et illud reprobavit.

Auctor operis (Fr. Gaspar) cujus titulus : *Der Vernunftstaat nach seinen Rechten und pflichten*. Latine : *Status rationalis ejusque jura et obligationes*. Luxemburgi, 1883; prohib. decr. 9 maii 1884, laudabiliter se subjecit et illud reprobavit.

Fr. Thomas, Card. MARTINELLI, *præf.*

## CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> Faut-il, en règle générale, dans les Offices du degré « double-majeur » et au-dessus, prendre, au 1<sup>er</sup> Nocturne, les leçons du Commun au lieu de l'Ecriture occurrente?

2<sup>o</sup> L'Encyclique de Léon XIII contre la Franc-Maçonnerie est-elle publiée dans la plupart des diocèses, et, là où l'évêque n'a encore pas envoyé d'instruction, doit-on attendre cette instruction pour donner connaissance aux fidèles de cette Encyclique?

3<sup>o</sup> Dans le texte authentique de la prière *Ego volo celebrare*, le mot *Missam* est-il avant *celebrare* ou est-il après? Le changement de place d'un mot n'empêcherait-il pas de gagner l'indulgence?

4<sup>o</sup> Offrant le saint sacrifice pour deux défunts, le mari et la femme, je prends pour seconde oraison celle *pro pluribus defunctis*, puis-je dire... *propitiare animabus famuli tui et famulae tuæ*...?

5<sup>o</sup> Après la consécration du Précieux Sang, peut-on faire la première genuflection en disant : *Hæc quotiescumque feceritis*... ou doit-on attendre qu'on ait prononcé le dernier mot *faciatis*?

6<sup>o</sup> Le confesseur doit-il dire le *Misereatur* immédiatement avant la formule d'absolution, ou pendant que le pénitent achève le *Confiteor*?

R. — Ad I. Dans les doubles-majeurs et au-dessus, les leçons du premier nocturne ne sont jamais de l'Ecriture courante, mais du propre s'il y en a un; s'il n'y en a pas, elles doivent se prendre au commun. Ce cas a été décidé par la sacrée Congrégation des rites, d'abord le 12 juillet 1664, n. 2284, ad 6, ensuite le 2 septembre 1741, n. 4119, ad 3.

Ad II. Nous ne saurions dire en combien de diocèses, l'Encyclique contre la Franc-Maçonnerie n'a pas encore été portée à la connaissance des fidèles par les Ordinaires. Mais l'absence de cette publication n'infirmes en rien le document qui est d'ailleurs universellement répandu. On peut donc s'en servir sans attendre la publication par l'Ordinaire.

Ad III. Le texte authentique est-il : *Ego volo celebrare missam* ou *missam celebrare*? Nous avons comparé un grand nombre de recueils d'indulgences, de Bréviaires et diurnaux, de formulaires de prières préparatoires à la messe, Le

désaccord est complet. Du reste, le déplacement d'un mot n'empêche pas de gagner l'indulgence, à moins que ce mot ne soit essentiel. Il ne l'est pas dans le cas présent.

Ad IV. On ne peut pas vous blâmer d'organiser ainsi cette oraison en faveur de l'époux et de l'épouse, parce que l'Eglise n'a pas établi d'oraison propre pour ce cas, et que des auteurs très estimés, comme Guyet, Castaldi et d'autres, modifient parfois les oraisons du Missel pour les approprier plus parfaitement à leur objet.

Ad V. Après la consécration du Précieux Sang, on doit faire la première genuflexion en disant *Hæc quotiescumque*, car la rubrique du Missel est formelle :

« Quibus dictis (hic est enim calix, etc.), reponit calicem super corporale, dicens secreto : *Hæc quotiescumque feceritis*, etc., genuflexus Sanguinem reverenter adorat. » (Ritus celebrandi missæ, titre VIII, n. 7.) On ne doit donc pas attendre qu'on ait prononcé le dernier mot : *faciatis*.

Ad VI. Régulièrement le confesseur doit dire le *Misereatur* immédiatement avant la formule d'absolution, car le Rituel romain est exprès :

« Cum igitur pœnitentem absolvere voluerit, injuncta ei prius, et ab eo acceptata salutari pœnitentia, primo dicit :

*Misereatur tui...*

Deinde dextera versus pœnitentem elevata, dicit :

Indulgentiam...

Dominus noster Jesu.

Ego te absolvo...

On voit que toutes ces prières se suivent et qu'elles doivent régulièrement se dire pendant que le prêtre donne l'absolution, et non pendant que le pénitent achève le *Confiteor*.

Q. — 1° Tous les lundis, je chante la messe de *Requie* pour les défunts de la paroisse, et je dis trois oraisons, sans prose, au lieu d'une. Ne puis-je pas et ne dois-je pas continuer ainsi? N'y a-t-il pas une exception pour les jours de lundi, lorsque, ce jour-là, on chante la messe pour toutes les âmes d'une paroisse?

2° En vertu d'un Indult spécial, le maître-autel de chaque église paroissiale est « privilégié » dans notre diocèse. Y a-t-il obligation stricte d'appliquer l'indulgence à l'âme pour laquelle on célèbre la messe? v.g. je dis la messe pour Paul : si j'applique l'indulgence à Pierre, mon parent, suis-je tenu à restitution?

3° En 1884, pour l'Office, nous avons pris la *Partie du Printemps* le 2 mars, au commencement du Carême. Or, pour les Offices votifs du Saint-Sacrement et de l'Immaculée-Conception, cette partie n'a qu'une antienne pour chaque nocturne (temps pascal). L'année prochaine, 1885, la chose se renouvellera. Comment faire pendant le Carême?

R. — Ad I. Nous n'avons jamais vu d'exception pour ce cas, et nous croyons qu'il n'en existe pas. Nous croyons que vous feriez bien de ne chanter qu'une oraison, et de dire la prose *Dies iræ*.

Ad II. Sur les autels « privilégiés », l'application de l'indulgence se fait quand même vous n'y penseriez pas. Il n'y a donc pas lieu à restitution.

Ad III. On trouve ces offices complets chez les grands éditeurs de livres liturgiques, par exemple

à Tours, à Paris, à Malines, à Tournai, à Ratisbonne, etc.

Q. — Depuis un an que je suis abonné à l'*Ami du clergé*, j'admire dans chaque livraison, avec l'érudition de ceux qui coopèrent à sa rédaction, la lucidité des réponses aux questions proposées. Je me permets donc d'avoir recours à vos lumières pour la solution de deux questions.

1° Ici, bien que la levée du corps se fasse solennellement et avec des chantes; cependant à cause de la présence des hérétiques, on ne chante point, en se rendant de la maison mortuaire à l'église. Dans ce cas, après avoir récité le *De profundis*, y a-t-il pour le prêtre obligation de réciter à voix basse les psaumes que l'on devrait chanter d'après les prescriptions du Rituel?

2° Y a-t-il difficulté de se servir pour la « couleur rouge, » d'un ornement dont le fond est « absolument rouge, » mais la croix foncée blanche? — Y a-t-il un décret postérieur à celui du 7 avril 1832, n. 4684? Seriez-vous assez bon pour me donner dans un de vos prochains numéros, le texte du décret précité, ou de celui qui lui serait postérieur?

R. — Ad I. Vous devez réciter à voix basse ce que les circonstances ne vous permettent pas de chanter, parce que les prières sont la chose principale; le chant n'est qu'accessoire.

Ad II. Si la croix occupe une grande place dans la chasuble, ainsi qu'on le pratique trop fréquemment en France, cette chasuble est évidemment en opposition avec les décrets de la sacrée Congrégation des rites. Il importe de lire ces décrets trop souvent transgressés.

Le décret du 7 avril 1832, que vous indiquez, ne fait que rappeler celui du 12 novembre 1831, n. 4669. Voici ce dernier décret. L'évêque de Marsi demandait à la Congrégation des rites :

« Potestne continuari usus illarum Ecclesiarum, quæ pro colore tam albo, quam rubro, viridi et violaceo utuntur paramentis vel flavi coloris, vel mixtis diversi coloris floribus? Præsertim si colores a rubrica præscripti in floribus reperiantur. In rubrica Missalis Fratrum Ordinis Prædicatorum num. 6 legitur : « In diebus vero illis solemnibus... uti possumus pretiosioribus paramentis cujuscumque sint coloris, dummodo non sint nigri. »

La sacrée Congrégation se contenta de répondre : « Servetur strictim rubrica quoad colorem paramentorum. » (N. 4669, ad 54.)

Six ans plus tard, l'évêque de Modène demanda si l'on pouvait employer indifféremment pour le rouge et pour le vert les ornements de diverses couleurs, de telle façon qu'on puisse à peine distinguer la couleur principale et prédominante :

« Num paramenta confecta ex serico, et aliis coloribus floribusque intertexta, ita ut vix dignoscatur color primarius et prædominans, usurpari valeant mixtim saltem pro albo, rubro et viridi? »

La Congrégation répondit : « *Negative*. » (S. R. C. 23 septembre 1837, dub. viii, ad 2.)

C'est donc agir contre la rubrique que d'employer, par exemple, pour la couleur rouge et blanche une chasuble blanche avec une large croix rouge, et *vice versa*.

De Herdt pense comme nous : « Contra rubri-



cam igitur agit, dit cet éminent rubriciste, qui casula alba cum cruce rubea, et vice versa rubea cum cruce alba utitur pro colore albo aut rubeo, vel pro utroque. »

Q. — 1° En contradiction avec ce qu'a dit l'*Ami du clergé*, en 1883, p. 88, la coutume se maintient d'indulgentier isolément les chapelets par un simple « signe de croix. » Y a-t-il lieu de douter de la validité de cette pratique ?

2° Peut-on, les jours de semi-doubles, dire des messes « votives de saint Joseph, » de la sainte Vierge, etc., tout en se déchargeant d'une intention de messe *pro defunctis* ?

3. Quand les vêpres se chantent devant le « S. Sacrement exposé, » et sans qu'il y ait bénédiction à la fin, faut-il chanter le *Fidelium animæ*... ?

4° Quand dans une communauté, le S. Sacrement est exposé toute la journée, et que, dans le cours de l'après-midi, il y a un « salut » pour quelque réunion de Congrégation, peut-on, après la bénédiction, remettre le S. Sacrement sur l'exposition jusqu'au salut du soir, ou faut-il le rentrer dans le tabernacle, supprimant ainsi plusieurs heures d'adoration ?

5° Pensez-vous que l'on puisse appliquer les indulgences du rosaire à une dizaine séparée, sur laquelle on réciterait successivement toutes les autres ? On a inventé une sorte de bijou-bracelet, formé de 11 grains et d'une croix. Il n'y a qu'à le détacher du bras pour réciter ses dizaines.

6° Rome ayant permis de dire la messe de la sainte Vierge au jour de la fête de *Mater admirabilis*, célébrée dans les Pensionnats du S. Cœur, le 20 octobre, doit-on y faire mémoire du saint du jour (S. Jean de Kenty), et y dire *Credo* ?

R. — Ad I. La solution que nous donnions en 1883 concernait seulement les chapelets de saint Dominique et ceux des *Sept-Douleurs*. Nous disions que l'on ne pouvait se contenter d'un simple signe de croix, mais qu'il fallait employer les formules spéciales de bénédiction. Vous nous demandez s'il y a lieu de douter de la validité de l'application des indulgences si l'on ne fait qu'un signe de croix. Nous répondons : assurément. Nous allons plus loin, nous croyons même qu'il n'y a pas d'application d'indulgences ; car les vicaires-généraux qui avaient posé la question à la sacrée Congrégation des indulgences, demandaient précisément si la formule de bénédiction était nécessaire quant à la validité :

« An... in sólo crucis signo perficere possint, an vero pro actus *valore* formula benedictionis simulque aspersione cum aqua benedicta omnino sit adhibenda ? »

Or la sacrée Congrégation répondit que pour les chapelets de saint Dominique et des *Sept-Douleurs*, il fallait employer la formule :

« Eminentissimi Patres, postquam consultorum vota audissent, responderunt : Pro coronis Rosarii et Septem-Dolorum servanda esse formulam. »

Bien plus, Messieurs les vicaires-généraux ayant demandé pour eux la faveur d'être dispensés de l'emploi de cette formule, la sacrée Congrégation jugea que ce n'était pas expédient : « Quoad dispensationem non expedire » (29 février 1864).

Ad II. Oui, vous pouvez vous décharger d'une intention de messes pour les défunts en disant des messes votives de la sainte Vierge, de saint Joseph et autres, mais vous ne gagnez pas pour

ces défunts l'indulgence attachée aux messes de *Requiem*.

Ad III. L'exposition du Très-Saint Sacrement ne dispense pas de donner aux vêpres la conclusion ordinaire, *Fidelium animæ*.

Ad IV. Il serait préférable de remettre la réunion de Congrégation après le salut du Saint-Sacrement.

Si cela n'est pas possible, on pourrait tenir la réunion pendant l'exposition, pourvu qu'il reste auprès du Très-Saint Sacrement un nombre convenable d'adorateurs.

Enfin, s'il n'y avait pas assez d'adorateurs, on pourrait aussi renfermer le Saint-Sacrement pendant la réunion, attendu qu'il ne s'agit pas d'une exposition qui doive être nécessairement continue. Mais la première solution est préférable.

Ad V. Non, on ne peut pas appliquer l'indulgence du rosaire à une dizaine séparée.

Ad VI. Cette messe n'étant pas proprement une messe votive solennelle, nous croyons qu'on doit faire les mémoires occurrentes.

Q. — Si j'ai tardé à vous envoyer mon réabonnement à votre excellent journal, c'est que j'aurais voulu retrouver le n° où vous prétendez qu'on ne peut qu'une seule fois par jour gagner les indulgences du chemin de la croix. Je me rappelle l'affirmation, mais je ne sais sur quoi elle s'appuie. La Congrégation des indulgences a-t-elle donné une nouvelle décision à ce sujet ? Le P. Maurel, qui, certes, fait autorité en fait d'indulgences, dit p. 185 de son traité : Si on fait plusieurs fois son chemin de croix le même jour, on peut gagner « chaque fois » les indulgences qui y sont attachées. Il a copié la *Recolta* faite par l'abbé Palard. J'ai vu un petit livre fait par les Pères franciscains pour le tiers-ordre, mettant en propres termes *toties quoties*. Cette affirmation m'a complètement désorienté, parce que j'avais une dévotion toute particulière pour le chemin de la croix. Bien des fois il m'est arrivé de le faire trois fois par jour en récitant un chapelet à chaque chemin de croix ou bien les *Mille Ave*. Votre journal, j'aime à le croire, ne manquera pas de revenir bientôt sur cette question. Un de mes confrères qui est assez fort sous le rapport des indulgences ne pouvait pas en croire ses oreilles.

R. — Voici le document authentique qui lèvera toutes les difficultés de notre vénéré confrère. C'est la décision de la S. Congrégation des indulgences sur laquelle se trouve fondée notre affirmation :

« Utrum toties in die lucrari valeant indulgentiæ exercitio Viæ Crucis adnexæ, quoties illud iteratur ? »

RESP. Ex documentis non constat indulgentias pro pio Exercitio Viæ Crucis concessas toties lucrari, quoties præfatum pium exercitium iteratur <sup>1</sup>.

Ajoutons un mot sur la manière dont notre confrère fait le chemin de la croix. S'il se contente de la récitation du chapelet ou de mille *Ave*, sans aucune méditation sur la Passion, il ne gagne certainement pas les indulgences. En effet, d'après une décision de la S. Congrégation des indulgences, datée du 16 février 1839, il faut une

<sup>1</sup> *Rescripta auth. S. C. Indulg.*, 10 septembre 1833. n. 443, p. 679. Edition Pustet.

méditation, non pas sur la Passion en général, mais sur chaque station en particulier :

« An indulgentiæ concessæ visitantibus Viæ Crucis stationes datæ sint ob Christi Domini Passionis meditationem contemplantam in genere, an vero taxative pro meditatione illarum stationum quatuordecim, quæ a fidelibus generaliter cognoscuntur.

RESP. Negative quoad primam partem, affirmative quoad secundam <sup>1</sup>. »

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — En 1865, la commune obérée et ne pouvant rien faire pour la fabrique chargée d'une dette de plus de 3,000 fr., permet à cette dernière « verbalement » et à l'unanimité de son conseil municipal, de percevoir l'argent provenant, non des concessions du cimetière, puisqu'il qu'il n'y en a jamais eu, mais de certains privilèges accordés à certaines familles pour conserver intactes les fosses pendant une période de 5 ans en dehors du terme légal.

Cette concession était faite pour permettre à la fabrique de payer ses nombreuses dettes et éviter à la commune de venir à son secours.

L'argent encaissé de 1865 à 1878 ne dépasse pas 220 fr. Le conseil municipal conservateur ayant disparu en 1880, le nouveau conseil républicain, sous prétexte d'irrégularité, a intenté une action à la fabrique devant le conseil de préfecture pour l'obliger à rembourser les 220 fr. illégalement encaissés par la fabrique, prétend-il.

Cette affaire est demeurée plus de deux ans à attendre une solution et ce n'est qu'en septembre dernier que le conseil de préfecture, pressé, harcelé par les antagonistes de la fabrique a rendu un arrêt qui fait le trésorier de la fabrique comptable de la somme de 220 fr. et l'oblige à verser cette somme dans la caisse municipale.

Ce qu'il y a de piquant en cette affaire, c'est la façon dont le conseil de préfecture a cru devoir la terminer.

Sur une première réquisition de son président demandant à la fabrique la justification de l'emploi des 220 fr., on lui a fourni des reçus pour plus de 3,000 fr. payés dans l'intervalle de 1865 à 1878.

Talonné à nouveau par le conseil républicain, le conseil de préfecture a réclamé encore à la fabrique l'emploi par recettes et dépenses des 220 fr.

Les recettes étant connues, le conseil de fabrique a envoyé cette fois des reçus constatant qu'elle a payé pour grosses réparations soit à l'église soit au presbytère, d'abord une somme de 150 fr., plus une autre de 80 fr. : total 230 fr.

C'est alors que sous prétexte que la fabrique n'avait pas répondu à son appel et fourni à temps les pièces demandées, le conseil de préfecture a porté l'arrêt précité.

Dans l'espèce, le conseil de fabrique demande :

1° S'il est tenu de prendre à sa charge les grosses réparations de l'église et du presbytère, si la commune refuse de reconnaître la valeur de l'engagement verbal intervenu entre les deux conseils. — L'engagement verbal est devenu une réalité, ce semble, par l'acte certifié conforme et signé par tous les membres vivants du conseil municipal d'alors et qui est en ce moment au greffe du conseil de préfecture. Il semblerait aussi que les signataires seuls de la déclaration demeurent responsables et non la fabrique qui n'en peut mais.

2° La fabrique n'ayant aucune ressource, qui devrait verser à la caisse municipale les 220 fr. ?

3° Dans le cas où l'appel serait conseillé, comment faut-il s'y prendre ?

R. — Cette misérable histoire se reproduit, sous des formes diverses, chaque jour depuis que l'iniquité s'est déchaînée contre l'Eglise. On ne voit que cela : violation de la parole donnée, des engagements les plus formels, et une autorité au service des plus viles passions jugeant *per fas et nefas* avec le plus entier mépris du sens commun et du sens moral. Nous ne pouvons formuler toutes les observations que suggère le récit qu'on vient de lire. Nous répondrons simplement :

Ad 1<sup>re</sup>. En fait de grosses réparations, la législation qui régit la matière à l'époque où la question présente nous reporte, était, quoique moins explicite, la même qui nous régit aujourd'hui. L'ancienne loi portait parmi les dépenses obligatoires des communes « les grosses réparations des églises et des presbytères, sauf l'exécution des lois spéciales les concernant. » Ces lois spéciales n'étaient autres que les articles 49 et 94 combinés du décret du 30 décembre 1809, qui ne mettaient les grosses réparations à la charge des communes qu'en cas d'insuffisance des revenus de la fabrique. Le texte d'aujourd'hui (loi municipale du 5 avril 1884), plus explicite, dit la même chose : « les grosses réparations aux édifices communaux, sauf, lorsqu'ils sont consacrés aux cultes, l'application préalable des revenus et ressources disponibles des fabriques à ces réparations. »

Comme de l'exposé du cas il résulte que la fabrique est absolument dénuée de ressources, les réparations incombaient à la commune. Mais on pourra toujours objecter que les choses ne se sont pas faites régulièrement ; et, de fait, tout a été irrégulier en cette affaire : irrégulier le privilège accordé aux familles des défunts ; irrégulière la taxe qu'on leur imposait ; irrégulier l'abandon que la commune faisait de ces ressources à la fabrique ; irrégulière la recette, irrégulière la dépense ; irrégulière la revendication actuelle du conseil municipal ; irrégulier le jugement du conseil de préfecture. Devant cette accumulation d'irrégularités, comment formuler un avis quelconque ? Ce qui va sauver la fabrique, c'est qu'elle n'a pas le sou, et là où il n'y a rien le roi perd ses droits. Il est évident, en effet,

Ad 2<sup>re</sup> que, supposé le jugement du conseil de préfecture juste et sans appel, c'est la caisse de la fabrique qui devrait verser la somme de 220 fr. dans la caisse municipale ; mais cette somme devrait préalablement être votée par le conseil et elle ne peut pas l'être puisque la fabrique est sans ressource. Mais le jugement n'est pas juste ; c'est pourquoi

Ad 3<sup>re</sup>. il faudrait en demander cassation au conseil d'Etat. Mais nous ne conseillerons pas ce moyen parce qu'il serait dispendieux d'abord ; car les recours au conseil d'Etat en matière contentieuse, sont formés par requête signée d'un avocat, et les avocats n'ont pas coutume de travailler pour rien. Et puis, d'après la nouvelle composition du conseil d'Etat, les causes justes

<sup>1</sup> Decr. auth. S. C. Indulg., MONTIS REGALIS, 16 février 1839, n. 508. Edit. Barbier de Montault.



n'ont plus aucune sorte de garantie. Nous ajoutons que, s'il s'est écoulé 3 mois depuis la signification du jugement du conseil de préfecture, le recours au conseil d'Etat n'est plus recevable.

Ce qu'il y a mieux à faire, c'est d'observer minutieusement à l'avenir les prescriptions légales en toutes choses, surtout dans les comptes et budgets. Avec cette sauvegarde, la fabrique n'ayant rien, c'est la commune qui paiera les pots cassés et toutes les grosses réparations de l'église et du presbytère; on peut l'y contraindre en vertu de l'art. 136, § 12, de la loi municipale du 5 avril 1884.

Q. — Selon la zone qu'on habite, la manière d'agir des juges de paix se modifie parfois du tout au tout. Ici, par exemple, lorsqu'un curé vient à mourir, jamais le juge de paix n'appose de scellés, à moins d'en être requis soit par les héritiers du défunt, soit par la fabrique. Dans un arroudissement et un diocèse voisins, au contraire, les Juges de paix se précipitent sur les presbytères et apposent d'office les scellés sur les armoires, secrétaires et livres de toute espèce ayant appartenu au curé. C'est une source d'ennui pour les familles et souvent pour les fabriques aussi. Quelle est la législation sur ce point important.

R. — Une première réponse se trouve dans la Circulaire suivante du 8 janvier 1884, de M. le Ministre de la justice aux procureurs généraux ;  
Paris, 8 janvier 1884.

Monsieur le Procureur général, le décret du 6 novembre 1813, relatif à la conservation et à l'administration des biens du clergé prescrit :

« Art. 16. — En cas de décès d'un titulaire d'une cure, le Juge de paix sera tenu d'apposer des scellés d'office, sans rétribution pour lui et son greffier, ni autres frais, si ce n'est pour le remboursement du papier timbré. »

« Art. 37. — Le Juge de paix du lieu de la résidence d'un archevêque ou d'un évêque fera d'office, aussitôt qu'il aura connaissance de son décès, l'apposition des scellés dans le Palais et autres maisons qu'il occupait. »

L'observation de ces dispositions est fréquemment perdue de vue par les Juges de paix.

En ce qui concerne l'art. 16 cet abandon des prescriptions légales peut s'expliquer. La plupart des cures et succursales n'ont pas de patrimoine propre et l'apposition des scellés ne présente, dès lors, d'utilité que dans certains cas particuliers, lorsqu'il y a eu notamment confusion dans la gestion des biens curiaux et des biens de la fabrique, immixtion du titulaire de la cure dans la gestion des biens de la fabrique. Aussi n'y a-t-il pas lieu d'insister en ce qui concerne les menses curiales. Les Juges de paix peuvent, en général, attendre pour apposer les scellés, aux décès des curés ou desservants, que cette mesure conservatoire soit demandée par les représentants de la fabrique, de la commune, ou l'autorité supérieure.

L'exécution du décret précité présente un tout autre caractère d'urgence et de nécessité que celles de ses dispositions qui ont trait aux menses épiscopales.

Les biens des cures sont, en cas de vacance, administrés par la fabrique; la mense épiscopale, au contraire, se trouve à l'abandon, tant qu'il n'a pas été pourvu à son administration par une nomination expresse, mesure qui réclame toujours un certain laps de temps.

Il importe donc qu'aussitôt après le décès d'un archevêque ou évêque, le Juge de paix du canton du lieu du décès, ceux des cantons où se trouvent situés soit le palais épiscopal, soit les propriétés particulières du prélat apposent les scellés d'office et d'urgence sur tous les objets divers, titres et papiers.

L'art. 37 du décret de 1813 est explicite et formel; il ne fait d'ailleurs qu'étendre en cas de décès d'un archevêque ou évêque, le principe général déjà posé dans l'art. 911 et 3, du Code de procédure civile, spécialement confirmé en ce qui concerne les officiers supérieurs de la marine et de l'armée par l'arrêté du 13 nivôse an X.

Je vous adresse, M. le Procureur général, des exemplaires de la présente instruction en nombre suffisant pour les différents Parquets et les diverses Justices de paix de votre ressort et je vous prie de tenir tout spécialement la main à son exécution.

Récevez, (etc.).

Une seconde réponse parfaitement conforme à cette doctrine se trouve dans le *Défenseur des conseils de fabrique* (page 11, 6<sup>e</sup> année, n° 1); nous nous faisons un devoir de la reproduire à cause de sa précision et de sa clarté.

— S'il existe dans la paroisse des biens de cure proprement dits, l'apposition d'office des scellés par le Juge de paix est autorisée par l'art 16 du décret du 6 décembre 1813 ainsi conçu : « En cas de décès du titulaire d'une cure, le Juge de paix sera tenu d'apposer les scellés d'office, sans rétribution pour lui et son greffier, ni autres frais, si ce n'est le seul remboursement du papier timbré. »

Dans le cas contraire, c'est-à-dire s'il n'existe pas de biens de cure dans la paroisse, le Juge de paix doit attendre, pour apposer les scellés, que cette apposition lui soit demandée par les héritiers, par le trésorier de fabrique, par le maire ou par l'autorité supérieure. Comme le fait judicieusement observer le *Journal des Conseils de fabriques* (1872, p. 18), « lorsqu'il est de notoriété publique qu'une cure ou succursale ne possède aucuns biens quelconques, les mesures prescrites par le décret du 6 novembre 1813 pour assurer la conservation des biens de cure et le partage de leurs revenus sont sans objet. Ainsi l'apposition des scellés, qui a pour but d'empêcher le détournement des sommes provenant d'une propriété ou d'une succession est superflue, quand il n'existe pas de propriété. Il est juste d'ailleurs, de faire une distinction entre les biens de la cure et ceux qui appartiennent personnellement au titulaire. En général, les meubles garnissant les presbytères



ont été apportés ou achetés par les curés. S'il était obligatoire, après leur mort, de mettre leurs meubles sous les scellés, quand la cure n'a aucune dotation, non seulement les héritiers du curé décédé seraient privés d'en jouir pendant un temps plus ou moins long, mais ils seraient exposés à payer des frais inutiles et à subir des retards préjudiciables avant la liquidation de la succession.

Le juge de paix, objectera-t-on peut-être, ignore le plus souvent si la cure possède des biens. En ce cas, l'apposition des scellés est une mesure conservatoire dictée par la prudence la plus élémentaire. Il est aisé de répondre qu'en effet, le juge de paix agit sagement en apposant d'office les scellés, lorsque l'existence de biens de cure lui paraît douteuse; mais il importe de reconnaître que le trésorier de fabrique peut facilement dissiper tous les doutes possibles en certifiant par écrit que la cure, dont il est l'administrateur légal depuis le décès du titulaire, ne possède des biens d'aucune nature, soit meubles, soit immeubles. Ce certificat servira de décharge pour le juge de paix auprès de ses supérieurs hiérarchiques, s'il en était besoin.

Si le juge de paix jugeait à propos d'apposer les scellés d'office, dans le cas où il n'existe pas de biens de cure, les héritiers, lorsqu'aucun d'eux n'est ni mineur ni absent, peuvent former opposition, en se conformant aux art. 926 et suivants du Code de procédure. On ne saurait leur nier qualité pour agir, puisqu'aux termes des art. 17, 18, 21, 22 et 24, les héritiers des curés décédés les représentent dans tout ce qui concerne les biens et le partage des revenus de la cure et qu'il doit être procédé à la levée des scellés et à l'inventaire en leur présence.

Q. — 1<sup>o</sup> Un conseil municipal peut-il retrancher une partie du supplément de traitement en cours d'exercice voté par un autre conseil l'année précédente?

2<sup>o</sup> Un conseil municipal peut-il s'attribuer à lui tout seul tout le prix des concessions de cimetière?

3<sup>o</sup> Une fabrique manquant de toutes ressources ne pourrait-elle pas avoir un certain droit à une portion de la somme de la concession des cimetières et remplacer en cela le bureau de bienfaisance là où il n'y en a pas?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. En principe, quand une somme d'argent a été légalement allouée par un conseil municipal à une personne pour des fonctions remplies par cette personne, et que rien n'est changé du côté des conditions exigées, le conseil municipal ne peut rien changer jusqu'à l'expiration de l'exercice. En justice comme en équité, le supplément voté pour une année doit être payé jusqu'à l'expiration de l'année, toutes choses restant égales d'ailleurs.

Mais nous voyons tous les jours quel cas le gouvernement fait de l'équité et de la justice. Il s'est fait, à propos des allocations, une jurisprudence particulière qui lui permet de supprimer en pleine année le traitement des curés-desservants, et même des curés titulaires et des évê-

ques. Or, comment une commune pourrait-elle être et par qui serait-elle blâmée d'agir identiquement sur les allocations qu'elle vote à son clergé? Nous avons vu tout récemment un ministre faisant savoir aux maires qu'ils sont libres de supprimer les vicariats paroissiaux comme ils avaient été libres de les établir; qu'il leur suffit pour cela d'une simple délibération. Il y a des conseils municipaux qui se sont honorés en faisant la sourde oreille à ces insinuations du gouvernement. Mais combien d'autres ont profité de l'occasion qui leur était offerte de faire du même coup une économie et un acte d'irrégularité!

Nous répondrons donc à notre correspondant: en droit, non, un conseil municipal ne peut sans motifs légaux suspendre une allocation dûment votée. En fait, il les supprime impunément.

Nous ajouterons que pour apprécier d'une manière absolue le cas en question, il faudrait connaître les termes de la délibération qui a voté le supplément et aussi les motifs mis en avant par le second conseil.

Ad 2<sup>o</sup>. Un conseil municipal n'a pas de qualité pour s'attribuer tout ou partie des concessions de terrain dans les cimetières; mais cette attribution lui est formellement accordée par la loi, et il ne serait pas maître de s'en dessaisir au profit de qui que ce soit.

Ad 3<sup>o</sup>. D'après la même loi qui régit la matière, une partie des sommes provenant des concessions doit entrer dans la caisse du bureau de bienfaisance. Si, de fait, il n'y a pas de bureau de bienfaisance constitué, la commune en tient lieu; car, à défaut de cet établissement, elle est chargée de l'assistance publique. En aucun cas, elle ne pourrait, sous aucun prétexte, transmettre à la fabrique les revenus de cette nature. Si la fabrique est absolument dénuée de ressources, elle peut recourir à la commune et réclamer les subventions autorisées par la loi (et elles sont bien minimes aujourd'hui depuis la dernière loi municipale); mais elle est sans droit aucun sur les concessions des cimetières.

Q. — Je fais le catéchisme après la classe. Or, comme l'instituteur consigne les enfants indociles, je ne puis presque jamais les avoir tous réunis au catéchisme.

Peut-on obliger l'instituteur à laisser venir les enfants consignés de onze heures à midi pour qu'ils assistent au catéchisme? A qui s'adresser pour cela?

R. — S'il s'agissait des huit jours qui précèdent immédiatement la première communion, on pourrait forcer l'instituteur à laisser les enfants libres; car les lois scolaires ont prévu ce cas. Mais en dehors de cette circonstance, l'instituteur n'a pas à s'occuper, — d'après les lois actuelles, bien entendu, — de savoir si le curé fait ou ne fait pas le catéchisme, à telle heure ou à telle autre. Il doit exclusivement s'appliquer à ses fonctions et, dans leur exercice, se conformer aux règlements.



Toutefois, s'il était manifeste que l'instituteur affecte de consigner les enfants punis, juste à l'heure du catéchisme, ou s'il n'adoptait ce genre de punition que pour empêcher les enfants d'aller remplir un devoir exigé par leur famille, comme l'assistance aux leçons de catéchisme, il sortirait de la neutralité qui lui est prescrite par la loi; il ferait acte d'opposition à la conscience de ses élèves, et partant encourrait le blâme de ses supérieurs.

Cependant, nous n'engagerions pas les curés à dénoncer eux-mêmes l'instituteur à ses chefs hiérarchiques; à l'heure présente, ils ne feraient que compliquer la difficulté. Mais qu'ils s'adressent directement aux familles des enfants en leur signalant les faits. Le père et la mère ont qualité pour se plaindre et pour demander formellement que les punitions infligées soient de telle nature qu'elles ne rendent pas impossibles d'autres devoirs regardés par eux comme essentiels. Il est probable qu'une réclamation énergique de la famille obtiendrait gain de cause. En cas d'insuccès de ce côté, elle peut se retourner vers les supérieurs académiques, s'adresser également au maire dont le devoir est de soutenir et de protéger les droits de ses administrés.

Un instituteur qui agit comme celui dont on nous parle fait preuve de déloyauté et d'injustice; car il place volontairement ses élèves entre deux devoirs qui s'excluent: ce qui est illogique et immoral. Ayant le choix des punitions, c'est pour lui une obligation de conscience et d'honneur de choisir celles qui ne peuvent en aucune façon atteindre la religion de ses élèves.

Q. — Dans une église, on met aux enchères les places. Un habitant d'une paroisse voisine veut y concourir; en a-t-il le droit? Il semble que les fabriciens peuvent l'exclure. Mais supposant que les fabriciens soient tolérants, un simple paroissien a-t-il contre cet étranger droit d'exclusion?

R. — Aucune loi n'exclut les étrangers pour l'adjudication d'une place à l'église. Par conséquent, en l'absence d'un règlement particulier, tout habitant d'une paroisse voisine peut légalement devenir adjudicataire d'une chaise ou d'un ban.

Mais le conseil de fabrique a parfaitement le droit d'introduire dans le cahier des charges une clause excluant les étrangers, et il fera bien de l'y introduire lorsque les places ne sont pas assez nombreuses pour la population ou qu'il redoute quelque conflit pouvant amener des troubles. Si cette clause n'existe pas, un simple paroissien n'a pas qualité pour demander l'exclusion d'un étranger. Le conseil de fabrique lui-même est impuissant s'il n'a clairement et préalablement stipulé la chose dans le cahier des charges.

Q. — Le numéro 1 (janvier 1884) dit que le chien du curé de campagne ne peut pas être taxé comme chien de luxe. Dans quel numéro et en quelle année précédente, *l'Ami du clergé* a-t-il établi cette jurisprudence?

R. — On peut voir sur cette matière ce qui est dit dans le numéro 14 de l'année 1883 et principalement dans le numéro 45 de l'année 1882 p. 552 X. Ainsi jugé également par le conseil de préfecture de Seine-et-Oise: curé de Marne-la-Coquette. Nous avons oublié la date de ce dernier arrêté; mais nous étions présent à la séance.

Q. — J'ai un instituteur dans ma paroisse qui a cru bon afin d'empêcher les enfants d'apprendre leur catéchisme, de leur faire la classe non seulement pendant le jour, mais encore la nuit. Les parents, bons chrétiens cependant, mais indifférents pour ce qui est de leurs enfants et désirant pour eux plus de science profane que de science religieuse, ne feront rien pour mettre fin à cet état des choses. Ne pourrai-je rien faire moi-même? En d'autres termes:

- 1° Un instituteur a-t-il légalement le droit de faire, la nuit, l'école à des enfants au dessous de 14 ans.
- 2° Par quel moyen légal empêcher ce qui me paraît être un abus?

R. — Nous avons déjà dit quelque chose sur ce point au début de cette consultation; nous n'avons donc pas à insister sur les conseils donnés plus haut relativement aux familles et aux autorités académiques. Nous ferons observer toutefois que dans le cas présent il est plus facile à un curé d'arriver à son but qui est d'enseigner le catéchisme aux enfants, puisqu'il a affaire à des paroissiens qu'il qualifie de bons chrétiens. Il n'a pour cela qu'à reculer la première communion des enfants qui ne suivent pas assidûment ses leçons de religion. Ils seront plus sensibles à un acte de rigueur sous ce rapport qu'au meilleur argument. En outre, les lois scolaires n'admettent pas aux cours d'adultes les enfants qui suivent ou doivent suivre les écoles primaires de 6 à 13 ans inclusivement. Il faut donc user d'un double moyen: sui les parents en frappant un grand coup, en privant de la première communion tout enfant qui n'aura pas suivi régulièrement le catéchisme préparatoire pendant deux années au moins, selon les statuts de presque tous les diocèses; et sur les autorités académiques en leur faisant dénoncer, ou en leur dénonçant soi-même la violation d'une loi importante à tous les points de vue, puisqu'on dépasse la durée réglementaire des cours, et qu'on mêle des âges que les règlements veulent séparer.

## VARIÉTÉS

### LA QUESTION DU CATÉCHISME

(Suite)

Le cardinal légat approuva la nouvelle rédaction de ce chapitre, à l'insu du Saint-Siège qui déjà lui avait formellement défendu de favoriser la création d'un nouveau catéchisme et même intimé l'ordre formel de s'y opposer. Il l'avait chargé de dire à l'empereur, qu'en matière de doctrine, il ne pouvait pas penser à s'arroger une faculté que Dieu confie exclusivement à l'Eglise

et au Vicaire de J.-C. Le S. Père fit également écrire à son légat qu'il ne voulait pas prescrire aux évêques de toute une nation l'emploi d'un même catéchisme, dont il ne leur serait pas permis de se départir selon les besoins de leurs diocèses. Le légat passa outre. Il donna officiellement l'approbation solennelle qui précède le décret impérial du 4 avril 1806, prescrivant un catéchisme uniforme et obligatoire pour tous les diocèses de France.

L'empereur avait supprimé dans son catéchisme la maxime : « Hors de l'Eglise, pas de salut. » Mais voyant que cette suppression ne pouvait pas être acceptée par l'épiscopat, il en fit le sacrifice et se contenta des développements explicatifs du 4<sup>e</sup> commandement, qu'il avait obtenus. Le catéchisme parut quelques jours avant la fête du 15 août 1806 et fut reçu par le plus grand nombre des évêques de l'Empire.

Nous n'avons cité cet épisode que pour montrer l'importance attachée à la question du catéchisme, et par l'Eglise, et par l'Etat, mais dans des vues bien différentes.

La Révolution se crut-elle bannie de la nouvelle université par le catéchisme catholique décrété comme base de son enseignement religieux ? Nullement. Elle découvrit bientôt dans le futur César l'homme qui servirait le mieux sa haine contre l'Eglise et lui persuada facilement que son génie, ses victoires et sa puissance devaient tout soumettre à son empire, mais tout particulièrement l'Eglise qu'il venait de ressusciter, le pape son chef, ses évêques, son enseignement, sa discipline. Cette persuasion fut, en effet, l'âme de sa conduite tyrannique envers l'Eglise, dans son chef surtout, depuis la signature du Concordat jusqu'à son départ pour Sainte-Hélène. Il fut donc bien dans toute sa conduite envers l'Eglise, l'homme de la Révolution.

Comment composa-t-il le personnel de son université ? De directeurs et de professeurs, la plupart disciples de la philosophie encyclopédique, l'imbus et pénétrés de son esprit anticatholique.

L'art. 1<sup>er</sup> du Concordat, le 39<sup>e</sup> des organiques et le 38<sup>e</sup> de la charte universitaire, reconnaissent et attribuent clairement, explicitement, à l'Eglise le droit et la liberté d'enseigner le catéchisme, déclaré et décrété la base de l'enseignement dans toutes les écoles de l'université. Celle-ci ne les a pas niés, elle ne les nie pas. Mais ils lui ont toujours été odieux et elle n'a jamais cessé de les entraver, de les paralyser autant qu'elle l'a pu, non par son enseignement officiel, mais par la liberté laissée à ses maîtres libres-penseurs d'en combattre, altérer, travestir et ridiculiser les doctrines, les préceptes, les règles de vie chrétienne. De là l'invasion et le règne des mauvaises doctrines et des mauvaises mœurs qui infectent ses écoles. Les parents chrétiens, les évêques s'en sont plaints hautement, énergiquement sans cesse, revendiquant leurs droits sacrés à l'éduca-

tion chrétienne de leurs enfants, la liberté de former des écoles chrétiennes. Appuyée par l'Etat dont elle est l'église enseignante, l'université sourde aux plaintes, aux réclamations qui s'élevaient avec une énergie croissante de tous les points de la France chrétienne, n'accorde rien.

Le joug de son monopole ne faisait que s'aggraver depuis sa création, quand enfin, de guerre lasse, elle dut fléchir. En 1850, la liberté de l'enseignement chrétien lui fut arrachée. Des écoles chrétiennes s'ouvrirent de toutes parts à l'enfance et à la jeunesse chrétiennes qui y affluèrent bientôt. L'Université sentit la prédominance lui échapper avec la confiance des familles.

Quel était donc l'objet de cette lutte acharnée, ouverte le lendemain du Concordat ? La liberté du catéchisme, base unique de l'éducation chrétienne. Le catéchisme a toujours été et sera toujours le point de mire de la guerre à l'Eglise<sup>1</sup>, « un objet de contradiction. » L'Université ne peut pas l'accepter des mains de l'Eglise qui y a condensé et y garde inviolablement la doctrine de J.-C. L'Eglise et l'Université vivent d'un esprit essentiellement contraire<sup>2</sup>. « Qu'y a-t-il de commun entre le Christ et Bélial ? » Quel était l'esprit qui a créé l'Université ? Quelle fut la pensée dominante de sa création ? A quelles mains en a-t-il remis la direction ? De quelles traditions s'est-elle nourrie, de quelle philosophie, de quelles doctrines... ? — Le coup qu'elle a reçu il y a 30 ans sera-t-il mortel, s'en relèvera-t-elle ? Elle l'espère à l'heure présente.

La révolution, sa mère, lui préparait dans l'ombre de puissants auxiliaires. Des loges maçonniques allaient bientôt sortir de nouvelles laves de haine contre l'Eglise et ses enseignements. Il en parut, avant l'éruption du volcan, des signes avant-coureurs.

(A suivre.)

## COURRIER DE L'UTILE

### PRÉCEPTES GÉNÉRAUX D'HYGIÈNE (2<sup>e</sup> article)

Respirer est le premier besoin de la vie. L'homme respire de 15 à 20 fois par minute ; c'est à peu près une respiration par 4 pulsations du cœur et des artères.

Il serait beaucoup plus dangereux de rester deux minutes sans respirer que deux jours sans aliments ni sommeil. On cite des personnes qui ont perdu la vie pour être restées sous l'eau moins d'une minute.

Quant aux exemples qu'on allègue d'hommes qu'on aurait retrouvés vivants après plusieurs heures de submersion dans un fleuve, cette apparente exception provient de ce que ces personnes s'étaient évanouies à l'instant de leur chute. Or, dans l'évanouissement, le cœur n'a plus que des

<sup>1</sup> « Signum cui contradicetur. »

<sup>2</sup> « Quæ conventio Christi ad Belial. »



frémissements, et quand le cœur a cessé de battre, le poumon peut de même cesser de respirer.

La respiration s'effectue d'elle-même sans la participation de notre volonté. L'instinct de la vie pourvoit seul à ce besoin de tous les instants. La respiration n'a rien à redouter de nos caprices ni de nos passions, ni de la distraction, ni de la paresse, ni du sommeil. Elle s'accomplit alors même que la volonté essaierait de mettre obstacle à son cours.

Mais la respiration n'est efficace qu'autant qu'un air pur, libre, inodore et souvent renouvelé, environne le corps de l'homme. Chacun de nous doit soigneusement s'attacher à réaliser ces conditions nécessaires à l'entretien de la respiration et de la vie.

L'air tel que la nature l'a partout prodigué, est le plus convenable à la respiration. Composé d'environ quatre cinquièmes d'azote et d'un cinquième d'oxygène, il ne doit contenir ni une quantité notable d'autres gaz, ni beaucoup d'eau. Il doit être plutôt froid que chaud, plutôt sec qu'humide; mieux vaut qu'il soit pesant que trop léger.

L'air des hautes montagnes, plus léger que l'air des vallées, détermine ordinairement des hémorrhagies, des gonflements, de l'oppression. L'air trop léger, aussi bien que l'air trop chaud, favorise l'expansion des gaz intérieurs, la rupture des vaisseaux, l'irruption du sang vers les surfaces. Les mêmes circonstances rendent la respiration pénible; le diaphragme éprouve alors plus de difficultés à opérer le vide dans la poitrine.

L'air qui sort des poumons est plus chaud qu'à son entrée. Il contient moins d'oxygène, une quantité notable d'acide carbonique, des vapeurs aqueuses. Toutes ces modifications finissent par le rendre impropre à la respiration.

Il est d'autant plus indispensable de renouveler l'air, que les appartements sont plus petits ou habités par plus de personnes. Les établissements publics, les prisons, les hôpitaux, les fabriques, sont ceux où l'air est le moins salubre.

L'azote pur serait nuisible. L'hydrogène et le gaz acide carbonique sont mortels.

On peut en général juger de la pureté de l'air d'après la vivacité de la flamme d'une bougie brûlant à son contact. Tout air dans lequel s'éteint d'elle-même une bougie serait promptement mortel.

L'air déjà respiré est bien plus nuisible par le gaz acide carbonique qu'il contient que par la portion d'oxygène qu'il ne contient plus.

En conséquence, si le renouvellement de l'air est impossible, il vaut mieux employer l'eau de chaux dans le but d'absorber le gaz acide carbonique, que d'ajouter de l'oxygène à l'air en faisant brûler un mélange de nitre et de soufre.

Les lieux les plus bas sont les plus dangereux là où se trouve en abondance du gaz acide carbonique, car ce gaz est plus pesant que l'air. On court alors plus de danger si l'on est assis que si

l'on est debout. Les personnes petites sont plus exposées que celles de haute stature. C'est le contraire, s'il s'agit d'un air trop chaud ou d'un air altéré par l'hydrogène. Alors les régions les plus élevées sont celles qui exposent le plus à l'asphyxie.

L'habitude ne peut rien contre le danger des gaz pernicieux à la respiration. Un chimiste ou un mineur sont aussi promptement asphyxiés par les gaz qui se dégagent des souterrains ou du charbon allumé, que le serait toute autre personne. L'habitude n'a aucun pouvoir sur l'action des choses qui attaquent soudainement le principe de la vie.

L'habitude, au contraire, conserve un grand empire s'il s'agit d'un air légèrement altéré, soit par le voisinage d'un marais, soit par l'humidité des souterrains, soit par un grand nombre d'hommes rassemblés dans un même lieu, soit par la longue persévérance d'une épidémie. On cite une vieille femme qui avait constamment la fièvre partout ailleurs qu'à l'hôpital. Montesquieu observait qu'un prisonnier depuis longtemps dans un cachot infect et obscur, ne peut pas toujours supporter un air plus salubre. Les habitants de Constantinople sont rarement atteints de la peste, qui, au contraire, sévit presque constamment contre les étrangers domiciliés dans le quartier franc.

Exposés au soleil, les végétaux dégagent une quantité notable d'oxygène bon à respirer. C'est ainsi que le voisinage de la verdure sert à renouveler l'air et à le purifier, car les végétaux verts, outre l'air pur qu'ils exhalent, absorbent, du moins pendant le jour, le gaz acide carbonique que les animaux introduisent dans l'air. Mais dans l'obscurité, ces mêmes plantes dégagent du gaz acide carbonique comme les animaux et corrompent l'air à leur manière.

Si l'on place vers le soir des fleurs dans un verre rempli d'eau, ayant soin de recouvrir le tout d'une cloche de verre, on trouvera le lendemain dans cette cloche un air irrespirable dans lequel une bougie ne pourra se maintenir allumée ni un animal rester vivant.

On ne doit jamais s'endormir à l'ombre des arbres, ni jamais placer dans la chambre où l'on couche une grande quantité de fleurs ou d'arbustes. On a calculé que, chaque plante ou fleur, altère dix ou douze fois l'équivalent de son volume d'air.

---

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 4 martii 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis*.

---

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.



# OUVRAGES SUR LE CARÊME

**Grand Sermonnaire** nouveau, complet, méthodique et suivi, contenant tous les sujets de la Chaire catholique : discours, homélies, allocutions, conférences, exhortations, panégyriques, instructions; courts, substantiels et pratiques, par M. l'abbé Maistre, auteur de la *Grande Christologie*.

**Tome I<sup>er</sup>.** — Sur les *Articles du Symbole* et sur toutes les *Vérités du Dogme* se rattachant à chaque article du *Credo*, 1 vol. grand in-8<sup>o</sup> de ix-633 pages. 7 50

**Tome II.** — Instructions sur tous les *Commandements de Dieu et de l'Eglise*, 1 vol. grand in-8<sup>o</sup> de xi-708 pages. 7 50

**Manuel de prédication populaire**, par M. H. C. A. Juge, missionnaire apostolique. 2 beaux vol. de 460 et vi-464 pages. 6 »

**Cours très complet et très suivi de conférences sur la religion**, par l'abbé A. F. Rua.

Trois forts vol. grand in-18, 5<sup>e</sup> édition. Ouvrage honoré des suffrages les plus illustres et les plus flatteurs, et extrêmement utile, surtout à tous les prêtres. Prix franco, 10 francs.

Ce *Cours* de conférences se distingue : 1<sup>o</sup> par le vif intérêt de la *méthode*, basée en partie sur le terrain, toujours très attrayant, et en même temps inébranlable de l'histoire; 2<sup>o</sup> par la force et l'enchaînement des raisonnements et des preuves; 3<sup>o</sup> par la richesse et la solidité de la doctrine; 4<sup>o</sup> par la profondeur et la nouveauté des aperçus; 5<sup>o</sup> par l'étendue du plan, qui embrasse absolument toute la Religion (dogme, morale, culte et histoire); 6<sup>o</sup> par la vigueur et la chaleur du style. Aussi plusieurs milliers d'exemplaires de ce livre ont-ils été écoulés en peu d'années.

**Cours de conférences religieuses** faites aux élèves de la première division du lycée Louis-le-Grand, d'après un programme approuvé par Son Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, par M. l'abbé Tilloy, docteur en théologie et en droit canon, chanoine de l'ordre des évêques de la basilique de Notre-Dame de Lorette, officier d'académie, ancien premier aumônier du lycée Louis-le-Grand. — 2 vol. in-12. 8 »

**Explication littéraire et morale des Epîtres et Evangiles** des dimanches et des fêtes de Carême, des fêtes de l'Avent et de tous les *jours de Carême*, avec des notions liturgiques, où l'on expose la raison et les origines des cérémonies de l'Eglise catholique, par M. l'abbé A. Guillois; 6<sup>e</sup> édition, revue avec le plus grand soin et considérablement augmentée. 2 gros vol. in-12 de xvi-623 et 618 pages. 6 »

**Le bon sens de la foi** opposé à l'incrédulité de ce temps, par le R. P. Caussette, 2 beaux vol. in-8<sup>o</sup>. 12 »

Il reste quelques exemplaires de l'ancienne édition, 2 forts vol. in-12 à 7 »

**Sermons** de saint François de Sales, publiés par l'abbé Chaumont, 3 vol. in-12 de xvi-507 et 500 pages. 10 50

**Histoire de la Passion de N.-S. J.-C.**, par le P. de la Palma, traduit de l'espagnol par M. l'abbé Gaveau, prêtre. 1 vol. in-12 de xxii-558 pages. 3 »

**Les Instructions dominicales** de l'Ami du Clergé, par M. l'abbé Rolland. Ouvrage approuvé par Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Langres. 1<sup>re</sup> partie : *Le Symbole*, 1 vol. in-12 de 513 pages. 3 »

**Retraite pascalle** d'après des prédicateurs contemporains, avec préface et traits historiques, par M. l'abbé Pluot, directeur de l'Enseignement catholique. 1 vol. in-12 de 394 p. 3 »

**Paternité (la) Chrétienne**, conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus de Paris, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus.

— I<sup>re</sup> Série. Années 1868-1869; 2<sup>e</sup> édition. 1 fort vol. in-12 de 424 pages. 3 »

— II<sup>e</sup> Série. 1 vol. in-12 de 362 pages. 3 »

— III<sup>e</sup> Série. *Les Epreuves et les Joies de la famille*. 1 vol. in-12 de 396 pages. 3 »

— IV<sup>e</sup> Série. — *Les devoirs de l'époque*. 1 vol. in-12 de 422 pages. 3 »

**Les Familles bibliques**, conférences prêchées à la réunion des pères de famille, pour faire suite à la *Paternité chrétienne*, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus. Tome I<sup>er</sup> : *Familles patriarcales*, 1 vol. in-12 de 404 pages. 3 »

Tome II : *La Famille en Israël*, 1 vol. in-12 de 431 p. 3 »

**Le Calvaire**, ou la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ en forme de méditations pour le Chemin de la Croix, d'après des révélations privées et de pieuses traditions. 1 vol. in-32 de 288 pages. 1 »

**Le Chrétien à l'école du Calvaire**, par le P. Jacques Nouet, de la Compagnie de Jésus, ouvrage corrigé et entièrement refondu par le P. Henri Pottier, de la même Compagnie. 2 vol. in-12 de iv-392 et 354 pages. 5 »

**Lectures sur la Passion de N.-S. J.-C.**, disposées pour tous les jours du Carême, par M. l'abbé Rambouillet, du clergé de Paris, 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 de xii-360 pages. 2 »

**Enseignements de Notre-Dame de Lourdes** et leurs Harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très sainte Vierge Marie, mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé Ginestet, curé de Noailles. Ouvrage dédié à Mgr Ramadié, archevêque d'Albi, et revêtu de son approbation. 2 beaux vol. in-12 de 438 et 411 pages. 6 »

**De la Confession** (*Directions spirituelles* de saint François de Sales), édition elzévirienne. 1 beau vol. in-16 de xlii-510 pages. 3 »

— *Le même ouvrage*, édition de propagande. 1 vol. in-18 de xxviii-244 pages. 75 »

**La sainte Communion**, conférences aux dames du monde sur la communion pratique, par Mgr Landriot, archevêque de Reims; 2<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-12 de vi-447 pages. 3 »

**Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la Montagne**, par le duc du Maine, publiées, pour la première fois, d'après un manuscrit authentique, et précédées d'une *Notice historique*, par M. l'abbé A. Mellier, prêtre de la maison des Chartreux, professeur à la Faculté catholique des Lettres de Lyon, directeur de l'Ecole ecclésiastique des Hautes-Etudes. 1 beau vol. in-8<sup>o</sup> de cxxviii-281 pages. Titre rouge et noir, couverture et frontispice artistiques, papier teinté, caractères elzéviriens, lettres ornées, têtes de chapitres, vignettes, culs-de-lampe. Prix. 10 »

**La cuisine de Carême** et des jours d'abstinence, plus de 300 plats en maigre, par MM. de Latreille et Henry Palmé; 2<sup>e</sup> édit. 4 vol. in-12 de 235 pages. 2 »

**PREPAREZ-VOUS**

POUR IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI

Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.

**DEPUIS 25 FRANCS**

Système à la portée d'un Enfant

PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fr



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. L. CHOVET, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. Voir **POUPIN**, 77, r. de Rennes.  
Authenticité garantie. 派 Envoi du Catalogue.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR**. **HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>IE</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. **Félix GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

## VITRAUX PEINTS

Fabrique de **VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS**, fondée en  
1854. **E. HUCHER** père et fils, fondateurs des  
ateliers du Carmel, successeurs, au Mans, rue de la Mariette,  
116, grands et magnifiques cart. de l'école d'Overbeck. Prix  
très-modérés.

**BRAISE AZOTÉE** allume subitò **ENCENSOIRS**

4 f. 50 Dix litres, franco en gare désignée; 3 k. 8 f. 50 f.

**M. VIVET, C.** à **MORTEFONTAINE**, par Plailly, Oise.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
**AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES** en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX** en toutes matières  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

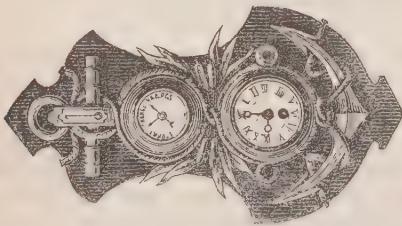
Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).



Pour 35 francs,

Expédition franco, dans toute la France, contre  
bon de poste ou remboursement d'une

**PENDULE (HUITAINE)**

AVEC BAROMÈTRE ET THERMOMÈTRE

Modèle ancre, hauteur 0m50, largeur 0m275, en  
métal bronzé, sur applique bois noir, pour être  
accroché dans vestibule ou bureau. **Mouvements et  
baromètres garantis. Adresser les commandes  
à M. PIERSON, 96, rue du Faubourg-Poisson-  
nière, à Paris.**

## L'ALMANACH-JOURNAL

PARAISANT TOUS LES MOIS

Le Numéro de MARS vient de paraître

EN VOICI LE SOMMAIRE :

Dictons populaires. — Calendrier. — Pronostics  
du temps pour le mois de mars. — Les travaux  
à faire en mars. — Les privilèges du mois de  
mars. — Les merles de Nicolle. — Le malheur  
apprend à connaître ses vrais amis. — Le grand  
prédicateur de Paris : le P. Monsabré. — Le  
meilleur des passe-partout. — A quoi tient la  
bonne humeur? — On dit. — Le petit Médor.

— Deux quêtesurs. — Le rocher et le petit  
Caillou. — Le patron du travail. — Tempérance  
et Carême. — Duel à la réclame. — Vitesse d'un  
pigeon voyageur. — Cent ans soldat. — Le  
médecin de la famille (deux articles). — Re-  
cettes pour tous.

ILLUSTRATION : Un portrait : Le P. Monsabré. —  
Huit gravures diverses.

Le Numéro : 10 centimes. — L'abonnement : 2 francs par an.

### PROPAGANDE

Toute personne qui prend cinq abonnements en son propre nom ou à diverses adresses, en  
reçoit un sixième GRATUITEMENT à titre de reconnaissance de la part de la Direction et comme  
indemnité de propagande.

Ecrire au rédacteur en chef, M. Gabriel ALCYONI, 7, rue du Cherche-Midi, Paris.

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 11 :

PRÉDICATION : Pour le dimanche de la Passion : les grandes négations contemporaines (il n'y a point de surnaturel). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Exiguité de la taille pour un ordinaud. CONSULTATIONS LITURGIQUES, ETC. : Le Rosaire, les Epousailles de la sainte Vierge, la Compassion, la Décollation de saint Jean-Baptiste, les deux Chaires de saint Pierre, etc. sont-elles des fêtes secondaires ? — Saint Melchiade étant perpétuellement empêché par sainte Eulalie, titulaire d'église, doit-on en faire mémoire le 10 décembre ? — Doit-on après huit mois réitérer l'Extrême-Onction à une personne tombée en idiotisme ? Peut-on tolérer que les chœurs remplacent par un autre chant celui de l'offertoire ou de la communion ? — Peut-on réciter après la messe chantée les prières ordonnées après les messes basses ? — Est-il permis de toucher l'harmonium pendant la consécration ? — Peut-on exposer la croix le Jeudi-Saint ? — Faut-il pour gagner l'indulgence de la prière *O bone Jesu*, ajouter cinq *Pater* et *Ave* ? Peut-on se contenter d'un ou deux cierges pour les cérémonies de la Purification, des Rameaux, des trois derniers jours de la Semaine-Sainte ? — Aux messes de *Requiem* peut-on omettre le chant du Graduel et du Trait ? A l'anniversaire d'un prêtre, où se place la croix pour l'absoute ? — Quelles indulgences contenues dans le *folium* accompagnant le pouvoir de bénir et indulgencier les croix et les médailles ? Des confréries n'ayant pas de registre d'inscription sont-elles canoniquement érigées ? — La confession de la veille suffit-elle pour gagner l'indulgence attachée à la prière *O bone Jesu* ? Quand faut-il la réciter ? Quelles prières ajouter ? — Une personne ayant reçu par une tierce personne commissionnée à cet effet l'avoir de sa sœur après la mort de celle-ci, peut-elle le garder et affirmer par serment qu'elle n'a pas reçu le bien de sa sœur ? Peut-on se présenter à la sainte Table avec des gants ? A quelle heure peut-on commencer à gagner l'indulgence de la Portioncule ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Rome a-t-elle dispensé en un cas d'empêchement d'affinité au premier degré en ligne directe ? — Peut-on envahir pièce par pièce le presbytère pour agrandir une école établie au rez-de-chaussée ? — Une congrégation religieuse peut-elle faire donner des leçons dans des écoles libres par ses élèves-maitres ? Peut-on employer dans les écoles libres des auxiliaires non brevetés ? Faut-il être brevetés pour enseigner les travaux à l'aiguille ? — Le conseil municipal peut-il subventionner une école libre ? Le préfet peut-il supprimer une allocation de cette nature ? — VARIÉTÉS : La question du catéchisme, (suite). — COURRIER DE L'UTILE : Préceptes généraux d'hygiène (3<sup>e</sup> article).

## REVUE LITTÉRAIRE

Pendant que le P. Maignon prêche le Carême dans une des principales églises de Paris (Saint-François-Xavier, faubourg Saint-Germain), la Société générale de Librairie catholique vient de publier son troisième volume des *Familles Bibliques*, qui a pour titre et pour sujet : LA MAISON DE DAVID.

Les deux premiers volumes nous avaient conduits d'Adam à Abraham, et de celui-ci au dernier juge, le prophète Samuel. Avec la « Maison de David », nous reprenons aux temps de Booz et de Ruth, nous traversons les règnes de tous les rois d'Israël et de Juda, nous allons en captivité sur les fleuves de Babylone, et nous rentrons dans la patrie avec Zorobabel.

Que de péripéties et quel vaste tableau ! Que de scènes diverses et que d'opportuns enseignements ! Empruntons les paroles mêmes de l'auteur, et nous nous rendrons compte de toute l'importance comme de toute l'actualité de son nouveau volume :

« ... De fait, dit-il, le récit que nous allons aborder est plein de grâce et de fraîcheur. Il forme une espèce de pastorale où l'extrême simplicité des mœurs s'allie avec un sentiment profond des relations de famille. On y respire le parfum des temps antiques, et en même temps on y savoure la douceur de ces tendres affections qui savent mêler quelque baume aux amertumes de la vie.

« Outre les rapports domestiques qu'il exprime si bien, l'épisode que nous allons résumer aura l'avantage de nous faire pénétrer dans les habitudes de l'existence agricole, qui était alors celle de tous les Israélites. Nous verrons sur quel pied vivaient ensemble les patrons et les ouvriers, là du moins où le souvenir de Jéhova se conservait au fond des cœurs. La famille rurale se déroulera sous nos yeux au grand complet. Nous pourrions suivre du regard ses préoccupations laborieuses, la surveillance exercée par le maître, les égards qu'il avait pour ses serviteurs, les tolérances en usage vis-à-vis du pauvre, alors qu'une menteuse fraternité et une indépendance illusoire n'avaient encore ni faussé les esprits, ni altéré la vérité des relations.

« Nos économistes feraient bien de méditer ces pages du Livre sacré. Les partisans de la méthode expérimentale, qui recueillent les monographies des familles ouvrières, trouveront difficilement à présenter des tableaux comparables à celui-là. Est-ce que le progrès ne consisterait point à se rapprocher le plus possible de ce vieux type ? Si des coutumes analogues pouvaient revivre parmi nous, ce ne seraient pas seulement les vertus du foyer qu'on verrait reflourir, la question sociale elle-même serait bien près d'être résolue. »

1 beau vol. in-12 de 436 pages, comprenant Onze Conférences. Prix : 3 fr.

Les deux précédents volumes : *Les Familles patriarcales*, — *la Famille en Israël* (404 et 431 pages), chacun 3 fr. (Se vendent séparément.)



LES CATÉCHÈSES

DE M. L'ABBÉ REGNAUD

Voici ce qu'on écrit à l'auteur, en lui demandant l'autorisation de laisser traduire son ouvrage en allemand :

« Monsieur l'abbé, — Le soussigné est en possession des deux premiers volumes de vos *Catéchèses*. Il les a montrés à plusieurs de ses confrères; et nous étions tous d'accord : que c'est ce qu'il y a de mieux; c'est-à-dire de plus court, de plus solide et de plus charmant dans la littérature moderne de prédication. Aussi mes confrères m'ont affirmé qu'ils achèteraient de suite vos *Catéchèses*.

« Il y a une chose fort regrettable, M. l'abbé, c'est que vos *Catéchèses* n'aient pas paru plus tôt. On n'aurait acheté que vos *Catéchèses*, et on n'aurait pas acheté une foule de choses qui ne sont pas dignes d'être achetées... Je crois que les traduire, c'est rendre un service aux curés d'Allemagne, qui se plaignent également de ce qu'on ne trouve point ailleurs ce qu'on trouve dans vos *Catéchèses*. »

Deux beaux et forts volumes : I. *Homélies sur les Evangiles des dimanches*, 3 fr.

II. *Homélies sur les Evangiles des Fêtes et du commun des saints*, 3 fr.

VIENT DE PARAÎTRE :

# LA CHAIRE DE NOTRE-DAME & LE R. P. MONSABRÉ

Par Augustin d'ARRES

Petit in-8° de 16 pages. — Prix : 25 centimes.

Brochure très-intéressante. L'auteur y considère le P. Monsabré au double point de vue de l'orateur et du missionnaire. Au moment où la voix de l'éloquent Dominicain retentit de nouveau dans la grande basilique parisienne, tous nos lecteurs voudront la connaître, pour bien le connaître lui-même.

## MOIS DE MARS --- SAINT JOSEPH

Le Cœur de saint Joseph ouvert au cœur de ceux qui l'implorent, par Jean Darche. 1 vol. in-12 de 365 pages. 1 50

Dévotion quotidienne à saint Joseph, ou Visites au glorieux époux de Marie, tirées des Œuvres de saint Alphonse de Liguori, docteur de l'Eglise. 1 vol. in-32 raisin de 94 p., orné d'une gravure. 50

Parfait manuel de saint Joseph, à l'usage de ses dévots serviteurs, par le chanoine P. Bonaccia, professeur de théologie, supérieur des missionnaires de la Sainte-Famille de l'archidiocèse de Spolète, traduit de l'Italien par le sous-directeur de l'Union dans la Sainte-Famille. — 1 vol. in-18 de 621 p. 3

Mois de saint Joseph des enfants de Marie, par le R. P. Huguet, 3<sup>e</sup> édition, améliorée, contenant des exemples nouveaux. — 1 vol. in-32 de 320 p. 75

Nouveau mois de saint Joseph, époux de Marie et père nourricier de Jésus, patron de l'Eglise universelle, par le R. P. Champeau, prêtre de Sainte-Croix. — 1 beau vol. in-48 elzévirien de 527 p. 2

Saint Joseph protecteur de l'Eglise, ses gloires et ses vertus, par C. Verhaege, prêtre de la congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus); 2<sup>e</sup> édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. 1 vol. in-12 de xvi-504 pages. 3

L'opportunité et les raisons contemporaines du culte de saint Joseph, ou saint Joseph et la France de notre époque, par M. l'abbé B. Bion. — 1 vol. in-12 de iii-238 pages. 1 50

Recueil des pratiques pieuses en l'honneur de saint Joseph, par Mgr X. Barbier de Montault, camérier de Sa Sainteté. — 1 vol. in-18 de xii-228 pages. 1 25

Le trésor des serviteurs de saint Joseph, ou Manuel complet de pratiques et de prières en l'honneur de ce glorieux patriarche, contenant le *Psautier de saint Joseph*, la *Dévotion des sept Dimanches*, un *Nouveau Mois de mars des âmes pieuses*, avec un grand nombre d'exemples inédits, le *Culte perpétuel*, la *Dévotion au Cœur très pur de l'Auguste époux de Marie*, etc., par le R. P. Huguet, approuvé par Mgr l'Evêque de Moulins : 6<sup>e</sup> édition, améliorée. — 1 vol. in-18 de xii-452 p., avec lettres ornées. 1 50

Fleurs de reconnaissance envers saint Joseph, ou pensées pieuses recueillies dans les écrits des serviteurs du grand saint patron par une de ses protégées. — 1 vol. in-18 de 124 pages. 0 50

Les gloires de saint Joseph dans l'Eglise triomphante et dans l'Eglise militante, par M. l'abbé Périgaud, curé de Noc-Chambérat, directeur de l'œuvre de Saint-Joseph de la Délivrance. Avec l'approbation de Mgr l'Evêque de Moulins. — 1 vol. in-12 de viii-314 pages, orné d'une gravure de saint Joseph (*Se vend au profit de l'œuvre*). 2

Neuvaine à saint Joseph, patron de l'Eglise universelle, pour se préparer à ses fêtes ou pour obtenir quelque grâce spéciale pendant la vie et à l'heure de la mort, par le R. P. Huguet; 6<sup>e</sup> édition améliorée. — 1 vol. in-18 de 72 pages, lettres ornées. Prix. 30

Saint Joseph avocat des causes désespérées, nouvelles relations des faveurs spirituelles et temporelles obtenues par la toute-puissante médiation de ce glorieux patriarche, par le R. P. Huguet, de la Société de Marie. — 1 vol. in-12 de viii-432 p. 2

Adoration de saint Joseph, petit opuscule de 20 p. L'unité, 15 c.; la douz., 1 fr. 65; le cent, 7

## PRÉDICTION

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION :  
LES GRANDES NÉGATIONS CONTEMPORAINES  
(IL N'Y A POINT DE SURNATUREL).

Amen, amen dico vobis, qui  
credit in me habet vitam æternam.

(Joan., vi, 42.)

S'il vous en souvient, pendant cette sainte Quarantaine, nous avons déjà refuté trois catégories d'adversaires : les athées qui rejettent l'idée de Dieu, les panthéistes qui disent que tout est Dieu, les matérialistes qui nient l'âme et la vie future. Aujourd'hui nous avons affaire à des ennemis en apparence moins forcenés, mais en réalité aussi pernicieux : les rationalistes. Ces philosophes consentent à admettre un être suprême, sans toutefois bien définir ce qu'il est et le culte qui lui est dû. Exagérant les forces de la raison humaine, ils la proclament l'unique arbitre du vrai et du faux, du bien et du mal ; ils la déclarent absolument indépendante de Dieu ; ils disent qu'elle a elle-même sa loi et qu'elle peut par ses forces naturelles procurer le bien des individus et des peuples ; ils ne veulent ni de Jésus-Christ ni de son Eglise, et pratiquement ils s'affranchissent de leurs lois. En un mot ils rejettent complètement le surnaturel. Cette erreur est la grande hérésie du siècle, elle a de célèbres apologistes et de trop nombreux adeptes. Pour vous préserver de la contagion, pour vous affermir dans votre foi héréditaire, je crois faire œuvre utile en vous expliquant pourquoi il y a aujourd'hui tant de rebelles à l'Eglise ; les motifs qui au fond inspirent les incrédules sont si peu honorables qu'ils ne manqueront pas de vous rendre odieuse l'incrédulité. Or on est rebelle à l'Eglise, rationaliste, incrédule (ces mots expriment à peu près le même sens) ou par ignorance, ou par orgueil, ou parce qu'on est esclave de ses passions. Je reprends et je m'explique.

## I

Et d'abord on nie le surnaturel, Jésus-Christ, l'Eglise, on fait la guerre au catholicisme parce qu'on est IGNORANT. *Quæcumque ignorant blasphemant* : (Jud., 10.) Qu'elle est grande, profonde, universelle aujourd'hui l'ignorance en matière religieuse ! On a du temps pour tout, excepté pour s'appliquer à la science suprême, à l'unique nécessaire. On se laisse absorber par le travail des champs, par le négoce, par l'étude des sciences humaines, par le service des camps, *Cæperunt simul omnes excusare*. (Luc., xiv, 18.) Beaucoup n'ont d'autre connaissance de la vérité chrétienne que celle qu'on acquiert par la lecture des journaux où elle est dénaturée, des romans où elle est bafouée, des pamphlets où elle est ridiculisée ; des productions, en un mot, où elle est présentée, non pas telle qu'elle est en elle-

même, mais telle qu'on se l'imagine pour la rendre odieuse. Aussi que de savants aux yeux du monde qui aux yeux de Dieu sont plus ignorants qu'un enfant des catéchismes !

Et cependant Dieu a pris soin d'environner sa vérité de si brillantes lumières que l'esprit le plus faible, si peu qu'il veuille réfléchir, ne pourra pas ne la point reconnaître. Il a mis dans un jour si éclatant la divinité de Jésus-Christ et de l'Eglise catholique qu'elle frappe et saisit les yeux de quiconque veut regarder.

Jésus-Christ est Dieu : témoin ses affirmations si souvent réitérées pendant sa vie : Il se déclare tel catégoriquement à Pierre près de Césarée, à la Samaritaine, aux foules qui se pressent autour de lui, à Caïphe, la veille de sa mort. « Je vous adjure, lui dit le Grand-Prêtre, répondez : Etes-vous le Fils de Dieu ? » Et Jésus en face de ses juges lui répond sans hésiter : « Oui, je le suis ! » Et il meurt à cause de cette parole ! J.-C. est Dieu : témoin sa sainteté suréminente ; témoin sa doctrine surhumaine ; témoin ses miracles qu'il sème partout comme en se jouant. D'une parole, d'un mot, d'un geste, d'un seul acte de volonté il maîtrise les éléments, il guérit les malades, il ressuscite les morts, et par là merveille la plus inouïe, il se ressuscite lui-même ! Jésus-Christ est Dieu : témoin ses prophéties : quarante ans à l'avance il prédit la ruine de Jérusalem et du temple et sa parole s'exécute ; il prédit aux apôtres qu'ils deviendront des pêcheurs d'hommes, et le monde se convertit à leurs voix ; il prédit que du haut de la croix il attirera tout à lui, et aujourd'hui il y a encore une multitude de baptisés qui se glorifient de penser comme lui, d'aimer comme lui, de vivre et de mourir pour lui ; il prédit à Pierre que nul effort ne pourra renverser son Eglise, et elle est encore debout aujourd'hui, après tant d'attaques, plus solide, plus florissante que jamais ! Et toutes ces affirmations, et tous ces actes de vertu, et tous ces enseignements, et toutes ces prophéties, et tous ces miracles sont inscrits dans un livre, le plus authentique qui soit au monde, l'Evangile, dont un incrédule a dit : « Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ <sup>1</sup>. — La critique la plus sévère reconnaît l'authenticité de ces livres, la raison la plus fière respecte la vérité des faits qu'ils racontent, et la saine philosophie, s'appuyant sur leur authenticité et leur vérité, conclut, de l'une et de l'autre, que ces livres sont divinement inspirés <sup>2</sup>. »

L'Eglise, dépositaire de la révélation divine communiquée au monde par les patriarches, les prophètes, les apôtres et Jésus-Christ, est divine. Ici, que de preuves frappantes, convaincantes, à la portée de tous, le Dieu Tout-puissant, dans son infinie charité, afin de ravir nos esprits et nos cœurs et de nous sauver, ne nous a-t-il pas

<sup>1</sup> Rousseau, *Emile*, l. v.

<sup>2</sup> D'Alembert, *Encyclop.* art. *Christianisme*.



données! Je ne fais que les énumérer. C'est l'établissement miraculeux de l'Eglise et sa miraculeuse conservation : douze pauvres pêcheurs, sans prestige humain, par la seule persuasion, triomphant des haines des prêtres du judaïsme et du paganisme, des susceptibilités jalouses et cruelles des empereurs et des rois, des préjugés d'éducation, des rebellions de l'esprit et du cœur qui doivent s'humilier sous une loi qui contrarie leur orgueil et leur passion, établissent leur société dans l'univers entier; et cette société, rien ne peut l'anéantir : ni le glaive des persécuteurs, ni les fureurs des hérétiques, ni la perversité de ses membres! — C'est ce nombre miraculeux de onze millions de martyrs de tout rang, de toute condition, de tout âge, qui, contrairement aux instincts de la nature, laquelle désire vivre avant tout, aspirent à mourir et meurent gaiement et vaillamment pour la vérité chrétienne! — C'est ce miraculeux changement que l'Eglise opère dans le monde : rendant à l'épouse sa dignité, à l'esclave sa qualité d'homme, à l'enfant ses droits sacrés; purifiant les mœurs et faisant succéder aux plus ignobles passions des vertus admirables, héroïques, jusque-là inconnues! — C'est cette adhésion humble, soumise, joyeuse aux dogmes révélés et aux pratiques de la morale chrétienne de tout ce que l'humanité a eu de plus grand dans la philosophie, dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, dans l'éloquence, dans les armées! Ah! disons-le bien haut : Dieu a rendu à son Eglise des témoignages ineffables : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis!* (Ps., xciv, 5.) O Dieu, si Jésus-Christ n'est point Dieu, si l'Eglise n'est point votre œuvre, si nous nous trompons, c'est vous-même qui nous trompez, car vos enseignements sont confirmés par des signes et des prodiges d'une nature telle que seul vous pouvez en être l'auteur, *Domine, si error est, a teipso decepti sumus!*<sup>1</sup> O docteurs du jour, ô ignorants de notre sainte religion, regardez donc la lumière et vous serez éclairés et, sous les exigences de votre âme naturellement chrétienne, vous tomberez aux genoux de l'Eglise. C'est pour vous qu'un converti célèbre a dit : « J'ai examiné et j'ai cru, examinez et vous croirez! »<sup>2</sup>

## II

Mais il est temps d'envisager une seconde cause de l'incrédulité : beaucoup manquent de foi, rejettent le surnaturel, par ORGUEIL. L'énivrement du progrès des sciences, l'habitude de discuter les phénomènes de la nature, la prétention de se distinguer du simple vulgaire, un froissement venu de la part de personnes religieuses, la répugnance à croire sur parole; en vertu du principe d'autorité, des dogmes sublimes, l'horreur d'une morale qui humilie et mortifie les passions, un amour propre blessé sont autant de

raisons pour l'humanité superbe de répudier la religion de J.-C.

*La foi est humiliante pour la raison, dit-on.* Au contraire, je la trouve honorable pour notre nature. Le chrétien croit après avoir fait le plus noble usage de la plus noble de ses facultés. « La raison, dit saint Thomas (2<sup>e</sup> 2<sup>o</sup>, 9, 1), ne croirait pas, si elle ne voyait pas qu'il faut croire. » Dans le catholicisme, quel beau rôle elle peut remplir! Démontrer la nécessité, la possibilité, la réalité de la révélation, étudier, peser, juger les motifs de crédibilité, voir les influences de la révélation sur l'individu, la famille et les sociétés, faire ressortir les harmonies du naturel et du surnaturel, quel champ immense ouvert à son activité! Croire, parce que Dieu, le maître infini, sage, a parlé, quelle magnifique, quel nécessaire motif d'assentiment! « Combien il est indigne, observe saint Ambroise, que nous croyions au témoignage des hommes sur un autre homme, et que nous ne croyions pas au témoignage de Dieu. » (De Abrah., l. I, c. 3.) Les hommes peuvent nous tromper par ignorance, méchanceté ou faiblesse, nos sens peuvent nous induire en erreur, nos raisonnements peuvent être fautifs, mais Dieu ne peut, en nous parlant, ni se tromper, ni nous tromper! Avec lui nous possédons la vérité dans son mode le plus glorieux!

*La raison me suffit, ajoute-t-on.* Tel n'était pas l'avis du grand docteur des incrédules, traduisant du reste la pensée des grands philosophes du paganisme. « Il est bien certain et bien démontré que nous avons besoin de la révélation pour nous instruire sur un sujet si intéressant (l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme). Ce n'était pas assez de Socrate et de Platon, il nous fallait un plus grand maître<sup>1</sup>. » A cause de la déchéance originelle, à cause des passions qui s'agitent en nous, quoi qu'il en soit de la question de possibilité, en fait, l'homme, sans la révélation, n'a pu atteindre et conserver toutes les vérités religieuses de l'ordre naturel : l'histoire du monde païen à l'époque de N.-S. le prouve surabondamment. Il errait grossièrement sur les points les plus élémentaires. La révélation, au contraire, rend la connaissance des vérités naturelles plus générale, plus prompte, plus assurée et plus pure d'erreur<sup>2</sup>. De plus, comme le télescope ouvre à l'œil des horizons nouveaux, la révélation ouvre devant nous un monde nouveau, le monde des vérités surnaturelles.

*Mais, dira-t-on, je n'admets que ce que je comprends, je ne veux ni miracles ni mystères.* Eh quoi, incrédules, ignorez-vous donc que le fameux Rousseau a dit que ce serait faire trop d'honneur au négateur du miracle « de le punir, qu'il suffirait de l'enfermer? » Ignorez-vous donc cette parole du grand Pascal : « La dernière démarche de la raison, c'est de connaître qu'il y a une infinité

<sup>1</sup> Hugues de Saint-Victor, *De Trinitate*.

<sup>2</sup> La Harpe.

<sup>1</sup> Voltaire, *Un chrétien contre six Juifs*.

<sup>2</sup> *Concilium Vaticanum*.

de choses qui la surpassent ; elle est bien faible si elle ne va pas jusque-là ? » Ignorez-vous cette sentence de Bossuet : « Nous ne connaissons le tout de rien ? » Ignorez-vous donc que, même dans l'ordre de la nature vous vous heurtez à chaque instant au mystère. Vous constatez des phénomènes, vous ne donnez la dernière raison d'aucun ? N'est-il pas vrai que le *pourquoi*, le *comment* des choses vous échappe ? Savez-vous, par exemple, comment l'œil voit, l'oreille entend, le sang circule, l'estomac digère ?

*Je n'admets que ce que je comprends*, dites-vous. Ah ! l'incrédule refuse d'adhérer à l'incompréhensible et il accepte l'absurde sous toutes ses formes. « Il n'y a rien de crédule à l'égal de l'incroyant... Dites-lui que de toute éternité il existait un vide infini peuplé d'atomes innombrables ; il le croira. Dites-lui que les atomes se cherchant dans le vide en vertu d'une réciproque attraction, se sont enfin rencontrés et unis pour former le premier soleil ; il le croira. Dites-lui que ce soleil une fois suspendu dans l'espace a ressenti l'effet d'une impulsion qui a déterminé l'orbite où roule sa masse ; il le croira. Dites-lui que quelques fragments s'en étant détachés sous l'effort de la rotation, il les a retenus autour de lui à une certaine distance, les attirant et les repoussant à la fois pour s'en faire des satellites ; il le croira. Dites-lui qu'un de ces globes de seconde main, s'étant refroidi, s'est trouvé à une température qui est celle même de la fécondité, et a commencé à produire des plantes, des arbres, puis des animaux de plus en plus parfaits, et enfin l'homme ; il le croira... Dites-lui tout ce que vous voudrez, hormis que Dieu a créé le monde, il le croira. Sa foi sera proportionnée toujours à l'ardeur de son incrédulité, et s'il en vient à haïr Dieu et l'Evangile, il n'y a rien de monstrueux sorti d'une bouche impie qu'il ne reçoive avec le délire de l'adhésion. Si vous voulez lui donner des preuves, il vous criera qu'il n'en a pas besoin et que la chose est évidente de soi <sup>1</sup>. » O incroyables orgueilleux, les plus crédules des hommes ! Déposez donc votre orgueil et vos sens seront dessillés, et vous verrez la lumière de Dieu !

### III

L'ignorance est donc un grand obstacle à la foi, l'orgueil en est un plus grand encore, mais le plus grand ce sont les PASSIONS. Les passions, c'est-à-dire la peur de compromettre sa position, si l'on vit chrétiennement ; les passions, c'est-à-dire l'attache désordonnée aux biens terrestres, l'avarice qui aveugle le cœur ; les passions, c'est-à-dire surtout la luxure.

On peut dire que souvent le vice impur est au fond des grandes hérésies et des grandes défections dans la foi. Il a été, par exemple, la source du Montanisme, du Calvinisme, du Luthéranisme. Les sanglants énergumènes de la Révo-

lution étaient des hommes profondément corrompus. Sur cent impies, il y en a bien quatre-vingt-dix qui le sont parce que leur cœur est gâté. M. Bouguer, célèbre académicien, eut avant sa mort, arrivée en 1753, plusieurs entretiens avec le P. de la Berthonie. Dans un de ces entretiens, il fit cet aveu remarquable : « Je n'ai été incrédule que parce que j'étais corrompu. » Et il ajouta aussitôt après : « Allons au plus pressé, mon Père ; c'est mon cœur, plus que mon esprit, qui a besoin d'être guéri. » Pour citer un autre exemple : un jour que Chateaubriand se trouvait dans un salon avec plusieurs hommes d'un grand esprit, la conversation tomba sur la religion. On était naturellement unanime à déclarer que l'Eglise propose à la raison des choses tout-à-fait inacceptables, et qu'il faudrait abdiquer son titre d'homme pour les admettre et les croire. Chateaubriand, qui n'avait rien dit jusque-là, éleva la voix : « Messieurs, dit-il avec une noble franchise, la main sur la conscience, refuserions-nous de croire aux vérités que l'Eglise propose à notre croyance, si nous avions le courage d'être chastes ? » Le célèbre Lamennais a exprimé la même pensée dans ce mot d'une écrasante justesse : « Quiconque ayant cru a cessé de croire, cède à un intérêt d'ORGUEIL ou de VOLUPTÉ, et sur ce point j'en appelle sans crainte à la conscience de tous les incrédules <sup>1</sup>. »

En effet, la volupté devient avec le temps un amoindrissement de la lumière naturelle, un nuage de boue et de sang devant la foi, devant la lumière surnaturelle, *supercecidit ignis et non viderunt solem* (Ps., LVII, 9). L'homme dégradé en vient à ne plus rien comprendre aux choses de Dieu, *animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* (I Cor., II, 14). Les anciens façonnaient les dieux à l'image des animaux, comme pour se faire une excuse de leurs désordres. Le voluptueux d'aujourd'hui ne pouvant faire la divinité à son image, et ne voulant point se composer à l'image de Dieu, supprime Dieu et ses commandements. Oui, on hait la religion catholique et le prêtre, parce que la religion catholique et le prêtre sont une protestation permanente contre le vice. On nie la révélation pour se donner contenance. C'est le cœur qui fait mal à la tête. Ah ! voluptueux qui avez renoncé aux croyances de votre innocence, purifiez votre sanctuaire intérieur et Dieu y fera sa rentrée !

On l'a dit avec vérité : « A vingt ans, on croit la religion fausse ; à quarante, on commence à soupçonner qu'elle pourrait être vraie ; à cinquante, on désire qu'elle soit vraie ; à soixante, on ne doute plus de sa véracité. » Ce diagnostic est fondé sur la connaissance du cœur humain, sur la marche et l'influence des passions. Puis donc que l'ignorance, l'orgueil, le désordre ruinent la foi dans les cœurs, faisons une guerre acharnée à ce triple ennemi afin de conserver ou

<sup>1</sup> Lacordaire, *Conférence*, LXIV.

<sup>1</sup> *Essai sur l'indifférence*, t. I, c. IX.



de récupérer ce trésor qui est de tous le plus précieux : étudions la sainte doctrine surtout aux pieds des ministres de J.-C. ; soyons bien humbles : Dieu est plus grand que nous et il en sait plus que nous ; surtout soyons purs de corps, d'esprit et de cœur, *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt.*

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### S. CONGRÉGATION DU CONCILE

*Dispense de l'irrégularité provenant de l'exiguïté de la taille.*

20 décembre 1884.

On range au nombre des irrégularités *ex defectu corporis*, tous les défauts corporels qui sont capables d'empêcher l'exercice des ordres et ceux qui rendraient les ministres sacrés ou trop difformes, ou ridicules. Parmi ces défauts, faut-il compter l'exiguïté de la taille ?

Un jeune homme affligé de cette difformité demandait cependant à son évêque de l'ordonner. Le maître des cérémonies de l'évêque, chargé d'une enquête relative à cette affaire, déclarait que, à son avis, ce défaut ne devait pas faire exclure le clerc des ordres sacrés, parce qu'il ne l'empêchait pas de remplir assez dignement les cérémonies de la messe, et qu'il ne le rendait pas absolument ridicule, vu que l'extrémité de la chasuble était éloignée de plus d'un décimètre de la terre.

Le conseil des *ordinands* consulté se prononça contre l'admission, à raison du défaut de culture scientifique qui venait se joindre au défaut de stature.

Sur les instances du jeune homme, l'évêque envoya l'affaire à Rome, en donnant les informations suivantes sur le suppliant : « Il est petit de taille, borné d'esprit, mais il est studieux et en somme il a une bonne conduite. »

Après avoir examiné les pièces, la S. Congrégation se montra bienveillante et fit répondre à la demande :

*« Arbitrio et conscientia Episcopi, facto verbo cum Sanctissimo. »*

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Permettez-moi de poser deux ou trois questions à votre très-habile rédacteur.

1° Qu'entendez-vous par fête primaire ? Quel sens précis doit-on attacher au mot ou plutôt à la chose ?

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analeccta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Étranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 fr. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sis-Pères, Paris.)

2° Ne peut-on considérer comme fêtes primaires : soit les Epousailles de la T.-S. Vierge, soit le saint Rosaire, soit même la première fête de la Compassion ? Il semble que chacune de ces fêtes ait pour objet un mystère spécial, au même titre que la Visitation, la Nativité et la Présentation de la sainte Vierge.

3° Ne peut-on faire le même raisonnement et tirer la même conclusion pour les fêtes suivantes : 1° la Décollation de saint Jean-Baptiste ; 2° les deux Chaires de saint Pierre et saint Pierre-ès-liens ; 3° la Conversion et la Commémoration de saint Paul ; 4° le martyre de saint Jean devant la Porte latine l... etc.... Telle est la théorie d'un très-ingénieur liturgiste italien dont j'ai perdu l'ouvrage et oublié le nom.

R. — Ad I. Nous avons traité cette difficile question en 1884, p. 209.

Ad II. La fête du Rosaire est certainement fête secondaire, ainsi qu'il résulte du décret général du 19 juin 1884, que nous avons publié, année 1884, n° 42, page 495. Néanmoins, par un privilège spécial, elle se célèbre le premier dimanche d'octobre, à moins qu'il n'y ait ce jour-là une fête de première ou de seconde classe ; dans ce dernier cas elle serait transférée.

Les Epousailles de la sainte Vierge, et la première fête de la Compassion sont-elles primaires ou secondaires, c'est une question qui n'est pas encore tranchée.

Ad III. La Décollation de saint Jean-Baptiste, les deux Chaires de saint Pierre, saint Pierre-ès-liens, la Conversion de saint Paul, saint Jean devant la Porte latine, sont communément rangées parmi les fêtes secondaires.

Mais il en est autrement de la Commémoration de saint Paul ; elle est communément regardée comme fête primaire, et nous la croyons telle.

Vous voyez que nous ne partageons pas, sauf pour la Commémoration de saint Paul, la théorie de l'ingénieur liturgiste italien dont vous parlez ; et comme nous basons nos solutions sur les décisions de la Sacrée Congrégation des Rites, ou sur l'opinion à peu près commune des liturgistes, nous croyons qu'il a tort.

Q. 1° La Commémoration de St Melchior étant toujours empêchée le 10 décembre, à cause de la fête de sainte Eulalie, titulaire de notre église, ne devons-nous pas la faire le jour suivant qui est semi-double, il me semble qu'il doit en être ainsi. *Quid juris ?*

2° Après avoir administré le sacrement de l'Extrême-Onction à une femme, jadis fort spirituelle, mais tombée, depuis deux ans, dans un idiotisme absolu, pouvions-nous lui réitérer ce sacrement, v. g. 8 mois après, alors qu'à la suite d'une nouvelle crise, elle se trouve *in extremis* ? Dans le doute mon vicaire réitéra le sacrement. Il me semble que la malade ne devait pas recevoir de nouveau l'Extrême-Onction, vu que, depuis 8 mois, elle n'avait pu commettre la moindre faute. *Quid juris ?*

3° Un curé peut-il tolérer que les chantes, aux grandes solennités, substituent au chant de l'offertoire ou de la communion, d'autres chants qu'ils ont bien préparés et qui leur paraissent plus de leur goût ? Il me semble à moi, qu'il vaut mieux préférer ce qui est prescrit par l'Eglise que de faire de l'arbitraire, c'est une dévotion mal entendue et qui par conséquent n'honore pas Dieu... *Omnia secundum ordinem sicut Ecclesie Missalis... prescripta servantur ad unguem, nec plus, nec minus, nec aliter.* (S. R. C. 19 Aug. 1851.)

Et quelquefois ce sont des cantiques en français qu'on se permet de chanter devant le Saint-Sacrement exposé, alors



même que cela répugne au curé..., peut-on tolérer cette manie?... C'est de la fausse piété que de violer les saintes prescriptions de l'Eglise.

4° Notre pieux évêque sachant que dans son diocèse on chante dans plusieurs églises la messe tous les jours, a prescrit, après toutes les messes même chantées pendant la semaine, excepté les messes d'enterrement, les prières ordonnées par le Saint-Père après les messes basses. — Ces prières, peut-on les réciter, *in nigris*, au pied de l'autel avant le chant du *Libera*?

Et dans ce cas gagne-t-on les 300 jours d'indulgence accordés par le Saint-Père? J'ai peine à le croire. *Quid juris*?

5° Est-il permis de jouer de l'harmonium pendant la consécration, et pendant qu'on donne la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, nonobstant la défense du Rituel Romain et du Cérémonial des Evêques (9 fév. 1792)? Un curé peut-il tolérer cette manie? *Item* pendant les dimanches de l'Avent et du Carême. Au Jeudi-saint, le soir, peut-on accompagner avec l'harmonium le chant du *Stabat*?

6° Et un curé peut-il tolérer l'usage d'exposer la croix à côté du reposoir le Jeudi-Saint? (Les fidèles ont l'habitude de la baiser et de déposer en même temps une obole dans un vase à côté.)

7° L'indulgence plénière attachée à la fête de l'Immaculée-Conception ne peut-elle pas se gagner le 8 décembre et chaque jour de l'octave jusqu'au 15. Notre ordo ne l'indique que pour le jour de la solennité.

8° Pour gagner l'indulgence attachée à la prière *En ego, ó bone Jesu*... faut-il réciter 5 *Pater* et 5 *Ave*. Cette question posée dans l'*Ami du Clergé*, t. 1<sup>er</sup> p. 511, n'a pas été résolue; *quid juris*? Le prêtre doit-il la réciter en latin pour gagner l'indulgence plénière?

9° D'après les liturgistes, 3 clercs sont requis le jour de la Purification, des Rameaux et les trois derniers jours de la Semaine-Sainte, sans quoi les cérémonies doivent être omises; cependant, dans la plupart des églises de la campagne, on se contente très-bien d'un ou de deux clercs, *episcopo probabiliter sciente et tacente*; *quid*? Le sacristain ou le sonneur ne peut-il pas compter pour un clerc?

10° Pour chanter 3 ou 4 strophes du *Dies iræ*, on omet le *Graduel* et le *Trait*, alors même qu'il y a au lutrin de nombreux et d'excellents chantres, aux offices les plus solennels, v. g. aux enterrements ou neuvaines. Le peut-on faire *tuta conscientia*? Le dimanche et aux messes du jour ne doit-on pas aussi chanter le *Graduel* et le *Trait* en entier?

11° Aux anniversaires des prêtres peut-on placer la croix, et mettre l'étole et la barrette sur la représentation, du côté le plus près de l'autel, comme si le corps était présent? et se placer à l'absoute comme le jour des obsèques?

12° Les coins du poêle peuvent-ils être portés par des ecclésiastiques? je trouve t. 4. p. 622-680, des réponses contradictoires avec ce qui est dit dans le n° 8, p. 89, 6<sup>e</sup> année. *Quid juris*?

13° Nous ne couvrons aucune statue, *tempore passionis*, peut-on tolérer cet usage?

R. — Ad I. Vous devez omettre saint Melchisédech; car, d'une part le simple en occurrence avec une fête de première classe n'a pas de mémoire; d'autre part, les fêtes simples ne peuvent pas se transférer.

Ad II. Dans ce cas le vicaire ne devait pas réitérer le sacrement.

Ad III. Nous partageons entièrement votre appréciation. Vous avez raison de condamner cette manie, et vos motifs sont excellents; on doit exécuter ce qui est prescrit par l'Eglise.

Ad IV. Pour résoudre ce cas, nous aurions besoin de voir le texte même de l'ordonnance épiscopale.

En tout cas, vous ne pouvez pas gagner les

300 jours d'indulgence accordés par le Souverain Pontife, puisque cette prescription ne vient pas de Sa Sainteté.

Ad V. On peut jouer de l'harmonium pendant la consécration, mais d'un son grave et doux : « *Item (pulsatur organum) dum elevatur sanctissimum Sacramentum, graviore et dulciori sono.* » (Cérémonial des Evêques, chap. 28, n° 9). Il est vrai que ces paroles concernent l'orgue; mais elles doivent s'appliquer éminemment à l'harmonium.

On le peut également d'un son suave, pieux et grave pendant la bénédiction du très-saint Sacrement. Voici les paroles du célèbre Gardellini, dans son commentaire sur l'Instruction Clémentine : « *Possunt tamen organa pulsari suavi ac gravi sonitu, qui sit aptus ad devotionem conciliandam, sicuti fit ad elevationem sanctissimi Sacramenti in Missa.* »

Pendant les dimanches de l'Avent et du Carême, il est défendu de toucher de l'orgue, à l'exception des dimanches *Gaudete* de l'Avent et *Lætare* de Carême. Mais cette défense qui concerne l'orgue, s'étend-elle à l'harmonium? Il serait présomptueux de le décider, puisque le Saint-Siège n'a pas encore parlé. Mais on pense assez communément que la rubrique défend d'employer l'orgue pour remplacer le chant, mais nullement lorsqu'il s'agit simplement de le diriger ou de le soutenir. Nous pensons que cette interprétation est fondée, et dans la pratique elle est généralement suivie.

Pour la même raison, nous pensons qu'on peut se servir de l'harmonium le Jeudi-Saint pour soutenir le chant du *Stabat Mater*.

Ad VI. L'usage d'exposer la croix à côté du reposoir le Jeudi-Saint est entièrement opposé à la lettre comme à l'esprit de la liturgie. C'est un usage mauvais, qu'il faut absolument détruire. Le jeudi, tous les hommages doivent être exclusivement dirigés vers le très-saint Sacrement, et le vendredi vers la croix.

Ad VII. Il y a bon nombre d'œuvres, de prières et de confréries, qui peuvent gagner une indulgence plénière à la fête de l'Immaculée-Conception. Veuillez-nous indiquer l'œuvre, ou la prière, ou la confrérie dont vous entendez parler.

Ad VIII. Pour gagner l'Indulgence plénière attachée à la prière *En ego, ó bone Jesu*, on est obligé d'ajouter quelque autre prière, à l'intention du Souverain Pontife, conformément à un décret de la Congrégation des Indulgences, en date du 31 juillet 1858.

Quelle est cette autre prière? Le décret ne le dit pas. Par conséquent, on n'est pas obligé de dire 5 *Pater* et 5 *Ave*. On pourrait donc en dire d'autres, et même de plus courtes. Mais comme le *Pater* et l'*Ave* sont des prières très agréables à Notre-Seigneur et à la Très-Sainte Vierge, et par conséquent très efficaces, on fait bien de les préférer.

On n'est pas obligé non plus de faire, comme



l'exigeaient certains auteurs, une courte méditation sur les cinq plaies de Notre-Seigneur.

Ad IX. Il serait très regrettable que l'on omett, à défaut de servants, ces cérémonies si instructives, si touchantes, si salutaires. Messieurs les curés doivent donc faire tous leurs efforts pour trouver des servants en ces grands jours. Le sacristain et le sonneur peuvent compter pour des servants, s'ils en remplissent les fonctions, mais ils doivent veiller à ce que leurs propres fonctions ne soient pas omises.

Ad X. Cette question du chant dans les églises paroissiales présente de sérieuses difficultés. Les auteurs ne sont pas d'accord. Ceux qui prétendent que l'on doit tout chanter s'appuient ordinairement sur des décrets portés pour les églises conventuelles. Nous pensons que dans les églises non conventuelles, on peut quelquefois, par exemple à cause de la longueur des offices, ou du défaut de chantre, ou d'autre raison légitime, se contenter de réciter à haute voix certaines pièces de chant. En cette matière, il importe de s'en tenir aux décisions de l'autorité ecclésiastique qui peuvent, dans nos malheureux temps, varier selon les circonstances. Mais faisons tout notre possible pour maintenir nos chants traditionnels.

Ad XI. A l'anniversaire d'un prêtre, pour l'absoute, la croix se place toujours entre le catafalque et la porte de l'église; par conséquent le célébrant doit toujours se placer entre l'autel et le catafalque. Nous disons *toujours*, lors même que l'absoute serait pour un prêtre. La raison en est que tous les liturgiques qui traitent cette cérémonie, Missel, Rituel, Cérémonial des Evêques, tous prescrivent d'une manière générale cette position lorsque le corps est absent. Le Rituel romain va même plus loin, il déclare qu'on doit suivre le même rite pour les prêtres aussi bien que pour les laïcs :

« Prædictus autem Officii ritus pro defunctis adultis tam sacerdotibus et clericis quam sæcularibus et laïcis servari debet.... » (De officio faciendi in exsequiis, absente corpore defuncti, et in die tertio, septimo, trigesimo, et anniversario.)

Nous pensons donc qu'on doit tourner le catafalque comme pour les laïcs, de façon que la tête soit du côté de la porte, et les pieds du côté de l'autel; et les insignes sacerdotaux dont on voudrait décorer le catafalque devraient être posés en conséquence.

Bien que notre conclusion paraisse rigoureuse, cependant nous ne la donnons pas comme telle, parce que Gavantus et Schild pensent que le catafalque doit être disposé de manière à figurer la tête tournée vers l'autel. Mais cette opinion ne nous paraît pas probable, parce qu'elle semble en opposition avec les livres liturgiques, comme nous venons de le montrer.

Ad XII. Les coins du poêle peuvent-ils être portés par des ecclésiastiques? Certainement ils ne peuvent pas l'être par des prêtres parés, car

la sacrée Congrégation des rites l'a défendu le 22 mars 1862, n. 5,818. Dub. xv.

Ils ne peuvent probablement pas l'être non plus par des prêtres en soutane, car un décret du 20 septembre 1681, n. 2,969, dit purement et simplement que cela est défendu aux ecclésiastiques : « prohiberi ecclesiasticis... »

Voilà pourquoi nous avons toujours enseigné que les prêtres ne le pouvaient pas. Nous le pensons encore, avec le plus grand nombre des auteurs. Néanmoins, nous sommes obligés de constater que M. l'abbé Bourbon et la pratique d'un grand nombre d'églises sont contraires à notre sentiment.

Ad XIII. La coutume de ne couvrir aucune statue au temps de la Passion est en opposition formelle avec le Missel et le Cérémonial des Evêques. Elle n'a pas les conditions requises pour être légitime. On doit donc la détruire.

Q. — Veuillez répondre, s'il vous plaît, aux questions suivantes relatives à la faculté subdélégée à un prêtre de mission et exprimée en ces termes : « *Facultas benedicensi Coronas precatorias, Cruces, sive SS. Numismata, eisque applicandi indulgentias juxta folium typis impressum ac insertum.* »

1<sup>o</sup> Ce prêtre peut-il : 1<sup>o</sup> appliquer les indulgences du Rosaire aux rosaires proprement dits, et aux chapelets ordinaires (5 dizaines)?

2<sup>o</sup> Les indulgences de sainte Brigitte aux chapelets de sainte Brigitte?

3<sup>o</sup> Peut-il bénir et indulgencier les chapelets des Sept Douleurs de la T.-S. Vierge, les crucifix pour le chemin de la croix, et les médailles de saint Benoît?

4<sup>o</sup> Quelle est la signification des mots : *juxta folium typis impressum ac insertum*? (Remarquez qu'il n'y a aucun document ou formule de bénédiction accompagnant cette faculté).

R. — La faculté qu'a reçu notre confrère consiste uniquement à pouvoir attacher aux croix, chapelets, médailles, les indulgences apostoliques. Ces indulgences sont contenues dans un sommaire dont chaque pape renouvelle la publication à son avènement. C'est de ce sommaire que doivent s'entendre ces mots *juxta folium typis impressum*.

Il ne peut donc attacher aux chapelets ni les indulgences du Rosaire, ni celles de sainte Brigitte, ni bénir les chapelets des Sept-Douleurs, ni indulgencier les croix pour le chemin de la croix.

Nous avons publié autrefois dans l'*Ami du Clergé* le sommaire des Indulgences apostoliques<sup>1</sup>.

Q. — Que puis-je faire dans une paroisse dont je ne suis que vicaire pour les confréries du Rosaire perpétuel, du Rosaire vivant, de l'Adoration du Saint-Sacrement? Je n'y trouve aucun cahier d'inscription de ces confréries; et, cependant plusieurs personnes ont des billets délivrés par les différents prêtres qui se sont succédé dans cette paroisse.

Ces confréries sont-elles canoniquement érigées? Suffit-il pour moi d'inscrire ceux qui veulent y entrer et de leur donner des billets?

<sup>1</sup> *Ami du Clergé*, 2<sup>e</sup> année, p. 223.

Dans le cas d'une réponse négative, que dois-je faire pour établir ces confréries? Notez que mon recteur ne veut pas s'en occuper, et me laisse libre de le faire.

R. — Dès lors que vous ne rencontrez aucune trace d'une érection canonique des confréries dont vous parlez, il est probable qu'elles n'auront pas été établies suivant les règles ecclésiastiques. Il est donc prudent de procéder à une nouvelle érection, en vous munissant préalablement des pouvoirs nécessaires.

Pour le Rosaire perpétuel et le Rosaire vivant, vous vous adresserez au Provincial des Dominicains de votre province, qui vous enverra, avec ses instructions, les pouvoirs nécessaires. Pour l'autre confrérie, la demande devra être présentée à votre évêque; s'il a des pouvoirs personnels pour ériger cette confrérie, il en usera en votre faveur; sinon il adressera votre demande, munie de son *visa*, à qui de droit.

Q. — 1<sup>o</sup> Dans le décret de la Congrégation des Indulgences daté du 6 octobre 1870 et relatif à la confession préalablement requise pour gagner les indulgences plénières, il est question ce semble uniquement des indulgences attachées directement à tel ou tel jour déterminé, et non des indulgences attachées à telle ou telle pratique indépendamment de tel ou tel jour. Or l'indulgence attachée à la récitation de la prière *O Bone* est du nombre de ces dernières. Je voudrais donc savoir si néanmoins il ne suffit pas pour gagner l'indulgence en question de se confesser la veille du jour où l'on se propose de la gagner. Bien entendu je suppose le cas où l'on ne peut profiter soit de l'indult général relatif à la confession de tous les 8 jours, — soit d'un indult particulier relatif à la confession de tous les 15 jours.

2<sup>o</sup> D'après le P. Maurel (20<sup>e</sup> édit., p. 147) la prière *O Bone* peut se dire avant ou après la messe ou la communion; mais a-t-on la faculté de la réciter à n'importe quelle heure du jour de la communion, ou bien doit-on la réciter « immédiatement » avant ou après la messe ou la communion, de telle sorte qu'en laissant même involontairement s'écouler l'intervalle d'une 1/2 ou de 1 h. entre le commencement ou la fin de la messe et la récitation de cette prière, on s'expose à ne point gagner l'indulgence.

3<sup>o</sup> Gagne-t-on l'indulgence en se confessant le jour où l'on se propose de la gagner, mais « après » la récitation de la prière *O Bone*, supposé la communion et la prière faites en état de grâce.

4<sup>o</sup> Est-il nécessaire *ad tutius* de réciter 5 *Pater* et 5 *Ave*? 3 ne suffiraient-ils pas absolument?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Notre confrère fait erreur, croyons-nous, sur le sens du décret du 6 octobre 1870. Ce décret, en effet, a pour but de résoudre la difficulté qu'il propose; il y est question des indulgences que l'on peut gagner dans l'espace d'un jour et qui sont concédées pour ce jour, non pas à raison d'une solennité quelconque, mais pour « quelque autre raison que ce soit, » *alia qualibet ex causâ*. Ces paroles sont extraites des préliminaires du décret. Le décret lui-même n'est pas moins précis : il parle des indulgences qu'on peut gagner *ex causâ vel devotionis, vel pii exercitii, etc.*

On peut donc faire servir la confession de la veille pour le gain de cette indulgence.

Ad 2<sup>re</sup>. Le décret de concession ne détermine pas le moment de la journée où il faut réciter la

prière susdite; on peut donc la réciter n'importe à quelle heure, même longtemps après la communion.

Ad 3<sup>re</sup>. Les théologiens enseignent généralement qu'il n'y a pas un ordre rigoureusement prescrit pour l'accomplissement des œuvres imposées pour les indulgences et que chacun peut commencer par celles qu'il désire et laisser n'importe laquelle pour la dernière. Cette doctrine, que nous regardons comme certaine pour les indulgences attachées à une fête particulière, nous paraît devoir s'appliquer aussi dans le cas présent, à raison de la parité que le décret du 6 octobre 1870 établit, pour la confession et la communion, entre les indulgences attachées à une solennité et celles attachées à un pieux exercice.

Ad 4<sup>re</sup>. Il est certain que la récitation de cinq *Pater* et de cinq *Ave* suffit pour accomplir la condition de prière imposée par le Souverain Pontife<sup>1</sup>.

D'autre part, de graves auteurs comme Suarez, Théodore du Saint-Esprit, et d'autres encore enseignent que l'on peut se contenter d'une prière plus courte encore.

Q. — 1<sup>o</sup> Jeanne, célibataire, n'ayant ni père ni mère, mais cinq ou six frères et sœurs, est morte depuis deux mois. Elle a voulu faire son héritière universelle sa sœur Julienne, célibataire comme elle et demeurant au loin. Croyant qu'il était inutile de faire un testament et craignant que sa dite sœur Julienne mandée par dépêche n'arrivât après son trépas ou après qu'elle aurait perdu l'usage de ses facultés, elle a remis à une personne sûre son petit avoir en valeurs au porteur et l'a priée « de remettre le » tout à sa sœur Julienne qu'elle faisait son héritière « universelle, à charge par celle-ci de faire tels et tels » petits legs à ses frères et sœurs qu'elle a nommés et désignés de vive voix.

Julienne est arrivée quelques heures avant le décès de Jeanne, mais elle n'a rien appris de la bouche de sa sœur qui touchait à sa fin.

Après le décès la personne de confiance est allée voir l'héritière Julienne, lui a remis le dépôt et fait connaître les dernières volontés de la défunte.

Julienne était toute disposée à suivre ponctuellement les intentions de sa sœur et à s'y conformer; mais quelques-uns des frères et sœurs, peu contents de la petite somme qui leur était destinée, ont accusé l'héritière d'avoir enlevé ou fait enlever les valeurs de la défunte. Le parquet a fait faire plusieurs enquêtes sans résultat; aujourd'hui on menace de déférer le serment à ladite héritière.

Celle-ci étant réellement maîtresse de ce que sa sœur lui a laissé, est-elle obligée de faire connaître tout ce qu'elle a reçu en héritage? Cet aveu la privera de cinq ou six mille francs qui lui ont été donnés légitimement; elle passera de plus pour une voleuse devant le tribunal qui la condamnera à la prison: est-elle obligée de dire la vérité et toute la vérité?

2<sup>o</sup> Est-il vrai qu'on ne peut pas aller à la Table sainte avec des gants? si non; pour quel motif?

3<sup>o</sup> Il est dit de l'indulgence de la Portioncule et de quelques autres du même genre, qu'on peut commencer à les gagner dès les premières Vêpres. Faut-il compter ce temps dès l'heure de midi ou seulement dès 6 heures du soir?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Julienne ne doit pas être considérée comme héritière, mais comme donataire. L'acte

<sup>1</sup> *Decreta auth. S. Cong. Indul.* BRIGIEN., 29 mai 1841, ad 3<sup>am</sup>, n. 291. Ed. Pustet.



de Jeanne sa sœur qui lui transmet par intermédiaire la totalité de ses biens, paraît être une donation pour cause de mort.

Il y a lieu d'abord de se demander si cette donation est valide.

Deux raisons peuvent faire douter de la validité de cette donation.

La première, c'est que l'acceptation de la donation n'a pu être faite du vivant de la donatrice, Julianne n'ayant appris et n'ayant pu accepter la donation de Jeanne, qu'au moment où le dépôt lui a été remis par la personne intermédiaire, c'est-à-dire, après la mort de Jeanne.

Or cette acceptation est-elle valide? Les uns l'affirmeraient, parce que la donation faite et exécutée par le donateur subsiste virtuellement dans la chose donnée ou la personne chargée de la remettre au donataire : et par conséquent elle peut encore être acceptée après la mort du donateur. Cette opinion est probable. Mais celle qui nie que l'acceptation puisse se faire après la mort du donateur, parce que sa volonté ne subsiste plus, et ne peut plus s'unir à la volonté de l'acceptant, est plus probable.

Cependant, comme la première est probable, et même d'après Gury, *valde probabilis*, si la donataire dont il s'agit, a reçu et accepté de bonne foi les valeurs qui lui ont été données, elle possède légitimement, elle peut en conscience et en justice les conserver. C'est le sentiment de saint Ligori, lib. VII, n° 729.

De ce chef, c'est-à-dire, à cause du défaut d'acceptation certainement valable, Julianne ne doit pas être inquiétée et peut retenir ce qu'elle a reçu pourvu qu'elle ait été de bonne foi.

Mais une autre difficulté surgit. Cette donation, qui a mis Julianne en possession de l'avoir de Jeanne, paraît être une donation *pour cause de mort*. Or le code civil n'admet pas les donations, *pour cause de mort*. Donc cette donation est de nul effet.

Il est vrai que le code civil (art. 893) semble rejeter la donation pour cause de mort. Mais de très graves auteurs, tels que Merlin et Delvincourt, soutiennent que les donations *manuelles* pour cause de mort, sont valides, si la tradition ou le désaisissement a eu lieu. Ainsi l'a jugé la cour suprême, le 12 décembre 1815.

Or la donation de Jeanne a été manuelle; elle a été suivie du désaisissement ou de la tradition de la chose donnée. Elle peut donc être regardée comme valide, malgré le défaut des formes légales.

Julianne peut donc s'en tenir à la donation qui lui a été faite, et qu'elle a acceptée dans la bonne foi.

Mais cela étant, est-elle obligée de déclarer ce qu'elle a reçu de sa sœur? Peut-elle affirmer par serment qu'elle n'a rien des biens de sa sœur?

1° Elle n'est pas obligée de déclarer ce qu'elle a reçu de sa sœur. Elle n'en doit compte à personne, puisqu'elle le possède légitimement. Cette

donation manuelle échappe par sa nature même aux exigences du fisc.

2° Elle peut affirmer par serment, qu'elle n'a reçu, qu'elle ne possède aucun bien de sa défunte sœur. En effet, ce n'est pas le bien de sa sœur, mais son bien propre qu'elle a reçu, qu'elle possède, puisque par la donation de sa sœur et son acceptation elle a acquis la propriété de ce bien. (Gury, cas. consc. n° 816.)

Elle n'est pas tenue, elle doit même, dans son intérêt, se garder de dire que sa sœur lui a fait donation de ses biens, et qu'elle les possède en vertu de cette donation : parce que le tribunal pourrait bien annuler cette donation : auquel cas, elle devrait se conformer, au moins au for externe, à la sentence du juge.

Ad II. Il n'est pas convenable de s'approcher de la sainte Table avec des gants. Le Rituel Ambrosien décrivant la préparation corporelle requise pour la réception de l'Eucharistie, dit que le fidèle doit se présenter : « *manibus pectori admotis instar crucis ex veteri disciplina, aut supplicibus, iisque nudis. Armis depositis. Toto denique corporis habitu decenti, humili, et modesto, non sordido. Mulieres non sumptuosas, non caudatis vestibus, non crinibus inaniter intortis : non fuco, aut pigmentis vultu illito : non pectore nudo, aut tenui velo oblecto : velo denso bene super faciem detecto, etc.* »

Nous avons cité tout ce passage pour faire mieux ressortir le motif pour lequel il n'est pas convenable de porter des gants à la sainte Table. Ce motif est le même que celui des autres défenses sus-mentionnées.

C'est le respect dû au Sacrement, qui demande qu'on ne s'en approche qu'avec une religion profonde, une humilité vraiment chrétienne, et un maintien qui respire un extrême éloignement pour le faste et la mondanité, pour toutes ces vanités que N. S. condamne si manifestement, par l'humiliation où il a bien voulu se réduire dans ce très auguste mystère de nos autels.

Ad III. L'heure des premières vêpres, à laquelle on peut gagner l'indulgence attachée à la fête du jour suivant, n'est pas l'heure de midi, mais celle où l'on a coutume de sonner les premières vêpres.

S'il s'agissait d'un lieu où on ne les dit jamais, on aurait égard aux lieux voisins, et à ce qui se pratique dans ces lieux, ou enfin à ce qui se fait dans le diocèse ou dans la cathédrale du diocèse. Comme les premières vêpres se disent en carême avant midi, on peut dès le moment où ces vêpres sont chantées ou récitées, faire les prières nécessaires pour gagner les indulgences du lendemain. (Ferraris, art. 3, n° 37.)

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Je viens de recevoir le numéro 46 (16 novembre 1882) de l'*Ami du clergé* que j'ai demandé il y a quelques jours, afin de résoudre une question de droit cano-

nique. Je trouve, en effet, sous la rubrique « Jurisprudence civile ecclésiastique » p. 569-570 l'affirmation donnée par un correspondant que Rome a accordé la dispense d'un empêchement dirimant d'affinité au premier degré en ligne directe, lequel existait entre Barthélemy B. et la fille naturelle de sa femme.

Vous n'ignorez pas que Benoît XIV sans vouloir dirimer la controverse à laquelle vous faites allusion dans votre réponse au prêtre qui vous interroge a ordonné aux tribunaux de répondre « *non concedi*, » toutes les fois qu'on leur demanderait dispense de l'empêchement dont il est cas.

Ayant eu connaissance indirectement de ce qu'affirme votre correspondant, j'ai eu plusieurs conférences à ce sujet avec Mgr le substitut de la Pénitencerie et avec Mgr le secrétaire. Personne n'a connaissance de cette dispense; mais tous nous tenons à savoir près de quel tribunal elle a été obtenue; car un tel fait résout la controverse.

Permettez-moi donc de m'adresser à vous et de vous prier de vouloir bien ou m'apprendre quel tribunal a concédé la dispense, ou du moins me communiquer l'adresse du prêtre qui affirme l'avoir obtenue. S'il était possible, je serais encore plus heureux d'avoir une copie du rescrit.

R. — La lettre qu'on vient de lire nous arrive d'un établissement qui nous est particulièrement cher, le séminaire français de Rome. Nous la reproduisons dans un double but : d'abord à cause de l'importance de la question dont la solution intéresse à un si haut degré les théologiens et les canonistes, et ensuite dans l'espoir que notre correspondant auquel il est fait allusion, la lira et voudra bien y répondre lui-même. Nous ne conservons les lettres qui nous sont adressées qu'un certain temps après la réponse qui leur a été faite. Nous n'avons pas retrouvé celle-ci. Nous prions son auteur de daigner donner satisfaction au légitime désir qu'on nous exprime en nous fournissant les renseignements demandés; nous nous empresserons de les transmettre à qui de droit soit directement, soit par l'entremise de notre journal. Qu'il veuille bien songer que le fait en question, s'il est exact, met fin à une controverse séculaire. Personnellement nous croyons que l'affirmation a été faite à la légère; et bien que l'opinion générale des canonistes soit aujourd'hui que l'empêchement dont il s'agit est de droit ecclésiastique et que, par conséquent, le Souverain Pontife pourrait en dispenser, tous les auteurs reconnaissent que *jamais* la dispense n'a été accordée, et Schmalzgrueber, l'auteur chéri de Pie IX, ajoute : « il ne faut pas espérer qu'elle le soit jamais hors le cas d'une nécessité urgente » et tout a fait extraordinaire; *causa est naturalis indecentia*. » Attendons que la lumière se fasse.

Q. — Depuis plus de 15 ans, il y a dans ma paroisse une école de filles dirigée par les sœurs de la Providence de Portieux, et depuis bientôt trois ans une école communale de filles installée par la municipalité avec le consentement de l'autorité supérieure au rez-de-chaussée du presbytère situé entre cour et jardin.

On a pris d'abord deux pièces du susdit rez-de-chaussée qui servaient de mairie, le curé gardant les deux autres pièces. Puis, trouvant le local scolaire trop étroit, on lui a adjoint une autre pièce contigüe, toujours par ordre supérieur et malgré les réclamations du curé qui se voit ainsi envahi, relégué au premier étage et subissant l'indécence et le désagrément d'un pareil voisinage : une

école de filles dirigée par une demoiselle de 22 ans sous ses pieds ! Ne pouvant sortir dans le jardin ou dans la cour sans avoir toutes les portes et toutes les fenêtres ouvertes et tous les yeux sur lui !

Par la faute de mes prédécesseurs, j'ai trouvé une école de garçons au rez-de-chaussée du presbytère; mais le conseil municipal n'a pas tardé à placer ailleurs l'école des garçons. Il m'a laissé deux pièces de ce rez-de-chaussée et a gardé les deux autres, — les seules habitables, — pour la mairie. J'ai fait réparer ces deux vilaines pièces que m'a donné le conseil, aux frais de la fabrique et aussi à mes frais; il a été dépensé plus de 700 fr. pour mettre ces deux pièces en état, et maintenant on vient de me prendre la pièce qui me servait de salle à manger et de chambre à coucher pour agrandir l'école. C'est de la dernière inconvenance, c'est révoltant ! Je vous prie de me dire si c'est légal, s'il y aurait quelque chose à faire pour mettre un terme à cet état de choses et si je puis exiger le remboursement des frais de réparations.

R. — En vérité, notre correspondant s'est montré d'une débonnairerie bien extraordinaire, et il est bien temps de s'insurger contre des mesures qu'on a laissé prendre sans opposition ni réclamations d'aucune sorte ! Mais sans doute, tout ça est illégal; tous ces agissements sont d'un despotisme cynique en violant à la fois tous les règlements administratifs et toutes les conventions. Nous l'avons répété cent fois, dès qu'une maison a été affectée au logement du curé, malgré la récente loi municipale dont nous avons donné le sens exact sur ce point, elle devient inaliénable. Pour en distraire une partie superflue en vertu de l'ordonnance du 3 mars 1825, il y a une foule de formalités légales à remplir, il faut l'avis du conseil de fabrique, du préfet, de l'évêque, il faut une enquête etc., etc. Ici, on ne voit rien de cela, pas un geste d'opposition de la part des intéressés, qui se contentent de geindre après le fait accompli !

En ce moment que faire ? Il faut saisir l'évêque diocésain de ce qui s'est passé. Si dès le principe, le prélat avait été prévenu, il aurait vraisemblablement enrayé la série d'illégalités et de violences dont on a usé. Mais il est toujours temps de protester contre un état de choses inconvenant et intolérable. Il y va de l'honneur d'un prêtre et de la religion. Il faut que le conseil de fabrique, appuyé par l'évêque, fasse parvenir ses plaintes en haut lieu; qu'il invoque les lois jusqu'ici foulées aux pieds, et demande ou que le presbytère soit délivré des indignes servitudes qui pèsent sur lui, ou qu'on en donne un autre au curé, ou, à défaut de logement et de ressources de la fabrique, une indemnité suffisante pour trouver une habitation convenable.

Quant à la restitution des sommes dépensées pour les réparations, notre correspondant peut en faire son deuil. Ce qui entre dans la poche du gouvernement actuel n'en sort plus.

Q. — Une congrégation religieuse peut-elle faire donner des leçons, dans ses écoles libres, par ses élèves-maîtres ? Peut-on employer, dans les écoles libres, des auxiliaires non brevetés ? Peut-on enseigner les travaux à l'aiguille, sans être muni du brevet de capacité ?

R. — La réponse à cette question et à la sui-



vante a été donnée par le *Bulletin de la société d'Education*, rapporteurs MM. de Crouzas-Crétet et Dupré-Latour.

1<sup>o</sup> La loi du 16 juin 1881 sur les titres de capacité ne fait pas obstacle à ce que les congrégations religieuses forment leurs élèves-maitres dans les écoles libres, internats ou externats, dirigées par elles. Les congrégations sont en effet libres de préparer leurs sujets comme elles l'entendent; aucun texte de loi ou de règlement n'y a apporté de restriction, du moins à notre connaissance. La seule difficulté possible pourrait tenir à ce que l'administration considérerait les élèves-maitres s'exerçant à donner des leçons sous la direction du maitre comme des instituteurs adjoints, et prétendrait alors les soumettre à l'obligation d'avoir le brevet de capacité. Mais ce serait une erreur : ces élèves-maitres doivent être considérés, non comme des maitres-adjoints, mais comme des auxiliaires; or nous allons établir, en répondant à la deuxième question, que les auxiliaires ne sont pas tenus de posséder de brevet.

2<sup>o</sup> Il faut maintenir le droit, pour les instituteurs libres, de se faire aider par des auxiliaires pour surveiller les récréations et les études, et même faire la classe à côté d'eux et sous leur direction.

Ce droit résulte des paroles échangées au Sénat, dans la séance du 2 avril 1881, entre M. Batbie et M. Jules Ferry, ministre de l'instruction publique.

Voici ce que disait M. Batbie : « Il est nécessaire d'expliquer ici, d'une manière certaine et officielle, ce qu'est un adjoint et ce qu'est un auxiliaire; car cela revient à dire ce qui est permis et ce qui est défendu. D'après M. le rapporteur, il est permis d'avoir des auxiliaires, il n'est pas permis d'avoir des adjoints sans brevet de capacité. Il ne faudrait pas qu'il y eût d'incertitude sur ce point, et qu'on pût déférer au conseil académique ou au conseil départemental un instituteur breveté et titulaire pour avoir admis des adjoints non brevetés, sans en avoir le droit. Il ne faut pas qu'on puisse lui imputer d'avoir pris des adjoints sous le nom d'auxiliaires. »

Voici maintenant la réponse de M. Jules Ferry : « Cette différence est, en effet, fondamentale. Il faut se garder de confondre l'auxiliaire et l'adjoint. Pour l'instituteur adjoint, le nom, la fonction, la situation et le traitement ont été introduits, pour la première fois, dans la législation en 1867. Ils y ont définitivement pris place, aux termes de la loi de 1875 sur les traitements. Eh bien ! la loi de 1875 n'applique la dénomination légale d'adjoints qu'à des maitres chargés de classes séparées ou chargés d'écoles de hameaux. C'est un maitre au même titre que les autres; seulement c'est un maitre dont la situation pécuniaire est inférieure. Quant aux auxiliaires, ils subsistent et continueront à subsister; la loi ne les supprime pas. Ils ne font pas la classe, ou, s'ils la font, c'est à côté du maitre et sous sa

surveillance, et, pour ainsi dire, en manière de répétiteurs; ou bien encore ils sont chargés de soins accessoires qui sont rémunérés, en dehors du budget obligatoire de l'enseignement primaire, par la volonté des communes. »

A la suite de cet échange d'observations, M. Jules Simon proposa de modifier l'article 1<sup>er</sup> du projet de la commission, et de le rédiger dans les termes suivants : « Nul ne peut exercer les fonctions d'instituteur ou institutrice titulaire, ni celles d'instituteur adjoint chargé d'une classe ou d'institutrice adjointe chargée d'une classe, dans une école publique ou libre, sans être pourvu du brevet de capacité pour l'enseignement primaire. »

La modification consistait à ajouter les mots chargé d'une classe qui ne figuraient pas dans le texte primitif de la commission; elle fut votée par le Sénat.

Il résulte donc clairement du vote de l'article et de la discussion qui le précéda, que la présence des auxiliaires non brevetés dans une école est licite; que ces auxiliaires pouvant surveiller les récréations et les études, peuvent même faire la classe sous la direction et en présence de l'instituteur titulaire, ce qui autorise par conséquent les élèves-maitres, dont on nous parlait tout à l'heure, à donner des leçons dans les écoles libres. Mais nous croyons qu'il ne faut pas aller plus loin, et qu'il serait dangereux, par exemple, de faire faire la classe par un auxiliaire en dehors de la présence du maitre, pendant la maladie ou l'absence de celui-ci. Ce serait s'exposer aux poursuites des inspecteurs, déjà peu enclins, comme on nous le fait connaître, à admettre la présence des auxiliaires, même dans le cas où elle est autorisée.

3<sup>o</sup> Peut-on enseigner les travaux à l'aiguille sans avoir le brevet de capacité? — La logique et le bon sens permettent de répondre affirmativement.

Q. — Un conseil municipal a-t-il le droit de voter des fonds pour subventionner une école libre?

R. — Ce droit n'est pas contesté.

Au surplus, la loi du 10 avril 1867 l'a reconnu. Elle a soumis les écoles libres subventionnées à l'inspection dans les mêmes conditions que les écoles publiques.

Le préfet a-t-il toujours le droit de rayer un article du budget?

Cette dépense est facultative et annuelle. Elle rentre dans la catégorie des dépenses d'utilité communale qui n'engagent que pour un an les finances de la commune, et qui sont soustraites à l'autorisation spéciale du préfet, d'après les dispositions et dans les conditions suivantes :

« Lorsque le budget communal pourvoit à toutes les dépenses obligatoires et qu'il n'applique aucune recette extraordinaire aux dépenses soit obligatoires, soit facultatives, ordinaires ou extraordinaires, les allocations portées audit budget

pour les dépenses facultatives ne peuvent être modifiées par l'autorité supérieure. »

Art. 145, loi du 5 avril 1884 sur l'organisation municipale.)

## VARIÉTÉS

### LA QUESTION DU CATÉCHISME

(Suite)

« La Bible est un code d'immoralité, l'étude en est immorale. — L'enseignement primaire est perverti par les notions dites de religion et de morale. — Guerre à la superstition, au fanatisme, à la théologie, à la théocratie. — Guerre à Dieu, tout le progrès est là. — Catholicisme, formule usée, répudiée par tout homme qui pense sainement : un cadavre qui barre la route au progrès. — Il faut soustraire l'enfant au virus de l'éducation religieuse; plus de cette instruction bâtarde, faussée, basée sur des dogmes surannés, qui asservit les intelligences, nourrit l'esprit d'aliments pernicieux, de superstitions malsaines, abrutissantes, humiliantes. — Qu'on écarte de l'éducation publique tout enseignement religieux et dogmatique, toute immixtion personnelle du clergé. — Plus de place pour Dieu dans notre entendement ! Le plus grand outrage à l'égard de l'enfance, c'est de l'associer à une religion quelconque. — La morale cléricale, c'est la démoralisation publique organisée par l'école. »

Ces signes s'échappaient du Vésuve maçonnique en 1864, annonçant une éruption imminente.

A la faveur des événements qui renversaient le dernier Empire et détruisaient ses armées, la maçonnerie, en 1870, s'empara du pouvoir sous le nom de *Commune de Paris* et comme ballon d'essai, elle lanca ce décret : « Tout exercice religieux est interdit dans l'école. » Entrée bientôt par le suffrage universel dans nos assemblées législatives, elle remua ciel et terre pour y implanter comme un dogme la nécessité de l'*enseignement exclusivement laïque*. Et les mille voix de sa presse officielle et officieuse de crier au ciel et à la terre : *Education laïque ! Instruction laïque ! La laïcisation des écoles à bref délai !*

Quel est donc la signification de ce mot nouveau dans notre langue, *laïcisation* de l'instruction des écoles ? Le contraire absolu, radical de l'instruction des écoles chrétiennes, du catéchisme conséquemment. Expliquée, traduite par les textes que nous venons de citer, l'*éducation laïcisée* est l'*éducation sans Dieu*, pour en faire sortir une *société athée*.

La question est posée dans nos sanctuaires législatifs, prise en considération pour être bientôt mise en délibération. Son avocat nommé est M. Paul Bert qui disait, il y a quelques jours :

« Nous nous rattachons aux grandes traditions de la Convention. »

Le projet de loi n'est pas discuté encore et déjà, sous forme de décret, il est en voie d'exécution. Dans quelques jours irrévocablement fixés, tous (les établissements) religieux enseignants seront fermés, les maîtres et les maîtresses jetés à la porte, dispersés et au besoin proscrits et jetés en exil. Quel est donc leur crime prouvé, avoué ? Ils donnent à l'enfance et à la jeunesse une éducation chrétienne sur les bases du catéchisme catholique. Sous toutes les accusations amoncelées sur leur tête, une seule est fondée, vraie, publiée par les accusés eux-mêmes : ils enseignent le catéchisme. Les autres griefs ne sont que d'ignobles calomnies suggérées par Satan qui a fait crucifier J.-C. par la main de ses misérables esclaves.

Et nos écoles populaires ? Elles commencent à se laïciser. Ça et là des religieux et des religieuses en sont bannis par les magistrats libres-penseurs. Les signes chrétiens en disparaissent peu à peu avec le catéchisme. Les curés n'y peuvent plus entrer. Les maîtres et les maîtresses, laïques de nom, devront l'être bientôt conformément à l'esprit et à la lettre de la *laïcisation légale et obligatoire* <sup>1</sup>.

(A suivre.)

## COURRIER DE L'UTILE

### PRÉCEPTES GÉNÉRAUX D'HYGIÈNE (3<sup>e</sup> article).

#### *Les habitations.*

Une maison bien située est celle où l'on respire un air pur, loin du centre des villes, des cloaques, des étangs fangeux et des eaux stagnantes.

Il est d'une importance majeure que votre habitation soit saine. Pour ce, elle doit être élevée au-dessus du niveau du sol, principalement s'il est argileux, exposée de préférence au levant; c'est de là que vient l'air le plus convenable. Au sud, il est trop chaud, au nord, il est trop froid, et trop humide au couchant.

A l'air pur et renouvelé, unissez une douce lumière. Multipliez les ouvertures qui lui donnent accès. L'obscurité étiole l'homme, le rend pâle et l'affaiblit.

Le hâle des champs dénote plus de force et plus de santé que la pâleur blafarde des cités.

Les fenêtres et les issues doivent être proportionnées à l'étendue des appartements, comme les appartements au nombre des personnes qui les habitent et à la durée du séjour qu'elles y font.

Il est essentiel que la cuisine se trouve au nord des pièces où l'on séjourne habituellement.

Pour être moins humides et plus salubres, les maisons devraient reposer sur des voûtes de caves.

Quand on peut choisir, il faut préférer une rue vaste ou un quartier peu peuplé, peu

<sup>1</sup> La loi Paul Bert est votée.



bruyant, le voisinage des promenades, des jardins ou des champs.

L'ameublement mérite une attention particulière. Une pendule bruyante rompt le sommeil, les lits trop mous peuvent causer des calculs et affaiblissent en favorisant la transpiration. Des fauteuils de bureau trop ouatés ont souvent déterminé des hémorroïdes. Les tapis à demeure retiennent des exhalaisons nuisibles et corrompent l'air. Ils sont funestes surtout dans les temps d'épidémie. Les oreillers ont souvent donné lieu à des difformités de la taille; d'épais rideaux et de profondes alcôves nuisent à la pureté de l'air qu'on respire en dormant. Tant de personnes n'ont une pâleur extrême que parce qu'elles passent la moitié de leur vie dans des alcôves aussi obscures que des cachots. Les bonnes cheminées renouvellent l'air et sont d'excellents ventilateurs. Le billard entretient les forces et ramène l'appétit.

Les hommes sédentaires devraient habiter des appartements spacieux et bien aérés. Puisqu'ils ne changent pas d'air, il faudrait que l'air vint pour ainsi dire les trouver.

Il est essentiel de faire évaporer de l'eau en des vases exprès, dans les appartements qu'échauffent des poêles. On sature ainsi l'air de toute l'humidité que l'élévation de la chaleur lui rend nécessaire.

Le danger des émanations respiratoires est d'autant plus grand qu'il y a plus d'hommes rassemblés dans les mêmes lieux, que ces hommes y sont plus immobiles, que la température est plus élevée et plus uniformément la même, que près de là il y a moins de végétaux, car la verdure redonne à l'air sa pureté, enfin qu'il y a moins de propreté.

Dès que l'air est devenu insalubre dans un lieu quelconque, les maladies qu'il fomentent ne font que le rendre de plus en plus nuisible, précisément parce qu'il affaiblit, qu'il rassemble et rend sédentaires les nouveaux habitants qui lui doivent leur mauvais état de santé.

Il ne faut point oublier que la respiration corrompt l'air, et qu'une fois répandu et extravasé dans les poumons, ceux-ci restent pour longtemps imprégnés de cet air corrompu.

Ce ne serait donc pas assez dans une épidémie de séparer l'homme malade; on doit en outre soigneusement l'isoler du théâtre du mal, et même, lorsqu'il est éloigné des lieux infectés, on doit encore le séparer de ses vêtements. Hildenbrand répandit une épidémie de scarlatine dans toute la Podolie, pour s'être vêtu d'un habit imprégné longtemps auparavant de l'air de Vienne, recélant les germes du mal.

Isoler les hommes, les transporter dans un air salubre, les séparer de tous leurs vêtements, est donc un précepte de rigueur dans quelque épidémie que ce soit.

Mais la chose essentielle et la plus difficile, c'est de délivrer les hommes d'eux-mêmes, pour

ainsi dire, en renouvelant l'air vicié qui est extravasé dans leurs poumons.

En vain, on les astreint à des quarantaines, en vain on les soumet à des bains et à des fumigations; tous ces moyens sont peu efficaces pour détruire la première cause, les premiers germes du mal.

Ce n'est pas la peau qui contient ces germes, mais bien plutôt le poumon, le poumon retenant à lui un air dès longtemps inspiré; c'est donc aux poumons qu'il faut adresser les soins les plus attentifs.

Or ce n'est pas assez pour exprimer de la poitrine l'air impur qui la remplit, de rendre les expirations fréquentes et profondes; cela pour tant est nécessaire.

Il faut surtout recourir aux grands exercices du corps; car c'est par les commotions répétées qu'en reçoivent les poumons, que l'air est le plus souvent renouvelé dans ces organes.

Les Romains, ainsi que plusieurs autres peuples de l'antiquité, avaient une excellente coutume pour juger de la salubrité des lieux. Avant de fonder une ville, une colonie, en quelque endroit que ce fût, ils ouvraient les animaux qu'on y rencontrait, et recherchaient avec soin si leurs entrailles étaient saines ou malades.

On doit éloigner de sa demeure tout corps en fermentation ou en putréfaction, tout amas d'ordures ou de débris organiques : les pressoirs, les brasseries, les fumiers, les cloaques, les meules de foin, les égouts, les eaux dormantes, les dépôts d'engrais. Les étangs et les fossés bourbeux, les réservoirs doivent être curés au commencement de l'hiver, et de préférence pendant la gelée.

Ces conseils ne s'adressent en grande partie qu'à ceux qui sont libres de choisir leur habitation. Le prêtre n'a pas cette liberté. Si le grand nombre sont pourvus d'un logement convenable, combien de curés, surtout à la campagne, habitent une maison malsaine. Il n'est pas rare de rencontrer des presbytères, enterrés d'un demi-mètre et quelquefois davantage. Les réparations faites à ces bâtiments sont presque toujours insuffisantes. Le mieux serait de reconstruire dans d'autres conditions. Mais les temps sont difficiles, et pour rendre habitables ces maisons malsaines, nous n'avons guère d'autres ressources que la vertu de patience.

---

IMPRIMATUR:

Lingonis, die 11 martii 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis*.

---

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.



# OUVRAGES SUR LE CARÊME

**Grand Sermonnaire** nouveau, complet, méthodique et suivi, contenant tous les sujets de la Chaire catholique : discours, homélies, allocutions, conférences, exhortations, panégyriques, instructions; courts, substantiels et pratiques, par M. l'abbé Maistre, auteur de la *Grande Christologie*.

Tome 1<sup>er</sup>. — Sur les *Articles du Symbole* et sur toutes les *Vérités du Dogme* se rattachant à chaque article du *Credo*, 1 vol. grand in-8° de ix-633 pages. 7 50

Tome II. — Instructions sur tous les *Commandements de Dieu* et de *l'Eglise*, 1 vol. grand in-8° de II-708 pages. 7 50

**Manuel de prédication populaire**, par M. H. C. A. Juge, missionnaire apostolique. 2 beaux vol. de 460 et vi-464 pages. 6 »

**Cours très complet et très suivi de conférences sur la religion**, par l'abbé A. F. Rua.

Trois forts vol. grand in-18, 5<sup>e</sup> édition. Ouvrage honoré des suffrages les plus illustres et les plus flatteurs, et extrêmement utile, surtout à tous les prêtres. Prix franco, 10 francs.

Ce *Cours* de conférences se distingue : 1<sup>o</sup> par le vif intérêt de la méthode, basée en partie sur le terrain, toujours très attrayant, et en même temps inébranlable de l'histoire; 2<sup>o</sup> par la force et l'enchaînement des raisonnements et des preuves; 3<sup>o</sup> par la richesse et la solidité de la doctrine; 4<sup>o</sup> par la profondeur et la nouveauté des aperçus; 5<sup>o</sup> par l'étendue du plan, qui embrasse absolument toute la Religion (dogme, morale, culte et histoire); 6<sup>o</sup> par la vigueur et la chaleur du style. Aussi plusieurs milliers d'exemplaires de ce livre ont-ils été écoulés en peu d'années.

**Cours de conférences religieuses** faites aux élèves de la première division du lycée Louis-le-Grand, d'après un programme approuvé par Son Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, par M. l'abbé Tilloy, docteur en théologie et en droit canon, chanoine de l'ordre des évêques de la basilique de Notre-Dame de Lorette, officier d'académie, ancien premier aumônier du lycée Louis-le-Grand. — 2 vol. in-12. 8 »

**Explication littérale et morale des Epîtres et Evangiles** des dimanches et des fêtes de Carême, des fêtes de l'Avent et de tous les jours de Carême, avec des notions liturgiques, où l'on expose la raison et les origines des cérémonies de l'Eglise catholique, par M. l'abbé A. Guillois; 6<sup>e</sup> édition, revue avec le plus grand soin et considérablement augmentée. 2 gros vol. in-12 de xvi-623 et 618 pages. 6 »

**Le bon sens de la foi** opposé à l'incrédulité de ce temps, par le R. P. Caussette, 2 beaux vol. in-8°. 12 »

Il reste quelques exemplaires de l'ancienne édition, 2 forts vol. in-12 à 7 »

**Sermons** de saint François de Sales, publiés par l'abbé Chaumont, 3 vol. in-12 de xvi-507 et 500 pages. 10 50

**Histoire de la Passion de N.-S. J.-C.**, par le P. de la Palma, traduit de l'espagnol par M. l'abbé Gaveau, prêtre. 1 vol. in-12 de xxii-558 pages. 8 »

**Les Instructions dominicales** de l'*Ami du Clergé*, par M. l'abbé Rolland. Ouvrage approuvé par Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Langres. 1<sup>re</sup> partie : *Le Symbole*, 1 vol. in-12 de 513 pages. 8 »

**Retraite pascalle** d'après des prédicateurs contemporains, avec préface et traits historiques, par M. l'abbé Pluot, directeur de l'Enseignement catholique. 1 vol. in-12 de 394 p. 3 »

**Paternité (la) Chrétienne**, conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus de Paris, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus.

— 1<sup>re</sup> Série. Années 1868-1869; 2<sup>e</sup> édition. 1 fort vol. in-12 de 424 pages. 3 »

— II<sup>e</sup> Série. 1 vol. in-12 de 362 pages. 3 »

— III<sup>e</sup> Série. *Les Epreuves et les Joies de la famille*. 1 vol. in-12 de 396 pages. 3 »

— IV<sup>e</sup> Série. — *Les devoirs de l'époux*. 1 vol. in-12 de 422 pages. 3 »

**Les Familles bibliques**, conférences prêchées à la réunion des pères de famille, pour faire suite à la *Paternité chrétienne*, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus. Tome 1<sup>er</sup> : *Familles patriarcales*, 1 vol. in-12 de 404 pages. 3 »

Tome II : *La Famille en Israël*, 1 vol. in-12 de 431 p. 3 »

**Le Calvaire**, ou la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ en forme de méditations pour le Chemin de la Croix, d'après des révélations privées et de pieuses traditions. 1 vol. in-32 de 288 pages. 1 »

**Le Chrétien à l'école du Calvaire**, par le P. Jacques Nouet, de la Compagnie de Jésus; ouvrage corrigé et entièrement retouché par le P. Henri Pottier, de la même Compagnie. 2 vol. in-12 de iv-393 et 354 pages. 5 »

**Lectures sur la Passion de N.-S. J.-C.**, disposées pour tous les jours du Carême, par M. l'abbé Rambouillet, du clergé de Paris, 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 de xii-360 pages. 2 »

**Enseignements de Notre-Dame de Lourdes** et leurs Harmonies avec les leçons de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très sainte Vierge Marie, mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé Ginestet, curé de Noailles. Ouvrage dédié à Mgr Ramadié, archevêque d'Albi, et revêtu de son approbation. 2 beaux vol. in-12 de 438 et 411 pages. 6 »

**De la Confession** (*Directions spirituelles* de saint François de Sales), édition elzévirienne. 1 beau vol. in-16 de xlii-510 pages. 3 »

— *Le même ouvrage*, édition de propagande. 1 vol. in-18 de xxviii-244 pages. 75 »

**La sainte Communion**, conférences aux dames du monde sur la communion pratique, par Mgr Landriot, archevêque de Reims; 2<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-12 de vi-447 pages. 3 »

**Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la Montagne**, par le duc du Maine, publiées, pour la première fois, d'après un manuscrit authentique, et précédées d'une *Notice historique*, par M. l'abbé A. Mellier, prêtre de la maison des Chartreux, professeur à la Faculté catholique des Lettres de Lyon, directeur de l'Ecole ecclésiastique des Hautes-Etudes. 1 beau vol. in-8° de clxxviii-281 pages. Titre rouge et noir, couverture et frontispice artistiques, papier teinté, caractères elzéviriens, lettres ornées, têtes de chapitres, vignettes, culs-de-lampe. Prix. 10 »

**La cuisine de Carême** et des jours d'abstinence, plus de 300 plats en maigre, par MM. de Latreille et Henry Palmé; 2<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-12 de 235 pages. 2 »

**RESSER**

POUR

IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI

Ecriture, Dessin, Musique, ou Caractères d'Imprimerie.



DEPUIS 25 FRANCS

Système à la portée d'un Enfant

PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen frs



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
**Nouveautés d'été**, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. **L. CHOVEL**, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. **V. POUPIN**, 77, r. de Rennes.  
Authenticité garantie. 卐 Envoi du Catalogue.

**ENCENS** des **Rois Mages**, la boîte . . . 6 francs.  
**divin** (Bref de . . . S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR**. **HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. **Félix GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

Fabrique de **VITRAUX PEINTS** du **CARMEL** du **MANS**, fondée en  
1854. **E. HUCHER** père et fils, fondateurs des  
ateliers du Carmel, successeurs, au Mans, rue de la Mariette,  
116, grands et magnifiques cart. de l'école d'Overbeck. Prix  
très-moderés.

### BRAISE AZOTÉE allume subito ENCENSOIRS

4 f. 50 Dix litres, franco en gare désignée; 3 k. 8 f. 50 f.

**M. VIVET, C.** à **MORTEFONTAINE**, par Plailly, Oise.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
**AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES** en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières.**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**M** **SON BOUASSE-LEBEL**, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le  
cent franco 2 fr. 70; — **CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS.**

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils,  
Sculpture, etc.

**TOURS & ACCESSOIRES**

**LE MELLE**, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

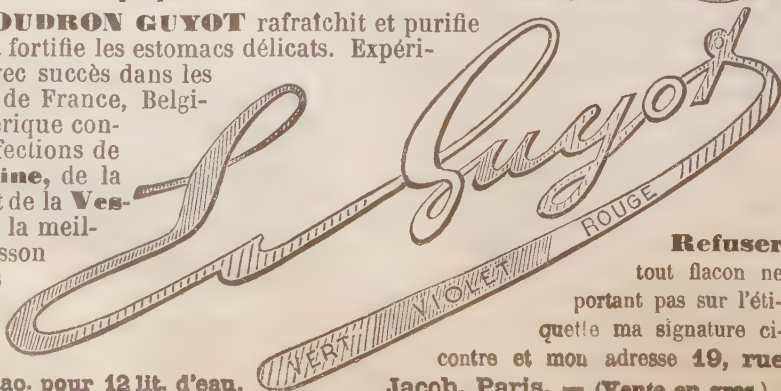
# GOUDRON GUYOT



Sert à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ves-**  
**sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flao. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**

tout flacon ne

portant pas sur l'éti-

quette ma signature ci-

contre et mon adresse 19, rue

Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>e</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## PRIME PERMANENTE

Tout abonné ou réabonné à l'*Ami du Clergé* peut nous demander l'une des deux primes suivantes :

Ou un volume des années précédentes choisi dans la collection de l'*Ami* ;

Ou l'abonnement gratuit, moyennant achat de 12 francs de livres, choisis dans le *Catalogue spécial des primes* encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.

Ajouter un franc pour recevoir *franco*, en gare la plus rapprochée, soit le volume de l'*Ami*, soit les 12 francs de livres.

## SOMMAIRE DU N° 12 :

PRÉDICATION : Pour le dimanche des Rameaux : les grandes négations contemporaines (il n'y a pas d'enfer). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. C. des Indulgences : Pardon de S. François de Paule. — CONSULTATIONS LITURGIQUES, ETC. : — Peut-on transformer de vieux ornements en tapis ? — Gagne-t-on encore les indulgences en récitant l'*Angelus* au lieu du *Regina cœli* pendant le temps pascal ? — Que faire, l'ordo diocésain ayant fixé le Rosaire au 5 octobre en laissant au 4 S. François d'Assise ? Comment ordonner les Vêpres S. Marc étant en concurrence avec saint Joseph ? S. Etienne étant patron, doit-on faire *a capitulo* de S. Dominique au 2<sup>e</sup> vêpres de l'Invention de S. Etienne ? Doit-on omettre la fête de la Pureté de la Ste Vierge en concurrence avec S. Luc ? Peut-on pendant le temps pascal ajouter *alleluia* aux antienne du Petit Office de la Ste Vierge ? — Peut-on satisfaire par une messe de morts à une intention pour des vivants ? — Dans l'administration du Baptême, varie-t-on le genre selon le sexe ? — François ayant, par vengeance, fait prendre Pierre en délit de chasse est-il tenu à restitution ? Peut-on absoudre un propriétaire qui conserve des locataires vivant en concubinage public ? — Ya-t-il péché grave à prononcer les prières de la consécration de manière à être entendu à 3 ou 4 mètres de l'autel ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Est-il vrai qu'une fabrique est irrégulière et ses délibérations nulles si deux membres sont parents à un degré prohibé ? — Le curé est-il obligé de payer sur son casuel le service de l'enfant de chœur quand la rétribution inscrite au budget de la fabrique n'est pas soldée ? — L'administration locale peut-elle permettre l'exhumation de personnes enterrées depuis moins de cinq ans pour réunir les morts d'une même famille ? — VARIÉTÉS : La question du catéchisme (suite et fin). — COURRIER DE L'UTILE : Moyens de détruire la mousse et la gomme des arbres.

## REVUE LITTÉRAIRE

Après le *Livre du jeune Français* de M. Arthur Loth, dont nous avons eu occasion de constater plusieurs fois le prompt et large succès, la Société générale de Librairie catholique publie aujourd'hui un livre auquel le même accueil est certainement réservé : l'*Ami de la jeunesse française*, par P.-A.-E. Vattier, officier de l'Instruction publique.

« Donnons aux enfants, dès leur entrée dans la vie, de saines notions sur le bonheur. — L'éducation morale couronne et domine toute l'éducation de l'homme. » Telles sont les paroles que l'auteur donne pour épigraphe à son livre, et qui sont du baron de Gérando. On en voit par cela même le noble but.

L'idée de cet ouvrage fut suggérée à M. P.-A.-E. Vattier par la lecture et la méditation du beau volume de Silvio Pellico : *Des devoirs des hommes*, et la première édition remonte à l'année 1851. Lamartine, Victor Hugo, Thiers, Bocher (aujourd'hui sénateur), Jules Janin, Saint-Marc, Girardin, et une foule d'autres personnages de même renom lui décernèrent leur haut suffrage. M. Bocher, entr'autres, s'exprimait ainsi : « Ceux auxquels vous avez dédié vos conseils n'en ont

jamais eu plus besoin ; et nous, pères de famille, nous sommes trop heureux quand nous pouvons nous inspirer, dans notre difficile mission, de pareilles leçons. »

M. P.-A.-E. Vattier a pensé avec raison que ce que M. Bocher lui écrivait en 1851, était vrai surtout aujourd'hui, et il a revu son livre, édition par édition, pour en donner une dernière et définitive bien appropriée aux besoins actuels.

« Un immense désir d'être utile à la jeunesse, dit-il, a présidé à mon travail. J'ai voulu lui épargner les maux qu'entraîne inévitablement une éducation morale insuffisante : car l'enfant, même né avec les dispositions les plus heureuses, ne recevant au sein de sa famille que les meilleurs exemples, n'en a pas moins besoin d'un guide ; et celui qui a été dans de moins bonnes conditions, qui a été privé de tels bienfaits, rentrera peut-être en lui-même lorsqu'il connaîtra les avantages du bien et la destinée pour laquelle il a été créé. »

Il suffit de se rappeler les dangereuses innovations qui viennent d'être faites dans la loi de l'Enseignement pour faire ressortir la justesse de ces dernières remarques et la nécessité d'y apporter de sérieux remèdes. Le livre de M. Vattier nous semble sur ce point un des plus plus efficaces.



Les matières y sont distribuées en trois parties. Dans la première, l'auteur examine ce que nous devons à nos parents, à tout le monde. — Dans la deuxième, il passe en revue les principaux défauts qu'il ne faut point contracter ou dont il faut se corriger; puis il recherche les idées qu'il est bon de se faire sur une foule de choses, notamment sur les plaisirs et les peines, sur l'utilité des études, sur la richesse et la pauvreté, sur le choix d'un état. — Dans la troisième partie, ses entretiens portent plus particulièrement sur la famille, sur la patrie et sur la mission que chacun a à remplir comme membre de la nation à laquelle il appartient.

En résumé, livre plein d'attrait quant à ses qualités littéraires, excellent surtout au point de vue des parents, des maîtres et des jeunes lecteurs comme conseil et comme guide.

1 beau vol. in-18 de 237 pages, titre rouge et noir. Prix : 1 fr. 50.

### Une nouvelle Littéraire.

L'éminent professeur à la Sorbonne, M. l'abbé ELIE MÉRIC, va publier, à la librairie Victor Palmé, un ouvrage qui a pour titre : *M. Emery et l'Eglise de France pendant la Révolution*.

Ce beau travail contient des détails inédits et du plus haut intérêt sur le duc d'Orléans, l'enfance de Talleyrand, la prison de la Conciergerie et les principaux événements de la Révolution.

### Avis aux Abonnés.

Nous demandons à nos abonnés qui ont choisi comme prime l'année 1880, 2<sup>e</sup> de *l'Ami*, de vouloir bien prendre patience jusqu'à la première quinzaine d'avril. Ce volume, qui est en réimpression, a été retardé par un accident d'imprimerie qui sera réparé le plus promptement possible. Bonne note est prise des demandes : elles seront servies sans qu'il soit besoin de nouvelles réclamations.

VIENT DE PARAÎTRE :

**Du Père TESNIÈRE**, Directeur du *Très St-Sacrement*, journal eucharistique à **SIX francs**

### LA SOMME

de la

### PRÉDICATION EUCHARISTIQUE

Un beau volume in-12 de 592 pages.

PRIX : 4 francs.

**Le PARADIS SUR TERRE**, ou le *Mystère Eucharistique expliqué en soixante discours*, par l'abbé ROLLAND, chanoine de Langres. Ouvrage approuvé par NN. SS. de la Bouillerie, Mermillod, Bourret, Bouange, etc. — Un beau volume in-12. 2<sup>e</sup> édition. Prix : 3 fr.

**L'EUCCHARISTIE**, par Mgr LANDRIOT. — Un beau vol. in-12 de 442 pages. Prix : 3 fr. 50.

**La Sainte Communion**, conférences aux dames sur la communion pratique, par

Mgr LANDRIOT. — Un beau volume in-12. — Prix : 3 fr.

**L'EUCCHARISTIE et la VIE CHRÉTIENNE**, par Mgr DE LA BOUILLERIE. — Un beau volume in-16 elzévirien. Prix : 3 fr.

**PETITES FLEURS EUCHARISTIQUES**, par Mgr DE LA BOUILLERIE. — Un délicieux volume in-48. Prix : 1 fr. 25.

### COMPTOIR DE COMMISSION

DE LA

Société générale de Librairie catholique.

### ENCAUSTIQUE CHINOISE

Ce nouveau produit, approuvé et reconnu supérieur par les architectes et le haut commerce parisien, est destiné à remplacer tous les produits employés jusqu'à ce jour.

Plus de brosses ni de frottage, économie considérable; la rayure et le bruit causés par le bâton à la cire sont supprimés; aucune fatigue, par conséquent plus de désordre à craindre dans la santé.

Entretien facile avec moitié moins de matière, brillant magnifique ne s'altérant pas;

Plus de poussière dans les appartements; ce produit pouvant s'appliquer dans toutes les encadrements et dessous les meubles;

D'une composition ne contenant ni potasse ni chaux, les parquets ne s'encrassent pas, ne noircissent pas, et l'humidité n'en détruit pas le brillant;

Séchant aussitôt son application, il procure une économie sérieuse de temps, aussi bien pour les parquets neufs que pour leur entretien;

Par ses propriétés insecticides, il détruit les insectes contenus dans les bois et les interstices; Il peut s'employer pour les meubles, les boiserie, etc.;

Pour les parquets déjà cirés, on peut étendre ce produit sans employer la paille de fer.

Il peut être livré pour toutes nuances de bois.

#### MODE D'EMPLOI

Etendre l'encaustique au moyen d'un balai de crin usé sur lequel on nouera un chiffon de laine ou de flanelle. Laisser sécher 10 minutes et passer à sec, un morceau de même étoffe, pour obtenir le brillant.

(On peut étendre ce produit avec très peu d'essence de *thérébentine*).

#### PRIX :

1 <sup>o</sup> Jaune pour parquets, chêne, sapin, meubles chêne.	La boîte : 2 f. 25
2 <sup>o</sup> Jaune foncé pour vieux chêne et noyer.	
3 <sup>o</sup> Rouge pour carreaux et meubles en acajou	
4 <sup>o</sup> Violet pour palissandre . . . . .	

Une boîte suffit pour un parquet neuf de 20 mètres carrés.

Remise de 10 0/0 pour une commande de dix boîtes.

Pour les demandes, s'adresser à M. Victor Palmé, 76, rue des Sts-Pères, à Paris.

## PRÉDICATION

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX :  
LES GRANDES NÉGATIONS CONTEMPORAINES  
(IL N'Y A PAS D'ENFER)

Sepultus est in inferno.

(Luc., xvi, 22.)

L'enfer, quel mot terrible! L'enfer, c'est-à-dire, être séparé irrévocablement de Dieu, être rejeté à jamais loin du ciel et de la compagnie de la Très-Sainte Vierge, des anges et des saints! L'enfer, c'est-à-dire brûler dans les cachots de la justice de Dieu avec les démons et le rebut de l'humanité! L'enfer, c'est-à-dire le feu inextinguible, le ver rongeur, les cuisants remords, les pleurs amers, les grincements de dents désespérés, les regrets éternels! Vérité effroyable qui a fait trembler les plus grands serviteurs de Dieu : « O enfer, s'écriait saint Bernard, ton souvenir me remplit d'épouvante! » Saint Pierre Damien avouait que les cheveux lui dressaient sur la tête, à la seule pensée de l'éternité malheureuse; et saint Jérôme confessait humblement qu'il ne s'était retiré dans la solitude, qu'il ne se livrait aux plus affreuses macérations, que pour éviter l'enfer. Vérité salutaire dont la méditation a converti les pécheurs les plus endurcis et suscité les actes les plus héroïques de pénitence. Mais il faut bien le dire, vérité extrêmement combattue de nos jours parce que, entre tous les dogmes, elle gêne et contrarie les passions mauvaises. Annonçant ce grave sujet devant Louis XIV et sa cour aussi brillante que mondaine, Bourdaloue disait : « Prêcher l'enfer à la cour, c'est un devoir du ministère évangélique, et à Dieu ne plaise que, par une fausseté prudence ou par un lâche assujettissement au goût dépravé de ses auditeurs, le prédicateur passe une matière si essentielle et ce point si fondamental de notre religion <sup>1</sup>. » Ce devoir du ministère évangélique s'impose aujourd'hui plus impérieusement que jamais au ministre de l'Evangile, à cause du débordement des passions, à cause des dénégations des impies. Justes et pécheurs ont besoin d'entendre affirmer cette austère vérité. Le carême est surtout le moment de l'entendre. Oui, il y a un enfer, nous allons le prouver, et nous montrerons ensuite l'inanité et le vide des objections de l'incrédulité.

## I

I. Il y a un enfer : c'est Dieu, la vérité même, qui me l'affirme de la manière la plus catégorique dans la sainte Ecriture. Les témoignages sont très nombreux et très formels, bornons-nous à en citer quelques-uns de l'ancien et du nouveau Testament. Isaïe a dit : « Ils sortiront et ils verront les cadavres des violateurs de ma loi, leur vie ne mourra point, leur feu ne s'éteindra point, et ils seront à jamais un objet d'horreur

pour toute chair qui les verra. » (Is., lxvi, 21.) Et ailleurs : « Qui de nous pourra habiter dans le feu dévorant? Qui de nous pourra soutenir les ardeurs éternelles? » (Is., xxxiii, 14.) Et Daniel : « La multitude de ceux qui dorment dans la poussière s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour un opprobre qui n'aura point de fin. » (Dan., xii, 1.) — Notre-Seigneur parle au moins quinze fois dans l'Evangile du feu éternel. Peu après sa glorieuse Transfiguration sur le Thabor, il disait à ses disciples et aux multitudes qui le suivaient : « Si votre main vous scandalise, coupez-la. Il vaut mieux entrer dans l'autre vie avec une seule main, que d'aller avec ses deux mains dans l'enfer, dans le feu inextinguible; là, le ver qui les ronge ne meurt point, et le feu ne s'éteint jamais. Et si votre pied ou votre œil est pour vous une occasion de chute, coupez-le, arrachez-le et jetez-le loin de vous. Il vaut mieux entrer dans la vie éternelle avec un seul pied ou un seul œil que d'être jeté avec vos deux pieds ou avec vos deux yeux dans la prison du feu éternel, *in gehennam ignis inextinguibilis*, où le remords ne cesse point et où le feu ne s'éteint jamais, *et ignis non exstinguitur*. » (Marc., ix.) Ailleurs, parlant de ce qui arrivera à la fin du monde, il dit : « Alors le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils saisiront ceux qui auront fait le mal, pour les jeter dans la fournaise du feu, *in caminum ignis*, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. » (Matth., xiii.) Mais le texte le plus important et le plus solennel est celui du vingt-cinquième chapitre de saint Mathieu, où se trouve esquissée la scène grandiose du jugement dernier par le Juge lui-même. Le Fils de Dieu nous fait connaître, à l'avance, la sentence qu'il portera sur l'humanité : « Il dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Puis, il dira à ceux qui seront à gauche : Allez loin de moi, maudits, *au feu éternel*, qui a été préparé pour le démon et ses anges. Et alors ils s'en iront, les méchants *au supplice éternel*, et les justes à la *vie éternelle*. » (Matth., xxv.) — Les Apôtres, inspirés par l'Esprit Saint, parlaient comme le Maître. Ils peignent cette seconde mort qui ne finit plus (Apoc., xxi, 8); ces damnés dont la fin est toute corruption (II Pet., ii, 12); ce gouffre embrasé de feu et de soufre (Apoc., xxi, 8), où la fumée de leur torture monte nuit et jour dans les siècles des siècles (Id., xiv, 11); ces supplices éternels qu'ils endurent devant la face du Seigneur (II Thess., i, 9); cette colère dont ils ont mérité d'être les objets impurs et qui pèse sur eux éternellement. (Rom., ix, 21, Joan., iii, 36.) Se peut-il une preuve plus claire, plus saisissante, plus péremptoire touchant l'enfer éternel que cette affirmation des prophètes, des apôtres et de Notre Seigneur Jésus-Christ?

II. Il y a un enfer : c'est l'humanité tout entière

<sup>1</sup> Sermon sur l'Enfer.



qui le proclame dans la plus imposante unanimité. Nations payennes et chrétiennes, peuples sauvages et civilisés ont cru en masse à l'enfer. Ce dogme fondamental a été professé en Chaldée, en Assyrie, en Egypte; il règne dans l'Inde panthéiste, dans l'Asie musulmane, dans l'Afrique idolâtre, dans les régions encore barbares de l'Amérique, il règne et il réfrène les passions et imprime une crainte salutaire. A part le matérialiste Lucrèce, tous les poètes, tous les philosophes de l'antiquité l'ont proclamé bien haut. Citons les deux plus grands, Platon et Virgile. « Ceux qui, ayant atteint les limites du mal, dit le premier, sont tout-à-fait incurables, souffriront éternellement des supplices horribles. C'est pourquoi, méprisant les vains honneurs et ne regardant que la vérité, je m'efforce de vivre et de mourir en homme de bien; et je vous y exhorte, ainsi que tous les autres, autant que je puis <sup>1</sup>. » Virgile n'est pas moins explicite. Il nous représente les grands coupables plongés pour toujours dans le Tartare. Là est Thésée, cloué pour toujours sur un siège de douleur <sup>2</sup>. Là est Titie, livré à la fureur du vautour qui le ronge éternellement <sup>3</sup>. Là sont les Danaïdes, condamnées à remplir un tonneau sans fond, c'est-à-dire à travailler éternellement <sup>4</sup>. Là est Tantale, voulant toujours boire une eau qui fuit toujours ses lèvres <sup>5</sup>. Là est Sisyphe condamné à porter sur la tête, à l'aide de ses mains, jusqu'au sommet d'une haute montagne, un rocher qui retombe toujours. Telle est la fermeté de la croyance à l'enfer éternel, que nos philosophes modernes, malgré tous les efforts de leur incrédulité, n'ont pu arracher ce dogme de leur cœur. « C'est certainement l'intérêt de tous les hommes, avoue Voltaire, qu'il y ait une divinité qui punisse ce que la justice humaine ne peut réprimer. » Le même, écrivant à un de ses amis qui avait cru découvrir la preuve de la non-existence de l'enfer : « VOUS ÊTES BIEN HEUREUX, lui disait-il, JE SUIS LOIN DE LA ! » Et le fameux Diderot mettait au défi de démontrer qu'il n'y a point d'enfer. D'où vient donc cette étonnante unanimité? Sans doute de la révélation faite à l'origine par Dieu lui-même; et dans la suite des temps par les prophètes : mais aussi de l'inéluctable témoignage de la conscience humaine.

III. Ma conscience me dit en effet que le Dieu infiniment puissant a dû donner à sa loi une sanction suffisante. Or, qui ignore le peu d'influence que le Purgatoire, malgré ses rigueurs pourtant si redoutables, exerce sur l'homme pour le détourner des fautes légères. Les peines du Purgatoire finiront; et cela suffit pour leur enlever presque toute action sur la conduite de l'humanité. Aussi bien, sans la perspective du châti-

ment éternel, la morale croule. Donc il y a un châtimement éternel! Ma conscience exige que le Dieu infiniment sage ait mis une distinction essentielle, radicale, irréconciliable entre le bien et le mal. Or, sans l'enfer éternel, cette distinction s'évanouit. Plus ou moins tôt le bien et le mal aboutissent au même résultat. Que le retard du méchant pour arriver au bonheur éternel soit de 100, de 1,000, de 10,000 ans, il y arrivera. Et il se fera, ô horreur, qu'un Marat ait la même félicité que saint Vincent de Paul, une Mésaline le même ciel que sainte Thérèse! Quel est l'homme sensé qui ne reculerait devant une pareille monstruosité? Ma conscience me crie que le Dieu infiniment saint doit nécessairement triompher du criminel impénitent et avoir le dernier mot avec lui. Or, sans l'enfer éternel cela est impossible. Supposez un scélérat endurci. Qu'est-ce que Dieu, peut pour le ramener? Le combler de lumières, de grâces? mais il les méprise! L'inonder de son amour? mais il le foule aux pieds! Le poursuivre de ses supplications jusque sur son lit de mort? mais il meurt en l'insultant! Le punir dans l'enfer? mais si cet enfer n'est pas éternel, il se raidira contre Dieu; il le blasphémara; il le mettra au défi; il lui dira : « Patience! il faudra bien que tu m'ouvres ton ciel, et que malgré toi je jouisse de la béatitude! » Et de fait, si l'enfer n'est pas éternel, ce révolté entrera dans le ciel, la tête haute, ne l'ayant jamais pliée devant Dieu. Quoi! Dieu est créateur, législateur, souverain maître, et il n'aura aucun moyen de se faire respecter! Et après une vie de crimes sur la terre, aggravée par dix siècles, par vingt siècles de blasphèmes dans l'enfer, il faudra qu'il reçoive, bon gré mal gré, ce révolté dans le ciel! C'est odieux <sup>1</sup>. Donc il y a un enfer et un enfer éternel. Je le crois parce que Dieu l'a dit; je le crois parce que le genre humain l'a cru; je le crois parce que ma raison me démontre que la puissance, la sagesse, la sainteté de Dieu l'exigent absolument!

## II

I. Mais, dira-t-on, L'IDÉE DE L'ENFER A FAIT SON TEMPS, ET IL EST SUPERFLU DE LA RÉFUTER <sup>2</sup>. C'est un vain épouvantail pour les enfants! — Voilà les paroles railleuses, voilà le persiflage qui prétend renverser le dogme de l'enfer. Combien sont-ils donc les négateurs de l'enfer? Ils sont la très infinie minorité du genre humain; ils ont contre eux le nombre incalculable des chrétiens, ils ont contre eux la masse du paganisme, ils ont contre eux tous les génies de tous les temps. — Qui donc sont-ils ces négateurs de l'enfer? A part un petit nombre d'orgueilleux exaltés, de demi-savants, ce sont des gens intéressés à ce qu'il n'y ait point de châtiments éternels; ce sont des avares qui détiennent injustement le bien d'autrui, ce sont des libertins qui n'ont pas le courage

<sup>1</sup> *Gorgias*.

<sup>2</sup> *Selet eternumque sedebit infelix Theseus. (Enéid., l. vi, v. 617.)*

<sup>3</sup> *Immortale jecur tundens. (Ibid., vi, 598.)*

<sup>4</sup> *Ovid. Metamorph.*

<sup>5</sup> *Id.*

<sup>1</sup> *Bougau, La Vie chrétienne, p. 338.*

<sup>2</sup> *Paroles de Figuiet.*

à résister à leurs passions, ce sont des malheureux dont l'esprit, le cœur, l'imagination, les sens sont absorbés par des affections infâmes. Ils tremblent parce qu'ils ont peur. — Croient-ils à ce qu'ils disent ou écrivent contre l'enfer? Non, non! L'histoire est là pour le prouver. Quand Dieu leur en laisse le temps, la plupart, arrivés au bord de la tombe, se rétractent et demandent pardon à Dieu et aux hommes. L'un d'eux, Diderot, écrivait après la mort de d'Alembert : « Si je n'avais été là, il aurait fait le plongeon, COMME VOUS LES AUTRES. » Chacun sait comment Voltaire, au lit de la mort, avait deux ou trois fois insisté pour qu'on allât chercher le curé de Saint-Gulpice; ses acolythes l'entourèrent si bien que le curé ne put pénétrer jusqu'au vieux moribond qui expira dans un accès de rage et de désespoir.

II. On ajoute : DIEU EST TROP BON POUR ME DAMNER. Aussi bien, ô malheureuses proies de l'enfer, ce n'est pas Dieu qui vous damne, c'est vous-mêmes. Vous abusez de votre liberté, vous méprisez les ineffables avances de la miséricorde infinie, vous choisissez votre sort. Un sublime génie<sup>1</sup> a osé dire que l'enfer a été créé par le PREMIER AMOUR conjointement avec la divine Puissance et la souveraine Sagesse. Rien n'est plus juste. « Dieu, étant infiniment bon, a pu vouloir procurer à l'homme son plus grand bonheur possible et le lui procurer par les moyens les plus efficaces. Or quel est le plus grand bonheur possible de l'homme? N'est-ce pas un bonheur mérité? Et pour mériter, ne faut-il pas se rendre libre? Donc, pour procurer à l'homme son plus grand bonheur possible, Dieu a dû le créer libre. Maintenant quels sont les plus puissants motifs et les moyens les plus efficaces que Dieu pouvait employer pour porter l'homme à faire un bon usage de son libre arbitre? N'est-ce pas de lui proposer, d'une part un bonheur éternel à gagner, et de l'autre, un malheur éternel à éviter? De là, cette conclusion finale : Dieu est bon, donc il y a un enfer; Dieu est infiniment bon, donc il y a un enfer éternel<sup>2</sup>. »

III. On poursuit : EH! QUOI, POUR UN CRIME D'UN MOMENT UN CHÂTIMENT ÉTERNEL, CE N'EST PAS JUSTE! Vain subterfuge, futile objection! Dites-moi, l'éternité est-elle donc une suite indéfinie de siècles? N'est-elle pas au contraire une durée sans succession, un présent sans futur et sans autre passé que celui du temps de l'épreuve? En conséquence, dès lors qu'on tombe dans l'éternité, n'y est-on pas fixé, immobilisé pour jamais, soit dans le bonheur, soit dans le malheur? D'ailleurs, par rapport à Dieu qu'il outrage, le péché n'a-t-il pas une malice infinie et ne mérite-t-il pas, en conséquence, une punition infinie? De plus, n'est-il pas certain que jamais le damné ne se repentira, et en conséquence n'est-il pas juste qu'il soit toujours châtié? Au reste, où donc

avez-vous vu que le châtiment se règle sur la durée de la faute? Dans la société humaine ne voyons-nous pas des fautes qui souvent n'ont pas duré un quart d'heure être punies par de longues années d'emprisonnement, par l'exil, et même quelquefois par la mort? Qu'est-ce donc que la peine de mort? N'est-ce point une peine perpétuelle, sans mitigation possible? Ne prive-t-elle pas à jamais de la société des hommes, comme l'enfer prive pour toujours de la société de Dieu, des anges et des saints?

IV. MAIS, dit-on encore, PERSONNE N'EST REVENU DE L'ENFER. Aussi bien, si vous y allez, ô philosophes superbes, vous n'en reviendrez pas, c'est la providence ordinaire de Dieu. D'ailleurs, quand même quelques damnés reviendraient sur terre, les incrédules, au moins pour la plupart, ne se convertiraient pas, comme nous l'enseigne Jésus dans l'histoire du mauvais riche. Témoins les Juifs que la résurrection de Lazare laissa dans leur endurcissement. Cependant de temps en temps, Dieu permet, dans ses desseins impénétrables, que les portes de l'enfer s'ouvrent pour en laisser sortir momentanément une de ses victimes. Ecoutez, je termine par ce trait<sup>3</sup> :

S. François de Girolamo, célèbre missionnaire de la Compagnie de Jésus, au commencement du dix-huitième siècle, avait été chargé de diriger les missions dans le royaume de Naples. Un jour qu'il prêchait sur une place de Naples, quelques femmes de mauvaise vie, que l'une d'entre elles, nommée Catherine, avait réunies, s'efforçaient de troubler le sermon par leurs chants et leurs bruyantes exclamations, pour forcer le Père à se retirer; mais il n'en continua pas moins son discours, sans paraître s'apercevoir de leurs insolences. Quelque temps après, il vint prêcher sur la même place. Voyant la porte de Catherine fermée et toute la maison, ordinairement si bruyante, dans un profond silence : « Eh bien! dit le Saint, qu'est-il donc arrivé à Catherine? — Est-ce que le Père ne le sait pas? Hier soir la malheureuse est morte sans pouvoir prononcer une parole. — Catherine est morte? reprend le Saint; elle est morte subitement? Entrons et voyons.

On ouvre la porte; le Saint monte l'escalier et entre, suivi de la foule, dans la salle où le cadavre était étendu à terre, sur un drap, avec quatre cierges, suivant l'usage du pays. Il le regarde quelque temps avec des yeux épouvantés; puis il dit d'une voix solennelle : « Catherine, où êtes-vous maintenant? » Le cadavre reste muet. Le Saint reprit encore : « Catherine, dites-moi, où êtes-vous maintenant? Je vous commande de me dire où vous êtes. » Alors, au grand saisissement de tout le monde, les yeux du cadavre s'ouvrirent, ses lèvres s'agitèrent convulsivement, et une voix caverneuse et profonde répondit : « Dans l'enfer, je suis dans l'enfer! » A ces mots, la foule

<sup>1</sup> Le Dante.

<sup>2</sup> Rohrbacher, *Hist. univ.*, t. xxi.

<sup>3</sup> Mgr de Ségur, *l'Enfer*.



s'enfuit épouvantée. L'impression du prodige fut si vive que bon nombre de ceux qui en furent témoins n'osèrent point rentrer chez eux sans s'être confessés.

Chrétiens, mes frères, à l'exemple des saints, ah! redoutons l'enfer. Opérons notre salut avec crainte et tremblement, car nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Faisons tout au monde, même les sacrifices les plus pénibles, pour éviter la damnation. Fuyons le péché mortel, fuyons en particulier les fautes que l'Esprit-Saint nous signale comme faisant la perte des chrétiens : l'impureté, l'injustice, l'avarice, la médisance, la calomnie, la dureté pour les pauvres, l'abus des grâces, la paresse spirituelle, l'oubli du salut, l'attache immodérée à la vie présente. N'eussions-nous commis qu'un péché mortel, faisons sans cesse pénitence, parce que nous n'avons pas la certitude de notre pardon. Observons les commandements de Dieu et de l'Eglise, tous! Fréquentons les sacrements, ne nous endormons jamais avec une conscience souillée, prions avec ferveur et constance, surtout ayons une tendre dévotion à Marie notre mère et au glorieux saint Joseph, le patron de la bonne mort; et ainsi nous mériterons de mourir dans la paix et le baiser du Seigneur, et notre trépas sera pour nous l'aurore de l'éternelle vie!

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### SACRÉE CONGRÉGATION DES INDULGENCES.

#### BERGOMEN

*De Indulgentiâ toties quoties Ecclesiarum Ordinis Sancti Francisci a Paula.*

Die 13 martii 1884.

Illustrissimus ac Revmus Episcopus Bergomensis Sacræ Congregationi Indulgentiis Sacrisque Reliquiis prepositæ referebat, in civitate diocesis princeps, loco quem dicunt Galgario, fuisse Ecclesiam quæ universis cœlitibus sacra ad sodales Minimos sancti Francisci a Paula pertinebat, quæque proinde omnibus fruebatur indulgentiis, gratiis, privilegiis, quibus fruuntur omnes Ecclesiæ ejusdem ordinis. Sub initium hujus sæculi Minimis sodalibus ab Ecclesia ista adnexaque domo ejectis, f. m. Pius. P. P. VII per litteras in forma brevis, sub die 1 aprilis 1806, expeditas : *omnes et singulas Indulgentias et peccatorum remissiones ac pœnarum relaxationes aliasque spirituales gratias quibus ante illud tempus, dum dicta Ecclesia ad fratres*

*prædictos pertinebat ditata erat, pro ipsa Ecclesia confirmavit, et quatenus opus erat, denuo concessit. Pius vero P. P. IX s. r., per rescriptum datum sub die prima julii 1853, supra enuntiatis In indulgentias ad Ecclesiam Sancti Bartolomei benigne transtulit servato tenore concessionis diei 1 aprilis 1806, etiam quoad tempus, idæque perpetuis futuris temporibus.*

Jamvero inter indulgentias, quibus sodalium Paullanorum Ecclesiæ gaudere dicuntur, præcipua est quæ vulgo appellatur : « *Pardon de saint François de Paule* » quam Gregorius XIII P. M. concessisse perhibetur, litteris in forma brevis datis die 1 aprilis 1579, et Benedictus XIV P. M. ad Ecclesias Marialium ejusdem ordinis extendisse litteris pariter in forma brevis datis die 22 januarii 1745. Porro inter presbyteros Bergomenses orta quæstio de die vel de diebus, quibus indulgentia illa plenaria acquiri potest et varia concessionis gregorianæ explicatio variam quoque inter fideles gignit sentiendi et agendi rationem. Ad hæc e medio tollenda et ne sustineatur indulgentia quæ concessa non esset, neque fideles bonis spiritualibus, quibus frui possunt priventur, Episcopus Bergomensis nonnulla dubia solvenda Sacræ Indulgentiarum Congregationi proposuit. Hac capta occasione, dubiis Rmi Episcopi duo alia in officio præmittere opportunum visum est quod attinet ad vices, quibus eadem die plenaria illa indulgentia acquiri potest, nec non ad ejus confirmationem aut novam concessionem factam a Pio VII et translationem concessam a Pio IX.

Dubia sunt ea quæ sequuntur.

1° Utrum indulgentia plenaria concessa a Gregorio P. P. XIII et extensa a Benedicto P. P. XIV toties acquiri possit a Christifidelibus quoties die festo sancti Francisci a Paula visitaverint Ecclesias sive sodalium Minimorum, sive monialium ejusdem ordinis, ibique oraverint pro Christianorum principum concordia, hæresum extirpatione et sanctæ Matris Ecclesiæ exaltatione; vel potius acquiri dicenda sit semel tantum in anno?

Et quatenus affirmative ad primam partem.

2° Utrum hujusmodi indulgentia possit censeri concessa primo Ecclesiæ Bergomensi cœlitum universorum per verba brevis Pii Papæ VII *omnes et singulas indulgentias... quibus antehac, dum dicta Ecclesia pertinebat ad fratres prædictos (ordinis S. Francisci de Paula Minimorum), ditata erat... confirmamus et quatenus opus sit... de novo concedimus et impertimur* et deinde translata in Ecclesiam pariter Bergomensensem Sancti Bartolomei per verba rescripti Sacræ Congregationis Indulgentiarum : *Sanctissimus... supra enunciatis indulgentias de quibus in precibus... benigne transtulit?*

Et quatenus affirmative.

3° Utrum indulgentia, de qua est sermo, lucrari possit die festo Sancti Francisci a Paula et quacumque ex septem diebus insequentibus?

Et quatenus negative ad 3 :

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

4° *Utrum hæc indulgentia lucrari possit die festo Sancti Francisci a Paula vel uno ex septem sequentibus diebus pro libitu Christifidelium.*

Et quatenus *negative* ad 3 et 4 :

5° *Utrum, eadem indulgentia lucrari saltem possit die festo sancti Francisci a Paula?*

6° *Utrum, ut Ecclesiæ visitationes repetantur, necesse sit egredi et ingredi in Ecclesiam; vel sufficiat visitationes dividere cum aliquo externo signo : ex. gr. se signando signo S. S. Crucis vel se transferendo de uno in alium Ecclesiæ locum?*

Et quatenus *negative* ad primam partem dubii 3 et *affirmative* ad secundam.

7° *Utrum pro aliis etiam hujusmodi indulgentiis eadem praxis servari possit?*

In Congregatione generali habita in ædibus apostolicis Vaticanis die 11 martii 1884 Eminent. Patres rescripserunt :

Ad 1° : *Affirmative* ad primam partem.

*Negative* ad secundam.

Ad 2° : *Affirmative*.

Ad 3° : *Indulgentia toties quoties lucrari potest tantum die festo Sancti Francisci a Paula; Indulgentia vero plenaria concessa a Benedicto XIV lucrari potest semel tantum in uno ex septem diebus, dictum diem festum insequentibus.*

Ad 4 et 5 : *Provisum in tertio.*

Ad 6 et 7 : *Communicetur responsum Sacre Congregationis in una Valentinens. die 12 julii 1847.*

Voici la décision du 12 juillet 1847 :

« ... 4° An visitantes ecclesias ordinis S. Francisci, die 2 augusti, lucrentur indulgentiam plenariam toties quoties in eas ingrediuntur, et parumper ibi orant? Et an requiratur ut communio fiat in eadem ecclesia?

RESP. Ad 4°. *Affirmative* ad primam partem, *negative* ad secundam.

## CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1° Toute fête de première classe donne droit à la bénédiction du très-saint Sacrement; mais si cette fête est renvoyée au dimanche, comme l'Épiphanie, Saint-Pierre et Saint-Paul, la fête du patron, quel jour donner la bénédiction : le jour de la fête, ou le dimanche où on la célèbre, ou bien les deux jours, jour de l'incidence et jour de la solennité?

2° Peut-on se servir de vieux ornements hors d'usage pour faire un tapis d'église?

R. — Ad I. Ces bénédictiones du très-saint Sacrement dans les fêtes de première classe ne sont pas de droit commun; elles sont réglées par l'autorité diocésaine. C'est donc à elle que vous devez vous adresser.

Ad II. Oui, on peut transformer de vieux ornements pour faire un tapis d'église, parce que ce tapis servira toujours à un usage pieux.

Q. — 1° D'après un décret du 15 mars dernier, ceux qui ne savent pas par cœur l'*Angelus*, ni le *Regina cœli*, peuvent néanmoins gagner les indulgences attachées à ces prières moyennant la récitation de cinq *Ave Maria*. Mais précédemment il existait un autre décret qui permettait à ceux qui ne savaient pas le *Regina cœli* de réciter l'*Angelus*. Ce décret est-il abrogé par celui du 15 mars dernier, de telle sorte que ceux qui ne connaissent pas le *Regina cœli* soient obligés de réciter à sa place les cinq *Ave Maria* du décret du 15 mars? Mais ceux qui continueraient à réciter pendant le temps pascal l'*Angelus* à la place du *Regina cœli* qu'ils ne savent pas, gagneraient-ils encore, malgré le décret du 15 mars dernier, les indulgences attachées à ces prières?

2° Pendant le temps pascal, faut-il être debout pendant la récitation de l'*Angelus* ou des cinq *Ave Maria*?

R. — Ad I. Le décret dont vous parlez est du 3 avril 1884, et non du 15 mars.

Ce décret n'abroge pas celui du 20 avril 1742 qui permettait de remplacer, pendant le temps pascal, le *Regina cœli* par l'*Angelus* pour ceux qui ne savent pas par cœur le *Regina cœli*. Par conséquent, ceux qui ne savent pas le *Regina*, mais qui savent l'*Angelus*, doivent, pendant le temps pascal, réciter l'*Angelus*.

Ad II. Pendant le temps pascal, il faut être debout pendant la récitation de l'*Angelus*. Si quelque doute pouvait exister après le décret du 20 avril 1742, il disparaît après le décret du 3 avril 1884 qui est formel :

« Necesse ulterius est pro hujusmodi recitatione versiculorum *Angelus Domini* etc., et angelicarum Salutationum genua singulis vicibus flectere, si excipias dies Dominicos a sabbati cujusque vespere et tempus paschale, quibus tum versiculi illi et *Angelicæ Salutationes*, tum Antiphona *Regina cœli* etc. cum versiculo et oratione propria stando dici debent. »

Quant aux cinq *Ave Maria*, il ne semble pas douteux qu'ils doivent également être récités debout pendant le temps pascal. Dans le reste de l'année, ils doivent être récités dans la même posture que l'*Angelus*, c'est-à-dire à genoux, excepté depuis le samedi soir inclusivement jusqu'au dimanche soir inclusivement.

Toutefois, si l'on était légitimement empêché d'être à genoux pour la récitation de l'*Angelus* et des cinq *Ave Maria*, on gagnerait également les indulgences en les récitant dans une autre posture. C'est ce qui est nettement établi par le décret du 3 avril 1884 :

« ... benigne indulgere dignatus est (Sanctissimus Dominus Leo Papa XIII), ut omnes Christifideles, qui legitimo impedimento detenti, non flexis genibus... versiculos *Angelus Domini*... aut quinquies Salutationem *Angelicam* recitarent, indulgentias superius memoratas lucrari valeant. »

Q. — 1° Le rédacteur de notre ordo (qui probablement n'est pas abonné à l'*Ami du clergé*), ignorant le récent décret de la Congrégation des Rites, a renvoyé la fête du saint Rosaire au lendemain 5 octobre et laissé saint François le 4 octobre. Que faire en pratique?

2° Cette année, saint Marc est en concurrence avec le Patronage de saint Joseph. Notre ordo, s'appuyant sur un



décret du 13 mars 1804, donne les secondes vêpres de saint Marc avec mémoire seulement de saint Joseph. L'ordo romain au contraire, imprimé chez Poussielgue, donne les premières vêpres entières à saint Joseph et une mémoire à saint Marc. De quel côté est le bon droit? Comment organiser ces vêpres compliquées!

3° Saint Etienne étant patron, son Invention est double majeure. Notre ordo prescrit les vêpres de saint Dominique « à partir du capitul. » Est-il dans la vérité?

4° La fête de la Pureté de la Sainte-Vierge étant en occurrence avec saint Luc, doit-elle s'omettre entièrement?

5° Beaucoup prétendent que la rubrique et les décrets qui défendent l'*Alleluia* au temps pascal dans le petit office de la sainte Vierge après les antiennes et les versets, ne regardent que le petit office récité au chœur, conjointement avec le grand office selon les règles de l'Eglise. En fait, j'ai vu un petit office imprimé « avec autorisation » et contenant des *Alleluia*; et un savant bénédictin est d'avis que lorsque l'on n'est pas tenu au chœur, on peut ajouter *Alleluia*. C'était aussi l'avis de notre évêque. Qu'en pensez-vous?

R. — Ad I. Comme l'erreur est certaine, on ne peut pas suivre l'ordo. Dans ces cas, il convient que l'autorité diocésaine fasse la rectification, afin que tous les prêtres la connaissent, et qu'il y ait unité dans le culte pour toutes les paroisses du diocèse.

Ad II. Votre ordo a raison. Il aurait pu appuyer sa décision, non seulement sur le décret du 13 mars 1804, mais encore sur un décret plus récent, en date du 11 septembre 1847, n. 5117.

Voici comment ces vêpres doivent être organisées : vêpres entières de saint Marc ; mémoire du Patronage, puis du dimanche, puis des saints Clet et Marcellin.

Ad III. Si l'Invention de saint Etienne est double-majeure pour votre diocèse et fête patronale secondaire, votre ordo a bien fait de partager les vêpres entre l'Invention et saint Dominique qui est aujourd'hui double-majeur. Il est vrai que l'Invention n'est qu'une fête secondaire par elle-même ; mais elle est primaire pour vous, parce qu'elle est fête patronale.

Ad IV. La fête de la Pureté de la sainte Vierge en occurrence avec saint Luc ne doit pas s'omettre, mais se transférer, puisqu'elle est du grade double-majeur ; à moins toutefois qu'une ordonnance particulière de l'autorité ecclésiastique en ait disposé autrement.

Ad V. Au petit office de la sainte Vierge, l'*Alleluia* ne se dit jamais ; d'abord dans l'office en chœur, puisque la rubrique est formelle : « Tempore paschali, in officio parvo beatæ Mariæ, quod dicitur in choro, non additur *Alleluia* Antiphonis, neque Versibus, neque Responsoriis ; » ensuite dans la récitation privée, car un décret qu'on lit dans les *Analecta* (2<sup>e</sup> série, p. 2195), est exprès. En 1854, l'évêque de Luçon demandait à la Sacrée Congrégation des Rites :

« Utrum decretum diei 26 augusti 1752 in Gadicen. ad 2, de non addendo *Alleluia* tempore paschali in officio parvo, quando ultra officium diei recitatur, atque similis rubrica Breviarii de eodem officio, tempore paschali, spectent etiam eos qui solum parvum officium recitant? vel tan-

tum sint pro casu, quo Horæ Beatæ Mariæ Virginis dicuntur ultra officium diei? »

La Sacrée Congrégation répondit :

« Affirmative ad primam partem ; negative ad secundam » (12 août 1854).

Notre vénéré correspondant nous indique, à la fin de sa lettre, plusieurs différences entre les éditions du petit office. Ces différences ont dû disparaître dans les éditions récentes qui ont été publiées depuis un an ou deux à Tournai, Ratisbonne, Tours, etc.

Q. — L'*Ami du clergé* dans son numéro 38 (1884) appelle « fautive » la récitation d'une messe des morts, quand la messe doit être offerte pour des vivants. Dans le n° suivant, il prouve son sentiment par l'application des circonstances qui ont donné lieu à la réponse de la S. Congrégation du 29 novembre 1856.

Ces explications éclairent la question d'un nouveau jour ; elles ne me semblent néanmoins pas suffisantes pour établir d'une manière péremptoire la faute du prêtre qui agirait dans le sens indiqué : d'abord parce que la réponse de la Sacrée Congrégation ne condamne pas absolument les prêtres qui récitent une messe de *Requiem* ; ensuite, parce que ce n'est pas aller contre l'intention de ceux qui demandent la messe.

R. — Nous avons résumé dans les quelques lignes précédentes une longue, bienveillante et savante lettre d'un missionnaire de nos amis. Notre réponse sera courte.

Nous laissons de côté le décret du 29 novembre 1856 ; nous croyons qu'il a plus de portée que ne le pense notre vénéré correspondant.

Mais nous maintenons ce que nous avons dit de l'intention de ceux qui donnent l'honoraire pour dire une messe. Nous maintenons que les fidèles qui donnent un honoraire pour des vivants entendent qu'on ne dira pas une messe de *Requiem*. Notre honorable correspondant soutient le contraire. Il s'appuie sur son expérience.

« Placé depuis quelques années, nous dit-il, dans un lieu de pèlerinage, où je suis à même à chaque instant de me rendre compte des intentions d'une foule de messes déposées entre mes mains, je puis affirmer que rien n'est moins sûr que ces intentions accidentelles chez les donateurs. Souvent, c'est l'ignorance ou l'insouciance la plus complète de tous ces détails, quand ce n'est pas la bizarrerie parfois.

« Telles sont les réflexions que j'ose soumettre à votre bienveillante attention. »

Notre vénéré confrère nous permettra de ne point partager ses sentiments. Si j'avais demandé à un prêtre une messe pour la guérison de ma mère, par exemple, et que je le visse dire une messe de *Requiem*, j'en serais froissé, et je suis convaincu que la plupart des donateurs éprouveraient mon mécontentement.

Je vais plus loin ; non seulement je serais froissé, mais je croirais avoir sujet de me plaindre de quelque injustice. Par là même que j'ai demandé une messe pour ma mère, et que vous avez accepté mon honoraire, il y avait entre nous un contrat ou au moins un quasi contrat. Vous

deviez vous conformer à mon intention, suffisamment connue. J'avais demandé une messe pour un vivant, vous ne pouviez pas dire une messe dont beaucoup de prières ne se rapportent qu'aux défunts.

Vous m'objecterez peut-être que le fruit du sacrifice est le même. Je réponds : cela est vrai pour le fruit essentiel, mais cela est faux quant au fruit accidentel. Écoutez saint Alphonse :

« Qui stipendium pro sacro accepit, tenetur dicere missam pro defunctis vel votivam... prout pecuniam offerens petivit..., quia ob ejus devotionem et speciales orationes, *major fructus* provenire solet. » (De Eucharistia, n. 328.)

Nous avons donc raison d'appeler *fautive* la célébration d'une messe des morts, quand la messe doit être offerte pour des vivants.

Q. — Dans l'administration du baptême, doit-on varier le genre selon le sexe?

R. — Oui. Cette question, qui divisait les liturgistes, parce que le Rituel ne le prescrivait qu'au début, vient enfin d'être tranchée par la Sacrée Congrégation des Rites. On adressait à la Sacrée Congrégation des Rites la question suivante :

« In Rituali romano pro administrando baptis-mate infantibus, initio tantum insinuatursanctum esse genus (ab eo vel ab ea) pro diverso sexu infantis, ac deinde nihil dicitur. Quæritur num in singulis locis variandum sit? »

La Sacrée Congrégation répondit : « Affirmative. » (S. R. C. 13 juillet 1883.)

Q. — 1<sup>o</sup> François et Pierre, deux voisins, donneraient bonne somme pour avoir leur demeure à une lieue l'une de l'autre : ils ne peuvent s'entendre et ne voudraient jamais se voir.

Il y a quelques mois, Pierre chasse en temps prohibé. François saisissant cette occasion pour se venger, court dénoncer le chasseur à la gendarmerie voisine. Pierre est pris et en est quitte pour une centaine de francs. Ces jours derniers, François tombe malade et fait demander le prêtre. Le chasseur, sans désirer la mort de son ennemi, se réjouit de cette circonstance parce qu'il espère être remboursé des frais du procès, à l'occasion de la confession du malade.

François, au point de vue de la justice, est-il tenu de rembourser la somme qu'il a fait perdre à son voisin, dans la circonstance exposée ci-dessus ?

2<sup>o</sup> Victor et Berthe vivent en concubinage public : ils ont déjà deux enfants et ils refusent de se marier. Les bons chrétiens de la contrée sont scandalisés de cet endurcissement dans le mal.

Grégoire, propriétaire de la maison qu'habitent les concubinaires, coopère en quelque sorte au scandale et contribue à l'entretenir indéfiniment en refusant de les expulser de sa maison à l'expiration du bail. Pour Grégoire, cela peut bien être avant tout une question d'argent ; mais il est très probable qu'à la sortie de Victor et de Berthe, la maison ne resterait pas inoccupée et qu'il trouverait des personnes honorables qui la lui loueraient à des conditions ordinaires.

Grégoire se présente au confessionnal à l'occasion des Pâques, est-il digne de l'absolution ?

3<sup>o</sup> Mgr de Ségur dit quelque part que le prêtre qui prononce les paroles de la consécration de manière à être entendu à 3 ou 4 mètres de l'autel, peut se rendre en cela coupable de faute grave. Cette assertion me paraît,

je l'avoue, un peu exagérée. C'est une question très pratique pour les prêtres nerveux ou scrupuleux, particulièrement lorsqu'on tinte la cloche ou qu'il se produit du bruit dans l'église au moment de la consécration. — Que vous en semble ?

R. — Ad 1<sup>m</sup>. François n'est pas tenu en justice de rembourser à Pierre la somme qu'il lui a fait payer en dénonçant son délit de chasse.

Il a péché gravement contre la charité en obéissant à un sentiment de haine personnelle, mais non contre la justice.

Pierre n'avait pas un droit strict à n'être pas dénoncé. Dès qu'il se mettait en contravention avec la loi, il s'exposait aux conséquences de son acte. Et la raison de bien public confère à tous le droit de dénoncer l'infraction aux lois.

Si François n'avait pas agi par un sentiment de haine, mais par zèle pour la loi, il n'eût certainement pas commis un acte injuste : or l'intention purement interne, ne rend pas injuste ce qui de soi est juste. Ainsi pensent Gury, Lacroix, Elbel, Lessius, Sanchez, etc.

Ad 2<sup>m</sup>. Saint Liguori (lib. 11, n. 70) répondant à cette question : *licetne locare domum meretrici*, dit que cela est permis dans les villes, où pour éviter un plus grand mal, on tolère les maisons publiques, surtout quand on ne trouve pas d'autres locataires. Il excepte le cas où *meretrices graviter nocerent vicinis honestis, vel ob situm ansam majorem darent peccatis*.

Le scandale de la mauvaise conduite de Victor et de Berthe, est certainement moins grave que celui qui résulte d'une maison publique.

Grégoire peut donc licitement louer sa maison à Victor et à Berthe, et ce faisant, il peut être admis à l'absolution, surtout s'il craint de ne pas trouver d'autres locataires qui lui offrent des conditions convenables.

Il en serait autrement, si Grégoire prévoyant que la conduite de Victor et de Berthe dût être pour des voisins honnêtes une cause certaine de ruine spirituelle, et si la présence de ces concubinaires dans sa maison devait rendre le scandale de leur conduite plus éclatant et plus pernicieux : ou encore, si leur renvoi devait non seulement déplacer, mais arrêter le scandale.

Ad 3<sup>m</sup>. L'opinion que vous attribuez à Mgr de Ségur, demande à être discutée.

D'abord les auteurs s'accordent à dire qu'il n'y a aucun péché à réciter les paroles de la consécration de façon à être entendu seulement de ceux qui servent à l'autel.

Est-ce une faute mortelle de les prononcer à haute voix, de façon à être entendu du peuple ?

Il en est qui l'affirment : si l'on prononçait ainsi tout le canon, ou une partie notable du canon et des autres prières qui doivent être récitées à voix basse, ce serait exposer les paroles sacrées au mépris des peuples, et vouloir introduire un rite nouveau.

S'il s'agit seulement des paroles de la consécration, l'opinion commune serait qu'il n'y a que



péché véniel à les faire entendre à 6 ou 8 pas, et péché mortel à les faire entendre à 40 pas. Croix, tout en admettant cette opinion, pense qu'il y aurait faute grave, si ces paroles étaient entendues à dix pas, et que dans cet espace il y eût une grande partie du peuple. Cassina n'ose pas approuver cette manière de voir.

Enfin nous demandons à saint Liguori la solution de la difficulté.

Selon lui, on ne peut excuser de faute vénielle celui qui prononce à haute voix les paroles de la messe qui doivent être récitées à voix basse : parce que cela est contraire à la rubrique.

De plus, il accorde volontiers qu'il y a faute grave à faire entendre les paroles sacrées à quarante pas. Cela exigerait en effet une élévation de voix, qui causerait un grave scandale, et tournerait au mépris des choses saintes. Mais, dit le saint Docteur, pour agir ainsi, il faudrait être tombé dans la démence.

Or, continue-t-il, en dehors de ce cas, je ne puis trouver ici un péché grave : *extra hunc casum, agnoscere non valeo in hoc grave peccatum.*

Les raisons apportées par les auteurs précités, ne lui paraissent pas convaincantes. Le peuple ne sera pas gravement scandalisé, surtout si les paroles sacrées sont ainsi prononcées avec dévotion ; le danger pour le peuple, de perdre le respect dû à ces paroles, de les répéter par manière de jeu ou de moquerie, n'est pas sérieux. Autrement, on ne devrait pas réciter tous les jours à haute voix l'évangile de saint Jean, à la fin de la messe : mais on devrait le réciter à voix basse, de peur de s'exposer à le faire tomber dans le mépris populaire.

Telle est l'opinion de saint Liguori. Elle diffère un peu de celle que vous mettez au compte de Mgr de Ségur. Elle donne aux prêtres scrupuleux et nerveux une latitude suffisante, et doit suffire à calmer leur conscience.

Le tintement de la cloche et le bruit qui se fait à l'église au moment de la consécration, pouvant empêcher le célébrant, non seulement d'être entendu, mais encore de s'entendre lui-même, est une raison nouvelle, qui à elle seule, peut l'autoriser à prononcer d'une voix plus haute, les paroles de la consécration. Enfin s'il y avait sur ce point quelque léger excès de la part d'un prêtre scrupuleux ou nerveux, sa disposition particulière suffirait encore à l'excuser.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Est-il vrai qu'une fabrique est irrégulière et que toutes ses délibérations sont entachées de nullité parce qu'un membre s'y trouve à un degré prohibé ?

R. — Les élections de fabriciens peuvent être annulées 1° si les électeurs n'étaient pas fabriciens, c'est-à-dire membres de droit, ou nommés par l'autorité compétente, ou validement élus ;

2° si l'on avait nommé conseiller quelqu'un qui ne serait pas catholique, ou qui ne serait pas domicilié dans la paroisse, ou qui ne pourrait être considéré comme étant au nombre des notables de l'endroit ; 3° l'élection serait encore irrégulière et susceptible d'être annulée si elle avait eu lieu sans autorisation spéciale, un autre jour que le dimanche de Quasimodo, ou, quand il s'agissait de pourvoir à une vacance accidentelle, un autre jour que celui de la réunion ordinaire suivante ; si l'on avait admis à concourir au scrutin des personnes sans qualité pour y prendre part ; enfin dans tous les cas où l'on pourrait supposer que, si les formes légales eussent été suivies, le résultat de l'élection eût été différent.

Voilà les principes. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'aux termes d'une jurisprudence constante, toutes les questions de validité ou de nullité d'élections doivent être jugées comme des questions de bonne foi. En général, toutes les fois que, malgré les reproches adressés à une élection, il paraît certain qu'indépendamment des irrégularités commises, le résultat définitif de l'élection eût été le même, il n'y a pas lieu à prononcer l'annulation. Telle est la jurisprudence de la Chambre des députés en matière d'élections législatives, et la jurisprudence du conseil d'Etat en matière d'élections départementales et municipales, etc.

Quand on suppose qu'une élection de fabriciens est susceptible d'être annulée, l'annulation doit être demandée par un mémoire au ministre des cultes. Ce mémoire peut être remis au préfet, qui le transmet ou envoie directement au ministre. Le ministre prend les ordres du chef de l'Etat, et, s'il y a lieu, un décret présidentiel propose l'annulation de l'élection. Mais cette annulation, quelque fondée qu'elle fût, ne pourrait être ni prononcée par ordonnance épiscopale ni demandée au Conseil par voie contentieuse.

Grâce aux principes ci-dessus exposés, notre correspondant peut voir que le fait seul de la présence au Conseil d'un membre irrégulièrement élu ne vicie point *in radice* un conseil de fabrique, et, par voie de conséquence, ne rend pas nulles toutes les délibérations.

Quant au motif basé sur ce qu'un des fabriciens serait parent d'un autre au degré prohibé, il faut distinguer. L'article 14 du décret du 30 décembre 1809, aux termes duquel les parents et alliés jusques et compris le degré d'oncle et de neveu ne peuvent être en même temps *membres du bureau* n'est pas applicable aux parents et alliés qui seraient simplement *membres du conseil de fabrique*. Cette question a été ainsi décidée par un avis du Conseil d'Etat du 21 mai 1828 (comité de l'intérieur et du commerce).

Il y a donc un moyen pratique et facile de régulariser la situation des parents qui se trouveraient faire partie d'un conseil de fabrique ; ce serait de nommer l'un marguillier, et de laisser l'autre simple conseiller.

Q. — La feuille du budget de la fabrique porte une somme de 30 fr. pour l'enfant de chœur qui sert la messe tous les jours. Cette somme n'a jamais été payée et se confond avec la somme des dépenses imprévues. Je suis obligé de prélever sur le casuel des enterrements, des mariages et des baptêmes pour y suppléer. En conscience, suis-je obligé de le faire? Serais-je fondé en raison de me dédommager sur des fonds en réserve pour l'église, que j'ai à ma disposition, et dont je ne suis pas obligé de tenir compte à la fabrique? L'enfant de chœur qui sert d'office à l'église a-t-il droit à une rétribution pour son service? Est-ce le curé qui est obligé de lui faire son traitement?

R. — Il y a dans le cas actuel un singulier mélange d'anormalités. Si le budget porte 30 fr. pour l'enfant de chœur, de quel droit cette somme est-elle retenue et par qui est-elle retenue? Elle appartient à l'enfant qui peut la revendiquer en justice. Alors, que signifie cette obligation du curé de prélever sur le casuel de quoi payer le serveur de messe? Cette obligation n'existe pas. Si le curé fait cela, il le fait librement; par conséquent, il n'a pas lieu de se dédommager; il ne se trouve nullement dans les conditions voulues par la théologie pour cela.

Que signifie encore cet argent appartenant à l'église et dont le curé dispose sans être obligé d'en tenir compte à la fabrique? C'est contraire à toutes les règles et à l'essence même de la fabrique chargée officiellement d'administrer le temporel des églises.

Que signifie enfin cette demande: si un enfant de chœur a droit à une rétribution? Tout service quel qu'il soit a droit à une rétribution, à moins que l'auteur de ce service n'y renonce de lui-même. Il y a beaucoup de paroisses, en effet, où les enfants de chœur reçoivent ce titre comme un honneur ou une récompense, et ils remplissent leur petite charge gratuitement. Dans ce cas, on ne leur doit rien, et la fabrique n'a pas de somme à allouer pour leurs services. Mais il y a d'autres paroisses où l'on ne recrute les enfants de chœur que moyennant finances. A ceux-là on alloue une somme qui doit leur être payée comme à tous les autres serviteurs et employés de l'église. En résumé, le devoir en cette circonstance est pour le curé d'entrer le plus tôt possible sous l'empire de la loi et d'exiger la même chose de la fabrique. S'il trouve des enfants de chœur bénévoles, tant mieux pour lui et pour la fabrique. S'il n'en trouve pas de cette sorte, il doit exiger de la fabrique qu'elle pourvoie à ce service comme à tous les autres: car il est obligatoire. Et enfin, si notre correspondant veut nous croire, il se débarrassera légalement le plus tôt possible de ces fonds dont il dispose, en les remettant à son trésorier. Quant à la compensation ou au dédommagement dont il parle, il a un moyen bien simple de se faire rembourser, c'est d'exiger de la fabrique qu'elle verse les fonds alloués et qu'elle n'a jamais payés. Le père de l'enfant pourrait l'y contraindre par voie de justice.

Q. — Dans ma paroisse on a érigé un nouveau cimetière en 1869. Or, quand arrive l'enterrement d'une personne

un peu fortunée, l'autorité administrative locale, sans aucune autorisation, tolère l'exhumation de personnes qui ont été inhumées depuis 1, 2, 3, 4 années, afin, dit-on, de réunir dans la fosse, les restes des membres d'une même famille.

Je sais parfaitement que ces exhumations un peu clandestines sont illégales, puisque l'article 160 du code pénal porte: « Sera puni d'un emprisonnement de 3 mois à un an et de 16 fr. à 200 fr. d'amende, quiconque se rendra coupable de violation de sépulture, sans préjudice de... etc.

Je vous serais reconnaissant de me faire connaître votre sentiment sur ce point.

R. — Notre correspondant se trompe quand il croit que l'article 160 du code pénal peut s'appliquer à l'administration municipale. C'est à cette dernière qu'appartient, au contraire, la police des cimetières, d'après le décret du 23 prairial, an XII. Par conséquent l'article du code pénal cité par lui ne pourrait s'appliquer à un maire que si ce dernier se dérobaient volontairement aux formalités prescrites et auxquelles il est spécialement tenu. Ainsi, toute exhumation est défendue avant cinq ans révolus, à moins que l'autorité supérieure ne l'ordonne ou ne le permette. Quand elle l'autorise, ce n'est communément qu'après trois ans, hors le cas où elle serait requise pour information judiciaire. Dans ce sens, le maire dont on nous parle ne rentrerait pas dans la règle. Mais, comme il s'agit d'exhumer un corps d'un ancien cimetière pour le transférer dans un nouveau, le maire ne sort pas de ses attributions. Dans aucun cas, il ne peut être passible de l'article précité du code pénal, tant que l'exhumation ne se fait pas clandestinement et sans but avoué, pour la raison que le maire est précisément chargé par la loi d'autoriser ces sortes d'opérations et d'y présider.

## VARIÉTÉS

### LA QUESTION DU CATÉCHISME

(Suite)

Banni de nos écoles populaires, voilà donc le catéchisme relégué dans nos églises. De quelles heures pourrions-nous disposer pour y réunir nos enfants? Le voudraient-ils bien, les maitres et les maitresses laïques ne peuvent pas les détacher de leurs classes pendant les heures réglementaires. Il ne restera guère aux enfants que le temps assez parcimonieusement mesuré de leurs repas et de leurs récréations nécessaires. Les nouveaux règlements scolaires ne nous laisseront guère que les dimanches. Les parents à leur tour, nous laisseront-ils tous les dimanches? Enfin, quelles dispositions trouverons-nous dans ces nourrissons de l'éducation laïque?

Et cette tolérance du catéchisme dans nos églises, qu'elle sera sa durée? La chaîne des traditions de la Convention déroule un à un ses anneaux. Ses héritiers viennent de trouver un raisonnement qu'ils jugent et disent péremptoire. Le voici: l'enseignement cléricale qui est bien



identiquement celui de l'Eglise et de ses évêques, tend de sa nature à ruiner l'unité nationale, à créer deux Frances où il ne doit en exister qu'une. La quelle? La leur, la France révolutionnaire, la France laïque, la France sans Dieu, la France régénérée dans l'athéisme. Or, l'enseignement clérical est l'obstacle absolu, radical à cette unité, à cette régénération : donc, à tout prix, il le faut supprimer et, avec lui, la liberté d'enseignement parlé ou écrit, la liberté de la famille, la liberté des consciences.

Or, cette France métamorphosée, laïque, athée, pourra-t-elle, sans se suicider, permettre que les doctrines dont elle poursuit l'annihilation totale, absolue, radicale, puissent se produire, s'affirmer, s'enseigner publiquement, à tous les âges, à toutes les conditions, dans les églises qui sont sa propriété? Non : elle les fermera. *Ab actu ad posse valet consecutio*. De ce qui a été fait, on conclut ce qui se pourra faire. Et si, ne pouvant plus parler dans les églises, ils continuent de parler dans le sanctuaire des familles? Il faudra bien les traiter en ennemis de la France, de l'Etat, des lois.

Et si les prêtres vous font la réponse de saint Pierre à ses juges en une circonstance semblable<sup>1</sup> : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, » devant ces résistances apostoliques, rouvrirez-vous l'ère de 93 contre l'Eglise, ses évêques et ses prêtres?

Elle se rouvre. Hier, les Jésuites, apôtres, catéchistes de tous les âges, étaient violemment expulsés de leurs maisons. *Demain*, ils seront suivis de leurs frères, apôtres et catéchistes de l'enfance et de la jeunesse françaises. *Après demain* toutes les congrégations religieuses, vouées au même apostolat, devront subir le même sort. Et ces expulsions, nous disent les Jacobins du jour, ne sont qu'un combat d'avant-garde. A bientôt sans doute la charge à fond. La sphère des décrets proscripteurs va s'élargir et s'étendre sur le clergé séculier. Ne sera-t-il pas inexorablement enserré dans l'alternative de l'apostasie ou de l'exil, comme son devancier en 1792? Un célèbre organe de la Révolution présente criait naguère devant un nombreux public accouru pour l'entendre : « Le clérical, voilà l'ennemi ! » Ce cri de haine a retenti dans toute la France et dans le monde entier. C'est une déclaration de guerre à mort aux apôtres-catéchistes de la France.

Le clérical, voilà l'ennemi ! De qui donc ? De la France, de son pays ? La vraie France, la France qui n'est pas laïcisée encore, sait que son clergé est son ami le plus dévoué et le plus constant. De qui donc est-il l'ennemi ? De la Révolution ? Oui, il l'est comme de Satan son Père et son Dieu. Oui, il la hait de toute l'énergie de son amour pour Dieu, pour l'Eglise, pour la France, sa fille aînée. Oui, il est l'ennemi de la Révolution

qui veut extirper du cœur de leurs enfants la foi en J.-C. et y infuser l'athéisme. Et comment ? En arrachant de leurs mains, pour l'arracher de leurs âmes, le catéchisme qui les conduit et les attache à Jésus, leur salut et leur vie. Que veut Satan, incarné dans la Révolution, que poursuit-il, depuis dix-neuf siècles, à travers les persécutions, les hérésies et les schismes ? Un second déicide, non plus sur une croix, mais aujourd'hui surtout dans l'âme des générations naissantes. C'est toujours le vieux et immortel Hérode, cherchant l'Enfant-Dieu dans la naissance des enfants de Bethléem.

Telle est la place faite au catéchisme dans la pensée, les vœux, les études, les travaux et les immuables résolutions de la Révolution. Pour elle, voilà bien l'ennemi dont elle veut à tout prix se délivrer.

Ce petit livre, le *Catéchisme*, dédaigné, méprisé par les sages, les savants et les innombrables idiots de notre siècle, se trouve à la base de la véritable éducation, l'éducation chrétienne. Tout se réunit pour le prouver : les saintes écritures, la tradition chrétienne, la discipline de l'Eglise, les intérêts et les droits de Dieu, de l'enfance, de la famille, de l'Eglise, de la société et la Révolution elle-même par la guerre acharnée qu'elle lui fait. Quel faisceau de lumières met en évidence l'importance, la nécessité du catéchisme ! Mais aussi que d'obstacles non moins évidents à son enseignement et à son action !

Ayons confiance. C'est en catéchant que les apôtres de tous les siècles ont donné au monde la connaissance du seul vrai Dieu et de J.-C., notre unique maître. Le catéchisme a été, est et sera toujours le bon grain évangélique, la semence de la vie. Jetons-le infatigablement dans l'enfance et la jeunesse et par elles dans les familles, dans l'Eglise et dans la société où elles viennent d'entrer. Déployons pour leur salut le zèle prodigieux que dépense la Révolution pour corrompre la société dans ses sources. Prions N.-S. de remplir et de pénétrer notre cœur de l'amour dont il répandait les flots sur les enfants qu'il rencontrait dans ses courses évangéliques.

A. M. D. G.

Saint-Joseph-Calasance, 27 août 1884.

## APPENDICE.

*Quelques principes fondamentaux de l'éducation chrétienne et de l'enseignement (1).*

1. La connaissance du cœur humain, l'étude de la pédagogie, le respect et l'amour des enfants, l'observation constante des inclinations, des dispositions, des tendances, des habitudes, etc. des enfants, font les bons catéchistes.

2. Il faut élever l'homme à l'instar de Notre-Seigneur et le porter à son imitation.

3. Jésus est le modèle parfait de tous les âges,

(1) Voir Ohler, Overberg, etc.

<sup>1</sup> Obediens oportet Deo magis, quam hominibus.

de toutes les conditions, dans l'accomplissement de tous leurs devoirs: modèle de toutes les vertus qui règlent nos devoirs à l'égard de Dieu, du prochain et de nous-mêmes, il est aussi le type des vertus domestiques et sociales, de l'obéissance, de l'amour du travail, de l'humilité, du désintéressement.

4. La perfection de Jésus étant unique, idéale, ne peut être atteinte et sert d'aiguillon vers une perfection toujours plus grande.

5. Le plus grand moyen d'éducation est l'opération de la grâce dans le cœur de l'enfant: donc il faut lui inspirer l'amour de la prière, de l'assistance aux offices et de la digne réception des sacrements.

6. L'exemple, la doctrine ou l'enseignement et la pratique doivent s'unir pour agir sur le cœur de l'enfant. L'exemple est l'âme, l'image visible de l'éducation: il fait briller le charme du beau, du vrai, du bien à l'intelligence des enfants, émeut leur cœur et incline leur volonté à l'imitation.

7. L'influence que le catéchiste doit exercer sur l'âme et les facultés doit être précoce, graduée, solide, adaptée à l'âge, au caractère, aux qualités particulières, aux défauts et aux besoins actuels et futurs des enfants.

8. Le bon catéchiste n'éclaire pas seulement l'intelligence de l'enfant, mais il chauffe et ennoblit son cœur, éveille en lui le sentiment du vrai, du beau et du bien, forme sa conscience et son caractère et excite l'émulation par les beaux exemples de vertu qu'il présente à son imitation: la connaissance du catéchisme est le *but matériel* de l'enseignement religieux; l'éducation chrétienne, le développement des facultés intellectuelles, la formation du cœur, de la conscience, du caractère, la direction de la volonté en sont le *but formel*.

9. Le catéchiste s'attache donc à développer les qualités, les dons, les vertus et les sentiments déposés dans l'âme des enfants par la nature et la grâce, les vertus théologales, les vertus morales et chrétiennes, les dons du Saint-Esprit: c'est le terrain sur lequel il bâtit. Il leur fait remarquer en eux-mêmes, à l'occasion, l'existence de ces sentiments, de ces dons et de ces vertus, les rendant attentifs aux impressions présentes et futures. L'impression qu'ils éprouvent à la vue du malheur d'autrui, fournit l'occasion de leur faire comprendre ce que c'est que la pitié. Par un procédé analogue, il leur donne l'idée de la piété filiale, de l'amour de Dieu, du libre arbitre, de la haine, etc., etc.

10. Le bon catéchiste matérialise en quelque sorte son enseignement, en mettant les sens extérieurs en rapport avec les objets matériels, tableaux d'histoire sainte, images, etc.; à défaut d'objets matériels, il a recours aux définitions simples et claires, aux descriptions détaillées. Il va du visible au compréhensible, du simple au composé, du connu à l'inconnu, du concret à

l'abstrait, de l'exemple au précepte, de l'idée et du sentiment innés déjà développés, à l'idée et au sentiment inconnus. Pour atteindre ce but, il emploie les comparaisons, les contrastes, les paraboles, les allégories, les exemples d'opposition, etc.: c'était la méthode du Sauveur dans ses paraboles.

11. Rendre ses leçons intéressantes par le tour piquant qu'on sait leur donner; témoigner son contentement par quelques paroles d'approbation, quelques récompenses; aimer les enfants et se dévouer tout entier à leur bien; se faire petit avec eux, conversant familièrement avec eux, c'est mettre de la vie, de l'émulation parmi les enfants, s'en faire aimer et assurer le succès.

12. Les questions adressées aux enfants doivent être claires, précises, bien déterminées, posées en termes simples, enchaînées, reliées les unes aux autres et adaptées à l'âge et au degré d'intelligence des enfants.

Les réponses doivent être exactes, contenir la question et être faites d'un ton simple, naturel et élevé. Les réponses défectueuses, incomplètes, prolifiques ne sont pas à rejeter: on les corrige par des sous-questions ou de petites explications.

Le catéchiste veille à ce que les enfants apprennent le mot à mot du catéchisme, qu'ils comprennent le sens exact de chaque demande, de chaque réponse et de chaque mot de la réponse. Les vérités toujours exposées dans les mêmes termes, se gravent plus aisément et plus solidement dans la mémoire.

Il a toujours soin de commenter la vérité qu'il expose par les passages de l'Écriture, les traits de l'histoire sainte et de l'histoire ecclésiastique qui s'y rapportent.

La préparation immédiate à chaque instruction est essentielle; elle consiste dans l'étude et plus encore dans la méditation de la vérité à exposer.

Voici quelques questions à se poser: Quels sont les rapports de cette leçon avec les précédentes et les suivantes? Quels sont les principaux points de la leçon, les faits bibliques qui s'y rattachent, les saints lieux dont il sera question, les mœurs et les usages de l'époque où les faits se sont passés? Comment faut-il les exposer pour intéresser les enfants et pour les adapter à la vérité à enseigner? À quelles comparaisons, quelles paraboles, quels exemples avoir recours pour leur rendre sensible, en quelque sorte, les vérités abstraites? Par quelles questions s'assurer que les enfants ont bien compris la vérité et sont disposés à l'appliquer à leur conduite?

La préparation du cœur n'est pas moins importante que celle de l'esprit.

1° Faire sa pureté d'intention; 2° ne pas compter sur son industrie, tout en ne négligeant aucun moyen de réussir; 3° mettre sa confiance en Dieu qui seul éclaire les intelligences, touche les cœurs et émeut les volontés.



## COURRIER DE L'UTILE

*Moyens de détruire la mousse et la gomme des arbres.*

On sait que dans les jardins, et surtout dans les vignes, l'écorce des arbres est parfois tapissée de plantes cryptogames, que les jardiniers et les agriculteurs désignent improprement sous le nom de mousses.

Ces végétaux nuisent aux arbres en gênant les fonctions de l'écorce et en vivant à leurs dépens; aussi les arbres sur lesquels on les rencontre en abondance perdent-ils de leur force, maigrissent-ils, et donnent-ils des fruits moins bons et moins abondants. Ces parasites fermant les trous de l'écorce, l'absorption de cette importante partie des végétaux ne se fait pas dans toute son intégrité, non plus que les excréments dont elle est le siège.

Quant à la nourriture qu'ils tirent de ces arbres, les physiologistes ne sont pas d'accord sur ce point. Le plus grand nombre croit que ces cryptogames ne font tout au plus qu'absorber l'humidité corticale, sans puiser aucun des sucS intérieurs, et que, par conséquent, ils ne nuisent pas sous ce rapport; aussi les rangent-ils parmi les faux parasites. Cette opinion semble erronée, non seulement ces plantes paraissent pomper l'humidité de l'écorce, ce qui est déjà nuisible, mais une partie des sucS qui se rendent à cette écorce sont également absorbés, comme le prouve l'épuisement où l'on voit les arbres trop chargés de ces parasites et la vigueur de ceux qui en sont dépourvus. Les organes à l'aide desquels se fait cette nutrition ne sont pas encore bien connus.

Les cryptogames qu'on observe sur les écorces sont-ils la cause de la maladie des arbres, ou sont-ils, au contraire, l'effet de cette maladie? En d'autres termes, est-ce parce que ces plantes croissent sur ces écorces que les arbres sont malades? ou bien, est-ce parce que les arbres sont déjà malades que ces parasites, trouvant là une espèce de sol favorable, viennent s'y développer? Cette dernière opinion paraît la plus probable. Tant qu'un arbre est vigoureux, que rien n'entrave son développement, son écorce est lisse et aucune plante ne s'y développe; mais par une circonstance quelconque l'arbre perd-il de sa force, des causes nuisibles viennent-elles l'empêcher de croître, des sucS malades, sans doute, viennent imprégner son écorce, et dès lors des cryptogames se développent sur celle-ci; bientôt leur force assimilatrice vient ajouter au mal déjà existant, et cette double action hâte la perte du végétal.

Le développement des cryptogames à la surface des écorces est donc une preuve de la maladie des arbres et un avertissement de rechercher la cause qui y donne lieu; la plus fréquente se trouve dans la nature du sol qui les reçoit, quelquefois dans l'exposition, le manque d'air, etc.

Un sol maigre, sans fond, ne fournissant pas aux arbres des sucS nourriciers suffisants, les rend malades et les parasites s'y développent. Si le sous-sol est pierreux, argileux, les racines ne peuvent le pénétrer; l'arbre languit et les cryptogames achèvent l'œuvre de destruction. Un terrain trop sec ou trop humide, une exposition trop chaude ou trop froide, le manque d'air, produisent les mêmes inconvénients. La vieillesse des arbres, même dans un sol avantageux, est encore une cause de leur détérioration et de l'apparition des parasites sur leur écorce.

Un bon curé de notre connaissance avait à plusieurs reprises débarrassé de la mousse les arbres de son verger, mais comme il ne détruisait pas la cause, la mousse reparaissait l'année suivante. Son successeur a mieux réussi. Il a nettoyé les arbres, mais en même temps, il a bêche au pied et ajouté de la bonne terre et quelques engrais. Les arbres devenus vigoureux n'eurent presque plus de mousse.

On parvient à nettoyer l'écorce en frottant le tronc et les branches au moyen d'un outil en fer creusé en croissant et emmanché plus ou moins longuement, qui puisse atteindre les branches les plus élevées. On peut encore se servir d'une toile rude et neuve dont on embrasse les parties chargées de parasites. Il faut pour cette opération, choisir un temps humide, parce que la mousse s'enlève alors avec facilité par suite du ramollissement. On la pratique de préférence en automne ou au printemps, afin que l'arbre ait toute sa sève pendant la floraison et la maturation des fruits. Si on pouvait ensuite ajouter une couche de lait de chaux, on serait assuré de ne pas voir reparaître de longtemps ces parasites.

Il n'est pas moins important de combattre la gomme des arbres fruitiers. Cette gomme est une lèpre qui dévore principalement le pêcher, le cerisier, l'abricotier et le prunier.

Quelques arboriculteurs coupent dans le vif et appliquent un corps isolant, mastic ou terre grasse. Mais ces moyens sont le plus souvent inefficaces.

Un ancien chef de culture au Jardin des plantes de Rennes a préconisé depuis longtemps, paraît-il, un remède souverain. Lorsqu'on a bien nettoyé les plaies gommeuses, on y applique une forte poignée de feuilles d'oseille réduites en charpie. Après deux fortes applications de ce remède, la gomme disparaît complètement.

---

IMPRIMATUR:

Lingonis, die 18 martii 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.



# OUVRAGES SUR LE CARÊME

**Grand Sermonnaire** nouveau, complet, méthodique et suivi, contenant tous les sujets de la Chaire catholique : discours, homélies, allocutions, conférences, exhortations, panégyriques, instructions, courts, substantiels et pratiques, par M. l'abbé Maistre, auteur de la *Grande Christologie*.

**Tome I<sup>er</sup>.** — Sur les *Articles du Symbole* et sur toutes les *Vérités du Dogme* se rattachant à chaque article du *Credo*, 1 vol. grand in-8<sup>o</sup> de ix-633 pages. 7 50

**Tome II.** — Instructions sur tous les *Commandements de Dieu* et de *l'Eglise*, 1 vol. grand in-8<sup>o</sup> de n-708 pages. 7 50

**Manuel de prédication populaire**, par M. H. C. A. Juge, missionnaire apostolique. 2 beaux vol. de 460 et vi-484 pages. 6 »

**Cours très complet et très suivi de conférences sur la religion**, par l'abbé A. F. Rua.

Trois forts vol. grand in-18, 5<sup>e</sup> édition. Ouvrage honoré des suffrages les plus illustres et les plus flatteurs, et extrêmement utile, surtout à tous les prêtres. Prix franco, 10 francs.

Ce *Cours* de conférences se distingue : 1<sup>o</sup> par le vif intérêt de la méthode, basée en partie sur le terrain, toujours très attrayant, et en même temps inébranlable de l'histoire; 2<sup>o</sup> par la force et l'enchaînement des raisonnements et des preuves; 3<sup>o</sup> par la richesse et la solidité de la doctrine; 4<sup>o</sup> par la profondeur et la nouveauté des aperçus; 5<sup>o</sup> par l'étendue du plan, qui embrasse absolument toute la Religion (dogme, morale, culte et histoire); 6<sup>o</sup> par la vigueur et la chaleur du style. Aussi plusieurs milliers d'exemplaires de ce livre ont-ils été écoulés en peu d'années.

**Cours de conférences religieuses** faites aux élèves de la première division du lycée Louis-le-Grand, d'après un programme approuvé par Son Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, par M. l'abbé Tilloy, docteur en théologie et en droit canon, chanoine de l'ordre des évêques de la basilique de Notre-Dame de Lorette, officier d'académie, ancien premier aumônier du lycée Louis-le-Grand. — 2 vol. in-12. 8 »

**Explication littéraire et morale des Epîtres et Evangiles** des dimanches et des fêtes de Carême, des fêtes de l'Avent et de tous les jours de Carême, avec des notions liturgiques, où l'on expose la raison et les origines des cérémonies de l'Eglise catholique, par M. l'abbé A. Guillois; 6<sup>e</sup> édition, revue avec le plus grand soin et considérablement augmentée. 2 gros vol. in-12 de xvi-623 et 618 pages. 6 »

**Le bon sens de la foi** opposé à l'incrédulité de ce temps, par le R. P. Caussette, 2 beaux vol. in-8<sup>o</sup>. 12 »

Il reste quelques exemplaires de l'ancienne édition, 2 forts vol. in-12 à 7 »

**Sermons** de saint François de Sales, publiés par l'abbé Chaumont, 3 vol. in-12 de xvi-507 et 500 pages. 10 50

**Histoire de la Passion de N.-S. J.-C.**, par le P. de la Palma, traduit de l'espagnol par M. l'abbé Gaveau, prêtre. 1 vol. in-12 de xxn-558 pages. 3 »

**Les Instructions dominicales** de l'Ami du Clergé, par M. l'abbé Rolland. Ouvrage approuvé par Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Langres. 1<sup>re</sup> partie : *Le Symbole*, 1 vol. in-12 de 513 pages. 3 »

**Retraite pascalle** d'après des prédicateurs contemporains, avec préface et traits historiques, par M. l'abbé Pluot, directeur de l'Enseignement catholique. 1 vol. in-12 de 394 p. 3 »

**Paternité (la) Chrétienne**, conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus de Paris, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus.

— 1<sup>re</sup> Série. Années 1868-1869; 2<sup>e</sup> édition. 1 fort vol. in-12 de 424 pages. 3 »

— II<sup>e</sup> Série. 1 vol. in-12 de 362 pages. 3 »

— III<sup>e</sup> Série. *Les Epreuves et les Joies de la famille*. 1 vol. in-12 de 396 pages. 3 »

— IV<sup>e</sup> Série. — *Les devoirs de l'époux*. 1 vol. in-12 de 422 pages. 3 »

**Les Familles bibliques**, conférences prêchées à la réunion des pères de famille, pour faire suite à la *Paternité chrétienne*, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus. **Tome I<sup>er</sup> :** *Familles patriarcales*, 1 vol. in-12 de 404 pages. 3 »

**Tome II :** *La Famille en Israël*, 1 vol. in-12 de 431 p. 3 »

**Le Calvaire**, ou la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ en forme de méditations pour le Chemin de la Croix, d'après des révélations privées et de pieuses traditions. 1 vol. in-32 de 288 pages. 1 »

**Le Chrétien à l'école du Calvaire**, par le P. Jacques Nouet, de la Compagnie de Jésus; ouvrage corrigé et entièrement retouché par le P. Henri Pottier, de la même Compagnie. 2 vol. in-12 de rv-392 et 354 pages. 5 »

**Lectures sur la Passion de N.-S. J.-C.**, disposées pour tous les jours du Carême, par M. l'abbé Rambouillet, du clergé de Paris, 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 de xii-360 pages. 2 »

**Enseignements de Notre-Dame de Lourdes** et leurs Harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très sainte Vierge Marie, mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé Ginestet, curé de Noailles. Ouvrage dédié à Mgr Ramadé, archevêque d'Albi, et revêtu de son approbation. 2 beaux vol. in-12 de 438 et 411 pages. 6 »

**De la Confession** (*Directions spirituelles* de saint François de Sales), édition elzévirienne. 1 beau vol. in-16 de xlii-510 pages. 3 »

— *Le même ouvrage*, édition de propagande. 1 vol. in-48 de xxviii-244 pages. 75 »

**La sainte Communion**, conférences aux dames du monde sur la communion pratique, par Mgr Landriot, archevêque de Reims; 2<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-12 de vi-447 pages. 3 »

**Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la Montagne**, par le duc du Maine, publiées, pour la première fois, d'après un manuscrit authentique, et précédées d'une *Notice historique*, par M. l'abbé A. Mellier, prêtre de la maison des Chartreux, professeur à la Faculté catholique des Lettres de Lyon, directeur de l'Ecole ecclésiastique des Hautes-Etudes. 1 beau vol. in-8<sup>o</sup> de clxxviii-281 pages. Titre rouge et noir, couverture et frontispice artistiques, papier teinté, caractères elzéviriens, lettres ornées, têtes de chapitres, vignettes, culs-de-lampe. Prix. 10 »

**La cuisine de Carême** et des jours d'abstinence, plus de 300 plats en maigre, par MM. de Latreille et Henry Palmé; 2<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-12 de 235 pages. 2 »

**PAUL ABAT**

POUR IMPRIMER SOI-MÊME À L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.

DEPUIS 25 FRANCS

Système à la portée d'un Enfant

PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fra



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPAGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR À AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS À L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, À PARIS.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. L. CHOVEL, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM** et de la **PALESTINE**. V<sup>o</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.  
Authenticité garantie. ✕ Envoi du Catalogue.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus ancienne de France. Félix GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

Fabrique de **VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS**, fondée en 1854. **E. HUCHER** père et fils, fondateurs des ateliers du Carmel, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 116, grands et magnifiques cart. de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

### BRAISE AZOTÉE allume subito ENCENSOIRS

4 f. 50 Dix litres, franco en gare désignée; 3 k. 8 f. 50 fr.

**M. VIVET**, C. à MORTEFONTAINE, par Plailly, Oise.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES À toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX** en toutes matières  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**M** SON BOUASSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILS, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTI, BENITIERS, CHAPELETS.

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tous-jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils, Sculpture, etc.

**TOURS & ACCESSOIRES**

**LE MELLE**, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

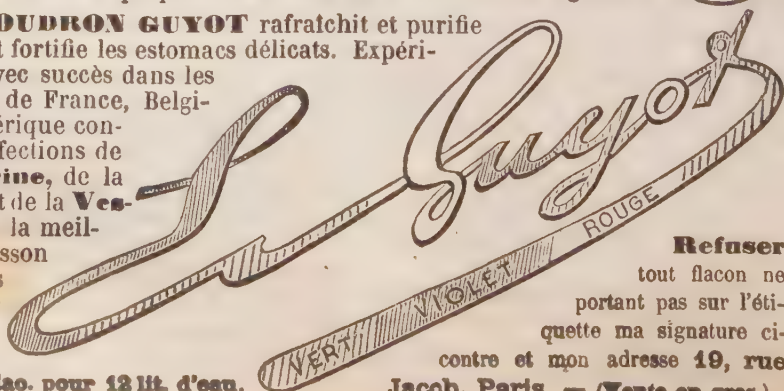
# GOUDRON GUYOT

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie le sang et fortifie les estomacs délicats. Expérimenté avec succès dans les hôpitaux de France, Belgique, Amérique contre les affections de la **Poitrine**, de la **Gorge** et de la **Vessie**. C'est la meilleure boisson en temps de chaleur et d'épidémie.

2 fr. le flao. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**

tout flacon ne

portant pas sur l'éti-

quette ma signature ci-

contre et mon adresse 19, rue

Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTES — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

REDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup> PALMÉ, Dir<sup>ct</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## PRIME PERMANENTE

Tout abonné ou réabonné à l'*Ami du Clergé* peut nous demander l'une des primes suivantes :

Ou un volume des années précédentes choisi dans la collection de l'*Ami* ;  
Ou l'abonnement gratuit, moyennant achat de 12 francs de livres, choisis dans le *Catalogue spécial des primes* encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.  
Ajouter un franc pour recevoir *franco*, en gare la plus rapprochée, soit le volume de l'*Ami*, soit les 12 francs de livres.

### SOMMAIRE DU N° 13 :

PRÉDICATION : Pour le jour de Pâques : la résurrection. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Indulgences de 300 jours attachées à une prière pour les agonisants. — CONSULTATIONS LITURGIQUES, ETC. : Si le cierge pascal n'a pu être allumé le Samedi-Saint, doit-on prendre pour le baptême un cierge commun ou le cierge béni de l'année précédente ? — Que penser de l'usage de chanter *Attollite portas* à la rentrée de la procession le dimanche des Rameaux ? — Procession étrange le jour de Pâques. — Peut-on le Samedi-Saint ne réciter que les deux prières et les deux dernières prophéties ? — Que doit faire le Samedi-Saint un curé autorisé pour sa vue à ne célébrer que la messe de *Beata* ? Au service anniversaire d'une confrérie, peut-on prendre l'oraison *Deus venice regitor* ? Là où l'Ordinaire autorise la conservation des saintes espèces dans un corporal, ne peut-on pas, pour préserver de l'humidité, enfermer le corporal dans un vase de verre ? — Après la distribution de la sainte communion, l'oraison *Spiritus a nobis* doit-elle servir pour tout le temps pascal ? — Doit-on dire aux messes de *requiem* : *Per evangelium dicitur* ? à la bénédiction du S.-Sacrement : *Ab illo benedictaris*, etc. ? — Fait-on la gémulation à deux gainoux quand on passe devant un autel après la consécration ? — SCAPULAIRES : ce que c'est ; matière, forme. — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Un cimetière a été donné à une fabrique à charge de verser jouissance au donateur d'un banc dans l'église ; la loi attribuant les cimetières aux communes, la fabrique est-elle déchargée de son engagement ? — Quelle est la forme et la portée de l'avis que les conseils municipaux sont appelés à donner sur les impôts et budgets des fabriques ? — Le maire d'une commune peut-il faire partie du conseil de fabrique et du bureau des marguilliers d'une commune voisine où il a domicile ? — Les Rameaux et les émondes du cimetière appartiennent-ils à la Fabrique si le cimetière lui appartient ? si le cimetière appartient à la commune ? — Par quel moyen le conseil municipal d'une commune a-t-il imposé une institution laïque pourrait-il s'en défaire, étant donné qu'il y a une école libre pour les filles tenue par des religieuses ? Le curé peut-il dépenser chaque année 50 fr. pour l'église sans consulter la fabrique. — La personne attaquée dans un journal par un correspondant anonyme, peut-elle exiger qu'on lui fasse connaître ce correspondant ? — a-t-il une loi qui défende à l'instituteur de remplir aucune fonction à l'église ? — Le curé peut-il enlever un enfant de famille qui gêne la circulation, la famille étant éteinte et les héritiers ayant un autre banc ? — Un conseil municipal, peut-il, pour punir le curé, retrancher une partie du supplément de traitement voté pour le curé l'année précédente et approuvé par le préfet ? Peut-il publier dans un journal sa délibération sur ce sujet avec ses considérants faux et blessants ? — S'il n'y a pas de bureaux de bienfaisance, la fabrique peut-elle avoir la moitié du prix des concessions au cimetière ? — Une personne chargée de remettre 400 fr. au bureau de bienfaisance après le mort du légataire, peut-elle pour sauver cet argent du gaspillage, le conserver pour un temps meilleur, ou le faire distribuer par d'autres conformément aux intentions du donateur ? — COURRIER DE L'UTILE : La fécondation artificielle des céréales, des arbres fruitiers, de la vigne.

## REVUE LITTÉRAIRE

La Société générale de Librairie catholique vient de publier un bien beau livre : LA CITÉ ANTICHRÉTIENNE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE, par dom Benoît. Ce n'est pas à tort que ce titre la *Cité antichrétienne* au XIX<sup>e</sup> siècle rappelle ceux-ci : la *Cité de Dieu*, la *Cité mystique*, etc., car, par sa conception, ses proportions, ses éléments, son exécution, l'œuvre de Dom Benoît est digne de prendre place à côté de ces grands travaux et l'y occupera sûrement avec honneur.

Le savant auteur se propose de faire connaître en détail, dans cet ouvrage, la vaste conspiration qui s'est ouverte de nos jours contre Dieu et son Église, c'est-à-dire contre l'œuvre et les fruits de

cette admirable civilisation chrétienne qui a élevé si haut les âmes et les sociétés, et qu'on veut détruire pour y substituer, au nom de « la nature » et de « la raison », ce qu'on décore pompeusement du mot d'idées modernes et de droit nouveau.

Pour bien resserrer son sujet, Dom Benoît n'embrasse pas l'histoire dans son universalité, il la considère seulement du côté de la cité persécutrice ; il ne fait pas un traité des deux Cités au dix-neuvième siècle, mais seulement une étude de la Cité antichrétienne.

Les deux premiers volumes qui viennent de paraître et dont nous nous occupons, en contiennent la première partie : ils ont pour but de mettre en lumière les erreurs et les armées que la *Cité antichrétienne* au XIX<sup>e</sup> siècle oppose actuellement à l'Église, et la doctrine qu'elle op-



pose à l'Evangile de Jésus-Christ : doctrine qui n'est autre, suivant le Concile du Vatican, que le Rationalisme ou le Naturalisme, avec toutes les erreurs qui s'y rattachent.

Mgr Mermillod, le juge si compétent, le vaillant évêque qui a eu tant à souffrir dans son pays de la « cité antichrétienne du dix-neuvième siècle, » a daigné écrire à Dom Benoît la lettre suivante :

« Fribourg (Suisse), le 28 février 1885, en la fête de saint Romain.

« Mon Révérend Père,

« Votre travail sur la Cité antichrétienne au dix-neuvième siècle est une étude sérieuse et approfondie sur les *Erreurs modernes*; vous en signalez l'origine, la progression logique; vous montrez les ruines où elles conduisent les âmes, les familles et les peuples. Grâce à vos études, vous dévoilez les entreprises contre les droits et les libertés de l'Eglise, vous signalez la *statoldtrie* rationaliste comme le moyen de détruire le règne de notre adorable Sauveur Jésus-Christ.

« Vous étiez préparé à ce travail par les années passées à Rome, par votre enseignement de professeur de séminaire, par cette vie monastique où, des hauteurs de la solitude, de la prière et de la théologie, vous écrivez d'un regard vigilant la grande lutte de notre siècle. Fidèle aux encycliques des immortels et clairvoyants pontifes Pie IX et Léon XIII, vous poursuivez de votre puissante vigueur cette cité antichrétienne, cette tour de Babel que cherchent à élever les impuissants adorateurs de l'homme. Vos deux volumes, nourris de faits et de doctrine, de doctrine substantielle et de faits indiscutables, seront le *manuel* utile à tous ceux qui ont à cœur de connaître le mal contemporain. Je ne puis donc que vous féliciter de cette savante et consciencieuse publication.

« J'aurais exprimé le désir de voir mettre en relief la cité de Dieu et nos espérances; mais j'ai quelques raisons de croire que votre pieux et savant chef, le doux et austère restaurateur des Chanoines Réguliers, mettra au jour sa magnifique exposition de l'Eglise, de sa constitution et de son action (1).

« De telles œuvres sont une preuve que la cellule religieuse est toujours le foyer fécond de la science sacrée.

« Recevez, cher et Révérend Père, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en Notre-Seigneur.

« Signé : † GASPARD,  
évêque de Lausanne et Genève. »

Que pourrions-nous dire qui ajoutât quelque valeur à ce haut suffrage? Contentons-nous donc de souhaiter à Dom Benoît le succès que mérite son œuvre.

2 forts vol. in-12 de xviii-517 et 667 pages, titres rouge et noir, par Dom Benoît, docteur en Philosophie, etc.

Prix . . . . . 8 francs.

## Avis aux Abonnés.

Nous demandons à nos abonnés qui ont choisi comme prime l'année 1880, 2<sup>e</sup> de l'*Ami*, de vouloir bien prendre patience jusqu'à la première quinzaine d'avril. Ce volume, qui est en réimpression, a été retardé par un accident d'imprimerie qui sera réparé le plus promptement possible. Bonne note est prise des demandes : elles seront servies sans qu'il soit besoin de nouvelles réclamations.

VIENT DE PARAÎTRE :

**Du Père TESNIÈRE**, Directeur du *Très St-Sacrement*, journal eucharistique à **SIX francs**

**LA SOMME**

de la

**PRÉDICATION EUCHARISTIQUE**

Un beau volume in-12 de 592 pages.

PRIX : 4 francs.

**Le PARADIS SUR TERRE**, ou le *Mystère Eucharistique expliqué en SOIXANTE DISCOURS*, par l'abbé ROLLAND, chanoine de Langres. Ouvrage approuvé par NN. SS. de la Bouillerie, Mermillod, Bourret, Bouange, etc. — Un beau volume in-12. 2<sup>e</sup> édition. Prix : 3 fr.

## AUX ACTIONNAIRES

DE LA  
**SOCIÉTÉ DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE**

Plusieurs actionnaires nous écrivent pour nous informer qu'on les sollicite, soit d'échanger leurs actions contre d'autres titres, — des titres reposant sur les brouillards de la Seine, par exemple, des *Bons de Capitalisation*; — soit de faire partie d'un groupe d'actionnaires ayant des revendications à faire valoir — c'est l'étiquette — et qui se chargeraient de leurs intérêts.

Jusqu'ici toutes ces tentatives ont échoué. Nos actionnaires se sont souvenus de la sollicitation « désintéressée » d'un sieur Masson, cet ancien lieutenant-colonel de la Commune, actuellement en prison à Mazas, et sont restés sourds. Les naïfs qui l'ont écouté en ont été, du même coup, et pour leurs titres et pour leur argent. Que le passé serve de leçon au présent

Les comptes de l'inventaire se terminent, l'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE va se réunir, et M. Victor Palmé, lorsque le moment sera venu, démontrera que, malgré les temps si peu favorables aux bonnes et sérieuses publications, la Société générale de Librairie catholique n'est pas morte et n'a pas envie de mourir.

Que les actionnaires continuent donc leur confiance à l'administration, qu'ils restent groupés autour d'elle, c'est le moyen le plus sûr de sauvegarder leurs intérêts.

## PRÉDICATION

POUR LE JOUR DE PAQUES

*Suscitavit eum a mortuis et  
dedit ei gloriam ut fides ves-  
tra et spes esset in Deo.*

(I S. Petr., 1, 21).

L'homme qui place une pierre sur la tombe de son semblable a coutume d'y graver cette lugubre et monotone inscription *Hic jacet : ici repose...* Pour tous les fils des hommes, l'épithaphe ne peut être qu'un souvenir de mort. Mais pour Jésus-Christ à la fois fils de l'homme et fils de Dieu, voici la magnifique inscription qu'il y a bientôt dix-neuf siècles un ange radieux vint apporter du ciel et dicter sur son tombeau : *Surrexit, non est hic* (Marc, xvi, 6). Il est ressuscité, il n'est plus ici. Ainsi s'accomplit la prophétie du fils d'Amos, Isaïe : Son sépulcre sera glorieux : *et erit sepulcrum ejus gloriosum*. Après que ce divin Crucifié se fut enseveli sous la pierre de sa tombe, au matin du troisième jour, un rayon de vie pénétra dans ce séjour de la mort, le rocher tressaillit au contact de cette puissance mystérieuse et la terre rendit en tremblant le dépôt que les hommes venaient de lui confier. Le Christ sortit du tombeau majestueusement et, debout sur cette pierre, cercueil de sa vie mortelle et berceau de sa vie glorieuse, il put jeter à la mort ce sublime défi : « O mort, où est ta victoire ; o mort, où est ton aiguillon ? »

*Surrexit* : il est ressuscité. Ce cri proféré par un ange, par Magdeleine, par les apôtres, par les évangélistes, a parcouru le monde et les siècles et a rendu à l'humanité tombée sa foi et son espérance en Dieu. *Suscitavit eum a mortuis et dedit ei gloriam ut fides vestra et spes esset in Deo*. Tel est l'objet de ce discours.

## I

La religion porte tout entière sur le fait de la résurrection de Jésus-Christ. Ce sujet doit surtout intéresser vivement certains hommes que nous ne voyons dans nos églises que le jour de Pâques et tout au plus aux plus grandes solennités de l'année. « Ou vous en faites trop, dirai-je à ces hommes, ou vous n'en faites pas assez. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, vous en faites trop, vous ne lui devez rien. Il n'était pas l'envoyé de Dieu, il vous a trompés. Dès lors le culte, quoique rare, que vous lui rendez est une impiété. Mais s'il est ressuscité, il était vraiment l'envoyé de Dieu, le Fils de Dieu. Dès lors son évangile est la loi d'après laquelle vous serez jugés. En faites-vous assez pour vous rassurer ? En faites-vous assez pour ne pas trembler sur votre avenir ? » Or dans toute l'histoire, il n'y a pas un fait aussi évidemment prouvé, aussi clairement démontré que la résurrection du Sauveur.

— *Jésus est ressuscité*, qui me le dit ? Les apôtres qui l'ont vu, qui ont conversé avec lui,

mangé avec lui, qui l'ont vu séparément et tous ensemble, et cela non pas une fois, mais cent fois ; non pas un jour, mais pendant quarante jours. Thomas, l'un de ceux qui avait refusé de croire au témoignage des autres et qui avait dit : « Si je ne le vois de mes yeux, si je ne mets mes doigts dans les plaies que les clous ont faites à ses mains, à ses pieds, dans la plaie de son côté, je ne croirai pas, » Thomas a vu, il a touché cette chair ressuscitée et il s'est écrié : « Oui, je crois, vous êtes vraiment mon Sauveur et mon Dieu. »

— *Jésus est ressuscité*, qui me le dit ? Mais cinq cents disciples qui ont vu la gloire de leur maître ressuscité, qui ont été témoins de son ascension triomphante ; qui d'incrédulés qu'ils étaient jusqu'alors ont été tellement affermis dans la foi de cette résurrection qu'ils sont allés la prêcher jusqu'aux extrémités du monde et l'ont scellée de leur sang. Je comprends très bien que l'on se défie de certains dogmatiseurs qui prétendent imposer aux autres leurs opinions et leur système de religion ; mais qui croira-t-on si l'on ne croit pas des témoins qui se sont fait égorger pour des faits qu'ils ont vus ?

— *Jésus est ressuscité*, qui me le dit ? Mais les Juifs eux-mêmes qui avaient le plus de raison de nier, le plus d'intérêt à contester sa résurrection. Huit mille sont convertis le jour de la Pentecôte et parmi eux beaucoup avaient trempé dans la mort du Sauveur. Qui les obligeait à croire à cette résurrection ! Certes, des hommes qui avaient résisté aux miracles de Jésus lui-même, n'auront pas cru les apôtres sur parole, sans preuves, sans examen. Qui donc les a convaincus ? Ont-ils vu eux-mêmes de leurs propres yeux Jésus ressuscité, ou ont-ils appris cette résurrection par des témoins dignes de foi ? En ce cas, ils ont eu raison de croire et tout homme sensé doit croire comme eux et avec eux. Ont-ils vu des miracles authentiques opérés pour attester cette résurrection triomphante ? Dans ce cas, Dieu étant la vérité même, et les miracles étant le fait de Dieu, il s'en suit qu'un fait attesté par des miracles est un fait incontestablement certain.

— *Jésus est ressuscité*, qui me le dit ? Mais plus de onze millions de martyrs, lesquels frappés de l'évidence des preuves qui attestent cette grande vérité, ont bravé les supplices et la mort pour lui rendre témoignage. Qui me le dit ? Mais l'univers qui, cédant à l'évidence de ces mêmes preuves, s'est prosterné aux pieds de Jésus-Christ vainqueur de la mort et de l'enfer.

— *Jésus est ressuscité*, qui me le dit ? Dieu enfin. Jésus a prédit plusieurs fois pendant sa vie qu'on le mettrait à mort, qu'il ressusciterait le troisième jour, et il avait coutume de donner cette résurrection comme la preuve authentique de sa divinité. En effet, se ressusciter soi-même c'est l'action de la divinité manifestée à sa plus haute puissance. Un homme qui oserait prendre un tel engagement, jeter un tel défi au ciel,



serait évidemment l'homme le plus absurde et le plus impie. O mon Dieu, si ce n'est vous qui autorisez Jésus, s'il n'est pas véritablement votre fils, vous devez démasquer l'imposture ! Qu'est devenu son corps détaché il y a trois jours de la croix ? Ce n'est pas aux disciples, aux soldats et aux Juifs, c'est à vous, mon Dieu, que je le demande. C'est vous qui devez le produire en public pour prévenir la plus fatale des erreurs. Loin de là, tout concourt à établir cette résurrection annoncée avec tant d'assurance. Le corps de Jésus était entre les mains de ses ennemis, toutes les précautions avaient été prises, et ce corps leur échappe ! Des témoins nombreux, dignes de foi, affirment qu'ils l'ont vu vivant à Jérusalem, à Emmaüs, sur les bords de la mer de Tibériade. Donc, de deux choses l'une : Ou Dieu se moque indignement de la faiblesse des hommes, alors il n'y a en lui ni sagesse, ni volonté, ni providence ; ou il faut confesser que Jésus-Christ est ressuscité.

Donc, de tous les faits de l'histoire, il n'y en a aucun qui soit si invinciblement prouvé que la résurrection de mon Sauveur. Cette résurrection, voilà donc le bouclier que j'oppose à toutes les attaques des ennemis de ma foi. L'impie me dit : Quoi ! vous rendez des hommages divins à un homme qui est né dans une étable, qui a été assujéti aux infirmités, aux misères de l'humanité ? Oui, mais il est ressuscité. — Vous oubliez donc, poursuit-il, qu'il a été livré aux insultes des valets, des soldats, accablé d'ignominies, abreuvé d'outrages ? Oui, mais il est ressuscité ! — Vous ne pensez donc pas à l'infamie de son supplice, à sa mort sur un gibet ? — Et vous, vous ne pensez donc pas à la gloire de sa résurrection ! Sa mort est d'un homme, mais sa résurrection est d'un Dieu. Et malgré l'infamie du supplice, l'univers l'a compris et il s'est prosterné au pied des autels de Jésus. Voilà ma réponse. C'est aussi la réponse de l'Eglise. La résurrection de son divin fondateur est le rempart derrière lequel elle brave les impuissants efforts de tous ses ennemis. Avec ce seul fait, elle réfute tous les incrédules, elle met à couvert tous les articles de son Symbole. En effet, la résurrection une fois prouvée, tout est prouvé, toutes les objections contre les dogmes de la foi s'évanouissent, le doute n'est plus possible. Jésus est ressuscité, donc il était le fils de Dieu et Dieu lui-même. Le simple bon sens justifie ce raisonnement. Jésus s'est dit l'égal de son Père, Dieu comme son Père, et c'est parce qu'il s'est attribué la divinité que ses ennemis l'ont conduit au supplice. S'il n'était pas Dieu, il eût commis un larcin, une usurpation sacrilège qui l'eût rendu digne de la malédiction du ciel. Le Tout-Puissant l'arrache au tombeau, il le montre à la terre victorieux de la mort et de l'enfer ; donc il justifie son enseignement, il autorise ses paroles, il proclame sa divinité. Jésus-Christ est ressuscité : donc la religion qu'il a enseignée est divine, donc il faut

croire tous les mystères qu'elle enseigne, pratiquer tous les devoirs qu'elle impose ; donc il y aura une résurrection générale, un jugement universel ; donc il y a un paradis éternel pour les bons, un enfer éternel pour les méchants ; donc heureux ceux qui pratiquent les saintes lois de l'Evangile ! malheur à ceux qui les violent et les transgressent ! Et maintenant comprenez-vous, mes frères, ce que vous devez à Jésus-Christ ? ce n'est pas seulement le respect, la vénération, c'est le culte, c'est l'adoration. Refuser de l'adorer n'est pas seulement renoncer aux bienfaits de la Rédemption, c'est fermer les yeux à l'évidence. Pour nous, o Jésus, nous le publions dans la joie et le ravissement de nos cœurs, vous êtes ressuscité, vous êtes notre Sauveur, notre Dieu, notre Rédempteur digne de l'amour et des éternelles adorations du ciel et de la terre.

## II

Si Jésus-Christ est ressuscité, dit saint Paul, nous savons que Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts rendra aussi la vie à nos corps mortels. Dans la résurrection du Sauveur, nous avons donc le principe et le modèle de la nôtre. Le *principe*, car si Jésus a pu par sa toute puissance se ressusciter lui-même, pourquoi n'aurait-il pas fait dans les autres ce qu'il a fait dans sa personne ? C'est la parole de saint Augustin. Il est naturel que les membres soient unis au chef, et quand le chef se ressuscite lui-même, n'est-ce pas rationnel qu'il ressuscite ses membres avec lui. Or notre chef c'est Jésus-Christ et nous sommes tous ses membres. Je puis donc bien appliquer à ce mystère ce que saint Léon disait de la triomphante ascension du Sauveur au ciel : quel là où le chef entre, ses membres l'y doivent suivre ; et de même que Jésus, selon la pensée de ce grand pape, n'est pas seulement entré dans le séjour de la gloire pour lui-même, mais pour nous, c'est-à-dire pour nous en ouvrir les portes et pour nous y appeler après lui, par la même règle et dans le même sens n'ai-je pas le droit de conclure que c'est pour nous-mêmes qu'il a brisé les portes de la mort, qu'il est sorti du tombeau ? Et certes, si en qualité de chef il veut que ses membres agissent comme lui, souffrent comme lui, meurent comme lui, pourquoi ne voudra-t-il pas qu'ils ressuscitent comme lui ? N'est-il pas juste que nous faisant partager ses travaux il nous fasse part de sa récompense, et puisqu'une partie de sa récompense est la gloire de son corps adorable qui est entré en participation de mérites avec son âme, n'est-il pas engagé par là même à récompenser pareillement en nous et le corps et l'âme ? C'est la belle et consolante théologie de saint Paul qui appelle Jésus le premier des morts, *primus dormientium* ; le premier né d'entre les morts, *primogenitus ex mortuis*. Or des prémisses appellent des suites, et pour être le premier-né, ou si vous le voulez, le premier ressuscité d'entre les morts, il faut que ceux-ci renaissent à la fin des

siècles et reprennent une nouvelle vie. Vérité si incontestable que ce même apôtre ne craint pas de dire que si nous ne ressuscitons pas, Jésus-Christ n'est pas ressuscité.

La résurrection de Jésus-Christ est aussi le modèle de la nôtre. Elle nous fait voir ce que nous devons être et ce que nous pouvons devenir. Nous n'avons donc qu'à nous représenter ce qu'il y a de plus brillant dans ce triomphe de notre Sauveur, à contempler cette humanité glorifiée, ce corps sacré revêtu de toutes les qualités des esprits, tout éclatant de lumière et couronné d'une splendeur éternelle : voilà l'heureux état où nous devons être élevés et que la foi nous promet. Espérance fondée sur la parole de Dieu même. Quand Dieu, dit saint Paul, viendra tirer nos corps de la poussière et les ranimer de son souffle, ce sera pour les conformer au divin exemplaire qui nous est proposé dans la résurrection de Jésus-Christ. Maintenant ce sont des corps sujets à la corruption, à la souffrance et à la mort; ce n'est qu'une chair grossière, vile et méprisable. Mais alors, par le plus prompt et le plus merveilleux changement, ils auront, si je puis m'exprimer ainsi, la même incorruptibilité, la même subtilité, la même clarté que le corps d'un Dieu.

Quelle joie de nous voir un jour ainsi transformés en Jésus-Christ, si nous lui avons été fidèles; de nous voir brillants comme lui de l'éclat d'une beauté divine, exempts comme lui de tout besoin, de toute infirmité, de toute peine et n'ayant plus à craindre ni le péché ni la mort! Quoi de plus capable d'adoucir les afflictions les plus amères. Ah! lorsqu'il apparaîtra ce Sauveur, mon trésor et ma vie, j'aurai le bonheur de vivre avec lui dans la gloire; mon corps sera glorieux comme le sien; je participerai à sa divinité autant qu'il est permis à une créature. Sa joie sera en moi et ma joie sera parfaite. « Vous me plaignez, disait Job à ses amis, vous êtes épouvantés à la vue de mes tortures. Je suis couvert, il est vrai, d'ulcères qui font horreur; tout mon corps n'est qu'une plaie. Le Seigneur a brisé mes os comme la dent du lion, ma chair tombe en pourriture; mais je sais que mon Rédempteur est vivant, je sais que par sa puissance je ressusciterai au dernier jour, je sais que cette même chair de corruption sortira de terre pleine d'éclat et de beauté. Alors je verrai mon Sauveur de ces mêmes yeux inondés aujourd'hui d'un torrent de larmes amères. Cette espérance repose dans mon sein, et elle est ma force dans l'abîme de tristesse où je suis plongé. » *Reposita est hæc spes in sinu meo.* O vous qui ménagez avec tant de soin une chair de péché et de misère; peu en peine de l'avenir, tout préoccupé du présent, vous oubliez votre âme. Quel réveil, lorsqu'au son de la dernière trompette, vous entendrez de la bouche du souverain juge cette formidable parole : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum* : que les délices où ce corps a vécu soient la mesure de son tourment. (Apoc., xviii, 7.) Vous en avez fait votre idole,

la mort en a fait sa pâture; la nouvelle vie que je lui rends en fera l'aliment des flammes éternelles. Pour nous qui voulons ressusciter avec Jésus-Christ, mourons aux convoitises de la chair, crucifions notre corps. C'est encore saint Paul qui nous l'enseigne : celui qui mourra avec Jésus ressuscitera avec lui. Mourons donc à la vie de ce monde; mourons à ses erreurs, à ses maximes, à ses vices. L'ange qui annonça la résurrection du Sauveur avait des vêtements blancs comme la neige. C'est le symbole de la grande pureté que demande le séjour du ciel. Commençons donc dès à présent à nous vêtir de blanc, c'est-à-dire purifions-nous de plus en plus par le repentir et l'amour. Sortons de ce tombeau de nos vieilles habitudes où nous sommes ensevelis depuis si longtemps, renonçons à vivre dans cette nuit profonde des sens : prenons enfin notre essor comme Jésus-Christ vers la lumière, et qu'on puisse dire de nous ce que l'ange dit aux saintes femmes : Celui que vous cherchez n'est plus ici, il est ressuscité. *Surrexit, non est hic.* Ainsi-soit-il

## CONGRÉGATIONS ROMAINES<sup>1</sup>

### SACRÉE CONGRÉGATION DES INDULGENCES

*Indulgence de trois cents jours accordée à ceux qui réciteront les prières suivantes pour les agonisants.*

17 mai 1884.

Très-Saint Père,

Le chanoine Dominique Salvator, directeur de la pieuse association des agonisants du monde entier, supplie humblement Votre Sainteté d'accorder une indulgence de trois cents jours à ceux qui réciteront dévotement les invocations suivantes :

### PRIÈRES

« Père éternel, par l'amour que vous portez à saint Joseph, choisi par vous entre tous pour vous représenter sur la terre, ayez pitié de nous et des pauvres agonisants. *Pater, Ave et Gloria.*

« Fils, Dieu éternel, par l'amour que vous portez à saint Joseph, votre très fidèle gardien sur la terre, ayez pitié de nous et des pauvres agonisants. *Pater, Ave et Gloria.*

« Esprit-Saint, Dieu éternel, par l'amour que vous portez à saint Joseph, qui a veillé avec tant de sollicitude sur la Très-Sainte Vierge Marie, votre épouse bien-aimée, ayez pitié de nous et des pauvres agonisants. *Pater, Ave et Gloria.* »

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



## DECRETUM

Sanctissimus Dominus Noster Leo Papa XIII, in audientia habita die 17 maii 1884, ab infrascripto Secretario Sacrae Congregationis Indulgentiis Sacrisque R. liquiis præpositæ omnibus utriusque sexus Christifidelibus, qui supra relatas preces, corde saltem contrito ac devote recitaverint, Indulgentiam tercentum dierum, semel in die lucranda, benigne concessit.

Præsenti in *perpetuum* valituro, absque ulla brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ ex Secretaria ejusdem S. Congregationis die 17 maii 1884.

CARD. OREGLIA A S. STEPHANO, *præfectus*.

Franciscus della VOLPE, *secretarius*.

## CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Un curé a été malade la Semaine Sainte et n'a pu faire la bénédiction du cierge pascal le Samedi-Saint. Que doit-il faire pour la bénédiction des fonts du samedi avant la Pentecôte? Doit-il prendre un cierge non béni? ou prendre le cierge pascal de l'année précédente? ou bénir un cierge?

R. — La question que vous nous adressez n'a jamais été tranchée par la sacrée Congrégation des rites. Nous n'avons aucune solution certaine. Mais nous pouvons déjà répondre qu'il n'est pas permis de se servir d'un cierge non béni.

Nous pensons que l'on peut se servir du cierge béni le Samedi-Saint de l'année précédente, parce qu'il a été béni avec tous les rites prescrits par la sainte Eglise. Ce système nous paraît le meilleur.

Toutefois nous n'oserions pas condamner absolument l'emploi d'un cierge béni selon la forme du Rituel romain.

Q. — Le dimanche des Rameaux, avant que la procession rentre à l'église, c'est l'usage dans notre diocèse de chanter trois fois *Attollite portas*, etc.. Peut-on le conserver?

R. — Cette pratique n'est marquée ni au Missel romain, ni au Rituel, ni au Cérémonial des Evêques. Elle est donc en dehors de la liturgie romaine. Mais elle n'a rien qui soit contraire à l'esprit de la liturgie romaine. En outre, elle se trouve en beaucoup d'anciens rituels français, ce qui prouve à la fois son antiquité et son universalité. Nous pensons donc qu'elle a les conditions d'une coutume louable et qu'elle peut être conservée. En tout cas, il est certain que MM. les curés n'ont pas le droit de la changer ou de la détruire, parce qu'elle appartient au culte public.

Q. — Dans certaines paroisses, il s'est introduit un usage de faire le matin du jour de Pâques une procession que je trouve antiliturgique pour ne pas dire ridicule.

On porte dans cette procession le Saint-Sacrement, et de plus (c'est ce qui attire tous les regards à un certain moment surtout), des jeunes gens portent la statue du Christ ressuscité, tandis que des filles portent la vierge.

La procession arrivée au point convenu, où se trouve la foule, s'arrête aussitôt. Que va-t-il se passer! Le voici : les filles portant la Vierge s'avancent vers le Christ en faisant faire à la mère trois inclinations ou saluts au fils ressuscité. Puis à leur tour les jeunes gens font faire la même cérémonie au fils venant vers la mère. Pourquoi ces saluts de la Vierge vers l'image du Christ, tandis que l'on a devant soi la réalité.

Qui s'occupe du très-saint Sacrement en ces moments de curiosité. Personne, si ce n'est peut-être le prêtre qui le porte, si son attention n'est pas attirée par les saluts des statues. J'avoue que cela m'est arrivé.

Soyez assez bon pour nous dire si nous pouvons tolérer sans péché un pareil abus pour ne pas faire crier les ignorants ou ceux qui ne veulent jamais entendre raison.

R. — Nous pensons absolument comme vous. Lorsqu'on porte en procession la personne même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est vers lui seul, et non vers son image que doivent être dirigés tous les hommages des fidèles. L'usage que vous signalez est un abus que l'on devrait détruire.

Q. — 1<sup>o</sup> Que penser d'un prêtre qui, le Samedi saint et le samedi de la Pentecôte, se contenterait de réciter les deux premières et les deux dernières leçons? Il agirait ainsi pour le seul motif d'être court et de ne pas fatiguer ceux qui viennent à la bénédiction de l'eau et à la messe basse qui la suit.

2<sup>o</sup> Quel conseil donner à un prêtre qui à cause de sa très mauvaise vue est autorisé à dire des messe *De Beati* ou de *Requiem*, et qui doit bénir le cierge pascal et l'eau pour les fonts? Est-il permis de faire cette double cérémonie si l'on n'a pas récité les leçons qui précèdent? Ou bien ne vaudrait-il pas mieux bénir l'eau des fonts selon la formule du Rituel, comme dans les cas où elle vient à manquer?

3<sup>o</sup> Dans nos contrées, il y a des confréries de charité établies pour le transport et l'inhumation des défunts. Parmi les avantages spirituels, chaque frère a droit à un service après sa mort et à deux messes. De plus, un service anniversaire est célébré chaque année pour les frères et sœurs de la confrérie. Ce dernier service ne devant avoir qu'une seule oraison, peut-on prendre l'oraison *Deus, venice largitor*? Si non, doit-on prendre l'oraison *pro pluribus defunctis*?

4<sup>o</sup> Monseigneur l'évêque, pour empêcher les profanations qui accompagnent toujours le vol des vases sacrés, autorise ses prêtres à conserver les saintes espèces dans un corporal. Dans les églises un peu humides, le tabernacle l'est aussi, et la conservation de la sainte réserve est très difficile. Pourrait-on, pour obvier à cet inconvénient, la déposer dans un petit corporal qui serait lui-même renfermé dans un vase en verre le plus convenable possible et qui remplacerait ainsi le ciboire?

R. — Ad I. Le prêtre qui se contente de réciter les deux premières et les deux dernières leçons le Samedi-Saint et la veille de la Pentecôte, viole les règles les plus formelles de la liturgie, sans un motif suffisant. Si les prières liturgiques étaient ainsi abandonnées à l'arbitraire de chacun, c'en serait bientôt fait de l'unité du culte. Les évêques n'auraient pas le droit de dispenser en pareille matière.

Ad II. Nous croyons qu'un prêtre qui a une aussi mauvaise vue et qui est autorisé à dire des messes de la sainte Vierge ou de *Requiem*, ne

peut célébrer les offices du Samedi-Saint, et qu'il doit se faire remplacer par un autre prêtre. C'est du reste la pensée des liturgistes.

Ad III. L'oraison *Deus, verice largitor* convient parfaitement pour les membres d'une confrérie.

Ad IV. Le moyen que vous indiquez pour remédier à l'inconvénient de l'humidité, serait très inefficace, car les vases en verre communiquent eux-mêmes l'humidité. Il serait à propos de garnir de panneaux de bois l'intérieur des tabernacles sujets à l'humidité.

Q. — 1<sup>o</sup> La rubrique prescrit au prêtre qui a donné la sainte communion en dehors de la messe, de réciter l'ancienne *O Sacrum convivium...*, le *Panem de cælo...* en ajoutant *Alleluia in tempore paschali*, c'est-à-dire jusqu'à la Trinité; mais l'oraison : *Spiritus nobis Dne...*, indiquée *pro tempore paschali*, doit-elle être aussi récitée jusqu'à la Trinité? ou bien, suffit-il de la réciter jusqu'à la *Quasimodo* qui clôture le temps fixé par l'Eglise pour l'accomplissement du devoir pascal?

2<sup>o</sup> La rubrique qui supprime le *Fidelium animæ* après le *Benedicamus Dno* des vêpres et des Laudes pendant l'octave de Pâques, doit-elle aussi s'appliquer aux petites Heures?

R. — Ad I. L'*Alleluia* après le verset *Panem de cælo*, et l'oraison *Spiritus nobis* doivent se dire jusqu'à la sainte Trinité. Les prépositions *In* et *Pro* que vous indiquez ne se trouvent pas dans les éditions authentiques du Rituel romain. Au reste, elles ne donneraient pas un autre sens que celui que nous venons d'indiquer.

Ad II. La rubrique ne supprime pas le verset *Fidelium animæ* pendant l'octave de Pâques.

Q. — 1<sup>o</sup> Aux messes de *Requiem*, le célébrant ne doit pas baisser le livre après l'évangile d'après le cérémoniaire, mais doit-il dire néanmoins la prière : *Per evangelica dicta*, etc., ou l'omettre?

Le cérémoniaire et les rubriques se taisent sur ce point, de là diverses interprétations de ce silence, et divergences dans la pratique.

2<sup>o</sup> A la bénédiction du S. Sacrement, le prêtre ne doit pas bénir l'encens, dit le cérémoniaire, mais doit-il dire, ou omettre aussi la prière : *Ab illo benedicaris* etc.? Les auteurs se taisent sur ce point si je ne me trompe.

R. — Ad I. Aux messes de *Requiem* après l'évangile le célébrant doit omettre la prière *Per evangelica dicta* etc. Cette question longtemps discutée entre les liturgistes a été tranchée en 1847 sur la demande du chancelier de l'église de Vérone. Il demandait :

« Num in missa de *Requie*, quamvis non osculatur Evangelium, recitari debeant verba *Per evangelica dicta*?

La sacrée Congrégation répondit : *Negative*. (11 septembre 1847, n. 5111, ad 12.)

Ad II. A la bénédiction du Très-Saint Sacrement, le célébrant omet à la fois la bénédiction de l'encens et la prière *Ab illo benedicaris*.

Q. — Devant le Saint Sacrement exposé, on fait la génuflexion à deux genoux. Est-ce de même quand on passe devant un autel où se dit la messe, après l'élévation jusqu'à la communion? Tout fidèle, tout prêtre passant avec les

ornements sacrés devant cet autel, après l'élévation, doivent-ils faire la génuflexion à deux genoux?

On me dit que la rubrique parle seulement de l'exposition du S. Sacrement et non de la présence sur l'autel des saintes espèces.

En fait, je vois beaucoup de personnes ne pas faire de distinction, et dans ces deux cas, faire la génuflexion à deux genoux.

R. — D'après l'enseignement le plus commun des auteurs, le célébrant qui passe devant un autel entre la consécration et la communion, fait la génuflexion à un seul genou, et ne se découvre pas. Cette opinion, soutenue par Gavantus et Merati, a été adoptée par le plus grand nombre des liturgistes. Elle s'appuie sur cette considération que dans ce moment de la messe, le Saint-Sacrement est caché par le célébrant, et qu'ainsi il est sur l'autel comme s'il était dans le tabernacle.

Du reste, c'est la pratique suivie communément à Rome.

L'autre opinion, enseignée par Castaldy, Mgr de Conny, et Baert, est peu suivie.

## SCAPULAIRES

### I. Qu'est-ce qu'on entend par scapulaire?

Le scapulaire des confréries est la reproduction en raccourci du scapulaire des ordres religieux.

Il doit former un vêtement distinct, composé de deux pièces d'étoffe reliées entre elles par des cordons : on ne pourrait pas se contenter d'attacher les deux pièces d'étoffe à ses vêtements.

« An Sodalitates confraternitatum Ordinis SS. Trinitatis Redemptionis captivorum loco scapularis quod plerique gestare solent, exiguum panni albi frustulum cui parvula crux rubri et cærulei coloris ac intexta est, vesti assutum deferentes lucrari valeant indulgentias concessas iis qui scapulare deferunt?

RESP. *Non lucrari* <sup>1</sup>.

### II. Quelles sont la matière, la forme et la couleur des scapulaires?

1. La sacrée Congrégation a donné une importante décision sur la matière et la forme des scapulaires, qui vise tous les scapulaires en général. Ils doivent être tous faits d'un morceau d'étoffe de laine, obtenu par le tissage ou le tricotage. Les étoffes de soie ou de coton, ou même la laine, préparées par la broderie, ne pourraient pas suffire. Pour la forme, ils doivent présenter un carré ou un rectangle.

« 1<sup>o</sup> Utrum ad scapularia conficienda necessario et exclusive adhibenda sit materia ex lana, vel utrum sumi etiam possit cylinum (*cottone*) aliave similis materia?

Et quatenus affirmative ad primam partem, et negative ad secundam :

<sup>1</sup> *Decreta authentica* S. C. Indulg. 28 apr. 1716, n. 60.



2° Utrum vox pannus, panniculus ab auctoribus communiter usurpata sumi debeat in sensu stricto i. e. de sola lanæ textura reticulata (*lavoro di maglia, tricotage*) an de quocumque laneo opere acu picto (*ricamo, broderie*) adhibito tamen semper colore præscripto?

3° Utrum validum sit scapulare ex panno laneo coloris præscripti, quod intexta, vel acu, picta habet ornamenta pariter ex lana, sed diversi coloris?

4° Utrum validum sit scapulare ex panno laneo coloris præscripti, quod intexta vel acu picta habet ornamenta ex materia non lanea, v. gr. ex serico, argento, auro etc.?

5° Hucusque generalis viguit usus conficiendi scapularia formæ oblongæ, vel saltem quadratæ. Nunc autem quibusdam in regionibus introducit-ur usus conficiendi scapularia formæ rotundæ, vel ovalis, imo et multangulæ. Quæritur itaque, utrum alia forma præter oblongam et quadratam obstet validitati scapularis?

RESP. Ad 1<sup>m</sup>. Affirmative ad primam partem; negative ad secundam;

Ad 2<sup>m</sup>. Affirmative ad primam partem; negative ad secundam;

Ad 3<sup>m</sup>. Affirmative; dummodo ornamenta talia sint, ut color præscriptus prævaleat.

Ad 4<sup>m</sup>. Ut in præcedenti.

Ad 5<sup>m</sup>. Nihil esse innovandum <sup>1</sup>.

II. La couleur varie avec les scapulaires. Le bleu est de rigueur pour le scapulaire de l'Immaculée-Conception <sup>2</sup>, le rouge pour celui de la Passion, le noir ou la couleur du tan ou quelque couleur semblable pour le scapulaire du Mont-Carmel <sup>3</sup>.

La couleur demandée est imposée seulement pour le morceau d'étoffe qui forme le scapulaire; les ornements ou les images peuvent être de couleurs différentes :

« Utrum validum scapulare ex panno laneo coloris præscripti, quod intexta, vel acu picta habet ornamenta pariter ex lana, sed diversi coloris?

RESP. Affirmative, dummodo ornamenta talia sint, ut color præscriptus prævaleat. <sup>4</sup>.

### III. Qui peut bénir et distribuer les scapulaires?

La bénédiction et l'imposition des scapulaires sont réservées; il n'est pas même permis à l'évêque diocésain de s'en occuper, sans une délégation particulière :

« An ratione subjectionis monasterii Monialium Ordinis Carmelitarum exalceatorum competat Episcopo Terulen. facultas benedicendi parvos habitus ejusdem Ordinis, cum adnexis indulgentiis?

<sup>1</sup> *Decreta authent. S. Cong. Indulg. URBS*, 18 aug. 1868, ad 1-5; n. 423.

<sup>2</sup> *Decreta authentica S. Cong. Ind. 22 août 1842, ENJO- LISMEN*, ad 1<sup>m</sup>, n. 307.

<sup>3</sup> *Decreta auth. S. C. Indul. LEMOVICEN.*, 12 fév. 1840, n. 278.

<sup>4</sup> *Deqr. auth. URBS* 18 août 1868, n. 423.

RESP. Non spectare, nec spectasse ad Episcopum facultatem benedicendi scapularia, sive parvos habitus B. Virginis de Monte Carmelo, non obstante quacumque consuetudine et aggregati recurrant ad superiores Ordinis pro nova aggregatione <sup>1</sup>.

Les prêtres qui sont nommés par l'évêque directeurs des confréries du scapulaire ne peuvent bénir et imposer les scapulaires qu'autant qu'il en ont obtenu le pouvoir d'une manière expresse <sup>2</sup>.

Les supérieurs des Ordres religieux auxquels la bénédiction est réservée, peuvent déléguer leurs pouvoirs d'une manière universelle, même pour les lieux où se trouvent des monastères de l'Ordre, ou des confréries du scapulaire régulièrement établies.

« An superiores generales Ordinis Carmelitarum concedere possint facultatem sacerdotibus vel sæcularibus, vel regularibus non Carmelitibus recipiendi fideles in Confraternitatem B. M. V. de Monte Carmelo nuncupatam, iis locis in quibus adsunt Conventus Carmelitarum, sive aliqua confraternitas ejusdem B. M. V. de Monte Carmelo jam canonice erecta?

RESP. Affirmative <sup>3</sup>.

Quand la délégation est donnée d'une manière générale, celui qui la reçoit peut user de ses pouvoirs n'importe en quel lieu.

« Ex allato concessionis seu traditæ facultatis documento evidenter eruitur, oratorem non modo intra limites suæ parœciæ eadem facultate uti posse, sed ubique locorum; ipsa enim concessio excipit tantum loca in quibus adest sacerdos aliquis Carmelita aut sodalitas illius Ordinis canonice erecta <sup>4</sup>.

Il peut même s'imposer le scapulaire à lui-même :

« Quidam parochus facultatem habet imponendi scapulare B. M. V. de Monte Carmelo, quærit... utrum sibimet illud imponere possit? — RESP. Affirmative, quatenus hæc facultas habeatur indiscriminatim, minime vero taxative, v. g. pro aliqua Monialium communitate tantum etc. <sup>5</sup>.

On rencontre parfois, dans les facultés personnelles accordées par les supérieurs des ordres religieux, une restriction pour les cas où un prêtre de l'ordre se trouve présent, et pour les lieux où il y a un couvent du même ordre. Or, la présence d'un monastère de religieuses soumises aux supérieurs de l'ordre et suivant la même règle n'empêche pas d'user des facultés reçues.

« Moniales Carmelitæ urbis Carnotensis quæ- runt a Sacra Congregatione :

Utrum hæc clausula facultati imponendi sacra scapularia nonnumquam apposita, scilicet : *Præ-*

<sup>1</sup> TERULEN. 22 mai 1839, n. 129.

<sup>2</sup> CAMERACEN. 12 juillet 1843, ad 1<sup>m</sup>, n. 343.

<sup>3</sup> URBS, 24 août 1844, n. 329.

<sup>4</sup> S. C. Indulg. APAMIEN. 10 mai 1844, n. 326.

<sup>5</sup> *Ibid.* CAMERACEN. 7 mars 1840, n. 280.

*sentibus valituris eis in locis, in quibus non adest sacerdos Carmelita, aut Sodalitas ejusdem Ordinis canonice erecta, utrum, inquam, hæc clausula obstat, ne sacerdotes præfata facultate gaudentes, sacra scapularia in ipsamet urbe Carnotensi, et in locis tribus milliaribus ab ea non distantibus valide imponant, eo quod in præfata Urbe reperiantur Moniales Carmelitæ?*

Sac. Congregatio, die 3 martii 1843, respondit :  
*Non obstat* <sup>1</sup>.

Une demande semblable présentée l'année précédente avait reçu la même réponse :

« Superior minoris Seminarii Bituricensis gaudet facultate imponendi sacrum Scapulare B. M. V. de Monte Carmelo, eique adscribendi fideles, ea tamen conditione... nisi sit in Urbe conventus ipsius Ordinis. Cum vero in urbe Bituricensi reperiatur monasterium Sororum Carmelitarum, quærit :

*An facultate concessa uti possit in urbe Bituricensi, ubi adest sodalitas Sororum Carmelitarum?*

RESP. Affirmative <sup>2</sup>.

Lorsqu'un prêtre a reçu le pouvoir de bénir un scapulaire, il doit en user par lui-même, sans qu'il puisse déléguer ses auxiliaires.

« Parochus de la Savante, diocesis Ambianensis, petens a S. Sede Indultum benedicendi sacrum scapulare quærit an hoc idem indultum communicare possit tribus aliis suis confratribus? —

RESP. Recurrat unusquisque singulariter pro impetratione facultatis benedicendi et imponendi sacra scapularia <sup>3</sup>.

Les prêtres qui ont reçu le pouvoir de bénir les scapulaires n'ont pas la faculté de commuer les œuvres imposées par la confrérie, à moins que cette faculté ne leur en ait été explicitement concédée par les supérieurs de l'Ordre.

« An sacerdos qui obtinet facultatem benedicendi et imponendi scapularia, habeat ipso facultatem commutandi obligationes commutabiles confratrum, quando opus est, scilicet cum recursus ad alterum sit impossibilis, ut hoc commodo fideles non priventur?

RESP. Negative; vigore enim obtentæ facultatis benedicendi ac imponendi scapularia non sequitur, quod sacerdos ea quoque gaudeat potestate commutandi obligationes injunctas nisi expresse enuntietur in rescripto concessionis pro benedictione et impositione scapularium <sup>4</sup>.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Le cimetière de ma paroisse a été donné, il y a cinquante ans, à la fabrique de notre église, à condition que le donateur jouirait à perpétuité et gratuitement dans l'église de la paroisse pour lui et ses descendants d'un banc fermé à cinq ou six places. Aujourd'hui que les communes s'emparent des terrains de cimetières donnés aux fabriques et les privent des produits spontanés, la famille du donateur a-t-elle le droit de jouir du privilège qui lui a été concédé, et doit-on continuer à l'exempter de tout droit de péage de banc?

R. — Voici une question bien intéressante et dont nous voudrions que les tribunaux fussent saisis afin de savoir ce qu'est devenue la Justice française si renommée autrefois pour sa science et son intégrité. Le cas n'est pas isolé et il peut, d'un jour à l'autre, prendre de terribles proportions. C'est assez dire que notre conseil serait que les fabriques se trouvant dans le cas énoncé entament, si elles le peuvent financièrement, un procès avec le gouvernement et épuisent, au besoin, toutes les juridictions.

Le droit ici n'est pas douteux, et aucune loi municipale ou autre ne peut le supprimer ou l'obscurcir. Voilà un cimetière qui a été donné légalement à la fabrique conditionnellement, c'est-à-dire à la charge par la fabrique de fournir un banc d'église au donateur et à ses descendants à perpétuité. A un moment donné, une loi paraît qui déclare tous les cimetières propriétés de la commune, et aussitôt le gouvernement s'en empare sans indemnité pour les fabriques qu'elle dépouille et sans tenir compte des droits des tiers. Certainement les droits des fabriques sont aussi sacrés que n'importe lesquels; mais le gouvernement a coutume de s'en moquer comme les voleurs légendaires de la forêt de Bondy se moquent des voyageurs qu'ils dépouillent. Mais il n'en est pas toujours de même des citoyens qui prétendent encore au nom de la justice faire respecter leur propriété.

En cette circonstance, la simple équité exigeait qu'on prît garde à la servitude dont le cimetière était grevé; par conséquent, qu'on assurât à la fabrique une indemnité correspondant à la charge qui pèse sur elle, afin que la fabrique pût faire honneur à ses engagements. Il n'en a été rien fait. Aujourd'hui se pose la question : la fabrique dépouillée du capital, sans qu'il y ait de sa faute, doit-elle l'intérêt? Cet intérêt n'est-il pas dû par celui qui s'est emparé du capital? Poser la question, c'est la résoudre.

Que faire?

Nous admettons volontiers qu'on expose le cas au gouvernement lui-même, et qu'on le mette en demeure de donner satisfaction au droit de chacun. Mais si le gouvernement fait la sourde oreille, notre avis est que la fabrique retire le banc au donateur ou à sa famille. Deux recours demeurent à ceux-ci : l'un contre la fabrique, l'autre contre le gouvernement détenteur de

<sup>1</sup> *Decreta auth. S. Cong. Ind. CARNOTEN.* 3 mart. 1843, n. 316.

<sup>2</sup> *Decreta auth. id.* 22 august. 1842, n. 309.

<sup>3</sup> AMBIANEN. 6 août 1841. Edit. Barbier de Montault. n. 537, ad 1<sup>re</sup>.

<sup>4</sup> *Decreta auth. S. Cong. Indul. BRIGIEN.* 22 junii 1842, n. 305.



l'objet donné sous conditions; et les tribunaux civils prononceront; car il s'agit d'une question de propriété sur laquelle ils sont exclusivement compétents. Les ayant-droit ne sont pas obligés d'intenter un double procès à la fois; ils le peuvent; mais pour arriver plus rapidement à un résultat, ils feront mieux d'attaquer le gouvernement en restitution du cimetière pour cause de non accomplissement des conditions.

La fabrique elle-même aurait dû et pourrait encore revendiquer la propriété du cimetière. Certainement les tribunaux lui donneraient raison et forceraient l'Etat sinon à la restituer, du moins à lui en payer la valeur, de telle sorte que la fabrique puisse à son tour remplir son devoir vis-à-vis des donateurs. Le cas ne serait pas nouveau; car il existe des faits à propos desquels l'Etat a obligé les communes à acheter aux fabriques des terrains servant de cimetières à elles appartenant. Nous les avons cités en plusieurs circonstances. Pour éviter toute anomalie, l'Etat veut que tous les cimetières soient communaux: c'est bien; mais qu'il commence par acheter ceux qui ne lui appartiennent pas.

Nous engageons notre correspondant à ne pas s'endormir; qu'il pousse sa fabrique à revendiquer le prix de son cimetière, et les héritiers leur droit, par toutes les voies légales. C'est un service à rendre à tous les opprimés et à tous les menacés.

Q. — Le paragraphe 5 de l'article 70 de la nouvelle loi municipale dit que le conseil municipal est désormais appelé à donner son avis au sujet des budgets et comptes de fabriques, même lorsque celles-ci ne demandent pas l'autorisation d'acquérir, d'échanger, d'emprunter... De quelle nature est cet avis? Est-il simplement platonique en ce sens qu'on peut en tenir compte si l'on veut, supposé qu'il n'approuve pas tous les crédits portés par les fabriciens au budget de la fabrique? Ou bien, cet avis peut-il modifier le budget dressé par la fabrique, réduire certains crédits, trouver que l'on paie trop cher, par exemple, tel employé, ou qu'il y en a un trop grand nombre, ou bien décider que telle dépense est plus urgente que telle autre votée par la fabrique.

R. — Le paragraphe 5 de l'art. 70 de la nouvelle loi municipale, apporte, en effet, une modification importante à la législation intérieure; car il rend obligatoire toujours la communication, au conseil municipal, des budgets des fabriques et autres administrations préposées aux cultes dont les ministres sont salariés par l'Etat, alors que cette communication n'était nécessaire qu'en cas d'insuffisance des revenus de la fabrique et lorsque celle-ci demandait un secours à la commune (art. 30 de la loi du 18 juillet 1837, n° 14; avis du conseil d'Etat du 20 novembre 1839). Le trésorier était tenu, en outre, aux termes de l'art. 89 du décret du 30 décembre 1809, de déposer une copie de son compte annuel. Aujourd'hui le budget et les comptes de ces établissements doivent être soumis au conseil municipal avant d'être définitivement arrêtés, sans distinguer si la fabrique sollicite de la commune

des secours ou non. Bien plus, les dispositions de la loi de 1837 et du décret de 1809 n'étaient que le corollaire de l'obligation pour les communes de subvenir à l'insuffisance des revenus de la fabrique. Or, d'après l'art. 136 de la loi nouvelle, la commune n'est plus tenue d'une façon générale de pourvoir à cette insuffisance, même dûment constatée; car les secours aux fabriques ont été supprimés dans l'énumération des dépenses obligatoires des communes. Il s'ensuit que la disposition de l'art. 70 en question, constitue une sorte de droit de surveillance et de contrôle sur l'administration des biens de fabrique et sur sa comptabilité. Cette innovation n'a pas été introduite sans résistance. Mgr Freppel, le vaillant défenseur de l'Eglise au milieu des sectaires de la Chambre, en montra l'injustice et l'absurdité, mais en vain.

Maintenant quelle est la portée de cet avis exigé du conseil municipal sur les comptes et budgets des fabriques? Selon nous, il n'en a absolument aucune relativement aux comptes et budgets qui lui sont soumis, puisqu'il n'est accompagné d'aucune sanction. En ce sens, il est purement platonique, puisque le conseil de fabrique n'est tenu en aucune façon d'en tenir compte. Le budget des fabriques tire sa force de l'approbation épiscopale; or, il n'est dit nulle part que l'évêque doive souscrire aux opinions incompetentes d'un conseil municipal relatives au culte.

Mais relativement à l'avenir, c'est-à-dire au temps où une fabrique aurait besoin de recourir à la commune, cet avis du conseil municipal peut avoir de l'importance. Malgré toutes les suppressions, la commune reste tenue suivant les paragraphes 11 et 12 de l'art. 136 de la loi en question, de subvenir aux dépenses de grosses réparations des édifices religieux et de payer une indemnité de logement aux curés et desservants lorsque les revenus ou les ressources de la fabrique sont insuffisants pour y pourvoir. Cela étant, les conseils municipaux se montreront d'autant plus rebelles qu'on n'aura pas tenu compte de leur avis.

Nous avons interrogé de tout côté pour savoir comment cet article de la récente loi municipale était observé; et nous n'avons été nullement surpris d'apprendre qu'il était presque universellement considéré comme lettre morte. Les fabriques n'envoient leurs comptes et budgets et les communes ne les exigent que lorsqu'on fait appel au trésor municipal.

Q. — Le maire de la commune de V. peut-il être légalement élu membre du conseil de fabrique de la paroisse de C. appartenant à une commune voisine. Le susdit maire est domicilié sur cette paroisse de C. Peut-il être élu trésorier du bureau des marguilliers de la paroisse de C.

R. — Cette difficulté a été tranchée par un arrêté ministériel du 27 janvier 1849, dans lequel il est dit en substance : un maire qui est,

en cette qualité, membre de droit du conseil de fabrique d'une paroisse comprise dans la circonscription de sa commune, peut être en même temps appelé par l'élection à faire partie du conseil de fabrique d'une autre paroisse dans laquelle il a son domicile et qui est située hors de cette circonscription communale. Par voie de conséquence, il peut être trésorier dans la fabrique dont il est membre élu.

L'arrêté susdit est logique. D'après l'art. 6 du décret de 1809, dans les villes où il y a plusieurs paroisses, le maire est membre de droit de chaque fabrique. Comme il ne peut être à toutes les réunions qui peuvent avoir lieu le même jour et à la même heure, il se fait remplacer par un adjoint. Cette faculté de pouvoir se faire remplacer explique pourquoi rien ne s'oppose à ce qu'il soit membre élu dans une paroisse tandis qu'il est membre de droit dans une autre ou plusieurs autres.

Q. — 1<sup>o</sup> Un cimetière appartenant à une fabrique, celle-ci jouit-elle des arbres et des émondes ?

2<sup>o</sup> Un cimetière appartenant à la commune, la fabrique peut-elle cependant réclamer la propriété des émondes ?

3<sup>o</sup> Depuis la nouvelle loi municipale continuent-elles à appartenir à la fabrique ?

R. — Ad 1<sup>m</sup>. De deux choses l'une : ou bien ces cimetières appartenant aux fabriques ne servent plus ou bien ils servent encore aux inhumations. Dans le premier cas, les fabriques peuvent exercer sur ces terrains tous les droits de la propriété ordinaire. Ainsi elles doivent en percevoir tous les produits ; elles peuvent y effectuer des plantations ; elles peuvent, lorsqu'il s'est écoulé cinq années depuis la cessation des inhumations, les affermer, à la condition seulement qu'il n'y sera fait ni fouille ni fondation pour des constructions, elles peuvent les aliéner ou les échanger, en imposant aux acquéreurs, pour condition des ventes ou échanges, l'exécution des dispositions du décret du 23 prairial an XII, exécution à laquelle la police locale doit soigneusement veiller.

Dans le second cas, c'est-à-dire quand ces terrains servent encore aux inhumations, les fabriques ne sont admises, d'après la jurisprudence administrative, à percevoir ni les droits d'inhumation, ni le prix des concessions de terrains ; mais elles doivent profiter de *tous les autres revenus* qu'ils rapportent, des plantations qui peuvent y être faites, etc. Ces fabriques sont même fondées à réclamer des communes, soit d'acquérir d'elles ces cimetières, soit de se pourvoir d'autres lieux d'inhumations, afin de rendre ces terrains disponibles et productifs ou aliénables.

Ad 2<sup>m</sup> et 3<sup>m</sup>. La dernière loi municipale ne s'occupe nullement des cimetières ; elle dit seulement que la police municipale s'exerce sur tout ce qui concerne les inhumations et exhumations, le maintien du bon ordre et de la décence des cimetières sans qu'il soit permis d'établir des distinctions ou des prescriptions particulières à raison des croyances ou du culte du défunt, ou des cir-

constances qui ont accompagné sa mort (art. 97, n<sup>o</sup> 4), et met au compte de la commune la clôture des cimetières, leur entretien et leur translation dans les cas déterminés par les lois et les règlements d'administration publique.

Mais il y a des dispositions législatives antérieures à cette loi qui ont complètement laïcisé les cimetières. Les fabriques n'ont plus rien à y voir ni à y percevoir, pas même le produit spontané, comme l'établissait le décret du 31 décembre 1809.

Q. — Je viens vous entretenir d'un fait qui nous cause un grand ennui et qui est un obstacle au bien dans ma paroisse. Sous la municipalité précédente, heureusement disparue aux élections du 4 mai 1884, la commune dont la population n'est que de 670 habitants a été gratifiée d'une institutrice laïque, quoiqu'elle eût déjà une école libre dirigée par les filles de la Croix, avec une salle d'asile qui y est annexée, et cela sur la demande de l'ex-maire et de son conseil, demande dont la légalité est fort douteuse. Heureusement elle n'a pu recruter que cinq ou six enfants. La municipalité actuelle la supporte avec peine et voudrait lui donner congé. Elle a déjà délibéré dans ce sens à la session de mai : pas de réponse d'aucune sorte. Elle a l'intention de revenir à la charge et d'accentuer davantage sa demande et de refuser les crédits que la présence de l'institutrice comporte, et cela avec infiniment de raison, parce que le budget de la commune ne pourra de longtemps s'équilibrer, à moins de ventes extraordinaires ou d'impôts ou en supprimant des dépenses de toute nécessité. On demande, avant de prendre une délibération énergique 1<sup>o</sup> si étant donné le chiffre de la population avec une école libre déjà existante et une salle d'asile et le nombre piteux des enfants de l'école laïque, l'administration supérieure a le droit, d'après la loi, de nous imposer cette école ? 2<sup>o</sup> Comment faudrait-il procéder pour arriver plus sûrement à nous en débarrasser ?

R. — Ad 1<sup>m</sup>. A la rigueur, oui, l'administration supérieure peut forcer la commune à avoir une école publique de filles en raison du nombre d'habitants. La loi est pour elle. Et si la commune refuse de voter les fonds nécessaires, le préfet pourrait d'office les ajouter au budget.

Ad 2<sup>m</sup>. Le moyen proposé, c'est-à-dire la suppression des allocations au budget, *ex dictis*, est donc loin d'être infaillible ; mais, après avoir épuisé tous les autres moyens de la supplique et de la persuasion, celui-là est le plus significatif de tous, celui qui exprime de la manière la plus énergique le désir et la volonté de la commune. Il a cela de bon surtout qu'il force un préfet malintentionné à passer outre par une violence, une iniquité et un gaspillage de fonds communaux. Les préfets y regardent souvent à deux fois avant d'imposer à une commune une dépense considérable et absolument inutile.

Notre avis est que l'on commence par obséder le préfet à force d'instances en lui exposant la répugnance universelle de la population pour l'école publique, répugnance qui se manifeste par l'abstention générale ; en faisant ressortir l'odieux d'imposer de si grands sacrifices en pure perte, etc. Et enfin, si le préfet est inexorable, alors on procède à coup de budget. La lutte sera nette, et la victoire de l'administration supérieure, en supposant qu'elle tienne à se la donner, est pour elle



gements amiables viennent à se divulguer d'une manière quelconque, et voilà une affaire des plus épineuses et qui peut devenir très compromettante. Puisqu'on nous demande conseil, nous le donnons franchement; nous sommes pour l'action au grand jour, pour l'exécution intégrale des lois. La prudence est la mère de la sûreté.

### COURRIER DE L'UTILE

#### LA FÉCONDATION ARTIFICIELLE DES CÉRÉALES, DES ARBRES FRUITIERS, DE LA VIGNE

Le printemps nous amène à grands pas la floraison des arbres et des plantes et la fécondation dont dépendent les récoltes de chaque année.

Tout le monde sait que les étamines des plantes en fleurs contiennent une petite poussière que l'on appelle le *pollen*, nécessaire aux graines pour qu'elles parviennent à leur maturité.

Cette poussière arrive naturellement sur les graines de différentes manières : quelquefois un mouvement léger et brusque des étamines la projette sur les pistils, qui, à leur tour, l'introduisent dans les ovaires, récipient des graines avec lequel ils communiquent.

D'autrefois, les étamines se penchent d'elles-mêmes, comme par un mouvement électrique, pour déposer dans le pistil leur poussière fécondante; ou bien c'est l'inverse, ce sont les pistils qui vont la cueillir sur les étamines.

Enfin le plus souvent, c'est la brise légère, c'est le vent qui sert de messenger entre les étamines et les pistils.

Cependant, malgré cette fécondation naturelle, beaucoup de graines meurent parce que le pollen ne peut pas arriver jusqu'à elles; la dispersion ne se fait pas avec assez de régularité, dans certaines plantes surtout.

Un agriculteur d'initiative a eu l'idée d'aider la nature par ce qu'il a appelé la fécondation artificielle, et les essais qu'il a faits sur les blés, sur la vigne et sur les arbres fruitiers lui ont donné de magnifiques résultats.

Sa recette est si simple que tout le monde peut en user; et comme les fleurs des arbres sont toutes prêtes à s'ouvrir, nous croyons le moment bon pour indiquer les procédés de M. Hooibrenck, l'agriculteur-pépiniériste de Reims dont nous parlons.

Voici comment M. Hooibrenck opère à l'égard des arbres fruitiers, suivant qu'il s'agit d'espaliers ou d'arbres de plein vent.

Pour les espaliers, à l'époque où les fleurs s'épanouissent, il touche délicatement les stigmates avec le doigt enduit de miel, puis, lorsque toutes les fleurs sont ainsi préparées, il passe sur l'ensemble une petite houe à poudrer, mais à davet un peu court; le pollen déplacé par le frolement de la houe tombe sur les stigmates emmiellées et y adhère, et la fécondation se trouve si complète qu'on obtient, dit-on, autant de fruits qu'il y a de fleurs opérées.

L'opération, peu dispendieuse, se répète autant de fois qu'on le juge nécessaire.

Pour les arbres de plein vent, tels que cerisiers, pruniers, pommiers, etc., le procédé se simplifie. M. Hooibrenck fait usage d'une sorte de plumeau, composé de brins de laine à greffer et d'environ 20 centimètres de longueur. Il passe sur quelques-uns des brins une très petite quantité de miel destiné à retenir le pollen, puis il promène le plumeau comme pour les épousseter sur toutes les fleurs de l'arbre. Le même procédé s'applique à la vigne et à d'autres plantes.

Afin d'être complets en une seule fois disons que la fécondation artificielle des blés a été opérée avec succès comme suit :

« A une corde plus ou moins grosse, selon sa longueur, qui elle-même est appropriée à la largeur du champ qu'on doit féconder, pend une frange de grosse laine à greffer; je choisis de préférence cette laine qui a des croches plus forts et plus nombreux. Les brins de cette frange, serrés les uns contre les autres, ont 45 à 50 centimètres de long. Deux manouvriers, placés sur les côtés du champ, tendent la corde de manière à ce que la frange seule touche les épis, qu'elle agite en les touchant, pendant que les deux ouvriers marchent parallèlement l'un à l'autre. Un troisième ouvrier, placé à égale distance des deux extrémités de la corde, lui imprime, avec deux batonnets qui y sont adaptés vers le milieu, un mouvement horizontal de va et vient, de droite à gauche et de gauche à droite, de façon à ce que les franges simulent un mouvement de scie qui fait battre doucement les épis les uns contre les autres. La poussière des étamines est soulevée par ce mouvement alternatif et régulier et elle se répand indistinctement sur tous les épis. »

L'opération doit être répétée trois fois à deux jours d'intervalle, si l'on veut avoir un résultat bien complet et qui, paraît-il, double presque la récolte.

La dépense nécessaire pour féconder un hectare de céréales ne s'élèverait qu'à 2 francs en répétant le travail trois fois. L'appareil lui-même ne coûterait pas plus de 5 à 6 francs et peut durer fort longtemps.

Nos amis peuvent indiquer ces essais à leurs paroissiens qui voudraient les renouveler, d'abord en petit, puis en plus grand une autre année si la première tentative réussit bien.

Et ils peuvent eux-mêmes, dans leur petit jardin, s'assurer que M. Hooibrenck leur fournit le moyen de mieux garnir leur fruitier, ce qui n'est pas à dédaigner.

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 25 martii 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis.*

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDEAUD.



# OUVRAGES SUR LE CARÊME

**Histoire de la Passion de N.-S. J.-C.**, par le P. de la Palma, traduit de l'espagnol par M. l'abbé Gaveau, prêtre. 1 vol. in-12 de xxii-558 pages. 3

**Retraite pascalle** d'après des prédicateurs contemporains, avec préface et traits historiques, par M. l'abbé Pluot, directeur de l'Enseignement catholique. 1 vol. in-12 de 394 p. 3

**Le Calvaire**, ou la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ en forme de méditations pour le Chemin de la Croix, d'après des révélations privées et de pieuses traditions. 1 vol. in-32 de 288 pages. 1

**Le Chrétien à l'école du Calvaire**, par le P. Jacques Nouet, de la Compagnie de Jésus; ouvrage corrigé et entièrement refondu par le P. Henri Pottier, de la même Compagnie. 2 vol. in-12 de iv-392 et 354 pages. 5

**Lectures sur la Passion de N.-S. J.-C.**, disposées pour tous les jours du Carême, par M. l'abbé Rambouillet, du clergé de Paris, 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 de xii-360 pages. 2

**De la Confession** (*Directions spirituelles* de saint François de Sales), édition elzévirienne. 1 beau vol. in-16 de xlii-510 pages. 3

— *Le même ouvrage*, édition de propagande. 1 vol. in-48 de xxviii-244 pages. 75

**La sainte Communion**, conférences aux dames du monde sur la communion pratique, par Mgr Landriot, archevêque de Reims; 2<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-12 de vi-447 pages. 3

**Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la Montagne**, par le duc du Maine, publiées, pour la première fois, d'après un manuscrit authentique, et précédées d'une *Notice historique*, par M. l'abbé A. Mellier, prêtre de la maison des Chartreux, professeur à la Faculté catholique des Lettres de Lyon, directeur de l'Ecole ecclésiastique des Hautes-Etudes. 1 beau vol. in-8<sup>e</sup> de clxxviii-281 pages. Titre rouge et noir, couverture et frontispice artistiques, papier teinté, caractères elzéviriens, lettres ornées, têtes de chapitres, vignettes, culs-de-lampe. Prix. 10

## LIVRES POUR LES PREMIÈRES COMMUNIONS

### POUR LES PRÊTRES

**Retraite Préparatoire à la Première Communion** et Instructions pour le grand jour, d'après les prédicateurs contemporains, avec Préface et Traits historiques, par M. l'abbé PLUOT. 1 beau vol. in-12. 3

**Modèles d'une bonne Première Communion**, offerts aux enfants pieux; nouvelle édition, considérablement augmentée, avec un appendice sur la Confirmation, par le R. P. HUGUER. 1 vol. in-12 de vii-424 pages. 2

**Fleurs de Première Communion**, souvenirs et récits d'un catéchiste, par M. l'abbé JULIEN LOTH, chanoine honoraire, professeur d'éloquence sacrée à la Faculté de Théologie de Rouen. 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 de 528 pages. 4

Il reste quelques exemplaires de la 1<sup>re</sup> édition. 1 vol. in-12 de 278 pages. 2

**Méthode pour préparer les enfants à la Première Communion**, par SCHMITT, professeur au séminaire de Fribourg. Traduit sur la 3<sup>e</sup> édition allemande, par SCHOORS, curé de Tilleur. 1 vol. in-8<sup>e</sup> de 354 pages. 3 50

**Retraite préparatoire à la Première Communion**, par le P. BOONE. 1 vol. in-18. 50

**Retraite de Première Communion**. Méditations, sermons, examens et gloses pour chacun des cinq jours, avec sermons et entretiens pour le jour même de la Première Communion, par le chanoine LOUIS. 1 vol. in-8<sup>e</sup> de 237 pages. 3

**L'Enchiridion du Catéchiste**. Avis, Homélies, Histoires, Prières, Méditations, Cantiques et autres exercices pour la Première Communion, à l'usage de MM. les Catéchistes, par M. l'abbé Regnaud. 1 fort. vol. in-12. Prix. 3

### POUR LES ENFANTS

**Pèlerinage du Jeune Chrétien**, ou préparation des enfants à la Première Communion et à la Confirmation, par l'auteur de *la Pieuse Pensionnaire*. 1 vol. in-32 de 284 pages. 90

**Le Droit Chemin**, souvenirs des enseignements de la Première Communion, par M. F. LEMARIÉ-DECHAMPTENAY, secrétaire général de l'Athénée des arts, sciences et belles-lettres de Paris. 1 vol. in-12 de viii-498 pages. 3

**Le Guide angélique de la Première Communion et de la Confirmation**, manuel complet de prières et de pieux exercices, par M. l'abbé V. POSTEL, auteur du *Bon Ange de la Première Communion*. 1 vol. in-18 de xvi-462 pages. 1 50

**Semaine Eucharistique**, Chemin de la Croix et Choix de prières à l'usage des enfants qui se préparent à leur Première Communion, par la baronne DE CHABANNES. 2<sup>e</sup> édition, revêtue d'un grand nombre d'approbations. 1 vol. in-32 de xxxvi-320 pages sur papier vergé. 75

**Manuel de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de la Première Communion**, par M. l'abbé PENAUT, directeur de l'archiconfrérie. Souvenir et persévérance. 1 vol. in-18 de 615 pages. 2

**L'Ange conducteur du Premier Communiant**, suivi d'exercices de piété, par l'abbé GOBAT, avec approbation épiscopale. 1 vol. in-48. 40

**Souvenir de ma Première Communion**, par le P. HILLEGEER, traduit par le P. F. DEYNODT. 1 vol. in-32. 50

**La Première Communion**, ou Petit manuel à l'usage des enfants qui doivent participer pour la première fois aux Saints Mystères, et des personnes chargées de les y préparer, par le P. F. X. SCHOUPPE, S. J. 1 vol. in-18 de 48 pages. 25

## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

**Machines de précision** à main et à pédales, **Tours, Outillages et accessoires**. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. **DESSINS** de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

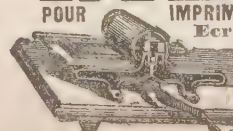
**Arti les Religieux**: Christs, statuettes, bénitiers, etc. Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

**PRESSER**

POUR

IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI

Ecriture, Dessin, Musique, ou Caractères d'Imprimerie.



DEPUIS 25 FRANCS

Système à la portée d'un Enfant

PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen frs



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

## ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

### VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

93, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 12, rue St-Sulpice, Paris.  
**Nouveautés d'été**, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. **L. CHOVEL**, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM** et de la **PALESTINE**. **V. POUPIN**, 77, r. de Rennes.  
Authenticité garantie. ✠ Envoi du Catalogue.

**EXCENS** des **Rois Mages**, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR**. **HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C** 115, rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour **MM. les Ecclésiastiques**.

**VITRAUX D'ART**. Maison **THIBAUD**, la plus ancienne de France. **Félix GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

Fabrique de **VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS**, fondée en 1854 **E. HUCHER** père et fils, fondateurs des ateliers du Carmel, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 113, grands et magnifiques cart. de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

### BRAISE AZOTÉE allume subito ENCENSOIRS

4 f. 50 Dix litres, franco en gare désignée; 3 k. 8 f. 50 f.

**M. VIVET**, C. à MORTEFONTAINE, par Plailly, Oise.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
**AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES** en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**M** **SON BOUASSE-LEBEL**, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCS 2 fr. 70; — **CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS**.

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la **MINERVE** aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tous-jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la **MINERVE**, à Moussan, par Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils, Sculpture, etc.

**TOURS & ACCESSOIRES**

**LE MELLE**, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

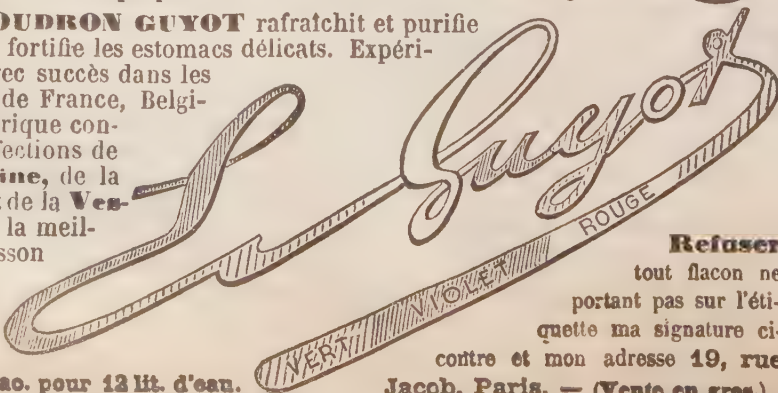
# GOUDRON GUYOT

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** raffraichit et purifie le sang et fortifie les estomacs délicats. Expérimenté avec succès dans les hôpitaux de France, Belgique, Amérique contre les affections de la **Poitrine**, de la **Gorge** et de la **Vessie**. C'est la meilleure boisson en temps de chaleur et d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**  
tout flacon ne portant pas sur l'étiquette ma signature ci-

contre et mon adresse 19, rue Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## PRIME PERMANENTE

Tout abonné ou réabonné à l'*Ami du Clergé* peut nous demander l'une des deux primes suivantes :

Ou un volume des années précédentes choisi dans la collection de l'*Ami* ;

Ou l'abonnement gratuit, moyennant achat de 12 francs de livres, choisis dans le *Catalogue spécial des primes* encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.

Ajouter un franc pour recevoir *franco*, en gare la plus rapprochée, soit le volume de l'*Ami*, soit les 12 francs de livres.

### SOMMAIRE DU N° 14 :

PRÉDICATION : Pour le 1<sup>er</sup> dimanche après Pâques : les péchés capitaux (l'avarice). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Chanoines de Lorette : insignes hors du diocèse. — CONSULTATIONS LITURGIQUES, etc. Dans une chapelle où la procession de la Chandeleur n'est pas possible, doit-on omettre ce qui suit le *Nunc dimittis*? — Les religieuses récitant le Petit-Office gagnent-elles les indulgences de la prière *Sacrosanctæ*? Que penser de la variante : *omnium nostra habitatio* dans la 3<sup>e</sup> ant. du 2<sup>e</sup> nocturne? Les traductions du Petit-Office sont-elles permises? — Est-il convenable à la fête de Ste Catherine que les jeunes filles découpent elles-mêmes et distribuent le pain béni? Peut-on mettre au lutrin les portraits de Pie IX et de Léon XIII? Le 8 décembre peut-on chanter une messe de *Requiem, corpore præsentæ*? Peut-on mettre des couronnes sur les cercueils des prêtres? Peut-on omettre les suffrages aux Vêpres de paroisse? Que faire si l'on a employé du vin alcoolisé pour la sainte messe? — Peut-on dans un diocèse chanter à la fête de S. Joseph une préface de *omnibus sanctis* accordée à ce diocèse? — Le nom latin de S. Joseph est-il déclinaison ou indéclinable? Pourquoi la conclusion : *Per eundem* dans l'oraison après la messe, le saint nom de Jésus n'y étant pas exprimé? — Peut-on renvoyer au dimanche suivant la bénédiction des cierges de la Purification? — Doit-on dire à genoux les prières fériales aux Vigiles sans jeûne? — La fête de Ste Anne était-elle chômée avant la révolution? — Quand doit-on purifier la custode après qu'on a porté la sainte communion aux malades? — Quelle fête préférer dans l'occurrence des fêtes du Sacré-Cœur et de la Visitation, du T. S. Cœur de Marie et de la Décollation de S. Jean-Baptiste? — Peut-on placer le reposoir du Jeudi-Saint près de l'autel? dans une maison voisine de l'église? Peut-on chanter la messe du Samedi-Saint dans une église non paroissiale? Peut-on mettre des candélabres sur le tabernacle devant une statue du Sacré-Cœur pendant la bénédiction du S. Sacrement? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le curé peut-il s'opposer à ce que la commune rende public un puits enfermé dans la cour du presbytère? — Un notaire peut-il se refuser à passer acte de la déclaration que veut faire une personne de sa volonté d'être enterrée chrétiennement? Un curé ayant accepté une somme pour célébrer des messes après la mort de la personne qui la lui a remise et étant mort lui-même après acquit d'une certaine quantité, une partie d'ailleurs de la somme ayant été perdue par la dépréciation des titres achetés pour la représenter, les héritiers du curé doivent-ils remettre le reliquat à ceux de la personne? doit-on et qui doit faire célébrer les messes non acquittées? — Un instituteur libre peut-il exiger du maire la liste des enfants que leurs parents ont déclarés inscrits à son école? Une école libre est-elle soumise à l'inspection? — Faut-il une autorisation ou une déclaration pour ouvrir une école de catéchisme? — COURRIER DE L'UTILE : La basse-cour. — Conseils du docteur sur l'emploi des tisanes contre les affections des bronches de la gorge et des poumons.

## NOTES LITTÉRAIRES

### S O M M E

DE LA

## PRÉDICATION EUCHARISTIQUE

Par le R. P. Albert TESNIÈRE

DE LA CONGRÉGATION DU T. S. SACREMENT

Vient de paraître

1<sup>re</sup> Partie :

NOMS, FIGURES et PROPHÉTIES de l'EUCARISTIE

Très-beau vol. in-8° de LXXVI-592 pages. Prix : 4 fr.

Si les ouvrages sur l'Eucharistie — tant ouvrages de doctrine que de piété — existent en

grand nombre, il n'en est pas un qui en soit la moëlle, le résumé, la « Somme, » et c'est ce qui a porté le R. P. Tesnière à l'entreprendre.

Cet ouvrage, entier, comprendra, dit-il, « cinq grands traités et une dizaine de volumes : le Traité préliminaire des Noms et des Figures de l'Eucharistie; la Présence réelle; la Sainte Communion; le Saint Sacrifice; enfin, la Vie et les Vertus chrétiennes par l'Eucharistie : dans le monde, dans le sacerdoce et dans la vie religieuse. »

C'est pour les prêtres, pour « la prédication eucharistique » que le R. P. Tesnière a composé ce grand ouvrage, quintessence de tout ce qu'on a écrit jusqu'à ce jour sur la très-sainte Eucharistie.

« Pour ne pas obliger le prêtre qui accepte notre concours à se restreindre à la forme employée par nous, dit-il encore, pour lui laisser la



satisfaction de faire un travail personnel et une étude qui servira d'ailleurs davantage sa propre prédication, nous étendons nos sujets, nous les développons par tous les arguments qu'ils comportent, nous les appuyons de citations intégrales, et quelquefois de pages entières des maîtres, de telle sorte que ces conférences soient comme un résumé fidèle et complet de l'enseignement théologique sur chaque sujet. Nous voulons par là mettre à la portée de tous les prêtres adonnés au saint ministère les sources authentiques de la prédication eucharistique, où il faut puiser sans cesse si l'on veut nourrir de lumière, qui est sa vraie vie, la dévotion des fidèles envers l'Eucharistie. »

Conçue dans ces vastes proportions et exécutée dans ces conditions pratiques, la *Somme de la prédication eucharistique* vient prendre la première place parmi tous les autres ouvrages qui se sont occupés du même sujet, puisqu'elle en est la condensation et la subsistance. Les traités des grands théologiens sont difficiles et coûteux à se procurer; les livres des auteurs secondaires ne sauraient être lus ni acquis non plus dans leur totalité; mais, grâce au P. Tesnière, on aura désormais toutes ces richesses en quelques volumes et pour une minime somme.

## RÉSUMÉ SOMMAIRE

### CONFÉRENCE PRÉLIMINAIRE :

#### DE LA PRÉDICATION DE L'EUCCHARISTIE

L'auteur y expose, d'après les docteurs et les théologiens, l'excellence de l'Eucharistie et la primauté d'honneur qui lui revient dans le ministère de la prédication. Il fait l'énumération des auteurs qui ont écrit des traités ou des livres sur Elle, et explique ce que va être son propre ouvrage.

**I<sup>re</sup> PARTIE. — NOMS DE L'EUCCHARISTIE** (neuf conférences).

*Première conférence :* Considérations générales sur les Noms, les Figures et les Prophéties de l'Eucharistie.

*Deuxième conférence :* L'Eucharistie. 1<sup>o</sup> Excellence et sens de ce nom; 2<sup>o</sup> L'Eucharistie est la grâce par excellence; 3<sup>o</sup> est Jésus, la grâce vivante et l'auteur de toute grâce; 4<sup>o</sup> est l'action de grâce parfaite; 5<sup>o</sup> est la leçon pratique d'action de grâce.

*Troisième conférence :* Le Très Saint Sacrement. 1<sup>o</sup> Le Très Saint Sacrement en lui-même; 2<sup>o</sup> dans ses rapports avec les autres sacrements.

*Quatrième conférence :* Le Saint Sacrifice. — 1<sup>o</sup> Le rite non sanglant de l'autel constitue un véritable sacrifice; 2<sup>o</sup> Comment le sacrifice de la messe se réfère au sacrifice du Calvaire; 3<sup>o</sup> Comment l'immolation s'y accomplit; 4<sup>o</sup> Démonstration par la raison, la théologie et la tradition; 5<sup>o</sup> Texte du cardinal Franzelin; 6<sup>o</sup> L'immolation eucharistique est un véritable anéantissement; 7<sup>o</sup> Conséquences; 8<sup>o</sup> Corollaire pratique.

*Cinquième conférence :* La Communion. — 1<sup>o</sup> Le Sacrement de l'union de l'homme avec Dieu;

2<sup>o</sup> Perfection de l'union divine opérée par la communion; 3<sup>o</sup> Le Sacrement de l'union des hommes entre eux.

*Sixième conférence :* Les Saints Mystères. —

1<sup>o</sup> Sens précis du nom de l'Eucharistie; 2<sup>o</sup> Merveilles relatives à la substance du pain et du vin, — aux Saintes Espèces, — à la personne de Notre-Seigneur, — au mode de consécration.

*Septième conférence :* Les Saints Mystères. —

Merveilles relatives, 1<sup>o</sup> aux lois de la substance; 2<sup>o</sup> aux lois de la quantité; 3<sup>o</sup> aux lois de la qualité.

*Huitième conférence :* Les Saints Mystères. —

Merveilles relatives, 1<sup>o</sup> à la relation; 2<sup>o</sup> à l'action et à la passion; 3<sup>o</sup> aux lois du lieu; 4<sup>o</sup> aux lois du temps, de la situation, du vêlement.

*Neuvième conférence :* Le Saint Viatique. —

1<sup>o</sup> Nécessité; 2<sup>o</sup> Harmonies du Saint Viatique.

**II<sup>e</sup> PARTIE : FIGURES DE L'EUCCHARISTIE** (douze conférences).

**I<sup>re</sup> :** La Manne. — **II<sup>e</sup> :** L'Arbre de vie. — **III<sup>e</sup> :** L'Agneau pascal. — **IV<sup>e</sup> :** L'Arche d'alliance : *Présence sensible de Dieu et centre de la prière.* — **V<sup>e</sup> :** L'Arche d'alliance, oracle d'Israël : *le Christ eucharistique, guide de l'Eglise.* — **VI<sup>e</sup> :** L'Arche d'alliance, force d'Israël : le Sacrement des victoires de l'Eglise. — **VII<sup>e</sup> :** L'Arche d'alliance, gloire et beauté d'Israël : le Sacrement de la sainteté de Dieu. — **VIII<sup>e</sup> :** La Colonne de nuée. — **IX<sup>e</sup> :** Le pain d'Elie. — **X<sup>e</sup> :** L'Archange Raphaël. —

**XI<sup>e</sup> :** Histoire de l'institution de l'Eucharistie. — **XII<sup>e</sup> :** Les Paroles de la Consécration.

## OUVRAGES SUR L'EUCCHARISTIE

SÉCÉLIALEMENT RECOMMANDÉS A NOS LECTEURS

**Le TRÈS-SAINT SACREMENT**, *Revue eucharistique*, paraissant deux fois par mois, sous la direction du P. TESNIÈRE. (*Neuvième année.*) Prix : 6 fr. par an.

**Le PARADIS SUR TERRE**, ou le *Mystère Eucharistique expliqué en soixante discours*, par l'abbé ROLLAND, chanoine de Langres. Ouvrage approuvé par NN. SS. de la Boullerie, Mermillod, Bourret, Bouange, etc. Un beau volume in-12. 2<sup>e</sup> édition. Prix : 3 fr.

**L'EUCCHARISTIE**, par Mgr LANDRIOT. — Un beau vol. in-12 de 442 pages. Prix : 3 fr. 50.

**La SAINTE COMMUNION**, conférences aux dames sur la communion pratique, par Mgr LANDRIOT. — Un beau volume in-12. — Prix : 3 fr.

**L'EUCCHARISTIE et la VIE CHRÉTIENNE**, par Mgr DE LA BOULLERIE. — Un beau volume in-16 elzévirien. Prix : 3 fr.

**PETITES FLEURS EUCCHARISTIQUES**, par Mgr DE LA BOULLERIE. — Un délicieux volume in-48. Prix : 1 fr. 25.

## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

**Machines de précision** à main et à pédales, **Tours, Outillages et accessoires.** Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. **DESSINS** de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

Art. les Religieuses : Christs, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

**RESSER**  
POUR IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.  
**DEPUIS 25 FRANCS**  
Système à la portée d'un Enfant  
**PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris** Tarif-Spécimen fr

## PRÉDICATION

POUR LE 1<sup>er</sup> DIMANCHE APRÈS PAQUES : LES  
PÉCHÉS CAPITALS (L'AVARICE).

Videte et cavete ab omni avaritia.  
(Luc., xii, 15.)

Voici un péché très commun, l'une des plaies les plus inquiétantes de la société contemporaine, je veux dire l'amour immodéré de la richesse. On peut appliquer, presque à la lettre, à notre époque l'oracle du prophète Isaïe : « Tous ont fait fausse route, tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, se sont engagés dans les funestes sentiers de l'avarice, » *omnes in viam suam declinaverunt, unusquisque ad avaritiam suam, a summo usque ad novissimum* (Is., lvi, 11). Aussi, est-il nécessaire de nos jours de stigmatiser l'avarice. Qu'est-ce donc qu'être avare ? Est-ce aimer les biens de la terre ? Non, car ces biens sont des créatures de Dieu, ils nous servent à entretenir, à embellir notre vie, à secourir le prochain, à pratiquer toutes sortes de vertus, à gagner le ciel. Acquérir ces biens par des voies justes, les conserver par une sage économie, en faire usage selon les vues de Dieu est une œuvre bonne et louable. Être avare, c'est aimer la richesse d'une manière déréglée, c'est l'aimer en elle-même et pour elle-même, soit qu'on cherche à l'acquérir pour la conserver avec un attachement sordide, soit qu'on souhaite l'obtenir pour la dissiper avec une folle prodigalité. On reconnaît qu'on est avare quand on ne prend que la fortune pour base de ses jugements et de ses appréciations, n'estimant grands, honorables et heureux que ceux qui sont dans l'opulence ; — quand on n'a de préoccupation, d'affection, de sollicitude que pour l'or et l'argent ; — quand volontairement on refuse ou l'on diffère de payer ses dettes ; — quand on ne peut se décider à faire l'aumône aux pauvres, même les plus nécessiteux ; — quand, par crainte de se dessaisir de quelques pièces de monnaie on ne veut ni se nourrir ni se vêtir comme il convient. Certes, il faut que l'avarice soit bien criminelle ou bien dangereuse pour le salut, car il n'est guère de dérèglement contre lequel l'Esprit-Saint s'élève plus souvent dans les saintes Écritures, et contre lequel il fulmine de plus terribles anathèmes. Il déclare qu'il n'y a rien de plus méchant que l'avare, *avarus nihil scelestus* (Eccl., x, 9) ; il met l'avarice au nombre des péchés qui excluent du paradis, *avaritia regnum Dei non possidebunt* (I Cor., vi, 10) ; il ne veut pas même qu'on nomme ce péché dans l'assemblée des saints, *avaritia nec nominetur in vobis sicut decet sanctos* (Ephes., v, 3). Et cependant ce vice est à la mode aujourd'hui ; il règne en maître dans toutes les classes de la société et dans toutes les conditions. Combien il nous importe de concevoir une horreur profonde pour ce vice funeste, cruel et déshonorant, afin

d'échapper à sa contagion ! Je voudrais, avec la grâce de Dieu, vous inspirer cette horreur ; à cette fin j'essaierai de vous montrer que l'avarice est marquée au fond d'un triple caractère qui doit la rendre repoussante pour tout cœur honnête. L'avarice en effet, c'est l'ignominie, c'est la cruauté, c'est le malheur : donnons-en les preuves.

## I

Je dis d'abord que l'avarice c'est L'IGNOMINIE.

L'ignominie de la folie : c'est N.-S. qui nous la présente avec ce trait dans une parabole de l'Evangile. « Il y avait un homme riche, disait-il, dont les terres avaient extraordinairement rapporté. Et il s'entretenait en lui-même de ces pensées : Que ferai-je, car je n'ai point de lieu où je puisse placer tout ce que j'ai à recueillir. Voici, dit-il, ce que je ferai : J'abattrai mes greniers, et j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens. Et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années ; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. Mais Dieu lui dit : Insensé, *stulte*, on va te demander ton âme cette nuit même : et pour qui sera ce que tu as amassé ? Tel est celui qui amasse des trésors pour lui-même, et qui n'est point riche en Dieu. » (Luc., xii, 16.) Oui, l'avare est véritablement atteint de folie. Il déraisonne d'une manière étrange. Oubliant les biens éternels pour concentrer tous ses efforts sur les biens fugitifs de la terre, il poursuit l'ombre et laisse la réalité. Il se donne beaucoup de peines pour entasser des trésors qu'il devra abandonner à d'autres, sans en avoir goûté la jouissance, *quæ autem parasti cujus erunt ?* Il échange de gaieté de cœur les délices ineffables du paradis contre quelques poignées de viles pièces de métal dont il ne sait pas même se servir. Quelle sottise ! Quel calcul insensé !

L'avarice, c'est l'ignominie de la bassesse. Ce caractère est indiqué par le Sage. « Il n'y a rien, dit-il, de plus inique que l'amour de l'argent. Celui qui est possédé de cette passion a une âme vénale, » *nihil est iniquius quam amare pecuniam ; hic enim et animam suam venalem habet* (Eccles., x, 10). Qu'on ne parle pas à l'avare de dévouement, de sacrifice, d'honneur, d'amitié, de vertu, de générosité : ces mots sont pour lui des paroles vides de sens. A son jugement, il n'y a d'appréciable que ce qui se palpe, que ce qui se compte. Les intérêts : voilà la règle de ses travaux, de ses jugements, de ses relations, de ses affections. Il ne suppose pas le mérite, mais la fortune ; il ne juge pas des hommes sur ce qu'ils sont, mais sur ce qu'ils ont ; il n'aime pas le prochain à cause de ses mérites, mais à cause du gain qu'il en espère ; il ne travaille pas pour rendre service, mais pour tirer du profit, il vend sa conscience au plus offrant, il a une âme vénale, *animam suam venalem habet !* Cela est si honteux que l'avare lui-même rougit de paraître tel !

L'avarice, c'est l'ignominie de l'apostasie. Oui,



l'avare renonce au Dieu de son baptême, à Notre-Seigneur Jésus-Christ. En effet, que nous a prêché Jésus-Christ avant tout? Avant tout, il nous a enseigné le détachement, et cela par ses exemples et par ses discours. Il naît dans une étable; il gagne péniblement sa vie à Nazareth du travail de ses mains; au cours de sa vie apostolique il ne subsiste que par l'aumône, n'ayant pas même une pierre pour reposer sa tête; il a une mère et des disciples pauvres; il meurt sur la croix dans le plus absolu dénuement. Sa prédication est en accord parfait avec sa vie. « Heureux les pauvres en esprit parce que le royaume des cieux est à eux. Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. Malheur à vous, riches! Combien il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux! Donnez et il vous sera donné. Faites-vous des amis dans le ciel avec cette monnaie d'iniquité. Vous ne pouvez à la fois servir Dieu et l'argent! » N'est-il pas vrai que cet exemple et ces maximes sont ce qu'il y a de plus éloigné de la conduite et des maximes de l'avare? N'est-il pas vrai qu'ayant été baptisé en J.-C., il ne veut plus de J.-C. pour maître et pour modèle?

« Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. » Il y en a donc qui servent le Dieu-argent! Oui, les avarés sont *idolâtres* de la richesse matérielle, et c'est encore une nouvelle ignominie. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est N.-S., c'est saint Paul qui l'affirme en ses Epîtres, *avarus, quod est idolorum servitus* (Ephes., v, 5), *avaritiam quæ est simulacrorum servitus* (Coloss., iii, 5); c'est le prophète Osée qui le déclare en plusieurs endroits de son livre, *argentum et aurum fecerunt sibi idola* (Os., viii, 4; x, 11; xii, 8). Ah! sans doute, l'avare n'adore pas l'or et l'argent sous forme de statue; mais il leur rend tous les hommages qui constituent l'essence du culte suprême. Il fait du métal monnayé sa fin dernière, il y pense constamment, il lui consacre toutes ses affections, il lui sacrifie tout : temps, santé, travail, repos, conscience, honneur, amis, parents; que dis-je? il lui sacrifie son éternité! Le tabernacle de cette divinité d'un nouveau genre, c'est le coffre-fort, c'est la bourse! Quelle assiduité devant cette idole! Quel zèle pour en accroître les dimensions! Quelles caresses suggérées par l'amour le plus délirant! Voyez donc l'avare : avec quel plaisir il suppute ses écus, avec quel bonheur il les compte, avec quel respect il les touche, avec quelle tendresse il les compte et les compte encore! S'il reçoit de l'or, il surabonde de contentement, son visage s'épanouit d'aise, ses yeux étincellent de joie, son cœur bat avec plus de force : il est dans la jouissance! Si au contraire il lui faut donner quelques-unes de ces pièces tant aimées, ses traits se rembrunissent, son regard devient triste, sa parole sèche, il est dans la peine! N'est-ce point là de l'idolâtrie? Ah! je comprends que tant de folie, tant de bassesse, tant d'ignominie aient rendu l'avarice odieuse à tous; je comprends

qu'on la stigmatise partout; je comprends que tout le monde la déteste et la méprise. Chrétiens, fuyons donc toute espèce d'avarice, parce que c'est la honte, mais aussi parce que c'est la CRUAUTÉ, *cavete ab omni avaritia!*

## II

C'est le proverbe : « Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es. » L'avare, à force de regarder, de toucher, d'aimer son or, en arrive à avoir un cœur dur et froid comme le métal. Un des caractères les plus saillants de l'avarice en effet, c'est de rendre ses adeptes horriblement cruels. « Rien pour rien, chacun pour soi, chacun chez soi : » voilà les maximes qu'elle préconise. L'avare ne se laisse toucher ni par la misère d'autrui, ni par l'intérêt de la patrie et de la religion. Pourvu qu'il thésaurise, qu'il ajoute champ à champ, maison à maison, peu lui importe la justice, l'humanité, la compassion. Il refuse à l'ouvrier son salaire, il spéculé sur la disette ou la pauvreté, il prête à usure d'une manière plus ou moins déguisée; il ne recule ni devant la médisance, ni devant la calomnie, ni devant les faux témoignages, ni devant la profanation des sentiments les plus augustes de la nature. Les liens du sang ne sont point sacrés à ses yeux. Vous aviez vu ces frères unis par une tendresse réciproque, tant qu'ils n'avaient qu'un intérêt commun. Mais aussitôt que leurs intérêts ont été opposés, leurs cœurs ont été aliénés; et vous entendez maintenant retentir la maison de leurs querelles, les tribunaux de leurs procès, la société de leurs haines et de leurs vengeances. Qu'est-ce qui occupe si fortement ce jeune homme; qui le rend si pensif et si triste? C'est l'ardeur de la succession paternelle. Il se désole de ce que ses parents vivent trop longtemps. Il accélère leur mort par ses vœux. Et n'en a-t-on pas vu.... détournons nos esprits de cette horrible idée. Les parents eux-mêmes, — grand Dieu! les bêtes les plus féroces ont toutes cependant une tendre affection pour leurs petits, — les parents eux-mêmes, quand l'amour de l'argent les domine, abjurent jusqu'au sentiment le plus profond et le plus vif de la nature. Ils regardent leurs enfants comme des ennemis, qui sont venus pour partager leurs biens et les en dépouiller un jour. Ils négligent leur éducation, ils vont même quelquefois jusqu'à leur refuser le nécessaire<sup>1</sup>. O avarice que tu es cruelle! Tu ne recules même pas devant le meurtre. C'est toi qui as immolé le juste Naboth! C'est toi qui as poussé le traître Juda à livrer le Juste par excellence! Aussi nous t'avons en horreur, nous voulons à tout prix te fermer l'entrée de notre cœur!

## III

Voici un nouveau motif pour nous détourner de l'amour désordonné de la richesse, c'est que l'avarice est la source du MALHEUR.

<sup>1</sup> La Luzerne, *Considérations sur la morale.*

Du malheur temporel d'abord. Tandis que l'homme détaché, tandis que le pauvre qui se contente de peu, sont heureux, tranquilles, tant qu'on peut l'être sur la terre, l'avare est dans de continuelles agitations. La paix est aussi impossible dans son cœur que le calme sur une mer agitée par une furieuse tempête. Il est l'esclave de ses désirs insatiables, *captiva est opulentia, paupertas libera est*. En vain entasse-t-il trésors sur trésors, la passion crie toujours : *afffer, afffer*, encore, encore ! Il s'inquiète pour acquérir, il s'inquiète pour augmenter, il s'inquiète pour conserver sa fortune ; et souvent il se refuse à lui-même le nécessaire. « Cet homme, dit saint Cyprien, sans cesse accumulant or sur or, voyez-le au milieu de ses richesses, plein de sollicitudes, tremblant, poursuivi par la peur qu'on ne vienne lui enlever son cher trésor, que le fer assassin n'en veuille à ses jours, que la jalouse d'un plus riche que lui ne vienne lui susciter un procès frauduleux. Adieu le bonheur, adieu le repos, adieu le sommeil tranquille. Ni cette brillante coupe où il boit, ni ces festins somptueux, ni cette couche voluptueuse ne l'empêchent de soupirer et de compter les longues heures de la nuit. Les malheureux ! Ils ne sentent pas de quelles étroites chaînes ils sont garrottés ; que leur supplice, pour être déguisé, n'en est pas moins réel ; que c'est leur or qui les possède, plutôt qu'ils ne possèdent leur or (*Epist. ad Donat*). Ce n'est pas en vain que N.-S. a comparé ses richesses aux épines : elles percent le cœur de l'avare !

Mais ce qui est plus terrible encore, c'est que l'avarice, en faisant le malheur temporel, prépare le malheur éternel.

L'avarice damne parce qu'elle cause l'oubli de Dieu et la négligence totale des devoirs de la religion. L'avare, absorbé par l'amour des biens matériels, ne fait aucun cas des biens spirituels. Témoin ce mauvais riche dont parle l'Evangile, qui fut, à sa mort, enseveli dans l'enfer, *sepultus est in inferno* (Luc., xvi, 22). L'avarice damne parce qu'elle fait commettre une foule de péchés : les fraudes, les tromperies, les procès injustes, la dureté pour les pauvres, le libertinage, l'intempérance. L'avarice damne parce qu'elle aveugle et endurecit. Juda est appelé, par une grâce de choix, dans le collège apostolique ; il voit les exemples de Jésus, il entend ses exhortations et particulièrement ses instructions contre l'amour déréglé des biens temporels, mais l'avarice a envahi son cœur, il ne voit plus, il n'entend plus. La passion va se développant dans son cœur ; il murmure contre Marie-Magdeleine qui répand des parfums sur Jésus ; il en vient à commettre son affreuse trahison, il vend pour trente deniers son divin Maître. Plus dur que le roc, il ne se laisse toucher ni par les avertissements de la Cène, ni par sa première communion, ni par le reproche si tendre de Jésus au jardin des Oliviers, ni par la guérison de Malchus, il consomme son crime et

meurt dans le désespoir. Qu'il est difficile de toucher un avare, de le convertir, de l'amener à réparer ses injustices !

Ah ! chrétiens, craignons ce péché, si commun aujourd'hui, *cavete ab omni avaritia*. Rappelons-nous les exemples et les enseignements de Jésus. Soyons détachés, généreux, charitables. Pensons que nous devons un jour, peut-être bientôt, tout quitter à la mort. L'illustre Saladin, sur le point de mourir, ordonna d'arborer, en guise de drapeau, le linceul dans lequel on devait l'ensevelir, et il ordonna à un héraut de parcourir les rangs de son armée en criant : De toutes ses immenses possessions, voilà tout ce qui restera bientôt au grand Saladin ! Que cette parole du prince musulman nous serve de leçon. Ne nous attachons pas à ce que nous devons abandonner bientôt si complètement ; mais au contraire, usant des biens de ce monde sans y mettre notre cœur, travaillons à acquérir les biens éternels qui ne seront jamais ravis à leurs heureux possesseurs.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### S. CONGRÉGATION DES RITES

*Les chanoines honoraires de Lorette ne peuvent porter les insignes hors du diocèse de Lorette.*

On dit dans une lettre adressée par le cardinal Bartolini, préfet de la S. Congrégation des Rites, à Mgr l'évêque de Laval.

Rev. Domine uti Frater,

Accurato examine perpensis apostolicis litteris in forma brevis respicientibus usum insignium quibus *canonici basilicæ lauretanae* decorati sunt, S. Rituum Congregatio in hanc devenit sententiam, nimirum : *Privilegia in casu intelligenda esse non ubique, sed intra diocesim*.

Quare juxta hanc S. C. sententiam, Amplitudo poterit N. N. istius diœcesis, qui titulo canonici honorarii præfatæ basilicæ gaudet, authentica ratione monere ipsum non posse in tibi commissâ diœcesi, illis insignibus uti, prouti A. T. per meas litteras sub die 18 februarii (1884) nuper præteriti datas innuebam.

Post hæc nil amplius mihi superest, nisi diuturnam A. T. felicitatem ex animo adprecari.

D. Card. Bartolini, S. R. C. Præf.

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



## CONSULTATIONS

## • LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> La chapelle principale d'un collège est ouverte au public; et l'évêque a permis qu'on y célèbre la bénédiction des cierges le 2 février. La procession étant impossible, faut-il omettre, ou chanter, ou lire tout ce qui suit le chant du *Nunc dimittis*?

R. — La procession n'est pas impossible, car le *Memoriale Rituum* destiné aux petites églises n'exige pas que cette procession se fasse en dehors de l'église. Il dit même que l'on doit suivre la coutume sur ce point :

« ... Primus clericus accipit crucem processionalem; et facta genuflexione altari, vertit se ad populum, et procedit, *juxta consuetudinem*, vel extra ecclesiam, vel intus eandem, et dirigit processionem a sua parte dextera, et circuit, et redit ante altare... »

Il en est de même dans les grandes églises et même dans les cathédrales. Le Cérémonial des Evêques est formel :

« ...Et ordinatur per cœremoniarium processio circumcirca ecclesiam, vel alias juxta ritum ecclesiarum. » (Livre II, chap. 16, n. 15; présente Episcopo).

Et au chapitre suivant, ce même Cérémonial la suppose plutôt faite dans l'intérieur de l'église :

« ... Circa finem distributionis (candelarum), Magister cœremoniarum curet ut accendantur candelæ pro processione, quæ fiat per *ecclesiam*, ut in præcedenti capite dictum fuit... » (Chap. 17, n° 5; absente Episcopo.)

Donc la procession doit se faire, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. Si la procession a lieu dans l'intérieur, il n'est pas nécessaire que les fidèles y prennent part. Il suffit que le thuriféraire, le porte-croix, les acolythes, les chantes, les ministres sacrés (s'il y en a) et le célébrant la fassent.

De cette façon, tous les rites peuvent être accomplis dans toutes les églises; et de même dans toutes les chapelles qui y sont autorisées par l'autorité ou par la coutume.

Aussi, les livres liturgiques et les auteurs ne supposent-ils jamais que cette procession soit omise.

Si les pièces de chant ne pouvaient être exécutées telles qu'elles sont notées, elles pourraient être chantées à la manière des versets, ou simplement récitées à haute voix, ainsi qu'il est réglé dans le *Memoriale Rituum*.

Les principes que nous venons de rappeler s'appliquent également à la procession des Rameaux, aux offices de la semaine sainte et de la vigile de la Pentecôte, etc.

On voit la pensée de la sainte Eglise : accomplir les rites sacrés avec toute la pompe du chant, des processions, des cérémonies, etc. Si on ne le peut pas, faire ce que l'on peut, surtout ne pas omettre les prières.

Q. — 1<sup>o</sup> Les religieuses qui terminent le petit office de la sainte Vierge par l'oraison *Sacrosanctæ*, jouissent-elles de la faveur que Léon XIII a attachée à cette prière?

2<sup>o</sup> Si elles en jouissent, comme je le pense, la prière en question doit-elle être suivie d'un *Ave* seulement, ou d'un *Pater* et d'un *Ave*?

3<sup>o</sup> Que penser des éditions dans lesquelles l'antienne du dernier Ps. du 2<sup>e</sup> nocturne est ainsi modifiée : « Siculæstantium omnium nostra habitatio est in te, Sancta De Genitrix ? »

4<sup>o</sup> Lorsque, dans notre pays, on recite l'office au chœur n'est-il pas mieux de prononcer le latin à la française qu'à la romaine ?

5<sup>o</sup> Les traductions du « Petit Office » de la sainte Vierge sont-elles permises ?

R. — Ad I. Nous pensons que cette faveur s'étend aussi aux religieuses qui récitent l'office de la sainte Vierge.

Ad II. La prière *Sacrosanctæ* doit être suivie non seulement du *Pater*, mais encore de l'*Ave*.

Ad III. Cette variante est défectueuse; elle n'est pas relevée dans le travail critique fait pour les éditions récentes de Tournai, et publié en 1883 par les éditeurs de la Société de Saint-Jean l'Evangéliste.

Ad IV. Il importe qu'il y ait uniformité dans la prononciation.

Ad V. Les traductions des livres liturgiques, et par conséquent du Petit Office de la sainte Vierge, ont même été condamnées dans les siècles derniers. Mais aujourd'hui le danger qui existait alors a presque entièrement disparu. On voit en particulier des *Paroissiens* traduits (à l'exception de l'ordinaire de la messe que le Saint-Siège défend de traduire) en français, se vendre en nombre considérable et sans aucune opposition.

Mais si ces livres ainsi traduits peuvent servir à l'usage des fidèles, ils ne pourraient aucunement être employés par les personnes obligées à la récitation du saint Office.

Q. — Permettez à un de vos fidèles abonnés d'avoir un nouveau recours à vos lumières.

1<sup>o</sup> Est-il convenable (nonobstant la coutume) qu'un jour de sainte Catherine les jeunes filles portent le pain à bénir, le découpent à la sacristie et le distribuent aux fidèles. N'y eût-il d'autre inconvénient, le recueillement en souffrirait gravement.

2<sup>o</sup> Puis-je mettre dans la sacristie, sinon dans l'église, les portraits de Pie IX et de Léon XIII.

3<sup>o</sup> Le 8 décembre est-il permis de chanter une messe d'anniversaire, une messe de *Requiem, corpore præsentis* ? J'entends dire à l'occasion d'une profusion de couronnes funéraires sur un cercueil de prêtre, que ce n'est pas l'esprit de l'Eglise. Pourquoi donc ?

5<sup>o</sup> Un curé peut-il se contenter, aux vêpres du dimanche, de faire les mémoires *privatim*, sans les laisser chanter au chœur ?

6<sup>o</sup> Je demande du vin de messe. Je m'en sers pendant 3 mois pour le Saint-Sacrifice, puis j'apprends que ce vin est alcoolisé. Que faire ?

R. — Ad I. L'usage du pain bénit est très ancien. Dans l'église grecque, on le voit dès le commencement du christianisme. Peu de temps après, on le trouve chez les Latins; ce qui prouve qu'il était universel.

En outre, cet usage est très pieux. Ce pain,

appelé ordinairement *eulogie*, était béni par le célébrant après la communion ou à la fin de la messe, puis distribué aux fidèles qui n'avaient pas reçu la communion eucharistique. Aussi Durand de Mende donne-t-il à ce pain béni un nom significatif; il l'appelle *vicair de la sainte communion* (*sanctæ communionis vicarium*). Dans le même sens, les Grecs l'appelaient *anti-doron* (compensation), parce que les fidèles le prenaient en place de la sainte Eucharistie.

Il importe donc de maintenir cette pratique partout où elle existe.

Vous nous direz peut-être qu'elle n'est observée que les dimanches. Nous répondons qu'en beaucoup de lieux on offre le pain béni en d'autres jours, et que dans les premiers siècles de l'Eglise, on l'offrait à toutes les messes.

Vous nous objectez que ce pain béni nuit au recueillement des jeunes filles. Nous répondons : ne pourriez-vous pas éviter cet inconvénient par des avis donnés à propos et en toute charité, en rappelant la haute antiquité et la signification pieuse de cette pratique. Nous vous engageons à procéder avec prudence. C'est chose délicate de tenter la destruction d'usages antiques, surtout quand ils sont louables en eux-mêmes, et que les fidèles y sont attachés.

Ad II. On peut mettre, non seulement dans la sacristie, mais encore dans l'église les images des Souverains-Pontifes. Le Cérémonial des Evêques le permet expressément pour les saints et pour les Souverains-Pontifes :

« Si Ecclesia habebit porticum, congruum erit, etiam illam pannis aliis pulchris ex serico, sive ex corio, ex aliave honesta materia confectis seu elaboratis, prout haberi poterunt, exornari; in quibus tamen picturæ intextæ, seu pictæ, non sint profanæ vel indecentes; quod et in aliis pannis, in apparatu interiori et exteriori ecclesiæ observandum erit, et maxime ut non ponantur ibidem ullæ effigies, nisi sanctorum, vel Summorum Pontificum » (Livre 1, ch. 12, n. 4).

Ad III. Le 8 décembre, il n'est aucunement permis de chanter une messe de *Requiem* à l'occasion d'un anniversaire.

Mais le peut-on à la messe solennelle de la sépulture *corpore présente*? Ceci n'est pas décidé, et les auteurs ne s'accordent pas. Pour nous, nous pensons qu'on ne le peut pas dans les lieux où la fête de l'Immaculée-Conception est célébrée avec grande solennité.

Ad IV. Il n'y a aucune rubrique ni aucun décret qui défendent de placer des couronnes funéraires sur le cercueil des prêtres. La question de quantité doit être réglée par l'usage et les convenances.

Ad V. L'Eglise n'exige pas le chant des vêpres le dimanche; par conséquent elle n'exige pas non plus qu'on chante les suffrages. Mais en France et en quelques autres pays, des conciles provinciaux, ou des statuts synodaux, ou des ordonnances épiscopales, ont prescrit le chant des vêpres

paroissiales, conformément à l'Ordo diocésain, les jours de dimanches et de fêtes. Il faut s'y conformer, à moins de dispenses. Autrement il en résulterait de grands inconvénients pour l'unité du culte, et pour le bien de la religion.

Ad VI. Ce que vous avez à faire pour l'avenir, c'est de ne plus employer aucunement ce vin alcoolisé, et de vous procurer immédiatement du vin *de vite* exigé par les lois de l'Eglise et par l'institution divine. Votre exemple est une nouvelle preuve du soin qu'il faut apporter en cette matière. Combien de sacrifices illicites, et peut-être invalides! Quelle responsabilité terrible pour MM. les curés!

Pour le passé, vous devez vous assurer de la validité de la matière afin d'être fixé sur la validité des messes que vous avez célébrées. Le vin alcoolisé, bien que gravement illicite, peut encore être matière valide, si l'addition d'alcool a été faite à de véritable vin de vigne et si elle n'est pas notable. Mais si l'alcoolisation a été pratiquée, comme il arrive très souvent, sur le produit d'une seconde, troisième ou quatrième cuvée, laquelle se fait avec les marcs de la première auxquels on ajoute de l'eau et du sucre, le vin ainsi obtenu est invalide. Conséquemment les messes célébrées avec ce vin sont douteusement valides et même plus probablement invalides par suite de l'absence de l'une des deux parties de la consécration. En pratique, dans cette hypothèse, il faudrait, ou bien rendre les honoraires, ou appliquer de nouveau la messe, parce qu'on ne peut satisfaire par une application douteuse à une obligation certaine. Toutefois, en raison du doute, on pourrait recourir au Saint-Siège.

Combien il importe aujourd'hui de n'employer pour le Saint Sacrifice qu'un vin dont on connaît avec certitude la composition!

Q. — Dans le Propre de notre diocèse nous avons une préface *De omnibus Sanctis* fort belle par le choix des pensées et des expressions et qui a été concédée en 1860. « Dicit permittitur in Festo Omnium Sanctorum, ac in Festis Patronorum sive principalium, sive minus principalium diocesis, Urbium aut Paroeciarum, et in horum singulorum Octavis, etiam occurrente Festo propriam non habente, ac in Missis eorum votivis, non vero in Festis sodalitatium et similibus. »

En présence de ce décret de la S. C. des rites pour notre diocèse, l'Ordo prescrit la récitation de cette préface pour la fête de saint Joseph, du Patronage, etc., dès que ce grand saint fut déclaré patron de l'Eglise universelle, car, se disait-on, s'il est patron de toute l'Eglise, *a fortiori* l'est-il des diocèses et des paroisses en particulier. Du reste les mots de la rubrique *Patronorum sive principalium* indiquent assez que saint Joseph, patron principal de l'Eglise, doit jouir du privilège de la préface propre concédée à d'autres patrons *minus principalium*.

En 1876, les prêtres chargés de l'Ordo diocésain, supprimèrent à saint Joseph le privilège de la préface sans qu'on en sût le motif.

Naguère une décision de l'*Ami du clergé* vint donner raison aux premiers Ordos, mais sans en donner les raisons. Alors je consultai les liturgistes chargés de confectionner l'Ordo, et voici la réponse :

Saint Joseph, patron de l'Eglise universelle, n'a pas droit à une préface concédée pour des patrons particuliers de



diocèse, les mots *principalium* de la rubrique signifient les patrons principaux du diocèse, v. g. saint Etienne, saint Jean, et les mots *minus principalium* s'appliquent aux patrons spéciaux de chaque paroisse.

Je répondis que si le mot *principalium* ne devait s'appliquer qu'au diocèse, le mot *diocesens* devrait suivre immédiatement (*principalium diocesens*) et les mots *minus principalium* être suivis de ceux-ci : *urbium aut paræciarum*. En conséquence la rubrique concerne, quant au privilège diocésain, tous les patrons principaux présents ou à venir, et saint Joseph étant déclaré patron principal de l'Eglise, l'est a fortiori du diocèse et a droit à la préface *De omnibus Sanctis*.

Ma réponse est-elle juste ?

R. — La réponse donnée par les liturgistes chargés de rédiger votre Ordo, est très juste.

L'Ami du clergé n'a jamais pu donner une autre solution au cas qui nous est posé aujourd'hui. Nos principes n'ont jamais varié.

Si nous avons conclu autrement, c'est que le cas était différent de celui que vous nous exposez *in extenso*.

Q. — A toutes les questions que divers vous ont adressées relativement aux prières à réciter après la messe brève, permettez-moi d'en ajouter deux qui ont bien leur importance :

1° La Prosodie enseigne que le nom latin de saint Joseph est indéclinable, et tous les livres liturgiques, sans parler du texte évangélique, sont conformes à cette règle. Pourquoi ne l'a-t-on pas observée dans l'oraison *Deus refugium nostrum*, etc. ? Est-ce une faute d'impression et est-il permis de la corriger ?

2° Pareillement, la rubrique veut que lorsque le nom de Jésus n'est pas exprimé dans le corps d'une oraison, la conclusion soit *Per Christum* etc. Pourquoi, dans l'oraison susdite, a-t-on imprimé *Per eundem*. Est-ce encore un *erratum* typographique qu'il soit permis de corriger ?

R. — Le nom de saint Joseph est-il déclinable ou non ? Plusieurs affirment qu'il est indéclinable, d'autres le nient. Les raisons apportées en faveur de chacune de ces opinions sont très faibles. Elles s'appuient seulement sur quelques textes émanant du Saint-Siège, et encore plusieurs fois ces textes sortent des presses étrangères à la ville de Rome.

Pour nous, la question est loin d'être tranchée. Nous avons examiné avec un soin tout spécial bon nombre d'ouvrages imprimés à Rome, et nous avons trouvé la plus grande variété, souvent même dans des ouvrages déclarés authentiques. Quelquefois il est indécliné ; d'autres fois il est décliné ; d'autres fois décliné et indécliné dans le même ouvrage.

Donnons quelques preuves :

### I

Saint Joseph est indécliné dans les ouvrages suivants :

1° Dans la Table des décrets authentiques de la sacrée Congrégation des rites : « Sancti Joseph festum... Sancti Joseph transitus, etc., etc. Il est ainsi reproduit, sans être décliné, jusqu'à 10 fois, pages 317 et 318 (*Imprimerie de la Propagande*, année 1858). — Au décret du 15 septembre 1815, n. 4516, ce nom est 2 fois indécliné. — Au décret du 22 avril 1741, n. 4110, il est indécliné 4 fois.

2° Dans l'Ordo de sainte Marie-Majeure, il est

indécliné, tant à la fête principale du 19 mars, qu'à la fête secondaire du patronage (*imprimerie Contedini*).

3° Dans l'Ordo de Saint-Jean de Latran, il est également indécliné aux deux fêtes de saint Joseph (*imprimerie Salviucci*).

4° Il en est de même dans divers Ordos romains *pro clero romano*, imprimés soit par la Chambre Apostolique, soit chez Guerra et Mirri.

5° Enfin il est encore indécliné au Rituel romain 1° dans les grandes litanies ; 2° dans les petites litanies pour la recommandation de l'âme (*imprimerie de la Propagande* en 1876).

### II

Saint Joseph est décliné dans les ouvrages suivants :

1° Dans les décrets authentiques de la sacrée Congrégation des indulgences, p. 211, décret 272, et page 208 de l'Appendice. — De même dans l'Appendice de cette collection, p. 190. (*Romæ, ex Officina societatis Aurelianeæ*.)

2° Dans l'Appendice du Rituel romain, au titre *Benedictio cingulorum in honorem Sancti Josephi Sponsi*, B. M. V., ce mot est décliné une fois dans la rubrique et 6 fois dans les oraisons. On ne l'y trouve jamais sans être décliné (*Romæ, ex typographia polyglotta S. C. de Propaganda fide*, 1876).

3° Dans les décrets authentiques de la sacrée Congrégation des rites, au 11 mai 1743, n. 4143, il est décliné 2 fois dans les réponses ;

Au 4 août 1663, n. 2250, il est décliné 2 fois dans les questions ;

Au Décret Général du 13 septembre 1692, n. 3289, il est décliné 2 fois ;

Au décret du même jour, n. 3295, n. 4366, il est décliné une fois dans la question première ;

Au décret du 22 décembre 1759, n. 4278, il est décliné une fois dans la question et une fois dans la réponse ;

Au décret du 26 novembre 1735, n. 4039, il est décliné 3 fois ; et on ne le trouve pas indécliné ;

Au décret du 4 septembre 1773, il est décliné 5 fois dans les questions.

### III

Saint Joseph est tantôt décliné et tantôt indécliné dans le même ouvrage :

1° Dans les décrets authentiques de la sacrée Congrégation des indulgences, ce nom est décliné dans le décret *Urbis et Orbis* du 27 avril 1865, p. 53, et il est indécliné à la table, p. 103 (*Romæ, ex typographia Termarum Diocletianarum*, 1876).

2° Dans les décrets authentiques de la sacrée Congrégation des rites, ce nom est décliné dans le décret du 8 mai 1621, t. I, p. 142, et il est indécliné à la table, qui indique ce décret, t. IV, p. 377 (*imprimerie de la Propagande*).

3° Dans la Bulle *Inclutum Patriarcham* du 7 juillet 1871, reproduite dans ces mêmes décrets sous le n° 5487, il est décliné 7 fois, et indécliné 3 fois. Bien plus, cette divergence se rencontre

dans la même phrase. Par exemple : « ... Adjiciatur... Commemoratio S. Josephi per hæc verba, cum Beato Joseph. » Il s'agit de l'oraison *A cunctis*.

Dans le décret du 30 juillet 1689, n. 3196, il est décliné une fois, et indécliné une autre fois.

Nous pourrions multiplier les citations. Mais nous en avons dit assez pour montrer qu'il n'y a pas d'uniformité dans les livres authentiques de la ville de Rome, et que par conséquent la question n'est pas décidée.

Il n'est donc pas étonnant que le texte original imprimé à Rome et prescrivant des prières après les messes basses, ait décliné le nom de Joseph. Il en est ainsi, comme nous avons pu nous en assurer. Il faut donc s'y conformer et dire *Beato Josepho*.

Ad II. La rubrique n'exige pas que le nom de Jésus soit exprimé pour que la conclusion porte *per eundem*. Il suffit qu'il soit fait mention du Fils. Voici le texte même de la rubrique :

« Si in principio orationis fiet mentio Filii, concluditur : *Per eundem Dominum nostrum, etc.* »

Vous voyez que le nom de Jésus n'est pas exigé. Et il n'est pas nécessaire que le Fils soit explicitement nommé; il suffit que le texte exprime la même idée, par exemple, les mots *Salvator, Christus, Verbum, Unigenitus, Dei*, accompagné du mot *genitrix Maria*; enfin tout autre mot qui ne peut s'entendre que de la seconde personne de la sainte Trinité, par exemple, les mots *Redemptio, mysterium Crucis*, comme on peut le voir dans l'oraison de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, au 14 septembre. Du reste, ce point a été décidé par la sacrée Congrégation des rites le 11 mars 1820, n. 4566, ad 5. On peut également voir une savante note de Gardellini sur ce décret.

Q. — Est-il permis de renvoyer la cérémonie de la bénédiction des cierges qui a lieu le jour de la Purification au dimanche? et dans ce cas, peut-on se servir des mêmes oraisons pour la bénédiction, et chanter l'*Ave Maris stella* à la place des antiennes marquées pour la procession?

R. — Nous ne le croyons aucunement. La rubrique est formelle; les pièces le supposent absolument; et nous ne connaissons aucun décret ni aucun auteur sérieux qui permette cette translation au dimanche suivant.

Q. — Faut-il dire les prières fériales *flexis genibus* aux vigiles sans jeûne?

La rubrique n'est pas claire et les avis sont partagés.

Au titre VI, de *Vigiliis*, n° 4, on lit :

« *Dicuntur preces feriales... aliaque omnia sicut in feriis Adventus etc.* »

Au titre xxxiv, de *Precibus*, n° 3, on lit :

« *Preces feriales ad Laudes et per horas... dicuntur tantum in feriis Adventus, Quadragesimæ, 4 temporum, et Vigiliarum quæ jejuntur (exceptis vigilia Nativitatis Domini etc.) ex tunc dicuntur flexis genibus.* »

Sauf le 28 juin, toutes les vigiles d'Apôtres sont sans jeûne, et cependant le Bréviaire ne manque pas d'ajouter, aux dates respectives non occupées par une fête à 3 noc-

turnes, v. g. aux 24 juillet, 27 octobre, 29 novembre, la même rubrique : *Ad Laudes dicuntur preces feriales flexis genibus*.

Même remarque au 23 juin et au 9 août pour les vigiles de saint Jean-Baptiste et de saint Laurent.

L'Ordo de tous les diocèses à ma connaissance ne fait non plus aucune distinction entre les vigiles jeûnées et les vigiles sans jeûne. L'*Ami du clergé* pourrait-il m'expliquer pourquoi au n° 3 du titre 34 cette restriction : *quæ jejuntur*?

Un de mes amis prétend que la rubrique intercalée dans le Bréviaire a été faite par Rome où les vigiles d'Apôtres ont toutes encore le jeûne mitigé. Est-ce la vraie raison?

R. — Cette question est assez difficile. Pour la bien comprendre, il faut d'abord se rappeler qu'il y a deux sortes de vigiles, les jeûnées et les non-jeûnées.

Que faut-il entendre par vigiles jeûnées? Ce sont celles où l'on devrait jeûner d'après le droit commun. Les non-jeûnées sont celles où l'on n'est pas obligé au jeûne d'après le droit commun. Examinons-les successivement.

1° Quelles sont les vigiles jeûnées d'après le droit commun? C'est un point discuté par les canonistes. Voici comment il est tranché par Schmalzgrueber, dont on sait la haute autorité :

« On doit ranger parmi les vigiles jeûnées celles de Noël et de la Pentecôte; de l'Assomption; toutes celles des Apôtres (excepté celles de saint Jean, apôtre et évangéliste, et des saints Philippe et Jacques); de saint Jean-Baptiste; de saint Laurent; enfin de la Toussaint. Voici les propres paroles du grand canoniste :

« *Vigiliæ : 1° Nativitatis Domini et Pentecostes, 2° Assumptionis B. V.; et SS. Apostolorum, præter Vigiliis Apostolorum Philippi et Jacobi, et B. Joannis Evangelistæ, quoniam ipsorum solemnitas, intra solemnitatem paschalem (intra quam nullum est jejunium ex necessitate obligans præter vigiliam Pentecostes), istius autem intra Natalem Domini celebratur (ut dicitur c. Consilium 2 pr. h. tit.); 3° S. Joannis Baptistæ, S. Laurentii, et omnium Sanctorum, de quibus quidem in jure canonico nihil reperitur, observanda tamen sunt propter generalem Ecclesiæ latinæ consuetudinem, ut communiter notan DD. ad præsentem rubricam.* »

2° Quelles sont les vigiles non jeûnées d'après le droit commun? Ce sont 1° celle de l'Épiphanie, 2° celle de l'Ascension, 3° celle de saint Jean, apôtre et évangéliste, 4° celle des saints apôtres Philippe et Jacques. On en comprend les motifs; elles tombent, les unes au temps de Noël, les autres au temps pascal : temps d'allégresse qui excluent la tristesse du jeûne.

Toutes ces cinq vigiles sont exemptes du jeûne en vertu du droit commun.

Mais dans certains pays, il est d'autres vigiles qui en sont exemptes en vertu d'Indults particuliers. En France, par exemple, et dans les pays soumis à la France lors du Concordat passé entre Pie VII et Napoléon, presque tous les jeûnes des vigiles furent supprimés, en vertu du décret du cardinal Caprara du 9 avril 1802, et de l'Ins-



truction du même cardinal le 21 juin 1804. On n'en conserva que 5, savoir, ceux de Noël, de la Pentecôte, de la solennité des saints apôtres Pierre et Paul, de l'Assomption de la Sainte Vierge et de la Toussaint.

Mais il faut observer que les décrets de 1802 et 1804 ont supprimé les *jeûnes*, mais nullement les *Offices des vigiles*, car le décret de 1802 dit expressément que Pie VII défendit de rien changer relativement aux Offices :

« Eam legem adjectam esse voluit (Sanctitas Sua) ut in festis diebus vigiliisque eos præcedentibus, quæ suppressæ decernuntur, in omnibus Ecclesiis nihil de consuetudine divinorum Officiorum sacrarumque caeremoniarum ordine ac ritu innovetur, sed omnia ea prorsus ratione peragantur qua hactenus consueverunt. »

Donc les *Offices des vigiles* sont maintenus, et par conséquent aussi les prières fériales qui y sont attachées; et cela, bien *qu'en fait*, par suite du Concordat, le jeûne ait été supprimé.

Q. — La fête de sainte Anne, autrefois du rite double-majeur et celle de saint Sylvestre, du rite double-mineur, étaient-elles chômées avant la Révolution?

Si non, pourquoi avait-on imposé aux curés l'obligation d'appliquer ces jours-là *pro populo*; l'obligation d'appliquer pour le peuple, de l'avis des théologiens de l'époque, était corrélatrice à l'obligation pour les fidèles d'entendre la messe.

R. — La fête de sainte Anne se trouve dans la Bulle *Universa* d'Urbain VIII, qui indique à MM. les curés les fêtes où ils sont obligés d'appliquer la messe pour leur peuple; ce qui prouve que la fête de sainte Anne était chômée à cette époque, c'est-à-dire, en 1642, dans l'Eglise catholique.

Malheureusement la France, aujourd'hui si admirablement unie au Saint-Siège, était en dehors des traditions romaines sur un grand nombre de questions, particulièrement en matière de discipline. La bulle *Universa* ne fut pas observée en beaucoup de diocèses de France; de là des divergences regrettables entre la France et le reste de la catholicité, souvent même entre les divers diocèses de France, soit avant la grande révolution, soit même depuis.

Q. — 1<sup>o</sup> Pendant le salut, peut-on laisser des bougies allumées au pied d'une statue, qui se trouve au même autel où le Saint Sacrement est exposé?

2<sup>o</sup> A une statue, qui se trouve à un autre autel?

R. — Ad I. Cela ne convient pas. Tout ce qui est de nature à détourner les fidèles de l'adoration qu'ils doivent au Très-Saint Sacrement, surtout lorsqu'il est exposé, doit être écarté.

Ad II. Même principe de solution, bien que l'application doive être plus ou moins modifiée à raison de la distance.

Q. — Quand on porte le saint Viatique à la campagne, où doit-on purifier la custode? chez le malade ou à l'église à

la messe du lendemain? Dans le premier cas, que faire de l'eau de la purification? La faire boire au malade? Mais souvent ce lui serait nuisible. Peut-on la jeter au foyer?

R. — La rubrique ne tranche pas la question. Toutefois elle semble insinuer que la custode n'est pas purifiée à la maison, mais qu'elle est rapportée à l'église. Voici le texte même :

« Quod si ob longitudinem aut difficultatem itineris, vel quia ea qua decet veneratione Sacramentum ad ecclesiam commode reportari non potest, sumpta fuerit una tantum particula consecrata, ut dictum est, tunc ea infirmo administrata, sacerdos, prædictis precibus recitatis, cum manu benedicit, et una cum aliis privato habitu, extinctis luminibus, umbella demissa, latente pyxide, ad ecclesiam vel domum quisque suam revertatur. » (Rituel romain, Ordo administrandi sacram communionem.)

Néanmoins on peut suivre l'autre méthode que vous indiquez, à savoir, donner au malade l'eau de la purification du ciboire ou de la custode. C'est la pensée de saint Alphonse :

« Bene vero poterit etiam (sacerdos) eas (reliquias) dare infirmo statim post particulam ipsi (infirmo) traditam, quæ tunc censetur moraliter una communio, prout recte dicunt iidem Tamburin. Burg. cum Marchin. ib. et Lugo, d. 15, n. 80 qui testatur sic usum ferre, ut post communionem ægri abluatur pyxis, et ablutio ipsi tradatur. » (Livre 6, n. 251.)

O'Kane dit que cette méthode est souvent convenable, et il donne la manière dont on peut procéder : « Quand le prêtre ne porte qu'une seule hostie, dit ce savant Irlandais, il peut purifier le ciboire immédiatement après avoir donné la communion, et il trouvera souvent qu'il est très convenable d'agir ainsi. Il peut procéder de la manière suivante :

« Tenant le ciboire de la main gauche au dessus du vase préparé pour l'ablution de ses doigts, il recueille avec l'index de la main droite les parcelles qu'il peut saisir et les fait tomber dans le vase. Puis, s'il est nécessaire, il verse un peu d'eau dans le ciboire et, quand il l'a fait passer autour de l'intérieur, il la verse dans le vase. Il purifie ensuite ses doigts et les essuie avec le purificateur. Si le ciboire est assez grand, il peut tenir le ponce et l'index au-dessus et se purifier avec l'eau que l'on y verse. On donne ensuite l'ablution à la personne malade comme il a été dit plus haut. »

Si la personne malade ne peut prendre cette purification de la custode, on suit la première méthode, qui est de rapporter la custode à l'église.

Ne pourrait-on pas jeter cette purification au feu dans la maison du malade, ou bien la rapporter à l'église pour la jeter dans la piscine. Certainement on peut agir ainsi lorsqu'il s'agit de l'ablution des doigts, comme l'enseignent assez communément les liturgistes. Mais le pourrait-on également pour la purification de la custode?

Nous n'oserions pas nous prononcer, n'ayant aucun guide en cette grave matière.

Q. — Peut-on chanter une messe de *Requiem*, le corps présent, dans les fêtes suivantes : saint Jean-Baptiste, saint Joseph, l'Immaculée-Conception, la Dédicace, le Patron de lieu, SS. Pierre et Paul ?

R. — L'*Ami du clergé* a répondu complètement à toutes ces questions en 1883, p. 279 et 280. Nous y renvoyons notre confrère. Nous sommes trop encombrés de questions, pour revenir, même d'une manière abrégée, sur des matières que nous avons déjà traitées.

Q. — 1<sup>o</sup> En 1856 la fête du Sacré-Cœur de Jésus, qui est pour nous du rit double de 2<sup>e</sup> classe, sera en occurrence avec la fête de la Visitation. A laquelle de ces deux fêtes donner la préférence ? (Je crois que c'est à la Visitation, je crains de me tromper).

2<sup>o</sup> La fête du T.-S. Cœur de Marie, dimanche après l'octave de l'Assomption, sera en occurrence avec la Décollation de Saint Jean-Baptiste. Quelle fête doit être préférée ?

R. — Vous avez raison. La Visitation l'emportera. Ce cas a été décidé en 1859. Cette année-là, trois fêtes de seconde classe se succédaient : au 1<sup>er</sup> juillet, le Sacré-Cœur ; au 2, la Visitation ; au 3, le Précieux-Sang. On demanda à la Sacrée Congrégation des Rites : « ... quomodo ordinandæ sint vespere prædictorum festorum in respectiva occurrence ? »

La Sacrée Congrégation répondit que la Visitation devait avoir intégralement les vêpres :

« Juxta rubricas et hujus Sacræ Congregationis decreta, festum Visitationis B. M. V. habere debebit integras utrasque vespere. » (26 mars 1859, n. 5278, ad 1.)

Ad II. Le très saint Cœur de Marie devra être préféré à la Décollation de saint Jean, parce qu'il est plus digne. A la vérité, quelques auteurs dont n'auraient la préférence à la Décollation, parce qu'ils prétendent que c'est une fête primaire et que le Saint-Cœur n'est que secondaire. Mais cette opinion ne nous semble aucunement probable. Ces deux fêtes sont secondaires. Or dans ce cas, la fête la plus digne l'emporte.

Q. — 1<sup>o</sup> Le jeudi-saint, le reposoir peut-il être placé dans le chœur, non loin de l'autel, à cause de la petitesse de l'église ? En ce cas est-il nécessaire de former une procession, d'avoir la croix, etc. ?

2<sup>o</sup> Peut-on le placer hors de l'église, dans une salle voisine ?

3<sup>o</sup> Dans une église non paroissiale, mais à laquelle est attaché un prêtre, pourrait-on conserver l'usage, abusif selon nous, de chanter seulement la messe le samedi-saint, en omettant toutes les autres prières ? Nous supposons qu'il n'y a pas d'indult le permettant ?

4<sup>o</sup> Le samedi-saint, peut-on chanter les litanies des saints et la messe ou bien seulement la messe, alors qu'on a simplement lu les autres prières liturgiques ?

5<sup>o</sup> Le premier vendredi du mois, en l'honneur du Sacré-Cœur, est-il anti-liturgique de placer des candélabres allumés sur le tabernacle, la statue du Sacré-Cœur étant appuyée contre le rétable, avant la bénédiction et pendant le salut du Saint Sacrement ?

R. — Ad I. Oui. On peut placer le reposoir dans le chœur, car si la rubrique du Missel de-

mande que le reposoir soit disposé dans une chapelle de l'église, ou bien à un autel, la rubrique de *Memoriale Rituum*, destiné aux petites églises, demande seulement que le lieu préparé pour ce reposoir, soit *distinct* du grand autel.

« ... Locus ipse ab altari majori *distinctus*, et decenter velis pretiosus, non tamen nigris, et luminibus ac floribus ornatus, sine reliquiis aut imaginibus Sanctorum. »

Il est nécessaire de former une procession, parce que le *Memoriale Rituum* et le Missel le prescrivent. Elle aura sans doute peu de développement. Du moins le très-saint Sacrement sera entouré de plus d'éclat, ainsi qu'il convient au jour béni de l'institution du plus auguste des sacrements ; et en outre, les rubriques seront observées.

Ad II. Le reposoir ne doit pas être placé hors de l'église dans une salle voisine, car la rubrique du Missel demande que le reposoir soit placé dans une chapelle de l'église ou à un autel :

« Hodie paretur locus aptus in aliqua capella ecclesie vel altari. » C'est du reste le sens du *Memoriale* cité plus haut.

Ad III. Pour répondre à cette question nous aurions besoin de savoir ce que c'est que cette église non paroissiale. Il y a des rites qui ne sont obligatoires que dans les églises paroissiales. Il en est même qui ne peuvent s'accomplir que dans les églises paroissiales.

Ad IV. Le samedi-saint on n'est pas *obligé* de chanter quoi que ce soit dans les petites églises. Mais rien n'empêche de chanter certaines parties de l'Office.

Ad V. Il ne convient pas de mettre de candélabres sur le tabernacle. La sacrée Congrégation des rites a défendu d'y placer des reliques, même de la vraie croix, et des vases de fleurs. Nous pensons qu'elle défendrait également d'y placer des candélabres.

Nous nous demandons en outre si elle permettrait de faire cette illumination de la statue du Sacré-Cœur à côté de l'autel, quand le très-saint Sacrement est dans le tabernacle, et surtout lorsqu'il est présent sur l'autel ou qu'il bénit le peuple ?

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — J'ai dans la cour de mon presbytère, laquelle cour est fermée, un puits que la commune voudrait rendre public, ce qui m'obligerait à laisser la porte de ma cour perpétuellement ouverte.

Puis-je m'opposer à ce projet qui n'est dicté que par un motif de vengeance ? Je voudrais une décision motivée.

R. — Assurément, on peut s'opposer à une pareille prétention ; car les communes ne peuvent établir de servitudes sur les presbytères lorsqu'elles en seraient propriétaires. Quant à ce qui concerne spécialement les puits qui se trouveraient enclos dans les dépendances d'un



presbytère, elles ne peuvent autoriser qui que ce soit, pas même l'instituteur, pas même le maire, à moins que ce puits ne soit mitoyen et qu'on ne puisse y aboutir sans pénétrer dans le périmètre du local attribué au curé. Hors ce cas, il faut l'autorisation du curé pour y puiser de l'eau; nous allons plus loin, nous pensons que le curé ne doit pas donner l'autorisation d'une manière habituelle, afin d'éviter que la coutume s'établisse et dégénère en servitude. Il a la garde du presbytère de par la loi et il serait un gardien infidèle s'il laissait une servitude s'établir. Cela étant ainsi, comment un maire pourrait-il exiger d'un curé une chose que la loi interdit à ce même curé?

En outre, les lois récentes, si hostiles qu'elles soient au clergé, n'ont pas modifié l'état des choses relativement à la jouissance des presbytères. Lors donc qu'une commune croit avoir besoin d'une partie superflue d'un presbytère et se propose d'en opérer la distraction, elle est toujours soumise aux formalités prescrites par l'ordonnance réglementaire du 3 mars 1825; elle exige un décret présidentiel qui n'est rendu qu'après avis de l'évêque et du préfet et après enquête *de commodo et incommodo* etc., ainsi que nous l'avons souvent expliqué.

Toute distraction (et une servitude à établir est la même chose) qu'un maire, qu'un conseil municipal ou que toute autre autorité quelconque voudrait effectuer, sans qu'elle eût été préalablement prononcée par décret, serait illégale. Le curé et la fabrique devraient s'empressez en plaindre, par voie de pétition, au ministre des cultes et à l'évêque diocésain; ils devraient en même temps se maintenir en possession et résister à l'envahissement qu'on voudrait commettre à leur préjudice.

Puisque, dans le cas présent, il s'agit d'une vengeance individuelle, il ne serait pas difficile de trouver une protestation importante parmi les habitants.

Q. — 1<sup>o</sup> Une femme âgée et illettrée va chez le notaire de sa localité et lui demande de lui formuler une pièce constatant qu'elle déclare, en sa présence, qu'à sa mort elle veut être inhumée chrétiennement et dans la religion de ses pères qui est la religion catholique.

Le notaire refuse de recevoir et de formuler cette déclaration. En a-t-il le droit, la personne ne sachant signer?

Il ajoute qu'à la mort de cette personne, son corps appartient à ses enfants et qu'ils en feront ce qu'ils voudront. Est-il dans le vrai? Quel serait dans ce cas le moyen à employer par cette personne pour assurer à sa mort une inhumation religieuse?

2<sup>o</sup> En qualité d'exécuteur testamentaire d'un de mes confrères, je me trouve en présence d'une autre difficulté que voici :

Sur le registre de M. le curé de... on voit inscrites les messes qui lui avaient été demandées, se trouvent les indications suivantes :

M<sup>me</sup> D. m'a remis 5,000 francs pour honoraires de messes à dire pour le repos de son âme après sa mort à raison de 1 franc par messe.

Une seconde indication, postérieure de quelques années, à la note ci-dessus, indique la mort de M<sup>me</sup> D. et établit par une comptabilité régulière 1<sup>o</sup> les noms des différents prêtres qui ont acquitté des messes pour M<sup>me</sup> D. à la décharge de M. le curé de... Le nombre des messes acquit-

tées par chacun et le nombre de celles acquittées par lui-même. Le nombre total s'élève à 2,800.

Une note inscrite sur ce même registre et traitant de cette comptabilité porte ceci : 1<sup>o</sup> deux actions Charbonnage ont été achetées au nom de M<sup>me</sup> D. d'une valeur de 500 fr. chacune; ces actions sont tombées à néant; c'est donc 1,000 fr. à défalquer sur les 5,000. 2<sup>o</sup> De même deux actions, autre valeur désignée, de 400 fr. chacune, sont tombées à néant; de là 800 fr. à défalquer de la somme de 5,000 francs.

Il résulte de cet état de comptabilité que, déduisant les trois sommes de 2,800 plus 1,000 plus 800 de celle de 5,000 fr., il resterait 400 messes à acquitter.

Je demande 1<sup>o</sup> si les héritiers doivent loyalement la somme de 1,800 fr. pour être employés à faire acquitter 1,800 messes sous prétexte que la note indiquant *valeur achetée au nom de M<sup>me</sup> D.* ne suffit pas; qu'il n'y a pas trace d'actions nominatives et que ce ne pouvait être que des titres au porteur et que rien ne justifie que c'était acheté par la volonté de M<sup>me</sup> D.

Je demande 2<sup>o</sup> si M. le notaire est dans le vrai en prétendant que ces 1,800 francs auxquels on doit ajouter les 400 fr. pour messes non acquittées, c'est-à-dire 2,200, doivent être remis aux ayant-droit de la succession de M<sup>me</sup> D. purement et simplement sans qu'ils soient tenus de faire acquitter ces messes; et supposé que les héritiers de la succession D. y soient tenus, par qui devraient-ils être mis en demeure, serait-ce par les héritiers de M. le curé de... ou par ses exécuteurs testamentaires, ou par le notaire qui avait reçu le dépôt du testament?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Un notaire peut se refuser à passer un acte de ce genre sans encourir de peine disciplinaire ou de blâme de la part de la chambre des notaires. Mais le motif que celui-ci a mis en avant pour refuser d'instrumenter n'est pas admissible; car il est absolument faux qu'une personne ne puisse pas disposer de son corps testamentairement, pourvu qu'elle n'en dispose pas contrairement aux mœurs et aux lois. Nous voyons même chaque jour qu'on en dispose ainsi soit en indiquant le lieu qu'on a choisi pour sa sépulture, soit en déterminant le mode de sépulture; et les tribunaux prêtent main-forte à l'exécution de pareilles volontés. Les enfants n'ont de droit de propriété sur les corps de leurs parents que lorsque ceux-ci n'en ont pas disposé par un acte spécial testamentaire ou autre. Sans doute quand il n'y a pas d'exécuteur testamentaire, les enfants héritiers agissent sans contrôle, et nul, en dehors d'eux, n'a qualité pour faire respecter les volontés dernières du testateur. Mais, s'il y a un exécuteur testamentaire, celui-ci a qualité, et peut réclamer avec succès l'appui de la justice.

Comment une femme, assez malheureuse pour avoir des enfants capables de profaner son cadavre, doit-elle s'y prendre pour s'assurer une sépulture chrétienne? c'est très simple. Qu'elle s'adresse à un notaire simplement honnête homme; qu'elle le prie de recevoir son testament, qu'elle y fasse exprimer très nettement ses volontés; qu'elle y désigne un exécuteur testamentaire sérieux et énergique; et elle obtiendra satisfaction pleine et entière.

Ad 2<sup>re</sup>. Selon nous, il ne saurait y avoir de doute. L'argent des 5,000 messes étant encaissé par le curé de D. était devenu sa propriété. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait une preuve quelconque que M<sup>me</sup> D... avait remis ces valeurs,

au lieu d'espèces sonnantes, et leur avait attribué une valeur qu'elles n'avaient pas. D'un autre côté, ayant livré l'argent d'avance pour une charge future, comment aurait-elle pu en disposer pour acheter des valeurs; elle n'avait plus qualité pour cela. Au reste, au point de vue civil, il faudrait des preuves palpables, et ici il n'y en a pas. C'est donc le curé lui-même qui a disposé de son argent dans un placement fâcheux; il l'a perdu; mais cette perte ne le décharge nullement de son obligation personnelle vis-à-vis de la dame. Au lieu d'être privé de la somme par une déplorable opération, s'il l'eût été par le fait d'un incendie ou d'un vol à main armée, cela ne supprimait en aucune façon l'engagement qu'il a contracté de dire ou faire dire des messes. Ce que nous en disons jusqu'ici se base sur l'équité et même sur la justice, mais au for intérieur, c'est-à-dire de la conscience. Au point de vue civil et juridique, la question se complique d'une difficulté légale sur laquelle le notaire aurait quelque raison. Sa réponse, en effet, vise l'article 1937 du code civil relatif aux dépôts d'argent et probablement l'arrêt du 31 décembre 1834 de la cour de Douai, décidant que le dépositaire doit, lors du décès du déposant, remettre la somme déposée aux héritiers du défunt qui la réclament, moins toutefois la portion dont il aurait été déjà fait emploi.

Nous nous sommes expliqués plusieurs fois sur cette matière, et tout en reconnaissant la légitimité de la loi en général, nous avons soutenu et soutenons encore que l'argent donné à un prêtre pour des messes futures n'avait pas le caractère d'un vrai dépôt au sens de la loi, et ne devait pas en subir les conséquences. Mais on reconnaîtra avec nous l'incertitude d'une cause pareille qui serait portée devant les tribunaux en ce moment surtout. Si l'argent était juridiquement restitué aux héritiers naturels, certainement ceux-ci resteraient libres de la charge des messes, d'autant plus qu'aucun acte officiel ne manifeste les intentions de la testatrice, et que personne n'aurait qualité pour les mettre en demeure de s'exécuter. Dans l'hypothèse, en effet, d'un jugement de ce genre, les héritiers du curé ne peuvent produire que des raisons morales, et le curé exécuteur testamentaire également; car il n'est exécuteur que des volontés de son confrère, lesquelles ne peuvent atteindre les héritiers de la dame, mais bien les héritiers du curé. Il faut espérer que les héritiers du curé et ceux de la dame comprendront leur devoir; ceux-ci en se tenant pour obligés de payer 2,200 francs pour les messes à dire; ceux-là en laissant s'accomplir les volontés dernières de leur parent. La tâche de l'exécuteur testamentaire serait simplifiée.

Q. — 1<sup>o</sup> Un instituteur libre peut-il exiger du maire de la commune la liste des enfants de six à treize ans déclarés par leurs parents comme fréquentant son école?

En cas de refus du maire, l'instituteur peut-il être réprimandé par l'inspecteur primaire pour n'avoir pas tenu

le registre d'appel exigé par l'art. 10 de la loi du 28 mars 1882?

2<sup>o</sup> Le maire et le délégué cantonal ont-ils le droit d'inspecter une école primaire libre?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Le Bulletin de la Société d'Éducation, rapporteur M. de Las Cases, répond comme il suit : « il est certain qu'un instituteur libre peut exiger du maire la liste des enfants ayant l'âge scolaire et qui ont été déclarés par leurs parents comme devant fréquenter son école. »

L'art. 8 de la loi du 28 mars 1882 ne peut laisser aucun doute : « Chaque année, dit-il, le maire dresse, d'accord avec la commission municipale scolaire, la liste de tous les enfants âgés de six à treize ans et avise les personnes qui ont charge de ces enfants de l'époque de la rentrée des classes... Huit jours avant la rentrée des classes, il remet aux directeurs d'écoles publiques et privées la liste des enfants qui doivent suivre leurs écoles. Un double de ces livres est adressé par lui à l'inspecteur primaire. »

Si le maire ne se conforme pas à ces prescriptions légales si claires et si nettes cependant, l'instituteur doit les lui rappeler et le mettre en demeure de s'exécuter, par lettre recommandée. En même temps, l'instituteur libre ferait bien de s'adresser à l'inspecteur primaire, de lui dénoncer la situation et de l'engager à y porter remède par une intervention énergique auprès du maire; déclarant que, faute d'avoir cette liste, il ne pourrait procéder aux appels. Cette démarche empêchera l'inspecteur de faire aucune réprimande à l'instituteur sur son défaut de registre.

Ad 2<sup>re</sup>. Le droit d'inspecter une école privée ou publique appartient d'après la loi de 1850, art. 18 :

1<sup>o</sup> Aux inspecteurs généraux;

2<sup>o</sup> Aux recteurs et inspecteurs d'académie;

3<sup>o</sup> Aux inspecteurs de l'enseignement primaire;

4<sup>o</sup> Aux délégués cantonaux et au maire en ce qui concerne l'enseignement primaire.

Ces dispositions de la loi de 1850 n'ayant pas été abrogées par la loi du 28 mars, un instituteur libre dirigeant un établissement d'enseignement primaire ne peut interdire l'entrée de son école au maire et au délégué cantonal; il est obligé de les recevoir et de les accueillir.

Mais il ne faut pas oublier que l'article 21 de la loi de 1850 définit, en le limitant, ce droit de surveillance et d'inspection accordé au maire et au délégué cantonal :

« L'inspection des écoles publiques, dit l'art. 21, s'exerce conformément aux règlements délibérés par le conseil supérieur.

« Celle des écoles libres porte sur la moralité, l'hygiène et la salubrité.

« Elle ne peut porter sur l'enseignement que pour vérifier s'il n'est pas contraire à la morale, à la constitution et aux lois. »

Le maire et le délégué cantonal ont ainsi un pouvoir des plus restreints, et ils ne pourraient exiger, par exemple, que l'instituteur fit une classe devant eux.



Q. — Est-il nécessaire de demander une autorisation ou de faire une déclaration à l'administration pour ouvrir une école de catéchisme ?

R. — L'enseignement obligatoire ne comprenant plus depuis la loi du 28 mars 1882 l'instruction religieuse, le catéchisme, les prières et même l'histoire sainte peuvent être appris aux enfants par n'importe quelle personne, sans aucune déclaration, ni autorisation. Le préfet n'a rien à voir dans des réunions de cette nature, si ce n'est pour en assurer la liberté contre tout individu qui viendrait y porter atteinte. Ces réunions ne relèvent plus que de l'autorité ecclésiastique (rapporteur M. Delamarre).

## COURRIER DE L'UTILE

Q. — Une petite basse-cour est une précieuse ressource pour la maigre cuisine du prêtre de campagne. Or, depuis plusieurs années, les poules que j'éleve végètent sans produire ni œufs ni viande. Un ami me dit que cela tient à la mauvaise situation et construction de mon poulailler. Donnez-moi donc à ce sujet quelques bons conseils ?

R. — Un poulailler bien conditionné a sa porte au midi, une petite fenêtre au nord, un sol pavé de dalles, faciles à nettoyer. La propreté est essentielle à la santé des poules.

Les nids ou pondoires doivent être disposés par étages contre les murailles. Les juchoirs, tous placés à la même hauteur, doivent être formés de baguettes carrées et non cylindriques, car les pattes des poules ne s'appliquent aisément que sur des surfaces à angle droit.

Qu'il y ait d'un côté du poulailler un espace de terre labourée où les poules puissent gratter, de l'autre un petit gazon dans lequel elles puissent butiner.

Que l'eau qu'elles boivent soit pure et fraîche. La nourriture peut se composer de débris de toute sorte et d'un peu de grain.

Nettoyez le poulailler, en hiver, deux fois par semaine, en été trois fois, et afin que les juchoirs soient toujours propres, ayez-en le double de ce que doit contenir le poulailler. Lorsqu'une moitié de ces bâtons est souillée, il faut les enlever et les jeter dans un réservoir où le bétail ne va jamais boire; on les retire pour les frotter, les faire sécher et les replacer au bout de quelques jours. Pendant ce temps, la seconde moitié des juchoirs a servi; ceux-ci sont à leur tour soumis au nettoyage et ainsi de suite pendant toute l'année.

Faites la cueillette des œufs, une fois par jour seulement et toujours à la même heure.

Lorsque les poules sont tombées dans l'eau, lorsqu'elles ont été mouillées par une pluie froide, il est bon de leur administrer du vin chaud.

Quand les poules muent, elles cessent de chanter et de pondre. Leur crête devient pâle; elles ont besoin alors d'une nourriture plus substan-

tielle et de fumier dont la chaleur puisse les réchauffer.

Quant aux couveuses, il faut veiller sur elles, avec le plus grand soin, les retirer du nid deux fois par jour pour les faire manger. On profite de leur absence pour examiner leurs œufs et jeter ceux qui sont clairs; car souvent la couveuse abandonne son nid, si elle voit qu'on y touche.

Les petits poulets éclosent au bout de vingt et un jours. Pendant les cinq premiers jours qui suivent l'éclosion, on donne à la poule, pour la fortifier, du pain émietté dans du vin ou dans du cidre. Si les poussins sont languissants, on leur fait boire un peu de vin tiède et sucré. S'ils sont relâchés, on leur donne du jaune d'œuf dur haché. On les tient pendant huit jours enfermés dans un endroit chaud; puis, si le temps est beau, on les met dehors sous une cage à poules.

## IMPRIMATUR.

Lingonis, die 1 aprilis 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis.*

## CONSEILS DU DOCTEUR

*Sur l'emploi des tisanes contre les affections des bronches de la gorge et des poumons.*

Les tisanes sont destinées à tempérer la sécheresse de la gorge; mais il faut se garder d'attribuer à ces simples un effet curatif contre les rhumes. C'est malheureusement d'après cette opinion erronée que certaines personnes croyant augmenter l'effet de ces remèdes, s'emplissent l'estomac de liquides inertes : pratiqué de la sorte, l'usage des tisanes est plus fâcheux que le mal auquel on l'oppose.

Ces liquides sont avantageusement remplacés par l'usage de l'eau de goudron. Aujourd'hui, grâce à l'ingénieuse invention du goudron Guyot, il est facile de se procurer, au moment du besoin, une eau de goudron très aromatique : il suffit de verser dans un verre d'eau une cuillerée à café du goudron préparé par M. Guyot.

Les personnes auxquelles la saveur du goudron rendrait impossible l'emploi de ce médicament, feront usage des capsules Guyot. Autrefois ces capsules elles-mêmes étaient désagréables à avaler; aujourd'hui elles sont blanches, sans aucune saveur, et pour garantir l'origine du produit, l'inventeur E. Guyot a écrit sa signature sur chaque capsule.

Toutes les espèces de goudron sont loin d'avoir la même composition et les mêmes effets thérapeutiques, le goudron de Norwège, seul employé par M. Guyot, pharmacien, 19, rue Jacob, et les soins dont ces préparations sont entourées expliquent parfaitement leur succès.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.*

# LIVRES POUR LES PREMIÈRES COMMUNIONS

## POUR LES PRÊTRES

**Retraite Préparatoire à la Première Communion** et Instructions pour le grand jour, d'après les prédicateurs contemporains, avec Préface et Traits historiques, par M. l'abbé PLUOT. 1 beau vol. in-12. Prix : 3 »

**Modèles d'une bonne Première Communion**, offerts aux enfants pieux ; nouvelle édition, considérablement augmentée, avec un appendice sur la Confirmation, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-12 de vii-424 pages. 2 »

**Fleurs de Première Communion**, souvenirs et récits d'un catéchiste, par M. l'abbé JULIEN LOTI, chanoine honoraire, professeur d'éloquence sacrée à la Faculté de Théologie de Rouen. 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 de 528 pages. 4 »  
Il reste quelques exemplaires de la 1<sup>re</sup> édition. 1 vol. in-12 de 278 pages. 2 »

**Méthode pour préparer les enfants à la Première Communion**, par SCHMITT, professeur au séminaire de Fribourg. Traduit sur la 3<sup>e</sup> édition allemande, par SCHOORS, curé de Tilleur. 1 vol. in-8<sup>e</sup> de 354 pages. 3 50

**Retraite préparatoire à la Première Communion**, par le P. BOONE. 1 vol. in-18. 50

**Retraite de Première Communion**. Méditations, sermons, examens et gloses pour chacun des cinq jours, avec sermons et entretiens pour le jour même de la Première Communion, par le chanoine LOUIS. 1 vol. in-8<sup>e</sup> de 287 pages. 3 »

**L'Enchiridion du Catéchiste**. Avis, Homélies, Histoires, Prières, Méditations, Cantiques et autres exercices pour la Première Communion, à l'usage de MM. les Catéchistes, par M. l'abbé Regnaud. 1 fort. vol. in-12. Prix. 3 »

## POUR LES ENFANTS

**Pèlerinage du Jeune Chrétien**, ou préparation des enfants à la Première Communion et à la Confirmation, par l'auteur de *la Pieuse Pensionnaire*. 1 vol. in-32 de 284 pages. 90

**Le Droit Chemin**, souvenirs des enseignements de la Première Communion, par M. F. LEMARIÉ-DECHAMPTENAY, secrétaire général de l'Athénée des arts, sciences et belles-lettres de Paris. 1 vol. in-12 de viii-498 pages. 3 »

**Le Guide angélique de la Première Communion et de la Confirmation**, manuel complet de prières et de pieux exercices, par M. l'abbé V. POSTEL, auteur du *Bon Ange de la Première Communion*. 1 vol. in-18 de xvi-462 pages. 1 50

**Semaine Eucharistique**, Chemin de la Croix et Choix de prières à l'usage des enfants qui se préparent à leur Première Communion, par la baronne DE CHABANNES. 2<sup>e</sup> édition, revêtue d'un grand nombre d'approbations. 1 vol. in-32 de xxxvi-320 pages sur papier vergé. 75

**Manuel de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de la Première Communion**, par M. l'abbé PENAUT, directeur de l'archiconfrérie. Souvenir et persévérance. 1 vol. in-18 de 615 pages. 2 »

**L'Ange conducteur du Premier Communiant**, suivi d'exercices de piété, par l'abbé GOBAT, avec approbation épiscopale. 1 vol. in-48. 40

**Souvenir de ma Première Communion**, par le P. HILLEGEER, traduit par le P. F. DEYNODT. 1 vol. in-32. 50

**La Première Communion**, ou Petit manuel à l'usage des enfants qui doivent participer pour la première fois aux Saints Mystères, et des personnes chargées de les y préparer, par le P. F. X. SCHOUPPE, S. J. 1 vol. in-18 de 48 pages. 25

# CADEAUX A OFFRIR AUX JEUNES COMMUNIANTS

**La Première Communion illustrée**, par M<sup>me</sup> Léon Gautier. Edition de luxe, avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte. Un volume in-32 raisin de xix-472 p. — Prix broché, 4 fr. — Cartonné toile riche, 6 fr. — Reliure chagrin ou veau plein, tranches et ornements dorés, 10 fr. — Reliure chagrin poli à biseau, tranches dorées, garde chromo, 12 fr. — Reliure marquin plein, uni ou poli, tranches dorées, gardes soie, 20 fr. — Reliure cuir de Russie, tranches dorées, gardes soie, 20 fr.

**Le Livre d'heures des Jeunes Gens**, par le P. Charles Clair, auteur de *Pierre Olivaint*. Joli volume grand in-32, avec encadrements et têtes de chapitres d'après les dessins artistiques du P. Morisseau. — *Livre de poche*. — *Vrai bijou d'impression*. — Mêmes prix que pour le volume précédent.

## ÉCRIN DES ENFANTS

PAR M. l'abbé DUMAX

**La Guerre aux défauts**, par M. l'abbé Dumax. Petit traité tout en histoire, 4<sup>e</sup> édition. Prix. 1 fr.

**L'Obéissance enseignée aux enfants**, par le même. Petit traité en histoire sur la désobéissance et la soumission suivi de *la Fête du village* et de *la Chapelle blanche*. Un vol. in-12 Jésus de 216 pages. 1 fr.

**Jésus offert à la jeunesse dans les principales circonstances de son enfance**, par le même, 4<sup>e</sup> édition. 1 fr.

**Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie**, par le même, 7<sup>e</sup> édition. 1 fr.

## ÉCRIN DES JEUNES FILLES

**Vertus et défauts des Jeunes Filles**, ou *Lettres destinées à leur éducation*, par le P. Champeau, 2 vol.

**Vie de la sainte Vierge**, d'après les Écritures, Etudes et Méditations, précédée d'une lettre de Mgr Merinillod, 1 vol.

**Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie**, par M. l'abbé Dumax, 1 volume.

Quatre charmants volumes, in-48, caractères elzéviens. — Réunis dans un étui. — Prix, reliure chagrin ou veau souple, tranches dorées, 20 fr.

## CACHETS DE PREMIÈRE COMMUNION A TOUS PRIX



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis

1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. L. CHOVEL, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

**M** SON BOUASSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus  
ancienne de France. Félix  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

## VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. E. HUCHER ~~frère~~ père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. V<sup>or</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaires, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils,  
Sculpture, etc.

TOURS & ACCESSOIRES

**LE MELLE**, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

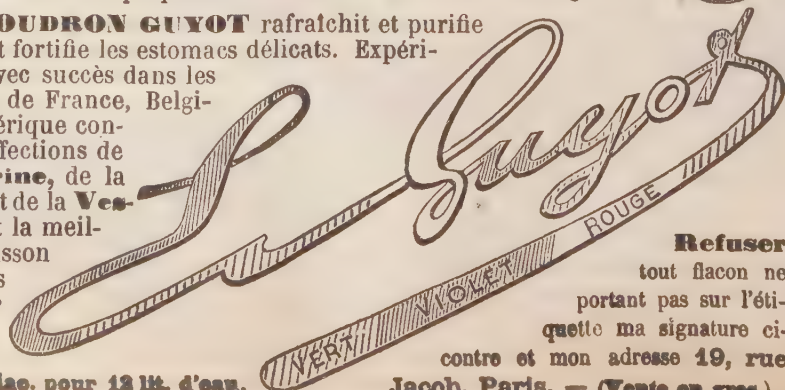
**GOUDRON GUYOT**

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ves-**  
**sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.

  
Refuser  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>e</sup> PALMÉ, Dir<sup>e</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## PRIME PERMANENTE

Tout abonné ou réabonné à l'*Ami du Clergé* peut nous demander l'une des deux primes suivantes :

Ou un volume des années précédentes choisi dans la collection de l'*Ami* ;

Ou l'abonnement gratuit, moyennant achat de 12 francs de livres, choisis dans le *Catalogue spécial des primes* encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.

Ajouter un franc pour recevoir *franco*, en gare la plus rapprochée, soit le volume de l'*Ami*, soit les 12 francs de livres.

### SOMMAIRE DU N° 15 :

PRÉDICATION : Pour le deuxième dimanche après Pâques : les péchés capitaux (l'impureté). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Un malade peut-il gagner plusieurs fois l'indulgence pénitentielle attachée à la bénédiction papale à l'article de la mort. — CONSOLATIONS LITURGIQUES, ETC. Le prêtre peut-il déposer à l'avance le calice sur l'autel et se rendre à l'autel sans barrette ? Peut-on bénir des images de papier ? — A un enterrement, *corpore presente*, peut-on dire la messe basse de la fête un jour double ? Peut-on conserver l'usage de dire plusieurs messes du jour en outre de la messe de *requiem* chantée ? Quelle messe doit dire l'aumônier d'une communauté pour un membre défunt qui doit être inhumé à la paroisse. — Les indulgences du scapulaire bleu exigent-elles la réception des sacrements ? Comment faire pour l'indulgence du Vendredi-Saint ? — Peut-on, pour le mariage, bénir deux anneaux : l'un pour l'épouse, l'autre pour l'époux ? — Peut-on faire consacrer et reprendre après l'élévation un ciboire pour continuer la distribution de la sainte communion ? — Qu'il est bon de prendre au premier nocturne pendant le Carême quand l'homélie est sur l'évangile : *Ece nos reliquimus* ou *Designavit Dominus* ? Comment ordonner les vêpres un dimanche de 1<sup>re</sup> ou de 2<sup>e</sup> classe où tombe un double mineur que l'on simplifie, le lendemain étant fête double ? Comment, si c'est un semi-double qui tombe ce dimanche ? si c'est un jour octave ? comment si ce dimanche tombent ensemble une fête de 1<sup>re</sup> classe et un double mineur ? — Quelles sont les indulgences attachées aux confréries du Saint-Sacrement ? — Quelles sont les indulgences des Saints-Lieux ? — Sommes-nous en contradiction avec Mgr Pierantonelli, au sujet du déplacement des desservants ? — Etude canonique sur les scapulaires (suite). — CORRESPONDANCE : Du catarrhe, de la phthisie et du choléra, de la pépie, des oiseaux de basse-cour, et en particulier des poules.

## REVUE LITTÉRAIRE

Nous avons à annoncer cette semaine la publication d'un grand et bien remarquable ouvrage : l'*Histoire de M. Emery et de l'Eglise de France pendant la Révolution* par M. l'abbé Méric, professeur de théologie morale à la Sorbonne.

La naissance de M. Emery, son éducation, l'esprit de sa direction, ses œuvres, ses combats, ses épreuves dans les cachots, ses hautes vertus, voilà ce que M. Méric nous décrit, en citant, avec à-propos, des lettres inédites, des circulaires, des documents qui nous permettent d'admirer les rares qualités sacerdotales de l'homme illustre qui eut l'honneur redoutable de gouverner la Compagnie de Saint-Sulpice pendant la terrible épreuve de la persécution à la fin du siècle dernier.

Mais ce n'est pas seulement la vie de M. Emery que nous trouvons dans ce beau livre, c'est encore, à l'aide de documents inédits, l'histoire de l'Eglise de France durant cette époque. Les origines de la Révolution, l'état religieux des esprits, le rôle de la Constituante, de la Législative, de la Convention, de la Terreur ; ces questions sont traitées avec sobriété et profondeur par le célèbre profes-

seur, dont les ouvrages philosophiques ont été traduits dans les principales langues de l'Europe. Il raconte dans un style vigoureux, d'un coloris éclatant, d'une élégance achevée, le massacre des Carmes, le duel des Girondins et des Jacobins, les souffrances poignantes des prisonniers à la Conciergerie et dans les cachots du Plessis. Il y a des chapitres qui ont la vie et l'intérêt des meilleurs drames et qui dessinent d'un trait précis les hommes et les situations.

Nous n'avons pas à faire l'éloge de M. Méric ; nos lecteurs le connaissent ; et, comme l'écrivait récemment un ancien ministre de la Belgique, son nom est la meilleure recommandation de ses ouvrages.

Voici comment il termine l'éloquente introduction de celui que sa plume féconde nous donne aujourd'hui :

« En écrivant cette histoire, où les événements les plus graves se succèdent avec une rapidité qui défie toutes les conjectures humaines, je voyais passer devant mes yeux les grands évêques et les prélat illustres de notre pays, défenseurs courageux dans les siècles passés des droits de l'Eglise contre les prétentions schismatiques du directoire ecclésiastique au premier jour de la Révolution ; je voyais des prêtres inconnus, mais inébranla-



bles dans l'héroïque fidélité de leur foi sacerdotale, chassés de leur église et de leur pays, jetés dans des cachots infects, condamnés à l'échafaud, où ils meurent sans laisser même un nom glorieux à la postérité, qui a perdu leur souvenir ; je voyais les fils de M. Olier passer les mers, descendre au Maryland, et fonder au prix de mille souffrances, sur cette terre vierge, chère encore aux âmes libres, un séminaire chrétien où les enfants des deux grandes nations, l'Amérique et la France, se réuniront bientôt, pour cimenter l'union fraternelle contractée déjà par leurs pères sur le champ de bataille, quand ils firent ensemble, au prix de leur sang, la conquête de l'indépendance américaine ; je voyais enfin cet homme de Dieu, ce grand vieillard, M. Emery, encourager respectueusement les évêques confesseurs de la foi, souffrir et pleurer avec les prêtres persécutés dont il partage la captivité pleine d'angoisses, bénir et accompagner de ses conseils, dans leur apostolat lointain, les prêtres envoyés à Baltimore, braver la mort qui doit le délivrer d'une vie dont il sent le dégoût amer ; et, s'il y a, dans cette époque tourmentée, des défaillances qui se produisent avec l'éclat retentissant du scandale, ces taches s'effacent et disparaissent dans le grand jour des actions héroïques dont le souvenir nous apprend à aimer le passé et à ne pas désespérer de l'avenir. »

Pour présenter un aperçu complet du nouveau chef-d'œuvre de M. l'abbé Méric, donnons en résumé la

#### TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER

##### INTRODUCTION.

CHAPITRE I<sup>er</sup>. — L'ENFANCE, LA PREMIÈRE ÉDUCATION ET L'ORDINATION DE M. EMERY.

CHAPITRE II. — M. EMERY AUX SÉMINAIRES D'ORLÉANS, DE LYON ET D'ANGERS.

CHAPITRE III. — LE SÉMINAIRE SAINT-SULPICE ET LA RÉFORME.

CHAPITRE IV. LA DIRECTION DE LA COMPAGNIE.

CHAPITRE V. — M. EMERY ET LES PREMIÈRES SCÈNES DE LA RÉVOLUTION.

CHAPITRE VI. — M. EMERY ET LA FONDATION DE LA MAISON DE BALTIMORE.

CHAPITRE VII. — M. EMERY ET LA CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ.

CHAPITRE VIII. — LES COMMENCEMENTS DE LA PERSÉCUTION.

CHAPITRE IX. — LE SERMENT DE LIBERTÉ ET D'ÉGALITÉ.

CHAPITRE X. LES MASSACRES, LA FUITE ET LA DISPERSION.

CHAPITRE XI. PREMIÈRE ARRESTATION DE M. EMERY.

CHAPITRE XII. — M. EMERY A LA CONCIERGERIE

CHAPITRE XIII. — LE 9 THERMIDOR ET LA DELIVRANCE.

CHAPITRE XIV. — LES SERMENTS ET LES CONTROVERSES.

1 beau et fort volume in-8°. Prix : 6 fr.

Le tome II et dernier (2<sup>e</sup> partie) est sous presse.

#### A LA MÊME LIBRAIRIE

#### ŒUVRES DE M. L'ABBÉ MÉRIC

PROFESSEUR DE THÉOLOGIE MORALE A LA SORBONNE

**La Vie dans l'Esprit et dans la Matière.**

4<sup>e</sup> édition. Prix . . . . . 3 50

**La Morale et l'Athéisme contemporain.**

4<sup>e</sup> édition. Prix . . . . . 3 50

**Du Droit et du Devoir.** 4<sup>e</sup> édition.

Prix . . . . . 4 »

**L'autre Vie,** 2 vol. in-8°. 3<sup>e</sup> édition.

Prix . . . . . 12 »

**Le même.** 2 vol. in-12. Prix . . . . . 6 »

**Les Erreurs sociales du temps présent.**

Prix . . . . . 3 50

**La Chute originelle et la responsabilité humaine,** 8<sup>e</sup> édition. Prix . . . . . 2 »

**M. Emery et l'Église de France pendant la Révolution,** 2 vol. in-8°. Prix . . . . . 12 »

**Les Élus se reconnaîtront au Ciel,**

Prix . . . . . 1 50

**Les Universités allemandes et les Séminaires français.** Prix . . . . . 1 »

**La Sorbonne.** — Hier et aujourd'hui. 1 »

#### QUATRIÈME NUMÉRO

DE

#### L'ALMANACH - JOURNAL

AVRIL 1885

(2 fr. par an)

(2 fr. par an)

#### SOMMAIRE

TEXTE : Dictons populaires d'avril. — Petite invocation poétique. — Paroles de Jouffroy sur le prix du temps. — Calendrier. — Le temps qu'il doit faire en avril. — Travaux d'avril aux Champs, aux Prairies, aux Vignes, au Jardin, au Parterre. — Prenez garde au soleil d'avril. — Avril et le vieillard. — Le poisson d'avril. — La légende d'un œuf de Pâques. — Remarque à propos de l'axiome : « Nul n'est prophète en son pays. » — Le général Brière de l'Isle. — Pourquoi le curé de B... est décoré. — Moi d'un homme de cœur. — Répartie d'un enfant. — La mutilée de Gravelotte. — Un héros anglais (Gordon-Pacha). — Le dimanche du breton.

ANECDOTES, BONS MOTS, FAITS DIVERS. — Les amis. — Le vendredi d'un ambassadeur. — L'accident de Gasparine. — L'aumône d'un Gascon, etc. — *Le Médecin de la Famille* (trois recettes). — Petite correspondance.

GRAVURES. — Vue de poissons frétilant au fond d'une rivière (article : *Le Poisson d'Avril*). — Un nid d'œufs (*Légende d'un œuf de Pâques*). — Portrait du général Brière de l'Isle, de *Gordon-pacha* (un héros anglais). — Scène d'inondation (*Pourquoi le curé de B... est décoré*). — La mutilée de Gravelotte. — Paysan breton (*Le Dimanche du Breton*). — Jeune fille se mirant (*L'accident de Gasparine*).

Le Numéro (pris au bureau) : 10 centimes.

L'abonnement : 2 francs par an.

#### Propagande

Toute personne qui prend cinq abonnements en son propre nom ou à diverses adresses, en reçoit un sixième GRATUITEMENT à titre de reconnaissance de la part de la Direction et comme indemnité de propagande.

Ecrire au rédacteur en chef, M. Gabriel ALOYONI, 7, rue du Cherche-Midi, Paris.

## PRÉDICATION

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES :  
LES PÉCHÉS CAPITAUX (L'IMPURETÉ)

Hæc est voluntas Dei ut abstinatis vos a fornicatione.

(II Thess., IV, 3.)

Voici le vice le plus honteux, le plus funeste et le plus répandu : l'impureté ! C'est, dit un docte prélat<sup>1</sup>, un incendie répandu sur toute la face de la terre. Tous les états, tous les rangs sont consumés de ses flammes. Elles dévorent spécialement les grands ; mais elles n'épargnent pas les petits. Elles embrasent les villes et les campagnes, les palais et les chaumières. Pour satisfaire son appétit brutal, l'impureté emprunte toutes les formes. Violente ou modérée, brusque ou insinuante, grossière ou polie, discrète ou impudente, timide ou hardie, gaie ou sérieuse, modeste ou effrontée, elle change de manière en changeant de lieu : elle varie selon les personnes, elle tend au même but, mais par des moyens toujours divers. L'homme agréable s'insinue par des flatteries, l'homme puissant séduit par des services, l'homme riche corrompt avec de l'or. Cette passion fait le sujet des conversations, le terme des projets, le but des intrigues, l'objet des démarches, le lien des sociétés. Elle est parvenue à rompre les barrières qui s'opposaient à ses progrès ; à affaiblir les principes qui la réprimaient, à supprimer les devoirs qui la contenaient, à bannir les bienséances qui la gênaient. La pudeur, la pureté des mœurs, la fidélité conjugale sont indignement moquées sur les théâtres, dans les romans, dans les feuilletons de journaux, dans les cercles, dans les conversations. Et ce qui est le comble de la corruption et de l'opprobre, on voit des chrétiens qui, non-seulement n'en rougissent pas, mais s'en glorifient, et font parade des excès qu'ils ont commis ; quelquefois même de ceux dont ils ne se sont pas rendus coupables ! Oui, la corruption est une des plus grandes, peut-être la plus grande plaie de notre siècle malheureux ; et le Saint-Esprit s'adressant aux prédicateurs de la vérité, leur dit plus vivement qu'à toute autre époque : Criez sans relâche, donnez à votre voix l'éclat de la trompette, rapprochez à mon peuple ses honteuses prévarications, *Clama, ne cesses, quasi tuba exalta vocem tuam, et annuntia populo meo scelera eorum* (Is. LVIII). L'année dernière, en expliquant le sixième commandement de Dieu, nous avons parlé longuement du vice impur ; aussi bien, malgré le débordement de luxure qui répand partout aujourd'hui les ruines et les hontes, nous contenterons-nous d'une instruction sur ce vice capital qui en engendre tant d'autres, par exemple : l'oubli de Dieu, la perte de la foi, les injustices, les haines, les jalousies, les meurtres, les suicides, etc. Nous nous bornerons à faire ressortir combien ce vice est contraire à Dieu qu'il

outrage odieusement et combien Dieu est contraire à ce vice qu'il châtie terriblement.

## I

Comme tout péché, l'impureté est contraire à Dieu, parce qu'elle est une révolte contre ses commandements. Mais il faut l'avouer, elle provoque spécialement ses colères parce qu'elle a une malice spéciale qui la distingue des autres prévarications.

C'est d'abord la PERVERSION de l'ordre établi par Dieu dans la formation de l'homme, résumé de tout l'univers. Dieu en nous créant unit un esprit à un corps, pour que notre corps vécût de la vie de l'esprit et qu'ainsi toute la création fût, pour ainsi dire, spiritualisée, divinisée, *in corruptio facit esse proximum Deo* (Sap. VII, 20). Mais que fait l'impudique ? Il réduit l'âme à la condition d'esclave du corps ; il la fait vivre d'une vie toute matérielle ; il la rend toute charnelle : charnelles les pensées, charnelles les imaginations, charnelles les complaisances, charnelles les désirs, charnelles les actions ! Par le vice honteux, l'âme est ravalée au-dessous de l'animal : la bête en effet, ne soumet pas à ses passions une âme raisonnable qu'elle ne possède pas, et d'ailleurs elle ne franchit pas les bornes que l'Auteur de la nature a fixées à ses instincts ; tandis que l'homme baptisé, le chrétien, esclave de la luxure, oublie sa dignité, se traîne dans la fange, et ne se sert de sa raison que pour aggraver ses désordres et déshonorer sa grandeur. Grand Dieu ! quel éloignement de la vie divine, de la vie angélique, de la vie raisonnable dans un être dégradé qui n'a pas même la vie de l'animal ! Comment ce renversement de l'ordre ne serait-il pas odieux au Créateur de tout ordre ?

D'autre part, ce vice impur outrage Dieu d'une manière particulière parce qu'il est un AFFREUX DÉDAIN pour la sainteté par essence, pour l'infinie bonté. On a horreur des Juifs qui, mis en demeure par Pilate de choisir entre Jésus, leur Sauveur, leur bienfaiteur insigne qui les instruisait, les consolait, guérissait leurs infirmes, ressuscitait leurs morts, et Barabbas le séditionnier, l'assassin, donnent leurs voix à ce dernier, réclament sa délivrance, et demandent avec une fureur diabolique la condamnation, le crucifiement de Jésus ! On ne sait comment qualifier leur folie, leur malice, leur ingratitude ! Et Judas le traître, son nom est devenu le symbole de la dernière ignominie, parce que, par une sordide avarice, il eut le malheur de livrer, pour trente viles pièces de monnaie, son doux Maître, son Seigneur et son Dieu, dans la compagnie duquel il avait eu l'insigne bonheur de vivre pendant trois années ! Les générations qui se succèdent n'ont pas assez de paroles d'exécration pour stigmatiser son forfait. Eh ! bien, l'oserai-je dire ? Les impudiques me paraissent plus outrageants que les Juifs

<sup>1</sup> Le cardinal de la Luzerne.



décides et que le traître Judas ! Ce n'est pas un homme qu'ils préfèrent à leur Dieu, ce ne sont pas trente pièces d'argent, c'est moins que cela, c'est un ignoble plaisir, c'est une honteuse passion ! Ils mettent leur Créateur au-dessous de la fange la plus immonde !

L'impureté enfin est extrêmement contraire à Dieu parce qu'elle est une PROFANATION INDIGNE de l'œuvre des trois personnes de la sainte Trinité. Elle outrage Dieu le Père d'abord. Il a fait de l'homme le chef-d'œuvre de la nature ; il l'a créé à sa parfaite ressemblance ; il lui a donné une mémoire, une liberté, une intelligence, une volonté semblables à sa mémoire, à sa liberté, à son intelligence, à sa volonté. Il a pétri son corps de ses mains divines ; il a voulu en faire le miroir fidèle et vivant de ses ineffables perfections ; son dessein le plus cher a été que ce corps fût par la pureté, au milieu des créatures matérielles, une image de sa royale majesté et de ses charmes ineffables. « Glorifiez Dieu, dit l'Apôtre, et portez-le dans votre corps. Voilà la volonté de Dieu, c'est que vous soyez purs, c'est que vous absteniez de la fornication : que chacun de vous sache garder avec honneur et sainteté le vase de son corps. Pas de désirs immondes comme en ont les Gentils. Car ce n'est pas à l'infamie, mais à la sainteté que Dieu nous a appelés. Mépriser cela ce n'est pas mépriser l'homme, c'est mépriser Dieu » (I Cor., vi, 20. I Thess., iv, 3 et seq.). Mais que fait l'impudique ? O sacrilège ! au lieu de se revêtir et de garder le caractère de Dieu, il imprime sur les facultés de son âme, sur son front et sur tout son corps, le caractère de la bête, *dicam tibi sacramentum bestie* (Apoc., xvii, 7).

L'impureté outrage Dieu le Fils. Ah ! Notre-Seigneur Jésus-Christ chérit la blanche vertu. Il a permis que le démon le tentât d'orgueil, d'ambition, de gourmandise, mais jamais d'impureté ! Il a permis que ses ennemis les Pharisiens, les Princes des Prêtres et les Scribes le calomniassent et l'appelassent menteur, homme de bonne chère, mais il ne consentit jamais à supporter la calomnie du vice impur. Il a voulu qu'à défaut de toute autre qualité, tous ses apôtres, y compris le traître Judas, fussent irréprochables pour la chasteté. Il est venu spécialement pour établir sur la terre le règne de cette sainte vertu. Comment celui qui la foule aux pieds ne le blesserait-il pas au cœur ? D'autre part, qu'est-ce qu'un chrétien ? D'après saint Paul, tout baptisé devient par le fait de la réception du sacrement de la régénération spirituelle, membre de Jésus-Christ. « Vous n'êtes tous, dit-il, qu'un seul corps dans le Christ (I Cor., xii). Ignorez-vous que vos corps sont les membres du Christ ? » (I Cor., vi, 15). « Quoi donc, ajoute le même apôtre, prendrai-je les membres du Christ pour en faire les membres d'une impudique ? A Dieu ne plaise ! Car ignorez-vous que s'unir à une impudique, c'est ne plus faire avec elle qu'un seul corps ? » (I Cor., vi, 15.)

C'est cependant le crime que commet le contempteur de la chasteté ! O horreur, il fait servir le corps du Christ à ses infamies ! Ce n'est pas tout. Par la communion, notre chair est transformée, divinisée par la chair de Jésus, nous sommes, disent les Pères, un seul sang, une seule chair avec lui, *consanguinei, concorporei* ; nous devenons des ciboires vivants, des tabernacles animés. Et l'impudique souille honteusement cette chair du Christ, ce sang du Christ, il profane indignement ce ciboire, ce tabernacle plus que vénérable ? O Dieu, qu'est-ce que cela, sinon « fouler aux pieds le Fils de Dieu, traiter comme une immondece le sang de l'alliance dans lequel, ô malheureux profanateur, tu as été sanctifié ? » (Heb., x, 29). — Enfin l'impureté outrage, et plus gravement que je ne saurais le dire, Dieu le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit prend possession de nos âmes et de nos corps par les saintes onctions des sacrements, par la charité, par la grâce sanctifiante. Il vient en nous, il habite en nous, nous sommes ses temples : c'est l'enseignement formel de l'Ecriture. « Ne savez-vous pas, dit toujours le grand Apôtre, que vos membres sont le temple de l'Esprit-Saint, qui réside en vous, qui vous a été donné de Dieu, et que vous ne vous appartenez pas ? » (I Cor., vi, 19.) Mais que fait l'impudique ? Il profane ce temple de la façon la plus scandaleuse ; il le couvre des immondices les plus repoussantes après avoir mis en fuite l'hôte divin qui l'habitait ! Quelle monstruosité ! Ah ! je comprends les solennels anathèmes de Dieu contre le vice impur, je comprends l'horreur qu'il a pour lui, je comprends les châtiments dont il le frappe non seulement dans l'autre vie mais dès ici-bas.

## II

Qu'est-ce qui a provoqué contre le genre humain les terribles représailles de la justice de Dieu, qu'on appelle le déluge ? Qu'est-ce qui a soulevé les mers et ouvert les cataractes du ciel pour submerger le monde sous des flots vengeurs ? Qu'est-ce qui a fait périr sous les eaux tout le genre humain, sauf huit personnes ? C'est le vice impur. « Dieu, dit l'Ecriture, vit dans tous les cœurs les pensées portées au mal, et il déclara dans sa colère qu'il ne laisserait pas subsister son esprit dans l'homme qui était devenu tout charnel, » *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est* (Gen., vi).

Qu'est-ce qui a fait pleuvoir sur Sodome, Gomorrhe et les autres villes coupables le feu du ciel ? Le péché infâme auquel les habitants de ces cités ont laissé leur nom à jamais abhorré. Qu'est-ce qui a causé la mort de vingt-quatre mille Israélites immolés en un seul jour par le glaive de Phinéas et des Lévites ? Encore le péché d'impureté : ces Israélites avaient péché avec des filles de Madian. Qu'est-ce qui provoque la ruine des familles et des sociétés ? Qu'est-ce qui renverse dans la poussière les dynasties et les empires ? Le plus souvent l'infâme corruption. « Un temps vient, et pour quel peuple n'est-il pas

venu tôt ou tard? un temps vient où l'histoire civilisée succède à l'histoire héroïque; les caractères tombent, les corps diminuent; la force physique et morale s'en va d'un même pas, et l'on entend de loin le bruit du Barbare qui s'approche et qui regarde si l'heure est venue d'enlever du monde ce vieillard de peuple. Quand cette heure a sonné, quand un pays se sent trembler devant sa destinée, qui a passé sur lui? quel souffle a tari sa vie? Toujours le même; la mort n'a jamais qu'un grand complice; ce peuple s'est abâtardi dans les homicides joies de la volupté<sup>1</sup>.

Voulez-vous encore voir les vengeances de Dieu contre l'impureté? Gravissez le Calvaire; considérez Jésus le Verbe incarné s'immolant sur la croix? Qui donc l'a réduit à cet état d'extrême ignominie et de souffrance extrême? tous nos péchés sans doute, mais surtout l'impureté! Voyez donc : son corps déchiré par les fouets et dépouillé de ses vêtements expie les molleses, les sensualités, le luxe effréné et licencieux; ses mains et ses pieds percés par les clous, les actions et les démarches criminelles; son front couronné d'épines, les pensées deshonnêtes; ses yeux pleins de larmes et de sang, les regards coupables, les curiosités impures, les provocations passionnées; ses lèvres abreuvées de fiel, les discours mauvais, les paroles impures. Oui, c'est l'impureté qui a broyé la chair virginale du Rédempteur!

Qu'ajouterai-je encore? C'est pour l'impureté surtout que l'enfer a été creusé; la très grande majorité des damnés y sont précipités parce qu'ils ont foulé aux pieds l'angélique vertu, *hoc maxime vitio periclitatur genus humanum*.

Ah! misérables esclaves de la plus vile des passions, ne dites pas que l'impureté est un mal léger puisqu'il outrage Dieu si odieusement et provoque de telles rigueurs de la part de sa justice. Ne dites pas qu'il faut que jeunesse se passe, car vous ne savez pas si Dieu ne vous rappellera pas à lui au milieu des orgies de votre jeunesse déshonorée. Ne dites pas que vous résisterez aux occasions dans lesquelles vous vous jetez : vous n'êtes pas plus forts que Samson, plus saints que David, plus sages que Salomon. Ne dites pas que vous vous convertirez plus tard : l'abîme appelle l'abîme, et l'habitude multiplie les liens qui vous enlacent. Ne dites pas qu'il est trop difficile d'être pur : les saints ont gardé la chasteté et ils étaient de même nature que vous; les saints ont prié, priez comme eux; les saints se sont mortifiés, mortifiez-vous comme eux; les saints ont résisté jusqu'à fuir dans les déserts comme saint Jérôme, jusqu'à se rouler sur les épines comme S. Benoît, jusqu'à se plonger dans l'eau glacée comme saint François, résistez comme eux; les saints ont eu recours aux sacrements, confessez-vous comme eux, communiez comme eux et la grâce de Dieu et la chair du Christ éteindront en vous les

flammes de la concupiscence, vous donneront cette pureté à qui est promis le bonheur éternel, *beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt!*

## CONGRÉGATIONS ROMAINES<sup>1</sup>

### S. CONGRÉGATION DES INDULGENCES

*Bénédiction papale à l'article de la mort. Si le malade peut gagner plusieurs fois l'indulgence plénière?*

« Beatissime Pater,

N. N. pedes Sanctitatis Vestrae humillime pro-volutus enixe solutionem sequentiorum dubiorum expetit :

I. An, non obstante S. C. Indulgentiarum declaratione 28 aprilis 1675, quæ habet « Indulgentiam Plenariam in articulo mortis *in vero tantum articulo accipi*, hæc Indulgentia seu Benedictio Apostolica (quamvis in vero articulo mortis tantum lucranda ut supponitur) impertiri tamen jam potest simul ac quis versatur in periculo mortis prudenter existimato seu rationabiliter præsumpto, ita ut servari queat hic existens consuetudo eamdem concedendi, quando exeuntium sacramenta conferuntur, sive magis urgens periculum expectari possit, sive non?

II. Quod si ad 1<sup>re</sup> respondeatur negative, an saltem in dubio utrum Benedictio Apostolica debito tempore fuerit concessa, hæc, urgente magis periculo, iterari potest in eadem infirmitate, ideo quod forte prior concessio fuerit invalida ob defectum veri mortis articuli?

III. In una ditionis Belgicæ 12 martii 1855 legitur : « Cum Sacra Congregatio Indulgentiarum in una Valentinen. sub die 5 februarii 1841, sequenti dubio : utrum infirmus pluries lucrari possit Indulgentiam plenariam in mortis articulo a pluribus Sacerdotibus facultatem habentibus impertiendam? resolutionem dedisset : Negative in eodem mortis articulo, » exinde quæritur :

1<sup>o</sup> Utrum vi præcedentis resolutionis prohibitum sit infirmo in eodem mortis periculo permanenti, impertiri pluries ab eodem vel a pluribus sacerdotibus hanc facultatem habentibus Indulgentiam Plenariam in articulo mortis, quæ vulgo Benedictio Papalis dicitur?

2<sup>o</sup> Utrum vi ejusdem resolutionis item prohibitum sit infirmo in eodem mortis periculo permanenti, impertiri pluries infirmo in iisdem circumstantiis ac supra, constituto, indulgentiam plenariam in articulo mortis a pluribus sacerdotibus hanc facultatem ex diverso capite ha-

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4<sup>e</sup> d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



bentibus, puta ratione aggregationis confraternitati SSmi Rosarii, Sacra Scapularis De Monte Carmelo, SSmæ Trinitatis, etc. ?

Ad duo hæc dubia juxta collectionem Prinzi-valli quæ authentica recognita fuit, Sacra Congregatio Indulgentiarum respondit : *Ad primum et secundum : Negative firma remanente resolutione.* Valentinen. Sub die 5 februarii 1841. — Juxta authenticam vero collectionem quæ anno 1883 prodiit Ratisbonæ, eadem Sacra Congregatio respondendum censuit : *Affirmative* ad utrumque, firma remanente resolutione in una Valentinen. sub die 5 februarii 1841.

An hoc responsum ultimum ut authenticum habendum est, ita ut mutanda veniat praxis Sacerdotum, qui solent ex diverso capite Benedictionem Apostolicam in eodem mortis articulo pluries impetiri ?

Sacra Congregatio Indulgentiarum et SS. Reliquiarum propositis dubiis respondit :

Ad 1<sup>m</sup>. Standum declarationi d. d. 23 aprilis 1875.

Ad 2<sup>m</sup>. Provisum in primo.

Ad 3<sup>m</sup>. Servetur adamussim responsio prouti prostat in postrema editione Ratisbonensi typis Frederici Pustet cusa.

Datum Romæ ex Secretaria ejusdem Sac. Congregationis die 12 junii 1884.

Pro Emo Prefecto, Locus Sigilli. L. Card. Bonaparte. Franciscus Della Volpe, *Secretarius*.

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> Depuis un temps immémorial, les prêtres de ce diocèse préparent sur l'autel le calice et le missel avant la messe, et ils se rendent à l'autel sans barrette. Peut-on se conformer à cet usage ?

2<sup>o</sup> D'après le R. P. Mach, une décision du 13 mars 1837 défend de bénir des images de papier. J'en ai vu bénir par des religieux. Y a-t-il des cas où on puisse le faire ?

R. — Ad I. D'après la rubrique du Missel, le célébrant doit préparer le Missel, puis le calice, à la sacristie et non à l'autel :

« Deinde accedit ad locum in sacristia, vel alibi præparatum... ; accipit Missale, perquirat Missam, perlegit, et signacula ordinat ad ea quæ dicturus est. Postea lavat manus, dicens orationem inferius positam. Deinde præparat calicem... » (Ritus servandus in celebratione missæ, tit. 1, n. 1.)

Plus loin, la rubrique demande encore que le célébrant se rende à l'autel la tête couverte : « ... capite cooperto accedit altare... » Or un décret de la Sacrée Congrégation des Rites en date du 14 juin 1845 déclare que cette rubrique est obligatoire ; et c'est l'enseignement commun des liturgistes actuels. D'autre part, l'usage que vous signalez n'a pas les conditions requises pour constituer une coutume légitime. Il doit donc être abonné.

Ad II. Le R. P. Mach ne dit pas qu'il est défendu de « bénir » des images de papier, mais de les « indulgencier » : « On ne peut, dit ce savant Jésuite espagnol, indulgencier les images peintes ou de papier. » Et le décret qu'il cite n'est pas du 13 mars 1837, mais du premier mars 1820.

On peut bénir des objets fragiles, mais on ne peut pas y attacher d'indulgences.

Q. — 1<sup>o</sup> Supposons qu'un jour de fête double mineure, ou double majeure, saint Ambroise, saint Augustin, Exaltation de la sainte Croix, arrivant non un jour de dimanche, mais dans la semaine, supposons, dis-je, qu'un enterrement doive se faire dans la matinée, il est évident qu'on ne peut pas dire une messe basse de *Requiem* avec l'ornement noir ; la rubrique ne le permet pas. Mais parce que les parents du défunt trouvent une grand'messe trop longue, trop fatigante en des circonstances pour eux bien douloureuses, peut-on dire la messe du jour, ou si vous voulez la messe de la fête de Saint-Ambroise, Saint-Augustin, ou de l'Exaltation de la Sainte-Croix avec l'ornement prescrit pour ces diverses fêtes, blanc ou rouge ? Peut-on dire cette messe *corpore præsenté* ? Notez que cette messe serait censée être *missa exequialis* et qu'elle serait dite après la levée du corps, après le chant du *Subvenite*.

Peut-on après cette messe reprendre la chape noire, procéder à l'absoute, et achever la cérémonie des funérailles ?

Quelques prêtres agissent ainsi ; d'autres prétendent que cette pratique est contraire aux rubriques. *Quid juris ?*

2<sup>o</sup> Une famille riche vient à perdre un de ses membres ; elle demande que trois ou cinq messes soient dites en même temps à l'heure de l'enterrement. Mais ce jour-là on célèbre dans l'église une fête du rit double mineur, sainte Thérèse par exemple, la messe basse de *Requiem* est interdite. On chante donc la messe de *Requiem in die obitus*, au maître-autel de l'église paroissiale, et en même temps on dit aux autres autels de l'église et avec l'ornement du jour les autres messes demandées par la famille. Notez que le corps est présent. Cet usage peut-il, doit-il être conservé ?

3<sup>o</sup> Enfin, dans certaines communautés, il est d'usage de transporter dans la chapelle le corps des membres qui viennent à décéder, dès que le décès est constaté. Mais comme l'aumônier de ces communautés n'a pas le droit de faire la cérémonie des funérailles, qui a toujours lieu à l'église paroissiale, il est obligé de dire la messe de communauté, le corps étant présent. Dans ce cas, quelle messe doit-il dire ?

R. — Ad I. Il n'est pas défendu de dire une messe basse pour un défunt *corpore præsenté* dans une fête double mineure ou majeure.

Mais ce n'est pas l'esprit de l'Eglise, surtout lorsqu'il s'agit de familles qui ne sont pas pauvres. Les raisons qu'on allègue ont toujours existé, et cependant on chantait des messes de *Requiem*, et l'on chantait toutes les prières établies en faveur des âmes du purgatoire. Il faut bien se garder d'encourager des nouveautés inspirées par l'absence de foi, l'avarice, ou d'autres motifs aussi mauvais, et très nuisibles aux défunts.

Après cette messe du jour, il ne convient pas de faire une absoute, qui est comme l'accession d'une messe de *Requiem*. De même donc que la messe du jour, dans la circonstance présente, est contraire à l'esprit de l'Eglise, de même aussi l'absoute. Nous ne voulons pas dire qu'absolument parlant, l'absoute soit défendue en une fête double mineure et même double majeure, car elle

est au contraire permise; mais alors on suppose que la messe a été de *Requiem*, tandis que dans le cas qui nous est présenté, on suppose une messe du jour, contrairement à la volonté de l'Eglise.

On voit comment une irrégularité en entraîne une autre.

Ad II. Il n'est pas défendu en des fêtes doubles mineures de dire, outre la messe chantée de *Requiem*, des messes du jour pour le défunt, *corpore presente*. On peut conserver l'usage.

Ad III. Cet aumônier doit dire la messe du jour. Il ne peut pas dire la messe de *Requiem*, parce qu'elle sera chantée à l'église paroissiale. On ne peut pas chanter plusieurs messes pour un défunt, en un jour double, soit à la même église, soit dans une autre église. Il faudrait pour cela qu'il y eût d'autres titres que celui des funérailles, par exemple le titre de confrérie. Il faudrait en outre que cette messe fût chantée; or cette dernière condition manque dans le cas proposé, puisque vous dites une messe basse dans votre communauté.

Q. — Dans le n° 47 (20 novembre, page 558), vous reproduisez les indulgences du scapulaire bleu d'après le catalogue approuvé en 1845 et 1850. Or celui approuvé en 1882 réclame la réception des sacrements pour l'obtention des indulgences plénières indiquées jusqu'à la 2<sup>e</sup> colonne : *De plus, en récitant, etc.*

Comment faire le *Vendredi-Saint*? (ligne 23 en remontant) où il y a indulgence plénière?

Ligne 16 en montant, il y a une faute : le 10 mars, fête du Passage de saint Joseph.

R. — Nous avons reproduit, à la page 558, année 1884, l'ancien catalogue, reconnu authentique par la S. Congrégation des Indulgences le 12 septembre 1860, pour cette raison que les *Rescripta authentica Sacre Congregationis Indulgent...* qui donnent le sommaire approuvé le 26 août 1882, ne nous étaient pas encore parvenus. En le confrontant avec celui de 1860, nous avons reconnu quelques légères différences que nous signalons aujourd'hui afin de permettre aux lecteurs de l'*Ami du clergé* de faire eux-mêmes les corrections :

P. 558, colonne 1<sup>re</sup>, ligne 11, à partir du commencement de l'article, au lieu de : « *Le samedi de la 1<sup>re</sup> semaine de Carême*, » il faut lire : *Les samedis de Carême, in sabbatis quadragesimalis.*

Ibid, ligne 15, on a ajouté *l'Epiphanie*.

Ibid, colonne 2<sup>e</sup>, ligne 56, le paragraphe « Il faut noter... etc. » jusqu'à p. 559, 1<sup>re</sup> colonne, AUTRES INDULGENCES, n'a pas été reproduit.

P. 559, 1<sup>re</sup> colonne, ligne 55, l'indulgence attachée au baisement de l'habit de la congrégation n'a pas été reproduite dans le catalogue de 1882.

Ce sont là les seuls changements que nous ayons reconnus. Il n'est point question « d'une manière explicite » de la confession et de la communion pour les indulgences plénières, pas plus dans le catalogue de 1860 que dans celui de 1882,

et nous nous sommes contentés d'en donner une traduction exacte.

Il y a évidemment une faute d'impression au passage où l'on a mis le 10 mars, au lieu du 19 mars.

La communion étant permise la veille du jour auquel est attachée une indulgence, on peut, quand une indulgence fixée au Vendredi-Saint réclame une communion, faire cette communion le Jeudi-Saint.

Q. — 1<sup>o</sup> A la bénédiction du mariage, on présente au curé deux anneaux à bénir, non seulement celui de l'épouse (dont parle le Rituel Romain), mais un autre de l'époux. Que faut-il faire?

2<sup>o</sup> Le curé ne donne-t-il pas l'anneau nuptial dans la main de l'époux (comme dit le Rituel)?

3<sup>o</sup> L'épouse doit-elle porter l'anneau à la main droite ou bien à la main gauche? Y a-t-il peut-être une règle de convenance. L'usage est différent.

R. — Vous ne devez bénir qu'un anneau, car le Rituel est formel, et la bénédiction ne s'applique qu'à un seul anneau, destiné à l'épouse.

Nous savons que bon nombre d'époux portent aussi un anneau. Mais il n'est pas nécessaire que cet anneau soit béni. Si l'époux tient à cette bénédiction, nous ne voyons aucun inconvénient à ce que le prêtre la fasse en dehors des cérémonies du mariage. Et comme ni le Rituel romain, ni l'Appendice ne contiennent de bénédiction spéciale à cette fin, on pourrait se servir de la bénédiction *Cujuscumque rei seu ad omnia* qui se trouve dans l'Appendice.

L'usage actuel suivi par un certain nombre d'époux, ne semble pas absolument mauvais. Dans l'Eglise orientale, on bénit deux anneaux, l'un en or, destiné à l'époux, l'autre en argent, destiné à l'épouse, ainsi qu'on le voit dans Léon Allatius :

« *Sacerdos ex altari duos annulos accipit, unum aureum, argentum alterum; et aureum viro, argentum mulieri, recitans verba ad hoc præscripta, exhibet. Annulos postea immutat Compater, sive Fidejussor, eodem sacerdote orante...* »

Mais puisque cette bénédiction n'existe pas dans la liturgie romaine, un curé n'a pas le droit de l'introduire. Tout ce qui semble permis, c'est de faire cette bénédiction en dehors des rites du mariage et avec la bénédiction commune indiquée plus haut.

Ad II. L'époux ne doit pas prendre lui-même l'anneau béni; il doit le recevoir de la main du curé : « ... et sponsus acceptum annulum de manu sacerdotis. » (Rituel romain.)

Ad III. L'épouse doit porter l'anneau à la main gauche, car la rubrique est formelle; elle prescrit non seulement de porter l'anneau à la main gauche, mais en outre au doigt annulaire, c'est-à-dire au quatrième doigt de cette main : « ... et sponsus acceptum annulum de manu sacerdotis, imponit in digito annulari sinistræ manus. »



Saint Isidore de Séville, la gloire de l'Eglise d'Espagne au commencement du septième siècle, en donne la raison, c'est que la veine de ce doigt correspond au cœur, et par conséquent signifie l'amour qui doit unir à jamais les deux époux. Voici les paroles mêmes du grand docteur :

« ... Unde et quarto digito annulus idem insertur, quod per eum vena quædam, ut fertur sanguinis ad cor usque perveniat. Antiquitus autem non amplius uno dabatur, ne pluritas amorum unum carperet. » (*De officiis ecclesiasticis*, livre II, chap. 9.)

Q. — Un jour de très nombreux pèlerinage, un prêtre distribuait la sainte communion. Les espèces vinrent à manquer, une messe se célébrait. Le sacristain s'empressa de porter un ciboire rempli, le présenta au célébrant à *Hanc igitur*, celui-ci offrit mentalement, et consacra; aussitôt après l'élévation, le prêtre qui distribuait la communion alla retirer le ciboire, et continua sa fonction.

Les fidèles agenouillés avaient attendu à peine quelques minutes. J'ajoute que les assistants, et surtout les prêtres, témoins de cet acte, en furent étonnés. Était-ce permis ? convenable ?

Peut-être avez-vous déjà répondu à cette question, j'en sollicite de nouveau la réponse.

R. — Cette manière de consacrer les saintes hosties n'est pas régulière. Mais à raison de la circonstance extraordinaire où l'on se trouvait, nous n'oserions pas blâmer cette conduite.

Q. — 1° Quand dans un office d'un saint confesseur pontife particulier à un diocèse, l'homélie est sur l'évangile *Ecce nos reliquimus*, du Commun des abbés, quelles leçons de l'Ecriture prendra au Carême pour le premier Nocturne ? les leçons 1° loco ou les leçons 2° loco ?

2° Quand dans un office d'un confesseur non pontife, l'homélie est sur l'évangile *Designavit Dominus*, du Commun des évangélistes, quelles leçons de l'Ecriture prendra en Carême pour le premier Nocturne ? les leçons *Fidelis sermo*, ou les leçons *Laudemus viros gloriosos* ?

3° Quand un double mineur ordinaire occure en un dimanche de première classe, par exemple, au premier dimanche de Carême, nécessairement il est simplifié, mais le lendemain lundi a lieu une fête double, comment alors en ce dimanche ordonner les vêpres ? La mémoire du double simplifié passera-t-elle avant la mémoire de ce dimanche ?

4° Mais, si au lieu d'un double-mineur, occure en un dimanche de Carême un semidouble et que le lendemain lundi ce soit aussi un semidouble que l'on doit faire, comment ordonner les vêpres en ce dimanche et quel ordre suivre dans les commémoraisons ?

5° Au deuxième dimanche de l'Avent occure une fête de première classe, et en même temps un jour octave (dies octava), la commémoraison de ce dimanche passera sans doute avant la commémoraison du jour octave, puisque en l'absence d'une fête de première classe, on aurait fait du dimanche ?

6° Une fête de première classe occure en un dimanche de deuxième classe et coïncide aussi en ce dit dimanche un double-mineur, qui sera simplifié; celui-ci, tant à la messe qu'aux vêpres, devra-t-il avoir sa mémoire avant celle du dimanche ?

R. — Ad I. Les leçons du premier nocturne se prennent 1° loco ou 2° loco, selon que les leçons du troisième nocturne sont prises elles-mêmes 1° loco ou 2° loco, ainsi que l'a décidé la sacrée Congrégation des rites le 23 mai 1855, n. 4746, ad 4.

Si l'on ne peut pas appliquer cette règle, soit parce que les leçons du troisième nocturne ne sont pas prises au commun, soit, comme cela a lieu dans votre cas, parce que ces leçons ne sont pas prises au même commun, on se base sur l'oraison, conformément à un décret de la sacrée Congrégation des rites en date du 11 septembre 1841, n. 4930, ad 7.

Si l'oraison n'est pas non plus du commun, elles se prennent à volonté ou 1° loco ou 2° loco, suivant qu'elles paraissent mieux convenir au saint, comme l'a décidé la même Congrégation le 23 juillet 1736, n. 4044, ad 21.

S'il n'y a pas de raison de convenance pour se guider, on doit les prendre 1° loco en vertu du même décret de 1736.

Ad II. Même principe de solution.

Ad III. Quand un double-mineur occure en un dimanche de première classe du rite semi-double, comme le premier dimanche de Carême, et que le lundi a lieu une fête double-mineure, les vêpres sont de la fête du lundi, avec mémoires du dimanche, puis du double simplifié. La raison en est que le dimanche était préféré au double simplifié jusqu'aux secondes vêpres. Il doit donc l'être également aux secondes vêpres.

Ad IV. Si ce n'est pas un double mineur, mais un semi-double qui occure en un dimanche de Carême ou d'Avent, et que le lendemain on doive célébrer une fête semi-double, alors les vêpres sont intégralement du dimanche, avec mémoire du semi-double suivant, puis du semi-double simplifié. Car on doit faire les mémoires dans l'ordre qu'elles auraient s'il n'y avait pas d'empêchement. Or s'il n'y avait pas l'obstacle du dimanche, les vêpres seraient partagées entre les deux semi-doubles. Le semi-double du lundi aurait le premier l'antienne, le verset et l'oraison; celui du dimanche aurait ensuite sa mémoire. Donc on doit placer la mémoire du semi-double suivant avant celle du semi-double précédent. Rappelons la règle donnée par la Congrégation :

« Quoad ordinationem vero, si die eorum propria alia commemorationes occurrant, servetur ut prius fiat commemoratio de quo, secluso impedimento, die illa celebraretur Officium, aut Vesperæ integræ, aut Capitulum aut dimidiæ » (S. R. C. 18 décembre 1779; de même un décret du 12 avril 1823).

Ad V. Oui, la mémoire du deuxième dimanche de l'Avent doit passer avant celle du jour octave, conformément au décret que nous venons de citer.

Ad VI. Quand une fête de première classe occure avec un dimanche de seconde classe et avec un double-mineur, la mémoire du dimanche passe aussi avant celle du double, en vertu des mêmes règles.

Q. — 1° Veuillez me faire savoir quelles sont les indulgences concédées aux confréries du Saint-Sacrement ?

Est-il nécessaire pour gagner les indulgences qu'une confrérie érigée par le seul Ordinaire soit agrégée à une archiconfrérie ? Si oui, quelle est-elle ? A qui s'adresser ?

2<sup>o</sup> Pour gagner les indulgences suffit-il d'être inscrit dans la confrérie, ou y a-t-il nécessité de porter quelques signes distinctifs comme scapulaire, parce qu'ici les confrères du Saint-Sacrement portent le scapulaire blanc, avec Saint-Sacrement brodé au milieu. Est-ce nécessaire ? Est-ce liturgique ?

R. — Ad 1<sup>m</sup>. L'agrégation à une archiconfrérie n'est pas nécessaire pour qu'une confrérie du Saint-Sacrement érigée par le seul Ordinaire jouisse de toutes les faveurs accordées aux confréries du Saint-Sacrement. On peut citer un certain nombre de décrets fort authentiques sur ce point. Nous nous contenterons de celui-ci, que nous trouvons à la fin du sommaire des indulgences accordées à cette confrérie :

« Eadem Sacra Congregatio die 23 aprilis 1676 declaravit confraternitates omnes et singulas Sanctissimi Corporis Christi ubique terrarum Apostolica vel Ordinaria auctoritate erectas aut erigendas, statim ab earumdem erectione, absque nova alia aggregatione esse debere participes omnium privilegiorum, indulgentiarum etc., a Paulo V Archiconfraternitati Sanctissimi Sacramenti de Minerva in Urbe concessarum ac in posterum a Sancta Sede concedendarum <sup>1</sup>. »

Ad 2<sup>m</sup>. Pour les conditions à remplir, voici ce qu'on lit dans une notice sur l'archiconfrérie du S. Sacrement, notice déclarée parfaitement exacte par le P. Jandel, général des Dominicains, le 15 novembre 1860 :

« Aucune obligation particulière en dehors des commandements de Dieu et de l'Eglise n'est imposée sous peine de péché aux frères et aux sœurs de l'Archiconfrérie ; mais pour avoir part aux avantages spirituels dont elle est enrichie, ils doivent chaque semaine réciter à genoux cinq *Pater* et *Ave* en mémoire du Très-Saint Sacrement, et, autant que possible, l'accompagner pieusement avec des lumières toutes les fois que dans leur respective paroisse, on le porte aux malades, ou en étant légitimement empêchés, le faire accompagner par la personne la plus digne de leur maison. On les exhorte à faire la sainte communion plusieurs fois l'année, afin d'être plus étroitement unis à leur Dieu et de porter par leur exemple les autres fidèles à les imiter <sup>2</sup>. »

Il n'est donc pas question de scapulaire ; mais il n'est pas non plus interdit aux évêques de donner aux confrères du S. Sacrement un scapulaire blanc, comme signe distinctif des membres de la confrérie. Il rentre même dans l'esprit de l'Eglise que chaque confrérie ait son vêtement particulier et cette pratique est observée à Rome <sup>3</sup>.

— Quels sont les privilèges accordés aux membres des confréries du Saint-Sacrement ?

Il existe à Rome plusieurs archiconfréries du Saint-Sacrement indépendantes les unes des autres, ayant leurs indulgences et leurs privilèges particuliers. Mais ce sont les privilèges de celle qui est établie dans l'église de la Minerve, qui ont été et sont communiqués, en vertu de la concession de Paul V, à toutes les confréries du Saint Sacrement, établies ou à établir dans les paroisses du monde chrétien. Voici le sommaire des indulgences de cette confrérie, tel que nous le trouvons dans les *Rescripta authentica* publiés au commencement de cette année :

SOMMAIRE de toutes et de chacune des Indulgences accordées à l'Archiconfrérie du Saint Sacrement établie canoniquement dans l'Eglise de la Minerve à Rome. <sup>1</sup>

1. Indulgences accordées par Paul V, le 3 novembre.

1606

1. Indulgence plénière aux fidèles des deux sexes pour le jour où, confessés et communiés, ils entreront dans l'Archiconfrérie.

2. Indulgence plénière aux frères et sœurs de l'Archiconfrérie qui, contrits, confessés et communiés, assisteront à la procession du Très-Saint-Sacrement en usage le jour de l'Octave de la Fête-Dieu et l'accompagneront en priant pour la paix et la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de la sainte Eglise.

Cette indulgence a été transférée par Innocent XII, le 27 novembre 1694, au vendredi qui suit immédiatement la Fête-Dieu.

3. Les membres de la confrérie légitimement empêchés d'accompagner la procession, peuvent gagner cette indulgence, pourvu que, contrits, confessés et communiés, ils prient comme plus haut.

4. Indulgence plénière à tous les membres qui, confessés et communiés, à l'article de la mort, invoqueront au moins de cœur le saint nom de Jésus, s'ils ne peuvent le faire de bouche.

5. Indulgence de sept années et d'autant de quarantaines à ceux qui, véritablement contrits et confessés, feront la sainte communion le jour de la Fête-Dieu et prieront comme précédemment.

6. Indulgence de cent jours aux membres chaque fois qu'ils assisteront aux divins offices et aux processions de la confrérie.

7. Indulgence de cent jours chaque vendredi de l'année en visitant l'église où est érigée la confrérie.

8. Indulgence de cent jours à ceux qui, contrits et confessés, suivront la procession du Jeudi-Saint.

9. Indulgence de sept années et d'autant de quarantaines aux membres chaque fois qu'ils accompagneront, avec ou sans lumière, le Saint Sacrement, lorsqu'on le porte chez les malades ou ailleurs.

<sup>1</sup> *Rescripta auth. S. Cong. Indulg.* p. 432. Ed. Pustet 1885.

<sup>2</sup> *Recueil de Tiers-Ordres, Archiconfréries...* par L. Pallard. 1<sup>re</sup> édit. p. 172, cf. p. 320.

<sup>3</sup> Cf. *Analecta*, xv, col. 317.



**II. Indulgences accordées par Clément X, le 24 janvier 1673.**

10. Indulgence de cent jours aux membres chaque fois qu'ils accompagneront les cadavres des fidèles à leur sépulture.

**III. Indulgences accordées par Benoît XIV, le 2 août 1749.**

11. Indulgence de cent jours chaque fois qu'ils assisteront à la messe dans les églises, chapelles ou oratoires de la confrérie.

12. *Item* en assistant aux congrégations publiques ou privées en quelque lieu qu'elles se tiennent.

13. *Item* en assistant à une procession quelconque faite avec la permission de l'Ordinaire.

14. *Item* en donnant l'hospitalité aux pauvres.

15. *Item* en rétablissant la paix entre les ennemis, ou en réunissant les personnes divisées, ou bien en travaillant à l'une ou l'autre de ces deux choses.

16. *Item* si étant empêchés d'accompagner le Très-Saint Sacrement soit dans les processions, soit lorsqu'on le porte aux malades, soit en toute autre circonstance, ils récitent, au signal donné par la cloche, une fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique pour les membres défunts de la confrérie.

17. *Item* en ramenant à la voie du salut celui qui s'en est écarté.

18. *Item* en enseignant aux ignorants les commandements de Dieu et les choses nécessaires au salut.

19. *Item* en visitant les malades ou les prisonniers, ou en les aidant spirituellement ou corporellement.

20. *Item* en faisant une œuvre de piété ou de charité quelconque.

**IV. Indulgences accordées par Pie IX, le 13 juin 1853.**

21. Indulgence plénière à ceux qui, véritablement contrits, confessés et communies, assisteront à la procession d'usage le troisième dimanche du mois et le Jeudi-Saint, pourvu qu'ils visitent une église ou un oratoire public et qu'ils y prient aux intentions du Souverain Pontife, l'indulgence de sept années accordée par Paul V pour ces jours ayant été révoquée.

22. Indulgence de sept années et de sept quarantaines à gagner une fois le jour à ceux qui, contrits au moins de cœur, visiteront avec piété, le Jeudi-Saint, le lieu où l'on conserve le Très-Saint Sacrement et prieront comme plus haut, l'indulgence de cent jours accordée par Paul V ayant été révoquée.

23. Indulgences de sept années et de sept quarantaines à gagner une fois le jour à ceux qui, contrits au moins de cœur, visiteront le Très-Saint Sacrement, l'après-midi, dans une église ou oratoire public et y prieront comme plus haut.

Le sommaire donne ensuite l'énumération des indulgences accordées par les papes Urbain IV, Martin V, Eugène IV, Paul V, Innocent XI et

Innocent XII à tous les fidèles qui remplissent certains actes de dévotion envers le Saint Sacrement. Comme ce ne sont pas des faveurs propres à la confrérie, nous arrêtons ici notre énumération.

Benoît XIV, le 13 septembre 1749 et Pie IX, le 13 juin 1853, ont déclaré que toutes les indulgences soit plénières soit partielles énumérées ci-dessus étaient applicables aux âmes du purgatoire.

Q. — Veuillez être assez bon pour déterminer dans un numéro prochain de l'*Ami du clergé*, ce que sont bien les indulgences des saints Lieux.

Quels sont les indulgences particulières des chapelets et autres objets déposés et bénits sur le saint Sépulcre de N.-S. à Jérusalem.

R. — On entend par indulgences de la Terre-Sainte des indulgences attachées par les Souverains Pontifes à des chapelets ou des croix qui ont touché les lieux saints.

Le sommaire de ces indulgences a été dressé par ordre du pape Innocent XI et inséré dans la constitution *Unigeniti Dei Filii* du 28 janvier 1688; c'est le seul authentique, ainsi que la déclaré la S. Congrégation des Indulgences, le 4 juin 1721<sup>1</sup>. C'est le seul d'ailleurs qui ait été inséré dans les *Rescripta authentica*<sup>2</sup>.

En voici le dispositif :

« ... Omnibus et singulis utriusque sexus Christifidelibus, quamdiu cruces, coronas aut rosaria duntaxat, quæ locæ terræ sanctæ hujusmodi, sacrasque reliquias ibi existentes tetigerunt, penes se habuerint; in cujuslibet eorum mortis articulo, si vere pœnitentes et confessi sacraque communione refecti, vel quatenus id facere nequiverint, saltem contriti nomen Jesu ore si potuerint, sin minus corde devote invocerint, plenariam; præterea eisdem, si semel saltem in hebdomada, aut officium divinum ordinarium, aut Beatissimæ Virginis Mariæ, aut defunctorum, aut septem psalmos pœnitentiales, aut graduales, aut coronam Domini, vel ejusdem Beatissimæ Virginis, aut tertiam partem rosarii recitare : aut Christianam doctrinam docere : aut infirmos alicujus hospitalis, vel detentos in carcere visitare : seu pauperibus Christi subvenire : vel sacrosancto Missæ sacrificio interesse; vel illud, si sint sacerdotes, celebrare consueverint : ac veresimiliter pœnitentes et confessi sacerdoti ab ordinario approbato sanctissimum Eucharistiæ sacramentum sumpserint in aliquo ex diebus infrascriptis : nempe Nativitatis, Epiphaniæ, Ascensionis Domini, Pentecostes, festi sanctissimæ Trinitatis, Corporis Christi : Purificationis, Annuntiationis, Assumptionis et Nativitatis Beatæ Mariæ Virginis : Nativitatis S. Joannis Baptistæ, sanctorum Petri et Pauli, Andreae, Jacobi, Joannis, Thomæ, Philippi et Jacobi, Bartholomæi, Matthæi, Simonis et Judæ ac

<sup>1</sup> Decr. auth. S. Cong. Ind., n. 78, Edit. Pastet.

<sup>2</sup> Rescripta auth., p. 349, n. 2.

Matthiæ Apostolorum et omnium sanctorum : atque eodie pias ad Deum preces effuderint pro hæresum et schismatum extirpatione, pro fidei catholicæ propagatione, Christianorum principum concordia atque aliis sanctæ Matris Ecclesiæ necessitatibus, in singulis diebus hujusmodi plenariam pariter omnium peccatorum suorum indulgentiam et remissionem misericorditer in Domino concedimus.

Præmissa autem peragentibus in aliis quidem diebus festis Domini Nostri Jesu Christi, vel Beatæ Mariæ Virginis septem annos et totidem quadragenas : in quocumque die dominico, seu alio anni festo, quinque annos et totidem quadragenas ; in quolibet vero alio anni die, centum dies ; similiter iis qui detentos in carcere, vel infirmos alicujus hospitalis visitaverint, eis aliquo pio opere subveniendo : aut doctrinam Christiānam in ecclesia vel domi proprios filios, consanguineos vel famulos docuerint, quoties hæc fecerint, ducentos dies.

Illis insuper, qui campanæ alicujus Ecclesiæ ad id dato signo, sive matutino, sive meridiano, sive vespertino consuetas preces *Angelus Domini* etc. vel si eas ignoraverint, semel Orationem Dominicam et semel etiam Salutationem Angelicam : aut pariter dato simili signo pro defunctis Psalmum *De Profundis*, vel si illum nesciverint, semel Orationem Dominicam et semel Salutationem Angelicam præfatas recitaverint : quive feria sexta cujuslibet hebdomadæ Passionem et Mortem Domini Nostri Jesu Christi devote meditati fuerint, ac ter eo die Orationem Dominicam et toties Salutationem Angelicam supradictas dixerint : vel qui cum vero dolore de peccatis et stabili emendationis proposito conscientiam suam examinaverint, ac ter Orationem Dominicam et toties Salutationem Angelicam præfatas, sive ter etiam illas in honorem sanctissimæ et individue Trinitatis, aut quinquies utramque in memoriam quinquaginta plagarum Domini Nostri Jesu Christi devote recitaverint : aut demum qui semel saltem in hebdomada coronam seu rosarium, aut officium Beatæ Mariæ Virginis, seu defunctorum, seu Vesperas et unum saltem Nocturnum cum Laudibus, aut septem Psalmos pœnitentiales cum Litanis et precibus recitare consueverint, quo die hæc fecerint, ultra indulgentias et peccatorum remissiones et pœnitentiarum relaxationes a fel. rec. Pio PP V, prædecessore nostro iis, qui præmissa peregerint, concessas, centum dies.

Iis quoque, qui ante Missæ celebrationem, seu Sacram Communionem, seu recitationem officii divini ordinarii, vel Beatæ Mariæ Virginis, aliquam orationem præparatoriam fecerint, quinquaginta dies de injunctis eis, aut alias quomodolibet debitis pœnitentiis misericorditer in Domino, dicta auctoritate, tenore præsentium relaxamus. Postremo eisdem, ut omnes et singulas indulgentias et peccatorum remissiones præfatas animabus Christifidelium, quæ Deo in charitate conjunctæ ab hac luce migraverint, per

modum suffragii applicare possint, eadem auctoritate, harum serie concedimus et indulgemus. »

Q. — J'ai lu, avec beaucoup d'intérêt, votre dissertation sur l'amovibilité des desservants. Actuellement je lis le savant ouvrage de Pierantonelli, ouvrage que vous avez lu vous-même. « Nous avons constaté, dites-vous, t. V, p. 333, avec le plus grand plaisir que la doctrine que nous avons exposée est parfaitement conforme aux enseignements du savant canoniste. Je ne suis pas tout-à-fait de votre avis, et il me semble qu'il y a une différence entre votre doctrine et celle du savant canoniste. Je me trompe, sans doute, mais comme j'aime à voir clair dans les questions, je viens vous prier de vouloir bien me faire la démonstration de cette conformité d'enseignement sur les points suivants :

#### 1<sup>o</sup> Les desservants sont-ils amovibles *ad nutum* ?

DOCTRINE DE PIERANTONELLI

« Parochi amovibiles, de quibus agimus (desservants)... defferunt a perpetuis et titularibus... Differunt ab amovibilibus *ad nutum* et mercenariis. (p. 90 n. 5.)

DOCTRINE DE L'Ami du clergé

« Les évêques... profitèrent de la liberté que leur laissait la loi civile, pour faire desservir les paroisses par des recteurs amovibles *ad nutum*. » (T. V, p. 275 et 258.)

#### 2<sup>o</sup> Translation, Révocation.

DOCTRINE DE PIERANTONELLI

« Ex quibus pronò velut alveo descendit nec Episcopo liberum esse Clericos ab Ecclesia, qui semel adscripti removei sine causa severitate canonica discussa. » (page 92, n. 8.)

DOCTRINE DE L'Ami du clergé

« Les desservants en France sont *ad nutum amovibiles*. L'évêque peut les transférer et même les révoquer, *etiam sine causa*. » (T. V, p. 258.)

#### 3<sup>o</sup> Procédure. Est-elle nécessaire ?

DOCTRINE DE PIERANTONELLI

« Cum ex inquisitione pro notitia curiæ contra possessorem Parochiæ non erectæ in titulum, vel suppressæ de facto, resultaverit aliquam ex prædictis causis omnes secumferre conditiones, quas diximus necessarias et sufficientes esse ad agendum de privatione vel translatione Parociæ, tum Ordinarius... manus admoveat judicio privationis vel translationis. Quem in finem certum quidem est non requiri solemnem processum... ; at certum pariter est requiri *judicium* saltem summarium. Hoc oppido erumpit ex jure... cum nihil magis tralatitium sit, quam ut nemo damnetur, nisi *discussus*, nemo privetur jure suo *in auditu*. » (p. 109, n. 21.)

DOCTRINE DE L'Ami du clergé

« La révocation ou la translation d'un desservant.... peut se faire sans aucune procédure » (T. V, p. 311.)

Je pourrais apporter d'autres textes tout aussi contradictoires, du moins en apparence, mais pour le moment ceux-là suffisent.

R. — Nous sommes heureux de donner à notre vénéré confrère les éclaircissements qu'il demande, et nous espérons qu'après les avoir lus, il reconnaîtra que, pour le fonds du moins, notre doctrine n'est pas différente de celle de Mgr Pierantonelli.

#### 1<sup>o</sup> Les desservants sont-ils amovibles *ad nutum* ?

Dans les deux passages cités nous n'avons pas eu l'intention de définir la question *ex professo*. Nous prenons le mot tel qu'il existe dans le langage ordinaire, tel qu'il se trouve dans les questions soumises au Saint-Siège, tel que l'emploient d'ordinaire les canonistes. Mgr Pierantonelli partage en deux classes les curés amovibles : ceux qui sont envoyés par l'évêque à une église déter-



minée, avec un territoire fixe, mais non érigée en paroisse, sont appelés *amovibles* sans aucune qualification, et ceux qui sont chargés de desservir une église paroissiale régulièrement érigée, mais dont les titulaires ne peuvent par eux-mêmes exercer les fonctions curiales, sont appelés *amovibles ad nutum* ou mercenaires.

Dans la première catégorie il place nos desservants : affaire de mots qui ne préjuge en rien la solution de la question. Toute la difficulté est ici : 1<sup>o</sup> Faut-il une cause pour révoquer ou changer les desservants, en France, qu'on les dise simplement *amovibles*, ou *amovibles ad nutum* ? 2<sup>o</sup> Faut-il une procédure ? C'est ici surtout que notre confrère prétend nous trouver en opposition formelle avec Mgr Pierantonelli.

1<sup>o</sup> *Faut-il une cause ?* Nous avons distingué entre la validité de l'acte et sa *licité*. La révocation faite *sine causa* est valide, avons-nous dit à la page 258, tant qu'il ne sera pas prouvé qu'elle a été faite *ex odio*, mais elle est illicite, quand elle n'a pas été faite avec une cause raisonnable, proportionnée au détriment qui peut en résulter pour le desservant, soit dans sa réputation, soit dans ses biens. Tout cela est dit formellement aux pages 258 et 310.

Que dit Mgr Pierantonelli dans le passage cité ? Que l'évêque n'est pas libre de renvoyer un clerc d'une église à laquelle il l'avait attaché, sans une cause discutée avec la rigueur canonique. Dit-il que l'acte serait invalide ? Nullement ; mais qu'il serait illicite : ce que nous avons enseigné. Dit-il qu'il faut une *cause canonique*, en prenant ce mot dans le bon sens strict, telle qu'il en faut une pour la révocation d'un curé inamovible ? Pas davantage. Il requiert une cause, et une cause grave (p. 95, n. 10), discutée avec la rigueur canonique (ce qui n'est pas la même chose qu'une cause canonique), et il fait une distinction bien nette, à la page 100, n. 14, entre les causes suffisantes pour la translation d'un desservant amovible et celles requises pour la révocation ou la translation d'un curé inamovible. C'est exactement ce que nous avons dit.

2<sup>o</sup> *Faut-il une procédure ?* A la page 311, 1<sup>re</sup> colonne, au passage allégué par notre confrère, nous avons donné au mot *procédure* son sens rigoureux de *procès canonique en règle*, comme l'explique très nettement le paragraphe tout entier d'où est extrait le passage incriminé. C'est d'ailleurs le sens usuel de ce mot.

Nous avons ajouté que le *procès canonique* était réservé pour la translation ou la révocation des curés inamovibles et qu'il n'était pas nécessaire pour la translation des desservants. Si nous ne nous abusons, Mgr Pierantonelli dit la même chose dans le passage qu'on nous oppose : *Quem in finem* (le jugement de translation et de révocation des desservants) *certumquidem est non requiri solemnem processum*. Il réclame cependant une enquête et ce qu'il appelle un jugement

sommaire, qu'il faut bien distinguer de l'enquête officielle qui précède les procès solennels.

Nous n'avons pas réclamer *formellement* cette enquête, nous l'avouons volontiers ; mais en exigeant une cause raisonnable pour la translation, cause proportionnée aux ennuis et aux dommages qui peuvent en résulter pour le desservant, n'était-ce pas réclamer indirectement une enquête ? Comment, en effet, l'Ordinaire pourrait-il apprécier toutes les raisons qui exigent une translation et d'un autre côté toutes celles qui s'y opposent, sans une enquête sérieuse ? De telle sorte que si le mot enquête ne s'est pas trouvé sous notre plume, l'idée qu'il représente était clairement exprimée.

Nous pensons que ces explications suffisent pour expliquer les contradictions que notre confrère croit avoir trouvées entre nous et Mgr Pierantonelli.

## SCAPULAIRES

(Suite)

### IV. Manière de bénir et d'imposer les scapulaires.

Un seul et même scapulaire suffit pour recevoir un grand nombre de confrères. On doit, dans ce cas, après l'avoir béni, l'imposer à chaque personne. Celle-ci devra faire bénir le premier scapulaire qu'elle portera.

Chaque confrère à admettre doit se présenter personnellement pour recevoir le scapulaire, et, il faut répéter la formule d'imposition autant de fois qu'il y a de confrères. On ne pourrait donc pas, sans une dispense, après avoir béni tous les vêtements, se contenter de dire une seule fois la formule d'imposition, pendant que chaque confrère se revêtirait lui-même du scapulaire. Une dispense de ce genre a été accordée aux Rédemptoristes par Pie VII, le 8 janvier 1803, et confirmée par Pie IX, le 19 septembre 1850<sup>1</sup>.

C'est la même personne qui doit bénir les scapulaires et les imposer<sup>2</sup>.

La bénédiction et l'imposition des scapulaires enrôlent celui qui les recoit dans la confrérie à laquelle appartiennent ces scapulaires. Mais il faut pour cela une inscription régulière sur le registre de la confrérie. La confrérie seule du Mont-Carmel ne réclame pas l'inscription pour que les confrères puissent gagner les indulgences ; elle a reçu ce privilège par un indult du 30 avril 1833. Toutes les autres confréries des divers scapulaires sont soumises à la formalité de l'inscription<sup>3</sup>. Encore l'inscription est-elle conseillée pour le scapulaire du Mont-Carmel, afin que les confrères ne soient pas privés à la mort des suffrages des religieux<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> 19 septembre 1850, n. 350.

<sup>2</sup> MEXICANA, 18 septembre 1852, n. 397. Cf. 16 juin 1872, n. 430.

<sup>3</sup> CAMERACEN. 18 août 1868, ad 3<sup>me</sup>, n. 421.

<sup>4</sup> VERSALIEN. 17 septembre 1845, n. 330.

Quand la réception est faite par le directeur d'une confrérie, il inscrit les noms sur les registres de sa confrérie, ou les fait inscrire par un secrétaire :

« Utrum rector confraternitatis ipse nomina recipiendorum vel receptorum in album confraternitatis debeat inscribere ? »

RESP. Inscriptio materialis a quocumque fieri, dummodo ab habente facultatem tantum Christifidelis sit rite receptus <sup>1</sup>. »

Quelques prêtres, qui ne sont pas directeurs de confréries, reçoivent parfois l'autorisation de bénir et d'imposer des scapulaires. Comment devront-ils agir par rapport à l'inscription ? La sacrée Congrégation des indulgences a publié le 26 janvier 1871 une importante instruction à ce sujet. La voici :

« Cum Sacra Congregatio de Propaganda Fide soleat aliquando concedere Missionariis facultatem benedicendi et imponendi Christifidelibus scapularia, nonnulla ob orta sunt dubia, quæ dictæ sacræ Congregationi ab Episcopis et Missionariis proposita, et ab eadem ad hanc Sacram Congregationem Indulgentiarum et Sacrarum Reliquiarum transmissa fuerunt, nempe :

1<sup>o</sup> Utrum sacerdos, qui a S. Sede obtinuerit facultatem benedicendi scapularia, habeat eo ipso facultatem ea imponendi Christifidelibus, et eosdem adscribendi confraternitatibus a S. Sede approbatis !

2<sup>o</sup> Utrum necessaria sit prævia erectio canonica talium confraternitatum ex parte Ordinarii loci, ut, qui habent a S. Sede facultatem adscribendi dictis confraternitatibus possint Christifideles eisdem adscribere ?

Quibus vigore specialium facultatum a SS<sup>mo</sup> D. N. Pio P. IX tributarum Sacra Congregatio Indulgentiis et Sacris Reliquiis præposita, resedulo diligenterque perpensa, die 26 januarii 1871, respondendum censuit, prout respondet :

Ad 1<sup>m</sup>. Affirmative, ita tamen, ut sacerdotes, qui prædictum indultum benedicendi scapularia ab Apostolica Sede legitime obtinuerint, penes se habeant privatum regestum, et quamprimum commode possunt, transmittere teneantur ad Superiores respectivæ sodalitatæ vicinioris canonice erectæ nomina receptorum, ut in album ipsius Sodalitatis referantur.

Ad 2<sup>m</sup>. Detur instructio prout sequitur :

Ex piis Sodalitiis quædam sunt ab Apostolica Sede ita approbata, ut Christifideles ubique locorum eisdem ab iis, qui legitimam facultatem habent, possint adscribi, licet in eorundem Christifidelium respectivis diœcesibus peculiariter erecta non reperiantur, ut ex gr. sunt Confraternitates Scapularis B. M. V. Montis Carmeli, Rosarii, Septem Dolorum; ac propterea quoad ista Sodalitia nulla requiritur in diœcesi prævio Episcopi erectio.

Quod si agatur de Confraternitate approbata a

S. Sede pro determinato aliquo tantum territorio, non requiritur prævia erectio Episcopi, sed sacerdos habens apostolicam facultatem adscribendi, non potest ea uti, nisi in eodem territorio, quo circumscribitur ipsa pia Sodalitas.

Pariter non requiritur prævia erectio Episcopi, si ipsum Sodalitium legitime erectum reperiatur in diœcesi a Superioribus Regularibus, qui ad hoc speciale privilegium ex Apostolicæ Sedis concessionem habent, dummodo in erectione conditiones in Constit. Clementis VIII incip. *quæcumque* servaverint.

Quibus positis apparet, eos, qui, ut supra, a S. Sede facultatem obtinuerint benedicendi scapularia, eaque imponendi, et Christifideles adscribendi, posse dicta facultate uti dumtaxat quoad Confraternitates scapulare habentes et canonice erectas, prout superius explicatum est, et si indulto apposita sit clausula *de consensu, vel licentia Ordinarii*, illa cum aliis conditionibus a jure præscriptis omnino servanda erit.

Ut autem qui prædictam facultatem habent, satis instructi sint in benedicendis et imponendis scapularibus, communicentur Resolutiones hujus Sacræ Congregationis in *Urbis et Cameracen.* diei 18 augusti 1863 <sup>1</sup>. »

Pour la confrérie du scapulaire du Mont-Carmel on peut envoyer les noms au monastère des religieuses carmélites le plus proche <sup>2</sup>.

#### V. Obligation de porter le scapulaire.

1. Dans les confréries qui exigent un scapulaire, il y a obligation de le porter jour et nuit, sous peine de perdre le droit aux indulgences :

« Christifideles, qui in confraternitatem sacri Scapularis ingrediuntur et legitime parvum habitum recipiunt, *eumque semper deferunt*, et collo pendentem unaque sui parte pectus, altera scapulas contegentem, frui possunt omnibus indulgentiis a Summis Pontificibus concessis prædictæ confraternitati... » <sup>3</sup>

« Le scapulaire, dit le P. Maurel, doit être porté jour et nuit, en temps de maladie, comme en santé, et surtout à la mort. On fait donc mal de suspendre la nuit, ou même le jour, soit par commodité, soit par scrupule, son scapulaire à un clou, ou au pied du crucifix; car on ne peut le quitter un jour, par exemple, sans cesser ce jour-là d'avoir part aux indulgences. On peut cependant le quitter pour un peu de temps et surtout par nécessité <sup>4</sup>. »

(A suivre.)

<sup>1</sup> *Decreta auth. S. Cong. Indulg.* 26 janvier 1871, n. 428.

<sup>2</sup> *BITURICEN.* 22 août 1842, n. 309.

<sup>3</sup> *Decreta auth. S. Cong. Indulg.* INCERTI LOGI IN GALLIA. 12 février 1840, n. 279.

<sup>4</sup> *Le Chrétien éclairé*, 12<sup>e</sup> édit. p. 272.

<sup>5</sup> *Decr. auth. BRIOEN.* ad 1<sup>m</sup>, 25 sept. 845, n. 331.



## COURRIER DE L'UTILE

*Du Catarrhe, de la Phthisie, du Choléra, de la Pépie des oiseaux de basse-cour, et en particulier des poules.*

Le catarrhe des volatiles, est, ainsi que chez l'homme ou les autres animaux, une inflammation des membranes muqueuses, avec exsudation d'humeurs secrétées par l'organe enflammé. Il attaque les poules lorsqu'elles ont été pendant longtemps exposées au froid ou à un soleil ardent. Il est aisé de reconnaître chez elles cette maladie. Elles reniflent souvent, ont un râlement qui leur cause quelquefois des mouvements convulsifs; elles s'efforcent de repousser la matière âcre qui leur tombe dans le gosier, et, en effet, elles expectorent quelquefois, mais jamais suffisamment pour se guérir. Cette humeur, de transparente qu'elle était, acquiert la consistance et la couleur du pus; les poules sont dégoûtées et ne mangent qu'avec répugnance. Pour faciliter l'écoulement du pus, on leur traverse les naseaux avec une petite plume, et lorsque la fluxion se jette, comme il arrive quelquefois, sur les yeux ou à côté du bec, il s'y forme alors une tumeur; il faut l'ouvrir et faire sortir la matière, bien déterger la plaie avec du vin chaud et y mettre ensuite un peu de sel broyé très fin.

Le catarrhe, comme on le voit, est une maladie occasionnée par le froid humide. Les jeunes volailles qu'on laisse dans les basses-cours peu saines, dans les poulaillers humides, meurent en grand nombre; et la phthisie est souvent la suite du catarrhe. La maîtresse de maison doit donc prévenir des pertes considérables en prenant des précautions profitables. On place les volailles dans un lieu sec; on chauffe, s'il est possible, durant l'hiver et au moyen d'un poêle, la température de la pièce où elles sont placées. Il suffit alors de leur donner, pour toute nourriture, de l'orge bouillie avec de la poirée; et, pour boisson, du suc de cette même plante, avec un quart d'eau; et plus tard une bouillie fraîche d'avoine, de maïs, de sarrazin, dans laquelle on fait entrer un peu de cumin, d'angélique ou d'anis vert.

L'affection contagieuse connue sous le nom de choléra des poules pourrait s'appeler avec plus de justesse choléra des volailles, puisqu'elle s'attaque également aux oies, aux canards et aux dindons.

Si peu d'importance que cette maladie paraisse avoir, lorsqu'elle n'atteint qu'un sujet isolé, elle acquiert cependant une véritable gravité, lorsqu'elle vient à se déclarer dans une basse-cour un peu nombreuse, qu'elle peut décimer et même quelquefois dépeupler totalement en quelques semaines.

Dès que le mal a envahi les poules, celles-ci prennent un air de tristesse; elles deviennent somnolentes, perdent leurs forces, ne s'éloignent plus quand on les chasse; la température du corps

s'élève; la crête devient violette; enfin la mort arrive souvent quelques heures après l'apparition des premiers symptômes.

D'après le comité consultatif des épizooties, cette maladie est produite par un organisme microscopique qui se développe dans les intestins, passe dans le sang et s'y multiplie avec une rapidité extraordinaire.

Ce parasite est évacué dans la fiente et peut ensuite passer dans les animaux qui picotent les fumiers ou mangent les grains infectés de ce principe contagieux. Il n'y a pas de remède à ce mal. Les soins devront se borner à préserver la basse-cour. Sitôt que le fléau a fait son apparition, il faut faire sortir les volailles et les maintenir isolées les unes des autres. On doit ensuite nettoyer la basse-cour et le poulailler en enlevant le fumier, en lavant à grande eau les murs, les perchoirs et le sol. L'eau employée contiendra par litre cinq grammes d'acide sulfurique, et on se servira pour ce lavage d'un balai rude ou d'une brosse.

Les causes de cette maladie sont souvent la boisson impure prise dans les mares à fumier, à défaut d'eau claire, le séjour habituel sur un pavé froid et humide, la malpropreté et la vermine des poulaillers.

La pépie, autre maladie des volailles, se décèle par la petite pellicule blanche qui leur vient à la langue parce que, dit-on, elles ont souffert de la soif. La méthode usitée dans les campagnes pour guérir cette maladie consiste dans l'enlèvement de cette membrane blanche avec la pointe d'une épingle; on lave ensuite la langue avec du vinaigre et du sel broyé.

Pour prévenir cette maladie, il est bon de donner aux volailles de l'eau dans laquelle on fait infuser les semences de melon, de concombre, du jus de poirée, et encore mieux du nitre et un peu de vinaigre.

Pour combattre la pépie, faites tremper un peu de cumin dans de l'eau chaude jusqu'à ce qu'il renfle, ajoutez quelque croûte de pain et lorsqu'elles sont molles, mêlez le tout ensemble. Cela forme une espèce de pâtée que vous donnerez aux poules le matin avant qu'elles aient mangé.

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 8 aprilis 1885.

+ ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

# LIVRES POUR LES PREMIÈRES COMMUNIONS

## POUR LES PRÊTRES

**Retraite Préparatoire à la Première Communion** et Instructions pour le grand jour, d'après les prédicateurs contemporains, avec Préface et Traits historiques, par M. l'abbé PLUOT. 1 beau vol. in-12.

Prix : 3 »

**Modèles d'une bonne Première Communion**, offerts aux enfants pieux; nouvelle édition, considérablement augmentée, avec un appendice sur la Confirmation, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-12 de vii-424 pages. 2 »

**Fleurs de Première Communion**, souvenirs et récits d'un catéchiste, par M. l'abbé JULIEN LOTH, chanoine honoraire, professeur d'éloquence sacrée à la Faculté de Théologie de Rouen. 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 de 528 pages. 4 »  
Il reste quelques exemplaires de la 1<sup>re</sup> édition. 1 vol. in-12 de 278 pages. 2 »

**Méthode pour préparer les enfants à la Première Communion**, par SCHMITT, professeur au séminaire de Fribourg. Traduit sur la 3<sup>e</sup> édition allemande, par SCHOOF, curé de Tilleur. 1 vol. in-8<sup>e</sup> de 354 pages. 3 50

**Retraite préparatoire à la Première Communion**, par le P. BOONE. 1 vol. in-18. » 50

**Retraite de Première Communion**. Méditations, sermons, examens et gloses pour chacun des cinq jours, avec sermons et entretiens pour le jour même de la Première Communion, par le chanoine LOUIS. 1 vol. in-8<sup>e</sup> de 237 pages. 3 »

**L'Enchiridion du Catéchiste**. Avis, Homélies, Histoires, Prières, Méditations, Cantiques et autres exercices pour la Première Communion, à l'usage de MM. les Catéchistes, par M. l'abbé Regnaud. 1 fort. vol. in-12. Prix. 3 »

## POUR LES ENFANTS

**Pèlerinage du Jeune Chrétien**, ou préparation des enfants à la Première Communion et à la Confirmation, par l'auteur de *la Pieuse Pensionnaire*. 1 vol. in-32 de 284 pages. » 90

**Le Droit Chemin**, souvenirs des enseignements de la Première Communion, par M. F. LEMARIE-DECHAMPTENAY, secrétaire général de l'Athénée des arts, sciences et belles-lettres de Paris. 1 vol. in-12 de viii-498 pages. 3 »

**Le Guide angélique de la Première Communion et de la Confirmation**, manuel complet de prières et de pieux exercices, par M. l'abbé V. POSTEL, auteur du *Bon Ange de la Première Communion*. 1 vol. in-18 de xvi-462 pages. 1 50

**Semaine Eucharistique, Chemin de la Croix et Choix de prières** à l'usage des enfants qui se préparent à leur Première Communion, par la baronne DE CHABANNES. 2<sup>e</sup> édition, revêtue d'un grand nombre d'approbations. 1 vol. in-32 de xxxvi-320 pages sur papier vergé. » 75

**Manuel de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de la Première Communion**, par M. l'abbé PENAUT, directeur de l'archiconfrérie. Souvenir et persévérance. 1 vol. in-18 de 615 pages. 2 »

**L'Ange conducteur du Premier Communiant**, suivi d'exercices de piété, par l'abbé GOBAT, avec approbation épiscopale. 1 vol. in-48. » 40

**Souvenir de ma Première Communion**, par le P. HILLEGEER, traduit par le P. F. DEYNODT. 1 vol. in-32. » 50

**La Première Communion**, ou Petit manuel à l'usage des enfants qui doivent participer pour la première fois aux Saints Mystères, et des personnes chargées de les y préparer, par le P. F. X. SCHOUPPE, S. J. 1 vol. in-18 de 48 pages. » 25

# CADEAUX A OFFRIR AUX JEUNES COMMUNIANTS

**La Première Communion illustrée**, par M<sup>me</sup> Léon Gautier. Edition de luxe, avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte. Un volume in-32 raisin de xix-472 p. — Prix broché, 4 fr. — Cartonné toile riche, 6 fr. — Reliure chagrin ou veau plein, tranches et ornements dorés, 10 fr. — Reliure chagrin poli à biseau, tranches dorées, garde chromo, 12 fr. — Reliure maroquin plein, uni ou poli, tranches dorées, gardes soie, 20 fr. — Reliure cuir de Russie, tranches dorées, gardes soie, 40 fr.

**Le Livre d'heures des Jeunes Gens**, par le P. Charles Clair, auteur de *Pierre Oliva*. Joli volume grand in-32, avec encadrements et têtes de chapitres d'après les dessins artistiques du P. Morisseau. — *Livre de poche*. — *Vrai bijou d'impression*. — Mêmes prix que pour le volume précédent.

## ÉCRIN DES ENFANTS

PAR M. L'ABBÉ DUMAX

**La Guerre aux défauts**, par M. l'abbé Dumax. Petit traité tout en histoire, 4<sup>e</sup> édition. Prix. 1 fr.

**L'Obéissance enseignée aux enfants**, par le même. Petit traité en histoire sur la désobéissance et la soumission suivi de *la Fête du village* et de *la Chapelle blanche*. Un vol. in-12 Jésus de 216 pages. 1 fr.

**Jésus offert à la jeunesse dans les principales circonstances de son enfance**, par le même, 4<sup>e</sup> édition. 1 fr.

**Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie**, par le même, 7<sup>e</sup> édition. 1 fr.

## ÉCRIN DES JEUNES FILLES

**Vertus et défauts des Jeunes Filles**, ou *Lettres destinées à leur éducation*, par le P. Champeau, 2 vol.

**Vie de la sainte Vierge**, d'après les Écritures, Etudes et Méditations, précédée d'une lettre de Mgr Mermillod, 1 vol.

**Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie**, par M. l'abbé Dumax, 1 volume.

Quatre charmants volumes, in-48, caractères ézéviens. — Réunis dans un étui. — Prix, reliure chagrin ou veau souple, tranches dorées, 20 fr.

## CACHETS DE PREMIÈRE COMMUNION A TOUS PRIX



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

## ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

### VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

93, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. **L. CHOVET**, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

**M** **SON BOUASSE-LEBEL**, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
**LES SAINTS ÉVANGILES**, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — **CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS**.

**ENCENS** des **Rois Mages**, la boîte . . . 6 francs.  
**divin** (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR. HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
*Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.*

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. **Félix GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. **V<sup>er</sup> POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>e</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
**AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES** en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils,  
Sculpture, etc.

**TOURS & ACCESSOIRES**

**LE MELLE**, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

# GOUDRON GUYOT



Sert à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique contre  
les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ves-  
sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.



**Refuser**  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## PRIME PERMANENTE

Tout abonné ou réabonné à l'*Ami du Clergé* peut nous demander l'une des deux primes suivantes :

Ou un volume des années précédentes choisi dans la collection de l'*Ami* ;

Ou l'abonnement gratuit, moyennant achat de 12 francs de livres, choisis dans le *Catalogue spécial des primes* encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.

Ajouter un franc pour recevoir *franco*, en gare la plus rapprochée, soit le volume de l'*Ami*, soit les 12 francs de livres.

### SOMMAIRE DU N° 16 :

PRÉDICATION : Pour la fête du patronage de saint Joseph : saint Joseph et le travail. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Titulaires et patrons. Eglises construites sous le titre du Saint-Sépulcre. — CONSULTATIONS LITURGIQUES, etc. S. André patron étant transféré au lundi, peut-on ce jour-là chanter une messe de *Requiem présente corpore* ? — Quelles sont les corrections nouvelles faites aux règles des occurrences et aux rubriques spéciales du Bréviaire ? — L'évêque peut-il distraire d'une paroisse une portion de territoire pour en faire une chapellenie ? — Pour le scapulaire de l'Immaculée-Conception, l'inscription sur le registre est-elle nécessaire ? — Le chemin de croix, déplacé pour la reconstruction de l'église puis remplacé, a-t-il conservé ses indulgences ? — Peut-on placer les stations du Chemin de croix avant la bénédiction ? — Scapulaires (suite). — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le curé peut-il accepter la démission d'un sacristain ou le révoquer sans l'avis du conseil de fabrique ? — Les fabriciens peuvent-ils louer un banc pour leur usage ? Le maire en ayant brisé le cadenas pendant l'office et s'en étant emparé peut-il être attaqué, comment et dans quel délai ? — Le président et le trésorier de la fabrique peuvent-ils réquisitionner à volonté la clef de la sacristie ? Le conseil peut-il changer, quand il veut, le trésorier ? Le curé peut-il refuser de recueillir les fonds provenant des droits funèbres etc. ? Doit-il compte au conseil de fabrique des quêtes faites par lui pour un but déterminé ? — COURRIER DE L'UTILE : Les petits ennemis des jardins.

## REVUE LITTÉRAIRE

### Une apologie scientifique de la Foi chrétienne.

Notre éminent confrère M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet, professeur à l'école supérieure de théologie, lauréat de l'Académie française, vient de publier un livre qui se recommande à tous les défenseurs de la foi. Il est intitulé : *Apologie scientifique de la foi chrétienne*<sup>1</sup>.

Ce livre a son histoire. En 1869, l'auteur avait entrepris, sous l'inspiration et en présence de S. Em. le Cardinal-Archevêque de Toulouse, de démontrer dans une série de conférences, l'accord de la vérité scientifique et de la foi chrétienne. Depuis cette époque, M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet n'a pas cessé de suivre le mouvement des idées et des doctrines sur ces questions souveraines ; il a même eu l'occasion, plusieurs fois, de les traiter, sous différents aspects, dans des cours publics, et ceux qui y ont assisté ont pu constater avec quelle attention on l'a écouté. En ces derniers temps surtout, l'auteur avait été fréquemment sollicité de réunir les diverses thèses apologétiques qu'il avait soutenues avec le plus

grand et le plus légitime succès, et d'en faire un livre qui restât. Mais sa modestie le faisait hésiter, et il n'a pas fallu moins que les bienveillants encouragements de Mgr le Cardinal-Archevêque de Toulouse lui-même pour triompher de ses indécisions.

Voici comment l'auteur présente son livre au public :

« L'apologie scientifique de la foi chrétienne forme une littérature particulière qui s'enrichit tous les jours. Elle possède déjà d'excellents recueils périodiques, des travaux d'un grand mérite que nous aurons l'occasion de citer bien des fois. Mais ces publications sont, pour la plupart, des livres spéciaux, de savantes monographies consacrées à quelque partie déterminée du vaste domaine apologétique, ou de véritables encyclopédies qui demandent beaucoup de temps pour être lues et coordonnées.

« Nous ne connaissons pas d'ouvrage accessible à tous, qui, sous un mince volume, embrasse l'ensemble des problèmes agités de nos jours, et permette en peu de temps d'éclairer les difficultés, de réfuter les objections soulevées de toutes parts au nom de la science. Un pareil livre, s'il était bien fait, pourrait servir de *vade mecum* au chrétien militant, à peu près comme ces armes de petit calibre qui assurent au voyageur, traversant un pays mal gardé, une suffisante et légitime défense.

« Qui ne serait ému, dit le cardinal Newman,

<sup>1</sup> Paris, Société générale de Librairie catholique et librairie de la Société bibliographique. Toulouse, Ed. Privat, 1 vol. de 500 p. — Prix : édit. in-12, 3 fr. 50 ; in-8, 6 fr.



en pensant à cette classe « très-nombreuse » d'hommes, souvent animés d'un esprit sincère, « les uns simplement troublés, les autres effrayés, « conduits au désespoir par la confusion dans « laquelle les théories récentes ont jeté leurs « idées et leurs plus chères croyances! » Notre espoir de faire quelque bien à cette « classe d'hommes » plus nombreuse qu'on ne pense, et d'aider à la défense de la foi, est surtout fondé sur la méthode constamment suivie dans ce Programme. Elle peut être ainsi résumée :

« — En tête de chaque question, de chaque point de doctrine attaqué, discuté, ou seulement menacé, exposer la vérité chrétienne dans son expression la plus brève, la plus nette, l'enseignement de la foi, mais seulement ce qui appartient à la foi. Immédiatement après, et comme en regard, donner sur cette même question, sur ce même point, les conclusions de la science positive, les résultats démontrés, définitivement acquis. Voilà pour les certitudes; l'accord se manifeste de lui-même et avec éclat.

« — En second lieu, exposer les hypothèses, les théories plus ou moins probables de la science; et, en même temps, du côté de la métaphysique, de l'exégèse et de la théologie, les opinions libres, les interprétations plus ou moins autorisées. Ici encore, on verra bien des malentendus disparaître. En tout cas, plus d'anxiété de conscience, puisqu'il s'agit de questions n'intéressant pas essentiellement la foi.

« — En troisième lieu, aborder, pour les réfuter, les systèmes pseudo-scientifiques, les erreurs formelles, propagées par les savants positivistes et matérialistes, également opposées à la foi et à la raison.

« Cette méthode très simple et très rationnelle suffit pour montrer dans quelle paix sereine, dans quelle vive lumière peuvent se concilier, sur toutes les questions soulevées et si vivement discutées aujourd'hui, les vérités religieuses, philosophiques et scientifiques, la foi du chrétien et la liberté du savant.

« Nous offrons ce livre aux hommes du monde, aux hommes d'étude ou d'affaires qui s'intéressent encore aux choses de l'âme. Quel est celui qui n'est pas exposé à rencontrer chaque jour, à chaque pas, dans le livre, le journal, la revue en renom, au cercle, en voyage, dans les relations ordinaires de la vie, au sein même de la famille, des assertions et des négations affublées de mots sonores, plus ou moins accréditées dans ce qu'on appelle le monde savant, et propres à troubler les croyances communes, la foi des aïeux? Une instruction religieuse, réputée suffisante jusqu'à présent, ne permet pas toujours de discerner le sophisme sous sa forme nouvelle, de démasquer le mensonge de la fausse science.

« La femme chrétienne, elle aussi, pour remplir sa mission la plus noble et la plus sainte, pour éclairer ceux qui s'égarent autour d'elle, doit élever le niveau de ses connaissances en matière de religion. Aux nouveaux programmes officiels, elle doit opposer des programmes non moins riches et plus féconds, qui perfectionnent l'éducation traditionnelle sans la dénaturer. Le dévouement le plus assidu, les inspirations du cœur les plus héroïques ne suffiraient pas toujours à préserver le foyer des invasions de la science incrédule. Dans cet apostolat providentiel de la mère, de l'épouse, de la fille, une piété ardente est toujours utile; mais une piété ardente et savante peut seule assurer la victoire.

« Nous offrons ce Programme d'études à nos frères dans le sacerdoce, au clergé français. L'édifice apologétique, nous le savons tous, repose sur des bases immuables : mais ses formes extérieures

se renouvellent avec les hommes et les temps. Au commencement de l'époque moderne, le terrain de la lutte était encore théologique, plus tard il devint philosophique; dans la seconde moitié de ce siècle, il est surtout scientifique, et la science elle-même a été transformée. Le front de bataille, la tactique générale, la nature des armes, les formules de guerre et la langue elle-même, tout a changé.

« Il n'est donc pas étonnant qu'un prêtre, voué au labeur absorbant du ministère, possédant d'ailleurs largement toute la substance des vérités dogmatiques et morales, puisse être surpris, sinon déconcerté, par une objection formulée dans une langue toute nouvelle, s'appuyant sur un fait dénaturé, sur une découverte mal interprétée; il n'est pas étonnant que ses livres de théologie pure, que ses souvenirs d'argumentation scolastique ne lui permettent pas toujours de relever, de rasséréner une de ces victimes de la fascination scientifique qui viendrait lui confier ses doutes, ses cruelles anxiétés.

« Les temps où nous vivons, a dit Léon XIII, « exigent une doctrine qui n'embrasse pas seulement la science sacrée, mais aussi la science philosophique enrichie de toutes les découvertes physiques et historiques... Pour la philosophie, nos lettres encycliques, *œterni patris*, ont tracé la voie et la meilleure méthode. Mais un grand nombre d'esprits distingués ont réalisé de belles et fécondes inventions; il convient d'autant moins de les ignorer que les incrédules se saisissent avidement des progrès de chaque jour, pour s'en faire des armes contre les vérités révélées. Il faut donc que le défenseur de la foi s'applique plus que par le passé à l'étude des sciences naturelles... » (*Lettre encyclique* du 15 février 1882.)

« Ces difficultés, ces arguments d'invention nouvelle, d'apparence scientifique, contre les vérités révélées, se présentent tôt ou tard au prêtre dans l'exercice de son ministère; ils sont colportés par des livres de haute science et par des brochures populaires; par les demi-savants qui pululent ou par les enfants qui peuplent les écoles; ils peuvent se produire à chaque instant, au sein des familles chrétiennes, et jusque dans une leçon de catéchisme.

« Enfin, nous ne craignons pas d'offrir ce simple manuel aux savants de profession, à ceux qui consacrent leur vie à sonder les mystères de la nature. Ils verront avec quel soin empressé nous avons interrogé leurs travaux, avec quelle sincérité nous y avons cherché la lumière, avec quel respect nous avons recueilli toute parcelle de vérité scientifique. Peut-être que notre méthode apologétique les attachera par sa simplicité même. Ils verront par quel étrange malentendu on a pu soutenir que la foi et la philosophie chrétiennes sont incompatibles avec la liberté de la science.

« L'homme, a-t-on dit avec raison, est sollicité par deux genres de curiosités : la petite et la grande. Toutes les connaissances purement humaines, si belles, si attachantes qu'elles soient, appartiennent à la petite curiosité. Elles amusent, elles passionnent, elles élèvent l'esprit et le cœur, elles ne les satisfont jamais pleinement. La grande curiosité n'a qu'un objet : le problème des origines et de la destinée. Le moyen le plus sûr, le plus rationnel, le plus décisif, au temps où nous sommes, de résoudre ce problème unique, c'est la CONTRE-ÉPREUVE DES CERTITUDES DE LA FOI PAR LES CERTITUDES DE LA SCIENCE. Tel est notre but, tel est notre PROGRAMME. »

(Voir la suite à l'avant-dernière page.)



## PRÉDICATION

POUR LA FÊTE DU PATRONAGE DE SAINT JOSEPH :  
SAINT JOSEPH ET LE TRAVAIL

Gloria, honor et pax omni  
operanti bonum.

(Rom., III, 9.)

« Je ne me souviens pas, disait sainte Thérèse, d'avoir rien demandé à saint Joseph que je ne l'aie obtenu. C'est quelque chose de merveilleux, que le récit des grâces de toute espèce dont le Seigneur m'a comblée, et des périls tant du corps que de l'âme dont il m'a délivrée par le moyen de mon bien-aimé saint. Le Seigneur semble avoir accordé à chacun des autres bienheureux le pouvoir de nous secourir dans certaines nécessités spéciales; mais saint Joseph peut nous secourir en toutes, l'expérience le prouve; et par là Notre-Seigneur nous donne à entendre que, comme il lui a été soumis en toutes choses sur la terre, il veut encore dans le ciel descendre à toutes ses volontés. C'est ce qu'ont éprouvé bien des personnes, à qui j'avais conseillé de se recommander à saint Joseph; les grâces qu'elles ont obtenues par lui les ont pénétrées de reconnaissance et de dévotion. D'après l'expérience que j'ai des faveurs qu'il obtient de Dieu, je voudrais pouvoir persuader à tout le monde de s'attacher à ce glorieux saint. De toutes les âmes qui lui sont véritablement dévotement et qui font hautement profession de l'honorer, je n'en connais pas une qui ne fasse chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu, tant il aide puissamment toutes celles qui se mettent sous sa protection. » Ainsi, au jugement de l'illustre réformatrice du Carmel, saint Joseph est notre grand, notre tout-puissant intercesseur auprès de Dieu; mais il est aussi notre modèle par sa vie humble, pauvre, mortifiée et laborieuse; et à ce double titre, nous avons à bénir la Providence de l'avoir placé dans une si vive lumière à notre époque si tourmentée, si nécessiteuse, si dévorée d'orgueil, de cupidité et de volupté. Certes, il faudrait un ouvrage considérable pour faire ressortir toutes les divines opportunités du culte de saint Joseph à l'heure présente. Aussi bien ne développerons-nous en ce discours qu'un point très pratique, à notre avis, pour tous, en notre siècle où l'on se préoccupe tant de la question ouvrière : nous envisagerons saint Joseph par rapport au travail. Aujourd'hui on ne veut plus travailler, ou l'on travaille mal, en murmurant, sans mérite pour la vie éternelle. Allons à Joseph ! considérons Joseph ! étudions Joseph ; et nous apprendrons de lui deux choses également précieuses, savoir : l'OBLIGATION du travail, et la MANIÈRE de le rendre fructueux et salutaire.

## I

Le travail est imposé à tous les humains. C'est la loi universelle. Qu'il se fatigue corporellement,

qu'il se fatigue spirituellement, n'importe, l'homme doit travailler.

I. Il doit travailler parce que c'est l'ordre de Dieu, l'ordre de sa sagesse et l'ordre de sa justice.

En nous appelant à la vie, Dieu a doté notre esprit et notre corps de facultés que nous devons utiliser. Il nous a confié à tous un talent qu'il ne faut pas enfouir, mais faire fructifier. Il nous en demandera compte un jour, parce qu'il ne fait rien en vain ; heureux si nous avons été de fidèles serviteurs ! Cette exigence de la sagesse éternelle est inscrite à la première page de la Bible ; elle s'imposait à Adam innocent lui-même. Dieu, dit l'Écriture, prit l'homme, il le plaça dans un jardin de délices que sa main puissante et miséricordieuse avait elle-même planté ; et pourquoi faire ? Pour travailler et pour le garder, *posuit eum in paradiso voluptatis ut operaretur et custodiret eum* (Gen., II, 15). Ah ! sans doute, le travail d'Adam n'était point pénible, c'était une jouissance, c'était la manifestation triomphante de son empire, c'était le délicieux développement de ses puissances, mais enfin c'était le travail ! *Posuit eum in paradiso ut operaretur*.

Mais Adam pèche, la loi du travail s'aggrave. Ce n'est plus seulement la sagesse de Dieu qui le réclame, c'est sa justice qui l'impose comme une peine et une expiation. Et comme tous les hommes naissent avec le péché d'origine, y ajoutant de nombreux péchés personnels, tous les hommes sont par justice tenus au travail pénible. Alors, dit la Genèse, Dieu dit à l'homme : La terre est maudite à cause de ton péché, *maledicta terra in opere tuo*. Désormais tu te nourriras du fruit de tes labeurs, *in laboribus comedes*. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, *in sudore vultus tui vesceris pane*. Et sous le coup de cette malédiction, Dieu chasse l'homme du paradis de délices, pour commencer son châtiment, *et emisit eum de paradiso voluptatis ut operaretur terram* (Gen., III). Depuis ce temps travail et douleur sont devenus synonymes. Depuis ce temps le travail est « l'effort de l'homme contre l'obstacle, c'est la lutte contre la difficulté. Quand l'homme veut faire de ses puissances un usage fécond, il trouve dans sa nature une force hostile au déploiement de ses facultés ; et devant toute belle et grande chose, son action sent une barrière qui l'arrête : travailler, c'est vaincre cette force, c'est briser cette barrière. Le travail, c'est l'homme qui marche, l'homme qui agit, l'homme qui produit, mais la fatigue aux membres, la sueur au front, si ce n'est la tristesse au cœur<sup>1</sup>. »

II. Nous devons travailler parce que le travail est la condition nécessaire de notre vie physique, intellectuelle et morale. Sans le travail ce sont les ronces et les épines sur la terre et aussi dans les esprits et dans les cœurs. En vain un champ serait-il d'une extraordinaire fécondité, s'il n'est

<sup>1</sup> R. P. Félix : *Le travail loi de la vie et de l'éducation*.



arrosé par la sueur de l'homme, il se couvrira d'une inutile végétation où, peut-être, se gliseront les animaux malfaisants et les reptiles venimeux. En vain un esprit serait-il marqué par Dieu au coin du génie ou du talent, s'il ne travaille pas, il manquera de profondeur, il sera superficiel, il s'étiolera et trompera les espérances qu'il avait fait concevoir. En vain un cœur aurait-il de bonnes inclinations et de généreux instincts, s'il se laisse entraîner à la paresse, il se déformera, il se fermera aux nobles sentiments, il se ravalera, il croupira dans l'abject égoïsme, et finira par devenir l'esclave des plus honteuses passions, *multam malitiam docuit otiositas, iniquitas Sodomæ otium ejus!* (Eccl., xxii, 29; Ezech., xvi, 49.)

Nous devons travailler : notre *grandeur* l'exige. De même que le diamant ne jette ses feux étincelants qu'après avoir été taillé et poli par le fer ; de même rien de grand sur la terre, soit dans le monde naturel, soit dans le monde surnaturel, soit dans les sciences, les lettres et les arts, soit dans la carrière infiniment plus noble de la sainteté, sans le travail et le travail pénible. ON N'A RIEN SANS PEINE, les choses ne valent que ce qu'elles coûtent, dit le proverbe, c'est-à-dire la sagesse des nations. Pour s'élever au-dessus des régions basses où s'agite le vulgaire, il faut veiller, il faut se donner de la peine, il faut se résigner à répandre des sueurs amères, il faut se faire violence! Ne travaillent-ils pas, ces chercheurs infatigables qui, à force d'observations et d'expériences, arrachent à la nature ses secrets et font faire en notre siècle des progrès si merveilleux à la civilisation matérielle? Ne travaillent-ils pas ces poètes, ces orateurs, qui, par leurs accents inspirés font tressaillir les fibres les plus nobles du cœur humain? Ne travaillait-il pas, ce grand Bossuet, qui dans sa solitude de Meaux, précédait de cinq heures le lever de l'aurore, et, dans le labeur de la méditation, produisait ces chefs-d'œuvre impérissables qui sont l'honneur de l'intelligence humaine? Ne travaillait-il pas, ne se donnait-il pas beaucoup de peine ce saint François-Xavier, qui par son zèle apostolique a conquis tant d'âmes à J.-C. et a reculé les limites de la sainte Eglise? Oui, c'est le travail qui fait les grands hommes et les grands saints!

Nous devons travailler : notre *bonheur* lui-même nous en fait le plus impérieux devoir. *Labores manuum tuarum quia manducabis : beatus es et bene tibi erit* (Ps. cxxvii, 10). C'est là le mystère du travail qui est à la fois une peine et une consolation. Le paresseux est malheureux, il trouve le temps long, il s'ennuie dans sa stérile inaction et tous les plaisirs ou divertissements que la richesse peut lui procurer sont mêlés d'une inévitable amertume, habitait-il un palais magnifique, commandait-il à de nombreux sujets! Au contraire, le travail produit au fond du cœur les joies les plus douces et les plus réelles : quand on a bien employé son temps, fût-on pauvre et

inconnu du monde, on prend sa nourriture avec plus de plaisir, on se couche avec plus de contentement, et l'on s'endort sans remords et sans ennui! *Vita sibi sufficientis operarii condulcorabitur, et in ea inveniet thesaurum* (Eccl., xvi, 18).

Or, de tout temps, mais surtout aux époques de décadence religieuse, l'homme a eu horreur du travail, surtout du travail manuel et des arts mécaniques. C'était la maladie du paganisme, et les deux plus grands philosophes de l'antiquité, Platon et Aristote, l'ont maudit, ils ont déclaré déshonoré celui qui l'exerce, et ils n'ont pas craint de mettre l'ouvrier au-dessous de l'espèce humaine, ne voyant en lui qu'une chose, qu'un instrument dont on use et qu'on brise quand il a cessé de plaire. Jésus qui est venu tout réparer, *instaurare omnia*, pour restituer au travail ses grandeurs, a voulu vivre de longues années dans l'atelier de son père nourricier, a voulu travailler lui-même, *faber fabri filius* (Matth., xiii, 55). Et l'exemple de la sainte famille a réhabilité le travail, jusque dans sa forme la plus pénible; un changement magnifique s'est introduit dans le monde; l'Eglise a mis en honneur le travail : les ordres religieux se sont fait du travail un point de règle, les filles de rois ont voulu s'astreindre au travail des mains, les fils de l'ouvrier ont vu ouvrir devant eux la sublime carrière du sacerdoce, du souverain pontificat, ils sont même montés sur les autels! Mais en notre siècle de perversion, les idées païennes sur le travail ont reparu; on a déclamé avec fureur contre lui, on a rêvé de le transformer et de lui ôter toute pénalité; on a même voulu le supprimer complètement, et Dieu qui tient en réserve des remèdes pour tous les maux a montré au monde dans tout son éclat la radieuse image de l'ouvrier Joseph. Utopistes, socialistes, ennemis du travail, qui que vous soyez, soit que la paresse, l'ambition ou le désir de jouir vous possèdent, venez à Joseph et apprenez de lui qu'il faut travailler, *Ite ad Joseph!* souvenez-vous que comme créatures et surtout comme créatures coupables, vous devez travailler; et surtout que son exemple vous enseigne à travailler d'une manière fructueuse pour la vie éternelle, *Ite ad Joseph!*

## II

Saint Joseph a travaillé constamment, à l'œuvre de Dieu, dans l'amitié de Dieu et pour Dieu : c'est ainsi que nous devons travailler nous-mêmes, dans quelque position que nous soyons.

I. Partout où je considère Joseph pendant son pèlerinage sur la terre, avant de devenir le père adoptif de Jésus, et après qu'il eut l'honneur de porter ce titre glorieux, à Bethléem, en Egypte, à Nazareth, je le vois **CONSTAMMENT** travailler. Ainsi doit-il en être de nous. Tant que nous sommes sur la terre, nous sommes sous le coup de la loi : la terre est le lieu de la fatigue, au ciel et au ciel seulement le lieu du repos. C'est le tri-

but nécessaire de notre condition humaine, *homo nascitur ad laborem, et avis ad volatum* (Job., iv, 7).

II. Puisqu'il faut travailler sans cesse, peut-être que Jésus, en se choisissant comme Père nourricier l'artisan Joseph, le tirera de cet état obscur, lui donnera un noble travail qui le mette en relief et lui concilie les respects de l'univers entier. Non, Jésus, la sagesse incarnée, ne pense pas ainsi, n'agit point ainsi ! Il laisse Joseph à son atelier pour en faire le modèle de tous les temps et la consolation de tous ceux qui doivent vivre dans les dures fatigues. Et Joseph accepte avec bonheur la part qui lui est faite, il demeure dans son atelier, il y use ses jours et ses forces, il y est paisible, joyeux, parce qu'il sait qu'il y fait l'ŒUVRE de Dieu. Et nous aussi acceptons le genre d'occupation que Dieu nous a attribué. Ne rêvons pas, comme c'est la coutume aujourd'hui, des emplois au-dessus de nos moyens et de nos capacités. Ah ! si nous nous sentions visités par l'orgueil, si la vanité nous disait que notre métier est trop vil, qu'il ne répond pas à notre mérite, quoique Dieu le veuille pour nous, allons en esprit dans la maison de Joseph, et voyons-le travailler d'un obscur travail avec Jésus. Oh ! oui, que ceux qui vivent d'un art mécanique se consolent et se réjouissent, Joseph est leur compagnon, Jésus est de leur corps, Joseph et Jésus les béniront !

III. Mais il ne nous servirait de rien pour le ciel de travailler constamment et à l'œuvre de Dieu si nous ne travaillions pas dans l'AMITIÉ de Dieu. Qui dira les regards d'admiration que les anges jetaient sur l'auguste charpentier Joseph ? Ils voyaient son cœur plus pur que les rayons du soleil ; ils admiraient l'abondance de la grâce qui remplissait son cœur, et ils comprenaient les mérites incalculables qu'il amassait sans relâche par toutes les œuvres qui remplissaient ses journées : tout dans son travail fructifiait pour la vie éternelle ! Hélas ! hélas ! combien il est de chrétiens follement dissipateurs qui se donnent beaucoup de peines sans réaliser aucun profit pour le ciel, parce qu'ils sont en état de péché mortel ! Combien il en est qui offensent Dieu dans l'acte même du travail, travaillant en blasphémant, en murmurant contre la providence, en offensant la pureté ou la chasteté par des paroles indécentes, par la médisance ou la calomnie ! Combien il en est qui travaillent non pas dans l'amitié de Dieu, mais avec la haine de Dieu, employant leurs talents à corrompre les âmes par des écrits licencieux ou impies, ou par des œuvres d'art qui offensent la pudeur !

IV. Enfin le travail de saint Joseph brille d'un quatrième caractère qui le rend digne de toutes les couronnes : il est fait pour Dieu ! C'est l'intention qui donne le prix à nos œuvres ; plus elle est parfaite plus notre mérite est grand. Saint Joseph a toujours eu les intentions les plus sublimes, parce que tout dans sa vie, jusqu'aux

plus petits détails, était fait pour Jésus. Or, à ce point de vue, on peut distinguer trois catégories parmi les hommes. Il en est qui travaillent dans des intentions perverses pour se procurer des jouissances illicites : nous n'avons pas à les qualifier. D'autres travaillent pour se procurer une honnête aisance, pour établir leur famille, pour arriver à la renommée : ce sont là des vues humaines, telles que les honnêtes païens s'en proposaient, mais qui sont sans utilité pour la vie éternelle ; vains efforts qui ne méritent qu'une vaine récompense, *receperunt mercedem suam vani vanam*. Enfin il y a les vrais sages qui, saintement avares des richesses surnaturelles, visent constamment au ciel : ce sont ceux qui travaillent dans des vues de foi : pour obéir à Dieu, pour expier leurs fautes, pour plaire à Dieu, par amour pour Dieu. Quel beau négocier ! Aucun de ces efforts ne sera perdu, *opera illorum sequuntur illos* !

Saint Bernard eut un jour une vision qui exprime parfaitement la différence de mérite résultant de la différence des dispositions intérieures dans les mêmes actes. Ses religieux étaient au chœur et chantaient les louanges de Dieu. Il vit un ange qui passait devant eux et qui écrivait dans un livre les mérites de chacun ; mais tandis qu'il écrivait ceux des fervents en lettres d'or, il n'inscrivait ceux des autres qu'en lettres d'argent, ou d'encre, ou d'eau claire, ou bien même il ne marquait rien du tout. Cependant tous chantaient les mêmes psaumes. Le saint comprit la leçon et en fit part à ses religieux. Comprendons-la nous-mêmes. Travaillons, mais fructueusement. Ne méritons pas qu'on écrive sur notre tombeau ces tristes paroles : *Scribe virum istum sterilem* ! (Jer., xxii, 30.) Mais plutôt, en imitant S. Joseph ouvrier, faisons en sorte qu'un jour Dieu nous accueille par ces consolantes paroles : *Euge serve bone et fidelis*, courage, bon et fidèle serviteur. Parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous établirai maître de grandes possessions, entrez dans la joie de votre Maître !

## CONGRÉGATIONS ROMAINES <sup>1</sup>

*Titulaires et patrons. Eglises construites sous le titre du Saint-Sépulcre.*

L'archevêque de Cambrai a consulté la S. Congrégation des Rites sur les titulaires et les patrons des églises paroissiales, afin d'assurer la parfaite exécution des règlements liturgiques. Quelques églises prirent, après le Concordat, un titulaire différent de celui qu'elles avaient reçu autrefois, lors de leur consécration. La fête du titulaire

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 fr. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



n'étant pas de précepte, il n'y a pas de raison de renvoyer la solennité au dimanche suivant; c'est pourquoi l'indult du cardinal Caprara réserve ce privilège aux vrais patrons, dont la fête devrait être célébrée comme obligatoire. La S. Congrégation tolère que l'on continue de renvoyer au dimanche la solennité des simples titulaires, mais elle se réserve la faculté de rétablir les fêtes des patrons qui ont été inconsidérément supprimées. — Les églises qui sont sous le vocable du Saint-Sépulchre doivent en faire l'office le second dimanche après Pâques : comme le diocèse de Cambrai célèbre ce jour-là la fête des saints évêques, on permet de remettre l'office du Saint-Sépulchre au quatrième dimanche après Pâques.

Cupiens Rmus Dnus Alfridus Duquesnay, Archiepiscopus Cameracen., ut in sibi credita Archidiocesi res liturgica rite ordinetur, Sanctæ Apostolicæ Sedi insequentia dubia ac postulata solvenda humillime proposuit nimirum :

I. — Post concordatum anni 1801, plures Ecclesiæ parochiis tunc erectis adsignatæ, Titularem acceperunt ab eò diversum, quem ab origine in actu benedictionis aut consecrationis habuerant. Cum vero ab hac mutatione longum tempus inde effluerit, petitur ut novi Titulares servari possint, quemadmodum die 27 maii 1876 pro Diocesi Ruremundensi concessit Sacra Rituum Congregatio. Simul vero petitur ut Ecclesia Sancti Gaugerici Cameracensis, quæ olim fuit Sancti Auberti, utrumque titulum servare queat.

II. — Exstant in Diocesi Cameracensi nonnullæ Ecclesiæ sub titulo Sancti Sepulchri recentius ædificatæ. Postulatur ut in his vel aliis sub eodem titulo erigendis Ecclesiis, festum Sancti Sepulchri celebrari queat Dominica IV post Pascha, loco secundæ, cui affixa est festivitas Sanctorum Pontificum Cameracensis Ecclesiæ, cum Officio ac Missa pro Congregatione Sanctissimi Redemptoris adprobatis.

III. — Cum plures sint apud nos Ecclesiarum Titulares vel Patroni locorum, qui nec in Breviario Romano, nec in Proprio Cameracensi habent Officium, ad Cleri devotionem augendam expetitur, ut hoc in casu adhiberi possint Orationes, Lectiones et alia quæ forsitan fuerint a Sancta Sede pro aliis locis vel Diocesisibus approbatæ.

IV. — Ex interpretatione minus recta Decreti Card. Caprara Legati a latere invaluit usus, ut in unaquaque parœcia solemnitas Titularis insequenti dominica celebretur. Pro gratia petitur ut hujusmodi usus in posterum servari possit, utpote qui fidelium devotionem erga Sanctos Titulares foveat, nec sine perturbatione deleatur.

V. — Quæritur an Archiepiscopus festa Patronorum instaurare possit et debeat, ubicumque exstant locorum Patroni certa et inconcussa traditione recepti? Non raro enim accidit ut festum cum Officio Patroni cessaverit ex minus recta interpretatione Decreti pro reductione festorum.

VI. — Quæritur etiam an Archiepiscopus possit dubios casus dirimere, ac, perpensis rationibus definire an aliquis Sanctus sit Titularis Ecclesiæ

aut loci Patronus vel etiam utroque jure gaudeat Titularis et Patroni, ut non raro fit in pagis et oppidis?

VII. — Postulatur demum ut, quando Patronorum cultus longa oblivione deletus est, ab instaurando festo eorumdemque Officio pro sua prudentia abstinere possit Archiepiscopus Cameracensis : nonnumquam incommoda enim, rumor et admiratio populi timenda essent.

Sacra porro Rituum Congregatio, referente infrascripto Secretario, hisce dubiis ac postulatibus sic rescribere rata est :

« Ad I. Pro gratia quoad utramque partem.

« Ad II, III et IV. Pro gratia.

« Ad V et VI. Recurrendum pro singulis casibus.

« Ad VII. Recurrendum ut supra, nisi agatur de casu in prima parte prioris postulati expresso.

« Atque ita rescripsit, et utendo facultatibus sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Leone Papa XIII tributis, benigne indulisit. Die 12 februarii 1884. »

D. Cardinalis Bartolini S. R. C. Pæfect.  
Laurentius Salvati S. R. C. Secretarius.

## CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Le patron de mon église et de ma paroisse est saint André, apôtre. Quand le premier dimanche de l'Avent tombe le 30 décembre, l'office et la messe de saint André sont renvoyés au lundi, comme cela est arrivé l'année dernière. Était-il permis de dire la messe de *Requiem præsentæ corpore* ce lundi, 1<sup>er</sup> décembre? Je fais remarquer qu'il n'y avait ce jour-là aucune solennité ni concours de peuple en l'honneur de saint André.

R. — Nous croyons que vous le pouviez, parce que les décrets qui défendent la messe de *Requiem* à la fête patronale supposent le jour incident de la fête, ou bien le dimanche suivant, auquel la solennité doit être transférée. La circonstance que vous ajoutez, à savoir que la fête, remise au lendemain, se célèbre sans aucune solennité ni concours de peuple, vient encore confirmer notre solution.

Q. — 1<sup>o</sup> Je vous prie d'avoir l'obligeance de nous donner dans l'*Ami du clergé* les nouvelles tables de l'occurrence et de la concurrence pour le Breviaire. Ce sera le moyen de compléter les nouvelles rubriques que vous avez publiées. Vous comprendrez que nous souffrons d'une lacune que nous ne pourrions combler qu'en achetant une nouvelle édition du Breviaire : ce qui serait par trop dispendieux.

2<sup>o</sup> A cette occasion je vous demanderai s'il est vrai qu'à Rome on travaille à la réforme du Breviaire et si ce travail doit bientôt voir le jour.

R. — Plusieurs autres de nos abonnés nous demandent aussi d'indiquer les corrections qui ont été faites récemment par la Sacrée Congrégation des rites aux nouvelles rubriques.

De même donc que nous avons donné les nou-

velles rubriques, de même aussi il est nécessaire de publier les corrections qui y ont été ajoutées depuis.

Ad I. Voici les dernières corrections; elles se rapportent 1<sup>o</sup> à la table des occurrences et aux observations qui la suivent; 2<sup>o</sup> aux rubriques spéciales.

## I

*Table des occurrences :*

Un double mineur occurring avec un double de 1<sup>re</sup> classe, il faut mettre : « Nihil de primo, officium de secundo. » Il y avait auparavant : Commemoratio de primo, officium de secundo. »

Un semidouble occurring avec un double de 1<sup>re</sup> classe, il faut mettre également : « Nihil de primo, officium de secundo. » Il y avait aussi : « Commemoratio da primo, officium de secundo. »

Ainsi, il faut dans les cases correspondantes deux 5 au lieu de deux 3.

Dans les observations qui suivent le tableau des occurrences, le paragraphe qui commence par ces mots : « Si occurrat ut patronus... » doit être modifié ainsi : « Si occurrat, ut Patronus, vel Titulus Ecclesiæ descriptus sit eodem die in Kalendario cum aliis Sanctis, in ea Ecclesia fit tantum de Patrono, vel Titulari. Alii si in dicto Kalendario descripti sint sub officio Duplici minori, non tamen alicujus Ecclesiæ Doctoris, vel Semiduplici, de eis nihil fit. Si autem sint de Majoribus Festis aut Doctorum, transferuntur, ita ut de translato fiat Officium ac si proprio die celebraretur. Si vero in Kalendario omnes sint tanquam Festum Simplex, etiam de illis nihil fit. »

Dans la première correction, les associés d'un patron ou d'un titulaire principal devaient avoir mémoire aux deux Vêpres et à Laudes s'ils avaient au calendrier général de l'Eglise le grade double mineur ou semidouble. Dans la dernière correction, ils n'ont plus de mémoire. Cette dernière décision est conforme aux nouvelles rubriques générales qui omettent, aux fêtes de première classe, les fêtes simplifiées.

La table des concurrences ne présente aucune modification importante.

## II

*Rubriques spéciales du Bréviaire :*

1<sup>o</sup> A la fête des saints Innocents, la seconde correction porte :

« Si festum S. Thomæ impediatur a Dominica, celebratur eo anno Feria secunda insequenti tamquam in sede propria, et in Sabbato post Orationem SS. Innocentium dicitur Ant. V. et Oratio Dominicæ, quæ paulo infra habetur. Deinde fit Commemoratio Octavarum; et in II Vesperis Dominicæ fit Commemoratio S. Thomæ et Octavarum. »

Dans la première correction, saint Thomas de Cantorbéry n'avait que mémoire s'il tombait un dimanche. Cette première correction était en rapport avec les rubriques générales qui prescrivent de simplifier un semidouble empêché par un

office supérieur. La seconde correction décide autrement; elle renvoie saint Thomas au lendemain lundi. Pourquoi cette exception? La rubrique ne le dit pas. Nous espérons pouvoir la donner, lorsque nous serons moins encombrés de consultations.

2<sup>o</sup> A la vigile de Saint Jean-Baptiste, 23 juin, la seconde correction est ainsi conçue :

« Si sequenti die xxiv occurrerit solemnitas Ss. Corporis Christi, agendum erit de prædicta solemnitate : Festum vero S. Joannis Baptistæ tunc reponatur in diem xxv tamquam in sedem propriam, translato alio Festo Duplici, si alicubi occurrat, post Octavam; aut eo penitus omisso juxta Rubricas; sed si fuerit primæ vel secundæ classis, transferuntur in primam diem Officio Duplici non impeditam infra eandem Octavam. »

Dans la première correction, la fête de saint Jean-Baptiste coïncidant avec la Fête-Dieu, devait également être transférée au lendemain 25, mais on devait transférer toute autre fête double tombant le 25, ou bien en faire mémoire; on devait pareillement faire mémoire d'un semidouble qui aurait coïncidé en ce 25. C'était contraire aux rubriques générales, qui omettent absolument la mémoire des doubles mineurs et des semidoubles coïncidant avec les fêtes de première classe. La dernière correction est conforme aux nouvelles rubriques générales.

3<sup>o</sup> A la fête de saint Léon II, pape, 28 juin; la seconde correction est ainsi rédigée :

« Si hoc festum venerit in Dominica, Officium fit de Dominica cum Commemoratione S. Leonis in I Vesperis et Laudibus ac Lectione ix historica (ex tribus una), et in Sabbato, in quo fit de Octava S. Joannis, legitur ix Lectio de Homilia Vigilæ Apostolorum, cum Commemoratione ejusdem in Laudibus tantum. »

La première correction portait : *in utrisque vespers*. C'était une erreur, car la fête de saint Léon, qui n'est que semidouble, ne peut avoir une mémoire aux secondes vêpres qui appartiennent à saint Pierre et saint Paul (fête de première classe, sans mémoire du semidouble précédent). On a donc bien fait de remplacer *utrisque* par *primis*.

4<sup>o</sup> A la commémoration de saint Paul, 30 juin.

La Sacrée Congrégation des Rites, par décret du 5 juillet 1883, a élevé cette fête au grade double-majeur. Il en résulte un changement pour les secondes vêpres.

Auparavant, les antiennes et les psaumes étaient du commun des apôtres. A partir du capitule, l'office était du jour octave de saint Jean (aux premières vêpres), puis on faisait la commémoration des Ss. apôtres Pierre et Paul par une mémoire commune : antienne *Petrus Apostolus*, verset *Constitues eos*, et oraison *Deus qui hodie nam diem*.

Anjourd'hui il en est autrement. Les vêpres sont intégralement de saint Paul. Les antiennes et les psaumes sont ceux des secondes vêpres du



commun des apôtres. Le capitule et les autres choses se prennent aux premières vêpres de l'Office de saint Paul *in ecclesia propria*. Ensuite, on fait une mémoire spéciale de saint Pierre, puis du jour octave de saint Jean (comme aux premières vêpres). Voici du reste le texte de la nouvelle rubrique :

« In II Vesperis. Vesperæ integræ dicuntur de S. Paulo. Antiphonæ et Psalmi ut in II Vesperis de Communi Apostolorum. Capitulum et reliqua ut in primis Vesperis in Ecclesia propria. Deinde fit commemoratio S. Petri et Octavæ S. Joannis ut in I Vesperis festi.

« In Ecclesia S. Pauli Vesperæ dicuntur eodem modo ut supra. »

Ad II. Nous n'avons pas entendu dire que l'on travaillât à la réforme du Bréviaire. Les corrections qui ont eu lieu depuis quelques années nous portent à croire que le bruit dont vous parlez est dénué de tout fondement.

Q. — L'évêque peut-il, dans l'état actuel des choses en France, sans recourir au Souverain-Pontife, distraire une partie de territoire d'une succursale pour en faire une chapellenie ? Voici le cas :

La succursale de O... se compose de deux villages de 400 âmes chacun, distants l'un de l'autre de 1,100 mètres ; l'évêque pourrait-il de sa propre autorité, malgré l'opposition du titulaire, établir un chapelain avec pleins pouvoirs curiaux dans celui des deux villages où ne réside pas le desservant ? Remarquez que ce chapelain n'appliquerait pas *pro populo* et qu'il percevrait néanmoins le produit des oblations.

R. — S'il s'agissait de démembrer la paroisse pour y établir un curé avec charge d'âmes, l'évêque pourrait le faire, s'il le jugeait opportun, même contre le gré du curé ; mais il devrait suivre les formalités prescrites par le droit, et il resterait toujours au curé de la paroisse démembrée la faculté d'en appeler au Souverain Pontife.

Evidemment il ne s'agit pas de cela dans le cas qui nous est proposé, puisque le chapelain en question n'est pas tenu à l'application de la messe *pro populo*. Il est question de donner au curé, malgré lui, un coopérateur indépendant qui ne réside pas avec lui et à l'entretien duquel il sera obligé de concourir par l'abandon d'une partie de son casuel. Que ce coopérateur soit appelé chapelain ou vicaire, le nom y fait peu, puisqu'au fond les fonctions sont les mêmes.

Or nous disons 1<sup>o</sup> que l'évêque peut certainement imposer au curé un chapelain, entretenu aux frais du curé ; mais 2<sup>o</sup> qu'il ne peut pas lui donner pleins pouvoirs indépendamment du curé.

La première partie de notre assertion trouve sa preuve dans la prescription suivante du concile de Trente :

« Episcopi, etiam tanquam Apostolicæ Sedis delegati, in omnibus ecclesiis parochialibus, vel baptismalibus, in quibus populus ita numerosus sit, ut unus rector non possit sufficere sacramen-

tis ministrandis et cultui divino peragendo, cogant rectores vel alios ad quos pertinet sibi tot sacerdotes ad hoc munus adjungere quod sufficiat ad sacramenta exhibenda et cultum divinum celebrandum<sup>1</sup>. »

Assez souvent la S. Congrégation du concile s'oppose au démembrement d'une paroisse quand on peut pourvoir aux nécessités du culte et aux besoins spirituels des fidèles par l'établissement de vicaires à demeure.

Que l'évêque ne puisse donner au coopérateur imposé au curé un pouvoir complet et indépendant, cela ressort de la nature même des fonctions de ce coopérateur. S'il a de pleins pouvoirs indépendamment du curé, il n'est plus coopérateur, il est curé lui-même et la paroisse se trouve démembrée sans formalité, ce qui est contraire au droit.

Q. — Après avoir étudié sérieusement la question de savoir si l'inscription des noms est nécessaire pour le scapulaire de l'Immaculée-Conception, il me reste une difficulté que je prends la liberté de vous soumettre :

Je lis dans l'ouvrage intitulé : « *Apostolicæ facultates, earumque Commentarius cui accedunt Monita ad Missionarios Provinciae Kiang-Si*, auctore Geraldo Bray, Episcopo Leug. Vic. ap. Kiang-Si, Parisiis, apud G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères, 1879 :

« An devotio Scapularis Beatæ et Immaculatæ Mariæ Virginis quædam sit sodalitas regulis aliarum in genere sodalitatibus subjecta, vel tantum quædam simplex devotio, (ut est devotio scapularis rubri) cui annexæ sunt multæ et variæ Indulgentiæ, mihi incertum erat ; ideoque circa hanc questionem scripsi ad Em. S. C. P. F. Præfectum qui mihi respondit ut sequitur :

« Quod spectat ad dubium a te super facultatibus quibus frueris expositum, quod respicit facultatem benedicendi et imponendi Cæruleum Scapulare Beatæ et Immaculatæ Mariæ Virginis cum applicatione omnium Indulgentiarum a S. Sede concessarum, respondendum est affirmative. Confraternitas enim Beatæ et Immaculatæ Mariæ Virginis approbata fuit a S. Sede » (28 febr. 1877)

« Juxta hanc responsonem, errare videtur Maurel, p. 306 et recte loqui Bouvier, p. 321. »

Cette réponse est-elle suffisante pour inspirer un doute sérieux et obliger pratiquement à inscrire les noms et à les envoyer au supérieur général des Théatins, ce qui serait fort gênant ?

R. — La question est pour nous aussi obscure qu'elle peut l'être pour notre correspondant, malgré l'étude approfondie que nous en avons faite.

Il est évident que s'il s'agit d'une confrérie véritable, il faut une inscription, puisque l'inscription est requise pour toutes les confréries du scapulaire<sup>2</sup>.

Or, d'après la lettre du cardinal préfet, que cite notre confrère, à Rome on regarderait le scapulaire de l'Immaculée Conception comme une véritable confrérie. Il faudrait donc l'inscription, à moins d'une exception formelle à la règle générale, s'appuyant sur un titre authentique. Mais les PP. Théatins n'apportent aucun titre pour se croire dispensés de l'inscription ; ils se conten-

<sup>1</sup> Sess. XXI, de reform. cap. 4.

<sup>2</sup> *Decreta auth. S. C. Indul. Cameracen*, 18 août 1868.

tent de déclarer qu'il n'est pas question d'une confrérie, mais uniquement d'une dévotion<sup>1</sup>.

D'autre part on pourrait croire, en étudiant attentivement le sommaire des indulgences, que la S. Congrégation ne voit pas ici une confrérie proprement dite. Ainsi, tandis que dans les sommaires des autres scapulaires, on parle de *confrérie*, de *confrères* à chaque instant, dans celui-ci il n'en est aucunement question. Le mot *adscriptus* qu'on rencontre à la seconde ligne n'a pas toujours le sens rigoureux d'inscription dans une confrérie. En outre, la notice placée au bas du sommaire, en note, en énumérant les conditions pour gagner les indulgences ne fait aucune mention de la nécessité de l'inscription.

En résumé, nous ne savons de quel côté est la vérité et nous verrions avec plaisir la question portée au tribunal de la S. Congrégation des Indulgences.

En pratique, nous regarderions comme valides toutes les réceptions faites jusqu'au 20 juillet 1884 à raison de l'indult de la Propagande qui revalide toutes les réceptions nulles, faites de bonne foi, dans tous les scapulaires. Pour l'avenir, nous conseillons de prendre en note les noms des personnes reçues et de les envoyer au supérieur général des Théatins à Rome. C'est le plus sûr, si ce n'est pas le plus commode, en attendant du moins que la question soit décidée.

Il n'est pas nécessaire toutefois d'envoyer les noms immédiatement après chaque réception : on peut suivre la règle tracée par la S. Congrégation le 26 janvier 1871 :

« Sacerdotes qui prædictum indultum benedicti scapularia ab Apostolica Sede legitime obtinuerint, penes se habean privatum regestum et quamprimum commode possunt, transmittere teneantur ad superiores respectivæ sodalitatæ vicinioris canonice erectæ nomina receptorum ut in album ipsius sodalitatæ referantur<sup>2</sup>.

Q. — Je viens de faire bâtir une église et nous y sommes entrés en décembre dernier. Pendant la construction, le chemin de croix a été naturellement transféré dans le local qui nous servait d'église provisoire et il est à cette heure replacé dans la nouvelle église. A-t-il par le seul fait de son transfert momentanément perdu sa bénédiction et dois-je procéder à une bénédiction nouvelle pour que l'on gagne les indulgences attachées à l'exercice du chemin de la croix dans notre église neuve ? On est partagé d'avis parmi mes confrères et l'évêché lui-même ne m'a pas donné une réponse catégorique.

R. — Il nous manque quelques données pour répondre d'une manière précise à la question. Toutefois les principes que nous rappellerons seront assez clairs pour qu'on puisse en tirer toutes les conséquences.

Nous ne connaissons pas de décision visant d'une manière exacte le cas qui nous est proposé.

Il en est une cependant qui, sans parler précisément des indulgences du chemin de la croix, ne les exclut pas non plus, et les comprend même dans sa généralité. La voici :

« 1<sup>o</sup> An cesset indulgentia confraternitatis SS. Rosarii, vel *aliæ indulgentiæ*, si nova ædificetur ecclesia fere in loco ubi vetus existerat ?

2<sup>o</sup> An cesset indulgentia si nova ecclesia ædificetur in cœmeterio, non in loco veteris ecclesiæ ?

3<sup>o</sup> An cesset indulgentia si nova ecclesia ædificetur in alio loco, et non in cœmeterio veteris ecclesiæ ?

RESP. — Ad 1<sup>m</sup>. Negative, dummodo sub eodem titulo ædificetur.

Ad 2<sup>m</sup>. Affirmative.

Ad 3<sup>m</sup>. Ut in secundo<sup>1</sup>

Nous croyons que cette décision s'applique aux indulgences du chemin de la croix comme aux autres, parce que les indulgences sont attachées non pas aux croix sans aucun rapport avec le lieu où elles pourraient être placées, mais aux croix placées en telle ou telle église, de sorte qu'on peut les regarder comme des indulgences attachées à l'église elle-même. On peut donc leur appliquer les règles des autres indulgences.

En conséquence nous répondons que si l'église nouvelle a été rebâtie au même endroit avec le même titulaire que l'ancienne, le chemin de la croix a gardé ses indulgences et il n'est pas besoin d'une nouvelle érection. Si, au contraire, on a changé le titulaire de l'église, ou bien si on a bâti la nouvelle église dans un emplacement différent de celui de la première, il faut une nouvelle érection.

Que les indulgences soient appliquées aux croix en tant qu'elles sont placées dans une église déterminée, c'est absolument certain, puisque ces croix perdent leurs indulgences dès qu'on les change de local<sup>2</sup>. Mais hâtons-nous d'ajouter que les replacer dans une église rebâtie dans le même emplacement que l'ancienne et avec le même titulaire, ce n'est pas les changer de local, parce que cette église nouvelle est considérée par une fiction du droit comme identique avec l'ancienne.

Q. — Il s'agit d'un chemin de croix en relief et très lourd. Pourrait-on mettre ces stations en place avant la bénédiction liturgique ? — Cette question posée à Rome par Mgr l'évêque de Nancy a reçu cette solution : *Servandum in omnibus consuetudinem*.

Cette réponse est si vague et si élastique que je ne sais vraiment si je puis la prendre comme affirmative. Je prie le cher *Ami du clergé* de me dire son sentiment dans un « prochain numéro, » je lui en serai très reconnaissant.

R. — Si la réponse du 31 janvier 1848 à Mgr l'évêque de Nancy était vague, celle du 21 juin 1879 est plus précise :

<sup>1</sup> Cf. *Recueil de Tiers-Ordres*, etc., par L. Pallard, p. 440.

<sup>2</sup> *Decreta auth. S. Cong. Ind.* 26 janv. 1871, n. 428. Ed. Pustet.

<sup>1</sup> *Decreta auth. S. C. Ind.* 9 août 1843, LEODIEN, n. 323. Ed. Pustet.

<sup>2</sup> *Decreta auth. S. C. Ind.* ATUREN, 20 juin 1836, ad 2<sup>m</sup>, n. 257.



« An pro validitate benedictionis crucium stationum Viæ Crucis requiratur ut bene dictio detur ante ipsam affixionem, vel sufficiat ut post benedictionem impertiatur!

RESP. — *Negative ad primam partem; affirmative ad secundam*<sup>1</sup>. »

On peut donc placer les tableaux avant la bénédiction.

## SCAPULAIRES

(Suite)

II. Si on quittait le scapulaire, on pourrait le reprendre validement dans la suite, quel que soit le temps écoulé et on jouirait des indulgences à partir du jour de la reprise.

« 1<sup>o</sup> An, qui rite semel adscripti Sodalitati scapularis B. M. V. de Monte Carmelo, postea habitum sacrum Sodalitatis dimiserunt, teneantur ad novam sacri habitus receptionem a potestate habente, si velint indulgentias prædictæ Sodalitati a Summis Pontificibus concessas lucrari, vel an sufficiat, ut habitum sacrum ipsi denuo resumant simpliciter?

Et quatenus affirmative ad primum.

2<sup>o</sup> Quodnam temporis spatium a dimissione habitus sacri requiratur, ut nova receptio a potestate habente necessaria sit?

Sac. Congregatio Indulgentiis sacrisque Reliquiis præposita ad præfata dubia die 27 maii 1857 respondit :

Ad I<sup>m</sup>. *Negative ad primam partem, affirmative ad secundam.*

Ad II<sup>m</sup>. *Provisum in primo*<sup>1</sup>. »

Le P. Maurel ajoute : « Si on l'avait quitté par irrégion ou par mépris, il faudrait le recevoir de nouveau, parce que l'on serait censé avoir, dans ce cas, renoncé à la Confrérie; ainsi pense la S. Congrégation<sup>2</sup>. »

III. Comment doit-on porter le scapulaire? Voici une réponse authentique.

« An ad lucrandas indulgentias S. Scapularis necesse sit ut una pars ab humeris, altera a pectore dependeat, an vero sit sufficiens ipsum deferre absque distinctione circa modum?

R. *Affirmative quoad primam partem, negative quoad secundam*<sup>3</sup>. »

Il n'est pas nécessaire de porter le scapulaire immédiatement sur le corps :

« An parvi habitus seu scapularia sint necessario immediate super corpus deferendi ita ut illud physice tangant, vel an super vestes retineri possint<sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> *Decreta auth. S. C. Indulg.* SMIRNEN. 21 juin 1879, n. 447. Edit. Pustet.

<sup>2</sup> *Decreta auth. S. C. Indulg.* MASSILIEN. 27 maii 1857, n. 379.

<sup>3</sup> *Ibid.* p. 272.

<sup>4</sup> *Decreta auth. S. C. Ind.* 12 fév. 1840, n. 277.

<sup>5</sup> *S. C. Indulg.* MELDEN. 26 juillet 1855, ad 2<sup>m</sup>. Edit. Barbier de Montault, n. 694.

## VI. Réunion de plusieurs scapulaires.

Il est permis de réunir plusieurs scapulaires au même cordon. Dans ce cas, il faut que chaque scapulaire soit complet en lui-même, sauf le cordon qui est unique, et qu'une partie de chacun d'eux pende sur la poitrine, tandis que l'autre se trouve sur les épaules.

On ne pourrait donc pas reproduire sur une seule pièce d'étoffe les ornements propres à chaque scapulaire :

« 6<sup>o</sup> Per multis in regionibus laudabilis viget usus a S. Sede approbatus gestandi per modum unius plura simul inter se diversa scapularia, quo in casu variorum scapularium panniculi alii aliis superpositi duobus tantum funiculis assuntur, ita tamen, ut singularium scapularium panniculi dependeant tam a pectore, quam ab humeris. Non raro autem hæc scapularia unita sic conficiuntur, ut loco plurium panniculorum diversi coloris unicus tantum in utraque funiculorum extremitate panniculus habeatur, in quo conspicitur ornamentum intextum, vel acu pictum ex diversis coloribus ad significanda plura diversa scapularia. Quæritur utrum hæc scapularia sint valida?

Itaque EE. PP. in Congregatione generali habita in Palatio Apostolico Vaticano die 20 julii 1868, audito prius Consultoris voto, rebusque mature perpensis, rescribendum esse duxerunt :

Ad 6<sup>m</sup>. *Negative.*

Et facta de præmissis relatione SSmo D. N. Pio PP. IX a me infrascripto Cardinale Præfecto in Audientia habita die 18 augusti 1868, Sanctitas Sua resolutionem Sacræ Congregationis ratam habuit<sup>1</sup>. »

On ne pourrait pas non plus placer les deux parties du même scapulaire du même côté.

« *Monacen.* Presbyter quidam facultatem habens scapulare B. M. V. de Monte Carmelo et scapulare cæruleum Conceptionis immaculatæ compluribus dedit personis. Quæ duo scapularia ita confecta et aptata fuerant, ut ambæ partes unius scapularis cum partibus alterius adunarentur, eademque chorda jungerentur. Per errorem vero ambo scapularia ita male confecta fuerunt, ut nullum constituerent determinatum scapulare, binæ enim partes ejusdem coloris ita componebantur, ut pars pectoralis nonnisi cærulea esset, et pars, quæ ad tergum descendebat, nonnisi coloris tanei vel vice versa. Unde sacerdos Franciscus de Wimmes sequentium dubiorum supplex postulat solutionem :

1<sup>o</sup> An scapulare dictæ formæ pro utroque scapulari valeat?

Et quatenus affirmative.

2<sup>o</sup> Num aliquid supplendum, vel emendandum sit?

Quatenus vero negative.

3<sup>o</sup> Utrum dispensatio, an nova scapularium distributio sit necessaria?

<sup>1</sup> *Decreta auth. S. C. Ind.* URBIS, 18 aug. 1868, ad 6<sup>m</sup>, n. 423. Cf 22 août 1842, n. 307.

4<sup>o</sup> Quærit orator a Sacra Congregatio facultatem distribuendi, si opus sit, personis, de quibus supra, dicta ambo scapularia?

Sac. Congregatio in generalibus comitiis habitis apud Vaticanas Aedes, audito consultoris voto, et re mature discussa, die 29 augusti respondit :

Ad 1<sup>m</sup>. Negative et ad mentem; mens est, valere, dummodo partes uniuscujusque scapularis ita disponantur, ut una ab humeris, altera a pectore dependeat, licet omnes uno funiculo connectantur.

Ad 2<sup>m</sup>. Provisum in primo.

Ad 3<sup>m</sup>. Supplicandum SSmo pro sanatione.

Ad 4<sup>m</sup>. Provisum in tertio.

SSmus in Audientia d. ei 26 septembris ejusdem anni ab infrascripto Cardinale Præfecto habita petitam sanationem concessit <sup>1</sup>.

(A suivre.)

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Je suis curé, nouvellement installé dans ma paroisse, et il vient de m'arriver une petite aventure qui pourrait avoir des suites ennuyeuses pour moi. Pourtant je crois avoir agi dans les limites de mon droit. Privé de domestique et très embarrassé pour en trouver, j'avais imaginé de prendre à mon service le sacristain auquel je donnais, outre la nourriture et le logement, une somme de..., laquelle jointe à ce qui lui revenait de l'église, lui faisait une charmante situation, supérieure assurément à celles de maître d'hôtel et de valet de chambre dans la meilleure maison bourgeoise.

Tout allait pour le mieux, quand le susdit sacristain, peu satisfait de sa nouvelle existence, a donné sa démission. Naturellement j'ai dû lui trouver un remplaçant capable de remplir ses multiples obligations. De là une petite révolution. Les fabriciens, maire en tête — une collection de braves gens pourtant, — ont pris fait et cause pour le démissionnaire, se déclarant froissés de n'avoir pas été consultés pour ce changement de personnel. Ils me délèguent le maire pour protester auprès de moi, invoquant d'abord un usage local d'après lequel le sacristain est l'homme exclusif de la commune, vu qu'il est chargé du cimetière et de l'horloge communale placée dans le clocher. J'ai eu beau protester que le susdit sacristain avait spontanément donné sa démission. On riposte qu'il n'avait donné sa démission que de serviteur du curé et non de sacristain; que le conseil de fabrique avait le droit d'émettre son avis puisqu'il payait, etc., etc. Je vous fais grâce de tous les commentaires qui ont accompagné cette querelle. J'ai tenu bon, d'autant plus que le nouveau sacristain étant déjà installé, j'aurais mauvaise grâce à le renvoyer, n'ayant aucun motif pour cela. De quel côté sont la raison et le droit, et que pensez-vous de cette affaire?

R. — Il y a ici une double question : une question de droit strict, et une question de conduite. Cette dernière est difficile à résoudre parce que bien souvent la conduite à tenir dépend des circonstances de temps, de lieu et de personnes, des résultats à obtenir, des périls à conjurer. Il est évident qu'un curé doit faire des sacrifices pour un bien de paix, condescendre à bien des désirs plus ou moins sensés, ménager des ignorances et

des susceptibilités, avoir égard à des usages que rien ne justifie.

Notre correspondant seul est apte à juger ce côté pratique des différends qui surgissent si facilement dans les paroisses. Nous conseillons la prudence, l'indulgence, parce que la paix des esprits et l'harmonie des cœurs sont partout souhaitables. Mais il ne faut pas non plus que ces généreux sentiments dégénèrent en tyrannie, d'une part, et en servitude, de l'autre. Si le conseil de fabrique a sa dignité, le curé doit sauvegarder la sienne, et l'excès de faiblesse ne vaut pas mieux que l'excès de rigueur. Des paroisses ont été perdues, au point de vue spirituel, par le système des concessions perpétuelles. Personnellement, nous ne voyons rien de mieux que la légalité en tout, pour tout et toujours. En fin de compte, que peut-on dire à un homme qui n'agit que la loi en main?

Dans le cas présent, le curé est dans son droit. Le décret du 30 décembre 1809, article 33, avait attribué aux marguilliers, sur la proposition du curé ou desservant, la nomination et la révocation de l'organiste, des sonneurs, des bedeaux, suisses ou autres serviteurs de l'église; mais cet article a été modifié par l'article 7 de l'ordonnance réglementaire du 12 janvier 1825 portant : « Dans toutes les communes rurales, la nomination et la révocation des chantres, sonneurs et sacristains seront faites par le curé, desservant ou vicaire; leur traitement continuera à être réglé par le conseil de fabrique et payé par qui de droit. »

La commune de notre correspondant étant rurale, le conseil de fabrique n'a absolument rien à voir dans la question de bedeau; cela ne le regarde en aucune façon. Il s'est donc froissé à faux. A plus forte raison, n'a-t-il pas à se formaliser de ce que le curé prend le bedeau à son service personnel moyennant une convention particulière. Le sacristain est parfaitement libre de louer à n'importe qui et à n'importe quelles conditions le temps libre que lui laisse le service de l'église; et vouloir s'ingérer dans des combinaisons de ce genre serait non moins odieux que ridicule.

Cette aventure qu'on soumet à notre appréciation justifie pleinement la modification apportée sur ce point au décret de 1809 par l'ordonnance de 1825. Sans ce pouvoir donné aux curés de campagne sur leurs employés, on verrait les paroisses déchirées par les divisions les plus saugrenues. Il n'y a pas de chantre ivrogne, ou de bedeau voleur qui n'eût ses partisans pour s'imposer à un curé timide, et se perpétuer dans les églises au grand préjudice de la religion.

Nous n'avons pas besoin de protester contre cette affirmation du maire, à savoir que le sacristain doit être l'homme exclusif de la commune. Il n'est l'homme de la commune en aucun sens, à titre de sacristain; pas plus le maire que le conseil municipal ne peut lui donner aucun ordre.

<sup>1</sup> *Decreta auth. S. Cong. Ind. MONACEN.* 26 sept. 1864, n. 408.



Le sacristain est l'homme de l'église et du curé; mais si, par hasard, il se trouve être fossoyeur, ce dernier titre le met sous les ordres du maire en tout ce qui concerne le cimetière exclusivement.

Q. — Dans le chœur de mon église se trouvent deux bancs; l'un appelé banc de l'œuvre et destiné à cette fin; l'autre n'a pas de destination. Dans l'intérêt de la fabrique, quatre fabriciens ont loué ce dernier banc pour leur usage personnel et privé; et, afin de s'en assurer la pleine possession, ils l'ont fermé à clef.

Un dimanche, pendant que je chantais la grand'messe, M. le maire, en qualité d'homme privé, s'avance jusqu'au chœur, brise et fracture de sa propre autorité le cadenas qui fermait ce banc, sur lequel il n'a droit ni comme maire ni comme locataire; puis, au grand étonnement de tous, prend possession de ce banc, violant ainsi une propriété privée, troublant par ses agissements un office solennel en détournant l'attention des fidèles. Je viens vous demander :

1° Si les fabriciens ont le droit de louer un banc pour leur usage privé et personnel et s'ils peuvent le fermer à clef pour s'en assurer la pleine jouissance?

2° Le maire, comme personne privée, a-t-il commis un délit grave, en brisant et fracturant la clef de ce banc, en violant la propriété privée par sa prise de possession *cam ram populo*, en troublant un office solennel, etc.?

3° Devant quel tribunal le délinquant doit être poursuivi et par qui?

4° Citer les articles du code civil et ecclésiastique qui peuvent lui être appliqués : donner la marche à suivre?

5° Y a-t-il un délai pour la poursuite?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Les fabriciens ont droit à une place dans le banc d'œuvre; mais ils ne sont pas obligés de l'occuper, et dans tous les cas, cette place est personnelle. D'où il suit, puisque les bancs dans une église sont établis pour l'utilité de tous les paroissiens, qu'il est permis à tout membre du conseil ou du bureau, de se rendre adjudicataire d'un banc ou d'une place de l'église pour son usage personnel et celui de sa famille.

Quelques auteurs, dépourvus de tout crédit, ont élevé un doute sur la généralité des termes dans lesquels est conçu l'art. 61 du décret du 30 décembre 1809, lequel porte : « Aucun des membres du bureau des marguilliers ne peut se porter soit comme adjudicataire, soit même pour associé de l'adjudicataire des ventes, marchés de réparations, constructions, reconstructions ou baux de biens de fabriques. »

Mais il est évident que la prohibition contenue dans cet article n'est nullement applicable au cas spécial dont il s'agit ici. On pouvait craindre qu'un membre du bureau des marguilliers n'usât de son influence pour faire régler d'une manière peu avantageuse à la fabrique les conditions d'une adjudication, d'une vente, d'un marché, d'un bail, pour écarter ensuite un adjudicataire et se procurer ainsi des bénéfices illicites et frauduleux. Mais quand il s'agit de se rendre adjudicataire d'une place ou d'un banc pour son usage personnel et celui de sa famille, il n'est pas à craindre qu'un marguillier cherche à profiter de sa position pour faire de cette adjudication une occasion de lucre. Le peu d'importance du prix suffirait pour écarter tout soupçon. Il faut d'ailleurs remarquer que, si, par une interprétation

judaïque du texte de la loi, on adoptait l'opinion contraire qui n'a, nous le répétons, aucune autorité, on arriverait à exclure les marguilliers et leurs familles de l'usage des bancs d'église. Cette prétention serait insoutenable, et ce résultat seul suffirait pour faire rejeter le système dont il serait la conséquence.

Donc, il est acquis que les quatre fabriciens dont il s'agit avaient le droit de louer le susdit banc pour leur usage personnel et privé.

En outre, ils avaient le droit de le fermer à clef pour en interdire l'accès au reste des fidèles, pour le tenir dans un plus grand état de propreté ou pour tout autre motif, à moins que la prohibition n'en soit consignée dans le cahier des charges de l'adjudication. L'usage de fermer ainsi avec une serrure les bancs loués est en vigueur dans beaucoup de paroisses, et, comme le fait remarquer M. de Champeaux (*Code des fabriques, t. II, p. 269*), cet usage n'étant point prohibé par les règlements peut, par conséquent, être suivi lorsque la fabrique n'y met aucun obstacle. Mais si cette administration y trouvait quelque inconvénient, comme, par exemple, si elle avait besoin de ce banc pour les catéchismes, confréries et autres exercices qui ont lieu hors le temps des offices, elle aurait incontestablement le droit de s'opposer à cette fermeture. Mais alors elle devrait insérer dans son règlement sur la location ou cahier des charges, une clause relative à cet objet, et les concessionnaires seraient tenus de s'y soumettre.

Ad 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup>. Comme conséquence de ces principes, le maire, qu'il ait agi comme tel ou comme homme privé, s'est rendu coupable d'usurpation et de violation de propriété par effraction, ce qui aggrave le délit. Sous ce rapport, il peut être poursuivi directement par les locataires lésés et par la fabrique responsable vis-à-vis des locataires.

Outre le délit contre la propriété, il y a celui du trouble causé dans le temple pendant l'office divin et qui tombe sous l'article 261 du code pénal. Ce délit ne peut être déféré aux tribunaux que par le curé par une plainte adressée au procureur de la République. Mais celui-ci, informé du délit soit par des dénonciations, soit par la rumeur publique, peut poursuivre d'office.

Ad 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup>. Ces sortes de délits se prescrivent par six mois, aux termes de la loi du 16 mai 1819. (*Arrêt de la cour de cassation du 16 avril 1829*.) Quant à la marche à suivre et à la compétence des tribunaux, nous l'avons dit en parlant du délit lui-même. Le tribunal civil, en commençant par la justice de paix, doit connaître de la violation de propriété; le délit de trouble et d'effraction relève de la police correctionnelle. Dans la cause civile, c'est le locataire du banc qui doit poursuivre et il n'a besoin d'aucune autorisation. Mais si la fabrique devait être demanderesse pour la question de propriété, elle devrait se faire autoriser préalablement par le conseil de préfecture, même pour aller en justice de paix.

Q. — 1° Un président de fabrique, un trésorier ont-ils le droit de réquisitionner, quand bon leur semble, la clef de la sacristie ?

2° A qui appartient la garde des clefs des tronc ?

3° Le conseil de fabrique peut-il remplacer son trésorier, quand il lui plaît ?

4° Le curé peut-il se refuser à recueillir lui-même les fonds provenant des droits funèbres, sonneries, etc. N'est-ce point l'office propre du trésorier ou de son délégué ?

5° A qui appartient l'emploi d'une somme provenant d'une quête faite pour les frais de l'adoration perpétuelle ? Le curé n'a-t-il pas le droit de disposer de cet argent pour la décoration de l'église, moyennant, bien entendu, reddition de compte à la fabrique ?

6° Si une quête est faite dans un but déterminé, v. g. pour l'achat d'un ornement, d'un calice, etc., le curé peut-il disposer directement de cet argent, après avoir déclaré à la fabrique le montant de la somme recueillie ?

7° Quelles mesures, quelles formalités à suivre pour faire de son vivant une fondation de messes ?

8° Quand une fondation est faite, sans l'autorisation du gouvernement, ne court-elle point des risques sérieux, surtout dans les temps actuels ?

R. — Ad 1<sup>m</sup>. Ce droit n'est écrit nulle part et n'a pas sa raison d'être. La fabrique est une administration assujétie à des règles parfaitement déterminées. Elle procède par délibérations, et son pouvoir exécutif réside dans le bureau des marguilliers. S'il y a lieu à visiter l'église ou la sacristie ou n'importe quel autre endroit soumis à l'administration fabricienne, cela est délibéré et exécuté selon les termes de la délibération; rien de plus, rien de moins. Il n'y a que le curé qui, en qualité de gardien de l'église et en vertu de son droit de police, détienne les clefs de la sacristie, et nul ne peut, sans un mandat spécial de l'autorité compétente, exiger qu'il livre les clefs.

Ad 2<sup>m</sup>. Dans une fabrique bien organisée, il y a ce qu'on appelle l'armoire à trois clefs dont une reste entre les mains du trésorier, l'autre dans celles du curé et la troisième dans celles du président du bureau (Décret du 30 décembre 1809, art. 50). C'est dans cette armoire que sont placées les clefs des tronc.

Comme on voit, la garde de ces clefs n'appartient à personne en particulier, et pour les toucher seulement, il faut la présence forcée des trois personnages plus haut nommés puisque chacun d'eux a une clef différente.

Ad 3<sup>m</sup>. Non ; le trésorier est nommé pour un an, comme le président, le secrétaire, le marguillier, etc. On procède à son élection dans la séance dite de *Quasimodo*, à moins qu'il ne meure ou démissionne, ou tombe enfin, avant l'expiration de son mandat, dans un cas de révocation. Dans ce dernier cas, il faut l'intervention de l'autorité suprême.

Ad 4<sup>m</sup>. Parfaitement ; le curé n'a aucune obligation légale d'opérer les recettes ; c'est la fonction spéciale du trésorier. Mais si un curé se refusait à cet office, je ne sais pas si l'on trouverait facilement dans la plupart des paroisses un laïque assez dévoué pour accepter une pareille besogne qui réclame une rigoureuse résidence et

une assiduité aux offices qu'on rencontre rarement.

Ad 5<sup>m</sup>. A la rigueur, le produit d'une telle quête étant destiné aux frais du culte devrait être prévu au budget, encaissé par le trésorier et dépensé en vertu d'une délibération.

Mais évidemment cette manière d'agir, si conforme soit-elle au texte des lois, dérogerait aux usages universellement établis. Ces quêtes spéciales sont faites sur l'initiative du curé, recueillies par lui ; et il est tout naturel qu'il en dispose pour le but qui l'a fait effectuer. Nous trouverions même fort déplacée la prétention d'une fabrique qui voudrait connaître et le total du produit et son emploi par francs et centimes. Quand une fabrique en est là avec son curé, son devoir est de se retirer pour faire place à des hommes mieux élevés et plus pénétrés de l'esprit chrétien de leur rôle.

Ad 6<sup>m</sup>. Nous faisons ici la même observation. Que le curé raconte à ses fabriciens ce qu'a produit une pareille quête et l'emploi qu'il en a fait, rien de mieux. Ce sont là des égards qu'on se doit entre gens qui s'estiment. Les exigences d'une fabrique en ces sortes d'affaires auraient pour premier résultat de paralyser le zèle du curé. Or, sans ce zèle, les fabriques tomberaient bien vite dans le marasme et la pénurie.

Ad 7<sup>m</sup>. La fondation est une donation avec charges et conditions de services religieux. Elle est soumise aux mêmes principes, aux mêmes règles et aux mêmes formes que toutes les autres donations. Dans le cas présent, il s'agit d'une donation entre-vifs, puisque le fondateur veut faire la chose de son vivant. Les pièces à fournir par les fabriques pour obtenir l'autorisation d'accepter une donation à leur profit, sont :

1° L'acte authentique de la donation ;

2° Le procès-verbal d'évaluation des biens donnés, s'il s'agit d'immeubles ;

3° Le certificat de vie du donateur délivré par le maire ;

4° La délibération du bureau des marguilliers contenant l'acceptation provisoire de la libéralité ;

5° Le budget de la fabrique, dûment vérifié et certifié par le préfet ;

6° L'avis ou l'approbation de l'évêque ;

7° Des renseignements sur la position de fortune du donateur, et, autant que possible, de ses héritiers présomptifs ;

8° L'avis du sous-préfet ;

9° L'avis motivé du préfet.

Ad 8<sup>m</sup>. Elle court le risque d'être retirée par le donateur lui-même, et, si celui-ci est mort, d'être réclamée par les héritiers, et partant d'être perdue pour l'église. Ce péril a toujours existé sous tous les gouvernements ; il n'est que plus manifeste sous le régime persécuteur que nous subissons.



## COURRIER DE L'UTILE

### LES PETITS ENNEMIS DES JARDINS

#### *Manière de détruire l'altise ou puceron des navets.*

On sait que certaines années l'altise bleue, que les jardiniers désignent sous le nom de puceron, pucerotte, tignet, fait des ravages considérables dans les champs de crucifères, tels que choux, raves, radis, etc. et surtout dans les champs de navets de Suède ou rutabagas, que cet insecte détruit quelquefois entièrement. Ses dévastations ont lieu pendant une partie de la belle saison, et il est bien difficile d'y apporter remède. On a essayé, mais avec peu de succès, des arrosements avec des décoctions de plantes âpres ou fétides, telles que le tabac, le noyer, le sureau. La cendre, la suie et l'urine ont eu quelque efficacité. La chaux éteinte ne peut s'employer sans danger, attendu qu'elle brûle les feuilles des jeunes plantes. C'est surtout à l'état de larve que l'insecte attaque les navets. Lorsque ceux-ci commencent à lever, il dévore les cotylédons ou feuilles séminales, ainsi que la petite tige ou plumule, et détruit en peu de jours toutes les plantes d'un champ.

Quelques expériences récentes, faites en Angleterre, ont permis d'apporter remède aux ravages de cet ennemi redoutable. D'abord on s'est assuré que dans les champs infestés, il venait rarement des champs voisins, et que jamais on ne remarquait la larve dans la terre du champ où l'on a planté les racines. En second lieu, on a observé au moyen de la loupe, que les graines de navet portaient souvent à l'extérieur de petits grains plats, blanchâtres, au nombre de 1 à 5 sur une même semence et qui ont été reconnus pour être les œufs de l'altise; ce qui a permis d'expliquer les attaques de ces animaux qui se développent en même temps que la petite plante aux dépens de laquelle ils vivent et grossissent. Cette observation une fois faite, on a essayé de détruire l'insecte dans son germe au moyen d'une sorte de chaulage des semences. La liqueur qui a réussi le mieux pour cet effet est une saumure ou dissolution concentrée de sel commun dans l'eau. On plonge dans cette eau les graines avant de les semer. Cette immersion ne doit pas se prolonger au-delà de trois heures. Si on la prolongeait jusqu'à 24 heures, on détruirait la faculté germinative des semences. Il faut aussi avoir soin de faire sécher celles-ci avant l'ensemencement. Les graines de navets, ainsi traitées, ont végété fort bien et n'ont pas été attaquées par le tignet. On a réussi par le même moyen à préserver les choux, les raves, le pastel et toutes les plantes attaquées par l'insecte. Les plantes ne sont pas entièrement préservées des morsures de l'ennemi, mais il est bien rare que la récolte en éprouve de notables dommages.

Quelques traités d'horticulture indiquent aussi un moyen de garantir les plantes des attaques des insectes.

Il suffit de laver ces plantes avec une dissolution d'aloès amer. Cette lotion ne les altère en rien, et l'on a remarqué que dans tous les cas où on en a fait usage, les plantes n'ont éprouvé aucun dommage de la part des insectes.

Moyen d'empêcher les mulots de ravager et de déterrer les pois dans les jardins.

Saupoudrer les planches de pois avec des cendres de houille, de l'épaisseur d'un doigt. Aucune trace de mulot ne se manifestera et les cendres feront en outre un si bon effet, que les pois seront plus abondants et plus beaux que jamais.

### IMPRIMATUR.

Lingonis, die 15 aprilis 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis.*

### CONSEILS DU DOCTEUR

*Bronchites, irritation de poitrine, rhume, grippe.*

On a appliqué ces différents noms à diverses formes de l'irritation ou de l'inflammation des conduits qui portent l'air dans les poumons.

L'un des phénomènes les plus fatigants de ces affections est sans contredit la toux qui devient quelquefois tellement insupportable qu'elle constitue à elle seule une véritable maladie.

L'utilité qu'il peut y avoir pour nos lecteurs d'être fixés sur le mérite réel des pectoraux annoncés chaque jour, nous engage à porter à leur connaissance que, par suite d'expériences faites dans les hôpitaux de Paris et en ville, il a été constaté par M. le docteur Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine de Paris, que la pâte de Regnaud a une supériorité marquée sur les autres pectoraux et qu'elle ne contient pas d'opium. Aussi, peut-on se servir de ce délicieux bonbon même immédiatement après le repas et le donner aux enfants en bas âge.

Ces avantages expliquent la vogue de la pâte Regnaud employée depuis 1820 pour la guérison des rhumes, catharres, irritation de poitrine, ainsi que la préférence que lui accordent MM. les médecins.

La boîte de Regnaud, préparée, 19, rue Jacob, Paris, se vend 1 fr. 50 la boîte dans toutes les pharmacies.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

La Société Bibliographique a été heureuse de prendre sous son patronage une œuvre qui sert si utilement la cause de la science chrétienne. Elle ne doute pas que cette *Apologie scientifique de la foi chrétienne* ne soit accueillie avec faveur

par son nombreux public. Aussi tient-elle à lui signaler l'apparition du livre, au moment même où il est mis en vente; il ne tardera point à être entre toutes les mains.

Polybiblion.

## CADEAUX A OFFRIR AUX JEUNES COMMUNIANTS

**La Première Communion illustrée**, par M<sup>me</sup> Léon Gautier. Edition de luxe, avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte. Un volume in-32 raisin de xix-472 p. — Prix broché, 4 fr. — Cartonné toile riche, 6 fr. — Reliure chagrin ou veau plein, tranches et ornements dorés, 10 fr. — Reliure chagrin poli à biseau, tranches dorées, garde chromo, 12 fr. — Reliure maroquin plein, uni ou poli, tranches dorées, gardes soie, 20 fr. — Reliure cuir de Russie, tranches dorées, gardes soie, 20 fr.

**Le Livre d'heures des Jeunes Gens**, par le P. Charles Clair, auteur de *Pierre Olivaint*. Joli volume grand in-32, avec encadrements et têtes de chapitres d'après les dessins artistiques du P. Morisseau. — *Livre de poche*. — *Vrai bijou d'impression*. — Mêmes prix que pour le volume précédent.

**Eucologe** des jeunes personnes, par un Père de la compagnie de Jésus. Prières usuelles de chaque jour. — Exercices pour la confession et la communion. — Sept Méthodes pour entendre la Messe. — Evangiles et Vêpres de l'année. — Saluts, Motets, Hymnes, Méditations, Dévotions, Prières, Directions de la Vie, Litanies diverses, etc.

Un joli volume in-16, caractères elzéviens, avec encadrements rouges. — Prix, broché, 5 fr. — Reliure chagrin souple, tranches rouges ou dorées, 12 fr. — Chagrin poli, gardes chromo, tranches dorées, 14 fr. — Chagrin poli, gardes soies, tranches dorées, 16 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes chromo, tranches dorées, 20 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes soie, tranches dorées, 25 fr.

Le même ouvrage, édition sans encadrements,

un vol in-32. — Prix, broché, 2 fr. 50. — Reliure en basane souple, tranches rouges ou dorées, 4 fr. — Reliure en chagrin souple, tranches rouges ou dorées, 7 fr.

### ÉCRIN DES ENFANTS

PAR M. L'ABBÉ DUMAX

**La Guerre aux défauts**, par M. l'abbé Dumax. Petit traité tout en histoire, 4<sup>e</sup> édition. Prix. 1 fr.

**L'Obéissance enseignée aux enfants**, par le même. Petit traité en histoire sur la désobéissance et la soumission suivi de *la Fête du village* et de *la Chapelle blanche*. Un vol. in-12 Jésus de 216 pages. 1 fr.

**Jésus offert à la jeunesse dans les principales circonstances de son enfance**, par le même, 4<sup>e</sup> édition. 1 fr.

**Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie**, par le même, 7<sup>e</sup> édition. 1 fr.

### ÉCRIN DES JEUNES FILLES

**Vertus et défauts des Jeunes Filles**, ou *Lettres destinées à leur éducation*, par le P. Champeau, 2 vol.

**Vie de la sainte Vierge**, d'après les Écritures, Etudes et Méditations, précédée d'une lettre de Mgr Mermillod, 1 vol.

**Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie**, par M. l'abbé Dumax, 1 volume.

Quatre charmants volumes, in-48, caractères elzéviens. — Réunis dans un étui. — Prix, reliure chagrin ou veau souple, tranches dorées, 20 fr.

## CACHETS DE PREMIÈRE COMMUNION A TOUS PRIX

Médailles commémoratives et Vignettes métalliques pour cachets d'analyses (V. n<sup>o</sup> du 15 janvier 1885)

LIVRES SUR LA PREMIÈRE COMMUNION POUR LES PRÊTRES & LES ENFANTS (V. les n<sup>os</sup> précédents)

**VIN DE MESSE.** Les prêtres désireux d'avoir un vin de messe absolument pur, naturel et à un prix très-moderé, peuvent s'adresser en toute confiance à Monsieur **HENRI BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est connue. — A chaque nouveau client, M. HENRI BIJON adresse toujours gratis et franco une bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et les avantages du prix.

## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure qualité sup.

Articles Religieux : Christs, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN 81, rue Le Peletier, Paris.

**RESSER**  
POUR IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.  
DEPUIS 25 FRANCS  
Système à la portée d'un Enfant



PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fra



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières

Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
CACHAL-FROC, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

CHAPEAUX. MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de CHEMINS DE CROIX en peinture, en sculpture, etc. L. CHOVEL, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

MON BOUASSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS.

ENCENS des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

COLTAT & C<sup>IE</sup> rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

VITRAUX D'ART. Maison THIBAUD, la plus ancienne de France. Félix GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en 1853. E. HUCHER père et fils, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques cartons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM et de la PALESTINE. V<sup>or</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>  
64, RUE BONAPARTE, 64

STATUES-CHEMIN DE LA CROIX  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé toujours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

DÉCOUPAGE des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils, Sculpture, etc. TOURS & ACCESSOIRES

LE MELLE, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

GOUDRON GUYOT

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le GOUDRON GUYOT rafraîchit et purifie le sang et fortifie les estomacs délicats. Expérimenté avec succès dans les hôpitaux de France, Belgique, Amérique contre les affections de la Poitrine, de la Gorge et de la Vessie. C'est la meilleure boisson en temps de chaleur et d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



Refuser tout flacon ne portant pas sur l'étiquette ma signature ci-contre et mon adresse 19, rue Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAÏNTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup>r PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## PRIME PERMANENTE

Tout abonné ou réabonné à l'*Ami du Clergé* peut nous demander l'une des deux primes suivantes :

Ou un volume des années précédentes choisi dans la collection de l'*Ami* ;  
Ou l'abonnement gratuit, moyennant achat de 12 francs de livres, choisis dans le *Catalogue spécial des primes* encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.

Ajouter un franc pour recevoir *franco*, en gare la plus rapprochée, soit le volume de l'*Ami*, soit les 12 francs de livres.

### SOMMAIRE DU N° 17 :

PRÉDICATION : Pour le 4<sup>e</sup> dimanche après Pâques : sur l'envie. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Suppression d'indulgences en vertu de la Bulle *Misericors Dei Filius* sur le Tiers-Ordre de S.-François. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. Eloges et encouragements. — Où prendre des noms de baptême ? Que penser des noms Oscar, Arthur, Octave, etc. ? — Faut-il transférer, et à quel jour, les doubles empêchés par une fête patronale tombant le 15 janvier. — Gagne-t-on l'indulgence de l'autel privilégié en célébrant des messes dont les honoraires sont le produit d'un tronc pour les âmes du purgatoire ? — Peut-on avoir deux croix à un convoi funèbre ? Dans quel sens le corps doit-il être tourné pendant la marche du cortège ? Comment termine-t-on les vêpres des morts aux funérailles ? En reprenant le manipule et la chasuble après la prédication, doit-on réciter les prières ? — Ya-t-il pour une personne qui n'est pas pauvre, obligation de justice de donner aux pauvres la valeur d'un objet trouvé ? — Dieu était-il libre de créer le monde sans les êtres intelligents ? — Le curé peut-il se compenser pour certaines diminutions de casuel ou prendre des aumônes pour les pauvres sur le produit d'une quête du 2 novembre pour les morts ? — *Disputationes physiologico-theologicae de humanae generationis oeconomia* etc. — Scapulaires (fin). — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Peut-on refuser une sonnerie, parce que l'une des cloches, quand on les teinte, va beaucoup plus vite que les autres ? — Peut-on fabriquer de la bière pour son usage sans être inquiété ? — COURRIER DE L'UTILE : Les petits ennemis des jardins.

## REVUE LITTÉRAIRE

### NOS MOIS DE MARIE

Nous voici à la veille du beau mois consacré à Marie. Dans quelques jours, l'Eglise catholique, prosternée au pied de ses autels, la saluera du doux nom de Reine et de mère, et fera retentir la voute de ses temples de ses chants les plus harmonieux. L'*Alleluia* de la résurrection se mêlera comme un joyeux refrain aux touchantes strophes du *Regina cœli*. Les fleurs serviront à lui tresser des couronnes et embaumeront ses sanctuaires de leurs plus suaves parfums. La chaire chrétienne redira partout ses louanges. En un mot, l'univers entier tressaillera d'allégresse en entendant répéter sur tous les tons et dans toutes les langues les titres glorieux de la Mère de Dieu et de la Mère des hommes.

Ces titres sont rappelés dans des milliers d'ouvrages dus à la piété de ses fidèles enfants. Les énumérer tous ici serait impossible, tant leur nombre est considérable. On a beau parler de Marie, a dit un de ses plus grands serviteurs, on n'exaltera jamais assez ses glorieux privilèges. Qu'il nous suffise donc de recommander un choix de nombreuses et excellentes publications de la Société générale de Librairie catholique sur Marie, dont nous donnons plus loin la liste, ainsi que nous l'avons fait pour les Premières Communions.

Chacun, suivant son âge et sa condition, y trouvera un aliment assorti à sa piété.

### CINQUIÈME NUMÉRO

DE

## L'ALMANACH-JOURNAL

MAI 1885

(2 fr. par an)

(2 fr. par an)

### SOMMAIRE

Dictons populaires. Invocation poétique. Souvenirs historiques. Calendrier. Travaux agricoles et horticoles. Le temps qu'il doit faire. Hygiène du mois de mai. Le premier portrait de la sainte Vierge. Une riante coutume : la danse de la mariée. Le Marseillais et le photographe. Le grand-père. Une première communion. Le philosophe et le matelot. En face du canon : une poignée de héros. La gauche et la droite. La montre du bon instituteur. Une servante comme on en voit peu. La vie d'après un vieil auteur français. Les cerises. L'art d'avoir toujours la paix au logis. La rose brisée. Pensée d'un philosophe païen. A Nicot, l'inventeur du tabac, mort le 5 mai 1600. La fille du menuisier. Erreurs et préjugés : la salière renversée. A quoi servent les processions ? *Le médecin de la famille* : Danger des vins blancs ; Soins à donner à la voix ; Tisane contre les bronches de la gorge et des poumons. Conser-



vation des bouquets. Origine du mot « binette. »  
Le Bonheur (poésie). La dernière de Vivier.

GRAVURES DIVERSES : huit.

Le Numéro (pris au bureau : 10 centimes.

L'abonnement : 2 francs par an.

### Propagande

Toute personne qui prend cinq abonnements

en son propre nom ou à diverses adresses, en reçoit un *statim* GRATUITEMENT à titre de reconnaissance de la part de la Direction et comme indemnité de propagande.

Ecrire au rédacteur en chef, M. Gabriel ALCYONI, 7, rue du Cherche-Midi, Paris.

## CADEAUX A OFFRIR AUX JEUNES COMMUNIANTS

**La Première Communion illustrée**, par M<sup>re</sup> Léon Gautier. Edition de luxe, avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte. Un volume in-32 raisin de xix-472 p. — Prix broché, 4 fr. — Cartonné toile riche, 6 fr. — Reliure chagrin ou veau plein, tranches et ornements dorés, 10 fr. — Reliure chagrin poli à biseau, tranches dorées, garde chromo, 12 fr. — Reliure maroquin plein, uni ou poli, tranches dorées, gardes soie, 20 fr. — Reliure cuir de Russie, tranches dorées, gardes soie, 20 fr.

**Le Livre d'heures des Jeunes Gens**, par le P. Charles Clair, auteur de *Pierre Olivaint*. Joli volume grand in-32, avec encadrements et têtes de chapitres d'après les dessins artistiques du P. Morisseau. — *Livre de poche*. — *Vrai bijou d'impression*. — Mêmes prix que pour le volume précédent.

**Eucologe** des jeunes personnes, par un Père de la compagnie de Jésus. Prières usuelles de chaque jour. — Exercices pour la confession et la communion. — Sept Méthodes pour entendre la Messe. — Evangiles et Vêpres de l'année. — Saluts, Motets, Hymnes, Méditations, Dévotions, Prières, Directions de la Vie, Litanies diverses, etc.

Un joli volume in-16, caractères elzéviens, avec encadrements rouges. — Prix, broché, 5 fr. — Reliure chagrin souple, tranches rouges ou dorées, 12 fr. — Chagrin poli, gardes chromo, tranches dorées, 14 fr. — Chagrin poli, gardes soies, tranches dorées, 16 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes chromo, tranches dorées, 20 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes soie, tranches dorées, 25 fr.

Le même ouvrage, édition sans encadrements,

un vol in-32. — Prix, broché, 2 fr. 50. — Reliure en basane souple, tranches rouges ou dorées, 4 fr. — Reliure en chagrin souple, tranches rouges ou dorées, 7 fr.

### ÉCRIN DES ENFANTS

PAR M. l'abbé DUMAX

**La Guerre aux défauts**, par M. l'abbé Dumax. Petit traité tout en histoire, 4<sup>e</sup> édition. Prix. 1 fr.

**L'Obéissance enseignée aux enfants**, par le même. Petit traité en histoire sur la désobéissance et la soumission suivi de *la Fête du village* et de *la Chapelle blanche*. Un vol. in-12 jésus de 216 pages. 1 fr.

**Jésus offert à la jeunesse dans les principales circonstances de son enfance**, par le même, 4<sup>e</sup> édition. 1 fr.

**Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie**, par le même, 7<sup>e</sup> édition. 1 fr.

### ÉCRIN DES JEUNES FILLES

**Vertus et défauts des Jeunes Filles**, ou *Lettres destinées à leur éducation*, par le P. Champeau, 2 vol.

**Vie de la sainte Vierge**, d'après les Écritures, Etudes et Méditations, précédée d'une lettre de Mgr Mermillod, 1 vol.

**Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie**, par M. l'abbé Dumax, 1 volume.

Quatre charmants volumes, in-48, caractères elzéviens. — Réunis dans un étui. — Prix, reliure chagrin ou veau souple, tranches dorées, 20 fr.

## CACHETS DE PREMIÈRE COMMUNION A TOUS PRIX

Médailles commémoratives et Vignettes métalliques pour cachets d'analyses (V. n<sup>o</sup> du 15 janvier 1885)

LIVRES SUR LA PREMIÈRE COMMUNION POUR LES PRÊTRES & LES ENFANTS (V. les n<sup>os</sup> précédents)

**VIN DE MESSE.** Les prêtres désireux d'avoir un vin de messe absolument pur, naturel et à un prix très-modéré, peuvent s'adresser en toute confiance à Monsieur **Henri BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est connue. — A chaque nouveau client, M. HENRI BIJON adresse toujours gratis et franco une bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et les avantages du prix.

## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

**Machines de précision** à main et à pédales, **Tours, Outillages et accessoires.** Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. **DESSINS** de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

**Articles Religieux** : Christs, statuettes, bénitiers, etc. Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN 81, rue Le Peletier, Paris.

**SESSERP**  
POUR IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.  
DEPUIS 25 FRANCS  
Système à la portée d'un Enfant  
PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen frs



## PRÉDICATION

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

Invidia diaboli mors introivit  
in orbem terrarum : imitantur  
autem illum qui sunt ex parte  
illius. (Sap. 11, 24.)

Au chapitre treizième de la première Epître aux Corinthiens l'apôtre saint Paul, après avoir signalé les qualités qui distinguent la véritable charité, marque les défauts qu'elle abhorre. Or, au premier rang il nomme l'envie, *charitas non æmulatur*. L'envie, vice honteux qui se cache au fond de l'âme, parce qu'il rougit de lui-même; vice exécrable qui révèle un petit esprit et un mauvais cœur; vice impitoyable qui ne fait grâce à aucun état, à aucune condition; vice très funeste qui ruine les sociétés, les familles et les individus; vice très commun qui étend partout ses puissantes ramifications; vice très coupable que l'Écriture nomme en compagnie des plus grands crimes; vice enfin qu'il est de toute nécessité pour chaque homme d'extirper de son cœur, sous peine d'avoir ici-bas une existence remplie d'amertumes et de se préparer pour l'éternité une vie d'interminables douleurs. Pour exciter notre vigilance et stimuler notre bonne volonté, il nous suffira de développer deux pensées, à savoir : que l'envie est un des crimes les plus FRÉQUENTS et les plus GRAVES. A coup sûr, en le voyant si commun nous nous mettrons en garde contre lui, et en le voyant si odieux et si pervers nous en ressentirons une profonde et salutaire horreur.

## I

L'envie est une tristesse que nous concevons du bien d'autrui. Cependant toute tristesse conçue en face de la prospérité du prochain n'est pas un péché. S'affliger du bien d'autrui parce que ce bien sera préjudiciable à nous ou à d'autres, à l'intérêt privé ou public, ce n'est point de l'envie, mais de la crainte : telle était la tristesse d'Esther et de Mardochée en voyant Aman jouir d'un très grand crédit auprès d'Assuérus. S'affliger du bien d'autrui en voyant prospérer une personne qui ne le mérite pas, ce n'est point de l'envie, c'est de l'indignation : ce n'est pas le bien du prochain qui irrite alors, mais son indigne. S'affliger du bien des autres, non parce qu'ils le possèdent, mais parce qu'on ne l'a pas, travailler par des moyens légitimes à atteindre leur niveau, ce n'est point de l'envie, c'est de l'émulation; c'est un zèle digne de louanges; saint Paul nous le recommande en disant : Ayez toujours une sainte émulation pour le bien, *æmulamini in bono semper* (Gal., IV, 18).

L'envie coupable, la jalousie perverse est fille de l'orgueil<sup>1</sup>. C'est une tristesse du bien d'autrui

conçue par un motif d'amour-propre. L'envieux est torturé des avantages du prochain, parce qu'il y voit une diminution de son excellence personnelle; il se réjouit malignement des revers des autres, parce que leurs peines ou leurs humiliations lui semblent mettre dans un éclat plus saisissant son bonheur ou son élévation. Cruel et impitoyable, il s'attaque à tous : aux inférieurs qui menacent de l'égaliser, aux égaux qui partagent sa gloire, aux supérieurs qui le dépassent; il n'épargne pas plus les amis que les ennemis, les parents que les étrangers, les bienfaiteurs que les indifférents. Tout sert d'aliment à cet odieux défaut : les talents de nos frères, les avantages du corps qui les distinguent, leur position sociale, l'estime dont ils jouissent, la place qu'ils occupent dans l'opinion ou dans les relations extérieures. « Une personne est plus riche que vous, elle semble plus considérée dans la ville, cette pensée vous fatigue, elle humilie votre orgueil, vous souffrez de votre infériorité; vous voudriez pouvoir dépouiller celui qui possède ainsi l'estime et la fortune pour vous enrichir de ses trésors. C'est un péché d'envie. On dit que telle autre a plus d'esprit, et surtout on dit que sa beauté est remarquable, plus remarquable même que la vôtre. Oh! les malheureux qui osent ainsi parler! ils ne savent donc pas qu'ils vous mettent sur le gril, qu'ils vous y laissent sans pitié, et qu'ils excitent encore dans votre cœur toutes les agitations de l'envie! Vous possédez une certaine autorité, vous jouissez d'une certaine confiance, mais vous voulez que cette possession vous soit exclusivement dévolue, vous ne souffrez pas qu'un autre la partage, même légitimement : on dit alors que vous êtes jaloux d'autorité et de confiance. Vous êtes tellement exclusive dans vos affections, que vous portez un sentiment de jalousie dans toutes vos relations; vous les empoisonnez ainsi pour vous et pour les autres<sup>1</sup>. »

Mais pour que vous voyez plus clairement si vous êtes infectés du venin de l'envie, permettez-moi de vous en signaler quelques caractères. — Pour l'intérieur, l'envieux se réjouit du mal qui arrive à autrui, se grandissant de tout ce qui humilie les autres; il s'attriste du bien du prochain, croyant perdu pour lui-même tout ce que les autres possèdent. Il éprouve de pénibles serments de cœur quand tel ou tel réussit, est louangé, est remarqué. Il n'aime point à entendre faire l'éloge de ses frères, et il a une tendance habituelle à interpréter les actions en mauvaise part, et à prendre tout par le côté le plus fâcheux. — Pour l'extérieur, l'envieux est mal à l'aise avec celui qu'il jalouse; il est embarrassé en sa compagnie; il le regarde d'un œil faux et louché; il lui parle avec froideur, et, s'il l'ose, avec brusquerie. Quand il est en société il aime à déprécier la personne qui excite son envie; si on la loue, il

<sup>1</sup> « La jalousie, dit La Rochefoucauld, tend à conserver un bien qui nous appartient ou que nous croyons nous appartenir; au lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres. » — On est jaloux de ce qu'on possède, on est envieux de ce que possèdent les autres.

<sup>1</sup> Landriot, *les péchés de la langue*, p. 122 (Palma).



a soin de mettre des correctifs malveillants à l'éloge. Comme les vautours, qui délaissent les prairies odoriférantes pour se porter sur les chairs corrompues, il se plaît à analyser, à faire ressortir les défauts des hommes et des choses. Il calomnie la vertu. L'homme courageux, il l'appelle audacieux et téméraire; l'homme tempérant est pour lui un avare; avec lui la justice devient de la cruauté, la prudence de la ruse, l'administration sage de la parcimonie et la munificence de la prodigalité. — Des observateurs sagaces ont aussi remarqué que l'envieux a souvent une physionomie particulière qui le distingue : l'œil sec et terne, les sourcils contractés, le visage pâle, les traits altérés; il est dévoré par une fièvre lente et continue. Si vous vous reconnaissez à ce tableau, si vous reconnaissez en vous quelques-uns de ces traits, n'en doutez pas, vous êtes l'esclave de l'envie!

Oh! combien l'envie est commune! comme elle règne en souveraine sur l'humanité! combien de cœurs elle tyrannise! C'est le péché de l'ouvrier qui en veut à tel ouvrier de même profession que lui parce qu'il est honoré de la confiance de nombreux clients. C'est le péché du marchand qui ne peut supporter le marchand son confrère parce que son commerce est florissant. C'est le péché des déshérités de la fortune qui, privés des consolations de la foi et ne voyant que la terre et les choses de la terre, jaloussent, maudissent les riches et aspirent au jour fortuné où ils pourront exercer leurs homicides revendications, et, par le moyen du vol et du meurtre, s'asseoir eux aussi au banquet de la vie. C'est le péché de ce domestique, de cette servante qui détestent tel domestique, telle servante parce qu'ils les croient plus aimés et plus choyés qu'eux par les maîtres. C'est le péché de ces chrétiens d'une piété fausse et mal entendue qui ne voient que d'un mauvais œil telle personne qui est plus favorisée des dons de la grâce ou qui s'approche plus souvent des sacrements.

Oui, l'envie se retrouve dans toutes les conditions : l'Écriture nous en fournit les exemples les plus frappants. Elle infecte les anges : témoin Lucifer qui dans le parvis du ciel porta envie au Verbe incarné. Elle infecte les démons : témoin Satan qui, sous la forme du serpent, jaloussa le bonheur et la sainteté d'Adam et d'Ève et les fit pécher dans le paradis terrestre. Elle infecte la famille : témoin Caïn qui tue son frère Abel, parce que ses sacrifices étaient agréés du Seigneur; témoin les frères de Joseph qui ne peuvent le voir d'un œil ami ni lui dire une parole aimable et qui après avoir voulu le tuer, finissent par le vendre à des marchands étrangers. Elle infecte les grands : témoin les satrapes de Babylone qui font jeter Daniel dans la fosse aux lions. Elle infecte les magistrats, les savants, les hommes religieux : témoin les anciens du peuple, les princes des prêtres qui livrent Jésus à Pilate et exigent sa mort, parce que tout le monde

l'écoutait et parce que par sa sagesse et sa vertu il confondait leur ignorance et leurs malices. Ah! soyons vigilants pour garder nos cœurs purs de ce funeste levain! Fuyons l'envie avec soin parce que c'est un péché très commun; fuyons-la parce que c'est un péché très grave qui mérite les plus terribles châtiments de Dieu.

## II

Le péché d'envie, lorsqu'il est consenti et que la matière est grave, est une faute des plus considérables qu'on puisse commettre. Remarquez ce mot : *consenti*, pour calmer des inquiétudes mal fondées. Il est des natures portées à l'envie, il est des tempéraments enclins à la jalousie. Une impression d'envie s'empare de l'âme comme une fièvre chaude; le sang bouillonne dans les veines; on rougit de cet accès, on est humilié, on y résiste : il n'y a pas de péché, alors même que la fièvre se prolongerait. Cela soit dit pour la paix des consciences trop promptes à s'alarmer.

Mais quand l'envie est en matière considérable et parfaitement voulue et acceptée, je dis qu'elle donne à l'âme la mort spirituelle, parce que c'est un péché très grave.

C'est un péché très grave parce qu'elle est diamétralement opposée à la première des vertus, la charité, laquelle nous enjoint d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, et par conséquent de nous réjouir de son bonheur et de nous attrister de son malheur, *flere cum flentibus, gaudere cum gaudentibus* (Rom., XII, 15). Or l'envie fait l'opposé. Elle s'afflige du bien des autres, elle voudrait les en voir privés, dût-elle ne pas en jouir elle-même; elle se réjouit du mal d'autrui, dût-elle n'en retirer aucun avantage. On vient apprendre à l'envieux qu'un malheur a détruit toutes les entreprises, tous les travaux de telle personne qu'il jalouse, à l'extérieur peut-être affectera-t-il une compassion simulée, mais dans son cœur il dit : TANT MIEUX!... On lui fait part d'un succès de telle autre personne dont le bonheur l'offusque, il fera du bout des lèvres des compliments mensongers, il feindra un contentement hypocrite, et dans son âme il gémit tristement en disant : QUEL MALHEUR!... Se peut-il quelque chose de plus odieux?

L'envie, c'est un péché très grave parce que c'est le fruit de la plus noire méchanceté. C'est un vice sans motif et sans profit. O envieux, quel est le crime de celui que vous jalousez? Il n'a que le tort d'être plus riche, plus vertueux, plus habile, plus savant que vous. A quoi vous sert votre fiel? L'orgueilleux se repaît de l'encens de la vaine gloire, l'avare trouve sa satisfaction dans la possession de son or, le voluptueux dans ses grossières passions, l'intempérant dans la jouissance du boire et du manger, le paresseux dans son oisiveté, le vindicatif dans sa vengeance mais vous, où est le fruit de votre crime? vous n'en retirez que la peine et la torture. Vous avez

la honte de souiller ce qu'il y a de plus honorable, semblable à ces insectes qui s'attaquent au blé le plus sain, aux roses les plus fleuries ! Votre passion vous réduit à la plus misérable servitude, elle ruine votre corps et votre âme ; c'est comme un chancre qui vous ronge, comme un vautour qui vous déchire le cœur, comme une vipère qui vous pique et vous empoisonne de son venin, ne vous laissant de repos ni le jour ni la nuit !

L'envie est un péché très grave parce que c'est le péché du démon. « Les envieux, dit saint Chrysostome, sont plus intraitables que les animaux féroces, ils sont semblables aux démons, on peut-être pires même que ces derniers. Car si ceux-ci nous font une guerre implacable, au moins ne cherchent-ils pas à se détruire entre eux ; et c'est en faisant une semblable observation que Jésus-Christ ferma la bouche aux Juifs qui l'accusaient de chasser les démons par la vertu de Bêlzebuth. Mais les envieux ne respectent pas la communauté de nature qu'ils ont avec les autres hommes. »

L'envie est un péché très grave parce qu'elle est la source de beaucoup de péchés et de maux considérables. « D'où viennent les guerres, s'écrie saint Jacques, sinon des passions qui s'agitent en vous ? Vous êtes pleins de désirs que vous ne pouvez satisfaire ; vous vous dévorez les uns les autres, vous êtes rempli de jalousie, et vous ne pouvez obtenir ce que vous souhaitez » (Jac., iv, 1-2). Oui, l'envie engendre les haines, les inimitiés, les soupçons, les médisances, les calomnies, les trahisons, les mauvais procédés. Elle divise les familles, elle bouleverse les empires. Ah ! saint Augustin a dit avec raison et nous le redisons avec lui : « C'est ce vice qui a chassé l'homme du paradis terrestre, qui a tué Abel, qui a armé la haine fraternelle contre Joseph, qui a précipité Daniel dans la fosse aux lions..... Mes frères, prêchez-le sur les toits, l'envie est une bête féroce qui ruine la confiance, dissipe la concorde, détruit la justice et engendre toute espèce de maux. »

Interrogeons-nous devant Dieu. Avons-nous de l'envie ? Qui pourrait s'en déclarer absolument exempt ? Avouons notre misère et portons-y remède. Aimons vraiment nos frères. — Soyons humbles dans le fond du cœur, sachons notre misère et acceptons l'abjection quand elle vient nous visiter, nous croyant sincèrement inférieurs aux autres. — Agissons à l'encontre de ce vice terrible. Pensons bien de ceux contre lesquels nous aurions des tendances de jalousie, parlons bien d'eux ; usons de bons procédés à leur égard, prions pour eux. Réjouissons-nous de leur bonheur et de leurs vertus et nous en deviendrons participants : *Congraude alicui cui Deus aliquam gratiam donavit, tua est* (S. Aug.) ; surtout nous plairons à Dieu et nous mériterons les récompenses promises au véritable esprit de charité.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### S. CONGRÉGATION DES INDULGENCES.

12 juin 1884.

INTERPRÉTATION DE LA CONSTITUTION *Misericors Dei Filius* SUR LE TIERS-ORDRE DE S. FRANÇOIS. — Les Tertiaires ne gagnent pas l'indulgence plénière chaque fois en récitant le Rosaire séraphique. — Ni en récitant après la communion le psaume *Exaudiat*. — La communication des privilèges n'existe plus pour eux. — Les Tertiaires ne peuvent pas gagner les indulgences attachées à la visite des églises conventuelles en visitant leurs églises paroissiales.

Nous donnons ce document malgré les doutes que l'on a élevés sur son authenticité. Il est difficile de penser que l'attestation donnée avec la signature du secrétaire de la S. Congrégation à la date du 23 janvier dernier ait été supposée aussi bien que le document. Toutefois si l'avenir apporte sur ce point des éclaircissements qui nous contredisent, nous les donnerons.

Le fond commun des réponses contenues dans ce décret n'admet comme actuellement existantes que les indulgences spécifiées dans la Constitution *Misericors Dei Filius*, malgré les raisons qui pouvaient autoriser à croire que les concessions particulières d'indulgences à des prières déterminées, les communications de privilèges n'étaient point comprises dans l'abrogation des anciennes indulgences générales se rapportant à l'ensemble de la règle des Tertiaires auparavant attachées à la règle.

Mais la S. Congrégation des Indulgences n'a pas affirmé et n'avait pas à affirmer que le Souverain-Pontife n'accordera à l'avenir aucune indulgence en dehors de celles que spécifie la Constitution *Misericors Dei Filius*.

Beatissime Pater,

Archiepiscopus Goritiensis a S. Congregatione Indulgentiarum sequentium dubiorum solutionem humillime petit :

1° Recitantes fratres et sorores trium Ordinum S. P. Francisci Rosarium seraphicum (7 decadam) lucraturne qualibet vice, prout ante Constitutionem nuperrimam S. S. Leonis XIII « *Misericors Dei Filius* » Indulgentiam plenariam ?

2° Sodales tertiarii recitantes post Communionem Ps. 19 « *Exaudiat* » lucraturne Indulgentiam intuitu Communicationis Privilegiorum cum 1° et 2° Ordine S. Francisci et cum aliis Ordinibus, puta Camaldulensium, Augustinianorum,

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — Étranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



etc.? In genere adestne pro Tertiariis adhuc communicatio privilegiorum?

3° R. P. Bonifacius Minister Provis FF. M. M. Cap. Provinciae Rheno-Palatinensis occidentalis (West-Rheinpfa) dubium sequens S. Congregationi Indulgentiarum proposuit: « An in suo valore maneat etiam post declarationem S. S. d. d. 7 junii 1882 Indulgentia Plenaria et Benedictio Tertiariis elargienda (antea absolutio generalis dicta) cum Benedictione Papali, concessa *speciali privilegio* in festo S. Aloysii Gonz. die 21 Junii (qua die anniversaria inductionis S. M. Pii IX eui Tertiarii) et responsum accepit, die 30 decembris 1882: « *Affirmative*, quia speciale privilegium, ut cesset, speciali tantum revocatione tolli debet. » Standumne est adhuc huic declarationi, necne?

4° In Kalendario perpetuo Ord. Min. S. P. Francisci et per consequens in Directorio liturgico eorum Provinciae S. Crucis Croatiae Carnioliae notantur suis diebus indulgentiae plenariae, quae lucrari possunt a quibuscumque Christifidelibus visitantibus Ecclesias conventuales Ord. S. Francisci sub solitis conditionibus.

Quaeritur num sodalibus Tertii Ordinis S. Francisci, velut hucusque, sufficiat ad lucrandas hujusmodi indulgentias, visitare proprias ecclesias curatiales, an vero opus sit illas, non obstante quacumque distantia (etiam 10-20 horarum), adire ecclesias praedicti Ordinis?

Sacra Congregatio Indulgentiis Sacrisque Reliquiis praeposita propositis dubiis respondit:

Ad 1<sup>a</sup> Quoad Sodales Tertii Ordinis S. Francisci, *negative*.

Ad 2<sup>a</sup>. *Negative* ad utramque partem.

Ad 3<sup>a</sup>. *Negative* post editam Constitutionem Apostolicam *Misericors Dei Filius*.

Ad 4<sup>a</sup>. Quoad primam partem, *negative*; quoad secundam *affirmative*.

Datum Romae, ex secretaria ejusdem Sacrae Congregationis die 12 junii 1884.

L. Card. BONAPARTE.

Ita reperitur in regestis Sacrae Congregationis Indulgentiis sacrisque Reliquiis praepositae. In quorum fidem. Datum ex secretaria ejusdem S. Congregationis, die 23 januarii 1885.

(L. S.)

Franciscus Della VOLPE,  
*secretarius.*

## CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Abbaye St-Michel de Frigolet (Tarascon),  
le 18 février 1885.

Monsieur le Directeur,

J'ai reçu hier la prime que vous avez bien voulu m'envoyer. Je regrette de ne pas avoir connu plus tôt cette excellente revue, *l'Ami du clergé* : ce n'est que vers la fin de 1882 qu'un de nos Pères me l'a fait connaître. J'espère que le bon Dieu vous donnera toujours le moyen de conti-

nuer cette œuvre : si les prêtres connaissaient mieux cette revue, presque tous voudraient un abonnement.

J'ai posé quelques questions de liturgie il y a quelques temps. Inutile d'y répondre maintenant, parce que j'ai trouvé quelques solutions dans deux années de *l'Ami* qui m'ont été prêtées; et dans le volume que j'ai reçu hier j'ai trouvé la réponse à une question que je voulais poser.

Nous verrons un peu plus tard quand j'aurai mieux étudié.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mon respectueux dévouement.

F. ALEXIS,  
*Prieur.*

R. — Nous avons coutume de conserver pour nous les encouragements précieux que nous donnent beaucoup de lettres semblables à celle que nous publions aujourd'hui. Certains, d'une part d'être dans la voie droite de la plus complète soumission au Saint-Siège; heureux de savoir que nos efforts sont agréables au Souverain-Pontife et qu'ils ont été jugés dignes de recevoir sa bénédiction; assurés, d'autre part, grâce à de nombreux témoignages de sympathie et au succès soutenu de notre modeste revue, que nos travaux sont agréés de nos confrères auxquels ils sont destinés : nous ne sentons aucunement le besoin de provoquer les sympathies du public en lui communiquant les éloges que l'on veut bien nous adresser. Nous préférons nous recommander tous jours par le soin de répondre à la confiance de nos lecteurs, par l'étude consciencieuse des questions qui nous sont soumises et par l'exactitude de nos solutions.

L'exception que nous faisons aujourd'hui à nos habitudes, a pour but de montrer à nos amis que si nous tenons secrets leurs éloges, nous n'en sommes pas moins heureux et honorés de les mériter.

Q. — 1<sup>o</sup> Bien souvent, le prêtre qui préside à la cérémonie du baptême est embarrassé relativement aux noms que l'on veut donner au néophyte. Ne serait-il pas convenable d'avoir une chronologie alphabétique des noms de saints à pouvoir donner?

2<sup>o</sup> En attendant la réalisation de ce vœu, peut-on donner le nom Oscar; y a-t-il un saint de ce nom? De même Arthur, Octave, Octavie, Célestine?

3<sup>o</sup> N'y a-t-il pas une édition du Martyrologe romain avec ordre alphabétique des saints?

R. — Ad I. Votre désir est très légitime. Un ouvrage qui donnerait tous les noms de saints serait précieux pour les prêtres qui ont la mission de baptiser.

Nous ajouterons même que ce travail n'est pas extrêmement difficile aujourd'hui. Qu'il nous soit permis d'indiquer plusieurs sources où l'on pourrait puiser très facilement et très sûrement.

C'est d'abord le Martyrologe romain. Il est terminé par une table alphabétique de tous les noms des saints qui y sont insérés. Nous avons voulu compter le chiffre des saints. Il s'élève à plus de quatorze mille. Sans doute bon nombre de ces saints portent le même nom. Mais il n'en est pas moins vrai que l'on trouverait là plusieurs milliers de noms de saints reconnus par l'Eglise.

Une seconde source, moins riche évidemment, mais sûre aussi, ce sont les martyrologes des ordres religieux. On peut voir beaucoup de ces martyrologes dans les dernières éditions du Martyrologe romain lui-même. On y trouve les noms des saints ou bienheureux honorés dans les ordres religieux suivants : Basiliens; chanoines réguliers; Bénédictins; Camaldules; religieux de Vallombreuse; Cisterciens; Silvestrins; religieux de Notre-Dame de la Merci pour le rachat des captifs; religieux déchaussés de ce même ordre; les frères Prêcheurs; les trois ordres de saint François; les Carmes de l'ancienne observance, ou Carmes chaussés; les Ermites de saint Augustin; les Serviteurs de Marie, ou servites; les Capucins; les religieux de saint Jérôme, de la congrégation du bienheureux Pierre de Pise; enfin les Carmélites déchaussés.

Une troisième source, très abondante, ce sont les calendriers particuliers, soit nationaux, soit provinciaux, soit diocésains. Pour comprendre l'importance de cette source, il faut savoir que chaque nation et province avait autrefois beaucoup de noms spéciaux qu'on ne retrouve aucunement dans d'autres nations ou provinces.

Enfin la source la plus riche est évidemment la collection des grands et petits Bollandistes. C'est en même temps la plus commode, parce qu'elle réunit en très grande partie les autres sources indiquées plus haut.

Le travail que nous désirons a déjà été tenté par plusieurs érudits. Nous indiquons spécialement les catalogues suivants :

« Vocabulaire des noms français et latins de saints et de saintes que l'on peut donner au baptême et à la confirmation » (imprimé à Paris, l'an 1700).

« Dictionnaire portatif des noms propres d'hommes et de femmes qui se sont sanctifiés, français, latin et latin-français, » par M. l'abbé Thibout. Paris, chez Parent-Desbarres et chez Périasse frères, en 1841.

« Catalogue général des saints, saintes, martyrs, confesseurs, bienheureux, vénérables, anachorètes, solitaires, reclus et recluses, honorés par les chrétiens sur toute la surface de la terre. » (Encyclopédie théologique; Migne, tome 17<sup>e</sup>, supplément. — Ce travail est lui-même emprunté au dictionnaire universel de Chastelain, 1823, à la vie des saints de Godescard et au Martyrologe romain.)

« Prénoms pouvant être inscrits sur les registres de l'état civil destinés à constater les naissances. » (Par le père Montezon, à Paris, chez Dupont, en 1858.)

« Les noms de baptême et les prénoms. » Par Léon Scott, à Paris, chez Houssiaux, en 1853.)

Nous pouvons aussi indiquer divers Rituels qui donnent les noms de saints et de saintes que les parents ou les parrains et marraines peuvent choisir. Voici ces Rituels par ordre de date : Ri-

tuels de Rouen, en 1640; de Clermont, en 1658; de Paris, en 1757; d'Angers, en 1838; d'Amiens, en 1848; de Nevers en 1849; etc.

Ad II. Les noms d'Oscar et d'Arthur ne se trouvent dans aucun dictionnaire agiographique. Il ne convient pas de donner ces noms. Mais comme ils ont été portés par des hommes célèbres en Ecosse, en Irlande, en Suède, etc., ils ont été très répandus, et sont même parfois devenus des noms patronymiques. Dans ce dernier cas, il est quelquefois utile et même nécessaire de les conserver, seulement il importe d'y ajouter un nom de saint. La rubrique du Rituel romain est formelle. Après avoir recommandé au prêtre de veiller à ce qu'on ne donne pas aux baptisés des noms obscènes, fabuleux, ridicules, des noms de faux dieux, d'impies, de païens, elle ajoute :

« Sed potius, quatenus fieri potest, sanctorum, quorum exemplis fideles ad pie vivendum excitentur, et patrocinii protegantur. »

On le voit, la sainte Église désire vivement que l'on donne des noms de saints. Et nous devons dire avec le catéchisme du Concile de Trente :

« Ceux-là sont blâmables qui cherchent avec tant de soin à distinguer leurs enfants par des noms de païens, et particulièrement de ceux qui ont été les plus remarquables par leurs crimes; car ils font voir par là combien ils font peu de cas de l'acquisition de la piété chrétienne, eux qui semblent si épris de la mémoire des hommes impies qu'ils désirent faire entendre des noms si profanes partout, comme un écho, aux oreilles des fidèles. »

Néanmoins la rubrique du Rituel ne renferme pas un précepte rigoureux, mais une exhortation ardente au prêtre de veiller à ce qu'on donne un nom de saint.

Dans le cas où les parrains ne l'auraient pas fait, le prêtre doit donc les inviter avec bonté à le faire. S'ils refusaient absolument, le prêtre n'en procéderait pas moins à la célébration du baptême.

Du reste, rien n'empêcherait ce prêtre d'ajouter de lui-même un nom de saint. L'histoire ecclésiastique nous montre assez fréquemment des prêtres ajoutant ainsi un nom à ceux qui ont été donnés par les parents de l'enfant ou par les parrain et marraine; et nous ne voyons pas que cette conduite ait jamais été condamnée, ni même blâmée.

Venons aux autres noms signalés par notre vénéré confrère.

Le nom d'Octave peut très bien être donné, car c'est un nom de saint. Le Martyrologe romain nous apprend que saint Octave appartenait à la légion thébaine et qu'il fut martyrisé sous l'empereur Maximien, le 20 novembre. D'autres Martyrologes nous indiquent encore plusieurs autres saints de ce nom : Octave d'Afrique, honoré le 28 décembre; Octave de Thessalonique, honoré le 1<sup>er</sup> juin; Octave, surnommé l'Africain, honoré le 1<sup>er</sup> novembre.



Quant aux noms d'Octavie, de Célestine et autres de ce genre, donnés à des femmes, il n'y a pas de difficulté, puisqu'il existe des saints qui portent les noms d'Octave, de Célestin et autres. Ces femmes ont pour patrons les saints dont elles portent le nom féminisé. Elles doivent travailler à les connaître, à les honorer, à les imiter.

Ad III. Oui, il y a une édition du Martyrologe, romain contenant les noms des saints et saintes par ordre alphabétique, ainsi que nous venons de le dire ci-dessus.

En terminant cette intéressante matière, nous tenons à recommander un ouvrage concernant le Baptême et où nous avons puisé une partie de nos réponses, c'est celui de M. l'abbé Corblet : *Histoire du sacrement de Baptême*, en deux forts volumes. Nous n'hésitons pas à dire que c'est un chef d'œuvre, où l'archéologie s'allie admirablement au dogme et à la liturgie. C'est assurément l'un des plus beaux travaux de notre siècle<sup>1</sup>.

Q. — Ma fête patronale tombe le 15 janvier. Le patron est un confesseur pontife qui n'a pas un mot au propre. Le jour où la fête tombe se trouve un simple double confesseur, le dimanche de la solennité du patron est toujours le dimanche du S. Nom de Jésus et le jour octave est encore une fête double d'un confesseur pontife.

Cela posé, je demande :

1° Faut-il simplement faire mémoire des doubles des 15 et 22 janvier, jour de l'incidence et de l'octave du patron ?

2° Ou faut-il les omettre entièrement ?

3° Ou faut-il renvoyer ces deux doubles aux premiers jours libres ?

Si oui, quels seront ces jours libres ?

4° Le jour de la solennité du patron, faut-il faire mémoire du S. Nom de Jésus en même temps que du dimanche ?

R. — Nous avons nous-mêmes adressé à la Sacrée Congrégation des rites une difficulté analogue. Il nous a été répondu qu'on devait permuer les jours empêchés, parce que l'empêchement était perpétuel.

Où faut-il renvoyer ces fêtes empêchées ? Aux premiers jours libres ? Quels sont ces premiers jours libres ? Il nous est impossible de vous le dire puisque nous n'avons pas votre calendrier diocésain. Mais nous pouvons vous répondre d'une manière générale. Vous devez placer vos fêtes aux premiers jours où votre calendrier indique une fête mineure ou majeure, ou bien une vigile mineure, ou bien une fête simple, ou bien même un jour *infra octavam ordinariam*. Mais vous ne pouvez pas les placer le 28 janvier, qui est réservé pour le saint nom de Jésus dans le cas où cette fête serait empêchée le second dimanche après l'Epiphanie ; ni le 3 février qui est réservé à la fête de la Purification de la très

sainte Vierge, pour le cas où elle serait empêchée en son jour d'incidence ; ni au 26 mars, réservé pour l'Annonciation dans le cas où elle tomberait en un dimanche de Carême.

Lorsque la solennité de votre patron tombe le jour de la fête du saint Nom de Jésus, vous devez faire mémoire du saint Nom et du dimanche ; tous les liturgistes sont d'accord sur ce point. Il n'y a d'exception que pour les églises cathédrales et conventuelles ; dans ces églises, la messe votive du patron n'a aucune mémoire quand on chante une autre messe comme messe conventuelle. La raison en est que la messe conventuelle a été du saint Nom avec mémoire du dimanche.

Q. — 1° A une sépulture très solennelle de prêtre, curé ou simple fidèle, est-il permis d'user de deux croix processionnelles : l'une en tête du cortège, l'autre plus rapprochée du corps en tête du clergé ?

2° A partir de la levée du corps jusqu'à l'église et à partir de l'église jusqu'au cimetière, à la sépulture d'un prêtre, la tête du corps doit-elle être placée dans la direction de la marche 1° vers l'église, 2° vers le cimetière ?

3° A vêpres ou Laudes d'une sépulture, le *De profundis* et le *Lauda anima* ne devant pas être psalmodiés, doit-on immédiatement après le chant de l'antienne de *Magnificat*, ou de *Benedictus*, chanter simplement *Dominus vobiscum*... et l'oraison, ou bien entre l'antienne et *Dominus vobiscum*... doit-on chanter : *A porta inferi... Requiescant*... etc. ?

3° Quand les dimanches et fêtes, le prêtre, après le prône, descend de chaire, en reprenant le manipule et la chasuble est-il obligé, et sous les mêmes peines, de réciter les prières qui accompagnent la prise de ces deux ornements à la sacristie ou au siège avant la messe ?

R. — Ad I. Aux funérailles, il n'est pas permis d'avoir deux croix, car le Rituel romain n'en suppose qu'une : « ... binique procedunt, prælata cruce... » ; et un décret de la Sacrée Congrégation des rites déclare qu'on ne pourrait en avoir deux lors même qu'une coutume contraire immémoriale existerait. En effet, le 28 avril 1866, Mgr l'évêque d'Avellino ayant adressé à la Sacrée Congrégation la question suivante :

« An parochi attenta consuetudine elevare possint omnes propriam crucem in funeribus ducendis cum non accedit capitulum cathedralis, vel unica tantum crux, eaque ecclesiæ tumulantis, sit deferenda ? »

La Sacrée Congrégation répondit :

« Negative ad primam partem ; affirmativa ad secundam. » (S. R. C. 28 avril 1866, n. 5366, ad I.)

Ainsi, on ne peut se servir que d'une seule croix ; et cette croix, c'est celle de l'église où l'on porte le cadavre. Il n'y a d'exception que pour le cas où le Chapitre de la cathédrale assisterait aux funérailles, parce qu'alors on porterait la croix du Chapitre, et celle-là seulement, comme on vient de le voir dans le décret de 1866.

Ad II. A partir de la levée du corps jusqu'à l'église, le corps des prêtres doit être porté dans la même direction que celui des laïcs, les pieds en

<sup>1</sup> *Histoire dogmatique, liturgique et archéologique du Sacrement de Baptême*, par M. l'abbé Jules Corblet, chanoine honoraire d'Amiens, chevalier de la Légion d'honneur, directeur de la *Revue de l'Art chrétien*, correspondant du ministère de l'instruction publique, etc... 2 magnifiques vol. in-8° de iv-503 et 645 pages, titre rouge et noir. 20 fr. Edité par la Société générale de Librairie catholique.

avant, la tête en arrière; car le Rituel n'établit de distinction sur ce point, entre le prêtre et les laïcs, qu'à l'église et au tombeau. Puisqu'il n'en établit pas pendant le transport du corps, nous n'avons pas le droit non plus d'en établir.

Outre cette preuve d'autorité, nous pourrions en ajouter une seconde, une preuve de raison. A l'église il convient que le prêtre ait la tête dirigée vers l'autel; d'abord parce qu'il a eu pendant sa vie le privilège d'y offrir si souvent l'auguste sacrifice de la messe; ensuite parce qu'il s'est tourné tant de fois vers son peuple pour le saluer et le bénir! Cette rubrique rappelle donc les fonctions sublimes et touchantes, accomplies par le prêtre, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard des fidèles. Catalani résume ainsi ces significations de la rubrique :

« Istorum presbyterorum sane cadavera, postquam intraverint ecclesiam, caput vertunt ad altare ex privilegio dignitatis sacerdotalis, per quod fit etiam, ut dum ad altare celebrant, faciem vertant versus populum, et terga altari, etiam si in tabernaculo ibi extante claudatur eucharistia; quos enim salutamus, ad eos faciem vertimus. » (De exequiis, chapitre I, § 17.)

Ad III. A l'office d'une sépulture on ne dit ni le *Lauda anima* de vêpres, ni le *De profundis* de Laudes, et cela quand même on ne dirait qu'un nocturne. Les rubriques du Bréviaire et du Rituel ne laissent aucun doute sur ce point.

Après l'antienne de *Magnificat* ou de *Benedictus*, on doit dire *A porta inferi*, etc., ainsi qu'on peut le voir au Rituel romain.

Ad IV. Le prêtre qui reprend le manipule et la chasuble après la prédication n'est tenu à réciter aucune prière, car aucune loi ne l'y oblige.

Q. — Ya-t-il obligation *stricte* de justice pour une personne qui n'est pas pauvre de rendre aux pauvres la valeur d'un objet trouvé dont le propriétaire est inconnu?

R. — Tous les théologiens s'accordent à dire que l'inventeur d'un objet perdu doit d'abord faire les diligences nécessaires pour en découvrir le maître, auquel il est tenu de le rendre, sitôt qu'il se présente et réclame son bien.

Mais si, après toutes recherches jugées nécessaires et suffisantes, le maître de la chose perdue ne comparait point, que doit faire l'inventeur? Est-il obligé en justice de donner aux pauvres la chose non réclamée, ou sa valeur? Peut-il se l'approprier, bien que n'étant pas pauvre lui-même?

Ici les théologiens se divisent en trois sentiments :

Le premier sentiment soutient que la chose trouvée et non réclamée doit être donnée aux pauvres ou employée en bonnes œuvres. Telle est la volonté présumée du maître de la chose. Ne pouvant plus en user, il est présumé vouloir qu'elle lui profite de quelque manière, et au moins pour le bien de son âme.

Ce sentiment, dit Mgr Gousset, est le plus

commun parmi les auteurs ecclésiastiques. Saint Liguori dit qu'il est *valde communior*. Il s'appuie surtout sur l'autorité des anciens théologiens, du catéchisme romain, sur la persuasion commune des fidèles. Il est le plus sûr.

Le second sentiment affirme que l'inventeur peut s'approprier la chose trouvée. Il est soutenu par plusieurs, tels que Soto qui en est l'auteur et le premier défenseur, Navarre, Diana. D'autres le donnent seulement comme probable, tels que Lucius, Lugo, Halzman, les *Salmanticenses*, Croix, Gousset.

La raison en est, qu'une chose dont le maître ne peut être découvert, est censée n'avoir plus de maître, et appartient au premier occupant.

De plus, il y aurait entre les fidèles qui s'attribuent assez communément les choses dont il s'agit, une condonation mutuelle générale et tacite parce qu'ils regarderaient les choses qu'ils retiennent comme une compensation de celles qu'ils ont perdues ou qu'ils sont exposés à perdre tous les jours.

Enfin il y a un troisième sentiment, que patronnent Lugo, Holzman, Croix et saint Liguori, qui le donne comme étant l'opinion *verior et sequenda*.

Si après les recherches suffisantes, il reste encore quelque espoir de retrouver le maître de la chose perdue, celui-ci conserve son droit de propriété : et sa chose doit être tenue à sa disposition, pour lui être rendue en elle-même, ou dans sa valeur, si elle ne peut se conserver. A supposer qu'elle ne puisse être conservée ni en elle-même, ni dans sa valeur, quand il y a espoir de retrouver son maître, il faudrait en disposer en faveur des pauvres; sauf le recours du maître, s'il vient à comparaitre, contre le pauvre ou celui qui posséderait sa chose en nature ou dans son équivalent.

Au contraire, si, vu toutes les circonstances de temps, de lieu, il n'y a plus d'espoir que la chose perdue puisse faire retour à son maître, elle devient *res nullius*; elle appartient au premier occupant, qui n'est point tenu à l'employer suivant la volonté présumée de son ancien maître, puisque celui-ci n'a plus aucun droit sur elle.

En effet le droit des gens, qui introduisit la division des biens, n'en accorde la propriété, que pour l'usage qui en est fait, ou peut en être fait. Dès lors que cet usage n'est plus possible, la propriété ne subsiste plus, les biens dont le maître ne peut plus user deviennent vacants.

Saint Liguori cite saint Thomas comme soutenant expressément ce dernier sentiment (2<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup>, q, 66, art. 5, ad 2).

Cela posé, nous répondrons à notre correspondant :

1<sup>o</sup> Si après avoir fait tout ce qui était moralement possible pour découvrir le maître de l'objet perdu, non-seulement vous ne l'avez pas découvert, mais même vous n'avez plus d'espoir de le



découvrir, vous pouvez sans injustice, quoique n'étant pas pauvre vous-même, vous adjuger l'objet non réclamé. Cette solution paraît à saint Liguori plus conforme à la vérité et suffisamment certaine pour être suivie en pratique, *verior et sequenda*.

2<sup>o</sup> S'il vous reste encore quelque espoir de retrouver le maître de la chose perdue, pouvez-vous vous l'adjuger, n'étant pas pauvre vous-même? Non, disent les tenants du troisième sentiment. Non, disent encore les défenseurs du premier sentiment : mais vous devez en disposer en faveur des pauvres, si vous ne pouvez la conserver. Oui, disent les auteurs du second sentiment.

Lesquels ont raison et doivent être suivis en pratique? Le sentiment qui nie paraît généralement plus probable : celui qui affirme n'est pas dénué de probabilité, pourvu que l'inventeur de la chose trouvée soit disposé à indemniser le propriétaire au cas où il comparaitrait.

Il serait difficile de taxer d'injustice celui qui de bonne foi voudrait suivre le second sentiment.

Quoi qu'il en soit, ajoute Mgr Gousset, pour ne pas confondre l'incertain avec le certain, il est prudent de ne pas insister dans les instructions que l'on fait au peuple, sur l'obligation de donner aux pauvres les choses trouvées dont le maître ne se présente pas. On y exhortera les fidèles comme à un acte de charité, évitant ce qui pourrait leur faire croire qu'ils y sont tenus comme à un acte de justice (G. Th. m. n<sup>o</sup> 104. — S. Lig. Th. m. lib. III, n<sup>o</sup> 603).

Q. — La proposition suivante est-elle exacte ?

Dieu était libre de ne pas créer le monde; mais il est indigne de sa sagesse de faire le monde sans y placer des créatures raisonnables. En d'autres termes : Dieu n'aurait pu sans outrager sa sagesse créer le monde tel qu'il est, sans y mettre des anges ou des hommes.

R. — Dieu n'était pas seulement libre de créer ou de ne pas créer le monde, mais encore de le créer comme il le voudrait. La seule chose qu'il ne pût pas faire, c'était de faire quelque chose qui fût contradictoire, comme serait un cercle carré.

Y a-t-il contradiction à ce que Dieu crée un monde peuplé d'êtres, inertes ou vivants, privés de raison? Aucunement. Ces êtres, s'ils étaient seuls créés, existeraient sans autres rapports entre eux et avec Dieu que ceux de leur nature irraisonnable. Ils auraient moins de raison d'être que dans l'ordre actuel des choses où ils existent principalement pour l'homme intelligent; mais ils n'en auraient pas moins une suffisante raison d'être; ils publieraient, pour Dieu seul, la gloire de leur Créateur. Dieu était donc libre de les créer seuls, sans aucun être intelligent, et dans ce sens la proposition qui nous est soumise est fautive.

Mais le monde, tel qu'il est, est créé sur un plan qui comprend des êtres intelligents; sans ces

derniers le monde, tel qu'il est, manquerait d'un élément nécessaire à sa perfection : pourquoi, en certains animaux, les instincts si étonnants de la domesticité, s'il ne doit point y avoir d'homme intelligent pour en user et leur donner occasion de s'exercer. Le chien, sans l'homme auquel il est donné pour compagnon, ne serait plus le chien que nous connaissons, mais un fauve vivant au milieu des autres dans des conditions étrangères à sa nature. Que d'autres créatures, sans l'homme, perdraient leur raison d'être!

Dieu donc, créant le monde des êtres sans raison tel qu'il l'a créé, ne pouvait, sans faire injure à sa sagesse, le créer sans l'homme. Il n'était pas libre de le créer sans l'homme. La raison en est qu'il se serait contredit : d'une part, il aurait créé des animaux dont toute la raison d'être aurait été l'homme raisonnable, ce qui était exprimer la volonté de créer l'homme raisonnable; d'autre part, il n'aurait pas voulu créer l'homme raisonnable. Vouloir et ne pas vouloir la même chose est une contradiction. On peut donc dire avec vérité que Dieu ne pouvait créer le monde des êtres irraisonnables tel qu'il est, sans y mettre des êtres intelligents.

De plus la présence, dans le monde, des êtres intelligents donne à l'univers une perfection dans laquelle brille la sagesse du Créateur. La chaîne des êtres et leur gradation ascendante sont plus complètes. Les créatures intelligentes imitent la perfection divine dans ce qu'il y a de plus parfait : connaître, vouloir, se rapporter avec connaissance à sa fin dernière. Elles peuvent, Dieu le voulant, entrer même en participation du bonheur même de Dieu et faire avec lui une société dont tout l'honneur est pour elles, mais où se trouve pour Dieu une gloire supérieure à toute celle qu'il peut tirer de la créature privée de raison. L'univers en est beaucoup plus parfait et plus digne de son auteur. Si Dieu n'avait point créé les êtres intelligents, toute cette sagesse, toute cette perfection manquerait à l'œuvre de Dieu. Et, encore que Dieu ne perdît absolument rien à n'être pas glorifié par ces œuvres qu'il n'aurait point faites, néanmoins sa sagesse brillerait moins au dehors de lui.

Dans ce sens encore on peut dire que Dieu aurait fait tort à sa sagesse en ne créant point les êtres intelligents. Mais il faut bien se rappeler que cela ne diminue en rien la liberté qu'il avait dans le principe, de les créer ou de ne pas les créer.

Q. — Tous les ans au 2 novembre on fait la quête pour les morts. Le produit de cette quête sert à dire des messes pour les défunts de la paroisse. Suis-je rigoureusement obligé d'acquitter ces messes et à les verser au trésor de l'archevêché quand je ne puis les acquitter moi-même? — Le nécrologe du diocèse est généralement de 2 fr. L'usage a prévalu dans ma paroisse, on ne paie que 1 fr. pour être inscrit sur la liste des morts, pour toute l'année.

Ne puis-je pas comme compensation m'approprier cette quête comme supplément du nécrologe? Du reste cette quête va dans la caisse des pauvres et est presque intégralement employée en aumônes.

Mes prédécesseurs faisaient autrefois une quête pour le vin. Cet usage est tombé à cause de la république ou des mauvaises récoltes. C'était sans doute en cette considération que le curé n'urgeoit pas pour le tarif de la liste des morts.

Je demande s'il n'y a pas légitime compensation à ne pas tenir compte de l'usage d'acquitter des messes avec le produit de la quête des morts. Au reste ces messes sont une véritable surcharge pour le curé qui en a suffisamment pour son usage et celui de son vicaire. Ne vaut-il pas mieux employer cette quête en aumônes aux intentions des âmes du purgatoire. Vous m'obligeriez d'éclairer ma conscience à cet égard.

**R.** — La compensation n'est pas possible ici. Pour que la compensation soit régulière, il faut qu'il y ait un droit strict de justice en celui qui s'adjudge la compensation, qu'il n'y ait pas possibilité pour lui de rentrer autrement dans ce qui lui est dû, que la compensation soit faite sur le bien de celui qui doit. Or, aucune de ces raisons ne se vérifie dans le cas présent.

D'abord le curé n'a aucun droit strict de justice. A la vérité le tarif diocésain lui attribue deux francs pour l'inscription au nécrologe, et il ne reçoit qu'un franc, en vertu d'un usage qui a prévalu. Mais cet usage non aboli et maintenu malgré le tarif diocésain, crée une exception et règle les droits respectifs des paroissiens et du curé, tant qu'il est en vigueur. Il faudrait qu'il fût aboli, au moins en droit, pour que le curé pût réclamer à titre de justice les deux francs que lui attribue le tarif diocésain.

La quête pour le vin reposait sur l'usage et la bonne volonté des paroissiens. Le curé n'avait aucun droit strict à exiger de chaque famille telle quantité fixe ou proportionnelle : telle est du moins la condition ordinaire de ces quêtes. La bonne volonté des paroissiens ayant disparu et l'usage étant tombé, le dommage causé au curé ne lèse pas un droit strict qui l'autoriserait à réclamer quoi que ce soit à titre de justice ou à s'adjudger une compensation.

En second lieu, il y a possibilité de réparer le dommage dans la mesure possible : pour les inscriptions au nécrologe, en mettant en vigueur dans la paroisse le tarif diocésain, opération peut-être délicate pour laquelle le curé ferait sagement de se couvrir de l'autorité épiscopale ; pour la quête, en la rétablissant, ce qui serait facile, si le curé pouvait compter sur les bonnes dispositions de ses paroissiens, difficile et maladroite dans le cas contraire.

En troisième lieu, la prétendue compensation se ferait ici sur des biens qui n'appartiennent pas à ceux qui devraient au curé. Les personnes qui donnent à la quête pour les morts sont ou peuvent être autres que celles qui ont demandé des inscriptions au nécrologe. D'ailleurs l'affectation, voulue par les donateurs, des aumônes de la quête à des messes pour les morts de la paroisse et l'acceptation du curé font de ces aumônes l'honoraire inséparable de l'acquit de la charge : ce n'est plus un bien disponible pouvant servir à satisfaire à d'autres obligations.

L'usage étant que le produit de la quête pour les morts soit employé à célébrer des messes pour les défunts de la paroisse, les fidèles donnent dans cette intention, et le curé ne peut changer la destination de ces aumônes.

Ne peut-on pas employer le produit de la quête en aumônes à l'intention des défunts ? Non : ce serait changer sans droit leur affectation. Si bonne que soit l'aumône pour les défunts, elle ne peut remplacer les messes que demandent l'usage et la volonté des donateurs, et qui, d'ailleurs, ont une valeur toute spéciale pour le soulagement des défunts.

Pour employer autrement le produit de la quête, il faudrait qu'il y eût à ce sujet entente entre le curé et les paroissiens. Mais nous ne conseillons pas au curé de rien changer à l'usage si bon de faire offrir le Saint Sacrifice pour les défunts.

S'il est trop chargé de messes dans la paroisse, qu'il prenne les ordres de son évêque pour assurer, hors de la paroisse, quand cela sera nécessaire, les messes rétribuées par la quête. Il peut déposer les honoraires à l'archevêché pour être transmis aux prêtres qui acquittent les messes.

DISPUTATIONES PHYSIOLOGICO-THEOLOGICÆ de humanæ generationis æconomia, de embryologia sacra, de abortu medicali et de embryotomia, de colenda castitate. Auctore A. E. doctore in sacra theologia (Victor Palmé, 1 très-fort vol. grand in-8°, 10 fr.).

L'impossibilité où nous sommes de traiter même en latin certaines questions très délicates de leur nature et la nécessité où se trouvent beaucoup de nos confrères d'avoir sur ces matières des notions aussi sûres pour la science que pour l'autorité, nous engagent à leur recommander de nouveau l'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre. Ils pourront y puiser, en toute sécurité, les solutions à donner aux cas les plus embarrassants.

Dans l'analyse fort élogieuse qu'elle fait de cet ouvrage, la *Revue des sciences ecclésiastiques* fait remarquer avec raison que l'auteur, théologien émérite, habite Rome ; qu'il est par conséquent à la source de la science sacrée ; et que le Souverain-Pontife vient, par une distinction flatteuse, d'encourager ses utiles études. Puis elle ajoute :

« Ce n'est pas non plus un coup d'essai, ni un premier jet écrit d'abondance, auquel il faudra retoucher bientôt ; c'est une œuvre mûrie, préparée de longue date, polie et repolie, à laquelle l'auteur a préludé en publiant, sur les mêmes sujets, des brochures et des articles remarqués<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Entre autres une très-longue étude sur l'embryotomie publiée dans les *Analecta Juris Pontificii*, tome XV, livraison 135. 1876.



« L'auteur a voulu donner de l'unité à ses travaux antécédents; mais avant de les publier sous leur forme actuelle, il en a fait autographier quelques exemplaires destinés aux sommités de la science ecclésiastique, heureux de profiter de leurs observations pour la rédaction définitive de son livre. C'est sous ces heureux auspices et avec l'approbation des hommes les plus compétents que ce volume se présente à nous, et c'est, disons-le, une rare garantie d'une doctrine sûre et d'une étude sérieuse.

« D'autre part la manière de procéder de l'auteur nous apporte une autre garantie non moins sérieuse. Il part de ce principe qu'il faut, dans toutes ces questions, appuyer les règles morales sur les données de la science médicale; c'est avec raison, et il imite en cela les théologiens du moyen-âge qui ont donné pour base à leur enseignement la doctrine des écoles de médecine de l'époque. En conséquence il a mis à contribution les études spéciales, et elles sont nombreuses, publiées par les hommes les plus éminents du corps médical. Les dernières données fournies par la science physiologique et par l'anatomie, qui paraissent aujourd'hui des conquêtes définitives, voilà la base solide sur laquelle il appuie tout son enseignement. »

Un récent décret donne entièrement raison à notre auteur sur la question jusqu'alors chaudement débattue de l'embryotomie qu'il déclare illicite.

Dans les approbations données à l'ouvrage, nous lisons celles de MM. Leroy, vicaire-général d'Amiens, docteur en médecine et en théologie, et du docteur Caussaing, médecin des Sacrés Palais Apostoliques, qui louent l'auteur de l'exactitude des données physiologiques contenues dans son ouvrage.

C'est donc avec la double autorité de la saine théologie et de la science que se présentent les dissertations physiologico-théologiques.

L'étude de ces mystérieuses et délicates questions inspire quelque répugnance; mais dans la nécessité où se trouvent le confesseur et le théologien d'avoir une science suffisante et sûre, il est bon d'avoir un ouvrage comme celui-là, où la science physiologique sert de base aux conclusions de la théologie, et dont la lecture peut dispenser de recourir à certains traités dont l'acquisition serait dispendieuse et dont la lecture pourrait n'être pas sans danger.

## SCAPULAIRES

(Suite)

Le même prêtre peut obtenir la permission de distribuer plusieurs scapulaires. A qui doit-il demander les pouvoirs et comment doit-il en user? Cela est expliqué dans le décret du 12 septembre 1883, dont voici la teneur :

« Beatissime Pater! Procurator generalis Ordinis Fratrum Minorum S. Francisci Recollectorum et Discalceatorum ad pedes S. T. provolutus humiliter exponit, quasdam provincias ad præfatam procuram pertinentes a S. Sede obtinuisse Breve, quo omnibus et singulis earumdem presbyteris ad decennium concessum fuit, ut quatuor scapularia SSmæ Trinitatis, immaculatæ Conceptionis, B. M. V. Septem Dolorum, ac de Monte Carmelo uno opere conjuncta, dummodo sint confecta ad normam a S. Sede approbatam, sub una tantum formula, qua Congregationis SSmi Redemptoris presbyteri sæculares impetrata sibi venia ab Apostolica Sede utuntur, benedicere cum applicatione indulgentiarum quæ respectivis scapularibus adnexæ sunt, eademque fidelibus juxta normam a præfatis presbyteris adhibitam imponere libere ac licite possint valeantque.

Præfata facultas memorata quatuor scapularia uno opere conjuncta benedicendi et imponendi sub unica formula obteneri etiam potest mediantribus Secretaria Memorialium, SS. Rituum Congregatione, necnon S. Congregatione de Propaganda Fide.

Quum autem de hujusmodi concessionis extensione exortum fuerit dubium, hinc ne fideles ex invalida scapularium benedictione et impositione indulgentiis privati existant, Orator suppliciter petit ut S. T. sequentia dubia declarare dignetur :

1º Utrum hujusmodi concessio mediantribus Secretariis Brevium et Memorialium necnon Sacris Congregationibus de Propaganda Fide ac SS. Rituum obtenta *sola* sufficiat ad validam memoratorum scapularium benedictionem et impositionem, an vero insuper necessarium sit ut habeatur vel obtineatur facultas dicta scapularia benedicendi et imponendi a respectivi ordinis superiore?

Et quatenus affirmative ad primam et negative ad secundam :

2º An hac sola facultate a S. Sede obtenta memorata quatuor scapularia valide benedici et imponi valeant etiam singillatim, ita scilicet ut unum vel duo ex his scapularibus benedici et imponi valeant, quin benedicantur et imponantur cætera.

3º An qui dicta quatuor scapularia benedicendi imponendique facultatem obtinuit a respectivi Ordinis Superiore, licite ac valide uti possit breviori formula a SS. Rituum Congregatione approbata, non obtenta ad hoc a S. Sede facultate speciali?

Et quatenus ad primum dubium respondeatur negative ad primam partem, affirmative ad secundam :

4º Humiliter supplicatur ut S. T. benigne sanare et ratas habere dignetur præfatorum scapularium benedictiones et impositiones, quæ usque nunc peractæ sunt et ex ignorata hujusmodi declaratione bona fide peragentur *sola* memorata facultate a S. Sede obtenta.

Resp. Ad 1<sup>a</sup>. *Negative quoad primam partem, affirmativa quoad secundam;*

Ad 2<sup>m</sup>. *Ad Sacram Rituum Congregationes;*

Ad 3<sup>a</sup>. *Valide quidem, sed non licite;*

Ad 4<sup>m</sup>. *Supplex exhibetur libellus pro postulatis<sup>1</sup>.*

#### VII. Revalidation des admissions nulles dans les diverses confréries des scapulaires.

Plusieurs fois le Souverain Pontife a revalidé les admissions entachées de nullités pour une raison ou une autre. Le 20 juillet 1884, il a revalidé toutes les admissions nulles, quelle que soit d'ailleurs la cause de nullité, pourvu qu'elles aient été faites de bonne foi. Voici l'indult de la S. Congrégation de la Propagande :

« Beatissime Pater,

F. P. Hyacinthus a Durachio, Provinciæ Capucinorum Pensilvanicæ Moderator, ad pedes S. V. humillime provolutus, quum sæpe invalide fiant receptiones ad scapularia, prout satis experientia et ex decreto S. C. Indul. diei 18 septembris 1862 constare videtur, humillime supplicat, ut S. V. omnes receptiones invalidas ad Sodalitatem vel Unionem scapularis cujuscumque, bona tamen fide peractas, sanare dignetur.

— Ex audientia SSmi diei 20 julii 1884 : SSmus Dominus Noster Leo, divina Providentia PP. XIII, referente me infrascripto. S. Congregationis de Propaganda Fide Secretario, benigne concedere dignatus est, ut adscripti cum aliquo defectu ut in precibus, abhinc indulgentias singulis scapularibus proprias lucrari valeant. »

### JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Un particulier peut-il pour son usage fabriquer sa bière sans être inquiété par la régie? Quelle quantité?

Plusieurs de mes paroissiens, dégoûtés de la drogue que leur fournissent MM. les brasseurs, ont monté des chaudières et font leur bière. Ce n'est un mystère pour personne, et jusqu'ici on ne les inquiète pas.

R. — Il en est de la bière, comme du cidre, du vin et de toute autre boisson. La régie n'atteint que le commerce et la circulation : le commerce, en faisant payer la patente; la circulation, en frappant d'une taxe ces boissons expédiées hors de chez soi. Mais quand il s'agit de liquides destinés à sa propre consommation, le fisc n'a rien à voir dans ce simple usage de sa liberté. Nous connaissons un très grand nombre d'individus qui fabriquent leur vin soit avec du raisin sec, soit avec des marcs et de l'eau sucrée, et cela au su et au vu des employés de la régie, sans qu'ils aient jamais fait mine d'avoir des droits quelconques à percevoir. Comme il s'agit de consommation personnelle et locale, la quantité n'est pas déterminée.

Q. — Un fondeur nous a fourni trois cloches qui sont parfaitement d'accord quant à la tonalité et qu'il est facile de bien sonner en pleine voie; mais il est impossible de tinter la petite avec les deux autres parce qu'elle va trop vite; à peine a-t-elle tinté deux ou trois fois qu'elle est en avance sur les deux autres et perd de suite son accord; en sorte qu'on est obligé de monter au clocher pour la tinter à la main. Le fondeur peut-il nous obliger à accepter les dites cloches dans de pareilles conditions? Il nous dit de les faire sonner au pied dans le clocher; mais nous avons à lui répondre que nous ne lui avons pas demandé des cloches pour être sonnées au pied, mais bien à la corde, du bas et de l'intérieur de l'église. La preuve que nous ne les lui avons pas ainsi commandées, c'est qu'il nous a fourni des rouets auxquels s'adaptent les cordes : rouets qui n'auraient pas leur raison d'être si les cloches devaient être sonnées au pied.

R. — Les questions de ce genre doivent se résoudre à l'amiable ou en justice de paix; elles ne touchent par aucun bout à la jurisprudence civile-ecclésiastique, si ce n'est pour l'autorisation de plaider, quand il y a lieu. Les conditions font les contrats, et les contrats sont soumis aux juges pour leur interprétation quand il surgit des difficultés entre les contractants. Il est certain que le fondeur ne peut forcer une fabrique à accepter des cloches qui ne présentent pas les conditions imposées par l'acquéreur. C'est de droit commun : on refuse une marchandise qu'on n'a pas demandée ou qui ne réalise pas les conditions du cahier des charges.

Maintenant qu'on prenne bien garde de se lancer dans un procès à la légère. Nous ne nous rendons pas bien compte de la difficulté qu'on nous signale. Peut-être qu'avec un peu plus d'attention ou un mouvement mieux calculé, éviterait-on l'inconvénient dont on se plaint. Peut-être aussi serait-il facile de le corriger sans en venir à des luttes dont on ne peut prévoir l'issue.

### COURRIER DE L'UTILE

LES PETITS ENNEMIS DES JARDINS

*Procédés pour éloigner les fourmis des arbres fruitiers.*

1<sup>o</sup> Mélangez parties égales de suie en poudre et de dépôt d'huile, entourez-en le pied de vos arbres et les fourmis ne pourront les attaquer.

2<sup>o</sup> Si l'on n'a pas eu la précaution de garantir ses arbres et qu'ils soient attaqués par les fourmis (les noires cendrées sont celles qui commettent le plus de dégâts sur les poiriers, elles rongent les jeunes pousses de feuilles et les boutons de fleurs), il faut faire fondre parties égales de glu et de poix de Bourgogne, et ajouter un peu ou point d'huile, suivant l'élévation de la température; on enduit le tronc de l'arbre avec ce mélange, qu'on renouvelle au besoin, lorsqu'il se dessèche; les fourmis ne peuvent plus monter, et celles qui veulent descendre sont arrêtées dans leur marche; on les voit alors courir çà et là sur les branches. S'en nuit elles se réunissent au-dessus de la place où l'huile, elles sont inquiètes, indécises,

<sup>1</sup> Rescripta auth. S. C. Indulg. 12 sept. 1883, n. 444, p. 679.



et ne remontent plus; le matin avant le lever du soleil on les trouve engourdies; il est alors facile de les détruire en les écrasant avec une grosse toile, ou bien en engluant la partie supérieure du tronc.

Les éleveurs d'abeilles ne sauraient employer ces deux moyens sans inconvénient, si les fourmis attaquaient leurs ruches; dans ce cas, le mieux est d'enduire les supports des tabliers avec de l'huile de pétrole noire, qu'on se procure facilement et à très-bon marché; la fleur de soufre recommandée pour le même objet, n'est pas aussi efficace.

*Moyen de détruire fourmis et fourmilières dans les jardins.*

Quand on a découvert une fourmilière dans un jardin, il faut prendre une bêche et disperser tous les œufs des fourmis, dans un espace de 0,75 cent. à un mètre carré, les mêler avec la terre, jusqu'à ce qu'on soit assuré qu'il n'en reste point de dépôt isolé. Après cela, prendre un pot de terre cuite vide, dont on aura bouché les trous, s'il y en a, avec un peu de terre, et le renverser au milieu de l'espace où on aura dispersé les œufs. On laissera le tout reposer trois ou quatre jours sans lever le pot et sans y toucher; après quoi on trouvera en l'enlevant tous les œufs et les fourmis, enfin la colonie entière établie sous le pot et sur la surface du sol, où les fourmis auront rassemblé tous les œufs, et il sera facile de les enlever tous ensemble pour les tuer, de manière ou d'autre.

Ce moyen a été plusieurs fois employé avec succès.

On obtient encore, pour la destruction des fourmis, de très-bons résultats, de la liqueur suivante :

Sulfate de zinc,	8 grammes,
Sulfate de cuivre,	8 grammes.
Sublimé corrosif,	2 grammes,
Eau commune,	2 litres.

Faites dissoudre ensemble et arrosez les fourmilières à deux ou trois reprises.

*Manière de détruire les chenilles, limaces, vers, pucerons, mulots.*

Les chenilles, à certaines époques de leur vie et à diverses heures du jour se rassemblent à l'embranchement des rameaux des arbres; le moyen de s'en débarrasser est fort simple. On emploie à cet usage un petit pistolet de poche, à embouchure évasée en forme d'espingle. Cette arme est chargée à mi-charge à poudre seulement; ce pistolet, tiré sur les chenilles à un pied de distance, les détruit sans endommager les bourgeons les plus délicats. Cette pratique est fort simple, et en peu de temps on détruit les nids les plus élevés, en plaçant le pistolet au bout d'une grande perche. La personne qui nous a communiqué ce procédé l'emploie depuis trois ans avec un plein succès, et elle estime avoir détruit sans aucune peine plusieurs millions de chenilles.

L'eau sulfureuse pourrait aussi chasser ou détruire les limaçons, et même tuer les pucerons qui dévorent les jeunes plantes. L'eau des bains sulfureux qu'on laisse couler dans la rue, aurait ainsi un utile emploi.

Autre moyen de détruire les limaces. Placez de distance en distance des tuiles creuses sur le sol. Les limaces s'y retirent pendant la nuit, et le matin, en retournant les tuiles, vous les trouverez dessous. Vous les faites tomber avec un balai dans un vase, pour les donner à la volaille ou les écraser.

Pour la destruction des vers, un horticulteur a imaginé d'arroser la terre où il veut semer des graines fines avec de l'eau dans laquelle il met dissoudre un peu de chaux en poudre. En deux minutes les vers sortent de terre et viennent mourir à la surface dans des convulsions.

Pour empêcher les mulots d'attaquer les semences de fèves, de pois, etc., il suffit de faire baigner les semences dans de l'eau mêlée d'huile empyreumatique en petite quantité. Pour que cette dernière se mêle mieux avec l'eau, on peut ajouter à celle-ci un peu d'alcali quelconque.

Ce moyen, que nous engageons nos lecteurs à tenter, est simple et peu coûteux; il peut s'étendre à une infinité de substances, qui, confiées à la terre, sont bientôt détruites.

*Moyen de détruire les fourmis qui dévorent les provisions dans les ménages.*

Si, dans un appartement envahi par les fourmis, on a soin de placer dans les divers endroits qu'elles fréquentent, des petits cornets de papier, intérieurement frottés d'une matière sucrée ou miellée, ces petits animaux ne tardent pas à remplir les cornets de manière à les rendre noirs à l'intérieur : il ne reste plus qu'à mettre le pied dessus. Comme cette turquerie est de tous les moments, et qu'on détruit des milliers de fourmis à la fois, il devient évident que leur nombre doit bientôt diminuer; et, pour peu qu'on ait soin de conserver ces cornets en place pendant toute la saison, on ne peut plus rien avoir à craindre pour les substances qu'on veut préserver de leur contact.

On peut se servir avec le même avantage de tout extrait sucré de plusieurs plantes champêtres. Ainsi on a parfaitement réussi avec l'extrait d'ortie blanche (*Lamium Album* des botanistes).

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 22 aprilis 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

## OUVRAGES POUR LE MOIS DE MARIE

# PRIÈRES A LA VIERGE

EXTRAITES DES MANUSCRITS DU MOYEN AGE

Par LÉON GAUTIER

Charmant volume elzévirien, avec encadrements style Moyen-âge. — Broché, 4 francs. — Relié toile bleue, tranches rouges ou dorées, 5 francs. — Chagrin plein orné, tranches dorées, 10 francs. — Ce beau livre divisé en CINQ PARTIES : 1<sup>o</sup> **Prières pour la journée**, — 2<sup>o</sup> **Prières pour la semaine**, — 3<sup>o</sup> **Prières pour le mois**, — **Prières pour l'année**, — **Prières durant la vie**, contient dans sa troisième partie un admirable **Mois de Marie**.  
Edition populaire. 1 beau vol. in-18. Prix 2 francs.

**Mois de Marie**, extrait des Œuvres de Mgr de la Bouillerie, archevêque de Parga, coadjuteur de Bordeaux, par l'abbé Ant. Ricard, docteur en théologie, etc., 1 volume in-12 de iv-178 pages. . . . . 1 50

**Nouveau Mois de Marie**, extrait des Œuvres de Mgr de la Bouillerie, par un de ses disciples, l'abbé E. B., chevalier du Saint-Sépulchre, etc., 1 vol. in-32. . . . . 1 25

**La Vie de Notre-Dame**, d'après saint François de Sales, par le P. Ch. Clair, de la Compagnie de Jésus. 1 beau vol. in-12. . . . . 2 50

**Une Fleur tous les soirs à Marie**, petit *Mois de Marie*, pour les enfants, par une Mère de famille, joli volume elzévirien in-32. 2 ,  
Le volume avec le bouquet des 31 fleurs dans un petit pot bleu. . . . . 3 »

**La Vierge Marie**, d'après saint François de Sales. Nouveau *Mois de Marie*, par M. l'abbé Chaumont. 1 beau volume in-16 elzévirien sur papier vergé. Prix . . . . . 3 ,  
Edition de propagande. 1 vol. in-18 . . . » 75

**Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes**, par Henri Lasserre. 1 vol. in-12 . . . 2 ,  
*Franco*, par la poste . . . . . 2 50

**Mois de Marie des Mères chrétiennes**, dédié aux associés de l'Archiconfrérie par le R. P. Huguet, S. M., approuvé par S. Em. le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, 4<sup>e</sup> édition, améliorée, 1 vol. in-12, de xii-421 p. 1 50

**Le plus ancien Mois de Marie**, traduit par le R. P. Blot, et enrichi d'exemples nouveaux, pour chaque jour du mois, 5<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-32. Prix. . . . . 1 25

**Mois de Marie des Paroisses et des Familles chrétiennes**, par M. l'abbé Ant. Ricard, du clergé de Marseille. 1 fort vol. grand in-18 de 332 pages . . . . . 2 ,  
Rel. cart., tranches rouges . . . . . 3 50

**Mois de Marie des Madones de Pie IX**, par M. l'abbé Durand, du diocèse de Grenoble, 1 beau vol. in-32 orné du portrait du Saint-Père et de 31 gravures représentant les Madones que Pie IX avait recommandé d'invoquer, broché. . . . . 4 ,  
Reliure toile anglaise, tranches rouges. 5 ,

**Vie de la Très-Sainte Vierge**, d'après les Écritures, avec une préface de Mgr Mermillod, 1 vol. in-48 elzévirien . . . . . 2 ,

**Le Mois de la Reine du Ciel ou le Salve Regina** médité pendant le Mois de Marie, par le R. P. Antoine Denis, de la Compagnie de Jésus, traducteur des Prières de sainte Gertrude, 1 vol. in-18 . . . . . 2 ,

**Méditations sur les Litanies de N.-D. de Lorrette**, écrites au seizième siècle par le R. P. abbé dom Silvani Razzi, camaldule, et traduites de l'italien par Ernest Razzi, 1 vol. in-12 de xvi-187 pages . . . . . 1 50

**Marie offerte à la jeunesse** dans les principales circonstances de sa vie. *Mois de Marie de la jeune chrétienne*, par M. l'abbé Dumax, sous-directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Nouvelle édition, précédée d'une lettre de S. Gr. Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, à l'auteur; texte encadré d'un fillet rouge, lettres ornées, fleurons. In-18 de 253 pages. . . . . 2 ,

**Mois de Marie des Ames intérieures**, ou *la vie de la sainte Vierge*, proposée aux Ames intérieures, par MM. H et L., prêtres, ouvrage revêtu de sept approbations épiscopales, 14<sup>e</sup> édition . . . . . 1 50

**Ecrin de N.-D. de Lourdes**, contenant les *Heures pieuses du Pèlerin*, un *Mois de Marie*, etc., etc., par l'abbé Casabianca, 1 joli volume elzévirien de 440 pages, 2<sup>e</sup> édition. . . . . 2 ,

**Les Fêtes de la Sainte Vierge**, considérations historiques et pieuses sur chacune des Fêtes de Marie, par l'abbé Saillard, curé de Gières, directeur de la *Semaine religieuse de Grenoble*. 1 vol. in-18 de xv-293 pages, caractères elzéviriens. . . . . 2 ,

**Marie Immaculée Mère de Dieu**, par le R. P. H. Kinane, P. P. Ouvrage honoré de quinze approbations, traduit de l'anglais par Lérída Geofroy. 1 vol. in-16, de 428 pages avec encadrements, caractères elzéviriens, lettres ornées et deux gravures. Prix.. . . . 4 ,

**Les Rosaïres de la B. Vierge Marie** par un religieux Augustin du quinzième siècle. Lectures pour tout le mois de mai, traduites du latin, mises en ordre et enrichies de traits d'histoire par M. l'abbé Rambouillet. 1 vol. in-12 de xii-284 pages . . . . . 2 ,

**Mois de Marie d'après les Prédicateurs contemporains**, suivi d'une série de textes de l'Écriture et des Pères sur chaque Fête de la sainte Vierge, pour servir de matière à des Instructions. Sermons et Discours sur ces fêtes. 1 beau vol. in-12 de 310 pages. Prix. . . 3 ,



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTES, BÉNITIERS, CHAPELETS.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. L. CHOVEL, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

**M** SON BOUASSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTES, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus ancienne de France. Félix GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en 1853. E. HUCHER ~~et fils~~ père et fils, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 116. Grands et magnifiques cartons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM et de la PALESTINE. V<sup>o</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tous-jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils, Sculpture, etc.

**TOURS & ACCESSOIRES**

**LE MELLE**, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LB


# GOUDRON GUYOT

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie le sang et fortifie les estomacs délicats. Expérimenté avec succès dans les hôpitaux de France, Belgique, Amérique contre les affections de la **Poitrine**, de la **Gorge** et de la **Vessie**. C'est la meilleure boisson en temps de chaleur et d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.

  
ROUGE  
Refuser tout flacon ne portant pas sur l'étiquette ma signature ci-contre et mon adresse 19, rue Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTES — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup>r PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## PRIME PERMANENTE

Tout abonné ou réabonné à l'*Ami du Clergé* peut nous demander l'une des deux primes suivantes :

Ou un volume des années précédentes choisi dans la collection de l'*Ami* ;

Ou l'abonnement gratuit, moyennant achat de 12 francs de livres, choisis dans le *Catalogue spécial des primes* encarté dans le numéro du 4 décembre 1884.

Ajouter un franc pour recevoir *franco*, en gare la plus rapprochée, soit le volume de l'*Ami*, soit les 12 francs de livres.

### SOMMAIRE DU N° 18 :

PRÉDICATION : Pour le 5<sup>e</sup> dimanche après Pâques : les péchés capitaux (la gourmandise). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Sépulture des suicidés. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. Quand à la Passion, faut-il baiser le livre au commencement de la Passion ou à la reprise ? Peut-on chanter le *Credo* à l'incidence des fêtes dont la solennité est transférée ? Où fait-on le signe de la croix au commencement du dernier évangile ? — Un prêtre qui bîne un dimanche coïncidant avec une fête, doit-il dire la même messe ? Doit-on, dans une chapelle publique, chanter la messe des fêtes dont la solennité est transférée au dimanche ? — Un prêtre peut-il *in nigris* répandre de l'eau bénite dans une maison infestée de maléfices ? Y a-t-il avantage à appliquer *in globo* cinq messes à cinq défunts au lieu d'en appliquer une à chacun ? Peut-on, après les premières vêpres, donner un salut accordé pour la fête ? Un prêtre peut-il accorder à un sacristain tant sur les honoraires de messes que celui-ci lui procurera ? Est-il absolument défendu de recevoir plus de 60 intentions à la fois ? Que signifient les mots temps, années, siècles appliqués aux âmes du Purgatoire ? — Un prêtre peut-il acquérir les œuvres de Jean-Jacques Rousseau ? Peut-on remplacer par un ornement vert un ornement violet en mauvais état ? Le curé peut-il conserver le reste du pain béni ? — En offrant la messe pour des honoraires pris sur les offrandes pour les âmes du Purgatoire, gagne-t-on l'indulgence de l'autel privilégié ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le curé peut-il faire tailler en palissade les branches d'arbres plantés depuis plus de trente ans à une distance trop rapprochée du jardin du presbytère ? — Le curé ayant fait ouvrir une porte extérieure au clocher, d'accord avec le conseil de fabrique et le maire, le conseil municipal peut-il l'obliger à la murer ? a-t-il outrepassé les droits de la fabrique ? — Peut-on ériger un calvaire dans un ancien cimetière sans attendre le délai légal requis pour les autres affectations, et déplacer la tombe d'un ancien curé concédée à perpétuité ? — Le père d'un mineur peut-il retirer le consentement qu'il a donné par acte notarié à son mariage ? Un maire peut-il authentifier une créance ? La rage se déclarant chez un animal après la vente, exempte-t-elle l'acheteur de payer ? — L'évêque peut-il inscrire d'office un supplément de traitement à un officier de l'église, lorsque le curé le juge nécessaire et que le conseil de fabrique le refuse ? — HISTOIRE : Que penser de l'histoire général de Duruy ? — COURRIER L'UTILE : Procédé pour régler les montres et les pendules ? Moyen de détruire les vers, limaces et limaçons.

## REVUE LITTÉRAIRE

Voici un beau et bon livre : *Le Confesseur de la Foi* ETIENNE DENIS, curé d'Azerables, Restaurateur de l'Ordre du Verbe Incarné, par M. l'abbé P.-G. Penaud, supérieur du Petit-Séminaire de Fellestin et du couvent du Verbe-Incarné d'Evaux.

Nous lisons, en tête, ce haut et précieux témoignage adressé à l'auteur par S. G. Mgr l'archevêque de Bourges :

Bourges, le 16 mars 1885.

Monsieur le Supérieur,

Sur le rapport favorable qui m'a été fait de votre livre consacré au récit de la vie de M. l'abbé Denis, le restaurateur de l'Ordre du Verbe-Incarné, je vous loue de grand cœur d'avoir entrepris ce travail et remis ainsi sous nos yeux les traits et la physionomie de ce vénérable et digne prêtre ; d'une foi si ferme, d'une piété si tendre, et en même d'une originalité si attachante malgré ses brusqueries.

Sa mémoire est toujours vivante, il est vrai, dans le cœur de ses chères filles ; je sais en particulier qu'elle est fidèlement gardée dans les deux maisons du Verbe-Incarné que possède mon diocèse, à Saint-Benoît-du-Sault et à Sancerre. Mais, il ne convenait pas que tant de trésors de sainteté restassent cachés et comme ensevelis à jamais derrière les grilles du cloître ; les âmes qui vivent dans le monde pouvaient en tirer profit, et, en les révélant, vous les leur avez offerts. Les prêtres surtout y trouveront de beaux exemples d'un zèle vraiment sacerdotal, tout pénétré de cet amour indomptable de la gloire de Dieu et du salut des âmes que l'obstacle ne fait que rendre plus énergique et plus actif, et qui varie ses moyens selon les temps et les lieux.

Je vous suis d'autant plus reconnaissant de cette publication, en ce qui me concerne, que M. l'abbé Denis, étant né à une époque où Azerables faisait encore partie du diocèse de Bourges, nous appartient par ses origines et son éducation cléricale, et qu'ainsi nous sommes au premier rang de ceux qui s'édifieront du récit des mer-



veilles de la grâce qui ont honoré cette vie de prêtre et dont il nous revient comme un reflet.

Je fais des vœux, Monsieur le Supérieur, pour que votre bon et beau livre soit apprécié comme il le mérite. Vos lecteurs y retrouveront les qualités qui distinguent celui que vous avez précédemment consacré à l'histoire de la fondation d'un Ordre dont vous nous racontez aujourd'hui la résurrection.

† JOSEPH, archevêque de Bourges.

M. le chanoine E. Joly, vicaire général capitulaire de Dijon, écrit de son côté :

« Ce livre, dit le rapporteur, est d'un haut

intérêt, plein d'édification, bien coordonné et très-bien écrit. Nous nous empressons de l'approuver. »

C'est un beau volume in-8° de 342 pages, très-soigné comme impression et comme tirage. Nous recommandons aux prêtres non seulement de le lire eux-mêmes, mais de le faire connaître et de le signaler aux personnes amies des prêtres qui se sont rendues recommandables par de grandes vertus unies à de grandes œuvres. C'est un foyer d'émulation auquel elles aiment à venir pour aviver leur propre flamme pour le bien et qu'elles ne demandent qu'à connaître pour en profiter (Prix : 3 fr.).

## CADEAUX A OFFRIR AUX JEUNES COMMUNIANTS

**La Première Communion illustrée**, par M<sup>me</sup> Léon Gautier. Edition de luxe, avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte. Un volume in-32 raisin de xix-472 p. — Prix broché, 4 fr. — Cartonné toile riche, 6 fr. — Reliure chagrin ou veau plein, tranches et ornements dorés, 10 fr. — Reliure chagrin poli à biseau, tranches dorées, garde chromo, 12 fr. — Reliure maroquin plein, uni ou poli, tranches dorées, gardes soie, 20 fr. — Reliure cuir de Russie, tranches dorées, gardes soie, 20 fr.

**Le Livre d'heures des Jeunes Gens**, par le P. Charles Clair, auteur de *Pierre Olivaint*. Joli volume grand in-32, avec encadrements et têtes de chapitres d'après les dessins artistiques du P. Morisseau. — *Livre de poche*. — *Vrai bijou d'impression*. — Mêmes prix que pour le volume précédent.

**Eucologe** des jeunes personnes, par un Père de la compagnie de Jésus. Prières usuelles de chaque jour. — Exercices pour la confession et la communion. — Sept Méthodes pour entendre la Messe. — Evangiles et Vêpres de l'année. — Saluts, Motets, Hymnes, Méditations, Dévotions, Prières, Directions de la Vie, Litanies diverses, etc.

Un joli volume in-16, caractères elzéviriens, avec encadrements rouges. — Prix, broché, 5 fr. — Reliure chagrin souple, tranches rouges ou dorées, 12 fr. — Chagrin poli, gardes chromo, tranches dorées, 14 fr. — Chagrin poli, gardes soies, tranches dorées, 16 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes chromo, tranches dorées, 20 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes soie, tranches dorées, 25 fr.

Le même ouvrage, édition sans encadrements,

### CACHETS DE PREMIÈRE COMMUNION A TOUS PRIX

Médailles commémoratives et Vignettes métalliques pour cachets d'analyses (V. n° du 15 janvier 1885)

LIVRES SUR LA PREMIÈRE COMMUNION POUR LES PRÊTRES & LES ENFANTS (V. les nos précédents)

**VIN DE MESSE.** Les prêtres désireux d'avoir un vin de messe absolument pur, naturel et à un prix très-moderé, peuvent s'adresser en toute confiance à Monsieur **HENRI BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est connue. — A chaque nouveau client, M. HENRI BIJON adresse toujours gratis et franco une bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et les avantages du prix.

### DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

Articles Religieux : Christs, statuettes, bénitiers, etc.  
Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. Tassin, 81, rue Le Peletier, Paris.

un vol in-32. — Prix, broché, 2 fr. 50. — Reliure en basane souple, tranches rouges ou dorées, 4 fr. — Reliure en chagrin souple, tranches rouges ou dorées, 7 fr.

### ÉCRIN DES ENFANTS

PAR M. l'ABBÉ DUMAX

**La Guerre aux défauts**, par M. l'abbé Dumax. Petit traité tout en histoire, 4<sup>e</sup> édition. Prix. 1 fr.

**L'Obéissance enseignée aux enfants**, par le même. Petit traité en histoire sur la désobéissance et la soumission suivi de *la Fête du village* et de *la Chapelle blanche*. Un vol. in-12 jésus de 216 pages. 1 fr.

**Jésus offert à la jeunesse dans les principales circonstances de son enfance**, par le même, 4<sup>e</sup> édition. 1 fr.

**Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie**, par le même, 7<sup>e</sup> édition. 1 fr.

### ÉCRIN DES JEUNES FILLES

**Vertus et défauts des Jeunes Filles**, ou *Lettres destinées à leur éducation*, par le P. Champeau, 2 vol.

**Vie de la sainte Vierge**, d'après les Écritures, Etudes et Méditations, précédée d'une lettre de Mgr Mermillod, 1 vol.

**Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie**, par M. l'abbé Dumax, 1 volume.

Quatre charmants volumes, in-48, caractères elzéviriens. — Réunis dans un étui. — Prix, reliure chagrin ou veau souple, tranches dorées, 20 fr.

**PAUL ABAT**  
POUR IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique, ou Caractères d'Imprimerie.  
DEPUIS 25 FRANCS  
Système à la portée d'un Enfant  
PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fr



## PRÉDICTION

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES :  
LES PÉCHÉS CAPITAUX (LA GOURMANDISE)

Non est enim regnum Dei  
esca et potus.

(Rom., xiv, 17.)

Voici un péché extrêmement commun en notre temps de matérialisme à outrance; aujourd'hui, en effet, l'une des plus grandes préoccupations c'est la satisfaction à donner à la sensualité. On travaille, on amasse de l'argent, mais c'est afin de pouvoir jouir; et ils sont nombreux ceux qui mettent leur fin dernière dans le boire et le manger, ceux qui redisent l'antique refrain de la gourmandise : « Venez, mangeons, buvons, couronnons-nous de roses, car demain nous ne serons plus! » Or, d'après saint Thomas, on pèche par gourmandise quand, sans raison, on mange et on boit hors des temps habituels et réglés; — quand on choisit, sous le rapport de la qualité, des mets plus recherchés que la situation où l'on se trouve ne le permet et que l'intérêt de la santé ne l'exige; — quand, relativement à la quantité, on prend des aliments d'une manière immodérée, plus que le besoin ne le commande; — quand, à l'exemple des épicuriens, on mange ou l'on boit uniquement pour le plaisir; — quand on porte à table trop d'avidité, une sorte de voracité; — quand on exige dans la préparation des mets un soin exagéré. La gourmandise peut facilement être un péché grave; aussi bien le Saint-Esprit multiplie-t-il les malédictions contre ce vice. Malheur à vous qui êtes rassasiés parce que vous serez dans la disette, *Vae vobis qui saturati estis quia esurietis* (Luc., vi, 25); malheur à vous qui êtes puissants à boire, *Vae vobis qui potentes estis ad bibendum* (Isa., v, 22); oui, malheur à vous, car vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux, *neque ebriosi regnum Dei possidebunt* (I Cor., vi, 10). Ceux-là pèchent mortellement par gourmandise qui mettent leur fin dernière dans les plaisirs de la table; qui s'exposent par leurs excès à des péchés d'impureté ou à de graves maladies; qui se mettent dans l'impuissance de remplir leurs devoirs d'état ou de payer leurs dettes; qui s'enivrent jusqu'à perdre la raison; qui en mangeant et en buvant à l'excès se rendent coupables de grands scandales. Vice honteux, vice odieux, vice désastreux! Pour vous en inspirer une horreur plus grande, permettez-moi de vous rappeler succinctement les ruines de toutes sortes qu'il entasse pour le malheur du genre humain.

## I

Considérons l'intempérance dans l'INDIVIDU d'abord. Je dis qu'elle le ruine dans son corps et dans son âme.

I. Rien de plus efficace pour altérer la santé du corps que les excès dans le boire et le manger. *In*

*multis escis erit infirmitas, aviditas appropinquabit usque ad choleram* (Eccli., xxxvii, 39). Les plaisirs de la table, dit saint Chrysostome, sont stériles comme les épines et bien plus funestes encore. Ils avancent la vieillesse, ils émoussent les organes. Pourquoi tant de soins pour engraisser votre corps? Tout ce qui passe la nécessité n'est plus nourriture, ce n'est que poison. Ce ventre que vous gorgez d'aliments ne tarde pas à vous en punir par tous les maux qu'il vous fait; il se venge sur tout le reste du corps en commençant par entraîner les pieds qui vous ont conduit à cette table désordonnée, puis en frappant d'inertie ces mains qui ont servi avec trop de complaisance les excès de votre sensualité, puis, quelquefois, en jetant sur les yeux de sombres vapeurs, ou en portant à la tête des fumées qui lui causent d'insupportables douleurs. C'est un serviteur qui, se trouvant écrasé sous le faix dont on le charge, se révolte contre son maître (Hom., xlv, *in Matth.*).

Non seulement la gourmandise ruine la santé du corps, elle conduit l'homme au tombeau, *propter crapulam multi obierunt* (Eccli., xxxvii, 34). L'excès dans le boire et le manger contrarie les fonctions vitales, produit insensiblement une altération profonde dans toute l'économie, provoque des désordres graves dans les organes principaux : l'estomac, le cœur, le cerveau; de là des infirmités rebelles aux efforts des médecins, de là trop souvent ces maladies terribles et mortelles qui s'appellent la paralysie, la congestion, l'apoplexie foudroyante. Oui, on peut le dire sans crainte de mentir, l'intempérant se suicide lui-même; l'expérience le démontre tous les jours, la gourmandise fait plus de victimes que le glaive, *plures occidit gula quam gladius*.

II. Passons à l'ÂME. Je dis que ce vice la déshonore, l'énerve, la rend le jouet du démon.

Celui qui est adonné à la gourmandise déshonore sa qualité d'homme, et se ravale au-dessous de la brute qui mange et boit, elle, mais jamais plus que la nécessité de sa nature ne le demande. Cet homme, qui consume ses journées dans les banquets et ne quitte la table que pour la reprendre, noie ses sens et sa raison dans les liquides dont il se charge; ses pieds, ses mains, sa langue, engourdis sous un poids qui les accable, lui refusent le service; vous croiriez tout son corps enchaîné par des liens de fer. Le sommeil qui l'appesantit est agité par de pénibles rêveries, quand il n'est pas fatigué par des veilles plus pénibles encore. Objet de risée pour les domestiques qui se divertissent à ses dépens ou de pitié pour ceux qui gémissent de le voir se donner en spectacle, il ne connaît personne, n'entend et ne voit rien. O vils esclaves de l'intempérance, s'écrie saint Basile, en quoi différez-vous des animaux? Ou plutôt, est-il un animal en qui l'ouïe et la vue soient aussi dénaturées que dans les gens ivres? Ceux-ci ne connaissent plus leurs amis intimes. Ils s'imaginent que la terre s'élève et que les



montagnes tournent. Tantôt ils rient avec des éclats interminables ; tantôt ils pleurent et se lamentent sans que rien puisse les consoler ; tantôt hardis et téméraires, tantôt faibles et timides. Quoique souvent ils aient à peine de quoi se couvrir et ignorent ce qu'ils mangeront le lendemain, néanmoins, échauffés par l'ivresse, ils gouvernent des royaumes, commandent des armées, bâtissent des villes, distribuent des sommes d'argent, tout le vin qui bout dans leur cerveau les repaît de visions chimériques et trompeuses. On en voit d'autres sur qui il produit des effets tout contraires : ils se désespèrent, ils sont tristes, abattus, toujours prêts à verser des larmes, toujours tremblants et consternés. Quelle honte ! quelle ignominie !

Ajoutez à cela que la gourmandise mine, énerve et anéantit en quelque sorte les facultés de l'âme. Le sibarite ne voit, ne rêve, n'estime, n'apprécie que les mets succulents ; le grossier habitué de la taverne ne s'épanouit que devant les liqueurs qui le déshonorent en le délectant. Ne parlez pas à l'intempérant de sentiments généreux, il est impuissant à les éprouver, *vinum et luxuria auferunt cor* ! N'essayez pas d'exciter dans son esprit de nobles pensées : il ne comprend plus ce langage, il ne vit plus dans la région des choses spirituelles, il est tout matérialisé, tout animalisé, *animalis homo* !

Mais ce ne sont là pour l'âme que les moindres malheurs. L'intempérance anéantit dans les cœurs toute religion, *animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei*. Celui qui est possédé de cette passion est exposé à mille iniquités. Il oublie la prière, il n'a aucun goût pour la parole sainte, il néglige complètement l'œuvre de son salut. « Malheur, dit Isaïe, à ceux qui se lèvent dès le matin pour s'enivrer et qui boivent jusqu'au soir, le vin les brûlera ! Occupés à se livrer à la débauche au son des instruments de musique, ils ne se font aucune réflexion sur les ouvrages du Seigneur et ne considèrent pas les œuvres de ses mains » (Is., v, 11-12). En effet, l'amour du vin et de la bonne chère engendrent les injustices, les détractions, les calomnies, les emportements, les colères, les rixes, les blasphèmes, la luxure sous toutes ses formes, pensées, désirs, regards, paroles et actions. *Nolite inebriari vino in quo est luxuria* (Eph., v, 18). Il y a plus : la gourmandise est une idolâtrie, et une idolâtrie particulièrement abjecte, *quorum Deus venter est* (Phil., iii, 19). Le temple de l'intempérance c'est le cabaret. « Tandis que le ministre de Dieu immole dans le saint temple l'hostie sans tache de propitiation, il est un autre autel où une jeunesse insensée porte ses vœux, il est un autre Dieu auquel elle court sacrifier, il est d'autres mystères qu'elle a hâte de célébrer, mystères de honte et d'ignominie, renouvelés des saturnales du paganisme ; autel souillé, c'est la table de l'intempérance et de la débauche ; divinité immonde qui ne se peut apaiser que par les gros-

sières libations de l'ivresse. Tandis que le pasteur fait descendre du haut de la chaire sacrée les enseignements de la sagesse, il est une autre chaire dont ils vont interroger et recueillir les oracles, chaire de pestilence, école de libertinage et d'impiété. Là le blasphème au lieu de la prière, là les chants dissolus à la place des saints cantiques ; là circulent avec les coupes les propos licencieux, et les viandes auraient moins de saveur, et les vins perdraient de leur arôme, s'ils n'étaient relevés et assaisonnés de bouffonneries obscènes, de facéties impies, de médisances et de calomnies sacrilèges <sup>1</sup>. »

## II

Mais il nous faut voir les affreux désastres que le vice de la gourmandise multiplie dans les FAMILLES : elle les appauvrit et les réduit à l'indigence, elle y introduit le malheur.

« Celui qui se plaît aux festins sera dans la pauvreté, dit l'Écriture, celui qui aime le vin et les mets exquis n'aura jamais de fortune. — L'ouvrier qui s'enivre ne s'enrichit pas » (Prov., xxi, 17 ; — Eccli., xix, 1). L'intempérance en effet, est comme un feu puissant qui dissout et réduit à néant les plus belles fortunes. Pourquoi malgré de si belles apparences y a-t-il dans les familles tant d'indigence ? A cause de la gourmandise. Pourquoi malgré un travail rémunérateur tant d'ouvriers crient-ils misère ? A cause de la gourmandise. Aujourd'hui les salaires ont plus que doublé, si l'on se reporte aux statistiques du commencement du siècle, pourquoi la plaie du paupérisme s'est-elle élargie, pourquoi est-elle venue menaçante ? A cause de la gourmandise. Tout le monde veut faire bonne chère, les plus pauvres ont une table mieux servie que les bourgeois d'autrefois, les cabarets se multiplient, sont fréquentés, et absorbent toute l'épargne, l'ouvrier y dévore en une soirée tout le gain de la semaine, et sa malheureuse famille paie par la souffrance, la privation et les larmes, la débauche de son chef.

Je dis les larmes, car l'intempérance, en appauvrissant les familles les rend horriblement malheureuses. « Entrez dans cette maison, dit le cardinal Giraud, qu'y voyez-vous ? des enfants manquant de tout et mourant de misère. Qu'importe ? le père est dans ce moment à la taverne du coin, gorgé de vin et de viande. Qu'y voyez-vous encore ? une femme pleurant l'absence prolongée d'un époux ; mais ces larmes feront bientôt place à la terreur. Prêtez l'oreille. N'entendez-vous pas dans le lointain comme un bruit qui s'approche ? c'est un bruit de blasphèmes qui annonce le retour du maître. La porte s'ouvre, il entre comme une tempête, c'est un tonnerre d'imprécations, un orage de malédictions. Tout tremble en sa présence, tout fuit et cherche un abri devant sa colère. Quittez cette scène de désolation

<sup>1</sup> Cardinal Giraud : *Instruction sur les dangers des cabarets*.

et venez dans la maison la plus voisine, qu'y voyez-vous? O nature, frémissez! O religion, voilez-vous de deuil! Des frères altérés de leur propre sang se portant l'un à l'autre des défis homicides; un fils dénaturé traînant par ses cheveux blancs, sur la poussière, un père infortuné! » O gourmandise, voilà tes œuvres, voilà tes victimes.

Oui, l'intempérance est la peste du genre humain. C'est elle qui a fait notre malheur à l'origine, et qui a chassé nos premiers parents du paradis terrestre. C'est elle qui a fait préférer au grossier Esau un plat de lentilles à son droit d'aînesse et aux bénédictions paternelles. C'est elle qui a commencé les crimes de Sodome, *panem quippe Sodomitæ immoderate sumentes* (Ezech., xvi, 49). C'est elle qui a précipité la mort de saint Jean-Baptiste. C'est elle qui a jeté au fond des enfers le mauvais riche de l'Evangile. C'est elle qui perd les corps en les débilitant, les âmes en les abrutissant, les familles en les désunissant, les sociétés en les amollissant. C'est elle qui empêche les personnes qui font profession de piété de faire des progrès dans la perfection. Ah! chrétiens, si vous voulez vivre longtemps, heureusement, pieusement, fuyez l'intempérance, soyez sobres, mortifiez le sens du goût, combattez la gourmandise!

Combattez-la par la réflexion. Que deviendra notre corps après la mort? Cette pensée, dit le B. Cesar de Bus, est excellente pour nous détourner de l'intempérance, car il n'est pas possible que nous ayons envie de faire bonne chère, si nous nous représentons vivement que notre corps qui aura été nourri si délicatement sera nu dans le sépulcre pour y devenir la pâture des vers. N'avons-nous rien de mieux à faire que de préparer un banquet succulent à de vils animaux? Combattez la gourmandise par une résolution énergique de ne point céder à ses suggestions. Rien ne résiste au bon vouloir. On raconte que Charles XII, roi de Suède, ayant un jour perdu dans l'ivresse le respect qu'il devait à la reine sa mère, celle-ci se retira dans son appartement pénétrée de douleur, et y resta enfermée le lendemain. Comme elle ne paraissait point, le roi en demanda la cause; on la lui dit. Alors il fit remplir de vin un verre, puis alla trouver cette princesse. « Madame, lui dit-il, j'ai appris qu'hier dans le vin, je m'étais oublié à votre égard. Je viens vous en demander pardon, et afin que je ne tombe plus dans la même faute, je bois ce verre de vin à votre santé : ce sera le dernier de ma vie. » Il tint parole. Depuis ce jour, il ne but plus de vin. Voilà une décision et une décision efficace! — Enfin combattez la gourmandise par des actes positifs de tempérance, usant des aliments comme un chrétien doit le faire. Prenez vos repas à des heures réglées; évitez-y l'excès dans la qualité et la quantité; restez toujours sur votre appétit; priez avant de vous mettre à table en récitant le *Benedicite*; récitez fidèlement les grâces, réa-

gissant ainsi contre cette coutume plus que païenne de tant de chrétiens qui prennent leur nourriture exactement avec la même religion que les animaux; enfin sachez vous priver de temps en temps de choses permises et non nécessaires pour en faire la part de tant de Lazares qui n'ont pas même des miettes pour rassasier leur faim; et ainsi vous éviterez le châtiment du mauvais riche, au contraire vous irez, pour votre éternel bonheur, prendre place dans le sein d'Abraham.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### *Suicidés. Sépulture religieuse. Décision de la S. Congrégation du Saint-Office.*

Dans quel cas peut-on accorder la sépulture ecclésiastique aux suicidés, avec la pompe des funérailles et la célébration de la messe? — La S. Congrégation du Saint-Office a tracé les règles pratiques par une décision du 18 mai 1866.

Il n'est pas permis de donner la sépulture ecclésiastique à ceux qui se tuent par désespoir ou par colère, à moins qu'ils ne donnent des marques de repentir avant la mort. Si la colère ou le désespoir sont certains et constatés, il faut refuser la sépulture ecclésiastique et s'abstenir des pompes et solennités des obsèques. — Si, au contraire, l'état de phrénésie et de folie est certain, on donne la sépulture accompagnée des obsèques solennelles. S'il y a doute, si l'on ne sait pas d'une manière certaine que le suicidé ait agi par désespoir ou par folie, on peut donner la sépulture ecclésiastique mais sans les solennités des obsèques.

*Utrum liceat ecclesiasticam sepulturam dare suicidis, aut solemnes exequias cum missa pro iisdem celebrare?*

*Quod moneantur Parochi et missionarii ut in singulis casibus quibus præsens dubium refertur, recurrant quoad fieri potest ad Ordinarium. Quod regula est, non licere dare ecclesiasticam sepulturam seipsos occidentibus ob desperationem vel iracundiam (non tamen si ex insania id accidit) nisi ante mortem dederint signa penitentiae. Quod præterea quando certo constat vel de iracundia, vel de desperatione, negari debet ecclesiastica sepultura, et vitari debent pompæ et solennitates exequiarum. Quando autem certo constet de insania, datur ecclesiastica sepultura cum solennitatibus exequiarum. Quando tamen dubium superest, utrum mortem quis sibi dederit per desperationem aut per insaniam, dari potest ecclesiastica sepultura, vitatis tamen pompis et solennitatibus exequiarum.*

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>e</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> Lorsqu'on lit la Passion, une fois la lecture achevée, le célébrant doit-il baisser le commencement du texte, ou bien à l'endroit où l'on dit *Munda cor meum* ?

2<sup>o</sup> Aux messes chantées, tout autres que les messes votives chantées *non pro re gravi*, doit-on toujours chanter le *Credo*, bien que ce soit un double simple, et cela *ratione solemnitatis*. Dans l'Ordo de notre diocèse, il est dit au paragraphe intitulé : *De Missa festi transferendi* : « Ubi titulus Ecclesiæ, vel aliquod devotionis festum impedita fuerint ipsa die incidentiæ, et ad aliam diem transferenda sint, tunc... constituto tamen de concursu populi... licet canere missam de festo transferendo, atque, quovis ritu infra annum celebratur, in eâ dici debent *Gloria, Credo*, etc. »

S'il est donc prescrit de chanter le *Credo* le jour d'une fête transférée, ne devrait-on pas à plus forte raison le chanter le jour de son incidence lorsqu'il n'y a lieu à aucune translation ?

3<sup>o</sup> Au dernier évangile de la messe, doit-on faire, au commencement, le signe de la croix sur le carton ou sur l'autel ?

R. — Ad I. Le célébrant doit baisser ce qui suit le *Munda cor meum*, et nullement le commencement de la Passion. C'est ce qui résulte du texte même de la rubrique : « Quod sequitur, cantatur in tono Evangelii; in cujus fine celebrans osculatur librum. »

Du reste, c'est l'opinion commune des rubricistes, et la pratique à peu près universelle.

Ad II. Votre ordo parle de deux sortes de fêtes. D'abord du titulaire d'église, ensuite de certaines fêtes de dévotion.

1<sup>o</sup> Au sujet du titulaire d'église, il dit que si le titulaire est empêché à son incidence et doit être transféré, il est permis de chanter la messe, le jour de l'incidence, à raison du concours; et que si on la chante, on doit dire le *Gloria* et le *Credo*. Cette solution est conforme à la rubrique du Missel *De translatione festorum*, titre VI, et à l'enseignement des auteurs.

Vous nous demandez si, par suite de cette solution, on ne devrait pas dire aussi le *Credo* le jour de l'incidence ? Votre ordo n'a traité que cette question de l'incidence, et il dit avec raison qu'on doit y dire le *Credo*. Vous vous êtes trompé, en prenant de *festum transferendo* pour de *festum translato*.

2<sup>o</sup> Quant aux fêtes de dévotion, *aliquod devotionis festum*, nous n'en saisissons pas bien le sens. Il est probable que le texte qui précède en fait connaître la signification. Nous vous prions de nous l'envoyer.

Ad III. Au commencement du dernier évangile, le signe de croix se fait sur le carton ou sur l'autel ? Le Missel se contente de dire que le célébrant signe d'abord l'autel ou le livre, ensuite son front etc. :

« ... et circulum perficiens (sacerdos) accedit ad cornu evangelii, ubi dicto *Dominus vobiscum* et *Et cum spiritu tuo*, pollice dextro signans primum signo crucis altare, seu librum in principio evangelii, deinde frontem etc. »

Cette question, qui semble très simple, n'est cependant pas sans difficulté. Doit-on faire le signe de la croix sur l'autel ou sur le livre ? Bon nombre d'auteurs, parmi les plus sérieux, indiquent que l'on est libre de signer l'autel, ou le livre, ou le carton :

Ainsi, Janssens affirme que c'est chose arbitraire. Voici ses propres paroles : « Alterutrum itaque signari debet, vel altare vel liber aut tabella, prout id placet celebranti. »

M. l'abbé Falise se contente de dire : « ... et les mains jointes, il (le prêtre) parfait le tour, vient à l'angle de l'évangile, où du pouce droit il fait un signe de croix sur l'autel ou sur le livre au commencement, » sans donner d'autre explication.

Le R. P. Le Vavas seur n'entre pas dans plus de détails. Voici les paroles du savant rubriciste : « Le prêtre achevant ensuite le cercle, se rend au coin de l'évangile, dit *Dominus vobiscum*, pose la main gauche sur l'autel, fait un signe de croix sur l'autel ou sur le livre au commencement du texte de l'évangile, puis son front, etc. »

D'autres liturgistes sont plus explicites, et font des distinctions très nettes.

Ainsi Gavantus affirme qu'on doit signer l'autel si l'on ne se sert pas du missel ou du carton, mais qu'on signe le missel ou le carton si l'on s'en sert. Voici les paroles du grand liturgiste : « Si libro non utatur sacerdos, neque folio in quo scriptum sit evangelium sancti Joannis, signet altare, quod usitatum fuisse apud eos qui hoc evangelium in fine missæ volebant legere, scribit Durandus, lib. 4, cap. 24. Quod si utatur libro, aut filio, signet in eo initium evangelii, et eo casu (præsertim si evangelium est aliud a communi) minister deferat librum cum cussino ad cornu evangelii, dum celebrans dicit *Placeat*, eo plane modo quo dictum est de primo evangelio. »

On le voit, Gavantus ne laisse aucune liberté : on doit signer l'autel si l'on ne se sert ni du missel ni du carton; on doit signer le missel ou le carton si l'on s'en sert.

Vinitor et Cavalieri tiennent le même langage.

Bouvry adhère au sentiment de Gavantus, et affirme que cette interprétation est conforme au texte de la rubrique : « Quæ expositio consonat textui rubricæ; nam verbum *altare* est relativum ad initium, et verba seu librum correspondent ad hæc, *Sequentia*, etc., ita ut liber signandus sit, et non altare, quando aliud legitur evangelium quam Sancti Joannis; et a pari, ipsa tabella, quando est in promptu. »

Mgr de Conny partage ce sentiment, comme on peut le voir dans son *Petit Cérémonial romain* : « ... Et d'abord à *Initium* ou *Sequentia Sancti Evangelii*, le prêtre fait avec le pouce de la main droite étendue les mêmes signes de croix qu'au premier évangile, faisant seulement sur l'autel celui qui eût dû être fait sur le livre, au cas où il réciterait l'Evangile de saint Jean devant un tableau trop éloigné pour qu'il pût l'atteindre facilement. »

De Herdt est du même avis : « ... interim dum (sacerdos) dicit *Initium* aut *Sequentia*, etc., pollice dextro signat librum, si eo utatur, vel tabellam, aut altare seu mappam si nec liber nec tabella adsit, sinistrâ positâ super librum si eum signet, vel super altare si tabellam vel altare signet... »

Mgr Martinucci, préfet des cérémonies pontificales, n'est pas moins explicite : « Dicit igitur (sacerdos) *Dominus vobiscum*, ac sinistram imponet Missali, si illuc translatus erit; pollice autem dextero, tenens apertam reliquam manum, signum crucis signabit in principio evangelii... At si recitandum erit S. Joannis Evangelium, sinistram extensam imponet altari, et pollice dextero crucis signum in ipso altari efficiet, deinde in fronte, etc. »

Assez de citations. Nos lecteurs concluront sans doute avec nous que l'opinion de Gavantus est la mieux fondée et la plus communément suivie. D'après cette opinion, on doit signer l'autel, si l'on ne se sert pas du missel ou du carton; mais si l'on s'en sert, on doit les signer.

Q. — 1<sup>o</sup> Le prêtre qui bine dans la même église, doit-il lire deux fois la même messe le dimanche qui coïncide avec une fête d'un ordre supérieur? (Le cas se présentait le 18 janvier de cette année en la fête du saint nom de Jésus.) Ou bien peut-il et doit-il lire la principale messe de la fête et l'autre du dimanche?

Quid de casu si le binage a lieu dans deux églises différentes?

2<sup>o</sup> L'aumônier d'une chapelle ouverte au culte public, mais qui n'est pas église paroissiale, doit-il observer les règles relatives aux fêtes transférées, Epiphanie, Nativité de la Vierge, Immaculée-Conception, Fête-Dieu; c'est-à-dire, le dimanche où est transférée la solennité de ces fêtes, doit-il lire ou chanter la messe principale comme au jour de la fête *ritu 1<sup>re</sup> classis*, ou doit-il se contenter de la messe indiquée pour le dimanche dans l'octave?

R. — Ad I. Le prêtre qui bine dans la même église doit dire deux fois la même messe, car aucune loi de l'Eglise ne permet de dire deux messes différentes dans la même église paroissiale.

Si le binage a lieu dans une église différente, il doit se conformer, pour chaque messe, aux rubriques particulières de ces deux églises.

Si donc l'Ordo est le même pour chaque église, la messe aussi sera la même.

Si l'Ordo est différent, la messe aussi sera différente; et à la seconde messe, il ne s'occupera pas de ce qu'il a dit à la première.

Ad II. Dans les chapelles publiques, on doit chanter la messe principale de la fête transférée, si l'on a coutume d'y chanter la messe aux jours de fêtes. En 1848, M. l'abbé Loiseau, alors professeur de droit canon au grand séminaire de Tournai, ayant posé cette question :

« An prædicta missa votiva solemnis celebranda sit non modo in ecclesiis parochialibus, sed et in oratoriis publicis? »

La Sacrée Congrégation répondit : « Affirmative, dummodo de more in festis cantetur? » (n. 5,137, ad iv.)

Vous le voyez, dans ces chapelles publiques, on doit chanter une messe votive solennelle; or cette messe solennelle équivalant à peu près à la messe d'une fête de première classe.

Q. — 1<sup>o</sup> Un prêtre entre, comme parent ou ami, dans une maison autrefois habitée par des Juifs, louée maintenant à de bons chrétiens. Peut-il, *in nigris*, la bénir secrètement, en jetant de l'eau bénite dans les salles et sans réciter aucune prière spéciale?

S'il apprend que cette maison a toujours porté malheur à ceux qui l'ont habitée, et que, de fait, depuis que ces bons chrétiens y sont installés, des épreuves de toute sorte se sont abattues sur eux, peut-il faire la bénédiction solennelle si on la lui demande pour conjurer de nouveaux malheurs? peut-il faire la bénédiction secrète si on ne lui demande rien?

2<sup>o</sup> Une personne vient vous demander 5 messes pour 5 défunts. Vaut-il mieux dire chaque messe pour les 5 défunts *in globo*, ou bien appliquer à chaque défunt une messe spéciale afin de les faire bénéficier tous de l'indulgence de l'autel privilégié?

3<sup>o</sup> J'ai la permission de chanter un salut à l'occasion de tel patron de ma communauté. Sa fête tombe un jour où le personnel de l'établissement ne pourrait assister au salut. Ne puis-je le devancer et le chanter la veille, aux premières vêpres?

4<sup>o</sup> Un prêtre dit à un sacristain : Fournissez-moi des intentions de messes. Je vous donnerai tant par messe reçue. Est-ce légitime?

5<sup>o</sup> Est-il absolument défendu de recevoir plus de 60 intentions à la fois? Nos statuts fixent ce chiffre.

6<sup>o</sup> Je voudrais une explication de ces mots : « temps, années, siècles, » etc., appliqués aux âmes du Purgatoire?

R. — Ad I. Il n'est défendu à personne de répandre de l'eau bénite dans des appartements, si on le fait dans une bonne et pieuse intention. Ce serait ici le cas.

Le prêtre, avec la permission du curé de la paroisse, peut faire la bénédiction solennelle de la maison avec la formule du Rituel romain. Nous ne voyons pas ce que serait une bénédiction secrète.

Ad II. D'après certaine théorie que nous avons combattue assez au long (*Ami du clergé*, 3<sup>e</sup> année, p. 224-226; 6<sup>e</sup> année, p. 6-9), il y aurait avantage à offrir les cinq messes pour les cinq défunts *in globo* parce que, d'après cette théorie, chacun d'eux, au lieu de ne recevoir que le fruit d'une seule messe, recevrait cinq fois le même fruit, comme si les cinq messes étaient offertes pour lui seul.

Mais nous tenons cette théorie pour fausse et nous pensons que le fruit spécial reçu par chaque défunt n'est pas plus grand avec l'application des cinq messes aux cinq défunts *in globo* qu'avec l'application d'une messe à chacun d'eux.

Quant à l'indulgence de l'autel privilégié, elle ne peut, en tout cas, profiter qu'à un seul défunt pour chaque messe. Comme d'ailleurs cette indulgence ne s'applique qu'à l'âme pour laquelle le Saint Sacrifice est offert, il est plus sûr de déterminer cette âme à chaque messe.

Ad III. Liturgiquement la fête d'un saint commence aux premières vêpres. En chantant la veille au soir le salut accordé pour la fête, on serait dans les limites liturgiques. Mais il faut voir si



l'Ordinaire, en accordant le salut, n'a pas exclu cette manière de faire.

Ad IV. La peine que se donnera le sacristain pour trouver les intentions de messe, est un travail qui mérite salaire. Le prêtre peut légitimement offrir ce salaire, et le sacristain peut légitimement l'accepter. Mais celui-ci ne pourrait exiger que ce qui répondrait à son travail et à ses impenses.

Nous ne trouvons pas toutefois que cette manière de procéder soit entièrement convenable. Le sacristain ne devrait pas avoir en son nom l'administration des honoraires et intentions de messes. C'est une matière qui ne devrait être qu'entre les mains des prêtres.

Ad V. Puisque vos statuts fixent ce chiffre, vous devez vous y renfermer, à moins que les personnes qui vous offrent des intentions ne veuillent vous accorder un plus long délai.

Ce nombre de soixante messes d'ailleurs ne s'éloigne pas trop du sentiment des théologiens sur le délai que l'on peut mettre à l'acquit d'une messe.

Ad VI. Pour répondre à cette question, il faudrait savoir sur quoi se mesure le temps pour les âmes qui sont en purgatoire.

S'il se mesure, comme pour nous, sur le cours du soleil, années et siècles sont en purgatoire les mêmes que sur terre.

S'il se mesure sur la succession de leurs actes ou de leurs souffrances, années et siècles ne peuvent s'appliquer à leur durée que par comparaison de ces actes et de ces douleurs avec les actes et les douleurs de leur vie terrestre. Comme ces actes peuvent se produire avec une plus grande rapidité et que leurs douleurs peuvent être d'une intensité plus grande qui semble les multiplier, la durée qui répond pour elles à une de nos années, peut équivaloir à dix, vingt, cent de nos années. Comme ces actes au contraire peuvent avoir une stabilité telle qu'ils ne se succèdent qu'à de longs intervalles, il peut arriver qu'une seule de leurs années réponde à dix ou cent des nôtres. Et il peut se faire qu'une âme en purgatoire vive cent ans pendant qu'une autre ne vivrait qu'une année.

Nous ignorons absolument quel est le genre de succession qui mesure le temps dans le purgatoire.

Quant au temps des indulgences qui leur sont appliquées, il se mesure en jours et années solaires, calculés sur le temps que durait autrefois la pénitence imposée par l'Eglise.

Q. — 1° Un prêtre peut-il acquérir les œuvres de Jean-Jacques Rousseau?

Quels sont les ouvrages mis à l'Index?

Y aurait-il faute grave à lire ces derniers?

2° Lorsqu'il y a surabondance de pain béni offert par les fidèles, le prêtre peut-il prendre pour lui le restant, fut-il assez considérable?

3° Quand on a un mauvais ornement violet, peut-on le remplacer par le vert?

R. — Ad I. Un prêtre ne peut pas acquérir les œuvres de Jean-Jacques Rousseau, s'il n'a l'autorisation de conserver les livres à l'Index et une raison suffisante de posséder les œuvres de ce faux philosophe. A défaut de la première condition, il pèche par désobéissance aux lois concernant les mauvais livres. A défaut de la seconde, il pèche contre une ou plusieurs vertus en faisant acquisition de mauvais livres sans avoir de motif qui l'excuse.

Les ouvrages de J.-J. Rousseau inscrits au catalogue de l'Index sont : l'*Emile*, le *Contrat social*, les *Lettres écrites de la Montagne*, la *Nouvelle Héloïse*.

Il y a faute grave à lire sans permission les livres mis à l'Index.

Ad II. Le pain offert à la bénédiction est une oblation qui, régulièrement, à défaut d'autre attribution, revient au curé. Il est d'usage que le pain offert et béni soit découpé et offert aux fidèles. Le reste reviendrait de droit au curé; mais en bien des paroisses, l'usage l'attribue à la fabrique au profit de laquelle il est mis aux enchères après la messe, ou au sacristain, ou encore à la famille qui devra offrir le pain la semaine suivante. Ces usages sont à respecter.

Ad III. Vert et violet sont deux couleurs différentes dont l'une ne peut servir pour l'autre. Si l'ornement violet est mauvais, il faut le réparer ou le remplacer. Toute église où le culte est autorisé doit être pourvue des ornements nécessaires.

Q. — Quand on dit la messe pour les âmes du purgatoire, dont l'honoraire est pris dans le tronc destiné à cette fin, peut-on gagner l'indulgence de l'autel privilégié, et à qui l'appliquer?

R. — Oui, l'indulgence de l'autel privilégié peut être gagnée par une des âmes pour lesquelles le sacrifice est offert.

A qui devez-vous l'appliquer? Il suffit que vous ayez l'intention de gagner l'indulgence pour une des âmes en faveur desquelles vous célébrez le Saint-Sacrifice. Quelle est cette âme? C'est celle que Dieu veut honorer de ce privilège.

Nous avons dit que votre intention générale suffisait. Nous avons trop demandé, car cette intention générale, telle que vous la supposez, est explicite; or, d'après une réponse de la Sacrée Congrégation des Indulgences, aucune intention explicite n'est absolument requise, l'intention implicite, qui est toujours supposée, suffit, ainsi qu'il résulte de la décision suivante. En 1855, le chancelier de l'évêque de Vérone demandait, en langue italienne:

« Se una messa celebrata ad un altare privilegiato sia per se privilegiata, o sia necessario che o l'offerente la limosina o il sacerdote, intenda di applicare il privilegio? »

La Sacrée Congrégation répondit:

« Affirmative ad primam partem; negative ad secundam. » (Sacr. Indulgentiar. Congr., 12 mars 1855; Prinzivalli, p. 564, n. DCLI.)

Voyez aussi ce que nous avons dit d'une manière plus développée en 1884, p. 583.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Un curé peut-il comme usufruitier contraindre son voisin à couper les branches de ses arbres pendantes sur la propriété presbytérale. Le presbytère appartient à la commune, ces mêmes arbres n'étant pas à la distance voulue, mais ayant acquis prescription par une plantation de plus de trente ans, le curé, la commune ou bien la fabrique peuvent-ils exiger qu'ils soient rabattus et taillés en palissade, comme ils l'étaient autrefois, au dire de plusieurs personnes, et comme il semble résulter de leur forme.

R. — Le Code civil, art. 671 et suivants tranche toutes ces questions d'une manière précise. En voici le texte :

Art. 671. Il n'est permis de planter des arbres de haute tige qu'à la distance prescrite par les règlements particuliers actuellement existants ou par les usages constants et reconnus; et, à défaut de règlements et usages, qu'à la distance de deux mètres de la ligne séparative des deux héritages pour les arbres à haute tige, et à la distance d'un demi-mètre pour les autres arbres et haies vives.

Art. 672. Le voisin peut exiger que les arbres et haies plantés à une moindre distance soient arrachés. Celui sur la propriété duquel avancent les branches des arbres du voisin, peut contraindre celui-ci à couper ces branches. Si ce sont les racines qui avancent sur son héritage, il a droit de les y couper lui-même.

Comme on voit, le texte est formel. Mais la jurisprudence ajouté que le droit de conserver des arbres à haute tige à une distance moindre que celle réglée par l'article 671 peut s'acquérir par prescription; seulement cette prescription commence du jour où les arbres eux-mêmes ont commencé à exister comme arbres de haute tige, et non du jour de la plantation. La prescription trentenaire est admise, avec cette restriction pourtant, que, si ces arbres maintenus par le droit de prescription viennent à périr, on ne peut pas les remplacer par d'autres. De plus, le droit de prescription que peuvent acquérir les arbres ne s'étend pas aux branches qui pendent sur la propriété du voisin. On a toujours le droit de contraindre le voisin à les couper, comme on a celui de couper soi-même les racines envahissantes.

En résumé, dans le cas actuel, c'est à notre correspondant de s'informer si les arbres en question peuvent invoquer la prescription, telle qu'elle résulte de nos explications. Dans tous les cas, il lui reste le droit de faire couper les branches.

Quant à savoir à qui incombe le droit de réclamation, il n'y a pas de doute possible. La commune, la fabrique et le curé ont le même droit : la commune en qualité de propriétaire, le curé en qualité d'usufruitier, la fabrique en qualité d'administrateur chargé par la loi de veiller à la

conservation et à l'entretien des églises et presbytères.

Q. — Je suis très tourmenté en ce moment-ci à cause d'une porte que je viens de faire ouvrir sous une fenêtre du clocher afin de le rendre indépendant. Le conseil de fabrique désirait cette porte de la première utilité, surtout aujourd'hui! Je me suis chargé des frais. J'ai prévenu le maire qui m'a laissé faire. Mais voici que le conseil municipal dont je n'avais pas prévu la colère, se plaint que j'ai méconnu ses droits et me condamne à murer cette porte.

Je demande 1° si, dans le cas présent, le conseil municipal peut m'obliger à fermer cette porte? 2° si je ne suis pas plutôt dans l'esprit de la loi actuelle en ouvrant une porte dans le clocher? 3° si je dois et puis résister à cette délibération qui n'est qu'une méchanceté? 4° si, n'ayant fait que descendre jusqu'au bas l'ouverture d'une fenêtre afin d'avoir une entrée, il est bien vrai que j'ai dépassé les droits de la fabrique qui tient avant tout à avoir seule la clef de l'église.

Ci-joint un petit croquis du travail exécuté. Jusqu'à présent on passait dans l'église pour aller sonner. D'ordinaire, une nouvelle porte extérieure existant et donnant directement dans le clocher, j'offre la clef de cette porte, parce que la nouvelle loi m'y oblige et que le règlement élaboré par Mgr et le Préfet me l'impose. Si le conseil municipal arrive à interdire la porte, devrai-je donner la clef de l'église. Il me semble que par là-même, il renonce à ses droits.

R. — La question des travaux à exécuter dans les églises et les presbytères n'a jamais reçu une solution légale parfaitement claire. C'est pourquoi, selon le tempérament des individus qui président à nos destinées, on décide tantôt dans le sens favorable aux fabriques, tantôt dans le sens contraire. Le débat se complique aujourd'hui d'une hostilité systématique de la part du gouvernement et de la dernière loi municipale. Nous ne saurions donc établir une théorie certaine.

Dans le cas actuel, la difficulté est moindre parce qu'il s'agit d'un fait accompli dans le but de rendre plus facilement exécutable la loi qui remet aux mains du maire une clef du clocher. En outre, la dépense ne paraît pas devoir dépasser la somme pour laquelle il n'est besoin d'aucune autorisation. Et enfin, en prenant les choses au pire, c'est-à-dire dans le sens des prétentions municipales, il y a en faveur du curé le bénéfice de la circulaire du 6 août 1846 qui délimite les droits des maires et des conseils municipaux. Ainsi, d'après ce document ministériel, lorsqu'un conseil de fabrique projette de faire ou fait exécuter des travaux dans une église, ni le maire ni le conseil municipal n'ont le droit, de leur propre autorité, de s'opposer à ces travaux et de les faire suspendre (à plus forte raison de les supprimer quand ils sont accomplis). Ils ne peuvent que provoquer à cet égard l'intervention du préfet. Si le maire ou le conseil municipal ordonne la suspension des travaux, le conseil de fabrique serait en droit, nonobstant cette défense, de passer outre et de les faire continuer. Le préfet seul a le droit d'interdire ou même de faire interrompre et suspendre les travaux projetés ou entrepris dans une église par un conseil de fabrique, quels que soient ces travaux, sauf au conseil de fabrique à se



pourvoir devant le ministre des cultes (*même circulaire*).

Pour avoir droit de s'opposer à des réparations ou à des changements dans un édifice religieux, un maire, ne pouvant agir de son autorité propre, aurait besoin d'exhiber un mandat exprès émané du préfet. Nous allons plus loin. Dans l'espèce, comme il s'agit d'un travail exécuté pour faciliter l'exécution d'une loi, nous croyons que le préfet lui-même n'aurait pas le droit de prendre un arrêté pour faire murer la nouvelle porte : ce qui semble résulter d'un avis du conseil d'Etat du 12 octobre 1831, et, s'il le prenait, il y aurait lieu à surseoir à son exécution jusqu'après décision du ministre. Dans tous les cas, il faudrait en appeler immédiatement à ce dernier par voie de pétition,

En conséquence de ces observations, nous répondrons :

Ad 1<sup>re</sup>. Non, le conseil municipal n'a pas qualité pour obliger le curé à murer la porte déjà faite. Il pourrait tout au plus dénoncer la chose au préfet. Or celui-ci vraisemblablement s'abstiendrait d'aller à l'encontre du travail, car

Ad 2<sup>me</sup>. Cette porte facilite l'exécution de la loi municipale en ce qui concerne le droit donné au maire (*art. 100*) d'avoir une clef du clocher.

Ad 3<sup>me</sup>. Oui, il faut résister aux prétentions du conseil municipal; la chose est d'autant plus commode que le curé a agi avec l'autorisation du conseil de fabrique et spécialement du maire qui, dans la circonstance présente, agissait, non seulement comme fabricant, mais encore comme administrateur de la commune.

Ad 4<sup>re</sup>. D'après la vieille jurisprudence et d'après nos principes, le curé autorisé par la fabrique et couvrant lui-même la dépense, n'a pas outrepassé son droit. Nous ajouterons qu'il a rempli un devoir en empêchant ainsi que la clef de l'église reste aux mains du pouvoir civil. Tous les prêtres qui se trouvent dans la même condition, devraient agir de même. Nous ne pouvons donc qu'encourager notre correspondant à la fermeté, et si cette affaire avait une suite autre que celle indiquée par l'équité et le bon sens, nous lui serions reconnaissant de nous le faire savoir, afin d'éclairer nos lecteurs sur une solution qui intéresse tout le monde.

Q. — 1<sup>o</sup> Depuis un an, nous possédons dans la paroisse un nouveau cimetière bien en règle et béni solennellement.

J'aurais l'intention d'ériger un petit calvaire devant la porte de l'église sur l'emplacement même qu'occupait l'ancien cimetière et je me demande si je suis obligé d'attendre que le laps de temps réclamé par la loi au sujet des cimetières se soit entièrement écoulé, attendu que pour faire ce travail, j'en aurais besoin que de niveller simplement le terrain sans creuser les fosses. La municipalité ne s'y opposerait pas, et même elle me prêterait son concours.

De plus, vers le milieu du cimetière se trouve une pierre sépulcrale indiquant qu'à cet endroit est ensevelie la dépouille d'un ancien curé de la paroisse. Cette pierre aurait, paraît-il, été posée par les parents du défunt et le terrain concédé à perpétuité. Or, d'après mon plan pour le calvaire, je serais obligé de l'enlever ou tout au moins de la déplacer.

Puis-je agir ainsi sans inconvénient ?

2<sup>o</sup> Deux concubinaires voulant se marier à l'église m'ont apporté leurs publications. Mais voilà que trois jours après la première publication, le père du jeune homme qui est mineur se présente chez le notaire devant lequel il a donné le consentement à son fils, retire l'acte notarié et refuse de le donner à l'intéressé, sous prétexte qu'il a changé d'idée et que maintenant il ne consent plus au mariage. Le fils prétend au contraire que le consentement une fois donné devant le notaire ne peut plus être retiré.

Dans le cas présent, le consentement donné par le père par devant notaire a-t-il la même valeur qu'une donation entre vifs, ou bien est-il simplement susceptible d'être retiré comme quand il s'agit d'un testament ?

3<sup>o</sup> Jean est débiteur de la somme de 500 fr. à l'égard de Pierre. Ce dernier craignant de perdre son argent parce qu'il n'a pas de titre, invite Jean à se rendre chez le maire pour reconnaître sa dette : ce qui a lieu en réalité. En leur présence, le maire fabrique un billet ainsi conçu : Jean déclare devoir à Pierre la somme de 500 fr. avec intérêts à 5 0/0. Jean, ne sachant pas signer, a fait une croix devant nous (signature du maire), cachet de la mairie et la date.

Cette lettre a-t-elle quelque valeur ?

4<sup>o</sup> Louis a vendu un cheval qu'il ne connaissait pas du tout malade. Trois semaines après la vente, le cheval est devenu enragé et est mort ces jours derniers.

L'acheteur qui n'a pas encore payé le cheval, refuse de donner son argent, se basant sur ce fait qu'il y a à peine 50 jours un chien enragé a été abattu dans la localité; que Louis même a abattu un chien à lui appartenant qui avait été mordu. De plus, ajoute-t-il, le cheval avant de s'étrangler, a causé beaucoup de ravages dans l'écurie, d'où il conclut que c'est à Louis à supporter la perte de l'argent et à payer les divers dégâts qui ont été causés par le cheval.

Louis doit-il supporter toute la perte ?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Nous ne pensons pas que, vu le but proposé, on soit soumis à la prescription des articles 8 et 9 du décret du 23 prairial an XII, d'après lesquels les cimetières cessant de servir aux inhumations resteront fermés, sans qu'on puisse en faire usage pendant cinq ans, et cinq autres années sans qu'on puisse y pratiquer des fouilles ou fondations pour des constructions de bâtiments.

La première raison, c'est que la prescription est irréalisable lorsque, comme dans le cas présent, le vieux cimetière entoure l'église. Comment, en effet, le tenir fermé, puisqu'il sert de passage à l'église et qu'il est vraisemblablement traversé au pourtour de l'église d'un chemin de ronde ou processionnel ?

La deuxième raison est qu'un ancien cimetière ne peut pas être dans des conditions inférieures au cimetière nouveau qui sert actuellement aux inhumations. Or, dans ce dernier on peut élever un calvaire; donc, à plus forte raison, on peut l'élever dans le premier.

Il faut entendre les lois dans l'esprit qui les a inspirées. Quand la loi défend de faire usage, pendant cinq ou dix ans, d'un cimetière abandonné, elle vise sans nul doute les usages profanes; elle se contredirait elle-même, s'il en était autrement. Il est évident, en effet, qu'elle n'entend pas interdire, par exemple, les prières qu'une famille voudrait faire sur les tombes de ses morts. Pour la même raison, elle ne peut pas vouloir empêcher les prières de l'Eglise par l'érection sur ce terrain du signe de notre Rédemption.

Nous pensons même que les communes ont le droit, comme auparavant, d'en recueillir annuellement le produit spontané, puisqu'on peut le recueillir dans les cimetières en exercice.

Notre avis est donc que le projet de notre correspondant n'a rien d'illégal, du moins au point de vue des prohibitions des articles sus-mentionnés, d'autant plus, nous dit-on, qu'il ne s'agit ni de fouiller ni de creuser le sol.

Mais ici il y a quelque chose de plus. L'emplacement choisi est occupé par une pierre tombale recouvrant la dépouille d'un ancien curé, et le terrain a été concédé à perpétuité à la famille. A la rigueur, ceci ne ferait pas obstacle, parce qu'en ouvrant un cimetière nouveau, la municipalité représentée par le maire, a dû en vertu de l'art. 5 du décret du 6 décembre 1843, offrir aux concessionnaires de terrain, un emplacement dans le nouveau cimetière égal en superficie au terrain qui leur avait été concédé dans l'ancien en se chargeant d'y transporter les restes aux frais de la commune. Si les concessionnaires ne demandent pas à jouir de ce privilège, s'ils ne demandent pas la translation des restes de leurs défunts, ils retombent dans le droit commun aux non-concessionnaires.

Cependant, il y a ici une question de haute convenance qu'il ne faudrait pas trancher légèrement, afin d'éviter le *summum jus*. Nous serions d'avis qu'avant d'exécuter le Calvaire en projet, on se munit de l'assentiment de la famille du curé défunt. Il nous paraît difficile qu'on ne l'obtienne pas; car non seulement ce serait un hommage rendu à la mémoire de l'ecclésiastique enterré dans cet endroit; ce serait encore assurer à tout jamais le repos de ses cendres, puisqu'étant abritées par un Calvaire public, elles ne seraient pas exposées aux fouilles de l'avenir.

Cette difficulté évitée, et tout le monde étant d'accord, nous ne voyons aucun inconvénient, même au point de vue de la légalité, à l'érection d'un Calvaire.

Ad 2<sup>m</sup>. La question purement ecclésiastique n'offre pas de difficultés, le mariage religieux n'exigeant pas le consentement des parents. En outre, de par une loi civile oppressive des consciences et qu'à ce titre nous flétrissons, tout en la subissant dans la pratique, le curé ne peut procéder au mariage religieux qu'après le mariage civil dûment constaté. Il n'a donc pas à se préoccuper si le consentement des parents a été ou n'a pas été régulièrement obtenu. C'est affaire à l'officier de l'état civil.

Quant au point spécial du renseignement demandé, nous nous déclarons incompetents. Il semble qu'un acte authentique, signé et enregistré, est irrévocable. D'un autre côté, il semble également qu'on peut révoquer le consentement à un acte tant que cet acte pour lequel il a été donné n'est pas accompli. *Recurrat orator ad sapientiores*. C'est affaire aux tribunaux purement civils.

Ad 3<sup>m</sup>. Même observation. Dans ces questions

qui ne regardent à aucun degré l'administration des paroisses, qu'on s'adresse donc aux notaires et aux avocats. Depuis quand les maires ont-ils qualité pour dresser des actes de la nature de celui-ci? Une telle lettre ne vaut absolument que le témoignage de celui qui l'a rédigée et apostillée.

Ad 4<sup>m</sup>. Tout ce que nous pouvons dire en cette matière qui n'est pas de notre ressort, c'est qu'il y a une loi spéciale relative aux vices rédhibitoires dans les ventes et échanges d'animaux domestiques. C'est la loi du 20 mai 1838. La rage n'est pas comprise dans la nomenclature de ces vices. Mais cette raison n'est pas suffisante.

Nous pouvons ajouter que, en ce qui regarde l'appréciation des droits respectifs des parties, chacun est responsable de ses faits, en sorte que le vendeur est admis à établir que la chose, au moment de la vente, n'était affectée d'aucun vice rédhibitoire, et que l'acquéreur a seul à s'imputer, par un défaut de soin et de vigilance, le développement du vice qui s'est manifesté depuis la vente, mais qui n'existait pas au moment où elle a été effectuée.

En cette matière, enfin, le juge ne peut ordinairement que s'en rapporter à des experts éclairés qui seuls sont aptes à expliquer quelle est la nature du vice, quelle a dû être son origine, quelles doivent être les conséquences, et à quelles fautes il est imputable.

Q. — Quand un conseil de fabrique refuse de voter une augmentation de traitement jugée nécessaire par le curé à un serviteur de l'église, bien qu'il y ait des fonds libres, l'évêque peut-il d'office inscrire au budget la somme demandée par le curé, quand il en reconnaît lui-même la justice?

R. — Aucun doute n'est possible sur ce point. L'article 47 du décret du 30 décembre 1809 prescrit en ces termes l'approbation du budget par l'évêque : « le budget... sera envoyé... à l'évêque diocésain pour avoir son approbation. »

Le budget étant soumis à l'approbation de l'évêque, remarque M. Hennequin, et cette approbation ne pouvant être considérée comme une pure formalité, il s'en suit que ce prélat est investi du droit d'y apporter toutes les modifications qu'il juge convenables. Au reste, nous reviendrons sur cette question à propos d'une difficulté qui nous est soumise sur le même sujet.

## HISTOIRE

Q. — Que faut-il penser de l'Histoire générale de Duruy ?

R. — La question de notre honorable correspondant pour être bien traitée exigerait un plus large espace que celui dont nous disposons ici. Nous essaierons cependant d'y répondre brièvement.

M. Duruy est auteur de plusieurs ouvrages :

1<sup>o</sup> Une *Histoire grecque* en deux volumes in-8<sup>o</sup>.



C'est un bon résumé qu'il y a utilité à lire même après les travaux beaucoup plus développés de l'anglais Grote et de l'allemand Curtius.

2° Une *Histoire des Romains* en 7 volumes in-4°. Cet ouvrage qui a valu à son auteur un siège à l'Académie des sciences morales et politiques, et qui tout récemment lui a ouvert les portes de l'Académie française, a certainement une grande valeur ; valeur scientifique d'abord : l'ex-ministre de l'Instruction publique a mis à profit pour le composer les découvertes à la fois et des savants français et des savants allemands ; valeur littéraire ensuite : les faits y sont exposés avec une clarté, une gravité et une sobriété de style qui rappellent M. Guizot ; valeur artistique enfin : le texte est orné de plus de deux mille gravures et de cent cartes ou plans qui forment un véritable musée des antiquités romaines. Les monuments représentés ont peut-être le tort de n'être pas toujours contemporains des faits auxquels ils sont annexés. Mais ce léger défaut que seuls les archéologues de profession songeront à reprocher à l'auteur ne diminue en rien le charme qu'éprouve le commun des lecteurs. *L'Histoire des Romains* est donc un beau livre. — Peut-on dire d'une manière absolue que ce soit un bon livre ? Non. La première partie, celle qui a trait à la période royale et à la période républicaine de l'histoire de Rome, est entachée de naturalisme : M. Duruy y explique bien comment les Romains ont réussi à conquérir le monde, mais il ne nous dit pas pourquoi ils l'ont conquis, la mission providentielle de ce peuple que Dieu avait choisi pour être le pionnier de son Evangile lui échappe totalement : en d'autres termes il s'inspire trop de Montesquieu et pas assez de Bossuet. Quant à la partie de *L'Histoire des Romains* qui est relative à la période impériale, elle est rédigée dans un esprit complètement rationaliste. M. Duruy y parle de l'Eglise comme le feraient à sa place et comme l'ont fait avant lui, MM. Renan et Havet. Le christianisme n'est à ses yeux qu'une évolution philosophique, une sorte de poème qui comme l'*Iliade* d'Homères s'est formé par le travail des générations successives. « Le poète, dit-il, qui développait la donnée primitive était l'Eglise, ou plutôt ces communautés ardentes, ces assemblées nocturnes dont les besoins religieux croissaient avec la contagion de la foi. Les ignorants entraînaient les docteurs (sic) et ceux-ci puisant à pleines mains dans le triple trésor de la poésie biblique, de la philosophie grecque et de l'Evangile multipliaient les dogmes, enrichissaient le culte et changeaient tout en croyant ne rien changer. » Voilà le principe général. M. Duruy en fait l'application à chacun des articles de notre symbole qui sont tous d'après lui de création plus ou moins récente. A l'entendre « la Vierge qui occupe une si grande place dans le catholicisme des temps modernes, n'en eut aucune dans celui des premiers âges. Ce n'est qu'après le concile d'Ephèse en 431 qu'on a cessé de con-

sidérer Marie comme un personnage historique pour en faire un type sacré... La confession auriculaire, ce grand moyen de gouvernement n'existait pas à l'origine... L'extrême-onction naquit (sic) seulement au troisième siècle. On en trouve la première trace dans Origène... Le mariage au temps des Apôtres n'était qu'un contrat civil... C'est plus tard seulement que pour tenir l'homme à tous les moments de sa vie, du berceau à la tombe, l'Eglise en fit un sacrement. » M. Duruy, on le voit par ces extraits, regarde l'Eglise comme une société purement humaine. Inutile de dire qu'après avoir ainsi défiguré sa constitution il dénature aussi le rôle qu'elle a joué pendant les trois premiers siècles de son existence. D'après lui « les chrétiens, à l'époque antonine, c'est-à-dire plus d'un siècle après la prédication de l'Evangile, n'étaient qu'une *très faible minorité*, comparés à la masse des habitants de l'empire. »

On les a persécutés : on a eu tort, on aurait dû respecter en eux le grand principe de la liberté de conscience : il faut avouer cependant qu'ils se conduisaient de manière à mériter la sévérité des empereurs : d'abord ils manquaient de patriotisme : l'Evangile « en leur montrant sans cesse une patrie céleste leur faisait oublier celle d'ici-bas. » Et puis ils étaient ambitieux, ils bravaient les règlements, ils troublaient l'Etat. Du reste ils n'ont pas le droit de se plaindre des supplices qu'on leur a infligés. Le sort qu'ils ont eu, c'est celui-là même « qu'ils devaient faire subir eux-mêmes à quiconque essaierait dans la suite de remplacer l'ancienne foi par la nouvelle. » — On pourrait multiplier les citations. Les passages qu'on vient de lire suffisent à fixer le jugement du lecteur.

3° Un *Cours d'Histoire à l'usage des lycées et des collèges* en six volumes in-12. Cet ouvrage est généralement très goûté de la jeunesse scolaire. Il le mérite à certains égards. D'abord il n'est pas trop chargé de noms propres et de dates : c'est vraiment un précis, il laisse quelque chose à dire au maître et quelque chose à deviner à l'élève : en d'autres termes c'est un livre élémentaire et non pas, comme certains manuels que je pourrais citer, un livre *alimentaire* : on voit que l'auteur est homme d'expérience : il sait ce que peuvent porter et ce que ne peuvent pas porter des intelligences de quinze à dix-huit ans. Ce Précis, en second lieu, est écrit de verve : la forme quoique simple en est entraînante : les idées générales y sont habilement mêlées aux anecdotes, les tableaux aux récits : il est vraiment intéressant. Ajoutez à cela comme troisième attrait les illustrations qui sont nombreuses et qui, en même temps qu'elles reposent l'esprit du jeune lecteur, parlent à ses yeux et par ses yeux à son imagination. — Malgré ces qualités ou plutôt à cause de ces qualités mêmes je n'hésite pas à déclarer que le cours d'*Histoire* de M. Duruy est un ouvrage très dangereux qui doit être sévèrement banni de toute maison d'éducation chrétienne. Non pas

que l'auteur y attaque grossièrement nos croyances comme pourrait le faire par exemple un Paul Bert. Non. L'ancien ministre de Napoléon III a de la tenue. Il connaît le précepte du poète : *Maxima debetur puero reverentia*. Il affecte même d'être impartial envers l'Eglise. Il proclamera par exemple hautement que c'est à elle que l'Europe doit le bienfait de la civilisation. Mais ces éloges ne sont qu'un trompe-l'œil. Au fond, M. Duruy est libre-penseur et il lui arrive presque à chaque page de le laisser voir. Voltaire est manifestement son homme. Ecoutez ce qu'il en dit : « Il a justement mérité la haine de ceux qui croient que le monde doit rester immobile, l'admiration de ceux qui regardent la société comme obligée de travailler sans cesse à ses améliorations matérielles et morales. Le cardinal de Bernis l'appelait en 1775 « le grand homme » du siècle et ce cardinal avait raison. » Ami du patriarche de Ferney, l'ancien grand maître de l'Université est naturellement l'ennemi des Jésuites : il les accuse d'avoir travaillé « moins pour l'Eglise que pour leur corporation, d'avoir changé les missions en entreprises de commerce, d'avoir prêché la dévotion aisée, d'avoir, pour rester maîtres des consciences qui retombaient facilement dans le péché, fait des concessions à la fragilité humaine. » Après les Jésuites vient le tour des papes. Ceux-ci, d'après M. Duruy, n'ont sur l'Eglise qu'une autorité usurpée : leur primauté est un dogme relativement récent : il date des fausses décrétales, par conséquent du neuvième siècle. Plusieurs d'entre eux n'ont été que de vulgaires maquignons. Donnant, donnant, telle était leur devise. Le pape Adrien IV par exemple donna l'Irlande à Henri II d'Angleterre à la condition que celui-ci établirait à l'île des saints le denier de Saint Pierre ; Alexandre VI donna à Louis XII la permission de divorcer avec Jeanne de Valois, à la condition que celui-ci lui accorderait sa protection. Au xiv<sup>e</sup> siècle, ce fut bien pis, « annates, réserves, grâces expectatives, ventes de dispenses, de bénéfices et d'indulgences, tout devint moyen de faire de l'or. » Les saints eux-mêmes ne trouvent pas grâce devant M. Duruy. Veut-on savoir par exemple comment il juge saint Thomas Becket, cet héroïque martyr de la discipline ecclésiastique. « Les saints canons, dit-il, en firent un martyr et l'imagination populaire avec la vive et puissante force de création qui l'anime crut bientôt qu'auprès de son tombeau les aveugles recouvraient la vue, les sourds l'ouïe, que des morts même y ressuscitaient. » Launoï, le fameux dénicheur de saints du xvii<sup>e</sup> siècle était, on le voit, moins habile à escamoter les miracles que M. Duruy. En un tour de plume, l'ancien ministre de l'Empire désnaturalise, si je puis ainsi parler, les faits dont le caractère divin est le plus dûment constaté. Ecoutons-le par exemple raconter la bataille de Tolbiac : « Le choc fut terrible, dit-il, Clovis se crut un moment vaincu et dans sa détresse invoqua le Dieu de Clotilde. Un plus violent effort fit

changer le destin de la bataille. » Ce ne fut pas Dieu, on le voit, d'après M. Duruy, qui donna la victoire à Clovis : c'est Clovis qui la gagna par son courage : Dieu n'y fut pour rien. — Inutile je crois de reproduire d'autres passages : ces extraits montrent assez dans quel esprit est rédigé le *Cours d'Histoire* de M. Duruy : esprit rationaliste, esprit légiste, esprit gallican, et pour tout dire en un mot, esprit universitaire. Nous ne croyons pas qu'en conscience un chef d'établissement puisse le laisser entre les mains de ses élèves.

## COURRIER DE L'UTILE

### *Procédé pour régler les montres et les pendules.*

On croit communément que, dès que l'on a acheté une montre et qu'on l'a mise à l'heure, il ne s'agit plus que de la remonter chaque jour, et qu'elle doit alors marcher avec une justesse constante, sans qu'il soit besoin d'y toucher. Quelques personnes même croient que ces machines doivent aller comme le soleil, et se trouver toujours d'accord avec lui. Ce sont autant d'erreurs.

La meilleure montre est sujette à des variations dues aux changements de température, aux changements de position, et aux mouvements que le corps imprime.

Bien peu de personnes savent que le soleil n'emploie pas toujours le même temps pour revenir d'un midi à l'autre ; par conséquent, tous les jours de l'année ne sont pas exactement de 24 heures, car tantôt le soleil emploie 24 heures et quelques secondes, tantôt 24 heures moins quelques secondes, depuis le midi du jour jusqu'au midi du jour suivant.

Les pendules et les montres divisent le temps d'une manière régulière et ramènent midi exactement toutes les 24 heures.

On a donné le nom de temps vrai au temps mesuré par le soleil, et celui de temps moyen au temps réduit à une égalité constante par la marche régulière des pendules et des montres. Une bonne montre ou une bonne pendule ne peut donc se rencontrer tous les jours à midi avec le midi du soleil indiqué par un cadran solaire, et les habitués du Palais-Royal sont dans une grave erreur quand ils s'empressent de mettre leurs montres à midi au coup de canon annonçant le midi vrai.

Les astronomes ont dressé une table qui indique pour chaque jour de l'année, l'heure que doit marquer une bonne montre au midi vrai.

Quand une montre ne fait qu'une minute d'écart par jour, soit en avançant, soit en retardant, on ne doit pas s'en plaindre. Il n'en est pas ainsi des pendules, sujettes à moins de causes de variation.

Il faut remettre sa montre à l'heure tous les huit ou dix jours, avec une bonne pendule. Si



elle ne fait que huit minutes d'écart en huit jours, il faut simplement remettre les aiguilles à l'heure. Si l'écart est plus considérable, il faudra en outre toucher à l'aiguille de rosette. On désigne sous ce nom une aiguille placée sur un petit cadran dans l'intérieur de la montre auprès du balancier.

Si la montre avance, il faut faire marcher l'aiguille de rosette vers la lettre R marquée sur le cadran et qui signifie retard; si la montre retarde, il faut faire marcher l'aiguille vers la lettre A qui signifie avance.

Il ne faut faire marcher chaque fois l'aiguille de rosette que d'une demi-division du cadran, à moins que la montre ne fasse un grand écart en 24 heures, comme de 4 à 5 minutes; alors on peut faire marcher l'aiguille d'une ou deux divisions, plus ou moins, selon l'écart.

Lorsque les aiguilles d'une montre sont en avance ou en retard d'une heure ou deux, plus ou moins, il faut les faire tourner du côté où elles auront le moins de chemin à faire. C'est à tort que quelques personnes croient qu'elles nuiraient à leur montre en faisant reculer les aiguilles; elles lui nuiraient beaucoup plus sûrement en faisant faire à celles-ci plus de chemin qu'il n'est nécessaire. Cette règle n'est applicable qu'aux montres ordinaires. Pour les montres à sonnerie ou pour les pendules, il faut toujours faire tourner les aiguilles en avant.

Il faut remonter sa montre tous les jours à la même heure, parce que la force du ressort n'étant pas la même pendant les 24 heures, il arrive souvent que la montre avance ou retarde pendant les 12 premières heures, et retarde ou avance pendant les 12 suivantes. Elle est réglée en conséquence, c'est-à-dire que l'avance pendant un temps est compensée par le retard pendant un autre temps. Mais, si on ne remontait pas régulièrement sa montre toutes les 24 heures, il arriverait souvent qu'elle continuerait de retarder ou d'avancer sans compensation.

Il faut tenir sa montre toujours à peu près dans la même position, c'est-à-dire la pendre à un clou lorsqu'on la quitte pour se coucher, et avoir soin qu'elle appuie bien contre la muraille pour que le mouvement du balancier ne se communique pas à la boîte.

On doit tenir, le plus possible, sa montre à la même température. Ainsi, l'hiver lorsqu'on quitte sa montre, il vaut mieux l'accrocher à la cheminée qu'ailleurs.

Pour faire avancer une pendule, il faut faire remonter la lentille du balancier, au moyen de l'érou qui est au-dessous; pour la faire retarder, il faut faire descendre la lentille par le même moyen.

On ne doit pas faire rétrograder les aiguilles des pendules à sonnerie de plus d'une demi-heure; encore faut-il le faire avec précaution, et s'arrêter lorsqu'on sent une résistance; on ne doit pas non plus reculer l'aiguille des minutes,

lorsqu'elle est près de 25 minutes ou 55 minutes, c'est-à-dire lorsque la sonnerie est près de frapper; car, si alors on tourne l'aiguille en arrière, la sonnerie frappera, et lorsque l'aiguille reviendra de nouveau au même point, et passera à la demie et à l'heure, la sonnerie frappera encore et les aiguilles ne seront plus d'accord, et la pendule sonnera l'heure à la demie. Lorsque cet accident arrive, il faut tourner l'aiguille des minutes jusqu'à ce qu'elle soit à deux minutes environ de l'heure ou de la demie; alors on la fera rétrograder jusqu'à ce que la sonnerie frappe. On ramènera ainsi l'aiguille en avant et la sonnerie frappera de nouveau; ainsi l'heure sonnera à l'heure et la demie à la demie; il ne faudra plus que tourner les aiguilles pour les mettre à l'heure et à la minute.

Il faut avoir soin qu'une pendule soit bien d'aplomb, ce qu'on reconnaît lorsque les battements du balancier font entendre des coups parfaitement semblables, ce qui n'a pas lieu lorsqu'elle penche à droite ou à gauche.

---

#### *Moyen de détruire les vers, limaces et limaçons.*

Le procédé suivant a constamment réussi pour détruire les vers, limaces et limaçons.

« Après l'opération du garançage pour toute espèce d'étoffe, il se forme un dépôt au fond des chaudières ou dans les trous destinés à recevoir les eaux du travail. Ce dépôt est le son de la garance, qui probablement acquiert une qualité nuisible à ces insectes par les sels et les acides qui entrent dans la composition des mordants nécessaires à la fabrication des teintures.

Lorsqu'il y a apparence d'une petite pluie douce, on sème de ce son de garance, de manière que la terre en soit couverte sans être chargée; et, deux jours après, tous les petits animaux disparaissent. »

La facilité de cette expérience, peu coûteuse, surtout dans quelques villes manufacturières, nous a déterminé à la publier.

---

#### IMPRIMATUR.

Lingonis, die 29 aprilis 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

---

*Le secrétaire-gérant : G. ALGYONI.*

## OUVRAGES POUR LE MOIS DE MARIE

# PRIÈRES A LA VIERGE

EXTRAITES DES MANUSCRITS DU MOYEN AGE

Par **Léon GAUTIER**

Charmant volume elzévirien, avec encadrements style Moyen-âge. — Broché, 4 francs. — Relié toile bleue, tranches rouges ou dorées, 5 francs. — Chagrin plein orné, tranches dorées, 10 francs. — Ce beau livre divisé en CINQ PARTIES : 1° **Prières pour la journée**, — 2° **Prières pour la semaine**, — 3° **Prières pour le mois**, — **Prières pour l'année**, — **Prières durant la vie**, contient dans sa troisième partie un admirable **Mois de Marie**.  
Edition populaire. 1 beau vol. in-18. Prix 2 francs.

**Mois de Marie**, extrait des Œuvres de Mgr de la Boullerie, archevêque de Perga, coadjuteur de Bordeaux, par l'abbé Ant. Ricard, docteur en théologie, etc., 1 volume in-12 de iv-178 pages. . . . . 1 50

**Nouveau Mois de Marie**, extrait des Œuvres de Mgr de la Boullerie, par un de ses disciples, l'abbé E. B., chevalier du Saint-Sépulcre, etc., 1 vol. in-32. . . . . 1 25

**La Vie de Notre-Dame**, d'après saint François de Sales, par le P. Ch. Clair, de la Compagnie de Jésus. 1 beau vol. in-12. . . . . 2 50

**Une Fleur tous les soirs à Marie**, petit *Mois de Marie*, pour les enfants, par une Mère de famille, joli volume elzévirien in-32. 2 ,  
Le volume avec le bouquet des 31 fleurs dans un petit pot bleu. . . . . 3 "

**La Vierge Marie**, d'après saint François de Sales. Nouveau *Mois de Marie*, par M. l'abbé Chaumont. 1 beau volume in-16 elzévirien sur papier vergé. Prix . . . . . 3 ,  
Edition de propagande. 1 vol. in-18 . . . . . 75

**Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes**, par Henri Lasserre. 1 vol. in-12 . . . . . 2 ,  
*Franco*, par la poste . . . . . 2 50

**Mois de Marie des Mères chrétiennes**, dédié aux associés de l'Archiconfrérie par le R. P. Huguet, S. M., approuvé par S. Em. le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, 4<sup>e</sup> édition, améliorée, 1 vol. in-12, de xii-421 p. . . . . 1 50

**Le plus ancien Mois de Marie**, traduit par le R. P. Blot, et enrichi d'exemples nouveaux, pour chaque jour du mois, 5<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-32. Prix. . . . . 1 25

**Mois de Marie des Paroisses et des Familles chrétiennes**, par M. l'abbé Ant. Ricard, du clergé de Marseille. 1 fort vol. grand in-18 de 332 pages . . . . . 2 ,  
Rel. cart.; tranches rouges . . . . . 3 50

**Mois de Marie des Madones de Pie IX**, par M. l'abbé Durand, du diocèse de Grenoble, 1 beau vol. in-32 orné du portrait du Saint-Père et de 31 gravures représentant les Madones que Pie IX avait recommandé d'invoquer, broché. . . . . 4 ,  
Reliure toile anglaise, tranches rouges. 5 ,

**Vie de la Très-Sainte Vierge**, d'après les Ecritures, avec une préface de Mgr Mermillod, 1 vol. in-48 elzévirien . . . . . 2 ,

**Le Mois de la Reine du Ciel ou le Salve Regina** médité pendant le Mois de Marie, par le R. P. Antoine Denis, de la Compagnie de Jésus, traducteur des Prières de sainte Gertrude, 1 vol. in-18. . . . . 2 ,

**Méditations sur les Litanies de N.-D. de Lorrette**, écrites au seizième siècle par le R. P. abbé dom Silvani Razzi, camaldule, et traduites de l'italien par Ernest Razzi, 1 vol. in-12 de xvi-187 pages . . . . . 1 50

**Marie offerte à la jeunesse** dans les principales circonstances de sa vie. *Mois de Marie de la jeune chrétienne*, par M. l'abbé Dumax, sous-directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Nouvelle édition, précédée d'une lettre de S. Gr. Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, à l'auteur; texte encadré d'un filet rouge, lettres ornées, fleurons. In-18 de 253 pages. . . . . 2 ,

**Mois de Marie des Ames intérieures**, ou *la vie de la sainte Vierge*, proposée aux Ames intérieures, par MM. H et L., prêtres, ouvrage revêtu de sept approbations épiscopales, 14<sup>e</sup> édition . . . . . 1 50

**Ecrin de N.-D. de Lourdes**, contenant les *Heures pieuses du Pèlerin*, un *Mois de Marie*, etc., etc., par l'abbé Casabianca, 1 joli volume elzévirien de 440 pages, 2<sup>e</sup> édition. . . . . 2 ,

**Les Fêtes de la Sainte Vierge**, considérations historiques et pieuses sur chacune des Fêtes de Marie, par l'abbé Saillard, curé de Gières, directeur de la *Semaine religieuse de Grenoble*. 1 vol. in-18 de xv-293 pages, caractères elzéviriens. . . . . 2 ,

**Marie Immaculée Mère de Dieu**, par le R. P. H. Kinane, P. P. Ouvrage honoré de quinze approbations, traduit de l'anglais par Lérída Geofroy. 1 vol. in-16, de 428 pages avec encadrements, caractères elzéviriens, lettres ornées et deux gravures. Prix.. . . . 4 ,

**Les Rosaïres de la B. Vierge Marie** par un religieux Augustin du quizième siècle. Lectures pour tout le mois de mai, traduites du latin, mises en ordre et enrichies de traits d'histoire par M. l'abbé Rambouillet. 1 vol. in-12 de xii-284 pages . . . . . 2 ,

**Mois de Marie d'après les Prédicateurs contemporains**, suivi d'une série de textes de l'Ecriture et des Pères sur chaque Fête de la sainte Vierge, pour servir de matière à des Instructions. Sermons et Discours sur ces fêtes. 1 beau vol. in-12 de 310 pages. Prix. . . . . 3 ,



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. **L. CHOVEL**, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

**M** **SON ROUSSE-LEBEL**, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
**LES SAINTS ÉVANGILES**, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — **CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS**.

**ENCENS** des **Rois Mages**, la boîte . . . 6 francs.  
**divin** (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR. HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>e</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus  
**GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

## VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 116. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. Voir **POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
**AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES** en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** **H. GARNIER**, Boulevard d'Enfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils,  
Sculpture, etc.

**TOURS & ACCESSOIRES**

**LE MELLE**, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

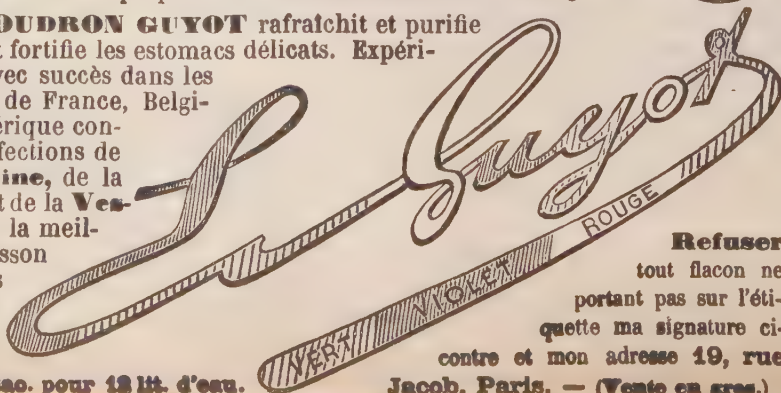
**GOUDRON GUYOT**

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ves-  
sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
ou  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**

tout flacon ne

portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-

contre et mon adresse 19, rue

**Jacob, Paris. — (Vente en gros.)**

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jedis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 19 :

PRÉDICATION : Pour le jour de l'Ascension : le triomphe du Saint des saints. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Insertion des Offices votifs dans l'Ordo diocésain. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. Existe-t-il en français une traduction des prières du Rituel dans l'administration des sacrements? — Les fidèles gagnent-ils les indulgences attachées aux prières après la messe? Les expositions fixes placées sur les tabernacles sont-elles prohibées? — Comment terminer les Matines quand on les sépare de Laudes? Quand on célèbre la messe du jour pour un défunt, peut-on dresser le catafalque et donner l'absoute? Peut-on rejeter la partie supérieure de l'étole jusqu'au milieu du dos? Doit-on élever la sainte Hostie en disant : *Ecce agnus Dei*? — Quel ordre suivre quand, en dehors des Vêpres, on chante l'hymne, le verset, l'antienne et l'oraison d'un saint? Peut-on admettre les femmes dans le sanctuaire pour le chant d'un motet à plusieurs parties? — Gagne-t-on après chaque heure les indulgences du *Sacro sanctae*? Qui, de la supérieure ou de l'aumônier, doit choisir le célébrant pour une cérémonie dans une communauté religieuse? — Faut-il une délégation spéciale à un aumônier pour recevoir les vœux des professes? — Peut-on conserver l'encensement à la messe chantée sans ministre? Qui doit combler le déficit reconnu à la fin de l'année dans la caisse des honoraires de messes? Quelle formule employer pour absoudre d'un cas réservé, d'une censure, pour fulminer une dispense? Que faut-il pour qu'on puisse absoudre un enfant? Quelle accusation est nécessaire au pénitent non encore absous des péchés confessés dans ses confessions précédentes faites au même confesseur? Peut-on croire que le feu du purgatoire soit plus vif que celui de l'enfer? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Les professeurs de français dans les établissements d'enseignement secondaire sont-ils soumis aux conditions de capacité imposées aux instituteurs primaires? — Une école libre jouit-elle, comme les écoles publiques, du privilège de ne point payer l'impôt foncier et des portes et fenêtres? — La présence à la délibération et la signature au procès-verbal d'un maire protestant rend-elle nulle une délibération du conseil de fabrique? — Comment contraindre le maire à délivrer le mandat de l'indemnité de binage, voté et approuvé? Pendant la vacance d'une paroisse, le conseil de fabrique peut-il révoquer le sonneur? — Le maire peut-il faire placer une horloge dans le clocher sans l'autorisation du conseil de fabrique? — HISTOIRE : A-t-on agité, dans un concile, la question de savoir si les femmes ont une âme? — COURRIER L'UTILE : Conserves de légumes.

## REVUE LITTÉRAIRE

A l'occasion du mois de mai, nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs la publication d'une pieuse nouveauté musicale, qu'aucun artiste n'avait encore tentée, et dont voici le titre : *Messe des fêtes de la sainte Vierge, à trois voix, avec accompagnement d'orgue, composée sur des cantiques de divers auteurs*. Rien de plus ingénieux comme idée, et en même temps de plus facile comme exécution, puisque l'auteur, comme le dit le titre même, s'est servi des plus beaux cantiques connus en l'honneur de la Mère de Dieu, et en a appliqué l'air aux paroles de la messe. Quoique le livret atteigne vingt-trois pages d'impression, que le papier en soit très-fort et très-beau, et le tirage d'une netteté parfaite, l'auteur, M. P. Delbos — un organiste parisien des plus distingués — n'en a porté le prix qu'à deux francs seulement. Il a voulu ainsi que son œuvre, toute de piété d'abord, pût être du même coup une œuvre de propagande. Nous ne saurions donc trop — et pour ce bas prix et pour sa haute valeur musicale — la recommander aux communautés, aux pensionnats, aux confréries. — Toute demande de trois exemplaires donne droit à un quatrième exemplaire.

Nous appelons non moins vivement l'attention de nos lecteurs sur une petite publication de la Société générale de librairie catholique : *Le menuisier de Lavour* par M. Henri Lasserre;

opuscule extrait des *Episodes miraculeuses de Lourdes* du célèbre historien de la Vierge Pyrénéenne, et publié en brochure populaire à 0.15 cent. L'histoire de ce miraculé est à propager : c'était un « compagnon du tour de France », ayant reçu de ses parents des principes religieux, les ayant perdus, au contact de l'un et de l'autre au cours de son fameux « tour », étant rentré dans son pays tout imprégné de ces idées neuves et nouvelles, s'en pavanant, tranchant de haut avec quiconque prétendait discuter; s'étant marié, permettant dédaigneusement à sa femme de suivre ses idées religieuses, mais ne souffrant pas qu'elle prononçât devant lui le moindre mot de religion; puis tout-à-coup atteint dans sa robuste santé, bientôt devenu impotent, abandonné de ses amis, de ses camarades, de ses parents, de tous les médecins qu'il a consultés, il est finalement guéri et redevient valide par l'emploi de l'eau miraculeuse de Lourdes. Que de lecteurs, au fond sincèrement religieux, mais entraînés ostensiblement dans des démonstrations contraires par les idées du jour, se retrouveront dans le *Menuisier de Lavour*, et comme lui, ramenés en eux-mêmes, voudront bien vite revenir aux saines et heureuses idées du premier âge. — Répétons-le : édité pour la propagande, le *Menuisier de Lavour* ne coûte que 0,15 cent.

## NOTES LITTÉRAIRES

**Flore des Alpes, de la Suisse et de la Savoie**, par le Dr LOUIS BOUVIER. Deuxième



édition.—Prix: 12 fr.—Cartonné, prix: 13 fr. 50.

Cet ouvrage, peu volumineux malgré ses mille pages et la multitude des renseignements qu'il contient, est, nous osons le dire, indispensable aux amateurs de botanique de notre pays. La *Flore* du Dr Bouvier à la main, ils peuvent herboriser avec la plus grande facilité. Sans descriptions d'espèces, les meilleures *synopsis*, les *clés* les plus ingénieuses restent insuffisantes et sont souvent une occasion de méprises et d'erreurs. Dans la *Flore* sont réunis tous les détails que comporte l'organisation de la plante.

« Je ne suis pas, dit le Dr Bouvier, dans la préface de ceux qui approuvent, recommandent et pratiquent la multiplicité des genres et des espèces dans la botanique descriptive. L'abus des détails qui caractérisent la botanique contempo-

raine me paraît compromettre la science plus qu'elle ne lui est vraiment utile... L'avenir n'est pas acquis à ces créations. Je ne les envisage que comme de trop nombreuses atteintes au véritable esprit scientifique. »

Le volume commence par le tableau des 119 familles de la *Flore des Alpes*. Vient ensuite la *Clé*, qui occupe 228 pages. Plus de 800 pages sont consacrées à la *Flore* proprement dite qui, outre la description de chaque espèce, fournit tous les renseignements géographiques, historiques, pratiques, utiles à la science, aux arts et à l'agriculture.

L'exécution typographique ne laisse rien à désirer. Les termes génériques et spécifiques, imprimés en caractères gras, frappent immédiatement le regard.

## CADEAUX A OFFRIR AUX JEUNES COMMUNIANTS

**La Première Communion illustrée**, par M<sup>me</sup> Léon Gautier. Edition de luxe, avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte. Un volume in-32 raisin de xix-472 p. — Prix broché, 4 fr. — Cartonné toile riche, 6 fr. — Reliure chagrin ou veau plein, tranches et ornements dorés, 10 fr. — Reliure chagrin poli à biseau, tranches dorées, garde chromo, 12 fr. — Reliure maroquin plein, uni ou poli, tranches dorées, gardes soie, 20 fr. — Reliure cuir de Russie, tranches dorées, gardes soie, 20 fr.

**Le Livre d'heures des Jeunes Gens**, par le P. Charles Clair, auteur de *Pierre Olivaint*. Joli volume grand in-32, avec encadrements et têtes de chapitres d'après les dessins artistiques du P. Morisseau. — *Livre de poche*. — *Vrai bijou d'impression*. — Mêmes prix que pour le volume précédent.

**Encologe** des jeunes personnes, par un Père de la compagnie de Jésus. Prières usuelles de chaque jour. — Exercices pour la confession et la communion. — Sept Méthodes pour entendre la Messe. — Evangiles et Vêpres de l'année. — Saluts, Motets, Hymnes, Méditations, Dévotions, Prières, Directions de la Vie, Litanies diverses, etc.

Un joli volume in-16, caractères elzéviens, avec encadrements rouges. — Prix, broché, 5 fr. — Reliure chagrin souple, tranches rouges ou dorées, 12 fr. — Chagrin poli, gardes chromo, tranches dorées, 14 fr. — Chagrin poli, gardes soies, tranches dorées, 16 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes chromo, tranches dorées, 20 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes soie, tranches dorées, 25 fr.

Le même ouvrage, édition sans encadrements,

### CACHETS DE PREMIÈRE COMMUNION A TOUS PRIX

Médailles commémoratives et Vignettes métalliques pour cachets d'analyses (V. n° du 15 janvier 1885)

LIVRES SUR LA PREMIÈRE COMMUNION POUR LES PRÊTRES & LES ENFANTS (V. les nos précédents)

**VIN DE MESSE.** Les prêtres désireux d'avoir un *vin de messe* absolument pur, naturel et à un prix très-modéré, peuvent s'adresser en toute confiance à Monsieur **HENRI BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est connue. — A chaque nouveau client, M. HENRI BIJON adresse toujours gratis et franco une bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et les avantages du prix.

### DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

Articles Religieux: Christs, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en F. P. à H. Tassin, 81, rue Le Peletier, Paris.

un vol in-32. — Prix, broché, 2 fr. 50. — Reliure en basane souple, tranches rouges ou dorées, 4 fr. — Reliure en chagrin souple, tranches rouges ou dorées, 7 fr.

### ÉCRIN DES ENFANTS

PAR M. l'abbé DUMAX

**La Guerre aux défauts**, par M. l'abbé Dumax. Petit traité tout en histoire, 4<sup>e</sup> édition. Prix. 1 fr.

**L'Obéissance enseignée aux enfants**, par le même. Petit traité en histoire sur la déobéissance et la soumission suivi de *la Fête du village* et de *la Chapelle blanche*. Un vol. in-12 jésus de 216 pages. 1 fr.

**Jésus offert à la jeunesse dans les principales circonstances de son enfance**, par le même, 4<sup>e</sup> édition. 1 fr.

**Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie**, par le même, 7<sup>e</sup> édition. 1 fr.

### ÉCRIN DES JEUNES FILLES

**Vertus et défauts des Jeunes Filles**, ou *Lettres destinées à leur éducation*, par le P. Champeau, 2 vol.

**Vie de la sainte Vierge**, d'après les Écritures, Etudes et Méditations, précédée d'une lettre de Mgr Mermillod, 1 vol.

**Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie**, par M. l'abbé Dumax, 1 volume.

Quatre charmants volumes, in-48, caractères elzéviens. — Réunis dans un étui. — Prix, reliure chagrin ou veau souple, tranches dorées, 20 fr.

**PAUL ABAT**  
POUR IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.  
DEPUIS 25 FRANCS  
Système à la portée d'un Enfant  
PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen



## PRÉDICTION

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION : LE TRIOMPHE  
DU SAINT DES SAINTS

Quis est iste Rex gloriæ?  
(Ps. xxiii, 8.)

C'est à pareil jour que N.-S. J.-C. mit le comble à sa gloire. Ce ne lui fut pas assez de sortir du tombeau plein d'une vie nouvelle, d'insulter à la mort qu'il avait vaincue par sa mort même et à l'enfer dont il avait brisé les portes par sa puissance; le voici qui monte au ciel entrant dans son repos après ses travaux, dans son royaume après sa victoire. Quel spectacle? Le ciel et la terre en sont transportés d'admiration et de joie; les apôtres et les disciples, qui en sont les heureux témoins, ne peuvent le quitter du regard jusqu'à ce qu'une nuée lumineuse vienne le dérober à leurs yeux; et ils ne peuvent se résoudre à descendre de la montagne des Oliviers jusqu'à ce que les anges viennent leur dire que ce Jésus qu'ils ont vu ainsi monter au ciel doit un jour en descendre, dans tout l'éclat de sa majesté. Les habitants de l'éternelle Jérusalem étonnés se disent les uns aux autres : Quel est donc ce roi de gloire, *quis est iste Rex gloriæ*? Non qu'ils le méconnaissent, mais ils sont frappés d'étonnement en face de tant de magnificence. Ils adorent leur souverain Seigneur. Le Père éternel le reçoit comme l'objet de ses plus tendres complaisances, et il le place à sa droite comme son Fils unique, à qui il communique toute sa gloire et à qui il assujettit toute chose. Quel triomphe! Triomphe le plus glorieux qui se puisse imaginer, mais aussi triomphe le plus mérité. Prouvons-le pour notre édification et notre consolation.

## I

C'est dans son Ascension que Notre-Seigneur achève de se montrer tel qu'il est, c'est-à-dire *Fils de Dieu* aussi bien qu'il avait paru dans sa vie mortelle, par ses souffrances et ses humiliations, *Fils de l'homme*.

Sur la terre il a été le Dieu caché, un Dieu méconnu des siens eux-mêmes; dans son Ascension il se révèle dans toutes ses grandeurs. Sur la terre il a été méprisé des hommes, persécuté, crucifié; dans son Ascension il est adoré par les hommes, glorifié par les anges. Sur la terre, par ses indicibles abaissements il a paru moindre que les anges, *minuisti eum paulo minus ab angelis*; dans son Ascension il a été élevé infiniment au-dessus d'eux, et couronné d'honneur et de gloire, *gloriâ et honore coronasti eum*. Sur la terre il a été abaissé, foulé aux pieds comme le dernier des hommes; dans le ciel tout lui est assujéti : terre, paradis, hommes, esprits angéliques! Le Seigneur dit à mon Seigneur, Dieu le Père à son Fils : « Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie forcé vos ennemis à vous servir de marchepied. »

Quel triomphe! S'en est-il jamais vu de pareil sur la terre? A quoi le comparerai-je? Sera-ce aux fameux triomphes des Romains, qui leur paraissaient le comble de la gloire et qui étaient le but de l'ambition de leurs conquérants? Quelle différence! Là c'est le triomphe d'un homme : ici le triomphe d'un Dieu. Là c'est un guerrier qui triomphe après une victoire dont il est souvent plus redevable aux circonstances qu'à sa valeur, victoire souvent ternie par plusieurs injustices, ou du moins dont il partage l'honneur avec beaucoup de braves : ici c'est le roi de justice et de paix qui a sauvé le monde par son propre sang. Là c'est un homme souvent plus esclave de ses passions et de ses vices que les peuples qu'il a vaincus ne le sont de sa puissance : ici c'est un Dieu infiniment saint qui a détruit le péché et la mort fruit du péché. Là ce sont des animaux domptés qui traînent un char de victoire : ici une multitude innombrable d'esprits bienheureux qui accompagnent le Fils de Dieu et qui se livrent à de saints transports. Là ce sont des ennemis vaincus qu'on traîne derrière le triomphateur, mais des ennemis qui sont des hommes, souvent plus malheureux que criminels : ici ce sont les ennemis de Dieu et des hommes, le péché, le démon, la mort et l'enfer; ce sont « les Puissances ténébreuses du siècle que le Fils de Dieu a désarmées et qu'il mène hautement en triomphe, à la face de tout le monde, après les avoir vaincues par sa croix. » Là cette joie du triomphe est mêlée du sang et des larmes des malheureux : ici le bonheur est pur et sans mélange. Là ce sont des louanges souvent fausses, une gloire toujours vaine : ici c'est la vraie gloire, la gloire de Dieu même.

Quel est ce Roi de gloire, *quis est iste Rex gloriæ*? C'est le roi David qui a vaincu Goliath, non par les armes de Saül, c'est-à-dire par une puissance humaine, mais par la vertu de sa croix. C'est le véritable Elie élevé au ciel non sur un chariot de feu et par une vertu étrangère, mais par sa propre puissance. C'est celui dont Judith triomphante après la mort d'Holopherne n'était qu'une pâle figure. C'est la véritable Arche d'alliance qui entre dans le vrai sanctuaire. « C'est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans les combats. » C'est le Seigneur qui monte au milieu des acclamations non des hommes, mais des anges, qui monte « au bruit des trompettes » angéliques!

O triomphe magnifique, ô triomphe délicieux! Sur la croix on avait vu le Sauveur Jésus expirer dans les angoisses les plus atroces et jamais il « n'y eut une douleur semblable à la sienne : » dans le ciel sa joie est sans borne; il y entre et il y fait entrer ses serviteurs avec lui. Sur la croix il s'était vu abandonné de son Père : dans le ciel son Père le reconnaît pour son Fils bien-aimé par la communication de sa gloire et de son bonheur. O délices ineffables, qui pourra les comprendre? Si l'avant-goût de cette joie a paru si



doux aux Apôtres, qui pourra en apprécier la plénitude? Qui nous donnera de monter non-seulement sur le Thabor avec saint Pierre pour nous y faire une légère idée de la gloire du Sauveur; de monter non-seulement sur la montagne de Dieu, sur le mont Horeb avec Elie, pour y voir la splendeur du Seigneur sous une figure étrangère; de nous élever non-seulement au troisième ciel, avec saint Paul, pour y entendre des paroles ineffables; mais au plus haut des cieux pour y suivre Jésus-Christ, pour y admirer ce grand Roi sur son trône, à la droite de son Père, accompagné de toute la cour céleste, répandant partout les délices et le bonheur, pour y contempler enfin le souverain Maître de l'univers, le Juge suprême des vivants et des morts, Notre-Seigneur Jésus-Christ? — Mais il est temps de nous rendre compte du fondement de la gloire du Sauveur comme homme, car si son triomphe au jour de son Ascension est le plus glorieux qui se puisse imaginer, c'est aussi le plus mérité.

## II

Je l'avoue, chrétiens, il n'y a rien dans ce triomphe de Dieu qui ne lui appartienne par le droit de sa naissance, et par le seul titre de sa génération éternelle. Comme Fils de Dieu, comme Dieu égal à son Père, et le même Dieu avec son Père, « le ciel est son trône, la terre l'escabeau de ses pieds, » les anges ses ministres, la gloire son héritage. Aussi en remontant dans le ciel, dont il n'est jamais sorti, même lorsqu'il descendit sur la terre pour converser parmi les hommes, il fait connaître aux hommes qu'il est le Dieu du ciel, l'*Homme-céleste*. Mais il a voulu que ce qui était l'héritage dû à sa naissance devint le salaire de ses travaux et la récompense de ses mérites. Comme il était descendu sur la terre pour marcher lui-même à notre tête et nous montrer le chemin du paradis, il a voulu y remonter par la voie qui doit nous y conduire, je veux dire la SAINTETÉ!

Oui, Jésus-Christ est le *Saint des saints*, et, à ce titre, il a mérité pour son humanité les gloires magnifiques de sa triomphante Ascension.

Il est le Saint des saints parce qu'il a reçu dès le premier instant de son Incarnation la plénitude de la grâce, *plenum gratiae et veritatis, de cujus plenitudine omnes nos accepimus*. Il a été orné dès ce premier instant dans toutes les facultés de son âme et de son corps, de tous les dons surnaturels dont ces facultés ont été susceptibles. Qu'on se représente les plus belles vertus qui puissent honorer l'humanité : l'amour vif d'une sainte Magdeleine, le zèle ardent d'un saint Paul, l'empressement pour le supplice de la croix d'un saint André, la foi d'un saint Grégoire le thaumaturge, la charité d'un saint Paulin, la constance d'un saint Alexis, l'humilité d'un saint François d'Assise, la douceur d'un saint François de Sales, toutes ces vertus héroïques et toutes les autres qu'on pourrait nommer enrichissaient, et

dans une perfection ineffable, sans l'ombre la plus légère, le cœur du Sauveur!

Notre-Seigneur Jésus-Christ est le Saint des saints, comme homme, à cause de l'union hypostatique de son humanité avec le Verbe incréé. Cette union ne l'a pas seulement rendu incapable de tout péché, mais exempt de toute imperfection. Intérieurement et extérieurement c'était Dieu qui agissait par son humanité. Aussi dans son esprit il ne se forma jamais de pensée dont on ne pût dire que c'était la pensée d'un Dieu; jamais dans son cœur un sentiment, jamais un mouvement qui ne répondît à l'excellence « de la divinité qui habitait en lui corporellement, » selon l'expression de saint Paul. Et dans ses paroles, dans ses actes, c'était la sagesse de Dieu, la prudence de Dieu, la vérité de Dieu, la modération de Dieu, la miséricorde de Dieu, le dévouement de Dieu, l'amour de Dieu!

Ah! qui dira l'ineffable perfection du Saint des saints dans toute la trame de sa vie mortelle? Quelle tranquille et solide unité de conduite, s'écrie un illustre Pontife massacré en haine de Jésus-Christ! Quelle beauté de caractère et quelle magnanimité! Il a fait constamment paraître une grandeur morale, une perfection qui défie toute critique. Rien de forcé ni d'excessif; tout est héroïque, et pourtant dans la mesure: il s'élève et reste naturellement et sans effort au sublime de la vertu, plus haut qu'aucun homme ne peut atteindre, sous des formes que tous peuvent imiter. Sa modestie est sans affectation, sa bienveillance sans faiblesse, sa gravité sans hauteur; il est humble avec dignité, simple et populaire avec noblesse. Jamais la majesté fut-elle aussi douce, et la bonté aussi inaltérable? Plein de tendresse pour les enfants, il les bénit et les protège contre le scandale, en les couvrant d'une parole qui vivra jusqu'à la fin des siècles. On est touché de son indulgence à l'égard de ses disciples: rien ne le fatigue, ni la lenteur de leur esprit, ni la défaillance de leur foi, ni la grossièreté des interprétations qu'ils donnent à ses discours. On est ému de sa tendre compassion pour les pécheurs: il les recherche comme les malades qui ont besoin de médecin, il les ramène à Dieu par la douceur de sa charité. Ami généreux et sensible, il se trouble et pleure à la mort de Lazare. Dévoué à son pays, il laisse tomber ses larmes, en songeant aux désastres qui menacent Jérusalem. Ce qui l'inspire et l'anime en tout, c'est l'amour de Dieu son principe, sa règle et son but. Il n'agit que sous l'impulsion de cette flamme vive et féconde; il y puise sa soumission aux volontés d'en-haut, manifestées par les événements, et son zèle pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes, qu'il veut bien nommer ses frères. Enfin, exemple incomparable de toutes les vertus, il donne sa vie, et particulièrement dans sa Passion, où il est si doux au milieu des insultes et prie pour ses

<sup>1</sup> Mgr Darboy, *Lettre pastorale sur la Divinité de Jésus-Christ. Œuvres*, t. I, p. 308.

bourreaux, le spectacle le plus digne d'être offert aux regards de Dieu et des hommes, celui du Juste aux prises avec l'iniquité et la souffrance, et s'y montrant à la fois plein de modération et de force, de mansuétude et de courage, de patience et d'énergie, de résignation et de dévouement.

Voilà le Saint des saints. Chrétiens, voilà votre modèle. Vous aussi vous êtes appelés au triomphe du ciel, *peto, nate, cælum, aspicias!* Là où est la tête, là doivent être les membres. Nous ne sommes tous qu'un seul corps mystique dont Jésus-Christ est la tête. Mais si vous voulez participer à la gloire du Sauveur, vous devez reproduire ou du moins imiter sa sainteté : sa vie d'humilité, de douceur, de patience, de prière, d'innocence, de charité et de dévouement. « Qui, s'écrie le Psalmiste, dans le cantique qui prophétise l'Ascension de Notre-Seigneur, sera digne de gravir la montagne du Seigneur, qui aura le bonheur de demeurer dans son sanctuaire? » Ecoutez sa réponse inspirée : « c'est celui dont le cœur est pur et les mains innocentes, celui qui n'a pas dévoué son âme à la vanité et au mensonge, et qui n'a pas prononcé de faux serments pour tromper son prochain. » Du reste, ayez courage et soyez pleins de confiance; marchez dans la voie de la sainteté, appuyés sur les enseignements et les exemples du Sauveur Jésus. *Sursum corda!* Il est au ciel assis à la droite de Dieu son Père, il lui présente tous vos efforts pour qu'il les agrée, il prie sans cesse pour vous afin de vous obtenir lumière, force et persévérance, *semper vivens ad interpellandum pro vobis!* Oh! oui, que votre pensée la plus fréquente soit le souvenir du ciel pour vous encourager à faire en tout votre devoir! Regardez Jésus, imitez Jésus, priez, travaillez et souffrez comme Jésus et avec Jésus, et vous triompherez un jour avec lui pour l'éternité!

## CONGRÉGATIONS ROMAINES<sup>1</sup>

### Offices votifs facultatifs. Indication de ces offices dans l'ORDO diocésain.

Mgr l'évêque d'Acqui a consulté la S. Congrégation des Rites au sujet des offices votifs qu'on peut réciter en vertu du Bref du 5 juillet 1883. Dans la récitation privée, chacun peut, à son gré, réciter, soit l'office ferial soit l'office votif; mais cette faculté ne s'étend pas aux offices *ad libitum* inscrits dans le calendrier général; car si ces offices sont assignés à un jour déterminé par décision de l'évêque diocésain, on est obligé de les réciter sans pouvoir les remplacer par l'office votif. — En composant l'ordo diocésain

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

sain il faut marquer l'office prescrit par les rubriques, mais on est libre d'y ajouter la rubrique particulière concernant l'office du jour.

Aquen. Dubia quoad officia votiva. Rmus Dmus Joseph Maria Sciandra, hodiernus episcopus Aquen. S. R. Congregationi insequentia dubia pro opportuna solutione humillime subjecit :

Ex decreto ipsius S. Congregationis die 23 maii 1835, in una *Namurcen.* ad x, recitatio libera alicujus Officii ad libitum fit obligatoria quum jussu Ordinarii illud affixum fuerit die non impedito in kalendario diocesano. Idipsum confirmari videtur decreto U. et O. nuperrime edito die 5 julii vertentis anni quoad Choram recitationem; quum post capitularem officiorum electionem semel pro semper factam et ab Ordinario approbatam, eorundem recitatio fit obligatoria. E contra quoad privatam recitationem, singulis clerico licet pro libito officium feriæ vel officium votivum ejus diei recitare. Hinc quaeritur :

Dubium I. Utrum libera electio quoad privatam recitationem concessa coarctetur solummodo ad *Officia ad libitum* in decreto 5 julii citato contenta, ideoque pro officiis antecedentibus ad libitum, servandum sit decretum diei 23 maii 1835?

Dubium II. Utrum in redigendo ordine annuali divini officii debeant necne duo officia, ferial et alterum votivum ad libitum adnotari quoties privata alterutrius recitatio singulorum arbitrio relinquitur?

Et Sacra eadem Congregatio, ad relationem infrascripti secretarii, omnibus mature perpensis, ita rescribendum censuit :

Ad I. *Affirmative.*

Ad II. *Redacto ordine divini officii more consueti juxta rubricas, addi poterit rubrica particularis officii votivi currentis diei.*

Atque ita rescripsit et servari mandavit die 4 septembris 1883.

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Existe-t-il en librairie une traduction française des prières et cérémonies du Rituel pour l'administration du baptême, de l'Extrême-onction, la recommandation de l'âme? Un opuscule de ce genre serait d'un grand avantage, le nombre des ignorants est si grand, surtout il est si triste de voir que les parrains et marraines ne suivent pas la cérémonie à laquelle ils prennent part, parce qu'ils ne comprennent pas.

Et auprès des malades, c'est la même chose. Si un opuscule de ce genre existe, veuillez m'indiquer où il se trouve?

R. — M. l'abbé Réaume a fait un travail dans le sens que vous indiquez. Ce n'est pas une traduction française du Rituel, mais une explication des cérémonies qui accompagnent chaque sacrement. Il est intitulé : « *Petit rituel ou guide pra-*



200

tique des paroissiens dans la réception des sacrements et les principales circonstances de la vie chrétienne. »

Q. — 1<sup>o</sup> Les fidèles gagnent-ils l'indulgence en récitant les prières prescrites après la sainte messe alternativement avec le prêtre ?

2<sup>o</sup> Est-il vrai que les expositions fixes en pierre ou autre matière élevées sur les tabernacles sont contraires à la vraie liturgie ?

3<sup>o</sup> Dans le temps de l'Avent et du Carême l'orgue joue à la messe pendant l'offertoire et la communion, fait son verset au *Kyrie* et au *Gloria*, par la raison que le sacristain est, la plupart du temps seul chantre, et qu'il est encore dans différentes parties de la messe occupé à d'autres fonctions que celles de chantre. Qu'en pense l'Ami du clergé.

R. — Ad I. Oui, les fidèles gagnent l'indulgence; mais il est nécessaire que les prières soient récitées par eux alternativement avec le prêtre, ainsi que l'a décidé la sacrée Congrégation des rites le 20 août 1884.

Ad II. Les expositions fixes élevées sur les tabernacles sont-elles contraires à la vraie liturgie ? Nous avons déjà répondu, il y a quelques années, qu'elles ne semblaient pas conformes à l'esprit de la liturgie, parce qu'elles ne sont pas un ornement de l'autel, qu'elles empêchent de placer la croix qui est absolument requise pour la messe au milieu de l'autel, et qu'on ne les emploie pas dans la ville de Rome. Il est vrai qu'aucune rubrique ni aucun décret de la sacrée Congrégation des rites ne tranchent expressément cette question, mais notre solution ressort de ce que nous venons de dire.

Aussi la plupart des liturgistes parlent dans le même sens. M. l'abbé Bourbon suppose un trône mobile lorsque, indiquant les préparatifs de l'exposition, il dit : « A l'autel on dispose une niche bien ornée, ou un trône surmonté d'un petit dais ou pavillon; c'est ce que l'on appelle vulgairement une *exposition*. On peut placer la niche sur le tabernacle; et même le tabernacle peut être censé un trône, sur lequel on adaptera le petit dais ou pavillon. »

De Herdt tient le même langage : « Si Ss. Sacramentum extra tabernaculum solitum exponatur, semper equidem collocandum est in tabernaculo portatili... »

Mgr Barbier de Montault est très explicite sur ce point : L'exposition, dit-il, n'étant destinée qu'au Saint-Sacrement, est essentiellement mobile. Il importe donc de ne pas la laisser à demeure sur l'autel, où elle générerait et abriterait intempestivement le crucifix.

« A Rome, on ne la place qu'au temps voulu, et on l'enlève, la fonction terminée. »

De ces divers témoignages on peut conclure que l'exposition devrait plutôt être mobile.

Ad III. Le Cérémonial des Evêques défend de toucher l'orgue en Avent et en Carême, à l'exception du troisième dimanche de l'Avent et du quatrième de Carême :

« Pulsari non debent (organa) in Adventu, et a Quadragesima ad Pascha, exceptis Dominica tertia Adventus et quarta Quadragesimæ. »

Q. — 1<sup>o</sup> J'ai vu dans les Annales des PP. Prémontrés de Frigolet, qu'il avait paru récemment un décret de la Sacrée Congrégation des rites prescrivant les prières que l'on doit réciter, lorsqu'on sépare les Laudes des Matines. — Jusqu'à présent, la question était controversée parmi les théologiens, les uns enseignant qu'on pouvait se contenter d'un *Pater*, les autres faisant une obligation de réciter l'oraison de l'office, comme il est prescrit dans le bréviaire pour les Matines de Noël. — Quelle est la teneur du décret ?

2<sup>o</sup> Lorsqu'on célèbre la messe du jour pour un défunt, est-il permis de dresser le catafalque avec des cierges allumés tout autour, et de chanter ou de réciter après la messe l'absoute, avec l'étoile noire, après avoir déposé sur l'autel les ornements du jour ?

J'ai vu quelque part qu'un tel usage n'est point conforme aux rubriques. Qu'en pensez-vous ?

3<sup>o</sup> Depuis un certain nombre d'années, beaucoup de prêtres, dans le diocèse de X... surtout, ont l'habitude de rejeter la partie supérieure de l'étoile jusqu'au milieu du dos, pour la célébration de la messe; il paraît que c'est la pratique en Italie et notamment à Rome même. — On peut donc la suivre sans inconvénient ?

4<sup>o</sup> Vous nous avez dit, il y a quelque temps, qu'il ne fallait pas élever la sainte Hostie en disant : *Ecce Agnus Dei*, pour la communion des fidèles. C'est cependant, si je ne me trompe, la pratique universelle dans ces contrées ?

R. — Ad I. Lorsqu'on sépare Matines de Laudes on doit terminer Matines par l'Oraison. Ce cas a été décidé en 1883, sur la demande de Mgr l'évêque de Montréal. Le prélat avait posé la question suivante :

« Si contingat in recitatione privata separari Matutinum a Laudibus, quaeritur quomodo concludendum sit Matutinum, praesertim in feriis majoribus, in quibus preces flexis genibus addendae sunt ad Horas omnes; et quomodo inchoandae sint Laudes ? »

La sacrée Congrégation des rites répondit :

« Matutinum in casu concludendum cum oratione de Officio diei; Laudes inchoandas ut in Psalterio » (S. R. C. 18 mai 1883).

Ad II. Il ne convient pas de dresser un catafalque lorsqu'on ne peut pas célébrer une messe de *Requiem*. Car si l'on ne peut pas dire une messe avec ornements noirs, on ne peut pas non plus dresser un catafalque pendant cette messe.

De même, l'absoute n'est pas permise quand la messe de *Requiem* elle-même n'est pas permise. La raison en est qu'alors l'absoute est un accessoire de la messe. Si la messe n'a pu être célébrée avec un ornement noir, comment peut-on faire une absoute qui réclame un ornement noir ? Aussi la sacrée Congrégation des rites a-t-elle plusieurs fois tracé les règles que nous venons d'indiquer.

Ad III. L'habitude de rejeter la partie supérieure de l'étoile jusqu'au milieu du dos pour la célébration de la messe, est condamnable, parce qu'elle est contraire à la rubrique du Missel qui prescrit de la mettre sur le cou :

« Deinde ambabus manibus accipiens stolam,



simili modo deosculatur, et imponit medium ejus collo... » (*Ritus servandus*, titre 1. n° 3.)

Il est faux que telle soit la pratique habituelle en Italie, et notamment à Rome. Nous avons vu le contraire en Italie et à Rome. Il est vrai que quelques-uns le font; mais Mgr Martinucci, préfet des cérémonies Pontificales, les condamne formellement. Voici ses propres paroles :

« Qui sacerdotes stolam ad tergum rejiciunt, insipienti rubricam, quæ præcipit ut ea cervici imponatur. »

Ad IV. Ceux qui élèvent la sainte hostie en disant : « Ecce Agnus Dei, » ajoutent un nouveau rite, ce qui est absolument défendu. Nous avons prouvé en outre que les meilleurs auteurs avaient un enseignement contraire à cette pratique.

Q. — 1<sup>o</sup> Lorsqu'en dehors des vêpres, on chante en chœur, à un salut, v. g., l'hymne, le verset, l'antienne du *Magnificat*, d'un saint, doit-on suivre l'ordre des vêpres, c'est-à-dire chanter le verset tout de suite après l'hymne, ou ne le chanter qu'après l'antienne, comme dans les mémoires, immédiatement avant l'Oraison ?

2<sup>o</sup> Y a-t-il interdiction rigoureuse, de la part de l'Eglise, de laisser les femmes prendre place dans le sanctuaire ou dans le chœur, et ne peut-on pas, exceptionnellement, leur en laisser l'entrée libre, à l'occasion, par exemple, d'une cérémonie où elles devraient chanter avec des hommes des morceaux de musique à voix inégales ?

R. — Ad I. L'ordre des prières n'est fixé ni par les rubriques, ni par les décrets de la sacrée Congrégation des rites. L'antienne pourrait donc précéder l'hymne, et *vice versa*, mais il convient que le verset précède immédiatement l'oraison, ainsi qu'on peut le voir au Bréviaire et au Rituel.

Ad II. L'Eglise n'admet pas les femmes près de l'autel, ni dans le sanctuaire. L'interdiction est-elle rigoureuse ? En nous posant cette question, on suppose évidemment que tout autre inconvénient serait évité et qu'il ne s'agirait que de la simple présence de femmes au sanctuaire ou dans le chœur.

Nous ne connaissons pas, en dehors des règlements particuliers, de texte positif se rapportant à ce cas; mais la chose est tout-à-fait contraire à l'esprit de l'Eglise.

Q. — 1<sup>o</sup> L'indulgence attachée au *Sacro-sanctæ* peut-elle se gagner après chaque partie de l'Office, ou seulement lorsque tout l'Office est récité ?

2<sup>o</sup> Lorsque l'Evêque a permis que, dans une communauté, une cérémonie soit faite par un étranger, est-ce à la supérieure ou à l'aumônier qu'il appartient de choisir le célébrant ?

3<sup>o</sup> Dans les cahiers d'un certain Institut, les Professes ayant déclaré que c'est librement qu'elles ont demandé à prononcer leurs vœux, ajoutent : « Monsieur N., aumônier de la communauté, étant délégué par Mgr pour faire la cérémonie. » Est-ce que, *servatis servandis*, bien entendu, cette délégation spéciale est nécessaire à un aumônier qui a les pouvoirs ordinaires ?

4<sup>o</sup> Que dites-vous de cette autre formule : « J'ai reçu le saint habit des mains de M. N. supérieur, M. N. étant délégué pour faire la cérémonie ? »

R. — Ad I. Lorsqu'on récite la prière *Sacro-sanctæ* une seule fois à la fin de l'office entier,

on obtient la rémission des fautes commises pendant la récitation de l'office entier. Mais si on la récite après chaque Heure ou après quelques Heures, on obtient la rémission des fautes commises pendant cette Heure-là ou ces Heures-là.

Ad II. Nous ne concevons guère la permission donnée par l'évêque pour que la cérémonie soit faite par un étranger sans que cet étranger soit déterminé, déjà choisi et soumis à l'approbation de l'évêque.

Si la permission est donnée en général pour tout étranger qui serait appelé en l'absence de l'aumônier, il appartient de choisir le célébrant, à qui incombe le soin de pourvoir à l'office en question : à l'aumônier, si l'office est de ceux qu'il a mission de remplir ; à la supérieure si l'office est en dehors de ceux qui entrent dans les attributions de l'aumônier. Dans ce dernier cas, on concevrait difficilement que, pour une cérémonie religieuse, la supérieure fit son choix sans s'être entendue avec l'aumônier. En certains cas, c'est à l'évêque à déléguer.

Ad III. L'aumônier n'a pas qualité pour recevoir les religieuses à la profession, sans un mandat spécial de l'évêque. Les pouvoirs ordinaires ne lui donnent que le droit de faire les offices de la communauté, de prêcher, d'administrer la sainte communion, pas toujours d'entendre les membres de l'institut en confession.

Quant aux actes de juridiction épiscopale, comme ce qui regarde la profession, l'aumônier est sans aucun pouvoir.

Ad IV. Cette formule est exacte en ce qu'elle insinue la nécessité d'une délégation épiscopale pour la prise d'habit.

Q. — 1<sup>o</sup> Il y a « encensement » à la messe solennelle : or, comme on est convenu d'appeler également messe solennelle une messe chantée sans ministre, pourrait-on y faire les encensements au moins aux fêtes de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> classe où le saint Sacrement est exposé, surtout si c'est l'usage ; sinon, l'évêque pourrait-il le permettre ? Il est évident qu'ils contribuent à augmenter la pompe de nos offices.

2<sup>o</sup> Un de mes vicaires avait tenu longtemps la caisse des honoraires de messes provenant de testaments. Malgré tout le soin qu'il y a apporté, il y a eu à la fin de chaque année un déficit. Il n'a plus voulu se charger de tenir la caisse. Je m'aperçois moi-même qu'avec tout le soin que j'y mets, il y a toujours quelque erreur... Suis-je obligé de mettre de ma bourse pour combler le déficit ? Alors je me déciderai à ne plus me charger moi-même de cette caisse, et il faut que quelqu'un la tienne cependant... Que faire ? Comment arranger tout cela ?

3<sup>o</sup> Quand on absout au saint tribunal d'un cas réservé, d'une censure, d'une dispense, etc., on dit qu'il faut employer certaines paroles qui signifient cette absolution, après avoir donné l'absolution sacramentelle ? Est-ce après les paroles : *Ego te absolvo*... qu'il faut dire ces paroles ou après la prière qui suit les paroles sacramentelles et qui commencent par ces mots : *Passio Domini nostri*... ? D'ailleurs ne suffirait-il pas d'avoir l'intention du cas réservé, de la censure, etc. sans prononcer aucune parole ?

4<sup>o</sup> Quand je fulmine une dispense, d'après la lettre de l'official, suffit-il que j'aie trouvé les deux fiancés, ou un seul ; et que je leur dise que le pape les a dispensés de tel et tel empêchement, en leur enjoignant la pénitence prescrite ?

Quand il s'agit d'une dispense pour un péché occulte



aut-il toujours dispenser au saint tribunal et comment? Mais alors si moi, curé, je ne confesse que l'un des fiancés, comment faire?

5° Pour que j'absolve un petit enfant, quelle connaissance doit-il avoir de la religion? — Suffit-il qu'il sache faire le signe de la croix et qu'il récite passablement le *Pater* et l'*Ave* et quelques mots d'autres prières? — Avec cette connaissance quasi suffisante, dois-je l'absoudre à chaque confession quand je trouve en lui et une certaine disposition et une matière suffisante?

6° Quand je confesse un pénitent qui n'a pas été absous depuis longtemps et qui s'est adressé habituellement à moi, suffit-il, lorsque je juge à propos de lui donner la sainte absolution, que je me dise simplement à moi-même: voilà un pécheur qui a mal servi Dieu pendant tant de temps, sans avoir rien de précis sur aucune espèce de péchés; ou bien suffit-il que je me dise: voilà un pécheur qui a commis un certain nombre de fois tel péché, c'est-à-dire un ou deux péchés mortels distincts, mais sans préciser le nombre?

R. — Ad I. Dans la 3<sup>e</sup> année de l'*Ami du clergé*, p. 137, nous avons traité la question en ce sens: de droit général, il n'est pas permis de faire les encensements aux messes chantées sans ministres, même devant le saint Sacrement exposé. Mais un curé ne doit pas abolir l'usage contraire sans en référer à son évêque, qui peut obtenir de Rome qu'il soit toléré.

Ad II. Cette comptabilité ne doit pas être fort compliquée. Si l'on met en bloc dans la caisse le montant juste des honoraires et qu'on en retire en détail la même somme, il ne restera ni reliquat ni déficit. Il n'est pas nécessaire d'être grand mathématicien, ni grand financier, pour réussir une opération de cette nature.

Que le caissier, quel qu'il soit, ait des tableaux bien exacts des messes à acquitter avec le montant des honoraires; qu'il inscrive en regard, comme cela se doit faire, le nom des prêtres chargés d'acquitter chacune de ces messes. Qu'il tienne en regard le registre bien exact des messes acquittées et des honoraires remis à chacun des prêtres qui les ont acquittées. Ce sera merveille s'il a du déficit et s'il ne voit parfaitement clair dans sa gestion.

S'il y a du déficit, sans qu'il puisse savoir d'où il vient, il pourra se dire, avec quelque probabilité, que l'argent a dû, par quelque accident, lui rester entre les mains; et, en y mettant ce qui semble être du sien, il ne fera que réparer un oubli personnel.

Ad III. Ces différentes absolutions ou dispenses ne sont pas de même nature.

Pour absoudre d'un cas réservé, quand il n'y a pas à lever de censure, la forme commune de l'absolution est suffisante. La simple réserve enlève au confesseur qui n'a pas la faculté nécessaire, le pouvoir d'absoudre du cas réservé; mais elle est nulle en celui qui a le pouvoir.

Quand on doit absoudre d'une censure et des péchés confessés, l'absolution de la censure doit précéder l'absolution des péchés, parce que la censure contient une défense de l'Eglise d'administrer les sacrements à celui qui en est l'objet; en absolvant des péchés avant d'absoudre de la

censure, on violerait cette défense de l'Eglise, bien que l'absolution soit valide. De règle générale, la formule du Rituel peut suffire puisqu'elle porte absolution de tout lien d'excommunication (suspense) et interdit. Nous ne parlons pas de la monition qui est à faire dans certaines circonstances.

Quand il s'agit d'appliquer une dispense de la S. Pénitencerie, l'absolution sacramentelle doit précéder l'exécution de la dispense. Celle-ci se fait au moyen d'une formule analogue à la suivante:

« Ego virtute potestatis mihi a Sancta Sede (vel a reverendissimo Episcopo) concessa, absolvo te in primis ab omnibus sententiis, censuris et pœnis ecclesiasticis, tam a jure quam ab homine quoquo modo incursis; deinde dispenso tecum super impedimento... quod incurristi. Insuper prolem susceptam vel suscipiendam legitimam nuntio. In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen. »

La formule doit être appropriée au cas.

Ad IV. Quand la dispense a été formulée par l'official, il suffit que le curé avertisse les fiancés que dispense leur est accordée et appliquée. Si l'official a délégué le curé pour fulminer la dispense, celui-ci réunira les fiancés et, revêtu du surplis, les parties étant à genoux, il étendra la main et prononcera cette formule ou une autre analogue en rapport avec le cas:

« Dominus Noster Jesu Christus vos absolvat, et ego, auctoritate mihi a Reverendissimo Episcopo (vel summo Pontifice) mihi concessa, vos absolvo in primis ab omnibus sententiis, pœnis et censuris ecclesiasticis ad effectum præsentis dumtaxat dispensationis consequendum; deinde dispenso vobiscum super impedimento.... ut, eo non obstante, matrimonium canonice contrahere et in eo postmodum remanere licite possitis, prolemque susceptam vel suscipiendam legitimam esse ac fore nuntio. In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen. »

Pour un péché occulte, on ne peut dispenser qu'au saint tribunal. Et chaque confesseur ne peut dispenser que son pénitent; mais la dispense profite à l'un et à l'autre.

Si les deux époux ont le même confesseur, celui-ci ne peut se servir de la confession de l'un auprès de l'autre, soit pour lui découvrir l'empêchement, soit pour lui appliquer la dispense; mais s'il connaît l'empêchement par l'un et l'autre, il doit appliquer à l'un et à l'autre séparément la dispense obtenue.

Ad V. Pour absoudre un enfant, il faut qu'il ait commis quelque péché, par conséquent qu'il ait assez de raison pour pouvoir pécher et la connaissance de la loi divine; qu'il ait la contrition sur-naturelle de son péché, conséquemment qu'il connaisse la justice divine et les châtiments dont elle menace les pécheurs, ou l'amour de Dieu et l'outrage que lui fait le péché. Il faut qu'il con-

naissance les vérités chrétiennes qui sont de nécessité de moyen et déjà dans une certaine mesure celles qui sont de nécessité de précepte : toutes choses qui ne demandent pas chez lui un grand développement d'instruction chrétienne. Il lui faut en outre une certaine connaissance de ce qu'est le sacrement de pénitence et des actes qu'il doit produire : choses que le confesseur peut lui expliquer au besoin dans la confession.

Un enfant qui, avec ce degré strictement requis et suffisant d'instruction, offre matière à l'absolution et manifeste les dispositions nécessaires, peut être absous, et il doit l'être, s'il a quelque péché mortel sur la conscience, au moins une fois l'an. Il faut l'absoudre plus souvent s'il en a besoin. La raison en est que, du moment qu'il a péché mortellement, il y a pour lui précepte de se confesser et de recevoir l'absolution au moins une fois l'an; et qu'il est très utile, pour ne pas dire nécessaire, de ne pas laisser les enfants s'accoutumer à porter le péché mortel dans leur cœur (V. *Ami du clergé*, 6<sup>e</sup> année, p. 318).

Ad VI. Pour que vous donniez l'absolution à un pénitent, il ne suffit pas que vous estimiez à peu près l'état général du pénitent d'après la connaissance antérieure que vous avez de son état et de ses habitudes; mais il faut qu'il vous ait lui-même confessé ses péchés, leur espèce, leur nombre, autant qu'il le peut connaître.

S'il vous a fait cette confession précédemment sans recevoir l'absolution, vous ne devez pas l'obliger à la répéter en détail : ce serait lui imposer un fardeau inutile et peut-être très lourd.

Il suffira, pour ce qui le concerne, qu'il accuse en bloc tous ces péchés déjà confessés. Pour vous, afin de prononcer prudemment votre jugement de confesseur et d'absoudre en connaissance de cause, il faut vous rappeler au moins en général l'état du pénitent, les fautes les plus graves, ou qui demandent une attention plus spéciale comme les péchés d'habitude, de récidive, d'occasion. Si vous en avez perdu le souvenir, vous pouvez demander au pénitent de vous remettre sur la voie, en vous rappelant soit la pénitence que vous lui avez imposée, soit les conditions que vous avez mises à l'absolution et les avis que vous lui avez donnés : cela vaut mieux que de lui demander de nouveau l'aveu de ses péchés. Si pourtant vous ne pouviez faire autrement, vous pourriez, avec toute la délicatesse possible, lui demander de renouveler vos souvenirs à ce sujet. Comme cette confession ne fait qu'un avec les précédentes, le secret sacramentel ne vous lie point au sujet de celles-ci pour les interrogations qui vous seraient nécessaires. Mais il est désagréable au pénitent d'avoir à refaire l'accusation de ses péchés : il faut, si possible, lui éviter ce désagrément.

Q. — Dans une instruction sur le Purgatoire, l'*Ami du clergé* cite ces paroles de saint Léonard et saint Maurice : « Idem ignis purgat electum et cruciat damnatum, miro tamen modo purgantibus gravior, » et semble penser qu'on

peut établir de là que le feu du purgatoire est plus vif que celui de l'enfer. J'ai voulu émettre cette opinion et de suite on m'a accusé d'exagération.

Peut-on croire et doit-on croire suivant la doctrine de l'Eglise que le feu du purgatoire agit avec plus de vigueur sur ceux qu'il purifie, que le feu de l'enfer sur ceux qu'il brûle? Y a-t-il des raisons solides en faveur de ce sentiment?

R. — Affirmer d'une manière universelle et absolue que le feu du purgatoire est plus vif que le feu de l'enfer, serait une exagération; mais affirmer que le feu du purgatoire est, en certains cas et pour certaines âmes, plus vif que le feu de l'enfer pour certaines autres âmes, est une pensée très exacte. Nous allons le montrer.

Les peines de l'enfer sont de deux espèces : la peine du dam et la peine du sens. Chaque espèce répond à un côté spécial du péché. La peine du dam, la plus grave des deux, et qui est, dit saint Thomas, en quelque sorte infinie, parce qu'elle est la privation d'un bien infini, répond d'après le même saint Docteur à ce côté du péché par lequel le pécheur se détourne irrévocablement de Dieu. La peine du sens, beaucoup moindre, répond à ce désordre du péché par lequel le pécheur se tourne vers la créature pour y chercher son plaisir (1, 2<sup>e</sup>, q. 87, art. 4). D'où il suit que la peine du sens, à laquelle se rapporte le feu, est plus ou moins intense selon que cette conversion du pécheur vers la créature a été elle-même plus ou moins intense. Elle peut être fort légère chez les uns, comparativement à ce qu'elle est chez les autres.

Dans le purgatoire, il y a également une double peine : la privation temporaire de la vision divine et la peine du sens dans laquelle entre l'action du feu. Cette dernière punit dans les âmes justes, le retour vers les créatures dont elles n'ont pas fait pénitence pendant la vie; elle paie à la justice divine la dette dont elles ne se sont point acquittées pendant cette vie; elle purifie l'âme des souillures vénielles dont elle était entachée au moment de la mort. Cette peine est d'autant plus intense que ces éléments qui la motivent sont plus développés. Légère chez les uns, elle est très violente chez les autres.

Cela étant, il est facile de comprendre que le feu du purgatoire soit plus dur à quelques âmes justes que le feu de l'enfer à quelques âmes réprouvées. Ces dernières peuvent n'avoir à payer que pour une conversion relativement légère vers les créatures; les premières, au contraire, pour une conversion assez intense. D'ailleurs le supplice des âmes réprouvées n'a pour but que de les punir et non de les purifier; il doit d'ailleurs durer éternellement : on conçoit, dans ces conditions, que la justice n'exige pas une si grande intensité dans la peine. Les peines du purgatoire doivent, non seulement punir, mais encore purifier, épuiser la dette de la culpabilité et de la peine, dans un temps qui peut être relativement court : il est naturel que la peine soit plus violente, toutes choses égales d'ailleurs, que dans le cas



précédent. Et ainsi le feu du purgatoire est pour certaines âmes plus dur que le feu de l'enfer pour d'autres.

Il y a toutefois entre le purgatoire et l'enfer des différences capitales qui rendent la condition d'une âme en purgatoire, lors même qu'elle souffrirait davantage, bien supérieure à celle d'une âme en enfer, bien qu'elle souffrit moins de l'action du feu.

L'âme en purgatoire accepte ses souffrances avec résignation, avec amour, avec joie, dans la pensée qu'elles la débarrassent de ce qui l'empêche d'aller à Dieu vers lequel elle soupire avec plus d'ardeur que le cerf altéré vers la source d'eau vive. Elle a l'espérance de les voir bientôt finir. Leur intensité même la réjouit en abrégant le temps de la purification.

L'âme en enfer, au contraire, sait que ses souffrances, si légères qu'elles soient, sont éternelles, qu'elles ne lui apportent aucun bien, ni aucune espérance. Elle maudit la justice de Dieu qui la punit. Elle fait continuellement effort pour se soustraire au châtiment sans pouvoir y échapper. De là un désespoir, une rage, des grincements de dents, une désolation qui durera dans les siècles des siècles et au-delà.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Les professeurs de français d'un établissement d'enseignement secondaire libre sont-ils soumis aux conditions de capacité imposées aux instituteurs primaires par la loi du 16 juin 1881 ?

R. — Cette question a été traitée par le *Bulletin de la Société générale d'éducation* (rapporteur M. Louchet) comme il suit : « L'école de St-G... de P... est une école d'enseignement secondaire. Comme dans toutes les institutions de cette nature, il y existe des cours de langue française, annexés aux cours de latin et ayant pour objet d'y préparer. L'inspecteur d'académie a émis la prétention de soumettre aux conditions de capacité, exigées des instituteurs primaires, les professeurs de français, sous prétexte que la loi du 16 juin 1881 atteint tous les maîtres de l'enseignement primaire, même dans une école secondaire.

Nous n'hésitons pas à penser que cette prétention est mal fondée. Il est impossible de confondre les règles applicables à l'école primaire et à l'école secondaire, qui sont régies chacune par une législation spéciale.

Les écoles secondaires sont demeurées jusqu'ici sous l'empire de la loi du 15 mars 1850 ; cette loi n'impose aucune condition d'âge ni de capacité aux professeurs et surveillants appartenant à l'enseignement secondaire libre. Un paragraphe additionnel proposé à l'article 6 dans le but d'exiger de ces professeurs des preuves légales de capacité a été formellement repoussé par l'as-

semblée législative. Le choix du directeur, pourvu qu'il ne porte pas sur des individus condamnés pénalement ou disciplinairement, est absolument libre. Il ne peut s'élever sur ce point aucun doute ; car, à l'heure actuelle, un projet déjà voté par la Chambre des députés et pendant devant le Sénat, a pour objet de modifier cette législation et d'assujétir les professeurs et les surveillants à des justifications de capacité. Mais tant que ce projet n'aura pas été converti en loi, la législation de 1850 est seule en vigueur.

Or, les professeurs qui dans une école secondaire, enseignent le français ou autres matières semblables, bien que ces matières fassent également partie de l'enseignement primaire, n'en appartiennent pas moins à l'enseignement secondaire. Il n'est pas d'institution secondaire où il n'existe des cours préparatoires ou des classes élémentaires ; dont le programme présente nécessairement une grande analogie, si même il ne se confond avec celui des écoles primaires proprement dites. Il ne faut pas moins tenir pour certain que les classes élémentaires appartiennent à l'enseignement secondaire, dont elles forment le premier degré, et, conséquemment à ces idées, la loi projetée exigera des professeurs de ces classes élémentaires l'un des diplômes du baccalauréat ou le brevet supérieur de l'enseignement primaire. Mais jusqu'ici les professeurs de ces classes élémentaires sont, aussi bien que les professeurs de de latin, affranchis de toutes conditions de capacité.

Les cours de français ne doivent donc pas être considérés comme formant une école primaire spéciale, placée à côté de l'école secondaire, mais comme faisant partie intégrale de l'école secondaire. Cela est si vrai, qu'on n'exige du directeur qu'une déclaration unique dans les termes des articles 60 et 66 de la loi du 15 mars 1850. Il n'existe qu'un établissement unique appartenant à l'ordre de l'enseignement secondaire, et régi exclusivement par la loi du 15 mars 1850. La prétention de l'inspecteur d'académie doit donc être repoussée comme mal fondée, et le directeur, ayant satisfait à toutes les prescriptions de la loi précitée, n'a pas à craindre les poursuites correctionnelles que l'on voudrait tenter contre lui, en vertu de l'article 66, seule sanction dont l'inspecteur pourrait le menacer.

Nous avons raisonné dans l'hypothèse où il s'agit de classes élémentaires préparatoires aux classes supérieures et fréquentées par des enfants destinés à suivre successivement tous les degrés de l'enseignement secondaire.

Il en serait autrement si les cours de français s'adressaient à des élèves dont aucun ne devrait dépasser les limites de l'enseignement primaire ; dans ce cas, bien qu'annexés à une école secondaire, ces cours en seraient en réalité distincts et constitueraient une école primaire véritable, à laquelle seraient dès lors applicables les lois récentes du 16 juin 1881 et du 28 mars 1892.



Q. — Une école libre jouit-elle, comme les écoles publiques, du privilège de ne point payer l'impôt foncier des portes et fenêtres ?

R. — Non. Il existe sur ce point une décision du conseil d'Etat en date du 16 mai 1884. Voici à quelle occasion cette décision a été prise. La sœur Sosthène, directrice d'une école libre de la Haute-Marne, et le sieur Ménans, propriétaire de la maison dans laquelle cette école est établie, avaient demandé au conseil de préfecture décharge de la contribution foncière qui leur était réclamée. Leur requête fut rejetée, par arrêté en date du 24 juin 1882. Un pourvoi ayant été formé contre cet arrêté, le conseil d'Etat a statué en ces termes :

« Vu les lois des 3 et 4 frimaire an VII et celle du 21 avril 1882 ;

« Considérant que, en vertu de la loi du 3 frimaire an VII et du décret du 11 août 1808, l'exemption de la contribution foncière n'est accordée qu'aux bâtiments qui sont affectés à un service public et qui constituent une propriété publique ; que, d'autre part, aux termes de la loi du 4 frimaire an VII, sont seuls exemptés de la contribution des portes et fenêtres les bâtiments employés à un service public d'instruction et de bienfaisance ;

« Considérant qu'il résulte de l'instruction que l'immeuble à raison duquel réclament les requérants est la propriété du sieur Ménans et que l'école qui y est installée est une école libre ; que, dès lors, c'est avec raison que le sieur Ménans a été imposé et maintenu aux contributions foncières et sur les portes et fenêtres à raison dudit immeuble... (rejet.) »

Q. — Vous avez dernièrement parlé d'un maire protestant, et vous avez admis qu'il pouvait assister aux séances du conseil de fabrique, non pas officiellement mais officieusement, pourvu toutefois que, dans un vote, la majorité s'établisse sans le concours de sa voix. C'est ainsi que j'agissais dans ma paroisse, vis-à-vis d'un maire qui, jusqu'ici, justifiait assez ma condescendance à son égard. Mal m'en a pris. Pour quel motif ou sous quelle inspiration a-t-il agi, je ne sais. Le fait est qu'à notre dernière session de Quasimodo, il s'est insurgé contre toutes les propositions que j'ai faites en vertu de l'article 45 du décret de 1809. La chose est allée si loin que j'ai dû lui rappeler l'art. 4 de ce même décret qui l'exclut de nos séances. Il a reconnu la loi ; mais, au lieu de sortir immédiatement de la salle des délibérations, comme les plus simples convenances lui en faisaient un devoir, il est resté, il a parlé, et il a provoqué plusieurs votes contraires à mes propositions ; il a même signé le procès-verbal. Dans ces conditions, les délibérations prises ne sont-elles pas nulles et de nul effet ?

R. — Nous ne pouvons évidemment que blâmer la conduite de ce maire. Non-seulement il a fait preuve d'ignorance, mais il a étalé son manque absolu d'éducation. Tant qu'il n'a pas connu la loi qui exclut les maires protestants des conseils de fabrique, sa bonne foi l'excusait. Mais dès l'instant que la loi lui a été notifiée, il aurait dû comprendre que sa place n'était plus là, où, s'il restait par un sentiment assez naturel d'amour-propre, qu'il devait se donner une attitude réser-

vée, garder un silence absolu pendant la discussion. En agissant comme il a fait, il a démontré la sagesse prévoyante du décret qui repousse les maires protestants des fabriques catholiques. Comment, en effet, appartenant à une prétendue religion sans culte et presque sans sacrements, se rendraient-ils compte des nécessités de nos églises au point de vue du personnel et du matériel ? On a beau être riche de vertus civiques, comme dit un vieux proverbe, « la caque sent toujours le hareng, » et sous le protestant le mieux intentionné en apparence, il y a le disciple du moine défroqué qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, dans un débordement d'orgueil et de luxure, outragea l'épouse-vierge du Christ et déchira un pan de sa robe sacrée ; il y a le sectaire, c'est-à-dire l'ennemi.

Le maire ici, nous le voulons bien, n'a pas hérité de la haine féroce de Luther ; mais inconsciemment sans doute, il continuait ses traditions. Notre correspondant a bien fait de couper court au péril qui le menaçait. Quant à la question pratique de la validité de la délibération, nous maintenons notre doctrine antérieure et nous ne la croyons pas discutable. La présence illégale d'un individu dans une assemblée délibérante ne saurait vicier un vote qui réunit, d'ailleurs, la majorité aux termes de la loi. Il est certainement fâcheux que la majorité dont on nous parle se soit formée sous l'impulsion du maire, mais son vote est acquis.

Nous ne terminerons pas notre réponse sans rappeler que l'évêque diocésain est vis-à-vis du conseil de fabrique ce qu'est le préfet vis-à-vis du conseil municipal en matière budgétaire ; il peut supprimer un crédit, il peut en imposer d'office, selon qu'il le juge nécessaire. C'est au curé de l'instruire de ce qui se passe dans son conseil afin d'éclairer sa religion et lui inspirer le parti à prendre.

Q. — 1<sup>o</sup> Un maire pacha peut-il refuser au desservant le mandat d'indemnité de binage, alors surtout que cette indemnité a été votée à l'unanimité par le conseil municipal et approuvée par l'autorité supérieure ?

Quel est le moyen légal de contraindre le maire à délivrer ce mandat ? Aujourd'hui tout recours à l'autorité préfectorale étant inutile pour cette raison que *de minimis non curat prætor*, si le desservant fait une sommation par huissier, le maire-pacha est-il obligé de payer tous les frais ?

2<sup>o</sup> Une paroisse rurale étant vacante, le conseil de fabrique qui paie le sonneur peut-il par lui-même révoquer ce sonneur et en nommer un autre ?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Sous quelque prétexte que ce soit, il n'est permis à personne, pas plus au ministre qu'au préfet, et, à plus forte raison à un maire, si *pacha* qu'il puisse être, de retenir un mandat. Si donc un maire se rend coupable d'un pareil méfait, il faut s'adresser au préfet, et, d'après l'article 61 de la loi du 18 juillet 1837, l'arrêté que prendra le préfet pour contraindre le maire, tient lieu du mandat du maire, c'est-à-dire que sur le simple vu de cet arrêté, le percepteur ou le rece-



veur particulier ou le payeur général, devront payer la somme portée sur cet arrêté. Si, à son tour, le préfet refusait de prendre un arrêté ou de contraindre le maire, il faudrait s'adresser au ministre des cultes. Si enfin le ministre lui-même se rendait coupable d'une pareille illégalité, et que les réclamations ne fussent pas suffisantes, il faudrait assigner le fonctionnaire qui retiendrait le mandat, — si c'est un mandat de traitement, par conséquent payable sur le Trésor. Si le traitement dont il s'agit est alloué par une commune, il faudrait assigner devant le tribunal de première instance, la commune dans la personne du maire, après avoir obtenu l'autorisation du conseil de préfecture. Un arrêt de la cour royale de Rennes du mois d'août 1831, a condamné comme illégale la retenue d'un mandat faite par un maire au préjudice du curé.

Dans une circulaire ministérielle du 2 avril 1832, dont nous sommes loin d'admettre toutes les théories, nous relevons cette phrase qui exprime la vérité absolue en matière de traitements ecclésiastiques : « Les traitements acquis ne doivent être subordonnés, pour le paiement, à aucune dépendance ou condition, les mandats étant la propriété des parties prenantes. »

On sait ce que le gouvernement actuellement pense de cette doctrine de loyauté et d'honneur et de quelle façon il la met en pratique.

Ad 2<sup>m</sup>. D'après l'article 33 du décret de 1809, la nomination et la révocation des serviteurs d'église appartenaient aux marguilliers sur la présentation du curé. Mais cet article a été supprimé en ce qui concerne les paroisses rurales et remplacé par l'article 7 de l'ordonnance du 12 janvier 1825 qui remet cette faculté aux curés exclusivement. Le curé existant, le conseil de fabrique est donc sans qualité pour nommer ou destituer un sonneur. Mais pendant la vacance du poste, s'il n'y a pas d'administrateur nommé par l'évêque, ce pouvoir doit résider quelque part pour le cas où le sonneur viendrait lui-même à décéder ou à se rendre indigne ou incapable de remplir son emploi. Et où résiderait-il si ce n'est dans le conseil de fabrique, et, pour parler plus exactement, dans les mains des marguilliers ? Mais aussitôt que le successeur du curé défunt est nommé, il est, par le fait même, investi du pouvoir que lui confère l'ordonnance précitée. Par conséquent, s'il n'est pas content du choix qui a été fait pendant la vacance, il peut, sans que personne ait rien à y voir, nommer pour sonneur un homme de son choix. Aucune loi nouvelle, aucun décret nouveau n'a changé, sur ce point, l'ancienne jurisprudence.

Q. — Un maire peut-il établir une horloge neuve dans un clocher sans l'autorisation de la fabrique ? Dans le cas où la réponse à ce premier point serait affirmative, peut-il faire frapper les heures sur les cloches de la tour, ou peut-on l'obliger à fournir un timbre ? Dans la négative, est-ce au curé, ou au président, ou au trésorier de la fabrique d'y mettre opposition ? et dans quel forme ? Il y a quel-

ques années, la fabrique avait autorisé la commune à s'approprier une vieille horloge placée dans la tour au même endroit et à bout d'usage. Cette horloge a cessé de fonctionner au moins depuis cinq ans.

R. — En droit, même quand l'église appartient aux communes, l'autorité municipale n'a pas le droit d'y faire placer des horloges sans le consentement de la fabrique. En effet, bien qu'une église puisse être propriété de la commune, elle a reçu une affectation spéciale, un culte, qui la fait sortir, pour son administration, des mains de l'autorité municipale et passer dans celles d'une autorité particulière, la fabrique. C'est la fabrique qui est chargée de veiller à sa conservation, d'y faire les réparations nécessaires et de pourvoir aux frais de ces réparations. Ce devoir de la fabrique est encore plus accentué depuis la dernière loi municipale (5 avril 1884). Or, si une horloge était placée dans le clocher sans son consentement, la fabrique pourrait dire que ce placement est une cause de dégradation et d'augmentation de dépenses d'entretien. Elle pourrait y voir aussi des inconvénients pour les intérêts religieux, etc. La fabrique est donc en droit de s'opposer à tout placement semblable. Telle était l'ancienne jurisprudence, et nous opinons avec le *Journal des conseils de fabrique* qu'il ne peut en exister d'autre. Mais le gouvernement actuel professe une doctrine différente, et le cas présent porté devant son conseil d'Etat recevrait sans nul doute une solution opposée à la nôtre. C'est pourquoi nous ne conseillerions pas de faire opposition au conseil municipal, et cela pour plusieurs motifs : 1<sup>o</sup> pour le motif que nous venons d'insinuer, à savoir, que cette opposition n'aurait aucune chance d'aboutir auprès de nos gouvernants actuels ; 2<sup>o</sup> parce que l'exercice du droit d'opposition, selon nous incontestable, serait regardé par le gros de la population et par l'opinion publique comme excessivement rigoureux, parce qu'une horloge, placée au clocher, est d'une utilité générale et mieux située là que partout ailleurs ; 3<sup>o</sup> parce que la fabrique a déjà donné une fois l'autorisation en donnant même l'horloge qui était sa propriété, et, à moins d'inconvénients graves publiquement reconnus, on ne retire pas un privilège accordé primitivement en pleine liberté ; 4<sup>o</sup> enfin, la dernière loi municipale donne au maire une clef du clocher avec l'autorisation de sonner les cloches en certaines circonstances et d'après certains règlements à concéder entre l'évêque et le préfet. Cette dernière circonstance est bien faite pour bouleverser ce que nous appelons la jurisprudence vraie. Or, s'il est périlleux de contester le droit de placer une horloge au clocher, interdire l'emploi de la cloche pour la sonnerie des heures ne l'est pas moins.

Cependant, tout en pensant qu'il vaut mieux ne pas se mettre en lutte avec la municipalité en cette circonstance, nous conseillerions d'agir dans une certaine mesure afin d'obtenir au moins que

le choix du monteur de l'horloge soit laissé au curé. Un mauvais choix serait autrement grave au point de vue des convenances religieuses et de la responsabilité du gardien naturel de l'église, qui est le curé.

## HISTOIRE

Q. — 1<sup>o</sup> Quelque concile a-t-il réellement traité la question de savoir si les femmes ont une âme ?

2<sup>o</sup> Quels arguments a-t-on fait valoir en l'un et l'autre sens ?

R. — Ad I. *Distinguo*. Un concile de maris mécontents de leur moitié, peut-être ; un concile d'évêques, jamais. — On a prétendu, il est vrai, qu'en 585 le deuxième synode de Maçon avait agité ce problème. Mais c'est là un vieux conte auquel personne ne croit plus en France à l'exception peut-être des commis-voyageurs et de... quelques membres de l'Institut. Mis en circulation par Bayle, le critique « assemble-nuages » du xviii<sup>e</sup> siècle, qui l'avait lui-même puisé dans un livre intitulé : *Polygamia triumphatrix* (*Dictionnaire historique*, v<sup>o</sup> *Gedecus*, note C) ; réédité, en 1834, par M. Aimé Martin dans son *Education des mères de famille* (livre I, ch. vi, p. 46), en 1851 par MM. Laurent de l'Ardèche et Crémieux à la tribune de l'assemblée nationale, en 1869 par M. Vacherot dans la *Revue des deux mondes* (n<sup>o</sup> du 1<sup>er</sup> mars, p. 157), et en 1883 par M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, dans un mémoire intitulé : *L'Enseignement secondaire des jeunes filles* et inséré dans les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* (l. cxx, p. 324, note 2), ce conte a déjà été plusieurs fois réfuté. On peut lire ce qu'ont écrit là-dessus : Gorini (*Défense de l'Eglise*, t. iv, p. 404), M. de Riancey, (*L'Ami de la Religion*, juillet 1851), le P. Gratry (*Le Correspondant*, n<sup>o</sup> du 10 mars 1869, p. 925), l'abbé Rambouillet (*L'Univers*, n<sup>o</sup> du 10 septembre 1869), M. Lecoy de la Marche (*La Chaire française au moyen-âge*, 3<sup>e</sup> partie, ch. 14, p. 396, note 1) et enfin M. Marius Sepet (*Revue des questions historiques*, t. vii, p. 757). — L'unique argument des inventeurs de cette fable est un passage de saint Grégoire de Tours. Or 1<sup>o</sup> saint Grégoire de Tours, personne ne l'ignore, ne mérite pas comme historien une confiance absolue (Cf. Monod : *Etudes critiques sur les sources de l'Histoire mérovingienne*) ; le texte de son ouvrage en bien des endroits a été manifestement interpolé (Cf. Kries. *De Gregorii vitâ et scriptis*, Breslau 1839). 2<sup>o</sup> Il ne dit pas ce que Bayle et ses suivants lui font dire. Voici comment il s'exprime : « Il y eut dans le synode (de Maçon) un des évêques qui disait que la femme ne pouvait pas être appelée homme. Mais il s'arrêta ayant reçu des prélats une suffisante explication : car le livre sacré de l'Ancien Testament parlant de la création de l'homme par Dieu dans le principe, nous apprend qu'il le créa mâle et

femelle et le nomma Adam, c'est-à-dire homme de terre, appelant par conséquent du même nom la femme et l'homme puisqu'il les nomma l'un et l'autre homme. Ensuite le Seigneur est appelé Fils de l'homme parce qu'il est le fils de la Vierge, c'est-à-dire d'une femme. La difficulté ayant été éclaircie par beaucoup d'autres témoignages, l'évêque se tut. » (*Historia Francorum*, lib. viii, c. xx).

La question débattue au concile de Maçon d'après saint Grégoire de Tours n'était pas, on le voit, une question de théologie, mais une question de philologie : il ne s'agissait nullement de l'âme des femmes, mais de leur nom : les évêques présents eurent à décider non pas si la femme avait une âme humaine, mais si lorsque l'Ecriture parle de l'homme en général on devait l'entendre de la femme aussi bien que de l'homme, ce qui qui semble aller de soi. Et encore ce point ne fut-il traité par le synode qu'incidemment, à l'occasion d'une interruption faite par un de ses membres. Ajoutons pour être complet qu'il n'est fait nulle mention de cette discussion dans les actes du concile. M. Vacherot (loc. sup. cit.) prétend il est vrai qu'on en trouve la trace au canon seizième. Mais c'est une erreur. Le canon seizième n'a pas le moindre rapport avec l'âme des femmes. Il décrète que la veuve d'un sous-diacre ne doit pas se remarier. Il est ainsi conçu : *Uxor subdiaconi, illo mortuo, secundo se non audeat sociare matrimonio*.

Ad II. *Provisum in primo*. Ajoutons, si ces détails sont de nature à intéresser notre honorable questionneur, qu'au xvi<sup>e</sup> siècle plusieurs écrivains ont essayé, mais par forme de plaisanterie, de prouver que les femmes n'appartenaient pas à l'espèce humaine. Le jurisconsulte Cujas par exemple a soutenu cette opinion. Le livre le plus curieux qui ait été écrit dans ce sens est celui qui parut en Allemagne en 1595 sous ce titre qui, traduit en français, exprime une vérité d'une incontestable évidence : *Mulieres non esse homines*. On a attribué à tort la paternité de cet opuscule au protestant converti Acidalius qui paraît-il n'en fut que l'éditeur. Un ministre du saint Evangile composa tout un volume pour le réfuter. Le pape Alexandre VII mit à l'Index, le 18 juin 1651, une version italienne qui en avait été faite par un appelé Horace Plata. — La raison, ou pour mieux dire les semblants de raison invoqués dans cet ouvrage contre l'âme des femmes, sont de l'ordre théologique. De nos jours on a essayé de démontrer la même thèse par des arguments de l'ordre physiologique. Certains savants ayant constaté que la cervelle des femmes était en général plus légère que celle des hommes ont cru pouvoir conclure que les femmes n'avaient pas d'âme ou du moins que leur âme n'était pas spécifiquement la même que celle des hommes. Cette conclusion, je n'ai pas besoin de le dire, n'est rien moins que rigoureuse. La cervelle d'abord n'est pas l'âme et l'âme n'est pas la cer-



velle. La légèreté relative de l'encéphale des femmes en second lieu peut très bien s'expliquer par l'infériorité de leur culture intellectuelle. Enfin, comme l'a dit un spirituel critique : Ce sont les hommes qui ont fait le pesage comparatif des cerveaux des deux sexes ; s'il eut été fait par des femmes, peut-être que les rôles eussent été renversés. Pour plus de renseignements, voir : Emile Deschanel, *Le bien et le mal qu'on a dit des femmes*.

## COURRIER DE L'UTILE

### CONSERVES DE LÉGUMES

#### Règles générales.

Les légumes secs de bonne qualité suppléent, dans le ménage, au manque de légumes verts, qu'on peut parfois avoir de la difficulté à se procurer. Ces premiers sont d'autant plus commodes qu'ils contiennent la même quantité de matière nutritive sous un moindre volume.

Les plantes et racines qui contiennent peu de jus (cerfeuil, persil, etc.), peuvent facilement se sécher à l'air.

Au contraire, les racines et plantes qui en contiennent beaucoup réclament la chaleur artificielle. On doit les laisser faner avant de les soumettre à la dessiccation. Il faut en excepter les plantes blanches (choux-fleurs, etc.) que l'on expose fraîches à la chaleur du poêle ; elles deviendraient brunes et dures en se fanant.

Lorsque la queue de la plante n'a plus d'humidité, ou lorsque les doigts en pulvérisent facilement les feuilles, la dessiccation est complète.

Les herbages doivent être saupoudrés de sel et d'épices, dans les mêmes proportions que lorsque l'on veut les accommoder.

Autant que possible, les légumes secs doivent être préservés du contact de l'air. Pour aider à la compression, on peut les humecter un peu ; mais, avant de les tirer des paquets, il faut les faire sécher au poêle.

Les herbes, plantes et racines, s'emballent dans des bocaux ; on peut également les emballer dans du carton, pourvu qu'on l'ait rendu imperméable. Maintenant, nous allons passer aux détails concernant chaque légume.

#### Règles particulières.

##### Artichauts.

Disposez-les comme s'il était question de les préparer. Plongez-les ensuite dans l'eau bouillante pendant une minute. Après les avoir retirés, séchez-les au poêle.

##### Asperges.

Vous pouvez les couper par tranches. Aussitôt coupées, vous n'avez qu'à les faire sécher au poêle, sans les avoir échaudées.

Manière de conserver les asperges en boîte.

On prend de belles asperges que l'on nettoie soigneusement, laissant du blanc suivant les dimensions de la boîte ; on les étend en couches

dans une boîte de ferblanc spéciale pour conserves. Quand la boîte est remplie, on met un peu d'eau, on soude le couvercle, puis on fait cuire une demi-heure dans une grande marmite pleine d'eau ; la marmite doit être bien couverte, de façon que la vapeur ne s'échappe pas.

Bettes, ou Blettes, ou Poirées.

Avant d'être coupées, les Bettes doivent avoir le temps de se faner. Si l'on devait avoir à les couper avant qu'elles fussent dans cet état, il faudrait procéder dans une chambre chauffée.

Aussitôt après, on les fait sécher à la chaleur du poêle.

Brocolis.

Mêmes soins que pour les asperges.

Céleri.

On dessèche, du céleri, la racine et les feuilles. La racine, préparez-la comme il sera dit pour les raves ; les feuilles, préparez-les comme il va être dit pour le cerfeuil. (A suivre.)

### IMPRIMATUR.

Lingonis, die 6 maii 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis*.

### CONSEILS DU DOCTEUR

*Névralgies, migraines, sciatique, affections du foie.*

Les névralgies se présentent sous les formes les plus variées. Elles peuvent se localiser dans presque toutes les parties du corps. Aussi ne doit-on pas s'étonner que contre ce genre d'affection, on ait préconisé une quantité innombrable de remèdes.

Le Dr Trousseau, qui s'est beaucoup occupé du traitement rationnel des névralgies, de la sciatique et de la migraine, affirme que le médicament qui lui a le mieux réussi, c'est l'essence de térébenthine pure. Le Docteur Martinet, de son côté, affirme qu'il a guéri cinquante cas de ces affections sur soixante-dix par l'emploi de l'essence de térébenthine.

Mais sous quelle forme peut-on faire usage de ce médicament si désagréable comme odeur et comme saveur ? Le Docteur Clertan est parvenu à renfermer l'essence de térébenthine dans une légère enveloppe transparente, il en a formé de petites gouttes rondes auxquelles il a donné le nom de perles de térébenthine du Docteur Clertan. Ce procédé a reçu l'approbation si recherchée de l'Académie de médecine de Paris. Aujourd'hui, il n'est pas un médecin qui, dans les cas cités plus hauts, n'ordonne les perles de térébenthine du Docteur Clertan, à la dose de trois ou quatre perles à chaque crise. C'est sous cette forme que le Docteur Trousseau prescrivait ce médicament.

Le flacon de perles se vend 2 francs dans toutes les pharmacies.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.*

# PRIÈRES A LA VIERGE

EXTRAITES DES MANUSCRITS DU MOYEN AGE

Par LÉON GAUTIER

Charmant volume elzévirien, avec encadrements style Moyen-âge. — Broché, 4 francs. — Relié toile bleue, tranches rouges ou dorées, 5 francs. — Chagrin plein orné, tranches dorées, 10 francs. — Ce beau livre divisé en CINQ PARTIES : 1° **Prières pour la journée**, — 2° **Prières pour la semaine**, — 3° **Prières pour le mois**, — **Prières pour l'année**, — **Prières durant la vie**, contient dans sa troisième partie un admirable **Mois de Marie**.  
Edition populaire. 1 beau vol. in-18. Prix 2 francs.

**Mois de Marie**, extrait des Œuvres de Mgr de la Bouillerie, archevêque de Perga, coadjuteur de Bordeaux, par l'abbé Ant. Ricard, docteur en théologie, etc., 1 volume in-12 de iv-178 pages. . . . . 1 50

**Nouveau Mois de Marie**, extrait des Œuvres de Mgr de la Bouillerie, par un de ses disciples, l'abbé E. B., chevalier du Saint-Sépulcre, etc., 1 vol. in-32. . . . . 1 25

**La Vie de Notre-Dame**, d'après saint François de Sales, par le P. Ch. Clair, de la Compagnie de Jésus. 1 beau vol. in-12. . . . . 2 50

**Une Fleur tous les soirs à Marie**, petit *Mois de Marie*, pour les enfants, par une Mère de famille, joli volume elzévirien in-32. 2 »  
Le volume avec le bouquet des 31 fleurs dans un petit pot bleu. . . . . 3 »

**La Vierge Marie**, d'après saint François de Sales. Nouveau *Mois de Marie*, par M. l'abbé Chaumont. 1 beau volume in-16 elzévirien sur papier vergé. Prix . . . . . 3 »  
Edition de propagande. 1 vol. in-18 . . . . . 75

**Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes**, par Henri Lasserre. 1 vol. in-12 . . . . . 2 »  
*Franco*, par la poste . . . . . 2 50

**Mois de Marie des Mères chrétiennes**, dédié aux associés de l'Archiconfrérie par le R. P. Huguet, S. M., approuvé par S. Em. le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, 4<sup>e</sup> édition, améliorée, 1 vol. in-12, de xii-421 p. 1 50

**Le plus ancien Mois de Marie**, traduit par le R. P. Blot, et enrichi d'exemples nouveaux, pour chaque jour du mois, 5<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-32. Prix. . . . . 1 25

**Mois de Marie des Paroisses et des Familles chrétiennes**, par M. l'abbé Ant. Ricard, du clergé de Marseille. 1 fort vol. grand in-18 de 332 pages . . . . . 2 »  
Rel. cart., tranches rouges . . . . . 3 50

**Mois de Marie des Madones de Pie IX**, par M. l'abbé Durand, du diocèse de Grenoble, 1 beau vol. in-32 orné du portrait du Saint-Père et de 31 gravures représentant les Madones que Pie IX avait recommandé d'invoquer, broché. . . . . 4 »  
Reliure toile anglaise, tranches rouges. 5 »

**Vie de la Très-Sainte Vierge**, d'après les Écritures, avec une préface de Mgr Mermillod, 1 vol. in-48 elzévirien . . . . . 2 »

**Le Mois de la Reine du Ciel ou le Salve Regina** médité pendant le Mois de Marie, par le R. P. Antoine Denis, de la Compagnie de Jésus, traducteur des Prières de sainte Gertrude, 1 vol. in-18. . . . . 2 »

**Méditations sur les Litanies de N.-D. de Lorrette**, écrites au seizième siècle par le R. P. abbé dom Silvani Razzi, camaldule, et traduites de l'italien par Ernest Razzi, 1 vol. in-12 de xvi-187 pages . . . . . 1 50

**Marie offerte à la jeunesse** dans les principales circonstances de sa vie. *Mois de Marie de la jeune chrétienne*, par M. l'abbé Dumax, sous-directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Nouvelle édition, précédée d'une lettre de S. Gr. Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, à l'auteur; texte encadré d'un filet rouge, lettres ornées, fleurons. In-18 de 253 pages. . . . . 2 »

**Mois de Marie des Ames intérieures**, ou *la vie de la sainte Vierge*, proposée aux Ames intérieures, par MM. H et L., prêtres, ouvrage revêtu de sept approbations épiscopales, 14<sup>e</sup> édition . . . . . 1 50

**Ecrin de N.-D. de Lourdes**, contenant les *Heures pieuses du Pèlerin*, un *Mois de Marie*, etc., etc., par l'abbé Casabianca, 1 joli volume elzévirien de 440 pages, 2<sup>e</sup> édition. . . . . 2 »

**Les Fêtes de la Sainte Vierge**, considérations historiques et pieuses sur chacune des Fêtes de Marie, par l'abbé Saillard, curé de Gières, directeur de la *Semaine religieuse de Grenoble*. 1 vol. in-18 de xv-293 pages, caractères elzéviriens. . . . . 2 »

**Marie Immaculée Mère de Dieu**, par le R. P. H. Kinane, P. P. Ouvrage honoré de quinze approbations, traduit de l'anglais par Lérída Geoffroy. 1 vol. in-16, de 428 pages avec encadrements, caractères elzéviriens, lettres ornées et deux gravures. Prix. . . . . 4 »

**Les Rosaïres de la B. Vierge Marie** par un religieux Augustin du quatorzième siècle. Lectures pour tout le mois de mai, traduites du latin, mises en ordre et enrichies de traits d'histoire par M. l'abbé Rambouillet. 1 vol. in-12 de xii-284 pages . . . . . 2 »

**Mois de Marie d'après les Prédicateurs contemporains**, suivi d'une série de textes de l'Écriture et des Pères sur chaque Fête de la sainte Vierge, pour servir de matière à des Instructions. Sermons et Discours sur ces fêtes. 1 beau vol. in-12 de 310 pages. Prix. . . . . 3 »



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX en peinture**, en sculpture, etc. **L. CHOVET**, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

**M** **SON BOUASSE-LEBEL**, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — **CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS.**

**ENCENS** des **Rois Mages**, la boîte . . . 6 francs.  
**divin** (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR. HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus ancienne de France. **Félix GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en 1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 113. Grands et magnifiques cartons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM** et de la **PALESTINE**. **V<sup>or</sup> POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
**AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES** en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** **H. GARNIER** Boulevard d'Enfer, 230, PARIS, (Prix Modérés).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la **MINERVE** aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé toujours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la **MINERVE**, à Moussan, par Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils, Sculpture, etc.

**TOURS & ACCESSOIRES**

**LE MELLE**, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

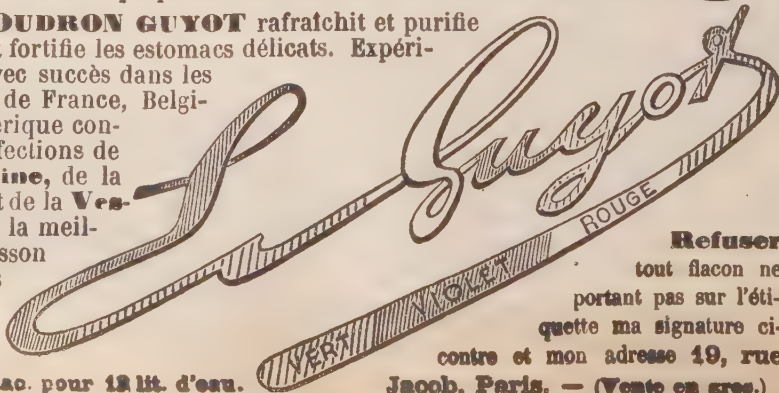
# GOUDRON GUYOT

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie le sang et fortifie les estomacs délicats. Expérimenté avec succès dans les hôpitaux de France, Belgique, Amérique contre les affections de la **Poitrine**, de la **Gorge** et de la **Vessie**. C'est la meilleure boisson en temps de chaleur et d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**

tout flacon ne portant pas sur l'étiquette ma signature ci-

contre et mon adresse 19, rue Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 20 :

PRÉDICATION : Pour la solennité de la Pentecôte : les dons du Saint-Esprit. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Indulgences attachées pour les ecclésiastiques dans les ordres sacrés à deux prières pour la rénovation de la grâce de l'ordination. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Fait-on mémoire de la Croix à l'office votif de la Passion ? — Quand on célèbre dans une église étrangère et qu'on dit la messe de cette église, fait-on mémoire de son propre office ? — Peut-on omettre l'absoute aux services pour les défunts ? — Quelles sont pendant le Carême les leçons du 1<sup>er</sup> nocturne pour les offices votifs du Saint-Sacrement et de l'Immaculée-Conception ? — Pourquoi change-t-on le 3<sup>e</sup> verset de l'hymne à la fête de saint Henri ? — Quand on célèbre, le premier jour libre après le mariage, la messe *pro sponso et sponsa*, récite-t-on les prières marquées après le *Pater noster* et le *Benedicamus Domino* ? Quelle oraison prendre pour la 3<sup>e</sup> de la messe *pro sponso et sponsa* un jour double ? — Quand on dit une messe votive pendant l'octave d'une fête qui a un *Communicantes* propre, doit-on prendre ce *Communicantes* ? — Dans les lieux exempts de la juridiction de l'Ordinaire, qui doit-on nommer au Canon ? — Pouvant dire la messe de l'Immaculée-Conception comme votive solennelle, comment la dire à la vigile et pendant l'octave de la fête ? — Peut-on omettre le chant de la première strophe du *Dies iræ* ? — Le pouvoir civil peut-il inquiéter un prêtre qui, dans le registre de l'état des âmes, ne fait pas mention du mariage civil ? — Peut-on tolérer que le parrain et la marraine ne récitent pas le *Credo* et le *Pater* ? — Quelle formule prendre pour le chant de l'*Ite missa est* ? — Peut-on faire sans servant l'exposition du Saint-Sacrement ? — Quelle est la conclusion de l'oraison *Fidelium* aux messes de *Requiem* ? — Un prêtre qui chante la messe dans une paroisse étrangère peut-il acquitter un honoraire de messe chantée ? — Pourquoi l'octave de Noël est-elle moins privilégiée que celle de l'Epiphanie ? — L'Extrême-Onction efface-t-elle les péchés avec l'attrition, quand l'absolution ne le ferait pas ? — Un témoin au mariage qui n'arrive qu'après le consentement donné, peut-il compter comme témoin ? — Un prêtre autorisé par bref à célébrer dans un oratoire privé, peut-il célébrer dans tout oratoire ? — L'évêque peut-il défendre de bîner à un prêtre qui ne consent pas à verser l'honoraire pour les œuvres autorisées ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : L'adjudicataire des fruits spontanés du cimetière peut-il refuser de rien payer de sa location parce qu'on a étendu sur une partie de la surface la terre provenant de l'ancien cimetière ? Peut-on résilier la location ? Pour l'attaquer en paiement ou en résiliation, a-t-on besoin d'autorisation ? — La fabrique ayant toujours joui d'une ancienne église livrée encore au culte, quoique non paroissiale, et du terrain qui l'entoure, le maire peut-il l'attaquer pour avoir arraché un murier mort et laissé le bois au curé ? — Quelle est la situation légale d'un ouvroir annexé à une école libre ? — Peut-on refuser les monnaies étrangères et la monnaie de billon en trop grande quantité ? — HISTOIRE : A quelle époque remonte l'usage de n'écrire que des papes italiens ? Sur quoi repose cet usage ? COURRIER DE L'UTILE : Conserves de légumes. — Conseils du docteur.

## REVUE LITTÉRAIRE

### Le Mois du Sacré-Cœur de Jésus.

Le mois de juin va nous ramener la grande dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. — Comme pour le mois de mars, comme pour le mois de mai, nous donnons dès aujourd'hui une liste d'ouvrages traitant spécialement de ce sujet. Les uns sont de pure piété, les autres y joignent la doctrine : à nos lecteurs de les indiquer ou de s'en servir suivant les besoins des personnes qui doivent en faire usage ou en entendre la lecture.

« Si l'on savait, dit la Bienheureuse Marguerite-Marie, combien cette dévotion est agréable à Jésus-Christ, il n'est pas un chrétien, pour peu qu'il eût d'amour pour cet aimable Rédempteur, qui ne la pratiquât. — Notre-Seigneur, ajoute-t-elle, réserve des trésors incompréhensibles de grâces pour ceux qui s'emploieraient à établir cette dévotion. »

Entendons tous ce double appel, que cette double considération excite notre piété et notre zèle :

soyons non-seulement dévoués au Cœur de Jésus, mais gagnons-lui des cœurs, des âmes en plus grand nombre possible.

Tous les auteurs s'accordent à nous montrer la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus comme la plus haute, la plus efficace. « La plus excellente de toutes par son objet, dit le P. Boué (*Nouveau Manuel du Chrétien*), elle est encore la plus solide, car elle résume la religion tout entière, qui n'est que le commerce d'amour entre Dieu et les hommes, par Jésus-Christ, elle est la plus utile, car elle nous unit intimement à la source de toutes les grâces et au modèle de toutes les vertus. »

Utile! Y eût-il jamais un temps où il fut plus nécessaire d'y recourir? Les mœurs, les lois, les idées, tout prend un caractère d'opposition aux doctrines de l'Evangile. L'air que nous respirons inocule à notre âme des germes de mort, la société semble s'abîmer dans un suprême cataclysme. Faisons donc violence à Dieu par le cœur de Jésus. « Quand les larmes du cœur, les larmes de sang auront assez coulé, » comme dit saint Augustin, la justice divine sera satisfaite, et le ciel redeviendra serein.



# PREMIÈRES COMMUNIONS

## LIVRES DE LECTURE

**Fleurs de la Première Communion**, par M. l'abbé Julien LOTH. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. — 1 très fort volume in-12 de 528 pages, titre rouge et noir . . . . . 4 »  
Reliure chagrin plein bleu . . . . . 16 »

**Modèles d'une bonne Première Communion**, ouvrage utile aux catéchistes et aux parents chrétiens. Nouvelle édition, augmentée d'un appendice sur la confirmation, par le R. P. HUGUET. — 1 fort volume in-12 de vi-424 pages. . . . . 2 »  
Reliure chagrin plein bleu . . . . . 14 »

## LIVRES DE PRIÈRES

**La Première Communion illustrée**, par M<sup>me</sup> Léon Gautier. Edition de luxe, avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte. Un volume in-32 raisin de xix-472 p. — Prix broché, 4 fr. — Cartonné toile riche, 6 fr. — Reliure chagrin ou veau plein, tranches et ornements dorés, 10 fr. — Reliure chagrin poli à biseau, tranches dorées, gardes chromo, 12 fr. — Reliure maroquin plein, uni ou poli, tranches dorées, gardes soie, 20 fr. — Reliure cuir de Russie, tranches dorées, gardes soie, 20 fr.

**Le Livre d'heures des Jeunes Gens**, par le P. Charles Clair, auteur de *Pierre Olivaint*. Joli volume grand in-32, avec encadrements et têtes de chapitres d'après les dessins artistiques du P. Morisseau. — *Livre de poche*. — *Vrai bijou d'impression*. — Prix : broché, 4 fr. — Reliure basane souple, tranches rouges, 5 fr. — Reliure veau souple, tranches dorées, 10 fr. — Reliure chagrin souple, tranches dorées, 10 fr. — Chagrin poli, gardes chromo, tranches dorées, 12 fr. — Chagrin poli, gardes soie, tranches dorées, 15 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes chromo, tranches dorées, 20 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes soie, tranches dorées . . . . . 25 fr.

**Eucologe** des jeunes personnes, par un Père de la compagnie de Jésus.

Un joli volume in-16, caractères elzéviriens, avec encadrements rouges. — Prix, broché, 5 fr. — Reliure chagrin souple, tranches rouges ou dorées, 12 fr. — Chagrin poli, gardes chromo, tranches dorées, 14 fr. — Chagrin poli, gardes soies, tranches dorées, 16 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes chromo, tranches dorées, 20 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes soie, tranches dorées, 25 fr.

*Le même ouvrage*, édition sans encadrements, un vol. in-32. — Prix, broché, 2 fr. 50. — Reliure en basane souple, tranches rouges ou dorées, 4 fr. — Reliure en chagrin souple, tranches rouges ou dorées, 7 fr.

**Écrin des Jeunes Communiantes** : *Le livre de prières, le souvenir, le porte-monnaie et le chapelet réunis dans un écrin en chagrin, intérieur velours, objets du meilleur goût.* Tous ces objets en ivoire pour les filles et en maroquin pour les garçons. Prix de 200 à 500 fr. avec les chiffres et les dates. (Indiquer le prix qu'on veut y mettre et prévenir 10 jours à l'avance.)

# MARIAGES

## LIVRES DE DIRECTION & DE LECTURES

**Le Catéchisme du Mariage**, ou la préparation, les cérémonies et les grands devoirs de ce saint état, par M. l'abbé François LACOSTE, curé de Brochon. 1 vol. in-12 de xlii-354 pages . . . . . 3 »  
Reliure chagrin plein bleu ou Lavallière. 15 »

**Le Mariage**, conférences prêchées dans la chapelle de l'Oratoire, par Mgr ISOARD, évêque d'Annecy. 1 vol. in-12 de 365 pages. 3 »  
Reliure chagrin plein bleu ou Lavallière. 15 »

**L'Amour chrétien dans le mariage**, par M. LÉON GAUTIER, 2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. — 1 vol. in-12 de 371 pages . . . . . 3 »  
Reliure chagrin plein bleu ou Lavallière. 15 »

**Paternité chrétienne** (la), conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus de Paris, par le R. P. A. MATIGNON, de la Compagnie de Jésus.

1<sup>re</sup> SÉRIE (années 1868-69). *Les Droits de Dieu sur la famille*. 2<sup>e</sup> édition. — 1 fort vol. in-12 de 424 pages. . . . . 3 »

II<sup>e</sup> SÉRIE. *La Famille et l'Etat*. — 1 vol in-12 de 362 pages. . . . . 3 »

III<sup>e</sup> SÉRIE. *Les Épreuves et les Joies de la famille*. 1 vol. in-12 de 395 pages . . . . . 3 »

IV<sup>e</sup> SÉRIE. *Les Devoirs de l'époux*. — 1 volume in-12 de 422 pages . . . . . 3 »

Reliure chagrin plein Lavallière ou bleu. Les 4 volumes dans un étui . . . . . 60 »

## LIVRES DE PRIÈRES

**Choix de Prières** pour toutes les situations de la vie. Ouvrage composé entièrement d'après les manuscrits du neuvième au dix-septième siècle, 4<sup>e</sup> édition. Un charmant petit volume in-32 de x-504 pages encadrées de vignettes, caractères elzéviriens, petit bijou et vrai chef-d'œuvre d'impression.

**Livre d'Heures illustré**, selon le Rit romain avec gravures hors texte représentant les principales fêtes de l'année. Contenant les prières du matin et du soir, l'examen de conscience, les actes avant et après la communion, l'ordinaire de la messe, les vêpres, les offices des dimanches et des fêtes qui peuvent se célébrer le dimanche, le commun et le propre des saints. Dans un chapitre spécial, la messe et les cérémonies du mariage.

Prix de chaque volume, broché . . . . . 15 »

1. — Relié chagrin, tranches dorées ou noires, gardes chromo . . . . . 20 »

2. — Relié chagrin à biseau, tranches dorées ou noires, gardes chromo . . . . . 22 »

3. — Relié chagrin poli, tranches dorées ou noires, à biseau, gardes chromo . . . . . 25 »

4. — Relié chagrin poli, tranches dorées ou noires, avec gardes soie . . . . . 30 »

5. — Relié chagrin poli, avec gardes soie et ornements à froid sur les plats . . . . . 35 »

6. — Relié maroquin poli du Levant, tranches dorées ou noires, gardes soie . . . . . 40 »

7. — Relié maroquin poli du Levant, reliure soignée. . . . . 45 »

Riches fermoirs et fers de différents prix.

RELIURE SPÉCIALE SUR COMMANDE, AVEC INITIALES EN ARGENT SUR LES PLATS

**Écrin de mariage** : *Le livre, le souvenir et le porte-monnaie réunis dans un écrin en maroquin bleu tendre poli, chiffres et dates en argent niellé, depuis 200 fr. jusqu'à 1000 francs.* (Indiquer le prix qu'on veut y mettre et commander 15 jours à l'avance.)



PRÉDICATION

POUR LA SOLENNITÉ DE LA PENTECÔTE :  
LES DONS DU SAINT-ESPRIT

Accende lumen sensibus,  
Infunde amorem cordibus,  
Infirma nostri corporis,  
Virtute firmans perpeti.

(Ex Lit. cath.)

Entre toutes les dévotions dont se nourrit la piété chrétienne, l'une des plus considérables assurément est la dévotion au Saint-Esprit. Le Saint-Esprit personne divine; le Saint-Esprit promis par Jésus-Christ, prêché par les Apôtres, en l'honneur duquel des Ordres de chevalerie ont été fondés, des décorations d'honneur instituées; le Saint-Esprit auquel l'Eglise et les fidèles dans les circonstances solennelles qui intéressent les individus ou le monde catholique tout entier ont assidûment recours, le Saint-Esprit à qui sont attribuées toutes les œuvres d'amour dans l'économie du salut, comme les œuvres de puissance sont attribuées au Père et les œuvres de sagesse au Fils. Quoi d'étonnant si l'Eglise solennise avec le plus vif enthousiasme la fête du Saint-Esprit en ce jour anniversaire de sa descente sur les Apôtres et sur l'Eglise? Quoi d'étonnant si les pieux fidèles célèbrent avec la plus délicieuse allégresse le souvenir de sa venue dans leur cœur, au jour à jamais mémorable de la Confirmation? La Pentecôte c'est la fête de notre sanctification, de notre illumination, de notre affermissement dans le bien, de notre divinisation. Car, dit saint Augustin, l'Esprit-Saint ne descend pas dans l'âme des fidèles seulement par la grâce de sa visite et de son opération, mais par la présence même de sa majesté; ce n'est plus seulement l'odeur du baume qui pénètre le vaisseau de l'âme, c'est la substance même du parfum divin, *non jam odor balsami, sed ipsa substantia sacri defluat unguenti*. Oui, comme l'a dit admirablement un Père de l'Eglise, le chrétien EST UN CORPS, UNE AME ET LE SAINT-ESPRIT! Oui, qui que nous soyons qui avons été baptisés, et surtout qui avons été confirmés, nous avons reçu l'Esprit-Saint en personne avec l'abondance de ses dons. Peut-être l'avons-nous contristé, combattu, négligé ce divin Esprit, notre devoir aujourd'hui est de réparer, de réveiller en nous un ardent amour et une tendre dévotion à son égard. Pour cela rappelons, en nous inspirant de la transformation opérée dans les Apôtres au jour de la Pentecôte, les magnifiques effets qu'il opère dans les cœurs bien préparés, par le caractère auguste qu'il y imprime, par la grâce qu'il y développe, et surtout par les sept dons qu'il y dépose, lesquels sont des habitudes divines, des perfections surnaturelles qui nous aident à suivre promptement et facilement l'impulsion divine, surtout pour les actes de vertu les plus difficiles et les plus nobles. Or ces effets splendides peuvent être

ramenés à trois et sont parfaitement exprimés par la belle hymne du *Veni Creator*, dans la strophe que je citais en commençant : *Accende lumen sensibus, infunde amorem cordibus, infirma nostri corporis, virtute firmans perpeti* : le Saint-Esprit illumine notre esprit des plus vives lumières, il embrase nos cœurs de la plus ardente charité, il revêt notre volonté de la force la plus puissante. O divin Esprit, aidez-moi en ce jour où je dois parler de Vous à mes frères; donnez à mes lèvres une onction céleste qui vous fasse mieux connaître et mieux aimer!

I

L'Esprit-Saint d'abord illumine nos âmes de ses sublimes clartés soit en leur faisant pénétrer plus profondément les vérités de la foi, soit en leur donnant une connaissance savoureuse des choses divines, soit en leur faisant bien juger des choses humaines par rapport à Dieu, notre premier principe et notre fin dernière, soit enfin en les dirigeant sûrement, selon les vues de Dieu, dans les circonstances particulières, surtout celles qui présenteraient plus de difficultés. *Accende lumen sensibus!*

Un grand nombre de Juifs de toutes les parties du monde s'étaient rendus à Jérusalem le jour de la Pentecôte pour solenniser cette fête. Ces Juifs étrangers, au bruit du vent impétueux qu'ils avaient entendu, se joignent à ceux de la ville; le cénacle est en un instant assiégé par une grande multitude. Les apôtres, remplis du Saint-Esprit qui était descendu sur eux sous la forme de langues de feu, sortent pour parler à ces hommes de toutes les nations. Quelle surprise de voir ces pêcheurs illettrés se répandre dans cette foule et se faire entendre non-seulement de ceux du pays, mais encore des Romains, des Grecs, des Africains, des Egyptiens, des Perse, des Arabes, de voir qu'ils parlent tant de langues différentes avec autant de facilité que s'ils les avaient apprises dès leur enfance! Saint Pierre s'aperçoit de l'étonnement que cette merveille cause dans les esprits, il élève la voix et commence à expliquer le mystère qui s'accomplit. Le livre des Actes nous a transmis son discours : il y parle surtout de la divinité de Notre-Seigneur avec toute la force et toute la solidité possible, il dit tout ce qui est capable de la persuader aux plus incrédules, il en expose toutes les preuves, il l'établit par les témoignages des prophètes; il trouve dans l'ancien Testament toute l'histoire évangélique, jusqu'à la descente du Saint-Esprit, il y trouve toutes les circonstances de ce mystère; il discute les textes qu'il rapporte, il en découvre le sens caché, il appuie son explication des raisonnements les plus forts et les plus justes : on dirait qu'il a vieilli dans l'étude des Livres saints, et qu'il s'est formé par un long usage à l'art de parler.

Voilà le premier effet que le Saint-Esprit produit dans l'âme qui le reçoit; il l'éclaire sur les



choses surnaturelles, il la persuade puissamment de ce qu'elle croit, et il la rend capable d'en persuader les autres. Voyez, le Fils de Dieu n'avait rien caché à ses disciples de tout ce qu'il avait appris lui-même de son Père : et cependant combien ils étaient encore grossiers lorsqu'il les quitta ! Après trois ans d'une instruction presque continuelle, ils savaient à peine ce qu'il était venu faire sur la terre. Le jour de son Ascension ils croyaient encore qu'il affranchirait la Judée de la domination romaine et qu'il remonterait sur le trône terrestre de David. Mais au jour de la Pentecôte quel changement ! *Ille vos docebit omnia !*

On peut dire que le Saint-Esprit produit sur la foi le même effet que la lumière sur les figures et les couleurs. Lorsque le soleil envahit les salles d'un palais, il ne dore point les lambris, il ne brode point les tapisseries, il ne cisèle point les vases précieux, il ne peint point les tableaux ; tout était fait avant qu'il parût, cependant on n'apercevait point toutes ces splendeurs. C'est la lumière de cet astre qui les a rendues visibles ; c'est elle qui nous en fait admirer à la fois l'œuvre et la matière. Il en est de même en quelque sorte des vérités de la religion : nous en savons à peu près ce que nous en devons savoir. Mais il arrive souvent que cette science est comme éteinte dans notre esprit. Parmi tant de vérités qui ornent notre esprit, pas une qui touche puissamment notre volonté ! C'est parce qu'elles ne sont pas éclairées de ce rayon surnaturel qui nous les fait apercevoir, qui nous les rend sensibles, quand il entre dans notre âme ; elles sont peintes dans la mémoire, sans pour ainsi dire que l'âme les y découvre. Nous ressemblons aux Apôtres avant la Pentecôte.

Voulez-vous donc savoir si vous avez reçu le Saint-Esprit ? Consultez-vous vous-mêmes, observez l'effet que font sur votre esprit la parole de Dieu et les vérités de notre foi. De deux chrétiens qui croient qu'il y a un enfer, que pour un péché mortel on perdra Dieu sans ressource, on sera malheureux durant toute l'éternité : celui qui n'a pas reçu le Saint-Esprit continuera de succomber à des tentations assez faibles, sa science religieuse manquant de profondeur, d'onction, de puissance persuasive ; l'autre aura mille fois moins d'horreur de la mort que du moindre péché ; il s'étonnera qu'il y ait des hommes capables de le commettre ; il ne pourra comprendre comment il a pu lui-même le commettre, et être tranquille après l'avoir commis : il est rempli de la douce et pénétrante lumière du Saint-Esprit ! De même une personne en qui est descendu le Paraclet approche avec une foi vive du Saint-Sacrement, que dis-je ? sa foi, son goût, son sentiment, y découvre Jésus-Christ caché ; malgré ses communions fréquentes, elle n'a pas moins de désir de le recevoir, elle ne se croit pas moins heureuse quand elle l'a reçu, elle n'est pas moins charmée de son empressement à

se communiquer à elle, que si elle voyait de ses yeux tout ce que la religion nous enseigne de ce mystère. Qu'il est facile de prêcher ces heureux chrétiens ! Qu'il est facile de les persuader ! Que nos discours leur paraissent raisonnables, éloquents, vifs, pressants ! Lorsque le Saint-Esprit se communique à un cœur, une seule parole suffit pour le faire passer du désordre à la pénitence, et d'une piété médiocre au désir de la vertu la plus sublime ; souvent il découvre dans les paroles du ministre de Jésus-Christ des mystères que lui-même n'y aperçoit pas. O divin Paraclet, venez donc nous visiter, dissipez la torpeur de notre faible foi, remplissez nos esprits de votre lumière si éclatante, si doucement et si fortement persuasive, *accende lumen sensibus* ; mais aussi venez nous animer envers Dieu d'un inextinguible désir de lui plaire, d'une horreur extrême de lui déplaire, venez nous enflammer des saintes ardeurs de la plus brûlante charité, *Infunde amorem cordibus !*

## II

Admirez, chrétiens, au jour de la Pentecôte, l'action de cette ardeur sacrée dans les Apôtres jusque-là si peu fervents. Ils aiment Dieu et leur amour atteint immédiatement à la perfection, au zèle le plus généreux. Ils ouvrent subitement les portes du Cénacle, et sortant tous en même temps comme des hommes inspirés, ils font retentir toute la ville du nom du Sauveur ressuscité. Leur zèle n'a point d'autres bornes que celui de l'univers ; partout ils allument le feu que le Fils de Dieu est venu apporter sur la terre ; nulle force, nulle puissance, nul obstacle n'est capable de les arrêter ; jusqu'au dernier soupir ils annoncent le royaume du ciel. Non, il n'est point de climat, si inculte et si sauvage, où ils ne portent l'Evangile, point de peuples si grossiers et si barbares qu'ils n'adoucent, point de secte si bien établie qu'ils ne détruisent, point de religion si ancienne qu'ils n'abolissent, point de royaume si puissant qu'ils ne soumettent à l'empire de leur Maître ; et cela sans moyens humains, leur charité insatiable leur tenant lieu de tout, de science, de force, d'autorité, d'éloquence, de richesses ?

Voulez-vous savoir si le Saint-Esprit agit dans vos âmes ? Voyez si vous sentez brûler en vous ce feu divin, prompt à éclairer, à échauffer, à tout consumer. Êtes-vous touchés du malheur de ceux qui se perdent ? Versez-vous quelquefois des larmes sur l'aveuglement des mauvais chrétiens ? Souffrez-vous que Dieu soit si peu connu, si peu aimé ? Parmi les membres de votre famille, au milieu de vos amis, vous efforcez-vous d'insinuer, d'établir, de faire régner la piété ? Tout chrétien, dit saint Jean Chrysostome, doit être dans le monde comme un levain qui échauffe, dilate et transforme toute la masse où il est mêlé. Mais un chrétien qui a reçu le Saint-Esprit, ah ! comme il s'acquitte de ce devoir ! Tout prêche en lui :

aumônes, prières, paroles, maintien, le silence même ! Il tient secret ce qui pourrait scandaliser ; il publie ce qui peut édifier, il loue et honore les personnes vertueuses. Loin de contrister ceux qui s'adonnent à la perfection par des critiques malignes, ou la malveillance des procédés, il les aide de ses conseils et de ses éloges. Ses libéralités, ses complaisances, les liaisons qu'il noue, les bons offices qu'il rend, ont pour but la conversion ou la sanctification des âmes. Les pauvres, les malades, les malheureux, de quelque disgrâce que le Seigneur les afflige, sont ses amis de prédilection. Il recherche les affligés, il les console, il les soutient contre les atteintes du désespoir, il leur apprend à connaître, à aimer Celui qui doit éternellement les récompenser de leur patience dans l'adversité. Non, avec le secours du Saint-Esprit, les chrétiens qui sont animés de ce bienheureux zèle, fruit de la plus exquise charité, ne se découragent jamais dans leur noble tâche parce que le même Esprit les revêt d'une force surhumaine qui leur fait braver tous les obstacles, *virtute firmans perpeti*. Il nous reste à signaler cette opération du Paraclet dans les âmes qu'il possède.

### III

Considérons encore les Apôtres au jour de la Pentecôte. On ne vit jamais à tant de faiblesse succéder une si généreuse résolution, à une lâcheté si honteuse un mépris si magnanime de la mort, enfin à un éloignement si marqué des plus légères incommodités un désir si sincère et si ardent de souffrir : ils ne sont pas seulement réformés, ils sont transformés. Ce n'est pas dire assez qu'ils ne craignent rien ; ils aiment tout ce qu'ils craignaient auparavant. La vue de quelques soldats qui ne les cherchaient point, les avait mis en fuite au jardin des oliviers ; aujourd'hui ils se présentent à tout un peuple qui les assiège, ils osent lui reprocher en face la plus horrible injustice, le crime le plus énorme qui ait jamais été commis. Saint Pierre qui n'avait pas eu le courage de confesser J.-C. devant une servante, le prêche sur les places publiques, dans le temple même de Jérusalem. Les docteurs de la loi s'en scandalisent, et font traîner devant les tribunaux ces nouveaux prédicateurs, pour y être condamnés comme des séditeux : ils y vont avec allégresse, et reviennent comblés de joie d'avoir été jugés dignes d'être humiliés pour le nom de Jésus-Christ. On les menace de la croix ; elle est l'objet de tous leurs vœux : s'ils ne la trouvent pas dans leur pays, ils iront la chercher jusqu'aux extrémités de l'univers ; et quand ils y seront attachés, il s'en faudra peu qu'ils n'y meurent de joie avant que les tourments ne leur ôtent la vie.

Tous ceux qui ont reçu le Saint-Esprit sont dans les mêmes dispositions ; ils ne se laissent point rebuter par les difficultés de la vertu ; ils se font un plaisir de tous les travaux, de toutes les rigueurs de la pénitence. Essayer un affront

pardonner une injure, mortifier un désir, renoncer à une vanité, se taire, céder, obéir, ce sont autant de victoires qu'ils remportent comme en se jouant, dit saint Basile, *omne genus bellorum ipsis ridiculum existit*. Mais vous, frères bien-aimés, en êtes-vous là ? Avez-vous reçu le Saint-Esprit, *si Spiritum sanctum accepistis credentes* ? Hélas ! combien pour la plupart nous sommes faibles, esclaves de la coutume, du respect humain, de nos passions ! Combien de combats pour oublier une injure, accorder un pardon, renoncer à un gain illicite, retrancher une vanité dans les vêtements, une superfluité dans le luxe. Même au milieu de nos bons désirs, quelle inconstance ! Un rien nous arrête, une tentation légère nous déconcerte !

O Esprit de lumière, de charité et de force, combien nous avons besoin de votre assistance ! *Veni, sancte Spiritus et emitte cœlitus lucis tuæ radium* : Venez, Esprit-Saint, envoyez-nous du ciel un rayon de votre lumière, de cette lumière qui jette un si grand jour dans l'âme, la désillusionne et la désabuse. *Veni, pater pauperum, veni, dator munerum*. Vous le père des pauvres, ayez pitié de nous ; dénués de biens spirituels, nous vivons dans une région de ténèbres où le mal triomphe et où la vertu ose à peine se montrer. *Veni lumen cordium* : venez divine lumière des cœurs : toute autre lumière n'est qu'une science froide et stérile, vous seule pouvez dissiper les nuages que forment les passions, et dans un calme paisible conduire les mouvements de notre cœur à l'aimable terme qui est seul capable de les fixer. *Consolator optime, dulcis hospes animæ, dulce refrigerium* : consolateur incomparable, qui n'adoucisiez pas seulement les maux, qui les rendez même utiles, qui nous les faites chérir, que nous serons heureux lorsque vous aurez établi au milieu de nous votre demeure, puisque partout où vous résidez vous portez la paix, la confiance et la joie. Il est vrai, nous sommes indignes de vous recevoir, mais nous demandons à votre bonté de laver nos souillures, de faire succéder l'onction sainte à la dissipation qui nous déshonore, de guérir les blessures que les péchés nous ont faites ; daignez fléchir notre obstination, vaincre notre tiédeur, mettre un terme à nos égarements malheureux ! Oh oui, Esprit de bonté, donnez-nous de nombreux mérites, la persévérance finale et la joie de l'éternelle récompense, *Da virtutis meritum, da salutis exitum, da perenne gaudium*. Ainsi-soit-il !

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### S. Congrégation des Indulgences.

Le Souverain Pontife sur la demande d'un prêtre de Rome, le 14 août 1884, a attaché *trois cents jours* d'indulgences à gagner par les prêtres et les clercs dans les ordres sacrés, une fois par jour, à une prière destinée à raviver en eux la grâce de l'ordination ; et *cent jours* d'indulgence



dans les mêmes conditions à une oraison jaculatoire pour demander la grâce d'aimer vraiment la sainte Vierge.

Romana. Petrus Bugarini, sacerdos romanus ad pedes Sanctitatis Vestrae humiliter provolutus enixe rogat, ut sacerdotibus et in sacris constitutis devote recitantibus sequentem orationem : « Jesu dilectissime, qui ex singulari benevolentia me, præ millenis hominibus, ad tui sequelam et eximiam sacerdotii dignitatem vocasti, largire mihi precor, opem tuam divinam ad officia mea rite obeunda. Oro Te, Domine Jesu, ut resuscites hodie et semper in me gratiam tuam, quæ fuit in me per impositionem manuum Episcopali. O potentissime animarum Medice, sana me taliter, ne revolvar in vitia, et cuncta peccata fugiam : Tibique usque ad mortem ita placere possim. Amen. » Indulgentiam tercentum dierum benigne concedere dignetur, nec non eisdem indulgentiam dierum centum, qui devote recitaverint jaculatoriam precem uti sequitur : « Bone Jesu, rogo Te per dilectionem, qua diligis Matrem tuam : et sicut vere Eam diligis, et diligi vis, ita mihi des ut vere Eam diligam. »

SSmus D. N. Leo Papa XIII omnibus de quibus in precibus, qui corde saltem contrito ac devote prædictas preces recitaverint, petitas Indulgentias, semel in die lucrandas, benigne concessit. Præsente in perpetuo valituro, absque ulla brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ et Secretaria ejusdem sacrae Congregationis die 14 augusti 1884. — L. Card. Bonaparte, pro præfecto. Franciscus Della Volpe, secretarius.

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> A l'office votif de la Passion durant le temps pascal, faut-il faire mémoire de la Croix ?

2<sup>o</sup> Quand un prêtre dit la messe dans une église étrangère et qu'il doit se conformer à cette église, est-il obligé de faire mémoire de son propre office ? Le Vavasseur dit qu'on ne peut le faire que si l'office de l'église étrangère admet des mémoires. Mais est-on obligé de le faire dans ce cas, c'est-à-dire dans les doubles de 2<sup>e</sup> classe ou *infra* ?

3<sup>o</sup> Je dis la messe à une heure fixe dans une chapelle de Carmélites, dont je ne suis pas l'aumônier. Je dois évidemment m'y conduire comme dans une église étrangère. Que faire lorsque, ayant la couleur différente, elles font l'office double d'un Bienheureux de leur ordre ? Je ne puis pas dire leur messe, d'après Le Vavasseur. D'autre part, je ne puis aller célébrer ailleurs, puisque ma messe est à une heure fixe dans leur chapelle. Suis-je dispensé de la couleur, et puis-je dire ma messe avec une couleur différente ?

R. — Ad I. Ce cas n'est pas décidé.

Ad II. On ne pourrait faire mémoire de son propre Office que si l'Office de l'église étrangère admet plusieurs oraisons, par exemple si l'on y fait l'office du dimanche. Ce point a été décidé le 11 juin 1701 sur la demande du Procureur général du Tiers-Ordre de saint François :

« An tam exteri in ecclesiis Fratrum, quam Fratres in alienis, possint apponere Commemorationem octavæ, ut supra occurrentis, servata rubrica de duplici oratione habenda in Dominica infra octavam ? »

La sacrée Congrégation répondit : « Posse » (S. R. C. 11 juin 1701, n. 3586, ad 4).

On le peut, ainsi que porte le décret, *posse*. On n'y est donc pas obligé. Nous pensons qu'on ne le pourrait pas si l'office de l'église où l'on célèbre n'avait pas plusieurs oraisons. On devrait alors négliger absolument son propre Office.

Ad III. Dans les maisons de religieuses qui ont fait profession pour le chœur, et qui récitent tout l'Office canonique, le confesseur, ou le chapelain, ou même tout autre prêtre qui par devoir ou députation est tenu d'y célébrer la messe conventuelle ou principale, doit la dire conformément à l'Office et à la couleur de l'Office de ces religieuses, sans s'occuper aucunement de son propre Office. Mais il doit se servir du Missel romain, à moins d'un indult particulier.

Nous parlons de la messe « conventuelle, » parce que s'il s'agit d'une autre messe, le prêtre ne peut plus se conformer à l'Office de ces religieuses. Il doit alors se conduire comme dans une chapelle privée; par conséquent se conformer à son propre Office s'il est double ou équivalent, et dire la messe qu'il veut si son Office admet les messes votives. C'est votre cas; voyez donc si votre Office est double ou non.

Voilà le droit commun. Mais certaines maisons religieuses possèdent des privilèges spéciaux sur ce point. Nous pensions même que les Carmélites de France en avaient obtenu, non seulement pour leur chapelain ordinaire, mais encore pour les prêtres qui les remplaçaient; bien plus, pour les prêtres étrangers qui se trouvaient célébrer dans leurs chapelles. On nous a affirmé, il y a quelques années déjà, que, en vertu d'un Indult Pontifical, les confesseurs et chapelains de ces religieuses *doivent*, dans les chapelles de leurs couvents, se servir du calendrier et du Missel *propres* aux Carmélites; et que les prêtres étrangers ont la *permission* de se conformer à ces même calendrier et Missel, à condition toutefois que dans ces chapelles il y ait un missel romain à la disposition des prêtres étrangers qui voudraient dire la messe avec ce missel.

Aussi avons-nous été surpris de recevoir la question à laquelle nous répondons. Nous prions donc notre honorable consultant de vouloir bien prendre des informations auprès des supérieurs des Carmélites, car nous avons tout lieu de croire que nos renseignements sont fondés.

Nous croyons être assurés que des concessions analogues ont été accordées pour d'autres communautés religieuses.

Q. — Vous répondez si complaisamment et avec tant de précision aux questions qu'on vous pose que je viens vous prier de me dire, dans votre journal, ce qu'en doit penser



de cette rubrique, au Missel des morts : *finis missæ si facienda est absolutio*. Peut-on, aux services chantés, omettre cette absoute, ou est-elle de rigueur ? J'ai vu des curés qui prétendaient qu'aux petits services des âmes on pouvait laisser le *Libera* et les versets, et ils agissaient ainsi. Cette pratique peut-elle être suivie ?

R. — Lorsque le corps du défunt est présent, l'absoute est obligatoire, comme on peut le voir au Rituel romain.

Dans les services qui se célèbrent en dehors du troisième, septième et trentième jour, et de l'anniversaire, on n'y est pas tenu ; car en 1875 Monseigneur l'Archevêque de Québec ayant demandé si l'absoute devait être faite après ces messes de *Requiem* : « An in earumdem fine facienda sit absolutio ? » reçut la réponse suivante de la sacrée Congrégation des rites :

« Ad libitum; nisi accedat mandatum illius qui elemosynam obtulit » (4 sept. 1875, n. 5628, ad 4).

Y est-on tenu dans ces services de troisième, septième et trentième jour, et à l'anniversaire ? Non, car le Rituel ne le dit pas, et aucun décret n'en fait une prescription. Nous en disons autant pour tous les cas où le corps du défunt est absent ; l'absoute n'est pas obligatoire *en soi*.

Ne peut-elle pas être obligatoire à d'autres titres ? Oui ; par exemple si l'on a reçu un honoraire à cette intention, ou bien si un legs a été laissé dans ce but, ou bien si telle est la coutume.

Q. — 1<sup>o</sup> Quelles leçons au 1<sup>er</sup> nocturne « en Carême, » pour l'office votif de l'Immaculée-Conception et du Saint-Sacrement ?

2<sup>o</sup> A la saint Henri au 15 juillet, on dit *meruit supremos* ; l'oraison semble dire le contraire.

R. — Ad I. En Carême, les leçons du premier nocturne pour l'office votif de l'Immaculée-Conception sont formées des quinze premiers versets du chapitre 3 de la Genèse, commençant par *Serpens erat callidior*, et finissant à *calcaneo ejus*.

Quant à l'office votif du Saint-Sacrement, les leçons du premier nocturne sont extraites de la première épître de saint Paul aux Corinthiens depuis le verset 20 *Convenientibus vobis* jusqu'au verset 33 du chapitre XI exclusivement.

Ad II. Saint Henri n'est pas mort le 15 juillet, mais le 14. Aussi fut-il honoré pendant quelque temps le jour de sa mort. Mais il n'avait alors que le grade simple, et n'avait qu'une mémoire dans la fête de saint Bonaventure. Le pape Clément IX l'ayant élevé au grade semi-double, fut obligé de l'enlever de son propre jour, et le remit au 15, c'est-à-dire au lendemain de sa mort. On lui assigna donc pour 3<sup>e</sup> verset de l'hymne *Iste Confessor* : « meruit supremos laudis honores. »

Néanmoins on lui conserva son oraison :

« Deus, qui hodierna die beatum Henricum, Confessorem tuum, e terreni culmine imperii ad regnum æternum transtulisti : te supplices exoramus... »

Tétano dit que ces paroles présentent le sens suivant ou un sens analogue :

« Deus qui beatum Henricum, Confessorem tuum, e terreni culmine imperii ad regnum æternum transtulisti ; quod beneficium illi a te concessum recolimus hodierna die. » Voilà pourquoi, dit-il, on pouvait les conserver.

Q. — 1<sup>o</sup> Quand il est impossible de célébrer, le jour même du mariage, la messe pour les époux, et que cette messe est célébrée le premier jour libre, peut-on et doit-on célébrer la messe *pro sponso et sponsa* absolument comme le jour même du mariage, c'est-à-dire avec les prières spéciales indiquées dans le Missel, dicto *Pater noster*, et l'allocution et la bénédiction aussitôt après *Benedicamus Domino* ?

2<sup>o</sup> A la messe pour les époux, in *celebratione nuptiarum*, les rubricistes indiquent qu'il faut dire la première oraison de la messe *pro sponsis*, la 2<sup>e</sup> de l'office du jour, et la 3<sup>e</sup> doit être celle que l'on aurait dite en second lieu, si l'on avait dit la messe de l'office du jour. Mais quand on dit cette messe un jour de fête double, il arrive souvent que la messe de cette fête n'a pas de seconde oraison. Quelle doit être alors, dans la messe *pro sponso*, la troisième oraison ?

R. — Ad I. 1<sup>o</sup> Lorsqu'il est impossible de célébrer, le jour même du mariage, la messe *pro sponso et sponsa*, parce qu'on est dans le temps prohibé, on peut la célébrer au premier jour libre, comme le jour même du mariage, avec les prières après le *Pater* et le *Benedicamus Domino*. Cela résulte d'un décret général de l'Inquisition en date du 31 août 1881.

A la vérité un décret du 31 août 1889 défend de dire ces prières (appelées proprement bénédiction des noces) après que le temps prohibé est passé, mais il suppose que ces prières se diraient sans messe, *extra missam*. Il ne défend pas de les dire s'il y a une messe pour les époux.

2<sup>o</sup> Pourrait-on encore remettre au premier jour libre la messe votive pour les époux dans le cas où cette messe votive aurait été empêchée le jour du mariage, non plus par le temps prohibé, mais par une fête de première ou de seconde classe ou par un autre office qui exclut les messes votives de mariage ? Nous ne le pensons pas.

On nous dira peut-être : pourquoi ne remettrait-on pas la messe votive dans ce second cas comme dans le premier, attendu que cette messe n'a pas été dite ? Nous répondons que ces deux cas sont différents. Dans le premier, on célèbre la messe votive après le temps prohibé parce qu'on n'avait pas dit les prières pour les époux après le *Pater* et le *Benedicamus Domino*, et l'on n'avait même pas fait mémoire des époux, tandis que dans le second cas on a dit, dans la messe du jour occurrent, ces prières et cette mémoire.

Par conséquent, dans le premier cas, il faut dire la messe après que le temps prohibé est passé si l'on veut dire ces prières (c'est-à-dire donner la bénédiction aux époux), puisqu'il est défendu par le décret général du 31 août 1881 de donner cette bénédiction sans qu'il y ait une messe.



Ad II. Lorsqu'on dit la messe pour les époux un jour double, la troisième oraison est la première du Temps. Ainsi au temps pascal, la troisième est celle de la Sainte Vierge *Concede nos*; après la sainte Trinité, c'est *A cunctis*, et ainsi de suite.

Q. — 1° Quand on dit une messe votive dans le temps de Pâques et des autres fêtes où il y a un *Communicantes* particulier, doit-on le dire ou dire le *Communicantes* commun?

2° Dans les lieux exempts de la juridiction de l'Ordinaire du lieu, doit-on nommer au Canon de la messe le nom de l'évêque sous la juridiction duquel on est placé, ou celui de l'Ordinaire du lieu?

3° Pouvant dire la messe de l'Immaculée Conception, sous le rite de messe votive solennelle, par conséquent sans mémoire, pendant toute l'année, comment doit-on dire cette messe à la vigile et pendant l'octave de l'Immaculée Conception?

R. — Ad I. On doit dire le *Communicantes* propre à ces octaves, et non le *Communicantes* commun.

Il faut toutefois excepter les messes votives de *Requiem*, car la sacrée Congrégation des rites a décidé le 4 juin 1644 (n° 1509) que le *Communicantes* propre ne pouvait pas se dire aux messes de *Requiem*.

Ad II. Les prêtres qui sont exempts de la juridiction de l'Ordinaire du lieu, doivent néanmoins nommer au Canon l'évêque du lieu où ils célèbrent; et cela est vrai, soit qu'ils célèbrent dans leurs propre église, soit qu'ils célèbrent dans d'autres. Cette solution regarde non seulement les simples prêtres exempts de la juridiction épiscopale, mais encore les religieux, lesquels ne peuvent nommer leurs supérieurs. Ces difficultés ont été tranchées par diverses réponses de la sacrée Congrégation des rites, notamment le 12 novembre 1605, le 13 février 1666, et le 8 avril 1690.

Ad III. On ne peut pas célébrer votivement la messe d'un mystère ou d'un saint le jour où l'on célèbre l'office de ce mystère ou de ce saint soit à raison de la fête, soit à raison de l'octave. Dans ces cas, la messe doit être festive. Ces solutions résultent de deux décrets de la sacrée Congrégation des rites, l'un du 10 mars 1787, l'autre du 10 janvier 1793.

Quant au jour de la vigile d'un saint, nous ne voyons pas qu'il soit défendu d'y célébrer une messe votive.

Il nous serait très agréable de voir le texte de l'indult extraordinaire qui autorise l'église Sainte-Anne de Jérusalem à célébrer, tous les jours de l'année, la messe votive solennelle de l'Immaculée Conception. Nous prenons la liberté de prier notre vénéré correspondant de vouloir bien nous en envoyer une copie authentique.

Q. — 1° Depuis longtemps nous nous conformons, au sujet des messes de *Requiem*, au sentiment que vous avez soutenu avec tant de vigueur et de science dans l'*Ami du clergé*, sentiment qui vient, d'ailleurs, d'être confirmé par une décision très claire de la S. C. des rites. En consé-

quence, nous ne disons qu'une oraison aux messes chantées et nous ajoutons la prose. Mais notre vieux chantre, pour être moins fatigué et ne pas faire attendre si longtemps par la prolongation du chant de la prose, ne chante qu'une partie de celle-ci qu'il commence à *Qui Mariam absolvisi*. Que pensez-vous de cette manière d'agir de notre bon vieux chantre?

Je sais qu'on peut, dans la prose *Dies iræ*, passer quelques versets. Mais le peut-on à la façon que je viens de dire?

2° Dans la confection des actes de l'état des âmes, je mers de la formule du Rituel romain que je traduis en français. Dans les actes de mariage, je ne fais jamais mention du mariage civil, puisque le Rituel ne le fait pas. Est-ce que le pouvoir civil pourrait me reprendre pour cela? J'ai entendu dire qu'il pourrait avoir cette prétention. Par la même occasion, permettez-moi de vous demander comment il faut traduire en bon français ces mots : *solemniter per verba de præsentī matrimonio conjuncti*?

3° Quelquefois des parrains et marraines, soit ignorance, soit timidité, ne disent pas avec le prêtre, dans la cérémonie du baptême, le *Credo* et le *Pater*, bien que le prêtre, pour suivre la rubrique, les en ait priés. Que faire dans ce cas? La rubrique qui prescrit aux parrains et marraines de réciter le *Credo* et le *Pater* à haute voix avec le prêtre est-elle d'une obligation bien rigoureuse?

R. — Ad I. Il semble qu'il serait mieux de chanter le commencement de la Prose, et de passer d'autres strophes.

Ad II. Le pouvoir civil n'ayant aucun droit sur les registres religieux, ne pouvant les contrôler ni se les faire présenter, ne saurait vous faire aucune misère sur leur rédaction quelle qu'elle soit. Il en est de même des actes religieux qui y sont insérés. L'Eglise tolère que ce qu'on appelle le mariage civil précède le mariage religieux : la loi civile ne demande pas davantage. Il faut s'en tenir là.

Pourquoi ne pas employer le latin, langue ecclésiastique, et prendre la langue vulgaire dont l'usage est ici sans utilité? Les mots cités peuvent se traduire ainsi : « Je les ai solennellement unis en mariage par formule verbale au présent. »

Ad III. Il importe de faire observer la rubrique qui prescrit aux parrains et marraines de réciter à haute voix le *Credo* et le *Pater*, parce que, dans tous les siècles de l'Eglise une profession de foi a été exigée de ceux qui devaient recevoir le baptême. Si les parrains et marraines ne le font pas, le prêtre doit les inviter avec douceur, en leur disant de prononcer avec lui. Et alors il récite ces prières lentement afin qu'on puisse facilement le suivre.

S'ils ne répondaient pas encore, on pourrait renouveler l'invitation avec beaucoup de charité, et recommencer gravement les prières.

Il nous semble que la non récitation des prières ne devrait pas être un motif de refuser ces parrains et marraines, à moins qu'elle ne procédât évidemment d'un sentiment d'impiété ou de méchanceté.

Rappelons ici ce que nous croyons avoir déjà déjà démontré, que ces prières peuvent être récitées en langue vulgaire, non pas par le prêtre (lequel doit toujours employer la langue latine), mais par les parrains et marraines. Souvent les parrains ne répondent pas parce qu'ils ne savent

pas les prières en latin. La récitation en langue vulgaire peut prévenir des difficultés.

Du reste, il n'est pas probable que le parrain et la marraine refusent tous deux de réciter ces prières. La marraine ne refusera sans doute pas. Or le Rituel romain ne demande qu'un seul parrain, ou une seule marraine : « *Patrinus unus tantum, sive vir, sive mulier; vel ad summum unus et una adhibeantur.* » La récitation d'un seul suffit donc.

Q. — 1<sup>o</sup> Est-il plus conforme à l'esprit de la rubrique de chanter *Ite Missa est*, sur l'un des tons qui sont au Missel, selon la fête, ou de le chanter sur le ton du *Kyrie* (1<sup>er</sup> verset) d'une des messes de M. Henri Dumont, lesquelles ne se trouvent pas dans le Missel?

Même demande pour les intonations du *Gloria* et du *Credo*?

2<sup>o</sup> Un prêtre peut-il faire l'exposition du Saint-Sacrement avec l'ostensoir ou le ciboire, sans servant, et par suite sans encensement?

3<sup>o</sup> Quelle est la conclusion de l'oraison *Fidelium* aux messes des morts? est-ce la longue, *Qui vivis et regnas cum Deo Patre*, ou l'autre, *Qui vivis et regnas Deus*?

4<sup>o</sup> L'Ami du clergé a dit, dans l'un de ses numéros de 1884, que le prêtre qui binaït pouvait purifier son calice et s'essuyer la bouche, à la première messe, avec le purificateur, après avoir pris le Précieux Sang.

5<sup>o</sup> Un prêtre va tous les dimanches chanter la grand-messe dans une paroisse voisine, et cela pour aider le curé qui dit sa basse messe *pro populo*. Ce prêtre peut-il appliquer l'intention de sa grand-messe pour acquitter un *stipendium* de grand-messe qu'il a déjà reçu?

6<sup>o</sup> Pour quelle raison l'octave de l'Épiphanie est-elle plus privilégiée que l'octave de Noël? Je lis dans Falise, que dans l'octave de cette dernière fête, on pourrait mettre un double transféré, tandis qu'on ne peut mettre qu'un double occurrent, seulement de première classe, dans l'octave de la première.

R. — Ad I. Les intonations du *Gloria* et du *Credo* doivent répondre au chant de la suite.

Il est assez d'usage que le chant de l'*Ite missa est* réponde au chant du 1<sup>er</sup> *Kyrie*. Si donc on a chanté une messe de Dumont, on peut conformément à cet usage chanter *Ite missa est* sur la formule du 1<sup>er</sup> *Kyrie* de Dumont. Mais rien n'empêche de prendre la formule qui, dans le Missel, répond au degré de la fête.

Ad II. Nous pensons qu'on ne pourrait pas donner la bénédiction du Très-Saint Sacrement avec l'ostensoir sans servant, parce que cette sorte de bénédiction réclame toujours une certaine solennité, et par conséquent de l'encensement.

La bénédiction avec le saint ciboire n'exige pas la même solennité; et même l'encensement n'est pas requis. A Rome, on ne le fait pas. Cependant, il semble difficile de se passer d'un servant, surtout en France où cette bénédiction se fait avec plus d'appareil qu'à Rome. MM. les curés sont obligés de faire tous leurs efforts pour que le culte public se maintienne, malgré les mauvais jours que nous traversons.

Ad III. Aux messes des défunts la conclusion est la longue. C'est du reste un principe absolu que les conclusions sont toujours les longues à la messe et au Bréviaire.

Ad IV. C'était évidemment une faute que nos lecteurs auront corrigée d'eux-mêmes. Nous tenons cependant à la relever et nous remercions notre vénéré confrère d'avoir bien voulu nous la signaler.

Ad V. Si ce prêtre n'a pas lui-même à appliquer ce jour-là une messe *pro populo* et que cette messe chantée ne soit pas une messe de binage, il est entièrement libre de son intention et il peut acquitter une messe chantée dont il a reçu l'honoraire.

Ad VI. L'octave de Noël est moins privilégiée, dit saint Augustin, pour honorer les abaissements de Notre-Seigneur dans sa naissance.

Q. — Au n<sup>o</sup> 42 du 16 octobre dernier de votre excellente revue, dans la demande : « Charles que la rumeur dit être affilié à une société secrète »... vous donnez une réponse qui ne me paraît pas claire, bien qu'elle soit suivie dans la pratique.

D'après votre manière de voir, ce me semble, si Charles n'a que la contrition imparfaite, l'absolution serait nulle par le défaut de confession (qu'il ne peut faire ou à laquelle il ne pense pas). Alors l'Extrême-Onction effacerait les péchés mortels du moribond qui a seulement la contrition imparfaite. Est-ce là le sens de votre réponse?

R. — La contrition imparfaite suffirait à la validité de l'absolution, à la seule condition que le moribond fit à ce moment quelque acte pouvant servir de matière au sacrement de Pénitence. Car les actes du pénitent sont la matière du sacrement.

Mais, si le pénitent ne fait présentement aucun acte, la contrition imparfaite qui n'existerait dans son âme qu'à l'état habituel, sans qu'il y ait rien d'actuel ou de virtuel, ne suffirait pas à la validité de l'absolution. Le sacrement ferait défaut par défaut de matière.

Pour l'Extrême-Onction, au contraire, elle produit son effet à la seule condition qu'il y ait dans le moribond une intention habituelle ou même simplement interprétative. Ainsi la contrition imparfaite existant à l'état habituel, le simple désir formé autrefois et non rétracté de recevoir à la mort les secours de la religion assurerait l'effet de l'Extrême-Onction. Notre correspondant d'Amérique n'aura plus aucun doute sur notre pensée.

Q. — Pour un mariage, il faut deux témoins. Mais voici sur quoi je désirerais avoir vos avis éclairés. Un des témoins désignés et inscrits, s'attarde quelque peu et n'arrive à l'église qu'au moment où le prêtre dit le « *Ideo matrimonium* etc. » Ce témoin avait accepté, il avait l'intention de venir assister, il était en route pour cela, mais il n'arrive, de fait, qu'après que le consentement réciproque a été prononcé. Peut-il compter comme témoin?

R. — Pour certifier le mariage, il faut que curé et témoins soient présents au moment même où se fait le mariage, c'est-à-dire au moment où les deux époux se donnent leur consentement mutuel; qu'ils sachent s'ils l'ont réellement donné; que, par conséquent, ils entendent les paroles mêmes que prononcent les époux.



Autrement ils ne sont pas et ne peuvent pas être témoins du mariage. Et s'il n'y a pas d'autres témoins, le mariage est nul pour cause de clandestinité.

Les curés qui assistent au mariage doivent conséquemment toujours s'assurer que les témoins sont présents, et, au besoin, en désigner dans l'assistance : hommes, femmes, enfants mêmes, pourvu qu'ils aient l'usage de la raison, peuvent servir de témoins canoniques.

Q. — Un Bref pontifical m'autorise à célébrer la 'sainte messe « in privato domus oratorio prius et ordinario visitando et approbando. » J'ai soumis mon Bref à mon Ordinaire, sans désigner la paroisse et l'oratoire où je désirais célébrer. Le « Visum et usui datum » m'a été accordé sans aucune addition. Puis-je, dans ce diocèse, célébrer dans tout oratoire qui, selon moi, satisfait aux règles ordinaires de l'Eglise, et ne point de nouveau recourir à mon évêque ?

R. — Ce bref ne vous autorise pas à célébrer partout où il vous plairait de célébrer, mais seulement dans l'oratoire déterminé que vous aurez choisi, préparé *ad hoc* dans les conditions toujours imposées, pourvu de ce qui est nécessaire pour la célébration des saints mystères, désigné à l'évêque pour qu'il le visite ou le fasse visiter et l'approuve s'il le trouve dans les conditions canoniques.

Le *visum et usui datum* que l'Ordinaire vous a délivré, n'était pas nécessaire pour vous permettre d'user de la faculté qui vous est accordée, à moins que les termes mêmes de la concession ne l'aient exigé.

Ce visa de l'évêque ne vous autorise point encore à célébrer dans votre oratoire, mais seulement à vous mettre en mesure de le désigner à l'évêque pour qu'il puisse le visiter.

Tant que vous n'aurez point ainsi désigné, fait visiter et approuver votre oratoire domestique, vous ne pouvez faire aucun usage de votre indult.

Quand votre oratoire aura été visité et approuvé par l'Ordinaire, vous pourrez y célébrer aux jours qui ne sont pas exceptés, et l'évêque ne pourrait s'y opposer.

Votre indult ne vous donne aucune autorisation pour d'autres oratoires domestiques.

Q. — Dans le numéro du 25 décembre dernier, répondant à plusieurs questions sur l'application des messes des fêtes supprimées et de celles de binage, vous dites dans vos remarques générales :

Si l'indult donne simplement à l'évêque le pouvoir de dispenser ses prêtres des deux lois : la première ordonnant d'appliquer la messe *pro populo* aux jours des fêtes supprimées, la seconde défendant de prendre un honoraire pour les messes de binage, probablement l'évêque pourrait encore ordonner à ses prêtres de prendre un honoraire pour chacune de ces messes et de le verser pour les œuvres pies ; cependant ajoutiez-vous, « nous n'oserions nous prononcer dans aucun sens. »

Comme la probabilité n'engendre pas toujours l'obligation, veuillez me permettre, Monsieur le rédacteur, d'insister sur les questions qu'un autre a posées et de vous demander :

1° Dans le cas exposé, c'est-à-dire lorsque l'évêque a reçu simplement le pouvoir de dispenser de la loi défendant de

prendre un honoraire pour la messe de binage, peut-il ordonner à ses prêtres de prendre cet honoraire pour chacune de ces messes, ne leur permettant de biner qu'à cette condition.

2° Un prêtre binant malgré la défense de l'évêque, défense orale et écrite nulle part,

a) Est-il coupable ?

b) De quelle faute ?

c) Est-il tenu à quelque chose *post factum* ?

Si vous ne pouvez ou n'osez prendre sur vous la réponse à donner, ayez la bonté de consulter la cour de Rome, vous rendrez un grand service aux prêtres de notre diocèse et peut-être à ceux d'autres diocèses.

R. — Ad I. Dans la question nouvelle qui nous est posée, on semble croire que l'évêque permettrait de biner en vue de l'honoraire et défendrait de biner si le prêtre ne consentait à recevoir un honoraire pour sa messe de binage.

Jamais nous n'avons fait semblable supposition et nous ne pouvons admettre qu'elle se vérifie jamais. Le binage ne peut être autorisé par l'évêque que pour une raison canonique, c'est-à-dire, pour procurer la sainte messe à une agglomération de fidèles qui autrement en seraient privés, les jours de dimanches et de fêtes d'obligation.

Il est impossible qu'un évêque fasse dépendre l'autorisation de biner de l'accomplissement d'une condition dépendant de la volonté personnelle du prêtre.

Ad II. La défense qu'on suppose, ou plutôt le retrait de l'autorisation de biner ne pouvant exister au sens de l'hypothèse ci-dessus écartée, nous n'avons pas à résoudre les trois questions posées à ce sujet puisque le cas ne peut pas exister.

Mais si l'évêque avait fait défense à un prêtre de biner et que celui-ci passât outre, ce prêtre pécherait gravement parce qu'il désobéirait en matière grave. Il devrait faire pénitence de son péché et donner satisfaction à son évêque dont il aurait méconnu l'autorité.

Il n'est pas nécessaire de consulter la cour de Rome en matière si évidente.

Le seul point sur lequel nous n'avons pas voulu et ne voulons pas encore nous prononcer est celui-ci : L'évêque, ayant un indult qui l'autorise seulement à dispenser ses curés des deux lois sus-mentionnées, pourrait-il accepter lui-même pour tous ses curés cette dispense et leur en imposer l'usage, les obligeant à appliquer leur messe de binage pour une intention rétribuée dont ils lui remettraient l'honoraire ?

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Au mois de juin 1879, la commune de C. dont je suis temporairement chargé, loua par adjudication publique pour six années consécutives et à son profit, les produits spontanés de son cimetière. En 1882, la fabrique réclama et obtint de la préfecture que le prix de location fût directement versé entre les mains de son trésorier, le produit spontané des cimetières faisant partie du revenu des fabri-



ques; les pièces concernant l'adjudication lui furent remises.

Mais au mois de juin 1883, l'ancien cimetière entourant l'église dut être enlevé pour la reconstruction de l'édifice sur un autre plan, et la terre bénite conduite au cimetière dont il est question. L'adjudicataire fut invité à recueillir l'herbe mûre à cette époque. Il n'en fit rien et par mauvaise volonté. La moitié environ du cimetière fut recouverte par la nouvelle terre y conduite. Aussi s'autorisa-t-il de cette intrusion dans sa « propriété » pour ne point se présenter à la caisse en 1884. On ne lui fit point d'instance. En 1884, il continua à recueillir tous les produits qui n'avaient subi aucun dommage, que les excrus sur la nouvelle couche de terre; mais lorsque le trésorier de la fabrique lui réclama, sinon le paiement entier de sa redevance annuelle, au moins une entente amiable, il refusa net prétendant ne rien devoir, sous prétexte qu'un dommage lui a été causé et qu'il ne peut être réparé que par une fin de bail gratuit.

1° Cet adjudicataire est-il dans son droit? n'est-il pas tenu au moins à la quote-part de son adjudication? 2° Le défaut de paiement ne fournit-il pas à la fabrique une cause de résiliation? 3° A-t-elle besoin d'une autorisation du conseil de préfecture, tant pour poursuivre le recouvrement de sa créance, que pour réclamer la résiliation du bail et une nouvelle adjudication?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Il est évident que l'adjudicataire ayant été troublé dans sa jouissance a droit à une indemnité quelconque; mais il ne lui appartient pas plus qu'à la fabrique de fixer seul la quotité. Cette fixation doit être faite à l'amiable, ou judiciairement; et certainement un tribunal quelconque, ou même un expert tiendra compte de la perte subie par l'adjudicataire, mais aucun n'en passera par son caprice.

Ad 2<sup>me</sup>. Oui; mais la chose doit être décidée par la justice en cas de contestation.

Ad 3<sup>me</sup>. Le recouvrement des créances et des sommes dues aux fabriques à quelque titre que ce soit se fait par les trésoriers qui répondent, dans ce cas, des pertes causées par leur négligence. Aussitôt l'époque des paiements arrivée, ils doivent réclamer auprès des débiteurs, et, à défaut d'obtempérer à leur invitation, leur faire notifier une sommation ou commandement de payer. C'est là un acte purement conservatoire pour lequel le trésorier n'a pas besoin d'autorisation. Si donc aucun incident n'était intervenu dans la location du spontané du cimetière, le trésorier pouvait, sans autorisation, poursuivre le recouvrement de la créance. Mais cette location a été troublée, est-il dit; par conséquent le droit de la fabrique n'est plus entier; il y a débat devant la justice, et pour soutenir ce débat, il faut être autorisé par le conseil de préfecture, quand il ne s'agirait que d'aller en justice de paix.

Quant à une nouvelle adjudication, il ne serait pas possible d'y procéder avant qu'on eût statué sur la difficulté pendante.

Q. — Je suis desservant d'une paroisse qui possède deux églises : une nouvelle érigée en église paroissiale depuis une douzaine d'années; une autre très ancienne qui ne sert plus de paroisse, mais qui reste livrée au culte et où l'on va de temps en temps célébrer les saints offices. Cette vieille église appartient, je crois, à la commune, la fabrique n'ayant jamais demandé d'envoi en possession, depuis le rétablissement du culte en France. Toutefois la fabrique

continue d'en jouir et de l'entretenir en bon état comme à l'époque où cette vieille église était la paroisse. Autour de cette église se trouve un terrain emplanté d'arbres de muriers. Jusqu'à présent, la fabrique avait eu l'usufruit de ce terrain, sans aucune opposition de la mairie. Chaque année, elle vendait la feuille des muriers qui sert à nourrir les vers à soie. Bien plus, elle avait fait vis-à-vis de ces arbres acte de propriétaire absolu, sans qu'aucun maire ait jamais rien trouvé à redire à cette manière d'agir. Aussi quand un arbre était mort, la fabrique le faisait arracher et donnait le bois à mes prédécesseurs qui l'acceptaient sans aucune espèce de remords ni scrupule de conscience. Un de nos marguilliers, le secrétaire, a cru pouvoir agir cette année comme par le passé. Ayant aperçu un de ces muriers morts, il ordonna à un paysan de l'arracher et d'en porter le bois à M. le curé. Le paysan exécuta l'ordre, et M. le curé accepta le bois et paya largement le travail de l'ouvrier. Mais un maire républicain veille ici au respect de la propriété; il menace le paysan, le marguillier et le curé de la fêrule du juge de paix qui d'avance est décidé à nous condamner, lors même que nous aurions en notre faveur tous les droits de la terre. Que diable nous fera-t-il si nous avons tort? Mais sommes-nous réellement dans notre tort? Les précédents qui établissent que la fabrique a toujours traité, sans opposition, cette plantation de muriers comme sa propriété, ne prouvent-ils pas qu'elle est réellement propriétaire et peut se conduire comme telle?

Que pensez-vous de nos droits et de nos torts, et au besoin, aidez-nous de vos lumières et de vos conseils pour nous défendre et nous empêcher d'être condamnés comme voleurs et recéleurs du bien d'autrui?

R. — Notre correspondant paraît admettre que la vieille église appartient à la commune, pour la raison qu'elle n'a jamais demandé ni par conséquent obtenu un envoi en possession. La raison n'est pas bonne. En effet, cette église n'appartient pas à la catégorie des biens pour lesquels un envoi en possession est requis. Cette église a été restituée au culte catholique en vertu de l'article 72 de la loi de germinal an x; cette restitution équivaut-elle à un titre de propriété transmis à la fabrique? cette question est très controversée entre les fabriques et les communes. Le conseil d'Etat est pour les communes, la cour de cassation pour les fabriques. Pour notre part, nous pensons que ces églises doivent appartenir incontestablement aux fabriques, établissements publics reconnus par la loi pour posséder et gérer les biens ecclésiastiques. Or, les églises sont des biens ecclésiastiques remis à la disposition des évêques. On objecte un avis du conseil d'Etat de 1806 qui dit que les églises doivent être considérées comme des propriétés communales. Mais on ne fait point attention qu'à cette époque il n'y avait point de fabriques légalement constituées, puisqu'elles ne l'ont été que par le décret du 30 décembre 1809. Les communes, selon nous, ne peuvent être propriétaires que des églises qu'elles ont fait construire à leurs frais ou qu'elles ont acquises par achats, dons ou legs.

Dans tous les cas, même dans l'hypothèse favorable aux communes, ces églises ont été affectées au service du culte; les fabriques les administrent et jouissent des revenus qui peuvent en provenir. Donc tout le temps que ces églises servent au culte, qu'elles aient ou non un titre paroissial, c'est la fabrique qui en reste l'usufruitière, et



pour ce motif les communes n'ont par elles-mêmes aucun pouvoir de s'emparer de l'usufruit dont la fabrique jouit légalement,

Jusqu'ici nous avons raisonné, comme si l'église en question avait été supprimée par le fait de la révolution et de la nouvelle organisation ecclésiastique qui la suivit. Mais dans le cas actuel, il n'en est pas ainsi. Elle n'est supprimée que relativement au titre paroissial parce que ce titre est passé à l'église nouvelle construite récemment. Or, d'après tous les jurisconsultes de quelque poids, ces églises doivent bénéficier de l'art. 2 du décret du 30 mai 1806, c'est-à-dire qu'elles doivent être abandonnées à la fabrique. Cet abandon, dit M. Vuillefroy, a été fait aux fabriques, non seulement dans l'intention de leur créer des ressources financières, mais aussi et principalement afin qu'elles conservent ces édifices au culte quand cela est possible et utile. Mais quand cela n'est ni possible, ni utile, on peut les aliéner avec l'autorisation du gouvernement, et le produit de cette aliénation appartient à la fabrique. Il doit être employé de préférence à l'acquisition de presbytères ou de toute autre manière, aux dépenses des logements des curés là où il n'existe pas de presbytère (*décret du 30 mai 1806*).

L'attribution faite par la loi des églises qui ne servent plus ou supprimées aux fabriques des églises conservées ou nouvelles, comprend aussi le mobilier (*décision ministérielle du 18 octobre 1808*).

Sous le bénéfice de ces observations, nous pensons que le maire républicain dont il s'agit se laisse égarer par son zèle anti-clérical. En supposant qu'il voulût faire un procès, il ne le pourrait porter que devant les tribunaux administratifs, le conseil de préfecture d'abord, le conseil d'Etat ensuite, puisqu'il s'agit de l'interprétation d'un décret. Si donc il portait la chose en justice de paix il faudrait plaider l'incompétence de cette juridiction. Nous engageons fortement la fabrique à se défendre avec énergie contre tout empiètement municipal. Que la fabrique continue d'agir comme par le passé, mais régulièrement, en prenant des délibérations conformément aux lois et décrets qui régissent les fabriques et l'administration des biens ecclésiastiques.

Q. — Quelle est la situation légale d'un ouvroir annexé à une école libre ?

R. — (Rapporteur : M. de Crouzas-Crétet). La situation des ouvroirs n'est pas nettement définie par la loi. Toutefois l'administration n'hésite pas à les soumettre à l'inspection académique, pour peu qu'on y donne un enseignement primaire quelconque. Ceci résulte notamment d'une circulaire du ministre de l'instruction publique du 17 avril 1882. Le fait que les enfants reçus dans l'ouvroir ont tous dépassé l'âge scolaire n'empêche pas l'établissement d'être soumis à l'inspection; il a seulement pour effet de soustraire les

élèves aux prescriptions de la loi sur l'obligation scolaire. L'ouvroir n'échapperait à la législation des pensionnats primaires que si on y donnait un enseignement exclusivement professionnel, comme les travaux de couture. Et encore, la circonstance que l'ouvroir serait placé dans le même bâtiment que l'école primaire libre donnera toujours prise aux accusations des inspecteurs qui prétendront y voir un pensionnat déguisé. Le plus sage serait ou de mettre l'ouvroir dans un bâtiment entièrement distinct de l'école libre, ou d'accepter l'inspection pour l'ouvroir comme pour l'école.

Q. — En droit, peut-on refuser les monnaies étrangères ou la monnaie de billon en trop grande quantité ?

R. — Il y a longtemps qu'on nous avait adressé cette question, et nous n'y répondions point pour le motif qu'étant de l'ordre purement civil, elle échappait à notre compétence. Le hasard ayant fait passer sous nos yeux le compte-rendu d'un procès touchant cet objet, nous en avons relevé le résultat pour le consigner dans notre journal. Voici donc la jurisprudence en cette matière :

1<sup>o</sup> La Cour de cassation a jugé qu'on n'est pas obligé de recevoir dans les paiements des monnaies étrangères, alors même qu'elles proviennent d'une puissance unie avec la France par une convention monétaire.

2<sup>o</sup> On ne peut refuser la monnaie de cuivre ou de billon tant que la quantité est inférieure à 5 francs; et l'on est obligé, sous peine de condamnation, de recevoir cinq pièces de 1 centime offertes en paiement d'une somme de 5 centimes.

3<sup>o</sup> Les pièces de 50 centimes et de 20 centimes ne peuvent être employées dans les paiements particuliers que pour 20 francs et au-dessous.

## HISTOIRE

Q. — 1<sup>o</sup> A quelle époque précise remonte la pratique de ne choisir les papes que parmi les cardinaux italiens ?

2<sup>o</sup> Cette pratique est-elle fondée sur une décision pontificale ou conciliaire ?

R. — Ad I. Au commencement du seizième siècle. — Adrien VI est le dernier étranger qui ait été promu au souverain pontificat. Il était, on le sait, originaire d'Utrecht. Son élection eut lieu le 9 janvier 1522 : il mourut le 14 septembre 1523.

Ad II. Non. Ferraris qui dans sa *Bibliotheca* rapporte dans leur ordre chronologique (*V. Papa*) toutes les Constitutions relatives à la tenue des conclaves depuis la décrétale *Ubi periculum* de Grégoire X jusqu'à la bulle *Aeterni Patris* de Grégoire XV, ne cite aucun texte qui interdise aux cardinaux de nommer des étrangers. On ne trouve rien de semblable non plus dans le *Traité sommaire de l'Élection des Papes* de Jérôme Bignon, traité qui cependant est pour ainsi dire classique sur la matière. D'où nous concluons

qu'aujourd'hui comme au temps d'Adrien VI les cardinaux sont libres d'élire qui bon leur semble. Leur choix n'est pas limité à ceux de leurs collègues qui sont de nationalité italienne. La preuve qu'il ne l'est pas, c'est que dans le cours du dix-septième siècle il est parfois arrivé à quelques-uns d'entre eux d'accorder leurs suffrages à des Français. En 1667, pour ne citer que cet exemple, dans le conclave qui devait donner Clément IX pour successeur à Alexandre VII, le cardinal de Retz que son passé ne contribuait pourtant guère à rendre papable, obtint sept voix (Voir *R. Chantelaure, Revue de France, n. du 15 décembre 1878, art. intitulé : Le cardinal de Retz et les conclaves, p. 778*).

Mais, demandera-t-on peut-être, si en « droit » l'élection d'un étranger n'a pas cessé d'être à la fois et valide et licite, comment expliquer qu'en « fait » depuis trois siècles et demi on n'ait nommé que des italiens ?

Cela tient, ce me semble, à des causes purement historiques et ces causes peuvent se ramener aux quatre suivantes :

1<sup>o</sup> *Le souvenir du séjour des papes à Avignon.* Depuis que Clément V, contraint par les circonstances, avait transporté le siège de la papauté hors de l'Italie, les Romains avaient toujours vu d'un mauvais œil les cardinaux choisir pour papes des transalpins parce qu'ils craignaient que leur ville ne fût une seconde fois décapitalisée. S'ils avaient accueilli sans témoigner de mécontentement l'élection de Calixte III et d'Alexandre VI, les deux seuls étrangers qui depuis la fin du grand schisme aient été nommés papes, c'est parce qu'ils savaient que ces deux pontifes, quoique espagnols d'origine étaient devenus italiens de cœur, grâce à leur long séjour dans la péninsule. Mais en 1522, la nouvelle de la nomination d'Adrien VI les avait frappés de stupeur. Ils se figuraient, bien gratuitement il est vrai, que le nouveau pape allait transporter sa cour en Espagne ou en Flandre. Aussi, nous dit l'histoire, « quand les cardinaux sortirent du conclave, ils furent accueillis par des sifflets, des moqueries et des outrages. Ils allèrent s'enfermer dans leurs demeures et n'osèrent sortir dans la crainte de nouvelles insultes. Ils dépêchèrent alors vers Adrien les trois cardinaux Pompeo Colonia, Francietto Orsini et Alexandro Cesarini pour le prier de venir sans retard dans la Ville éternelle. Les Romains ne voulaient pas croire à sa venue et ils affichèrent sur les murailles des maisons *Roma locanda est.* » (Cf. A. Lepitre : *Adrien VI*, p. 150-151). Ces troubles, si coupables qu'ils aient été de la part de ceux qui en furent les auteurs, n'en renfermaient pas moins une leçon : on comprend que pour en empêcher le retour les cardinaux se soient abstenus à l'avenir de nommer des transalpins.

2<sup>o</sup> *La composition du sacré collège.* Depuis que Sixte V a fixé à soixante-dix le nombre des cardinaux, les italiens ont toujours été en majo-

rité dans les conclaves. Or, tels électeurs, tels élus. Les cardinaux italiens sont d'autant plus naturellement portés à voter pour leurs compatriotes que grâce aux fréquents rapports qu'ils ont eus avec eux, ils ont été mis à même d'en apprécier les mérites; tandis que bien souvent ils ne connaissent guère leurs collègues d'outre-monts que par leur réputation et pour les avoir vus au jour de prise de possession de leur titre ou à l'époque de leurs visites *ad limina*.

3<sup>o</sup> *La situation politique de l'Europe.* Depuis trois siècles, les nations de l'Europe ont été tellement divisées qu'il eût été impossible de prendre le pape chez l'une d'elles sans éveiller immédiatement les malveillantes susceptibilités des autres. Comment songer en effet à élire un pape étranger, alors que dans tous les conclaves on voyait la France s'efforcer de donner l'*exclusion* aux cardinaux italiens, qu'à tort ou à raison elle soupçonnait d'avoir plus de sympathie pour l'Allemagne, pour l'Espagne ou pour le Portugal que pour elle-même; et pareillement l'Allemagne, l'Espagne et le Portugal repousser les candidatures qu'on regardait comme favorables à la France? L'Italie, grâce au morcellement de son territoire, étant un pays neutre, le seul moyen d'avoir un pape accepté de tout le monde et dont l'impartialité ne pût être mise en doute, était de le prendre en Italie et même autant que possible dans cette partie de l'Italie qui ne relevait d'aucun prince étranger. C'est ce qu'ont compris les cardinaux. Aussi, sur les trente-huit successeurs d'Adrien VI, on en compte jusqu'à huit qui sont nés à Rome. La plupart des autres sont originaires des Etats de l'Eglise.

4<sup>o</sup> *L'intérêt du Saint-Siège.* Depuis la naissance de ce qu'on appelle la politique moderne, la charge du pontificat suprême est devenue plus que jamais difficile. Direction spirituelle du monde chrétien, propagation de la foi dans les pays infidèles, gouvernement des Etats de l'Eglise, relations diplomatiques avec les souverains. L'exercice de fonctions aussi compliquées et aussi délicates exige un noviciat. Or quel meilleur noviciat que celui des prélatures romaines. Il est évident par exemple qu'un homme qui a été nonce ou attaché de nonciature dans une et souvent même dans plusieurs des capitales de l'Europe, qui, à différents titres, a fait successivement partie de plusieurs grandes Congrégations, toutes choses égales d'ailleurs, est plus apte que qui que ce soit à conduire la barque de saint Pierre. Rien d'étonnant donc que lorsque les cardinaux ont à confier à quelqu'un « la sollicitude de toutes les Eglises, » ils jettent les yeux de préférence sur ceux des membres du sacré Collège qui ont été, soit les représentants, soit les coadjuteurs du pontife ou des pontifes précédents.

Voilà, à mon avis, les principales raisons pour lesquelles depuis Adrien VI aucun étranger n'a été nommé pape. A ces causes, il faut encore en ajouter une autre par laquelle j'aurais dû com-



mencer mais que j'ai sous-entendue jusqu'ici, c'est l'action de l'Esprit-Saint, qui dans les conclaves comme ailleurs, plus même qu'ailleurs, si je puis ainsi dire, souffle où il lui plaît et fait ce qu'il veut de ceux, même qui pourraient être tentés de ne pas faire ce qu'il veut.

## COURRIER DE L'UTILE

### CONSERVES DE LÉGUMES (suite)

#### Cerfeuil.

Hachez-le d'abord soigneusement; échaudez-le ensuite; puis séchez-le en l'exposant à une chaleur modérée du poêle.

On s'abstient quelquefois de l'échauder.

#### Champignons.

Recherchez principalement les espèces les plus sèches. Enlevez-en la peau avec soin et coupez-les par morceaux. Ebouillantez-les un instant; séchez-les au poêle, ou même au soleil. Mettez-les dans des vases que vous fermerez hermétiquement.

#### Choux-fleurs.

Même soins que pour les artichauts.

L'emploi des épices est presque indispensable pour l'emballage des choux-fleurs.

#### Choux trisés.

Séchez-les tout simplement dans une chambre chaude, ou à la chaleur du poêle.

#### Choux-raves.

Choisissez-en la partie la plus verte et la plus tendre. Coupez-la, ou par tranches minces que vous ferez sécher à l'air, ou par petits cubes que vous échauderez et ferez sécher, en les exposant à un feu modéré.

#### Choux de Savoie.

Même soin que pour les artichauts.

#### Choux salés en compote.

Mettez-les cuire à la vapeur, avec le moins d'eau que vous pourrez, et ne laissez la cuisson arriver qu'à moitié à peu près. Ajoutez-y de l'oignon et des épices. Placez-les ensuite sur le poêle où vous ne cesserez de les remuer, jusqu'à ce qu'ils soient secs.

On procède à leur emballage en les humectant de vinaigre.

#### Citrouilles.

Enlevez-en l'écorce et nettoyez-en l'intérieur; coupez-les ensuite par petits cubes, que vous exposerez à la chaleur modérée du feu ou du poêle.

Quelques personnes font cuire ces petits cubes, les séchent, et les triturent à la façon du gruau.

#### Cresson.

Mêmes soins que pour le cerfeuil.

#### Endive ou Chicorée.

Mêmes soins que pour les épinards.

#### Epinards.

Mêmes soins que pour les Bettes.

#### Laitues.

Mêmes soins que pour les Bettes.

#### Morilles.

Faites-les tout bonnement sécher à la chaleur du poêle. On les sèche parfois à l'air; mais ce procédé est inférieur au premier.

#### Oignons.

Vous n'avez qu'à les couper par tranches. Aussitôt après, et même le plus promptement possible, faites-les sécher à la chaleur du poêle.

#### Oseille.

Mêmes soins que pour les Bettes.

#### Persil.

Mêmes soins, feuilles et racine, que pour le céleri.

(A suivre.)

### IMPRIMATUR:

Lingonis, die 13 maii 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis.*

### CONSEILS DU DOCTEUR

*Traitement de l'anémie des convalescences longues, des hémorrhagies et de la faiblesse, par les ferrugineux.*

Il est certaines préparations qui ont le privilège de croître constamment dans l'estime des médecins et des malades et qui puient dans leur succès de chaque jour la meilleure garantie de leur valeur thérapeutique. Les véritables pilules de Vallet sont au premier rang de ces préparations et elles ont toujours conservé la vogue méritée qui les accueillit à leur début. Le professeur Piorry, comparant dans son cours à l'Ecole de Médecine les propriétés des diverses préparations ferrugineuses connues, terminait ainsi son appréciation :

« Mais le médicament qui nous a rendu le plus « de services ce sont les pilules de Vallet. Ces « pilules, après une discussion intéressante, ont « obtenu un rapport très favorable de l'Académie « de médecine de Paris, et les succès nombreux « qui ont suivi leur administration tendent à « généraliser leur emploi dans la chlorose et « dans toutes les maladies qui exigent l'emploi « des ferrugineux.

« S'il est vrai de dire que la chlorose résiste « rarement aux préparations ferrugineuses con- « venablement faites, on n'obtient que des résul- « tats négatifs d'une foule de médicaments trop « vantés. Aussi, nous devons à la vérité de dire « que, entre nos mains, les pilules de Vallet « n'ont jamais été infidèles et nous les recom- « mandons comme un des médicaments des plus « précieux. »

Les véritables pilules de Vallet ne sont pas argentées, le nom Vallet est imprimé en noir sur chaque pilule blanche; les étiquettes doivent porter l'adresse du docteur Vallet, 19, rue Jacob, Paris.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

# OUVRAGES

SUR LE

# SACRÉ-CŒUR

**Imitation du Sacré-Cœur de Jésus-Christ**, par Mgr CIROT DE LA VILLE, camérier secret de Sa Sainteté, chanoine honoraire, doyen de la Faculté de Théologie de Bordeaux. Ouvrage honoré des brefs de LL. SS. Pie IX et Léon XIII et d'approbations épiscopales. 1 joli vol. in-18 de xxvi-360 pages . . . . . 1 50

**Le Cœur de Jésus, principe et modèle de la perfection chrétienne, ou Mois du Sacré Cœur**, par le R. P. E. DESJARDINS, S. J. 1 volume in-18 de xxviii-311 pages . . » 75

**Recueil de divers exercices de dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie**, par un PÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. 1 volume in-18 de iv-373 pages. 1 25

**Mois du Sacré-Cœur de Jésus. Directions spirituelles de saint François de Sales.** 1 beau vol. in-16 elzévirien de xviii-408 pages . . . . . 3 »

Edition de propagande. 1 vol. in-18 de xviii-183 pages . . . . . » 75

**Le Cœur de Jésus, Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ**, sa nature, ses motifs et sa pratique, d'après le P. DE GALLIFFET, de la Compagnie de Jésus, suivie de la *Vie de la B. Marguerite-Marie*, par le P. CROISSET. 3<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. 1 volume in-18 de xxiv-384 pages . . . . . 1 50

**Le Cœur de Jésus ouvert au cœur du chrétien**, d'après les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle, suivi d'une *Neuvaine pour se préparer à la fête de ce divin Cœur*, par le P. Charles BORGIO, de la Compagnie de Jésus. 1 volume in-32 de xxxi-384 pages . . . . . 1 50

**Mois du Sacré-Cœur, ou les Titres de Jésus à notre amour**, d'après la sainte Ecriture, par l'abbé Eugène TESSIER, curé au diocèse de Versailles. 1 vol. in-32 de xxviii-311 pages. . . . . » 75

**Les Délices des Amis de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge**, ou pieuses prières composées par le vénérable Louis DE BLOIS, traduites par le P. Antoine DENIS, S. J. auteur du livre de *la Reine du ciel*. 1 volume in-16 de ix-335 pages. . . 1 25

**Le Chrétien à l'école du Cœur de Jésus**, ou *Etude de ses Vertus*, par les PP. NOUET et POTTIER. 1 volume in-12 de 687 pages . . . . . 4 »

On trouve dans ce traité du P. NOUET, revu et mis dans un ordre nouveau par le P. H. POTTIER, la sûreté d'enseignement, la fécondité des vues, l'élévation des pensées, les applications pratiques, l'onction pénétrante, enfin la noble simplicité et la clarté qui distinguent les écrits de ce célèbre et pieux auteur.

**Mois du Sacré-Cœur des enfants de Marie**, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-32 jésus de 320 pages . . . . . » 75

**Mois du Sacré-Cœur de Jésus (petit)**, contenant 33 méditations avec prières, la messe, les vêpres, les litanies, plusieurs prières et cantiques en l'honneur du Sacré-Cœur, par l'abbé G. BRUNET, publié avec l'approbation de Mgr l'Evêque de Moulins. 2<sup>e</sup> édition. 1 volume in-32 de xiv-311 pages . . . . . 1 »

**Dévotion envers N.-S. J.-C. ou Etude de ses titres consolants et glorieux**, lectures pendant le mois du Sacré-Cœur, par LES MÊMES. 3 vol. in-12, de xix-468, 439 et 402 pages . . . . . 8 »

**Dévotion pratique au Sacré-Cœur de Jésus**, par le P. Jean CROISSET. Nouv. édit. revue et corrigée. 1 fort volume in-18 de 484 pages . . . . . 1 50

**Le Chrétien selon le Cœur de Jésus ou Neuvaine en forme de retraite**, pouvant servir durant le mois consacré au divin Cœur, par les PP. WALDNER et CADRÈS. 1 vol. in-18 de xxxii-322 pages. . . 1 50

**Litanies illustrées en l'honneur de la B. Marguerite-Marie.** La douzaine . . » 75

**Huit jours au Sacré-Cœur à Montmartre.** Méditations, documents, prières, par le chanoine Elie REDON, missionnaire apostolique. *Extrait partiellement de La Jeune Fille chrétienne*, sous l'approbation de NN. SS. d'Avignon, Digne, Fréjus, Marseille, Montauban, Nîmes, Valence, etc., etc. 1 vol. in-32 de 304 pages . . . 1 25



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. **L. CHOVEL**, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

**M** **SON BOUASSE-LEBEL**, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — **CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS.**

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR. HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus ancienne de France. **Félix GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en 1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques cartons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM** et de la **PALESTINE**. Voir **POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** **H. GARNIER**, Boulevard d'Enfer, 230, PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tous-jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils, Sculpture, etc.

**TOURS & ACCESSOIRES**

**LE MELLE**, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

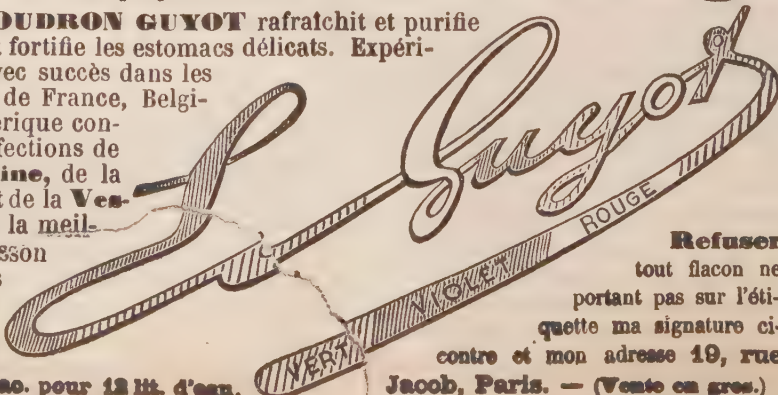
# GOUDRON GUYOT

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie le sang et fortifie les estomacs délicats. Expérimenté avec succès dans les hôpitaux de France, Belgique, Amérique contre les affections de la Poitrine, de la Gorge et de la Vessie. C'est la meilleure boisson en temps de chaleur et d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser** tout flacon ne portant pas sur l'étiquette ma signature ci-contre et mon adresse 19, rue Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 21 :

PRÉDICATION : Pour la fête de la Sainte-Trinité : le mystère. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Le serment maçonnique est-il un empêchement au mariage. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Y a-t-il quelque chose de réglé sur le nombre des cierges et des adorateurs pour le Jeudi-Saint ? — Comment expliquer que la Visitation de la sainte Vierge tombant entre la fête du Sacré-Cœur et celle du Précieux Sang ait ses deux Vêpres entières ? — Un doyen officiant à l'adoration perpétuelle peut-il avoir un prêtre assistant ? — A l'office votif du mardi, fait-on mémoire de saint Pierre et de saint Paul ? — Un juge peut-il prononcer une sentence de divorce ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Un vicaire ayant touché un mandat supérieur à la quote-part ordinaire, mais après avoir averti le maire qui n'a pas voulu changer le mandat, peut-il être inquiété par le percepteur ? — Une société de secours mutuels devenue en majorité libre-penseuse peut-elle enlever de la bannière qui lui a été donnée l'image de la sainte Vierge ? Peut-on établir une société catholique de secours mutuels ? — Une école laïque peut-elle porter à une procession des bannières de son choix ? — Le conseil municipal peut-il autoriser le premier-venu à se servir d'un four bâti dans la cour du presbytère par le curé ? Peut-il obliger le curé à le démolir ? Le curé peut-il le démolir lui-même, et disposer des matériaux ? — Quand il y a lieu de faire un renvoi à la marge d'une délibération de la fabrique, tous les conseillers doivent-ils la signer ? En cas de démission d'un fabricant peut-on élire, séance tenante, son successeur ? — VARIÉTÉS : Qu'est-ce qu'un nonce ? — COURRIER DE L'UTILE : Conserves de légumes.

## NOTES LITTÉRAIRES

**Catéchisme pratique, ou Doctrine chrétienne en exemples**, d'après le Catéchisme du R. P. J. DEHARBE, S. J., à l'usage des prêtres, des instituteurs et des familles chrétiennes, par LOUIS MELHER, chanoine et ancien professeur au collège de Ratisbonne; traduit de l'allemand par LOUIS SCHOOF, curé doyen de Limbourg. 2<sup>e</sup> édition, corrigée et considérablement augmentée. — Paris. Palmé, 3 vol. in-8<sup>o</sup> de viii-548, 596, 511 p. (sans millésime), 16 francs.

L'œuvre catéchistique devient de plus en plus nécessaire, à mesure que l'instruction dans les écoles se sépare de Dieu et abjure l'enseignement chrétien. Aussi voyons-nous paraître, chaque jour pour ainsi dire, de nouvelles formules, de nouvelles méthodes, de nouveaux plans, destinés à faciliter la tâche aux ecclésiastiques et aux maîtres religieux. L'ouvrage de M. Louis Melher, *Catéchisme pratique*, est certainement l'un des plus complets et des meilleurs que nous ayons encore vus, à cause de l'abondance des traits historiques, des paraboles et des comparaisons jointes à chaque question. Ces trois gros volumes en fournissent une mine comme inépuisable. Ces questions, du reste, ne sont qu'indiquées par des demandes et des réponses, sans développements propres; ceux-ci se trouvent plutôt dans les traits et n'en sont que plus frappants. — Le livre nous vient d'Allemagne. On sait que pendant plus de deux siècles les catholiques de ce pays ont fait usage du *Catéchisme* du vénérable Canisius, chef-d'œuvre d'ordre, de clarté et d'exactitude, qui a eu quatre cents éditions au-delà du Rhin, sans

compter un grand nombre d'abrégés. Cependant, depuis quelques années, il est un autre catéchisme, composé par un Père jésuite, le P. Deharbe, qui tend à se généraliser en Allemagne, parce qu'il répond plus directement aux circonstances nouvelles et aux besoins du temps. C'est ce texte qu'a choisi M. Melher pour l'*illustrer* d'histoires. Au lieu d'y trouver, comme dans d'autres manuels, des réponses et des leçons qui effraient les enfants par leur longueur, on n'a ici que des leçons et des réponses courtes, et d'une clarté extrême. Dès la première page on saisit l'ensemble de la religion; la première question est comme une source d'où découlent sans peine toutes les autres. C'est à peu près le plan de tous les ouvrages du même genre : la destinée de l'homme, le principe de l'instruction chrétienne, la Foi, le Symbole des Apôtres et le détail de ses articles, l'Eglise, les Commandements, le péché (ici une division et des explications particulièrement remarquables), la vertu et la perfection chrétienne, la Grâce, les Sacraments, la Prière. — L'auteur fait observer, à bon droit, que les raisonnements prouvent la nécessité du bien, mais que les exemples font mieux, en plaçant devant les yeux la pratique, qui entraîne d'elle-même les cœurs. Aussi les a-t-il accumulés, et de toutes sortes, dans ces trois intéressants et solides volumes, qui sont d'ailleurs la réduction d'un travail encore plus considérable de M. Melher lui-même. Une table des traits et comparaisons était indispensable : on l'a ajoutée au tome troisième. La traduction se lit comme un texte premier.

(Extrait du *Polybiblion*, février 1885.)



# PREMIÈRES COMMUNIONS

## LIVRES DE LECTURE

**Fleurs de la Première Communion**, par M. l'abbé Julien LOTH. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. — 1 très fort volume in-12 de 523 pages, titre rouge et noir . . . . . 4 »  
Reliure chagrin plein bleu . . . . . 16 »

**Modèles d'une bonne Première Communion**, ouvrage utile aux catéchistes et aux parents chrétiens. Nouvelle édition, augmentée d'un appendice sur la confirmation, par le R. P. HUGUET. — 1 fort volume in-12 de vi-424 pages. . . . . 2 »  
Reliure chagrin plein bleu . . . . . 14 »

## LIVRES DE PRIÈRES

**La Première Communion illustrée**, par M<sup>me</sup> Léon Gautier. Edition de luxe, avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte. Un volume in-32 raisin de xix-472 p. — Prix broché, 4 fr. — Cartonné toile riche, 6 fr. — Reliure chagrin ou veau plein, tranches et ornements dorés, 10 fr. — Reliure chagrin poli à biseau, tranches dorées, gardes chromo, 12 fr. — Reliure maroquin plein, uni ou poli, tranches dorées, gardes soie, 20 fr. — Reliure cuir de Russie, tranches dorées, gardes soie, 20 fr.

**Le Livre d'heures des Jeunes Gens**, par le P. Charles Clair, auteur de *Pierre Olivaint*. Joli volume grand in-32, avec encadrements et têtes de chapitres d'après les dessins artistiques du P. Morisseau. — *Livre de poche*. — *Vrai bijou d'impression*. — Prix : broché, 4 fr. — Reliure basane souple, tranches rouges, 5 fr. — Reliure veau souple, tranches dorées, 10 fr. — Reliure chagrin souple, tranches dorées, 10 fr. — Chagrin poli, gardes chromo, tranches dorées, 12 fr. — Chagrin poli, gardes soie, tranches dorées, 15 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes chromo, tranches dorées, 20 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes soie, tranches dorées . . . . . 25 fr.

**Eucologe des jeunes personnes**, par un Père de la compagnie de Jésus.

Un joli volume in-16, caractères elzéviériens, avec encadrements rouges. — Prix, broché, 5 fr. — Reliure chagrin souple, tranches rouges ou dorées, 12 fr. — Chagrin poli, gardes chromo, tranches dorées, 14 fr. — Chagrin poli, gardes soies, tranches dorées, 16 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes chromo, tranches dorées, 20 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes soie, tranches dorées, 25 fr.

*Le même ouvrage*, édition sans encadrements, un vol. in-32. — Prix, broché, 2 fr. 50. — Reliure en basane souple, tranches rouges ou dorées, 4 fr. — Reliure en chagrin souple, tranches rouges ou dorées, 7 fr.

**Écrin des Jeunes Communiantes** : *Le livre de prières, le souvenir, le porte-monnaie et le chapelet réunis dans un écrin en chagrin, intérieur velours*, objets du meilleur goût. Tous ces objets en ivoire pour les filles et en maroquin pour les garçons. Prix de 200 à 500 fr. avec les chiffres et les dates. (Indiquer le prix qu'on veut y mettre et prévenir 10 jours à l'avance.)

# MARIAGES

## LIVRES DE DIRECTION & DE LECTURES

**Le Catéchisme du Mariage**, ou la préparation, les cérémonies et les grands devoirs de ce saint état, par M. l'abbé François LACOSTE, curé de Brochon. 1 vol. in-12 de XLII-354 pages . . . . . 3 »  
Reliure chagrin plein bleu ou Lavallière. 15 »

**Le Mariage**, conférences prêchées dans la chapelle de l'Oratoire, par Mgr ISOARD, évêque d'Annecy. 1 vol. in-12 de 365 pages. 3 »  
Reliure chagrin plein bleu ou Lavallière. 15 »

**L'amour chrétien dans le mariage**, par M. LÉON GAUTIER, 2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. — 1 vol. in-12 de 371 pages . . . . . 3 »  
Reliure chagrin plein bleu ou Lavallière. 15 »

**Paternité chrétienne** (la), conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus de Paris, par le R. P. A. MATIGNON, de la Compagnie de Jésus.

I<sup>re</sup> SÉRIE (années 1868-69). *Les Droits de Dieu sur la famille*. 2<sup>e</sup> édition. — 1 fort vol. in-12 de 424 pages. . . . . 3 »

II<sup>e</sup> SÉRIE. *La Famille et l'Etat*. — 1 vol in-12 de 362 pages. . . . . 3 »

III<sup>e</sup> SÉRIE. *Les Épreuves et les Joies de la famille*. 1 vol. in-12 de 395 pages . . . . . 3 »

IV<sup>e</sup> SÉRIE. *Les Devoirs de l'époux*. — 1 volume in-12 de 422 pages . . . . . 3 »

Reliure chagrin plein Lavallière ou bleu. Les 4 volumes dans un étui . . . . . 60 »

## LIVRES DE PRIÈRES

**Choix de Prières** pour toutes les situations de la vie. Ouvrage composé entièrement d'après les manuscrits du neuvième au dix-septième siècle, 4<sup>e</sup> édition. Un charmant petit volume in-32 de x-504 pages encadrées de vignettes, caractères elzéviériens, petit bijou et vrai chef-d'œuvre d'impression.

**Livre d'Heures illustré**, selon le Rit romain avec gravures hors texte représentant les principales fêtes de l'année. Contenant les prières du matin et du soir, l'examen de conscience, les actes avant et après la communion, l'ordinaire de la messe, les vêpres, les offices des dimanches et des fêtes qui peuvent se célébrer le dimanche, le commun et le propre des saints. Dans un chapitre spécial, la messe et les cérémonies du mariage.

Prix de chaque volume, broché . . . . . 15 »

1. — Relié chagrin, tranches dorées ou noires, gardes chromo . . . . . 20 »

2. — Relié chagrin à biseau, tranches dorées ou noires, gardes chromo . . . . . 22 »

3. — Relié chagrin poli, tranches dorées ou noires, à biseau, gardes chromo . . . . . 25 »

4. — Relié chagrin poli, tranches dorées ou noires, avec gardes soie . . . . . 30 »

5. — Relié chagrin poli, avec gardes soie et ornements à froid sur les plats . . . . . 35 »

6. — Relié maroquin poli du Levant, tranches dorées ou noires, gardes soie . . . . . 40 »

7. — Relié maroquin poli du Levant, reliure soignée. . . . . 45 »

Riches fermoirs et fers de différents prix.

RELIURE SPÉCIALE SUR COMMANDE, AVEC INITIALES EN ARGENT SUR LES PLATS

**Écrin de mariage** : *Le livre, le souvenir et le porte-monnaie réunis dans un écrin en maroquin bleu tendre poli, chiffres et dates en argent niellé, depuis 200 fr. jusqu'à 1000 francs.* (Indiquer le prix qu'on veut y mettre et commander 15 jours à l'avance.)

## PRÉDICATION

POUR LA FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ :  
LE MYSTÈRE

*Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.*  
(S. Matth., xxviii, 19.)

Telles sont les paroles que Jésus-Christ, au moment de monter au ciel, adressa à ses Apôtres. Dans les entretiens qu'il avait eus jusqu'alors avec eux, il ne leur avait jamais parlé ouvertement du mystère d'un Dieu en trois personnes. C'était une de ces vérités qu'ils n'étaient pas encore en état de porter. Quelques moments avant de les quitter, il écarta le voile qui couvrait ce mystère. L'intelligence humaine en effet, livrée à ses seules forces, n'est pas capable de s'élever à cette sublime connaissance. Ce qu'elle découvre au moyen de ses raisonnements, c'est un Dieu premier principe d'où tout sort et où tout doit rentrer, mais là est le terme de ses efforts. Quant à pénétrer dans l'essence divine, elle est écartée, si j'ose ainsi dire, de ce sanctuaire redoutable par la lumière même qui s'en échappe et qui l'éblouit. Jésus-Christ seul pouvait y entrer et nous y introduire à sa suite. Grâce à Lui, nous connaissons l'adorable Trinité, et non-seulement nous la connaissons, mais nous sommes liés avec chacune des trois Personnes par des rapports ineffables : la première est notre Père, la seconde est notre Frère, et la troisième l'Epoux de nos âmes.

Honorons donc aujourd'hui ce profond mystère en l'étudiant d'abord en lui-même, et en le considérant ensuite comme le fondement de toute la religion chrétienne.

## I

La notion la plus exacte que nous puissions avoir de Dieu et la manière la plus complète de l'exprimer c'est de dire qu'Il est. Lorsque nous disons qu'il a été ou qu'il sera, ce sont des expressions empruntées aux créatures, mais qui ne sauraient s'appliquer exactement à Dieu. Car en Dieu il n'y a ni succession, ni changement, ni commencement, ni fin. Il est, or Il est Père, Il est Fils, Il est Saint-Esprit. Le Père engendre son Fils qui est Dieu comme lui et un seul Dieu avec lui. Nous ne disons pas qu'il l'a engendré, car la génération du Verbe ou du Fils dans le sein de son Père n'est point un acte transitoire, passager, qui ait été fait une fois et duquel serait résulté son existence. Non, le Père engendre le Fils : c'est sa nature même, sa manière d'être. Si l'on pouvait dire que le Père a engendré le Fils, on pourrait dire aussi que le Fils a commencé d'être ; mais non encore un coup, il ne l'a pas engendré, il l'engendre éternellement, continuellement, toujours. Le Fils est dans le sein du Père, il n'en est pas sorti, il n'a pas commencé d'y être. Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils avec lesquels il

est un seul Dieu. Il n'en a pas procédé, il en procède. C'est la même existence, la même divinité. La paternité du Père, la génération du Fils, la procession du Saint-Esprit sont la manière d'être de Dieu, son essence, sa nature. Elles sont Dieu même. La manière d'être est inséparable de l'être, elle lui est essentielle et nécessaire, et on ne peut rien concevoir sans qu'il y ait une manière d'exister. Or la Trinité étant la manière d'être de Dieu, on ne peut concevoir Dieu sans elle. Il est nécessairement, essentiellement et éternellement Père, Fils et Saint-Esprit. Et les rapports de génération et de procession qui unissent les trois personnes divines entre elles ne font pas que l'une soit antérieure à l'autre ou ait sur elle la priorité, puisqu'ils sont la nature même et la manière d'être de la divinité. Et l'unité de nature n'empêche pas la distinction de personnes. Le Père n'est pas le Fils. Le Fils n'est ni le Père, ni le Saint-Esprit. Chacune de ces personnes est Dieu, et ces trois personnes ne sont qu'un Dieu. Nous n'appelons pas le Père un Dieu, le Fils un Dieu, le Saint-Esprit un Dieu, mais le Père Dieu, le Fils Dieu, le Saint-Esprit Dieu, ces trois personnes n'étant pas chacune un Dieu, mais entre elles un seul Dieu, bien que chacune ait en elle-même la plénitude de la Divinité.

Si maintenant nous étudions plus intimement les rapports des trois personnes divines entre elles nous pouvons dire : éternellement Dieu existe, éternellement il est le principe de tout ce qui est en lui. Voilà le Père première personne de la sainte Trinité. Éternellement Dieu se connaît. Or, connaître, c'est avoir des pensées. Se connaître, c'est se penser soi-même. Dieu se pense donc lui-même et cette pensée qu'il a de lui-même n'est pas comme celles qui brillent un moment dans notre âme et disparaissent ; une pensée fugitive, un éclair d'un instant ; non, c'est une pensée substantielle, permanente, qui lui raconte tout ce qu'il est, dans laquelle il voit comme en un miroir infini ses perfections infinies ; c'est une pensée vivante, infinie comme lui, puisqu'elle contient toute son intelligence, éternelle comme lui, car il n'a jamais été sans cette pensée ; en un mot, pour lui donner son vrai nom, c'est son Verbe, sa parole, c'est son aimable Fils, et telle est la seconde personne de la sainte Trinité, le Fils engendré éternellement dans le sein du Père. Le Fils est donc la splendeur et la manifestation du Père, comme pour nous toute pensée est le rejaillissement et la manifestation de notre âme. Enfin le Père voyant ce Fils si beau, parfait miroir de ses perfections, image et forme de sa substance ne peut pas ne pas se complaire dans la contemplation de cet autre lui-même, et de même que la contemplation d'une vérité lumineuse qu'elle vient de découvrir et qui lui semble née d'elle, plonge notre âme dans un ravissement de joie et de bonheur, de même ou plutôt, non pas de même mais d'une manière bien plus ineffable



en Dieu, la contemplation éternelle de son Verbe produit une joie infinie, un ravissement éternel d'amour. Le Père aime donc infiniment le Fils comme il mérite d'être aimé. Le Fils à son tour, voyant dans le Père ce foyer de lumière dont il sort comme le rayon sort du soleil, cette substance indivisible qui par conséquent s'est communiquée à lui sans division, et par conséquent encore, tout entière, le Fils se complait dans ce principe qui l'engendre et auquel il demeure éternellement uni. Il y a donc entre le Père et le Fils une complaisance mutuelle, un amour mutuel : ils s'embrassent dans la joie de leur ineffable unité et de cet embrassement procède l'Esprit-Saint ou plutôt l'Esprit est cet embrassement même, il est l'amour réciproque du Père et du Fils. Il procède à la fois du Père et du Fils, parfait comme eux, infini comme eux, éternel lien de l'un et de l'autre, chaleur de l'éternelle lumière où la distinction se résout en une seule vie.

Ah ! M. F., prosternons-nous et adorons puisque nous ne pouvons le comprendre, cet inénarrable mystère. Adorons, louons, bénissons, exaltons à jamais ce Père qui nous a créés, ce Fils qui est venu nous chercher dans les ténèbres de ce monde, cet Esprit qui dans la prière, gémit au fond de notre cœur, selon l'expression de l'Apôtre. Oui, que notre cœur, nos lèvres et tout notre être redisent et répètent sans cesse : Gloire à jamais et dans les siècles des siècles au Père, au Fils et au Saint-Esprit. *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.....*

## II

Quoique le mystère de la Sainte Trinité soit impénétrable à l'intelligence humaine, Jésus-Christ en nous révélant son existence en a fait cependant le fondement de toute la religion.

— D'abord il n'y a point de ciel à espérer pour un chrétien qui ignore le dogme d'un Dieu en trois personnes. Nous vivons, hélas, dans un siècle où l'ignorance de la religion est si profonde qu'il arrive parfois de rencontrer des baptisés en qui le mot de Trinité ne réveille aucune idée de foi, qui ont totalement oublié ces simples réponses du catéchisme : Combien y a-t-il de Dieu ? un seul. — Combien de personnes en Dieu ? trois, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Si ces hommes n'éclairaient point leur ignorance, ils ne seraient pas sauvés. Et n'en soyons pas surpris, Dieu n'était pas tenu de nous dire le mystère de sa nature, de la génération éternelle de son Fils, et de la procession de l'Esprit-Saint. Sa bonté seule nous a initiés au secret de son être et de sa vie intime. Ne serait-ce pas le plus grand outrage à lui faire que d'ignorer une vérité si auguste qu'il ne nous a révélée que par amour ? D'ailleurs, le dogme de la Trinité est le fondement de la doctrine chrétienne et ne pas le connaître c'est ignorer toute la religion.

— La naissance, la vie, la passion et la mort de N.-S. J.-C. ne sont rien pour nous si nous

ignorons que ce Sauveur est la seconde personne de la Sainte Trinité, le Fils de Dieu fait homme. La raison de son enseignement, le mérite de son sang, le culte d'adoration que nous lui rendons, l'invocation de son nom au-dessus de tout nom, en un mot tout ce qui se rapporte à Jésus-Christ, ne s'explique que par le dogme de la Sainte Trinité. Nous implorons l'assistance de l'Esprit-Saint, nous célébrons les miracles de sa puissance au jour de la Pentecôte, nous le supplions de visiter nos âmes, de les éclairer de ses lumières, de les embraser de ses ardeurs. Le dogme de la Trinité seul nous donne la raison de ce culte. La sainte Vierge reçoit de nous d'incessants témoignages de vénération et d'amour, nous honorons les événements de sa vie, nous la glorifions de ses privilèges, nous l'appelons Reine des anges et des saints. Le dogme de la Trinité seul encore justifie ces hommages anticipés. Nous pouvons tout permettre à l'élan de notre cœur parce que nous vénérions en Marie la fille bien-aimée du Père, la virginal mère du Fils et la glorieuse épouse du Saint-Esprit. — Et pour que nous ne puissions oublier que ce mystère est le fondement de notre foi, l'Eglise nous le rappelle dans toutes les principales circonstances de notre vie. Lorsqu'enfants d'un jour nous avons été portés dans le temple pour être lavés de la tache originelle, c'est au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit que l'eau du baptême a coulé sur notre front. Devenus chrétiens et enfants de Dieu, nous n'avons participé à la grâce des sacrements qu'en invoquant le Père qui nous a créés, le Fils qui nous a rachetés et l'Esprit-Saint qui nous sanctifie. Lorsque gémissant sous le poids de nos péchés, le cœur contrit et humilié, nous sommes venus demander le pardon au saint tribunal, c'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit que nous avons été absous. Lorsque commençant une nouvelle famille vous avez uni votre existence à une autre existence choisie entre mille, n'est-ce pas au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit que vos mains, vos cœurs et vos existences ont été liés en présence des autels ? Et lorsque pour nous préparer aux angoisses de la mort, nous recevrons sur nos sens les onctions saintes, n'est-ce pas au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit que nous implorerons le pardon pour les fautes que nos yeux, nos oreilles, nos pieds et nos mains auront commises ? — La Sainte Trinité encore, si vous êtes pieux, occupe sans cesse vos pensées. C'est elle que vous priez en faisant le signe de la croix et à cause d'elle vous aimez à tracer souvent sur votre front ce signe sacré de notre salut. Avant de commencer chacune de vos journées, en sortant de votre couche, vous invoquez le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Avant de prendre la nourriture qui doit réparer vos forces épuisées, voyant en elle un bienfait de Dieu, vous invoquez le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Avant d'abandonner au sommeil vos membres fatigués par les travaux du jour, afin de vous endormir dans la

paix du Seigneur, vous invoquez le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Lorsque étendu sur la couche de vos douleurs vous entendrez les sanglots de vos parents et vous sentirez venir le moment de dire adieu à la terre, avant d'exhaler votre âme dans un dernier soupir, vous bénirez vos enfants en invoquant encore le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Enfin, lorsque sur votre tombe, au pied de la croix qui protégera votre poussière, ceux qui vous auront aimé durant votre vie, viendront répandre leurs larmes et leurs regrets, avant de s'éloigner, afin de porter jusqu'à votre âme la consolation de leur tendresse, ils invoqueront toujours le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Mais ce serait nous tromper étrangement de ne voir dans le mystère de la Sainte Trinité qu'une vérité purement spéculative. C'est encore une vérité si pratique qu'elle doit être l'inspiration et comme la forme de la vie chrétienne. C'est par cette pensée que je termine. Jésus-Christ au moment de remonter au ciel rattache toute sa doctrine à ce dogme sacré : « Allez, dit-il à ses Apôtres, baptisez toutes les nations au nom du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint. » Est-ce tout ? non. La veille de sa mort, s'adressant à son Père, il lui demandait dans une suprême prière que tous les hommes fussent consommés dans l'unité : *ut sint consummati in unum*, et il ajoutait : O mon Père, que tous soient un, comme vous, vous êtes en moi et moi en vous, *sicut et nos unum sumus*. Quelle prière : que tous les chrétiens soient unis entre eux comme sont unis en Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! La Trinité, voilà donc le modèle et la mesure de notre charité envers nos frères. De même qu'en Dieu la Trinité se confond dans l'unité d'une même essence, de même nous devons être un dans l'unité d'une même croyance, d'un même amour, l'étant déjà par notre qualité d'hommes, dans l'unité d'une même nature humaine. Les trois personnes divines s'aiment d'un amour infini. Chacune aime les deux autres autant qu'elle-même. Elles ont toutes les mêmes pensées, les mêmes désirs, les mêmes volontés. Elles ne font rien sans que toutes trois ne participent à la même action. Toujours distinctes elles ne sont jamais séparées. Ainsi devons-nous aimer nos frères, ne faire avec eux qu'un seul cœur et qu'une seule âme, *cor unum et anima una*. Toute lutte, toute division, toute haine sont donc une atteinte à cette ineffable mystère de la Trinité qui doit être la forme de toute société, peuple ou famille.

Soyons donc unis étroitement d'esprit et de cœur : c'est la louange principale qu'attendent de nous le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dont la société doit faire un jour notre éternel bonheur.

Ainsi-soit-il.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES<sup>1</sup>

Le serment maçonnique, non rétracté, doit-il être regardé comme un empêchement au mariage, et un curé peut-il bénir l'union d'une jeune fille catholique avec un franc-maçon affilié ? Telle est en substance la question posée. L'argumentation de l'auteur de la question invoquait la malice intrinsèque de la secte ; malice plus grande, semble-t-il, que celle de l'hérésie, puisqu'elle vise la destruction radicale de l'Eglise et de la foi elle-même ; malice qui doit par suite entraîner des conséquences plus graves, en matière matrimoniale, que celles qui pèsent sur les hérétiques, lesquels pourtant sont forclos, en principe, du mariage avec les catholiques.

La Sacrée-Congrégation du Saint-Office a répondu que les pasteurs doivent agir avec discrétion et prudence tant que le Siège Apostolique n'aura pas décrété de règle générale, et que, dans les cas particuliers, ils doivent décider ce qu'ils jugent le plus convenable dans le Seigneur, plutôt que de statuer suivant un principe uniforme. Quant à la célébration du saint sacrifice, on doit la refuser, sauf quand les circonstances réclament le contraire.

*Quæstio.* — Utrum juramentum massonicum non retractatum, considerari et tractari possit vel debeat, ad instar impedimenti matrimonium impediens vel etiam dirimens ; et quæ cautelæ exigi debeant, ut matrimonium puellæ catholicæ cum viro franco-muratore jurato, licite aut etiam valide a parocho benedici possit.

Ratio dubitandi est quod juramentum massonicum quo quis seipsum sectæ Franco-Muratorum cæce mancipat, majus impedimentum matrimonii creare videtur quam hæresis, quia doctrina istius sectæ non tantum hæretica est, sed essentialiter anti-christiana, et majus quam disparitas cultus, quia malitia sectæ istius malitiam infidelitatis longe superat propter nefarium finem sibi propositum radicatus evellendi e cordibus hominum fidem ipsam, ac funditus destruendi totam religionem et Ecclesiam christianam. Neque justum videtur, si hæretici qui Jesum Christum adhuc confitentur et SS. Trinitatem non negant ab Ecclesia catholica severius judicentur atque a connubiis cum catholicis strictius arcentur, quam viri ad exitium nominis christiani conjurati, qui secretis suis molitionibus omnia regna rebellionem perpetua turbare, et totum mundum ruinis implere nunquam non satagunt.

*Responsum.* — Quod attinet ad matrimonium, in quo una contrahentium pars clandestinis aggregationibus notorie adhæret, donec Apostolica Sedes generale decretum hac in re non ediderit, oportet, ut Pastores caute et prudenter se gerant ; et debent potius in casibus particularibus ea statuere, quæ magis in Domino expedire judicaverint, quam generali regula aliquid decer-

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4 d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>e</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



nere; omnino vero excludatur celebratio sacrificii missæ, nisi quando adjuncta aliter exigant.

Die 21 februarii 1883.

G. PELAMI,

S. R. et U. Inquis. Notarius.

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Y a-t-il quelque chose de réglé le Jeudi-Saint 1<sup>o</sup> pour le nombre des cierges et 2<sup>o</sup> des adorateurs pendant que la réserve reste au « reposoir » ou tombeau?

Je ne vois rien à ce sujet ni dans notre « ordo » ni dans les cérémoniaux, ni dans nos statuts.

R. — Les rubriques ne prescrivent pas le nombre des cierges au reposoir. Le Cérémonial des Evêques qui donne les règles à suivre dans les cathédrales, collégiales et grandes églises, se contente de dire que la chapelle du reposoir doit être magnifique, ornée de nombreuses lumières et, en outre, de six candélabres :

« Præparandum igitur, ornandumque erit ali-quod sacellum intra ecclesiam, quo pulchrius magnificentiusque poterit, *multis luminibus* ornatum, in quo post missam hujus diei recon-dendum sit Sanctissimum Sacramentum, et in eo altare cum *sex candelabris ac cereis*. » (Livre 2, chap. 23, n. 8.)

Pour les petites églises paroissiales, le *Memoriale* Rituum de Benoît XIII qui leur est destiné, demande seulement un nombre convenable, *de-center*, de lumières :

« In sacello parato pro repositione Sanctissimi Sacramenti (præparetur), locus ipse ab altari majori distinctus, et *decenter* velis pretiosis, non tamen nigris, et *luminibus* ac floribus ornatus. » (De feria 5<sup>e</sup>, chap. 1, De præparandis etc.).

Après cela, on comprend que les rubricistes soient réservés. Voici ce que disent de bons auteurs modernes :

M. l'abbé Bourbon : « Cette chapelle (du reposoir) est séparée du grand autel (mais elle doit se trouver dans l'église). Autant qu'on le peut, elle doit être ornée de tentures riches, mais jamais de tentures noires; *de lumières* (au moins *six cierges* à l'autel du reposoir)... (*Petit Cérémonial paroissial*).

Mgr de Conny : « Le curé aura soin qu'il y ait constamment des personnes qui prient devant le Saint-Sacrement au reposoir, et qu'il y brûle un *nombre suffisant* de cierges. » (*Petit Cérémonial romain*).

Le R. P. Le Vavasseur : « Cette chapelle (du reposoir)... sera décorée le plus magnifiquement possible, ornée décemment de tentures, de fleurs; garnie d'un *grand nombre de cierges*... On dispose un autel avec *six chandeliers* et un petit tabernacle etc..... (*Cérémonial selon le rit romain*).

Bouvry se contente de reproduire la rubrique

du Missel qui prescrit des lumières sans fixer le nombre : « Hodie paretur locus aptus in aliqua capella ecclesiæ, vel altari, et *decenter* quoad fieri potest ornatur cum velis et *luminibus*... »

De Herdt demande pour les grandes églises six candélabres, et en outre, de nombreuses lumières ou lampes : « Super altare illius loci ponenda sunt, 1<sup>o</sup> corporale extensum, 2<sup>o</sup> sex candelabra cum cereis albis, et 3<sup>o</sup> in medio candelabrorum in eminenti loco capsula, interius exteriusque elegantior elaborata, cum corporali in ejus fondo extenso ad recon-dendum S. calicem. Antipendium et omnia ornamenta alba esse debent. Locus et altare ornanda sunt, quo pulchrius magnificentiusque fieri potest, cum velis seu cortinis albis, *multis luminibus seu lampadibus* ac floribus. » Quant aux petites églises, il renvoie au texte du *Memoriale rituum* que nous avons cité plus haut.

2<sup>o</sup> Pour le nombre des adorateurs, les rubriques ne le déterminent pas. Le *Memoriale rituum* dit seulement à MM. les curés de veiller à ce qu'il y ait constamment des adorateurs devant le Saint-Sacrement :

« Curabit parochus ut *assidue* adsint qui orent ante SS. Sacramentum in sacello... »

Les liturgistes ne disent rien de plus. Il est inutile de les citer.

En terminant, nous ferons observer à notre vénéré confrère que le lieu où l'on place la sainte réserve ne peut pas être appelé *tombeau*. C'est une remarque de Benoît XIV. La raison en est que le Sauveur n'est pas représenté dans cette chapelle comme mort. On lui dresse au contraire une sorte de trône pour qu'il reçoive, de la part des chrétiens, des honneurs et des adorations dans les mêmes jours où il recevait de la part des Juifs les mépris les plus profonds et les plus sanglants outrages.

Q. — Dans votre numéro du 14 août 1884, p. 391, vous nous dites que la fête du Précieux Sang, en concurrence avec une fête première de saint, doit l'emporter sur celle-ci « qui doit n'avoir qu'une mémoire à vêpres. » Et vous ajoutez : « C'est ainsi que la Sacrée Congrégation des Rites nous paraît avoir résolu toutes les difficultés qui lui ont été présentées depuis un certain nombre d'années. »

En 1859, on eut à célébrer, trois jours de suite, sous le rit « double de 2<sup>e</sup> classe, » dans notre diocèse et ailleurs, 1<sup>o</sup> la fête du Sacré-Cœur de Jésus, le 1<sup>er</sup> juillet; 2<sup>o</sup> la fête de la Visitation de la B.V. M., le 2 juillet; 3<sup>o</sup> la fête du Très-Précieux-Sang de N.-S., le 3 juillet.

Il fut demandé à la S. R. C. comment il fallait ordonner les vêpres de ces trois fêtes dans leur concurrence respective.

Elle répondit : *Juxta rubricas et hujus S. C. decreta festum Visitationis B. M. V. habere debet integras utrasque vespas* (26 mars 1859, 1).

Comment expliquer cette réponse, ou comment la concilier avec la réponse à la demande qui vous a été posée au sujet de la fête de saint Irénée?

R. — Notre solution du 14 août 1884, n'est aucunement en contradiction avec celle de la Sacrée Congrégation des Rites en date du 26 mars 1859, n. 5278. La Sacrée Congrégation donne les vêpres intégrales à la fête primaire de la Visitation, et

ne donne que mémoire aux fêtes secondaires de Notre-Seigneur. L'Ami du clergé donne les vêpres intégrales au Précieux-Sang et ne donne qu'une mémoire à la fête de saint Irénée qui est du même grade. Dans le cas décidé par la Sacrée Congrégation des rites, il s'agit de concurrence entre des fêtes de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge. Dans notre cas, il s'agit de concurrence entre une fête de Notre-Seigneur et d'un saint, ce qui est tout à fait différent, car Notre-Seigneur et la Sainte Vierge ont une dignité toute spéciale. Nous allons plus loin. Nous donnerions les vêpres intégrales à une fête secondaire de la Sainte-Vierge qui concourrait avec la fête primaire d'un saint du même grade. Pourquoi ?

1° Parce que la rubrique des Concurrences l'affirme d'une manière absolue :

« Inter festa æqualis solemnitate servetur hic ordo, ut festa Domini præferantur omnibus aliis, et habeant utrasque vespere integras; sicuti festa Beatæ Mariæ festis sanctorum... (Tit. XI, De Concurrentia officii, n. 2.)

2° Parce que la Sacrée Congrégation des Rites le décida ainsi sur notre demande, le 15 juillet 1881. La fête de Notre-Dame auxiliaire, du grade double-majeur, concourait avec la fête de saint Didier, également du grade double-majeur. La Sacrée Congrégation attribua les vêpres entières à Notre-Dame auxiliaire, et mémoire seulement à saint Didier.

Nous supposons évidemment que les fêtes sont célébrées avec la même solennité, parce que, s'il en était autrement, la solution pourrait être différente.

Q. — Le doyen de notre canton prétend, le jour de son adoration, qu'il y ait un prêtre assistant à la messe, revêtu de la chape, comme aux prémices d'un nouveau prêtre.

Moi, qui suis souvent désigné pour cette fonction, je me refuse, alléguant que c'est un reste du parisien, et que, d'ailleurs, il n'y a pas dans le Cérémonial de chapitre consacré à cette fonction qui n'est pratiquée nulle part. Qu'en pensez-vous ?

R. — Si le doyen est chanoine, et si telle est la coutume immémoriale, ce doyen peut avoir, à la messe solennelle, un prêtre assistant avec une chape.

Mais si les deux conditions manquent, le doyen ne peut pas l'employer. Car, « de droit, » cet honneur n'est dû qu'aux évêques et aux prélats; et encore, ces derniers n'ont ce droit que lorsqu'ils exercent les Pontificaux.

Il est refusé aux simples prêtres, aux chanoines et aux dignités.

Il est refusé aux protonotaires honoraires.

Il est même refusé aux protonotaires *ad instar participantium*, car nous lisons dans la Constitution *Apostolicæ Sedis*, datée de 1872, les paroles suivantes : « non Baculo pastorali, non Canone, non Palmatoria, non Presbytero assistente utantur. » (n. 15.)

Voilà le droit, lequel s'appuie sur un grand

nombre de décisions de la Sacrée Congrégation des Rites. »

Q. — 1° A l'office votif du mardi, faut-il faire mémoire de saint Pierre et de saint Paul, comme à l'ordinaire, aux suffrages des saints ?

2° Un prêtre qui a le pouvoir d'attacher aux chapelets les indulgences apostoliques et celles de sainte Brigitte, peut-il, *generaliter loquendo*, attacher aux mêmes objets ces deux sortes d'indulgences ?

R. — Ad I. A l'office votif du mardi, on doit faire mémoire de saint Pierre et de saint Paul aux suffrages des saints. Ce point a été décidé par la Sacrée Congrégation des rites le 24 novembre 1883.

Ad II. Rien n'empêche que plusieurs indulgences soient appliquées au même objet.

Q. — Y a-t-il une messe spéciale qui corresponde à l'office votif de saint Joseph. S'il faut prendre celle du patronage, quel est le Trait qu'il faut prendre au temps de la Septuagésime ?

R. — La messe votive de saint Joseph est la même que celle du Patronage, excepté le Trait.

Depuis la Septuagésime, le Trait est celui de la fête de saint Joseph au 19 mars : *Beatus vir qui timet etc.*

Q. — Un juge peut-il prononcer une sentence de divorce ?

R. — En traitant cette question au milieu de celles concernant l'avoué, l'avocat, le maire, nous avons dit que le juge peut 1° siéger dans une cause de divorce; 2° rendre une sentence contraire au divorce; 3° prononcer le divorce quand le lien religieux n'existe pas. Mais nous avons affirmé que le juge ne peut prononcer dans le sens du divorce tant que tient le lien sacramental.

Depuis, nous avons lu, dans une revue canonique, un travail dont l'auteur admet que le juge peut prononcer une sentence de divorce, le lien sacramental existant. Il réfute ce qu'il appelle l'opinion rigide et fait valoir ses raisons en faveur de ce qu'il appelle l'opinion bénigne: Bien que son opinion nous paraisse offrir de graves difficultés et que ses arguments soient loin d'être concluants, nous tenons à faire mention d'un sentiment qui a ses défenseurs. Mais pour ne pas égarer nos lecteurs, nous allons exposer ce sentiment avec les restrictions qu'il admet et reproduire ses arguments principaux avec quelques mots de réponse.

L'opinion bénigne en question n'affirme pas que le juge puisse toujours et en tout cas prononcer en faveur du divorce. Elle exige 1° que le juge ait fait tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher l'introduction de la cause; 2° qu'il soit sous le coup d'une nécessité impérieuse qui ne lui laisse que l'option entre l'exercice de son office et sa démission; 3° que, dans son intention subjective, comme dans la réalité objective, son acte se borne à « défaire ce qu'a fait le maire. — Les deux premières restrictions font assez voir que juger, ou même simplement se mettre dans



le cas d'avoir à juger en faveur du divorce n'est pas chose de soi purement et simplement licite : c'est un mal qu'on est tenu d'éviter, pour le moins autant qu'on le peut sans encourir de très graves dommages. Par là, l'opinion dite bénigne s'accorde sur un large terrain avec l'opinion dite rigide. — Par la troisième restriction, l'opinion bénigne suppose que la sentence de divorce peut n'atteindre que les effets purement civils du mariage. De fait, il peut en être ainsi : par exemple quand le lien matrimonial n'existe pas, soit que le contrat civil ait été seul célébré, soit que le mariage ait été nul pour quelque empêchement caché. Nous avons dit nous-mêmes que, dans ce cas, le juge peut rendre une sentence de divorce, qui n'atteint alors que le prétendu contrat civil.

Mais, le mariage tenant, est-il possible que la sentence du juge atteigne exclusivement les effets purement civils ? Nous ne le croyons pas : car le divorce, tel qu'il existe dans la loi récente, prétend opérer la rupture du lien, sépare juridiquement les époux, met la force publique au service de cette séparation sacrilège et contre nature, ouvre la porte au concubinage légal et entraîne une foule d'autres maux opposés aux devoirs et aux droits essentiels ou au moins indispensables résultant du contrat sacramentel. C'est pourquoi nous persistons à nier que le juge puisse, tant que le mariage existe, prononcer une sentence de divorce.

Notre auteur pense le contraire. Voici ses principaux arguments, ou plutôt, comme il le dit lui-même, sa preuve unique, mise en forme et débarrassée « des broussailles qui l'obstruent. »

Ce qui rendrait illicite l'action du juge prononçant une sentence de divorce, ce serait qu'il entreprit sur la chose sacrée, c'est-à-dire, ou *a*) sur le sacrement lui-même, ou *b*) sur ses conséquences nécessaires, ou *c*) sur la juridiction à laquelle les causes matrimoniales sont exclusivement soumises.

Or le juge, prononçant une sentence de divorce, n'entreprend pas sur la chose sacrée : ni *a*) sur le sacrement lui-même ; car le sacrement et le lien qui en fait l'essence sont dans la réalité, placés au-dessus de ses atteintes, et il ne pourrait, sans folie, les vouloir annuler ; ni *b*) sur les conséquences essentielles ou nécessaires du lien matrimonial, lesquelles sont de la même manière hors de sa portée et de ses intentions ; ni *c*) sur la juridiction ecclésiastique qui ne revendique que les causes concernant le lien conjugal et ce qui s'y rapporte d'une manière formelle et immédiate, comme préparation ou comme conséquence nécessaire : choses également hors de sa portée et de ses intentions. — Il ne prononce que sur les effets civils, objet propre de sa sentence ; et encore ne le fait-il qu'en statuant, par une simple déclaration, sur un fait purement matériel, savoir, si les causes de divorce établies par la loi se vérifient dans le cas qui lui est soumis, se bornant,

dans l'affirmative, à en donner acte au demandeur. Le divorce, à proprement parler, n'est prononcé que par l'officier de l'état civil auquel doit se présenter les époux munis de la sentence de divorce.

Donc le juge peut, en sûreté de conscience, prononcer une sentence de divorce.

Nous n'examinerons pas si cette argumentation ne rendrait pas inutiles et mal fondées les restrictions formulées plus haut. Pourquoi en effet ne pas permettre, purement et simplement, dans tous les cas, un acte aussi indifférent et inoffensif ? Faisons seulement remarquer que toute la preuve repose sur ces deux raisons : 1° que le divorce n'atteint que les effets purement civils ; 2° que le juge n'effectue point par lui-même le divorce.

La première de ces raisons nous paraît entièrement fautive : ni l'esprit, ni le texte de la loi, ni les effets qu'elle donne au divorce ne permettent de la restreindre elle-même, ni de restreindre l'acte des juges aux effets purement civils, tant qu'on suppose le lien du mariage existant ; la cohabitation des époux, la légitimité des enfants, l'indissolubilité du lien, la tentative d'un nouveau mariage sont autant de points impliqués dans la loi et n'étant pas purement civils.

Quant à la seconde, lors même que le juge ne ferait pas tout à lui seul et que le concours de l'officier de l'état civil serait nécessaire pour compléter l'œuvre, il n'en est pas moins vrai que le juge y concourt d'une manière formelle et positive, en fournissant l'acte nécessaire, efficace, sans lequel les parties ne pourraient requérir l'intervention du maire et avec lequel elles peuvent légalement l'exiger. Des deux, juge et maire, c'est le juge qui nous paraît avoir la part principale à ce détestable attentat contre la famille, qu'on appelle le divorce.

Notre canoniste ajoute à sa preuve un examen rapide de la question de coopération au cas où le juge est saisi d'une demande absolument coupable de la part du demandeur, de telle sorte qu'il est mis en demeure de coopérer à des actes criminels *ex parte actoris*. Il prétend que l'intervention du juge prononçant une sentence affirmative ne constituera qu'une coopération *matérielle*. Et il le prouve en rappelant les trois conditions exigées par S. Liguori pour que la coopération soit *matérielle* et licite, et en affirmant que ces trois conditions se vérifient dans l'acte du juge prononçant en faveur du divorce. Ici encore nous pensons qu'il se trompe.

La première condition, c'est que l'acte en lui-même soit bon ou indifférent. Or l'acte objectivement n'est pas bon ni même indifférent ; l'auteur lui-même l'avoue implicitement en exigeant que le juge fasse tout son possible pour éviter d'avoir à le poser et ne lui permettant de juger qu'après avoir épuisé tous les moyens d'y échapper ; et nous avons dit plus haut pourquoi il est mauvais.

La seconde condition, c'est que l'on agisse avec

une bonne intention et une cause raisonnable, et non pour aider l'autre à pécher. La bonne intention est supposée : nous n'avons rien à dire. La cause raisonnable, c'est ici la crainte de perdre son office ou de subir quelque grave dommage : inutile d'examiner ce côté de la question.

La troisième condition, c'est qu'on ne puisse empêcher ou au moins que, pour quelque cause raisonnable, on ne soit pas tenu d'empêcher le péché d'autrui. Notre auteur affirme que cette condition se vérifie en ce que le juge ne peut empêcher que d'autres juges ne prononcent le divorce, ou que les parties qui demandent le divorce ne vivent dans le concubinage réel. Nous croyons qu'ils se trompent. Car le juge est « au moins tenu » par office d'empêcher, autant qu'il le peut, soit le concubinage réel soit le concubinage légal, qui est un mal encore plus grave. Et, quand même il ne pourrait efficacement empêcher ni l'un ni l'autre, son office l'oblige à ne pas mettre la force publique au service du libertinage.

D'ailleurs il nous semble que le canoniste n'a pas une idée assez juste de la coopération matérielle d'après S. Liguori. Il s'est borné au passage de l'*Opus morale* que le saint Docteur emprunte à Busembaum; mais la doctrine du grand moraliste est plus claire et plus complète dans l'*Homo apostolicus* dont nous allons reproduire le texte. Nous en appliquerons, chemin faisant, les données à notre sujet.

« Alia vero est cooperatio materialis, quæ est cum actio est indifferens (l'acte du juge prononçant en faveur du divorce n'est pas indifférent), et proximus potest eam uti sine peccato (le lien demeurant, les parties ne peuvent sans péché user d'une sentence de divorce), sed ille sua maritalia eam abutitur ad peccandum, ut esset mutuari pecuniam ab aliquo qui eam non vult dare sine fenore; ministrare vinum ei qui eo abutitur ad ebrietatem; dare claves ei qui eis utitur ad furandum (il n'y aurait aucun péché à prêter sans usure, à boire modérément, à ouvrir la porte pour aérer l'appartement).

« Itaque hæ materiales cooperationes possunt esse licitæ si tres conditiones concurrunt :

« 1<sup>o</sup> Ut actus tuæ cooperationis, ut jam dictum est, sit ex se indifferens (or l'acte du juge prononçant en faveur du divorce n'est pas indifférent quand le lien demeure);

« 2<sup>o</sup> Ut ex officio non tenearis impedire alterius peccatum (or le juge est tenu par office, en vertu du droit divin, naturel et positif, de ne pas favoriser le concubinage légal);

« 3<sup>o</sup> Ut causam justam et proportionatam habeas sic operandi. »

Quelle cause sera juste et proportionnée? S. Liguori dit que la première règle pour en juger est l'avis des sages. Et il ajoute :

« Præterea cum agitur de præjudicio proximi, tenenda est hæc regula, quod non possumus cooperari damno alterius, nisi quando damnum quod timemus bonis nostris sit ordinis superio-

ris, v. g. cum aliquis tibi minatur mortem nisi tu coopereris mori inimici, præbendo v. g. ensemble : tu non potes eum illi dare, quia non potes positive concurrere morti alterius, ut liberes te à morte. » (*Hom. ap. tract. 4, nn. 31, 32. Cf. tract. 10, n. 56*).

Dans un divorce, il y a toujours dommage causé à un tiers. Si l'une des parties demande et obtient le divorce contre l'autre, il y a violation du droit de celle-ci. Si l'une et l'autre demandent le divorce, comme nul d'entre eux ne peut ni se délier, ni délier son conjoint, ni s'enlever ou enlever au conjoint les droits résultant du mariage, et que par conséquent le droit de chacun demeure, en dépit du vouloir des parties, il y a doublement lésion du droit d'autrui. S'il y a des enfants déjà nés, leurs droits au moins civils, et même leurs droits naturels sont gravement atteints. Et si, par hasard, un rapprochement entièrement licite et désirable venait à se produire après le divorce, l'état des enfants à naître serait plus tristement sacrifié.

Donc pour que le juge pût coopérer au crime des époux demandant le divorce, il faudrait qu'il eût à craindre des maux d'un ordre supérieur à celui de ces dommages.

A côté du dommage privé, nous pouvons mettre le dommage public, dont saint Liguori ne parle pas, mais qui ne saurait être de moindre importance. La coopération à un acte mauvais de nature à nuire au bien public ne doit être permise, d'après le principe de saint Liguori, que si le dommage dont on est menacé est d'un ordre supérieur à celui du dommage public résultant de l'acte auquel on coopère. Cette condition se réalise-t-elle?

Que doit craindre le juge s'il ne juge pas en faveur du divorce? Rien, peut-être. Qu'il juge contre le divorce en se cantonnant dans une appréciation des faits qui relève de lui seul : en appel son jugement pourra être cassé, si le juge d'appel apprécie autrement l'affaire, et voilà tout. Peut-être doit-il craindre la malveillance de ses supérieurs hiérarchiques, un déplacement onéreux, peut-être une mise à la retraite. Le problème à résoudre est donc celui-ci : La malveillance d'un supérieur, un déplacement onéreux, une mise à la retraite sont-ils des dommages d'un ordre supérieur au mal résultant de la violation des droits sacrés des conjoints, des enfants déjà nés ou à naître, au scandale du concubinage légal et au dommage qu'en éprouve nécessairement le bien public?

Nous ne disons pas que poser la question c'est la résoudre; mais beaucoup de nos lecteurs penseront comme nous qu'il est difficile de répondre par l'affirmative.

La question posée dans les publications périodiques paraît devoir se traiter avec quelque ampleur en sens divers. Il faudra, pour mettre les esprits d'accord, que le Saint-Siège intervienne.



## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Un vicaire, après un séjour de trois mois dans une paroisse, demande le mandat de paiement supplémentaire que la commune fournit. Le secrétaire de la mairie lui délivre le mandat trimestriel signé du maire pour un chiffre double de ce qu'on reçoit ordinairement, c'est-à-dire 125 fr. au lieu de 62 fr. 50. Le vicaire l'accepte, non toutefois sans faire observer l'erreur au secrétaire qui s'obstine à ne pas la reconnaître. Le mandat est présenté au percepteur qui l'acquitte sans vérification.

Plus tard, avisé de son erreur, celui-ci s'indigne contre le vicaire qu'il accuse d'escroquerie et menace de lui faire payer bien cher le bénéfice qu'il voulait faire. Selon lui, il ne suffirait pas pour le vicaire de rendre la somme qu'il a fait percevoir indument et que cependant il n'a jamais eu l'intention de s'approprier de cette manière. Car le mandat acquitté contre ses prévisions, il a averti le maire qui n'a fait aucune difficulté pour lui laisser le tout. Le percepteur prétend que le maire n'a pas ce droit. Que dire de tout cela ?

R. — Le vicaire n'a pas à se préoccuper des suites de cette affaire qui ne saurait lui être imputable, ayant fait remarquer l'erreur avec insistance. *Scienti et volenti non fit injuria*. Devant tant d'obstination, il avait le droit de supposer qu'on voulait lui faire une gracieuseté, et la preuve, c'est que le maire, mis au courant, bien loin de réclamer le surplus donné par erreur, le lui laisse volontairement.

Que le maire ait agi légalement ou non, cela ne regarde pas le vicaire. Il faut supposer que le maire, en disant *quod scripsi scripsi*, assumait la responsabilité de la chose, et se proposait de faire ratifier par le conseil municipal sa décision. Nous croyons, au contraire, que le percepteur n'avait qu'à payer sans observation; son office n'est pas de contrôler les allocations faites par l'Etat, ou les communes, mais uniquement de les solder.

Q. — La majorité de la Société de secours mutuels étant devenue libre-penseuse, a voté l'enlèvement de la Vierge de la bannière de la Société, et l'a remplacée par deux mains enlacées l'une dans l'autre. Cette bannière d'un prix assez élevé avait été donnée par un riche propriétaire; la Vierge argent fin avait au moins une valeur de cent francs.

1° Est-il permis de détériorer une œuvre d'art en ne respectant pas ce don ?

2° Les deux mains sont-elles des emblèmes maçonniques, ce qui contraindrait le curé à interdire le port de cette bannière aux enterrements religieux ?

3° Pourriez-vous me donner la loi la plus récente qui régit les Sociétés de secours mutuels, afin de voir si nous pourrions en fonder une catholique ?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Il n'est jamais permis de faire une sottise, une inconvenance, et surtout une profanation; et dans le cas actuel, ce triple méfait a été perpétré. Cependant, nous ne croyons pas qu'il y ait eu violation de loi civile, parce que l'œuvre d'art en question n'est pas du domaine public. C'est le donateur, s'il existe, ou sa famille qui aurait qualité pour protester et même pour revendiquer la réintégration de la Vierge ou la restitution de la bannière.

Ad 2<sup>re</sup>. Les deux mains réunies signifient d'une manière que « l'union fait la force. » Sous ce rap-

port, le sens n'est pas directement irrégulier. Cet emblème appartient-il d'une manière spéciale à la franc-maçonnerie, nous ne saurions le dire. Cependant, en raison de ce qui s'est passé, nous, autorité religieuse, nous n'accepterions pas cette bannière aux enterrements religieux, ni dans les processions. Il est manifeste qu'on a retiré l'image de la sainte Vierge par impiété, et une société quelconque qui s'est rendue coupable d'un tel scandale n'a pas le droit de paraître avec l'objet du scandale dans le lieu saint ni dans les cérémonies présidées par la religion.

Ad 3<sup>re</sup>. Nous ne pouvons reproduire, en vérité, le texte entier d'une loi, d'autant plus qu'il est fort prolixe. C'est la loi du 15 juillet 1850 qui établit les Sociétés de secours mutuels, et c'est le décret du 26 mars 1852 qui les organise. Cette loi et ce décret admettaient le clergé dans ces associations philanthropiques et le mettaient sur le même pied que l'élément laïque. Sous ce rapport, rien ne s'oppose à ce qu'il en soit de même aujourd'hui. Mais cette législation regarde spécialement les sociétés approuvées et devenues par cela même une sorte d'établissement public.

Les sociétés *privées* sont soumises à un autre régime beaucoup plus large. Il faut toujours une autorisation qu'on n'obtient qu'en soumettant les statuts à l'autorité civile, et « l'autorisation donnée par celle-ci est toujours révocable. » Cette jurisprudence a été confirmée par un décret du 8 mai 1856 sur l'avis du conseil d'Etat.

Voici comment la commission supérieure des Sociétés de secours mutuels expliquait dans son rapport du 10 décembre 1853 les motifs de cette jurisprudence : « Il est juste et nécessaire, disait-elle, que le gouvernement puisse dissoudre les associations qui, sous le nom de Sociétés de secours mutuels, voilent des conciliabules politiques et des projets de nature à troubler la paix publique, ou encore qui seraient gérées d'une manière frauduleuse. Mais cet intérêt d'ordre général disparaît lorsqu'il y a lieu de procéder à la répartition de l'actif social. Cet actif constitue une propriété privée que le pouvoir de l'autorité exclusive ne saurait atteindre et qui doit être régie par les conventions des parties ou les lois civiles. » Il résulterait de cette jurisprudence que la liquidation des fonds d'une société privée doit toujours se faire conformément aux dispositions des statuts ou aux règles du droit commun si les statuts sont muets à cet égard. L'intervention de l'administration se borne au soin de fixer le délai dans lequel devra s'opérer cette liquidation sous la surveillance de l'autorité locale.

En résumé, notre correspondant peut parfaitement réaliser son dessein d'une société catholique de secours mutuels. Il lui suffit pour cela de rédiger des statuts catholiques, de les adresser au préfet avec déclaration de son projet.

Depuis longtemps déjà, on élabore au Corps

législatif une loi relative aux associations, et nos sectaires qui paraissent vouloir se montrer très-libéraux, entendent faire exception pour les cléricaux. Ils en sont bien capables. Nous verrons bien quand l'heure sera venue.

Q. — Une école laïque a-t-elle le droit de porter à une procession des bannières, des oriflammes de son choix? et cela contre le gré du curé?

R. — Evidemment non; que l'école soit religieuse ou laïque, elle ne peut rien dans cet ordre de choses sans l'assentiment du curé qui dirige le culte dans sa paroisse et exerce exclusivement le droit de police dans son église et toutes les cérémonies de l'église. Il peut interdire toute espèce de bannières et d'oriflammes, à plus forte raison a-t-il le droit de choisir celles qu'il veut admettre.

Q. — Il y a neuf ou dix ans, M. le curé d'une paroisse fit une construction dans le jardin du presbytère, et, comme il la faisait de ses propres deniers, il ne crut pas devoir demander d'autorisation ni à la commune ni à la fabrique. Cette construction qui renferme le four et le poulailler est fermée à clef. Elle est séparée du presbytère, mais l'entrée est située dans la basse-cour du presbytère, basse-cour qui est clôturée.

Le curé de cette paroisse désirerait savoir :

1° Si le conseil municipal est compétent pour autoriser le premier venu à se servir de ce four, malgré le curé, sous prétexte qu'il est construit sur un terrain communal?

2° Si le conseil municipal pourrait l'obliger à le démolir?

3° S'il pourrait le démolir lui-même sans autorisation?

4° Dans le cas de démolition, les matériaux appartiendraient-ils au curé qui les a fournis?

R. — Ad 1<sup>m</sup>. Quand bien même le four aurait été construit directement par la municipalité et avec l'argent de la commune, personne, pas plus le maire que le préfet ou le président de la république, n'a le droit de pénétrer dans la cour du presbytère pour se servir du four. Le tenter seulement serait une violation de domicile.

Il existe des fours communaux dans certains villages, et le public pour qui ils ont été faits a le droit de s'en servir; mais alors il y a un chemin ou une porte d'accès indépendants du presbytère. Ici le four est la propriété privée d'un curé qui l'a construit à ses frais dans un enclos dont il a seul la jouissance. A moins de dire que le curé doit remettre à chaque citoyen une clef de son domicile, il est absurde de prétendre qu'il doit servir de portier au premier venu. Pourquoi ne pas livrer sa cave qui est également sur un terrain communal. Combien de fois faut-il répéter que les églises et les presbytères ayant reçu une affectation spéciale sont soustraites pour ce motif à l'administration directe des municipalités.

Ad 2<sup>m</sup>. Pas davantage. Un curé peut faire dans le jardin du presbytère tout ce qui lui plaît, en fait de construction, pourvu qu'il ne compromette pas la solidité de l'immeuble. Seulement on peut l'obliger, lui quand il s'en va, ou ses héritiers quand il meurt, à remettre les choses

en l'état primitif selon qu'il doit être indiqué dans l'état des lieux. Un curé est un peu sous le rapport des constructions dans la situation de celui qui bâtit sur le terrain d'autrui; il en subit les inconvénients, et il en partage les privilèges, tels qu'ils sont énumérés dans le Code civil.

Ad 3<sup>m</sup>. Oui, le curé peut sans autorisation démolir ce qu'il a bâti sans autorisation.

Ad 4<sup>m</sup>. Soit qu'il démolisse librement ou par force, les matériaux ayant été fournis par lui restent sa propriété.

Q. 1<sup>o</sup> Lorsqu'il y a à faire un renvoi en marge dans une délibération, tous les membres du conseil doivent-ils apposer une seconde signature en marge au-dessous du renvoi, ou bien suffit-il de faire mention du renvoi à la fin de la délibération et avant la signature des membres du conseil?

2<sup>o</sup> Il est dit en parlant de remplacement d'un membre du conseil de fabrique démissionnaire ou décédé, qu'on doit faire l'élection de son remplaçant dans la première séance ordinaire qui suit la vacance. Mais si un membre donne sa démission dans le cours même d'une séance, est-on obligé d'élire son remplaçant dans cette même séance, soit dans les 30 jours qui la suivent, ou bien ne doit-on pas ne faire aucun cas de cette séance et ne procéder à l'élection qu'à la séance suivante?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. D'après l'usage universellement adopté pour les actes officiels, juridiques ou autres, les renvois se mettent en marge, et, au lieu d'apposer une seconde signature, on se contente de mettre son paraphe. C'est nécessaire et suffisant. Toutefois, si on mentionne le renvoi dans la délibération et que ce renvoi soit placé avant les signatures, il serait valable croyons-nous; mais il pourrait soulever des discussions. Il vaut infiniment mieux s'en tenir aux règles établies, c'est-à-dire constater en marge le nombre de mots rayés, les mentions nouvelles et les faire signer par les initiales et le paraphe.

Ad 2<sup>m</sup>. Certainement, on peut procéder séance tenante au remplacement d'un fabricien démissionnaire. Rien ne s'y oppose; mais rien n'y oblige. La loi dit seulement que pour élire un fabricien démissionnaire ou décédé, il faut le faire le plus tôt possible, par conséquent ou dans la séance même pendant laquelle la démission a été donnée ou au plus tard dans la plus prochaine séance ordinaire. Cette obligation n'est pas tellement stricte qu'on ne puisse renvoyer cette élection à une époque ultérieure, à moins que le démissionnaire n'eût quelque emploi essentiel dans le conseil, comme président, trésorier, marguillier, secrétaire. Dans ce cas, il y a urgence de compléter l'organisation pour assurer le bon fonctionnement de l'institution.

## VARIÉTÉS

### Qu'est-ce qu'un nonce ?

Q'est-ce qu'un nonce? Voilà une question dont en dehors des canonistes de profession, personne ne s'occupait il y a un mois et que tout le monde se pose aujourd'hui.



D'où est venue à ce problème cette soudaine actualité? Il est à peine besoin de le rappeler à nos lecteurs.

Le 9 mars dernier, un des plus vaillants organes du catholicisme en Espagne, le *Siglo futuro*, au terme d'une polémique soutenue par lui contre une feuille semi-libérale de Madrid, *La Union*, relativement à la conduite qu'il convenait de tenir au point de vue religieux vis-à-vis du gouvernement d'Alphonse XII, publia dans ses colonnes un article intitulé : *La même question*. Cet article n'émanait pas de la rédaction ordinaire du journal; il portait la signature d'un simple correspondant. Mais étant donnée la réputation d'orthodoxie dont avait joui jusque-là le *Siglo futuro*, il n'en causa pas moins une profonde sensation au-delà des Pyrénées. L'auteur, M. Francisco delas Rivas y affirmait :

1° Qu'un évêque a le droit de faire abstraction du représentant du Saint-Siège dans les choses qui concernent les intérêts religieux, et qu'il lui suffit pour sa sécurité de consulter sa propre conscience.

2° Que pour censurer la conduite d'un gouvernement en matière politico-religieuse le droit d'un évêque dépasse le droit d'un nonce apostolique en grandeur et en étendue.

3° Que l'action du nonce est arrêtée par des considérations humaines, tandis que celle de l'évêque jouit de plus de liberté;

4° Que la charge du nonce apostolique a pour objet les relations extérieures et diplomatiques entre l'Eglise et l'Etat, tandis que celle des évêques a pour objet les relations intérieures et nécessaires que Dieu a établies entre les deux pouvoirs.

5° Qu'il n'est pas vrai de dire comme on dit souvent que le nonce représente les relations essentielles de l'Eglise avec l'Etat et que par conséquent les catholiques en général et les évêques ne doivent pas tourner les yeux vers la nonciature apostolique pour conformer leur conduite à son attitude.

6° Que cette représentation du Souverain-Pontife se meut dans un ordre spécial (à savoir l'ordre diplomatique) entièrement distinct de celui au sein duquel se meuvent les catholiques et de celui qui constitue la sphère propre de chaque prélat.

7° Qu'ainsi, par exemple, quand le représentant pontifical a dans un document officiel affirmé qu'entre le Saint-Siège et le gouvernement espagnol existent de bienveillantes et cordiales relations, les catholiques, et avec les catholiques tous les évêques affirment que ces relations entre l'Eglise et l'Etat espagnol sont *détestables*, étant fort possible que ce qui est vrai *diplomatiquement* ne le soit pas réellement.

L'écrivain espagnol concluait par une menace, à savoir : la déclaration de son propos bien arrêté d'insister tellement sur cette doctrine jusqu'à présent inconnue en Espagne, qu'elle finisse par

être comprise et par entrer dans la catégorie des axiomes afin d'empêcher ainsi que les catholiques et les évêques se fassent une arme d'un lâche silence, d'une fausse prudence et d'un respect excessif pour certaines autorités.

Ces propositions prises, non pas dans l'esprit de leur auteur dont la bonne foi ici était entière, mais abstractivement et en soi, ne tendaient à rien moins qu'à faire revivre les théories gallicanes et fébronniennes déjà condamnées par Pie VI dans sa bulle : *Responsio super nunciaturis*. Aussi Rome s'en émut, et le cardinal Jacobini, secrétaire d'Etat de S. S. Léon XIII, par une lettre en date du 13 avril à Monseigneur Rampolla représentant du Saint-Siège à Madrid, déclara ces maximes « dangereuses, offensantes, et contraires aux véritables notions des nonciatures apostoliques. »

Tout est bien qui finit bien. Le directeur du *Siglo futuro*, M. Ramon Nocal, et M. Francisco delas Rivas, l'auteur de l'article incriminé, eurent à peine connu la condamnation qui venait de les frapper qu'ils firent acte de soumission pleine et entière, protestant « qu'ils étaient et voulaient toujours rester fidèles aux enseignements de l'Eglise et à l'autorité souveraine du Pontife romain soit qu'il l'exerce directement par lui-même, ou par l'intermédiaire de ses nonces et de ses délégués, ou par quelque autre moyen qu'il lui plaira. » La cause aujourd'hui est donc, grâce à Dieu, complètement finie.

Complètement est peut-être trop dire. La foi des fidèles est fixée par la lettre du cardinal Jacobini, mais la curiosité des théologiens n'est pas satisfaite. La question principale est résolue, mais une foule de sous-questions se dressent fatalement dans l'esprit à la lecture de la dépêche de l'Eminent secrétaire d'Etat. Comment s'appelaient à l'origine les ambassadeurs du pape? A quelle époque remonte l'origine des nonciatures sous leur forme actuelle? Combien distingue-t-on d'espèces de nonciatures? De quels pouvoirs les nonces sont-ils investis? Comment en usent-ils en fait? L'institution des nonces est-elle une institution légitime? A quoi servent-ils? Quels sont envers eux les devoirs des sociétés et des individus?

Tous ces points ont été récemment mis en lumière dans un opuscule qui a paru à la *Société générale de librairie catholique*<sup>1</sup> et dont on peut dire le contraire de ce que le pape Grégoire XVI disait de l'un des livres de Lamennais : *parvum volumine, sed magnum bonitate*. La brochure en question ne comprend qu'une quarantaine de pages, mais ces pages sont si substantielles qu'elles valent un traité. Elle porte la signature de de l'un des maîtres de la science ecclésiastique : elle est l'œuvre de Mgr Henry Sauvé, prélat de la maison de Sa Sainteté et ancien recteur des Fa-

<sup>1</sup> Sous le titre : *Qu'est-ce qu'un nonce?* Prix : 30 centimes l'exemplaire; par la poste, 40 centimes.

cultés catholiques d'Angers. Ce nom et ces titres nous dispensent de toute recommandation.

Mgr Sauvé aura eu, en sa vie, des bonnes fortunes théologiques à rendre jaloux les plus favorisés. Il est doué de je ne sais quel flair opportuniste — pardon pour le mot en considération de la chose — qui lui fait pressentir les décrets du Saint-Siège. Il n'est pas seulement romain de cœur, il l'est d'instinct.

Peu avant la promulgation de la magnifique bulle de Léon XIII pour la restauration des doctrines thomistes dans l'enseignement de la théologie et de la philosophie, je me souviens d'avoir lu de lui je ne sais plus où des articles où il démontrait l'excellence et les avantages de la méthode de saint Thomas.

Sur la question des nonces, il aura encore eu l'honneur d'être, si j'ose ainsi dire, en avance non pas assurément sur les doctrines, mais du moins sur les définitions de Rome. L'opuscule dont nous parlons en effet ne date pas d'aujourd'hui. Il a paru dès l'an dernier dans la *Revue des sciences Ecclésiastiques*. Dès l'an dernier aussi il a été réimprimé en brochure. Ce n'est donc pas une justification après coup de la lettre de S. Em. le cardinal Jacobini : c'en est, si je puis m'exprimer de la sorte, une sorte d'ébauche, ébauche inconsciente il est vrai, mais ébauche si parfaite qu'il y a sur bien des points identité, je ne dirai pas de doctrine, — cela va de soi, — mais d'expression entre les deux documents, en sorte que celui-ci n'est pour ainsi dire que la *canonisation* de celui-là.

Cette concordance dit assez quelle est la haute valeur du petit écrit de Mgr Sauvé. C'est un opuscule non seulement à lire, mais encore à faire lire surtout en France où il n'est pas rare de rencontrer des catholiques qui, aveuglés par un excès de zèle ou bien par un étroit esprit d'opposition politique, reprochent parfois aux nonces du Pape comme autant de compromissions coupables, les relations d'ailleurs bien souvent purement officielles qu'ils ont avec certains gouvernements persécuteurs.

En voici la conclusion.

« Tant que le pape laisse un nonce auprès d'une puissance catholique ou non, légitime ou non, il faut que les sujets de cette puissance, quels que soient leurs griefs contre elle, entourent de leurs hommages le représentant du Souverain-Pontife et se montrent déferents à son égard, alors même qu'ils le voient conserver des rapports plus ou moins étroits avec un pouvoir qui leur est antipathique. Autre chose est de respecter un gouvernement et ses agents, autre chose est d'approuver leurs actes.

« De même si les catholiques d'un pays se divisent en divers partis politiques, aucun d'eux ne saurait prétendre que le nonce prenne ostensiblement sa cause en main dès lors que le Saint-Siège ne se prononce ni pour l'un ni pour l'autre. Le nonce en pareil cas ne peut vouloir comme

nonce que ce que veut le pape comme chef de l'Eglise. Or le Pape l'a dit et répété en ces derniers temps, les catholiques doivent s'unir entre eux sur le terrain religieux en faisant abstraction des dissensions politiques qui peuvent les désunir.

« Aucun parti donc, si fondée que ce soit la cause qu'il soutient, n'amènera un nonce sur son terrain tant que le Saint-Siège s'abstiendra pour un motif ou pour un autre de se prononcer à cet égard. C'est ce que doivent comprendre les catholiques et ce qu'ils comprennent généralement. Au lieu de se joindre à ceux qui se permettraient de juger, de censurer le représentant du vicaire de Jésus-Christ sans se rendre un compte exact de sa situation, sans savoir ce qu'il est autorisé par le Souverain-Pontife à faire ou à ne pas faire, sans connaître tout ce qu'il fait ou ce qu'il dit, sans pénétrer les motifs qu'il peut avoir de ne pas agir et de se taire, les catholiques doivent unanimement honorer et soutenir ceux que le pape envoie comme ses messagers auprès d'eux, messagers de paix et destinés à maintenir ainsi qu'à resserrer de plus en plus l'union des membres de la grande famille catholique avec son auguste chef. »

## COURRIER DE L'UTILE

### CONSERVES DE LÉGUMES (suite)

#### Haricots verts.

Coupez-les de la manière la plus commode et retirez-en les grains.

Les gousses, vous les séchez dans une chambre chauffée.

Les grains, vous les mettez sur le poêle.

On peut également les suspendre à des fils, pour les sécher à l'air.

Lorsque tout est bien sec, mêlez grains et gousses, et emballez les bien soigneusement, mais sans les presser.

Un amateur des Vosges, M. Gehin, de Xertigny, a pratiqué avec succès, pour la conservation des haricots verts, le moyen suivant :

On recueille par un temps sec les haricots, en les prenant convenablement avancés, c'est-à-dire lorsque le grain n'est pas trop apparent. On enlève les filets, on les plonge dans de l'eau bouillante, on les retire lorsqu'ils ont séjourné quelque temps dans ce liquide.

On les laisse refroidir. On les met ensuite soit dans un bocal, soit dans un pot de grès, soit même dans un petit baril, en commençant par mettre au fond du vase un lit de feuilles de vigne, puis un lit de haricots, ce dernier ayant 0,15 centimètres d'épaisseur, et faisant succéder à ce lit une couche de feuilles de vigne, et un lit de haricots, et ainsi de suite en terminant par un lit de feuilles de vigne, sur lequel on met une



pierre pour tenir le tout bien serré. On verse ensuite de l'eau saturée de sel de cuisine, en ayant soin d'en remplir le vase, de manière à ce que les feuilles de vigne formant le dernier lit soient bien couvertes.

On place ensuite le vase à la cave ou dans un lieu frais, on a soin de remplacer l'eau qui se vaporise, de manière que les haricots en soient toujours bien découverts.

Ces légumes ainsi disposés peuvent se conserver d'une saison à l'autre.

On peut conserver les artichauts par le même procédé.

Lorsqu'on veut se servir de ces légumes, il faut avoir soin de les mettre en contact avec de l'eau pour les dessaler.

La meilleure salure à donner consiste à ajouter du sel dans de l'eau au fond de laquelle on a mis un œuf frais. Dès que l'œuf monte à la surface du liquide, l'eau est suffisamment salée pour la conservation des légumes.

Ce procédé est généralement employé en Lorraine, dans les Vosges et en Alsace.

Pois.

Echaudez-les d'abord, ou faites-les cuire.

Ensuite, mêmes soins que pour les haricots.

Poireaux.

Mêmes soins que pour le cerfeuil.

Pommes de terre.

Coupez la pomme de terre en tranches de un centimètre environ, jetez ces tranches à mesure dans une barrique pleine d'eau, laissez infuser dans la même eau pendant deux jours, renouvelez l'eau au moyen d'une cheville placée au fond de la barrique; après huit renouvellements pareils, vous aurez à retirer ces pommes de terre, à les essuyer et à les étendre au grenier sur de la paille. Ainsi séchées, elles se conservent indéfiniment. Elles sont propres à la mouture pour différents usages, propres à être cuites et apprêtées sous toutes les formes culinaires connues.

Il ne reste plus dans le végétal ainsi réduit que la fécule et le parenchyme qui ne sont pas sujets à fermentation.

Pourpier.

Mêmes soins que pour les Bettes.

Radis noirs.

On peut les dessécher comme les raves. Mais ce procédé leur enlève une partie de leur force. Il est préférable de les enterrer dans du sable humide, où ils conservent toutes leurs qualités.

Raves diverses.

Coupez-les par tranches ou par petits cubes. Ensuite, faites-les sécher au poêle.

Topinambours.

Coupez-les par tranches et échaudez-les bien, avant de les sécher. On peut aussi les sécher crus.

Truffes.

Mêmes soins que pour les champignons.

#### RÉPONSES A DIVERS ABONNÉS.

1° Il est préférable d'élaguer les chênes et les châtaigniers raz du tronc, ou comme disent les anciens auteurs, à l'épaisseur d'un écu. Dans la Champagne, l'administration vient de prescrire ce mode d'élagage pour les arbres des routes. Il est évident qu'une double opération fait souffrir deux fois le sujet. Le goudron appliqué sur la plaie est certainement avantageux.

2° Il y a une maladie des poiriers qu'on appelle la rouille des feuilles, produite par la piqure d'un insecte. On la guérit facilement en trempant les feuilles dans une dissolution de savon noir.

Une autre maladie, appelée brûlure des feuilles, est produite par une tique qui pénètre dans les tissus des feuilles. Celles-ci se couvrent de taches brunes et tombent trop tôt. Cette maladie est plus difficile à guérir que la précédente. Le savon noir dissous dans la proportion de 30 à 40 gr. par litre d'eau est un remède efficace et économique. Il faut laver fortement toute la feuille. Les fumigations de tabac ont aussi leur efficacité.

Si les arbres en question sont des doyennés d'hiver, il est difficile de les guérir.

3° Tous les moyens proposés jusqu'ici pour assainir les murs, même les ciments hydrofuges de Kulmann de Lille, ne sont que des palliatifs. Le mal est caché mais non guéri. Peut-être des fossés remplis de pierres, ménagés à l'intérieur et à l'extérieur, et favorisant l'écoulement des eaux, seraient-ils le meilleur remède.

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 20 maii 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis*.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDEAUD.

# OUVRAGES

## SUR LE SACRÉ-CŒUR

**Imitation du Sacré-Cœur de Jésus-Christ**, par Mgr CIROT DE LA VILLE, camérier secret de Sa Sainteté, chanoine honoraire, doyen de la Faculté de Théologie de Bordeaux. Ouvrage honoré des brefs de LL. SS. Pie IX et Léon XIII et d'approbations épiscopales. 1 joli vol. in-18 de xxvi-360 pages . . . . . 1 50

**Le Cœur de Jésus, principe et modèle de la perfection chrétienne**, ou *Mois du Sacré Cœur*, par le R. P. E. DESJARDINS, S. J. 1 volume in-18 de xxviii-311 pages . . » 75

**Recueil de divers exercices de dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie**, par un PÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. 1 volume in-18 de iv-373 pages. 1 25

**Mois du Sacré-Cœur de Jésus. Directions spirituelles de saint François de Sales**. 1 beau vol. in-16 elzévirien de xviii-408 pages . . . . . 3 »

Edition de propagande. 1 vol. in-18 de xviii-183 pages . . . . . » 75

**Le Cœur de Jésus, Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ**, sa nature, ses motifs et sa pratique, d'après le P. DE GALLIFFET, de la Compagnie de Jésus, suivie de la *Vie de la B. Marguerite-Marie*, par le P. CROISSET. 3<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. 1 volume in-18 de xxiv-384 pages . . . . . 1 50

**Le Cœur de Jésus ouvert au cœur du chrétien**, d'après les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle, suivi d'une *Neuvaine pour se préparer à la fête de ce divin Cœur*, par le P. Charles BORGIO, de la Compagnie de Jésus. 1 volume in-32 de xxxi-384 pages . . . . . 1 50

**Mois du Sacré-Cœur**, ou *les Titres de Jésus à notre amour*, d'après la sainte Ecriture, par l'abbé Eugène TESSIER, curé au diocèse de Versailles. 1 vol. in-32 de xxviii-311 pages. . . . . » 75

**Les Délices des Amis de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge**, ou pieuses prières composées par le vénérable Louis DE BLOIS, traduites par le P. Antoine DENIS, S. J. auteur du livre de *la Reine du ciel*. 1 volume in-16 de ix-335 pages. . . 1 25

**Le Chrétien à l'école du Cœur de Jésus**, ou *Etude de ses Vertus*, par les PP. NOUET et POTTIER. 1 volume in-12 de 687 pages . . . . . 4 »

On trouve dans ce traité du P. NOUET, revu et mis dans un ordre nouveau par le P. H. POTTIER, la sûreté d'enseignement, la fécondité des vues, l'élévation des pensées, les applications pratiques, l'onction pénétrante, enfin la noble simplicité et la clarté qui distinguent les écrits de ce célèbre et pieux auteur.

**Mois du Sacré-Cœur des enfants de Marie**, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-32 jésus de 320 pages . . . . . » 75

**Mois du Sacré-Cœur de Jésus (petit)**, contenant 33 méditations avec prières, la messe, les vêpres, les litanies, plusieurs prières et cantiques en l'honneur du Sacré-Cœur, par l'abbé G. BRUNET, publié avec l'approbation de Mgr l'Evêque de Moulins. 2<sup>e</sup> édition. 1 volume in-32 de xiv-311 pages . . . . . 1 »

**Dévotion envers N.-S. J.-C. ou Etude de ses titres consolants et glorieux**, lectures pendant le mois du Sacré-Cœur, par LES MÊMES. 3 vol. in-12, de xix-468, 439 et 402 pages . . . . . 8 »

**Dévotion pratique au Sacré-Cœur de Jésus**, par le P. Jean CROISSET. Nouv. édit. revue et corrigée. 1 fort volume in-18 de 484 pages . . . . . 1 50

**Le Chrétien selon le Cœur de Jésus ou Neuvaine en forme de retraite**, pouvant servir durant le mois consacré au divin Cœur, par les PP. WALDNER et CADRÉS. 1 vol. in-18 de xxxii-322 pages. . . 1 50

**Litanies illustrées en l'honneur de la B. Marguerite-Marie**. La douzaine . . » 75

**Huit jours au Sacré-Cœur à Montmartre**. Méditations, documents, prières, par le chanoine Elie REDON, missionnaire apostolique. *Extrait partiellement de La Jeune Fille chrétienne*, sous l'approbation de NN. SS. d'Avignon, Digne, Fréjus, Marseille, Montauban, Nîmes, Valence, etc., etc. 1 vol. in-32 de 304 pages . . . 1 25

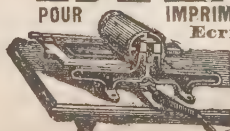
## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

**Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure qualité sup.**

**Articles Religieux** : Christs, statuette, bénitiers, etc. Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. & H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

**PAIMÉ**  
 POUR IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI



Ecriture, Dessin, Musique, ou Caractères d'Imprimerie.

DEPUIS 25 FRANCS

Système à la portée d'un Enfant

PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen frs



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**

Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
CACHAL-FROC, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. L. CHOVET, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

**M** SON BOUASSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTI, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus  
ancienne de France. Félix  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

## VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. E. HUCHER père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. Voir POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** H. GARNIER, Boulevard d'Enfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils,  
Sculpture, etc.

TOURS & ACCESSOIRES

LE MELLE, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



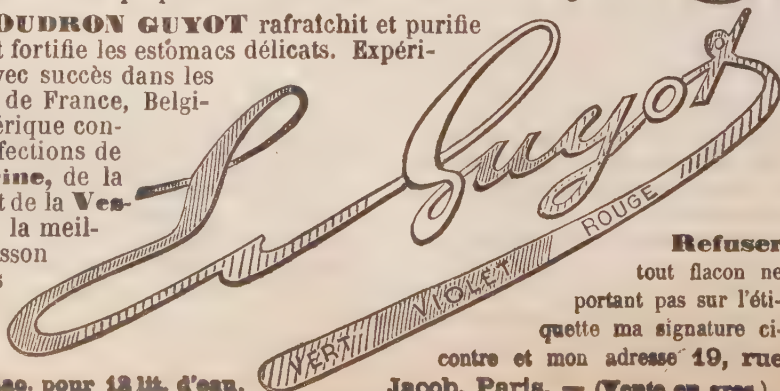
LR

**GOUDRON GUYOT**

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique contre  
les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ven-  
sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.



**Refuser**

tout flacon ne

portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-

contre et mon adresse 19, rue

Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie **Ver PALMÉ**, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 22 :

**PRÉDICATION** : Pour la solennité de la Fête-Dieu : le sacrement de Vie. — **CONGRÉGATIONS ROMAINES** : Distinctions honorifiques accordées par les Evêques. — **CONSULTATIONS LITURGIQUES** etc. : Aux Vêpres paroissiales les cierges de l'autel doivent-ils être allumés? Peut-on employer des cierges stéariques? — Quelle inclination faire au livre quand on l'encense avant l'évangile? Où placer la patène à *Pax Domini*? A quel moment faut-il allumer le cierge pascal la veille de la Pentecôte, et quand l'éteindre? Peut-on bénir des cierges qui ne sont pas de cire? Doit-on conserver le singulier quand on bénit ensemble plusieurs mariages? Peut-on faire des manuterges avec des débris d'amicts et d'aube? Peut-on se servir d'un calice à Noël pour mettre les ablutions? — Peut-on en conscience, prolonger un cautionnement périmé, sans demander le consentement de la caution? — **JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE** : Le curé peut-il interdire aux hommes une tribune de l'église sans avoir rien à craindre de l'autorité civile? — Y a-t-il une loi qui s'oppose à l'exécution d'un legs fait en faveur des pauvres, à distribuer par le curé? — Est-il nécessaire que le budget de la fabrique soit approuvé par l'Evêque? Celui-ci peut-il inscrire d'office une dépense que la majorité du conseil a rejetée? — Les fonctionnaires de l'Etat ont-ils un droit strict à la retraite proportionnelle? — **VARIÉTÉS** : Un livre à lire (Apologie scientifique de la foi chrétienne par M. l'abbé Deuilhé de St.-Projet). — **COURRIER DE L'UTILE** : Usage des fleurs d'acacia, des racines et des fruits de la ronce.

## SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

DE

## LIBRAIRIE CATHOLIQUE

Les Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire, annoncées pour le 19 mai, ont eu lieu aujourd'hui.

Dans l'Assemblée Générale ordinaire, les comptes du dernier exercice ont été examinés et approuvés.

Les bénéfices de l'exercice sont de 122,255 fr. 59. On a laissé à l'Assemblée extraordinaire la faculté de statuer sur la distribution de cette somme.

L'Assemblée extraordinaire a décidé, à une majorité considérable, la réduction du capital nominal de la Société à quatre millions, par l'échange d'actions anciennes contre des actions nouvelles.

Les bénéfices du dernier exercice ont été reportés à l'exercice en cours et l'Assemblée a autorisé le Conseil à les distribuer à titre d'a-compte, en échange du coupon n° 1 des nouveaux titres.

Le résultat immédiat des mesures adoptées sera de réduire les frais généraux et d'augmenter les bénéfices.

Le compte-rendu in-extenso de ces Assemblées, contenant tous les rapports et documents, va être imprimé et sera expédié à chaque intéressé. Mais en attendant on sera heureux, nous le croyons, de lire le bel exposé du Directeur :

Messieurs,

Nous vous disions, dans notre dernière circulaire, que notre Société n'est pas morte, et que nous vous démontrerions, au contraire, par ses actes et ses productions quelle puissante vitalité l'anime!

Sans nier les souffrances que nous inflige la crise que notre pays traverse, nous affirmons un fait, c'est que, malgré les puissances qui nous traquent et nous poursuivent dans notre principale clientèle, nous nous mainte-

nons encore et quand même dans une situation relativement privilégiée.

Ces résultats, nous les devons en partie, il faut le dire hautement, à nos actionnaires. Leurs efforts pour nous aider ont été magnifiques. Plus de la moitié se sont payés de leurs revenus en livres, au lieu de nous demander des espèces. Cela nous a été d'un grand secours. Et de ce chef, plus de cent mille francs de livres, qui n'auraient jamais été achetés, ont été répandus pour le plus grand bien de tous. C'est donc là une idée féconde, qui pourra se continuer, se développer encore à la prochaine distribution de dividendes.

Nous affirmons rarement quelque chose sans être sûrs de nos prévisions. L'année dernière nous vous avons dit que nous avions vendu nos clichés d'illustrations de *Christophe Colomb* et de la *Vie de Saint-Joseph* à l'Allemagne et à l'Espagne. Nous vous faisons espérer la même réussite pour notre splendide *Vie des Saints*. Or, nous sommes heureux de vous annoncer que nos espérances se sont réalisées. — Nous avons traité avec l'Espagne et l'Allemagne pour une somme importante, car il nous reviendra, de ce chef plus de 50,000 fr.

Je n'entrerais pas dans les détails des publications nouvelles que nous avons faites en 1884; vous les avez connues au fur et à mesure de leur mise en vente par l'*Ami des Livres*; vous savez du reste que nous les avons restreintes aux plus utiles. La longueur de la séance m'oblige aussi à être court afin de ne pas abuser de votre temps. Je me bornerai à vous entretenir des deux principales publications.



Quelqu'un nous disait hier : « Vous avez donc fait un pacte avec l'Académie ! » En effet, Messieurs, notre beau livre sur le *Littoral de la France* a obtenu un prix distingué ! Cela nous fait deux livres couronnés dans la même année, la *Chevalerie* et le *Littoral*.

Nous pouvons le dire, ces livres s'adressent à tout le monde, à toutes les classes de la Société.

Sans changer notre fusil d'épaule, nous sommes bien obligés actuellement de viser une clientèle plus générale que notre clientèle catholique si éprouvée. Le *Littoral de la France* et la *Chevalerie* correspondent à ce nouveau plan.

Ce n'est pas que notre *Vie des Saints* effraye le monde libre-penseur. Chose étonnante et telle est la puissance du beau en France, que les journaux radicaux comme le *Rappel*, la *France*, le *Petit Journal*, ont loué sans réserve cette *Vie des Saints*. Il fallait que ce livre eut un grand mérite pour arracher ces aveux à nos ennemis habituels. Il est vrai que jamais les saints n'ont été aussi artistiquement traités, jamais leur auréole n'a resplendi d'une façon aussi éclatante sous le crayon magique de Yan Dargent !

Croyez-vous maintenant, Messieurs, que les saints peuvent nous abandonner comme le font de vulgaires humains ? Croyez-vous qu'il soit catholique et français de nous arrêter, de ne plus rien produire quand, du milieu des difficultés qui nous étreignent de toutes parts, nous voyons sortir de pareils résultats ?

Au fronton de nos livres, nous avons placé l'archange saint Michel, épée au clair, avec sa fière devise : *Quis ut Deus*. Cela veut dire Messieurs, que nous sommes les soldats de Dieu, qu'il n'y a pas de combats sans blessures, mais qu'il n'y a pas aussi de luttes incessantes sans récompense.

Courage donc, Messieurs, poursuivons ensemble toutes les phases de notre œuvre, consolidons-la, et, en faisant les affaires de Dieu, soyez assurés que c'est le meilleur moyen de bien faire les nôtres.

Cet exposé chaleureux soulève des applaudissements.

## REVUE LITTÉRAIRE

### Une initiative qui mérite de faire son chemin !

M<sup>lle</sup> L. Geoffroy, qui dirige avec autant de tact que de succès une charmante publication fort connue et fort appréciée : *Le Jeune Age illustré*, a eu l'idée excellente de faire un choix parmi les nouvelles les plus goûtées de son recueil. Ces nouvelles, soigneusement éditées, richement illustrées, formeront une collection qu'on ne peut assez recommander aux familles et aux maisons d'éducation pour les jeunes gens de dix à seize ans.

Trop souvent, ce genre de livre brille surtout par l'extérieur ; ici l'intelligence sera satisfaite autant que les yeux, si nous en jugeons par le premier volume de cette série : *Jasper ou les pêcheurs d'Helgoland*.

L'histoire de Jasper, le jeune pêcheur d'Helgoland, est émouvante, naïve et gracieuse. Il s'agit d'un brave petit gars, toujours prêt à se dévouer et que son courage irréflectible entraîne dans de périlleux voyages. Les scènes d'intérieur, où figure la gentille Mariéke, sœur adoptive de Jasper, font diversion aux récits maritimes... Dans le cours de ses aventures, le petit Helgolandais prend part à des pêches curieuses, visite des contrées lointaines, etc. Les jeunes lecteurs profiteront de l'expérience du marin. Non que l'auteur affecte de vouloir vulgariser la science ; il en proclame l'utilité, mais la laisse enseigner par des livres spéciaux, c'est au cœur qu'il s'adresse surtout. « Ce qui est purement matériel s'apprend vite et passe aussi rapidement que la vie, nos destinées sont plus hautes, » dit-il dans son introduction, indiquant ainsi l'esprit qui anime cet ouvrage. Le public chrétien lui fera, nous n'en doutons pas, l'accueil qu'il mérite. On sera heureux de puiser dans une bibliothèque, à la fois morale et littéraire, d'un choix si sûr et si délicat, dont le besoin se fait depuis longtemps sentir. — Le prix de chaque volume est uniformément fixé à 2 francs.

## PREMIÈRES COMMUNIONS

### LIVRES DE LECTURE

**Fleurs de la Première Communion**, par M. l'abbé Julien LOTH. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. — 1 très fort volume in-12 de 528 pages, titre rouge et noir . . . . . 4 »  
Reliure chagrin plein bleu . . . . . 16 »

**Modèles d'une bonne Première Communion**, ouvrage utile aux catéchistes et aux parents chrétiens. Nouvelle édition, augmentée d'un appendice sur la confirmation, par le R. P. HUGUET. — 1 fort volume in-12 de vi-424 pages. . . . . 2 »  
Reliure chagrin plein bleu . . . . . 14 »

### LIVRES DE PRIÈRES

**La Première Communion illustrée**, par M<sup>me</sup> Léon Gautier. Edition de luxe, avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte. Un volume in-32 raisin de xix-472 p. — Prix broché, 4 fr. — Cartonnet toile riche, 6 fr. — Reliure chagrin ou veau plein, tranches et ornements dorés, 10 fr. — Reliure chagrin poli à biseau, tranches dorées, gardes chromo, 12 fr. — Reliure maroquin plein, uni ou poli, tranches dorées, gardes soie, 20 fr. — Reliure cuir de Russie, tranches dorées, gardes soie, 20 fr.

**Le Livre d'heures des Jeunes Gens**, par le P. Charles Clair, auteur de *Pierre Olivaint*. Joli volume grand in-32, avec encadrements et têtes de chapitres d'après les dessins artistiques du P. Morisseau. — *Livre de poche*. — *Vrai bijou d'impression*. — Prix : broché, 4 fr. — Reliure basane souple, tranches rouges, 5 fr. — Reliure veau souple, tranches dorées, 10 fr. — Reliure chagrin souple, tranches dorées, 10 fr. — Chagrin poli, gardes chromo, tranches dorées, 12 fr. — Chagrin poli, gardes soie, tranches dorées, 15 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes chromo, tranches dorées, 20 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes soie, tranches dorées . . . . . 25 fr.

## PRÉDICATION

POUR LA SOLENNITÉ DE LA FÊTE-DIEU : LE  
SACREMENT DE VIE

Vivo, jam non ego, vivit vero  
in me Christus.  
(Gal., II, 20.)

Qu'elle est belle, qu'elle est noble cette vie dont S. Paul célèbre les grandeurs dans les paroles que je viens de citer ! Pour nous en faire participants, le Verbe incréé s'est fait homme, est devenu notre Docteur, notre Modèle, notre Rédempteur, et a épuisé tous les trésors de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté. Cette vie divine, qui est la vie de la grâce, il nous la communique et l'entretient en nous par sa parole, par la prière, par les sacrements et le saint sacrifice. Mais cela n'a point suffi à son cœur, il a voulu être lui-même l'aliment de cette vie et devenir la nourriture de nos âmes par l'Eucharistie, par l'adorable Communion ! « Ma chair, dit-il, est véritablement une nourriture ; mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous (Joan., VI). Comment notre âme ne vivrait-elle pas de la vie du Christ, puisqu'elle a pour nourriture le Christ lui-même ? Et cependant qu'ils sont nombreux ceux qui négligent « le don de Dieu » et traînent une existence toute humaine, toute païenne, pour ne pas dire toute sensuelle. En ce jour où nous célébrons la solennité du *Sacrement de la vie*, je viens vous redire l'obligation pour tous et chacun de nous de la vie chrétienne ; je viens vous exhorter à prendre l'énergique résolution de vivre et de mourir en vrais chrétiens, croyant fermement la doctrine du Fils de Dieu et pratiquant intégralement ses commandements. C'est pour vous un devoir de JUSTICE, de RECONNAISSANCE et d'HONNEUR.

## I

C'est une grande chose que le devoir. Savoir le comprendre, c'est déjà se rendre digne d'éloge ; l'accomplir en tout, c'est atteindre à la perfection ; et la plus belle louange qu'on puisse faire de quelqu'un, c'est de dire que *c'est un homme de devoir* !

Or notre premier devoir, c'est la fidélité à Dieu, c'est l'observation de la religion, c'est la vie chrétienne. C'est d'abord une obligation de stricte JUSTICE. En effet, nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes, *non estis vestri*. Nous sommes à J.-C. parce qu'il nous a créés, à J.-C. parce qu'il nous a rachetés, et à quel prix ! en versant pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il a sur nous des droits absolus, inaliénables, imprescriptibles, universels. Tous doivent

le servir : tous, c'est-à-dire les hommes aussi bien que les femmes, ceux qui sont dans la perfection de la virilité aussi bien que les enfants et les vieillards. Sa vérité est la vérité pour tous ; ses prescriptions obligent la conscience de tous et toujours. « Allez, dit-il à ses apôtres, prêchez l'Evangile A TOUTE CRÉATURE, *omni creaturae*. Qui que nous soyons et quelle que soit notre condition, nous devons nous souvenir que nous avons un Dieu à servir, une âme à sauver, un enfer à éviter, un ciel à mériter. Qui que nous soyons, quelle que soit notre condition, il nous faut reconnaître le souverain domaine de Dieu, respecter son saint nom, sanctifier le septième jour, honorer nos supérieurs, surtout nos parents, ne point porter atteinte à la vie, à l'honneur, à la réputation, aux biens du prochain, pratiquer la pénitence, nous confesser et communier au moins une fois par an, à Pâques.

Méconnaître les droits de J.-C., c'est commettre un crime de lèse-majesté divine, c'est nous révolter !

Hélas ! hélas ! qu'ils sont nombreux les révoltés contre J.-C. ! Il y a les *négligents* qui, excellents d'ailleurs, négligent d'aller jusqu'au bout de leur croyance et ne pratiquent point ; les *indifférents* qui sont absorbés par la préoccupation exclusive des biens terrestres ; les *timides* qui servent N.-S. en se cachant, comme Nicodème, ou sacrifient, comme Pilate, leur conscience à leurs intérêts ; les *amis du plaisir* qui ne songent qu'à jouir, remettant à plus tard, à la vieillesse, la pratique de la religion, comme s'ils avaient fait un pacte avec la mort ; les *ennemis déclarés* qui, par la parole ou par la plume, s'efforcent de détruire l'œuvre du Fils de Dieu, calomnient l'Eglise, allèguent les spécieux arguments d'une science fautive et toujours intéressée. Croyez-vous, chrétiens, les impies ne sont pas de bonne foi. Le mot de Chateaubriand est vrai pour tous les temps. Se trouvant dans une réunion de beaux esprits qui s'en donnaient à cœur joie contre les dogmes et la morale de Jésus-Christ : « Messieurs, dit-il en les interrompant, si nous étions chastes, nous ne trouverions rien à redire au Christianisme. » Et pas un n'osa réclamer contre cette affirmation ! Oui, ce sont les passions qui provoquent l'hostilité contre la religion, c'est le cœur qui fait mal à la tête. Et quand dans le calme de la bonne foi on veut écouter la voix de la conscience, les droits de J.-C. apparaissent dans toute leur splendeur et dans toute leur obligation.

En voulez-vous la preuve ? Laissez-moi vous citer un trait entre mille. Il y a quarante ans environ, dans l'un des hôpitaux de Paris, l'hôpital Necker, se mourait un jeune homme que les mauvaises fréquentations et la presse impie avaient entraîné bien loin de Dieu. Déjà de nombreuses tentatives avaient été faites pour sa conversion, mais inutilement. M. de Ségur, qui fut Mgr de Ségur, vint visiter cet hôpital, en qualité de membre des conférences de saint Vin-



cent de Paul. Il s'approche du moribond pour essayer de le ramener à Dieu, il s'informe de son état, il lui offre ses services, mais le malade, devinant dans ces charitables démonstrations un siège de sa conscience, prend un visage sévère, un regard menaçant, il ne répond pas un seul mot. Tout-à-coup, par une inspiration divine, M. de Ségur se penche vivement vers le moribond et lui dit à demi-voix : « Avez-vous fait une bonne première communion ? » Cette parole fit sur le malade l'effet d'une commotion électrique. Ses traits s'adoucirent et il murmura plutôt qu'il ne dit : « Oui, Monsieur. » — « Eh ! bien, reprit le charitable interlocuteur, n'étiez-vous pas bien-heureux en ce jour-là ! » Et le malade avec plus de douceur encore : « Oui, Monsieur, » et au même instant deux grosses larmes coulèrent sur ses joues. « Et pourquoi, continua M. de Ségur, étiez-vous heureux alors, sinon parce que vous étiez pur, chaste, aimant et craignant Dieu, en un mot bon chrétien. Mais ce bonheur peut revenir encore, le bon Dieu n'a pas changé ! » Et le malade continuait à pleurer. — « N'est-ce pas, poursuivait l'apôtre, que vous voulez bien vous confesser ? » — « Oui, Monsieur, » dit-il alors d'une voix forte. Il se confessa et il fit une mort de prédestiné !

Tous vous avez fait une bonne première communion. Ah ! ne voyez pas les choses à travers le prisme trompeur des passions, mais dans la douce lumière de ce beau jour. Au jour de votre première communion, vous étiez pleinement, parfaitement convaincus, vous n'aviez point d'objection contre la loi sainte, parce que votre cœur était pur. Or, s'il y a eu changement, ce n'est point du côté de Dieu ! Reconnaissez donc les droits de J.-C. ; vivez de sa vie, *vivit vero in me Christus* ; soyez-lui fidèles : la justice l'exige, mais aussi la RECONNAISSANCE.

## II

Une des dettes les plus sacrées, c'est assurément la dette de la reconnaissance. Les hommes en exigent rigoureusement le paiement, et qui le refuse passe pour un être vil, un homme sans cœur. Dieu lui-même y tient souverainement, et N.-S. qui supportait si patiemment les misères humaines, s'est plaint de l'ingratitude avec une grande amertume.

Or, je dis que par la loi de la reconnaissance nous sommes obligés d'être chrétiens. Jésus en effet nous a, je ne dirai pas comblés, mais accablés de bienfaits !

Pour nous il s'est humilié, il a souffert, il est mort. Il a réhabilité l'individu, restauré la famille et la société. Monté au ciel, il n'a pas voulu nous abandonner, *non relinquam vos orphanos*. Assis à la droite de Dieu son Père, connaissant dans sa science infinie chacune de nos nécessités, il plaide sans cesse notre cause par ses toutes-puissantes supplications. Il s'est survécu à lui-même par l'un de ses plus prodigieux miracles, l'institution du sacerdoce. Il a fait de

tous les prêtres autant d'autres Lui-même, afin de répandre sur tous et chacun de nous les bienfaits de sa rédemption. Il leur a donné sa dignité, sa puissance, ses fonctions ; il les a chargés de bénir, d'absoudre, de sanctifier, de se dévouer, de souffrir, de pardonner en son nom. Pourrions-nous traiter J.-C. comme un inconnu ? lui être indifférents ? répudier ses enseignements ? mépriser ses volontés ? lui faire la guerre ?

Ce n'est pas tout : N.-S. a voulu nous honorer d'un plus grand bienfait. Quand une mère est dans la nécessité de se séparer de son enfant, elle lui donne un souvenir, car, telle est la misère du cœur humain, qu'il oublie, et les affections les plus sacrées elles-mêmes ont besoin d'être ravivées. Ah ! si cette mère, en remettant son portrait à son fils, pouvait y coller tout son cœur, sa personnalité, avec quel bonheur elle lui dirait : Cher enfant, adieu, je te quitte, ou plutôt non, prends ceci, mets-le sur ton cœur, je veux demeurer sans cesse avec toi, pour mon bonheur et ta sauvegarde ! — Ce qui est impossible à l'amour d'une mère, J.-C. l'a réalisé. Le Jeudi-Saint, la veille de sa mort, Il nous a laissé un souvenir. Quel souvenir ? *Hoc est corpus meum, hic est sanguis meus* ! Il nous a laissé son corps divin, et comme un mémorial de lui-même, *hoc facite in meam commemorationem*. Et il veut être non-seulement notre Emmanuel, mais notre nourriture ! O prodigalité de l'amour de Jésus ! O abaissements de Dieu, o élévation de l'homme !

Après cela, chrétiens, pourriez-vous être ingrats ? Ah ! plutôt, soyez fidèles à J.-C. ! Il pense sans cesse à vous dans le Ciel, pensez à lui, PRIEZ ! Il se personnifie dans le prêtre : RESPECTEZ-LE DANS LE PRÊTRE. Ne soyez pas de ceux qui méprisent, qui calomnient le prêtre ! Il vit et demeure dans les tabernacles de nos églises : ACCOMPLISSEZ CORRECTEMENT LES PRÉCEPTES Eucharistiques, la messe du dimanche, la communion pascalle, la dernière communion ! Ah ! que celle-ci ressemble à la première, qu'elle soit aussi pure, aussi fervente !.... Donc, au nom de la justice et de la reconnaissance, soyez chrétiens, *vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus* !

## III

Il est un sentiment qui fait battre d'enthousiasme tous les nobles cœurs, un sentiment qui s'identifie pour ainsi dire avec le caractère français, un sentiment qui est l'âme de tout ce qui est grand et délicat : c'est le sentiment de l'honneur. Pour l'honneur, on sacrifie repos, richesses, santé, la vie elle-même. Et l'on se console quand dans une catastrophe qui a englouti tout le reste, on l'a gardé intact.

Or je le dis bien haut, L'HONNEUR nous fait un devoir d'être chrétien ; l'on ne peut être infidèle à J.-C. sans forfaire à l'honneur !

L'honneur veut que l'on se montre digne de ses ancêtres : dégénérer, c'est la honte ; — l'honneur exige que l'on soit l'esclave de sa parole ; y

manquer, c'est commettre un *parjure*; — l'honneur ordonne de veiller scrupuleusement sur un dépôt dont on a accepté la garde : le violer, c'est une *trahison*; — l'honneur commande qu'on soit fidèle à son drapeau : l'abandonner, c'est une *lâcheté*.

Or, chrétiens, vous êtes les enfants des saints, *fili sanctorum sumus*. Avec la religion, ils vous ont transmis l'héritage de la vraie civilisation. Vous avez donné votre parole d'honnête homme à J.-C. en deux circonstances solennelles : au jour de votre baptême par l'organe de vos parrains et marraines, au jour de votre première communion dans la plénitude de votre liberté. N.-S. vous a confié un dépôt : c'est le trésor de la foi et de la vertu ; c'est lui-même en venant prendre possession de votre cœur par la communion. Vous avez un drapeau, *vevilla regis prodeunt, fulget crucis mysterium*, c'est l'étendard de la croix. — Vos ancêtres auront-ils à rougir de vous ? Renierez-vous vos serments ? Fuyez-vous lâchement devant l'ennemi, devant le monde, le démon et vos passions ? Livrez-vous votre cœur à Satan ? Trahirez-vous J.-C., comme l'exécrable Judas ? Le trahirez-vous pour un sourire moqueur, pour un vil plaisir, pour un gain sordide, pour trente deniers enfin ? Oh ! non, l'honneur s'y oppose ! Vous garderez votre symbole et votre décalogue, vous serez des fidèles pratiquants, vous serez chrétiens, vous vivrez de la vie de J.-C., *vivo, jam non ego* !

Et, je vous le jure, vous serez heureux, vous serez bénis de Dieu, vous serez consolés dans vos peines, fortifiés dans vos difficultés, vous comprendrez le sens de la vie, et d'un pas calme et vaillant vous vous avancerez à travers le monde mauvais vers le séjour de l'éternel bonheur où vous conduira le Père, le Fils et le Saint-Esprit !

## CONGRÉGATIONS ROMAINES <sup>1</sup>

Il est conforme à toute raison que des ecclésiastiques qui ont bien mérité d'un diocèse, puissent en recevoir, sinon la récompense que Dieu seul doit leur accorder dans l'autre vie, au moins une reconnaissance extérieure des services qu'ils ont rendus ou du mérite par lequel ils se recommandent.

Mais il est arrivé que des ecclésiastiques n'ayant rien qui les mit dans leur diocèse au-dessus de la masse de leurs confrères, étant peut-être même plus ou moins diminués, se sont ingéniés à se procurer des distinctions dans des diocèses étrangers, et se sont ainsi créé, dans le clergé, une situation exceptionnelle. Si encore ils en jouissaient avec

la modestie qui leur siérait doublement. Mais comment effacer une distinction qu'on a tenu à se procurer surtout pour s'en prévaloir ?

Afin de remédier aux abus, non point à l'usage convenable de ces distinctions, la S. Congrégation du Concile a recommandé aux évêques du monde catholique de n'accorder les honneurs de leurs églises que « rarement, avec circonspection, aux plus méritants, » et quand cette faveur s'adresse aux étrangers, qu'ils ne le fassent pas à « l'insu et contre le gré » de leur propre Ordinaire. Voici la lettre.

Perillustris ac Reverendissime Domine ubi frater,

Quamvis ecclesiasticos viros maxime deceat humanos honores non quærere, sed de benefactis retributionem a Domino unice expectare, consuevere tamen Ecclesiæ præsules titulis, dignitatibus, aliisque honoris signis eos decorare, qui, præ cæteris, de re christiana meruerunt : dum enim præstantiores honorantur, virtutem ac scientiam in magno pretio esse habendas ostenditur, et insimul desides ad currendam viam Domini excitantur.

Ast non raro evenit, veluti nonnulli episcopi conquesti sunt, ut dum sacerdotes, ætate hac omni virtutum genere venerandi, amant nesciri et pro nihilo reputari, juniores et qui parum adhuc aut nihil in Ecclesiæ bonum contulerunt dignitates appetant, insignia titulosque inhiunt. Et ubi nulla spes illis arrideat hæc omnia apud suos obtinere, externos circumeunt pastores, qui aliquando decepti eorum vota facile excipiunt. Quo sæpissime accidit, ut miseri isti in propria diocesi, inscio ordinario, et omnibus admirantibus, vel iridentibus, se alienis vestibus indutos exhibeant, seque novis titulis præditos jactent, et ita meliores despiciant.

Porro Eminentissimi Patres Tridentini juris interpretes ac vindices dum acerbè deplorant, quod sensus Christi de die in diem in quibusdam evanescat, confidunt Amplitudinem Tuam nil intentatum relicturam, ut omnes de clero tibi concredito, æmulentur charismata meliora, terrena despiciant, ament cœlestia, et nonnisi in cruce D. N. Jesu Christi glorientur.

Ne vero in posterum et dignioribus injuria fiat, et honores ecclesiastici vilescant, ipsi Em. Patres, Sanctissimi mandata exequentes, auctores tibi sunt, ut RARO ADMODUM ET CAUTE honoris titulos vel insignia clericis tuis impertias, sed *probatissimis tantum et optime de Ecclesia meritis; clericis vero alienis NULLUM UNQUAM CONFERAS HONORIS SIGNUM VEL TITULUM, INSCIO ET INVITO ORDINARIO, CUJUS POTESTATI SUBDUNTUR.*

Hæc dum tibi nomine hujus S. C. significo, impensum animi mei studium profiteor Amplitudini tuæ, cui fausta quæque ac salutaria precor a Domino

Amplitudinis tuæ.

Romæ 16 septembris 1884.

Ubi fr. stud.

† C. SANTORI,

S. C. C. Secretarius.

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (21 vol.) avec tables, 420 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



## CONSULTATIONS

## LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> Aux vêpres paroissiales chantées, sans exposition du T.-S. Sacrement, est-il prescrit d'allumer des cierges à l'autel ? et en quel nombre ? ou est-ce simplement un usage ?

2<sup>o</sup> Et si ce n'est qu'un pieux usage, pourrait-on, *præter rubricas*, employer des cierges stéariques ? sauf ce qui est prescrit pour l'exposition ou bénédiction du T.-S. Sacrement.

R. — Ad I. Le Cérémonial des Evêques demande six cierges aux jours solennels. Mais quatre suffisent aux doubles mineurs, aux semi-doubles, aux octaves, aux fêtes de Carême, d'Avent, des Quatre-Temps et des Vigiles : « Quibus quidem diebus sufficient in altari quatuor candelæ in candelabris ; » et deux suffisent aux fêtes simples et aux fêtes pendant l'année : « Sed in festis simplicibus et feriis per annum duæ (sufficient) » (Cérémonial des Ev., Liv. 1<sup>er</sup>, chap. 12, n. 24). Ces règles sont générales, et regardant par conséquent les vêpres comme la messe.

Elles ont été données pour les cathédrales, collégiales, et les grandes églises. Aussi ne pourrait-on pas condamner les petites églises qui ne s'y conformeraient pas. Néanmoins il est convenable de les suivre toutes les fois qu'on le peut.

En parlant ainsi, nous supposons que les petites églises ne sont pas régies par des lois particulières, par exemple, par des lois synodales ou par des ordonnances épiscopales, ou par des coutumes légitimes. Dans ces divers cas on devrait s'y conformer.

Ad II. Les cierges employés à vêpres doivent être en vraie cire. L'Eglise n'a jamais admis, pour les offices liturgiques en général, que la cire d'abeilles. Nous l'avons déjà montré plusieurs fois, et les plus récentes décisions du Saint-Siège sont toujours dans le même sens.

Q. — Merci, mille fois, docte *Ami*, d'avoir bien voulu répondre aux questions que j'ai déjà pris la liberté de vous adresser. Permettez que j'aie encore une fois recours à vos lumières.

1<sup>o</sup> Quelle inclination faire au livre quand on l'encense avant et après l'évangile ? Seul des auteurs que j'ai lus, Levassasseur spécifie et prescrit l'inclination profonde.

2<sup>o</sup> Est-il mieux, avant *Pax Domini*, de placer la patène en avant de l'hostie, ou en arrière, entre l'hostie et le calice, à la manière de plusieurs prêtres qui font même reposer en partie la patène sur le pied du calice et glisser l'hostie sur le devant de la patène ?

3<sup>o</sup> A quel moment faut-il allumer le cierge pascal la veille de la Pentecôte pour la bénédiction de l'eau ? et à quel moment faut-il l'éteindre ?

4<sup>o</sup> Les cierges qui ne sont pas de cire sont-ils susceptibles d'être bénits ?

5<sup>o</sup> L'*Ami du clergé* enseigne qu'en bénissant plusieurs mariages on ne doit pas mettre le pluriel. Le Rituel et le Pontifical prescrivent le pluriel pour les cérémonies du baptême et de l'ordination : les cas ne sont-ils pas analogues ? Existe-t-il quelque décision de Rome ? Veuillez m'excuser si je vous demande là-dessus des éclaircissements. Ici le cas est très pratique.

6<sup>o</sup> Est-il permis de faire des manuterges avec des débris d'amicts et d'aubes ?

7<sup>o</sup> Convient-il de se servir d'un calice pour mettre les ablutions des deux premières messes, le jour de Noël, et de le couvrir d'une pale ?

R. — Ad I. Lorsqu'on encense le Missel avant et après l'évangile, il ne peut pas y avoir de doute sur l'espèce d'inclination à faire : c'est une inclination de tête, mais profonde. La raison en est que l'évangile contient les propres paroles de Jésus-Christ, et que les auteurs mystiques regardent l'évangile comme figurant Notre-Seigneur. On fait donc la même espèce de salut qu'au saint nom de Jésus.

Ad II. La rubrique se contente de dire que le Célébrant place la patène sous l'hostie : « ... et prosequens (celebrans) *ut ope misericordie tue, submittit patenam hostiæ, quam indice sinistro accommodat super patenam.* »

Mais en quel endroit faut-il placer la patène ? La rubrique ne dit rien, ainsi qu'on vient de le voir. De là diverses méthodes :

1<sup>re</sup> *Méthode*. On laisse la patène à l'endroit où était l'hostie. Cette opinion est plus conforme à la rubrique, laquelle dit seulement que l'on doit glisser la patène sous l'hostie, sans lui assigner une autre place. Les auteurs qui se contentent de reproduire la rubrique ou le sens de la rubrique, comme Baldeschi et Mgr Martinucci, paraissent adopter cette opinion. Gavantus, dont l'autorité est si grande, à cause de la part spéciale qu'il eut dans la rédaction des rubriques, ne fait que reproduire la rubrique, et semble par conséquent en adopter le sens naturel. Falise dit qu'on peut suivre cette méthode, bien qu'il préfère le placement de la patène au milieu du corporal : « Il (le prêtre) laisse la patène à la place de l'hostie, ou la met en partie sur le pied du calice à la droite, ou mieux au milieu du corporal. »

Mais un très grand nombre d'auteurs réprouvent cette méthode. Ils défendent de mettre la patène à l'endroit où était l'hostie à cause des saintes parcelles qui pourraient y être restées. Ils recommandent donc de la placer ailleurs. Mais en quel lieu ? Les auteurs ne sont pas d'accord. De là naissent encore de nouvelles méthodes.

2<sup>o</sup> *Méthode*. On recule un peu la patène et on l'appuie par le haut sur le pied du calice. Cette méthode est suivie par des rubricistes aussi nombreux que distingués. Citons les principaux auteurs :

Mérati, qui écrivait au milieu du dix-huitième siècle, expose ainsi ce sentiment : « Collocat (celebrans) patenam in medio corporalis, ita ut pars superior patenæ sit elevata super pedem calicis, ad hoc ut commodius capiatur, et ad hoc ut fragmenta, si quæ sunt super corporali, colligantur, et non adhæreant ejusdem patenæ partibus externis. »

Son célèbre contemporain et compatriote Cavalieri dit dans le même sens : « Patena hostiæ

submissa, hanc deponit in medio corporalis, ita ut superior patenæ pars elevata remaneat super pedem calicis ad commodius eam capiendam, et ne fragmenta, si quæ forent super corporale, externis patenæ partibus adhæreant, et pariter ut facilius etiam ipsamet hostia capi possit. »

Quelques années après, saint Alphonse de Liguori fait la même recommandation : « ... et advertat (sacerdos) ut partem superiorem patenæ super pedem calicis ponat, quo hostia et patena magis commode accipi possit. »

On voit que cette méthode était pratiquée en Italie dans le cours du dix-huitième siècle.

En est-il de même aujourd'hui ? Nous avons vu tout-à-l'heure que Baldeschi et Mgr Martinucci n'en font aucune mention. Mais d'autre part Carpo, franciscain de la stricte observance, dé-cédé en 1877, la donne nettement ; et Patroni enseigne qu'il est bon de la suivre :

« Hostiæ pauxillum elevatae, dit Carpo, dextera submittit patenam... quamque utraque manu super pedem calicis in extrema ora statuit. »

Voici maintenant les paroles de Patroni en langue italienne :

« Frattanto sottomette la patena all'ostia, la quale hostia con l'indice sinistro adatta in mezzo alla stessa patena, che è bene appoggiare al piede del calice. »

Plusieurs auteurs belges ont enseigné la même méthode : « Patenam autem, dit Romsée, sic collocat (sacerdos) in medio corporalis, ut pars posterior ipsius patenæ sit elevata supra pedem calicis ad hoc, ut fragmenta, si quæ restent in corporali, non adhæreant dorso ipsius. »

Son continuateur et compatriote Hazé, professeur de liturgie au séminaire de Liège, maintient le sentiment de son maître.

De Herdt dit que l'on peut suivre cette méthode. Mais il indique aussi un autre système que nous exposons dans la méthode suivante.

**3<sup>e</sup> Méthode.** On place la patène un peu du côté de l'épître. Janssens avait indiqué cette méthode comme très avantageuse, parce que d'une part la patène n'est pas placée à l'endroit où était l'hostie, et d'autre part cette troisième méthode n'a pas les inconvénients de la seconde méthode.

Ses compatriotes de Herdt et Bouvry disent qu'on peut la suivre, mais ils indiquent la seconde méthode comme pouvant aussi être adoptée.

**4<sup>e</sup> Méthode.** On ramène la patène sur le devant du corporal. Cette méthode est conseillée dans l'ouvrage intitulé : « *Les cérémonies de la messe basse exposées selon les rubriques du Missel romain*, par un prêtre de Saint-Sulpice. » Voici les propres paroles de l'auteur : « Il (le célébrant) appuie l'index gauche sur le haut de l'hostie pour la soulever un peu, et avec la main droite il fait glisser sous l'hostie la patène, qu'il pose aussitôt, avec les deux mains, sur le bord antérieur du corporal, toujours sur la pierre sacrée,

mais évitant de la mettre à l'endroit où était l'hostie. »

Mgr de Conny admet cette quatrième méthode ainsi que la seconde. Mais il recommande à ceux qui suivent la quatrième, de ne pas placer la sainte hostie en dehors de la pierre sacrée.

Telles sont les diverses méthodes indiquées par les liturgistes. Il semble qu'on peut suivre l'une ou l'autre, car aucune n'est condamnée.

Toutefois aucune n'est exempte de critique.

Dans la première méthode, qui est la plus conforme au sens naturel de la rubrique, on peut craindre que des parcelles sacrées n'adhèrent à la patène et ne soient perdues.

Dans la seconde méthode, la sainte hostie peut glisser de la patène, surtout après la fraction, et prendre une position disgracieuse, ce qui a lieu surtout lorsque le pied du calice est un peu élevé. En outre l'hostie est plus difficile à prendre. Ces observations sont de Janssens. Aussi rejette-t-il cette méthode. Il est suivi en cela par le prêtre de Saint-Sulpice qui a rédigé *les cérémonies de la messe basse* : « Quelques auteurs, dit-il, conseillent d'appuyer la patène par le haut sur le pied du calice ; mais cette méthode est peu commode et présente quelques inconvénients. »

La troisième est peu naturelle, peu enseignée et peu suivie.

La quatrième n'est pas facile à pratiquer, parce que la patène serait trop près du bord de l'autel. On nous objectera sans doute qu'il y aura suffisamment de place si l'on a soin de mettre la sainte hostie, non sur le devant du corporal, mais plus au milieu. Nous répondons que la place de l'hostie doit être sur le milieu de la partie antérieure du corporal, comme l'exige la rubrique du Missel : « ... et deponit hostiam circa medium anterioris partis Corporalis ante se. » Or il n'est pas possible de mettre la patène en avant de l'hostie.

Ainsi tous ces systèmes présentent des inconvénients. Il importe de choisir celui qui en présente le moins.

Ad III. A quel moment faut-il allumer le cierge pascal la veille de la Pentecôte ? Les rubriques ne l'indiquent pas d'une manière précise et peu d'auteurs ont touché cette question. Ce qui est certain, c'est qu'il ne doit pas être allumé dès le commencement de l'Office, mais seulement pour aller à la procession des fonts.

De Herdt dit qu'on l'allume à la dernière leçon ou prophétie : « Ad ultimam lectionem cereus paschalis et candelæ in candelabris super credentiam acceduntur. »

Mgr Martinucci enseigne qu'on l'allume vers la fin de la dernière prophétie : « Sub finem sextæ sive ultimæ prophetiæ clericus candelas in candelabris acolythorum, super abaco præparatis, accendit, et cereum paschalem, quem juxta abacum sustinebit » (Manuale sacramentorum, Livre 2, ch. 31, n. 20).



M. l'abbé Bourbon se contente de dire qu'on l'allume pour la bénédiction des fonts : « Ce jour-là (le jour de l'Ascension), on l'éteint immédiatement après l'évangile; on l'ôte après la messe; mais on le réservera afin de l'allumer, la veille de la Pentecôte, pour la bénédiction des fonts. »

Ainsi, c'est avant d'aller aux fonts qu'on doit allumer le cierge pascal, mais il n'y a pas de moment précis où l'on doive le faire.

Voyons maintenant à quel moment il faut l'éteindre. Ici encore, rien de précis. D'après M. l'abbé Bourbon, c'est lorsqu'on est retourné à l'autel : « Lorsqu'on est retourné à l'autel, dit-il, on éteint le cierge pascal, et on ne le rallumera plus. »

De Herdt dit qu'on l'éteint aussitôt qu'on est retourné à l'autel, ou, mieux encore, qu'on le porte à la sacristie aussitôt qu'on est revenu à l'autel, et qu'on l'y éteint : « Completa benedictione fontis, eodem ordine ad altare revertitur (minister de cereo paschali); ibi vel cereum extinguit et deponit ac cum aliis genuflectit, vel potius cereum in sacristiam deferit, ibique eum deponit » (Praxis Pontificalis, Livre 2, n. 191).

Mgr Martinucci dit nettement qu'on ne doit pas le laisser sur son candélabre, mais qu'on doit le porter à la sacristie, l'y éteindre et le placer : « Postea redibitur ad altare ordine ibidem notato, et clericus gestans cereum paschalem, non imponet illum candelabro, sed referet in sacrarium, extinguetur, ac reponetur, quum usque ad Sabbatum Sanctum anni venturi non sit amplius adhibendus. »

Le cierge pascal doit donc être éteint après que la procession est de retour à l'autel. On peut l'éteindre au sanctuaire, mais il semble préférable de l'éteindre à la sacristie.

Ad IV. Nous avons déjà dit qu'on ne devait pas employer de pareils cierges dans les fonctions liturgiques. Par conséquent on ne doit pas les bénir. Veuillez examiner les paroles usitées par la sainte Eglise dans les diverses bénédictions de cierges, et vous verrez qu'elles ne peuvent aucunement s'appliquer qu'à la vraie cire produite par l'abeille.

Ad V. Nous pensons encore que notre solution est exacte, et qu'on doit employer le singulier lorsqu'on bénit plusieurs personnes.

Vous nous objectez qu'on emploie le pluriel pour les cérémonies du baptême et de l'ordination. Cela est vrai. Mais aussi le Rituel et le Pontifical le prescrivent, tandis que le Rituel ne dit rien lorsqu'il s'agit du mariage. Et si notre savant confrère veut bien considérer le texte des prières de la bénédiction des époux, il verra que ce texte se prêterait difficilement à ses désirs. Aussi dans la pratique suit-on généralement notre décision lorsqu'on bénit simultanément plusieurs mariages.

Ad VI. Le droit canon permet de faire des manuterges avec des débris d'amicts et d'aubes.

Ad VII. Les rubricistes supposent communément que le vase dont on se sert pour mettre les ablutions aux deux premières messes le jour de Noël n'est pas un calice, mais un autre vase, soit en verre, soit en argent. Nous ne connaissons pas un seul liturgiste qui parle d'un calice pour cette circonstance, et nous ne croyons pas qu'on puisse s'en servir. Au reste, cette pratique n'existe dans aucune église, et nous croyons qu'il ne conviendrait pas de l'introduire.

Q. — Un des abonnés de l'*Ami du clergé* prie Monsieur le Rédacteur de la morale de donner très prochainement les plus amples éclaircissements théologiques sur la question suivante :

Pour prolonger un cautionnement périmé, peut-on, *tutâ conscientia*, mettre au-dessus de la signature d'une personne : caution, sans s'occuper de sa volonté, si cette personne a signé en blanc au dos d'un effet, ces mots : je garantis le paiement du présent billet, capital et intérêts.

Est-ce permis surtout, si la personne caution, avisée, néglige de se présenter ou refuse catégoriquement de prolonger le cautionnement ? Cela se pratique très souvent, parce que, dit-on, la loi civile le permet.

R. — Nous répondons à la question telle qu'elle nous est posée.

Toute action qui renferme la fraude et l'injustice, est illicite.

Or : 1<sup>o</sup> ajouter le mot *caution*, à un engagement formulé par la personne signataire de cet engagement, sans s'occuper de sa volonté, est une fraude.

2<sup>o</sup> Prolonger par ce moyen l'engagement *volontaire* que cette personne a souscrit, au-delà de son terme naturel ou légal, et cela en dehors de sa volonté, et même contre sa volonté, est une injustice.

Les obligations *volontairement* contractées, en matière de justice surtout, ne s'étendent pas au-delà de l'intention des contractants, d'après le principe admis de tous : *actiones non operantur ultra intentionem agentium*.

Imposer à cette personne la prolongation d'une caution qu'elle n'a pas voulue et ne veut pas, c'est faire peser sur elle une obligation réelle qu'elle n'a point contractée. C'est commettre envers elle une injustice.

Cette pratique, fût-elle commune, n'en serait pas moins contraire à la bonne foi et à la justice. La loi ne saurait l'autoriser. Sans doute le tribunal appelé à juger de la valeur ou de la prolongation d'une caution, basera son jugement sur les pièces qui lui seront soumises : mais si ces pièces sont fausses ou altérées, sa sentence, qui vaudra pour le for externe, sera sans effet pour le for de la conscience, parce qu'elle reposera sur une *fausse présomption du fait*.

Donc, on ne peut pas, *tutâ conscientia*, faire ce que propose notre correspondant.

Nous avons supposé, avec lui, que l'addition du mot *caution* prolongerait l'engagement formel pris par la personne signataire, et cela en dehors de sa volonté, et contre sa volonté. Nous devons ajouter que nous ne voyons pas bien comment

cela pourrait se faire, l'engagement dont il s'agit n'ayant pas besoin de cette addition pour constituer une caution véritable.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Dans mon église, il y a une petite tribune où montent, seulement les jours de fêtes, quelques jeunes étourdis.

Il y a quelque temps, il s'y est passé de véritables scandales et troubles pendant l'office divin; j'avais le droit de poursuivre les coupables. Par bienveillance, je n'ai pas agi de rigueur; mais j'ai cru devoir prendre un moyen sûr pour empêcher le retour de pareils désordres.

J'ai donc interdit la tribune aux hommes et l'ai réservée entièrement pour les filles de l'école sous la direction de leur maîtresse; de là des clameurs, des criailleries de certains meneurs, et même des menaces de la part des autorités, me contestant le droit d'être maître dans mon église.

De plus, les autorités ont défendu à la femme de l'instituteur de monter à la tribune pour surveiller les enfants. En ont-elles le droit?

Ai-je dépassé les limites du mien?

R. — La police de l'intérieur de l'église étant exclusivement dans les attributions du curé, lui seul a le droit de prendre les mesures qui lui paraissent convenables pour l'entrée des fidèles et leur placement dans l'église. Par suite de ce droit, il est incontestablement fondé à ordonner que telle ou telle porte sera fermée ou bien ouverte; que telle tribune dont les places sont gratuites sera occupée par les garçons ou les filles ou ne sera pas occupée du tout, selon qu'il le juge convenable au maintien du bon ordre. Si les mesures prescrites par le curé lui paraissent avoir quelques inconvénients, on pourrait en référer à l'évêque; mais ni le conseil de fabrique, ni le maire ne seraient fondés à mettre obstacle aux ordres du curé. Le conseil de fabrique est chargé de veiller à l'entretien et à la conservation des temples, d'assurer l'exercice et le maintien de la dignité du culte, en réglant les dépenses qui y sont nécessaires et en assurant les moyens d'y pourvoir. La loi ne lui donne point d'autres fonctions. Le législateur, au contraire, a voulu laisser le curé seul arbitre de tout ce qui touche à la police de l'église.

Les maires, comme quelques-uns l'ont fait, pourraient invoquer en leur faveur la loi du 16-24 août 1790 et celle du 18 juillet 1837, ainsi qu'un avis du conseil d'Etat qui décide que les églises sont propriétés communales. Mais d'abord, il importe peu que les églises soient ou non propriétés communales; car le droit de police de l'église, qui est une conséquence du droit de diriger le culte reconnu par la loi du 18 germinal an x, ne dépend pas de la nature du lieu où il s'exerce, puisqu'il peut être exercé hors du temple, sur la voie publique, par exemple, pendant une procession.

Relativement à la loi du 18 juillet 1837, les maires ne pourraient s'appuyer que sur les articles 10 et 11 de cette loi « en vertu desquels le

maire est chargé de la police municipale... et prend des arrêtés à l'effet d'ordonner les mesures locales sur les objets confiés par les lois à sa vigilance et à son autorité. » Or, on vient de voir que la police intérieure de l'église n'est point au nombre de ces objets. Les maires peuvent prendre, en vertu de ces articles, et la chose est très-louable, des arrêtés de police pour défendre de danser, jouer, vendre, etc., autour des églises, les jours de dimanches et de fêtes, pendant la durée des offices. Mais ils dépasseraient évidemment leurs pouvoirs et feraient abus de leur autorité en s'immisçant d'eux-mêmes dans ce qui regarde la police intérieure de l'église. Ils n'ont à cet égard aucune attribution si ce n'est pour prêter main-forte au curé qui viendrait à la requérir. C'est ce que portent d'une manière très-formelle deux décisions ministérielles, l'une du 3 avril 1806 et l'autre du 27 juin 1807.

Enfin les maires ne seraient pas mieux fondés à invoquer, à l'appui de leur prétention, l'article 3 du titre xi de la loi du 16-24 août 1790, article reproduit presque mot à mot dans la récente loi municipale (5 avril 1884), d'après lequel les maires sont chargés de maintenir le bon ordre dans les endroits où il se fait de grands rassemblements d'hommes, tels que foires, marchés, fêtes publiques, spectacles, jeux, cafés, églises, etc.

Nous regrettons pour l'honneur de la législation française de rencontrer un pareil texte, qui place sur le même rang les rassemblements d'hommes dans les foires et dans les églises. Il nous semble que les églises où l'on va pour rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû méritaient au moins l'honneur d'une place à part. Quoi qu'il en soit, cet article n'autorise nullement la prétention des maires. Il leur impose, au contraire, le devoir de maintenir le bon ordre de l'église quand le curé et ses employés n'y parviennent pas, c'est-à-dire de réprimer les tentatives de ceux qui trouble-raient les cérémonies du culte. C'est en ce sens qu'une circulaire ministérielle, citée par M. Vuillefroy, porte que l'autorité civile ne doit intervenir dans la police intérieure de l'église que s'il s'y commet un délit ou un crime.

Par conséquent, le curé dont il s'agit dans le cas présent est resté dans le cercle de ses attributions, et les autorités civiles, en défendant à l'institutrice de monter à la tribune pour surveiller ses enfants, sont doublement sorties du leur, premièrement en empêchant l'autorité légitime du curé de suivre son cours, secondement en donnant des ordres, sans en avoir le droit, à l'institutrice pour l'empêcher de remplir son devoir qui est de surveiller ses élèves.

Nous ne pouvons protester assez énergiquement contre certaines manières d'agir qu'on trouve trop fréquemment dans les paroisses rurales. Un acte du curé rencontre-t-il plus ou moins d'approbation, aussitôt, sans tenir le moindre compte de ses droits ni même des lois, on organise contre lui une campagne de critique,



de malveillance et d'opposition; on finit par former autour de lui une atmosphère irrespirable; et souvent l'unique moyen de s'y soustraire est de s'en aller sous d'autres cieux plus hospitaliers. Autant nous recommandons la prudence aux jeunes prêtres, surtout en face de certaines coutumes invétérées des populations, autant nous flétrissons cette manie de certaines populations de vouloir commander jusques dans le sanctuaire et de paralyser ainsi toute initiative dans un but de progrès matériel ou moral.

Q. — Il y a quelque temps, une dame a laissé par testament une rente de 1000 fr. à perpétuité au bureau de bienfaisance de ma paroisse, à condition que ces 1000 fr. seront distribués « par le curé seul » qui pourra mieux choisir ses pauvres. Il paraît qu'il y a une loi actuelle qui s'oppose à l'exécution littérale de ce testament. Veuillez donc bien me donner le texte de cette loi et la date, si vous les avez?

R. — Nous ne connaissons pas cette loi, et nous ne croyons pas qu'elle existe; elle n'est même pas possible, selon nous; car elle serait un attentat à la liberté des testateurs. Nous savons que l'Etat, dans ces derniers temps, a voulu faire prévaloir cette jurisprudence, en interprétant à sa façon la loi qui permet aux bureaux de bienfaisance seuls d'accepter les libéralités faites aux pauvres. Mais il n'a pas réussi jusqu'à présent. Nous avons cité dans le temps plusieurs sentences de tribunaux condamnant les bureaux de bienfaisance à exécuter les clauses du genre de celle-ci.

Le gouvernement le sait bien. C'est pourquoi, lorsqu'on lui demande l'autorisation d'accepter un legs de cette nature, il fait tout ce qu'il peut pour obtenir des héritiers la suppression de cette condition. Il l'obtient quelquefois, hélas! mais quand il ne l'obtient pas, il refuse l'autorisation, et il sacrifie sans vergogne l'intérêt des pauvres à ses rancunes de sectaire.

Il y a là une leçon dont les héritiers naturels des personnes qui ont légué des sommes ou des rentes, feront bien de profiter. Qu'ils exigent l'exécution littérale des conditions, ou qu'ils revendiquent pour eux les sommes léguées. Aucun tribunal de France, à moins qu'il ne soit composé de plats valets et de consciences vénales, n'osera jamais regarder comme condition immorale celle de faire passer des aumônes par les mains d'un ministre de Dieu.

Q. — Est-il d'une nécessité absolue que le budget de ma fabrique soit approuvé par l'évêque, et ce dernier peut-il d'office donner raison à la minorité du conseil soit en supprimant une somme votée, soit en ajoutant une somme supprimée? Quelle est la règle générale sur cette matière?

R. — Nous avons, dans l'un de nos précédents numéros, énoncé le principe en promettant de le développer en réponse aux questions susdites. Voici ce commentaire :

L'article 47 du décret du 30 décembre 1809 prescrit en ces termes l'approbation du budget

par l'évêque : « Le budget... sera envoyé... à l'évêque diocésain pour avoir son approbation. » C'est au bureau ou au trésorier de transmettre à l'évêque du diocèse le budget aussitôt que le conseil de fabrique l'a arrêté et signé. Il importe que cet envoi ne soit pas retardé, parce que, sans cela, s'il s'élevait quelque difficulté sur l'approbation, s'il était formé quelque réclamation contre la décision de l'évêque, ou s'il était demandé quelque renseignement qu'il fût nécessaire d'attendre, il pourrait arriver que le budget ne fût pas définitivement approuvé au moment où l'exercice commencerait, et alors on se trouverait exposé aux mêmes inconvénients que si le budget n'avait pas été dressé.

M. Hennequin (*Journal des conseils de fabriques*, tom. 1, p. 114) fait l'observation suivante : « Le budget étant soumis à l'approbation de l'évêque, dit-il, et cette approbation ne pouvant être considérée comme une pure formalité, il en résulte que ce prélat est investi du droit d'y apporter toutes les modifications qu'il juge convenables. Ainsi, il peut en retrancher tous les articles qu'il regarde comme inutiles ou inopportuns, diminuer les allocations ou les chiffres qu'il estime être trop élevés; élever, au contraire, ceux qu'il pense être trop faibles; il peut aussi et il doit même porter d'office les articles omis qu'il croit nécessaires ou utiles. Sur beaucoup de points, il existe des principes généraux propres à prévenir les difficultés et d'après lesquels il convient de se régler. Ces principes se puisent dans les anciens usages communément admis autrefois et qui doivent encore recevoir leur application, à défaut de dispositions de détails dans les règlements nouveaux. Au reste, avant de statuer, l'évêque examine les observations de la fabrique et celles aussi de la minorité, mentionnées ou annexées au budget. Si de nouveaux éclaircissements lui paraissent nécessaires, il les demande au bureau; ces éclaircissements doivent être fournis avec sincérité et célérité. »

Le budget des dépenses, dit M. Carré (*Traité du gouvernement des paroisses*, n° 358), doit être soumis à l'approbation de l'évêque; ainsi, tout nous semble dépendre de la sagesse du prélat, relativement à la quantité des choses à fournir, entretenir ou réparer, ou au nombre des personnes à employer pour le service du culte. Il est néanmoins quelques règles générales qu'il convient de rappeler, afin de prévenir les difficultés que des fabriques pourraient élever, relativement à ce que l'évêque croirait devoir exiger. Nous les puiserons dans les usages généralement admis autrefois et qui doivent encore recevoir leur application, à défaut de dispositions de détails dans les règlements nouveaux. »

Les usages dont parle M. Carré et après lui M. Hennequin presque dans les mêmes termes, regardent les divers objets qui constituent le mobilier nécessaire, vases sacrés, ornements, etc., pour le service religieux paroissial.

Quand l'évêque a prononcé, on ne se pourvoit pas ordinairement contre ses décisions; cependant on serait admis à en appeler (toujours d'après les lois civiles que nous subissons sans les approuver), soit d'abord devant le métropolitain (*art. organique* 15) et ensuite devant le ministre des cultes, soit même directement devant ce ministre. Les réclamations à cet égard ne pourraient être formées que par voie de pétition; elles ne sauraient l'être par voie contentieuse. Nous n'avons pas besoin d'ajouter, je pense, que des fabriciens agissant de la sorte seraient à nos yeux indignes de l'honneur de faire partie d'un conseil de fabrique. Ils prouveraient qu'ils n'ont pas le sentiment de leur mission.

La plus grande célérité doit être mise dans l'examen et l'approbation des budgets des fabriques, puisqu'elles ne peuvent se présenter devant les conseils municipaux, en cas de demande de subvention sur la caisse communale, que munies de ce budget approuvé par l'autorité diocésaine, et que, si elles n'étaient pas en mesure à cet égard, lorsque le conseil municipal lui-même arrête son budget, elles courraient le risque de voir ajourner le vote des subventions réclamées à l'année suivante. (*Lettre minist. du 15 mars 1839.*)

Dans le cas où un conseil de fabrique apporterait une résistance illégale aux ordres de son évêque, en refusant de fournir les fonds ainsi alloués d'office, ce prélat serait fondé à demander au ministre des cultes de prononcer, conformément à l'article 5 de l'ordonnance du 12 janvier 1825, la révocation soit du président du bureau des marguilliers, qui aurait refusé de signer le mandat, soit du trésorier qui n'aurait pas voulu l'acquitter, soit du bureau des marguilliers ou de tout le conseil de fabrique qui se serait rendu coupable d'une résistance aussi blâmable envers l'autorité diocésaine.

La même mesure pourrait être prise si un conseil de fabrique, lorsqu'une dépense a été par lui régulièrement votée au budget et que ce budget a été approuvé par l'évêque, prétendait que cette dépense n'aurait pas lieu et se refusait à l'exécuter.

Dans tous les cas où les revenus de la fabrique ou les ressources qui lui appartiennent couvrent les dépenses portées au budget, le budget peut, dès qu'il a été revêtu de l'approbation épiscopale, et sans autres formalités, recevoir sa pleine et entière exécution; l'autorité civile n'est pas appelée à le discuter. Si, au contraire, les revenus et les ressources de la fabrique sont insuffisants pour acquitter, soit les frais indispensables du culte, soit les dépenses nécessaires pour le maintien de sa dignité, soit les gages des officiers et des serviteurs de l'église, soit les réparations des bâtiments, ou pour fournir à la subsistance de ceux des ministres que l'Etat ne salarie pas, le budget doit contenir l'aperçu du surplus des

fonds à se procurer (*art. 48 et 49 du décret du 30 décembre 1809*).

Ces deux articles ont été modifiés au préjudice des fabriques par la dernière loi municipale (avril 1884), laquelle, contrairement à la loi de 1837, ne regarde plus comme obligatoire pour les communes la dépense pour les frais du culte, à l'exception du logement du curé et des grosses réparations, et encore après épuisement des ressources fabriciennes. Alors, on se demande pourquoi inscrire au budget un aperçu du surplus qu'il faudrait pour les frais du culte, à moins que ce ne soit pour mettre l'évêque à même de juger de la manière d'y pourvoir.

En résumé, on peut dire que l'évêque est relativement aux budgets des fabriques ce que le préfet est vis-à-vis du budget des communes; et s'il y a quelque différence, elle est au profit du pouvoir épiscopal. Si la masse des conseils de fabriques était bien pénétrée de cette vérité, peut-être n'assisterions-nous pas si souvent au triste spectacle de certaines fabriques en perpétuelle opposition avec les curés dans l'administration temporelle des églises. Mais il appartient aux évêques de le leur faire savoir à propos.

Q. — Les fonctionnaires de l'Etat ont-ils le droit à la retraite proportionnelle? Elle leur est souvent accordée; mais est-ce comme faveur pure ou comme un droit de leur part?

R. — Voici la réponse qu'un haut fonctionnaire nous donne et que nous transmettons sans commentaires, à cause de notre incompétence personnelle sur ce point.

Le droit à la retraite proportionnelle existe pour un certain nombre d'administrations spécifiées, mais non pour toutes. On peut toujours demander cette retraite proportionnelle en produisant des motifs, et on l'accorde toujours, à moins de raisons d'indignité de la part du sujet. Ainsi voit-on souvent dans le *Journal officiel* des mentions comme celle-ci: M. un tel a été admis à faire valoir ses droits à la retraite. Cela veut dire généralement la retraite proportionnelle. On l'obtient toujours pour des raisons de santé bien constatées. Nous engageons notre correspondant à consulter le directeur de l'administration spéciale à laquelle appartient son protégé. Celui-ci répondra certainement et avec la plus entière compétence.

## VARIÉTÉS

### Un livre à lire

Qui donc affirmait dernièrement que les Universités catholiques avaient trompé les espérances de leurs fondateurs, et que depuis bientôt dix ans qu'elles existent, elles n'avaient produit aucun livre digne d'être mis en parallèle avec les travaux des membres du haut enseignement officiel?



Une telle assertion ne peut émaner que d'un ignorant ou d'un ennemi.

Sans doute, les professeurs de nos Facultés libres s'occupent avant tout de préparer aux grades et d'armer, pour ce qu'un romancier contemporain a si bien nommé « les batailles de la vie, » les jeunes gens qui leur sont confiés. Leurs élèves sont leurs meilleurs ouvrages.

Mais si ce sont les meilleurs, grâce à Dieu, ce ne sont pas les seuls.

En dépit des épées de Damoclès que les tyrans du jour tiennent sans cesse suspendues sur leurs têtes, ils trouvent le moyen de donner de temps en temps au public des études vraiment remarquables qui montrent de quoi ils seraient capables s'ils jouissaient pleinement du calme nécessaire à la composition des œuvres de l'esprit.

Sans parler en effet des articles disséminés par plusieurs d'entre eux dans divers recueils périodiques, qui n'a lu au moins le compte-rendu des deux beaux volumes de M. Henry Beaune sur le *Droit coutumier*? Quel prêtre n'a dans sa bibliothèque les émouvantes conférences publiées par Mgr Bannard sous ce titre : *Les Victoires de la Foi*? Qui ne connaît la savante *Histoire de la chaire au XII<sup>e</sup> siècle* de M. l'abbé Bourgain et les pages magistrales consacrées à *Joseph de Maistre* par M. de Margerie? Qui n'a contemplé à l'époque du jour de l'an avec un œil d'envie à la vitrine de son libraire, le *Saint Martin* de M. Lecoy de la Marche? Qui enfin n'a entendu vanter l'édition critique du *Liber pontificalis* de M. l'abbé Duchêne, les leçons de M. Charaux sur notre triumvirat dramatique : *Corneille, Racine et Molière*, l'*Essai* de M. l'abbé Douais sur l'*organisation des Etudes dans l'ordre des Frères prêcheurs au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles*, le *Positivismisme et la science expérimentale* de M. l'abbé de Broglie et enfin le *Traité de géologie* de M. de Lapparent.

A ces ouvrages dont le nombre et le mérite sont une preuve irrécusable de la puissante vitalité de nos jeunes Instituts catholiques, vient de s'en ajouter un nouveau que je crois devoir signaler aux lecteurs de l'*Ami du clergé*.

Je veux parler de l'*Apologie scientifique de la foi chrétienne*, par M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet, professeur à l'Ecole supérieure de théologie de Toulouse<sup>1</sup>.

Ce livre a sa place marquée d'avance sur les rayons de toute bibliothèque ecclésiastique sérieuse.

Le prêtre est par état le défenseur de la foi. Pour remplir sa mission il peut se servir de deux armes : celle du ridicule et celle de la science. L'arme du ridicule n'est certes pas à dédaigner : un trait d'esprit habilement amené et qui met les rieurs de votre côté vaut parfois mieux que vingt arguments par *atqui* et par *ergo*. Mais, comme

on l'a dit, si l'esprit sert à tout, il ne suffit à rien. Il peut *servir* à confondre les adversaires de mauvaise foi, mais il ne *suffit pas* pour ramener les adversaires de bonne foi. Avec ceux-ci, force est bien de discuter ; mais pour discuter fructueusement, pour porter la lumière dans l'esprit de ses interlocuteurs, il faut avoir pris soin auparavant d'allumer soi-même sa lanterne, il faut avoir étudié.

De nombreux ouvrages, je le sais, ont été composés depuis une quarantaine d'années dans le but de réfuter les objections dirigées soit par les faux savants, soit par les demi savants contre nos croyances. On peut lire les *Etudes philosophiques* d'Auguste Nicolas, le *Chemin de la vérité* de M. de Champagny, le *Bon sens de la foi* du P. Caussette, la *Religion en face de la science* de M. Arduin, les *Splendeurs de la foi* du savant et regretté abbé Moigno, *L'Apologie scientifique fondamentale* de M. Van Weddingen. Tous ces écrits sont excellents. Mais il en est parmi eux qui ont quelque peu vieilli. Or le premier mérite du livre de M. Duilhé de Saint-Projet, est précisément d'être, comme on dit, parfaitement au courant. Voulez-vous savoir par exemple quelles opinions ont été émises au mois de septembre dernier au Congrès scientifique de Blois sur les fameux silex de Thenay, ou bien encore ce qu'enseigne relativement à la valeur de l'archéologie préhistorique M. de Quatrefages dans le volume qu'il a publié il y a quelques mois sous ce titre : *Hommes fossiles et hommes sauvages*? ouvrez l'*Apologie de la foi chrétienne*, vous l'apprendrez.... Etes-vous plus exigeant encore? Seriez-vous curieux par hasard de savoir ce que renfermait le n° de janvier 1885 de la *Revue des questions scientifiques*? demandez-le à M. Duilhé de Saint-Projet, il vous le dira. Son livre porte la date du 2 février 1885 et il nous donne vraiment l'état de la science au 2 février 1885.

A l'avantage d'être actuelle, l'*Apologie* de l'éminent professeur de Toulouse en joint un autre qui j'en suis sûr ne sera pas moins apprécié : c'est celui d'être courte. En notre qualité de Français, nous ressemblons tous plus ou moins à La Fontaine : comme le bon fabuliste, « les longs ouvrages nous font peur, » peur non seulement à composer, mais à lire. Les travaux du saint ministère du reste, absorbent souvent une bonne partie de nos journées et il nous reste peu de temps pour l'étude. Ce qu'il nous faut aujourd'hui surtout, ce sont de bons résumés, des *promptuaria*, comme disaient nos pères, où nous trouvions à la minute, à la seconde, l'argument qui nous est nécessaire, la réponse dont nous avons besoin. Or tel est justement le caractère de l'*Apologie scientifique de la foi chrétienne*. L'auteur a eu le talent de condenser en cinq cents pages la matière de plusieurs volumes. Son livre est, si je puis ainsi dire, tout nerfs et tout muscles.

J'ajoute que c'est aussi un livre tout-à-fait mé-

<sup>1</sup> Paris, Société générale de Librairie catholique. 1 beau volume in-12 de xvi-479 pages. Prix : 3 fr. 50. — Le même, édition in-8°. Prix : 6 fr.

thodique. M. Duilhé de Saint-Projet a une manière de procéder qui est originale et que pour ma part je trouve excellente.

Elle peut se résumer ainsi :

— En tête de chaque question, de chaque point de doctrine attaqué, discuté ou seulement menacé, exposer la vérité chrétienne dans son expression la plus brève, la plus nette, l'enseignement de la foi, mais seulement ce qui appartient à la foi. Immédiatement après et comme en regard donner sur cette même question, sur ce même point les conclusions de la science positive, les résultats démontrés, définitivement acquis. Voilà pour les *certitudes* : l'accord se manifeste de lui-même et avec éclat.

— En second lieu exposer les *hypothèses*, les théories plus ou moins probables de la science et en même temps, du côté de la métaphysique, de l'exégèse et de la théologie, les opinions libres, les interprétations plus ou moins autorisées. Ici encore on verra bien des malentendus disparaître; en tous cas, plus d'anxiété de conscience, puisqu'il s'agit de questions n'intéressant pas essentiellement la foi.

— En troisième lieu, aborder pour les réfuter, les systèmes pseudo-scientifiques, les *erreurs* formelles propagées par les savants positivistes et matérialistes également opposés à la foi.

Cette méthode si simple et si rationnelle, Monsieur Duilhé de Saint-Projet l'applique à tous les grands problèmes du jour.

Après une introduction vraiment émouvante, où sont décrits à grands traits l'état des esprits et les doctrines à l'heure présente, les crises de la foi et de la pensée en France, le caractère dominant de la lutte religieuse, les contacts de la science, de la métaphysique et de la théologie, leur autorité rationnelle, les conditions nouvelles de l'apologétique en face de la science moderne et où l'on sent palpiter à la fois l'âme du prêtre et le cœur de l'apôtre : l'âme du prêtre qui est justement effrayée des attaques forcenées dont ses croyances sont l'objet, le cœur de l'apôtre qui voudrait ramener dans les sentiers de la vertu les esprits égarés, l'auteur entre en matière.

Il divise son ouvrage en trois parties. Ces trois parties s'appellent et se complètent l'une l'autre comme les trois drames d'une trilogie antique.

La première a trait à l'origine et à la formation de l'univers; la seconde est intitulée : origine et développement de la vie; la troisième s'occupe de l'origine, de l'histoire et de la destinée de l'homme.

A chacune de ces questions, M. Duilhé de Saint-Projet ne peut évidemment consacrer qu'un petit nombre de pages, mais il serait difficile de les mieux remplir. C'est court, mais c'est complet. Semblable au père de famille dont il est question dans l'Évangile, l'auteur tire de son riche trésor scientifique non pas seulement des choses anciennes, mais aussi des choses nouvelles : il ne

se borne pas à rapporter les opinions des autres, il a des vues personnelles et il y a dans son livre tel chapitre qui est presque entièrement neuf : je citerai par exemple celui où il établit l'infinie supériorité, plus souvent affirmée que prouvée, de l'homme sur l'animal.

Quant à ses doctrines, je n'ai pas besoin de le dire, elles sont irréprochables.

Ce qui est de foi sur les questions aujourd'hui débattues par les naturalistes, il le donne comme de foi, avec une sûreté de main qui rappelle Bossuet résumant pour l'instruction des protestants, dans son admirable *Exposition de la doctrine chrétienne*, les grands principes du dogme catholique. Ce qui est simplement opinion théologique, il le donne comme opinion théologique sans que jamais il se laisse entraîner par un esprit de conciliation mal entendue à livrer des positions que l'on pouvait défendre. Inutile du reste d'insister sur ce point. L'*Apologie* porte en elle-même, si je puis ainsi dire, la garantie de son orthodoxie. Est-ce qu'un ouvrage qui nous vient de Toulouse, c'est-à-dire qui a été composé auprès de la chaise de saint Thomas d'Aquin, est-ce qu'un ouvrage qui est né d'un désir du cardinal Desprez, et que le cardinal Desprez a voulu offrir lui-même au pape lors de son dernier voyage à Rome, peut être autre chose qu'un ouvrage orthodoxe?

Un mot, avant de déposer la plume, sur la forme de ce beau volume à qui je souhaite autant de lecteurs qu'il m'a procuré de jouissances. Le bon style, a dit Chateaubriant, ne gâte jamais rien. Non-seulement le style de M. Duilhé de Saint-Projet ne gâte pas son livre, mais il en rehausse la valeur parce qu'il fait aimer les vérités qui y sont exposées, en leur servant, je ne dirai pas de parure — car il est toujours simple, — mais du moins de vêtement. L'éminent professeur de Toulouse n'écrit pas seulement en auteur, mais, comme dirait Pascal, il écrit en homme, c'est-à-dire avec tout lui-même. La citation suivante donnera une idée de sa manière. Relevant à la fin de son ouvrage le mot de Strauss qui appelle le crucifix « un bois raide en travers sur du bois, » voici, après de magnifiques développements, à quelle conclusion il arrive :

« Entre toutes les douleurs humaines, dit-il, la « douleur suprême c'est la mort : voilà la grande « épreuve. C'est le triomphe du Crucifix. Vous « mourrez seul, ce mot de Pascal donne le frisson. Oui, celui qui ne croit pas mourra seul et « bien seul. Mais s'il s'agit du chrétien agonisant, « Pascal se trompe : le chrétien n'est pas seul à « mourir. Quand tout a disparu pour lui, les parents, les amis, le bruit, la lumière, tout... le « Crucifix lui reste; ils sont deux mourants, ils « seront deux morts.

« Ils seront toujours ensemble, jusque dans « les quatre planches dont parle encore Pascal, « car si pauvre qu'il soit, le chrétien peut toujours emporter son crucifix de bois... Pour « qu'on ne s'y méprenne point, la croix précède



« le cortège dans les rues des grandes villes, le long des sentiers du village : et quand le cortège s'éloigne, la croix reste sur la tombe. »

## COURRIER DE L'UTILE

### USAGE DES FLEURS D'ACACIA, DES RACINES ET DES FRUITS DE LA RONCE

Les fleurs d'acacia, dont le parfum égale la beauté, sont employées dans diverses préparations que nous allons exposer brièvement.

#### *Sirop de fleurs d'acacia.*

On monde les fleurs de tous les pédicules et des calices, on dépose dans un vase une couche de sucre pulvérisé, puis une couche de fleurs, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement de la provision. On laisse reposer quelques heures, puis on jette sur le tout de l'eau bouillante, la quantité nécessaire pour faire fondre le sucre. Quand le mélange s'est reposé 24 heures, on prépare un sirop de sucre, et lorsque ce sirop est en ébullition, on y jette les fleurs et le sucre fondu. On laisse bouillir quelques instants, puis on clarifie et on met en bouteilles.

Il serait difficile de préciser la dose à employer pour aromatiser le sirop; cela dépend du goût des personnes et de la qualité des fleurs, qui sont plus ou moins parfumées. Un peu d'habitude aura bientôt donné sur ce point une connaissance suffisante.

Ce sirop est agréable; le goût se rapproche de celui de la fleur d'oranger. Il est efficace contre la toux et les affections de l'estomac.

#### *Collyre fabriqué avec des graines d'acacia.*

Les graines d'acacia, pilées dans un mortier et mélangées avec de l'eau de rose ou de plantain, produisent un excellent effet dans les maladies des yeux. On prépare ce collyre de la manière suivante :

Graines d'acacia,	4 grammes,
Eau de rose,	180 grammes.

Quand les graines sont bien triturées, ajoutez l'eau peu à peu, agitez quelques instants, passez à l'étamine et versez la liqueur dans une fiole pour vous en servir quand besoin sera.

Ce collyre réussit souvent là où les plus connus échouent. Il suffit de bassiner les yeux plusieurs fois dans la journée et d'y appliquer, le soir en se couchant, un linge imbibé de cette eau.

#### *Liqueur alcoolique d'acacia.*

Si on faisait infuser les fleurs d'acacia dans l'eau-de-vie, on n'obtiendrait pas une liqueur aromatique. Il faut surprendre le parfum au moyen du sirop, comme dans la première préparation. On coupe ce sirop avec partie égale de bon esprit de vin à 23 degrés, on agite jusqu'à ce que le mélange soit complet, puis l'on met en bouteilles. Après un repos de quelques mois, cette liqueur est excellente.

#### *Beignets de fleurs d'acacia.*

Avec les fleurs d'acacia, on prépare encore un mets fort délicat. Nous voulons parler des beignets.

Choisissez de belles fleurs, trempez-les dans une pâte légère, et faites frire comme à l'ordinaire. Cet entremets d'un goût exquis, est fort recherché en Italie.

#### *Racines et fruits de la ronce.*

Qu'il nous soit permis d'ajouter quelques mots en l'honneur d'un arbuste pour lequel on affecte, bien à tort, la plus grande indifférence. Cet arbuste est la ronce.

Faites sécher lentement et à l'ombre les racines, coupez-les en petits morceaux, et faites-en une infusion légère. Cette boisson est un excellent spécifique contre les toux opiniâtres.

On peut encore obtenir de son fruit une liqueur rafraîchissante. Prenez cinq parties de fruits bien mûrs, une de miel et six de vin; faites bouillir le tout ensemble, enlevez l'écume, retirez du feu, passez à la chausse et laissez fermenter. Après la fermentation, faites bouillir de nouveau, et laissez fermenter une seconde fois dans un vase convenable.

En Provence, on se sert des fruits de la ronce pour donner à des vins clairs une couleur foncée.

On le voit, la malédiction qui après le péché, est tombée sur la terre, cachait quelque arrière-pensée de miséricorde et de compassion. La ronce en est la preuve.

## IMPRIMATUR.

Lingonis, die 27 maii 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis.*

### CONSEILS DU DOCTEUR

#### *L'insomnie et son traitement.*

L'insomnie peut être occasionnée, soit par la souffrance, soit par le chagrin ou les préoccupations, mais, qu'elle qu'en soit la cause, nos lecteurs seront de notre avis, rien n'est plus pénible que la privation de sommeil.

Jusqu'à ces derniers temps, l'insomnie était combattue par les préparations à base d'opium; malheureusement, cette médication n'est pas sans danger pour le cerveau. Le seul médicament qui puisse être employé sans inconvénient contre l'insomnie, c'est le sirop de Follet, au chloral.

Le sirop de Follet est surtout ordonné avec succès lorsque le malade est privé de sommeil par suite de violentes souffrances dans les cas de goutte, asthme, rhumatismes, coqueluche, névralgies, migraines, etc. Grâce au sommeil bienfaisant procuré par le sirop de Follet, le malade voit son moral et ses forces se relever rapidement.

Le professeur Bouchardat, membre de l'Académie de médecine, dit dans son formulaire de 1885 : « Le chloral fait dormir vite, sans nausées ni céphalalgie. Le sirop de Follet constitue la meilleure forme d'administration du chloral; ainsi conseillé, il n'irrite pas l'estomac. »

Nous engageons les personnes sujettes aux insomnies à avoir toujours sous la main un flacon de ce sirop qui se conserve indéfiniment et peut rendre les plus grands services.

Le sirop de Follet se vend 3 francs dans toutes les pharmacies.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDEAUD.

# OUVRAGES

SUR LE

# SACRÉ-CŒUR

**Imitation du Sacré-Cœur de Jésus-Christ**, par Mgr CIROT DE LA VILLE, camérier secret de Sa Sainteté, chanoine honoraire, doyen de la Faculté de Théologie de Bordeaux. Ouvrage honoré des brefs de LL. SS. Pie IX et Léon XIII et d'approbations épiscopales. 1 joli vol. in-18 de xxvi-360 pages . . . . . 1 50

**Le Cœur de Jésus, principe et modèle de la perfection chrétienne**, ou *Mois du Sacré Cœur*, par le R. P. E. DESJARDINS, S. J. 1 volume in-18 de xxviii-311 pages . . » 75

**Recueil de divers exercices de dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie**, par un PÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. 1 volume in-18 de iv-373 pages. 1 25

**Mois du Sacré-Cœur de Jésus. Directions spirituelles de saint François de Sales**. 1 beau vol. in-16 elzévirien de xviii-408 pages . . . . . 3 »

Edition de propagande. 1 vol. in-18 de xviii-183 pages . . . . . » 75

**Le Cœur de Jésus, Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ**, sa nature, ses motifs et sa pratique, d'après le P. DE GALLIFFET, de la Compagnie de Jésus, suivie de la *Vie de la B. Marguerite-Marie*, par le P. CROISSET. 3<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. 1 volume in-18 de xxiv-384 pages . . . . . 1 50

**Le Cœur de Jésus ouvert au cœur du chrétien**, d'après les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle, suivi d'une *Neuvaine pour se préparer à la fête de ce divin Cœur*, par le P. Charles BORGIO, de la Compagnie de Jésus. 1 volume in-32 de xxxi-384 pages . . . . . 1 50

**Mois du Sacré-Cœur, ou les Titres de Jésus à notre amour**, d'après la sainte Ecriture, par l'abbé Eugène TESSIER, curé au diocèse de Versailles. 1 vol. in-32 de xxviii-311 pages. . . . . » 75

**Les Délices des Amis de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge**, ou pieuses prières composées par le vénérable Louis DE BLOIS, traduites par le P. Antoine DENIS, S. J. auteur du livre de la *Reine du ciel*. 1 volume in-16 de ix-335 pages. . . 1 25

**Le Chrétien à l'école du Cœur de Jésus**, ou *Etude de ses Vertus*, par les PP. NOUET et POTTIER. 1 volume in-12 de 687 pages . . . . . 4 »

On trouve dans ce traité du P. NOUET, revu et mis dans un ordre nouveau par le P. H. POTTIER, la sûreté d'enseignement, la fécondité des vues, l'élévation des pensées, les applications pratiques, l'unction pénétrante, enfin la noble simplicité et la clarté qui distinguent les écrits de ce célèbre et pieux auteur.

**Mois du Sacré-Cœur des enfants de Marie**, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-32 Jésus de 320 pages . . . . . » 75

**Mois du Sacré-Cœur de Jésus** (petit), contenant 33 méditations avec prières, la messe, les vêpres, les litanies, plusieurs prières et cantiques en l'honneur du Sacré-Cœur, par l'abbé G. BRUNET, publié avec l'approbation de Mgr l'Evêque de Moulins. 2<sup>e</sup> édition. 1 volume in-32 de xiv-311 pages . . . . . 1 »

**Dévotion envers N.-S. J.-C. ou Etude de ses titres consolants et glorieux**, lectures pendant le mois du Sacré-Cœur, par LES MÊMES. 3 vol. in-12, de xix-468, 439 et 402 pages . . . . . 8 »

**Dévotion pratique au Sacré-Cœur de Jésus**, par le P. Jean CROISSET. Nouv. édit. revue et corrigée. 1 fort volume in-18 de 484 pages . . . . . 1 50

**Le Chrétien selon le Cœur de Jésus ou Neuvaine en forme de retraite**, pouvant servir durant le mois consacré au divin Cœur, par les PP. WALDNER et CADRÈS. 1 vol. in-18 de xxxii-322 pages. . . 1 50

**Litanies illustrées en l'honneur de la B. Marguerite-Marie**. La douzaine . . » 75

**Huit jours au Sacré-Cœur à Montmartre**. Méditations, documents, prières, par le chanoine Elie REBON, missionnaire apostolique. *Extrait partiellement de La Jeune Fille chrétienne*, sous l'approbation de NN. SS. d'Avignon, Digne, Fréjus, Marseille, Montauban, Nîmes, Valence, etc., etc. 1 vol. in-32 de 304 pages . . . 1 25

## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

**Machines de précision** à main et à pédale, **Tours, Outillages et accessoires**. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. **DESSINS** de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

**Articles Religieux** : Christis, statuettes, bénitiers, etc. Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

**RESSER**  
POUR IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.  
**DEPUIS 25 FRANCS**  
Système à la portée d'un Enfant  
PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fra





# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières

Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
CACHAL-FROC, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

CHAPEAUX. MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de CHEMINS DE CROIX en peinture, en sculpture, etc. L. CHOYET, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

M. SON BOUASSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTI, BÉNITIERS, CHAPELETS.

ENCENS des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

COLTAT & C<sup>ie</sup> rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

VITRAUX D'ART. Maison THIBAUD, la plus ancienne de France. Félix GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en 1853. E. HUCHER père et fils, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques cartons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM et de la PALESTINE. V<sup>o</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>  
64, RUE BONAPARTE, 64

STATUES-CHEMIN DE LA CROIX  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

VITRAUX D'ÉGLISE, H. GARNIER, Boulevard d'Enfer, 230, PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tous-jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

DÉCOUPAGE des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils, Sculpture, etc.

TOURS & ACCESSOIRES

LE MELLE, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

GOUDRON GUYOT

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le GOUDRON GUYOT rafraîchit et purifie le sang et fortifie les estomacs délicats. Expérimenté avec succès dans les hôpitaux de France, Belgique, Amérique contre les affections de la Poitrine, de la Gorge et de la Vessie. C'est la meilleure boisson en temps de chaleur et d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



Refuser tout flacon ne portant pas sur l'étiquette ma signature ci-contre et mon adresse 19, rue Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

REDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des S<sup>s</sup>-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 23 :

PRÉDICATION : Pour la fête du Sacré-Cœur : l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. Congrégation des Rites : Réponses à 12 questions de Mgr Catteaux, évêque de Luçon. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Quelles sont les conditions pour gagner les indulgences du Chemin de la Croix avec un crucifix indulgencié ? — La condamnation d'une image s'applique-t-elle aux petites images que l'on met dans le bréviaire ? — L'imposition du chapelet est-elle nécessaire à la validité de la bénédiction ? — Quelle doit être la position des élèves chantant le *Credo à Et incarnatus est* ? — Les mariages clandestins des protestants sont-ils valides ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le chapelain desservant une chapelle vicariale a-t-il droit à un logement ou à une indemnité de logement ? Quelle est la condition de la chapelle vicariale ? — Une annexe qui est chapelle de secours peut-elle être administrée par une commission spéciale ? Quelles règles doit-on suivre ? — A quelle distance d'une école peut-on établir un nouveau cimetière ? — Doit-on dresser procès-verbal du baptême d'une cloche ? — VARIÉTÉS : Les œuvres de Victor Hugo. — COURRIER DE L'UTILE : Moyen de couper le verre.

## REVUE LITTÉRAIRE

### Réimpression des Conciles de Mansi

A l'occasion de la prochaine publication de l'importante collection des Conciles de Mansi, par les soins de la Société générale de Librairie catholique, M. Victor Palmé vient de faire appel aux Directeurs et Conservateurs des Bibliothèques nationales en leur adressant la lettre suivante :

« Monsieur,

« L'historien a, pour le guider sûrement dans ses travaux d'érudition, les monumentales collections historiques de l'Allemagne; le théologien, les non moins précieuses collections des Pères de l'Eglise; le philologue et le grammairien, les excellentes éditions des classiques grecs et latins. Seul, l'annaliste sacré qui veut étudier à fond l'histoire des premiers conciles de l'Eglise, n'a le plus souvent sous la main ni un texte correct, ni des notes concordantes. L'un s'appuie sur le témoignage de Surius, l'autre, sur celui du P. Labbé-Cossart, celui-ci invoque le texte de l'édition royale, celui-là s'en réfère à Harduin, un autre enfin à Mansi, selon que ces divers ouvrages sont à sa disposition, sans songer autrement aux erreurs qui doivent résulter inévitablement de l'altération des textes primitifs et des lacunes qui se sont produites dans les premières éditions. Que de fois le savant n'a-t-il point eu à déplorer de grossières erreurs! que de fois n'a-t-il pas été forcé, pour s'assurer de l'exactitude d'un texte, d'entreprendre de longs et pénibles voyages et de perdre en recherches fatigantes un temps précieux!

« Frappés de ces divers inconvénients, nous avons cherché à y apporter un remède efficace, en entreprenant la réimpression textuelle de la grande *Collection des Conciles*, de Mansi, collection que l'on s'accorde à regarder comme étant la plus complète et la plus savante de toutes celles qui existent et dont les exemplaires, devenus très rares, se rencontrent difficilement aujourd'hui.

« Pour mener à bonne fin notre entreprise, nous nous sommes assuré la collaboration des érudits les plus versés dans la science ecclésiastique; nous avons fait un appel pressant au zèle et au concours des savants conservateurs de nos bibliothèques et de nos archives nationales. Nous nous proposons de consacrer une partie notable des souscriptions à notre collection, à préparer des suppléments et une table générale des matières qui augmenteront le nombre de nos volumes. Nous supplions donc instamment les personnes qui posséderaient par devers elles des documents sur les premiers conciles, publiés depuis l'impression de Mansi, ou même des documents inédits et inconnus, de vouloir bien nous les communiquer.

« Les premières feuilles de notre édition viennent de paraître. Nous les mettons à votre disposition, à titre de spécimen. De l'avis des juges les plus compétents, elles sont de beaucoup supérieures à l'ancienne édition et pour la netteté de l'impression et pour la beauté du papier.

« Le prix de chaque volume est de 35 francs. Cette somme, relativement minime et payable à la réception de chaque volume, permettra aux plus petites bibliothèques d'en faire l'acquisition.

« En ce qui vous concerne, Monsieur, nous aimons à espérer que, dans l'intérêt même des archives et de la bibliothèque dont vous avez l'administration, vous provoquerez des souscriptions à la nouvelle édition de Mansi. Vous nous prêterez ainsi un concours actif, et en nous aidant à réaliser notre projet, vous aurez, encore une fois, bien mérité de la science.

« Dans l'attente de votre réponse, veuillez agréer, Monsieur, l'expression de nos sentiments les plus respectueux.

**Enchiridion theologicum complectens Concilii Tridentini et Concilii Vaticani constitutiones cum selectis Pie IX constitutionibus**, par Henri Ramière, de la Société de Jésus, ouvrage posthume augmenté des principales lettres ency-



cliques de Léon XIII, 1 vol. in-12 de 464 pages. Prix : 4 fr. 50.

Ce manuel a été fait non seulement pour les étudiants en théologie, mais encore pour les professeurs auxquels il est appelé à rendre de grands services. En effet, jusqu'à présent, les constitutions dogmatiques du Concile de Trente, quoique connues de tous ceux qui se livrent à l'étude et à l'enseignement de la théologie, se trouvaient disséminées dans divers ouvrages spéciaux et confondus avec les décrets qui traitent des points de discipline. L'auteur les en a extraites et les a réunies aux constitutions dogmatiques du Concile du Vatican, de sorte que maîtres et élèves peuvent facilement s'y reporter et les avoir, en quelque sorte, sous la main. C'est tout à la fois une lacune importante comblée dans l'enseignement, un temps précieux gagné pour tous. A ces constitutions des deux derniers conciles œcuméniques de l'Eglise catholique, réunies comme en un corps de doctrine, sont jointes, sous forme d'annexes, les principales lettres encycliques de l'immortel Pie IX et de Léon XIII notamment, de Pie IX : la Constitution sur le dogme de l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge ; sur les principales erreurs de notre temps ; sur le syllabus ; sur la portée et l'étendue des censures ecclésiastiques ; de Léon XIII : sa première Encyclique ; sa lettre sur le socialisme et le communisme ; sur la philosophie scolastique ; sur le mariage ; sur la puissance civile et sur la secte des Francs-maçons.

A tous ces titres, l'*Enchiridion theologicum* a reçu l'approbation ecclésiastique et notamment celle de Son Eminence le Cardinal de Toulouse. Il sera bien accueilli dans les grands séminaires et deviendra bientôt le *vade mecum* du prêtre.

**Glossaire archéologique du Moyen âge et de la Renaissance**, par M. Victor Gay, 2 vol. grand in-8° colombier, de 750 pages, ornés de plus de 1200 gravures. Prix de souscription : format grand in-8°, 90 francs. Format in-4° papier supérieur : 150 francs. L'ouvrage aura 10 fascicules de 10 feuilles au prix de 9 francs et sera porté, aussitôt l'achèvement des deux volumes, à 120 francs. Société générale de Librairie catholique, 76, rue des Saints-Pères, Paris.

Le quatrième fascicule du *Glossaire archéologique* de M. Victor Gay vient de paraître. Il comprend la fin de la lettre C, la lettre D et partie de la lettre E. On est étonné, en le parcourant, de la quantité de documents qui s'y trouvent condensés sous une forme multiple et variée, tels que monuments originaux, textes authentiques et contemporains, dessins et commentaires explicatifs. De l'avis de tous les connaisseurs, c'est un véritable travail de bénédictin, une œuvre de haut talent qui a coûté au savant qui l'a entreprise de nombreuses années de recherches et de voyages. Nous l'avons déjà dit ici et nous ne saurions trop le répéter, ce *répertoire archéologique* est un des plus beaux monuments artistiques que nous connaissions. Sous forme de dictionnaire, il contient un glossaire spécial, donnant, outre l'explication des termes, plus de trente mille textes originaux, des figures d'après les monuments contemporains, la plupart inédits. Aussi la presse entière et le monde savant sont-ils unanimes à le regarder comme une œuvre hors ligne et à lui assigner une place d'honneur dans toutes les bibliothèques publiques, dans celles de l'artiste, de l'érudit, de l'historien et du bibliophile.

**La Papauté ou la politique des temps modernes**, par Jules Sallony. 1 vol. in-12 de 288 pages. Prix : 2 francs.

L'auteur agite, dans cette étude, les questions vitales les plus importantes et essaie de les résoudre à l'aide de données historiques qu'il puise dans les annales politiques et religieuses de l'Europe. La France joue un rôle prépondérant dans ce mouvement irrésistible qui entraîne les peuples et les souverains, vers cette politique nouvelle que l'on désigne sous le titre de politique des temps modernes. On jugera de la haute portée de cette étude par les considérations élevées qui y sont développées.

Après avoir essayé de préciser l'époque où commencent les temps modernes, l'auteur fait voir comment l'Eglise a mis son cachet sur la politique moderne, comment l'Europe et ses plus illustres nations ont répondu aux nouvelles aspirations issues de cette politique, enfin il termine en montrant la transformation qui doit s'opérer dans la politique européenne. Ce sont là, on le voit, des questions de l'ordre le plus élevé dont la solution importe le plus à la vie sociale.

## PREMIÈRES COMMUNIONS

### LIVRES DE LECTURE

**Fleurs de la Première Communion**, par M. l'abbé Julien LOTH. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. — 1 très fort volume in-12 de 528 pages, titre rouge et noir . . . . . 4 »  
Reliure chagrin plein bleu . . . . . 16 »

**Modèles d'une bonne Première Communion**, ouvrage utile aux catéchistes et aux parents chrétiens. Nouvelle édition, augmentée d'un appendice sur la confirmation, par le R. P. HUGUET. — 1 fort volume in-12 de vi-424 pages. . . . . 2 »  
Reliure chagrin plein bleu . . . . . 14 »

### LIVRES DE PRIÈRES

**La Première Communion illustrée**, par M<sup>me</sup> Léon Gautier. Edition de luxe, avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte. Un volume in-32 raisin de xix-472 p. — Prix broché, 4 fr. — Cartonné toile riche, 6 fr. — Reliure chagrin ou veau plein, tranches et ornements dorés, 10 fr. — Reliure chagrin poli à biseau, tranches dorées, gardes chromo, 12 fr. — Reliure maroquin plein, uni ou poli, tranches dorées, gardes soie, 20 fr. — Reliure cuir de Russie, tranches dorées, gardes soie, 20 fr.

**Le Livre d'heures des Jeunes Gens**, par le P. Charles Clair, auteur de *Pierre Olivaint*. Joli volume grand in-32, avec encadrements et têtes de chapitres d'après les dessins artistiques du P. Morisseau. — *Livre de poche*. — *Vrai bijou d'impression*. — Prix : broché, 4 fr. — Reliure basane souple, tranches rouges, 5 fr. — Reliure veau souple, tranches dorées, 10 fr. — Reliure chagrin souple, tranches dorées, 10 fr. — Chagrin poli, gardes chromo, tranches dorées, 12 fr. — Chagrin poli, gardes soie, tranches dorées, 15 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes chromo, tranches dorées, 20 fr. — Maroquin poli du Levant, gardes soie, tranches dorées . . . . . 25 fr.



## PRÉDICATION

POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR : L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST POUR LES HOMMES

*Flecto genua mea... ut possitis comprehendere cum omnibus Sanctis quæ sit latitudo et longitudo et sublimitas et profundum scire etiam supereminentem scientiæ caritatem Christi. (Ephes., III, 18 et 19.)*

Le Sacré-Cœur, c'est Jésus-Christ lui-même considéré, il est vrai, sous un point de vue particulier, mais toujours est-il que c'est Jésus-Christ notre Créateur et notre Sauveur. Le Cœur sacré du Seigneur auquel s'applique notre dévotion n'est donc pas isolé, séparé du reste du corps, ni de sa sainte âme, ni de sa personne divine. Non, mais dans cette spéciale dévotion au Sacré-Cœur, en adorant et en aimant Jésus c'est sur son cœur particulièrement que se portent et s'arrêtent nos hommages et nos affections, sur ce cœur, symbole et ardent foyer de son immense amour pour nous, sur ce cœur dit-il lui-même, qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné, jusqu'à se consumer et s'épuiser pour leur amour. Ainsi donc, l'objet prochain, visible et matériel de cette douce et sainte dévotion à laquelle l'Eglise nous convie en cette solennité, c'est le cœur de Jésus-Christ, mais ce cœur sans isolement, sans séparation, vivant et répandant la vie dans ce glorieux corps du Sauveur et toujours uni à son âme et à sa divinité. Et l'objet spirituel, invisible, final, vers lequel, par la vue de ce cœur, nous nous élevons, c'est l'amour de Jésus-Christ pour nous, amour dont ce cœur, selon notre commune manière de voir et de parler, est le foyer et le symbole. En sorte qu'on peut dire avec vérité que la dévotion au Sacré-Cœur c'est proprement la dévotion à l'amour de Jésus pour les hommes.

Aussi est-ce de cet amour que je veux vous entretenir. Le Sauveur nous en parle en ces termes : Comme mon Père m'a aimé, ainsi moi-même je vous ai aimés, *sicut dilexit me Pater et ego dilexi vos* (Joan., xv, 9). Oh, l'étonnante parole ! Voulant nous donner une idée de la grandeur de son amour, il en cherche une similitude : où la prend-il ? dans les affections d'ici-bas ? Mais les affections de ce monde avec tout ce qu'elles ont de plus tendre, que sont-elles pour pouvoir entrer en comparaison avec l'amour de Jésus ? Pour en concevoir quelque chose il faut chercher plus haut que la terre et c'est jusqu'au ciel même qu'il faut aller ? Sera-ce du moins l'amour des anges et des plus brûlants séraphins que le Sauveur prendra pour comparaison ? Non, il faut encore monter plus haut. Il faut s'élever jusqu'à l'adorable Trinité, entrer dans ce foyer brûlant de l'amour incréé et infini, contempler l'amour inénarrable du Père pour son Fils. C'est là et là seulement qu'il faut regarder. Je vous ai aimé

comme mon Père m'a aimé, *sicut dilexit me Pater et ego dilexi vos*. Aussi en vous parlant de cet amour, n'emploierai-je que les paroles de l'apôtre aux Ephésiens : Je fléchis les genoux et je prie le Seigneur pour que vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la longueur, la largeur, la sublimité et la profondeur de l'amour de Jésus-Christ et connaître pleinement à fond cet amour suréminent du Christ-Dieu. Et quelle est donc la longueur de cet amour ? Il est éternel. Quelle est la largeur ? Il est immense. Quelle la sublimité ? Il est infiniment tendre. Quelle enfin la profondeur ? Il est prodigieusement généreux.

## I

*Quæ sit longitudo ?* Le premier caractère que nous découvrons et admirons dans l'amour de Jésus pour les hommes, c'est qu'il est éternel, en sorte que ce n'est pas seulement dans ce temps, mais sans commencement, avant tous les temps, que le Fils de Dieu nous a aimés. *In perpetua caritate dilexi te*. Cela est-il possible puisque nous ne sommes que d'hier ? et pouvions-nous être aimés avant que d'exister ? Oui, il en est ainsi et c'est en toute rigueur qu'il faut entendre ici le mot *éternel*. Pour le concevoir, il suffit de remarquer qu'avant d'avoir reçu l'existence, nous étions présents déjà dans l'entendement du Verbe divin, et cela dès l'éternité, puisqu'en Dieu tout est éternel et rien ne commence. Nous étions donc dans la pensée du Verbe éternellement comme y sont les idées de tous les êtres possibles, et à défaut d'une existence réelle, nous y avions déjà, si je puis ainsi dire, une existence idéale. Autrement Dieu pourrait créer ce qu'il ne connaîtrait pas, ou bien il commencerait seulement à connaître en créant ce qu'il n'avait pas connu toujours, ce qui est absurde. Donc éternellement le Verbe nous a vus en lui, présents que nous étions à sa pensée divine, et en nous voyant, il nous a aimés, et nous aimant, il a résolu de nous créer, et ayant résolu de nous créer, il nous a destinés ses biens, en sorte que toutes les grâces que nous avons reçues, que nous recevons tous les jours et que nous recevrons à jamais, ne sont que l'accomplissement dans le temps de cet éternel dessein d'amour. Et dès le premier instant où, dans le sein virginal de Marie, le Cœur sacré du Sauveur eut été formé, aussitôt Jésus commença de nous aimer, non plus seulement en tant que Dieu, mais aussi en tant qu'Homme-Dieu. Il nous vit dès lors, quoique nous ne fussions pas encore, par la connaissance anticipée que le Verbe donnait de nous à sa sainte âme ; il nous vit et il nous aima ; et depuis il n'a plus cessé, et jamais il ne cessera, à moins que nous ne soyons assez insensés pour ne plus vouloir de son amour. Car n'ayant pris un cœur d'homme dans son Incarnation que pour nous ; l'ayant rendu à la vie dans la résurrection encore pour nous, il ne peu



se faire que ce cœur cesse jamais de nous aimer, si nous n'empêchons nous-mêmes son amour par nos résistances, nos refus et nos mépris. Voilà la longueur de l'amour de Jésus. Son amour plus ancien que le monde, ancien comme l'éternité, durera plus que le monde; il durera autant que l'éternité.

## II

*Quæ sit latitudo?* Et sa largeur quelle est-elle? Ah! c'est d'elle qu'on peut dire avec la sainte Écriture : *Non est qui se abscondat a calore ejus*. L'amour du Sauveur embrasse tous les hommes. Cherchez en effet, une misère que n'ait point soulagée le cœur de Jésus-Christ. Jésus-Christ aime, et pendant sa vie mortelle et depuis dix-huit siècles il passe à travers l'humanité, sans cesse faisant le bien, sans cesse guérissant toutes les infirmités physiques. Jésus-Christ aime et il essuie toutes les larmes, il adoucit et console toutes les douleurs. Jésus-Christ aime et il fortifie toutes les faiblesses. Jésus-Christ aime et il pardonne à toutes les iniquités, il pardonne à l'adultère, il pardonne à l'ingratitude, il pardonne à l'hypocrisie, à l'infamie même de la trahison. Il aime en un mot d'un amour si large que pas une misère du corps, pas une misère du cœur, pas une misère de l'âme n'échappe à l'action vivifiante de son immense tendresse.

## III

*Quæ sit... sublimitas?* Voulez-vous connaître la hauteur de cet amour qui consume ce Cœur adorable? Il est riche d'une tendresse infinie. « Jésus emploie pour la peindre les plus touchantes figures. Il est le pasteur; toutes les âmes sont les brebis de son bercail, il les connaît toutes, il les appelle par leur nom; il choisit leurs pâturages, il les protège contre l'ennemi, il s'inquiète des absentes, court à leur recherche, les prend sur ses épaules pour leur éviter la fatigue de la route, et les ramène tremblantes au milieu du troupeau. Il est père, le genre humain est sa famille, il partage son pain avec les enfants fidèles, et ménage aux prodigues de généreux pardons et de joyeux retours. Il est mère, il voudrait toujours presser ses enfants sur son cœur comme la poule craintive ses chers petits poussins. Il est époux, il promet aux âmes vigilantes des noces mystérieuses et d'éternelles joies. Toutes les faiblesses lui sont aimables. Il ne touche qu'avec de délicates précautions le roseau froissé afin de ne pas le briser, la mèche qui fume encore afin de ne pas l'éteindre. Les enfants et les pauvres ont une place de choix dans ses affections. Il les admet dans sa compagnie et leur permet de saintes et douces familiarités. Chose plus étrange! La misère honteuse a le don d'attirer son cœur. Jésus aime les pécheurs, il les recherche, les appelle près de lui, assiège leur âme coupable par ses prévenances, les pénètre de sa bonté, les touche afin de pouvoir leur dire : « *Courage, vos péchés vous sont remis.* » Les publicains méprisés, la Madeleine

déshonorée, la Samaritaine adultère, tous les infirmes de l'ordre moral sont l'objet de sa charitable sollicitude. Il est miséricordieux et encore miséricordieux, *misericors et miserator*. Entre toutes ses œuvres d'amour, la compassion et la tendresse pour la grande misère du péché tient le premier rang, *misericordia ejus super omnia opera ejus*. Jamais chose pareille ne s'était vue. »

## IV

*Quæ sit... et profundum?* Que dire enfin de la profondeur de l'amour du Cœur de Jésus. Il est prodigieusement généreux. Le propre de l'amour, c'est de donner; du grand amour, de donner beaucoup; mais le propre d'un amour sans bornes c'est de donner tout, tout ce qu'on a, tout ce qu'on est : or n'est-ce pas ainsi que Jésus-Christ nous a aimés. Avec quelle prodigalité il nous a communiqué tous ses biens : la dignité d'enfants de Dieu dont il nous fait participants; la connaissance de son Père avec la science du salut dont il nous révèle les secrets; la grâce que nous recevons de sa plénitude, et qui ne cesse de couler dans toute l'Eglise par les canaux des sacrements et de la prière; le ciel enfin où il nous appelle à partager éternellement sa félicité et sa gloire. Il veut, ce généreux maître, que tout soit commun entre lui et nous. « *Pater, volo, ut ubi sum ego, et illi sint mecum* » (Joan., xxi, 24). Vous le voyez, tout ce qu'il a, il nous le donne, mais c'est peu encore. Car il veut de plus se donner lui-même et son cœur ne sera satisfait qu'à ce prix. Voyez en effet comme il nous donne tout ce qu'il est : sa divine personne dans l'Incarnation en s'unissant pour jamais à notre nature; sa sainte âme en l'arrachant de son corps par la mort pour notre salut; sa chair sacrée en l'immolant pour nous sur la croix, et dans quels tourments!... son sang adorable en le versant à flots par les larges plaies de ses pieds et de ses mains, et par une infinité de meurtrissures, pour la rançon de nos péchés. Il en restait encore un peu de ce sang divin, dans le cœur après qu'il eût cessé de battre; Jésus veut que ce cœur soit transpercé afin que la dernière goutte nous soit donnée. Est-ce le dernier mot de l'amour de Jésus? Non, son infinie sagesse conspirant ici avec son infinie charité, trouvera le don de l'Eucharistie, plus merveilleux en un sens que tous les autres. Car par l'Eucharistie, ce que Jésus nous avait donné successivement, il le rassemble en un pour nous le donner de nouveau tout à la fois, et non pas un seul jour, mais tous les jours si nous le voulons; et pas seulement en commun, mais à chacun de nous en particulier, dans tous les lieux de la terre et dans tous les temps jusqu'au grand don éternel qu'il nous fera de lui-même finalement au ciel dans sa gloire. Quel amour! Quel amour! n'est-il pas vrai qu'il est infini?

Et cependant comment cet amour est-il compris? Jésus-Christ nous aime d'un amour éternel.

Combien d'instants nous-mêmes, nous qui sommes chrétiens, dans une carrière déjà longue peut-être, avons-nous consacrés à son amour? Son amour est large et vaste comme l'infini. Quelle place Jésus occupe-t-il dans notre cœur? Son amour est l'amour tendre d'une mère. Savons-nous lui donner un cœur d'enfant? Son amour enfin a été plus fort que la mort. Quelles privations, quels sacrifices, quels dédommagements notre cœur lui offrent-ils? Le cœur de Jésus n'aspire qu'à se donner, mais qui vient à cette source pour étancher sa soif et rafraîchir son cœur? Ah! sans doute ce n'est plus aujourd'hui, comme sur la croix, le fiel pour les lèvres de Jésus, mais c'est l'amertume pour son âme : amertume de l'indifférence, amertume de l'oubli, amertume de la haine, amertume la plus horrible à supporter, amertume de l'ingratitude.

Ah! croyez-vous que ce Cœur divin ne sentira pas? Croyez-vous que l'amour blessé ne s'irritera pas, que Jésus-Christ ne finira pas par frapper? « Eh quoi, s'écrie un de nos grands orateurs, un Dieu sera venu ici-bas, un Dieu vous aura parlé, un Dieu aura guéri vos blessures, un Dieu se sera laissé toucher, manier, lier par des bourreaux... Un Dieu se sera laissé avilir par les fouets et les lanières, un Dieu se sera laissé couronner d'une épine impie, meurtrière et pleine de dérision, un Dieu se sera laissé coucher, clouer sur une croix! Et vous croyez qu'après cela, vous pourrez rire, braver, aller aux noces de vos voluptés, aux impiétés de vos pensées, aux impuretés de vos passions? Oh! non, non! L'amour n'est pas un jeu. On n'est pas impunément aimé par un Dieu; on n'est pas impunément aimé jusqu'au gibet de la croix! Ce n'est pas la justice qui est terrible, c'est l'amour. L'amour c'est la vie ou la mort. Et il s'agit de l'amour d'un Dieu, c'est l'éternelle vie ou l'éternelle mort. »

Oui, tremblons, car l'amour pardonne tout, sauf une injure, celle de n'être pas aimé. L'amour bien plus que la justice, quand il est froissé, devient inexorable. Aimons donc le cœur de Jésus, louons, bénissons, exaltons son amour. Servons-le, cet amour, c'est le gage le plus certain de la félicité éternelle.

Ainsi-soit-il.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

*Sacrée Congrégation des Rites.*

LUCIONEN.

29 décembre 1884.

Mémoires à faire à la messe du patron principal quand la solennité a été transférée au dimanche. — Préface à

« Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle

chanter pendant l'octave de la Purification, quand cette fête a une octave. — Leçons du second et du troisième nocturnes de l'octave des deux fêtes de la Chaire de saint Pierre. — Leçons pour l'octave du Patronage de saint Joseph, quand il y a octave. — Leçons pour l'octave du Rosaire. — Office pour le 6<sup>e</sup> et le 7<sup>e</sup> jours de l'octave de la Sainte Trinité, quand elle est titulaire. — Concurrence du jour octave de la Sainte Trinité avec une fête double de 1<sup>re</sup> classe. — Célébration des obseques aux fêtes de saint Joseph et de l'Immaculée-Conception. — Concurrence de saint Gabriel, patron ou titulaire de l'église, avec saint Joseph. — Concurrence de la fête du Très-Saint Rédempteur avec l'office votif du Saint-Sacrement. — Jusqu'à quand reste-t-on à genoux au chœur pendant les messes des fêtes, de l'Avent, etc.? — Doit-on se lever pour réciter l'oraison des prières commandées après la messe? — Peut-on supprimer le chant du *Gloria*, du *Credo*, etc., dans les messes chantées demandées par dévotion par les fideles? — Quelles vêpres peut-on chanter le dimanche dans les paroisses?

Reverendissimus Dominus Nicolaus Catteau hodiernus Episcopus Lucionen. atque etiam ipsius nomine hodiernus redactor Kalendarii in usum ejusdem Dioceseis, sacræ Rituum Congregationi insequentia Dubia pro opportuna solutione humillime subjecerunt nimirum :

Dubium I. Quum ex indulto Apostolico solemnitas Patroni Principalis cujusque loci ut plurimum Dominica infra Octavam ejusdem Patroni locum habeat, ex ipsius sacræ Rituum Congregationis responsionibus constat quod in Ecclesiis ubi neque viget obligatio Chori, neque alia canitur Missa de Officio occurrente, fieri debet hujus commemoratio *cum ceteris occurrentibus* in Missa votiva solemnii ejusmodi solemnitatis translata. Hinc quæritur : 1<sup>o</sup> Utrum in ea Missa solemnii Commemoratio facienda sit de die infra Octavam, si forte alia occurrat Octava, vel de simplici occurrente; 2<sup>o</sup> Num faciendæ sint ejusmodi commemorationes, si in hac Dominica occurrat duplex secundæ classis, quod Commemorationem tum diei infra Octavam, tum simplicis in Missa solemnii excludit.

Dubium II. Ubi Festum Purificationis B. M. V. qua concluditur Tempus Natalitium, Octava gaudet, debetne in Missa infra ejusdem Octavam usurpari Præfatio Nativitatis, vel de B. M. V. cum verbis « *Et te in Purificatione.* »

Dubium III. Quoniam ex Comuni repetendæ sunt Lectiones II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> Nocturni infra Octavam utriusque Cathedræ S. Petri : Apostolorumve an Confessorum Pontificum.

Dubium IV. Ubi Festum Titulare Patrocinii S. Joseph habet Octavam, possuntne absque Indulto infra Octavam usurpari Lectiones quæ in supplemento ad Octavarium romanum specialiter concessæ videntur.

Dubium V. Quænam Lectiones recitari debent in II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> Nocturno infra Octavam Sacratissimi Rosarii, cum in Octavario non reperiantur communes Lectiones pro Octavis B. M. V.

qui se publie par fascicules grand in-4<sup>e</sup> d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 fr. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Ste-Pères, Paris.)



Dubium VI. Ex Decreto 8 junii 1709 in *Bracharen.* Ad 3, diebus 6 et 7 infra octavam Festi Titularis Sanctissimæ Trinitatis faciendum est Officium de die 2 et 3 infra Octavam Corporis Christi cum Commemoratione Octavæ Corporis Christi; rubrica vero specialis Octavarum romani die 6 infra Octavam Sanctissimæ Trinitatis sic sonat : si festum Sanctissimæ Trinitatis titulus est Ecclesiæ, fit de Octava ejusdem cum commemoratione Octavæ Corporis Christi.

Quæritur cuiam ex duabus his sententiis adhaerendum sit.

Dubium VII. Quando concurrit dies Octavæ Sanctissimæ Trinitatis cum sequenti Festo Duplici I<sup>re</sup> classis, debetne fieri commemoratio Octavæ prædictæ.

Dubium VIII. Cum Festa S. Josephi et Immaculatæ Conceptionis B. M. V. ad primum gradum inter solemnitates erecta sint, quæritur an his diebus liceat celebrare Missam solemnem de *Requie* presente cadavere, uti fit Fer. 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> infra Octavam Paschæ et Pentecostes.

Dubium IX. Ubi Festum S. Gabrielis Archangeli celebratur sub ritu duplici I<sup>re</sup> classis, utpote Patroni vel Titularis Ecclesiæ, debentne Vesperæ integræ fieri de eo cum Commemoratione sequentis S. Josephi, vel de S. Josepho cum Commemoratione præcedentis.

Dubium X. In concurrentia Festi Sanctissimi Redemptoris cum Officio votivo Sanctissimi Sacramenti, debetne fieri Commemoratio prædicti Officii votivi in vespis.

Dubium XI. Ex rubricis Generalibus Missalis Tit. XVII N. 5 in *Missis Feriarum, Adventus*, etc., genuflectere debent omnes in Choro, dicto per celebrantem *Sanctus*, usque ad *Pax Domini*. Quæritur utrum hæc rubrica intelligenda sit usque ad *Pax* inclusive vel exclusive.

Dubium XII. Quæritur utrum in recitandis precibus, quæ ex Decreto Sanctissimi D. N. Leonis Papæ XIII in fine cujuscumque Missæ sine cantu flexis genibus dicendæ sunt, celebrans ad Orationem assurgere debeat, prout fert regula generalis quoad Orationes.

Dubium XIII. In tota fere Diocesi Lucionen. adest consuetudo canendi Missas, quæ infra hebdomadam a diversis fidelibus petuntur, omitendo in Choro *Gloria* et *Graduale* vel *Tractum*, necnon *Sequentiam* vel *Credo*, si dicenda occurrant, ea ratione quod cantor unus omnes Missas cantus difficillime solus peragere posset, populusque diurnitatem Missæ, præsertim in diebus servilibus, ægre sustineret. Quæritur utrum prædictus modus canendi Missas servari possit, vel prout abusus eliminanda sit ejusmodi consuetudo.

Dubium XIV. Quæritur utrum in Ecclesiis mere Parochialibus, ubi non adest obligatio Chori, vespersæ quæ ad devotionem populi diebus Dominicis et Festivis cantantur, conformes esse debeant officio diei ut in Breviario, vel desumi

possint ex alio quolibet Officio, puta de Sanctissimo Sacramento, vel de B. M. V.

Sacra vero eadem Congregatio, ad relationem infrascripti secretarii, exquisitoque voto alterius ex Apostolicarum Cereemoniarum Magistris, omnibus mature perpensis, ita propositis dubiis rescribendum censuit, nimirum :

Ad I. *Negative.*

Ad II. Præfatio Nativitatis ut in die festo.

Ad III. Repetantur Lectiones diei festi.

Ad IV. *Affirmative.*

Ad V. Ut ad III.

Ad VI. Servetur Decretum in *Bracharen. citat.*

Ad VII. Serventur rubricæ de concurrentia.

Ad VIII. *Negative.*

Ad IX. Vesperæ integræ faciendæ de Sancto Gabriele, attenta solemnitate ejusdem Festi, utpote Patroni seu Titularis Ecclesiæ, verum addita Commemoratione Sancti Josephi.

Ad X. *Negative.*

Ad XI. Inclusive usque ad *Pax Domini* per celebrantem.

Ad XII. *Negative* in casu, ut ex responso diei 28 augusti 1884.

Ad XIII. Consuetudo, de qua in casu, veluti abusus prorsus eliminanda est.

Ad XIV. Licitum est in casu Vesperas de alio Officio cantare, dummodo ii, qui ad Horas Canonicas tenentur, privatim recitent illas de Officio occurrenti.

Atque ita rescripsit, declaravit ac servari mandavit die 29 decembris 1884.

D. Cardinalis Bartolinus S. R. C. Præfectus.

Laurentius Salvati S. R. C. Secretarius.

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Voudriez-vous nous donner les conditions requises pour gagner les indulgences du chemin de la croix avec un crucifix indulgencié?... et répondre surtout aux points suivants :

1<sup>o</sup> Faut-il que celui qui préside cet exercice tienne le crucifix à la main, ou suffit-il que le crucifix soit posé sur un meuble, appendu à une muraille, etc., à la vue par conséquent des personnes de la réunion ?

2<sup>o</sup> Faut-il faire cet exercice à genoux, ou peut-on quelquefois le faire en marchant, en voyageant ?

L'Ami du clergé du 2 octobre, page 473, porte : « Le Souverain Pontife détermine seulement la formule que l'on emploiera, sans rien décider ni pour les jours ni pour le nombre. » Or la Constitution *Misericors Dei Filius* fixe les jours et le nombre des absolutions générales. Vous pourrez rectifier, si vous jugez à propos.

Rep. — Ad I<sup>re</sup> a). La première condition pour gagner les indulgences du chemin de la croix avec un crucifix indulgencié est d'avoir un crucifix indulgencié par les supérieurs des Frères Mineurs de l'Observance ou par des prêtres délégués par le Saint-Siège.

Un seul crucifix peut servir pour faire le chemin de croix en commun de manière à faire par-

ticiper tous les assistants aux indulgences du chemin de la croix. Cette faculté a été accordée par le pape Léon XIII, le 19 janvier 1884, à la demande du ministre général des Frères Mineurs :

« SSmus D. N. Leo PP. XIII, in audientia habita die 19 januarii 1884 ab infrascripto secretario Sacrae Congregationis Indulgentiis sacrisque reliquiis præpositæ benigne annuit pro gratia juxta petita ad tramitem indulti jam concessi pro recitatione SSmi Rosarii, ut nimirum Christifideles, de quibus in precibus, ita se componant pro pio exercitio Viæ Crucis peragendo, *una cum persona quæ tenet crucifixum*, ut Viæ Crucis indulgentias lucrari valeant <sup>1</sup>. »

Les mots que nous avons soulignés indiquent clairement qu'il faut qu'une personne tienne le crucifix indulgencié à la main, et qu'il ne suffirait pas de le poser sur un meuble. Mais il est indifférent que ce soit celle-ci ou celle-là, pourvu qu'elle fasse partie du groupe qui fait le chemin de la croix. C'est ce qui ressort des termes mêmes de la supplique présentée par le ministre Général des Frères Mineurs :

« Orator enixis precibus supplicat, ut Sanctitas Tua ad crucifixos Viæ Crucis vulgo nuncupatos benigne extendere dignetur indultum a san. mem. Pio PP. IX, in ordine ad rosarium sub die 22 januarii 1858 (*Decr. auth. n. 384*) concessum, ita ut omnes utriusque sexus Christifideles præscripta viginti *Pater, Ave et Gloria* in communi recitantes lucrari valeant indulgentias Viæ Crucis exercitio adnexas, licet manu non teneant crucifixum benedictum, ac sufficiat ut una tantum persona, quæcumque ea sit ex communitate, illum manu teneat, ceterique omnes, ceteris curis semotis, se componant pro oratione facienda una cum persona quæ tenet crucifixum. »

b) Il n'est dit nulle part que l'exercice doive être fait à genoux. La seule condition requise par rapport au maintien, c'est qu'on laisse de côté toute occupation extérieure. Mais nous ne croyons pas qu'on doive se montrer plus rigoureux pour cet exercice que pour la récitation du bréviaire qui est permise en voyage et pendant la marche.

c) Il faut réciter vingt *Pater, Ave et Gloria Patri*, soit un pour chaque station, cinq en l'honneur des plaies de N.-S., et un aux intentions du Souverain Pontife <sup>2</sup>. Pour les malades auxquels la récitation des vingt *Pater, Ave et Gloria* est impossible, le ministre Général des Frères Mineurs l'a commuée, en vertu d'une autorisation du 18 sept. 1877, en un acte de contrition, ou en l'invocation : *Te ergo quæsumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti* <sup>3</sup>.

Les mêmes conditions ne sont pas imposées

aux personnes qui possèdent des crucifix indulgenciés par les RR. PP. Rédemptoristes. « Il suffit, dit le P. Assemaine, de réciter quatorze *Pater, Ave et Gloria*, au lieu de vingt. On est même libre de réciter ces prières ou de les remplacer par une courte méditation sur la Passion. Il n'est pas non plus nécessaire de tenir à la main la croix ou le crucifix, il suffit de faire les prières en présence du pieux objet <sup>4</sup>. »

Ad 2<sup>a</sup>. Si notre confrère veut bien relire attentivement le passage qu'il nous oppose, il verra que nous n'avons pas dit que la constitution *Misericors Dei Filius* ne décide rien ni pour les jours, ni pour le nombre des absolutions générales. Il s'agissait des trois actes du Saint-Siège relatifs aux Tiers-ordres en général, actes qui ont précédé la publication de la constitution *Misericors Dei Filius*. Or, dans ces trois actes, rien n'est décidé par rapport aux jours et au nombre des absolutions générales.

Q. — Je vous serais infiniment obligé de répondre, avec votre science et votre clarté ordinaires, aux questions suivantes, que j'ai entendu traiter dans des sens tout opposés.

1<sup>e</sup> Quand une image est prohibée et condamnée par une Congrégation romaine, cette prohibition et cette condamnation s'appliquent-elles à des images non exposées en public, v. g. à celles que l'on garde dans son Bréviaire?

2<sup>e</sup> Que penser de la condamnation de l'image de N.-S. J.-C., faite, dit-on, avec la coopération du démon, laquelle Mgr Barbier de Montault dit avoir été prononcée par le Saint-Office le 15 octobre 1801? S'applique-t-elle à une image sur fond noir publiée à Paris chez H. Baillard, que vous connaissez sans doute? Si oui, je m'incline, car dès que *Roma locuta est, causa finita est*. Mais si non, je répondrai à profusion l'image chez mes pauvres naturels à qui elle fera plus d'impression que tous ces emblèmes, plus ou moins naturels, exacts, gracieux, qu'on trouve partout.

R. — Ad I. La prohibition portée contre une image a le même caractère que celle portée contre un livre. Par conséquent, de même qu'il est interdit de garder un livre condamné, alors même qu'on ne le lirait pas et qu'on l'aurait mis sous clé, ainsi est-il interdit de garder chez soi une image condamnée. Voici d'ailleurs deux décrets qui montreront que la similitude que nous établissons entre la condamnation des images et celle des livres, repose sur des raisons solides :

1<sup>o</sup> On lit dans un décret du Saint-Office, daté du 5 juillet 1673 :

« ... Libellos demum, *imagines* et numismata, quæ ante dicta sunt, damnat, vetatque sub pœnis in indice librorum prohibitorum latis in eos qui libros vetitos *retinent*, aut divulgant... »

2<sup>o</sup> Bref de Clément X, du 15 septembre 1675, abolissant les confréries du Bon-Pasteur et condamnant les livres et les images du Saint-Esclavage :

« ... Nous prohibons tous les libelles feuillots, constitutions, règles, *images*, chaînes susdites, et toutes les autres choses se rapportant à l'ins-

<sup>1</sup> *Rescripta auth. S.-C. Indulg.* 19 janv. 1884, n. 447, p. 682.

<sup>2</sup> *Decreta auth. S. C. Indulg. URBIS ET ORBIS*, 8 août 1859, n. 387.

<sup>3</sup> *Acta Ordinis Minorum, septembris* 1882, p. 132. Cf. *Rescripta auth. S. C. Indulg.* n. 447, p. 682, note.

<sup>4</sup> *Recueil de notions pratiques sur les indulgences*, p. 20.



titut des mêmes confréries, ou congrégations, et nous en interdisons à perpétuité la lecture, la conservation, ou l'usage à tous les fidèles du Christ<sup>1</sup>.

Ad II. Nous ne connaissons pas l'image dont parle notre vénéré confrère.

Q. — 1° J'ai le pouvoir de bénir *coronas septem dolorum* B. M. V. (ordin. servit. B. M. V. suppl. rit. Rom. edit. Malines p. 173). Or, d'après plusieurs décrets, je dois me servir de la formule du Rituel, ce qui ne paraît pas toujours commode, car ici les prêtres munis de ces pouvoirs ne sont pas nombreux, et les chrétiens envoient souvent de très-loin les chapelets qu'ils veulent faire bénir. Quand le propriétaire du chapelet est présent, point de difficulté, j'observe la rubrique, mais quand le propriétaire est à 4 ou 5 lieues, je bénis selon la formule du Rituel, mais j'omets l'imposition. Dans ce cas est-ce valide, et la personne à qui l'on rapporte le chapelet gagne-t-elle les indulgences?

2° Dans un petit séminaire où tous les élèves prennent part au chant à la messe solennelle et suivent « autant que possible » la tenue du chœur, quelle doit être la position de ces élèves lorsque pendant le *Credo* on chante ces mots : *Et incarnatus est*. Doivent-ils rester assis ou doivent-ils s'agenouiller?

R. — Ad I. L'omission de l'imposition du chapelet ne nous semble pas substantielle, eu égard au reste de la formule de bénédiction. Toutefois nous conseillerions de ne pas l'omettre, mais de réciter la formule en remettant le chapelet au mandataire. Aucune loi, que nous sachions du moins, n'oblige une personne à présenter personnellement son chapelet à bénir. Il en serait autrement si l'on bénissait en même temps le scapulaire, à cause d'une loi spéciale.

Ad II. En principe, les séminaristes doivent être à genoux pendant qu'on chante *Et incarnatus est*, etc. La permission de rester debout pendant le chant de ces paroles, n'est accordée qu'à ceux qui chantent au pupitre. Voyez ce que nous avons dit en 1884, n° 22, p. 256 et suivantes.

Un de nos correspondants, dans une lettre trop développée pour que nous puissions la reproduire, mais dont nous analysons les raisons, nous objecte que dans les réponses données à deux questions concernant la conduite à tenir envers des femmes catholiques mariées à des protestants, nous n'avons pas tenu compte d'une opinion qui admet la validité du mariage des protestants.

Il dit que cette opinion s'appuie sur des raisons sérieuses, sur l'autorité de théologiens éminents et nombreux, qu'elle a une probabilité extrinsèque et intrinsèque, peut-être plus grande que celle de l'opinion opposée.

Il prétend la prouver par une série d'arguments, dont les uns sont généraux, et s'appliquent à tous les protestants, et les autres particuliers aux protestants de France.

Enfin il nous demande si, en face de ces arguments, nous ne pourrions pas modifier les solu-

tions pratiques que nous avons données en cette matière.

Notre réponse sera nécessairement un peu longue : elle sera divisée en deux parties. Dans la première, nous traiterons la question de principe ; et dans la seconde, la question pratique.

1<sup>re</sup> PARTIE : Question de principe : les mariages (clandestins) des protestants sont-ils valides?

Dans cette question, nous distinguons : 1° les points incontestés ; 2° le point en litige.

1° Les points incontestés. Les hérétiques sont exempts du décret du Concile de Trente : a) dans les lieux où ce décret n'a pas été publié ; b) dans les lieux où, quoique publié, il n'a jamais été observé ou est tombé en désuétude ; c) dans les lieux où, avant la publication du décret, c'est-à-dire avant 1564, ils formaient déjà des sociétés séparées ; d) dans les lieux où ils ne se formèrent en sociétés séparées qu'après la publication du décret, mais où ils furent exemptés du décret par une concession spéciale du Saint-Siège.

Cette concession, accordée par Benoît XIV à la Hollande et aux provinces confédérées de Belgique, regarde non-seulement les mariages des hérétiques entre eux, mais encore les mariages entre hérétiques et catholiques.

Elle fut étendue successivement, à Breslau, en 1735 ; à Ulm, en 1774 ; au duché de Clèves, en 1795 ; à la ville de Maestricht, en 1836 ; à la ville de Constantinople et à ses faubourgs, en 1779 ; au faubourg de Saint-Pierre dans le vicariat de Limbourg, en 1844 ; à Pondichéry, en 1833 ; à la côte de Coromandel, en 1831 ; au Japon, en 1625 ; à la côte de Malabar, en 1765 ; à Bombay, en 1761 ; à Calcutta, en 1833 ; au Canada, en 1763 ; à Curaçao, en 1854 ; à l'île de la Trinité, en 1825 ; à la Louisiane et à la Floride, en 1831 ; et peut-être à d'autres lieux encore, mais jamais à la France.

2° Le point en litige. Dans les lieux, où le décret du Concile de Trente a été promulgué avant la formation des sociétés protestantes, et auxquels la concession de Benoît XIV n'a pas été étendue, les mariages clandestins des hérétiques entre eux et avec les catholiques, sont-ils valides?

Nous pensons qu'ils ne sont pas valides : et pour le prouver, nous ferons une double thèse, positive et négative.

Thèse positive. Il fut un temps, dit Giovine (*De Disp. matr.* t. I, p. 575), où l'opinion affirmant la validité de ces mariages comptait un assez grand nombre d'adhérents : « Verumtamen, ajoute-t-il, explorata res, irrita esse conjugia hæreticorum aut mixta, absque paracho catholico et testibus inita, ubi semel receptum est Tridentini decretum. »

Parmi les théologiens romains qui pensent de même, nous nous contenterons de citer Perronne, *De matr. christiano* ; Mansella, *De Impedimentis*

<sup>1</sup> *Analecta*, série 1<sup>re</sup>, col. 1242 et 1243.

*matrimonii*; parmi les classiques, Bonal, t. IV, p. 641; Gury, *De matrimonio*, n° 841.

Ce dernier, après avoir dit que plusieurs admettent la validité de ces mariages, explique son sentiment en ces termes : *sed omnino negandum esse videtur, ob sequentes rationes*; il donne quatre raisons : 1° la loi du Concile oblige tous ceux qui habitent les lieux où elle a été promulguée, et par conséquent les hérétiques aussi bien que les catholiques, puisqu'ils restent soumis à la juridiction de l'Eglise; 2° si les hérétiques n'étaient pas soumis à cette loi, ils bénéficieraient de leur révolte contre l'Eglise; 3° de ce que Benoît XIV, par un acte particulier, a déclaré valides les mariages des protestants contractés en Hollande et en certains autres lieux soigneusement désignés, il s'en suit que ces mariages ne sont pas valides dans les autres lieux : *exceptio firmat legem in contrarium*; 4° de nombreuses décisions romaines ne laissant pas de doute à ce sujet.

Bouvier n'ose se prononcer entre les deux opinions : il inclinerait même pour celle qui admet la validité; mais parce qu'elle n'excède pas les limites de la probabilité, il veut que l'on suive en pratique l'opinion contraire : *semper dicemus cum Collet, posteriorem sequendum esse in praxi, ac proinde sponso coram ministro hæretico conjugatos, consensum renovare teneri in forma a Concilio Tridentino determinata*. Si l'un des conjoints se convertit à la foi catholique, et que l'autre refuse de renouveler son consentement, il pense « *salvo meliori judicio, catholicum non esse inquietandum* : attamen in gravissimo hujusmodi casu consulendus esset Episcopus » (*De matrimonio*). Il est à remarquer qu'il suppose la bonne foi dans ce conjoint converti.

Parmi les décisions romaines, qui déclarent invalides les mariages des protestants, nous ne citerons que la suivante :

A cette question : « *Utrum matrimonia ab hæreticis inter se inita aut cum catholicis juxta solas leges civiles, seu coram ministro hæretico sine præsentia parochi catholici, valida sint in Gallia et in aliis regionibus, ubi protestantes et hæretici omnes habent suos ministros, templa, statum legalem a gubernio probatum?* »

La Sacrée Pénitencerie répondit le 28 mars 1838 : « *Negative, exceptis regionibus de quibus loquitur Benedictus XIV in Declaratione 4 nov 1741, atque ad quas per successores suos eadem Declaratio extensa est.* »

*Thèse négative.* Les raisons apportées par notre correspondant à l'appui de l'opinion qu'il défend, concernent ou les protestants en général, ou les protestants de France en particulier.

A) *Raisons qui concernent les protestants en général.*

1° L'Eglise n'oblige pas les protestants qui se convertissent, à se séparer, ni à renouveler leur consentement devant le curé catholique.

Si l'Eglise n'impose pas toujours aux conjoints

protestants, qui se convertissent, l'obligation de renouveler leur consentement, quand ils ne doutent pas de la validité de leur mariage, c'est parce qu'elle juge qu'il est mieux d'user d'un sage tempérament, et de les laisser dans la bonne foi. Du reste, elle peut guérir le vice de leur mariage par une dispense *in radice*. Mais cela n'implique pas la reconnaissance de la validité du mariage.

2° Le mariage des protestants appartenant à des sociétés religieuses déjà existantes à l'époque de la publication du décret, est valide : donc le mariage des protestants appartenant à des sociétés qui se sont formées après la publication du décret, doit être regardé aussi comme valide.

La conséquence est illogique. Le Concile de Trente voulut que son décret fût sans effet là où il ne serait pas publié, mais devint obligatoire après trente jours partout où la publication en serait faite.

Or si ce décret n'a pas été publié dans les sociétés des protestants déjà formées au moment du Concile, il l'a été, on le suppose, dans les paroisses dont faisaient partie les protestants non encore séparés au moment de la publication : d'où il faut conclure, que si les premiers ne sont pas obligés par le décret, les seconds lui demeurent soumis : autrement il faudrait admettre que la révolte contre l'Eglise fait que les révoltés ne sont plus soumis à ses lois.

3° Pour les protestants séparés depuis longtemps, le décret n'est pas censé avoir été promulgué, puisque la promulgation n'a laissé chez eux aucune trace.

La promulgation a eu et continue d'avoir son effet dans les paroisses catholiques, dans lesquelles le décret est observé, et dont les protestants étaient membres au moment de la publication : et cela suffit pour qu'il ait force obligatoire, même à l'égard des protestants.

4° L'observation du décret est devenue impossible pour les protestants, parce que les curés catholiques refuseraient d'assister à leurs mariages, s'ils voulaient se présenter devant eux. Donc ils ne sont pas tenus d'observer ce décret.

L'impossibilité qui excuse de l'observation de la loi, n'est pas celle qui vient de la mauvaise volonté, mais seulement celle qui est indépendante de la volonté de celui qui est soumis à la loi : telle, par exemple, pour le cas dont il s'agit, l'impossibilité de contracter devant un ministre catholique dans un temps de persécution. La prétendue impossibilité des protestants n'est point de cette nature.

5° L'Eglise ne peut pas dire aux protestants : « Convertissez-vous, ou abstenez-vous du mariage. »

Ce n'est point en effet le langage que l'Eglise tient aux protestants. Elle leur dit : « Convertissez-vous, et observez les lois de votre mère l'Eglise. » Et, en cela, elle ne fait que leur répé-



ter la parole divine, qui les convie à la conversion et au retour à l'Eglise, hors laquelle il n'y a pas de salut. Ne voulant pas les encourager dans leur insoumission, elle n'entend pas que celle-ci puisse les exempter de ses lois, surtout de celles qui regardent l'ordre public et l'honnêteté de la société chrétienne (*De Angelis*).

*B) Raisons alléguées en faveur des protestants de France.*

D'après Carrière, les mariages des protestants de France étaient regardés comme valides, avant la révocation de l'édit de Nantes (1655) : comme invalides, depuis cette révocation, jusqu'à l'édit de 1787.

Depuis cet édit, qui leur a permis de se reconstituer en sociétés séparées, sont-ils valides? Là est toute la question.

Notre correspondant reconnaît que l'opinion qui nie la validité de ces mariages, a pour elle un certain nombre d'évêques et plusieurs décisions des Congrégations romaines : il faudrait ajouter, et la raison théologique. Car si les protestants, après la révocation de l'édit de Nantes, sont devenus membres des paroisses catholiques, et comme tels, soumis au décret de Trente, comment ont-ils pu en être exemptés par un décret de l'autorité séculière?

Voyons maintenant les arguments sur lesquels s'appuie l'opinion qui admet la validité.

1<sup>o</sup> La raison de la Déclaration de Benoît XIV, s'applique non-seulement aux protestants de Hollande et autres lieux désignés, mais aux protestants de France : donc les mariages des protestants de France sont tout aussi valides que ceux des protestants de Hollande.

La raison de la Déclaration, d'après de Angelis, n'est pas la formation et la reconnaissance par les gouvernements civils, des sociétés protestantes, mais le bien spirituel des fidèles, vivant au milieu des protestants, et soumis à des princes protestants : sans cette concession, ils se seraient trouvés exposés à de graves dangers. C'est pourquoi le Saint-Siège n'a jamais voulu étendre cette concession aux contrées soumises à des princes catholiques. D'ailleurs, par sa nature même, elle est limitative, et ne peut s'étendre qu'aux lieux pour lesquels elle a été donnée.

2<sup>o</sup> Du Bref de Pie VII à Napoléon (27 juin 1805), on peut conclure que le mariage d'une protestante avec un catholique serait valide, lors même que le décret aurait été publié dans le lieu du mariage, parce que cette publication ne serait pas censée faite pour la partie protestante.

Cette conclusion est fautive. Pie VII établit la validité du mariage contracté par le prince Jérôme, avec une protestante de Baltimore, par cette double raison : 1<sup>o</sup> que le décret de Trente n'a jamais été publié à Baltimore; 2<sup>o</sup> qu'eût-il été publié, il n'obligerait pas la partie protestante, parce qu'elle appartenait à une société séparée et déjà existante, et pour laquelle, la publication

du décret, eût-elle été faite, serait, de l'aveu de tous, demeurée sans effet.

Il y a plus : le même Pape, par un Bref daté du 23 avril 1817, défend expressément d'étendre la concession faite par Benoît XIV : « *Illa Declaratio, dit-il, ad alias regiones aut dioceses extensa haberi numquam potest, nisi peculiari decreto ad ipsam a Sede Apostolica declaretur.* »

Ces paroles du pape sont graves, dirons-nous avec notre correspondant, quoique dans un sens tout différent.

4<sup>o</sup> Il y a une grande différence entre un mariage douteux à contracter, et un mariage douteux déjà contracté.

La différence ne peut exister, au point de vue théorique qui nous occupe en ce moment : mais seulement au point de vue pratique, dont nous parlerons dans la seconde partie.

5<sup>o</sup> Un professeur distingué, dont l'expérience était égale à la science, a enseigné à ses élèves, que l'opinion qui tient pour la validité des mariages protestants lui paraissait *moralement certaine*.

L'autorité d'un auteur, si distingué et expérimenté soit-il, ne suffit pas à rendre *moralement certaine* une opinion qui a contre elle des autorités si nombreuses et des raisons si fortes.

Outre que la solution des deux cas de conscience qu'il se propose, et surtout du second, ne s'impose pas d'une manière évidente, il reconnaît que dans ces cas, il ne ferait rien *sans consulter l'évêque*. C'est dire qu'en définitive il n'ose se prononcer lui-même, et juge prudent de s'en rapporter à l'autorité supérieure, qui jugera, et au besoin usera de sa puissance pour faire cesser l'empêchement au mariage, ou guérir celui-ci par une dispense *in radice*. En cela il a raison.

2<sup>e</sup> PARTIE : *Question pratique.*

De ce qui précède, il faut conclure que les mariages des protestants, contractés dans les conditions ci-dessus indiquées, ne sont pas valides. Cela étant, et même en accordant à l'opinion contraire une certaine probabilité, est-il possible de modifier les solutions pratiques, données dans *l'Ami du clergé*, le 9 mars, et le 4 septembre 1884?

Il est à remarquer d'abord, qu'il ne s'agissait point de protestants convertis, ayant contracté mariage dans la bonne foi, et n'ayant pas de doute sur la validité de leur mariage. Nous avons dit plus haut la raison qui peut déterminer l'Eglise à ne pas les obliger à renouveler leur consentement : mais de femmes catholiques mariées clandestinement à des protestants, et qui ne sont point dans la bonne foi sur la validité de leur mariage, et dont la situation est une cause de scandale.

Or notre correspondant nous demande deux choses : 1<sup>o</sup> Si ces femmes catholiques peuvent être admises aux sacrements, dans le cas, où leur situation ne serait connue que du curé, ou du



confesseur, ou même de quelques personnes discrètes; 2° dans le cas où leur situation serait connue, et où il y aurait scandale, quel serait le moyen de faire cesser le scandale?

Ad I. Nous avons répondu, et nous répondons, qu'on peut les admettre, si elles sont dans la bonne foi sur la validité de leur mariage, pourvu qu'elles regrettent sincèrement la faute commise par elles, en ne se présentant pas devant le curé catholique. On suppose d'une part, qu'il n'y a pas scandale; de l'autre, qu'il y a bonne foi. Rien donc ne paraît s'opposer à l'admission aux sacrements. Mais même dans ce cas, il conviendrait de recourir à l'évêque.

Si elles ne sont pas de bonne foi, la solution ne sera plus la même : la mauvaise foi dans l'usage du mariage, est incompatible avec les dispositions requises pour la bonne réception des sacrements.

Ad II. Si le scandale venait seulement de ce que ces personnes ont commis la faute très grave de se présenter devant le ministre protestant, et non devant le curé catholique, sans qu'il y eût dans l'esprit des fidèles de doute sur la validité de leur mariage, le scandale cesserait par une réparation suffisante de cette faute, et la solution donnée plus haut pour le cas où il n'y a pas de scandale, aurait son application, du moins pour ce qui regarde le scandale.

Si le scandale vient aussi de ce que les fidèles regardent ces personnes comme n'étant pas bien mariées, c'est-à-dire, comme n'étant pas mariées validement, c'est différent. Le moyen de faire cesser le scandale, serait sans doute de dire que le mariage de ces personnes a été valide. Mais ce moyen est-il possible? Serait-il conforme à la saine doctrine? L'opinion de notre correspondant, en admettant même qu'elle ne soit pas dépourvue de toute probabilité, lui paraît-elle avoir un degré de certitude suffisant, qui permette de l'enseigner aux fidèles comme une doctrine sûre? Nous ne le pensons pas : les raisons que nous avons apportées à l'encontre de cette opinion s'y opposent.

Ce premier moyen de faire cesser le scandale ne peut donc pas être employé à l'égard des fidèles qui regardent ces personnes comme n'étant pas bien mariées. Peut-il être employé à l'égard de ces personnes elles-mêmes, quand elles ne sont pas dans la bonne foi touchant leur mariage? Pas davantage : il n'est pas permis, même pour faire rentrer quelqu'un dans la bonne foi, de l'induire en erreur, en affirmant comme vrai ce qui est faux, ou comme certain ce qui n'est que douteux.

Vous dites qu'il y a une grande différence entre un mariage douteux à contracter, et un mariage douteux déjà contracté; et que le second peut être plus facilement réputé valide, au moins pratiquement : c'est vrai, si vous supposez la bonne foi dans les conjoints; ce n'est plus vrai si on les suppose dans la mauvaise foi.

En effet, comment sortir de cette mauvaise foi? Par les principes directs? Mais ils tendent plutôt à la fortifier, puisqu'ils établissent l'invalidité du mariage clandestin. Par les principes reflexes? On ne voit pas quels principes reflexes on pourrait invoquer, si ce n'est le suivant : *Standum est pro valore actus*. Or ce principe ne s'applique pas à l'acte contre la valeur intrinsèque duquel il y a un doute positif, une raison évidente.

Il ne reste donc, pour sortir de cette fausse situation, que deux moyens : la séparation ou la revalidation du mariage.

La séparation est moralement impossible. Reste la revalidation, qui suffit à tout, et à faire cesser le scandale, et à calmer la conscience des conjoints. Elle peut se faire par le renouvellement du consentement, dans la forme prescrite par le Concile de Trente : si ce renouvellement souffre difficulté, il suffit d'une dispense *in radice*. C'est facile. Tout ceci suppose évidemment le recours à l'évêque.

Ainsi notre correspondant comprendra, que les personnes catholiques qui se trouveraient dans la malheureuse situation dont nous avons parlé, ne sont pas nécessairement vouées à la damnation.

*Nota.* — Ce que nous avons dit, s'applique surtout au cas proposé et résolu dans le n° du 19 mars; et aussi, toute proportion gardée, au cas décidé dans le n° du 4 septembre, où il est question non plus de sacrements à recevoir, mais d'une cérémonie extérieure, de la présentation du pain bénit. Tant que la paroisse sera scandalisée de voir présenter le pain bénit par la personne dont il s'agit, celle-ci ne devra pas être admise; que le scandale cesse, et rien ne s'opposera plus à ce qu'elle soit admise, cette cérémonie purement extérieure ne requérant pas les mêmes dispositions intérieures que la réception des sacrements.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — La chapelle de l'annexe de ma paroisse a été érigée en chapelle vicariale. Le gouvernement ne fait pas de traitement au chapelain; mais impose à la commune une indemnité de 300 francs.

Cette chapelle a son conseil de fabrique et ne dépend plus de la paroisse quant à l'administration de ses biens.

1° Quels sont les droits du chapelain; outre le traitement de 300 fr., a-t-il droit à un logement ou à une indemnité de logement?

2° Quelles sont les obligations du chapelain tant au point de vue civil qu'au point de vue ecclésiastique?

R. — Nous ne comprenons pas pourquoi le gouvernement ne fait pas de traitement au chapelain; car il doit lui en faire un — aujourd'hui de 350 francs, — comme aux autres vicaires. Une ordonnance royale du 25 août 1819 n'exige, pour que le gouvernement fournisse ce traitement, que la coopération de la commune; c'est-à-dire que celle-ci prenne, selon les formes administratives, l'engagement d'entretenir son église et



d'assurer à son chapelain le traitement prescrit par le décret du 30 décembre 1809; et quand elle a pris cet engagement de faire un traitement fixe, il y a pour elle obligation de le solder sans qu'elle puisse s'y soustraire; si elle ne le votait pas, le préfet serait tenu de l'imposer d'office. Telle était du moins la jurisprudence jusques dans ces derniers temps. Il a suffi d'une simple circulaire ministérielle pour modifier presque du tout au tout cet état des choses. Aujourd'hui le gouvernement provoque les conseils municipaux à supprimer ces allocations aux vicaires, et supprime lui-même les traitements qu'il payait jusqu'ici. Dans cette situation, il nous paraît bien difficile que les vicaires puissent invoquer le droit; ils ne peuvent que s'incliner devant la force. Sous le bénéfice de ces observations, nous répondrons :

Ad 1<sup>re</sup>. Oui, les chapelles vicariales jouissent des mêmes avantages que les succursales. Par conséquent, un presbytère doit être fourni par la commune, ou, à défaut de presbytère, une indemnité de logement.

Ad 2<sup>re</sup>. Le prêtre chargé du service de la chapelle vicariale par l'autorité ecclésiastique doit résider dans la commune même et y assurer l'exercice quotidien du culte, la chapelle vicariale est, comme une véritable paroisse, ayant son conseil de fabrique, pouvant posséder, acquérir, recevoir des dons et des legs.

Nous ne traitons pas le côté canonique de la question.

Q. — 1<sup>re</sup> Quelles sont les règles d'après lesquelles doivent se conduire les membres d'une commission chargée d'administrer la fabrique d'une annexe qui est chapelle de secours ? Existe-t-il un ouvrage qui traite cette question ?

Mgr Affre dit : « Dans une annexe les revenus sont administrés par une commission de deux ou trois membres que l'évêque désigne. » Mais comment cette commission doit-elle se comporter dans l'administration qui lui est confiée ? Quelle est la fonction de chacun des membres ?

2<sup>o</sup> Le maire d'une commune qui a pour église une chapelle de secours, est-il, comme dans une succursale, membre de droit de la commission fabricienne ? Peut-il en être président ?

3<sup>o</sup> Le curé, pour faire un traitement à l'instituteur peut-il exiger que ce dernier abandonne sa fonction de trésorier de la commission fabricienne ? (Notez en passant que cet instituteur-trésorier est le même que celui qui en 1883 a acheté les pommes du cimetière vendues au profit de la commune par le maire-président.)

4<sup>o</sup> Dans notre commission fabricienne que nous appelons bureau, il sort un membre chaque année, lequel membre est presque toujours réélu. En 1885, c'était le tour de notre instituteur-trésorier de sortir. Nous n'avons pas pu procéder au renouvellement parce que ce Monsieur auquel nous avions donné à choisir entre la place de trésorier ou un traitement comme chantre, était indécis, malgré les trois ou quatre consultations privées qu'il avait eues avec sa femme pendant la séance. Nous n'avons pas voté et ce Monsieur reste trésorier provisoire. Que pensez-vous de cette situation, surtout au point de vue de la légalité ?

5<sup>o</sup> Mon vénérable prédécesseur a prêté l'argent de la fabrique à des particuliers : ce qui est tout-à-fait illégal. Quelle responsabilité encourt son successeur qui tolère cette illégalité ? surtout dans le cas où les particuliers ne pourraient pas rembourser ?

R. — La situation qu'on nous signale est des

plus incohérentes et n'a pour elle aucune légalité. Que l'on considère l'église comme une chapelle de secours ou comme une simple annexe (ici nous voyons tout cela réuni), tout ce qui s'y fait ne repose sur aucune loi, et, par conséquent, manque absolument de base. De fait, nous savons que quelques annexes ont des conseils de fabrique; mais c'est à tort. Il est vrai qu'une circulaire du 11 mars 1809 en donnait l'idée. Nous lisons, en effet, dans cette circulaire le passage suivant : « l'entretien du bâtiment et du mobilier des annexes, et la nécessité de pourvoir tant à la propreté qu'aux autres parties du service intérieur du culte, exigent que quelques habitants, « nommés par l'évêque, » se chargent sous le nom de « fabriciens, » de prendre ces soins et de lui rendre compte de cette espèce de gestion, » mais il n'y a aucune espèce d'argument à tirer aujourd'hui de ce passage. Car, ainsi que le fait observer le *Journal des conseils de fabrique*, cette circulaire est antérieure au décret du 30 décembre 1809, qui en a abrogé les dispositions. Mgr Affre dont notre correspondant allègue l'autorité, se trompe absolument. Si une commission est nommée pour administrer les biens de l'annexe, cette commission ne peut être nommée que par le conseil de fabrique de l'église principale et prise dans son sein. Une fabrique indépendante dans l'annexe, se renouvelant elle-même par l'élection, ayant un trésorier spécial, est absolument illégale. L'administration supérieure ne pourrait en reconnaître l'existence parce qu'elle serait totalement contraire aux principes qui ne permettent de considérer l'annexe que comme un établissement précaire et secondaire, qui doit rester constamment sous la direction et la surveillance du chef-lieu de la paroisse. Les revenus particuliers, provenant de donations faites en faveur des annexes, ainsi que toutes les autres ressources qui leur appartiennent, sont administrés par la fabrique paroissiale. C'est ce que décide formellement une lettre ministérielle du 17 mai 1831; mais ils sont administrés à leur profit. L'annexe ne peut donc être considérée comme une circonscription ecclésiastique; elle n'a point de territoire, et elle est obligée, en droit, de concourir aux frais du culte paroissial (*avis du conseil d'Etat du 12 novembre 1840*).

Cela donné, notre correspondant comprendra l'inanité de toutes ses questions. La situation est tout-à-fait anormale. Pour se remettre dans la légalité, il faut que sa prétendue commission fabricienne disparaisse. C'est au conseil de fabrique du chef-lieu paroissial, cure ou succursale, qu'il appartient d'administrer le temporel de l'annexe. Celui-ci administrera directement comme il administre celui de l'église principale, par le même bureau, le même trésorier, en tenant compte pourtant de ce qui appartient en propre à l'annexe et qui ne doit servir que pour elle. Mais ce même conseil peut nommer une commission prise dans son sein et la déléguer pour s'occuper

spécialement de l'annexe; elle lui trace le cercle de son action en la subordonnant toujours au conseil paroissial.

Notre correspondant a donc un moyen fort simple de couper court à toutes les difficultés, c'est de rentrer purement et simplement sous le joug de la loi, en faisant administrer temporairement l'annexe par le conseil de fabrique de la paroisse, ou bien en demandant, avec les formalités administratives, que l'annexe soit érigée en succursale. Dans ce dernier cas, elle aura eu une existence propre et tombera dans le droit commun. Jusques-là tout ce qui se fait est frappé d'illégalité.

Q. — A quelle distance d'une maison d'école communale peut-on établir un nouveau cimetière? A quelle distance de l'enceinte d'un bourg? C'est sur la première question surtout que j'appelle votre attention, et je vous prie de m'indiquer au moins en substance les raisons sur lesquelles vous basez votre réponse.

R. — La législation qui régit les cimetières ne distingue pas, quand il s'agit des distances à observer, entre la nature des maisons qui l'avvoisinent. Par conséquent, peu importe qu'il soit question d'une école communale ou libre ou de tout autre établissement. L'article 2 du décret du 23 prairial an XII, s'exprime ainsi : Il y aura, hors de chacune de ces villes ou bourgs, à la distance de 35 à 40 mètres au moins de leur enceinte, des terrains spécialement consacrés à l'inhumation des morts.

Cependant un décret du 7 mars 1808 porte :

Art. 1<sup>er</sup>. Nul ne pourra, sans autorisation, élever aucune habitation ni creuser aucun puits, à moins de 100 mètres des nouveaux cimetières transférés hors des communes, en vertu des lois et règlements.

Art. 2. Les bâtiments existants ne pourront également être restaurés ni augmentés sans autorisation. Les puits pourront, après visite contradictoire d'expert, être comblés en vertu d'ordonnance du préfet du département, sur la demande de la police locale.

Evidemment ce décret semble contredire l'article 2 du décret de prairial. Voici les commentaires donnés sur ce point officiellement dans une circulaire ministérielle du 6 décembre 1843 et signée Duchatel :

« Il ressort de la discussion que cette question a soulevée, tant dans le sein de la commission qu'au conseil d'Etat, deux solutions également dignes de remarque : la première, c'est que, suivant ce que constatent les observations de la science, la distance de 35 à 40 mètres satisfait pleinement aux intérêts de salubrité, en vue desquels statue l'article 2 du décret de prairial an XII, relatif à l'éloignement des cimetières des lieux habités; la seconde c'est qu'un décret réglant une matière d'ordre public et ayant force de loi (et celui du 7 mars 1808 a ce double caractère) ne peut être valablement abrogé ni modifié

que par une disposition législative, encore bien qu'il ne s'agisse, comme dans le cas présent, que d'en restreindre l'application au profit des intérêts privés.

« Il faut donc considérer les dispositions des deux décrets sur le point dont il s'agit comme toujours subsistantes, malgré l'espèce de contradiction qu'elles semblent présenter, et conséquemment comme s'étendant à toutes les communes sans distinction, en vertu de l'art. 1<sup>er</sup> de l'ordonnance du 6 décembre.

« Mais dans la pratique, il y a une distinction essentielle à observer. Ainsi, pour la plupart des cas, et à moins de circonstances tout-à-fait exceptionnelles qu'on ne saurait prévoir, lorsqu'une commune a satisfait à l'obligation que lui impose le décret de l'an XII, et qu'elle a transporté son cimetière à 35 ou 40 mètres de ses murs, il ne serait ni juste ni d'ailleurs utile d'étendre les prohibitions prononcées par le décret du 7 mars 1808, sur un rayon de 100 mètres, du côté des habitations que la translation du cimetière à la distance légale a eu pour effet d'exonérer de toute servitude; c'est donc seulement du côté des terrains non bâtis que doivent porter les prohibitions qui ont pour objet non-seulement de garantir la salubrité publique, mais de ménager autour des cimetières transférés une zone de terrains libres qui en facilite l'agrandissement, s'il était, plus tard, reconnu nécessaire.

« Je vous rappelle, au surplus, M. le préfet, que dans tous les cas, aux termes du décret du 7 mars 1808, ces prohibitions ne sont pas absolues, et qu'elles se bornent à la défense d'élever des habitations ou de creuser des puits sans une autorisation préalable, dont il vous appartiendra toujours d'apprécier l'opportunité.»

Appliquant cette jurisprudence à la question qui nous est posée nous disons : Ou l'école communale dont il s'agit est déjà bâtie dans l'enceinte d'une ville ou d'un bourg, et alors il suffit, mais il faut, que le cimetière soit transféré à 35 ou 40 mètres de cette ville ou bourg, en vertu du décret de prairial an XII; ou bien l'école est à bâtir, et alors, si elle se bâtit en dehors de l'enceinte de la ville ou bourg, elle est soumise à la distance de 100 mètres exigés par l'ordonnance du 7 mars 1808. Mais, même dans ce dernier cas, elle peut obtenir dispense de ce règlement; et il faut qu'elle l'obtienne préalablement.

Q. — Est-il nécessaire de dresser procès-verbal du baptême d'une cloche? quelle formule faut-il adopter?

R. — Nous ne pensons pas qu'il y ait là une nécessité de précepte ou de moyen. Mais il nous paraît d'une convenance rudimentaire et c'est un devoir d'ordre de constater soit sur la cloche elle-même, soit sur les registres de la fabrique que cette cérémonie a eu lieu.

Il n'y a pas de formule prescrite. La plus simple est la meilleure. En voici une qui est généralement adoptée :



L'an de N.-S... le... du mois de..., nous soussigné N. spécialement délégué par Mgr l'évêque de N... par lettre en date du... pour bénir une cloche fondue aux frais de... avons procédé à cette cérémonie, conformément à ce qui est prescrit dans le Rituel romain en présence de M... parrain et de M<sup>me</sup>... marraine qui lui ont donné le nom de N. et de N. et qui ont signé le présent acte avec nous.

(Signatures.)

## VARIÉTÉS

Q. — Les œuvres de Victor Hugo sont dans la bibliothèque communale de ma paroisse. On me demande si on peut les lire. Ne les ayant pas lues moi-même, je ne sais trop quoi répondre. Prière à l'*Ami du clergé* de vouloir bien me dire :

1° Si parmi les écrits de Victor Hugo il y en a qu'on puisse mettre indistinctement dans toutes les mains ?

2° S'il y en a tout au moins dont la lecture puisse être permise aux personnes mûres ?

3° S'il y en a qui soient à l'Index ?

R. — Ad I. Oui. Le *Livre des Mères*. Le *Livre des Mères* est une espèce d'anthologie où le poète a réuni en 1858 les diverses pièces de vers dans lesquelles il avait précédemment chanté les joies de la famille. « L'Enfant sublime » comme l'a appelé Chateaubriand sous la Restauration, y parle des enfants d'une manière vraiment sublime. Je ne sais rien de plus pur, de plus frais, de plus suave, et en même temps de plus élevé dans toute notre littérature.

Ad II. Oui. *Les Odes et Ballades, les Feuilles d'automne, les Chants du Crépuscule, les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres*. Tout n'est pas à approuver assurément dans ces recueils. Les deux derniers en particulier datent d'une époque où l'intelligence du poète ouverte comme un carrefour à tous les vents du jour, était déjà ballotée entre le libéralisme d'une part et le panthéisme de l'autre. Le vil plomb s'y mêle donc parfois à l'or pur. Il y a par ci par là telle strophe qu'un moraliste un peu sévère désirerait voir disparaître parce qu'elle est trop sentimentale, tel vers qu'un professeur de dogme taxerait à bon droit de septicisme. Malgré cela, l'inspiration générale est honnête et chrétienne.

Ad III. Oui. *Notre-Dame de Paris*. Ce roman a un certain intérêt au point de vue historique et au point de vue archéologique : au point de vue historique parce qu'il fait revivre sous nos yeux, avec une grande vérité de détails, le Paris du règne de Louis XI ; au point de vue archéologique parce qu'il nous fait admirer tout ce qu'il y a de poésie dans l'architecture gothique. Mais le fond en est tout simplement abominable. Victor Hugo, 1° y réhabilite la courtisane ; 2° y calomnie atrocement l'Eglise dans la personne de l'un de ses ministres qu'il nous montre livré à tous les emportements de la luxure la plus effroyable ; 3° enfin y prêche le fatalisme. Ce n'est pas sans

raison, on le voit, que l'Eglise en a prohibé la lecture. (Décret du 28 juillet 1834.)

Les *Misérables* ont été aussi pendant quelque temps à l'Index. Ils n'y sont plus aujourd'hui. Ce n'est pas à dire pour cela qu'ils aient cessé d'être dangereux.

Règle générale : en dehors des ouvrages dont il a été question au 1° et au 2° de cet article tous les écrits de Victor Hugo sont ou orduriers comme les *Chansons des Rues et des Bois, Lucrèce Borgia, Torquemada, Marion de Lorme, Angelo, Le Roi s'amuse*, ou impies comme les *Contemplations, le Pape, les Quatre vents de l'Esprit, la Légende des siècles*, ou enfin socialistes comme les *Travailleurs de la mer, l'Homme qui rit, Quatre-vingt-treize*.

## COURRIER DE L'UTILE

Moyen de couper le verre.

Il peut arriver qu'on ait besoin de couper du verre, soit en lame, soit moulé sous une forme quelconque (bouteille, verre à boire, etc.). Eh bien ! le verre en lame se laisse aisément couper avec des ciseaux, à la condition d'opérer sous l'eau, c'est-à-dire le verre, les ciseaux et les mains de l'opérateur étant plongés dans le liquide. S'agit-il de couper une bouteille, grande ou petite, pour en faire un vase à fleurs ou autre chose ? Il suffit de verser de l'huile dans la bouteille, jusqu'à la hauteur à laquelle on veut la couper, puis de plonger au centre de l'huile une tringle de fer rougie au feu. Le verre casse net, presque aussitôt, au niveau de l'huile. On peut tout aussi facilement convertir, en les coupant, des bombonnes de verre en cloches à melons.

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 3 junii 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDEAUD.

# OUVRAGES

## SUR LE

# SACRÉ-CŒUR

**Imitation du Sacré-Cœur de Jésus-Christ**, par Mgr CIROT DE LA VILLE, camérier secret de Sa Sainteté, chanoine honoraire, doyen de la Faculté de Théologie de Bordeaux. Ouvrage honoré des brefs de LL. SS. Pie IX et Léon XIII et d'approbations épiscopales. 1 joli vol. in-18 de xxvi-360 pages . . . . . 1 50

**Le Cœur de Jésus, principe et modèle de la perfection chrétienne, ou Mois du Sacré Cœur**, par le R. P. E. DESJARDINS, S. J. 1 volume in-18 de xxviii-311 pages . . » 75

**Recueil de divers exercices de dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie**, par un PÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. 1 volume in-18 de iv-373 pages. 1 25

**Mois du Sacré-Cœur de Jésus. Directions spirituelles de saint François de Sales.** 1 beau vol. in-16 elzévirien de xviii-408 pages . . . . . 3 »

Edition de propagande. 1 vol. in-18 de xviii-183 pages . . . . . » 75

**Le Cœur de Jésus, Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ**, sa nature, ses motifs et sa pratique, d'après le P. DE GALLIFFET, de la Compagnie de Jésus, suivie de la *Vie de la B. Marguerite-Marie*, par le P. CROISSET. 3<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. 1 volume in-18 de xxiv-384 pages . . . . . 1 50

**Le Cœur de Jésus ouvert au cœur du chrétien**, d'après les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle, suivi d'une *Neuvaine pour se préparer à la fête de ce divin Cœur*, par le P. Charles BORG, de la Compagnie de Jésus. 1 volume in-32 de xxxi-384 pages . . . . . 1 50

**Mois du Sacré-Cœur, ou les Titres de Jésus à notre amour**, d'après la sainte Ecriture, par l'abbé Eugène TESSIER, curé au diocèse de Versailles. 1 vol. in-32 de xxviii-311 pages. . . . . » 75

**Les Délices des Amis de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge**, ou pieuses prières composées par le vénérable Louis DE BLOIS, traduites par le P. Antoine DENIS, S. J. auteur du livre de la *Reine du ciel*. 1 volume in-16 de ix-335 pages. . . 1 25

**Le Chrétien à l'école du Cœur de Jésus**, ou *Etude de ses Vertus*, par les PP. NOUET et POTTIER. 1 volume in-12 de 687 pages . . . . . 4 »

On trouve dans ce traité du P. NOUET, revu et mis dans un ordre nouveau par le P. H. POTTIER, la sûreté d'enseignement, la fécondité des vues, l'élévation des pensées, les applications pratiques, l'unction pénétrante, enfin la noble simplicité et la clarté qui distinguent les écrits de ce célèbre et pieux auteur.

**Mois du Sacré-Cœur des enfants de Marie**, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-32 jésus de 320 pages . . . . . » 75

**Mois du Sacré-Cœur de Jésus** (petit), contenant 33 méditations avec prières, la messe, les vêpres, les litanies, plusieurs prières et cantiques en l'honneur du Sacré-Cœur, par l'abbé G. BRUNET, publié avec l'approbation de Mgr l'Evêque de Moulins. 2<sup>e</sup> édition. 1 volume in-32 de xiv-311 pages . . . . . 1 »

**Dévotion envers N.-S. J.-C. ou Etude de ses titres consolants et glorieux**, lectures pendant le mois du Sacré-Cœur, par LES MÊMES. 3 vol. in-12, de xix-468, 439 et 402 pages . . . . . 8 »

**Dévotion pratique au Sacré-Cœur de Jésus**, par le P. Jean CROISSET. Nouv. édit. revue et corrigée. 1 fort volume in-18 de 484 pages . . . . . 1 50

**Le Chrétien selon le Cœur de Jésus ou Neuvaine en forme de retraite**, pouvant servir durant le mois consacré au divin Cœur, par les PP. WALDNER et CADRÈS. 1 vol. in-18 de xxxii-322 pages. . . 1 50

**Litanies illustrées en l'honneur de la B. Marguerite-Marie.** La douzaine . . » 75

**Huit jours au Sacré-Cœur à Montmartre.** Méditations, documents, prières, par le chanoine Elie REDON, missionnaire apostolique. *Extrait partiellement de La Jeune Fille chrétienne*, sous l'approbation de NN. SS. d'Avignon, Digne, Fréjus, Marseille, Montauban, Nîmes, Valence, etc., etc. 1 vol. in-32 de 304 pages . . . 1 25

## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

**Machines de précision à main et à pédale, à Tours, Outillages et accessoires.** Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. **DESSINS** de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

**Articles Religieux :** Christs, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. Tassin, 81, rue Le Peletier, Paris.

**RESSER**

POUR

IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI

Ecriture, Dessin, Musique, ou Caractères d'Imprimerie.

DEPUIS 25 FRANCS



Système à la portée d'un Enfant

PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fr



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**

Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
CACHAL-FROC, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. L. CHOVEL, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

**M**SON BOUASSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTES, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus  
ancienne de France. Félix  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

## VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. E. HUCHER père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM  
et de la PALESTINE. Voir POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** H. GARNIER, Boulevard d'Enfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils,  
Sculpture, etc.

**TOURS & ACCESSOIRES**

**LE MELLE, 3, rue de la Fidélité, Paris.**

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

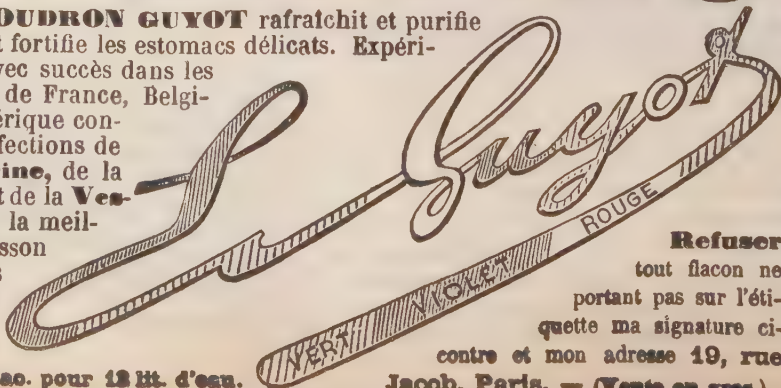
**GOUDRON GUYOT**

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique contre  
les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ves-**  
**sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.

  
**Refuser**  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 24 :

PRÉDICATION : Pour le 4<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : les péchés capitaux (la colère). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Indulgences accordées à certaines prières pour la préparation à la sainte messe et pour l'action de grâces. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : A la bénédiction de l'eau, peut-on omettre l'exorcisme du sel lorsqu'on a du sel précédemment béni? Le Samedi-Saint doit-on ajourner l'infusion des saintes huiles si l'on n'a pas encore les nouvelles? Est-il défendu de prendre à Vêpres une chape dont la couleur n'est pas celle de l'office? — Doit-on dire le *Credo* aux anniversaires de l'élection et du couronnement du Souverain-Pontife et à ceux de l'élection et du sacre de l'Evêque? — Des formules indulgenciées peuvent-elles être authentiques si elles ne se lisent pas dans la *Raccolta*? — Ouvrages utiles pour la direction des personnes qui se croient appelées à la vie religieuse. — Y a-t-il affiliation entre les confréries du scapulaire noir et du scapulaire rouge de la Passion? Les petits poissons peuvent-ils être mangés à la collation du Carême? Le fidèle en voyage peut-il user des dispenses de son diocèse partout où il va en dehors et bénéficier en même temps des dispenses accordées par l'Ordinaire des lieux étrangers où il passe? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : A quelles conditions un étranger peut-il enseigner en France? — Quelles personnes peuvent entrer dans les locaux des écoles libres? — Les pères de famille cités devant la Commission scolaire peuvent-ils se faire représenter par un mandataire? — Le maire peut-il empêcher qu'on ne reçoive dans l'école publique de sa commune les enfants d'une commune voisine? — VARIÉTÉS : Les nouvelles légendes des Papes dans le Bréviaire Romain : De l'autorité des Légendes. — Enchiridion theologicum du P. Ramière. — COURRIER DE L'UTILE : Fabrication du fromage d'Epoisse.

## REVUE LITTÉRAIRE

Parmi les derniers ouvrages que vient de publier la Société générale de librairie catholique, il en est un sur lequel nous appelons tout particulièrement l'attention : *De l'Eglise et de sa divine Constitution*, par D. A. Gréa, docteur en théologie, ancien vicaire général.

« Nous croyons nécessaire d'exposer, dans une introduction ou discours préliminaire, la nature de l'Eglise et la place qu'elle occupe dans les desseins de Dieu, parmi ses autres ouvrages; la nature et l'excellence de sa hiérarchie et l'ordre qui en distribue toutes les parties; la nature enfin des relations et des dépendances qu'ont envers elles les autres œuvres de Dieu, les anges et les sociétés humaines.

« Le corps de l'ouvrage comprendra trois livres.

« Dans le premier, nous exposerons les principes généraux de la hiérarchie de l'Eglise, les pouvoirs qui lui sont confiés et les modes mystérieux de son activité.

« Notre deuxième livre sera consacré à l'Eglise universelle dans son chef Jésus-Christ et le vicaire qui tient sa place ici-bas, et dans le collège des évêques associés à son gouvernement.

« Dans le troisième livre enfin nous traiterons de l'Eglise particulière dans son chef, l'évêque, et dans son collège de prêtres et de ministres. Nous exposerons le rang et la distinction des Eglises, et nous parlerons aussi des Eglises imparfaites qui, n'ayant point en elles le titre épiscopal, se groupent en essaim autour d'une Eglise principale et forment les diocèses. Nous retracerons brièvement ensuite l'histoire de l'Eglise particulière, et nous y joindrons quelques considérations sur les Eglises monastiques, les ordres religieux

et la place qui leur appartient dans l'Eglise catholique. »

Ainsi s'exprime l'auteur dans un passage de sa préface, et comme nous n'avons cru pouvoir donner un meilleur résumé de son livre, nous avons tenu à répéter ses propres paroles.

Quant à l'importance de ce livre, à sa portée, à son mérite, voici ce qu'en disent trois éminents prélats :

« Vous avez eu la pensée de la présenter (l'Eglise) aux catholiques ses enfants, non pas sous un aspect nouveau, mais à ce point de vue où les théologiens se sont généralement abstenus de l'offrir à notre vénération et à notre amour... Nul plus que moi ne se réjouira et des éloges qui seront décernés à votre ouvrage et des fruits qu'il est appelé à produire... » — S. E. le cardinal Caverot, archevêque de Lyon.

L'illustre Mgr Mermillod s'exprime ainsi :

« Je me félicite d'avoir réclamé depuis longtemps la publication de vos profondes et savantes études sur l'Eglise et sa divine constitution. Lorsque vous me communiquiez quelques pages de votre manuscrit, je les lisais avec avidité et admiration...

« Votre livre me paraît un appel merveilleux, emprunté à l'Apocalypse, conviant à ce spectacle ravissant clergé et fidèles : « Venez, et je vous montrerai l'Epouse de l'Agneau. — *Veni, et ostendam tibi Sponsam, Uxorem Agni...* »

« Vous commentez les paroles du grand martyr saint Ignace; dans votre écrit apparaît le plan divin...

« Jamais, peut-être, livre ne fut plus utile à notre génération jalouse de son indépendance hautaine, défiante envers le surnaturel, passionnée dans ses agitations, et pourtant découragée



devant les ruines et les antinomies de ses systèmes. Les chrétiens eux-mêmes n'ont pas toujours le sens et l'amour de l'Eglise : les exigences douloureuses de notre époque, les intérêts des uns, les petites dévotions des autres, amoindrisent et *naturalisent* cette sainte Eglise, qui, étant avec Jésus-Christ une même chose, *son corps et sa plénitude* est avec lui la vue primordiale et dernière de Dieu en toutes ses œuvres.

« Je ne doute pas que même nos frères séparés ne soient ramenés par vous à croire en l'Eglise en qui seul Jésus-Christ vit et espère. Vous jetez à profusion sur le mystère de la hiérarchie une lumière pacifique qui éclaire sans blesser, qui réunira les âmes dans l'unité, parce que vous exposez toute la vérité avec clarté et sagesse, avec science et charité... » — *Lettre du 15 avril 1885, à l'auteur.*

Comme plus caractéristique et plus explicite encore, nous citerons, en entier, la lettre suivante de Mgr Gay, le docte et zélé collaborateur de Mgr Pie :

« Cher et vénéré ami,

« Vous avez fait un bien beau livre. Je l'ai lu avec bonheur, avec profit surtout. Il faudrait que tous les évêques le connussent et qu'il devint le manuel de tous les prêtres.

« Vous exposez magistralement la constitution intime de cette Eglise catholique qui est le chef-d'œuvre de Dieu, et où, dès lors, son image paraît plus parfaite que dans tout le reste de ses ouvrages. Servi par votre esprit si élevé et si ferme, par votre foi si vive, par votre foi si ardente et si courageuse; muni d'une science vaste et profonde, puisée aux sources les plus pures, vous contemplez, dans son idéal divin, cette société unique qui, procédant d'abord de la sainte Trinité, est l'extension vivante de Jésus-Christ, le continue tout entier sur la terre, et fait qu'il parle encore au monde, le gouverne en le sanctifiant et le mène à sa fin dernière.

« Aux clartés de ce jour surhumain, tout s'ordonne et s'explique : hiérarchie, pouvoirs, permanence essentielle, modifications survenues.

« On comprend tout en vous lisant, et tout ce que l'on comprend, on l'admire. Il résulte de cette étude, dans l'âme qui vous y suit, une adoration pleine de gratitude pour Dieu, qui, par le mystère de son Verbe incarné, a daigné se faire jusque là « Dieu avec nous, » notre Dieu, notre Père. On y puise, avec un amour sans mesure pour le Christ, notre Rédempteur et notre Chef, une charité ardente pour l'Eglise, où il vit par son Saint-Esprit et à laquelle on se sent comme jamais heureux et fier d'appartenir. Vous rendez vos lecteurs capables pour elle de tous les dévouements et affermis de tous les sacrifices.

« D'une main sûre et puissante aussi, vous arrachez jusqu'aux racines ce malheureux naturalisme qui, pour notre éternement, notre honte et notre ruine, s'il se pouvait, s'est glissé, non autour de nous seulement, mais parmi nous, et qui jette tant d'ombres sur ce point capital de l'Eglise, de son origine, de sa nature, de sa constitution, de sa place et de sa mission parmi les sociétés humaines. A ce titre, votre livre est un remède efficace et opportun aux maux qui nous désolent. On y trouve les vraies armes pour combattre et finir d'abattre le libéralisme et ce qui reste encore de l'erreur gallicane dans un petit nombre d'esprits obstinés et aveuglés. Vos pages sont un magnifique commentaire de cette constitution *Pastor æternus* qui est l'honneur et le plus beau fruit du concile du Vatican. S'il arrive, par bonheur, que les politiques vous lisent, ils

apprendront à quel point ils sont insensés et coupables en opprimant cette divine Epouse du Christ qui seule donne la vraie liberté, et en persécutant cette mère surnaturelle qui ne vit et n'agit que pour le bien et le bonheur des hommes que Dieu lui a donnés pour fils.

« Votre traité bien compris est pour attacher indissolublement tous les évêques du monde au pape, vicaire du Christ, et tous les prêtres à leur évêque. Vous ouvrez ainsi, dans la famille de Dieu, une nouvelle et large source d'union. L'union ! tout le monde en parle, tout le monde la désire, au moins dans l'Eglise. Quoi de plus désirable en effet ? Elle est le vœu suprême du Sauveur et la fin de son sacrifice. Mais elle ne se fera point hors de la vérité. Saint Augustin le disait, ajoutant que cette vérité qui fait l'unité, c'est le Christ. Léon XIII le répète. Qu'on dise donc la vérité ; qu'on rende témoignage à Jésus-Christ, mais un témoignage intégral, sincère, vigoureux, public, exempt de pusillanimité et de respect humain, pur de tout alliage profane, un témoignage enfin tel qu'est l'œuvre publiée par vous. Là, dans cette foi simple, forte, enseignée et défendue par qui de droit, reçue par les fidèles et confessée par tous, est encore et sera toujours cette « victoire qui triomphe du monde » et de l'enfer, sauvant du genre humain tout ce qui veut bien être sauvé.

« Je ne puis terminer cette lettre, cher et vénéré ami, sans vous remercier et vous bénir. Ah ! qu'il vous eût béni après vous avoir lu ce grand évêque de Poitiers qui fut le cardinal Pie, et dont la sainte amitié est l'honneur de ma vie terrestre. Il savait tant l'Eglise ! il l'a si filialement aimée ! il l'a si vaillamment servie ! En vous louant comme je le fais, il me semble être encore son auxiliaire et son organe.

« † CHARLES, évêque d'Anthédon,

« ancien auxiliaire du cardinal Pie,  
« évêque de Poitiers. »

Après des témoignages de cette haute provenance et aussi élogieusement exprimés, nous n'avons que ce mot à dire : Prenez et lisez.

*De l'Eglise et de sa divine Constitution* forme un très beau et fort volume in-8° de xiii-517 pages, du prix de 7 fr. 50.

La Librairie VICTOR PALMÉ a organisé un service de **Ventes à termes** très ingénieux, qui permet d'acquérir les livres par *payements mensuels*. — On peut ainsi se former une Bibliothèque sans bourse délier, pour ainsi dire.

L'achat est de 60 francs au minimum ; il peut s'élever à 1,000 francs.

Demandez Catalogues à M. VICTOR PALMÉ, éditeur, 76, rue des Saints-Pères, à Paris. — 1.

Un ouvrage digne d'une bibliothèque sérieuse, c'est : **Le BIEN et le MAL, Tableau de l'Histoire universelle du Monde païen et du Monde chrétien**, par Eugène LOUDUN.

Ce grand ouvrage forme cinq magnifiques volumes in-8° à 5 fr. le volume.

Envoi *franco* de l'ouvrage complet moyennant 5 payements mensuels de 5 fr.

Ecrire à M. VICTOR PALMÉ, éditeur, rue des Saints-Pères, 76, à PARIS. 2.



## PRÉDICATION

POUR LE 4<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE :  
LES PÉCHÉS CAPITAUX (LA COLÈRE)

Sit omnis homo tardus ad  
iram. Ira enim viri justitiam  
Dei non operatur.

(Jac., I, 19.)

Un des vices les plus communs c'est assurément la colère. Nulle passion n'est plus universellement condamnée, et nulle ne règne plus universellement, parce qu'il n'en est point qui domine l'homme de si bonne heure. Elle est presque toujours de même âge que nous. On la flatte dans les enfants; on la souffre dans un âge plus avancé; on en est esclave quand on est homme. Elle est comme la matière première de toutes les confessions. Tous nous avons à nous frapper la poitrine sur ce point : raison pour nous de réfléchir sur ce vice aussi funeste qu'il est universel. Disons donc la nature et les remèdes de la colère.

## I

La colère est un mouvement de l'âme qui repousse ce qui lui déplaît. Elle est accompagnée d'une certaine amertume, d'un certain bouillonnement du sang dans le cœur. Elle est caractérisée par l'émotion, l'indignation, l'irritation, la répression de ce qui nous est contraire ou au moins le désir de la vengeance.

Remarquons qu'il y a une colère qui est légitime, *irascimini et nolite peccare*. « Si nous ne devons jamais user de la colère, dit saint Chrysostome, la nature nous eût donné un sentiment inutile : mais ce n'est pas en vain qu'il nous a été accordé, c'est le Créateur lui-même qui l'a mis en nous pour exciter nos âmes et les empêcher de dormir. La douceur n'est pas toujours bonne, elle ne l'est qu'autant qu'on la pratique à temps. » C'est une marque de grand sens moral, c'est un signe de noblesse d'âme, un acte de vertu très méritoire que de savoir se fâcher contre l'iniquité, la perversité du siècle, la révolte contre Dieu et son Christ. Le Sauveur qui ne respirait que mansuétude, plus d'une fois se livra à une sainte colère, par exemple quand il chassa les vendeurs du temple, quand il s'élevait contre les Pharisiens, les traitant de sépulchres blanchis, d'enfants de Belial, et les chargeant partout de ses malédictions. De tout temps les saints ont eu de ces colères contre les crimes et les désordres dont ils furent témoins : ainsi Moïse brisant les tables de la loi à la vue de l'adoration du veau d'or, ainsi David séchant d'indignation en face des prévarications de son peuple, ainsi saint Jean-Baptiste appelant race de vipères les gens de mauvaise vie, ainsi saint Paul traitant les Galates d'insensés. Comme l'ami s'indigne des insultes faites à son ami, nous ne pouvons aimer réellement Dieu et l'Eglise si les attaques des impies contre Dieu et l'Eglise nous laissent insensibles.

Aussi n'est-ce point de cette pieuse colère conçue pour un motif légitime et contenue dans les bornes de la raison qu'il est question quand nous parlons de la colère comme péché capital.

La colère condamnable, celle contre laquelle nous voulons vous prémunir, c'est un mouvement DÉRÉGLÉ de l'âme contre ce qui lui déplaît. Cette émotion est déréglée quand elle est sans motif raisonnable, comme quand on s'irrite pour une cause imaginaire, ou sans portée, pour une plaisanterie innocente, pour une action juste du prochain mais nuisible à nos intérêts, pour une correction méritée, un avertissement charitable. Supposé même que le motif fût juste, la colère serait encore déréglée quand elle dépasse par sa violence les bornes de la modération, quand on abandonne son âme à une vraie fureur, quand on éclate en paroles de malédiction, de blasphèmes, ou de grossières insultes, quand, sans en avoir l'autorité, on en vient à des voies de fait, surtout, si l'on frappe avec brutalité.

Le péché est plus ou moins considérable selon l'importance de la matière et selon le degré du consentement. Il arrive, en effet, que la colère éclate, même violemment, avec une soudaineté qui exclut la pleine advertance et empêche le parfait consentement, alors il n'y a pas faute grave. Mais souvent la colère rouille l'âme d'une tache mortelle parce qu'elle est notable et suffisamment remarquée.

Que vous dirai-je pour vous inspirer l'horreur de la colère?

C'est un vice déshonorant. C'est une frénésie, courte à la vérité, mais qui ne tient pas moins de la folie; c'est une sorte d'aliénation mentale. Que signifient ces émotions imprévues, ce visage altéré, ces regards furieux, ces paroles offensantes, ces emportements violents, toujours prêts à fondre en orage? Sont-ce les marques d'un homme sage? Education, beau naturel, politesse, belles manières, bon cœur, tout s'éclipse, tout disparaît dans ces affreuses convulsions. Celui qui se met en colère change en quelque sorte de nature, il ne reconnaît ni supérieur, ni égaux, ni amis, il oublie ses propres intérêts, il dit ce qu'il devrait taire, il ne suit plus les lumières de la raison, il se considère lui-même, il perd sa qualité d'homme et de chrétien, il sème autour de lui la terreur, comme un voleur qui ravage tout, comme une tempête qui déracine tout, comme un tigre en fureur qui égorge tout ce qu'il rencontre.

La colère, c'est un vice ruineux pour l'âme qu'il énerve et qu'il damne, pour le corps qu'il ébranle et épuise (la colère abrège les jours), pour la famille qu'il rend malheureuse, pour la société qu'il bouleverse. « Il n'y a rien de plus fâcheux qu'un homme colère, dit saint Chrysostome, il n'y a rien de plus insupportable : il vaudrait mieux habiter avec une bête sauvage, car on peut apprivoiser cette dernière; mais l'homme colère, il s'empporte d'autant plus que vous cher-



chez à le calmer. » Ah! que de sang la colère a fait couler dans le monde! Que de guerres elle a suscitées!

La colère, c'est un vice source d'une infinité d'autres vices. Les haines, les animosités, les desirs de vengeance, les soupçons injurieux, les machinations odieuses contre le prochain, les paroles blessantes, injurieuses et brutales, les blasphèmes, les mensonges, les calomnies, les médisances, les révélations des secrets les plus sacrés, les procès injustes, les blessures, les meurtres, qui pourra dire les ruisseaux fangeux qui découlent de cette source empoisonnée?

Que dirai-je encore? La colère, c'est un vice inexcusable. Ah! qu'on cesse d'alléguer de fallacieux prétextes pour la justifier! Qu'on ne dise pas : « J'ai reçu de trop graves injures! » Sont-elles plus graves que celles qu'a subies Jésus-Christ, l'Innocent, notre Dieu? Dieu ne s'est-il pas réservé la vengeance, *mihi vindicta*? D'ailleurs votre émotion vous permet-elle d'apprécier justement l'offense qui vous a été faite? — Qu'on ne dise pas : « J'use de représailles! » Est-ce que nous ne sommes pas chrétiens, les disciples de Celui qui a pardonné à ses bourreaux sur la croix? Ne disons-nous pas tous les jours à Dieu : Pardonnez-nous comme nous pardonnons? — Qu'on ne dise pas : « La douceur c'est de la faiblesse, s'irriter voilà le signe d'une mâle vigueur. » N'est-ce pas l'Esprit-Saint qui a dit « qu'il y a plus de grandeur à réprimer sa colère qu'à prendre une ville d'assaut? » Quand la vapeur fait éclater la chaudière d'une machine, est-ce une preuve de la solidité du métal? Rappelez-vous la parole d'un philosophe, elle est très juste : « Il n'y a que nos impuissances qui nous irritent. » — Qu'on ne dise pas : « Je suis irascible de ma nature, je n'y puis rien. » C'est un mensonge ou une illusion. Si vous avez de la bile, tournez-la contre l'iniquité, mais non contre les personnes; irritez-vous contre la violation de la loi de Dieu, contre le mépris de la sainte religion, contre le démon qui lève de jour en jour une tête plus audacieuse. Livrez-vous à une sainte colère, mais combattez, étouffez dans votre cœur la colère coupable. Vous le pouvez, si vous voulez employer les remèdes que je vais vous indiquer dans ma seconde réflexion.

## II

« Je puis tout en Celui qui me fortifie, » disait saint Paul. Nous avons le droit de répéter et de faire nôtre cette parole du grand apôtre. Avec la grâce de Dieu il n'est point de passion, même la colère qui est si soudaine et si véhémence, qui puisse résister à nos efforts. Voici les moyens que je vous propose, ou plutôt que l'expérience nous indique, pour la déraciner de nos cœurs. Il y a des remèdes à employer avant, pendant et après la colère.

I. Avant que la colère ne s'élève dans nos cœurs nous devons faire le plus que nous pourrions provision de douceur. Pour cela PRIONS avec

fever le Dieu distributeur de toute grâce de nous venir en aide. Implorons souvent de sa miséricorde l'esprit de mansuétude, demandons-lui de pénétrer notre esprit, notre cœur, notre tempérament, du baume sacré de la bonté. Appelons à notre aide la RÉFLEXION. Surtout si nous sommes enclins à l'emportement, rappelons-nous souvent la laideur et les suites funestes de la colère; souvenons-nous qu'elle fait le malheur de celui qui s'y livre et de ceux qui vivent dans son entourage; que celui qui s'irrite, selon le proverbe, a toujours deux peines qui sont le châtiment inséparable de sa faiblesse, savoir, la peine de se fâcher et celle de se défâcher, de se déjuger, de se rétracter, de réparer, ce qui n'est pas toujours facile. Songeons que l'esprit de colère est très opposé à Dieu qui est si plein de longanimité pour nos fautes, nos sottises, nos misères; très contraire à N.-S. J.-C., le roi de douceur. N'oublions pas que les maux qui nous irritent viennent de Dieu, qu'il les permet ou les veut pour notre plus grand bien, pour l'expiation de nos fautes et l'augmentation de nos mérites. Enfin LUTTONS courageusement contre les deux causes les plus ordinaires de nos courroux coupables, savoir, l'amour de nos aises ou la sensualité, et l'amour exagéré de notre propre excellence, c'est-à-dire l'orgueil. Quand nous serons devenus plus mortifiés et plus humbles, les contrariétés et les manques d'égard nous seront moins sensibles.

II. Quand l'émotion aura envahi notre cœur, crions vers Dieu comme les apôtres dans la tempête : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! *Salva nos, perimus*. Surveillons-nous de très près. Tandis que nous sommes vivement émus, ne parlons pas, ou parlons peu, disant lentement et brièvement le strict nécessaire, attendant le calme pour faire de plus longues observations. Quel bel exemple nous donne ici le grand modèle de la mansuétude, saint François de Sales, lequel, à force de prières, d'efforts, de surveillance sur lui-même, corrigea son tempérament extrêmement emporté et devint le plus doux des hommes. Un gentilhomme qui le haïssait vint faire sous ses fenêtres un tumulte indescriptible, il eut même l'effronterie de monter à la chambre du saint évêque, et y vomit contre lui tout ce que sa fureur put lui suggérer de plus offensant. Le prélat regarda cet emporté d'un œil tranquille et ne lui répondit pas une seule parole. Le gentilhomme, prenant cette modération pour un mépris, redoubla sa rage et poussa son insolence jusqu'aux derniers outrages. Saint François de Sales conserva toute sa patience. Lorsque ce furieux se fut retiré, on demanda au saint évêque, comment il avait pu se taire dans une telle circonstance. Il répondit : « Nous avons fait un pacte inviolable, ma langue et moi, et nous sommes convenus que, pendant que mon cœur serait en émotion, ma langue ne dirait mot. » Agissons de même. Quand notre sang bouillonne dans

notre cœur et notre cerveau, taisons-nous. Profitons de l'avis qu'un vieux philosophe, qui avait longtemps vécu à la cour d'Auguste, laissa à l'empereur en se retirant : « Quand vous vous sentirez quelques mouvements de colère, ne dites rien, ne faites rien avant d'avoir prononcé les vingt-quatre lettres de l'alphabet. » C'est-à-dire possédons-nous, surveillons-nous, contenons-nous.

III. Mais s'il nous arrive de nous échapper, ayons le courage de faire une généreuse réparation, en pratiquant, le plutôt possible, quelque acte de douceur envers la personne contre qui nous nous sentons irrités. Les plaies récentes sont plus faciles à guérir que les laies invétérées. Saint Jean l'Aumônier ayant eu un jour une contestation avec le sénateur Nicétas, ils se séparèrent en mauvaise intelligence. Vers le soir, le saint affligé de ce différend, envoya un prêtre à Nicétas lui dire de sa part ces paroles : « Mon frère, le soleil est prêt de se coucher. » Le sénateur, frappé de cette parole, va le trouver en fondant en larmes; aussitôt ils se mirent à genoux tous les deux, l'un devant l'autre, et s'embrassèrent tendrement. Le saint lui dit : « Je vous assure que si je n'avais craint de ranimer votre colère, je serais allé vous trouver à l'instant. » Le sénateur lui en dit autant. Ils vécurent dès lors en parfaite intelligence, et tous ceux qui étaient présents furent grandement édifiés de leurs sentiments.

Voilà les saints, voilà nos modèles! Par nos prières, par nos réflexions, par notre vigilance, imitons leur douceur, revêtons-nous de leur esprit qui est l'esprit du doux Jésus, et nous vivrons dans la paix avec Dieu, avec le prochain et avec nous-mêmes, et après avoir « possédé la terre, » selon l'expression de N.-S., nous aurons dans le ciel la belle récompense promise à ceux qui auront pratiqué la plus belle des vertus.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### SACRÉE CONGRÉGATION DES INDULGENCES

Sur la demande d'un Père Bénédictin, le Souverain-Pontife a accordé des indulgences à certaines prières de préparation à la sainte Messe et d'actions de grâces :

#### I. Prières pour la préparation.

1<sup>o</sup> Indulgence d'un an à ceux qui, outre les cinq

*1 Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4<sup>o</sup> d'environ 60 pages à 2 col.*

*Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)*

psaumes *Quam dilecta, Benedixisti, Inclina, Credidi, De profundis*, avec les versets et les sept oraisons qui y sont joints, réciteront la prière de saint Ambroise fixée pour chacun des jours de la semaine :

Le dimanche : *Summe sacerdos*, etc.;

Le lundi : *Rex Virginum*, etc.;

Le mardi : *Quis digne*, etc.;

Le mercredi : *Ego enim*, etc.;

Le jeudi : *Tu enim misereris*, etc.;

Le vendredi : *Rogamus etiam*, etc.;

Le samedi : *Rogo etiam te*, etc.

2<sup>o</sup> Indulgence de cent jours pour la récitation de la prière de saint Ambroise commençant par ces mots : *Ad mensam dulcissimi convivii tui*.

3<sup>o</sup> Indulgence de cent jours pour la récitation de la prière de saint Thomas d'Aquin : *Omnipotens sempiternus Deus, ecce accedo*, etc.

4<sup>o</sup> Indulgence de cent jours pour la récitation d'une prière à tous les anges et à tous les saints, dont voici le texte :

#### *Oratio ad omnes Sanctos et Angelos.*

Angeli, Archangeli, Throni, Dominationes, Principatus, Potestates, Virtutes cœlorum, Cherubim, atque Seraphim, omnes Sancti, et Sanctæ Dei, præsertim Patroni mei, intercedere dignemini pro me, ut hoc Sacrificium Deo omnipotenti digne valeam offerre ad laudem et gloriam nominis sui, et ad utilitatem meam, totiusque Ecclesiæ suæ sanctæ. Amen.

5<sup>o</sup> Indulgence de cent jours pour la récitation de la prière suivante quand on célèbre la messe d'un Saint ou d'un Bienheureux :

#### *Oratio tantummodo dicenda quando Sacerdos in honorem Sancti, vel Beati Missam celebrat.*

O Sancte N., ecce ego miser peccator, de tuis meritis confusus, offero nunc sacratissimum Sacramentum Corporis et Sanguinis Domini nostri Jesu Christi pro tuo honore et gloria. Precor te humiliter et devote, ut pro me intercedere digneris, ut tantum Sacrificium digne et acceptabiliter offerre valeam, ut eum tecum, et cum omnibus electis ejus æternaliter laudare, atque cum eo regnare valeam. Qui vivit et regnat in sæcula sæculorum. Amen.

#### II. Prières pour l'action de grâces :

1<sup>o</sup> Indulgence d'une année à ceux qui, outre le cantique accoutumé *Benedicite* et les psaumes *Laudate*, etc., avec les versets et les trois oraisons annexés, réciteront les deux oraisons *Gratias tibi ago*, de saint Thomas d'Aquin, et *Transfige*, de saint Bonaventure.

2<sup>o</sup> Indulgence de cent jours pour la récitation de l'hymne de saint Thomas :

*Adoro te devote, latens Deitas*, etc.

3<sup>o</sup> Indulgence de cent jours pour la récitation d'une des prières de saint Alphonse-Marie de Liguori fixées à chacun des jours de la semaine :

Le dimanche : *Amantissime Jesu*, etc.;

Le lundi : *O bonitas infinita*, etc.;



Le mardi : *Ah! Domine mi*, etc.;  
 Le mercredi : *O Jesu mi*, etc.;  
 Le jeudi : *O Deus infinitæ majestatis*, etc.;  
 Le vendredi : *O Jesu! et quomodo*, etc.;  
 Le samedi : *Loquere Domine*, etc.

4<sup>e</sup> Indulgence de cent jours pour la récitation de la prière suivante :

*Oratio ad B. V. Mariam.*

O Maria, Virgo et Mater sanctissima, ecce suscepi dilectissimum Filium tuum, quem immaculato utero tuo concepisti, genuisti, lactasti, atque suavissimis amplexibus strinxisti. Ecce, cujus aspectu lætabaris, et omnibus deliciis replebaris, illum ipsum tibi humiliter et amanter repræsento, et offero tuis brachiis constringendum, tuo corde amandum sanctissimæque Trinitati in supremum latræ cultum pro tui ipsius honore et gloria, et pro meis, totiusque mundi necessitatibus offerendum. Rogo ergo te, piissima Mater, impetra mihi veniam omnium peccatorum meorum, uberemque gratiam ipsi cunctis fidelibus serviendi, ac denique gratiam finalem, ut eum tecum laudare possim per omnia sæcula sæculorum. Amen.

III. Enfin une indulgence plénière dans le mois, au jour choisi par le prêtre, à celui qui aura chaque jour récité toutes ces prières.

La concession de ces indulgences est du 20 décembre 1884.

Le texte des prières ci-dessus indiquées se trouve dans les Missels, Bréviaires et autres imprimés liturgiques qui contiennent les prières de la Préparation à la Messe et de l'Action de grâces, à l'exception de celles que nous avons transcrites et des prières de saint Alphonse-Marie de Liguori, trop longues pour que nous puissions les reproduire ici.

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> Pour la bénédiction de l'eau que l'on doit faire tous les dimanches à la sacristie, avant la grand'messe, peut-on le plus souvent omettre les exorcismes du sel lorsqu'on a à sa disposition du sel précédemment béni ?

2<sup>o</sup> Le Samedi-Saint ne doit-on pas ajourner l'infusion des saintes huiles dans la fontaine baptismale jusqu'à l'arrivée des nouvelles, quand on prévoit qu'il n'y aura pas de baptême à administrer.

3<sup>o</sup> La messe solennelle de *Requiem* jouit-elle de privilèges autres que ceux de la messe simplement chantée, et quels sont-ils ?

4<sup>o</sup> Y a-t-il quelque prescription défendant au célébrant de revêtir, pour le chant des vêpres solennelles, la chape dont la couleur n'est pas conforme à l'office du jour. Et au cas où cette défense existerait, y a-t-il péché pour les curés de campagne à se servir par exemple de la chape blanche le jour de la Pentecôte ?

R. — I. Oui, on peut omettre l'exorcisme du sel lorsqu'on a à sa disposition du sel précédemment béni. Ce point a été décidé par la Sacrée Congrégation des Rites en 1713 sur la demande de Mgr l'évêque de Lausanne. Le vénérable prélat demandait :

« An quoties fit aqua benedicta, toties sal sit exorcizandus, vel adhiberi possit jam in hujusmodi functione exorcizatus et in hunc usum servatus, conformiter Rituali Romano Pauli V de baptismo administrando ? »

La Sacrée Congrégation répondit : « Negative quoad primam partem; affirmative quoad secundam. » (S. R. C. 8 avril 1713, n. 3853, ad 3.)

Il faut remarquer que le sel qu'on emploierait ainsi doit avoir été exorcisé dans cette fonction, c'est-à-dire avec les prières et les rites fixés par l'Eglise pour cette bénédiction. On ne pourrait donc pas, comme on le fait quelquefois, se servir, pour cette bénédiction de l'eau, du sel qui aurait été béni pour le baptême.

Ad II. Les décrets qui concernent cette question sont absolus; ils ne font pas la distinction que vous indiquez. Si donc vous n'espérez pas avoir les nouvelles huiles avant 8 ou 10 jours au plus, vous devez faire la bénédiction des fonts le Samedi-Saint avec les anciennes huiles. Nous vous engageons à voir ce que nous avons dit en 1882, pages 155 et 200, où nous avons traité complètement cette délicate matière.

Ad III. On appelle ordinairement messe solennelle de *Requiem*, celle qui est chantée avec diacre et sous-diacre; et simplement chantée celle qui se célèbre sans diacre ni sous-diacre.

On appelle encore quelquefois messe solennelle de *Requiem* celle qui est célébrée sans diacre ni sous-diacre, mais avec pompe dans les cérémonies, dans les ornements sacrés, dans les décors, etc.

Mais nos réponses ne sont probablement pas celles que désirerait notre vénéré consultant. Nous le prions de poser autrement la question.

Ad IV. En règle générale, la rubrique relative à la couleur des ornements est obligatoire pour toutes les fonctions liturgiques. En 1831, l'évêque de Marsi demanda si l'on ne pouvait pas continuer l'usage d'employer des ornements d'une couleur différente. Et il citait à l'appui de ce sentiment une rubrique du Missel des Dominicains qui permet, dans les grandes fêtes, de se servir des ornements les plus précieux, quelle que soit la couleur, excepté la couleur noire :

« ... In rubrica Missalis Fratrum Ordinis Prædicatorum num. 6 legitur : *In diebus vero illis solemnibus... uti possumus pretiosioribus paramentis, cujuscumque sint coloris, dummodo non sunt nigri* ? » (n. 4669, ad 54.)

La Sacrée Congrégation donna la réponse que nous avons reproduite plus haut.

Donc vous ne pouvez pas revêtir une chape blanche le jour de la Pentecôte. Le sentiment des quelques auteurs favorables à la pratique des dominicains, ne peut plus être suivi depuis le décret de 1831.

Q. — Les rubriques prescrivent le *Credo* le jour anniversaire de l'élection et du couronnement du pape, ainsi que le jour anniversaire de l'élection et du sacre de l'évêque; d'où vient que tant d'ordos n'en disent rien ?

R. — Le *Credo* exigé à l'Anniversaire de la Création et du Couronnement du Souverain-Pontife ne se dit qu'à la messe solennelle célébrée à Rome.

Quant au *Credo* exigé à l'anniversaire de l'élection et de la consécration d'un évêque, il ne se dit qu'à la cathédrale, et encore ne se dit-il qu'à la messe solennelle célébrée ce jour-là par l'évêque. Ce point, autrefois contesté, a été tranché en 1840 sur la demande de Mgr Sterckx alors cardinal archevêque de Malines. Son Eminence exposait ainsi le cas :

An hæc rubrica (de symbolo dicendo in anniversario electionis Episcopi) sit intelligenda dumtaxat de missa solemnî, quæ ex scripto Cæremonialis Episcoporum illa die celebratur in ecclesiis cathedralibus, an vero in omnibus etiam missis privatis, in quibus tunc additur commemoratio prædicti anniversarii juxta morem tam in Archidiocesi Mechliniensi, quam in aliis Belgii diocesisibus receptum ? »

La Sacrée Congrégation donna la solution que nous venons d'indiquer : « De missa solemnî tantum intelligenda est. » (S. R. C. 12 septembre 1840, n. 4912, ad 1).

Mais en dehors des cathédrales, non seulement cette messe n'est pas obligatoire, mais elle ne pourrait même pas être dite par les prêtres. C'est encore une question qui fut décidée le même jour à la prière du même illustrissime Prélat. Son Eminence demandait si le prêtre qui voudrait dire la messe votive pour l'Anniversaire de l'Élection et de la Consécration de l'Évêque, devrait dire le *Gloria* et le *Credo* :

« An sacerdos, qui vellet missam pro Anniversario Electionis et Consecrationis Episcopi legere ex devotione illa die, dum rubricæ non obstant, debeat in ea dicere *Gloria* et *Credo*; an vero utrumque, vel alterutrum omittere; item an dicendæ sint tres saltem orationes, ut in missis votivis ? »

La Sacrée Congrégation répondit :

« Quum hæc missa votivis non sit accensenda nequit ad libitum celebrari. » (Même réponse, ad 2.)

On ne peut donc pas dire le *Credo* au jour anniversaire de l'élection et du sacre de l'Évêque. Mais on peut et on doit faire mémoire de cette élection et de ce sacre, ainsi qu'il a été décidé le 30 janvier 1878, à la requête de Mgr Fabre, évêque de Montréal. MM. les curés doivent appliquer ces mêmes règles à l'Anniversaire de la Création et du Couronnement du Souverain Pontife.

Q. — En parcourant les numéros de l'*Ami du clergé*, je trouve dans le n° 40 du 2 octobre, page 472, que les indulgences attachées aux invocations : *Doux Cœur de Jésus, soyez mon amour, — Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous, — Cœur immaculé de Marie, priez pour nous*, sont authentiques.

Or ces invocations ne se trouvent pas dans la dernière édition de la *Raccolta* approuvée le 3 juin 1877, avec la mention : « Sanctitas Sua expressè declarari voluit ut

præsens Sylloge... cujus exemplar ad perpetuam facti normam adservari debeat pro dubiis... unice consulatur. » Plus haut on lit : « Sanctitas præcipit... ut genuinam authenticam Indulgentiarum hæcenus concessarum Syllogen prorsus habendam esse. » D'après cette édition, l'invocation *Doux cœur de Marie, soyez mon salut* ! serait seule authentique.

R. — Pour répondre à la question de fait, nous nous sommes procuré la dernière édition française de la *Raccolta*, imprimée en 1877, avec un supplément renfermant des concessions jusqu'à la date du 19 août 1882. Cette édition est, comme on le sait, déclarée authentique au même titre que la *Raccolta*. Or, on y rencontre non-seulement la prière : *Doux cœur de Marie, soyez mon salut*, mais encore : *Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous*, p. 576; *Cœur Immaculé de Marie, priez pour nous*, p. 604. Cent jours d'indulgence ont été accordés, le 10 juin 1867, à la récitation de chacune de ces aspirations, à la demande du P. Chevalier, supérieur des missionnaires d'Issoudun.

L'invocation, *Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre*, a été enrichie d'une indulgence de trois cents jours par un rescrit du 25 janvier 1863, p. 569.

Toutes ces invocations se trouvent dans un supplément qui a été déclaré authentique par un décret du 8 janvier 1877, et qui est intitulé : *Concessions très récentes pour faire suite au Recueil de prières et d'œuvres pies*.

Il faut en conclure que la *Raccolta* ne renferme pas toutes les concessions authentiques et que notre correspondant n'a pas interprété dans son véritable sens le décret qu'il invoque. En voici une autre preuve non moins certaine. Elle est tirée de l'introduction qui précède la *Raccolta* :

« J'ai intitulé mon livre *Recueil de prières*... parce que ma tâche eût été bien plus difficile si j'avais voulu réunir toutes les prières et toutes les œuvres de piété auxquelles sont attachées les indulgences.

« Je me suis borné à vous offrir les prières et les œuvres qui peuvent être faites par la presque généralité des fidèles<sup>1</sup>. »

Le sens véritable du décret, le traducteur va nous le dire : « Malgré les précautions prises, il était toujours fâcheux de craindre quelque inexactitude préjudiciable dans une matière appartenant exclusivement au droit positif. Aussi, Sa Sainteté, dans l'intention d'éviter les conséquences de la grande vérité : *errare humanum est*, et d'ouvrir sûrement aux fidèles les trésors de l'Eglise, a daigné, « pour cette édition comme pour l'original italien, faire une sanation générale. » Ainsi les fidèles, en se conformant à ce qui s'y trouve, soit pour ce qui regarde les œuvres pies, soit pour ce qui regarde les prières et leur version, peuvent avoir une

<sup>1</sup> *Recueil de prières et d'œuvres pies*... par Mgr Louis Prinzivali, traduit par le chanoine L. Pallard..., p. 22.



entière certitude de profiter de tant de richesses spirituelles<sup>1</sup>.

Nous sommes donc en droit de conclure que les prières qui ne sont pas renfermées dans la *Raccolta* ne sont pas pour cela dépourvues d'indulgences, dans le cas où la concession aurait été faite régulièrement. En est-il ainsi pour l'invocation *Doux cœur de Jésus, soyez mon amour*? Nous avons cru pouvoir l'affirmer sur l'autorité d'écrivains qui nous semblaient dignes de foi; mais nous n'avons pas vu le décret de concession.

Nous ajouterons que la remarque que nous avons faite au sujet de l'*imprimatur* tombait à faux, la feuille qui nous avait été transmise étant incomplète. Les feuilles complètes portent, en effet, l'*imprimatur* de l'évêque de Poitiers, à la date du 27 septembre 1871.

Q. — Je vous saurais gré, Monsieur le Rédacteur, si vous vouliez bien m'indiquer un ouvrage pour la direction et les avis à donner aux personnes qui se croient appelées à la vie religieuse?

R. — Nous conseillons pour l'étude de la vocation, le traité du P. Berthier, missionnaire de N.-D. de la Salette, *Des états de la vie chrétienne*; pour donner une haute idée de la vie religieuse et de ses devoirs, la lettre pastorale de Mgr l'évêque de Nîmes, *Grandeurs et devoirs de la vie religieuse*, et les *Sermons à des religieuses* de Mgr Landriot. Tous ces volumes sont d'un prix minime et peuvent être fournis par la Société générale de librairie catholique.

Q. — J'ai reçu le pouvoir d'appliquer aux chapelets, crucifix, statues, médailles, les indulgences contenues dans le Sommaire publié à Rome le 23 février 1878. L'*Ami du clergé* ordinairement si clair et si bienveillant pourrait-il indiquer à un de ses abonnés quelles sont ces indulgences, ou à quel endroit et comment je pourrais me procurer ce Sommaire? J'attends avec impatience la réponse dont je le remercie par avance.

R. — Nous avons publié intégralement ce document à la page 223 de la seconde année de l'*Ami du clergé*: il s'agit des indulgences apostoliques.

Q. — 1<sup>o</sup> Y a-t-il, comme me l'a affirmé, peut-être un peu légèrement, un bon religieux, affiliation entre les confréries du scapulaire noir et du scapulaire rouge de la Passion, de telle sorte qu'avec les pouvoirs pour l'un, on puisse valablement conférer l'un et l'autre?

2<sup>o</sup> Les petits poissons (*pisciculi*), dont certains théologiens permettent l'usage comme entremets dans les repas gras du Carême, peuvent-ils être mangés à la collation, et même constituer tout l'élément substantiel de ladite collation?

3<sup>o</sup> Quelle est la nature précise des dispenses accordées généralement par les évêques, en vertu d'indults pontificaux, et connues sous le nom de dispenses de Carême; sont-elles exclusivement locales, ou sont-elles en même locales et personnelles? Le fidèle en voyage peut-il user des dispenses de son diocèse partout où il va en dehors, et peut-il en même temps bénéficier des dispenses accordées par l'Ordinaire des lieux étrangers où il passe.

R. — Ad I. Nous ne connaissons aucun document qui établisse une affiliation entre n'importe quelles confréries de scapulaire, de telle sorte que la faculté de concéder l'un emporte la faculté de concéder l'autre, et nous doutons même qu'il y en ait aucune. Ainsi la faculté accordée par le Saint-Siège lui-même de distribuer quatre scapulaires en même temps avec une formule unique ne dispense pas de l'obligation de demander une autorisation au supérieur respectif de chaque confrérie<sup>1</sup>.

Ad II. D'après saint Alphonse de Liguori c'est une affaire de coutume<sup>2</sup>.

Ad III. Nous croyons que ces dispenses sont purement locales et qu'elles ne suivent pas les personnes en dehors du territoire. Mais en même temps nous pensons que les étrangers peuvent bénéficier des dispenses accordées par l'Ordinaire des lieux où ils se trouvent.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

### QUESTIONS SCOLAIRES

Q. — A quelles conditions, des étrangers peuvent-ils enseigner en France?

R. — Les conditions auxquelles les étrangers peuvent être admis à enseigner en France, sont réglées par un décret du 5 décembre 1850, lequel est ainsi conçu.

Art. I pour ouvrir et diriger une école primaire ou secondaire libre, tout étranger admis à jouir des droits civils en France est soumis aux mêmes obligations que les nationaux. Il devra, en outre, avoir préalablement obtenu et produire une autorisation spéciale du ministre de l'instruction publique accordée après avis du conseil supérieur. Cette dernière condition est imposée à tout étranger appelé à remplir dans un établissement d'instruction primaire ou secondaire libre, une fonction de surveillance ou d'enseignement.

L'autorisation accordée par le ministre, après avis du conseil supérieur, pourra toujours être retirée dans les mêmes formes.

Art. 2. Dans le cas particulier d'école primaire ou d'établissement secondaire, spécialement autorisés conformément à l'article précédent et uniquement destiné à des enfants étrangers résidant en France, les dispenses de brevet de capacité ou de grades pourront être accordées par le ministre de l'instruction publique, après avis du conseil supérieur.

Article 3. Le ministre de l'instruction publique pourra, après avis du conseil supérieur, déclarer équivalents aux brevets ou diplômes nationaux

<sup>1</sup> Cf. le décret du 12 septembre 1883, *Rescripta athenica*, p. 679. Ed. Pustet.

<sup>2</sup> Lib. III, n. 1028.

<sup>1</sup> Ibid. p. 8.

exigés par la loi, tout brevet et grade obtenu par l'étranger des autorités scolaires de son pays.

Article 4. Pourront être accordées également par le ministre en conseil supérieur des dispenses de brevets et de grades aux étrangers qui se seraient fait connaître par des ouvrages dont le mérite aura été reconnu par le conseil de l'instruction publique.

Article 5. Nul étranger ne pourra être nommé instituteur communal ou instituteur adjoint dans une école publique, s'il n'a préalablement obtenu des lettres de naturalisation.

La loi n'exige pas de formalités spéciales pour l'obtention du brevet de capacité. Les étrangers peuvent donc, comme les Français, se présenter aux examens.

Seulement, le brevet une fois obtenu, ils ne peuvent en faire usage soit comme titulaires soit comme adjoints dans une école primaire libre, qu'autant qu'ils ont été admis à établir leur domicile en France et qu'ils ont été autorisés à y enseigner, à moins cependant qu'ils n'aient obtenu une dispense conformément aux articles 3 et 4 susdits.

L'admission à domicile est prononcée par décret conformément à l'article 13 du code civil.

Quant à l'autorisation d'enseigner, la circulaire du 14 mai 1851 porte qu'elle ne sera accordée que sur une demande accompagnée des pièces suivantes : 1° certificat constatant que le postulant est admis à jouir des droits civils en France ; 2° les pièces exigées par l'art. 25 ou par l'art. 60 de la loi du 15 mars, s'il se propose de diriger un établissement d'instruction primaire ou secondaire ; 3° rapport motivé du recteur. Si le postulant se propose d'exercer des fonctions de surveillance ou d'enseignement dans un établissement particulier d'instruction publique, il devra fournir l'indication des lieux où il a résidé et des professions qu'il a exercées pendant les dix dernières années, le tout appuyé d'attestations émanées, soit des autorités de son pays, soit des autorités françaises et pouvant prouver la sincérité de ses déclarations. (*Bulletin de la société générale d'éducation*, n. 5.)

Q. — Pourriez-vous nous faire connaître quelles sont les personnes qui ont la faculté d'entrer dans les écoles libres ?

R. — M. Bonnet répond à cette question de la manière suivante dans le *Bulletin de la société générale d'éducation*. Le règlement fait pour les écoles primaires publiques et qui en interdit l'accès aux personnes étrangères à l'enseignement, ne touche pas les écoles libres. Les directeurs d'école libre peuvent donc faire entrer dans leurs classes, rendre témoins de leur enseignement qui ils veulent. Ils n'encourraient de reproches que si

les personnes ainsi admises se substituaient à eux pour l'enseignement : ce qui constituerait un enseignement par individu non breveté. Quelques questions adressées aux élèves pour les encourager par les inspecteurs bénévoles que les instituteurs libres se donnent volontairement, ne constitueraient évidemment pas la substitution temporaire de maîtres dont il importe de se garder. Les droits des inspecteurs primaires vis-à-vis des écoles libres sont toujours réglés par l'article 21 de la loi du 15 mars 1850, ainsi conçu : « L'inspection des écoles publiques s'exerce conformément au règlement délibéré par le conseil supérieur. Celle des écoles libres porte sur la moralité, l'hygiène et la salubrité. Elle ne peut porter sur l'enseignement que pour vérifier s'il n'est pas contraire à la morale, à la constitution et aux lois. Les délégués cantonaux ont le droit de visiter les écoles libres (art. 42 de la loi du 15 mars 1850 et 45 du décret du 29 juillet 1850).

Q. — Les pères de famille, cités devant une commission scolaire, peuvent-ils se faire représenter par un mandataire ?

R. — La loi du 29 mars 1882 n'a pas résolu la question. Mais s'il faut s'en rapporter aux décisions récentes de la cour de Cassation, il semble difficile d'admettre cette représentation. La cour suprême déclare en effet (arrêté du 14 décembre 1883), que les commissions scolaires sont de simples corps administratifs institués pour surveiller et assurer l'accomplissement du devoir scolaire prescrit par la loi, et pour déférer, le cas échéant, les contrevenants à la justice répressive, et que les mesures préalables qu'elles prononcent n'ont pas le caractère de véritables pénalités.

Il est dit dans le même arrêt que, en cas de récidive, la commission scolaire peut ordonner l'affichage et déférer le père de famille au juge de paix, même sans l'entendre, parce que cette décision prise uniquement à titre préparatoire n'intéresse à aucun degré les droits de la défense, lesquels se produisent librement et dans toute leur plénitude devant la juridiction saisie par la plainte. Il semble bien résulter de ces différentes considérations que la Cour de Cassation est très peu préoccupée de l'idée d'assurer les droits de la défense devant la commission scolaire ; il est peu probable qu'elle admit, si la question lui était soumise, le droit pour le père de famille de se faire représenter par un mandataire et qu'elle suppléât en ce sens au silence de la loi. On ne peut tirer argument de ce qui se passe devant le juge de paix, parce que là il y a un texte formel qui autorise les parties à se faire représenter (*Code d'instruct. crim.* art. 152).

Quant au conseil départemental, s'il permet aux prévenus de se faire assister d'un avocat, c'est en vertu d'une décision bénévole, car il n'y a pas de texte. De même la commission scolaire peut, en s'inspirant de ces tendances libérales, autoriser les pères de famille à se faire représen-



ter par un mandataire ou à se faire défendre par un avocat ; mais ce n'est pas, croyons-nous, un droit que les contrevenants puissent réclamer et dont le refus puisse servir de base à une plainte contre le maire, président de la commission scolaire (Rapporteur : M. de Crousaz-Crétet).

Q. — Un maire peut-il s'opposer à ce que l'école primaire de sa commune reçoive des enfants domiciliés dans une commune voisine d'un autre département ? Par quels moyens peut-on faire cesser son opposition ?

R. — Six ou sept jeunes filles de la paroisse de L... (Lot), au lieu de suivre l'école publique laïque de leur commune, se rendent à l'école publique congréganiste de la commune voisine de M... (Tarn-et-Garonne). Le maire de M... a notifié aux parents de ces enfants leur exclusion de cette école par le motif que les institutrices ne pouvaient pas, à raison de la présence de ces élèves étrangers, apporter autant de soin à l'instruction des élèves de la commune.

En fait, les institutrices de M... affirment que le nombre de leurs élèves n'a pas atteint le maximum fixé pour leur école par le règlement.

La contestation soulevée par le maire est-elle fondée ? Quelle juridiction doit en connaître ?

Cette contestation nous semble sans fondement. En effet, l'art. 7 de la loi du 28 mars 1832 résout la question en ces termes :

« 1° Les familles domiciliées à proximité de deux ou plusieurs écoles publiques, ont la faculté de faire inscrire leurs enfants à l'une ou l'autre de ces écoles, qu'elles soient ou non sur le territoire de leur commune, à moins qu'elles ne comptent déjà le nombre maximum d'élèves autorisé par les règlements.

« En cas de contestation, et sur la demande soit du maire soit des parents, le conseil départemental statue en dernier ressort. »

Par ce texte, le choix des familles n'a pas été limité au choix d'un même département. Il peut donc porter sur les écoles d'un département voisin à proximité de leur domicile.

D'autre part, tant que le nombre maximum d'élèves fixé par le règlement n'est pas atteint, l'instituteur est légalement présumé pouvoir consacrer des soins suffisants à l'instruction des enfants.

En notifiant aux parents l'exclusion des enfants de l'école sans motif valable, le maire de M... a indûment porté atteinte à des droits reconnus expressément par la loi.

Quelle juridiction doit-on saisir de cette contestation ?

Le conseil départemental de l'instruction publique, d'après l'article sus-énoncé.

Le conseil compétent dans l'espèce est, non pas celui du Lot où les parents sont domiciliés, mais celui du département de Tarn-et-Garonne d'où relève l'école de M... C'est ce dernier qui seul a qualité pour statuer sur la question d'admission ou d'exclusion dans cette école. Dans quelle

forme le conseil départemental peut-il être saisi ? L'article 25 du décret du 29 juillet 1850, répond à la question :

« En matière contentieuse, les réclamations des parties avec les pièces et mémoires à l'appui sont déposées au bureau de l'inspecteur d'académie. Il en est donné récépissé.

« Ces réclamations sont examinées, sur le rapport d'un membre du conseil, à la plus prochaine réunion. »

La décision n'est pas, dans l'espèce, susceptible d'appel (Rapporteur : Dupré-Latour).

## VARIETÉS

### Les nouvelles légendes des papes dans le Bréviaire romain<sup>1</sup>

Il y a un peu plus d'un an, le 14 décembre 1883, la Sacrée Congrégation des Rites par un *Monitum* portant la signature de son secrétaire Mgr Laurent Salvati, informait le monde chrétien que sur l'ordre de S. S. Léon XIII, des corrections venaient d'être faites dans le Bréviaire romain à la rédaction des légendes d'un certain nombre de papes.

A ce propos on nous demande :

1° Quelle est l'autorité des leçons historiques des offices des saints.

2° Quelle est la nature et l'étendue des changements ordonnés par le pape.

Ces deux questions sont de celles qu'on ne saurait résoudre en quelques lignes. En considération de leur actualité, notre intention est de les traiter avec toute l'ampleur qu'elles méritent. Nous leur consacrerons donc plusieurs articles, certains d'avance, quelles que soient l'aridité et la longueur des discussions auxquelles nous nous livrerons, de ne pas fatiguer nos lecteurs. Le Bréviaire est après l'Evangile et le Missel le plus cher ami du prêtre. Or on ne se lasse jamais d'entendre parler de ce que l'on aime.

## I

### DE L'AUTORITÉ DES LÉGENDES

Les leçons historiques du Bréviaire méritent-elles créance et quelle créance ? — Bien des pages ont été écrites sur ce sujet depuis le dix-septième siècle. On peut voir ce qu'en dit là-dessus le P. Papebrock<sup>2</sup>, le pape Benoît XIV<sup>3</sup>, le P. Honoré de Sainte-Marie<sup>4</sup>, Corro<sup>5</sup>, Emmanuel de Sousa<sup>6</sup>,

<sup>1</sup> Voir l'*Ami du clergé*, année 1884, p. 365.

<sup>2</sup> *Acta sanctorum*, Propylæi maii p. 52, ad calcem tractationis de S. Liberio.

<sup>3</sup> *De servorum Dei beatificatione et canonisatione*, lib. IV, part. II, cap. XIII, no. 7 et 8.

<sup>4</sup> *Animadversiones in regulas et usum Briticis*, t. II, lib. I, di. sert. 2.

<sup>5</sup> *Dissertatio theologico-critica de argumenti in Brevario romano in rebus historicis petiti valore*. Hispalii 1739.

<sup>6</sup> *Dissert. de gravissimâ auctoritate Romani Breviarii in re historica* in append. II ad opus suum de *Expeditione hispalicâ sancti Jacobi*. Ulyssipone 1727.



Dom Guéranger <sup>1</sup> et enfin le P. de Smedt <sup>2</sup>. Nous ne ferons guère ici que résumer la doctrine de ces maîtres de la critique.

D'après eux, trois choses sont hors de conteste.

La première, c'est qu'il n'y a rien dans les vies des saints telles que nous les lisons dans le Bréviaire de contraire soit à la foi, soit aux mœurs. En sorte qu'on peut dire au moins négativement des légendes ce qui a été dit des autres parties de l'office : *Lex supplicandi, lex credendi*.

La seconde, c'est que dans chaque leçon historique du Bréviaire il y a au moins un fait qui s'impose d'une manière absolue à notre croyance et que nous ne saurions nier sans nier par là même implicitement l'infaillibilité du Souverain Pontife dans la canonisation des saints. Ce fait c'est la légitimité du culte et par conséquent l'état de béatitude du personnage dont la vie nous est racontée.

Le troisième point sur lequel tout le monde est également d'accord, c'est que les événements particuliers rapportés dans chaque légende ne sont pas de foi. L'Eglise n'a jamais prétendu être infaillible en matière d'histoire. Des erreurs de personnes, de lieux, de dates, de faits même ont donc pu se glisser dans les leçons qu'elle met sur les lèvres de ses prêtres. Je dis plus : il s'y en est certainement glissé. La preuve en est dans les nombreuses corrections que le Saint-Siège a fait subir ou qu'il a essayé de faire subir au Bréviaire depuis bientôt trois siècles.

Léon XIII en effet n'est pas le premier pape qui se soit occupé de réviser les Légendes.

Le Bréviaire de saint Pie V avait à peine paru (1568) que le cardinal Baronius y signalait cent quarante erreurs <sup>3</sup>. A l'instigation du savant auteur des *Annales ecclésiastiques*, le pape Clément VIII décida qu'il y avait lieu de faire une réforme. Cette réforme fut effectuée en 1602 <sup>4</sup>. — Moins de trente ans après, une nouvelle refonte du Bréviaire était reconnue nécessaire. Celle-ci qui eut pour auteur Urbain VIII ne porta pas uniquement comme on le croit d'ordinaire sur les hymnes : elle s'étendit aussi aux légendes. C'est le pape lui-même qui l'affirme dans sa bulle du 25 janvier 1631 : « *Sanctorum historice ex priscis et probatis auctoribus recognite*. — Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Benoît XIV entreprit une troisième *recognition* des secondes leçons de l'office. « Il forma à cet effet, dit dom Guéranger, une commission de savants tirée de la prélature et du

clergé séculier, et cette commission fonctionna durant plusieurs années. Son travail de révision achevé, elle le soumit au Pontife qui après en avoir pris connaissance renonça à donner suite à son projet et ne permit pas que l'œuvre fût imprimée <sup>5</sup>. » — En 1856 enfin, si j'en crois le P. Montrouzier <sup>6</sup>, Pie IX eut lui aussi l'idée de corriger le Bréviaire. Mais je ne sais pour quelle cause son plan n'aboutit pas.

Il y a, on le voit, de nombreux antécédents au grand acte de réforme liturgique que vient de commencer <sup>7</sup> Léon XIII. Ces remaniements successifs prouvent que l'Eglise, pour employer un mot de Baronius, ne regarde pas les légendes des saints comme « parole d'Evangile. »

Un autre indice non moins significatif de son sentiment à cet égard, c'est la liberté qu'elle laisse aux érudits de soutenir en matière hagiologique des opinions opposées à celles du Bréviaire. Elle permet par exemple de mettre en doute l'identité de saint Denys l'aréopagite et de saint Denys de Paris. Elle permet de nier la réalité de la translation du corps de l'apôtre saint Barthelmi de Bénévent à Rome. Elle permet d'écrire que l'apôtre saint Jacques n'est pas allé en Espagne. Elle permet d'affirmer que saint Grégoire-le-Grand n'a pas été moine. Elle permet ou du moins elle a permis de soutenir que les actes d'où sont tirées les leçons de saint Venant ne sont vraisemblablement pas authentiques. Elle permet ou du moins elle a permis de discuter sur la vérité ou la non vérité des événements racontés dans les offices de sainte Marthe et de sainte Catherine <sup>8</sup>. Une pareille tolérance serait inexplicable si le bréviaire avait quant à sa partie historique la même autorité qu'une sentence rendue *ex cathedra* par le pape.

En dépit de l'approbation pontificale dont elles sont revêtues, il peut donc y avoir des inexactitudes dans les légendes des saints.

Il peut y en avoir, ai-je dit. Là-dessus tout le monde est unanime. Mais, en fait, y en a-t-il beaucoup ? C'est ici que commencent les dissensions.

A en croire Launoy, Baillet, Tillemont et les autres hypercritiques du XVII<sup>e</sup> siècle dont les déclamations, on s'en souvient, ont été répétées en France il y a une cinquantaine d'années avec plus ou moins de bonne foi par les défenseurs des liturgies particulières, les légendes du Bréviaire ne seraient qu'un recueil de fables sorties de

<sup>1</sup> *Institutions liturgiques*, passim. — *Essais sur le Naturalisme contemporain*, p. 229 et 249. — *Revue du Monde catholique*, 10 février 1870.

<sup>2</sup> *Introductio generalis ad historiam Ecclesiasticam*, p. 177 et seq. Paris, Palmé 1876.

<sup>3</sup> *Epistolæ et opuscula*, t. III, p. 26 : Lettre du 9 avril 1588.

<sup>4</sup> On peut voir en quoi elle consista dans un curieux tableau placé par le P. de Smedt à la fin de son *Introductio*, et où figurent d'un côté le texte des légendes de l'*Editio Piana* et de l'autre celui des légendes de l'*Editio Clementina*.

<sup>5</sup> *Essais sur le Naturalisme*, p. 249. Cf. Zaccaria, *Bibliotheca Rituum*, lib. I, c. IV, art. IV, n. II.

<sup>6</sup> *Revue du Monde catholique*, n° du 25 avril 1870, p. 236.

<sup>7</sup> Je dis : *commencer*, car selon toute apparence la révision des légendes des papes n'est dans la pensée du Souverain Pontife que le prélude d'un travail plus vaste qui devra s'appliquer à l'office de tous les autres saints.

<sup>8</sup> Voir dans Nicoli : *Confutatio dissertationis Michaelis Anastasii*, Placentiæ 1733, p. 21 et seq., une longue liste de faits historiques données comme certains par le Bréviaire romain, et révoqués en doute par les savants sans que jamais la Congrégation des Rites soit intervenue pour empêcher de les attaquer.



l'imagination inventive des moines : *monachi fabulati sunt*. A en croire le Père Gratry<sup>1</sup>, elles seraient même quelque chose de pire, elles seraient un tissu « de mensonges. »

Cette manière de voir, je n'ai pas besoin de le dire, n'est pas la nôtre. Outre qu'elle est irrespectueuse au dernier chef pour le Saint-Siège, elle est contraire à la vérité.

La vérité est que les secondes leçons de l'office des saints ont au point de vue historique une très grande autorité et cela pour plusieurs raisons.

D'abord à cause de la haute valeur scientifique et de la probité reconnue des prélats qui les ont rédigées. Ce n'étaient pas des hommes ordinaires en effet que ce Bernardin Scotti, que ce Thomas Goldwell, que ce Guillaume Sirlet, que ce Jules Poggio qui furent chargés par saint Pie V de réformer le Bréviaire. Ce n'étaient pas des ignorants que ce César Baronius, que ce Sylvius Antoniano, que ce Robert Bellarmin, que ce Louis de Torres, que ce Jean Bandini, que ce Barthelmy Gavantus à qui Clément VIII confia le soin de faire disparaître les erreurs qui avaient pu se glisser dans les légendes. Ce n'étaient pas des faussaires enfin que ce Tegrime Tegrini, que ce Fortunat Scacchi, que ce Nicolas Riccardi, que ce Jérôme Lanni, que cet Hilarion Rancati, que ce Jacques Vulponi, que ce TERENCE Alciati, que ce Luc Wadding, qui travaillèrent sous la direction d'Urbain VIII à la refonte de nos hymnes et de nos leçons. Leur science hagiologique était pour le moins aussi étendue que celle du P. Gratry. Leur esprit critique était aussi aiguisé que celui de Launoy. Les archives du Vatican possèdent encore les procès-verbaux de leurs séances. On y voit qu'ils se rendaient un compte exact des difficultés les plus sérieuses dont quelques récits du Bréviaire sont susceptibles. « Ils connaissaient aussi bien que les hypercritiques les objections provoquées par exemple par les légendes de saint Silvestre et de saint Marcellin. Ils avaient sous les yeux l'opuscule composé par Jacques d'Etaples contre la légende de sainte Marie Magdeleine et les Réponses que la Sorbonne fit publier contre ce docteur téméraire. Ils étaient suffisamment renseignés sur ce que les leçons de saint Silvestre présentent de difficile et le cardinal Polus y avait répondu dans son livre *de Concilio* en 1545<sup>2</sup>. »

Leur travail fut donc à la fois un travail consciencieux et un travail éclairé.

Les documents qu'ils avaient entre les mains pour composer les légendes étaient du reste plus sérieux qu'on ne le croit communément.

Pour les saints modernes, ils avaient les actes mêmes de canonisation. Or chacun sait de quel

luxue de précautions s'entoure la Congrégation des Rites, à combien d'enquêtes et de contre-enquêtes elle se livre quand il s'agit d'instruire la cause d'un serviteur de Dieu. Ses procès-verbaux offrent toute garantie au point de vue critique. Les correcteurs du Bréviaire pouvaient donc s'en servir les yeux fermés.

Pour les saints du moyen-âge, ils avaient les Vies écrites par les moines du temps. Or ces Vies méritaient-elles créance ? Oui, encore, car généralement parlant leurs auteurs avant de les publier avaient pris soin de les soumettre à un contrôle sévère. L'histoire nous en fournit de nombreuses preuves. « Dans le prologue de la vie de saint Cuthbert, par exemple, le vénérable Bède, dit le P. Montrouzier<sup>3</sup>, raconte qu'il a lu deux fois son travail devant toute la communauté et qu'il ne le mit au jour qu'après un sérieux examen de chaque ligne et de chaque mot. Le cardinal Pitra fait observer<sup>4</sup> que même dans les siècles qu'on appelle *de fer*, c'est-à-dire aux dixième et onzième siècles, les hagiographes se distinguaient non seulement par leur piété, mais encore par leur sage critique. »

Restent les saints des premiers siècles. Pour ceux-là, les réviseurs romains n'avaient qu'à puiser dans les actes authentiques des martyrs, rédigés à Rome sous les yeux du pape par les notaires apostoliques, et dans les églises particulières sous les yeux des évêques par des clercs spécialement chargés de conserver les belles actions des témoins de J.-C. Or, c'est précisément ce qu'ils ont fait. Et voilà pourquoi leurs légendes sont dignes de tout respect. Elles en sont d'autant plus dignes que d'ordinaire elles sont plus courtes.

Bien souvent en effet elles ne font guère qu'analyser le *Liber Pontificalis* ou le *Martyrologe*. Une telle sobriété est un gage de vérité. Pour allonger leurs récits, les auteurs du Bréviaire auraient pu s'ils l'avaient voulu puiser dans les légendes populaires ou dans les évangiles apocryphes. S'ils ne l'ont pas fait, c'est parce qu'ils ne voulaient rien hasarder.

Ajoutez à cela que sur bien des points ils avaient pour se guider les traditions orales de l'Eglise romaine, traditions infiniment vénérables, sur lesquelles il leur arrive parfois de s'appuyer pour confirmer leurs dires. La nouvelle leçon de saint Silvestre par exemple, après le récit de je ne sais plus quel événement, renferme comme nous le verrons ces significatives paroles : *Uti vetus Ecclesiæ Romanæ refert traditio*.

Est-ce à dire pourtant que la partie historique du Bréviaire soit complètement irréprochable. Telle n'est point notre pensée. Nous reconnaissons au contraire qu'il y a actuellement dans certaines légendes, nous n'oserions pas dire des erreurs, mais du moins des assertions qui depuis

<sup>1</sup> Gratry : *Première lettre à Mgr Dechamps*, Paris, Douinot 1870, p. 53 et suiv. Cf., *Seconde lettre*, p. 74 et suivantes.

<sup>2</sup> Montrouzier, loc. cit., p. 233. Cf. Leplat : *Collectio monumentorum concilii Tridentini*, t. III, p. 370.

<sup>3</sup> Loc. cit., p. 235.

<sup>4</sup> *Etudes sur les Bollandistes*, dissert. préliminaire.

longtemps sont en contradiction avec les données de ce qu'on appelle la critique moderne.

Mais ici je prévois une objection.

S'il en est ainsi, me demandera-t-on peut-être, si les secondes leçons de nos offices sont — du moins au jugement des savants — erronées en quelques points, comment se fait-il que l'Eglise ne les ait pas corrigées plus tôt? Cela tient à plusieurs causes dont je dois dire au moins un mot avant de clore cet article.

La première, c'est le tempérament même de l'Eglise. L'Eglise, en effet, on l'a dit bien des fois, est essentiellement conservatrice : quand elle change — je parle ici, cela va de soi, de la discipline qui est susceptible de recevoir des modifications et non du dogme qui est immuable, — c'est toujours le moins possible et le plus tard possible, parce qu'elle sait par expérience que le mieux est souvent l'ennemi du bien. Avec de pareilles dispositions habituelles, on comprend qu'elle y regarde à deux fois avant de toucher à la liturgie. Les changements dans cet ordre de choses, outre qu'ils entraînent des dépenses matérielles pour les éditeurs et pour les clercs, peuvent parfois troubler la foi de certaines âmes faibles parmi les fidèles.

Les découvertes des savants au surplus ont bien souvent un caractère trop peu définitif pour que l'Eglise puisse les prendre comme point de départ dans la rédaction de ses légendes. La critique historique est une vraie Pénélope qui défait pendant la nuit ce qu'elle a fait pendant le jour. Hier elle rejetait l'arrivée de sainte Marie Magdeleine en Provence; aujourd'hui elle l'admet avec M. l'abbé Faillon. Hier elle contes'tait l'aréopagitisme de saint Denis; aujourd'hui elle le reconnaît avec Mgr Freppel et M. Darras. Hier elle rejetait comme apocryphe la légende de saint André; aujourd'hui elle la regarde comme authentique. Faudrait-il donc que pour plaire aux érudits, aux docteurs en us de France et d'Allemagne, l'Eglise fasse comme la critique, qu'elle appelle blanc le soir ce que le matin elle appelait noir et qu'elle donne tous les jours une édition nouvelle de ses leçons?

Le Bréviaire du reste, et cette considération nous semble capitale dans la question qui nous occupe, le Bréviaire dis-je, n'est pas un manuel de critique : c'est un manuel de prières. Nous ne devons par conséquent pas exiger de lui qu'il nous donne sur chaque question le dernier mot de la science moderne : tout ce que nous sommes en droit d'en attendre, c'est qu'il nous édifie; or pour qu'il nous édifie, il suffit 1° qu'il ne renferme rien qui sente, pour parler comme Honoré de Sainte-Marie, l'indécence ou la superstition; et 2° qu'il ne contienne point d'erreurs manifestes.

Or sur ces deux points, les légendes des saints sont parfaitement en règle. Elles le sont sur le premier, puisque comme il a été dit, elles ne nous offrent rien qui soit contraire soit à la foi soit aux mœurs. Elles le sont sur le second,

car si on y trouve des assertions erronées, ces assertions reposent du moins sur des fondements sérieux qui font qu'à la rigueur on pourrait encore raisonnablement les soutenir.

Voilà pourquoi l'Eglise se résout si difficilement à y apporter des modifications. Voilà pourquoi aussi lorsqu'elle a jugé le moment venu de les réformer, elle le fait d'une main tout-à-fait parcimonieuse, laissant subsister toutes les propositions dont la fausseté ne lui a pas été démontrée d'une manière irréfragable.

Les anciens correcteurs du Bréviaire, si j'en crois Laderchi, avaient pris pour devise ces paroles : *Ea non attingemus quæ auctoritate vel ratione commodi defendi possunt* <sup>1</sup>.

Nous allons voir que c'est aussi de ce principe que se sont inspiré, il y a un an, les érudits chargés par Léon XIII de reviser les légendes des papes.

(A suivre.)

### Enchiridion theologicum

Complectens Concilii Tridentini et Concilii Vaticani Constitutiones, cum selectis Pii IX Constitutionibus. R. P. Henrici Ramière S. J., sacre theologiæ in seminario Valsensi, deinde in universitate Tolosana lectoris, opus postumum, præcipuis SS. D. N. Leonis XIII Epistolis encyclicis auctum. (Société générale de Librairie catholique. Un fort volume in-12. Prix : 4 fr. 50.)

De son vivant, le R. P. Ramière, directeur bien connu du *Messenger du Sacré-Cœur*, théologien de valeur, et voué pour la plus grande part de sa vie aux travaux du professorat, avait préparé un recueil de la plus grande utilité pour les étudiants en théologie à qui il était destiné.

Il y a des textes qu'il faut sans cesse avoir entre les mains, parce que les occasions d'y recourir sont de tous les instants : le Concile de Trente, le Concile du Vatican, le Syllabus, la Constitution *Apostolicæ Sedis* limitant les censures *latæ sententiæ*, les principales Encycliques de Pie IX et de Léon XIII. Si répandus et si faciles à trouver que soient ces textes, il est de la plus grande utilité que les élèves n'aient point à les chercher et qu'un seul volume, de prix abordable, leur permette d'y recourir à la minute précise de leur étude où ils en ont besoin. Faute de ce moyen matériel, ou bien ils perdront du temps à chercher, ou ils omettront de voir le passage décisif, au grand détriment de leur science. C'est ce volume que la Société générale de librairie catholique vient de faire paraître. Il comprend, avec les deux Conciles de Trente et du Vatican les dix règles générales de l'Index, les Encycliques de Pie IX *Ineffabilis Deus* définissant l'Immaculée-Conception, *Quanta cura* sur les erreurs modernes, le *Syllabus*, la Constitution *Apostolicæ Sedis*, la Profession de foi; puis les six magistrales Encycliques de Léon XIII, *Inscrutabili*, à l'occasion de son élévation au Souverain Pontificat, *Quod apostolici*, contre les socialistes et les communistes, *Eterni Patris*, sur la philosophie scolastique.

<sup>1</sup> *Acta SS. martyrum vindicata*, lib. vi, ch. 11.



tique, *Arcanum*, sur le mariage, *Diuturnum*, sur le pouvoir civil, *Humanum genus*, contre la secte franc-maçonne.

Un Index alphabétique très détaillé aide aux recherches.

Pour la reproduction du Concile de Trente, le P. Ramière a eu l'excellente idée de donner d'abord tous les décrets dogmatiques, puis toutes les institutions disciplinaires, enfin les Bulles de Pie IV pour la confirmation du Concile et pour la Profession de foi. Un tableau indique l'ordre général des sessions du Concile et permet, soit de les citer en la forme accoutumée, soit d'y recourir sur les indications ordinaires.

Cet aperçu de l'ouvrage en fait assez comprendre l'utilité, non seulement pour les étudiants en théologie que le P. Ramière avait en vue, mais encore pour tous les ecclésiastiques studieux.

## COURRIER DE L'UTILE

### *Préparation du fromage d'Epoisse.*

Le fromage d'Epoisse est économique, nourrissant, savoureux.

Aussitôt qu'il est traité, le lait doit être mis en préure. Une demi-cuillerée environ de préure liquide suffit pour cinq litres de lait. Si la quantité de matière acide est trop considérable, le lait se coagule trop vite et le fromage a une sécheresse et une aridité désagréable au goût. Quelques tâtonnements feront apprécier la force et par suite la dose à employer. En été, on opère la coagulation à la cave, dans un lieu frais; en hiver, dans un endroit chaud. On reconnaît qu'elle est parfaite, quand le sérum ou petit-lait monte à la surface et que la matière caséuse prise avec une écumoire reste consistante à la manière d'une gelée. Alors on lève cette matière avec une écumoire et on remplit par couches successives des cerceaux en fer-blanc ou de crin que l'on fait égoutter sur une claie au-dessus d'un baquet destiné à recevoir le sérum. A mesure que le petit-lait filtre dans le baquet, le cerceau se désemplit et le fromage s'affaisse. Il faut le recharger de nouveau, jusqu'à ce que, ne contenant plus de sérum, il se trouve parfaitement rempli. Lorsque les fromages paraissent assez égouttés, et avoir assez de fermeté pour conserver la forme du moule, on les renverse sur un petit paillason, fait de paille et de fil, et on les place sur une grande claie où ils finissent de se s'égoutter complètement. On peut alors les manger frais et salés.

Telle est la marche à suivre pour la fabrication des fromages qu'on ne destine pas à la provision d'hiver. Quant à ceux qui doivent être conservés, ils doivent rester sur la paille, jusqu'à ce qu'ils aient acquis une certaine solidité. Alors, il faut les saler.

Pour cette opération, le sel gris vaut mieux que le blanc. On le pulvérise très menu et on

l'emploie à la dose de 500 grammes environ par douzaine de fromages. On étend le sel uniformément sur toutes les faces et on le fait pénétrer à l'aide des deux mains, en le tournant en tous sens. On dispose ensuite les fromages sur de la paille fraîche, dans un lieu sain et bien aéré. On les y laisse jusqu'à ce qu'ils commencent à verdier légèrement, ayant soin, cependant, de les retourner tous les huit jours et de changer la paille. Lorsqu'ils verdissent, on les frotte avec la paume de la main, préalablement mouillée d'eau salée. Ce frottement a pour but de les polir et de leur faire prendre la teinte rouge qui est leur point de perfection.

Si on désire les avoir secs, on les place dans un endroit sain sur des claies très élevées. Si, au contraire, on tient à les avoir passés, on les dispose en lieu frais sur un lit de paille d'avoine ou dans des vases de terre.

On doit toujours choisir pour la confection des fromages d'hiver, l'époque où les mouches commencent à disparaître. C'est ordinairement vers le 1<sup>er</sup> octobre.

L'on peut faire d'excellents fromages tant que la mauvaise saison n'oblige pas à nourrir le bétail dans les écuries. Cette époque peut être limitée au 10 ou 15 novembre.

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 10 junii 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis.*

### CONSEILS DU DOCTEUR

*Sur l'emploi des tisanes contre les affections des bronches, de la gorge et des poumons.*

Les tisanes sont destinées à tempérer la sécheresse de la gorge; mais il faut se garder d'attribuer à ces simples un effet curatif contre les rhumes. C'est malheureusement d'après cette opinion erronée que certaines personnes, croyant augmenter l'effet de ces remèdes, s'emplissent l'estomac de liquides inertes; pratiqué de la sorte, l'usage des tisanes est plus fâcheux que le mal auquel on l'oppose.

Ces liquides sont avantageusement remplacés par l'usage de l'eau de goudron. Aujourd'hui, grâce à l'ingénieuse invention du goudron Guyot, il est facile de se procurer au moment du besoin, une eau de goudron très aromatique: il suffit de verser dans un verre d'eau une cuillerée à café du goudron préparé par M. Guyot, 19, rue Jacob, à Paris.

Les personnes auxquelles la saveur du goudron rendrait impossible l'emploi de ce médicament, feront usage des capsules Guyot.

Autrefois ces capsules elles-mêmes étaient désagréables à avaler; aujourd'hui elles sont blanches, sans aucune saveur, et pour garantir l'origine du produit, l'inventeur E. Guyot a écrit sa signature sur chaque capsule.

Toutes les espèces de goudron sont loin d'avoir la même composition et les mêmes effets thérapeutiques; le goudron de Norwège, seul employé par M. Guyot, pharmacien, 19, rue Jacob, et les soins dont ces préparations sont entourées expliquent parfaitement leur succès.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

# OUVRAGES

## SUR LE

# SACRÉ-CŒUR

### Imitation du Sacré-Cœur de Jésus-

**Christ**, par Mgr CIROT DE LA VILLE, camérier secret de Sa Sainteté, chanoine honoraire, doyen de la Faculté de Théologie de Bordeaux. Ouvrage honoré des brefs de LL. SS. Pie IX et Léon XIII et d'approbations épiscopales. 1 joli vol. in-18 de xxvi-360 pages . . . . . 1 50

**Le Cœur de Jésus**, principe et modèle de la perfection chrétienne, ou *Mois du Sacré Cœur*, par le R. P. E. DESJARDINS, S. J. 1 volume in-18 de xxviii-311 pages . . . 75

**Recueil de divers exercices de dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie**, par un PÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. 1 volume in-18 de iv-373 pages. 1 25

**Mois du Sacré-Cœur de Jésus. Directions spirituelles de saint François de Sales.** 1 beau vol. in-16 elzévirien de xviii-408 pages . . . . . 3 »

Edition de propagande. 1 vol. in-18 de xviii-183 pages . . . . . » 75

**Le Cœur de Jésus, Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ**, sa nature, ses motifs et sa pratique, d'après le P. DE GALLIFFET, de la Compagnie de Jésus, suivie de la *Vie de la B. Marguerite-Marie*, par le P. CROISSET. 3<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. 1 volume in-18 de xxiv-384 pages . . . . . 1 50

**Le Cœur de Jésus ouvert au cœur du chrétien**, d'après les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle, suivi d'une *Neuvaine pour se préparer à la fête de ce divin Cœur*, par le P. Charles BORGIO, de la Compagnie de Jésus. 1 volume in-32 de xxxi-384 pages . . . . . 1 50

**Mois du Sacré-Cœur**, ou *les Titres de Jésus à notre amour*, d'après la sainte Ecriture, par l'abbé Eugène TESSIER, curé au diocèse de Versailles. 1 vol. in-32 de xxviii-311 pages. . . . . » 75

**Les Délices des Amis de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge**, ou pieuses prières composées par le vénérable Louis DE BLOIS, traduites par le P. Antoine DENIS, S. J. auteur du livre de *la Reine du ciel*. 1 volume in-16 de ix-335 pages. . . 1 25

**Le Chrétien à l'école du Cœur de Jésus**, ou *Etude de ses Vertus*, par les PP. NOUET et POTTIER. 1 volume in-12 de 687 pages . . . . . 4 »

On trouve dans ce traité du P. NOUET, revu et mis dans un ordre nouveau par le P. H. POTTIER, la sûreté d'enseignement, la fécondité des vues, l'élévation des pensées, les applications pratiques, l'onction pénétrante, enfin la noble simplicité et la clarté qui distinguent les écrits de ce célèbre et pieux auteur.

**Mois du Sacré-Cœur des enfants de Marie**, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-32 Jésus de 320 pages . . . . . » 75

**Mois du Sacré-Cœur de Jésus** (petit), contenant 33 méditations avec prières, la messe, les vêpres, les litanies, plusieurs prières et cantiques en l'honneur du Sacré-Cœur, par l'abbé G. BRUNET, publié avec l'approbation de Mgr l'Evêque de Moulins. 2<sup>e</sup> édition. 1 volume in-32 de xiv-311 pages . . . . . 1 »

**Dévotion envers N.-S. J.-C.** ou *Etude de ses titres consolants et glorieux*, lectures pendant le mois du Sacré-Cœur, par LES MÊMES. 3 vol. in-12, de xix-468, 439 et 402 pages . . . . . 8 »

**Dévotion pratique au Sacré-Cœur de Jésus**, par le P. Jean CROISSET. Nouv. édit. revue et corrigée. 1 fort volume in-18 de 484 pages . . . . . 1 50

**Le Chrétien selon le Cœur de Jésus** ou *Neuvaine en forme de retraite*, pouvant servir durant le mois consacré au divin Cœur, par les PP. WALDNER et CADRÈS. 1 vol. in-18 de xxxii-322 pages. . . 1 50

**Litanies illustrées en l'honneur de la B. Marguerite-Marie.** La douzaine . . » 75

**Huit jours au Sacré-Cœur à Montmartre.** Méditations, documents, prières, par le chanoine Elie REPON, missionnaire apostolique. *Extrait partiellement de La Jeune Fille chrétienne*, sous l'approbation de NN. SS. d'Avignon, Digne, Fréjus, Marseille, Montauban, Nîmes, Valence, etc., etc. 1 vol. in-32 de 304 pages . . . 1 25

### DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédale, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpture. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

Artiles Religieuses : Christs, statuettes, bénitiers, etc. Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

**PRESSER**  
POUR IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.  
DEPUIS 25 FRANCS



Système à la portée d'un Enfant  
PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen frs



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1863. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. **L. CHOVET**, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

**M** **SON BOUASSE-LEBEL**, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — **CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS.**

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR. HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C** 115 rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. **Félix GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

## VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. **V<sup>or</sup> POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** **H. GARNIER**, Boulevard d'Enfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la **MINERVE** aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la **MINERVE**, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils,  
Sculpture, etc.

**TOURS & ACCESSOIRES**

**LE MELLE**, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

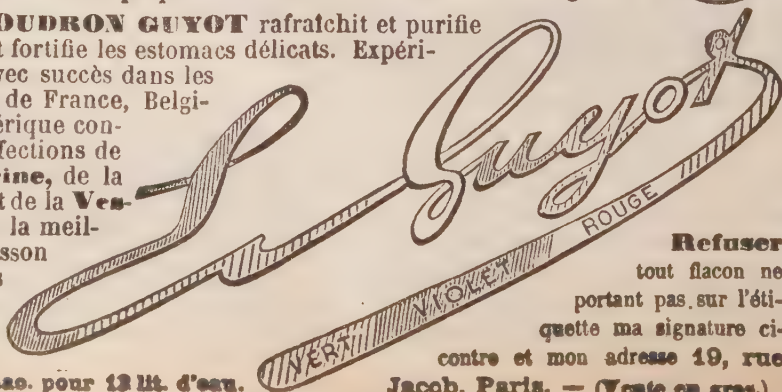
**GOUDRON GUYOT**



Sert à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la **Poitrine**, de la  
Gorge et de la **Ves-  
sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**

tout flacon ne

portant pas sur l'éti-

quette ma signature ci-

contre et mon adresse 19, rue

Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTES — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>e</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 25 :

PRÉDICATION : Pour le 4<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : les péchés capitaux (la paresse). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Indulgences du chemin de la croix gagnées par plusieurs avec un seul crucifix indulgencié. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Peut-on faire ses pâques dans une chapelle vicariale? — Peut-on donner à un même malade plusieurs indulgences plénières *in articulo mortis*? Un prêtre autorisé par un Tiers-Ordre peut-il donner la bénédiction avec indulgences plénières à des membres d'autres Tiers-Ordres? — L'addition des mots *Matris Dei* à la prière *Benedicta sit sancta et Immaculata*, etc., change-t-elle quelque chose aux indulgences du chapelet de l'Immaculée-Conception? Gagne-t-on par ce chapelet, et les indulgences attachées au chapelet, et les indulgences de la prière ci-dessus mentionnée? — Par la récitation des 6 *Pater* après le Chemin de la croix celui qui porte le scapulaire bleu gagne-t-il doubles indulgences? En récitant pour prières aux intentions du Souverain-Pontife des prières déjà indulgenciées, gagne-t-on doubles indulgences? — SCAPULAIRES : Scapulaire du Mont-Carmel. — Scapulaire de la Très-Sainte-Trinité — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le maire peut-il, sans accord préalable entre l'évêque et le préfet, faire sonner les cloches pour le 14 juillet? Peut-il faire placarder les affiches de la mairie à la porte de l'église? — VARIÉTÉS : Les Erreurs modernes par Dom Benoit. COURRIER DE L'UTILE : Fabrication du fromage de Langres.

## REVUE LITTÉRAIRE

*Trente jours à la Campagne ou le Salut par la Nature*, tel est le titre d'un livre bien instructif, bien moral que vient de publier, cette semaine, la Société générale de librairie catholique. L'auteur, M. l'abbé Casabianca, est un des membres les plus distingués du clergé de Paris. Un livre antérieur, *l'Ecrin de Notre-Dame de Lourdes*, a déjà appelé sur lui l'attention du public religieux. Ses *Trente jours à la Campagne ou le Salut par la Nature* nous paraissent destinés à l'attirer bien davantage encore.

De tout temps, mais surtout à notre époque, le monde s'est jeté sur la nature avec une curiosité scrutative, une opiniâtreté incroyable et une confiance illimitée. On ne parle que des agents de la nature, de la science de la nature, des trésors de la nature. Le physicien et le poète, le chimiste et l'astronome, le géologue et l'agriculteur, l'artiste et l'industriel, tous rivalisent d'ardeur, d'ingénieuses tentatives, de savants stratagèmes pour la surprendre dans ses opérations intimes et pour lui arracher ses secrets, ses beautés, ses merveilles.

« Et pourquoi, s'est demandé l'auteur, le chrétien demeurerait-il inactif et les bras croisés, en présence de ces laborieux ouvriers, de ces courageux explorateurs? La nature ne serait-elle pour lui qu'un champ clos, qu'une lettre morte, ou qu'un livre fermé? Assurément non; Dieu a livré la terre à l'étude, aux investigations de tous ses enfants; et j'ose dire que le chrétien, par ses aspirations sublimes et ses instruments de haute perfection, doit occuper parmi ces travailleurs une place illustre et distinguée; il doit même marcher à leur tête comme la colonne lumineuse qui éclairait les Hébreux dans leur marche nocturne à travers le désert, et leur montrer, par

ses brillantes explorations, que la nature n'est que l'alphabet du grand livre qui est écrit dans les Cieux. »

Et voilà pourquoi M. Casabianca a voulu faire un ouvrage *chrétien* sur la nature.

« Je voudrais, dit-il, cher lecteur, vous inviter et vous habituer à vous promener dans la nature, non plus seulement en curieux, en simple touriste et en païen, mais en chercheur surnaturel, en homme religieux et en vrai chrétien. Je voudrais soulever, sous vos regards étonnés, le voile mystérieux qui recouvre toutes les créatures, et vous montrer qu'il y a en elles des yeux qui vous voient, des oreilles qui vous entendent, des voix qui vous parlent et des exemples qui vous édifient. Je voudrais vous montrer qu'il existe entre elles et vous des liens plus précieux et plus nobles que ceux qui vous lient en apparence, des liens de sympathie, de parenté, de religion. Je voudrais vous montrer les créatures subalternes devenir, entre les mains de Dieu, tantôt des canaux de grâces, tantôt des trophées de gloire, et tantôt des instruments de justice et de vengeance. »

A qui, demanderons-nous, s'adresse le livre de M. Casabianca?

« Il s'adresse, répondrons-nous encore avec l'auteur lui-même, principalement aux personnes qui passent à la campagne une partie de la belle saison; il s'adresse aux âmes sensibles, tendres et délicates, aux amantes passionnées de la nature, qui s'ingénient à se mettre en communion intime avec elle, pour y découvrir des analogies et des affinités avec leurs goûts, leur tempérament et leur santé, pour s'assimiler ses mystérieuses productions, vivre de sa vie, mieux savourer ses charmes. Il s'adresse aux jeunes gens en vacances, et qui, fatigués par l'étude des ouvrages des hommes, aspirent vivement à feuilleter le grand



livre de Dieu; il s'adresse aux habitants de la campagne, qui, trop familiarisés avec les objets de la nature, s'arrêtent indolemment à leur surface, sans songer à évoquer leur secrète et sublime mission; il s'adresse aux personnes qui ont une horreur instinctive pour les productions légères, les ouvrages malsains et les romans pestilentiels, et qui désirent, pendant leur séjour à la campagne, une lecture récréative et saine, fortifiante et chrétienne; il s'adresse enfin à tous ceux que l'âge ou les occupations, la maladie ou la gêne retiennent constamment dans les villes, et pour lesquels la campagne est comme une contrée lointaine et une région inconnue. »

Et nous ajoutons : Au moment où des milliers de personnes se disposent à partir pour la campagne pour y passer la belle saison, ce livre vient leur dire : « Emportez-moi avec vous; je serai pour vous non seulement un guide, mais un ami, un révélateur, un apôtre. Je vous montrerai la *Nature* sous des dehors encore plus séduisants que ceux que vous lui connaissez. La *Terre* et les *Montagnes*, la *Mer* et les *Fleurs*, les *Arbres* et les *Fleuves*, les *Forêts* et les *Mines*, les *Torrents* et les *Abîmes*, la *Solitude* et le *Silence*, les *Voix* de la *Nature* et les *Chemins non frayés*, les *Animaux* et l'*Air*, les *Sources minérales* et les *Ruines*, les *Travailleurs* des champs et le *beau Temps*, le *beau Temps* et les *Promenades*, la *Pêche* et les *Croix des Champs*, la *Matière* et le *Repos*, les *Chemins de fer* et la *Guerre dans la Nature*, la *Nuit* et les *Astres*, tout cela se présentera à vous avec un charme nouveau, une éloquence inattendue et un rôle religieux. »

Le conte fait passer le précepte avec lui.

a dit La Fontaine. M. Casabianca n'a eu garde d'oublier la parole de ce maître en l'art des préceptes, et comme tout le monde aime bien à voir la vérité sous des figures, des images, des formes agréables et intéressantes, il s'est attaché à satisfaire ce désir en donnant, à la fin de chacun de ses *Trente jours*, un trait emprunté à la Bible, à la Vie des Saints, à des voyages, etc.

Comme ils nous paraissent tous excellemment appliqués à leur sujet respectif et que le plus grand nombre sont peu connus, nous ne résistons au plaisir de les indiquer chapitre par chapitre.

### Sujets des chapitres. — Traits correspondants.

- 1<sup>er</sup> Jour. — Éclaircissements sur la nature, tirés de Dieu, des Saints, des grands Penseurs, de la Raison. — Trait : Visite d'un philosophe à saint Antoine dans le désert.
- 2<sup>e</sup> Jour. — La Terre <sup>1</sup>. — Trait : Moïse marchant sur la Terre sainte.
- 3<sup>e</sup> Jour. — Les Montagnes. — Trait : Visite du Tasse au Mont-Cassin.
- 4<sup>e</sup> Jour. — La Mer. — Trait : Le bateau improvisé de saint Raymond de Pennafort.
- 5<sup>e</sup> Jour. — Les Fleurs. — Trait : Fleurs dans la bouche du bienheureux Ange d'Acri, prêchant à Naples.
- 6<sup>e</sup> Jour. — Les Arbres. — Trait : Dieu interrogeant Ézéchiël sur l'utilité des arbres.

7<sup>e</sup> Jour. — Les Fleuves. — Trait : Baptême des Russes dans le Dnieper, par ordre de Wladimir.

8<sup>e</sup> Jour. — Les Forêts. — Trait : Saint Bruno dans les forêts du Dauphiné.

9<sup>e</sup> Jour. — Les Mines. — Trait : Le mendiant et la petite feuille blanche.

10<sup>e</sup> Jour. — Les Torrents, les Cavernes, les Abîmes. — Traits : Sainte Rosalie dans la caverne de Quisquina. — Le long d'un abîme de l'Isère.

11<sup>e</sup> Jour. — La Solitude. — Trait : Saint Thomas à Kempis quittant ses confrères pour se retirer dans une retraite.

12<sup>e</sup> Jour. — Le Silence. — Trait : Une demi-heure de silence au ciel.

13<sup>e</sup> Jour. — Les Voix de la nature. — Trait : La voix de Dieu se faisant entendre au jeune Samuel.

14<sup>e</sup> Jour. — Lieux par où personne n'a passé. — Trait : Voyageurs se rendant dans une ville par des chemins différents.

15<sup>e</sup> Jour. — Les Animaux. — Trait : La vache Brunon ramenée à ses maîtres par Fénelon.

16<sup>e</sup> Jour. — L'Air, le Vent. — Traits : Le prophète Elie s'élevant dans les airs. — Le Vent de la Pentecôte.

17<sup>e</sup> Jour. — Les Sources minérales. — Trait : Dessèchement de la source de Siloé et de l'étang de Bethesda.

18<sup>e</sup> Jour. — Les Ruines. — Trait : La ruine de Tyr prédite par Ézéchiël.

19<sup>e</sup> Jour. — Les Travailleurs des champs. — Trait : La première botte de paille demandée par le diable.

20<sup>e</sup> Jour. — Le Beau Temps. — Trait : Les quatre plus belles journées du monde.

21<sup>e</sup> Jour. — Le Mauvais temps. — Trait : Sainte Scholastique demande et obtient de Dieu un mauvais temps, pour empêcher saint Benoît, son frère, de la quitter trop tôt.

22<sup>e</sup> Jour. — La Promenade. — Trait : Promenades religieuses de Louis XIV dans le parc de Versailles.

23<sup>e</sup> Jour. — La Pêche. — Trait : Ma première pêche dans une rivière du Morvan.

24<sup>e</sup> Jour. — Les Croix dans les champs. — Trait : La croix de la Grande-Chartreuse.

25<sup>e</sup> Jour. — La Matière. — Trait : Le vaisseau de Pierre-le-Grand.

26<sup>e</sup> Jour. — Le Repos dans la nature. — Trait : Épitaphe du tombeau de Trivulce.

27<sup>e</sup> Jour. — Le Chemin de fer. — Trait : Dumont-d'Urville et la catastrophe du chemin de fer de Versailles.

28<sup>e</sup> Jour. — La Guerre dans la nature. — Trait : Le chien d'un vieux château de la Basse-Normandie.

29<sup>e</sup> Jour. — La Nuit. — Trait : Les nuits de saint Patrice.

30<sup>e</sup> Jour. — Les Astres. — Traits : L'Assomption de la sainte Vierge.

<sup>1</sup> Le chapitre est divisé ainsi : Premièrement, quel rôle joue la Terre dans la religion. — Secondement : quels enseignements elle possède pour le salut de notre âme.

Et tous les autres sont conçus et exécutés sur le même plan.

## PRÉDICATION

POUR LE 5<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE :  
LES PÉCHÉS CAPITAUX (LA PARESSE)

Vade ad formicam, o piger.  
(Prov., vi, 6.)

Voici un vice qui, à première vue, paraît peu dangereux, mais qui en réalité est excessivement pernicieux. Qu'une vigne soit ravagée par des bêtes farouches ou qu'elle soit négligée par celui qui devrait la cultiver, n'est-elle pas également en désordre? Qu'un cœur soit agité par de violentes passions ou qu'il soit comme endormi par la langueur de la paresse, n'est-il pas également à plaindre? Quand l'avarice, l'ambition, la volupté, l'envie, la colère, déchirent un cœur, et que ces fougueuses passions lui font sentir ce qu'elles ont de plus ardent et de plus vif, je le regarde comme une vigne que les sangliers ont ravagée, et qui sert de pâture aux bêtes farouches, *exterminavit eam aper de silva* (Ps. LXXIX). Quand la paresse amollit une âme, et que, languissant dans l'oisiveté, elle n'a pas le courage de se porter à une action de vigueur, je la considère comme une vigne en friche, que le vigneron ne taille point, et qui est toute envahie par les mauvaises herbes, *transivi per vineam viri stulti et ecce totam repleverunt urticae et operiebant faciem ejus* (Prov., xxiv). Ces deux états sont également à redouter. Je ne sais même s'il n'est pas plus aisé de se défendre de la violence des autres passions que de la langueur de la paresse. Au moins est-il certain qu'elle corrompt seule plus de cœurs que toutes les autres passions ensemble. C'est assez vous dire que l'instruction d'aujourd'hui se recommande particulièrement à votre attention. Je ne crains pas de le déclarer, tout le monde aura quelque chose à y prendre, et il n'est pas un seul membre de cet auditoire qui puisse sortir de cet entretien sans avoir à se frapper la poitrine. Mon plan sera simple : dans le premier point je vous parlerai d'une paresse que j'appellerai *naturelle*; dans le second, de la paresse *spirituelle*.

## I

On entend par paresse en général, un dégoût de tout devoir, une horreur volontaire de toute gêne, de toute contrainte.

L'orgueil est un mauvais conseiller, un guide déplorable; il est difficile de se préserver de ses embûches. Eh bien, il trouve, ou peu s'en faut, dans la paresse, une rivale digne de lui. L'homme aime les richesses, la gloire, les plaisirs; il aime aussi à ne rien faire; jouissance véritable à laquelle il sacrifie souvent sa réputation et son bien-être. Dieu connaissait bien la nature humaine lorsqu'il l'a punie par le travail. Manger son pain à la sueur de son front est pour l'homme un châtiment de toutes les heures souvent bien lourd à porter. Pour nous subjuguier, la paresse, c'est-à-dire la passion du repos, a un avantage

sur les autres vices : c'est de ne rien exiger de nous, vous la contentez mieux assis que debout, mieux couché qu'assis, mieux encore endormi qu'éveillé. Sa tendance est le néant; le néant est sa limite extrême. Plus le paresseux s'anéantit dans son existence, plus il est heureux<sup>1</sup>.

Aussi bien ce vice est-il très commun. Qu'ils sont nombreux ceux qui sont esclaves de la paresse, soit parce qu'ils ne font rien, soit parce qu'ils ne font pas ce qu'ils doivent, soit parce qu'ils le font mal. La paresse, je la retrouve à tous les âges de la vie, dans toutes les conditions, chez ceux qui se livrent au travail manuel comme chez ceux qui s'appliquent au travail de la pensée. C'est une plaie universelle : tous, par suite du péché originel, ont peur de l'effort!

Hélas! qu'elles sont lamentables les conséquences de cette misérable et lâche passion! Avec la paresse point d'éducation possible pour l'enfant et le jeune homme. Son esprit demeure à peu près inculte, parce qu'il ne peut se décider à apprendre. Sa volonté subit une honteuse déchéance, elle flotte au vent de tous les caprices, *vult et non vult piger*, elle est sans consistance aucune, *pigredo immittit soporem*; elle manque d'énergie, elle ne sait rien entreprendre, et surtout elle est impuissante à continuer et à mener à bonne fin une entreprise; elle ne sait point dire : JE VEUX! Le cœur du paresseux surtout est tout dénaturé par l'abject égoïsme. Par peur de la gêne et du travail, il ne sait ni s'attendrir, ni s'émouvoir, ni se dévouer. — Avec la paresse point de prospérité possible au foyer domestique. C'est le travail qui est le père du bien-être. C'est par lui que le commerce, l'agriculture, l'industrie, les arts, les sciences et les lettres progressent et donnent leurs féconds résultats. Il est le thermomètre de la richesse. Qu'il vienne à disparaître d'une famille, graduellement elle descendra les degrés de l'aisance pour aboutir à une pauvreté non point honorable, mais ignominieuse. — D'autre part la paresse est la ruine des peuples. On a observé que lorsqu'elle se généralise dans un pays, la décadence ne tarde pas à se manifester pour faire place à l'effacement et à la décomposition. Alors à la civilisation et à la puissance succèdent l'asservissement et la sauvagerie. Mais il y a pire. La paresse est la perte de la vertu.

Un jour saint Antonin, archevêque de Florence, suivait la rue Saint-Ambroise qui se trouve dans cette ville. Il fut émerveillé d'apercevoir quatre anges qui planaient sur une petite mesure. Il y entre, et y trouve une bonne veuve et ses trois filles couvertes de haillons, sans chaussures aux pieds, occupées à filer pour subvenir à leur extrême indigence. Emu de compassion, le saint leur donna une grosse somme d'argent. A quelque temps de là, saint Antonin repasse par la même

<sup>1</sup> Balmès : *L'Art d'arriver au vrai*.



rue, et, à sa grande surprise, il aperçoit sur la même mesure, non plus des anges, mais des démons. Il entre de nouveau, s'informe, et apprend que depuis sa visite, on ne file plus, mais qu'on s'occupe à se parer pour plaire.

La paresse en effet, fille de l'orgueil et souvent triste fruit de la possession des richesses de ce monde, est la mère de tous les vices. Elle ferme la porte à tous les biens, elle l'ouvre à tous les maux. Pour pratiquer la vertu, il faut multiplier les efforts, se raidir contre les difficultés : la paresse ne sait point se gêner. Pour faire le mal, il n'y a qu'à se laisser aller. La paresse prépare toutes les voies en offrant libre carrière aux passions, en donnant accès à toutes les mauvaises suggestions. Celui qui travaille n'a qu'un démon pour le tenter; tandis qu'une légion d'esprits infernaux s'acharnent contre le paresseux. Les eaux stagnantes se corrompent vite; le fer qui n'est pas mis en usage se rouille, la terre inculte se couvre de ronces et d'épines, une maison inhabitée tombe en ruines : image de l'âme paresseuse qui, par l'inaction, se déshonore, se détériore, se stérilise, se corrompt, et se remplit de vices. C'est la paresse qui a fait le malheur de Samson, de David, de Salomon; de Sodome et de Gomorrhe : les livres inspirés nous le déclarent formellement. Ah! paresseux, réfléchissez donc en face des abîmes qui s'ouvrent devant vous! Songez à la déconsidération, à la misère, à la dégradation, à l'ignominie qui planent sur vos têtes! Cessez d'alléguer vos ridicules prétextes. Ne dites pas : « Je suis riche, je suis d'une trop noble extraction pour travailler. » Vous êtes riches, vous êtes nobles, mais vous êtes pécheurs; vous êtes faibles et en cette qualité exposés à toutes les hontes de l'oisiveté; vous êtes membres de la société qui travaille pour vous, ne lui devez-vous point un retour? La *femme forte* de nos saints livres n'est-elle pas riche et noble? Êtes-vous plus noble que saint Paul qui a voulu travailler, et du travail le plus pénible, le travail des mains? — Ne dites pas : « Je n'ai rien à faire. » Créez-vous de l'occupation. Rendez-vous utiles. N'y a-t-il pas des impies à réfuter, des pauvres à secourir, des malades à visiter, des ignorants à instruire? — Ne dites pas : « Je ne puis travailler. » Vous ne voyez que la difficulté, vous répondez saint Chrysostome, et vous vous en effrayez; regardez la récompense et les difficultés s'évanouiront. *Sursum corda!* Jésus-Christ a prévenu l'objection en nous proposant pour terme de nos efforts le royaume du ciel! Ayez donc du courage pour fuir la paresse, mais surtout la paresse spirituelle!

## II

Il y a dans le monde des hommes fort occupés. Du point du jour à une heure bien avancée de la nuit ils travaillent avec acharnement. Et cependant on peut dire d'eux qu'ils ne font rien, *operantes nihil agunt*. On peut leur appliquer la parole de saint Paul aux Thessaloniens, à sa-

voir que tout en étant très empressés et très inquiets, ils sont cependant oisifs et infestés du poison de la paresse, *ambulare inquietos, nihil operantes, sed curiose agentes* (II Thess., III). Ils se donnent beaucoup de peines, mais pour des jeux et des bagatelles, *majorum nugæ negotia vocantur* (S. Aug.).

N'est-il pas vrai, chrétiens, que qui ne fait pas son devoir, quelles que peines qu'il se donne d'ailleurs, mérite le nom de paresseux? Or, quelle est notre affaire; notre grande, notre unique affaire? n'est-ce point l'œuvre de notre salut, d'où dépend notre bonheur éternel : *porro unum est necessarium... Quid prodest, etc.*? Ne pas travailler à cette affaire, n'est-ce pas ne rien faire? n'est-ce point être oisif et paresseux? Se laisser absorber par le reste et oublier cette affaire, n'est-ce point agir avec une souveraine imprudence?

Hélas! hélas! si cette règle est véritable, comme elle l'est en réalité, que d'existences inutiles, que de temps perdu, que de paresse, même au milieu des travaux les plus continus, *in eo quod agit, otiaitur!* (Pet. Cell.) Donnez-moi un juste qui n'ait vécu que très peu de temps, et qui n'ayant rien fait pour sa fortune, ait beaucoup fait pour son salut, je vous dirai, avec l'Écriture, que sa vie a été longue, parce qu'elle a été innocente, et qu'il est mort plein de jours, parce qu'il est mort plein de mérites, *ætas senectutis vita immaculata* (Sap., IV). Mais si vous me présentez un pécheur, eût-il blanchi dans l'étude, les affaires, le commerce, l'industrie, l'administration, les camps, je vous dirai que cet homme est jeune, qu'il a bien moins d'années qu'il croit, que c'est un enfant vieillard, qu'il n'a pas même vécu moitié de sa vie, *non dimidiabunt dies suos* (Ps. LIV); que ses jours ont été vides, et qu'enfin toutes ses années sont comptées pour rien, *quæ pro nihilo habentur eorum anni erunt* (Ps. LXXXIX); qu'il a agi d'une manière insensée en cherchant des occupations oisives pour fuir la paresse, *pro otio vitando, otia sectari ridiculum est*. Ah! s'il nous était donné d'entendre les confidences intimes de l'homme imprudent qui a beaucoup travaillé pour le monde et peu ou point pour son âme, quand il est sur le point de paraître devant Dieu, comme nous serions désillusionnés! O Dieu, s'écrierait-il, ma vie a été inutile! J'ai travaillé pour mes enfants, pour ma famille, pour mes amis; j'ai acquis beaucoup de considération, j'ai eu des emplois lucratifs, je laisse de grands biens. Mais comme de tout cela il ne me restera rien dans quelques instants, je commence à connaître, hélas! trop tard, que n'ayant point eu souci de moi-même et de mon salut, je n'ai absolument rien fait. Que ne puis-je recommencer ma vie! Occupé avant tout de mon salut, je ne ferais tout le reste que par rapport à mon salut, *unum est necessarium!*

Chrétiens qui avez oublié votre baptême, qui vous donnez beaucoup de peines pour les choses du temps et négligez complètement les choses de

l'éternité, vous qui avez sans cesse le front courbé vers la terre, sans le relever jamais vers le ciel, je vous en conjure, songez à votre âme, *misereere animæ tuæ*; cessez cette funeste oisiveté qui vous perdrait à jamais, travaillez à votre salut, prenez tous les jours quelque temps pour prier, observez le septième jour, et soyez fidèles à votre confession et à votre communion annuelles. Et vous, chrétiens nonchalants et tièdes, qui êtes sans gêne avec Dieu et vos devoirs religieux, et qui ne vous faites point scrupule des petits manquements, réveillez-vous de votre sommeil, il vous serait fatal! Nous tous, mes frères, entendons l'avertissement du Sage: *Vade ad fornicam, o piger*. Profitons de l'exemple de la fourmi: elle est laborieuse et prévoyante; elle a du courage pour transporter des fardeaux bien pesants pour elle; elle marche par tous les chemins, même à travers les rochers et les épines; elle met ses provisions soigneusement à l'abri. Imitons-la. Travaillons pendant que la vie nous est accordée; entassons bonnes œuvres sur bonnes œuvres sans nous laisser jamais abattre par les difficultés, profitant de toutes les occasions qui se présentent, et mettant bien nos mérites sous la garde de l'humilité. Travaillons pour le paradis si nous voulons travailler utilement, en dehors de cela tout n'est que vanité, *vane conturbatur omnis homo*! Travaillons sans relâche, au ciel et au repos, au ciel la récompense!

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### S. C. des Indulgences.

On ne pouvait gagner les indulgences du Chemin de la croix avec un crucifix indulgencié qu'à la condition d'avoir tenu de tenir à la main ce crucifix indulgencié pour la personne. Un décret de la S. Congrégation des indulgences permet de gagner les indulgences aux personnes qui, n'ayant pas de crucifix indulgencié font les prières requises avec une personne qui en possède un et le tient à la main, de telle sorte qu'un seul crucifix indulgencié puisse suffire pour plusieurs personnes et pour toute une multitude.

RESCRIPTUM quo conceditur lucrari indulgentias exercitio Viæ Crucis adnexas, iis qui, legitime impediti, et Crucifixum ad hoc benedictum non habentes, pium agant exercitium cum persona quæ una tenet Crucifixum.

Beatissime Pater,

Fr. Bernardinus a Portu Romatino, minister generalis totius ordinis Fratrum Minorum S. Francisci, ad pedes Sanctitatis Tuæ proventus humiliter exponit, sæpe sæpius fideles, qui exer-

*1 Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — *Etranger*, 25 fr. — La collection 23 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V. Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

citium S. Viæ Crucis peragere legitimo impedimento prohibentur, etiam impediri quominus indulgentias Viæ Crucis exercitio adnexas lucrificiant adhibendo Crucifixum ad hunc effectum benedictum, eo quod hujusmodi Crucifixum non possident, sicuti accidit in familiis pauperum, in hospitalibus aliisque hujus generis locis piis.

Hinc ut devotio erga passionem D. N. J. C. magis magisque augeatur, neve fideles, imprimis animæ in purgatorio detentæ, ob expositum Crucifixi defectum, a participatione prædictarum indulgentiarum arceantur, orator enixis precibus supplicat, ut Sanctitas Tua ad Crucifixos Viæ Crucis vulgo nuncupatos benigne extendere dignetur indultum a s. m. Pio PP. IX in ordine ad rosarium sub die 22 januarii 1858, décr. auth. n. 384 concessum, ita ut omnes utriusque sexus Christifideles præscripta viginti *Pater, Ave et Gloria*, in communi recitatione lucrari valeant indulgentias Viæ Crucis exercitio adnexas, licet manu non teneant Crucifixum benedictum, ac sufficiat ut una tantum persona, quæcumque ea sit ex communitate, illum manu teneat ceterique omnes, ceteris curis semotis, se componant pro oratione faciendâ, una cum persona quæ tenet Crucifixum. Quam gratiam etc.

RESCRIPTUM. Sanctissimus D. N. Leo Papa XIII in audientia habita die 19 januarii 1884 ab infrascripto secretario Sac. Congregationis Indulgentiis sacrisque Reliquiis præpositæ, benigne annuit *pro gratia juxta petita*, ut nimirum ad tramitem indulti jam concessi pro recitatione SS. Rosarii christifideles, de quibus in precibus, si rite se componant pro pio exercitio Viæ Crucis, indulgentias lucrari queant. Præsenti in perpetuum valitura absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ ex secretaria ejusdem S. Congregationis die 19 januarii 1884.

Al. Card. OREGLIA A S. STEPHANO, *Præfectus*.  
Franciscus Della VOLPE, *Secretarius*.

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Depuis vingt ans environ un tout petit village, situé à plusieurs kilomètres du chef-lieu, s'est séparé de la paroisse et a été érigé en chapelle vicariale, sans autre forme canonique que le consentement de l'évêque et de l'Etat. Le vicaire chapelain n'applique jamais la messe *pro populo*.

Cela posé, un habitant de ladite chapelle vicariale peut-il *tutâ conscientiâ*, satisfaire au précepte de la communion pascalle dans l'église du chef-lieu de la paroisse? (Il y vient entendre la messe tous les dimanches.)

Une réponse bien motivée, serait utile et agréable à un et peut-être à plusieurs de vos fidèles lecteurs.

R. — Les fidèles rattachés à une chapelle vicariale, pourvue d'un titulaire, peuvent encore remplir le devoir pascal dans l'église paroissiale, si la chapelle vicariale continue à dépendre de



l'église paroissiale. C'est en effet au curé, ou à son délégué qu'il appartient de donner la communion pascale : et la délégation accordée à un autre prêtre, par exemple, à un vicaire, ne peut enlever au curé un droit qui est inhérent à sa charge.

Mais si la chapelle vicariale était complètement séparée de la succursale, en sorte qu'elle formât avec l'autorisation de l'évêque et sous l'administration du vicaire chapelain, comme une paroisse distincte ayant son autonomie, nous pensons que les fidèles, non seulement pourraient, mais encore devraient, généralement parlant, y faire leur communion pascale. Néanmoins nous sommes d'avis que, même dans ce cas, il ne faudrait pas se montrer trop difficile, mais laisser aux fidèles une certaine latitude.

Q. — 1<sup>o</sup> Il semble qu'il suffit de savoir traduire pour tirer de justes conclusions des textes empruntés aux Congrégations romaines par l'*Ami*, n° 52 de l'année 1884, touchant les indulgences plénières à accorder aux mourants. Et cependant j'ose vous prier de me dire s'il est vrai qu'ayant le pouvoir de donner à tel mourant : 1<sup>o</sup> une indulgence plénière *in articulo mortis* comme à tous mes autres pénitents ; 2<sup>o</sup> une autre indulgence plénière parce qu'il est membre de la confrérie du scapulaire de N.-D. du Mont Carmel ; 3<sup>o</sup> une troisième indulgence plénière parce qu'il est membre de la confrérie du saint Rosaire, je dois m'en tenir à son égard à lui donner une seule indulgence plénière ?

2<sup>o</sup> Deux tiers-ordres, l'un franciscain, l'autre dominicain, sont établis en fraternités dans ma paroisse. Le curé dirige l'un, un vicaire dirige l'autre. Chacun d'eux appartient à l'ordre dont il dirige la fraternité, en qualité de tertiaire. Chacun d'eux, en qualité de directeur, a reçu le pouvoir de donner en certains jours la bénédiction avec indulgence plénière, ce qu'on appelait autrefois l'absolution générale. Ce pouvoir s'étend-il de façon que le directeur franciscain puisse donner cette absolution générale aux tertiars dominicains, et vice versa ?

Si toutefois le directeur ne pouvait accorder que les absolutions générales attribuées à son tiers-ordre, ne pourrait-il pas les accorder indistinctement aux tertiars dominicains ou franciscains, au moins dans les jours où ces absolutions générales sont attribuées simultanément aux deux tiers-ordres ?

R. — Ad I. La décision que nous avons donnée est formelle : on ne peut accorder qu'une seule indulgence plénière *in articulo mortis* au même malade, quels que soient d'ailleurs les titres divers qu'il ait pour la recevoir plusieurs fois.

Ad II. L'absolution générale ou la bénédiction avec indulgence plénière ne peut être donnée que par ceux qui sont délégués par les supérieurs réguliers des Tiers-Ordres. Or, les supérieurs ne peuvent déléguer qu'en faveur des personnes appartenant à leur Tiers-Ordre. Aussi il est hors de doute qu'un directeur du Tiers-Ordre franciscain ne peut pas, comme tel, donner la bénédiction avec indulgence plénière aux membres du Tiers-Ordre de saint Dominique, même pour les jours où les deux Tiers-Ordres ont droit à la bénédiction avec indulgence plénière.

Dans l'ancien Manuel du Tiers-Ordre franciscain, les supérieurs avaient délégué, pour donner

« en particulier » les absolutions générales, tous les confesseurs auxquels les tertiars pourraient s'adresser. Ces absolutions ne pouvaient être données qu'en particulier, et non à la réunion générale. En outre, nous ne savons si les supérieurs des autres Tiers-Ordres, de celui de saint Dominique en particulier, ont accordé les mêmes pouvoirs.

Q. — 1<sup>o</sup> Le 10 septembre 1878, Sa Sainteté Léon XIII a accordé 300 jours d'indulgences à la prière *Benedicta sit sancta et immaculata* etc., pourvu qu'on ajoutât à la fin *Matris Dei*.

a) Cela change-t-il quelque chose aux indulgences du petit chapelet de l'Immaculée-Conception ? Faut-il y ajouter les mots *Matris Dei* ?

b) Dans la récitation de ce chapelet, outre les 300 jours qu'on y peut gagner, gagne-t-on les indulgences de la prière *Benedicta*, ce qui ferait 1200 jours pour le chapelet ? Si on ne les gagne pas, il est plus simple de réciter la prière sans le chapelet.

c) En parlant de cette prière dans l'*Ami du clergé*, vous dites : Sainte, immaculée et très pure, ces derniers mots ne se trouvent pas dans l'édition française de la *Raccolta* que j'ai entre les mains. Doit-on les dire ?

2<sup>o</sup> Celui qui, ayant le scapulaire bleu, suit les stations du chemin de la croix, et ajoute à chaque station *Pater, Ave, Gloria Patri*, gagne-t-il 2 fois *positis ponendis* les indulgences attachées à la récitation des 6 *Pater*, etc. ?

3<sup>o</sup> Dans les prières qu'on doit réciter pour gagner une indulgence plénière le jour où l'on a communie, en récitant, aux intentions du Souverain-Pontife, des prières auxquelles des indulgences sont déjà attachées, par exemple les six *Pater* etc. dont je parlais tout-à-l'heure, la prière *Anima Christi* etc., satisfait-on à « l'obligation de prier » pour gagner l'indulgence plénière, et gagne-t-on l'indulgence attachée à ces prières ? En un mot, « est-il avantageux » pour remplir la condition de l'indulgence, de réciter des prières déjà favorisées d'indulgences.

4<sup>o</sup> Dans l'étude bien intéressante sur les chapelets que nous a donnée l'*Ami du clergé*, il y a, je crois, une lacune importante entre le n° du 5 février et celui du 12 ; les deux articles ne se suivent pas. Seriez-vous assez bon pour y suppléer ?

R. — Ad I. a) Il n'y a aucune obligation de rien ajouter à la formule du chapelet de l'Immaculée-Conception, parce que les indulgences sont attachées à l'ensemble même du chapelet et non à la récitation de la prière *Benedicta sit sancta...*

b) On ne peut pas cumuler les indulgences pour deux raisons : la première c'est que les deux prières ne sont pas identiques. La formule adoptée pour le chapelet est celle-ci : « Bénie soit la sainte et immaculée conception de la bienheureuse Vierge Marie. » La prière indulgenciée est ainsi formulée dans la dernière édition française de la *Raccolta* : « Bénie soit la sainte, immaculée et très-pure conception de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu. » Le fussent-elles, on ne peut gagner diverses indulgences attachées à la même prière, à des titres différents, qu'en renouvelant cette prière. C'est une conséquence stricte de cette décision du 12 janvier 1878 :

« Utrum, si eidem pio operi, quod a fidelibus iterari non potest, variis titulis indulgentiæ adnexæ sunt, possint omnes lucrificari ?

« Resp. Affirmative, dummodo opera injuncta

vere iterari nequeant, vel non soleant, sicuti confessio, nisi sit aliunde necessaria<sup>4</sup>. »

Si donc on voulait gagner deux fois les indulgences, il faudrait répéter deux fois la prière. S'ensuit-il qu'il faille abandonner le chapelet de l'Immaculée-Conception ? Nullement. D'abord, bien que les indulgences accordées pour chaque récitation soient moindres que celles que l'on pourrait gagner en récitant séparément l'invocation *Benedicta sit...*, il y a une indulgence plénière attachée à la récitation quotidienne de ce chapelet pendant un mois. En outre, il ne faut pas perdre de vue que les prières indulgenciées ont un double but : celui de satisfaire notre dévotion personnelle en honorant quelque mystère, et ensuite celui de soulager les âmes du purgatoire. Or, il n'est nullement conseillé, même par la piété la plus tendre envers les âmes du purgatoire, de choisir « toujours » les prières auxquelles sont attachées le plus grand nombre d'indulgences. Autrement nous en arriverions à cette conséquence absurde qu'ayant trouvé la pratique de dévotion qui permet de gagner le plus grand nombre d'indulgences dans le moins de temps possible, nous devrions nous en tenir à celle-là, et y consacrer tout le temps de la prière.

c) La prière à laquelle Léon XIII a attaché 300 jours d'indulgences, le 10 septembre 1878, porte les mots : *et très-pure*, comme on peut s'en convaincre en consultant la dernière édition française de la *Raccolta*, au supplément ajouté après la table, p. 7.

Ad II. Il est certain d'une part que la récitation du *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri* n'est pas obligatoire pour l'exercice privé du chemin de la croix ; il n'y a donc pas d'obstacle de ce côté pour le gain des indulgences. Mais est-il aussi certain que la récitation de six *Pater*, *Ave* et *Gloria* intercalés entre six méditations forment une unité morale suffisante, comme celle que nous croyons requise entre les six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, auxquels sont attachées les indulgences ? Nous ne voudrions pas l'affirmer, sans le nier toutefois. Ne serait-il pas plus sûr et aussi facile de supprimer ces *Pater*, etc., après chaque station, puisqu'ils n'y sont pas obligatoires et de les réciter tous à la fin.

Ad III. Nous pensons qu'on ne peut pas gagner deux indulgences différentes, en prenant pour prier aux intentions du Souverain-Pontife des prières auxquelles sont attachées des indulgences particulières. Rien ne s'oppose à ce que l'on prenne ces prières, mais on ne gagnera qu'une sorte d'indulgence. Cela découle nécessairement de la réponse que nous avons citée plus haut, d'après laquelle on ne peut gagner diverses indulgences attachées à la même œuvre pour des titres différents, sans renouveler cette œuvre, si elle peut être renouvelée le même jour. Or, rien de

plus facile à renouveler que les prières indiquées.

Ad IV. Il n'y a aucune lacune entre les deux articles cités ; il n'y a qu'une faute dans la manière de numérotter les divers chapelets, le n° III étant répété deux fois.

## SCAPULAIRES

(2<sup>e</sup> PARTIE)

### Les divers Scapulaires.

Notre travail ne serait pas complet si nous n'ajoutions aux notions générales sur les scapulaires, quelques détails spéciaux sur chaque scapulaire. Nous ne donnerons pas le sommaire des indulgences accordées par les Souverains Pontifes à chaque scapulaire ; ce serait beaucoup trop long : nous renvoyons donc aux *Prescripta authentica S. Cong. Indulgent.* où l'on trouvera tous ces sommaires.

Nous nous bornerons à indiquer les conditions à remplir pour gagner ces indulgences, en nous appuyant sur les documents les plus authentiques.

#### I

##### SCAPULAIRE DU MONT-CARMEL

Le scapulaire du Mont-Carmel est certainement le plus répandu de tous les scapulaires. Ce fut le 16 juillet 1251 que Simon Stock, général des Carmes en Occident, eut à Cambodge, en Angleterre, cette célèbre vision dans laquelle la sainte Vierge, lui présentant un scapulaire qu'elle tenait entre ses mains, lui fit la promesse de préserver des feux de l'enfer celui qui mourrait revêtu de cet habit : *in hoc moriens, æternum non patietur incendium.*

Ce scapulaire se compose de deux morceaux d'étoffe de laine de couleur tannée ou noire, ou quelque autre couleur semblable, supportés par deux cordons de n'importe quelle matière. Cela seul est requis pour la validité ; il ne faut donc ni image, ni inscription sur les morceaux d'étoffe : il n'est cependant pas interdit ni de coudre, ni même de broder des images d'une autre couleur sur le morceau de laine<sup>1</sup>.

Le scapulaire du Mont-Carmel a reçu de la sainte Vierge deux privilèges. Le premier est la promesse dont nous avons parlé. Elle est regardée comme authentique par l'Eglise. Benoît XIV a dit : « Ac visionem quidem veram credimus veramque habendam esse ab omnibus arbitramur. »

Outre ce premier privilège, il en est un second que la sainte Vierge a fait connaître elle-même au pape Jean XXII. Elle lui apparut revêtue de l'habit du Carmel, un jour qu'il était en prière et lui ordonna de confirmer ce saint ordre et de ratifier sur la terre les grâces et les privilèges que son fils lui avait accordés dans le ciel.

<sup>4</sup> *Decreta auth. S. C. Indulg.* GENEVEN., 12 janv. 1878, ad 3<sup>m</sup>, édit. Pustet, n. 434.

<sup>1</sup> Cf. ce que nous avons dit plus haut sur la matière et la couleur des scapulaires.



Ce règlement nécessaire existe-t-il dans le diocèse de notre correspondant? Evidemment non; car il le connaîtrait; il en aurait reçu communication de son évêque, tout au moins du maire si enragé pour sonner.

A propos du règlement modèle envoyé aux préfets par le ministre des cultes à la date du 17 août 1884, nous soulignerons l'article 6, ainsi conçu: « Les sonneries ordonnées par le maire ou son délégué devront être exécutées par le sonneur attitré de l'église qui recevra, de ce chef une indemnité fixée par le conseil municipal.

« En cas de refus de ce sonneur, le maire pourra nommer un sonneur spécial pour exécuter les sonneries civiles. Ce sonneur civil pourra être révoqué par le maire et sera exclusivement soumis à ses ordres. »

Nous recommandons aux curés de tenir la main à l'exécution du 1<sup>er</sup> paragraphe de cet article. Comme le sonneur attitré de l'église est au choix exclusif du curé dans les paroisses rurales, il sera sûr que les sonneries civiles ne donneront lieu à aucun désordre.

Maintenant, même en l'absence du règlement prescrit par la loi, faut-il s'opposer à la sonnerie des cloches la veille ou le jour du 14 juillet? Ceci est une question de conduite que les circonstances de temps, de lieux et de personnes peuvent seules résoudre. Nous sommes d'une manière générale pour la tolérance quand il n'y a ni dogme, ni morale, ni dignité sacerdotale à sacrifier. Bien des maires ne voient notamment dans la fête du 14 juillet qu'une réjouissance nationale. Nous ne voyons pas pourquoi on priverait ces innocents, pour peu qu'ils y mettent de convenance, du plaisir de faire sonner les cloches. Mais il y en a d'autres qui ne demandent le concours des cloches que pour vexer les prêtres et insulter à la religion. Ceux-là, qu'on les évince poliment, tant que la loi sera pour nous. Il sera temps de la subir quand elle sera exécutable par la promulgation du règlement prescrit.

Ad 2<sup>me</sup>. La question de l'affichage aux portes et sur les murs des églises des actes de l'autorité publique a soulevé et soulève encore bien des difficultés à cause de certains textes de loi prêtant aux équivoques, et, conséquemment, aux interprétations les plus diverses. C'est pour faire cesser ce fâcheux état de choses que M. de Parieu, alors ministre de l'instruction publique et des cultes, adressa aux préfets, à la date du 25 juin 1850, une circulaire où est résumée la vraie jurisprudence et qui doit servir de règle de conduite. C'est pour ce motif que nous la reproduisons ici :

« Monsieur le préfet,

« Depuis quelque temps, de nombreuses réclamations ont été adressées à l'administration des cultes contre l'usage qui s'est introduit dans plusieurs communes d'afficher les actes de l'autorité publique et même les annonces d'intérêt privé sur les portes ou les murs des églises. Déjà des

instructions ont été transmises pour faire cesser cet abus dans les départements où il a été signalé. J'ai pensé qu'il était nécessaire de les réunir dans une seule circulaire et d'en prescrire partout l'exécution.

« En règle générale, les affiches ne doivent pas être apposées sur les murs et les portes des églises. Elles occasionnent des dégradations qu'il importe de prévenir dans l'intérêt des édifices religieux et des fabriques chargées de leur entretien; elles entravent la circulation, par les rassemblements et les attroupements de personnes qu'elles attirent; enfin, elles donnent lieu à des conversations bruyantes, à des discussions plus ou moins vives, qui troublent le prêtre et les fidèles dans l'exercice du culte. Il en résulte même quelquefois des désordres qui portent atteinte au principe de la liberté des cultes que la Constitution garantit à tous les citoyens.

« Le moyen le plus sûr d'obvier à ces graves inconvénients qui ont motivé les plaintes que j'ai reçues, c'est de ne plus permettre qu'à l'avenir les affiches soient placardées sur les murs et les portes des églises. On peut choisir soit la mairie, soit tout autre local disponible pour y afficher les actes de l'autorité publique. Dans les communes où il n'existe pas de bâtiment affecté à la mairie, s'il n'y a point un autre endroit plus favorable à la publicité, il sera facile d'élever à peu de frais sur la place même de l'église, un pilier ou poteau sur lequel on placera un tableau destiné à recevoir les affiches.

« L'article 11 de la loi des 18 et 22 mai 1791 confie au maire le soin de désigner les lieux où sont posées les affiches des lois et des actes de l'autorité publique. Cette désignation doit être faite par un arrêté régulièrement publié. Si malgré vos avertissements, un maire de votre département persistait à indiquer l'église paroissiale, vous auriez droit, M. le Préfet, de réformer l'arrêté qu'il aurait pris à cet effet; mais je ne doute pas que les autorités municipales reconnaîtront combien les communes sont intéressées à conserver intactes toutes les parties de leurs édifices religieux et à maintenir le respect qui leur est dû à tant de titres.

« Toutefois, M. le préfet, la règle générale que je viens de vous rappeler n'est pas sans exception. Aux termes des articles 6, 15 et 21 de la loi du 3 mai 1841, les articles relatifs à l'expropriation pour cause d'utilité publique doivent être affichés à la principale porte de l'église. L'article 6 du décret du 7 août 1848 prescrit, en outre, d'afficher sur la porte de l'église la liste des jurés pour chaque commune. Sans doute, dans ces deux cas, les dispositions formelles de la législation continueront d'être observées; il est utile néanmoins d'en déterminer le mode d'exécution.

« Vous remarquerez d'abord que les actes relatifs à l'expropriation pour cause d'utilité publique et la liste des jurés ne peuvent être mis sur les

murs de l'église; ces documents doivent seulement être affichés sur la partie extérieure de la principale porte de l'église. Il conviendra d'y attacher un cadre ou tableau destiné à les recevoir et placé de manière à ce que la circulation ne soit pas entravée.

« Je vous prie, M. le préfet, de prendre immédiatement les mesures nécessaires pour interdire l'apposition des affiches, hors les cas prévus par les lois précitées, sur les murs et les portes des églises de votre département. »

On conviendra que cette circulaire est pleine de sagesse et son application partout serait féconde en bons résultats. Malheureusement elle ne supprime pas la loi qui permet aux maires de désigner l'endroit destiné à recevoir les affiches, et malgré tous les conseils de l'autorité supérieure, il se trouvera des maires assez malveillants ou assez mal élevés pour désigner les portes ou murs de l'église. Les curés doivent se souvenir que légalement les maires ne peuvent user de leur droit qu'après un arrêté régulièrement pris et publié. Si un maire passait outre à cette condition, le conseil de fabrique ou les marguilliers seraient fondés à s'y opposer et même à faire enlever les affiches. Tel est le sentiment du *Journal des conseils de fabriques* que nous adoptons pleinement et entièrement. Mais si l'arrêté a été régulièrement publié et notifié, ni le curé ni la fabrique ne peuvent y mettre obstacle, encore moins enlever les affiches, sans tomber sous la loi pénale. Tout ce qu'ils peuvent faire alors, c'est de prier le maire de revenir à de meilleurs sentiments ou de le dénoncer par voie de pétition soit au préfet, soit au ministre des cultes. « Il serait mieux encore, dit Mgr Affre, pour ce cas comme pour tous ceux où l'on doit réclamer quelque mesure répressive, qu'après les représentations faites au maire, le curé s'adressât à l'évêque de préférence au préfet. C'est à l'évêque à défendre les justes réclamations de son clergé. Il peut les faire valoir avec plus d'autorité, et, par conséquent, d'une manière plus efficace. Cette marche est d'ailleurs conforme au vœu de l'administration civile et plus encore à l'esprit de l'Eglise. » (*Traité de l'administration temp. des paroisses*, p. 471, 5<sup>e</sup> édit.)

## VARIÉTÉS

### Les Erreurs modernes

RATIONALISME, NATURALISME, LIBÉRALISME  
SEMI-RATIONALISME  
SEMI-NATURALISME, SEMI-LIBÉRALISME

Sous ce titre : *Les Erreurs modernes*<sup>1</sup>, Dom Benoit vient de publier la première partie d'un ouvrage plus vaste intitulé par son auteur : LA CITÉ ANTI-CHRÉTIENNE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

Qu'est-ce que la cité antichrétienne? Saint Augustin, le plus grand des philosophes chrétiens,

considérant la lutte qui se livre depuis le commencement du monde entre la vérité et l'erreur, le bien et le mal, les hommes de Dieu et les hommes du démon, en a fixé le véritable caractère en montrant aux prises, dans cette lutte, deux cités : la cité de Dieu et la cité du démon.

Depuis la venue du Sauveur, les deux cités sont caractérisées plus spécialement par leurs rapports avec le Verbe de Dieu fait chair. Il y a, d'une part, la cité des chrétiens fidèles, d'autre part, la cité des antechrists; la *cité chrétienne* et la *cité antichrétienne*.

Pendant que la première demeure ce qu'elle a toujours été, la seconde change perpétuellement. A chaque fois qu'elle a été vaincue dans ses attaques précédentes, ce qui lui est perpétuellement arrivé, elle a changé la direction de ses forces et s'est donné à elle-même une forme nouvelle. Voilà pourquoi la cité antichrétienne au XIX<sup>e</sup> siècle n'est plus, dans sa forme, la cité antichrétienne du XVI<sup>e</sup> siècle, bien qu'il y ait entre les deux des traits de famille évidents, indéniables.

C'est la cité antichrétienne au XIX<sup>e</sup> siècle que Dom Benoit a entrepris d'étudier.

La société chrétienne exerce son action dans le monde par sa doctrine et par sa hiérarchie.

« La cité antichrétienne a une doctrine qu'elle « oppose à la doctrine de Jésus-Christ : c'est la « doctrine appelée par le concile du Vatican *rationalisme* ou *naturalisme* avec toutes les « erreurs qui s'y rattachent. En second lieu, la « cité antichrétienne a une *hiérarchie* qu'elle « oppose au sacerdoce catholique, un corps « d'hommes militants qui prêchent et combattent « pour le rationalisme : ce sont les *sociétés secrètes* désignées sous le nom général de *franc-maçonnerie* » (*Les Err. mod. t. I, p. 15*).

En attendant le jour prochain où paraîtra la partie de l'ouvrage traitant des sociétés secrètes, nous devons nous borner à rendre compte des deux volumes concernant les *erreurs modernes*.

L'ouvrage est, par son objet, d'une actualité saisissante; par sa doctrine, d'une solidité à toute épreuve; par sa clarté, d'une puissance incomparable de persuasion. Si profonde, si aride, si sévère que paraisse devoir être son étude, l'auteur n'en a pas moins su lui donner un charme d'exposition qui ne permet pas d'abandonner la lecture une fois commencée.

La doctrine de la cité antichrétienne est essentiellement l'erreur qui s'appelle *rationalisme*, *naturalisme*, cette doctrine « qui contredisant « universellement la religion chrétienne comme « institution surnaturelle, travaille avec une ardeur extrême à chasser le Christ, notre unique « Seigneur et Sauveur, de l'esprit des hommes, « de la vie et des mœurs des peuples pour établir « à la place ce qu'on appelle le règne de la raison « ou de la nature » (Conc. du Vatic. *Les Erreurs mod. p. 1*).

A côté de l'erreur extrême et en dehors de la vérité pure, se placent les doctrines de prétendue

<sup>1</sup> Deux forts vol. in-12 de xvii-511 et 670 pages, avec manchettes et tableaux synoptiques. Prix : 8 fr. Société générale de Librairie catholique.



conciliation qui rêvent la paix entre l'erreur et la vérité dans des concessions de part et d'autre. Ce sont les demi-erreurs, les semi-erreurs, de nos jours les *semi-rationalistes*, les *semi-naturalistes*. Autrefois l'on eût les semi-ariens, les semi-pélagiens. « Au milieu de la diffusion universelle de cette impiété, dit le concile du Vatican, il est malheureusement arrivé qu'un grand nombre des fils de l'Eglise catholique se sont écartés du chemin de la vraie piété et qu'avec la diminution insensible des vérités, il s'est produit en eux un amoindrissement du sens catholique » (Conc. Vat. *Les Erreurs mod.* p. 2).

De là deux grandes classes d'erreurs modernes : les erreurs extrêmes, *naturalisme*, *rationalisme*, *libéralisme*; et les erreurs mitigées, *semi-rationalisme*, *semi-naturalisme*, *semi-libéralisme*. De là aussi la raison d'être des deux volumes consacrés par Dom Benoît aux erreurs modernes. Le premier traite des erreurs du rationalisme ou naturalisme ou libéralisme pur; le second, du semi-rationalisme, du semi-naturalisme, du semi-libéralisme.

### I. Rationalisme, Naturalisme, Libéralisme pur.

Qu'est-ce que le rationalisme? C'est le système de doctrine qui admet la raison comme source unique de la vérité à l'exclusion de la révélation et de la foi (*Les Err. mod.* t. I, p. 7).

Qu'est-ce que le naturalisme? C'est le système de doctrine qui consiste à rejeter l'ordre surnaturel et à ne reconnaître que l'ordre naturel (*Op. cit.* p. 18).

Au fond, c'est la même doctrine exprimée sous deux noms (*Op. cit.* p. 28).

Qu'est-ce que le libéralisme? L'auteur a omis de le définir et de faire ressortir son étroite parenté avec les deux erreurs précédentes. Oserions-nous combler cette lacune? Le libéralisme est le système de doctrine qui fait de la liberté, individuelle ou collective, un droit suprême, inviolable, et la source ou la règle de tous les droits.

Comme, dans le rationalisme, la raison est la règle suprême de toute vérité; comme, dans le naturalisme, la nature est la fin dernière, la règle suprême de toutes les choses humaines : ainsi dans le libéralisme, la liberté individuelle ou collective est la source première et la règle souveraine de tous les droits (Cf. *Univers* des 20, 25, 28 octobre, 2 et 6 novembre 1877, *La Synthèse libérale*. Voir aussi *op. cit.*, t. I, p. 467 et suiv.)

Rationalisme, naturalisme, libéralisme s'attaquent à l'ordre surnaturel, et dans la théorie et dans la pratique.

En théorie, ils nient l'existence du surnaturel, ou sa possibilité, ou son caractère obligatoire, ou son élévation au-dessus des forces naturelles.

Dans la pratique, c'est la sécularisation universelle, ce sont les attaques contre toutes les branches de la hiérarchie ecclésiastique. Il faut lire dans l'auteur l'intéressant et très complet exposé

de ces erreurs passées déjà en grande partie dans les faits.

Le rationalisme est la haine du règne, et surtout du *règne social* de J.-C. (*Op. cit.* p. 285).

C'est en même temps l'idolâtrie de la raison (*Op. cit.* p. 292).

Du rationalisme sont sortis, dans les limites de l'ordre naturel lui-même, le déisme, le panthéisme, l'athéisme, avec la morale qui répond à ces systèmes. Du rationalisme, du naturalisme, du libéralisme découlent, comme les conséquences d'un principe, ou l'anarchie, la souveraineté individuelle de chacun, ou la doctrine du peuple souverain, la souveraineté collective des hommes qui ne reconnaissent point de maîtres.

Par suite de ces erreurs, l'homme s'adore et adore tout, excepté Dieu, c'est la restauration du paganisme ancien. La société est livrée aux bouleversements politiques et au despotisme (*Op. cit.* p. 383 et suiv.).

Tout cela est exposé avec la plus grande netteté. En face de l'erreur, toujours la vérité catholique est présentée, appuyée, s'il y a lieu, de quelque raison. On circule à travers les dédales ténébreux de toutes ces erreurs, avec la plus grande facilité, et, ajoutons-le, car c'est là un avantage que l'on rencontre rarement à ce degré, avec la plus parfaite sécurité. L'erreur est bien ce que dit l'auteur; et il expose très exactement la vérité catholique. De plus son exposition ne crée à aucun esprit la tentation de tourner à l'erreur et de fausser compagnie à la vérité. Que d'ouvrages récents, même écrits par des catholiques et pour la défense de la vérité catholique, sont moins inoffensifs et moins sûrs pour la foi de leurs lecteurs.

Le reste du volume fait voir dans le protestantisme l'origine du rationalisme. Il en suit le développement depuis le *xvi<sup>e</sup>* siècle jusqu'à nos jours.

Tel est ce premier volume sur les erreurs extrêmes. A la lecture nous l'avons trouvé si complet, si riche, si parfait, que nous voulions en exprimer notre jugement avant d'avoir ouvert le second, dans la crainte que celui-ci ne vint affaiblir notre admiration. Nous avouons, sans aucune peine, que nos craintes étaient sans raison : le second volume est peut-être encore supérieur au premier.

### II. Semi-rationalisme, Semi-naturalisme, Semi-libéralisme.

Le semi-rationalisme, le semi-naturalisme, le semi-libéralisme sont nés du désir de concilier les principes de la révolution avec le dogme catholique.

Parmi les conciliateurs qui ont rêvé cet accord, les uns poussent l'erreur jusqu'à l'hérésie et au schisme : ils sont *hétérodoxes*. Les autres professent de rester en communion avec l'Eglise et de respecter les définitions de l'autorité enseignante :

ils sont *orthodoxes*. Ces derniers sont les *catholiques-libéraux*.

Quelle que soit la variété des sujets traités par les semi-rationalistes ou semi-libéraux, ou celle des erreurs dans lesquelles ils sont tombés, ils ont des *caractères communs* qui suffiraient à les faire reconnaître et à signaler leurs doctrines à l'aversion des fidèles. Ces caractères sont : 1° un faux esprit de modération et de conciliation : ils tiennent en égale horreur les partisans de la vérité pure et de l'erreur pure (*Op. cit.* p. 7 et suiv.); 2° la diminution des vérités et du sens catholique (p. 16 et suiv.); 3° l'indépendance et la présomption d'esprit (p. 25 et suiv.).

Classer les erreurs des semi-rationalistes n'était pas chose facile. Dom Benoît l'a fait d'une manière très heureuse, claire, complète, motivée.

La première série comprend les erreurs sur la foi, la raison et les rapports de la raison et de la foi : c'est l'*hermésianisme* ou semi-rationalisme d'Allemagne, auquel l'auteur oppose l'erreur diamétralement opposée, le *traditionalisme*, puis l'ontologisme. Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage pour l'exposé de ces erreurs : il y en a une certaine de pages qu'il lira avec le plus vif intérêt.

La seconde série comprend les erreurs sur l'Eglise, l'Etat et les relations de l'Eglise et de l'Etat.

Les semi-rationalistes ou semi-libéraux nient qu'il soit absolument nécessaire d'entrer dans l'Eglise pour être sauvé. Ils amoindrissent le magistère de l'Eglise et l'infailibilité. Surtout ils lui ôtent la puissance coercitive.

Ils attribuent à l'Etat une complète indépendance dans l'ordre spirituel, ou au moins dans l'ordre temporel. La plupart accordent de quelque manière à l'Etat la suprématie sur l'Eglise.

Cette suprématie se traduit par les prétentions relatives au *placet*, à l'*exequatur*, aux appels comme d'abus, au contrôle des actes pontificaux, aux empêchements mis par l'Etat à la libre communication des fidèles et des Evêques avec le Saint-Siège, à la main-mise du pouvoir civil sur les écoles, aux mesures restrictives ou destructives de la propriété ecclésiastique, des principautés ecclésiastiques, des immunités ecclésiastiques, des ordres religieux et du mariage chrétien.

Dans l'ordre civil et politique, ils font tout pour écarter l'Eglise des affaires, et ils adoptent les plus funestes principes de la révolution.

La troisième série des erreurs où sont tombés les semi-libéraux se rapporte au Saint-Siège. Ils acceptent facilement la destruction du principat civil du Pontife romain. Sa primauté leur est plus odieuse encore; et s'il n'avait tenu qu'à eux, la définition de la primauté pontificale au Concile du Vatican aurait été suivie de schismes plus sérieux que ceux des Arméniens dissidents et des Vieux-Catholiques d'Allemagne.

Nous n'avons fait que résumer l'ouvrage de Dom Benoît; mais comment résumer ce qui déjà

est un résumé, une Somme? A le lire, tous trouveront plaisir et profit, excepté ceux qui, pour demeurer tranquilles dans leurs erreurs, voudront fermer les yeux à la vérité. Ces derniers, s'ils essaient la lecture, seront obligés de faire de grands efforts pour fermer la porte au rayon de lumière.

Dom Benoît s'est proposé de travailler au rétablissement du règne de N.-S. J.-C. Nul ouvrage n'est plus que le sien capable de préparer et d'avancer ce grand événement. Mais comme il voit bien et signale le principal obstacle dans ces mots qui sont la conclusion de ses deux volumes :

« Les naturalistes sont peu nombreux : aussi, « s'ils étaient seuls à combattre le règne de Jésus-Christ, Jésus-Christ régnerait. Les semi-libéraux forment des multitudes immenses; or ils se font complices des rationalistes : voilà pour quoi, à notre époque, Jésus-Christ ne règne pas. Les catholiques purs n'ont pas pour eux le nombre; mais ils ont la vérité : car ils combattent pour Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, la Sagesse du Père, la vérité, la voie et la vie. « Courage, persévérance, confiance : l'empire appartient à la Sagesse et à la Vérité : Jésus-Christ régnera! »

## COURRIER DE L'UTILE

### FABRICATION DU FROMAGE DE LANGRES.

La bonne qualité du fromage de Langres, fromage apprécié aujourd'hui à Paris et même hors de France, nous porte à en faire connaître le mode de préparation.

Ce qu'il faut d'abord se procurer c'est la présure.

Le lait se caille, par l'action du suc gastrique, aussitôt qu'il entre dans l'estomac; or la présure n'est autre chose que l'estomac d'un animal, dans lequel les sucs gastriques sont conservés par le moyen du sel. La meilleure présure est fournie par un jeune veau qui a reçu la mort avant que fût achevée la digestion du lait qu'il a dans l'estomac.

Le moyen suivant est recommandé comme étant le meilleur pour la préparation de la présure. On prend l'estomac d'un jeune veau et, après l'avoir bien lavé et bien salé en dedans et en dehors, on le laisse dans sa saumure pendant trois ou quatre jours; on le suspend ensuite pendant le même temps. On le sale de nouveau et on le place dans un pot de terre couvert d'un papier percé d'un trou d'épingle. Dans cet état la présure peut se conserver plus d'une année.

D'aucuns, après y avoir mis le sel, suspendent la présure à la cheminée.

Pour s'en servir on délaie un peu de cette présure dans une cuillerée de lait — la grosseur d'un



pois suffit pour cinq ou six litres, — on verse cette présure délayée et on agite le tout pour que le mélange soit aussi parfait que possible.

La membrane de l'estomac du veau, macérée dans le petit lait, produit une excellente présure, mais elle exige une préparation spéciale trop longue pour être indiquée ici. On vend à Dijon cette membrane toute préparée.

Dans ces derniers temps on a fabriqué de la présure liquide que l'on trouve dans les pharmacies. Peut-être ce procédé ne vaut-il pas l'ancien. De l'avis des connaisseurs, le fromage n'a plus ce parfum délicat que lui conservait la présure naturelle. Mais comme ce système est plus commode, il est généralement employé.

Voici la manière d'opérer pour la fabrication du fromage.

On prend le lait sortant du pis de la vache, on le passe, on y ajoute une cuillerée de présure liquide pour six litres de lait, on mêle, on conserve au mélange sa chaleur, soit en entourant de cendres chaudes le vase qui le contient, soit en le plaçant à l'entrée d'un four encore tiède, soit encore en le mettant derrière la platine d'un foyer; ensuite on le laisse en repos.

Lorsque le lait est pris, on le dresse dans des formes où il égoutte. Pour que la séparation du liquide se fasse mieux, on place les formes dans un endroit dont la température est un peu élevée. Cette manière de faire est avantageuse, car la pâte bien égouttée n'a pas la saveur aigre que lui communique le petit lait en y séjournant. Lorsque les fromages sont restés 24 heures dans les formes, on les retire et on les pose, soit sur des couronnes de paille, soit sur de petits ronds d'osier. On les y laisse cinq à six jours pendant lesquels ils égouttent encore et se séchent. Au bout de ce temps, on sale les fromages d'un côté, à raison de 30 grammes de sel par demi-kilog de fromage et, lorsque ce sel est entièrement fondu, on les sale de l'autre côté. Durant la salaison, on a soin de placer les fromages dans un endroit sec et bien aéré. Huit jours après, on les lave avec de l'eau modérément chaude, en passant la main dessus, dessous et autour. On renouvelle cette opération, environ chaque semaine, lorsque les fromages présentent quelques taches de moisissure ou bien lorsqu'ils sont trop secs. Après quinze ou vingt jours, lorsque le fromage a pris une teinte jaune nankin, on le met en cave dans des pots de grès bien fermés, ou dans des caisses, si on en a une grande quantité. Lorsque les fromages sont ainsi placés, il faut les visiter tous les huit jours, parce qu'il arrive qu'ils se tachent de moisissure à l'extérieur. On obvie à cet inconvénient, en passant dessus, dessous et autour, la main trempée dans l'eau chaude, en grattant les moisissures avec l'ongle si elles sont profondes.

La fabrication de ce fromage se fait ordinairement à la fin de septembre et en octobre; mais il faut avoir soin s'il y a des mouches au moment où l'on fait ce travail de garantir les fromages

de ces insectes, car les œufs déposés sur la pâte donnent naissance à des larves qu'on a beaucoup de peine à détruire.

On peut faire des fromages au printemps et en été; mais l'inconvénient signalé plus haut (présence des mouches) est un sujet de dégoût pour le plus grand nombre des consommateurs.

Le fromage peut aussi être préparé en hiver, mais il faut alors avoir une étuve et prendre quelques précautions. Ainsi, lorsqu'on a peu de lait, on réunit celui de la traite du matin à celui du soir; il est nécessaire de bien faire le mélange pour que la crème soit également répartie dans toute la pâte, sinon, le fromage est formé de pâte grasse et de pâte maigre. Ne pas oublier non plus que le lait refroidi donne un fromage acide.

Il faut avoir soin de ne pas opérer à une très haute température. Sans cette précaution, le fromage est recuit et de mauvaise qualité. Ce fromage recuit se distingue aux petits trous qui existent dans la pâte et à la couleur du petit lait qui, au lieu d'être clair, est d'une couleur verte pomme.

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 17 junii 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis*

A la campagne, bien plus qu'à la ville, il peut se faire qu'ayant à administrer sans retard, à un malade, un bain de pieds ou des sinapismes, on ne puisse se procurer immédiatement de la farine de moutarde. Que faire en pareil cas? Pour un bain de pieds, on pourra remplacer la farine de moutarde par une poignée de sel gris ou de cendres, par un verre de fort vinaigre, par 50 à 60 grammes de soude du commerce, dite *cristalline* de soude, ou enfin par deux ou trois poignées de foin que l'on aura fait bouillir et que l'on ajoutera, foin et eau, dans l'eau du bain. Quant aux sinapismes, on y suppléera par des cataplasmes de farine de graine de lin sur lesquels on versera un peu de vinaigre; on pourra aussi, chez les enfants et les femmes délicates, avoir recours au procédé qui consiste à leur mettre les jambes dans des bas de laine trempés dans du vinaigre chaud.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDEAU

# OUVRAGES

## SUR LE SACRÉ-CŒUR

**Imitation du Sacré-Cœur de Jésus-Christ**, par Mgr CIROT DE LA VILLE, camérier secret de Sa Sainteté, chanoine honoraire, doyen de la Faculté de Théologie de Bordeaux. Ouvrage honoré des brefs de LL. SS. Pie IX et Léon XIII et d'approbations épiscopales. 1 joli vol. in-18 de xxvi-360 pages . . . . . 1 50

**Le Cœur de Jésus, principe et modèle de la perfection chrétienne, ou Mois du Sacré Cœur**, par le R. P. E. DESJARDINS, S. J. 1 volume in-18 de xxviii-311 pages . . » 75

**Recueil de divers exercices de dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie**, par un PÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. 1 volume in-18 de iv-373 pages. 1 25

**Mois du Sacré-Cœur de Jésus. Directions spirituelles de saint François de Sales.** 1 beau vol. in-16 elzévirien de xviii-408 pages . . . . . 3 »

Edition de propagande. 1 vol. in-18 de xviii-183 pages . . . . . » 75

**Le Cœur de Jésus, Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ**, sa nature, ses motifs et sa pratique, d'après le P. DE GALLIFFET, de la Compagnie de Jésus, suivie de la *Vie de la B. Marguerite-Marie*, par le P. CROISSET. 3<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. 1 volume in-18 de xxiv-384 pages . . . . . 1 50

**Le Cœur de Jésus ouvert au cœur du chrétien**, d'après les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle, suivi d'une *Neuvaine pour se préparer à la fête de ce divin Cœur*, par le P. Charles BORGIO, de la Compagnie de Jésus. 1 volume in-32 de xxxi-384 pages . . . . . 1 50

**Mois du Sacré-Cœur, ou les Titres de Jésus à notre amour**, d'après la sainte Ecriture, par l'abbé Eugène TESSIER, curé au diocèse de Versailles. 1 vol. in-32 de xxviii-311 pages. . . . . » 75

**Les Délices des Amis de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge**, ou pieuses prières composées par le vénérable Louis DE BLOIS, traduites par le P. Antoine DENIS, S. J. auteur du livre de *la Reine du ciel*. 1 volume in-16 de ix-335 pages. . . 1 25

**Le Chrétien à l'école du Cœur de Jésus, ou Etude de ses Vertus**, par les PP. NOUET et POTTIER. 1 volume in-12 de 687 pages . . . . . 4 »

On trouve dans ce traité du P. NOUET, revu et mis dans un ordre nouveau par le P. H. POTTIER, la sûreté d'enseignement, la fécondité des vues, l'élévation des pensées, les applications pratiques, l'unction pénétrante, enfin la noble simplicité et la clarté qui distinguent les écrits de ce célèbre et pieux auteur.

**Mois du Sacré-Cœur des enfants de Marie**, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-32 jésus de 320 pages . . . . . » 75

**Mois du Sacré-Cœur de Jésus (petit)**, contenant 33 méditations avec prières, la messe, les vêpres, les litanies, plusieurs prières et cantiques en l'honneur du Sacré-Cœur, par l'abbé G. BRUNET, publié avec l'approbation de Mgr l'Evêque de Moulins. 2<sup>e</sup> édition. 1 volume in-32 de xiv-311 pages . . . . . 1 »

**Dévotion envers N.-S. J.-C. ou Etude de ses titres consolants et glorieux**, lectures pendant le mois du Sacré-Cœur, par LES MÊMES. 3 vol. in-12, de xix-468, 439 et 402 pages . . . . . 8 »

**Dévotion pratique au Sacré-Cœur de Jésus**, par le P. Jean CROISSET. Nouv. édit. revue et corrigée. 1 fort volume in-18 de 484 pages . . . . . 1 50

**Le Chrétien selon le Cœur de Jésus ou Neuvaine en forme de retraite**, pouvant servir durant le mois consacré au divin Cœur, par les PP. WALDNER et CADRÈS. 1 vol. in-18 de xxxii-322 pages. . . 1 50

**Litanies illustrées en l'honneur de la B. Marguerite-Marie.** La douzaine . . » 75

**Huit jours au Sacré-Cœur à Montmartre.** Méditations, documents, prières, par le chanoine Elie REDON, missionnaire apostolique. *Extrait partiellement de La Jeune Fille chrétienne*, sous l'approbation de NN. SS. d'Avignon, Digne, Fréjus, Marseille, Montauban, Nîmes, Valence, etc., etc. 1 vol. in-32 de 304 pages . . . 1 25

## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

**Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS** de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

**Articles Religieux :** Christs, statuettes, bénitiers, etc. Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

**SESSERP**  
POUR IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.  
DEPUIS 25 FRANCS  
Système à la portée d'un Enfant  
PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fro



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**

Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
CACHAL-FROC, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. L. CHOVEL, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

**M** SON BOUASSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>IE</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus ancienne de France. Félix GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

## VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en 1853. E. HUCHER père et fils, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques cartons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM et de la PALESTINE. V. POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** H. GARNIER, Boulevard d'Enfer, 230, PARIS (Prix Modérés).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 230 francs l'hectolitre, logé tous les jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils. Sculpture, etc.

TOURS & ACCESSOIRES

LE MELLE, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

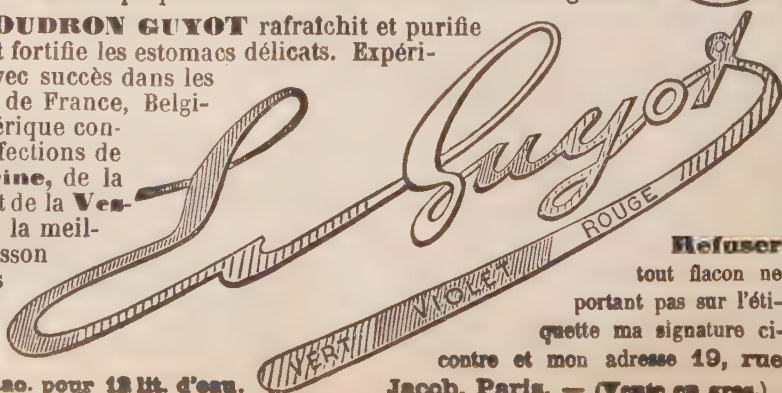
**GOUDRON GUYOT**

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie le sang et fortifie les estomacs délicats. Expérimenté avec succès dans les hôpitaux de France, Belgique, Amérique contre les affections de la Poitrine, de la Gorge et de la Vessie. C'est la meilleure boisson en temps de chaleur et d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**

tout flacon ne portant pas sur l'étiquette ma signature ci-

contre et mon adresse 19, rue

Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 26 :

PRÉDICATION : Pour la fête du Précieux-Sang : les effusions du sang de Jésus. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. Congrégation du Concile : Messe *pro populo* ; titre d'ordination. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Un patron secondaire cesse-t-il d'être patron parce que sa chapelle n'a pas été rétablie dans la nouvelle église ? Fait-on l'octave du titulaire d'une église de hameau ? — Est-ce un droit curial que la bénédiction d'une maison, d'une machine à vapeur ? Dans l'administration de l'Extrême-Onction, le prêtre doit-il s'essuyer le ponce après chaque onction ? — Le doyen, un chanoine ont-ils la préséance sur le curé dans l'église de celui-ci ? Peut-on lire au prône l'évangile de la fête au lieu de celui du dimanche ? Peut-on réciter le chapelet en langue vulgaire devant le S. Sacrement exposé ? Doit-on donner la communion à des quêteuses qui se présentent à la sainte Table sans avoir prévenu le curé ? Quelle est l'origine de la barrette à trois cornes ? Rome approuve-t-elle ou tolère-t-elle l'usage pour les chanoines de porter leur costume canonial en dehors de la cathédrale ? Doit-on un encensement spécial à un chanoine, à un archiprêtre ou à un doyen dans les églises de l'archiprêtré ou du doyenné ? — La clef du tabernacle pendant la messe est-elle mieux dans la serrure que sur l'autel ? Le jour de Noël doit-on fermer le livre après chaque messe ? Peut-on sans motif sérieux donner la communion à un autel autre que celui où l'on a consacré ? porter sur la patène la communion à une personne valide dans une chapelle séparée ? — Après la communion, peut-on essuyer la patène avec le purificateur ? — Est-il interdit, aux messes quotidiennes pour les morts, de prononcer dans l'oraison, le nom du défunt ? Peut-on célébrer sans servant ? — SCAPULAIRES : Scapulaire de N.-D. de la Merci, — des Sept Douleurs, — de l'Immaculée-Conception ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le maire peut-il exiger la remise des titres concernant une fondation faite en 1743, en faveur des pauvres et du curé, sous prétexte que c'est au bureau de bienfaisance à l'administrer ? — Peut-on imposer une école laïque de filles et un asile laïque à une commune ayant une école libre et un asile, et cela sans s'occuper du Conseil municipal opposé à ces établissements ? Comment agir pour y faire opposition ? — Le trésorier de la fabrique peut-il se faire représenter pour toucher le montant d'un legs ? Peut-on exiger les intérêts depuis la date de l'autorisation ? A qui s'adresser, les héritiers étant nombreux et peu favorablement disposés ? Quel est le montant des droits à payer ? — Comment entendre la clause d'autorisation qui exige le placement des fonds sur l'Etat ? Le conseil municipal ne peut-il pas retrancher à l'instituteur ce qu'il lui donne pour un cours d'adultes et à sa femme pour des leçons de couture, pour les punir d'avoir enlevé le crucifix de l'école et supprimé la prière ? — COURRIER DE L'UTILE : Conservation des aliments pendant la saison des chaleurs.

## NOTRE SUPPLÉMENT

L'Ami du clergé est aujourd'hui accompagné d'un Supplément contenant une liste pour distribution de prix.

Nous engageons nos lecteurs à le parcourir avec la plus grande attention.

Le choix des livres de prix ne saurait être jamais assez réfléchi, assez circospect. Dans les circonstances actuelles, il présente des difficultés qui ne sont pas insurmontables, loin de là, mais devant lesquelles néanmoins on se trouve quelquefois très embarrassé.

Qu'on veuille s'inspirer sur tous ces points des considérations de l'excellent article suivant que nous empruntons au *Bulletin de la Société Bibliographique* :

Nous touchons à l'époque des distributions de prix, c'est une occasion que les membres de notre Société ne doivent pas négliger pour faire de la propagande. Le champ d'action est peut-être un peu limité, mais il a l'avantage d'être bien déterminé et de produire des résultats certains : on agit à coup sûr ; car on peut affirmer que le livre donné en prix sera lu, non seulement par l'enfant qui l'a reçu en récompense, mais encore, presque toujours, par sa famille et par ses amis et voisins.

Ce point de vue, le seul qui doit nous préoccuper ici, indique l'importance que nous devons attacher aux distributions de prix comme moyen de diffusion des saines doctrines et des ouvrages qui enseignent la religion, la morale, l'histoire et les

sciences et qui n'insultent pas à nos croyances, à nos traditions et à notre passé, qui est une part de notre patrimoine national.

Le choix des livres est un point capital ; il y a beaucoup à faire sous ce rapport, même dans les établissements d'instruction secondaire. On donne bien souvent des ouvrages où la forme est presque tout, qui brillent plus aux yeux qu'ils n'éclairent les intelligences et n'entretiennent dans les cœurs le feu sacré des nobles et généreux sentiments. On se défend en alléguant la question d'économie : mais ne pourrait-on pas sacrifier, au fond, quelque chose de la forme, habituer les enfants à apprécier les choses à leur valeur propre, les livres par leur mérite littéraire et scientifique, et non par le plus ou moins de dorure dont ils sont décorés. Quelle précieuse occasion pour introduire dans la bibliothèque des jeunes gens, qui vont devenir des hommes faits, des pères de famille, des ouvrages qu'ils puissent lire et faire lire, avec intérêt et avec fruit, et qu'ils puissent plus tard faire lire à leurs enfants, au lieu de ces livres que nous possédons tous, qui n'ont de valeur que par les souvenirs qui s'y rattachent et qui sont relégués à une place plus ou moins honorable sous la dénomination méprisante de livres de prix.

Quelques-unes des publications de la Société sont parfaitement appropriées à la circonstance. Nous ne citerons que les *Petits mémoires*, les *Voyages et découvertes géographiques*, les *Abbré-*



gés historiques, les *Questions controversées de l'histoire et de la science* et les *Classiques pour tous*.

Après le choix des livres, vient leur placement. Pour les écoles libres, c-la va tout seul. Il suffit de s'entendre avec les maîtres et les maîtresses, avec les Frères et les Sœurs qui accepteront toujours avec reconnaissance tout ce qui peut stimuler l'émulation de leurs élèves et encourager leurs efforts.

Pour les écoles communales, les obstacles sont grands, l'entente est plus difficile parce que les instituteurs et les institutrices sont subordonnés à l'administration et l'on peut affirmer, sans la calomnier, qu'elle agit sous une inspiration tout autre que la nôtre; néanmoins on peut trouver encore beaucoup de portes, sinon ouvertes, du moins entr'ouvertes, et il faut en profiter : il est bien entendu que dans ce cas, il faut être très discret, très prudent dans le choix des livres et éliminer tous ceux qui sont trop accentués. Il en coûte de ne pas faire tout le bien qu'on voudrait; mais il est encore mieux d'en faire peu que point. Devons-nous ajouter qu'il serait indigne d'un membre de la Société bibliographique de s'en tenir à une allocation de fonds sans être absolument certain de l'usage qu'en serait fait. Nous ne devons contribuer en aucune façon à la diffusion d'ouvrages dans le genre et dans l'esprit du *Manuel* de M. Paul Bert.

Un de nos confrères qui ne trouve jamais d'obstacles quand il s'agit de propagande, a employé un moyen fort ingénieux qu'il applique depuis quelques années dans son pays, au su et au vu des autorités scolaires de son département. Au lieu d'offrir des livres qui pourraient n'être pas agréés des instituteurs et des inspecteurs primaires, il donne un bon pour un prix à venir prendre chez lui; à l'enfant qui vient le chercher, il remet un livre de son choix et peut l'accompagner de recommandations et d'encouragements, qui n'auraient pas leur place dans une séance officielle. On pourrait encore réunir les enfants dans une salle hors de l'école et leur faire une distribution officielle de récompenses.

Reste la question capitale, celle des ressources; mais elle n'embarrasse pas nos confrères. Quand on fait ce que l'on peut, on fait ce que l'on doit. Si l'argent fait absolument défaut, forcément il faut renoncer à une distribution de prix, mais ce n'est pas le cas ordinaire : on commence par faire des sacrifices personnels, on demande à des voisins, à des parents d'en faire autant, et il est rare qu'on n'arrive pas à réunir les fonds strictement nécessaires. Quelquefois le don de quelques volumes, dans ce but, suffira pour exciter le zèle des maîtres qui se mettront aussitôt en quête pour compléter le nombre d'ouvrages dont ils ont besoin; que chacun fasse des efforts, isolés ou combinés, et les résultats seront considérables.

(Bulletin de la Société bibliographique).

## NOTES LITTÉRAIRES

**Dictionnaire des Ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus, depuis sa fondation jusqu'à nos jours**, par CARLOS SOMMERVOGEL, S. J., Strasbourgeois. Première partie : A.-G. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1884. Grand in-8 de 792 col. — Prix : 15 fr.

Le *Dictionnaire* du R. P. Carlos Sommervogel complète deux ouvrages de bibliographie qui sont classiques, le *Dictionnaire des anonymes* d'Alexandre Barbier et les *Supercheries littéraires dévoilées* de Quérard. Le nouveau recueil n'a pas moins de mérite et d'utilité que les recueils des deux célèbres bibliographes, et désormais, dans toutes les bibliothèques sérieuses, le *Sommervogel* ne sera pas jugé moins indispensable que le *Barbier* et que le *Quérard*. Non seulement on trouve dans l'ouvrage du savant religieux d'innombrables indications qui manquent au *Dictionnaire des Anonymes* et aux *Supercheries littéraires dévoilées*, mais encore la rectification d'une foule d'erreurs commises par les auteurs de ces précieux recueils (voir, par exemple, pour Barbier, les colonnes 24, 25, 32, 43, 78, 158, 181, 184, 265, 277, 296, 335, 379, 511, 538, 555, 616, 705, 718, 719, 740, 764, et pour Quérard, les colonnes 16, 18, 46, 52, 122, 238, 288, 388, 440, 525, 538, 555, 666, 764). Du reste, bien d'autres bibliographes fournissent au R. P. Sommervogel l'occasion de montrer la parfaite sûreté de son érudition, soit anciens, comme le P. Lelong, comme Prosper Marchand, comme l'auteur de la *France littéraire*, Ersh; soit nouveaux, comme M. Joannis Guigard (*Bibliothèque héraldique*), comme M. de Manne (*Anonymes*), comme M. Reboul (*Anonymes et pseudonymes de Provence*), surtout M. Pierre Deschamps (*Dictionnaire de géographie à l'usage du libraire*). Nous reproduisons, au sujet de ce dernier bibliographe, une leçon donnée avec beaucoup de goût (colonne 237) : « Je ferai observer, sans aucune amertume, à M. Deschamps qu'il eût été mieux inspiré en consultant pour son livre des ouvrages de bibliographie, écrits même par des jésuites, qu'en saisissant, à temps et à contre-temps, toutes les occasions de témoigner le peu de sympathie qu'il éprouve pour la Compagnie de Jésus. J'ai déjà rectifié et je rectifierai encore certaines de ces assertions, mais qu'il veuille bien n'y pas voir de rancune de ma part. La bibliographie doit être un terrain neutre. » Le R. P. Sommervogel a encore relevé quelques-unes des erreurs de cette *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus* à la dernière édition de laquelle il a tant et si utilement travaillé (colonnes 39, 174, 250, 284, 450, 535, 538, 571, 586, 764). Voici l'hommage touchant qu'il s'est plu à rendre aux pères de Backer (*Avertissement*, p. III) : « Je me reprocherais d'oublier que les PP. Augustin et Alois de Backer ont encore plus de droits à ma reconnaissance. La mort a brisé les liens de l'amitié qui m'unissait ici-bas, depuis tant d'années, à ces deux savants, dont l'un, j'aime à le proclamer, fut mon maître et mon guide dans la carrière de la bibliographie. Cet ouvrage, qu'ils eussent, je l'espère, salué avec joie, comme une preuve de notre filial attachement à la Compagnie de Jésus, je le dédie à leur mémoire et le dépose sur leur tombe, en souvenir de notre fraternelle union. »

## OFFRES ET DEMANDES

On demande à acheter d'occasion les livraisons 2<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup>, 29<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup>, 31<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> et 166<sup>e</sup> des *Analecta juris pontificii*.

Adresser les offres au bureau de l'Ami du clergé.



## PRÉDICATION

POUR LA FÊTE DU PRÉCIEUX-SANG : LES  
EFFUSIONS DU SANG DE JÉSUS

Christus dilexit nos et lavit  
nos a peccatis nostris in san-  
guine suo. (Apoc., I, 5.)

L'Eglise a une fête pour rendre hommage au corps adorable de Jésus qui nous nourrit à la Table sainte. Il était bien naturel qu'elle eût une solennité pour glorifier le sang du Sauveur qui nous a rachetés, nous sanctifie, nous régénère et nous fortifie. D'ailleurs, toujours dans la société chrétienne on a exalté les triomphes du Précieux Sang. Saint Paul le chante avec un enthousiasme inimitable. Les saints Docteurs l'ont célébré avec des paroles enflammées. « Le sang du Christ, dit saint Ambroise, est un or précieux qui a payé notre rançon. C'est la clef du paradis, au sentiment de saint Jérôme. Si on le prend avec confiance, affirme saint Bonaventure, il guérit toutes les maladies spirituelles, il met en fuite les démons et il attire dans nos cœurs les anges et le Maître des anges. Ce sang répandu, s'écrie saint Jean Chrysostome avec sa grande éloquence, purifie l'univers entier. Il est notre salut. Il sanctifie notre âme, il l'embellit, il l'embrase de charité. Il rend notre esprit plus lumineux que la flamme, et notre cœur plus brillant que l'or. Il nous ouvre la porte du ciel. » Rien de plus juste, rien de plus équitable que le culte de l'Eglise pour le Sang du Sauveur. Ce Sang nous rappelle en effet de la manière la plus expressive l'amour du Verbe incarné pour l'humanité. C'est la voix la plus douce et la plus persuasive du Cœur de Jésus nous disant : Je vous ai aimés d'un amour éternel, *in charitate perpetua dilexi te*. Les œuvres, en effet, voilà la preuve de l'affection vraie; et parmi les œuvres, l'effusion du sang occupe la première place. Quand on souffre, quand on verse son sang pour ses amis, c'est un signe indubitable qu'on les porte dans son cœur. Signe d'autant plus touchant en Jésus qu'il pouvait nous racheter par une seule larme, par un seul soupir, par un seul acte de sa volonté. Etudions donc les effusions du sang de Jésus avant et après sa résurrection : elles nous diront son immense amour pour nous dans le passé et dans le présent; elles nous presseront de le payer de retour; elles nous forceront à nous écrier comme l'apôtre : « La charité de Jésus nous presse de l'aimer de tout notre cœur, de nous consacrer à lui, de nous dévouer à sa cause, à la vie, à la mort, *charitas Christi urget nos* ! »

## I

On compte sept effusions principales du sang de Jésus pendant sa vie passible et mortelle : la circoncision, l'agonie, la flagellation, le couronnement d'épines, le chemin de la croix, le crucifiement et l'ouverture du Sacré-Cœur. Par chacune d'elles, notre rédemption s'est préparée,

accomplie ou consommée; dans chacune d'elles, il a expié et mérité pour nous.

I. Dès son entrée dans le monde, l'Agneau de Dieu immolé dès le commencement pour le salut du monde ne peut contenir sa soif du sacrifice. A peine né, il veut être baptisé dans le baptême de son sang, *baptismo habeo baptizari*. Il veut déjà faire de Bethléem un Calvaire. Il se soumet à la dure loi de la circoncision, bien qu'il n'y fût nullement obligé. Il veut, tout petit enfant, expier nos révoltes et nous mériter la grâce d'une parfaite obéissance à Dieu et à ceux qui le représentent auprès de nous. Il veut mériter le nom de Sauveur qui lui est donné. « Je vois, ô Jésus, s'écrie Bossuet, toutes vos veines rompues, toutes vos chairs déchirées, votre tête et votre côté percés ; votre sang voudrait couler tout entier à gros bouillons : vous le retenez et le réservez pour la croix. Recevez donc le nom de Jésus; vous en êtes digne et vous commencez à l'acheter par votre sang » (*Elévations*, 1<sup>re</sup> de la 17<sup>e</sup> semaine).

II. Trente-trois ans se sont écoulés. Transportons-nous par la pensée, le soir du Jeudi-Saint, dans le Gethsémani. Voyons Jésus prosterné dans la prière, la face contre terre, aux pieds des oliviers séculaires. Il n'a plus que douze ou quatorze heures à attendre pour consommer son sacrifice; mais son amour est impatient : il faut que son sang coule pour nous! Son âme, dit le pieux et savant P. Faber, dont nous sommes heureux d'analyser les belles pages sur les prodigalités du Précieux Sang, son âme réunit autour d'elle tous les péchés si nombreux, si variés, si énormes des hommes. Sa sainteté si belle se recouvre de ce hideux vêtement, qui brûle, semblable à un poison, semblable à des flammes ardentes. Ainsi revêtue, elle frémit toute pénétrée du plus terrible des frémissements humains. Sa vie nese conserve que par une puissance miraculeuse. Jamais sur la terre il n'y a eu de pesanteur aussi mortelle, de tristesse aussi poignante, de dessèchement aussi complet des fontaines de vie, de langueur aussi cruelle, d'abattement aussi excessif. Le Sacré-Cœur ne peut résister plus longtemps. Il laisse échapper sa vie vermeille, comme un pressoir le vin qu'il renferme. L'une après l'autre, les gouttes de sang perlent sur le corps adorable du Sauveur. Elles s'arrêtent sur son front et puis elles roulent le long de sa face. Elles se glissent dans sa chevelure; elles couvrent ses yeux; elles souillent sa barbe; elles mouillent ses mains; elles coulent sur tous ses membres; elles tachent ses vêtements; elles rougissent les racines des oliviers, elles recouvrent la blanche poussière de taches rougeâtres. O Christ, grande victime des crimes de la terre, ô Christ, pénitent universel, je vous adore pleurant nos péchés et méritant, pour tous les hommes, la grâce précieuse de la pénitence. Remplissez mon cœur des sentiments de votre cœur, et faites que je n'approche jamais du saint tribunal qu'avec une âme brisée de douleur et pénétrée de la plus vive contrition.



III. Il est un péché aussi pernicieux qu'il est fréquent : la sensualité ; une vertu aussi rare qu'elle est nécessaire : la pureté. Jésus, notre charitable rédempteur, expiera l'une et nous méritera l'autre par l'effusion la plus abondante et la plus douloureuse de son sang divin, par la flagellation. Dans ce supplice, le Précieux Sang a été répandu dans un excès de souffrance, dans un excès de douleur, et en même temps dans un excès d'abondance vraiment prodigue. Il semble qu'il prévoyait que sur la croix, cinq endroits seulement lui seraient assignés par lesquels il pourrait s'écouler, cinq fontaines par lesquelles il pourrait verser le salut sur le monde. Aussi, il prend la surface tout entière de son corps afin de pouvoir, comme d'une vaste blessure, s'échapper à flots en toute liberté. Mille canaux, tous revêtus de la plus délicate sensibilité et brûlant actuellement d'un feu insupportable, s'ouvrent sous les coups et dans les déchirures produites par les fouets. Des ruisseaux de ce Sang Précieux, tous d'un prix infini, tous revêtus de la magnificence de Dieu, jaillissent par cent issues à la fois. Jésus est recouvert de la robe de son sang, plus belle et plus riche que la pourpre impériale de l'ancienne Tyr ! Quelle joie dans le cœur de Jésus de pouvoir nous donner une si délirante preuve d'amour !

IV. Voici un nouveau supplice, voici une nouvelle effusion du Précieux Sang ; elle a pour objet de réparer l'orgueil et de nous obtenir l'humilité. La tête de Notre-Seigneur avait porté envie à son corps ; son corps tout entier avait été sillonné et labouré par les verges ; chacun de ses membres avait fait son offrande de sang ; mais les bourreaux ne voulaient pas pour le moment tuer leur victime, et c'est pourquoi ils n'avaient pas flagellé la tête. Maintenant la tête va prendre sa revanche. Les soldats romains tressent une couronne d'épines longues et acérées. Ils l'enfoncent sur la tête du divin Rédempteur avec une violence brutale ; ils font entrer de force les pointes dans la peau, et le sang sort noir, lent, et avec une peine des plus douloureuses. L'un des assistants prend un roseau, et frappant cruellement fait entrer les épines dans la tête du Sauveur. Elles entrent sous la peau du front et sortent au-dessus des yeux, elles percent les oreilles, elles glissent le long des nerfs du cou ; il en est qui pénètrent dans le crâne, et elles brûlent comme des aiguillons de feu. Jésus tremble de la tête aux pieds dans un supplice intolérable. Un nuage de souffrance recouvre ses yeux si beaux ; ses lèvres sont devenues livides sous l'excès de la douleur. Mais son cœur tressaille de joie : car, de plus en plus, pour notre sanctification, il s'abreuve du baptême qu'il ambitionne depuis si longtemps, *baptismo habeo baptisari !*

V. Sans parler de la voie douloureuse, où se fait cependant une grande effusion du sang divin, toutes les blessures de Jésus s'ouvrant sous le

poids de la croix, sous les secousses des chutes répétées, arrivons immédiatement au crucifiement. Voici la grande réparation, voici la rédemption suprême, voici la rançon infinie qui paie toutes les dettes, voici le sacrifice souverain qui acquiert tous les mérites, voici l'effusion solennelle qui doit sauver, régénérer, sanctifier les mondes ! Jésus est dépouillé de ses vêtements : toutes ses plaies redeviennent béantes ; il est couché sur l'arbre de la croix ; de gros clous ouvrent dans les pieds et les mains des sources nouvelles au sang pacificateur. Jésus est élevé dans les airs, suspendu à l'arbre de la vie ! Partout de son corps je vois couler lentement, silencieusement, solennellement, le sang qui accomplit la réconciliation du ciel et de la terre ! Il mouille la croix, et il change la couleur du bois. Les mains de l'auguste Marie en sont toutes rougies. Ça et là le gazon apparaît vermeil. Des taches se montrent sur le crâne des morts, car les morts aussi ont leur intérêt dans le Précieux Sang. Puis après trois longues heures, comme pour montrer que c'est librement et volontairement qu'il a livré sa vie divine, Jésus ordonne à une des cavités du cœur de retenir ce qu'elle contient de sang, et avec un cri d'une force miraculeuse, il fait sortir tout ce qui lui reste de ce divin trésor. Le sang jaillit tout d'un coup de toutes les demeures du corps et la mort s'accomplit dans cette nouvelle effusion. *Consummatum est*, tout est consommé !

VI. Que dis-je : tout est consommé ? Non, Jésus se donnant à nous, se donne tout entier ; répandant son sang pour nous, il le répandra jusqu'à la dernière goutte. Il reste encore quelques parcelles de ce sang précieux : approche, ô soldat, plonge ta lance dans le côté sacré du Sauveur, fais sortir le sang et l'eau mystérieux. Ouvre le cœur de Jésus, montre-nous le sanctuaire où s'est élaboré la grande œuvre de notre rachat ! *Christus dilexit nos...*, et *exivit sanguis et aqua* ! C'est du cœur de Jésus que sortent la justification, la réparation, les sacrements, la divine Eucharistie, la sainte Eglise, comme Ève autrefois sortit du côté d'Adam endormi ! « O aimable plaie, s'écrie saint Bonaventure, c'est par vous que je suis entré jusque dans le secret le plus intime de la charité de Jésus-Christ ! Là je fais ma demeure ; là je trouve une si grande abondance de consolation que je ne puis l'exprimer. C'est la porte du paradis. Le glaive qui en fermait l'entrée a été écarté par la lance du soldat ; le trésor de la sagesse et de la charité éternelle est ouvert ! »

## II

Tel est l'amour de Jésus pour l'humanité qu'il ne lui a pas suffi de répandre son sang pour nous pendant sa vie passible et mortelle ; il a soif de le répandre encore, et avec quelle prodigalité, maintenant qu'il est impassible et glorieux,

*Christus dilexit nos et lavit nos in sanguine suo.*

Que d'actes de vertu dans une seule journée sur toute la surface du globe! Ils sont plus nombreux que les grains de sable du désert! Que de bonnes pensées, que de généreux désirs, que de vertueuses intentions, que de saintes actions, que de vaillantes résistances au mal. Or, pas un de ces actes surnaturels ne peut se faire sans la grâce, et la grâce c'est le fruit du Précieux Sang! Je me représente le ciel ouvert et distillant sa divine rosée. Elle tombe cette divine rosée, ce sang du Sauveur, sur la chaumière du pauvre et sur le palais des rois, sur les maisons religieuses et sur les assemblées mondaines, sur les immenses cités et sur les plus humbles hameaux, dans les vastes mers et sur les immenses océans, dans les profondes vallées et sur les plus superbes montagnes! Elle tombe constamment et partout depuis la mort de Jésus, elle tombera partout et toujours avec une ineffable prodigalité, pour éclairer les humains, pour les toucher, pour les exciter, pour les encourager, pour les consoler, pour étouffer le mal et faire germer le bien, pour faire croître cette admirable moisson que les anges doivent recueillir avec allégresse, au dernier jour, à la gloire de Jésus et pour le salut du monde!

Voilà la rosée du Précieux Sang. Il y a mieux : ce sont les canaux qui le déversent constamment et universellement dans les âmes avec plus d'abondance encore, je veux dire les sacrements. C'est le Baptême qui produit dans le cœur régénéré une œuvre plus grande, plus divine, plus magnifique que la création du monde matériel; c'est l'Absolution, ce baptême laborieux, qui purifie le pécheur dans ses regrets et les mérites du Sauveur; c'est le Mariage qui sanctifie et perpétue la famille; c'est l'Ordre, ce cœur terrestre du Précieux Sang, ce vaisseau sacré destiné à garder les six autres sacrements; c'est la Confirmation qui confère aux chrétiens la vigueur surnaturelle, la perfection de la vie spirituelle; c'est l'Extrême-Onction, c'est-à-dire l'instrument des suprêmes industries du Précieux-Sang, la dernière de ses applications sacramentelles aux élus; c'est l'Eucharistie.

Ah! l'Eucharistie, ce n'est pas seulement la rosée, le canal du Précieux Sang, c'est le Précieux Sang lui-même, c'est la mer immense remplie par les flots du sang rédempteur. Lorsque ce saint sacrement est déposé sur les lèvres des fidèles, c'est le sang de Jésus qui circule dans l'hostie avec toute l'abondance de sa vie glorieuse. Après la consécration, c'est le sang de Jésus qui étincelle dans le calice, le sang de Jésus qui a coulé au jardin des oliviers, sous les fouets de la flagellation, au couronnement d'épines, sur le pavé des rues de Jérusalem, au crucifiement sur le mont Calvaire! Et ce sang est rendu présent tous les jours sur des milliers et des milliers d'autels, il devient un fleuve, un océan qui purifie, réjouit, sanctifie, divinise, et la terre, et le purgatoire, et

le ciel lui-même, *terra, pontus, astra, mundus quo lavantur flumine!* O sang de Jésus, je t'adore dans le calice vermeil! O sang de Jésus, sois ma lumière, ma force, ma défense, ma protection, mon salut! O sang de Jésus, répandu par amour pour moi, deviens-moi un mémorial constant de l'amour de mon Sauveur, une voix qui me crie sans cesse : Aime et aime toujours davantage Celui qui t'a tant aimé! Amen!

## CONGRÉGATIONS ROMAINES<sup>1</sup>

### *Sacrée Congrégation du Concile.*

Un curé chargé de deux paroisses ou plus, doit célébrer ou faire célébrer deux messes ou plus, aux jours de dimanches et de fêtes. Cette obligation ne lui donne pas par elle-même la faculté de biner. — Un revenu de soixante-huit livres ne suffit pas pour un titre d'ordination: On peut compléter à l'aide de biens patrimoniaux.

*Die 3 Februarii 1884.*

Quum Archiepiscopus Lancianensis remitteret ad S. Cong. Concilii relationem status suæ Diocesis, sequentes etiam proposuit quæsitæ resolvenda :

I. *Utrum parochi duas aut plures regentes paræcias, ad duas vel plures Missas pro populo celebrandas diebus in festis teneantur per se aut per alios?*

II. *Et quatenus per se teneantur, an ipsis ad tramites Constitutionis Benedicti XIV — Declaraſti Nobis — binandi facultas fieri posset.*

III. *An redditus cujusdam Canonicatus, juris patronatus laicalis et familie, qui libellas quotannis sexaginta et octo via attingat, quod tantummodo adhuc beneficii naturam induat, posset haberi tanquam sufficiens titulus ad sacros et majores ordines suscipiendos?*

IV. *Quod si non sufficiat, utrum augeri queat bonis patrimonialibus vel aliunde et quousque?*

Quibus dubiis S. Congregatio Concilii prædicta respondit :

Ad I. *Parochum, prout in casu, teneri sive per se sive per alium ad tot Missas celebrandas, quot parochias regit. Ad II. Non esse locum facultati missas iterandi, nisi cum ex Cleri deficiencia, alius Sacerdos non adsit, qui parochi loco celebrare et applicare possit. Ad III. Negative. Ad IV. Affirmative usque ad taxæ synodalis complementum.*

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4<sup>e</sup> d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>e</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



## CONSULTATIONS

## LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> Il existait dans l'ancienne église une chapelle avec un autel dédiés à saint Antoine, patron secondaire, et un tableau du saint. Lors de la reconstruction de l'église, il ne fut plus question d'ériger n'importe quoi en l'honneur du patron secondaire; et une chapelle ainsi qu'un autel furent dédiés à saint Joseph. Cette substitution de chapelle suffit-elle pour croire que saint Antoine ait cessé d'être patron secondaire de la paroisse et que saint Joseph l'ait remplacé?

2<sup>o</sup> Un des hameaux de ma paroisse possède une chapelle en l'honneur de saint Joseph, fête patronale de l'endroit. Cette fête patronale porte-t-elle octave à la messe et à l'office?

R. — Ad I. En principe, les patrons d'église périssent avec l'église. Par conséquent saint Antoine a cessé d'être patron secondaire lors de la destruction de votre église.

A-t-il repris son titre de patron secondaire par le fait de la construction de la nouvelle église? Non.

Mais d'un autre côté la substitution d'une chapelle de saint Joseph n'est pas non plus une preuve certaine que saint Antoine ne soit plus patron secondaire et que saint Joseph l'ait remplacé dans cet honneur. Car il n'est pas nécessaire qu'un patron secondaire ait une chapelle propre; par conséquent saint Antoine peut encore être patron secondaire de la nouvelle, bien qu'il n'ait pas une chapelle. Et d'autre part l'érection d'une chapelle en l'honneur d'un saint ne suffit pas pour que ce saint soit patron secondaire, par conséquent il n'est pas bien sûr que saint Joseph soit patron secondaire de cette nouvelle église. Ce qui est nécessaire et ce qui suffit, c'est la volonté de ceux qui ont fait construire l'église et qui en ont demandé la bénédiction ou consécration. C'est là un fait matériel que vous seule pouvez constater; nous ne pouvons ici que vous donner le principe de solution.

Ad II. Les hameaux n'ont pas de patron de lieu, parce qu'ils n'ont pas d'administration locale, mais dépendent d'un village ou d'une ville. Ils ne peuvent donc pas célébrer avec les honneurs liturgiques les protecteurs qu'ils pourraient avoir.

Mais ne peuvent-ils pas honorer le titulaire de leur chapelle avec la messe et l'Office de ce titulaire? Pour répondre à cette question, il faut établir une distinction. Ou bien ces chapelles sont ouvertes au public par l'autorité diocésaine et servent au libre usage des fidèles, ou bien non. Dans le premier cas, le titulaire de la chapelle doit avoir sa fête avec le grade de première classe et avec octave. Par conséquent on doit célébrer la messe comme on le fait dans les églises proprement dites, ainsi qu'il résulte d'un décret du 16 avril 1853 (n. 5183, 16). Dans le second cas, ces chapelles ne sont pas publiques, par consé-

quent le titulaire ne peut pas avoir les honneurs liturgiques; on ne peut pas en célébrer la fête ni en dire la messe.

Quant à l'Office de ce titulaire, êtes-vous tenu de le réciter? Non, parce que cette chapelle n'est pas une église proprement dite. Et en effet le décret du 23 octobre 1842 (n. 4949), qui astreint certains curés à réciter l'Office du titulaire de deux églises, suppose que ces curés gouvernent deux églises proprement dites, ce qui n'a pas lieu dans le cas proposé.

Q. — 1<sup>o</sup> La bénédiction d'une maison est-elle un droit curial?

2<sup>o</sup> Et celle d'une machine à vapeur, etc.?

3<sup>o</sup> Est-ce qu'un prêtre, dans sa famille, ne pourrait pas bénir la maison paternelle, etc., sans la permission du curé?

4<sup>o</sup> En administrant l'Extrême-Onction, le prêtre doit-il s'essuyer le pouce après chaque onction, ou au moins avant de le tremper de nouveau dans l'huile qui servira pour d'autres malades?

5<sup>o</sup> Le doyen, dites-vous, a le droit de préséance sur les curés de son doyenné: soit; mais a-t-il ce droit de préséance vis-à-vis du supérieur du lieu, c'est-à-dire du curé dans l'église (duquel il assiste à une cérémonie religieuse)?

6<sup>o</sup> Un chanoine même aurait-il le droit de passer avant le supérieur du lieu qui n'est pas chanoine et n'officie pas?

7<sup>o</sup> Est-il permis de lire au prône à la place de l'évangile du dimanche, l'évangile de la fête qu'on célèbre et sur lequel on veut faire une instruction?

8<sup>o</sup> L'usage de lire toujours au prône l'évangile du dimanche et jamais d'autre est-il général dans l'Eglise? Sur quoi est fondée cette exclusion qui prive les fidèles illettrés de connaître de forts beaux passages de l'évangile?

9<sup>o</sup> Est-il permis de réciter le chapelet en français devant le Saint-Sacrement exposé quand les fidèles ne peuvent répondre en latin? Léon XIII semble l'autoriser par sa dernière encyclique.

10<sup>o</sup> Il y a plusieurs années un quêteur et une quêteuse, qui tous deux portaient le costume de religieux, ont quété dans nos contrées où leur fourberie a été connue: ces jours-ci deux religieuses étrangères se sont présentées à la sainte table sans m'avoir prévenu auparavant, que devais-je faire? étais-je en droit de leur refuser la communion? Je leur ai donné la communion avec une certaine hésitation intérieure, elles sont venues me voir après la messe et je leur ai conseillé de ne pas agir ainsi une autre fois. C'étaient de véritables religieuses qui arrivaient de 100 lieues pour quêter.

11<sup>o</sup> Quelle est l'origine des trois pointes de la barrette?

12<sup>o</sup> L'usage presque général en France pour les chanoines titulaires ou honoraires de porter leur costume canonical en dehors des cas permis, est-il approuvé ou simplement toléré par Rome?

13<sup>o</sup> Un chanoine qui assiste individuellement à un office en dehors de la cathédrale et de la présence de l'évêque, doit-il être encensé de deux coups à l'offertoire, etc., qu'il soit ou non revêtu de son costume canonical?

14<sup>o</sup> Un archiprêtre, un doyen, ont-ils droit, comme tels d'être encensés de deux coups dans les églises de leurs archiprêtres ou doyens, où ils assistent à un office, avec ou sans mozette?

R. — Ad I. La bénédiction d'une maison particulière n'est pas un droit purement curial. On enseigne communément qu'elle peut être faite par tout prêtre. Ecoutez Gavantus: «... Alii sunt (benedictiones), Agni in paschate, ovorum panis, novorum fructuum, cujuscumque comestibilis, candelarum, loci, domus novae, thalami, et novae navis, quae in Missali descriptae sunt citre



*præjudicium aliarum quæ in Rituali romano habentur; quia hæc a quocumque sacerdote fieri possunt, et fieri sæpius contingunt.* » Cavaliéri et Baruffaldi parlent dans le même sens.

Nous parlons d'une simple bénédiction privée avec un seul servant, et sans solennité, sans concours de peuple, sans chant.

Nous supposons également qu'il n'y a aucun statut synodal ou coutume immémoriale qui serait contraire, parce qu'alors on ne le pourrait pas, ainsi qu'il résulte des observations de la sacrée Congrégation des rites, qu'on peut lire à la fin du décret 3670, en date du 10 décembre 1703, et qui furent approuvées par Sa Sainteté le 12 janvier 1704.

Ad II. La bénédiction d'une machine à vapeur n'est pas non plus un droit curial. Elle suit donc les règles que nous venons de rappeler.

Ad III. Il en est de même pour la maison paternelle.

Ad IV. En administrant l'Extrême-Onction, le prêtre ne doit pas s'essuyer le ponce après chaque onction, ni avant de le tremper de nouveau dans l'huile qui servira pour d'autres malades.

Mais en temps de peste, dans la crainte d'infecter l'huile contenue dans le vase, on se sert d'une baguette que l'on essuie avec des étoupes ou du coton, après chaque onction. Si le danger d'infection était à craindre malgré cette précaution, il importerait d'avoir autant de baguettes qu'il y aurait d'onctions à faire. Il est inutile d'ajouter que ces baguettes doivent être brûlées après qu'on s'en est servi.

On suivrait les mêmes règles s'ils s'agissait d'administrer l'Extrême-Onction à un hydrophobe, après avoir oint la bouche, ou plutôt la partie voisine de la bouche.

Ad V. Le doyen, qui assiste sans délégation de l'Ordinaire, à une cérémonie religieuse dans une paroisse de son doyenné, n'a pas de préséance sur le curé de cette paroisse. Le curé dans sa paroisse a la préséance sur tous les autres prêtres qui viennent dans son église, lors même que ces prêtres seraient plus élevés que lui en dignité. Tel est l'enseignement des canonistes et liturgistes qui ont traité ces questions, particulièrement Barbosa, de Luca, Corsetti, Gavantus, Ferraris.

Il faut excepter cependant, 1° les vicaires-généraux, au moins quand ils sont en habit vicarial, 2° les chanoines soit titulaires, soit honoraires, lorsqu'ils sont revêtus de leurs insignes et qu'ils accompagnent leur évêque.

*Observation.* Dans cette question de préséance, nous avons résolu les cas d'après le droit commun. Mais s'il y avait des règlements diocésains, ou des coutumes immémoriales contraires, il faudrait en tenir compte, ainsi que l'a décidé plusieurs fois la sacrée Congrégation des rites, pourvu que les coutumes ne violent pas ouvertement les règles hiérarchiques.

Ad VI. Un chanoine même n'a pas de préséance sur le curé de lieu qui n'est pas chanoine et qui

n'officie pas, ainsi qu'il résulte d'un décret de la sacrée Congrégation du concile pour Como en date du 27 mars 1703. Nous exceptons toujours les cas où le chanoine assisterait comme délégué de l'évêque ou comme accompagnant son évêque.

Ad VII. Si votre évêque ou des statuts diocésains, etc., font une loi de lire toujours, au prône, l'évangile du dimanche, vous ne pouvez pas le remplacer par l'évangile de la fête. S'il n'y a pas de loi, vous le pouvez. A vous de voir si l'obligation dont nous parlons existe dans votre diocèse.

Ad VIII. L'usage de lire toujours au prône l'évangile du dimanche n'est pas général dans l'Eglise.

Ad IX. Il n'est pas défendu de réciter le cha-pelet en français devant le Saint-Sacrement exposé.

Ad X. De règle générale, il est nécessaire que le prêtre qui distribue la sainte communion puisse savoir, par lui-même ou par d'autres, si les personnes qui se présentent sont dans les conditions extérieures et canoniques qui permettent de la leur distribuer.

Les personnes inconnues du curé qui veulent recevoir la sainte communion dans son église devraient régulièrement lui fournir la preuve qu'elles peuvent la recevoir. Et le curé, faute de cette précaution de leur part, pourrait, devrait même, s'il y avait quelque raison de craindre la fraude, surseoir à la leur accorder jusqu'à ce que ces personnes eussent fourni le bon témoignage nécessaire.

On n'exige pas ordinairement ce témoignage en forme parce que la fraude en cette matière est au moins très rare.

Si l'on avait un doute sérieux, on avertirait les personnes de se présenter après la messe pour fournir les pièces dont elles doivent être munies, et, si elles sont en règle, on leur distribuerait la sainte communion après la messe.

Ad XI. La barrette remonte assez haut. Les uns en placent l'origine au onzième siècle, d'autres au neuvième. Mais elle ne paraît pas avoir eu dans le principe la forme exacte qu'elle présente aujourd'hui. La vraie barrette, celle qui est usitée à Rome depuis plusieurs siècles, n'a que trois cornes afin d'honorer la très-sainte Trinité; néanmoins elle a toujours quatre côtés, afin de représenter la croix et d'en rappeler sans cesse le souvenir.

Ad XII. L'usage pour les chanoines de porter leur costume canonial en dehors de l'église cathédrale, n'a jamais été approuvé ou toléré par Rome.

Il y a cependant quelques exceptions : si ces chanoines accompagnent ou assistent leur évêque; 2° s'ils agissent capitulairement; 3° si l'église où ils se trouvent jouit d'un privilège spécial pour cette fin. Dans ces divers cas, les chanoines ont le droit de porter leurs insignes, comme on



peut le voir dans les décisions suivantes de la sacrée Congrégation des rites : 7 avril 1832 pour Macerata; 19 janvier 1743 pour Alipha, en Italie, 31 mai 1817, Décret général; 9 juillet 1864 pour Livourne, etc.

On nous a objecté une réponse pour Périgueux qui détruirait tous ces décrets. Nous répondons : Le *Nihil innovandum* qu'on nous objecte n'a pas le sens que quelques-uns lui donnent. Ce n'est pas ainsi que Rome changerait une législation si ancienne, si uniforme, si absolue.

Ad XII. Un chanoine qui assiste individuellement à un Office en dehors de la cathédrale, ne doit pas avoir ses insignes, ainsi que nous l'avons dit plus haut; par suite, il n'a, en vertu de son titre de chanoine, aucun droit à un encensement spécial.

Si ce chanoine est curé, et qu'il ait été invité comme curé à assister à quelque solennité dans une église étrangère, il a droit comme tous les autres curés à deux coups d'encensoir.

Nous supposons que l'évêque diocésain n'est pas là; car s'il était présent et qu'il assistât à la cérémonie, il recevrait trois coups d'encensoir, le prêtre célébrant n'en recevrait que deux, et les curés invités n'en recevraient qu'un.

Ad XIV. Les archiprêtres et doyens n'ont pas droit, comme tels, à un encensement spécial dans les églises de leurs archiprêtres ou doyennés. Mais s'ils officient, ils ont droit, en tant qu'officiants, à trois coups; s'ils n'officient pas, mais s'ils ont été invités comme curés, ils ont droit à deux coups, comme nous l'avons déjà dit plus haut.

Nous supposons que l'évêque diocésain n'assiste pas; car s'il assistait, l'officiant n'aurait droit qu'à deux coups, et les curés qu'à un coup.

Nous laissons de côté la mozette, puisqu'on n'a pas le droit de la porter en dehors de la cathédrale, à l'exception des circonstances indiquées plus haut, n° 5.

Q. — 1<sup>o</sup> La clef du tabernacle, pendant qu'on dit la sainte messe, ne serait-elle pas mieux placée à la porte du tabernacle que sur la table de l'autel? N'y aurait-il pas un décret défendant de déposer sur la table de l'autel, autre chose que ce qui est nécessaire pour la célébration du sacrifice?

2<sup>o</sup> Le jour de Noël, quand on dit les trois messes basses, l'une à la suite de l'autre, après chaque messe faut-il fermer le livre, et aller le rouvrir avant de commencer la suivante. Ne peut-on pas le laisser ouvert? y a-t-il quelque décret qui s'y oppose? en connaissez-vous quelque'un?

R. — Ad I. Plusieurs auteurs pensent comme vous. Mais nous n'avons pas de rubriques ni de décrets qui règlent ce point.

Il n'y a pas de décret qui défende de déposer sur l'autel autre chose que ce qui appartient au sacrifice, ou à l'ornement de l'autel, mais il y a une rubrique très formelle : « Super altare nihil omnino ponatur quod ad Missæ Sacrificium vel ipsius altaris ornamentum non pertineat » (Rubricæ generales Missalis, titre xx, De Præparatione altaris et ornamentorum ejus).

Ad II. Le jour de Noël, lorsqu'on dit plusieurs messes basses, à la suite l'une de l'autre, faut-il fermer le livre à la fin de la première et de la seconde messe, et aller le rouvrir avant de commencer la messe suivante? La rubrique se tait; mais habituellement on ne le ferme pas, et l'on n'a pas besoin de le rouvrir avant de commencer la messe suivante. Et cette pratique n'est pas condamnable, car si la rubrique ordinaire demande que le prêtre, après avoir placé le calice sur l'autel, aille du côté de l'épître, c'est parce qu'il faut chercher la messe et disposer les signets : « Collocato calice in altari, accedit (sacerdos) ad cornu Epistolæ, missale super cussino aperit, reperit missam, et signacula suis locis accommodat » (Ritus servandus in celebratione Missæ, titre II, n. 4). Mais dans le cas présent, il n'y a pas de messe à chercher, ni de signets à disposer, puisque les messes se suivent, la Préface et le *Communicantes* propres sont les mêmes pour les trois messes. Seulement, pour la troisième messe le célébrant aura soin de mettre un signet à la fête de l'Epiphanie, parce qu'il y prendra le dernier évangile en remplacement de celui de saint Jean.

Q. — 1<sup>o</sup> Dans une paroisse où l'usage contraire a toujours existé, est-il permis de consacrer et de donner la communion, sans motif sérieux, hors de l'autel où se trouve le Saint-Sacrement?

2<sup>o</sup> Est-il permis d'aller prendre une hostie dans le saint ciboire, et de la porter sur une patène, dans une chapelle séparée, pour donner la communion à une personne parfaitement valide?

R. — Ad I. Il est plus convenable et plus conforme à l'usage général de l'Eglise de consacrer des hosties et de donner la sainte communion à l'autel même du très-saint Sacrement. Cependant il n'est pas défendu d'en consacrer et de donner la sainte communion sur un autre autel.

Ad II. La seconde question est plus grave; nous pensons que l'on ne peut aucunement aller prendre une hostie dans le saint ciboire et la porter sur une patène dans une chapelle séparée, pour communier une personne valide.

A la vérité la sacrée Congrégation des rites a permis en 1836 de tolérer un usage qui a quelque analogie avec la question qui nous est adressée. Un religieux de l'ordre de saint François demandait si l'on pouvait tolérer la coutume invétérée par laquelle les prêtres qui vont à un autel pour y célébrer, ou qui en reviennent après avoir célébré, pouvaient, en passant, monter à l'autel où était la sainte eucharistie afin d'y distribuer la communion aux fidèles :

« An toleranda sit, vel eliminanda consuetudo inveterata, sacerdotem, qui ad altare aliquod ad celebrandum accedit, vel ab eo recedit, sic sacris vestibus sacrificii indutum, et præ manibus calicem tenentem, ascendere in transitu ad altare in quo adest sanctissima Eucharistia, ut ibi sacram communionem fidelibus distribuat? Et quatenus non sit toleranda, utrum depositis planeta et

manipulo in sacristia, accedere possit cum alba et stola. »

La sacrée Congrégation répondit qu'on pouvait la tolérer s'il y avait nécessité :

« Si adit necessitas posse tolerari » (12 mars 1836, n. 4777, ad 12).

Mais il faut observer que l'analogie est assez éloignée, car dans la question proposée à la sacrée Congrégation, 1<sup>o</sup> il s'agit de distribuer la communion à l'autel même du très-saint Sacrement tandis que, dans le cas qui nous est proposé, on prendrait une hostie à l'autel du très-saint Sacrement et on irait la porter à un autre autel; en outre, 2<sup>o</sup> la sacrée Congrégation suppose qu'il y a une coutume invétérée; de plus, 3<sup>o</sup> elle n'approuve pas, mais dit simplement que l'on *peut* tolérer; enfin 4<sup>o</sup> elle exige une cause de nécessité.

De là nous concluons sans hésiter que la pratique qui nous est indiquée est abusive et doit être éliminée.

Q. — Il y a des prêtres qui après la communion, après avoir purifié la patène, l'essuient encore avec le purificateur. Cette pratique est-elle louable et liturgique ?

R. — Cette pratique n'est pas liturgique. Elle n'est pas mentionnée dans les rubriques du Missel. Les meilleurs auteurs n'en parlent pas. Elle n'est donc pas à louer ni à imiter.

Q. — 1<sup>o</sup> L'Eglise autorise, exige même que le prêtre prononce le nom du défunt pour lequel il célèbre, toutes les fois que dans l'oraison se rencontre la lettre N., par exemple au jour de l'enterrement, au trentième jour. Mais ceci est interdit aux messes quotidiennes. Voudriez-vous, cher et docte rédacteur, éclairer là-dessus trois ou quatre confrères, et leur faire connaître, si possible, les motifs de ces différences ?

2<sup>o</sup> Je crois que vous avez dû répondre déjà à la question suivante, mais votre bonté voudra bien, j'espère, la résoudre en faveur d'un nouvel abonné. Un oui ou un non me suffira. Voici le cas :

On me demande une messe pour un défunt dans ma desserte à 3 kilomètres de ma résidence. J'ai convoqué le serviteur de messe, mais il me manque et j'ai à choisir entre ces deux choses, ne pas dire la messe ou la dire devant une bonne vieille qui priera Dieu pendant que je serai à l'autel, mais qui ne peut rien répondre. M'est-il permis de dire la messe en me servant moi-même et « en me répondant » à moi-même ?

N.-B. C'est en vain que je chercherais au dehors un répondant. Les uns voudraient mais ne peuvent pas; les autres pourraient mais ne veulent pas.

R. — Ad I. Aux messes d'enterrement et de trentième jour, on dit une oraison pour un défunt *en particulier*; il est donc possible et convenable de prononcer le nom de ce défunt.

La messe quotidienne au contraire est destinée à des défunts *en général*, évêques, prêtres, frères spirituels, parents selon la chair, bienfaiteurs, et enfin tous les fidèles défunts.

C'est celle qui doit être dite dans les cathédrales et collégiales le premier jour libre de chaque mois et le lundi de chaque semaine, ainsi qu'il est prescrit dans les rubriques générales, Titre 5, *De missis defunctorum*, n<sup>o</sup> 1 et 2. On l'appelle messe conventuelle. On ne peut rien y changer, soit pour la nature, soit pour le nombre des orai-

sons. On ne peut donc pas prononcer de noms. Voilà pourquoi la lettre N. ne s'y trouve pas.

Il n'en est pas tout-à-fait de même dans les messes non conventuelles, c'est-à-dire dans les messes privées, voici deux différences assez sensibles.

1<sup>o</sup> Les prêtres peuvent quelquefois changer la seconde oraison *Deus veniæ largitor*, et la remplacer par une autre oraison pour les morts, exemple, par l'oraison pour un père, pour une mère, ou par quelqu'autre, comme l'a décidé la sacrée Congrégation des rites le 2 septembre 1741, n. 4119, ad 4, et comme elle l'a de nouveau déclaré le 12 août 1854, n. 5208, ad 10. Or dans ce cas les prêtres peuvent prononcer le nom du défunt à la lettre N., s'il y en a une dans l'oraison qu'ils choisissent en remplacement de l'oraison *Deus veniæ largitor*.

2<sup>o</sup> Les prêtres peuvent aussi, dans les messes quotidiennes, dire plus de trois oraisons. Cavalieri Janssens, de Herdt et les liturgistes modernes permettent d'en ajouter deux ou quatre, pourvu que l'oraison *Fidelium* soit toujours la dernière. Or si les oraisons surajoutées contiennent un N., on peut encore exprimer le nom du défunt.

Ad II. Il n'est pas permis de dire la messe sans servant. Les théologiens enseignent qu'il y a péché mortel à le faire sans nécessité. Ils donnent comme exemples de nécessité l'obligation de célébrer pour administrer le saint viatique, pour procurer la messe en un jour de précepte. Dans le cas qui nous est proposé, nous ne voyons pas qu'il y ait un motif suffisant pour célébrer la messe sans un servant ou au moins sans une femme qui aurait répondu en dehors du sanctuaire.

Plusieurs de nos confrères présument que le Saint-Siège a accordé la faculté de se passer de servant à raison de la difficulté des temps. Ils se trompent. Si le Saint-Siège avait fait des concessions générales, nous le saurions et nous les aurions publiées. Et s'il en accorde dans l'avenir, nous nous empresserons de les communiquer à nos lecteurs.

## SCAPULAIRES

(2<sup>e</sup> PARTIE)

### III

#### SCAPULAIRE DE N.-D. DE LA MERCI

Ce scapulaire est le vêtement distinctif des membres de la confrérie de N.-D. de la Merci. Il est fait de deux morceaux de laine blanche sur lesquels on met soit l'image de Notre-Dame de la Merci, soit les armes de l'Ordre.

Le sommaire des nombreuses indulgences accordées aux membres de la confrérie expose ainsi les obligations qui leur incombent :

« 1<sup>o</sup> Ut quis sacrum scapulare (quod laneum albi coloris sit oportet) a sacerdote deputato cum solitis cœremoniis recipiat.

« 2<sup>o</sup> Ut illud semper super humeros portet (supra



an subtus vestes, non refort); et ubi fuerit attritum, aliud, sive benedictum sive non, absque alia nova coere monia assumendum est.

« 3<sup>e</sup> Ut nomen confratris confraternitatis albo sit insertum. »

La distribution de ce scapulaire est réservée aux Pères de la Merci, avec pouvoir de déléguer.

#### IV

##### SCAPULAIRE DES SEPT-DOULEURS

C'est le vêtement distinctif de la confrérie de Notre-Dame des Sept-Douleurs, instituée par les fondateurs mêmes de l'Ordre des Servites, dans le but de faire méditer aux fidèles la Passion de Jésus-Christ et les douleurs de sa très sainte Mère.

Ce scapulaire se compose de deux petits morceaux d'étoffe de laine noire, sur l'un desquels on met d'ordinaire l'image de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et de deux cordons qui peuvent être de la matière et de la couleur que l'on veut.

Le premier scapulaire doit être béni par un Père de l'Ordre des Servites ou par un prêtre délégué par les supérieurs de l'Ordre. Il n'y a aucune obligation de faire bénir les autres.

Les règlements de la Confrérie n'imposent aucune obligation sous peine de péché même véniel; mais ceux qui veulent profiter des avantages spirituels qu'elle procure, doivent :

1<sup>o</sup> Porter constamment le scapulaire;

2<sup>o</sup> Réciter une fois la semaine le chapelet des Sept-Douleurs;

3<sup>o</sup> Visiter l'autel de N.-D. des Sept-Douleurs et faire la communion dans ses deux fêtes principales et le troisième dimanche du mois;

4<sup>o</sup> Réciter chaque jour sept *Pater* et *Ave* en mémoire des Sept-Douleurs de la sainte Vierge.

5<sup>o</sup> Prier pour la conservation et l'accroissement de l'Ordre des Servites.

#### V

##### SCAPULAIRE BLEU OU DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

Nous empruntons la notice suivante à un ouvrage approuvé par la Sacrée Congrégation des Indulgences :

« Ursule Benincasa, fondatrice des *Oblates* et des *Ermîtes Théatines*, à Naples, pour laquelle saint Philippe de Néri avait une estime particulière et dont les vertus ont été déclarées *héroïques* par Pie VI, le 7 août 1793, institua au *xvii<sup>e</sup>* siècle le scapulaire de l'Immaculée-Conception.

« Zélée pour son avancement dans la vertu et pour le salut du prochain, Ursule vivait dans une union intime et continuelle avec Dieu. Souvent même elle était ravie en extase et recevait ces ineffables communications, récompenses anticipées de ses rares vertus.

« Dans un de ces ravissements habituels, elle vit, le jour de la Purification, la très sainte Vierge revêtue d'une robe blanche recouverte d'une autre robe bleue, portant l'enfant Jésus dans ses bras et environnée d'un chœur de vierges

vêtues de la même manière. Marie lui adressa ces douces et tendres paroles : *Prends courage, Ursule, sèche tes larmes, la joie la plus pure va remplacer tes soupirs. Tu vois dans mes bras mon Jésus, qui est aussi le tien; écoute attentivement tout ce qu'il te dira.*

« Aux paroles de la mère succédèrent immédiatement celles du fils. Jésus fit connaître clairement à la vénérable Ursule que sa volonté était qu'elle fondât un ermitage pour trente-trois vierges qui, vêtues comme l'était en ce moment sa mère, vivraient suivant la règle des ermites, sous le vocable de l'*Immaculée-Conception*. Il lui promit des grâces et des faveurs signalées, ainsi qu'à celles qui, dans la suite, revêtant ce saint habit, viendraient continuer la précieuse fondation.

« Ursule, dont la charité était vraiment catholique, demanda à Notre-Seigneur l'extension des mêmes avantages à tous les chrétiens du siècle qui, professant une véritable dévotion pour la Vierge Immaculée et gardant la chasteté propre à leur état, porteraient le petit scapulaire aux mêmes couleurs. Ayant vu pendant la même extase les anges qui s'empressaient de distribuer le scapulaire de l'Immaculée-Conception dans les différentes parties de la terre, elle comprit que sa prière avait été exaucée.

« Elle se mit alors à confectionner des scapulaires tels que ceux qu'elle avait vus aux mains des anges; elle les faisait bénir par un prêtre et les distribuait. Après elle ses excellentes religieuses dirigées par les RR. PP. Théatins continuèrent à distribuer le scapulaire de l'Immaculée-Conception, qui se répandit bientôt dans toute l'Italie, en Allemagne, en Espagne, en France, etc.

« Clément X l'approuva dans un bref du 30 janvier 1671, y attacha des indulgences et en confia la salutaire distribution aux RR. PP. Théatins, qui, beaucoup mieux que des religieuses cloîtrées, pourraient s'en occuper activement.

« Clément XI confirma les concessions de son prédécesseur, par un bref du douze mai 1710. Grégoire XVI l'enrichit de nouvelles et précieuses indulgences dans un décret de la Sacrée Congrégation du 12 juillet 1845, qu'il approuva, et Pie IX accorda, le 19 septembre 1851, au général des Théatins, la faculté de députer tout prêtre régulier ou séculier à l'effet de le bénir et de le distribuer comme le font les Pères Théatins eux-mêmes.

« Ce scapulaire consiste en deux morceaux de laine bleu-ciel, auxquels on peut joindre par dévotion une image de Marie Immaculée. Les cordons peuvent être de la qualité et de la couleur que l'on veut. Il doit être imposé au moment même que le bénit un Père Théatin ou un autre prêtre qui en a reçu le pouvoir et porté nuit et jour tombant du cou sur la poitrine et sur les épaules. Une fois ce premier scapulaire imposé et béni régulièrement, il n'y a aucune obligation

de renouveler cette cérémonie pour les autres qui le remplaceront lorsqu'il sera usé.

« Cette touchante dévotion n'est point à proprement parler une confrérie, comme quelques-uns le prétendent. L'inscription sur son registre n'est nullement de rigueur pour gagner les indulgences : elle est d'usage, afin de constater son développement et ses progrès, qui tiennent vraiment du merveilleux, surtout depuis la promulgation du dogme de l'Immaculée-Conception.

« Ceux qui revêtent ce scapulaire doivent se proposer d'honorer le grand privilège de l'Immaculée-Conception et de prier pour la conversion des pécheurs et pour la réforme générale des mœurs.

« Aucune prière en particulier n'est cependant prescrite; mais il serait bon de réciter chaque jour celle composée par saint André Avellino avec les trois *Pater* et les trois *Gloria* en l'honneur de la très sainte Trinité et les douze *Ave* en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie...

« De plus trois choses sont rigoureusement nécessaires pour gagner les nombreuses indulgences du scapulaire de l'Immaculée-Conception : 1<sup>o</sup> la pureté du cœur; 2<sup>o</sup> l'exercice des vertus; 3<sup>o</sup> la persévérance dans la dévotion à Marie Immaculée<sup>1</sup>. »

Nous ajouterons deux remarques ayant trait à l'inscription et aux indulgences :

Faut-il une inscription des noms des personnes sur le registre de la Confrérie?

Les PP. Théatins répondent négativement, comme nous l'avons vu, parce qu'il ne s'agit pas d'une confrérie régulière, mais d'une dévotion<sup>2</sup>.

Cependant, le cardinal préfet de la Propagande interrogé par un vicaire apostolique si le scapulaire de l'Immaculée-Conception pouvait être regardé comme une véritable confrérie ou s'il n'était qu'une simple dévotion, a répondu en ces termes :

« Quod spectat ad dubium a te super facultatibus quibus frueris expositum, quod respicit facultatem benedicendi et imponendi Cœruleum Scapulare Beatæ et Immaculatæ Mariæ Virginis, cum applicatione omnium indulgentiarum a S. Sede concessarum, respondendum est affirmative. Confraternitas enim B. et Im. M. V. approbata fuit a S. Sede » (23 fév. 1877)<sup>3</sup>.

S'il s'agit d'une véritable confrérie, l'inscription sur les registres serait de rigueur pour que l'on pût gagner les indulgences.

En présence de ces deux affirmations contraires, il serait à désirer que la S. Congrégation fût consultée. Mais en attendant sa réponse, il est plus prudent d'inscrire exactement sur les registres les noms des personnes auxquelles on distribue le scapulaire.

Parmi un grand nombre d'indulgences accordées aux fidèles qui portent le scapulaire bleu, nous signalerons le privilège extraordinaire d'après lequel, en récitant six fois *Pater*, *Ave*, *Gloria*, en l'honneur de la très-sainte Trinité et de la B. Vierge Marie conçue sans péché, et aux intentions ordinaires du Souverain-Pontife, ils peuvent gagner chaque fois les indulgences accordées à ceux qui visitent les sept basiliques de Rome, l'église de la Portioncule, à Assise, l'église de Saint-Jacques de Compostelle en Espagne, et les lieux saints à Jérusalem.

Pour gagner ces indulgences, il n'est pas nécessaire de se confesser, ni de communier, ni de réciter d'autres prières, il suffit d'être en état de grâces. Toutes ces indulgences sont applicables aux défunts.

Cette faveur a été confirmée par Pie IX, le 14 avril 1856<sup>4</sup>.

(A suivre.)

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Voudriez-vous tranquilliser un de mes bons confrères qui se voit inquiété par les membres du bureau de bienfaisance à l'occasion d'un champ dont ses prédécesseurs et lui ont eu la jouissance non interrompue depuis 1743 en vertu d'un testament rédigé comme il suit :

« Je donne et lègue à perpétuité à MM. les curés de X... et aux pauvres conjointement le pré que j'ai dans ladite paroisse, à cette condition, savoir : quand les pauvres de la susdite paroisse ne seront point en nécessité, MM. les curés diront une messe basse de *Requiem* pour moi et mes parents depuis la Toussaint jusqu'au dimanche de la Passion; et quand les pauvres de ladite paroisse seront en nécessité, soit de linceuls ou lits pour faire coucher les garçons séparément des filles, à laquelle nécessité je prie les dits sieurs curés de veiller, soit qu'il y ait des malades qui aient besoin d'être assistés, ou qu'enfin l'année soit disetteuse, je veux qu'en tous ces cas, ils cessent de dire les susdites messes et qu'ils emploient le revenu du susdit pré au soulagement des pauvres quand même les susdites nécessités arriveraient tous les ans (4 mars 1743). »

M. le maire a déjà demandé les titres à M. le curé et prétend que le bureau de bienfaisance doit à l'avenir administrer le revenu du champ, cela en vertu d'une législation nouvelle.

Notez que la commune se compose de trois paroisses et que le bureau de bienfaisance fait profession de ne rien accorder à celle qui est désignée par le testateur.

R. — Nous ferons observer d'abord que le maire est sans qualité pour agir en cette circonstance directement. Par conséquent, le curé doit lui refuser catégoriquement les titres qu'il demande. Mais, s'il ne peut rien de sa propre autorité, il peut, avec l'autorisation du bureau de

<sup>1</sup> Recueil de Tiers-Ordres, Archiconfréries, etc, par L. Pallard.

<sup>2</sup> P. Cf. Maurel, 12<sup>e</sup> édit., p. 282.

<sup>3</sup> Apostolicæ facultates earumque commentarius cui accedunt monita ad Missionarios Provinciae Kiang-Si, auctore Geraldo Bray, Episcopo Leug. Vic. Apos. Kiang-Si, Parisiis, typis G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères, 1879.

<sup>4</sup> Decreta auth. S. C. Indulg. TARASITAS. 14 avril 1859, n. 374, ad 2<sup>e</sup> et seqq.



bienfaisance et celle du conseil de préfecture, intenter un procès. La législation nouvelle sur laquelle il prétend s'appuyer, semblable en cela à toute loi, n'a pas d'effet rétroactif; et s'il est vrai aujourd'hui que ni les fabriques ni les cures ne peuvent accepter aucun legs concernant les pauvres, et que ce privilège appartient aux bureaux de bienfaisance, cette jurisprudence n'existait pas à l'époque du legs et pendant plus d'un siècle.

En outre, l'affaire se complique ici par la teneur même du testament qui renferme subsidiairement l'obligation d'un service divin : ce qui produit l'incompétence du bureau de bienfaisance. Il est évident que le testateur place les pauvres, du moins une certaine catégorie de pauvres, au premier rang dans ses préoccupations bienveillantes; mais il est évident aussi qu'il ne les sépare pas de l'action des curés sur eux. Les tribunaux ordinaires peuvent seuls être saisis de cette question, en cas de contestations, et, d'après nous, au pis aller, ils ne peuvent attribuer au bureau de bienfaisance dont il s'agit qu'un droit de surveillance sur l'exécution de la clause concernant les pauvres, rappeler à l'ordre le curé qui l'oublierait, sans pouvoir administrer lui-même le champ légué ni en détourner le revenu sur des lieux ou des individus autres que ceux désignés par le testateur.

Notre avis est que le curé doit s'opposer énergiquement à toute tentative d'usurpation, et ne pas reculer même devant un procès; il y est intéressé, et il le doit à son devoir vis-à-vis de l'âme du testateur et des pauvres de sa paroisse.

Q. — La population de ma paroisse est de 670 habitants; nous avons une école de filles et un asile dirigés par des religieuses, le tout libre et fondé depuis une vingtaine d'années. Or, voilà que l'ex-maire demanda une institutrice laïque et n'eut pas de peine à l'obtenir. Elle y est pour notre malheur, et c'est un sujet d'agitations et de troubles incroyables.

Elle n'a pu recruter qu'une dizaine d'élèves. Pour faire une concurrence plus efficace aux bonnes religieuses, on doit nous envoyer aussi une directrice d'asile laïque, elle aura 4 ou 5 petits mioches.

Tout cela se fait en dehors du conseil municipal, sans le consulter et malgré lui, car il est unanime à repousser tous ces agissements. C'est l'ex-maire avec un libre-penseur nouvellement implanté ici qui mènent toute cette affaire. Nous voudrions savoir : 1° si la loi donne le droit à l'administration de nous imposer une institutrice laïque et une directrice dans les conditions où nous sommes; les supérieurs de la communauté pensent que non; mais nous voudrions en être tout-à-fait certains; 2° supposé que la loi ne soit pas en leur faveur et que tout ceci ne soit que de l'arbitraire, nous voudrions que vous nous suggériez les moyens à prendre pour avoir gain de cause; à quel ressort nous devrions nous adresser?

Il serait urgent que nous eussions la réponse au plus tôt. Le propriétaire de la maison où l'institutrice fait son école, lui a donné congé. Le bail expire au 1<sup>er</sup> décembre. Le conseil municipal aura là une occasion toute trouvée de demander à ce que cet état de choses cesse en refusant de chercher un autre local; mais la forme serait plus ou moins accentuée si l'on était sûr de son droit.

dans sa

La lui exige que toute commune

ait au moins une école publique, tout en réservant la liberté des communes pour le choix des maîtres; mais nos gentils gouvernants se moquent absolument de la loi. Quand elle leur est favorable, ils l'invoquent; quand elle les gêne, ils la foulent aux pieds ou la contordient au gré de leurs passions politiques ou religieuses. Plus d'un cas analogue à celui-ci a été signalé depuis plusieurs années, et soit par timidité de la part des communes, soit par violence de la part des préfectures, on a vu des écoles fondées sans raison et se maintenant à force de sacrifices inutiles. Un peu d'énergie et de persévérance dans les conseils municipaux aurait empêché ces scandales.

Dans la circonstance présente, on ne nous dit pas si l'ex-maire, promoteur de la nouvelle école, l'a établie alors qu'il était maire: s'il en est ainsi, cette école a une existence légale, et un caractère public. Dans ces conditions, il sera difficile au nouveau maire et à son conseil d'obtenir les autorisations nécessaires pour la supprimer. Il peut au moins lutter avantageusement par ses votes en mettant des bâtons dans les roues.

Le seul moyen d'avoir raison de ces insanités officielles, c'est de faire le vide absolu dans les écoles imposées. Quand un préfet verra son institutrice sans élèves, son asile sans enfants, à moins de professer le cynisme le plus abject, il ne pourra pas déceintment obliger une commune à entretenir pour rien un personnel et un matériel qui représentent une dépense annuelle considérable. Nous ne parlons pas du désordre moral produit par le fait d'une école ouverte en hostilité ouverte contre une autre école. Le gouvernement actuel ne se plait que dans ce désordre; il en vit. Mais il ne faut pas être grand prophète pour prédire aussi qu'il en mourra.

Q. — Je viens de recevoir un décret présidentiel ainsi conçu : « Le trésorier de la fabrique de H. est autorisé à accepter 1° jusqu'à concurrence de moitié le legs gratuit de seize cents francs; 2° intégralement le legs de 400 fr. à charge d'une fondation de douze messes... »

Je demande : 1° Le trésorier ne peut-il pas se faire remplacer pour percevoir cette somme? Etant peu instruit et peu intelligent, toute démarche l'embarrasserait. 2° Le trésorier ou son remplaçant a-t-il besoin d'autres pièces que le décret présidentiel? Ne lui faut-il pas un titre de la fabrique? 3° Ne pouvons-nous pas exiger les intérêts de la somme depuis le jour où le décret a été porté? Et pourrions-nous remonter à la mort de la testatrice? 4° A qui s'adresser pour réclamer la somme? Les héritiers sont en nombre, et bien qu'ils aient obtenu une réduction injuste de 800 fr., ils nous renverront de l'un à l'autre. 5° Pour le legs de 400 fr., faut-il payer plus de 1 fr. 25 pour droit de succession? 6° Je lis dans le décret présidentiel ces mots : « ... le produit de ces libéralités sera placé en rentes sur l'Etat au nom de la fabrique de H., mention sera faite de la destination des arrérages de l'un des legs. » Que veut-on dire? 7° Nous venons d'avoir une petite révolution dans notre paroisse. Vingt-six mères de famille mécontentes de voir que le Christ donné par moi, avait disparu de l'école depuis l'installation de cette dernière dans un nouveau local; que la prière était abandonnée et que le catéchisme n'était pas enseigné, se sont concertées et se sont rendues en bataillon serré chez l'instituteur pour lui demander le rétablissement de ces trois choses. Elles lui ont signifié

que, si dans deux jours, il ne se rendait pas à leur désir, elles garderaient leurs enfants à la maison. Ce qui fut dit fut fait. L'instituteur ne voulant pas obtempérer à leur demande, les enfants sont restés chez eux. Et voilà que depuis 15 jours, notre magister n'a qu'un élève ! M. le maire qui est un très digne homme doit l'obliger à remettre le Christ et à faire la prière ; mais il ne demandera pas l'enseignement du catéchisme qui est défendu.

8° Enfin, je voudrais savoir si le maire avec son conseil municipal, très conservateur et excellent, ne pourrait pas donner une leçon à cet instituteur qui veut faire le républicain en diminuant son traitement ; v. g. retrancher les 200 fr. qu'on donne à sa femme pour leçons de couture (elle ne sait rien faire), ou retrancher ce qu'on lui donne pour le cours d'adultes pendant l'hiver (il ne le fait pas) ?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Parfaitement ; car il peut être malade, ou absent ou empêché. Le décret présidentiel désigne spécialement le trésorier parce que le trésorier est chargé par la loi de faire les recettes et dépenses ; c'est sa fonction particulière ; mais, en somme, il agit au nom de la fabrique, c'est la fabrique qui est autorisée à recevoir le legs par l'intermédiaire de son trésorier. Ce dernier empêché peut être remplacé par le président du bureau. Pour couper court à toute difficulté, si l'on exige sa présence réelle, qu'il se fasse accompagner par l'un des fabriciens plus expert.

Ad 2<sup>me</sup>. Non ; cette pièce suffit, pourvu que le trésorier ou celui qui le remplace soit connu és-qualité par celui qui doit verser les fonds. Dans le cas contraire, il doit prouver son identité.

Ad 3<sup>me</sup>. Non, on ne peut exiger les intérêts, sauf le cas de contestation devant les tribunaux, de la part des héritiers. Dans cette dernière hypothèse, les intérêts seraient dûs à partir du jour de la revendication judiciaire. A plus forte raison ne pourrait-on pas exiger les intérêts pour le temps écoulé depuis la mort de la testatrice.

Ad 4<sup>me</sup>. Il faut s'adresser au détenteur des fonds, légataire universel, exécuteur testamentaire, notaire liquidateur. Quand il y a mauvaise volonté, il ne faut pas hésiter à recourir au ministère de l'huissier.

Ad 5<sup>me</sup>. La jurisprudence de la régie est que ces legs sont soumis aux droits ordinaires. Il est regrettable qu'on n'ait pas encore provoqué quelque sentence de la Cour suprême sur ce point. Nous avons plusieurs fois traité cette question, notamment, page 383, vol. 5, année 1833.

Ad 6<sup>me</sup>. La clause du décret portant que le produit de ces libéralités sera placé en rentes sur l'Etat, ne regarde que les 400 fr. destinés à faire dire 12 messes ; car il s'agit de garantir le revenu nécessaire à l'exécution de cette charge. Mais elle ne saurait atteindre les autres 800 francs dont la fabrique peut avoir besoin de disposer soit pour payer une dette, soit pour faire un achat. Mais si la fabrique, au lieu d'employer immédiatement cet argent, voulait seulement employer son revenu, elle devrait le placer sur l'Etat aux termes du décret. Le mot mention sera faite de

la destination des arrérages de l'un des legs, regarde le legs des messes, et signifie que dans l'inscription de la rente, il faut indiquer la destination qu'elle a reçue du testateur : c'est-à-dire la fondation de douze messes.

Ad 7<sup>me</sup>. Le petit récit qui nous est fait sous ce numéro nous a charmés. Voilà comment nous comprenons la lutte chrétienne contre la loi infâme sur la neutralité des écoles. Si dans toute la France, les mères s'étaient levées en masses profondes pour faire respecter leurs droits concernant l'instruction religieuse de leurs enfants, nous n'assisterions pas au scandale de l'école sans Dieu. Sans doute, en retenant les enfants chez elles, elles s'exposent aux réprimandes des commissions scolaires, aux affichages, aux amendes, à la prison même. Mais où donc trouverait-on des juges pour condamner en bloc toute la population féminine, et des prisons assez vastes pour la contenir ? Devant une telle manifestation compacte, simultanée, universelle, la loi serait tombée d'elle-même sous la risée du public. Nous prions notre correspondant de nous faire connaître l'issue de cette petite croisade vraiment digne des anciennes.

Ad 8<sup>me</sup>. Certes oui, et nous n'hésitons pas à dire qu'ils doivent le faire sans tergiversation. Ces petits idiots d'instituteurs politiques et impies ne s'aperçoivent pas que leur conduite en cette circonstance est une forfaiture ; car ils violent la sainteté de leur mission, en se prêtant contre le gré des familles, à la déchristianisation du peuple. Comme ils n'agissent ainsi généralement que par ambition, par le désir de flatter d'indignes chefs et arriver aux honneurs et à la fortune, il faut les frapper sur le côté sensible. Rien ne force un maire à choisir la femme de l'instituteur pour les leçons de couture ; qu'il choisisse une autre femme. Pourquoi le payer aussi pour une école nocturne qu'il ne fait pas ? Pourquoi ne pas lui retirer le secrétariat de la mairie dont le maire a la libre disposition ?

Il y a encore une grande puissance dans les municipalités. Puisque les méchants se servent de cette puissance pour le mal, que les bons s'en servent pour le bien.

## COURRIER DE L'UTILE

### CONSERVATION DES ALIMENTS PENDANT LA SAISON DES CHALEURS

Les chaleurs d'été altèrent rapidement la viande. Nous croyons être utile à nos lecteurs en donnant quelques recettes pour sa conservation.

La viande est d'abord imprégnée de sel ordinaire, puis humectée pendant quarante-huit heures avec la dissolution saline, enfin essuyée avec un linge. Prenez de la suie provenant d'une cheminée où l'on n'a brûlé que du bois, à raison de cinq cents grammes pour un kilogramme et demi de bœuf ;



mettez cette suie dans un vase avec 4 litres d'eau, laissez infuser pendant vingt-quatre heures, en remuant de temps en temps. Décantez l'eau qui s'est chargée d'environ un vingt-cinquième du poids de la suie et plongez-y la viande pendant une demi-heure. Après l'avoir retirée de cette eau, on la sèche à l'air et on la conserve à volonté. Elle ne perd rien de sa saveur pendant plusieurs semaines.

Un autre moyen consiste à convertir une cheminée sans feu en garde-manger. On y suspend la viande à une hauteur que l'on peut atteindre facilement. Elle y est à l'abri de la chaleur, de l'orage et des mouches.

Pour ceux de nos lecteurs qui seraient un peu mécaniciens, nous indiquerons le moyen suivant :

A un garde-manger en bois garni de toiles, placé à l'ombre et exposé autant que possible au nord, adaptez une roue à vent d'un à deux mètres de circonférence dont l'axe pénètre dans l'intérieur du garde-manger et repose sur un mentonnet. A cet essieu sont adaptés plusieurs volants qui, mis en mouvement par la moindre agitation de la roue extérieure, renouvellent et établissent un courant d'air extrêmement vif qui suffit pour empêcher la putréfaction. Les aliments sont placés sur des tablettes, ou mieux, suspendus dans le voisinage des volants. Par ce moyen fort simple, on peut conserver bien au-delà du terme ordinaire des viandes, du gibier et même du poisson.

D'aucuns prétendent que ces courants d'air appellent les insectes, lesquels hâtent le développement putride en déposant leurs œufs dans les viandes.

Pour remédier à cet inconvénient, on dispose près de l'endroit où la viande est suspendue, des morceaux de cordes auxquels on met le feu et qui brûlent lentement sans flamme, mais avec fumée.

Le bouillon peut également être conservé et même restauré.

Aussitôt que le pot au feu est fait, et la soupe du jour trempée, on retire la viande et les légumes et on passe le bouillon à travers un tamis fin. On le laisse ainsi jusqu'au lendemain dans un endroit frais; mais si la température est chaude et qu'on soit privé de cellier, on ajoute pour chaque litre dix grains ou une petite pincée de carbonate de soude. La première altération du bouillon est l'acrescence ou le passage à l'aigre. L'acide qui se forme est l'acide acétique. Le carbonate de soude s'en empare et le bouillon conserve sa saveur. Le lendemain, on fait bouillir ce même bouillon, et on enlève une écume blanche, causée par l'acide carbonique qui se dégage. Si le bouillon n'offre alors aucun indice d'acide, on le conserve sans addition jusqu'au troisième jour. S'il a une légère odeur de vinaigre, on ajoute du carbonate de soude jusqu'à ce qu'elle ait disparu.

Une mauvaise pratique que nous croyons devoir signaler, c'est le mélange du bouillon et des

légumes de la veille, avec ceux du jour, de sorte que si les portions ne sont pas consommées de suite, il est impossible de les manger après quelques heures. Il vaut mieux faire bouillir les portions restantes, le soir, avec un peu de carbonate de soude, et ne les mélanger qu'avec une partie, et non avec la totalité de ce qu'ils recevront le jour.

Lorsque pendant l'été le bouillon ne possède point le parfum qu'il doit avoir, il suffit pour l'améliorer d'y mettre un petit morceau de sucre et de continuer un instant l'ébullition.

Chacun sait que pour enlever à la viande une odeur récente, il suffit de la faire bouillir quelques minutes dans une eau où on a jeté quelques charbons.

---

IMPRIMATUR!

Lingonis, die 24 junii 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis.*

---

#### CONSEILS DU DOCTEUR

*Bronchites, irritation de poitrine,  
rhume, grippe.*

On a appliqué ces différents noms à diverses formes de l'irritation ou de l'inflammation des conduits qui portent l'air dans les poumons.

L'un des phénomènes les plus fatigants de ces affections est sans contredit la toux qui devient quelquefois tellement insupportable qu'elle constitue à elle seule une véritable maladie.

L'utilité qu'il peut y avoir pour nos lecteurs d'être fixés sur le mérite réel des pectoraux annoncés chaque jour, nous engage à porter à leur connaissance que, par suite d'expériences faites dans les hôpitaux de Paris et en ville, il a été constaté par M. le docteur Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine de Paris, que la pâte de Regnaud a une supériorité marquée sur les autres pectoraux et qu'elle ne contient pas d'opium. Aussi, peut-on se servir de ce délicieux bonbon même immédiatement après le repas et le donner aux enfants en bas âge.

Ces avantages expliquent la vogue de la pâte Regnaud employée depuis 1820 pour la guérison des rhumes, catarrhes, irritation de poitrine, ainsi que la préférence que lui accordent MM. les médecins.

La boîte de Regnaud, préparée, 19, rue Jacob, Paris, se vend 1 fr. 50 la boîte dans toutes les pharmacies.

---

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDEAUD.

Publications nouvelles de la Société générale de Librairie catholique  
Victor PALMÉ, DIRECTEUR-GÉNÉRAL, 76, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS

## DE L'ÉGLISE & DE SA DIVINE CONSTITUTION

Par D.-A. GRÉA

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, ANCIEN VICAIRE GÉNÉRAL

Un beau volume in-8° de 513 pages . . . . . 7 fr. 50

« Vous avez fait un bien beau livre. Je l'ai lu avec bonheur, avec profit surtout. *Il faudrait que tous les évêques le connussent et qu'il devint le manuel de tous les prêtres.* » — (Extrait de la lettre de Mgr Gay, évêque d'Anthédon, à l'Auteur).

## ENCHIRIDION THEOLOGICUM

COMPLETENS

CONCILII TRIDENTINI ET CONCILII VATICANI CONSTITUTIONES  
CUM SELECTIS PIE IX CONSTITUTIONIBUS

Par HENRI RAMIÈRE

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS

Ouvrage posthume augmenté des principales Lettres, Encycliques de Léon XIII

Un volume in-12 de 464 pages. . . . . 4 fr. 50

VIENT DE PARAÎTRE : 4<sup>ME</sup> FASCICULE DE

## GLOSSAIRE ARCHÉOLOGIQUE DU MOYEN-ÂGE ET DE LA RENAISSANCE

Par VICTOR GAY

ANCIEN ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT, ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

2 volumes grand in-8° de 800 pages, ornés de plus de 2000 figures

PRIX DE SOUSCRIPTION

FORMAT GRAND IN-8° . . . . . 90 francs. — FORMAT IN-4° GRAND PAPIER . . . . . 150 francs.

L'ouvrage paraîtra en 10 fascicules, du prix de 9 francs, et de 15 francs pour le grand papier.

En vente : Fascicules 1, 2, 3 et 4

Ce répertoire archéologique du moyen-âge et de la renaissance, ou glossaire spécial donne, à l'appui des termes, une série de plus de trente mille textes originaux, avec figures d'après les monuments contemporains, la plupart inédits. Ce n'est point, à proprement parler, une histoire, mais une sorte de tableau, où les érudits trouveront souvent, avec l'explication de mots aujourd'hui inusités ou mal définis, l'image des objets qu'ils expriment, et dans lequel les collectionneurs et les curieux rencontreront, sur ces mêmes objets figurés, les renseignements historiques qui leur manquent.

## HISTOIRE DE M. HEMERY ET DE L'ÉGLISE DE FRANCE PENDANT LA RÉVOLUTION

Vient de paraître : 1<sup>re</sup> partie. — Tome I<sup>er</sup>, LA RÉVOLUTION. Beau et fort volume in-8°. Prix : 6 fr.

Le tome II et dernier (2<sup>e</sup> partie) est sous presse.

## LA CITÉ ANTICHRÉTIENNE

Par Dom BENOIT

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, ETC.

Deux forts volumes in-12 de xvii-517 et 667 pages, titre rouge et noir. Prix : 8 francs.

## LA CORÉE

Par Paul TOURNAFOND

Un volume in-18 de 172 pages, avec carte géographique.  
Prix : 1 franc.

## VOYAGE EN CORSE

Par FAURE

Deux volumes in-12. Prix : 6 francs.

## TRENTE JOURS A LA CAMPAGNE

Par M. L.-M. CASABIANCA

Un beau volume in-12 de 464 pages. . . . . 3 francs.

Voici un aperçu des sujets traités :

Eclaircissements sur la nature. — La terre. — Les montagnes. — La mer. — Les fleurs. — Les arbres. — Les fleuves. — Les forêts. — Les mines. — Les torrents. — Les abîmes. — Les cavernes. — La solitude. — Le silence. — Les voix de la nature. — Lieux par où personne n'a passé. — Les animaux. — L'air et les vents. — Les sources minérales. — Les ruines. — Les travailleurs des champs. — Le beau temps. — Le mauvais temps. — La promenade. — La pêche. — Les croix dans les champs. — La matière. — Le repos. — Les chemins de fer. — La guerre dans la nature. — La nuit. — Les astres.

Ce livre qui contient des histoires intéressantes, des comparaisons gracieuses et fraîches, s'adresse aux personnes qui passent à la campagne une partie de la belle saison ; aux jeunes gens en vacances ; aux habitants de la campagne, aux personnes qui ont une horreur instinctive pour les productions malsaines et les mauvais romans.

## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales. Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

Arti les Religieuses : Christis, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

POUR IMPRIMER SOI-MÊME À L'INFINI

Ecriture, Dessin, Musique, ou Caractères d'Imprimerie.

DEPUIS 25 FRANCS

Système à la portée d'un Enfant

PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fr



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

### STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières

Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
CACHAL-FROC, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. L. CHOVEL, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

**M**ISON BOUSSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTES, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus  
ancienne de France. Félix  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. E. HUCHER, père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM  
et de la PALESTINE. V<sup>o</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** H. GARNIER, Boulevard d'Enfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils,  
Sculpture, etc.

TOURS & ACCESSOIRES

LE MELLE, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

# GOUDRON GUYOT



Sert à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique contre  
les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ves-  
sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 27 :

PRÉDICATION : Pour le 6<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : la Grâce (sa nature). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Publication du décret *Tametsi* sur les mariages clandestins, dans l'Amérique du Nord. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Peut-on ajouter deux *alleluia* au verset *Panem de celo* pendant l'octave du S.-Sacrement ? — Faut-il un voile blanc pour le baptême ? Faut-il une serviette spéciale pour essuyer la tête de l'enfant ? — Comment régler l'occurrence et la concurrence de S. Joseph avec S. Gabriel ? Les pronotaires *ad instar*, ont-ils le privilège de l'autel portatif ? — De simples clercs peuvent-ils faire sous-diacre à la messe et chapiers aux vêpres ? — Peut-on dans le bréviaire ajouter la mémoire d'un saint inscrit au martyrologe ? — Peut-on donner la communion à des fidèles de faible santé obligés de faire 4 kilomètres pour venir à l'église ? Peut-on mettre sur les gradins de l'autel des reliquaires non voilés pendant la messe ? — SCAPULAIRES : Scapulaire noir de la croix et de la Passion de Notre-Seigneur, scapulaire de la Passion de N.-S. J.-C. et des saints cœurs de Jésus et de Marie, scapulaire du Précieux-Sang, scapulaire du Sacré-Cœur. — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le curé a-t-il exclusivement le droit de nommer ou de révoquer le sonneur ? La sonnerie doit-elle être mise en adjudication ? — Le maire peut-il faire quêter pour le bureau de bienfaisance aux mariages et services funèbres ? — Le maire peut-il nommer sans l'agrément du curé un sonneur pour le midi des vigneron et l'instituteur nommé par lui peut-il le faire sonner par les enfants de son école ? — Suffit-il, pour constituer le délit d'ouverture illégale d'école, que des enfants soient réunis dans un local déterminé, les leçons étant données isoément ? — Le curé peut-il enlever de l'église et mettre en sûreté dans son presbytère un tableau attribué à un maître ? — COURRIER DE L'UTILE : Boissons économiques et rafraichissantes.

## REVUE LITTÉRAIRE

**Dictionnaire des Ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus, depuis sa fondation jusqu'à nos jours**, par CARLOS SOMMERVOGEL, S. J., Strasbourgeois. Deuxième partie : R.-Z. *Supplément, table des pseudonymes, table des auteurs*. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1884. Grand in-8°, colonnes 793 à 1308. Prix de l'ouvrage complet : 30 fr.

Nous avons dit ici tout le bien que nous pensions de la première partie du dictionnaire du P. C. Sommervogel. Nous ne répéterons pas, au sujet de la seconde partie, des éloges qui seraient superflus, et, après avoir simplement déclaré que le consciencieux et savant bibliographe est resté égal à lui-même, ce qui est tout dire, nous énumérerons quelques-unes des plus curieuses de ses observations, lesquelles complètent ou rectifient nos meilleurs ouvrages spéciaux, notamment celui des PP. de Backer (col. 795, 932, 943, etc.), celui de Barbier (col. 800, 805, 806, 812, 820, 932, 933, 979, 1050, 1052, etc.), celui de Quérard (col. 793, 804, 805, 933, etc.) : *Reflexiones morales*, Regia Parnassi, Du rétablissement de l'éducation publique, *Sanctorum martyrum Abundii presbyteri*, *Selectæ PP. Soc. Jesu Tragædiæ*, *Sermons rares*, *Suites de la nouvelle Cyropédie*, *Synonymorum et Epithetorum thesaurus*, *Viator Christianus*, (La) *Vie de Monsieur Le Nobletz*, *Vie de Monsieur le duc de Montausier*, (La) *Vie de sainte Radegonde*, *Voyage merveilleux du prince Fan-Férédin dans la Romancie*, *Choix de discours latins*, *Conaxa ou les gendres dupés*, *Historiæ Bavaricæ*, *Nuptiæ Peli*, etc.

Après avoir indiqué toutes ces précieuses observations, nous en reproduisons deux particulièrement intéressantes, la dernière surtout qui apporte une révélation bibliographique à laquelle nous avons l'honneur de voir notre humble nom mêlé, car c'est une de nos questions qui a amené cette révélation : Col. 965. — *Théologien (Le)* dans les *conversations avec les sages et les grands du monde*, à Paris, chez Sébastien Mabre-Cramoisy, 1683, in-4<sup>e</sup> (par le P. Pierre Coron). — Le P. Michel Boutauld a extrait de cet ouvrage des manuscrits du P. Coton. Dans ses *Mémoires sur la vie publique et privée de Fouquet*, M. Chéruel attribue au célèbre surintendant : *le Théologien dans les conversations* ; c'est une grave erreur qu'un coup d'œil jeté sur la préface aurait suffi pour éviter. Le P. Boutauld dit en effet que « ce théologien vivait sous le règne de Henry le Grand. Il fut appelé à la cour, et il y eut un emploi des plus honorables. » Dans les *Supercherries* (I, 571, d), cet ouvrage se trouve sous le titre de *Conversation (La) avec les sages*. (Art. Boutauld). — Col. 992, 993. *Triumphes (Les) de Louys le Juste en la reduction des Rochelois, et des autres Rebelles de son Royaume, dédiés à sa Majesté par un religieux de la Compagnie de Jésus du collège de Reims*. A Reims, chez Nicolas Constant, 1629, in-4<sup>e</sup> (par le P. Pierre LE MOYNE). — Tous les bibliographes, jusqu'à ce jour, ont attribué cet ouvrage à un P. Florent Bon. Je renvoie au *Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, 1883, t. IV, p. 45, 87, 150 ; on y trouvera toutes les pièces du procès intenté par M. Ph. Tamizey de Larroque relativement à la paternité de ce poème, et qui s'est terminé par l'adjudication des *Triumphes* au P. Le Moyne. Le soi-disant jésuite Florent Bon était un prêtre séculier, qui a composé un ouvrage dont le titre commence par les mêmes mots que



celui du P. Le Moine : *Les Triomphes de Louis le Juste et le Victorieux* heureusement découverts dans l'Écriture sainte, au psaume que l'Eglise chantait publiquement au jour même de la réduction de la Rochelle à son obéissance, dédiés et présentés à Sa Majesté par F. Bon, prêtre. Paris, 1629, in-8°.

Nous n'avons à relever que trois omissions.

1° *Avant-coureur des inepties et ignorances publiées par A. Rivet et P. Vailade, ministres de Bas-Poitou, contre le catéchisme du P. Baile de la Compagnie de Jésus*; par Marcellin de Villeneuve. A. Bourdeaux, par Simon Millanges, 1608, in-16 de 69 p. L'auteur est le P. Guillaume Baile.

2° *Narrationum selectarum e veteris ævi scriptoribus libri tres. Opera cujusdam e Societate Jesu*. Billings, 1621-1622, 2 vol. — L'auteur est le P. Jacques Bidermann.

3° *Histoire de la naissance et du progrès de la dévotion à l'endroit de Notre-Dame de Bonne espérance près la ville de Valenciennes. Avec les plus signalées guérisons depuis l'an MDCXXVI par un Père de la Compagnie de Jésus*. A Valenciennes, de l'imprimerie de Jean Veruliet, 1630, petit in-8° de 142 p. L'auteur est le P. Pierre Bouille.

Le P. Sommervogel a enrichi son dictionnaire de deux tables excellentes, une *Table des pseudonymes* (col. 1189-1254) et une *Table des auteurs* (col. 1257-1398). Signalons, dans cette dernière table, une heureuse innovation qui mérite d'être adoptée désormais dans tous les recueils analogues : à côté du nom de chaque écrivain, sont indiqués les dates et lieux de naissance, et quand il y a lieu, les dates et lieux de décès. Cela forme un très utile et très curieux répertoire, où l'on remarque avec plaisir que le P. Sommervogel est né le 8 janvier 1834, c'est-à-dire qu'il est dans toute la force de l'âge, et que l'on peut, par conséquent, attendre avec confiance de lui les plus importants travaux bibliographiques, notamment cette nouvelle édition (considérablement augmentée) de la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, qui absorbera dix années de sa studieuse vie et qui en sera l'admirable couronnement.

(Polybiblion)

T. DE L.

## SEPTIÈME NUMÉRO

DE

## L'ALMANACH-JOURNAL

JUILLET 1885

(2 fr. par an)

(2 fr. par an)

### SOMMAIRE

TEXTE : Dictons populaires de juillet. — Réflexions morales. Préceptes hygiéniques. — Calendrier. — Travaux du mois de juillet. — Plantes médicinales à récolter en juillet. — L'époque des moissons dans tous les pays du monde. — Les jours caniculaires. — Victor Hugo. — L'expiation. — Avant tout le commerce. — Anecdotes sur la décoration de la Légion d'honneur. — S. E. le Cardinal Guibert, archevêque de Paris. — La fête patriotique de Beauvais. — Petite histoire pour les écoles. — Le Panthéon. — Le diamant perdu. — Origine des fiacres. — Deux rats meilleurs que bien des hommes. — Le médecin de la famille : les boissons glacées ; l'insomnie et son traitement. — Le philosophe et le matelot.

GRAVURES : Moissonneurs. — Portrait de Victor Hugo. — Vieille marchande. — Portrait du cardinal Guibert. — Le cardinal Guibert obtenant du prince Fritz la réduction de la contribution de guerre imposée à la ville de Tours. — Le Panthéon. — Rat dévorant des épis. — Ecrivain à sa table de travail.

### Propagande

Toute personne qui prend cinq abonnements en son propre nom ou à diverses adresses, en reçoit un *sixième* GRATUITEMENT à titre de reconnaissance de la part de la Direction et comme indemnité de propagande.

### Vente et abonnements :

Le Numéro (pris au bureau : 10 centimes.

L'abonnement : 2 francs par an.

Ecrire au rédacteur en chef, M. Gabriel ALCYON, 7, rue du Cherche-Midi, Paris.

## OFFRES ET DEMANDES

On demande à acheter d'occasion les livraisons 2<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup>, 29<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup>, 31<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> et 166<sup>e</sup> des *Analecta juris pontificii*.

Adresser les offres au bureau de l'Ami du clergé.

## MARIAGES

### LIVRES DE DIRECTION & DE LECTURES

**Le Catéchisme du Mariage**, ou la préparation, les cérémonies et les grands devoirs de ce saint état, par M. l'abbé François LACOSTE, curé de Brochon. 1 vol. in-12 de XLII-354 pages . . . . . 3 »  
Reliure chagrin plein bleu ou Lavallière. 15 »

**Le Mariage**, conférences prêchées dans la chapelle de l'Oratoire, par Mgr ISOARD, évêque d'Annecy. 1 vol. in-12 de 365 pages. 3 »  
Reliure chagrin plein bleu ou Lavallière. 15 »

**L'amour chrétien dans le mariage**, par M. Léon GAUTIER, 2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. — 1 vol. in-12 de 371 pages . . . . . 3 »  
Reliure chagrin plein bleu ou Lavallière. 15 »

**Paternité chrétienne** (la), conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus de Paris, par le R. P. A. MATIGNON, de la Compagnie de Jésus.

I<sup>re</sup> SÉRIE (années 1868-69). *Les Droits de Dieu sur la famille*. 2<sup>e</sup> édition. — 1 fort vol. in-12 de 424 pages. . . . . 3 »

II<sup>re</sup> SÉRIE. *La Famille et l'Etat*. — 1 vol in-12 de 362 pages. . . . . 3 »

III<sup>re</sup> SÉRIE. *Les Epreuves et les Joies de la famille*. 1 vol. in-12 de 395 pages . . . . . 3 »

IV<sup>re</sup> SÉRIE. *Les Devoirs de l'époux*. — 1 volume in-12 de 423 pages . . . . . 3 »

Reliure chagrin plein Lavallière ou bleu. Les 4 volumes dans un étui . . . . . 60 »

**Écrin de mariage** : Le livre, le souvenir et le porte-monnaie réunis dans un écrin en marquin bleu tendre poli, chiffres et dates en argent niellé, depuis 200 fr. jusqu'à 1000 francs. (Indiquer le prix qu'on veut y mettre et commander 15 jours à l'avance.)

## PRÉDICTION

POUR LE 7<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE :  
LA GRACE (SA NATURE)

Ego sitiienti dabo de fonte  
aquæ vitæ gratis.

(Apo., XXI, 6.)

L'ensemble de la doctrine chrétienne comprend trois grandes parties : les vérités qu'il faut croire, c'est le **SYMBOLÉ**; les commandements qu'il faut accomplir, c'est le **DÉCALOGUE**; les moyens mis par Dieu à notre disposition pour croire la vérité révélée, faire le bien et éviter le mal, ce sont les divers secours de la **GRACE** que nous obtenons surtout par la *Prière* et les *Sacrements*. Une des obligations principales des pasteurs, c'est d'exposer à leurs ouailles d'une manière suivie, la doctrine chrétienne. C'est le vœu du Catéchisme romain, c'est le désir souvent réitéré par les Souverains Pontifes <sup>1</sup>. Déjà, Dieu aidant, nous avons traité des deux premières parties de cette science divine que tout bon catholique doit se faire honneur de posséder. Nous arrivons à l'explication de la troisième; c'est la plus consolante. Il est difficile pour l'orgueil de croire sur parole, il est pénible à la nature viciée de pratiquer la vertu; mais rassurons-nous, voici le secours divin, c'est la grâce qui s'épanche dans nos âmes avec une ineffable surabondance. Nous ne sommes pas seuls : Dieu est avec nous! — Voici quel sera notre plan. Nous vous entretiendrons d'abord de la grâce, de l'honneur qu'elle fait à l'homme, de la force qu'elle lui prête, du mérite dont elle l'enrichit, de la munificence de Dieu dont elle est la preuve la plus manifeste, de la correspondance exacte que nous lui devons. Puis nous parlerons des canaux célestes par lesquels cette eau de bénédiction qui fait fleurir et fructifier en nous les vertus chrétiennes nous arrive, c'est-à-dire 1<sup>o</sup> la prière, et 2<sup>o</sup> les sacrements. Que le Dieu, auteur et distributeur de la grâce, illumine les yeux de notre cœur, afin que, appréciant mieux le don de Dieu, et fortifiés par son puissant secours, nous accomplissions fidèlement les volontés de Notre-Seigneur et Maître et nous couvriions notre âme de la belle moisson de toutes les vertus, *in omni opere bono fructificantes* (Col., I, 10). Pour aujourd'hui nous étudierons la grâce par rapport à l'homme. Nous l'envisagerons comme sa *gloire*, et comme sa *force*.

<sup>1</sup> Combien il serait à souhaiter, disait Pie IX en 1866, que les prêtres qui ont charge d'âmes fussent fidèles à expliquer à leurs ouailles, avec *suite*, *clarté*, *ampleur* et *simplicité*, l'enseignement complet de la doctrine chrétienne, et qu'ils leur montrassent les liens intimes qui unissent entre elles toutes les parties de cet enseignement divin, en leur faisant voir surtout comment les préceptes qui régissent la conduite de la vie se rattachent nécessairement aux dogmes. Alors, non-seulement il serait pourvu à l'instruction religieuse des fidèles, mais on les mettrait à l'abri de la séduction! (Lettre à Monseigneur Dupanloup.)

## I

Dieu en nous créant eût pu se contenter de nous donner un être fini et tiré du néant, n'avoir avec nous que des rapports lointains, ne se montrer à nous qu'à travers un voile, ne se donner à connaître, à adorer, à aimer, à servir à l'homme que selon les forces de sa nature, pour une fin conforme à sa constitution, et par des moyens en rapport avec ces forces et à cette fin. Mais dans sa bonté infinie il a voulu nous élever à une condition supérieure. Par quel prodige réaliserait-il ce dessein? Au dessus de l'être créé, il ne peut exister que l'être incréé. Eh bien! Dieu le communiquera à l'homme, autant qu'il peut le recevoir, en le faisant participer à sa propre nature. Parvenu à ce rang divin, l'homme est capable d'une fin meilleure que sa fin primitive. Il est destiné à partager, autant qu'une créature en est capable, la béatitude du Père, du Fils et du Saint-Esprit; il est appelé à la vision intuitive et à la jouissance béatifique de l'essence divine. Voilà l'ordre surnaturel : la déification s'ajoutant à la création, sans l'absorber ni la détruire, une participation de la créature raisonnable à l'être infini et incréé, avec une fin et des moyens en proportion. En vertu de cette institution de l'ordre surnaturel, sur l'intelligence des hommes Dieu a greffé une intelligence divine; sur leur cœur un cœur divin; sur leur volonté une volonté divine, à leur être naturel il a ajouté un être divin; nous ne sommes pas Dieu, mais nous sommes tout divins. Et tout cet ensemble ineffable se résume en deux mots : la **GRACE** et la **GLOIRE**. La grâce, c'est-à-dire un don que Dieu ne nous doit point, un don surnaturel qui nous élève au-dessus de la condition de notre nature en nous transformant, un don mérité par la vie, les souffrances et la mort de J.-C.; la grâce, c'est-à-dire la grâce sanctifiante qui nous communique l'être divin; la grâce c'est-à-dire les dons du Saint-Esprit qui rendent notre action plus aisée, plus prompte, plus joyeuse, plus énergique; la grâce, c'est-à-dire ce concours de tous les instants, cette assistance actuelle, surnaturelle, qui nous aide à agir d'une manière méritoire de la vie éternelle, de la vision intuitive, de la gloire enfin qui est la récompense, le complément, la consommation de la grâce.

Ainsi on distingue un grand nombre de grâces dans l'ordre surnaturel : grâces extérieures et grâces intérieures, grâces accordées pour le bien du prochain, *gratis datae*, et grâces qui nous rendent personnellement agréables à Dieu, *gratum facientes*, grâce habituelle et grâce actuelle. C'est surtout de ces deux dernières que nous allons parler. Pour en faire ressortir la grandeur, je voudrais essayer de peindre aux yeux de votre piété la gloire qu'elles nous confèrent et la force dont elles nous revêtent.

Par la grâce actuelle, secours momentané et passager de lumière pour comprendre ou de bon mouvement pour agir, Dieu se fait notre aide et



notre coopérateur pour notre salut. N'est-ce pas là un grand honneur ?

Quant à la grâce habituelle, c'est un don surnaturel qui nous est donné par Dieu pour demeurer en nous d'une manière fixe et permanente; plus fixe même que la vie du corps, puisque Dieu ne nous ôte jamais cette grâce, nous ne la perdons que par notre volonté. Quoique la foi, l'espérance, les vertus infuses surnaturelles, les dons du Saint-Esprit soient des grâces habituelles, on réserve généralement ce nom à la grâce sanctifiante qui est la grâce habituelle par excellence: la grâce sanctifiante qui nous donne proprement cette participation de l'être incréé, infini, divin, dont nous parlions tout à l'heure.

Comment pourrai-je redire en quelques mots les glorieuses excellences de cette grâce, de ce don de choix de la miséricorde divine, *donum electum*, de ce don précieux et suprême, *maxima et pretiosa* ?

La grâce sanctifiante nous purifie de tout péché mortel qui s'enfuit devant elle, comme les ténèbres devant les rayons vainqueurs de l'astre du jour, *nihil damnationis in iis qui sunt in Christo Jesu* (Rom., viii, 1). Elle entre dans notre âme, escortée, comme une reine céleste, du glorieux cortège des vertus théologales, des autres vertus surnaturelles infuses, des sept dons du Saint-Esprit. Elle nous revêt d'une telle beauté que tout l'univers avec toutes ses splendeurs, au jugement de saint Thomas, n'est rien en comparaison d'un cœur justifié. Un jour, N.-S. fit voir une âme pure à sainte Catherine. La sainte la trouva si belle qu'elle s'écria toute transportée : « Seigneur, si je ne savais pas qu'il n'y a qu'un Dieu, je croirais que c'en est un ! »

La grâce sanctifiante nous rend les amis de Dieu. « Je ne vous appellerai plus messerviteurs, nous dit N.-S., vous êtes mes amis, *Jam non dicam vos servos... vos autem divi amicos* (Joan., xv, 15). » Être l'ami de Dieu, quelle gloire ! — Elle fait de notre âme le temple du Saint-Esprit. « Ne savez-vous pas, s'écriait l'Apôtre, que vous êtes le temple du Saint-Esprit ? » (I Cor., vi, 9.) « Comme une belle colombe blanche qui sort du milieu des eaux et vient secouer ses ailes sur la terre, disait délicieusement le saint curé d'Ars, l'Esprit-Saint sort de l'Océan infini des perfections divines et vient battre des ailes sur les âmes pures, pour distiller en elles le baume et l'amour. Il repose dans une âme pure comme sur un lit de roses. » Oui, le Saint-Esprit habite dans le cœur des justes pour les glorifier, les éclairer, les encourager, les consoler, les fortifier, transfigurer leurs pensées, leurs sentiments, leurs actes, les pousser au bien. Que dis-je ? le Saint-Esprit ? Mais avec lui, descendent dans l'âme justifiée et le Père et le Fils, selon cette parole de N.-S. : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure » (Joan., xiv, 23). Oui, nous pouvons en être fiers, quand notre âme est pure, nous pou-

vons nous appeler comme saint Ignace d'Antioche, des Théophores, c'est-à-dire des PORTE-DIEU !

Ce n'est pas tout : la grâce sanctifiante nous communique la nature divine elle-même. Ce sont les paroles expresses de l'Écriture : *maxima et pretiosa nobis donavit ut per hæc efficiamur divine consortes naturæ* (II Pet., 1, 4). A la vérité nous restons hommes, mais nous sommes complètement transfigurés; nous ne devenons pas Dieu, mais nous sommes tout divins, *initium substantiæ ejus*. De même qu'une goutte d'eau jetée dans une grande quantité de vin prend la couleur et le goût du vin; de même que le fer rougi au feu acquiert toutes les propriétés du feu; de même que l'air éclairé des rayons du soleil devient si lumineux qu'il semble être la lumière même; de même que l'or et le cuivre fondus ensemble ne font qu'une même masse de métal : ainsi l'homme transformé par la grâce acquiert une ineffable ressemblance avec Dieu, infiniment supérieure à toute ressemblance créée ou créable. Il devient capable de connaître Dieu comme Dieu se connaît, de l'aimer comme il s'aime, d'agir comme il agit. Il vit, non plus de sa vie, mais de la vie de Dieu. Il devient véritablement l'enfant de Dieu, *videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus* (Joan., iii, 1). Enfant adoptif, c'est vrai, mais d'une adoption nouvelle, puisqu'il participe vraiment à la nature de son Père. Il devient le frère de J.-C. Y pensez-vous, chrétiens, frères de J.-C., le Roi des rois, le Seigneur des Seigneurs, le Créateur du monde. Il devient le cohéritier du Verbe incarné, l'héritier du ciel, car la grâce sanctifiante doit avoir son suprême épanouissement dans la gloire, dans la vision intuitive !

O beauté du cœur justifié, ô noblesse, ô grandeur de l'âme ornée de la grâce sanctifiante ! Ecoutez, mes frères, saint Léon qui vous dit : « Reconnaissez, ô chrétiens, votre dignité, et devenus participants de la nature divine prenez garde de revenir, par vos mœurs dégénérées, à l'ignominie de votre ancienne bassesse. » Ecoutez Tertullien qui vous jette cette fière parole : « Il n'y a rien de plus grand que le chrétien, *Nemo major nisi christianus* (De Præscript. iii). Ecoutez l'Eglise qui vous crie : « O vous qui avez été baptisés, vous, mes enfants, vous êtes de noble race : *Ex magno genere es tu !* » (Tob., v, 19.) Oui, nous sommes de la plus grande race du monde, nous sommes de race divine, car nous sommes de la race du Christ qui est le Fils de Dieu !

## II

La première gloire de la grâce c'est donc de nous faire vivre de la vie divine, la seconde c'est de nous communiquer une force toute puissante pour dompter nos passions, pratiquer la vertu et obtenir le ciel.

Hâtons-nous de le dire, la grâce nous est absolument nécessaire, d'abord pour accomplir cons-

tanment et complètement toute la loi naturelle, vû la déchéance de notre nature. L'expérience est là pour le montrer : les plus grands philosophes du paganisme eux-mêmes ont pu atteindre à quelques vérités de la loi naturelle, mais ils n'ont point possédé la vérité tout entière; ils ont pu faire quelque bien, mais ils n'ont pas accompli intégralement la loi inscrite par Dieu dans leur cœur. Leurs aveux sont pleinement d'accord avec les affirmations de saint Paul dans l'Épître aux Romains. Aristote mourant s'écriait : « J'ai vécu dans le doute, je meurs dans l'incertitude, j'ignore le but de mon voyage. Être des êtres, ayez pitié de moi ! » Et Socrate dans un écrit fameux déclare à Alcibiade « qu'il ne peut sortir de son état de perversion qu'avec l'aide de Dieu. » — Mais c'est surtout dans l'ordre surnaturel que la nécessité de la grâce se fait sentir à nous. Comment le minéral pourrait-il vivre de la vie végétative? Comment le végétal pourrait-il vivre de la vie animale? Comment l'animal pourrait-il vivre de la vie raisonnable? Comment l'homme faible créature, *folium quod vento rapitur*, pourrait-il de lui-même vivre de la vie de Dieu même, sans l'aide de Dieu? Il y a impossibilité absolue. Arrière donc ces hérétiques d'autrefois qui prétendaient que par eux-mêmes, sans le secours de Dieu, ils pouvaient accomplir toute la loi naturelle et révélée, se revêtir de la nature divine, faire des actes divins et arriver à l'éternelle béatitude! Arrière les pélagiens de nos jours qui prétendent à l'honneur d'une vie parfaite quoiqu'ils ne prient pas, quoiqu'ils fassent abstraction des secours de Dieu et de l'Eglise! Un homme d'esprit a dit en les dépeignant : « Je ne sais ce que c'est que la conscience d'un assassin, je ne connais que celle d'un honnête homme, c'est affreux! *Fode parietem*. » Non, dans l'ordre du salut, au sentiment de saint Paul, de nous-mêmes nous ne pouvons pas même avoir une bonne pensée.

Donc la grâce nous est nécessaire. Mais autant elle nous est indispensable, autant elle est puissante pour accomplir en nous et par nous les plus incomparables merveilles, tout en respectant pleinement notre liberté, car, comme le dit saint François de Sales : « la grâce est si gracieuse et saisit si gracieusement nos cœurs pour les attirer, qu'elle ne gâte rien de la liberté de notre volonté » (*Traité de l'am. de Dieu*, liv. II, c. XII)

C'est elle qui va frapper à la porte du pécheur pour le faire sortir de son état, et le mener, s'il veut coopérer à ses attrait, jusqu'à la justification. C'est elle qui soutient et encourage le juste et lui fait opérer toutes ces œuvres de salut qui sont la gloire de sa vie. C'est elle qui suscite toutes les bonnes pensées, tous les généreux sentiments, tous les sublimes dévouements, les plus éclatants comme les plus humbles. C'est elle qui, comme une rosée bienfaisante, tombant sur les âmes y fait germer, selon les circonstances et les dispositions, les vertus les plus belles et les plus

variées. « Voyez la merveille : l'eau de la pluie est la même, et cependant elle va produire des effets très différents : au lis elle va donner de quoi nourrir sa belle couleur blanche; à la rose, elle rendra le vif éclat de sa teinte brillante. Il n'est pas jusqu'à la petite violette, cachée sous les feuilles, à laquelle elle n'aille préparer la sève qui lui convient » (Landriot). Ainsi fait la grâce. C'est elle qui a sanctifié les saints de l'ancienne loi et va moissonner, jusque dans le paganisme, le schisme et l'hérésie, des élus pour le ciel. C'est elle qui suscite tous les héroïsmes dans l'Eglise : elle fait les vierges, les apôtres, les martyrs. C'est elle qui, dans sa force irrésistible quoique non nécessitante, renverse tous les cédres superbes, dompte les cœurs les plus hautains et les plus endurcis, ajoutant tous les jours, pour l'honneur de l'humanité et la beauté du ciel, au nombre déjà si grand des Prodiges, des Larrons, des Saûls, des Augustins convertis. C'est elle qui a régénéré l'individu, réformé la famille, transfiguré la société. C'est elle qui tous les jours augmente les bienheureuses phalanges du paradis.

Oui, chrétiens, c'est par la grâce que nous fuyons le mal et pratiquons la vertu; c'est par la grâce que nous nous disposons à la justification et méritons par nos bonnes œuvres l'accroissement de la sainteté, un droit à de nouvelles grâces actuelles, et une gloire correspondante dans le ciel. Ah! soyons confiants, non point en nous-mêmes, mais dans la grâce de Dieu : avec elle nous pouvons tout, *omnia possum in eo qui me confortat*! Ah! il comprenait la puissance et l'efficacité de la grâce le grand saint Paul; jamais il n'écrivait une de ses immortelles Lettres sans commencer par souhaiter aux chrétiens, la grâce et la paix, *Gratia vobis et pax*! Je vous fais le même souhait, car c'est vous souhaiter le bonheur ici bas et la gloire dans l'autre vie!

## CONGRÉGATIONS ROMAINES<sup>1</sup>

### S. C. de l'Inquisition ou du Saint-Office.

Dans les pays de l'Amérique du Nord où l'on n'avait pas encore érigé de paroisses canoniques, les prêtres liaient chaque année aux fidèles le décret *Tametsi* du Concile de Trente, qui déclare nuls les mariages qui ne sont pas contractés devant le curé et les témoins. Le Saint-Office déclare cette publication suffisante pour la validité de la promulgation. Là où il est impossible que le curé assiste à la célébration du mariage, la présence des deux témoins suffit; mais les contractants devront recevoir le plus tôt possible la bénédiction nuptiale et faire inscrire leur mariage

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — Étranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



sur les registres de la mission ou de l'église la plus proche.

DUBIUM QUOAD PROMULGATIONEM DECRETI  
*Tametsi* IN MISSIONIBUS, ET QUASI PAROCHIIS  
AMERICÆ

Die 14 novembris 1883.

Episcopus S. Hyacinthi in regione Canadensi S. Congregationi Inquisit. exponit, quod nunc oriuntur dubia de validitate quorundam matrimoniorum, sine solemnitate a decreto *Tametsi* Concilii Tridentini requisita, contractorum in missionibus vel quasi parochiis hujusce Diœcesis. Ante enim annum 1872 multa loca Diœcesis S. Hyacinthi, *Cantons* nuncupata, non erant adhuc in parochias canonicè divisa. His in locis aderant : 1. Missiones propriè dictæ, scilicet sine sacerdote residente; sed a missionario, ad hoc delegato, temporibus tum fixis, tum inæqualibus, per annum visitatæ. 2. Quasi parochiæ, per quas intelligi debet territorium quod, quoad speciem externam, plus vel minus accedebat ad similitudinem parochiæ, prout habens ecclesiam, prope quam sacerdos ordinariæ vel saltem principaliter residebat, et limites ab Episcopo designatos. Attamen in his missionibus et quasi parochiis, sicut et in parochiis, propriè dictis, decretum *Tametsi* Concilii Tridentini fuerat quotannis publicatum a sacerdotibus earum curæ præpositis. Ad hunc enim finem mandaverant Episcopi Provinciæ Quebecensis : quum Tridentinum per solemne decretum *cap. 1 sess. 24 de ref. matrim.* cujus initium *Tametsi*, nulla atque irrita declaraverit matrimonia, quæ fiunt extra præsentiam parochi et testimoniorum, quorum numerum determinat, maximi momenti esse censemus quod parochi et missionarii certiores reddant populum de ejusmodi salutari decreto. Quamobrem volumus ut legant idem decretum in concione primæ dominicæ post Epiphaniam. Opportunior ejusmodi decreti publicatio fit in parœciis vel missionibus nuper constitutis, juxta indolem præscriptionis ejusdem decreti et responsum S. Congregationis de Propaganda Fide ad Episcopum Quebecensem diei 16 octobris 1824. Quum autem dubitetur utrum valide publicari possit Decretum Tridentinum extra parochias, propriè dictas, a S. Cong. humiliter petitur declarari : « An valida fuerit « promulgatio Decreti *Tametsi* Conc. Tridentini in missionibus et quasi parochiis supra « dictis? »

Cui dubio Emi Patres inquisitores generales prædicta die responsum dederunt : « Juxta exposita affirmative et ad mentem : mens est quod « in locis, ubi haberi nequeat parochus, validum « est matrimonium celebratum coram duobus « testibus; contrahentibus tamen onus inest recipiendi, quamprimum id fieri possit, benedictionem nuptialem, et curandi ut eorumdem « matrimonium inscribatur in sacramentali registro missionis, vel proximioris Ecclesiæ, cui « subjiciuntur. »

In audientia ejusdem diei SS. Pater resolutionem hanc ratam habuit.

CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Aux vêpres du jour de la fête du Saint-Sacrement nous ajoutons un double *alleluia* au « verset » d'avant la bénédiction, *Panem de cælo*, etc.

Quelles sont les autres fêtes de l'année auxquelles nous devons ajouter ce double *alleluia* au même endroit?

R. — On dit *Alleluia* au verset *Panem de cælo* pendant tout le temps pascal, et pendant l'octave du très-saint Sacrement. Il y a également un *Alleluia* après le Répons *Panem de cælo*. Mais il n'y a pas un double *Alleluia* au verset et au Répons. Cela n'a lieu qu'aux Répons brefs.

Q. — 1<sup>o</sup> Est-on obligé d'avoir aux fonts baptismaux un voile blanc exprès pour mettre sur l'enfant lorsqu'on dit : *accipe vestem candidam* f... Ou peut-on à défaut de ce voile, se servir de la robe même de l'enfant lorsqu'elle est blanche?

2<sup>o</sup> Faut-il aussi une serviette pour essuyer la tête de l'enfant après le baptême? et cette serviette ne doit-elle servir qu'à cet usage? Bien souvent on ne trouve, aux fonts baptismaux, aucun « voile blanc » ni aucune « serviette. » *Quid juris.*

R. — La rubrique du Rituel demande que le ministre ait à sa disposition un voile ou linge blanc appelé encore pallium, chrêmeau, etc., qu'il doit mettre sur la tête de l'enfant. Sous le titre *De sacris oleis et aliis requisitis*, on lit au Rituel romain :

« Cum igitur Baptismi sacramentum jam administrandum est, hæc in promptu esse debent : ... Alba vestis in modum pallioli, seu linteolum candidum, infantis capiti imponendum. »

Mais qui doit fournir cette pièce de linge blanc? La rubrique ne le dit pas. Si les parents ou les parrains la fournissent toujours, il serait difficile de prouver rigoureusement que toutes les fabriques doivent en avoir une à la disposition du ministre.

En tout cas, l'absence de ce linge ne serait pas une raison suffisante pour omettre cette cérémonie qui est si instructive et qui est d'ailleurs prescrite par la rubrique. Dans ce cas, on pourrait se servir d'une serviette blanche, qui ne fait jamais défaut dans une sacristie.

La robe blanche dont l'enfant est revêtu pendant les cérémonies du baptême, ne peut pas servir pour remplacer ce linge, car la rubrique porte 1<sup>o</sup> que c'est le prêtre lui-même qui impose ce linge blanc, 2<sup>o</sup> qu'il le pose sur la tête de l'enfant :

« ... et (sacerdos) imponit capiti ejus linteolum candidum loco vestis albæ. » Ce sont les termes de la rubrique dans l'acte même de l'administration du saint baptême. Et la rubrique qui précède l'administration de ce sacrement prescrit également l'imposition de ce pallium sur la tête de

l'enfant : « ... linteolum candidum infantis capiti imponendum. » Donc la robe blanche de l'enfant ne suffit pas.

Ad II. La rubrique du Rituel qui précède l'administration du baptême et qui indique les objets nécessaires pour l'administration du baptême, ne parle pas de cette serviette destinée à essuyer la tête de l'enfant après l'infusion de l'eau. Et la rubrique qui concerne l'administration même du sacrement ne prescrit à personne, ni au prêtre, ni aux parrains, d'essuyer la tête de l'enfant. Elle n'en parle même pas.

Malgré ce silence, Baruffaldi oblige le prêtre à le faire. Voici ses propres paroles :

« Nihil loquitur textus de abstertione infantis post lavacrum in parte qua madefactus est. Hanc debet facere sacerdos qui baptizavit, linteolum candidum ad hunc usum tantummodo destinatum adhibendo, leniter et suaviter tergens caput infantis aqua humefactum. »

D'autres liturgistes, comme O'Kane, Le Vavas seur, Bourbon, Carpo, de Herdt, etc., disent que le prêtre le fait, mais ils n'affirment pas qu'il y soit obligé.

Mgr Martinucci, préfet des cérémonies pontificales, enseigne au contraire que cet acte doit être accompli par le parrain et la marraine : « Compater et commater accipient manutergium, et diligenter extergent caput infantis baptisati. »

Dans un grand nombre d'églises, c'est la sage-femme, ou la personne chargée de porter l'enfant, qui fait cette opération avec un linge qu'elles apportent.

Comme aucune loi ne régit cette matière, que les liturgistes ne sont pas d'accord, et que les pratiques sont différentes, nous pensons qu'on fera bien de s'en tenir à la coutume des lieux. Par conséquent les sacristies devront fournir ces linges, partout où existe cette coutume.

Q. — 1<sup>o</sup> Que doit-on faire si saint Joseph coïncide ou concourt avec saint Gabriel, patron principal de l'Eglise ?

2<sup>o</sup> Les Protonotaires apostoliques *ad instar* ont-ils droit à l'autel portatif, c'est-à-dire, peuvent-ils célébrer les saints mystères en quelque endroit qu'ils se trouvent, sans la permission de l'Ordinaire ?

R. — Ad I. Saint Joseph et saint Gabriel étant tous deux de première classe, et tous deux patrons principaux, c'est le plus digne, c'est-à-dire saint Gabriel, qui doit l'emporter, tant dans l'occurrence que dans la concurrence.

Mais dans la concurrence, on doit faire mémoire de saint Joseph.

Ces solutions que nous avons déjà données plusieurs fois conformément à des règles certaines de liturgie, viennent d'être confirmées par la sacrée Congrégation des rites le 29 décembre 1884, dans un décret que nous avons publié récemment, p. 263.

Ad II. Les Protonotaires Apostoliques *ad instar* ne jouissent pas de l'autel portatif. Pie IX leur

enleva ce privilège par la Constitution *Quamvis peculiaries*, datée du 9 février 1853 :

« Protonotariis vero *ad instar participantium*, qui jam creati sint, vel in posterum creabuntur, idem altaris portatilis privilegium tollimus... »

Mais par la même Constitution il leur laissa le privilège d'un oratoire privé, qui serait visité et approuvé par l'Ordinaire, et dans lequel ils pourraient célébrer ou faire célébrer, même aux jours les plus solennels. Ce dernier privilège leur a été confirmé par la Constitution *Apostolicæ Sedis*, en date du 10 septembre 1872 :

« Indulto gaudeant privati Oratorii ab Ordinario visitandi atque approbandi, in quo, diebus etiam solemnioribus, in consanguineorum et affinium secum cohabitantium necnon famulorum suorum præsentia, missam vel per se celebrare, vel per quemcumque sacerdotem sæcularem vel cujusvis Ordinis regularem rite probatum celebrare facere, libere possint et valeant. Privilegio autem altaris portatilis omnino carere se sciant » (n<sup>o</sup> 8).

Q. — 1<sup>o</sup> Si l'on vous demandait : est-ce que quelquefois, *casu necessitatis*, un religieux profès, portant un costume quasi ecclésiastique (moins le collet romain) comme, par exemple, les clercs Saint-Viateur, peut remplir les fonctions de sous-diacre comme les rempliraient les ministres non ordonnés, c'est-à-dire, sans manipule et ne « versant pas l'eau », daigneriez-vous donner une réponse ?

Si la réponse était affirmative, cela permettrait beaucoup plus de solennité pour les offices des jours de grandes fêtes, dans les paroisses où il n'y a qu'un vicaire, et où il se trouve de ces religieux.

2<sup>o</sup> Si ces religieux pouvaient « faire chapiers » à vêpres, quelles belles solennités de plus !

Ce sont donc des questions qui peuvent être posées à votre journal qui résout si bien toutes celles qui lui arrivent de tous côtés.

R. — Ad I. Ce religieux profès est clerc ou non. S'il est clerc, et qu'il n'y ait là ni ministre sacré, ni prêtre en état de faire l'office de sous-diacre, et qu'il y ait nécessité, il peut en remplir les fonctions à la messe solennelle. La sacrée Congrégation des rites décida ce cas en 1848 pour des Récollets de Florence.

« An pariter permitti possit ut clericus regularis interdum nec tonsura initiatus, subdiaconi Officio fungatur in missa solemnî ; dum alter vel sacerdos vel in majoribus constitutus Ordinibus adest, qui ut subdiaconus inservire potest eidem missæ solemnî ? »

Voici la réponse de la sacrée Congrégation : « In casu necessitatis, dummodo non sit alter ; sed debere esse clericum » (22 juillet 1848, n. 5126, ad 5).

Ainsi il faut trois conditions pour qu'on puisse remplir les fonctions de sous-diacre à la messe solennelle : 1<sup>o</sup> que l'on soit clerc, par conséquent au moins tonsuré ; 2<sup>o</sup> qu'il n'y ait là aucun ministre sacré capable d'exercer cette fonction ; 3<sup>o</sup> qu'il y ait nécessité.

Les deux premières conditions sont faciles à saisir. Mais que faut-il entendre par la troisième,



à savoir, qu'il y ait nécessité. Il faut entendre déjà certainement la messe conventuelle, puisqu'elle est absolument nécessaire. En outre, des funérailles qui devraient être célébrées avec diacre et sous-diacre. Il en serait de même pour une messe solennelle, s'il manquait un sous-diacre.

Inutile de rappeler que ce clerc ne devrait pas revêtir le manipule.

Ad II. Jusqu'à présent la sainte Eglise a refusé aux laïcs le port de la chape pour le chant des vêpres; et nous ne voyons pas que cet honneur ait été accordé aux religieux, à moins qu'ils ne fussent clercs.

Q. — Religieux de chœur, je suis obligé, à cause des nécessités de l'horaire et de circonstances spéciales, de réciter matines *privatim* avant le chant des vêpres au chœur. Suis-je tenu de réciter vêpres et complies *privatim* avant matines, tout en assistant plus tard au chant de vêpres et de complies?

R. — Vous devez réciter Vêpres et Complies avant Matines, parce que l'ordre des Heures l'exige. Il est vrai qu'une cause raisonnable permet quelque fois d'intervertir les Heures, comme l'enseignent tous les canonistes, mais ils supposent une cause accidentelle, comme vous pouvez le voir dans saint Alphonse : *De Horis canonicis*, n. 170; tandis que vous parlez d'un cas habituel. Vous ne pouvez donc continuer votre pratique sans une concession spéciale. Autrement c'en serait fait de l'ordre des Heures.

Q. — Dans la récitation privée du Bréviaire, peut-on, par dévotion, ajouter aux suffrages la mémoire d'un saint inscrit au martyrologe?

R. — On ne peut rien ajouter ni changer au saint Office. La Bulle *Quod a Nobis* de saint Pie V le disait déjà assez clairement lorsqu'elle prescrivait de s'en tenir strictement au nouveau Bréviaire : « ... ex hujus Romani Breviarii, præscripto et ratione omnino teneri, » et qu'elle ajoutait : personne ne satisfera qu'en suivant cette forme : « ... neminemque ex iis, quibus hoc dicendi psallendique munus necessario impositum est, nisi hac formula satisfacere posse. »

Mais la sacrée Congrégation des rites a encore confirmé ce point en 1690. Le Révérendissime Père Abbé du Mont-Cassin demandait si l'on ne pourrait pas, à la fête générale de tous les saints de l'ordre de saint Benoît, ajouter le répons : *Hæc est vera fraternitas*, ou ajouter quelques répons du commun des vierges. La sacrée Congrégation répondit qu'on ne devait rien ajouter ou changer sans un Indult apostolique :

« In Officiis sanctorum nihil addendum aut immutandum, nisi de Apostolica auctoritate indultum fuerit. Et ita censuit et declaravit die 10 junii 1690 » (n. 3222, ad 3).

Et tous les liturgistes enseignent que cette solution s'applique non seulement à l'Office des saints, mais encore à tous les autres.

Si l'on veut ajouter une mémoire en l'honneur

d'un saint, on peut très bien le faire après la récitation de l'Office. Autrement, on ouvrirait la porte à l'arbitraire, et c'en serait bientôt fait de l'uniformité prescrite par les règles de la liturgie, de la théologie et du droit canon.

Q. — 1<sup>o</sup> Un aumônier de Lyon affirme que dans cette ville plusieurs personnes ont obtenu du Souverain-Pontife, sur la présentation d'un certificat de médecin, l'autorisation de communier habituellement sans être à jeun. — Ces personnes ne sont pas des infirmes dans le sens que la théologie attache à ce mot, car elles vont et viennent et vaquent à leurs affaires. — Cela est-il possible? Si oui, des habitants infirmes de hameaux distants de la paroisse de 4 kilomètres, qui, à cause d'une certaine faiblesse, ont quelque difficulté à rester à jeun jusque vers huit heures du matin, et auxquels il faut porter à domicile la communion pascale, ne peuvent-ils pas être admis à communier sans être à jeun?

2<sup>o</sup> Est-il défendu d'orner les gradins de l'autel, pendant la sainte messe, de reliquaires dont les reliques ne sont pas voilées? Un de mes confrères le prétend. A-t-il raison? Des reliquaires, de quelque forme qu'ils soient, placés sur les gradins, en arrière des chandeliers, pour y rester à demeure, ne doivent pas, il me semble, être considérés comme exposés à la vénération des fidèles, d'autant moins qu'aux jours de fêtes, des candélabres sont placés devant eux, entre les chandeliers. Ils sont là comme ornements, pour remplacer les affreux bouquets de fleurs artificielles. Ai-je tort?

R. — Ad I. Nous serions curieux d'avoir le texte de ces concessions, si elles existent. Nous savons que le Saint-Siège se montre très difficile à accorder l'autorisation de communier sans être à jeun, et met à cette concession des conditions qui en restreignent singulièrement l'usage.

Ad II. Nous avons déjà touché cette délicate question des reliquaires placés entre les candélabres. Est-il permis de placer ainsi des reliques comme on le pratique aujourd'hui dans une foule d'églises, non pas en vue de faire une exposition proprement dite de reliques, et de les faire vénérer par les fidèles, mais simplement en vue d'orner les autels? Rome n'a jamais tranché ce cas. Nous l'avons déjà dit.

On nous a objecté un décret de 1854, porté sur la demande de M. Renaut, chanoine et maître des cérémonies de la cathédrale de Saint-Brieuc, en vertu duquel les reliquaires placés sur l'autel comme simple ornement, devraient être entourés de deux lumières. Mais ce décret ne semble pas concluant, parce que la réponse de la sacrée Congrégation n'est pas en rapport adéquat avec la demande. La demande, en effet, concerne des reliquaires dans lesquels les reliques sont apparentes, et demeurant tous les jours sur les autels comme ornement, et non exposées à la vénération des fidèles. C'est un cas qui se présente très fréquemment, en France, en Belgique, etc., et sur lequel le maître des cérémonies de Saint-Brieuc sollicitait une solution.

Que répond la sacrée Congrégation des rites? Que devant des reliques exposées, il faut au moins deux lumières, conformément aux décrets. La solution est incontestable. Mais ce n'est pas

ce que demandait le savant chanoine de Saint-Brieuc. Du reste pour bien saisir la différence entre la question et la réponse, il importe de reproduire le texte de l'une et de l'autre :

M. Renaut demandait :

« *Utrum thecæ deauratæ sanctorum reliquiis addictæ ad altaris ornamentum inter candelabra collocatæ et apertæ singulis diebus, sine lumine sic permanere possint?* »

La sacrée Congrégation répond :

« *Ante sacra lipsana exposita saltem duo lumina ex decretis collucere debere* » (12 août 1854, n. 5208, ad 18).

On le voit, la question concernait un cas particulier qui n'a jamais été résolu. La Congrégation résout un cas général et déjà bien des fois tranché.

La difficulté reste donc tout entière, et puisque la sacrée Congrégation n'a pas répondu, notre vénéré confrère comprendra que nous ne répondions pas non plus.

Finissons par une petite observation sur un mot de notre vénérable consultant. En terminant, il lance un trait contre ce qu'il appelle *les affreux bouquets de fleurs artificielles*. Sans doute les fleurs naturelles doivent être préférées. Mais on n'en a pas toujours à sa disposition; et il est bien permis alors de recourir aux fleurs artificielles. L'immortel Gavantus n'est pas si sévère que vous. Parlant des divers ornements dont on peut parer l'autel, il cite les vases de fleurs naturelles et artificielles :

« *Floribus item, et exquisitis quibusdam ramulis, apte et concinne dispositis, seu veris seu fictis pro temporum varietate, sive in vasculis elegantibus, sive alia ratione, ornari poterunt altaria, exemplo Nepotiani, quem hac de re perhonorificè S. Hieronymus commendat* » (Rubricæ gener. Missal., Titre 20).

Voilà un témoignage dont personne ne conteste la valeur. Mais nous voulons vous donner une preuve absolument péremptoire, c'est le Cérémonial des Evêques. Après avoir indiqué les divers objets qui doivent orner l'autel, il ajoute :

« ... *Sed et vascula cum flosculis frondibusque odoriferis seu serico contextis, studiose ornata adhiberi poterunt* » (Livre 1<sup>er</sup>, chap. 12, n. 12).

Et il faut observer qu'il s'agit, dans ce passage, non d'une petite église, mais d'une cathédrale; non d'un simple dimanche, mais des fêtes les plus solennelles, *in diebus festis et solemnioribus*; non d'une messe ordinaire, mais d'une messe solennelle célébrée pontificalement.

Vous voyez que le Saint-Siège ne trouve pas *affreux* les bouquets de fleurs artificielles.

D'après les lettres que nous avons reçues de diverses provinces, bon nombre de prêtres ont besoin de réformer leurs idées sur cette matière. Ils ont accueilli trop facilement les appréciations de quelques archéologues dépourvus de science liturgique.

## SCAPULAIRES

(2<sup>e</sup> PARTIE)

### VI

#### LE SCAPULAIRE NOIR DE LA CROIX ET DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

Ce scapulaire est celui que les Passionistes distribuent aux membres des confréries affiliées à leur congrégation. Il n'est que la reproduction en petit du vêtement montré par N.-S. et la sainte Vierge à saint Paul de la croix, pendant qu'il méditait l'établissement de la congrégation. Dans une première manifestation il se vit revêtu d'une tunique noire, sur laquelle était attachée une croix blanche, au côté gauche de la poitrine, et le nom de Jésus formé avec des lettres blanches. En même temps il entendit ces paroles : *Ce signe montre de quelle pureté et de quelle candeur doit être orné le cœur qui porte inscrit le très saint nom de Jésus.*

Plus tard la sainte Vierge lui apparut portant elle-même ce vêtement noir, avec une image représentant, sur un fond blanc, un cœur, une croix et les clous de la Passion, et portant cette inscription : *Jesu Christi Passio.*

Ce scapulaire, qu'il ne faut pas confondre avec celui de la Passion et des très-saints Cœurs de Jésus et de Marie, a été enrichi d'un grand nombre d'indulgences, dont le sommaire se trouve dans les *Rescripta*, p. 571.

### VII

#### SCAPULAIRE DE LA PASSION DE N. - S. J. - C. ET DES SAINTS CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE

Le scapulaire de la Passion doit son origine à une communication faite par Notre-Seigneur, le soir de l'octave de saint Vincent de Paul, 26 juillet 1846, à une sœur de la Charité.

Le Sauveur apparut à cette religieuse, tenant à la main droite un scapulaire écarlate, attaché à deux rubans de laine de même couleur. D'un côté était représenté le divin Maître attaché à une croix, au pied de laquelle on voyait les instruments de sa Passion. Autour on lisait : *Sainte Passion de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, sauvez-nous.*

De l'autre côté, sur la même étoffe, était imprimée l'image des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, au milieu desquels brillait une croix qui semblait les transpercer tous les deux à la fois. On lisait autour : *Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, protégez-nous.*

Le Supérieur général de la Mission n'attacha pas d'abord beaucoup d'importance à ces révélations; mais étant venu à Rome au mois de juin 1847, il crut devoir en parler au Père commun des fidèles. Pie IX écouta ce récit avec un vif intérêt, ne fit aucune objection, et, sur le simple exposé des faits, autorisa par un bref du 25 juin de la même année, tous les prêtres de la Mission, appelés vulgairement *Lazaristes*, à bénir et à distribuer le scapulaire de la Passion.



Par un autre bref du 21 mars 1848, le Supérieur de la Mission et des Sœurs de la Charité fut de plus autorisé à communiquer la même faveur à tout prêtre régulier ou séculier qui voudrait en faire usage.

Un grand nombre d'indulgences ont été accordées par le pape Pie IX aux fidèles qui portent ce scapulaire. Ils verront en outre se réaliser en leur faveur la promesse de N.-S. contenue dans ces consolantes paroles : « *Tous ceux qui porteront ce scapulaire, recevront chaque vendredi une grande augmentation de foi, d'espérance et de charité.* »

### VIII

#### SCAPULAIRE DU PRÉCIEUX-SANG

C'est le vêtement des membres de la confrérie du Précieux-Sang. Il se compose d'un morceau de laine rouge, avec l'image du crucifix ou du cœur de Jésus laissant couler le sang sur le calice.

La distribution du scapulaire du Précieux-Sang est réservée aux prêtres de la Congrégation de la Mission du Précieux-Sang de N.-S. qui peuvent déléguer d'autres prêtres.

Nous traduisons quelques remarques qui sont empruntées à un opuscule imprimé à Rome, en 1878, et annexées au sommaire authentique des indulgences :

« 1° Si quelque prêtre désire ériger canoniquement dans une église la pieuse confrérie du Précieux-Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il doit en faire la demande à l'Ordinaire du diocèse. L'évêque apposera le décret d'érection au bas de la supplique, et y désignera nommément le recteur de la confrérie avec l'église et l'autel où elle aura son siège.

« Ce décret est envoyé à Rome au Directeur général de la Congrégation du Précieux-Sang, qui fera remettre des lettres d'agrégation. Ces lettres enregistrées à la chancellerie ecclésiastique, si cela plaît à l'Ordinaire, sont publiées et conservées dans les archives de la pieuse confrérie, avec le livre sur lequel seront inscrits les noms de ceux qui en feront partie.

« 2° Il faut remarquer que ces lettres sont accordées gratuitement et qu'on ne peut rien recevoir pour prix de l'inscription des fidèles dans la confrérie.

« 3° L'autel où la confrérie doit avoir son siège, sera désigné nommément, et par là même il est privilégié pour chaque jour et à perpétuité pour les défunts.

« 4° Il n'y a aucun habit particulier, ni aucune règle comme dans les autres confréries. Ce n'est qu'une simple dévotion au prix de notre rédemption, sous la direction du recteur temporaire de l'église, avec ses prières et ses indulgences.

« Mais l'Ordinaire peut ériger une confrérie du Précieux-Sang, avec des règles spéciales, dont les membres porteront un vêtement noir avec des ornements rouges.

« 5° Le directeur de la confrérie canoniquement érigée est considéré comme inscrit *ipso facto*, avec la faculté ordinaire de communiquer ses pouvoirs à d'autres prêtres qui par là sont regardés comme inscrits, avec la puissance d'en inscrire d'autres, mais non de subdéléguer.

« 6° A la mort du recteur de la confrérie, son successeur a les mêmes pouvoirs. S'il arrivait que le directeur ne voulût plus prendre soin de la confrérie, l'Ordinaire désignerait un autre prêtre qui lui succéderait avec les mêmes pouvoirs. Dans tous les cas on doit inscrire les nom et prénom du nouveau directeur sur le registre de la confrérie.

« 7° Le directeur doit avoir un registre, sur lequel il inscrira les noms et prénoms des fidèles admis par lui dans la confrérie, ainsi que le jour, le mois et l'année de leur réception. Celui qui est délégué par le directeur inscrira les noms de ceux qu'il admet sur une note séparée qu'il transmettra peu après au directeur, pour être conservée dans le registre.

« 8° S'il arrive que dans une ville ou un village existe déjà une pieuse confrérie agrégée à la *Primaria*, on ne pourra plus y en ériger d'autre qu'avec une autorisation spéciale du Saint-Siège <sup>1</sup>. »

### IX

#### SCAPULAIRE DU SACRÉ-CŒUR

Il ne s'agit pas ici d'un scapulaire proprement dit, mais d'une image du Sacré-Cœur brodée en laine blanche, ou attachée à un morceau de laine blanche, et portée suspendue au cou au moyen d'un cordon. On met ordinairement autour cette inscription : *Cessa, Cor Jesu nobiscum est : Arrête, le cœur de Jésus est avec nous.*

Dans un bref du 20 juin 1873, le Souverain Pontife a déclaré que l'on ne devait pas regarder cet emblème comme un véritable scapulaire, et qu'on ne devait pas lui appliquer les décrets touchant les scapulaires; que chacun pouvait s'en revêtir soi-même, sans qu'il fût besoin de bénédiction, d'imposition ou d'inscription sur un registre quelconque et que les paroles placées en exergue étaient de conseil et non de précepte.

C'est le cardinal Cullen, archevêque de Dublin, qui le premier sollicita l'approbation du Saint-Siège pour cette dévotion. Il dépeint ainsi l'emblème : « *Parvam imaginem sacri Cordis Jesu lana alba ac depictam vel alias eidem lanæ affixam, e collo supra pectus pendentem, modo fere parvi scapularis et cum hisce verbis in lingua vernacula impressis, etc.* <sup>1</sup>. »

Voici le résumé du bref du 20 juin 1873, dont nous avons parlé : « *In brevi diei 20 junii 1873 de hoc scapulari duo statuuntur : 1° Enim prioris concessionis leges omnino servandas esse edicuntur. In priori autem concessione d. d. 28 octobris*

<sup>1</sup> *Rescripta auth. S. C. Indulg.* p. 549.

<sup>1</sup> *Rescripta authentica S. C. Indulg.* 28 octobre 1872, n. 427, p. 663.

1872 S. Pontifex scapulare illud a S. Corde Jesu nuncupatum, non tanquam scapulare proprie dictum et in stricto sensu designat, sed tantummodo ut signum quoddam. Hinc illa, quæ de parvis scapularibus proprie dictis statuta sunt, huic signo applicari non debent; quare neque ejusdem benedictio seu impositio requiritur neve aliqua adscriptio, et sufficit ut hoc signum laneum albi coloris, imaginem S. Cordis in medio referens, ex collo supra pectus pendens deferatur. 2. Ad appositam S. Cordis Jesu inscriptionem quod attinet, neque unam, neque alteram omnino necessariam esse declaratur, ita ut ejusmodi inscriptio sive retineri sive omitti possit <sup>1</sup>.

Le Souverain-Pontife a accordé plusieurs indulgences aux personnes qui porteraient ce scapulaire. Par un bref du 28 octobre 1872, enregistré au secrétariat de la S. Congrégation des indulgences, le 18 décembre de la même année, le pape concède 100 jours d'indulgences à gagner, une fois le jour, par les personnes qui portant ce scapulaire récitent quelques prières, par exemple, *Pater, Ave, Gloria*. Un autre bref du 20 juin 1873, donné à la demande de l'évêque de Ratisbonne, est venu confirmer le premier : « Itaque omnibus et singulis utriusque sexus Christifidelibus, qui parvum scapulare laneum albi coloris, imaginem S. Cordis Jesu in medio referens gestaverint, et corde saltem contrito Orationem Dominicam, Salutationem Angelicam et Gloria Patri quolibet anni die recitaverint, centum dumtaxat dies semel in die lucrificandos de injunctis eis seu alias quomodolibet debitis pœnitentiis..... relaxamus <sup>2</sup>. »

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — 1<sup>o</sup> Le curé a-t-il exclusivement le droit de nommer et de révoquer le sonneur? Cette question est pour moi d'une grande actualité. De temps immémorial il existe dans ma paroisse un usage qui consiste à refuser l'honneur des cloches, certains cas échéants, par exemple, au baptême d'un premier enfant né avant les neuf mois révolus, et c'est le cas qui s'est présenté. Gagnés par l'appât du gain, usant même de ruse, mes sonneurs n'ont pas craint d'agir contre tout règlement et toute défense à ce sujet : ce qui peut attirer au curé des reproches de partialité et de la part de ceux qui se sont trouvés dans le même cas et qui n'ont point eu les cloches et même de la part de tous les paroissiens.

Donc, avant d'agir, je voudrais être bien fixé sur mes droits en m'appuyant sur la loi.

2<sup>o</sup> Les cloches doivent-elles être amodiées par adjudication?

R. — Ad 1<sup>er</sup>. Sur ce premier point le droit est incontestable depuis l'ordonnance du 12 janvier 1825. Avant cette époque, en vertu de l'art. 33 du décret du 30 décembre 1809, la nomination et la révocation des sonneurs appartenaient aux marguilliers sur la proposition du curé ou desservant.

Mais l'article 7 de l'ordonnance du 12 janvier 1825 a modifié ce point pour les communes rurales. Dans ces dernières localités, la révocation et la nomination des sonneurs et autres serviteurs d'église sont faites exclusivement par le curé, desservant ou vicaire.

Maintenant que nous avons établi le droit, qu'il nous soit permis de trouver excessif l'usage dont parle notre correspondant, du moins en ce qui concerne les premiers-nés d'un mariage. Comme on ne peut tirer aucune conclusion fondée d'une naissance avant neuf mois révolus, on s'expose à flétrir des personnes qui ne le mériteraient pas. Tout le monde connaît le vieux proverbe des enfants qui déshonorent leur mère, en venant au monde bien portants à 7 mois, 8 mois, 8 mois et demi; mais l'expérience et la science attestent que cela peut provenir d'une multitude de causes autres que celle dont parle notre correspondant; et nous pensons que la peur d'affliger injustement une personne honnête doit obtenir miséricorde pour celles qui eurent le tort de faire Pâques avant Rameaux. Pourquoi ne pas imiter l'Eglise qui corrige tout par le sacrement? S'il s'agissait d'enfants nés hors mariage, très bien; mais nous estimons regrettable un usage propre à troubler des ménages en possession d'un état légitime de par la loi des hommes et la loi de Dieu.

Ad 2<sup>o</sup>. Certainement on peut amodier les cloches par adjudication, mais on ne le doit pas. Nous croyons que cela ne s'est jamais fait nulle part. Mais dans le cas où l'on se passerait ce caprice qui ne paraît pas avoir la moindre raison d'être, il serait indispensable d'avoir un cahier des charges assez sagement rédigé pour que les adjudicataires ne puissent user des cloches que selon les règlements concertés, comme il est prescrit, entre l'évêque et le préfet, et selon l'esprit de l'Eglise.

Q. — 1<sup>o</sup> M. le maire m'annonce que désormais il quètera ou fera quèter pour le bureau de bienfaisance aux enterrements, aux mariages et autres offices de la paroisse, se prétendant autorisé, sans aucune restriction ni condition, par l'article 75 du décret du 30 décembre 1809 ainsi libellé : « tout ce qui concerne les quêtes dans les églises sera réglé par l'évêque, sur le rapport des marguilliers, sans préjudice des quêtes pour les pauvres, lesquelles devront toujours avoir lieu dans les églises toutes les fois que les bureaux de bienfaisance le jugeront convenable. »

D'après lui, le décret du 12 septembre 1806 serait abrogé et ne gêne nullement depuis 1809. « Art. 1<sup>er</sup>. Les administrateurs des bureaux de bienfaisance sont autorisés à faire par eux-mêmes des quêtes et à placer un tronc dans chaque église paroissiale. — Art. 2. Les évêques... par un article additionnel, soumis à l'approbation du ministre des cultes, détermineront le nombre de ces quêtes, les jours et les offices où elles se feront. »

Ce décret de 1806 est-il abrogé? et faut-il laisser M. le maire agir selon son bon plaisir?

2<sup>o</sup> Le même fonctionnaire vient de faire supprimer par le conseil municipal l'allocation de 25 francs jusqu'ici accordée au sonneur pour les Angelus, qu'on ne sonnera plus désormais. Mais pour le « midi des vigneron » (11 heures, usage local) il nomme l'instituteur qui délègue au sortir de l'école une bande d'enfants trop heureux de se pendre à la corde des cloches, causant, riant, courant,

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>2</sup> Ibid., p. 663, en note.



bousculant tout dans l'église. Le maire peut-il nommer le magister sonneur du midi des vigneron sans mon agrément? Le maître d'école peut-il déléguer ainsi ses bambins? Dois-je me résigner à tolérer ces désordres dans l'église?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Nullement. Le décret de 1806 n'est pas abrogé; seulement il faut le combiner avec le décret de 1809, et de cette combinaison sort la jurisprudence qui règle les quêtes dans les églises en faveur des bureaux de bienfaisance. D'après cette jurisprudence, les évêques, par un statut soumis au ministre des cultes, déterminent le nombre, les jours et les offices où elles se feront. Une fois les jours et les offices déterminés, les bureaux de bienfaisance jouissent de leur privilège quand ils jugent convenable d'en user dans le cercle tracé par l'autorité épiscopale et approuvé par le ministre. Une autre conséquence, qui ressort des deux décrets combinés, c'est que les administrateurs des bureaux de bienfaisance doivent faire eux-mêmes la quête, sans que les curés puissent les en empêcher. Mais s'ils veulent déléguer une personne prise en dehors de la commission administrative, il leur faut l'agrément du curé pour le choix de leurs délégués, hommes ou femmes.

La difficulté qui nous est soumise aujourd'hui a été soulevée il y a trois ou quatre ans par le bureau de bienfaisance du quartier Saint-Roch qui prétendait quêter aux convois et surtout aux mariages. Le vénérable curé de la paroisse protesta vivement. Il n'eut pas de peine à démontrer par l'usage et l'interprétation universelle du texte des lois, qu'on avait toujours compris les cérémonies publiques du culte, telles que la messe chantée; tandis que les convois et les mariages étaient des cérémonies particulières et en quelque sorte privées. Il eut gain de cause; et notre correspondant aura gain de cause aussi en luttant contre son prétentieux maire.

L'interprétation qui a prévalu pratiquement est d'autant plus naturelle que les bureaux de bienfaisance pouvant avoir un tronc placé dans les églises, leur droit à la quête s'exerce d'une manière habituelle et permanente.

Ad 2<sup>me</sup>. Si l'on se met au point de vue de l'ancienne législation, le maire n'avait pas le droit de nommer le sonneur de cloche, et même pour le remonteur de l'horloge, il avait besoin de l'agrément du curé. Sous l'empire de la législation nouvelle, sa conduite est en contradiction avec la pensée des législateurs telle qu'elle résulte du règlement-modèle pour la sonnerie des cloches envoyé par le ministre à tous les préfets de France. L'art. 7 porte, en effet, que les sonneries civiles ordonnées par le maire ou son délégué devront être exécutées par le sonneur attitré de l'église qui recevra de ce chef une indemnité fixée par le conseil municipal.

En cas de refus de ce sonneur (et dans ce cas seulement) le maire pourra nommer un sonneur spécial pour exécuter les sonneries civiles. Ce

sonneur civil pourra être révoqué par le maire et sera exclusivement soumis à ses ordres.

Il est donc permis de conclure, de deux choses l'une : ou bien, dans le diocèse dont il s'agit, il existe un règlement pour les sonneries concerté entre l'évêque et le préfet, selon la récente loi municipale; ou bien il n'existe pas. Dans cette dernière hypothèse, c'est l'ancienne loi qui règle encore tout, et elle ne donne aucun droit spécial ou exclusif au maire. Dans la première, le magister ne peut être désigné par le maire pour sonner les cloches au point de vue civil que sur le refus du sonneur attitré; celui-ci a droit à une indemnité de la commune.

Dans tous les cas, le curé ne perd pas son droit de police, et il peut toujours empêcher que le désordre ne s'introduise dans son église, et s'opposer, conséquemment, à ce que les enfants viennent sonner au nom de l'instituteur. Notre avis est qu'il faut monopoliser le plus possible le service de l'église et des cloches entre les mains des agents de la fabrique, et l'enlever par tous les moyens légaux à l'autorité civile trop portée à se croire maîtresse de tout.

Q. — Suffit-il de la réunion habituelle d'enfants dans un local déterminé pour y être instruits par des procédés quelconques, même si les leçons ont été données isolément ou dans des pièces séparées, pour constituer le délit d'ouverture illégale d'une école?

R. — Oui. Nous avons parlé dans le temps d'un jugement du tribunal correctionnel d'Avallon acquittant deux sœurs de la Providence poursuivies pour ouverture illégale d'une école primaire, délit que le parquet prétendait constitué par le fait que ces religieuses avaient, en attendant l'ouverture de leur école libre, réuni dans un ouvroir les jeunes filles appelées à suivre cette école et leur avaient donné des leçons particulières.

Le procureur de la république d'Avallon ayant fait appel de ce jugement, l'affaire est revenue devant la chambre des appels correctionnels de la Cour de Paris.

M. le conseiller Violland a présenté le rapport. M. l'avocat général Potier a soutenu l'appel du ministère public.

M<sup>re</sup> Alpy, au nom des sœurs institutrices de l'Isles-sur-le-Serein, a demandé la confirmation pure et simple du jugement qui a prononcé leur acquittement.

Il expose qu'après la laïcisation de l'école communale de l'Isle-sur-le-Serein, qu'elles dirigeaient depuis près de cinquante ans, les sœurs institutrices furent priées instamment, par la grande majorité des pères de famille, de rester dans la commune pour y ouvrir une école libre. En attendant l'appropriation du nouveau local et l'accomplissement des formalités légales (que l'hostilité de l'administration a, d'ailleurs, fait trainer en longueur), et sur la demande des mêmes pères de famille, elles ont consenti, d'une part, à donner

aux enfants des leçons particulières, et, d'autre part, à les réunir et à les garder pendant que les parents vauaient aux travaux des champs, mais en ayant soin, pour ne pas tomber sous l'application des articles 27 et 28 de la loi du 16 mars 1850, de ne jamais leur faire la classe pendant qu'ils étaient ainsi réunis.

En droit, dit M<sup>e</sup> Alpy, il est incontestable, et il a été maintes fois jugé par la cour de Cassation, que, pour constituer le délit spécial d'ouverture illicite d'école, il faut la réunion de trois conditions : 1<sup>o</sup> que des enfants de différentes familles 2<sup>o</sup> aient été réunis habituellement 3<sup>o</sup> pour recevoir l'instruction en commun (*Cass. 27 juillet 1860, 27 janvier 1883*).

Dans l'espèce, la troisième condition essentielle fait défaut, puisqu'il résulte de l'instruction et des débats que jamais l'instruction n'a été donnée en commun aux enfants. Il y a donc eu, d'un côté, enseignement domestique, constitué par les leçons données individuellement soit au domicile des parents, soit au domicile des sœurs; or, cet enseignement, corollaire du droit d'éducation, appartenant au père de famille, échappe, d'après la loi et la jurisprudence, à toute réglementation; d'un autre côté, il y a eu ouverture d'une garderie, dans laquelle les enfants étaient simplement surveillés et non instruits, et qui, à ce titre, ne pouvait être assimilée à une école (*Cass. 21 mars 1884*).

L'école libre, a d'ailleurs été ouverte depuis l'appel interjeté, et fonctionne aujourd'hui régulièrement.

La cour a rendu un arrêt dont voici la teneur :  
La Cour,

Considérant, en ce qui concerne la demoiselle Martin, qu'il résulte des documents de la cause, et notamment de la déclaration de Jeanne Bonneire, qu'en 1884, à l'Isle-sur-le-Serein (Yonne), la demoiselle Martin a réuni quotidiennement, dans un local déterminé, un certain nombre de petites filles âgées de six à douze ans;

Que ces réunions avaient lieu dans un but d'éducation et d'instruction;

Que pendant qu'une subordonnée donnait à une partie de ces enfants des leçons de lecture et de dictée, la demoiselle Martin en prenait à part quelques-unes successivement, composant ce qu'on appelait la grande classe, et leur donnait des leçons en particulier;

Considérant, en ce qui concerne la demoiselle Gauthier, qu'il est constant, aux termes même des explications par elles fournies, qu'à la même époque et au même lieu elle a réuni chaque jour, dans une pièce servant, a-t-elle dit, de garderie, de vingt à trente enfants âgés de trois à orze ou douze ans, filles pour la plupart mêlées à quelques garçons;

Qu'elle n'apprenait pas à lire aux plus petits, mais qu'elle faisait descendre successivement dans une autre pièce ceux qui étaient en âge de comprendre, et les y faisait lire et calculer les

uns après les autres, sans que jamais ces leçons fussent données à plusieurs à la fois;

Considérant que ces constatations de fait conduisent nécessairement à cette conséquence qu'il y a eu ouverture d'une double école; qu'il n'est pas contesté qu'il n'avait été fait aucune déclaration préalable;

Considérant que la manière dont l'enseignement est donné importe peu, au point de vue de l'application de l'article 29 de la loi du 15 mars 1850; que la circonstance que tout ou partie des enfants recevaient des leçons isolément, et même dans une pièce séparée, ne saurait être tenue pour exclusive de l'idée d'école; qu'il suffit que les enfants aient été réunis habituellement dans un local déterminé pour y recevoir l'instruction et que cette instruction leur ait été donnée par des procédés quelconques;

Par ces motifs,

Déclare les demoiselles Martin et Gauthier convaincues d'avoir, etc.;

Et leur faisant application, etc.;

Les condamne chacune à 16 francs d'amende;

Dit que les écoles seront fermées, etc.

Nous apprenons qu'un pourvoi a été donné à la Cour de Cassation contre cet arrêt, et que M. Félix Bonnet a bien voulu accepter de demander à la Cour suprême le maintien de sa jurisprudence antérieure.

Q. — Un tableau, attribué à un maître, doit-il être considéré comme objet d'art précieux, de telle sorte que le curé de la paroisse puisse, par mesure de prudence, l'enlever de l'église comme il enlève les vases sacrés et même le Saint-Sacrement, se conformant en cela aux recommandations pressantes et réitérées de son évêque?

R. — Un tableau de maître doit évidemment être considéré comme un objet d'art. Sous ce rapport il est soumis comme les autres objets d'art aux lois spéciales qui régissent le mobilier des églises.

Au point de vue où se place notre correspondant, et selon les explications que nous fournit sa lettre, il s'agit de savoir si, en raison de la valeur du tableau et du danger actuel que courent les églises, un curé peut sans l'avis du conseil de fabrique et même malgré lui, enlever provisoirement ce tableau de l'église, le déposer chez lui avec d'autres objets précieux. Ceci, d'après nous, ne souffre pas la moindre difficulté. Autant il est facile de comprendre la sollicitude des évêques et les prescriptions exceptionnelles qu'ils tracent pour sauvegarder les richesses artistiques de l'église, autant la conduite opposée d'un conseil de fabrique est inintelligible. Nous ajouterons qu'en droit un conseil de fabrique qui voudrait forcer un curé à réintégrer un pareil tableau dans l'église, sortirait manifestement de ses attributions. Il ne faut pas oublier que le curé est directeur du culte dans une paroisse sous l'autorité de son évêque et qu'en outre il est seul investi de par la loi du droit de police dans son église. Il



ne pourrait certainement pas vendre ou donner ou échanger le tableau sans le concours de la fabrique; mais il est absolument maître de son placement et des mesures à prendre pour le sauvegarder, sous sa responsabilité morale et personnelle.

## COURRIER DE L'UTILE

### BOISSONS ÉCONOMIQUES ET RAFFRAÎCHISSANTES

#### *Bière faite avec la cosse des pois verts.*

Les cosses de pois verts contiennent tant de substance sucrée, qu'elles produisent, lorsqu'on les fait cuire dans l'eau, une liqueur parfaitement semblable, tant pour le goût que pour le parfum, au moût de bière. On donne à cette liqueur la saveur amère de la bière avec de la sauge ou du houblon. Voici la manière de procéder : Mettez une certaine quantité de cosses dans un chaudron, versez-y assez d'eau pour les recouvrir d'un centimètre et demi; exposez-les ensuite au feu pendant trois heures. Filtrez la liqueur, ajoutez la quantité suffisante de sauge ou de houblon, ensuite laissez fermenter comme le moût de bière. La sauge remplace parfaitement le houblon, et elle est préférable pour la liqueur en question. En ajoutant une certaine quantité de cosses dans la liqueur, avant qu'elle soit refroidie, on obtient une boisson qui n'est pas inférieure à la bière anglaise.

#### *Moyen de fabriquer à peu de frais le cidre.*

Le cidre est une boisson excellente, surtout pendant les travaux de la campagne. Les frais de pressoir et de transport quelquefois onéreux, les avaries causées aux fruits par les retards, sont des inconvénients qu'il est bon d'éviter autant qu'il est possible. On peut y parvenir par le moyen suivant :

Aussitôt que les fruits sont récoltés, sans être trop mûrs, il faut les écraser et les mettre dans une futaille puis verser la quantité d'eau nécessaire pour que la fermentation s'établisse parfaitement, laisser fermenter pendant trois jours environ, tirer cette boisson à clair et la transvaser dans un tonneau bien rincé; mettre à l'endroit de la bonde et y laisser pendant un mois une feuille de vigne couverte de sable, et ensuite boucher le tonneau avec la bonde.

#### *Boisson vineuse à 5 centimes le litre.*

Cette boisson est salubre et rafraîchissante. Prenez :

Crème de tartre en poudre, 120 grammes.

Racine de réglisse, 250 grammes.

On met dans un chaudron crème de tartre et réglisse. Celle-ci doit être coupée en petits morceaux ou broyée avec un marteau. On ajoute 4 litres d'eau et après une ébullition d'un quart d'heure, on verse le tout dans un baquet et on ajoute 17 litres d'eau. On laisse reposer au moins deux heures, puis on tire le liquide à clair. On

met dans un baril et on verse, sur 20 litres de cette liqueur, 1 litre d'alcool à 33 degrés, ou 2 litres d'eau-de-vie à 18 degrés. On mêle et on laisse en repos pendant quelque temps.

On peut varier cette composition de la manière suivante :

Crème de tartre, 120 grammes.

Vinaigre, 12 centilitres.

Sucre brut ou miel, 750 grammes.

Eau, 20 litres, — alcool à 33 degrés, 1 litre, ou eau-de-vie à 19 degrés, 2 litres.

On fait fondre la crème de tartre avec le sucre dans 2 litres d'eau; on donne un quart d'heure d'ébullition, après quoi on fait le mélange; on laisse reposer du soir au lendemain dans un endroit frais.

On aromatise si l'on veut, avec un ou deux citrons, coupés en tranches minces et infusés dans de l'eau bouillante.

On peut mettre dans la liqueur un nouet de coriandre, de fleur de sureau ou de fleur de pêcher.

On recommande encore cette composition :

Groseilles rouges, 4 kilog.

Framboises, 125 grammes.

Mélasse, 1 kilog.

Eau pure, 20 litres. Alcool à 33 degrés, 1 litre.

On met les groseilles dans un chaudron avec 1 litre d'eau, on fait bouillir un quart d'heure et on passe dans un linge avec expression. On ajoute les framboises en retirant les groseilles du feu. On fait fondre le sucre dans la liqueur encore chaude, sans faire bouillir, on ajoute l'eau et l'alcool, on mêle, on met dans un baril et on laisse reposer un jour, puis on met en bouteilles.

Cette boisson revient à 15 centimes le litre et vaut mieux que le cidre. Au lieu de groseilles, on peut se servir de prunes, de cornioles, de sorbes, de prunelles, de pommes tombées avant la maturité. On écrase ces fruits, on les fait bouillir dans l'eau pendant une demi-heure avec la mélasse, on ajoute de l'eau pour achever les 20 litres, on laisse fermenter pendant deux ou trois jours. Si la fermentation ne s'établit pas le premier jour, on ajoute un morceau de pain trempé dans la levûre de bière ou un peu de levain de boulanger. Lorsque la liqueur ne travaille plus, on ajoute l'alcool ou l'eau-de-vie; on laisse reposer et on met en bouteilles.

## IMPRIMATUR.

Lingonis, die 1 julii 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

Publications nouvelles de la Société générale de Librairie catholique  
Victor PALMÉ, DIRECTEUR-GÉNÉRAL, 76, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS

## DE L'ÉGLISE & DE SA DIVINE CONSTITUTION

Par D.-A. GRÉA

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, ANCIEN VICAIRE GÉNÉRAL

Un beau volume in-8° de 513 pages . . . . . 7 fr. 50

« Vous avez fait un bien beau livre. Je l'ai lu avec bonheur, avec profit surtout. *Il faudrait que tous les évêques le connussent et qu'il devint le manuel de tous les prêtres.* » — (Extrait de la lettre de Mgr Gay, évêque d'Anthédon, à l'Auteur).

## ENCHIRIDION THEOLOGICUM

COMPLETENS

CONCILII TRIDENTINI ET CONCILII VATICANI CONSTITUTIONES

CUM SELECTIS PIE IX CONSTITUTIONIBUS

Par HENRI RAMIÈRE

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS

Ouvrage posthume augmenté des principales Lettres Encycliques de Léon XIII

Un volume in-12 de 464 pages. . . . . 4 fr. 50

VIENT DE PARAÎTRE : 4<sup>me</sup> FASCICULE DE

## GLOSSAIRE ARCHÉOLOGIQUE DU MOYEN-ÂGE ET DE LA RENAISSANCE

Par VICTOR GAY

ANCIEN ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT, ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

2 volumes grand in-8° de 800 pages, ornés de plus de 2000 figures

PRIX DE SOUSCRIPTION

FORMAT GRAND IN-8° . . . . . 90 francs. — FORMAT IN-4° GRAND PAPIER . . . . . 150 francs.

L'ouvrage paraîtra en 10 fascicules, du prix de 9 francs, et de 15 francs pour le grand papier.

En vente : Fascicules 1, 2, 3 et 4

Ce répertoire archéologique du moyen-âge et de la renaissance, ou glossaire spécial donne, à l'appui des termes, une série de plus de trente mille textes originaux, avec figures d'après les monuments contemporains, la plupart inédits. Ce n'est point, à proprement parler, une histoire, mais une sorte de tableau, où les érudits trouveront souvent, avec l'explication de mots aujourd'hui usités ou mal définis, l'image des objets qu'ils expriment, et dans lequel les collectionneurs et les curieux rencontreront, sur ces mêmes objets figurés, les renseignements historiques qui leur manquent.

## HISTOIRE DE M. HEMERY ET DE L'ÉGLISE DE FRANCE PENDANT LA RÉVOLUTION

Vient de paraître : 1<sup>re</sup> partie. — Tome I<sup>er</sup>, LA RÉVOLUTION. Beau et fort volume in-8°. Prix : 6 fr.

Le tome II et dernier (2<sup>e</sup> partie) est sous presse.

## LA CITÉ ANTICHRÉTIENNE

Par Dom BENOIT

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, ETC.

Deux forts volumes in-12 de XVII-517 et 667 pages, titre rouge et noir. Prix : 8 francs.

## LA CORÉE

Par Paul TOURNAFOND

Un volume in-18 de 172 pages, avec carte géographique.  
Prix : 1 franc.

## VOYAGE EN CORSE

Par FAURE

Deux volumes in-12. Prix : 6 francs.

## TRENTE JOURS A LA CAMPAGNE

Par M. L.-M. CASABIANCA

Un beau volume in-12 de 464 pages. . . . . 3 francs.

Voici un aperçu des sujets traités :

Eclaircissements sur la nature. — La terre. — Les montagnes. — La mer. — Les fleurs. — Les arbres. — Les fleuves. — Les forêts. — Les mines. — Les torrents. — Les abîmes. — Les cavernes. — La solitude. — Le silence. — Les voix de la nature. — Lieux par où personne n'a passé. — Les animaux. — L'air et les vents. — Les sources minérales. — Les ruines. — Les travailleurs des champs. — Le beau temps. — Le mauvais temps. — La promenade. — La pêche. — Les croix dans les champs. — La matière. — Le repos. — Les chemins de fer. — La guerre dans la nature. — La nuit. — Les astres.

Ce livre qui contient des histoires intéressantes, des comparaisons gracieuses et fraîches, s'adresse aux personnes qui passent à la campagne une partie de la belle saison ; aux jeunes gens en vacances ; aux habitants de la campagne, aux personnes qui ont une horreur instinctive pour les productions malsaines et les mauvais romans.

## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure qualité sup.

Articles Religieux : Christ, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

SESSERP

POUR

IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI

Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.



DEPUIS 25 FRANCS

Système à la portée d'un Enfant

PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen frs



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPAGNE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières

Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
CACHAL-FROC, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

CHAPEAUX. MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de CHEMINS DE CROIX en peinture, en sculpture, etc. L. CHOVEL, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

MON BOUASSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTI, BÉNITIERS, CHAPELETS.

ENCENS des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

COLTAT & C<sup>IE</sup> rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

VITRAUX D'ART. Maison THIBAUD, la plus ancienne de France. Félix GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en 1853. E. HUCHER père et fils, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques cartons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM et de la PALESTINE. V<sup>o</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>  
64, RUE BONAPARTE, 64

STATUES-CHEMIN DE LA CROIX  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes les EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

VITRAUX D'ÉGLISE,

H. GARNIER, Boulevard d'Enter, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé toujours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

DÉCOUPAGE des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils, Sculpture, etc.

TOURS & ACCESSOIRES

LE MELLE, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 1 fr. 30 c.



LE


GOUDRON GUYOT

Sort à préparer une eau de Goudron très agréable



Le GOUDRON GUYOT rafraîchit et purifie le sang et fortifie les estomacs délicats. Expérimenté avec succès dans les hôpitaux de France, Belgique, Amérique contre les affections de la Poitrine, de la Gorge et de la Vessie. C'est la meilleure boisson en temps de chaleur et d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.

 ROUGE

Refuser tout flacon ne portant pas sur l'étiquette ma signature ci-contre et mon adresse 19, rue Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 28 :

PRÉDICATION : Pour le 8<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : la Grâce chef d'œuvre de la bonté de Dieu. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Lettre de l'Emssme Préfet de la Propagande, rappelant aux évêques d'Angleterre qu'il n'est pas permis d'envoyer les jeunes gens aux Universités anglicanes. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Peut-on faire partie de plusieurs Tiers-Ordres ? Le cierge triangulaire est-il de rigueur le Samedi-Saint ? Peut-on biner pour une chapelle semi-publique ? — Le bouillon gras est-il un mets gras défendu avec le poisson ? Est-on obligé, dans les petites églises, de chanter aux offices du Mercredi des Cendres, du Jeudi et du Samedi saints ? La récitation de Vêpres le Jeudi et le Vendredi saints est-elle obligatoire ? — Le jour de Noël, le curé ayant pris l'ablution à la deuxième messe et le vicaire pouvant encore ne la point prendre à sa troisième messe, lequel des deux devra chanter la grande messe ? Peut-on employer deux diacres le Samedi-Saint, l'un pour le *Præconium*, l'autre pour le reste de l'office ? — Le voile doit-il couvrir entièrement le calice, et, s'il ne le couvre entièrement, doit-on en relever la partie postérieure ? — Quelle est la place de la bannière à la procession ? — Peut-on consacrer une église qui est entièrement en fer et en béton ? — Que penser du chapelet du pardon et du chapelet des *divæ virtutes* ? — Peut-on avoir une exposition du Saint-Sacrement dominée par une statue du Sacré-Cœur ? — Peut-on, pour l'octave des morts, exposer le Saint-Sacrement pendant la messe et donner la bénédiction en ornements noirs ? Peut-on décorer le sanctuaire, moitié en noir, moitié avec des fleurs, pour marquer la mort et la vie éternelle ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Y a-t-il incompatibilité entre les fonctions de secrétaire et de fabricien ? — Une fondation datant de deux cents ans donne-t-elle au propriétaire des immeubles engagés pour la rente, une action contre la fabrique pour l'accomplissement des conditions devenues impossibles ? Le curé est-il tenu de faire le service aux conditions consenties par son prédécesseur ? Qui peut réduire la fondation ? — Un maire qui n'a pas interdit les processions, peut-il défendre d'aller en procession au cimetière le jour de la première communion ? La nouvelle loi enlève-t-elle aux fabriques les fruits spontanés des cimetières ? — La loi scolaire accorde-t-elle huit jours de vacances aux enfants avant la première communion ? — Y a-t-il une loi civile qui empêche que les défunts d'une paroisse soient enterrés dans une autre contre le gré du curé de ces défunts ? — L'autorisation du préfet est-elle nécessaire pour le transport d'un corps d'une commune dans une autre ? — COURRIER DE L'UTILE : Recettes de nettoyage.

## REVUE LITTÉRAIRE

La septième livraison de la *Vie des Saints* de Mgr Paul Guérin (*mois de juillet*), illustrée par Yan'Dargent vient de paraître. Tous nos lecteurs savent par *L'Ami du Clergé* ou par les compte-rendus parus dans les autres journaux, quelle est la beauté et quel est le mérite des six précédentes, qui ont formé le premier volume. Il ne louera pas lui-même celle qui vient aujourd'hui leur faire suite, il laissera ce soin à un juge aussi compétent que distingué, M. l'abbé Auber, historiographe du diocèse de Poitiers. Voici l'article qu'il lui consacrait le 22 mai dernier dans le *Courrier de la Vienne* :

« Quelle belle chose que la persévérance dans le bien ! Voici M. Yan'Dargent qui continue son livre d'or. Voici que Mgr Guérin ajoute à ses pages douces, énergiques, exquises de doctrine et d'histoire, des pages complémentaires qu'on attend avec impatience, qu'on reçoit avec plaisir et qu'on ne relit pas sans un réel et séduisant profit. Que c'est bien à ces deux artistes de s'être rencontrés en deux œuvres si différentes en apparence et dont l'une s'unit si bien à l'autre par tout ce que des âmes chrétiennes ont de sympathie et de profond accord ! Voyez, en effet, comme ici encore l'écrivain nous éclaire, nous touche et

nous saisit de ces scènes si rapidement racontées, tandis que le peintre s'élance à la découverte des rochers, des grottes ombreuses, qu'il ne manque jamais de découvrir et qui sourient de vérité à la nature et à l'histoire. Oh ! le beau livre où deux génies luttent d'exactitude, de pittoresque et d'intérêt toujours croissant, et ne se lassent jamais de puiser également dans la réalité au service de l'hagiographie et de l'art ! Dans l'historien, c'est toujours la légende sérieuse, édifiante, instructive ; c'est la simplicité du récit unie à la chaleur de la diction ; c'est l'exactitude chronologique révélant à son lecteur tout ce qui l'éclaire en le charmant. Ordinairement tout est court, restreint à un cadre de deux pages ; mais si le rôle s'étend et que la légende se complique d'un grand nombre de leçons, alors l'auteur s'étend, multiplie les faits, agrandit son récit, et il n'a pas semblé relativement trop long, comme, par exemple, dans la vie de saint Vincent-de-Paul, où huit grandes pages développent un merveilleux petit abrégé de cette humble et héroïque histoire.

Et, comme nous l'avons toujours vu, jusqu'à présent, tous ces épisodes de la grande vie de l'Eglise ont leurs charmantes interprétations et des images faites pour eux seuls dans ces vignettes gracieuses encadrant les récits de l'hagiographie des parfums de ses vivants paysages, qui ont les senteurs de leur flore incomparable aussi bien que les aspects attachants de leurs vallées, de leurs



celui du P. Le Moine : *Les Triomphes de Louis le Juste et le Victorieux heureusement découverts dans l'Écriture sainte, au psaume que l'Eglise chantait publiquement au jour même de la réduction de la Rochelle à son obéissance, dédiés et présentés à Sa Majesté par F. Bon, prêtre.* Paris, 1629, in-8°.

Nous n'avons à relever que trois omissions.

1° *Avant-coureur des inepties et ignorances publiées par A. Rivet et P. Vailade, ministres de Bas-Poitou, contre le catéchisme du P. Baile de la Compagnie de Jésus; par Marcellin de Villeneuve.* A. Bourdeaux, par Simon Millanges, 1608, in-16 de 69 p. L'auteur est le P. Guillaume Baile.

2° *Narrationum selectarum e veteris cœviscriptoribus libri tres. Opera cujusdam e Societate Jesu.* Billingsæ, 1621-1622, 2 vol. — L'auteur est le P. Jacques Bidermann.

3° *Histoire de la naissance et du progrès de la dévotion à l'endroit de Notre-Dame de Bonne espérance près la ville de Valenciennes. Avec les plus signalées guérisons depuis l'an MDCXXVI par un Père de la Compagnie de Jésus.* A Valenciennes, de l'imprimerie de Jean Veruliet, 1630, petit in-8° de 142 p. L'auteur est le P. Pierre Bouille.

Le P. Sommervogel a enrichi son dictionnaire de deux tables excellentes, une *Table des pseudonymes* (col. 1189-1254) et une *Table des auteurs* (col. 1257-1398). Signalons, dans cette dernière table, une heureuse innovation qui mérite d'être adoptée désormais dans tous les recueils analogues : à côté du nom de chaque écrivain, sont indiqués les dates et lieux de naissance, et quand il y a lieu, les dates et lieux de décès. Cela forme un très utile et très curieux répertoire, où l'on remarque avec plaisir que le P. Sommervogel est né le 8 janvier 1834, c'est-à-dire qu'il est dans toute la force de l'âge, et que l'on peut, par conséquent, attendre avec confiance de lui les plus importants travaux bibliographiques, notamment cette nouvelle édition (considérablement augmentée) de la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, qui absorbera dix années de sa studieuse vie et qui en sera l'admirable couronnement.

(Polybiblion)

T. DE L.

## SEPTIÈME NUMÉRO

DE

## L'ALMANACH-JOURNAL

JUILLET 1885

(2 fr. par an)

(2 fr. par an)

### SOMMAIRE

TEXTE : Dictans populaires de juillet. — Réflexions morales. Préceptes hygiéniques. — Calendrier. — Travaux du mois de juillet. — Plantes médicinales à récolter en juillet. — L'époque des moissons dans tous les pays du monde. — Les jours caniculaires. — Victor Hugo. — L'expiation. — Avant tout le commerce. — Anecdotes sur la décoration de la Légion d'honneur. — S. E. le Cardinal Guibert, archevêque de Paris. — La fête patriotique de Beauvais. — Petite histoire pour les écoles. — Le Panthéon. — Le diamant perdu. — Origine des fiacres. — Deux rats meilleurs que bien des hommes. — Le médecin de la famille : les boissons glacées ; l'insomnie et son traitement. — Le philosophe et le matelot.

GRAVURES : Moissonneurs. — Portrait de Victor Hugo. — Vieille marchande. — Portrait du cardinal Guibert. — Le cardinal Guibert obtenant du prince Fritz la réduction de la contribution de guerre imposée à la ville de Tours. — Le Panthéon. — Rat dévorant des épis. — Ecrivain à sa table de travail.

### Propagande

Toute personne qui prend cinq abonnements en son propre nom ou à diverses adresses, en reçoit un *sixième* GRATUITEMENT à titre de reconnaissance de la part de la Direction et comme indemnité de propagande.

### Vente et abonnements :

Le Numéro (pris au bureau : 10 centimes.

L'abonnement : 2 francs par an.

Ecrire au rédacteur en chef, M. Gabriel ALCYON, 7, rue du Cherche-Midi, Paris.

## OFFRES ET DEMANDES

On demande à acheter d'occasion les livraisons 2e, 17e, 19e, 20e, 24e, 25e, 29e, 30e, 31e, 32e et 166e des *Analecta juris pontificii*.

Adresser les offres au bureau de l'Ami du clergé.

## MARIAGES

### LIVRES DE DIRECTION & DE LECTURES

**Le Catéchisme du Mariage**, ou la préparation, les cérémonies et les grands devoirs de ce saint état, par M. l'abbé François LACOSTE, curé de Brochon. 1 vol. in-12 de XLII-354 pages 3 »

Reliure chagrin plein bleu ou Lavallière. 15 »

**Le Mariage**, conférences prêchées dans la chapelle de l'Oratoire, par Mgr ISOARD, évêque d'Annecy. 1 vol. in-12 de 365 pages. 3 »

Reliure chagrin plein bleu ou Lavallière. 15 »

**L'amour chrétien dans le mariage**, par M. Léon GAUTIER, 2e édition, revue et augmentée. — 1 vol. in-12 de 371 pages. 3 »

Reliure chagrin plein bleu ou Lavallière. 15 »

**Paternité chrétienne** (la), conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus de Paris, par le R. P. A. MATIGNON, de la Compagnie de Jésus.

I<sup>re</sup> SÉRIE (années 1868-69). *Les Droits de Dieu sur la famille.* 2e édition. — 1 fort vol. in-12 de 424 pages. 3 »

II<sup>e</sup> SÉRIE. *La Famille et l'Etat.* — 1 vol in-12 de 362 pages. 3 »

III<sup>e</sup> SÉRIE. *Les Epreuves et les Joies de la famille.* 1 vol. in-12 de 395 pages. 3 »

IV<sup>e</sup> SÉRIE. *Les Devoirs de l'époux.* — 1 volume in-12 de 422 pages. 3 »

Reliure chagrin plein Lavallière ou bleu. Les 4 volumes dans un étui. 60 »

**Écrin de mariage** : Le livre, le souvenir et le porte-monnaie réunis dans un écrin en marquin bleu tendre poli, chiffres et dates en argent niellé, depuis 200 fr. jusqu'à 1000 francs. (Indiquer le prix qu'on veut y mettre et commander 15 jours à l'avance.)

## PRÉDICATION

POUR LE 7<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE :  
LA GRACE (SA NATURE)

Ego sitienti dabo de fonte  
aquæ vitæ gratis.

(Apoc., xxi, 6.)

L'ensemble de la doctrine chrétienne comprend trois grandes parties : les vérités qu'il faut croire, c'est le **SYMBOLÉ**; les commandements qu'il faut accomplir, c'est le **DÉCALOGUE**; les moyens mis par Dieu à notre disposition pour croire la vérité révélée, faire le bien et éviter le mal, ce sont les divers secours de la **GRACE** que nous obtenons surtout par la *Prière* et les *Sacrements*. Une des obligations principales des pasteurs, c'est d'exposer à leurs ouailles d'une manière suivie, la doctrine chrétienne. C'est le vœu du Catéchisme romain, c'est le désir souvent réitéré par les Souverains Pontifes <sup>1</sup>. Déjà, Dieu aidant, nous avons traité des deux premières parties de cette science divine que tout bon catholique doit se faire honneur de posséder. Nous arrivons à l'explication de la troisième; c'est la plus consolante. Il est difficile pour l'orgueil de croire sur parole, il est pénible à la nature viciée de pratiquer la vertu; mais rassurons-nous, voici le secours divin, c'est la grâce qui s'épanche dans nos âmes avec une ineffable surabondance. Nous ne sommes pas seuls : Dieu est avec nous! — Voici quel sera notre plan. Nous vous entretiendrons d'abord de la grâce, de l'honneur qu'elle fait à l'homme, de la force qu'elle lui prête, du mérite dont elle l'enrichit, de la munificence de Dieu dont elle est la preuve la plus manifeste, de la correspondance exacte que nous lui devons. Puis nous parlerons des canaux célestes par lesquels cette eau de bénédiction qui fait fleurir et fructifier en nous les vertus chrétiennes nous arrive, c'est-à-dire 1<sup>o</sup> la prière, et 2<sup>o</sup> les sacrements. Que le Dieu, auteur et distributeur de la grâce, illumine les yeux de notre cœur, afin que, appréciant mieux le don de Dieu, et fortifiés par son puissant secours, nous accomplissions fidèlement les volontés de Notre-Seigneur et Maître et nous couvrons notre âme de la belle moisson de toutes les vertus, *in omni opere bono fructificantes* (Col., I, 10). Pour aujourd'hui nous étudierons la grâce par rapport à l'homme. Nous l'envisagerons comme sa *gloire*, et comme sa *force*.

<sup>1</sup> Combien il serait à souhaiter, disait Pie IX en 1866, que les prêtres qui ont charge d'âmes fussent fidèles à expliquer à leurs ouailles, avec *suite, clarté, ampleur et simplicité*, l'enseignement complet de la doctrine chrétienne, et qu'ils leur montrassent les liens intimes qui unissent entre elles toutes les parties de cet enseignement divin, en leur faisant voir surtout comment les préceptes qui régulent la conduite de la vie se rattachent nécessairement aux dogmes. Alors, non-seulement il serait pourvu à l'instruction religieuse des fidèles, mais on les mettrait à l'abri de la séduction! (Lettre à Monseigneur Dupanloup.)

## I

Dieu en nous créant eût pu se contenter de nous donner un être fini et tiré du néant, n'aurait avec nous que des rapports lointains, ne se montrer à nous qu'à travers un voile, ne se donner à connaître, à adorer, à aimer, à servir à l'homme que selon les forces de sa nature, pour une fin conforme à sa constitution, et par des moyens en rapport avec ces forces et à cette fin. Mais dans sa bonté infinie il a voulu nous élever à une condition supérieure. Par quel prodige réaliserait-il ce dessein? Au dessus de l'être créé, il ne peut exister que l'être incréé. Eh bien! Dieu le communiquera à l'homme, autant qu'il peut le recevoir, en le faisant participer à sa propre nature. Parvenu à ce rang divin, l'homme est capable d'une fin meilleure que sa fin primitive. Il est destiné à partager, autant qu'une créature en est capable, la béatitude du Père, du Fils et du Saint-Esprit; il est appelé à la vision intuitive et à la jouissance béatifique de l'essence divine. Voilà l'ordre surnaturel : la déification s'ajoutant à la création, sans l'absorber ni la détruire, une participation de la créature raisonnable à l'être infini et incréé, avec une fin et des moyens en proportion. En vertu de cette institution de l'ordre surnaturel, sur l'intelligence des hommes Dieu a greffé une intelligence divine; sur leur cœur un cœur divin; sur leur volonté une volonté divine, à leur être naturel il a ajouté un être divin; nous ne sommes pas Dieu, mais nous sommes tout divins. Et tout cet ensemble ineffable se résume en deux mots : la **GRACE** et la **GLOIRE**. La grâce, c'est-à-dire un don que Dieu ne nous doit point, un don surnaturel qui nous élève au-dessus de la condition de notre nature en nous transformant, un don mérité par la vie, les souffrances et la mort de J.-C.; la grâce, c'est-à-dire la grâce sanctifiante qui nous communique l'être divin; la grâce c'est-à-dire les dons du Saint-Esprit qui rendent notre action plus aisée, plus prompte, plus joyeuse, plus énergique; la grâce, c'est-à-dire ce concours de tous les instants, cette assistance actuelle, surnaturelle, qui nous aide à agir d'une manière méritoire de la vie éternelle, de la vision intuitive, de la gloire enfin qui est la récompense, le complément, la consommation de la grâce.

Ainsi on distingue un grand nombre de grâces dans l'ordre surnaturel : grâces extérieures et grâces intérieures, grâces accordées pour le bien du prochain, *gratis datae*, et grâces qui nous rendent personnellement agréables à Dieu, *gratum facientes*, grâce habituelle et grâce actuelle. C'est surtout de ces deux dernières que nous allons parler. Pour en faire ressortir la grandeur, je voudrais essayer de peindre aux yeux de votre piété la gloire qu'elles nous confèrent et la force dont elles nous revêtent.

Par la grâce actuelle, secours momentané et passager de lumière pour comprendre ou de bon mouvement pour agir, Dieu se fait notre aide et



notre coopérateur pour notre salut. N'est-ce pas là un grand honneur?

Quant à la grâce habituelle, c'est un don surnaturel qui nous est donné par Dieu pour demeurer en nous d'une manière fixe et permanente; plus fixe même que la vie du corps, puisque Dieu ne nous ôte jamais cette grâce, nous ne la perdons que par notre volonté. Quoique la foi, l'espérance, les vertus infuses surnaturelles, les dons du Saint-Esprit soient des grâces habituelles, on réserve généralement ce nom à la grâce sanctifiante qui est la grâce habituelle par excellence, la grâce sanctifiante qui nous donne proprement cette participation de l'être incréé, infini, divin, dont nous parlions tout à l'heure.

Comment pourrai-je redire en quelques mots les glorieuses excellences de cette grâce, de ce don de choix de la miséricorde divine, *donum electum*, de ce don précieux et suprême, *maxima et pretiosa*?

La grâce sanctifiante nous purifie de tout péché mortel qui s'enfuit devant elle, comme les ténèbres devant les rayons vainqueurs de l'astre du jour, *nilh damnationis in iis qui sunt in Christo Jesu* (Rom., viii, 1). Elle entre dans notre âme, escortée, comme une reine céleste, du glorieux cortège des vertus théologales, des autres vertus surnaturelles infuses, des sept dons du Saint-Esprit. Elle nous revêt d'une telle beauté que tout l'univers avec toutes ses splendeurs, au jugement de saint Thomas, n'est rien en comparaison d'un cœur justifié. Un jour, N.-S. fit voir une âme pure à sainte Catherine. La sainte la trouva si belle qu'elle s'écria toute transportée : « Seigneur, si je ne savais pas qu'il n'y a qu'un Dieu, je croirais que c'en est un ! »

La grâce sanctifiante nous rend les amis de Dieu. « Je ne vous appellerai plus messerviteurs, nous dit N.-S., vous êtes mes amis, *Jam non dicam vos servos... vos autem dicam amicos* (Joan., xv, 15). » Être l'ami de Dieu, quelle gloire ! — Elle fait de notre âme le temple du Saint-Esprit. « Ne savez-vous pas, s'écriait l'Apôtre, que vous êtes le temple du Saint-Esprit ? » (I Cor., vi, 9.) « Comme une balle colombe blanche qui sort du milieu des eaux et vient secouer ses ailes sur la terre, disait délicieusement le saint curé d'Ars, l'Esprit-Saint sort de l'Océan infini des perfections divines et vient battre des ailes sur les âmes pures, pour distiller en elles le baume et l'amour. Il repose dans une âme pure comme sur un lit de roses. » Oui, le Saint-Esprit habite dans le cœur des justes pour les glorifier, les éclairer, les encourager, les consoler, les fortifier, transfigurer leurs pensées, leurs sentiments, leurs actes, les pousser au bien. Que dis-je ? le Saint-Esprit ? Mais avec lui, descendent dans l'âme justifiée et le Père et le Fils, selon cette parole de N.-S. : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure » (Joan., xiv, 23). Oui, nous pouvons en être fiers, quand notre âme est pure, nous pou-

vons nous appeler comme saint Ignace d'Antioche, des Théophores, c'est-à-dire des PORTE-DIEU !

Ce n'est pas tout : la grâce sanctifiante nous communique la nature divine elle-même. Ce sont les paroles expresses de l'Écriture : *maxima et pretiosa nobis donavit ut per hæc efficiamur divinæ consortes naturæ* (II Pet., 1, 4). A la vérité nous restons hommes, mais nous sommes complètement transfigurés; nous ne devenons pas Dieu, mais nous sommes tout divins, *initium substantiæ ejus*. De même qu'une goutte d'eau jetée dans une grande quantité de vin prend la couleur et le goût du vin; de même que le fer rougi au feu acquiert toutes les propriétés du feu; de même que l'air éclairé des rayons du soleil devient si lumineux qu'il semble être la lumière même; de même que l'or et le cuivre fondus ensemble ne font qu'une même masse de métal : ainsi l'homme transformé par la grâce acquiert une ineffable ressemblance avec Dieu, infiniment supérieure à toute ressemblance créée ou créable. Il devient capable de connaître Dieu comme Dieu se connaît, de l'aimer comme il s'aime, d'agir comme il agit. Il vit, non plus de sa vie, mais de la vie de Dieu. Il devient véritablement l'enfant de Dieu, *videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus* (Joan., iii, 1). Enfant adoptif, c'est vrai, mais d'une adoption nouvelle, puisqu'il participe vraiment à la nature de son Père. Il devient le frère de J.-C. Y pensez-vous, chrétiens, frères de J.-C., le Roi des rois, le Seigneur des Seigneurs, le Créateur du monde. Il devient le cohéritier du Verbe incarné, l'héritier du ciel, car la grâce sanctifiante doit avoir son suprême épanouissement dans la gloire, dans la vision intuitive !

O beauté du cœur justifié, ô noblesse, ô grandeur de l'âme ornée de la grâce sanctifiante ! Ecoutez, mes frères, saint Léon qui vous dit : « Reconnaissez, ô chrétiens, votre dignité, et devenus participants de la nature divine prenez garde de revenir, par vos mœurs dégénérées, à l'ignominie de votre ancienne bassesse. » Ecoutez Tertullien qui vous jette cette fière parole : « Il n'y a rien de plus grand que le chrétien, [*Nemo major nisi christianus* (*De Præscript.* iii). Ecoutez l'Eglise qui vous crie : « O vous qui avez été baptisés, vous, mes enfants, vous êtes de noble race : *Ex magno genere es tu* ! » (Tob., v, 19.) Oui, nous sommes de la plus grande race du monde, nous sommes de race divine, car nous sommes de la race du Christ qui est le Fils de Dieu !

## II

La première gloire de la grâce c'est donc de nous faire vivre de la vie divine, la seconde c'est de nous communiquer une force toute puissante pour dompter nos passions, pratiquer la vertu et obtenir le ciel.

Hâtons-nous de le dire, la grâce nous est absolument nécessaire, d'abord pour accomplir cons-

et complètement toute la loi naturelle, échéance de notre nature. L'expérience est là pour le montrer : les plus grands philosophes du christianisme eux-mêmes ont pu atteindre à quelques vérités de la loi naturelle, mais ils n'ont pas possédé la vérité tout entière; ils ont pu accomplir quelque bien, mais ils n'ont pas accompli complètement la loi inscrite par Dieu dans leur cœur. Leurs aveux sont pleinement d'accord avec les affirmations de saint Paul dans l'Épître aux Romains. Aristote mourant s'écriait : « J'ai tout fait, mais le doute, je meurs dans l'incertitude, dans le but de mon voyage. Être des êtres, c'est le but de moi ! » Et Socrate dans un écrit adressé à Alcibiade « qu'il ne peut sortir de l'état de perversion qu'avec l'aide de Dieu. » C'est surtout dans l'ordre surnaturel que le besoin de la grâce se fait sentir à nous. Comment le minéral pourrait-il vivre de la vie divine? Comment le végétal pourrait-il vivre de la vie animale? Comment l'animal pourrait-il vivre de la vie raisonnable? Comment l'homme pourrait-il vivre de la vie de Dieu même, *folium quod vento rapitur*, pour lui-même vivre de la vie de Dieu même, *ide de Dieu*? Il y a impossibilité absolue. C'est donc ces hérétiques d'autrefois qui prétendaient que par eux-mêmes, sans le secours de Dieu, ils pouvaient accomplir toute la loi naturelle, se revêtir de la nature divine, accomplir les actes divins et arriver à l'éternelle béatitude. À l'arrière les pélagiens de nos jours qui prétendent à l'honneur d'une vie parfaite quoiqu'ils ne prient pas, quoiqu'ils fassent abstraction des secours de Dieu et de l'Eglise! Un homme ne peut rien dire en les dépeignant : « Je ne sais ce que la conscience d'un assassin, je ne sais ce que celle d'un honnête homme, c'est la conscience. » Fode *parietem*. » Non, dans l'ordre du surnaturel, le sentiment de saint Paul, de nous-mêmes nous ne pouvons pas même avoir une bonne

la grâce nous est nécessaire. Mais autant la grâce est indispensable, autant elle est puissante pour accomplir en nous et par nous les œuvres comparables merveilles, tout en respectant notre liberté, car, comme le dit saint Thomas de Sales : « la grâce est si gracieuse et si gracieusement nos cœurs pour les attirer, qu'elle ne gâte rien de la liberté de notre volonté » (*de l'am. de Dieu*, liv. II, c. XII)

C'est elle qui va frapper à la porte du pécheur pour le faire sortir de son état, et le mener, s'il s'opère à ses attrait, jusqu'à la justification. C'est elle qui soutient et encourage le juste à opérer toutes ces œuvres de salut qui sont la gloire de sa vie. C'est elle qui suscite les bonnes pensées, tous les généreux sentiments, tous les sublimes dévouements, les plus nobles comme les plus humbles. C'est elle qui, comme une rosée bienfaisante, tombant sur les semences, fait germer, selon les circonstances et les lieux, les vertus les plus belles et les plus

variées. « Voyez la merveille : l'eau de la pluie est la même, et cependant elle va produire des effets très différents : au lis elle va donner de quoi nourrir sa belle couleur blanche; à la rose, elle rendra le vif éclat de sa teinte brillante. Il n'est pas jusqu'à la petite violette, cachée sous les feuilles, à laquelle elle n'aille préparer la sève qui lui convient » (Landriot). Ainsi fait la grâce. C'est elle qui a sanctifié les saints de l'ancienne loi et va moissonner, jusque dans le paganisme, le schisme et l'hérésie, des élus pour le ciel. C'est elle qui suscite tous les héroïsmes dans l'Eglise : elle fait les vierges, les apôtres, les martyrs. C'est elle qui, dans sa force irrésistible quoique non nécessitante, renverse tous les cédres superbes, dompte les cœurs les plus hautains et les plus endurcis, ajoutant tous les jours, pour l'honneur de l'humanité et la beauté du ciel, au nombre déjà si grand des Prodiges, des Larrons, des Saûls, des Augustins convertis. C'est elle qui a régénéré l'individu, réformé la famille, transfiguré la société. C'est elle qui tous les jours augmente les bienheureuses phalanges du paradis.

Oui, chrétiens, c'est par la grâce que nous fuyons le mal et pratiquons la vertu; c'est par la grâce que nous nous disposons à la justification et méritons par nos bonnes œuvres l'accroissement de la sainteté, un droit à de nouvelles grâces actuelles, et une gloire correspondante dans le ciel. Ah! soyons confiants, non point en nous-mêmes, mais dans la grâce de Dieu : avec elle nous pouvons tout, *omnia possum in eo qui me confortat*! Ah! il comprenait la puissance et l'efficacité de la grâce le grand saint Paul; jamais il n'écrivait une de ses immortelles Lettres sans commencer par souhaiter aux chrétiens, la grâce et la paix, *Gratia vobis et pax*! Je vous fais le même souhait, car c'est vous souhaiter le bonheur ici bas et la gloire dans l'autre vie!

## CONGRÉGATIONS ROMAINES<sup>1</sup>

### S. C. de l'Inquisition ou du Saint-Office.

Dans les pays de l'Amérique du Nord où l'on n'avait pas encore érigé de paroisses canoniques, les prêtres lisaient chaque année aux fidèles le décret *Tametsi* du Concile de Trente, qui déclare nuls les mariages qui ne sont pas contractés devant le curé et les témoins. Le Saint-Office déclare cette publication suffisante pour la validité de la promulgation. Là où il est impossible que le curé assiste à la célébration du mariage, la présence des deux témoins suffit; mais les contractants devront recevoir le plus tôt possible la bénédiction nuptiale et faire inscrire leur mariage

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Étranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



sur les registres de la mission ou de l'église la plus proche.

DUBIUM QUOAD PROMULGATIONEM DECRETI  
*Tametsi* IN MISSIONIBUS, ET QUASI PAROCHIIS  
AMERICÆ

Die 14 novembris 1883.

Episcopus S. Hyacinthi in regione Canadensi S. Congregationi Inquisit. exponit, quod nunc oriuntur dubia de validitate quorundam matrimoniorum, sine solemnitate a decreto *Tametsi* Concilii Tridentini requisita, contractorum in missionibus vel quasi parochiis hujusce Diocesis. Ante enim annum 1872 multa loca Diocesis S. Hyacinthi, *Cantons* nuncupata, non erant adhuc in parochias canonicè divisa. His in locis aderant : 1. Missiones propriè dictæ, scilicet sine sacerdote residente; sed a missionario, ad hoc delegato, temporibus tum fixis, tum inæqualibus, per annum visitatæ. 2. Quasi parochiæ, per quas intelligi debet territorium quod, quoad speciem externam, plus vel minus accedebat ad similitudinem parochiæ, prout habens ecclesiam, prope quam sacerdos ordinario vel saltem principaliter residebat, et limites ab Episcopo designatos. Attamen in his missionibus et quasi parochiis, sicut et in parochiis, propriè dictis, decretum *Tametsi* Concilii Tridentini fuerat quotannis publicatum a sacerdotibus earum curæ præpositis. Ad hunc enim finem mandaverant Episcopi Provinciæ Quebecensis : quum Tridentinum per solemne decretum *cap. 1 sess. 24 de ref. matrim.* cujus initium *Tametsi*, nulla atque irrita declaraverit matrimonia, quæ fiunt extra præsentiam parochi et testimoniorum, quorum numerum determinat, maximi momenti esse censemus quod parochi et missionarii certiore reddant populum de ejusmodi salutari decreto. Quamobrem volumus ut legant idem decretum in concione primæ dominicæ post Epiphaniam. Opportunior ejusmodi decreti publicatio fit in parochiis vel missionibus nuper constitutis, juxta indolem præscriptionis ejusdem decreti et responsum S. Congregationis de Propaganda Fide ad Episcopum Quebecensem diei 16 octobris 1824. Quum autem dubitetur utrum valide publicari possit Decretum Tridentinum extra parochias, propriè dictas, a S. Cong. humiliter petitur declarari : « An valida fuerit « promulgatio Decreti *Tametsi* Conc. Tridentini in missionibus et quasi parochiis supra « dictis? »

Cui dubio Emi Patres inquisitores generales prædicta die responsum dederunt : « Juxta exposita affirmativa et ad mentem : mens est quod « in locis, ubi haberi nequeat parochus, validum « est matrimonium celebratum coram duobus « testibus; contrahentibus tamen onus inest recipiendi, quamprimum id fieri possit, benedictionem nuptialem, et curandi ut eorundem « matrimonium inscribatur in sacramentali registro missionis, vel proximioris Ecclesiæ, cui « subjiuntur. »

In audientia ejusdem diei SS. Pater resolutum nem hanc ratam habuit.

CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Aux vêpres du jour de la fête du Saint-Sacrement nous ajoutons un double *alleluia* au « verset » d'après la bénédiction, *Panem de cælo*, etc.  
Quelles sont les autres fêtes de l'année auxquelles nous devons ajouter ce double *alleluia* au même endroit?

R. — On dit *Alleluia* au verset *Panem de cælo* pendant tout le temps pascal, et pendant l'octave du très-saint Sacrement. Il y a également *Alleluia* après le Répons *Panem de cælo*. Mais il n'y a pas un double *Alleluia* au verset et aux Répons. Cela n'a lieu qu'aux Répons brefs.

Q. — 1<sup>o</sup> Est-on obligé d'avoir aux fonts baptismaux une voile blanc expresse pour mettre sur l'enfant lorsqu'on cède *accipe vestem candidam* !... Ou peut-on à défaut de voile, se servir de la robe même de l'enfant lorsqu'elle est blanche?

2<sup>o</sup> Faut-il aussi une serviette pour essuyer la tête de l'enfant après le baptême? et cette serviette ne doit-elle servir à cet usage? Bien souvent on ne trouve, aux fonts baptismaux, aucun « voile blanc » ni aucune « serviette. »

R. — La rubrique du Rituel demande que le ministre ait à sa disposition un voile ou linge blanc appelé encore pallium, chrêmeau, etc. qu'il doit mettre sur la tête de l'enfant. Sous le titre *De sacris oleis et aliis requisitis*, on lit dans le Rituel romain :

« Cum igitur Baptismi sacramentum jam administrandum est, hæc in promptu esse debent... Alba vestis in modum pallioli, seu linteo candidum, infantis capiti imponendum. »

Mais qui doit fournir cette pièce de linge blanc? La rubrique ne le dit pas. Si les parents ou parrains la fournissent toujours, il serait difficile de prouver rigoureusement que toutes les familles doivent en avoir une à la disposition du ministre.

En tout cas, l'absence de ce linge ne serait qu'une raison suffisante pour omettre cette cérémonie qui est si instructive et qui est d'ailleurs prescrite par la rubrique. Dans ce cas, on pourra se servir d'une serviette blanche, qui ne fait rien mais défaut dans une sacristie.

La robe blanche dont l'enfant est revêtu pendant les cérémonies du baptême, ne peut servir pour remplacer ce linge, car la rubrique porte 1<sup>o</sup> que c'est le prêtre lui-même qui impose ce linge blanc, 2<sup>o</sup> qu'il le pose sur la tête de l'enfant :

« ... et (sacerdos) imponit capiti ejus linteo candidum loco vestis albæ. » Ce sont les termes de la rubrique dans l'acte même de l'administration du saint baptême. Et la rubrique qui préside à l'administration de ce sacrement prescrit également l'imposition de ce pallium sur la tête

l'enfant : « ... linteolum candidum infantis capiti imponendum. » Donc la robe blanche de l'enfant ne suffit pas.

Ad II. La rubrique du Rituel qui précède l'administration du baptême et qui indique les objets nécessaires pour l'administration du baptême, ne parle pas de cette serviette destinée à essuyer la tête de l'enfant après l'infusion de l'eau. Et la rubrique qui concerne l'administration même du sacrement ne prescrit à personne, ni au prêtre, ni aux parrains, d'essuyer la tête de l'enfant. Elle n'en parle même pas.

Malgré ce silence, Baruffaldi oblige le prêtre à le faire. Voici ses propres paroles :

« Nihil loquitur textus de abstertione infantis post lavacrum in parte qua madefactus est. Hanc debet facere sacerdos qui baptizavit, linteolum candidum ad hunc usum tantummodo destinatum adhibendo, leniter et suaviter tergens caput infantis aqua humefactum. »

D'autres liturgistes, comme O'Kane, Le Vavas seur, Bourbon, Carpo, de Herdt, etc., disent que le prêtre le fait, mais ils n'affirment pas qu'il y soit obligé.

Mgr Martinucci, préfet des cérémonies pontificales, enseigne au contraire que cet acte doit être accompli par le parrain et la marraine : « Compater et commater accipient manutergium, et diligenter extergent caput infantis baptisati. »

Dans un grand nombre d'églises, c'est la sage-femme, ou la personne chargée de porter l'enfant, qui fait cette opération avec un linge qu'elles apportent.

Comme aucune loi ne régit cette matière, que les liturgistes ne sont pas d'accord, et que les pratiques sont différentes, nous pensons qu'on fera bien de s'en tenir à la coutume des lieux. Par conséquent les sacristies devront fournir ces linges, partout où existe cette coutume.

Q. — 1<sup>o</sup> Que doit-on faire si saint Joseph coïncide ou concourt avec saint Gabriel, patron principal de l'Eglise ?

2<sup>o</sup> Les Protonotaires apostoliques *ad instar* ont-ils droit à l'autel portatif, c'est-à-dire, peuvent-ils célébrer les saints mystères en quelque endroit qu'ils se trouvent, sans la permission de l'Ordinaire ?

R. — Ad I. Saint Joseph et saint Gabriel étant tous deux de première classe, et tous deux patrons principaux, c'est le plus digne, c'est-à-dire saint Gabriel, qui doit l'emporter, tant dans l'occurrence que dans la concurrence.

Mais dans la concurrence, on doit faire mémoire de saint Joseph.

Ces solutions que nous avions déjà données plusieurs fois conformément à des règles certaines de liturgie, viennent d'être confirmées par la sacrée Congrégation des rites le 29 décembre 1884, dans un décret que nous avons publié récemment, p. 263.

Ad II. Les Protonotaires Apostoliques *ad instar* ne jouissent pas de l'autel portatif. Pie IX leur

enleva ce privilège par la Constitution *Quamvis peculiares*, datée du 9 février 1853 :

« Protonotariis vero *ad instar participantium*, qui jam creati sint, vel in posterum creabuntur, idem altaris portatilis privilegium tollimus... »

Mais par la même Constitution il leur laissa le privilège d'un oratoire privé, qui serait visité et approuvé par l'Ordinaire, et dans lequel ils pourraient célébrer ou faire célébrer, même aux jours les plus solennels. Ce dernier privilège leur a été confirmé par la Constitution *Apostolicæ Sedis*, en date du 10 septembre 1872 :

« Indulto gaudeant privati Oratorii ab Ordinario visitandi atque approbandi, in quo, diebus etiam solemnioribus, in consanguineorum et affinium secum cohabitantium necnon famulorum suorum præsentia, missam vel per se celebrare, vel per quemcumque sacerdotem sæcularem vel cujusvis Ordinis regularem rite probatum celebrare facere, libere possint et valeant. Privilegio autem altaris portatilis omnino carere se sciunt » (n<sup>o</sup> 8).

Q. — 1<sup>o</sup> Si l'on vous demandait : est-ce que quelquefois, *casu necessitatis*, un religieux profès, portant un costume quasi ecclésiastique (moins le collet romain) comme, par exemple, les clercs Saint-Viateur, peut remplir les fonctions de sous-diacre comme les rempliraient les ministres non ordonnés, c'est-à-dire, sans manipule et ne « versant pas l'eau, » daigneriez-vous donner une réponse ?

Si la réponse était affirmative, cela permettrait beaucoup plus de solennité pour les offices des jours de grandes fêtes, dans les paroisses où il n'y a qu'un vicaire, et où il se trouve de ces religieux.

2<sup>o</sup> Si ces religieux pouvaient « faire chapiers » à vêpres, quelles belles solennités de plus !

Ce sont donc des questions qui peuvent être posées à votre journal qui résout si bien toutes celles qui lui arrivent de tous côtés.

R. — Ad I. Ce religieux profès est clerc ou non. S'il est clerc, et qu'il n'y ait là ni ministre sacré, ni prêtre en état de faire l'office de sous-diacre, et qu'il y ait nécessité, il peut en remplir les fonctions à la messe solennelle. La sacrée Congrégation des rites décida ce cas en 1848 pour des Récollets de Florence.

« An pariter permitti possit ut clericus regularis interdum nec tonsura initiatus, subdiaconi Officio fungatur in missa solemnī ; dum alter vel sacerdos vel in majoribus constitutus Ordini adest, qui ut subdiaconus inservire potest eidem missæ solemnī ? »

Voici la réponse de la sacrée Congrégation : « In casu necessitatis, dummodo non sit alter ; sed debere esse clericum » (22 juillet 1848, n. 5126, ad 5).

Ainsi il faut trois conditions pour qu'on puisse remplir les fonctions de sous-diacre à la messe solennelle : 1<sup>o</sup> que l'on soit clerc, par conséquent au moins tonsuré ; 2<sup>o</sup> qu'il n'y ait là aucun ministre sacré capable d'exercer cette fonction ; 3<sup>o</sup> qu'il y ait nécessité.

Les deux premières conditions sont faciles à saisir. Mais que faut-il entendre par la troisième,



à savoir, qu'il y ait nécessité. Il faut entendre déjà certainement la messe conventuelle, puisqu'elle est absolument nécessaire. En outre, des funérailles qui devraient être célébrées avec diacre et sous-diacre. Il en serait de même pour une messe solennelle, s'il manquait un sous-diacre.

Inutile de rappeler que ce clerc ne devrait pas revêtir le manipule.

Ad II. Jusqu'à présent la sainte Eglise a refusé aux laïcs le port de la chape pour le chant des vêpres; et nous ne voyons pas que cet honneur ait été accordé aux religieux, à moins qu'ils ne fussent clercs.

Q. — Religieux de chœur, je suis obligé, à cause des nécessités de l'horaire et de circonstances spéciales, de réciter matines *privatim* avant le chant des vêpres au chœur. Suis-je tenu de réciter vêpres et complies *privatim* avant matines, tout en assistant plus tard au chant de vêpres et de complies?

R. — Vous devez réciter Vêpres et Complies avant Matines, parce que l'ordre des Heures l'exige. Il est vrai qu'une cause raisonnable permet quelque fois d'intervertir les Heures, comme l'enseignent tous les canonistes, mais ils supposent une cause accidentelle, comme vous pouvez le voir dans saint Alphonse : *De Horis canonicis*, n. 170; tandis que vous parlez d'un cas habituel. Vous ne pouvez donc continuer votre pratique sans une concession spéciale. Autrement c'en serait fait de l'ordre des Heures.

Q. — Dans la récitation privée du Bréviaire, peut-on, par dévotion, ajouter aux suffrages la mémoire d'un saint inscrit au martyrologe?

R. — On ne peut rien ajouter ni changer au saint Office. La Bulle *Quod a Nobis* de saint Pie V le disait déjà assez clairement lorsqu'elle prescrivait de s'en tenir strictement au nouveau Bréviaire : « ... ex hujus Romani Breviarii, præscripto et ratione omnino teneri, » et qu'elle ajoutait : personne ne satisfera qu'en suivant cette forme : « ... neminemque ex iis, quibus hoc dicendi psallendique munus necessario impostum est, nisi hac formula satisfacere posse. »

Mais la sacrée Congrégation des rites a encore confirmé ce point en 1690. Le Révérendissime Père Abbé du Mont-Cassin demandait si l'on ne pourrait pas, à la fête générale de tous les saints de l'ordre de saint Benoît, ajouter le répons : *Hæc est vera fraternitas*, ou ajouter quelques répons du commun des vierges. La sacrée Congrégation répondit qu'on ne devait rien ajouter ou changer sans un Indult apostolique :

« In Officiis sanctorum nihil addendum aut immutandum, nisi de Apostolica auctoritate indultum fuerit. Et ita censuit et declaravit die 10 junii 1690 » (n. 3222, ad 3).

Et tous les liturgistes enseignent que cette solution s'applique non seulement à l'Office des saints, mais encore à tous les autres.

Si l'on veut ajouter une mémoire en l'honneur

d'un saint, on peut très bien le faire après la récitation de l'Office. Autrement, on ouvrirait la porte à l'arbitraire, et c'en serait bientôt fait de l'uniformité prescrite par les règles de la liturgie, de la théologie et du droit canon.

Q. — 1<sup>o</sup> Un aumônier de Lyon affirme que dans cette ville plusieurs personnes ont obtenu du Souverain-Pontife, sur la présentation d'un certificat de médecin, l'autorisation de communier habituellement sans être à jeun. — Ces personnes ne sont pas des infirmes dans le sens que la théologie attache à ce mot, car elles vont et viennent et vaquent à leurs affaires. — Cela est-il possible? Si oui, des habitants infirmes de hameaux distants de la paroisse de 4 kilomètres, qui, à cause d'une certaine faiblesse, ont quelque difficulté à rester à jeun jusque vers huit heures du matin, et auxquels il faut porter à domicile la communion pascale, ne peuvent-ils pas être admis à communier sans être à jeun?

2<sup>o</sup> Est-il défendu d'orner les gradins de l'autel, pendant la sainte messe, de reliquaires dont les reliques ne sont pas voilées? Un de mes confrères le prétend. A-t-il raison? Des reliquaires, de quelque forme qu'ils soient, placés sur les gradins, en arrière des chandeliers, pour y rester à demeure, ne doivent pas, il me semble, être considérés comme exposés à la vénération des fidèles, d'autant moins qu'aux jours de fêtes, des candélabres sont placés devant eux, entre les chandeliers. Ils sont là comme ornements, pour remplacer les affreux bouquets de fleurs artificielles. Ai-je tort?

R. — Ad I. Nous serions curieux d'avoir le texte de ces concessions, si elles existent. Nous savons que le Saint-Siège se montre très difficile à accorder l'autorisation de communier sans être à jeun, et met à cette concession des conditions qui en restreignent singulièrement l'usage.

Ad II. Nous avons déjà touché cette délicate question des reliquaires placés entre les candélabres. Est-il permis de placer ainsi des reliques comme on le pratique aujourd'hui dans une foule d'églises, non pas en vue de faire une exposition proprement dite de reliques, et de les faire vénérer par les fidèles, mais simplement en vue d'orner les autels? Rome n'a jamais tranché ce cas. Nous l'avons déjà dit.

On nous a objecté un décret de 1854, porté sur la demande de M. Renaut, chanoine et maître des cérémonies de la cathédrale de Saint-Brieuc, en vertu duquel les reliquaires placés sur l'autel comme simple ornement, devraient être entourés de deux lumières. Mais ce décret ne semble pas concluant, parce que la réponse de la sacrée Congrégation n'est pas en rapport adéquat avec la demande. La demande, en effet, concerne des reliquaires dans lesquels les reliques sont apparentes, et demeurant tous les jours sur les autels comme ornement, et non exposées à la vénération des fidèles. C'est un cas qui se présente très fréquemment, en France, en Belgique, etc., et sur lequel le maître des cérémonies de Saint-Brieuc sollicitait une solution.

Que répond la sacrée Congrégation des rites? Que devant des reliques exposées, il faut au moins deux lumières, conformément aux décrets. La solution est incontestable. Mais ce n'est pas

ne demandait le savant chanoine de Saint-c. Du reste pour bien saisir la différence la question et la réponse, il importe de relire le texte de l'une et de l'autre :

Renaud demandait :

*trum thecæ deauratæ sanctorum reliquiis tæ ad altaris ornamentum inter candelabrata et apertæ singulis diebus, sine lumine permanere possint? »*

la sacrée Congrégation répond :

*nte sacra lipsana exposita saltem duo lux ex decretis collucere debere »* (12 août 1854, 8, ad 18).

de voit, la question concernait un cas particulier n'a jamais été résolu. La Congrégation a traité un cas général et déjà bien des fois hé.

difficulté reste donc tout entière, et puisque la sacrée Congrégation n'a pas répondu, notre confrère comprendra que nous ne répondons pas non plus.

issons par une petite observation sur une de notre vénérable consultant. En terminant, il a dit un trait contre ce qu'il appelle *les affreux bouquets de fleurs artificielles*. Sans doute les fleurs naturelles doivent être préférées. Mais on ne peut pas toujours à sa disposition; et il est bien permis alors de recourir aux fleurs artificielles. Le mortel Gavantus n'est pas si sévère que cela. Parlant des divers ornements dont on peut orner l'autel, il cite les vases de fleurs naturelles artificielles :

*loribus item, et exquisitis quibusdam ramulis et concinne dispositis, seu veris seu fictis temporum varietate, sive in vasculis elebrosis, sive alia ratione, ornari poterunt altarium Nepotiani, quem hac de re perhorrebat S. Hieronymus commendat »* (Rubricæ Missal., Titre 20).

à un témoignage dont personne ne conteste l'authenticité. Mais nous voulons vous donner une preuve absolument péremptoire, c'est le Cérémonial des Evêques. Après avoir indiqué les divers objets qui doivent orner l'autel, il dit :

*Sed et vascula cum flosculis frondibusque decoris seu serico contextis, studiose ornata esse debent »* (Livre 1<sup>er</sup>, chap. 12, n. 12). Il faut observer qu'il s'agit, dans ce passage, d'une petite église, mais d'une cathédrale; d'un simple dimanche, mais des fêtes les plus solennelles, *in diebus festis et solemni oratione* d'une messe ordinaire, mais d'une messe solennelle célébrée pontificalement.

vous voyez que le Saint-Siège ne trouve pas mauvais les bouquets de fleurs artificielles.

Après les lettres que nous avons reçues de diverses provinces, bon nombre de prêtres ont voulu réformer leurs idées sur cette matière. Ils ont accueilli trop facilement les appréciations de quelques archéologues dépourvus de science que.

## SCAPULAIRES

(2<sup>e</sup> PARTIE)

### VI

#### LE SCAPULAIRE NOIR DE LA CROIX ET DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

Ce scapulaire est celui que les Passionistes distribuent aux membres des confréries affiliées à leur congrégation. Il n'est que la reproduction en petit du vêtement montré par N.-S. et la sainte Vierge à saint Paul de la croix, pendant qu'il méditait l'établissement de la congrégation. Dans une première manifestation il se vit revêtu d'une tunique noire, sur laquelle était attachée une croix blanche, au côté gauche de la poitrine, et le nom de Jésus formé avec des lettres blanches. En même temps il entendit ces paroles : *Ce signe montre de quelle pureté et de quelle candeur doit être orné le cœur qui porte inscrit le très saint nom de Jésus.*

Plus tard la sainte Vierge lui apparut portant elle-même ce vêtement noir, avec une image représentant, sur un fond blanc, un cœur, une croix et les clous de la Passion, et portant cette inscription : *Jesu Christi Passio.*

Ce scapulaire, qu'il ne faut pas confondre avec celui de la Passion et des très-saints Cœurs de Jésus et de Marie, a été enrichi d'un grand nombre d'indulgences, dont le sommaire se trouve dans les *Rescripta*, p. 571.

### VII

#### SCAPULAIRE DE LA PASSION DE N. - S. J. - C. ET DES SAINTS CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE

Le scapulaire de la Passion doit son origine à une communication faite par Notre-Seigneur, le soir de l'octave de saint Vincent de Paul, 26 juillet 1846, à une sœur de la Charité.

Le Sauveur apparut à cette religieuse, tenant à la main droite un scapulaire écarlate, attaché à deux rubans de laine de même couleur. D'un côté était représenté le divin Maître attaché à une croix, au pied de laquelle on voyait les instruments de sa Passion. Autour on lisait : *Sainte Passion de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, sauvez-nous.*

De l'autre côté, sur la même étoffe, était imprimée l'image des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, au milieu desquels brillait une croix qui semblait les transpercer tous les deux à la fois. On lisait autour : *Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, protégez-nous.*

Le Supérieur général de la Mission n'attacha pas d'abord beaucoup d'importance à ces révélations; mais étant venu à Rome au mois de juin 1847, il crut devoir en parler au Père commun des fidèles. Pie IX écouta ce récit avec un vif intérêt, ne fit aucune objection, et, sur le simple exposé des faits, autorisa par un bref du 25 juin de la même année, tous les prêtres de la Mission, appelés vulgairement *Lazaristes*, à bénir et à distribuer le scapulaire de la Passion.



Par un autre bref du 21 mars 1848, le Supérieur de la Mission et des Sœurs de la Charité fut de plus autorisé à communiquer la même faveur à tout prêtre régulier ou séculier qui voudrait en faire usage.

Un grand nombre d'indulgences ont été accordées par le pape Pie IX aux fidèles qui portent ce scapulaire. Ils verront en outre se réaliser en leur faveur la promesse de N.-S. contenue dans ces consolantes paroles : « *Tous ceux qui porteront ce scapulaire, recevront chaque vendredi une grande augmentation de foi, d'espérance et de charité.* »

### VIII

#### SCAPULAIRE DU PRÉCIEUX-SANG

C'est le vêtement des membres de la confrérie du Précieux-Sang. Il se compose d'un morceau de laine rouge, avec l'image du crucifix ou du cœur de Jésus laissant couler le sang sur le calice.

La distribution du scapulaire du Précieux-Sang est réservée aux prêtres de la Congrégation de la Mission du Précieux-Sang de N.-S. qui peuvent déléguer d'autres prêtres.

Nous traduisons quelques remarques qui sont empruntées à un opuscule imprimé à Rome, en 1878, et annexées au sommaire authentique des indulgences :

« 1° Si quelque prêtre désire ériger canoniquement dans une église la pieuse confrérie du Précieux-Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il doit en faire la demande à l'Ordinaire du diocèse. L'évêque apposera le décret d'érection au bas de la supplique, et y désignera nommément le recteur de la confrérie avec l'église et l'autel où elle aura son siège.

« Ce décret est envoyé à Rome au Directeur général de la Congrégation du Précieux-Sang, qui fera remettre des lettres d'agrégation. Ces lettres enregistrées à la chancellerie ecclésiastique, si cela plaît à l'Ordinaire, sont publiées et conservées dans les archives de la pieuse confrérie, avec le livre sur lequel seront inscrits les noms de ceux qui en feront partie.

« 2° Il faut remarquer que ces lettres sont accordées gratuitement et qu'on ne peut rien recevoir pour prix de l'inscription des fidèles dans la confrérie.

« 3° L'autel où la confrérie doit avoir son siège, sera désigné nommément, et par là même il est privilégié pour chaque jour et à perpétuité pour les défunts.

« 4° Il n'y a aucun habit particulier, ni aucune règle comme dans les autres confréries. Ce n'est qu'une simple dévotion au prix de notre rédemption, sous la direction du recteur temporaire de l'église, avec ses prières et ses indulgences.

« Mais l'Ordinaire peut ériger une confrérie du Précieux-Sang, avec des règles spéciales, dont les membres porteront un vêtement noir avec des ornements rouges.

« 5° Le directeur de la confrérie canoniquement érigée est considéré comme inscrit *ipso facto*, avec la faculté ordinaire de communiquer ses pouvoirs à d'autres prêtres qui par là sont regardés comme inscrits, avec la puissance d'en inscrire d'autres, mais non de subdéléguer.

« 6° A la mort du recteur de la confrérie, son successeur a les mêmes pouvoirs. S'il arrivait que le directeur ne voulût plus prendre soin de la confrérie, l'Ordinaire désignerait un autre prêtre qui lui succéderait avec les mêmes pouvoirs. Dans tous les cas on doit inscrire les nom et prénom du nouveau directeur sur le registre de la confrérie.

« 7° Le directeur doit avoir un registre, sur lequel il inscrira les noms et prénoms des fidèles admis par lui dans la confrérie, ainsi que le jour, le mois et l'année de leur réception. Celui qui est délégué par le directeur inscrira les noms de ceux qu'il admet sur une note séparée qu'il transmettra peu après au directeur, pour être conservée dans le registre.

« 8° S'il arrive que dans une ville ou un village existe déjà une pieuse confrérie agrégée à la *Primaria*, on ne pourra plus y en ériger d'autre qu'avec une autorisation spéciale du Saint-Siège <sup>1</sup>. »

### IX

#### SCAPULAIRE DU SACRÉ-CŒUR

Il ne s'agit pas ici d'un scapulaire proprement dit, mais d'une image du Sacré-Cœur brodée en laine blanche, ou attachée à un morceau de laine blanche, et portée suspendue au cou au moyen d'un cordon. On met ordinairement autour cette inscription : *Cessa, Cor Jesu nobiscum est : Arrête, le cœur de Jésus est avec nous.*

Dans un bref du 20 juin 1873, le Souverain Pontife a déclaré que l'on ne devait pas regarder cet emblème comme un véritable scapulaire, et qu'on ne devait pas lui appliquer les décrets touchant les scapulaires; que chacun pouvait s'en revêtir soi-même, sans qu'il fût besoin de bénédiction, d'imposition ou d'inscription sur un registre quelconque et que les paroles placées en exergue étaient de conseil et non de précepte.

C'est le cardinal Cullen, archevêque de Dublin, qui le premier sollicita l'approbation du Saint-Siège pour cette dévotion. Il dépeint ainsi l'emblème : « *Parvam imaginem sacri Cordis Jesu lana alba ac depictam vel alias eidem lanæ affixam, e collo supra pectus pendentem, modo fere parvi scapularis et cum hisce verbis in lingua vernacula impressis, etc.* <sup>1</sup>. »

Voici le résumé du bref du 20 juin 1873, dont nous avons parlé : « *In brevi diei 20 junii 1873 de hoc scapulari duo statuuntur : 1° Enim prioris concessionis leges omnino servandas esse edictur. In priori autem concessione d. d. 28 octobris*

<sup>1</sup> *Rescripta auth. S. C. Indulg.* p. 549.

<sup>1</sup> *Rescripta authentica S. C. Indulg.* 28 octobre 1872, n. 427, p. 663.

1872 S. Pontifex scapulare illud a S. Corde Jesu nuncupatum, non tanquam scapulare proprie dictum et in stricto sensu designat, sed tantummodo ut signum quoddam. Hinc illa, quæ de parvis scapularibus proprie dictis statuta sunt, huic signo applicari non debent; quare neque ejusdem benedictio seu impositio requiritur neve aliqua adscriptio, et sufficit ut hoc signum laneum albi coloris, imaginem S. Cordis in medio referens, ex collo supra pectus pendens deferatur. ? Ad appositam S. Cordis Jesu inscriptionem quod attinet, neque unam, neque alteram omnino necessariam esse declaratur, ita ut ejusmodi inscriptio sive retineri sive omitti possit <sup>1</sup>. »

Le Souverain-Pontife a accordé plusieurs indulgences aux personnes qui porteraient ce scapulaire. Par un bref du 28 octobre 1872, enregistré au secrétariat de la S. Congrégation des indulgences, le 18 décembre de la même année, le pape concède 100 jours d'indulgences à gagner, une fois le jour, par les personnes qui portant ce scapulaire récitent quelques prières, par exemple, *Pater, Ave, Gloria*. Un autre bref du 20 juin 1873, donné à la demande de l'évêque de Ratisbonne, est venu confirmer le premier : « Itaque omnibus et singulis utriusque sexus Christifidelibus, qui parvum scapulare laneum albi coloris, imaginem S. Cordis Jesu in medio referens gestaverint, et corde saltem contrito Orationem Dominicam, Salutationem Angelicam et Gloria Patri quolibet anni die recitaverint, centum dumtaxat dies semel in die lucrificandos de injunctis eis seu alias quomodolibet debitis poenitentis.... relaxamus <sup>2</sup>. »

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — 1<sup>o</sup> Le curé a-t-il exclusivement le droit de nommer et de révoquer le sonneur ? Cette question est pour moi d'une grande actualité. De temps immémorial il existe dans ma paroisse un usage qui consiste à refuser l'honneur des cloches, certains cas échéants, par exemple, au baptême d'un premier enfant né avant les neuf mois révolus, et c'est le cas qui s'est présenté. Gagnés par l'appât du gain, usant même de ruse, mes sonneurs n'ont pas craint d'agir contre tout règlement et toute défense à ce sujet : ce qui peut attirer au curé des reproches de partialité et de la part de ceux qui se sont trouvés dans le même cas et qui n'ont point eu les cloches et même de la part de tous les paroissiens.

Donc, avant d'agir, je voudrais être bien fixé sur mes droits en m'appuyant sur la loi.

2<sup>o</sup> Les cloches doivent-elles être amodiées par adjudication ?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Sur ce premier point le droit est incontestable depuis l'ordonnance du 12 janvier 1825. Avant cette époque, en vertu de l'art. 33 du décret du 30 décembre 1809, la nomination et la révocation des sonneurs appartenaient aux marguilliers sur la proposition du curé ou desservant.

Mais l'article 7 de l'ordonnance du 12 janvier 1825 a modifié ce point pour les communes rurales. Dans ces dernières localités, la révocation et la nomination des sonneurs et autres serviteurs d'église sont faites exclusivement par le curé, desservant ou vicaire.

Maintenant que nous avons établi le droit, qu'il nous soit permis de trouver excessif l'usage dont parle notre correspondant, du moins en ce qui concerne les premiers-nés d'un mariage. Comme on ne peut tirer aucune conclusion fondée d'une naissance avant neuf mois révolus, on s'expose à flétrir des personnes qui ne le mériteraient pas. Tout le monde connaît le vieux proverbe des enfants qui déshonorent leur mère, en venant au monde bien portants à 7 mois, 8 mois, 8 mois et demi; mais l'expérience et la science attestent que cela peut provenir d'une multitude de causes autres que celle dont parle notre correspondant; et nous pensons que la peur d'affliger injustement une personne honnête doit obtenir miséricorde pour celles qui eurent le tort de faire Pâques avant Rameaux. Pourquoi ne pas imiter l'Eglise qui corrige tout par le sacrement ? S'il s'agissait d'enfants nés hors mariage, très bien; mais nous estimons regrettable un usage propre à troubler des ménages en possession d'un état légitime de par la loi des hommes et la loi de Dieu.

Ad 2<sup>me</sup>. Certainement on peut amodier les cloches par adjudication, mais on ne le doit pas. Nous croyons que cela ne s'est jamais fait nulle part. Mais dans le cas où l'on se passerait ce caprice qui ne paraît pas avoir la moindre raison d'être, il serait indispensable d'avoir un cahier des charges assez sagement rédigé pour que les adjudicataires ne puissent user des cloches que selon les règlements concertés, comme il est prescrit, entre l'évêque et le préfet, et selon l'esprit de l'Eglise.

Q. — 1<sup>o</sup> M. le maire m'annonce que désormais il quêtera ou fera quêter pour le bureau de bienfaisance aux enterrements, aux mariages et autres offices de la paroisse, se prétendant autorisé, sans aucune restriction ni condition, par l'article 75 du décret du 30 décembre 1809 ainsi libellé : « tout ce qui concerne les quêtes dans les églises sera réglé par l'évêque, sur le rapport des marguilliers, sans préjudice des quêtes pour les pauvres, lesquelles devront toujours avoir lieu dans les églises toutes les fois que les bureaux de bienfaisance le jugeront convenable. »

D'après lui, le décret du 12 septembre 1806 serait abrogé et ne gêne nullement depuis 1809. « Art. 1<sup>er</sup>. Les administrateurs des bureaux de bienfaisance sont autorisés à faire par eux-mêmes des quêtes et à placer un tronc dans chaque église paroissiale. — Art. 2. Les évêques... par un article additionnel, soumis à l'approbation du ministre des cultes, détermineront le nombre de ces quêtes, les jours et les offices où elles se feront. »

Ce décret de 1806 est-il abrogé et faut-il laisser M. le maire agir selon son bon plaisir ?

2<sup>o</sup> Le même fonctionnaire vient de faire supprimer par le conseil municipal l'allocation de 25 francs jusqu'ici accordée au sonneur pour les Angelus, qu'on ne sonnera plus désormais. Mais pour le « midi des vigneron » (11 heures, usage local) il nomme l'instituteur qui délègue au sortir de l'école une bande d'enfants trop heureux de se pendre à la corde des cloches, causant, riant, courant,

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>2</sup> Ibid., p. 663, en note.



bousculant tout dans l'église. Le maire peut-il nommer le magister sonneur du midi des vigneron sans mon agrément? Le maître d'école peut-il déléguer ainsi ses bambins? Doisje me résigner à tolérer ces désordres dans l'église?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Nullement. Le décret de 1806 n'est pas abrogé; seulement il faut le combiner avec le décret de 1809, et de cette combinaison sort la jurisprudence qui règle les quêtes dans les églises en faveur des bureaux de bienfaisance. D'après cette jurisprudence, les évêques, par un statut soumis au ministre des cultes, déterminent le nombre, les jours et les offices où elles se feront. Une fois les jours et les offices déterminés, les bureaux de bienfaisance jouissent de leur privilège quand ils jugent convenable d'en user dans le cercle tracé par l'autorité épiscopale et approuvé par le ministre. Une autre conséquence, qui ressort des deux décrets combinés, c'est que les administrateurs des bureaux de bienfaisance doivent faire eux-mêmes la quête, sans que les curés puissent les en empêcher. Mais s'ils veulent déléguer une personne prise en dehors de la commission administrative, il leur faut l'agrément du curé pour le choix de leurs délégués, hommes ou femmes.

La difficulté qui nous est soumise aujourd'hui a été soulevée il y a trois ou quatre ans par le bureau de bienfaisance du quartier Saint-Roch qui prétendait quêter aux convois et surtout aux mariages. Le vénérable curé de la paroisse protesta vivement. Il n'eut pas de peine à démontrer par l'usage et l'interprétation universelle du texte des lois, qu'on avait toujours compris les cérémonies publiques du culte, telles que la messe chantée; tandis que les convois et les mariages étaient des cérémonies particulières et en quelque sorte privées. Il eut gain de cause; et notre correspondant aura gain de cause aussi en luttant contre son prétentieux maire.

L'interprétation qui a prévalu pratiquement est d'autant plus naturelle que les bureaux de bienfaisance pouvant avoir un tronc placé dans les églises, leur droit à la quête s'exerce d'une manière habituelle et permanente.

Ad 2<sup>me</sup>. Si l'on se met au point de vue de l'ancienne législation, le maire n'avait pas le droit de nommer le sonneur de cloche, et même pour le remonteur de l'horloge, il avait besoin de l'agrément du curé. Sous l'empire de la législation nouvelle, sa conduite est en contradiction avec la pensée des législateurs telle qu'elle résulte du règlement-modèle pour la sonnerie des cloches envoyé par le ministre à tous les préfets de France. L'art. 7 porte, en effet, que les sonneries civiles ordonnées par le maire ou son délégué devront être exécutées par le sonneur attitré de l'église qui recevra de ce chef une indemnité fixée par le conseil municipal.

En cas de refus de ce sonneur (et dans ce cas seulement) le maire pourra nommer un sonneur spécial pour exécuter les sonneries civiles. Ce

sonneur civil pourra être révoqué par le maire et sera exclusivement soumis à ses ordres.

Il est donc permis de conclure, de deux choses l'une : ou bien, dans le diocèse dont il s'agit, il existe un règlement pour les sonneries concerté entre l'évêque et le préfet, selon la récente loi municipale; ou bien il n'existe pas. Dans cette dernière hypothèse, c'est l'ancienne loi qui règle encore tout, et elle ne donne aucun droit spécial ou exclusif au maire. Dans la première, le magister ne peut être désigné par le maire pour sonner les cloches au point de vue civil que sur le refus du sonneur attitré; celui-ci a droit à une indemnité de la commune.

Dans tous les cas, le curé ne perd pas son droit de police, et il peut toujours empêcher que le désordre ne s'introduise dans son église, et s'opposer, conséquemment, à ce que les enfants viennent sonner au nom de l'instituteur. Notre avis est qu'il faut monopoliser le plus possible le service de l'église et des cloches entre les mains des agents de la fabrique, et l'enlever par tous les moyens légaux à l'autorité civile trop portée à se croire maîtresse de tout.

Q. — Suffit-il de la réunion habituelle d'enfants dans un local déterminé pour y être instruits par des procédés quelconques, même si les leçons ont été données isolément ou dans des pièces séparées, pour constituer le délit d'ouverture illégale d'une école?

R. — Oui. Nous avons parlé dans le temps d'un jugement du tribunal correctionnel d'Avallon acquittant deux sœurs de la Providence poursuivies pour ouverture illégale d'une école primaire, délit que le parquet prétendait constitué par le fait que ces religieuses avaient, en attendant l'ouverture de leur école libre, réuni dans un ouvroir les jeunes filles appelées à suivre cette école et leur avaient donné des leçons particulières.

Le procureur de la république d'Avallon ayant fait appel de ce jugement, l'affaire est revenue devant la chambre des appels correctionnels de la Cour de Paris.

M. le conseiller Violland a présenté le rapport. M. l'avocat général Potier a soutenu l'appel du ministère public.

M<sup>le</sup> Alpy, au nom des sœurs institutrices de l'Isles-sur-le-Serein, a demandé la confirmation pure et simple du jugement qui a prononcé leur acquittement.

Il expose qu'après la laïcisation de l'école communale de l'Isle-sur-le-Serein, qu'elles dirigeaient depuis près de cinquante ans, les sœurs institutrices furent priées instamment, par la grande majorité des pères de famille, de rester dans la commune pour y ouvrir une école libre. En attendant l'appropriation du nouveau local et l'accomplissement des formalités légales (que l'hostilité de l'administration a, d'ailleurs, fait traîner en longueur), et sur la demande des mêmes pères de famille, elles ont consenti, d'une part, à donner

ux enfants des leçons particulières, et, d'autre part, à les réunir et à les garder pendant que les parents vauquaient aux travaux des champs, mais n'ayant soin, pour ne pas tomber sous l'application des articles 27 et 28 de la loi du 16 mars 1850, de ne jamais leur faire la classe pendant qu'ils étaient ainsi réunis.

En droit, dit M<sup>e</sup> Alpy, il est incontestable, et il l'a été maintes fois jugé par la cour de Cassation, que, pour constituer le délit spécial d'ouverture illicite d'école, il faut la réunion de trois conditions : 1<sup>o</sup> que des enfants de différentes familles aient été réunis habituellement 3<sup>o</sup> pour recevoir l'instruction en commun (*Cass. 27 juillet 1860, 27 janvier 1883*).

Dans l'espèce, la troisième condition essentielle fait défaut, puisqu'il résulte de l'instruction et des débats que jamais l'instruction n'a été donnée en commun aux enfants. Il y a donc eu, d'un côté, enseignement domestique, constitué par les leçons données individuellement soit au domicile des parents, soit au domicile des sœurs; or, cet enseignement, corollaire du droit d'éducation, appartenant au père de famille, échappe, d'après la loi et la jurisprudence, à toute réglementation; d'un autre côté, il y a eu ouverture d'une garderie, dans laquelle les enfants étaient simplement surveillés et non instruits, et qui, à ce titre, ne pouvait être assimilée à une école (*Cass. 1 mars 1884*).

L'école libre a d'ailleurs été ouverte depuis l'appel interjeté, et fonctionne aujourd'hui régulièrement.

La cour a rendu un arrêt dont voici la teneur :  
La Cour,

Considérant, en ce qui concerne la demoiselle Martin, qu'il résulte des documents de la cause, et notamment de la déclaration de Jeanne Bonnaire, qu'en 1884, à l'Isle-sur-le-Serein (Yonne), la demoiselle Martin a réuni quotidiennement, dans un local déterminé, un certain nombre de petites filles âgées de six à douze ans;

Que ces réunions avaient lieu dans un but d'éducation et d'instruction;

Que pendant qu'une subordonnée donnait à une partie de ces enfants des leçons de lecture et de dictée, la demoiselle Martin en prenait à part quelques-unes successivement, composant ce qu'on appelait la grande classe, et leur donnait des leçons en particulier;

Considérant, en ce qui concerne la demoiselle Gauthier, qu'il est constant, aux termes mêmes des explications par elles fournies, qu'à la même époque et au même lieu elle a réuni chaque jour, dans une pièce servant, a-t-elle dit, de garderie, de vingt à trente enfants âgés de trois à onze ou douze ans, filles pour la plupart mêlées à quelques garçons;

Qu'elle n'apprenait pas à lire aux plus petits, mais qu'elle faisait descendre successivement dans une autre pièce ceux qui étaient en âge de comprendre, et les y faisait lire et calculer les

uns après les autres, sans que jamais ces leçons fussent données à plusieurs à la fois;

Considérant que ces constatations de fait conduisent nécessairement à cette conséquence qu'il y a eu ouverture d'une double école; qu'il n'est pas contesté qu'il n'avait été fait aucune déclaration préalable;

Considérant que la manière dont l'enseignement est donné importe peu, au point de vue de l'application de l'article 29 de la loi du 15 mars 1850; que la circonstance que tout ou partie des enfants recevaient des leçons isolément, et même dans une pièce séparée, ne saurait être tenue pour exclusive de l'idée d'école; qu'il suffit que les enfants aient été réunis habituellement dans un local déterminé pour y recevoir l'instruction et que cette instruction leur ait été donnée par des procédés quelconques;

Par ces motifs,

Déclare les demoiselles Martin et Gauthier convaincues d'avoir, etc.;

Et leur faisant application, etc.;

Les condamne chacune à 16 francs d'amende;

Dit que les écoles seront fermées, etc.

Nous apprenons qu'un pourvoi a été donné à la Cour de Cassation contre cet arrêt, et que M. Félix Bonnet a bien voulu accepter de demander à la Cour suprême le maintien de sa jurisprudence antérieure.

Q. — Un tableau, attribué à un maître, doit-il être considéré comme objet d'art précieux, de telle sorte que le curé de la paroisse puisse, par mesure de prudence, l'enlever de l'église comme il enlève les vases sacrés et même le Saint-Sacrement, se conformant en cela aux recommandations pressantes et réitérées de son évêque?

R. — Un tableau de maître doit évidemment être considéré comme un objet d'art. Sous ce rapport il est soumis comme les autres objets d'art aux lois spéciales qui régissent le mobilier des églises.

Au point de vue où se place notre correspondant, et selon les explications que nous fournit sa lettre, il s'agit de savoir si, en raison de la valeur du tableau et du danger actuel que courent les églises, un curé peut sans l'avis du conseil de fabrique et même malgré lui, enlever provisoirement ce tableau de l'église, le déposer chez lui avec d'autres objets précieux. Ceci, d'après nous, ne souffre pas la moindre difficulté. Autant il est facile de comprendre la sollicitude des évêques et les prescriptions exceptionnelles qu'ils tracent pour sauvegarder les richesses artistiques de l'église, autant la conduite opposée d'un conseil de fabrique est inintelligible. Nous ajouterons qu'en droit un conseil de fabrique qui voudrait forcer un curé à réintégrer un pareil tableau dans l'église, sortirait manifestement de ses attributions. Il ne faut pas oublier que le curé est directeur du culte dans une paroisse sous l'autorité de son évêque et qu'en outre il est seul investi de par la loi du droit de police dans son église. Il



ne pourrait certainement pas vendre ou donner ou échanger le tableau sans le concours de la fabrique; mais il est absolument maître de son placement et des mesures à prendre pour le sauvegarder, sous sa responsabilité morale et personnelle.

## COURRIER DE L'UTILE

### BOISSONS ÉCONOMIQUES ET RAFRAÎCHISSANTES

#### *Bière faite avec la cosse des pois verts.*

Les cosses de pois verts contiennent tant de substance sucrée, qu'elles produisent, lorsqu'on les fait cuire dans l'eau, une liqueur parfaitement semblable, tant pour le goût que pour le parfum, au moût de bière. On donne à cette liqueur la saveur amère de la bière avec de la sauge ou du houblon. Voici la manière de procéder : Mettez une certaine quantité de cosses dans un chaudron, versez-y assez d'eau pour les recouvrir d'un centimètre et demi; exposez-les ensuite au feu pendant trois heures. Filtrez la liqueur, ajoutez la quantité suffisante de sauge ou de houblon, ensuite laissez fermenter comme le moût de bière. La sauge remplace parfaitement le houblon, et elle est préférable pour la liqueur en question. En ajoutant une certaine quantité de cosses dans la liqueur, avant qu'elle soit refroidie, on obtient une boisson qui n'est pas inférieure à la bière anglaise.

#### *Moyen de fabriquer à peu de frais le cidre.*

Le cidre est une boisson excellente, surtout pendant les travaux de la campagne. Les frais de pressoir et de transport quelquefois onéreux, les avaries causées aux fruits par les retards, sont des inconvénients qu'il est bon d'éviter autant qu'il est possible. On peut y parvenir par le moyen suivant :

Aussitôt que les fruits sont récoltés, sans être trop mûrs, il faut les écraser et les mettre dans une futaille puis verser la quantité d'eau nécessaire pour que la fermentation s'établisse parfaitement, laisser fermenter pendant trois jours environ, tirer cette boisson à clair et la transvaser dans un tonneau bien rincé; mettre à l'endroit de la bonde et y laisser pendant un mois une feuille de vigne couverte de sable, et ensuite boucher le tonneau avec la bonde.

#### *Boisson vineuse à 5 centimes le litre.*

Cette boisson est salubre et rafraîchissante. Prenez :

Crème de tartre en poudre, 120 grammes.

Racine de réglisse, 250 grammes.

On met dans un chaudron crème de tartre et réglisse. Celle-ci doit être coupée en petits morceaux ou broyée avec un marteau. On ajoute 4 litres d'eau et après une ébullition d'un quart d'heure, on verse le tout dans un baquet et on ajoute 17 litres d'eau. On laisse reposer au moins deux heures, puis on tire le liquide à clair. On

met dans un baril et on verse, sur 20 litres de cette liqueur, 1 litre d'alcool à 33 degrés, ou 2 litres d'eau-de-vie à 18 degrés. On mêle et on laisse en repos pendant quelque temps.

On peut varier cette composition de la manière suivante :

Crème de tartre, 120 grammes.

Vinaigre, 12 centilitres.

Sucre brut ou miel, 750 grammes.

Eau, 20 litres, — alcool à 33 degrés, 1 litre, ou eau-de-vie à 19 degrés, 2 litres.

On fait fondre la crème de tartre avec le sucre dans 2 litres d'eau; on donne un quart d'heure d'ébullition, après quoi on fait le mélange; on laisse reposer du soir au lendemain dans un endroit frais.

On aromatise si l'on veut, avec un ou deux citrons, coupés en tranches minces et infusés dans de l'eau bouillante.

On peut mettre dans la liqueur un nouet de coriandre, de fleur de sureau ou de fleur de pêcher.

On recommande encore cette composition :

Groseilles rouges, 4 kilog.

Framboises, 125 grammes.

Mélasse, 1 kilog.

Eau pure, 20 litres. Alcool à 33 degrés, 1 litre.

On met les groseilles dans un chaudron avec 1 litre d'eau, on fait bouillir un quart d'heure et on passe dans un linge avec expression. On ajoute les framboises en retirant les groseilles du feu. On fait fondre le sucre dans la liqueur encore chaude, sans faire bouillir, on ajoute l'eau et l'alcool, on mêle, on met dans un baril et on laisse reposer un jour, puis on met en bouteilles.

Cette boisson revient à 15 centimes le litre et vaut mieux que le cidre. Au lieu de groseilles, on peut se servir de prunes, de cornioles, de sorbes, de prunelles, de pommes tombées avant la maturité. On écrase ces fruits, on les fait bouillir dans l'eau pendant une demi-heure avec la mélasse, on ajoute de l'eau pour achever les 20 litres, on laisse fermenter pendant deux ou trois jours. Si la fermentation ne s'établit pas le premier jour, on ajoute un morceau de pain trempé dans la levûre de bière ou un peu de levain de boulanger. Lorsque la liqueur ne travaille plus, on ajoute l'alcool ou l'eau-de-vie; on laisse reposer et on met en bouteilles.

## IMPRIMATUR.

Lingonis, die 1 julii 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

Publications nouvelles de la Société générale de Librairie catholique  
Victor PALMÉ, DIRECTEUR-GÉNÉRAL, 76, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS

## DE L'ÉGLISE & DE SA DIVINE CONSTITUTION

Par D.-A. GRÉA

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, ANCIEN VICAIRE GÉNÉRAL

Un beau volume in-8° de 513 pages . . . . . 7 fr. 50

« Vous avez fait un bien beau livre. Je l'ai lu avec bonheur, avec profit surtout. *Il faudrait que tous les évêques le connussent et qu'il devint le manuel de tous les prêtres.* » — (Extrait de la lettre de Mgr Gay, évêque d'Anthédon, à l'Auteur).

## ENCHIRIDION THEOLOGICUM

COMPLECTENS

CONCILII TRIDENTINI ET CONCILII VATICANI CONSTITUTIONES  
CUM SELECTIS PIE IX CONSTITUTIONIBUS

Par HENRI RAMIÈRE

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS

Ouvrage posthume augmenté des principales Lettres Encycliques de Léon XIII

Un volume in-12 de 464 pages. . . . . 4 fr. 50

VIENT DE PARAÎTRE : 4<sup>me</sup> FASCICULE DE

## GLOSSAIRE ARCHÉOLOGIQUE DU MOYEN-ÂGE ET DE LA RENAISSANCE

Par VICTOR GAY

ANCIEN ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT, ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

2 volumes grand in-8° de 800 pages, ornés de plus de 2000 figures

PRIX DE SOUSCRIPTION

FORMAT GRAND IN-8° . . . . . 90 francs. — FORMAT IN-4° GRAND PAPIER . . . . . 150 francs.

L'ouvrage paraîtra en 10 fascicules, du prix de 9 francs, et de 15 francs pour le grand papier.

En vente : Fascicules 1, 2, 3 et 4

Ce répertoire archéologique du moyen-âge et de la renaissance, ou glossaire spécial donne, à l'appui des termes, une série de plus de trente mille textes originaux, avec figures d'après les monuments contemporains, la plupart inédits. Ce n'est point, à proprement parler, une histoire, mais une sorte de tableau, où les érudits trouveront souvent, avec l'explication de mots aujourd'hui usités ou mal définis, l'image des objets qu'ils expriment, et dans lequel les collectionneurs et les curieux rencontreront, sur ces mêmes objets figurés, le renseignement historique qui leur manquent.

## HISTOIRE DE M. HEMERY ET DE L'ÉGLISE DE FRANCE PENDANT LA RÉVOLUTION

Vient de paraître : 1<sup>re</sup> partie. — Tome I<sup>er</sup>, LA RÉVOLUTION. Beau et fort volume in-8°. Prix : 6 fr.

Le tome II et dernier (2<sup>e</sup> partie) est sous presse.

## LA CITÉ ANTICHRÉTIENNE

Par Dom BENOIT

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, ETC.

Deux forts volumes in-12 de XVII-517 et 667 pages, titre rouge et noir. Prix : 8 francs.

## LA CORÉE

Par Paul TOURNAFOND

Un volume in-18 de 172 pages, avec carte géographique.  
Prix : 1 franc.

## VOYAGE EN CORSE

Par FAURE

Deux volumes in-12. Prix : 6 francs.

## TRENTE JOURS A LA CAMPAGNE

Par M. L.-M. CASABIANCA

Un beau volume in-12 de 464 pages. . . . . 3 francs.

Voici un aperçu des sujets traités :

Eclaircissements sur la nature. — La terre. — Les montagnes. — La mer. — Les fleurs. — Les arbres. — Les fleuves. — Les forêts. — Les mines. — Les torrents. — Les abîmes. — Les cavernes. — La solitude. — Le silence. — Les voix de la nature. — Lieux par où personne n'a passé. — Les animaux. — L'air et les vents. — Les sources minérales. — Les ruines. — Les travailleurs des champs. — Le beau temps. — Le mauvais temps — La promenade. — La pêche. — Les croix dans les champs. — La matière. — Le repos. — Les chemins de fer. — La guerre dans la nature. — La nuit. — Les astres.

Ce livre qui contient des histoires intéressantes, des comparaisons gracieuses et fraîches, s'adresse aux personnes qui passent à la campagne une partie de la belle saison ; aux jeunes gens en vacances ; aux habitants de la campagne, aux personnes qui ont une horreur instinctive pour les productions malsaines et les mauvais romans.

## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure qualité sup.

Articles Religieux : Christ, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

PRESSER

POUR

IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI

Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.



DEPUIS 25 FRANCS

Système à la portée d'un Enfant

PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen frs



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières

Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
CACHAL-FROC, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

CHAPEAUX. MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de CHEMINS DE CROIX en peinture, en sculpture, etc. L. CHOVEL, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

M<sup>S</sup>ON BOUSSASSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS.

ENCENS des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

COLTAT & C<sup>IE</sup> rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

VITRAUX D'ART. Maison THIBAUD, la plus ancienne de France. Félix GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en 1853. E. HUCHER père et fils, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques cartons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM et de la PALESTINE. V<sup>o</sup>r POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>e</sup>  
64, RUE BONAPARTE, 64

STATUES-CHEMIN DE LA CROIX  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

VITRAUX D'ÉGLISE, H. GARNIER, Boulevard d'Enfer, 230, PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tous-jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

DÉCOUPAGE des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils, Sculpture, etc.

TOURS & ACCESSOIRES

LE MELLE, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 1 fr. 30 c.



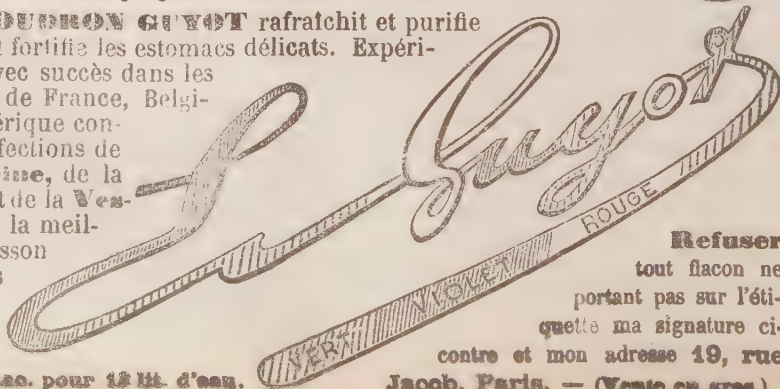
LE

GOUDRON GUYOT

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le GOUDRON GUYOT rafraîchit et purifie le sang et fortifie les estomacs délicats. Expérimenté avec succès dans les hôpitaux de France, Belgique, Amérique contre les affections de la Poitrine, de la Gorge et de la Vessie. C'est la meilleure boisson en temps de chaleur et d'épidémie.



Refuser tout flacon ne portant pas sur l'étiquette ma signature ci-contre et mon adresse 19, rue Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 28 :

PRÉDICATION : Pour le 8<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : la Grâce chef d'œuvre de la bonté de Dieu. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Lettre de l'Emseme Préfet de la Propagande, rappelant aux évêques d'Angleterre qu'il n'est pas permis d'envoyer les jeunes gens aux Universités anglicanes. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Peut-on faire partie de plusieurs Tiers-Ordres ? Le cierge triangulaire est-il de rigueur le Samedi-Saint ? Peut-on biner pour une chapelle semi-publique ? — Le bouillon gras est-il un mets gras défendu avec le poisson ? Est-on obligé, dans les petites églises, de chanter aux offices du Mercredi des Cendres, du Jeudi et du Samedi saints ? La récitation de Vêpres le Jeudi et le Vendredi saints est-elle obligatoire ? — Le jour de Noël, le curé ayant pris l'ablation à la deuxième messe et le vicaire pouvant encore ne la point prendre à sa troisième messe, lequel des deux devra chanter la grand-messe ? Peut-on employer deux diacres le Samedi-Saint, l'un pour le *Præconium*, l'autre pour le reste de l'office ? — Le voile doit-il couvrir entièrement le calice, et, s'il ne le couvre entièrement, doit-on en relever la partie postérieure ? — Quelle est la place de la bannière à la procession ? — Peut-on consacrer une église qui est entièrement en fer et en béton ? — Que penser du chapelet *du pardon* et du chapelet des *dix vertus* ? — Peut-on avoir une exposition du Saint-Sacrement dominée par une statue du Sacré-Cœur ? — Peut-on, pour l'octave des morts, exposer le Saint-Sacrement pendant la messe et donner la bénédiction en ornements noirs ? Peut-on décorer le sanctuaire, moitié en noir, moitié avec des fleurs, pour marquer la mort et la vie éternelle ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Y a-t-il incompatibilité entre les fonctions de secrétaire et de fabriquier ? — Une fondation datant de deux cents ans donne-t-elle au propriétaire des immeubles engagés pour la rente, une action contre la fabrique pour l'accomplissement des conditions devenues impossibles ? Le curé est-il tenu de faire le service aux conditions consenties par son prédécesseur ? Qui peut réduire la fondation ? — Un maire qui n'a pas interdit les processions, peut-il défendre d'aller en procession au cimetière le jour de la première communion ? La nouvelle loi enlève-t-elle aux fabriques les fruits spontanés des cimetières ? — La loi scolaire accorde-t-elle huit jours de vacances aux enfants avant la première communion ? — Y a-t-il une loi civile qui empêche que les défunts d'une paroisse soient enterrés dans une autre contre le gré du curé de ces défunts ? — L'autorisation du préfet est-elle nécessaire pour le transport d'un corps d'une commune dans une autre ? — COURRIER DE L'UTILE : Recettes de nettoyage.

## REVUE LITTÉRAIRE

La septième livraison de la *Vie des Saints* de Mgr Paul Guérin (*mois de juillet*), illustrée par Yan Dargent vient de paraître. Tous nos lecteurs savent par l'*Ami du Clergé* ou par les compte-rendus parus dans les autres journaux, quelle est la beauté et quel est le mérite des six précédentes, qui ont formé le premier volume. Il ne louera pas lui-même celle qui vient aujourd'hui leur faire suite, il laissera ce soin à un juge aussi compétent que distingué, M. l'abbé Auber, historiographe du diocèse de Poitiers. Voici l'article qu'il lui consacrait le 22 mai dernier dans le *Courrier de la Vienne* :

« Quelle belle chose que la persévérance dans le bien ! Voici M. Yan Dargent qui continue son livre d'or. Voici que Mgr Guérin ajoute à ses pages douces, énergiques, exquises de doctrine et d'histoire, des pages complémentaires qu'on attend avec impatience, qu'on reçoit avec plaisir et qu'on ne relit pas sans un réel et séduisant profit. Que c'est bien à ces deux artistes de s'être rencontrés en deux œuvres si différentes en apparence et dont l'une s'unit si bien à l'autre par tout ce que des âmes chrétiennes ont de sympathie et de profond accord ! Voyez, en effet, comme ici encore l'écrivain nous éclaire, nous touche et

nous saisit de ces scènes si rapidement racontées, tandis que le peintre s'élance à la découverte des rochers, des grottes ombreuses, qu'il ne manque jamais de découvrir et qui sourient de vérité à la nature et à l'histoire. Oh ! le beau livre où deux génies luttent d'exactitude, de pittoresque et d'intérêt toujours croissant, et ne se lassent jamais de puiser également dans la réalité au service de l'hagiographie et de l'art ! Dans l'historien, c'est toujours la légende sérieuse, édifiante, instructive ; c'est la simplicité du récit unie à la chaleur de la diction ; c'est l'exactitude chronologique révélant à son lecteur tout ce qui l'éclaire en le charmant. Ordinairement tout est court, restreint à un cadre de deux pages ; mais si le rôle s'étend et que la légende se complique d'un grand nombre de leçons, alors l'auteur s'étend, multiplie les faits, agrandit son récit, et il n'a pas semblé relativement trop long, comme, par exemple, dans la vie de saint Vincent-de-Paul, où huit grandes pages développent un merveilleux petit abrégé de cette humble et héroïque histoire.

Et, comme nous l'avons toujours vu, jusqu'à présent, tous ces épisodes de la grande vie de l'Eglise ont leurs charmantes interprétations et des images faites pour eux seuls dans ces vignettes gracieuses encadrant les récits de l'hagiographie des parfums de ses vivants paysages, qui ont les senteurs de leur flore incomparable aussi bien que les aspects attachants de leurs vallées, de leurs



collines et de leurs monts. Là, comme rien n'est vulgaire, dans les narrations toujours variées d'intéressants détails et de spectacles inattendus ainsi tout ce qui est ici artistique, tout ce qui est du crayon de Yan Dargent et de son habile école de dessinateurs, est tour-à-tour grandiose dans les monuments, vif et animé dans les campagnes, vrai et naturel dans l'oiseau qui vole, l'insecte qui rampe ou le lion qui pose en fier rival de la dignité humaine; et, le chien fidèle qui joue, s'élançe ou dort, comme le symbole aimable de la joie innocente, du zèle énergique et d'un calme que rien n'émeut.

Ne voyez-vous pas comme ces délicieuses images parlent doucement à tous les yeux des grandes choses de la vie chrétienne? Ne certuplent-elles pas l'éloquence des faits? Et combien elles ajoutent toujours plus à la parole qui enseigne, aux intimes convictions qui méditent! C'est toujours pourquoi nous voudrions que les VIES DES SAINTS fussent partout, et qu'avec elles la voix du prêtre et celle de l'art chrétien, pénétrassent à la fois dans les âmes qui sont encore à former ou qui ont besoin d'une réforme: ce serait le remède à tant de maux, la résurrection d'une société qui se meurt et qui semble, hélas! se complaire dans les guenilles de sa tombe!... Ah! nous le savons bien, ce livre n'est point, par les conditions même de son succès, de ceux qu'on doit prodiguer aux écoles, déposer dans la chaumière et glisser dans l'atelier, tantôt comme une distraction heureuse, tantôt comme un modèle de compositions artistiques. Mais combien de familles riches devraient l'encourager et l'accueillir! Les plus beaux salons dont il est si digne, n'en pareraient-ils pas leur table d'honneur, et n'y pourrait-on pas rectifier utilement ce faux goût moudain et cet inexplicable cynisme qui persiste, en dépit de toutes convenances, à y déployer les feuilletons sanguinolents de Ponson du Terrail et les correspondances scabreuses du *Figaro*?

L'abbé AUBER,

Chan., historiographe du diocèse.

## L'AMI DE LA JEUNESSE FRANÇAISE

Par P.-A. ÉT. VATTIER

L'*Ami du Clergé* a déjà fait connaître cet excellent petit livre à ses lecteurs, et leur en a dit tout le bien qu'il en pensait. Voici des témoignages qui prouveront combien ces éloges étaient justement mérités :

Dans la Revue bibliographique du *Figaro*, du 3 juin dernier, nous trouvons les lignes suivantes :

« *Librairie Palmé.* — Un livre très instructif : l'*Ami de la jeunesse française*, par Et. Vattier, vient de paraître. C'est une suite de sages et utiles préceptes, dont on ne saurait trop saturer l'enfance. Ils s'adressent à tous et pour les principales circonstances de la vie. Livre d'une haute moralité, à la portée des jeunes intelligences. »

— « *Ecrire d'aussi bons ouvrages, dit une autre feuille parisienne fort peu prodigue de louanges, c'est rendre service à son pays et à l'humanité tout entière.* »

À côté des éloges publics, les éloges privés. On écrit à l'auteur :

J'ai lu immédiatement l'*Ami de la jeunesse française*, on pourrait dire : de la jeunesse chrétienne; ce devrait être tout un, du reste. Cette lecture m'a procuré une vraie satisfaction.

L..., curé de L. (Nord.)

4 juin 1885.

Cher Monsieur et excellent ami,

... Vous ne pouviez employer plus utilement votre savoir, votre talent et votre expérience.

C'est un livre qui est fait pour être lu et relu. Il devrait se trouver sur chaque table et à la portée de tous.

Il instruit, il captive, il charme. Encore un fois, veuillez agréer mes félicitations.

L'abbé M...,

Curé de R..., par Fourmiguères (Pyr. Or.)  
20 avril 1885.

Cet ouvrage sera bien placé dans toutes les bibliothèques honnêtes et soyez persuadé qu'il tiendra une des premières places dans la mienne.

Ch. B...,

maire de G... (Ardennes.)

G. 17 mai 85.

Cher Monsieur Vattier,

Votre livre est une œuvre excellente. Il est bien conçu, bien construit.

Je ne connais pas les manuels contre lesquels se sont élevés les sentiments religieux, patriotiques, même la vérité historique.

Vos pages portent l'apaisement, la vérité, le respect.

Je voudrais dans toutes les écoles de mon pays des instituteurs au cœur assez pur, à l'esprit assez élevé, assez religieux, disons le mot, pour comprendre et appuyer vos leçons.

Je souhaite à votre livre le succès qu'il mérite,

F..., chanoine honoraire

Besançon, mars 1885.

... Il n'est pas jusqu'à la troisième partie qui n'ait ici son utilité tout actuelle, de nos jours où l'instruction civique prend un développement quelque peu excessif, selon moi, pour les jeunes filles. Les maîtresses qui préparent aux examens béniront l'heureuse idée qui vous a inspiré de donner ce complément à votre ouvrage.

Je me contente donc de former des souhaits pour que votre livre, en se répandant de plus en plus, opère tout le bien que votre âme a désiré accomplir en l'écrivant. Vous aurez ainsi la satisfaction d'avoir laissé des traces bienfaisantes de votre passage sur la terre, ce que vous dites si bien devoir être la noble ambition de tout homme.

Sœur MARIE R...

9 mars 1885.

L'*Ami de la jeunesse française* forme un beau volume in-12 de 237 pages. Prix, 1 fr. 50

## OFFRES ET DEMANDES

On demande à acheter d'occasion les livraisons 2<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup>, 29<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup>, 31<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> et 166 des *Analecta juris pontificii*.

Adresser les offres au bureau de l'*Ami du clergé*.



## PRÉDICATION

POUR LE 8<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA  
PENTECÔTE : LA GRÂCE CHEF-D'ŒUVRE DE LA  
BONTÉ DE DIEU

Misericordias Domini in  
æternum cantabo.

(Ps. LXXXVIII, 2.)

Dans notre dernière instruction dominicale nous avons considéré la grâce par rapport à l'homme qu'elle ennoblit, fortifie, et enrichit des plus précieux trésors. La grâce, nous avons dû le remarquer, est le grand bienfait de Dieu à la terre; se proportionnant à nos besoins elle produit dans nos âmes les effets les plus variés et les plus salutaires. Elle est admirablement figurée dans l'Écriture par les symboles les plus expressifs : par l'huile (Prov., XXI, 20) parce qu'elle nous est une lumière qui nous éclaire, une nourriture qui nous soutient, un remède qui guérit nos plaies en calmant les douleurs; — par le vin (Is., LV, 1), parce qu'elle nous réjouit et nous fortifie; — par le lait (Is., LV, 1), parce qu'elle remplit nos cœurs de la douceur des bontés divines; — par la rosée (Is., XLV, 8), parce qu'elle tombe du ciel, rafraîchit les ardeurs de la concupiscence et nous prépare à l'avènement du *Soleil de justice*, Notre-Seigneur Jésus-Christ; — par le feu (Math., III, 11), parce qu'elle consume dans ses flammes purifiantes nos péchés et nos imperfections, et nous embrase des ardeurs célestes de la charité; — par l'eau (Jean., IV, 3), parce qu'elle lave et sanctifie nos âmes, y éteignant la soif mauvaise des biens terrestres et passagers. « Qui-conque, dit N.-S., boira de cette eau n'aura jamais soif, » mais il sera enivré de l'abondance des biens de la maison du Seigneur. Voilà ce qu'est la grâce considérée du côté de l'homme. Aujourd'hui je vous propose de l'envisager du côté de Dieu. Je viens vous dire, comme N.-S. à la Samaritaine : « Si vous connaissiez le don de Dieu, *Si scires donum Dei!* » Si vous saviez quel mystère de charité elle représente, comme vous l'apprécieriez, comme vous la demanderiez, comme vous la garderiez, comme vous l'utiliserez! Essayons de soulever un coin du voile de ce mystère. Convainquons-nous que la grâce est le chef-d'œuvre de la bonté de Dieu à cause de sa gratuité, à cause du prix qu'elle a coûté, à cause de la prodigalité avec laquelle elle est distribuée.

## I

Le premier caractère de la grâce considérée par rapport à Dieu c'est son absolue gratuité, *justificati gratis per gratiam* (Rom., III, 24). Son nom lui-même l'indique : ce que l'on possède par grâce on le possède gratuitement. Dieu est charité, *Deus charitas est* (I Joan., IV, 8), c'est la définition de saint Jean lui-même. C'est par bonté que Dieu a créé le monde. Ce n'est point pour lui mais pour nous qu'il a fait appel à sa toute-

puissance, il a voulu en tirant le monde du néant nous communiquer ses biens, *omnia quæ Deus facit, facit ad ostensionem bonitatis suæ* (S. Th. Cont. Gentil. I. III), sans que nous le méritassions aucunement. La création fut donc de la part de Dieu un bienfait gratuit. Mais l'ordre surnaturel nous révèle plus profondément encore les abîmes de sa miséricorde. La grâce c'est par excellence la grande aumône de Dieu au monde. Par la nature il nous a donné un être créé, par la grâce il nous communique un être incréé. C'est par pur amour, mu uniquement par sa libéralité, qu'il nous a élevés à un rang si sublime, à la dignité incomparable de la déification, qui dépasse de l'infini toutes nos pensées, tous nos désirs, tous nos efforts, tous nos mérites. Quand tous les hommes qui ont été, qui sont et qui seront, auraient été immolés dans un même sacrifice de prières, ils n'auraient pas été capables par leurs forces naturelles de mériter le moindre atome de grâce. Comment donc mériteraient-ils tout l'ordre surnaturel avec les splendeurs de la grâce sanctifiante, avec la variété infinie des grâces actuelles, avec les délices, les enivrements, les extases, la transfiguration ineffable de la gloire? Ah! c'est en contemplant ce mystère d'amour que le prophète Isaïe s'écriait : « Voici que Dieu est mon Sauveur, j'aurai confiance et je ne craindrai pas. Le Seigneur est ma force, ma gloire, mon salut. C'est dans la joie, ô mortels privilégiés, que vous irez puiser la grâce aux sources du Sauveur. Et alors vous direz dans votre triomphante allégresse : Glorifiez le Seigneur et invoquez son saint nom, faites connaître parmi les peuples ses divines inventions, souvenez-vous que son nom est grand! Oui, célébrez les louanges du Seigneur, car il a agi avec magnificence! Proclamez les merveilles de son amour dans l'univers entier! » (Is., XII.)

Eminemment gratuit dans son institution, l'ordre surnaturel l'est dans son application à chacun de nous. Gratuite notre vocation à la participation de l'ordre surnaturel; gratuite la première grâce, premier anneau de notre sanctification, qui vient solliciter notre âme, gratuite la première grâce sanctifiante, gratuite notre régénération après le péché, gratuite la grâce de la persévérance finale. A la vérité nous pouvons, par notre coopération à la grâce actuelle, mériter véritablement l'augmentation de la grâce sanctifiante, la couronne céleste, avec des degrés plus ou moins parfaits selon l'excellence de notre justification. Mais encore nous ne méritons qu'en vertu d'une promesse de Dieu qui est un don gratuit, et à la condition d'être dans la grâce sanctifiante, laquelle est encore un don, en sorte que, comme l'a remarqué saint Augustin, Dieu, même quand il couronne nos mérites, couronne ses bienfaits, *cum Deus coronat merita nostra, nihil aliud coronat quam munera sua* (Epist. 194). Prosternons-nous donc devant Dieu dans l'humilité et la reconnaissance. Confessons que



surtout dans l'ordre de la grâce, nous ne sommes rien devant lui, *substantia mea tanquam nihilum ante te* (Ps. xxxviii, 6). Avouons avec une gratitude émue que tout ce qu'il y a de grâce en nous vient de Dieu, et, comme le prophète David, prenons la résolution d'exalter éternellement ses miséricordes infinies, *misericordias Domini in æternum cantabo*.

## II

Un bienfait est d'autant plus précieux qu'il témoigne plus d'amour de la part de celui qui le donne et qu'il lui a coûté davantage. Or, nous venons de le voir, ce n'est point par intérêt mais par pure charité que Dieu nous a élevés à l'ordre de la grâce. Maintenant voulez-vous savoir le prix de ce don ineffable? Pour nous rendre ses fils adoptifs Dieu nous a sacrifié son Fils unique, *sic Deus dilexit mundum ut filium suum unigenitum daret* (Joan., iii, 16). Pour nous faire vivre de la vie divine, il a fallu que le Verbe incarné subit la mort, *dilexit me et tradidit semetipsum pro me* (Gal., ii, 20). Le sang d'un Dieu, voilà le prix de la grâce, *pretium sanguinis est*.

Oui, pour nous élever aux sublimes grandeurs de la participation à la nature divine, le Fils de Dieu s'est abaissé aux profondes bassesses de notre nature. Oui, c'est par son incarnation, c'est par sa naissance à Bethléem, c'est par son exil en Egypte, c'est par son obéissance, son humilité de Nazareth, c'est par les travaux de sa vie publique, c'est par les souffrances indicibles de sa Passion, c'est surtout par sa mort ignominieuse sur la croix qu'il nous a mérité la grâce. C'est par son sang que nous sommes rachetés, purifiés, justifiés, fortifiés, sanctifiés, glorifiés. Saint Paul ne cesse de le redire dans toutes ses épîtres<sup>1</sup>. C'est de la plénitude du Christ que nous recevons toutes les grâces du salut, *de plenitudine ejus omnes nos accepimus* (Joan., i, 16). Les pensées, les sentiments, les prières, les paroles, les souffrances, les humiliations, la mort de Jésus ont mérité un océan de grâces qui justifient les saints qui ont été, qui existent et qui seront. La moindre parcelle de grâce est le fruit du sang du Sauveur! Sachons-le bien pour apprécier le don de Dieu, et pour chanter, si possible, à chaque instant de la durée, les miséricordes de Dieu, *misericordias Domini in æternum cantabo*.

## III

« Sa rédemption est copieuse et abondante, » disait David en parlant du Messie; et par là il indiquait un troisième caractère de la bonté de Dieu dans l'économie de notre salut. En effet la grâce que Dieu nous accorde par pure bonté, la grâce qui a tant coûté à N.-S. J.-C., Dieu nous la distribue avec une étonnante prodigalité.

C'est une vérité de foi que Dieu veut véritablement sauver tous les hommes, *Deus vult omnes homines salvos fieri*; et il leur accorde en consé-

quence les moyens d'arriver au ciel. Personne n'est exclu de ses largesses : ni les justes, ni les pécheurs, ni les infidèles. « Je ne veux pas, dit-il, la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » « Seigneur, s'écrie un prophète, vous êtes plein d'indulgence envers tous parce que tout est à vous et que vous aimez les âmes. » On ne doit désespérer du salut d'aucun homme, affirme saint Augustin, aussi longtemps qu'il est en vie. La grâce, déclare à son tour saint Bonaventure, est à la disposition de chacun, elle ne manque à personne, c'est l'homme qui manque à la grâce (II Dist., c. 28, art. 1, 9, 3). L'homme le plus coupable a toujours à sa disposition le suprême moyen de la prière pour se convertir. Tous ceux qui se perdent se perdent par leur volonté et par la résistance à la grâce.

Sans doute Dieu se montre plus généreux avec ceux qui sont généreux à son service. Sans doute que, dans les vues impénétrables de sa Providence, il accorde à certaines âmes privilégiées des secours si nombreux et si puissants, que sans violenter leur liberté, ils les mènent infailliblement au ciel. Mais, on peut le dire bien haut, pour tous et chacun de nous, Dieu se montre prodigue à l'excès de sa grâce, *copiosa apud eum redemptio!*

La miséricorde de Dieu nous précède, nous accompagne et nous suit. Comme l'air environne notre globe, l'atmosphère bénie de la grâce environne et pénètre les âmes. C'est Dieu qui donne à pleines mains ce fruit de la Passion du Sauveur : or Dieu n'environne-t-il pas le monde de sa présence bienfaitrice? « La Sagesse, dit le Prophète, fait le tour de l'univers, cherchant les âmes qui sont dignes d'elle, et, quand elle les a trouvées, elle se montre à elles avec un visage souriant et elle leur communique tous les trésors de son amour » (Sap., vi, 17). Dieu, le Dieu des miséricordes, n'est-il pas à la porte de nos cœurs, frappant pour y entrer, *Ecce sto ad ostium et pulso?* (Apoc., iii, 20.) Dieu n'est-il pas dans notre cœur, *Regnum Dei intra vos est* (Luc., xvi). De combien de manières Dieu ne nous sollicite-t-il pas au bien? Que de grâces il répand sur l'humanité par la prière, par les sacrements, par les anges gardiens, par les saints du ciel, par les ministres de la religion, par les bons exemples du prochain! Que d'appels mystérieux il fait entendre à l'oreille la plus intime de l'âme, que de remords il suscite dans les consciences même les plus cautérisées, que d'attraits il sème partout dans la création comme un fluide divin qui opère les phénomènes les plus mystérieux et les plus admirables! Avec quel zèle il fait, si j'ose dire, la chasse, des âmes, sollicitant doucement les pécheurs, encourageant les faibles, stimulant les fidèles! Il agit sans cesse pour nous gagner à lui tantôt par des voies directes, tantôt par des chemins détournés! *Multiformis gratia Dei!* (I Pet., iv, 10.) Il nous parle dans les instructions que nous entendons, quelquefois ce n'est qu'un mot

<sup>1</sup> Rom., v, 9. — Eph., i, 7. — Col., i, 20. — Heb., ix, 4.

mot qui pénètre comme une flèche dans notre cœur, dont nous ne pouvons nous débarrasser malgré nos efforts, et qui sera peut-être décisif pour notre éternité. Il nous parle dans une conversation où il a placé un regard, une pensée, un sentiment qui sera pour nous le céleste véhicule d'une lumière céleste, d'un mouvement salutaire, d'une résolution généreuse. Il nous parle par les livres comme autrefois à Augustin. Il nous parle par les injustices de nos ennemis qui nous sont souvent si utiles. Il nous parle par l'infortune et les malheurs. Il nous parle par une sorte de malaise indéfinissable qui nous détache de ce mauvais monde et tourne notre cœur vers le ciel. *Spiritus ubi vult spirat.*

Oh! que la miséricorde de Dieu est grande. Oh! combien il désire notre salut; combien il y travaille! Si peu que nous voulions correspondre, notre sanctification, notre glorification est assurée! Donc courage et confiance! De grands obstacles se dressent devant nous : le monde et ses maximes, Satan et ses embûches, notre cœur avec ses passions, la fortune avec ses trahisons, le malheur avec ses amertumes; mais nous avons la lumière de Dieu, la force de Dieu, la consolation de Dieu, nous avons Dieu lui-même pour protecteur et pour défenseur, nous ne saurions être vaincus; voulons-le et le ciel est à nous!

## CONGRÉGATIONS ROMAINES \*

### *Congrégation de la Propagande.*

Le Saint-Siège ne permet pas que les catholiques fassent instruire leurs fils dans les Universités hétérodoxes. Une lettre de la Propagande, du 6 août 1867, avait rappelé cette défense aux catholiques anglais. Mais petit à petit, le désir de donner à leurs fils une éducation à la mode, avait engagé des familles catholiques à confier leurs fils aux Universités anglicanes d'Oxford et de Cambridge. La lettre suivante de l'Eminentissime Préfet de la Propagande rappelle la règle et en presse l'observance.

LITTERÆ EMI PRÆFECTI AD EMUM  
ANTISTITEM VESTMONASTERIEN. QUOAD UNIVER-  
SITATES HETERODOXAS

Eme Rme Domine Colme.

Romæ Prid. Kal. Febr.

Accepi tuas literas, Eme Princeps, datas die 20 decembris elapsi anni, ex quibus ingenti dolore didici, a plerisque familiis haud istic magni fieri S. Sedis monita, quibus patres ad ἐκποδίζων Oxoniensem et Cantabrigensem publicas scholas filios mittere vetantur. Tu ipse, Eme Princeps, id exinde potius oriri innuis, quod ob quandam S. Sedis falso præsumptam tolerantiam, hanc

\* Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Rtranger, 25 fr. — La collection (28 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

consuetudinem excusandam esse arbitrentur, quam ex voluntatis malitia.

Te igitur rogo, ut ad superiorem catholicæ juventutis, quæ in istis regionibus commoratur, educationem ab hujusmodi perversionis periculo tuendam, fidelibus populis notum facias, nihil in documentis, quæ hac super re ab Emo Card. Barnabo, prædecessore meo ad Angliæ Episcopos data sunt postridie idus Augusti anno 1867 et in Acta Synodorum Westmonasteriensium insertis, fuisse immutatum. Ad id assequendum, opportunum arbitror, istius Provinciæ Episcopis per Te edici, ut populis sibi subditis eadem documenta in memoriam revocent.

Hac occasione utor ad humillimi obsequii erga Te mei sensa, Eme Domine, expromenda, quo manus deosculans tuas me gloriôr profiteri.

Eminentia tuæ demississimum

Addictissimumque servum.

I. Card. SIMEONI *Præfectus.*

† DOMINICUS Archiep. Tyren. a Secr.

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> Une personne qui est du Tiers-Ordre de saint François d'Assise peut-elle être reçue du Tiers-Ordre de Marie et vice-versa?

2<sup>o</sup> Est-ce de rigueur que l'on fasse brûler le cierge triangulaire pendant la messe du samedi-saint?

3<sup>o</sup> Peut-on dans le temps pascal ajouter *Alleluia* au verset *Ora pro nobis, Sancta Dei Genitrix*, de l'*Angelus*, et aux autres semblables? Quelques-uns le font; ils se basent sur ce qu'on ajoute *Alleluia* au verset *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam*, qui est une prière.

4<sup>o</sup> Peut-on bîner pour une chapelle qui est, on peut le dire, moitié publique et moitié privée? Moitié publique en ce sens qu'elle est sur un chemin vicinal et que les ouvriers qui travaillent à une huilerie voisine y entendent la messe à l'époque où l'huilerie est en activité, moitié privée en ce sens que la famille, ou les amis, ou les parents de la famille qui viennent en visite, y entendent seuls la messe pendant la moitié de l'année. Le Saint-Sacrement repose dans cette chapelle et on y dit la messe tous les huit jours, quelquefois plus souvent, quelquefois aussi plus rarement, quinze jours au plus.

R. — Ad I. Rien n'empêche que le même sujet fasse partie de plusieurs Tiers-Ordres. Il jouira des avantages de chacun s'il en accomplit les pratiques. Mais il y a inconvénient à se surcharger de trop d'exercices.

Ad II. Oui, il est de rigueur que l'on fasse brûler le cierge triangulaire pendant la messe du samedi-saint. Cela n'est pas douteux pour les grandes églises, car le Cérémonial des Evêques est positif; ni pour les petites églises, car le *Memoriale Rituum* de Benoît XIII dit qu'on éteint les trois branches après les vêpres du samedi-saint : « Revertitur (celebrans) in sacristiam... Interim per clericos extinguuntur cerei altaris. Item tres candelæ in cuspide arundinis, quæ amplius non accenduntur, et ipsa arundo amovetur omnino » (*De Sabbato sancto*, § VIII, n. 3).



Ad III. Dans le temps pascal, on ne peut pas ajouter *Alleluia* au verset *Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix* de l'*Angelus*. Aucune Bulle ou décision des Souverains Pontifes n'indique cette addition; et en pratique on ne l'ajoute nulle part.

Quant aux versets de l'Office, on ajoute *Alleluia*; excepté aux versets des prières de Prime et de Complies, aux Litanies des Rogations, et du Petit Office de la Sainte Vierge.

Ad IV. Si la chapelle en question était une chapelle domestique ou privée, le binage y serait inutile parce que, à part les personnes spécifiées dans l'Indult qui l'aurait accordée, on n'y satisferait pas à l'accomplissement du précepte de l'audition de la messe.

Si, comme il est plus probable d'après l'exposé, c'est une chapelle semi-publique, où le service se fait par autorité épiscopale pour la commodité des ouvriers travaillant dans le voisinage, l'évêque pourrait autoriser le binage s'il y avait un assez grand nombre d'assistants. Mais c'est à l'évêque seul à le permettre. Le curé ne pourrait biner sans l'autorisation de l'Ordinaire.

Q. — 1<sup>o</sup> La défense d'user en Carême d'aliments gras et de poisson aux mêmes repas s'étend-elle 1<sup>o</sup> au bouillon gras et 2<sup>o</sup> à l'assaisonnement au gras du poisson ou des légumes ?

2<sup>o</sup> Dans notre diocèse on permet, vu la rareté du beurre, d'assaisonner au gras; peut-on admettre qu'un bouillon de bœuf n'est simplement qu'un assaisonnement au gras ?

3<sup>o</sup> Dans nos paroisses de campagne, les ressources des fabriques sont presque nulles, d'où grande difficulté d'avoir des sacristains et des chantres ayant les qualités de l'emploi. Le curé est donc un peu obligé de tout faire. Alors comment s'y prendre pour les cérémonies où, le curé ayant à remplir les fonctions de son ministère, le chœur doit chanter des morceaux un peu difficiles, v. g. pendant la cérémonie des cendres, de même le jeudi et le vendredi-saint ?

4<sup>o</sup> La récitation des *vêpres* le jeudi et le vendredi-saint est-elle obligatoire dans toutes les églises où ont lieu les offices de ces jours, et s'il n'y a qu'un prêtre la dénudation des autels doit-elle précéder ou suivre cette récitation ?

R. — Ad I. La défense ne s'étend pas à l'assaisonnement au gras qui n'est que chose accessoire, et qui est d'ailleurs permis dans le diocèse pour l'abstinence de Carême. S'étend-elle au bouillon ? On peut en douter : d'une part, le bouillon n'est pas la viande et il n'en contient que les principes les moins nutritifs; d'autre part, il passe communément pour mets gras.

Ad II. On peut le soutenir.

Ad III. Dans les petites églises, on n'est pas obligé de chanter aux offices du mercredi des cendres, du jeudi-saint et du samedi-saint, comme on peut le voir dans le *Memoriale Rituum* de Benoît XIII.

Ad IV. La récitation des *vêpres* le jeudi-saint et le vendredi-saint n'est pas obligatoire dans les petites églises. Le *Memoriale Rituum* n'en parle même pas.

Q. — Pendant que je disais ma troisième messe le jour de Noël, mon curé qui devait chanter la grand-messe,

après avoir dit ses deux premières messes a rompu le jeûne par distraction. Il n'a rien dit et a chanté la grand-messe. Aurait-il dû me prévenir, moi son vicaire, de ne pas prendre les ablutions de ma troisième messe et aurais-je pu en dire quatre ? Il n'y avait que mon serviteur qui aurait vu, je crois, que j'en disais quatre.

R. — Pour répondre à cette question, il faut voir quelle loi l'emporte, ou celle qui défend de célébrer sans être à jeûn, ou celle qui défend le jour de Noël de célébrer plus de trois messes.

En règle générale, on doit dire que la loi du jeûne eucharistique l'emporte sur celle de ne célébrer qu'une fois. Cette dernière fléchit quand il y a une raison grave d'utilité spirituelle. La première n'est levée que pour des cas de grave nécessité.

Dans le cas particulier, tel qu'il nous est présenté, il n'y aurait aucun scandale pour les fidèles à ce que le vicaire célébrât une quatrième messe : il vaudrait mieux, semble-t-il, prendre ce parti que de célébrer sans être à jeûn.

Mais s'il devait y avoir scandale pour les fidèles, nous n'affirmerions pas qu'il en fût de même.

De plus, nous ne savons pas si la défense de célébrer une quatrième messe le jour de Noël, défense assurément plus grave que d'en célébrer une seconde un autre jour, ne pourrait pas être mise au-dessus de celle de célébrer sans être à jeûn.

Q. — Peut-on employer deux diacres différents le samedi-saint, l'un qui chanterait le Préconium, l'autre qui servirait à la messe ?

R. — C'est le même diacre qui doit chanter le Préconium et servir à la messe. Ce cas a été décidé en 1848 sur la demande du Gardien des Franciscains de l'Observance à Florence :

« An toleranda sit usus ut in Sabbato Sancto Præconium decantetur ab alio diacono diverso ab illo qui missæ inservit, adeo ut duo sint diaconi, alter missæ, alter vero Præconii ? »

La sacrée Congrégation répondit que cet usage était contraire aux décrets :

« Usus esse contrarium decretis » (22 juillet 1848, n. 5126, ad 4).

Q. — Les liturgistes posent en principe que les vases sacrés, quand ils ne contiennent pas actuellement la sainte Eucharistie, doivent toujours être voilés aux yeux des fidèles. C'est pour cela, sans doute, que la rubrique et les décrets de la Congrégation des rites exigent que le calice soit couvert par devant jusqu'au pied, quand il est sur l'autel (et, sans doute aussi, sur la crédence), depuis le commencement de la messe jusqu'à l'offertoire, et depuis la communion jusqu'à la fin du dernier évangile. Faut-il en conclure que la même précaution est obligatoire, quand le célébrant porte le calice avant ou après la messe ? Quelques-uns s'appuyant sur ce qu'ils disent avoir vu à Rome, semblent se croire obligés à relever le voile du côté de leur poitrine, quand même il resterait trop court pour couvrir par devant la tige du calice. Que faut-il penser de cette assertion et de cette pratique.

R. — Il est très convenable, comme vous le dites, de voiler les vases sacrés, bien que nous

n'ayons pas toujours sur ce point, des règles émanées du Siège Apostolique.

Du moins nous en avons une relativement au calice; car la rubrique du Missel porte qu'il doit être voilé : « ... et eam (patenam cum hostia) tegit parva palla linea, tum velo serico. »

Ce voile doit-il envelopper complètement le calice, et doit-il descendre jusqu'au pied de ce calice? La rubrique ne donne pas ce détail. Mais un décret de 1669 exige que le calice soit entièrement voilé, devant et derrière. Le clergé d'Urbino demandait ce qu'il fallait faire du voile après la communion lorsqu'on replace le calice au milieu de l'autel :

« Clerus Urbinus supplicavit a S. R. C. declarari : An sacerdos in Missæ Sacrificio post communionem, reponens calicem in medio altaris, velum quo in principio missæ operitur supra bursam, debeat plicare necne? »

La sacrée Congrégation fit la déclaration que nous venons d'indiquer : « Tam in principio Missæ quam post communionem, calicem velatum esse debere totum in parte anteriore et ita in posterum, tam in diocesi Urbinaten. quam ubique servari voluit, et mandavit » (S. R. C. 12 janvier 1669, n. 2464).

Ainsi donc le voile devrait couvrir entièrement le calice, ce qui n'a pas lieu ordinairement en France ni dans votre Amérique.

Cela posé, le prêtre qui prend le calice doit-il auparavant relever le voile, du côté de sa poitrine, sur le calice, ou plutôt sur la bourse? Aucune rubrique ni aucun décret ne le prescrivent. Il n'y a donc pas d'obligation.

Mais est-il convenable de le faire? Oui, dans tous les pays où l'on observe la rubrique et le décret d'Urbino, parce qu'autrement on ne pourrait pas commodément prendre le calice.

Ailleurs, dans tous les pays où le voile ne couvre pas la partie postérieure du calice et n'empêche pas de prendre le nœud du calice, il est parfaitement inutile de relever le voile, et il n'y a pas lieu d'imiter les prêtres romains.

Plusieurs de nos lecteurs se demandent sans doute si la raison de commodité que nous venons de donner pour le relèvement de la partie antérieure du voile est bien réelle? Oui. Pour le démontrer, nous citerons deux liturgistes distingués appartenant à des époques différentes.

Au dix-septième siècle, Gavantus dit : « ... velo anteriori super eam (bursam) revoluta, ut calix commodius deferri queat a sacerdote ad altare. »

De nos jours, Patroni rappelle la même pratique, et en donne la même raison en langue italienne : « ... e rivolterà (il sacerdote), come bene aggiunge il Gavanto e comunemente si pratica, su di essa (la bursa) la parte anteriore del velo, perchè più comodamente si possa il calice prendere, e portare all'altare. »

On remarquera l'observation de Patroni, à savoir, que cette pratique est commune aujourd'hui.

Et en effet, comment prendre le nœud du calice qui est entièrement couvert du voile, si on ne relève ce voile?

Nous pourrions ajouter le témoignage d'un auteur moderne, dont l'autorité est incontestable. Jean-Baptiste de Herdt dit dans sa *Sacræ liturgiæ praxis* : « Si calix a posteriori parte velo totaliter cooperiatur, pars anterior supra bursam replicari potest, ut calix commodius capiatur et deferatur. »

Q. — Quelle est la place de la bannière aux processions? Qui doit la porter? Quel doit être le costume du porteur?

R. — La rubrique du Rituel ne tranche pas la question; elle se contente de dire que la croix et la bannière sont portées en tête de la procession : « Præferatur crux, et ubi fuerit consuetudo, vexillum sacris imaginibus insignitum, non tamen factum militari seu triangulari forma. » Mais d'après la pratique et l'enseignement ordinaire, la bannière précède la croix.

Par qui doit-elle être portée? Ni le Rituel ni le Cérémonial des Evêques ne le disent. Il conviendrait certainement qu'elle fût portée par un clerc en surplis. Mais un laïc peut remplir cette fonction. Dans ce dernier cas, le laïc ne porterait pas de surplis. Il suffirait qu'il eût des vêtements convenables. Ce laïc doit également mener une conduite édifiante.

Q. — Peut-on consacrer une église qui est entièrement en fer et béton, et faire les croix sur les colonnes de fonte?

R. — Bien que les églises soient ordinairement construites en pierre, et que la pierre représente mieux les significations mystiques attachées aux diverses parties de l'église, néanmoins aucune loi de l'Eglise n'en fait une obligation stricte. Par conséquent on peut consacrer une église qui serait entièrement en fer ou en béton; excepté toutefois la première pierre qui sert de fondement à l'église, et les tables de l'autel, car la liturgie exige absolument la pierre pour ces deux cas, comme on peut le voir au Rituel, au Missel et au Cérémonial des Evêques.

Rien n'empêche non plus que les croix soient peintes sur des colonnes de fonte. Toutefois il faut se rappeler que ces croix doivent durer toujours, comme mémorial perpétuel de la consécration de l'église, ainsi que l'a décidé la sacrée Congrégation des rites le 18 février 1696 : « Omnino perpetuis in futuris temporibus remanere debere » (n. 3382). Or il est à craindre que des peintures tracées sur le fer ne disparaissent trop facilement; ce qui est un inconvénient, car la sacrée Congrégation a décidé plusieurs fois [que les croix effacées ou détruites devaient être peintes ou restaurées à nouveau.

Q. — Que penser du chapellet du pardon et du chapellet des dix vertus dont se trouve ci-jointe la double notice?



### Les pardons du petit chapelet privilégié

*Des religieuses de l'Annonciade et Filles de la Vierge Marie, fondées par B. H. Jeanne, reine de France, duchesse de Berry, accordés par les Souverains Pontifes, Alexandre VI, Jules II et Léon X, confirmés par Pie VII, applicables aux âmes du purgatoire.*

Aux 10 grains blancs du chapelet, il faut dire 10 *Ave Maria* en l'honneur des dix principales vertus de la Vierge, qui sont : pureté, prudence, humilité, dévotion, chasteté, obéissance, pauvreté, patience, charité, compassion. Il y a dix ans de pardon.

Aux 5 grains rouges, il faut dire 5 fois *Pater* et *Ave Maria* en l'honneur des cinq plaies de N.-S. Il y a dix mille ans de pardon.

Aux 12 grains noirs, il faut dire 12 *Ave Maria* en l'honneur des douze fruits du S.-Sacrement de l'Autel, qui ne sont autres que les douze fruits du Saint-Esprit que ce Saint-Sacrement opère aux âmes qui le reçoivent dignement, il y a douze mille jours de pardon.

A chacun des trois gros grains, il faut dire un *Pater noster* et *Ave Maria* à l'intention de N. S. P. le Pape, et pour l'augmentation de la foi catholique.

Le 1<sup>er</sup> *Pater noster* se dit en mémoire de l'amour que N. S. a porté aux âmes.

Le 2<sup>e</sup>, en mémoire de ce qu'il a souffert pour le salut des âmes.

Et le 3<sup>e</sup>, en mémoire de ce qu'il a mérité pour les âmes. Il y a trois cents ans de pardon.

De plus le Pape Léon X a donné encore cent jours de pardon aux 10 *Ave Maria*, cent aux 5 *Pater noster*, et cent aux 12 *Ave Maria*.

Il y a mille ans d'indulgence à le porter seulement.

Ce sont les 3 dévotions inspirées à la bienheureuse reine Jeanne de France et qu'elle distribuait aux fideles, pour les attirer au service de la Reine du ciel, étant les trois dévotions de la sainte Vierge.

### Chapelet des dix vertus.

*Dévotion instituée par sainte Jeanne de Valois, reine de France, fondatrice des Annonciades.*

La sainte Vierge apparut un jour à cette grande sainte, lorsqu'elle était en oraison et lui dit : ma fidèle servante, je désire que vous établissiez un petit chapelet composé de 10 *Ave Maria*, en l'honneur de mes dix principales vertus ; je vous assure que les personnes qui réciteront et porteront ce chapelet, jouiront de ma protection d'une manière particulière et gagneront de nombreuses indulgences. Depuis le pape Léon XII, à la prière de M<sup>re</sup> la duchesse d'Angoulême, on en accorda de nouvelles au chapelet, 1000 à chaque grain et 1000 pour le porter sur soi. Les personnes munies de ce chapelet participent à toutes les bonnes œuvres de ce saint ordre. On dit un *Pater* et un *Gloria* sur le gros grain pour remercier la Sainte-Trinité des grâces qu'elle a accordées à la sainte Vierge.

On dit les 10 *Ave Maria* sur les 10 petits grains pour honorer les vertus de Marie et lui demander la grâce de les pratiquer. Ces vertus sont : l'humilité, l'amour de Dieu, la charité, la foi, l'espérance, la chasteté, l'obéissance, la patience, la douceur et l'esprit d'oraison.

Tout prêtre qui a pouvoir pour les autres chapelets peut bénir celui-ci.

R. — Ad 1<sup>m</sup>. Bien que la dévotion du petit chapelet privilégié soit authentique, les indulgences relatées dans la feuille ci-contre ne le sont pas. Les anciennes indulgences ont été révoquées par Benoît XIV, qui en a accordé de nouvelles par un bref du 6 mars 1756. Pie IX les a confirmées le 13 janvier 1860. Un livre allemand ayant reproduit les indulgences révoquées par Benoît XIV, il a été condamné par un décret de la Sacrée Congrégation des Indulgences daté du 28 août 1879 (1).

Nous lisons à la fin de ce décret : « Quapropter :

(1) *Decreta authentica*, 28 août 1879, n. 448, p. 419. Ed. Pustet.

ne Christi fideles decipiantur, Sacra eadem Congregatio die 28 Augusti 1879 præfati libelli, ut supra impressi, vel denuo ubicumque imprimendi usum interdixit, illumque prohibuit sub pœnis in Indice librorum prohibitorum contentis. Insuper declarando nullis aliis indulgentiis frui posse coronam B. Joannæ Valesiæ recitantes, nisi illia quæ habentur in supra relato Decreto. (Bened XIV.)

Datum Romæ, die 28 Augusti 1879.

A. Card. OREGLIA. A. S. Stephano, Præf.

A. PANICI, Secret. »

Comme ce chapelet est assez répandu, nous allons reproduire la courte notice que lui consacre l'édition française de la *Raccolta* de 1878, p. 643 :

« Le petit Chapelet privilégié ou triple couronne de sainte Jeanne de Valois se compose :

1<sup>o</sup> De dix grains blancs à chacun desquels on récite un *Ave Maria* en l'honneur des dix vertus de la sainte Vierge qui sont : la Pureté, l'Obéissance, l'Humilité, la Vigilance, la Fidélité, la Miséricorde, la Piété, la Patience, la Pauvreté et la Compassion.

2<sup>o</sup> De cinq grains rouges à chacun desquels on récite un *Pater* et un *Ave* en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

3<sup>o</sup> De douze grains noirs sur lesquels on récite douze *Ave Maria* en l'honneur des douze fruits principaux du Sacrement de l'Autel qui sont : l'Amour, la Joie, la Paix, la Douceur, la Bénignité, la Modestie, la Bonté, la Mansuétude, la Longanimité, la Foi, la Continence et la Chasteté.

4<sup>o</sup> De trois grains, rouge, noir et blanc, à chacun desquels on dit un *Pater* à l'intention du Souverain Pontife et de l'augmentation de la Foi catholique ; le premier *Pater* en l'honneur de l'amour de Notre-Seigneur pour les âmes ; le deuxième en mémoire de ses souffrances et le troisième en mémoire de ses mérites.

Benoît XIV, par un bref du 6 mars 1756, a révoqué les nombreuses indulgences attachées à la récitation de ce Chapelet et en a accordé de nouvelles qui se trouvent ci-dessous.

Pie IX heureusement régnant, par un rescrit du 13 janvier 1860, les a confirmées et a conféré au Confesseur ordinaire des Religieuses de sainte Jeanne de Valois, appelées vulgairement Annonciades, de Villeneuve-sur-le-Lot, au diocèse d'Agen, la faculté de lui appliquer ces indulgences. Le Décret d'Alexandre VII, du 6 février 1657, s'applique à ce chapelet qui, une fois béni, ne peut plus être ni vendu, ni prêté, ni passé à d'autres précieusement sans perdre les indulgences dont il est enrichi.

1<sup>o</sup> Une indulgence plénière à tous les fidèles qui réciteront dévotement chaque jour ce Chapelet pendant un mois entier, un jour de ce même mois au choix de chacun, pourvu que, contrits, confessés et communisés, ils prient le Seigneur pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de notre Mère la sainte Eglise.

2° Une indulgence de sept ans et de sept quarantaines pour réciter ce Chapelet avec dévotion, chaque vendredi de Carême et à chacune des sept fêtes les plus solennelles de la sainte Vierge.

3° Une indulgence de cent jours pour chaque pieuse récitation du même Chapelet. »

Nous ne connaissons pas le chapelet des dix vertus, et nos recherches ne nous ont fourni aucun renseignement à son sujet.

Q. — J'ai trouvé un autel surmonté par une grande statue du Sacré-Cœur posée sur un haut piédestal ayant de chaque côté trois chandeliers qui s'allument à l'exposition du Saint-Sacrement. Cette exposition se fait habituellement en posant l'ostensoir sur un tabouret en cuivre devant le tabernacle (au lieu d'être posé sur le magnifique trône où sied continuellement la croix). Mon cher et ancien *Ami* a déjà dit son mot sur le thabor, et a aussi parlé ce me semble de la statue du Sacré-Cœur; mais que pense-t-il desdits usages? Est-il permis de donner à l'ostensoir, quoique entouré de chandelles, la place la plus basse. En ce cas, ne serait-il pas mieux sur la pierre sacrée que sur cet embarras de thabor qui n'est pas même béni? Et ces six lumières à la statue, qu'en pensez-vous?

R. — Cette exposition est défectueuse sous deux rapports au moins : 1° elle ne devrait pas se faire sur l'autel, mais dans un endroit plus élevé, ainsi que l'enseignent tous les liturgistes et qu'on le pratique universellement; 2° on ne doit allumer aucune chandelle autour du Sacré-Cœur pendant l'exposition, parce que l'attention des fidèles doit être entièrement dirigée vers la personne adorable du Sauveur, et non vers une statue, quelque vénérable qu'elle soit d'ailleurs. Cela est vrai, particulièrement lorsqu'il s'agit d'une statue si rapprochée du très-saint Sacrement.

Q. — Connaissant votre science liturgique, je viens vous demander de vouloir bien jeter un peu de lumière sur les questions que je vous soumetts. Et tout d'abord, voici à quelle occasion :

Dans notre paroisse de Saint-Sauveur, se trouve établie depuis des siècles une octave des morts qui se célèbre tous les ans très solennellement; et voici ce qu'on y a fait jusqu'à il y a 4 ans durant l'existence de mon vénéré prédécesseur.

1° Pendant toute l'octave, on exposait le très-saint Sacrement à la messe de 8 h., après laquelle on donnait la bénédiction. Mais le tout était en *noir*, et la messe et la bénédiction. Le soir, on chantait les vêpres des morts, on exposait le saint Sacrement et on donnait encore la bénédiction toujours en *noir*. Le dernier jour, on faisait en *noir* la procession du saint Sacrement et on chantait entre autres choses le *Libera*.

Tous les évêques de X... ont laissé faire; et une fois ou l'autre, ils ont tous présidé la clôture de cette octave dans les conditions que je viens de vous dire.

2° Voici ce que je voudrais faire. Je voudrais mettre dans le chœur de l'Eglise le catafalque (qui, lui, n'a jamais disparu pendant l'octave) et des tentures noires; mais dans le sanctuaire, je placerais de belles fleurs et force lumières. Ainsi, on aurait d'une part l'image de la mort et de l'autre l'image de la vie. Cela peut-il se faire? et si cette manière de faire n'est pas très liturgique, *peut-on la tolérer*? admis, bien entendu, qu'on n'exposera pas le S. Sacrement, mais qu'on donnera la bénédiction du Saint-Sacrement tous les soirs de l'octave après le chant des vêpres des morts, et aussi le *matin* si j'y suis autorisé. Dans le cas où le catafalque et les tentures noires seraient admis pendant l'octave avec la bénédiction du S. Sacre-

ment seulement, *faudrait-il* les enlever pour les processions que l'on fait (en blanc) le jour de la clôture?

Je me résume. Devant donner la bénédiction du S. Sacrement, peut-on admettre dans le cœur des tentures noires et le catafalque, et dans le cas où on les tolérerait, est-on obligé de les enlever pour la procession du S. Sacrement? Les fidèles, qui sont habitués à voir ces signes de deuil dans l'Eglise, y tiennent beaucoup.

R. — Ad I. La pratique suivie sous votre vénérable prédécesseur était absolument contraire aux règles liturgiques, car il n'est pas permis de dire une messe de *Requiem* devant le très-saint Sacrement exposé, ni, après cette messe, de donner la bénédiction en ornements noirs.

De même, il n'était pas permis, le soir après les vêpres des morts, d'exposer le saint Sacrement avec les ornements noirs et de donner la bénédiction avec ces mêmes ornements.

Ad II. La pratique que vous proposez d'introduire, est moins défectueuse, puisque vous ne diriez pas une messe de *Requiem* et vous ne chanteriez pas les vêpres des morts en présence du Saint-Sacrement; vous ne donneriez la bénédiction qu'après ces offices.

Mais est-elle entièrement louable? Votre consultation est trop laconique pour que nous puissions répondre catégoriquement. Nous aurions besoin de savoir avec quels ornements vous donneriez cette bénédiction du matin et du soir. Si vous gardiez les ornements noirs de la messe de *Requiem* et des vêpres des morts, vous violeriez encore les règles liturgiques. Si au contraire vous preniez la couleur exigée pour la bénédiction du très-saint Sacrement, nous ne voyons rien à blâmer sous ce rapport.

Quant au catafalque et aux tentures qui l'entourent, il serait convenable de les enlever, parce que les objets funèbres ne conviennent pas dans une cérémonie joyeuse comme la bénédiction du très-saint Sacrement. Si on ne peut pas, il serait bon de les voiler.

Pour les lumières qui environnent le catafalque, il faut absolument les éteindre pendant la bénédiction du très-saint Sacrement, afin de reporter toute l'attention des fidèles vers la personne adorable de Jésus-Christ.

Les solutions que nous venons de donner reposent sur des principes incontestables de liturgie, et en outre sur divers décrets de la Sacrée Congrégation des Rites. En 1685, la confrérie du suffrage érigée à la cathédrale d'Anvers avait demandé 1° s'il était permis d'exposer le Saint-Sacrement avec des ornements noirs, et de le porter en procession avec des bannières noires; 2° s'il était permis de faire cette exposition à la messe et à l'office des défunts avec des ornements noirs :

« 1° An liceat confraternitati suffragii erectæ in eadem cathedrali exponere SSimum Eucharistiæ Sacramentum cum apparamentis nigris, et in processione illud deferre cum vexillis nigri coloris?

« 2° An eidem confraternitati liceat similem



expositionem facere in missa et officio defunctorum cum apparatu pariter nigri coloris? »

La Sacrée Congrégation répondit que ces deux choses étaient défendues : « Et eadem S. C. respondit tam ad I quam ad II : non licere. » (10 février 1685, n. 3075.)

En 1852, l'évêque de Montepulciano demanda si l'on pouvait, le 4 novembre, chanter un nocturne, faire l'absoute autour d'un catafalque dressé devant l'autel et entouré de lumières, et dire la messe conventuelle du jour? La Sacrée Congrégation répondit qu'on le pouvait, à condition qu'on enlèverait le catafalque après l'absoute, avant de dire la messe. Voici les termes de la réponse :

« Posse, dummodo removeatur tumulus tempore missæ, ac finita circa illum absolutione. » (10 janvier 1852, n. 5166.)

Outre ces deux décrets, nous pouvons en citer un troisième, porté tout récemment et conçu dans le même esprit. En 1883, l'évêque de Conversano, au royaume de Naples, exposait le cas suivant : dans l'octave des morts, au commencement de novembre, le soir, on expose le Saint-Sacrement avec chape blanche, on l'encense et on le voile. Ensuite, le célébrant revêt une chape noire et l'on chante les vêpres des morts. Après l'absoute autour du catafalque le prêtre prend une chape blanche, on découvre le saint Sacrement et l'on donne la bénédiction. Peut-on conserver cette pratique?

« In ecclesia matrice et collegiata loci Rutigliano nuncupati, jampridem in octiduo fidelium defunctorum initio mensis Novembris, et per triiduum post Dominicas Septuagesimæ et Sexagesimæ, ex quodam legato, post Completorium exponi solet Sanctissimum Eucharistiæ Sacramentum a sacerdote pluviali albi coloris induto, et post cantum hymni *Pange lingua*, et factam thurificationem, velo cooperitur sanctissimum Sacramentum. Tunc a sacerdote pluviale assumitur nigri coloris, et vesperæ defunctorum decantantur; ac post absolutionem tumuli cum cantu *Libera me Domine* rursus sacerdos induit pluviale albi coloris, et detegitur sanctissimum Sacramentum. Quo demum post cantum *Tantum ergo* benedictio fidelibus impertitur. Quæritur num liceat hujusmodi praxim servare? »

La Sacrée Congrégation répondit qu'on pouvait suivre cette ancienne pratique, à condition 1<sup>o</sup> qu'on ne ferait l'exposition qu'après l'Office des morts et 2<sup>o</sup> qu'on enlèverait auparavant, si possible, le catafalque, ou qu'au moins on éteindrait les lumières qui brûlent autour ;

« Affirmative, dummodo Sanctissimi expositio fiat absoluto defunctorum Officio, ac remoto, si fieri potest, tumulo, vel saltem extinctis candelis circa illum accensis. » (S. R. C. 13 juli 1883.) Cette solution a été ratifiée par Léon XIII, le 14 août de la même année.

Nous avons tenu à traiter complètement cette question, parce qu'elle servira de réponse à beau-

coup d'autres consultations analogues qui nous sont adressées. On voit qu'il n'est pas permis d'exposer le Saint-Sacrement avec des ornements noirs; de le porter en procession avec des bannières noires; de dire une messe des vivants en présence d'un catafalque entouré de lumières; d'exposer le Saint-Sacrement, même voilé, pendant que l'on chante les vêpres des morts et pendant que des cierges brûlent autour du catafalque. Si on le pouvait, il conviendrait même d'enlever le catafalque pendant l'exposition du Très-Saint Sacrement.

D'après ce qui précède vous voyez que le catafalque si possible, ou au moins les lumières, doivent disparaître pendant la procession du Très-Saint Sacrement qui se fait dans votre église.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Y a-t-il réellement incompatibilité entre les fonctions de sacristain et celles de fabricien?

R. — Il paraît que c'est un usage assez général dans quelques diocèses, de choisir pour membre du conseil de fabrique le sacristain de l'église. Toutefois, quelque ancienne que soit cette coutume, ces nominations n'en sont pas moins contraires à la légalité. Il n'existe, il est vrai, ni dans le décret de 1809, ni dans nul autre règlement, aucune disposition expresse qui déclare formellement les sacristains incapables d'être élus fabriciens; mais l'incompatibilité de ces deux qualités résulte implicitement de plusieurs articles du décret de 1809, et surtout de la nature des fonctions dont il s'agit.

Aux termes de l'article 3 de ce décret, les membres des conseils de fabriques doivent être choisis parmi les notables de la paroisse : or, il est bien difficile de considérer comme un notable le sacristain, qui n'est qu'un simple serviteur de l'église.

C'est le conseil de fabrique qui, chaque année, en dressant le budget, règle le traitement ou les gages des officiers, serviteurs et employés de l'église. Le sacristain nommé fabricien serait donc appelé à délibérer sur le chiffre de sa propre rétribution, et à la voter : ce qui serait également contraire à la raison et à une règle générale en matière d'administration.

Il importe que chaque membre des conseils de fabrique puisse, dans les réunions de ces conseils, délibérer et voter librement. Le fabricien sacristain n'aurait jamais cette indépendance. En effet, comme il vient d'être dit, le traitement du sacristain est voté chaque année par la majorité du conseil; la nomination et la révocation du sacristain appartient exclusivement, dans les paroisses rurales, au curé ou desservant, et, dans les autres paroisses, au bureau des marguilliers. Le fabricien sacristain serait donc sans cesse sous la dé-



pendance de ses collègues ; dans les discussions, sa voix n'aurait aucune liberté.

Si l'on admettait que le sacristain pût faire partie du conseil de fabrique, il pourrait, dès lors, comme tout autre conseiller, être porté à la présidence ; et, dans cette hypothèse, il aurait pendant la réunion une place plus distinguée que celle du curé, ce qui ne serait pas tolérable.

Enfin un décret du 20 nivôse an IX (9 janvier 1794) interdit à tout citoyen déjà employé, l'exercice d'une autorité chargée de la surveillance médiate ou immédiate des fonctions qu'il occupe. Ce principe, qui est d'un intérêt général, est applicable à l'espèce ; car, en qualité de fabricant, le sacristain concourrait à régler son traitement et à surveiller son service.

Il faut donc reconnaître que si l'incompatibilité entre les fonctions de fabricant et celles de sacristain n'est pas exprimée dans les règlements, elle n'en existe pas moins de droit, par l'impossibilité de concilier ces fonctions.

Il y a des auteurs qui distinguent. Si le sacristain est gagiste de la fabrique, disent-ils, nul doute qu'il y ait incompatibilité entre ses fonctions et celles de fabricant ; s'il ne reçoit pas de gage, ses fonctions ne sont autres que des fonctions de marguillier. Elles sont honorables. Rien ne s'oppose à ce qu'il soit membre de la fabrique. Au contraire, il y a de bonnes raisons de désirer qu'il le soit. Très-souvent, ajoutent-ils, les fonctions de sacristain sont remplies gratuitement par l'instituteur ou par quelque autre personne honorable de la paroisse, de participation avec une ouvrière ou blanchisseuse et le curé. En ce cas, les fonctions de sacristain se rattachent exclusivement au service religieux, et échappent même à la surveillance de la fabrique dont il ne dépend en aucune façon.

Nous pensons que même dans ce cas, d'après les décisions ministérielles, le sacristain ne pourrait être légalement nommé fabricant.

Quant à la marche à suivre pour régulariser la composition des conseils de fabriques dans lesquels le sacristain aurait été admis, la plus simple consiste à inviter cet employé à donner sa démission de fabricant ; ensuite le conseil de fabrique, soit dans la prochaine réunion ordinaire, soit dans une réunion extraordinaire, peut pourvoir à son remplacement par une nouvelle élection.

Q. — Il y a juste deux siècles, en 1685, une demoiselle riche et de grande piété, voulant favoriser l'audition de la messe aux habitants d'un hameau assez distant de l'église paroissiale, et assurer en même temps l'instruction primaire aux enfants de la localité, légua par testament à la fabrique de cette paroisse une terre à la « bienséance » de cette fabrique, c'est-à-dire une terre qui lui conviendrait et dont le revenu net de tous frais et de tout impôt serait de 250 livres, à la charge par la fabrique de fournir et entretenir un prêtre à perpétuité pour dire et célébrer la messe tous les dimanches et fêtes dans la chapelle existant dans le domaine de la testatrice et pour instruire gratuitement les enfants de la paroisse. Il y avait d'autres con-

ditions secondaires comme de réciter quelques prières à certains moments.

La fabrique accepta le legs ; mais la terre qu'elle devait choisir ne lui a jamais été donnée. Avec son consentement et en attendant l'achat de la terre, les propriétaires fournissaient la rente de 250 livres pour l'assurance de laquelle tout le domaine était hypothéqué.

Dire que tout cela a marché sur des roulettes, ce serait une erreur, tout au moins une exagération. Nos archives renferment une foule de documents attestant que depuis la fondation jusqu'à la révolution française il y a eu de nombreux procès intentés tantôt par les propriétaires à la fabrique, tantôt par la fabrique aux propriétaires ; cependant, tant bien que mal, et moyennant quelque réduction dans les charges, notamment la suppression de l'école, le service a pu se faire et s'est fait presque sans interruption.

La révolution éclate et emporte, comme on sait, tous les biens du clergé, les capitaux et les rentes en majeure partie, de même qu'elle exile ou guillotine tous les ecclésiastiques fidèles à leur sainte vocation.

Après la tourmente, les prêtres qui avaient survécu rentrèrent à leurs postes respectifs où ils trouvèrent table rase, et ils n'eurent pour vivre pendant une dizaine d'années que les offrandes volontaires des fidèles.

Alors parut le fameux décret daté de Bruxelles du 7 Thermidor an XI, qui ordonnait de restituer au clergé paroissial et aux fabriques les biens, rentes et capitaux qui n'avaient pas été aliénés. La fabrique de X... dont nous parlons était dans les meilleures conditions pour réclamer la fameuse rente de 250 livres ; elle les réclama, et le propriétaire qui en avait la charge consentit à la payer de nouveau, mais il exigeait en même temps l'exécution pleine et entière des conditions testamentaires.

Devant cette exigence, la fabrique recula. Se basant sur la cherté des vivres, la rareté des prêtres, en d'autres termes, sur l'insuffisance de la rente et l'impossibilité matérielle de remplir tout engagement sur ce point, elle refusa d'en prendre, tout en se réservant pour l'avenir. Mais elle autorisa le curé à s'entendre avec le propriétaire, trouver avec lui un *modus vivendi* qui sauvegarderait le principal de la fondation (la messe au château) et aussi le revenu de 250 francs en attendant le capital.

Il en fut ainsi, en effet. Le curé spécifiant bien dans l'acte de transaction avec le propriétaire qu'il n'agissait qu'en son nom personnel et dans la mesure que ses occupations paroissiales le lui permettraient, prit l'engagement d'aller dire la messe tous les dimanches et fêtes moyennant la rente annuelle de 250 francs, pourvu toutefois que l'évêque lui permit de bîner. L'évêque le lui permit, et depuis ce moment jusqu'à nos jours, les choses se sont passées ainsi traditionnellement, c'est-à-dire sans qu'aucun autre contrat soit intervenu entre les propriétaires et les curés successifs.

Or, qu'arrive-t-il ? Pour des nécessités nouvelles, le curé actuel a signifié qu'il n'irait plus dire la messe. De là, fureur du châtelain ; lettre de protestation et d'opposition au curé ; rappel du testament et de ses charges, et demande d'exécution.

1° Que faut-il penser de la fondation en elle-même ? Le propriétaire a-t-il action sur la fabrique ? Dans tous les cas, cette fondation est-elle réductible ? Par qui peut-elle être réduite ?

2° Le curé, — même sans tenir compte des circonstances qui l'empêchent de continuer de dire la messe au château, — peut-il être forcé à l'y dire ? Est-il maître des conditions à imposer.

3° Quelle solution conseilleriez-vous ? La famille chargée de pourvoir à la fondation est réputée chrétienne.

R. — Ad 1<sup>re</sup>. La fondation en elle-même n'a rien qui ne soit moral, légal et juste. Elle a été jugée ainsi par tous les tribunaux civils et ecclésiastiques qui eurent à s'en occuper pendant un siècle. La fabrique légataire s'en contentait et y trouvait sans doute un avantage. Par la suite, après la révolution, en raison de la modification



opérée dans la société à tous les points de vue elle se soustrait momentanément à la charge. Il y avait certainement là matière à une action juridique contre elle de la part du propriétaire; car c'est elle et elle seule qui est légataire. C'est même ce que le propriétaire aurait dû faire quand elle réclama les arrérages de la rente. Le résultat d'un appel aux tribunaux n'eût pas été douteux; la fabrique aurait été condamnée; mais la fondation aurait été réduite par qui de droit, c'est-à-dire par l'autorité religieuse. Les propriétaires pourraient-ils l'attaquer aujourd'hui? C'est une autre question à débattre; car voilà 81 ans que la fabrique est mise de côté, et le propriétaire lui-même n'a pas l'air de se douter qu'il peut avoir affaire à elle.

Ad 2<sup>a</sup>. Non, mille fois non. D'après l'exposé du cas, un seul curé pouvait être forcé à ce ministère, celui qui a signé le contrat de transaction avec le propriétaire et avec la double autorisation de l'évêque et du conseil de fabrique. Mais, nous dit-on, il a agi en son nom personnel ne voulant et ne pouvant d'ailleurs, engager ses successeurs. Ceux-ci se trouvent vis à vis du châtelain dans la même situation que le premier curé contractant; avec les mêmes autorisations, il peut se prêter à la même transaction ou à une nouvelle; mais il est tout à fait libre et indépendant vis à vis des uns et des autres, même vis à vis de l'autorité religieuse qui ne peut le contraindre à des fonctions étrangères à celles de curé. Le testament ne le touche en rien; s'il traite, c'est volontairement et de gré à gré.

Ad 3<sup>a</sup>. La difficulté pourrait être tranchée de plusieurs manières, et la plus rapidement acceptée serait, pour le propriétaire, d'augmenter suffisamment le revenu de manière à assurer une situation convenable au prêtre chargé d'acquitter la fondation. Mais ce serait là un héroïsme qu'on n'a pas le droit de demander ni même d'espérer.

Confier le soin de l'arrangement aux tribunaux civils, ce serait s'exposer à des dépenses énormes sans résultat positif.

Le bon sens et le sentiment religieux qu'on attribue au propriétaire indiquent la seule manière plausible à adopter : c'est d'exposer le cas à l'évêque diocésain et de s'en remettre absolument à sa sagesse. L'évêque, pris pour arbitre par les parties, et muni des pouvoirs nécessaires, ou réduira la fondation *servatis servandis*, ou la transformera en entrant le plus possible dans les intentions de la testatrice.

Q. — 1<sup>o</sup> Un maire qui n'a pas interdit les processions, peut-il empêcher ou défendre que l'on aille en procession au cimetière, par exemple, un jour de 1<sup>re</sup> communion?

2<sup>o</sup> Est-ce la nouvelle loi municipale qui enlève aux fabriques les fruits spontanés des cimetières? Ou bien, est-ce un acte arbitraire comme nos édiles en commettent tant aujourd'hui.

Post-scriptum. — En me faisant signifier verbalement que la procession de première communion ne pouvait se

faire au cimetière, le maire a ajouté qu'elle ne pouvait se faire que le jour de morts.

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Dans toutes ces questions de processions publiques, les interdictions prononcées par les maires sont toutes basées sur l'arbitraire ou la fausse interprétation de quelque loi; car l'article 1<sup>er</sup> du Concordat déclare que le culte catholique est public et libre. Comment concilier ce texte avec les susdites interdictions? Il est vrai qu'il y a dans le Concordat même et dans le même article, une phrase incidente qui empoisonne tout le reste, surtout avec les interprétations adoptées aujourd'hui par nos gouvernants. Cette phrase est celle-ci : « Son culte sera public, en se conformant aux règlements de police que le gouvernement jugera nécessaires pour la tranquillité publique. » Voilà le venin. Sous prétexte qu'ils sont chargés de la police locale, les maires (certains maires) se considèrent comme le gouvernement, et ils légifèrent à plaisir.

Dans l'espèce, le maire dont il s'agit a un semblant de raison, parce qu'il s'agit du cimetière dont il a exclusivement la police. En supposant qu'il n'eût pas le droit d'empêcher la procession, il pourrait toujours interdire l'entrée du cimetière aux fidèles se présentant processionnellement. Ce maire n'est pas encore absolument mauvais, et il faut lui tenir compte de permettre la procession le jour des morts.

Ad 2<sup>a</sup>. Ce droit au spontané des cimetières a été enlevé aux fabriques par la loi qui a laïcisé les cimetières et privé les fabriques du monopole des pompes funèbres. La dernière loi municipale a consommé l'injustice en comprenant tous les revenus des cimetières parmi les recettes communales. Sur ce point, les maires ne font pas acte arbitraire; ils ne font que bénéficier d'une loi édictée contre l'église.

Q. — Est-il vrai que les lois scolaires accordent 8 jours de vacances aux enfants de la première communion, et que le curé a droit d'exiger que ces enfants manquent l'école, afin de les avoir à sa disposition pendant la retraite préparatoire?

R. — Oui. Nous avons publié en son temps le texte des règlements qui portent cette disposition. Il n'est pas dit que les enfants sont en vacances, mais seulement qu'ils doivent être laissés parfaitement libres de vaquer à tous les exercices de piété qu'on exige d'eux. De telle sorte qu'un enfant s'absentant de l'école pour le susdit motif ne peut être blâmé, et l'instituteur qui gênerait la liberté de l'enfant en cette circonstance serait au contraire reprehensible et punissable.

Q. — Existe-t-il un texte de loi civile concernant les inhumations d'une paroisse à une autre sans le consentement et même le gré du curé du défunt? Si oui, quels en sont les termes?

Pour la législation ecclésiastique, nous avons les statuts diocésains qui ne sont pas sans valeur pour certains curés, de même que pour certains autres il faut invoquer le pouvoir civil. Vous voyez de suite ce dont il s'agit. Avec mon

bon vieux voisin, je n'ai jamais eu aucune difficulté ni pour enterrements, ni pour premières communions, ni pour baptêmes. Aujourd'hui, un jeune homme, mon ancien élève, lui a succédé. A ce nouveau venu il faut beaucoup de popularité, et pour cela tous les moyens sont bons. Un certificat de l'officier civil lui suffit et lui tient lieu de consentement et de permission du confrère voisin. De là, récriminations en masse du conseil de fabrique, du conseil municipal et du soussigné, parce que, selon notre manière de voir, des honoraires sont dûs dans la circonstance. Rien n'y fait. Et nous sommes avec des dettes pour l'église nouvellement construite. Et dans la question, il ne s'agit pas d'un cas isolé, mais d'une partie de population de 5 à 600 âmes sur un total de 2,250. Prompte réponse s. v. p.

R. — Nous ne pouvons qu'être surpris d'apprendre qu'un curé n'admet pas l'autorité des statuts diocésains, et qu'il n'accepte que celle des lois civiles. Il serait facile à l'évêque diocésain de lui prouver *de facto* qu'il se trompe grossièrement, et de le condamner à restituer ce qui ne lui appartient pas, tant qu'il n'est pas autorisé par l'évêque ou le curé de l'endroit où l'individu est mort.

Le droit d'enterrer tous les paroissiens, c'est-à-dire tous ceux qui meurent sur une paroisse, est un droit essentiel du curé et de la fabrique; ce droit fait partie du casuel. Il n'y a pas une loi civile spéciale consacrant ce droit; mais le cas est prévu dans les tarifs des divers diocèses (approuvés par le gouvernement conformément à l'art. 69 de la loi du 18 germinal an x), et ces tarifs statuent que les droits d'enterrement doivent être payés au curé et à la fabrique de la paroisse du décès, conformément à la classe d'après laquelle l'enterrement se fait dans la paroisse où le mort est transporté. Or, les tarifs régulièrement approuvés ont force de loi. Dans ce sens, on peut dire que la loi civile reconnaît et protège les droits du curé et de la fabrique de la paroisse du décès. Or ce droit indéniable trace le devoir du curé qui fait l'enterrement; il lui impose l'obligation de ne procéder à la cérémonie qu'avec l'autorisation de l'évêque ou du curé et après avoir fait payer ce qui est dû à la fabrique évincée.

Cette théorie doit être absolument respectée quand il s'agit d'une paroisse voisine; et les évêques, ce nous semble, doivent veiller sévèrement à ce que ce règlement tracé dans leurs statuts soit fidèlement observé.

En est-il de même quand le mort doit être porté au loin? Ici, la jurisprudence est beaucoup plus large. Les familles chrétiennes comprendront qu'il faut une cérémonie funèbre quelconque dans la paroisse de départ, et, selon la situation de fortune, au moins égale à celle de la paroisse d'arrivée. Cependant elles restent libres d'enlever le corps sans qu'aucune loi civile puisse les contraindre à demander une cérémonie funèbre. On ne voit pas sur quoi un curé ou une fabrique s'appuierait pour exiger une redevance quand aucun service ne leur a été demandé. Aujourd'hui surtout qu'il y a divorce entre l'Eglise et l'Etat et que, d'après une circulaire ministérielle du 26 thermidor an xii (14 août 1804), les

citoyens ont la faculté de faire transférer d'un département dans un autre les corps de leurs parents et amis.

Le cas actuel doit être tranché par l'évêque diocésain auquel le prêtre dont il s'agit est subordonné; et, si la chose est prévue dans les tarifs et que ces tarifs aient été homologués par le gouvernement, les tribunaux peuvent être saisis de la cause, et ils ne peuvent juger qu'en faveur du curé et de la fabrique lésés.

Q. — Dans le numéro 48 — sixième année — page 572, il est dit au sujet du transport du corps d'une commune dans une autre que l'autorisation du préfet n'est pas nécessaire. Sous l'empire, cette autorisation a toujours été exigée. Même en temps de République, décembre 1884, le maire de B. a exigé, sous peine de refus, l'autorisation du sous-préfet (arrondissement du lieu du décès) et du préfet (arrondissement du lieu d'inhumation).

Etait-il dans son droit? Pouvait-on le forcer à donner l'autorisation demandée, et, comment, ne pouvant attendre plusieurs jours en pareil cas? Qu'avait-on à craindre en passant outre? Est-il nécessaire qu'il y ait double bière, une en plomb, l'autre en chêne? Quelles sont les formalités à remplir.

R. — Il est vrai qu'à la date indiquée notre journal a commis l'erreur qu'on lui signale; il a eu le tort de s'inspirer des auteurs anciens sans tenir compte des règlements nouveaux. Mais il s'est rectifié lui-même spontanément dans l'un des premiers numéros de la présente année, en s'appuyant sur une circulaire ministérielle du 10 mars 1856 et sur un décret formel du 13 avril 1861 (voir *Dictionn. municipal par Dupont*, vol. 11, p. 671).

Donc le maire dont il s'agit était dans son droit; l'on ne pouvait exiger de lui qu'une autorisation conditionnelle, réservant celle du préfet du département. Nous pensons toutefois que le maire serait juge compétent et aurait qualité pour donner une autorisation en cas d'urgence. Ces cas sont excessivement rares, parce qu'avec le télégraphe, on peut avoir en quelques heures la réponse d'un préfet.

Ordinairement, c'est le préfet qui détermine quelles sont les précautions à prendre pour le transport des corps. Quand il s'agit d'une courte distance, il est rare qu'il exige autre chose qu'une bière en chêne; mais dès que la distance devient considérable et que le transport doit se faire par le chemin de fer, il exige et avec raison une première bière en plomb.

On parle beaucoup depuis quelque temps d'une nouvelle étoffe récemment inventée, très souple et absolument imperméable, destinée précisément à ensevelir les morts. Si le fait est exact, il est probable qu'on sera moins exigeant relativement à la bière de plomb, mais on ne dispensera jamais de cette toile.





## COURRIER DE L'UTILE

## RECETTES DE NETTOYAGE

1° *Moyen de nettoyer les marbres et les porcelaines.*

Préparez un bain composé d'une partie d'acide nitrique et de cinquante parties d'eau. Si l'objet est peu volumineux, contentez-vous de le plonger dans le bain, car le nettoyage s'opère de lui-même tout après l'immersion. Il suffit ensuite de le rincer à l'eau pure et fraîche et de le laisser à l'abri de la poussière.

2° *Procédé pour enlever les taches de rouille ou d'encre.*

Si ces taches ne cèdent point à l'action du sel d'oseille, il suffit d'ajouter à cette substance quelques raclures d'étain.

Mettez dans l'eau chaude le sel d'oseille et la râclure d'étain, trempez la partie tachée dans la dissolution, la tache disparaît presque aussitôt.

On peut encore, après l'avoir mouillée, poser sur le couvercle d'un litre en étain rempli d'eau bouillante, la partie tachée sur laquelle on met le sel d'oseille. La plupart du temps on voit disparaître la tache sans que l'on soit obligé d'aider à l'action du sel par un léger frottement fait du bout du doigt.

Pour empêcher le ferblanc et l'acier de se rouiller, on emploie un papier qui se prépare de la manière suivante :

Mettez de la pierre ponce sur des charbons ardens, et réduisez-la ensuite en poudre, broyez cette poudre avec du vernis et de l'huile de lin. Délayez le tout jusqu'à ce que vous puissiez l'étendre avec une brosse sur du papier très fort. Appliquez-en deux couches que vous laisserez sécher et vous envelopperez dans ce papier l'objet d'acier, de fer, etc., que vous désirez conserver et préserver de la rouille.

Les fabricants anglais pour préserver de la rouille les instruments de fer et d'acier qu'ils expédient au loin, les saupoudrent de chaux vive ou les trempent dans de l'eau de chaux et par ce moyen ils les conservent brillants.

3° *Procédé pour enlever les taches de graisse du papier.*

On chauffe d'abord doucement du papier brouillard, au moyen duquel on enlève le plus possible de la tache. Puis on trempe un petit pinceau dans de l'huile essentielle de térébenthine presque bouillante — à froid elle n'agit que très faiblement — et l'on en couvre avec précaution la tache des deux côtés du papier qu'on a soin de tenir bien chaud. Cette opération se répète autant de fois que la quantité de graisse absorbée par le papier le rend nécessaire. Lorsque la graisse est entièrement enlevée, il faut recourir au procédé suivant, pour rendre au papier sa blancheur primitive que la première opération n'a pu lui restituer. On trempe un autre pinceau dans de l'esprit de vin bien pur et on le passe de la même

manière sur la place qui était tachée, particulièrement sur les bords de cette tache qui sont plus persistants. Le papier reprend par ce moyen sa blancheur primitive, sans que l'écriture ou l'impression éprouve la moindre altération.

4° *Nettoyage des toiles de couleur.*

L'eau dans laquelle ont bouilli les haricots blancs, a la propriété de nettoyer ces toiles sans en enlever la teinture.

## IMPRIMATUR.

Lingonis, die 8 julii 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis.*

## CONSEILS DU DOCTEUR

*Traitement de l'anémie des convalescences longues, des hémorrhagies et de la faiblesse, par les ferrugineux.*

Il est certaines préparations qui ont le privilège de croître constamment dans l'estime des médecins et des malades et qui puisent dans leur succès de chaque jour la meilleure garantie de leur valeur thérapeutique. Les véritables pilules de Vallet sont au premier rang de ces préparations et elles ont toujours conservé la vogue méritée qui les accueillit à leur début. Le professeur Piorry, comparant dans son cours à l'Ecole de Médecine les propriétés des diverses préparations ferrugineuses connues, terminait ainsi son appréciation :

« Mais le médicament qui nous a rendu le plus de services ce sont les pilules de Vallet. Ces pilules, après une discussion intéressante, ont obtenu un rapport très favorable de l'Académie de médecine de Paris, et les succès nombreux qui ont suivi leur administration tendent à généraliser leur emploi dans la chlorose et dans toutes les maladies qui exigent l'emploi des ferrugineux.

« S'il est vrai de dire que la chlorose résiste rarement aux préparations ferrugineuses convenablement faites, on n'obtient que des résultats négatifs d'une foule de médicaments trop vantés. Aussi, nous devons à la vérité de dire que, entre nos mains, les pilules de Vallet n'ont jamais été infidèles et nous les recommandons comme un des médicaments des plus précieux. »

Les véritables pilules de Vallet ne sont pas argentées, le nom Vallet est imprimé en noir sur chaque pilule blanche; les étiquettes doivent porter l'adresse du docteur Vallet, 19, rue Jacob, Paris.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

# DE L'ÉGLISE & DE SA DIVINE CONSTITUTION

Par D.-A. GRÉA

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, ANCIEN VICAIRE GÉNÉRAL

Un beau volume in-8° de 515 pages . . . . . 7 fr. 50

« Vous avez fait un bien beau livre. Je l'ai lu avec bonheur, avec profit surtout. Il faudrait que tous les évêques le connussent et qu'il devint le manuel de tous les prêtres. » — (Extrait de la lettre de Mgr Gay, évêque d'Anthédon, à l'Auteur).

## ENCHIRIDION THEOLOGICUM

COMPLECTENS

CONCILII TRIDENTINI ET CONSILII VATICANI CONSTITUTIONES  
CUM SELECTIS PIE IX CONSTITUTIONIBUS

Par HENRI RAMIÈRE

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS

Ouvrage posthume augmenté des principales Lettres Encycliques de Léon XIII

Un volume in-12 de 464 pages. . . . . 4 fr. 50

VIENT DE PARAÎTRE : 4<sup>me</sup> FASCICULE DE

## GLOSSAIRE ARCHÉOLOGIQUE DU MOYEN-ÂGE ET DE LA RENAISSANCE

Par VICTOR GAY

ANCIEN ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT, ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

2 volumes grand in-8° de 800 pages, ornés de plus de 2000 figures

PRIX DE SOUSCRIPTION

FORMAT GRAND IN-8°. . . . . 90 francs. — FORMAT IN-4° GRAND PAPIER. . . . . 150 francs.

L'ouvrage paraîtra en 10 fascicules, du prix de 9 francs, et de 15 francs pour le grand papier.

En vente : Fascicules 1, 2, 3 et 4

Ce répertoire archéologique du moyen-âge et de la renaissance, ou glossaire spécial donne, à l'appui des termes, une série de plus de trente mille textes originaux, avec figures d'après les monuments contemporains, la plupart inédits. Ce n'est point, à proprement parler, une histoire, mais une sorte de tableau, où les érudits trouveront souvent, avec l'explication de mots aujourd'hui usités ou mal définis, l'image des objets qu'ils expriment, et dans lequel les collectionneurs et les curieux rencontreront, sur ces mêmes objets figurés, les renseignements historiques qui leur manquent.

## HISTOIRE DE M. HÉMERY ET DE L'ÉGLISE DE FRANCE PENDANT LA RÉVOLUTION

Vient de paraître : 1<sup>re</sup> partie. — Tome I<sup>er</sup>, LA RÉVOLUTION. Beau et fort volume in-8°. Prix : 6 fr.

Le tome II et dernier (2<sup>e</sup> partie) est sous presse.

## LA CITÉ ANTICHRÉTIENNE

Par Dom BENOÎT

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, ETC.

Deux forts volumes in-12 de xvi:-517 et 667 pages, titre rouge et noir. Prix : 8 francs.

## LA CORÉE

Par Paul TOURNAFOND

Un volume in-18 de 172 pages, avec carte géographique.  
Prix : 1 franc.

## VOYAGE EN CORSE

Par FAURE

Deux volumes in-12. Prix : 6 francs.

## TRENTE JOURS A LA CAMPAGNE

Par M. L.-M. CASABIANCA

Un beau volume in-12 de 464 pages. . . . . 5 francs.

Voici un aperçu des sujets traités :

Eclaircissements sur la nature. — La terre. — Les montagnes. — La mer. — Les fleurs. — Les arbres. — Les fleuves. — Les forêts. — Les mines. — Les torrents. — Les abîmes. — Les cavernes. — La solitude. — Le silence. — Les voix de la nature. — Lieux par où personne n'a passé. — Les animaux. — L'air et les vents. — Les sources minérales. — Les ruines. — Les travailleurs des champs. — Le beau temps. — Le mauvais temps — La promenade. — La pêche. — Les croix dans les champs. — La matière. — Le repos. — Les chemins de fer. — La guerre dans la nature. — La nuit. — Les astres.

Ce livre qui contient des histoires intéressantes, des comparaisons gracieuses et fraîches, s'adresse aux personnes qui passent à la campagne une partie de la belle saison ; aux jeunes gens en vacances ; aux habitants de la campagne, aux personnes qui ont une horreur instinctive pour les productions malsaines et les mauvais romans.

## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure qualité sup.

Articles Religieux : Christs, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

## SESSERP

POUR

IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI

Ecriture, Dessin, Musique,

ou Caractères d'Imprimerie.

DEPUIS 25 FRANCS



Système à la portée d'un Enfant

PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fr



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. **L. CHOVEL**, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

**M** **SON ROUSSE-LEBEL**, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
**LES SAINTS ÉVANGILES**, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — **CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS.**

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR. HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. **Félix GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. Voir **POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
**AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES** en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** **H. GARNIER**, Boulevard d'Enter, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils,  
Sculpture, etc.

**TOURS & ACCESSOIRES**

**LE MELLE**, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

# GOUDRON GUYOT



Sert à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la **Poitrine**, de la  
Gorge et de la **Ves-  
sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.



**Refuser**

tout flacon ne

portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-

contre et mon adresse 19, rue

**Jacob, Paris. — (Vente en gros.)**

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup> PALMÉ, Dir<sup>t</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 29 :

**PRÉDICATION** : Pour le 9<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : la fidélité à la Grâce. — **CONGRÉGATIONS ROMAINES** : Droit des Congrégations à donner l'éducation complète à leurs sujets dans leurs maisons régulièrement établies. — **CONSULTATIONS LITURGIQUES** etc. : Peut-on consacrer un autel dont la table est de trois pièces? — Peut-on chanter des messes de *Requiem* les 2, 3 et 4 janvier? — Qui peut bénir le ciboire, l'ostensoir et le tabernacle? Y a-t-il obligation d'ouvrir la sacristie pour la consécration? Est-il contre l'esprit de l'Eglise de donner la communion en dehors de la messe? Quel est l'effet du *Misereatur* et de l'*Indulgentiam* récités avant la communion? — A la messe de la Fête-Dieu, comment placer l'ostensoir après qu'on y a placé l'hostie consacrée? — Quand le confesseur a interrogé le pénitent, celui-ci est-il tenu de faire encore un aveu au moins général des péchés sur lesquels il a été interrogé? L'accusation générale des fautes de la vie passée est-elle suffisante pour l'absolution? — Que penser du fait de quatre personnes en soulevant une cinquième à un ou deux mètres par une simple aspiration? — **JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE** : Peut-on obtenir la dissolution d'un conseil de fabrique qui se refuse à solder au curé les honoraires des fondateurs et qui a été d'ailleurs élu sans les formalités requises? — Peut-on imposer le curé pour le jardin du presbytère? Le maire peut-il faire creuser les fosses du cimetière dans la direction qu'il lui plaît? — La fabrique peut-elle déposséder une famille d'un banc construit par elle dans l'église, il y a plus de quatre-vingt ans, sans que rien, titre ou tradition, fasse connaître la raison ou la régularité d'un privilège? — **COURRIER DE L'UTILE** : Manière de fabriquer le fromage de Brie. — Contre les saignements de nez. — Limonade. — Dégraissage des étoffes.

LA

Société générale de Librairie catholique

à

L'EXPOSITION UNIVERSELLE D'ANVERS

On peut voir, en ce moment, dans tous les journaux, de nombreux comptes-rendus sur l'Exposition universelle que la ville d'Anvers ouvrait dernièrement avec solennité dans ses murs. Succès magnifique, succès complet, dit-on de tous côtés.

Parmi les sections qui attirent le plus la foule des visiteurs, il faut compter au premier rang la section française; et, comme pouvaient s'y attendre ses amis et ses actionnaires, là, figure, avec une place digne d'elle, la *Société générale de librairie catholique*. On nous saura gré de reproduire, à cet effet, l'exposé présenté au Jury par son Directeur-général

### A Messieurs les membres du Jury.

MESSIEURS,

En 1643, paraissait à Anvers le premier volume d'une Collection qui était appelée à faire grand bruit dans le monde, et dont il est sans doute réservé à nos petits-neveux de voir l'achèvement si désiré : les *Acta Sanctorum* des Bollandistes.

En 1885, nous venons, Messieurs, soumettre à votre examen cette réédition complète de toute l'œuvre des Bollandistes que, non sans quelque courage et témérité, nous avons naguère entreprise et menée à bonne fin.

S'il est une ville au monde où une telle œuvre doive être particulièrement estimée et accueillie,

c'est à coup sûr cette ville d'Anvers où ont été imprimés, depuis 1643 jusqu'à 1770, les cinquante et un premiers volumes de l'incomparable Recueil.

A Anvers donc, à l'hospitallière et docte Anvers, nous dédions cette nouvelle édition du plus célèbre, du plus considérable de tous les livres anversois.

Mais, en jetant les yeux sur le frontispice des *Acta*, nous y avons lu ces deux nobles devises latines dont il nous sera peut-être permis de nous approprier le sens : *Antiqua reduco, Obscura revelo*.

Notre librairie, tant à Bruxelles qu'à Paris, mériterait qu'en inscrivant à son fronton ces quatre mots éloquentes. En réalité, nous nous sommes sans cesse efforcés, depuis bientôt trente ans, de remettre en lumière toute l'antiquité chrétienne, toute l'antiquité française.

A côté des *Acta*, nous avons publié à nouveau ces étonnantes Collections bénédictines qui s'appellent la *Gallia Christiana*, les *Historiens de France*, l'*Histoire littéraire*. Ces cent in-folio que nous avons réimprimés, ils sont là, vivants, sous vos yeux. Ils sont aussi dans la bibliothèque de tous les travailleurs, où ils font à la fois de la lumière et du bien. Nos hardiesses, comme vous le voyez, nous ont doublement réussies.

Nous n'avons pas cru cependant qu'il fût suffisant de ressusciter ainsi le passé : car, il faut être de son temps, et nous avons voulu être du nôtre. De là ces milliers de volumes « actuels » que nous avons publiés depuis un quart de siècle et qui ont fait de notre maison l'une des plus importantes du monde. Dix revues parmi lesquelles il en est de célèbres, comme la *Revue des Questions historiques* (qui s'imprime à Bruxelles), nous permettent de suivre, de plus près encore, la



marche des événements, le progrès des sciences, le mouvement des âmes.

Nul siècle, au même degré que le nôtre, n'a été passionné par l'image, et les livres illustrés ont maintenant leur place sur la table du plus humble ménage comme dans le salon de l'académicien et du millionnaire. C'était là une voie nouvelle où nous sommes résolument entrés, et nous venons, Messieurs, vous prier de feuilleter cette *Notre-Dame de Lourdes*, ce *Christophe Colomb*, cette *Chevalerie*, cette *Vie des Saints*, que l'on peut, ce semble, placer à côté des œuvres les plus achevées.

Il convenait aussi de penser à ces livres usuels qui, par centaines et par milliers, sont aux mains de tous les chrétiens dans nos églises, de tous les enfants dans nos collèges. Le Beau doit aussi pénétrer dans ces humbles volumes, et les transformer. C'est dans ce but, nettement déterminé, que nous avons entrepris de publier toute une « Collection de classiques grecs, latins et français, » et nous n'avons pas craint de l'illustrer d'après les marbres, les médailles, les monnaies et tous les monuments figurés de l'antiquité ou des temps modernes. C'était la première fois que l'on appliquait un système aussi libéral à ces pauvres livres, jadis si laids, et si méprisés de nos écoliers. Depuis Homère jusqu'à Corneille, depuis le *Criton* de Platon jusqu'au *Catéchisme universel* de Bellarmin et à notre *Livre du Jeune Français*, tous nos Classiques ont reçu la même parure, qui est à la fois austère et aimable. Quant à nos Livres d'heures et à nos Choix de prières, nous y avons fait triompher l'ornementation gracieuse et variée du moyen âge, sans oublier les fleurs, les oiseaux et les nids, tels que les comprennent les artistes contemporains. Giacomelli y a mis la main : c'est tout dire.

Tel a été, depuis l'année 1858, le long et multiple effort de notre maison ; tel est l'ensemble de publications anciennes et nouvelles sur lequel nous nous permettons, Messieurs les Jurés, d'appeler votre impartiale et savante attention.

Un des hommes qui honorent le plus la vieille cité d'Anvers, un des plus grands savants du dix-septième siècle et de tous les temps, Daniel Papebroeck, écrivait un jour à notre grand Mabillon, contre lequel il venait de soutenir une rude et longue polémique : « Je ne suis pas savant, mais je désire m'instruire. »

Nous n'avons nul droit à tenir le même langage ; mais avec une modestie moins méritoire et aussi sincère, nous vous dirons, Messieurs les Jurés : « Nous sommes bien loin de la perfection ; mais nous avons fait tous nos efforts pour l'atteindre. »

## NOTES LITTÉRAIRES

VIENT DE PARAÎTRE :

Le *LIVRE CHORAL* ou *Répertoire populaire de la musique religieuse*, comprenant les œuvres choisies de musique d'église des grands maîtres des diverses Ecoles, recueillies par les soins du commandeur Sain-d'Arod, maître de chapelle honoraire de Saint-Pierre-du-Vatican, correspondant de l'Institut de France, etc. 1 beau vol. in-8°. Prix net : 7 francs <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Paris, Société générale de Librairie catholique, Victor Palmé, directeur, rue des Saints-Pères, 76.

Etranger : Bruxelles, J. Albanet ; — Genève, H. Tremblay.

Voici un recueil qui vient combler une vaste lacune ; il était d'ailleurs attendu depuis si longtemps qu'on peut bien dire qu'il répond à un vœu unanime, tant dans les paroisses que dans les couvents, séminaires, pensionnats, etc.

Le *Livre choral* se divise en quatre parties : 1° Recueil de *plain chants* harmonisés avec accompagnement (Messies, Antiermes, Hymnes et réponses les plus usuels) ; 2° Choix des meilleurs *Cantiques* tant anciens que nouveaux, notés avec les accompagnements ; 3° *Motets latins*, et 4° *Motets français* collectés parmi les plus belles compositions religieuses des maîtres contemporains, avec leurs accompagnements authentiques.

On peut affirmer en effet, qu'il serait difficile de trouver dans les compositions religieuses qui se publient depuis quelques années, des morceaux aussi bien réussis sous tous les rapports que ceux qui ont fait l'objet de ce répertoire ; et si nous avions place pour des citations, nous demanderions quels chants soulignent mieux la parole que l'*Ave Maria* de Cherubini, l'*Salutaris* de Hummel, l'*Osanna* de Beethoven, le *Sub tuum* de Widor, et parmi les motets français, *Suspendez vos concerts*, *Que le Seigneur est bon* de Méhul, *La nuit miraculeuse*, de Mager ; *l'Invitation à louer Dieu*, de Berlioz ; *Au Dieu qui nous aime*, de Meyerbeer, etc. ; sans parler de ces admirables cantiques signés de Rossini, Monpou, Victor Massé, Félicien David, etc., tous conçus dans un style aussi noble que simple et touchant !

L'exécution de cet ouvrage, véritable monument de la musique d'église et qui à raison de plusieurs morceaux de maîtres absolument inédits doit éveiller bien des curiosités partout où il y a un chœur religieux, a été accomplie par les soins d'un artiste qu'un Bref du Souverain Pontife Pie IX a daigné désigner comme « représentant particulièrement la musique religieuse en France, » le commandeur SAIN-D'AROD, maître de chapelle honoraire de Saint-Pierre-du-Vatican, membre correspondant de l'Institut, etc., l'avant-propos mentionne les suffrages de trente prélats français, et en outre, l'insigne approbation du Souverain Pontife ! — On ne saurait, après cela, rien dire de plus en faveur d'une telle publication. — Ajoutons toutefois que le *LIVRE CHORAL* publié dans un format économique de propagande est aujourd'hui le *vade-mecum* de tout chœur religieux.

## MARIAGES

### LIVRES DE DIRECTION & DE LECTURES

Le *Catéchisme du Mariage*, ou la *préparation, les cérémonies et les grands devoirs de ce saint état*, par M. l'abbé François LACOSTE, cure de Brochon. 1 vol. in-12 de XLII-354 pages . . . . . 3 »  
Reliure chagrin plein bleu ou Lavallière. 15 »

Le *Mariage*, conférences prêchées dans la chapelle de l'Oratoire, par Mgr ISOARD, évêque d'Annecy. 1 vol. in-12 de 365 pages. 3 »  
Reliure chagrin plein bleu ou Lavallière. 15 »

L'*amour chrétien dans le mariage*, par M. LÉON GAUTIER, 2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. — 1 vol. in-12 de 371 pages . . . . . 3 »  
Reliure chagrin plein bleu ou Lavallière. 15 »

## PRÉDICATION

POUR LE 9<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE :  
LA FIDÉLITÉ A LA GRACE

Exhortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.  
(II Cor., VI, 1).

Un compagnon de saint François d'Assise, favorisé d'une vision divine, aperçut la place destinée dans le paradis à cet illustre patriarche; elle était au-dessous de celle des Séraphins. Quelques moments après, il demanda au Saint ce qu'il pensait de lui-même, et l'humble serviteur de Dieu répondit : « Mon cher frère! je ne crois pas que la terre porte un plus grand pécheur que moi. — Comment donc, père bien-aimé, dit le compagnon, pouvez-vous dire quelque chose de semblable sur votre compte sans blesser la vérité? car il y a des voleurs, des assassins et d'autres criminels qui, sans comparaison, ont commis des fautes bien plus graves que vous. » Alors François lui répondit par ces paroles remarquables : « Ce que je sais très bien, c'est que si ces personnes dont vous me parlez avaient reçu de Dieu d'aussi grandes grâces que moi, nul doute qu'elles n'y eussent mieux coopéré et ne se fussent montrées plus reconnaissantes envers Dieu. Aussi je crois certainement que si Dieu retirait un moment de moi sa main protectrice, je m'enfoncerais dans les crimes les plus honteux et je deviendrais le plus méchant des hommes. » — Réponse admirable d'humilité et de vérité! Il ne suffit pas en effet de recevoir de Dieu des grâces abondantes, il faut y correspondre, il faut y apporter notre concours, il faut y être fidèle. La fidélité à la grâce, quelle chose importante dans l'économie de la vie chrétienne! Je ne sais si je pourrais vous entretenir d'un sujet plus pratique. C'est assez vous dire que je demande aujourd'hui tout particulièrement à Dieu d'éclairer vos esprits et de toucher vos cœurs, afin que mes paroles tombent en vos âmes comme la semence dans une terre bien préparée. La fidélité à la grâce est-elle nécessaire? Quelle doit être cette fidélité? La réponse à ces deux questions fera l'objet et le partage de cette instruction.

## I

Le Père céleste, dit Notre-Seigneur, est semblable à un homme qui devant faire un long voyage hors de son pays, appela ses serviteurs, et leur mit son bien entre les mains. Et ayant donné cinq talents à l'un, deux à un autre, un à un troisième, selon la capacité différente de chacun d'eux, il partit aussitôt. Celui donc qui avait reçu cinq talents s'en alla; il trafiqua avec cet argent, et il en gagna cinq autres. Celui qui en avait reçu deux, en gagna de même deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un alla creuser dans la terre, et y cacha l'argent de son maître. Longtemps après, le maître de ces servi-

teurs étant revenu leur fit rendre compte. Et celui qui avait reçu cinq talents s'étant approché lui en présenta cinq autres en disant : « Seigneur, vous m'avez mis cinq talents entre les mains; en voici cinq autres que j'ai gagnés. » Son maître lui répondit : « Courage, bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en peu de choses, je vous confierai des biens plus considérables, entrez dans la joie de votre Seigneur. » Celui qui avait reçu deux talents vint aussi se présenter et dit : « Seigneur, vous m'avez mis deux talents entre les mains; en voici deux autres que j'ai gagnés. » Et il entendit de son maître la même réponse consolante que le premier. Celui qui n'avait reçu qu'un talent s'approchant ensuite dit : « Seigneur, je sais que vous êtes un homme dur, que vous moissonnez où vous n'avez point semé, et que vous recueillez où vous n'avez rien mis. C'est pourquoi, comme je vous redoutais, j'ai caché votre talent dans la terre; le voici, je vous rends ce qui est à vous. » Mais son maître lui répondit : « Serviteur méchant et paresseux, vous saviez que je moissonne où je n'ai point semé, et que je recueille où je n'ai rien déposé. Vous deviez donc mettre mon argent entre les mains des banquiers, et à mon retour j'eusse retiré avec usure ce qui est à moi. Qu'on jette ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents! » (Mat., xxiv.)

Notre-Seigneur ne pouvait exprimer en termes plus frappants la miséricorde et la sagesse de Dieu dans la distribution de la grâce à tous les hommes, et la nécessité pour chacun d'eux d'y être fidèle. De cette parabole il ressort clairement que sous peine de damnation, nous devons correspondre aux avances de la bonté divine. Dieu qui nous a créés sans nous ne nous sauvera point sans nous, *qui te creavit sine te non te salvabit sine te* (S. Aug.). Pour aller au ciel, au moins pour les adultes, il faut joindre sa bonne volonté à la grâce de Dieu, *gratia Dei mecum*. La fidélité à la grâce c'est la vie, l'infidélité à la grâce c'est la mort. Cette fidélité est nécessaire pour passer du péché mortel à la justification, pour persévérer dans la sainteté et pour entrer dans le paradis. David coopère à la grâce, quand Nathan vient lui reprocher son crime, et Dieu lui pardonne son péché. Les Ninivites coopèrent à la grâce en faisant pénitence, et ils détournent les châtiments qui pesaient sur leur tête. Madeleine, Zachée, le bon larron coopèrent à la grâce et ils trouvent miséricorde. Le mauvais larron au contraire résiste, et il se perd!

Remarquons que par des résistances successives nous pouvons lasser la patience de Dieu et, tout en recevant des grâces ordinaires, nous priver des secours plus forts et plus triomphants dont les saints sont favorisés. L'ingratitude est un vent brûlant, dit saint Bernard, qui dessèche les ruisseaux de la grâce. Remarquons aussi que Dieu a son heure pour des grâces décisives, *tem-*



*pus stellæ.* Heureux ceux qui, comme les vierges sages, sont prêts à recevoir leur Seigneur en cette heure fortunée! Malheur au contraire aux négligents, aux distraits, aux sourds, aux aveugles volontaires! Leur salut est bien compromis, *time Jesum transeuntem et non redeuntem!*

## II

Mais quelle doit être notre fidélité à la grâce? Il y a la fidélité de l'esprit ou l'estime en appréciant dignement le don de Dieu; il y a la fidélité de la volonté ou la coopération, en ouvrant nos esprits aux lumières surnaturelles, en soumettant nos cœurs aux directions et aux sollicitations du Saint-Esprit.

I. Fidélité de l'esprit d'abord. Oui, estimons la grâce. Nous l'avons dit dernièrement, la grâce c'est ce qu'il y a de plus grand, de plus précieux et de plus divin sur terre, *maxima et pretiosa*. Nous le savons, « le plus petit bien de l'ordre surnaturel vaut mieux que le plus grand bien de l'ordre naturel. » — Ayons donc toujours l'âme attentive et recueillie pour entendre en nous la voix de Dieu qui nous parle, ou céder aux entraînements du Saint-Esprit qui nous sollicite au bien. Faisons comme l'abeille qui va butinant sur toutes les fleurs pour recueillir les sucs parfumés qui doivent composer son miel : cherchons partout, dans les bonnes lectures, dans les bons entretiens, dans la prière, dans la réception des sacrements, les éléments de notre sanctification. — Gardons avec un soin jaloux l'amitié de Dieu dans nos cœurs, conservons la grâce sanctifiante comme notre plus riche trésor. « Que sert à l'homme, dit N.-S., de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme? Des ennemis nombreux veulent nous la ravir, mais soyons sans crainte. Nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie; rappelons-nous la vision d'Elisée. Il est raconté au 4<sup>e</sup> livre des Rois que le serviteur du prophète, se levant au point du jour, sortit de la maison et ayant vu autour de la ville la cavalerie, les chariots et les soldats de l'armée ennemie, vint en avertir son maître et lui dit : « Hélas! hélas! mon seigneur, que ferons-nous? » Mais Elisée lui répondit : « Ne craignez point, car il y a plus de monde avec nous qu'avec eux. » Et en même temps Elisée se mit en prières et dit à Dieu : « Seigneur, ouvrez-lui les yeux afin qu'il voie. » Et le Seigneur ouvrit les yeux à ce serviteur, et il vit aussitôt la montagne couverte de chevaux et de chariots de feu autour d'Elisée. Chrétiens, contre vos passions, contre le démon, contre le monde, vous avez de tout-puissants auxiliaires. Voulez seulement garder votre trésor, et nul ne pourra vous le ravir. — Si cependant vous veniez à le perdre, ne vous découragez point, Dieu dans sa bonté, tant que vous êtes sur la terre, vous permet de le recouvrer. Pauvres pécheurs, ne différez pas au lendemain pour rentrer en possession de la grâce sanctifiante, car vous ne savez pas si vous aurez un lendemain.

Revenez à Dieu, faites pénitence, et Dieu vous rendra son amitié. — Ne nous contentons pas de garder la grâce dans nos cœurs, développons-la par nos bonnes œuvres, nous le pouvons; plus notre sainteté sera éclatante, plus notre couronne céleste sera étincelante.

II. Mais nous voici arrivés au vif de notre sujet, à la fidélité de volonté, à la coopération pratique à la grâce. Quelle doit-elle être donc pour plaire à Dieu, assurer notre salut et grandir nos mérites? Il faut qu'elle revête trois principales qualités : la promptitude, la générosité et la persévérance. A ce prix, nous serons vraiment les collaborateurs de Dieu dans l'œuvre de notre sanctification, *Dei sumus adjutores* (I Cor., III, 9); à ce prix véritablement le ciel est à nous!

Le Seigneur se fit un jour entendre au jeune Samuel au milieu de la nuit. Trois fois la même voix retentit : trois fois, Samuel se lève immédiatement, et va trouver le grand-prêtre; et quand il sut que c'était Dieu qui avait parlé, il ajouta : Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute, prêt à vous obéir. Beau modèle de la promptitude de notre obéissance à la grâce! Le Seigneur nous parle par les douces insinuations des anges, par les paroles de ses ministres, par les bons exemples du prochain, par le bonheur ou le malheur, par une lumière soudaine ou une bonne impression, par un attrait secret et profond, par les consolations ou les remords; entendons sa voix, obéissons immédiatement. *Loquere, Domine, quia audit servus tuus!* C'est telle habitude qu'il faut changer, c'est telle compagnie qu'il faut éviter, c'est tel sacrifice qu'il faut faire, c'est tel acte de vertu qu'il faut produire, c'est une vie nouvelle qu'il faut recommencer dans les larmes et la pénitence : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus!* La promptitude de l'obéissance est une marque de bonne volonté qui touche le cœur de Dieu, c'est souvent le premier échelon d'une échelle mystérieuse dont le sommet touche au ciel!

Fidélité prompte, mais aussi fidélité généreuse et pleine d'amour. Ne calculons pas avec Dieu, accordons-lui sans arrière pensée ce qu'il nous demande, nous n'aurons jamais à nous en repentir. Ne nous contentons pas de ne point encourir la colère et la disgrâce de Dieu, évitons de lui déplaire, travaillons à beaucoup lui plaire. Ah! il en coûte, direz-vous, pour faire taire la nature et suivre toujours et partout l'impulsion et l'attrait de la grâce. Je vous répondrai : Il en coûte au laboureur pour cultiver, ensemer son champ, mais au jour de la moisson, il est largement récompensé de ses travaux, de ses sueurs, de ses nuits abrégées! Au jour du jugement vous serez délicieusement dédommagés de vos généreux efforts. *Si labor terret merces invitet* (S. Aug.). Au reste agissez par amour, et tout vous deviendra facile. *Ubi amatur non laboratur, aut si laboratur, labor amatur* (S. Aug.)

Sur tout que votre fidélité à la grâce soit persé-

ante. C'est là le point principal. La couronne n'est promise qu'à la persévérance! Ah! je ne veux point exiger de vous que vous ne fassiez aucune faute, même la plus légère. Nous sommes si fragiles que le juste pèche sept fois le jour! Mais évitons à tout prix le péché grave; maintenons-nous dans l'amitié de Dieu; ne nous livrons jamais au sommeil, l'âme souillée d'une faute mortelle. Qui nous dit que nous ne nous réveillerions pas dans l'éternité? Affermissons notre volonté par la prière et les sacrements, par les saintes relations et les bonnes lectures, *qui perseveraverit usque in finem salvus erit*. Courage et confiance en Dieu! Dieu veut notre salut, voulons-le sérieusement, il ne pourra nous chapper!

Oui, multiplions nos mérites; faisons tout, jusqu'à nos moindres œuvres avec une grande pureté d'intention, en union avec Notre-Seigneur, en présence de Dieu et pour sa plus grande gloire. *Noli negligere gratiam* (I Tim., iv, 14). Voici ce que disait un saint anachorète à ses frères : « Chaque fois que vous donnez une aumône par amour pour Dieu, que vous vous refusez un plaisir, que vous faites une mortification, que vous pratiquez une vertu par amour pour lui, vous déposez une pièce de monnaie dans sa main, et il recueille cette délicieuse monnaie pour vous dans la caisse d'épargne du ciel; un jour qu'il l'ouvrira sous vos yeux, vous y verrez briller des pièces d'or, ce seront vos mérites! Quelle sera alors votre joie! Empresses-vous donc à chaque instant de battre monnaie pour le ciel! » Chrétiens, je vous fais la même exhortation! Estimez la grâce, soyez saintement avares de la grâce, utilisez la grâce, faites tout, par la grâce, pour la gloire de Dieu; et la grâce, comme le disent nos saints livres, sera pour vous le paradis, *gratia vicat paradisus Dei in benedictionibus*, le paradis sur terre par la paix de la conscience, le paradis dans le ciel par les délices enivrantes de la gloire qui n'aura point de fin.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

ACRÉE CONGRÉGATION DES EVÊQUES ET RÉGULIERS  
RHEDONEN<sup>1</sup>.

30 septembre 1884.

*Droit des Congrégations vouées à l'enseignement à donner l'éducation complète, indépendamment de l'autorisation de l'évêque diocésain, dans leurs maisons légitimement établies.*

La S. Congrégation des Evêques et Réguliers a

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages de 2 col.

Un an, 20 fr. — Rtranger, 25 fr. — La collection (33 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

<sup>2</sup> Rennes.

donné naguère une importante décision sur les rapports des Réguliers et des Evêques au sujet de l'instruction à donner dans les collèges qui appartiennent aux Congrégations religieuses enseignantes, reconnues et approuvées par le Saint-Siège. Outre ce point spécial, la décision présente encore un intérêt particulier, parce qu'on y rencontre une interprétation authentique de l'axiôme : *ne sede vacante aliquid innovetur*.

Le fait s'est passé en France, au diocèse de Rennes, entre les R. P. Eudistes et Mgr l'archevêque de Rennes. Comme les noms ont déjà été livrés à la publicité et que d'ailleurs les caractères de cette affaire ne présentent rien qui puisse blesser l'une ou l'autre partie, nous les donnons sans croire manquer au respect que nous leur portons.

Depuis de longues années les Eudistes possèdent, au diocèse de Rennes, un collège placé sous l'invocation de *Saint-Martin*, dans lequel l'instruction secondaire n'était pas donnée complètement. Assez longtemps les élèves ne suivirent à la maison que les cours inférieurs à la troisième. Pour les cours supérieurs on les conduisit d'abord au lycée, et plus tard à un collège de *Saint-Vincent de Paul*, que l'évêque avait fondé en 1846. Ils y furent admis, à titre d'externes, moyennant une redevance annuelle fournie pour chaque élève, sans qu'aucune condition vint d'une part ou d'une autre engager l'avenir. L'évêque reconnut même d'une manière expresse, plusieurs fois, que toute liberté était laissée aux Eudistes de retourner, s'ils le désiraient, aux cours de l'Université, ou de donner chez eux l'instruction complète à leurs élèves. Ainsi allèrent les choses jusqu'en 1877.

A la fin de l'année scolaire 1877, pour des motifs graves, connus de tous, il fut décidé que désormais les élèves de l'établissement de *Saint-Martin* ne suivraient plus les cours du collège de *Saint-Vincent de Paul*, mais recevraient toutes les leçons à la maison. La détermination fut signifiée aux administrateurs du diocèse, le siège étant alors vacant, à tout le clergé et aux familles intéressées. Aucune objection ne fut faite alors, ni par les vicaires capitulaires, ni par les supérieurs du collège de *Saint-Vincent de Paul*, parce que tous étaient persuadés que les Eudistes ne faisaient qu'user de leur droit, aucun contrat n'étant intervenu pour les lier à jamais au collège de *Saint-Vincent de Paul*.

Lorsque le nouvel archevêque fut arrivé, il s'occupa du changement survenu pendant la vacance du siège dans les rapports entre les deux collèges. Il crut que les religieux avaient outrepassé leurs droits et empiété sur ceux de l'Eglise, et que les vicaires capitulaires auraient dû s'opposer à cette aliénation des droits de l'Eglise de Rennes, à raison de cette règle : *Ne sede vacante aliquid innovetur*.

Après un échange assez actif de notes entre l'archevêque et les supérieurs de la Congrégation,



le prélat déclara qu'après mûre réflexion, il était obligé de demander que les choses fussent rétablies au point où elles étaient à la mort de son prédécesseur.

La Congrégation des Eudistes demanda alors l'avis du célèbre professeur De Angelis. Il répondit par la consultation suivante, qui reproduit les raisons canoniques invoquées dans cette affaire.

« Exhibita mihi fuit relatio factorum circa collegium S. Martini Congregationis Jesu et Mariæ in Rhedonensi archidiocesi et propositum dubium :

« An Patres hujus Congregationis jus habuerint, sede R. vacante, sicut et in præsens jus habeant non amplius mittendi alumnos prædicti collegii pro instructione ad collegium S. Vincentii, seu potius ipsi valeant completam intrudere instructionem in proprio collegio.

« Ad quod, omnibus perpensis, puto respondendum : *Affirmative ad utramque partem.*

« Cum enim in casu sit extra controversiam quod collegium S. Martini sit legitime fundatum et sub directione dictæ Congregationis, prout ex expositis manifestum est, agitur non de nova religiosa domo extruenda, sed solummodo de impertienda instructione alumni in collegium cæteroquin legitime adlectis. Atqui jus hoc Congregationis religiose docentis, jamdiu a S. Sede probata, nullo pacto denegari valet. *Qui autem jure suoutitur, hic nullam facit innovationem vetitam*, proinde ei non obstat regula : *ne sede vacante aliquid innovetur.*

« Fuit hæc regula invocata ad eis interdicens lum ipsius juris exercitium. Unica ratio qua valeret denegari usus facultatis hujus esset si per spontaneam cessionem in casu aliquo particulari et conventionem, tali exercitio congregatio renuntiasset, quod juxta exposita non verificatur, missio siquidem alumnorum collegii Sancti Martini ad collegium Sancti Vincentii fuit libera et inconditionata.

« Ex quibus deducitur ordinationem a RR. Archiepiscopo R. editam mense junio hujus anni qua Patribus Congregationis Jesu et Mariæ indicabatur ut cessarent a præbenda instructione alumni collegii Sancti Martini sub eorum cura positi jamdiu, sed potius eos mitterent ob eandem causam ad collegium Sancti Vincentii, nullo jure sustineri, et proinde si ad S. Congregationem Episcoporum et Regularium fiat recursus, puto eam iri cassatam. Atque ita pro veritate. Romæ hac die 19 novembris 1879. — Signatum : Philippus C. de Angelis, juris canonici professor. »

L'archevêque, qui pouvait invoquer un usage plus que trentenaire, outre la règle du droit dont nous avons parlé, maintint sa décision, à laquelle d'ailleurs les religieux s'étaient soumis en renvoyant leurs élèves des classes supérieures suivre les cours du collège *Saint-Vincent de Paul*. Ils s'abstinrent même de porter la question devant la S. C. des Evêques et Réguliers.

Mais il y avait d'autres intérêts engagés dans cette affaire, qui sollicitaient une définition juridique. C'était la responsabilité des vicaires capitulaires, sur lesquels retombait l'accusation d'avoir négligé les intérêts de l'Eglise de Rennes pendant la vacance du siège. L'un d'eux présenta au Saint-Siège un mémoire sur toute cette affaire, en demandant une décision qui déchargeât sa conscience. Après avoir exposé les faits, il concluait :

« 1<sup>o</sup> Novus archiepiscopus R..., invocando contra vicarios capitulares illud principium juris : *ne sede vacante aliquid innovetur*, in circumstantiis supra expositis, eos alienationem jurium Ecclesiæ Rhedonensis perpetravisse accusat.

« 2<sup>o</sup> Vi archiepiscopalis auctoritatis Patres Congregationis Jesu et Mariæ coacti fuerunt, post unum annum elapsam, cum maximi sibi damnis allatis, de mandato Reverendissimi archiepiscopi : 1<sup>o</sup> Ut instructionem completam suis alumni, in propria sua domo Sancti Martini, non amplius tribuerent ; 2<sup>o</sup> Ut iterum ducerent pluries in die, alumnos Sancti Martini ad Sancti Vincentii Collegium, solvendo pro unoquoque quod antea solvebant. »

Il demandait :

« Utrum, a dictis, crimen alienationis jurium Ecclesiæ Rhedonensis ipse commiserit, in sua administratione, sede vacante, non impediendo in favorem collegii S. Vincentii ne Patres Congregationis Jesu et Mariæ completam instructionem suis alumni in domo sua propria S. Martini tribuerent. »

Voici la réponse de la S. Congrégation :

N<sup>o</sup> 18448-12. « Sacra Congregatio Eminentissimorum ac Reverendissimorum Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalium negotiis et consultationibus Episcoporum et Regularium præposita, audita relatione Eminentissimi Protectoris enunciata Congregationis, proposito dubio censuit rescribendum prout rescripsit : *Negative in omnibus.* »

Datum Romæ ex Secr. S. C. Episc. et Reg. hac die 30 sept. 1884.

Card. Ferrieri, *præfectus*  
J. Masotti, *secretarius*.

NOTA. Le rapport de cette affaire a été imprimé à Rome, avec les approbations voulues, par l'imprimerie de la Propagande, sous ce titre : *De administratione vicariorum capitularium Ecclesiæ Rh. Anno 1877. S. C. Episc. et Regul. nuperrima decisio pro societatis Jesu et Mariæ canoncis sacrisque juribus tuendis alumni suis apud S. Martinum completam instructionem tradendi pro semper et ad intra. Moderatore ill. Rev. P. D. D. C. P. P. olim episcopo M..., nunc autem Galliarum B. M. metropolitano quam maxime præclaro.*

## CONSULTATIONS

## LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Peut-on consacrer une table d'autel composée de trois morceaux? J'en doute, bien que je l'aie vu faire récemment?

R. — Si ces trois morceaux ont été solidement cimentés avant d'être consacrés, la consécration est valide, conformément à une décision de la Sacrée Congrégation des Rites en date du 20 mars 1869. Mgr Morau, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance, exposait qu'il avait consacré une pierre qui avait subi une fracture énorme et qui avait été ensuite solidement cimentée : « Altare enormiter fractum, sed postea firmiter, cæmentatum consecravi. » Il demandait donc si cette consécration était valide, ou bien s'il devait procéder à une nouvelle consécration.

La Sacrée Congrégation répondit que la première consécration était valide : « Consecrationem primi altaris validam esse. » (S. R. C. 20 mars 1869, n. 5437.)

La raison en est que les divers morceaux ainsi réunis par un ciment solide constituent une seule pierre.

Si au contraire les morceaux sont séparés avant la consécration, on ne peut pas les consacrer tous trois, parce que la table de l'autel, soit fixe, soit portative, doit être formée d'une seule pierre; « utrumque (fixum vel portatile) ex integro lapide, quantum ad superiorem mensam, quæ consecratur. » (S. Alphonse, livre VI, n. 373.)

Ce sentiment du saint docteur a été confirmé en 1843 par la Sacrée Congrégation des Rites. Le maître des cérémonies de la cathédrale de Fano avait exposé un doute sur la consécration d'un autel fixe, parce que la pierre d'autel était composée, non d'une seule pierre, mais de six petites réunies ensemble : « ... ex eo potissimum quod ejusdem (altaris) mensa non ex integro lapide, sed ex parvis sex lapidibus ad formam unius unitis constructum est... »

La Sacrée Congrégation répondit qu'il fallait réitérer la consécration de l'autel en se servant d'une seule pierre; ou bien, si on ne le pouvait pas commodément, consacrer, au milieu de l'autel, une petite pierre à l'instar d'un autel portatif :

« Reiterandum esse altaris consecrationem, dummodo mensa ex integro lapide constituatur; alioquin, si hoc commodè fieri non possit, parvus lapis medius collocatus consecratur ad instar altaris portatilis. » (S. R. C. 17 juin 1843, n. 4967, ad 1.)

Il faut donc une seule pierre pour former la table supérieure de l'autel fixe; et cela sous peine d'invalidité, comme il résulte du précédent décret.

Toutefois si la pierre de l'autel fixe a été régulièrement consacrée, et n'est pas assez longue pour couvrir toute la superficie de l'autel, rien

n'empêche que l'on ajoute à chaque extrémité quelques pierres ou quelques planches.

Q. — Nous venons d'apprendre de l'autorité suprême que l'octave de Noël doit être traitée comme octave privilégiée et qu'à part une messe de *Requiem præsentæ corpore*, on ne peut en dire ni même chanter aucune autre.

Notre Ordo porte une défense qui va d'abord du jour de Noël ou plutôt de la veille jusqu'à l'Épiphanie. D'après la rubrique, et même après ce que vient de décider la Congrégation des Rites, le 2, le 3 et le 4 janvier, qui sont entre deux octaves privilégiées, peuvent-ils être considérés comme des jours ordinaires; et peut-on y chanter une messe d'anniversaire et même, si on a un indult, une messe quotidienne?

R. — L'octave de Noël est en effet privilégiée, et l'on ne peut pas y chanter des messes de *Requiem* pour le 3<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> jour, ni pour les anniversaires.

Mais le 2, le 3 et le 4 janvier ne sont pas privilégiés et l'on peut y chanter les messes de *Requiem* que nous venons d'indiquer.

On peut également y chanter des messes de *Requiem* concédées pour être célébrées deux ou trois fois la semaine; ce point a été décidé en 1857 par la Sacrée Congrégation des Rites (n. 5241, dubium II).

Q. — 1<sup>o</sup> A qui appartient de droit la bénédiction du ciboire, de l'ostensoir et du tabernacle? Un simple prêtre peut-il être délégué pour donner cette bénédiction?

2<sup>o</sup> Y a-t-il obligation, lorsque l'on consacre l'hostie pour l'ostensoir, d'ouvrir la custode? Ne pas le faire, est-ce un péché et quel péché?

3<sup>o</sup> Que pensez-vous de la communion donnée en dehors de la messe? N'est-ce pas une pratique qui va contre l'esprit de l'Eglise et contre une des fins du saint sacrifice de la messe puisque la communion en est une partie essentielle? — Tous les jours quelque religieuse demande à communier avant la messe sous prétexte qu'elle n'aura pas le temps après de faire une longue action de grâces, une demi-heure par exemple. Jusqu'ici j'ai cédé à cette importunité, mais je voudrais faire perdre cette habitude que je désapprouve. Si vous êtes de mon avis, quelles raisons convaincantes pourrai-je alléguer pour autoriser mon refus?

4<sup>o</sup> Si on ne doit pas assister à la messe, est-il permis de communier quand même, hors le cas de nécessité s'entend. Je crois, en effet, qu'on le peut pour une communion obligatoire : les Pâques, par exemple, en raison du précepte.

5<sup>o</sup> Quelle est l'efficacité du *Misereatur vestri* et *Indulgentiam* que le prêtre prononce sur les fidèles qui s'approchent pour recevoir la sainte communion après la récitation du *Confiteor*? Est-ce un simple vœu que le prêtre formule afin d'obtenir de Dieu un dernier pardon pour les communicants; ou bien ces paroles effacent-elles par elles-mêmes réellement les péchés véniels et même indirectement les péchés mortels non encore confessés involontairement et dont on a une contrition générale?

R. — Ad I. La bénédiction du ciboire, de l'ostensoir et du tabernacle appartient de droit ordinaire à l'évêque. Cela n'est pas douteux pour le ciboire et l'ostensoir, car le Rituel, indiquant les bénédictions réservées aux évêques ou aux autres qui ont reçu ce pouvoir, « Benedictiones ab Episcopis vel aliis facultatem habentibus faciendæ, » compte parmi ces objets le tabernacle ou vase pour garder la très sainte Eucharistie :



« *Benedictio tabernaculi seu Vasculi pro sacrosancta Eucharistia conservanda.* »

Quant à l'ostensoir, cela est également certain aujourd'hui, car l'Appendice du Rituel romain, marquant les nouvelles bénédictions réservées aux évêques ou à ceux qui en ont reçu la faculté, indique précisément la bénédiction de l'ostensoir : « *Benedictio ostensorii pro SS. Sacramento fidelium venerationi exponendo.* »

Examinons maintenant la seconde question : Un simple prêtre peut-il être délégué pour cette bénédiction ? Cela ne fait pas de doute. Le pape et l'évêque peuvent déléguer un simple prêtre s'ils le jugent à propos, car aucune loi ne le défend.

Mais il importe de faire une observation sur le droit de déléguer. Le pape peut déléguer cette faculté *ex jure proprio et summo*. L'évêque ne peut le faire sans avoir reçu un indult spécial du Saint-Siège pour accorder cette délégation, ainsi qu'il résulte clairement d'un décret du 16 mai 1744, n. 4159 ad 5 et 6. C'est du reste le sentiment unanime des canonistes actuels.

Ad II. La rubrique prescrit de découvrir le vase renfermant des hosties à consacrer : « *Si addit vas cum aliis hostiis consecrandis, antequam accipiat hostiam, discooperit manu dextera calicem seu vas aliarum hostiarum.* » Or, d'après l'opinion la plus commune et la plus probable, les rubriques concernant ce qui doit se faire ou s'omettre *dans la célébration même*, sont obligatoires. Donc cette rubrique est obligatoire.

Jusqu'à quel point ? Il est difficile de trancher cette question, parce qu'elle n'a pas été élucidée par les auteurs. Mais nous croyons qu'il n'y aurait que péché véniel ; d'abord parce que l'omission de cette rubrique n'empêche certainement pas la validité de la consécration des hosties contenues dans ce vase, ensuite parce qu'elle ne paraît pas diminuer, au moins notablement, la vénération due au très-saint Sacrement, enfin parce qu'elle n'est pas comptée par les meilleurs théologiens parmi les omissions qui constituent une faute mortelle.

Et si cette solution est vraie lorsqu'il s'agit de vases dont le couvercle cache entièrement les saintes hosties, elle le serait beaucoup plus encore s'il s'agissait d'une custode qui laisse apercevoir ces hosties.

Ad III. Nous avons déjà touché cette délicate question de la communion en dehors de la messe ; nous avons montré que le moment déterminé par la rubrique du Rituel romain est celui de la messe après la communion du célébrant : « *Communio autem populi intra missam statim post communionem sacerdotis celebrantis fieri debet.* » que cependant pour une cause raisonnable on peut la distribuer après la messe, conformément à la même rubrique du Rituel : « *ni i quandoque ex rationabili causa post missam sit facienda.* » que le motif le plus ordinairement allégué pour différer parfois la sainte communion, c'est le trop

grand nombre des communicants, ainsi qu'on peut le voir dans Gavantus, Baruffaldi, Benoît XIV et autres ; que cependant il peut y avoir d'autres motifs encore, qui pourraient se résumer ainsi : tout ce qui favoriserait notablement le célébrant, ou les communicants, ou les fidèles présents.

Ce que nous venons de dire regarde le délai de la sainte communion après la messe. Les mêmes raisons vaudraient-elles pour l'anticipation avant la messe ? La rubrique n'en parle pas et un décret de la Congrégation de la Visite Apostolique au dix-septième siècle, prohibe expressément cette anticipation hors le cas d'une grande nécessité. Il semble donc qu'il faille une plus forte raison avant la messe qu'après. Néanmoins il peut y en avoir de suffisantes, d'après le sentiment unanime des liturgistes modernes ; et l'on peut ranger parmi ces raisons l'impossibilité de jeûner jusqu'à la communion du célébrant, ou encore une affaire pressante qui ne permettrait pas d'attendre jusque-là.

L'impossibilité de faire une action de grâces assez longue, d'une demi-heure par exemple, serait-elle un motif suffisant ? Les auteurs qui ont traité cette question ne parlent pas de ce cas ; voilà pourquoi nous nous abstenons de le trancher.

Ad IV. Lors même qu'on ne devrait pas assister à la messe, il peut néanmoins être permis de communier non seulement lorsqu'il s'agit des pâques ou lorsqu'il y a cas de nécessité, mais encore lorsqu'il existe un motif raisonnable ; c'est ce qui résulte de la rubrique du Rituel romain et des raisons que nous venons d'exposer dans la précédente question.

Ad V. Le *Misereatur* et l'*Indulgentiam* que le prêtre prononce sur les fidèles qui vont communier, sont déjà une prière, et comme tels produisent déjà les effets ordinaires de toute prière. De plus, ils sont encore généralement rangés parmi les sacramentaux, et par conséquent produisent les effets propres attribués à la plupart des sacramentaux, savoir, un secours de grâce ; la remise des péchés véniels, au moins indirectement ; enfin un certain pouvoir contre les démons, soit pour les chasser, soit au moins pour les comprimer. On peut consulter sur cette délicate question S. Thomas, Suarès, Benoît XIV, S. Alphense, etc.

Q. — A la fête-Dieu, comment l'officiant doit-il placer l'ostensoir dès le moment qu'il y a mis la sainte hostie, à la communion ?

Il y a une diversité de conduite (à l'occasion des adoration) qu'il serait bon de faire disparaître. L'un place debout, sans le couvrir, l'ostensoir sur le corporal ; l'autre le couche sur l'autel et le couvre ; un troisième le couche aussi, mais ne le couvre pas. Demandez à chacun d'eux le pourquoi, il vous répondra : J'ai vu faire ainsi. Notre manuel de l'adoration dit simplement : « L'ostensoir restera sur l'autel. » C'est compris jusqu'au moment de l'exposition à la fin de la messe ; mais en quelle position ? Silence. De là divergence. Le manuel des cérémonies romaines dont j'ai parlé, dit, à la Fête-Dieu, qu'il faut coucher et couvrir l'ostensoir. D'autres disent simplement qu'il faut le cou-

voir, mais n'indiquent pas comment il faut le placer. Que vous en semble-t-il ?

R. — Les questions que vous nous adressez, peuvent se résumer aux deux suivantes : 1° doit-on voiler l'ostensoir après qu'on y a mis la sainte hostie ; 2° quelle position doit-on lui donner ?

1° Le jour de la Fête-Dieu doit-on couvrir d'un voile l'ostensoir après la communion du célébrant, après qu'on y a mis la sainte hostie qui a été consacrée à cette messe ? C'est une question douteuse. Certains liturgistes affirment qu'on le doit, parce que le Rituel romain et plusieurs auteurs l'affirment expressément :

« Sacerdos primum missam celebret, in qua duas hostias consecret, et sumpta una, alteram in tabernaculum processione deferendum ita reponat, ut per vitrum seu crystallum quo ipsum tabernaculum circumseptum esse debet, exterius adorantibus appareat, *veloque operiatur*, donec auferatur ab altari. » (De processione in festo sanctissimi corporis Christi.) Le mot *tabernaculum* est ici synonyme d'*ostensoir*.

Le Rituel est donc formel : l'ostensoir doit être couvert d'un voile. Citons maintenant quelques auteurs. Et d'abord Mgr de Conny : « A la messe, le célébrant consacre l'hostie qui sera portée en procession. Après avoir pris le précieux Sang, il la place dans l'ostensoir qu'on apporte à l'autel, couvert d'un voile. Puis le diacre place l'ostensoir contenant la sainte hostie, au milieu du corporal, et le *couvre d'un voile* de nouveau. » (Petit Cérémonial romain.)

De Herdt partage ce sentiment : « Mox celebrans cum ministris genuflectit, et erectus sacram hostiam propria manu in lunula adaptat, eamque in ostensorio collocat, adjuvante diacono, qui deinde ostensorium claudit, *veloque cooperit*, donec ad processionem ab altari auferatur. » Le même auteur ajoute, en note, que l'on agit autrement aux Quarante-Heures ; on ne voile pas l'ostensoir : « Aliud est in oratione 40 horarum ; tunc ostensorium post communionem super mensa altaris remanet nullo apposito velo. » (Cérémoniale Episcoporum, livre 2, n. 229.)

D'autres liturgistes enseignent qu'on n'est pas obligé de suivre cette rubrique du Rituel.

Ainsi Gardellini, le célèbre collecteur des décrets authentiques de la Sacrée Congrégation des Rites, affirme que la rubrique du Rituel n'est que directive et qu'elle ne porte pas préjudice aux coutumes contraires qui seraient louables et raisonnables. Il s'appuie aussi sur le silence du Cérémonial des Evêques et sur la pratique actuelle :

« Quatenus vero non esset omnino post habenda ea pars *Rubricæ Ritualis*..., vix ei conferenda foret vis directiva, quæ nullum infert præjudicium consuetudinibus laudabilibus et rationabilibus contrariis... Certum est quod *Ceremoniale Episcoporum loco citato*, licet caeremonias omnes enumeret in sacra illa actione servandas, ne verbum quidem habet de velo quo tegatur

ostensoir, priusquam de altari removeatur. »

Plus loin, le même auteur affirme qu'aujourd'hui l'ostensoir n'est couvert d'un voile que dans les expositions faites pour une cause privée, par exemple, pour un infirme, ou pour quelque cause particulière : « Temporis tamen successu universalis evasit praxis *Cæremoniali* conformis, et modo nunquam Sacramentum velo tegitur, nisi in expositionibus illis quæ fiunt ex causa privata, scilicet pro infirmo, vel particulari aliqua necessitate. » (Commentaria ad instructionem PP. Clementis XI pro oratione Quadraginta horarum, § 19, n° 8 et 9.)

Mgr Martinucci expose la cérémonie qu'on doit accomplir en ce moment, et n'indique pas le voilement de l'ostensoir :

« Diaconus detegit ostensorium, et, quin inclinet ipsum, ponet supra corporale, et crystallum aperiet. Celebrans cum ministris genuflectet, ac diaconus, cavens ne tangat S. Hostiam, sumet manubrio lunulam cum Sacramento eamque ponet in ostensorio et clausa crystallo collocabit ostensorium in medio corporali versus ejusdem partem posteriorem. »

Puis, dans une note relative au voile de l'ostensoir, l'illustre prélat renvoie au savant commentaire de Gardellini : « De velo, quo cooperiendum esse ostensorium a rituali præscribitur postquam repositum ibi erit SS. Sacramentum inspicitur eruditum commentarium præsulis Gardellini ad instructionem Clementinam § 19. » Or nous avons vu tout à l'heure que Gardellini ne croit pas que l'on soit tenu de voiler l'ostensoir.

M. l'abbé Bourbon affirme également que cette rubrique n'est pas préceptive. Voici ses propres paroles :

« Selon le Rituel, on voile l'ostensoir ; à cet effet, le célébrant le couvre d'un voile de soie blanche ; mais cette rubrique n'est pas regardée comme précepte. » (Petit Cérémonial paroissial selon le rit romain.)

M. l'abbé Falise laisse la liberté de couvrir ou de ne pas couvrir l'ostensoir : « A la messe, le prêtre consacre deux hosties, dont il prend l'une et met l'autre dans l'ostensoir, qu'il portera à la procession, de telle sorte qu'elle puisse être aperçue du peuple au travers d'un cercle de cristal. L'ostensoir est laissé sur l'autel et *recouvert* (Rituel) ou non (Cérémonial des Evêques, Gardellini) d'un voile jusqu'au moment du départ. » (Cérémonial romain.)

Le R. Père Le Vavasseur demande que l'on s'en tienne à l'usage : « Le diacre ferme alors l'ostensoir, le place au milieu du corporal ; le célébrant et ses ministres font une nouvelle genuflexion ; puis, *si c'est l'usage*, le diacre couvre l'ostensoir de son voile jusqu'à la fin de la messe. » (Cérémonial selon le rit romain.)

Au milieu de cette diversité de sentiments, nous pensons aussi que le mieux est de se conformer à la coutume des églises.



Examinons maintenant comment on doit placer l'ostensoir après qu'on y a mis la sainte hostie.

2° Ici encore, il y a divergence d'opinions. D'après le *Manuel des Cérémonies romaines*, on doit le coucher au milieu de l'autel sur le corporal : « Ensuite, dit-il, le diacre tire du soleil le petit croissant, et le tient ferme de la main droite devant le célébrant qui y met l'hostie; après quoi le diacre remet le croissant dans le soleil sans toucher l'hostie, puis il ferme le soleil et l'ayant couvert de son voile, *il le couche au milieu de l'autel sur le corporal*, en sorte néanmoins qu'il n'empêche pas l'ouverture du tabernacle, s'il y a communion. »

Mais cette opinion est peu suivie, et cette pratique ne semble pas digne de l'adorable Eucharistie. La plupart des liturgistes enseignent qu'on doit mettre l'ostensoir debout. Citons quelques autorités qui l'affirment ou l'insinuent clairement :

« De Herdt : « ... et (diaconus ostensorium) collocat in medio corporalis ante Celebrantem). »

M. l'abbé Bourbon : « ... Le célébrant, après la communion, place dans l'ostensoir l'hostie qu'il a consacrée pour être portée en procession, et il met l'ostensoir *debout au milieu du corporal*, non pas toutefois où il pourrait y avoir des parcelles consacrées. »

Le R. Père Le Vavas seur : « ... Le diacre prend l'ostensoir, le découvre, l'ouvre et tourne l'ouverture vers le célébrant. Le célébrant fait alors la genuflexion conjointement avec ses ministres, et met lui-même la sainte hostie dans l'ostensoir. Le diacre ferme alors l'ostensoir, *le place au milieu du corporal*... »

Mgr de Conny : « Puis le diacre place l'ostensoir contenant la sainte hostie au milieu du corporal... »

Mgr Martinucci : « ... collocabit ostensorium in medio corporali versus ejusdem partem posteriorem. »

C'est assez pour montrer le sentiment commun des liturgistes actuels. L'ostensoir se place debout sur le corporal.

Q. — 1° Le confesseur doit souvent interroger son pénitent incapable de se confesser sans être aidé, ou soupçonné du défaut de sincérité. Cette confession terminée, certain auteur qui citait, je crois, saint Alphonse de Liguori, insinuait que le confesseur devait réclamer de son pénitent, un aveu général des fautes sur lesquelles il avait été interrogé, parce que le décret du 4<sup>e</sup> Concile de Latran contient ces mots : *omnia sua peccata solus confiteatur*. Je lis, il est vrai, dans saint Alphonse (*Confesseur des gens de la campagne*, ch. 21, art. 3, 13) : Lorsqu'il (le confesseur) aura fait faire l'acte de contrition au pénitent, après sa confession, pour que la confession soit unie à la douleur, qu'il lui dise : vous vous accusez encore de tous les péchés dont vous venez de vous confesser, n'est-ce pas ?

Que conclure? le confesseur doit-il toujours et chaque fois qu'il a interrogé son pénitent, terminer par lui demander un aveu général de ses fautes, ou seulement dans quelques cas particuliers ?

2° Quand le confesseur demande à son pénitent s'il se repent des fautes de sa vie passée, ou bien que le pénitent lui-même termine sa confession en disant : je me repens

des fautes passées, y a-t-il là une accusation suffisante pour que ces fautes tombent sous l'absolution ?

R. — Ad I. Le pénitent, en répondant comme il convient aux interrogations du confesseur, fait un véritable aveu de ses fautes; il accomplit à la lettre le précepte formulé par le Concile de Latran en ces termes : *Omnia sua solus peccata confiteatur proprio sacerdoti*. Le mot *solus*, qui a pu donner lieu à une méprise, ne signifie pas que le pénitent doit s'accuser sans l'aide du confesseur, mais qu'il doit lui faire l'aveu de ses péchés, *seul et secrètement*, la confession publique n'étant plus en usage.

Il n'est donc pas nécessaire d'exiger du pénitent, une nouvelle accusation générale des fautes qu'il a déjà accusées en répondant aux interrogations du confesseur : parce que la première accusation suffit; parce que la seconde ne saurait suppléer à l'insuffisance de la première, étant donné que celle-ci fût insuffisante.

Nous observerons : 1° que s'il s'agissait de fautes déclarées dans une première confession non suivie d'absolution; et qu'un intervalle un peu long séparât cette confession de l'absolution, il serait bon de faire accuser d'une manière générale les fautes déjà accusées dans la confession précédente, afin de mieux unir les deux confessions et d'étendre plus sûrement à toutes les fautes soumises à l'absolution, la contrition du pénitent.

2° Que, selon Delugo et quelques autres, une nouvelle accusation générale suffirait, dans le cas où la première accusation n'aurait été qu'une simple narration, non accompagnée de douleur, et conséquemment impropre à devenir la matière du sacrement. Cependant saint Liguori (lib. vi, n. 502) dit que cette accusation générale ne suffit pas, quand même le confesseur n'aurait pas perdu le souvenir de ce qui lui a été raconté, et qu'il faut répéter la première accusation, *in ordine ad absolutionem*. Cette opinion lui paraît plus vraie : parce que la première déclaration n'est pas sacramentelle; et que la seconde, qui est générale, ne porte pas, comme l'exige le Concile de Trente, sur tous et chaque péchés mortels. En cas de nécessité, on pourrait user de cette opinion.

Ad II. Il n'est pas certain que cette accusation générale des fautes de la vie passée, soit suffisante pour que celles-ci soient de nouveau matière du sacrement, du moins quand cette accusation n'est pas faite au confesseur qui a reçu l'aveu de ces fautes et qui en conserve le souvenir au moins *in confuso*. Elle est utile en tout cas, pour exciter la contrition. Il est plus avantageux qu'elle porte sur quelques fautes particulières qui inspirent plus de regret. C'est ce qu'il faut recommander aux personnes pieuses, qui d'ordinaire n'apportent au saint tribunal que des fautes vénielles.

Q. — Voici un fait qui me paraît bien étrange et que je ne puis expliquer naturellement : « Un homme est assis

sur un tabouret (chaise), quatre autres personnes joignent les mains en tenant droits les deux index et les serrant l'un contre l'autre; deux de ces personnes soutiennent le patient avec les deux index par dessous les aisselles, et les deux autres le soutiennent de la même manière sous les deux genoux; puis, quelqu'un donnant le signal, les cinq personnes font ensemble une grande aspiration et le patient est enlevé à deux mètres de terre, sans aucun effort, au point que deux enfants de 8 ou 9 ans ont enlevé de cette sorte leur vieux grand-père.

Trouvez-vous un moyen d'expliquer ce fait naturellement? N'est-ce point quelque chose comme les tables tournantes? Qu'en pensez-vous?

R. — Le fait, tel qu'il est raconté par notre correspondant, est étrange.

Il est vrai que quatre personnes peuvent suffire à soulever une cinquième, même à deux mètres au dessus de terre. Que ce soulèvement se fasse par l'application des index réunis aux aisselles et au dessous des genoux, ce n'est pas impossible; mais qu'il se fasse sans effort, à un signal donné, et au moment où les cinq personnes font ensemble une grande aspiration; que deux enfants de 8 à 9 ans puissent ainsi soulever leur vieux grand-père, c'est plus difficile à expliquer.

Outre que la proportion de la cause à l'effet n'est pas évidente, il y a dans le mode d'action, quelque chose de bizarre, de ridicule, d'inepte.

Cependant notre correspondant comprendra que nous n'ayons pas la prétention de vouloir porter sur le fait qu'il nous signale, un jugement absolu.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Soyez assez aimable pour me tracer la ligne de conduite dans les circonstances difficiles dans lesquelles je me trouve.

Je suis, comme beaucoup de collègues peut-être, nanti d'un conseil de fabrique (illégal, j'ai tout lieu de le croire), composé de cinq membres faisant partie du conseil municipal, dévoués corps et âme à la commune, comme vous le pensez bien. Il y a eu un semblant de réunion le dimanche de Quasimodo; mais voilà que pour un grief qu'on me reproche, et qui est en dehors des comptes de fabrique, on ne veut pas me solder les dépenses de fondations et de frais de culte. J'ai laissé les choses en l'état où elles étaient, me proposant d'agir plus tard. Est-ce que je ne pourrais pas, en vertu de l'article 4 de l'ordonnance du 12 janvier 1825 demander et faire demander à qui de droit la dissolution, s'il y avait lieu, du prétendu conseil de fabrique? Je dis « prétendu » car je n'ai trouvé aucune trace de sa formation légale, attendu qu'il n'y a aucune délibération qui fasse foi des élections réglementaires.

R. — Oui. Tel est du moins notre sentiment, et nous l'appuyons sur deux motifs. Le premier est que, dans cette circonstance, le conseil commet une illégalité en même temps qu'une injustice : une *illégalité*, en refusant d'exécuter un vote acquis et approuvé; une *injustice*; car il n'est pas libre de se dérober aux charges d'une fondation; le droit des tiers doit être toujours respecté. De ce chef, le conseil manque à un de ses devoirs sacrés, et, s'il persiste, malgré l'adjonction de l'évêque, ce dernier peut et même

doit demander au ministre des cultes la révocation de tout le conseil?

Le second motif qui nous fait incliner pour l'affirmative, c'est que vraisemblablement, le conseil n'est pas légalement constitué, ou du moins a perdu son caractère légal, en ne procédant pas aux élections aux époques prescrites par le décret du 30 décembre 1809.

Plusieurs faits de ce genre ont amené des révocations de conseils de fabriques; nous ne rappellerons que celui du conseil de fabrique de l'église succursale de Trélivan survenu le 4 septembre 1849. Ce conseil ne s'était renouvelé ni quand il le fallait ni comme il fallait : l'évêque de Saint-Brieuc ayant reconnu l'irrégularité des opérations proposa à M. Lanjuinais, alors ministre de l'agriculture et du commerce, chargé par intérim du département de l'instruction publique et des cultes, de révoquer le conseil tout entier, et, à la date susdite, le ministre déclarait irrégulière l'organisation du conseil de Trélivan et chargea l'évêque et le préfet de former un nouveau conseil conformément à la loi.

La marche à suivre pour notre correspondant est d'exposer le cas à son évêque et de lui demander de procéder comme l'évêque de Saint-Brieuc de cette époque. Sans aucun doute, il obtiendra le même résultat. Mais, si, par extraordinaire, il ne l'obtenait pas, il est armé pour forcer la fabrique à solder les fondations et pour porter d'office au budget la somme nécessaire au paiement de la fondation et des frais du culte.

Q. — 1<sup>e</sup> Je lis cette année sur mon bordereau des contributions, à l'article de la contribution foncière : Pour un revenu de 20 fr. 70, dû 8 fr. 47. Or, je ne possède aucune propriété sur la commune; ce ne peut être que pour le jardin attenant au presbytère. De quel droit peut-on m'imposer cette contribution, le jardin appartenant à la commune?

2<sup>e</sup> On vient d'agrandir le cimetière et j'apprends que le maire a l'intention de faire creuser les fosses de manière à ce que les corps regardent tous l'église, c'est-à-dire, d'après la situation du cimetière, le midi. Cette mesure lui est-elle permise? Je sais qu'il a le droit de designer l'emplacement de la fosse; mais a-t-il celui de déterminer l'orientation de la fosse? Je serais heureux que vous puissiez me renseigner sur ce point.

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Nous avons eu à parler plus d'une fois sur ce sujet qui ne devrait pas souffrir la moindre difficulté; car il n'existe peut-être pas un article de jurisprudence civile-ecclesiastique mieux fixé que celui-ci :

Les églises, les cimetières, les évêchés, les séminaires et les presbytères, ainsi que leurs dépendances, sont exempts, comme employés à un service public, de l'impôt foncier, suivant la loi du 3 frimaire an VII, article 105 et une décision du ministre des finances du 23 mars 1803.

Dans le *Recueil méthodique* des lois, décrets, règlements, instructions et décisions approuvées par le ministre des finances, publié en 1811, on lit, art. 104 : « Ne sont imposables... les églises et temples consacrés à un culte public, les cime-



tières, les archevêchés, évêchés et séminaires, les presbytères et jardins y attachés... enfin tous les bâtiments dont la destination a pour objet l'utilité publique. »

D'après cela, un presbytère devait sans aucun doute, être excepté. Le 23 septembre 1808, des instructions avaient été données pour que ces immeubles fussent retranchés des rôles des contributions foncières; les règlements sur le cadastre que nous venons de citer, ainsi que les lois de finances du 28 avril 1816 et 25 mars 1817, avaient maintenu cette exemption. Un arrêté de préfecture du 23 août 1835 la méconnaît. Mais le ministre des finances, jugeant que cet arrêt violait la loi du 3 frimaire an VII et le décret du 11 août 1808, le déféra au conseil d'Etat, sur l'avis duquel intervint l'ordonnance royale du 23 avril 1836, qui ordonne de rayer du rôle des contributions le presbytère illégalement imposé.

Malgré cela, aujourd'hui encore, grâce aux recommandations de notre besogneuse République et au zèle excessif de nos jeunes agents fiscaux, un certain nombre de jardins de presbytères sont portés aux rôles de la contribution foncière sous de vains prétextes. Tantôt il est dit que le jardin a été transformé par le curé soit en champ de céréales, soit en prairie naturelle ou artificielle; tantôt, un curé aura dressé dans le jardin un kiosque ou une salle de repos, ou une cabane à lapins. Les agents se prévalent de cette circonstance pour imposer les parties affectées à autre chose qu'au jardin proprement dit. Nous appelons cela de vains prétextes. Le jardin a été donné au curé pour en jouir à sa guise, sauf à lui à s'entendre à cet égard avec la commune ou la fabrique. Dans tous les cas, le jardin n'en demeure pas moins improductif pour la fabrique ou la commune qui en est propriétaire; il n'en demeure pas moins un accessoire, une dépendance du presbytère.

Il n'y aurait qu'une exception, ce serait lorsque le presbytère n'est pas une propriété fabricienne ou communale, mais bien seulement une propriété louée pour servir de presbytère. Alors l'impôt foncier est dû par le propriétaire véritable.

La jurisprudence en cette matière est tellement claire et constante que nous engageons les curés à protester vivement contre toute tentative contraire et de porter, au besoin, le litige devant le conseil d'Etat qui ne peut, en se déjugant, violer une loi.

Ad 2<sup>m</sup>. Il est évident que si le maire a le droit de déterminer l'emplacement d'une fosse, il a, en même temps, celui de déterminer la forme même de la fosse. Aucune loi civile ou canonique ne prescrit rien de particulier à cet égard. Mais, y en eût-il, le curé serait sans autorité pour faire prévaloir sa manière de voir, puisque le maire seul a la police des cimetières, lesquels sont aujourd'hui complètement laïcisés.

Nous ajouterons qu'en l'absence de toute règle

sur ce point particulier, l'idée du maire ne nous paraît nullement répréhensible; elle a même quelque chose de chrétien puisque le point vers lequel il oriente les fosses c'est l'église. Nous engageons donc notre correspondant à laisser le maire agir dans la plénitude de sa liberté. Ce qu'il fait, indifférent en soi, est excellent dans l'intention : cela suffit.

Q. — Il y a au moins 70 à 80 ans qu'une personne de la paroisse a fait construire à ses frais un banc dans l'église. Ce banc n'a jamais été l'objet d'une location.

Pour quel motif, en vertu de quelle convention faite entre la fabrique et cette personne, celle-ci a-t-elle pu jouir d'un privilège semblable? Je l'ignore. D'un côté, la famille n'a aucun titre; d'un autre côté, le registre des délibérations de cette époque a disparu.

M. Ch. M. (c'est le nom de la personne en question) avait-il fait construire l'église entièrement? Nullement; elle date du 14<sup>e</sup> siècle. Était-il donateur ou bienfaiteur? L'opinion publique est muette à cet égard.

Aujourd'hui, vu l'exiguïté de la sacristie, le conseil de fabrique, par délibération prise le 12 avril dernier, a décidé de faire placer dans le seul endroit de l'église où ce soit possible, un placard indispensable pour ornements, fleurs d'autel, etc., et de faire disparaître, en conséquence, trois bancs, entr'autres celui dont il s'agit.

Mais la bru et les petits enfants de M. Ch. M., qui est mort en 1853, voudraient s'opposer à l'exécution de cette mesure.

Pour justifier leur prétention, ils disent que de temps immémorial ils possèdent ce banc que leurs aïeux ont fait construire à leurs frais; qu'ils n'ont pas d'érêt mais que leur possession est constante, incontestable et qu'elle est connue de tous les fidèles de la paroisse; que jamais depuis, ce banc n'a été l'objet d'une location quelconque; qu'on s'est bien passé de placard dans l'église depuis trois ou quatre siècles, et qu'on peut bien s'en passer encore; qu'enfin cet endroit est le plus éloigné de la sacristie.

Remarquez que mon église a toujours été dans un état complet de dénuement; aujourd'hui elle commence à se monter un peu en tout et la sacristie se trouve trop petite pour renfermer les meubles nécessaires. L'endroit où doit être placé le placard est le plus éloigné de la sacristie, il est vrai, mais c'est aussi le « seul » où il soit possible d'en faire mettre un.

Veuillez donc me dire si les prétentions de la famille M. sont fondées et si leur menace, dans le cas que la fabrique passerait outre, de recourir aux voies judiciaires, doit être prise en considération.

Certaines personnes conseilleraient à la fabrique de s'arranger à l'amiable avec la famille M... Mais le conseil, outre qu'il est persuadé de l'invanité des prétentions des opposants et qu'il ne voudrait pas, par conséquent, leur reconnaître des droits qui n'existent pas, le conseil, dis-je, croit qu'en agissant de la sorte, des préjudices considérables seraient portés aux intérêts de l'église. Car dernièrement, il a été procédé à la location des bancs, sans qu'on voulût reconnaître des quittances qui n'étaient pas en règle, et tout le monde s'est soumis sans trop de récriminations. Faire droit aujourd'hui, aux réclamations de la famille M., ne serait-ce pas engager à faire des revendications, en réalité, plus sérieuses, et, par conséquent, faire tomber la location des bancs?

R. — Nous partageons pleinement l'avis du conseil de fabrique. Quand bien même les inconvénients signalés n'existeraient pas, la fabrique n'en devrait pas moins persister dans ce qu'elle considère comme son droit vis à vis de la famille M.

Ce droit, selon nous, est incontestable. En sup-

posant — ce qui n'est pas, — que la famille M. occupe légitimement à titre gratuit le banc en question, ceci ne saurait empêcher la fabrique de mettre à sa place un placard qu'elle juge nécessaire pour l'utilité de l'église. Seulement, dans ce cas, elle devrait une place équivalente à la famille M. ou une indemnité. Le curé lui-même, et tout seul, en qualité de directeur du culte et chargé de la police dans son église, peut déterminer les places des bancs et des chaises, sauf recours à l'évêque et sauf indemnité quand il y a lieu.

Mais, de fait, la famille n'a aucun droit soutenable, puisqu'elle n'a pas de titre. Le seul titre qu'elle invoque, c'est la prescription. Mais la prescription n'est pas admise en cette matière. Un arrêt de la cour de Cassation, en date du 1<sup>er</sup> décembre 1823, statue qu'un banc d'église ne peut être l'objet d'une action possessoire après an et jour, ni même s'acquérir par prescription, parce qu'une église, aux termes de l'article 2226 du code civil, est hors de commerce et conséquemment imprescriptible; il en est de même du banc, partie intégrante de l'église. Il ne peut donc être prescrit. En règle générale, pour avoir droit à la propriété d'un banc, il faut justifier d'un titre de concession en bonne et due forme.

En outre, les concessionnaires ne peuvent acquérir la propriété de ces bancs, « quelle que soit » la durée de leur jouissance. Ainsi statué par les arrêts de la cour de Cassation du 18 juillet 1838 et de la cour de Limoges du 24 août de la même année.

Cette règle est applicable alors même que le locataire ou concessionnaire a construit lui-même le banc à ses frais. D'ailleurs pour que le concessionnaire pût disposer de son banc comme propriétaire, il faudrait que l'acte de concession lui donnât cette faculté par une clause expresse et suffisamment motivée sur un bienfait ou une donation au profit de la fabrique (*Décision ministérielle du 7 février 1815*).

En parcourant les annales religieuses, nous trouvons que dans plusieurs paroisses, à la mort du père et de la mère, les enfants se mettent en possession du banc, suivant une ancienne coutume qu'autorisaient certains règlements d'avant la Révolution, et donnant à la fabrique une petite somme d'argent et quelquefois une minime rétribution annuelle. En principe, cette occupation du banc, comme en vertu d'un droit, est nulle, et la prescription ne pouvant pas être invoquée, la fabrique est en droit de revendiquer la place et de la mettre aux enchères.

Comme conclusion de tout ce qui précède, nous dirons à notre correspondant que son conseil de fabrique ne doit pas hésiter à faire placer le placard, puisqu'elle le juge utile et nécessaire, sans tenir compte de l'opposition de la famille M. Si cette dernière l'attaque, qu'on exige d'elle l'exhibition de ses titres, et, si elle n'en a pas d'autre que la prescription, il est sûr qu'elle sera déboutée.

En outre, nous l'engageons à ne donner une autre place à la susdite famille que moyennant une nouvelle concession conforme aux règles prescrites par le décret du 30 décembre 1809. Ce n'est pas seulement un droit pour la fabrique, c'est un devoir rigoureux puisqu'elle est chargée des intérêts de l'église.

## COURRIER DE L'UTILE

### MANIÈRE DE FABRIQUER LE FROMAGE DE BRIE

Aussitôt qu'on a trait les vaches, on passe le lait encore chaud à travers un linge, et l'on y ajoute toute la crème de la traite du soir précédent, levée au même instant sur le lait reposé de la nuit. Ainsi le lait se trouve riche de deux crèmes.

On jette dans ce lait autant d'eau chaude qu'il est nécessaire pour lui donner une chaleur douce et on le bat continuellement avec une grande tasse, jusqu'à ce qu'il soit à peine tiède. Alors il est en état de recevoir la présure.

Une cuillerée de présure suffit pour quatorze à quinze litres de lait. Il ne faut pas la mettre à nu, mais l'enfermer dans un linge fin et la délayer ainsi enveloppée. Cette précaution est essentielle, car si une particule de présure tombait dans le lait, sans avoir été parfaitement dissoute, elle ne manquerait pas de corrompre et de tacher la partie du fromage à laquelle elle se serait attachée.

La présure étant bien délayée, on couvre le vase et on le laisse en repos pendant une bonne demi-heure. Si après ce temps, le lait n'était pas encore caillé, il faudrait ajouter un peu de présure nouvelle.

Aussitôt que le caillé est formé, on le remue en tout sens dans son petit-lait, d'abord avec une grande tasse, puis avec les mains; enfin on le presse avec soin dans le fond du vaisseau. Alors on le lève avec les deux mains, on remplit le moule en pressant bien le contenu, et on le couvre avec une planche faite exprès, sur laquelle est posé un petit poids qui oblige la planche d'affaisser le fromage. On le laisse en cet état jusqu'à ce que le petit-lait soit entièrement exprimé.

Quand l'égouttage est terminé, on mouille un linge qu'on étend sur la planche du moule, on y renverse le fromage; au même instant on étend un autre linge mouillé dans le moule, on y replace le fromage en pressant bien ses côtés, et on le recouvre en entier avec un linge et la petite planche servant de couverture. En cet état on le met au pressoir pour l'y comprimer peu à peu et lui faire ainsi quitter tout son petit-lait. On recommence l'opération de deux heures en deux heures, jusqu'à ce que l'épuration soit complète, mais en dernier lieu, on enveloppe le fromage avec un linge fin et bien sec.



Au sortir du pressoir, on met le fromage dans un baquet pour le frotter avec du sel. On le laisse ensuite reposer, pendant toute la nuit, et le lendemain on le refrotte encore avec de nouveau sel, et on le laisse dans cette saumure pendant trois jours. Ce temps écoulé, on le met sécher sur une planche, et on a soin de le nettoyer une fois le jour avec un linge sec et de le retourner. Il est bon que cette dessiccation s'opère un peu promptement dans les premiers jours et peu à peu dans la suite.

Lorsque le fromage semble suffisamment fait, on le place dans un tonneau défoncé, sur un lit de menue paille d'avoine. Ce lit doit avoir, pour le moins, quinze centimètres d'épaisseur. On recouvre le fromage d'un autre lit semblable, et on établit des couches alternatives de même paille et de fromage, jusqu'à la partie supérieure du tonneau, de sorte que le dernier fromage soit recouvert d'un lit de quinze centimètres. Quelques personnes, pour empêcher la menue paille d'entrer dans les croûtes du fromage, étendent dessus et dessous des clisses de paille fine ou de jonc. Ce sont des brins de longue paille qui marquent de leur empreinte les fromages à mesure qu'ils s'affinent. Pour hâter la maturité, on place ces tonneaux en des endroits un peu frais mais non humides. Les fromages s'y attendrissent et comme ils sont pleins de crème, ils deviennent bientôt extrêmement délicats, et acquièrent ainsi en peu de mois cette perfection qui les fait tant rechercher.

Il arrive que sous l'action de la chaleur, les fromages s'amollissent et se mettent à couler. On doit donc, autant que possible, les tenir dans un lieu assez sec.

Les fromages destinés à l'exportation sont enfermés dans des pots, après enlèvement des croûtes dont ils sont entourés et ainsi il ne reste que la pâte la plus blanche et la plus crémeuse.

#### CONTRE LES SAIGNEMENTS DE NEZ

Un saignement de nez abondant, généralement sans importance chez la jeunesse, est toujours un accident grave chez les individus d'un âge mur, hommes ou femmes; il importe donc de l'arrêter au plus vite. L'application d'une clef sur la peau nue, entre les deux épaules, est le moyen qu'on emploie d'ordinaire. Ce moyen réussit presque toujours, il est vrai, mais le brusque refroidissement du dos, causé par l'application de la clef, a souvent plus tard des conséquences funestes; bref, ce moyen est dangereux. Bien préférable est celui qui consiste à faire aspirer par le nez, à deux ou trois reprises, de l'eau très fraîche. Il peut en résulter un léger rhume de cerveau, mais voilà tout.

#### LIMONADE

Pour dix bouteilles, un citron, une livre de sucre, une poignée de houblon, un verre de vinaigre, deux feuilles d'oranger.

Laissez infuser trois jours, mettre en bouteilles en ayant soin de les ficeler et laisser les bouteilles couchées pendant huit jours.

#### DÉGRAISSAGE DES ÉTOFFES

De toutes les substances dont on se sert pour le dégraissage des étoffes, l'amer de bœuf est certainement l'une des meilleurs. Par exemple, il faut que l'amer soit frais, sans quoi il perd la plus grande partie de ses qualités. L'opération n'exige pas beaucoup de cérémonies. On délaye l'amer de bœuf dans un litre d'eau bouillante, s'il est petit, et, s'il est gros, dans deux litres. On lave ensuite les pièces à dégraisser dans le liquide. Il est bon de mettre un peu d'amer pur de côté pour attaquer les taches qui résisteraient au premier lavage... Mais, je le répète, la condition essentielle est la fraîcheur de l'amer.

#### IMPRIMATUR.

Lingonis, die 15 julii 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

#### CONSEILS DU DOCTEUR

*Névralgies, Migraines, Sciaticque, Affections du foie.*

Les névralgies se présentent sous les formes les plus variées. Elles peuvent se localiser dans presque toutes les parties du corps. Aussi ne doit-on pas s'étonner que contre ce genre d'affection, on ait préconisé une quantité innombrable de remèdes.

Le Dr Trousseau, qui s'est beaucoup occupé du traitement rationnel des névralgies, de la sciaticque et de la migraine, affirme que le médicament qui lui a le mieux réussi c'est l'essence de térébenthine pure. Le Dr Martinet, de son côté, affirme qu'il a guéri cinquante cas de ces affections sur soixante-dix par l'emploi de l'essence de térébenthine.

Mais sous quelle forme peut-on faire usage de ce médicament si désagréable comme odeur et comme saveur? Le Dr Clertan est parvenu à renfermer l'essence de térébenthine dans une légère enveloppe transparente, il en a formé de petites gouttes rondes auxquelles il a donné le nom de perles de térébenthine du Dr Clertan. Ce procédé a reçu l'approbation si recherchée de l'Académie de médecine de Paris. Aujourd'hui, il n'est pas un médecin qui, dans les cas cités plus haut, n'ordonne les perles de térébenthine du Dr Clertan, à la dose de trois ou quatre perles à chaque crise. C'est sous cette forme que le Dr Trousseau prescrivait ce médicament.

Le flacon de perles se vend 2 francs dans toutes les pharmacies.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.*

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDEAUD.

Publications nouvelles de la Société générale de Librairie catholique  
Victor PAIMÉ, DIRECTEUR-GÉNÉRAL, 76, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS

## DE L'ÉGLISE & DE SA DIVINE CONSTITUTION

Par D.-A. GRÉA

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, ANCIEN VICAIRE GÉNÉRAL

Un beau volume in-8° de 513 pages . . . . . 7 fr. 50

« Vous avez fait un bien beau livre. Je l'ai lu avec bonheur, avec profit surtout. Il faudrait que tous les évêques le connussent et qu'il devint le manuel de tous les prêtres. » — (Extrait de la lettre de Mgr Gay, évêque d'Anthédon, à l'Auteur).

## ENCHIRIDION THEOLOGICUM

COMPLETENS

CONCILII TRIDENTINI ET CONCILII VATICANI CONSTITUTIONES  
CUM SELECTIS PIE IX CONSTITUTIONIBUS

Par HENRI RAMIÈRE

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS

Ouvrage posthume augmenté des principales Lettres Encycliques de Léon XIII

Un volume in-12 de 464 pages. . . . . 4 fr. 50

VIENT DE PARAÎTRE : 4<sup>me</sup> FASCICULE DE

## GLOSSAIRE ARCHÉOLOGIQUE DU MOYEN-ÂGE ET DE LA RENAISSANCE

Par VICTOR GAY

ANCIEN ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT, ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

2 volumes grand in-8° de 800 pages, ornés de plus de 2000 figures

PRIX DE SOUSCRIPTION

FORMAT GRAND IN-8°. . . . . 90 francs. — FORMAT IN-4° GRAND PAPIER. . . . . 150 francs.

L'ouvrage paraîtra en 10 fascicules, du prix de 9 francs, et de 15 francs pour le grand papier.

En vente : Fascicules 1, 2, 3 et 4

Ce répertoire archéologique du moyen-âge et de la renaissance, ou glossaire spécial donne, à l'appui des termes, une série de plus de trente mille textes originaux, avec figures d'après les monuments contemporains, la plupart inédits. Ce n'est point, à proprement parler, une histoire, mais une sorte de tableau, où les érudits trouveront souvent, avec l'explication de mots aujourd'hui usités ou mal définis, l'image des objets qu'ils expriment, et dans lequel les collectionneurs et les curieux rencontreront, sur ces mêmes objets figurés, les renseignements historiques qui leur manquent.

## HISTOIRE DE M. HÉMERY ET DE L'ÉGLISE DE FRANCE

PENDANT LA RÉVOLUTION

Vient de paraître : 1<sup>re</sup> partie. — Tome I<sup>er</sup>, LA RÉVOLUTION. Beau et fort volume in-8°. Prix : 6 fr.

Le tome II et dernier (2<sup>e</sup> partie) est sous presse.

## LA CITÉ ANTICHRÉTIENNE

Par Dom BENOÎT

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, ETC.

Deux forts volumes in-12 de XVII-517 et 667 pages, titre rouge et noir. Prix : 8 francs.

## LA CORÉE

Par Paul TOURNAFOND

Un volume in-18 de 172 pages, avec carte géographique.  
Prix : 1 franc.

## VOYAGE EN CORSE

Par FAURE

Deux volumes in-12. Prix : 6 francs.

## TRENTE JOURS A LA CAMPAGNE

Par M. L.-M. CASABIANCA

Un beau volume in-12 de 464 pages. . . . . 3 francs.

Voici un aperçu des sujets traités :

Eclaircissements sur la nature. — La terre. — Les montagnes. — La mer. — Les fleurs. — Les arbres. — Les fleuves. — Les forêts. — Les mines. — Les torrents. — Les abîmes. — Les cavernes. — La solitude. — Le silence. — Les voix de la nature. — Lieux par où personne n'a passé. — Les animaux. — L'air et les vents. — Les sources minérales. — Les ruines. — Les travailleurs des champs. — Le beau temps. — Le mauvais temps — La promenade. — La pêche. — Les croix dans les champs. — La matière. — Le repos. — Les chemins de fer. — La guerre dans la nature. — La nuit. — Les astres.

Ce livre qui contient des histoires intéressantes, des comparaisons gracieuses et fraîches, s'adresse aux personnes qui passent à la campagne une partie de la belle saison ; aux jeunes gens en vacances ; aux habitants de la campagne, aux personnes qui ont une horreur instinctive pour les productions malsaines et les mauvais romans.

## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédale. Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

Art. les Religieux : Christs, statuettes, bénitiers, etc.  
Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.



PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Specimen fr



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEU. PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX. MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX en peinture, en sculpture, etc.** L. CHOYET, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.


**M** SON ROUSSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTI, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**ENCENS des Rois Mages**, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus  
ancienne de France. Félix  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. E. HUCHER  père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM  
et de la PALESTINE. V<sup>o</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES A toutes LES EXPOSIT.ONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE, H. GARNIER**, Boulevard d'Enter, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 230 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils,  
Sculpture, etc. **TOURS & ACCESSOIRES**

**LE MELLE**, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

# GOUDRON GUYOT



Sert à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ven-  
sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup> PALMÉ, Dir<sup>e</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 30 :

PRÉDICATION : Pour le 10<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : la prière (sa nature et ses différentes formes) — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. C. des Rites : Valeur des décrets concernant l'édification de Ratisbonne, nonobstant leur absence dans la collection de Gardellini et les erreurs historiques qu'ils pourraient renfermer. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Pour le gain des indulgences, la confession, quand elle est requise, l'est sous peine de nullité. Elle peut être faite le jour ou la veille. Lorsqu'il y a pénurie de confesseurs, le S. Siège accorde qu'on la puisse faire auparavant. Ceux qui ont l'habitude de se confesser tous les huit ou quinze jours, peuvent gagner toutes les indulgences. Par des résorits particuliers le délai a été augmenté pour quelques pays. — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Que dire d'un maire qui ne se contente pas de la clef qui lui permet d'entrer dans la partie du clocher où descend la corde de la cloche, fait enlever serrure et porte de celle qui conduit à l'étage supérieur et fait prendre pour la commune le guano recueilli sur les combles de l'église, toujours laissé à la fabrique ? — La fabrique peut-elle réclamer une indemnité pour la démolition d'un presbytère sur l'emplacement duquel on a fait passer une route ? Comment faire pour reconstruire le presbytère en dehors des formalités administratives ? — Un maire peut-il faire imposer d'office à une fabrique des réparations à l'église, déclarées non nécessaires par un architecte ? — Le maire peut-il louer une partie de l'ancien cimetière entourant l'église ? — COURRIER DE L'UTILE : Encre sympathique. — Manière de lustrer les ustensiles de fonte. — Engrais pour les rosiers.

## NOTES LITTÉRAIRES

**Apologie scientifique de la foi chrétienne**, par le chanoine F. DUILHÉ DE SAINT-PROJET, ancien doyen de la Faculté libre des lettres de Toulouse, professeur d'apologétique et d'éloquence sacrée à l'École supérieure de Théologie, lauréat de l'Académie française. In-12 de xvi-479 pp. 1885. Paris, Palmé. Prix : 3 fr. 50.

Il semble que tout ait été dit pour la défense de la religion et que désormais le devoir des défenseurs se réduise à rééditer les vieilles apologies. Mais l'erreur est comme le serpent : restant la même au fond, elle présente des formes, des aspects nouveaux à mesure qu'elle avance, et force l'apologétique à se modifier parallèlement, les hommes ne jugeant d'ordinaire que par l'extérieur sans trop pénétrer au delà. L'œuvre de M. Duilhé de Saint-Projet répond à des nécessités nouvelles : elle arrive très à propos. L'incrédulité contemporaine, qui se prétend savante, n'est en somme qu'une renaissance de l'atomisme matérialiste des anciens ; seulement le système est étayé de sophismes que l'antiquité n'a pas connus et ne pouvait connaître, car ce sont des excroissances parasites de la science actuelle. Il importe souverainement de montrer combien tout cela est bâtard, et par conséquent impuissant jusqu'au ridicule à fonder l'incrédulité sur l'autorité de la science. C'est la tâche que s'est imposée et qu'a remplie l'auteur de l'*Apologie scientifique* avec non moins de verve, de clarté, de vigueur que de compétence, et en même temps avec le calme qui convient à la possession de la vérité et avec la modération charitable que l'on attend d'un écrivain chrétien.

Sa méthode est on ne peut plus heureuse. Voici

en quels termes il la résume lui-même : « En tête de chaque question, de chaque point de doctrine attaqué, discuté, ou seulement menacé, exposer la vérité chrétienne dans son expression la plus brève, la plus nette, l'enseignement de la foi, mais seulement ce qui appartient à la foi. Immédiatement après, et comme en regard, donner sur cette même question, sur ce même point, les conclusions de la science positive, les résultats démontrés, définitivement acquis. Voilà pour les certitudes ; l'accord se manifeste de lui-même et avec éclat.

« En second lieu, exposer les hypothèses, les théories plus ou moins probables de la science ; et, en même temps, du côté de la métaphysique, de l'exégèse et de la théologie, les opinions libres, les interprétations plus ou moins autorisées. Ici encore, on verra bien des malentendus disparaître. En tout cas, plus d'anxiété de conscience, puisqu'il s'agit de questions n'intéressant pas essentiellement la foi.

« En troisième lieu, aborder, pour les réfuter, les systèmes pseudo-scientifiques, les erreurs formelles, accréditées par les savants positivistes et matérialistes, ouvertement opposées à la foi et à la raison. » (P. x.)

Est-il rien de plus sincère, de plus loyal ? On verra, par la lecture de l'ouvrage, que rien n'est plus triomphant. Les incrédules répètent à satiété que la religion refuse toute discussion, tout examen. C'est bien le contraire qui est vrai. Il ne leur arrive jamais, je dis jamais, d'attaquer de front, de prendre corps à corps les véritables enseignements de la foi. Leur pratique est de fabriquer de toutes pièces des fantômes sous le nom des dogmes révélés. Voilà ce qu'ils attaquent, ce qu'ils renversent sans beaucoup de peine ; mais la religion s'en trouve-t-elle plus mal ? Entre eux et nous, il y a cette différence que pour les réduire à rien nous n'avons qu'à les montrer tels qu'ils sont, et qu'au contraire pour faire croire



qu'ils triomphent de nous, ils sont obligés de nous défigurer.

L'*Apologie scientifique* comprend quatre parties. La première est une sorte d'introduction où l'auteur se livre à des considérations générales sur l'état présent des esprits dans les questions de la foi. Ce coup d'œil n'a rien que d'affligeant. Nous assistons à une vaste conspiration dont les meneurs arborent un faux drapeau de la science afin d'attirer cette foule que le nom de science séduit si facilement et qui laisse à d'autres le soin de penser. Le but avoué de ces menées n'est autre que l'abject matérialisme.

Avec la deuxième partie de son ouvrage, M. Duilhé de Saint-Projet entre pleinement dans son sujet proprement dit pour ne l'abandonner qu'à la fin. La création, puis la formation de l'univers inorganique, et le dogme de la Providence intimement uni à la question du miracle, sont tour à tour envisagés à la lumière de la foi et des enseignements positifs de la science. La conclusion qui en découle rigoureusement est contenue dans cette phrase de l'auteur : « Donc, la science, tout comme la philosophie, doit admettre le miracle, sous peine de contradiction proprement dite. » Ce qui signifie en d'autres termes : la science, quoi qu'elle fasse, est réduite à proclamer l'existence du Créateur.

Cette vérité éclate mieux encore dans la deuxième partie où il est question du monde organique. M. Duilhé de Saint-Projet réduit à leur juste valeur le transformisme, la théorie anti-scientifique des générations spontanées, et le monisme, nom nouveau pour désigner pédantesquement le matérialisme.

La quatrième et dernière partie est consacrée au roi de la création. La philosophie, la paléontologie, l'ethnographie sont invoquées tour à tour au sujet des graves et intéressantes questions que

suscite l'étude de l'homme. Forcé de nous restreindre, nous ne pouvons pas cependant ne pas signaler à nos lecteurs un fait extrêmement curieux que M. Duilhé de Saint-Projet expose tout au long (pp. 367-383) ; nous voulons parler de l'éducation d'une jeune fille sourde, muette et aveugle de naissance. Le tact est le sens unique à l'aide duquel les religieuses chargées de cette enfant sont parvenues à développer ses facultés intérieures. On assiste avec étonnement à l'évolution de cette petite âme, et le matérialiste, s'il a quelque reste de bon sens, ne peut manquer de s'écrier à cette vue : « Cette force merveilleuse, qui se déploie avec tant d'ampleur et de spontanéité sous l'action d'un simple contact, qui dépasse et surpasse de si loin et de si haut les impressions matérielles qui l'excitent, ne saurait appartenir à l'ordre mécanique. » Marthe Obrecht (c'est le nom de cette enfant) est certainement arrivée à un degré de développement intellectuel supérieur à celui de beaucoup d'enfants de son âge. Le jour de sa première communion, interrogée comme elle peut l'être, par signes, elle répondit également par signes, mais par des signes d'une expression indescriptible : « Mon cœur est plein, plein de bonheur ; je ne sais pas comment le dire. »

Terminons avec ce touchant souvenir, qui anime un peu l'austérité de considérations philosophiques. M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet vient de rendre un grand service non-seulement à l'apologétique chrétienne, mais à la science, à qui l'erreur sous toutes ses formes est toujours funeste. Son *Apologie scientifique*, sauf quelques détails très secondaires, est un ouvrage vraiment excellent.

DE BONNIOT, 'S. J.

(Bibliographie catholique, juin 1885.)

## ACTUALITÉS

Au moment où toute l'attention de l'Europe et, en particulier de la France, est portée vers l'Annam et le Tonkin par les dépêches du général de Courcy ; vers la Cochinchine et le Cambodge, par l'insurrection qu'y fomentent plusieurs chefs indigènes contre l'influence et le drapeau français ; vers Madagascar, par l'envoi de nouveaux renforts au secours de nos marins qui luttent inutilement depuis plusieurs années contre les Hovas, il faut lire les ouvrages suivants, qui donnent sur ces pays lointains les notions les plus intéressantes et les plus véridiques :

L'ANNAM ET LE CAMBODGE	L'INDO-CHINE FRANÇAISE BASSE-COCHINCHINE ANNAM-TONKIN	LE TONKIN ET LA COCHINCHINE	SIX MOIS à MADAGASCAR
Voyages et Notices historiques Accompagnés d'une carte géographique par C.-E. BOUILLEVAUX MISSIONNAIRE	par le Comte H. de BIZEMONT	Le Pays, l'Histoire et les Missions par EUGÈNE VUILLLOT	Par Charles BUET Deuxième édition de la Reine des îles africaines Histoire, Mœurs, Religion Flore, Produits naturels
Un fort vol. in-8° de 544 p.	Un volume in-18, avec carte.	Un vol. in-12 de 450 pages.	Un beau volume in-18 Jésus.
Prix. . . . . 6 fr.	Prix. . . . . Un franc.	Prix . . . . . 3 fr. 50	Prix broché . . . . 3 fr.

Adresser les demandes à M. Victor PALMÉ, éditeur, 76, rue des Saints-Pères, à Paris.

## PRÉDICATION

POUR LE 10<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE :  
LA PRIÈRE (SA NATURE, ET SES DIFFÉRENTES  
FORMES)

*Usque modo non petistis  
quidquam... Petite et acci-  
pietis. (Joan., xvi, 24.)*

Dieu dans son infinie bonté a mis à notre disposition deux moyens d'obtenir la grâce sans laquelle l'homme est frappé d'une radicale impuissance dans l'ordre du salut, moyens sûrs, infaillibles, universels : ce sont la *prière* et les *sacrements*. Aussi, après vous avoir parlé de la grâce, ce grand bienfait de l'homme, et le chef-d'œuvre de la miséricorde divine, je dois vous entretenir de la prière. Il est extrêmement important de se former une idée juste et précise d'un exercice si saint et si salutaire dont l'oubli ou le mauvais usage engendrait toute notre pauvreté, toute notre misère spirituelle. Sans la pratique fréquente et bien entendue de la prière, il est moralement impossible à l'homme de se sauver comme il lui est impossible de se damner s'il en use fréquemment. Nature de la prière, ses formes différentes, sa nécessité, son efficacité, les qualités ou conditions qui doivent l'accompagner : autant de sujets intéressants que nous traiterons successivement ; puisse leur exposition vous faire comprendre combien la prière est une chose noble, simple, douce et facile pour le cœur ! Etudions aujourd'hui la nature et les formes de la prière.

## I

*Qu'est-ce que la prière ?* La prière, nous dit le livre élémentaire dans lequel nous avons appris les premières leçons de la religion, est une élévation de notre âme vers Dieu pour lui rendre nos hommages, lui exposer nos besoins et lui demander ses grâces. Comprendons bien le sens de chacune de ces paroles.

La prière est une élévation de l'âme vers Dieu ; *oratio est mentis ascensio ad Deum*. Or, notre âme s'élève par son esprit et par son cœur. Elever son esprit vers Dieu, c'est penser à lui et au sens des paroles qu'on lui adresse ; c'est se souvenir de lui, de ses perfections infinies, des grands bienfaits qu'il nous accorde... Elever son cœur vers Dieu, c'est s'attacher à lui comme au souverain bien, c'est le louer ou l'adorer à la vue de ses grandeurs, c'est lui exprimer notre reconnaissance de ses bienfaits, c'est se dévouer à lui ou lui offrir nos personnes, nos biens, nos actions, nos souffrances, tout ce qui nous touche. Mais pour s'élever ainsi à Dieu, notre âme doit auparavant se séparer des créatures. Car depuis la chute originelle la pensée de Dieu quoique présente partout est difficile à l'homme. Les objets extérieurs attirent son âme, la sollicitent et s'en disputent la possession ; la dissipation du monde, les distractions du siècle l'arrêtent dans son essor vers Dieu et l'empêchent de s'unir à celui qui est

son origine et sa fin. Toutes ces pensées de la terre quelles qu'elles soient, ces mille sentiments et affections qui se multiplient et se renouvellent à chaque instant, sont autant de chaînes qui la retiennent captive. Lors donc qu'elle veut se fixer à Dieu, l'âme doit en quelque sorte se séparer du monde au milieu duquel elle vit. Elle doit oublier son travail, ses occupations, s'arracher à ce tourbillon d'affaires humaines, d'intérêts matériels, pour se recueillir afin de s'entretenir avec Dieu, de s'occuper de Dieu et de ses intérêts éternels. Les paroles de la bouche ne suffisent donc pas pour prier. Il faut l'attention de l'esprit et la ferveur du cœur ; et vous ne priez pas quand ce n'est que la langue qui parle. Il faut quitter les pensées basses, dégager son esprit des objets terrestres et le porter recueilli vers le ciel, l'occuper de son Créateur. En vain récitez-vous les plus belles formules de prière : si vos pensées, vos desirs, votre affection ne sont pas vers Dieu, vous ne priez pas.

Et pourquoi l'âme s'élève-t-elle ainsi vers Dieu ? Pour lui rendre ses hommages, lui exposer ses besoins et lui demander ses grâces. Ainsi la demande des grâces qui nous sont nécessaires forme bien la partie principale de la prière et on l'appelle proprement *demande* ; mais ce n'est pas là toute la prière, puisque nous pouvons élever notre âme vers Dieu et l'unir à Lui de bien d'autres manières qu'en sollicitant son assistance. Il y a dans la prière, outre cette demande de grâces, l'adoration par laquelle prosternés dans notre néant nous reconnaissons la majesté et la souveraine grandeur de Dieu ; la louange par laquelle nous rendons hommage à ses perfections divines dont nous célébrons l'excellence et la dignité ; l'action de grâces pour les bienfaits dont sa libéralité nous a comblés ; l'aveu de nos misères et la détestation de nos péchés ; l'offrande et la consécration de nous-mêmes à notre maître absolu ; en un mot, l'admiration, la joie, la reconnaissance, l'amour, par lesquels l'âme à la vue des perfections de Dieu s'écrie avec le prophète : « Seigneur, que votre nom est grand et admirable sur toute la terre !... Vous êtes digne, ô mon Dieu, de recevoir l'honneur, la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. » Toutes ces affections multiples composent la prière, bien qu'en parlant d'elle on songe avant tout à la *demande*.

D'après cette définition il résulte 1<sup>o</sup> que la prière élève l'homme : aussi « chez le chrétien qui a l'habitude de la prière, on rencontre une noblesse de cœur, une dignité de caractère et un ensemble d'habitudes élevées que ne connaît point le mondain. L'homme qui ne sait pas prier habite les basses régions, il converse avec l'argent, les passions inférieures et son âme devient semblable aux objets qu'il fréquente ; mettez la main sur son cœur, rien n'y bat noblement ; consultez son regard, il est terne comme la terre ; voyez l'expression de sa physionomie, elle n'a aucune



de ces formes qui indiquent une vie divine. » De même il est facile de reconnaître une paroisse où les âmes se nourrissent de prières et celle où l'on ne prie plus ou presque plus. Il résulte 2° que si pour prier il faut élever son âme, la séparer des créatures et l'unir à Dieu, la prière véritable est plus rare qu'on ne le pense. Car où sont les chrétiens qui entendent la prière comme élévation de l'âme et application du cœur à Dieu ? Un grand nombre prient (je ne parle pas ici des distractions involontaires qui sont plutôt une occasion de mérites), ils prient, c'est-à-dire que leurs lèvres récitent des paroles, mais leur esprit est embarrassé de mille pensées vaines et futiles, ils prient, mais leur cœur est en bas, attaché aux choses de la terre; ces mouvements extérieurs des lèvres ne peuvent point être décorés du nom de prières, puisque la prière véritable est une élévation d'âme. Il résulte 3° que la prière est une conversation, une causerie de l'âme avec Dieu, *conversatio et sermocinatio cum Deo*. Elle n'est donc point un discours étudié ni relevé; elle ne ressemble en rien à ces entretiens du monde dont l'affectation et la froide politesse font tous les frais. Non, la prière, c'est un délicieux entretien, une affectueuse causerie, un cœur à cœur avec Dieu. Il y a plus, c'est l'entretien d'un enfant avec son Père, c'est la demande du fils à celui qui l'a créé, qui l'a adopté et dont il est l'image et la ressemblance. Cette définition est sortie des lèvres du Sauveur lui-même qui nous a ordonné quand nous prions de lever les yeux au ciel et de dire avec un accent de confiance filiale : « Notre Père qui êtes aux cieux, » et ailleurs il ajoute : « Quel est le père qui donnera une pierre à son enfant lorsque celui-ci lui demandera du pain?... Tout méchants que vous êtes, vous savez faire du bien à votre famille, à combien plus forte raison votre Père céleste donnera de bonnes choses à ceux qui les lui demandent ? » La prière, c'est le sentiment d'une âme dépourvue de richesses qui s'adresse à son Père pour obtenir ce dont elle a besoin. C'est l'âme fidèle qui dit à Dieu : mon Dieu, je suis faible, soutenez-moi; je suis dans la désolation, consolez-moi; je suis aveugle, éclairez-moi. C'est l'âme coupable qui demande miséricorde, et c'est Dieu qui s'approche de cette âme, qui l'écoute, qui l'exauce, qui lui pardonne et la comble de toutes sortes de biens. Enfin 4° il résulte que la prière est un honneur, une gloire, puisqu'elle nous met en rapport direct avec le roi du ciel et qu'elle nous fait communiquer avec notre Dieu. Il est peu de personnes qui puissent arriver jusqu'aux souverains de la terre pour s'entretenir avec eux, mais avec le souverain du ciel point de sentinelle qui nous arrête et nous dise : « Où allez-vous ? le Roi du ciel n'est pas visible. » Au contraire, toute sa garde qui est composée de ses anges dit à celui qui prie : « Venez, entrez et demandez tout ce que vous voudrez. » *Petite et accipietis*. Voilà la prière.

## II

*Quelles sont les différentes formes de la prière ?*

On distingue, en renfermant les mots dans le sens que leur conserve l'usage, deux sortes de prières : la prière *mentale* et la prière *vocale*. Si nos affections et nos sentiments se produisent au fond de notre âme sans mouvement extérieur, sans passer par nos lèvres, c'est la prière mentale. Si nos sentiments se font jour par la parole ou se traduisent par d'autres signes, c'est la prière vocale.

La première s'appelle ou oraison mentale, méditation, contemplation ou simplement oraison. Ce mot *mentale* vient de *mens*, âme, esprit, parce que c'est la prière de l'âme seule, elle est toute intérieure et ne se manifeste au dehors par aucun signe. L'âme seule s'entretient avec Dieu sans que la bouche articule les mots qui exprimeraient nos sentiments; telle est la prière de celui qui sans remuer les lèvres s'humilie profondément devant Dieu et lui paie du fond du cœur le tribut d'adorations, de louanges, d'amour et d'actions de grâces qui lui est dû. Telle est encore la prière d'un pécheur qui se tenant aux pieds des autels dans un état d'immobilité et sans faire entendre aucun soupir demande intérieurement pardon et miséricorde, conjure le Seigneur d'oublier ses iniquités et de ne point entrer en jugement avec lui. Les expressions *méditer*, *méditation*, signifient réfléchir, réflexion, penser, raisonnement. C'est par la réflexion sérieuse et attentive sur les vérités de la foi qu'on excite dans le cœur de saintes affections et qu'on forme de généreuses résolutions. La méditation précède donc les affections, les sentiments, ou l'oraison proprement dite parce qu'on ne peut pas être affecté, touché d'une vérité si l'on n'y a pas pensé profondément; le cœur n'est ému que de ce que l'esprit connaît bien, et si tant de chrétiens sont insensibles aux vérités de la foi c'est qu'ils n'y pensent pas, ils n'y réfléchissent pas. Ce qui distingue la méditation de l'étude, c'est que dans la simple étude des mystères et de la morale chrétienne, on ne réfléchit que pour connaître et comprendre ces vérités, tandis que dans la méditation on les approfondit pour se les appliquer, pour les aimer ou les craindre, et s'en servir comme règle de conduite. Dans l'étude l'esprit seul agit, mais dans la méditation l'esprit et le cœur sont occupés. L'expression *contemplation* signifie un sentiment profond et une connaissance vive et pour ainsi dire soudaine des vérités de la foi : cette oraison est le fruit de la grâce de Dieu et d'une longue habitude de la méditation accompagnée d'une sainte vie; l'âme s'attache à Dieu par un simple regard. Elle admire ce divin objet, elle le goûte et se repose en lui. Telle est l'oraison des saints, aussi le plus grand nombre de chrétiens doivent-ils se contenter de bien méditer sans aspirer à la contemplation, autrement ils seraient

les jouets du démon qui pour nous tromper se transforme en ange de lumière.

Le mot *vocale* donné à la prière extérieure vient du mot *vox*, voix, parole, parce qu'ordinairement on la fait de touche en prononçant des paroles; mais les mots que l'on prononce doivent exprimer les sentiments dont le cœur est pénétré, c'est pourquoi la prière vocale doit aussi être intérieure, c'est-à-dire faite avec attention, dévotion, humilité, confiance et pureté d'intention, de sorte que le cœur s'accorde avec la bouche; sans cela, elle est fausse, hypocrite et rejetée de Dieu. Ne prier que de bouche sans entrer d'esprit et de cœur dans ce que l'on dit, c'est se moquer du Seigneur et l'irriter, c'est mériter le reproche qu'il faisait à Israël : « Ce peuple m'honore des lèvres; mais son cœur est loin de moi. » Pour être bonne, la prière vocale doit donc être accompagnée de la prière mentale. Sans celle-ci ce serait un corps sans âme, un acte matériel qui ne mériterait pas le nom de prière. Toutefois la prière vocale ne laisse pas d'être prescrite comme Jésus-Christ nous l'a fait entendre lui-même. Il nous a donné l'exemple en l'employant plusieurs fois avec Dieu son Père. Puis il en a dicté la formule, quand il nous a ordonné de réciter l'oraison dominicale : *Vos autem sic orabitur : Pater noster qui es in cœlis...* (Matt., vi, 9.) Sans doute Dieu lit dans le fond de notre cœur et il n'a pas besoin que nous lui révélions nos pensées; mais nous devons le faire pour d'autres motifs. Les paroles sont d'abord très utiles pour exciter la dévotion intérieure. Nous sommes composés de chair et d'esprit et, par une conséquence naturelle de l'union de l'âme avec le corps, les objets extérieurs excitent en nous des impressions : les impressions réagissent sur l'imagination et l'imagination sur le cœur. La prière vocale est encore nécessaire pour arrêter les divagations de l'esprit. En outre la parole est souvent la conséquence d'une vive émotion. L'âme émue par la méditation, remplie de sentiments et d'affections, ne peut les contenir, elle a besoin de les exprimer au dehors par des chants, par des soupirs, par des paroles brûlantes, ou par tout autre moyen extérieur. Enfin la prière vocale est un tribut que nous devons à la gloire de Dieu, car le corps comme l'âme est l'ouvrage de Dieu et toute œuvre doit louer son auteur. La langue est l'organe le plus noble du corps puisqu'elle est destinée à transmettre par les sons les pensées de l'intelligence : pourquoi donc resterait-elle muette lorsque le cœur monte vers les cieux? L'homme tout entier, intelligence, âme, organe sensible, doit donc prier et chanter les louanges du Créateur!

Il existe deux formes de la prière vocale : la prière *publique* établie par l'Eglise pour obéir à un désir formellement exprimé par Jésus-Christ et à la réalisation duquel il a promis les grâces les plus précieuses : « Là où deux ou trois personnes sont réunies en mon nom, je me trouve au milieu d'elles. » La prière *particulière* faite par

les fidèles soit en commun soit individuellement. Mais leur développement nous entraînerait trop loin. Enfin, à côté de la prière mentale et de la prière vocale que je viens d'expliquer, les Pères de l'Eglise nous font connaître une autre espèce de prière qu'ils appellent *jaculatoire* parce que c'est un jet et un élan du cœur de l'homme vers Dieu. Elle est quelquefois seulement conçue dans l'esprit, d'autres fois l'esprit et la bouche la produisent. Cependant deux conditions principales la rendent différente de la mentale et de la vocale. La première est la brièveté : cette prière n'étant qu'un élan de notre cœur qui témoigne en un instant l'amour qu'il a pour Dieu. La seconde est la ferveur qui est beaucoup plus grande que celle des autres prières. Toutes peuvent être faites avec ou sans grâce sanctifiante, ou avec la seule habitude de la charité, au lieu que celle-ci n'est jamais faite que par la ferveur de la charité actuelle qui donne des mouvements extraordinaires à l'homme de s'unir à Dieu étroitement. Ainsi donc cette oraison jaculatoire est un pieux élan, une affectueuse élévation de notre cœur qui nous rapproche du ciel pour nous unir étroitement à Dieu, but essentiel de notre vie et cause suréminente de notre bonheur. Nous pouvons l'exprimer au dehors avec les lèvres; mais nous pouvons aussi nous contenter de la manifester intérieurement à Celui qui connaît ses créatures mieux qu'elles ne se connaissent elles-mêmes et qui voit toutes leurs pensées aussi bien qu'il entend toutes leurs paroles.

Telles sont la nature et les formes de la prière. Ces quelques pensées qui ne sont que des préliminaires aux instructions suivantes nous disent déjà que la prière est d'une facilité étonnante, car pour prier il n'est pas nécessaire d'être riche, d'être savant, d'avoir une santé florissante, d'entreprendre de longs travaux. Non, il suffit d'avoir un cœur et le sentiment de sa faiblesse, car on prie en élevant son cœur vers Dieu; en lui demandant que sa volonté se fasse; en gémissant sur nos misères, en lui demandant pardon de nos péchés. Le voyageur dans ses courses, le simple artisan sous son chaume, l'homme de négoce dans son travail, la femme au milieu de ses occupations domestiques, le riche dans son opulence, tous peuvent prier, parce que tous peuvent diriger leurs pensées vers Dieu; c'est pour cela que J.-C. nous dit de toujours prier et de ne jamais nous lasser : *oportet semper orare et non deficere*. Il ne nous dit pas de toujours jeûner, de toujours faire l'aumône, de toujours travailler, parce que cela n'est pas toujours en notre pouvoir, mais nous pouvons toujours prier. Nous le devons comme il nous le dira dans l'instruction suivante.





CONGRÉGATIONS ROMAINES<sup>1</sup>*Sacrée Congrégation des Rites*

Nos lecteurs savent qu'une édition de plain-chant a été publiée à Ratisbonne sous la direction d'une Commission de la S. Congrégation des Rites; que cette édition a été approuvée par le Saint-Siège, et recommandée, quoique non imposée. Ils connaissent d'ailleurs le bref donné à la suite du Congrès d'Arezzo et par lequel sont rejetés les vœux tendant à un retour, pour le chant liturgique, aux antiques formules grégoriennes.

Dans différents documents se rapportant à cet objet et notamment dans le dernier, on a cru remarquer des erreurs historiques. On s'est demandé si, ces erreurs une fois constatées, les actes qui les contiennent conservaient leur force,

La réponse suivante répond en grande partie à ces préoccupations :

Nonnulla dubia circa Decretum S. R. C. 26 aprilis 1883. « *Romanorum Pontificum sollicitudo*, » pluribus in Galliæ provinciis in medium prolata fuere et in foliis publicis pervulgata, quæ causa sunt cur vis illius Decreti inter plures musicæ sacræ peritos vel sacræ Liturgiæ professores disputata fuerit. Ideo episcopus Petrocorensis et Sarlatensis humiliter rogat S. Congregationem ut propositis questionibus respondere dignetur.

Juxta quosdam auctores, decreta S. R. C. vim suam non obtinent nisi in collectione Gardelliana inserantur; porro quum plura decreta circa cantum Gregorianum in hac collectione non sint posita, iisdem auctoribus videntur hæc decreta in oblivione relinquenda, quia forsitan in posterum corrigenda erunt. Decretum 26 aprilis declaratur ab iisdem ut nunquam in supradicta collectione colligendum et proinde nullius esse obligationis. Præterea, non desunt qui in decreto 26 aprilis 1883 errores aliquos historicos detegere præsumant circa emendationem a Joanne Petro Aloysio Prænestino ejusque discipulis in cantu gregoriano peractam, et idcirco infirmum dicunt esse tenorem illius decreti utpote in falso supposito in nixum. Denique rumor aliquis huc usque pervenit aliquos viros Romam petiisse cum intentione a S. Sede impetrandi ut prædictas decisiones circa cantum legitimum, nuper recognitum, apud cl. equitem Pustet editum, relaxare velit, et circa præcedentia præscripta silentium altum teneat. Quo circa suppliciter rogo ut hæc dubia S. R. C. solvat.

1° Requiriturne, ut valeat aliquod decretum S. R. C., ut reperiat scriptum in authentica collectione ?

2° Si aliqui errores historici in prædictum decretum 26 aprilis 1883 irrepsissent, auctoritas ejusdem decreti essetne invalida ?

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

3° Decreta circa cantum gregorianum remanentne certa et in pleno vigore conservanda ?

† N. JOSEPHUS,  
Episc. Petroc. et Sarl.  
Petrocoricen.

Die 5<sup>a</sup> junii 1885,

Decreta SS. Rituum Congregationis a Summo Pontifice confirmata omnino servanda.

Laurentius SALVATI,  
S. R. C. secretarius.

Locus † sigilli.

*Notandum.* Cantus gregorianus juxta approbatam editionem Romæ jamdiu usu viget, ideoque nulla opus est præscriptione aut hortatione ut introducat prout in aliis diocesi bus ubi nondum introductus fuit.

Cette remarque ne fait point partie de la réponse officielle.

## CONSULTATIONS

## LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

## UN CHAPITRE DU TRAITÉ DES INDULGENCES.

Nous avons reçu la lettre suivante, à laquelle nous ne pouvons répondre par quelques lignes : le sujet d'ailleurs est intéressant et mérite l'attention. Nous citons un grand nombre de décisions à l'appui de notre doctrine. Chacun pourra confronter. Voici la lettre en question :

Votre estimable journal, lu par tout le clergé avec tant de profit, voudrait-il élucider les questions suivantes sur la doctrine des indulgences. Les âmes des vivants et des morts en retireraient d'autant plus de profit que les auteurs ne sont guère d'accord sur le sens des décrets de la Sacrée Congrégation. C'est ainsi que M. l'abbé Guillois dans son catéchisme interprète le décret de la S. C. approuvé par Pie VII (12 juin 1822), de tous les fidèles, qu'ils aient ou non des confesseurs à leur portée, comme pouvant gagner non seulement l'indulgence de la fête, mais encore (décret du 14 décembre 1841) toutes les indulgences plénières qui se rencontrent dans ces 8 jours, par une seule confession faite 8 jours avant la fête. M. l'abbé Cloquet au contraire prétend dans son livre intitulé : *Vrais principes et conditions authentiques pour gagner les indulgences*, qu'il faut se confesser au moins la veille de la fête, et qu'on ne peut gagner par une confession faite passagèrement et non de tous les huit jours les indulgences de la huitaine que s'il y a pour les fidèles « pénurie » de confesseurs. Il ajoute qu'il faut encore pénurie de confesseurs pour gagner les indulgences plénières de la quinzaine par une confession régulière de quinzaine; que c'est à cette condition que les évêques l'obtiennent du pape, tandis que notre ordo de 1891, (maintenant l'ordo ne parle plus du gain des indulgences, je ne sais pourquoi) en parlant de la même indulgence ne fait aucune condition. Que croire en face de ces contradictions ? Veuillez donc pour montrer le vrai sens des décrets sur cette importante matière, répondre aux questions suivantes :

1° Pour gagner une indulgence attachée à une fête, suffit-il de se confesser 8 jours avant, ou faut-il le faire au moins la veille ?

2° Si on peut le faire 8 jours à l'avance, une confession faite passagèrement suffit-elle pour gagner toutes les indulgences plénières qui suivent ces 8-jours, qu'il y ait ou non « pénurie de confesseur ?

3° Même demande pour la confession de tous les 15 jours ; citer les décrets.

R. — I. Quand la confession est imposée comme condition pour gagner une indulgence, elle est obligatoire, sous peine de nullité, même pour ceux qui n'ont pas de péché grave :

« S. Congregatio fuit in voto : Confessionem sacramentalem quando in brevibus apponitur pro indulgentiarum consecutione, peragi omnino debere etiam ab iis qui sibi lethalis peccati consci non sunt <sup>1</sup>. »

Elle est obligatoire aussi pour ceux qui n'ont conscience d'aucune faute depuis leur dernière confession :

« Si Christifidelis culpæ certæ immemor est ex ultima absolutione, teneturne ad absolutionem recipiendam, ut lucrari possit indulgentias, pro quibus confessio sacramentalis præscribitur ? »

Sac. Congregatio habita in Palatio Apostolico Vaticano die 16 februarii 1852 respondit :

RESP. Affirmative quoad confessionem, negative quoad absolutionem, servato decreto Sacræ Congregationis indulgentiarum diei 9 decemb. 1763 a S. M. Clemente XIII approbato <sup>2</sup>. »

L'absolution n'est pas nécessaire, comme on l'a vu par la décision précédente. La décision du 20 août 1822 est aussi explicite : « An sacramentalis quoque absolutio necessaria sit pro iis qui post ultimam confessionem nullum peccatum veniale admiserunt; vel si in aliquam levem culpam prolapsi sunt, opportunum confessario videatur absolutionem non esse eisdem imperiendam ? »

RESP. Negative <sup>3</sup>. »

II. La confession doit, en règle générale, être faite le jour même de la fête, ou, au plus tôt, la veille, à n'importe quel moment de la journée :

« Sacra Congregatio fuit in voto : ... præfatam confessionem suffragari etiam posse, si expleatur in Vigilia Festivitatis <sup>4</sup>. »

Voici une explication authentique de ce décret :

« ... Per decretum diei 19 maii 1759 statutum confessionem suffragari, si expleatur etiam in pervigilio festivitatis, pro qua concessa est indulgentia; et item per decretum diei 12 junii 1822 declaravit communionem peragi posse in vigilia festivitatis. »

Etsi vero hæc indulta nullum dubitandi locum relinquerent circa eas indulgentias, quæ pro festivitibus proprie dictis conceduntur, incipientibus nempe a primis vespers usque ad occasum solis ejusdem diei festi, ita ut liberum sit fidei, vel in vigilia vel in ipso die festo confiteri, et sacra sinaxi refici, plures tamen exinde dubitationes obortæ fuerunt, an idem dicendum foret de aliis indulgentiis spatio unius diei lucrandis,

et ab initio diei naturalis incipientibus, quæ videlicet concederentur non ratione festivitatis occurrentis, sed alia qualibet ex causa, quemadmodum usuvenire solet pro sextis feriis mensis martii diebus dominicis festum S. Aloisii præcedentibus, oratione quadraginta horarum aliisque casibus similibus quibuscumque.

Itaque SSmus D. N. Pius PP. IX in audientia habita infrascripto cardinali præfecto ejusdem Sacræ Congregationis die 6 octobris 1870 ad renovandam omnem dubitandi rationem et ad commodius reddendum confessionis et communionis adimplementum, benigne declarari et decerni mandavit, prout hoc decreto declaratur atque decernitur : tum confessionem dumtaxat, tum communionem et communionem peragi posse die, qui immediate præcedit sequentem, pro quo concessa fuerit indulgentia quælibet non solum ratione festivitatis occurrentis juxta allata decreta, verum etiam quacumque alia ex causa, vel devotionis, vel pii exercitii, aut solemnitatis, uti esse pro memoratis, et ceteris hujusmodi diebus, pro quibus indulgentia cum conditione confessionis et communionis concessa jam fuerit, vel in posterum concedatur, licet tempus ad eam acquirendam ab initio diei naturalis, et non a primis vespers sit computandum, servata tamen in adimplendis aliis operibus injunctis regula generali circa modum et tempus in concessionibus præscriptum. Voluitque Sanctitas Sua nihil innovatum censi quoad decretum diei 9 decembris 1763 favore Christifidelium qui laudabili consuetudine utuntur confitendi semel saltem in hebdomada, cum privilegiis, conditionibus et restrictivis ibidem recensitis. Contrariis quibuscumque non obstantibus. Datum Romæ, die 6 octobris 1870 <sup>1</sup>. »

III. Lorsqu'il y a pénurie de confesseurs, le Saint-Siège accorde, à la demande des évêques, l'autorisation pour les fidèles de gagner les indulgences par une confession faite *infra hebdomadam ante festivitatem*. Voici le décret :

« ... Sacra Congregatio... censuit licere ad præfatum effectum, Eucharistiam sumere in pervigilio festivitatis ; quo vero ad petitam explicationem respondendum censuit : Firmo remanente decreto 9 decembris 1763 pro iis fidelibus, qui ad confessionem saltem semel in hebdomada accedunt : pro ceteris autem fidelibus, in locis, in quibus ob inopiam confessariorum nequeunt fideles frequenter confessione sacramentali expiari, postulantis communicetur dictum decretum, et, facto verbo cum Sanctissimo, extendatur ad omnes utriusque sexus christifideles, in confessio peracta infra hebdomadam ante festivitatem suffragari possit ad indulgentiam lucrandam, expletis aliis conditionibus injunctis, et dummodo nullius lethalis culpæ post peractam confessionem commissæ consci sint, nihil inno-

<sup>1</sup> Decr. auth. S. Cong. Ind. 19 mai 1759, n. 246. Edit. Barbier de Montault.

<sup>2</sup> Ibid., BROCEN ad 4, ed. Pustet., n. 359.

<sup>3</sup> Ibid. MONTIS FALISCI, 20 août 1822, n. 253, édit. Pustet. Cf. MEHLINEN. 15 déc. 1841, n. 295, ad 2<sup>a</sup>.

<sup>4</sup> Decr. auth. S. C. Indul. 19 mai 1759, n. 246. Edit. Barbier de Montault.

<sup>1</sup> Decreta auth. S. Cong. Indul. URBIS ET ORBIS, 6 octob. 1870, n. 426.



vando circa indulgentias ad formam jubilaei concessas, ut in citato decreto 9 decembris 1763<sup>1</sup>.

Nous ferons remarquer sur ce décret :

1° La permission n'est pas accordée d'une manière générale à tous les fidèles pour lesquels il y a pénurie de confesseurs, ou qui sont trop éloignés de l'église, ce qui est regardé comme identique<sup>2</sup>; mais elle doit être sollicitée par l'évêque diocésain :

« An vigore decreti 12 junii 1823 possint omnes Christifideles et lucranda indulgentiam festivitati cuiusdam adnexam confiteri infra octo dies festivitatem hanc præcedentes? Et in hypotesi negativa deprecatur, ut hæc facultas concedatur fidelibus diocesis Aturensis propter inopiam confessoriorum.

RESP. : Negative quoad primam partem; quoad secundam recurrit Episcopus ad hanc Sacram Congregationem pro gratia, ut confessio scilicet peracta a fidelibus suæ diocesis infra hebdomadam ante festivitatem, attenta confessoriorum inopia, suffragari possit ad indulgentias acquirendas<sup>3</sup>.

2° Comment faut-il entendre *infra hebdomadam ante festivitatem*?

« An verba *infra hebdomadam* significant octo dies tantum quæ festivitatem immediate præcedunt, an vero hebdomadam illam totam, et integram, quæ ante festum decurrit, ita ut ex. gr. Confessio facta die Dominica suffragetur ad lucranda indulgentiam die Sabbati hebdomadæ sequentis, in quam diem festum incideret, tamen si tunc tredecim dies inter confessionem, et festivitatem intercissent : 2° An confessio octava die ante festivitatem peracta vi hujus indulti suffragetur tantum ad unam indulgentiam lucranda, an vero per hanc confessionem aliæ etiam lucrificari possint indulgentiæ, quæ infra prædictum tempus occurrent, et ad quas lucranda sacramentalis confessio cæteroquin requiretur.

RESP. AD 1<sup>re</sup>. Quoad primam partem primi quæsi : Affirmative; quoad secundam partem : Negative.

Quoad primam partem secundi quæsi : Negative; Affirmative quoad secundam partem<sup>4</sup>.

3° La confession ainsi faite *infra hebdomadam ante festivitatem*, peut servir à gagner toutes les indulgences qui se rencontreront pendant la semaine, comme on le voit par ce décret du 15 décembre 1841, que nous venons de citer; elle peut aussi servir pour les indulgences des 40 heures :

« Facultas data die 12 junii anni 1823 confitendi sua peccata *infra octo dies* quæ præcedunt festum, cui adnexa est indulgentia plenaria, extenditur ad dies Orationi 40 horarum consecratis.

<sup>1</sup> Ibid. URBIS ET ORBIS, 12 juin 1822, n. 252.

<sup>2</sup> Decr. auth. S. Cong. Indulg. ATUREN. 28 sept. 1838, n. 264, ad 5. Edit. Pustet.

<sup>3</sup> Ibid. ATUREN. 28 sept. 1828, ad 1<sup>re</sup>.

<sup>4</sup> Ibid. MECHLINIEN. 15 decembr. 1841, ad 1<sup>re</sup>, n. 295.

RESP. Quoad confessionem : Affirmative, i. e. extenditur etiam ad indulgentiam lucranda in Oratione XL horarum concessam<sup>1</sup>.

4° On trouve dans les actes du Saint-Siège des Indults qui autorisent la confession dans les trois jours qui précèdent celui où l'on peut gagner l'indulgence plénière. Un indult de ce genre a été accordé, le 5 janvier 1777, par la S. Congrégation de la Propagande, pour les chrétiens de Chine, du Tonkin, de Siam, de Cochinchine et de Cambodge<sup>2</sup> : « Cum ad plenarias lucranda Indulgentias necesse sit ut sacramentalis peccatorum confessio præmittatur, vel saltem, juxta Indultum Christifidelibus omnibus a san. mem. Clem. XIII, sub die 9 decembris 1763, concessum, omnino oporteat ut qui eas consequi cupiunt, semel saltem in hebdomada ad hoc Sacramentum, nisi legitime impediuntur, soleant accedere, et nullius lethalis culpæ a se post peractam ultimam Confessionem commissæ sibi consci sint; per quod Indultum, san. memor. Clemens XIV, die 17 maii anni 1772, declaravit fuisse derogatum quibuscumque aliis peculiaribus Indultis, etiam illis a san. mem. Clem. XII per organum S. C. de Prop. F. Missionariis in regionibus Infidelium degen- tibus concessis : acquirendi, scilicet, Indulgentias plenarias cum solo actu contritionis et confessione in voto, quoties confessoriorum copia desit; cumque in regionibus Sinarum, Tunkini, Siami, Cocincinae, Ciampæ et Cambodiæ tanta sit hujusmodi Confessoriorum paucitas, ut fideles difficile possint semel saltem in hebdomada ad hoc Sacramentum accedere, proindeque valde incommodum sit Sacramentalem Confessionem exercere iis certis diebus qui ad lucranda Indulgentias præscripti sunt atque præfixi; idcirco SS. D. N. Pius D. p. PP. VI... declaravit Christifideles, etiam triduo ante confessos, lucrari posse Indulgentias plenarias, dummodo nullius lethalis culpæ a se post peractam ultimam Confessionem commissæ sibi sint concis; et ne Pontificia hæc dispositio ab aliquo illorum ignorari contingat, Episcopis et Vicariis apostolicis præcipit et mand- dat, ut præsens Decretum populis suæ jurisdictioni subjectis, meliori quo poterunt modo, notum faciant atque significant, ut de Ecclesiæ thesauro participare possint et valeant.

IV. Après la publication du décret du 19 mai 1759 qui imposait ou du moins rappelait l'obligation de la confession sacramentelle faite la veille, au plus tôt, même pour ceux qui n'étaient pas en état de péché mortel, il y eut de nombreuses réclamations auprès du Saint-Siège. Sur l'avis de la S. Congrégation des Indulgences, le Souverain Pontife, par un décret général, accorda à tous les fidèles qui se confessent régulièrement chaque semaine la permission de gagner toutes les indulgences qui se rencontrent entre deux confes- sions :

<sup>1</sup> Ibid. ATUREN. 20 juin 1836, ad 4<sup>re</sup>, n. 257.

<sup>2</sup> Collectanea constitutionum... S. Sedis ad usum operariorum apost., p. 277, n. 541.

« An et quomodo sit consulendum SSmo super præfati decreti executione, vel declaratione in casu : et responsum fuit, consulendum SSmo D. N., ut concedere dignetur indultum omnibus Christifidelibus, qui frequenti peccatorum Confessione animum studentes explere, semel saltem in hebdomada ad Sacramentum Penitentiae accedere, nisi legitime impediuntur, consueverunt, et nullius lethalis culpæ a se post prædictam ultimam Confessionem commissæ sibi conscii sunt, ut omnes et quascumque indulgentias consequi possint, etiam sine actuali Confessione, quæ ceteroquin juxta præfati decreti definitionem ad eas lucrandas necessaria esset. Nihil tamen innovando circa indulgentias jubilæi, tam ordinarii quam extraordinarii aliasque ad instar jubilæi concessas, pro quibus assequendis, sicut et alia opera adjuncta, ita et sacramentalis Confessio tempore in earum concessione præscripto peragantur <sup>1</sup>. »

REMARQUES : 1<sup>o</sup> Ce décret de 1763 doit être regardé comme renfermant l'abrogation de tous les indults précédemment accordés qui lui étaient contraires : ainsi l'a déclaré Clément XIV par un acte du 17 mai 1772 <sup>2</sup>.

2<sup>o</sup> Comment faut-il entendre l'expression *infra unam vel duas hebdomadas*, dans le décret de 1763 ?

« ... Episcopus dubitans, num sub voce *hebdomada* septem dies vel octo sint intelligendi, et num verba *infra duas hebdomadas* accipi ita debeant, ut bina Confessio intra mensem sufficiat, vel potius ut in omni quatuordecim dierum decursu Confessio sit peragenda, supplex Sacram Congregationem adiit, postulans ut dubia isthæc diluere dignetur :

1<sup>o</sup> *Utrum Confessio præscripta per singulas hebdomadas peragi debeat infra septem vel potius infra octo dies ?*

2<sup>o</sup> *An verba infra duas hebdomadas stricte interpretanda sint, ita ut Confessio peragi debeat infra quatuordecim dies, vel potius sufficiat bina Confessio in mense ?*

RESP. Ad 1<sup>m</sup>. Affirmative ad primam partem, id est, præscriptam Confessionem peragi debere quolibet decurrente septem dierum spatio; negative ad secundam partem.

Ad 2<sup>m</sup>. Affirmative ad primam partem, id est, præscriptam Confessionem peragi debere quolibet decurrente septem dierum spatio; negative ad secundam partem <sup>3</sup>. »

3<sup>o</sup> La confession faite dans le terme marqué par l'indult ou le décret de 1763 sert à gagner toutes les indulgences tant locales que personnelles, même celles de la Portioncule.

« Rescriptum datum Episcopo Bajocensi sub die 13 septembris 1843 pro consequendis indul-

gentiis absque sacramentali Confessione pro iis Christifidelibus qui infra unam vel duas hebdomadas præfatam Confessionem peragere solent, intelligendum est pro omnibus et singulis indulgentiis tam localibus, quam personalibus, pro quibus acquirendis sacramentalis Confessio tamquam adjuncta conditio requiritur <sup>4</sup>. »

« 1<sup>o</sup> Utrum privilegium Clementis XIII, quod qui assolent confiteri semel saltem in hebdomada, possint lucrari indulgentias plenarias infra hebdomadam occurrentes, cum sola Communionem, quamvis in Brevi Apostolico Confessio præscripta sit, valeat et extendatur etiam pro lucranda indulgentia vulgo de Portioncula die 2 Augusti ?

RESP. Ad 1<sup>m</sup>. Affirmative <sup>5</sup>.

Il faut cependant faire une exception pour les indulgences du jubilé <sup>6</sup>.

V. Par des rescrits particuliers, qui ne sont concédés que sur la demande des évêques, le pape accorde parfois un temps plus long pour renouveler les confessions. La concession s'étend ordinairement à 15 jours; elle va parfois jusqu'à un mois. Nous voyons une concession d'un mois accordée le 31 juillet 1870 pour les missionnaires seulement du vicariat de la Cochinchine septentrionale <sup>4</sup> :

« SS. D. N. Pius D. p. PP. IX benigne indulsit ut sacerdotes vicariatus Cocincinæ Septentrionalis, perdurante exercitio Missionis, per sacramentalem confessionem semel in mense peractam, si ad illam commode nequeant frequentius accedere, lucrari possint omnes et quascumque Indulgentias etiam sine actuali Confessione, quæ ad ipsas lucrandas cæteroquin necessaria esset, dummodo nullius lethalis culpæ a postrema Confessione commissæ sibi conscii fuerint, firmo in reliquis manente Decreto S. C. Indulg. diei 9 decembris 1763, circa Indulgentias Jubilæi tam ordinarii quam extraordinarii, aliasque ad instar Jubilæi concessas. »

Le pape Clément XII avait accordé, par un décret du 20 janvier 1733, à tous les prêtres missionnaires, pour le temps où ils étaient dans les pays idolâtres, la faculté de remplacer, pour le gain des indulgences, la confession sacramentelle par un acte de contrition avec le désir de la confession, quand ils n'auraient pas de confesseur à leur disposition. Cette concession avait été étendue à certains religieux missionnaires par un décret de la S. Congrégation des Indulgences, daté du 20 septembre 1734<sup>5</sup>; mais le décret de 1763 révoqua toutes ces permissions <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Rescripta auth. S. C. Indulg.* 4 dec. 1843. Ed. Pustet, n. 363.

<sup>2</sup> *Decreta auth. VERONEN.*, 12 mars 1855, ad 1<sup>m</sup>, n. 364.

<sup>3</sup> *Ibid.* 9 décembre 1763, n. 231.

<sup>4</sup> *Collectanea decretorum... S. Sedis ad usum operariorum apostolicorum*, n. 548.

<sup>5</sup> *Rescripta ath. S. Cong. Indulg.* 20 sept. 1734, n. 100. Ed. Pustet.

<sup>6</sup> *Collectanea constitutionum... S. Sedis ad usum operariorum etc.*, n. 541, p. 276 et 277.

<sup>1</sup> *Ibid.*, 9 décemb. 1763, n. 231.

<sup>2</sup> *Collectanea constitutionum S. Sedis... ad usum operariorum apostolicorum...* p. 277, n. 541.

<sup>3</sup> *Ibid.* FRIEBURGEN. 23 nov. 1878, n. 439.



Elles ont été renouvelées depuis par des indults particuliers. Il en est un du 11 janvier 1801, qui parle uniquement des missionnaires. Un autre du 31 août 1834 étend la faveur au vicaire apostolique, aux prêtres et aux fidèles de la Corée <sup>1</sup>

« On demande que les missionnaires de la Chine, Tonking, etc..., bien qu'ils ne se soient pas confessés, puissent, après avoir fait un acte de contrition avec la résolution de se confesser à la première occasion, gagner les Indulgences, selon la concession faite par Pie VI aux catholiques de France à la date du 1<sup>er</sup> avril 1794. — SSmus annuit... »

« S. V. supplicat ut, tam ipse quam sacerdotes in suo Vicariatu existentes et omnes fideles suæ jurisdictioni subjecti, lucrari possint quascumque Indulgentias, etiam non confessi nec sacra Communionem refecti, quando deerit copia Confessarii et impossibilis Sacramentorum receptio et Missæ celebratio, contriti tamen et in statu gratiæ existentes; de cætero omnibus aliis conditionibus et operibus rite implentes.

Gregorius XVI... perpensis expositis, R. P. D. Vic. ap. supra memorato necnon sacerdotibus in suo vicariatu existentibus et omnibus fidelibus suæ jurisdictionis subjectis benigne indulsit, ut quoties iisdem pro consequendis desit copia Confessarii, ideoque actuale confessionem præmittere nequeant sufficiat contritionis actus et confessio in voto. »

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — 1<sup>o</sup> Depuis un an, j'ai pour maire un rouge de la plus belle eau, et, comme tous les purs de son espèce, animé de l'instinct du vol. Parce que la nouvelle loi municipale lui donne droit à une clef du clocher pour les sonneries civiles, en même temps qu'elle permet aux communes de s'emparer des fruits spontanés des cimetières, dans son effervescence républicaine, mon maire croit avoir tout droit, non seulement sur le cimetière et ses produits, mais encore sur le clocher qui ne fait qu'un tout avec l'église. Je veux vous raconter ses méfaits depuis un an, et vous me direz dans l'*Ami du clergé* qu'il se lis avec tant de plaisir, quels sont ses droits, ceux de la fabrique, les miens, si j'ai raison de me plaindre des vexations de mon maire, et même, comme je l'ai fait récemment, de lui faire dresser procès-verbal par la gendarmerie.

Mon clocher a un portail dont le maire a la clef, et, dans l'intérieur, une porte par laquelle on va à l'escalier qui mène en haut de la tour et au dessus de la voûte de l'église. Le maire n'a pas la clef de cette seconde porte et ne peut prétendre en avoir une puisque la corde de la cloche descend jusqu'au bas du clocher et qu'on y arrive par le portail dont il a la clef. Or, mon singulier maire prétend non seulement avoir droit à une clef de cette seconde porte, mais encore de faire tout ce qu'il veut dans le clocher sans autorisation, ni décision, ni consultation du conseil de fabrique, ni des marguilliers, ni du curé. Se fondant sur ce prétendu droit, il a commencé par forcer deux ou trois fois le cadenas qui ferme la seconde porte, et non content de cette triple effraction, afin de se rendre plus faciles ses ascensions clandestines dans la tour, il a, sans rien dire à personne, fait secrètement enlever cette porte par le garde-champêtre pour la transporter à la mairie, sous prétexte

qu'elle avait besoin de réparation, quand tout le monde sait qu'elle est des plus solides.

Après cet enlèvement qui a étonné tout le monde, le maire en a ordonné un second non moins injuste et non moins illégal. Quelques pigeons voyageurs font chaque année leur nid et leur couvée dans l'intérieur du clocher et au-dessus des voûtes de l'église, et y déposent une certaine quantité de *guano* que l'on vend au profit de la fabrique. Cette année comme les précédentes, j'avais avec l'autorisation du conseil de fabrique fait recueillir et descendre ce *guano* par des hommes payés par la fabrique. Or, quand il fut descendu et mis en tas au pied de la tour en dehors, le maire en ayant eu vent, envoya son garde-champêtre, des hommes, son domestique, et un camion pour enlever le susdit *guano* et le conduire, comme la porte, à la mairie afin de l'y vendre au profit de la commune. J'ai protesté d'abord contre cet enlèvement que je considérais comme un vol à l'église, et ai fait vider sur place le camion. Mais une heure après, tandis que j'étais absent, le maire renvoya à la charge le camion vide et en deux voyages tout le *guano* fut enlevé.

Pour ces trois griefs, bris de cadenas, enlèvement de la seconde porte de la tour, enlèvement du *guano*, j'ai fait dresser procès-verbal en règle contre mon maire.

Voudriez-vous me donner les raisons et le texte des lois, s'il y en a, qui militent en ma faveur, afin que je puisse me défendre devant le tribunal du chef-lieu d'arrondissement où j'aurai sans doute bientôt à comparaître ?

2<sup>o</sup> Autre question : l'année dernière, mon maire, sachant que la nouvelle loi municipale accordait à la commune les fruits spontanés des cimetières, me fit dresser procès-verbal parce que, selon l'usage et d'après la concession des lois antérieures qui laissaient aux fabriques les susdits fruits, j'avais, ne connaissant pas encore les nouvelles dispositions de la loi, j'avais, dis-je, fait vendre l'herbe du cimetière. Je dois dire que ce procès a complètement avorté, parce que, sans doute, le parquet a vu qu'il allait couvrir mon maire de ridicule. Cependant, je veux à ce sujet vous demander une chose. Les maires peuvent-ils, même d'après la nouvelle loi municipale, s'emparer au profit de la commune des fruits spontanés du cimetière qui, comme le mien, existait avec l'église avant la révolution ? Le cimetière qui entoure l'église n'est-il pas avec l'église elle-même propriété de la fabrique ? Les deux, cimetière et église, ne tombent-ils pas sous le coup des lois, avis du Conseil d'Etat ou décrets portés ou rendus en 1806 et 1809 ? C'est une chose que plusieurs de mes confrères avec moi désirent beaucoup savoir. Car, il y en a qui prétendent que les cimetières qui appartenaient aux fabriques avant 1806 et 1809 sont restés et restent encore propriétés de la fabrique, et que, si la loi accorde aux maires la faculté d'exercer à leur égard un droit de police et de surveillance, elle ne donne cependant pas leurs fruits spontanés aux communes.

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Puisque notre correspondant est un de nos lecteurs assidus, il doit savoir combien nous déplorons et anathématisons l'arbitraire et le despotisme de l'autorité civile vis à vis des églises, cimetières, presbytères, etc. Mais comme, au point de vue pratique, nous devons subir ses injustices et ses violences, il nous arrive bien souvent d'exhorter à la patience en attendant de meilleurs jours, à cause du résultat presque toujours funeste à notre cause ; car aujourd'hui nous devons nous attendre à toutes les avanies, même de la part de la justice qui est tout entière à la disposition du gouvernement.

Il est évident que le maire en question est un goujat doublé d'un fripon. Mais l'incorrection ou les lacunes des textes de lois seront vraisemblablement interprétées en sa faveur. Par exemple, la dernière loi municipale accorde au maire une

<sup>1</sup> *Ibid.*, n. 542 et 544, p. 277.



clef du clocher; elle n'a pas dit deux, mais une. Mais comme voici un clocher qui a deux portes, on interprétera qu'il a droit aux deux clefs. Pour l'enlèvement de la seconde porte, on croira au maire disant qu'elle avait besoin de réparations, et qu'il lui convenait comme maire de restaurer un objet appartenant, — c'est leur jurisprudence à eux, — à la commune. Quant aux pigeons et à leur guano, ils seront plus forts encore, car ils ont une décision du ministre de l'intérieur déclarant que les pigeons nichant dans l'église et leur produit appartiennent aux communes. Les fabriques, disent-ils, ne possèdent pas sur les églises un droit d'usufruit tel que le définit l'art. 582 du code civil. Leur jouissance est d'une nature toute spéciale; elles ne l'exercent qu'au point de vue de la célébration du culte et ne sont pas fondées, par conséquent, à réclamer les avantages conférés à l'usufruitier ordinaire. C'est donc à la commune, comme propriétaire de l'église, à disposer, en vertu des articles 546 et 564 du code civil, du colombier qui s'est formé dans le clocher ou sous la toiture de cet édifice (*Bulletin de l'Intérieur, année 1863, page 175*). Ceci paraît très contestable. Mais allez donc contester avec des tyrans qui ont la force à leur service! Pour qu'il en fût autrement, il faudrait prouver, *titres en mains*, que l'église appartient à la fabrique; car, en l'absence de titres, et malgré les décisions vingt fois données par les différentes Cours et même par la Cour de cassation, le conseil d'Etat professe hautement la doctrine que tous ces édifices sont propriétés communales.

Nous sommes enchantés que notre correspondant ait agi comme il l'a fait; il a la vraie jurisprudence. Mais qu'il ne se flatte pas de sortir vainqueur de la lutte.

Ad 2<sup>m</sup>. Même observation. Si l'on peut prouver par des titres authentiques que le cimetière appartient à la fabrique, les prescriptions, touchant le spontané, n'atteignent pas celle-ci. Mais, en l'absence de titres, la dernière loi municipale et celle qui laïcise les cimetières auront leur cours. Cependant, pour l'année 1834 on pourrait soulever une question de partage; car la loi municipale date du 4 avril, et on pourrait discuter si les fruits correspondants au 1<sup>er</sup> trimestre de l'année n'appartiennent pas à la fabrique, en vertu des lois antérieures. S'il y a procès et jugement, nous serions bien aise d'en connaître l'issue.

Q. — 1<sup>o</sup> J'ai une municipalité conservatrice qui a à reconstruire le presbytère démolé, pour cause de vétusté et aussi quelque peu d'impunité, par l'ancien maire. Cette démolition eût été d'ailleurs provoquée par une expropriation d'utilité publique, à cause de la grand'route qui passe maintenant sur l'emplacement du presbytère. Sous le prétexte de séparation de l'Eglise et de l'Etat, on ne demande pas d'indemnité pour cette expropriation.

Pourrait-on revenir là-dessus ? et réclamer une indemnité ?

2<sup>o</sup> Mais les nouveaux administrateurs étant tout-à-fait ignorants sur la gestion des affaires communales ne

savent comment s'y prendre pour reconstruire le presbytère. Ils ont un emplacement suffisant et certains matériaux. Je leur conseille d'autoriser un individu à bâtir sur un terrain communal : peuvent-ils l'autoriser tout seuls ? Puis, une fois le presbytère construit, de l'acheter à cet individu, au moyen d'un emprunt.

Le point capital serait, si c'était possible, d'agir en dehors du préfet et des architectes pour épargner la somme que ces derniers exigeraient pour eux. La commune est pauvre et endettée.

S'il faut dresser un devis, on sera obligé de le soumettre au préfet ; on demandera un secours au gouvernement par l'entremise d'un sénateur ; le gouvernement retardera son approbation. Comme pour conserver le curé dans la paroisse, il faut se hâter de bâtir un presbytère, mes gens ne savent comment s'y prendre. Ne pourriez-vous pas nous indiquer un moyen ? Le maire peut-il de son plein droit, avec le conseil municipal, autoriser à bâtir sur un terrain appartenant à la commune ? Peut-il sans consulter le préfet imposer par un emprunt ou autrement et jusqu'à quelle somme ? Ne pourrait-il avec un plan fait par un particulier, après avoir autorisé la construction, acheter ensuite la maison au moyen de cet emprunt ?

Il faudrait, s'il était possible, éviter sur ce point l'ingérence du préfet et du gouvernement. Si cela ne se peut à aucun prix, la question sera vite tranchée. Monseigneur devant venir dans la paroisse dans une dizaine de jours, la municipalité tiendrait à pouvoir lui montrer ses bonnes dispositions. Nous attendons de votre part quelques éclaircissements au plus vite.

R. — Ad 1<sup>m</sup>. Lorsque tout ou partie d'un presbytère a été démolé pour cause d'utilité publique, toutes formalités légales étant remplies, il n'est dû aucune indemnité à la fabrique, à moins que cette dernière ne soit propriétaire de l'immeuble exproprié. Or, ici le propriétaire n'est pas la fabrique, mais la commune. Donc il n'est rien dû à la fabrique. Mais, nous fait-on observer, la démolition n'a pas été faite par suite d'une expropriation, mais bien pour cause de vétusté de l'édifice. Le maire n'a pu faire cela, sans y être autorisé par l'autorité supérieure, et s'il avait agi de son propre chef, il serait responsable et vis à vis de la fabrique, et vis à vis de la commune et du gouvernement. Comment se fait-il que la fabrique et le curé aient laissé démolir le presbytère sans protester, sans réclamer l'intervention de l'évêque. Ils se sont mis dans un très mauvais cas; car d'après la nouvelle loi municipale, article 136, les communes n'ont plus les mêmes obligations vis à vis du presbytère. Cet article, en effet, énumérant les dépenses obligatoires des communes, porte sous le n<sup>o</sup> 11 : « l'indemnité de logement aux curés et desservants... » lorsqu'il n'existe pas de bâtiment affecté à leur logement et lorsque les fabriques ou autres administrations préposées aux cultes ne pourront pourvoir elles-mêmes au paiement de cette indemnité. »

De fait, dans la circonstance présente, il n'existe plus de bâtiment affecté au logement du curé. Aux termes de l'article précité, la commune n'est pas obligée d'en affecter un; elle n'est tenue qu'à payer une indemnité de logement, et encore après épuisement de toutes les ressources libres de la fabrique, s'il en existe. Mais si rien ne l'oblige à construire un presbytère, aucun texte



de loi non plus ne le lui défend, en suivant la marche prescrite par les lois et règlements.

Ad 2<sup>m</sup>. Quelle est donc la législation en cette matière? Nous commençons par prévenir notre correspondant que rien ne peut se faire par l'autorité directe et exclusive du maire et du conseil municipal. Les communes sont, comme les fabriques, mineures vis à vis de l'Etat, par conséquent sous la tutelle de ce dernier, et toute mesure ayant pour but de se dérober à cette tutelle ne pourrait que compromettre ces autorités locales et leur faire assumer une responsabilité personnelle. Qu'il sache donc qu'il leur est absolument impossible d'agir en dehors du préfet et du gouvernement. Cela posé, la loi ne détermine aucun système particulier pour la construction d'un presbytère. Conséquemment, il est loisible à une commune d'acheter une maison toute faite et de l'affecter au logement du curé, de permettre à un simple citoyen de construire sur un terrain communal une maison presbytérale. Dans l'un et l'autre cas, la commune ne peut agir sans une délibération du conseil municipal et sans l'approbation préfectorale, nous dirons même sans l'autorisation gouvernementale pour peu qu'on demande des subsides à l'Etat.

Le système le plus simple, le plus logique, le plus sûr, — que nous recommandons — c'est celui qui consiste pour la commune à procéder comme elle procéderait pour la construction de tout autre bâtiment municipal et conformément aux prescriptions légales. Le conseil délibère sur l'utilité ou la nécessité du presbytère, sur les voies et moyens, sur les ressources disponibles et celles à créer, s'il y a lieu, comme ventes, emprunts, etc. Après cela, on fait dresser des plans et devis par l'architecte diocésain, et on les soumet au contrôle du préfet et de l'évêque, et, une fois approuvés par les autorités compétentes, on les exécute, voilà tout. C'est un vieux proverbe que le mieux est souvent l'ennemi du bien. Ce dicton s'applique surtout à la matière qui nous occupe. Il est possible qu'on réalise quelque économie à se passer d'architecte; mais à combien de mécomptes ne s'exposera-t-on pas, au point de vue de la solidité du bâtiment et de la distribution des pièces. Au reste, si l'on espère quelques subsides de l'Etat, l'introduction d'un architecte est nécessaire, parce que l'Etat n'enlend donner, quand il donne, qu'à bon escient.

Cependant nous répétons qu'on peut très bien acquérir une maison déjà construite; c'est plus rapide et souvent moins dispendieux; mais ce système ne dispense d'aucune délibération, ni des plans, ni des autorisations susdites.

Q. — 1<sup>o</sup> A mon arrivée comme curé à M., le maire m'invita à faire des réparations à notre vieille église. Je répondis que je ne voyais point comme lui l'urgence et la nécessité de ces réparations. Ne pouvant rien obtenir de moi et de mon conseil de fabrique, il a écrit à M. le préfet, lui disant qu'il était urgent, nécessaire de faire des réparations à notre vieille église.

M. le préfet a écrit à Mgr l'évêque l'invitant à me faire faire les travaux. Voyant cela, j'ai fait examiner mon église par un architecte, lequel a conclu à la non nécessité.

Le préfet, toujours sur les instances du maire, a écrit une seconde lettre à Mgr pour l'inviter de nouveau à me faire faire les susdites réparations, dans la crainte d'avoir à participer aux frais d'une nouvelle église. Il insiste en disant que, si la fabrique ne s'exécute pas, il va nous imposer les travaux d'office et à nos frais. Tout le monde regarde les réparations exigées comme absurdes; mais il faut donner satisfaction à l'orgueil de notre mairillon qui entend commander à son curé comme à son garde-champêtre. Que pensez-vous de la manière d'agir du préfet et de ses prétentions? Est-ce que le droit est pour lui?

2<sup>o</sup> Notre vieille église avait son cimetière tout autour. Les terres du cimetière ont été enlevées, il y a trente et quelques années.

Voici qu'un jour, notre illustre maire s'est mis en tête d'affermir une parcelle de l'ancien cimetière adjacent à l'église. Je lui ai écrit immédiatement que l'église et le cimetière devaient être la propriété de la fabrique. Il a maintenu la location, et celui qui a loué cette parcelle y a élevé une construction en bois.

On dit qu'à la Révolution notre vieille église a été achetée par un habitant du pays, lequel après les mauvais jours vint en remettre les clefs à M. le curé. Nous ne trouvons aucun titre, aucun papier attestant la vente et l'achat de l'église.

R. — Ad 1<sup>m</sup>. Le procédé du susdit préfet nous paraît bien républicain, et il n'est pas isolé. Les journaux d'il y a quelques semaines nous en racontaient un autre analogue et peut-être encore plus topique. Est-ce qu'un préfet (pourvu que ce ne soit pas le même!) n'imposait pas des travaux de réparations à l'abbaye de Solesmes dont ils ont expulsé les propriétaires habitants. Ce serait profondément risible si ce n'était absolument odieux.

En droit, ces prétentions ne peuvent se soutenir. Le décret du 30 décembre 1809, article 37, charge expressément les conseils de fabriques de veiller à l'entretien des édifices consacrés au culte. Les articles 41, 42, 43 et 44 du même décret déterminent les règles à suivre pour faire faire à ces édifices les réparations reconnues nécessaires par les *gens de l'art*. Nous ne voyons nulle part que le maire et le préfet soient chargés de cette besogne. Sans doute, le maire comme membre de la fabrique peut signaler au préfet une négligence ou une mauvaise volonté du conseil de fabrique sous ce rapport. Sans doute aussi le préfet, saisi de la chose par le maire, peut à son tour la signaler à l'évêque, chef naturel et légal de la fabrique. Mais là s'arrêtent les rôles de l'un et de l'autre. Ils n'ont pas qualité pour imposer des travaux que des *gens de l'art* ont déclaré n'être pas nécessaires, et surtout pour les faire exécuter aux frais de la fabrique. Si la loi leur donnait ce pouvoir, ils auraient en main le moyen le plus formidable pour dépouiller les fabriques de tous leurs revenus. Ce zèle laïque est vraiment grotesque. Comme si les évêques, les curés et les conseils de fabrique n'étaient pas les premiers intéressés et les premiers obligés en conscience à assurer la solidité et la décence des édifices consacrés au culte! Mais non; il faut que ce monde

ranche du souverain maître, et, pour donner  
on à quelque séide subalterne, les voilà bous-  
sant toute la jurisprudence.

Le correspondant et son conseil de fabrique  
ne bien de résister à un pareil despotisme, et  
est impossible, le maire soutenu par le préfet  
des travaux, qu'ils refusent obstinément  
de payer et même d'y concourir. Certaine-  
ment l'évêque sera de cet avis, et comme le  
projet de la fabrique n'est soumis qu'à son ap-  
probation, il saura ce qu'il a à faire. Que la  
fabrique soit saisie au besoin; il est temps de mettre  
fin à cet intolérable arbitraire.

2<sup>m</sup>. Sur ce point, le droit du curé et de la  
fabrique n'est pas aussi manifeste. D'abord pour  
ce qui regarde la propriété de l'église et de l'an-  
cimetière, la jurisprudence de l'Etat, qui  
n'est pas la nôtre, l'attribue aux communes. Leur  
tente qu'il n'y ait pas d'acte de vente et d'achat  
des archives ou les études de notaire; l'Etat  
semparé de tout. Plus tard, il a remis à la  
disposition des évêques et des fabriques les im-  
meubles non aliénés, mais seulement pour en  
jouir, tandis qu'il s'en est réservé la propriété.  
C'est l'avis du conseil d'Etat. Donc, à moins  
d'avoir des titres en main et de justifier d'un  
titre régulier en possession, la fabrique ne peut  
acquiescer la propriété des immeubles en ques-

tion si elle est en droit d'exiger un chemin de  
service autour de l'église. Un avis du conseil d'Etat  
dû le 25 janvier 1807, porte, en effet, que  
pour les communes rurales, il sera réservé de  
service autour des églises, sur le terrain des  
anciens cimetières qui seraient afferchés ou alié-  
nés une place et un chemin de ronde de dimen-  
sions convenables. C'est au ministre à ordonner  
aux maires de ne vendre aucun ancien cimetière  
sans lui soumettre le projet d'aliénation, afin  
qu'il décide quelles sont les parties de ces anciens  
cimetières qui pourront être aliénées, et celles  
qu'il devra réserver pour laisser aux églises  
les jours nécessaires, une libre circulation et  
des communications.

En outre, les chemins de ronde ou procession-  
naires font point partie de la voie publique, et  
les propriétaires ou locataires riverains n'ont,  
conséquent, ni le droit d'ouvrir des portes ni  
d'édifier sur ces terrains. (*Jugement du tribu-  
nal de Melun du 20 février 1838, et Cour  
de Paris du 17 août 1839.*)

Le correspondant trouvera dans ces quel-  
ques détails les arguments péremptoires pour  
prier son maire de faire tout ce qu'il veut  
pour l'ancien cimetière.

— Nous lui rappellerons, à propos des  
réparations dont il s'agit dans le n° 1, que la fa-  
brique n'est obligée de payer les réparations de  
ce que tout et autant qu'elle a des fonds  
après toutes les dépenses et frais du culte  
et qu'en l'absence de ces fonds libres, c'est  
à la commune de payer, même quand les travaux

reconnus nécessaires sont ordonnés par le conseil  
de fabrique. Les curés ne devraient jamais per-  
dre de vue ce petit détail, quand on dresse le  
budget des recettes et des dépenses.

## COURRIER DE L'UTILE

### ENCRE SYMPATHIQUES.

On donne le nom d'encre sympathiques à des  
liqueurs qu'on emploie pour écrire et dont les ca-  
ractères, incolores et invisibles, lorsqu'ils sé-  
chent sur le papier, deviennent visibles par l'ef-  
fet de la chaleur ou d'un autre agent chimi-  
que.

Un grand nombre de ces liqueurs sont con-  
nues; nous n'indiquerons que les plus intéres-  
santes.

1<sup>o</sup> Encre sympathique verte qui paraît par la  
chaleur et disparaît par le froid.

Mettez dans un matras une partie de cobalt, et  
quatre parties d'acide hydro-chloro-nitrique. Fai-  
tes dissoudre ce mélange à une chaleur modérée,  
jusqu'à ce que l'acide ne dissolve plus. Ajoutez  
alors du sel de cuisine, en quantité égale au co-  
balt employé, et quatre fois autant d'eau de ri-  
vière ou de pluie que vous avez mis d'acide : fil-  
trez la liqueur au papier non collé.

2<sup>o</sup> Encre sympathique pourpre qui se comporte  
comme la précédente.

Faites dissoudre une partie de cobalt dans qua-  
tre parties d'acide nitrique; jetez-y ensuite du  
sous-carbonate de potasse, mais peu à peu, afin  
d'éviter une trop grande effervescence; laissez  
reposer, et ayant tiré à clair, ajoutez une petite  
quantité d'eau.

3<sup>o</sup> Encre sympathique rose.

Après la dissolution du cobalt dans l'acide ni-  
trique, comme pour l'encre précédente, on y ajoute  
du sel de nitre ou salpêtre, bien purifié. On ob-  
tient ainsi une encre rose qui disparaît en se sé-  
chant et renaît par l'action de la chaleur.

Nota. — En mêlant ensemble plusieurs de ces  
encres, on produit d'autres couleurs sans en alté-  
rer la vertu. Ainsi le mélange de l'encre pourpre  
avec la verte, fait une encre bleue, celui de l'en-  
cre pourpre avec la rose, donne une encre gris de  
lin.

4<sup>o</sup> Autres encres qui deviennent visibles par  
l'effet de la chaleur.

Faites dissoudre 125 centigrammes d'hydro-  
chlorate d'ammoniaque dans soixante et un gram-  
mes d'eau pure. Ce que l'on écrit avec cette solu-  
tion ne paraît qu'après avoir été chauffé sur le  
feu ou par un fer à repasser.

Si l'on écrit avec de l'acide sulfurique affaibli,  
ou avec du jus de citron, d'ognon, et beaucoup  
de sucs de substances végétales, on produit des  
caractères invisibles, qui ont la propriété de brun-  
ir par l'action de la chaleur.

5<sup>o</sup> Encre invisible qui paraît à la lumière. Ecri-



vez sur du papier avec une solution de nitrate d'argent suffisamment étendue pour ne pas corroder le papier. Les caractères, étant secs, sont absolument invisibles et ils resteront dans cet état si le papier est soigneusement plié, ou s'il est soustrait à la lumière; mais s'il est exposé aux rayons du soleil, les caractères prennent une couleur brune et enfin ils deviennent noirs.

#### ENCRE SYMPATHIQUE D'OR.

Faites dissoudre des feuilles d'or battu dans de l'acide hydro-chloro-nitrique, jusqu'à ce que l'acide ne puisse plus en dissoudre; affaiblissez ensuite cette dissolution avec deux ou trois fois son poids d'eau commune pour que le papier ne soit pas corrodé.

D'aure part, faites une semblable dissolution d'étain fin dans de l'acide hydro-chloro-nitrique.

Les caractères formés avec cette dissolution restent invisibles tant qu'on ne les expose pas à l'air ou au soleil.

Si après avoir écrit avec l'une de ces dissolutions, celle d'or, par exemple, vous passez légèrement sur le papier un pinceau ou une éponge trempée dans l'autre dissolution, celle d'étain, les caractères paraîtront avec une belle couleur purpurine.

Au moyen de ces encres, on peut obtenir un tableau très curieux, représentant alternativement l'hiver et l'été.

Ayez une estampe représentant l'hiver et seulement gravée au simple trait, peignez avec l'encre sympathique verte, et aux endroits convenables, des feuilles, des fleurs et en observant de vous servir d'une encre plus faible pour feuilleter les arbres qui sont dans le lointain. Employez les autres encres à peindre les objets auxquels les couleurs ont quelque rapport; laissez sécher le tout, mettez votre estampe sous un cadre garni d'un verre; couvrez-la par derrière d'un papier qui soit seulement collé sur la bordure.

Présentez ce tableau à la chaleur du feu ou aux rayons du soleil, tous les objets colorés, restés invisibles, paraîtront; les arbres se garniront de feuilles, de fleurs, de fruits. L'arbre d'hiver sera métamorphosé en arbre d'été. Aussitôt refroidi, il reprend son premier état. On peut répéter l'amusement autant de fois qu'on le veut.

Si l'on peint de semblables sujets sur des écrans, ils paraîtront ou disparaîtront, suivant qu'on les approchera ou non du feu.

#### *Manière de lustrer les poêles, plaques de cheminée et autres ustensiles de fonte.*

On commence par les nettoyer au moyen d'une forte brosse. On enlève ensuite la rouille au moyen de la pierre ponce ou du sable siliceux mouillé. Ensuite, on pile quatre onces de mine de plomb et quand elle est en poudre, on la met dans un vase avec du vinaigre. On frotte les

plaques avec ce mélange au moyen d'une brosse et quand elles sont suffisamment sèches, on les frotte de nouveau avec une autre brosse jusqu'à ce qu'elles deviennent luisantes comme une glace.

#### UN ENGRAIS POUR LES ROSIERS

Un des meilleurs engrais pour les rosiers est sans contredit l'eau provenant des lavages dans lesquels entre le savon.

Cette eau qui contient de la potasse en quantité plus ou moins grande, augmente la vigueur de la plante et détruit les pucerons qui se trouvent sur les rameaux. C'est un engrais très économique qui, versé deux ou trois fois par semaine, sous forme d'arrosage, donnent des résultats certains.

#### IMPRIMATUR:

Lingonis, die 22 julii 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis.*

#### CONSEILS DU DOCTEUR

*Bronchites, irritation de poitrine, rhume, grippe.*

On a appliqué ces différents noms à diverses formes de l'irritation ou de l'inflammation des conduits qui portent l'air dans les poumons.

L'un des phénomènes les plus fatigants de ces affections est sans contredit la toux qui devient quelquefois tellement insupportable qu'elle constitue à elle seule une véritable maladie.

L'utilité qu'il peut y avoir pour nos lecteurs d'être fixés sur le mérite réel des pectoraux annoncés chaque jour, nous engage à porter à leur connaissance que, par suite d'expériences faites dans les hôpitaux de Paris et en ville, il a été constaté par M. le docteur Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine de Paris, que la pâte de Regnaud a une supériorité marquée sur les autres pectoraux et qu'elle ne contient pas d'opium. Aussi, peut-on se servir de ce délicieux bonbon même immédiatement après le repas et le donner aux enfants en bas âge.

Ces avantages expliquent la vogue de la pâte Regnaud employée depuis 1820 pour la guérison des rhumes, catarrhes, irritation de poitrine, ainsi que la préférence que lui accordent MM. les médecins.

La pâte de Regnaud, préparée, 19, rue Jacob, Paris, se vend 1 fr. 50 la boîte dans toutes les pharmacies.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

Publications nouvelles de la Société générale de Librairie catholique  
Victor PAIMÉ, DIRECTEUR-GÉNÉRAL, 76, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS

## DE L'ÉGLISE & DE SA DIVINE CONSTITUTION

Par D.-A. GRÉA

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, ANCIEN VICAIRE GÉNÉRAL

Un beau volume in-8° de 513 pages . . . . . 7 fr. 50

« Vous avez fait un bien beau livre. Je l'ai lu avec bonheur, avec profit surtout. *Il faudrait que tous les évêques le connussent et qu'il devint le manuel de tous les prêtres.* » — (Extrait de la lettre de Mgr Gay, évêque d'Anthédon, à l'Auteur).

## ENCHIRIDION THEOLOGICUM

COMPLECTENS

CONCILII TRIDENTINI ET CONSILII VATICANI CONSTITUTIONES  
CUM SELECTIS PIE IX CONSTITUTIONIBUS

Par HENRI RAMIÈRE

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS

Ouvrage posthume augmenté des principales Lettres Encycliques de Léon XIII

Un volume in-12 de 464 pages. . . . . 4 fr. 50

VIENT DE PARAÎTRE : 4<sup>me</sup> FASCICULE DE

## GLOSSAIRE ARCHÉOLOGIQUE DU MOYEN-ÂGE ET DE LA RENAISSANCE

Par VICTOR GAY

ANCIEN ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT, ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

2 volumes grand in-8° de 800 pages, ornés de plus de 2000 figures

PRIX DE SOUSCRIPTION

FORMAT GRAND IN-8° . . . . . 90 francs. — FORMAT IN-4° GRAND PAPIER . . . . . 150 francs.

L'ouvrage paraîtra en 10 fascicules, du prix de 9 francs, et de 15 francs pour le grand papier.

En vente : Fascicules 1, 2, 3 et 4

Ce répertoire archéologique du moyen-âge et de la renaissance, ou glossaire spécial donne, à l'appui des termes, une série de plus de trente mille textes originaux, avec figures d'après les monuments contemporains, la plupart inédits. Ce n'est point, à proprement parler, une histoire, mais une sorte de tableau, où les érudits trouveront souvent, avec l'explication de mots aujourd'hui ruscités ou mal définis, l'image des objets qu'ils expriment, et dans lequel les collectionneurs et les curieux rencontreront, sur ces mêmes objets figurés, les renseignements historiques qui leur manquent.

## HISTOIRE DE M. HEMERY ET DE L'ÉGLISE DE FRANCE PENDANT LA RÉVOLUTION

Vient de paraître : 1<sup>re</sup> partie. — Tome I<sup>er</sup>, LA RÉVOLUTION. Beau et fort volume in-8°. Prix : 6 fr.

Le tome II et dernier (2<sup>e</sup> partie) est sous presse.

## LA CITÉ ANTICHRÉTIENNE

Par Dom BENOIT

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, ETC.

Deux forts volumes in-12 de xvii-517 et 667 pages, titre rouge et noir. Prix : 8 francs.

## LA CORÉE

Par Paul TOURNAFOND

Un volume in-18 de 172 pages, avec carte géographique.  
Prix : 1 franc.

## VOYAGE EN CORSE

Par FAURE

Deux volumes in-12. Prix : 6 francs.

## TRENTE JOURS A LA CAMPAGNE

Par M. L.-M. CASABIANCA

Un beau volume in-12 de 464 pages. . . . . 3 francs.

Voici un aperçu des sujets traités :

Eclaircissements sur la nature. — La terre. — Les montagnes. — La mer. — Les fleurs. — Les arbres. — Les fleuves. — Les forêts. — Les mines. — Les torrents. — Les abîmes. — Les cavernes. — La solitude. — Le silence. — Les voix de la nature. — Lieux par où personne n'a passé. — Les animaux. — L'air et les vents. — Les sources minérales. — Les ruines. — Les travailleurs des champs. — Le beau temps. — Le mauvais temps — La promenade. — La pêche. — Les croix dans les champs. — La matière. — Le repos. — Les chemins de fer. — La guerre dans la nature. — La nuit. — Les astres.

Ce livre qui contient des histoires intéressantes, des comparaisons gracieuses et fraîches, s'adresse aux personnes qui passent à la campagne une partie de la belle saison ; aux jeunes gens en vacances ; aux habitants de la campagne, aux personnes qui ont une horreur instinctive pour les productions malsaines et les mauvais romans.

## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

Articles Religieux : Christs, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. Tassin, 31, rue de Pelletier, Paris.

**RESSER**  
POUR IMPRIMER SOI-MÊME À L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.  
**DEPUIS 25 FRANCS**  
Système à la portée d'un Enfant  
PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Specimen frs





# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPAGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. **L. CHOVEL**, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

**M** **SON BOUSASSE-LEBEL**, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — **CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS.**

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR. HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus ancienne de France. **Félix GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en 1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 113. Grands et magnifiques cartons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM** et de la **PALESTINE**. Voir **POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

## VITRAUX D'ÉGLISE,

**H. GARNIER**, Boulevard d'Enfer, 230, PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 250 francs l'hectolitre, logé tous-jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils, Sculpture, etc.

**TOURS & ACCESSOIRES**

**LE MELLE**, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

# GOUDRON GUYOT

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie le sang et fortifie les estomacs délicats. Expérimenté avec succès dans les hôpitaux de France, Belgique, Amérique contre les affections de la **Poitrine**, de la **Gorge** et de la **Vessie**. C'est la meilleure boisson en temps de chaleur et d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



  
Refuser tout flacon ne portant pas sur l'étiquette ma signature ci-contre et mon adresse 19, rue Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 31 :

PRÉDICATION : Pour la fête de l'Assomption : Coopération de Marie dans l'œuvre du salut ; — CONGRÉGATIONS DOMINICALES : S. C. des Rites : Règlement concernant la musique religieuse. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Quand on a fait bayer la croix à l'assistance convient-il de l'essuyer avec un linge ? — Pour l'adoration perpétuelle, quelle messe chanter ? quelles oraisons ? en quel ordre ? — Doit-on saluer la croix quand on vient du coin de l'épître ou de l'évangile au milieu de l'autel ? — Un prêtre latin, en cas de nécessité, peut-il consacrer du pain fermenté ? Peut-il employer une hostie mutilée ? Peut-on consacrer du jus de raisin récemment exprimé ? Quand on célèbre la messe vers le coucher du soleil, le prêtre qui aurait par mégarde avalé un peu d'eau, pourrait-il célébrer ? Dans un pays où le décret *Tametsi* sur le mariage clandestin n'est pas en vigueur, deux jeunes gens sont-ils valablement mariés si le curé a refusé d'entendre leur consentement ? — Peut-on, par politesse, nommer après l'évêque diocésain un évêque étranger présent à la messe ? — Les jeux de hasard sont-ils défendus aux curés, s'ils se jouent sans intérêt engagé ? — Est-il défendu à un clerc de placer son argent à intérêt chez un banquier ou un négociant ? — L'indult accordant le pouvoir de dispenser au 3<sup>e</sup> degré, permet-il de dispenser au 4<sup>e</sup> degré ? au 3<sup>e</sup> s'il est uni au 2<sup>e</sup> ? — Les confréries instituées en vertu d'un indult, doivent-elles être renouvelées à l'expiration de l'indult ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le curé ayant fait ouvrir une porte au clocher et ayant remis la clef au maire, peut-il être contraint de donner la clef de l'église parce que le conseil a fait murer cette porte ? — Que peut le curé dans un immeuble légué à la cure pour l'utilité du curé ? Qui peut contrôler sa gestion de cet immeuble ? — Quel est le droit de l'église paroissiale à partager les libéralités faites par ses paroissiens à une autre église *ratione sepulchrali* ? — Une villa étant située sur deux paroisses, appartient-elle sur laquelle se trouve la porte d'entrée : de quelle porte est-il question ? de la porte de l'habitation ou de la porte de la grille ? — Une famille habitant ordinairement la paroisse St-Joseph et temporairement la paroisse St-Antoine, le curé de St-Joseph a-t-il le droit exclusif d'inhumer l'un des membres de la famille décédé sur la paroisse St-Antoine ? — COURRIER DE L'UTILE : Recettes de blanchissage.

## NOTES LITTÉRAIRES

### VOYAGE EN CORSE

RÉCITS DRAMATIQUES ET PITTORESQUES

Par G. FAURE.

Deux forts volumes in-12 de v-416 et 397 pages.

Prix . . . . . 6 francs.

Avec ses 50 lieues de long sur 20 lieues de large et ses 900,000 hectares de superficie, la Corse est la troisième île de la Méditerranée et le cinquième des départements français. Située entre l'Italie et la France, l'Espagne, la Sardaigne et l'Afrique, elle a toujours été considérée comme une station navale et militaire de premier ordre. Douée de tous les sols, de toutes les expositions et de tous les climats ; comblée par la nature de toutes sortes de richesses végétales, minérales, agricoles et autres ; possédant des annales, remplies de traditions intéressantes, de légendes poétiques, de faits curieux, d'aventures tragiques, de drames émouvants ; habitée par une population énergique, intelligente et belliqueuse ; sentinelle avancée de la France, dont elle couvre le littoral, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, en lui servant de trait d'union avec l'Algérie, elle a tout ce qu'il faut pour provoquer l'attention et l'intérêt.

Et cependant, depuis cent dix-sept ans que nous la possédons, qu'elle fait partie de notre territoire et de notre histoire, nous la connaissons moins que les lointaines contrées de l'Amé-

rique et de l'Océanie. Ce que nous savons d'elle, c'est qu'elle a produit Napoléon et s'est longtemps livrée aux sanglantes pratiques de la vendetta et du banditisme ; pratiques horribles dont elle n'est pas aujourd'hui encore absolument débarrassée. Mais, de ses qualités et de ses mérites, le plus grand nombre d'entre nous n'en savent pas un mot. Cela est si vrai qu'on rencontre peu de gens qui en parlent avec sympathie, tandis que beaucoup d'autres en parlent avec indifférence ou aigreur. N'a-t-on pas même vu des députés de Paris réclamer, au nom de leurs électeurs, sa radiation pure et simple de la carte de France ?

Une telle disposition des esprits est fâcheuse : pour la Corse d'abord, dont elle blesse l'amour-propre et le patriotisme ; ensuite pour la France, qui s'expose ainsi à se l'aliéner et à perdre en elle un de ses meilleurs boulevards.

Aussi, un livre réparateur, un livre de vérité et de justice, était-il dû à la grande île méditerranéenne, et c'est M. G. Faure, qui, l'ayant habitée, parcourue, étudiée pendant quinze ans, le publie aujourd'hui par les soins de la Société de Librairie catholique.

En l'écrivant, il s'est proposé ce triple but :

1<sup>o</sup> Détruire les erreurs et les faux préjugés répandus sur la Corse ; la faire connaître, apprécier et aimer des Français ; tourner vers elle l'autorité de notre industrie, de nos capitaux et de nos bras ; la signaler à nos poètes, à nos romanciers et à nos artistes, comme une source d'inspiration.

2<sup>o</sup> Signaler à la Corse elle-même les modifications qu'elle doit s'efforcer d'introduire dans



ses idées, ses mœurs et ses coutumes, pour enlever tout prétexte aux accusations du dehors et supprimer les obstacles aux progrès intérieurs.

3° Faire connaître ce pays des extrêmes et des contrastes, du grandiose et du pittoresque, des scènes romanesques et des drames terribles, dans ce qu'il a d'intéressant et d'amusant, en un mot, être utile à la France et à la Corse, et agréable au public.

En résumé, pour bien caractériser le livre de M. G. Faure, c'est le mot des anciens : *Miscuit utile dulci*, qu'il faut lui appliquer, et nous le lui appliquerons sans restriction.

Le critique de la *Revue du monde catholique* apprécie comme il suit le livre de M. G. Faure :

« L'écrivain, ou plutôt l'historien, se montre partout à la hauteur de son sujet. Il déploie une richesse de style et d'érudition remarquable. Il rétablit scrupuleusement la vérité historique et les faits dénaturés par l'ignorance ou la passion.

« Pour donner plus de variété à son récit, l'auteur le présente sous la forme d'un voyage, ce qui lui permet, chemin faisant, de raconter une foule d'anecdotes toutes plus curieuses les unes que les autres sur les habitants des localités qu'il décrit.

« Les légendes, et Dieu sait si la Corse en abonde ! forment, avec les descriptions des sites, des montagnes et des eaux qui baignent cette île, la partie la plus intéressante de son récit. C'est un éloquent plaidoyer en faveur d'un pays qui est peu connu même par ceux qui se piquent de le connaître le mieux.

Tous nos lecteurs souscriront à ce jugement.

**Histoire de M. Emery et de l'Eglise de France pendant la Révolution**, par M. Elie Méric, docteur en théologie et en droit canon, professeur de théologie morale à la Sorbonne ; 1<sup>re</sup> partie : la Révolution, 1732-1792, in-8° de 540 pages. A Paris, Société générale de librairie catholique, rue des Saints-Pères, 76, A Bruxelles, rue des Paroissiens, 12.

Le cardinal Beausset écrivait après la mort de M. Emery, que « du sein de l'obscurité où il aime à se renfermer, le prêtre vénérable jette un éclat tel, qu'il est devenu le centre où viennent aboutir les sollicitudes, les consolations et les déterminations convenables à chaque circonstance. » Nous ne croyons pas qu'il puisse se trouver une vie plus consolante pour les persécutés de l'heure présente, plus fortifiante pour les martyrs de l'avenir et plus instructive pour ceux que le hasard des révolutions peut appeler à braver les mêmes dangers. Nous ne saurions donc trop recommander ces pages émues et si remplies de salutaires leçons. Si la vie de saint Ambroise nous charme quand nous le voyons repousser du sanctuaire l'empereur Théodore après le massacre de Thessalonique, la vie de M. Emery, tour à tour aimé et détesté de Bonaparte, que cette nature puissante et fière attire et repousse, nous apprendra comment, dans tous les temps, l'Eglise forme les grands caractères et prépare à Jésus-Christ de vrais témoins.

(Bulletin bibliographique.)

**La Corée**, par M. Paul Tournafond, éditée par la librairie de la Société bibliographique, boulevard Saint-Germain, 195, Paris.

Ce petit ouvrage fait partie de la collection des VOYAGES ET DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES, publiés sous la direction de M. le comte de Bizemont. La

Corée est un pays simplement inconnu des voyageurs. Tout ce que nous en connaissons nous a été révélé par les missionnaires français de la Société des Missions Etrangères de Paris. C'est dans leurs lettres éparses dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, qu'il faut aller chercher les seuls renseignements que nous possédions sur cette presque île mystérieuse. Reclus, pour sa *Géographie universelle*, n'a pu lui-même en trouver ailleurs sauf quelques-uns, mais de peu de valeur, qui lui ont été fournis par Hopper, par un collaborateur, Metchnichof, et par le journal *l'Exploration*.

Le petit livre que nous annonçons est divisé en deux parties : la première est consacrée à la description des us, mœurs et coutumes des Coréens et renferme quelques détails sur la géographie et l'histoire du royaume ; la seconde contient l'abrégé des relations qu'ont eues, jusqu'à ce jour, avec la Corée, les grandes puissances civilisées, et en particulier le Japon.

Ce petit livre est comme une introduction aux événements qui sont à la veille de se dérouler dans cette partie de l'Extrême-Orient.

(Ibid.)

## HUITIÈME NUMÉRO

DE

## L'ALMANACH-JOURNAL

AOÛT 1885

(2 fr. par an)

(2 fr. par an)

### SOMMAIRE

TEXTE : Dictons populaires du mois d'août. — Petite moralité rimée. — Le temps qu'il doit faire en août. — Travaux du mois aux Champs, aux Prairies, aux Vignes, au Jardin, au Parterre. — La Salade. — Moyen d'empêcher les dégâts de la volaille aux vignobles. — Le patron des jardiniers. — Leçon de géographie à la caserne. — La poule plumée. — Plutôt mourir que mentir. — Le général Roussel de Courcy, nouveau commandant en chef du Tonkin. — Remède contre le hoquet. — Manière de porter les enfants. — La providence du village. — Grammaire originale. — Les formules de salut dans tous les pays. — Chantabets vendéens. — Consultation médicale. — Comme on fait son lit on se couche. — Entre ouvriers. — La moutarde chez tous les peuples. — A propos du mot « Epouse. » — Curieux problème. — Le médecin de la famille. — Pensées et maximes.

GRAVURES : Saint Fiacre, patron des jardiniers. Le général de Courcy. — Ouvriers causant sur la crise du travail. — Petit tableau de famille (article à propos du mot Epouse). — Exécution militaire (article : Plutôt mourir que mentir). — La providence du village. — Consultation médicale. — Grange causant sur les « formules de salut dans tous les pays. » — Pénitente aux pieds de son confesseur (article : la poule plumée).

### Propagande

Toute personne qui prend cinq abonnements en son propre nom ou à diverses adresses, en reçoit un sixième GRATUITEMENT à titre de reconnaissance de la part de la Direction et comme indemnité de propagande.

### Vente et abonnements :

Le Numéro (pris au bureau) : 10 centimes.

L'abonnement : 2 francs par an.

Ecrire au rédacteur en chef, M. Gabriel ALCYON, 7, rue du Cherche-Midi, Paris.

# PRÉDICTION

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION : COOPÉRATION  
DE MARIE DANS L'ŒUVRE DU SALUT

*Fecit mihi magna qui potens est.*  
(Luc., 1, 49.)

A l'origine du monde une femme avait péché. Par elle avait été causé cet état de division entre l'homme et Dieu, entre le corps et l'âme entre les sens et l'esprit. Cette faute originelle avait rejailli sur toute la postérité d'Adam et d'Eve, et tout homme venant en ce monde devait en subir le châtiment. Aussi pendant quarante siècles voyons-nous l'homme tomber d'excès en excès, d'abîme en abîme, de dépravations en dépravations, rejeter le Dieu qui l'avait créé pour prostituer ses adorations et son amour à des idoles, ouvrage de ses mains et rattachant à ces divinités toutes ses erreurs et toutes ses débauches, le monde allait s'écrouler sous le poids de ces énormités lorsque Dieu entreprit la grande œuvre de sa miséricorde : le salut du genre humain ; or par une sainte jalousie, nous disent les Pères, et pour mieux confondre le démon en le prenant dans ses propres filets, Dieu a suivi dans la réparation de l'homme le même ordre qui avait été suivi dans sa perte. Jésus-Christ qui est le nouvel-Adam, comme l'appelle saint Paul, et qui seul a racheté le monde, a choisi au lieu d'Eve, pour compagne de ses travaux, la vierge Marie, car il voulait, dit saint Augustin, que le monde ayant été perdu par une femme, ne fût pas réparé sans une autre et que les deux sexes qui avaient coopéré à notre ruine, coopérassent à notre rédemption.

Il y a des impies, des chrétiens même, qui se rient, qui s'insurgent contre le culte rendu à Marie en le trouvant exagéré, faux, excessif. Je voudrais dans ce discours, démontrer que nous n'aurons jamais assez d'honneur, assez d'amour, assez de confiance pour Celle qui dans l'ordre de la grâce a été véritablement associée à la puissance créatrice du Père, à la puissance rédemptrice du Fils, à la puissance sanctificatrice de l'Esprit-Saint : trois augustes privilèges qui font de Marie une créature à part et qui justifient le culte que lui ont rendu et lui rendent tous les siècles. En ce jour où nous célébrons son glorieux triomphe, pressons-nous tous autour de son trône et avec les anges et les élus du ciel, avec toutes les saintes de la terre offrons-lui l'hommage de notre respect, de notre reconnaissance et de notre amour.

## I

Dans l'ordre de la grâce, Marie a été vraiment douée de la puissance créatrice. Dieu en faisant jaillir cet univers matériel des profondeurs du néant, Dieu, nous dit l'Ecriture, se servit d'un seul mot, *Fiat*. Que la lumière soit et aussitôt la lumière fut, *Fiat lux, et facta est lux*. Ce *fiat* est le signe expressif de la toute puissance qui

n'a besoin que de vouloir pour réaliser un nouvel ordre de choses. Or ce mot sorti de la bouche de Dieu nous le retrouvons sur les lèvres de Marie. « En ce temps-là, dit saint Luc, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth à une vierge nommée Marie, et l'ange étant entré dans le lieu où elle était lui dit : Je vous salue Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, vous allez concevoir et vous mettrez au monde un Fils à qui vous donnerez le nom de Jésus... Et Marie dit alors : voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Ainsi voilà le sort du genre humain remis entre les mains de Marie. La moindre parole de refus de sa part et nous n'avions pas Jésus le Sauveur des hommes ; un seul instant d'hésitation et le monde restait plongé dans les erreurs du paganisme, bouleversé par les passions mauvaises il s'enfonçait de plus en plus dans la fange des plus infâmes voluptés, et il attendrait encore l'Homme-Dieu source et principe de toute lumière et de toute vertu. Mais non, le choix du Père ne sera pas trompé. *Fiat mihi secundum verbum tuum*, qu'il me soit fait selon votre parole, mot sublime que les saintes Ecritures ne reproduisent pour ainsi dire que deux fois : lors de la création de ce monde physique et matériel, et lors de cette création nouvelle du monde surnaturel, infiniment plus heureuse, sortie de la volonté de Marie comme la première était sortie de la volonté du Tout-Puissant. Voyez-vous bien maintenant la puissance créatrice de Marie. Le Père a voulu la coopération de Marie dans l'incarnation de son Verbe. Le Fils de Dieu pour se faire homme attend le consentement de Marie, la libre coopération de Marie, un acte de sa volonté, un mouvement de son cœur, de ce cœur qui se soumet, qui accepte, qui demande : *Fiat mihi*, qu'il en soit ainsi ! Il est donc de foi que selon l'ordre voulu de Dieu, Marie par cet acte de sa volonté, par ce *fiat* de son cœur, par cette prière suprême, a coopéré librement à nous donner le Médiateur la source de tout bien, le principe de toutes les grâces. Honneur donc, amour, reconnaissance éternelle à Marie mère de Jésus !

## II

Ce consentement de Marie à l'Incarnation du Verbe dans son sein la constituait aussitôt la co-rédemptrice du genre humain. En acceptant la maternité divine elle acceptait et elle voyait d'un seul coup d'œil toute cette vie de souffrances, d'angoisses et de douleurs qui, commencée à la grotte de Bethléem ne devait se terminer qu'à la cime empourprée du Golgotha. Par une sorte d'intuition divine, Marie saisit tout ce lugubre avenir, elle aperçut cette longue agonie aussi clairement que nos yeux aperçoivent la lumière, que nos oreilles saisissent les vibrations dans l'air, que nos sens et nos corps perçoivent la douleur. Que dis-je, elle les vit avec les yeux d'



l'âme et nous ne voyons que par les yeux du corps. Comprenons alors quelle rude tâche elle accepta, quel courage il lui fallait pour prendre en partage cet affreux calice de larmes, ce lourd fardeau de douleurs ! Elle fut donc véritablement rédemptrice puisque toutes les douleurs de son Fils unique rejaillirent sur elle dès le moment de l'Incarnation. Et de fait, d'après l'enseignement des Saints Pères si Jésus-Christ a souffert et est mort pour nous, c'est parce que, Marie sa mère l'a permis. Debout au pied de la croix, comme un sacrificateur, elle l'a offert à Dieu son Père pour la rédemption des hommes, avec la douleur la plus excessive, mais aussi avec la plus grande liberté. Plus que tous les saints ensemble, elle a suppléé à ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ pour notre salut. On peut appliquer à Marie ces paroles qui ont été dites de Dieu le Père. Marie a tant aimé le monde qu'elle n'a pas hésité de sacrifier pour lui son Fils unique. Enflammée de charité, dit saint Liguori, l'auguste vierge brûlait de mourir avec Jésus. Elle nous a tant aimés que pendant les trois heures qu'elle a passées au pied de la croix, elle n'a cessé de le sacrifier dans son cœur. Selon l'expression de saint Jean Chrysostome, il y avait sur le Calvaire où se consumma le mystère de la rédemption, deux grands sacrifices, l'un dans le corps de Jésus-Christ, l'autre dans le cœur de Marie : ou plutôt il n'y avait qu'un seul autel, c'est-à-dire la croix du Fils où étaient immolées deux victimes à la fois, le Fils et la mère. D'après cela nous pouvons donc avancer avec raison que nous avons été rachetés aussi bien par les souffrances de la mère que par les souffrances du Fils. Honneur donc, amour et reconnaissance éternelle à Marie rédemptrice avec Jésus du genre humain.

### III

Mais si Dieu le Père a voulu que Marie coopérât à l'Incarnation de son Verbe, et si Marie librement s'est associée aux souffrances et à la mort de son Fils, nous sommes en droit de conclure qu'elle est encore associée à la sanctification des âmes en qualité de très-véritable épouse de l'Esprit-Saint, et qu'elle soit investie du soin de la dispensation de toutes les grâces ! Bossuet résumant toute la tradition a mis dans tout son jour cette vérité qui est une conséquence nécessaire de la maternité divine : « Dieu, dit-il, ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par Marie, c'est un ordre qui ne change plus parce que les dons de Dieu sont sans repentance. Il est et il sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle le principe universel de la grâce, nous en recevons encore par son entremise les diverses applications dans tous les états qui composent la vie chrétienne. Sa charité ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations

qui n'en sont que les dépendances. » Ainsi Dieu est le principe de toutes les grâces, Marie en est l'instrument et l'instrument volontaire. Dieu en est la source, Marie en est le canal et le canal intelligent : Dieu en est l'auteur, Marie en est la libre distributrice. Vous l'entendez de la bouche de Bossuet : « Les diverses applications de la grâce aux différents états qui composent la vie chrétienne sont du ressort de Marie. » Cela étant et l'opportunité de la grâce ayant une liaison si intime avec son efficacité, comprenez toute la part qui est faite à Marie dans l'œuvre de notre sanctification et de notre salut. De l'union et de la rencontre qui s'opèrent entre la grâce et notre libre arbitre dépend notre sort éternel ; or de chercher, d'attendre, de saisir le moment favorable pour cette union et pour cette rencontre, cela est au pouvoir, cela est dans les attributions personnelles de Marie. La même grâce offerte à tel moment, serait pour nous une grâce insuffisante, une grâce inutile, et par conséquent une grâce aggravante et accusatrice ; mais offerte à tel autre instant elle sera une grâce de choix, une grâce efficace et triomphante, une grâce de pardon et de salut. Et c'est de Marie que dépend cette opportunité. Voyez-vous maintenant combien il fait bon de recourir sans cesse à son intervention. O Marie, souveraine trésorière et distributrice des dons célestes, qu'il est précieux d'être du nombre de ceux qui vous aiment et qui vous invoquent, qui placent en vous leur espérance et qui remettent leurs intérêts entre vos mains ! qu'il est précieux de vous avoir pour négociatrice auprès de Dieu ! Vous êtes mère, o Marie, et vous avez cette adresse, ce savoir-faire qu'ont les mères à l'égard de leurs enfants. Une mère n'offre point son lait à l'enfant au moment où elle devine qu'il le repousserait par dégoût ou par caprice ; mais elle s'applique à lui présenter toujours l'aliment approprié à ses dispositions et à ses goûts. La grâce, ô vierge sainte, c'est le lait nourricier, c'est l'aliment nécessaire de nos âmes. Mais tenez compte de nos heures de répugnance et donnez-nous toujours cette nourriture céleste dans un temps favorable. Le secours divin, nous venant par vos mains, outre son mérite propre, il aura toujours le mérite de l'à-propos et de la sorte, ô notre mère, vous serez véritablement et en dernier ressort l'ouvrière de notre salut. Honneur donc, amour et reconnaissance éternelle à Marie sanctificatrice des âmes.

Voilà Marie telle que nous l'enseignent la foi, l'Écriture, les Pères, les docteurs et la tradition tout entière : *créatrice* parce qu'elle nous a donné Jésus ; *rédemptrice*, parce qu'elle a partagé les douleurs du divin Crucifié ; *sanctificatrice*, parce qu'en enfantant Jésus, elle a en quelque manière fait découler la grâce sur tous les hommes. Après cela pourra-t-on se demander encore pourquoi tant d'honneurs rendus à cette auguste vierge ? Ah ! bien plutôt répétons qu'à part l'adoration qui n'est dû qu'à Dieu, jamais, non jamais, nous

n'aurons assez de respect, assez d'amour, assez de confiance pour Marie.

Ce jour est l'anniversaire de celui où l'un de nos pieux rois mit il y a deux siècles par un vœu solennel sa personne, son sceptre, son peuple sous la protection immédiate (ce sont les propres termes de l'édit qu'il publia alors), de la bienheureuse vierge qu'il choisissait pour patronne de son royaume, exprimant l'espoir que dans les temps difficiles elle en serait la ressource, et ordonnant à perpétuité en mémoire de la consécration qu'il lui en faisait, cette procession qui a lieu en cette solennité. La France à cette heure traverse ces temps difficiles, l'impiété et l'anarchie y font d'affreux et continuels ravages. Nous interrogeons l'avenir avec inquiétude, incertains si Dieu veut nous châtier toujours ou nous pardonner enfin ; crions donc vous vous Marie protectrice de la France. O reine bien aimée, les jours sont mauvais, de tristes pressentiments nous assiègent, entendez les cris que nous poussons vers vous ; abaissez vos yeux maternels sur notre Patrie qui par ses meilleurs enfants vous fête en ce jour et donnez-nous l'assurance qu'elle ne périra pas, et parce qu'elle est votre royaume que vous l'aimerez toujours. *Regnum Gallie, regnum Marie.*

Ainsi-soit-il.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### S. Congrégation des Rites.

Le 24 septembre 1884 le secrétaire de la S. C. des Rites adressait aux évêques d'Italie une circulaire destinée à porter un remède efficace aux abus qui déshonorent la musique religieuse dans un grand nombre d'églises.

Cette circulaire recommande aux Prélats de mettre en vigueur le règlement qu'elle accompagne. Nous donnerons en plusieurs numéros le texte de l'une et l'autre pièces.

On remarquera que le Règlement donne une consécration officielle aux efforts et aux publications de M. l'abbé Amelli qui a levé en Italie l'étendard de cette restauration et s'est mis à l'œuvre avec une résolution énergique et un dévouement sans bornes. Ses Recueils sont dignes de la haute recommandation dont la S. C. des Rites les a honorés. M. Amelli a été, en outre, l'initiateur et le président du Congrès d'Arezzo.

#### CIRCULAIRE

Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

Pour apporter un remède efficace aux graves abus qui se sont introduits dans la musique sacrée en diverses églises d'Italie, on a composé le Règlement annexé à la présente circulaire, lequel, par les soins de la *Société de Sainte-Cécile*, avec

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4 d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

le concours de l'autorité ecclésiastique, a commencé à être mis en usage dans les archidiocèses de Naples, Milan et autres. Ce Règlement a reçu la pleine approbation du Souverain Pontife actuellement régnant.

C'est pourquoi le soussigné, en portant ce fait à la connaissance de Votre Illustrissime et Révérendissime Seigneurie, l'invite à faire en sorte que les mesures contenues dans ce Règlement soient aussi accueillies dans les églises de son diocèse, comme devant servir à sauvegarder la majesté et la sainteté d'une si imposante partie de la liturgie sacrée, et d'en éliminer les mélodies inconvenantes et profanes.

Dans l'espoir que Votre Seigneurie, avec sa prudence et sa sollicitude de Pasteur, s'efforcera de faire mettre en pratique les prescriptions de ce Règlement, le soussigné est heureux de se dire, avec la plus haute considération et la plus profonde soumission,

De Votre Révérendissime Seigneurie,

De la secrétairerie de la S. Congrégation des Rites le 24 septembre 1884,

Le très-humble et très-dévoué serviteur,

Laurent SALVATI,  
Secrétaire de la S. C. des Rites.

(A suivre.)

## CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Quand, à la messe des morts, on fait baisser la croix à l'assistance, est-il permis d'avoir un linge pour l'essuyer chaque fois? est-ce convenable? est-ce défendu? On m'avait dit que c'était permis à l'évêque seulement. Je vous prie de me répondre.

R. — Il est permis et convenable d'essuyer avec un linge l'instrument de paix qu'on présente aux fidèles. C'est la recommandation de tous les auteurs, et c'est la pratique universelle. Il est faux que cette cérémonie soit réservée à l'évêque.

Nous ferons observer que l'on ne doit pas employer le purificateur à cette fin. Plusieurs le font; mais c'est à tort, le purificateur n'étant aucunement destiné à cet usage.

Q. — La fête de Pâques tombera le 25 avril en 1886. Cette coïncidence s'est-elle déjà rencontrée?

R. — Oui, elle a eu lieu en 1734. Nous la verrons l'an prochain; ce sera l'unique fois dans ce siècle.

Q. — Dans notre diocèse de X., la messe solennelle, pour l'adoration perpétuelle, doit se célébrer comme aux Quarante Heures. Je demande :

- 1<sup>o</sup> Quelle messe on doit dire?
- 2<sup>o</sup> Quelles mémoires on doit faire?
- 3<sup>o</sup> Dans quel ordre elles doivent se faire?

R. — Ad I. La messe est ordinairement celle du très-saint Sacrement, avec *Gloria in excelsis*, *Credo* et Préface de Noël.



J'ai dit *ordinairement*, parce qu'il est des cas nombreux où l'on ne peut pas dire la messe votive du Saint-Sacrement. Voici les jours prohibés :

1° Les dimanches de première classe, savoir : le premier dimanche de l'Avent, le premier dimanche de Carême, ceux de la Passion, des Rameaux, de Pâques, de Quasimodo, de la Pentecôte et de la Trinité; et de même ceux de seconde classe, savoir : le deuxième, le troisième et le quatrième dimanche de l'Avent; les dimanches de la Septuagésime, de la Sexagésime et de la Quinquagésime; enfin le deuxième, le troisième et le quatrième de Carême;

2° Les fêtes doubles de première et de seconde classe;

3° Les fêtes privilégiées, savoir, le mercredi des cendres, et toute la semaine sainte;

4° Les quatre octaves privilégiées suivantes : l'Epiphanie, Pâques, la Pentecôte et la Fête-Dieu. Mais il faut observer que pendant l'octave de la Fête-Dieu, on chante la messe de la Fête-Dieu avec la Prose;

5° Les vigiles de Noël et de la Pentecôte.

Dans tous ces cas on chante la messe du jour occurrent.

Ad II. Quelles mémoires doit-on faire? C'est une question qui a jusqu'à présent divisé les liturgistes. Mais un décret de la sacrée Congrégation des rites en date du 18 mai 1833 nous apporte une grande lumière. Examinons les divers cas.

Célébre-t-on la messe votive du Saint-Sacrement? On omet toute mémoire et toute oraison : « ... in missa votiva SS. Sacramenti pro solemnijusdem expositione ac repositione, omittenda est quælibet Commemoratio et collecta. » Et si votre Adoration perpétuelle tombe pendant l'octave de la Fête-Dieu, la messe sera de la Fête-Dieu, avec la prose, sans aucune mémoire et oraison : « Infra Octavam SS. Corporis Christi, missa erit de eadem octava, cum sequentia et unica oratione, absque commemorationibus et collectis. »

Voilà pour le cas où l'on dit la messe du Très-Saint Sacrement.

Mais si l'on doit chanter la messe du jour, on doit y ajouter l'oraison du très-saint Sacrement sous une seule conclusion; et l'on omet toutes les mémoires et collectes : « ... canenda est missa diei currentis cum oratione SS. Sacramenti sub unica conclusione, omissis collectis et commemorationibus. »

Mais que faire si une fête de première ou de seconde classe se rencontrent avec un dimanche où a lieu l'Adoration perpétuelle? Alors la messe est de la fête, et l'on fait mémoire du dimanche sous une conclusion distincte : « Quod si festum aliquod primæ vel secundæ classis occurrat in Dominica, tunc secundo loco, sub distincta conclusione, fit commemoratio Dominicæ, et dicitur ejus evangelium in fine. » Ici la rubrique ne parle-

pas de la mémoire du Saint-Sacrement exposé? Est-ce qu'on devrait l'omettre? Non, car c'est une règle absolue qu'on fait toujours cette mémoire aux messes solennelles. Mais alors où doit-on la placer? Nous croyons qu'on doit l'ajouter à l'oraison du dimanche, conformément aux décrets du 23 juin 1736, n. 4049, ad 8; 16 février 1737, n. 4056, ad 8; et 18 décembre 1779, n. 4395, ad 8.

Ad III. La solution est dans les deux réponses précédentes.

Q. — Les anciens prêtres saluaient la croix de l'autel lorsqu'ils arrivaient au milieu de l'autel après avoir quitté le côté de l'épître et de l'évangile. Beaucoup de jeunes prêtres ne le font plus. Pourquoi donc cette divergence? Et que doit-on faire?

R. — Il est certain que la plupart des anciens liturgistes recommandaient une inclination à la croix lorsqu'on revenait du côté de l'épître ou de l'évangile au milieu de l'autel; plusieurs même l'exigeaient en arrivant à l'autel ou avant de descendre. Mais il est certain aussi que la plupart des liturgistes modernes enseignent le contraire. Comme cette question est pratiquée, examinons-la avec quelques détails. Voyons les raisons apportées par ceux qui nient l'obligation de saluer la croix, ensuite les raisons des adversaires. Nous donnerons ensuite notre avis.

# I

Les premiers s'appuient sur les raisons suivantes :

1° Il faut s'en tenir à la rubrique du Missel; or la rubrique ne prescrit de saluer la croix que deux fois; la première lorsque le célébrant quitte le milieu de l'autel pour descendre en bas et commencer la messe : « Deinde rediens (a cornu Epistolæ) ad medium altaris, facta primum cruci reverentia, vertens se ad cornu epistolæ, descendit post infimum gradum altaris, ut ibi faciat confessionem » (Ritus celebr. missam, titre III, n. 4); la seconde lorsque le célébrant passe devant la croix pour porter, à défaut du servant, le missel du côté de l'évangile : « ... et dum transit ante medium altaris, caput cruci inclinât, et Missale sic locat... » (Titre VI, n. 1.)

Puisque la rubrique ne prescrit que ces deux saluts à la croix, de quel droit se permet-on d'en ajouter?

2° La sacrée Congrégation des rites n'est pas moins favorable à ce sentiment que la rubrique elle-même. En 1831 l'évêque de Marsi posa précisément cette question : faut-il incliner la tête toutes les fois qu'on arrive au milieu de l'autel ou qu'on le quitte :

« Aliqui rubricistæ volunt quotiescumque nomen Jesu nominatur in missa vel dicitur Gloria Patri, vel acceditur ad medium altaris, vel ab ipso receditur, caput cruci esse inclinandum; alii sentiunt hujusmodi inclinationes tunc tantum faciendas quum a rubrica præscribuntur. Queritur quando hujusmodi inclinatio sit faciendâ?

La sacrée Congrégation se contenta de répondre : Qu'on observe les rubriques : « *Serventur rubricæ* » (S. R. C. 12 novembre 1831, n° 4669, ad 28). Or les rubriques ne prescrivent l'inclination de tête que dans les deux moments indiqués ci-dessus. Donc on ne doit pas en faire dans les autres circonstances.

3° Aussi les auteurs modernes s'en tiennent-ils communément à la rubrique et au décret de 1831. Citons en particulier Mgr de Conny, le P. Levavasseur, l'auteur des cérémonies de la messe basse par un prêtre de S. Sulpice, Mgr Martinucci, Patroni, etc.

4° Enfin, telle est la pratique générale des prêtres de Rome, ainsi que l'attestent tous ceux qui ont vu célébrer la messe dans cette cité, et comme l'indique assez clairement le passage suivant où Mgr Martinucci, préfet des cérémonies pontificales, défend de faire une inclination à la croix lorsque le célébrant vient de dire l'introit et se rend au milieu de l'autel : « *Post introitum redibit ad medium altare, ac nullam cruci faciens reverentiam, junctis semper manibus recitabit Kyrie simul cum ministro.* »

Patroni, dont l'ouvrage vient d'être publié à Naples, ne parle pas non plus de cette inclination à la croix.

Nous avons aussi remarqué la même coutume dans la plupart des églises du Nord de l'Italie.

## II

Voici maintenant comment répondent les adversaires.

1° Les rubriques du Missel, il est vrai, ne prescrivent ces inclinations à la croix que deux fois; mais évidemment il faut en faire l'application à tous les cas semblables. Cette conclusion s'impose, puisqu'il y a parité de raison.

2° La réponse de 1831 : *Serventur rubricæ*, a-t-elle bien le sens qu'on lui donne? Est-il bien vrai qu'elle signifie : tenez-vous en simplement à tout ce qui est expressément prescrit par la rubrique. Nous pensons tout autrement. Nous croyons que la sacrée Congrégation n'a pas voulu résoudre la difficulté proposée, et elle s'est contentée d'une réponse générale et incontestable, à savoir, qu'il faut observer les rubriques.

3° Les auteurs modernes ne prescrivent pas ce salut à la croix; cela est vrai pour la plupart. Mais ont-ils donc plus d'autorité que les anciens, qui pour la plupart la prescrivaient. Écoutons le prince des liturgistes, Gavantus. Après avoir reproduit la rubrique : « *facta primum cruci reverentia,* » il ajoute : « *cum capitis inclinatione quod in sequentibus observa.* » Or qui connaissait mieux le sens de la rubrique que Gavantus, qui a eu la plus large part à la rédaction des rubriques du Missel, non seulement lors de la correction de 1604 sous Clément VIII, mais encore à celle qui a été opérée en 1634 sous Urbain VIII?

4° Quant à la pratique actuelle de la ville de Rome, il n'est guère possible de la constater, parce qu'elle n'est pas uniforme; en outre, les inclinations sont souvent trop peu marquées, par les prêtres de Rome, et par suite ne peuvent guère s'apercevoir. En tout cas, on ne peut nier qu'elles aient été faites assez communément autrefois, puisqu'elles étaient indiquées par Gavantus, Mérali, saint Alphonse et d'autres liturgistes sérieux.

5° Enfin ne peut-on pas puiser une preuve dans les cérémonies prescrites pendant les expositions du très-saint Sacrement? Que fait le célébrant? Il fait la génuflexion toutes les fois qu'il s'approche du milieu de l'autel ou qu'il le quitte. Il agit de même toutes les fois qu'il passe devant le milieu de l'autel. Et cette pratique est conforme aux rubriques du jeudi-saint. Or ne doit-on pas dans tous ces cas incliner la tête à la croix? Il y a là une raison d'analogie qui s'impose.

Toutes ces preuves démontrent clairement que l'on doit incliner la tête à la croix toutes les fois qu'on arrive au milieu de l'autel, ou qu'on le quitte, ou qu'on passe devant. Ainsi raisonnent les adversaires.

Voilà, en résumé, les arguments apportés par les défenseurs des deux opinions.

Que faut-il en penser?

## III

Puisqu'on nous demande notre avis, nous le donnerons. Nous pensons que le premier sentiment doit être préféré. Répondons en quelques mots aux preuves de la seconde opinion.

1° La rubrique ne prescrit les inclinations à la croix que deux fois. De quel droit en ajoutez-vous d'autres? Personne ne peut ajouter des obligations que la loi ou le législateur n'impose pas.

2° Le décret de 1831 a évidemment plus de portée que vous ne lui en attribuez. Car l'évêque de Marsi avait nettement posé la difficulté : les uns, disait-il, affirment qu'on doit incliner la tête toutes les fois qu'on arrive au milieu de l'autel ou qu'on en sort; d'autres pensent qu'on ne doit le faire que quand elles sont prescrites par la rubrique : « *inclinationes tunc tantum faciendas quum a rubrica præscribuntur.* » Que répond la sacrée Congrégation? « *Serventur rubricæ.* » Ce n'est pas une réponse générale pour éluder la difficulté, comme vous le prétendez, mais une réponse catégorique à la question même qui avait été adressée. Il est même à remarquer que la Congrégation emploie dans sa courte réponse l'expression même qui se trouvait dans la demande de l'évêque : « *a rubrica, rubricæ.* »

3° L'autorité qu'on attribue aux anciens liturgistes est-elle bien fondée? Lorsqu'ils indiquaient une inclination à faire, prétendaient-ils qu'elle était obligatoire? N'était-ce pas simplement un conseil qu'ils donnaient? Très souvent ce n'était qu'un conseil; car la plupart des rubricistes ne



fai-aient que suivre Gavantus; en quoi ils avaient ordinairement raison à cause de la part prépondérante qu'il eut dans la rédaction de nos rubriques actuelles. Mais Gavantus prétendait-il imposer cette inclination comme obligatoire toutes les fois qu'on arrive au milieu de l'autel ou qu'on en sort? Non. Il est vrai qu'il a écrit les lignes citées plus haut : « cum capitis inclinatione, quod in sequentibus observo; » mais deux lignes plus loin il ne donne plus cette inclination que comme un rit pieux : « Multi addunt similem cruci reverentiam, collocato calice in altari, antequam accedant ad librum aperiendum; qui ritus placet, uti valde pius, et habetur in libello de Cærem. Missæ edito Romæ 1638, eo quia fit post actionem circa calicem, quæ moram habet. »

Les liturgistes qui ont suivi Gavantus ne voulaient sans doute pas davantage imposer cette inclination comme obligatoire.

4<sup>e</sup> Quant à la pratique de Rome, on ne peut en tirer aucun argument, parce que dans cette ville très peu de prêtres la font. On y suit assez communément l'opinion de Baldeschi, ancien maître des cérémonies de la Basilique de Saint-Pierre de Rome, et de Mgr Martinucci, préfet des cérémonies pontificales. Or le premier n'en parle pas, et le second défend de la faire. Nous pouvons ajouter qu'un docteur lazariste de Montecitorio, chargé par le Souverain Pontife de former tous les jeunes prêtres ordonnés à Rome et qui a daigné officier devant nous, ne la faisait pas, et nous a dit qu'il ne la commandait ni recommandait à personne.

5<sup>e</sup> La parité qu'on prétend établir entre ces inclinations et les génuflexions (qui en effet sont obligatoires lorsque le Saint-Sacrement est exposé), n'a pas de fondement, parce que dans le dernier cas on rend au Saint-Sacrement des hommages extraordinaires qui n'ont aucun rapport avec la messe basse. La messe basse et la messe devant le très-saint Sacrement exposé, ont des lois spéciales. Il faut s'en tenir là.

On le voit, il n'est pas possible de démontrer l'obligation de ce salut à la croix, sauf dans les deux cas prévus dans la rubrique. Aussi de Herdt, qui dans ses premières éditions avait soutenu cette obligation, avec ses compatriotes Janssens, Romsée et Bouvry, ne la donne plus maintenant que comme une pratique louable : « Cum Sancto tamen Alph. de Ligorio dicendum est, in accessu vel recessu a medio altaris semper laudabiliter fieri inclinationem versus crucem. »

Q. — Vous avez si bien et avec tant d'exactitude et d'obligeance satisfait, dans votre n° 41, à ma consultation précédente concernant la fête de Pâques, que je me permets de venir vous soumettre une autre consultation, en vous priant instamment de vouloir bien en donner la solution la plus tôt possible. Les points de cette consultation sont bien nombreux, mais pour vos lumières et votre haute capacité le nombre ne fait pas de difficulté.

Voici la nouvelle consultation :

1<sup>o</sup> Un prêtre latin, étant obligé de dire la messe pour donner le viatique à un moribond ou pour quelques autre raison très pressante et ne pouvant pas trouver du pain azyme, peut-il célébrer avec du pain fermenté?

2<sup>o</sup> Peut-on, pour les mêmes raisons, célébrer la messe avec une hostie brisée ou mutilée ne pouvant en trouver une entière?

3<sup>o</sup> Dans certaines églises d'Orient il y a l'usage d'employer pour la messe, au lieu du vin, du jus de raisins frais ou secs qu'on exprime pour le moment. Que dites-vous de cet usage quant à la validité et à la licéité?

4<sup>o</sup> Dans quelques églises d'Orient, on célèbre la grande messe dans la vigile de certaines fêtes solennelles le soir vers le coucher du soleil. En tel cas si celui qui doit célébrer cette messe ou qui veut y communier, boit de l'eau avant la messe par oubli, est-il empêché de célébrer ou de communier?

5<sup>o</sup> Un prêtre qui par sa faute ou involontairement se trouve un jour sans le bréviaire de son rite pour réciter l'office, peut-il ou doit-il réciter l'office dans le bréviaire d'un autre rite?

6<sup>o</sup> Dans un pays non sujet à la loi *Tametsi* du concile de Trente annulant les mariages clandestins, deux personnes s'étant rendues en compagnie de quelques amis chez le curé pour célébrer devant lui leur mariage et ne l'ayant pas pu trouver ou ayant reçu de lui un refus absolu, retournent à la maison conjugale et vivent ensemble maritalement sans autres formalités. Que dire de la validité d'un pareil mariage?

7<sup>o</sup> Est-il permis aux clercs, dans la célébration de quelque service public, de nommer, par politesse, après le nom de l'évêque diocésain, celui d'un évêque étranger qui se trouverait présent au service?

8<sup>o</sup> Est-ce que les jeux de hasard sont défendus aux clercs même si on les joue sans pacte, et que dire du jeu des cartes sous ce rapport?

9<sup>o</sup> Est-il absolument défendu par les canons de l'Eglise occidentale à un clerc de placer son argent à intérêt chez un banquier ou un négociant?

10<sup>o</sup> Si dans un indult apostolique accordé à un évêque, il obtient la faculté de dispenser dans les cas d'empêchement dirimant le mariage de parenté « au 3<sup>e</sup> degré, » s'ensuit-il que cet évêque peut encore dispenser dans les cas de l'empêchement susdit au 4<sup>e</sup> degré? Et, ce qui est plus important encore, cet évêque peut-il en vertu de cet indult, dispenser dans un empêchement de parenté au 3<sup>e</sup> degré *mixto cum secundo*?

11<sup>o</sup> Dans un indult pontifical est accordée la faculté d'ériger une confrérie du S. Rosaire jusqu'à un nombre fixe d'années. Passé ces années, la confrérie qui se trouverait déjà érigée en vertu de cet indult, cesse-t-elle d'être canonique, de manière qu'il faille un autre indult pour la faire continuer?

Je désire dans la réponse des documents positifs plutôt que des raisonnements.

R. — Ad I. Un prêtre latin ne peut pas, d'après l'opinion commune et plus probable, dire la messe avec du pain fermenté pour procurer le viatique à un malade. C'est la décision de saint Alphonse. Après avoir cité deux théologiens qui affirmaient qu'on le pouvait licitement, le saint docteur ajoute : « Sed negat communis et probabilius sententia, » et il cite un grand nombre d'auteurs en faveur de ce sentiment. La raison en est que la vénération due à l'auguste sacrement de l'Eucharistie doit être préférée à la simple utilité du prochain : « Ratio, quia in hoc casu præferenda est reverentia erga tantum Sacramentum utilitati proximi, cui tale Sacramentum non est simpliciter necessarium. » (S. Alph., *De Eucharistia*, n° 203.)

Le peut-il pour d'autres raisons pressantes? Il ne le pourrait pas pour procurer l'audition de la messe à une population nombreuse, même un jour de dimanche ou de fête. Telle est l'opinion commune des théologiens.

Le seul cas où il pourrait dire la messe avec du pain fermenté, serait celui où il faudrait achever la messe que n'a pu terminer un prêtre qui a prononcé les paroles de la consécration sur une hostie corrompue ou sur une autre qui a disparu. Dans ce cas, non seulement il pourrait consacrer avec du pain fermenté, mais il y serait absolument tenu, parce que, de droit divin, le sacrifice ne doit pas rester mutilé, mais il doit être intègre.

Ad II. Peut-on, pour les précédentes raisons, dire la messe avec une hostie brisée ou mutilée, ne pouvant en trouver une entière? Oui, d'après le sentiment commun des théologiens; sauf peut-être le cas où la mutilation serait tellement considérable qu'elle deviendrait pour le peuple une cause de grave scandale.

Ad III. Le vin doux, appelé encore moût, ne doit pas être employé pour le saint sacrifice. A la vérité la consécration serait valide, mais il y aurait péché mortel. La rubrique est formelle : « Si vinum... fuerit aliquantum acre, vel mustum de uvis tunc expressum... conficitur Sacramentum, sed conficiens graviter peccat » (De defectib., tit. 4, n. 2).

Ad IV. Nous ne croyons pas que le prêtre qui n'est plus à jeûn puisse, *en soi*, dire cette messe du soir. Les grands théologiens ont indiqué tous les cas où il pourrait être permis à un prêtre non à jeûn de célébrer la sainte messe; or aucun n'énumère un motif de ce genre.

Nous disons *en soi*, parce qu'il pourrait arriver qu'une circonstance grave autorisât un prêtre à célébrer sans être à jeûn, par exemple, si l'omission de cette messe devait occasionner un grand mécontentement contre ce prêtre ou contre le clergé; ou bien encore s'il devait en résulter un grave détriment pour la religion.

Voilà ce qui concerne le prêtre non à jeûn.

Quant aux simples fidèles qui ne seraient plus à jeûn, ils ne pourraient, sans péché grave, communier à cette messe. Ce point ne peut faire aucune difficulté.

Ad V. Celui qui n'a pas le bréviaire de son rite, peut-il réciter l'Office dans le bréviaire d'un autre rite? Il peut le faire sans péché, parce qu'il est permis de prier selon le rite que l'on veut.

Mais y est-il obligé? Les auteurs sont partagés. Les uns soutiennent avec Concinna et Vigand qu'on y est obligé, parce qu'il y a un double précepte, l'un universel, qui oblige à réciter des Heures, l'autre qui oblige à observer telle forme; par conséquent si l'on ne peut observer un précepte, on n'est pas dispensé pour cela d'observer l'autre. Mais d'autres auteurs comme les théologiens de Salamanque, affirment qu'on n'y est pas

tenu, parce que le précepte de l'Office est indivisible; c'est sous telle forme qu'on doit réciter l'Office, car la Bulle de saint Pie V porte expressément qu'on ne peut satisfaire que sous la forme qu'il publie : « ... nisi hac sola formula satisfacere posse. »

Quoi qu'il en soit, saint Alphonse pense que l'on doit suivre la première comme plus pieuse et plus raisonnable : « Hoc tamen non obstante prima opinio ut magis pia, et rationabilis mihi sequenda videtur. »

Bouix, dans son traité *De Capitulis*, regarde cette opinion comme certaine.

Nous pensons aussi qu'on est obligé de réciter l'Office d'un autre rite, pourvu toutefois qu'il soit légitime, c'est-à-dire institué ou approuvé par le Saint-Siège.

Cette solution vaut, non seulement pour le prêtre qui par sa faute se trouve privé du Bréviaire de son propre rite, mais encore pour celui qui en est privé involontairement, puisque celui-ci est tenu de réciter le Bréviaire s'il le peut; or nous supposons qu'il le peut.

Ad VI. Là où le décret *Tametsi* n'est pas en vigueur, les mariages clandestins sont valides. Mais le Saint-Siège les désapprouve : « Vicarii autem apostolici et Missionarii studeant privatim admonitionibus, præsertim in administratione sacramenti Pœnitentiæ et communibus concionibus, deterrere fideles a matrimoniis clandestinis, quæ S. Ecclesia ex justissimis causis semper testata est atque prohibuit, et ex quibus gravia peccata ortum habent. (S. C. De Prop. F., 20 feb. 1801.)

Ad VII. Dans les fonctions du culte public, on doit s'en tenir aux formes déterminées par la Sainte Eglise. Il n'est pas permis, d'autorité privée, d'y rien ajouter, ou retrancher, ou changer. Nous regrettons que l'éminent Prélat qui daigne nous consulter ne nous indique pas le point particulier sur lequel porte son observation. Mais nous pensons que la réponse générale que nous avons donnée suffira.

Ad VIII. Les jeux de hasard sont défendus aux clercs *sub gravi*, de telle sorte que celui qui joue fréquemment à ces jeux des sommes considérables; pèche gravement. Ceux qui ne jouent que rarement des sommes considérables, ou qui jouent fréquemment de petites sommes, commettent plus probablement un péché grave. Jouer sans enjeu ne serait pas grave de soi; mais, en raison du scandale, il peut y avoir péché grave. Jouer modérément, en secret, sans que le jeu soit intéressé et par manière de récréation, ne serait pas un péché (Cf. S. Alph., *Op. mur.*, l. 3, n. 896 et seq.).

Ad IX. Le négoce est interdit aux clercs, qu'ils l'exercent, soit par eux-mêmes, soit par d'autres, soit en société avec des laïques. Le simple prêt à un négociant ne constitue pas le négoce, parce que le prêteur ne reçoit que l'intérêt et n'entre pas en société ni pour les bénéfices, ni pour les risques de l'entreprise commerciale. Il en serait autre-



ment si le clerc entraînait en société et participait au lucre provenant du commerce.

Ad X. L'Indult qui accorde à l'évêque le pouvoir de dispenser de l'empêchement de parenté jusqu'au troisième degré, lui permet de dispenser au quatrième degré, soit parce que l'Indult qui permet de dispenser jusqu'au troisième degré comprend explicitement le degré inférieur, soit parce que le plus comprend le moins dans la même espèce. Mais le Saint-Siège, en accordant le pouvoir de dispenser de l'empêchement au troisième degré, réserve explicitement le cas cas où il est mêlé au second : « modo secundum non attingat. »

Ad XI. Il est bien probable que l'Indult est accordé pour valoir à l'Indultaire jusqu'à un certain nombre d'années, mais qu'il lui confère pendant ce temps le pouvoir d'ériger canoniquement et à perpétuité des confréries du Rosaire. Le pouvoir étant périmé aux mains de l'Indultaire, les Confréries instituées par lui persévèrent perpétuellement, ayant été instituées en vertu du pouvoir perpétuel du Souverain Pontife, temporairement délégué à l'Indultaire.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Merci de vos bons conseils dans votre n° du 30 avril dernier, page 211. J'ai résisté aux prétentions du conseil municipal en refusant de boucher la porte que j'avais fait ouvrir sous le clocher à mes frais.

Depuis sept mois qu'elle est faite, nous en usons, et, de l'aveu de tous, elle est indispensable. M. le maire que j'ai averti le jour où j'ai entrepris le travail, qui m'a laissé faire et m'a soutenu le jour où le conseil m'a condamné à boucher la porte, malheureusement n'a pas voulu me soutenir jusqu'au bout. Il m'a fait écrire par le préfet lorsqu'il a vu que je ne voulais pas m'exécuter. Celui-ci pensant sans doute qu'avec le temps tout s'apaiserait, ne s'est pas pressé d'intervenir. Ce n'est que le 17 avril dernier qu'il s'est décidé à m'envoyer la lettre dont voici un extrait :

« Le conseil municipal par une délibération du 22 février dernier a maintenu sa première décision tendant à ce que la porte en question soit bouchée et la construction remise dans son état primitif.

« Cette délibération étant exécutoire aux termes de l'art. 61, § 1<sup>er</sup>, de la loi du 5 avril 1884, je ne puis, M. le curé, que vous engager à vous y conformer. »

Je n'ai pas répondu à cette lettre. Enfin le 3 mai, M. le maire vint me trouver et me prier de me rendre, ajoutant qu'il était obligé de faire exécuter les volontés du conseil, même malgré lui. — « Bouchez-la, me dit-il, vous demanderez ensuite à l'ouvrir; si on ne vous autorise pas une première fois, on vous autorisera la seconde. — Malgré tout le respect que j'ai toujours eu pour le conseil municipal, lui ai-je répondu, je ne puis que vous charger de lui présenter mes excuses pour l'avoir offensé sans m'en douter. Mais je ne consentirai jamais à faire une chose que le bon sens me défend.

A la séance de Quasimodo, le conseil de fabrique a bien reconnu l'utilité de cette porte; mais entendant le maire me dire : « Si j'étais pour vous, maintenant je suis contre vous à cause de votre entêtement dans cette affaire, » aucun membre n'a voulu soutenir les droits de l'église ne sachant pas au juste quels ils sont et craignant de se compromettre.

Enfin aujourd'hui 3 juin, à 6 heures du matin, le maire

s'est présenté chez moi avec le marteau et m'a prévenu qu'il venait de donner des ordres, au nom du conseil municipal, pour boucher la fameuse porte me priant de remettre ma clef à l'ouvrier dans le but de faire moins de dégradations. Je lui ai répondu que, s'il était décidé à faire des dégradations, c'était son affaire, mais que je refusais la clef ne voulant point participer à une mauvaise action.

A l'heure qu'il est, la porte est démontée, et une cloison simple en briques la remplace, que faire? Supprimer la sonnerie? Briser ce qui est fait dans l'église pour permettre la sonnerie comme auparavant? Entreprendre un procès sans pouvoir en prévoir l'issue par le temps qui court. Dites moi ce que vous pensez de tout cela.

R. — Nous maintenons en entier l'opinion que nous avons émise dans le numéro de notre journal cité par notre correspondant; et ce n'est certes pas l'argumentation contenue dans le récit qui précède qui peut nous induire à la modifier. Il y a là, soit de la part du conseil municipal, soit de la part du préfet, une interprétation erronée de la loi municipale du 5 avril 1884. En supposant que la municipalité eût action directe sur les édifices communaux ordinaires, il ne s'ensuit nullement qu'il eût qualité pour exercer cette action de la même manière sur l'église dont l'affectation spéciale doit limiter ou tout au moins modifier la nature de ce pouvoir; car le bâtiment de l'église est soumis pour la surveillance, l'embellissement et l'entretien, à une administration spéciale qu'on appelle conseil de fabrique. Celui-ci a donc des droits qu'en cette circonstance le conseil municipal a méconnus. Le préfet les a méconnus également, puisqu'il n'en tient pas compte et n'y fait même pas allusion. Il ne parle que de la délibération du conseil municipal comme possédant seul juridiction dans l'espèce : première erreur. La seconde erreur du préfet, est de prétendre que la délibération du conseil municipal était exécutoire en vertu de l'art. 61 § 1 de la loi municipale. Que dit ce paragraphe premier de l'article 61? Il s'exprime ainsi : « Le conseil municipal règle par ses délibérations les affaires de la commune. »

Mais l'affaire en question est-elle à proprement parler une affaire communale? N'est-elle pas, tout au moins une affaire mixte? Le conseil de fabrique administrateur du temporel de l'église, l'évêque qui seul approuve les budgets de la fabrique, le curé qui est investi par la loi du droit de police dans l'église, n'ont donc rien à voir là-dedans. Il a été plusieurs fois démontré qu'en vertu de son droit de police, un curé peut interdire une tribune, murer une porte selon qu'il le juge utile ou nécessaire; n'est-ce pas un droit équivalent de transformer une fenêtre en porte ou d'en ouvrir une qui ne saurait compromettre la solidité du bâtiment. Poser la question selon nous c'est la résoudre. Et le préfet prétend que le conseil municipal a pu régler définitivement le rebouchage de la base, et que sa délibération est de celles qui sont exécutoires par le seul fait qu'elles sont. Ce n'est pas admissible. La vérité est que le conseil municipal n'avait qu'un droit à exercer ici, celui de protester auprès du préfet, et celui-ci seul pou-

vait donner d'autres ordres, sauf recours aux ministres compétents.

On comprendrait jusqu'à un certain point que le préfet eût invoqué l'article 68 de la même loi qui exige son approbation pour rendre exécutoires les délibérations relatives à certains travaux, et pour déclarer qu'il n'approuvait pas; mais ce magistrat a mieux aimé se faire le complice d'une pure méchanceté. C'est dans le programme actuel.

Notre correspondant fera peut-être bien de s'adresser à son évêque pour se faire tracer une ligne de conduite. Quant à nous, nous estimons qu'il faudrait faire trancher cette question par les tribunaux compétents, jusqu'à épuisement de toutes les juridictions.

Le moyen inventé par le curé pour ne pas livrer la clef de l'église, en rendant indépendante l'entrée du clocher, nous a paru, dès le principe, très habile, très logique et conforme à la loi. En y mettant obstacle, le conseil municipal, de connivence avec le préfet, impose au curé une autre nécessité, celle de livrer la clef de l'église. Mais ici surgit une difficulté d'un autre genre : c'est que le Pape a parlé sur ce point et avec le Pape tous les évêques. Il est défendu aux curés de livrer les clefs de l'église, tandis que la fameuse loi municipale l'exige, quand il n'existe pas de porte directe pour le clocher.

Entre ces deux nécessités, celle d'obéir au pouvoir civil et celle d'obéir à l'autorité religieuse, le vrai prêtre ne balance pas : il refuse net la clef de l'église, qu'on la prenne si l'on veut; mais il ne peut se faire complice d'une mesure qui est une insulte pour la religion et spécialement pour le tabernacle de nos autels.

Q. — M. l'abbé D. est décédé en 1855. Par son testament olographe daté de 1859, il faisait plusieurs legs, entr'autres celui-ci :

... 2<sup>e</sup> Je donne à la cure de X... tous les biens fonciers que je posséderai à ma mort dans les communes de.... Je veux que mon successeur entre en jouissance le jour même de mon décès sans aucune redevance à la fabrique, ni qu'il soit tenu d'obtenir de mes héritiers préalablement la délivrance du présent legs voulant absolument l'en dispenser. Mais je ne donne les susdits biens fonciers qu'à deux conditions : la première, c'est qu'il sera donné tous les 12 ans dans la paroisse de... des exercices spirituels qui dureront 15 jours consécutifs... Les dépenses et les frais qu'occasionneront les susdits exercices seront à la charge de mes successeurs ; la seconde condition, c'est qu'il sera célébré à perpétuité dans l'église de... une messe chaque mois et un service avec messe chaque année pour le repos de mon âme et de celles de mes parents... sans que la fabrique ait la moindre dépense à supporter à cette occasion... »

Le testament fut attaqué par une héritière naturelle auprès de l'administration supérieure qui lui donna gain de cause en partie ; car un décret impérial en date du 23 février 1867 intervint, et l'art. 1<sup>er</sup> s'exprime ainsi : Le curé de la paroisse de... et le trésorier de la fabrique de cette paroisse, au nom de cet établissement, sont autorisés à accepter chacun en ce qui le concerne, aux clauses et conditions imposées, mais jusqu'à concurrence du quart seulement de sa valeur le legs fait au curé de ladite paroisse... consistant en immeubles estimés ensemble 16,800 fr. à la charge (ici les clauses sus-énoncées). »

Aux termes d'un procès-verbal de liquidation... il a été fait délivrance et abandonné à M. le curé de... pour la cure, ce accepté par lui et par le trésorier, le quart dans les immeubles... après partage régulièrement opéré...

Les curés successifs de N... ont eu depuis 1857 la jouissance des propriétés susdites... plantant et améliorant à leurs frais comme aurait pu le faire un propriétaire ordinaire sans que, jusqu'à la présente année, il se soit produit le moindre incident. Mais le curé actuel, faisant des constructions sur un immeuble qui lui appartient personnellement, a cru pouvoir prendre un certain nombre de pieds d'arbres sur les pièces léguées à la cure par son prédécesseur (des chataigniers greffés de mauvais rapport).

Certains membres du conseil de fabrique ont cru que par ce fait le curé avait outrepassé ses droits. En conséquence, je pose les questions suivantes :

1<sup>o</sup> Un curé a-t-il le droit de disposer pour son utilité personnelle des arbres pouvant exister sur l'immeuble légué à la cure dans les termes du testament sus relaté ? Y aurait-il lieu de distinguer entre les diverses essences d'arbres et les divers degrés de caducité ?

2<sup>o</sup> S'il n'a pas ce droit, ou, s'il ne l'a que sous certaines restrictions ou distinctions, qui est chargé de contrôler ses actes ; vis-à-vis de qui peut-il être responsable des arbres dont il aurait indûment disposé ? A quelle réparation peut-il être obligé ? Enfin, les nécessités d'une bonne administration exteignant que les vieux arbres cèdent, quand le temps en est venu, la place à d'autres plus jeunes, par qui l'abattage doit-il être ordonné, et comment devront-ils être utilisés ?

La présente consultation a été rédigée par mon maire, docteur en droit, qui n'a pas trouvé mauvais l'acte qui m'est reproché. Pour mieux vous éclairer dans votre appréciation, je vous dirai que l'immeuble que je fais construire est destiné à une œuvre pie ; qu'il y a sur la propriété d'une contenance de quatre hectares et demi plus de cent chataigniers greffés et que les dix pieds que j'ai fait abattre étaient vieux, de peu de valeur et ne produisaient plus que de mauvais fruits et nuisaient à de jeunes pieds voisins ; que, par ailleurs, j'ai planté et fait greffer à mes frais 70 à 80 pommiers dont mes successeurs profiteront beaucoup plus que moi ; car ils ne seront en plein rapport que dans 15 à 20 ans. De plus, ayant du bois dans la propriété, suis-je obligé d'acheter des pieds pour renouveler mon outillage nécessaire au labour, herse, charette, etc. qui ne durent qu'un temps.

R. — Toutes les questions soulevées par le cas exposé plus haut sont prévues et tranchées par le décret du 6 novembre 1813 sur la conservation et l'administration des biens du clergé, cures, menses épiscopales, biens des chapitres cathédraux et collégiaux, biens des séminaires, etc. Notre correspondant fera donc bien de lire attentivement cette pièce qui se trouve dans tous les ouvrages de jurisprudence civile-ecclésiastique et qu'un simple article de journal ne peut reproduire à cause de son étendue.

Nous ne citerons que les principaux articles ayant plus directement trait à ce qui nous est demandé.

Art. 1<sup>er</sup>. Dans toutes les paroisses dont les curés ou desservants possèdent à ce titre des biens-fonds, ou des rentes, la fabrique établie près chaque paroisse est chargée de veiller à la conservation des dits biens.

Art. 2. Seront déposés dans une caisse ou armoire à trois clefs de la fabrique, tous papiers, titres et documents concernant ces biens.

Art. 4. Nulle pièce ne pourra être retirée de ce



dépôt que sur un avis motivé, signé par le titulaire.

**Art. 6.** Les titulaires exercent les droits d'usufruit; ils en supportent les charges; le tout, ainsi qu'il est établi par le code Napoléon (code civil) et conformément aux explications et modifications ci-après.

**Art. 7.** Le procès-verbal de leur prise de possession, dressé par le juge de paix, portera la promesse, par eux souscrite, de jouir des biens en bons pères de famille, de les entretenir avec soin et de s'opposer à toute usurpation ou détérioration.

**Art. 8.** Sont défendus aux titulaires et déclarés nuls, toutes aliénations, échanges, stipulations d'hypothèques, concessions de servitudes, et en général toutes dispositions opérant un changement dans la nature des dits biens, ou une diminution dans leurs produits à moins que ces actes ne soient par nous autorisés en la forme accoutumée.

**Art. 12.** Les titulaires ayant des bois dans leur dotation, en jouiront conformément à l'art. 590 du code civil si ce sont des bois taillis. Quant aux arbres futaies réunis en bois ou épars, ils devront se conformer à ce qui est ordonné pour les bois des communes.

En résumé, les curés sont relativement aux biens des cures, ce que les fabriques sont relativement aux biens des fabriques; il leur faut l'autorisation pour les aliéner de quelque façon que ce soit. Ici, d'après la législation invoquée, notre correspondant devait demander au préfet la permission de couper dix arbres, vieux, malades, improductifs, à condition de les remplacer par d'autres. Le produit de la coupe lui étant destiné, il aurait pu en faire ce qu'il aurait voulu. Ne l'ayant pas fait, le conseil de fabrique chargé par l'art. 1<sup>er</sup> du décret précité de veiller à la conservation des biens de la cure, peut l'attaquer pour avoir violé un règlement et le faire condamner à une amende au profit de l'Etat. Mais à quoi bon? Que gagnerait à cela la fabrique? Au reste, il n'est pas dit que le curé fût condamné à autre chose qu'à un blâme, ni même à un blâme étant donné le choix qu'il a fait de mauvais chataigniers et les plantations qu'il ne cesse d'opérer. A qui pourrait-on lui faire restituer le prix des arbres, puisqu'ils appartiennent à la cure dont il jouit?

Quant aux arbres qu'il ferait abattre pour l'entretien de l'outillage de l'exploitation, le code civil, art. 592, le lui permet, si c'est nécessaire, mais à la charge d'en faire constater la nécessité.

**Q.** — Ayant plaisir de connaître la nouvelle loi sur les percepteurs, il me suffirait de savoir si la dite loi a paru à l'*Officiel* et à quelle date?

**R.** — Nous n'avons point, quant à présent, les éléments nécessaires pour répondre à cette question qui ne rentre pas dans notre cadre.

**Q.** — Quel est, abstraction faite des règlements civils, le droit de l'église paroissiale à partager les libéralités faites par ses paroissiens à une autre église rationné sépulture?

**R.** — Nous ne saisissons pas bien le sens de la question. S'il s'agit de pures libéralités, comme celles-ci sont absolument facultatives, nous ne voyons pas sur quoi une fabrique pourrait se baser pour réclamer sa part. On donne à qui l'on veut et comme on veut.

S'il s'agit d'une sépulture faite dans une paroisse autre que la paroisse à laquelle appartient le défunt, et des frais nécessités par cette sépulture, c'est différent. Nous avons plusieurs fois traité cette question. Le droit d'enterrer tous les paroissiens est un droit essentiel du curé et de la fabrique; ce droit fait partie du casuel. Pour y déroger, il faudrait régulièrement ou l'autorisation de l'évêque ou au moins celle du curé de la paroisse du décès, si l'usage ou la règle du diocèse est de s'en contenter. Cette autorisation ne se donne que lorsque les droits d'enterrement ont été payés au curé et à la fabrique de la paroisse du décès, quand même on n'y ferait aucune cérémonie. Mais d'après quelle classe doivent être payés droits d'enterrement. Dans les tarifs de divers diocèses (approuvés par le gouvernement, conformément à l'article 69 de la loi du 18 germinal an x), le cas se trouve prévu, et ces tarifs statuent que ces droits doivent être conformes à ceux de la paroisse où a lieu la cérémonie. D'après la plupart des auteurs, surtout d'après le *Journal des conseils de fabrique*, qui n'est pas sans autorité, il en est de même quand il n'y a pas de tarifs homologués. Mais alors il n'y a rien de légalement obligatoire; on ne peut invoquer que la convenance.

Tout ceci est très facile quand il s'agit de deux paroisses voisines ou situées dans le même diocèse, parce qu'il est à présumer que le curé chargé de l'inhumation saura rappeler à la famille du défunt ses devoirs vis à vis de son confrère co-diocésain. Mais si le transport a lieu hors du diocèse, si la famille surtout n'est pas profondément chrétienne, le droit incontestable du curé et de la fabrique de la paroisse du décès nous paraît bien compromis, en tout cas très malaisé à faire respecter.

**Q.** — Une villa bâtie tout entière sur le territoire d'une cité, à la porte du parc, entrée principale, sur le territoire d'une autre cité. Craisson dit qu'une maison appartient à la paroisse sur laquelle se trouve l'entrée principale. Faut-il entendre par là l'entrée de la maison? Ou bien encore: la grille qui se trouve le long d'un boulevard avec la porte principale, est sur un territoire; le château est bâti sur un autre, la limite traversant la cour d'honneur entre la grille et l'habitation, quel est le curé?

**R.** — Craisson parlait canoniquement, et il ne pouvait entendre par entrée principale que celle de la maison d'habitation. Cependant cette règle — nous l'apprenons par l'histoire particulière de quelques diocèses, — souffrait des exceptions et a donné lieu plus d'une fois à des usages bizarres.

Nous connaissons un diocèse, et il ne doit pas être le seul, où, bien que l'entrée principale et même unique fût située sur le territoire d'une paroisse, les habitants se trouvaient tantôt sous la juridiction de l'un des curés, tantôt sous la juridiction du voisin, et quelquefois sous la juridiction simultanée de l'un et de l'autre selon qu'il s'agissait d'un mariage, d'une naissance ou d'un décès. Ainsi en était-il pour la plupart des moulins situés à cheval sur le ruisseau servant de limite aux deux paroisses. On naissait, ou plutôt on était censé naître dans la paroisse de A., on mourait ou l'on se mariait dans la paroisse de B. Cet usage local dont l'origine se perd dans la nuit des temps, a survécu pendant de nombreuses années à la réglementation moderne.

Quant à la deuxième question, elle doit se résoudre en vertu du Concordat. L'article 9 porte en effet : « Les évêques feront une nouvelle circonscription des paroisses de leurs diocèses, qui n'aura d'effet que d'après le consentement du gouvernement. » En conséquence, l'autorité civile a statué qu'aucune partie du territoire français ne pourrait être érigée en cure ou succursale sans l'autorisation expresse du gouvernement (*Loi du 18 germinal an X, art. 62*).

De fait, la circonscription générale des cures et succursales de l'empire a été déterminée, sur la proposition des évêques et des préfets, par un décret du 23 août 1803; celle des curés, succursales et chapelles créées depuis l'ont été également par un acte du gouvernement, soit décret, soit ordonnance; et l'acte d'une création de paroisse, sous quelque titre que ce soit, désigne toujours le titre de cette paroisse. Et si l'on reconnaissait la nécessité de changer la circonscription, ce changement ne pourrait s'opérer que par un décret du chef de l'Etat rendu sur la proposition de l'évêque et du préfet.

Pour résoudre le cas proposé par notre correspondant, du moins en ce qui concerne la jurisprudence civile-ecclésiastique, il suffit, mais il est nécessaire de consulter l'acte primordial de la circonscription faite en vertu de la législation précitée.

D'après cet acte, nous est-il dit, la limite des paroisses est entre l'habitation et la grille. Donc le curé de l'habitation est le curé du territoire sur lequel se trouve l'habitation; et il faudrait un acte spécial du gouvernement sur la proposition de l'évêque et du préfet pour qu'il en fût autrement. Nous ajouterons qu'il le faudrait également si, par hasard, la ligne de démarcation traversait la maison elle-même pour déterminer à laquelle des deux paroisses appartiendra l'habitation tout entière. Nous croyons savoir que cette détermination, quand il s'agit de deux communes diverses, est toujours basée, de fait, sur la circonscription communale. Au point de vue pratique, il n'y a donc pas de difficulté.

Q. — Que faut-il penser, d'après le droit canon, le droit civil et la convenance du cas suivant :

Dans une ville où il y a plusieurs paroisses, une famille change momentanément de domicile. De la paroisse Saint-Joseph où elle reste habituellement, elle va habiter quelque que temps une maison qu'elle possède dans la paroisse Saint-Antoine.

Là, un des membres de la famille tombe malade. Le curé de Saint-Antoine, c'est-à-dire de la paroisse où il se trouve, est appelé; il administre les derniers sacrements. Le malade meurt. Le curé de Saint-Joseph procède aux obsèques dans sa paroisse sans demander la permission du curé de Saint-Antoine prétendant qu'il use de son droit, pourvu qu'il fasse octroyer par la famille du défunt à la paroisse Saint-Antoine une légère redevance.

Le curé de Saint-Joseph a-t-il le droit d'agir ainsi ? Et le curé de Saint-Antoine n'a-t-il pas celui de se plaindre ? N'est-ce pas là une soustraction injuste ? Le corps n'appartient pas au curé de la paroisse du décès.....

R. — A tous les points de vue, le curé de Saint-Antoine a eu le droit de se plaindre et de protester. Sous ce rapport le droit civil est d'accord avec le droit canonique. C'est au curé seul qu'appartiennent toutes les fonctions qui, par leur nature, sont curiales, telles que le droit d'administrer les sacrements à toutes les personnes domiciliées dans l'étendue de sa paroisse, et de leur donner, en cas de mort, la sépulture ecclésiastique (*décision ministérielle du 22 avril 1803*). En pénétrant de son autorité privée dans la paroisse du voisin pour procéder aux funérailles d'un mort, il usurpait des fonctions qui ne lui appartenaient pas sur ce terrain qui n'est pas le sien. Nous l'avons dit plus haut dans une consultation sur un sujet presque identique, le droit d'enterrer tous les paroissiens est un droit essentiel du curé et de la fabrique; ce droit fait partie du casuel, et il n'appartient à personne de l'absorber ou de l'amoindrir. Il lui fallait, pour procéder aux funérailles, la permission du curé du lieu du décès (ou celle de l'évêque), et il ne pouvait obtenir cette permission qu'après avoir payé ou fait payer à la fabrique de la paroisse où avait eu lieu le décès qu'un droit équivalent à celui qu'il touchait lui-même, ainsi que nous l'avons déjà expliqué dans un article précédent.

Bien plus, le curé de la paroisse du décès a un privilège dont ne jouit pas le curé de l'inhumation. Il peut accompagner le mort jusques dans l'église de la paroisse de l'inhumation, sans que personne puisse s'y opposer, pourvu qu'il cesse toute espèce de chant et de cérémonies dès qu'il foule le seuil de l'église; tandis que le curé de cette dernière église ne peut pas, sans autorisation, franchir les limites de l'autre paroisse, sans permission.

## COURRIER DE L'UTILE

### RECETTES DE BLANCHISSAGE

1<sup>o</sup> *Moyen de rendre les eaux de puits propres au savonnage.*

Il consiste à décomposer les sels calcaires par



la potasse ou la soude, 30 grammes de ces substances suffisent pour 20 seaux d'eau. Il se précipite une poudre blanche qui est la chaux. On conçoit que toute l'opération consiste à bien répartir la soude ou la potasse dans la masse d'eau à purifier. Ainsi traitée, l'eau devient non seulement propre aux savonnages, mais encore à tous les autres usages domestiques.

### 2° Blanchissage à la saponaire.

Cette plante croît spontanément dans toute l'Europe, il est donc facile de se la procurer. Les racines sont profondes, longues de deux à trois pieds et de la grosseur du petit doigt, revêtues d'une écorce rougeâtre.

Toutes les parties de cette plante contiennent outre un principe amer, un autre principe mucilagineux qui donne à l'eau l'apparence d'une dissolution de savon. L'expérience a prouvé qu'elle en a aussi les propriétés.

L'usage de l'eau de saponaire remplace le savon surtout dans le lavage de grosses étoffes de laine blanche, telles que les serges, couvertures, etc., qu'elle nettoie très-bien et rend plus douces au toucher. Son emploi est de la plus grande simplicité; il suffit d'en faire une forte décoction et d'y bien laver les étoffes.

Une racine pulvérisée, connue dans le commerce sous le nom de saponaire d'Egypte, ou de racine de Hongrie, abandonne également à l'eau un mucilage très épais qui dégrasse bien les étoffes et leur donne de la souplesse. En Hongrie, on l'emploie à laver les laines. Elle leur donne du poids et de la douceur.

### 3° Eau propre à nettoyer les tissus de soie, de laine et de coton.

On prend des pommes de terre, que l'on jette dans un baquet rempli d'eau; on les laisse tremper quelques heures afin que la brosse puisse facilement les débarrasser de toutes les matières qui les accompagnent. On les réduit ensuite, au moyen d'une râpe ordinaire, en une pulpe que l'on reçoit sur un tamis placé au-dessus d'un vase contenant très peu d'eau. On parvient ainsi et par la pression, à faire sortir l'eau de végétation qui est dans la pulpe et qui se réunit dans le vase placé au-dessus du tamis. On laisse reposer, on sépare la partie solide, dont on pourra se servir comme aliment et on gardera l'eau pour l'usage.

On disposera ensuite une table, qu'on aura soin de recouvrir d'une toile bien propre, et on y étendra l'objet à nettoyer. On le frottera légèrement et à plusieurs reprises avec une éponge trempée dans le liquide séparé de la fécule, on rincera ensuite dans une eau bien claire. Si l'opération a été bien conduite, l'étoffe sera parfaitement propre.

### 4° Nettoyage des tapisseries et en soie de toutes couleurs.

On les frotte d'abord à l'aide d'une flanelle ou

d'une brosse de laine avec de la craie en poudre répandue par dessus, afin d'enlever la fumée et les autres matières étrangères qui n'adhèrent pas beaucoup; on les lave avec une décoction de saponaire, à l'aide d'une brosse ou d'une éponge; puis on les fait tremper dans de l'eau acidulée avec un peu d'acide citrique, pendant dix à quinze minutes; on les lave à l'eau claire et on les drapage ensuite; on les tend et coud sur un métier à broder, et l'on applique par derrière pour les apprêter, une ou deux couches de colle de pâte mêlée avec une partie de gomme arabique et on les fait sécher rapidement. Quelquefois, lorsque les tapisseries sont aux trois quarts sèches, on les repasse à l'envers, en observant de placer dessous un linge humecté avec de l'eau qui contient un peu de chlorure de calcium, ou d'alun, qui fixe ou ravive certaines couleurs.

### Traitement des maux de gorge.

Il ne faut jamais négliger un mal de gorge, si léger qu'il soit, parce qu'il peut dégénérer en *angine*, qui est une maladie terrible, trop commune de nos jours. Un traitement fort simple et très efficace du mal de gorge à son début est celui qui consiste à prendre de la glace en petits morceaux, qu'on laisse fondre dans la bouche en renversant la tête en arrière, de façon que la glace se trouve toujours en contact avec le fond de la gorge. Un mieux ne tarde pas à se faire sentir. On remplace alors la glace par du jus de citron, dont on prend une petite cuillerée à café, de cinq en cinq minutes, et qu'on avale, aussi lentement que possible. Lorsqu'on n'a pas de glace sous la main, on peut avoir recours aux pastilles de *chlorate de potasse*, qu'on se procure à bas prix chez les pharmaciens. Il ne faut point les mâcher, mais les laisser fondre dans la salive. Entre temps, on se gargarise avec une forte infusion de feuilles de ronce, sucrée avec du sirop de mûres. Je recommande en terminant aux personnes qui souffrent de la gorge de ne pas s'envelopper le cou outre mesure, cette pratique ayant pour résultat de faire monter le sang à la gorge et ne pouvant, par conséquent, que prolonger ou aggraver le mal.

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 29 julii 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis*.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDEAUD.

Publications nouvelles de la Société générale de Librairie catholique  
Victor PALMÉ, DIRECTEUR-GÉNÉRAL, 76, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS

## DE L'ÉGLISE & DE SA DIVINE CONSTITUTION

Par D.-A. GRÉA

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, ANCIEN VICAIRE GÉNÉRAL

Un beau volume in-8° de 513 pages . . . . . 7 fr. 80

« Vous avez fait un bien beau livre. Je l'ai lu avec bonheur, avec profit surtout. Il faudrait que tous les évêques le connussent et qu'il devint le manuel de tous les prêtres. » — (Extrait de la lettre de Mgr Gay, évêque d'Anthédon, à l'Auteur).

## ENCHIRIDION THEOLOGICUM

COMPLETENS

CONCILII TRIDENTINI ET CONSILII VATICANI CONSTITUTIONES  
CUM SELECTIS PIE IX CONSTITUTIONIBUS

Par HENRI RAMIÈRE

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS

Ouvrage posthume augmenté des principales Lettres Encycliques de Léon XIII

Un volume in-12 de 464 pages. . . . . 4 fr. 80

VIENT DE PARAÎTRE : 4<sup>me</sup> FASCICULE DE

## GLOSSAIRE ARCHÉOLOGIQUE DU MOYEN-ÂGE ET DE LA RENAISSANCE

Par VICTOR GAY

ANCIEN ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT, ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

2 volumes grand in-8° de 800 pages, ornés de plus de 2000 figures

PRIX DE SOUSCRIPTION

FORMAT GRAND IN-8° . . . . . 90 francs. — FORMAT IN-4° GRAND PAPIER . . . . . 150 francs.

L'ouvrage paraîtra en 10 fascicules, du prix de 9 francs, et de 15 francs pour le grand papier.

En vente : Fascicules 1, 2, 3 et 4

Ce répertoire archéologique du moyen-âge et de la renaissance, ou glossaire spécial donne, à l'appui des termes, une série de plus de trente mille textes originaux, avec figures d'après les monuments contemporains, la plupart inédits. Ce n'est point, à proprement parler, une histoire, mais une sorte de tableau, où les érudits trouveront souvent, avec l'explication de mots aujourd'hui inusités ou mal définis, l'image des objets qu'ils expriment, et dans lequel les collectionneurs et les curieux rencontreront, sur ces mêmes objets figurés, les renseignements historiques qui leur manquent.

## HISTOIRE DE M. HEMERY ET DE L'ÉGLISE DE FRANCE

PENDANT LA RÉVOLUTION

Vient de paraître : 1<sup>re</sup> partie. — Tome I<sup>er</sup>, LA RÉVOLUTION. Beau et fort volume in-8°. Prix : 6 fr.

Le tome II et dernier (2<sup>e</sup> partie) est sous presse.

## LA CITÉ ANTICHRÉTIENNE

Par Dom BENOÎT

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, ETC.

Deux forts volumes in-12 de xvii-517 et 667 pages, titre rouge et noir. Prix : 8 francs.

## LA CORÉE

Par Paul TOURNAFOND

Un volume in-18 de 172 pages, avec carte géographique.

Prix : 1 franc.

## VOYAGE EN CORSE

Par FAURE

Deux volumes in-12. Prix : 6 francs.

## TRENTE JOURS A LA CAMPAGNE

Par M. L.-M. CASABIANCA

Un beau volume in-12 de 464 pages. . . . . 5 francs.

Voici un aperçu des sujets traités :

Eclaircissements sur la nature. — La terre. — Les montagnes. — La mer. — Les fleurs. — Les arbres. — Les fleuves. — Les forêts. — Les mines. — Les torrents. — Les abîmes. — Les cavernes. — La solitude. — Le silence. — Les voix de la nature. — Lieux par où personne n'a passé. — Les animaux. — L'air et les vents. — Les sources minérales. — Les ruines. — Les travailleurs des champs. — Le beau temps. — Le mauvais temps. — La promenade. — La pêche. — Les croix dans les champs. — La matière. — Le repos. — Les chemins de fer. — La guerre dans la nature. — La nuit. — Les astres.

Ce livre qui contient des histoires intéressantes, des comparaisons gracieuses et fraîches, s'adresse aux personnes qui passent à la campagne une partie de la belle saison ; aux jeunes gens en vacances ; aux habitants de la campagne, aux personnes qui ont une horreur instinctive pour les productions malsaines et les mauvais romans.

## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédale, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure qualité sup.

Articles Religieux : Christs, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

PRESSER

POUR

IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI

Ecriture, Dessin, Musique, ou Caractères d'Imprimerie.



DEVOIS 25 FRANCS

Système à la portée d'un Enfant

PAUL ABAT, 125, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen frs



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

Spécialité de **CHEMINS DE CROIX** en peinture, en sculpture, etc. **L. CHOVEL**, 12, Vieux-Colombier, Paris. Médaille d'or de N. S. P. le Pape.

**M** **SON BOUASSE-LEBEL**, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
**LES SAINTS ÉVANGILES**, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — **CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS**.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR. HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus ancienne de France. **Félix GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en 1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 113. Grands et magnifiques cartons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM** et de la **PALESTINE**. Voir **POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

Maison **RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>re</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES A toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** **H. GARNIER**, Boulevard d'Enter, 230, PARIS (Prix Modérés).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 250 francs l'hectolitre, logé tous-jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par Sallèles (Aude).

## DISTRACTION UTILE

**DÉCOUPAGE** des bois et métaux pour amateurs. Machines, Scies, Bois, Dessins et Outils, Sculpture, etc.

**TOURS & ACCESSOIRES**

**LE MELLE**, 3, rue de la Fidélité, Paris.

Envoi franco du Catalogue illustré contre 0 fr. 30 c.



LE

# GOUDRON GUYOT



Sert à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie le sang et fortifie les estomacs délicats. Expérimenté avec succès dans les hôpitaux de France, Belgique, Amérique contre les affections de la **Poitrine**, de la **Gorge** et de la **Vessie**. C'est la meilleure boisson en temps de chaleur et d'épidémie.



**Refuser**

tout flacon ne

portant pas sur l'éti-

quette ma signature ci-

contre et mon adresse 19, rue

Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 32 :

PRÉDICATION : Pour le 12<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : la prière (sa nécessité). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Règlement concernant la musique sacrée (suite). — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Dans la messe votive du Sacré-Cœur, conserve-t-on les *Alleluia* de l'Introit? — Doit-on incliner la tête quand on nomme la Ste-Trinité? — Un abbé bénédictin peut-il officier pontificalement hors de son monastère? avoir deux mitres? Comment officie-t-il? — Peut-on acheter ou garder des actions des Théâtres? — Peut-on dire la messe avec un clerc qui ne sait pas le psaume *Judica me*? — Peut-on tenir avec le P. Balerini, que l'inceste n'annule pas la dispense du mariage? — Peut-on s'adresser à l'évêque pour l'inceste secret? — Quelle est la loi qui dispense de l'abstinence quand Noël tombe le vendredi? — Que faire au sujet d'un empêchement d'inceste pour un mariage qui remonte à 45 ans? — Peut-on donner l'Extrême-Onction à une personne qui va subir une opération très-dangereuse? — Doit-on acquitter des messes confiées à un prêtre étranger qui n'a pas informé de leur acquit? — Des riches peuvent-ils faire une offrande de peu de valeur à la quète de Pâques? — Faut-il que le cure fasse marier devant lui une catholique et un protestant en danger de mort, étant mariés civilement et sans enfants? — Peut-on en conscience faire annuler pour vice de forme un testament par lequel on est frustré? — Le signe de croix est-il obligatoire au premier verset des cantiques évangéliques? — Doit-on incliner la tête aux doxologies, et à ces mots de l'oraison du S.-Sacrement : *ita nos Corporis et Sanguinis tui sacra mysteria*? — Pour quoi *ejusdem* dans l'oraison de S. Josaphat? — Peut-on bénir après coup un second anneau de mariage? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Observation. — Qu'entend-on par l'embaufrage? A quelles peines expose-t-il? — Dans quels délais doivent être faits les enregistrements ou déclarations pour actes publiés ou sous seing privé? Quelles sont les peines en cas de contravention? — Quels sont les droits des riverains relativement à la pêche dans les rivières et canaux non flottables? Quels sont les engins et procédés de pêche prohibés? — Qu'est-ce qu'on entend par le mot de *malfoçon*? — Sur quoi repose le droit d'établir un cordon sanitaire? — Qu'entend-on par chèques? Quels avantages offrent-ils? — Que signifie que la police municipale a pour objet d'assurer le bon ordre, la sûreté et la salubrité publique? — COURRIER DE L'UTILE : Recettes concernant la batterie de cuisine et le mobilier.

## QUELQUES ÉCLAIRCISSEMENTS

EN RÉPONSE À PLUSIEURS ACTIONNAIRES  
de la

## SOCIÉTÉ DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

### PREMIÈRE QUESTION

*La réduction du capital nominal de la Société générale de Librairie catholique, par l'échange de trois actions actuelles contre une action nouvelle, fait-elle perdre quelque chose aux actionnaires?*

Telle est la question qu'on nous pose. Voici notre réponse :

Il n'y a que réduction *nominale*, réduction du nombre des titres; mais l'actif social, réel, par conséquent, la part proportionnelle de chaque actionnaire, restent tels que devant.

Puisqu'il n'y a rien de changé dans l'actif réel de la Société, dans les moyens d'action de la Société, qu'il y ait 8,000 ou 24,000 titres, les bénéfices, le dividende total de chaque exercice seront absolument les mêmes; mais, répartis sur un nombre de titres trois fois moindre, la part de chaque titre sera trois fois plus forte. Supposons, pour donner une exposition et une preuve mathématiques, un

exercice produisant 360,000 francs de bénéfices : avec les 24,000 titres actuels, chaque titre toucherait 15 francs, 3 titres 45 francs; avec les 8,000 titres nouveaux, chaque titre touchera 45 francs, soit 15 francs, 3 titres 45 francs.

Quand le terme statutaire de la Société sera venu, ce ne seront pas 500 francs qui seront remboursés à chaque titre, mais tout l'actif social qui sera réalisé et partagé en 8,000 parts au lieu de 24,000. La réalisation peut donner un chiffre variable, supérieur ou inférieur à 12 millions, suivant les circonstances. Adoptons ce chiffre pour notre calcul. Avec les 24,000 titres actuels, chaque titre toucherait 500 francs, soit 15 francs, 3 titres 45 francs; avec les 8,000 titres nouveaux, chaque titre touchera 1500 francs, soit 500 francs, 3 titres 1500 francs.

Il est ainsi bien démontré que la réduction *nominale* du capital et l'échange de 3 titres contre un ne diminuent en rien la part du dividende et du capital de chaque actionnaire.

### DEUXIÈME QUESTION

*Cette réduction nominale, qui ne lèse personne, doit-elle être avantageuse à la Société et à ses actionnaires?*



Ceci encore est évident, puisque, d'une part, de sérieuses économies seront réalisées par rapport au fisc, et que, d'autre part, le cours des titres en ressentira les heureux effets.

Les hommes expérimentés jugent de l'état commercial d'une société par la situation vraie de ses affaires, par l'actif réel qu'elle possède, par les échéances auxquelles elle a à faire face et enfin par les charges qui lui incombent. Mais le plus souvent, ne prenant pas la peine d'examiner le fond des choses, ou étant inhabile à le faire, on pronostique de la solidité d'une affaire industrielle par le cours de ses actions.

Supposons comme exemple deux établissements identiques, ayant le même *actif réel*, distribuant la même *somme de dividendes*, mais ayant, l'un plus, l'autre moins du capital nominal.

Premier établissement, 6 millions d'*actif réel*, 200,000 francs de bénéfices à distribuer; mais capital *nominal* de 2 millions seulement représenté par 4,000 actions: chaque action touche alors 10 0/0

Second établissement, 6 millions d'*actif réel*, 200,000 francs de bénéfices à distribuer; mais capital *nominal* de 6 millions également représenté par 12,000 actions: chaque action ne touche alors que 3 0/0.

Les deux établissements se valent, produisent avec les mêmes moyens, les mêmes bénéfices, et pourtant, le premier sera réputé très prospère, parce qu'il donne 10 0/0, tandis que le second sera ébranlé dans son crédit, parce qu'il ne donne que 3 0/0. Le public s'adressera de préférence au premier établissement et en recherchera la clientèle. Il s'éloignera du second en le discutant.

M<sup>e</sup> Barboux a donc bien raison d'écrire: « La réduction du capital, quand les actions sont entièrement libérées, est, de toutes les modifications aux statuts, une des plus sages que puisse faire une société.

### TROISIÈME QUESTION

*La décision de l'Assemblée du 19 mai, réduisant le capital nominal, est-elle légale et obligatoire pour tous les actionnaires?*

Ce sont les grands commentateurs du droit et la Cour même qui vont répondre.

M<sup>e</sup> Bardoux: « Diminuer le capital social en réduisant ou le nombre ou la valeur nominale des actions déjà libérées, et sur lesquelles il ne reste plus rien à appeler, n'est pas diminuer l'actif social. Cet actif social demeure, après la réduction du capital, ce qu'il était avant, et, par suite, nous estimons qu'aucune des dispositions de la loi du 24 juillet 1867 ne met obstacle à une réduction qui serait opérée dans de semblables conditions. »

M<sup>e</sup> Vavas seur: « A l'égard des actionnaires, il est démontré que leur intérêt individuel est d'accord avec l'intérêt social pour conseiller la réduction; la volonté de la majorité devra faire loi. C'est ainsi que la Cour de cassation (arrêt du 29 mars 1864) a reconnu à l'assemblée générale le pouvoir de supprimer le capital nominal des actions

« pour en faire des actions de quotité, et la jurisprudence s'est toujours montrée favorable aux sociétés anonymes qui, par un procédé quelconque, veulent assurer la sincérité du chiffre de leur capital, qui est la seule garantie offerte aux tiers. (Cassation, 11 mars 1868, et arrêt du 29 mars 1854) »

M<sup>e</sup> Robinet de Cléry, le magistrat éminent, le défenseur éloquent des congrégations religieuses, le catholique énergique dont la conscience ne connaît ni les détours, ni les compromis, notre conseil: « Une telle réduction rentre bien plus dans les moyens pratiques de faire fonctionner la force sociale, que dans les éléments essentiels de l'organisation et de la constitution de cette force. Or, pour tout ce qui touche au fonctionnement des éléments sociaux, tout le monde reconnaît que la compétence de la majorité statutaire, autorisée à modifier les statuts, doit s'exercer librement. »

Enfin, un arrêt de la Cour de Paris, du 30 janvier 1884, dit textuellement que, à moins d'une interdiction formelle et écrite dans les statuts d'une société, les actionnaires réunis en assemblée générale et délibérant dans la plénitude de leur souveraineté, ont le droit de prendre toutes résolutions soit pour augmenter, soit pour réduire le capital.

### QUATRIÈME QUESTION

*Enfin l'exécution de la décision prise, l'échange des titres à raison de trois actions actuelles contre une action nouvelle, est-il chose facile?*

Ici encore nous répondons affirmativement.

Il n'y a d'abord aucune difficulté pour les possesseurs de trois titres ou d'un nombre multiple de trois.

Ceux qui n'ont que une ou deux actions, ou une fraction en plus d'un multiple de trois, devront s'entendre comme les héritiers qui trouvent des titres dans une succession. Ce sera facile, parce que comme le dit M<sup>e</sup> Robinet de Cléry, pour le succès de cette opération, la direction de la Société doit pouvoir compter sur le loyal concours de tous les associés: en cette circonstance surtout, où il s'agit d'une œuvre et d'actionnaires catholiques, douter de cela serait une injure; facile, parce que, dès lors qu'il est bien démontré que cette résolution ne lèse personne et est au contraire avantageuse aux actionnaires, tous ne peuvent qu'y souscrire; facile, parce que dans nos rangs, personne ne fait objection à ce qui est la loi et le droit; facile, parce que tous trouveront dans le concours, les bons offices, les facilités que la société sera heureuse d'offrir à ses actionnaires, le moyen de tout terminer au mieux des intérêts de la société et des sociétaires.

## PRÉDICTION

Pour le 12<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE :  
LA PRIÈRE (SA NÉCESSITÉ)

JOUEZ LE

Oportet semper orare.  
(Luc., xviii, 1.)

La prière n'est point pour nous une chose facultative, c'est une œuvre obligatoire au premier chef, tel point que saint Liguori ne craint point de poser cette règle générale, que les adultes qui se souviennent n'y réussissent qu'au moyen de la prière, que ceux qui ne prient pas comme il faut se condamnent infailliblement. Le même saint déplore que les prédicateurs et les confesseurs n'en parlent presque pas, et que les ouvrages de piété, même les plus répandus, n'y insistent pas assez. » Dans l'intérêt de vos âmes, pour accomplir un de vos devoirs les plus sacrés, pour la gloire de Dieu, nous voulons éviter ce reproche. Aujourd'hui mon but sera de faire ressortir aux yeux de votre cœur la nécessité de la prière. Sur quoi se fonde cette nécessité? Quelle est l'inanité des objections de l'impiété ou de la tiédeur sur ce point? La réponse à ces deux questions fera l'objet et le partage de cette instruction.

### I

I. Nous devons prier, c'est Dieu lui-même qui nous le commande formellement. « Il faut toujours prier, » nous dit Notre-Seigneur, *Oportet semper orare*. Les apôtres insistent dans toutes leurs épîtres sur cette grave obligation. « Soyez vigilants, dit saint Pierre, et veillez dans la prière » (I Pet., iv, 7). Et saint Paul : « Priez sans relâche, rendez grâces à Dieu en toutes choses, car telle est la volonté de Dieu » (I Thess., v, 17). Pendant le saint sacrifice, avant l'oraison dominicale, l'Eglise fait dire au prêtre ces paroles significatives : « Avertis par les commandements salutaires du Sauveur, et formés à son école divine nous osons dire : Notre Père, etc. » Nous devons prier de cœur parce que c'est le cœur qui est l'âme de la prière, et de bouche parce qu'il faut que notre corps rende gloire à Dieu. Nous devons prier pour nous, pour nos parents, nos supérieurs, nos bienfaiteurs, pour les justes et les pécheurs, pour les âmes du purgatoire, pour tous les hommes et même pour nos ennemis. Nous devons demander surtout les biens de l'âme, mais aussi les biens temporels en tant qu'ils sont utiles à notre salut, et avec soumission à la volonté de Dieu. Nous devons prier Dieu comme la source de tous les biens, les anges et les saints et surtout l'auguste Marie comme nos intercesseurs auprès de Dieu. Nous devons prier tous les jours : le matin, pour remercier Dieu de l'existence, lui rendre hommage de notre être et lui demander les grâces dont nous avons spécialement besoin ; le soir, pour rendre grâces à Dieu, implorer le pardon de nos fautes et solliciter la faveur de passer la nuit sans malheur ni danger. Nous devons

prier le dimanche et les fêtes d'obligation par l'assistance religieuse au saint sacrifice. Nous devons prier dans nos tentations pour obtenir lumière, force et courage, afin de résister aux suggestions du démon ou de la mauvaise nature. Nous devons prier surtout à l'heure de la mort qui est le moment suprême et décisif. Il faut prier avant nos travaux, avant nos diverses entreprises, surtout quand elles sont importantes. Il est de la plus haute convenance de prier avant et après nos repas.

II. Il faut prier, c'est la droite raison qui le proclame bien haut. Dieu est notre maître absolu, puisqu'il nous a donné l'être et nous le conserve à chaque instant ; il nous a comblés de ses dons et ne cesse de nous en accabler. Comme notre créateur et comme notre bienfaiteur, il a les droits les plus absolus à nos hommages et à notre reconnaissance ; j'ose même dire que malgré sa puissance, il ne peut renoncer à notre adoration et à notre gratitude, qui sont deux formes principales de la prière ; il cesserait d'être Dieu si légitimement nous pouvions nous tenir indépendants de sa souveraineté, indifférents à ses bienfaits.

Maintenant ramenons sur nous nos regards, et nous verrons que nos nécessités multipliées nous font un devoir de la prière continue, *Humanum opponit necessitatem quasi deprecatricem* (Tertull., adv. Marc. l. iv). Nous sommes dans une indigence extrême pour les biens matériels, pour les biens de l'esprit et du cœur, et surtout pour les biens surnaturels. Nous ne pouvons pas même avoir de nous-mêmes une pensée dans l'ordre du salut. Que fait le pauvre et l'indigent ? il s'adresse au riche. Je suis pauvre, donc je dois prier Dieu ! — Nous sommes journellement le jouet du malheur qui se présente à nous sous toutes ses formes. Que de calamités individuelles et sociales, que de peines de famille, que de tortures morales et physiques nous subissons dans cette vallée de larmes ! Que fait le malheureux ? il cherche un consolateur ; mais les consolations humaines sont si rares, si imparfaites, j'irai donc à celui qui peut vraiment me consoler et me délivrer, je prierai Dieu, je lèverai mes regards vers les saintes montagnes d'où vient le secours, je dirai comme le prophète : « O Dieu, je répands ma prière devant vous, et je vous révèle ma profonde affliction. Vous êtes mon espérance et mon bien, délivrez-moi de ceux qui me persécutent. » — Nous sommes pécheurs, nous avons besoin d'apaiser le souverain législateur, de lui offrir nos regrets et nos expiations, de faire pénitence. Mais faire pénitence, c'est prier. — Nous sommes environnés de dangers, les tentations les plus variées nous pressent : c'est le monde avec ses fausses maximes et ses exemples scandaleux, c'est le démon avec ses pièges perfides, c'est notre mauvaise nature avec ses inclinations perverses. Les ennemis nous enveloppent de toutes parts. Il nous faut aide et assistance. Appelons donc au



secours, prions, écrivons-nous comme les apôtres : « Seigneur, nous périssons, sauvez-nous, » *Domine, salva nos, perimus!* (Matth., VIII, 25.) — Enfin nous sommes dévorés du besoin du divin. Le terrestre, si splendide qu'il soit, ne nous suffit pas; le passager, le temporel, si attrayant qu'il paraisse, ne nous rassasie pas; il nous fait plus que la matière, il nous faut le spirituel, il nous faut l'éternel, il nous faut communiquer avec Dieu, parler à Dieu, jouir de Dieu, c'est là notre mal sublime ici-bas. Or, communiquer avec Dieu, parler à Dieu, jouir de Dieu, c'est prier ! Oui, la prière est une impérieuse nécessité pour notre nature, et Bossuet exprime une admirable vérité quand il dit : « Ne voyons-nous pas que sitôt que nous sommes parvenus à l'usage de raison, je ne sais quelle inspiration nous apprend à réclamer Dieu dans toutes les nécessités de la vie, dans toutes nos afflictions, dans tous nos besoins ? Un secret instinct élève nos yeux au ciel, comme si nous sentions en nous-mêmes que c'est là que réside l'arbitre des choses humaines. Et ce sentiment se remarque chez tous les peuples du monde, dans lesquels il est resté quelques traces d'humanité, parce qu'il n'est pas tant étudié qu'il est naturel, et qu'il naît dans nos âmes, non tant par doctrine, que par instinct » (1<sup>er</sup> Sermon pour la Circoncision). Aussi bien l'humanité a-t-elle toujours prié, le paganisme lui-même a prié. La prière est universelle, perpétuelle, inextinguible, au cœur de l'homme. En vain, par orgueil ou sensualisme, se raidit-il contre elle, il est des heures où, comme forcé par une puissance irrésistible, il s'écrie humilié et suppliant : « Mon Dieu, à mon secours ! » En vain les révolutions bouleversent les nations, abattant les autels, chassant les ministres sacrés; quand la tempête est passée, les autels se relèvent, les prêtres sont rappelés, et au nom de tout le peuple réuni dans la prière, ils offrent au Souverain de l'univers avec des hommages solennels les vœux de la société !

III. Une preuve non moins convaincante de la nécessité de la prière ce sont les désastres qu'entraîne sa cessation. Au jugement de la tradition, la prière c'est la respiration, l'aliment de l'âme; c'est le fondement des vertus, la racine du bien moral, l'arme indispensable pour résister aux ennemis du salut, le rempart de la cité de notre cœur. La négliger c'est fatalement l'invasion ennemie avec son cortège de ruines, c'est la défaite, c'est l'écroulement, c'est l'étouffement, c'est la mort, parce que c'est la privation de la grâce.

Malheur, trois fois malheur aux sociétés où la prière nationale a cessé de monter vers Dieu. Elles seront punies, désolées, bouleversées. Hélas ! la France qui se fait gloire d'être athée comme nation, quelle preuve lamentable elle donne au monde de cette assertion !... Malheur, trois fois malheur aux familles où l'on ne prie plus : elles

ne sont point bénies de Dieu ; des épreuves inopinées et inexplicables les frappent ; l'autorité, le respect, l'obéissance, le dévouement mutuel sont méconnus ! Malheur, trois fois malheur aux individus qui ne prient plus : leur vertu a bientôt sombré, la vie surnaturelle est éteinte, il peut rester quelque vernis d'honnêteté humaine, mais le cœur est gâté. « Quelquefois ce n'est qu'une langueur, des défaillances singulières. On cherche l'âme, l'âme virile, on ne la trouve plus. On essaye de la réveiller, mais en vain. La vie manque. Le courage, l'énergie, les élans généreux, les fortes résolutions, tout cela a disparu avec la prière. D'autrefois, ce sont des tristesses sans cause, une irritabilité, un dégoût de l'existence, des colères contre Dieu, contre les éléments, contre soi-même. Regardez de près. Tous ces malaises, tristesses, désespoirs, ne sont, dans une foule d'hommes, que des prières refoulées. L'homme moral est agité, oppressé, parce qu'il a enfermé, scellé hermétiquement en lui des sentiments qui ont besoin d'expansion. La prière supprimée est comme la vapeur comprimée. Elle fait sauter la vie. Tel homme ne se serait pas suicidé s'il avait prié... Ou la prière ou la révolte; ou la résignation qui s'agenouille et prie Dieu, ou le désespoir qui le blasphème et le brave ! Les pleurs qu'on ne laisse pas couler étouffent. Les prières qu'on contient et qu'on refoule asphyxient <sup>1</sup>. »

## II

La loi divine positive et la loi naturelle nous font donc un devoir de la prière. Cependant la passion et l'ignorance, pour se dispenser de cette obligation, se font des prétextes et s'abritent derrière de spécieuses objections. Entendons ces objections et faisons-y réponse, pour que notre conviction devienne de plus en plus ferme, et notre zèle pour la prière de plus en plus actif.

I. On dit : « La prière est impossible, car elle contrarie les lois immuables et éternelles : Dieu ne peut chaque jour changer ses plans des milliards de fois. D'ailleurs, il n'arrivera que ce que Dieu a prévu. » Comme si la prière n'est pas une loi du monde ; comme si journellement l'homme par son industrie et sa liberté ne modifie pas les influences des forces naturelles, comme si Dieu dans ses prévisions ne tient point compte de l'action de notre libre arbitre. Laissons d'ailleurs la parole à un illustre chrétien <sup>2</sup>. « Si un philosophe à la mode, dit-il, s'étonne de me voir employer la prière pour me préserver de la foudre, je lui dirai : Et vous, Monsieur, pourquoi employez-vous les paratonnerres ? Et pour m'en tenir à quelque chose de plus commun : Pourquoi employez-vous les pompes dans les incendies, et les remèdes contre les maladies ? Ne vous opposez-vous pas ainsi, tout comme moi, aux lois éternelles ? — Oh ! c'est bien différent, me dira-t-on

<sup>1</sup> Bougaud, la *Vie chrétienne*, p. 91.

<sup>2</sup> Joseph de Maistre.

si c'est une loi, par exemple, que le feu brûle, n'est une aussi que l'eau éteigne le feu. — Et moi, je répondrai : C'est précisément ce que je dis ; mon côté ; car si c'est une loi que la foudre produise tel ou tel ravage, c'en est une aussi que la prière, répandue à temps sur le feu du ciel, éteigne et le détourne. Soyez assurés qu'on ne peut pas contre la prière une seule objection qu'on puisse retourner contre la médecine, contre la science. Ce malade doit mourir ou ne doit pas mourir ; donc il est inutile de prier pour lui. — Et moi je dis : Donc il est inutile de lui administrer des remèdes ; donc il n'y a point de médecine. Il y a la différence, je vous prie ? Nous ne voulons pas faire attention que les causes secondes combinent avec l'action supérieure. Cet homme mourra ou ne mourra pas : oui, sans doute, il mourra s'il ne prend pas de remèdes ; et il ne mourra pas s'il en use. Cette condition, s'il est permis de s'exprimer ainsi, fait partie du décret éternel. » De même pour la prière. Cet homme allait à la mort ; mais on a prié, et la loi générale de la prière a triomphé de la loi générale de la maladie.

II. On dit : « La prière est inutile, car Dieu connaît bien nos besoins, il n'est point nécessaire de les lui exposer. » Aussi ce n'est point pour prendre quelque chose à Dieu que nous lui exposons nos besoins, *Scit enim Pater vester quid vobis sit, antequam petatis eum* (Math., vi, 8). Nous prions pour faire acte d'humilité, de confiance et de soumission à Dieu. Nous prions pour reconnaître qu'il est la source de tous les biens. Il exige que nous le priions, pour que nous apprécions mieux ses bienfaits, *Ita voluit Deus ut vilesceat quod dederit* (S. Aug., Serm., cxi). Nous prions afin de dilater notre cœur et de le servir davantage. « Cher ami, dit J.-J. Rousseau, répondant à cette objection, le plus grand de tous nos besoins et le premier pas pour sortir de notre misère, c'est de la connaître. Soyons sensibles pour être sages, voyons notre faiblesse pour être forts. »

III. On dit : « La prière est déshonorante pour la dignité humaine. » Cette objection est du philosophe Rousseau, l'homme aux pompeuses contradictions. « La prière abaisse l'homme, dit-il, elle l'amoindrit. Reste debout, mon ami, tu seras encore assez petit. Au lieu de prier, travaille. L'indignité n'est belle ni quand elle s'adresse à Dieu, ni quand elle s'adresse aux hommes. » Eh bien ! n'estime-t-on pas un grand honneur, s'écrie saint Chrysostome, de converser avec les grands de ce monde, ne serait-ce qu'une fois dans l'année ? par la prière, nous pouvons parler librement, non point à un roi de la terre, mais au Souverain de l'univers entier, et cela non point une fois par an, par mois ou par jour, mais toutes les fois que nous voulons ! Il est toujours disposé à nous écouter avec attention ! Quel honneur ! Quel privilège insigne !

IV. On dit : « Mais la prière est fatigante et ennuyeuse ! » Ici c'est, si vous le voulez, saint François de Sales qui répondra. Ce grand Docteur expliquait un jour aux petits enfants les plaisirs que goûtaient nos premiers parents dans le paradis. « Une de leurs plus douces joies, leur disait-il, était de pouvoir s'entretenir avec le bon Dieu lui-même, et d'oser lui parler comme à un père bien-aimé. — Hélas ! s'écrie un petit garçon, c'est bien dommage qu'il n'en soit plus ainsi ! J'aimerais tant de parler au bon Dieu, et ce serait si beau de pouvoir m'entretenir avec lui. » Le saint évêque se réjouit de cette interruption, et sourit en entendant les regrets de l'enfant, auquel il s'empressa de dire : « Soyez consolé, mon enfant ! Si nous avons perdu le paradis à cause du premier péché, nous n'avons point perdu Dieu lui-même ; partout il est près de nous, et à chaque moment et en tout lieu nous pouvons lui parler, surtout par la prière. En priant nous entretenons un commerce avec Dieu, comme des enfants avec leur père bien-aimé, et, selon les paroles de l'Écriture, ce commerce avec Dieu n'a rien d'amer et sa société n'a rien de fâcheux ; au contraire, on n'y trouve que joie et douceur. » Oui, la prière est la douceur des douceurs. Comme les saints l'ont expérimenté délicieusement ! Elle ravive, elle rafraîchit, comme une rosée céleste, nos célestes espérances, elle rassérène nos âmes, selon le mot splendide de saint Thomas, *Cor precibus serenatur* (In Matth. c. vi). Quand on a bien prié, on éprouve une impression indéfinissable d'un calme qui n'est point de la terre.

Ranimons donc notre foi dans la prière. Prions : Dieu le veut, la raison nous le commande. Prions, car la prière est le nœud vital du Christianisme, le centre de la vie religieuse, la source de la piété, le soleil qui éclaire et vivifie, la porte du ciel !

## CONGRÉGATIONS ROMAINES <sup>1</sup>

### S. Congrégation des Rites.

#### RÈGLEMENT CONCERNANT LA MUSIQUE SACRÉE (Suite)

##### § I.

Règles générales sur la musique sacrée figurée, vocale ou instrumentale, permise ou prohibée dans l'Eglise.

Art. I. La seule musique vocale figurée <sup>2</sup> per-

<sup>1</sup> Pour les dévisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — Ritranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 46) f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>e</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Saints-Pères, Paris.)

<sup>2</sup> Nous reproduisons l'expression « figurée » du texte italien, quoique en français elle ne soit pas nécessaire, le mot « musique » signifiant chez nous la *musique figurée*, par opposition au plain-chant (Note de la Direction).



mise dans l'Eglise est celle dont les chants graves et pieux conviennent à la Maison du Seigneur et à la louange de Dieu et servent, en s'accommodant au sens des paroles, à exciter davantage les fidèles à la dévotion. C'est à cette idée que doivent répondre les œuvres de musique vocale figurée, même quand elle est avec accompagnement d'orgue ou d'autres instruments.

Art. II. La musique d'orgue figurée doit répondre au caractère lié, harmonique et grave de cet instrument. La musique instrumentale en général doit soutenir et orner le chant, mais non l'écraser sous le fracas. Les interludes d'orgue ou d'instruments, toujours originaux<sup>1</sup>, doivent être en rapport avec le sérieux de la liturgie sacrée.

Art. III. La langue propre de l'Eglise étant le latin, lui seul devra être employé dans la composition des pièces de musique sacrée figurée. Les paroles des mottets seront empruntées à la Sainte Ecriture, au Bréviaire, au Missel romain, aux hymnes de Saint Thomas d'Aquin ou de quelque autre saint Docteur, ou à d'autres hymnes et prières approuvées et usitées dans l'Eglise.

Art. IV. La musique vocale ou instrumentale prohibée dans l'Eglise est celle qui par son caractère ou par la forme qu'elle revêt, tend à distraire les auditeurs dans la maison de la prière.

(A suivre.)

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Lorsqu'on dit la messe votive du Sacré-Cœur, doit-on conserver les deux *Alleluia* de l'*Introït*?

R. — Non, on doit les omettre. Ce point a été décidé en 1865 sur la demande de Mgr Regnier, alors archevêque de Cambrai. L'illustre prélat avait adressé cette question :

« In introïtu Missæ Sacratissimi Cordis Jesu duo leguntur *Alleluia*. In missis votivis extra Adventum et Quadragesimam tolline debent ista *Alleluia*? »

La sacrée Congrégation répondit : « Affirmative. Atque ita rescripsit et servari mandavit. Die 16 septembris 1865 » (n. 5351, ad 5).

Q. — Est-il vrai qu'on doive incliner la tête à la fin des hymnes quand on nomme la Sainte Trinité. Donner des preuves?

R. — Oui, on doit faire cette inclination, au moins par convenance. Voici les preuves :

Le Cérémonial des Evêques, parlant de l'hymne de Matines, ajoute : « Et in fine cum nominatur Sancta Trinitas, omnes profunde se inclinant » (Livre II, chap. 6, n. 8).

<sup>1</sup> On veut que les morceaux d'orgue aient été écrits en vue de l'Eglise (N. de la D.).

Nous avons dit au moins par convenance, en 1816, l'évêque de Tury ayant posé la question suivante : « An fieri debeat inclinatio capitis cum pronuntiatur nomen Sanctissimæ Trinitatis, si fit cum profertur nomen Jesus? » reçut cette réponse : « ut ad præcedentia 38 et 39; » or les 38 et 39 auxquels renvoie la sacrée Congrégation des rites, portent : « Congruere, ut fert præceptum universalis præsertim Urbis » (S. R. C. 7 septembre 1816, n. 4526, ad 40).

Q. — 1° Un abbé bénédictin peut-il officier pontificalement hors de son monastère?

2° Porter deux mitres?

3° Comment doit-il officier?

R. — Ad I. Les Abbés qui ont l'usage des Pontificaux, peuvent célébrer pontificalement dans leurs propres églises, lorsqu'elles sont exemptes de la juridiction épiscopale.

Mais ils ne le peuvent pas dans une autre église, lors même qu'elle serait exempte de la juridiction épiscopale. Ils ne le peuvent pas, même qu'ils auraient été invités à y venir officier. C'est ce qui résulte du décret porté par Alexandre VII le 27 septembre 1659 : « Invitati ad ecclesiam exemptam, nec in illa pontificalibus uti possunt. »

Ad II. Les Abbés peuvent-ils porter deux mitres? Il le semble, car le décret d'Alexandre VII déclare qu'ils ne porteront pas la mitre précieuse à moins d'un Indult apostolique : « Mitram præciosam, nisi illis expresse a S. Sede indultam, adhibeant. » Par là même que la mitre précieuse est seule prohibée, il en résulte que les deux mitres sont permises. Et comme le texte ne fait aucune distinction entre église propre et église étrangère, on doit conclure que les abbés peuvent porter ces deux mitres dans toutes les églises où ils ont le droit d'officier.

Ad III. Comment doivent-ils officier? Cette question est bien vaste et bien générale; et nous engageons nos amis à poser des questions plus précises. Nous donnons une réponse qui nous semble suffisante, et qui repose sur des données certaines. Si elle n'embrasse pas les détails de cultes que nos vénérés correspondants ont en vue, ils voudront bien nous écrire à nouveau.

Lorsque les Abbés se rendent à l'église pour célébrer pontificalement les Offices, ils ne doivent pas permettre que leurs religieux les accompagnent.

Outre le diacre et le sous-diacre de la messe, ils peuvent être assistés de deux diacres en surplis et d'un seul prêtre en chape. Deux chapelains portent, l'un la mitre, l'autre la croix; et deux acolythes portent les cierges. En outre, deux religieux en chape, deux autres en chasuble et deux autres en tunique peuvent assister à l'office, mais ils ne doivent pas s'asseoir sur les sièges ou stalles du chœur, mais sur des bancs.

quettes sans dossier et couvertes d'étoffe de laine de couleur verte.

On doit attacher un voile au nœud de la crosse de l'Abbé, d'abord pour la distinguer de la crosse épiscopale, ensuite pour marquer l'infériorité de l'Abbé à l'égard de l'évêque.

Ils ne peuvent pas accorder ou publier d'indulgences.

Lorsqu'ils marchent dans l'église, ils ne peuvent bénir le peuple, lors même qu'ils seraient revêtus des ornements pontificaux. Mais ils peuvent le bénir d'une triple croix aux offices pontificaux. Nous rappellerons ici que les Abbés ne peuvent célébrer pontificalement que trois jours dans l'année; et encore n'ont-ils pas le droit de célébrer ainsi tous les Offices, mais seulement la Messe, Vêpres, Matines et Laudes.

Q. — 1<sup>o</sup> Peut-on garder ou acheter des actions des théâtres des Variétés, du Palais-Royal, des Folies-Bergères, etc. ?

2<sup>o</sup> Peut-on dire la messe avec un clerc qui ne sait pas le psaume *Judica* du commencement ni le *Confiteor*, ni les prières qui suivent. Pour le reste ce clerc répond encore.

R. — Ad I. Il n'est point permis d'avoir des actions dans les théâtres sus-mentionnés, qui sont des plus mauvais et ressemblent fort à des maisons publiques, par la raison toute simple qu'il n'est point permis de coopérer à des œuvres malsaines et corruptrices. L'actionnaire est un associé qui a sa part dans l'œuvre bonne ou mauvaise, à laquelle il apporte sa coopération effective.

Si on objecte qu'il est permis, d'après le sentiment assez commun des théologiens, de louer sa maison à des personnes de mauvaise vie, on répondra qu'il y a une différence entre l'actionnaire dont il s'agit, et celui qui loue sa maison, *positis ponendis*, à des personnes de mauvaise vie. La coopération de celui-ci est éloignée et purement matérielle. Or une raison grave peut rendre cette coopération licite : par exemple, si le propriétaire ne trouvait pas à louer sa maison à d'autres, ou si d'autres ne lui offraient pas un prix convenable. J'ai dit *positis ponendis*, c'est-à-dire, qu'il faut pour que cette coopération soit licite, outre la raison qui vient d'être donnée, que ces personnes de mauvaise vie soient tolérées dans le lieu par l'autorité publique dans le but d'éviter un plus grand mal : il faut que la maison, qui est louée, ne soit pas plus apte qu'une autre par sa situation ou sa disposition, à favoriser et encourager le vice; il faut que les voisins honnêtes n'aient pas à souffrir du voisinage de ces personnes.

Ces conditions posées, on admet assez généralement que la location est licite. Ici la coopération n'est que matérielle; elle est éloignée. Il en est autrement de la coopération de celui qui est associé pécuniairement à une œuvre mauvaise; elle est prochaine et formelle, puisqu'elle

a pour effet direct d'encourager et de soutenir cette œuvre, dans laquelle par conséquent l'actionnaire a sa quote-part.

Ad II. Régulièrement il n'est pas permis de dire la sainte messe, avec un servent qui ne sait pas répondre à l'*Introïbo* : la rubrique prescrit au prêtre de réciter alternativement avec le servent, le psaume *Judica me*, et les versets qui suivent. Dans ce cas, on pourr. it recourir à l'obligeance d'une autre personne, qui réciterait, même en dehors du sanctuaire, les prières que le servent ne sait pas.

NOTA. Un bon moyen, pour aider le servent de messe à bien s'acquitter de son office, c'est de lui mettre sous les yeux un petit carton, où sont imprimés les répons de la messe, qu'il doit savoir.

Q. — Quel compte peut-on tenir de l'opinion du P. Ballerini, qui prétend que l'inceste n'annule pas la dispense, et qu'il n'est pas nécessaire de le déclarer (tome II, p. 362, 4<sup>e</sup> édition). N'y a-t-il pas une décision récente (avril 1882) qui la condamne ?

R. — Le Père Ballerini dans ses annotations (n<sup>os</sup> 776, 871, 872 Gury), prétend prouver qu'il n'est pas nécessaire de révéler l'inceste commis entre les parents et alliés, qui demandent dispense de l'empêchement de consanguinité ou d'affinité qui s'oppose à leur mariage. Nous ne discuterons pas les arguments et les autorités sur lesquels il s'appuie. Il nous suffira de dire que son opinion n'est pas commune, et que de plus elle est opposée au décret rendu par le St-Office le 1<sup>er</sup> février 1882.

On demandait précisément à la Congrégation du St-Office, si, pour la validité des dispenses accordées par le Saint-Siège ou par délégation du Saint-Siège, touchant les empêchements de consanguinité, d'affinité, de parenté spirituelle et légale, et aus i d'honnêteté publique, il était nécessaire d'exprimer l'inceste commis par les fiancés avant la demande ou l'exécution des dispenses, de même que l'intention qu'ils auraient eu d'obtenir plus facilement la dispense en commettant l'inceste.

La S. Congrégation répondit : « Standum decretis S. O. feria IV, 8 augusti 1866 et S. Pœnitentiariæ 20 julii 1869, nempe :

1<sup>o</sup> Feria IV, 8 augusti 1866.

Eminentissimi Patres decreverunt. Subrepticiis esse et nullibi ac nullo modo valere dispensationes quæ, sive directæ ab Apostolica Sede, sive ex Pontificia delegatione super quibuscumque gradibus prohibitis consanguinitatis, affinitatis, cognationis spiritualis et legalis, necnon et publicæ honestatis conceduntur, si sponsi ante earumdem dispensationum executionem, sive ante sive post earum impetrationem incestus reatum patnaverint, et vel interrogati vel etiam non interrogati, malitiosè vel etiam ignoranter reticuerint copulam incestuosam inter eos initam, sive publice nota ea sit, sive occulta, et reticuerint con-



silium et intentionem qua eam copulam inierunt ut dispensationem facilius consequerentur. Sufficere autem ut unus ex sponsis delictum hoc suum, vel nefariam intentionem modo dictam explicaverit. Quod profecto nedum à probatis auctoribus traditur, sed etiam à Summo Pontifice Benedicto XIV confirmatur in Constitutione quæ incipit *Pastor bonus*.

2° Sacra Pœnitentiaria sub die 20 julii 1869 respondit : « Post constitutionem Benedicti XIV, *Pastor bonus*, non posse amplius dubitari de nullitate dispensationis obtentæ reticita copula incestuosa vel prava intentione facilius obtinendi dispensationem habita in ea patrandæ. »

D'où il suit que l'opinion du Père Ballerini ne peut pas être suivie.

Q. — Dans le n° du 5 février de l'*Ami du clergé*, il est dit que Titius et Titia, parents aux 3° et 4° degrés, avaient commis l'inceste, soit avant, soit après l'exécution de la dispense. Le confesseur, dans son embarras, vous demande à qui s'adresser pour obtenir la dispense *in radice*, et vous lui répondez que, comme il s'agit d'un empêchement secret et douteux, il lui suffit de s'adresser à l'évêque.

C'est très commode. Mais, pour avoir la réponse, ce confesseur devra donner son adresse, et l'évêque, en lui écrivant, se dira, nécessairement, que Titius et Titia ne sont autres qu'un tel et une telle, à qui une dispense a été accordée tout récemment. Comment accorder cela avec le secret de la confession ?

Vraiment, je ne vois pas comment on pourrait s'adresser à l'évêché en pareil cas, ni même à Rome par l'évêché.

Il faut encore se souvenir que les registres de mariages sont envoyés, chaque année, à l'évêché. Sans doute, on ne s'y amuse pas à les consulter et à faire les rapprochements dont je parle ; mais, enfin, la chose étant possible, le secret en question n'est plus au pouvoir du confesseur, mais il est livré à la discrétion de l'évêché.

R. — S'il y a danger de révélation indirecte de la confession, dans le recours à l'évêque, pour la dispense d'empêchements occultes résultant *ex delicto*, on peut s'adresser directement à la sacrée Pénitencerie.

De ce que les registres de mariage soient envoyés à l'évêché, il ne s'ensuit pas que le secret de la confession soit livré par là même, parce que ces registres ne contiennent aucune mention de la dispense obtenue pour les empêchements dont il s'agit.

Enfin le danger de révélation pour les facteurs qui portent ces demandes de dispense écrites en latin avec des noms supposés et bien cachetées, ne paraît pas assez probable pour qu'on doive en tenir compte.

Q. — Il est de tradition orale dans notre diocèse, et plusieurs fidèles la suivent sans scrupule, que la loi de l'abstinence souffre exception, quand Noël tombe un vendredi comme cette année. Cette tradition a-t-elle quelque valeur pour reposer sur quelque ancien décret, et peut-on la suivre, *tutâ conscientiâ* ? Cette question est toute d'actualité, et les fidèles de nos contrées ont intérêt à connaître la vérité.

R. — Il est permis de faire gras le jour de Noël, même quand c'est un vendredi. Cette permission

a été accordée par le pape Honorius III, qui a excepté ce jour de la loi générale de l'abstinence, *in favorem* en faveur de tous ceux qui, *nec voto, nec regulari observantia jejunio obstricti sunt*.

Q. — Carolus a eu un enfant avec Loetitia qu'il espérait épouser. Il a été déçu dans son espoir, et alors il a épousé la sœur de Loetitia ; deux enfants sont survenus. Le mariage remonte à 45 ans. Il me semble qu'il y avait bien là un empêchement d'affinité à ce mariage. Or je ne trouve pas dans les actes qu'il soit fait mention de cette dispense.

Qu'y a-t-il à faire ? Je présume que les époux ne sont pas disposés à n'importe quelle observation ; ce ne sont que des chrétiens à très gros grains.

R. — Il y avait empêchement d'affinité entre Carolus et la personne qu'il a épousée.

S'il était certain que cet empêchement n'a pas été levé, il faudrait revalider ce mariage. La prudence ne permettrait pas sans doute de tirer de la bonne foi ces conjoints qui vivent ensemble depuis 45 ans : le mieux serait de demander pour eux, une dispense *in radice*.

Mais de ce qu'il n'est pas fait mention de dispense dans l'acte de leur mariage, il ne s'ensuit pas que la dispense n'a pas été accordée. Dans les actes publics on ne fait pas mention de la dispense des empêchements occultes, résultant *ex delicto*.

D'après le principe, *standum pro valore actus*, il ne semble donc pas qu'il y ait lieu d'inquiéter ces époux : surtout s'il y a danger à leur demander s'ils ont eu connaissance et s'ils ont obtenu la dispense dudit empêchement.

Q. — 1° Une personne qui va subir une opération dangereuse demande l'Extrême-Onction. Elle n'est d'ailleurs pas autrement malade. Peut-on accéder à son désir ?

2° Un prêtre polonais passe chez moi. Il a son celebret en due forme. Je lui confie des messes en le priant de m'informer lorsqu'il les aura acquittées. Trois mois se passent, pas de réponse. Dois-je acquitter moi-même ces messes dont je lui ai remis l'honoraire ?

R. — Ad I. On peut donner l'Extrême-Onction à cette personne, qui va subir une opération dangereuse : car elle est actuellement et gravement malade, puisqu'elle est atteinte d'une maladie intrinsèque, qui met ses jours en danger (v. Sc. t. IV, p. 208).

Ad II. Vous n'êtes pas tenu d'acquitter les messes que vous avez confiées à ce prêtre, si, à raison de la confiance qu'il vous a inspirée, vous avez la certitude morale qu'il les a acquittées. De ce qu'il ne vous a pas écrit, comme il avait promis de le faire, vous ne pouvez pas en conclure rigoureusement qu'il ne les a pas acquittées.

Mais s'il y avait eu de votre part imprudence grave à donner ces intentions de messes à ce prêtre inconnu ; si vous aviez sur l'acquit de ces messes un doute sérieux et fondé, vous ne de-

riez pas vous considérer comme déchargé de l'obligation que vous avez contractée envers les personnes qui vous ont donné ces messes.

Q. — Chaque année, notre évêque recommande « à ses frères et aux fidèles la quête en faveur des séminaires, qui doit avoir lieu le jour de Pâques, en ajoutant qu'on n'oublie pas que l'aumône faite à cette occasion, n'est que la compensation des adoucissements apportés à la loi quadragesimale, et que, par conséquent, elle est obligatoire pour tous ceux, prêtres et fidèles, sans exception, qui, pouvant faire, usent des permissions accordées. »

Or, parmi ceux qui sont obligés de faire cette aumône, s'en trouve toujours, partout, qui vivant dans l'aisance, ayant du superflu, se contentent de donner pour toute famille une aumône de 10 centimes, tandis qu'en fait de tout ce qui flatte la vanité, la sensualité, etc., etc., ils ne veulent se passer de rien.

Il est évident que pour des riches et pour des gens à l'aise, une offrande de si peu de valeur ne répond pas à l'obligation qui est imposée à ceux qui ont usé des permissions accordées.

Veillez donc bien avoir la bonté de me faire connaître ces personnes peuvent, en conscience, se dispenser de donner davantage.

Vous obligerez beaucoup de mes confrères, mais particulièrement votre serviteur.

R. — Il est évident que ces riches qui font pour les dispenses du carême une aumône insignifiante, ne remplissent pas l'obligation de compenser, selon l'intention de l'Eglise, les rigueurs de la pénitence quadragesimale dont ils sont déchargés : en quoi ils sont répréhensibles.

Sont-ils gravement coupables? cela dépend de la nature de l'obligation que l'Eglise leur impose.

Or, il en est qui pensent que cette obligation de l'aumône est grave, parce qu'elle serait substituée à l'obligation de l'abstinence qui certainement est grave. Cependant l'Eglise ou les évêques ne semblent pas vouloir, généralement du moins, substituer l'aumône qu'ils prescrivent, à l'abstinence dont ils dispensent. Il paraît plus probable qu'ils veulent principalement accorder la dispense, et ne réclamer l'aumône que d'une manière accessoire, en sorte que, celle-ci n'est point une condition essentielle de celle-là, ni une commutation de la loi ecclésiastique de la pénitence. D'où il suit que l'obligation de l'aumône ne serait pas *sub gravi*.

L'insuffisance, et même l'omission de l'aumône du carême, quoique répréhensible, de la part surtout des personnes riches, ne constituerait donc pas une faute grave : et il n'y aurait pas là une raison suffisante pour les éloigner des sacrements.

Q. — Un protestant marié civilement à une catholique et gravement malade. Le curé doit-il les déterminer à se marier devant lui *hic et nunc*, surtout s'il n'y a pas encore d'enfants nés de cette union?

R. — L'empêchement de religion mixte s'oppose à ce mariage. Cet empêchement n'est que prohibitif, mais il n'appartient qu'au Souverain Pontife d'en dispenser.

Si le recours au pape est impossible, l'évêque pourrait-il en dispenser dans le cas d'urgente nécessité? Giovine déclare ne pas connaître de cas où l'évêque puisse user de ce pouvoir. Cependant une réponse du saint Office, en date du 3 août 1873, rend l'opinion contraire solidement probable. Cette réponse a été donnée à un vicaire capitulaire, qui n'ayant pas eu le temps de demander l'indult qui permet de dispenser de la religion mixte, et prié de donner les dispenses nécessaires pour revalider, à l'article de la mort, l'union civile contractée entre un catholique et une protestante, crut devoir dispenser *ex præsumpta S. Sedis voluntate*. Sa conduite ne fut pas improuvée, quoique, *consultius fuisset*, lui est-il dit, *si, prout in more habent fere omnes vicarii capitulares in Galliâ, facultatem tempore opportuno obtinuisse*. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui la faculté de dispenser de cet empêchement est accordée par indult aux évêques.

Cela posé, ce curé ne doit pas se contenter de déterminer ce protestant uni civilement à une catholique, et gravement malade, à se marier *hic et nunc* devant lui. Il doit recourir au Souverain Pontife, ou à l'évêque, pour obtenir dispense de l'empêchement de la religion mixte : cette dispense est nécessaire non à la validité, mais à la licéité du mariage. On ne voit pas dans le cas présent de raison suffisante, qui autorise à ne pas tenir compte de la prohibition de l'Eglise, surtout si on suppose qu'il n'y a pas d'enfants à légitimer. Lors même que le malade voudrait se convertir à la foi catholique, il lui suffirait de désavouer en présence de quelques personnes, le scandale donné, et de promettre, s'il revient en santé, de régulariser son mariage. (V. Gous, t. 2, n. 852.)

Q. — Un de mes cousins me déshérite sans raison légitime. Il se trouve que son testament est attaquant pour manque de forme. Puis-je intenter un procès en revendication et m'attribuer en conscience la part que les tribunaux m'adjugeront, et qui devrait dans l'intention du testateur revenir à un cousin plus éloigné?

R. — La validité d'un testament dépourvu des formes légales, n'étant pas certaine pour le for interne, puisqu'il y a deux opinions qui restent dans les limites de la probabilité, et dont l'une affirme et l'autre nie la validité, vous pouvez en conscience user du droit que vous donne la loi : de même que celui qui possède en vertu du testament, possède légitimement tant que le testament n'a pas été invalidé.

Après que le juge aura annulé ce testament pour défaut de forme, vous pourrez aussi en conscience vous attribuer la part qui vous sera adjugée.

Q. — Le signe de la croix est-il obligatoire aux premiers mots de *Magnificat* et de *Benedictus*?

R. — Si c'est la coutume de le faire, il est obligatoire pour tous. Ce point a été décidé par la Sacrée Congrégation des Rites en 1864. Le



provincial des capucins de la province de Gênes voulant détruire la fâcheuse variété qui existait en cette matière, avait posé la question suivante :

« An crucis signum ad *Magnificat* et *Benedictus* fieri debeat a solis Episcopis, specialiter commemoratis in Cœremoniale Episcoporum, an ab omnibus recitantibus ? »

La Sacrée Congrégation répondit : « In casu signum crucis ab omnibus faciendum tam in choro quam extra juxta laudabilem communem praxim præsertim in alina urbe servatam. » (20 décembre 1864, n. 5339.)

Si telle n'est pas la coutume, ce signe de croix ne semble obligatoire que pour les évêques, car 1<sup>o</sup> le Cérémonial n'en fait une prescription que pour eux : « Cum vero chorus incipit canticum *Magnificat*, surgit Episcopus cum mitra, omnibus surgentibus, et facto sibi crucis signo a fronte ad pectus etc; » la réponse de 1864 ne paraît concerner que les églises qui suivent cette pratique.

Toutefois nous devons avouer que notre solution pourrait être contestée; car la réponse de 1864 pourrait être interprétée dans le sens de l'obligation, non seulement pour les évêques, mais encore pour tous les clercs. Voilà pourquoi nous n'oserions pas condamner ceux qui introduiraient cette pratique dans leurs églises.

Q. — Doit-on incliner la tête 1<sup>re</sup> à la Doxologie, 2<sup>o</sup> à ces mots : « Ita nos Corporis et Sanguinis tui sacra mysteria venerari, » quand le saint Sacrement est exposé ?

R. — Ad I. On n'est pas obligé d'incliner la tête à toute doxologie; mais on y est obligé, au chœur et dans toutes les grandes églises, toutes les fois qu'on prononce les mots *sainte Trinité*, car le Cérémonial des Evêques, destiné aux églises conventuelles et aux grandes églises, le demande expressément : « Et in fine (hymni) cum nominatur sancta Trinitas, omnes profunde se inclinant. » (Livre 2, chap. 6, n. 8.)

Il est aussi d'une haute convenance de le faire en dehors des grandes églises. Car en 1816, l'évêque de Tuy, en Espagne, ayant adressé cette question à la Sacrée Congrégation des Rites :

« An fieri debeat inclinatio capitis cum pronunciatur nomen SSmæ Trinitatis sicut fit cum profertur nomen Jesus ? »

La Sacrée Congrégation répondit : « Congruere, ut fert praxis universalis præsertim urbis. » (S. R. C. 7 sept. 1816, n. 4526, ad 40). Or cette question était rédigée en termes généraux, et par conséquent ne regardait pas seulement les églises conventuelles et les grandes églises, mais encore toutes les églises en général.

Voilà pour le mot *Trinité*.

Beaucoup d'auteurs pensent qu'on doit s'incliner aussi lorsqu'on nomme expressément les trois personnes de la sainte Trinité comme cela a lieu très souvent dans les doxologies, par exemple dans la doxologie de Prime : « Deo

Patri sit gloria, ejusque soli Filio, cum Spiritu Paraclito... »

Ad II. Doit-on incliner la tête à ces mots : « Ita nos Corporis et Sanguinis tui sacra mysteria venerari ? » Aucune rubrique ni aucun décret ne le demandent; cette pratique n'existe pas, ou du moins dans la plupart des églises. Il ne faut donc pas l'introduire.

Q. — Pourquoi le mot *ejusdem* dans l'oraison de saint Josaphat ?

R. — C'est sans doute parce que le mot *Spiritus* mentionné dans le corps de cette oraison se rapporte à la personne même du Saint-Esprit.

Q. — Une femme qui avait perdu son anneau de mariage, en a acheté un nouveau et me l'a présenté pour que je le bénisse. Le pouvais-je ? Et par quelle bénédiction.

R. — Nous croyons que vous pouviez le bénir, nous ne voyons rien qui puisse vous priver de cette faculté.

Quant à la formule, vous pouvez déjà prendre la commune intitulée *cujuscumque rei, seu omnium*. Mais nous pensons qu'il convient de prendre la formule même qui se trouve au Rituel, parce qu'elle se rapporte expressément à l'anneau du mariage; or une formule spéciale doit toujours être préférée à une commune.

On nous dira peut-être que cette formule peut être employée que dans la célébration même du mariage, parce qu'elle y est annexée. Nous répondons qu'il n'y a pas, dans cette bénédiction de l'anneau, un seul mot qui ne puisse convenir en un autre temps; voilà pourquoi nous la préférons.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

### OBSERVATION.

Nous nous sommes plaint quelquefois de ce qu'on nous adressait des questions purement civiles, par conséquent en dehors de notre compétence habituelle. Malgré notre juste répulsion plusieurs fois exprimée pour ces sortes de sujets qui ne sont pas de notre compétence, on continue à nous interroger. Cette persistance a fini par nous faire cumuler sur notre bureau un stock considérable de lettres restées sans réponse. Nous en demandons bien pardon à nos correspondants; mais il faut qu'ils comprennent l'impossibilité où nous sommes de connaître tous les détails de la législation et des administrations universelles pour fournir des explications exactes sur tout.

Toutefois désirant donner satisfaction à tout le monde dans la mesure de nos moyens, nous avons dressé une première série de questions de ce genre et les avons fait résoudre par un homme du monde, ancien magistrat, auquel nos collègues du gouvernement ont créé des loisirs. Voici

son premier travail, et nous nous proposons, de temps en temps, de faire appel à ses lumières spéciales et à sa bonne volonté.

Q. — J'aurais quelque intérêt à savoir ce qu'on entend par « embauchage » et à quelle peine s'expose celui qui s'en rend coupable, si du moins culpabilité il y a.

R. — On aurait bien dû spécifier de quel embauchage il s'agit. En l'absence de ce renseignement, nous allons succinctement dire un mot des deux espèces d'embauchages passibles de peines.

1<sup>o</sup> Dans l'industrie, ce mot a deux acceptations : il signifie soit l'action d'attacher un ouvrier aux travaux d'un établissement manufacturier, soit l'action de détacher des directeurs, des commis ou des ouvriers d'établissements manufacturiers situés en France, en les engageant, par des promesses ou par des dons, à porter leur industrie en pays étrangers. Lorsque ce second fait est commis *dans la vue de nuire à l'industrie française*, il constitue un délit qui est puni par le code pénal, art. 417; l'intermédiaire qui s'en rend coupable peut être condamné à un emprisonnement de six mois à deux ans, et à une amende de 50 à 300 fr.

2<sup>o</sup> Dans le service de l'armée de terre, l'embauchage, aux termes de la loi du 9 juin 1857, consiste à « provoquer des militaires à passer à l'ennemi ou aux rebelles armés, à leur en faciliter sciemment les moyens ou à faire des enrôlements pour une puissance en guerre avec la France. » C'est un crime puni de mort, si le coupable est militaire. L'embauchage est défini et puni de même dans le service de l'armée de mer. (*Loi du 4 juin 1858*). Toutefois, il ne faudrait pas confondre l'embauchage avec la provocation à la désertion. Il résulte d'un arrêt de la cour de cassation (21 octobre 1831) qu'un individu acquitté comme prévenu d'embauchage peut être poursuivi à raison des mêmes faits, comme prévenu de provocation à la désertion.

3<sup>o</sup> D'après l'art. 2 de la loi du 27 juillet 1819, toute provocation par la voie de la presse ou tout autre moyen de publication, adressé aux militaires dans le but de les détourner de leurs devoirs est puni d'un emprisonnement d'un mois à deux ans, et d'une amende de 25 à 4,000 francs; sans préjudice des peines plus grandes prononcées par la loi, lorsque le fait constitue une tentative d'embauchage, ou une provocation à une action qualifiée crime ou délit.

Q. — Quels sont les délais dans lesquels doivent être faits les enregistrements et déclarations pour actes publics, ou sous-seing privés, testaments, mutations entre-vifs de propriétés, etc.? Quelles sont les peines en cas de contraventions?

R. — 1<sup>o</sup> Les actes publics sont, en général, soumis à l'enregistrement dans les délais : de 4 jours pour les actes d'huissiers et tous autres ayant droit de faire des exploits et procès-verbaux; de 10 jours pour les actes des notaires qui résident

dans la commune où le bureau d'enregistrement est établi; de 15 jours pour les notaires qui n'y résident pas; de 20 jours pour les actes judiciaires.

2<sup>o</sup> Les actes faits sous-signature privée et qui portent transmission de propriété ou d'usufruit de biens immeubles, bail, sous-bail, cession etc. doivent être enregistrés dans les trois mois de leur date.

3<sup>o</sup> Les testaments déposés chez les notaires ou reçus par eux, doivent être enregistrés dans les trois mois du décès des testateurs, à la diligence des héritiers, donataires, légataires ou exécuteurs testamentaires.

4<sup>o</sup> Les délais pour l'enregistrement des déclarations des mutations par décès sont : de 6 mois à compter du jour du décès, si l'auteur de la succession est décédé en France, de 8 mois s'il est décédé dans toute autre partie de l'Europe, d'une année s'il est mort en Amérique, et de 2 années si c'est en Afrique ou en Asie.

5<sup>o</sup> Toute mutation, entre vifs, de propriété ou d'usufruit de biens immeubles, non constatée par écrit, doit être déclarée dans les 3 mois de l'entrée en possession, et toute mutation de jouissance des mêmes biens, soit à titre de location, soit à tout autre titre également non constatée par écrit, doit être déclarée dans les 3 mois de l'entrée en possession; sont exceptées les locations verbales ne dépassant pas 3 ans et dont le prix annuel n'excède pas 100 fr. Toutefois, si le même bailleur a consenti plusieurs locations verbales de cette catégorie, mais dont le prix cumulé excède 100 fr. annuellement, la déclaration en doit être faite.

Les peines en cas de contraventions aux dispositions précédentes sont diverses selon les divers auteurs et les divers actes qui violent la loi. En ce qui concerne les actes sous signature privée, à défaut d'enregistrement dans le délai de trois mois d'un acte constatant une mutation entre vifs de propriété, d'usufruit ou de jouissance de biens immeubles, ou une mutation de propriété de fonds de commerce ou de clientèle, l'ancien et le nouveau possesseur, le bailleur et le preneur sont tenus personnellement et sans recours, nonobstant toute stipulation contraire, d'un droit en sus, lequel ne peut être inférieur à 50 fr. La même chose pour le défaut de déclaration d'une mutation verbale de propriété, clientèle, etc., et même d'une simple location.

Quand il y a omission dans les déclarations de succession, il y a un droit en sus à raison des objets omis indépendamment d'un supplément de droit.

Quand il y a insuffisance de prix de vente d'immeubles et de fonds de commerce, il est dû un supplément de droit et un droit en sus.

Quand il y a dissimulation dans le prix d'une vente, dans la soule d'un échange et d'un partage immobilier, l'amende est du quart de la somme dissimulée, sans préjudice du droit simple,



et si la mutation remonte à plus de 3 mois et que le délai pour l'expertise ne soit pas expiré, du droit en sus sur cette même somme.

Quand il y a insuffisance d'évaluation en revenu dans un échange, une donation, une déclaration de mutation verbale de jouissance de biens immeubles ou une déclaration de succession, il est dû un supplément de droit et un droit en sus.

On ne saurait trop recommander de se conformer minutieusement aux lois et règlements en toutes ces matières. L'économie réalisée est contestable; mais ce qui ne l'est pas, ce sont les ennuis et les frais énormes auxquels on s'expose en ne s'y conformant pas.

Q. — Quels sont les droits des riverains relativement à la pêche dans les cours d'eau et canaux non navigables ni flottables? Quels sont les filets, les modes et procédés de pêche prohibés?

R. — 1° Dans les rivières et canaux non navigables ni flottables, les propriétaires riverains ont exclusivement, chacun de son côté, le droit de pêcher jusqu'au milieu du cours d'eau, sans préjudice des droits contraires établis par possessions et titres, en se conformant aux lois et règlements particuliers sur la pêche. (Loi de 1829, art. 2.)

2° Sont prohibés tous les filets trainants, à l'exception du petit épervier jeté à la main et manœuvré par un seul homme. Sont réputés trainants tous les filets coulés à fond au moyen de poids et trainés sous l'action d'une force quelconque. (Décr. de 1875, art. 13.)

Il est défendu de jeter dans les eaux des drogues ou appâts qui soient de nature à enivrer le poisson ou à le détruire (loi de 1829, art. 25).

Il est interdit d'accoler aux écluses, barrages, chutes naturelles, pertuis, vannages, des nasses, panniers et filets à demeure; de pêcher avec tout autre engin que la ligne flottante tenue à la main, dans l'intérieur des écluses, barrages, pertuis, etc., ainsi qu'à une distance de 30 mètres en amont ou en aval de ces ouvrages; de pêcher à la main, de troubler l'eau et de fouiller, au moyen de perches, sous les racines ou autres retraites fréquentées par les poissons; de se servir d'armes à feu, de poudre de mine, de dynamite ou de toute autre substance explosible (décret de 1875, art. 15).

Q. — Qu'est-ce qu'on entend par le mot « malfaçon » dans les travaux de construction ou de réparations?

R. — La malfaçon consiste en ce qu'un ouvrage est fait contrairement aux règles de l'art. Lorsque quelqu'un a sujet de se plaindre de ce vice de construction, il peut agir en justice pour le faire réparer ou obtenir une indemnité.

Q. — J'entends parler à tout instant, à l'occasion du choléra qui sévit dans une grande partie de l'Espagne, de « cordons sanitaires. » Qu'est-ce que cela signifie et sur quelle loi repose le droit d'en établir?

R. — Les cordons sanitaires doivent être classés parmi les mesures extraordinaires que la crainte d'une épidémie ou d'une épizootie fait prendre sur les frontières de terre ou à l'intérieur. Ils ont pour but d'empêcher toutes communications avec les pays infestés. Ils se composent de lignes de troupes et de douaniers préposés à cet effet par les autorités locales ou les commissions sanitaires. Une loi spéciale du 3 mars 1822 a conféré au chef de l'Etat le droit de déterminer par des ordonnances ou décrets les mesures qu'il convient de prendre en cette matière. Depuis l'année 1821 où le Gouvernement usa de moyens énergiques pour empêcher que la fièvre jaune, qui sévissait en Espagne, ne fit invasion en France, il n'a pas été établi de cordon sanitaire, et nous serions bien surpris qu'il songeât à en établir aujourd'hui contre le choléra, qui passe très-bien par dessus les montagnes et les mers, et qui, par conséquent ne saurait être arrêté par des douaniers et des militaires.

Les cordons sanitaires sont aux frontières de terre ce que les quarantaines sont aux frontières maritimes. Toutefois les quarantaines ont été conservées jusqu'à ce jour; mais il y a une tendance à les supprimer partout.

Q. — Je vais vous paraître bien ignorant des choses modernes; mais enfin, je voudrais m'instruire et me mettre au courant des choses du jour. Je vous serais donc reconnaissant si vous vouliez me dire par la voie de votre journal ce qu'on entend par chèques, à quoi ils servent ou peuvent servir?

R. — 1° Le chèque, suivant la définition donnée par la loi du 20 juin 1865, est l'écrit qui, sous la forme d'un mandat de paiement sert au tireur à effectuer le retrait, à son profit ou au profit d'un tiers, de tout ou partie de fonds portés au crédit de son compte chez le tiré et disponibles.

Les chèques, combinés avec les comptes courants dans les banques de dépôt ont ce double avantage qu'ils permettent aux particuliers de ne pas garder chez eux des fonds dont ils n'ont pas l'emploi immédiat, d'en tirer un intérêt, de faire opérer leurs paiements par les dépositaires, et qu'ils mettent les banques à même d'utiliser, pour les besoins de l'industrie et du commerce, des capitaux qui, sans ce moyen resteraient improductifs.

2° Le chèque doit être signé par le tireur et porter 1° la date du jour ou il est tiré en toutes lettres et de la main de celui qui a écrit le chèque; 2° le lieu où il est émis. Il ne peut être tiré qu'à vue. Il peut être souscrit au porteur ou au profit d'une personne dénommée. Il peut être souscrit à ordre et transmis même par voie d'endossement en blanc. Mais le chèque même au porteur doit être acquitté par celui qui le touche et l'acquit doit être daté. Toutes stipulations entre le tireur, le bénéficiaire ou le tiré, ayant pour objet de rendre le chèque payable autrement qu'à vue

et à première réquisition, sont nulles de plein droit (*loi de 1865, 1874, art. 1<sup>er</sup>*). Le chèque ne peut être tiré que sur un tiers ayant provision préalable; il est payable à présentation (*loi de 1865, art. 2*). Les infractions à ces diverses dispositions sont punies d'une amende (*loi de 1874, art. 6 et 7*).

Le porteur d'un chèque doit en réclamer le paiement dans les 5 jours, y compris le jour de la date, si le chèque est tiré de la place sur laquelle il est payable, et dans le délai de 8 jours, y compris le jour de la date, s'il est tiré d'un autre lieu. Le porteur d'un chèque qui n'en réclame pas le paiement dans les délais ci-dessus, perd son recours contre les endosseurs et, de plus, contre le tireur, si la provision a péri par le fait du tiré après les dits délais (*loi de 1865, art. 5*).

Q. — L'article 97 de la dernière loi municipale (5 avril 1884), porte que la police municipale a pour objet d'assurer le bon ordre, la sûreté et la salubrité publiques. Que faut-il entendre par là ?

R. — Evidemment, celui qui pose cette question n'a pas sous les yeux le texte de la loi susdite; car ce texte répond admirablement à sa pensée. Après les paroles citées par le correspondant, on lit, en effet, ce qui suit :

« Elle (la police municipale) comprend notamment :

1<sup>o</sup> Tout ce qui intéresse la sûreté et la commodité du passage dans les rues, quais, places et voies publiques, ce qui comprend le nettoiement, l'éclairage, l'enlèvement des encombrements, la démolition ou la réparation des édifices menaçant ruine, l'interdiction de rien exposer aux fenêtres ou aux autres parties des édifices, qui puisse nuire par sa chute, ou celle de rien jeter qui puisse endommager les passants ou causer des exhalaisons nuisibles.

2<sup>o</sup> Le soin de réprimer les atteintes à la tranquillité publique, telles que les rixes et disputes accompagnées d'ameutement dans les rues, le tumulte excité dans les lieux d'assemblée publique, les attroupements, les bruits et rassemblements nocturnes qui troublent le repos des habitants et tous actes de nature à compromettre la tranquillité publique.

3<sup>o</sup> Le maintien du bon ordre dans les endroits où il se fait de grands rassemblements d'hommes, tels que les foires, marchés, réjouissances et cérémonies publiques; spectacles, jeux, cafés, églises et autres lieux publics.

4<sup>o</sup> Le mode de transport des personnes décédées, les inhumations et les exhumations, le maintien du bon ordre et la décence dans les cimetières, sans qu'il soit permis d'établir des distinctions ou des prescriptions particulières à raison des croyances ou du culte du défunt ou des circonstances qui ont accompagné sa mort.

5<sup>o</sup> L'inspection sur la fidélité du débit des denrées qui se vendent au poids ou à la mesure

et sur la salubrité des comestibles exposés en vente.

6<sup>o</sup> Le soin de prévenir par des précautions convenables, et celui de faire cesser, par la distribution de secours nécessaires, les accidents et les fléaux calamiteux, tels que les incendies, inondations, les maladies épidémiques ou contagieuses, les épizooties, en provoquant, s'il y a lieu, l'intervention de l'administration supérieure.

7<sup>o</sup> Le soin de prendre provisoirement les mesures nécessaires contre les aliénés dont l'état pourrait compromettre la morale publique, la sécurité des personnes ou la conservation des propriétés.

8<sup>o</sup> Le soin d'obvier ou de remédier aux événements fâcheux qui pourraient être occasionnés par la divagation des animaux malfaisants ou féroces.

Le paragraphe 3 demande un commentaire. Il semblerait, d'après le texte de ce paragraphe, que le maire aurait un droit de police dans l'intérieur de l'église, et certainement, à la faveur du mot église glissé entre les cafés et autres lieux publics, on n'aurait pas manqué de commettre une nouvelle et sacrilège usurpation. Mais lorsqu'on arriva à débattre ce point, Mgr Freppel réclama à la commission des explications sur le pouvoir de police dans l'intérieur des églises; il demandait que l'on déclarât maintenir l'état des choses actuel, tel qu'il résulte de l'art. 9 de la loi du 18 germinal an x et de l'arrêté du 21 brumaire an xiii, à savoir que le droit de police appartient au curé dans l'intérieur des églises, et que le maire ne peut intervenir qu'en cas de crimes et délits. C'est ce qui a été reconnu par le rapporteur (*Chambre des députés, séance du 26 février 1883*).

Le paragraphe 4 demande également un petit commentaire; car il semble, à première vue, qu'il condamne les signes extérieurs du culte dans les cimetières. A la suite d'une observation de Mgr Freppel, le rapporteur exposa que ce paragraphe ne dérogeait en rien aux lois existantes, notamment en ce qui concerne les cimetières. Une question fut posée au Sénat en première délibération par M. Chesnelong, et il fut entendu qu'on pourrait toujours mettre sur les tombes des signes extérieurs du culte, notamment des croix (*Sénat, séance du 11 février 1884*).

## COURRIER DE L'UTILE

RECETTES CONCERNANT LA BATTERIE DE CUISINE ET LE MOBILIER.

1<sup>o</sup> *Moyen de reconnaître la vaisselle bien étamée.*

Il arrive fréquemment que des ouvriers ambulants recouvrent de zinc, au lieu d'étain, la surface des ustensiles qu'on leur donne à étamer. Cette fraude mérite d'autant mieux d'être signalée



qu'on ne la soupçonne pas, et que les ustensiles recouverts de zinc ont une plus belle apparence que ceux qui sont étamés. Or le zinc sans être considéré comme un poison, peut dans certains cas causer des vomissements.

Ce métal est promptement attaqué par les acides. Lorsqu'on fait bouillir quelques instants du vinaigre dans le vase dont on veut éprouver l'étamage, la surface se trouve attaquée, si ce vase n'est recouvert que de zinc; elle reste intacte s'il est étamé convenablement.

#### 2° Moyen d'empêcher l'acier de se rouiller.

Pour prévenir la rouille sur les objets d'acier poli, les couteliers anglais les frottent avec de la chaux vive en poudre, ou ils les trempent dans l'eau de chaux avant d'en faire l'expédition.

#### 3° Colle pour réunir les morceaux cassés des vases de ménage.

Cette colle est une substance animale que l'on se procure facilement.

Le gros escargot que l'on trouve dans les jardins et les bois, possède à l'extrémité de son corps, une vésicule remplie d'une matière blanche, d'apparence gélatineuse. Retirez cette graisse, appliquez-la entre deux corps, rapprochez-les de manière que toutes leurs parties soient en contact, si l'objet vient à recevoir une secousse violente, l'adhérence sera assez forte pour que la cassure ait lieu dans un endroit différent de celui où a été faite la jonction. Il faut donner à cette colle le temps de sécher, pour qu'elle acquière toute la force dont elle est susceptible.

#### 4° Moyen propre à empêcher la moisissure des boiseries.

Ce moyen consiste à faire dissoudre dans l'eau de pluie 4 grammes de sublimé corrosif et à mêler ensuite avec 500 grammes d'eau de chaux. Après avoir agité ce mélange, on y trempe un pinceau avec lequel on enduit la boiserie.

On ne peut habiter que quinze jours après l'opération, les appartements dont les boiseries ont été ainsi préparées.

#### 5° Manière de reconnaître si les vernis des poteries sont nuisibles.

Avant de faire usage d'un vase vernissé, faites bouillir dedans un peu de vinaigre. Cette liqueur ne doit pas altérer le vernis ou l'émail, si celui-ci est bon, ni former aucun précipité, quand on en verse une cuillerée dans un verre d'eau de savon.

#### 6° Moyen de rétablir l'éclat des glaces ternies par le temps ou par un accident.

Versez sur la glace de la terre à four sèche et très fine et frottez légèrement avec du linge. On nettoie aussi parfaitement les glaces avec du blanc d'Espagne délayé dans du vinaigre étendu d'eau, puis en frottant avec un ou plusieurs linges, ou bien encore avec de la pomme de reinette pelée

et coupée en tranches assez minces pour que le frottement les mette aisément en pulpe.

*Nos lecteurs trouveront à la 3<sup>e</sup> page une annonce que nous leur recommandons; et qui leur donnera le moyen de réaliser une sérieuse économie sur le luminaire de leurs églises.*

#### IMPRIMATUR.

Lingonis, die 5 augusti 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

#### CONSEILS DU DOCTEUR

*Traitement de l'anémie des convalescences longues, des hémorrhagies et de la faiblesse, par les ferrugineux.*

Il est certaines préparations qui ont le privilège de croître constamment dans l'estime des médecins et des malades et qui puisent dans leur succès de chaque jour la meilleure garantie de leur valeur thérapeutique. Les véritables pilules de Vallet sont au premier rang de ces préparations et elles ont toujours conservé la vogue méritée qui les accueillit à leur début. Le professeur Piorry, comparant dans son cours à l'Ecole de Médecine les propriétés des diverses préparations ferrugineuses connues, terminait ainsi son appréciation :

« Mais le médicament qui nous a rendu le plus de services ce sont les pilules de Vallet. Ces pilules, après une discussion intéressante, ont obtenu un rapport très favorable de l'Académie de médecine de Paris, et les succès nombreux qui ont suivi leur administration tendent à généraliser leur emploi dans la chlorose et dans toutes les maladies qui exigent l'emploi des ferrugineux.

« S'il est vrai de dire que la chlorose résiste rarement aux préparations ferrugineuses convenablement faites, on n'obtient que des résultats négatifs d'une foule de médicaments trop vantés. Aussi, nous devons à la vérité de dire que, entre nos mains, les pilules de Vallet n'ont jamais été infidèles et nous les recommandons comme un des médicaments des plus précieux. »

Les véritables pilules de Vallet ne sont pas argentées, le nom Vallet est imprimé en noir sur chaque pilule blanche; les étiquettes doivent porter l'adresse du docteur Vallet, 19, rue Jacob, Paris.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

# ACTUALITÉS

Au moment où toute l'attention de l'Europe et, en particulier de la France, est portée vers l'Annam et le Tonkin par les dépêches du général de Courcy; vers la Cochinchine et le Cambodge, par l'insurrection qu'y fomentent plusieurs chefs indigènes contre l'influence et le joug français; vers Madagascar, par l'envoi de nouveaux renforts au secours de nos marins qui luttent inutilement depuis plusieurs années contre les Hovas, il faut lire les ouvrages suivants, qui donnent sur ces pays lointains les notions les plus intéressantes et les plus récentes :

L'ANNAM	L'INDO-CHINE	LE TONKIN	SIX MOIS à MADAGASCAR
ET	FRANÇAISE	ET	Par Charles BUET
LE CAMBODGE	BASSE-COCHINCHINE	LA COCHINCHINE	—
—	ANNAM-TONKIN	—	Deuxième édition de la
Voyages et Notices historiques	par le	<i>Le Pays, l'Histoire et les Missions</i>	Reine des îles
accompagnés d'une carte géographique	Comte H. de BIZEMONT	—	africaines
Par C.-E. BOUILLEVAUX	—	par EUGÈNE VEUILLLOT	<i>Histoire, Mœurs, Religion</i>
MISSIONNAIRE	Un volume in-18, avec carte.	Un vol. in-12 de 450 pages.	<i>Flore, Produits naturels</i>
Fort vol. in-8° de 544 p.	—	—	Un beau volume in-18 Jésus.
Prix . . . . . 6 fr.	Prix . . . . . Un franc.	Prix . . . . . 3 fr. 50	Prix broché . . . 3 fr.

Adresser les demandes à M. Victor PALMÉ, éditeur, 76, rue des Saints-Pères, à Paris.

## ÉCONOMIE DANS LE LUMINAIRE DES ÉGLISES & DES CHAPELLES

Bougies de cire spéciales pour les chaleurs et les courants d'air

La maison C. Desfossés, de Nantes, offre aux églises, des bougies de cire pour les chaudières, pouvant résister aux plus grandes chaleurs et à des courants d'air assez forts, sans couler.

Ces bougies sont actuellement employées, en Égypte, par les Pères des Missions catholiques de Lyon; en Algérie et dans l'Afrique centrale, par les Missionnaires de Monseigneur Lavigerie; au Sénégal par les Pères du Saint-Esprit; en Océanie, par les Pères Maristes et dans d'autres endroits où la chaleur est excessive, où les églises sont ouvertes à tous les vents.

Ces bougies ont encore l'avantage de durer **30 à 50 pour 100** de plus que les produits semblables de toutes provenances.

Les différents produits de cire fabriqués par la Maison Desfossés, offrent tous grâce à un procédé spécial de fabrication, une économie de **1 fr. 50 à 2 fr. 50** par KILOGRAMME, provenant de leur plus grande durée.

Cet avantage si important a procuré en quelques années à la Maison une clientèle considérable, à Paris, dans toute la France et à l'étranger; plus de cinquante missionnaires se fournissent dans cet établissement.

Expédition franco de port dans toute la France à partir de 25 kilogr.; franco emballage à partir de 40 kilogr.

### RIX-COURANT.

Cierges et grosses bougies pour girandoles, le kilogr. . . . .	4 fr. 40
Bougies de cire pour souches, le kilogr. . . . .	4 fr. 30
Bougies stéariques spéciales pour églises, le paquet de 500 gr. . . .	1 fr. »
Cierges stéariques, le kilogr. . . . .	2 fr. 20

Impôt de 0 fr. 15 par livre en sus de tous ces prix.

Bougies stéariques fabriquées spécialement pour les candélabres d'églises, vendues au prix ci-dessus, et faisant économiser 30 à 40 centimes par leur durée.

Adresser les demandes à M. Desfossés, fabricant de cierges à Nantes (Loire-Inférieure.)



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

## ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

### VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, 4 PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX** en toutes matières  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

**M**SON BOUSSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le  
cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTI, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus  
ancienne de France. Félix  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

**VITRAUX PEINTS**  
FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. E. HUCHER ~~frère~~ père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM  
et de la PALESTINE. V<sup>or</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** H. GARNIER, Boulevard d'Enfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont pur  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litre  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, pa  
Sallèles (Aude).

## REPRÉSENTANT

demandé par un propriétaire viticulteur, fournisseur du clergé, très  
bonnes conditions seront faites; préférence sera accordée à personnn  
ayant clientèle. Références. S'adresser à M. O. L. CLUZAN, domaine de Bon-Air-Caudéra  
(Gironde).



LE  
**GOUDRON GUYOT**

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ves-  
sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 33 :

PRÉDICATION : Pour le 13<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : la prière (son efficacité). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Règlement concernant la musique sacrée (suite). — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Le missionnaire, dans une chapelle exemptée de l'Ordinaire, doit-il nommer au canon l'évêque diocésain ? réciter les oraisons commandées par lui ? — Avant l'autorisation de dire chaque jour la messe votive de l'Immaculée Conception, peut-on la dire la veille de l'Immaculée Conception ? — De quel grade sont les fêtes de saint Ildfonse de Tolède et de saint Louis de Toulouse ? — Peut-on penser que Dieu époulera sur-le-champ aux âmes du purgatoire le fruit des messes qu'il prévoit devoir être offertes plus tard pour elles ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le maire peut-il encaisser un legs fait à la fabrique pour en faire l'usage qu'elle voudra ? Peut-il l'appliquer à la reconstruction du clocher ? — Faut-il une autorisation préfectorale pour transporter un mort dans une commune contiguë à celle de son décès ? — La fabrique doit-elle une indemnité à un propriétaire voisin qui perd dans la reconstruction d'une sacristie quelques mètres de façade, le mur demeurant mitoyen ? — Comment éviter aux fabriques les droits de succession sur un legs ? Les legs faits aux fabriques courent-ils quelque danger ? — A qui appartiennent les intérêts d'une somme léguée à la fabrique et demeurée vingt ans entre les mains du notaire, en attendant l'autorisation ? — Une fabrique est-elle déchargée de l'acquit des messes, pour être dans l'impossibilité de suffire à ses charges ? — Le garde-champêtre requis pour surveiller une saisie-arrêt peut-il récuser ce service ? — A-t-il droit à un salaire ? Les gardes-champêtres sont-ils sous la dépendance absolue des maires pour leur nomination et leur révocation ? — La nouvelle loi municipale ne met-elle aux parents de siéger ensemble au conseil ? — VARIÉTÉS : *De l'Eglise et de sa divine constitution*, par Dom Gréa. — *COURRIER DE L'UTILE* : Moyen de fabriquer des crayons économiques. — Composition pour adoucir le tranchant des rasoirs.

## NOTES LITTÉRAIRES

### L'IMPOSTURE DES NAUNDORFF

Par PIERRE VEUILLOT

Avec une PRÉFACE par EUGÈNE VEUILLOT

Un volume in-18 de 175 pages. — Prix . . . . 1 fr.

*L'Imposture des Naundorff*, de notre collaborateur M. Pierre Veillot, paraît aujourd'hui à la librairie Palmé. M. Eugène Veillot a écrit pour ce petit livre la préface suivante :

« De toutes les sottises aujourd'hui florissantes, aucune, à mon avis, ne l'emporte sur la croyance aux Naundorff. Le succès relatif de cette impudente et grossière imposture n'est pas seulement inouï, il est humiliant. Qu'un aventurier se soit donné pour un personnage mort, pour l'héritier disparu d'un grand nom ou d'une grande fortune et qu'il ait trouvé des dupes, cela s'est vu souvent et, à coup sûr, se verra encore ; mais que cet aventurier ayant fait souche, sa progéniture ait pu continuer en grand son industrie, voilà le nouveau, voilà le comble.

« C'est le cas des Naundorff. Leur auteur, comptant, en homme d'expérience dépourvu de tout scrupule, sur la simplicité des honnêtes gens, s'avisa, après plusieurs autres, de se déclarer Louis XVII. Ce juif prussien, né dix ans avant le Dauphin, n'avait guère pour entrée de jeu, outre sa fourbe, qu'un nez bourbonnien. Ce fut assez. Des illuminés, qui avaient vu Louis XVII lorsqu'il avait cinq ou six ans, le reconnurent dans ce quinquagénaire. D'autres, non moins hallucinés et, par conséquent, non moins sûrs de leurs sou-

venirs, reconnaissaient au même moment d'autres Louis XVII. Tel de ces bons témoins reconnut même successivement le jeune marié du Temple dans Naundorff et dans Richemont.

« Mais tandis que les autres faux dauphins disparaissaient sans laisser personne derrière eux, Naundorff fondait une dynastie de prétendants. De ce Louis XVII de Prusse est né un Charles XI d'Angleterre ou de Hollande et un Adelp<sup>th</sup> 1<sup>er</sup>, qui dès à présent a pour héritier un Edmond, premier aussi.

Grâce à une dame Laprade, dite Amélie de Bourbon, c'est le prince Charles qui tient la corde. Il signe des proclamations, parle des droits que lui donne sa naissance, s'entend appeler sire, laisse tomber un sourire quand on lui chante : O Charles ! ô mon roi ! et ne pouvant encore lever des impôts, daigne, — gardons-nous d'en douter, — recevoir des dons. Le roi doit vivre du trône,

« L'exploitation, maintenant prospère, fondée par le premier Naundorff, a eu de mauvais jours. « Charles XI », qui manque de prestige et auquel le type bourbonnien fait absolument défaut, avait même abandonné la partie. De cet abandon datent les droits d'Adelp<sup>th</sup> 1<sup>er</sup>. La mort du comte de Chambord ne pouvait r<sup>er</sup>ver les espérances de ces intrigants, ils sont trop roués pour en avoir ; mais elle a ravivé leurs appétits. Ils ont compris que certains légitimistes, par hostilité passionnée contre les princes d'Orléans ; que certains catholiques, disposés à voir dans la mort du roi le châtiment de quelque crime commis par ceux dont il avait hérité, deviendraient accessibles à l'imposture naundorffiste. Aussitôt persé aussitôt fait. Ils ont redoublé d'efforts, et se sont établis à la fois sur le terrain de la monarchie autoritaire et du catholicisme le plus pur, le plus pieux. « Charles XI »,



de protestant septique, s'est, en un tour de phrase, fait l'homme du Cœur de Jésus et de l'infailibilité. Il ne se croirait pas assez catholique s'il ne l'était pas avec exaltation. Il n'a même pu attendre, tant sa foi subite a été brûlante, d'avoir abjuré le protestantisme pour vouer la France au Sacré-Cœur.

La foi qui n'agit pas est-ce une fois sincère?

« Hélas ! cet parade odieuse a réussi. De candides royalistes, de très bons catholiques ont vu dans l'audace même du mensonge une preuve de sincérité.

« Toute cette exploitation curieuse et navrante des meilleurs sentiments, des plus nobles aspirations, est racontée et jugée dans ce petit volume. L'auteur ne juge pas seul la cause qu'il a étudiée; il a pour assesseurs les faits et le bon sens. En même temps qu'il a exécuté des imposteurs, il a écrit, sous la forme vive de la polémique, une page d'histoire.

« Eugène Veuillot. »

M. Pierre Veuillot, en transformant ses articles sur l'*Imposture des Naundorff* en chapitres, a rectifié deux ou trois points de détail sans importance aucune, augmenté son travail d'un certain nombre de notes, et produit quelques documents nouveaux. Nous croyons devoir donner connaissance à nos lecteurs du plus important de ces documents. Il est tiré d'une lettre adressée, tout dernièrement, par Mgr le duc de Parme à M. le comte de Viefville. Mgr le duc de Parme s'exprime en ces termes :

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les articles sur l'imposture des Naundorff qu'a publiés, dans l'*Univers*, M. Pierre Veuillot. Je vous prie d'aller trouver M. Veuillot de ma part, et de lui exprimer ma reconnaissance pour ces articles, que je serai heureux de posséder quand il les aura réunis en brochure, comme il l'annonce dans l'*Univers*.

« Ma mère (la sœur du comte de Chambord) m'a très souvent parlé de ces faux Louis XVI, surtout de Naundorff. La duchesse d'Angoulême, qui a élevé ma mère, lui en avait parlé quelquefois. Elle était sûre, lui avait-elle dit, de la mort de son frère, et elle se rappelait fort bien ces tristes journées au Temple. Je ne suis pas au juste quel avertissement secret elle avait reçu de la mort de son frère. Mais ce qui est certain, c'est qu'elle en était sûre. Un jour, un imposteur se jeta à son cou, en l'appelant : Ma sœur ! Elle en fut excessivement indignée, et cela la rendit presque malade; elle répétait : « Comme si je ne savais pas que mon frère est mort, est certainement mort ! » Voilà les paroles de la duchesse d'Angoulême, que ma mère m'a bien souvent redites. C'est donc un mensonge des Naundorff de prétendre que la duchesse d'Angoulême ne savait que son frère était vivant. Je vous prie de le dire à M. Pierre Veuillot, qui pourra le mettre dans sa brochure. »

Le *Gaulois*, jugeant l'œuvre de M. Pierre au double point de vue politique et littéraire, s'exprime ainsi :

« M. Pierre Veuillot, fils du rédacteur en chef de l'*Univers*, vient de réunir en volume, chez Palmé, sous ce titre : *Imposture des Naundorff*, les articles qu'il a récemment publiés dans l'*Univers* contre les prétentions du soi-disant Charles XI comme héritier du comte de Chambord.

« Nous croyons savoir que M. le comte de Paris a daigné témoigner sa satisfaction de ce petit volume, plein de recherches historiques, écrit avec bon sens et bonne humeur, où il y a du style et de l'esprit; bref, où l'on reconnaît la marque de la famille. C'est, croyons-nous, le premier volume du

jeune écrivain; nous n'avons pas besoin de lui souhaiter le succès : il lui est acquis, et par droit de naissance, et par droit de conquête, et aussi par l'auguste approbation qui l'honore. »

**Jeune (le) martyre du Laos, Joseph-Auguste Séguret.** *Episode de la dernière guerre au Tonkin avec un portrait du martyr*, par l'abbé Ernest RICARD, docteur en théologie, chanoine honoraire, secrétaire particulier de Mgr l'évêque de Rodez. In-12 de xxiii-423 pp. 4c85. Paris, Palmé. Prix : 3 francs.

Joseph-Auguste Séguret naquit le 16 février 1856 dans une famille d'honnêtes ouvriers. Il fit ses premières études chez les Frères des Ecoles chrétiennes, puis commença le latin dans sa ville natale à l'institution Sainte-Marie d'où il passa au petit séminaire de Saint-Pierre et au grand séminaire de philosophie. En 1876 il entra en théologie et au bout d'un an fut chargé de surveiller durant une autre année la petite division au séminaire de Saint-Pierre. Depuis longtemps déjà l'abbé Séguret avait résolu de se consacrer à Dieu dans la congrégation des Missions étrangères. La volonté de sa mère l'avait seule arrêté pendant trois ans. Le 17 septembre 1878 il fit son entrée au séminaire de la rue du Bac, et après y avoir séjourné deux ans il fut désigné pour la mission du Tonkin occidental.

Embarqué le 11 novembre 1880, à Marseille, le P. Séguret n'arriva à Ké-so, résidence de Mgr Puginier, que le 12 février 1881. Il séjourna près de son évêque ou dans les environs de sa résidence, jusqu'au mois d'octobre seulement. Puis il fut destiné à la mission nouvellement fondée dans le Laos. Il y parvint le 10 novembre. La tribu chez laquelle il demeura, déjà ébranlée avant son arrivée, ne tarda pas à devenir presque toute chrétienne. Il semblait que le pays laosien dût se convertir en masse quand éclata la guerre du Tonkin. Les scélérats qui commandaient à Hué, d'accord avec les Chinois, résolurent de profiter de la circonstance pour arrêter les progrès de la religion chez un peuple qu'ils craignaient de ne pouvoir plus pressurer à leur aise s'il se convertissait. Le P. Séguret fut mis à mort par les satellites des maîtres de l'Annam, le 3 janvier 1884. Cette mort, accompagnée de tant d'autres, n'a point encore été punie. Il est cependant bien permis de croire qu'une répression sévère exercée contre le régent de Hué aurait été plus utile au prestige de la France que les actes imposés au roi de Cambodge.

Dans le P. Séguret, ce qui frappe le plus avec son ardeur pour le martyre, c'est son amour pour sa famille et ses amis avec sa grande charité envers le prochain. La lecture de sa vie ne peut qu'être infiniment utile à l'âme de tous les chrétiens qui s'en nourriront. Les détails sur le Laos sont de nature à intéresser tout le monde. Nous ne nous permettrons que deux critiques sur la manière dont le livre est écrit. Nous croyons qu'il aurait gagné, si l'auteur n'avait pas cherché les titres à sensation et s'il avait évité quelques exubérances de style. Des recherches consciencieuses avaient fourni à M. l'abbé Ricard assez de détails intéressants pour n'avoir pas besoin de recourir à ces petits moyens de faire valoir une œuvre d'un mérite sérieux.

II. M. COLOMBIER S. J.

(Bibliographie catholique, juin 1885.)



## PRÉDICTION

POUR LE 13<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE :  
LA PRIÈRE (SON EFFICACITÉ)

Obediente Deo voci hominis.  
(Jos., x, 14.)

Autant la prière nous est nécessaire, autant elle est efficace et toute-puissante. Elle est toute-puissante pour honorer Dieu, c'est l'holocauste qu'il préfère, c'est l'encens qui réjouit son cœur : « Invoquez-moi, nous dit-il, au jour de la tribulation, et je vous délivrerai et ainsi vous me rendrez honneur » (Ps. XLIX, 15). Elle est toute-puissante pour ennoblir l'homme et le couronner de gloire et d'honneur : prier, selon la belle pensée de saint Augustin, c'est avoir Dieu dans son cœur, *cordi habere infusum Deum*; et du commerce familial du chrétien avec Dieu rejaille jusque sur son front un rayon de dignité que le monde est impuissant à donner, et qui est un des traits distinctifs de la figure des saints. La prière est toute-puissante pour rendre heureux, pour porter dans les cœurs, même au milieu des peines les plus amères, des tribulations les plus douloureuses, un calme et une paix indéfinissables, *memor fui Dei et delectatus sum* (Ps. LXXVI). Mais surtout la prière est toute-puissante pour enrichir notre pauvreté et nous obtenir de Dieu toutes les grâces que nous pouvons désirer. C'est ce dernier point que nous allons développer en répondant à ces deux questions : 1<sup>e</sup> Pourquoi la prière bien faite est-elle souverainement efficace pour attirer sur nous les faveurs de Dieu ? 2<sup>e</sup> En quoi est-elle toute-puissante ?

## I

La prière a une éloquence si persuasive, une puissance si irrésistible qu'elle triomphe de tout, même de Dieu, *vincit Deum* (Tertull.). Par la prière, Dieu obéit à la voix de l'homme, *obediente Deo voci hominis*. Par la prière l'homme agit sur Dieu et il le contraint de faire ses volontés. Le peuple d'Israël vient de se laisser aller à une grossière idolâtrie, au pied du Sinaï, après la délivrance de la captivité d'Egypte, après les prodiges de la mer Rouge et du désert; Dieu veut l exterminer; il commence par faire taire la prière. « Je vois, dit-il à Moïse, que le peuple a une tête de fer, laisse-moi donc, *dimitte me*, ne me prie pas pour lui afin que ma colère puisse le briser. » Et Moïse priait avec plus d'instance, *Moyses autem orabat Dominum*; et il disait : « Non, Seigneur, vous ne briserez pas ce peuple que vous avez tant aimé. — Laisse-moi, laisse-moi, répétait Dieu, il faut que je l'anéantisse, ce peuple ingrat. — Non, non, je ne vous laisserai pas. Que diraient vos ennemis ? O Dieu ! souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » Et Dieu fut vaincu par la prière de son serviteur, *Placatusque est Dominus ne faceret malum quod locutus est*.

Quelle est donc l'explication de ce prodige ? Sur

quoi s'appuie cet étonnant empire de la prière ? sur quatre choses principalement : sur la nature même de la prière, sur la nature de Dieu, sur les mérites de Jésus-Christ et sur ses infaillibles promesses.

I. Est-ce tendresse de cœur qui s'émeut en face de la souffrance, de la faiblesse et de l'indigence ? Est-ce compassion pour la misère qui s'humilie ? Est-ce à cause de la confiance témoignée ? Est-ce bonheur d'exercer le plus doux empire qui puisse être rêvé, l'empire de la bonté ? Je ne sais, mais la prière fait plier devant elle les plus terribles colères, les pouvoirs les plus redoutables. Couverte d'humbles habits, le front baissé, la main tendue, elle protège l'univers de sa majesté suppliant; elle va sans cesse du cœur du faible au cœur du fort, et plus sa plainte s'élève de bas, plus le trône où elle arrive est grand, plus son empire est assuré. Si un insecte pouvait nous prier quand nous allons marcher dessus, sa prière nous toucherait d'une immense compassion. A moins d'être un monstre, on ne résiste pas à la prière d'un enfant qui joint ses petites mains pour implorer grâce et miséricorde. On ne résiste pas aux supplications d'une femme qui demande aide, protection ou pardon pour elle ou pour les siens. Coriolan, furieusement irrité contre son ingrate patrie, fait taire son courroux et pardonne à la prière de sa mère. Le terrible Achille, au soir d'une éclatante victoire, ne peut résister aux supplications du roi malheureux et vaincu qui vient lui réclamer à genoux le corps inanimé de son fils. L'expérience de tous les jours nous l'apprend, la prière calme les courroux les plus redoutables, elle amollit les cœurs les plus durs et les plus égoïstes, elle est la ressource suprême du faible, de l'opprimé et du malheureux, elle met tout en équilibre dans la société, elle est le lien puissant qui rapproche et ressert les fractions diverses des nations, elle est le trait d'union nécessaire entre les riches et les pauvres.

II. Mais si la prière a tant de pouvoir sur le cœur de l'homme, quel ne sera pas son empire sur le cœur de Dieu, l'infiniment grand, l'infiniment puissant, l'infiniment bon ! Comment serait-il sourd à nos supplications, lui qui nous a aimés au point de nous tirer du néant et de nous racheter par le sang de son Fils unique; lui qui pense continuellement à nous pour nous faire du bien; lui qui consent à se dire notre époux, notre mère, et qui nous ordonne de l'invoquer comme notre père; lui qui nous aime beaucoup plus encore que ces titres, cependant si doux, ne peuvent nous le faire supposer ! Quand l'Écriture, dit saint Jean Chrysostôme, nous parle de l'amour d'un père, d'une mère, d'un époux, pour nous faire comprendre l'amour de Dieu, ne pensez pas qu'elle veuille établir une comparaison juste; elle emploie ce qu'il y a moins de défaut

<sup>1</sup> Lacordaire, Conférence XIII<sup>e</sup>.



tueux sur la terre, pour que nous soupçonnions l'ardeur, la sincérité, la violence, la flamme de l'amour divin, *ut ex his ardorem, sinceritatem, vehementiam, flammam denique caritatis intelligas.* » Oui, Dieu nous aime infiniment plus que le meilleur des pères; et puisqu'il a voulu prendre ce nom il doit nous secourir, nous protéger, nous défendre, nous pardonner, nous consoler, nous enrichir de ses dons. Ayons donc une humble et sainte hardiesse pour solliciter ses faveurs! Ah! les saints ont bien compris cette doctrine; et sainte Thérèse n'allait point trop loin quand elle disait à Dieu : « Seigneur, vous ne devez pas me refuser cette grâce! » ou encore : Comment le délaissement où vous m'abandonnez peut-il s'allier avec votre miséricorde? Non, Seigneur, cela ne peut se tolérer. » Sainte Catherine de Sienne disait de même dans le même esprit : « Seigneur, je vous en conjure par votre amour ineffable et même je vous y oblige, faites miséricorde à vos créatures! »

III. En effet, quand nous sollicitons une faveur de Dieu c'est le paiement d'une dette que nous réclamons, c'est l'accomplissement d'une promesse que nous exigeons, si l'on ose parler ainsi. Par tous les actes de sa vie, mais surtout par sa Passion douloureuse et sa mort ignominieuse, l'Homme-Dieu, notre Rédempteur et notre Sauveur, nous a rigoureusement mérité toutes les grâces qui doivent nous mener au ciel; et il a promis de la manière la plus formelle d'accorder ces mêmes grâces à nos supplications. Écoutez quelques-unes de ses divines et si consolantes affirmations.

C'était le Jeudi-saint après la Cène; Jésus n'avait plus que quelques heures à vivre de sa vie mortelle, il était à la veille de son grand sacrifice. Le moment est solennel, il fait en quelque sorte son testament dans un sublime discours dont toutes les paroles devraient être écrites en lettres d'or dans les temples chrétiens. Et entre autres legs divins il prononça cette immortelle promesse : « En vérité, en vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera » (Joan., xvi, 23). Quoi de plus clair? A l'affirmation infaillible de sa parole il ajoute l'autorité du serment. Ce n'est pas assez. Sur ses lèvres divines, la promesse va se changer en supplications. Il semble que nous l'obligerons si nous prions : « Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom; demandez et vous recevrez afin que rien ne manque à ma joie » (Joan., xvi, 24). Et ailleurs encore : « Demandez, dit-il, et vous recevrez; cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit; quiconque cherche trouve; et l'on ouvre à quiconque sait frapper. » Et pour exciter davantage notre bonne volonté il a recours à la plus saisissante des comparaisons. « Est-il parmi vous un père assez méchant pour présenter une pierre à son fils qui lui demande du pain? ou si celui-ci demande un pois-

son, est-ce qu'il lui donne un serpent? Si donc vous, tout mauvais que vous êtes, vous ne savez refuser ce qu'il y a de meilleur à vos enfants, combien devez-vous être plus assurés que votre Père céleste donnera ses biens à ceux qui les lui demanderont. »

Voilà la promesse de Notre-Seigneur : **TOUT LE MONDE PEUT OBTENIR PAR LA PRIÈRE TOUT CE QU'IL VEUT.** Comprenez-vous maintenant que tout est possible à celui qui prie? Comprenez-vous ce prodige des prodiges : **L'HOMME REVÊTU PAR LA PRIÈRE DE LA TOUTE-PUISSANCE DE DIEU?**

## II

Mais, en quoi la prière est-elle toute-puissante? C'est notre seconde question et notre dernière réflexion.

Quand nous prions convenablement pour nous, demandant les choses qui concernent le salut, infailliblement notre prière obtient son effet. La prière du pécheur lui-même, quand elle part du cœur et qu'elle est animée de foi et de confiance, a une efficacité étonnante. « Quiconque demande obtient, » a dit N.-S. Quand nous prions pour le salut du prochain, il n'y a pas de doute que nous soyons exaucés et que nous lui obtenions des grâces, qu'il peut mépriser, il est vrai, parce qu'il est doué de liberté. Notre-Seigneur, en effet, dans sa promesse, n'a point fait d'exception : *Quodcumque petieritis.* D'ailleurs dans la prière qu'il nous a enseignée, n'est-ce pas pour nos frères aussi bien que pour nous-mêmes que nous sollicitons toutes les faveurs du temps et de l'éternité?

Comment redirai-je la toute-puissante efficacité de la prière? Ce ne serait point assez de la science et du langage des anges! Elle nous obtient toutes les grâces de l'âme et du corps.

*Grâces de lumière.* Que de ténèbres nous environnent ici-bas; que d'ombres dans notre esprit sur les voies à prendre pour atteindre à notre fin; en combien de circonstances nous sommes dans l'indécision; que de doutes viennent assaillir et fatiguer notre âme! Nous avons un remède : c'est la prière. « La prière, dit saint Chrysostome, est un bien souverain; elle nous unit à Dieu, et de même que les yeux en regardant le soleil sont remplis de lumière, ainsi l'âme qui se tourne vers Dieu est inondée de clartés ineffables » *Accedite ad eum et illuminamini.* A l'appel de notre cœur, Dieu, la vraie lumière, nous montre la route, nous indique sa volonté, dissipe nos doutes, fortifie notre foi et dispose même nos intelligences à l'étude des sciences. Qu'il est raisonnable, qu'il est grand, de prier avant de se livrer au travail de la pensée! « Tout homme, disait un philosophe païen, pour peu qu'il ait de raison, invoque toujours la divinité, avant de s'engager dans une entreprise grande ou petite. » C'est comme la traduction de la parole de l'Esprit-Saint : « J'ai invoqué Dieu et l'esprit de sagesse est descendu en moi. »

La prière est toute-puissante pour *faire naître et grandir* en nous toutes les vertus et particulièrement pour nous revêtir de cette force inébranlable qui nous permet de pratiquer le bien partout et toujours, malgré tous les obstacles qui se dressent devant notre bonne volonté. *Dominus fortitudo mea et robur meum.* Quelle faiblesse est la nôtre! Quels fragiles roseaux nous sommes! Mais par la prière Dieu est en nous, comme nous le disions au commencement; et avec Dieu nous pouvons triompher des plus redoutables ennemis, *non timebo quoniam tu tecum es!* C'est la prière qui fait le missionnaire, le prêtre, le religieux et la religieuse, le bon chrétien, la bonne mère de famille. En vain les tempêtes se déchainent contre ces âmes fidèles; par la prière, elles prennent l'immobilité du rocher, elles sont inébranlables, fortes de la force de Dieu même. *Dominus fortitudo mea et robur meum!*

La prière est toute-puissante pour *consoler* les âmes les plus affligées. Ah! vous qui souffrez, vous qui êtes broyés par l'adversité, l'infortune, allez épancher votre douleur dans un cœur ami, et vous le permettez; mais mon devoir est de vous déclarer que dans ces consolations vous trouverez rarement un adoucissement à vos chagrins. Il y a trop d'égoïsme dans l'humanité, il n'y a pas assez d'esprit de Dieu dans les cœurs, dans tout cas il est des profondeurs dans le cœur de l'homme ne peut descendre. Voulez-vous être pleinement soutenus, aidés, soulagés? Priez, *consistatur aliquis, ore!* (Jac., v, 12)! Ah! Dieu ne vous sera pas à charge, il vous comprendra, il répandra en votre âme un baume enchanteur, qui vous fera sinon bénir vos peines, du moins les accepter avec résignation, *Renuit consolari anima mea memor fui Dei et delectatus sum!* (Ps., LXXVI, 3, 4.) Hélas! Hélas! Pourquoi faut-il que ce soit précisément à l'heure de la tribulation que nous néglignons la prière!

La prière est toute-puissante pour *apaiser le courroux de Dieu* irrité par nos péchés. David n'a pas plus tôt poussé un humble cri de regret vers le ciel pour son crime, que le Seigneur par le prophète Nathan lui déclare que son crime est remis. Dieu qui ne désire que la conversion et la fuite du pécheur, qui est patient et bon à l'excès, aussitôt qu'il voit le prodigue se tourner vers lui, ne serait-ce que par un soupir de son cœur, il ouvre, avec l'affection la plus paternelle, les bras de sa miséricorde.

Que dirai-je? La prière est toute puissante pour nous *obtenir tous les biens temporels privés ou publics.* C'est la prière qui fait jaillir la source qui rendit la vie à l'enfant d'Agar mourant de soif. C'est la prière qui obtint tant de miracles de la bouche de Notre-Seigneur, et la résurrection de la fille de Jaïre, du fils de la veuve Naïm, de Lazare mort depuis quatre jours. C'est la prière qui ouvrit les flots de la mer rouge et du Jourdain devant le peuple d'Israël.

C'est la prière qui fait tomber du ciel les pluies fécondes ou ramène la sérénité sur les campagnes. C'est la prière qui délivra Daniel de la dent des lions, et les trois jeunes hébreux des flammes de la fournaise. C'est la prière qui engendra Samuel et le prophète Daniel. C'est par la prière que les Hébreux triomphèrent des Amalécites, que Josué tailla en pièces les Amorhéens, qu'Ezéchias mit en fuite l'innombrable armée des Perses. C'est par la prière que les Ninivites détournèrent de dessus leur tête le glaive de la justice divine levé pour les exterminer!...

Puisque la prière est si puissante et si efficace, ayons recours à la prière. Dieu est si bon qu'il consent à nous donner audience à tous les instants, si nous le voulons. Son oreille est toujours ouverte pour nous entendre. Il sait nos désirs avant que nos lèvres ne les aient articulés. Il entend jusqu'aux soupirs de notre cœur, jusqu'aux commencements de nos pensées, pour nous exaucer au-delà de nos espérances. « Soyons persuadés, dit saint Liguori et je vous laisse sur cette belle parole, que lorsque nous demandons des grâces à Dieu, il nous donne plus que nous ne lui demandons. » Ainsi parle saint Jacques, pour nous montrer que Dieu n'est pas, comme les hommes, avare de ses biens. Il donne à pleines mains parce que ses richesses sont infinies. Plus il donne, plus il lui reste à donner. « O Dieu, s'écrie David, vous êtes bon et libéral envers ceux qui vous invoquent; vos miséricordes sont si abondantes qu'elles surpassent toutes demandes. » Aimons donc un Dieu si bon, invoquons-le avec confiance, et il sera notre lumière, notre force, notre consolation, notre protection, notre salut!

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### S. Congrégation des Rites.

#### RÈGLEMENT CONCERNANT LA MUSIQUE SACRÉE (Suite)

##### § II

#### Prohibitions spéciales à la musique vocale dans l'Eglise.

Art. V. Est sévèrement prohibée dans l'église toute musique vocale dont les motifs seraient des reminiscences théâtrales ou profanes, ou composées sur des formes trop légères et trop molles, comme seraient les gavottes, les cavatines, les récitatifs, trop étudiés à la façon du théâtre, etc. Sont permis les solos, les duos, les trios pourvu qu'ils aient le caractère de mélodie sacrée et se lient à l'ensemble de la composition.

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — *Etranger*, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



Art. VI. Est prohibée toute musique dans laquelle les paroles du texte sacré se trouvent, même en petite quantité, omises, interverties, divisées, ou trop répétées, ou peu faciles à saisir.

Art. VII. Il est défendu de diviser en morceaux tout-à-fait détachés les versets du texte sacré dans les *Kyrie*, *Gloria*, *Credo*, au détriment de l'unité de l'ensemble; comme aussi d'omettre ou de précipiter le chant de quelque partie de l'office, par exemple, les réponses à l'officiant, l'*Introït*, la *Prose*, le *Sanctus*, l'*Agnus*, dans la messe, les *Psaumes*, les *Antienne*s, l'*Hymne*, le Cantique *Magnificat* dans les vêpres. Toutefois l'omission du *Graduel*, du *Traît*, de l'*Offertoire*, de la *Communion*, en certaines circonstances particulières, comme le défaut de chantres, est tolérée, l'orgue suppléant.

Art. VIII. Il est défendu de mêler confusément le chant figuré au plain-chant<sup>1</sup>, et par conséquent sont interdits ce qu'on appelle les *Points musicaux* dans le chant de la *Passion*, pour laquelle on doit scrupuleusement se conformer au *Directorium*. On permet seulement, pour les réponses de la foule, les chœurs à plusieurs voix sur le modèle des compositions de l'école Romaine, spécialement de Palestrina.

Art. IX. Est prohibé tout chant dont la longueur excessive ferait durer les divins offices au-delà des limites prescrites, midi pour la messe, l'*Ave Maria* pour les vêpres et la bénédiction<sup>2</sup>, excepté pour les églises qui peuvent, en vertu d'un privilège ou d'une coutume non condamnée, prolonger les offices au-delà desdites heures : ce point est laissé au jugement de l'Ordinaire.

Art. X. Il est défendu d'user de certaines inflexions de voix trop apprêtées, de faire un bruit excessif, en battant la mesure ou en donnant des ordres aux exécutants, de tourner le dos à l'autel, de causer, ou de faire tout autre acte indigne du saint lieu. Il serait à désirer que les tribunes de chantres ne fussent pas placées au-dessus de la porte principale de l'église, et que les exécutants fussent, autant que possible, soustraits aux regards, conformément aux sages ordonnances de chaque Ordinaire.

(A suivre.)

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Je suis missionnaire. Notre chapelle est exempte de la juridiction épiscopale. Je demande :

<sup>1</sup> Ce qui est ici défendu, c'est le mélange désordonné des faux-bourdon au plain-chant, tel qu'il se pratique parfois en Italie. Mais les faux-bourdon réguliers ne sont point prohibés; encore moins les motifs empruntés au plain-chant pour la composition des motets, ou les phrases de plain-chant intercalés entre des chœurs écrits dans le style musical issu du plain-chant (N. de la D.)

<sup>2</sup> Cette règle est très large. Nous regrettons que le Règlement omette de rappeler que les pièces de musique exé-

1° Dois-je prononcer au Canon le nom de l'évêque diocésain?

2° Dois-je dire les oraisons qu'il commande? *VOY. EN*

3° Nous avons le droit de dire chaque jour, à l'exception de la Semaine Sainte et de 5 grandes fêtes de l'année, la messe votive de l'Immaculée-Conception; pouvons-nous dire cette messe à la vigile de l'Immaculée? Devons-nous faire cette mémoire à cette messe votive? *VOY. EN*

R. — Ad I. Nous croyons que vous devez, au Canon, prononcer le nom de l'évêque diocésain. Il est vrai que votre chapelle est exempt<sup>3</sup>, mais cette exemption n'empêche pas que vous ayez certaines obligations à remplir vis-à-vis de l'évêque diocésain. Votre condition n'est sans doute pas plus privilégiée que celle des réguliers exempts de la juridiction épiscopale, et cependant ils sont obligés d'exprimer le nom de l'évêque diocésain. Nous pourrions donner plusieurs preuves en faveur de notre solution, nous nous arrêtons à une seule, qui nous semble absolument convaincante.

En 1690, des Français s'adressèrent à la sacrée Congrégation des rites, et lui demandèrent si l'on devait, dans les églises exemptes de la juridiction épiscopale, 1° dire au Canon ces paroles : *Et Antistite nostro N.*, 2° à la bénédiction du cierge pascal prononcer le nom du supérieur de l'église ou bien au contraire le nom de l'évêque diocésain :

1° An in ecclesiis a jurisdictione Episcopos diocesani exemptis, in sacro Canone dicenda sint hæc verba *Et Antistite nostro N.*

2° An in benedictione candelæ paschalis, dicendum sit, loco Antistitis, nomen Superioris ecclesiæ immunis hujusmodi, aut nomen Episcopos diocesani?

Or, que répondit la sacrée Congrégation? Qu'on devait exprimer le nom de l'évêque diocésain :

« Ad I et II, nomen Episcopi diocesani exprimendum est, juxta doctrinam Gavanti, part. I, titre viii, n. 2, litt. N; et non aliorum » (S. R. C. 8 avril 1690, n. 3208, ad 1 et 2).

On nous objectera peut-être que Alcuin et Innocent III, dans leurs ouvrages sur la sainte messe, enseignaient une doctrine contraire. Nous répondons : cela est vrai. Mais la sainte Eglise, qui seule a qualité pour trancher cette question, est d'un avis opposé. On doit la suivre.

Ad II. Vous êtes également obligé de dire les prières commandées par l'évêque diocésain, car les prières sont d'abord de précepte en général « per modum præcepti et obligationis » (S. R. C. 17 août 1709), et ensuite de précepte en particulier dans les églises des réguliers et dans les autres églises exemptes : « In ecclesiis regularium aliisque ecclesiis exemptis recitandæ sunt collectæ ab Ordinario loci præscriptæ » (S. R. C. 31 mars 1821).

cutées pendant la Messe ne doivent point obliger le prêtre à suspendre l'action sacrée, notamment à la Préface, *Pater*, à la Postcommunion (N. de la D.).

Bien plus, les Prélats réguliers, même locaux, même pour les besoins particuliers de l'Ordre, ne peuvent commander d'oraisons à leurs sujets. Il faudrait pour cela une permission de l'Ordinaire. Ce point a été décidé le 27 mars 1779. On demandait à la sacrée Congrégation des rites :

« An Prælati regulares, etiam locales possint ordinare collectam dicendam in missa a subditis suis tam pro necessitatibus Ordinis quam pro necessitate communi? »

La sacrée Congrégation répondit : « Non licere sine licentia episcopi » (S. R. C. 27 mars 1779).

Ces diverses décisions montrent que vous êtes obligé de réciter les oraisons commandées par votre Révérendissime Ordinaire.

Ad III. Nous n'avons aucune règle pour dirimer ces difficultés spéciales. D'après les explications qui accompagnent les questions que vous avez bien voulu nous soumettre, plusieurs sanctuaires de la grande cité que vous habitez, ont depuis longtemps des privilèges analogues. Nous vous engageons à prendre des informations auprès des recteurs de ces sanctuaires.

Q. — De quel grade est la fête de saint Ildefonse, évêque de Tolède, et celle de saint Louis, évêque de Toulouse? Certains bréviaires leur donnent le grade double, d'autres le grade semi-double.

R. — Ces deux saints n'appartiennent pas au calendrier général. S'ils sont patrons principaux de lieux ou d'églises, ils ont le grade double de première classe avec octave. S'ils sont patrons secondaires, ils sont doubles-majeurs sans octave. Si l'on célèbre leur fête à raison d'une relique insigne, ils ont le grade double-mineur. S'ils sont honorés en vertu d'un Indult du Saint-Siège, ils ont le grade déterminé par l'Indult.

Q. — Dans un de ses livres (Grandeurs de Dieu, je crois) Le Père d'Argentan émet cette opinion que je trouve professée par des personnes pieuses qui ne veulent pas en démordre : Dieu qui voit tout au présent par sa prescience infinie devant qui il n'y a ni passé ni futur, sait très-bien que dix, cent, mille messes doivent être dites pour tel ou tel défunt dans l'espace de 10, 20 ou 50 ans; et comme ces messes sont actuellement présentes au regard de Dieu, elles profitent immédiatement au défunt aussi bien que si on les célébrait le même jour ou dans la même année. Le défunt n'aurait donc pas à se mettre en peine pour le prompt ou long terme de la célébration de ces messes. Il suffit qu'il ait la certitude qu'elles seront dites; le temps ne fait rien à l'affaire; il en reçoit de suite après sa mort le fruit qui lui revient.

L'Eglise urge la célébration des messes, à cause de certains inconvénients qu'elles voit à les trop retarder; mais le défunt ne souffre nullement de ce retard.

Que répondre? Je ne trouve rien sur cette difficulté, dans S. Thomas, et ailleurs. Peut-être vaudrait-il la peine de traiter cette question *ex professo* dans votre excellent *Ami du clergé*.

R. — L'opinion de ces personnes pieuses ne saurait être admise, ni en pratique, ni en théorie.

1<sup>o</sup> En pratique, elle est loin d'être certaine. Et, si elle est fausse, si le retard mis à l'acquit des messes pour les défunts, les expose à souffrir plus longtemps dans le purgatoire, elle conduirait à leur causer un préjudice considérable.

Ensuite, elle est dangereuse à un autre point de vue. Différer l'acquit d'une dette est souvent le premier pas vers l'omission entière de paiement. Beaucoup de causes peuvent intervenir qui fassent obstacle à l'acquit des messes que l'on différerait par trop.

Aussi l'Eglise a-t-elle toujours pressé la célébration des messes dues pour les défunts. Et la pensée générale, c'est qu'en offrant plus tôt ces messes, on soulage plus tôt les défunts.

2<sup>o</sup> En théorie, cette opinion manque de solidité. A la vérité, Dieu, de sa science éternelle, voit tout au présent et les messes à célébrer dans un long espace de temps sont présentes à ses yeux. Mais les restes de péchés et la délivrance des âmes sont dans le même cas. Dieu voit tout cela de la même science pour laquelle tout est présent. Si l'on peut dire que Dieu voit dans le présent les messes qui ne seront offertes que dans dix, vingt ou cent ans, on doit dire de la même manière que Dieu voit dans le présent la délivrance opérée par ces messes, bien qu'elle ne doive avoir lieu que dans dix, vingt ou cent ans, surtout si elle doit être la conséquence de ces messes.

Ce n'est donc pas du côté de la science de Dieu qu'il faut se placer pour voir clair et juste dans les questions de cette nature, c'est du côté des choses elles-mêmes. Dieu voit tout, ordonne tout, exécute tout, en même temps; ou plutôt dans le même moment de son infinie et indivisible éternité. Mais les choses que Dieu voit, ordonne et exécute sont soumises aux lois de la succession et de la durée. Elles ont entre elles les rapports que leur donnent leur nature, les conditions multiples de leur existence, de leur action, des vicissitudes auxquelles elles ne peuvent échapper : toutes choses qui sont voulues de Dieu.

Si l'on voulait trouver à cette explication un fondement emprunté à saint Thomas, on pourrait citer plusieurs passages, notamment celui où saint Thomas se demandant s'il y a une cause de la volonté divine, répond qu'il n'y a aucune cause et que Dieu veut toutes choses ensembles sans que l'une soit antérieure aux autres, sans que l'une soit pour lui cause de vouloir une autre; mais qu'il y a entre les choses voulues de Dieu rapport de causalité de telle sorte qu'il veut que l'une soit la cause de l'autre, ce qu'il exprime, avec une précision dont lui seul a le secret, en ces termes : *Vult ergo hoc esse propter hoc, sed non propter hoc vult hoc*. (1 p., q. 9, 19, a. 5, c.). Ainsi, d'après saint Thomas, entre les choses que Dieu voit et connaît en même temps, il y a cet ordre que les unes précèdent les autres parce qu'elles sont les causes des dernières.

Si nous appliquons ces notions à la délivrance



des âmes du purgatoire, nous en concluons que bien que Dieu voie du même coup d'œil et accepte d'un acte éternel et présent de sa volonté les sacrifices quiseont offerts dans la suite des temps, et la délivrance des âmes qu'ils doivent opérer, il veut néanmoins que sacrifices et délivrance aient entre eux l'ordre qui leur convient.

Or l'offrande de la messe est ordonnée à la délivrance des âmes comme la cause à son effet. Et cette offrande est soumise aux conditions de toutes les choses humaines, à la succession qui leur est essentielle. Elle ne peut, pas plus qu'une autre cause, produire son effet avant d'exister. Il est donc impossible qu'une messe délivre à l'avance l'âme pour laquelle elle est offerte.

On objectera que cette délivrance est l'effet non de la messe elle-même, mais de la volonté divine qui la prévoit et l'accepte à l'avance. Cette réponse ne résout pas la question. Dieu peut, sans rien prévoir, délivrer une âme par pure miséricorde, sans paiement de sa dette. Mais s'il la veut délivrer par une messe, il faut que la messe précède.

Si la science éternelle et simultanée de Dieu suffisait pour que l'effet prévint la cause quand il s'agit de l'offrande de la messe, ne serait-elle pas suffisante pour qu'il prévint la cause dans l'hypothèse de la *satispassion* par les souffrances du purgatoire, ou de la *satisfaction* par les œuvres pénales des vivants? Or, dans le premier cas, l'âme serait à la fois au ciel comme délivrée par ses souffrances futures et en purgatoire pour subir ces mêmes souffrances. Dans le second cas, les saints de la terre jeûneraient, se mortifieraient pour obtenir la gloire à des saints déjà glorifiés.

On peut encore opposer d'autres raisons à cette opinion que nous combattons. Rappelons encore celle-ci que nous avons eu déjà plusieurs fois à faire valoir en des questions semblables. Ce n'est point d'après la science divine, mais d'après la science humaine que se règlent les affaires humaines, même de l'ordre surnaturel.

Laissons à nos destinées le cours qui répond à leur nature et gardons-nous de tout bouleverser dans l'économie du salut en faisant à tort intervenir la science éternelle de Dieu, laquelle n'est à l'usage que de lui seul.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — 1<sup>o</sup> L'église de L., par suite de la mort d'une dame bienfaitrice, devient légataire d'un legs mentionné dans son testament. La teneur est celle-ci :

« Une somme de 1,000 fr. sera remise à l'église de L... pour l'usage qu'elle voudra en faire, réparations ou achats d'ornements. »

Il n'y a point d'autres clauses. Le testament ne porte aucune charge à l'entrée en jouissance de ce legs.

Or, M. le maire voulant disposer de l'emploi de cette somme. D'jà, il a réuni le conseil municipal à cet effet, et il prétend en disposer pour faire réparer le clocher de l'église ou faire construire un nouveau clocher. Celui-ci, à vrai dire, a besoin de réparations urgentes.

Si ce legs de mille fr. imposait une charge quelconque à la fabrique, comme, par exemple, de dire une messe chaque année, le maire ne pourrait soutenir sa prétention. Mais comme aucune charge n'incombe à la fabrique ni à l'église, je demande :

Le maire a-t-il le droit d'avoir la somme de mille fr. en sa possession ?

A-t-il le droit de disposer de cette somme pour la reconstruction du clocher ?

En supposant une réponse affirmative, à qui appartient-il de surveiller les travaux du clocher ?

2<sup>o</sup> Dernièrement, j'avais à transférer la dépouille mortelle d'un de mes paroissiens dans une paroisse du même canton contigüe à la mienne. J'étais muni de l'autorisation de mon maire, celui-ci ayant déclaré à la famille que l'autorisation du sous-préfet n'était pas nécessaire et que son autorisation suffisait. J'ai fait le transfert sans autre formalité. Le maire a-t-il raison ?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. A aucun titre, le maire n'a le droit d'avoir les mille francs en sa possession. Il ne l'a pas comme représentant la commune, puisque la commune n'est pas légataire. Il ne l'a pas comme fabricien : car, comme tel, il a voix délibérative au conseil de fabrique, mais ni plus ni moins que le premier venu de ses collègues. Le trésorier seul a qualité pour encaisser cette somme comme toutes les autres recettes de la fabrique. Le maire n'a pas plus de droit à s'emparer de cette somme qu'il n'en a pour s'emparer d'une quête ou d'un casuel quelconque. C'est une tendance assez grotesque des maires actuels à se croire les propriétaires du temporel des églises et à vouloir disposer de toutes choses en maîtres. Comment donc un maire pourrait-il dans les questions de fabrique, faire ce qu'il ne peut légalement effectuer dans les affaires de la commune ? Si la commune, au lieu de la fabrique, était légataire de ces mille fr., sur quelle loi ou décret ou règlement se baserait-il pour palper cette somme et pour l'appliquer à n'importe quel travail qui n'aurait pas été délibéré et approuvé régulièrement ? Et ce qu'il ne peut dans sa propre administration dont il est le chef, il le pourrait dans une administration où il n'est qu'une individualité en tout semblable à ses collègues ? Ça ne soutient pas l'examen.

Ne pouvant avoir cet argent en sa possession, il ne peut pas davantage en disposer pour la réparation ou la reconstruction du clocher. Ceci est du ressort du conseil de fabrique qui est investi par la loi du pouvoir d'administrer les revenus de la fabrique. Cependant dans la question de travaux à exécuter dans les édifices religieux et des dépenses nécessitées pour cela, il y a des observations à faire. Les grosses réparations et les reconstructions, d'après la nouvelle loi municipale (5 avril 1884, article 136) incombent à la commune qui se dit propriétaire, mais après épuisement des ressources libres de la fabrique. Ici, le maire a un rôle particulier à tenir. D'accord avec le conseil municipal, il peut exiger de la fabrique qu'elle emploie ses fonds libres, si elle en a, aux travaux susdits, et qu'elle exhibe ses comptes et budgets pour constater si elle a des fonds libres. Dans ce sens, il peut demander

qu'on applique les 1,000 fr. légués au travail en projet. Mais il appartient à la fabrique de débiter si cette somme ne doit pas être employée à des réparations plus urgentes, à l'achat du mobilier strictement nécessaire au culte. Pour cela, l'intervention de l'évêque est nécessaire ; car il est le juge suprême des nécessités du culte, et il est le chef naturel des fabriques dont il contrôle et approuve les comptes et budgets.

Enfin, en admettant que les mille fr. dont il s'agit soient régulièrement appliqués à la réparation ou à la reconstruction du clocher, à qui appartiennent la direction et la surveillance des travaux ? Il ressort de la jurisprudence adoptée depuis longtemps en cette matière, que la direction et la surveillance appartiennent à ceux qui fournissent le plus d'argent. Si la fabrique fournit à tous les frais ou à la majeure partie, c'est elle qui a la haute main ; s'il en est autrement, c'est à la commune. Mais même dans ce dernier cas, c'est le trésorier de la fabrique qui encaisse les mille francs et qui les verse à qui de droit, après l'accomplissement de toutes les formalités.

Ad 2<sup>e</sup>. Sur cette question du transport des corps, nous avons commis une erreur dans l'un des derniers numéros de l'année précédente en reproduisant l'ancienne législation sans prendre garde que cette législation avait été modifiée du tout au tout d'abord par une circulaire ministérielle du 10 mars 1856 et ensuite par un décret du 13 avril 1861. Nous nous sommes rectifiés dès les premiers jours de la présente année. Nos lecteurs savent désormais que pour transporter un corps hors de la commune où a eu lieu le décès, il faut l'autorisation préfectorale. Toutefois, quand il s'agit de transférer un corps d'une commune dans une autre commune contigue à la première, l'autorisation préfectorale n'est pas nécessaire. Il suffit que les deux maires s'entendent, et que celui de la commune où a eu lieu l'inhumation envoie à l'autre maire le certificat constatant l'inhumation faite.

Q. — Je restaure mon église après avoir obtenu l'approbation du conseil municipal et de la préfecture qui ont examiné mes plans et devis. Cette restauration comprend la construction d'une sacristie sur la voie publique et dont l'un des murs démolit pour le rebâtir plus solidement le mur de clôture d'un jardin voisin qui longe la voie publique dans une assez grande étendue, avec porte de communication un peu au-delà de la sacristie.

Le conseil de fabrique reconnaît devoir au propriétaire du jardin la mitoyenneté de son mur et le droit de surcharge ; mais ce propriétaire, désireux de nous faire chanter, réclame une indemnité considérable pour la privation de quelques mètres de sa façade sur la voie publique et intente un procès à la fabrique.

Le conseil de fabrique refuse de payer cette indemnité ; il a bâti sur un terrain communal après approbation de ses plans ; il a les mêmes droits que la commune qui reste propriétaire de l'immeuble.

Le conseil de fabrique a-t-il raison ?

R. — Le droit du propriétaire paraît incontestable. On lui inflige une privation ; si minime qu'elle soit, elle est représentée par une somme

d'argent. Mais qui est responsable et qui doit payer ? Il y a là une collection de négligences dont le conseil de fabrique, le conseil municipal et le préfet lui-même sont coupables ; car les uns et les autres devaient prévoir ce qui est arrivé ; leur devoir à tous était de s'entendre à l'amiable avec le propriétaire lésé, et, à défaut d'un arrangement à l'amiable, de procéder contre lui par expropriation pour cause d'utilité publique : ce qui eût prévenu toute difficulté. On peut encore tenter la conciliation.

Pour ce qui est de savoir qui doit payer l'indemnité s'il y a lieu, en droit c'est au propriétaire, en fait et d'après les règles ordinaires adoptées par l'administration supérieure, c'est au bénéficiaire de la construction, c'est-à-dire à la fabrique. La charge n'incomberait à la commune que tout autant que la fabrique n'aurait pas des ressources libres suffisantes.

Q. — Une dame de ma paroisse veut donner par testament 2,000 francs à la fabrique, à la charge par celle-ci de faire dire 12 messes par an. 1<sup>o</sup> Pourriez-vous m'indiquer le moyen de ne pas payer les droits de succession ? 2<sup>o</sup> Le legs fait à la fabrique ne court-il pas quelque danger ?

3<sup>o</sup> Le légataire universel de la testatrice est un excellent chrétien. Il accepterait, j'en suis sûr, une combinaison qui nous fût avantageuse pourvu qu'elle assure la célébration des messes demandées.

La dame en question ne sait que faire ; elle me consulte. Quel conseil dois-je lui donner ?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Nous avons traité plusieurs fois cette question, notamment dans le numéro 27 et le numéro 32 (année 1883) avec tous les développements qu'elle comporte dans l'état présent de la jurisprudence en cette matière. Comme réponse directe sur le premier point, nous reproduisons textuellement ce qu'en dit Mgr André, après Dieulin :

« Il y a un moyen de faire des libéralités aux établissements publics sans payer aucun droit d'enregistrement, c'est d'acheter des inscriptions de rentes sur l'Etat un an avant d'en faire donation. Ainsi, un an après leur acquisition, on peut les transmettre à qui l'on veut par acte de donation ou testamentaire, sans qu'il en coûte pour enregistrement. Les seuls frais de transmission se réduisent aux honoraires de notaire et d'agent de change, puis à un droit fixe d'un franc par chaque acte de donation et d'acceptation. »

Ad 2<sup>me</sup>. Ceci est une autre question. Le gouvernement actuel soutenu par une majorité de librepenseurs et de sectaires, a révélé par plusieurs faits d'une brutalité révoltante ses idées et ses desseins touchant les biens de l'église. On peut s'attendre à toutes les injustices, à toutes les spoliations de sa part. La situation est tellement menaçante sous ce rapport que les plus optimistes sont ébranlés. Les élections prochaines, si elles sont conservatrices, changeront la face des choses.

Nous ne pensons pas cependant que les fidèles riches doivent renoncer aux œuvres pies et aux



fondations qui ont pour objet le bien spirituel de leur âme. Seulement, ils feront bien d'entourer leurs legs et donations de toutes les précautions de la prudence, ayant soin de stipuler que, si pour un motif ou pour un autre, leur volonté n'est pas respectée avec toutes les conditions, ils entendent que leurs libéralités reviennent à leurs héritiers naturels.

Ad 3<sup>m</sup>. A part le système sus-in liquidé, nous n'en connaissons pas d'autres, du moins de ceux qui *garantissent* d'une manière *absolue* l'acquittement des messes. Cependant, si cette famille est vraiment chrétienne et fidèle aux saines traditions, il peut suffire que le chef transmette aux membres sa volonté dans son testament ou tout autre acte authentique et elle sera respectée religieusement. Par ce moyen, on évite tous les frais, puisque la fondation devient une charge de la succession. Mais que, par malheur, la loyauté subisse une éclipse parmi les descendants ou les collatéraux de ce digne chef de famille, et l'on retombe dans le même inconvénient. Chacun en cette affaire doit surtout s'inspirer de son cœur et de sa conscience.

Q. — Depuis 20 ans, une somme de 800 fr. avait été léguée à la fabrique de B. avec charges de services religieux. On ne pouvait obtenir de la Préfecture l'autorisation nécessaire pour l'acceptation du legs, et l'argent resta entre les mains du notaire qui le fit fructifier.

Après de nouvelles instances, nous avons reçu, il y a quelque temps, de M. le Préfet, l'autorisation demandée.

A qui appartiennent les intérêts produits depuis 20 ans par le placement de la somme, sachant que tous les héritiers du légataire sont inconnus. Le notaire veut bien les remettre à ces derniers, s'ils étaient connus, mais non à la fabrique.

Les messes de fondation n'ont pas été acquittées depuis 20 ans. Avons-nous le droit de forcer le notaire à nous remettre ces intérêts.

R. — Si l'on s'en tient à la volonté du testateur et à l'acceptation provisoire qu'a dû faire la fabrique du legs en attendant l'autorisation gouvernementale, les 800 francs appartenaient à la fabrique dès le premier instant du décès, en vertu de l'axiome : la mort saisit le vif. Peu importe, la nécessité de l'autorisation. Celle-ci est de droit administratif et non de droit civil. Elle ne fait que suspendre la délivrance du legs, mais son défaut ne rend pas la donation caduque et nulle; car s'il en était ainsi, l'autorisation ayant été refusée pendant 20 ans, elle n'aurait pas eu la vertu de faire revivre la donation après 20 ans. Par le fait de l'autorisation, le legs est devenu régulier à partir de l'instant où il était livrable. Par conséquent, la fabrique a été déclarée légitime héritière à ce moment-là. Si elle était héritière, elle était propriétaire. Si elle était propriétaire, les fruits du legs doivent lui revenir, *res fructificat domino suo*. Par conséquent, les intérêts appartiennent au maître du capital, c'est-à-dire à la fabrique.

Il est vrai que, pendant les vingt ans écoulés, la fabrique n'a pas fait acquitter les messes, non

par refus de les acquitter, mais parce qu'elle en était empêchée par une force majeure indépendante de sa volonté. Désormais, elle peut se mettre en règle envers le testateur soit en doublant et quadruplant les messes, soit de tout autre manière déterminée par l'autorité diocésaine seule compétente. Elle est débitrice non pas d'argent, mais de messes; non pas vis-à-vis d'héritiers quelconques, mais vis-à-vis du bienfaiteur mort.

Au reste, en prenant les choses au pire, le notaire est tout à fait incompétent pour prendre une décision. Cela regarderait l'exécuteur testamentaire ou les héritiers naturels. Le notaire usurpe le rôle de juge. Il doit rendre capital et intérêts au véritable propriétaire, légalement reconnu comme tel. Le propriétaire, c'est la fabrique : une circonstance l'a empêché pendant 20 ans de s'affirmer, mais cette circonstance ne retranchait rien à la force du testament ni à la volonté du testateur; la preuve en est que, l'obstacle levé, le propriétaire n'a eu qu'à se montrer pour toucher le capital qui ne lui est pas contesté. Le capital n'étant ni contesté ni contestable, les intérêts qui sont l'accessoire suivent le principal.

Oui, la fabrique a le droit de contraindre le notaire; nous ajouterons qu'elle le doit doublement; elle le doit, parce qu'en s'inclinant devant le raisonnement sans base du notaire, elle abandonnerait une cause qu'elle est chargée de défendre, et aussi parce qu'en l'absence d'héritiers naturels qui, seuls, dans tous les cas, auraient un titre coloré pour revendiquer les intérêts dont il s'agit, tomberaient en déshérence et deviendraient la proie de l'Etat.

Il faut donc attaquer tout simplement le notaire et recourir ensuite à l'évêque pour adopter un moyen équitable de remplir les intentions du bienfaiteur.

En 1872, un ancien instituteur a laissé en mourant la somme de 600 fr. à l'église de S. P.

La fabrique avait besoin de cette somme pour payer un autel. Aussi, s'est-elle empressée de l'accepter par sa délibération du 7 avril 1872.

En outre, elle s'est engagée vis-à-vis de l'héritier à faire dire à perpétuité douze messes par an, le 1<sup>er</sup> jeudi de chaque mois, et à tenir sur le nécrologe paroissial les noms de trois défunts de la famille. Les messes ici sont à 2 fr. 50, et chaque inscription au nécrologe se paie 2 francs.

Cette délibération n'a pas été présentée à l'évêque, et, par conséquent, n'a pas été approuvée. Comme la fabrique est endettée, elle ne peut plus payer ni les messes ni le nécrologe.

Elle doit plus de 2000 fr., surtout à cause du refus du conseil municipal de se charger du traitement du vicaire; ce qui dure depuis bientôt 10 ans. Aussi voit-elle sa dette s'accroître chaque année.

L'héritier vient d'assigner devant le Juge de paix du canton le trésorier de notre fabrique pour l'obliger à faire acquitter les messes. Je n'ai pas cru, depuis deux ans, que je fusse tenu à remplir cette obligation.

R. — Voici une lettre qui se tenait blottie dans nos papiers depuis près d'un an. Nous en demandons bien pardon à son auteur; d'autant plus qu'elle méritait une prompte réponse, pour met-

tre fin, s'il était possible, à un état de choses déplorable et empêcher un procès peu édifiant.

Nous ne nous étendrons pas sur une affaire qui n'offre aucune difficulté. Ce que nous voulons faire ressortir surtout, c'est le sans-gêne avec lequel une fabrique, évidemment composée d'honnêtes gens, se joue des lois administratives, — ce qui ne ferait peut-être pas le plus noir des crimes, — mais aussi des lois morales, — ce qui est beaucoup plus sérieux.

On lui lègue une somme de 600 fr. Comme elle a besoin d'argent, elle accepte, s'engage à faire dire 12 messes annuellement à perpétuité, à inscrire trois défunts de la famille sur le nécrologe de la paroisse. L'argent, elle le trouve parfait et l'emploie immédiatement. Après l'avoir dévoré, elle se déclare impuissante à faire dire les messes, et elle pense être quitte, parce que son acceptation du legs n'avait pas été régulièrement approuvée par l'autorité compétente et parce qu'elle est endettée de par ailleurs. Ceci serait une pure escroquerie, passible du code pénal; car il ne faut pas oublier que les membres d'un conseil de fabrique peuvent dans beaucoup de circonstances, — et celle-ci en est une, — être responsable personnellement de certaines fautes et des malversations auxquelles par leur vote ils ont prêté la main.

L'héritier a bien fait de poursuivre le caissier qui a encaissé le capital et de lui demander raison de l'inexécution du contrat. Sa cause est gagnée d'avance. Quelle est donc cette démenche de croire que les responsabilités individuelles s'évanouissent du moment qu'on agit collectivement.

Nous ne voulons pas insister sur une question de justice élémentaire; nous préférons dire en toute franchise à notre correspondant qu'il lui appartient, comme prêtre, instituteur de morale, et peut-être aussi comme complice de cette série inénarrable d'illégalités, de s'appliquer à trouver un moyen de donner satisfaction au réclamant. Le moyen le plus naturel, le plus obvie est de faire revenir le conseil à une meilleure intelligence de ses devoirs à l'égard des personnes lésées et de lui faire trouver la somme relativement minime que nécessite la célébration de douze messes: quant à l'inscription, il est d'autant plus aisé de la conserver qu'elle ne coûte de sacrifice à personne. Cette dette doit passer avant toutes les autres, avant même le traitement d'un vicairé dont la nécessité est moins probable.

Mais enfin, s'il était avéré que ce système est matériellement impossible, le devoir du curé est de recourir à l'évêque, et même, si besoin est, au Souverain-Pontife, pour demander l'autorisation d'appliquer à l'acquit de la fondation soit les messes de binage, soit les messes des fêtes supprimées.

Mais nous nous souvenons que cette affaire est déjà vieille, et nous espérons bien qu'elle aura eu la solution que l'équité, le bon sens et l'édification publique réclamaient.

Q. — Quand on a opéré une saisie-arrêt, et qu'un garde-champêtre est requis pour surveiller la saisie, cet humble fonctionnaire peut-il récuser ce service, et a-t-il droit à une rémunération?

R. — A défaut d'une personne qui accepte volontairement cette corvée, l'huissier peut légalement requérir le garde-champêtre, et celui-ci ne peut refuser. Mais il a droit à un salaire pour tous les jours que dure sa surveillance.

Q. — Les gardes-champêtres sont-ils sous la dépendance absolue des maires de telle sorte qu'ils puissent être nommés ou révoqués sans que l'autorité supérieure ait à intervenir?

R. — Non; le pouvoir du maire sous ce rapport est limité. Voici ce que dit là-dessus la loi municipale du 5 avril 1884, art. 102 :

« Toute commune peut avoir un ou plusieurs gardes-champêtres. — Les gardes-champêtres sont nommés par le maire; ils doivent être agréés et commissionnés par le sous-préfet ou par le préfet dans l'arrondissement du chef-lieu. Le préfet ou le sous-préfet devra faire connaître son agrément ou son refus d'agréer dans le délai d'un mois. Ils doivent être assermentés. Ils peuvent être suspendus par le maire. La suspension ne pourra durer plus d'un mois; le préfet seul peut les révoquer.

Q. — La dernière loi municipale a-t-elle modifié l'ancienne sous le rapport de l'interdiction faite aux parents de siéger dans le même conseil municipal, et cette interdiction s'applique-t-elle dans toutes les localités sans distinction?

R. — Non; les anciennes dispositions ont été maintenues. On lit, en effet, dans l'un des paragraphes de l'article 35 : « Dans les communes de 501 habitants et au-dessus, les ascendants et les descendants, les frères et les alliés au même degré ne peuvent être simultanément membres du même conseil municipal. D'où il faut conclure que dans les communes de 500 habitants et au-dessous, cette interdiction n'existe pas.

Lorsque les élections auront amené au conseil des individus qui se trouvant dans le cas susdit dans les localités de 501 habitants et au-dessus, c'est celui qui aura eu le moins de voix ou le moins âgé qui sera évincé, conformément à l'article 49 de la même loi.

## VARIÉTÉS

### DE L'ÉGLISE & DE SA DIVINE CONSTITUTION Par Dom GRÉA

Docteur en théologie, ancien Vicaire général

Paris, Société générale de Librairie catholique.

Il y a quelque temps, nous rendions compte d'un ouvrage fort remarquable et très opportun : *Les erreurs modernes*, par dom Benoit, des Clers Réguliers de Saint-Claude, ancien directeur de séminaire.



Après le disciple, il nous faut louer le maître, dom Gréa, son très savant supérieur, pour un ouvrage d'une haute portée : *De l'Eglise et de sa divine Constitution*.

L'ouvrage, conçu depuis de longues années, préparé avec tout ce que peuvent donner d'ouverture sur le sujet les meilleures études théologiques, les plus fortes études à l'École des Chartes les recherches les plus patientes dans les monuments de la tradition chrétienne, les méditations les plus suivies, cet ouvrage a été longtemps mûri et composé avec cette sûreté, cette profondeur, cette plénitude qui ne laissent rien d'obscur et d'incertain.

Dom Gréa s'est élevé au-dessus de la sphère où se tiennent les traités ordinaires sur l'Eglise : il en a étudié la divine constitution dans le Verbe Incarné en qui elle se résume, dans la Trinité divine qui en est le premier exemplaire. De ces hauteurs la lumière se répand, vive et abondante, sur tout ce qui compose l'Eglise terrestre ; on la voit, non pas autre, mais plus brillante et plus belle, toute resplendissante dans sa merveilleuse unité. Introduit par dom Gréa au centre même de cette admirable institution, on en comprend mieux la grandeur et la richesse. « Les nécessités de l'apologie en face du protestantisme, écrit Mgr Mermillod à l'auteur, son ami, les luttes contre les empiètements du pouvoir civil ont forcé les théologiens à exposer l'architecture du dehors, à défendre les remparts de l'institution du Sauveur. Les combats sur le parvis faisaient oublier la contemplation du sanctuaire, du temple de Dieu, de cette heureuse vision de la paix : *beata pacis visio*.

« Théologien et cénobite, passant la meilleure part de vos jours et de vos nuits, ou au milieu des livres de la tradition catholique, ou près de l'autel, chantant les louanges de la liturgie, vous avez vécu dans ce cénacle de l'Eglise, et vous nous montrez bien cette cité de Dieu, cette société divine des anges et des hommes, personnalité vivante, parlant à Dieu, sanctifiant les âmes, perpétuant à travers l'espace et les siècles le corps mystique du Christ. » (Lettre à l'auteur, 11 avril 1885, p. III.)

« Aux clartés de ce jour surhumain, dit à son tour Mgr Gay, tout s'ordonne et s'explique : hiérarchie, pouvoirs, relations, ministères, permanence essentielle, modifications survenues.

« On comprend tout en vous lisant, et tout ce que l'on comprend, on l'admire. Il résulte de cette étude, dans l'âme qui vous y suit, une adoration pleine de gratitude pour Dieu qui par le mystère de son Verbe incarné, a daigné se faire jusque-là « Dieu avec nous, » notre Dieu, notre Père. On y puise, avec un amour sans mesure pour le Christ, notre Rédempteur et notre Chef, une charité ardente pour l'Eglise, où il vit par son Saint-Esprit et à laquelle on se sent comme jamais heureux et fier d'appartenir.

« D'une main sûre et puissante aussi, vous arrachez jusqu'aux racines ce malheureux naturalisme qui pour notre éternement, notre honte et notre ruine, s'il se pouvait, s'est glissé, non autour de nous seulement, mais « parmi nous, et qui jette tant d'ombres sur ce point capital de l'Eglise, de son origine, de sa nature, de sa constitution, de sa place et de sa mission parmi les sociétés humaines. » (Lettre à l'auteur, du 3 mai 1885, p. VI.)

Ces appréciations très autorisées font comprendre comment Son Eminence le Cardinal Caverot a pu voir dans sa publication « un service éminent rendu à l'Epouse de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (Lettre du 22 avril 1885, p. 1.)

L'ouvrage soutient la haute idée qu'en donnent ces éloges. Il s'ouvre par une *Introduction* (pp. 1-39) qui est loin d'être un hors d'œuvre. Elle contient les premiers fondements sur lesquels repose tout l'édifice.

L'Eglise a, dans le plan divin, la même place que le Christ dont elle est la continuation et la plénitude (ch. I). — En elle il y a un ordre, comme il y a un ordre dans les hiérarchies angéliques, dans la hiérarchie humaine, bien plus et principalement, dans la hiérarchie divine entre les trois personnes de la sainte Trinité. Chacune d'elles descend jusqu'à l'Eglise et elles lui donnent une hiérarchie modelée sur la leur. Dans le chef suprême, comme dans le Père, est la source de toute autorité ; en descendant aux chefs subalternes, l'autorité reste la même, comme la nature divine est la même dans le Fils et le Saint-Esprit que dans le Père. Et cette autorité n'est que le prolongement de la mission du Verbe incarné et du Saint-Esprit (ch. II). L'Eglise est appelée à consommer la hiérarchie angélique entamée par la chute des démons. Elle répare la hiérarchie humaine désorganisée par le péché ; elle la relève et l'établit dans un ordre supérieur ; elle la domine parce qu'elle lui donne son unique raison d'être et sa consommation (ch. III). Telles sont les magnifiques prémisses d'où découlent, comme conséquences, les plus riches considérations, les plus brillants aperçus.

Le *corps de l'ouvrage* est partagé en trois livres : le premier expose les principes généraux de la hiérarchie de l'Eglise ; le deuxième applique ces principes à l'Eglise universelle ; le troisième les applique à l'Eglise particulière.

Les *principes généraux* de la hiérarchie de l'Eglise, exposés dans le premier livre, nous font remonter jusqu'au premier principe de toutes choses, Dieu le Père, qui est le Chef du Christ auquel il donne, dans l'union hypostatique l'onction du sacerdoce, la charge de sacrificateur et la glorieuse royauté qui est le fruit de son sacrifice (ch. I et II). — Le Christ, à son tour, est le chef de l'Eglise à laquelle il transmet, sans la perdre, la mission qu'il a reçue de son Père (ch. III). — Cette mission, c'est l'Episcopat qui la reçoit ; or l'évêque est le chef de l'Eglise, à laquelle il ap-

porte toute l'action de Jésus-Christ, s'entourant de coopérateurs, se formant et se conservant son église par l'exercice de ses divines prérogatives (ch. iv). — L'Eglise est une et indivisible dans le Père qui l'embrasse tout entière avec son Fils, dans le Père et le Fils qui lui envoient ensemble le saint Esprit, dans le saint Esprit qui la pénètre, l'éclaire, la vivifie (ch. v). — A la hiérarchie ainsi émanée de Dieu le Père par le Christ, est attaché un triple pouvoir : le pouvoir d'instruire, parce que le Christ qui est la Parole de Dieu lui a confié sa doctrine; le pouvoir de sanctifier, parce que le Christ, souverain Pontife, lui a confié les sacrements, fruits de son sacrifice; le pouvoir de commander, parce que le Christ, roi des hommes, et par droit de conquête et par droit de naissance, lui a confié son pouvoir (ch. vi). — Le premier fondement du pouvoir hiérarchique en celui qui en est revêtu, est *l'orûre*; à l'ordre s'ajoute la *communio hiérarchique*, par laquelle l'Eglise reçoit le clerc au rang que lui fixe son ordination; à l'un et à l'autre s'ajoute le *titre* qui attache le clerc à une église déterminée. Tous ces éléments rendent le clerc apte à exercer la juridiction ecclésiastique; mais ne lui donnent point *l'exercice de cette juridiction*; à l'exception du Pape qui, de droit divin, est le Chef de l'Eglise, nul clerc ne peut exercer que la juridiction qui lui a été conférée par les chefs supérieurs desquels il dépend (ch. vii). — Les opérations de la hiérarchie ecclésiastique prennent la forme des opérations divines. Ce que fait le Père, le Fils le fait semblablement, et c'est du Père qu'il reçoit de le faire ainsi. Les évêques, soit réunis en Concile, soit dispersés, font avec le Pape ce que fait le Pape, et c'est du Pape qu'ils ont le pouvoir de le faire. Il y a là une *circumcession hiérarchique* analogue à la *circumcession divine* (ch. viii). Nous recommandons la théorie si simple et si lumineuse de ce chapitre, à ceux qui, empêtrés encore dans des conceptions informes, s'imaginent le Pape et les Evêques comme deux forces séparées et opposées l'une à l'autre, et qui ne comprennent pas encore que les prérogatives du Pape sont le plus sûr patrimoine des Evêques.

A la lumière de ces principes, l'*Eglise universelle* nous apparaît, dans le second livre, sous un jour tout brillant : à sa tête, le Pape, vicaire de Jésus-Christ et ne faisant, à ce titre, qu'une seule personne morale (ch. i), investi par lui de la charge d'enseigner la foi et d'exercer le gouvernement (ch. ii), attaché au Siège de Rome à perpétuité (ch. iii), aidé dans sa charge par le *presbyterium* de l'Eglise Romaine, auquel appartient l'élection du Souverain Pontife et l'administration du Siège vacant (ch. iv), déléguant l'exercice d'une partie de ses prérogatives aux patriarches, aux primats, aux métropolitains, selon qu'il le juge bon pour le gouvernement de l'Eglise (Chapp. v et vi); — puis avec le Pape, le Collège épiscopal, exerçant, avec le Pape, dans

l'union la plus intime avec lui, la juridiction ecclésiastique, le pouvoir d'enseigner et de gouverner, soit dans les conciles, généraux et particuliers, soit dans l'état ordinaire de dispersion où se trouvent les évêques (chapp. vii, viii, ix), pouvant extraordinairement, toujours sous l'autorité du Pape, agir en dehors des limites de leurs diocèses, pour la création de nouvelles églises ou la conservation des anciennes, à la façon dont agissaient autrefois les apôtres (ch. x), égaux dans l'épiscopat, mais de rangs inégaux par l'institution divine qui a mis saint Pierre au premier rang, ou par l'institution ecclésiastique, ou par l'ancienneté (ch. xi), institués par le Pape seul, auquel ce droit appartient souverainement, exclusivement, nécessairement, quelque forme qu'ait revêtue dans le cours des siècles l'exercice de ce droit (ch. xii).

L'*Eglise particulière*, à son tour, nous est montrée, dans le livre troisième, comme une institution reposant sur le droit divin (ch. i), avec l'Evêque, son chef qui l'enseigne, la sanctifie, la gouverne (ch. ii), les prêtres coopérateurs subordonnés de l'Evêque (ch. iii), les diacres et autres ministres, coadjuteurs des prêtres et de l'Evêque (ch. iv), appelés, les uns et les autres, à une part variable de l'exercice de son autorité (ch. v), agissant de concert avec l'Evêque, ou même dans la vacance du siège pour le gouvernement de l'Eglise (ch. vi), — avec cette couronne d'églises sans évêque titulaire, les paroisses, dont la réunion forme le diocèse soumis à l'Evêque de la ville épiscopale (ch. vii et viii), — avec les *églises monastiques* où s'épanouit la vie religieuse, sous la forme qu'elle revêt dans le collège apostolique et dans la première église de Jérusalem (ch. ix). La mission vient à tous les clercs de l'Evêque (ch. x), sous des formes très diverses attempérées aux divers états dans lesquelles l'Eglise s'est trouvée aux différentes époques de son histoire (ch. xi). Le troisième livre se termine par un fort beau et très instructif chapitre sur les *instituts religieux*, dont nous ne ferons pas l'analyse (ch. xii); et par un dernier chapitre, absolument nécessaire pour clore tout l'ouvrage, traitant de *l'autorité immédiate* du Souverain Pontife dans les églises particulières et sur tous les fidèles (ch. xiii).

Tel est l'ensemble du splendide travail du Très Révérend Dom Gréa. Nous avertissons nos lecteurs que ce n'est là que le squelette décharné : s'ils ont, comme nous, la bonne fortune de pouvoir lire et méditer l'ouvrage, ils seront étonnés de la richesse de textes des Pères, de données de l'histoire, de notions canoniques, de spéculations théologiques, d'idées vastes et élevées, de conséquences pratiques, condensées en un seul volume.

La publication de cet ouvrage ne changera pas les bases des traités élémentaires de l'Eglise, mais elle leur fournira une foule de solides et lumineuses considérations pour mieux faire



comprendre et faire aimer davantage ce chef-d'œuvre de la miséricorde divine.

## COURRIER DE L'UTILE

### MOYEN DE FABRIQUER DES CRAYONS ÉCONOMIQUES

#### COMPOSITION POUR ADOUCIR LE TRANCHANT DES RASOIRS

##### *Crayons économiques.*

Le procédé suivant a été apporté d'Angleterre :

On se procure du charbon à grain très fin ; on le scie en fragments de la grosseur qu'on désire donner aux crayons. Tous ces fragments sont placés, pendant une demi-heure environ, près d'un feu léger, dans une terrine remplie de cire fondue ; après ce temps on les retire, et il ne reste plus qu'à les laisser refroidir.

Pour donner de la dureté au charbon, il faut ajouter de la résine à la cire. Si l'on désire que les crayons soient mous, on substitue un peu de beurre ou de suif à la résine.

Les dessins faits avec ces crayons sont aussi inaltérables que s'ils étaient à l'encre et le frottement ne les efface pas.

On objecte contre ce procédé qu'il est difficile de scier le charbon, que l'on trouve rarement dans le commerce du charbon à grain fin, aussi l'on conseille celui-ci comme plus facile et plus avantageux.

On prend du bois de fusain, que l'on travaille soit au rabot, soit simplement avec un couteau, pour lui donner la forme et la longueur désirée ; on le place dans un creuset, que l'on remplit avec du sable fin ; on couvre le creuset, on le lute, c'est-à-dire qu'on l'enduit de terre à four, ou d'argile, mêlée de crottin de cheval et d'un peu de chaux. On le met dans le fourneau, on le fait rougir, et on le tient dans cet état d'incandescence pendant une demi-heure. On enlève le creuset du feu, on le laisse parfaitement refroidir avant d'en retirer le charbon, qu'on place sur un grillage de fil de fer et qu'on plonge dans la cire fondue presque bouillante, ou dans un mélange de résine, de cire de suif, ou de beurre, selon que l'on désire une plus ou moins grande dureté dans le crayon.

On recommande aussi ce troisième procédé :

Faire fondre du plomb ; lorsqu'il est fondu, on le retire du feu et l'on y mélange une quantité plus ou moins grande de mercure, selon que l'on désire qu'il soit plus ou moins tendre. On en remplit de petits tubes de cuivre, qu'on a précédemment graissés. Ces moules, surmontés d'un petit entonnoir comme un moule à chandelles, sont placés verticalement sur une petite planche percée, élevée à une hauteur convenable, pour que tous les moules qui sont percés d'un très petit trou à leur base inférieure pour laisser sortir l'air, reposent sur une surface plane qui empêche

l'alliage de sortir. Le métal prend du retrait en se refroidissant, et les crayons sortent très facilement.

On verse le métal dans les moules à l'aide d'une petite cuillère de fer, à bec. Il n'est pas nécessaire que le métal soit très chaud au moment de le jeter en moule, il faut seulement qu'il soit bien liquide.

La proportion qui réussit le mieux est de trois parties de plomb pour une de mercure. Les crayons ainsi fabriqués sont solides et conviennent très bien pour le dessin linéaire. Ils sont un peu plus tendres, si l'on y ajoute un peu plus de mercure.

##### *Composition pour adoucir le tranchant des rasoirs.*

Prenez parties égales de couperose verte et de sel commun, broyez-les légèrement ensemble pour les mélanger et mettez dans un creuset que vous chaufferez jusqu'au rouge. Il se dégage alors beaucoup de vapeurs, et la matière ressemble à un métal en fusion. Retirez le creuset quand il ne s'évapore presque plus de vapeurs, et laissez refroidir. Vous avez obtenu une matière saline d'un brun violâtre, couvertes de paillettes extrêmement brillantes et parfaitement semblables au fer spéculaire.

Cette masse se dissout entièrement dans l'eau ; on la lave pour enlever les sels, et séparer une portion plus ou moins considérable d'oxyde non cristallisé. Celui-ci, à cause de sa plus grande légèreté, reste suspendu dans l'eau, tandis que les paillettes micacées tombent au fond les premières. Ce sont elles seulement qu'il faut garder pour les rasoirs ; l'autre substance peut faire d'excellent rouge à polir.

Le feu ne doit être ni trop violent, ni trop prolongé, car alors la poudre est noire, dure, et ne produit pas un bon effet. Elle est d'autant meilleure qu'elle se rapproche davantage de l'aventurine violette.

Ne mêlez cette poudre à aucune graisse. Étendez d'abord une légère couche de graisse sur le cuir ; répandez ensuite la poudre et faites-la adhérer partout également en frottant avec le doigt.

Nos lecteurs trouveront à la 3<sup>e</sup> page une annonce que nous leur recommandons, et qui leur donnera le moyen de réaliser une sérieuse économie sur le luminaire de leurs églises.

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 12 augusti 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

# ACTUALITES

L'ANNAM ET LE CAMBODGE	L'INDO-CHINE FRANÇAISE BASSE-COCHINCHINE ANNAM-TONKIN	LE TONKIN ET LA COCHINCHINE	SIX MOIS à MADAGASCAR
Voyages et Notices historiques Accompagnés d'une carte géographique par C.-E. BOUILLEVAUX MISSIONNAIRE Un fort vol. in-8° de 544 p.	par le Comte H. de BIZEMONT Un volume in-18, avec carte.	Le Pays, l'Histoire et les Missions par EUGÈNE VEUILLLOT Un vol. in-12 de 450 pages.	Par Charles BUET Deuxième édition de la Reine des îles africaines Histoire, Mœurs, Religion Flore, Produits naturels Un beau volume in-18 Jésus.
Prix . . . . . 6 fr.	Prix . . . . . Un franc.	Prix . . . . . 3 fr. 50	Prix broché . . . . 3 fr.
Adresser les demandes à M. Victor PALMÉ, éditeur, 76, rue des Saints-Pères, à Paris.			

## L'ÉCONOMIE DANS LE LUMINAIRE DES ÉGLISES & DES CHAPELLES

Bougies de cire spéciales pour les chaleurs et les courants d'air

La maison C. Desfossés, de Nantes, offre aux églises, des bougies de cire pour tubes, pouvant résister aux plus grandes chaleurs et à des courants d'air assez forts, sans couler.

Ces bougies sont actuellement employées, en Égypte, par les Pères des Missions africaines de Lyon; en Algérie et dans l'Afrique centrale, par les Missionnaires de Monseigneur Lavigerie; au Sénégal par les Pères du Saint-Esprit; en Océanie, par les Pères Maristes et dans d'autres endroits où la chaleur est excessive, et où les églises sont ouvertes à tous les vents.

Ces bougies ont encore l'avantage de durer **30 à 50 pour 100** de plus que les produits semblables de toutes provenances.

Les différents produits de cire fabriqués par la Maison Desfossés, offrent tous grâce à un procédé spécial de fabrication, une économie de **1 fr. 50 à 2 fr. 50** PAR KILOGRAMME, provenant de leur plus grande durée.

Cet avantage si important a procuré en quelques années à la Maison une clientèle considérable, à Paris, dans toute la France et à l'étranger; plus de cinquante séminaires se fournissent dans cet établissement.

Expédition franco de port dans toute la France à partir de 25 kilogr.; franco d'emballage à partir de 40 kilogr.

### PRIX-COURANT.

Cierges et grosses bougies pour girandoles, le kilogr. . . . .	4 fr. 40
Bougies de cire pour souches, le kilogr. . . . .	4 fr. 30
Bougies stéariques spéciales pour églises, le paquet de 500 gr. . . .	1 fr. »
Cierges stéariques, le kilogr. . . . .	2 fr. 20

Impôt de 0 fr. 15 par livre en sus de tous ces prix.

*Bougies stéariques fabriquées spécialement pour les candélabres d'églises, vendues au prix ci-dessus, et faisant économiser 30 à 40 centimes par leur durée.*

Adresser les demandes à M. Desfossés, fabricant de cierges à Nantes  
(Loire-Inférieure.)


## DÉCOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure qualité sup.

Articles Religieux: Christs, statuettes, bénitiers, etc.  
Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. & H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

**PRESSER**  
POUR IMPRIMER SOI-MÊME À L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.  
**DEPUIS 25 FRANCS**  
Système à la portée d'un Enfant  
PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen free





# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

93, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX** en toutes matières  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc. — en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été. très - légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

**M**SON ROUSSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le  
cent francs; 2 fr. 70; — CHRISTI, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**COLTAT & C** 101 rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus  
ancienne de France. Félix  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

**VITRAUX PEINTS**  
FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. E. HUCHER père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM  
et de la PALESTINE. V<sup>o</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES A toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** H. GARNIER, Boulevard d'Enter, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## REPRÉSENTANT

demandé par un propriétaire viticulteur, fournisseur du clergé, très-  
bonnes conditions seront faites; préférence sera accordée à personne  
ayant clientèle. Références. S'adresser à M. O. L. CLUZAN, domaine de Bon-Air-Caudéran  
(Gironde).



LE

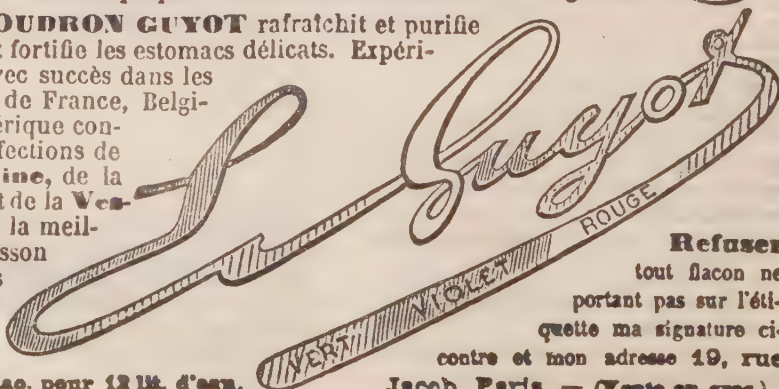
# GOUDRON GUYOT



Sert à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la Poitrine, de la  
Gorge et de la Ven-  
trie. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.

  
ROUGE  
Refuser  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

REDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 34 :

PRÉDICATION : Pour le 14<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : la prière (ses qualités). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Règlement concernant la musique sacrée (suite). — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Comment organiser l'année prochaine l'office de saint Joachim qui coïncide avec l'octave de l'Assomption? — Quelles oraisons doit-on réciter l'année prochaine à la messe de saint Marc? Quel jour devra-t-on dire la messe de procession et comment? — A qui donner l'honoraire d'une messe *pro populo* célébrée par binage? — Peut-on appliquer une messe de binage pour des amis qui, par reconnaissance, donneront quelque chose? — Peut-on tolérer une lampe du Saint-Sacrement à gros verre colorié? — Peut-on mettre un devant d'autel noir aux messes pour les morts? — Peut-on, le jour de saint Michel, chanter une messe de *Requiem* pour les défunts d'une paroisse? — Un prêtre ayant une rétribution pour l'assistance à un enterrement, peut-il confesser pendant la cérémonie? — Pour l'exposition du Saint-Sacrement, peut-on se contenter de six cierges? peut-on n'en avoir que deux de cire et les autres de stéarine? — Peut-on ajouter aux litanies du Saint Nom de Jésus : *Per Sacrosanctum Cor tuum, Per immaculatam Matrem tuam*? — Le 7 janvier à la messe votive du Saint-Sacrement pour l'Adoration perpétuelle, doit-on faire mémoire de l'Épiphanie? — Le curé qui fait dire les messes de mariage à son vicaire peut-il mettre dans l'acte : « avons donné la bénédiction nuptiale? » — Le don d'une somme de 30,000 fr. pour une prébende, donne-t-il le droit d'être nommé à cette prébende? — Un curé dont le traitement a été supprimé par le gouvernement, et nommé aumônier, a-t-il perdu les pouvoirs que son évêque lui avait accordés tant qu'il demeurerait recteur? — Quand on porte au loin le Saint Viatique, si l'on ne peut communier le malade, peut-on communier sur place une personne restée à jeun? — Un évêque peut-il défendre la chasse à son clergé sous peine de suspension *ipso facto*? — Doit-on renouveler les pouvoirs précédemment reçus de donner les divers scapulaires? Doit-on prendre les noms de ceux à qui on les donne? — Un curé peut-il faire la levée d'un corps à une gare située sur une paroisse voisine? — De quelle paroisse dépend un chatelain qui a la porte de son parc sur A. et son habitation sur B.? — Quelles sont les faveurs accordées aux Cordigères depuis la nouvelle constitution de Léon XIII? — Une personne qui a fait vœu de chasteté et qui est tombée, pourrait-elle ne s'obliger pour l'avenir que *sub levo*? — Doit-on encenser l'Enfant Jésus, une statue de la sainte Vierge, etc.? — Comment terminer les vêpres des morts aux enterrements? Quand on ne chante qu'un nocturne, le *Libera* tient-il lieu du 3<sup>e</sup> répons? — Un curé peut-il, de son autorité, changer le titulaire d'une chapelle? — COURRIER DE L'UTILE : Vin stomachique; vin à prendre après une chute; onguent divin; eau de Botot; sirop de gomme; sirop de tulu; moyen de prévenir la rouille des ustensiles de cheminée.

## REVUE LITTÉRAIRE

La Société générale de librairie catholique vient d'ajouter à ses classiques, sous le titre de *Nouveau Cours d'histoire naturelle*, le volume suivant :

## ZOOLOGIE

### ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE ANIMALES

Ouvrage rédigé conformément aux programmes officiels du 22 janvier 1885, pour l'enseignement de la Zoologie dans la Classe de philosophie et l'examen du baccalauréat ès-lettres.

Par Paul MAISONNEUVE

Docteur médecin, Docteur ès-sciences naturelles, professeur à la Faculté libre d'Angers.

L'ouvrage est dédié à Mgr Freppel, « comme un hommage de respectueuse admiration pour les services » que Sa Grandeur a « rendus à la science en soutenant avec tant d'énergie la cause de la liberté d'enseignement. »

Il est orné de 210 figures intercalées dans le texte et facilitant, dans tous leurs détails, l'intelligence des descriptions.

Des notes marginales indiquent succinctement l'objet correspondant, et sont autant de points de repère qui fixent l'attention de l'élève, autant

de jalons qui lui permettent, au moment voulu, de faire une révision rapide des matières déjà apprises.

En outre, le texte même du programme officiel est placé en tête de l'ouvrage, et par là chacun peut se rendre compte si les données en ont été efficacement remplies par l'auteur. Pour notre part, nous n'hésitons pas à l'affirmer.

M. Maisonneuve a pris pour épigraphe ces paroles de Chauffard : *L'âme est l'universelle cause humaine, le principe de toutes ses activités*; et tout son livre peut être regardé comme le développement de l'idée qu'elle exprime.

Il fait dériver, en effet, de l'âme elle-même toutes les activités de notre être, même celles qui appartiennent à la vie organique; partageant en cela l'avis des philosophes qui croient que l'âme tient sous sa dépendance aussi bien le fonctionnement de nos organes que les manifestations de l'intelligence. Aussi suivant la magnifique doctrine de saint Thomas, considère-t-il l'être humain non comme un composé de deux entités absolument distinctes, mais plutôt comme le résultat de deux principes intimement unis, qui, se combinant et se pénétrant l'un l'autre, se prêtent un mutuel appui, et ne font qu'un en réalité.

Deux ordres de questions sont traitées dans



L'ouvrage : les unes, générales, sous ce titre : *Caractères généraux des Animaux*; les autres, plus spéciales, à savoir *l'Anatomie et la Physiologie animales*, appliquées surtout à l'homme.

Les premières ont des limites très vagues et peuvent se prêter à de longs développements, car elles embrassent les problèmes les plus graves que soulève l'Histoire naturelle. Aussi l'auteur, tout en s'appliquant à tenir compte à la fois de l'esprit du programme officiel et de l'âge des jeunes gens auxquels cet enseignement s'adresse, n'a-t-il pas hésité à donner à cette étude toute l'étendue qu'elle lui a paru comporter.

« L'étude des animaux, dit-il à ce sujet, se présente en effet sous des aspects bien variés. Ainsi le problème de leur première apparition sur la terre soulève les questions de l'*Origine des espèces*, du *Transformisme*, etc.; les rapports que présentent entre elles les différentes espèces au point de vue de l'organisation, conduisent à exposer les principes et les lignes essentielles de la *Classification*, et à indiquer, au moins à grands traits, les *Caractères des principaux types* ou embranchements. Mais l'Animal ne vit pas indépendant et isolé dans la nature; il est fait pour se développer dans tel milieu, et il doit y rencontrer certaines conditions particulières sans lesquelles il ne tarderait pas à disparaître. Cette question des *Rapports de l'Organisme avec le Milieu* est d'un intérêt manifeste au point de vue de la philosophie de l'Histoire naturelle. En outre, l'Animal ne vit pas pour lui seul; il doit remplir une autre mission plus importante même que celle de sa propre conservation, à savoir la conservation de son espèce, d'où la nécessité de consacrer un chapitre aux moyens qui assurent la *Reproduction* et le *Développement* des animaux. Or, les manifestations si variées de la vie animale, qui élèvent les êtres qui en jouissent si fort au-dessus des Organismes doués de la seule vie végétale, ne peuvent s'accomplir sans qu'une force particulière les dirige avec précision vers le but à atteindre : cette force c'est l'*Instinct* ou l'*Intelligence*. Maintenant, si l'on veut pousser plus loin l'étude des êtres animés, il est nécessaire de pénétrer en quelque sorte dans la profondeur de leur organisme, pour étudier la *Substance vivante* même, afin de surprendre si cela est possible, le mécanisme de la vie, étude dans laquelle on sera frappé de rencontrer tant de points de contact entre l'Animal et la Plante. Puis on verra comment cette substance vivante se dispose sous forme d'éléments variés, de dimension microscopique, pour constituer les *Tissus*, lesquels combinés entre eux de mille manières, déterminent la forme et les fonctions de l'organisme. Enfin il sera intéressant de constater que le mécanisme animal, si compliqué qu'il soit, dans lequel réside une force toute spéciale, la *Vie*, est soumis cependant aux lois qui régissent les êtres inorganisés, et qu'on peut, à un certain point de vue, le comparer justement à une machine dont la mise en mouvement et le fonctionnement offrent une application du principe, bien connu dans le monde physique, de la *Transformation des forces*; mais que cette machine si merveilleusement combinée, après avoir fonctionné pendant un temps variable, s'use forcément, se détruit et finit par rendre au monde minéral les éléments chimiques qu'elle n'a cessé de lui emprunter sous une forme ou une autre, pendant toute la durée de son *Evolution*. D'ailleurs, puisque ces graves problèmes, aujourd'hui plus que jamais, sont à l'ordre du jour dans les conversations et les discussions savantes, il n'est peut-être pas inutile de donner, à leur sujet, quelques principes, quelques notions essentielles à des jeunes gens

qui sont à la veille de quitter les bancs du collège. »

Personne ne contestera la valeur de cette dernière considération, et on saura gré, au contraire, à l'auteur d'avoir donné sur ce point un libre cours à sa pensée. Sans sortir des limites d'un ouvrage élémentaire, il a su mettre l'élève au courant de la science actuelle et de ses données les plus récentes. Il a suivi le programme de près, mais en le complétant, en le vivifiant, le programme n'étant qu'une sorte de canevas, une table où sont seuls indiqués les points principaux, autour desquels les parties secondaires doivent venir se grouper.

Quant aux *Notions d'anatomie et de Physiologie comparées* exigées par le programme, il a évité de les disperser, comme au hasard, dans le texte principal, consacré à la description de l'organisme humain. Elles sont placées, en caractères plus fins, au bas des pages, au-dessous des parties correspondantes de l'anatomie humaine. De cette façon, l'élève peut, à volonté, sans confusion, selon les exigences du moment, se borner à l'étude de l'Homme, ou, au contraire, lier cette étude à celle des principaux groupes du règne animal.

Terminons cette esquisse du livre de M. le docteur Maisonneuve par une vue d'ensemble, par une sorte de tableau synoptique tiré et résumé de la

#### Table des matières.

*Première partie : CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES ANIMAUX OU NOTIONS GÉNÉRALES D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE ANIMALES.*

Ch. I : L'Individu et l'Espèce. — Ch. II. Notions sur les Classifications. — Ch. III. Principaux caractères d'organisation de chacun des types du règne animal. — Ch. IV. Rapports entre l'Organisme et le Milieu. — Ch. V. Reproduction et Développement des animaux. — Ch. VI. L'Instinct et l'Intelligence; leurs manifestations chez les animaux. — Ch. VII. La substance vivante et ses propriétés. — Ch. VIII. Structure intime du corps des animaux. — Ch. IX. Transformation des forces dans l'organisme. — Ch. X. Evolution de l'être vivant.

*Deuxième partie : ETUDE SPÉCIALE DE L'HOMME ET NOTIONS D'ANATOMIE COMPARÉE.*

Ch. I. Description anatomique sommaire.

I. — *Fonctions de Nutrition.*

Ch. II. Digestion et absorption. — Ch. III. Circulation. — Ch. IV. Respiration. — Ch. V. Sécrétions et Appareils d'élimination.

II. — *Fonctions de relation.*

Ch. VI. Organes de la locomotion. — Ch. VIII. La Voix. Les Sens. Toucher. Goût. Odorat. — Ch. VIII. L'Ouïe. — Ch. IX. La Vue. — Ch. X. Description sommaire du système nerveux. — Ch. XI. Physiologie du système nerveux.

L'ouvrage du Docteur Maisonneuve forme un beau volume in-8° de XVIII-483 pages. Prix : 6 francs.

## NOTES LITTÉRAIRES

**Les Mémoires de Finette.** — Un beau volume in-12 de 270 pages. Prix : 2 francs, même librairie.

La Bibliothèque du Jeune Age illustré vient

(Voir la suite à l'avant-dernière page.)

## PRÉDICTION

POUR LE 14<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE :  
LA PRIÈRE (ses qualités).

Petit et non accipistis eo  
quod male petatis.

(Jac., iv, 3.)

Comme nous l'avons vu dans notre dernière instruction, la prière est d'une infaillible efficacité. Elle a une puissance si grande qu'on peut affirmer qu'elle est plus forte que Dieu lui-même, *sola est oratio quæ Deum vincit*. (Tertull. de oratione.) Mais hâtons-nous de le dire, cette efficacité ne doit être attribuée qu'à la prière bien faite; c'est donc étudier une question bien pratique que de nous rendre compte de ses indispensables qualités. Or la bonne prière doit être attentive, humble, persévérante, ornée de dévotion et de discrétion. Reprenons.

## I

L'empereur Charles Quint étant un jour en prière, on vint lui annoncer qu'un ambassadeur étranger demandait à lui parler seulement quelques instants, ajoutant qu'il avait à lui communiquer des choses de la plus haute importance. Mais l'empereur se refusa pour le moment de l'entendre et se contenta de dire : « Je suis occupé à des affaires infiniment plus sérieuses; car je suis en audience auprès du Roi des rois. »

Magnifique réponse, admirable modèle de l'attention dans la prière !

L'attention, c'est-à-dire cette application de notre âme à ce que nous disons à Dieu, est absolument nécessaire pour que nous soyons exaucés. Si nous voulons être entendus de Dieu, il faut d'abord que nous nous entendions nous-mêmes, *si vis audiri teipsum prius quid loquaris audi*. (S. Ephrem.) « Ce n'est pas prier, dit S. Cyprien, que de se laisser emporter par des pensées extravagantes et profanes pendant qu'on est en tête à tête avec Dieu, comme s'il y avait quelque chose dont il fût permis d'être plus occupé que de ce qu'on dit à sa souveraine Majesté ! Comment voulons-nous qu'il se souvienne de nous, si nous-mêmes nous ne nous en souvenons pas ? » Un pauvre qui solliciterait votre assistance en vous tournant le dos et en parlant d'une manière si distraite qu'il semblerait n'attacher aucune importance à sa demande, serait-il exaucé par vous ? Assurément non. Comment donc Dieu exaucerait-il des formules dont les lèvres font tous les frais, et où le cœur n'est absolument pour rien ? Il ne le doit pas, il ne peut pas !

Hélas ! combien l'attention est rare dans nos rapports avec Dieu. « Jamais, dit un philosophe chrétien, je n'ai assisté à une cérémonie sainte, sans me demander à moi-même avec une véritable terreur : au milieu de ces chants populaires et de ces rites augustes, parmi cette foule d'hommes rassemblés, combien y en a-t-il qui,

par leur foi et par leurs œuvres, aient le droit de prier, et l'espérance fondée de prier avec efficacité ? Combien y en a-t-il qui prient réellement ? L'un pense à ses affaires, l'autre à ses plaisirs, un troisième s'occupe de la musique; le moins coupable peut-être est celui qui baille sans savoir où il est. » (De Maître, *Soirées* iv<sup>e</sup> Entret.) On dit que les Mahométans, avant de prier, se mettent à genoux avec le plus profond respect : jamais ils ne tournent la tête; ils considèrent comme un crime de dire un mot pendant le temps de la prière, et on les maltraiterait qu'ils ne regarderaient pas même celui qui les a frappés. Certes, en voyant l'irrévérence de beaucoup de chrétiens, on ne peut vraiment s'empêcher de dire : Les disciples de Mahomet seront à côté de nous au tribunal de Dieu, et peut-être qu'ils obtiendront un jugement moins sévère : *Tyro et Sidoni remissius erit in die judicii quam vobis* (Matth., xi, 22).

Remarquons cependant que les défauts d'attention sont de deux sortes, la distraction volontaire et la distraction involontaire. La distraction volontaire c'est celle qui est voulue et acceptée soit en elle-même, soit dans ses causes, comme si on pria dans une dissipation extraordinaire, avec un cœur actuellement préoccupé d'attaches plus ou moins coupables, en laissant égarer ses sens sur des objets sensibles capables de détourner l'application de l'âme. Cette distraction est coupable, même dans les prières de surérogation. Car, dès lors qu'on entre en conversation avec Dieu, on doit le faire dignement. La distraction involontaire est celle où il n'y a point de libre consentement; elle est le fruit de la mobilité de notre esprit; elle est inévitable; les plus grands saints en ont gémi, et ils avouent qu'il n'est guère possible de dire un seul *Pater* dans une parfaite et absolue application à Dieu; en tout cas ce n'est point une faute, c'est même une occasion de sanctification, en ce sens que toutes les fois que remarquant les divagations de notre esprit nous le ramenons à Dieu, nous acquérons un nouveau mérite de la vertu de religion.

Cependant, nous devons tout faire pour nous procurer le plus de recueillement possible. En conséquence, comme préparation éloignée, mortifions nos passions, détachons notre cœur de la créature; comme préparation prochaine, surtout quand les prières ont quelque longueur, mettons-nous en la présence de Dieu, ayons une intention bien déterminée, prenons une posture respectueuse, choisissons autant que possible un endroit calme et silencieux. Et ainsi, nous priions en esprit et en vérité, *in spiritu et veritate*.

## II

Deux hommes, dit N.-S., montèrent au temple pour y prier : l'un était pharisien et l'autre publicain. Le pharisien, se tenant debout priait ainsi : « O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, voleur, in-



juste et adultère; ni même comme ce publicain, je jeûne deux fois la semaine, j'ai donné la dîme de tout ce que je possède. Le publicain, au contraire, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais il frappait sa poitrine en disant: Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur! Je vous le déclare, continue le Sauveur, ce dernier s'en retourna justifié et non point l'autre, car quiconque s'élève sera humilié et quiconque s'abaisse sera élevé » (Luc., XVIII.)

N.-S. J.-C. ne pouvait pas nous peindre d'une manière plus vive la seconde qualité de la prière: l'humilité, et le deuxième défaut à y éviter: l'orgueil.

Quel est, en effet, l'indigent qui provoque vos sympathies et vous incline à la bonté et à la miséricorde? C'est celui qui tout pénétré de sa misère, se sent et se fait bien petit devant vous. Quel est le pauvre qui vous laisse froid et indifférent? C'est celui qui demande avec hauteur, arrogance et dédain, qui se drape ridiculement dans son orgueil. Dieu ne suit point d'autre règle vis-à-vis de ses créatures qui implorent sa miséricorde. La prière de celui qui s'humilie, dit l'Esprit-Saint, pénétrera les nues et sera toujours exaucée. (Eccl., xxxv, 21.) — Autant le Très-Haut montre d'éloignement pour les superbes, autant il est disposé à accorder sa grâce aux humbles (Prov., III, 34.) — Leurs prières ne manquent jamais d'attirer ses regards et leurs supplications ne sont jamais repoussées. *Respect in orationem humilium et non sprexit precem eorum.* (Ps. CI, 18.) Pour ne citer que deux exemples fameux, c'est l'humilité de la prière du prophète Daniel qui hâta la venue du Rédempteur. (Dan., ix.) C'est l'humilité de Marie qui lui valut l'honneur de la maternité divine, *Respect humilitatem ancillæ suæ.* De même que les pluies du ciel ne font que glisser sur le sommet des montagnes pour porter l'abondance dans les vallées; de même ce ne sont que les cœurs abaissés par l'humilité qui retiennent les grâces de Dieu. Quand nous devons prier, soyons donc bien petits à nos propres yeux, voyons notre misère, rappelons-nous nos péchés et nos indigences; en un mot creusons notre cœur par l'humilité et nous recevrons abondamment le secours du ciel. *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* D'ailleurs, l'humilité nous procurera comme nécessairement le sentiment si essentiel de la dévotion, c'est-à-dire un vif désir d'obtenir ce que nous demandons. Plus nous sentirons notre misère, plus nous souhaiterons ardemment l'aide et le secours de Dieu, *Ego vir videns paupertatem meam*, et notre supplication aura cet accent si vrai, si ému, qui triomphait si magnifiquement du Cœur de Jésus, aux jours de sa vie mortelle et lui faisait multiplier les prodiges de toutes sortes.

### III

Notre prière a une troisième qualité à revêtir: c'est la sainte et victorieuse confiance. Nous de-

vons tout espérer de Dieu parcequ'il est très bon et très puissant, parceque Jésus-Christ nous a tout mérité, nous a tout promis, et demande en notre nom tout ce qui est bon, juste, saint et sanctifiant. Rien ne flatte Dieu davantage que la confiance, parceque c'est reconnaître ses perfections infinies entr'autres sa miséricorde, sa générosité et sa fidélité. Rien ne lui est pénible au contraire comme la défiance. Moïse, laissant le doute traverser un instant son esprit, frappe deux fois le rocher en présence d'Israël et il est exclu à jamais de la terre promise. Saint Pierre marche sur les eaux en hésitant et dans l'instant même il enfonce. Le centenier, au contraire, se présente à Jésus avec la plus vive confiance: « Seigneur, lui dit-il, j'ai chez moi un serviteur alité et qui est très malade. » Et Jésus lui dit: « J'irai et je le guérirai. » Et le centurion répondant lui dit: Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit; mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. » Cette parole, Jésus la prononce, et à l'instant même le centenier, en récompense de sa foi, obtient l'effet de sa demande. L'hémorroïsse s'écrie: « Si seulement je touchais le bord de sa robe, je serais guérie. » Elle le touche et elle est guérie.

Où la confiance est l'âme de notre prière. Elle est, j'ose l'affirmer, la mesure dans laquelle nous recevons les grâces célestes. C'est par elle que nous sommes tout-puissants sur le cœur de Dieu, *pia tyrannis Dei.* (S. Jean Climaque.) C'est par elle que nous paraissions devant lui avec cette pieuse audace qui lui plait tant, avec ces tendres reproches qui lui sont si agréables, avec ces exigences filiales qui ravissent son cœur, lui présentant nos prières comme des billets souscrits avec le sang du Sauveur, *tanquam chirographa tua.* (S. Aug., Conf., l. v., c. ix.) Dilatons donc nos cœurs, frères bien-aimés, dans la confiance, implorons les miséricordes de notre Père avec cette sainte hardiesse qui est sûre de l'amour de Dieu, que la pensée d'essuyer un refus s'enfuie bien loin de notre esprit. Ah! puissions-nous, quand nous sommes agenouillés pour solliciter les divines faveurs, nous rappeler cette parole de Jésus: « Tout ce que vous demanderez dans vos prières, croyez que vous le recevrez et cela vous sera en effet accordé, *omnia quæcumque orantes petitis credite quia accipietis et evenient vobis.* » (Marc., XI, 21.) Rien ne pourrait nous être refusé.

### IV

En s'engageant à exaucer les demandes que nous lui adressons pour obtenir soit les biens spirituels, soit les biens temporels, en tant qu'ils sont utiles à notre salut et à sa gloire, Dieu ne s'est pas obligé à nous écouter immédiatement. Il diffère souvent de faire droit à nos prières, mais c'est dans des vues très dignes de sa sagesse et de sa bonté: C'est pour nous faire mieux apprécier et mieux goûter ses dons; — c'est pour nous forcer à continuer nos rapports avec lui,

« nous retenir auprès de lui et nous donner le sujet de le presser et de le contraindre par une amoureuse violence; » (S. François de Sales, lettre 798.) — c'est pour nous éprouver comme il arrive aux amis d'éprouver leurs amis; — c'est pour nous accorder ses faveurs à un moment plus favorable; — enfin c'est pour nous procurer le moyen de recevoir davantage, parcequ'en différant, il aiguillonne nos désirs, excite notre ferveur et dilate notre dévotion, *non exaudiat clamantem, ut magis provocet cum ad rogandum.* (S. Hier. in prol. Habacuc.) <sup>4</sup>

Aussi la persévérance est-elle une des qualités de la prière. Jésus qui d'un seul regard intérieur vers son Père pouvait être exaucé, a voulu sous ce rapport nous donner l'exemple : il passe quarante jours dans la prière au désert; souvent il se retire loin de la foule et consacre ses nuits à la prière; dans le jardin des Oliviers, trois fois il se prosterne répétant les mêmes paroles. Il nous recommande cette sainte disposition par des paraboles et par des paroles expresses. Demandez, dit-il, et il vous sera donné : *Petite et dabitur vobis.* Si l'on ne répond pas à votre première demande, cherchez un autre moyen de vous faire entendre, *Querite et invenietis.* Alors même que toutes vos précédentes démarches auraient été inutiles, présentez-vous à la porte du Maître; frappez sans vous laisser décourager par les refus et à la fin l'on vous ouvrira, *Pulsate et aperietur vobis.* Ce n'est pas assez, il nous exhorte à la persévérance en proposant à notre faiblesse le modèle le plus touchant. La Chananéenne s'approche de lui en lui disant : Seigneur, ayez pitié de moi, ma fille est cruellement tourmentée par le démon. Jésus ne lui répond pas un seul mot. Cette froideur apparente devait décourager cette pauvre femme; cependant pleine de confiance, elle continue de prier. Les disciples conjuraient le Sauveur d'avoir pitié d'elle; mais Jésus ne répond que par des paroles sévères. La Chananéenne insiste, elle approche du Sauveur en lui disant : Seigneur, secourez-moi. Jésus-Christ semble encore se montrer plus dur. Il n'est pas juste, dit-il, de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. Cette femme pleine de foi s'humilie davantage : Il est vrai, Seigneur, mais les chiens mangent au moins les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Le Sauveur est vaincu et en faisant de cette femme un éloge qui durera autant que l'éternité, il lui accorde ce qu'elle demande. Voilà l'humilité, voilà la confiance, voilà la ferveur, voilà la persévérance, voilà pour nous un modèle à suivre!

Maintenant un retour sur nous-même. Nous nous plaignons de l'inefficacité de nos prières, mais cette inefficacité n'est-elle pas notre faute et notre très grande faute? Demandons-nous à Dieu des choses bonnes? Demandons-nous à Dieu des biens temporels vraiment utiles à notre sanctifi-

cation? Quand nous prions, sommes-nous humbles dans notre attitude, dans nos pensées, dans nos sentiments? Nos prières ne montent-elles pas vers Dieu déshonorées par une foule de péchés véniels, de distractions volontaires? Désirons-nous vraiment, vivement ce que nous sollicitons? Sommes-nous patients et constants pour attendre l'heure de Dieu? Non, si nous ne sommes pas exaucés, la faute n'en est point à Dieu, mais à nous. Si nous ne recevons rien, c'est que nous ne savons pas demander.

Reconnaissons le mal et portons-y remède. Prions beaucoup et prions bien. Souvenons-nous que par la prière nous sommes tout-puissants pour honorer Dieu et faire l'œuvre de notre salut. Un ancien disait : Donnez-moi un point d'appui et un levier et je soulèverai le monde. Nous avons un point d'appui : c'est la bonté de Dieu et la promesse infaillible du Sauveur; nous avons un levier : c'est la prière. Avec la prière nous pouvons non-seulement soulever le monde, mais agir sur Dieu lui-même, faire descendre les grâces du ciel, glorifier les anges et les saints, délivrer les âmes du purgatoire, sanctifier notre prochain et nous sanctifier nous-mêmes, enfin ouvrir les portes du paradis à nous et à nos frères!

## CONGRÉGATIONS ROMAINES <sup>1</sup>

### S. Congrégation des Rites.

#### RÈGLEMENT CONCERNANT LA MUSIQUE SACRÉE (Suite)

#### § III

*Prohibitions spéciales concernant la musique d'orgue et la musique instrumentale à l'église.*

Art. XI. Il est sévèrement défendu de jouer à l'église quelque partie, si minime qu'elle soit, ou quelque réminiscence de compositions théâtrales, ou de pièces de danses de tout genre, comme Polkas, Valses, Mazurques, Menuets, Rondos, Scotisches, Varsoviennes, Quadrilles, Galops, Contredanses, Polonaises, etc., ou de morceaux profanes, etc., comme *Hymnes nationaux, Chansons populaires, érotiques, comiques, Romances*, etc. <sup>2</sup>

Art. XII. Sont prohibés les instruments de musique trop bruyants comme tambour, grosse-casse, cymbales et autres semblables, ainsi que les instruments propres aux histrions, et le clavier ou pianoforte. Mais les trompettes, les

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — Ritranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

<sup>2</sup> Cette règle est bonne à observer encore dans les compositions de musique vocale (N. de la D.).

<sup>4</sup> V. les admirables Instructions pastorales de Mgr Landriot sur la prière (Palmé, 2 vol. in-12, 6 fr.).



flûtes, les timbales et les autres instruments de même espèce, déjà en usage chez le peuple d'Israël pour accompagner les louanges divines, les chants et les psaumes de David, sont permis à condition qu'on en use avec art et modération, spécialement au moment du *Tantum ergo*, à la bénédiction du Saint-Sacrement <sup>1</sup>.

Art. XIII. Improviser sur l'orgue, *a fantasia*, comme l'on dit, est défendu à quiconque ne sait le faire convenablement, c'est-à-dire de manière à respecter non seulement les règles de l'art musical, mais encore celles qui protègent la piété et le recueillement des fidèles.

Art. XIV. Dans les compositions, on observera les règles suivantes <sup>2</sup> :

Le *Gloria* ne sera pas divisé en tant de parties séparées avec soli à la manière dramatique. La composition du *Credo* doit être toute d'une suite, et, s'il est accompagné, les accompagnements doivent former un tout bien uni. Qu'on évite, autant que possible, les solos, les duos traités à la façon du théâtre, avec ces éclats de voix (pour ne pas dire ces cris) qui distraient les fidèles de leur recueillement. Surtout qu'on ait soin de conserver aux paroles l'ordre qu'elles ont dans le texte, sans aucune interversion.

(A suivre.)

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — En 1886, la fête de saint Joachim qui doit se célébrer le dimanche dans l'octave de l'Assomption coïncidera avec le *Dies octava assumptionis*, la rubrique du bréviaire dit : « Si dominica infra octavam assumptionis (in qua agitur de festo S. Joachim) contigerit in diem a xxii offic. tunc fit de die oc. assumpt. cum. com. Dom. » fesus vero S. Joachim transfertur in primam diem non « impeditam. » A l'époque de la confection du bréviaire, saint Joachim était du rit *dup. moj.*; aujourd'hui qu'il est élevé au rit de 2<sup>e</sup> classe, croyez-vous que cette rubrique ne doit pas être modifiée et qu'en conséquence il ne faudrait pas en 1886 faire l'office de saint Joachim le 22 août avec la commémoration du jour octave de l'Assomption. Comment faire ?

La rubrique dont vous nous parlez ne doit pas seulement être modifiée, mais elle doit être totalement supprimée; et c'est ce qu'a fait la Sacrée Congrégation des Rites dans la récente correction des rubriques.

Vous nous demandez comment il faut organiser cet office pour l'ordo de 1886. Le voici. La fête de saint Joachim étant aujourd'hui de seconde classe, l'emporte sur le jour octave de l'Assomption, et devra par conséquent se célébrer le 22 août, 10<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, de la façon suivante :

<sup>1</sup> Tous les instruments trop bruyants sont prohibés; parmi les autres, il en est qui, tolérables en certains pays, seraient inacceptables en d'autres, à cause de l'usage qui en est fait hors de l'église (N. de la D.).

<sup>2</sup> Cet article concerne en même temps la partie vocale des compositions (N. de la D.).

21 août, vêpres de saint Joachim au propre, 1<sup>re</sup> vêpres, changement du 3<sup>e</sup> vers de l'hymne; mém. du jour octave (de l'Assomption, aux premières vêpres), de sainte Jeanne de Chantal, et du dimanche (antienne *Sapientia*); rien des Saints Timothée, etc.

22, fête de saint Joachim double de 2<sup>e</sup> classe; leçons du 1<sup>er</sup> nocturne *Beatus vir*; mém. du jour octave de l'Assomption, et du dimanche 10<sup>e</sup> après la Pentecôte et des saints Timothée etc. mart. à laudes et à la messe basse (rien des saints martyrs à la messe chantée); préf. de l'Assomption, dernier évang. du dimanche. Vêpres de saint Joachim, mém. du jour octave (de l'Assomption, 2<sup>e</sup> vêpres), de saint Philippe conf. non pont. (1<sup>re</sup> vêpres) et du dimanche.

Q. — L'année prochaine, la procession de saint Marc se fera le mardi dans l'octave de Pâques. A la messe de la station dans une église où l'on n'en célèbre qu'une, la première oraison sera celle des rogations, la 2<sup>e</sup> celle de l'octave. Mais laquelle doit-on dire en troisième lieu ? Est-ce *Concede nos*, ou bien celle de l'Eglise ou *pro Papa* ? Je pense que c'est cette dernière parce qu'elle est propre à l'octave de Pâques; tandis que *Concede* ne se dit qu'après l'octave. Mais qu'en pense l'Ami du clergé. Réponse immédiate, s'il se peut.

R. — S'il n'y a qu'une seule messe célébrée dans votre église, vous deviez faire mémoire de l'octave de Pâques; et la troisième oraison sera la seconde de la messe des Rogations, c'est-à-dire *Concede nos*. Ce point a été décidé en 1846 sur la demande du maître des cérémonies de la collégiale de saint Pierre à Tuy. La Sacrée Congrégation répondit :

« Faciendam esse commemorationem festi occurrentis cum sola tertia oratione, quæ secundo loco præscribitur in missa Rogationum. (S. R. C. 23 mai 1846, n. 5050, ad 2.)

Mais s'il y a une ou plusieurs autres messes dans la même église, on ne fait aucune mémoire à la messe de procession, ainsi que le prescrit la rubrique du missel avant la messe des Rogations : « Sine commemoratione festi occurrentis. »

Vous voyez que ce n'est pas, comme vous le pensiez, l'oraison pour le pape qui doit être dite comme troisième dans les églises où l'on ne dit qu'une seule messe.

Q. — La fête de saint Marc tombera le jour de Pâques en 1886. Or 1<sup>o</sup> quel jour doit-on dire la messe des Rogations ? 2<sup>o</sup> Comment ?

R. — Ad I. La messe et les litanies des Rogations doivent se dire le mardi d'après Pâques, comme le prescrit la rubrique placée au 25 avril : « ... tunc enim in feriam III sequentem transferratur. »

Ad II. Voici la manière de dire cette messe. Nous ne parlons pas des oraisons, parce que nous avons résolu ce cas précédemment.

La préface est celle de Pâques.

Le *Communicantes* et l'*Hanc igitur* propres au temps pascal doivent également être récités.

On dit le *Benedicamus Domino* au lieu de l'*Ite missa est*, mais on n'ajoute pas d'*Alleluia*. Le dernier évangile est celui de saint Jean : *In principio*.

Le chant de la messe n'est obligatoire que dans les églises conventuelles, et alors on prend le chant ferial. Mais il serait convenable de chanter également cette messe dans les autres églises.

L'application de la messe pour le peuple doit se faire le mardi de Pâques. Rien n'empêche de la faire à la messe de procession.

Q. — Me trouvant à la retraite pastorale, mon vicaire, autorisé à biner, a perçu un honoraire pour une messe, et a appliqué l'autre *pro populo*. A quoi suis-je tenu ?

R. — Vous êtes tenu à donner l'honoraire de la messe *pro populo*. A qui le donner ? Non pas au vicaire, puisqu'il a reçu un honoraire pour une des messes qu'il a dites, et qu'il n'est pas permis d'en recevoir pour la seconde messe, ainsi que l'a décidé plusieurs fois la sacrée Congrégation du concile : « ... firma prohibitionem recipiendi elemosynam pro secunda missa. » Mais à une bonne œuvre, suivant les vues présumées de la sainte Eglise.

Q. — Un curé qui bine tous les dimanches, peut-il dire gratuitement une messe pour ses amis ou pour des pauvres, s'il est convaincu que ces amis ou pauvres ne manqueront pas de lui donner quelque chose en reconnaissance. Je ne crois pas qu'on puisse le faire : *hoc sapit simoniam* ?

R. — Nous comprenons votre délicatesse. Cependant nous n'oserions pas affirmer que le prêtre qui recevrait ainsi quelque souvenir de reconnaissance, serait atteint par les lois de l'Eglise, pourvu qu'il n'ait rien demandé, ni exprimé aucun désir, et qu'il n'y ait aucun pacte tacite, si peu explicite qu'il soit d'ailleurs. Ce souvenir ne semble pas pouvoir être assimilé à un honoraire proprement dit, lequel est dû en justice; or c'est cet honoraire qui est condamné par les lois ecclésiastiques.

Q. — Peut-on tolérer une lampe du sanctuaire à gros vert colorié dont la lumière est imperceptible ?

R. — Non, une pareille lampe ne peut pas être tolérée; car c'est une violation tout à la fois des lois de l'Eglise et de son esprit.

Et d'abord une violation de ses lois, car le Rituel exige que plusieurs lampes, ou au moins une, brillent le jour et la nuit devant l'autel du très-saint Sacrement : « *Lampadas coram eo plures, vel saltem una, die noctuque perpetuo, colucent.* »

Cette rubrique a été confirmée par une décision de la sacrée Congrégation des rites. Dans certains monastères de capucins, on avait pris l'habitude de placer, pendant la nuit, la lampe du Saint-Sacrement sur les portes de la chapelle, afin que la lumière pût éclairer à la fois l'autel et le dordoir. Mais cette lumière n'arrivait pas ou presque pas à l'autel, à cause de la trop grande distance.

Le Procureur général de l'Ordre demanda à la sacrée Congrégation des rites si l'on pouvait garder une pareille coutume ?

La sacrée Congrégation répondit négativement, et ordonna que la lampe restât devant l'autel du très-saint Sacrement, et qu'elle y brûlât continuellement. Voici les paroles mêmes de la sacrée Congrégation :

« Negative, et omnino lampadem esse retinendam intra et ante altare Sanctissimi Sacramenti, ut continuo ardeat. Et ita decrevit, et servari mandavit » (22 août 1699, n. 3525).

Comme on le voit, surtout dans la réponse de 1699, l'Eglise tient sévèrement à ce que la lampe brille devant le Saint-Sacrement.

Et l'on comprend cette sévérité lorsqu'on sait les raisons sublimes qui ont inspiré cette législation :

Cette lumière est une marque de la vénération due à la très-sainte Eucharistie. Elle rappelle que Jésus-Christ, contenu dans cet auguste sacrement, est la candeur de la lumière éternelle; qu'il est la charité même.

En outre, elle apprend aux chrétiens qu'ils doivent être animés d'une foi vive envers Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie, et qu'ils doivent brûler d'amour pour lui; car la lampe est l'emblème de la lumière et de la chaleur.

Enfin cette lampe est destinée à indiquer aux fidèles qui entrent à l'église l'endroit où réside Jésus-Hostie et où ils doivent diriger leurs adoptions. Or comment le sauront-ils si la lumière fait défaut ou du moins ne s'aperçoit pas.

Il faut donc condamner ceux qui négligent d'entretenir la lampe du très-saint Sacrement, et ceux qui lui donnent un aliment si faible que la lumière est imperceptible aux yeux des fidèles.

Q. — Peut-on mettre un devant d'autel noir aux messes d'enterrement ?

R. — On ne le peut pas si le très-saint Sacrement est dans le tabernacle. Ce point, qui est souvent violé, a été tranché en 1860 par la sacrée Congrégation des rites. M. Lorito, maître des cérémonies à la Collégiale de Saint-Sauveur de Mondovi avait nettement posé la question :

« Potestne adhiberi pallium nigri coloris in solemnium Commemorationem et exequiis defunctorum in altari Sanctissimi Sacramenti ? »

La sacrée Congrégation répondit : « Negative » (S. R. C. 20 mars 1869, n. 5430, ad 12).

Q. — Dans plusieurs paroisses de notre diocèse, on célèbre, le jour de saint Michel, 29 septembre, un Office pour les âmes. Peut-on chanter une messe de *Requiem* ?

R. — Non, parce que les messes de *Requiem*, en dehors des messes d'enterrement, ne peuvent se célébrer aux fêtes de première et de seconde



classe, ainsi que l'a décidé bien des fois la sacrée Congrégation des rites; or la fête de saint Michel est de seconde classe.

Q. — Lorsqu'un curé ou un vicaire reçoivent un honoraire pour l'assistance à une messe d'enterrement, ont-ils le droit de confesser pendant tout le temps de la messe?

R. — Non, puisqu'ils n'ont pas assisté à cette messe, et que l'honoraire leur est donné à raison de l'assistance.

Q. — Quand le S. Sacrement est exposé, peut-on 1° se contenter de 6 cierges, 2° employer deux cierges de véritable cire, et les quatre autres de stéarine?

R. — A la rigueur, on pourrait se contenter de six cierges, ainsi qu'on peut le voir dans un décret du 15 mars 1698. Un membre de la confrérie de Saint Antoine à Narni avait demandé à la sacrée Congrégation des rites combien de cierges étaient requis, *quot requirantur*, aux expositions du très saint Sacrement? La sacrée Congrégation répondit qu'il en fallait au moins six :

« Luminum quantitatem pietati facientis expositionem remittendam, et in altari super candelabris ad minus sex candelas accensas esse retinendas » (15 mars 1698).

Vous voyez que l'esprit de l'Eglise en désire plus. Le même esprit se manifeste dans les instructions des Souverains Pontifes, et les décisions de la sacrée Congrégation des rites ne laissent aucun doute sur ce point.

De plus, la sacrée Congrégation des rites n'a pas encore permis que les cierges surajoutés au nombre requis fussent en stéarine. Interrogée en 1878 par les religieux du Sacré-Cœur au mont Saint-Michel, elle a différé sa réponse : « Dilata » (27 juillet 1878).

Q. — Est-il permis d'ajouter aux litanies du Saint Nom de Jésus : « Per sacrosanctum Cor tuum. Per immaculatam matrem tuam. » Y a-t-il un indult qui les autorise?

R. — Nous avons déjà lu la première invocation dans un Manuel de piété. Néanmoins nous ne croyons pas qu'elle soit approuvée par le Saint-Siège; autrement, nous en aurions eu connaissance. Par conséquent on a eu tort de l'insérer dans les litanies du Saint-Nom de Jésus. Les Ordinaires eux-mêmes n'ont pas le droit de faire des additions aux litanies prescrites par la sainte Eglise.

Quant à la seconde invocation que vous signalez : *Per immaculatam matrem tuam*, nous ne l'avons jamais lue. Nous ne croyons pas non plus qu'elle ait été approuvée par le Saint-Siège. Il est regrettable qu'on se permette, d'autorité privée, de faire de pareilles additions.

Q. — Le 7 janvier dernier avait lieu dans mon église l'adoration perpétuelle. J'ai chanté une messe votive solennelle du S. Sacrement, sans mémoire de l'octave (plusieurs messes basses de l'octave ayant été célébrées dans la matinée du 7), avec préface de la Nativité et sans le *Communicantes* de l'Epiphanie. Ai-je bien fait?

R. — Il fallait chanter la messe de l'octave avec

mémoire du très-saint Sacrement sous une seule conclusion, ainsi qu'il résulte d'un décret de la sacrée Congrégation des rites en date du 18 mai 1833, que nous avons publié en 1834, p. 78, ad 7. La Préface devait donc être aussi celle de l'Epiphanie, et vous deviez dire le *Communicantes* de l'Epiphanie.

Q. — Un curé se réserve de faire tous les mariages, mais il fait chanter la messe par son vicaire. Peut-il signer l'acte avec ces mots « et avons donné la bénédiction nuptiale? »

R. — Non, il ne peut pas signer un tel acte, parce que ce serait une fausseté. La bénédiction nuptiale ne consiste pas dans le mariage lui-même, mais dans les prières qui suivent le *Pater* et le *Benedicamus Domino* ou l'*Ite missa est*; et ces prières doivent être dites par celui qui célèbre la messe. Puisque M. le curé ne dit pas la messe, il ne donne pas non plus la bénédiction nuptiale. L'acte de mariage doit donc constater que la messe et la bénédiction ont été célébrées par le vicaire.

Q. — Je prie l'Ami du clergé de me dire : s'il suffit à un prêtre de donner ou faire donner une somme de 30,000 fr. pour avoir droit à un titre de chanoine prébendé?

S'il suffit que ce prêtre n'ait pas démerité, et s'il ne faut pas en outre qu'il ait des titres positifs, v. g. de longs services ou des services éclatants rendus à l'Eglise; ou du moins qu'il soit en position de rendre, et qu'on puisse légitimement attendre de lui;

Et enfin, si le don de 30,000 fr. pour la fondation d'une prébende étant le motif principal de la collation de la dignité de chanoine, il n'y a pas là quelque chose qui frise la simonie, pour ne rien dire de plus.

R. — Un chanoine prébendé, à part toute disposition contraire des statuts capitulaires, est un vrai chanoine, au même titre que les autres. Il ne peut donc entrer dans le corps du Chapitre que conformément aux règles générales du droit et aux règles spéciales dûment approuvées, ou aux coutumes qui régissent le Chapitre.

Or aucune de ces règles n'établit qu'on devienne de plein droit membre du Chapitre, ni pour une somme donnée, eût-on fondé une prébende, ni pour des services rendus à l'Eglise, fussent-ils longs et éclatants, ni par l'assurance qu'on offrirait d'en rendre à l'avenir.

Seulement des services rendus à l'Eglise sont une cause, et de toutes, la plus honorable, digne de déterminer le choix de ceux auxquels il appartient d'élire et d'instituer les nouveaux chanoines.

Quant au don d'une somme d'argent et à la fondation d'une prébende, quelque méritoire que soit cette bonne œuvre, elle ne donne aucun droit ni à la prébende fondée, ni à une autre prébende canoniale, quelle qu'elle soit.

Il y aurait même simonie si le donateur fondait la prébende avec ce pacte, exprès ou tacite, qu'il en serait le titulaire.

S'il n'y a pas eu pacte, ni exprès ni tacite, le fondateur pourrait-il être nommé à la prébende

fondée par lui ? Rien ne l'empêcherait, à supposer qu'on eût de bonnes et canoniques raisons de l'élire.

Q. — 1<sup>o</sup> En vertu de « facultés... obtenues du général du T. O. de saint François d'Assises, » mon évêque défunt m'avait « accordé... pendant que je serais recteur dans le « diocèse, le pouvoir d'admettre dans ledit T. O. »

Ai-je perdu ces pouvoirs, parce que la République m'ayant fait expulser du ministère paroissial, je ne suis plus recteur (curé *amovible*), et j'ai été bombardé aumônier de communauté ?

J'aurais donc aussi perdu lesdits pouvoirs, si j'étais devenu curé inamovible ?

Aumônier comme desservant, j'ai toujours charge d'âmes ; et c'est à cette charge que mon évêque a dû attacher lesdits pouvoirs.

2<sup>o</sup> Ledit évêque m'ayant encore « autorisé » — ce qui allait de soi du reste — « à bénir et donner les insignes » dudit T. O. et à y attacher les privilèges et grâces spirituelles dont jouissent les confrères, » ne m'a-t-il pas dès lors autorisé à indulgencier les chapelets de saint François ?

3<sup>o</sup> Et si j'ai eu tort de continuer à user desdits pouvoirs, et d'indulgencier lesdits chapelets, que faire ?

4<sup>o</sup> Quand on porte au loin le saint Viatique et qu'à l'arrivée on ne peut communier le malade, y a-t-il inconvénient — pour éviter de rapporter les saintes espèces — à communier une personne pieuse restée à jeun, à cet effet, auprès du malade ?

R. — Ad I. La république ne pouvait vous expulser valablement de votre ministère paroissial, ni directement, en vous privant de la juridiction que vous ne teniez que de l'Eglise, et non de l'Etat ; ni indirectement, en vous privant, contre tout droit, comme elle l'a fait de votre traitement. Conséquemment, vous n'avez que perdu, par son fait, les pouvoirs qui vous étaient accordés pour tout le temps que vous seriez recteur dans le diocèse.

Mais votre évêque vous ayant relevé de vos fonctions de Recteur (c'est ainsi du moins que nous comprenons votre lettre), vous avez légitimement cessé d'être recteur ou desservant. En conséquence les pouvoirs que vous aviez à ce titre sont périmés.

Votre titre d'aumônier est d'une espèce différente de celui de recteur. Comme recteur, vous aviez charge d'âmes, vous étiez tenu à appliquer la messe *pro populo* chaque jour de dimanche et de fête. Comme aumônier, vous n'avez plus charge d'âmes, vous n'êtes pas tenu à la messe *pro populo*. Les pouvoirs liés au titre de recteur ne sont point continués par celui d'aumônier.

Il en serait autrement du titre de curé inamovible, parce que le titre de recteur et celui de curé inamovible sont de même espèce.

Nous supposons dans la réponse ci-dessus que votre évêque avait attaché les pouvoirs à l'office de recteur, excluant les autres offices que vous pourriez remplir dans le diocèse.

Nous répondrions autrement si l'évêque avait eu en vue, non pas spécifiquement le ministère rectoral, mais généralement tout ministère exercé dans le diocèse.

Ad II. Le pouvoir d'indulgencier les chapelets

de saint François n'est pas compris dans celui de bénir et donner les insignes du Tiers-Ordre.

Ad III. Ayant usé desdits pouvoirs, au cas où vous les auriez perdus avec votre titre de recteur, les réceptions que vous avez faites sont invalides. Et, si le pouvoir d'indulgencier les chapelets ne vous avait pas été donné spécialement, vous n'avez pu valablement indulgencier les chapelets.

Le premier remède qui se présente, est de demander les pouvoirs nécessaires et de recommencer les cérémonies nécessaires.

Un autre serait de recourir au Saint-Siège pour qu'il validât ce qui n'a pas été valablement fait.

Ad IV. Nous n'aimerions pas qu'on recourût à cet expédient. Régulièrement c'est à l'Eglise qu'on doit recevoir la sainte communion.

D'ailleurs, on peut rapporter les saintes espèces sans solennité, dans une custode ou dans un corporal destiné à cet effet : ce qui n'oblige le prêtre à rien d'extraordinaire, sinon de revenir à son église avec la gravité que demande le précieux fardeau dont il est chargé.

Toutefois s'il y avait une difficulté exceptionnelle qui ne lui permit pas de rapporter les saintes espèces à son église, le moyen indiqué n'aurait rien de condamnable.

Q. — 1<sup>o</sup> Un évêque a-t-il le pouvoir d'interdire la chasse malgré des abus, aux curés de son diocèse, sous peine de suspension *ipso facto* ?

2<sup>o</sup> Dans le cas où l'évêque a ce droit, pourriez-vous citer quelques décrets relatifs à cette question ?

R. — La question est intéressante ; elle est pratique aussi. C'est pourquoi nous ne demandons pas mieux que de la traiter à fond, en l'engageant non seulement au point de vue particulier où s'est placé notre correspondant, mais aussi au point de vue du droit général.

# I

Le titre xxiv du cinquième livre des *Décrétales* est intitulé *De clerico venatore* et renferme deux courts chapitres, dont nous donnons le texte intégralement :

« I. Episcopum, presbyterum, aut diaconum canes aut accipitres aut hujusmodi ad venandum habere non licet. Quod si quis talium personarum in hac voluptate sæpius detentus fuerit, si episcopus est, tribus mensibus a communione, si presbyter duobus, si diaconus ab omni officio suspendatur. »

« II. Omnibus servis Dei venationes et sylvaticas fatigationes cum canibus, et accipitres, aut falcones habere interdiximus. »

Ces deux textes, qui sont attribués à un concile d'Orléans, appartiennent en réalité à d'autres conciles. Dès le commencement du sixième siècle plusieurs synodes et conciles provinciaux interdisent la chasse aux clercs, à peu près dans les mêmes termes. Les conciles postérieurs ont reproduit la défense, qui a passé ensuite dans les *Décrétales*.

Toutefois les conciles continuèrent à proscrire



la chasse, vers l'époque où l'on publiait les Décrétales et après leur publication.

Le concile de Paris, en 1212, s'exprime ainsi :

« *Prohibemus etiam universis clericis beneficiatis ne canes aut aves habeant ad venandum vel aucupandum*, aut venationi sive aucupationi inserviant. »

Le concile de Montpellier, en 1215 :

« *Nec episcopus, nec clericus cathedralis vel conventualis ecclesiæ, vel alius clericus de ecclesiastico beneficio vivens, aves venatorias habeat in propria domo. Et si aliquando exeat cum laicis ad venandum gratiâ spatiandi, quod raro fieri expedit, propria manu hujusmodi aves non portet.* »

Le concile d'Albi, en 1254 :

« *Aves venatorias præterea quisquam clericus in sacris ordinibus constitutus, vel alius qui de beneficio ecclesiastico sustentatur, in publico manu propria deferre non præsumat.* »

Enfin le concile de Trente :

« *Ab illicitisque venationibus, aucupia abstineant* <sup>1</sup>. »

Telles sont les défenses portées par le droit. Comment doit-on les interpréter?

## II

La Glose donne l'interprétation suivante :

« *Voluptate* : ergo videtur quod causa necessitatis vel recreationis licitum sit; quod possit concedi aliis clericis, excepto episcopo cui omnino non licet, *distinc.* xxxiv, c. 1, dummodo clamorosa venationem evitent... Saltuosa et clamorosa licita est laicis, sed clericis omnino non licet talis venatio, sed quieta, ut dictum est, causa necessitatis vel recreationis. »

Benoît XIV traite la question *ex professo* :

« Verum, quum duo sint venationum genera : alia siquidem est clamorosa, alia quieta; illa magno armorum, canum, accipitrum, apparatu et tumultu exercetur, ut apri, cervi et majores feræ capiantur, altera solis laqueis et retibus, aut etiam armis, sed paucis adhibitis canibus, ad occidendum lepores, vulpes, aliasve minores feræ, sine ullo strepitu instituitur; hinc orta est quæstio inter doctores an utraque sit clericis interdicta. Solam quidem clamorosam illis vetitam affirmant Glossa... etc. At licet hæc opinio communior sit magisque inter doctores recepta, *opposita tamen videtur certe juri conformior*, siquidem allegati canones a venatione clericos arcent, quæ, non armis, sed solis avibus venatoriis, puta falcone aut accipitre, ac propterea sine ullo strepitu exercetur; uti illos legenti manifestum est.

Accedit quod quanquam in jure receptum sit, ex homicidio mere casuali, ab eo patrato qui operam dabat rei licitæ, nullam incurri irregularitatem..., nihilominus sacra Congregatio concilii sæpius irregularem declaravit clericum qui cum vacaret venationi non clamorosa, sed quieta,

hominem fortuito interfecerat; quod utique argumento est etiam existimasse omnem venationem etiam clamorosam, esse clericis prohibitam. Verum cum fortasse Sacra Congregatio ita declaraverit, eo quod non satis compertum haberit, a clericis de quibus agebatur omnem adhibitam fuisse diligentiam ad evitandum homicidium, quod profecto necesse est, ne ex illo, quanquam ex licito opere, absque dolo, subsecuto, inducatur irregularitas...; *idcirco controversia remanet adhuc indecisa* <sup>1</sup>.

Ferraris distingue trois espèces de chasses : la chasse dite *clamorosa*, celle dite *quieta* qui n'exige pas d'armes, enfin la chasse avec des armes. Cette division n'est pas clairement exprimée, mais elle ressort de l'ensemble de son enseignement.

La chasse dite *clamorosa* est regardée comme défendue par tous les canonistes, comme par la Glose. Celle qui se pratique sans armes, avec des rets ou des filets, est permise en elle-même; mais elle peut être illicite à raison de l'assiduité trop grande qui empêcherait celui qui s'y adonnerait de remplir ses devoirs d'état.

La chasse avec les armes, surtout les armes à feu, est interdite, non pas pour elle-même, mais pour les armes dont le port est défendu aux clercs, sans la permission de l'évêque, par une foule de textes du droit. Or, l'évêque ne peut accorder cette permission qu'avec une cause légitime, comme l'a décidé la S. Congrégation de l'Immunité. Mais la chasse pour le seul plaisir qu'on y trouve, ne constitue pas un motif légitime qui autorise l'évêque à dispenser par rapport aux armes. Ferraris énumère trois causes légitimes de dispense : « *Causa necessitatis ad tollendas feræ noxias vineis, segetibus...*; *causa utilitatis, ut dum ex tali venatione partem reddituum, vel alias fructum notabilem percipiunt, vel causa honestæ recreationis, seu distractionis pro tuenda et recuperanda sanitate* <sup>2</sup>. »

C'est la distinction la plus logique et la mieux appuyée que nous ayons rencontrée. Nous la préférons même à celle de Benoît XIV, parce qu'elle est plus conforme à l'enseignement de l'école et aux décisions des congrégations romaines.

Saint Alphonse de Liguori : « *Advertendum hic non omnes venationes esse clericis inhibitæ, sed solam clamorosam, id est cum strepitu, adhibitæ canibus aut avibus rapacibus. Et dicunt Less. Castrop. et Rebell. ne clamorosam quidem interdictam esse sub gravi, nisi fuerit frequens, aut cum scandalo, aut cum magnis impensis. Addunt alii (ut Mol. Cajet. Sa, Sporer. etc.) nunquam esse dammandum culpa gravi, præciso scandalo, clericum ob solam venationem; nam in textu cap. 1, de cler. venat. illa non vetatur, nisi sub suspensione ferendæ sententiæ, imo Laym. Less. Valent et Sa, sentiunt esse licitam, si sit rara* »

<sup>1</sup> De Synodo, lib. xi, cap. 10, n. 6 à 11.

<sup>2</sup> Ferraris, v<sup>o</sup> Clericus art. 6; v<sup>o</sup> Arma.

<sup>1</sup> Sess. xxiv, cap. 12.

et moderata et si fit causa necessitatis, aut exercitii. Hinc doctus auctor libri cui titulus *Instructio pour les nouveaux confesseurs*, concludit venationem non clamorosam esse omnino recreationis causa licitam; et clamorosam non esse mortalem, nisi adsit contemptus et contumacia. Religiosis vero clamorosa strictius vetita est ex *Clem. I, § Porro, de statu Monach.* Sed *Castrop.* dicit ne mortale quidem esse, nisi adsit scandalum; saltem (*dicunt Salmant.*) si ter aut quater sine gravi strepitu eam exercent in anno <sup>1</sup>. »

## III

L'évêque peut-il interdire la chasse à ses prêtres?

Benoît XIV a étudié la question à fond au chapitre X du livre XI *De Synodo*. Après avoir établi que la chasse dite *clamorosa* est certainement défendue aux clercs, que celle dite *quieta* est regardée par les uns comme permise et par les autres comme défendue, il ajoute que les synodes diocésains n'ont pas tous suivi la même règle ni dans les prohibitions à porter, ni dans les pénalités à infliger. Les uns ont interdit toute chasse, les autres la seule chasse dite *clamorosa*. Il en est qui réservent à l'évêque le pouvoir de donner une dispense. Dans quelques-uns les délinquants sont menacés d'une amende pécuniaire, dans d'autres de la suspension. Benoît XIV cite en particulier les Actes de l'Eglise de Milan, qui renferment une prohibition absolue pour la chasse. Il conclut ensuite :

« Ex quibus omnibus conficitur non posse nimiae severitatis nota aspergi synodalem constitutionem, ablegantem clericos, præcipue majorum ordinum, aut ecclesiasticum possidentes beneficium a venationis exercitio. Etenim nonnisi temere reprehenditur constitutio cui juris communis sanctiones, et S. Caroli Borromæi auctoritas patrocinantur <sup>2</sup>. »

Les décisions des Congrégations romaines que nous allons donner, en traitant la question suivante, corroboreront cette assertion.

L'évêque peut-il défendre la chasse sous peine de suspension *ipso facto*?

La sacrée Congrégation du concile a traité plusieurs fois cette question. Nous citerons deux décisions.

La première est du 21 avril 1703. Un archevêque avait interdit la chasse sous peine de suspension *latæ sententiæ*. Les prêtres du diocèse se plainquirent de la sévérité des statuts. La sacrée Congrégation donna la réponse suivante : « S. Congregatio censuit substineri edictum, commutata poena suspensionis in pecuniariam locis piis applicandam et carcerationis arbitrio episcopi, ad etiam censurarum in subsidium ferendæ, sed non *latæ sententiæ* <sup>3</sup>. »

La même question a été posée, en 1854, par les prêtres du diocèse de Cosenza, contre un décret de l'archevêque qui défendait la chasse des petits oiseaux au fusil, sous peine de suspension. Le doute était ainsi conçu : « *An et quomodo edictum archiepiscopi sustineatur in casu?* »

« Sacra Congregatio respondit : *Affirmative et ad mentem.* Mens est, ut scribatur archiepiscopo pro moderatione poenæ vel in spiritualibus exercitiis, vel in poena pecuniaria locis piis applicanda, et in casu recidivæ etiam in censuris ferendæ, sed non *latæ sententiæ*. Die 16 decembris 1854 <sup>4</sup>. »

De l'examen attentif de tous ces documents, nous concluons que, d'après le droit général :

1<sup>o</sup> La chasse dite *clamorosa* est certainement interdite aux clercs; quant à la gravité de la transgression, elle se trouve déterminée par saint Alphonse de Liguori.

2<sup>o</sup> La chasse dite *quieta*, qui se fait sans armes, est permise en elle-même, et qu'elle ne serait coupable qu'à raison de certaines circonstances, comme le scandale, la perte du temps, etc.

3<sup>o</sup> La chasse avec des armes est défendue à tous les clercs, en raison même des armes et qu'elle peut être permise par l'évêque pour une cause raisonnable.

C'est ainsi, croyons-nous, que la loi était appliquée naguère encore dans les Etats pontificaux. La chasse avec les armes n'était pas interdite d'une manière formelle, mais il fallait à chaque prêtre, outre la permission du magistrat, l'autorisation de son évêque pour porter les armes.

Nous avons parlé du droit général. La question n'est ni moins importante, ni moins intéressante au point de vue du droit particulier.

Q. — 1<sup>o</sup> Ayant reçu les pouvoirs de recevoir des scapulaires du Mont-Carmel, de l'Immaculée-Conception, de la Sainte-Trinité, de la Passion et de N.-D. des Douleurs; ces divers pouvoirs, d'après de nouvelles décisions, sont-ils invalidés et à renouveler?

2<sup>o</sup> Est-on obligé de prendre les noms des personnes que l'on reçoit et où faut-il les envoyer?... Est-ce sous peine de nullité?...

Je résume ma demande : 1<sup>o</sup> Est-on obligé de faire renouveler ses pouvoirs; 2<sup>o</sup> de prendre les noms? et où faut-il les envoyer? Jusqu'ici j'avais cru que l'inscription n'était pas nécessaire...

R. — Ad 1<sup>o</sup> Quand les pouvoirs sont accordés d'une manière indéterminée pour la durée, on les estime perpétuels et ils durent jusqu'à la mort de celui qui les a obtenus.

Ad 2<sup>m</sup>. Pour le scapulaire du Mont-Carmel, il n'y a pas obligation, mais uniquement conseil d'inscrire les noms et on peut déposer le registre dans un monastère de Carmélites.

Pour le scapulaire de l'Immaculée-Conception, il n'est pas certain que l'inscription soit obligatoire, comme il n'est pas certain qu'on puisse s'en dispenser. Nous la conseillerions donc pour

<sup>1</sup> *Homo apostol. Tract. x, cap. 3, n. 72. Cf. Theol. mor. l. III, tract. v, n. 606.*

<sup>2</sup> *De Synodo, l. XI, cap. 10, n. 10.*

<sup>3</sup> *In Sarnen, 21 aprilis 1703, lib. 53, decret. p. 157.*

<sup>4</sup> *Analecta, série VIII, col. 1880.*



plus de sûreté. Les noms seraient adressés aux RR. Pères Théatins.

Pour les scapulaires de la sainte Trinité, de la Passion et de Notre-Dame des Sept-Douleurs, l'inscription est nécessaire. Pour le premier, les noms peuvent être adressés aux RR. PP. Trinitaires, à Rome, soit au commissaire général de l'Ordre primitif, *Via Condotti*, soit au général de l'Ordre à *San-Crisogono*, soit au Commissaire apostolique, à *San-Carlino-alle-quattro-Fontane*.

Pour le second, on peut écrire au supérieur général de la mission, rue de Sèvres, 95, à Paris.

Enfin pour le troisième, on s'adresse au Général de l'Ordre des Servites, qui habite le couvent de Saint-Marcel à Rome.

Q. — 1<sup>o</sup> Un curé a-t-il le droit de se rendre, accompagné de son clergé, en habit de chœur, à une gare placée au centre d'une paroisse voisine pour y faire la levée d'un corps qui doit être inhumé au cimetière de sa paroisse ?

2<sup>o</sup> Un curé qui reçoit aux limites de sa paroisse le corps d'une personne décédée sur le territoire d'une paroisse voisine et à quelques mètres seulement de ces limites, doit-il exiger rigoureusement que la levée du corps ait été faite par le clergé de la paroisse de la personne décédée, lors même qu'il est de notoriété que cette personne est morte chrétiennement et que sa famille refuse positivement de faire faire la levée du corps au domicile mortuaire à cause de la proximité des limites de la paroisse où se fera l'inhumation, et pour éviter un surcroît de dépenses pour une famille peu aisée ?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Non ; la levée du corps est faite par le curé de la paroisse du défunt, qui a le droit d'accompagner le cadavre jusqu'à la limite de la paroisse où a lieu la sépulture. La juridiction du curé de la paroisse qui fait la sépulture ne commence qu'à la limite de sa paroisse. Quant au curé sur la paroisse duquel on passe, il ne peut prétendre à aucun acte religieux envers le défunt. Dans le cas présent, le curé qui doit faire la sépulture doit se contenter d'attendre, à la limite de sa paroisse, que l'on apporte le corps du défunt. Le curé sur la paroisse duquel se trouve la gare n'a aucune démarche à faire.

Ad 2<sup>re</sup>. La levée du corps doit être faite par le curé de la paroisse, quand même il n'y aurait que quelques pas à faire pour atteindre les limites de l'autre paroisse, et le curé de cette dernière paroisse ne peut pas se présenter avec la croix sur le territoire de la paroisse voisine.

Tel est le droit dans l'un et l'autre cas ; mais il faut ajouter que le droit est souvent modifié par des coutumes légitimes et les statuts synodaux.

Q. — De quelle paroisse A ou B dépend un chatelain qui a la porte de son parc sur A et ses bâtiments sur B.

R. — Pour savoir de quelle paroisse dépend une famille dont l'habitation est placée sur deux paroisses différentes, on s'occupe du corps de logis et non des dépendances, et si le corps de logis est lui-même sur deux paroisses, les habitants de la maison relèvent de la paroisse sur laquelle s'ouvre la porte principale. *Qua aditus patet, judicatur de domo et parœcia. — Ibi pa-*

*rochianus, ubi porta principalis. — Ubi janua, ibi domus.* Tels sont les axiômes adoptés par tous les canonistes. Barbosa conclut : « Inferitur habitationem duarum ecclesiarum parochialium censerî parochianum illius in quo domus habitum habet. »

Q. — 1<sup>o</sup> Les très nombreuses indulgences attribuées aux cordigères par Mgr de Ségur dans sa petite brochure intitulée : le cordon de saint François, étaient-elles authentiques ?

2<sup>o</sup> Quelles sont les faveurs spirituelles dont jouissent les cordigères depuis la nouvelle constitution de Léon XIII sur le Tiers-Ordre ?

3<sup>o</sup> La bénédiction papale concédée par Léon XIII aux tertiaires deux fois par an, ne pouvant leur être accordée en particulier, mais à leur congrégation réunie, cette faveur est-elle donc illusoire dans une paroisse où il n'y a qu'un ou deux tertiaires ?

Le confesseur ne pourrait-il pas donner cette bénédiction au saint Tribunal, comme la bénédiction avec indulgence plénière ?

4<sup>o</sup> Une personne consacrée à Dieu par le vœu de chasteté, commettrait un double péché 1<sup>o</sup> contre la sainte vertu de chasteté et 2<sup>o</sup> contre la vertu de religion si elle tombait dans quelque faute contraire à la sainte vertu, pourrait-elle en renouvelant son vœu ne s'engager que *sub levi*, en sorte que si elle venait à commettre quelque faute grave en cette matière, elle pécherait gravement sans doute contre la vertu de chasteté, mais ne commettrait qu'un péché véniel contre la vertu de religion ?

R. — Ad 1<sup>re</sup> et 2<sup>re</sup>. Nous avons répondu déjà au moins quatre fois à cette question, et notamment, en 1883, à la page 18 et à la page 88 de *l'Ami du clergé*. Nous prions notre correspondant de ne pas trouver mauvais que nous n'ayons pas reproduit jusqu'ici sa question, d'autant plus qu'il est tout-à-fait facile de se procurer les années parues de *l'Ami du clergé*.

Les faveurs accordées aux cordigères par Léon XIII sont les suivantes :

1<sup>o</sup> Une indulgence plénière quatre fois par an, avec la communication des bonnes œuvres quatre fois aussi par an, aux fêtes de saint François d'Assise, de sainte Claire, de saint Antoine de Padoue, et des stigmates de saint François.

2<sup>o</sup> La bénédiction papale le jour de l'Immaculée-Conception.

Il suit de là que les indulgences indiquées par Mgr de Ségur ne sont plus authentiques.

Ad 3<sup>o</sup>. Nous ne sommes pas en mesure de répondre à une question dont la solution dépend de la libre volonté du Souverain Pontife.

Ad 4<sup>o</sup>. Si le vœu était temporaire, elle pourrait à l'expiration du temps fixé ne s'obliger que *sub levi*. Mais si le vœu était perpétuel, la faute commise ne l'a pas annulé, et il n'y a pas à le renouveler pour qu'il garde sa force obligatoire *sub gravi*. La même condition *sub levi* pourrait être mise à un vœu perpétuel, *non solennel*. Je dis *non solennel*, car les vœux solennels ne dépendent pas de la volonté de celui qui les prononce.

Q. — 1<sup>o</sup> Doit-on encenser pour Noël l'Enfant Jésus, pour le mois de Marie la statue de la sainte Vierge, pour la fête patronale le saint patron, le Sacré-Cœur, etc... Donner la raison ou décret liturgique ?

2° L'usage est de chanter les vêpres des morts pour les enterrements dans l'après midi, comment les terminer, est-ce par la petite absoute : *A porta inferi*, etc. sans le psaume *Lauda anima*?

3° Après la 3<sup>e</sup> leçon du nocturne un jour d'enterrement, quand l'absoute suit immédiatement, au lieu de chanter le 3<sup>e</sup> répons, ne « peut-on » ou ne « doit-on pas aller de suite chanter le *Libera me* ?

R. — Ad I. Lorsque l'image du saint Enfant Jésus est exposée sur l'autel, elle doit être encensée pendant la messe; et cet encensement doit se faire après celui de la croix, et de trois coups. Ce point a été décidé en 1873 par la sacrée Congrégation des rites sur la demande faite par des Romains :

« An sacra imago divini Infantis, Nativitatis tempore, principe loco super altari exposita, sit post crucem thurificanda triplici ductu, eodem prorsus modo quo incensatur crux cum imagine Crucifixi? »

La sacrée Congrégation répondit affirmativement : « Affirmative. Atque ita rescriptit et ubique locorum servari mandavit die 15 februarii 1873 » (n. 5533).

Il en serait sans doute de même pour la statue du Sacré-Cœur de Jésus, si elle était exposée au milieu de l'autel.

Quant aux statues de la très sainte Vierge et du patron si elles sont exposées sur l'autel, elles doivent également être encensées à la messe ainsi que le prescrit la rubrique du Missel; mais on ne les encense pas de trois coups; on se contente de deux coups pour les deux reliques ou statues ou images.

Ces encensements se font également à vêpres, pendant *Magnificat*, et avec le même nombre de coups.

Nos lecteurs observeront que nous leur parlons de statues ou images placées sur l'autel. Devrait-on également les encenser si elles étaient placées ailleurs? Les rubriques et les décrets de la sacrée Congrégation des rites se taisent sur ce point; et partant les liturgistes n'ont pas touché la question. Nous n'avons donc pas le droit de la trancher. Mais on ne nous accusera pas de témérité si nous disons que l'on fait bien de s'en tenir à la pratique des lieux. Car d'une part nous voyons que cet encensement a lieu en beaucoup d'églises, et d'autre part le second concile œcuménique de Nicée porte :

« On approchera de ces images l'encens et les lumières comme on a coutume de le faire à l'égard de la croix, de l'évangile et des autres choses sacrées. »

L'encensement des images en général est donc une bonne chose; et l'on ne peut pas le condamner s'il s'accomplit dans le moment prescrit par la rubrique pour les reliques, statues et images placées sur l'autel.

Seulement, il faut avoir soin de n'encenser ainsi que les statues ou images « exposées » à la vénération publique, et devant lesquelles on aurait allumé des cierges.

Ad II. Lorsqu'on fait un enterrement, on ne dit pas le psaume *Lauda anima* après vêpres; mais on passe tout de suite au verset *A porta inferi*, etc. Il en est de même après les Laudes; on ne dit pas le psaume *De profundis*.

Ad III. Lorsqu'on ne dit qu'un nocturne en un jour d'enterrement, on doit prendre le premier nocturne avec ses trois répons; ce n'est qu'après le répons qu'on chante le *Libera*. Ce point ressort des rubriques du Rituel romain.

Q. — Un curé peut-il de sa propre autorité changer dans son église le saint titulaire d'une chapelle? Exemple : saint Jean-Baptiste, patron de la paroisse, a sa chapelle dans l'église. Le curé enlève sa statue et met à la place une statue du Sacré-Cœur de Jésus; et la chapelle devient la chapelle du Sacré-Cœur.

Le successeur du curé doit-il replacer la statue de saint Jean dans son ancienne chapelle, et mettre la statue du Sacré-Cœur dans la nef sur la console où se trouve actuellement saint Jean-Baptiste?

R. — L'ensemble de la question qui nous est adressée montre combien les règles de la liturgie sont encore peu connues, et par suite sont fréquemment violées. Non, le curé ne peut pas de son autorité privée changer le titulaire d'une chapelle. De même qu'il faut l'autorisation de l'évêque pour choisir un titulaire de chapelle; de même il faut son autorisation pour le changer. Et même il est dans l'esprit de l'Eglise, que l'évêque lui-même n'opère pas ce changement sans de bonnes raisons.

D'autre part, on avait eu tort d'ériger un autel à saint Jean-Baptiste, attendu que ce saint est titulaire de l'église elle-même, et qu'il a déjà sous son vocable le grand autel et l'église tout entière.

Que faire aujourd'hui? La solution ressort de ce que nous venons de dire. Garder l'autel du Sacré-Cœur. Mais auparavant en référer à l'Ordinaire du lieu. Nous vous recommandons aussi de dresser un procès verbal de l'érection de cette chapelle faite en l'honneur du Sacré-Cœur, et de le transcrire sur les registres de la paroisse. Il y a souvent sur ce point des négligences regrettables, en sorte que parfois les fidèles ni même les curés ne savent pas si tel ou tel autel a été dédié à tel mystère ou à tel ou tel saint; à quelle époque a été érigé cet autel; par l'autorité de qui; en un mot si la dédicace a été faite conformément aux règles canoniques. Nous prenons la liberté d'appeler l'attention de nos confrères sur cette grave matière.

Nous recommandons encore à nos amis de marquer le nom du titulaire de la chapelle, soit sur le rétable de l'autel s'il y en a un, soit du moins en un autre endroit convenable de la chapelle.

## COURRIER DE L'UTILE

### Vin stomachique.

Ce vin convient aux personnes débiles, aux vieillards, aux convalescents.



Prenez rhubarbe fine en poudre, racine de pimprenelle ou d'ortie blanche, écorce d'orange amère, de chacune 12 grammes, semence d'anis, 8 grammes, arnica une pincée, sucre 750 gr. Faites infuser dans 2 bouteilles de bon vin rouge généreux, pendant 3 jours. On peut ajouter de l'écorce de quinquina, 6 grammes, de l'armoise et de la mélisse en petite quantité. Exprimer dans un linge et passer au papier gris.

La dose est de deux cuillerées le matin à jeun, deux pendant le jour et deux une heure avant le souper.

*Vin à prendre après une chute.*

Mélisse, armoise, menthe, sauge, absinthe, pervenche, serpolet, arnica et sanicle, égale quantité de chacune. Mettre deux bonnes poignées dans un litre d'eau bouillante, laisser infuser pendant 2 ou 3 heures, ajouter ensuite un litre de vin.

Prendre un verre matin et soir.

*Onguent divin.*

Prenez 250 grammes d'huile d'olive, 125 gr. de cire vierge, 125 grammes de minium bien pulvérisé. Coupez la cire, faites-la dissoudre dans l'huile sur un feu doux. Quand la cire est fondue, mêlez le minium et remuez jusqu'à ce que le tout ait pris une couleur un peu brune. Versez dans un vase et remuez encore jusqu'à entier refroidissement.

Ce remède est souverain contre panaris, maux blancs, clous, blessures, coupures, etc.

Pour s'en servir, étendre une légère couche sur une petite pièce de peau ou de toile.

*Eau de Botot.*

Dans un litre d'esprit de vin à 38 ou 40 degrés, faites infuser, pendant quinze jours au moins :

8 grammes de pyrèthre concassé,

4 grammes d'anis vert concassé,

8 grammes de poudre de cannelle.

Filtrez ensuite au papier gris et mettez en flacon.

Cette liqueur, outre l'usage qu'en font les gens du monde pour la toilette, est très efficace pour fortifier les gencives et prévenir les maux de dents.

Contre la grippe et les maux de gorge qui se contractent en toute saison, les préparations suivantes sont considérées comme les meilleures :

*Sirop de gomme.*

Prenez 125 grammes de gomme, première qualité, mettez-la dans une tasse; faites bouillir un verre d'eau que vous jetez sur la gomme et que vous remuez bien pour opérer la dissolution. Faites fondre ensuite 500 grammes de sucre dans un litre d'eau, versez dans cette dissolution la décoction de gomme, et remuez jusqu'à ce que le tout soit parfaitement mélangé; faites bouillir ensuite pendant une heure.

*Sirop de tolu.*

Faites dissoudre 30 grammes de baume de tolu dans une très petite quantité d'esprit de vin à

30 degrés; triturez cette solution avec 500 grammes de sucre très pur; mettez dans un autre vase 250 grammes d'eau distillée et un blanc d'œuf; agitez ces deux substances, versez-les ensuite avec le baume dans un vase que vous laissez sur le feu jusqu'à ébullition. Cette opération suffit pour volatiliser l'esprit de vin, dont la présence serait nuisible. Passez ensuite à la chausse, et si vous avez bien opéré, vous avez un sirop incolore très beau et très suave.

*Moyen de prévenir la rouille des ustensiles de cheminée.*

Faites chauffer jusqu'à les rendre brûlants ces ustensiles; frottez-les avec de la cire vierge très-blanche; chauffez-les une seconde fois de manière à faire disparaître cette cire; frottez-les ensuite vivement avec un morceau de drap ou de cuir pour leur rendre leur brillant. Par ce moyen tous les pores du métal sont remplis de matière grasse, et l'humidité même n'aura plus d'action sur eux.

**IMPRIMATUR.**

Lingonis, die 19 augusti 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

CONSEILS DU DOCTEUR

*Névralgies, Migraines, Sciatique, Affections du foie.*

Les névralgies se présentent sous les formes les plus variées. Elles peuvent se localiser dans presque toutes les parties du corps. Aussi ne doit-on pas s'étonner que contre ce genre d'affection, on ait préconisé une quantité innombrable de remèdes.

Le Dr Trousseau, qui s'est beaucoup occupé du traitement rationnel des névralgies, de la sciatique et de la migraine, affirme que le médicament qui lui a le mieux réussi c'est l'essence de térébenthine pure. Le Dr Martinet, de son côté, affirme qu'il a guéri cinquante cas de ces affections sur soixante-dix par l'emploi de l'essence de térébenthine.

Mais sous quelle forme peut-on faire usage de ce médicament si désagréable comme odeur et comme saveur? Le Dr Clertan est parvenu à renfermer l'essence de térébenthine dans une légère enveloppe transparente, il en a formé de petites gouttes rondes auxquelles il a donné le nom de perles de térébenthine du Dr Clertan. Ce procédé a reçu l'approbation si recherchée de l'Académie de médecine de Paris. Aujourd'hui, il n'est pas un médecin qui, dans les cas cités plus haut, n'ordonne les perles de térébenthine du Dr Clertan, à la dose de trois ou quatre perles à chaque crise. C'est sous cette forme que le Dr Trousseau prescrivait ce médicament.

Le flacon de perles se vend 2 francs dans toutes les pharmacies.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

de s'enrichir d'un nouveau et charmant volume : les *Mémoires de Finette* ou les *Mémoires d'une chatte*. Ce titre fera sourire sans doute plus d'un lecteur ou d'une lectrice. Que peut-il y avoir de sérieux, m'objecteront-ils, dans un ouvrage de ce genre? Pour toute réponse, je leur dirai : Prenez et lisez. Vous trouverez là les saillies spirituelles, la finesse des traits qui vous ont tant fait rire ou pleurer dans les inimitables contes de Pérault, dans les *Mémoires d'une poule noire*, dans ceux d'un caniche, ou dans les *Mémoires d'un âne*. C'est le même sel gaulois, le même talent d'intuition. Vous constaterez avec plaisir que vous avez affaire à une chatte peu commune, qui observe beaucoup *bêtes et gens*. De ses observations habilement agencées, sort une foule de réflexions curieuses et instructives, que l'on chercherait en vain dans des ouvrages de longue haleine. Jetée, dès sa naissance, sur la voie publique, Finette a eu la chance d'être recueillie par deux charmants petits enfants : Alice et Marcel de Grandval, qui l'ont prise sous leur protection, et lui ont fait donner droit d'asile au château de Grandval. C'est là que s'écoulent les premières et heureuses années de son existence. Ses gentillesse ne tardent pas à lui concilier l'affection de tous ceux qui l'entourent et à lui taire pardonner les mille peccadilles dont elle se rend coupable, et qui font l'objet de ce récit. Du château de Grandval, elle accompagne ses maîtres et maîtresses à Paris.

Là, une nouvelle escapade faillit lui coûter bien cher. Sa curiosité l'emporte sur sa prudence ordinaire. Par une belle soirée, elle quitte le logis et s'aventure indiscrètement dans un pays inconnu. Elle est pourchassée et perd la trace de l'hôtel de Grandval. Une heureuse rencontre la

fait tomber dans des mains compatissantes. Elle devient la protégée d'une famille pauvre, mais honnête, dont elle partage la mauvaise fortune. Elle n'a plus, il est vrai, les douceurs et les friandises dont elle était comblée au château de Grandval; mais c'est toujours la même affection, ce sont toujours les mêmes caresses. O bonheur inattendu et inespéré! La Providence conduit un jour M<sup>me</sup> de Grandval chez la nouvelle maîtresse de Finette, M<sup>me</sup> Reyneau, qui n'est autre qu'une de ses anciennes amies d'enfance et de pension. Elles se reconnaissent: Finette est reconnue à son tour, et réintégrée par M<sup>me</sup> de Grandval dans son ancien domicile, au château de Grandval, où la suit la famille Reyneau, dont le chef est nommé régisseur des propriétés de M. de Grandval. Finette devient ainsi la cause indirecte du bonheur de ses seconds maîtres, et donne raison à cet adage populaire : Un bienfait n'est jamais perdu.

**L'Art de noter alphabétiquement** tout ce qu'on lit d'intéressant. — 1 fr. 75 franco.

Cet ouvrage a été à bon droit signalé par beaucoup de journaux, notamment par l'*Univers*, le *Monde* et le *Figaro*, comme très utile à tous ceux qui veulent retirer du fruit de leurs lectures. — L'immense avantage qu'offre cette ingénieuse et savante méthode, c'est de pouvoir retrouver *immédiatement* les notes prises quand on a besoin de s'en servir. — Les prêtres comme les laïques, les professeurs comme les élèves en retireront d'immenses services.

Nous ne saurions trop engager à l'acheter.

(Le Courrier catholique.)

## ACTUALITES

Au moment où toute l'attention de l'Europe et, en particulier de la France, est portée vers l'Annam et le Tonkin par les dépêches du général de Courcy; vers la Cochinchine et le Cambodge, par l'insurrection qu'y fomentent plusieurs chefs indigènes contre l'influence et le drapeau français; vers Madagascar, par l'envoi de nouveaux renforts au secours de nos marins qui luttent inutilement depuis plusieurs années contre les Hovas, il faut lire les ouvrages suivants, qui donnent sur ces pays lointains les notions les plus intéressantes et les plus véridiques :

L'ANNAM ET LE CAMBODGE	L'INDO-CHINE FRANÇAISE BASSE-COCHINCHINE ANNAM-TONKIN	LE TONKIN ET LA COCHINCHINE	SIX MOIS à MADAGASCAR
Voyages et Notices historiques Accompagnés d'une carte géographique par C.-E. BOUILLEVAUX MISSIONNAIRE	par le Comte H. de BIZEMONT	Le Pays, l'Histoire et les Missions par EUGÈNE VEUILLOT	Par Charles BUET — Deuxième édition de la Reine des îles africaines Histoire, Mœurs, Religion Flore, Produits naturels
Un fort vol. in-8° de 544 p.	Un volume in-18, avec carte.	Un vol. in-12 de 450 pages.	Un beau volume in-18 Jésus.
Prix. . . . . 6 fr.	Prix. . . . . Un franc.	Prix. . . . . 3 fr. 50	Prix broché . . . 3 fr.

Adresser les demandes à M. Victor PALMÉ, éditeur, 76, rue des Saints-Pères, à Paris.



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPIGNELLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1863. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières

Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
CACHAL-FROC, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

CHAPEAUX. MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

M SON BOUASSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le  
cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTI, BÉNITIERS, CHAPELETS.

COLTAT & C<sup>ie</sup> rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. E. HUCHER père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>  
64, RUE BONAPARTE, 64

VITRAUX D'ÉGLISE,

ENCENS des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

VITRAUX D'ART. Maison THIBAUD, la plus  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM  
et de la PALESTINE. V<sup>o</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

STATUES-CHEMIN DE LA CROIX  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

H. GARNIER, Boulevard d'Enter, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

REPRÉSENTANT demandé par un propriétaire viticulteur, fournisseur du clergé, très-  
bonnes conditions seront faites; préférence sera accordée à personne  
ayant clientèle. Références. S'adresser à M. O. L. CLUZAN, domaine de Bon-Air-Caudéran  
(Gironde).



LE

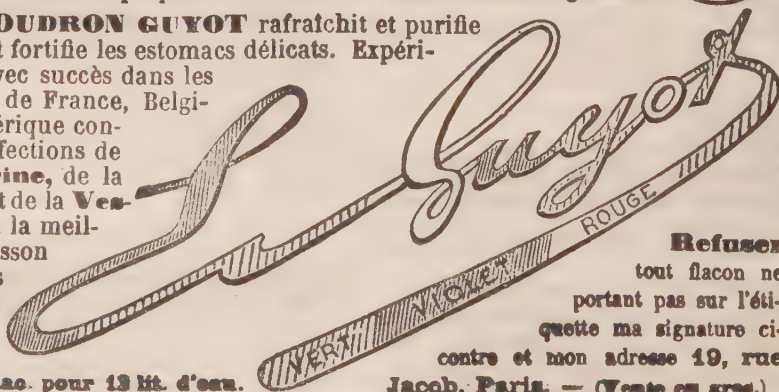
GOUDRON GUYOT

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le GOUDRON GUYOT rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique contre  
les affections de  
la Poitrine, de la  
Gorge et de la Ves-  
sie. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 Lit. d'eau.



Refuser

tout flacon ne

portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-

contre et mon adresse 19, rue

Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jéudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 35 :

PRÉDICATION : Pour la fête de la T. S. Vierge : le berceau de Marie. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Règlement concernant la musique sacrée (suite). — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Faut-il absolument une toile cirée pour la consécration d'un autel ? De quelle matière ? Pour quelle but ? Peut-elle servir lieu d'une nappe ? — Peut-on mettre plus de six cierges sur l'autel pour une messe de mort ? — Le pain bénit est-il liturgique ? — Quand doit-on le bénir ? — Peut-on faire baisser quelques objets après la bénédiction ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Quels sont les effets de l'interdit au point de vue civil ? — VARIÉTÉS : Les nouvelles légendes dans le Breviaire Romain. — COURRIER DE L'UTILE : Le vinaigre.

## REVUE LITTÉRAIRE

La campagne électorale est ouverte dans toute la France, et le scrutin doit rendre son verdict le 4 octobre prochain.

Comprend-on bien partout la gravité de l'acte qui s'accomplira ce jour-là au point de vue des intérêts moraux et matériels du pays ?

S'est-on pénétré du devoir qu'il y a pour chacun d'obtenir une représentation nationale réellement digne de figurer à notre tête et de gérer nos affaires ?

Nous le croyons fermement, mais il nous semble qu'en pareille circonstance on ne saurait jamais trop s'armer, jamais trop s'éclairer pour garder sa bonne volonté jusqu'au dernier moment, et agir alors sans défaillance et sciemment.

Aussi offrons-nous dans ce numéro une liste de brochures et de livres sur lesquels nous appelons tout particulièrement l'attention.

En en demandant pour trois francs, on recevra gratuitement pendant trois mois, le journal le *Paysan*, qui paraît tous les dimanches, et qui à l'occasion des élections, se recommande spécialement aux gens de la campagne.

Si on préférerait un autre journal, nous proposons l'*Ami des Livres*, qui paraît tous les quinze jours, et alors, pour les trois francs de livres ou de brochures demandés, on recevrait ce dernier pendant un an entier.

Ces brochures et ces livres ont trait aux élections, au suffrage universel, aux questions religieuses et politiques du jour, aux divers gouvernements de la France.

Il y a beaucoup à s'instruire, à s'éclairer, à profiter.

On prendra pour soi, par exemple, tel ou tel de ces excellents écrits, on donnera tel autre à celui-ci, tel autre à celui-là, le journal à tel autre. — C'est-à-dire que, par ce moyen, on peut atteindre dix, vingt, trente personnes à la fois.

Nous engageons nos lecteurs et nos amis à sai-

sir cette occasion si facile de faire, dans une circonstance aussi grave, quelque chose pour la bonne cause.

Oui, un peu de bonne volonté, un peu d'action pour le bien du pays.

**L'envoi des brochures ou des livres demandés est fait immédiatement et franco.**

..

La nécrologie de ces jours derniers a été marquée par des noms éminents dans l'Eglise et dans le monde laïque. Parmi les premiers, nous nous contenterons de citer celui du vénérable Mgr Lecourtier, ancien évêque de Montpellier, archevêque *in partibus* de Sébaste. Son éloge remplit des colonnes entières dans la presse catholique, et nous n'avons qu'à nous y associer. Voici les deux grands ouvrages que l'éminent prélat a publiés à la Société générale de librairie catholique :

**Explication des Messes du Paroissien romain** pour tous les dimanches de l'année, pour les fêtes d'obligation et pour les fêtes solennelles qui peuvent se rencontrer et se célébrer le dimanche. 2 vol. in-16, ensemble de v-824 pages, beau papier, caractères elzéviriens, titre rouge et noir . . . . . 6 fr.

**Manuel de la Messe**, ou Explication des Prières et des Cérémonies du Saint Sacrifice. 5<sup>e</sup> édition revue et corrigée. 1 fort volume in-18 de 512 pages . . . . . 3 fr. 50

A revu :

**Le Mois de Marie en famille**, par Madame Fouques-Duparc. 1 volume in-32. 1 fr.



## RETRAITES ECCLÉSIASTIQUES

A l'occasion des retraites ecclésiastiques, nous croyons être utile au clergé en venant lui faire connaître quelques ouvrages substantiels, que plusieurs certainement seront heureux de se procurer comme mémorial de ces saints jours.

**Conférences ecclésiastiques** prêchées dans un grand nombre de diocèses à propos des retraites pastorales, par le R. P. Laurent d'Aoste, ex procureur général de l'ordre des Frères-Mineurs capucins, etc.

## RÉSUMÉ DE LA TABLE DES MATIÈRES

## TABLE DU TOME I

Esquisse biographique. — Préface.  
Discours d'ouverture.  
Discours sur la *dignité* du prêtre.  
Discours sur la *mission* du prêtre.  
Discours sur la *sainteté* du prêtre.  
Discours sur les égarements de l'enfant prodigue, image du prêtre infidèle.  
Discours sur le retour de l'Enfant prodigue.  
Discours sur le jugement du prêtre infidèle.  
Discours sur Jésus-Christ, modèle du prêtre.  
Discours sur Jésus-Christ, modèle du prêtre dans l'oraison.  
Discours sur Jésus-Christ, modèle du prêtre dans son application à l'étude.

## TABLE DU TOME II

Discours sur Jésus-Christ, modèle du prêtre à l'autel.  
Discours sur Jésus-Christ, modèle du prêtre au confessionnal.  
Discours sur Jésus-Christ, modèle du prêtre dans la prédication.  
Discours sur Jésus-Christ, modèle du prêtre auprès des pauvres.  
Discours sur Jésus-Christ, modèle du prêtre auprès des malades.  
Discours sur Jésus-Christ, modèle du prêtre à l'endroit des enfants.  
Discours sur Jésus-Christ, modèle de la mortification du prêtre.  
Discours sur Jésus-Christ, modèle du prêtre dans son obéissance.  
Discours sur Jésus-Christ, modèle de la virginité du prêtre.  
Discours sur Jésus-Christ dans l'Eucharistie, perpétuel mémorial des vérités méditées pendant la retraite.  
Discours de clôture sur la dévotion du prêtre à Marie.

Deux volumes in-8°, titre rouge et noir, de xx-342 et 385 pages. Prix : 12 francs.

**Le Sacerdoce**, conférences prêchées à l'Oratoire, par Mgr Isoard, présentement évêque d'Annecy.

## RÉSUMÉ DE LA TABLE DES MATIÈRES

## TOME I

Conférence de la Sainte Cléricature, — de l'Ordre de Portier, — de l'Ordre de Lecteur, — de l'Ordre d'Exorciste, — de l'Ordre d'Acolyte, — de l'Ordre de sous-diacre.

Conférence I. Sur l'Ordre du Diaconat. — II. Sur l'Ordre du Diaconat. — III. Sur l'Ordre de Prêtrise.

## TOME II

Conférence sur l'Ordre de Prêtrise, — sur l'Episcopat, — sur l'Evêque.

Conférence : le Cardinal, — Le Souverain Pontife.

Deux vol. in-12 de 481 et 403 pages, titre rouge et noir. Prix : 7 francs.

**Manrèze du Prêtre**, par le R. P. Caussette.

*Traité complet de Spiritualité sacerdotale, approprié aux besoins actuels du Clergé*, en vingt-quatre discours, formant un nouveau plan de retraite, avec appendices correspondant à chaque sujet, et composés de textes choisis, de citations et de consultations morales, pour fournir matière de réflexions entre les divers exercices. — Mine féconde de Méditations et de Lectures spirituelles pour les prêtres. — 2 forts vol. in-8° de près de 600 pages chacun. 13 fr.

**Le sacerdoce dans Notre-Seigneur Jésus-Christ et dans les Prêtres**, par l'abbé M.-T. Guyot, curé-doyen de la Fère-Champenoise (Marne). — 1 vol. in-18 de 266 pages. 1 fr.

**Méditations sacerdotales**, Clero tum saculari tum regulari accommodatæ, Auctore F. X. Schouppe, S. J.

Deux beaux in-8° de viii-443 et 436 pages.  
Prix : 10 francs.

Pour faciliter à MM. les Ecclésiastiques l'acquisition de ces ouvrages, nous accordons la faculté de ne payer que CINQ FRANCS par mois.

## LIVRES DE PRIÈRES

**Choix de Prières** pour toutes les situations de la vie. Ouvrage composé entièrement d'après les manuscrits du neuvième au dix-septième siècle, 4<sup>e</sup> édition. Un charmant petit volume in-32 de x-504 pages encadrées de vignettes, caractères elzévirien, petit bijou et vrai chef-d'œuvre d'impression.

**Livre d'Heures illustré**, selon le Rit romain avec gravures hors texte représentant les principales fêtes de l'année. Contenant les prières du matin et du soir, l'examen de conscience, les actes avant et après la communion, l'ordinaire de la messe, les vêpres, les offices des dimanches et des fêtes qui peuvent se célébrer le dimanche, le commun et le propre des saints. Dans un chapitre spécial, la messe et les cérémonies du mariage.

Prix de chaque volume, broché . . . . . 15 »

1. — Relié chagrin, tranches dorées ou noires, gardes chromo . . . . . 20 »

2. — Relié chagrin à biseau, tranches dorées ou noires, gardes chromo . . . . . 22 »

3. — Relié chagrin poli, tranches dorées ou noires, à biseau, gardes chromo . . . . . 25 »

4. — Relié chagrin poli, tranches dorées ou noires, avec gardes soie . . . . . 30 »

5. — Relié chagrin poli, avec gardes soie et ornements à froid sur les plats . . . . . 35 »

6. — Relié maroquin poli du Levant, tranches dorées ou noires, gardes soie . . . . . 40 »

7. — Relié maroquin poli du Levant, reliure soignée . . . . . 45 »

Riches fermoirs et fers de différents prix.

RELIURE SPÉCIALE SUR COMMANDE, AVEC

INITIALES EN ARGENT SUR LES PLATS.

## PRÉDICATION

OUR LA FÊTE DE LA T. S. VIERGE : LE BERCEAU DE MARIE

Gloriosæ Virginis Mariæ ortum  
dignissimum recolamus.  
(Ex lit. cath.)

On a remarqué avec beaucoup de raison que l'Evangile, tandis qu'il donne de grands détails sur la naissance de saint Jean-Baptiste, ne dit pas un mot de la naissance, de l'enfance et des parents de la très-sainte Vierge. « Marie, de laquelle est née Jésus, » voilà comment nous apparaît la sainte Vierge dans saint Mathieu. En saint Luc c'est la même chose : « L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans la ville de Nazareth en Galilée, à une Vierge nommée Marie, épouse de Joseph de la famille de David. » Et enfin, en saint Jean, la première fois que la sainte Vierge apparaît sur la scène, aux noces de Cana, elle est appelée simplement « la mère de Jésus. » Pourquoi ce silence mystérieux ? N'est-ce point faire peu de cas de Marie que de ne compter pour rien sa naissance et sa famille ? Ne le croyez pas, chrétiens. Dieu ne veut point nous parler d'elle comme d'une ordinaire fille des hommes, voilà pourquoi il ne nous dit rien de ses parents ; il ne veut point nous en parler comme d'une enfant, c'est pour cela qu'il couvre du silence son entrée dans le monde. Il désire avant tout nous faire comprendre ses sublimes et incomparables rapports avec Jésus ; il souhaite nous persuader vivement que Marie est inséparable de Jésus, qu'elle est toute pour lui, qu'elle tient tout de lui. — Cependant la Nativité de la sainte Vierge est l'un des événements les plus considérables qui se soient passés dans l'univers, l'un de ceux qui aient eu une influence plus décisive sur la marche des choses divines et humaines, l'un de ceux dont le cœur chrétien se souvienne avec plus de douceur. Marie n'est-elle pas notre mère ? Et l'anniversaire de la naissance d'une mère n'est-il pas pour des enfants bien nés un jour d'allégresse et de fête ? Remontons donc par la pensée la suite des siècles, transportons-nous en esprit dans l'habitation de saint Joachim et de sainte Anne, au jour à jamais mémorable où l'auguste Marie fut donnée à la terre, entourons son berceau avec amour dans la compagnie des anges, et en célébrant sa naissance apprenons à nous sanctifier. Ce berceau, en effet, après celui de Jésus, me paraît le plus sacré des sanctuaires, la plus éloquente des chaires, la source la plus abondante de joie pure et de céleste bonheur.

### I

De tous les sanctuaires consacrés à la gloire de Dieu pendant les quarante siècles qui se sont écoulés depuis la création du monde, je n'en connais pas de plus riche, de plus auguste que le berceau de notre immaculée mère. Ah ! le berceau des autres fils d'Adam non encore purifiés et transformés par l'eau régénératrice du baptême,

sont en quelque sorte en horreur à Dieu, parce que l'être humain qui y est déposé est souillé, marqué du sceau de la malédiction, la propriété du démon. Mais dans le berceau, vers lequel s'envole aujourd'hui l'amour de notre cœur, est renfermée la créature la plus sublime que Dieu ait faite. Créature innocente, plus pure que le cristal le plus limpide, que jamais, pas même le plus petit instant, le péché originel n'a déshonorée, sur laquelle Satan n'a jamais eu le moindre droit à revendiquer. Destinée à la mission la plus ineffable qui se puisse imaginer, la maternité divine, elle est ornée des dons les plus extraordinaires. Selon la belle pensée d'un saint docteur, Marie a attiré sur elle toute la grâce du Saint-Esprit, *Totam sibi hauserat Spiritus sancti gratiam*. Même dans le sein de sa mère, au jugement de saint Vincent Ferrier, elle a été jugifiée d'une sanctification plus grande que celle de tous les élus, *sanctificata fuit super omnes sanctos et angelos*. Comme Isaac, Samson et Samuel, elle est l'enfant du miracle, puisqu'elle a été engendrée par un sein stérile ; mais par un privilège unique, seule conçue sans péché, elle est née avec la plénitude de la sainteté. Dès son entrée dans le monde, elle est toute belle et il n'y a pas de tache en elle, *tota pulchra es et macula non est in te* ; elle est splendide comme le soleil, magnifique comme la lune, et, à la beauté ajoutant la puissance, et elle est terrible comme une armée rangée en bataille, *pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata*.

O Marie, ô chef d'œuvre de l'Amour tout-puissant, je vous salue avec toute la cour céleste, à votre première apparition sur la terre. Je me prosterne humblement et joyeusement devant votre berceau. Je vous y proclame la plus splendide perfection de la création. Je me réjouis de la joie de Dieu le Père qui vous regarde avec amour comme sa fille ; de la joie de Dieu le Fils qui vous vénère par anticipation comme sa mère ; de la joie de Dieu le Saint-Esprit qui vous aime déjà comme son épouse, *Ave Maria..... benedicta tu !*

### II

Le berceau de Marie n'est pas seulement un sanctuaire, c'est une chaire éloquente d'où elle nous donne les plus utiles leçons.

Leçon d'humilité d'abord. Marie dans le plan de la création occupe une place immense ; après l'Homme-Dieu, de toute éternité, elle fixe tout spécialement les pensées, l'amour, les complaisances des trois augustes personnes ; elle est annoncée par le Très-Haut lui-même, à l'origine du monde, dans le paradis terrestre ; les prophètes la dépeignent, l'acclament avec enthousiasme longtemps à l'avance ; les femmes les plus célèbres de la nation choisie la figurent ; elle naît du sang le plus illustre du plus illustre des peuples de l'antiquité ; elle est à la fois fille de David et fille d'Aaron ; du sang royal et sacerdotal coule



dans ses veines; elle est enrichie en son âme et en son corps des faveurs les plus insignes : et cependant quelle humilité à sa naissance ! Comme elle confond notre vanité, notre orgueil et notre faste ! Comme elle est une fidèle image de Jésus dans la grotte de Bethléem. Elle naît dans la petite bourgade de Nazareth, dans la modeste maison de sainte Anne et de saint Joachim; elle ne se distingue en rien des autres enfants d'Israël; et à part son père et sa mère qui peut-être savent quelque chose des augustes destinées de leur fille, personne ne prend garde à cette naissance qui met délicieusement en émoi le ciel tout entier. Non, rien n'égale la grandeur sublime de Marie naissante si ce n'est sa très profonde humilité ! Digne mère de celui qui devait un jour léguer au monde comme son plus cher testament cette courte mais féconde leçon : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ! »

Leçon d'humilité mais aussi leçon de pénitence. Dès son apparition sur la terre, Marie exerce par avance son office de corédemptrice du genre humain. Elle est innocente et elle souffre, non pour elle mais pour nous, comme plus tard son divin Fils se fera, dès son enfantement virginal, notre victime de propitiation, *a partu virgineo effectus hostia* (S. Ambr.). La première Ève avait par sa prévarication brisé sa grandeur, ruiné sa beauté et ses espérances ainsi que le bonheur de ses descendants, Marie expie et répare en souffrant. Elle souffre l'enfance avec ses nécessités humiliantes et ses sujétions de toutes sortes, elle souffre la prison des langes, elle souffre et elle pleure et elle vagit comme les autres enfants d'Adam. O larmes, que vous êtes précieuses devant Dieu ! O vagissements que vous êtes touchants, que vous êtes puissants pour apaiser le cœur du Très-Haut irrité par les péchés de la terre ! O captivité que vous êtes efficace pour nous délivrer des liens du démon ! O mortification de l'innocence, apprenez-nous à nous mortifier, nous qui sommes de si misérables pécheurs !

Ajoutez à cela que Marie dès son berceau se tient dans la plus parfaite union avec Dieu. Elle est privée de l'usage de la parole, mais elle a le plein usage de la raison et de la volonté. Quelles prières, quelles louanges, quelles adorations, quels actes d'amour s'échappent de la sainte maison de Joachim : jamais pareil encens n'a brûlé, depuis la création du monde, en l'honneur de la sainte Trinité ! Quelle sublime, quelle ineffable pratique de toutes les vertus ! O Marie, je vous vénère dans votre Nativité comme le modèle des âmes intérieures. Je vous en conjure, détachez-nous de ce monde périssable; ne permettez pas que nous soyons absorbés par les préoccupations matérielles au point de perdre de vue l'UNIQUE NÉCESSAIRE; élevez en haut nos esprits et nos cœurs; faites que, affranchis de plus en plus de la vie grossière des sens, nous vivions en êtres

raisonnables et surtout en chrétiens, prenant pour règle de notre conduite les maximes de la foi, les leçons de votre divin Fils que vous avez si bien pratiquées !

### III

Sanctuaire auguste, chaire éloquente où retentissent les plus précieux enseignements, le berceau de Marie est encore pour l'univers entier la source la plus féconde de la joie la plus délicieuse, *Nativitas tua, Dei Genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo.*

Joie pour l'auguste Trinité d'abord. Des hauteurs de son sanctuaire, Dieu le Père s'incline sur ce berceau où se cachent toutes les destinées surnaturelles de l'univers. Il repose son paternel regard sur cette fille d'Ève, que ses éternels décrets appellent à partager, dans le temps, son incompréhensible fécondité. Ah ! chrétiens, si l'œil de Dieu se reposait avec complaisance sur les vertus de Job, s'il laissait tomber sur cet homme juste des paroles d'admiration, quelle fut la joie de ce grand Dieu, quand il fixait des profondeurs de sa gloire le berceau qui renfermait Marie ! — Si le Fils de Dieu a cédé à un sentiment d'admiration, s'il s'est laissé aller à une sorte d'enthousiasme divin en face de la foi de la Chananéenne, que n'a-t-il pas éprouvé de bonheur et de joie, en voyant éclore cette fleur virginale qui devait le donner à la terre comme le fruit de vie ! Oh ! que le Verbe du Père a dû regarder avec complaisance et avec amour la Vierge sans tache qui venait au monde pour lui donner la robe de notre chair ! — Le Livre des révélations nous apprend que l'Esprit-Saint contemple avec une sorte d'admiration les âmes enrichies du trésor de la chasteté et de l'innocence. « Qu'elle est belle s'écrie-t-il, la génération chaste ! » Or, l'Esprit-Saint voit dans un berceau le tabernacle virginal où sa charité infinie doit nouer, d'une étreinte éternelle, la nature de Dieu et celle de l'homme, le Verbe du Père et la chair du Fils d'Adam. Qui donc essaiera de mesurer la hauteur, la largeur et la profondeur de la joie des trois personnes divines au jour de la naissance de Marie !

Joie pour Dieu, joie aussi pour les anges. A la nativité de la sainte Vierge ils tressaillent d'allégresse en voyant la future mère du Sauveur dont les mérites les ont eux-mêmes couronnés, du Sauveur qui par sa grâce doit engendrer un nombre incalculable d'élus pour remplir les vides faits au ciel par la révolte de Lucifer et de ses suppôts. Aussi, penchés sur le berceau de leur Reine, les esprits célestes vénèrent avec bonheur celle dont le cœur est plus enflammé d'amour que le plus ardent des Séraphins, celle dont l'esprit est plus éclairé que le plus sublime des Chérubins, celle dont la force surpasse celle des Trônes, des Dominations, des Principautés, des Vertus et des Puissances, celle dont les Anges et les Archanges se préparent à exécuter ponctuellement les volontés !

Principe de joie pour le ciel, la naissance de Marie a été pour les limbes une immense et délicate consolation : ce fut, comme pour des prisonniers les premières lueurs du jour qui doit être témoin de la délivrance. « Venez, ô mes premiers parents, s'écrie saint Bernard, venez, ô saints Pairiarches, saints Prophètes, venez dans la maison de Joachim et d'Anne, maison plus fortunée que celle d'Obédédôm et que le temple même de Jérusalem, puisqu'elle possède la véritable arche d'alliance; venez autour du berceau de la Reine du ciel et de la terre. Voi! à l'étoile de Jacob, le soleil du salut la suivra de près. Disons-nous d'une commune voix avec la sainte Eglise : Votre naissance, ô Vierge Mère de Dieu, a été une cause de joie pour l'univers entier, parce que c'est vous qui devez enfanter le Sauveur qui nous délivrera de l'anathème et nous comblera de bénédictions! »

Mais c'est surtout pour la terre que la naissance de Marie a été une source, un fleuve de joie, parce que la terre est le lieu de l'exil, et que l'apparition de cet aimable vierge est l'annonce du grand Libérateur. Elle présente, la terre peut chanter avec bonheur : « La nuit est passée, le jour approche. » Elle présente, nous pouvons redire avec assurance la défaite irrémédiable de Satan, le tyran des âmes. « Réjouissons-nous, s'écrie saint Pierre Damien, réjouissons-nous à la naissance de Marie, comme nous avons coutume de nous réjouir à la naissance du Sauveur, car si l'un est le Soleil de justice, l'autre est une lune pure et resplendissante qui le précède; si l'un est le vrai paradis de nos âmes, l'autre est la porte qui nous y donne entrée; si l'un vient payer toutes nos dettes, l'autre lui fournit ce précieux sang qui doit être le prix de notre rachat » (Serm. de Nativ.). « Si, dit encore le même saint, l'anniversaire de la naissance des princes de la terre, qui ne peuvent dispenser que des faveurs péssables, excite en nous de vifs sentiments de joie, quels transports ne devons-nous pas nous livrer, l'occasion de la naissance de la sainte Vierge? Avec quelle ferveur ne devons-nous pas bénir et remercier le Seigneur, des grandes miséricordes qu'il a exercées à son égard, et implorer la médiation de sa mère auprès du Fils? N'avons-nous pas lieu d'espérer que nous éprouverons les effets de sa compassion et de sa bonté pour nous, dans un jour où tous les fidèles s'empressent de lui donner des marques de sa vénération? » (Serm. de Nat. Mariæ.)

Je vous laisse, chrétiens, sur ces belles paroles un grand serviteur de Marie. Oui, joie et confiance en Marie! Oui, actions de grâces à Marie, car si, conçus dans le péché nous avons été régénérés au baptême dans la sainteté et la justice, c'est à Marie que nous le devons, puisqu'elle a mis au monde le Rédempteur du monde! Mais surtout imitation de Marie! Reproduisons l'humilité, la pénitence, la vie intérieure de cette divine Vierge. « Jetons, disait le bon saint Fran-

çois de Sales à ses sœurs, et je vous le dis avec lui, jetons des fleurs sur le berceau de cette très sainte Vierge : fleurs des saints soucis de lui bien ressembler, des pensées de la servir à jamais, et surtout des lis et des roses de pureté et ardente charité, avec les violettes de la très sainte et très désirable humilité et simplicité. »

## CONGRÉGATIONS ROMAINES<sup>1</sup>

### S. Congrégation des Rites.

#### RÈGLEMENT CONCERNANT LA MUSIQUE SACRÉE (Suite)

#### § IV. — Mesures pour prévenir les abus dans la musique d'église.

Art. XV. Toute église devra, autant que possible, être pourvue d'un répertoire convenable, à son usage, de musique vocale et de musique d'orgue, adapté aux exigences des fonctions sacrées et à celles de sa chapelle musicale, comme serait le *Repertorio Parrochiale dell'Organista* et le *Repertorio economico di Musica sacra* publiés par les soins de la *Société de Sainte-Cécile*, à Milan, via S. Sophia, n° 1<sup>2</sup>.

On ne fait que proposer ces publications et autres semblables, sans les imposer à l'exclusion de ceux que pourraient composer ou publier d'autres éditeurs, du consentement de leurs Ordinaires respectifs et en suivant les lois tracées dans ce règlement.

Art. XVI. Toute église qui voudra faire un choix convenable entre les diverses publications, les unes bonnes, les autres mauvaises, que font chaque jour différents éditeurs, pourra consulter le *Catalogue général de Musique sacrée* qui sera publié par les soins de la même Société, conformément à ses Statuts approuvés par le Saint-Siège, ou par toute autre maison soumise à ces prescriptions. Ce catalogue général n'est que proposé, mais non imposé, comme à l'article précédent.

Art. XVII. Outre ce répertoire imprimé de musique sacrée, on permettra un recueil de musique manuscrite, tel qu'il s'en conserve en diverses églises et chapelles et en d'autres établissements ecclésiastiques, pourvu que le choix des pièces soit fait par une Commission spéciale dite *Sainte Cécile* à fonder dans tous les diocèses, ayant à sa

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

<sup>2</sup> Le fondateur et directeur de cette société de Sainte-Cécile est M. l'abbé Amelli, l'un des bibliothécaires de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, prêtre aussi distingué qu'instruit, qui fait marcher de front tout un ensemble d'œuvres ayant pour but d'améliorer la musique et le chant dans les églises.



tête l'*Inspecteur diocésain de la musique sacrée* sous la dépendance immédiate de chaque évêque.

Art. XVIII. On ne pourra, en conséquence, exécuter dans les églises que les pièces, imprimées ou inédites, consignées au *Répertoire diocésain* et portant la signature avec le sceau et le *visa* de la *Commission de Sainte-Cécile*, et de son président l'*Inspecteur diocésain*. Celui-ci, avec la Commission, toujours sous la dépendance de l'Ordinaire et sans préjudice des droits des supérieurs locaux, pourra surveiller sur place les exécutions, se faire présenter à la sacristie les pièces exécutées ou à exécuter, et vérifier si elles sont conformes aux règles et aux approbations revêtues du contre-seing et du *visa*. Il pourra en référer à l'évêque et provoquer au besoin des mesures énergiques contre les délinquants.

Art. XIX. Les organistes et les maîtres de chapelle mettront tous leurs soins et leur habileté à exécuter le mieux possible la musique de leur Répertoire. Ils pourront aussi, suivant leur science, l'accroître de compositions nouvelles, pourvu qu'ils se conforment aux règles sus-énoncées, dont personne ne pourra être dispensé. Les membres eux-mêmes des Commissions devront soumettre leurs œuvres à la révision.

Art. XX. Le curé ou le recteur de l'église aura la charge de procurer qu'on se conforme au Répertoire de musique sacrée, composé par la *Commission de Sainte-Cécile* et approuvé par l'Ordinaire, même sous peine d'être repris par lui en cas de transgression. Le Répertoire pourra, dans la suite, s'augmenter de productions nouvelles.

Art. XXI. Les Commissions seront composées d'ecclésiastiques, ou de laïques versés dans les choses musicales et animés d'un esprit profondément catholique. L'*Inspecteur diocésain* sera toujours ecclésiastique. La nomination et l'institution de tous ces membres appartient de droit aux Ordinaires diocésains.

(A suivre.)

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1° Faut-il absolument une toile cirée pour la consécration d'un autel?

2° Quelle est la matière nécessaire pour cette toile?

3° Quel est son but?

4° Peut-elle servir pour une des trois nappes de l'autel?

5° Combien de temps doit-elle rester sur l'autel?

R. — Ad I. Oui, il en faut absolument une; d'abord parce que le Pontifical la requiert : « *Coopertura linea cerata ad mensuram altari pro quolibet altari consecrando*; » ensuite parce que l'onction faite sur l'autel se communiquerait aux trois nappes de l'autel.

Ad II. La matière de cette toile est le lin, puis-que la rubrique du Pontifical le demande expressément : « *coopertura linea*. » Mais en liturgie le chanvre est ordinairement assimilé au lin. Il peut donc être employé indifféremment pour la confection de cette toile.

Ad III. Le but de cette toile cirée est de préserver les nappes de l'humidité produite soit par les onctions, soit par la pierre de l'autel.

Ad IV. Cette toile cirée ne peut en aucune façon remplacer les nappes de l'autel, car la rubrique du Missel suppose trois nappes proprement dites et bénites par l'évêque; or la toile cirée n'est pas une nappe et elle n'est aucunement bénite. Ces trois nappes se placent sur la toile cirée.

Ad V. Elle reste toujours sur l'autel, pour la raison que nous avons indiquée plus haut, à savoir qu'elle est destinée à préserver les nappes de l'humidité qui s'échappe de la pierre d'autel, et qui les décomposerait.

Q. — Peut-on mettre plus de six cierges sur l'autel aux messes des morts, ainsi qu'on le pratique souvent.

R. — Nous ne voyons pas qu'il y ait d'inconvénients à allumer un grand nombre de cierges aux Offices des morts, parce que les cierges figurent l'immortalité, en même temps qu'ils rappellent les vertus de foi, d'espérance et de charité que l'on suppose avoir été pratiquées par le défunt. C'est en même temps une salutaire leçon donnée aux assistants.

Seulement, il importe que ces cierges ne soient pas entremêlés avec les cierges que la rubrique exige sur les gradins de chaque côté de la croix. Laissons sur les gradins les quatre ou les six cierges prescrits, et plaçons ailleurs les cierges de surrogation ajoutés par l'intelligente et généreuse piété des parents. De cette façon, rien ne sera confondu, et tout sera dans l'ordre voulu par la sainte Eglise.

Q. — 1° Voudriez-vous nous dire ce que vous pensez du pain bénit?

2° Est-ce une pratique liturgique?

3° A quel moment faut-il faire cette bénédiction?

4° Peut-on faire baiser quelque objet, par exemple la croix de l'étole ou du manipule, ou une patène, à la personne qui le présente?

5° Que faut-il dire en présentant cet objet?

R. — Ad I. Le pain bénit est une bonne pratique, d'abord à raison de son antiquité qui remonte, non pas sans doute aux Apôtres, mais cependant aux premiers siècles de l'Eglise; ensuite à raison de son institution qui doit être attribuée, aux chefs de l'Eglise, ou du moins formellement approuvée par eux; en outre, à raison des avantages spirituels attachés à ce pain, car il est rangé communément parmi les sacramentaux. Saint Augustin l'appelait même quelquefois *sacramentum*, sans doute parce qu'il est comme sanctifié

par une bénédiction. C'est donc une pratique vénérable et salutaire.

Ad II. La cérémonie du pain bénit pendant la messe est-elle une pratique vraiment liturgique? La liturgie romaine actuelle ne prescrit plus la bénédiction et la distribution du pain au saint sacrifice; et sous ce rapport ce rit n'est plus proprement liturgique.

Mais la bénédiction du pain en dehors de la messe est liturgique. Le Rituel romain présente trois bénédictiones différentes pour le pain, deux dans le corps du Rituel, la troisième au Supplément. Et ces bénédictiones n'étant pas réservées, peuvent être faites par tous les prêtres.

Ad III. Quand fait-on ces bénédictiones? Celle qui a lieu en dehors de la messe peut se faire en tout temps, et à toute heure, à moins que des réglemens diocésains n'apportent quelques modifications, et alors il faut s'y conformer.

Quant à la bénédiction du pain bénit au saint sacrifice, il faut s'en tenir aux usages locaux. Dans les premiers siècles de l'Eglise, elle se faisait ordinairement à la fin de la messe, ou bien tout après la communion. C'était le célébrant qui tout à la fois bénissait les pains, et ensuite les distribuait à ceux qui n'avaient pas reçu la sainte communion. On voit que le pain bénit était alors un supplément de la sainte Eucharistie.

Dans la suite, cette bénédiction s'est faite en d'autres moments. Dans le plus grand nombre des églises, c'était à l'Offertoire; et ce moment était bien choisi, parce qu'alors le zèle pour la sainte eucharistie s'était refroidi, et le pain bénit était devenu pour les fidèles un simple souvenir des anciennes offrandes, plutôt qu'un supplément de la sainte communion.

En d'autres églises, cette bénédiction se fait après l'aspersion de l'eau bénite.

Enfin dans d'autres, elle a lieu pendant le *Kyrie eleison*, ou le *Gloria in excelsis*, ce qui nous paraît assez peu convenable, et en désaccord avec les traditions de l'histoire comme avec les convenances liturgiques.

D'après ce que nous venons de dire, le moment le plus favorable aujourd'hui est celui de l'Offertoire, parce que c'est l'instant où les offrandes des fidèles ont toujours eu lieu dans tous les siècles et dans toutes les nations catholiques. Si cependant l'usage s'est établi d'accomplir ce rite avant la messe, on peut très-bien le conserver, parce qu'il ne rompt pas l'unité du saint sacrifice.

Quant à la coutume de faire cette bénédiction au *Kyrie* ou au *Gloria in excelsis*, nous avons dit ce que nous en pensions. Mais il serait peut-être imprudent de la changer maintenant à raison de la gravité des temps que nous traversons. Au reste, il n'appartient pas aux simples curés de modifier les usages liturgiques, du moins sans avoir le consentement de l'autorité diocésaine.

Ad IV. On peut faire baiser quelque objet à la

personne qui présente le pain bénit. Le plus ordinairement on présente un reliquaïre, un crucifix, ou une sainte image, ou un instrument de paix.

Nous ne voyons aucun inconvénient à ce que l'on présente l'extrémité d'une étole, puisque le Rituel prescrit ce rite pour le baptême, ainsi que pour les relevailles.

Quant au baiser du manipule, dont vous parlez, nous ne connaissons pas cette pratique, et nous n'avons pas de raison pour la condamner dans les lieux où elle existe; mais nous ne conseillerions pas de l'introduire, parce que nous n'en avons jamais vu le moindre vestige dans les traditions ecclésiastiques.

Pour la patène, on ne peut pas s'en servir, attendu qu'il n'est pas permis aux fidèles de la toucher.

Ad V. Que faut-il dire en présentant l'instrument de paix? Il est d'usage en certaines églises de dire : *Pax tibi*, ou *Pax tecum*. Mais on n'y est pas obligé. Les rubricistes qui exposent la manière de donner ce baiser, n'indiquent aucune parole à prononcer dans ce moment. Il en est même qui enseignent qu'on ne doit prononcer aucune parole. En fait, nous pensons qu'on n'en prononçait pas autrefois. Nous avons lu beaucoup de détails sur cette cérémonie dans le cours des siècles, nous n'avons jamais vu que l'on eût prononcé aucune parole en présentant à baiser l'instrument de paix.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Quand vous aurez quelques instants libres, ne pourriez-vous pas nous dire quelques mots des effets de l'interdit au point de vue de la loi civile. Le récent scandale donné par un curé du diocèse de Toulouse donne à ma question un certain intérêt d'actualité.

R. — Voici, au point de vue exclusivement civil, comment sont considérés les interdits.

Les interdits sont de diverses natures. Le premier et le plus grave est celui qui suspend un prêtre *a divinis* pour un temps ou pour toujours. Par cette espèce d'interdit, dit Portalis, le prêtre perd entièrement son état; il est réduit à la communion laïque. Pour autoriser la prononciation d'une telle peine il faut des délits graves et légalement constatés (*Lettre du 25 nivôse an XI*). Le second interdit consiste à priver un prêtre du droit de prêcher. La moralité du prêtre n'est point attaquée par une telle interdiction, qui suppose plutôt un défaut de talent et de science qu'un défaut de mœurs. Enfin le troisième interdit est celui qui emporte la prohibition de prêcher et de confesser. Une interdiction de cette sorte peut également ne supposer dans le prêtre interdit qu'un défaut de capacité, de science et de talent.

Les interdictions ou peines canoniques sont



soumises à des formes plus ou moins solennelles.

Suivant leur gravité et suivant le titre ecclésiastique du prêtre auquel elles s'appliquent, elles peuvent être classées en deux catégories.

La première comprend les peines qui ne sont que des actes de police ecclésiastique et qui sont remis à l'arbitrage de l'évêque, il faut y ranger : 1° les interdictions qui privent un simple prêtre sans titre ou sans mission particulière, un vicaire ou un curé desservant dont le titre n'est pas inamovible du droit de prêcher ou de confesser, 2° les décisions correctionnelles qui condamnent un curé inamovible à une retraite ou à passer quelques mois dans un séminaire. Ces différentes peines sont à la libre disposition de l'évêque; d'après les canons de l'Eglise et les lois de l'Etat, il n'est pas tenu d'en expliquer les causes et ses décisions n'ont pas besoin d'être motivées; elles doivent être exécutées par provision nonobstant tout appel et tout recours.

« On est obligé, en pareil cas, dit Portalis, de s'en rapporter à la sagesse de l'évêque, et on a cru que l'inconvénient de quelques erreurs ou de quelques injustices particulières ne pouvaient balancer l'inconvénient plus grand d'affaiblir le nerf de la discipline ecclésiastique qui pourrait se produire si l'on favorisait trop les inférieurs et si on leur laissait trop les moyens de paralyser la surveillance de leur chef. » (*Lettre du 25 novembre an XI.*)

La seconde catégorie renferme les interdits qui constituent au fond de véritables jugements, et qui sont dès lors, soumis à certaines formes et sujets à des recours. Il faut y ranger, 1° la prononciation contre un simple prêtre de la suspension *a divinis* ou la privation du droit de célébrer les saints mystères; 2° l'interdit prononcé contre un curé pourvu d'un titre inamovible du droit de confesser et de prêcher dans sa paroisse.

« Dans le nombre des fonctions attachées au sacerdoce, dit Portalis, il en est une pour laquelle il suffit de justifier qu'on a reçu la prêtrise; cette fonction, c'est celle de célébrer la messe. On ne peut en priver un prêtre et l'interdire *a divinis* sans un jugement régulier.

Mais dans tout ce qui concerne l'administration des sacrements aux fidèles, un prêtre a besoin d'une autorisation particulière parce qu'il a besoin, pour l'exercice de cette partie de son ministère, d'avoir un territoire et des sujets.

Ces derniers interdits ne peuvent être prononcés que pour des faits extrêmement graves et lorsque les causes en ont été régulièrement prouvées et jugées. L'évêque est tenu d'observer tout ce qui est de la substance des jugements. Toutefois, sa juridiction s'exerce *sine forma et strepitu judicii*. Sans être arbitraire, elle n'est pas liée par des formalités d'éclat (*Décisions minist. du 11 frimaire an XII, et du 27 septembre 1814*). Ainsi si tout ce qui tient à la substance du juge-

ment doit être conservé, il n'en est pas de même de la solennité des formes. Les instructions et leurs résultats, aujourd'hui qu'il n'existe plus de véritables officialités, doivent être faits discrètement et ne sont destinés à recevoir aucune publicité. Ainsi, le dépôt d'une ordonnance d'interdiction dans un greffe, la signification par un huissier et la publication à un prône seraient des abus manifestes (*Décision ministérielle du 20 pluviose an XI*).

Cette marche administrative dans la forme contentieuse au fond, dit M. Vuillefroy, a été suivie depuis le rétablissement du culte. En 1824, le Comité de l'intérieur a exprimé l'opinion qu'elle était insuffisante et qu'il y avait lieu de la modifier et de rétablir les garanties qui résultaient des anciennes formes judiciaires. Depuis le Concordat, dit cet avis, aucune disposition, ni législative, ni réglementaire, n'a prescrit les formalités à suivre dans ces matières... On s'est contenté de demander aux évêques une simple enquête avec l'interrogatoire du prévenu et le Conseil d'Etat n'a été appelé à donner son avis que sur une seule de ces affaires. Il n'est pas possible de reconnaître dans une manière de procéder aussi incomplète la garantie qui est due à des fonctionnaires inamovibles, garantie que le législateur a assuré avec tant de soin à l'égard de la magistrature, et, dès lors, il y a lieu de s'occuper des moyens de remédier à un inconvénient aussi grave, il conviendrait de se rapprocher autant que possible des règles observées dans l'ancien ordre de choses qui pourrait s'accorder avec notre état actuel. Cela serait d'autant plus facile que plusieurs évêques ont déjà chargé dans leurs diocèses des ecclésiastiques de leur choix des fonctions qui rentrent, en partie dans celles des anciens officiaux. Le seul pouvoir qui leur manquerait pour donner à l'examen de ces sortes d'affaires toute l'autorité qu'il avait autrefois serait celui de contraindre les particuliers à venir rendre témoignage ou de les faire contraindre par les juges civils; mais, d'ailleurs les moyens de connaître la vérité se présenteront en assez grand nombre.

Il y a donc lieu d'appliquer aux cas de dépositions des curés qui sont revêtus d'un titre inamovible les formalités usitées sous l'ancien droit qui pourraient s'accorder avec le droit commun. Jusqu'à ce que le gouvernement ait pris des mesures pour arriver à cet état de choses désirables dans l'intérêt de la religion, le décret du 17 novembre 1811 semble offrir les moyens les plus propres à mettre un terme aux mauvais exemples que pourraient donner à leurs paroisses les curés plus qu'il autorise, en cas d'inconduite, l'éloignement indéfini des titulaires de ces cures et leur remplacement par d'autres ecclésiastiques dont il fixe l'indemnité. D'un autre côté, en attendant que la marche qui vient d'être indiquée pour arriver à une déposition régulière ait été prescrite d'une manière générale, le gouverne-

ment n'éprouverait probablement pas de reproches en se bornant à suivre celle qui a été d'usage jusqu'à ce jour » (*avis du Comité de l'intérieur du 30 juillet 1824*).

En conséquence, il est procédé à une enquête par un commissaire nommé par l'évêque pour aller sur les lieux faire l'information suivant les formes usitées en pareil cas et indiquées par les canons : les témoins sont entendus, tous les renseignements nécessaires sont recueillis, le prévenu est cité et entendu; enfin la décision doit constater les documents qui la déterminent; elle doit être motivée et exprimer les causes de l'interdiction de manière à la justifier. (*Décisions ministérielles du 13 mars 1809 et du 12 décembre 1841*).

Les interdits peuvent donner lieu à des appels comme d'abus, lorsqu'ils sont faits contrairement aux canons reçus en France ou aux règles de l'Eglise gallicane. Mais en matière de discipline ecclésiastique, il est indispensable d'avoir épuisé tous les degrés de juridiction avant de pouvoir former un recours comme d'abus. Ainsi les décisions émanées de la juridiction épiscopale sur les matières de discipline ne peuvent pas être l'objet d'un recours direct de la part des ecclésiastiques auxquels elles s'appliquent, elles doivent être déferées aux métropolitains conformément aux articles 14 et 15 de la loi du 18 germinal an x. En pareil cas, la décision du métropolitain qui seule est définitive peut seule devenir l'objet d'un recours. (*Ordonnances du 31 juillet 1829; du 27 juin 1832, du 19 janvier 1836 et du 24 avril 1833*).

Un curé ou un chanoine ne peuvent être interdits sans monitions préalables (*Avis du conseil d'Etat du 8 juillet 1831*).

Le conseil d'Etat ne peut connaître, par la voie d'appel comme d'abus d'un interdit prononcé par un évêque contre un prêtre qu'autant que cet acte présenterait un des cas d'abus prévus par l'article 6 de la loi du 18 germinal an x. Car, dans tout ce qui n'appartient qu'au spirituel, à la discipline ecclésiastique proprement dite, à l'observation des règles canoniques et à l'application des peines également canoniques que leur infraction peut entraîner, le simple prêtre ne relève que de ses supérieurs ecclésiastiques, de son évêque d'abord, puis par voie d'appel simple de l'archevêque métropolitain. Tel a toujours été l'ordre hiérarchique établi dans l'Eglise, consacré par l'ordonnance de 1695 (*article 35*), maintenu par le Concordat et par la loi du 18 germinal an x (*articles 9 et 14*). Cette loi, par son article 6 n'a réservé l'appel comme d'abus au conseil d'Etat que lorsque l'acte du supérieur ecclésiastique rentrerait dans l'un des cas d'abus spécifiés par cet article c'est-à-dire toucherait au temporel soit en ce qu'il porterait atteinte aux lois de l'Etat, soit en ce qu'il dégènerait contre le ministre du culte qui en serait l'objet en oppression, injure ou scandale public. Dans tous ces différents cas,

en effet, remarque le *Journal des conseils de fabrique*, le conseil d'Etat comme autrefois les parlements, n'exerce point, à proprement parler une juridiction ecclésiastique; il veille seulement au maintien de l'ordre civil ou temporel, et toutes les fois que cet ordre n'est pas intéressé, qu'il n'a reçu aucune atteinte, il s'abstient et laisse son libre cours à la juridiction disciplinaire ou spirituelle des évêques ou archevêques sur tous les clercs de leur diocèse. Or, tels sont évidemment les cas où il s'agit de censures ecclésiastiques, de suspenses ou d'interdits en tant que ces actes ne touchent à rien de temporel.

Le conseil d'Etat n'a point à examiner comme dans les cas prévus par l'article 16 de la loi du 18 germinal an x, si les règles canoniques ont été justement appliquées. C'est ce qui ressort de l'arrêt suivant :

*Arrêt du Conseil d'Etat du 19 février 1840 :*

« Louis Philippe, etc.;

« Vu le recours comme d'abus formé par le sieur Fournier, prêtre du diocèse de Lyon, contre l'acte, en date du 1<sup>er</sup> août 1835, par lequel l'archevêque d'Amasie administrateur du même diocèse, l'a interdit de toutes les fonctions ecclésiastiques;

« Vu le rapport, etc.;

« Vu le dit acte du 1<sup>er</sup> août 1835;

« Vu les divers imprimés produits par le réclamant et notamment les deux premiers dont l'un est intitulé : *Arbitraire ecclésiastique*, etc., et dont l'autre a pour titre : *Interdit signifié à M. Fournier*, etc.;

« Vu la lettre de l'archevêque d'Amasie du 9 février 1836, etc.;

« Vu la loi du 18 germinal an x;

« Considérant que l'interdit est une peine canonique dont l'application fait partie des attributions de l'autorité épiscopale et que l'acte en date du 1<sup>er</sup> août 1835 par lequel cette peine a été prononcée contre le sieur Fournier, prêtre du diocèse de Lyon, ne présente aucun des cas d'abus prévus par l'article 6 de la loi du 18 germinal an x;

« Article 1<sup>er</sup>. Le recours du sieur Fournier est rejeté. »

## VARIÉTÉS

### Les nouvelles légendes des papes dans le Bréviaire romain <sup>1</sup>

#### II

#### CHANGEMENTS ORDONNÉS PAR LÉON XIII

Les légendes retouchées par la Congrégation des Rites sont au nombre de cinq. Il y en a une dans la partie du Printemps : celle de saint Marcellin (26 avril); deux dans la partie d'Été : celles de saint Silvére (20 juin) et de saint Pie I (11 juillet) et deux dans la partie d'Hiver : celles de saint Silvestre (31 décembre) et de saint Marcel (16 janvier).

<sup>1</sup> Voir l'*Ami du clergé* du 11 juin.



Fassons-les successivement en revue et tâchons de nous rendre compte des raisons critiques qui ont motivé les corrections dont chacune d'elles a été l'objet.

## A

## SAINT MARCELLIN

De tous les papes qui se sont assis sur la chaire de saint Pierre, il n'en est peut-être pas dont la vie depuis trois siècles ait donné lieu à plus de discussions que celle de saint Marcellin.

L'objet du litige était le passage suivant qui se lisait dans la légende de ce pontife avant la recension ordonnée par Léon XIII : « Pendant la terrible persécution de Dioclétien, Marcellin se laissa pas ébranler par la vue des supplices. Mais bientôt pénétré de douleur à la pensée de sa faute, il se présenta couvert d'un cilice au concile de Sinuesse où plusieurs évêques étaient réunis. Fondant en larmes, il fit publiquement l'aveu de sa faiblesse. Aucun des évêques n'osa cependant le condamner. Tous unanimement s'écrièrent : « Prononcez vous-même votre sentence. Le premier siège ne peut être jugé par personne. Nous savons que l'apôtre Pierre pour une défaillance semblable obtint de Dieu par ses larmes le pardon suprême ! » Marcellin revint à Rome, se présenta devant l'Empereur et lui reprocha vivement de l'avoir entraîné malgré lui à un acte si énorme d'impiété. »

La question était de savoir si l'on devait ajouter foi à ce récit et si le pape Marcellin avait vraiment sacrifié aux idoles et avait vraiment demandé pardon au concile de Sinuesse.

Sur ce point, on le devine, les critiques étaient divisés. Les uns disaient oui ; les autres disaient non : un certain nombre, par prudence, ne disaient ni oui ni non.

Baronius (*Ann.* 302 § 95 et seqq. et *Ann.* 303 § 100 et seqq.) Schelstrate (*Antiq. Dissert.* I, c. vi.) Ciaconius (*De vitis Pontificum*) Sommier (*Histoire dogmatique du St-Siège*). Le P. Labbe (*Collect. Conciliorum* t. II, p. 945) et l'abbé Darras (*Histoire générale de l'Eglise*, t. VIII, p. 568 et suiv.) pour ne nommer que les principaux, tenaient pour l'authenticité de la légende.

Le P. Papebrock au contraire (*Acta sanctorum Propyl. maii* t. XIII) Noël Alexandre (*Hist. Eccl. Saec. III. Dissert.* xx) Tillemont (*Mémoires* t. V, p. 63 et 613) D. Coustant (*Epistolæ Rom. Pontif.*) D. Lumper (*Hist. theologico-critica SS, PP, XIII*, p. 791 et seqq.) Bossuet ou pour mieux dire les Bénédictins jansénistes des Blanc-Man-teaux qui ont édité la *Défense de la Déclaration*<sup>1</sup> (c. xxii), Pagi (*ad ann.* 302 § 16 et seqq.) Hefélé (*Histoire des conciles*, t. 1, p. 118) Dollinger (*Etudes critiques sur quelques papes du moyen*

<sup>1</sup> Quelques-uns de nos lecteurs seront peut-être surpris de voir des écrivains gallicans prendre ainsi en mains la défense d'un pape calomnié. Mais à vrai dire, il n'y a pas ici matière à étonnement. Ce n'est pas dans le but de réhabiliter saint Marcellin que Tillemont, Noël Alexandre et Bossuet attaquaient la légende, c'était afin d'arriver à faire rayer du *Corpus juris*, ce fameux axiome allégué par les Pères de Sinuesse : *Prima sedes a nemine judicatur*, qui était la condamnation de leurs principes sur la primauté du Saint-Siège.

âge, Trad. Reinhardt, p. 47), Hergenrother (*Hist. de l'Eglise*, trad. Belet t. 1, p. 553) Mgr Al. Galimberti (*Apologia pro Marcellino R. P. Roma* 1876) et plusieurs autres que nous pourrions citer, affirmaient hautement qu'à leurs yeux l'histoire de la chute du pape Marcellin n'était rien autre chose qu'une invention des Donatistes qui, voulant éluder la sentence portée contre eux par saint Melchiade, avaient cru devoir ajouter aux calomnies qu'ils vomissaient contre les papes Melchiade, Eusèbe, Marcel et Sylvestre, celle d'avoir été ordonnés prêtres par un apostat.

Quant à Bianchini (*in Anast. sect.* 30) et à Binius (*apud Mansi*, t. 1, col. 1250) après avoir scrupuleusement pesé les raisons pour et les raisons contre, ils déclaraient ne pas oser se prononcer.

C'est, qu'en effet, les arguments invoqués à l'appui de leur opinion par les partisans de chacune des deux écoles, étaient sinon également valables, du moins également sérieux.

Voici comment raisonnaient les défenseurs du premier sentiment :

D'abord, disaient-ils, « c'est un fait considérable que l'Eglise romaine, la première intéressée à l'honneur de ses pontifes, ait maintenu jusqu'à ce jour, après tant et de si minutieuses révisions de son bréviaire, la légende qui admet la chute de Marcellin »<sup>2</sup>.

Il est certain, en second lieu, ajoutaient-ils, que la croyance à l'apostasie de Marcellin remonte au moins au VII<sup>e</sup> siècle, car il en est fait mention dans un vieux catalogue des Papes qui s'arrête à la mort de Félix IV (530) et qu'à cause de cela on suppose avoir été composé avant l'an 600<sup>3</sup>.

Enfin, et c'est ici la plus forte preuve sur laquelle s'appuie l'opinion que nous défendons : le Pape Nicolas I, dans une lettre adressée à l'empereur grec Michel II, allègue ce qui s'est passé à Sinuesse pour démontrer combien la déposition du patriarche de Constantinople, saint Ignace, par ses subordonnés, était contraire à la législation ecclésiastique. Il écrit, en effet : « Au temps des Augustes Dioclétien et Maximien l'évêque de Rome, Marcellin, qui consumma glorieusement son martyre, avait été tellement circonvenu par les idolâtres, qu'il entra dans un de leurs temples et déposa quelques grains d'encens sur le trépied. Un nombreux concile d'évêques se réunit à l'occasion de cet acte de faiblesse. Une enquête fut ouverte. Le pontife lui-même confessa sa faute. Cependant aucun

<sup>2</sup> C'est ce dernier écrit, on peut le dire, qui portera le dernier coup à la légende. A peine avait-il paru que deux savantes Revues romaines, *l'Il Papato* et *la Scienza e la Fide* déclarèrent en adopter les conclusions. (N<sup>o</sup> du 30 septembre 1876). — Aux ouvrages mentionnés ci-dessus on peut encore ajouter l'excellente dissertation insérée par l'abbé Constant, dans son livre intitulé : *L'Histoire et l'Infaillibilité des papes*, t. I, p. 160 et suiv. Nous lui ferons plusieurs emprunts dans le cours de ce travail.

<sup>3</sup> Darras ; loc. cit.

<sup>4</sup> On en trouvera le texte dans *Les origines de l'Eglise romaine*, par les PP. Bénédictins de Solesmes, p. 227.

évêque n'osa le juger. Tous lui répétaient : prononcez vous-même ; votre cause ne relève pas de notre tribunal, mais du vôtre. Ne vous en référez pas à notre jugement, ajoutaient-ils, soyez à la fois votre conseil et votre juge. Enfin, ils disaient : Le premier siège ne saurait être jugé par personne »<sup>1</sup>.

A cette argumentation, les partisans de la seconde opinion répondaient par le syllogisme suivant :

La légende de saint Marcellin est tirée du *Liber pontificalis*, qui n'est lui-même rien autre chose que la reproduction des Actes du concile de Sinuesse.

Or, les Actes du concile de Sinuesse sont apocryphes.

Donc la légende de saint Marcellin ne mérite aucune créance.

La majeure de ce syllogisme était admise de tout le monde. Quant à la mineure, Papebrock et son école en démontraient la vérité par une série de preuves, selon nous, toutes également concluantes et que nous croyons devoir exposer ici, afin que nos lecteurs aient sous les yeux toutes les pièces de cet intéressant procès historique.

Pour plus de clarté, nous les diviserons en deux classes : les preuves de critique interne et les preuves de critique externe. Commençons par les premières.

### 1<sup>re</sup> Preuves de critique interne.

Il suffit de lire les *Actes* du concile de Sinuissé, disait le P. Papebrock, pour être convaincu de leur inauthenticité. Les invraisemblances, les contradictions et les anachronismes y fourmillent à chaque page.

Leur rédacteur suppose que trois cents évêques prirent part au jugement de Marcellin. Ce chiffre est évidemment exagéré. Comment admettre en effet qu'en l'an 303, au plus fort de la persécution de Dioclétien, quelques mois seulement après la publication d'un édit qui enjoignait à tous les préfets de l'Empire de rechercher les évêques et de les incarcérer (Cf. Eusèbe : *Hist. Eccles.*, lib. VIII, c. 6) un aussi grand nombre de chefs d'Eglises aient pu tenir un concile, quand on sait qu'au synode convoqué à Rome en l'an 250 dans des circonstances à peu près analogues on ne compta que seize évêques ? quand on sait qu'au concile tenu à Carthage en 311 ne figuraient que seize prélats ? quand on sait enfin qu'au concile œcuménique de Nicée en 325, quoiqu'on fût en pleine paix, quoiqu'une convocation générale eût été faite tout à la fois par le pape Sylvestre et par l'empereur Constantin, quoique le pouvoir civil eût promis de défrayer tous ceux qui répondraient à son appel, on ne vit assister que trois cent dix-huit évêques ?

Mais ce n'est pas tout. Ce que l'auteur dit des

prélats qui figurèrent à Sinuesse, éveille bien d'autres doutes encore dans l'esprit.

Pourquoi par exemple ne nous fait-il connaître le diocèse d'aucun d'entre eux ? Pourquoi puisque trois cents étaient présents ne donne-t-il les noms que de cent vingt-sept ? Pourquoi ne désigne-t-il pas le pontife qui les avait convoqués et qui les présida ?

Il cite comme ayant pris part aux délibérations synodales un Habetdeum, un Beneservatur, un Spesindeo, un Benenat, un Vincomalus, un Bonushomo. Ces noms sont des noms composés et on sait que les noms composés étaient très usités dans les Eglises d'Afrique. On peut donc croire que la plupart des évêques venaient de ce pays. S'il en est ainsi, comment expliquer que les nouvelles de Rome aient si vite traversé les mers et surtout que les évêques de contrées si lointaines soient arrivés avec cette promptitude ?

Voilà pour les membres de l'assemblée. Venons-en maintenant à la ville où elle a eu lieu.

Les *Actes* disent que le concile s'est tenu à Sinuesse. Or l'existence de cette cité est très problématique : les uns, mais c'est le plus petit nombre, la mettent aux environs de Rome ; les autres la placent en Campanie. Or la *Sinuessa* de Campanie, si c'est vraiment de celle-là qu'il est question était une ville d'eaux qui attirait beaucoup de monde. Est-il croyable que trois cents évêques, tous décrétés d'arrestation aient choisi pour se réunir un lieu où il était si difficile de rester cachés ? Assurément non.

Une chose qui n'est guère plus vraisemblable, c'est le rôle que les *Actes* prêtent à chacun des acteurs du drame juridique qui soit-disant se joua à Sinuesse. Le pape Marcellin s'excuse comme un écolier devant un régent de collège qui le menace du fouet. Il a sacrifié publiquement dans un temple un jour de fête et il essaie de nier sa faute parce qu'il espère que personne n'en aura eu connaissance !

Le pontife du Capitole, lui, est instruit de tous les mystères chrétiens. Pour prouver au pape qu'on doit offrir de l'encens à Jupiter et à Hercule, il pose pour principe de son argumentation que les rois Mages ont offert des présents à J.-C. : *Ad ipsum prævia luce missi Magi ab Herode obtulerunt ei munera*. Il sait que Marie a été Mère de Dieu sans cesser d'être vierge : *Christus vester quem dicitis natum de Maria Virgine*. Les évêques d'un autre côté dont le langage en des circonstances aussi solennelles devait être plein de gravité, visent à l'esprit et parlent par figures et quelles figures grands dieux ! Pour qualifier l'acte des prêtres et des diacres qui ont abandonné Marcellin sur le seuil du temple païen ils disent : *Evacuerunt horreum ut introiret immundus et comederet trititum*. Parlant de la persécution, ils écrivent : *Cuniculus urgebatur persecutionis*. A quatre fois différentes ils se servent d'une expression bizarre dont le P. Papebrock malgré toute sa science n'a pu parvenir à pénétrer le

<sup>1</sup> Migne: *Patrolog. lat.*, t. CXIX, Col. 1183.



sens et qu'il a déclarée être une énigme qu'aucun Ælipe ne serait capable de résoudre : la livre d'Occident, *libra occidua* <sup>1</sup>.

Etranges dans leur manière de parler les pères du prétendu concile ne le sont pas moins dans leur manière d'agir. Ils croient que soixante douze témoins sont nécessaires pour la condamnation d'un évêque : or tout le monde sait qu'aucune loi ne fixe ce nombre : saint Paul n'en exige que deux ou trois (II Corinth. XIII, 1). Ils ne siègent que par fraction de cinquante et en somme cent vingt sept seulement prennent part au débat.

Ils protestent à diverses reprises qu'ils ne veulent ni ne peuvent juger leur supérieur et ils finissent par le juger et le condamner : *Et damnaverunt eum*. Ils acceptent la démission de Marcellin, ils l'excluent de la ville et ils oublient de lui donner un successeur laissant ainsi l'Eglise sans chef <sup>2</sup>.

La main d'un faussaire se trahit jusque dans les moindres détails du récit de l'auteur des *Actes*. Il suppose que l'Evêque de Rome s'est présenté sans y être appelé devant Dioclétien et Maximien-Galère qui avaient juré d'exterminer le christianisme, ce qui était s'exposer gratuitement à perdre la vie. Il suppose que le cortège de l'Empereur s'est rendu au temple de Jupiter, de Vesta et d'Isis pour y offrir des sacrifices à d'autres divinités, ce qui n'était pas permis chez les Romains où chaque dieu devait être honoré dans son temple particulier. Il suppose que Marcellin a préféré rendre les honneurs divins à Hercule plutôt qu'à Jupiter, ce qui était bien maladroit en présence d'un tyran qui révérait le maître de l'Olympe au point de s'être fait donner le surnom de Jovius. Il suppose enfin qu'un grand nombre de chrétiens entra dans le temple où sacrifia soit disant Marcellin, ce qui ne s'accorde guère avec les textes où Tertullien nous dit en termes exprès qu'il était défendu aux fidèles de mettre le pied dans le sanctuaire des idoles (*Ad Scap.*, c. 4).

Mais toutes ces invraisemblances ne sont rien en comparaison des anachronismes dans lesquels est tombé le rédacteur.

Les *Actes* font reprocher par un témoin à l'accusé de s'être dépouillé de la pourpre. Pour quitter cet habit il faut au préalable s'en être revêtu : or les vêtements de pourpre n'avaient pas encore été employés au commencement du quatrième siècle comme signe distinctif des hautes fonctions dans l'Eglise. L'histoire cite Pélage, cardinal légat du pape Vigile, comme le premier dignitaire ecclésiastique qui se soit revêtu de la pourpre durant sa mission à Constantinople. La loi romaine prononçait peine de mort contre ceux qui portaient des habits de pourpre exclusivement réservés aux empereurs <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Darras *loc. cit.* p. 582, essaie d'expliquer ce mot. Selon moi, il n'y réussit qu'imparfaitement.

<sup>2</sup> Constant, *Op. cit.* p. 186.

<sup>3</sup> Constant, p. 187.

Il y a donc là une erreur de date évidente, tout comme il y en a une aussi dans la date assignée au concile par l'auteur des *Actes*. D'après lui le concile se serait terminé le dixième des calendes de septembre sous le septième consulat de Dioclétien, c'est-à-dire le 22 août 303 et c'est en faisant la guerre aux Perses que ce prince aurait pris connaissance de ses *Actes*. Or, dit l'abbé Constant, « la guerre avec les Perses était terminée depuis cinq ans lorsque les deux empereurs publièrent leur édit de persécution et commencèrent à le mettre à exécution en faisant démolir de fond en comble l'église de Nicomédie le 28 février 303. Si l'on suppose que Dioclétien n'a pris connaissance des *Actes* du concile qu'un après, époque du martyre de Marcellin d'après les meilleurs computistes, nous sommes en l'année 304 que Dioclétien passa à Nicomédie ou à Salone : dans aucune hypothèse il ne pouvait être occupé à la guerre des Perses et habiter Rome <sup>4</sup>. »

Où nous nous trompons beaucoup ou ces bévues chronologiques sont une preuve d'inauthenticité.

Que dire maintenant des contradictions que présentent les calculs du donatiste anonyme qui a écrit les *Actes*? Aux chapitres 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> il affirme que le nombre des témoins oculaires était de soixante-douze. Or si on compte les noms qu'il cite on en trouve quatre-vingt-cinq. On lit dans le chapitre 3<sup>e</sup> que la crypte de Cléopâtre <sup>5</sup> ne pouvant contenir tous les évêques, cinquante d'entre eux seulement siégeaient à la fois et dans le chapitre 7<sup>e</sup> on voit dans une seule réunion trois cents évêques, trente prêtres et vingt-huit témoins.

On pourrait multiplier les remarques de ce genre. Mais à quoi bon ? un mot ce nous semble résume toute cette discussion et ce mot c'est celui de l'Evangile : *Mentita est iniquitas sibi*.

Arrivons à un autre ordre d'idées.

## II<sup>e</sup> Preuves de critique externe.

Les raisons alléguées jusqu'ici en faveur de l'innocence du pape Marcellin sont d'un caractère purement négatif. Nous en avons d'autres qui sont tout à fait positives.

La première, c'est le témoignage de Théodoret.

Cet historien dans une énumération rapide qu'il fait des évêques qui gouvernaient les principales Eglises à la mort de Constantin, dit que Marcellin, évêque de Rome « se couvrit de gloire pendant la persécution » « Porro in tempestate » « Romanam quidem Ecclesiam regebat Sylvester » « successor Miltiadis illius qui post Marcellinum, » « qui persecutionibus inclaruit, ejusdem Ecclesiae » « administrationem susceperat » (Lib. II, c. 3).

Ce texte est la preuve évidente qu'au cinquième siècle, l'Eglise d'Orient ne croyait pas à la soi-disant apostasie de Marcellin.

<sup>4</sup> *Op. cit.* t. I, p. 188.

<sup>5</sup> Crypte dont entre parenthèse il n'est fait mention dans aucun auteur de l'antiquité.

En voici un autre d'où il ressort manifestement qu'à la même époque l'Eglise d'Occident n'y croyait pas davantage. Il est de saint Augustin.

Dans son livre contre Pétilien (*De Unitate Baptismi*, c. 16), cet illustre docteur écrit ce qui suit : « Je ne perdrai point de temps à disculper les pontifes de Rome des calomnies gratuites dont on a chargé leur mémoire. On prétend par exemple que Marcellin et ses prêtres Melchiade, Marcel et Sylvestre ont livré les saintes Ecritures aux persécuteurs ; qu'ils ont offert de l'encens aux idoles. Pétilien les traite d'infâmes et de sacrilèges : moi je réponds qu'ils furent innocents (*Ego innocentes fuisse respondeo*). Pourquoi me mettrais-je en peine de développer des moyens de défense lorsque l'accusation n'est soutenue d'aucune preuve ? *Cum ille NEC TENUITER probare conatus sit accusationem suam.*

Ce passage est triplement significatif. Il prouve que saint Augustin était intimement convaincu de l'innocence de saint Marcellin. Il prouve que ceux qui accusaient ce pape d'apostasie n'appuyaient leur dire d'aucun texte, d'aucun témoignage. Enfin et surtout il prouve que l'auteur de ce bruit injurieux était Pétilien. Or personne ne l'ignore, Pétilien était un forcené donatiste.

Ce n'est donc pas à tort, on le voit, concluait l'école de Papebrock, que nous regardons l'histoire de la chute du pape Marcellin comme une invention donatiste. Cette opinion remonte à plus de douze cents ans, elle est l'opinion même de saint Augustin, elle est la vraie.

Mais, objectait l'école de Baronius, notre opinion ne repose-t-elle donc pas elle aussi sur des preuves sérieuses ?

Sérieuses, oui, répondaient les suivants de Papebrock : irréfragables, non. Il est facile, en effet, d'y répondre victorieusement.

Et d'abord l'argument tiré du Bréviaire n'est pas apodictique. Les légendes des Saints, telles qu'on les lit dans l'Office n'ont pas la valeur d'une définition de foi. Il est permis de les discuter pourvu, dit Benoît XIV, qu'on le fasse « avec respect et modération. » Du reste, si on veut à tout prix faire intervenir ici les livres liturgiques, à l'autorité du Bréviaire, nous opposerons celle du Martyrologe. Le Martyrologe est complètement muet sur la double circonstance de l'apostasie de Marcellin et du concile de Sinuesse. Voici ses paroles à la date du 26 avril : « A Rome, fête de saint Marcellin, pape et martyr qui, sous le règne de Dioclétien, fut décapité pour la foi du Christ avec Claudius, Cyrinus et Antonin. La persécution était alors si furieuse qu'en un mois seulement on compta jusqu'à dix-sept mille martyrs. » On le voit, il n'y a là aucune allusion même éloignée à une apostasie quelconque.

Cette apostasie est affirmée, il est vrai, dans le catalogue des papes connu sous le nom de Félix IV. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Absolument

rien, sinon qu'en 530, époque où fut probablement rédigé le catalogue en question, la calomnie de Pétilien avait déjà fait son chemin et qu'elle avait trouvé de l'écho à Rome. Du reste, de même que nous avons tout-à-l'heure opposé le Martyrologe au Bréviaire, nous pouvons encore ici opposer Catalogue à Catalogue. Le Catalogue de Libère qui est beaucoup plus ancien que celui de Félix IV ne dit pas un mot de la *thurificatio* de Marcellin. On y lit simplement ceci : « Marcellin occupa le siège de Rome huit ans trois mois et vingt-cinq jours, du temps de Dioclétien et de Maximien depuis l'avant-veille des calendes de juillet sous le sixième consulat de Dioclétien et le second de Constance jusqu'au neuvième consulat de Dioclétien et le huitième de Maximien. Une grande persécution eut lieu à cette époque. Le pontificat demeura vacant sept ans six mois vingt-cinq jours. »

Reste la lettre de S. Nicolas I. Mais cette lettre n'est pas plus embarrassante que les deux documents précédents.

Une chose qui saute aux yeux tout d'abord c'est qu'elle n'a aucun caractère doctrinal : le pape y parle comme homme privé. Y parlât-il comme docteur de l'Eglise qu'on pourrait encore discuter ce qu'il y affirme, car l'infailibilité pontificale ne s'étend pas aux faits historiques. Nicolas I a pu se tromper dans un passage de sa lettre à Michel en donnant comme certaine l'apostasie de Marcellin tout comme dans un autre passage de cette même lettre il s'est également trompé en mentionnant comme s'étant tenu à Rome sous Sixte III au sujet de Polychrone évêque de Jérusalem un concile dont la supposition est admise par tous les critiques.

Ainsi, raisonnait, je le répète, l'école de Papebrock.

Ses arguments, on le voit, étaient nombreux, pressants, irrésistibles. Après le long exposé que nous venons d'en faire on ne sera pas surpris d'apprendre qu'ils ont emporté l'adhésion de la Congrégation des Rites et qu'ils l'ont déterminée à biffer dans la légende de S. Marcellin tout le récit dont nous avons reproduit le texte en tête de cet article.

Au lieu et place de ce passage calomnieux se lit maintenant cette phrase que nous n'avons pas besoin de traduire et qui termine à l'honneur de la papauté un débat plus de trois fois séculaire : *MULTAS PERTULIT ANGUSTIAS OB IMPROBAM EORUM SEVERITATEM QUI EUM REDARGUEBANT DE NIMIA INDULGENTIA ERGA LAPROS IN IDOLOLATRIAM, QUÆCUMQUE CAUSA FUIT UT PER CALUMNIAM INFAMATUS FUERIT QUASI THUS IDOLIS ADHIBUISSET !*

(A suivre.)



## COURRIER DE L'UTILE

## LE VINAIGRE

*Manière de le conserver clair et sain pendant plusieurs années.*

Il suffit de jeter le vinaigre dans une marmite bien étamée, de le faire bouillir sur un feu vif un quart de minute, et d'en remplir ensuite des bouteilles avec précaution. Si l'on pensait que l'étamage fût dangereux pour la santé, on pourrait mettre le vinaigre dans une ou plusieurs bouteilles, et placer ces bouteilles dans une chaudière pleine d'eau sur le feu; quand l'eau aurait bouilli un moment, on les retirerait.

Le vinaigre ainsi cuit se conserve plusieurs années sans se troubler ni se corrompre, aussi bien à l'air libre que dans des bouteilles à demi pleines.

L'addition d'un peu de sel marin dans le vinaigre est peut-être le meilleur et le plus simple moyen de conservation pour l'économie domestique.

*Moyen d'ajouter à la force du vinaigre.*

Le vinaigre fabriqué avec un vin peu riche en alcool, est nécessairement faible. Il y a un moyen de lui donner de la force; c'est de le concentrer par la gelée. Mettez à cet effet le vinaigre dans une terrine de grès et exposez-le à la gelée pendant la nuit. Le lendemain, brisez la masse demi-congelée. La portion liquide est le vinaigre celle qui est à l'état de glace est la partie aqueuse que vous rejetez. Mettez en bouteilles ce vinaigre ainsi concentré et qui, par ce moyen, est devenu d'une force extraordinaire.

Certaines ménagères préparent en automne le vinaigre de table en y ajoutant des plantes aqueuses, telles que le cerfeuil et la pimprenelle. Avec le vinaigre concentré, il n'y a rien à craindre. La gelée lui enlève plus d'eau que ne peut lui en restituer la quantité des plantes qu'on y fait infuser.

Cette congélation du vinaigre doit se faire dans des terrines de grès et non dans des terrines vernissées, le vinaigre étant le dissolvant du plomb, qui fait la base de ce vernis.

Le même procédé est appliqué avec succès aux vins faibles. Sous l'action du froid, la partie aqueuse se congèle et la substance spiritueuse y gagne en force.

*Vinaigre de lait.*

Mettez dans un pot de lait six cueillerées à bouche de bonne eau-de-vie, fermez bien et placez dans un lieu chaud. De temps en temps donnez issue au gaz produit par la fermentation en débouchant le vase quelques minutes tous les cinq ou six jours. Au bout d'un mois, le lait sera

changé en un bon vinaigre qui, passé par un linge, pourra être conservé en bouteilles.

*Falsification du vinaigre.*

La falsification par l'acide sulfurique est la plus ordinaire. Un moyen très-simple de la reconnaître est le suivant :

On prend une certaine quantité de vinaigre que l'on suppose être falsifié, on le place dans une petite capsule de porcelaine, puis on chauffe jusqu'à évaporation totale. Si le vinaigre ne contient pas d'acide sulfurique, les vapeurs qui s'élèvent pendant l'évaporation ne présentent rien de particulier; si au contraire, il contient de cet acide, on aperçoit à la fin de l'évaporation des vapeurs d'acide sulfurique qui sont blanches, très denses et suffocantes.

Certains fabricants, pour augmenter la force du vinaigre, y ajoutent de l'acide pyroligneux. Cet acide n'est inoffensif que s'il est bien purifié.

D'autres donnent de la force et du montant aux vinaigres aromatiques en y faisant macérer des plantes fraîches. Ces plantes sont nuisibles parce qu'elles affaiblissent le vinaigre et lui communiquent un goût particulier peu agréable. Les plantes sèches n'ont pas cet inconvénient.

*Moyen d'aromatiser le vinaigre.*

On peut parfumer le vinaigre avec quelques petits oignons, deux gousses d'ail, 50 grammes de fleurs de sureau sèches, quelques feuilles de roses odorantes, de capucines, etc., deux ou trois feuilles de laurier-sauce, deux ou trois poignées de tiges d'estragon, dix ou douze clous de girofle, une cinquantaine de grains de poivre et 60 grammes de sel de cuisine, tout cela pour dix litres (mais en cruche et non l'assé dans le vinaigre): si vous voulez donner plus de force à votre vinaigre, faites le bouillir avant de l'aromatiser (à froid).

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 26 augusti 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDEAUD.

## ÉLECTIONS GÉNÉRALES DE 1885

## Brochures à propager

Toute personne qui demandera pour *trois francs* de livres ou de brochures dans la liste ci-dessous, recevra, *gratuitement*, à son choix, ou le journal hebdomadaire *le Paysan*, pendant trois mois, — ou *l'Ami des Livres*, pendant un an.

**Avant le combat.** Brochure in-18 » 25 c.  
**Catéchisme politique** (petit), brochure in-18 de 36 pages. » 10 c.  
**Causeries électorales.** *De l'action du clergé dans les élections.* Brochure in-18 de 72 pages. » 10 c.  
**Cléricalisme (le) et l'Esprit moderne.** 1 volume gr. in-12 de xx-155 pages. 2 fr.  
**Comme quoi les cléricaux ont sauvé trois fois la vie à M. Jules Ferry.** Brochure in-32 de 31 pages. » 10 c.  
**Devoirs (les) du chrétien dans la vie civile,** par Mgr Freppel, évêque d'Angers. Brochure in-18 de 36 pages. » 25 c.  
**Appel aux ouvriers,** par Léon Gautier. Brochure in-32 de 78 pages. » 25 c.  
**Catéchisme social et politique,** d'après les principes du bon sens, du droit naturel et de la civilisation chrétienne, dédié par un Citoyen à ses Concitoyens. Brochure in-32 de 96 pages. » 25 c.  
**Dime (la), la Corvée et le Joug,** par un ami du peuple. Brochure in-18 de 36 pages. 10 c.  
**Eglise (l') et l'État,** leurs rapports et leurs devoirs. Brochure in-32 de 33 pages. » 10 c.  
**Faux républicains (les) Seconde aux radicaux,** par l'auteur de la *Première aux radicaux*. Brochure in-18 de 64 pages. » 25 c.  
**Manuel du bon Français,** 4<sup>e</sup> édition, soigneusement revue et complétée. 1 vol. in-12 de 130 pages. » 60 c.  
**Monarchie et République,** à tous les hommes de bonne foi. Brochure in-18 de 34 pages, 15 c.; les 13/12, 1 fr. 50; par cent exempl., 10 fr. franco par la poste.  
**Nobles et Paysans,** par un campagnard. 1 petit vol. in-32 de 128 pages. » 25 c.  
**France (la) avant 1789,** par Eugène Loudun. Brochure in-32 de 103 pages. » 25 c.  
**Garibaldi en France,** par A. Vuilletet. Brochure in-32. » 25 c.  
**Les Sociétés secrètes,** par Claudio Jannet. Brochure in-32. » 25 c.  
**Histoire de la Commune,** par Adrien Soisy. Brochure in-32. » 25 c.  
**Histoire des paysans,** par Terrier de Lorey. Brochure in-32. » 25 c.  
**Le 21 janvier 1793,** par Maxime de la Rochelle. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Massacres de septembre,** par Georges de Cadoudal. Broch. de 36 pages. » 20 c.  
**Père Chopinard (le),** ouvrage couronné par la Société française de tempérance (médaillé d'argent). Brochure in-32 de 71 pages » 25 c.  
**Première (la) aux radicaux,** par un laïque. 1 petit vol. in-32 de 64 pages. » 25 c.

**Programme (un) conservateur,** étude constitutionnelle. 1 vol. grand in-8 de 200 pages. 3 fr.  
**Programmes républicains (les),** et le programme monarchique par André Barbès. Brochure in-32 de 33 pages. » 10 c.  
**Radicaux et Cléricaux,** par Saint-Genest. Brochure in-18 de 56 pages. » 50 c.  
**Opinion (l') de M. de Bismark sur les affaires de France.** Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**Ouvrier (l') du temps jadis.** Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**Révolution (la) jugée par les révolutionnaires,** par Xavier Roux. Brochure in-32. 25 c.  
**Robespierre,** par Adrien Maggiolo. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Tribunal (le) révolutionnaire,** par Robert Nuay. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Victimes (les) populaires de la Révolution,** par Urbain Guérin. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Volontaires (les) de 1792,** par A. Rastoul. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Réforme (de la) et de l'organisation normale du suffrage universel,** par Henri Lasserre, 1 vol. grand in-8 de 178 p. 3 fr.  
 — LE MÊME. 2<sup>e</sup> édition. in-12. 2 fr.  
**Qui a fait la France?** Brochure in-32 de 34 pages. » 10 c.  
**République (la) devant la question sociale,** par André Barbès. Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**République (la) dévoilée au peuple.** 1 vol. in-18 de 155 pages. » 40 c.  
**République, Empire ou Royauté.** Brochure in-12 de 36 pages. » 50 c.  
**République (la) et la Magistrature.** 1 vol. in-12 de 245 pages. 2 fr.  
**République (la),** Ouil! Les radicaux, jamais? Brochure in-18 de 20 pages. » 10 c.  
**Royauté (la), les Républiques.** 1 vol. in-12 de 150 pages. 4 fr.  
**Charges (les) d'un contribuable.** » 60 c.  
**Concordat (le) et les articles organiques.** » 50 c.  
**Denier (le) des écoles.** » 10 c.  
**Dix ans de République.** » 10 c.  
**Ennemis (les) de la République.** » 10 c.  
**Hommes (les) noirs à travers le monde.** Prix. » 10 c.  
**Internationale (l').** » 20 c.  
**Le 34<sup>e</sup> milliard.** » 10 c.  
**Livre (le) d'or des républicains.** » 10 c.  
**Monarchie (la) c'est la liberté.** » 15 c.

## DÉCOUPAGE des BOIS &amp; MÉTAUX

Art d'agrement d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

Articles Religieux: Christs, statuettes, bénitiers, etc. Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. Tassin, 31, rue Le Peletier, Paris.

**RESSER**

POUR IMPRIMER SOI-MÊME À L'INFINI  
 Écriture, Dessin, Musique,  
 ou Caractères d'Imprimerie.



DEPUIS 25 FRANCS

Système à la portée d'un Enfant

PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spectmen fro



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1863. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX** en toutes matières  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
CACHAL-FROC, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

**M**ISON BOUASSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le  
cent franco 2 fr. 70; — CHRISTES, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus  
ancienne de France. Félix  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. E. HUCHER, père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 116. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM  
et de la PALESTINE. V<sup>o</sup>r POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** H. GARNIER, Boulevard d'Enter, 230,  
PARIS (Prix Modérés).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## OCCASION.

Excellent piano, palissandre, 7 octaves, oblique, n'ayant servi  
qu'un an, à vendre au prix de 700 francs.

On peut le visiter de deux heures à 5 heures.

S'adresser au Comptoir de la Commission de la Société générale de Librairie catholique.

76, rue des Saints-Pères, Paris



LE  
**GOUDRON GUYOT**

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique contre  
les affections de  
la Poitrine, de la  
Gorge et de la Ven-  
trie. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



Refuser  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie Vor PALMÉ, Dir<sup>e</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 36 :

PRÉDICATION : Pour la fête du saint nom de Marie : les gloires de Marie. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Règlement concernant la musique sacrée (suite et fin). — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Faut-il maintenir les encensements aux messes sans ministres sacrés ? — Convient-il de faire remplir les fonctions de sous-diacre par un prêtre, celles de diacre étant remplies par un diacre ? — Peut-on, pour le salut, mettre des lumières sur la table de l'autel ? — Le diacre et le sous-diacre peuvent-ils assister à la bénédiction du St-Sacrement donnée après les vêpres, avec les ornements de leur ordre ? — Pourrait-on pour la consécration d'un autel faire servir pour le sépulcre, la cavité creusée précédemment dans la table pour la pierre d'autel ? — Peut-on, (dans la table) consacrer un autel dans une église qui n'est pas et ne sera pas consacrée ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le conseil municipal n'a-t-il pas droit à trois réunions et à un délai de trois semaines à la session de mai ? Quelle majorité est nécessaire pour une délibération ? Le préfet peut-il approuver une délibération prise à la majorité relative ? La moitié des conseillers ayant quitté la salle, ceux qui restent peuvent-ils délibérer ? La commune ayant deux sections, peut-on délibérer si une section n'est représentée que par un membre présent ? — Qu'est-ce qu'on entend par meubles d'église et immeubles par destination ? — Une fabrique peut-elle recevoir un legs destiné à la fondation d'une école ? — Le préfet peut-il obliger une commune à accepter un legs pour l'école communale ? — A quelle distance des églises doivent-elles être les usines dont le bruit gênerait les offices ? — De quelle date est la loi qui exclut le curé du bureau de bienfaisance ? — Peut-on obliger le maire à exhumer le corps d'une personne suicidée enterrée dans la partie non bénite du cimetière ? — COURRIER DE L'UTILE : Manière de colorer les papiers de soie pour faire des fleurs artificielles. — Recettes diverses.

## NOTES LITTÉRAIRES

### TRENTE JOURS

A LA

## CAMPAGNE

### OU LE SALUT PAR LA NATURE

Par M. l'abbé CASABIANCA du clergé de Paris

1 beau vol. in-12. Prix : 3 fr., par la poste, 3.50

*Lettres de félicitations adressées à l'auteur.*

... Je vous dirai en toute franchise que, tout d'abord, en lisant la préface des *Trente jours à la Campagne*, j'ai cru votre sujet tellement ingrat et l'entreprise pour le moins si inutile que je n'en augurais rien de bon ; votre premier jour me semblait l'introduction d'un livre de piété ordinaire ; mais à mesure que j'avais, je montrais de surprise en surprise ; toute la nature, vue avec vos yeux, se transformait, ou pour mieux dire, semblait revenir à cet état primitif où sortie à peine des mains de Dieu et vierge de toute souillure, elle était un miroir pur de la divinité. Vous avez prouvé de la façon la plus lumineuse qu'elle est ce livre par excellence où l'homme peut apprendre à connaître Dieu, à se connaître lui-même et à connaître ses devoirs.

Je crois que vous avez pleinement réussi ; ce n'est pas seulement mon avis, mais aussi celui

d'autres personnes auxquelles j'ai communiqué votre ouvrage.

Je compte reprendre cette lecture charmante à tous égards, où l'on trouve des tableaux réussis au point que des artistes ne les désavoueraient point....

L'abbé QUILICI, curé d'Aregno.

... Votre livre est plein de bonnes et saintes pensées. Comme l'abeille, vous avez butiné un peu partout : dans les jardins bibliques, dans les écrits fleuris des Saints-Pères, dans les champs si variés, si riants de la belle nature.

Je suis persuadé que les lecteurs de la campagne, auxquels vous le destinez particulièrement, y trouveront, pour leur piété, une instruction solide, une nourriture saine et substantielle....

† PAUL, évêque d'Ajaccio.

Je ne suis point indulgent, et je prends non seulement quelque intérêt, mais un très-vif, très-vif, très-vif plaisir à la lecture de votre si excellent livre : *Trente jours à la Campagne*. Quelle fraîcheur de pensées ! quelle solidité de doctrine sans appareil de science ! Celle-ci avivant tout sans s'afficher. Quel naturel parfait à dire des choses qui vous donnent tout le plaisir de la nouveauté !

L. TH. COSNILLEAU, prélat de la maison de Sa Sainteté Léon XIII.

Toute demande de trois exemplaires de ce bel ouvrage est gratifiée d'un quatrième exemplaire entièrement gratuit.

Envoyer donc, pour un seul exemplaire, un



mandat de 3 50 à l'ordre de l'éditeur, M. Victor Palmé, et pour quatre exemplaires, dont un gratuit, un mandat de 9 francs, en ayant bien soin d'indiquer la gare la plus rapprochée.

## ALMANACH-JOURNAL

Numéro de septembre 1885.

### TEXTE

Dictons populaires de septembre. — Petite moralité rimée. — Pronostics tirés de l'automne. — Calendrier. — Le temps qu'il doit faire en septembre. — Travaux du mois aux Champs, aux Prairies, aux Vignes, au Jardin potager, au Parterre. — Plantes médicinales à récolter en août et septembre. — Histoire du mois de septembre. — Saint Michel (29 septembre), patron de la France. — Charité passe richesse. — Durée de la vie selon les professions. — Le premier voyage du petit enfant raconté par lui-même. — Le panégyriste de l'amiral Courbet. — Superficie des mers. — Piqûres d'insectes. — Jean-Baptiste l'Indien. — Blanchissage au moyen du son. — Origine du mot *toast*. — Le pilote héroïque. — La jeune fille mourante. — Les fils de la vierge. — L'aumône du bonheur. — LE MÉDECIN DE LA FAMILLE : Emploi des tisanes contre les affections des bronches, de la gorge et des poumons. — Procédé simple et économique pour avoir toujours de bon café, soit au lait, soit à l'eau. — Précautions à prendre dans la manière de porter les enfants. — PROBLÈMES CURIEUX : Solution du problème l'offrande aux trois Saints. — Problème des œufs, proposé pour le numéro d'octobre. — Anecdotes, Bons mots, Pensées et Maximes.

### GRAVURES

Saint Michel terrassant le dragon. — Vue de l'abbaye du Mont-Michel. — Le paradis des enfants (article : le premier voyage du petit enfant). — S. G. Mgr Freppel, évêque d'Angers (article : le panégyriste de l'amiral Courbet). — Esclaves récoltant la canne à sucre (article : Jean-Baptiste l'Indien). — Barque et matelots au milieu d'une tempête (article : le pilote héroïque). — Araignées tissant leurs toiles (article : les fils de la vierge). — L'aumône (article : l'aumône du bonheur).

### CONDITIONS :

Prix de l'abonnement. Un an : 2 francs.

ETRANGER : — 3 francs.

Prix des numéros : 1 n° pris au bureau, 10 cent.  
— 12 — 1 franc.

### Propagande

Toute personne qui prend CINQ abonnements en son nom ou à diverses adresses, en reçoit un sixième GRATUITEMENT à titre de reconnaissance de la part de la Direction et comme indemnité de propagande.

Adresser lettres et demandes au rédacteur en chef, M. Gabriel ALCYONI, 7, rue du Cherche-Midi, Paris.

## RETRAITES ECCLÉSIASTIQUES

A l'occasion des retraites ecclésiastiques, nous croyons être utile au clergé en venant lui faire connaître quelques ouvrages substantiels, que plusieurs certainement seront heureux de se procurer comme mémorial de ces saints jours.

**Conférences ecclésiastiques** prêchées dans un grand nombre de diocèses à propos des retraites pastorales, par le R. P. Laurent d'Aoste, ex procureur général de l'ordre des Frères-Mineurs capucins, etc.

Deux volumes in-8°, titre rouge et noir, de xx-342 et 385 pages. Prix : 12 francs.

**Le Sacerdoce**, conférences prêchées à l'Oratoire, par Mgr Isoard, présentement évêque d'Annecy.

### RÉSUMÉ DE LA TABLE DES MATIÈRES

#### TOME I

Conférence de la Sainte Cléricature, — de l'Ordre de Portier, — de l'Ordre de Lecteur, — de l'Ordre d'Exorciste, — de l'Ordre d'Acolyte, — de l'Ordre de sous-diacre.

Conférence I. Sur l'Ordre du Diaconat. — II. Sur l'Ordre du Diaconat. — III. Sur l'Ordre de Prêtrise.

#### TOME II

Conférence sur l'Ordre de Prêtrise, — sur l'Episcopat, — sur l'Evêque.

Conférence : le Cardinal, — Le Souverain Pontife.

Deux vol. in-12 de 431 et 403 pages, titre rouge et noir. Prix : 7 francs.

**Manrèze du Prêtre**, par le R. P. Caussette. *Traité complet de Spiritualité sacerdotale, approprié aux besoins actuels du Clergé*, en vingt-quatre discours, formant un nouveau plan de retraite, avec appendices correspondant à chaque sujet, et composés de textes choisis, de citations et de consultations morales, pour fournir matière de réflexions entre les divers exercices. — Mne féconde de Méditations et de Lectures spirituelles pour les prêtres. — 2 forts vol. in-8° de près de 600 pages chacun. 12 fr.

**Le sacerdoce dans Notre-Seigneur Jésus-Christ et dans les Prêtres**, par l'abbé M.-T. Guyot, curé-doyen de la Fère-Champenoise (Marne). — 1 vol. in-18 de 266 pages. 1 fr.

**Méditations sacerdotales**, Clero tum sæculari tum regulari accommodatæ, Auctore F. X. Schouppe, S. J.

Deux beaux in-8° de viii-443 et 436 pages. Prix : 10 francs.

Pour faciliter à MM. les Ecclésiastiques l'acquisition de ces ouvrages, nous accordons la faculté de ne payer que CINQ FRANCS par mois.

## PRÉDICATION

POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE MARIE :  
LES GLOIRES DE MARIE

Et nomen Virginis, Maria.  
(Luc., 1, 27.)

Il est un nom qui, après le nom de Jésus, est le plus suave et le plus auguste que des lèvres humaines puissent prononcer; un nom qui est la joie du ciel et de la terre, et la terreur de l'enfer; un nom qui éclaire nos esprits, fortifie nos cœurs et nous inspire l'amour de la vertu et le courage du sacrifice; un nom qui, comme un baume précieux, cicatrise nos blessures et nous enivre des plus suaves parfums; un nom dont l'invocation est toute puissante pour consoler les douleurs, dissiper les tentations et mettre en fuite les démons; un nom qui a multiplié les prodiges, guéri les maladies de toutes sortes, et même ressuscité les morts : c'est le nom de « l'Etoile de la mer, » le nom de la « Reine de l'univers, » le nom de la « Mer d'amertume, » c'est le nom de Marie. L'ami aime prononcer le nom de son ami, l'obligé celui de son bienfaiteur, l'enfant celui de sa mère : voilà pourquoi le nom de Marie est si cher aux chrétiens; voilà pourquoi c'est pour eux, selon la parole de saint Antoine de Padoue, « un miel à la bouche, une mélodie aux oreilles, un chant de triomphe pour le cœur; » voilà pourquoi la sainte Eglise a institué la fête du saint nom de Marie, notre mère chérie, comme elle a institué la fête du saint nom de Jésus, le père bien-aimé de nos âmes. L'Eglise désire que nous redisions ce nom toujours avec plus de respect, de confiance et d'amour. Pour vous y exhorter, laissez-moi vous rappeler les gloires de Marie; car son nom est glorieux entre tous les noms parce que sa dignité est supérieure à toute dignité.

## I

La première gloire de Marie c'est d'avoir reçu la plénitude des grâces.

Jésus-Christ, le Fils unique du Père éternel, que saint Jean a vu plein de grâce, *plenum gratiae* (Jo., 1) a reçu, selon saint Thomas, une plénitude de grâce parfaite, quant à son essence et quant à sa vertu, parce qu'il a reçu la grâce la plus excellente qui se donnera jamais, selon les décrets éternels, et cette plénitude de grâce n'est propre qu'au Fils de Dieu.

Il y a une autre plénitude de grâce qui se prend du côté de celui qui la reçoit, et qui consiste à recevoir proportionnellement à l'état auquel on est appelé; et cette plénitude est d'autant plus grande que l'état auquel on est appelé est plus relevé. Suivant ce principe incontestable, disons que Marie a reçu une plénitude de grâce au-dessus de toutes les créatures, puisqu'elle a été élevée à l'état le plus sublime qui fut jamais, qui est la dignité de mère de Dieu; et qu'étant destinée à recevoir dans son sein l'auteur de la grâce, et à la communiquer aux hommes par Jésus-Christ, elle ne de-

vait avoir rien moins qu'une plénitude surabondante de grâce. Car si le temple de Salomon fut si magnifiquement construit que l'or et les pierres brillèrent partout, et qu'on ne s'y servit que de cèdres, afin d'en faire une demeure digne de l'arche d'alliance, que sera-ce, chrétiens, de Marie, qui doit devenir le temple, non pas de l'arche, mais de Celui dont l'arche n'était que l'ombre et la figure?

Si Dieu, voulant créer le premier homme, lui prépare un paradis terrestre, où se trouvait tout ce qui pouvait contenter la vue et le goût, un jardin de délices qu'il rendit fertile en toutes sortes de productions, de quelles grâces n'ornera-t-il pas le cœur de Marie qui doit recevoir le second Adam, un Dieu-homme, le Fils unique du Père éternel, infiniment plus noble, infiniment plus parfait que le premier.

D'ailleurs, dit saint Thomas, plus une chose approche de son principe, plus elle participe à ses influences. Or qui donc a approché de plus près que Marie de Jésus-Christ, auteur de la grâce comme Dieu et distributeur de la grâce comme homme? Aussi bien a-t-elle reçu une ineffable plénitude de grâce qui surpasse tout ce qu'ont jamais reçu les autres créatures. Plénitude qui fut si grande que l'ange n'hésite pas à saluer Marie comme pleine de grâce, *gratia plena*; plénitude si surabondante qu'elle même, par la bouche de l'Eglise, avoue qu'elle renferme la grâce de tous les états, *in me gratia omnis vite*; et de même, dit saint Bonaventure, que tous les fleuves vont se jeter dans la mer, ainsi tous les fleuves de la grâce se sont précipités, et cela dès sa conception, dans le cœur de Marie, en sorte que c'est à juste titre que les saints Pères l'appellent une mer de grâces, *Mare gratiarum*; plénitude enfin si merveilleuse que l'auguste Vierge ne cessa de la développer, dès le premier instant de son existence jusqu'à son dernier soupir, par une correspondance extraordinaire à toutes les inspirations et à tous les mouvements du Saint-Esprit. Aussi comment qualifierais-je cette richesse exceptionnelle de biens surnaturels? Dirai-je, avec saint Epiphane, que la grâce de Marie, après sa longue carrière sur la terre, est immense? C'est trop peu. Dirai-je, avec saint Augustin, qu'elle est ineffable? C'est trop peu; avec saint Chrysostome, qu'elle est le trésor de toute grâce; avec saint Jérôme, que toute grâce est versée dans son sein? Tous ces termes, pris séparément, n'expriment que faiblement une si grande plénitude de grâce. Disons donc que la grâce de Marie est à la fois singulière, abondante, inépuisable, immense, ineffable, et nous dirons encore trop peu.

Pourrions-nous ne pas nous réjouir en face d'une si magnifique sanctification de notre Mère? Mais d'autre part, pourrions-nous ne pas gémir sur notre pauvreté spirituelle; et cependant nous avons tant de moyens d'obtenir la grâce : la prière, la messe, les sacrements et surtout la di-



vine Eucharistie! L'explication de ce mystère c'est que Marie a recherché la grâce, et nous, nous poursuivons la vanité. Ah! chrétiens, imitons Marie, détachons notre cœur des faux biens de ce monde, de la science, des richesses, des honneurs, de la puissance, des plaisirs; attachons-nous à la seule chose qui puisse nous rendre agréables à Dieu et nous sauver, la grâce, *sola est gratia qua salvamur!* Attirons la grâce dans nos cœurs, et sachons en profiter, à l'exemple de Marie qui, par le bon usage de la plénitude de grâce qui l'enrichissait, sut acquérir la plénitude des vertus.

## II

Telle a été Marie, dit saint Ambroise, que sa vie peut servir de modèle et d'instruction à tous les hommes. Aussi, est-ce à juste titre que l'Eglise chante en l'honneur de la Vierge, que sa demeure est dans la plénitude des saints : *in plenitudine sanctorum detentio mea* (Eccli., xxiv) puisque, comme dit saint Bonaventure, après saint Bernard, elle a eu, dans un degré plus éminent, l'ardeur des Séraphins, la science des Chérubins, la magnificence, l'autorité, le pouvoir des Thrônes, des Dominations, des Puissances, des Principautés, des Vertus, la sainteté des Anges et des Archanges; et que la charité des Apôtres, la constance des Martyrs, l'innocence des Confesseurs, la chasteté des Vierges, la patience de tous les Saints ont brillé en elle avec beaucoup d'éclat.

A peine les lumières de la raison se font-elles jour dans son âme, qu'elle emploie aussitôt tous ses talents naturels, toutes ses qualités infuses, à l'acquisition des vertus. Tout opère, tout fructifie en elle. Tout son esprit s'applique à connaître et à louer Dieu; tout son cœur, toute son âme, à l'aimer. Quel amour, quelle flamme! Car s'il est vrai que Marie, dès le premier instant de sa conception, aima Dieu selon toute l'étendue de la charité et de la grâce sanctifiante qui était en elle, il s'ensuit, par une conséquence nécessaire, que son amour fut plus ardent que celui des Séraphins, que celui de tous les saints et de toutes les saintes ensemble, puisque, comme nous l'avons dit, la grâce qu'elle avait reçue surpassait de beaucoup celle qui a jamais été donnée à toutes les créatures raisonnables.

Aussi, quelle charité! Son cœur n'est qu'une fournaise d'amour. Elle soupire sans cesse après son Bien-aimé. Soutenez-moi, s'écrie-t-elle dans l'excès de ses divines ardeurs; soutenez-moi car je languis, je meurs d'amour, *Quia amore langueo!* (Cant., II.) Je suis toute à mon Bien-aimé, et mon Bien-aimé est à moi, *Ego dilecto meo, et delectus meus mihi*. Quelle pureté! Elle renoncerait sans hésiter à l'incomparable dignité de mère de Dieu, s'il lui fallait sacrifier sa virginité. Quelle humilité! Elle est choisie pour être la mère de Dieu et elles'en dit la servante; le Verbe incréé s'incarne dans son sein, et elle ne cesse de se confondre dans son néant. Quelle mortification, quelle abnégation! Elle vit dans la retraite la

plus constante, dans la pauvreté la plus abjecte, dans le renoncement le plus absolu aux vanités du siècle. Que dis-je? tel est son esprit de sacrifice, tel est son amour pour ses frères qu'elle n'hésite pas à consentir à la mort de son divin Fils pour le salut du genre humain, et l'on peut dire de Marie comme de Dieu le Père : elle a tant aimé le monde qu'elle lui a donné son fils unique, *Sic dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret!* Donc, mes frères, en prononçant le nom de Marie, rappelez-vous cette plénitude de vertus héroïques qui ravit le ciel et la terre; et efforçons-nous de l'imiter par notre correspondance à la grâce. Soyons, nous aussi, humbles, éloignés du monde, patients, dévoués à nos frères, et surtout entretenons, développons le feu sacré de la charité. Et ainsi par la ressemblance de notre vie nous serons véritablement les enfants de notre Mère du ciel.

## III

Mais voici un troisième caractère de la dignité et de la grandeur de Marie, un troisième rayon de son nom glorieux. C'est saint Jean Damascène qui nous le signale en nous disant que Marie est à la fois unie aux hommes et séparée des hommes, semblable et dissemblable aux enfants d'Adam, *Mariam confitemur ab hominibus separatam et unitam, similem et dissimilem*.

Conçue dans le sein d'une femme, elle est ce que nous sommes; mais, pleine de grâce dès le sein d'une femme, elle est ce que nous ne sommes pas. Soumise aux lois du temps, elle ne diffère pas de nous; mais jouissant de l'usage de la raison avant le temps, c'est un privilège qui nous la rend supérieure. Epouse de Joseph, elle conçoit un fils qui est homme : voilà la ressemblance; mais, épouse de Joseph, ce fils qu'elle conçoit est également Dieu, et elle le conçoit par la vertu du Saint-Esprit, et elle l'enfante sans cesser d'être vierge : voilà la différence!

Nous mourons, Marie meurt, c'est ce qu'il y a de commun entre nous et Elle. Nous mourons par une défaillance de nature et par le poids du péché : Marie meurt par l'effort de l'amour, c'est ce qu'il y a de singulier en elle. Martyrs, vous mourrez pour l'amour de votre Dieu : Marie meurt pour l'amour de son Dieu. Martyrs, vous avez besoin des bourreaux pour mourir : Marie n'a besoin que des flammes de son cœur. Quelle prérogative!

La corruption est le partage de tous les mortels dans le tombeau. Mais ici la nature s'arrête; elle cède à la grâce. Le corps de Marie, exempt de cette dure loi, conserve toute son intégrité dans le tombeau. Elle n'y demeure qu'autant qu'il est nécessaire pour convaincre qu'elle est morte. Son cher Fils, saintement impatient de la voir dans le ciel, ravit son corps à la terre pour le réunir à son âme. Elle sort du désert de ce monde, élevée par le bras de Dieu même. Elle fend les airs et traverse tous les cieux. La lune est éclipsée par son éclat; le soleil, en sa présence, perd sa

lumière. Tous les esprits célestes l'applaudissent. Quel triomphe! Non, jamais la reine de Saba n'éprouva autant de richesses aux yeux de Salomon que Marie n'en fait éclater aux yeux des Bienheureux. Jamais Esther ne fut regardée avec autant de complaisance par le roi Assuérus que Marie ne l'est par la sainte Trinité. Anges, patriarches, prophètes, apôtres, martyrs, pénitents, vierges, confesseurs, tout est à ses pieds. Elle ne voit que Dieu au-dessus de sa tête!

Ah! n' imaginez pas que ses gloires soient un obstacle à sa bonté. Au contraire, plus elle est élevée, plus elle est bienfaisante. Ayant une plénitude de grâces, elle a le moyen de nous secourir; ayant une plénitude de vertus, elle en a la volonté; ayant une plénitude de privilèges, elle en a le pouvoir. Elle est au ciel la femme forte qui nous défend des artifices et des cruautés du démon, elle est notre arche de salut contre le déluge des vanités du siècle, elle est le buisson ardent qui consume nos iniquités, elle est l'échelle de Jacob qui fait descendre Dieu dans nos cœurs et élève nos cœurs à Jésus!

Recourons donc à Marie, la toute-puissante par grâce, la toute miséricordieuse! Aimons à invoquer son nom béni. Ne nous laissons pas de le répéter, vous dirai-je avec un de ses dévots serviteurs, le matin, le soir, le jour dans nos travaux, la nuit dans nos insomnies. Il doublera nos joies, il dissipera nos inquiétudes, il consolera nos tristesses, il ranimera notre courage, et après avoir vécu, ici-bas, notre lumière, notre force, notre consolation, il nous ouvrira les portes de la bienheureuse éternité.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### S. Congrégation des Rites.

#### RÈGLEMENT CONCERNANT LA MUSIQUE SACRÉE (Suite)

##### § V

*Dispositions pour améliorer l'avenir de la musique sacrée et des écoles où on l'enseigne.*

Art. XXII. — Pour préparer un meilleur avenir à la musique sacrée en Italie, il serait à désirer que les Révérendissimes Ordinaires missent leur soin à fonder ou à améliorer là où elles existent déjà, dans les institutions ecclésiastiques, surtout dans les séminaires, les écoles de musique figurée, selon les méthodes les plus parfaites et les plus autorisées. Pour atteindre ce but, il serait en outre opportun que, dans les principaux centres de la Péninsule, on ouvrît des écoles spéciales de musique sacrée, pour former de bons chantres, des organistes, des maîtres de chapelle, à l'instar de ce qui s'est déjà louablement fait à Milan.

Art. XXIII. Le présent Règlement sera adressé à tous

*1 Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.*

*Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 fr. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)*

les Révérendissimes Ordinaires, lesquels le communiqueront au clergé et aux organistes et maîtres de chapelle de leurs diocèses respectifs et il sera en vigueur un mois après la communication faite par l'Evêque. Ce règlement sera affiché sur un tableau dans l'église auprès du pupitre de l'organiste, afin qu'il ne soit transgressé pour aucune raison.

Ainsi se termine le Règlement publié pour l'Italie par la S. Congrégation des rites. Les abus auxquels il doit remédier, sont graves et invétérés. La réforme de la musique religieuse en Italie ne pourra s'effectuer du jour au lendemain. Mais cet acte, de la plus haute importance, est de nature à donner bon espoir. Il vient merveilleusement en aide aux initiateurs de cette réforme nécessaire. Jusque là leurs efforts étaient tenus en échec par la routine, par l'habitude d'entendre et de goûter une musique sensuelle, au point qu'ils en étaient réduits à faire entendre parfois des cris de désespoir. Ainsi soutenus par le Saint-Siège, ils surmonteront avec plus de courage encore et plus de succès les immenses difficultés de l'entreprise.

De tous les moyens contenus dans le Règlement, la fondation des écoles de musique religieuse est, pour l'avenir, le plus important. Il est rare qu'un musicien élevé dans le goût et la pratique de la musique théâtrale, mondaine et sensuelle revienne au goût et à la pratique de la musique religieuse. Formés dès le jeune âge à la musique des grands maîtres dont s'honore l'Eglise, les maîtres de chapelle de la génération nouvelle porteront partout, avec l'autorité que leur donneront leurs études, avec le goût qu'ils y auront puisé, les vraies traditions et les saines pratiques de l'art sacré.

Est-il besoin de dire que, dans ces écoles, la première et principale étude devra être celle du chant grégorien, qui constitue en lui-même et dans la musique qui en est dérivée, la vraie langue musicale de l'Eglise? Les données pour cet enseignement seront plus abondantes que jamais avec les travaux scientifiques et pratiques, éclos depuis quelques années, sous l'œil vigilant et bienveillant des Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII.  
(La Direction.)

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Faut-il maintenir l'usage de l'encensement dans les messes chantées sans ministres sacrés?

R. — Nous avons déjà répondu que le Saint-Siège avait plusieurs fois condamné cet encensement. Nous ajoutons que néanmoins MM. les curés devaient montrer beaucoup de prudence sur ce point et qu'ils n'avaient pas le droit de briser cette pratique si elle existait dans leurs diocèses, au moins sans avoir l'avis de l'Ordinaire; que peut être l'Ordinaire avait un indult pontifical, et qu'en tout cas il pouvait en solliciter.



ter et en obtenir. A cette occasion nous prions ceux de nos confrères qui connaîtraient quelques concessions dans ce sens, de vouloir bien nous les communiquer. Un de nos amis, missionnaire à Yokohama (Japon) veut bien nous faire connaître plusieurs indults accordés aux missionnaires. Nous les publions avec autant de plaisir que de reconnaissance :

« Dans le n° 8, 19 février 1885, de votre estimable Revue, vous exprimiez le désir (page 89, ad 2) de connaître quelques décrets de Rome qui autoriseraient l'encensement à la messe chantée sans ministres. Permettez-moi de vous signaler à cet égard :

1° La *Collectanea* de la Société des Missions Etrangères de Paris (page 221, n° 459). Décret du 16 janvier 1797.

« 2° Les *Monita ad Missionarios Provincie Nankinensis* (Shang-Hai) où on lit (Caput xi de *Missæ sacrificio* page 53, n° 145) : « In quatuor festis solemnioribus, nec non in aliis festis 1<sup>re</sup> et 2<sup>re</sup> classis, quamvis nonnulla apud Sinenses non sint de præcepto, *Thuribulum* permittitur. »

« 3° Un indult du 18 janvier 1885 par lequel SS. Léon XIII « Benigne annuere dignatus est pro gratiâ, juxta petita, — ad quinquennium, — Thurificationes facere in missa cantatâ sine ministris. »

« On invoquait, à l'appui de la demande, la difficulté de réunir, en mission, le personnel voulu pour chanter la messe avec diacre et sous-diacre et la même faveur accordée à d'autres vicaires apostoliques. »

Nous remercions à nouveau notre vénérable correspondant de cette précieuse communication. Ces textes, il est vrai, ne tranchent pas la question pour les prêtres qui exercent le saint ministère en pays catholiques. Mais du moins ils prouvent la possibilité d'obtenir du Saint-Siège la permission d'encenser à la messe chantée sans ministres sacrés.

Q. — 1° Dans une église où l'on célèbre la messe solennelle et où il ne se trouve que des prêtres et un diacre, lequel, du prêtre ou du diacre, doit remplir les fonctions de sous-diacre. On dit, en principe, que chacun doit remplir les fonctions de son ordre ; mais, dans ce cas-ci, n'y aurait-il pas une espèce d'inconvenance à faire exercer les fonctions du sous-diacre par un prêtre ?

2° Aux saluts du très-saint Sacrement, peut-on placer des lumières (chandeliers ou candelabres) sur la table de l'autel ou se donne le salut, en supposant que l'autel est portatif ? Peut-on laisser le très-saint Sacrement sur l'autel pendant le salut ? Ne doit-on pas le placer dans ce qu'on appelle l'exposition ?

3° Quand les vêpres solennelles sont suivies de la bénédiction du très-saint Sacrement, le diacre et le sous-diacre peuvent-ils y assister avec les vêtements sacrés de leur ordre, au cas où on ne pourrait pas leur fournir des chapes ?

Le pourraient-ils encore si après les vêpres il n'y avait aucune autre cérémonie ?

R. — Ad I. Dans le cas présent, il convient qu'un prêtre fasse diacre, et que le diacre fasse sous-diacre. Les règles hiérarchiques doivent être observées toutes les fois qu'on le peut.

Ad II. Aux saluts du très-saint Sacrement, il

importe qu'il y ait déjà plusieurs cierges de chaque côté de la croix : « Super altare collocetur crux in medio, et candelabra saltem duo cum candelis accensis hinc et inde in utroque ejus latere. » (Rubriques générales du Missel, titre xx). En outre, on peut encore en mettre sur l'autel. Nous avons déjà vu que pour les expositions du très saint Sacrement et les saluts il convient d'employer un grand nombre de lumières.

Lors même que l'autel ne serait pas simplement portatif, mais qu'il serait fixe, on pourrait encore y placer des chandeliers et des candelabres, parce que ce sont des objets nécessaires dans ces cérémonies. Seulement, on conseille de ne pas les approcher du milieu de l'autel. Autrement on gênerait les mouvements du célébrant et du diacre.

Pendant la messe et les vêpres où le Saint-Sacrement est exposé, si l'on met des cierges sur l'autel, il faut les placer en arrière de la table d'autel, le long des gradins, pour ne pas empêcher les cérémonies qui s'accomplissent pendant ces offices.

Vous nous demandez si l'on peut laisser le très-saint Sacrement sur l'autel pendant le salut et si l'on ne devrait pas le placer dans l'exposition. Nous répondons qu'il serait conforme aux traditions romaines d'observer ce que vous dites. A Rome, on ne donne jamais la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement, sans qu'elle ait été précédée d'une exposition. En France, il n'en est pas toujours ainsi. Faut-il approuver ou condamner la coutume française ? Il ne nous appartient pas de le décider.

Ad III. Il n'est pas conforme à l'esprit de la liturgie de revêtir pour les vêpres les ornements sacrés qui ne devront servir qu'après les vêpres pour un office essentiellement différent.

Nous savons que dans certaines églises on agit ainsi afin qu'il n'y ait aucune interruption entre les vêpres solennelles et le salut qui les suit, et aussi afin que les fidèles ne s'ennuient pas. Mais dans ce cas le diacre et le sous-diacre ne pourraient-ils pas revêtir ces ornements sacrés vers la fin des vêpres ? En résumé, nous pensons qu'il faudrait de sérieuses raisons pour prendre ces vêtements avant le salut. A cette occasion, nous rappellerons à notre vénéré correspondant que le diacre et le sous-diacre qui officient à une exposition ou bénédiction solennelle du très-saint Sacrement ne peuvent pas revêtir tous les ornements de la messe, comme il paraît le croire. Ainsi, ils n'ont pas le droit de prendre le manipule.

Nous lui rappellerons encore que les ministres sacrés ne peuvent avoir leurs ornements de la messe sans que le prêtre ait aussi la plupart des siens. Ainsi il doit revêtir l'amict, l'aube, la ceinture, l'étole croisée devant la poitrine, et la chape ; vêtements qu'il ne serait pas obligé de prendre pour un salut, si le diacre et le sous-diacre n'avaient pris les leurs.



Nous pensons aussi qu'on ne revêt tous ces ornements qu'autant que l'on voudrait une grande pompe à ces saluts; tout doit se faire avec harmonie.

Q. — Mon vénéré prédécesseur a fait encastrier une pierre sacrée dans la table du maître-autel qui est en pierre et très digne d'être conservé. Je voudrais en faire un autel fixe. Ne pourrais-je pas enlever la pierre sacrée, et creuser à sa place un sépulcre pour y mettre des reliques?

R. — Nous ne voyons rien qui s'oppose à votre projet. A la vérité, la pierre du sépulcre sera bien grande. Mais comme la liturgie ne fixe pas les dimensions de cette pierre, la consécration de l'autel sera valide. Nous pouvons même ajouter qu'elle sera licite, puisqu'il n'y a ni rubrique ni décret qui prohibent ces sortes de sépulcres; mais habituellement il importe de leur donner de moindres dimensions, afin de se conformer à la destination de ce sépulcre et à la pratique universelle.

Q. — 1° Peut-on demander à Mgr l'évêque de consacrer un maître-autel d'une église, qui ne l'est pas elle-même et qui ne doit pas l'être?

2° N'y a-t-il pas une contradiction entre la réponse 1882, tom. 4, p. 680, ad 3<sup>a</sup>, concernant les couronnes funèbres, et celle qui se trouve dans le numéro de l'Ami (2 avril, n° 14, p. 161, ad iv). Laquelle est la vraie réponse?

R. — Ad I. Il est permis de consacrer un maître-autel d'une église qui elle-même n'est pas consacrée. Car nulle part cette consécration n'est défendue. Il est vrai que l'on ne peut pas consacrer une église sans consacrer en même temps un autel fixe, car la Sacrée Congrégation des Rites l'exige absolument : « ... ac in ecclesiarum consecratione, altaris omnino dedicationem juxta Pontificalis romani regulam, et ad decretorum præscriptum requiri declaravit. » (S. R. C., 12 août 1854, n. 5201.) Mais il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de la consécration d'un maître-autel.

Ad II. Non il n'y a pas de contradiction entre nos deux réponses relatives aux couronnes funèbres. Dans la première réponse nous disions que l'Eglise n'autorise nulle part la pratique de jeter des couronnes de fleurs; dans la seconde nous disions qu'elle ne la condamne pas. Il n'y a pas de contradiction entre ces deux phrases. La vérité est que l'Eglise n'a jamais touché la question des couronnes de fleurs sur le cercueil des prêtres. Nous devons garder sa réserve.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — 1° Tout conseil municipal n'a-t-il pas droit à trois semaines de temps et à trois réunions, si les affaires le demandent, à la session de mai?

2° Pour que la délibération de la première réunion soit bonne, quelle majorité faut-il? La majorité absolue, c'est-à-dire, la moitié plus un des membres qui forment le conseil n'est-elle pas requise? La majorité relative, la moitié plus un des membres présents suffit-elle?

3° Le préfet peut-il approuver la délibération de la première réunion signée seulement par la majorité relative.

4° Lorsque la moitié des conseillers, non compris le maire, quitte la salle, la séance n'est-elle pas levée, ceux qui restent ne forment pas la majorité absolue?

5° Dans une commune où il y a deux sections ayant un nombre égal de conseillers, le conseil peut-il délibérer lorsqu'un membre seul d'une section est présent et que tous les conseillers présents ne forment pas la majorité absolue.

Ces questions sont très importantes pour la paroisse où je me trouve et nous intéressent beaucoup.

R. — Ad 1<sup>re</sup>. La loi municipale du 5 avril 1884 a quelque peu modifié la législation ancienne sur ce point. On en jugera par le texte même de l'article 46 : « les conseils municipaux se réunissent en session ordinaire quatre fois l'année; en février, mai, août et novembre.

« La durée de chaque session est de quinze jours; elle peut être prolongée avec l'autorisation du sous-préfet.

« La session pendant laquelle le budget est discuté peut durer six semaines. Pendant les sessions ordinaires, le conseil municipal peut s'occuper de toutes les matières qui rentrent dans ses attributions. »

Ce texte est tellement clair qu'il n'a pas besoin de commentaires. Sans autorisation, la session peut durer 15 jours, et l'on peut se réunir une fois et même plusieurs fois par jour; la session d'août peut durer 6 semaines parce qu'on s'y occupe du budget. Mais avec l'autorisation du sous-préfet, chaque session peut être prolongée.

Ad 2<sup>re</sup>. Cette question est résolue par l'article 50 ainsi conçu : « le conseil municipal ne peut délibérer que lorsque la majorité de ses membres en exercice assiste à la séance.

« Quand, après deux convocations successives à trois jours au moins d'intervalle, et dûment constatées, le conseil municipal ne s'est pas réuni en nombre suffisant, la délibération prise après la troisième convocation est valable quelque soit le nombre des membres présents. »

Dans l'hypothèse, où, après deux convocations successives, il n'y aurait que le maire et l'adjoint de présents au conseil, pourraient-ils délibérer valablement? Nous ne le pensons pas; il faudrait au moins la présence d'un membre du conseil municipal n'appartenant pas à l'administration de la commune. A l'appui de notre sentiment on peut invoquer le texte qui dit « quel que soit le nombre des membres présents, » sans doute le maire et l'adjoint sont bien membres du conseil municipal; mais leur qualité d'administrateurs prime celle de conseillers, et il est à supposer que par membres du conseil la loi a voulu parler des membres autres que le maire et l'adjoint. En tout cas, le bon sens commande cette solution; l'administration ne pouvant se conseiller et se contrôler elle-même.

Ad 3<sup>re</sup>. D'après ce qui est dit *in primo*, l'article 50 précité, exige pour la première réunion que



les membres présents forment la majorité absolue, c'est-à-dire que la moitié plus un des membres en exercice assiste à la séance. Supposons que le conseil se compose de 12 membres. Pour pouvoir délibérer, il faut, à la première et deuxième réunions, qu'il y ait, au moins 7 membres, et alors la majorité est de 4.

Le préfet peut parfaitement approuver une délibération prise dans ces conditions.

Ad 4<sup>m</sup>. Oui, *ex dictis*. Du moment que la moitié des membres s'en va, l'autre moitié n'est plus en nombre, s'il s'agit d'une première et deuxième convocation; s'il s'agissait d'une séance après deux convocations successives, on pourrait valablement délibérer.

Ad 5<sup>m</sup>. Dans les affaires communes, le conseil municipal composé de deux sections procède selon la loi ordinaire que nous avons indiquée. Mais quand il s'agit d'affaires contentieuses soit entre l'une et l'autre section, soit entre une section, et une autre commune ou des particuliers, la loi exige qu'il soit nommé des commissions syndicales représentant la section qui est en litige. Dans le cas actuel, les deux sections étant représentées par un nombre égal de conseillers, il y aurait à nommer double commission syndicale, et chacun délibère à part et forme comme un conseil municipal autonome.

Q. — Qu'est-ce qu'il faut entendre par meubles d'église, par meubles corporels et incorporels? Quels sont ceux qui peuvent devenir immeubles par destination? Voilà autant de questions sur lesquelles je serais bien aise d'avoir votre avis.

R. — On nomme meubles les choses qui peuvent être transportées d'un lieu à un autre sans être détériorées. Il y a aussi des choses que la loi répute mobilières, quoique par leur nature elles ne soient ni meubles ni immeubles. On distingue donc dès lors deux sortes de meubles par la nature, et les meubles par la détermination de la loi (*Code civil*, art. 527).

On distingue encore les meubles en corporels et incorporels. Les meubles corporels sont quelque chose de matériel, les meubles incorporels n'ont par eux-mêmes aucun corps, et ne consistent que dans un droit tel qu'une rente, etc.

Le décret de 1809 ne donne pas le détail des différents meubles nécessaires à l'église. Cependant il en est d'une nécessité si absolue que la fabrique ne peut se dispenser de les fournir, tels sont : les ornements, les vases sacrés, le linge, les livres, les chaises, les confessionaux, etc.

La fabrique doit aussi fournir des armoires ou autres meubles pour renfermer les linges, les ornements, les vases sacrés, les papiers de l'église, etc. Les chaises, les bancs, les pupitres, crédenches, tableaux, etc., font partie des meubles corporels.

Les sommes d'argent disponibles sont considérées comme meubles de l'église.

Les matériaux provenant de démolitions sont

aussi classés par l'article 532 du Code civil au nombre des meubles; ils peuvent, par conséquent, être vendus par la fabrique.

Les meubles des fabriques servant à l'exercice du culte sont insaisissables.

Les meubles des palais épiscopaux sont fournis par le gouvernement.

Si dans l'état actuel de la jurisprudence du conseil d'Etat, de l'administration des cultes, les communes sont propriétaires des églises sur lesquelles les fabriques ne peuvent pas justifier par titre d'un droit de propriété, il ne s'ensuit pas que les meubles de ces églises leur appartiennent. Ces meubles sont la propriété des fabriques, et c'est à elles qu'incombent le soin et la charge de pourvoir à leur entretien et à leur remplacement.

Les fabriques sont libres de disposer à leur gré des meubles corporels qui leur appartiennent. Il est de jurisprudence qu'elles n'ont besoin d'aucune autorisation pour les acheter et les vendre. (*Décision du ministre des cultes du 24 janvier 1842; 10 juillet 1844, etc.*) Cette jurisprudence est fondée sur l'article 1594 du Code civil qui confère en principe le droit de vendre et d'acheter à tous ceux auxquels la loi ne l'interdit pas. Non seulement il n'existe aucun texte de loi qui ôte aux fabriques le droit d'aliéner leurs meubles; mais il n'en est aucun qui les astreigne à demander une autorisation pour les meubles corporels. L'article 62 du décret du 30 décembre 1809, l'article 3 de la loi du 2 janvier 1817, les articles 1 et 2 de l'ordonnance réglementaire du 14 janvier 1831 se bornent à exiger une autorisation pour l'acquisition et la vente de leurs immeubles et de leurs rentes; il s'ensuit qu'une entière liberté est laissée aux fabriques à l'égard des meubles corporels. D'ailleurs, en les chargeant de fournir tous les objets nécessaires à la célébration du culte, le décret du 30 décembre 1809 leur a donné implicitement par ses articles 27 et 37 la permission générale de les acheter. Au surplus, il ne serait pas possible d'assujettir les fabriques à solliciter chaque jour l'autorisation d'acheter un peu de vin ou d'huile ou de vendre des meubles d'une valeur minime.

Toutefois une exception a été faite non par une loi, mais par des instructions ministérielles en faveur des objets d'art précieux et vénérés tels que chasses, les reliquaires, etc. Il n'est permis aux fabriques de les vendre qu'après avoir obtenu une autorisation spéciale de l'évêque et du préfet.

Dans tous les cas, la vente d'un meuble de l'église ne peut être régulièrement consommée si elle n'a été préalablement approuvée par une délibération expresse du conseil de fabrique; celui qui effectuerait une semblable vente sans l'assentiment de ce conseil pourrait être condamné à lui en rembourser le prix. C'est ainsi que, par jugement du 4 juin 1842, le tribunal de Tulle a déclaré responsables de la valeur de la chasse de

saint Calmine le curé et le maire de Laguenne (Corrèze) qui l'avait vendue à un brocanteur sans le consentement et sans une délibération du conseil de fabrique de la paroisse.

On a soulevé la question de savoir si les fabriques sont tenues de prendre l'avis des conseils municipaux lorsqu'elles veulent vendre les meubles corporels de l'église. M. le ministre des cultes a répondu le 15 juillet 1844 à M. le ministre de l'Intérieur que l'article 21 de la loi du 18 juillet 1837 qui prescrit la production de cet avis sur les demandes des fabriques en autorisation d'aliéner ne saurait être étendu aux ventes de meubles ordinaires, puisque les fabriques n'ont aucune demande d'autorisation à former dans ce cas. Cependant il a fait une réserve digne d'attention, s'il s'agissait d'aliéner des objets d'art qui ne peuvent être assimilés à des effets mobiliers ordinaires, les fabriques ne pourraient suivant l'opinion du ministre, s'en dessaisir définitivement sans l'avis des conseils municipaux et la permission des autorités diocésaine et départementale.

A l'égard des meubles incorporels des règles entièrement différentes ont été établies. Les articles 2 et 3 de la loi du 2 janvier 1817 et de l'article 4 du décret du 13 avril 1861 obligent les fabriques à se pourvoir d'une autorisation présidentielle ou préfectorale selon les circonstances pour acquérir ou vendre les rentes sur l'Etat, pour stipuler ou accepter des constitutions de rentes sur les particuliers (*Circulaire du ministre des cultes du 20 août et 2 décembre 1861 et 20 décembre 1862*). Quoique ces articles désignent seulement les rentes, les considérations tirées de la qualité et de la valeur plus ou moins grande de cette espèce de biens qui ont motivé l'intervention de l'autorité supérieure, s'appliquent aux obligations et aux actions des compagnies de finances, de commerce ou d'industrie et aux autres biens déclarés meubles par la destination de la loi. Dès lors les fabriques ne peuvent sans une autorisation spéciale, ni assurer ni transférer à des tiers la propriété des meubles incorporels.

Parmi les meubles des églises qui peuvent devenir immeubles par leur destination, quand ils sont attachés aux édifices à perpétuelle demeure, nous signalerons principalement :

1<sup>o</sup> Les tableaux, portraits et ornements peints sur les murs ou sur des toiles qui font corps avec des boiseries (*Code civil, art. 525*).

2<sup>o</sup> Les statues placées dans les niches pratiquées exprès pour les recevoir, encore qu'elles puissent être enlevées sans fracture ou détérioration; celles qui sont posées sur un piédestal conservent leur qualité de meubles.

3<sup>o</sup> Les cloches des églises, dès qu'elles sont montées et installées dans les clochers.

4<sup>o</sup> Les matériaux provenant de la démolition d'un édifice religieux et ceux qui sont assemblés pour en bâtir un nouveau; mais ces matériaux

gardent leur nature de meubles tant qu'ils demeurent dans un lieu de dépôt. C'est en raison de leur origine et de leur emploi dont ils sont susceptibles qu'ils ne peuvent être vendus sans l'autorisation du préfet délivrée sur l'avis de l'évêque diocésain (*Décision du ministre de l'Intérieur du 12 juillet 1819 et du 20 octobre 1826*).

Les meubles des églises servant à l'exercice du culte ne sont pas dans le commerce. Dès lors, ils ne peuvent être saisis par les voies judiciaires (*Code civil art. 2226; Code de procédure civile, art. 592*).

En fait de meubles, possession vaut titre. Telle est la règle générale consacrée par l'article 2279 du Code civil; elle a été établie uniquement pour les meubles corporels dont il serait souvent difficile de prouver la propriété; mais elle n'est point applicable aux meubles incorporels qui peuvent être constatés par des titres comme des rentes sur l'Etat, les actions dans les compagnies de chemin de fer, etc. (*Arrêts de la Cour de cassation des 4 avril 1836, 11 mars 1839, 14 août 1840, 11 février 1848, et 7 février 1849*).

Il n'est alloué au budget de l'administration des cultes aucun crédit pour aider les fabriques à se procurer les meubles des églises paroissiales (*Circulaires du ministre des cultes du 20 mai 1834, 29 juin 1841 et 16 août 1855*). En conséquence, elles ne peuvent obtenir aucun secours de l'Etat pour achat de meubles et même pour les objets nécessaires aux cérémonies religieuses ordonnées par le gouvernement (*Décision du ministre des cultes du 17 octobre 1825*). Les fabriques sont propriétaires des meubles des églises, qu'elles ont achetés avec les subventions des communes. En réalité, ces subventions leur sont accordées dans l'intérêt du culte en exécution de la loi et non pas pour attribuer aux communes la propriété des meubles à acquérir.

Rien ne doit être négligé pour bien entretenir les meubles des églises. L'un des moyens les plus efficaces que les fabriques puissent prendre c'est d'affecter sur chacun de leurs budgets une somme convenable au remplacement progressif des objets qui se détériorent et à l'achat, tous les ans, d'un certain nombre de meubles neufs. En suivant cette méthode, les fabriques renouvelleront les meubles des églises en peu de temps et d'une manière peu onéreuse.

---

Q. — Une fabrique peut-elle recevoir un don ou un legs destiné à la fondation ou à l'entretien d'une école?

R. — Autrefois la fabrique jouissait de ce privilège. Mais déjà sous l'Empire, des décrets le lui ont enlevé. Aujourd'hui la jurisprudence sur ce point est parfaitement fixée; la fabrique ne peut recevoir que pour ce qui regarde ses attributions, c'est-à-dire, pour le culte divin, l'église, la cure, les fondations pieuses. Hors de là, elle n'est jamais autorisée à recevoir quoi que ce soit.

---



Q. — Le préfet peut-il obliger une commune à accepter un don qui lui est fait pour l'école communale ?

R. — Cette intéressante question a été traitée dans le Bulletin de la Société générale d'éducation par M. Delamarre. Nous reproduisons la réponse.

Une école communale n'ayant pas une personnalité civile distincte de celle de la commune à laquelle elle appartient, tout don fait à cette école doit être réputé fait à la commune avec affectation spéciale au service scolaire. Le préfet n'a donc pas le droit d'accepter d'office un pareil don ou d'en imposer l'acceptation au maire sans que le conseil municipal ait été appelé à en délibérer conformément à l'art. 111 de la loi du 5 avril 1884.

Mais, si le conseil refuse le don, le préfet aura-t-il le droit de l'accepter pour la commune, nonobstant cette délibération contraire ?

Sous l'ancienne législation nous aurions décidé l'affirmative, à cause des dispositions combinées de l'art. 48, § 2 de la loi du 18 juillet 1837 et de l'art. 1<sup>er</sup> § 9 de la loi du 24 juillet 1867. Or sous l'empire de cette législation la question dont il s'agit s'est posée devant le conseil d'Etat qui l'a résolue dans le sens du pouvoir du préfet par un arrêt du 14 mars 1879.

Voici les termes de cet arrêt :

« Considérant que le don fait à la commune d'Ambès par le sieur Massi au nom d'un certain nombre d'habitants de ladite commune était fait sous une condition déterminée, et que, dès lors, ce don n'était pas de ceux dont il appartient au conseil municipal, aux termes de l'article 1<sup>er</sup> § 9 de la loi du 24 juillet 1867, de régler définitivement l'acceptation, ou le refus; qu'ainsi la commune d'Ambès n'est pas fondée à soutenir que l'arrêt du préfet, l'autorisant à accepter, contrairement à la délibération du conseil municipal est entaché d'excès de pouvoir... »

Il s'agissait dans cette affaire, d'un buste de la République, qui devait être placé dans la salle du conseil municipal. Ce précédent, bien que très topique, ne saurait plus être invoqué aujourd'hui.

Si l'art. 111 de la loi du 5 avril 1884 n'a fait que reproduire la législation antérieure en matière d'acceptation de dons et legs par les communes, l'art. 112 de la même loi a, au contraire, modifié cette législation.

Le § 1<sup>er</sup> de cet article est, en effet, ainsi conçu :

« Lorsque la délibération porte refus de dons ou legs, le préfet peut, par un arrêt motivé, inviter le conseil municipal à revenir sur sa première délibération. Le refus n'est définitif que si, par une seconde délibération, le conseil municipal déclare y persister.

Le texte est déjà très clair, il le devient encore davantage à la lumière de la discussion du § 2, ajouté par le Sénat sur la demande de M. Batbie, pour empêcher un conseil municipal de persister dans le refus systématique d'un don ou d'un legs

fait à une section de commune par la constitution d'une commission syndicale appelée à délibérer sur l'acceptation de la libéralité.

Le rapporteur Demôle, a justifié l'addition de ce § 2 par les considérations suivantes : « Comme aujourd'hui les refus de la part des conseils municipaux sont définitifs, que l'autorité supérieure ne peut plus intervenir, le Sénat aperçoit qu'il s'agit ici d'une situation extrêmement grave, à laquelle l'honorable M. Batbie a eu raison de remédier en proposant le second alinéa. »

Dans de telles conditions, le conseil municipal de X. refusant de recevoir un cadeau qui lui est désagréable, le maire n'a qu'à transmettre ce refus d'acceptation au préfet; si celui-ci demande une nouvelle délibération et que le conseil persiste dans son refus, ce refus sera définitif.

Q. — Je suis menacé d'avoir à deux pas de l'église un maréchal-forgeron travaillant beaucoup et surtout le dimanche. Il rendra impossible ou à peu près l'office paroissial. Pendant son travail, personne ne pourra à l'église, prier, chanter ou prêcher, ergo, culte public aboli.

Je vous demande quels sont les règlements, les lois, les arrêts, etc., concernant la matière et déterminant la distance des églises et temples que doivent observer les usines et ateliers de ce genre ?

R. — Tout ceci repose sur l'autorité et le bon vouloir du maire. Il y a bien un arrêt de la Cour de Metz du 21 décembre 1853 condamnant un citoyen, brasseur de son métier, pour avoir interrompu l'office divin par le tapage produit dans son établissement lequel n'était séparé de l'église que par un ancien cimetière; mais les principes et les considérants de cet arrêt n'embrassent point le cas exposé plus haut. Il établit, en effet, que pour qu'il y ait lieu à l'application de l'article 261 du code pénal, trois conditions sont nécessaires : 1<sup>o</sup> que les exercices d'un culte aient été empêchés, retardés ou interrompus par des troubles ou désordres; 2<sup>o</sup> que ces troubles aient été causés dans le temple ou autre lieu destiné ou servant actuellement aux exercices de ce culte; 3<sup>o</sup> que les auteurs de ces troubles ou désordres aient eu l'intention d'empêcher, retarder ou interrompre les dits exercices.

Dans l'espèce, toutes ces conditions étaient réunies. Le tapage avait eu lieu dans la brasserie, mais il était entendu dans l'église : ce qui revient au même, dit la Cour.

Mais dans le cas actuel, la troisième condition n'existe pas. On ne peut pas accuser le maréchal-forgeron (qui, du reste, n'est pas encore installé) de faire du bruit tout exprès pour rendre le culte divin impossible. On redoute uniquement l'exercice de sa profession, indépendamment de toute intention malveillante.

Il ne serait donc pas possible d'invoquer cet arrêt contre l'installation d'une forge de maréchal à côté d'une église.

Comme nous le disions au début, il appartient à l'autorité municipale d'empêcher tout ce qui peut troubler la tranquillité publique. La loi



investit les maires du pouvoir de prendre des arrêtés qui ont leur sanction dans l'article 471 § 15 du code pénal, et son pouvoir réglementaire n'est pas alors limité aux faits déterminés dans l'article 479.

Des arrêtés peuvent fixer l'heure après laquelle les industriels qui emploient des marteaux, machines ou appareils occasionnent un bruit assez considérable pour troubler les habitants, — qu'ils soient chez eux ou réunis dans une église, — doivent cesser leurs travaux, et l'heure avant laquelle ils ne peuvent les reprendre (*ordonn. de pol. Paris 6 novembre 1862. — Cassation 3 mars 1842*); interdire aux cochers de faire claquer leurs fouets (*Cassat. 18 novembre 1824*), interdire de sonner du cor ou de la trompe de chasse dans l'intérieur des villes ou bourgs (*Cassat. 24 décembre 1858*), de tirer des pétards, d'annoncer quelque industrie ou marchandises par des cors, clairons, crécelles ou autres instruments (*ordonn. de pol. Paris, 6 juin 1861*).

L'article 479 du Code pénal est applicable au tapage qui se produit dans la voie publique ou dans les habitations particulières de manière à troubler la tranquillité générale des habitants ou l'exercice d'un culte public (*Cassat. 13 juin 1863*).

Un maire bien intentionné à l'égard de la religion, ne manque donc pas de bases pour empêcher par des arrêtés les bruits capables d'entraver la liberté des cultes. Mais notre correspondant peut-il se flatter de posséder ce merle blanc à l'époque où nous vivons? Nous ne l'engagerions pas à en faire l'expérience, à moins pourtant que le bruit ne devint intolérable : ce que nous ne pensons pas. Les maréchalleries ne sont pas réputées bien tapageuses, et dans une forge, on ne forge pas toujours. Il sera peut-être mieux, le cas échéant, qu'il s'entende à l'amiable avec l'artisan.

Q. — En quelle année et à quelle date, la loi sur les commissions de bienfaisance qui retire aux curés le privilège d'en être membres de droit?

Un testament en date de décembre 1879, retire à un établissement de bienfaisance ce qui lui était préalablement donné, justement parce que la loi met à la porte de ces commissions le prêtre, le meilleur juge. On veut attaquer le testament.

R. — Nous n'avons pas sous les yeux la loi qui élimine les curés comme membres de droit des commissions administratives des bureaux de bienfaisance; mais nous pouvons affirmer qu'elle est du mois d'août 1879.

Nous approuvons hautement les personnes refusant de donner aux bureaux de bienfaisance qui repoussent le prêtre de leur commission; et celles qui, ayant donné à la condition que le curé serait l'un des administrateurs du legs, revendiquent le legs pour cause d'inexécution des conditions. Avec des gens qui foulent aux pieds les principes de l'honnêteté la plus vulgaire, il faut oser parler ferme et lutter énergiquement, sans retard, tant qu'il y a un héritier naturel ou ayant

droit. Là où les testateurs ou leurs héritiers naturels n'existent plus, l'Etat n'observe aucune mesure, comme on a pu le voir souvent et notamment dans le fait relaté par nous dans l'*Ami du clergé*, année 1880, n° 2, p. 19).

Q. — Un maire peut-il être forcé d'exhumer une personne suicidée qu'il avait fait déposer dans l'endroit du cimetière réservé aux enfants morts sans baptême, pour la placer à la rangée. Nous supposons le maire indifférent sans être hostile.

Par suite, le curé de cette paroisse pourrait-il, devrait-il continuer à faire dans le cimetière de ladite paroisse les processions du Saint-Sacrement et autres qui ne peuvent avoir lieu dans l'intérieur de l'église vu l'exiguïté des allées.

Je vous prierai d'envoyer la réponse aussitôt que faire se pourra; car je suis vraiment peiné de cette nouvelle mesure dans ma paroisse. De son côté, le maire se dit forcé, et je ne voudrais en aucune façon prononcer quelque paroles désagréables, surtout s'il n'est pas coupable.

R. — Le maire a seul la police des cimetières. Dès lors, nous ne voyons pas qui pourrait le forcer à placer un mort dans un endroit plutôt que dans un autre. D'un autre côté, désormais les cimetières ont été laïcisés par une loi; les anciennes séparations faites dans les cimetières pour enfants morts sans baptême, pour les dissidents, les duellistes ou les suicidés, n'existent plus légalement. Conséquemment, la famille d'un suicidé peut se plaindre au préfet de ce qu'un maire assigne en quelque sorte une place d'infamie à son mort et réclamer de lui qu'il soit exhumé et placé selon l'usage et le droit commun. Le préfet peut donc, à son tour, rappeler au maire son devoir et lui donner l'ordre de le remplir, selon la loi.

Cette laïcisation des cimetières est déplorable et n'a eu pour but évidemment que de vexer l'Eglise. Toute lutte est impossible sur un terrain qui relève exclusivement de la municipalité.

Dans ces conditions, les curés n'ont qu'à s'incliner devant la force brutale, et laisser l'autorité civile placer ses morts comme elle veut et où elle veut. Leur devoir à eux, si le cimetière vient à être canoniquement pollué (mais il ne l'est pas par l'inhumation d'un hérétique ou d'un suicidé), c'est de bénir chaque fosse en particulier, comme cela se pratique généralement dans les grandes villes, notamment à Paris et ses environs.

Nous pensons donc que notre correspondant n'a qu'à fermer les yeux sur la mesure qu'a cru devoir prendre le maire, sans doute sur les instances de la famille du suicidé ou sur l'ordre du préfet. Il n'y a point là de raison suffisante pour cesser de faire dans le cimetière les processions d'usage comme par le passé, vu surtout l'exiguïté de l'église.



## VARIÉTÉS

Les nouvelles légendes des papes dans le Bréviaire romain <sup>1</sup>Changements ordonnés par Léon XIII <sup>2</sup>

B

SAINT SILVÈRE

La Congrégation des Rites n'a fait subir à la légende de saint Silvère que deux légères modifications : une suppression et une addition.

I. *Suppression.* La suppression porte sur une phrase de la troisième leçon.

Le rédacteur de la légende après avoir raconté comment sur l'ordre de l'impératrice Théodora le pape Silvère avait été relégué par Bélisaire dans l'île Pontia, ajoutait ce qui suit : *Ibi coacto concilio multorum episcoporum quædam constituit quæ ad integritatem fidei catholicæ et ad restituendam ecclesiasticam disciplinam pertinebant.*

Or ce passage depuis longtemps offusquait les critiques.

Vous affirmez, disaient-ils aux défenseurs quand même du Bréviaire, vous affirmez que Silvère a tenu un concile durant son exil à l'île de Pontia; mais cela lui a été matériellement impossible puisque depuis l'époque de sa déposition jusqu'à l'heure de sa mort, il n'a pas cessé un seul instant d'être gardé à vue par ses ennemis. (Pagi, ad ann. 539, n° 3.)

Sur quoi, du reste, vous fondez-vous pour affirmer l'existence de ce concile? Sur une lettre écrite par Silvère au diacre Vigile en date du 24 juin 538 <sup>3</sup>.

Mais d'abord rien ne prouve que cette lettre soit une lettre conciliaire. Elle est, il est vrai, signée de quatre évêques : celui de Terracine, celui de Fundi, celui de Fermo et celui de Minturnes. Mais ces évêques ne peuvent être ceux dont il est question dans la légende. La légende suppose qu'un grand nombre de prélats assistèrent au concile de Silvère : *multorum*. Si c'est vraiment dans ce concile qu'a été rédigée la lettre dont il s'agit, pourquoi au lieu de porter les signatures d'un grand nombre d'évêques, n'en mentionne-t-elle que quatre?

Etes-vous bien sûr, d'ailleurs, que la lettre du 24 juin 538 soit authentique? Selon nous (Pagi, *loc. cit.*, Papebrock, *Acta sanct. t. v, junii p. 15 F*) elle est apocryphe. Elle renferme des phrases qui sont tirées mot pour mot de la lettre du pape Félix II à Acace. Elle est rédigée dans un style qui est plus barbare que l'époque où elle est sensée avoir été écrite, et l'indication consulaire qui la termine est doublement fautive. Dans quelques éditions on lit : *Datum principe Belisario*;

dans d'autres : *Datum principe Basilio*. Or ni l'une ni l'autre de ces dates n'est exacte. La lettre est certainement de 538 : or Basile n'a été consul qu'en 541 et Bélisaire l'avait été dès 536. La lettre est donc supposée, et s'appuyer sur elle pour prouver la réalité du prétendu concile de l'île de Pontia, c'est étayer une fable sur une autre fable.

Il y a enfin, ajoutaient les critiques, contre l'existence de ce concile un argument sans réplique.

S'il a vraiment été tenu, comment se fait-il qu'aucun auteur du temps n'en ait parlé? Comment se fait-il surtout que les Actes n'en soient pas parvenus jusqu'à nous? D'après la légende, il a eu pour effet de maintenir l'intégrité de la foi : *integritatem fidei*. Dites-nous donc quels sont les articles du Symbole qu'il a définis et quels sont les hérétiques contre lesquels il a fulminé? D'après la légende encore, il a rétabli la discipline : *instituendam disciplinam*, citez-nous donc, si vous le pouvez, les décrets qu'il a rendus?

Ces objections, il faut en convenir, avaient une réelle valeur et les défenseurs de la légende n'y répondaient qu'imparfaitement.

La Congrégation des Rites, elle, y a répondu en biffant entièrement le passage incriminé. Nous croyons qu'elle a bien fait.

II. *Addition.* L'addition de la Congrégation des Rites consiste dans un simple membre de phrase. L'ancienne édition du Bréviaire était complètement muette sur le lieu où avait été enseveli saint Silvère : la nouvelle, au contraire, l'indique expressément. Voici en quels termes : *cujus corpus Romam delatum et in basilicâ Vaticanâ depositum.*

Pourquoi les correcteurs pontificaux ont-ils cru devoir ajouter ces paroles à la légende? Est-ce simplement pour arrondir la période? Non. Nous croyons qu'il faut voir là une réponse aux opinions hasardées émises par deux critiques du XVII<sup>e</sup> siècle : André Duchesne et le P. Papebrock.

André Duchesne dans l'ouvrage qu'il publia en 1616 sous le titre : *Vie des Souverains Pontifes*, avait soutenu que le corps de Silvère reposait dans l'île Pontia. Il avait même prétendu que sur sa tombe on lisait cette épitaphe :

*Romanæ supremus apex Silverius Ædis.*

*Ossa sub hoc retinet mortuus extraneo.*

Plus tard le P. Papebrock avait repris cette thèse à son compte s'appuyant pour la prouver sur le silence des écrivains à qui nous devons des descriptions des basiliques de la ville de Rome. Ni Paul de Angelis, disait-il, ni Octave Panciroli, ni Onuphre Panvini, ni Pompée Ugoni (*Acta Sanct., t. V, junii p. 12, C. D.*) ne mentionnent saint Silvère comme ayant été enseveli à la Basilique Vaticane. Donc son tombeau est à l'île Pontia.

<sup>1</sup> Voir l'*Ami du clergé* du 11 juin.

<sup>2</sup> Voir l'*Ami du clergé* du 27 août.

<sup>3</sup> Voir le texte de cette lettre dans Migne, *Patrolog. lat.* t. LXVI, p. 85.

Cette conclusion était manifestement plus large que ses prémisses.

Rome, pouvait-on répondre au P. Papebrock n'est pour ainsi dire qu'un immense ossuaire de martyrs. Rien d'étonnant qu'en dressant le catalogue des reliques de ses Eglises certains antiques aient commis des oublis. Les savants que vous citez, à la vérité, n'ont rien dit des reliques de saint Silvére. Mais un de leurs collègues, Barthelmy Piazza en a parlé. On lit en effet dans son *Menologium Romanum perpetuum* édité en 1675: « *Sancti Silverii festum agitur ad S. Petrum, ubi ejus creditur sepultum corpus*, la fête de saint Silvére se célèbre à Saint-Pierre et c'est là aussi qu'on croit qu'est son tombeau. »

Ce qu'on croyait à Rome en 1675, y est encore cru aujourd'hui.

C'est pour cela que la Congrégation des Rites a ajouté à la légende du prédécesseur du pape Vigile, le membre de phrase reproduit plus haut.

(A suivre.)

## COURRIER DE L'UTILE

### *Manière de colorier les papiers de soie pour faire les fleurs artificielles.*

Les sœurs, les nièces de nos abonnés, d'autres personnes peuvent s'amuser à confectionner des fleurs pour l'ornementation de l'église. Nous espérons leur être agréable en leur indiquant des procédés très praticables pour la coloration des papiers.

Cette coloration s'obtient partie au moyen de la teinture, partie avec les couleurs employées dans l'aquarelle.

La plupart des teintures se fixent au moyen de l'alun. Il faut donc commencer par aluner une provision de papier. Pour cela, on fait dissoudre un peu d'alun dans huit ou dix parties de son poids d'eau, on verse cette eau dans une assiette et on imbibe de cette solution une vingtaine de carrés de papier à la fois; on les fait égoutter et sécher sur une serviette ou sur du papier gris non collé. Ces papiers peuvent être mis en réserve pour les opérations de teinture dans lesquelles ce mordant est nécessaire.

Parcourons la série des couleurs en commençant par la plus claire.

#### *Jaune.*

Un grand nombre de substances végétales et minérales peuvent produire les plus beaux jaunes. La gaude, le quercitron, la graine d'Avignon, l'écorce de peuplier et beaucoup d'autres végétaux peuvent être employés à teindre en jaune. La graine d'Avignon est très riche en matière colorante. On en met une cuillerée dans un petit pot contenant un verre d'eau; on fait bouillir pendant quelques minutes; on passe la teinture à travers

un linge et on en couvre le fond d'une assiette; on applique sur cette teinture les petits carrés de papier aluné, on les retire, on les égoutte, et on les met sécher sur du papier gris en plaçant en dehors le côté qui a touché la teinture.

Rien de plus commun que le peuplier. On en prend les brindilles, on les coupe par petits morceaux et on en fait une décoction dans laquelle on trempe le papier aluné; ou bien, on met dans la liqueur un peu d'alun en poudre, on remue, et l'on trempe de suite le papier non aluné. Le précipité formé par l'alun se fixe à la surface du papier. Le jaune sera plus doré, si l'on emploie pour mordant du muriate d'étain, au lieu d'alun. La gomme-gutte, dissoute dans l'eau, peut également être employée.

#### *Orangé.*

La teinture orangée se fait avec le rocou, qui est une pâte sèche préparée avec la pulpe d'un fruit d'Amérique. Cette pâte se dissout bien dans l'alcool. On peut avec cette dissolution teindre très proprement le papier. On extrait la matière colorante du rocou en le faisant bouillir dans de l'eau contenant un peu de soude et de potasse. Lorsque la teinture n'est pas très concentrée, le papier ne produirait qu'une teinte jaune-abricot. Pour arriver à une teinte plus foncée, il faut plonger le papier à plusieurs reprises en ayant soin de le faire sécher entre chaque immersion.

Le minium broyé avec de la gomme donne une belle couleur orangée. En la glaçant avec une légère teinte de carmin on peut produire la couleur capucine et arriver progressivement jusqu'à l'écarlate.

#### *Rouge.*

Le rouge le plus brillant est le rouge du carthame. Ce n'est pas le plus solide mais on ne cherche pas la solidité dans les fleurs. On trouve dans le commerce ce rouge préparé pour les fleuristes; on le vend sous le nom de rose en liqueur.

Le carmin est après le carthame, le rouge le plus brillant. Les peintres le dissolvent dans l'ammoniaque, et lorsqu'ils veulent s'en servir, ils en prennent un peu au bout du pinceau et l'étendent d'eau plus ou moins, suivant la nuance plus ou moins foncée qu'ils veulent appliquer.

Le bois de Brésil peut aussi être employé pour teindre le papier en rose et en rouge foncé; il faut le choisir d'excellente qualité, le faire bouillir et passer la décoction à travers un linge. Un peu de dissolution d'étain ajouté à cette teinture en augmente la couleur.

#### *Violet.*

La décoction du bois de campêche s'obtient comme celle du bois de Brésil. Le mordant le plus convenable pour obtenir un bleu violet est la dissolution d'étain. Mais l'alun peut être employé.

#### *Bleu.*

On peut teindre le papier en bleu avec la disso-



lution d'indigo dans l'acide sulfurique concentré. Mais le bleu des fleurs contenant toujours un peu de violet, il vaut mieux employer l'outremer. On le mêle avec un peu de carmin et on le délaie dans l'eau gommée.

#### Vert.

La couleur verte se fait avec un mélange de jaune et de bleu. Nous ne conseillons pas d'employer les verts de cuivre, à cause du danger qu'ils présentent.

### RECETTES DIVERSES

Q. — *Les vers rongent mes livres et mes papiers, quel serait le moyen de les combattre?*

R. — Essayez le camphre. Commencez par secouer et par battre vos livres et papiers, nettoyez bien les rayons de votre bibliothèque ou du meuble qui les contient, puis remettez-les en place, après les avoir saupoudrés avec du camphre pulvérisé.

#### Moyen de conserver le lait.

Le meilleur est de l'enfermer dans des bouteilles de couleur verte, bien propres, et de le placer dans un endroit où il se trouve à l'abri de la moindre secousse. Ce procédé est bien préférable à celui qui consiste à le faire bouillir, car l'ébullition lui fait perdre son agréable saveur.

#### Remède très-simple contre les brûlures.

Il en existe un bon nombre. En voici un bien simple que je recommande tout spécialement et que l'on peut employer partout.

Aussitôt que l'on vient de se brûler, prendre un oignon, le couper en deux, et appliquer une partie sur la brûlure.

Il est vrai, c'est un remède de « bonne femme », mais comme je m'en suis toujours bien trouvé, je n'ai pas hésité à vous en faire part.

#### Conservation des tomates au moyen du sel.

Les tomates que l'on veut conserver au moyen du sel, doivent être choisies petites, pas trop mûres, mais bien rouges néanmoins et saines. On les range entières dans des pots de grès et on les couvre avec une saumure cuite, puis refroidie, marquant 18 degrés au pèse-sirop, autrement dit, avec une forte saumure. On charge les tomates d'une soucoupe pour les empêcher de monter à la surface; on couvre les pots et on les place dans un lieu frais. Il est bon de visiter la saumure de temps en temps, de la faire rebouillir pendant deux minutes, si on le juge nécessaire, on la reverse sur les tomates après qu'elle est refroidie.

Q. — *Comment remettre en état du velours un peu défraîchi et froissé?*

R. — C'est très facile. Vous commencez par bien brosser le velours afin d'en retirer la pous-

sière. Vous l'humectez ensuite légèrement, en passant dessus, dans le sens des poils, une éponge à peine imbibée d'eau. Enfin, et tandis qu'il est encore humide, vous le repassez en l'air, à l'envers, avec un fer bien chaud. Si vous n'avez personne pour tenir votre velours en l'air, épinglez-le par un bout après n'importe quoi, prenez l'autre bout dans votre main gauche et repassez de la main droite.

### IMPRIMATUR.

Lingonis, die 2 septembris 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis.*

### CONSEILS DU DOCTEUR

#### *Bronchites, irritation de poitrine, rhume, grippe.*

On a appliqué ces différents noms à diverses formes de l'irritation ou de l'inflammation des conduits qui portent l'air dans les poumons.

L'un des phénomènes les plus fatigants de ces affections est sans contredit la toux qui devient quelquefois tellement insupportable qu'elle constitue à elle seule une véritable maladie.

L'utilité qu'il peut y avoir pour nos lecteurs d'être fixés sur le mérite réel des pectoraux annoncés chaque jour, nous engage à porter à leur connaissance que, par suite d'expériences faites dans les hôpitaux de Paris et en ville, il a été constaté par M. le docteur Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine de Paris, que la pâte de Regnaud a une supériorité marquée sur les autres pectoraux et qu'elle ne contient pas d'opium. Aussi, peut-on se servir de ce délicieux bonbon même immédiatement après le repas et le donner aux enfants en bas âge.

Ces avantages expliquent la vogue de la pâte Regnaud employée depuis 1820 pour la guérison des rhumes, catarrhes, irritation de poitrine, ainsi que la préférence que lui accordent MM. les médecins.

La pâte de Regnaud, préparée, 19, rue Jacob, Paris, se vend 1 fr. 50 la boîte dans toutes les pharmacies.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

## ÉLECTIONS GÉNÉRALES DE 1885

Brochures à propager

Toute personne qui demandera pour *trois francs* de livres ou de brochures dans la liste ci-dessous, recevra, *gratuitement*, à son choix, ou le journal hebdomadaire le *Paysan*, pendant trois mois, — ou l'*Ami des Livres*, pendant un an.

- Avant le combat.** Brochure in-18 » 25 c.  
**Catéchisme politique** (petit), brochure in-18 de 36 pages. » 10 c.  
**Causeries électorales. De l'action du clergé dans les élections.** Brochure in-18 de 72 pages. » 10 c.  
**Cléricalisme (le) et l'Esprit moderne.** 1 volume gr., in-12 de xx-155 pages. 2 fr.  
**Comme quoi les cléricaux ont sauvé trois fois la vie à M. Jules Ferry.** Brochure in-32 de 31 pages. » 10 c.  
**Devoirs (les) du chrétien dans la vie civile,** par Mgr Freppel, évêque d'Angers. Brochure in-18 de 36 pages. » 25 c.  
**Appel aux ouvriers,** par Léon Gautier. Brochure in-32 de 78 pages. » 25 c.  
**Catéchisme social et politique,** d'après les principes du bon sens, du droit naturel et de la civilisation chrétienne, dédié par un Citoyen à ses Concitoyens. Brochure in-32 de 96 pages. » 25 c.  
**Dime (la), la Corvée et le Joug,** par un ami du peuple. Brochure in-18 de 36 pages. 10 c.  
**Eglise (l') et l'État,** leurs rapports et leurs droits. Brochure in-32 de 33 pages. » 10 c.  
**Faux républicains (les) Seconde aux radicaux,** par l'auteur de la *Première aux radicaux*. Brochure in-18 de 64 pages. » 25 c.  
**Manuel du bon Français,** 4<sup>e</sup> édition, soigneusement revue et complétée. 1 vol. in-12 de 130 pages. » 60 c.  
**Monarchie et République,** à tous les hommes de bonne foi. Brochure in-18 de 34 pages, 15 c.; les 13/12, 1 fr. 50; par cent exempl., 10 fr. franco par la poste.  
**Nobles et Paysans,** par un campagnard. 1 petit vol. in-32 de 128 pages. » 25 c.  
**France (la) avant 1789,** par Eugène Loudun. Brochure in-32 de 102 pages. » 25 c.  
**Garibaldi en France,** par A. Vuilletet. Brochure in-32. » 25 c.  
**Les Sociétés secrètes,** par Claudio Jannet. Brochure in-32. » 25 c.  
**Histoire de la Commune,** par Adrien Soisy. Brochure in-32. » 25 c.  
**Histoire des paysans,** par Terrier de Lorey. Brochure in-32. » 25 c.  
**Le 21 janvier 1793,** par Maxime de la Rochelle. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Massacres de septembre,** par Georges de Cadoudal. Broch. de 36 pages. » 20 c.  
**Père Chopinard (le),** ouvrage couronné par la Société française de tempérance (médaille d'argent). Brochure in-32 de 71 pages. » 25 c.  
**Première (la) aux radicaux,** par un laïque. 1 petit vol. in-32 de 64 pages. » 25 c.  
**Programme (un) conservateur,** étude constitutionnelle. 1 vol. grand in-8 de 200 pages. 3 fr.  
**Programmes républicains (les),** et le programme monarchique par André Barbes. Brochure in-32 de 33 pages. » 10 c.  
**Radicaux et Cléricaux,** par Saint-Genest. Brochure in-18 de 56 pages. » 50 c.  
**Opinion (l') de M. de Bismark sur les affaires de France.** Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**Ouvrier (l') du temps jadis.** Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**Révolution (la) jugée par les révolutionnaires,** par Xavier Roux. Brochure in-32. 25 c.  
**Robespierre,** par Adrien Maggiolo. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Tribunal (le) révolutionnaire,** par Robert Nuay. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Victimes (les) populaires de la Révolution,** par Urbain Guérin. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Volontaires (les) de 1792,** par A. Rastoul. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Réforme (de la) et de l'organisation normale du suffrage universel,** par Henri Lasserre, 1 vol. grand in-8<sup>e</sup> de 178 p. 3 fr.  
 — LE MÊME. 2<sup>e</sup> édition. in-12. 2 fr.  
**Qui a fait la France?** Brochure in-32 de 34 pages. » 10 c.  
**République (la) devant la question sociale,** par André Barbes. Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**République (la) dévoilée au peuple.** 1 vol. in-18 de 155 pages. » 40 c.  
**République, Empire ou Royauté.** Brochure in-12 de 36 pages. » 50 c.  
**République (la) et la Magistrature.** 1 vol. in-12 de 245 pages. 2 fr.  
**République (la),** Oui! Les radicaux, jamais? Brochure in-18 de 20 pages. » 10 c.  
**Royauté (la), les Républiques.** 1 vol. in-12 de 250 pages. 4 fr.  
**Charges (les) d'un contribuable.** » 60 c.  
**Concordat (le) et les articles organiques.** » 50 c.  
**Dénier (le) des écoles.** » 10 c.  
**Dix ans de République.** » 10 c.  
**Ennemis (les) de la République.** » 10 c.  
**Hommes (les) noirs à travers le monde.** Prix. » 10 c.  
**Internationale (l').** » 20 c.  
**Le 34<sup>e</sup> milliard.** » 10 c.  
**Livre (le) d'or des républicains.** » 10 c.  
**Monarchie (la) c'est la liberté.** » 15 c.

## DÉCOUPAGE des BOIS &amp; MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

Articles Religieux : Christs, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

### STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières

Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
CACHAL-FROC, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

**M**SON BOUASSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le  
cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTI, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte : . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus  
ancienne de France. Félix  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. E. HUCHER, père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM  
et de la PALESTINE. V<sup>r</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE, H. GARNIER,** Boulevard d'Enfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## OCCASION.

Excellent piano, palissandre, 7 octaves, oblique, n'ayant servi  
qu'un an, à vendre au prix de 700 francs.

On peut le visiter de deux heures à 5 heures.

S'adresser au Comptoir de la Commission de la Société générale de Librairie catholique.

76, rue des Saints-Pères, Paris



LE

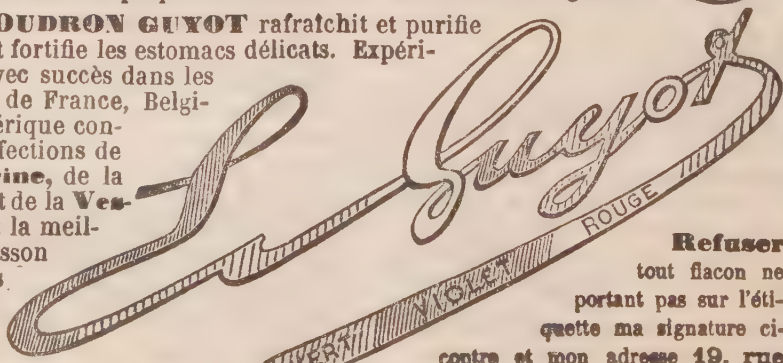
# GOUDRON GUYOT



Sert à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique contre  
les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ves-**  
**sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 37 :

PRÉDICATION : Pour la fête des Sept-Douleurs de la T.-S. Vierge : le rôle de la douleur. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Sacrée Congrégation des Rites : Décret décrétant saint Vincent de Paul patron de toutes les sociétés de charité. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Peut-on couvrir d'étoffe un missel? — Peut-on placer les cierges de telle sorte qu'ils dominent le crucifix et masquent le tableau du titulaire? — Peut-on accepter le paiement d'une réance, quand on sait que le débiteur ne pourra solder ses autres créanciers? — Peut-on, sans permission spéciale, établir un tarif plus élevé que celui qui est en vigueur, par cette raison que permission est donnée à quiconque la demande? — Peut-on, pour raison d'amitié, assister à un mariage protestant ou schismatique? — L'ecclésiastique chargé de la garde d'une église, peut-il tirer sur un voleur qui va dévaliser le tabernacle? — Comment justifier ceux qui offraient des sacrifices ailleurs que dans le tabernacle? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Faut-il l'avis du Conseil municipal pour déplacer et remplacer un autel? — Chaque département est-il tenu d'avoir un asile pour les aliénés? En quelles conditions se trouve l'aumônier? Quelle est la jurisprudence générale au sujet des jardins de presbytère? — VARIÉTÉS : Les nouvelles légendes des papes dans le Bréviaire romain. — COURRIER DE L'UTILE : Réponses à divers abonnés.

## NOTES LITTÉRAIRES

I

### L'ORAISON FUNÈBRE

DE

### L'AMIRAL COURBET

Ainsi que les journaux l'avaient annoncé, c'est Mgr Freppel, évêque d'Angers et député du Finistère, qui a prononcé, à Abbeville, l'oraison funèbre du vaillant amiral.

S. G. a pris pour texte ce verset du Psaume CVI : *Confiteantur Domino qui descendunt mare in navibus, facientes operationem in aquis multis*; et il a débuté ainsi :

« Je commence en disant : C'est pour avoir rendu à Dieu l'hommage dont parlait le psalmiste que Courbet a mérité de voir la religion s'unir à la patrie dans l'expression d'un même deuil et d'une commune admiration. Tant que la religion reste absente d'une solennité funèbre, il y manque ce qu'il y a de plus imposant et de plus auguste. »

L'orateur parle ensuite de la grande faveur qui échoit à Abbeville de garder les restes de Courbet, comme un dépôt précieux, auprès duquel les générations futures apprendront comment on peut devenir serviteur du pays sans cesser d'être fils dévoué de l'Eglise.

Le prélat a retracé longuement la carrière de l'amiral.

Parlant de l'expulsion des Pères Maristes de la Nouvelle-Calédonie, il a rappelé que l'amiral

Courbet refusa de prêter la main à ces mesures dictées par une politique étroite et imprévoyante

« Grand exemple, amiral, s'est-il écrié, que vous avez donné par là aux dépositaires de la puissance publique! Vous leur avez enseigné qu'il y a des droits supérieurs auxquels le caprice de chacun ne saurait porter atteinte; que, dans ce qui touche à l'ordre religieux et moral, la soumission a des limites au-delà desquelles elle deviendrait une faiblesse; et que la conscience, placée entre l'intérêt et le devoir, doit toujours aller du côté où la loi de Dieu lui indique le droit chemin de la justice et de la vérité. »

« Je comprends, a-t-il dit ensuite, les épanchements intimes du soldat, qui redoute pour l'honneur et les intérêts de sa patrie les hésitations du pouvoir, les lenteurs de la diplomatie et les luttes des partis politiques. »

En terminant, l'orateur s'est écrié : « Serait-il possible que votre cercueil eût traversé la France d'une extrémité à l'autre, salué par le respect de tous, sans laisser derrière lui une pensée de paix et d'union? »

« Si les événements nous mettent en face d'un ordre de choses sur lesquelles l'opinion se partage, Courbet enseigne, par son dévouement à la cause commune, que tous les ressentiments doivent se taire quand il s'agit de l'honneur et des intérêts de la patrie.

« Grand Dieu qui, depuis l'origine de la France, n'avez cessé de proportionner vos grâces à sa mission, et qui, pour manifester sur elle vos desseins de miséricorde, avez, aux plus mauvais jours de son histoire, fait germer l'héroïsme militaire avec la sainteté jusque dans le cœur d'une pauvre fille des champs, Dieu de Godefroy de Bouillon, de saint Louis et de Jeanne d'Arc, suscitez parmi nous des serviteurs du pays qui soient en même temps des fils dévoués de l'Eglise,



des hommes en qui la religion et le patriotisme s'unissent, comme dans l'amiral Cloubet, pour élever leur âme à la hauteur du devoir. Ajoutez à ce patrimoine d'honneur que les siècles nous ont légué en ramenant parmi nous ce qui fait la force d'une nation, les grands cœurs et les grands caractères. Tout ce qui profite à la France tourne au bien de votre Eglise, car, entre l'une et l'autre, il y a des liens d'amour qui ne se rompent jamais.

Ce langage est superbe, et il console singulièrement de celui que nous entendons chaque jour dans les réunions publiques ou que nous lisons dans les professions de foi électorales républicaines.

Ce beau morceau d'éloquence vient d'être publié en brochure in-8° de 31 pages. Se trouve en vente à la librairie Victor Palmé. (Prix, par poste, 1 fr.)

## II

### Jeanne d'Arc priant pour le salut de la France.

On vient de publier une nouvelle symbolique de Jeanne d'Arc, dans laquelle l'exécution artistique répond admirablement à l'inspiration religieuse et patriotique.

Cette gravure représente Jeanne d'Arc agenouillée aux pieds de la Reine du ciel, d'une main tenant sa bannière et de l'autre montrant l'Alsace et la Lorraine, qui debout, la main dans la main, tristes et comme voilées de leur deuil, semblent implorer elles-mêmes la Vierge libératrice de la France.

Une telle image à l'heure où nous sommes, est en douloureuse harmonie avec le sentiment qui est au fond de tous les cœurs français. Placée dans nos écoles libres, sous les yeux de nos enfants, elle parlerait un autre langage et donnerait d'autres leçons que le triste buste de la république exposé dans les écoles laïques.

Jamais la France n'a eu plus besoin de ces deux forces, la foi et le patriotisme, qui ont fait la vierge de Domremy, la libératrice de notre pays; la pensée de répandre cette gravure dans toute la France est éminemment patriotique et chrétienne, elle doit rencontrer un écho dans tous les cœurs animés du sentiment de la patrie.

On trouve cette gravure sous différents formats à Paris, dans les maisons Percepiéd, passage Choiseul, 43; place des Petits-Pères 8, en face Notre-Dame des Victoires; rue Saint-Sulpice 40; et à Nancy, à la librairie Wagner, 3, rue du Manège.

Prix : format in-folio, en héliogravure, bristol blanc, 1 fr. 50; avec papier de Chine, 2 francs; in-8° raisin, 60 centimes; petit format pour mettre dans les livres, 10 cent. et 6 francs les 100 exemplaires; en photoglytie, petite carte-album, 35 centimes; demi-carte visite, 15 centimes, et 11 francs les 100 exemplaires.

## III

A propos de la question électorale, qui est en ce moment à l'ordre du jour dans toute la France, nous publions une série de livres et de brochures où cette question est présentée sous tous les points de vue. Parmi ces écrits, en voici que nous tenons à signaler tout particulièrement :

Verra-t-on encore le nombre d'abstentions,

quelquefois énorme, qu'on a eu à signaler, à déplorer? — Peut-être, et ce n'est pas sans une patriotique tristesse que cette malheureuse indifférence pour les plus hauts intérêts du pays se laisse prévoir de nouveau. Comment, on a le suffrage universel, chacun est fier de son bulletin de vote, et l'on ne vote pas.

Eh bien, Electeurs, s'il vous reste quelque doute sur l'obligation de voter, lisez le petit opusculé que voici :

#### *Catéchisme théologique sur les Elections et Recommandations pratiques aux Electeurs.*

Il est signé : L'abbé... théologien catholique et électeur politique. Et que de sens, que de logique que de patriotisme dans toutes ses pages!

*Cette obligation de voter est-elle tellement rigoureuse que son omission constituerait pour vous une faute grave au point de vue de votre patrie et de votre conscience?*

Lisez ce petit catéchisme, il vous l'apprendra.

*Les candidats, les programmes sont nombreux : comment, pour qui faut-il voter?*

Lisez ce petit catéchisme, pesez bien tout ce qu'il dit, et vous l'apprendrez.

Prix : L'exemplaire, 20 cent. — Par la posie, 25 cent.

La douzaine, 2 francs. — Par la poste, 2 fr. 50.

S'adresser au bureau du journal.

## IV

### DEMANDE

Un de nos vieux abonnés achèterait d'occasion les ouvrages suivants :

*Conférences diocésaines* (Dardenne), volumes 3, 4, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 21, 22 et suivants jusqu'en 1884 inclusivement.

*La Controverse* (publiée par Vitte et Perrussel de Lyon), n° 15, 16, 17, 18, 19, 21, 24, 27, 28, 62, 63, 65 et suivants publiés à ce jour.

*Magnum Bullarium Romanum*, ed. nor. Lugduni, Petri Borde, MDCLXXXII, 5 vol, in-4° basane.

Ecrire pour faire ses offres à M. Victor Palmé, 76, rue des Saints-Pères, Paris.

## PRÉDICATION

POUR LA FÊTE DES SEPT-DOULEURS DE LA T.-S.  
VIERGE : LE RÔLE DE LA DOULEUR

Homo natus de muliere, brevi  
vivens tempore, repletur multis  
miseriis. (Job., xiv, 1.)

A première vue, quelle est pénible la condition humaine! Nous naissons en pleurant, nous mourons en pleurant, et entre ces deux termes extrêmes, dans notre existence que de sujets de larmes! Après les premiers jours si rapides du berceau, de l'enfance, de la famille, qui ne sont point appréciés parce qu'on n'a pas encore souffert, ce sont les déceptions, les désenchantements, les amertumes qui faisaient soupirer mélancoliquement à saint Augustin cette triste parole : « Ici-bas où poser mon âme si ce n'est sur une douleur? » Puis arrivent coup sur coup la perte des parents et des amis moissonnés par le trépas, la séparation de ceux qui nous sont le plus chers, les douleurs personnelles, les souffrances intimes, signes avant-coureurs de la mort. Enfin après avoir plus ou moins habilement lutter contre cette terrible ennemie, l'heure du grand combat sonne. On se débat un instant contre elle, on lui fait un moment de résistance, bientôt elle est maîtresse, on râle, et c'est fini! — Qu'est-ce que ce mystère? Qui en sait l'explication? Les impies, les francs-maçons, tous ceux qui rejettent Dieu et la vie future, l'ignorent absolument. La douleur est pour eux un livre fermé, une énigme indéchiffrable. Aussi que font-ils? Ou bien ils se drapent dans un sot orgueil, et sans pouvoir dissiper les ténèbres qui fatiguent leur esprit et les angoisses qui rongent leur cœur, il s'écrient stoïquement : « Souffrance, tu n'es qu'un mot, je te méprise! » Ou bien, manquant de ressort et accablés sous le fardeau du malheur, ils s'abandonnent à un triste désespoir et plus d'une fois, par lâcheté, ils mettent fin à leurs jours<sup>1</sup>. Il n'en est pas ainsi du chrétien. Eclairé par les lumières de la foi, il connaît le sens de la douleur, il la comprend, il l'apprécie, et même, il va jusqu'à l'aimer, et l'Eglise peut en ce jour, sans l'étonner, lui proposer de célébrer la FÊTE des Sept-Douleurs de la très sainte Vierge! Comme à notre époque la foi diminue, comme les ténèbres de l'impiété font partout invasion, comme les sophismes spécieux destinés à surprendre les imprudents se multiplient, en cette solennité, si vous le voulez bien, chrétiens, je vous ferai le catéchisme de la douleur, je vous rappellerai le rôle que la Providence divine lui fait jouer dans l'économie de la vie humaine.

## I

« Quel mortel a jamais considéré face à face la souffrance aux traits rudes et sombres, ou s'est mesuré avec elle corps à corps, sans que bientôt

il ne l'ait bénie comme un doux présent du ciel? De même que les métaux les plus durs s'amollissent et se fondent sous l'action du feu, ainsi la souffrance transforme les nobles âmes; elle suscite en elles une vertu qui les touche, les restaure, les surélève et les adoucit. »

Ces paroles d'un sage résument les avantages précieux que la douleur apporte aux humains : elle les détache des biens terrestres, elle les purifie de leurs fautes, elle leur confère une sublime grandeur.

Et d'abord la douleur a pour mission de nous rappeler le but de notre vie. Nous ne sommes pas faits pour la terre mais pour le ciel. Hélas! hélas! combien facilement nous nous courbons en bas, combien facilement nous nous attachons aux biens de ce siècle, combien facilement, préoccupés par les choses du temps, nous oublions les grandes réalités de l'éternité, combien facilement, absorbés par des soins secondaires, nous négligeons l'œuvre capitale de notre salut. Mais Dieu appelle l'ange de la douleur, il nous l'envoie pour nous faire discerner le serpent caché sous les fleurs, le poison distillé dans la coupe enchantresse du monde, pour nous crier : *Sursum corda*, file du ciel, souvenez-vous de la patrie; il nous l'envoie pour nous dégouter de ce qui nous fascinait et pour nous faire nous écrier comme le Sage : « Vanité des vanités, tout ici-bas n'est que vanité, *vanitas vanitatum et omnia vanitas!* »

Ah! malheur, trois fois malheur à ceux qui ont tous leurs contentements ici-bas, quelle terrible punition pour eux, quelle épreuve effroyable, quel danger imminent de se perdre pour l'éternité! Voyez le mauvais riche. Pendant sa vie, il est heureux, tout réussit à son gré, il peut satisfaire tous ses désirs. Il a une table succulente, il est vêtu splendidement, de nombreux domestiques attentifs à ses moindres signes exécutent ses volontés. Il ne lui manque rien. Mais le bonheur de la terre lui fait perdre de vue le bonheur du ciel. Il néglige son âme. Il meurt, il est jugé, il est condamné, il est jeté dans les flammes de l'enfer, et c'est en vain qu'il sollicite une goutte d'eau d'Abraham pour apaiser sa soif dévorante!

Au contraire, bienheureux ceux qui sont ici-bas visités par la souffrance. Ils se réveillent de la torpeur où les avait peut-être jetés la fascination des joies terrestres. Ils lèvent leur regard vers le ciel où il n'y aura plus ni douleur, ni pleurs, ni séparation, ni chagrin, ni indigence. *Beati qui lugent quoniam ipsi consolabuntur!* Ils dédaignent ce mauvais monde, cette terre d'exil, pour aspirer plus vivement à la patrie, et ils s'appliquent avec plus de zèle à s'en rendre dignes. Ils savent que « leur Rédempteur est vivant, » et qu'il les récompensera de toutes leurs épreuves patiemment endurées. Et dans leur espérance ils puisent une force invincible. Témoin

<sup>1</sup> En France, la statistique officielle des suicides était, en 1827, de 1700; en 1883, elle était de 7216!

<sup>1</sup> Je ne voudrais pas habiter une seule nuit sous le toit d'un homme qui n'a jamais souffert (S. Ambroise)



le grand archevêque de Constantinople. Condamné à l'exil par l'impératrice Eudoxie, il s'écriait avec une sorte de triomphe : « Lorsque je fuyais la ville, je ne sentais nullement mon infortune, et j'étais inondé intérieurement des consolations les plus ineffables. Si l'impératrice m'envoie en exil, me disais-je, je penserai que la terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur. Si elle me fait jeter à la mer, je me souviendrai de Jonas. Si elle ordonne qu'on me lapide, je serai le compagnon de saint Etienne. Si elle me fait décapiter, j'aurai la gloire de Jean-Baptiste. Si elle me dépouille de ce que je possède, je songerai que je suis sorti nu du sein de la terre, et que j'y dois rentrer nu et dépouillé de tout. »

Voilà donc le premier effet de la douleur : nous déprendre de l'amour des faux biens et nous embraser de zèle pour les biens véritables. Il comprenait ce rôle de la douleur ce grand saint qui s'écriait : « Pourquoi attacher de l'importance aux afflictions ? La vie temporelle n'est qu'un passage. Toute une carrière de douleurs ici-bas n'a pas plus de conséquences qu'une nuit incommode passée dans une mauvaise hôtellerie. » Elle le comprenait, cette grande reine, Henriette d'Angleterre, qui remerciait sincèrement Dieu de l'avoir faite reine malheureuse, parce qu'elle voyait que Dieu l'avait mise sur la voie sûre du salut. Ah ! si nous pouvions prendre ces sentiments !...

## II

Mais voici une autre mission de la douleur : c'est d'expier nos fautes. Après notre baptême, tous nous avons péché sous beaucoup de rapports, *in multis offendimus omnes*. Or, après le baptême, c'est la loi ordinaire, même l'absolution reçue, nous avons une peine à subir. Il nous faut la supporter, soit en ce monde où elle est plus douce, parce que c'est le temps de la miséricorde, soit dans l'autre monde, où elle est plus rigoureuse, parce que c'est le temps de la stricte justice. La douleur nous sert à expier cette dette. « Autant, dit saint Paul, vous avez abusé pour vous procurer des jouissances dans l'usage déréglé des créatures, autant vous devez retrancher dans l'usage permis des créatures. » C'est l'expiation, c'est la pénitence, c'est-à-dire la souffrance non seulement par le retranchement de tout excès, mais par la privation du nécessaire ou de l'utile.

Ajoutez à cela que la douleur apaise la justice de Dieu contre les coupables quand ceux-ci l'acceptent avec résignation et qu'elle prépare les voies à une parfaite conversion ; en paralysant en nous les foyers d'iniquité savoir : l'orgueil, la révolte et la jouissance exagérée. Elle agit presque à la façon des sacrements, *ex opere operato*. Voyez donc cet homme violent, impérieux, personnel, maintenant que la douleur l'a touché, comme il devient facile à aborder ! il vous tend lui-même la main ; il vous remercie des moindres attentions. Combien l'humilité est née de la dou-

leur. Ce cœur sec et insensible, il vous appelle. Il vous demande de l'aimer un peu. L'amour y réapparaît avec les larmes. Ce jeune homme si hardi contre Dieu, si invincible à toute lumière d'en-haut, étourdi qu'il était par le bruit des passions, dès que la douleur le touche, il les sent qui s'apaisent comme un vent qui tombe. Le foyer du mal s'éteint. Ses rêves impurs se dissipent. Tout ce qui faisait la honte de son âme et son désespoir diminue, disparaît presque, au contact de la douleur ! » (Bougaud, *Religion*.)

## III

Ainsi la douleur désillusionne et purifie, j'ajoute qu'elle élève et grandit.

Un jour le prince de la philosophie antique se posa ce problème difficile : Si la divinité daignait descendre sur la terre, sous quelle figure lui viendrait-il de se montrer ? Platon se promena longtemps, silencieux, méditatif, passant en revue, une à une, toutes les figures de l'humanité. Enfin il se représenta un homme maître de ses affections, irréprochable dans ses moindres pensées ; il se plut à le retracer, étranger à toute contention, répondant aux plus cruels traitements par la douceur et la bonté, calme et serein au milieu des déchainements de l'outrage et des fureurs d'une populace ameutée, rayonnant jusque sur le gibet d'infamie, où l'aurait fait monter l'incompréhensibilité de la vertu.

Le philosophe avait raison : la douleur fait la grandeur.

Il en coûte et beaucoup pour être grand homme de guerre, grand littérateur ; il en coûte surtout pour être grand saint. Comme le ciseau en taillant le marbre fait jaillir la statue, chef-d'œuvre palpitant de perfection et de vie, si j'ose ainsi parler ; la douleur taille au vif dans le cœur humain les splendeurs et les magnificences de la sainteté. En effet, par la douleur bien acceptée, l'homme pratique la noble vertu de patience ; il devient semblable à Jésus-Christ, le sublime, le divin amant de la souffrance ; il accomplit ce qui manque à la Passion du Sauveur, comme par saint Paul, pour le salut du monde ; il expie pour ses frères ; il leur applique les fruits du sang de J.-C. ; il est pour eux un paratonnerre efficace ; il acquiert la gloire de corédempteur du genre humain, et tout en entassant pour le ciel les mérites les plus excellents, les mérites de charité, il devient, j'oserais le dire, un autre Christ, se plaçant bien au-dessus des glorieuses phalanges des esprits célestes. « Vous ne savez pas, écrivait saint François de Sales, de quoi les anges nous portent envie : certes, de nulle autre chose que de ce que nous pouvons souffrir pour Dieu, et ils n'ont jamais souffert pour lui ! »

Voilà, frères bien-aimés, la sublime philosophie de la douleur. Elle nous détache du monde, elle nous purifie de nos iniquités, elle nous élève bien au-dessus du chœur des anges, en nous procurant le bonheur de souffrir pour Dieu. Ils la comprenaient, les saints, nos modèles. Non seulement

ils souffraient sans murmure, non seulement ils souffraient avec résignation, mais ils souffraient avec une incroyable allégresse. C'est sainte Thérèse l'illustre réformatrice du Carmel qui, au milieu des contradictions dont elle est l'objet, au milieu de ses maladies très longues et très aiguës, s'écrie : Ou souffrir ou mourir ! C'est sainte Madeleine de Pazzi, autre carmélite, qui dit d'une manière plus sublime encore : « Non point mourir mais toujours souffrir, Seigneur, l'immortalité dans la souffrance ! » C'est saint François Xavier au milieu des travaux sans nombre et des fatigues sans exemple dans l'évangélisation du Japon qui demande à Dieu toujours plus de croix : *Amplius, amplius*. C'est saint Jean de la Croix qui, interrogé par N.-S. sur la récompense qu'il désire pour sa parfaite fidélité, répond : Souffrir et être méprisé pour vous, *pati et contemni pro te* ! C'est surtout la Vierge immaculée, Notre-Dame des Sept-Douleurs. Ah ! quelle générosité, quelle ardeur, quelle force, quel dévouement, quel héroïsme dans le sacrifice ! Comme elle boit à longs traits, avec avidité, à l'amer calice de la souffrance ! Debout au pied de la croix, comme un prêtre sublime, *virgo sacerdos*, en union avec Dieu le Père, elle immole pour le salut du genre humain, Celui qu'elle aime mille fois plus qu'elle-même.

Chrétiens, imitons Marie. Ne nous scandalisons pas de la douleur ; comprenons-la, acceptons-la, à l'imitation de notre Mère du ciel. Et pour aider notre pusillanimité, mettons-nous sous l'égide de cette auguste Vierge, demandons-lui quelle nous apprenne à bien souffrir, et nous pourrions nous écrier avec saint Bonaventure : « Que tous les malheurs fondent sur moi, que mon cœur soit plongé dans un océan d'amertumes, tant que j'aurai Marie pour appui, je ne crains rien ! »

## CONGRÉGATIONS ROMAINES <sup>1</sup>

### S. C. des Rites.

Décret déclarant saint Vincent de Paul patron de toutes les sociétés de Charité, avec tous les honneurs appartenant aux Patrons.

#### ORBIS

Ad christianæ caritatis opera, quæ a sancto Vincentio a Paulo suam agnoscunt originem, impensiori studio provehenda, honoremque tanti patris ac magistri adaugendum, duobus abhinc annis, postulantis tum sodalibus Vincentianæ Societatis vulgo *Conferentiæ*; occasione expleti quinquagesimi anni a sua Parisiis institutione, tum Reverendissimis Diœcesium Antistitibus,

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4<sup>e</sup> d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — *Stranger*, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 fr. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

Sanctus Vincentius Societatum omnium caritatis in Galliæ regione vigentium, ab eoque ortum quomodocumque habentium, uti specialis apud Deum Patronus Apostolica Auctoritate declaratus fuit et constitutus. Hujusmodi Decretum, ad Hybernianæ Diœceses anno superiore extensum, ut tandem ad cunctas ejusdem naturæ societates et opera totius christiani orbis extenderetur, per plurimi Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Patres Cardinales, et ex omnibus fere mundi regionibus Sacrorum Antistites, pluresque Regularium Ordinum supremi Moderatores humillimis Summo Pontifici exhibitis precibus, enixe efflagitarunt. Eas Sanctissimus Dominus Noster Leo Papa XIII benigne excipiens, Congregationi Eminentissimorum et Reverendissimorum Cardinalium sacris tuendis Ritibus præpositorum remisit, ut sententiam suam hac in re panderet. Sacra autem Congregatio in Ordinariis Comitibus die 23 martii 1885 ad Vaticanum habitis, referente Emo et Rmo Cardinali Carolo Laurenzi, audito etiam R. P. D. Augustino Caprara s. Fidei Promotore, omnibusque maturo examine perpensis, postulationi, a tam ingenti numero eximiorum Prælatorum propositæ, responsum dedit : *Consulendum Sanctissimum pro gratia*.

Hisce vero omnibus subinde per Sacrorum Rituum Congregationis Secretarium, Eidem Sanctissimo Domino Nostro fideliter relatis, Sanctitas Sua sententiam sacræ Congregationis in omnibus confirmare et approbare dignata est : ideoque Sanctum Vincentium a Paulo omnium Societatum Caritatis in toto Catholico Orbe existentium, et ab eo quomodocumque promanantium, ceu peculiarem apud Deum Patronum declaravit et constituit ; cum omnibus honorificentibus, cælestibus Patronis competentibus : mandavitque de his Apostolicas litteras in forma Brevis expediri, die 16 aprilis ejusdem anni 1885.

D. Cardinalis BARTOLINIUS S. R. C. *Præfectus*.  
L. † S.

Laurentius SALVATI S. R. C. *Secretarius*.

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> Etant un jour occupé à faire couvrir un Missel d'étoffe, survint un prêtre me déclarant l'opération illicite : je le crus et m'arrêtai, j'ai cherché à connaître *de visu* le décret prohibitif et ne l'ai point rencontré. Bien plus je le citai à un archevêque très exact es rubriques, il ne le connaissait pas : ses prêtres assemblés en retraite en eurent connaissance par lui, aucun ne se trouva l'avoir connu : dès lors le défaut n'a pas passé en loi : « *lex dubia non obligat*, » a-t-on dû dire. Qu'en est-il dans le vrai et le for intérieur ?

2<sup>o</sup> Visitant une métropole pleine de vieux tableaux, je remarquai qu'en toutes les chapelles les six cierges permanents étaient partout posés sur le gradin le plus élevé de l'autel, ce qui d'abord les élevait au-dessus du crucifix et masquait péniblement le tableau du titulaire de ladite chapelle adossé au mur ; un maître ès art en ameublement des églises me dit que les chandeliers doivent tou-



jours se placer sur le premier gradin; que le second s'il existe est pour les fleurs et autres décorations, comme gy-randoles... Qu'en est-il?

R. — Ad I. Nous ne connaissons pas non plus de rubrique ni de décret qui défende de couvrir un Missel. Mais il importe que la couverture soit digne de la grande action qui s'accomplit sur l'autel.

Ad II. Les gradins ne sont pas prescrits par les rubriques. Ils n'y sont pas même mentionnés. Jusque vers la fin du moyen-âge on n'employait pas les gradins; c'est l'enseignement commun des archéologues. Les autels présentaient alors une surface plane comme les tables ordinaires; et aujourd'hui encore on voit, particulièrement en Suisse et en Allemagne, beaucoup d'autels qui n'ont pas de gradins. Voilà pourquoi Bocquillot, dans son *Traité historique de la liturgie*, exprimait le désir de les voir disparaître comme contraires à l'antique discipline de l'Eglise.

Mais la plupart des liturgistes sont moins sévères. Gavantus dit qu'on peut en mettre un ou plusieurs au grand autel: «... tuncque ejusmodi gradus unus pluresve decenter adhiberi poterunt...», mais un seul aux petits autels: «In altari minori unus sit, isque ligneus...» De plus, il indique leurs dimensions et la manière de les placer.

Mais il importe de ne pas multiplier les gradins, même au grand autel. En tout cas, ils ne doivent jamais masquer le tableau du titulaire de la chapelle.

S'il y a deux gradins, sur lequel doit-on placer les candélabres? Est-ce sur le premier ou sur le second? L'Eglise n'a rien prescrit, puisqu'elle ne parle même pas des gradins. Bien plus, elle suppose que les candélabres sont placés sur l'autel lui-même: «Supra vero in planitie altaris adsint candelabra sex argentea si haberi possunt.» (Cérémonial des Evêques, Livre I, chap. 12, n. 11). Et jamais les liturgistes sérieux n'ont enseigné que les chandeliers dussent être placés sur le premier gradin, et les fleurs et autres décorations sur le second.

Vous voyez que les observations de votre maître-ès-arts en décorations liturgiques ne s'appuient pas sur des autorités solides.

Ce qui ressort du Cérémonial des Evêques, c'est que les cierges doivent être directement de chaque côté de la croix: «... et super illis (candelabris) ceréi albi in quorum medio locabitur crux...» Ainsi la croix est au milieu des candélabres. Et un peu plus loin la rubrique explique plus complètement encore cette pensée en disant que les candélabres les plus élevés doivent être les plus proches des côtés de la croix, «ita ut ex his altiora sint immediate hinc inde a lateribus crucis posita.»

La règle consiste donc à placer les cierges de chaque côté de la croix; voilà tout. Faut-il les mettre sur le premier gradin, ou sur le second, ou même sur aucun, la rubrique ne s'en occupe

pas; elle prescrit simplement de les poser directement de chaque côté de la croix.

Q. — Jean a un actif de 2,000 fr. et un passif de 6,000 fr.; il doit 2,000 fr. à Paul et 4,000 à Pierre.

Paul connaissant la position de Jean, peut-il en conscience, sans avoir recours aux tribunaux, recevoir de celui-ci les 2,000 fr. qui lui sont dûs, sachant parfaitement que Pierre perdra ainsi toute sa créance.

R. — Si Paul a une créance ordinaire et de même nature que celle de Pierre, si de plus il sait d'une manière certaine, que Jean est au-dessous de ses affaires et incapable de satisfaire à sa double dette, il ne peut pas demander à Jean le paiement intégral de sa créance, ni même l'accepter, s'il lui est offert. L'équité naturelle exige que tous les créanciers d'un même débiteur, ayant un droit égal sur les biens de celui-ci, ne soient pas frustrés au profit de l'un d'entre eux.

Il convient de remarquer toutefois: 1° qu'un simple doute ou un soupçon plus ou moins fondé du mauvais état des affaires d'un débiteur, ne suffit pas pour qu'un créancier ne puisse plus réclamer et accepter le montant de sa créance: il faut qu'il en ait une connaissance certaine; 2° qu'un créancier, qui a reçu dans la bonne foi, c'est-à-dire, ignorant l'insolvabilité de son débiteur, le paiement intégral de sa créance, n'est pas obligé de restituer aux autres créanciers. C'est le sentiment commun. La raison de bien public, la sécurité du commerce, demandent qu'il en soit ainsi. La loi civile elle-même favoriserait ici la bonne foi.

Q. — Dans un diocèse, depuis quelques années, l'usage s'est établi de dire, à 2 fr. l'honoraire des messes annuelles annoncées chaque dimanche au prône pour un jour fixe de la semaine (l'honoraire des messes ordinaires dans ce diocèse n'est que de 1 fr. 50). Tous ceux qui ont demandé à l'évêque la permission ou l'autorisation d'établir cet usage, l'ont obtenue. Quelques-uns ont établi cet usage, sans demander l'autorisation, n'ayant pas cru nécessaire de la demander. Ces derniers sont-ils tenus de rendre les 0 fr. 50 perçus sur ces messes en plus du tarif ordinaire?

Un prêtre, en ayant obtenu la permission pour une paroisse, a établi cet usage non seulement dans cette paroisse, mais encore dans deux paroisses où il a passé, sans demander l'autorisation pour ces dernières, croyant la première autorisation personnelle: ses successeurs étaient-ils tenus de demander la permission, pour jouir de cette faveur? Si oui, à quoi sont-ils tenus en justice?

R. — Dès lors que l'évêque accorde à tous ceux qui la demandent l'autorisation de porter à deux francs l'honoraire des messes annuelles annoncées chaque dimanche au prône et fixées à un jour de la semaine; et que par suite, l'usage de percevoir cet honoraire s'est établi dans le diocèse, sans réclamation de l'autorité, il nous semble que cet usage se trouve approuvé au moins tacitement pour toutes les paroisses du diocèse, et que l'on peut partout s'y conformer.

D'ailleurs, si l'honoraire des messes ordinaires dans ce diocèse, est de 1 fr. 50, il est juste qu'il soit plus élevé, quand les messes sont annoncées au prône, et fixées à un jour déterminé.

Nous ne voudrions donc pas inquiéter, ceux qui, n'ayant pas demandé l'autorisation épiscopale, qui n'était refusée à personne, mais s'appuyant sur un usage qui tendait à se généraliser avec l'assentiment de l'autorité, ont d'eux-mêmes introduit cet usage dans leur paroisse. Nous leur conseillons seulement de faire connaître cette situation, et d'obtenir, si besoin en est, une approbation, soit particulière, soit générale.

Q. — 1<sup>o</sup> Un prêtre, un catholique peuvent-ils, *tuta conscientia*, en considération de la parenté ou de l'amitié qui les lient à l'un des époux, assister à un mariage protestant ou schismatique ?

Quid, si la partie non catholique ne consentait à se rendre à l'église catholique que si le prêtre ou amis se rendait lui-même au temple protestant ou à l'église grecque ou schismatique ?

Nous supposons accordées toutes les dispenses nécessaires d'ailleurs.

2<sup>o</sup> Cas de conscience. Je suis dans une église, chargé de la garde du monument et de la surveillance. Le soir, quand toutes les portes sont fermées, j'entends du bruit et j'aperçois un misérable qui ouvre le tabernacle et va s'emparer du ciboire et des saintes espèces. Si je me montre, je suis perdu. Puis-je tirer sur le voleur et le tuer ? Ne serait-ce pas lâche de me cacher et de laisser faire ?

R. — Ad I. Une raison d'amitié, ou même de parenté, ne saurait autoriser un catholique, et surtout un prêtre, à prendre part à la cérémonie religieuse d'un mariage protestant ou schismatique ; et cela, quand même la partie non catholique ne voudrait se présenter à l'église catholique, que si ce prêtre et ce catholique consentent à assister au mariage célébré par devant le ministre non catholique.

Il n'est point permis à la partie catholique, de se présenter devant le ministre non catholique, agissant comme ministre d'un culte réprouvé par l'Eglise ; par conséquent, il n'est pas permis de l'y accompagner, et de prendre ainsi part à un acte contraire à la profession de la foi catholique. De plus, ne serait-ce pas un scandale de voir un prêtre surtout assister à une pareille cérémonie.

La raison de tout ceci, c'est qu'il est défendu de communiquer *in sacris* avec les hérétiques et les schismatiques, et de faire ce qui est mal, même en vue de procurer un bien.

Ad II. Le devoir d'un gardien est de défendre le trésor qui lui est confié. Si vous avez l'honneur de garder une église, vous ne pourriez, sans manquer à votre devoir, sans vous rendre coupable d'une insigne lâcheté, laisser un malfaiteur ouvrir le tabernacle et prendre les saintes hosties pour les profaner.

Vous devez empêcher ce crime par tous les moyens possibles, en criant, en appelant au secours, en sonnant l'alarme, et, au besoin, en opposant la force.

Est-il bien sûr qu'en agissant ainsi, vous seriez certainement victime de votre dévouement à N. S., ou plutôt le voleur, épouvanté, ne prendrait-il pas la fuite ?

Si celui-ci vous attaquait, vous seriez en cas de légitime défense, et en lui donnant la mort

pour sauver votre vie, vous ne feriez qu'user d'un droit naturel. Mais il serait contraire à l'esprit de mansuétude et de charité qui doit animer un prêtre, et qui est l'esprit même de Celui qui a voulu s'enfermer par amour pour nous dans le sacrement de l'autel, de tuer ce malfaiteur, sans avoir essayé des autres moyens possibles de défense.

Dans l'hypothèse où vous succomberiez vous-même pour la défense de votre Dieu, votre mort ne serait-elle pas précieuse devant Dieu et glorieuse devant les hommes ?

Une sentinelle doit savoir mourir à son poste.

Q. — Comment expliquer et justifier la conduite de ceux qui, allant contre les prescriptions du Pentateuque et de Moïse, d'offrir les sacrifices dans le tabernacle, sacrifiaient où il leur plaisait, surtout sur les hauts lieux ? D'autre part, des serviteurs fidèles à Jéhovah agissaient ainsi : Samuel offre des victimes à Maspha (I. Reg. VI. 9-10), à Galgala, à Bethléem ; David dans l'aire d'Areuna (II, Reg. xxii, 25, etc.

R. — Il est vrai qu'un précepte formel défendait d'offrir le sacrifice en dehors du tabernacle. Peine de mort était portée contre quiconque immolait dans le camp, ou hors du camp, au lieu de les offrir à la porte du tabernacle, un bœuf, une brebis ou une chèvre : « homo quilibet de domo Israel, si occiderit bovem aut ovem sive capram in castris vel extra castra, et non obtulerit ad ostium tabernaculi oblationem Domino, sanguinis reus erit. »

Dieu voulait qu'on lui offrit des sacrifices dans un lieu unique, pour empêcher le peuple d'immoler aux dieux des nations sur les montagnes, dans les bois et les cavernes, et écarter tout péril et tout soupçon d'idolâtrie.

Mais quand ces raisons de la défense avaient cessé, la défense elle-même pouvait être levée. C'est ainsi que plusieurs saints personnages ont offert des sacrifices en dehors du tabernacle, tels que, Manuë, père de Samson, Jug. xiii, 19 ; Samuel, à Masphat, I. Reg. viii, 9 ; à Galgala, xi, 15 ; à Bethléem, xvi, 2 ; David, II, Reg. xxiv, 18 ; Elie sur le mont Carmel, III, Reg. xviii, 23.

Ces saints personnages ont agi de la sorte en l'absence de tout danger d'idolâtrie, par exception à la loi générale et par une inspiration spéciale de Dieu. (Vid. Cornél. a Lap. T. 2, p. 110).

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Dans mon église se trouvait un vieil autel de la sainte Vierge accoté le long du mur. Je l'ai fait démolir pour en reconstruire un autre dans un endroit différent. Le maire prétend que je n'en avais pas le droit sans l'autorisation du conseil municipal et que les débris de l'autel appartiennent à la commune. Quels sont les droits du maire à ce sujet ?

R. — Les autels font partie du mobilier des églises et c'est, par conséquent, aux fabriques à pourvoir à la dépense de leur construction et de



leur réparation. Elles peuvent, sans consulter la commune, supprimer un autel qui ne serait pas en harmonie avec le style de l'église, le changer de place, c'est-à-dire l'avancer ou le reculer dans le sanctuaire, le faire reconstruire dans une autre forme, etc.

Cependant M. de Champeaux établit une distinction sur la propriété des autels, distinction que nous ne croyons pas fondée attendu que la fabrique est exclusivement chargée de la décoration et de l'embellissement de l'église. « Quand, dit-il, un autel est attaché à l'église à perpétuelle demeure, c'est-à-dire qu'il y est scellé en plâtre ou en ciment, ou qu'il fait corps avec la boiserie, en un mot, qu'il n'en peut être détaché sans fracture, il est immeuble par destination et il suit la condition de l'église. En pareil cas, il est propriété communale, si la commune est propriétaire de l'édifice. »

S'il suffisait, pour qu'un autel devint immeuble par destination, qu'il fût scellé en plâtre, en ciment ou de toute autre manière, on pourrait en dire autant de la chaire qui est souvent scellée à un pilier ou aux murs de l'église, des bancs, des boiseries, des grilles, de l'orgue, etc. Cependant tous ces objets sont regardés comme mobiliers et appartenant à la fabrique.

M. Gaudry pense également que les autels peuvent être immeubles. « Les autels, dit-il, quant à leur construction, font, en général, partie de l'immeuble; car ils tiennent au sol; ils ne peuvent donc être supprimés ou subir des changements importants que par autorisation supérieure. La commune qui doit l'autel, doit seulement la construction; les ornements mobiliers de décoration, candélabres, croix, etc., font partie du mobilier. Un autel pourrait être mobile, et, dans ce cas, il conserverait son caractère mobilier. »

Mais, ajoute M. de Champeaux, si cet autel est mobile et qu'il puisse facilement être transporté d'un endroit dans un autre sans aucune détérioration, il n'a pas d'autre caractère que celui d'un meuble d'église et il est par là même à la disposition de l'administration fabricienne. Cette administration peut le remplacer par un autre; elle peut même le vendre s'il y a convenance à le faire, et, pour cela, elle n'a nul besoin de l'autorisation du conseil municipal.

Nous raisonnons toutefois ici pour le cas où il ne s'agit que d'un autel ordinaire, et non point d'un autel objet d'art dont la conservation peut intéresser l'histoire de la commune. Une circulaire ministérielle du 25 juillet 1848, et plusieurs autres, parle, en effet, des objets d'art des églises, comme de choses que les fabriques ne peuvent pas vendre sans une autorisation de l'autorité civile. Mais la jurisprudence que tendent à établir ces circulaires est peu acceptable du moins d'une manière générale. Dans tous les cas, elle est incapable de changer le droit d'après lequel les objets mobiliers et ustensiles de l'église, non placés à perpétuelle demeure, sont considérés

comme propriétés de la fabrique, et comme étant entièrement à sa disposition, puisqu'elle est l'établissement chargé par la loi de pourvoir à leur conservation, à leur entretien, et à leur renouvellement quand ils ont été reconnus hors de service.

Au surplus, si le droit paraît être pour les fabriques dans l'administration du mobilier des églises et, en particulier, de l'autel, il est vrai aussi qu'il peut n'être pas toujours convenable d'en user. Il faut savoir se renfermer dans les limites et condescendre quelquefois aux susceptibilités des populations. Il est d'ailleurs certain qu'en semblable matière, la fabrique ne doit pas agir en dehors du curé, pas plus que le curé en dehors de la fabrique et qu'il est toujours bon, pour obvier à tout conflit ultérieur, de s'autoriser de l'avis de l'évêque.

Une circulaire ministérielle du 12 mars 1849, dit qu'il faut, autant que possible, que les autels dans les églises, ainsi que les chaires, rétables, etc., ne soient pas en désaccord avec le style des monuments. Les fabriques et les curés doivent s'efforcer de faire disparaître des édifices religieux ces contrastes qui choquent tous les genres de goûts et qui sont contraires à la dignité artistique du culte.

Notre correspondant peut voir que la question ne manqué pas de difficultés; et dans le débat engagé il fera bien de procéder, autant que possible, avec l'assentiment de l'évêque et de son conseil de fabrique. Par le temps qui court, on ne saurait trop exécuter les lois jusques dans leurs moindres détails. L'esprit laïque et tracassier a pénétré jusques dans les conseils de fabriques; et il est bien porté de faire un peu d'opposition au curé et de le gêner même dans les choses les plus insignifiantes. L'immense majorité des fabriciens est d'une ignorance crasse, sur l'objet même de leur administration, et si on a le malheur de le leur faire savoir, leur orgueil se révolte, et d'auxiliaires bienveillants qu'ils devraient être, ils se transforment en véritables ennemis.

Q. — Est-ce que chaque département n'est pas obligé d'avoir un asile d'aliénés? De quelle autorité dépendent-ils? Est-ce que la loi concernant ces sortes d'établissements n'impose pas un aumônier par asile?

R. — Une loi du 30 juin 1838 et une ordonnance royale du 18 décembre 1839 ont établi et réglé ce qui concerne les hospices d'aliénés qu'on nomme ordinairement *asiles*.

Chaque département est tenu d'avoir un établissement public spécialement destiné à recevoir et à soigner les aliénés, ou de traiter à cet effet avec un établissement public ou privé, soit de ce département, soit d'un autre département.

Les établissements publics consacrés aux aliénés sont placés sous la direction de l'autorité publique et les établissements privés sous sa surveillance (*loi du 8 juin 1838, art. 2 et 3*). La di-

rection et la surveillance du gouvernement sont confiées au ministre de l'intérieur, qui nomme, auprès de chacun d'eux, une commission gratuite de cinq membres et un directeur responsable (*ordonnance au 18 décembre 1839, art. 1 et 2*).

Ni la loi du 30 juin 1838, ni l'ordonnance du 18 décembre 1839 ne parlent du service religieux dans ces hospices. Ils ont cependant une chapelle et un chapelain ou aumônier est attaché à l'établissement. Consulté pour savoir à quel titre il y était, le ministre de l'intérieur répondit et décida le 5 décembre 1843, « qu'il ne se trouve pas compris sous la désignation générale de préposé, adoptée par l'article 6 de l'ordonnance royale du 18 décembre 1839; que bien que placé sous la surveillance générale du directeur de l'établissement, en tout ce qui tient à l'ordre, à la discipline de l'établissement et à l'exécution du règlement intérieur, il était toutefois soumis en ce qui concerne ses attributions particulières, à des modes spéciaux de surveillance par suite desquels la responsabilité du directeur se trouve, à leur égard, moins étendue qu'en ce qui concerne les employés inférieurs de la maison.

« Il doit être nommé de la même manière que ceux qui sont attachés aux autres établissements de bienfaisance ou d'humanité conformément à ce qui a été établi par l'ordonnance royale du 31 octobre 1821. Sa position dans l'établissement est analogue à la leur.

« Il doit se conformer exactement au règlement intérieur de l'établissement, qui détermine les jours et heures des exercices religieux qui doivent avoir lieu.

Q. — Quelle est la jurisprudence générale d'après la législation ancienne et actuelle relativement aux jardins de presbytère.

R. — Une question pareille est trop générale, nous ne pouvons répondre qu'en termes généraux :

On entend sous la dénomination générique et usuelle de jardin, les terrains dépendant des presbytères, quelle qu'en soit la nature et de quelque manière qu'ils soient usités.

Ainsi un plant de pommiers, un bosquet, un petit pré ou un petit champ, etc., sont censés jardins, lorsqu'ils sont une continuation du jardin proprement dit, et qu'ils sont une dépendance du presbytère.

Les arbres fruitiers des jardins et dépendances d'un presbytère, s'ils meurent, s'ils sont arrachés ou brisés, appartiennent au curé, mais à la charge par lui de les remplacer par d'autres.

Un jardin de presbytère ne paie pas d'impôt. Mais cette exemption d'impôt ne s'applique pas aux terres séparées du presbytère et produisent un revenu, bien que ces terres fassent partie du presbytère.

Un curé peut, avec l'autorisation de l'évêque, louer le jardin de son presbytère, et la commune

ne serait pas fondée, dans ce cas, à demander la suppression de ce jardin.

Le ministre de l'intérieur, consulté sur ces deux questions, 1<sup>o</sup> si le curé ou desservant à qui il n'est pas fourni de jardin est fondé à exiger, à défaut de jardin, une indemnité pécuniaire; 2<sup>o</sup> si, lorsque le conseil municipal refuse d'allouer cette indemnité, il y a lieu, de la part du préfet, à la porter d'office au budget de la commune, a répondu « que le curé n'était pas en droit d'exiger l'indemnité qu'il réclamait, et que, dès lors, il n'y avait pas lieu de la part du préfet, à porter d'office au budget de la commune l'allocation que le conseil municipal n'avait pas cru pouvoir accorder. »

L'usage universel, surtout dans les campagnes est de fournir au curé un jardin. Il y en a, en effet, d'annexés à presque tous les presbytères. L'abbé de Boyer dit, d'après Boutaric, que cet usage existait aussi autrefois, et qu'il était si bien passé en droit, que l'on obligeait les paroissiens à le fournir. C'est sans doute à cause de cet ancien usage, passé en droit, que la loi du 18 octobre 1790, porte :

« Art. 9. Par jardin, l'assemblée nationale entend les fonds qui dépendaient du presbytère, dont le sol était en nature de jardin six mois avant le décret du 2 novembre dernier, en quelque endroit de la paroisse qu'ils soient situés, et de quelque étendue qu'ils soient; pourvu qu'elle n'excède pas celle qu'ils avaient avant la dite époque.

« Art. 10. Si le sol n'était pas en nature de jardin avant ladite époque, et qu'il n'y en eût point, ou s'il y en avait qui ne fussent pas de l'étendue d'un demi arpent, mesure de roi, il serait pris sur ledit sol une quantité suffisante pour former un jardin d'un demi-arpent d'étendue, mesure de roi. »

Mais une commune pourrait-elle réduire le jardin et l'enclos presbytéral à un demi-arpent (25 ares 54 centiares), sous prétexte que cette loi n'en exige pas davantage? Il est évident, répond Mgr Affre, que les lois qui ont dépouillés les curés et fixé à un demi-arpent le terrain réservé dans les biens vendus, sont implicitement abrogées par la loi du 2 avril 1817, laquelle admet les établissements ecclésiastiques à acquérir des immeubles, sans autre condition que l'autorisation du roi, lequel demeure juge de la quantité des biens qui excéderaient leurs besoins. Mais si les établissements ecclésiastiques, et par conséquent les cures, peuvent acquérir des immeubles d'une assez grande étendue, à plus forte raison peuvent-ils les garder quand ils en sont en possession. Au reste, quelle que soit l'étendue d'un jardin presbytéral, on ne peut rien en distraire sans une ordonnance royale, aujourd'hui un décret présidentiel.

« La loi du 18 octobre 1790, dit une décision ministérielle du 11 avril 1807, réservait seulement un demi-arpent pour les jardins des presbytères;



mais la loi du 18 germinal an x n'a pas reproduit cette restriction. » Les jardins des presbytères peuvent donc avoir aujourd'hui plus d'un demi-arpent d'étendue.

M. le Besnier dit que le ministre a décidé que dans l'étendue d'un demi-arpent n'étaient compris, ni les bâtiments, ni les cours, ni même les murs, haies ou fossés, et que le jardin devait avoir la contenance précitée *intra muros*. Cette décision, dont nous n'avons pas le texte, nous paraît rationnelle, et c'est toujours dans ce sens qu'on l'a entendu.

Si un gouvernement révolutionnaire, dit M. Dieulin, à propos de la loi du 18 octobre 1790, sentit la nécessité d'attribuer un jardin au curé, à plus forte raison cette jouissance doit-elle être accordée sous un gouvernement juste et réparateur. Le sort temporel des curés et desservants n'est pas d'ailleurs si avantageux et si brillant pour qu'on leur refuse la concession de cette faveur. On conçoit que, pour les villes, cet avantage ne puisse être partout accordé; mais pour les campagnes, il est toujours praticable et indispensable.

D'après une décision ministérielle, il n'est pas dû d'indemnité aux curés et desservants pour la jouissance d'un jardin, quand il ne peut leur en être fourni en nature.

« En imposant aux communes, dit le ministre de l'intérieur, l'obligation de procurer un jardin à leurs desservants et en déterminant l'étendue de ce jardin, on s'écarterait doublement de l'esprit et des termes de l'article 72 de la loi du 18 germinal an X. Cet article, en effet, disposait seulement que les anciens presbytères non encore aliénés seraient rendus aux curés ou desservants avec les jardins attenants. Mais, quant aux communes où il n'existait pas de presbytère, la loi se bornait à fournir à leurs desservants un logement et un jardin. Cette disposition a été complétée, au surplus, par le décret du 41 prairial an XII et par celui du 30 décembre 1809, d'où il résulte clairement que si les communes sont tenues de procurer un logement à leurs desservants, elles ne le sont pas d'y joindre un jardin.

« Tel est le droit strict; mais, dans la pratique, l'administration encourage toujours les communes qui ont des ressources à faire la dépense dont il s'agit. C'est un moyen d'adoucir, autant que possible, la condition si digne d'intérêt du clergé des campagnes. »

M. Gaudry pense, et nous sommes de son avis, que si l'on devait acquérir ou faire bâtir un presbytère, le curé pourrait exiger que l'on y attachât un jardin, dont l'étendue devrait être au moins celle déterminée par les lois des 18 octobre et 20 décembre 1790, c'est-à-dire de 25 ares environ.

Le curé ou desservant jouit du jardin du presbytère et de ses dépendances comme du presbytère lui-même. Il n'en peut pas changer la nature, il ne doit point, par conséquent, y pratiquer de fouilles nuisibles au sol, mais il a le droit d'y

faire toutes les plantations et d'en retirer tout le produit et tout l'avantage dont le terrain est susceptible. Il peut faire creuser dans l'enclos presbytéral un réservoir pour l'arrosement de son jardin et empêcher qu'on ne vienne puiser de l'eau à ce réservoir.

Lorsqu'il dépend du presbytère un terrain à destination de jardin, qui n'est ni clos ni cultivé, et où il s'est établi un sentier qui existe depuis plus de trente ans, le curé peut faire clore ce terrain et supprimer le sentier.

Les jardins et autres terrains dépendant du presbytère ne peuvent être considérés comme biens de main-morte.

## VARIÉTÉS

### Les nouvelles légendes des papes dans le Bréviaire romain

#### II

Changements ordonnés par Léon XIII<sup>1</sup>

#### C

##### SAINT PIE I

La leçon que le Bréviaire romain consacre à saint Pie I est, on le sait, d'une extrême brièveté.

Si courte qu'elle soit, elle a cependant été l'objet de nombreuses modifications.

Pour mettre nos lecteurs à même de bien juger de la différence qu'il y a entre l'ancienne rédaction et la nouvelle, nous allons les reproduire toutes les deux *in extenso*, en ayant soin de souligner dans la première les passages qui ont été supprimés et dans la seconde les phrases ou expressions qui ont été ajoutées.

Voici ce qu'on lisait dans l'édition d'Urbain VIII : « Pius Aquileiensis, imperatore Antonino Pio, Pontifex creatus, *pœnam statuit in sacerdotem cujus negligentia de sanguine Domini aliquid stillaverit. Pœnitentiam enim, inquit, agant quadraginta diebus, si in terram aliquid deciderit : si super altare, tribus diebus : si super linteum superius, quatuor : si in inferius defluerit, novem diebus : si usque ad quartum, viginti diebus : ubicumque ceciderit si recipi potest, lambatur : sin aliter, aut lavetur aut radatur : quidquid lotum aut rasum est comburatur et cinis in sacrarium reponatur. Multis præterea utiliter decretis, martyrio coronatur et sepelitur in Vaticano quinto Idus Julii cum sedisset annos novem, menses quinque, dies viginti septem et presbyteros decem et octo, diaconos viginti unum, Episcopos per diversa loca duodecim mense decembri, quinque ordinationibus creasset. »*

Voici par contre, ce qu'on lit dans l'édition de Léon XIII : « Pius, hujus nominis primus, Aquileiensis, *Ruffini filius, ex presbytero sanctæ Romanæ ecclesiæ Summus pontifex creatus est.*

<sup>1</sup> Voir l'Ami du clergé du 3 septembre.

Antonino Pio et Marco Aurelio imperatoribus augustis. Quinque ordinationibus, mense decembri, episcopos duodecim octodecim presbyteros creavit. *Estant nonnulla ab eo præclare instituta præsertim ut Resurrectio Domini nonnisi die Dominico celebraretur. Pudentis domum in Ecclesiam mutavit eamque ob præstantiam supra ceteros Titulos utpote Romani Pontificiis mansionem, Titulo Pastoris dicavit et in quæsaepem rem sacram fecit et multos ad fidem conversos baptizavit ac in fidelium numerum adscripsit. Dum vero boni Pastoris munus obiret fuso pro suis ovibus et Summo Pastore Christo sanguine, martyrio coronatus est quinto Idus Julii, ac sepultus in Vaticano.* »

Il y a, on le voit, entre les deux textes des ressemblances considérables.

I. *Suppressions.* Trois passages de la légende primitive ont été biffés par la Congrégation des Rites.

Le premier a trait aux peines portées contre les prêtres qui par négligence ont laissé tomber soit sur l'autel soit à terre des gouttes du précieux Sang.

Est-ce vraiment saint Pie I qui est l'auteur de cette décrétale? Plusieurs érudits l'ont cru, en particulier Pagi (*ap. Migne : Patrolog. lat. t. CXXVII, p. 1238*) et D. Martène (*De antiquis Ecclesie Ritibus lib. I, c. 5, art. 5*). Mais bien des raisons permettent d'en douter.

Raisons extrinsèques d'abord : aucun document ancien, ni le Catalogue de Libère, ni le Catalogue de Félix IV, ni l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, ni le *Liber Pontificalis*, ne parlent du décret en question comme étant l'œuvre de Pie I. Gratien est le premier qui le lui ait attribué. Or Gratien qui vivait au *xii<sup>e</sup>* siècle est, on en conviendra, une autorité de petite valeur quand il s'agit de faits remontant au second siècle.

Raisons intrinsèques ensuite : la décrétale dont nous parlons suppose clairement que dès l'an 150, on plaçait sur l'autel, pour la célébration du saint sacrifice, trois nappes en dehors du corporal. Or personne n'ignore<sup>1</sup> que l'usage des trois nappes ne remonte guère au-delà des Croisades. Le document le plus ancien à notre connaissance où il en soit fait mention est l'obituaire reproduit par Guérard dans son *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*<sup>2</sup>. Or cet obituaire est du *xiii<sup>e</sup>* siècle. Avant cette époque, il est vrai, et dès le sixième siècle, on avait l'habitude de recouvrir les autels de voiles de soie ou d'autres étoffes précieuses (*Gregor. Turon. : Hist. Franc. XXII. — Anast. Biblioth. : in Vitalian CXXXV, 15. — In Zach. CCXIX, 5*), mais la présence de ces voiles était purement facultative. Strictement il n'y avait de requis que le corporal. Ce qui le prouve, c'est que

saint Optat de Milève, qui vivait comme l'on sait au quatrième siècle, ayant à parler dans son livre contre Parménien (*De schismat. Donatist. lib. V*) du linge que l'on met sur l'autel pendant la messe se sert pour le désigner du nombre singulier : « *Quis fidelium nescit, in peragendis mysteriis ipsa lingua LINTEAMINE cooperiri?* »

D'après cela il semble manifeste que Gratien s'est trompé en attribuant à saint Pie I la paternité de la décrétale : *Si per negligentiam*. Ce n'est point ce pape qui en est l'auteur. La Congrégation des Rites a donc sagement agi en la faisant disparaître de sa leçon.

Une suppression dont on ne doit pas moins la louer, c'est celle du passage de la légende où il était affirmé que saint Pie I avait occupé « le siège de saint Pierre pendant neuf ans, cinq mois et vingt jours. »

Cette assertion, en effet, avait le grave inconvénient de ne reposer absolument sur rien.

Le plus complet désaccord existe parmi les savants relativement à la durée du Pontificat de saint Pie I.

Ainsi d'après le Catalogue de Libère, il aurait régné vingt ans, quatre mois et vingt jours :<sup>1</sup> d'après le *Liber Pontificalis*, un Catalogue de la Bibliothèque Vaticane publié par Schelstrate et un autre Catalogue de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford édité par Dodwel, dix-neuf ans quatre mois et trois jours : d'après le Catalogue d'Honorius d'Autun, dix-neuf ans six mois et vingt et un jours : d'après une liste trouvée à la Bibliothèque Vaticane par les Bénédictins de Solesmes, dix-neuf ans tout court : d'après le Catalogue de Félix IV et un manuscrit de l'abbaye de Corbie mis au jour par Mabillon, dix-huit ans quatre mois et trois jours : d'après un Catalogue de la Bibliothèque Colbert reproduit par Pagi, quinze ans quatre mois et vingt et un jours : d'après Eusèbe de Césarée, Nicéphore et Eutychius d'Alexandrie, juste quinze ans : d'après cinq manuscrits différents, l'un d'Anvers (*Edit. Papebrock*), l'autre du Vatican (*Edit. Vignoli*), le troisième de l'abbaye de Farfa (*Edit. Bianchini*), le quatrième de la Bibliothèque Colbert (*Edit. Pagi*), et un cinquième enfin qui se trouve dans l'*Histoire de la Basilique Vaticane* écrite au *xii<sup>e</sup>* siècle par Pierre Mallius (*Edit. Janning*), onze ans quatre mois et vingt et un jours : d'après un catalogue copié par Bianchini sur un manuscrit de l'église de Bergamo rédigé au neuvième siècle, onze ans trois mois et vingt et un jours.

Presque tous les chiffres intermédiaires entre vingt et onze ont eu, on le voit, leurs défenseurs. Quant à celui de neuf ans cinq mois et vingt jours qui figurait dans le Bréviaire avant la rescension ordonnée par Léon XIII, on ne le trouvait dans aucun document. Il était par conséquent fautif. En le biffant purement et simplement sans le

<sup>1</sup> Voir Martigny : *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* : v<sup>o</sup> *Nappes d'autel*.

<sup>2</sup> T. IV, p. 152. Il y est dit d'un seigneur : « *très nappas dedit ad cooperiendum altare.* »

<sup>1</sup> Ce chiffre est celui de l'Édition de Boucher et de Schelstrate. — D'après Henschenius, c'est 15 ans quatre mois et 20 jours que l'on devait lire.



remplacer par rien, les correcteurs pontificaux ont fait acte de critique sagace et prudente.

Le troisième passage supprimé par la Congrégation des Rites est relatif aux diacres ordonnés par saint Pie I.

D'après l'ancienne légende, le nombre de ces diacres aurait été de vingt et un : *diaconos viginti unum*.

Ce chiffre était-il authentique? Oui, répondaient un certain nombre de critiques, car c'est celui qu'on trouve dans le catalogue de Libère, dans le *Liber Pontificalis* et dans le Codex xxxix de la Bibliothèque Palatino-Vaticane édité par Papebrock.

Non, ripostaient la plupart des savants modernes, car à moins d'admettre, ce qui n'est pas prouvé, qu'une mortalité extraordinaire s'est mise parmi les diacres sous le pontificat de saint Pie I, on ne saurait croire que ce pape ait élevé autant de clercs à l'ordre lévitique. Saint Pierre d'après le catalogue de Félix IV n'en a ordonné que sept, saint Clément que deux, saint Anaclet que trois, saint Evariste que neuf, saint Alexandre que deux, saint Siste que trois, saint Télesphore que huit, saint Hygin que cinq. Et cependant ces pontifes ont chacun en moyenne fourni une carrière aussi longue que saint Pie I.

Comment se fait-il que sous le règne de ce dernier pape il y ait eu un si grand nombre d'ordinaux au diaconat? Ce chiffre de vingt et un est en contradiction avec tout ce que nous savons de l'antiquité ecclésiastique. Dans la primitive église, en effet, les diacres étaient très peu nombreux. Rome n'en avait que sept au temps de saint Corneille, en 251 (*Eusèbe, Hist. Eccl. VI, 43*). Prudence dit la même chose de cette cité du temps de S. Laurent (*Peristeph. II*), et de celle de Sarragosse du temps de S. Vincent (*Ibid. V*), c'est-à-dire sous Dioclétien. Le quatorzième canon du Concile de Néocésarée avait ordonné qu'il n'y en aurait pas davantage même dans les plus grandes villes. Aussi S. Jérôme nous dit-il que de son temps, c'est-à-dire au IV<sup>e</sup> siècle les diacres étaient fort considérés précisément à cause de leur petit nombre (*Epist. LXXXV*). Les choses étant telles, il est très difficile pour ne pas dire impossible d'admettre qu'en l'an 150, pendant un pontificat dont la durée probable n'a guère été que d'une dizaine d'années, Rome ait vu ordonner jusqu'à vingt et un diacres. Ce chiffre est évidemment enflé. Baronius lui-même, un des rédacteurs du Bréviaire en est convenu, car dans ses Annales à la suite du texte du *Liber Pontificalis* concernant saint Pie I (*Ad an. 167, n° 3*) on lit cette remarque : « *Sed puto in diaconorum numerum mendum irrepsisse.* »

Cette seconde opinion, il faut en convenir, était la mieux fondée en raison. La Congrégation des Rites la faite sienne en supprimant le passage en question.

II. Additions. Toutes les additions faites à la leçon de Pie I n'ont pas la même importance. Il

y en a une qui est purement littéraire, je veux parler de cette périphrase dont se sont servi les correcteurs pour raconter le martyre du saint pape : *Dum vero boni Pastoris munus obiret fuso pro suis ovibus et summo Pastore Christo sanguine*. Il y en a une autre qui a simplement pour but de rappeler au lecteur quel est, si je puis ainsi dire, le n° d'ordre occupé par le pontife dont on va raconter la vie, parmi les papes du même nom : *hujus nominis primus*. Il y en a une troisième enfin qui énonce un fait dont personne n'a jamais douté, à savoir qu'avant son élévation au souverain pontificat saint Pie I. était prêtre de l'Eglise-romaine : *ex presbytero sanctæ Romanæ Ecclesiæ presbyter*.

Parmi les passages ajoutés par la Congrégation des Rites quatre seulement méritent de fixer notre attention.

Le premier est relatif au père de saint Pie I. La nouvelle leçon porte qu'il était fils de Ruffin : *Ruffini filius*. Ces mots sont tirés du *Liber Pontificalis*. En les insérant dans la légende, les correcteurs pontificaux ont sans doute voulu corroborer indirectement du moins l'opinion des critiques qui, comme D. Guéranger<sup>1</sup> par exemple, regardent le nom de *Pius* non pas comme le *nomen*, mais comme le *cognomen* de notre Pontife. Etant fils de *Ruffinus*, son nom de famille était aussi *Ruffinus*. *Pius* est un surnom qu'il mérita par sa piété soit envers Dieu soit envers ses parents.

Après la généalogie, la chronologie.

La seconde addition de la Congrégation des Rites porte sur la date de l'élection de saint Pie I. Dans l'ancienne légende il était dit que ce pape était monté sur le trône de saint Pierre sous le règne d'Antonin, *imperatore Antonino Pio*. Cette indication était bel et bien vague et laissait le champ ouvert à bien des hypothèses. Et de fait, une grande controverse s'était élevée au sujet de l'époque où avait commencé le pontificat de saint Pie I. Les uns à la suite de saint Irénée (*adv. Heres. lib. III, c. 3*) d'Hégésippe et d'Eusèbe de Césarée (*Hist. Eccl. lib. IV, c. 21*) soutenaient que saint Anicet n'avait siégé qu'après saint Pie I : les autres, au contraire, à la suite de saint Optat de Milève (*adv. Parmen. lib. II*) et de saint Augustin (*Epist. 165*) affirmaient qu'il avait régné avant. Les uns et les autres appuyaient leur dire sur des documents paléographiques sérieux<sup>2</sup>.

Les correcteurs pontificaux, conscients des difficultés qu'il y aurait à vouloir concilier ces différents textes, ont laissé subsister le débat. Seulement ils ont précisé la donnée chronologique de l'ancienne leçon en ajoutant aux mots *imperatore Antonino Pio* ceux de : *et Marco Aurelio imperatoribus augustis* d'où il ressort que l'élec-

<sup>1</sup> Sainte Cécile. p. 157.

<sup>2</sup> Voir sur ce point de critique : Migne (*Patrol. lat. t. cxxvii, col. 1187 et seqq., passim.*) Tillemont : (*Mémoires, t. II, p. 611*) et Papebrock (*Conatus Chronico-Historicus dans Acta Sanct., t. XIII, p. 24*).

tion de saint Pie I a eu lieu pendant le règne commun d'Antonin et de Marc-Aurèle, c'est-à-dire entre l'année 139 date de l'association de ce dernier prince à l'Empire et l'année 161 date de la mort d'Antonin<sup>1</sup> (Tillemont, *Hist. des Emp.* t. II, p. 378).

Après la fixation de la date d'avènement, l'énumération des œuvres.

La troisième addition faite à la légende de saint Pie I consiste dans la phrase suivante : *Etant nonnulla ab eo præclare instituta præsertim ut resurrectio Domini nonnisi die Dominico celebraretur.*

Quels sont ces « præclare Instituta » auxquels font allusion ici les correcteurs pontificaux ? Probablement l'ordonnance relative au baptême des Cérinthiens dont il est question dans le *Liber Pontificalis* : *Hic constituit hæreticum venientem ex Judæorum hæresi suscipi et baptizari* : probablement peut-être aussi le décret sur les biens de l'Eglise dont parle Baronius (ad ann. 167 n° 3) : *Constitutum fecit... ne prædia divinis usibus tradita humanis inserviant.*

Parmi ces diverses constitutions, nous dit la nouvelle légende, on distingue surtout celle qui a eu pour but de fixer la célébration de la fête de Pâques au dimanche.

Cette décrétale est-elle vraiment l'œuvre de saint Pie I ? Oui, si l'on en croit la première épître de ce pontife où on lit en toutes lettres (*Migne Patrol. lat. t. cxxx, col. 111*) : *Volumus quod Pascha Domini, die Dominica annuis solemnitatibus sit celebrandum.* Mais faut-il en croire cette épître ? N'est-elle pas apocryphe ? Plusieurs critiques français, je le sais, ont soutenu cette thèse, mais leurs arguments ont été victorieusement réfutés par Fontanini (*Migne : Patrolog. græc. t. v, col. 1035*) en sorte qu'aujourd'hui il n'est plus permis de douter de l'authenticité de la décrétale en question.

La lettre de saint Pie I n'est pas du reste la seule preuve sur laquelle nous nous basons pour attribuer à ce pontife l'ordonnance sur la célébration de la Pâque. Le *Liber Pontificalis*, d'une part, est d'accord avec les Actes de sainte Praxède (*act. Sanct. t. v, junii, p. 130 et seqq.*) pour affirmer que c'est bien lui qui en est l'auteur et d'autre part on lit ce qui suit dans la *Chronique* d'Eusèbe : « *Sancitum est à Pio ut Resurrectio Dominica die Dominico celebretur quod à pluribus postea pontificibus confirmatum est.* »

Ce n'est pas à la légende, on le voit, que la Congrégation des Rites a ajouté à notre leçon la phrase que nous venons de discuter.

Ce n'est pas sans raison non plus qu'à la fin de la légende elle a, dans une quatrième et dernière

addition, affirmé que c'était saint Pie I qui avait consacré au culte la maison de Cornelius Pudens, le fils du sénateur où loge saint Pierre et le père des deux saintes vierges Praxède et Pudentielle, car quoi qu'en aient dit Tillemont (*Mémoires, t. II, p. 615 et seqq.*) et ses consorts, il n'est peut-être pas dans toute l'histoire ecclésiastique de fait mieux constaté que celui-là.

On en a pour preuves en effet :

1° Le *Liber Pontificalis* qui dit expressément de saint Pie I : « *Hic ex rogatu beatæ Præcedis dedicavit Ecclesiam Thermas Novati in vico Patricii in honorem sororis suæ sanctæ Potentianæ, ubi et multa dona obtulit, ubi sæpius sacrificium Domino offerens ministrabat, imo et fontem Baptismi construi fecit, manu sua benedixit et consecravit et multos venientes ad fidem baptizavit in nomine Trinitatis.* »

2° Les deux lettres de saint Pie I à saint Just de Lyon, lettres qui ne sont pas moins authentiques que l'encyclique relative à la célébration de la Pâque dont nous avons parlé plus haut, ainsi que l'a démontré Mgr Freppel (*Les apologistes chrétiens au II<sup>e</sup> siècle, p. 394*) et où il est dit que le prêtre Pastor (le propre frère du pape) a érigé un *Titulus* c'est-à-dire un lieu de réunion pour les fidèles dans la maison de la vierge Euprepia.

4° Les Actes de sainte Pudentielle et ceux de sainte Praxède qu'on peut voir dans les Bollandistes, les premiers au 19 mai et les seconds au 21 juillet.

4° La tradition de l'Eglise Romaine qui a toujours regardé le titre cardinalice encore aujourd'hui existant de sainte Pudentielle comme ayant été fondé par saint Pie I.

5° Enfin et surtout la fameuse trouvaille d'Aringhi (*Roma subterranea. t. II, p. 305*). Cet illustre archéologue a découvert dans la catacombe de sainte Priscille sur la *Via Salaria* une peinture contemporaine de saint Pie I. Ce pontife y est représenté vêtu du *colobium* et assis sur une chaire épiscopale. La vierge sainte Praxède est debout devant lui tenant un voile déplié<sup>1</sup>. Le pape lui impose les mains. Un prêtre assiste à cette cérémonie sainte. C'est saint Pastor.

Ce monument si longtemps enfoui dans l'obscurité des catacombes est une preuve sans réplique de la réalité des relations de sainte Praxède avec l'illustre pontife qui reçut sa consécration virginale et par conséquent la justification de l'origine attribuée par la nouvelle rédaction du Bréviaire à la Basilique de sainte Pudentielle<sup>1</sup>.

(A suivre.)

<sup>1</sup> Nous croyons que le mot *augustus* désigne ici le pouvoir impérial en général et non pas cette chose particulière qu'on appelait alors la dignité augustale. L'addition de la Congrégation des Rites autrement n'aurait aucun sens. Marc-Aurèle ne fut jamais *auguste* en même temps qu'Antonin : il ne le devint qu'à la mort de ce dernier. Auparavant il n'avait que le titre de César.

<sup>1</sup> Voir le *fac simile* de cette peinture dans Migne, *Patrolog. lat. t. CXXVII, p. 1235*, avec la longue note explicative de Bianchini.



## COURRIER DE L'UTILE

## RÉPONSES A DIVERS ABONNÉS

1<sup>o</sup> Pour tanner les peaux de lapin, de mouton, etc., on commence par les nettoyer avec soin, et on enlève toute la chair. Ensuite on les étend sur des cadres et on les y fixe avec des clous. Ces cadres sont placés sur des tréteaux de manière que le poil soit en dessous et l'intérieur de la peau au dessus. On verse sur ce côté une infusion de sumac faite dans les proportions de 500 grammes pour quatre litres d'eau. On fait pénétrer ce tan dans le cuir en appuyant sur la peau avec force et en la piquant très légèrement en divers endroits et l'on fait sécher. On retourne alors le cadre de façon que le poil soit en dessus; on le lave soigneusement avec une forte solution de savon alcalin (savon vert), ensuite avec de l'eau jusqu'à ce qu'elle en sorte claire. On laisse sécher, et l'on tanne de nouveau avec une infusion semblable de sumac. Quand tout est bien sec, on l'unit et on l'adoucit en frottant à la pierre ponce.

2<sup>o</sup> La cigüe est nuisible aux lapins. Nous lisons dans Vérardi qui a beaucoup écrit sur l'élève du lapin cette phrase significative : Il faut observer de ne pas présenter à ces animaux ce que le bétail refuse, par exemple, la jusquiame noire, les colchiques, la *cigüe*, le mouron rouge.

3<sup>o</sup> Il n'existe pas de substance pour recoller solidement le marbre. La matière employée généralement par les sculpteurs est la gomme laque.

Pour le marbre blanc on emploie la gomme laque blanche; pour le gris, on ajoute à la gomme laque rouge ou blanche, une certaine quantité de noir de fumée; pour le noir une plus grande quantité de ce même noir de fumée.

Faites chauffer le marbre, ni trop ni trop peu. L'excès de chaleur brûle la gomme laque, l'insuffisance n'opère pas la fusion. L'ouvrier que nous avons consulté nous a dit, sans pouvoir mieux préciser : il faut qu'on ne puisse y tenir le doigt. Appliquez alors sur les parois de la cassure la gomme laque et rapprochez exactement, solidement, les morceaux et les maintenez ainsi sur une surface bien plane, jusqu'à ce que la cohésion soit accomplie.

Au bout d'un instant, on peut verser de l'eau fraîche pour hâter le refroidissement.

4<sup>o</sup> On indique la composition suivante comme le meilleur mastic pour la greffe des arbres à fruits :

Poix blanche, 10 parties.

Poix noire, 1 partie.

Cire, 3 parties.

Coupez en morceaux; faites fondre d'abord la cire, ajoutez les deux autres substances, remuez jusqu'à ce que le mélange soit complet.

Pour s'en servir, on est obligé de faire fondre de nouveau. Un autre inconvénient, c'est que la poix blanche fond au soleil, quand la chaleur est excessive et que la poix noire se dessèche et se fendille. Il est donc plus simple d'acheter une boîte d'onguent connu dans le commerce sous le nom d'onguent de l'Homme-le-Fort. Il s'applique à froid, ne s'altère point à l'air, et se vend à bas prix. La boîte ne coûte que soixante centimes.

5<sup>o</sup> Il est possible que les fourmis détruisent insectes, pucerons et autres ennemis des arbres, mais il est certain qu'elles rongent les jeunes pousses. Notre honorable correspondant, s'il est bon observateur, pourra s'en convaincre.

6<sup>o</sup> Il n'est point nécessaire de faire chauffer les produits à distiller. Si les fruits sont juteux, il suffit de les mettre dans un fût. La fermentation s'établit d'elle-même. S'il s'agit de prunelles, pommes, poires sauvages, où le jus est peu abondant, il faut ajouter environ 15 litres d'eau par tonneau de 200 litres.

Ne pas enfoncer la bonde tant que la fermentation n'est pas terminée.

7<sup>o</sup> Nous avons déjà répondu à cette question : Y a-t-il un remède contre le salpêtre des murs?

Ce remède est encore à trouver. Pour diminuer le mal, les architectes conseillent d'assainir par l'aération et le dégagement des murs.

Si seulement quelques parties inférieures sont atteintes, on peut reprendre le mur en sous-couvre et substituer aux matériaux spongieux, des pierres dures et inattaquables.

Souvent on a enduit la muraille de ciments hydrofuges, composés de minium, de verre, de débris de porcelaine, de tessons de poterie, réduits en poudre et mêlés à la chaux vive, mais nous le répétons, ce moyen n'est qu'un palliatif.

8<sup>o</sup> Il faudrait tout un livre pour expliquer l'art de la dorure. On peut consulter dans la collection des manuels Roret : Dorure et argenture sur métaux, au feu, au trempé, à la feuille, au pinceau, etc., par Mathey et Maigne.

IMPRIMATUR!

Lingonis, die 9 septembris 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis*.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDAUD.

## ÉLECTIONS GÉNÉRALES DE 1885

## Brochures à propager

Toute personne qui demandera pour *trois francs* de livres ou de brochures dans la liste ci-dessous, recevra, *gratuitement*, à son choix, ou le journal hebdomadaire le *Paysan*, pendant trois mois, — ou l'*Ami des Livres*, pendant un an.

- Avant le combat.** Brochure in-18 » 25 c.  
**Catéchisme politique** (petit), brochure in-18 de 36 pages. » 10 c.  
**Causeries électorales.** *De l'action du clergé dans les élections.* Brochure in-18 de 72 pages. » 10 c.  
**Cléricalisme (le) et l'Esprit moderne.** 1 volume gr. in-12 de xx-155 pages. 2 fr.  
**Comme quoi les cléricaux ont sauvé trois fois la vie à M. Jules Ferry.** Brochure in-32 de 34 pages. » 10 c.  
**Devoirs (les) du chrétien dans la vie civile,** par Mgr Freppel, évêque d'Angers. Brochure in-18 de 36 pages. » 25 c.  
**Appel aux ouvriers,** par Léon Gautier. Brochure in-32 de 78 pages. » 25 c.  
**Catéchisme social et politique,** d'après les principes du bon sens, du droit naturel et de la civilisation chrétienne, dédié par un Citoyen à ses Concitoyens. Brochure in-32 de 96 pages. » 25 c.  
**Dime (la), la Corvée et le Joug,** par un ami du peuple. Brochure in-18 de 36 pages. 10 c.  
**Eglise (l') et l'État,** leurs rapports et leurs droits. Brochure in-32 de 33 pages. » 10 c.  
**Faux républicains (les)** *Seconde aux radicaux,* par l'auteur de la *Première aux radicaux.* Brochure in-18 de 64 pages. » 25 c.  
**Manuel du bon Français,** 4<sup>e</sup> édition, soigneusement revue et complétée. 1 vol. in-12 de 130 pages. » 60 c.  
**Monarchie et République,** à tous les hommes de bonne foi. Brochure in-18 de 34 pages, 15 c.; les 13/12, 1 fr. 50; par cent exempl., 10 fr. *franco* par la poste.  
**Nobles et Paysans,** par un campagnard. 1 petit vol. in-32 de 128 pages. » 25 c.  
**France (la) avant 1789,** par Eugène Loudun. Brochure in-32 de 103 pages. » 25 c.  
**Garibaldi en France,** par A. Vuilletet. Brochure in-32. » 25 c.  
**Les Sociétés secrètes,** par Claudio Jannet. Brochure in-32. » 25 c.  
**Histoire de la Commune,** par Adrien Soisy. Brochure in-32. » 25 c.  
**Histoire des paysans,** par Terrier de Lorey. Brochure in-32. » 25 c.  
**Le 21 janvier 1793,** par Maxime de la Rochelle. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Massacres de septembre,** par Georges de Cadoudal. Broch. de 36 pages. » 20 c.  
**Père Chopinard (le),** ouvrage couronné par la Société française de tempérance (médaille d'argent). Brochure in-32 de 71 pages » 25 c.  
**Première (la) aux radicaux,** par un laïque. 1 petit vol. in-32 de 64 pages. » 25 c.
- Programme (un) conservateur,** étude constitutionnelle. 1 vol. grand in-8 de 200 pages. 3 fr.  
**Programmes républicains (les),** et le programme monarchique par André Barbès. Brochure in-32 de 33 pages. » 10 c.  
**Radicaux et Cléricaux,** par Saint-Genest. Brochure in-18 de 56 pages. » 50 c.  
**Opinion (l') de M. de Bismark sur les affaires de France.** Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**Ouvrier (l') du temps jadis.** Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**Révolution (la) jugée par les révolutionnaires,** par Xavier Roux. Brochure in-32. 25 c.  
**Robespierre,** par Adrien Maggiolo. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Tribunal (le) révolutionnaire,** par Robert Nuay. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Victimes (les) populaires de la Révolution,** par Urbain Guérin. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Volontaires (les) de 1792,** par A. Rastoul. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Réforme (de la) et de l'organisation normale du suffrage universel,** par Henri Lasserre, 1 vol. grand in-8 de 178 p. 3 fr.  
 — LE MÊME. 2<sup>e</sup> édition. in-12. 2 fr.  
**Qui a fait la France?** Brochure in-32 de 34 pages. » 10 c.  
**République (la) devant la question sociale,** par André Barbès. Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**République (la) dévoilée au peuple.** 4 vol. in-18 de 155 pages. » 40 c.  
**République, Empire ou Royauté.** Brochure in-12 de 36 pages. » 50 c.  
**République (la) et la Magistrature.** 1 vol. in-12 de 245 pages. 2 fr.  
**République (la),** Oui! Les radicaux, jamais? Brochure in-18 de 20 pages. » 10 c.  
**Royauté (la), les Républiques.** 1 vol. in-12 de 350 pages. 4 fr.  
**Charges (les) d'un contribuable.** » 60 c.  
**Concordat (le) et les articles organiques.** » 50 c.  
**Denier (le) des écoles.** » 10 c.  
**Dix ans de République.** » 10 c.  
**Ennemis (les) de la République.** » 10 c.  
**Hommes (les) noirs à travers le monde.** Prix. » 10 c.  
**Internationale (l').** » 20 c.  
**Le 34<sup>e</sup> milliard.** » 10 c.  
**Livre (le) d'or des républicains.** » 10 c.  
**Monarchie (la) c'est la liberté.** » 15 c.

## DÉCOUPAGE des BOIS &amp; MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

Articles Religieux: Christs, statuette, bénitiers, etc.  
 Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 81, rue Le Peletier, Paris.

**DESSINER**  
 POUR IMPRIMER SOI-MÊME À L'INFINI  
 Ecriture, Dessin, Musique,  
 ou Caractères d'Imprimerie.  
**DEPUIS 25 FRANCS**  
 Système à la portée d'un Enfant  
 PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fra



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**

Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

**M** SON ROUASSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le  
cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTI, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**COLTAT & C** 116 rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus  
ancienne de France. Félix  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

**VITRAUX PEINTS**

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. E. HUCHER père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM  
et de la PALESTINE. V<sup>r</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** H. GARNIER, Boulevard d'Entfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).



LE

**GOUDRON GUYOT**

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ven-**  
**sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flas. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

ÉDITION et ADMINISTRATION : Librairie VOT PALMÉ, Dir<sup>e</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 38 :

PRÉDICATION : Pour le 18<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : l'Oraison dominicale. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Indulgence de l'autel privilégié quand on célèbre une messe de saint. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Un curé a-t-il le droit de bénir solennellement une statue du Sacré-Cœur ou une croix élevée sur une place publique ? — L'expression : *bénir un mariage* n'est-elle pas inexacte et dangereuse ? — Une veuve qui n'a pas reçu la bénédiction nuptiale à son premier mariage, peut-elle la recevoir au second ? — Peut-on donner la bénédiction nuptiale pendant l'octave de l'Épiphanie ? — Doit-on réciter les prières fériales à la vigile de saint Jean-Baptiste ? — Fait-on les baisers aux messes de *Requiem* ? — Peut-on couvrir les chandeliers de mousseline noire ? — Peut-on chanter la messe des Anges pour la sépulture d'un enfant ? — Doit-on attendre la réponse des chœurs avant de continuer, après le *Pater* et à *Pax Domini* ? — Y a-t-il une règle pour s'asseoir sur la miséricorde ? — Peut-on déposer ses lunettes sur l'autel ou sur le gradin ? — Les tentures rouges sont-elles défendues le Jeudi-Saint pour le pourtour de l'autel ? — Pour se procurer des chapelets indulgenciés, peut-on envoyer le prix avant qu'ils n'aient reçu l'indulgence ? — L'huile des infirmes à laquelle ont été mêlées quelques gouttes du Saint Chrême est-elle encore valide et licite ? — Le prêtre binaire ne peut-il, au moyen de sa messe de binage, décharger la fabrique d'une obligation de faire appliquer la messe et lui laisser l'honoraire ? — Un curé dont la paroisse confiée à un diocèse étranger a-t-il juridiction pour confesser sur le territoire de ce diocèse ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Peut-on mettre à la raison un maire qui, au mépris du règlement arrêté entre l'Evêque et le Préfet, a fait sonner les cloches le 14 juillet par d'autres que le sonneur de la fabrique ? — Peut-on attaquer un conseiller municipal qui, de son chef et usurpant les fonctions du maire, a pavisé le clocher et le presbytère ? — La loi scolaire accorde-t-elle huit jours de vacances avant la première communion ? — VARIÉTÉS : Les nouvelles légendes des Papes dans le Bréviaire Romain. — COURRIER DE L'UTILE : Soins à donner aux futailles. — Recettes diverses.

## NOTES LITTÉRAIRES

### La Politique d'un Villageois

Par André BARBES

rédacteur en chef du *Paysan*

Un beau volume in-18 de xu-280 pages. — Prix 2 francs.

Voici en quels termes le *Paysan* (numéro de dimanche, 13 septembre courant) fait l'analyse et l'éloge de cet intéressant volume, tout de circonstance :

Notre rédacteur en chef nous permettra de prendre la place habituellement consacrée à sa Chronique pour présenter aux lecteurs du *Paysan* le volume qu'il vient de faire paraître.

La présentation sera facile, car, à dire le vrai, la *Politique d'un Villageois* n'est que le recueil des articles écrits par M. André Barbès, spécialement pour ce journal.

Nos abonnés et nos lecteurs connaissent donc la verve satirique, la bonhomie charmante, la délicatesse exquise de ce style simple, sans prétention, qui arrive cependant à de véritables effets de grandeur, de force et de sensibilité.

On se demande comment l'homme qui s'était plutôt révélé orateur de réunions publiques, abandonnant de préférence la tribune politique, tan-

tôt jetant au milieu des auditeurs une phrase brève et incisive, tantôt laissant tomber des paroles enflammées, a pu, en parlant des champs et du village, se transformer lui-même, se confondre avec les personnages qu'il a mis en scène, et arriver à cette simplicité d'allures qui est un des plus grands mérites de l'œuvre.

Le secret de cette transformation nous est livré par M. André Barbès lui-même dans une page, qui ouvre le volume, dédié par l'auteur à son fils aîné :

« Comme la mienne, dit M. André Barbès, ton enfance s'est écoulée dans ce coin de terre provençale où les travailleurs sont encore des hommes de foi et de patriotisme. Les fils de ces travailleurs sont tes camarades d'école, comme leurs pères ont été mes premiers compagnons de classe et demeurent aujourd'hui mes meilleurs amis.

« Ces hommes, tu le vois, je ne les ai point oubliés ! Ils sont revenus si souvent à ma pensée que, quelquefois, leurs traits se sont reproduits d'eux-mêmes sous ma plume. Dans ces pages, ce sont eux, presque toujours, qui pensent, parlent et se meuvent avec l'honnêteté de leur âme, la droiture de leur esprit et la franchise de leurs allures.

« Partout où la nécessité et le devoir m'ont fait planter ma tente de voyageur, je me suis tourné avec sympathie vers ces visages connus et aimés. J'ai retrouvé chez les paysans de Provence, de Sologne, de Vendée, du Morvan et d'Auvergne les caractères familiaux de la grande race. Je me suis senti à l'aise, assis à leur foyer, recueillant leurs récits et écoutant leurs vieilles chansons.



Et sitôt que j'apercevais devant la ferme les enfants qui jouaient, les cheveux au vent, je pensais à toi, mon ami, lorsque, au désespoir de ta grand'mère, tu déchirais tes vêtements à escalader les murs et à grimper aux arbres. »

Pour nous démontrer que c'est bien là ce qui lui a donné cette inspiration merveilleuse qui lui a fait décrire les scènes de la vie rurale avec une si exacte vérité, l'auteur rappelle deux petits événements de la vie de son fils, et, en deux phrases, pour ainsi dire, il achève deux petits tableaux de genre, d'une grande délicatesse de touche et d'une grande vérité de couleur :

« Car, toi aussi, ajoute-t-il, tu as grandi à l'air libre! Te souvient-il de ce jour où, te promenant à travers champs, tu découvris un perdreau blessé qui s'enfuyait sous les vignes? Tu t'élanças, tu le poursuis, bondissant comme un jeune chevreuil, en poussant tour à tour des cris inarticulés de joie ou de crainte. Enfin tu reviens, échevelé, le visage empourpré, l'œil plein de triomphe, serrant dans ta petite main et montrant avec orgueil ton prisonnier, qui se débattait et secouait sur toi sa plume humide de sang.

« Et tes échappées d'oiseau fuyant la cage, lorsque tu t'en allais loin des maîtres et des livres, par les grands chemins pleins de poussière ardente et que, poursuivi, tu te cachais, comme ton perdreau, derrière la feuillée des vignes, ou parmi les blés hauts et épais?

« Dis-moi si ces souvenirs ne t'attachent pas, dis-moi si ton cœur ne palpite pas avec une émotion plus vive et plus douce, aux lieux où il a battu ses premières pulsations? »

Mais ce ne sont pas seulement des descriptions que contient ce volume. Ce ne sont pas des pages dans lesquelles l'auteur se soit simplement complu à retracer des souvenirs. Parfois, l'orateur et le journaliste s'y retrouvent. Il est telles pages qui rappellent la manière de Paul-Louis-Courier, par l'ironie mordante et la raillerie fine.

Le *Songe de Beccarut*, par exemple, est un véritable pamphlet, mais c'est le pamphlet sans violence d'expressions, sans exagération de pensées, et la prière adressée à Dieu par Nicolas Beccarut, lui demandant de ne jamais donner la parole aux ânes et de la retirer à ceux qui l'ont, est la conclusion d'une ingénieuse satire des hommes du présent.

On peut en dire autant de la *Politique de Farrouillet*.

C'est dans un café du village que Farrouillet, le gros éleveur d'animaux, discute la politique avec Minard, son compère. Farrouillet ne lit pas les journaux, mais il a un moyen infailliable pour apprécier les actes du gouvernement, et il donne sa formule toute crue, sans ménager les mots : — « Si je vends bien mes cochons, dit-il, le gouvernement va bien; si je les vends mal, le gouvernement va mal... Tant valent les cochons, tant vaut la politique! »

À côté de ces saillies, un peu vives, mais si vraies, il est des scènes touchantes, qui émeuvent véritablement, et arrachent des larmes. La *petite Chenu* est une simple histoire dans laquelle une pauvre petite fille convertit son père, un libre-penseur en sabots, le jour de sa première communion.

Pas de phrases, pas de discours, rien qu'un récit presque naïf; mais comme les personnages sont vivants! comme la scène est exactement retracée!... On entend, on voit, et on se trouve délicieusement ému.

Ce qui ressort de la lecture de ce volume, c'est

que la meilleure politique est celle qui a pour objet : Dieu et la Patrie.

L'auteur montre sa pensée dans la Dédicace adressée à son fils, et il le fait en termes si éloquents que nous croyons devoir les reproduire :

« D'ailleurs, le paysan représente la plus belle et la plus grande des causes : la cause de la terre, c'est-à-dire la cause de l'humanité! La terre nous voit naître, vivre et mourir. Elle nous donne le pain qui nous nourrit, elle se féconde de nos sueurs, et reçoit enfin dans son sein notre dépouille mortelle.

La terre, c'est la vivante affirmation de la Patrie!

Pendant la paix, le paysan constitue par son travail la première des richesses nationales; pendant la guerre, il marche en héros à la frontière envahie, car il sait qu'il défend la pierre de son foyer et la tombe de ses pères. Sa religion, c'est d'adorer Dieu sous le grand ciel quand le soleil fait germer dans le sol le grain endormi, monter les sèves printanières et mûrir les moissons. Sa politique, c'est le patriotisme et le bon sens, politique pleine de vérité et de grandeur que celle-là!

« Qu'on ne parle plus au paysan de compétitions misérables, de luttes égoïstes de parti! Il méprise les intrigues et ne veut plus envisager que les intérêts supérieurs de la Patrie. Il donnera sa sueur et son sang pour la France, il mourra, s'il le faut, en combattant pour elle, et, au champ d'honneur, comme au village, il veut, pour sa tombe, une croix.

« Dieu, voilà sa religion! Patrie, voilà sa politique!

« J'avais à peine vingt ans, lorsque tu vins au monde, mon enfant; aussi bien me semblait-il parfois que nous avons grandi ensemble, et qu'à l'amour et à l'autorité du père je joins, pour toi, la tendresse du frère et la confiance de l'ami.

« Plus rapprochés par l'âge, nous battons d'un même cœur, n'est-ce pas, et je crois qu'avec toi j'ai partagé mon âme! Tu veux être soldat, comme j'ai voulu l'être? J'en suis heureux! Mais souviens-toi que la politique du paysan est aussi la politique du soldat.

« Enfant, que ton Dieu et ta patrie soient tes premières amours sers-les toute ta vie avec passion, et comme leurs noms furent mis dans ton cœur, fais-les graver aussi sur la lame de ta jeune épée. »

Tout le monde voudra parcourir le volume de M. André Barbes. *La Politique d'un Villageois* arrive à son heure et à son moment. La lecture en convient à tout le monde, et quoique l'auteur prétende ne pas avoir écrit pour les raffinés des lettres et de la politique, nous sommes assurés que ceux-ci comme ceux-là voudront connaître ces pages où le style a autant de grâce que la pensée de justesse et de sincérité.

G. ALCYON.

À ces éloges si justement mérités, ajoutons que la période électorale dans laquelle nous nous trouvons donne au livre de M. André Barbes une importance toute particulière. Il serait à désirer qu'il fût lu par tous les électeurs des campagnes. Aussi, le recommandons-nous instamment à nos lecteurs; et pour en faciliter la propagande, nous joignons au présent numéro un bulletin de souscription; avec la faculté de ne payer qu'à une époque déterminée, si on en prend plusieurs exemplaires.

## PRÉDICATION

POUR LE 18<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE :  
L'ORAISON DOMINICALE

Filii Sion, exultate et lætami-  
mini in Domino Deo vestro,  
quia dedit vobis doctorem.  
(Jcel., II, 23.)

Nous lisons dans la vie du bon saint François de Sales qu'ayant perdu son maître dévoué qui avait veillé avec tant de soin sur son éducation, M. Déage, il l'honora de très dignes obsèques, demanda dans son diocèse de nombreux sacrifices pour le repos de son âme, et voulut offrir plusieurs fois la messe lui-même pour ce défunt qui lui était si cher. La première fois qu'il le fit, il ne put retenir sa douleur et il se répandit en pleurs et en soupirs. Quand il fut arrivé au *Pater*, et qu'il en eut prononcé trois ou quatre paroles, il fut obligé de s'interrompre, suffoqué par les sanglots; et, s'il put continuer ensuite, ce ne fut qu'en versant beaucoup de larmes. Après la messe, étant seul dans sa chambre avec son aumônier, qui essayait de le consoler: « Ah! lui dit-il, cette âme est bien où elle est; oh! qu'elle ne voudrait pas être ici! elle est entre les bras et dans le sein de la miséricorde et de la clémence de Dieu, elle repose comme un autre saint Jean sur la poitrine aimable de Jésus-Christ. Voulez-vous savoir ce qui m'a tant fait pleurer quand j'ai commencé à dire *Pater noster*? c'est que je me suis rappelé que c'était cet homme vraiment bon qui m'avait appris le premier à dire mon *Pater*. » Ce trait nous manifeste à la fois l'exquise tendresse du saint Evêque et l'estime très grande qu'il avait pour l'Oraison dominicale, pour la prière que le Sauveur a tirée de son Sacré-Cœur et qu'il nous a lui-même enseignée de ses lèvres divines.

Dans nos instructions précédentes, je me suis efforcé de vous faire mieux comprendre la nature, la nécessité, l'efficacité et les conditions de la prière. Mais, vous le sentez vous-mêmes, notre enseignement sur ce point capital de notre religion serait incomplet si nous ne vous parlions des deux plus belles prières qu'il nous soit donné de réciter, le *Pater* et l'*Ave Maria*. Aujourd'hui je vous entretiendrai de l'Oraison dominicale. Pour vous exciter à la redire avec plus d'attention, de respect et de confiance, je vous en ferai ressortir les excellences. A cette fin, je ferai appel au témoignage et au raisonnement.

### I

De toutes les prières que nous pouvons réciter, la plus belle, la plus noble, la plus excellente, c'est sans contredit le *Notre Père*: c'est l'Eglise qui nous le fait entendre de la manière la plus formelle. Au rapport de saint Grégoire, les Apôtres en avaient conçu une si haute idée qu'ils n'employaient pas d'autre prière pour offrir les saints mystères. Plus tard pendant le S. Sacrifice

prêtre et assistants la récitaient à haute voix. Aujourd'hui, après la consécration, comme préparation à la communion, le prêtre seul la récite à haute voix ou la chante, mais les fidèles sont très instamment priés, en cet instant, de suspendre tout acte de dévotion particulière pour s'unir d'esprit et de cœur au célébrant. L'Eglise veut de plus que chaque jour les ministres sacrés dans la récitation du saint office disent au moins treize ou quatorze fois le *Pater*. Ce n'est pas tout: les conciles ont très souvent recommandé aux pasteurs de l'apprendre aux fidèles, non seulement quant aux paroles mais surtout quant au sens. Il n'est pas plus permis aux chrétiens de l'ignorer qu'il ne leur est permis d'ignorer le Symbole des Apôtres et les commandements de Dieu. En effet s'ils ignorent le Symbole des Apôtres, ils ne savent pas ce qu'il faut croire. S'ils ignorent les commandements, ils ne savent pas ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter; s'ils ignorent l'Oraison dominicale, ils ne savent ni ce qu'il faut espérer de Dieu, ni ce qu'il faut lui demander.

Mais comment pourrai-je redire les éloges aussi pompeux que multipliés des saints docteurs sur le *Notre Père*? Ils se sont complu à l'exalter. Certes, si je voulais les citer tous, il me faudrait de longues heures; aussi bien je ne vous en rapporterai que quelques-uns. « Prions, frères bien-aimés, s'écrie saint Cyprien, mais prions comme le divin Législateur l'a enseigné. La prière qui invoque Dieu avec ses propres paroles, et qui, pour arriver à lui, passe par les lèvres du Rédempteur, est la prière d'un ami et d'un membre de la famille. Que le Père reconnaisse le langage du Fils dans notre prière; que le Dieu qui est au fond de notre cœur, repose aussi sur nos lèvres. Et puisque nous avons un avocat qui intercède auprès du Père pour nos péchés, lorsque nous demandons qu'ils nous soient pardonnés, n'employons pas d'autres paroles que celles de notre intercesseur. Le Sauveur a dit: « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous l'obtiendrez. » A plus forte raison, sommes-nous assurés d'obtenir ce que nous demanderons au nom de Jésus-Christ, en le demandant avec ses propres paroles » (*De Orat.*). « Quelles que soient les demandes que notre cœur profère, dit à son tour saint Augustin, si elles sont bonnes et saintes, elles sont renfermées dans l'Oraison dominicale. Si elles ne peuvent point s'y rapporter, ce ne sont pas des prières spirituelles, comme en désire Notre-Seigneur, mais des prières charnelles. » Et le grand Docteur de l'Eglise d'Orient, saint Jean Chrysostome, s'exprime ainsi: « Le Seigneur a renfermé, dans la courte formule de prière qu'il nous a enseignée, la demande de tous les biens du temps et de l'éternité que nous pouvons solliciter. Oh! quelle nous est précieuse cette prière composée pour nous par le Docteur de la vie, par notre céleste Précepteur! Que nous serions heureux si, non contents d'en redire les paroles de bouche, nous nous appliquions à l'ex-



primer dans notre conduite par les œuvres <sup>1</sup>. » Pour tout dire en un mot, l'Oraison dominicale est un sublime abrégé de l'Evangile comme l'appelle Tertullien, *Evangelii breviarium*.

Ce ne sont pas seulement les saints qui ont été frappés de l'excellence du *Notre Père*. Des hommes qui n'ont pas toujours été des modèles de religion n'ont pu s'empêcher de le célébrer magnifiquement. Je ne vous en citerai qu'un qui ne sut pas se garantir de la peste du scepticisme. « Je ne sais si je me trompe, dit Montaigne, mais puisque par une faveur particulière de la bonté divine, certaine façon de prier nous a été prescrite, et dictée mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a toujours semblé que nous en devions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons, et, si j'en étais cru, en nous mettant à table et en la quittant, à notre lever et à notre coucher, et à toutes actions particulières auxquelles on nous a accoutumé de mêler des prières, je voudrais que ce fût le *Pater noster* que les chrétiens y employassent, sinon uniquement, au moins toujours. L'Eglise peut étendre et diversifier les prières selon le besoin de notre instruction, car je sais bien que c'est toujours même substance et même chose, mais on devrait donner à celle-là ce privilège que le peuple l'eût continuellement en la bouche, car il est certain qu'elle dit tout ce qu'il faut, et qu'elle est très appropriée à toutes les occasions. C'est l'unique prière dont je me sers partout et je la répète au lieu d'en changer, aussi je n'en ai point aussi bien en mémoire que celle-là » (*Essais*). On ne saurait mieux dire. Ces paroles sont vraiment l'expression du bon sens chrétien. Vous le voyez donc, mes frères, le *Notre Père* est la plus belle et la plus auguste des prières : les témoignages suffisent amplement à vous le démontrer. Mais il faut que nous en acquérions une conviction plus intime et plus profonde par notre réflexion personnelle.

## II

Ce qui me frappe et me donne une haute idée de l'excellence de l'Oraison dominicale, c'est qu'elle a Dieu même pour auteur, qu'elle est très efficace, complète dans sa brièveté, aussi profonde en réalité qu'elle est simple à première vue.

I. Et d'abord, la première excellence du *Notre Père* c'est d'avoir été composé par J.-C. lui-même. Privilège sublime, privilège unique. Le *Credo* a été fait par les Apôtres, l'*Ave Maria* vient en partie de l'ange Gabriel, en partie de sainte Elisabeth, en partie de l'Eglise : le *Pater* vient exclusivement de notre Sauveur. Autrefois les Juifs apprenaient à prier soit de leurs parents, soit des prophètes qui étaient les intermédiaires de Dieu. Mais pour nous, chrétiens, ce n'est plus

Moïse, ce n'est plus David, ce n'est plus Elie, c'est le Fils de Dieu lui-même qui nous apprend les demandes que nous devons adresser à Dieu ! Ici c'est du divin tout pur sans aucun mélange d'humain !

II. Souveraine efficacité : deuxième excellence de l'Oraison dominicale. Elle est toute-puissante pour nous rendre Dieu favorable, et obtenir pour nous et pour notre prochain tous les biens du corps et de l'âme, du temps et de l'éternité. Elle est toute-puissante parce qu'elle est faite par celui qui scrute les profondeurs de l'homme et de Dieu, et qui sait dans quels termes la créature indigente et faible doit s'adresser à son Créateur. Elle est toute-puissante parce qu'elle est rédigée par celui-là même qui doit l'exaucer. Dieu le Père reconnaît délicieusement l'accent, la pensée de son Fils : c'est son Fils qui prie en nous. « Celui que vous devez prier, dit saint Pierre Chrysologue, vous dresse lui-même votre requête et les demandes auxquels il avait l'intention de répondre ; le roi, pour vous inspirer plus de confiance et vous témoigner son amour, a bien voulu faire l'office d'avocat et vous dicter en personne la demande qu'il devait exaucer : *Ipsum se legit in precibus, qui rogatur*. » Quelle pensée ! Si nous y réfléchissons un peu, avec quelle confiance nous paraîtrions en présence de Dieu pour solliciter ses faveurs ?

III. Troisième caractère qui distingue l'Oraison dominicale : son admirable brièveté. En venant sur la terre, en prenant un corps semblable au nôtre, le Verbe incréé a tout abrégé. Il a abrégé tous les sacrifices de l'ancienne loi, si multiples et si compliqués, par l'unique sacrifice de la messe ; il a abrégé tous les préceptes cérémoniels, préjudiciels et légaux en les résumant dans le double précepte de l'amour de Dieu et du prochain ; il a abrégé les prières en les ramenant à l'unique oraison du *Pater*. Prière si courte et si simple dans les termes et dans les pensées, que tous, même les plus ignorants et les moins cultivés, la saisissent, la goûtent et la retiennent facilement par cœur. Prière qui dans sa brièveté favorise la dévotion ; car les vifs désirs du cœur, les élans brûlants de l'âme, vu notre faiblesse native, se traduisent par de rapides expressions. Nous aimons à répéter les formules de prières abrégées : Saint Augustin redisait mille fois le jour cette invocation : « Seigneur, que je me connaisse et que je vous connaisse ; » saint François d'Assise : « Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je ? » ou bien : « Mon Dieu et mon tout. » Voilà pourquoi N.-S. nous a enseigné une prière très courte afin que nous la redisions très souvent et avec ferveur.

IV. D'ailleurs dans sa brièveté elle est extrêmement complète. Autrefois, d'après l'ordre de Dieu un grand chandelier d'or à sept branches devait éclairer le tabernacle : c'était la figure de l'Oraison dominicale qui éclaire de ses sept rayons l'Eglise de Dieu, le monde des âmes.

<sup>1</sup> Si nous prêtons l'oreille à la voix du plus grand docteur du moyen-âge, saint Thomas d'Aquin, il nous dira : « que le *Pater* est la prière la plus parfaite, parce qu'elle contient tout ce qu'on peut désirer, et l'ordre dans lequel nous devons désirer. »

Après saint Augustin, elle se compose d'un ambule : *Notre Père qui êtes aux cieux*; ne conclusion : *Ainsi soit-il*; et de sept demandes qui renferment absolument tout ce qui peut être demandé par la créature. Tout y est vu admirablement : les intérêts de Dieu, ceux prochain et les nôtres, nos nécessités tant spirituelles que corporelles. Les trois premières demandes se rapportent à Dieu, les quatre autres à nous-mêmes. Premièrement nous demandons à Dieu *que son nom soit sanctifié*, c'est-à-dire qu'il soit glorifié, connu et aimé de tous et de nous en particulier : la gloire de Dieu est la fin dernière de toute chose. Secondement : nous demandons notre sanctification et la sanctification de nos frères en disant : *Que votre règne arrive* : deuxième fin de la création. Le moyen pour atteindre une et l'autre de ces fins : c'est la soumission à Dieu par l'observation parfaite de ses commandements, et c'est ce que nous demandons à Dieu en disant : *Que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel*. Après nous être ainsi ménagé la faveur de Dieu par les saints desirs qui concernent sa gloire, nous abaissons nos regards sur nos misères et nos indigences, et nous demandons notre Père céleste : 1° les grâces temporelles et spirituelles qui nous sont nécessaires ou utiles pour vivre et bien agir; 2° le pardon de nos fautes; 3° l'exemption des tentations ou la force pour en triompher; 4° la délivrance des châtiments présents et futurs que nous méritons pour nos péchés. Aussi, vous le voyez, chrétiens, tout ce que nous pouvons désirer se trouve renfermé dans l'Oraison dominicale. C'est ce qui faisait dire à sainte Thérèse : « Quelle sublime perfection dans cette prière évangélique! Comme on y découvre la sagesse de son auteur! Nous ne saurions lui en rendre de trop vives actions de grâces! » (*Chemin de la perfection*.)

V. D'ailleurs, ajoute Tertullien, et c'est la cinquième excellence du *Pater*, l'Oraison dominicale ne renferme pas seulement les devoirs de la prière qui consistent dans l'adoration de Dieu et les supplications de l'homme, mais elle embrasse presque toute la parole divine, toutes les règles de la discipline. Chaque mot dans sa simplicité apparente est rempli des plus profonds mystères des plus éloquentes leçons. Oui, je retrouve tout le christianisme dans le *Notre Père*, et avec ses enseignements et toutes ses douceurs! La première parole jette Bossuet dans le ravissement : « Notre Père, » s'écrie-t-il, dès ce premier mot le cœur se fond d'amour. Dieu veut être notre Père par une adoption particulière. Il a un Fils unique qui lui est égal, en qui il a mis sa complaisance : il adopte les pécheurs! Les hommes adoptent des enfants que lorsqu'ils n'en ont point; Dieu qui avait un tel Fils nous adopte en son Fils. L'adoption est un effet de l'amour; car on choisit celui qu'on adopte : la nature donne les autres enfants : l'amour seul fait les adoptifs. Dieu qui aime son Fils unique de tout son amour

et jusqu'à l'infini, étend sur nous l'amour qu'il a pour lui. C'est ce que dit J.-C. dans cette admirable prière qu'il fait à son Père pour nous : « Que l'amour dont vous m'aimez soit en eux, et moi je suis en eux. » Aimons donc un tel Père. Disons mille et mille fois : Notre Père, notre Père, notre Père, ne vous aimerons-nous jamais? Ne serons-nous jamais de vrais enfants pénétrés de vos tendresses paternelles » ( *Méd. sur l'Evang.*, xxii<sup>e</sup> journée). Ah! chrétiens, que de choses nous dit le *Notre Père*! Il nous dit que nous sommes tous frères, que notre patrie est au ciel, que le but de notre vie, l'unique nécessaire, c'est de glorifier Dieu en observant ses commandements et par ce moyen mériter le Paradis; il nous dit que nous sommes la misère, la faiblesse, l'ignominie; il nous dit que Dieu est le souverain distributeur de toutes les grâces; il nous dit qu'il est la bonté et la miséricorde. Le *Pater*! mais il est à la fois le mémorial et l'exercice des plus belles vertus : de l'humilité en nous faisant nous agenouiller devant notre Seigneur et Maître pour implorer ses faveurs et confesser notre indigence et notre culpabilité; de la religion, en nous faisant louer, honorer notre Créateur; de la foi, en nous faisant reconnaître que Dieu est l'auteur de tous les biens; de l'espérance, en nous le faisant proclamer comme le bienfaiteur des humains; de la charité, en nous faisant prier pour la glorification universelle de notre Père céleste, en nous faisant aimer nos semblables comme nos frères, en nous faisant solliciter en leur faveur les grâces d'en haut, et surtout en éteignant dans nos cœurs tout sentiment de haine et en nous inclinant à un généreux pardon. En vérité, saint Hilaire a eu raison de dire « que le *Pater* est un miroir qui sous la transparence d'expressions simples et ordinaires nous montre la splendeur des vérités les plus mystérieusement cachées. » Et Tertullien l'a fort justement appelé un abrégé de tout l'Evangile : *Breviarium evangelii*.

Donc, mes frères, apprécions, estimons, goûtons l'Oraison dominicale. Et que notre résolution soit de la dire souvent, avec un grand respect, une grande confiance et un grand amour. Elle peut tout nous obtenir.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### SACRÉE CONGRÉGATION DES INDULGENCES

#### *Indulgence de l'autel privilégié.*

Pour gagner l'Indulgence de l'autel privilégié, il faut, quand la rubrique le permet, réciter la messe de *Requiem*. Une rubrique spéciale au Missel des Prémontrés, prohibe

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



pendant les octaves de première classe, les messes privées de *Requiem* que permet la rubrique du Missel romain, on demande si les Prémontrés gagnent l'indulgence en célébrant de l'octave conformément à leur rubrique particulière.

**DUBIUM QUOAD ALTARIA PRIVILEGIATA  
PROPOSITUM A P. GENERALI ORDINIS PRÆ-  
MONSTRATENSIS**

Beatissime Pater,

Sigismundus Stary Abbas Pragensis et Generalis Ordinis Præmonstratensis, ad pedes Sanctitatis Vestre provolutus humillime expostulat :

1<sup>o</sup> Utrum, stante rubrica Missalis Præmonstratensis, quæ prohibet Missas privatas de Requie et votivas infra omnes octavas primæ classis, religiosi Præmonstratensis Ordinis, possint gaudere favore Altaris, privilegiati quando infra hujusmodi octavas primæ classis, non occurrente festo duplici, celebrent de octava.

2<sup>o</sup> Quatenus negative, suppliciter petit orator, ut concedatur ipsis hoc privilegium.

Et Deus.

Sacra Congregatio Indulgentiis sacrisque Reliquiis præposita die 24 Julii 1885 propositis dubiis respondit : ad 1<sup>m</sup> *Affirmative juxta exposita et detur Decretum die 11 aprilis 1864*; ad 2<sup>m</sup> *Provisum in primo*.

Datum Romæ ex Secretaria ejusdem Sac. Congregationis eadem die 24 Julii 1885.

I. B. Card. FRANZELIN *Præfectus*.

FRANCISCUS DELLA VOLPE *Secretarius*.

Le décret du 11 avril 1884 est conçu en ces termes :

URBIS ET ORBIS. — Utrum sacerdos celebrans in altari privilegiato, legendo missam defecto semiduplici, simplici, votivam, vel de feria non privilegiata, sive ratione expositionis SS. Sacramenti, sive stationis Ecclesiæ, vel alterius de solemnitate, aut ex rationabili motivo, fruatur privilegio ac si legeret missam de *Requiem* per rubricas eo sic permissam ?

R. — Affirmative, deletis tamen verbis *aut ex rationabili motivo*, et facto verbo cum Sanctissimo. — Sanctitas Sua EE. PP. sententiam benigne confirmavit.

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Un curé-doyen, chanoine honoraire, peut-il sans une délégation spéciale, bénir solennellement, *ex cathedra*, une statue du Sacré-Cœur, ou une croix élevée sur une place publique ?

R. — Il ne le peut pas, sans une délégation de l'évêque, car le Rituel le range, parmi les bénédictions que nous, chrétiens, ce n'est plus que réservées aux évêques ou autres, et des images de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette réserve s'entend au moins des bénédictions solennelles, *ex cathedra*, comme vous le

Nous avons dit *au moins*, parce que Quartil soutient que les bénédictions d'une nouvelle croix et des images, même non solennelles, sont réservées aux évêques ; et cette opinion n'est pas sans valeur, 1<sup>o</sup> parce que le Rituel réserve ces bénédictions d'une manière absolue, ne faisant aucune distinction entre bénédiction solennelle et privée ; 2<sup>o</sup> parce que le décret de la sacrée Congrégation des Indulgences du 7 janvier 1843 ad 1<sup>er</sup> sur lequel on s'appuie paraît s'appliquer aux bénédictions d'objets indulgenciés.

Quoi qu'il en soit de cette dernière opinion, il est certain qu'un curé-doyen, chanoine honoraire n'a pas le droit de faire les deux bénédictions solennelles dont vous parlez.

On nous objectera peut-être qu'un curé-doyen, chanoine honoraire, a ce droit à raison de ses titres. Nous répondons négativement, parce que ces titres ne donnent pas *par eux-mêmes* cette faculté.

Q. — On dit très souvent « bénir » un mariage. Mais cette expression ne me paraît pas juste. Elle semble supposer que les époux sont déjà mariés lorsqu'ils arrivent à l'église, et que le curé ne fait que bénir une union déjà accomplie, comme le pensent tant de personnes avant de se présenter *coram parcho*. Ne devrait-on pas dire plutôt célébrer ou faire un mariage. Qu'en pensez-vous ?

R. — On emploie souvent des expressions inexactes, et parfois très regrettables relativement au mariage. Dans le sens propre des termes, bénir un mariage ce n'est ni recevoir le consentement des époux, ni prononcer les mots : *Ego conjungo vos*, etc., ni bénir l'anneau, ni dire la messe pour les époux. Bénir un mariage, c'est réciter sur les époux les prières qui se trouvent au Missel après le *Pater* et après le *Benedicamus Domino* ou l'*Ite missa est*. Voilà la signification liturgique du mot.

Il importe de distinguer ces diverses choses, parce que souvent les unes sont permises lorsque les autres sont défendues. Ainsi, de droit commun il est permis de célébrer des mariages en carême, et il est défendu de les bénir et de dire la messe votive de mariage. De même, pendant l'année il est ordinairement permis de célébrer un mariage aux fêtes de première et de seconde classe, et d'y donner la bénédiction, et il est défendu de dire la messe votive des époux, etc., etc.

A un autre point de vue, l'expression de *bénir* un mariage peut laisser dans les esprits l'idée fausse que le mariage est déjà contracté lorsque les époux se présentent à l'église. Malheureusement la pratique du prétendu mariage civil précédant le vrai mariage, le mariage religieux, a déjà perverti les saines doctrines de la doctrine catholique chez un grand nombre de fidèles trop peu instruits. Pour réagir contre ce mal, beaucoup de catholiques ont pris la résolution de ne jamais, dans les formules ordinaires de l'Oraison nuptiale, employer ces expressions inexactes.

sur l'Eglise  
n'a  
faire-p  
et danger

Q. — Une femme qui n'a pas reçu la bénédiction nuptiale à ses premières noces parce qu'elle s'est mariée en temps prohibé, peut-elle et doit-elle la recevoir si elle convole à de secondes noces ?

R. — Elle le peut, puisqu'elle n'a pas encore été bénite. C'est le sentiment commun des canonistes.

A la vérité, le Rituel romain défend au curé de bénir les nocés d'une veuve : « *sed viduæ nuptias non benedicat* (parochus). » Mais il suppose évidemment que cette veuve avait été bénite lors de son premier mariage. Autrement elle ne l'aurait pas défendu, parce qu'elle désire que que toutes les femmes reçoivent cette bénédiction.

Le doit-elle ? Oui, si son époux se marie pour la première fois, attendu qu'elle n'a pas encore été bénite, et que cette bénédiction est prescrite par le Rituel.

Mais le doit-elle encore si son époux est veuf ? Oui encore, d'après le Rituel romain, si telle est la coutume : « *Sed ubi ea viget consuetudo ut si mulier nemini unquam nupserit, etiamsi vir aliam uxorem habuerit, nuptiæ benedicantur, ea servanda est.* » Par conséquent, non, si telle n'est pas la coutume (*De Sacramento matrimonii*).

Q. — D'après l'*Ami du clergé*, t. VI, p. 16, on peut donner la bénédiction nuptiale *infra octavam Epiphaniæ*. D'après notre *Ordo et nos statuts*, on ne le peut qu'après l'octave. Qui a raison ?

R. — De droit commun, la bénédiction des noces est permise après le 6 janvier et non pas seulement après l'octave de l'Epiphanie. Voici les paroles mêmes du Rituel : « *Postremo meminerint Parochi, a Dominica 1<sup>re</sup> Adventus usque ad diem Epiphaniæ, et a feria IV cinerum usque ad Octavam Paschæ inclusive, solemnitates nuptiarum prohibitas esse, ut nuptiæ benedicere.* » La prohibition ne s'étend donc que jusqu'au jour de l'Epiphanie inclusivement, *usque ad diem Epiphaniæ*. S'il s'agissait de l'octave, le Rituel l'aurait dit, comme il l'a fait pour l'octave de Pâques, *usque ad octavam Paschæ inclusive*. Vous voyez que l'*Ami du clergé* avait raison.

Mais il est probable que votre diocèse a sur ce point une discipline particulière.

Q. — La veille de saint Jean-Baptiste, bien qu'il n'y ait pas jeûne, ne doit-on pas dire les prières ferialles. Je l'ai fait. Quelques confrères me disent que je me suis trompé. le Concordat les ayant supprimées. *Quid ?*

R. — Vous avez eu raison de réciter ces prières, car le Concordat ne les a pas supprimées. A la vérité il a détruit l'obligation du jeûne et celle du repos, mais rien de plus. Voici du reste le texte du décret du 9 avril 1802 relatif à cette question :

« .. Ita ut post hæc in reliquiis festis diebus suppressis, omnes ejusdem (Reipublicæ) incolæ non solum a præcepto audiendi missam vacandi-

que ab operibus servilibus, sed a jejuniis etiam obligatione in diebus qui festa hujusmodi proxime præcedunt, prorsus absoluti censeantur et sint. »

Ainsi, le décret de 1802 délie de l'obligation d'assister à la messe et de se reposer dans les fêtes supprimées, et voilà tout. Bien plus, il ajoute que rien n'est changé pour les Offices dans les jours de fête supprimées et dans leurs vigiles :

« *Eam tamen legem adjectam esse voluit ut in festis diebus vigiliisque eos præcedentibus, quæ suppressæ decernuntur, in omnibus ecclesiis nihil de consueto divinorum Officiorum sacramque cœremoniæ ordine ac ritu innovetur, sed omnia ea prorsus ratione peragantur quæ hactenus consueverant...* »

Q. — 1<sup>o</sup> Dans le Cérémonial de Baldeschi traduit par l'abbé Favrel (édition 1856, Paris), je lis à la page 216, messe des morts. *Nota*. Quand on pré-ente au célébrant ou qu'on reçoit de lui quelque chose, l'encens, les burettes, le manuterge, ou « toute autre chose, » on ne baise ni la main ni l'objet. Certains prétendent que cela n'est pas juste, pour les oblats, patène, calice, etc. *Quid ?*

2<sup>o</sup> Est-il défendu de couvrir les chandeliers de l'autel, aux messes des morts, avec une espèce de mousselin noir tout-à-fait transparente ?

3<sup>o</sup> Est-il permis de chanter une messe votive solennelle des Anges pour la sépulture d'un petit enfant, *corpore præsentem*, un jour de fête double ?

4<sup>o</sup> A la messe solennelle le célébrant doit-il attendre la réponse des chœurs pour continuer ou commencer les prières, par exemple, après le *Pater*, le *Pax Domini*, etc. Mes vicaires voudraient des preuves ?

5<sup>o</sup> Y a-t-il une règle pour s'asseoir sur la miséricorde de la stalle, ne convient-il pas de suivre l'usage de son église ?

6<sup>o</sup> Si on se sert de lunettes à la messe, est-il permis de les déposer sur l'autel ou sur le gradin ?

7<sup>o</sup> Pour le reposoir du Jeudi-Saint les tentures rouges sont-elles défendues pour les décorations du pourtour de l'autel ?

8<sup>o</sup> Pour les chapelets des Croisiers, je suis encore inquiet pour ce qui me regarde personnellement ; veuillez m'excuser si je suis indiscret.

J'avais écrit au Prieur des Croisiers de Diest pour lui demander le moyen le plus simple pour recevoir ces chapelets.

Réponse. « L'envoi de ces chapelets est coûteux à cause « des droits de port et de douane. Je pourrais acheter « pour vous des chapelets dans un magasin de la ville ; « ainsi vous ne payeriez que les frais de Diest à Laval, « port et douane. »

« Mais si vous désirez que je vous rende ce service, il est « nécessaire d'envoyer un mandat-poste avant la bénédic- « tion, puisque je ne peux pas faire rembourser APRÈS la « bénédiction sous peine de perdre les indulgences. »

J'ai fait venir des centaines de chapelets par le moyen ci-dessus ; j'en ai demandé le prix de revient et j'en ai donné... ces chapelets ainsi distribués n'ont-ils pas perdu leurs indulgences ? et si oui, que faire ?

R. — Ad. I. Le *Nota* de l'édition de Baldeschi, en 1851, se retrouve encore dans les éditions subséquentes, et avec raison, parce qu'on ne doit faire aucun baisement aux messes des défunts. Nous ne connaissons pas les auteurs dont vous parlez et qui disent le contraire. Nous vous serions reconnaissants si vous vouliez bien nous les indiquer.



Ad. II. Lorsqu'on parle de voiles pour couvrir quelque objet sacré, on suppose des voiles non transparents. Autrement on n'atteindrait pas le but de l'Eglise.

Ad. III. Il n'est pas permis de chanter une messe votive solennelle des anges à la sépulture d'un petit enfant, parce qu'il faut, pour une messe votive solennelle, une cause grave, ce qui n'a pas lieu dans le cas présent. De plus, il faudrait l'autorisation de l'Evêque, autorisation qui ne serait pas accordée pour une pareille cause.

Vous ne pouvez pas non plus dire une messe votive privée, puisque vous supposez que la sépulture se fait un jour de fête double. Tout ce que l'on peut faire en pareille circonstance, c'est de dire la messe du jour occurrent.

A l'occasion de cette consultation, nous ferons observer qu'il n'est pas certain que l'on puisse dire la messe des anges à la sépulture des petits enfants, ni même que l'on puisse dire aucune messe. Mgr Martinucci soutient qu'on ne doit dire ni l'une, ni l'autre. Pourquoi une messe, puisque les petits enfants n'ont pas besoin de suffrages? Surtout pourquoi la messe des anges, puisque cette messe n'a aucun rapport avec les enfants, et qu'elle a été établie en l'honneur des anges, lesquels sont de très purs esprits qui n'ont jamais eu et n'auront jamais la nature humaine. Ce savant liturgiste regarde même ces deux pratiques comme des abus que les évêques doivent prévenir: « Non est locus celebrationi missæ, quia parvuli suffragiis non egent; et gravis etiam esset error celebrare missam votivam Angelorum, quæ nullam relationem cum pueris habet, sed instituta est in honorem Angelorum, qui purissimi spiritus sunt et nunquam humanam naturam habuerunt nec habebunt. Quam ob rem curæ erit Episcopo invigilare ne abusiones tam indecoræ invehantur. »

On pourrait appuyer encore cette opinion sur un décret de la sacrée Congrégation des Rites. En 1709, un prêtre du diocèse de Camérino demandait si l'on pouvait, aux funérailles des petits enfants, chanter une messe solennelle, ou bien dire une messe votive des anges :

« An liceat in exequiis parvulorum, præsentæ, vel non præsentæ cadavere, cantare missam solennem, vel dicere missam planam votivam de Angelis ? »

La sacrée Congrégation répondit : « Servetur rubrica Ritualis romani. » (3 mars 1709, n° 3800, ad. I). Or la rubrique du Rituel ne parle aucunement de messe à célébrer.

Malgré cette décision, plusieurs auteurs de France et de Belgique enseignent qu'on peut dire la messe votive des anges dans les jours semi-doubles, et au-dessous de Herdt va même jusqu'à dire que cette messe convient parfaitement : « Missa votiva de Angelis maxime convenit. »

Que faut-il penser? Nous croyons : 1° qu'aucune messe n'est requise par la sainte Eglise,

puisque le Rituel n'en parle pas; 2° que, cependant, il est permis d'en dire une non pour soulager l'âme de ces petits enfants, puisqu'ils jouissent de la gloire éternelle, mais pour les féliciter de leur bonheur, pour nous réjouir avec eux, et pour bénir le Seigneur qui les a sanctifiés sur la terre et qui les couronne au ciel; 3° enfin, que la messe votive qui semble le mieux convenir est une messe d'actions de grâces; car la messe d'actions de grâces indiquée par l'Eglise n'est pas la messe des anges, mais une des trois messes suivantes, savoir : de la Sainte-Trinité, du Saint-Esprit et de la Sainte-Vierge. Nous lisons, en effet, dans le Missel romain :

« Pro gratiarum actione dicetur Missa de SS. Trinitate, vel de spiritu sancto, vel de B. Maria, additis sequentibus orationibus sub una conclusione... »

Ad. IV. Aux messes solennelles le célébrant doit-il attendre que les chantes aient répondu pour continuer? Nous avons déjà dit que cette question n'était pas tranchée par la rubrique, ni par les décrets, et que, par suite, les liturgistes étaient en désaccord. Pour ne pas allonger l'office et ne pas fatiguer les assistants on pourrait établir que les clercs ou servants répondront, et les former à cette pratique.

Ad. V. Les livres liturgiques ne parlent jamais de la *miséricorde*; et nous n'avons pas remarqué que l'on en fit usage à Rome. Nous pensons même qu'il n'y en a pas dans les basiliques romaines. Il n'y a donc aucune règle générale qui indique l'usage que l'on doit faire de la *miséricorde*. Là où elles existent, on doit s'en tenir aux règlements particuliers, ou bien, s'il n'y en a pas, aux usages locaux.

Ad. VI. Avant de dire *Dominus vobiscum*, il convient, d'après un grand nombre de liturgistes, de déposer les lunettes. La plupart de ces auteurs recommandent de les placer sur l'autel. Donnons quelques preuves.

Gavantus, qui est l'un des commentateurs les plus anciens et les plus autorisés, est formel, et il défend de les déposer sur le corporal : « Qui utuntur perspicillis, solent ea hoc loco deponere primum: deponant autem ea quidem super altare, nunquam tamen super corporale. »

Saint Alphonse de Liguori exprime la même pensée dans son *Liber de cæremoniis missæ* : « Advertendum quod perspicilla, si quis illis utetur, dimittenda et super altare extra corporale ponenda sunt, antequam celebrans ad populum se vertat. » (Chap. VI, 2).

Bauldry, Bissus et de Herdt tiennent le même langage.

Vous voyez que les auteurs recommandent de déposer les lunettes *sur l'autel* en dehors du corporal, et non *sur le gradin*.

Mais y a-t-il même obligation d'ôter les lunettes? Il serait impossible de le démontrer, puisque l'Eglise ne l'a jamais prescrit. De Herdt pense

même qu'il vaudrait mieux les garder que de les mettre sur l'autel. Après avoir recommandé de les déposer sur l'autel et non sur le corporal, il ajoute que, malgré le sentiment des liturgistes qui veulent qu'on ôte les lunettes avant de se tourner vers le peuple, il préférerait qu'on les gardât, parce que, d'une part, l'usage des lunettes n'est plus regardé comme chose indécente, et que, d'autre part, il est défendu par la rubrique de déposer quoi que ce soit sur l'autel. Voici les propres paroles du savant rubriciste :

« His tamen non obstantibus, præferrem perspicillia imposita retinere, quia juxta morem hodiernum in necessario illorum usu nihil indecens vel indignum reperitur, et contra juxta rubricas generales Tit. XX super altare nihil omnino ponendum est, quod ad missæ sacrificium vel ipsius ornatum non pertineat; et si ab offertorio seu consecratione necessaria non forent, ipsa ministro servanda porrigerens. »

Ad VII. Pour le reposoir du Jeudi-Saint, les tentures rouges ne sont pas défendues pour les décorations du pourtour de l'autel. Le Missel se contente de prescrire des tentures convenables sans indiquer la couleur, et le *Memoriale rituum* de Benoît XIII qui règle les cérémonies à suivre dans les petites églises, ne bannit que les tentures noires : « Locus ipse ab altari majori distinctus, et decenter velis pretiosis, *non tamen nigris*, et luminibus ac floribus ornatus, sine reliquiis aut imaginibus sanctorum. » (Tit. IV, Defer. V, in Cœna Domini, cap. 1, In Sacello, 1.)

Ad VIII. Vous avez eu tort de demander le prix de revient de ces chapelets des Pères Croisiers. Ce point a été résolu le 2 octobre 1840 par la Sacrée Congrégation des Indulgences. Un vicaire général de Rouen demandait si on pouvait le faire :

« Utrum sacerdotes percipere queant id quod ipsi impenserunt pro coronis benedictis quas fidelibus distribuunt. »

La Sacrée Congrégation répondit négativement, ainsi qu'elle l'avait déjà décidé bien des fois auparavant : « Negative, et juxta quamplurima decreta sacræ Indulgentiarum Congregationis. »

Trois ans auparavant, la même Congrégation avait répondu à Mgr l'Evêque de Bruges qu'il n'était pas pratiquement sûr de distribuer des rosaires indulgenciés et d'en tirer simplement le prix qu'ils ont coûté :

« An practice tutum est, non stricto sensu vendere rosaria prævie benedicta, sed simpliciter recipere in eorum distributione solutas in acquisitione expensas, sine ullo prorsus lucro ? »

La Sacrée Congrégation répondit négativement (23 janvier 1837).

Maintenant, que devez-vous faire ? Vous devez vous adresser au Souverain Pontife. C'est encore une solution de la Sacrée Congrégation des Indulgences. Le vicaire-général de l'Archevêque de Rouen, dont nous venons de parler, avait de-

mandé ce que devaient faire les prêtres qui avaient perçu la somme équivalente au prix des chapelets indulgenciés :

« Utrum in hypothesis responsionis negative ad quintum præcedens dubium, Sua Sanctitas dignetur : 1<sup>o</sup> ratam facere quod usque modo factum est; 2<sup>o</sup> permittere, attento plurimorum sacerdotum exiguo nimis peculio, ut in posterum, salva indulgentiarum gratiâ, id fieri possit quod expositum est ? »

La Sacrée Congrégation répondit :

« Supplicant sacerdotes particulariter Sanctitatem Suam pro sanatione quoad præteritum, quatenus bona fide se gesserint; quoad futurum, negative (2 octobre 1840). »

Vous le voyez, la Sacrée Congrégation des Indulgences répond qu'il faut s'adresser au Souverain Pontife pour guérir le passé; et quant à l'avenir, elle n'autorise pas à percevoir le prix de revient des chapelets.

Q. — Un prêtre, ayant reçu les saintes huiles nécessaires à sa paroisse pour l'année, a par mégarde versé quelques gouttes seulement de saint chrême dans le vase contenant l'huile des infirmes. Il demande s'il peut se servir valablement et licitement de cette huile pour administrer l'Extrême-Onction. Que l'*Ami du clergé* veuille bien lui donner son avis motivé sur cette question.

R. — Ce prêtre peut se servir des saintes huiles où il a par mégarde versé quelques gouttes du saint chrême. La raison en est que l'huile des infirmes n'a rien perdu de ce qui la rend apte à être la matière de l'Extrême-Onction : ni sa nature d'huile d'olives, la mixtion d'une petite quantité d'huile de même espèce et d'une imperceptible quantité de baume ne peut avoir détruit l'espèce; ni sa bénédiction spéciale, l'addition en petite quantité d'huile non bénite ou bénite d'une autre bénédiction ne suffit pas à lui faire perdre sa bénédiction propre, comme on le voit par le Rituel pour l'addition d'huile non bénite.

Quant aux gouttes de saint chrême mélangées à la quantité notablement plus grande d'huile des infirmes, elle a perdu dans la masse sa subsistance individuelle et sa bénédiction spéciale.

Q. — Qu'un prêtre bîneur ne pût, en appliquant gratuitement sa seconde messe au peuple, au lieu et place d'un confrère ayant charge d'âmes, malade ou empêché, et le décharger par là de l'obligation où il est de faire appliquer une messe à ses paroissiens, moyennant honoraire, je le comprendrais; car, il y a obligation de justice pour tout pasteur de dire ou de faire dire la messe *pro populo* chaque dimanche et jour de fête et le bîneur qui déchargerait le pasteur de cette obligation de justice par une messe pour laquelle il lui est interdit de prendre un honoraire disposerait d'un honoraire en faveur de son confrère malade ou empêché.

Mais, que le pasteur malade ou empêché à qui le bîneur a fait cadeau d'une messe *pro populo* ne puisse garder l'honoraire de cette messe, mais soit obligé de l'employer en bonnes œuvres, comme l'affirme l'*Ami du clergé*, 2<sup>e</sup> année, page 379, voilà ce que je ne comprends pas. Si le bîneur a payé ma dette, comment serais-je encore débiteur ? un mot d'éclaircissement, s'il vous plaît.

R. — Le bîneur ne peut recevoir deux hono-



raires pour ses deux messes célébrées le même jour. Or le bineur qui, acquittant déjà pour lui-même une obligation de justice ou recevant un honoraire pour son autre messe, satisfait à l'obligation du curé malade ou empêché et lui fait remise de l'honoraire, reçoit équivalamment deux honoraires : le premier attaché à sa première messe et le second dont il dispose en faveur du prêtre empêché ou malade. Peu importe en effet qu'il le garde pour lui ou qu'il en dispose : dans l'un et l'autre cas, il exerce sur l'honoraire le droit du maître.

Le bineur a payé la dette du curé pour la messe que celui-ci doit appliquer *pro populo*. Mais en retour de cet acquit, le curé contracte une dette nouvelle, celle de l'honoraire auquel ce service donne droit en faveur du bineur.

Celui-ci, ayant déjà un honoraire pour sa première messe, ne peut ni recevoir l'honoraire de sa messe de binage, ni en disposer comme s'il en était le maître.

L'honoraire n'est donc ni à la libre disposition du curé qui le doit, ni à la libre disposition du bineur qui ne peut l'accepter ni exercer sur lui son domaine. Il s'ensuit qu'il est à la disposition de l'Eglise, qui, par une loi positive, interdit au bineur de recevoir la rémunération due à l'exercice de son ministère.

Q. — 1<sup>o</sup> Un prêtre qui confine à un diocèse étranger, n'a-t-il pas juridiction dans les paroisses limitrophes de la sienne, au moins pour la confession de ses confrères voisins et de leurs domestiques ?

2<sup>o</sup> Deux prêtres d'un même diocèse peuvent-ils se confesser entre eux dans un diocèse étranger ?

3<sup>o</sup> Un prêtre qui n'est plus titulaire d'aucune paroisse pour cause de suppression de traitement, a-t-il pouvoir de confesser ses confrères dans le diocèse ?

4<sup>o</sup> Que doit faire un prêtre qui de bonne foi a confessé dans leur paroisse des confrères d'un diocèse voisin, et qui s'est confessé dans sa paroisse à ses confrères voisins d'un autre diocèse ? Doit-il refaire ses confessions et conseiller à ses pénitents, prêtres et laïques d'agir de même ?

R. — Pour qu'une confession soit valide, il faut que le confesseur ait juridiction vraie ou supplée. La juridiction est supplée quand le confesseur a un titre coloré et qu'il y a erreur commune à son sujet.

La juridiction est accordée par l'évêque diocésain pour son diocèse. Si cette juridiction est attachée à un titre auquel est amenée la charge des âmes, elle suit partout le confesseur à l'égard de ses ouailles : il peut valablement les confesser en diocèse étranger. Mais il ne peut confesser ceux qui n'appartiennent point à son troupeau. La juridiction déléguée aux autres confesseurs expire à la limite du diocèse où elle a été conférée.

Cela posé, voici la solution des cas qui nous sont soumis :

Ad I. Le prêtre dont la paroisse confine à un diocèse étranger, n'a pas juridiction pour confesser qui que ce soit sur le territoire de ce diocèse étranger, à moins que l'évêque de ce diocèse n'ait accordé cette juridiction. Il n'est pas rare

que, par suite d'un accord entre les évêques, les curés des paroisses frontières puissent confesser dans les paroisses voisines appartenant au diocèse qui n'est pas le leur.

Inutile de dire que le curé peut confesser dans sa paroisse ceux qui se présentent à son confessionnal, à quelque diocèse qu'ils appartiennent.

Ad II. Ils ne le peuvent pas, à moins que l'un d'eux ne soit le paroissien de l'autre. Le curé pourrait confesser le prêtre son paroissien ; mais celui-ci ne pourrait confesser son curé.

Ad III. La simple suppression de traitement n'enlève au curé, objet de cette mesure, ni son titre, ni ses droits. Fût-il même obligé d'aller vivre ailleurs pour un temps, tant que son évêque ne l'a pas relevé de son poste, il demeure ce qu'il était et conserve tous les pouvoirs attachés à son titre.

Ad IV. Au point de vue de la nécessité, il y a deux espèces de confessions : les unes nécessaires, les autres facultatives.

S'il n'y avait pas concession de la juridiction au confesseur pour le territoire où se sont faites les confessions, elles ont été nulles et les confessions nécessaires sont à recommencer. Les confessions facultatives ont été nulles ; mais on n'est pas plus tenu de les recommencer qu'on n'était tenu tout d'abord de les faire.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Nous avons reçu dans notre diocèse un règlement pour la sonnerie des cloches arrêté entre l'évêque et le préfet.

L'article 6 du titre 2, *sonneries civiles*, dit : « les sonneries ordonnées par le maire ou son délégué devront être exécutées par le sonneur attiré de l'église qui recevra, de ce chef, une indemnité fixée par le conseil municipal. » — En cas de refus de ce sonneur, le maire pourra nommer un sonneur spécial pour exécuter les sonneries civiles. »

Et Mgr ajoute dans sa lettre ce qui suit : « Nous appelons spécialement votre attention sur l'art. 6 du titre II, réglant que les sonneries ordonnées par le maire ou son délégué devront être exécutées par le sonneur attiré de l'église ; l'observation fidèle de cet article pourra vous égarer, ainsi qu'à nous, beaucoup d'ennuis. »

Or, la veille du 14 juillet, le maire de la commune s'est rendu à l'église vers les 9 heures du soir, accompagné de deux jeunes gens qu'il avait choisis et leur a ordonné de sonner.

Mon sonneur, en entendant le son de la cloche, se rendit aussitôt à l'église et fit observer à M. le maire que lui seul avait le droit de sonner en vertu de l'article VI, comme étant le sonneur attiré de l'église. Celui-ci répondit : Je fais ce qu'il me plaît ; je suis ici le maître absolu. »

Remarquez que Mgr nous a défendu de lire en chaire la lettre ainsi que le règlement concernant les sonneries des cloches.

Comment s'y prendre pour mettre à l'ordre ce petit maire ? Le sonneur attiré ne pourrait-il pas réclamer une indemnité au conseil municipal, alors qu'il ne s'est pas refusé de sonner ?

R. — La lettre qu'on vient de lire porte la date du 15 juillet ; elle ne nous a été remise que le 1<sup>er</sup> septembre. Notre correspondant nous pardon-

nera de lui faire une réponse qui, vraisemblablement, arrivera comme la moutarde après dîner. Nous espérons bien qu'il n'aura pas attendu notre avis pour dénoncer le maire à ses chefs hiérarchiques pour la violation flagrante de la loi dont il s'est rendu coupable. C'est ce qu'il y avait à faire immédiatement. Le sonneur pouvait également actionner les jeunes gens pour avoir usurpé des fonctions spéciales qui sont exclusivement les siennes, et pour l'avoir privé, par leur fait, d'une indemnité à laquelle il avait droit légalement. Sur ce terrain, il y avait nécessairement une condamnation contre eux et indirectement contre le maire, qui avait donné un ordre illégal.

Nous comprenons que l'évêque ait défendu de lire le règlement et sa lettre du haut de la chaire; mais nous regrettons que le règlement n'ait pas été affiché pour saisir le public des droits et des devoirs de chacun. Ayant d'abord le public pour juge, il est probable que le maire n'aurait pas bravé l'opinion éclairée de ses administrés. Convaincu qu'on ignorait la loi, il a abusé de cette ignorance et de son autorité.

Est-il temps de l'attaquer encore? Nous le pensons. Pour cela, il suffirait que le sonneur lui portât un mémoire sur les sonneries qu'il avait le droit d'exécuter de par la loi et dont il a été injustement privé; et, en cas de refus de paiement, poursuivre le maire devant les tribunaux compétents, c'est-à-dire devant le juge de paix. Le maire ne peut pas invoquer l'incompétence du juge, prétendant avoir agi comme maire de la commune. Pour opposer cette fin de non recevoir, il devrait prouver que dans l'espèce il exécutait une loi, tandis qu'en vérité il la violait d'une manière manifeste.

Q. — Hier, 14 juillet, jour de la fête dite nationale, un conseiller municipal anti-religieux jusqu'au fanatisme le plus furieux, a, de sa propre autorité, fait placer des drapeaux au clocher de l'église paroissiale et à la toiture de mon presbytère. Comme l'ouvrier me disait agir directement par ordre du maire, j'ai laissé achever l'opération. Or, ce dernier, en réponse à une lettre par laquelle je lui demandais des éclaircissements sur le fait en question, m'écrivit à l'instant que tout s'est fait à son insu, et qu'il n'aurait jamais donné d'ordre pareil.

L'acte que je vous signale est-il punissable? Jusqu'à quel point l'est-il? Par qui doit-il ou peut-il être dénoncé à l'autorité judiciaire? Il faut noter que l'église et le presbytère sont propriétés communales. Me conseilleriez-vous d'actionner le délinquant dans le cas où j'aurais le droit de le faire?

R. — Peu après le fait, nous aurions conseillé la poursuite contre le délinquant. Celui-ci n'ayant, en aucune manière, qualité pour agir comme il l'a fait, il a commis, quant au presbytère, une violation de domicile, et, quant au clocher, il a usurpé le droit de police qui n'appartient qu'au curé et aussi, dans l'espèce, au maire du village. La condamnation n'eût pas été douteuse. Une action aujourd'hui serait tardive et pourrait passer pour du bouillon réchauffé.

Q. — La loi scolaire accorde-t-elle huit jours de vacances aux enfants de la première communion? Un curé peut-il réclamer ces enfants pendant ces huit jours sans susciter des difficultés de la part des autorités civiles?

R. — Parfaitement. Ce point n'est pas inscrit dans la loi qui prescrit la neutralité, c'est-à-dire qu'elle ne s'occupe pas de la question religieuse. Mais, en face du silence de la loi, les règlements spéciaux ont prévu le cas et ils veulent que la plus grande liberté soit donnée aux enfants dans cette circonstance. Les instituteurs sont même obligés d'accompagner ou de faire accompagner les enfants à l'église, chaque fois que les exercices de la première communion exigent leur présence, à l'église ou ailleurs. Le curé n'a pas à se préoccuper des règlements scolaires qui « doivent » céder le pas aux règlements paroissiaux en pareille circonstance.

## VARIÉTÉS

### Les nouvelles légendes des papes dans le Bréviaire romain

#### II

#### Changements ordonnés par Léon XIII<sup>1</sup>

#### D

SAINT MARCEL.

Le pape saint Marcel n'a guère été mieux traité après sa mort par les critiques que de son vivant par l'empereur Maxence : celui-ci l'avait, on le sait, condamné à faire le métier de palefrenier, ceux-là ont tellement épié sur chacun des faits qui composent la trame de sa vie, qu'ils l'ont presque réduit à l'état de mythe.

Il n'est pour ainsi dire pas un mot dans la notice que lui consacre le Bréviaire dont l'exactitude n'ait été contestée.

Pagi, par exemple, a nié l'authenticité de la lettre aux Evêques de la province d'Antioche dont il est parlé dans sa troisième leçon, donnant pour raisons que cette épître 1<sup>re</sup> se termine par une indication consulaire complètement fantaisiste et 2<sup>o</sup> renferme plusieurs passages tirés mot pour mot d'un écrit d'Acace, patriarche de Constantinople (*ad ann.* 309, n<sup>o</sup> 5).

Tillemont, lui, a prétendu que c'était tout-à-fait à tort qu'on lui donnait le titre de martyr, attendu que les plus anciens martyrologes se contentent de lui attribuer celui de Confesseur et marquent sa fête par le terme de *depositio* qui distingue ordinairement les confesseurs des martyrs (*Mémoires*, t. v, p. 630).

D'autres écrivains ont révoqué en doute la durée assignée par la légende à son pontificat. D'après eux, il aurait régné non pas cinq ans un mois et vingt-cinq jours, ainsi qu'on le lit dans le Bréviaire, mais bien un an, six mois et vingt-

<sup>1</sup> Voir l'*Ami du clergé* du 10 septembre.



jours, comme en font foi plusieurs catalogues pontificaux (*Pagi, loco cit. n° 3*).

D'autres historiens encore ont soutenu qu'il n'était pas mort le 16 janvier, comme on le croit communément, mais bien le 7 octobre, vu qu'à cette date on trouve ce qui suit dans un des martyrologes de saint Jérôme : *Romæ viâ Appiæ depositio sancti Marcelli et Marci episcopi*.

Il s'est même rencontré des savants ou, du moins, de prétendus savants qui ont essayé de prouver que saint Marcel n'avait jamais existé et devait être confondu avec saint Marcellin, se basant sur ceci : c'est qu'Eusèbe, saint Jérôme et Théodoret ne parlent que de saint Marcellin dans leur chronique (*Pearson : Opera posthuma p. 109*).

La Congrégation des Rites n'a tenu compte d'aucune de ces critiques dans son travail de correction.

Elle a bien fait, car aucune d'elles n'est suffisamment fondée.

Comment soutenir, en effet, que saint Marcel doit être identifié avec saint Marcellin quand on sait que tous les martyrologes, à commencer par celui du vénérable Bède et à finir par celui de l'Eglise romaine, distinguent ces deux personnages et quand on a lu l'inscription consacrée par le pape saint Damase à la mémoire de saint Marcel et les passages où saint Augustin (*Epist. clxv*) et saint Optat de Milève (*In Petil. cxvi*) parlent expressément de ce dernier pontife comme ayant été évêque de Rome ?

Comment, d'autre part, ne pas voir que le saint Marcel, que le martyrologe de saint Jérôme dit être mort le 7 octobre n'est pas le même que celui dont nous occupons en ce moment ? Celui-ci, de l'avis de tout le monde, a été enseveli au cimetière de Priscille : celui-là, au contraire, a eu sa sépulture sur la voie Appienne : le premier était évêque, le second ne l'était pas. Ce sont donc deux hommes différents. Ajoutez à cela que les Bollandistes croient que le passage cité plus haut du martyrologe en question a été altéré. Un copiste ignorant, disent-ils, aura mis *Marcelli* pour *Marci*, ensuite de quoi un autre aura ajouté : *et Marci* pour ne pas oublier ce saint qu'il voyait dans les autres martyrologes.

Voilà pour l'existence de saint Marcel et le jour de sa mort.

Quant à la durée de son pontificat, aux catalogues cités par Pagi, on peut en opposer d'autres, qui ne jouissent pas d'une moindre autorité et qui disent précisément le contraire, par exemple le *Liber pontificalis* où on lit ce qui suit : *sedit annos quinque, menses sex, dies viginti unum*.

Le Bréviaire ne s'est donc pas trompé en donnant à saint Marcel, cinq ans, six mois et vingt-et-un jours de règne.

Il ne s'est pas trompé non plus en lui décernant le titre de martyr.

Cette qualification, en effet, Tillemont lui-même a été obligé d'en convenir, lui est attribuée

dans les anciens livres liturgiques, en particulier dans le calendrier Romain de Léon Allatius.

Reste la lettre aux évêques de la Province d'Antioche.

Cette lettre, il est vrai, est regardée comme apocryphe par plusieurs savants ; mais d'autres, par contre, la tiennent pour authentique. Il y a là une question qui n'est pas tranchée. Or le système de la Congrégation des Rites étant, comme nous l'avons dit, de ne biffer que les passages qu'il est absolument impossible de maintenir, on s'explique très bien qu'elle n'ait pas modifié sur ce point la rédaction primitive.

Le seul changement qu'elle ait opéré dans la légende de saint Marcel, est relatif aux *Tituli* ou paroisses érigées à Rome par ce pontife.

L'ancienne leçon s'exprimait ainsi à ce sujet : « *Viginti quinque Titulos in Urbe instituit quasi dioceses quasdam et ad baptismum pœnitentiamque eorum qui ex infidelibus christianam religionem susciperent et ad Martyrum sepulturam.* »

Voici par contre ce que porte la nouvelle leçon :

« *Aucto in Urbe fidelium numero, ad eorum utilitatem ad baptismum pœnitentiamque dandam eis qui Christianam religionem susciperent et ad martyrum sepulturam, novos titulos instituit et quasi alteras dioceses distribuit.* »

Les correcteurs pontificaux, on le voit, ont biffé un mot dans la vieille légende : *viginti quinque*. L'*Editio urbana* du Bréviaire donnait à entendre que c'était saint Marcel qui avait fixé à vingt-cinq le nombre des Eglises paroissiales de Rome. Or cette assertion était en contradiction formelle avec la tradition qui a toujours regardé saint Clet comme l'auteur de l'institution dont il s'agit. : *Hunc numerum 25 presbyterorum Romanæ urbis, qui postea cardinales dicti sunt, dit à ce sujet Bianchini, ex præcepto B. Petri fuisse a Cleto institutum, antiqua traditio est per tria priorum sæcula plurium successorum exemplis comprobata.* (Migne, Patrol. lat. t. cxxvii, 1071)

Le mot *viginti quinque* était donc tout-à-fait erroné. La Congrégation des Rites l'a remplacé par ceux de *novos titulos, alteras dioceses*. D'après elle, ce ne sont pas les vingt titres primitifs de Rome qu'a institués saint Marcel ; mais d'autres titres, des titres nouveaux et pour qu'on comprenne encore mieux sa pensée, elle ajoute que la création de ces autres Titres, de ces nouveaux Titres a été rendue nécessaire par l'accroissement du nombre des fidèles : *aucto in Urbe fidelium numero*.

(A suivre).

## COURRIER DE L'UTILE

## SOINS A DONNER AUX FUTAILLES.

Il est d'autant plus important de s'assurer du bon état d'un tonneau, que le vin absorbe très-vite la mauvaise odeur des futailles.

Pour la préparation des tonneaux neufs destinés à recevoir le vin, on peut opérer de la manière suivante :

Lavez le tonneau à l'eau froide; mettez-y ensuite un litre d'eau bouillante salée; un demi kilog. de sel suffit pour un tonneau de 230 litres; bouchez-le et agitez-le en tout sens; videz et laissez écouler l'eau. Jetez ensuite dans le tonneau un ou deux litres de moût qui fermente; bouchez, agitez et faites couler.

Autre procédé. On remplit le tonneau neuf aux trois quarts d'eau; le lendemain on le roule à plusieurs reprises et on le vide. On y introduit alors deux litres d'eau bouillante et un demi-kilog. de chaux par hectolitre et on roule fortement. Après cette opération, on rince avec soin à l'eau fraîche.

Pour remplir un tonneau, il faut s'assurer si le reliage est en bon état et y faire les réparations nécessaires. Il sera facile de s'assurer que les douves ne sont pas disjointes en y passant de l'eau. Quand les tonneaux renferment de la lie, on se sert pour les rincer d'une chaîne en fer terminée par un bloc. Après avoir versé 20 litres d'eau dans le tonneau, on y introduit la chaîne. On agite de manière à détacher la lie et on remue ensuite jusqu'à ce que l'eau sorte claire.

Avant de remplir un tonneau vide depuis plusieurs jours, on prendra la précaution d'introduire dans la bonde la douille d'un soufflet et de souffler un instant pour changer l'air qui remplissait le fût.

Il arrive très-souvent que des futailles sont viciées. La plupart du temps cela se produit par la faute du propriétaire qui néglige, une fois le tonneau vide, de remettre la bonde et laisse par conséquent la lie fermenter et aigrir tout à son aise.

Avant d'opérer le nettoyage, il faut s'assurer de l'état intérieur du fût. Pour cela, on y descend une bougie de 4 ou 5 centimètres de long que l'on suspend par un fil de fer ou une ficelle. Si la bougie s'éteint, c'est que le tonneau est aigre. Lorsqu'elle se maintient allumée, on voit très distinctement si le tonneau est couvert de moisissure. L'odorat complète la visite.

Le tonneau est-il aigre? Il faut y verser 5 litres d'eau bouillante, 500 grammes de chaux vive et 100 grammes de potasse. On roule le fût, deux fois par jour pendant quatre jours, après quoi on le vide. On rince à l'eau froide, qu'on y laisse pendant quelques heures. On fait égoutter. On peut remplir s'il y a lieu.

L'odeur de moisi s'enlève plus difficilement.

Introduisez dans le tonneau un mélange d'acide sulfurique avec neuf fois son poids d'eau. Après avoir bouché, agitez doucement de manière à imbiber toute la surface intérieure, surtout celle des fonds, puis ajoutez quelques litres d'eau et agitez de nouveau. Rincez à l'eau froide, puis passez dans le fût un lait de chaux et lavez jusqu'à ce que l'eau sorte bien claire et sans saveur.

Il arrive quelquefois que malgré toutes ces précautions, les tonneaux conservent un mauvais goût. Il faut alors les racler à vif et les oindre d'huile d'olive.

Au lieu de les remplir, peut-être vaudrait-il mieux mettre au rebut les futailles gâtées à ce point ou les employer à tout autre objet qu'à la conservation d'un liquide aussi altérable que le vin.

Quand le fût est vide, il est nécessaire de le faire bien égoutter, puis le mécher.

Voici en quoi consiste cette opération : On attache une mèche ordinaire soufrée à l'extrémité d'un fil de fer et on l'introduit dans le tonneau par la bonde qu'on referme légèrement. Lorsque le soufre est brûlé, on retire la mèche avec précaution pour qu'elle ne tombe pas dans le fût et l'on assujettit fortement la bonde, afin d'emprisonner le gaz acide sulfureux.

Quand on veut remplir le tonneau, on y passe un peu d'eau. Le vin ne contracte aucun goût désagréable, bien qu'il perde un peu de sa couleur.

On doit éviter de mécher les fûts ayant renfermé de l'alcool ou de l'eau-de-vie; un tel soufrage présente de réels dangers.

*Encaustique pour faire briller les meubles.*

Françoise vient de me livrer aujourd'hui le secret de l'encaustique qu'elle emploie pour polir et faire briller les meubles du presbytère, et Dieu sait que l'on peut s'y mirer comme dans une glace.

Faites fondre à froid, dans 40 grammes d'essence de térébenthine, 20 grammes de rognure de cire jaune; vingt-quatre heures suffisent pour la dissolution. Ajoutez alors, pour obtenir la nuance convenable, quelques pincées de *terre d'ombre*, que vous vous procurez chez le droguiste. La manière de se servir de cette préparation est aussi simple que sa recette. Après avoir bien nettoyé les meubles, on les enduit d'une couche d'encaustique, au moyen d'un tampon de linge, on laisse sécher quelques instants, puis on frotte avec un morceau de lainage jusqu'à l'apparition du poli. Ce n'est pas plus malin que cela.

*Avis aux bineurs.*

Coupez-vous de temps en temps les ongles des pieds; ceux des petits doigts par propreté, et ceux des pouces par prudence. Les personnes qui ne taillent jamais ces derniers ou les taillent trop



rarement s'exposent en effet à un accident toujours très douloureux et parfois grave, que l'on appelle en terme scientifique : *onyxis*, et vulgairement : *ongle incarné* ou *rentré*. Il est préférable de se servir de ciseaux pour cette opération et de couper l'ongle carrément, sans trop en arrondir les bords.

#### *Traitement des clous.*

Ah! non certes, les clous ne sont pas une chose agréable! Avec cela qu'ils vous viennent souvent dans des endroits... Du reste, quelle que soit la place où ils se montrent, le traitement est toujours le même. Il consiste à appliquer sur le mal, chaque matin, de l'*onguent de la mère*, qu'on remplace, le soir, par des cataplasmes de farine de lin ou de mie de pain. On peut poser le cataplasme par dessus l'onguent. Quand le clou a crevé, on le presse pour en faire sortir le germe. Toutefois, si le clou est très gros, il importe de le montrer au médecin, car dans ce cas il est nécessaire qu'il soit ouvert d'un coup de lancette. La guérison du clou suit la sortie du germe. Il est bon alors de se purger une ou deux fois et de boire, pendant quinze jours, un verre de tisane amère; houblon, petite chicorée; fumeterre, etc. La tisane de goudron, qu'on prépare en versant un litre d'eau fraîche sur 30 grammes de goudron, constitue le meilleur remède pour prévenir le retour des clous.

#### *Aux gouteux et rhumatisés.*

A l'approche de la saison froide et humide nous croyons utile de recommander une pommade à ceux qui souffrent de la goutte et des rhumatismes :

Gomme-gutte finement pillée,	10 gram.
Salicylate de soude,	10 —
Myrrhe,	10 —
Cannelle,	10 —

Trois frictions énergiques par jour. On recouvrira ensuite les articulations des malades avec de la ouate ou de la laine.

#### RÉPONSE A UN ABONNÉ

Voici deux manières de raviver les galons d'or ou d'argent attachés aux étoffes :

Eau contenant 1 pour 100 d'acide sulfurique à 66 degrés.

Autre :

Acide sulfurique, 8 grammes;

Crème de tartre, 30 grammes;

Eau pure, 560 grammes.

Il faut essuyer ensuite avec un morceau de flanelle et faire sécher promptement.

#### CONSEILS DU DOCTEUR

*Traitement de l'anémie des convalescences longues, des hémorrhagies et de la faiblesse, par les ferrugineux.*

Il est certaines préparations qui ont le privilège de croître constamment dans l'estime des médecins et des malades et qui puisent dans leur succès de chaque jour la meilleure garantie de leur valeur thérapeutique. Les véritables pilules de Vallet sont au premier rang de ces préparations et elles ont toujours conservé la vogue méritée qui les accueille à leur début. Le professeur Piorry, comparant dans son cours à l'Ecole de Médecine les propriétés des diverses préparations ferrugineuses connues, terminait ainsi son appréciation :

« Mais le médicament qui nous a rendu le plus de services ce sont les pilules de Vallet. Ces pilules, après une discussion intéressante, ont obtenu un rapport très favorable de l'Académie de médecine de Paris, et les succès nombreux qui ont suivi leur administration tendent à généraliser leur emploi dans la chlorose et dans toutes les maladies qui exigent l'emploi des ferrugineux.

« S'il est vrai de dire que la chlorose résiste rarement aux préparations ferrugineuses convenablement faites, on n'obtient que des résultats négatifs d'une foule de médicaments trop vantés. Aussi, nous devons à la vérité de dire que, entre nos mains, les pilules de Vallet n'ont jamais été infidèles et nous les recommandons comme un des médicaments des plus précieux. »

Les véritables pilules de Vallet ne sont pas argentées, le nom Vallet est imprimé en noir sur chaque pilule blanche; les étiquettes doivent porter l'adresse du docteur Vallet, 19, rue Jacob, Paris.

#### IMPRIMATUR:

Lingonis, die 17 septembris 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

## ÉLECTIONS GÉNÉRALES DE 1885

## Brochures à propager

Toute personne qui demandera pour *trois francs* de livres ou de brochures dans la liste ci-dessous, recevra, *gratuitement*, à son choix, ou le journal hebdomadaire le *Paysan*, pendant trois mois, — ou l'*Ami des Livres*, pendant un an.

- Avant le combat.** Brochure in-18 » 25 c.  
**Catéchisme politique** (petit), brochure in-18 de 36 pages. » 10 c.  
**Causeries électorales. De l'action du clergé dans les élections.** Brochure in-18 de 72 pages. » 10 c.  
**Cléricanisme (le) et l'Esprit moderne.** 1 volume gr. in-12 de xx-155 pages. 2 fr.  
**Comme quoi les cléricaux ont sauvé trois fois la vie à M. Jules Ferry.** Brochure in-32 de 31 pages. » 10 c.  
**Devoirs (les) du chrétien dans la vie civile,** par Mgr Freppel, évêque d'Angers. Brochure in-18 de 36 pages. » 25 c.  
**Appel aux ouvriers,** par Léon Gautier. Brochure in-32 de 78 pages. » 25 c.  
**Catéchisme social et politique,** d'après les principes du bon sens, du droit naturel et de la civilisation chrétienne, dédié par un Citoyen à ses Concitoyens. Brochure in-32 de 96 pages. » 25 c.  
**Dime (la), la Corvée et le Joug,** par un ami du peuple. Brochure in-18 de 36 pages. 10 c.  
**Eglise (l') et l'État,** leurs rapports et leurs devoirs. Brochure in-32 de 33 pages. » 10 c.  
**Faux républicains (les) Seconde aux radicaux,** par l'auteur de la *Première aux radicaux*. Brochure in-18 de 64 pages. » 25 c.  
**Manuel du bon Français,** 4<sup>e</sup> édition, soigneusement revue et complétée. 1 vol. in-12 de 130 pages. » 60 c.  
**Monarchie et République,** à tous les hommes de bonne foi. Brochure in-18 de 34 pages, 15 c.; les 13/12, 1 fr. 50; par cent exempl., 10 fr. franco par la poste.  
**Nobles et Paysans,** par un campagnard. 1 petit vol. in-32 de 128 pages. » 25 c.  
**France (la) avant 1789,** par Eugène Loudun. Brochure in-32 de 103 pages. » 25 c.  
**Garibaldi en France,** par A. Vuilletet. Brochure in-32. » 25 c.  
**Les Sociétés secrètes,** par Claudio Jannet. Brochure in-32. » 25 c.  
**Histoire de la Commune,** par Adrien Soisy. Brochure in-32. » 25 c.  
**Histoire des paysans,** par Terrier de Lorey. Brochure in-32. » 25 c.  
**Le 21 janvier 1793,** par Maxime de la Rochelle. Brochure in-32 de 36 pages. » 20 c.  
**Massacres de septembre,** par Georges de Cadoudal. Broch. de 36 pages. » 20 c.  
**Père Chopinard (le),** ouvrage couronné par la Société française de tempérance (médaille d'argent). Brochure in-32 de 71 pages. » 25 c.  
**Première (la) aux radicaux,** par un laïque. 1 petit vol. in-32 de 64 pages. » 25 c.
- Programme (un) conservateur,** étude constitutionnelle. 1 vol. grand in-8 de 200 pages. 3 fr.  
**Programmes républicains (les),** et le programme monarchique par André Barbès. Brochure in-32 de 33 pages. » 10 c.  
**Radicaux et Cléricaux,** par Saint-Genest. Brochure in-18 de 56 pages. » 50 c.  
**Opinion (l') de M. de Bismark sur les affaires de France.** Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**Ouvrier (l') du temps jadis.** Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**Révolution (la) jugée par les révolutionnaires,** par Xavier Roux. Brochure in-32. 25 c.  
**Robespierre,** par Adrien Maggiolo. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Tribunal (le) révolutionnaire,** par Robert Nuay. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Victimes (les) populaires de la Révolution,** par Urbain Guérin. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Volontaires (les) de 1792,** par A. Rastoul. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Réforme (de la) et de l'organisation normale du suffrage universel,** par Henri Lasserre, 1 vol. grand in-8 de 178 p. 3 fr.  
 — LE MÊME. 2<sup>e</sup> édition. in-12. 2 fr.  
**Qui a fait la France!** Brochure in-32 de 34 pages. » 10 c.  
**République (la) devant la question sociale,** par André Barbès. Brochure in-32 de 26 pages. » 10 c.  
**République (la) dévoilée au peuple.** 4 vol. in-18 de 155 pages. » 40 c.  
**République, Empire ou Royauté.** Brochure in-12 de 36 pages. » 50 c.  
**République (la) et la Magistrature.** 1 vol. in-12 de 245 pages. 2 fr.  
**République (la),** Ouil Les radicaux, jamais? Brochure in-18 de 20 pages. » 10 c.  
**Royauté (la), les Républiques.** 1 vol. in-12 de 350 pages. 4 fr.  
**Charges (les) d'un contribuable.** » 60 c.  
**Concordat (le) et les articles organiques.** » 50 c.  
**Denier (le) des écoles.** » 10 c.  
**Dix ans de République.** » 10 c.  
**Ennemis (les) de la République.** » 10 c.  
**Hommes (les) noirs à travers le monde.** Prix. » 10 c.  
**Internationale (l').** » 20 c.  
**Le 34<sup>e</sup> milliard.** » 10 c.  
**Livre (le) d'or des républicains.** » 10 c.  
**Monarchie (la) c'est la liberté.** » 15 c.

## DÉCOUPAGE des BOIS &amp; MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

**Machines de précision** à main et à pédale, **Tours, Outillages et accessoires.** Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. **DESSINS** de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

**Articles Religieux:** Christs, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPAGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

**M** **SON BOUASSE-LEBEL**, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — **CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS.**

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

## VITRAUX D'ÉGLISE,

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR. HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. **Félix**  
**GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. Voir **POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**H. GARNIER**, Boulevard d'Enfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).



LE

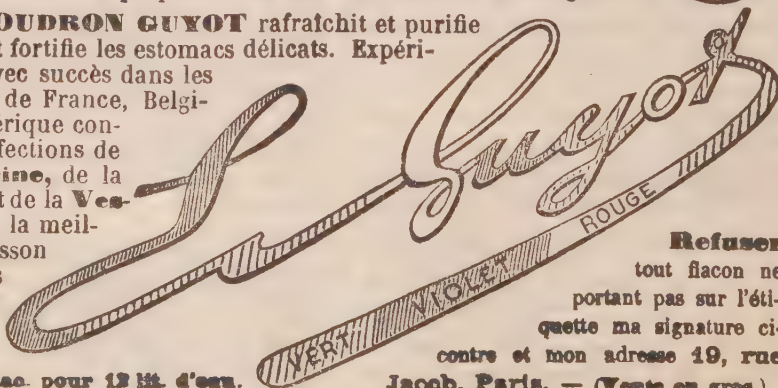
## GOUDRON GUYOT

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ves-  
sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jéudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 39 :

PRÉDICATION : Pour le saint Rosaire : la prière de Marie. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Décret du Saint-Office concernant les dispenses nulles *ob incestum*. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : S. Melchiade, perpétuellement empêché par une fête de première classe, peut-il être transféré? — Peut-on user pour la sépulture d'un diap bleu avec bordures noires? — Quelle solennité faire le dimanche 5 juillet dans les églises qui ont pour titulaire la Visitation? — Un curé peut-il, sans permission spéciale de l'Evêque, bénir solennellement une maison neuve, une statue, une croix sépulcrale; une statue placée où à placer sur une place publique? — Peut-on appliquer à des vivants une messe de *Requiem*? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Quelle est la responsabilité des architectes des fabriques? Leurs honoraires sont-ils soumis à un tarif? — Un curé peut-il s'absenter pendant un mois sans demander la permission qui n'est refusée à personne? — Quelle est la jurisprudence relative aux suisses d'église? — COURRIER DE L'UTILE : Falsification du vin.

## LA

### SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

A L'EXPOSITION D'ANVERS

La Société générale de Librairie catholique a remporté à l'exposition d'Anvers la médaille d'or. Personne n'en saurait être étonné, et le sentiment public sanctionnera la décision du jury. Il y a peu de maisons de commerce qui aient déployé autant de hardiesse et d'activité, et aient obtenu plus de succès que la Société générale de Librairie catholique.

Le titre de catholique qu'elle a arboré, l'a portée aux grandes entreprises; et elle a mené à fin des œuvres colossales, des publications utiles, nécessaires, glorieuses à l'Eglise et aux lettres. Il a fallu toutes les ressources de l'industrie contemporaine pour jeter en moins de vingt-cinq ans, dans la circulation, près de cent volumes in-folio. La réimpression si rapide des *Acta Sanctorum*, des Bollandistes, est ce qu'on peut appeler un tour de force. Bien des librairies avaient hésité devant cette entreprise. M. V. Palmé l'a menée à bien. Soixante volumes in-folio, en latin à deux colonnes! cela pouvait sembler d'un placement difficile. C'est l'habileté de l'industriel de pressentir les goûts et les besoins du public, les nécessités du travail, et d'y satisfaire.

Les Bollandistes ont trouvé des souscripteurs; et les exemplaires restés en magasin se placent tous les jours. Ce n'est pas là une de ces impressions qu'on renouvelle à courte échéance. Il n'y a rien à dire à ceux qui ne comprennent pas comment, dans notre siècle frivole et corrompu, des ouvrages aussi considérables et aussi sérieux peuvent trouver des acheteurs. Le sérieux est toujours de mode; et la Librairie catholique ne s'est pas trouvée obérée par sa publication des *Acta Sanctorum*; elle a ajouté à cette collection imperissable qui, dans ses documents, ses dissertations et ses éclaircissements, contient l'histoire du monde entier; elle a ajouté des ouvrages non moins nécessaires et haut classés, relatifs à l'his-

toire de France. La collection bénédictine des *Historiens* de notre patrie, le *Gallia christiana*, l'*Histoire littéraire de la France*, intéressent tous les peuples du monde; les souscripteurs y viennent d'Amérique, de l'Angleterre ou de la Russie, presque aussi nombreux que de la France elle-même.

Ce qui donnait à Anvers un titre particulier à la librairie catholique, c'est que la collection des *Acta*, dont la réimpression et la continuation se publient désormais à Paris, est une entreprise belge. C'est à Anvers que les premiers volumes des *Acta* ont paru, il y a déjà plus de deux siècles. Les jésuites, qui entreprenaient ce labeur qui doit se prolonger encore à travers les générations, appartenaient à la province belge. Je ne veux pas rappeler tous ces noms glorieux : Rosweide, Bolland, Heinschenius, Papebrock et tant d'autres, dont les travaux, tout en gardant le caractère particulier de chaque ouvrier généreux, éclairé, intrépide, aventureux parfois, se fondent dans un ensemble de vérité et d'érudition admirable qui est la joie, l'orgueil légitime et une des gloires de la Compagnie de Jésus.

Mais les cinquante premiers volumes signés de ces noms vénérables, de 1643 à la Révolution française, ont été publiés à Anvers. C'est à Anvers que le travail fut repris après une interruption d'environ quarante ans, et que les derniers volumes ont paru jusqu'au moment, il n'y a pas encore vingt-cinq ans, où M. V. Palmé a entrepris cette immense réimpression, dotant la seconde édition d'avantages que la première n'offrait pas : je veux parler de cet énorme volume de *Tables*, qui est d'un si facile et si utile usage pour les travailleurs.

Il ne faut pas penser que le patriotisme belge a fait pencher la balance; mais on comprend qu'il ait eu quelque joie, en couronnant une librairie française, de couronner aussi une œuvre littéraire qui est comme un fruit de la Belgique. Il est superflu de rappeler ici que la Société de Librairie catholique, dont le siège est à Paris, a aussi une succursale à Bruxelles. Les considéra-



tions patriotiques, nous le répétons, pour être une joie, n'ont été qu'une heureuse rencontre; et c'est à d'autres préoccupations que la médaille d'or a été accordée.

A ces grandes et scientifiques collections, la *Librairie catholique* ajoute quotidiennement de nombreuses publications. Elle édite les œuvres complètes du grand écrivain de ce siècle, Louis Veuillot; les diverses œuvres de Mgr Freppel sont sur ses catalogues: c'est de la science, c'est de la littérature, et c'est aussi de la polémique, dirait-on? N'en faut-il pas toujours?

La science et l'étude dans leur sérénité n'ont jamais répudié le combat. Les Pères de l'Eglise étaient des polémistes, et plusieurs de leurs œuvres immortelles ont été composées pour répondre à un besoin du jour, à une discussion de circonstance à un intérêt du moment. Il serait impossible de signaler ici tous les noms des auteurs contemporains recommandables, que la *Librairie catholique* a su attirer et grouper sur ses catalogues. Elle a ses livres illustres. C'est là un goût du jour, et c'est fort bien fait de le mettre au service de l'érudition dans la *Chevalerie* de Monsieur Léon Gautier; de la piété: *Notre-Dame de Lourdes*, par H. Lasserre, et les *Vies des Saints*; de la simple récréation instructive: le *Littoral de la France*. Ce sont là des volumes qui vont de pair avec les plus beaux que les éditeurs contemporains aient publiés.

Par contre, avec les livres de luxe, il ne faut pas oublier les livres populaires; les *Classiques* de la *Librairie catholique* répondent à un besoin quotidien; ils sont édités avec goût et reçoivent même une illustration qui ne laisse pas d'être élégante et utile. Voyez le *Petit Catéchisme* de Bellarmin. Le texte, augmenté d'exemples choisis dans les œuvres de nos premiers écrivains, et les beaux dessins de M. Ciappori, d'après les œuvres des grands peintres, en font un livre modèle, et plein de charmes pour les petites mains et les yeux innocents auxquels il est destiné. C'est le catéchisme en images, en doctrine et en exemples. Les autres classiques de la collection n'ont pas le même luxe; et on comprend qu'aux yeux d'éditeurs catholiques, ce petit livre du catéchisme, ce livre nécessaire et universel, ait été traité avec une sorte de prédilection.

Les autres livres classiques, pour les écoles, les maisons d'éducation, sont édités avec grand soin: les textes sont revus; les notes nécessaires abondent, et les notices dues à des plumes compétentes ne manquent pas.

Nous ne pouvons signaler tous les titres de la Société de *Librairie catholique* à la distinction qu'elle vient de recevoir. Nous ne rappellerons pas ce qu'elle fait pour les études théologiques, pour la science historique, pour l'agiographie et simplement aussi pour le délassement. Car la lecture, qui est un travail, est aussi une récréation. Nous pourrions rappeler ici les œuvres exquises et charmantes de Mme Lavergne: les *Neiges d'antan*, les *Jours de Cristal*, les *Chroniques de Montbriant*, les *Légendes de Versailles et de Trianon*; les fins opuscules sur les Araignées et les Abeilles, d'une langue si pure, correcte, vivante, échappés de la plume d'un jésuite, le P. Babaz, que la *Librairie catholique* s'est empressée de recueillir pour en accroître le chaquet des petits chefs-d'œuvre de la langue française. A côté de cette littérature exquise et que goûteront tous les délicats, combien d'autres ouvrages encore! La Société de librairie catholique conserve des noms dont la réputation est établie, elle attire aussi et accueille les débutants pleins d'espoir. Elle a sur ses catalogues cent volumes de Paul Féval; elle vient d'y inscrire le petit vo-

lume de M. Pierre Veuillot. Elle a son passé, et elle veille à son avenir. La nomenclature des ouvrages qu'elle a édités, suffit à démontrer qu'il y a là un foyer de publicité et une somme de travail qui méritent les plus hautes distinctions. C'est du commerce intelligent, de l'industrie utile et bienfaisante.

LÉON AUBINEAU.

Tel est le bel hommage que M. Léon Aubineau vient de rendre, dans l'*Univers*, à la Société générale de *Librairie catholique*. Mais il y a une lacune dans ce précieux hommage, et ce que la modestie interdisait à M. Léon Aubineau de dire, nous le dirons à sa place: à savoir qu'il occupe lui-même un des principaux rangs dans le Catalogue de la Société. On n'y trouve pas moins, en effet, d'une dizaine de beaux et grands ouvrages sous son nom.

Dans la *Révocation de l'Edit de Nantes* et *M. Augustin Thierry, son Système historique, ses Erreurs*, M. Léon Aubineau n'est ni plus ni moins qu'un historien et un polémiste de premier ordre. Ces deux ouvrages font partie de la Nouvelle Collection Historique créée par M. Victor Palmé et ont été réimprimés plusieurs fois.

Les *Serviteurs de Dieu au XIX<sup>e</sup> siècle*, — deux forts volumes de près de 600 pages chacun, — publiés en format ordinaire et en format in-8<sup>o</sup> illustré, ont eu cinq éditions.

La *Vie admirable du Bienheureux Mendiant et Pèlerin Benoît Labre* est au glorieux Saint d'Amettes ce que *Notre-Dame de Lourdes* de M. Henri Lasserre a été pour la miraculeuse Apparition des grottes Massabiellles: le livre par excellence, le livre classique.

Par le *Saint Homme de Tours*, M. Léon Aubineau a été le révélateur de l'humble et obscur initiateur de la dévotion à la Sainte-Face de Notre-Seigneur.

Sa *Vie de la Vénérable Mère Emilie de Rodat, fondatrice et première Supérieure des Religieuses de la Sainte-Famille* est un de ces livres complets et parfaits qui déconcertent du premier coup toute nouvelle entreprise d'un livre semblable.

Enfin, il y a un an ou deux, M. Léon Aubineau publiait à la Société générale de *Librairie catholique* un volume bien digne de ses aînés: *Parmi les Lys et les Epines*, et en ce moment il y a sous presse, pour paraître au premier jour, un nouveau chef-d'œuvre, intitulé: *Au soir de la vie*.

Nous ne manquerons pas de le faire connaître à nos lecteurs.

## NOTES LITTÉRAIRES

**A propos des élections.** — Un avocat de Foix, M. Victorin Vidal, vient de publier chez Victor Palmé, sous le titre: *Guide des Conservateurs*, un opuscule de propagande conservatrice, que nous ne saurions trop recommander aux électeurs. Il contient sur la discipline électorale, sur les concessions à se faire, sur l'organisation des comités, etc., les conseils les plus pratiques et les plus utiles. Oui, ce qu'il faut à beaucoup d'électeurs irrésolus, flottants, c'est un stimulant, une boussole: ils les trouveront dans l'excellent *Guide* de M. Victorin Vidal.

(1 vol. in-18 de 110 pages. Prix: 1 franc par poste.)

## PRÉDICTION

POUR LE SAINT ROSAIRE : LA PRIÈRE DE MARIE.

Sancta Maria.... ora pro  
nobis peccatoribus.  
(Ex sal. Angel.)

Le Rosaire est un livre précieux où sont contenus en abrégé les leçons les plus belles, les plus lumineuses, les plus autorisées, les plus complètes sur Dieu et l'homme, sur le temps et l'éternité, sur nos devoirs, sur les moyens de les remplir et sur les récompenses qui sont réservées à ceux qui les observent. C'est un livre populaire dans toute la force du terme, un livre à la portée de tous, un livre que tous peuvent étudier avec profit, les plus ignorants aussi bien que les plus savants, les plus illustres aussi bien que les plus humbles dans l'échelle sociale. C'est un livre que nous pouvons feuilleter en tout temps, sans fatigue et sans dégoût, le jour et la nuit, dans la santé et dans la maladie, dans la joie et dans la tristesse, dans l'enfance et dans la vieillesse, à la maison et à la campagne, dans la solitude et en société. Que dis-je ? C'est plus qu'un livre. Dans le beau langage de l'Eglise, le Rosaire, selon la force de l'expression, c'est un bouquet de fleurs, une couronne de roses : roses du souvenir des plus délicieux et des plus ineffables mystères de notre religion, roses des louanges les plus exquises qu'il nous soit donné d'adresser à l'auguste Trinité et à la T. S. Vierge, roses des prières les plus suaves que nous puissions faire monter vers le ciel, roses dont l'éclat et le parfum réjouissent le cœur de Dieu et le cœur des chrétiens. Pour réconforter votre âme, pour accroître votre amour et votre confiance en Marie, si vous le vouliez, je vous ferais respirer les délicates senteurs de l'une de ces roses célestes ? Je vous expliquerais une seule des paroles si pleines de lumières et de sentiments, qui composent le saint Rosaire ; j'attirerais votre attention sur ces mots si simples mais si profonds de l'*Ave Maria* : « Priez pour nous qui sommes pécheurs. » Je vous dirais, ou du moins j'essaierais de vous dire le *dévouement* et l'*efficacité* de la prière de Marie pour nous. Je n'en doute pas, votre cœur en sera délicieusement touché, et c'est avec une confiance plus filiale que vous recourrez à l'intercession de Celle qu'on n'a jamais invoquée en vain.

## I

La sainte Vierge, dans la gloire et le bonheur dont elle jouit, dans les splendeurs des cieux ne nous oublie point, au contraire, elle s'intéresse à nous et sollicite pour nous les faveurs divines avec un zèle incroyable.

Elle désire, plus que nous ne pouvons le dire, nous faire du bien, et elle travaille, par ses prières, avec une ardeur égale à ses désirs, à promouvoir nos intérêts. « O Marie, s'écrit S. Bonaventura, vous avez tant de soin de nous, qui

vivons sur cette misérable terre, qu'on dirait que vous n'avez d'autre désir que celui de nous secourir, ni d'autre occupation que celle de nous rendre heureux. » S. André Avellin l'appelle la *grande affaire* du paradis ; et S. Epiphane, voulant nous donner une idée de sa sollicitude pour le genre humain, la désigne sous le nom de *multoculam*, comme s'il disait qu'elle est *toute yeux* pour considérer nos misères et y porter remède. Ne vous en étonnez pas, Marie aime Dieu immensément, plus que le plus ardent des séraphins. Or l'amour de Dieu et celui du prochain se confondent. C'est parce qu'ils aiment Dieu que les saints ont fait de si grandes choses pour leurs frères : fortune, liberté, vie même, ils sacrifiaient tout. Lisez la vie de saint François Xavier, apôtre des Indes ; vous le voyez gravir les montagnes escarpées, surmonter tous les obstacles, affronter tous les périls pour gagner à Dieu des peuples barbares. Un S. Paulin se fait esclave pour délivrer le fils d'une pauvre veuve ; un S. François de Sales pour convertir les hérétiques de la province du Chablais, s'expose pendant un an à passer un fleuve chaque jour, cramponné sur une poutre gelée, afin d'aller sur l'autre rive prêcher à ces malheureux obstinés ; un S. Fidèle se dévoue avec joie à la mort pour convertir à la foi une bourgade idolâtre. Mais si, dans les saints, l'amour de Dieu a produit de si grands résultats par rapport au prochain, que dirons-nous de Marie, qui, dès le premier instant de son existence, a aimé plus que tous les anges et tous les saints ensemble ? Réunissez l'amour des mères les plus tendres pour leurs enfants, vous n'approcherez point de l'affection que Marie porte à une seule âme. Dans chacun des descendants d'Adam, cette divine mère voit l'œuvre du Très-Haut, l'image du Créateur, un fils de Dieu, un être racheté par le sang de Jésus-Christ. Dans chacun des descendants d'Adam, elle voit un fils qui lui a été légué par le Sauveur lui-même, un fils qu'elle a engendré dans la douleur sur le Calvaire, pour lequel elle donnerait, si cela était possible, mille fois sa vie. Aussi s'intéresse-t-elle à tous les hommes, aussi prie-t-elle pour eux avec une ferveur dont il est impossible que nous mesurerions l'intensité.

Non seulement Marie prie pour tous les hommes en général, mais pour chacun en particulier. Aucun, pas même le plus coupable et le plus méchant, n'est exclu de sa bienveillante intercession. Elle prie pour les fidèles et les infidèles, pour les justes et pour les pécheurs. Elle prie avec un indicible amour pour les bons chrétiens, parce que ce sont ses enfants chéris et de prédilection, *Ego diligentes me diligo* (Prov., viii, 17) ; parce qu'ils lui rappellent sans cesse son véritable fils Jésus, dont ils sont l'image, dont ils imitent les vertus. Mais elle prie aussi pour les pécheurs, et avec d'autant plus de tendresse qu'ils sont plus malheureux et plus en



danger. Elle imite Jésus sous ce rapport, comme sous tous les autres, Jésus qui, dans la parabole de l'enfant prodigue et du bon pasteur, semble avoir de mystérieuses prédilections pour les pauvres pécheurs. D'ailleurs les pécheurs lui rappellent le souvenir aux jours de sa douloureuse Passion, couvert de sang et de boue; et elle sait que c'est aux pécheurs qu'elle est redevable de sa suréminente dignité de mère de Dieu. Ne vous découragez donc point, ô vous qui avez oublié le Seigneur, recourez à Marie, et Marie aura pitié de vous, *ô peccator, ne diffidas!*

Ajoutez à cela que la prière de Marie pour nous est aussi continue qu'elle est universelle. « La compassion de la sainte Vierge pour les hommes, dit le dévot saint Bonaventure, fut grande pendant qu'elle était sur la terre; mais elle est bien plus grande depuis qu'elle est dans le ciel, d'où elle nous donne de plus éclatantes preuves de sa tendresse parce qu'elle connaît mieux nos besoins. Et cette bonté actuelle, ajoute le saint Docteur, surpasse d'autant la première, que la lumière du soleil surpasse celle de la lune. » Marie, comme Jésus, jusqu'au jour du jugement est continuellement en supplication pour l'humanité. Et l'on peut lui appliquer la parole que saint Paul a dite de J.-C. : qu'elle est toujours vivante pour intercéder en notre faveur, *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*. Ranimons donc notre foi et notre confiance; et, en récitant la Salutation angélique, prononçons avec un grand sentiment de dévotion ces paroles : « Sainte Marie, priez pour nous qui sommes pécheurs, » nous rappelant que Marie prie pour nous, qui que nous soyons, avec un grand dévouement et aussi avec une grande efficacité.

## II

Je serais infini si je voulais rappeler les discours enflammés par lesquels les saints ont célébré l'efficacité de l'intercession de la Reine du ciel en notre faveur. Je n'en cite que quelques paroles.

Saint Pierre Damien, s'adressant à Marie, lui dit : « Toute puissance vous a été donnée dans le ciel et sur la terre, et rien ne vous est impossible. » Saint Anselme parle de la sorte à l'auguste Vierge : « Le Seigneur vous a tellement exaltée que sa faveur vous a rendue toute-puissante. » Saint Bernard déclare qu'il lui suffit de vouloir pour qu'une chose se fasse, et saint Antonin prétend que ses prières dans le ciel ressemblent plutôt à des ordres qu'à des supplications, *Oratio Deiparæ habet rationem imperii*. Son crédit est tel, au jugement du grand théologien Suarez, que « si nous pouvions supposer qu'elle demandât une grâce, et que toute la cour céleste s'y opposât, comme nous voyons dans *Daniel* un ange résister à un autre, la prière de Marie serait plus puissante, d'une valeur et d'une efficacité plus grandes, que celle de tous les autres saints. »

« Il n'est personne, s'écrie saint Germain de Constantinople qui soit sauvé si ce n'est par vous, ô très sainte; personne qui soit délivré des maux de cette vie, si ce n'est par vous, ô très pure; personne à qui soit accordé quelque don céleste, si ce n'est par vous, ô très chaste; personne qui trouve grâce devant Dieu, si ce n'est par vous, ô très glorieuse Marie! »

Voulez-vous savoir maintenant les raisons de l'admirable efficacité, de l'intercession de notre bonne mère du ciel? Je les rappelle en abrégé.

Les prières de Marie sont très puissantes, d'abord à cause de sa perfection incomparable. C'est un principe incontestable, plus on est saint, plus on est proche de Dieu dans le ciel, plus on a de crédit sur son cœur. Or la T.-S. Vierge surpasse en mérites tous les anges et tous les saints, même réunis ensemble; donc elle est plus puissante auprès du Maître de l'univers que tous les habitants de la céleste Jérusalem, et s'il est vrai que Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent, à plus forte raison fera-t-il la volonté de la Reine de tous les saints.

De plus les relations exceptionnelles, ineffables, qui l'unissent aux trois personnes de la Trinité, exigent que les supplications de Marie n'éprouvent jamais le moindre refus. Comment le Père éternel serait-il sourd à la voix de sa fille bien-aimée, en qui il met toutes ses complaisances, et qu'il préfère à tout l'univers, lui qui prête l'oreille aux soupirs du moindre de ses serviteurs? Comment l'Esprit-Saint pourrait-il résister au plus petit désir de Celle qu'il salue comme son épouse bien-aimée, à qui il a donné toute influence sur son cœur? Ah! plus généreux que le roi Assuérus envers la pieuse Esther à qui il n'offrit que la moitié de sa puissance, l'adorable Paraclet remet entre les mains de Marie, pour qu'elle en fasse distribution à ceux qui en ont besoin, tout l'inépuisable trésor de ses grâces et de ses faveurs? Comment le Verbe incarné surtout ne s'empresserait-il pas de satisfaire avec surabondance à toutes les volontés de sa Mère? « Ma mère, lui dit-il, au sein de la gloire qui m'environne, je suis votre Fils, comme je l'étais à Bethléem, à Nazareth, et sur le Calvaire, et vous êtes toujours ma mère. Pourrais-je oublier tout ce que vous avez fait pour soigner mon enfance, et les larmes que vous avez versées pour mon amour? Jouissez à jamais des droits que vous vous êtes acquis en me donnant la vie. Soyez souveraine de mon royaume; les trésors de mes grâces vous sont ouverts; soyez-en la dispensatrice. Suivez les inclinations de votre cœur toujours porté à la miséricorde; faites du bien à tous les hommes; puisez dans mes trésors qui ne tarissent jamais, des grâces pour toute sorte de besoins; des grâces de consolation pour les affligés, des grâces de force pour les faibles, des grâces de triomphe pour ceux qui sont tentés, des grâces de guérison pour les malades, des grâces de conversion et de réconciliation pour les pécheurs. Vous n'avez qu'à parler,

et je jetterai où il vous plaira des regards de miséricorde. »

D'ailleurs, par la force des choses il faut que la prière de Marie soit exaucée, car Dieu l'a établie la co-rédemptrice du genre humain, il l'a faite la médiatrice des grâces qui sauvent les élus. Il faut qu'elle demande et distribue les secours surnaturels qui doivent venir en aide aux humains : c'est son rôle sublime. « Je ne vous tairai pas, dit excellemment Bossuet, une conséquence de la maternité de Marie que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que Dieu ayant une fois voulu nous donner J.-C. par la sainte Vierge, cet ordre ne se change plus, et les dons de Dieu sont sans repentance. Il est et sera toujours véritable, qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevions encore, par son entremise, les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle, qui fait naître, dit saint Augustin, les enfants de l'Eglise, ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations qui n'en sont que des dépendances » (III<sup>e</sup> sermon pour la Conception de Marie).

Ajoutez à cela que Marie si accomplie en sainteté, si chère aux trois personnes divines, si pleinement investie du ministère de la réconciliation, est notre mère. Or il y a dans le cœur d'une mère un accent auquel Dieu ne peut résister et qu'il exauce infailliblement, fallût-il pour cela recourir au miracle : Agar prie pour son enfant et Dieu fait jaillir une source pour étancher la soif du petit moribond; la Chananéenne prie et elle obtient la guérison de sa fille; la veuve de Naïm prie, sans même prononcer une parole, et Jésus ressuscite son fils unique. Comment Dieu résisterait-il au cri d'une mère qui s'appelle la vierge Marie? Il ne le peut. Aussi bien les individus, les sociétés, l'Eglise, ont ressenti, et ressentent tous les jours les effets merveilleux de la toute-puissante intercession de la Reine du ciel. C'est elle qui a détruit toutes les hérésies, c'est elle qui a dissipé comme en se jouant les orages que le démon a déchaînés pour détruire l'œuvre du Christ, c'est elle qui a fait cesser les fléaux qui ruinaient des provinces ou des nations, c'est elle qui éclaire, qui affermit, qui fortifie, qui convertit, qui guérit. Que de témoignages solennels, dans les fastes publics, de l'efficacité de son pouvoir! Que d'*ex-voto* dans les sanctuaires érigés par la piété en son honneur affirment sa puissance et sa bonté! Recourons donc, nous aussi, en toute confiance à Marie! Qu'elle soit vraiment la mère de notre espérance, *Mater spei*! Disons lui, et souvent, et toujours avec un cœur plus filial cette belle et simple parole : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous qui sommes pécheurs! » O sainte Marie, nous vous en prions avec l'Eglise, secourez les

misérables; aidez les faibles; consolez les affligés; priez pour le peuple; assistez le clergé; intercédez pour les personnes pieuses. Que tous ceux qui vous invoquent ressentent les effets de votre puissante protection!...

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### SACRÉE CONGRÉGATION DU SAINT OFFICE

Pour inspirer aux fidèles, particulièrement à ceux qu'expose davantage l'espoir d'un prochain mariage, une plus grande horreur du crime d'inceste, le Saint-Siège voulait que les dispenses de consanguinité, d'affinité, de parenté spirituelle et d'honnêteté publique fussent nulles si les futurs époux s'étaient rendus coupables de ce crime après que la supplique avait été envoyée ou que la demande avait été accordée : également si les futurs époux avaient gardé le silence sur l'inceste précédemment commis ou sur l'espoir qu'ils auraient eu d'obtenir plus facilement dispense.

Les difficultés nombreuses et les prévarications dont ces clauses étaient l'occasion ont décidé le Souverain Pontife à les lever. Désormais, par conséquent les dispenses obtenues ne seront plus nulles par suite du crime d'inceste commis après l'envoi de la supplique et avant l'exécution de la dispense, ni par suite du silence gardé sur l'inceste précédent.

Voici le texte du décret adressé aux Révérendissimes Ordinaires.

Illmne ac Rmme Domine,

Infandum incestus flagitium peculiari semper odio sancta Dei Ecclesia prosequata est, et summi romani Pontifices statuerunt, ut qui eo sese temerare non erubuissent, si ad apostolicam Sedem confugerent petendæ causa dispensationis super impedimentis matrimonium dirimentibus, eorum preces, nisi in eis de admissio scelere mentio facta esset, obreptionis et subreptionis vitio infectæ haberentur atque ideo dispensatio esset invalida; idque ea sanctissima de causa cautum fuit, ut ab hoc gravissimo crimine christifideles arcerentur.

Hanc s. Sedis mentem testantur tum alia documenta, tum decretum, quod novissime supremum sanctæ romanæ et universalis inquisitionis consilium, ipso adprobante romano Pontifice, feria IV die 1 augusti 1866 tulit, quod est hujusmodi « subreptitias esse et nulibi ac nullo modo « valere dispensationes, quæ sive directe ab apostolica Sede, sive ex pontificia delegatione super « quibuscumque gradibus prohibitis consanguinitatis, affinitatis, cognationis spiritualis nec « non et publicæ honestatis conceduntur, si « sponsi ante earumdem dispensationum executionem, sive ante sive post earum impetrationem incestus reatum patraverint; et vel

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4<sup>e</sup> d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — *Ritranger*, 25 fr. — La collection (28 vol.) avec tables, 46) f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>e</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



« interrogati, vel etiam non interrogati, malitiose vel etiam ignoranter reticuerint copulam incestuosam inter eos initam sive publice ea nota sit sive etiam occulta, vel reticuerint consilium et intentionem qua eandem copulam inierunt, ut dispensationem facilius assequerentur. » S. Pœnitentiaria vestigiis insistens supremæ inquisitionis id ipsum die 20 julii 1879 statuit.

Verum cum plurimi sacrorum antistites sive seorsum singuli, sive conjunctim s. Sedi retulerint, maxima ea de causa oriri incommoda cum ad matrimonialium dispensationum executionem proceditur, et hisce præsertim miseris temporibus in fidelium perniciem non raro vergere quod in eorum salutem sapienter inductum fuerat, Sanctissimus D. N. D. Leo divina providentia Papa XIII eorum postulationibus permotus, re diu ac mature perpensa, et suffragio adhærens Eminentissimorum S. R. E. Cardinalium in universa christiana republica una mecum inquisitorum generalium, hasce litteras omnibus locorum ordinariis dandas jussit, quibus eis notum fieret decretum superius relatum s. romanæ et universalis Inquisitionis et s. Pœnitentiariæ, et quidquid in eundem sensum alias declaratum, statutum aut stylo Curiae inductum fuerit a se revocari, abrogari nulliusque roboris in posterum fore decerni; simulque statui et declarari, dispensationes matrimoniales posthac concedendas, etiam si copula incestuosa vel consilium et intentio per eam facilius dispensationem impetrandi reticita fuerint, validas futuras: contrariis quibuscumque etiam speciali mentione dignis minime obstantibus.

Dum tamen ob gravissima rationum momenta a pristino rigore hac super re Sanctissimus Pater benigne recedendum ducit, mens Ipsius est, ut nihil de horrore, quod incestus crimen ingerere debet, ex fidelium mentibus detrahatur; imo vero summo studio excitandos vult animarum curatores, aliosque quibus fovendæ inter christi-deles morum honestatis cura demandata est, ut prudenter quidem, prout rei natura postulat, efficaciter tamen elaborant huic facinori insecutando et fidelibus ab eodem, propositis pœnis quibus obnoxii fiunt deterrendis.

Datum Romæ ex cancellaria S. O. die 25 junii 1885.

Addictissimus in Domino

R. CARD. MONACO.

## CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Dans le n° 11, 7<sup>e</sup> année, p. 125, vous dites : Saint Melchiade en occurrence avec une fête de première classe n'a pas de mémoire, je le sais fort bien, mais ne pourrait-il pas être transféré *in perpetuum* je ne dis pas à un autre jour, mais au lendemain au 11 décembre ?

Notre Ordo nous offre un exemple semblable pour Saints

Vital et Agricole (4 nov.) tombant le jour du patron de notre diocèse, leur mémoire est renvoyée chaque année avec la leçon au 5 nov., quoique fête de 2<sup>e</sup> classe, ce qui me porterait à croire que nous pouvons renvoyer saint Melchiade du 10, au 11 décembre, à moins que notre Ordo ne soit dans l'erreur. Quid ?

R. — Non, saint Melchiade ne peut pas être transféré *in perpetuum*, lors même qu'il serait perpétuellement empêché. Il est vrai que la rubrique ne le dit pas, mais plusieurs décrets sont formels sur ce point. Nous pourrions en citer plusieurs. Contentons-nous de reproduire le dernier, qui est de 1761. L'archevêque d'Aix demandait à la sacrée Congrégation des rites ce qu'il fallait penser d'un décret qui aurait été récemment porté, et en vertu duquel les fêtes simples, perpétuellement empêchées seraient transférées. Ce décret n'est-il pas apocryphe ?

« Circumfertur decretum recens de transferendis simplicibus, quorum lectio et commemoratio a propria sede in perpetuum rejicitur per Officium duplex 1<sup>æ</sup> classis, v. g., in Metropolitana Aquensi lectio SS. martyrum Sixti etc. occurrens in Transfiguratione Domini, quæ Titularis est nostræ ecclesiæ. Decretum illud est-ne genuinum ? »

La sacrée Congrégation répondit qu'elle n'avait pas porté de décret dans ce sens; et que par conséquent celui que l'on colportait était apocryphe.

« Nullum adest decretum de transferendis festis simplicibus a duplici primæ classis perpetuo impeditis. Quare apocryphum est quod circumferri asseritur, decretum » (3 mars 1761, n. 4299, ad 2).

Il faudrait une autorisation spéciale de la sacrée Congrégation des rites pour pouvoir transférer, même au lendemain, une fête simple perpétuellement empêchée.

Q. — Il y a des Congrégations des Filles de Marie qui ont adopté, pour les enterrements, la couleur bleue, comme couleur de la Vierge Immaculée.

On n'ignore pas que le noir est seul admis pour les cérémonies funèbres. Toutefois, il paraît, qu'après une décision de l'une des Congrégations romaines, que le blanc est toléré, dans les enterrements, à la condition qu'une bordure ou bande noire soit appliquée au drap mortuaire et aux tentures du corbillard.

Ne peut-on pas, par analogie, se servir de la couleur bleue, pourvu qu'il y ait un liséré noir, soit au drap mortuaire, soit aux tentures du corbillard ?

Faut-il consulter la Congrégation romaine pour avoir sa décision sur le cas proposé ?

R. — Nous doutons fort que la sacrée Congrégation ait permis ou toléré l'usage d'un drap mortuaire blanc pour l'enterrement de personnes adultes, à la seule condition qu'une bordure ou bande noire soit appliquée à ce drap. Nous ne connaissons pas ce décret, et nous vous serions très reconnaissant si vous vouliez bien nous l'envoyer.

Et puis, cette tolérance à l'égard de la couleur blanche n'entraînerait pas nécessairement la tolérance de la couleur bleue.

Nous vous engageons donc à consulter la sacrée Congrégation des Rites sur ce dernier point.

Q. — Le dimanche, 5 juillet, dans les églises qui ont pour titulaire (ou patron) la Visitation, quelle solennité devait-on faire? Un décret du 23 mai 1835, dit : « Solemnitas celebranda est de digniori, alteram in seq. Domestice transferendam, ne duplex solemnitas in eadem die fiat, » ce qui n'est pas conforme à ce qui est dit au n° 25, p. 292, 6<sup>e</sup> année de votre Revue, à l'occasion de l'occurrence de saint Jean-Baptiste et de SS. Pierre et Paul qui ne doivent pas être transférés, y est-il dit. Une réponse motivée, s. v. p.

R. — Le dimanche 5 juillet, ceux qui ont pour fête patronale la Visitation de la Sainte Vierge, devaient célébrer la messe votive de la Visitation, et transférer au dimanche suivant 12 juillet la solennité des saints Pierre et Paul, conformément au décret du 23 mai 1835 que vous citez.

Avons-nous dit le contraire en 1884, p. 292? Nullement. Dans le cas qui nous était posé, il ne s'agissait pas de deux solennités externes tombant le même dimanche, mais d'une seule solennité tombant dans une fête de première classe, à savoir, la solennité de saint Jean-Baptiste tombant le 29 juin, fête incidente de saint Pierre et de saint Paul. Or nous disions que l'on devait célébrer la solennité de saint Jean-Baptiste, et faire mémoire des saints Apôtres; ce qui est conforme aux règles du Concordat, lesquelles ne transfèrent la solennité que dans le cas où les fêtes tombent *pendant la semaine*, et non quand elles tombent le dimanche. Et cette solution n'est pas en opposition avec le décret du 23 mai, qui ne traite pas cette question.

Q. — 1<sup>o</sup> Un curé sur le territoire de sa paroisse peut-il, sans permission de l'évêque, bénir « publiquement et solennellement » une maison neuve, une maison scolaire, une bannière de procession ?

2<sup>o</sup> Ce mot, « solennellement » signifie sans doute : bénir avec chant et l'assistance de plusieurs ministres et en présence du peuple, dans ce cas l'officiant pourrait-il prendre la chape ?

3<sup>o</sup> Un curé peut-il bénir en particulier, sans permission de l'Ordinaire, une croix neuve, qui ne doit pas servir de croix de cimetière, mais qui doit être placée en un cimetière sur la tombe ou fosse d'une personne ?

4<sup>o</sup> Un curé peut-il bénir en particulier, sans permission épiscopale, une statue de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge ou d'un saint, qui doit être érigée plus tard sur un chemin ou endroit public ?

Pourrait-il le faire pour une croix qui devra être élevée sur un chemin ou calvaire ?

5<sup>o</sup> Maintenant un curé pourrait-il, en particulier, sans permission de l'évêque, bénir une croix ou une statue de saint déjà placée ?

R. — Ad I. En soi, le curé peut, sans permission de l'évêque, bénir *publiquement et solennellement* une maison neuve, une maison scolaire, et une bannière de procession; parce que d'une part la bénédiction d'une maison neuve est rangée dans le Rituel romain parmi les bénédictions non réservées, et il en est de même, dans l'Appendice de ce Rituel, pour une maison scolaire et pour une bannière de procession; et parce que d'autre part le Rituel et les décrets n'empê-

chent pas les curés de faire ces bénédictions publiquement et solennellement.

Nous disons *en soi*, parce qu'il se pourrait que des ordonnances épiscopales ou des constitutions synodales, ou des coutumes légitimes restreignent le pouvoir de MM. les curés.

Ad II. Dans cette bénédiction solennelle, le prêtre pourrait-il prendre une chape? Ni les rubriques, ni les décrets, ni les liturgistes ne décident cette question. Nous n'oserions pas condamner cette pratique. Mais comme les rubriques ne prescrivent l'emploi de la chape que pour les bénédictions qui ont un caractère spécial de solennité, par exemple pour la bénédiction d'une église nouvelle, nous n'obligerions pas à prendre la chape pour les cas particuliers qui nous sont soumis.

Ad III. Si cette croix neuve, destinée simplement à être placée sur une tombe, est bénite sans solennité, elle peut, d'après l'opinion commune, être bénite par un curé sans autorisation de l'Ordinaire.

Ad IV. Un curé peut-il bénir, sans permission de l'Ordinaire une statue de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge ou d'un saint, qui doit être érigée plus tard sur un chemin ou endroit public? Il le peut, mais à condition 1<sup>o</sup> que la bénédiction ne sera pas solennelle, comme nous l'avons déjà dit; 2<sup>o</sup> que les images seront conformes à la tradition et n'auront rien d'insolite, car Urbain VIII défend de garder ou d'exposer aux regards du public des images qui s'écarteraient des types traditionnels, ainsi qu'on peut le voir dans la collection des décrets de la Sacrée Congrégation des rites, 15 mars 1642.

Le placement d'une croix sur un chemin ne modifie pas de droit commun le pouvoir des curés relativement à la bénédiction. Il est vrai qu'on rencontre souvent cette restriction dans les Rituels diocésains. Mais on ne le trouve pas dans le rituel romain.

Il faut s'en tenir aux règlements diocésains.

Ad V. Un curé peut également bénir, sans permission de l'Ordinaire une croix ou une statue déjà placées, mais aux conditions que nous venons de rappeler dans la réponse précédente.

Q. — Dans le numéro 39 (année 1884), l'*Ami du clergé* appelle, « fautive » la récitation d'une messe des morts, quand la messe doit être offerte pour des vivants.

Dans le numéro 12 (année 1885), l'*Ami du clergé* soutient la même doctrine, en l'appuyant de l'autorité de saint Liguori.

Voici quelques raisons en faveur de l'opinion contraire :

1<sup>o</sup> Un prêtre aveugle reçoit le privilège de dire tous les jours la messe de *Beata*. Mais dans les jours de fête, il est tenu de dire une messe de *Requiem*. La S. Congrégation des rites lui impose cette obligation, sans dire un mot de l'application de la messe, en pareil cas.

Qu'arrive-t-il si ce prêtre aveugle n'a pas à dire des messes *pro defunctis*, il est privé de l'honoraire de sa messe de temps en temps. Et cet honoraire est peut-être une condition nécessaire de son existence; le cas n'est pas imaginaire. Qui osera lui imposer cette privation, quand



la S. Congrégation garde un silence absolu sur l'application de la messe en pareil cas ?

D'un autre côté, ce prêtre aveugle est privé de l'honoraire dans un jour où ses confrères ont leur honoraire acquis en disant la messe de la fête pour les besoins des vivants.

D'où vient cette différence ? Ce prêtre serait-il d'une condition inférieure à celle de ses confrères, précisément à cause de son infirmité ? C'est impossible. Car cette décision est contraire à l'esprit de l'Eglise, et à la sollicitude de la loi canonique à l'endroit des prêtres infirmes. Donc un prêtre aveugle peut appliquer aux besoins des vivants la messe de *Requiem*, dite un jour de fête. Donc :

2<sup>o</sup> Les raisons qui militent en faveur de la messe d'un saint, dite pour les âmes du purgatoire, ont toutes leur force dans une messe de *Requiem*, appliquée aux vivants.

(a) Un jour de fête de fête simple ou semi-double, deux époux se présentent pour recevoir la bénédiction nuptiale. Le curé n'est pas tenu de dire la messe pour eux, s'ils ne la demandent pas. Il peut disposer de l'intention de la messe, comme bon lui semble ; par exemple, en faveur des âmes du purgatoire (S. Congrégation de l'Inquisition, année 1841).

Et cependant, le Rituel romain impose au curé l'obligation de dire la messe, indiquée au Missel *pro sponsis*, avec la double bénédiction en usage pendant cette messe. Il faut l'avouer, le moyen employé pour soulager les âmes du purgatoire paraît bien étrange. Car, ici, il n'y a aucune oraison spéciale *ad hoc*. On ne tient aucun compte de la dévotion de celui qui a donné l'honoraire de la messe. Donc ces deux raisons, tant vantées pour condamner la récitation d'une messe des morts, quand elle est appliquée aux vivants n'ont donc aucune valeur. Donc :

(b) On demande au curé une messe *pro defunctis*, pour un tel jour. Elle est accordée. Mais en ce jour, la messe étant d'un saint du rit double, le curé dit la messe du jour en l'appliquant aux âmes du purgatoire.

Cependant, la personne qui a donné l'honoraire, se présente à son curé, et lui dit : « Je vous avais demandé une messe pour les défunts, et vous avez accepté mon honoraire. Il y avait entre nous un quasi contrat ; vous deviez vous conformer à mon intention suffisamment connue. Je vous ai demandé une messe des morts ; et vous dites une messe dont les prières ne se rapportent qu'aux vivants... »

Voilà le grand argument qui déclare fautive la récitation d'une messe de morts, quand elle est offerte pour les vivants.

Mais qu'en est-il en réalité ? Si le curé ne s'est rendu coupable d'aucune injustice, en appliquant la messe d'un saint pour le soulagement des âmes du purgatoire, pourquoi ferait-on un crime au prêtre qui applique aux besoins des vivants une messe de *Requiem* ?

3<sup>o</sup> Pour tout dire, en un mot, la S. Congrégation des rites a-t-elle condamné la pratique, peu commune d'ailleurs, d'appliquer aux vivants l'intention d'une messe de *Requiem* ? Elle seule fait autorité en pareille matière : elle seule peut donner des décisions obligatoires pour la conscience.

Si donc il y a une décision de la S. Congrégation des rites ; alors Rome a parlé : la cause est finie.

S'il n'y a aucune décision, tout prêtre peut disposer de l'intention de sa messe, en faveur des vivants quand il célèbre une messe des morts. Pourquoi vouloir être plus sage que l'Eglise ?

R. — Il est difficile de déraciner une idée fausse, reposant toutefois sur quelque semblant de raison. Ce n'est pas la première fois que nous en faisons l'expérience. La communication toute bienveillante qui précède, ressemble à beaucoup d'autres qui nous ont été adressées sur des points diversement importants où nous avons dû maintenir et défendre nos assertions parce qu'elles étaient conformes à la doctrine de l'Eglise. Plus

sieurs fois des décrets subséquents nous ont donné raison.

Cette fois encore, nous maintenons qu'on ne peut licitement et parfois sans injustice appliquer à des vivants des messes de *Requiem*.

Pour que notre nouvelle réponse soit claire de tout point, nous distinguons, dans la messe, l'application du fruit moyen ou ministériel, et la qualité de la messe, comprenant la nature de la messe célébrée et les prières dont elle se compose.

Le fruit moyen est le même, quelle que soit la messe. Voilà pourquoi, en ce qui regarde ce fruit moyen, les défunts ne souffrent pas de ce qu'on leur applique le fruit d'une messe d'un saint ou d'un mystère. Pour la même raison, les vivants n'auront point à souffrir sous ce rapport qu'on leur applique le fruit moyen d'une messe de *Requiem*.

Mais à côté de ce fruit moyen, produit *ex opere operato*, il y a l'impétration dont une part très importante répond aux prières récitées et à la qualité de la messe. C'est pour cela, entre autres raisons, que l'Eglise a diversifié les messes et les prières. Et la pensée non douteuse de l'Eglise est que le prêtre choisisse, dans la mesure où il le peut, la messe qui répond au besoin spécial pour lequel il offre le saint Sacrifice. C'est également la pensée et le désir de ceux qui font célébrer des messes et donnent l'honoraire. Si ce désir n'est pas toujours explicitement formulé, il est toujours à présumer et souvent il fait l'objet d'une recommandation spéciale.

Si les rubriques ou d'autres règles, ou même une nécessité indépendante de la volonté du prêtre ne lui permettent pas de prendre la messe répondant au besoin pour lequel il offre le saint sacrifice, il peut appliquer une messe de saint à des défunts et une messe de *Requiem* à des vivants. Toutefois il ne le pourrait pas s'il avait promis de réciter telle messe qu'on lui a demandée et non pas telle autre. Pour acquitter cette promesse, qui l'oblige en conscience à titre de justice, il devrait choisir un jour où la chose lui serait possible.

Ces explications données nous répondons ainsi aux arguments de notre correspondant :

Ad I. Le prêtre, à qui une règle particulière et personnelle impose une messe des morts se trouve dans un cas analogue à celui du prêtre qui, devant célébrer pour des défunts, est empêché de dire la messe de *Requiem* par le degré de la fête qui se célèbre le jour même. Le premier appliquera pour des vivants sa messe de *Requiem*, comme son confrère appliquera pour des défunts sa messe du saint.

Ad II. En ne tenant compte que du fruit moyen, les raisons qui militent en faveur de la messe d'un saint appliquée aux âmes du purgatoire, ont toute leur force pour une messe de *Requiem* appliquée aux vivants.

Mais il en est autrement si l'on tient compte

du fruit répondant aux prières spéciales de la messe répondant au besoin pour lequel on offre la messe. Et bien plus encore si la volonté manifestée et au moins tacitement acceptée de celui qui donne l'honoraire est que le prêtre récite telle messe plutôt que telle autre : dans ce cas le prêtre ne peut en justice acquitter son obligation par une autre messe.

Appliquons cette donnée aux deux exemples que nous soumet notre correspondant.

Dans le premier cas, (a) le curé est empêché, comme il l'est dans le second cas (b) par le grade double de la fête. Il peut, à moins de convention spéciale, appliquer la seule messe qu'il lui soit permis de célébrer.

S'il avait promis, non seulement l'application d'une messe, mais encore la qualité de la messe, il ne s'acquitterait pas par une messe d'autre qualité.

Ad III. Le décret que nous avons cité (*Ami du clergé*, 1884, p. 461) est assez explicite : le prêtre empêché, même par un abus qu'on ne peut tolérer, de célébrer la messe convenable, satisfait par une messe de *Requiem*, à l'obligation qu'il a d'appliquer pour les vivants, à condition qu'il n'aille pas ainsi contre la volonté de celui qui lui a donné l'honoraire : *dummodo non diverse præscripserit, qui dedit eleemosynam*.

D'où il suit qu'on ne satisfait pas quand on va contre la volonté de celui qui donne l'honoraire.

Quant au cas du prêtre qui, ayant le choix de la messe, choisit une messe de *Requiem* pour l'appliquer aux vivants, nous ne connaissons aucun décret qui le décide. Mais les raisons que nous avons données dans cette réponse et dans les précédentes suffisent pour la trancher.

Nous ne saurions admettre que l'absence d'un décret sur un point précis permette à un prêtre d'agir selon son bon plaisir. En cela nous ne sommes pas plus sages que l'Eglise; mais nous mettons au jour et faisons valoir ce qui nous paraît, sans aucun doute, être sa pensée.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Quelle est la responsabilité des architectes en général, de ceux des fabriques et des édifices diocésains en particulier? Leurs honoraires sont-ils soumis à un tarif? autant de questions qu'il serait utile de connaître.

R. — Il est nécessaire, en effet, que les fabriques connaissent la responsabilité des architectes et les honoraires qui leur sont dus, car elles ont souvent besoin d'y avoir recours pour les réparations à faire aux églises, presbytères, etc., ou pour des constructions à effectuer. Nous avons remarqué plus d'une fois que, faute d'avoir les notions que nous donnons aujourd'hui, les fabriques ont été victimes de leur ignorance à cet égard.

L'article 1792 du code civil rend les architectes et entrepreneurs responsables pendant dix ans des ouvrages qu'ils ont dirigés ou exécutés, soit que l'édifice périsse par vice de construction, soit même par vice de sol.

« La loi est tellement rigoureuse, dit M. Trolong, qu'elle n'excuse pas l'architecte ou l'entrepreneur, alors même qu'ils ont fait leurs observations au propriétaire, et que celui-ci a exigé la continuation des travaux. La complaisance du constructeur à lui obéir est un fait coupable aux yeux de la loi : des raisons supérieures d'ordre public font annuler tout consentement que le propriétaire aurait donné à un travail dangereux, et l'entreprise téméraire de l'architecte reste sans excuse admissible. »

Conformément à ces principes, la Cour royale de Bourges, par arrêt du 13 août 1841, a jugé que l'architecte est responsable des vices de construction du bâtiment par lui construit, alors même qu'il n'a bâti que sur le plan et d'après les indications données par le propriétaire.

La Cour de cassation, par l'arrêt ci-après, du 10 février 1835, a décidé que, quand même les travaux de construction seraient faits conformément aux devis de l'architecte, l'entrepreneur seul serait responsable du défaut de solidité et de durée; c'est à lui de les suspendre, s'il s'aperçoit du vice du sol. Il ne peut passer outre, lors même qu'il en prévendrait le maire, et que celui-ci l'autoriserait à continuer.

Nous croyons devoir faire précéder l'arrêt de la Cour de cassation de celui de la Cour de Rouen, qu'il confirme. Cet arrêt du 30 novembre 1833 est ainsi conçu :

« Attendu que les conventions des parties font leur loi;

« Attendu que par la convention intervenue entre la commune de Bourg-Achard et le sieur Pochon, ce dernier s'est obligé de réparer l'église et de la rétablir autant que possible dans un état de parfaite solidité; que cette clause doit être entendue en ce sens que les réparations et constructions à faire par le sieur Pochon, et déterminées par un devis, seront de nature à faire subsister, pendant un certain nombre d'années, au moins pendant celui déterminé par la loi, un édifice consacré au culte d'une grande commune;

« Que le devis estimatif des ouvrages à faire pour les réparations, réédifications et embellissements de l'église, présenté par l'architecte et adopté par l'autorité administrative, porte qu'un des piliers, qui soutient le clocher contre lequel est adossée la tour, est ouvert et lézardé depuis ses fondements jusqu'au dessus de la voûte; qu'il a été reconnu, lors des plaidoies, par le sieur Pochon, qu'après les travaux faits pour enlever la toiture de la chapelle à réparer, le pilier lézardé et découvert dans cette partie lui avait fait concevoir des inquiétudes dont il avait prévenu le maire de la commune;



« Attendu que, nonobstant ses craintes, le sieur Pochon a confectionné les travaux à faire aux termes du devis, et que, moins de cinq ans après, la chute de la tour et du clocher a entraîné la destruction des ouvrages faits par le sieur Pochon, du côté où existait le pilier lézardé; qu'il résulte même, des rapports des derniers experts, que tout moyen de consolidation était impossible à cause de la hauteur des piliers, et que leur reconstruction était indispensable; qu'en supposant que la reconstruction des quatre piliers de la tour ne fût pas nécessaire, des travaux en sous-œuvre devaient au moins être faits pour consolider le pilier lézardé, dans lequel était pratiqué l'escalier, et qui avait dû faire concevoir des inquiétudes au sieur Pochon, dès la confection de son devis; qu'il est évident que la chute de la tour a été occasionnée par le pilier lézardé, qui s'est affaissé et a détruit tout ce qui avait été nouvellement reconstruit par le sieur Pochon; qu'il doit donc s'imputer de n'avoir pas consolidé le pilier lézardé; que si les dépenses à faire pour cet objet étaient trop considérables que la commune ne pût ou ne voulût les supporter, il devait cesser les travaux et ne pas continuer ceux qu'il avait faits en pure perte;

« Attendu que l'architecte est responsable pendant dix ans, lorsque l'édifice par lui construit, à prix fait, péricule en tout ou en partie, soit par vice de construction, soit même par vice du sol, qu'ainsi le sieur Pochon, aux termes de son obligation, est responsable de la perte éprouvée par la commune, à raison du défaut de précautions prises pour rétablir, autant que possible, l'église dans un état de parfaite solidité;

« Mais, attendu qu'il n'est pas suffisamment établi, par le rapport des experts, que les travaux du sieur Pochon aient accéléré ou occasionné la chute de la tour de l'église; que, dès lors, l'indemnité à accorder à la commune doit être limitée aux sommes qu'elle a payées pour les ouvrages qui sont devenus sans utilité par le fait du sieur Pochon :

« La cour condamne le sieur Pochon à payer à ladite commune le montant des sommes qu'il a reçues pour restaurer l'église. »

Le sieur Pochon s'est pourvu contre cet arrêt, comme ayant fait une fausse application de l'article 1792 et violé l'article 1143 du code civil; mais la Cour de cassation l'a confirmé en ces termes par son arrêt du 10 février 1835 :

« La Cour,

« Attendu que, par la convention intervenue entre la commune de Bourg-Achard et le sieur Pochon, en 1823, ce dernier s'est obligé à faire exécuter les travaux détaillés dans un devis par lui dressé, afin, est-il dit, de rétablir autant que possible, l'église de cette commune dans un état de parfaite solidité;

« Attendu que la cour de Rouen usant du droit qui lui appartient d'interpréter cette convention, a déclaré qu'elle devait être entendue en ce sens

que les réparations et les constructions à faire par le sieur Pochon seraient de nature à faire subsister l'église pendant un certain nombre d'années, qui ne pourrait être moins de celui de dix années, terme auquel la loi a fixé la garantie des architectes et entrepreneurs pour les gros ouvrages qu'ils ont faits ou dirigés;

« Attendu qu'il est constaté, en fait, par l'arrêt attaqué, qu'après les premiers travaux faits, le sieur Pochon a conçu sur l'état du pilier lézardé, des inquiétudes dont il a fait part au maire de la commune, et que nonobstant ses craintes, il a fait continuer et parachever les travaux détaillés au devis par lui dressé;

« Attendu qu'il est également constaté par l'arrêt attaqué que c'est moins de cinq ans après la confection de ces travaux que la chute du clocher a entraîné la destruction desdits travaux du côté du pilier lézardé;

« Attendu que, dans cet état, la cour de Rouen, se fondant tout à la fois sur l'accomplissement des engagements contractés par le sieur Pochon envers la commune, et sur les faits d'imprudence qui lui étaient imputés et qu'elle a constatés, a condamné ledit sieur Pochon à rembourser à la commune le prix des travaux exécutés sous sa direction, et qu'en jugeant ainsi, elle n'a fait qu'une juste et saine application des principes consacrés par les articles 1149, 1383 et 2270 du Code civil.

« Rejette. »

La Cour de cassation, par arrêt du mois de janvier 1850, a décidé qu'un architecte qui entreprend à prix fait la construction d'un édifice quelconque, est responsable, non seulement des malfaçons mais encore du défaut de solidité du sol sur lequel l'édifice est élevé.

En ce qui concerne les architectes des fabriques l'article 41 du décret du 30 novembre 1809, prescrit aux marguilliers de faire visiter les bâtiments par des gens de l'art, au commencement du printemps et de l'automne, afin de connaître les réparations qu'ils exigent.

L'article 95 du même décret dit que, s'il s'agit de grosses réparations, et que la commune soit obligée de subvenir au défaut des ressources suffisantes, le préfet nommera des gens de l'art par lesquels il sera dressé, le plus promptement possible, un devis estimatif des réparations.

Il résulte des dispositions de ces deux articles, que les travaux à faire à l'église, aux murs du cimetière, au presbytère et à tous autres bâtiments appartenant à la fabrique, ne peuvent être autorisés et exécutés que sur un devis estimatif en règle; mais lorsqu'il s'agit de réparation de peu d'importance, ce devis peut être rédigé par un maître ouvrier, ayant les connaissances requises, sauf au préfet à le soumettre, pour les travaux d'art, à l'examen de la commission des bâtiments civils établie près de lui.

Au surplus, il est toujours préférable que les fabriques emploient, pour ces sortes d'opérations,



l'architecte de la commune, s'il y en a un. D'une part, parce qu'il reçoit un traitement fixe de la commune, et que dès lors il sera plus disposé à traiter favorablement la fabrique, sous le rapport de ses honoraires; d'un autre côté, les travaux seront toujours mieux appréciés et mieux dirigés. Il serait à désirer, ainsi que cela se pratique dans beaucoup de villes, dit M. le Besnier, que le maire mit dans les obligations de l'architecte de servir gratuitement les hospices, les maisons de charité, les fabriques et les autres établissements dont les intérêts tiennent de si près à ceux de la ville.

L'entretien des cathédrales, des palais épiscopaux et des séminaires, étant à la charge des fonds départementaux, c'est toujours l'architecte du département qui doit dresser les devis et faire exécuter les réparations et autres travaux, sous les ordres du préfet, s'entendant avec l'évêque diocésain aux volontés duquel il doit se conformer, sauf à en référer au préfet, s'il y a lieu.

#### HONORAIRES DES ARCHITECTES

Les honoraires auxquels ont droit les architectes chargés par des fabriques, des communes, des établissements publics ou des particuliers, de dresser des projets de travaux, d'en diriger l'exécution, etc., ne sont fixés par aucune règle légale ou générale. Ces honoraires dépendent uniquement des conventions faites avec eux, ou, si l'on n'en faisait aucune, de l'usage qui varie selon les localités.

Nous empruntons au *Journal des conseils de fabriques*, les renseignements suivants qui pourront servir à diriger les fabriques, suivant les circonstances.

Les honoraires accordés aux architectes dans les travaux publics sont généralement ainsi basés sur la dépense annuelle :

De 100,000 fr. à 200,000 fr., 3 pour cent;

De 200,000 fr. à 400,000 fr., 2 et demi pour cent;

De 400,000 fr. à 600,000 fr., 2 pour cent;

De 600,000 fr. à 800,000 fr., 1 et demi pour cent;

De 800,000 fr. à 1,000,000 fr., et au-delà, 1 pour cent.

Pour les travaux extraordinaires et pour les travaux d'entretien, les honoraires sont de 42 fr. pour 1000 fr.

Les honoraires accordés à un architecte de Paris, dans les travaux particuliers, sont de 5 pour cent à Paris; de 7 pour cent dans un rayon de dix lieues, et de dix pour cent au delà de cette distance.

Quant aux honoraires des architectes employés comme experts pour des vérifications ou constatations de faits, il doit, aux termes de l'article 159 du décret du 16 février 1807, leur être alloué par chaque vacation de 3 heures, lorsqu'ils opèrent sur les lieux où ils sont domiciliés ou dans la distance de deux myriamètres, savoir : dans le dé-

partement de la Seine, 8 fr., et dans les autres départements 6 fr.

Au-delà de deux myriamètres, il doit également leur être alloué par chaque myriamètre, pour frais de voyage et nourriture soit pour aller, soit pour revenir : aux architectes de Paris, 6 fr., et à ceux des départements, 4 fr. 50 cent. (*Même décret, art. 160*). Enfin, en cas de séjour, il doit leur être alloué pendant leur séjour, à la charge de faire quatre vacations par jour, savoir : à ceux de Paris, 32 fr., et à ceux des départements, 24 fr. (*Même décret, art. 161*).

L'action des architectes en payement de leurs honoraires se prescrit par six mois (*Code civil, art. 2261*). Nous compléterons ces renseignements, en faisant connaître une mesure prise en 1842, par M. le préfet de l'Ain, mesure qui nous paraît éminemment avantageuse aux fabriques, aux communes, aux hospices, et à tous les établissements publics et que nous voudrions voir, pour ce motif, étendre à tous les départements.

Ce magistrat est convenu avec l'architecte départemental que, lorsque cet architecte sera choisi par des fabriques, des communes, des hospices, ou d'autres établissements publics du département, les honoraires à lui payer pour la confection des projets de travaux, la surveillance de leur exécution et de leur réception, ne seront que de 4 pour cent, sans frais de voyage quelle que soit la distance à parcourir. Il a été reconnu, en outre, que les honoraires à payer au même architecte seront réduits, savoir : à 2 pour cent, lorsque son ministère se sera réduit à dresser des plans et devis et que les travaux auront exécutés sous une direction autre que la sienne et à 1 pour cent, si le projet n'est pas adopté.

Il importe, du reste, de remarquer, en terminant, que les conseils de fabriques, les maires, les commissions administratives des hospices, et les administrateurs des divers établissements publics restent toujours libres de n'employer l'architecte du département qu'autant qu'ils le jugent convenable. C'est, en effet, toujours à l'autorité à laquelle la loi attribue la direction des travaux qu'il appartient de choisir l'architecte qu'il lui paraît le plus digne de sa confiance. Il en est autrement quand il s'agit des édifices diocésains.

« L'entretien des cathédrales, des palais épiscopaux et des séminaires étant à la charge des fonds départementaux, dit Le Besnier, c'est toujours l'architecte du département qui doit dresser les devis et faire exécuter les réparations et autres travaux sous les ordres du préfet, et en s'entendant avec le supérieur diocésain, aux volontés duquel il doit se conformer, sauf à en référer au préfet, s'il y a lieu. » Ce mode est changé; actuellement les travaux d'entretien annuel des édifices diocésains sont confiés à des architectes nommés par le ministre des cultes. Leurs honoraires sont du vingtième du montant des travaux (*Arrêté du*



*président du conseil des ministres du 16 décembre 1848).*

L'architecte diocésain est obligé d'avoir, au chef-lieu de chaque diocèse, un inspecteur chargé de suivre, sous sa direction et sa responsabilité, les travaux d'entretien : cet agent, qui peut être toujours à la disposition de cette administration diocésaine, pourvoit à tous les cas urgents, et prévient immédiatement l'architecte, qui, si le cas le requiert, se rend sur les lieux et donne les ordres nécessaires (*Rapport du 12 décembre 1848*). L'architecte diocésain doit, dans chaque diocèse, se mettre en relation avec l'évêque, lui communiquer ses plans et transmettre ensuite ses observations au ministre des cultes (*Circulaire du 20 avril 1849*).

Il doit observer la déférence la plus grande dans ses rapports avec l'évêque et avec le préfet. Il doit tout d'abord consulter l'évêque sur les besoins des édifices de son diocèse. Il doit également prendre les instructions du préfet, afin que ce magistrat soit en situation d'éclairer le ministre sur les besoins des édifices et sur la convenance des travaux proposés.

Les architectes doivent prendre des mesures pour que les réparations à faire dans les églises ne gênent que le moins possible l'exercice du culte, et que leurs ouvriers observent rigoureusement les bienséances dans les édifices religieux où ils travaillent. A cet égard, ils ne doivent jamais manquer de prendre les instructions des évêques (*Circulaire du 12 mars 1849*).

C'est à l'administration des cultes que les architectes doivent adresser directement leurs projets, et avec elle qu'ils doivent correspondre (*Circulaire du 25 juin 1849*).

Q. — Il est d'usage dans ce diocèse que chaque curé peut prendre un mois de vacances ; et l'autorité religieuse n'oppose jamais de refus à des demandes de ce genre. Pourrait-on s'appuyer sur ce fait constant de l'autorisation donnée pour se dispenser de la demander ?

R. — On doit, même pour une absence de ce genre, demander la permission de l'évêque. Telle est la règle canonique. En vérité, nous ne pouvons imaginer pourquoi on ne demanderait pas une permission qu'on sait devoir être accordée sans difficulté. La simple politesse est ici plus impérieuse que toutes les lois. Mais, en supposant même que tout soit régulier vis-à-vis de l'évêché, il ne faut pas oublier que le gouvernement prétend intervenir dans les questions de résidence et qu'il en tient compte pour payer le traitement. C'est pourquoi il veut être averti des absences d'un mois et exige qu'on demande et qu'on obtienne un congé en règle de lui au-delà d'un mois. Comment sera-t-il prévenu d'une absence d'un mois par l'évêché si celui-ci ignore cette absence ? Conclusion : il faut toujours s'adresser à l'évêché pour une absence qui dépasse huit jours.

Q. — Quelle est la jurisprudence relative aux suisses

d'église ? Peut-on les confondre avec les bedeaux et les traiter de même ?

R. — On appelle suisse un des employés de l'église, dont la fonction consiste à empêcher tout trouble ou toute indécence dans le lieu saint.

Aux termes de l'article 33 du décret du 30 décembre 1809, la nomination et la révocation des suisses ou autres serviteurs de l'église, appartiennent aux marguilliers, sur la proposition du curé ou desservant.

Cette disposition, qui n'est actuellement applicable qu'aux villes, présentait divers inconvénients pour les paroisses de la campagne ; aussi fût-elle modifiée par l'article 7 de l'ordonnance royale du 12 janvier 1825. Cet article est ainsi conçu :

« Art. 7. Dans les communes rurales la nomination et la révocation des chantres, sonneurs et sacristains, seront faites par le curé, desservant ou vicaire ; leur traitement continuera à être réglé par le conseil de fabrique, et payé par qui de droit. »

Cet article ne parle pas des suisses, sans doute parce qu'il en existe peu dans les paroisses rurales ; mais il est évident que le but de cet article est de donner au curé le droit de nommer et de destituer tous les employés de l'église. En effet, les rapports du curé avec le suisse sont exactement les mêmes qu'avec le sacristain. Le suisse aussi bien que le sacristain doit être à la disposition du curé, et prêt à lui obéir. Dès lors, il importe que la nomination de l'un comme de l'autre dépende exclusivement du curé.

Ainsi, lorsque dans une paroisse rurale, le conseil de fabrique croit nécessaire d'établir un suisse, le droit de le nommer, comme celui de le révoquer, doit appartenir exclusivement au seul pasteur. C'est ce qui résulte du principe posé dans l'article 7 de l'ordonnance ci-dessus, principe évidemment applicable à tous les employés de l'église.

La nomination d'un suisse et la dépense pour son salaire et son habillement n'ont pas le caractère de nécessité propre à obtenir un secours de la commune, en cas d'insuffisance des revenus de la fabrique (*Avis du Comité de législation du 23 décembre 1840*).

On a demandé s'il pouvait être établi un suisse dans toute église, cure ou succursale pour y maintenir l'ordre, quelle que soit la population de la paroisse. L'affirmative n'est pas douteuse, et il serait même à désirer que chaque paroisse en eût un. Il n'existe aucune disposition législative ou réglementaire qui fixe le chiffre de la population que doit avoir une paroisse, pour qu'un suisse ou un bedeau puisse y être légalement établi. Il suit de là que, quelle que soit l'importance d'une paroisse, si le curé et le conseil de fabrique jugent nécessaire ou convenable d'instituer un suisse, l'institution en est valable et régulière. Il convient seulement de remarquer que,

s'il est porté un article au budget, pour le traitement de ce suisse, et si les ressources de la fabrique, étant insuffisantes pour subvenir à ses dépenses, il y a lieu, par cet établissement, de recourir à la commune, le conseil municipal aura la faculté de critiquer la création du suisse et de demander, dans les formes ordinaires, la suppression ou la réduction de l'article de dépense au traitement de suisse.

Les devoirs du suisse, en matière de police, résultent de la nature même de sa charge. Ils consistent à maintenir le bon ordre et le silence, tant dans l'église que dans les cérémonies extérieures du culte, à y assurer l'exécution des prescriptions du curé et du conseil de fabrique, notamment en ce qui concerne les places à occuper par les hommes et celles à occuper par les femmes, lorsque la séparation des deux sexes a été ordonnée par le curé, à prévenir tout trouble, toute interruption. Pour cela, il a nécessairement le droit d'avertir les personnes qui se livrent à des conversations ou qui causent tout autre bruit de les inviter au silence, de rappeler à l'exécution des règlements et au respect dû au lieu saint tous ceux qui s'en écarteraient. Si ses avis restent sans résultat, il a le droit d'inviter les contrevenants à sortir de l'église, et même, s'il devenait nécessaire, de les en expulser; il peut enfin, à cet effet, réclamer, au besoin, le secours des assistants, et même provoquer l'intervention de la force publique et des magistrats.

Le suisse peut bien aussi dresser contre les perturbateurs un procès-verbal des faits à leur charge, pour le transmettre ensuite à l'autorité municipale ou judiciaire. Mais cet acte, remarque le *Journal des conseils de fabriques*, n'aurait point les caractères distinctifs et la force d'un procès-verbal ordinaire; il ne ferait pas preuve authentique en justice; il ne vaudrait que comme plainte et dénonciation; il n'aurait d'autre effet que de fixer les faits, et d'autre force que celle d'un témoignage écrit. Le suisse, en effet, n'est ni officier de police ni agent de la force publique.

Dans tous les cas dont il s'agit, on ne saurait, du reste, trop recommander aux suisses et à tous les employés et serviteurs des églises, de ne jamais frapper, et de s'abstenir, autant que possible, d'en venir à des luttes qui ont pour résultat d'augmenter le scandale et le bruit. Ils doivent, au contraire, ainsi que MM. les curés, employer toujours la plus grande prudence et la plus grande modération. Ce sont là des conseils que nous avons déjà donnés et qu'on ne saurait trop répéter.

Il est bien entendu que les vêtements plus ou moins riches du suisse et sa hallebarde doivent être fournis par la fabrique.

## COURRIER DE L'UTILE

### FALSIFICATION DU VIN

Le phylloxera a détruit en France de vastes étendues de vignes, mais les viticulteurs produisent autant de vin, sinon plus qu'avant l'invasion du fléau. Essayons de dévoiler une partie de leurs procédés de falsification.

Les substances usitées pour la fraude sont solides, liquides, gazeuses.

Les substances solides sont employées : 1° Pour la coloration artificielle des vins. La nomenclature en est longue. Ce sont : les baies d'hièble, les baies de mûres, la matière colorante de la betterave, les baies de troène, le bois de campêche, le bois de fernambouc, le phitaloca, le tournesol.

Ces matières colorantes, mélangées au vin, se découvrent au moyen d'une solution de potasse, qui donne avec l'hièble, un dépôt verdâtre; avec les mûres, un dépôt violâtre; avec la betterave, un dépôt rouge; avec le troène, un dépôt violet bleu; avec le bois de campêche, un dépôt rouge violacé; avec le bois de fernambouc, un dépôt rouge; avec le phitaloca, un dépôt jaune; avec le tournesol, un dépôt violet clair.

L'expérience prouve que les vins naturels ne donnent aucun précipité par la potasse et qu'il ne survient d'autre changement à la couleur que celui du rouge au vert brunâtre.

Donc, toutes les fois qu'on voudra s'assurer si un vin a été coloré artificiellement, il suffira d'en séparer une petite quantité dans un verre, d'y faire dissoudre un morceau de potasse et d'observer les changements qui s'opèrent. S'il ne se forme pas de dépôt, et que la couleur passe au verdâtre, on sera certain qu'elle est naturelle.

Un autre moyen de reconnaître la coloration artificielle du vin, est d'en faire chauffer une petite quantité à une température de 90 degrés environ, puis d'y tremper un fil de laine imbibé d'eau. Si, lorsqu'on le retire, le fil n'est pas coloré, la couleur du vin est naturelle. Sinon, non.

Les substances solides sont employées :

2° Pour adoucir et neutraliser l'acidité des vins; Les principales sont les alcalis ou les terres alcalines, l'alun, la litharge, et les substances sucrées.

On constate la présence dans le vin, de la soude, de la potasse, en évaporant jusqu'à siccité un peu de vin suspect, et en traitant le résidu obtenu par l'acide sulfurique, qui développe une odeur de vinaigre très prononcée, si le vin contient l'une ou l'autre de ces substances.

On constate la présence de la chaux par l'oxalate d'ammoniaque qui donne un précipité blanc pesant environ 0,75 centigrammes si l'on a opéré l'essai sur 93 grammes de vin, mais dépassant



cette évaluation, si le vin contient de la chaux, il aura en outre une arrière saveur d'amertume.

Il est facile de découvrir l'alun, en traitant une petite portion du vin suspect par la potasse, dans ce cas on obtient un précipité gris sale que l'on sépare au moyen de la filtration, et un liquide qui traité à son tour par un sel de baryte, donne un nouveau précipité blanc.

Il est d'autant plus urgent de constater la présence de la litharge que ce sel de plomb est un poison véritable. On y parvient en traitant une portion du vin suspect par le sous-carbonate de soude. On obtient ainsi un liquide que l'on sépare au moyen de la filtration et un précipité blanc, resté sur le filtre, qui, mis en suspension dans l'eau pure et soumis dans cet état à l'acide hydro-sulfurique, fait tourner la couleur au noir.

Les substances sucrées telles que le miel, le sucre, la mélasse, se découvrent par l'évaporation jusqu'à siccité d'un peu de vin suspect. Puis l'on traite le résidu obtenu par l'alcool, afin d'enlever la matière colorante. Si le vin contient quelques-unes des substances indiquées, le résidu est visqueux, mou, sucré; il se tuméfie, lorsqu'on le projette sur des charbons ardents, et il exhale en même temps une odeur de caramel bien caractéristique.

Les substances liquides employées pour le coupage des vins sont : 1<sup>o</sup> d'autres vins, 2<sup>o</sup> l'eau, 3 le poiré, 4<sup>o</sup> l'eau-de-vie.

Les vins blancs qui servent à donner de la qualité, les vins rouges qui rehaussent la nuance de certains vins faiblement colorés, ne constituent pas proprement une fraude. Ce mélange ne peut se reconnaître par l'analyse chimique, puisqu'elle ne constate dans ces vins que les produits qui entrent dans les vins naturels, mais elle peut se découvrir par l'habitude de la dégustation.

Nous ferons toutefois observer que ces mélanges vendus avec une étiquette menteuse dépassent de beaucoup leurs prix. Ainsi certains marchands de Bordeaux achetaient, il y a une dizaine d'années, les petits vins de l'Amance, vallée située à quelques lieues de Langres, les mélangeaient avec ceux de leur pays, et les vendaient sous le nom de Bordeaux, avec des bénéfices considérables. *Auri sacra fames!*

L'addition de l'eau ne peut être nuisible à la santé, mais elle trompe l'acheteur. Cette fraude peut se découvrir par la dégustation et par l'aréomètre, si cet instrument est bien conditionné.

Le gaz acide carbonique est employé pour donner au vin le pétillant que l'on recherche dans les vins de Champagne. Il s'obtient par la décomposition du carbonate de chaux, du marbre, par l'acide sulfurique. On l'injecte dans les bouteilles au moyen d'un appareil semblable à celui des fabricants d'eau minérale factice.

Cette fraude se découvre par la dégustation,

par l'emploi de l'aréomètre qui marque une densité plus élevée que 11,50. Enfin, par les manipulations réservées aux chimistes.

Qu'il nous soit permis d'indiquer une recette pour fabriquer le vin de Champagne factice. Cette formule donne un produit inoffensif et capable de tromper le palais le plus exercé.

Prenez : sucre candi pulvérisé, 32 grammes.

Acide tartrique pulvérisé, 4 grammes.

Introduisez ces deux poudres dans une bouteille de bon vin blanc ordinaire, puis ajoutez :

Bicarbonate de potasse pulvérisé, 4 gr. Bouchez promptement et hermétiquement, ficelez et goudronnez; déposez la bouteille à la cave, en prenant la précaution de la coucher. Après une ou deux heures, ce vin peut être bu. Cependant il est meilleur lorsque le mélange a été fait quelque temps à l'avance.

On peut substituer le bicarbonate de soude au bicarbonate de potasse, mais ce dernier est préférable.

Il doit marquer pour les vins de Bourgogne environ 11,70 pour le Madère 13,20, le Champagne, 11,50, le Grave 11.

La fraude par le poiré est reconnue par la dégustation, car le poiré a une saveur particulière qui le décèle; par l'aréomètre, qui marque une densité plus forte que celle des vins naturels et par l'analyse chimique. Mais cette opération est tellement compliquée et exige des connaissances tellement spéciales, que nous nous abstenons de l'indiquer à nos lecteurs.

L'alcool se découvre par la dégustation. Il fait éprouver une fadeur que n'a pas le vin naturel.

Il se constate aussi par l'épreuve du feu. Si l'on projette sur des charbons ardents une petite partie de ce vin suspect, il prend feu à la manière des eaux de vie.

Mais distiller ce vin afin de constater sa richesse en alcool, n'est pas un moyen de mettre la fraude en évidence. Nous connaissons un brave homme qui soumet son vin à cette épreuve et s'écrie d'un ton triomphant : Mon vin fait 13 degrés. On n'est pas plus naïf.

---

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 23 septembris 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

---

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDEAUD.

## ÉLECTIONS GÉNÉRALES DE 1885

Brochures à propager

Toute personne qui demandera pour *trois francs* de livres ou de brochures dans la liste ci-dessous, recevra, *gratuitement*, à son choix, ou le journal hebdomadaire le *Paysan*, pendant trois mois, — ou l'*Ami des Livres*, pendant un an.

- Avant le combat.** Brochure in-18 » 25 c.  
**Catéchisme politique** (petit), brochure in-18 de 36 pages. » 10 c.  
**Causeries électorales.** De l'action du clergé dans les élections. Brochure in-18 de 72 pages. » 10 c.  
**Cléricalisme (le) et l'Esprit moderne.** 1 volume gr. in-12 de xx-155 pages. 2 fr.  
**Comme quoi les cléricaux ont sauvé trois fois la vie à M. Jules Ferry.** Brochure in-32 de 34 pages. » 10 c.  
**Devoirs (les) du chrétien dans la vie civile,** par Mgr Freppel, évêque d'Angers. Brochure in-18 de 36 pages. » 25 c.  
**Appel aux ouvriers,** par Léon Gautier. Brochure in-32 de 78 pages. » 25 c.  
**Catéchisme social et politique,** d'après les principes du bon sens, du droit naturel et de la civilisation chrétienne, dédié par un Citoyen à ses Concitoyens. Brochure in-32 de 96 pages. » 25 c.  
**Dime (la), la Corvée et le Joug,** par un ami du peuple. Brochure in-18 de 36 pages. 10 c.  
**Eglise (l') et l'État,** leurs rapports et leurs devoirs. Brochure in-32 de 33 pages. » 10 c.  
**Faux républicains (les) Seconde aux radicaux,** par l'auteur de la *Première aux radicaux*. Brochure in-18 de 64 pages. » 25 c.  
**Manuel du bon Français,** 4<sup>e</sup> édition, soigneusement revue et complétée. 1 vol. in-12 de 130 pages. » 60 c.  
**Monarchie et République,** à tous les hommes de bonne foi. Brochure in-18 de 34 pages, 15 c.; les 13/12, 1 fr. 50; par cent exempl., 10 fr. franco par la poste.  
**Nobles et Paysans,** par un campagnard. 1 petit vol. in-32 de 128 pages. » 25 c.  
**France (la) avant 1789,** par Eugène Loudun. Brochure in-32 de 102 pages. » 25 c.  
**Garibaldi en France,** par A. Vuilletet. Brochure in-32. » 25 c.  
**Les Sociétés secrètes,** par Claudio Jannet. Brochure in-32. » 25 c.  
**Histoire de la Commune,** par Adrien Soisy. Brochure in-32. » 25 c.  
**Histoire des paysans,** par Terrier de Lorey. Brochure in-32. » 25 c.  
**Le 21 janvier 1793,** par Maxime de la Rochelle. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Massacres de septembre,** par Georges de Cadoudal. Broch. de 36 pages. » 20 c.  
**Père Chopinard (le),** ouvrage couronné par la Société française de tempérance (médaille d'argent). Brochure in-32 de 71 pages » 25 c.  
**Première (la) aux radicaux,** par un laïque. 1 petit vol. in-32 de 64 pages. » 25 c.  
**Programme (un) conservateur,** étude constitutionnelle. 1 vol. grand in-8 de 200 pages. 3 fr.  
**Programmes républicains (les),** et le programme monarchique par André Barbès. Brochure in-32 de 33 pages. » 10 c.  
**Radicaux et Cléricaux,** par Saint-Genest. Brochure in-18 de 56 pages. » 50 c.  
**Opinion (l') de M. de Bismark sur les affaires de France.** Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**Ouvrier (l') du temps jadis.** Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**Révolution (la) jugée par les révolutionnaires,** par Xavier Roux. Brochure in-32. 25 c.  
**Robespierre,** par Adrien Maggiolo. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Tribunal (le) révolutionnaire,** par Robert Nuay. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Victimes (les) populaires de la Révolution,** par Urbain Guérin. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Volontaires (les) de 1792,** par A. Rastoul. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Réforme (de la) et de l'organisation normale du suffrage universel,** par Henri Lasserre, 1 vol. grand in-8<sup>e</sup> de 178 p. 3 fr.  
 — LE MÊME. 2<sup>e</sup> édition. in-12. 2 fr.  
**Qui a fait la France?** Brochure in-32 de 34 pages. » 10 c.  
**République (la) devant la question sociale,** par André Barbès. Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**République (la) dévoilée au peuple.** 1 vol. in-18 de 155 pages. » 40 c.  
**République, Empire ou Royauté.** Brochure in-12 de 36 pages. » 50 c.  
**République (la) et la Magistrature.** 1 vol. in-12 de 245 pages. 2 fr.  
**République (la),** Qui! Les radicaux, jamais? Brochure in-18 de 20 pages. » 10 c.  
**Royauté (la), les Républiques.** 1 vol. in-12 de 250 pages. 4 fr.  
**Charges (les) d'un contribuable.** » 60 c.  
**Concordat (le) et les articles organiques.** » 50 c.  
**Denier (le) des écoles.** » 10 c.  
**Dix ans de République.** » 10 c.  
**Ennemis (les) de la République.** » 10 c.  
**Hommes (les) noirs à travers le monde.** Prix. » 10 c.  
**Internationale (l').** » 20 c.  
**Le 34<sup>e</sup> milliard.** » 10 c.  
**Livre (le) d'or des républicains.** » 10 c.  
**Monarchie (la) c'est la liberté.** » 15 c.

## DÉCOUPAGE des BOIS &amp; MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

Articles Religieux : Christs, statuètes, bénitiers, etc.  
 Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

P R E S S E

POUR

IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI

Ecriture, Dessin, Musique, ou Caractères d'Imprimerie.



DEPUIS 25 FRANCS

Système à la portée d'un Enfant

PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen frs



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNELLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, 4 PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

**M** SON BOUSSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTES, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**COLTAT & C<sup>IE</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 113. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. Félix  
**GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM  
et de la PALESTINE. V<sup>o</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** **H. GARNIER**, Boulevard d'Enter, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1840

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).



LE

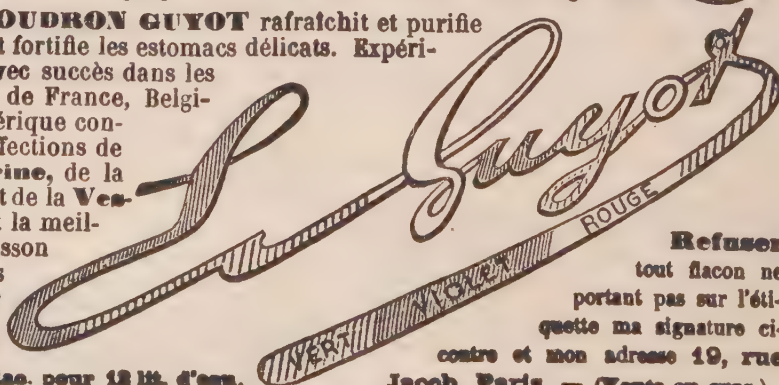
# GOUDRON GUYOT

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique contre  
les affections de  
la Poitrine, de la  
Gorge et de la Ven-  
trie. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jueuis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie Vor PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 40 :

PRÉDICATION : Pour le 20<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : (la salutation angélique). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. *Congrégation du Concile*. Les aumôniers ont-ils dans leurs maisons les droits ordinaires des curés ? — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Les missionnaires sont-ils les seuls qui puissent indulgencier les chapelets d'un signe de croix ? — Peut-on donner un chapelet indulgencier, sans lui faire perdre les indulgences ? Le prêtre qui enveloppe les croix de bois fait-il perdre les indulgences au chemin de croix ? — Y a-t-il des formalités à remplir pour bénéficier de l'acte par lequel le Souverain-Pontife a revalidé les Chemins de Croix précédemment érigés, et les réceptions invalides du scapulaire ? — Pour les indulgences du chapelet des Pères Croisiers faut-il méditer sur les mystères ? La croix et les quatre premiers grains des chapelets sont-ils essentiels ? — Le curé qui a reçu le pouvoir d'absoudre des cas réservés, peut-il en user pour ses paroissiens même en dehors du diocèse ? — Le vicaire peut-il être exclu des fonctions qui exigent l'assistance de plusieurs prêtres ? — Ne pourrait-on pas réitérer l'indulgence *in articulo mortis* dans la crainte que la première ne soit pas gagnée plénièrement ? Pour l'indulgence sabbatine, la récitation de l'office est-elle suppléée par le *Pater* et *Ave* qui la remplacent quelquefois ? — Y a-t-il des censures contre les solidaires qui empêchent le prêtre d'approcher des mourants ? — Faut-il qu'un second scapulaire de la Trinité soit béni comme le premier ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : — Les vicaires habitant le presbytère sont-ils obligés de payer la contribution mobilière ? — A qui appartient-il de désigner les parrains et marraines de cloches. — VARIÉTÉS : Les nouvelles légendes des papes dans le Bréviaire Romain. — COURRIER DE L'UTILE : Conservation et guérison du vin.

## REVUE LITTÉRAIRE

Un livre qui porte simultanément les noms de Louis et d'Eugène Veuillot ne saurait manquer d'être un événement pour les lettres et une bonne fortune pour les catholiques.

Tel est bien le cas de celui que la *Société générale de librairie catholique* vient d'éditer sous ce titre :

### ETUDES SUR VICTOR HUGO

Par Louis VEUILLLOT

INTRODUCTION, NOTES ET APPENDICES

Par Eugène Veuillot

Un beau volume in-18 de ix-372 pages, titre rouge et noir.  
Prix : 3 fr. 50 ; par poste, 4 francs.

#### AVANT-PROPOS

Ces études ne parlent pas de tous les livres de Victor Hugo, n'examinent pas tous les actes de sa vie publique, et sont sobres sur sa vie privée ; cependant elles font connaître tout l'homme et toute son œuvre. La première remonte à 1842. Victor Hugo comptait ses quarante ans ; il avait publié vingt volumes, vers et prose, où il abordait, sous des formes diverses, toutes les questions du temps et de l'avenir, ne doutant pas de les avoir toutes résolues. Il allait être pair de France et se préparait à étonner le monde comme orateur. En politique, il achevait sa troisième transformation ; en religion, il n'était plus rien. Avait-il jamais été quelque chose ?

C'est à cette date qu'il publia *le Rhin*, un de ses plus gros ouvrages, et celui qui lui paraissait mieux montrer que ses odes, ses drames, ses poésies mêlées, ses romans, ses mélanges philo-

sophiques et littéraires, tout ce qu'il valait. *Le Rhin*, d'après les amis du poète, qui étaient aussi ses échos, achevait de révéler « le penseur » et annonçait l'homme d'Etat.

Louis Veuillot prit texte de ce livre pour examiner à fond, quant à la portée morale et au système littéraire, l'ensemble des œuvres de l'auteur. Cet examen est d'un chrétien militant et d'un écrivain. Le chrétien est resté toute sa vie ce qu'il était alors ; l'écrivain, bien peu connu encore, pouvait déjà compter parmi les maîtres.

D'autres études développées ou brèves suivent ce large résumé des premières œuvres de Victor Hugo et cette vue d'ensemble, sur l'aboutissement, pour son talent et son action, des doctrines auxquelles dès ce temps il se laissait aller. Parmi ces études, nous signalerons particulièrement : *les Contemplations*, *les Misérables*, *Victor Hugo à la tribune*.

La première prend le poète à l'apogée de son talent (1856) et juge avec ampleur son système en même temps que ses doctrines. Tout le morceau est d'une sereine impartialité. Quant à sa valeur littéraire, nous n'avons pas ici à l'apprécier.

L'étude sur les *Misérables* montre le prosateur dans toute sa force, comme l'étude sur les *Contemplations* y montre le poète. La première partie des *Misérables* est, en effet, au point de vue de la prose, le meilleur ouvrage de Victor Hugo. Il y abuse moins qu'ailleurs de l'énumération et de l'antithèse ; il y cède aussi moins qu'ailleurs à sa constante préoccupation du gigantesque, — ce qui a tant fait dire à ses claqueurs qu'il était sublime et tant prouvé qu'un grand écrivain peut être en même temps un écrivain sans mesure et sans goût.

Victor Hugo n'entendait pas être seulement un grand poète ou plutôt le grand poète et un prosateur puissant entre tous ; il se tenait aussi pour



un [homme politique] profond et pratique, pour un maître, peut-être le maître de la tribune.

Les autres prétentions d'Olympio passaient la mesure; cette dernière était absolument malheureuse. Louis Veillot le lui fit voir. De là une fureur et une haine qui éclatèrent dans les *Châtiments*. Le poète, réfugié en Belgique, vengeait l'orateur sifflé. Il le vengeait par l'outrage et la diffamation. On trouvera dans ce volume les vers de Victor Hugo et la miséricordieuse réponse de son critique.

Les articles de Louis Veillot sur Victor Hugo à la tribune sont de 1850 et 1851. Nulle part le poète-orateur n'a été aussi complètement apprécié. Ces esquisses, tracées à la hâte, tandis que le virtuose déclamait et posait, sont saisissantes. Elles ne prouvent pas seulement que l'orateur était toujours médiocre et vulgaire, souvent grotesque, elles prouvent aussi que Victor Hugo, auquel depuis on a voulu faire rétrospectivement un rôle politique, n'avait dans la Chambre et sur l'opinion aucun crédit.

Je crois inutile d'indiquer les autres études qui forment ce volume, elles sont nombreuses et très variées. Victor Hugo aimait beaucoup à se produire, et Louis Veillot, journaliste, eut souvent à le juger. Il le fit toujours très sérieusement pour le fond, et presque toujours avec ironie quant à la forme. C'était obligatoire. Le grand homme prêtait à rire.

Nul n'a fait tant de vers, — ni si beaux ni si drôles. — Non seulement par l'expression, Victor Hugo fut souvent grotesque, mais souvent aussi, pour le fond, il fut méchant et plat. Il s'ensuit que, parmi les hommes illustres ou célèbres de ce temps, nul n'a été plus admiré, nul non plus n'a été plus conspué et plus moqué. Et ceci était au moins aussi juste que cela.

Il m'a paru bon de joindre aux *Études* de Louis Veillot quelques articles et notes qui les relient, et, au point de vue des renseignements, les complètent. C'est ma part dans ce travail. Elle comprend, outre les notes, une introduction faite d'après le livre de Victor Hugo, intitulé : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, un chapitre de redressement en matière religieuse, quelques pages sur l'une des dernières œuvres du poète, *l'Ane*, et un appendice où j'ai réuni mes articles de *l'Univers* sur sa mort et ses funérailles.

Eugène VEUILLLOT.

« La réputation littéraire et politique de Victor Hugo, lisons-nous dans la *Correspondance Saint-Chéron*, ne se relèvera pas de la sentence prononcée d'outre-tombe par l'ancien rédacteur en chef de *l'Univers*. »

Quiconque lira le volume sera de cet avis, nous n'en saurions douter.

#### SOMMAIRE DES CHAPITRES

Introduction : Victor Hugo raconté par lui-même. L'œuvre de Victor Hugo en 1842 : le *Rhin*. Victor Hugo à la tribune. Les poètes hommes d'Etat. — M. Hugo et le parti conservateur. — La force de M. Hugo. — Sort réservé à la liberté. — Compte-rendu de la séance du 18 octobre 1849, à l'Assemblée nationale. — Discussion sur la réforme du suffrage universel, le 21 mai 1850. — Séance du 22 mai 1850. — Appréciation du discours de M. Hugo sur la révision de la Constitution. Séance du 16 juillet 1851. — Séance du 17 juillet 1851.

**La Vengeance du poète :** Note sur les *Châtiments*. — M. Hugo amnistié des *Châtiments*.

**Caractère général de la Poésie de Victor Hugo :** les *Contemplations*.

**Diverses études :** Victor Hugo et la peine de mort. — Victor Hugo et l'assassinat politique. — Victor Hugo historien (le Deux-Décembre). — Victor Hugo et l'Espagne. — Victor Hugo amnistié. L'empereur et M. Hugo dans la balance.

*Les Misérables :* Science cléricale de M. Hugo. — Une ambition de M. Hugo. — Les fils Hugo. — L'ancien Hugo, l'homme moderne. — Conseils poétiques de Victor Hugo. — Victor Hugo et la Patrie. — De Victor Hugo et d'Alfred de Musset. — Victor Hugo et Napoléon III. — Olympe.

Notes sur les dernières œuvres de Victor Hugo : *l'Ane*.

**Appendice :** La mort de Hugo. — Vues sur sa vie et son œuvre. — Le droit de la Révolution sur Victor Hugo. — Le triomphe de Victor Hugo. — Honneurs funèbres. — *Dies iræ, dies illa!*

## ALMANACH-JOURNAL

### NUMÉRO D'OCTOBRE

TEXTE. — Dictons populaires du mois d'octobre.

— Petite moralité poétique. — Calendrier. — Le temps qu'il doit faire en octobre. — Travaux agricoles et horticoles du mois. — Culture des jacinthes en hiver. — Heureux serviteur! — La place d'une petite âme dans le ciel. — La Richesse (poésie). — Célébrités contemporaines : le général Chanzy. — Entre troupiers. — La grande sainte des Espagnols. — Recette pour faire des marons glacés. — Le brave fermier Bricard. — Traitement des brûlures à l'américaine. — Histoire du mois d'octobre. — Manière de faire les gâteaux aux pommes de terre. — Vrai cancanage (anecdote militaire). — Une bonne cuirasse. — Les arbres du père Joly. — L'épée sur la gorge. — Le médecin de la maison. — Le sou impair. — Les cent dix-neuf cours. — Le petit Charles et le perroquet. — Bon mot de M. de Talleyrand. — Problème des Chameaux.

GRAVURES. — Neuf gravures diverses, dont dix portraits, savoir : le général Chanzy et sainte Thérèse (article : la grande sainte des Espagnols).

#### BUT DE L'ALMANACH-JOURNAL

Ce but est de donner au public un Almanach tous les mois, au lieu de l'Almanach habituel de chaque année. On y trouve, avec un Calendrier fort complet, une indication détaillée des Travaux et des Cultures propres au Mois courant, des Histoires, Anecdotes, Bons Mots, Pensées, Proverbes, Maximes, Recettes utiles, etc., etc.

L'Almanach-Journal est donné comme récompense dans un grand nombre d'écoles, à cause des images et des lectures qu'il renferme à la fois. Les maîtres le préfèrent à une simple image, parce qu'il est en même temps utile aux parents et aux enfants. Beaucoup de prêtres en prennent également par quantités, pour faire circuler parmi leurs paroissiens ou comme récompense aux enfants du Catéchisme.

Aussi le recommandons-nous tout particulièrement à nos lecteurs et à leur active propagande.

PÉRIODICITÉ. — L'ALMANACH-JOURNAL paraît tous les mois par livraisons in-18 de 32 pages, plus une couverture imprimée.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 2 francs par an. — Etranger : 3 francs.

PRIX DU NUMÉRO : 10 centimes, pris aux bureaux. — Douze numéros : 1 franc.

Ecrire au rédacteur en chef, M. GABRIEL ALLYONI, 7, rue du Cherche-Midi, Paris.



## PRÉDICATION

POUR LE 20<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE :  
LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

Sicut qui thesaurizat, ita et  
qui honorificat matrem suam.  
(Eccli., III, 5.)

Après le *Notre-Père*, la prière la plus belle qu'il soit donné à des lèvres humaines de prononcer, c'est certainement la *Salutation angélique*. Elle est composée des paroles de l'ange Gabriel parlant officiellement au nom de la Trinité, de celles de sainte Elisabeth inspirée par Dieu, et de celles de l'Eglise dirigées par le Saint-Esprit. Elle est grandement estimée par l'Eglise qui la fait réciter tous les jours par ses ministres dans l'office liturgique et qui l'a enrichie de nombreuses indulgences. Elle a été estimée par nos ancêtres dans la foi. « Toujours et partout les enfants de l'Eglise, dit saint François de Sales, ont, dans une parfaite union d'esprit, salué la Mère de Dieu de cette salutation angélique, *Ave Maria*. Nos proches devanciers, observant ce qu'avaient fait leurs aïeux, redisaient à toute heure, *Ave Maria*, pensant se rendre, par ce moyen, très agréables au Roi céleste en honorant sa très sainte Mère. Ils ne concevaient rien de plus propre à cette fin que d'imiter les honneurs que Dieu lui avait faits le jour où, l'honorant souverainement, il a honoré tous les hommes en se faisant homme lui-même » Il faut que nous l'estimions nous-mêmes au plus haut degré, c'est pour cela que je veux vous en entretenir, vous l'expliquer, vous en faire ressortir quelque peu les immenses beautés, en vous montrant que c'est une formule admirable, parfaite, complète du culte de *glorification* et d'*invocation* que nous devons à la T.-S. Vierge. O Dieu, venez à mon aide, afin que, pour votre gloire et le salut de mes frères, je puisse mieux leur faire apprécier cette ineffable prière qui est si chère à votre cœur, si délicieuse à Marie, si terrible au démon et si salutaire au genre humain !

## I

Il y a deux parties très distinctes dans l'*Ave Maria*, la louange et la demande, toutes deux très lumineuses, très splendides, très suaves, très douces au bon chrétien.

Avant de prier Marie, nous commençons par la féliciter et l'exalter au-dessus de toute créature. Nous lui exprimons notre vénération; nous en déclarons les motifs sublimes; nous en tirons une très légitime et très honorable conclusion, et pour la disposer plus parfaitement en notre faveur, nous terminons par une parole qui émeut on ne peut plus délicieusement son cœur maternel.

I. *Ave Maria*, Je vous salue, Marie, je vous salue, ô Souveraine, ô mère, ô illuminatrice, ô mer d'amertume : c'est la salutation de l'ange Gabriel ; c'est le souvenir du jour le plus glorieux et le

plus heureux de l'auguste Vierge, le jour de l'annonciation; c'est le salut que le divin Jésus lui adressa si souvent. Oh! redisons ces paroles avec un profond respect et un ardent amour; prononçons-les comme les saints. « Que ceux qui aiment votre saint nom, ô Marie, dit le pieux Gerson, écoutent et se rendent attentifs. Les cieux se réjouissent, et toute la terre doit être saisie d'étonnement quand je dis : *Je vous salue, Marie*. Le démon s'enfuit, la terre tremble quand je répète : *Je vous salue, Marie*. La tristesse disparaît, et une joie toute nouvelle remplit mon âme quand je dis : *Je vous salue, Marie*. Mon amour languissant se ranime, et mon âme se renouvelle tout entière quand je répète : *Je vous salue, Marie*. Ma dévotion augmente, la componction s'excite en moi, mon espérance se fortifie, je ressens de nouvelles consolations en disant : *Je vous salue, Marie*. Telle est la douceur de cette salutation qu'il n'y a point de termes capables de l'exprimer; elle est trop profondément gravée dans nos cœurs, pour que les paroles puissent la manifester au dehors. Je me prosterne donc de nouveau devant vous, ô la plus sainte des vierges, pour vous dire : *Je vous salue, Marie, pleine de grâces*. »

II. « Pleine de grâces : » cette parole exprime le premier motif du culte tout spécial que nous rendons à Marie : sa suréminente sainteté qui la place bien au-dessus de tous les habitants de la céleste Jérusalem. Saint Thomas distingue trois sortes de plénitudes de grâce. Il y a la plénitude de suffisance, par laquelle quelqu'un devient convenablement apte à accomplir des actes méritoires et excellents. Il y a en second lieu une plénitude d'efficacité, et c'est la plénitude spéciale au Christ, source et auteur de toute grâce. Il y a enfin une plénitude de surabondance, et c'est celle qui se trouva dans la sainte Vierge, de qui la grâce surabonda en nous tous par le Fils qu'elle enfanta. Oui, Marie est pleine de grâce dans son corps, dans son intelligence, et dans son âme. L'Esprit-Saint déclare « qu'elle est toute belle, et qu'il n'y a point de tache en elle, » Salomon l'a vue se lever « pareille à l'aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil, » l'Eglise dans ses offices compare « sa blancheur au lis de la vallée, sa taille élancée au palmier de Cadès, et l'éclat de son teint à la rose de Jéricho, » les arts se sont épuisés pour représenter ses très purs attraits. Son esprit a été enrichi de plus de connaissances qu'aucune autre créature. Son âme a été comblée de plus de grâces et de dons célestes que tous les saints et tous les anges ensemble. Marie est pleine de grâce comme vierge, comme épouse et comme mère. Elle est pleine de grâce dans sa conception immaculée, dans sa maternité divine, dans son enfantement virginal, dans sa vie et dans sa mort, *Ave, gratia plena*, c'est le premier titre qu'elle a à notre spéciale vénération, le second est encore plus auguste, *Dominus tecum!*



III. « Le Seigneur est avec vous, » quel abîme de grandeur dans cette simple parole! Le Seigneur est avec vous par la grâce sanctifiante; le Seigneur est avec vous par le mystère ineffable de l'incarnation; le Seigneur est avec vous, ô Marie, et vous êtes avec Jésus à Bethléem, en Egypte, à Nazareth, dans ses courses apostoliques, témoin de ses sublimes prédications, de ses prodigieux miracles, vous êtes avec Jésus sur le Calvaire au pied de la croix, et maintenant pour les siècles des siècles dans le ciel!

IV. Aussi bien, la très sainte Vierge, par sa merveilleuse sanctification, par l'incomparable prérogative de la maternité divine est-elle privilégiée entre toutes les femmes, *benedicta tu in mulieribus*. Elle occupe le premier rang parmi les filles d'Adam, et cela avec une éclatante supériorité. Les pages des Livres saints sont pleines en effet de noms illustres portés par de saintes héroïnes; mais il est aisé de voir que leur gloire n'est qu'empruntée, qu'elles ne brillent que comme le reflet d'une plus grande lumière, qu'elles sont à l'égard de Marie ce qu'une ébauche est au chef-d'œuvre, une ombre à la vérité, qu'elles ne sont enfin qu'une simple figure des grandes choses que Marie devait réaliser. Ainsi Débora sut vaincre l'ennemi de son peuple et chanter sa victoire. Marie a triomphé de l'ennemi du genre humain, et l'hymne de sa reconnaissance est répété par toutes les générations. Judith sauva Béthulie et ses faibles mains abattirent la tête d'un conquérant farouche. Marie a donné un Sauveur à la terre, elle a écrasé de son pied la tête du serpent infernal. Esther trouva grâce aux yeux du grand roi qui lui accorda la vie et la liberté d'une race proscrite. Marie a su plaire au Très-Haut, elle a détourné de nos fronts coupables les traits de sa justice. Elle a réparé par son obéissance tous les maux que la première femme avait introduits dans le monde. Nouvelle Ève, elle nous a donné la vie, comme la première nous avait donné la mort; et nous pouvons appliquer aux deux Èves ce que l'Apôtre dit des deux Adams, que la première était terrestre, étant sortie de la terre, que la seconde est céleste, parce qu'elle vient des cieux<sup>1</sup>. De plus, élevée par sa dignité au-dessus de toute créature, Marie, dans le cours des siècles, est la plus glorieuse, la plus honorée de toutes les femmes, recevant surtout les hommages de ses sœurs en Adam qu'elle a réhabilitées, qu'elle a tirées de l'affreuse abjection où elles gisaient si misérablement. Que de confréries établies en son honneur. Que de temples élevés sous son vocable, que de fêtes instituées pour célébrer les mystères de sa vie, que de discours, que de chants à sa gloire! Vraiment selon la parole prophétique de l'ange, elle est bénie entre toutes les femmes, *benedicta tu in mulieribus*.

V. Et pour achever de nous concilier la faveur de Marie, en terminant le refrain de sa glorifica-

tion, nous nommons, nous glorifions, nous exaltons son Fils; son Fils qui est le principe de toutes ses grandeurs, l'objet de tout son amour, *et benedictus fructus ventris tui Jesus*. Se peut-il, je vous le demande, chrétiens, une louange plus complète dans sa brièveté, une glorification plus excellente que cette première partie de l'*Ave Maria*? Non, il n'y en a point : c'est l'auguste Reine du ciel qui l'a révélé à sa servante, sainte Mechtilde. Un jour cette religieuse lui dit dans l'ardeur de sa piété : « Si je pouvais, ô Marie, vous saluer de la plus douce salutation que le cœur de l'homme ait jamais pu imaginer, je le ferais bien volontiers. » La sainte Vierge lui apparut aussitôt ayant sur la poitrine la Salutation angélique écrite en lettres d'or, et elle lui dit : « Cette salutation surpasse tout ce qu'ont fait les hommes, et personne ne pourra me saluer avec plus de douceur que celui qui me salue plein de ce respect, avec lequel Dieu le Père m'a saluée par cette parole. Selon saint Bernard, redire les paroles de l'*Ave Maria* c'est donner à Marie un délicieux baiser, c'est mériter d'en recevoir d'Elle un plus délicieux encore, le baiser de Marie c'est la rosée de la grâce tombant sur nos âmes! « Venez donc devant son image, mes chers frères, ajoutez le grand docteur, fléchissez le genou, imprimez-y des baisers, et dites : *Ave Maria*! » D'autant que la salutation angélique est non-seulement la plus belle des louanges, mais encore la plus auguste des prières.

## II

Excellence de la Salutation angélique comme supplication : second point de ce discours.

L'*Ave Maria* comme supplication est, après le *Pater*, la prière la plus efficace, parce qu'elle est accompagnée de la louange la plus exquise à l'adresse de la Vierge Marie, ainsi que nous venons de le dire. C'est une prière très efficace parce qu'elle a été composée par l'Eglise, la glorieuse épouse de Jésus, instruite et guidée par son Esprit. C'est une prière très efficace, parce que très facilement, sans effort de la part de qui la récite, elle revêt toutes les qualités de la bonne prière.

Elle est éminemment susceptible d'*attention* et de *persévérance* : elle est si courte, si facile à retenir, si saisissante! Elle est pleine de *confiance*, d'abord parce qu'elle implore la médiation de Celle qui est toujours écoutée dans le ciel, *ora pro nobis*, ensuite parce qu'elle nous rappelle deux qualités de Marie qui en font une toute-puissance suppliante : sa sainteté incomparable et sa dignité sublime de Mère de Dieu, *Sancta Maria, mater Dei*! Elle est animée de *charité* et d'*humilité* : nous ne prions pas seulement pour nous en particulier mais aussi pour notre prochain, *ora pro nobis*; nous reconnaissons que nous sommes moins que le néant, que nous ne méritons pas de paraître en présence de Dieu, ni d'être écoutés par lui, parce que nous sommes

<sup>1</sup>Card. Giraud.

pêcheurs et de pauvres pêcheurs, *peccatoribus*. Elle est très *prudente* et très *discrète* dans les faveurs qu'elle sollicite : c'est la grâce du moment, de la nécessité actuelle, de la lumière, de la force, de la consolation, de la protection du jour présent, et toujours avec un entier abandon à la volonté de Dieu, *nunc*; mais surtout c'est la grâce de la persévérance finale, qui est pour nous la grâce des grâces, l'unique nécessaire, et *in hora mortis nostræ*. Elle est très *fervente* : quelles flammes de dévotion dans ce simple mot qui la termine : *Amen*, Ainsi soit-il! *Amen*, c'est la parole abrégée de l'adoration et de la louange; *Amen*, c'est la parole de la foi, de la confiance et de l'amour; *Amen*, c'est la parole de l'obéissance, de la soumission, de la conformité aux desseins de la Providence, c'est la parole de la sainte résignation!

Aussi l'*Ave Maria* est-il très efficace pour obtenir les bienfaits de Dieu. L'*Ave Maria* a triomphé à Lépante et à Vienne des hordes de barbares qui menaçaient la chrétienté. L'*Ave Maria* est une des ressources les plus précieuses de l'Eglise dans toutes ses nécessités, c'est pour cela qu'elle y recourt si souvent. L'*Ave Maria* est la sauvegarde des sociétés et des individus. L'*Ave Maria* terrasse le démon, dissipe les tentations, convertit les pêcheurs, affermit les justes et donne à la mort la plus douce sécurité. Laissez-moi, en terminant, vous citer un trait bien touchant, raconté par un des plus célèbres prélats de notre siècle.

Je me souviens, dit Mgr Dupanloup, d'avoir rencontré, une fois dans ma vie, de l'efficacité de l'*Ave Maria*, un exemple que je n'oublierai jamais. C'était auprès d'un lit de mort, en recueillant et en bénissant le dernier soupir d'une enfant qui m'était bien chère, une toute jeune femme à qui j'avais fait faire la première communion. Fille d'un des vieux maréchaux de l'Empire, et des plus justement célèbres, adorée d'un père, d'une mère et d'un mari; riche, jeune, brillante, heureuse enfin d'avoir donné le jour à un fils; eh bien! au milieu de tout ce bonheur présent et de ces rêves d'avenir, tout à coup, à vingt ans, il faut mourir! Et c'est moi qu'on chargeait de lui porter cette terrible nouvelle. J'entrai. Sa mère était dans la désolation, son mari désespéré, son vieux père anéanti plus encore que sa mère. J'entrai donc à travers toutes ces douleurs, et ne savais comment aborder la malade. Je fus stupéfait quand, arrivé près d'elle, je lui trouvai le sourire sur les lèvres. Je ne pus m'empêcher de lui dire : « O mon enfant, quel coup! » Et elle avec un inexprimable accent... (je suis encore ému en me rappelant, en retrouvant cet accent d'une voix qui m'est restée si chère) : « Est-ce que vous ne croyez pas, me dit-elle, que j'irai au ciel? — Mon enfant, répondis-je, j'en ai une grande espérance. — Et moi, reprit-elle, j'en suis sûre. » — Je lui dis : « Qu'est-ce qui vous donne cette certitude? — C'est, me

dit-elle, un conseil que vous m'avez donné autrefois. — Et quel est ce conseil? — Quand j'ai fait ma première communion, vous nous avez recommandé de dire tous les jours l'*Ave Maria*, et de le bien dire. Je l'ai dit tous les jours, et même, depuis quatre ans, je n'ai pas manqué un seul jour de dire mon chapelet tout entier. Et c'est cela qui fait que je suis sûre d'aller au ciel. — Et comment, lui dis-je? — Je ne puis pas croire, ajouta-t-elle avec gravité, et c'est une pensée qui ne me quitte pas depuis que j'ai été frappée, je ne puis pas croire que j'ai dit depuis quatre ans, cinquante fois par jour à la très sainte Vierge : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheresse, maintenant et à l'heure de ma mort »; et qu'en ce moment, où je vais mourir, elle ne soit pas près de moi. Elle y est, j'en suis sûre, elle prie pour moi, et c'est elle qui va m'introduire au ciel. » Et dans cette confiance, malgré la plus déchirante séparation qui se puisse imaginer, son dernier soupir fut un sourire à la grâce et à la gloire éternelle.

Et nous aussi, sachons apprécier la salutation angélique, récitons-la souvent, avec respect, dévotion et amour; et elle sera pour nous une source féconde des grâces les plus précieuses, chacun des jours de notre vie, et surtout à notre dernière heure.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### S. Congrégation du Concile.

Les aumôniers des couvents et des hôpitaux ont-ils sur ces établissements les droits et la juridiction ordinaire des curés. Non. Le curé conserve ses droits sur tous ceux qui habitent ces maisons.

C'est ainsi que l'a décidé la S. Congrégation du Concile, sur les deux doutes suivants qui lui étaient soumis par l'évêque de Tulle.

### TUTELEN. *Jurium parochialium*.

« 1<sup>o</sup> An capellanus *vi institutionis et jure proprio*, possideat *omnes facultates proprii parochialis*, nempe sacramenta omnibus in domo de gentibus ministrandi, et defunctorum intra limites domus morientium sepulture præsidendi, et eorum corpora ad cœmeterium conducendi, seclusis auctoritate et juribus proprii pastoris parœciæ, in ejus territorio inclusa est monialium domus.

« 2<sup>o</sup> An vero proprius pastor parœciæ in qua extat oratorium, habeat in dicto oratorio, capellano tamen munito, et super omnes tam moniales quam puellas, aut pauperes, eandem potestatem ac in sua parochiali ecclesia, quoad

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4<sup>o</sup> d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



« sacramenta ministranda, et mortuorum sepulchra curam præsidendam. »

La sacrée Congrégation a répondu le 18 avril 1885 :

*Prout proponitur, ad 1<sup>m</sup> NEGATIVE. — Ad 2<sup>m</sup> AFFIRMATIVE.*

Il faut noter ces mots de la 1<sup>re</sup> question : *vi institutionis et jure proprio*. Les réponses ne s'appliquent pas au cas où l'exemption de la juridiction paroissiale aurait été légitimement établie, soit par autorité apostolique, soit par coutume bien établie.

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — J'ai entendu dire que les missionnaires seuls pouvaient appliquer les indulgences aux chapelets par un signe de croix, et que les autres devaient sous peine de nullité des indulgences, se servir de la formule. Veuillez me dire, je vous prie, par la voix de votre journal, l'*Ami du clergé*, si cela est bien sûr. J'ai obtenu de Rome la faculté d'appliquer les indulgences à trois cents chapelets. Je me suis servi jusqu'ici du seul signe de croix, et quand même le l'ai appliqué à trois cents chapelets. N'ai-je pas encore la faculté d'appliquer l'indulgence à trois cents chapelets. Il me paraît évident que je ne puis avoir perdu mes pouvoirs à ce sujet par un exercice qui aurait été nul. Veuillez me dire, je vous prie, ce qu'en pense l'*Ami du clergé*.

R. — La faculté d'appliquer les indulgences aux chapelets par un seul signe de croix est pour tous les prêtres qui ont le pouvoir d'indulgentier. Les décisions de la S. Congrégation des Indulgences ne font aucune exception.

Vous avez donc fait un légitime usage de vos pouvoirs.

Q. — 1<sup>o</sup> Une personne à qui son curé a fait cadeau d'un chapelet, peut-elle le donner à une autre personne, avant d'en faire usage pour elle-même, sans que l'indulgence soit perdue ?

Ce même curé pourrait-il permettre que pendant son absence, sa domestique distribuât les chapelets de son maître à qui elle voudra, sans que l'indulgence se perde.

2<sup>o</sup> Si l'on donne un chapelet qu'on a fait indulgentier pour soi, mais dont on ne s'est pas encore servi, les indulgences passent-elles à cette autre personne ?

3<sup>o</sup> Peut-on donner, sans leur faire perdre leurs indulgences, des crucifix indulgentiés pour le chemin de la croix, mais qu'on n'a pas encore fait servir pour soi à cet usage. Maurel semble le nier à la page 210.

4<sup>o</sup> Les croix en bois d'un chemin de croix ont été recouvertes d'une couche en plâtre de deux à quatre millimètres d'épaisseur, et ensuite dorées par dessus ce plâtre. Cela ne rend-il pas nulle l'érection de ce chemin de croix ?

5<sup>o</sup> La revalidation des chemins de croix accordée par le Souverain Pontife le 31 juillet 1881 guérit-elle absolument tous les défauts d'érection et autres ; ou pour en profiter y a-t-il quelque formalité à remplir, par exemple, mettre des croix de bois s'il n'y en avait pas, ou les mettre en évidence, si elles étaient cachées sous du métal ou derrière les tableaux ?

6<sup>o</sup> De même la revalidation des impositions de scapulaires, accordée en 1884 dispense-t-elle de corriger le défaut qui les rendaient d'abord nulles ; par exemple, si la nullité venait du manque d'inscription des noms sur le registre de la confrérie, ou du manque de bénédiction du premier sca-

pulaire qu'on a revêtu après avoir été reçu avec le scapulaire d'autrui ; faut-il après ce décret de revalidation, se faire enfin inscrire, ou faire bénir son scapulaire ?

7<sup>o</sup> Pour gagner les indulgences attachées aux chapelets par les Pères Croisiers, faut-il méditer pendant la récitation ?

8<sup>o</sup> La croix et les quatre premiers grains qui dans un chapelet précèdent les dizaines, sont-ils de rigueur et de plus doit-on en tenir compte dans la récitation pour gagner les indulgences ?

9<sup>o</sup> Si l'évêque délègue à tous ses curés le pouvoir d'absoudre des cas réservés à l'Ordinaire et même au Souverain Pontife, quelle est l'étendue de cette délégation ? Peuvent-ils user de ces pouvoirs « partout » relativement à leurs paroissiens, ou seulement dans le diocèse et encore dans la seule partie du diocèse sur laquelle s'étend leur juridiction déléguée quant aux cas non réservés ?

R. — Ad I-III. Avant de répondre aux trois premières questions, nous allons citer une partie du décret d'Alexandre VII, du 6 février 1657, qui contient la loi aujourd'hui encore en vigueur par rapport à ce sujet.

« SS<sup>ms</sup> D. N. Alexander PP. VII declarat et decernit quod quæcumque coronæ, rosaria, grana, calculi, cruces, numismata (*medaglie* vulgo nuncupatæ) et sacræ imagines sive sint S. Caroli Borromæi, sive quinque Sanctorum a fel. rec. Gregorio XV Pontifice Maximo in Sanctorum numerum relatorum, sive quæcumque aliæ cum indulgentiis antea a Romanis Pontificibus, Sanctitatis Suae Prædecessoribus, benedictæ et concessæ (quæ quidem in hunc usque diem distributæ sunt), non transeant personam illorum, qui eas de præsentibus obtinent, neque commodari, aut precario dari possint; et quæ a Sanctitate Sua concessæ sunt, vel in posterum concedentur non transeunt similiter personam illorum, quibus ab eodem SS<sup>mo</sup> concessæ fuerint, vel quibus a prædictis de ordine ejusdem SS<sup>mi</sup> prima vice fuerint distributæ, ita ut a nemine aliis commo-dato vel precario concedi possint, alioquin careant indulgentiis concessis. »

D'après ce décret, nous répondons :

a) Cette personne ne peut pas donner le chapelet en question, lors même qu'elle n'en aurait pas fait usage pour elle-même.

b) La distribution des chapelets bénits et indulgentiés n'est pas réservée au curé, de sorte qu'il ne puisse la faire par l'intermédiaire d'un autre. Ici, la domestique n'agit que sous les ordres de son maître et avec sa délégation.

c) On ne peut donner à d'autres un chapelet que l'on a fait indulgentier pour soi, lors même qu'on ne s'en serait pas servi, parce que ce chapelet a eu un premier destinataire.

d) Nous ferons la même réponse pour les crucifix indulgentiés pour le chemin de la croix, parce que ces divers objets sont régis par les mêmes lois.

Ad IV. Il nous semble que cette manière de procéder n'enlève pas aux croix leur bénédiction, ou du moins n'est pas un obstacle à ce qu'on puisse les bénir. Des croix ainsi travaillées passent aux yeux de tout le monde pour des croix de bois visibles. S'il était absolument nécessaire



que l'on vit le bois à nu, il faudrait proscrire toute dorure et même toute peinture : ce que personne n'a jamais dit.

Ad V et VI. Les deux décrets qui revalident les érections nulles des chemins de la croix et les admissions nulles dans les confréries des scapulaires ayant été portés sans aucune condition, nous ne voyons pas en vertu de quelle loi on en imposerait quelqu'une.

Ad VII. La bulle de concession n'exige aucune méditation pour que l'on puisse gagner les indulgences. Voici le passage le plus important :

« Et insuper de Omnipotentis Dei miseratione et Beatorum Petri et Pauli Apostolorum ejus auctoritate confisi, Christifidelibus in rosariis Beatæ Mariæ nuncupatis per te et successores tuos pro tempore benedictis orationem dominicam vel salutationem angelicam devote recitentibus, quoties id fecerint, indulgentiam quingentorum dierum misericorditer in Domino concedimus et elargimur. »

Ad VIII. La croix et les quatre premiers grains d'un chapelet ne sont pas de rigueur, et on peut n'en pas tenir compte dans la récitation sans compromettre les indulgences.

Ad IX. Un curé peut user partout, relativement à ses paroissiens, de la faculté d'absoudre des cas réservés à l'évêque et de ceux réservés au pape. La réserve, en effet, affecte le confesseur et non le pénitent. Or, le curé absout, non pas en vertu d'une juridiction déléguée, qui lui serait conférée par l'évêque du lieu où il absout, ou *ex voluntate ecclesiæ*, mais en vertu d'une juridiction ordinaire qu'il tient de son titre et dont il peut user partout. On pourrait objecter que la permission d'absoudre des cas réservés constituerait une juridiction déléguée. Nous répondons que cette permission est la restitution *in integrum* de la juridiction ordinaire, qui avait été diminuée par la réserve, et qu'en l'accordant le Souverain Pontife ou l'évêque se désistent d'un droit plutôt qu'ils n'accordent un pouvoir.

Telle est du moins notre opinion : elle nous paraît certaine pour les péchés réservés à l'évêque du diocèse d'origine, sans être réservés à l'évêque du diocèse où l'on absout, et fort probable pour tous les autres cas.

Q. — Dans la paroisse à côté de la mienne il y a eu un enterrement de 1<sup>re</sup> classe. Cette classe, d'après le tarif, demande la présence de six prêtres. Il doit y avoir diacre, sous-diacre et maître des cérémonies. Le curé fait venir des confrères voisins, leur distribue les différentes fonctions à remplir et ne réserve rien au vicaire; cela afin d'avoir les honoraires attachés à ces fonctions.

Je vous demande si le curé a le droit d'agir de la sorte et si le titre de vicaire (d'après son titre de vicaire) n'a pas droit à réclamer l'honoraire d'une des fonctions (en dehors de sa présence)?

R. — C'est un droit pour le vicaire d'être appelé, de préférence aux prêtres étrangers, à remplir une fonction aux funérailles, soit que l'invitation soit faite par les héritiers, soit qu'elle soit

faite par le curé de la paroisse. C'est dans ce sens que les canonistes interprètent la décision suivante de la S. C. du concile : « *Licere hæredibus defunctorum solum parochum vocare* (ad funus), *sed quatenus alios presbyteros vocare veluit, esse præferendos illos ecclesiæ matricis in numero ipsis hæredibus beneviso* <sup>1</sup>. »

La décision suivante est plus explicite : « *An unus, seu potius omnes viceparochi semper præferendi sint ceteris presbyteris in cadaverum associatione in casu?* »

RESP. Negative ad primam partem, affirmative ad secundam <sup>2</sup>. » Le rédacteur des *Acta S. Sedis*, qui donne cette décision, conclut :

« In jure et æquitate quodammodo fundari prælationem viceparochorum in funerum associatione, eo quod præ aliis ecclesiæ parochiali inserviant celebrando missas, verbum Dei prædicando et parœcianis sacramenta administrando, ita ut cum paroco pondus diei et æstus ferant <sup>3</sup>. »

Quand le vicaire assiste aux funérailles, il a le droit de toucher les honoraires assignés à la fonction qu'il remplit.

En est-il de même quand le vicaire n'assiste pas par lui-même à ces offices et se fait remplacer par un autre?

Nous répondons affirmativement. Le vicaire peut réclamer les honoraires d'une fonction vicariale accomplie en son absence, sauf à indemniser d'une manière ou d'une autre son remplaçant. Or, l'assistance aux funérailles est une fonction réservée aux vicaires, comme nous venons de le prouver. Telle est aussi l'opinion de Deneubourg qui répond ainsi à la question :

« Ils (les vicaires) conservent sans aucun doute leurs droits, lorsque ces honoraires sont expressément attribués aux vicaires, comme dans les funérailles; car alors l'intention des donateurs ou de l'auteur du tarif est formellement exprimée en leur faveur. Ce qu'ils veulent, c'est évidemment de rémunérer non-seulement l'assistance qu'ils ont en vue, mais surtout les services généraux que les vicaires ont pu rendre à la paroisse et particulièrement à la personne pour laquelle l'office est célébré. <sup>4</sup> »

Q. — 1<sup>o</sup> Il est « de principe » qu'on ne peut gagner plusieurs indulgences plénières parce que le gain de la première rend inutiles toutes les autres, mais il est « de pratique » qu'on essaye d'en gagner plusieurs parce que, dans la crainte de n'en gagner aucune plénièrement, on veut avoir le profit de chacune d'elles réduites en fait à n'être que des indulgences partielles.

De ce qui précède ne devrait-on pas conclure que, s'il est vrai « en principe » qu'on ne doit pas appliquer aux mourants plusieurs indulgences plénières parce que le gain plénier d'une seule rend les autres inutiles, il n'en est pas moins vrai « qu'en fait, » dans la crainte très fondée que

<sup>1</sup> Nullius in Montis Cassini, 26 jan. 1726. Cf. *Acta S. Sedis*, xiii, p. 176.

<sup>2</sup> S. C. C. 20 decemb. 1879.

<sup>3</sup> *Acta S. Sedis*, xiii, p. 180.

<sup>4</sup> *Etude canonique sur les vicaires paroissiaux*, p. 358, n. 210.



les mourants n'obtiennent qu'un résultat partiel de l'indulgence plénière à eux donnée, il serait bon de leur appliquer plusieurs indulgences plénières, pour qu'ils eussent le bénéfice de plusieurs réduites en réalité à n'être que des indulgences partielles.

A mon avis, la dernière décision de la Congrégation romaine n'a voulu tenir compte que du principe en déclarant qu'il n'y avait à donner aux mourants qu'une seule indulgence plénière.

2<sup>e</sup> Pour gagner l'indulgence sabbatine attachée au saint scapulaire de N.-D. du mont Carmel, il faut que les personnes qui savent lire récitent quotidiennement l'office canonial ou au moins le petit office de la sainte Vierge. Un tertiaire dominicain qui récite, quotidiennement le petit office de la sainte Vierge, selon le rit de son ordre, peut gagner l'indulgence sabbatine. Comme, d'après les règles du tiers-ordre dominicain, on peut *laudabiliter* remplacer le petit office par la récitation d'un certain nombre de *Pater* et *Ave*, le tertiaire qui habituellement réciterait les *Pater* et *Ave* qu'il a le droit d'appeler son Office, satisferait-il à l'obligation de la récitation du petit office pour le gain de l'indulgence sabbatine ?

R. — Ad I. Les termes mêmes des décisions de la S. Congrégation s'opposent à l'interprétation que vous donnez. Si votre sens était véritable, elle aurait dit qu'il était « inutile » de répéter l'application de l'indulgence : ce qu'elle n'a pas fait. Elle va bien plus loin ; elle défend de l'appliquer une seconde fois, sans aucune distinction. La défense ainsi portée est générale et ne souffre pas d'exception, comme on peut le voir par la décision du 12 mars 1855 :

« Utrum vi præcedentis resolutionis (5 feb. 1841) *prohibitum sit* impertiri pluries... indulgentiam plenariam in articulo mortis a pluribus sacerdotibus hanc facultatem ex diverso capite habentibus, puta ratione aggregationis Confraternitati Sanctissimi Rosarii, sacris scapularis de Monte-Carmelo, Sanctissimæ Trinitatis, etc. »

Resp. Affirmative <sup>1</sup>.

Ad II. Votre solution ne manque pas de probabilité.

Q. — Adest ne censura, et qualis contra liberos cogitatores, et tuti quanti qui prohibent vel impediunt sacerdotem accedere ad moribundum pro sacramentis ministrandis ?

R. — Les libres-penseurs tombent sous l'excommunication portée contre les apostats ; ce sont, en effet, de véritables apostats.

Ceux qui empêchent le prêtre d'approcher des moribonds pour leur administrer les sacrements, s'ils font partie d'une société qui a ce but, tombent sous l'excommunication portée contre les membres des sociétés secrètes. S'ils ne font point partie d'une société de ce genre et qu'ils agissent de leur propre mouvement, la faute qu'ils commettent, quelque grande qu'elle soit, n'est pas « par elle-même » défendue sous peine d'excommunication. Ils n'encourraient la censure que s'ils avaient renoncé à la foi en tout ou en partie, parce qu'ils seraient ou hérétiques ou apostats : ce qui est à peu près toujours.

<sup>1</sup> Decr. auth. S. Cong. Indulg. 12 mars 1855, n. 362. Ed. Pustet.

Q. — Dans votre dernier numéro de l'*Ami du clergé* p. 295, il m'a semblé qu'il aurait pu se glisser quelque erreur typographique quand vous dites, à propos du scapulaire de la très sainte Trinité, que lorsqu'il se trouve déchiré ou endommagé, le nouveau doit être béni.

Il y a environ 15 mois, étant à Rome je me suis adressé personnellement à l'un des Pères Trinitaires, *via Condotti*, à l'effet de faire bénir un scapulaire de la sainte Trinité pour remplacer celui que j'avais perdu.

Il m'a répondu que cette bénédiction n'est plus nécessaire maintenant, en vertu d'un bref de Sa Sainteté, qui serait sans doute récent.

Veillez m'excuser, Monsieur, de vous avoir soumis cette observation, que j'ai cru qu'il serait utile d'en informer les lecteurs de votre journal, attendu qu'il n'est pas très facile de renouveler cette bénédiction, les R. P. Trinitaires n'étant pas très répandus en France.

En même temps, nous aurions bien désiré savoir à qui il faudrait s'adresser pour avoir un chapelet avec l'indulgence des P. Croisiers qui, paraît-il, sont très riches en indulgences ?

R. — Ad I. Nous remercions notre correspondant de cette communication. Cela fait, nous ajouterons qu'il n'y a pas d'erreur typographique et que nous avons exactement traduit la notice. Voici d'ailleurs le texte latin :

« Denique quando scapularium sit ita lacertum ut formam amittat, benedictionem etiam amittit, et, si renovetur, debet iterum benedici, similiter si aliud non benedictum assumatur. »

Si le rescrit dont il est question dans la lettre ci-dessus est authentique, et existait il y a 15 mois, une chose nous étonne, c'est qu'il n'en soit pas fait mention dans la notice que nous avons sous la main.

Cette notice, en effet, se trouve dans les *Rescripta authentica* publiés à la fin de 1881, c'est-à-dire à une date postérieure à celle du voyage de notre correspondant à Rome.

Nous ne nions cependant pas l'existence de ce rescrit, et, pour plus de sûreté, nous le demanderons aux R. P. Trinitaires à Rome, afin de pouvoir le communiquer aux lecteurs de l'*Ami du clergé*.

Ad II. Les Pères Croisiers doivent bénir par eux-mêmes les chapelets, sans avoir la permission de déléguer leurs pouvoirs.

Il existe des maisons de l'ordre de la Sainte-Croix, dit des Croisiers :

En Belgique à Drest et à Maaseyck.

En Hollande à Uden et à Sainte-Agathe, près Cuyck.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — A qui appartient le droit de nommer les parrains et marraine des cloches ? Plusieurs opinions paraissent être professées selon les divers pays. Que penser des maires qui prétendent avoir le droit de choisir ? Des conseils de fabriques qui s'arrogent le même droit ?

R. — La cérémonie de la bénédiction ou du baptême des « cloches » est fort ancienne. Alcuin qui vivait sous Charlemagne, en parle comme d'une chose habituelle. Dans cette cérémonie qui

se fait toujours avec beaucoup de solennité, ou par l'évêque ou par un délégué, figurent un parrain et une marraine de la *cloche*; c'est un honneur que d'être choisi pour remplir ces fonctions, et les noms des parrain et marraine sont toujours gravés sur la *cloche*. Mais à qui appartient le droit de désigner ces parrain et marraine ?

Cette question, qui jusqu'à présent n'a été résolue par aucun règlement ni même par aucune décision officielle particulière, a fréquemment donné lieu à de vives discussions, et trop souvent même à des conséquences fâcheuses. Il n'était cependant venu à la pensée d'aucun auteur de la traiter. Le *Journal des conseils de fabriques* a jugé en conséquence qu'il ne serait pas sans utilité de l'examiner.

« Le droit de désigner les parrain et marraine d'une *cloche*, dit-il, appartient en principe à la personne qui donne à l'église, soit la *cloche* soit les fonds nécessaires pour la faire fondre ou l'acquérir. Le désir du donateur de faire cette désignation doit être considéré comme une condition, au moins tacite, de sa donation, et, en conséquence, il y a lieu de s'y conformer exactement.

« Si donc c'est un paroissien, ou un particulier quel qu'il soit, c'est à lui de choisir les parrain et marraine de cette *cloche*. Si c'est le curé qui dote son église d'une *cloche*, le même droit lui appartient évidemment.

« Si c'est le conseil de fabrique qui acquiert ou fait fondre la *cloche* sur les fonds du budget de l'église, c'est à ce conseil à délibérer, dans la forme ordinaire de ses délibérations, sur le choix du parrain et de la marraine, et à les désigner ainsi.

« Si la *cloche* est acquise au moyen d'une allocation spéciale expressément votée pour cet objet par le conseil municipal, le droit de choisir le parrain et la marraine appartient à ce conseil, qui doit en délibérer; s'il n'est pris aucune délibération à cet égard, le choix est dévolu de plein droit au maire, comme représentant la commune.

« Mais si, au lieu d'une allocation spéciale expressément votée pour acquisition d'une *cloche* le conseil municipal a simplement alloué à la fabrique, à titre de secours une subvention plus ou moins forte, plus ou moins habituelle, la commune ne doit plus être considérée comme donatrice de la *cloche*; en conséquence le droit de choisir le parrain et la marraine n'appartient plus au conseil municipal ni au maire, mais exclusivement au conseil de fabrique.

« Il paraîtrait également que, si un particulier versait à la fabrique une somme déterminée pour faire fondre ou acquérir une *cloche*, sans mentionner son intention d'en désigner les parrain et marraine, et que ce ne fût que plus tard qu'il réclamât cette prérogative, cette réclamation ne serait pas rigoureusement fondée. Toutefois, à

moins de circonstances exceptionnelles, la contester semblerait, de la part du conseil de fabrique, d'une sévérité excessive et mal entendue.

« Il peut arriver qu'une *cloche* soit louée par testament. Dans ce cas, si le testateur n'a pas désigné les parrain et marraine, le droit qui lui appartient de les choisir et qu'il ne peut plus exercer, est dévolu à ses héritiers.

« Enfin, il peut arriver aussi qu'une *cloche* soit donnée par deux personnes, chacune d'elles fournissant une partie de sa valeur : le choix du parrain appartient, dans cette hypothèse, au donateur qui fournit la plus forte somme, et le choix de la marraine au donateur qui fournit le complément du prix.

« Il en doit être de même lorsque la *cloche* est payée en partie sur les fonds votés pour cette destination par la commune, et en partie sur des fonds du budget de la fabrique; à moins que le conseil municipal n'ait fait du choix du parrain et de la marraine une condition de son vote.

« Dans tous les cas, ou la personne ou l'établissement à qui il appartiendrait de choisir, soit le parrain et la marraine, soit l'un d'eux, ne réclame pas ce droit, il passe au conseil de fabrique, qui seul peut l'exercer, au moyen d'une délibération, ou en en remettant l'exercice à son président, au curé, ou au bureau des marguilliers.

« Du reste, le droit de désigner les parrain et marraine ne saurait jamais être réclaté par le maire de la commune, à ce titre, hors le cas expliqué ci-dessus où, la *cloche* étant donnée par la commune, ce droit appartiendrait au conseil municipal et où ce conseil municipal ne l'aurait pas exercé.

« Le curé, de son côté, n'a pas davantage, à titre de curé, le droit de faire les mêmes choix, à moins qu'il ne soit donateur de la *cloche*, ou à moins d'une délégation expresse du conseil de fabrique, ainsi qu'il vient d'être dit.

« Mais un droit qui appartient toujours au curé, en sa qualité de pasteur, c'est celui de refuser, sans même avoir à décliner les motifs de son refus, les parrain et marraine offerts, lorsque les choix faits sont inconvenants, ou lorsqu'il y a quelque cause sérieuse d'exclusion. On ne peut se pourvoir contre les refus semblables du curé qu'en réclamant auprès de l'évêque du diocèse. Il n'est pas besoin d'ajouter que MM. les curés ne doivent faire usage de ce droit rigoureux et irritant d'exclusion, que dans les cas de véritable nécessité, et avec beaucoup de réserve et de prudence. Voilà le sentiment du *Journal des conseils de fabriques*. Nous l'avons exposé dans toute son étendue; mais il ne nous est pas possible de le partager, car il nous paraît plus spécieux et ingénieux que fondé en raison. »

Nous concevons qu'une personne qui ferait don d'une *cloche* à l'église pourrait se réserver, comme condition expresse, le droit de nommer les par-



rain et marraine de cette cloche. Car, assurément celui qui donne est libre de mettre à son don les conditions qu'il juge convenables, sauf à celui en faveur de qui il est fait, d'accepter ou de refuser ces conditions.

Mais, à l'exception de cette circonstance, nous pensons qu'il n'appartient qu'aux marguilliers, sur la présentation du curé de nommer les parrain et marraine d'une cloche. C'est ce que l'article 32 du décret du 30 décembre 1809 a statué pour la nomination des prédicateurs. Or, il nous semble qu'il y a assez d'analogie entre ces deux choses pour les décider de la même manière.

Il arrive quelquefois qu'une seule personne, dans une paroisse, se charge de payer les honoraires d'un prédicateur de l'Avent et du Carême; s'ensuit-il que le droit de nommer ce prédicateur lui soit dévolu? Non; ce droit n'en reste pas moins réservé aux marguilliers. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les parrain et marraine d'une cloche?

La commune accorde souvent à la fabrique une subvention, en cas d'insuffisance de ressources, cette subvention sert à payer les chantres, sonneurs, suisses, sacristains, etc.; s'ensuit-il que le conseil municipal puisse s'ingérer dans la nomination de ces divers serviteurs de l'église? Non, assurément. Et pourquoi s'ingérerait-il dans la nomination des parrain et marraine d'une cloche qu'il accorderait à la fabrique ou dont il payerait la refonte? Nous regardons donc comme dangereux de vouloir ôter à la fabrique un droit qui, selon nous, lui est propre et spécial. Toutes les catégories du *Journal des conseils de fabriques*, admises par M. de Champeaux, M. Campion, M. Gaudry, nous paraissent, en conséquence, inadmissibles.

Il s'est quelquefois élevé des difficultés pour savoir à qui doivent appartenir les ornements fournis par les parrain et marraine pour la bénédiction d'une cloche. Des fondateurs ont prétendu dans diverses localités, que ces ornements devaient leur appartenir.

Ces prétentions ne peuvent être admises, car il est évident que le fondateur n'a droit qu'au prix convenu de la fonte ou de vente de la cloche. Ces ornements doivent en général être la propriété de la fabrique, cependant quelquefois les parrain et marraine ont l'intention de les donner au curé. La règle à suivre, dans cette circonstance, nous paraît être la volonté du donateur.

Q. — Les vicaires qui habitent au presbytère sont-ils obligés de payer la contribution mobilière?

R. — La loi de finances du 21 avril 1832, qui régit la matière, a eu pour but d'établir l'égalité et l'uniformité de la répartition des impôts entre tous les Français dans la proportion de leur fortune. Aux termes des articles 12, 13 et 15 de cette loi, la contribution personnelle et mobilière est due par chaque habitant français jouissant de ses droits et non réputé indigent; la taxe person-

nelle n'est due que dans la commune du domicile réel; la contribution mobilière est due par toute habitation meublée, située soit dans la commune au domicile réel, soit dans toute autre commune, en vertu du dernier paragraphe de l'article 27 de la même loi, les ecclésiastiques logés gratuitement dans les bâtiments appartenant à l'État, aux départements, aux arrondissements, aux communes et aux hospices, sont imposables d'après la valeur locative des parties de ces bâtiments affectés à leur habitation personnelle.

Il a été décidé par plusieurs arrêts du conseil d'État, notamment ceux des 19 avril et 1<sup>er</sup> novembre 1838, 22 janvier 1840, etc., et il est de jurisprudence que les dispositions ci-dessus transcrites sont applicables aux ecclésiastiques logés gratuitement dans les presbytères. Par conséquent, les vicaires qui ne peuvent être réputés indigents, doivent payer, en règle générale, les contributions personnelle et mobilière. Faut-il apporter une exception à cette règle générale, en ce qui concerne la contribution mobilière, parce que les meubles garnissant la chambre qu'ils sont obligés d'habiter dans le presbytère appartiennent au curé? Sans doute la position particulière de ces vicaires mérite d'être prise en grande considération au point de vue de l'équité, mais au point de vue rigoureux de la loi fiscale, aucun texte n'autorise une exception en leur faveur, on peut même leur opposer quelques-unes de ses dispositions. Il importe de remarquer d'abord que, pour payer la contribution mobilière, la loi du 21 avril 1832 n'exige pas la propriété des meubles, elle veut seulement que le contribuable occupe une habitation meublée, mais sans spécifier que les meubles devront lui appartenir. Ce qui le démontre manifestement, c'est son article 16 ainsi conçu: « Les habitants qui n'occupent que des appartements garnis, ne seront assujettis à la contribution mobilière qu'à raison de la valeur locative de leur logement évalué comme un logement non meublé. » Assurément il ne serait pas convenable d'assimiler ces presbytères à un hôtel garni. Néanmoins on trouve dans cet article 16 et dans les articles 13 et 15 de la loi du 22 avril 1832: 1<sup>o</sup> la preuve qu'un habitant de la France peut être soumis à la contribution mobilière sans être propriétaire des meubles placés dans son appartement; 2<sup>o</sup> un moyen légal d'apprécier et de fixer la quotité de cette contribution dans le cas où les meubles dont il se sert ne sont pas à lui. D'ailleurs les livres, le linge, les vêtements, les caisses, les malles et les autres objets que les vicaires ont apportés dans leur chambre dépendant du presbytère, forment une espèce de mobilier.

D'après ces motifs, nous pensons que les vicaires logés gratuitement dans une chambre du presbytère dont le curé leur a prêté les meubles, sont passibles de la contribution mobilière suivant le texte, rigoureusement interprété de la loi du 21 avril 1832. Nous pensons, en outre, qu'on ne peut

la faire payer par le curé. D'une part, en effet, le curé ne doit la contribution mobilière, selon l'article 15 de cette loi, que pour la partie des bâtiments affectée à son habitation personnelle; or il n'occupe plus lui-même, en réalité, les chambres dont il s'est privé pour y loger ses vicaires. D'un autre côté, ainsi que l'a décidé un arrêt du conseil d'Etat, en date du 4 février 1836, les propriétaires et les usufruitiers qui louent une partie de leur maison ou en cèdent à un autre la jouissance les locataires qui sous-louent une portion des lieux loués, ne sont sujets à la contribution mobilière que pour la partie de la maison qu'ils habitent personnellement.

Les vicaires, en conséquence, doivent acquitter la contribution mobilière qui leur est d'ailleurs directement imposée. Ordinairement dans les paroisses rurales, leurs ressources sont très restreintes; si cette contribution est trop onéreuse pour quelques vicaires, ils ont la faculté de recourir à l'équité du conseil municipal de leur commune. L'article 8 de la loi du 21 avril 1832 accorde formellement aux conseils municipaux, lorsque le travail des répartiteurs leur est présenté, le droit de désigner les habitants qu'ils croient devoir exempter de toute cotisation, et ceux qu'ils jugent convenable de n'assujettir qu'à la taxe personnelle, grâce à cette disposition, il reste aux vicaires réduits à leur modique traitement l'espérance d'être affranchis de la contribution mobilière. Telle est l'opinion du *Nouveau journal des fabriques*, que nous adoptons.

Il n'est pas dû de logement aux vicaires; ils n'ont aucun droit au casuel, qui appartient au curé.

## VARIÉTÉS

### Les nouvelles légendes des papes dans le Bréviaire romain

#### II

#### Changements ordonnés par Léon XIII<sup>1</sup>

#### D

#### SAINT SILVESTRE (1<sup>er</sup> article)

Les corrections opérées par la Congrégation des Rites dans les leçons de saint Silvestre peuvent se diviser en deux classes : les unes ont pour objet les actes du pape lui-même, les autres portent sur la vie de l'empereur Constantin.

I. *Le Pape*. Parmi les passages de la légende qui le concernent, il en est trois qui ont subi des modifications. Le premier a trait à sa fuite sur le mont Soracte, le second aux décrétales qu'il est censé avoir rendues, le troisième au concile tenu par lui à Rome en l'an 325.

a) *Fuite sur le mont Soracte*. L'ancienne édition du Bréviaire plaçait cet événement après

la promotion de saint Silvestre au souverain pontificat.

Il s'agissait de savoir si elle avait raison. Une grande controverse s'était élevée à ce sujet parmi les savants. Les uns disaient oui, les autres non.

Les premiers, j'entends, ceux qui tenaient pour la légende, faisaient ce raisonnement :

« Les *Acta Sancti Silvestri* affirment positivement que saint Silvestre était déjà pape au moment où il alla se cacher sur le mont Soracte.

Or les *Acta Sancti Silvestri* sont un document de la plus haute valeur historique. Ils méritent d'être crus : car d'une part ils ont été écrits dans la première moitié du quatrième siècle, c'est-à-dire peu de temps après les événements qu'ils racontent et d'autre part ils ont été déclarés authentiques par un concile de soixante-dix évêques qui se tint à Rome en l'an 496 sous la présidence du pape Gélase<sup>1</sup>. »

A cette argumentation les adversaires du Bréviaire répondaient comme il suit :

« D'abord, disaient-ils, depuis saint Pierre et sa fameuse rencontre avec N.-S. connue sous le nom de *Domine quo vadis* on n'a jamais vu de pape fuir la persécution : *non alterius Romani Pontifici invenitur exemplum qui scævientibus quantumcumque tyrannis urbem dimiserit post Petrum ne id faceret divinitus monitum*<sup>2</sup>.

« Pour fuir, en second lieu, il faut un motif. Or on ne voit pas quel motif en 323 — car telle est la date assignée par Baronius à la retraite sur le mont Soracte — on ne voit pas, dis-je, quel motif aurait pu porter saint Silvestre à quitter Rome et à aller se cacher. A cette époque l'Eglise jouissait de la paix la plus profonde : il y avait près de dix ans que Constantin avait définitivement clos l'ère des persécutions par l'édit de Milan.

« On nous objecte les *Acta Sancti Silvestri* ! Ces *Acta*, à la vérité, parlent de la fuite de saint Silvestre comme d'un fait postérieur à son élévation au trône de saint Pierre. Mais ils sont loin d'avoir la valeur qu'on leur attribue. Ils ont été interpolés. Baronius lui-même reconnaît qu'ils sont : *depravata in nonnullis et absurdissimis farta fragmentis*.

On prétend qu'un concile de Rome les a approuvés en 496. Mais il est une chose qu'on se garde bien de dire, et qui pourtant est parfaitement exacte c'est que l'existence de ce concile est très problématique : Pearson (*Vindiciæ Ignatianæ*, p. 1, c. 4), Coteler (*Patres apostolici*, t. II, P. 2, p. 292-95), Cave (*Hist. littér.* p. 293, édit. Genève 1705), et dans ces derniers temps l'abbé Duchesne (*Études sur le Liber Pontificalis*), et l'abbé Roux

<sup>1</sup> Voir les décrets de ce concile dans Mansi t. VIII et dans le *Corpus juris canonici* c. 3 distinct. XV.

<sup>2</sup> *Acta Sanctorum* t. V, maii p. 16.

<sup>1</sup> Voir l'Ami du clergé du 17 septembre.



(Le pape saint Gélase ch. 6, Paris 1880) ont démontré qu'il était apocryphe<sup>1</sup>.

« Se serait-il réellement tenu, du reste, qu'on ne saurait rien en conclure contre la vérité de notre thèse. Le pape en effet y déclare simplement que les *Acta Sancti Silvestri* sont lus par beaucoup de catholiques à Rome et que beaucoup d'églises agissent conformément aux usages antiques qu'ils rappellent, *pro antiquo usu*, mais il ne dit pas que toutes les assertions qu'ils renferment doivent être crues comme autant de paroles d'évangile. Il est donc permis de s'en écarter. »

Ces objections, paraît-il, ont trouvé de l'écho au sein de la Congrégation des Rites. Une chose certaine du moins, c'est qu'elle a modifié dans la légende de saint Silvestre la phrase incriminée.

Au lieu de mettre la retraite sur le mont Soracte après la conversion de Constantin, elle l'a placée avant. D'après la nouvelle légende cet événement a eu lieu pendant la persécution de Dioclétien à une époque où saint Silvestre n'était même pas encore prêtre : « *Hic sæviæ persecutione in Soracte monte latitaverat et trigesimum annum agens presbyter Sanctæ Romanæ Ecclesiæ a Marcellino Pontifice creatus.* »

b) *Les Décrétales.* Le Bréviaire romain avant la récession de Léon XIII attribuait à saint Silvestre plusieurs décrets tant liturgiques que canoniques.

Ces décrets étaient-ils bien authentiques ?

Plusieurs savants avaient émis des doutes à ce sujet.

« La légende se trompe, disaient-ils, quand elle affirme que c'est saint Silvestre qui a décidé qu'aux évêques seuls appartiendrait le droit de bénir le saint Chrême : *a solo Episcopo chrisma conficiatur*. D'après Bellarmin, c'est J.-C. lui-même qui a décrété que nul ne pourrait consacrer le Saint Chrême à moins d'être revêtu de la dignité épiscopale (*Bellarmin : lib. II, de Confirm. c. 5 et 6. — Lib. IV de Rom. pontif. c. 8. — Cf. Renaudot : Perpétuité de la Foi, I, 5, p. 171*).

« La légende ne se trompe pas moins quand elle suppose que c'est saint Silvestre qui a établi l'usage d'oindre le front du nouveau baptisé : *ut Presbyter chrismate baptizati summum leniret verticem*. Cet usage en effet remonte au moins au second siècle de notre ère ; il en est question dans les *Constitutions apostoliques* (III, 15).

« Il n'est pas vrai non plus que ce soit saint Silvestre qui ait le premier déclaré qu'à l'avenir les corporaux devraient être de lin : *ut in lino tantum velo sacrificium altaris conficeretur*. Tous les historiens attestent que c'est le pape

saint Eusèbe qui a eu l'initiative de cette mesure.

« Gratien, à la vérité, dit le contraire dans son *Décret*. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Absolument rien, sinon que Gratien a été comme tout le monde trompé par les fabricants de fausses Décrétales qui pullulaient au IX<sup>e</sup> siècle.

On le voit par ces derniers mots, au fond de ce débat particulier sur l'authenticité des ordonnances attribuées par le Bréviaire à saint Silvestre, il y avait une question beaucoup plus générale : celle de l'authenticité de toutes les décrétales attribuées aux premiers papes par la Collection dite d'Isidore Mercator.

Or, personne ne l'ignore, malgré les récents travaux d'Antoine Theiner, de Wassersleben, d'Héfély, de Gfrörer, de Philippe, de Walter, de Richter et d'Hinschius, cette question est loin d'être résolue.

On sait que les *Fausse Décrétales* ont dû voir le jour entre l'année 847 et l'année 853 : on sait quelles sont l'œuvre d'un Français qui vraisemblablement habitait le diocèse de Reims : on sait que contrairement à ce que prétendait Fleury et avec lui toute l'école gallicane, elles n'ont point renversé l'ancienne discipline de l'Eglise pour en établir une nouvelle. On sait qu'elles sont vraies quant aux choses qu'elles contiennent. Mais on ignore encore jusqu'à quel point elles sont fausses quant au nom et à la date qu'elles portent. En d'autres termes on n'est pas encore fixé sur leur plus ou moins d'authenticité.

Dans ces conditions la conduite à tenir par la Congrégation des rites était toute tracée. Elle devait en attendant que les savants se mettent d'accord laisser dans le doute la question de l'authenticité des ordonnances de saint Sylvestre.

Or c'est justement ce qu'elle a fait. Elle a conservé dans la légende les ordonnances en question, seulement pour les annoncer au lecteur elle s'est servie d'expressions dubitatives qui ne se trouvaient pas dans la rédaction primitive :

« *Silvester... præscripsisse traditur... Decreta fecit Ecclesiæ Dei utilia quæ sub ejus nomine recensentur.*

c) *Le concile romain de 325.* Ce concile a-t-il réellement eu lieu ?

L'ancienne édition du Bréviaire ne permettait guère d'en douter. Voici comment elle s'exprimait à ce sujet : « *Hoc pontifice habita sunt duo concilia : Nicænum... et Romanum in quo interfuerunt ducenti octoginta quatuor Episcopi, ubi iterum Arius condemnatus est.* »

En dépit de cette affirmation expresse un certain nombre de critiques hésitaient à croire à l'existence du concile en question.

« Si ce grand synode romain, composé de deux cent quatre vingt quatre évêques avait réellement eu lieu, disait Mgr Héfély, quelque historien en aurait certainement fait mention. Nous voyons au contraire que tous gardent sur ce point un si-

<sup>1</sup> L'opinion de Pearson a été défendue en outre par Stilling, Fleury, Duellinger, le docteur Heller et tout récemment par un modeste et savant sulpicien M. Le Clère. — Pour être complet, je dois dire qu'elle a été combattue par Héfély (*Hist. des Conciles, trad. Delare, t. III p. 219*).

lence absolu. Saint Athanase et saint Hilaire parlent *ex professo* des synodes tenus à cette époque : ils ne disent cependant pas un mot de ce synode romain. D'après le titre du document, l'empereur Constantin aurait assisté à ce concile : or nous savons que Constantin ne vint pas à Rome pendant cette année 325. Binius a voulu résoudre la difficulté en disant que ces mots : *præsente Constantino* avaient été par erreur pris dans le texte où ils étaient suivis de *apud Nicænam* et placés dans le titre : mais il reste toujours les graves difficultés qui suivent : a) le décret sur la fête de Pâques : d'après ce synode, elle devrait être toujours célébrée entre le 14 et le 21 Nisan, ce qui n'a aucun sens et est contraire au décret porté à Nicée, b) le synode ordonne que les clercs ne soient plus traduits devant un juge séculier : or nous savons que ce *privilegium fori* ne fut en question que plus tard, c) il n'y a pas trace de raison dans le décret que l'on fait porter à ce prétendu synode sur les degrés à suivre pour arriver à la prêtrise ou à l'Episcopat. Il fallait rester un an portier, vingt ans lecteur, dix ans exorciste, cinq ans acolythe, cinq ans sous-diacre et cinq ans diacre, c'est-à-dire passer quarante-six ans dans le service de l'Eglise avant de pouvoir être prêtre. Jamais un concile romain n'a discuté de pareilles absurdités <sup>1</sup>.

Ces objections étaient spécieuses, mais elles n'étaient que spécieuses. Elles avaient contre elles, d'abord l'autorité du *Liber Pontificalis* qui dit formellement : « *Et in Urbe Roma congregavit ipse* (Silvester nempé) *cum consilio Augusti episcopos ducentos septuaginta septem et damnavit iterum Calixtum et Arium...* » et ensuite la tradition de l'Eglise Romaine qui a toujours cru et croit encore qu'un concile a été tenu par saint Silvestre dans l'église nouvellement bâtie par lui sur le territoire d'Equitius (aujourd'hui Saint-Martin ai Monti) pour condamner de nouveau l'hérésie d'Arius <sup>2</sup>.

Aussi, la Congrégation des Rites n'en a tenu aucun compte dans son travail de révision. Elle a laissé subsister le passage attaqué par Monseigneur Héfélé et s'est bornée à lui faire subir deux légères modifications.

L'ancienne légende supposait que deux cent quatre vingt quatre évêques avaient assisté au synode de saint Silvestre. Ce chiffre avait deux inconvénients : d'abord il ne cadrerait pas avec celui que donne le *Liber Pontificalis* ou au lieu de *ducenti octoginta quatuor*, on lit comme on l'a vu : *ducentos septuaginta septem* ; ensuite il pouvait paraître exagéré. Il était difficile en effet d'admettre que dans la même année où trois cent dix huit évêques avaient déjà quitté leurs sièges pour se rendre au concile de Nicée, deux cent quatre vingt quatre autres évêques s'étaient éga-

lement déplacés pour aller au concile de Rome. Ces deux raisons ont décidé les correcteurs pontificaux à biffer purement et simplement les mots : *ducenti octoginta quatuor episcopi*.

Le second changement opéré dans le passage en discussion porte sur la confirmation des décrets de Nicée.

D'après l'*Editio Urbana*, le pape avait d'abord confirmé ce qu'avaient fait comme on disait alors les « trois cent dix huit » : après quoi il avait tenu un concile où il avait condamné Arius.

Dans l'*Editio Leonina*, ces deux actes ont été accomplis au sein même du concile : « *quod etiam Concilium* (Nicænum scilicet) *petentibus Patribus confirmavit in Synodo Romæ habita, ubi iterum Arius condemnatus est.* »

(A suivre).

## COURRIER DE L'UTILE

### CONSERVATION ET GUÉRISON DU VIN.

La qualité du bois employé à la confection des futailles, influe beaucoup sur la qualité du vin. Les merrains récoltés en France sont riches en tannin, principe essentiellement conservateur de ce précieux liquide. C'est pourquoi nos vins rouges se conservent si facilement. Les merrains de Bosnie, de l'Adriatique ou des bords de la Baltique ont d'autres qualités ; mais pour les vins français on doit préférer les merrains de France.

L'expérience a appris que le vin en perce se conserve parfaitement lorsqu'on verse dans le tonneau de bonne huile d'olive. En Toscane, on emploie le même procédé pour conserver bon jusqu'à la dernière goutte le vin qu'on met dans de grandes bouteilles dont le verre est trop faible pour qu'on puisse les boucher solidement.

Il arrive que le vin blanc nouveau fermente et perd sa douceur primitive. Voici le remède ;

Pour un tonneau de 3 hectolitres, délayez dans deux litres du même vin un kilog. et demi de farine de moutarde. Introduisez ce mélange par la bonde.

Au bout de quelques jours, dès que le vin est clair, vous le soutirez dans une autre pièce, pour le mettre plus tard en bouteilles.

Les vins blancs du nord, en général d'une saveur acide et austère, acquièrent par ce moyen la douceur des bons vins blancs de Bordeaux et de Chablis.

Pour clarifier le vin blanc et le décharger de la couleur jaunâtre, on recommande ce procédé aussi simple que efficace. Il consiste à retirer environ trois litres d'une pièce, afin d'y pouvoir introduire aussitôt un litre de lait de vache que l'on vient de traire. On agite vivement à l'aide d'un bâton, on remplit avec le vin tiré de la même pièce, on bondonne en laissant ouvert un

<sup>1</sup> *Hist. des Conciles*, t. I, p. 431-32. — Cf. D. Cellier : *Hist. générale des auteurs sacrés*, t. IV, p. 613.

<sup>2</sup> Gerbet : *Esquisse de Rome chrétienne*, t. I, p. 366



petit trou de forêt. Après quelques jours, on soutire comme à l'ordinaire.

Souvent le trouble du vin rouge donne à craindre qu'il ne tourne. Filtrez un peu de ce vin à travers un papier. Si le vin ainsi filtré a mauvaise couleur ou mauvais goût, c'est un signe qu'il est ou gâté ou en voie de se gâter. Si au contraire on ne remarque ni couleur, ni goût, on peut être sûr que le trouble est temporaire et que le vin se clarifiera de lui-même.

On prévient cet accident par le collage.

Le procédé suivant est d'un usage presque général pour coller le vin.

On jette deux poignées de sel dans environ deux litres d'eau froide, on ajoute 4 ou 5 blancs d'œufs, on bat le tout ensemble, puis on jette cette liqueur dans le vin qu'on a soin d'agiter avec un bâton. Cette dose est suffisante pour une pièce.

Il advient quelquefois qu'après cette opération le vin n'est pas très clair. Dans ce cas il faut verser dans le tonneau une bouteille d'eau très froide, sans agiter de nouveau le vin. C'est un moyen assuré d'obtenir une clarification complète.

Souvent les vins rouges et surtout les vins blancs deviennent gras et filants. Le remède est le fruit du sorbier domestique. Prenez par pièce de 2 hectolitres, 1 kilog. de ces fruits fruits avant leur complète maturité. Pilez dans un mortier, introduisez dans le tonneau par la bonde, puis agitez le liquide et laissez déposer. Trois semaines après, le vin est parfaitement clair, sec et apte à être mis en bouteilles sans qu'on soit obligé de le coller.

Le tannin étant aussi recommandé comme un moyen préservatif de la graisse des vins; quelques personnes remplissent un sachet d'écorce de chêne, et le suspendent une quinzaine de jours dans le tonneau. Il paraît que le vin ainsi traité se conserve très bien.

La crème de tartre qui se trouve dans le vin s'altère pendant les grandes chaleurs et pousse au bleu foncé, puis au noir, la masse du liquide; le même effet s'accuse dans les mélanges d'un vin très faible avec un vin très riche en alcool. — Remède : Vous retirerez 5 ou 6 litres de ce vin altéré et, dans le vide ainsi obtenu, vous ferez brûler 3 centimètres d'une mèche soufre; vous remettrez la bonde immédiatement et, quelques jours après, vous remplirez la pièce. Collage ordinaire additionné de 50 grammes d'acide tartrique.

Pour enlever l'odeur de fût et de moisi, on verse de l'huile d'olive dans le vin détérioré, à raison d'un litre d'huile par 2 hectolitres de vin. On agite fortement le mélange, puis on laisse reposer le tout afin de permettre aux deux liquides de se séparer.

L'expérience a été faite par l'Académie de médecine de Paris. Du vin auquel on avait communiqué le goût de moisi fut mis en contact d'une

certaine dose d'huile d'olive. Après 12 heures, on filtra pour séparer le liquide huileux; le vin passa pur et exempt de mauvaise odeur.

A ce sujet, un savant dit qu'on met sans inconvénient du vin dans des tonnes à huile. Mais il est à craindre que l'huile dont le bois est pénétré ne devienne rance, et ne communique à son tour une saveur désagréable au vin.

## IMPRIMATUR.

Lingonis, die 30 septembris 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis.*

### CONSEILS DU DOCTEUR

#### *Névralgies, Migraines, Sciatique, Affections du foie.*

Les névralgies se présentent sous les formes les plus variées. Elles peuvent se localiser dans presque toutes les parties du corps. Aussi ne doit-on pas s'étonner que contre ce genre d'affection, on ait préconisé une quantité innombrable de remèdes.

Le Dr Trousseau, qui s'est beaucoup occupé du traitement rationnel des névralgies, de la sciatique et de la migraine, affirme que le médicament qui lui a le mieux réussi c'est l'essence de térébenthine pure. Le Dr Martinet, de son côté, affirme qu'il a guéri cinquante cas de ces affections sur soixante-dix par l'emploi de l'essence de térébenthine.

Mais sous quelle forme peut-on faire usage de ce médicament si désagréable comme odeur et comme saveur? Le Dr Clertan est parvenu à renfermer l'essence de térébenthine dans une légère enveloppe transparente, il en a formé de petites gouttes rondes auxquelles il a donné le nom de perles de térébenthine du Dr Clertan. Ce procédé a reçu l'approbation si recherchée de l'Académie de médecine de Paris. Aujourd'hui, il n'est pas un médecin qui, dans les cas cités plus haut, n'ordonne les perles de térébenthine du Dr Clertan, à la dose de trois ou quatre perles à chaque crise. C'est sous cette forme que le Dr Trousseau prescrivait ce médicament.

Le flacon de perles se vend 2 francs dans toutes les pharmacies.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

## ÉLECTIONS GÉNÉRALES DE 1885

Brochures à propager

Toute personne qui demandera pour trois francs de livres ou de brochures dans la liste ci-dessous, recevra, gratuitement, à son choix, ou le journal hebdomadaire le *Paysan*, pendant trois mois, — ou l'*Ami des Livres*, pendant un an.

**Avant le combat.** Brochure in-18 » 25 c.  
**Catéchisme politique** (petit), brochure in-18 de 36 pages. » 10 c.  
**Causeries électorales.** De l'action du clergé dans les élections. Brochure in-18 de 72 pages. » 10 c.  
**Cléricalisme (le) et l'Esprit moderne.** 1 volume gr. in-12 de xx-155 pages. » 2 fr.  
**Comme quoi les cléricaux ont sauvé trois fois la vie à M. Jules Ferry.** Brochure in-32 de 34 pages. » 10 c.  
**Devoirs (les) du chrétien dans la vie civile,** par Mgr Freppel, évêque d'Angers. Brochure in-18 de 36 pages. » 25 c.  
**Appel aux ouvriers,** par Léon Gautier. Brochure in-32 de 78 pages. » 25 c.  
**Catéchisme social et politique,** d'après les principes du bon sens, du droit naturel et de la civilisation chrétienne, dédié par un Citoyen à ses Concitoyens. Brochure in-32 de 96 pages. » 25 c.  
**Dime (la), la Corvée et le Joug,** par un ami du peuple. Brochure in-18 de 36 pages. 10 c.  
**Eglise (l') et l'État,** leurs rapports et leurs devoirs. Brochure in-32 de 33 pages. » 10 c.  
**Faux républicains (les) Seconde aux radicaux,** par l'auteur de la *Première aux radicaux*. Brochure in-18 de 64 pages. » 25 c.  
**Manuel du bon Français,** 4<sup>e</sup> édition, soigneusement revue et complétée. 1 vol. in-12 de 180 pages. » 60 c.  
**Monarchie et République,** à tous les hommes de bonne foi. Brochure in-18 de 34 pages, 15 c.; les 13/12, 1 fr. 50; par cent exempl., 10 fr. franco par la poste.  
**Not' et Paysans,** par un campagnard. 1 petit vol. in-32 de 128 pages. » 25 c.  
**France (la) avant 1789,** par Eugène Loudun. Brochure in-32 de 102 pages. » 25 c.  
**Garibaldi en France,** par A. Vuilletet. Brochure in-32. » 25 c.  
**Les Sociétés secrètes,** par Claudio Jannet. Brochure in-32. » 25 c.  
**Histoire de la Commune,** par Adrien Soisy. Brochure in-32. » 25 c.  
**Histoire des paysans,** par Terrier de Lorey. Brochure in-32. » 25 c.  
**Le 21 janvier 1793,** par Maxime de la Rochelle. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Massacres de septembre,** par Georges de Cadoudal. Broch. de 36 pages. » 20 c.  
**Père Chopinard (le),** ouvrage couronné par la Société française de tempérance (médaille d'argent). Brochure in-32 de 71 pages » 25 c.  
**Première (la) aux radicaux,** par un laïque. 1 petit vol. in-32 de 64 pages. » 25 c.

**Programme (un) conservateur,** étude constitutionnelle. 1 vol. grand in-8 de 200 pages. » 3 fr.  
**Programmes républicains (les),** et le programme monarchique par André Barbes. Brochure in-32 de 33 pages. » 10 c.  
**Radicaux et Cléricaux,** par Saint-Genest. Brochure in-18 de 56 pages. » 50 c.  
**Opinion (l') de M. de Bismark sur les affaires de France.** Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**Ouvrier (l') du temps jadis.** Brochure in-32 de 36 pages. » 10 c.  
**Révolution (la) jugée par les révolutionnaires,** par Xavier Roux. Brochure in-32. 25 c.  
**Robespierre,** par Adrien Maggiolo, Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Tribunal (le) révolutionnaire,** par Robert Nuay. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Victimes (les) populaires de la Révolution,** par Urbain Guérin. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Volontaires (les) de 1792,** par A. Rastoul. Brochure de 36 pages. » 20 c.  
**Réforme (de la) et de l'organisation normale du suffrage universel,** par Henri Lasserre, 1 vol. grand in-8° de 178 p. » 3 fr.  
 — LE MÊME. 2<sup>e</sup> édition. in-12. » 2 fr.  
**Qui a fait la France?** Brochure in-32 de 34 pages. » 10 c.  
**République (la) devant la question sociale,** par André Barbes. Brochure in-32 de 26 pages. » 10 c.  
**République (la) dévoilée au peuple.** 1 vol. in-18 de 155 pages. » 40 c.  
**République, Empire ou Royauté.** Brochure in-12 de 36 pages. » 50 c.  
**République (la) et la Magistrature.** 1 vol. in-12 de 245 pages. » 2 fr.  
**République (la), Qui! Les radicaux, jamais?** Brochure in-18 de 20 pages. » 10 c.  
**Royauté (la), les Républiques.** 1 vol. in-12 de 550 pages. » 4 fr.  
**Charges (les) d'un contribuable.** » 60 c.  
**Concordat (le) et les articles organiques.** » 50 c.  
**Denier (le) des écoles.** » 10 c.  
**Dix ans de République.** » 10 c.  
**Ennemis (les) de la République.** » 10 c.  
**Hommes (les) noirs à travers le monde.** » 10 c.  
 Prix. » 10 c.  
**Internationale (l').** » 20 c.  
**Le 34<sup>e</sup> milliard.** » 10 c.  
**Livre (le) d'or des républicains.** » 10 c.  
**Monarchie (la) c'est la liberté.** » 15 c.

## DÉCOUPAGE des BOIS &amp; MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

Articles Religieux: Christs, statuettes, bénitiers, etc.  
 Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaires, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

**M** **SON BOUASSE-LEBEL**, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le  
cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR. HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. **Félix GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1858. **E. HUCHER** père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. Voir **POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** **H. GARNIER**, Boulevard d'Enfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).



LE

## GOUDRON GUYOT

Sort à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique contre  
les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ves-  
sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
**Jacob, Paris.** — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 41 :

PRÉDICATION : Pour le 20<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : les sacrements (leur excellence) — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. *Congrégation des Indulgences*. Obligation d'appliquer l'indulgence de l'autel privilégié quand on l'a promis. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : L'Evêque peut-il imposer ses prêtres pour les prêtres âgés ou infirmes, pour constituer des titres cléricaux? — Le confesseur peut-il imposer une pénitence grave pour des fautes vénielles? Le confesseur peut-il s'occuper d'une confession faite par sa pénitente à un autre confesseur? — Faut-il l'autorisation du curé pour suppléer les cérémonies du baptême? Comment amener les pénitents à se confesser deux fois pour la confession annuelle? — Faut-il qu'il y ait une croix au chapelet pour qu'on puisse l'indulgence? Quelle formule employer pour la bénédiction des chapelets? — Un sacristain a-t-il, par le seul fait de sa nomination, le droit de toucher les vases sacrés? Peut-on faire purifier par une sœur les linges sacrés? — Peut-on employer le produit d'une quête faite pour un défunt à payer les frais d'funérailles? — L'Evêque peut-il, sans l'avis du Chapitre, modifier les statuts synodaux? — Peut-on se servir de bougie pour la sainte messe? — Quand on a un indult pour dispenser d'empêchements dirimants, peut-on en user quand il y a plusieurs empêchements réunis? — Peut-on cumuler divers privilèges d'autel privilégié? — Peut-on se régler pour le Bréviaire sur l'heure du chemin de fer à laquelle on se conforme pour tout le reste? — Pierre marié civilement avec Jeanne baptise leur enfant en cas de nécessité : a-t-il contracté l'empêchement de parenté spirituelle? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Quelle est la jurisprudence relative au mariage des indigents? — VARIÉTÉS : Les nouvelles légendes des papes dans le Bréviaire Romain (suite).

## REPRISES DES CATÉCHISMES

I. — **La Somme du Catéchiste.** Cours de religion et d'Histoire sacrée à l'usage des Instituts catholiques et des Séminaires, Collège, Institutions et Catéchismes de persévérance, par M. l'abbé Regnaud, vicaire à Saint-Eustache. 8 vol. in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix de chaque volume : 4 francs. *Par la poste* : 5 francs.

L'Ami du clergé a dit de cet ouvrage : « C'est le plus complet, le plus récent, le mieux exposé comme ordre et méthode, qui existe sur la matière. Tous les travaux de ses devanciers ont été mis à profit par l'auteur, un érudit consommé dans les sciences ecclésiastiques. »

La Semaine religieuse de Paris en parle ainsi :

« Parmi les ouvrages destinés à l'enseignement catholique, un des plus utiles est la *Somme du Catéchiste*, qu'a publiée la Société générale de Librairie catholique, et dont l'auteur a reçu deux brefs de Pie IX et de Léon XIII, avec cinquante lettres approbatives de l'Episcopat. Pour composer un bon Précis de la doctrine chrétienne, il faut avoir longtemps étudié l'Ecriture et les Pères, et s'être familiarisé avec les théologiens et les historiens de l'Eglise. Il faut, de plus, avoir acquis une grande expérience dans l'art de catéchiser. Que M. l'abbé Regnaud réunisse cette double condition, la science dont il a fait preuve dans la *Somme du Catéchiste* nous dispense de le démontrer. »

La SOMME DU CATÉCHISTE comprend deux parties : un *Cours de religion* et un *Cours d'histoire*

sacrée, celui-ci complétant le premier, et chacun en quatre volumes.

Les quatre volumes *Cours de religion* (catéchisme), sont ainsi composés :

1<sup>er</sup> volume (816 pages) : *Dogme*; 2<sup>e</sup> volume (900 pages) : *Grâce, Prières, Sacrements*; — 3<sup>e</sup> volume (364 pages) : *Morale*; — 4<sup>e</sup> volume (1020 pages) : *Liturgie*.

Chaque volume est divisé en Leçons et précédé d'une Table selon l'ordre des matières, où sont énumérés toutes les *Questions* avec les *Titres* de tous les *Traits historiques*. — Chaque Leçon est elle-même précédée d'un sommaire analytique dont les titres sont numérotés et correspondent aux articles. — A la fin du dernier volume est une Table générale, dressée selon l'ordre alphabétique et destinée à faciliter les recherches.

II. — Le même, sous ce titre : **Abrégé de la Somme du Catéchiste**, à l'usage des catéchismes de première communion. 4 petits vol. in-18 de viii-204, 246, 215, 166 pages. Prix de chacun, 1 franc. — Par poste, 1 fr. 25.

Cet abrégé est destiné à être mis entre les mains des enfants. Le prix et la réduction des matières à l'absolu, à l'essentiel, le disent d'eux-mêmes.

L'auteur a si habilement résumé dans ces quatre petits volumes les quatre gros volumes précédents, que quiconque les a déjà étudiés, en retrouve toute la substance dans cet abrégé. On y remarque le même Plan, les mêmes Questions et les mêmes Réponses. Il n'y a de différence que du plus au moins.

III. — **L'Enchiridion du Catéchiste.** Avis, Homélies, Histoires, Prières, Méditations, Hymnes, Cantiques et autres Exercices pour la



Première Communion et la Confirmation, par M. l'abbé Regnaud. 1 beau vol. in-12 de 360 pages. Prix : 4 fr. (par la poste, 5 fr.)

Comme au catéchisme, les enfants doivent non seulement s'instruire de la Religion, mais encore se sanctifier et mériter par leurs vertus la gloire du Ciel : il faut leur enseigner tous les moyens de salut que leur offre l'Eglise et les accoutumer aux Prières et aux Œuvres, dont le but est de les justifier et d'accroître leurs mérites. C'est dans l'*Enchiridion du Catéchiste* qu'on trouve admirablement réunis ces moyens, ces Prières et ces Œuvres. Spécialement destiné aux ecclésiastiques dont la principale fonction est de catéchiser les enfants, aucun ouvrage ne nous paraît plus propre à seconder leur zèle dans cet important ministère. Disons surtout que les Prières et les Œuvres rapportées dans l'*Enchiridion du Catéchiste* sont absolument authentiques : l'auteur les a tirées de la *Raccolta* ou Recueil de prières et d'œuvres pïes, par Mgr Louis Prinzivalli, substitut de la S. Congrégation des Indulgences et Saintes Reliques, indiquant avec soin les Indulgences attachées à chacune d'elles et citant les Constitutions, Brefs et Rescripts des Souverains Pontifes qui s'y rapportaient.

#### AUTRES OUVRAGES IMPORTANTS

##### POUR LES CATÉCHISMES

**Catéchisme pratique** ou Explication, Textes, Paraboles et Comparaisons d'après le Catéchisme du R. P. J. Deharbe, à l'usage des prêtres, des instituteurs et des familles chrétiennes, par Louis Mehler, chanoine, etc. Traduit de l'allemand par Louis Schoofs, curé-doyen de Limbourg. 2<sup>e</sup> édition considérablement augmentée. 3 vol. in-8° de viii-548, 596 et 510 pages. Prix : 14 fr.

Le meilleur éloge de ce livre est dans ce seul fait : il a pris entièrement la place du célèbre catéchisme que le P. Canisius composa, au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, pour combattre les protestants en Allemagne, et dont plus de quatre cents éditions s'étaient écoulées, outre une foule d'abrégés du même ouvrage, en Autriche, en Suisse, dans les provinces du Bas-Rhin. Pour remplacer un ouvrage que trois siècles semblaient avoir scellé du titre de chef-d'œuvre, il fallait une œuvre plus admirable encore par l'ordre et l'enchaînement, par la clarté et l'exactitude : tel a été reconnu, par les plus savants prélats de l'Allemagne, le *Catéchisme* du P. Deharbe, et de là vient le pas qu'il a pris d'emblée sur celui du vénérable Canisius. Nous n'avons que du bien à dire de la traduction française : que tous les prêtres français se hâtent de posséder ce chef-d'œuvre.

**Exposition de la Doctrine chrétienne** par demandes et par réponses, divisée en trois catéchismes :

1<sup>o</sup> *Catéchisme historique*, contenant l'histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament, suivie d'une instruction sur l'Eglise;

2<sup>o</sup> *Catéchisme dogmatique*, contenant l'exposition des dogmes de l'Eglise rapportés à la justification de l'homme;

3<sup>o</sup> *Catéchisme pratique*, contenant la pratique des commandements de Dieu et de l'Eglise, des conseils évangéliques et de divers exercices de piété, par le P. G.-H. Bougeat, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition, publiée par le P. Auguste Carayon, de la même Compagnie. 1 vol. in-4° de n-438 pages. Prix : 7 fr.

**Catéchisme de Guillois.** Explication historique, dogmatique, morale, liturgique et canonique du Catéchisme, avec les réponses aux objections tirées des sciences contre la Religion, par l'abbé Ambroise Guillois, ancien curé au Mans. 4 forts vol. in-12, imprimés sur beau papier et avec des caractères neufs. Prix : 10 fr.

*Abrégé du même ouvrage*, contenant la substance de l'édition en 4 volumes, approprié à tous les Catéchismes de France, dédié aux maisons d'éducation et aux familles chrétiennes. 14<sup>e</sup> édition, 1 fort volume in-12 de 600 p. Prix : 2 fr.

**Le Catéchisme véritablement expliqué** à l'usage des prêtres catéchistes et de toutes les personnes chargées de l'instruction de la jeunesse. Ouvrage contenant l'explication claire, précise et littérale des Catéchismes de Paris, Beauvais, etc., et pouvant s'adapter à tous les autres Catéchismes, enrichi d'un choix de traits et d'histoires, par M. l'abbé Laffineur, chanoine de Beauvais, etc. 2 vol. in-12. Prix : 4 fr.

**Instructions familières sur les quatre parties du Catéchisme Romain**, par le vénérable P. César de Bus, fondateur de la Doctrine chrétienne. Nouvelle édition revue et annotée par l'abbé R. Bonhomme, du diocèse d'Evreux, avec l'approbation de plusieurs archevêques et évêques de France. 4 vol. in-12 de xxviii-507, 740, 547 et 577 pages. Prix : 8 fr.

**Petit Catéchisme universel**, par le cardinal Bellarmin, traduction de l'abbé Guillois, revu avec le plus grand soin, illustré de 50 dessins des grands maîtres par Ciapponi. — 1 petit volume de propagande. Prix : 1 fr.

**L'Instruction religieuse en exemples** suivant l'ordre des leçons du Catéchisme, par le R. P. F. X. Schouppe, S. J. 3 forts vol. in-12 de 550, 637 et 676 pages, papier teinté, caractères elzévirien, titres rouge et noir. Prix : 14 fr.

**Cours abrégé de Religion ou Vérité et Beauté de la Religion chrétienne.** Manuel approprié aux établissements d'instruction, par le R. P. Schouppe. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

**Manuel de Religion, d'Histoire et de Géographie sacrées**, par V. Daumas, premier aumônier du lycée Saint-Louis, officier d'Académie, membre du comité d'examen du département de la Seine. 1 beau vol. in-12 de 381 pages. Prix : 4 fr.

**Les Fêtes de Catéchismes**, petits drames pour les catéchismes de persévérance, par Monsieur l'abbé Mouchard.

1<sup>re</sup> série. — *Catéchisme de Filles*. 1 vol. in-12 de 423 pages. Prix : 3 fr.

2<sup>e</sup> série. — *Catéchismes de Garçons*. 1 vol. in-12 de 430 pages. Prix : 3 fr.

**STESSER**  
POUR IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.  
**DEPUIS 25 FRANCS**  
Système à la portée d'un Enfant  
PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fr





## PRÉDICATION

POUR LE 21<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE :  
LES SACREMENTS (LEUR EXCELLENCE)

Haurietis aquas in gaudio  
de fontibus Salvatoris.

(Is., XII, 3.)

Pour croire les vérités de la religion, pour pratiquer la morale de l'Evangile, nous l'avons dit, il nous faut un secours surnaturel qui s'appelle la grâce. Nous obtenons la grâce par la prière et les sacrements. Déjà nous avons fait connaître la première source de la grâce : dans une série d'entretiens nous vous avons expliqué la nature, la douceur, l'efficacité, les qualités de la prière, nous vous avons exposé les deux plus belles formules d'oraison qu'il nous soit donné de prononcer, le *Pater* et l'*Ave Maria*. La suite de nos instructions dominicales nous amène à vous parler des sacrements par lesquels, selon le concile de Trente, « toute vraie justice commence, ou commencée s'accroît, ou perdue se retrouve. » Sujet important que la sainte Eglise recommande tout particulièrement au ministre de l'Evangile. « Toutes les parties de la doctrine chrétienne, dit le Catéchisme romain, exigent de la science et de l'application de la part des pasteurs; mais ce qui concerne les sacrements demande une instruction et un zèle particuliers : car Dieu a voulu que les sacrements fussent nécessaires au salut, et il y a attaché les grâces les plus abondantes. Il faut qu'ils instruisent souvent et avec soin les fidèles de ces vérités, afin de les mettre en état de participer fréquemment, et toujours avec fruit, aux choses saintes. » Sujet auguste qui mérite tous nos respects. En effet, la doctrine sur les sacrements, comme le remarque très justement le P. Faber, nous introduit dans un monde nouveau. Elle nous donne de nouvelles idées. Elle est plus qu'une découverte : c'est une révélation. Les sacrements sont la représentation visible de la grâce invisible; en eux le Précieux-Sang revêt des formes sensibles. Nous vous l'exposerons, chrétiens, cette céleste doctrine, le plus complètement et le plus parfaitement que nous pourrions; en retour nous vous demandons d'accueillir nos paroles avec attention, respect et amour. Pour aujourd'hui en vous expliquant la nature des sacrements, je voudrais exciter dans vos âmes une très haute estime de ces sublimes inventions de la charité de notre Dieu, *præstantissimæ et sanctissimæ res* (Cat. rom.); j'essaierai de vous faire comprendre qu'ils sont un chef-d'œuvre de sa puissance, de son amour et de sa sagesse.

## I

Le mot *sacrement* qui signifie une chose sacrée et sainte, mystérieuse et cachée, a toujours été pris dans un sens religieux, même par les auteurs profanes, pour exprimer tantôt un serment, le serment militaire surtout, tantôt un dépôt placé dans les temples sous la protection et la garde

de la divinité, tantôt un signe et comme une enveloppe cachant et indiquant à la fois quelque mystère.

Dans le sens strict, nous définissons un sacrement « un signe sensible qui a reçu de l'institution divine le pouvoir d'indiquer et de produire en nous la justice et la sainteté. » Celui qui confère un sacrement s'appelle le *ministre*; celui qui le reçoit, le *sujet*; les paroles que prononce le ministre prennent le nom de *forme* et la chose extérieure et sensible sur laquelle il prononce la forme est la *matière*. Un signe est une chose qui, par sa nature ou en vertu d'une institution positive, en fait connaître une autre.

Les sacrements donc signifient et produisent la grâce. Or je dis que sous ce double rapport, ils sont une des manifestations les plus éclatantes de la toute-puissance de Dieu.

Et d'abord que signifient les sacrements? Trois choses. En premier lieu, la grâce spéciale communiquée par chacun d'eux et qui est indiquée ou déterminée par la matière et la forme dont se sert le ministre : grâce de purification et de régénération pour le baptême, grâce d'accroissement de force pour la Confirmation, grâce de nourriture pour l'Eucharistie, grâce de pardon pour la Pénitence, grâce de lumière, de consolation et de guérison pour l'Extrême-Onction, grâce d'autorité et de puissance sanctificatrice pour l'Ordre, grâce d'union et de fécondité pour le Mariage. La seconde chose signifiée par les sacrements, canaux de la grâce, fruit du Précieux-Sang, c'est l'éternelle félicité. N'est-il pas écrit en effet que les élus « rassemblés autour du trône de Dieu et chantant le ravissement sans fin qui les enivre, sont ceux qui ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau? » Enfin les sacrements signifient la Passion de Notre-Seigneur, cause de toute sainteté. Que de signes augustes, s'écrie un célèbre orateur<sup>1</sup> commentant sur ce point le Catéchisme romain, nous rappellent le Verbe incarné et immolé pour nous! La crèche sanctifiée par les attouchements de son corps d'enfant, berceau de ses premières humiliations et de ses premières douleurs; la maison de Nazareth, sanctuaire de ses prières, de sa vie d'ouvrier, de ses épanchements intimes avec Marie et Joseph; le rocher sur lequel il a répandu la sueur sanglante de son agonie; l'escalier qu'il a gravi et du haut duquel il fut montré au peuple, la colonne où il fut flagellé, les verges qui ont labouré sa chair, et les autres instruments de la Passion : la couronne d'épines, la lance, la croix, le suaire, le sépulcre! Et cependant, j'ose le dire, aucune de ces saintes reliques, n'égale en dignité le plus petit de nos sacrements; aucune ne nous rappelle, avec autant d'autorité la cause de notre sanctification. Le Verbe est devenu l'Homme-Dieu en saisissant et en unissant à sa personne sacrée les éléments

<sup>1</sup> R. P. Monsabré, Carême 1883.



infirmes de notre nature. La parole, dit saint Augustin, saisit un élément sensible et le sacrement est fait. Tous les mérites du Sauveur, il les contient. Le sacrement est fait, cela veut dire : « Souviens-toi, chrétien, qu'un Dieu s'est incarné, a souffert et est mort pour toi. Ouvre ton âme, le Christ est là, tout prêt à y répandre sa grâce.

Or, pour réaliser cette auguste signification, il faut un acte, la volonté de Dieu; il faut l'intervention de celui qui a fait l'ordre de la nature et celui de la grâce, qui les connaît à fond et peut en régler les rapports; il faut une manifestation de la droite du Tout-Puissant !

Mais il y a plus, non-seulement les sacrements sont des signes, ils sont causes, causes de la grâce, de la sanctification, de l'œuvre la plus difficile, la plus auguste, la plus splendide qui se puisse imaginer. Eh quoi ! De chétifs éléments être le principe des effets les plus magnifiques ! Une matière vulgaire, une courte parole réaliser des prodiges qui surpassent infiniment la merveille de la création du monde ! Est-ce possible ? Oui, c'est une vérité fondamentale de la religion : Jésus-Christ l'a dit, et je crois à la parole de Jésus-Christ. L'Eglise l'enseigne, et je crois à l'enseignement de l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, colonne et soutien de la vérité. Ah ! je le sais, les rationalistes se scandalisent, ils se refusent à admettre tant de disproportion entre le principe et l'effet. Mais ils n'y réfléchissent donc pas ! Est-ce que dans la nature les plus petites causes ne produisent pas les effets les plus surprenants ? La parole n'est-elle pas quelque chose de bien faible à première vue ? et cependant sur les lèvres d'un orateur elle agit profondément les foules. Le geste n'est-il pas quelque chose de bien vulgaire, un bras qui s'étend, un doigt qui s'élève ou s'abaisse ? et cependant si le génie le fait mouvoir, il décide du sort des batailles. Qu'est-ce que l'eau ? et l'eau soumise à l'action du feu se transforme en vapeur et fait voler à travers l'espace des légions de chars. Les rationalistes se scandalisent et crient à l'impossibilité. Je l'accorde : les effets des sacrements sont impossibles à l'homme : aussi bien c'est Dieu qui intervient : c'est lui qui fait passer dans les signes augustes qui s'appellent sacrements sa force irrésistible. Les sacrements ne sont si puissants que parce qu'ils agissent sous la main de Dieu. *Hæc mutatio dexteræ Excelsi*. Ils sont une splendide manifestation de sa puissance et aussi de sa bonté.

## II

C'est par les sacrements surtout que les fruits de la Passion du Sauveur nous sont appliqués; les sacrements sont comme sept canaux qui, appliqués au cœur de Jésus, font découler dans les âmes l'eau de bénédiction qui s'appelle la grâce.

Les sacrements du paganisme (car lui aussi s'était fait des sacrements qui s'appelaient liba-

tions, aspersions, ablutions, serments redoutables, mystères terribles ou honteux) étaient inutiles, quand ils n'étaient pas coupables. Les sacrements de l'ancienne loi, comme la Circoncision, l'initiation sacerdotale, les expiations, l'agneau pascal, les jours de proposition étaient, comme parle S. Paul, de pauvres et infirmes éléments, *infirmi et egeni elementa*; ils pouvaient exciter la foi, mais ils étaient incapables de produire par eux-mêmes la grâce. Les sacrements de la loi nouvelle au contraire, par eux-mêmes, *ex opere operato*, justifient, créent la sanctification dans les âmes.

**Sanctification certaine, infaillible.** Du moment que la matière et la forme sont appliquées avec l'intention convenable, les sacrements donnent, augmentent la grâce sanctifiante indépendamment des mérites du ministre. Que le cachet soit d'or ou de fer, si l'image gravée est la même, l'empreinte sur la cire sera identique; la semence a la même vertu, qu'elle soit jetée par un honnête homme ou par la main d'un scélérat; que le canal soit d'argent ou qu'il soit de bois, l'or qu'il conduit ne change pas de nature : ainsi l'indignité du ministre du sacrement ne lui porte point préjudice. Que Judas baptise, ou que Pierre ou Paul baptise, c'est toujours le Christ qui baptise — sanctification très facile : la matière des sacrements est à la portée de toutes les mains; les dispositions à apporter n'exigent qu'un peu de bonne volonté; et les dispensateurs des trésors sacrés sont en si grand nombre ! — **Sanctification surabondante :** le Christ l'a préparée pour tous les âges, toutes les conditions et toutes les situations de la vie. — **Sanctification très efficace** qui produit les transformations les plus admirables dans les individus et les sociétés. Les sacrements, dit le P. Faber <sup>1</sup>, sont des puissances, des vies, des merveilles, des retraites où Dieu se plaît à se cacher, des centres d'un pouvoir céleste, des magnificences surnaturelles, des racines du ciel sur la terre, des sources de grâces, des agents mystérieux, l'union de la matière avec l'esprit, un magnifique commerce entre Dieu et l'homme. Les sacrements réjouissent, consolent, fortifient. Ils versent le baume dans des cœurs désespérés, ils ravivent les tièdes, ils couronnent ceux qui luttent, et ils font tout pour ceux qui vont rendre le dernier soupir. Ils pénètrent la grande masse de l'humanité, semblable au réseau des veines et des artères dans un corps vivant. Ils sont sans cesse occupés à faire le bien, à détruire le mal. Que d'actions ils provoquent, que d'actions ils empêchent ! Les racines des grands événements qui se développent et deviennent dominants plongent leurs racines dans les sacrements. Les révolutions silencieuses et régulières de l'Eglise reçoivent souvent d'eux leur impulsion et leur forme. La société voudrait à peine croire jusqu'à quel point elle leur est redevable de l'union de ses membres.

<sup>1</sup> Précieux sang.

L'influence d'un seul sacrement peut se faire sentir pendant des générations, et les destinées de milliers d'hommes peuvent en dépendre. Véritablement les sacrements sont la continuation des trente-trois années de la vie de grâce et de bénédiction de J.-C. sur la terre. O sacrements, vous êtes un chef-d'œuvre de la puissance et de la bonté de Dieu, mais aussi de sa sagesse ! C'est ce que je veux exposer brièvement.

### III

Les faux spiritualistes ne veulent point que Dieu ait attaché sa grâce aux signes sensibles des sacrements. A leurs yeux c'est peu digne de l'homme. Sans doute, celui qui est maître de ses dons aurait pu verser les trésors de la sainteté immédiatement dans les âmes sans le concours de la parole et des éléments matériels. Mais il n'y était point obligé. L'homme n'est point un pur esprit, il est composé de corps et âme, pourquoi donc Dieu serait-il tenu de le sanctifier à la manière des anges ? Dieu, dans l'ancienne loi, a pris soin de rehausser ses dons par des signes nombreux, pourquoi serait-il plus caché, sous la loi nouvelle, alors qu'il se montre plus généreux dans la distribution de ses bienfaits ? Quel homme a jamais demandé qu'on supprimât la parole, les gestes, l'écriture, sous prétexte que la pensée, que ces signes servent à exprimer, est immatérielle ?

Non, Dieu n'a point abaissé l'homme, il n'a pas compromis ses perfections infinies en instituant les sacrements ; au contraire, il a agi avec une souveraine sagesse. Par ces signes sensibles auxquels il a attaché sa grâce, il nous donne les plus utiles leçons et atteint aux plus beaux résultats. Le catéchisme romain va nous le prouver.

Il a réhabilité la création matérielle, déshonorée par le péché de l'homme et contrainte de servir à ses iniquités : par les sacrements, il en a fait l'instrument de la grâce, le canal glorieux de la sanctification. L'homme tombe en se laissant enivrer par les fumées de l'orgueil, il est ramené aux sentiments de l'humilité, alors qu'il est forcé de se mettre à genoux devant de toutes petites créatures pour leur demander la vie surnaturelle. Avec les éléments sensibles des sacrements, nous comprendrons plus facilement les opérations de la grâce, car, composés de corps et d'âme, ce n'est que par les choses visibles que nous connaissons et apprécions les choses invisibles ; nous avons une certitude plus forte, en quelque sorte tangible, de la réalisation des promesses de Dieu dans notre cœur, promesses de pardon, d'effusion de trésors célestes, de communication du Saint-Esprit ; nous savons mieux où nous devons trouver les célestes remèdes que le bon samaritain a préparés pour nos blessures. D'autre part, les sacrements, par les signes sensibles, sont une occasion très facile et très propice de manifester notre foi, selon le précepte

de l'apôtre, *ore autem fit confessio ad salutem*, et ils sont une source d'édification et de charité mutuelle, car nous nous estimons et nous aimons davantage, quand, non seulement nous communiquons dans la prière et la croyance, mais dans la vie divine, ce que nous savons d'une manière palpable par la réception des symboles sacrés qui communiquent cette vie. Enfin il faut que les membres de la société chrétienne soient reliés extérieurement entre eux par des signes mystérieux et sensibles. « Qu'une religion soit vraie, qu'elle soit fausse, dit S. Augustin, aucune unité religieuse, si minime qu'elle soit, ne peut être créée, si les hommes ne sont rattachés entre eux par des signes visibles, des sacrements. » Le paganisme a ses signes de ralliement, le protestantisme a les siens, le positivisme a les siens, ils sont au nombre de neuf, la franc-maçonnerie, elle-même a les siens : sacrements grotesques, ridicules, mais réels. Et voilà pourquoi J.-C. a donné à son Eglise des signes sensibles qui resserrent ses enfants dans l'unité, les sacrements qui sont le drapeau de la société chrétienne.

Estimons donc les sacrements chef-d'œuvre de la puissance, de la sagesse et de l'amour de Dieu. Respectons-les, recevons-les, aimons-les comme notre drapeau de la fraternité chrétienne, et sous ses plis glorieux marchons à la conquête du paradis.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### *S. Congrégation des Indulgences.*

Lorsqu'un prêtre s'est engagé à appliquer l'indulgence de l'autel privilégié, il ne satisfait pas à son obligation en omettant d'accomplir les conditions auxquelles cette indulgence est attachée et en gagnant d'ailleurs une autre indulgence plénière.

URITANA

Cum in Theologia morali auctore Petro Scavini edit. 11, l. 3, pag. 229 § 283 : apud Ernestum Oliva Mediolani bibliog. edita 1869 sic scriptum reperitur. « Ex responsione S. Cong. Indulgentiarum 11 Apr. 1840. — Sacerdos debet celebrare in paramentis nigris, diebus non impeditis, ut lucretur Indulgentiam Altaris privilegiati. Hinc quaeritur 1 an niger color sensu exclusivo debeat intelligi, ita ut Indulgentiam Altaris privilegiati non consequatur qui v. g. ad ministrandam Eucharistiam per modum sacramenti cum paramentis violaceis Missam de Requiem celebret ? 2. Utrum qui hac vel quacumque alia ratione Indulgentiam Altaris privilegiati non lucretur, possit satisfacere applicando aliam Indulgentiam plenariam defunctis, pro quibus ad altare privilegiatum celebrare debuerat ? S. Cong. Indulgentiarum die 2 maii 1852 respondit : Ad 1. Ut fruatur Altari privilegiato Sacerdos, diebus non impeditis celebrare debet Missam defunctorum et uti paramentis nigris, vel ex rationabili causa violaceis. Ad 2. Negative.



Joseph Canens Ribezzo humillime postulat ut S. Congregatio Indulgentiarum declarare dignetur : Utrum hæc responsio quoad 2 partem sit apocrypha? et quatenus negative, utrum intelligenda sit etiam de Sacerdotibus, qui ad Altare privilegiatum celebrare debuerant et jam celebraverint, sed non cum paramentis nigris a rubrica non impeditis? et quatenus affirmative quomodo ipsa conciliari possit cum decreto ejusdem S. Congnis Indulgentiarum 22 februarii 1847 in quo ad quæsitum : Qui (sacerdos) diebus permissis non celebravit in paramentis nigri coloris in Altari privilegiato ad acquirendam Indulgentiam Plenariam ad quid tenetur? responsum fuit : debet lucrari indulgentiam Plenariam pro iis defunctis quibus Missæ fructum applicuit toties, quoties diebus non impeditis usus non est indumentis nigri coloris.

Sacra Congregatio Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præposita die 24 julii 1885 proposito dubio respondit : *Responsio est authentica*. In decreto vero diei 22 februarii 1847 tantummodo Sacerdotibus, pro quibus postulabatur de ratione qua compensare debebant Indulgentiam Altaris Privilegiati ad quam applicandam obligarentur, et quam bona fide errantes, non erant lucrati, concessit S. Congregatio ut compensatio fieret per applicationem alterius Indulgentiæ Plenariæ toties quoties illam Altaris privilegiati non fuerant lucrati. Datum Romæ ex Secretaria ejusdem S. Congregationis eadem die 24 julii 1885.

J. B. Card. FRANZELIN. *Præf.*

Josephus M. Can. COSELLI *Substitutus*.

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Tout prêtre exerçant une fonction peut-il « être obligé » à verser annuellement une somme fixe pour subvenir aux besoins des prêtres âgés ou infirmes.

Autrement : un évêque a-t-il le « droit d'imposer tous » ses prêtres? La reconstitution du titre clérical peut-elle être invoquée comme raison de cet impôt?

R. — Ad I. L'évêque a certainement le droit d'imposer ses prêtres. Nous dirons plus loin s'il peut les imposer tous.

Parmi les droits utiles que les Décrétales reconnaissent à l'évêque, il faut compter celui que l'on appelle *jus cathedraticum* ou *synodaticum*<sup>1</sup>. Ce droit est défini par C. Ferraris dans les termes suivants : « Cathedratici nomini intelligitur tributum, quod a beneficiatis in honorem cathedræ episcopalis in synodo diocesana persolvitur, unde etiam synodaticum appellatur<sup>2</sup>. »

Benoît XIV a consacré deux chapitres de son immortel traité *De synodo diocesana* à l'examen

de cette question<sup>3</sup>. Il y établit, avec l'érudition que l'on sait, que les évêques ont le droit d'exiger cette offrande, même après le concile de Trente; qu'elle doit être présentée *ab omnibus ecclesiis secularibus et quibuscumque parochis et beneficiariis*; que la coutume même immémoriale n'est pas un titre suffisant pour s'en affranchir totalement, ainsi que l'a plusieurs fois décidé la S. Congrégation du Concile; que l'obligation persiste même pour les années où il n'y a pas de synode, à moins d'une coutume légitimement prescrite, etc.

Inutile après cela de parler de l'autorité de Ferraris<sup>4</sup>, de Reiffenstuel<sup>5</sup>, du cardinal Soglia<sup>6</sup> : tous ces auteurs admettent la légitimité de cet impôt<sup>7</sup>.

Ad II. La constitution du titre clérical peut être aussi invoquée pour l'établissement d'un impôt. Voici notre raisonnement, qui ne s'applique d'ailleurs qu'à la France et aux pays soumis aux mêmes conditions quant aux titres d'ordination. La plus grande partie des clercs ne peuvent être ordonnés qu'avec une dispense du titre d'ordination; mais cette dispense n'est accordée que sur un engagement pris par l'évêque de fournir à ceux qui sont ainsi ordonnés une subsistance honorable, soit en leur procurant un office auquel est attachée une rétribution, soit en venant à leur aide d'une autre manière. Il y a là une charge qui pèse sur l'évêque, et à laquelle il ne peut se soustraire et que la modicité de ses revenus ne lui permet pas de porter seul.

Or, dans ces circonstances, le droit lui reconnaît la faculté de réclamer le concours des bénéficiers et des curés, sous le titre de *subsidiium caritativum*<sup>8</sup>.

L'évêque eût-il d'ailleurs des revenus suffisants, il pourrait encore exiger le *jus cathedraticum* pour l'objet qui nous occupe, le droit ne distinguant pas au sujet de l'emploi qu'il en doit faire.

On voit par ce que nous venons de dire, que nous ne considérons pas les caisses de retraite pour les ecclésiastiques comme des sociétés de secours mutuel, mais comme des charges de la mense épiscopale.

Q. — 1<sup>o</sup> Pour gagner les indulgences, suffit-il de se confesser deux fois par mois, quelle que soit l'intervalle entre les deux confessions, comme l'enseigne ou semble l'enseigner le P. Maurel; — ou bien faut-il nécessairement la confession de tous les 15 jours, comme je l'avais toujours cru jusqu'ici?

2<sup>o</sup> Une personne n'accuse que des fautes vénielles. Que penser d'un confesseur qui lui imposerait comme pénitence

<sup>1</sup> Lib. V, cap. 6 et 7.

<sup>2</sup> Prompta B. v<sup>o</sup> *Cathedraticum*.

<sup>3</sup> Lib. III, t. XXXIX.

<sup>4</sup> *Instit. Jur. priv.* § 39.

<sup>5</sup> Cf. Grandclaude, *Jus canonicum...* lib. I, tit. XXXI, sect. 4, § 2, n. 1; Bonal, *Institutiones canonicæ...* t. I, p. 511; Craisson, t. I, n. 1072, etc.

<sup>6</sup> Can. *Conquerente*, de *Officio judic. ordin. et can. Apostolus* 6, de *Censibus*.

<sup>1</sup> Can. *Conquirente* xvi, de *Officio Judicis Or.* xxxi, lib. 1.

<sup>2</sup> *Summa Institutionum canonicarum...* t. I, n. 161.

tence : « les litanies de la T.-S. Vierge, un chapitre de l'imitation, trois dizaines de chapelet, et deux dizaines pendant huit jours? » Est-ce permis?

3° Une personne, pour des raisons à elle connues, quitte pendant quelque temps son confesseur ordinaire et s'adresse à un autre. Quand elle revient au premier, celui-ci a-t-il le droit de s'informer auprès de sa pénitente à qui elle s'est adressée, quelle confession elle a faite, etc.? — A-t-il le droit surtout de lui faire des reproches en termes peu mesurés, et de lui manifester de la mauvaise humeur à cause de ce changement? Il me semble que c'est entraver gravement la liberté de la confession, et exposer les pénitents au danger du sacrilège.

R. — Ad I. D'après le décret du 23 novembre 1878, que nous avons déjà cité plusieurs fois, la confession doit être faite tous les 15 jours, dans le sens rigoureux.

Ad II. Le confesseur peut imposer une pénitence réputée grave, même pour des fautes vénielles, surtout s'il ne l'impose que *sub levi*. La pénitence mentionnée ci-dessus imposée pour une seule confession serait certainement réputée grave; mais il n'y aurait pas là un motif suffisant pour la refuser. Toutefois, au point de vue pratique, nous ne serions pas d'avis d'imposer de telles pénitences dans les circonstances ordinaires, parce qu'elles sont trop compliquées et parce qu'elles peuvent rendre la confession odieuse. Cela n'empêcherait pas, dans quelques circonstances, par exemple quand il s'agit de récidive dans des fautes vénielles faciles à éviter, d'imposer une pénitence assez sévère et même assez longue, pourvu qu'elle soit simple.

Ad III. Nous répondons non. Le pénitent est absolument libre d'aller vers qui il veut, et il n'est nullement tenu de dire à son confesseur ordinaire où il est allé et ce qu'il a dit. Le confesseur manquerait certainement à son devoir en faisant des reproches, en montrant de la mauvaise humeur à cause de ce changement. La prudence lui conseille même de fournir de temps à autre à ses pénitents l'occasion de changer de confesseur.

Toutefois nous ajouterons que la direction d'une âme deviendrait à peu près impossible si, à chaque faute un peu plus importante, elle s'adressait à des confesseurs différents. Il y a là aussi un abus à prévenir; mais nous le croyons moindre que le précédent.

Q. — 1° Un curé ne doit pas baptiser un enfant qui n'est pas de sa paroisse, sans l'autorisation du propre curé; en est-il de même lorsqu'il s'agit seulement de « suppléer » les cérémonies du baptême?

2° Au moment des Pâques, mes paroissiens viennent se confesser une seule fois, ordinairement un quart d'heure, une demi-heure avant la messe, et s'attendent, de bonne foi, à ce qu'on les admette à la communion. Je trouve que, pour les personnes qui ne communient qu'une fois par an, la préparation n'est pas longue, et que c'est bien promptement passer de la confession à la communion. Comment les amener à se confesser deux fois? Le peut-on?

R. — Ad I. Nous répondons affirmativement, parce que les cérémonies du baptême forment un tout avec le baptême et qu'elles n'en sont séparées qu'accidentellement.

Ad II. La théologie morale ne fixe aucun intervalle entre la confession et la communion. Nous avons dit, l'année dernière, à la page 436, ce qu'il fallait penser d'une double confession, au point de vue théologique et pratique. Nous nous contenterons d'ajouter aujourd'hui que les exhortations et les avis paternels sont à peu près les seuls moyens à la disposition du curé pour amener à une double confession ou au moins à une confession faite la veille de la communion.

Q. — 1° Est-il absolument requis pour indulgencier un chapelet qu'il ait non pas une simple croix, mais bien un crucifix? Ce qui me fait douter, contrairement à ce que j'avais cru jusqu'ici, c'est que j'ai vu plusieurs chapelets ou rosaires, bénits et donnés par des Pères dominicains, munis seulement d'une croix.

Dans le cas de l'affirmative, est-il nécessaire que le Christ soit en relief? L'effigie ne serait-elle pas suffisante?

2° La formule de bénédictions des chapelets, qui se trouve dans le Rituel, diffère de celle que porte le Manuel du T.-S. Rosaire. Serait-ce parce qu'elle ne peut être valablement employée que pour appliquer les indulgences apostoliques?

R. — Ad I. Nous n'avons vu nulle part que la croix fût nécessaire pour que l'on puisse indulgencier un chapelet. On peut donc à volonté, croyons-nous, mettre à l'extrémité du chapelet un crucifix, une croix, ou une médaille.

Ad II. Le Rituel romain donne, dans l'*Appendice*, une formule de bénédiction pour les rosaires, réservée pour les Dominicains et ceux qui ont le pouvoir de bénir les rosaires. Cette formule est obligatoire, en vertu de la décision du 29 février 1864, pour appliquer les *indulgences du rosaire* aux chapelets de cinq dizaines ou aux rosaires proprement dits. C'est probablement celle que donne le Manuel du T.-S. Rosaire, que nous n'avons pas sous la main, en ce moment.

On trouve, dans les *Appendices* de certains Rituels, une autre formule de bénédiction pour les chapelets. Cette formule ne peut servir pour attacher aux chapelets ordinaires ou aux rosaires les indulgences du rosaire, et elle n'est pas nécessaire pour appliquer les indulgences apostoliques, puisque le signe de la croix seul est requis pour cela. Le seul effet qu'elle ait, c'est de séparer le chapelet des choses profanes pour en faire une chose sainte.

Q. — 1° J'ai dû remplacer mon sacristain : le nouveau a-t-il, par le fait seul de sa nomination, le droit de toucher, la main nue, les vases sacrés vides, les corporaux, etc.? Si non, à qui faut-il s'adresser pour obtenir la permission nécessaire?

2° Il y a urgence de blanchir le linge de l'église : le curé est malade et n'a pas de prêtre à sa disposition. Peut-il, *tuta conscientia*, confier à une religieuse et même au sacristain, le soin de purifier conformément aux prescriptions liturgiques les linges qui ont servi au saint sacrifice?

R. — Ad I. D'après saint Alphonse de Liguori, les laïques qui *habitu clericali ecclesiis inseruiunt*, peuvent toucher les vases sacrés sans per-



mission, en vertu de la coutume <sup>1</sup>. Si votre sacristain se trouve dans ces conditions, il n'est pas nécessaire de demander une permission; sinon il faut vous adresser à l'évêque diocésain. Généralement les évêques accordent aux curés la faculté de désigner une ou deux personnes pieuses qui pourront toucher les vases sacrés.

Ad II. D'après l'opinion plus commune il n'y aurait que péché véniel pour un laïque à faire sans cause la première ablution des linges sacrés, et il n'y aurait aucun péché à le faire avec une cause raisonnable. La maladie du curé et l'impossibilité ou même la difficulté de confier cette besogne à un prêtre en temps opportun sont des motifs suffisants pour la confier à un laïque, à plus forte raison à une religieuse <sup>2</sup>. Si la même nécessité devait se présenter souvent, il faudrait recourir au Saint-Siège <sup>3</sup>.

Q. — Depuis quelque temps, l'usage s'est introduit dans ma paroisse de faire une quête le jour de l'inhumation de la personne dont l'on fait les funérailles. Cette quête se fait à l'église et je la tolère. Le but de la quête n'est point annoncé; mais l'assistance estime que le produit en est employé pour faire dire des messes pour le défunt ou la défunte. C'est ce que je fais habituellement.

L'autre jour une pareille quête a eu lieu. Au lieu d'en employer tout le produit en honoraires de messes, j'ai cru pouvoir en employer une partie à payer le fossoyeur, et celui qui a fourni le cercueil. Je n'ai rien pris pour moi ni pour mon vicaire; car la personne était pauvre et ses héritiers le sont aussi.

Il a semblé juste que l'on payât une dette avant de faire acquitter des messes qui n'étaient pas dues.

On peut présumer que l'assistance consultée ne se serait pas opposée à un tel emploi de ses fonds, mais on ne peut pas dire que ce soit son intention présumée, quoique le but de la quête n'ait jamais été annoncé formellement.

Ai-je bien ou mal fait?

L'on m'a conseillé d'agir ainsi; mais j'avais un peu de répugnance à le faire.

Ne peut-on point présumer que l'assistance, tout en venant en aide à l'âme de la personne défunte, veut aussi venir en aide à ses héritiers qui sont pauvres?

R. — Nous croyons que vous avez bien agi, pour les raisons que vous donnez.

Q. — L'évêque peut-il donner une nouvelle édition des statuts synodaux en la modifiant même légèrement, *incon-sulto capitulo*?

R. — Toute modification même légère aux statuts synodaux constituant une loi nouvelle, requiert les mêmes formalités que les statuts synodaux. Or, comme en règle générale il faut l'avis du Chapitre pour rédiger les statuts synodaux, il le faut aussi pour y introduire une modification même légère.

Q. — 1° Vous avez témoigné, il y a quelque temps, le désir de connaître l'indult qui permet aux missionnaires de l'Océanie d'user dans le saint sacrifice de la messe de la bougie dite à l'étoile, au lieu de cire, vous trouverez sur cette question une réponse de la Congr. de la Propagande

du 7 septembre 1850 aux Missionnaires de l'Océanie et un indult de Pie IX à un vicaire apostolique de l'Inde du 13 décembre 1874 dans le recueil publié à Paris en 1880 par Chamerot sous le titre de : *Collectanea decretorum S. Sedis ad usum Operariorum societatis Missionum ad exteros*, n° 416 et 417, pp. 211, 212.

2° Vous avez sans doute ce recueil. Dans ce cas, ayez, je vous en prie, l'obligeance de consulter les numéros 1011 de 1869 et 1012 de 1870. Je vous avoue qu'ils m'ont causé le plus grand étonnement. Il en ressort clairement que lorsque Rome nous donne le pouvoir de dispenser des empêchements dirimants, ce n'est qu'à la condition que le même mariage n'en aura pas deux. Ça été pour moi et pour d'autres toute une révélation et j'avoue que j'ai souvent des mariages offrant deux et trois empêchements à enlever. Cependant les numéros susdits ne créent pas une loi, ils ne font que la rappeler. Pourriez-vous me dire où elle se trouve? Je vous en serais grandement obligé.

3° Je vous demanderai encore si, quand un prêtre appartenant à une société religieuse et comme tel ayant le pouvoir de jouir de l'autel privilégié 3 ou 4 fois par semaine, est envoyé en mission et reçoit du vicaire apostolique ses feuilles de pouvoir où se trouve celui de délivrer chaque semaine une âme du purgatoire, et celui de jouir de l'autel privilégié chaque lundi, il peut cumuler tous ces privilèges. Je serais porté à croire qu'il le peut. On me fait des objections.

R. — Ad I. Ces deux documents existent en effet dans le *Collectanea* etc. des Missions étrangères, aux dates et pages indiquées.

Nous remercions notre vénéré correspondant d'Océanie, de nous avoir donné cette indication. Et, pour confirmer ce que nous avons toujours enseigné sur cette matière, nous en extrayons ce qui suit :

1° La Propagande a toujours insisté pour que, dans les missions même les plus éloignées, on usât de cierges de cire pour la célébration des saints mystères.

2° Lorsqu'il était impossible de se procurer de la cire, elle permit parfois qu'on employât l'huile. Et, s'il était impossible de se procurer de l'huile, elle permit de célébrer sans lumières.

3° Les missionnaires d'Océanie ayant exposé l'impossibilité où ils étaient de se procurer, soit la cire, soit l'huile, et la répugnance qu'ils avaient à célébrer sans lumières, la S. C. de la Propagande, après avoir passé au crible du plus sévère examen les circonstances et les raisons, répondit : *Affirmative, seu permitti posse, dummodo preces veritate nitantur* (7 sept. 1850).

Cette sévérité d'examen et ces restrictions font bien voir qu'elle est à ce sujet la pensée de l'Eglise.

Ad II. C'est moins une loi formelle et explicite que l'interprétation donnée par la Cour Romaine aux Indults qu'elle accorde. Elle entend qu'on recourra spécialement quand plusieurs empêchements se trouveront réunis.

En vue des cas de ce genre qui peuvent se produire, Rome accorde volontiers le pouvoir de dispenser pour un nombre de cas déterminé.

Notons toutefois que certains Indults font mention expresse de la faculté de dispenser de plusieurs empêchements réunis.

Ad III. De règle générale, la concession de l'autel privilégié, trois ou quatre fois par se-

<sup>1</sup> Ibid. Lib. VI, 387.

<sup>2</sup> *Analecta*, série III, col. 353.

<sup>3</sup> Lib. VI, n. 882.

maine ne se cumule pas avec d'autres privilèges du même genre. C'est ce qu'expriment les feuilles de concession.

Mais les deux privilèges, de l'autel privilégié pour chaque lundi et de la même indulgence une fois la semaine nous paraissent se cumuler, de telle sorte que le prêtre ait à la fois le pouvoir de gagner les deux indulgences, parce que cette fréquence ne sort pas des limites ordinaires des concessions. Ces deux indulgences se cumulent-elles avec les trois ou quatre autres par semaine. Nous ne le pensons pas. Toutefois, comme les règles générales peuvent être en défaut dans les cas particuliers, il serait bon de s'assurer en consultant l'autorité.

Q. — Dans la ville où je demeure, une compagnie de chemin de fer a avancé l'heure de près d'une demi heure pour sa commodité. Les nombreux employés de cette compagnie, les citoyens, l'église cathédrale de la ville, les communautés religieuses, ont adopté cette heure et tous les exercices, et messes se font et se disent d'après cette heure.

Peut-on suivre cette heure pour la récitation des Matines et des Laudes si le clergé du diocèse a le privilège de dire l'office de la nuit à deux heures de l'après-midi, la veille?

L'évêque du lieu ne trouve aucun inconvénient à le récitation à deux heures, c'est-à-dire une demi-heure avant l'heure du soleil?

R. — Il résulte de l'exposé qu'il y a, dans la ville, deux horaires différents : l'horaire vrai réglé par le cours du soleil, et l'horaire usuel réglé sur l'heure du chemin de fer.

L'horaire vrai lui-même est de deux espèces : l'horaire basé uniquement sur le cours du soleil et suivant ce qu'on appelle en astronomie le *temps vrai*, et l'horaire des horloges réglées sur le cours du soleil, mais allant d'un mouvement uniforme qui donne ce que l'astronomie nomme le *temps moyen*. A certaines époques de l'année, ce temps moyen diffère sensiblement du temps vrai.

Les règles de l'Eglise se rapportent toutes à l'horaire réglé sur le cours du soleil et non aux horaires de convention ou d'usage qui pourraient en différer.

Mais, comme il est impossible, dans la pratique ordinaire de la vie, de constater toujours et facilement le *temps vrai*, l'Eglise entend que l'on puisse suivre les horloges qui donnent le *temps moyen*. De plus, comme, entre plusieurs horloges qui sont en désaccord, il peut être difficile de savoir quelle est celle qui approche le plus de l'heure véritable, elle permet qu'on s'en tienne à une des horloges même à celle qui donne le plus de latitude, pourvu que l'erreur ne soit point manifeste, ou que l'horloge ne soit pas ordinairement en défaut. Ainsi l'enseigne saint Alphonse pour le jeûne eucharistique, pourtant si rigoureux (*Op. mor.*, vi, n° 282; *Hom. ap.* xv, 35).

En ce qui regarde la récitation anticipée du Bréviaire, ce qui est de droit commun, c'est qu'on peut commencer l'office quand le soleil est plus

près de son coucher que de son midi. Cette heure est variable et doit se régler sur le cours du soleil, avec les tempéraments que nous avons rappelés plus haut. On ne pourrait l'avancer et se régler sur l'heure du chemin de fer.

Le privilège qui permet de commencer la récitation à deux heures doit, pensons-nous, s'entendre dans le même sens, à moins qu'on n'ait quelque raison de penser que le S. Siège, connaissant la différence de l'heure usuelle avec l'heure véritable aurait voulu accorder de pouvoir commencer à l'heure usuelle. Mais, comme il s'agit d'un fait positif, il serait plus sûr de consulter l'autorité de laquelle émane la permission. On pourrait, au besoin, la prier d'accorder explicitement cette latitude.

Q. — 1° Pierre marié « civilement » avec sa femme, baptise son propre enfant en cas de nécessité : quelque temps après, il célèbre son mariage ecclésiastique, mais aucune mention n'est faite dudit baptême. Son curé actuel, apprend ce qui s'est passé, mais personne n'a aucun doute touchant la validité du mariage de Pierre. Est-il valide? et dans la négative *quid agendum*, surtout maintenant que la mariée ne demeure plus chez nous et ne reviendra pas si tôt?

2° La paroisse de V... étant vacante à cause du changement de son titulaire, moi curé qui suis autorisé à biner dans ladite paroisse les dimanches et fêtes de précepte, suis-je obligé de dire la messe de binage pour les habitants de V... quoique n'ayant qu'un surplus de travail sans aucune indemnité, excepté un bien maigre casuel pour de rares enterrements ou mariages?

Que dire de l'application de la messe *pro populo* les jours des fêtes supprimées, est-ce que je dois « ces messes » aux deux paroisses?

3° J'ai vu quelque part un usage qui ne me paraît guère liturgique ni convenable : on gardait dans une église paroissiale le saint Ciboire au maître-autel, et l'ostensoir dans une chapelle latérale où l'on donnait la bénédiction du Saint-Sacrement pendant neuf jours : est-ce que ceci n'est pas répréhensible?

R. — Ad I. Nous avons, sur ce cas, de deux de nos collaborateurs, deux réponses différentes.

L'un résout ainsi la difficulté : les père et mère qui baptisent leur enfant, en cas de nécessité, ne contractent pas l'affinité spirituelle. D'après l'exposé du cas, le père a baptisé son enfant dans le cas de nécessité. Il n'a donc pas contracté l'empêchement d'affinité et le mariage n'est pas invalide.

L'autre pense au contraire que le père, en baptisant son enfant, même dans le cas de nécessité, a contracté l'affinité spirituelle.

Il ne nie pas et ne met pas en doute le principe sur lequel s'appuie la première solution. Mais il prétend que ce principe n'est pas applicable au cas présent. En effet, la règle précitée, soit dans les conséquences qui en découlent, soit dans les raisons qui l'appuient, supposent entre le père et la mère le lien d'un mariage légitime. Il n'y est question que du droit d'user du mariage qui serait ôté aux époux par l'affinité spirituelle si le père la contractait en baptisant, et il n'est nullement question d'un mariage à contracter avec la mère de l'enfant baptisé.



La question traitée par les auteurs est donc celle-ci : Le conjoint qui, en cas de nécessité, baptise son enfant contracte-t-il avec l'autre conjoint un empêchement à user du mariage ? La réponse est négative.

Mais on ne trouve point traitée directement par eux cette autre question : Le père non conjoint qui baptise son enfant en cas de nécessité, contracte-t-il avec la mère qui n'est pas sa femme un empêchement dirimant à un futur mariage ?

Cette question, toute différente de la première, demande à être résolue par d'autres principes. Comment en effet appliquer au cas présent une solution dont toute la raison d'être consiste à sauvegarder le droit des conjoints ? Nous n'avons devant nous que deux personnes non mariées, auxquelles leur cohabitation illégitime ne saurait assurer aucun droit.

L'exception n'étant pas motivée en leur faveur, on ne peut que leur appliquer la règle générale : Celui qui baptise la fille d'une personne, même en cas de nécessité, contracte avec la mère l'empêchement de parenté spirituelle.

S'il en est ainsi, le mariage en question, contracté sans dispense a été invalide. Il faut travailler à sa réhabilitation.

Quelle conclusion tirer de cette divergence de solutions ? Que le mariage est douteusement valide, et qu'il serait bon de le revalider, au moins *ad cautelam*.

Ad II. Tout prêtre chargé d'administrer une paroisse vacante doit appliquer la messe *pro populo* les jours de dimanche et de fête, même aux jours des fêtes supprimées, et cela, lors même que les revenus sont insuffisants, à moins d'un indult qui l'en dispense. C'est ce qui ressort clairement de plusieurs décisions de la S. C. du Concile.

Ad III. Régulièrement, il ne doit y avoir qu'un seul autel du Saint Sacrement dans une église. Mais le Saint Sacrement peut être posé à un autre autel pour y être exposé.

Toutefois on ne peut laisser le S. Sacrement à cet autel tout le temps d'une neuvaine, ni même tout un jour de fête, ainsi qu'il semble résulter de la réponse suivante (S. Jacobi de Chile, 16 martii 1861, ad 13) :

« Utrum ferri possit consuetudo plurium Ecclesiarum hujus archidioceseos, et præsertim Regularium asservandi Sanctissimam Eucharistiam in duobus vel tribus altaribus : et nonnunquam occasione novendialis aut alicujus festivitatis transferendi etiam in aliud altare diversum ab illis in quibus ordinarie asservatur?... »

« Ad XIII. Negative. »

Cette réponse générale s'applique à toute la question et, croyons-nous, à chacune de ses parties distributivement prises.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Quelle est la jurisprudence relative aux mariages des indigents ?

R. — La loi du 3 juillet 1846, art. 8 porte que, à dater du 1<sup>er</sup> janvier 1847, les extraits des registres de l'état civil, les actes de notoriété, de consentement, de publications pour le mariage des personnes indigentes seront visés pour timbre et enregistrés gratis. L'ordonnance royale du 30 décembre 1846 énumère les personnes qui peuvent bénéficier de cette faveur. Tout le monde comprendra qu'il est urgent aux ecclésiastiques de les connaître, afin de pouvoir élever à la dignité de sacrement les unions que ni la loi civile ni la loi religieuse ne pouvaient accepter. C'est ce que savent et surtout ce que pratiquent d'une manière admirable les sociétés dites de Saint-Régis, inspirées et à jamais bénies par la religion, dont le but est de retirer les pauvres ouvriers du désordre où les entraînent les passions, de substituer le lien sacré du mariage aux relations coupables, et de garantir de pauvres enfants de l'abandon, en leur rendant l'état civil, et, ce qui est plus précieux encore, la légitimité aux yeux de l'Eglise. Nous sommes donc heureux de pouvoir rapporter ici la loi plus récente et plus large encore du 10 décembre 1850, relative au mariage des indigents.

Il importe de remarquer que cette loi n'a nullement pour objet et ne doit pas avoir pour résultat d'arrêter les utiles travaux des sociétés de Saint-Régis. Loin de là ; elle ne doit que rendre plus facile, plus efficace, plus étendue l'actoin de ces sociétés.

« En distinguant, a dit le rapporteur, ce qui était déjà acquis à la législation comme un hommage pour le passé, en proclamant le bien opéré sous cette législation incomplète par le zèle religieux des sociétés de Saint-Régis, la commission se plaît à exprimer les espérances que lui donne un système plus régulier, mis à la portée de tous les citoyens dans toutes les localités. Elle y voit une œuvre de moralisation exercée par la loi elle-même, et l'une des pratiques les plus fécondes et les moins dangereuses du principe d'assistance proclamée par la constitution.

« Toutefois, en lui donnant ce caractère de légalité, elle espère que les associations qui ont donné l'exemple du bien ne seront pas déshéritées de leur rôle charitable. Dans notre pensée, elles doivent plus que jamais rencontrer dans les agents du pouvoir un concours puissant, pour le conseil, l'expédition des pièces, la transmission des correspondances, auxiliaires nées des magistrats délégués par la loi, elles les déchargeront d'un fardeau dont nous aurions mal apprécié le poids pour les grandes villes, si nous n'avions pas compté sur la continuation de cette œuvre si éminemment sociale. Les encouragements ne peuvent manquer aux hommes de bien qui se vouant à moraliser les classes indigentes, et qui, ne se bornant pas à les porter au respect de la loi civile, leur inspirent, en même temps, la pensée religieuse des devoirs à remplir envers Dieu, la famille et la société. »



Dans la discussion de la loi, le rapporteur est revenu sur la même pensée, il a dit :

« Je crois qu'il est à propos de répondre à quelques motions exprimées, au sein de la commission, au nom des sociétés charitables.

« Ces sociétés ont paru voir dans le projet un système d'assistance officielle qui aurait pour effet de paralyser leur zèle. Loin de nous cette pensée. Ce n'est pas en présence des heureux résultats qu'elles ont obtenus et qui ne s'élèvent pas à moins de 34,124 *mariages* entre indigents concubinaires, et de 22,000 enfants naturels légitimés dans une vingtaine d'années, que nous aurions l'imprudence de nous priver de leur concours. Non ; l'assemblée ne peut vouloir atteindre leur existence et compromettre ainsi la moralisation de la classe indigente.

« Si nous n'avons pas cru devoir rattacher ces sociétés au projet de loi par des principes de légalité, il n'en est pas moins vrai, que nous avons compté par dessus tout sur leur active coopération. Nous ne voulons pas nous borner à un strict hommage pour tout le bien qu'elles ont fait jusqu'à présent ; mais, nous le dirons sans réserve, nous regardons ces sociétés comme les auxiliaires les plus zélés, les plus sûrs, les plus actifs des fonctionnaires que la loi établit aujourd'hui, afin de pourvoir à l'assistance des indigents, au moment où ils accomplissent l'acte le plus important de la vie civile.

« Si les sociétés charitables qui se sont établies dans les grands centres de population, là où il y avait le plus de bien à réaliser, avaient existé sur tous les points du territoire, nul doute que la loi n'eût été complètement inutile et que nous n'eussions pas eu à vous soumettre les dispositions qui vous occupent. Mais elles n'atteignent pas partout ; elles sont rarement organisées dans les communes rurales. Il était donc convenable de créer pour toutes les situations de l'indigent un conseil rapproché de lui, une assistance particulière qu'il trouvera toujours dans le maire de sa commune, ou, dans les cas plus graves, dans le procureur de la république.

« Ainsi, qu'il soit bien entendu que notre système ou notre projet de loi ne nuira en rien à l'assistance que les indigents ont trouvée jusqu'à ce jour dans les sociétés charitables, mais qu'il augmentera, au contraire, les moyens dont elles disposent par le concours que leur prêteront les autorités constituées. »

*Loi du 10 décembre 1850 ayant pour objet de faciliter le mariage des indigents, la légitimation de leurs enfants naturels et le retrait de ces enfants déposés dans les hospices.*

« Art. 1<sup>er</sup>. Les pièces nécessaires au mariage des indigents, à la légitimation de leurs enfants naturels et au retrait de ces enfants déposés dans les hospices, seront réclamées et réunies par les soins de l'officier de l'état civil de la commune dans laquelle les parties auront déclaré vouloir se marier.

« Les expéditions de ces pièces pourront, sur la demande du maire, être réclamées et transmises par les procureurs de la république.

« Art. 2. Les procureurs de la république pourront, dans les mêmes cas, agir d'office et procéder à tous actes d'instruction préalables à la célébration du mariage.

« Art. 3. Tous jugements de rectification ou d'inscription des actes de l'état civil, toutes homologations d'actes de notoriété, et généralement tous actes judiciaires, ou procédures au mariage des indigents, seront poursuivis et exécutés d'office par le ministère public.

« Art. 4. Les extraits des registres de l'état civil, les actes de notoriété, de consentement, de publications, les délibérations de conseil de famille, les certificats de libération du service militaire, les dispenses pour cause de parenté, d'alliance ou d'âge, les actes de reconnaissance des enfants naturels, les actes de procédure, les jugements et arrêts dont la production sera nécessaire dans les cas prévus par l'article 1<sup>er</sup>, seront visés pour timbre et enregistrés gratis, lorsqu'il y aura lieu à enregistrement. Il ne sera perçu aucun droit de greffe ni aucun droit de sceaux au profit du Trésor sur les minutes et originaux, ainsi que sur les copies ou expéditions qui en seraient passibles.

L'obligation du visa pour timbre n'est pas applicable aux publications civiles ni au certificat constatant la célébration civile du mariage.

Art. 5. La taxe des expéditions des actes de l'état civil requises pour le mariage des indigents, est réduite, quels que soient les détenteurs de ces pièces, à trente centimes lorsqu'il n'y aura pas lieu à la légalisation, à cinquante centimes lorsque cette dernière formalité devra être accomplie.

« Le droit de recherche alloué aux greffiers par l'article 14 de la loi du 24 ventôse an VII, les droits de légalisation perçus au ministère des affaires étrangères ou dans les chancelleries de France à l'étranger, sont supprimées, en ce qui concerne l'application de la présente loi.

« Art. 6. Seront admises au bénéfice de la loi les personnes qui justifieront d'un certificat d'indigence, à elles délivré par le commissaire de police, ou par le maire dans les communes où il n'existe pas de commissaire de police, sur le vu d'un extrait du rôle des contributions constatant que les parties intéressées payent moins de dix francs, ou d'un certificat du percepteur de leur commune portant qu'elles ne sont pas imposables.

« Le certificat d'indigence sera visé et approuvé par le juge de paix du canton.

« Art. 7. Les actes, extraits, copies ou expéditions ainsi délivrés, mentionneront expressément qu'ils sont destinés à servir à la célébration d'un mariage entre indigents, à la légitimation ou au retrait de leurs enfants naturels déposés dans les hospices.



« Ils ne peuvent servir à autres fins sous peine de vingt-cinq francs d'amende, outre le paiement des droits contre ceux qui en auront fait usage, ou qui les auront indument délivrés ou reçus.

« Le recouvrement des droits et des amendes de contravention sera poursuivi par voie de contrainte, comme en matière d'enregistrement.

Art. 8. Le certificat prescrit par l'article 6 sera délivré en plusieurs originaux, lorsqu'il devra être produit à divers bureaux d'enregistrement. Il sera remis au bureau de l'enregistrement où les actes, extraits, copies ou expéditions devront être visés pour timbre et enregistrés gratis. Le receveur en fera mention dans le visa pour timbre et dans la relation de l'enregistrement.

« Néanmoins, les réquisitions des procureurs de la république tiendront lieu des originaux ci-dessus prescrits, pourvu qu'elles mentionnent le dépôt du certificat d'indigence à leur parquet.

« L'extrait du rôle ou le certificat négatif du percepteur sera annexé aux pièces déposées pour la célébration du mariage.

Art. 9. La présente loi est applicable au mariage entre Français et étrangers.

« Elle sera exécutoire aux colonies.

« Art. 10. L'article 8 de la loi du 3 juillet 1846, l'ordonnance du 30 décembre 1846, et toutes dispositions contraires à la présente loi, sont abrogées. »

## VARIÉTÉS

### Les nouvelles légendes des papes dans le Bréviaire romain

#### II

Changements ordonnés par Léon XIII<sup>1</sup>

#### E

SAINT SILVESTRE

(2<sup>e</sup> article)

II. L'Empereur. Les modifications opérées par la Congrégation des Rites dans la partie de la légende de saint Silvestre qui est relative à l'empereur Constantin, ont cela de particulier qu'elles semblent avoir été inspirées par le désir de clore d'une manière officielle le débat survenu il y a une trentaine d'années entre M. le duc de Broglie et Dom Guéranger.

En 1856, on s'en souvient, M. le duc de Broglie avait publié sous ce titre : *L'Eglise et l'Empire romain au IV<sup>e</sup> siècle*, un ouvrage, remarquable sous bien des rapports mais où s'étaient glissées un certain nombre d'assertions plus ou moins entachées d'hypercriticisme et de naturalisme.

Ces assertions, on s'en souvient aussi, avaient été combattues par D. Guéranger dans une série d'articles aussi courtois dans la forme que savants dans le fond et qui parus d'abord dans le journal *l'Univers* formèrent plus tard un beau livre intitulé : *Essais sur le Naturalisme contemporain*.

<sup>1</sup> Voir l'Ami du clergé du 1<sup>er</sup> octobre.

Le désaccord entre les deux écrivains, en ce qui concerne la personne de Constantin portait sur les quatre points suivants : les basiliques élevées par ce prince dans la ville de Rome; la croix qu'il aperçut dans les airs avant sa victoire sur Maxence; la lèpre dont il fut atteint et son baptême à Rome par les mains de saint Silvestre.

Le duc de Broglie répondit aux attaques de l'abbé de Solesmes dans le *Correspondant* : le P. Lacordaire, le Dr Ch. Daremberg, un aumônier du lycée d'Alger, l'abbé Marty, prirent chaudement sa défense. Finalement, il laissa subsister dans son livre presque toutes les assertions incriminées.

Eut-il raison? eut-il tort? C'est ce que la Congrégation des Rites va nous apprendre.

A. *Les Basiliques*. L'ancienne édition du Bréviaire parlant de Constantin se bornait à constater ceci, c'est qu'il avait à l'instigation de saint Silvestre bâti un grand nombre de basiliques : *auctore Silvestro multas ædificavit basilicas*. Mais elle ne disait pas quel était le nombre de ces basiliques qui devaient ainsi leur érection au premier César chrétien.

M. de Broglie, lui, prétendit qu'il n'y en avait qu'une :

« Saint Pierre, dit-il, Saint Paul, Saint Jean de Latran, Sainte Croix, Saint Laurent, les églises de Sainte Agnès et de Saint Marcellin se vantent toutes aujourd'hui d'avoir leur généalogie en règle jusqu'à Constantin. Mais le fait n'est établi complètement établi qu'à l'égard de la vieille basilique vaticane détruite au XVI<sup>e</sup> siècle pour faire place à l'église de Saint Pierre et dans les murailles de laquelle on trouva des médailles de Constantin. » (*Op cit.*, t. II, p. 111.)

Cette dernière phrase renfermait une erreur manifeste.

Quoi qu'en dise M. de Broglie, en effet, il est parfaitement et depuis longtemps « établi » que les six églises dont il suspecte l'origine constantinienne datent du règne de Constantin<sup>1</sup>.

Pour Saint Jean de Latran d'abord, la chose est tout à fait certaine. Le *Liber Pontificalis* d'une part dit positivement que c'est le fils de sainte Hélène qui en est le fondateur. L'Eglise romaine d'autre part lui a toujours donné l'épithète de constantinienne et dans les leçons qu'elle met sur les lèvres de ses prêtres le jour où elle célèbre sa dédicace, elle raconte tout au long comment elle a été bâtie sur le lieu même où Constantin avait reçu précédemment le baptême<sup>2</sup>. Devant ce double témoignage le doute n'est pas possible.

Il n'est pas possible non plus en ce qui concerne Sainte Agnès. Cette église, en effet, porte une inscription qui attribue sa construction à l'intervention de Constantine fille de l'empereur,

<sup>1</sup> Voir sur cette question : Campini : *De sacris ædificiis a Constantino magno constructis*, Romæ, 1693. — Kreuzer : *Les Basiliques chrétiennes*, t. I, p. 14 et 218-215. — De Bussièrès : *Les sept Basiliques de Rome*. — Gerbet : *Esquisse de Rome chrétienne*, t. I, p. 269-370.

<sup>2</sup> Voir le Bréviaire romain au 9 novembre.

et tout auprès se trouve une chapelle de forme ronde dont la structure, l'élégance et les ornements païens trahissent une origine antique et profane <sup>1</sup>.

Quant à la basilique de Sainte-Croix, M. de Rossi a démontré d'une manière péremptoire qu'elle existait dès l'an 313 et de fait en cette année le pape Miltiade y tint un concile pour juger les Donatistes <sup>2</sup>.

Restent Saint-Paul-Hors-des-Murs, Saint-Marcellin et Saint-Laurent.

Les preuves en faveur de l'origine constantinienne de ces trois églises sont, il est vrai, moins précises que celle que nous venons d'invoquer pour Saint-Jean de Latran, Sainte-Agnès et Sainte-Croix, mais elles n'en sont pas pour cela moins puissantes.

\* Toutes trois d'abord sont données par le *Liber Pontificalis* comme ayant été construites par Constantin. Or le *Liber Pontificalis* a ici une grande autorité, car sur ce point il a été compilé sur les titres originaux longtemps avant Anastase, comme le prouve Bianchini et comme l'ont démontré aussi les Bénédictins de Solesmes dans leurs *Origines de l'Eglise Romaine*.

Chacune de ces trois basiliques en outre a toujours été regardée comme l'œuvre du vainqueur de Maxence.

Saint-Paul-Hors-des-Murs existait certainement avant 386 puisqu'en cette année les empereurs Valentinien II, Théodore et Arcadius jugèrent à propos de la rebâtir.

Saint-Marcellin de l'avis même du P. Henschenius qui n'ose affirmer son origine constantinienne <sup>3</sup> est on ne plus ancienne : *vetustissima*. Dès le sixième siècle elle était titre cardinalice <sup>4</sup> et lorsqu'on l'a rebâtie sous Clément XI on trouva dans ses ruines une urne de porphyre qui est aujourd'hui déposée au musée du Vatican et qu'on croit avoir renfermé les cendres de l'impératrice sainte Hélène.

Quant à Saint-Laurent, quelques érudits, à la vérité, ont prétendu qu'elle avait été fondée par Placidie, la fille de l'empereur Justinien : mais cette thèse n'est pas soutenable. Une inscription citée par Gruter <sup>5</sup>, dit nettement que Placidie n'a fait qu'embellir et mieux aménager l'église en question : *in meliorem formam*.

Les doutes émis par le duc de Broglie sur l'origine constantinienne des sept basiliques primitives de Rome n'étaient, on le voit, rien moins que fondés. D. Guéranger le lui avait déjà fait remarquer <sup>6</sup>.

Pour mieux l'en convaincre, la Congrégation des Rites, à l'affirmation générale qu'on a lue

plus haut : *multas erexit basilicas*, a ajouté dans la légende de saint Silvestre l'énumération suivante qui ne figurait pas dans l'*Editio Urbana* : *Scilicet Lateranensem | Christo servatori Vaticanam sancto Petro, Ostiensem sancto Paulo, sancto Laurentio in agro Verano, sanctæ Cruci in atrio Sessoriano, sancto Petro et Marcellino ac sanctæ Agneti in viis Lavicana et Nomentana et alias...* »

B. *L'apparition de la croix*. Tout le monde sait qu'au moment où il marchait contre Maxence Constantin aperçut, dans les airs « dans une après midi, alors que le soleil s'inclinait déjà sur l'horizon, une croix lumineuse sur laquelle étaient écrits en grec ces trois mots : *Triomphe par ceci*. Tout le monde sait aussi que dans la nuit qui suivit ce mémorable événement le Christ lui-même apparut au premier César chrétien « avec la croix qui s'était fait voir dans le ciel et lui ordonna de faire façonner sur ce modèle un étendard militaire dont il se servirait comme de protection dans les combats. »

Cette double apparition a toujours été crue dans l'Eglise et non sans raison, car son historicité repose sur les fondements les plus inattaquables : d'abord le témoignage d'Eusèbe (*Vit. Constant lib. I, CXXVII-XXXII*), de Lactance (*De Morte persecut. CXLI*), de Nicéphore (*VIII, 3*), de Philostorge (*I, 6*), de Cedrenus (§ 270), de Zonare (*XIII, 1*), de Socrate (*V, 2*), de Suidas (*v. Maxentius*), et du rhéteur païen Nazarius (*Panegyricus Constantino dictus, c. XV*), — et ensuite les monuments épigraphiques du temps, en particulier le fameux arc de triomphe de Constantin où on lit ces paroles dont l'authenticité est maintenant démontrée : *instinctu divinitatis* et le sarcophage du IV<sup>e</sup> siècle que l'on voit à Rome au musée chrétien de Latran et sur lequel un bas-relief d'un style encore classique et notablement antérieur au V<sup>e</sup> siècle représente Constantin endormi et le monogramme du Christ comme l'objet de sa vision.

Il n'y a, on peut le dire, dans toute l'histoire aucun fait qui soit plus constant que celui-là. Aussi son existence a-t-elle été admise de tous les historiens sérieux même de Tillemont et de Baillet, les chefs de l'école hypercritique.

M. le duc de Broglie, lui, sans le nier positivement eut l'air d'en douter. Voici comment il s'exprimait à ce sujet dans son ouvrage <sup>1</sup> : « On a opposé au rapport d'Eusèbe des difficultés que la sincérité fait un devoir de constater sinon d'admettre. Eusèbe, dit-on, est un écrivain flatteur aussi peu scrupuleux qu'orthodoxe. On relève dans ses assertions des contradictions et des incohérences. Ainsi il parle des enfants de l'empereur qui n'avait encore à cette époque qu'un fils de son premier mariage puisque son premier enfant de sa femme Fausta ne naquit qu'en l'an 316. De plus, la vision en elle-même n'avait nul besoin d'être expliquée par un songe. La croix

<sup>1</sup> *Op. cit. t. I, p. 218.*

<sup>1</sup> Voir à ce sujet le beau travail de Mgr Bartolini, actuellement préfet de la Congrégation des Rites : *Actes du martyre de Ste Agnès*, p. 107 et suiv.

<sup>2</sup> Bullett. 1863, p. 52.

<sup>3</sup> *Acta Sanctorum, t. I, Junii* p. 166.

<sup>4</sup> Onuphre : *De septem urbis Ecclesiis*, c. 11.

<sup>5</sup> *Inscript. Ant.* p. 1173.

<sup>6</sup> *Op. cit. p. 270.*



était devenue un symbole assez connu dans l'empire pour que le sens de l'apparition fut clair dès le premier moment. On croit donc reconnaître là deux versions mal combinées d'un même fait et Lactance, autre contemporain, ne parle que d'un songe qu'il place à une époque postérieure à l'expédition et qui décida seulement Constantin à faire mettre le monogramme du Christ sur le bouclier de ses soldats. Quoi qu'il soit... »

Ce *quoi qu'il en soit* dubitatif par lequel M. de Broglie terminait son énumération des objections faites à la narration d'Eusèbe prouve qu'il les regardait comme ayant quelque valeur.

En réalité cependant elles n'en ont aucune.

Pour nous en convaincre, passons-les successivement en revue.

1<sup>o</sup> Eusèbe, nous dit-on, est un écrivain flatteur. — Cela est vrai. Mais ce qui est vrai aussi c'est qu'à l'époque où il publia son récit, Constantin était mort et que par conséquent il n'avait plus aucun intérêt à le flatter n'ayant plus rien à attendre de sa munificence. Ce qui est vrai encore, c'est comme le dit Tillemont, que pour essayer de persuader au public un mensonge tel que celui-là, que mille témoins pouvaient encore démentir, il aurait fallu « être tombé dans la dernière folie. »

2<sup>o</sup> Il y a, ajoutet-on, dans les assertions d'Eusèbe des contradictions et des incohérences.

Ainsi il parle des enfants de l'empereur qui n'avait encore à cette époque qu'un fils de son premier mariage. — A cela je réponds qu'il est absolument faux qu'Eusèbe tienne le langage qu'on lui prête. Une lecture superficielle de cet auteur a pu seule donner lieu à une pareille méprise. Eusèbe ne dit pas qu'au moment de l'apparition, c'est-à-dire en 312, Constantin avait plusieurs fils, ce qui serait une erreur : il dit qu'à l'époque où il lui fut donné à lui Eusèbe de voir le *Labarum*, c'est-à-dire en 323, le premier César chrétien était père de plusieurs enfants, ce qui est la pure et exacte vérité.

3<sup>o</sup> Mais, dit-on encore, la vision elle-même n'avait nul besoin d'être démontrée par un songe. — *Nul besoin* est fort beau ! Mais, depuis quand est-il donc permis à l'homme d'opposer aux faits miraculeux la raison de l'inutilité ? Si l'existence du prodige est démontrée, le bon sens oblige d'en admettre l'utilité : autrement on porterait atteinte à la sagesse de Dieu <sup>1</sup>.

4<sup>o</sup> On insiste et on dit qu'en 312 la croix était un symbole assez connu dans l'empire pour que le sens de l'apparition fut clair dès le premier moment. — Rien de plus erroné que cette assertion. Le symbole de la croix était tout-à-fait inconnu du monde païen au début du iv<sup>e</sup> siècle. Écoutons à ce sujet M. de Rossi : « Aucun monument de date fixe, dit cet éminent archéologue, ne présente avant le v<sup>e</sup> siècle un seul exemple de croix soit sous la forme dite *immissa*, soit sous la forme grecque. A la date de 370 une inscription relevée par Boldetti nous représente pour la

première fois l'image de la croix dite en *tau*. C'est le plus ancien exemplaire connu de la croix sur les monuments publics chrétiens. Les tombes des fidèles ne furent ornées de ce signe sacré que vers le milieu même du v<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>. »

5<sup>o</sup> L'objection tirée de Lactance ne résiste pas davantage à l'examen. Lactance, dit-on, ne parle que d'un songe qu'il place à une époque postérieure à l'expédition et qui décida seulement Constantin à faire mettre le monogramme sur le bouclier de ses soldats. Or il y a là deux erreurs manifestes. Il est faux d'abord que Lactance place le songe miraculeux à une époque postérieure à la victoire de Constantin sur Maxence. Il dit au contraire très positivement qu'il eut lieu avant la bataille du pont Milvius. Il est faux également que cet écrivain garde le silence sur l'apparition publique. Il n'en parle pas explicitement, il est vrai, mais il y fait du moins une allusion fort reconnaissable : « *Commonitus est in quiete Constantinus ut cœleste signum Dei notaret in scutis atque ita prælium committeret.* » Pourquoi le nom de *cœleste signum* donné ici à la croix sinon parce que réellement la croix avait précédemment apparu dans le ciel ?

Tout l'édifice des prétendues preuves rapportées par M. de Broglie s'écroule, on le voit, comme un château de cartes au souffle de la critique et la réalité de l'apparition de la croix à Constantin demeure incontestable.

Pour empêcher qu'on la conteste à l'avenir, la Congrégation des rites a inséré dans la légende de saint Silvestre qui jusque-là était muette sur ce fait le membre de phrase suivant : « *Constantinum jam Crucis signo cœlitus illustratum.* »

Le mot de « *cœlitus* » divinement, indique que dans la pensée des correcteurs pontificaux, l'apparition a été complètement miraculeuse.

Ainsi se trouve rejetée l'opinion d'Albert Fabricius <sup>2</sup> — que M. de Broglie semblait approuver dans la première édition de son ouvrage car il y renvoyait <sup>3</sup> sans dire si oui ou non il l'adoptait — ainsi, dis-je, se trouve rejetée l'opinion de Fabricius qui prétendait que la croix vue par Constantin était simplement l'effet d'un parhélie c'est-à-dire de la réfraction du soleil sur les nuages.

(A suivre).

<sup>1</sup> Cité par Martigny : *Dict. des antiquités chrétiennes*, p. 185.

<sup>2</sup> *Bibliotheca græca*, t. IV, édit. de 1726.

<sup>3</sup> Cette référence, l'équité nous fait un devoir de le reconnaître, a disparu de la seconde édition et des éditions subséquentes.

IMPRIMATUR.

Lingonis, die 7 octobris 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis.*

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDAUD.

<sup>1</sup> Guéranger, *Op. cit.* p. 173.



## OUVRAGES D'OCCASION SUR LE CATÉCHISME

**BLUTEAU. — CATÉCHISME CATHOLIQUE** d'après saint Thomas d'Aquin. 6 vol. in-12, 1/2 rel. bas. Paris, 1865, au lieu de 20 fr. 15 »  
**BLUTEAU. — NOUVELLE EXPLICATION DU CATÉCHISME**, 4 vol. in-12 broché, au lieu de 12 fr. 8 »  
**BUS (César de). — INSTRUCTIONS FAMILIÈRES** sur les quatre parties du catéchisme, au lieu de 12 fr. 8 »  
**CATÉCHISME DE NAPLES**, 3 vol. in-12, veau. 1781, au lieu de 9 francs. 5 »  
**CATÉCHISME DE MONTPELLIER**. 3 vol. in-12, veau. Paris, 1731, au lieu de 9 fr. 5 »  
**CATÉCHISME DE BOURGES**. 2 vol. in-8°, 1/2 rel. Lyon, 1841, au lieu de 14 fr. 8 »  
**CATÉCHISTE (le) DES PEUPLES DE LA CAMPAGNE**. 4 vol. in-12 brochés. au lieu de 12 fr. 6 »  
**COLBERT. — INSTRUCTIONS GÉNÉRALES** en forme de catéchisme. 3 vol. in-12, veau. Paris, 1741, au lieu de 9 francs. 6 »  
**COUTURIER. — CATÉCHISME DOGMATIQUE ET MORAL**. 4 vol. in-12. Dijon, 1822. 8 »  
**DUCLOT. — EXPLICATION HISTORIQUE, DOGMATIQUE ET MORALE** contenue dans l'ancien catéchisme de Genève. 4 vol. in-8°, veau. Lyon, 1837, au lieu de 24 fr. 12 »

**EXPLICATION DU CATÉCHISME** à l'usage de toutes les églises de l'Empire français. 1 vol. in-8° basane. Paris, 1810. — Ouvrage curieux et rare, au lieu de 8 fr. 4 »  
**FELLER (abbé). — CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE**. 2 vol. in-8° veau. Lyon, 1819, au lieu de 14 francs. 6 »  
**GAUME (Mgr). CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE**. 8 vol. in-8°. Paris, 1843, au lieu de 35 francs. 20 »  
**GRENADE (Louis de). — LE CATÉCHISME** ou l'*Introduction au Symbole de la foi*. 3 vol. in-8°, veau. Paris, 1709, au lieu de 24 francs. 15 »  
**GROSSE (abbé). — COURS DE RELIGION**. 6 vol. in-8°, demi-rel. ou br. Paris, 1874, au lieu de 24 fr. 15 »  
**GUILLOIS (abbé). — EXPLICATION DU CATÉCHISME**. 4 vol. in-12. Le Mans, au lieu de 12 fr. 8 »  
**HESSELSIN (Jean). — CATECHISMUS**. 2 vol. in-4° brochés. Louvain, 1680, eu lieu de 14 fr. 7 »  
**MIGNE. — SEIZE CATÉCHISMES**. 2 vol. in-4° brochés. Paris, 1848, au lieu de 14 fr. 8 »  
**MIGNE. — SCIENCE DU CATÉCHISME**. 6 vol. in-12, demi-rel. Lyon, 1819, au lieu de 18 fr. 12 »  
**PELTIER (abbé). — GRAND CATÉCHISME**, ou *Exposition sommaire de la doctrine chrétienne*, par le B. Canisius, 7 vol. in-8° brochés, au lieu de 36 fr. 25 »

## LES SAINTS & NOS MORTS

**Le Purgatoire**, d'après les révélations des saints, par M. l'abbé Louvet, missionnaire apostolique. 2<sup>e</sup> édition. Se vend au profit de l'Œuvre de la Sainte-Enfance en Cochinchine. 1 beau vol. in-12 de 412 pages. 3 »

**Conférences sur le Purgatoire et le culte des morts**, d'après les prédicateurs contemporains. 1 vol. in-12 de 353 pages. 3 »

**Les Larmes du veuvage essuyées par saint François de Sales**. Ouvrage approuvé par Mgr Freppel, évêque d'Angers, avec notes et avant-propos, par M. Charles Brunetière. 1 joli volume in-18 de 204 pages. 1 »

**Le Cimetière et le Purgatoire**, Considérations pour l'octave et le mois des Morts, suivies de prières et de pratiques de piété enrichies d'indulgences applicables aux âmes du Purgatoire, par P. Andrieux, curé de Melay, missionnaire du Sacré-Cœur. 1 vol. in-12 de vi-201 p. 1 50

**Le Livre de tous ceux qui souffrent**, par Léon Gautier. 2<sup>e</sup> édition. 1 volume in-32 de viii-440 pages encadrées d'un filet rouge, titres rouge et noir, sur papier vergé. Prix. 3 »

— LE MÊME, 3<sup>e</sup> édition. 1 charmant petit vol. in-32 de viii-447 pages, encadr. de vign. moyen-âge, carret. elzévr., etc., comme ci-dessus. 4 »

**Neuvaine des Morts**, ou Méditations propres à adoucir l'idée de la mort, tirées des Pères de l'Eglise, précédées de l'Ordinaire de la Messe et suivies d'un chemin de croix. 1 vol. in-18 de 110 pages. 1 »

**La Charité pour les morts et Consolation pour les vivants**, par J.-B. Gergerès, auteur du *Culte de Marie*, de la *Conversion du pianiste Hermann*, etc., Ouvrage approuvé par Son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, 2<sup>e</sup> édition, entièrement refondue. 1 vol. in-18 de xxiv-609 pages. 2 50

**Mois des Morts**, ou délivrance prompte et facile des âmes du Purgatoire, approuvé de la sacrée Congrégation et de Mgr l'archevêque de Bourges, par l'abbé Cloquet, chanoine honoraire, missionnaire apostolique, ancien vicaire général. 8<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18 de 288 pages. 70

**L'Adoration pour les âmes du Purgatoire**, par le R. P. Tesnière. Brochure in-32. La douzaine. 1 60

**L'Autre Vie**, par M. l'abbé E. Méric, professeur à la Sorbonne. 2 beaux volumes in-12, de xiii-401 et 402 pages. 6 »

— LE MÊME. 2 vol. in-8. 10 »

**Les Élus** se reconnaîtront au ciel, par le même. 1 charmant petit vol. in-32 de 212 p. 1 50

**Le Ciel**, ou le bonheur des Saints dans le Paradis, par M. l'abbé J. Marc, p. d. l. M. 3<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 de 360 p. tit. rouge et noir. 8 »

**Le Saint de chaque jour** (liturgie romaine), par M. l'abbé CHAPIAT, curé doyen de Vitel, membre correspondant de l'Institut historique de France, de l'Académie de Stanislas, chevalier de la Légion d'honneur; 6<sup>e</sup> édition.

1 fort vol. in-12 de xi-762 pages. 3 50

**La Sainte de chaque jour**, par le même; nouvelle édition.

1 fort vol. in-12 de xi-760 pages. 3 50

**Vie des Saints** à l'usage des familles chrétiennes et des communautés religieuses, d'après les BOLLANDISTES, les PP. GIRY, R BADENEYRA et le *Breviaire romain*, par l'abbé A. VAILLANT; nouvelle édition, entièrement revue, soigneusement corrigée et considérablement augmentée.

1 fort vol. in-8° de xvi-695 pages. 5 »

**Vie des Saints**, d'après le P. GIRY, nouvelle et superbe édition, revue et améliorée. 1 beau vol. grand in-8° de XLVI-695 pages encadrées, orné de 17 gravures. 8 »

**Vie des Saints**, d'après le P. GIRY, par Mgr PAUL GUÉRIN, camérier de Sa Sainteté Pie IX; nouvelle édition, notablement améliorée et augmentée de la vie des saints et bienheureux nouveaux et du *Martyrologe romain*.

4 forts vol. in-12, de XLVI-753, 653, 823 et 738 pages. 16 »

**Vie des Saints**, par Mgr Paul GUÉRIN, auteur des *Petits Bollandistes*. — Grand in-4°, illustré avec le plus grand soin par YAN D'ARGENT. — 12 aquarelles groupant les Apôtres, les Martyrs, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques. — 365 encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint.

Les 6 premières livraisons ont paru et forment un magnifique volume de 450 pages. — Prix, broché : 30 francs.

Toute personne ayant souscrit avant la fin de la publication aura droit gratuitement à la reliure de grand luxe, et recevra avec la dernière livraison un bon à cet effet.



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1863. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

**M** **SON BOUASSE-LEBEL**, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le  
cent franco 2 fr. 70; — CHRISTI, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. **Félix**  
**GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

**VITRAUX PEINTS**  
FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 113. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. V<sup>o</sup> **POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** **H. GARNIER**, Boulevard d'Enfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## VIN DE MESSE.

Les prêtres désireux d'avoir un vin de messe absolument pur, na-  
turel et à un prix très modéré, peuvent s'adresser en toute confiance  
à Monsieur **Henri BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est  
connue. — A chaque nouveau client, M. Henri BIJON adresse toujours gratis et franco une  
bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et  
les avantages du prix.



LE

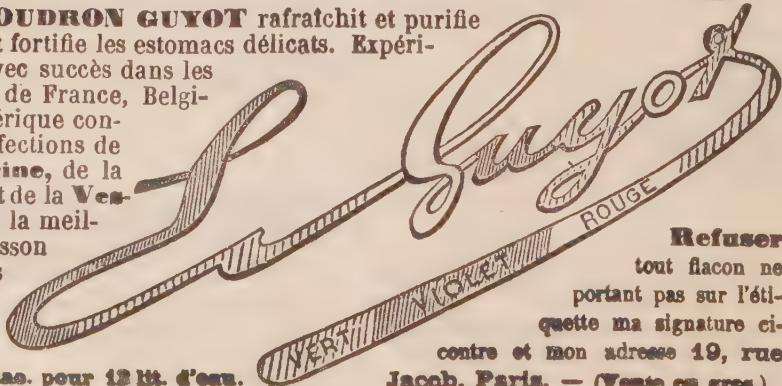
# GOUDRON GUYOT

Sort à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique contre  
les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ves-  
sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
**Jacob, Paris.** — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 42 :

PRÉDICATION : Pour le 22<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : les sacrements (éléments constitutifs et nombre). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. *Congrégation du Concile*. Les chanoines ne peuvent sans Indult entendre les confessions pendant l'Office? — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Comment faire cette année la fête de saint Nicolas patron d'une communauté religieuse? Dans l'oraison *A cunctis* l'aumônier doit-il mettre le nom de saint Nicolas? — Qu'est-ce qui s'oppose à ce qu'un prêtre latin consacre du pain fermenté? — Le mariage clandestin est-il valide si le consentement n'est pas donné sous une forme expresse? — Peut-on nommer par honneur dans les cérémonies liturgiques un prélat étranger? — Y a-t-il quelque adoucissement à la règle du jeûne eucharistique? — D'après les nouvelles rubriques du Bréviaire, doit-on omettre l'Office des saints unis à un patron de lieu? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Est-il civilement permis à un prêtre d'adopter? — VARIÉTÉS : Les nouvelles légendes des papes dans le Bréviaire Romain (suite). — COURRIER DE L'UTILE : Moyen de désinfecter un appartement.

## BIBLIOTHÈQUE

DE LA

## PRÉDICATION CONTEMPORAINE

Sous ce titre, la *Société générale de Librairie catholique*, a créé une collection destinée à être l'arsenal des orateurs sacrés.

Voilà aussi le moment où la chaire chrétienne va retentir plus souvent et plus longtemps aux oreilles des fidèles, et comme nous venons de le faire pour les Catéchismes, nous allons indiquer une série d'ouvrages propres à venir en aide aux missionnaires de la parole sainte.

### I

Pour la grande prédication et sur des questions spéciales :

**Cours de Conférences religieuses** faites aux Elèves de la première division du Lycée Louis-le-Grand, d'après un programme approuvé par S. Em. Mgr Guibert, Archevêque de Paris, par M. l'abbé Tilloy, Docteur en théologie et en droit canon, chanoine de l'Ordre des Evêques de la basilique de N. D. de Lorette, officier d'Académie, ancien premier aumônier du lycée Louis-le-Grand. — 2 vol. in-12. Prix : 8 francs.

**La Paternité chrétienne**, Conférences prêchées à la réunion des Pères de famille du Jésus de Paris, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus.

1<sup>re</sup> SÉRIE : Année 1863-69; 2<sup>e</sup> édition : *Les Droits de Dieu sur la Famille*. 1 fort vol. in-12 de 424 pages. Prix : 3 francs.

II<sup>e</sup> SÉRIE : *La Famille et l'Etat*, I vol. in-12 de 362 pages. Prix 3 francs.

III<sup>e</sup> SÉRIE : *Les Epreuves et les Joies de la Famille*, 1 vol. in-12 de 395 pages. Prix : 3 francs.

IV<sup>e</sup> SÉRIE : *Les devoirs de l'Epoux*, 1 vol. in-12 de 422 pages. Prix 3 francs.

**Les familles bibliques**, Conférences par le même. 2 forts vol. in-12. Prix : 6 francs.

**Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes et leurs harmonies avec les besoins de notre époque**. Conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé Ginestet, curé de Noailles; ouvrage dédié à Mgr Ramadié, archevêque d'Albi, et revêtu de son approbation, 2 beaux vol. in-12, de 428 et 411 pages. Prix : 6 francs.

**La vie chrétienne**, sermons prêchés aux Tuileries pendant le Carême de 1862 par Mgr Freppel, Evêque d'Angers. 1 vol. in-18. Prix : 3 francs.

**Conférences sur la divinité de Jésus-Christ**, prêchées devant la Jeunesse des Ecoles, par Mgr Freppel, évêque d'Angers. 1 beau vol. in-18 Jésus de 296 pages. Prix : 3 francs.

**Conférences sur les Béatitudes évangéliques**, par Mgr Landriot; 2<sup>e</sup> édition. 2 vol. de in-58 et 326 pages. Prix : 6 francs.

**Conférences sur la culture chrétienne de l'âme** (*Promenades autour de mon jardin*, par le même); 3<sup>e</sup> édition, 1 fort et beau vol. in-12 d'environ vii-460 pages. Prix : 3 fr. 50).

**Conférences sur les Péchés de la Langue et de la Jalousie dans la Vie des femmes**, par le même. 1 fort vol. in-12 de vii-387 pages. Prix : 3 francs.

**Conférences sur l'Oraison dominicale**, par le même. 1 vol. in-12 de 430 pages. Prix : 3 francs.



**L'Esprit-Saint, Dons et symboles.** Conférences prêchées en tournées de confirmation, par le même. 1 fort vol. in-12 de vii-480 pages. Prix : 3 fr. 50.

**Le Paradis sur Terre, ou le Mystère eucharistique,** expliqué au point de vue dogmatique, liturgique, ascétique et moral, en 60 discours pouvant servir d'instructions de lectures pieuses et de sujets de méditation, par l'abbé Rolland, du clergé de Langres. 1 fort vol. in-12, de 521 pages. Prix : 3 francs.

## II

Pour la prédication usuelle :

**Manuel de Prédication populaire,** par M. H.-C.A. Juge, missionnaire apostolique. 2 beaux vol. in-12, de 460 pages et vi-464 pages. Prix : 6 francs.

*Sommaire du 1<sup>er</sup> volume.* Symbole. — Commandements de Dieu. — Préceptes de l'Eglise. — Prières. — Sacrements.

*Sommaire du 2<sup>e</sup> volume.* Mission ou retraite. — Première Communion. — Mois de Marie et Fêtes de la sainte Vierge. — Adoration perpétuelle. — Sujets divers.

**Grand Sermonnaire,** nouveau et complet, méthodique et suivi, contenant tous les sujets de la *Chaire Catholique*. Discours, sermons, homélies. Allocutions, conférences, exhortations, panégyrique, instructions, cours substantiels et pratiques, par M. l'abbé Maistre, chanoine honoraire, auteur de la *Grande Christologie*. 1 beau et fort vol. in-8<sup>e</sup> de ix-638 pages. Prix : 7 fr. 50.  
2 beaux et forts volumes in-8<sup>e</sup>. Prix, chacun, 7 fr. 50

**Catéchèses,** homélies sur les Evangiles et les Epîtres des Dimanches et des Fêtes, des Fêtes et des Vigiles de l'année chrétienne, par Monsieur l'abbé Regnaud, auteur de la *Somme du Catéchiste*. 2 vol. in-12, de 711 et 720 pages. Prix de chaque volume, 4 francs; par poste : 5 francs.

**Instructions dogmatiques et morales,** destinées à être lues au peuple, les Dimanches et les jours de Fêtes, et rédigées par ordre de S. Em. le cardinal Cosme, archevêque de Pise; traduit de l'italien par l'abbé Aug. Onclair. 1 vol. in-8<sup>e</sup>. Prix : 4 francs.

**Instructions dominicales de l'Ami du clergé,** par M. l'abbé Rolland, du diocèse de Langres. — 1 beau volume in-12. Prix : 3 fr.

**Sermons de saint François de Sales,** formant les tomes IV et V des *Œuvres complètes du Saint*, édition Palmé, publiée sous le patronage de Mgr de Ségur, et recommandées par plusieurs évêques. — 3 forts volumes in-12. Prix : 10 fr.

Ces trois volumes traitent de toute l'année ecclésiastique et des principales fêtes de la sainte Vierge. — Le premier contient le *Traité de la Prédication*, par saint François de Sales.

## III

Pour des spécialités d'auditoires et divers sujets de circonstance :

**Sermons à des religieuses,** par Mgr Landriot. — 1 fort vol. in-12 de 500 pages. Prix : 4 francs.

**Retraite préparatoire à la Première Communion et instructions pour le Grand Jour,** d'après les Prédicateurs contemporains, avec préface et traits historiques, par l'abbé Pluot, directeur de l'*Enseignement catholique*, etc. 1 beau vol. in-12 de xvii-460 pages. Prix : 3 fr.

**Retraite pascalle,** d'après les Prédicateurs contemporains, par le même. 1 beau vol. in-12. Prix : 3 fr.

## IV

Comme guides de l'orateur en chaire et du confesseur au saint tribunal :

**Le Prédicateur, ou Examen,** d'après l'Ecriture, les Conciles et les Saints Pères, de ce qu'il doit être et de ce qu'il doit dire, dédié à Mgr l'Archevêque de Paris. 1 vol. in-12 de xv-404 pages. Prix : 2 fr.

**Le Prêtre confesseur et jurisconsulte,** *Grand traité des contrats, expliqué aux élèves du Collège romain*, par le R. P. Gury, S.J., et commenté avec les textes des jurisconsultes français les plus éminents. — 3 volumes in-8<sup>e</sup>, de xv-324, 532 et 237 pages. Prix : 15 fr.

**Le Saint Rosaire,** superbe chromolithographie, imitation parfaite de la peinture. Hauteur : 70 centimètres; largeur : 51 centimètres.

La composition du Saint Rosaire en un tableau a été commencée dès l'apparition de la première encyclique de N. S. P. le Pape Léon XIII, et les planches étaient près d'être terminées, lorsque parut la deuxième lettre encyclique, insistant de nouveau sur la pratique de la pieuse dévotion du Saint Rosaire. Ces tableaux ont été édités sous le haut patronage des sommités du clergé, avec le concours d'artistes d'un talent reconnu.

En haut et en frontispice, une superbe composition, la glorification de la très sainte Vierge qui, assise, écrase la tête du serpent. Elle est entourée d'un groupe d'archanges, de chérubins, de séraphins et d'anges qui chantent et contemplant la gloire de la Reine du Rosaire. A gauche, les docteurs de l'Eglise; à droite, les quatre évangélistes. Au milieu, comme motif principal, dans un grand médaillon entouré du Rosaire, saint Dominique le reçoit des mains de la très sainte Vierge. Dans les quatre angles, quatre compositions allégoriques représentant le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et le *Gloria*. Tout autour les quinze mystères en autant de petits tableaux; au-dessous le portrait de S. S. Léon XIII, les clefs de saint Pierre et les armes de N. T. S. P. le Pape. Le tout entouré d'un cadre de style romain.

**Le Chemin de croix dans la Famille,** superbe chromolithographie. Hauteur : 70 centimètres; largeur : 51 centimètres.

On possède chez soi des tableaux religieux, un Christ, une statue de la sainte Vierge, l'image du saint dont on aime à solliciter la puissante intercession.

Mais il restait une lacune à combler.

(Voir la suite à l'avant-dernière page.)

## PRÉDICATION

POUR LE 22<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE :  
LES SACREMENTS (ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS ET  
NOMBRE)

Et misericordia tua subse-  
quetur me omnibus diebus  
vitæ meæ. (Ps. xlii, 6.)

Naaman, général de l'armée du roi de Syrie, était puissant et en grand honneur auprès de son maître; il était vaillant et riche, mais il était affligé de la terrible maladie de la lèpre. Sur un conseil qu'on lui donna, il alla trouver le prophète Elisée, et étant venu avec ses chevaux et ses chariots, il se tint à la porte du serviteur de Dieu. Elisée lui envoya un messenger pour lui dire : « Allez vous laver sept fois dans le Jourdain et votre chair sera guérie et deviendra nette. » Naaman, tout fâché, se retirait en disant : « Je croyais qu'il viendrait me trouver, et que, se tenant debout, il invoquerait le nom du Seigneur son Dieu, qu'il toucherait de sa main ma lèpre et qu'il me guérirait. N'avons-nous pas des fleuves meilleurs que le Jourdain? » Et comme il s'en allait, ses serviteurs lui dirent : « Père, quand le prophète vous aurait ordonné quelque chose de très difficile, vous auriez dû néanmoins le faire; combien donc devez-vous plutôt lui obéir, lorsqu'il vous dit de vous laver! » Il descendit et se lava sept fois dans le Jourdain selon que l'homme de Dieu le lui avait ordonné, et il se trouva guéri. — Voilà, chrétiens, une vive peinture de la nature de nos sacrements. Dans notre dernière conférence, je vous en ai dit l'excellence, aujourd'hui je vous parlerai de leurs éléments constitutifs et de leur nombre, et dans une prochaine instruction dominicale je vous expliquerai les effets qu'ils produisent : tout cela est admirablement figuré dans le trait biblique que je viens de citer.

## I

Et d'abord quels sont les éléments constitutifs des sacrements, sans lesquels ils ne peuvent exister? Je laisse la parole à un moderne commentateur de saint Thomas<sup>1</sup>.

Qu'y a-t-il dans le Christ? Il y a l'homme; il y a le Verbe; il y a l'union de l'homme et du Verbe qui ne forment qu'un seul et même Christ. Qu'y a-t-il dans le chrétien? Il y a l'homme; il y a l'élément divin, qui est une participation au Verbe; il y a l'union de l'homme et de l'élément divin, qui ne forment qu'un seul et même chrétien. Cela établi, je dirai : si le Christ, qui doit nous communiquer la grâce, est constitué de deux principes et de leur union; si le chrétien, à qui la grâce doit être communiquée, est composé de deux principes et de leur union, n'est-il pas naturel que le sacrement, par lequel la grâce est communiquée du Christ à l'homme, soit constitué de deux principes et de leur union? N'est-il pas

naturel que ces deux principes soient, d'un côté, un signe *visible* et *sensible* qui représente l'humanité de Jésus-Christ, c'est-à-dire le Verbe en tant qu'il est devenu visible et sensible, et, de l'autre, une *parole* qui représente le Verbe, c'est-à-dire la Parole éternelle et substantielle? N'est-il pas naturel que cette matière et cette forme soient unies, pour que la grâce soit produite, attendu que le Christ n'est la source de la grâce que par suite de l'union du Verbe avec l'humanité? N'est-il pas naturel qu'elles soient unies par un homme, puisque Dieu gouverne l'homme par l'homme et que, d'un autre côté, les sacrements exigeant des dispositions intérieures de la part de celui qui les reçoit, il est nécessaire d'instruire, de purifier, de préparer ceux qui ont le désir ou le devoir d'y recourir.

Aussi bien, il y a trois éléments absolument indispensables pour confectionner tout sacrement : la *matière*, c'est-à-dire les choses ou les actes extérieurs dont on se sert pour faire un sacrement, comme l'eau dans le Baptême, la confession douloureuse des péchés dans la Pénitence; la *forme*, c'est-à-dire les paroles que le ministre prononce en appliquant la matière et en ayant l'*intention* ou la volonté de faire tel sacrement ou tout au moins de faire ce que l'Eglise fait par le moyen de ces rites.

Admirez encore ici la sagesse de N.-S. pour fixer la *matière* de ses sacrements, il fait choix de ce que la nature a de plus riche, de plus glorieux, de plus substantiel, de plus usuel et en même temps de plus significatif : l'eau, l'huile, le pain, le vin, etc... Ainsi, d'un côté, tout naît dans l'élément humide, dans l'eau; de l'autre, le rapport entre la netteté du corps et la netteté de l'âme est si frappante, qu'on a toujours fait des ablutions religieuses : dès lors l'application de l'eau n'était-elle pas indiquée comme le sacrement, le signe naturel de la régénération et de la purification de l'âme? L'huile fortifie, adoucit et guérit, elle a toujours été un symbole de douceur et de force : Notre-Seigneur en oindra ses soldats, s'ils combattent dans la vie, par la confirmation; s'ils combattent l'extrême combat de l'agonie, par l'extrême-onction. L'autorité et la puissance sont presque toujours conférées par l'imposition des mains, qui semble ne faire de l'êlu qui reçoit le pouvoir qu'un prolongement et comme le bras de l'instituteur qui le donne : voyant cela, Notre-Seigneur transmettra son divin pouvoir à ses prêtres par l'imposition des mains et la tradition des instruments de leur ministère. Participer ensemble à la chair des victimes a toujours été regardé comme un signe sacré d'union fraternelle et de réconciliation avec le ciel : qui l'eût pu penser? Notre-Seigneur adoptera ce signe, il fera communier les chrétiens à la chair de leur sacrifice, principe de vie divine, gage adorable de la charité qui ne les unit à Dieu qu'à la condition de les unir entre eux. Quoi de plus solennel que la Justice parmi les hommes? Notre-Seigneur en

<sup>1</sup> Berseaux : la science sacrée.



prend les formes essentielles, et en fait le signe du jugement de miséricorde qu'il exercera sur les âmes en la personne de ses prêtres. Pour exprimer la grâce d'amour, de force, de dévouement et de support mutuel dont ont besoin les époux, quel signe plus parfait et plus expressif que leur union même à son premier jour, et le don qu'ils se sont fait l'un à l'autre de toute leur personne? Eh bien! c'est cette union, c'est le mariage même que Notre-Seigneur a choisi pour être le signe de la grâce du mariage, en l'élevant à la dignité de sacrement <sup>1</sup>. Et pour mettre davantage en lumière la signification de la *matière* sacramentelle, Notre-Seigneur a voulu que des paroles y fussent ajoutées : c'est la *forme*. Les paroles sont de tous les signes les plus expressifs. S'il n'y en avait point dans les sacrements, il serait difficile de déterminer ce que représente la matière elle-même. L'eau, par exemple, est aussi propre à rafraîchir qu'à purifier : elle peut donc exprimer également l'un ou l'autre de ces effets; et si dans le baptême, la forme ne venait pas préciser la signification, l'esprit serait hésitant sur la grâce conférée par le signe sensible de l'eau.

Enfin, pour produire la grâce par les sacrements, le Sauveur a voulu l'action d'un *ministre* qui joignit la matière à la forme, et le constituât dans l'être sacramentel. O homme, ô prêtre, que ta dignité est grande, tu participes à une opération sublime, la sanctification des âmes, œuvre incomparable, qui est infiniment supérieure à tous les grands ouvrages de la création. Quand Dieu, dit éloquentement saint Jean Chrysostome, créa l'homme et les éléments, quand il suspendit le soleil et les autres astres au firmament, quand il émailla la terre de la diversité des fleurs qui ornent notre séjour, s'il vous eût fait l'honneur de se servir de vous comme de l'instrument de ses opérations, c'eût été pour vous une grande faveur! Il a fait immensément plus! Qu'est-ce qui est plus précieux de la splendeur du soleil ou de la lumière de la foi? Celle-ci assurément. Or Dieu s'est servi des prêtres, non pour allumer le flambeau du monde, mais pour faire briller dans les âmes la lumière de la religion; il les a employés non à attacher des planètes au firmament, mais à fixer les dons du Saint-Esprit dans les cœurs, non à émailler la terre d'une belle variété de fleurs, mais à enrichir les fidèles de la riche variété des vertus surnaturelles. Certainement la coopération aux mystères de la sanctification des âmes par les sacrements est le plus grand honneur que le Créateur ait pu faire à sa créature! Grâces en soient rendues à Dieu à jamais!

## II

Vous connaissez, chrétiens, les éléments qui constituent les sacrements, passons maintenant à notre seconde pensée.

Les sacrements sont au nombre de sept. C'est

une vérité de foi définie contre les protestants. « Si quelqu'un, dit le concile de Trente, affirme que les sacrements de la loi nouvelle... sont plus ou moins de sept, savoir : le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, l'ordre et le mariage; ou bien que quelqu'un de ces sept sacrements n'est pas vraiment et proprement un sacrement, qu'il soit anathème. »

Ces sacrements ont été institués par Notre-Seigneur lui-même. Ils sont indiqués dans l'Evangile. L'Eglise peut montrer par le texte sacré le Christ ordonnant à ses apôtres de baptiser les nations « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit; » promettant cet Esprit à tous ceux qui devaient croire en lui; transformant le pain et le vin en son corps et en son sang, et disant à ses apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi; » leur donnant le pouvoir de remettre les péchés; les envoyant dans les villes et les bourgades de la Judée annoncer l'Evangile du salut et oindre les infirmes pour les guérir; les choisissant comme les ministres de sa parole et de sa grâce, et sanctifiant les noces par sa présence. Mais ce n'est qu'après sa résurrection, dans ses fréquentes apparitions à ses apôtres, qu'il régla définitivement le code sacramentaire.

Quand le Sauveur est monté au ciel, les apôtres mettent en pratique la doctrine du Maître et distribue la grâce par les signes augustes du divin septenaire. Ils baptisent, ils confirment, ils consacrent et distribuent l'Eucharistie, ils recueillent les aveux des pécheurs qu'ils absolvent, ils oignent les infirmes, ils ordonnent des ministres sacrés, ils proclament la sainteté des noces chrétiennes qu'ils bénissent; et cela non point en leur nom, mais au nom du Christ. Nous sommes, disent-ils, par la bouche de saint Paul, non les auteurs, mais les *MINISTRES* et les *DISPENSATEURS* des grâces du Sauveur Jésus, « *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei.* »

Les sept sacrements sont connus, nommés, célébrés par toute l'antiquité chrétienne et tous les auteurs ecclésiastiques. Selon les circonstances, à chaque siècle, sur chacun d'eux, les saints docteurs disent des paroles qui confondent les sectateurs de Luther et de Calvin. Les schismatiques orientaux eux-mêmes, depuis longtemps séparés de l'Eglise de Rome, ont conservé intacte la tradition chrétienne sur ce point fondamental. Ici, les eucologes grecs et arméniens sont d'accord avec les plus vieux sacramentaires des Latins. Et quand le protestantisme essaya de faire adopter aux patriarches de Constantinople la confession hérétique d'Augsboarg, l'un d'eux, Jérémie, lui répondit : « Il y a dans l'Eglise de Dieu sept sacrements, ni plus, ni moins! » S'il triompha un instant des viles complaisances de l'intrus Cyrille Lucar, elles aboutirent bientôt à la complète déroute de ses intrigues, car elles provoquèrent cette solennelle protestation du

<sup>1</sup> Le Clercq, *Théologie du catéchiste*.

synode de Jérusalem : « Anathème à Cyrille Lucar, le fabricant du nouveau dogme ! Anathème au menteur, qui prétend qu'il n'y a pas sept sacrements institués par Jésus-Christ, transmis par les Apôtres et consacrés par la perpétuelle pratique de l'Eglise. »

Parmi ces sept sacrements, chacun a une excellence particulière. La prééminence du Baptême, dit Faber, consiste en ce qu'il remet le péché originel et les peines qui lui sont dues, et qu'il est pour ainsi dire la porte des autres sacrements. La prééminence de la Confirmation consiste dans l'étendue des secours de grâce actuelle qu'elle apporte avec elle, comme nous le voyons dans l'accroissement de vie chrétienne, dans la force qu'elle a conférée aux apôtres, force que ne leur avait pas donnée l'Eucharistie. Le sacrement de Pénitence peut réclamer et le privilège d'être le plus nécessaire de tous les sacrements à ceux qui ont été baptisés, et le pouvoir de remettre le péché mortel réitéré, ce que ne peut faire le baptême. L'Extrême Onction a une puissance particulière pour calmer les alarmes de la mort, effacer les restes des fautes, et rendre même la santé aux malades. L'excellence de l'Ordre consiste en ce qu'il établit les hommes dans la condition sublime de serviteurs dans la maison de Jésus-Christ. La gloire propre du Mariage, c'est qu'il est la figure de l'union de Notre-Seigneur avec l'Eglise. La prééminence de l'Eucharistie réside, comme le dit saint Thomas, dans sa substance même. Ce sacrement est, pour ainsi dire, le sacrement de tous les autres : il est leur centre, leur fin, leur harmonie. Tous existent à cause de lui, et tous sont soumis à sa merveilleuse suprématie.

Toutefois, il faut le remarquer, si on les compare les uns aux autres, tout en étant chacun en particulier très auguste, les sacrements sous certains rapports, n'ont pas la même valeur. Au point de vue de la nécessité c'est le Baptême qui est le premier, parce que sans lui on ne peut aller au ciel, ni recevoir les autres sacrements. Sous le rapport du ministre la Confirmation et l'Ordre occupent le premier rang parce qu'ils ne peuvent être conférés que par l'évêque. Quant à la dignité intrinsèque aucun ne peut être comparé à l'Eucharistie qui donne non-seulement la grâce, mais l'Auteur même de la grâce. Si l'on considère la signification, le plus remarquable est le Mariage qui représente l'union de J.-C. et de l'Eglise. Si l'on regarde la facilité pour les recevoir, le plus facile est l'Extrême-Onction. Aucun d'autre part, n'est plus nécessaire à l'Eglise que l'Ordre, et et aux chrétiens qui ont péché que la Pénitence.

Mais, dira-t-on, pourquoi J.-C. a-t-il institué sept sacrements ? On peut répondre que c'est avant tout parce qu'il l'a voulu, puisqu'il est le maître. On peut dire qu'il l'a voulu pour conformer l'ordre de la grâce à celui de la nature. Il faut sept choses pour qu'un homme puisse vivre

de la vie individuelle et de la vie sociale : il faut qu'il naisse, qu'il grandisse, qu'il se nourrisse ; s'il est malade il faut qu'il ait des remèdes pour se guérir et se fortifier ; d'autre part les individus sont réunis en société par le pouvoir et perpétués dans leur espèce par le mariage. De même en est-il pour le surnaturel. L'homme naît à la vie de la grâce par le Baptême, il y croît par la Confirmation, il s'y nourrit par l'Eucharistie, il s'y guérit par la Pénitence et l'Extrême-Onction ; l'Ordre donne des chefs à l'Eglise, et le Mariage sanctifie l'origine et assure l'incessant renouvellement des membres de la société chrétienne. Ajoutons que le nombre sept est un nombre sacré : témoin les sept jours de la création, les sept grandes solennités du Judaïsme, les sept branches du chandelier de l'arche d'alliance, les sept colonnes du temple de la Sagesse, les sept trompettes du Jubilé, les sept étoiles de l'Apocalypse, les sept sceaux du livre de vie.

Un saint docteur dit que l'Octave, le chiffre huitième, est la perfection, *Octava perfectio est*. Nous y arrivons par le bon emploi du céleste septenaire, qui est rempli des grâces les plus abondantes, comme nous le verrons, dans une prochaine instruction dominicale. En attendant témoignons notre reconnaissance au Seigneur pour l'institution des sacrements, par lesquels il nous éclaire, nous fortifie, nous réjouit, nous sanctifie à tous les âges de notre vie. Amen !

## CONGRÉGATIONS ROMAINES <sup>1</sup>

### S. Congrégation du Concile.

Les chanoines, à l'exception du curé et du pénitencier ne peuvent entendre les confessions penant les offices et compter pour présents au chœur. Celui qui a la présidence du Chapitre ne peut, de son autorité, leur en accorder la permission. Cependant on accorde permission de suivre la coutume pour un temps.

ARIANEN

CANONICORUM SS. CONFSSIONES EXCIPIENTIUM

Die 24 januarii 1885.

Per summaria precurum.

COMPENDIUM FACTI. Hujus Diocesis Vicarius generalis exposuit : sese, primum obtinendo locum in Capitulo Ecclesiæ Cathedralis, solere canonicis concedere facultatem discedendi a choro ut audiant tempore divinorum officiorum confessiones fidelium a quibus requiruntur, idque sive habeatur populi concursus, sive non. Quocirca, duo querere a S. C. C. nempe, utrum tam ipse quam canonici, qui tempore divinorum officiorum sacras Confessiones audierunt, tutâ cons-

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



cientia possint sibi retinere integros suarum præbendarum fructus; cum hi solis quotidianis distributionibus constent, et utrum in posterum tum ipse, tum ipsius in dignitate successores supradictam facultatem canonicis concedere valeant.

RESOLUTIO. Sacra Congregatio Concilii re cognita sub die 24 januarii 1885 respondere censuit : *Attentis peculiaribus adjunctis, pro gratia satisfactionis et condonationis quoad præteritum. Quoad futuram vero pro gratia ad quinquennium, ita tamen ut damnum servitio non obveniat, facto verbo cum SSmo.*

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Saint Nicolas, patron ou titulaire d'une maison religieuse, tombe cette année le second dimanche de l'Avent, et par conséquent simplifié.

Je vous demande : 1° ce que peut faire où doit faire cette communauté, cette année, pour le fêter ?

2° Si le prêtre qui dessert cette chapelle, doit mettre saint Nicolas à l'oraison *A cunctis* et en faire mémoire aux suffrages de l'Office, ou si dans les deux cas, il doit mettre le nom du patron de la paroisse où est située cette communauté ?

R. — Les communautés religieuses n'ont pas de patron de lieu. Car les rubriques et les décrets ne leur en assignent pas. Elles n'ont pas d'autre patron de lieu que celui de la ville ou du village sur lequel elles ont domicile. De ce chef donc, elles n'ont pas d'Office particulier à célébrer. Elles doivent simplement chanter la messe du second dimanche de l'Avent, avec mémoire de saint Nicolas, etc.

Mais ces communautés ne doivent-elles pas célébrer la fête de saint Nicolas comme patron d'église ? Cette question est très difficile. Pour plus de clarté nous répondons par les affirmations suivantes :

1° Les chapelles publiques ont un vocable jouissant de tous les droits liturgiques. Dans ce cas, le vocable doit être célébré sous le grade de première classe avec octave. Voyez donc si votre chapelle est publique. Vous savez qu'une chapelle est publique lorsque l'autorité diocésaine a déclaré que le peuple y avait libre accès ; il ne suffirait pas que les maîtres de la maison ouvrirent bénévolement les portes de la chapelle.

2° Les chapelles qui ne sont pas proprement publiques, par exemple les chapelles d'hôpitaux et autres qui sont destinées seulement à certaines classes de personnes, et qui ne sont pas consacrées, n'ont pas de vocables jouissant des droits liturgiques. Par conséquent on n'en dit ni l'Office, ni la messe. On n'en fait pas non plus mention dans l'oraison *A cunctis* ni aux suffrages.

Mais en serait-il de même si ces chapelles semi-publiques étaient consacrées ? De la chapelle d'un séminaire, on doit célébrer le titulaire et

l'anniversaire de la Dédicace sous le grade de première classe avec octave ; en voici la preuve. Au grand séminaire de Montréal on célébrait depuis quatorze ans la fête du titulaire de la chapelle ainsi que l'anniversaire de la Dédicace. Un doute survint. La célébration de ces deux fêtes est-elle légitime ? Non peut-être, car la porte de cette chapelle ne s'ouvre pas indistinctement aux étrangers. L'évêque consulta la sacrée Congrégation des rites, et obtint la réponse suivante :

Attendu que cet oratoire a été vraiment consacré, et non simplement béni, on doit célébrer la fête du saint titulaire et de la Dédicace.

C'est là une décision très grave, et certes les décisions antérieures de la sacrée Congrégation ne nous auraient pas autorisé à donner une solution aussi nette. Voilà pourquoi nous tenons à donner intégralement le texte de ce décret :

« RR. DD. Episcopus N. S. R. C. exposuit oratorium principale majoris Seminarii Sui diocessani, formam ecclesiæ præ se ferens, quatuordecim abhinc annis consecratum fuisse; ex quo tempore, non solum singulis per annum dominicis festisque diebus, officia liturgica solemniter in eo cantari consueverunt, adstante et cooperante clericorum cœtu, se etiam festum titolare, et Anniversarium Dedicationis ejusdem oratorii, sub ritu duplici primæ classis cum octava quotannis ab omnibus sacerdotibus, diaconis et subdiaconis eidem seminario adscriptis, approbante Ordinario, fuerunt celebrata. Nuper vero cum in dubium vocata sit legitimas celebrationis, utriusque præfatæ festivitatis, eo quod extraneis non pateat indiscriminatim ejusdem oratorii janua, ac proinde, juxta nonnullos, illud recensendum videatur inter oratoria privata, de quorum Titulari ac Dedicatione nemini licet Officium celebrare, ab eadem S. R. Congregatione ipse RR. Episcopus declarari postulavit : Utrum ab initio recte fuerit introducta celebratio festi Titularis et Dedicationis supradicti Oratorii ?

« Et S. R. C. ad relationem subscripti Secretarii accurate repensata, sic declarare censuit :

« Dummodo reapse oratorium fuerit consecratum, et non simpliciter benedictum, celebrandum esse festum tam sancti Titularis quam Dedicationis. Die 29 nov. 1878. »

Ainsi, une chapelle de grand séminaire qui est consacrée, quoique non ouverte indistinctement au public, doit célébrer la fête du vocable et de la Dédicace.

Ce décret de 1878, relatif aux séminaires, est très important, en ce qu'il donne une solution dans une matière jusqu'à présent très discutée.

Voilà pour les séminaires dont la chapelle est consacrée.

En est-il de même pour les chapelles consacrées des autres établissements semi-publics, par exemple pour les hôpitaux, ouvriers, conservatoires, etc. ? Le décret précité ne le dit pas. Nous n'osons pas décider. Peut-être l'Eglise n'accorde cette faveur qu'aux établissements où les Offices liturgi-



ques se font solennellement et régulièrement. Pourquoi imposer la fête d'un titulaire avec octave, et d'une Dédicace de chapelle également avec octave, dans les établissements où les Offices ne sont pas célébrés solennellement et où les maîtres ne disent pas de Bréviaire? Quoiqu'il en soit, la question n'est pas décidée.

3° Les chapelles domestiques n'ont pas de vocables liturgiques, parce qu'elles ne sont pas publiques, mais qu'elles sont seulement destinées à la commodité d'une famille.

4° On doit nommer, dans l'oraison *A cunctis*, le titulaire de l'église ou chapelle où l'on célèbre, et non le patron du lieu où est située cette église ou chapelle. Cependant on devrait nommer ce patron de lieu si l'église ou chapelle publique où l'on célèbre n'avait pas de titulaire.

5° On doit, dans les suffrages, nommer le titulaire de l'église ou chapelle publique.

Voilà les principes qui doivent vous guider dans la solution du cas, qui nous est présenté d'une manière trop vague.

Si les règles que nous venons de rappeler ne vous suffisent pas, nous vous prions de mieux préciser le cas et les circonstances. Il importerait aussi que nous sachions si votre communauté est tenue au chœur ou non, si elle a, ou non, la coutume de célébrer la fête du titulaire, de prononcer le nom du titulaire dans l'oraison *A cunctis*, et d'en faire le suffrage.

Q. — Je m'empresse à vous accuser réception de votre réponse à ma dernière consultation<sup>1</sup>. Cette réponse m'a en général, pleinement satisfait, et je vous en remercie vivement et vous félicite. Cependant je me permettrai de vous exprimer mes doutes au sujet de quelques-uns des points de votre docte réponse, doutes que je vous prie de tenir en considération et de résoudre dans un prochain numéro de votre estimable journal.

1° La raison pour laquelle vous jugez qu'un prêtre latin ne peut, même dans une extrême nécessité, célébrer la messe avec du pain fermenté, me paraît très étrange (pardonnez-moi le mot) quoique fondée sur l'autorité de saint Liguori. Car je ne comprends pas du tout en quoi consisterait l'irrégularité du célébrant latin qui emploie le pain fermenté. Est-ce la qualité du pain qui rend son emploi un acte d'irrégularité? Dans ce cas tous les prêtres orientaux commettraient tous les jours de l'irrégularité, ainsi que tous les prêtres occidentaux eux-mêmes d'il y a huit siècles.

Est-ce la dérogation à la loi de l'Eglise? Mais les plus rigoureuses et les plus graves lois de l'Eglise sont transgressées dans les cas d'extrême nécessité sans qu'il s'en suive aucun acte d'irrégularité. Si vous n'aviez pas donc, le courage de faire, comme docteurs compétents, quelque restriction ou adoucissement à l'expression du saint docteur dont l'autorité dans pareilles questions est décisive sans contestation, mais dont les opinions peuvent être toujours examinées à la lumière de la raison théologique, si vous n'avez pas eu, dis-je, un pareil courage, il convenait au moins que vous expliquassiez le sentiment de saint Alphonse de manière à le rendre moins choquant aux oreilles des prêtres orientaux.

2° Il paraît que vous n'avez pas bien saisi le sens de la 6<sup>e</sup> question de ma consultation, car elle parle très clairement de la « validité » d'un mariage pour ainsi dire habituel non précédé d'un contrat formel, et vous, dans votre

réponse, vous ne parlez que de la licéité, que personne ne soutient, des mariages clandestins. La question est donc de savoir si deux personnes qui voulant s'épouser et s'étant rendues chez le curé avec des « amis » pour célébrer leur mariage sans pouvoir le faire ou à cause du refus du curé ou pour d'autre motif, retournent à la maison et cohabitent maritalement sans autre formalité, sont censées d'être en état de vrai et légitime mariage. Voilà la question à laquelle je vous prie de nouveau de répondre avec votre capacité si bien connue. N'oubliez pas qu'il s'agit de pays où le décret *Tametsi* n'a pas été promulgué.

3° Vous avez trouvé du mystère dans le point septième qui est très clair et n'admet aucun équivoque. Voici de quoi il s'agit en d'autres termes : Dans les églises orientales la nomination de l'évêque diocésain dans le service public ecclésiastique est faite souvent à haute voix soit par le célébrant, soit par les clercs. Or, dans le cas qu'un évêque étranger se trouverait présent à un pareil service, soit comme célébrant, soit comme simple assistant, est-il permis aux clercs de nommer cet évêque après l'évêque diocésain?

4° Votre solution de l'avant-dernier doute, est excellente et parfaitement conforme à l'opinion que j'ai défendue contre un certain juriste, d'ailleurs bien distingué en savoir et en dignité, et dont la seule raison contre mon opinion était que le Saint-Siège, lorsque il veut accorder la faculté de dispenser dans les empêchements de parenté au 4<sup>e</sup> degré, aussi bien qu'au 3<sup>e</sup>, il nomme ordinairement les deux degrés expressément, ce qui prouverait selon lui, lui, qu'il ne vaut pas la règle de *l'inclusio parvi in maiore*.

Quoiqu'il en soit, *quid juris*, si le pape en accordant la faculté de dispenser en 4<sup>e</sup> gradu n'exclut pas expressément le cas *mixtum cum 3*, ou, in 3<sup>e</sup> gradu le cas *mixtum cum 2*?

4° Votre doctrine au sujet du jeûne prescrit pour la sainte communion, est trop rigide. J'avoue cependant que c'est la doctrine de tous les théologiens de l'Eglise occidentale. L'Eglise orientale est moins rigide sur ce point-là. Dans notre discipline la communion n'est pas prohibée après avoir mangé à quelque heure que ce soit de la nuit, pourvu qu'on ait dormi après avoir mangé. Dans les grandes fêtes on n'est pas privé, chez nous, du bonheur de la sainte Table si quelques gouttes d'eau ont été avalées par oubli ou involontairement. Cependant depuis quelque temps la discipline occidentale commence à prévaloir même chez nous.

Veuillez agréer, chers et honorables Messieurs, le renouvellement de mes vifs remerciements avec les hommages de haute estime avec lesquels je suis votre, etc.

X... archevêque de X...

R. — Nous remercions notre Révérendissime correspondant de ce qu'il veut bien nous soumettre ses observations. Elles sont pour nous très instructives en nous faisant mieux connaître la discipline et les usages des Eglises d'Orient. Nous y répondrons de notre mieux. Si, dans ce que nous affirmerons avec les théologiens latins, il se trouve quelque chose qui ne concorde pas avec la discipline des Eglises orientales, nous voulons avertir le lecteur qu'il n'entre pas dans notre esprit de condamner cette discipline ou simplement de la combattre : agir ainsi serait, de notre part, un manque d'égards pour nos frères d'Orient et une désobéissance au Souverain Pontife qui se réserve la décision des questions de cette importance.

Cela posé, nous répondons :

Ad I. Ce qui dans notre réponse pourrait paraître choquant aux oreilles des prêtres orientaux sera singulièrement adouci par une citation un



peu plus large du passage de saint Alphonse. Le S. Docteur estime que le motif de donner le viatique à un malade n'est pas assez important pour faire fléchir la loi qui commande au prêtre latin de consacrer du pain azyme. Mais il ne dit pas qu'il y ait irrévérence pour un latin à consacrer du pain fermenté quand la raison est suffisante. Ainsi il n'hésite pas à dire qu'un latin traversant un pays d'Eglise grecque peut consacrer du pain fermenté, comme un Grec traversant un pays latin peut consacrer du pain azyme, sans toutefois y être tenu (*Op. mor. l. VI, n° 203; Exam. ordinand. n° 97*).

Conséquemment la révérence à observer à l'égard du sacrement consiste à suivre la loi positive concernant l'usage du pain azyme quand il n'y a pas, pour s'en écarter, une raison suffisante.

On peut discuter si la nécessité de donner le viatique ne serait pas une raison suffisante. Mais quelle que soit la solution, il n'y aura rien dans les principes de S. Alphonse qui puisse choquer les oreilles les plus délicates.

Ad II. Nous pensions avoir suffisamment donné à entendre que le mariage était valide. Nous n'hésitons pas à l'affirmer très catégoriquement pour le cas où il y a, non pas une simple cohabitation matérielle et coupable, mais la volonté manifestée et acceptée de part et d'autre d'être vraiment mari et femme, lors même que le curé aurait refusé de se prêter à recevoir ce consentement mutuel, lors même que ce consentement aurait été donné hors de sa présence et sans témoins.

Même dans les pays où le décret *Tametsi* est en vigueur, le mariage serait valide si les époux, d'ailleurs habiles à contracter, se donnaient leur consentement mutuel devant le curé et les témoins qui refuseraient de l'accepter, mais qui pourtant saurait ce que font les époux.

Si le consentement mutuel n'avait pas été donné d'une manière explicite et en propres termes, la cohabitation dans les conditions exposées devrait le faire présumer. Mais on devrait s'enquérir soigneusement des paroles, des actes, des intentions, pour arriver à savoir si l'homme et la femme ont voulu se donner l'un à l'autre par un vrai mariage.

Ad III. L'ignorance où nous sommes des usages de l'Eglise grecque au sujet de cette nomination d'évêques dans les fonctions publiques ne nous permet pas de donner un avis motivé.

Dans l'Eglise latine, on ne doit nommer que l'évêque diocésain au Canon de la messe et l'on ne pourrait en nommer un autre, lors même qu'il serait présent, lors même qu'il officierait, comme cela peut avoir lieu dans les ordinations faites par un évêque autre que celui du diocèse.

Il en est de même dans le chant du Diacre au Samedi-Saint pour la bénédiction du cierge pascal.

Ad IV. Nous sommes heureux d'être en conformité de pensée avec Sa Grandeur. Pour la nouvelle question qu'Elle veut bien nous poser, nous répondons que, d'après tous les auteurs, quand les deux lignes collatérales sont inégales, le degré de parenté est celui de la ligne la plus longue. Lors donc qu'il y a, d'un côté, trois degrés, et de l'autre, quatre, la parenté est au quatrième degré. Donc le pouvoir de dispenser du quatrième degré permet de dispenser quand une ligne n'a que trois degrés et l'autre quatre.

Mais il y a exception pour le troisième degré quand l'une des deux lignes n'a que deux degrés, parce que le Saint-Siège a fait cette restriction. Et, comme telle est sa pratique ordinaire, on doit présumer toujours que la restriction existe, lors même qu'elle ne serait pas exprimée. Pour qu'on fût assuré qu'elle n'existe pas, il faudrait qu'il fût nettement exprimé dans l'Indult que l'on pourra dispenser du troisième, lors même qu'il atteindrait le deuxième.

Si donc l'Indult est donné pour le 4<sup>e</sup> degré sans réserver le cas où il atteint par un côté le troisième, on peut dispenser dans ce cas.

Si l'Indult est donné pour le 3<sup>e</sup>, sans la réserve du cas où il atteint par un côté le deuxième, et sans faire mention expresse que cette réserve est levée, on ne peut dispenser dans ce cas.

Ad V. Nous n'avons pu répondre autrement que par la règle de l'Eglise latine qui est, sur ce point, très stricte et très rigoureuse.

Il y a pourtant, même chez nous, non pas un adoucissement, mais une explication de la loi pour les cas suivants : si un reste de nourriture détaché des dents est avalé sans qu'on l'ait fait à dessein ; si quelques gouttes de l'eau avec laquelle on s'est lavé la bouche descendent avec la salive ; si quelques gouttes de pluie, quelques flocons de neige entrent dans la bouche et sont avalées sans qu'on y pense. Dans tous ces cas, le jeûne eucharistique n'est pas rompu, parce qu'il manque quelqu'une des conditions nécessaires.

La discipline orientale pourrait bien n'être pas sans inconvénient. Evidemment la foi des fidèles et la sagesse des Pasteurs les font éviter. Peut-être cet usage s'est-il introduit petit à petit par suite de la difficulté où l'on pouvait être, à défaut d'horloges, pour savoir si l'on était en-deçà ou au-delà du milieu de la nuit.

Q. — Vous dites à la page 30 du dernier n° de votre journal : « *Si occurrat ut Patronus. Alii si in dicto kalendario descripti sint sub officio duplici minori, non tamen alicujus Ecclesie doctoris, vel semiduplicis de eis nihil fit.* Et moi, je ne sais si j'ai plus de malheur qu'un autre ; j'ai lu depuis plus d'un an dans tous les exemplaires des rubriques réformées qui me sont tombés sous les yeux, et je lis encore aujourd'hui dans le Breviaire avec rubriques nouvelles que je me suis payé il y a moins de deux mois, à l'article que vous citez : « *de eis fit commemoratio in utrisque vesperis et laudibus juxta rubricas.* »

Je sais bien que dans ces rubriques réformées titre ix, de *commemorationibus*, n° 7, on excepte les doubles de première classe dans lesquels on ne fait rien des doubles et

semidoubles simplifiés, et que la fête du patron ou titulaire est double de première classe ; mais cela ne m'empêche pas de croire que les deux rubriques ne se contredisent pas : que l'une formule la règle et l'autre l'exception. On peut en effet aux doubles de première classe ne rien faire d'autout d'un double ou semidouble simplifié, cela n'arrivera qu'une fois sur cinq ou six ans, suivant que la même lettre dominicale reviendra ; mais quand il s'agit d'un *socius* de patron ou titulaire, double ou semidouble, si on n'en fait rien d'autout ce sera tous les ans ; ce *socius* disparaîtra de la liturgie.

Si votre version *nihil fit* est la dernière copie des rubriques réformées il me semble que ce *socius* aurait droit alors à être transféré, comme le double ou semidouble occurrent avec le jour octaval ad sedem fixam.

R. — Notre version : *nihil fit*, est vraiment la dernière correction des rubriques réformées ; et les rubriques que vous avez achetées récemment sont les vieilles rubriques ; elles sont défectueuses et doivent être corrigées.

Par conséquent, vous devez célébrer votre fête patronale, saint Vincent, sous le grade de première classe avec octave.

Quant à saint Anastase, qui lui est associé dans le calendrier, il doit être omis.

Je sais bien que quelques-uns essaient de le contester. Ils ne comprennent pas : 1° comment on pourrait omettre une fête semi-double ; 2° ils nous objectent un décret pour Cologne, porté l'année dernière ; 3° ils nous rappellent aussi une réponse que nous avons faite dans l'*Ami du Clergé*, et dans laquelle nous disions que les fêtes doubles, perpétuellement empêchées, devaient être transférées.

Voici notre réponse à ces diverses objections : 1° Il n'est pas étonnant qu'on puisse omettre une fête semi-double, puisque le Bref *Nullo unquam tempore* omet même les fêtes doubles.

D'ailleurs les nouvelles rubriques qui se trouvent après la table des occurrences sont très formelles : les saints, associés à un patron ou titulaire d'église, sont omis, s'ils sont simples, et même s'ils sont semi-doubles, ou doubles mineurs ; ils n'ont droit d'être transférés que s'ils sont docteurs, ou doubles majeurs ou au dessus.

« Si occurat ut patronus, vel titulus ecclesiæ descriptus sit eodem die in calendario cum aliis sanctis, in ea ecclesia fit tantum de patrono vel titulari. Alii si in dicto calendario descripti sint sub officio duplici minori, non tamen alienius ecclesiæ doctoris, vel semi-duplici, *de eis nihil fit*. Si autem sint de majoribus festis aut doctorum, transferuntur, ita ut de translato fiat officium ac si proprio die celebraretur. Si vero in calendario omnes sint tanquam festum simplex, *etiam de eis nihil fit*. » (Nouvelles rubriques corrigées.)

Or saint Anastase n'est inscrit au calendrier qu'avec le grade semi-double, donc il doit être omis.

2° La seconde objection ne nous semble pas plus forte. Voici le décret sur lequel on s'appuie pour prouver que les fêtes semi-doubles ou doubles des saints associés doivent être transférées.

« In pluribus Archidiecesis Coloniensis eccle-

siis, in quibus festum aliquod simplex occurens in festo duplici vel semi-duplici tanquam festum patroni ecclesiæ vel aliam ob causam altiori ritu servandum est, festum illud duplex perpetuo impeditum quotannis juxta regulas transferebatur, quum illi dies fixa assignanda fuisset.

Quum ad Breve Apost. *Nullo unquam* d. d. 28 julii 1882 festa duplicia minora et semi-duplicia, si occursu Dominicæ vel majoris festi seu officii quomodocumque impediuntur, non transferantur, sed ipso die quo cadunt, in iis fiat commemoratio, quæritur.

1. Num norma hæc etiam applicanda sit casu prædicto ita ut festa ista impedita, posthac commemoranda tantum sint.

2. Quatenus negative ad 1<sup>m</sup>, num festis istis modo supradicto perpetuo impeditis, adhuc assignanda sit tanquam dies fixa dies prima, quæ libera fuit quando festum illud simplex, ratione patrocinii ecclesiæ vel aliam ob causam altiori ritu servandum fuit ?

Quatenus affirmative ad 2<sup>m</sup>, humiliter petitus indultum, ut festis illis duplicibus vel semi-duplicibus dicto modo perpetuo impeditis tanquam diem fixam liceat assignari diem primam ; quæ juxta hodiernum calendarium Archid. Coloniensis libera est, quum difficillimum, in multis casibus omnino impossibile sit, exquirere ex quo tempore festa illa simplicia in dictis ecclesiis ritu altiori sint peracta, et quisnam frierit illo tempore status calendarii.

Voici la réponse de la sacrée Congrégation des rites :

« S. R. C. ad relationem infrascripti secretarii, omnibus mature perpensis, ita suprascriptis Dubiis una simul rescribendum censuit : Festa, de quibus agitur, utpote perpetuo impedita, reponenda fixe sunt diebus, in præsentiarum vacuis in calendario. Atque ita rescripsit die 23 aprilis 1884. »

Voilà le décret. Vous voyez, nous dit-on, une fête double mineure coïncide avec une fête simple qui est titulaire d'église et qui est par conséquent fête de première classe. Que doit-on faire de cette fête double mineure ? La sacrée Congrégation des rites répond : On doit transférer cette fête-là au premier jour libre. Donc on doit également transférer tous doubles ou semi-doubles perpétuellement empêchés ; donc on doit transférer saint Anastase qui est perpétuellement empêché par saint Vincent, patron ou titulaire.

Voici notre réponse. Le cas posé par le clergé de Cologne n'est pas celui que vous supposez. Voici, en résumé, celui qui est présenté à la sacrée Congrégation :

Dans certaines églises de l'archi-diocèse, on devait, autrefois, transférer des fêtes doubles en semi-doubles, parce qu'elles coïncidaient avec une fête simple, mais qui devait être célébrée avec un grade supérieur à raison de son titre de patron d'église ou pour une autre cause. On ne le fit pas alors. Or que doit-on faire mainte-



nant? car voilà que le Bref *Nullum unquam* défend de transférer les fêtes doubles et semi-doubles lorsqu'elles sont empêchées par un office plus important, et prescrit de leur donner simplement une commémoration le jour de leur incidence. Faut-il que nous appliquions ce bref à notre cas, nous contentant ainsi de faire mémoire de ces doubles ou semi-doubles qu'on a eu le tort autrefois de ne pas transférer à jour fixe? Ou bien faut-il, même après ce Bref, les transférer au premier jour libre? Et dans le cas où il nous faudrait ainsi transférer à jour fixe ces doubles ou semi-doubles perpétuellement empêchés, nous supplions la sacrée Congrégation de nous autoriser à replacer ces fêtes au premier jour non empêché dans le calendrier actuel de l'archidiocèse, car aujourd'hui il nous serait très difficile et souvent impossible de savoir quel était l'état du calendrier dans le temps où les fêtes simples furent élevées à un grade supérieur.

Voilà la question. Que répond la sacrée Congrégation? Qu'il faut aujourd'hui replacer à jours fixes les susdites fêtes doubles ou semi-doubles, et que ces jours fixes doivent être les premiers jours non empêchés dans le calendrier actuel.

Voilà la difficulté, et voilà la solution. Les fêtes qui n'avaient pas été transférées lorsqu'elles auraient dû l'être, doivent l'être aujourd'hui conformément aux anciennes règles de la translation.

S'en suit-il que les saints du grade simple, ou semi-double, ou double mineur (excepté les docteurs) ne doivent pas être omis à l'avenir s'ils sont inscrits au calendrier le même jour qu'un patron ou titulaire d'église? Non. La sacrée Congrégation des rites n'a évidemment pas voulu violer la nouvelle rubrique : *Si occurrat ut patronus, etc.*

3<sup>e</sup> On nous objecte encore une réponse de l'*Ami du Clergé* dans laquelle nous enseignions que les fêtes doubles perpétuellement empêchées devaient être transférées. Nous reconnaissons avoir donné cette solution, et nous la maintenons facilement, car nous ne l'avions donnée qu'après avoir consulté la sacrée Congrégation des rites. Mais il ne s'agissait pas du cas présent, c'est-à-dire d'un saint inscrit dans le calendrier le même jour qu'un patron ou titulaire d'église. Sur ce dernier point, les rubriques ont été corrigées. Il faut, vénéré professeur, nous y tenir, tant que la sacrée Congrégation n'aura pas donné d'autres interprétations.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Il y a une question qui se présente rarement dans la pratique, mais qui ne manque pas d'intérêt parce qu'elle se rattache au dogme du sacerdoce chrétien, celle-ci : le prêtre qui ne peut contracter mariage, peut-il adopter? Cette seconde paternité lui est-elle permise, à défaut de la première? Quelle est la jurisprudence civile sur ce point.

R. — Plusieurs graves jurisconsultes se sont prononcés pour la négative, et nous pensons que c'est avec raison.

M. Dalloz dans son *Dictionnaire*, au mot *adoption* n° 23, dit que « la solution de cette question dépend tout à fait de celle de la validité du mariage des prêtres. » Or le prêtre ne pouvant pas se marier ne peut par conséquent pas adopter.

M. Delvincourt en donne la raison : « L'*adoption*, dit-il, établissant entre l'adoptant et l'adopté certains rapports de paternité et de filiation, il paraît inconvenant qu'elle ait lieu de la part d'une personne à l'égard de laquelle ses rapports sont censés ne pouvoir subsister. Je pense donc que le prêtre, qui, aux termes de la loi civile, ne peut se marier, ne peut davantage adopter. »

M. de Cermenin, qui a examiné cette question avec quelque étendue, partage le sentiment de Delvincourt. Voici comment il le formule.

« On me demande mon avis sur la question suivante :

« Un prêtre peut-il adopter?

« Cette question est pendante devant la Cour de cassation.

« En première instance et en appel, on a soutenu que ce qui n'est pas défendu est permis;

« Qu'à l'incapacité du prêtre adoptant ne résulterait pas d'une disposition formelle de la loi;

« Qu'il n'y avait pas énonciation de la qualité de prêtre dans l'acte d'adoption;

« Il s'agit d'un prêtre éloigné depuis longtemps des fonctions du sacerdoce.

« Nettoyons en passant ces quatre objections qui sont tout le fond du jugement et de l'arrêt.

« Je réponds au premier argument; que si l'*adoption* doit être permise parce qu'elle n'est pas défendue par la loi, le mariage du prêtre doit être aussi permis lorsqu'il n'est pas défendu par la loi, la conclusion de l'adoption mènerait tout droit à la conclusion du mariage. Est-ce là qu'on en veut venir? Qu'on le dise.

« Je réponds au second argument, qui rentre dans le premier, que les articles 161, 162, 163 du code civil n'établissent pas, par voie dirimante l'incapacité conjugale du prêtre. D'où vient donc que les juges qui en veulent faire un père ne voudraient pas en faire un époux? La raison?

« Je réponds au troisième argument, qu'il n'importe que le prêtre n'ait pas déclaré dans l'acte d'*adoption* qu'il fût prêtre. Est-ce que la qualité ne subsiste pas, indépendamment de l'énonciation? Un homme engagé dans les liens du mariage civil pourrait-il convoler à d'autres noces, sous prétexte qu'il n'a pas énoncé dans l'acte sa qualité d'époux? Pourrait-il, lorsqu'il est engagé dans les liens d'un mariage avec l'Eglise, simuler la paternité légale de l'*adoption*, sous prétexte qu'il n'a pas énoncé son engagement religieux? Ainsi on deviendrait époux ou père par prétérition de qualité. C'est commode.

« Je réponds au quatrième argument, qu'il se



fonde uniquement sur les décisions du ministre des cultes de 1806, de 1807 qui défendait le mariage au prêtre remis en communion depuis le concordat et qui le permettait à ceux restés en dehors.

« Mais cette interprétation ministérielle était contraire aux saints canons; il n'y a pas lieu ici à distinguer, à circonscire, à équivoquer, à biaiser. On est prêtre ou on ne l'est pas: tous les concordats du monde ne font rien à l'affaire.

« J'arrive au principe de la matière.

« L'*adoption* procède du mariage. Où il y a empêchement de mariage il y a empêchement d'*adoption*.

« Or, le mariage du prêtre catholique est-il prohibé?

« C'est la réponse affirmative des saints canons,

- « Des pères de l'Église,
- « Des jurisconsultes anciens et nouveaux,
- « Du concordat de l'an X,
- « De la jurisprudence des cours royales.

« Tout se tient dans l'admirable organisation de l'église catholique. Si la vérité de la religion est dans le dogme, sa force est dans la discipline. A un Dieu éternel il fallait des ministres perpétuellement consacrés; l'ordre de prêtrise est donc un sacrement perpétuel; il suit le prêtre dans le crime, dans la suspension, dans les bagues, à l'échafaud; il entre avec lui dans la tombe.

« Ne dites pas que vous gênez la liberté du prêtre, lorsque sa liberté a été d'être gênée, ne dites pas qu'il peut renoncer à être prêtre, lorsqu'il ne dépend pas de lui qu'il ne soit plus; ne dites pas qu'il peut prendre une femme lorsqu'il a promis à Dieu et devant Dieu qu'il ne se marierait pas; ne dites pas qu'il n'est pas lié sur la terre, lorsqu'il est lié dans le ciel!

« L'ordre de prêtrise est un célibat, si l'ordre est perpétuel, le célibat est perpétuel; il n'implique en aucun cas le mariage, il n'implique pas les enfants par nature; s'il n'implique pas les enfants par nature, il ne les implique pas par imitation de la nature. Or qu'est-ce que l'*adoption*, si ce n'est l'imitation de la nature? Qu'est-ce que la fiction de la paternité adoptive, si ce n'est la suppléance de la paternité réelle? Qu'est-ce encore que l'*adoption* si ce n'est la consolation d'un mariage sans postérité? Qu'est-ce que l'*adoption* si ce n'est la procréation légale d'un héritier? Qu'est-ce que l'*adoption* si ce n'est l'introduction d'un autre fils légitime parmi des enfants légitimes? Eh bien! le prêtre catholique ne peut se consoler par le mariage; le prêtre catholique ne peut procréer d'enfants fictifs ou naturels; le prêtre catholique ne peut perpétuer, ni accroître, ni constituer une famille.

« Quelle est sa femme? l'Église. Quelle est sa famille? l'humanité. Quels sont ses enfants? les pauvres. Qui les aimera, les pauvres, plus que son sang, plus que sa vie, plus que son âme, si ce n'est le prêtre? Si le cœur du prêtre pouvait

porter et contenir à la fois un fils et des pauvres, alors pourquoi lui avoir interdit le mariage? Mais la religion, par une inspiration sublime de sa charité, prend le prêtre par la main et dit: voici votre père. Voici votre consolateur, affligés qui êtes sans consolation; voici votre époux, église de Dieu, votre époux qui doit vous fêter jour et nuit, enseigner vos dogmes, organiser vos pompes et distribuer vos sacrements.

Comment veut-on faire entrer dans la maison et le cœur du prêtre, avec l'*adoption* d'un fils ou d'une fille, les soucis de l'ambition, l'orgueil du rang, l'amour du lucre, l'esprit d'épargne, les plaisirs et les affaires?

« S'il adopte et s'il n'amasse point pour son fils, il manque à ses devoirs prévoyants de père; s'il adopte et s'il amasse pour soi, pour son fils, pour ses petits enfants, il manque à ses devoirs aumôniers de prêtre.

« Le prêtre, en un mot, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, prêtre ancien ou prêtre nouveau, prêtre fidèle ou prêtre apostat, prêtre vertueux ou prêtre criminel, prêtre avec charge d'âmes ou sans charge d'âmes, mais prêtre toujours, prêtre imprimé sur le front par le saint toucher du pontife, et en son âme par le sceau vivant de la foi, ne peut devenir naturellement ni adoptivement père et chef de famille.

« Nous traitons ici la question à la fois pour le prêtre et pour le juge; car, si l'*adoption* n'est qu'un écoulement du mariage, l'empêchement canonique du mariage est une loi que, d'après son serment, le prêtre est tenu de suivre, et que, d'après le concordat, le juge est tenu d'appliquer.

« Il ne faut donc pas, dans la haute sphère de juridiction où la question vient de monter, se cramponner, comme en première instance, aux circonstances extérieures et singulières d'un fait transitoire; il ne faut pas se loger étroitement dans les cases d'une distinction; il ne faut pas dire que les espèces se jugent d'après les espèces, et qu'on ne s'embarrasse pas des conséquences. Le public, lui, plus logicien que vous ne l'êtes, s'en embarrassera beaucoup; il détachera ici le droit du fait; il n'apercevra ici que l'*adoption* permise aux prêtres, aux prêtres en thèse générale, et non par circonstance, aux prêtres de toutes les dates et non d'une seule date. Et pourquoi les prêtres de juin 1844 n'adopteraient-ils pas aussi bien que les prêtres de juin 1793? Que signifie cette distinction arbitraire?

« Où est-elle écrite? Qu'est-ce qui la justifie? Qui oblige-t-elle? Pourquoi les prêtres n'adopteraient-ils pas non plus les enfants naturels, à l'exemple des laïques qui ne se servent d'une si complaisante loi que pour cela! N'est-ce pas d'ailleurs une fausse *adoption*, une *adoption* imparfaite que celle d'un célibataire? Ne transporte-t-on pas ainsi la fiction dans la fiction? Si le prêtre peut adopter un garçon il peut adopter une fille, une fille de vingt-un ans, qui vivra avec lui côte à côte, sous le même toit et presque



sur ses genoux, et ce ne sera qu'un peu plus scandaleux que le mariage. Le public ne verra bientôt plus dans l'adopté que le fils d'un prêtre ou la fille d'un prêtre. L'adopté l'appellera mon père, l'adoptée l'appellera mon père. Le prêtre adoptant aura un fils, il aura une fille, il aura des petits enfants. De là au mariage du prêtre, combien de pas y a-t-il à faire ? Je le demande.

La cour de cassation, personne d'une si grande sagesse, gardienne austère et prude de la religion, de la discipline et des mœurs, ne voudra point porter atteinte aux règles sacramentelles de l'Eglise; elle ne permettra pas que le souffle des passions ternisse l'éclat de la chasteté catholique; elle craindra que le désordre des sens ne s'introduise dans le foyer du presbytère, sous des causes simulées d'adoption; que ces adoptions une fois souffertes ne se multiplient avec le relâchement de la foi, et ne se substituent frauduleusement au mariage prohibé; que le célibat virginal et perpétuel du prêtre qui fait la force et le prestige du catholicisme, en assurant le secret de la confession et le service exact des autels, ne soit d'abord altéré par l'adoption, pour être ensuite corrompu et dissous par le mariage; qu'il n'y ait qu'un pas de l'un à l'autre, et des indiscretions du père aux confidences de l'époux. Elle sait que l'adoption telle qu'elle est constituée par le code civil n'a eu originairement pour but que de perpétuer dans l'aristocratie des grands et des rois, les rangs et les fortunes, et que le prêtre catholique, célibataire inéluctable et perpétuel ne peut s'employer à ces deux fins; que sa mission en effet, n'est pas de continuer les races par la filiation naturelle ou adoptive, ni de transmettre la fortune par la thésaurisation des capitaux, des maisons et des terres; que si ses mains, à la fin d'une carrière d'abnégation et de charité ne se sont pas toutes vidées dans les mains des pauvres, et qu'il lui reste encore quelques parcelles d'or entre les doigts, il n'a pas besoin pour en disposer comme il lui plaira de violer les règles de la discipline catholique qu'il a fait vœu d'observer, puisque le code civil lui laisse la faculté d'épuiser collatéralement par donation ou par testament, la totalité de ses biens.

Le prêtre est comme le roi, dans la société catholique, un personnage exceptionnel; tous deux vivent d'une vie consacrée sous une législation à part. Encore faut-il dire que, si le sceau de la royauté peut s'effacer sur le front des rois le sceau de l'Ordre ne peut s'effacer sur le front du prêtre. Il y a entre eux la différence de ce qui est terrestre à ce qui est divin, de ce qui est passager à ce qui est éternel.

On ne peut assurément pas dire quelque chose de plus logique et de plus sensé. Cependant ces raisons, si concluantes qu'elles soient, n'ont pas convaincu tout le monde, et aujourd'hui avec l'esprit nouveau a surgi une jurisprudence nouvelle. C'est ce que nous montrerons dans le prochain n°.

## VARIÉTÉS

### Les nouvelles légendes des papes dans le Bréviaire romain

#### II

Changements ordonnés par Léon XIII<sup>1</sup>

#### E

SAINT SILVESTRE

(3<sup>e</sup> article)

C. La lèpre. Constantin fut-il frappé par Dieu de la lèpre en punition du triple meurtre qu'il avait commis dans la personne de sa femme Fausta, de son fils Crispus et de son neveu Licinius le Jeune, et fut-il miraculeusement guéri grâce au baptême que lui administra saint Silvestre?

Telle est, on s'en souvient, la troisième question à propos de laquelle nous avons dit<sup>2</sup> que D. Guéranger et le duc de Broglie s'étaient divisés d'opinion en 1856.

D. Guéranger soutint l'affirmative, et au premier abord il semble qu'il avait raison.

Le fait de la maladie honteuse de Constantin en effet — outre qu'il n'a rien en lui-même d'in vraisemblable puisqu'on trouve dans l'Ecriture<sup>3</sup> plusieurs exemples de personnages et même de souverains affligés de la lèpre à cause de leurs péchés — a toujours été cru dans l'Eglise.

Dans l'Eglise latine d'abord. — Témoin ce que raconte l'auteur des *Acta Sancti Silvestri*. Cet écrivain dont on ignore le nom mais qui comme on l'a vu, vivait à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, s'exprime ainsi : « Constantin frappé de la lèpre et tourmenté de remords après le meurtre d'un neveu enfant, d'un fils et d'une épouse, consulta les aruspices. Leur réponse qui ne lui proposait que des cruautés lui fit horreur et augmentait son repentir lorsque les deux apôtres saint Pierre et saint Paul lui apparurent en songe et l'avertirent que le seul moyen de guérison pour son âme et pour son corps était d'envoyer chercher le pape Silvestre alors caché au mont Soracte pour se soustraire à une persécution que présageaient tant de fureurs et de recevoir le baptême. Le prince se hâta de suivre l'avertissement céleste. »

On ne saurait rien de plus explicite que ce récit.

Sa véracité nous est garantie par ce qu'on lit dans les *Gesta Liberii*. D'après le rédacteur de ce document, en effet, la haine de Constance pour le pape Libère serait venue de l'estime que ce pontife professait pour les *Acta Sancti Silvestri*. « Ce livre, dit-il, était lu publiquement dans les églises de Rome. On y racontait comment le grand empereur Constantin avait été guéri de la lèpre en recevant le baptême catholique des mains du pape<sup>4</sup>. » Constance eut désiré voir cet écrit

<sup>1</sup> Voir l'*Ami du clergé* du 8 octobre.

<sup>2</sup> Cf. *Num. XII.* — 4 *Reg. V.* — 2 *Paralip. XXVI.*

<sup>3</sup> *Patrolog, lat., t. VIII, col. 1390.*

enseveli dans l'oubli, car il sentait bien que l'orthodoxie de son père qui y est glorifiée était la condamnation indirecte de son opiniâtreté hérétique.

Mais ce n'est pas seulement à Rome qu'on lisait les *Acta Sancti Silvestri*. Ils étaient connus aussi dans les Gaules, car Grégoire de Tours y fait allusion. Parlant du baptême de Clovis il écrit ce qui suit <sup>1</sup> : « *Procedit novus Constantinus ad lavacrum deleturus lepræ veteris morbum.* » Preuve manifeste qu'il croyait à la lèpre de Constantin!

D'Occident cette croyance se répandit en Orient.

Moïse de Corène, écrivain arménien qui naquit vers 370 dit expressément dans son histoire : « Constantin fit périr un grand nombre d'innocents. Sur ces entrefaites il fut atteint d'un éléphantiasis, horrible maladie qui lui couvrit tout le corps. Les médecins de Marsique, les *vates Ariocenses* ne purent le guérir. Constantin demanda à Tiridate de lui envoyer les mages les plus habiles de la Perse et de l'Inde pour essayer les ressources de leur art. Tout échoua. Quelques-uns de ces idolâtres conseillèrent à l'empereur de se plonger dans un bain de sang chaud tiré des veines des enfants égorgés. Ils garantissaient le succès de cette cruelle espérance. On avait déjà réuni ces tendres victimes : elles allaient être immolées : mais leurs vagissements, les cris de leurs mères touchèrent le cœur de Constantin : il déclara qu'il aimait mieux mourir que de se prêter à une telle barbarie. Dieu le récompensa de cette généreuse détermination. Pendant son sommeil les apôtres lui apparurent et lui ordonnèrent de se faire baptiser... »

A ce témoignage d'un écrivain dont on ne saurait suspecter la véracité — car sa naissance, sa langue et sa position le mettaient dans une complète indépendance vis à vis des empereurs byzantins, — on peut ajouter celui de Saint Jacques de Sarug en Mésopotamie. Ce pieux pontife qui comme on sait mourut en 521 nous a laissé un sermon intitulé : *De Constantino imperatore et de lepra ejus* et commençant par ces mots : *Jesu qui intuentibus te lux magna es.* Or dans ce sermon, dit Assémani, il résume l'histoire de la lèpre de Constantin et de son baptême telle qu'elle est racontée dans les *Acta Sancti Silvestri*... Nous savons d'ailleurs, poursuit le docte orientaliste, par la Chronique Syriaque de Dionusios que telle était à cette époque la croyance commune de l'Orient. Cette citation nous dispense de nommer les écrivains plus récents syriens ou arabes, tels qu'Eutychius d'A-

lexandrie, Georges Almacin Homaïde, et Grégoire Abulpharadge qui tous ont enregistré la même tradition <sup>1</sup>.

Ce qu'Assémani dit de l'Eglise syriaque on peut l'affirmer aussi de l'Eglise grecque. Jamais elle n'a douté un seul instant ni de la maladie ni de la guérison de Constantin. Nous en avons pour garants deux écrivains du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle : le chronographe Michel Glycas <sup>2</sup> et Germain II, patriarche de Constantinople. Celui-ci dans sa première lettre au patriarche Constantin d'Arménie éditée par le savant cardinal Mai rappelle que le vainqueur de Maxence fut guéri de la lèpre en recevant le baptême du pape Silvestre <sup>3</sup>.

D'après cela, je le répète, il semble que la vérité du récit renfermé dans les *Acta Sancti Silvestri* ne puisse être contestée.

Elle l'a été cependant et par plusieurs critiques, en particulier par les Pères Pagi <sup>4</sup> et Papebrock <sup>5</sup>.

A en croire ces deux érudits, la lèpre dont fut atteint Constantin et sa guérison par S. Silvestre sont des faits entièrement fabuleux.

Voici comment ils établissent leur sentiment.

« D'abord, disent-ils, il est bien étrange que ni Eusèbe de Césarée, ni Socrate, ni Sozomène ne nous aient rien dit de ce prétendu châtement soi-disant infligé par Dieu à Constantin pour le punir de sa cruauté envers les membres de sa famille : ces historiens d'ordinaire sont bien informés. S'ils gardent le silence sur la lèpre de Constantin, c'est qu'ils n'y croyaient pas et que personne de leur temps n'y croyait.

« Une chose non moins surprenante en second lieu — toujours dans l'hypothèse de la vérité du récit des *Acta* — c'est l'attitude prise par Julien l'Apostat vis à vis des chrétiens. Ce prince, si l'on en croit l'histoire, pour prouver aux disciples du Christ, ses anciens coreligionnaires, le peu d'efficacité de leur baptême, avait coutume de leur dire que ce sacrement n'était pas même capable de débarrasser les lépreux de leur lèpre : *quod eorum baptismum lepram leprosi non auferit*. Cette objection, il faut en convenir, eût été d'une suprême imprudence dans le cas où Constantin eût vraiment été guéri par l'onde baptismale, car le premier venu eût pu répondre à l'impérial renégat : « La preuve que le baptême n'est pas inutile pour les maux du corps, c'est qu'il a rendu la santé à votre beau père et à votre prédécesseur. »

« Or est-ce là le langage que tinrent les chrétiens? Non. Saint Cyrille d'Alexandrie réfutant au livre 7<sup>e</sup> de son Traité contre Julien les attaques de l'apostat contre le baptême, au lieu d'avoir

<sup>1</sup> *Hist. Francorum*, lib. II, c. 31.

<sup>2</sup> Le remède conseillé ici à Constantin n'a rien qui doive nous surprendre. C'est celui-là même, au dire de Pline, que conseillaient en pareil cas les médecins Egyptiens aux Pharaons : « *Egypti peculiare hoc malum et cum in reges incidisset populus funebre quippe in balneis solia temperabantur humano sanguine ad medicinam eam.* » (*Lib. XXVI*, c. 1.)

<sup>3</sup> *Histor. armenic. lib. II*, c. 89; *Londini*, p. 209.

<sup>4</sup> *Bibliotheca orientalis Romæ* 1719, t. I, p. 328-29.

<sup>5</sup> *Annal.*, lib. IV, apud Migne. *Patrolog. græc.* t. CLVIII, col. 466 et seqq.

<sup>6</sup> *Met.* : *Spicilic. nom.* t. X, p. 442-448.

<sup>7</sup> *Ad annum* 324, n° 7 : il dit carrément : *Lepra Constantini frictitia est.*

<sup>8</sup> *Acta Sanctorum*, t. V, *Maii die* 21, p. 17.



recours à cet argument *ad hominem* qui eut fermé la bouche à l'empereur, se borne à plaider ce qu'on pourrait appeler les circonstances atténuantes : Le Christ, dit-il, a guéri les lépreux : si le baptême, qui a le Christ pour auteur ne les guérit pas, lui aussi, c'est qu'il a été institué non pour faire du bien au corps mais pour effacer les souillures de l'âme : *Excusat baptismum ejus ad emundandas sordes non corporis sed animæ institutum esse.* »

« Que conclure de cela, sinon que saint Cyrille d'Alexandrie ne croyait pas à la réalité de la guérison de Constantin, ou pour mieux dire qu'au temps de saint Cyrille d'Alexandrie et de Julien, la fable — car c'en est une — de la guérison de Constantin n'avait pas encore été mise en circulation. »

Ainsi raisonnent, je le répète, les Pères Pagi et Papebrock. Quant aux textes allégués par les partisans de l'autre sentiment ils les réfutent d'un mot : « L'auteur des *Gesta Liberii*, disent-ils, Moïse de Corène, saint Jacques de Sarug, Michel Glycas, Germain II et saint Grégoire de Tours n'ont fait que copier les *Acta Sancti Silvestri*. Or les *Acta Sancti Sivestri* ne sont qu'un roman. »

Cette argumentation avait, paraît-il, frappé l'esprit du duc de Broglie. Toujours est-il que dans son livre il se prononça nettement contre le récit des *Acta* qu'il appela un tissu « de puérilités historiques <sup>1</sup>. »

Or la Congrégation des Rites vient de lui donner raison.

Elle a fait disparaître de la légende de saint Silvestre tout le passage suivant : « *Cui imperatori cum lepræ curandæ causa sibi ex infantium sanguine medicorum consilio balneum parari jussisset, sancti Apostoli Petrus et Paulus in quiete apparuerunt, præcipientes ei, ut si ex lepra liberari vellet, omissa impii balnei immunitate Silvestrum accerseret*, et elle l'a remplacé par le membre de phrase où la lèpre de Constantin est expliquée dans un sens figuré : « *ET AB INFIDELITATIS LEPRÆ MUNDAVIT.* »

## COURRIER DE L'UTILE

Q. — Je vous serais reconnaissant de vouloir bien m'indiquer une recette pour désinfecter un appartement dans lequel est morte une personne atteinte d'une maladie contagieuse ?

R. — Vous enlèverez tous les objets dorés et argentés qui se trouvent dans l'appartement, vous étalerez les matelas, les couvertures, les rideaux; vous ouvrirez tous les meubles; puis après avoir bien renouvelé l'air par les portes et fenêtres, vous jetterez sur un fourneau allumé des mor-

ceaux de soufre pulvérisé; vous fermerez toutes les issues avant de vous retirer.

Les vapeurs sulfureuses détruiront les miasmes. Quelques jours après vous aérerez de nouveau et l'appartement sera complètement purifié. Il ne faudra commencer à l'habiter que quand il n'aura plus d'odeur.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 octobris 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis*.

## CONSEILS DU DOCTEUR

*Bronchites, irritation de poitrine, rhume, grippe.*

On a appliqué ces différents noms à diverses formes de l'irritation ou de l'inflammation des conduits qui portent l'air dans les poumons.

L'un des phénomènes les plus fatigants de ces affections est sans contredit la toux qui devient quelquefois tellement insupportable qu'elle constitue à elle seule une véritable maladie.

L'utilité qu'il peut y avoir pour nos lecteurs d'être fixés sur le mérite réel des pectoraux annoncés chaque jour, nous engage à porter à leur connaissance que, par suite d'expériences faites dans les hôpitaux de Paris et en ville, il a été constaté par M. le docteur Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine de Paris, que la pâte de Regnaud a une supériorité marquée sur les autres pectoraux et qu'elle ne contient pas d'opium. Aussi, peut-on se servir de ce délicieux bonbon même immédiatement après le repas et le donner aux enfants en bas âge.

Ces avantages expliquent la vogue de la pâte Regnaud employée depuis 1820 pour la guérison des rhumes, catarrhes, irritation de poitrine, ainsi que la préférence que lui accordent MM. les médecins.

La pâte de Regnaud, préparée, 19, rue Jacob, Paris, se vend 1 fr. 50 la boîte dans toutes les pharmacies.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

<sup>1</sup> Op. cit., p. 108.

**Le Chemin de la Croix** est le mystère de la Rédemption, de l'Incarnation. Combien il serait à désirer que dans chaque maison on trouvât ce mémorial des miséricordes divines!

Que de personnes se trouvent empêchées, soit par les infirmités, soit par la nécessité de leurs travaux ou par des soins à prodiguer autour d'elles, d'aller à l'église aussi souvent qu'elles le voudraient.

Elles pourront dès maintenant avoir facilement sous les yeux ces stations de la voie douloureuse pour nourrir leur religion, et même faire chez elles, avec la croix indulgenciée à cet effet, le pieux exercice du Chemin de la Croix.

Ce tableau magnifique, représente les XIV stations du Chemin de la Croix, avec la XII<sup>e</sup> « Jésus expire sur la croix, » comme motif principal. Dans le haut et en frontispice se trouve la « Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ » d'après le tableau original de Raphaël. Dans le bas la sainte Cène de Léonard de Vinci. En dessous un

superbe portrait de « Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, avec ses armes pontificales. »

Ce tableau et celui du saint Rosaire qui est son digne pendant doivent occuper la place d'honneur dans chaque famille; ce sont deux des plus remarquables tableaux religieux qui aient été faits jusqu'à ce jour en chromolithographie.

**PRIX DE CHAQUE TABLEAU :** En feuille, 6 francs; encadré noir et or, 12 fr. 50.

**Le Rosaire perpétuel**, en 15 chromolithographies du format images, extraites du grand tableau et renfermées dans un étui, avec un portrait de Léon XIII : 2 francs.

Adresser les demandes à la Société Générale de Librairie catholique.

## LES SAINTS & NOS MORTS

**Le Purgatoire**, d'après les révélations des saints, par M. l'abbé Louvet, missionnaire apostolique. 2<sup>e</sup> édition. Se vend au profit de l'Œuvre de la Sainte-Enfance en Cochinchine. 1 beau vol. in-12 de 412 pages. 3 »

**Conférences sur le Purgatoire et le culte des morts**, d'après les prédicateurs contemporains. 1 vol. in-12 de 352 pages. 3 »

**Les Larmes du veuvage essuyées par saint François de Sales**. Ouvrage approuvé par Mgr Freppel, évêque d'Angers, avec notes et avant-propos, par M. Charles Brunetière. 1 joli volume in-18 de 204 pages. 1 »

**Le Cimetière et le Purgatoire**, Considérations pour l'octave et le mois des Morts, suivies de prières et de pratiques de piété enrichies d'indulgences applicables aux âmes du Purgatoire, par P. Andrieux, curé de Melay, missionnaire du Sacré-Cœur. 1 vol. in-12 de vi-201 p. 1 50

**Le Livre de tous ceux qui souffrent**, par Léon Gautier. 2<sup>e</sup> édition. 1 volume in-32 de viii-440 pages encadrées d'un filet rouge, titres rouge et noir, sur papier vergé. Prix. 3 »

— **LE MÊME**, 3<sup>e</sup> édition. 1 charmant petit vol. in-32 de viii-447 pages, encadr. de vign. moyenne, carret. elzévir., etc., comme ci-dessus. 4 »

**Neuvaine des Morts**, ou Méditations propres à adoucir l'idée de la mort, tirées des Pères de l'Eglise, précédées de l'Ordinaire de la Messe et suivies d'un chemin de croix. 1 vol. in-18 de 110 pages. 1 »

**La Charité pour les morts et Consolation pour les vivants**, par J.-B. Gergerès, auteur du *Culte de Marie*, de la *Conversion du pianiste Hermann*, etc., Ouvrage approuvé par Son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, 2<sup>e</sup> édition, entièrement refondue. 1 vol. in-18 de xxiv-609 pages. 2 50

**Mois des Morts**, ou délivrance prompte et facile des âmes du Purgatoire, approuvé de la sacrée Congrégation et de Mgr l'archevêque de Bourges, par l'abbé Cloquet, chanoine honoraire, missionnaire apostolique, ancien vicaire général. 8<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18 de 288 pages. 70

**L'Adoration pour les âmes du Purgatoire**, par R. P. Tesnière. Brochure in-32. La douzaine. 1 60

**L'Autre Vie**, par M. l'abbé E. Méric, professeur à la Sorbonne. 2 beaux volumes in-12, de xiii-401 et 402 pages. 6 »

— **LE MÊME**. 2 vol. in-8. 10 »

**Les Élus** se reconnaîtront au ciel, par le même. 1 charmant petit vol. in-32 de 212 p. 1 50

**Le Ciel**, ou le bonheur des Saints dans le Paradis, par M. l'abbé J. Marc, p. d. l. M. 3<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 de 360 p. tit. rouge et noir. 3 »

**De l'invincible miraculeuse des Saints** dans les maladies et les besoins particuliers, par M<sup>me</sup> la baronne d'Avout. 1 beau vol. in-18 avec encadrement rouge. 2 50

**Le Saint de chaque jour** (liturgie romaine), par M. l'abbé CHAPIAT, curé doyen de Vitel, membre correspondant de l'Institut historique de France, de l'Académie de Stanislas, chevalier de la Légion d'honneur; 6<sup>e</sup> édition. 1 fort vol. in-12 de xi-762 pages. 3 50

**La Sainte de chaque jour**, par le même; nouvelle édition. 1 fort vol. in-12 de xi-780 pages. 3 50

**Vie des Saints** à l'usage des familles chrétiennes et des communautés religieuses, d'après les BOLLANDISTES, les PP. GIRY, R. BADENEYRA et le *Bréviaire romain*, par l'abbé A. VAILLANT; nouvelle édition, entièrement revue, soigneusement corrigée et considérablement augmentée. 1 fort vol. in-8<sup>e</sup> de xvi-695 pages. 5 »

**Vie des Saints**, d'après le P. GIRY, nouvelle et superbe édition, revue et améliorée. 1 beau vol. grand in-8<sup>e</sup> de xlvi-695 pages encadrées, orné de 17 gravures. 8 »

**Vie des Saints**, d'après le P. GIRY, par Mgr PAUL GUÉRIN, camérier de Sa Sainteté Pie IX; nouvelle édition, notablement améliorée et augmentée de la vie des saints et bienheureux nouveaux et du *Martyrologe romain*.

4 forts vol. in-12, de xlvi-753, 653, 823 et 738 pages. 16 »

**Vie des Saints**, par Mgr Paul GUÉRIN, auteur des *Petits Bollandistes*. — Grand in-4<sup>e</sup>, illustré avec le plus grand soin par YAN D'ARGENT. — 12 aquarelles groupant les Apôtres, les Martyrs, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques. — 365 encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint.

Les 6 premières livraisons ont paru et forment un magnifique volume de 450 pages. — Prix, broché : 20 francs.

Toute personne ayant souscrit avant la fin de la publication aura droit gratuitement à la reliure de grand luxe, et recevra avec la dernière livraison un bon à cet effet.

## DECOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

**Machines de précision** à main et à pédales, **Tours, Outillages et accessoires. Outils** de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. **DESSINS** de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

**Articles Religieux** : Christs, statuettes, bénitiers, etc. Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. & H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

**M** SON ROUSSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le  
cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTI, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**COLTAT & C** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus  
ancienne de France. Félix  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. E. HUCHER père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 113. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM  
et de la PALESTINE. V<sup>er</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** H. GARNIER, Boulevard d'Enfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## VIN DE MESSE.

Les prêtres désireux d'avoir un vin de messe absolument pur, na-  
turel et à un prix très modéré, peuvent s'adresser en toute confiance  
à Monsieur **Henri BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est  
connue. — A chaque nouveau client, M. Henri BIJON adresse toujours gratis et franco une  
bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et  
les avantages du prix.



LE

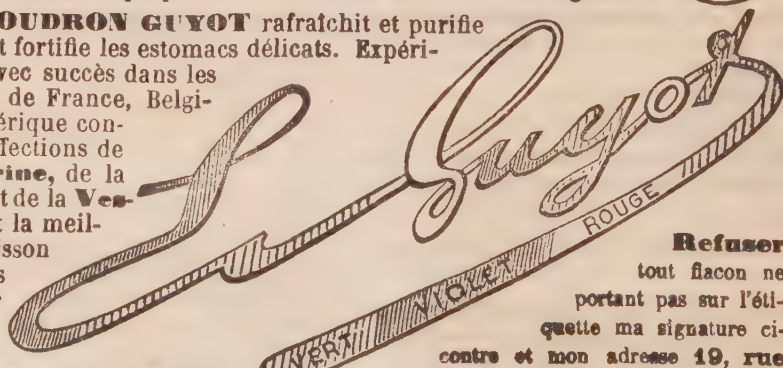
# GOUDRON GUYOT



Sert à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ves-**  
**tie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
**Jacob, Paris.** — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 43 :

PRÉDICATION : Pour la fête de la Toussaint : les grandeurs du chrétien. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. C. de l'Index : Celui qui a la permission de lire les livres à l'index n'a pas pour cela celle de lire les livres nommément condamnés par l'Evêque diocésain. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Le prêtre en dehors de la messe peut-il bénir les personnes avec la formule : *Benedicat vos*, etc? — Quel est le vrai texte et quelles sont les indulgences de la prière : *Anima Christi sanctifica me?* — Peut-on distribuer la sainte communion à l'autel où le Saint Sacrement est exposé? — Peut-on ajouter *Alleluia* au verset *Ora pro nobis*... après les messes basses? — Y a-t-il différence entre messes basses et services solennels relativement au nombre qu'on en peut accepter d'avance? — Un malade appartenant à plusieurs confréries peut-il recevoir autant de fois l'indulgence *in articulo mortis*? — Une personne mariée sous le régime de la communauté, peut-elle à l'insu de son mari, donner quelques vêtements à ses parents pauvres? — Une veuve peut-elle donner quelque argent à l'un de ses enfants malgré les autres? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le prêtre peut-il adopter au point de vue de la loi civile? — VARIÉTÉS : Les nouvelles légendes des papes dans le Bréviaire Romain (suite et fin). — COURRIER DE L'UTILE : Le thé.

## REPRISE DES CATÉCHISMES

I. — **La Somme du Catéchiste.** Cours de religion et d'Histoire sacrée à l'usage des Instituts catholiques et des Séminaires, Collège, Institutions et Catéchismes de persévérance, par M. l'abbé Regnaud, vicaire à Saint-Eustache. 8 vol. in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix de chaque volume : 4 francs. *Par la poste* : 5 francs.

L'Ami du clergé a dit de cet ouvrage : « C'est le plus complet, le plus récent, le mieux exposé comme ordre et méthode, qui existe sur la matière. Tous les travaux de ses devanciers ont été mis à profit par l'auteur, un érudit consommé dans les sciences ecclésiastiques. »

La Semaine religieuse de Paris en parle ainsi :

« Parmi les ouvrages destinés à l'enseignement catholique, un des plus utiles est la *Somme du Catéchiste*, qu'a publiée la Société générale de Librairie catholique, et dont l'auteur a reçu deux brefs de Pie IX et de Léon XIII, avec cinquante lettres approbatives de l'Episcopat. Pour composer un bon Précis de la doctrine chrétienne, il faut avoir longtemps étudié l'Ecriture et les Pères, et s'être familiarisé avec les théologiens et les historiens de l'Eglise. Il faut, de plus, avoir acquis une grande expérience dans l'art de catéchiser. Que M. l'abbé Regnaud réunisse cette double condition, la science dont il a fait preuve dans la *Somme du Catéchiste* nous dispense de le démontrer. »

La *Somme du Catéchiste* comprend deux parties : un *Cours de religion* et un *Cours d'histoire sacrée*, celui-ci complétant le premier, et chacun en quatre volumes.

Les quatre volumes *Cours de religion* (catéchisme), sont ainsi composés :

1<sup>er</sup> volume (816 pages) : *Dogme*; 2<sup>e</sup> volume (900 pages) : *Grâce, Prières, Sacraments*; — 3<sup>e</sup> volume (964 pages) : *Morale*; — 4<sup>e</sup> volume (1020 pages) : *Liturgie*.

Chaque volume est divisé en Leçons et précédé d'une Table selon l'ordre des matières, où sont énumérés toutes les Questions avec les Titres de tous les *Traits historiques*. — Chaque Leçon est elle-même précédée d'un sommaire analytique dont les titres sont numérotés et correspondent aux articles. — A la fin du dernier volume est une Table générale, dressée selon l'ordre alphabétique et destinée à faciliter les recherches.

II. — Le même, sous ce titre : **Abrégé de la Somme du Catéchiste**, à l'usage des catéchismes de première communion. 4 petits vol. in-18 de VIII-204, 246, 215, 166 pages. Prix de chacun, 1 franc. — Par poste, 1 fr. 25.

Cet abrégé est destiné à être mis entre les mains des enfants. Le prix et la réduction des matières à l'absolu, à l'essentiel, le disent d'eux-mêmes.

L'auteur a si habilement résumé dans ces quatre petits volumes les quatre gros volumes précédents, que quiconque les a déjà étudiés, en retrouve toute la substance dans cet abrégé. On y remarque le même Plan, les mêmes Questions et les mêmes Réponses. Il n'y a de différence que du plus au moins.

III. — **L'Enchiridion du Catéchiste.** Avis, Homélies, Histoire, Prières, Méditations, Hymnes, Cantiques et autres Exercices pour la Première Communion et la Confirmation, par M. l'abbé Regnaud. 1 beau vol. in-12 de 360 pages. Prix : 4 fr. (par la poste, 5 fr.)

Comme au catéchisme, les enfants doivent non seulement s'instruire de la Religion, mais encore se sanctifier et mériter par leurs vertus la gloire du Ciel : il faut leur enseigner tous les moyens



de salut que leur offre l'Eglise et les accoutumer aux Prières et aux Œuvres, dont le but est de les justifier et d'accroître leurs mérites. C'est dans l'*Enchiridion du Catéchiste* qu'on trouve admirablement réunis ces moyens, ces Prières et ces Œuvres. Spécialement destiné aux ecclésiastiques dont la principale fonction est de catéchiser les enfants, aucun ouvrage ne nous paraît plus propre à seconder leur zèle dans cet important ministère. Disons surtout que les Prières et les Œuvres rapportées dans l'*Enchiridion du Catéchiste* sont absolument authentiques : l'auteur les a tirées de la *Raccolta* ou Recueil de prières et d'œuvres pïes, par Mgr Louis Prinzivalli, substitut de la S. Congrégation des Indulgences et Saintes Reliques, indiquant avec soin les Indulgences attachées à chacune d'elles et citant les Constitutions, Brefs et Rescrits des Souverains Pontifes qui s'y rapportaient.

#### AUTRES OUVRAGES IMPORTANTS

##### POUR LES CATÉCHISMES

**Catéchisme pratique** ou Explication, Textes, Paraboles et Comparaisons d'après le Catéchisme du R. P. J. Deharbe, à l'usage des prêtres, des instituteurs et des familles chrétiennes, par Louis Mehler, chanoine, etc. Traduit de l'allemand par Louis Schoofs, curé-doyen de Limbourg. 2<sup>e</sup> édition considérablement augmentée. 3 vol. in-8<sup>o</sup> de viii-548, 596 et 510 pages. Prix : 14 fr.

Le meilleur éloge de ce livre est dans ce seul fait : il a pris entièrement la place du célèbre catéchisme que le P. Canisius composa, au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, pour combattre les protestants en Allemagne, et dont plus de quatre cents éditions s'étaient écoulées, outre une foule d'abrégés du même ouvrage, en Autriche, en Suisse, dans les provinces du Bas-Rhin. Pour remplacer un ouvrage que trois siècles semblaient avoir scellé du titre de chef-d'œuvre, il fallait une œuvre plus admirable encore par l'ordre et l'enchaînement, par la clarté et l'exactitude : tel a été reconnu, par les plus savants prélats de l'Allemagne, le *Catéchisme* du P. Deharbe, et de là vient le pas qu'il a pris d'emblée sur celui du vénérable Canisius. Nous n'avons que du bien à dire de la traduction française : que tous les prêtres français se hâtent de posséder ce chef-d'œuvre.

**Exposition de la Doctrine chrétienne** par demandes et par réponses, divisée en trois catéchismes :

1<sup>o</sup> *Catéchisme historique*, contenant l'histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament, suivie d'une instruction sur l'Eglise;

2<sup>o</sup> *Catéchisme dogmatique*, contenant l'exposition des dogmes de l'Eglise rapportés à la justification de l'homme;

3<sup>o</sup> *Catéchisme pratique*, contenant la pratique des commandements de Dieu et de l'Eglise, des conseils évangéliques et de divers exercices de piété, par le P. G.-H. Bougeaut, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition, publiée par le P. Au-

guste Carayon, de la même Compagnie. 1 vol. in-4<sup>o</sup> de ii-438 pages. Prix : 7 fr.

**Catéchisme de Guillois.** Explication historique, dogmatique, morale, liturgique et canonique du Catéchisme, avec les réponses aux objections tirées des sciences contre la Religion, par l'abbé Ambroise Guillois, ancien curé au Mans. 4 forts vol. in-12, imprimés sur beau papier et avec des caractères neufs. Prix : 10 fr.

*Abrégé du même ouvrage*, contenant la substance de l'édition en 4 volumes, approprié à tous les Catéchismes de France, dédié aux maisons d'éducation et aux familles chrétiennes. 14<sup>e</sup> édition, 1 fort volume in-12 de 600 p. Prix : 2 fr.

**Le Catéchisme véritablement expliqué** à l'usage des prêtres catéchistes et de toutes les personnes chargées de l'instruction de la jeunesse. Ouvrage contenant l'explication claire, précise et littérale des Catéchismes de Paris, Beauvais, etc., et pouvant s'adapter à tous les autres Catéchismes, enrichi d'un choix de traits et d'histoires, par M. l'abbé Laffineur, chanoine de Beauvais, etc. 2 vol. in-12. Prix : 4 fr.

**Instructions familières sur les quatre parties du Catéchisme Romain**, par le vénérable P. César de Bus, fondateur de la Doctrine chrétienne. Nouvelle édition revue et annotée par l'abbé R. Bonhomme, du diocèse d'Evreux, avec l'approbation de plusieurs archevêques et évêques de France. 4 vol. in-12 de xxviii-507, 740, 547 et 577 pages. Prix : 8 fr.

**Petit Catéchisme universel**, par le cardinal Bellarmin, traduction de l'abbé Guillois, revu avec le plus grand soin, illustré de 50 dessins des grands maîtres par Ciappori. — 1 petit volume de propagande. Prix : 1 fr.

**L'Instruction religieuse en exemples** suivant l'ordre des leçons du Catéchisme, par le R. P. F. X. Schouppe, S. J. 3 forts vol. in-12 de 550, 637 et 676 pages, papier teinté, caractères elzéviens, titres rouge et noir. Prix : 14 fr.

**Cours abrégé de Religion ou Vérité et Beauté de la Religion chrétienne.** Manuel approprié aux établissements d'instruction, par le R. P. Schouppe. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

**Manuel de Religion, d'Histoire et de Géographie sacrées**, par V. Daumas, premier aumônier du lycée Saint-Louis, officier d'Académie, membre du comité d'examen du département de la Seine. 1 beau vol. in-12 de 381 pages. Prix : 4 fr.

**Les Fêtes de Catéchismes**, petits drames pour les catéchismes de persévérance, par Monsieur l'abbé Mouchard.

1<sup>re</sup> série. — *Catéchisme de Filles*. 1 vol. in-12 de 423 pages. Prix : 3 fr.

2<sup>e</sup> série. — *Catéchismes de Garçons*. 1 vol. in-12 de 430 pages. Prix : 3 fr.

## DECOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

**Machines de précision** à main et à pédales, **Tours, Outillages et accessoires.** Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. **DESSINS** de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

**Articles Religieux :** Christs, statuettes, bénitiers, etc. Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

**PAUL ABAT**  
POUR IMPRIMER SOI-MÊME À L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.  
**DEPUIS 25 FRANCS**  
Système à la portée d'un Enfant  
PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spectimen (re



## PRÉDICATION

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT : LES GRANDEURS  
DU CHRÉTIEN

Gratias Deo qui dignos nos  
fecit in partem sortis sanctorum  
in lumine.

(Col., 1, 12.)

Elle est grande la dignité des Saints, il est grand leur bonheur dans la lumière de gloire ! *Nimis honorati sunt amici tui Deus.* Aujourd'hui l'Eglise, par ses cérémonies, par ses hommages et ses félicitations, exalte ses illustres enfants qui ont déjà reçu l'éternelle récompense. Aujourd'hui, elle nous invite, nous qui sommes encore dans les combats de la vie, à lever nos yeux et nos cœurs vers le ciel, *Sursum corda !* « Regardez et voyez, nous dit-elle. Considérez les saints, vos frères ; ils règnent dans un palais tout étincelant d'or et de pierres précieuses, ils sont assis sur des trônes, ils portent sur la tête la couronne de la victoire, ils tiennent en leurs mains la palme des triomphateurs ; ils ne connaîtront désormais ni souffrance, ni douleur, ni mort ; ils sont enivrés d'un torrent de délices ; ils voient Dieu, ils le possèdent, ils en jouissent à jamais ; ils sont comme plongés dans l'océan d'un bonheur qui ne doit point finir. Or, leur destinée est votre destinée, vous aussi, vous êtes appelés aux gloires et aux joies du paradis. Mais il faut que vous marchiez sur leurs traces. Les saints sont grands dans la récompense, parce qu'ils ont été grands dans le travail ; ils sont grands dans la glorification, parce que, avec la grâce de Dieu, ils ont été grands dans leur sanctification. Aimez-les, louez-les, invoquez-les, mais surtout imitez-les. Vous aussi, montrez-vous grands par la pratique de la vie chrétienne ! »

Oui, mes frères, la sainteté, la vie chrétienne (car ces deux mots ont le même sens), sont une belle et noble chose. Il n'y a rien de si grand qu'un chrétien, dit Tertullien, *nemo major nisi christianus !* Nous l'oublions trop. Laissez-moi vous le rappeler dans cette auguste solennité. Laissez-moi vous redire nos gloires de famille, la noblesse de notre race, la grandeur de la vocation chrétienne. Traiter ce sujet, ce sera glorifier les saints, puisque ce sera les mieux connaître alors qu'ils étaient sur la terre se préparant aux célestes récompenses ; ce sera nous encourager nous-mêmes : en apprenant le moyen de gagner le ciel, nous concevrons une légitime fierté de notre condition et nous serons excités à nous en montrer dignes ; enfin, ce sera répondre aux outrageantes insultes de l'impiété qui regarde le chrétien comme un être abject, digne de tous les mépris, et qui, aujourd'hui comme aux temps de Tacite, le signale aux haines de la foule en le désignant comme l'opprobre et l'ennemi du genre humain, *odium generis humani !*

Qu'est-ce donc qu'un chrétien ? Un chrétien,

même considéré au dernier degré de la sainteté, c'est-à-dire simplement en possession de la grâce sanctifiante, est un homme qui est infiniment au dessus de tous les philosophes de l'antiquité, de tous les apôtres et de tous les adeptes de la morale indépendante. Il porte au front la couronne d'une triple noblesse et d'une triple grandeur. Il est grand dans son esprit par ses pensées, grand dans son cœur par ses sentiments, grand dans sa volonté par les actes qu'elle inspire. Je demande à Dieu qu'après en avoir entendu la preuve, vous lui rendiez des actions de grâces plus vives pour votre belle vocation, et que vous déterminiez à vous en montrer de plus en plus dignes par vos œuvres. *Gratias Deo !*

## I

Je dis d'abord que le chrétien est grand par ses pensées, par sa foi. La foi, c'est-à-dire l'adhésion pleine et entière à la parole de Dieu qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, quelle gloire n'apporte-telle pas à l'homme !

Les pensées de la foi sont nobles et grandes parce qu'elles enrichissent notre âme de la lumière, de la vérité incréée. C'est comme un écoulement de la sublime science de Dieu dans l'homme. Elles nous permettent d'acquérir plus complètement, plus purement, plus sûrement les vérités de l'ordre naturel. Elles agrandissent la sphère de nos connaissances en nous introduisant dans le monde surnaturel. C'est comme un divin télescope ajouté à l'œil de notre raison.

Les pensées de la foi sont nobles et grandes, parce que ce sont des pensées fécondes pour le bien. Les sciences humaines, en dehors de la religion qui les sanctifie et qui en fait un escalier pour approcher de Dieu, ne sont pas capables de susciter un acte de vertu, de réprimer un défaut. La foi, au contraire, élève l'homme au dessus de lui-même en lui inspirant une force surhumaine, un courage indomptable, un dévouement incomparable. De quoi n'est pas capable un homme qui sait d'où il vient, où il va, et le moyen d'atteindre au terme de ses destinées ? Un homme qui est convaincu qu'il n'est sur la terre qu'en passant, comme un pèlerin et un exilé dont le ciel est la patrie ? Un homme qui croit de toute l'énergie de son âme qu'il n'y a ici-bas qu'une chose nécessaire : non pas de devenir riche, de vivre longtemps, d'être honoré, d'être savant et d'avoir tous ses plaisirs, mais de se sanctifier ? Un homme qui sait qu'il mourra, que sa mort ressemblera à sa vie, qu'il sera jugé par un juge souverainement éclairé, et que, selon ses œuvres, il sera récompensé ou puni par une éternité de délices ou de tortures ? Un homme enfin qui croit que Dieu l'a aimé au point de se faire homme lui-même pour être son Maître, son Modèle et son Rédempteur ?... Cet homme est capable de tous les héroïsmes. Eh quoi, mes Frères, n'admirez-vous pas la noblesse et la grandeur de la foi dans ce pauvre qui supporte



son indigence sans murmure et sans jalousie, mais paisiblement et courageusement, parce qu'il sait qu'au ciel se fera la compensation? Dans cette mère qui, le cœur brisé par la mort d'un enfant chéri, adore avec soumission les décisions de la Providence, parce qu'elle sait que Dieu est bon et qu'un jour au ciel on se retrouvera? Dans ces âmes d'élite qui ont la force de renoncer aux biens du monde et de vivre dans la pauvreté, la chasteté, la mortification, sur la parole de Dieu qui leur a promis le centuple? Dans tous ces généreux chrétiens qui se montrent supérieurs à la mauvaise fortune, et qui, broyés par ses coups, conservent tout leur courage et toute leur énergie? Non, rien n'est si beau sur la terre!

Tous les saints ont eu cette grandeur. Tous ont été des hommes de foi. Ils l'ont estimée, cette sublime vertu, comme le don de choix du Seigneur, *fidei donum electum*; comme le fondement de toute sainteté, comme le frein des passions, comme l'arme de résistance contre le démon, comme leur plus précieux trésor. Ils l'ont gardée avec un soin jaloux et tous, en paraissant au tribunal de Dieu, ont pu répéter la parole de saint Paul : « J'ai combattu le combat, j'ai conservé ma foi intacte, *fidem servavi*. » Ils l'ont défendue au prix de leur sang, et tous auraient mieux sacrifié mille vies, plutôt qu'un iota de leur *Credo* : *Potius mori quam fœdari*! C'est par la foi qu'ils ont triomphé du démon, du monde et de leurs passions, et qu'ils ont multiplié ces grandes œuvres qui rendront leur nom célèbre dans le temps et l'éternité, *sancti per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones*!

Mes frères, nous sommes les enfants des saints, imitons leur foi, *imitamini fidem*; reproduisons en nous cette grandeur qui fait leur gloire. Mettons-nous en garde contre les ennemis qui veulent nous la ravir; contre ces impies forcenés qui par la presse, le journal, le feuilleton, l'enseignement, les conférences publiques attaquent, ridiculisent, nient nos dogmes sacrés; contre cette foule d'indifférents qui, tout entiers aux choses du temps, vivent comme s'il n'y avait point d'éternité, et par leur exemple glacial atrophient autour d'eux la vigueur de la croyance; contre les passions, surtout l'orgueil et la sensualité, qui brûlent et pourrissent dans les cœurs cette noble fleur du ciel! Que notre foi soit ferme : c'est Dieu qui parle, pourrait-il donc se tromper ou nous tromper? Qu'elle soit universelle : croyons, mais pratiquement, à la création et à notre dépendance à l'égard du Créateur, à la Providence, à l'amour de Dieu pour nous, à l'Incarnation, à la Rédemption, à l'Eucharistie, à la présence de Dieu, à la nécessité et à l'efficacité de la prière, au jugement, au paradis et à l'enfer éternels; qu'elle soit fière : nous croyons sur l'autorité des miracles en particulier de celui de l'Eglise si divinement insti-

tuée et conservée, nous croyons ce que l'élite de l'humanité a cru de tout temps; qu'elle soit *inébranlable* : chacun des mots de notre Symbole a été empourpré du sang des martyrs, soyons prêts, s'il le fallait, à signer notre croyance de notre sang!... Et ainsi, nous nous revêterons du premier caractère de grandeur qui distingue le chrétien, la noblesse des pensées; le second, c'est la noblesse des sentiments.

## II

A peine né, avant même de mettre la main sur son front et de dire : je pense, l'homme a mis la main sur son cœur et il a dit : j'aime. Etait-ce inspiration de Dieu, sens intime, mouvement instinctif? Je ne sais, mais quoiqu'il en soit de cette première impression, on n'en est pas revenu depuis six mille ans. Le cœur, organe et symbole de l'amour, est ce qu'il y a de plus estimé par l'humanité. En effet, la plus sanglante injure à adresser à quelqu'un, c'est de lui dire qu'il est sans cœur; et le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un homme, c'est de dire qu'il a du cœur, car c'est dire qu'il a de la délicatesse, de la sensibilité, de la miséricorde, de la reconnaissance, de la générosité et du dévouement. Le cœur, mais c'est ce qu'il y a de plus grand aux yeux de Dieu lui-même! Il veut qu'on rende un culte spécial à son Sacré-Cœur, et ce qu'il nous demande surtout, c'est notre cœur : *Fili, præbe mihi cor tuum*?

Or, je le déclare sans crainte d'être démenti, le vrai chrétien, le saint, a plus que tout autre la gloire insigne d'avoir du cœur. Il aime ce qu'il y a de plus grand, de plus beau et de meilleur, c'est-à-dire Dieu lui-même. Il aime Dieu, parce que Dieu le veut, parce que Dieu l'a aimé le premier, parce que Dieu, la perfection même, attire comme irrésistiblement ses affections. Il aime Dieu de toute son âme et de toutes ses forces. Il aime Dieu, et avec Dieu il aime ses parents, les représentants de Dieu. Il aime sa patrie, qui est pour lui une seconde mère, s'attristant de ses malheurs, se réjouissant de ses succès, s'indignant contre ses ennemis, et se sacrifiant pour elle. Il aime son prochain, les pauvres, les malheureux en qui il voit une seconde incarnation de Jésus-Christ; il aime même ses ennemis qui ne laissent pas d'être les créatures de Dieu, rachetées par le sang du Sauveur. Il aime Dieu et, tout en trouvant dans cet amour son bonheur, *mihi adhærere Deo bonum est*, il y trouve la plus sublime grandeur! En effet, c'est une chose certaine, que le cœur se transforme en l'objet de son affection, comme le fer jeté dans la fournaise prend la ressemblance et les qualités du feu. « Vous aimez la terre et les choses de la terre, dit S. Augustin, vous devenez tout terrestres, *terram diligis, terra es*; vous aimez Dieu, le dirai-je, vous devenez tout divins, *Deum diligis, quid dicam, Deus es*. » En aimant Dieu nous devenons participants de la nature divine

la plus ineffable des ressemblances, *divinæ portæ naturæ*. « Qui verrait, dit Bossuet, l'âme où Dieu règne par sa grâce, croirait Dieu lui-même, comme on voit un second moi dans un cristal bien pur où il se réfléchit tout ses feux. » (Lettre XXVI<sup>e</sup>). De plus, devenons les temples de la Trinité; les trois saintes personnes viennent faire en nous leur demeure, nous sommes admis à l'honneur de l'amitié, nous sommes par adoption les fils de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ! La noblesse de la sainteté, ô grandeur de la vie chrétienne! Ah! mes frères, reconnaissez votre dignité! aimez Dieu d'un amour toujours de plus en plus ardent. N'attachez pas votre cœur aux biens terrestres, vous êtes trop grands pour eux. *major sum et ad majora natus!* Fuyez l'orgueil, l'avarice et la sensualité qui dessèchent, durcissent et salissent le cœur, *vinum et caro auferunt cor!* Que Dieu vous soit touchant, et avec Dieu vous aurez tout: la paix, la consolation, le bonheur, l'honneur de Dieu et du cœur, et aussi celui de la volonté, l'honnêteté et la dignité de la vie.

## III

La sainteté est une qualité sans laquelle, partout et toujours, sauf peut-être en notre siècle, il a été impossible de se concilier l'estime et la confiance. Les ressemblances: cette qualité est l'honnêteté. L'honnêteté, quel beau nom! « Rien qu'à le prononcer, disait S. Louis, on a le cœur tout ému. » Chacun, à moins d'être absolument méchant, en revendique la gloire. Mais le vrai chrétien seul mérite véritablement cette appellation d'honnête homme. Qu'est-ce que l'honnêteté en effet? C'est le fruit des efforts de la volonté qui accomplit constamment son devoir; c'est la conformité entière, absolue, universelle de notre vie avec la loi de justice que Dieu a gravée dans notre cœur. Mais qui accomplit cet idéal? Sont-ce ces hommes qui, satisfaits de ne point attenter à la vie de leur semblable, de ne point voler ostensiblement, se contentent de toutes les licences? Non, c'est là l'honnêteté *hypocrite* et *pharisaïque*; avec elle on se cache ces sépulchres blanchis qui ont une belle apparence, mais dont l'intérieur est plein de rapines mondaines: qu'ils sont nombreux ces honnêtes gens aujourd'hui! Il y a une autre honnêteté que j'appellerai *purement mondaine*, c'est l'honnêteté de ces hommes qui sont doux, affables, serviables pour autrui; qui ne voudraient faire de mal à qui que ce soit; qui sont exacts, jusqu'au scrupule, dans leurs transactions; qui sont les esclaves du devoir, y sacrifiant leur temps, leur santé, leur fortune, leur tranquillité, leur vie même; mais qui ne tiennent aucun compte de leurs obligations envers les supérieurs, ne priant jamais, ne jeûnant pas le dimanche, n'observant pas l'abstinence, et ne s'approchant jamais des sacre-

ments. Ils oublient cette belle parole de Racine à son fils: « On ne peut être honnête sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. » Hélas! hélas! qu'ils sont nombreux aussi ces soi-disant honnêtes gens, qui respectent leurs père et mère et méprisent leur Père qui est aux cieux; qui obéissent aux lois de leur pays et foulent aux pieds les commandements du suprême législateur, qui sont fidèles à leur parole mais ne tiennent pas les engagements qu'ils ont contractés à l'égard de leur souverain Seigneur et Maître!...

Tels ne sont pas les vrais chrétiens. Ils ont la suprême grandeur de la volonté et du caractère par l'accomplissement de tous les commandements. Ils rendent à César ce qui est à César, mais à Dieu ce qui est à Dieu! Ils ont la gloire d'accomplir toute justice partout et constamment! Oh! que j'admire ici les glorieux habitants du ciel! Le paganisme peut à peine se vanter de deux ou trois hommes vertueux dont les actes peuvent en quelque chose être proposés à l'imitation de la postérité. Les saints! ils sont des millions de millions; il y en a dans toutes les conditions, les plus humbles comme les plus illustres, également admirables par l'intégrité de leur vertu en particulier et en public, fidèles à tous les préceptes, observateurs même des conseils évangéliques, triomphant généreusement de leurs passions, se vainquant eux-mêmes, aimant la vérité au point de lui sacrifier leur vie, faisant du bien à tous, même à leurs ennemis et à leurs persécuteurs!...

Chrétiens, vous êtes de cette noble race. Gardez la grandeur de l'esprit par la foi, la grandeur du cœur par la charité, la grandeur de la volonté par l'accomplissement complet et persévérant des préceptes de Dieu et de l'Eglise. Vous le pouvez, vous avez la grâce, vous avez l'exemple des saints, vous avez l'appât des éternelles récompenses! *Euge, Euge, sursum corda!* Que votre fidélité à Dieu soit surtout ferme et généreuse. Arrière toute crainte et tout compromis. La lutte devient plus acharnée que jamais, soyez heureux et fiers d'être du PARTI DE DIEU; engagez-vous dans cette croisade pacifique que nous recommande Léon XIII. Courage et confiance! L'histoire nous dit qu'après le désastre de Ramillies et de Malplaquet, Louis XIV se refusant à signer le déshonneur de la France, appela Villars et lui dit: « Je n'exige pas que vous battiez l'ennemi, mais je veux que vous l'attaquiez. » La revanche de Denain justifia la confiance du vieux roi qui ne se croyait pas le pouvoir de commander et d'accorder la victoire. Vous pouvez être plus assurés que Villars dans la lutte que vous soutenez, parce que vous obéissez à un roi tout-puissant. Dieu vous dit: « Je veux que vous attaquiez l'ennemi, la révolution; sous l'étendard de la croix, vous vaincrez, ayez confiance: *In hoc signo vinces*. Amen.



CONGRÉGATIONS ROMAINES <sup>1</sup>

## S. Congrégation de l'Index.

Ceux qui ont obtenu de Rome la faculté de lire les livres à l'Index ne peuvent lire et garder les ouvrages et les journaux, nominativement prohibés par l'autorité diocésaine.

C'est ce que décida la S. Congrégation de l'Index le 24 juin 1879, dans un décret que reproduit *La Scienza e la Fede* de Naples.

« Utrum christifidelibus, sive laicis sive presbyteris, qui facultate gaudent apostolica legendi et retinendi libros in *Indicem relatos*, liceat tuta conscientia aut legere aut retinere ephemeridem, cujus titulus *Il Corriere di Crema* ab episcopo Cremensi nominatim in sua diocesi prohibitum? »

La S. Congrégation a répondu : « *Ad dubium uti proponitur* : NEGATIVE. »

## CONSULTATIONS

## LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Le prêtre peut-il se servir de la bénédiction : *Benedicat vos omnipotens Deus*, etc., lorsqu'il bénit en dehors de l'église quelques personnes?

S'il n'y a qu'une personne, doit-il dire *te* au lieu de *vos*?

R. — Rien n'empêche d'employer cette formule de bénédiction. Et si l'on ne bénit qu'une personne, il est naturel d'employer le singulier.

Q. — Vous avez expliqué les variantes de la prière : *En ego ó bone Jesu*, pour assurer les indulgences qui sont attachées à la récitation.

Je viens vous prier d'expliquer aussi la prière assez commune : *Anima Christi sanctifica me*... qui est bien différente dans les livres. Il y en a qui ont un adjectif après chaque mot : *Anima Christi sanctissima, sanctifica me*... *Cor Christi ardentissime*... le faut-il? Quel est l'auteur qui la donne exacte? ou donnez-la nous.

R. — Votre observation est très fondée. La prière *Anima Christi* a été souvent mutilée, et bien des fois nous nous sommes demandé si certaines modifications n'entraînaient pas la nullité des indulgences attachées à cette prière, si goûtée de saint Ignace.

Cette prière ne se trouve pas dans les *Decreta authentica* publiés à Ratisbonne en 1862. Néanmoins on ne peut pas douter de son authenticité, car nous la lisons dans les *Decreta authentica* publiés par Mgr Prinzivalli, substitut de la sacrée Congrégation des indulgences, et certifiés

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines prises depuis cinquante ans, et recueillies actuellement à mesure de leur publication, nous recommandons au lecteur le *lecta Juris pontificii, savante revue mensuelle* dans les *Annuaire* fascicules grand in-4° d'environ 60 pages qui se publient par 2 col.  
Un an, 20 fr.  
(23 vol.) avec tables, 40 fr.  
ments. (V. Palmé, éditeur)

— *Stranger*, 25 fr. — La collection 460 f. — Grandes facilités de paiement. — 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

conformes aux originaux par Mgr Colombi, secrétaire de ladite Congrégation.

Voici ce texte :

Anima Christi, sanctifica me.

Corpus Christi, salva me.

Sanguis Christi inebria me.

Aqua lateris Christi, lava me.

Passio Christi, conforta me.

O bone Jesu, exaudi me.

Intra vulnera tua, absconde me.

Ne permittas me separari a te.

Ab hoste maligno defende me.

In hora mortis meae, voca me.

Et jube me venire ad te,

Ut cum Sanctis tuis laudem te.

In sæcula sæculorum. Amen.

Les indulgences attachées à cette prière, n'ont pas été moins mutilées que la prière elle-même dans bon nombre de livres de piété. Nous ne voulons pas dire que ces mutilations aient été faites de parti pris. Le plus souvent elles étaient l'effet de l'ignorance; on se contentait de reproduire d'anciennes indulgences que l'on trouvait dans des livres, sans se demander si ces anciennes indulgences n'avaient pas été annulées. Or justement, elles l'avaient été par un décret du 9 janvier 1854. Voici les nouvelles indulgences :

1° *Pour tous les fidèles*. Trois cents jours d'indulgence chaque fois qu'ils la récitent dévotement et d'un cœur contrit :

« ... benigne indulsit (Sanctissimus Dominus Noster Pius IX) ut omnes utriusque sexus Christiani fideles, qui corde saltem contrito ac devotè præmemoratas invocationes recitaverint, tertium dierum Indulgentiam pro quolibet recitatione lucrari valeant. »

Par conséquent cette indulgence peut se gagner plusieurs fois par jour si on la récite plusieurs fois par jour avec un cœur contrit.

2° *Pour les prêtres après leur messe, et pour les fidèles après leur communion*. Sept années d'indulgences; mais on ne peut les gagner qu'une fois par jour.

« ... ac Indulgentiam septem tantum annorum una dumtaxat vice in die acquirendam, si emiserint sacerdotes post peractum Missæ sacrificium, cœterique fideles postquam fuerint sacra communione refecti. »

3° *Pour tous*. Indulgence plénière une fois par mois, au jour qu'ils choisiront, pour tous ceux qui auront récité cette prière au moins une fois par jour; moyennant la confession, la communion, et la visite de quelque église ou oratoire public, où ils prieront pendant quelque temps aux intentions de Sa Sainteté :

« Si vero per integrum mensem semel sacra in die enunciatis invocationes corde ut saltem contrito, ac devotè effuderint, Indulgentiam plenariam una die cujuslibet mensis unius cujus arbitrio eligenda, dummodo vere poenitentiam confessi, sacraque Synaxi refecti, aliquam ecclesiam seu publicum oratorium visitaverint, ibi

per aliquod temporis spatium juxta mentem ejusdem Sanctitatis Suae pie oraverint, consequantur. »

4<sup>e</sup> Pour les âmes du purgatoire. L'indulgence plénière et les indulgences partielles ci-dessus énumérées, leur sont applicables :

« ... Facta insuper potestate eas omnes, plenariam nempe et partiales indulgentias, animabus in purgatorio detentis, applicandi. »

On voit combien cette prière est avantageuse. Il importe donc qu'elle soit insérée, dans son intégrité, dans les formulaires d'actions de grâces à l'usage des prêtres, et dans tous les livres de dévotion destinés aux fidèles. Il importe aussi que l'on indique les diverses indulgences attachées à cette prière pour les fidèles, pour les prêtres, et pour les âmes du purgatoire.

N'oublions pas que l'ancienne prière et les anciennes indulgences non conformes à celles que nous venons d'indiquer, sont annulées, « *revocata quacumque præcedenti concessione.* »

Q. — 1<sup>o</sup> Vous avez dit, il y a peu de temps, qu'il n'est pas permis de dire la messe ni de donner la communion devant le très saint Sacrement exposé.

Or, j'ai vu faire tout cela par un bon nombre de prêtres, et notamment par plusieurs membres du haut clergé de Rome, et cela sans la moindre réclamation. Est-ce que, depuis quelque temps, l'Eglise serait plus facile sous ce rapport ?

2<sup>o</sup> Dans nos environs, on ajoute *Alleluia* dans le temps pascal, au verset *ora pro nobis* qui précède l'oraison que l'on doit dire après les messes basses.

Doit-on, ou du moins peut-on agir de la sorte ?

3<sup>o</sup> La théologie défend de prendre des intentions de messe pour plus de deux mois. Or, dans certaines paroisses, qui, malheureusement, deviennent de plus en plus rares, il y a jusqu'à cinq cents services recommandés à l'avance, et cela au su de l'autorité ecclésiastique. Pourquoi cette différence admise entre messes et services ?

R. — Ad I. Nous n'avons pas été aussi affirmatif que le dit notre vénéré confrère. Nous avons dit qu'autrefois la sacrée Congrégation des rites avait défendu d'offrir le saint sacrifice pendant l'adoration, parce que les prières et cérémonies de la messe, toutes saintes qu'elles soient, détournent cependant les fidèles de l'adoration, qui seule doit absorber toute leur attention. C'est la remarque de l'illustre Gardellini sur le décret 4677 :

« Missam vel celebrari vel decantari in altare, in quo expositum est Sanctissimum Eucharistiæ Sacramentum non semel vetuit Sacrorum Rituum Congregatio appositis decretis, sive illud pro Oratione Quadragenta Horarum, sive alia occasione per annum expositum sit ; et jure quidem, nam populus adorationi intentus, aliis precibus et actionibus licet sacris, ab illo distrahi non debet, cui unice et principaliter est intentus. »

Puis, le célèbre liturgiste rappelle l'Instruction Clémentine relative à l'Adoration des Quarante-Heures, Instruction en vertu de laquelle toutes messes, soit privées, soit solennelles, sont absolument prohibées sur l'autel de l'exposition,

excepté seulement deux messes, l'une pour l'exposition, l'autre pour la reposition :

« Cantum hoc fuit a fel. re. Clemente XI in sua Instructione de iis quæ servanda sunt pro expositione Sanctissimi Sacramenti in Oratione Quadragenta Horarum, in qua edicitur § XII, ut missæ omnes, sive privatae, sive solennes, in eo altari omnino prohibeantur, duabus tantum exceptis, quæ celebrantur pro exponendo et reponendo Sanctissimo Sacramento. Hæc est regula adeo strictè accurateque servanda ut nemini liceat ab ea declinare. »

Voilà la loi, et l'esprit de cette loi. Mais il en est de cette loi comme de beaucoup d'autres ; on peut en être dispensé pour de bonnes raisons. C'est ainsi qu'en 1831 les religieuses clarisses de Taranto obtinrent la faveur que la messe conventuelle fût dite le lundi, le mardi et le mercredi de la Quinquagésime pendant l'adoration qu'elles étaient obligées de faire en vertu d'un legs pieux ; mais cette faveur fut accordée à la condition qu'on ne distribuerait pas la sainte communion :

« Pro gratia, dummodo in missa sacra eucharistia non distribuatur » (12 novembre 1831, n. 4677).

Pourquoi la sacrée Congrégation défend-elle de distribuer la sainte communion à l'autel de l'exposition ? C'est parce que la distribution de la sainte communion empêche de faire au très saint Sacrement les révérences qui lui sont dues lorsqu'il est exposé.

Mais alors les fidèles ne pourront donc pas recevoir la sainte communion ? Assurément si ; seulement ils la recevront sur un autre autel.

Et s'il n'y a pas d'autre autel ou bien encore s'il est très difficile de distribuer la sainte communion sur un autre autel que celui de l'exposition, que devra-t-on faire ? En 1868, le diocèse de Reims exposa le cas. La sacrée Congrégation supposa sans doute l'existence d'une coutume, bien que la consultation n'en parlât pas ; car elle répondit : « Servetur consuetudo. »

« In plerisque capellis monasteriorum et pluribus ecclesiis parochialibus dioceseos Rhemensis unicum reperitur altare, ubi distribui possit sacra Communio. Quæritur utrum si per præces Quadragenta Horarum, vel quando venerationi fidelium exponitur SSimum Sacramentum permitti possit distributio sacræ Communionis intra vel extra Missam coram SSmo super altari exposito, ratione maximæ difficultatis alter agendi, ne sacra communio fidelibus denegetur.

Hujusmodi vero instantia a subscripto Secretario in sacra rituum Congregatione relata, sacra eadem Congregatio rescribere censuit : Servetur consuetudo. Atque ita rescripsit die 26 septembris 1868

De tout ce que nous venons de dire il résulte :



1° Que la règle ordinaire est de ne pas dire de messe devant le très-saint Sacrement exposé;

2° Que l'on pourrait la dire s'il n'y avait pas d'autre autel dans l'église, ou bien s'il y avait d'autre bonne raison;

3° Que la distribution de la sainte communion n'est pas permise lors même que la célébration de la messe le serait;

4° Que cependant la distribution de la sainte Eucharistie pourrait elle-même être permise s'il y avait une grande difficulté de la distribuer sur un autre autel et qu'il y eût une coutume de la distribuer à l'autel de l'exposition.

Avec ces données, vous pouvez maintenant apprécier ce que vous avez vu faire, soit à Rome, soit ailleurs.

Ad II. Dans le temps pascal, doit-on ajouter *Alleluia* au verset *Ora pro nobis* qui précède l'oraison que l'on doit dire aux messes basses? Le Bref n'en parle pas. Nous pensons donc qu'on ne doit pas le dire, d'autant que ces prières sont prescrites à raison des temps douloureux que traverse l'Eglise. La joie ne convient pas à ces sortes de prières... De même que l'*Alleluia* ne doit pas se dire, dans le temps pascal, aux versets de Prime et de Complies, ni aux versets des Litanies, de même il doit s'omettre au verset *Ora pro nobis* prescrit après la messe basse.

Ad III. La théologie défend de prendre des intentions de messes pour plus de deux mois, cela est certain en principe; mais on peut en prendre pour une époque plus éloignée lorsque ceux qui les donnent permettent d'en différer la célébration. La raison en est que c'est la volonté des donateurs ou testateurs qui fait loi.

Q. — 1° Je suis appelé auprès d'un malade à l'article de la mort : ce malade appartient aux confréries du Tiers-Ordre, du Rosaire et du Mont-Carmel, il a droit par conséquent à l'indulgence accordée par l'Eglise aux membres de ces confréries qui sont à l'article de la mort. Mais (et voici la difficulté) moi prêtre, puis-je en récitant « la simple formule » du Rituel, appliquer à ce malade les trois indulgences des confréries, ou bien est-il nécessaire de réciter la formule « propre » à chacune des confréries. Raisons s. v. p.

2° Une personne mariée sous le régime de communauté, me demande au confessionnal si elle peut à l'insu de son mari donner quelques vêtements à ses parents qui sont pauvres. Son mari ne lui permettrait pas, ou bien ce serait à grand-peine si elle le lui demandait. Puis-je lui permettre cette charité filiale? Sinon, que faire si la permission a été donnée?

3° Une personne vient de perdre son mari, elle a 4 enfants tous en âge de gagner leur vie, cette personne peut-elle de temps en temps donner quelque argent à l'un de ses enfants *reluctantibus aliis*?

R. — Ad I. L'indulgence plénière *in articulo mortis*, ne peut être appliquée qu'une seule fois *in eodem mortis articulo*. Cela a été décidé par la S. Congr. des Indulgences, le 5 février 1841. A cette question : « *Utrum infirmus pluries lucrari possit Indulgentiam plenariam in mortis articulo a pluribus sacerdotibus facultatem habentibus impertiendam?* » elle répondit : « *Negative in eodem mortis articulo.* »

Et cette décision vaut même pour le malade qui appartient aux confréries du Rosaire, du Mont-Carmel, ou au Tiers-Ordre, et qui peut obtenir à divers titres, l'indulgence plénière *in articulo mortis*.

En effet la même Congrégation a répondu affirmativement le 12 juin 1884 aux deux questions suivantes qui font suite à la précédente :

« 1° *Utrum vi præcedentis resolutionis prohibitum sit infirmo in eodem mortis articulo permanenti, impertiri pluries ab eodem vel a pluribus sacerdotibus hanc facultatem habentibus indulgentiam plenariam in articulo mortis, quæ vulgo Benedictio Papalis dicitur?* »

« 2° *Utrum vi ejusdem resolutionis item prohibitum sit, infirmo in eodem mortis periculo permanenti impertiri pluries infirmo in iisdem circumstantiis ac supra constituto, Indulgentiam plenariam in articulo mortis a pluribus sacerdotibus hanc facultatem ex diverso capite habentibus, puta ratione aggregationis confraternitati SSmi Rosarii, S. Scapularis de Monte Carmelo, SS. Trinitatis, etc.?* »

Ad II. Cette femme ne doit pas être inquiétée, si ses parents sont dans le besoin. C'est pour elle une obligation de droit naturel, de subvenir aux besoins de ses parents; et son mari ne peut pas s'y opposer raisonnablement, pourvu qu'elle reste dans les limites d'une sage discrétion.

Ad III. En donnant quelque argent à l'un de ses enfants, cette femme ne pèche pas contre la justice, bien que ses autres enfants le trouvent mauvais. Nous supposons qu'elle peut légalement disposer de cet argent.

Mais le danger de s'aliéner ses autres enfants, de troubler la bonne harmonie qui doit toujours régner entre des frères, peut être une raison suffisante, qui l'oblige à ne pas donner à l'un plus qu'aux autres : à moins qu'elle n'ait un motif particulier de le faire, et alors elle doit le faire avec toute la prudence possible, de façon à ne pas exciter de jalousie et de division.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Le prêtre peut-il adopter au point de vue de la loi civile?

R. — Après avoir donné dans le précédent numéro, la réponse des jurisconsultes chrétiens, nous en avons fait pressentir une autre différente suscitée par l'esprit nouveau qui semble dominer à l'heure actuelle. On regrette de voir un prêtre (l'abbé Prompsault) à la tête de cette opinion moins chrétienne ou plutôt complètement anti-chrétienne. « A propos de quoi, dit-il, MM. Delvincourt, Durantou et Dalloz viennent-ils faire dépendre du mariage une disposition que le législateur a voulu en rendre indépendante?... Les incapacités ne s'établissent pas par présomption. Il faut qu'elles soient créées



par la loi parce qu'elles constituent une dérogation au droit commun. Jusque-là les prêtres pourront, tout comme les autres citoyens, user de la faculté d'adopter un enfant, en se conformant aux règles données par le Code civil. »

Hélas ! il faut bien le dire, ce sentiment n'est pas isolé comme nous allons le voir. C'est celui de M. de Chabrol-Chaméane. Ce dernier du moins, tire cette conclusion du mariage du prêtre qu'il suppose civilement valide. « Plusieurs auteurs, dit-il (*Diction. de législ. usuelle*), refusent au ministre du culte catholique le droit d'adopter, par la raison que la fiction doit être interdite à ceux auxquels la réalité l'est également. — Cette opinion, ajoute-t-il, nous paraît peu conforme aux principes rigoureux du droit civil qui ne reconnaît pas les engagements religieux. Les rites de l'Eglise peuvent proscrire le mariage des prêtres; mais ce n'est là qu'une contravention aux canons. Le mariage civil et ses effets n'en subsistent pas moins; et là où il y a mariage, il y a légitimité des enfants issus de ce mariage, et, par conséquent, faculté d'adopter. »

S'il était vrai, comme le prétend M. de Chabrol, « que les principes rigoureux du droit civil ne reconnaissent pas les engagements religieux, c'est-à-dire les ordres sacrés, comme un empêchement dirimant au mariage, il serait conséquent avec lui-même en concluant que le prêtre peut adopter. Mais il est évident, pour quelconque ne veut pas se faire illusion, que les principes rigoureux du droit civil, c'est-à-dire diverses constitutions qui se sont succédé depuis quatre-vingt ans, accordent protection au culte catholique, comme aux autres cultes reconnus par l'Etat, et que conséquemment, ces diverses constitutions auraient été et seraient dérisoires si elles avaient laissé ou si elles laissaient le prêtre libre de se marier; car le célibat ecclésiastique est une des lois de discipline les plus fondamentales du culte catholique. Or, si les lois fondamentales de la discipline de l'Eglise, qui sont bien autre chose que de simples rites, proscrivent le mariage du prêtre, les constitutions garantissant protection au culte catholique comme aux cultes dissidents, doivent également proscrire cette union sacrilège, qui porterait une atteinte grave à la religion catholique. Les principes rigoureux du droit civil demandent donc que les ordres sacrés soient un empêchement dirimant au mariage du prêtre. Or, s'il en est ainsi, comme l'a reconnu la Cour de Cassation, nous concluons contre M. de Chabrol, que là où il n'y a pas mariage, il ne peut y avoir légitimité des enfants issus de cette union, et, par conséquent, faculté d'adopter.

En 1842, à l'occasion d'une adoption d'enfants faite par un ancien vicaire de Saint-Etienne-du-Mont qui, à l'époque du rétablissement du culte, n'avait pas repris l'exercice de ses fonctions d'adoption dont la nullité fut poursuivie par ses héritiers naturels. M. Ferdinand Barrot soutint

dans l'intérêt de ceux-ci, que le caractère de prêtre était au citoyen qui l'avait reçu, la faculté d'adopter.

Plusieurs évêques avaient été consultés sur cette question. L'archevêque de Paris avait répondu que, bien qu'un pareil acte fut opposé à l'esprit de l'Eglise, il était persuadé qu'aucune décision du droit canon ne pouvait le faire déclarer invalide. (*Lettre de M. Ravinet du 2 juin 1841.*) L'évêque de Maroc (Mg Guillon), pensa, au contraire, que les ecclésiastiques étaient réputés appartenir à la classe des eunuques à qui toutes les législations, disait-il, ont interdit le droit d'adopter des enfants parce qu'ils sont dans l'impuissance actuelle d'en avoir. Il ajoute ne pas se rappeler un seul exemple qui contredise dans la longue suite des Annales ecclésiastiques. (*Lettre du 7 janvier 1841.*)

L'évêque de Bayeux et celui du Mans répondirent dans le même sens.

La Cour royale de Paris se renfermant dans les faits de la cause, et considérant que l'adoptant avait cessé les fonctions ecclésiastiques et ne les avait pas reprises; que ni dans sa demande ni dans les actes de la procédure, ni dans les jugements et arrêts qui avaient admis l'adoption, il n'avait pris sa qualité de prêtre, jugea qu'il n'y avait pas lieu de prononcer l'annulation de l'adoption.

On peut s'étonner que la Cour royale par son arrêt du 19 juillet 1842 se soit basée sur le motif que le prêtre pouvait adopter parce qu'il avait cessé l'exercice du sacerdoce. C'était le plus mauvais motif que l'on pût donner pour refuser le droit d'adoption. Car, s'il suffisait de renoncer à sa qualité de prêtre pour se délier de ses obligations, il serait facile de violer tous les devoirs pris envers la société et envers l'Etat. Aussi ce motif n'a-t-il pas été reproduit dans l'arrêt de la Cour de Cassation du 26 novembre 1844, rendu sur la même question dans l'affaire Houel. La Cour a posé les principes en ces termes :

« Attendu qu'on ne trouve soit dans le Code civil, soit dans les canons de l'Eglise, qui, reçus dans tout le royaume ont force de loi, aucune disposition qui défende au prêtre catholique l'adoption et le prive ainsi du droit que tout citoyen tient de la loi, lorsque d'ailleurs il réunit toutes les conditions voulues en pareil cas. Attendu que par le dispositif de son arrêt, la Cour royale s'est conformé aux principes, rejette etc. etc. »

M. Gaudry qui est d'une opinion contraire à la nôtre, pense que si l'adoption n'est pas défendue, elle est au moins dangereuse. « Si, dit-il, l'on ne consultait que les intérêts de la religion et de la morale, la négative ne ferait pas un doute. Le prêtre ne doit pas avoir d'autre famille que les fidèles et les pauvres; s'il pouvait avoir des enfants par adoption, il n'y aurait plus à espérer pour la société le dévouement et la charité du sacerdoce. A ces obligations sacrées seraient



subsistées les obligations de la famille. Les mauvaises mœurs du prêtre auraient là un encouragement; il adoptera des enfants qui seront le fruit de ses désordres; on peut même craindre que sous le voile de l'adoption, il ne rapproche de lui des personnes avec lesquelles la vie commune ne serait pas sans danger. Le secret de la confession ne devient-il pas moins assuré dans les effusions intimes de la famille? Ainsi toutes les considérations de morale et de religion s'élèvent contre l'adoption par le prêtre. Mais des considérations de cette nature ne suffisent pas à la solution d'une question de droit civil sous le rapport de la légalité. On a fait un seul raisonnement contre l'adoption, c'est que *l'adoption imitait la nature et avait pour objet de donner des enfants à celui qui aurait pu en avoir par un mariage légitime*. Mais si ce principe a été le fondement de l'adoption dans son origine, où le trouver dans nos lois nouvelles. Le Code Napoléon consacre un titre entier à l'adoption et à régler ses conditions (art. 343 à 353); il n'y a pas un seul mot d'où l'on puisse induire que l'adoption est permise seulement à ceux qui pourraient avoir des enfants légitimes. Aucune disposition de loi civile ne refuse au prêtre la faculté d'adopter; aucune loi canonique ne lui défend l'adoption. Cette prohibition n'est donc pas au nombre de celles imposées aux prêtres par le sacerdoce; et il n'est pas permis de suppléer à ce silence de la loi. Nous restons ainsi sur cette question en présence d'inconvénients graves, mais aussi en présence d'un droit général non modifié à l'égard des prêtres, et, tout en regrettant la possibilité de l'adoption, nous sommes forcé de décider qu'elle n'est pas défendue.

Au reste, nous croyons savoir que la plupart des statuts diocésains, qui sont le code spécial de chaque diocèse, interdisent le fait sans nier le droit. Cette manière de procéder doit satisfaire pratiquement tout le monde.

## VARIÉTÉS

### Les nouvelles légendes des papes dans le Bréviaire romain

#### II

#### Changements ordonnés par Léon XIII

#### E

#### SAINT SILVESTRE

(4<sup>e</sup> et dernier article) <sup>1</sup>

**D. Le baptême.** Nous voici arrivés au principal objet du désaccord entre D. Guéranger et M. le duc de Broglie : le lieu et la date du baptême de Constantin.

D'après l'abbé de Solesmes, le fils de Constance Chlore aurait été baptisé à Rome en 324 ou 325 par le pape saint Silvestre.

<sup>1</sup> Voir l'*Ami du clergé* du 15 octobre.

D'après l'auteur de *l'Eglise et l'Empire romain au IV<sup>e</sup> siècle* au contraire, cette cérémonie n'aurait eu lieu qu'en 337 dans un château près de Nicomédie par l'intermédiaire d'Eusèbe, évêque de cette dernière ville.

De ces deux opinions laquelle est la mieux fondée?

Selon nous c'est celle de D. Guéranger, car c'est elle qui réunit en sa faveur les témoignages à la fois les plus sérieux et les plus nombreux.

Elle a été défendue :

De nos jours : par M. Edouard Dumont, dans une série d'articles publiés en juin 1849 dans *l'Ami de la Religion* et plus tard réunis en volume sous le titre : *Origines historiques de la souveraineté temporelle du Saint-Siège*, et par l'abbé Darras dans son *Histoire générale de l'Eglise* (t. IX).

Au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles : par Binius dans ses remarques sur saint Silvestre; par Emmanuel Schelestrate dans son *Antiquitas Ecclesie illustrata*; par François Bianchini dans ses Notes sur Anastase; par Vignoli dans ses scholies sur le *Liber Pontificalis*; par Marangoni dans ses élucubrations sur les anciens monuments de Rome chrétienne; par Labbé (t. I) et Mansi (t. II) dans leurs collections des Conciles; par Ciaconius dans ses *Vies des Pontifes romains*; par Nardini dans sa *Rome antique*; par l'autrichien Furhmann dans un traité spécial sur la matière dédié à Benoît XIV; par Catalano dans une approbation motivée donnée au livre de Furhmann; par Mamachi dans ses *Antiquités ecclésiastiques*; par Henri de Sponde dans son abrégé des Annales de Baronius et par une quantité d'autres savants tels que Cennri, Baldeschi et les jésuites Gretzer et Schatten <sup>1</sup>.

Au XVI<sup>e</sup> siècle : par Baronius dans ses Annales (ad ann. 324) par le docte Pamélius et par le cardinal Polus dans deux dissertations particulières.

Au XI<sup>e</sup> siècle : par Codinus Cuiropalate de Constantinople qui nous a laissé de savants écrits sur les origines et les antiquités de Constantinople (*apud Fabricius, Bibliotheca græca* t. XII).

Au XIV<sup>e</sup> siècle : par Nicéphore Calliste qui écrivit tout un chapitre intitulé : Réfutation de ceux qui ont prétendu que Constantin avait été baptisé par les Ariens à Nicomédie. (*Ecclesiastica Historia, lib. VII, c. xxxv, apud Migne Patrolog. Græc. t. CXLV*), — et par le Dante qui au chant XXVII<sup>e</sup> de son *Enfer* met sur les lèvres de Guido de Montefeltro une allusion au baptême du vainqueur de Maxence par les mains de saint Silvestre.

Au XIII<sup>e</sup> siècle par Vincent de Beauvais et par Hugues de Fleury.

<sup>1</sup> A ces noms on pourrait encore ajouter ceux de Mabillon et de Benoît XIV. Ces deux écrivains ne tranchent pas la question, mais ils laissent suffisamment voir de quel côté sont leurs préférences.



Au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle : par Gratien, l'auteur du *Décret*; par Godefroi de Viterbe; par Anselme de Haverberg (*Dialogus adversus Græcos lib. III, c. XXI apud Migne, t. CLXXXVIII*); par le bienheureux Yves de Chartres; par Georges Cedrenus (*Historiarum Compendium, apud Migne : Patrolog. lat. t. CXXI, col. 518-520*); par Michel Glycas (*Annal. lib. IV, apud Migne, t. CLVIII, col. 466-474*); par Zonaras, historien grec du même temps et secrétaire d'Etat sous Jean et Manuel Commène, et par Germain, II patriarche de Constantinople, l'auteur de la lettre au patriarche Constantin d'Arménie dont il a déjà été question plus haut.

Au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle : par le pape saint Léon IX (*Epist. II*) et par saint Pierre Damien.

Vers 875, c'est-à-dire quelques années seulement avant le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle : par saint Adon, archevêque de Vienne, dans sa *Chronique Universelle*.

Au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle : par le pseudo Isidore dans ses *Décretales*; par Anastase le bibliothécaire dans le *Liber Pontificalis*; par Hincmar de Reims dans sa *Vie de saint Remy* et par Enée, évêque de Paris, dans un livre contre les *Erreurs des Grecs*.

Au <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle : par saint Théophane, abbé de Mysie dans sa *Chronographie* (*ap. Migne Patrolog. græc. t. CVIII, col. 90-92*); par le vénérable Bède, le père de l'histoire d'Angleterre et par le pape Adrien I dans une lettre adressée à l'empereur de Constantinople et que reçut avec acclamation le second concile œcuménique de Nicée.

Au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle : par saint Adelhm de Schirburn dans son livre de *Virginitate* et par Jean d'Antioche dit de Malata dans sa *Chronographie* (*lib. XIII*).

Au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle : par saint Grégoire de Tours dans son récit du baptême de Clovis (*Hist. Francorum, II, 33*).

Au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle : par l'auteur des *Acta Sancti Silvestri*; par le rédacteur des *Gesta Liberii* (c. II); par Moïse de Corène qui dit avoir emprunté son récit à un contemporain de Constantin, Agathange auteur d'un *Epitome* aujourd'hui perdu (*Hist. Arménie. lib. II, c. 89*) et qui, du reste, s'était renseigné par lui-même, car il avait voyagé pendant plusieurs années et visité à la fois Rome et Constantinople : par saint Jacques de Sarug (*apud Assemani : Bibliotheca Orientalis. Edit. rom. 1719, t. I, p. 323*); et par Nestorianus, auteur d'une histoire dont les douze premiers livres composés en Syrie vers l'an 450 ont été insérés mot pour mot par Jean d'Antioche en tête de sa *Chronographie*.

Au <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle enfin par Zozime (*lib. II, c. 29*), Ammien Marcellin (*lib. XXVII, c. II*), Aurelius Victor (*Hist. rom. p. 215. Ed. André Scoti*) et Julien l'Apostat (*Banquet des Césars*), quatre écrivains païens, qui sans dire nettement que Constantin a été baptisé à Rome le donnent du moins suffisamment à entendre : le premier en racontant que Constantin s'est adressé aux chré-

tiens de Rome pour être guéri de sa lèpre; le second en appelant en propres termes le baptistère de Latran : *Lavacrum Constantinianum*; le troisième en donnant à Constantin l'épithète de parietaire, allusion aux basiliques romaines décorées par ce prince au lendemain de son abjuration entre les mains de saint Silvestre, le quatrième enfin en mettant en scène un personnage allégorique qui dit à Constantin après qu'il a immolé son fils Crispus : « Point de souillures que n'efface à l'instant l'eau dont je vais vous laver. »

La croyance au fait du baptême de Constantin à Rome, on le voit par cette rapide nomenclature, repose sur une série de textes formant une chaîne chronologique qui va sans interruption aucune du pontificat de saint Silvestre jusqu'à celui de Léon XIII.

Il est question quelque part dans l'Ecriture (*Ad Hebræos, XII, 1*) d'une nuée de témoins : *nubem testium*. Si jamais, en dehors des vérités de la foi, ce mot a eu son application, il me semble que c'est bien ici. Nos témoins ! ils sont de toutes les religions : chrétiens et païens : ils sont de tous les pays : byzantins, français, italiens, syriaques, anglais, arméniens : ils sont de toutes les églises : latine et grecque : ils sont de toutes les époques non seulement des siècles de la *Légende dorée*, mais encore des temps qu'on a pu justement appeler les siècles de la critique et tous affirment que D. Guéranger a eu raison de soutenir que Constantin a été fait chrétien en 324.

Mais me demandera-t-on peut-être l'opinion opposée, celle qui recule le baptême du vainqueur de Maxence jusqu'en 337 n'est-elle donc pas respectable ?

Respectable, si car elle a pour patrons des écrivains qui, il ne nous en coûte rien de le reconnaître, sont loin d'être sans valeur. Nommer Noël Alexandre en effet, Roncaglia, Pagi, M. de Palma, ancien professeur d'histoire à l'Université Romaine, Deöllinger, Papebrock, Saccarelli, Sandini, Lambécus, Tillemont, c'est nommer des hommes dont personne n'a jamais songé à contester l'immense érudition.

Mais si savants que soient ces auteurs nous ne croyons pas cependant que leur thèse soit vraie.

Sur quoi s'appuient-ils en effet pour la soutenir ?

Sur un texte d'Eusèbe, sur un passage du concile de Rimini, sur les allégations de saint Jérôme et de saint Ambroise, et enfin sur le silence de saint Athanase. Or, nous allons le voir, tous ces fondements sont aussi ruineux les uns que les autres.

1° *Texte d'Eusèbe*. Eusèbe (*Vita Constantini lib. IV, c. LXI-LXIV*) raconte « que l'empereur étant tombé malade à Héliopolis et sentant sa dernière heure approcher jugea que le moment était venu de chercher la rémission de ses péchés »



dans le bain salulaire qui purifie les âmes : qu'il se prosterna dans l'église des saints martyrs confessant ses péchés et reçut l'imposition des mains par laquelle il fut mis au rang des catéchumènes : puisqu'on le transporta à Nicomédie et que là en présence des évêques il dit : « Il est temps que je reçoive le sceau qui confère l'immortalité et le salut. J'avais résolu de le recevoir dans les eaux mêmes du Jourdain où le Sauveur lui-même fut baptisé : mais Dieu qui sait ce qui nous est utile juge à propos de me l'accorder ici. » Ce discours fini, ajoute Eusèbe, on accomplit sur l'empereur les divines cérémonies avec solennité, on le fit participer aux sacrés mystères et il mourut dans les sentiments d'un homme qui vient d'être régénéré par le sacrement qui ouvre les portes de l'Eglise et celle du ciel <sup>1</sup>. »

A première vue il semble qu'il y ait là une difficulté insoluble. Il n'en est rien pourtant.

Sans parler en effet de l'opinion de Bianchini qui a essayé, mais à tort, selon nous, d'interpréter les mots « bain salulaire, » « imposition des mains, » « sacrés mystères » non du baptême conféré à Constantin mais de la confirmation ou de la pénitence suivie de l'Eucharistie, il y a trois manières de répondre à l'objection tirée de ce passage.

a) On peut dire d'abord — et c'est le sentiment adopté par Schelestrate — que Constantin a été baptisé deux fois : une fois à Rome et une autre fois à Nicomédie et que c'est de ce dernier baptême qu'Eusèbe entend ici parler. Cette interprétation qui remonte au XII<sup>e</sup> siècle, car on la trouve formulée dans le traité d'Anselme d'Haverberg dont nous avons précédemment parlé, cette interprétation, dis-je, n'est pas sans fondement. D'une part en effet, on sait par des textes précis de saint Ambroise (*Serm. adv. Valent.*) et de saint Augustin (*De Hæredibus* c. XLIII. — *Contra Cresconium Donat.* c. XXIV) que les Ariens comme les Donatistes en étaient venus à cet excès d'impiété de rebaptiser les catholiques qu'ils parvenaient à séduire, et d'autre part saint Jérôme nous affirme que Constantin est mort dans l'hérésie arienne. Il serait donc possible qu'Eusèbe de Nicomédie qui était attaché à l'arianisme ait rebaptisé le vainqueur de Maxence.

b) On peut soutenir en second lieu — et c'est la thèse de M. Ed. Dumont — qu'Eusèbe de Césarée a menti. Cet évêque, dit le savant professeur, était semi-arien : il avait tout intérêt à laisser croire à la postérité que Constantin était mort dans ses opinions. Cet évêque en outre était un flatteur : pour faire sa cour à Constance qui était hérétique, il était bien capable de transformer son père en hérétique. Pour cela les circonstances le servaient à souhait. Constantin dans sa der-

nière maladie avait essayé des eaux minérales d'Hélénopolis et c'est de là qu'il était venu mourir à Nicomédie. Ce petit incident se prêtait merveilleusement à la fiction du baptême.

c) Si l'on n'adopte aucune de ces deux manières de voir, on peut en troisième lieu — et c'est la solution proposée par D. Guéranger et avant lui par Jacques Godefroy, le célèbre commentateur du code Théodosien — nier soit l'authenticité, soit l'intégrité de la *Vita Constantini*. Ce livre n'est vraisemblablement pas l'œuvre d'Eusèbe. Ce qui porte à le croire, c'est que sur plusieurs points il dément les assertions formulées par cet auteur dans son Histoire ecclésiastique et dans sa Chronique. A supposer qu'il soit vraiment sorti de la plume de l'évêque de Césarée, il a dû tout au moins être interpolé par les Ariens, car il fourmille de contradictions ainsi que l'ont démontré Pierre de Marca et Pagi.

Quelque soit celui de ces trois systèmes que l'on adopte, l'objection tirée du texte d'Eusèbe tombe complètement à l'eau.

2<sup>e</sup> Le concile de Rimini. L'argument emprunté à la lettre synodale de Rimini n'a pas plus de valeur. Il est dit dans cette lettre que « *Constantinos* » mourut quelques mois après le concile de Milan (349) après avoir reçu le baptême dans la foi catholique. L'erreur ici est manifeste. Constantin-le-Grand mourut en 337. Il est matériellement impossible qu'en 349 il ait promulgué des décrets au concile de Milan et qu'il soit mort de nouveau quelques mois après. Au lieu de « *Constantinos* » il faut lire dans ce passage « *Constantios* » Constant, ainsi que l'ont prouvé à la fois le P. Labbe <sup>1</sup> et le P. Petau <sup>2</sup>.

3<sup>e</sup> Témoignage de saint Jérôme. Saint Jérôme s'exprime ainsi dans sa *Chronique* à la date de 341 : « *Constantinus extremo suæ vitæ tempore, ab Eusebio Nicomediensi episcopo baptizatus, in arianum dogma declinat.* » De là on conclut que Constantin n'a pas été baptisé par saint Silvestre. A cela je réponds : 1<sup>o</sup> le saint docteur ne nie pas, comme on le prétend, le baptême de Constantin à Rome : il atteste seulement que ce prince étant tombé dans l'hérésie arienne reçut le baptême par les mains d'Eusèbe de Nicomédie ; 2<sup>o</sup> de deux choses l'une : ou bien la Chronique de saint Jérôme a été interpolée à cet endroit et l'on sait les nombreuses variantes qu'elle présente sur les divers manuscrits ainsi que l'ont remarqué les meilleurs critiques : ou bien saint Jérôme a été induit en erreur par l'artifice des Ariens.

4<sup>e</sup> Passage de saint Ambroise. Saint Ambroise parlant de Constantin dans l'éloge funèbre de Théodose dit ces paroles : « Bien que la grâce du baptême ait remis tous les péchés de ce prince lorsqu'il était à l'extrémité, il a cependant le mérite très grand d'être le premier des empereurs

<sup>1</sup> Socrate, Sozomène et Théodoret ont reproduit cette version dans leurs Histoires, mais leurs témoignages n'ont par eux-mêmes aucune autorité. Pour en infirmer la valeur il suffira d'infirmer celle de la source dont ils émanent.

<sup>1</sup> Coll. Concil. t. II, col. 797.

<sup>2</sup> Dissert. de Photino, c. 1.



qui ait cru et d'avoir laissé après lui aux princes l'héritage de la foi. » On argue de ce passage pour prouver que Constantin a été baptisé à Nicomédie. La preuve selon nous n'est pas apodictique. Saint Ambroise a pu tout aussi bien que saint Jérôme être trompé par les Ariens. Qui nous dit d'ailleurs que l'extrémité à laquelle cet écrivain affirme que Constantin était réduit lorsqu'il demanda le baptême, ne peut pas s'entendre des remords qui lui rongeaient le cœur après le triple meurtre de sa femme Fausta, de son fils Crispus et de son neveu le jeune Licinius.

5° *Le silence de saint Athanase.* Saint Athanase qui rappelle si souvent le souvenir de Constantin dans ses ouvrages ne dit rien ni du baptême à Rome, ni du baptême à Nicomédie. Ce silence, dit-on, est pour le moins bien étrange. — Etrange pour les esprits superficiels, oui : pour ceux qui veulent réfléchir, non. Si saint n'a point parlé du baptême à Rome, c'est par charité afin de n'avoir pas à raconter les tragédies domestiques qui l'avaient précédé. S'il s'est tu pareillement sur le baptême arien de Nicomédie, lui qui d'ordinaire se montre si ardent à démasquer les iniques fourberies des deux Eusèbes, c'est que ce fait était alors ignoré. Son silence est une preuve de la vérité du sentiment des savants critiques qui prétendent que la biographie de Constantin écrite par Eusèbe a subi des interpolations.

De quelque côté qu'on l'envisage, l'opinion du duc de Broglie apparait, on le voit, comme un système insoutenable.

Que reste-t-il après cela ? sinon de s'en tenir à la tradition romaine telle qu'on la trouve consignée dans le Bréviaire non seulement au 31 décembre, mais encore au 9 et au 18 novembre.

Or c'est justement ce qu'a fait la Congrégation des Rites. Non seulement dans sa nouvelle rédaction de la légende de saint Silvestre elle a laissé subsister le récit du baptême de Rome, mais elle a ajouté ces paroles qui atteignent en pleine poitrine M. le duc de Broglie : *Uti vetus Ecclesie romanæ refert traditio.*

Le duc de Broglie dans son ouvrage (p. 370) prétendait que la croyance au baptême de Constantin à Rome avait pris naissance seulement au IX<sup>e</sup> siècle et qu'elle ne reposait que sur « le récit apocryphe d'Anastase le bibliothécaire. »

Vous vous trompez, lui répondent les correcteurs pontificaux : cette croyance remonte à la plus haute antiquité (*vetus traditio*) et elle a pour base non pas l'affirmation isolée d'un simple particulier, mais l'autorité de l'Eglise romaine (*Romanæ Ecclesiæ*).

## COURRIER DE L'UTILE

### LE THÉ

Voici les jours plus courts et les nuits plus

longues, les veillées d'étude, si reposantes et si reconfortantes pour la tête et pour le cœur.

Mais on est si bien, près de son petit feu, quand dehors le froid pince et le vent gémit, que, les premiers jours surtout, on se laisse facilement envelopper par un demi sommeil. Voulez-vous le combattre au profit de vos livres ? Une légère tasse de thé vous y aidera : c'est ma recette d'expérience et je vous la donne.

Il y avait autrefois un prince indien, fils du roi Darma, qui aimait beaucoup la solitude.

La nuit, il se retirait dans son jardin, et là, loin des bruits de la cour, loin de toutes les distractions, il se livrait à ses méditations philosophiques jusqu'au lever du soleil.

Mais c'était un prince qui avait de la volonté ; il ne voulait pas s'endormir et il ne s'endormait pas.

Je ne conseillerai à personne, pour se tenir éveillé, les moyens du prince indien.

On a vu des penseurs acharnés se mettre une boule dans la main, tenir cette main au-dessus d'un bassin sonore, afin que le bruit de la boule en tombant les réveillât, s'ils avaient le malheur de s'assoupir.

Le prince indien prit une mesure bien plus énergique : il s'arracha les paupières et les jeta à terre. C'est le moyen le plus sûr de ne plus pouvoir fermer les yeux.

Il faut vraiment être Hindou et un peu prince pour songer à de pareils expédients. Au reste, ce sont les Chinois qui racontent la chose, et l'on n'est pas obligé de croire les Chinois — nous payons même en ce moment trop cher pour savoir cela.

Les Chinois sont comme les Crétois : ils ne distinguent pas bien entre la vérité et le mensonge, — défaut d'optique. Ce qui me rappelle un singulier raisonnement imaginé par les Grecs, qui s'entendaient aussi fort bien en invention — vous verrez qu'ils vont encore en faire de pareils. Le voici :

Epiménide a dit que les Crétois sont menteurs,

Or Epiménide était Crétois,

Donc il a menti,

Donc les Crétois ne sont pas menteurs,

Donc Epiménide n'a pas menti,

Donc les Crétois sont menteurs,

Donc Epiménide a menti,

Donc les Crétois ne sont pas menteurs,

Donc,

Donc, etc.

C'est comme une fraction décimale périodique ; ou comme la roue d'un moulin.

Mais nous voilà bien loin de notre prince indien ; revenons-y.

Des paupières de prince, arrachées de la façon susdite, et pour le motif sus-énoncé, ne pouvaient rester sur la terre comme les paupières du pre-



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1853. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

**M** SON BOUASSE-LEBEL, 29, r. St-Sulpice, Paris.  
LES SAINTS ÉVANGILES, 32 vignettes gravées sur acier, le  
cent FRANCO 2 fr. 70; — CHRISTS, BÉNITIERS, CHAPELETS.

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX PEINTS**  
FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**VITRAUX D'ÉGLISE,**

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus  
ancienne de France. Félix  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM  
et de la PALESTINE. V<sup>or</sup> POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**H. GARNIER,** Boulevard d'Enfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 230 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## VIN DE MESSE.

Les prêtres désireux d'avoir un vin de messe absolument pur, na-  
turel et à un prix très modéré, peuvent s'adresser en toute confiance  
à Monsieur **Henri BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est  
connue. — A chaque nouveau client, M. Henri BIJON adresse toujours gratis et franco une  
bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et  
les avantages du prix.

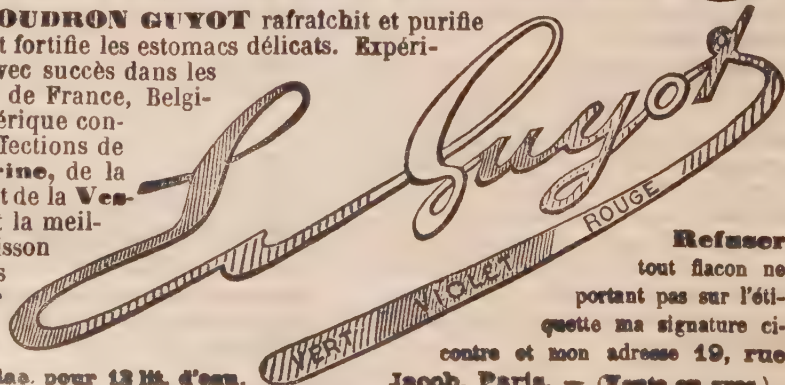


LE  
**GOUDRON GUYOT**

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la Poitrine, de la  
Gorge et de la Ves-  
sie. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.



**Refuser**  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.

contre et mon adresse 19, rue  
Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 44 :

PRÉDICATION : Pour la Commémoration des fidèles défunts : le dogme du Purgatoire. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. C. de la Propagande : Instructions pour les jugements ecclésiastiques concernant les causes matrimoniales. — CONSULTATIONS LITURGIQUES ETC. : Peut-on en prévision d'un cas futur, demander le pouvoir des cas réservés, et en user après coup pour un autre cas? — Peut-on, sans une permission épiscopale, bénir un mariage dans une chapelle de communauté? — Que devrait faire un curé qui aurait omis dans un mariage la formule : *Ego conjungo vos*? — Quels sont les droits du curé pour la première communion des enfants? Quel domicile doivent-ils avoir acquis pour faire leur première communion dans une autre paroisse? — Faut-il donner ou différer l'absolution à un pécheur qui tombe sept fois sur douze dans l'année? — Un curé peut-il défendre la sonnerie pour ses paroissiens morts sans sacrements? Quels sont les règles canoniques pour les oraisons funèbres? — Quelle est la décision de Rome au sujet du divorce civil? — Un concopé, et quel concopé est-il de rigueur pour le tabernacle du S.-Sacrement? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le maire peut-il charger qui bon lui semble de quêter pour le bureau de bienfaisance? — VARIÉTÉS : Histoire. L'Eglise a-t-elle abaissé le niveau intellectuel des femmes? — COURRIER DE L'UTILE : Le vin de messe

## BIBLIOTHÈQUE

DE LA

## PRÉDICATION CONTEMPORAINE

Sous ce titre, la Société générale de Librairie catholique, a créé une collection destinée à être l'arsenal des orateurs sacrés.

Voilà aussi le moment où la chaire chrétienne va retentir plus souvent et plus longtemps aux oreilles des fidèles, et comme nous venons de le faire pour les Catéchismes, nous allons indiquer une série d'ouvrages propres à venir en aide aux missionnaires de la parole sainte.

### I

Pour la grande prédication et sur des questions spéciales :

**Cours de Conférences religieuses** faites aux Elèves de la première division du Lycée Louis-le-Grand, d'après un programme approuvé par S. Em. Mgr Guibert, Archevêque de Paris, par M. l'abbé Tilloy, Docteur en théologie et en droit canon, chanoine de l'Ordre des Evêques de la basilique de N. D. de Lorette, officier d'Académie, ancien premier aumônier du lycée Louis-le-Grand. — 2 vol. in-12. Prix : 8 francs.

**La Paternité chrétienne**, Conférences prêchées à la réunion des Pères de famille du Jésus de Paris, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus.

1<sup>re</sup> SÉRIE : Année 1868-69; 2<sup>e</sup> édition : *Les Droits de Dieu sur la Famille*. 1 fort vol. in-12 de 424 pages. Prix : 3 francs.

II<sup>e</sup> SÉRIE : *La Famille et l'Etat*, 1 vol. in-12 de 362 pages. Prix 3 francs.

III<sup>e</sup> SÉRIE : *Les Epreuves et les Joies de la Famille*, 1 vol. in-12 de 395 pages. Prix : 3 francs.

IV<sup>e</sup> SÉRIE : *Les devoirs de l'Epoux*, 1 vol. in-12 de 422 pages. Prix 3 francs.

**Les familles bibliques**, Conférences par le même. 2 forts vol. in-12. Prix : 6 francs.

**Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes et leurs harmonies avec les besoins de notre époque**. Conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé Ginestet, curé de Noailles; ouvrage dédié à Mgr Ramadié, archevêque d'Albi, et revêtu de son approbation, 2 beaux vol. in-12, de 428 et 411 pages. Prix : 6 francs.

**La vie chrétienne**, sermons prêchés aux Tuileries pendant le Carême de 1862 par Mgr Freppel, Evêque d'Angers. 1 vol. in-18. Prix : 3 francs.

**Conférences sur la divinité de Jésus-Christ**, prêchées devant la Jeunesse des Ecoles, par Mgr Freppel, évêque d'Angers. 1 beau vol. in-18 Jésus de 296 pages. Prix : 3 francs.

**Conférences sur les Béatitudes évangéliques**, par Mgr Landriot; 2<sup>e</sup> édition. 2 vol. de 11-58 et 326 pages. Prix : 6 francs.

**Conférences sur la culture chrétienne de l'âme** (*Promenades autour de mon jardin*, par le même); 3<sup>e</sup> édition, 1 fort et beau vol. in-12 d'environ 460 pages. Prix : 3 fr. 50).

**Conférences sur les Péchés de la Langue et de la Jalousie dans la Vie des femmes**, par le même. 1 fort vol. in-12 de vii-387 pages. Prix : 3 francs.

**Conférences sur l'Oraison dominicale**, par le même. 1 vol. in-12 de 430 pages. Prix : 3 francs.



**L'Esprit-Saint, Dons et symboles.** Conférences prêchées en tournées de confirmation, par le même. 1 fort vol. in-12 de vii-480 pages. Prix : 3 fr. 50.

**Le Paradis sur Terre, ou le Mystère eucharistique,** expliqué au point de vue dogmatique, liturgique, ascétique et moral, en 60 discours pouvant servir d'instructions de lectures pieuses et de sujets de méditation, par l'abbé Rolland, du clergé de Langres. 1 fort vol. in-12, de 521 pages. Prix : 3 francs.

## II

Pour la prédication usuelle :

**Manuel de Prédication populaire,** par M. H.-C.A. Juge, missionnaire apostolique. 2 beaux vol. in-12, de 460 pages et vi-464 pages. Prix : 6 francs.

*Sommaire du 1<sup>er</sup> volume.* Symbole. — Commandements de Dieu. — Préceptes de l'Eglise. — Prières. — Sacrements.

*Sommaire du 2<sup>e</sup> volume.* Mission ou retraite. — Première Communion. — Mois de Marie et Fêtes de la sainte Vierge. — Adoration perpétuelle. — Sujets divers.

**Grand Sermonnaire,** nouveau et complet, méthodique et suivi, contenant tous les sujets de la *Chaire Catholique*. Discours, sermons, homélies. Allocutions, conférences, exhortations, panégyrique, instructions, cours substantiels et pratiques, par M. l'abbé Maistre, chanoine honoraire, auteur de la *Grande Christologie*. 1 beau et fort vol. in-8<sup>o</sup> de ix-638 pages. Prix : 7 fr. 50.  
2 beaux et forts volumes in-8<sup>o</sup>. Prix, chacun, 7 fr. 50

**Catéchèses,** homélies sur les Evangiles et les Epîtres des Dimanches et des Fêtes, des Fêtes, et des Vigiles de l'année chrétienne, par Monsieur l'abbé Regnaud, auteur de la *Somme du Catéchiste*. 2 vol. in-12, de 711 et 720 pages. Prix de chaque volume, 4 francs; par poste : 5 francs.

**Instructions dogmatiques et morales,** destinées à être lues au peuple, les Dimanches et les jours de Fêtes, et rédigées par ordre de S. Em. le cardinal Cosme, archevêque de Pise; traduit de l'italien par l'abbé Aug. Onclair. 1 vol. in-8<sup>o</sup>. Prix : 4 francs.

**Instructions dominicales de l'Ami du clergé,** par M. l'abbé Rolland, du diocèse de Langres. — 1 beau volume in-12. Prix : 3 fr.

**Sermons de saint François de Sales,** formant les tomes IV et V des *Œuvres complètes du Saint*, édition Palmé, publiée sous le patronage de Mgr de Ségur, et recommandées par plusieurs évêques. — 3 forts volumes in-12. Prix : 10 fr.

Ces trois volumes traitent de toute l'année ecclésiastique et des principales fêtes de la sainte Vierge. — Le premier contient le *Traité de la Prédication*, par saint François de Sales.

## III

Pour des spécialités d'auditoires et divers sujets de circonstance :

**Sermons à des religieuses,** par Mgr Landriot. — 1 fort vol. in-12 de 500 pages. Prix : 4 francs.

**Retraite préparatoire à la Première Communion et instructions pour le Grand Jour,** d'après les Prédicateurs contemporains, avec préface et traits historiques, par l'abbé Pluot, directeur de l'*Enseignement catholique*, etc. 1 beau vol. in-12 de xvii-460 pages. Prix : 3 fr.

**Retraite pascalle,** d'après les Prédicateurs contemporains, par le même. 1 beau vol. in-12. Prix : 3 fr.

## IV

Comme guides de l'orateur en chaire et du confesseur au saint tribunal :

**Le Prédicateur,** ou Examen, d'après l'Ecriture, les Conciles et les Saints Pères, de ce qu'il doit être et de ce qu'il doit dire, dédié à Mgr l'Archevêque de Paris. 1 vol. in-12 de xv-404 pages. Prix : 2 fr.

**Le Prêtre confesseur et jurisconsulte,** *Grand traité des contrats, expliqué aux élèves du Collège romain*, par le R. P. Gury, S.J., et commenté avec les textes des jurisconsultes français les plus éminents. — 3 volumes in-8<sup>o</sup>, de xv-324, 532 et 237 pages. Prix : 15 fr.

**Le Saint Rosaire,** superbe chromolithographie, imitation parfaite de la peinture. Hauteur : 70 centimètres; largeur : 51 centimètres.

La composition du Saint Rosaire en un tableau a été commencée dès l'apparition de la première encyclique de N. S. P. le Pape Léon XIII, et les planches étaient près d'être terminées, lorsque parut la deuxième lettre encyclique, insistant de nouveau sur la pratique de la pieuse dévotion du Saint Rosaire. Ces tableaux ont été édités sous le haut patronage des sommités du clergé, avec le concours d'artistes d'un talent reconnu.

En haut et en frontispice, une superbe composition, la glorification de la très sainte Vierge qui, assise, écrase la tête du serpent. Elle est entourée d'un groupe d'archanges, de chérubins, de séraphins et d'anges qui chantent et contemplent la gloire de la Reine du Rosaire. A gauche, les docteurs de l'Eglise; à droite, les quatre évangélistes. Au milieu, comme motif principal, dans un grand médaillon entouré du Rosaire, saint Dominique le reçoit des mains de la très sainte Vierge. Dans les quatre angles, quatre compositions allégoriques représentant le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et le *Gloria*. Tout autour les quinze mystères en autant de petits tableaux; au-dessous le portrait de S. S. Léon XIII, les clefs de saint Pierre et les armes de N. T. S. P. le Pape. Le tout entouré d'un cadre de style roman.

**Le Chemin de croix dans la Famille,** superbe chromolithographie. Hauteur : 70 centimètres; largeur : 51 centimètres.

On possède chez soi des tableaux religieux, un Christ, une statue de la sainte Vierge, l'image du saint dont on aime à solliciter la puissante intercession.

Mais il restait une lacune à combler.

(Voir la suite à l'avant-dernière page.)

## PRÉDICATION

COMMÉMORATION DES FIDÈLES DÉFUNTS : LE  
DOGME DU PURGATOIRE

Penetrabo omnes inferiores  
partes terræ, et inspiciam om-  
nes dormientes, et illuminabo  
omnes sperantes in Domino.

(Eccli., xxiv, 45.)

Une illustre servante du Cœur de Jésus, sainte Gertrude, vit un jour ce Cœur très aimant sous la figure d'un jardin délicieux : on y trouvait réunis tous les charmes d'un printemps éternel, de verdoyants gazons, des roses, des lis, des violettes, toutes les fleurs les plus belles et les plus parfumées. Ces fleurs, suivant l'explication de la sainte, sont les pensées de miséricorde et d'amour que produit continuellement le Cœur de Jésus, et dont, par ses divines inspirations, il fait respirer le parfum à ses amis. Mais comme, dans un jardin, les diverses fleurs germent et fleurissent en des mois et des saisons différentes, ainsi les fleurs du Cœur de Jésus s'offrent à nous avec une aimable variété, suivant les époques de l'année chrétienne. C'est la charité et la compassion pour les âmes des défunts que le divin Cœur nous rappelle tout particulièrement pendant le mois de novembre. Je me ferai l'écho de ses sollicitations en vous exposant la doctrine du Purgatoire. J'espère, avec la grâce de Dieu, éveiller dans vos âmes de salutaires réflexions et de généreuses résolutions en faveur des saintes prisonnières de la justice de Dieu. Ya-t-il un purgatoire ? Quelles peines y souffre-t-on ? Où est-il ? Combien de temps durera-t-il ? Répondons brièvement à ces questions.

## I

Y a-t-il un purgatoire, c'est-à-dire un lieu de souffrance où les âmes des justes achèvent de satisfaire à la justice de Dieu pour leurs péchés ? Oui, c'est une vérité de foi définie par l'Eglise au concile de Trente. Dans l'Ecriture nous lisons que c'est une *pensée sainte et salutaire de prier pour les morts qui ont terminé leur carrière dans la piété*, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés ; — que ceux qui blasphèment contre le Saint-Esprit ne recevront le pardon de ce crime ni en ce monde *ni en l'autre*, ce qui suppose qu'il y a des péchés qui sont remis dans l'autre monde : comme ce ne peut être ni au ciel, ni en enfer, donc c'est en purgatoire ; — que ceux qui mêlent à l'œuvre de Dieu des préoccupations d'amour propre, seront sauvés, *mais en passant par le feu*. Les saints Docteurs de l'Eglise grecque et latine sont unanimes à affirmer l'existence du purgatoire. S. Chrysostome par exemple déclare que « ce n'est pas en vain que nous faisons mémoire des défunts dans les divins mystères, et que nous célébrons le saint sacrifice pour eux, priant l'Agneau qui s'immole et qui a pris sur lui les péchés du monde, mais c'est afin qu'ils en reçoivent quelque soulagement. » Saint Cyrille et

saint Thomas disent que, sauf la durée, le feu du purgatoire est le même que celui de l'enfer. A la sainte messe, le prêtre demande, par les mérites de la divine Hostie, pour les trépassés un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix, *locum refrigerii, lucis et pacis* ; donc il existe un endroit ténébreux où les âmes des défunts sont tourmentées et brûlées par le feu. Toutes les liturgies grecques et latines sont pleines de la foi au purgatoire et de la prière pour les morts. D'ailleurs, pour entrer dans les célestes demeures, il faut avoir complètement satisfait à la justice divine, il faut être pur de toute souillure. Or, il en est qui meurent purifiés de leurs péchés mortels par l'absolution ou la contrition parfaite, mais étant encore redevables de quelque peine temporelle, parce que la satisfaction sacramentelle a été omise ou insuffisante. Il en est qui meurent avec des fautes vénielles ; sans doute, en paraissant devant le souverain Juge, ils ont connu avec une clarté sans nuage la bonté infinie de Dieu et le néant de tout être créé, et sous l'empire de cette lumière irrésistible, leur volonté a détesté avec toute l'énergie dont elle était capable, les affections désordonnées qui l'attachaient à la créature et toutes ses négligences ; mais cette contrition parfaite en effaçant la faute n'a pas acquitté la dette de la peine temporelle, parce que le temps du mérite et de l'expiation est passé. Pour tous ces débiteurs, il faut une station purificatrice avant d'entrer dans les tabernacles éternels, et elle se fait dans le purgatoire. Qu'ils sont nombreux ces prisonniers de la justice divine ! D'une part, et c'est la consolation de ceux qui restent, la miséricorde divine accorde un grand nombre de pardons *in extremis*, à de grands pécheurs, parce qu'ils ont fait des bonnes œuvres dans leur vie, ou en considération des prières, des expiations, des suffrages futurs de quelque bon chrétien. D'autre part, et c'est ce qui doit exciter notre zèle et notre commisération, il est si difficile de détacher complètement son cœur des créatures, et d'éviter ou d'effacer complètement par la contrition, avant de mourir, tout péché véniel ! Soyez-en sûrs, chrétiens, dans les prisons du purgatoire, il y a beaucoup de vos proches, de vos amis, qui ont vécu loin de Dieu pendant leur existence, ou sont morts avec des péchés véniels sur la conscience. Songez-y, et venez leur en aide !

## II

Mais quelles peines souffrent les âmes qui sont en purgatoire ? « Je ne crois pas, dit sainte Catherine de Gênes, qu'après la félicité des saints du paradis, il puisse exister une joie comparable à celle des âmes du purgatoire. Une incessante communication avec Dieu rend de jour en jour leur joie plus vive ; et cette communication devient de plus en plus intense, à mesure qu'elle consume dans ces âmes l'obstacle qui s'y trouve ; et comme le feu du purgatoire va sans cesse détruisant et



anéantissant cet obstacle, l'âme s'ouvre de plus en plus à une sorte de joie extatique. D'autre part cependant, elles endurent une douleur si extrême qu'il n'est point de langue humaine qui puisse la raconter; qu'il n'est pas même d'entendement qui puisse comprendre ce qu'est la plus petite étincelle du feu qui les dévore. Dieu a daigné par sa grâce me faire sentir une de ces étincelles. La vue que Dieu m'en donna alors n'est jamais sortie de mon esprit; je n'ai pas de termes pour l'exprimer. »

Voilà le purgatoire : des joies ineffables inspirées par la charité la plus ardente et l'espérance la plus assurée qui puisse être, et aussi des souffrances indicibles causées par la peine du *dam* et la peine du *sens*. Séparées du Dieu si beau, si bon, si parfait qu'elles connaissent et vers lequel leur cœur se porte avec une force incroyable, les âmes du purgatoire sont consumées par leurs désirs, leurs soupirs et leurs gémissements. L'exil le plus pénible, la prison la plus dure et la plus ténébreuse n'est rien à côté de leur exil et de leur prison. Chaque seconde de la durée est pour elles un siècle d'affreuses angoisses. Ajoutez-y les flammes vengeresses qui surpassent en tortures tout ce que la douleur de ce monde a de plus aigu. Feu terrible qui s'attaque immédiatement à l'intime de l'être humain; feu miraculeux qui a la puissance de tourmenter l'âme spirituelle; feu intelligent qui proportionne son intensité au travail de purification qu'il doit opérer; feu sédentaire et continu qui consume sa victime sans relâche et sans trêve, *sedebet conflagans et purgabit filios Levi* (Mal., III, 3). « Ah, s'écrie saint Césaire d'Arles, que personne ne dise : Pourvu que j'arrive à la vie éternelle, peu m'importe que je sois arrêté dans le purgatoire ! N'allez pas, chers frères, tenir un pareil langage, parce que le feu du purgatoire sera plus rigoureux que les peines qu'on peut se figurer, ou voir, ou sentir en ce monde. Celui qui n'ose pas maintenant mettre un seul doigt sur un brasier, doit craindre nécessairement de s'y trouver tout entier, même un peu de temps. C'est pourquoi il importe à chacun de mettre tous ses soins à éviter les péchés mortels, à racheter par des bonnes œuvres ses péchés véniels, de manière qu'il ne reste rien à expier par le feu. » Prenons pour nous, mes frères, ce sage avertissement, et sachons en profiter pour notre amendement spirituel.

### III

Venons à notre troisième question : Où est situé le Purgatoire ? L'Eglise n'a rien défini de positif sur ce point. Mais saint Thomas avec de très savants et graves docteurs pense qu'il se trouve au centre de la terre, tout proche de l'enfer. Des textes de l'Ecriture et de la liturgie autorisent ce sentiment. Ainsi dans l'Ecclesiaste on lit : « Je pénétrerai les parties inférieures de la terre, j'y verrai ceux qui dorment, et je ferai luire à leurs yeux l'espérance du salut; » — dans l'A-

pocalypse : « Et personne, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni *sous la terre*, ne fut trouvé digne d'ouvrir le livre et de le regarder. » A la messe des morts, à l'offertoire, le célébrant prie ainsi : « Délivrez, Seigneur, les âmes des fidèles défunts des peines de l'enfer, c'est-à-dire des *lieux souterrains* et du *lac profond*. » Et dans les oraisons de la messe d'un enterrement, on trouve ces paroles : « Que le défunt, Seigneur, n'ait pas à endurer les tourments de l'enfer, c'est-à-dire de la prison souterraine. » Ah ! chrétiens, élevons nos cœurs en haut, *sursum corda*, par l'amour de Dieu, par le zèle de notre sanctification, par la pureté de toute notre vie, afin que nos âmes ne descendent point dans les abîmes profonds, dans le lac de misères ! Quelle souffrance que cette obscurité, que ces prisons étouffantes, que ce voisinage des damnés !

Cependant saint Grégoire-le-Grand et saint Thomas lui-même estiment que certaines âmes font leur purgatoire sur la terre, privées de la vision de Dieu; enveloppées de leur manteau de flammes et cela : pour leur plus prompt soulagement, ou leur plus grand châtimement, ou même pour l'instruction des vivants. Par là sont expliquées une multitude d'apparitions et de révélations d'outre-tombe. Saint Bernard, dans la vie de sainte Malachie, cite un trait bien frappant. Ce saint évêque y raconte qu'il vit un jour sa sœur trépassée depuis quelque temps. Elle faisait son Purgatoire au cimetière. A cause de ses vanités, des soins qu'elle avait eus de sa chevelure et de son corps, elle avait été condamnée à habiter la propre fosse où elle avait été ensevelie et à assister à la décomposition de son cadavre. Le saint offrit pour elle le saint sacrifice de la messe pendant trente jours. Ce terme expiré, il revit de nouveau sa sœur. Cette fois elle avait été condamnée à achever son purgatoire à la porte de l'église, sans doute à cause de ses irrévérrences dans le lieu saint, peut-être parce qu'elle avait détourné les fidèles de l'attention des mystères sacrés, pour attirer sur elle les considérations et les regards. Elle était profondément triste, voilée de deuil et dans une angoisse extrême. Le saint célébra de nouveau le sacrifice pour elle durant trente jours, et une dernière fois elle lui apparut dans le sanctuaire, le front serein, rayonnant, vêtue d'une robe blanche. L'évêque connut à ce signe que sa sœur avait obtenu sa délivrance. — Nous aussi, prions pour les trépassés, surtout pour nos parents et amis, souvenons-nous d'eux partout, au cimetière, à l'Eglise, dans la chambre mortuaire, jusque dans les lieux de réjouissance, *in omni loco*. Peut-être y a-t-il là des âmes qui expient !...

### IV

Mais combien de temps dure le purgatoire ? — Nous ne saurions le dire. Nous ignorons les proportions du châtimement avec les fautes, la nature de la durée de l'autre vie, l'acuité et l'intensité des douleurs. Mais il y a trois choses certaines :

c'est que l'Eglise a condamné ceux qui pensent que la durée des souffrances du Purgatoire ne dépasse pas dix ans; elle autorise les fondations à perpétuité; enfin les prisonnières de la justice divine souffrent plus ou moins longtemps selon l'étendue de leurs dettes et selon le zèle que nous mettons à les soulager.

Eh quoi! pouvons-nous donc abrégier le temps de la souffrance des malheureux détenus de la justice divine? Oui, en vertu de la communion des saints; c'est un dogme de foi. Nous pouvons par nos prières, par nos expiations, par les indulgences, par le saint sacrifice surtout, payer pour les âmes du purgatoire. Nous le pouvons, nous-le devons! Elles sont dans le feu, et pouvant les arracher aux flammes terribles, nous ne le ferions pas! Elles sont en exil, et pouvant les introduire dans la patrie, nous ne le ferions pas! Elles sont en prison, et pouvant leur en ouvrir les portes, nous ne le ferions pas! Elles sont comme le paralytique de l'Evangile, elles attendent un homme, elles nous attendent pour les jeter dans le bain de la miséricorde infinie, et nous ne le ferions pas! Non, nous n'aurons point cette dureté de cœur! Dans le Céleste-Empire, en Chine, lorsque quelqu'un dans une famille est décédé, on prend une mince planche de bois, un mètre à peu près de hauteur et trente centimètres de largeur. On y grave en lettres dorées le nom du défunt, et on la fixe à la place d'honneur de la maison: chacun se fait un devoir de brûler fréquemment, devant cette planchette, des bâtonnets de bois odoriférants, beaucoup y entretiennent continuellement une lampe allumée, et dans un certain nombre de localités, pour que les habitants ne soient point exposés à oublier leurs chers défunts, on frappe sur des instruments bruyants à des heures réglées et chacun doit allumer des bâtonnets. — Nous n'aurons pas moins de cœur que les païens! Nous aussi, nous penserons à nos morts, nous prions pour eux, nous expions pour eux afin qu'ils ne souffrent plus, afin qu'ils soient introduits dans le séjour de la gloire, afin qu'ils intercèdent sans cesse pour nous en présence de l'Eternel.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### INSTRUCTION DE LA PROPAGANDE

POUR LES JUGEMENTS ECCLÉSIASTIQUES  
CONCERNANT LES CAUSES MATRIMONIALES

La S. C. de la Propagande a donné en 1883 deux instructions pour les jugements ecclésiastiques concernant

*1 Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4 d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (28 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiement. (V<sup>e</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

les causes matrimoniales: adressées, l'une, aux évêques du rit latin, l'autre, aux évêques du rit oriental, elles sont identiques quant au fond. Nous rapportons intégralement le texte de la première, et nous donnons en notes les passages de la seconde, qui en diffèrent.

## DE PROCESSU MATRIMONIALI

### PARS PRIMA

#### ART. I. *Judeæ competens.*

§ 1. — Causæ matrimoniales ad judicem ecclesiasticum spectant, cui soli competit de validitate matrimonii et obligationibus ex eodem derivantibus sententiam ferre. De effectibus matrimonii mere civilibus potestas civilis judicat.

§ 2. — Conjuges in causis matrimonialibus subsunt Episcopo in cujus diœcesi maritus domicilium habet. Exceptioni locus est, si conjugale vitæ consortium aut per separationem a thoro et mensa, aut per desertionem malitiosam a marito patratam, sublatum sit. Priori casu quælibet pars jus accusandi contra alteram ipsi competens coram Episcopo diœcesis, ubi hæcce domicilium habet, exercere debet. Posteriori casu uxor apud Episcopum, intra cujus diœcesim domicilium ejus situm est, actionem instituere potest. Postquam citatio judicialis intimata est, mutatio quod conjugum domicilium facta mutationem respectu judicis competentis minime operatur<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Inst. ad Orient. : « Quomodo matrimonii fœdes tanquam naturæ proli educandæ, aliisque maximi momenti bonis consequendis perpetuam et individuum vitæ consuetudinem inter conjuges exigit, et eo sanctius tanquam Ecclesiæ Sacramentum indissolubile sit oportet, aiente Domino : Quod Deus conjunxit, homo non separat; ita non minus quando cum aliquo ex impedimentis, quæ dirimentia nuncupantur, initum atque idcirco verum matrimonium non fuerit, a legitima Ecclesiæ potestate, ad quam causæ matrimoniales unice spectant, irritum ac nullum ut judicetur seu declaretur, ipsa Sacramenti dignitas, ratio justitiæ, et animarum salus postulat.

« Verum quanto studio quantaque solertia opus sit, ut in singulis casibus alicujus impedimenti dirimentis existentia solide comprobetur, experientia quotidiana testatur. Nam et nonnulla impedimenta sunt ipsa per sese probatu difficillima, et sæpe contingit ut facta ex quibus probationes erui debent, ita sint implexata iisque circumstantiis involuta, ut difficillime eadem explicari, et de iisdem judicium proferri queat. Hinc est quod Sancta Sedes pro ea sollicitudine, qua tanti Sacramenti dignitati, administrationi justitiæ, et animarum salutis cautum semper voluit, numquam omisit, editis opportune sive Constitutionibus Apostolicis sive Instructionibus, regulas præscribere, quarum ope in casibus etiam difficilioribus veritas tuto detegi et judicium recte ferri posset.

« Experientia tamen compertum est, Patriarchas, Archiepiscopos et Episcopos diversorum rituum orientalium ob speciales condiciones, in quibus eorum diœceses versantur, non semper posse iisdem Apostolicis Constitutionibus atque Instructionibus quoad omnia sese conformare, nec proinde semper consequi plenam illam processum et judiciorum legalitatem, quæ tantopere desideranda esset in hujusmodi causis definiendis.

« Quare ut, quantum fieri potest, SS. canonum præscriptiones in re tanti momenti religiose serventur et simul consularum specialibus conditionibus, in quibus versantur tribunaia ecclesiastica penes orientales, summus Pontifex specialem Instructionem pro predictis jussit exarari, quæ ab iis omnibus, ad quos spectat, accuratæ executioni mandetur. »



## CONSULTATIONS

## LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> Un prêtre, prévoyant qu'une personne tombée dans un cas réservé viendra de loin se confesser à lui, demande, par avance et dans cette prévision, le pouvoir d'absoudre une personne *ab 8<sup>o</sup> reservatorum*, sans spécifier que la personne ne s'est pas présentée encore à confesse. Son but est de pouvoir l'absoudre lorsqu'elle se présentera, si elle se présente, parce qu'il y a pour elle de sérieuses difficultés pour qu'elle puisse se présenter de nouveau. Ce pouvoir ainsi demandé est-il valide ?

Il y a plus. La personne que le prêtre avait en vue, mais non spécialement cependant, ne s'étant pas présentée, celui-ci peut-il se servir du pouvoir qu'il a demandé et obtenu pour absoudre une autre personne qui est tout à fait dans le même cas ?

2<sup>o</sup> Un curé ou son vicaire peut-il, sans une permission de l'Ordinaire, bénir un mariage dans la chapelle privée d'une communauté de Frères ou de Religieuses ?

R. — Ad I. Ce pouvoir ainsi demandé et obtenu est valide. Rien n'empêche de demander le pouvoir des cas réservés, en prévision d'un besoin futur : rien n'oblige à déclarer que la personne qui pourra profiter de ce pouvoir ne s'est pas encore présentée à confesse.

Ce n'est pas le pénitent qui est atteint directement, soit par la réserve, soit par la concession qui lève la réserve : c'est le confesseur, dont la juridiction, restreinte par la réserve, est étendue par la concession du supérieur aux cas que celui-ci s'était réservés, en sorte que la réserve étant levée, rien ne s'oppose plus à ce que le confesseur puisse absoudre directement des cas précédemment réservés.

C'est pourquoi ce curé, qui a demandé le pouvoir d'absoudre d'un cas réservé, parce qu'il prévoyait que telle personne se trouvant dans ce cas s'adresserait à lui, peut sans nul doute user du pouvoir ainsi obtenu pour absoudre cette personne.

Si cette personne ne se présente pas, peut-il absoudre une autre personne qui se trouve dans le même cas ? Rien ne s'y oppose, ce cas n'étant plus réservé pour lui, et la personne qu'il devait absoudre n'ayant pas été déterminée. Peut-il même absoudre de ce même cas plusieurs personnes ? Oui encore, si la concession du pouvoir n'est pas restreinte à une seule personne ou à une seule absolution, et s'il n'use pas de ce pouvoir en dehors des limites du temps marqué dans l'acte de concession.

Ad II. Nous pensons qu'un curé ou vicaire doit demander la permission de l'Ordinaire, pour bénir un mariage dans la chapelle privée d'une communauté de Frères ou de Religieuses.

En effet la bénédiction nuptiale doit être donnée à l'église. La S. Cong. du concile, à qui on avait posé cette question : « An benedictio contrahentium matrimonium possit a parochio fieri extra ecclesiam, seu potius præcisè sit faciendum in ecclesia ? » répondit le 17 avril 1649 : « Faciendum esse in ecclesia. » Or il serait difficile de soute-

nir que par église, on entend ici une chapelle privée.

D'ailleurs c'est la coutume de célébrer les mariages dans les églises proprement dites, et de recourir à l'évêque, quand on veut les célébrer dans des chapelles privées.

Q. — A quoi serait tenu un curé qui aurait omis involontairement, dans une cérémonie de mariage, d'inviter les époux à se donner la main et aurait oublié de prononcer la formule *Ego conjungo vos*, etc. ?

R. — Le consentement des époux exprimé devant le curé et les témoins suffit à la validité du mariage, d'après l'opinion commune, qui est moralement certaine. L'omission d'une cérémonie particulière dans la célébration du mariage, et même de la formule prescrite par le Rituel : *Ego conjungo vos*, ne pouvait donc donner lieu sur ce point à une inquiétude sérieuse.

Cette omission, qui serait gravement illicite si elle était volontaire, devient excusable si elle est involontaire. Est-il possible et nécessaire de la réparer ?

D'abord cela n'est pas nécessaire à la validité du mariage. Ensuite la réparation jetterait probablement des doutes inutiles, dans l'esprit des époux, sur la valeur de leur mariage, et pourrait faire plus de mal que de bien. Enfin il est difficile de voir comment il faudrait s'y prendre pratiquement pour réparer cette omission.

L'auteur de cette omission involontaire n'est donc tenu à rien : il peut se rassurer, et doit apporter pour l'avenir une attention plus grande aux cérémonies que l'Eglise prescrit dans l'administration des sacrements.

Q. — Beaucoup de villages sont éloignés de l'église paroissiale ; les uns un peu plus près des églises voisines, les autres à égale distance mais avec des chemins plus unis et plus commodes pour aller à ces églises.

Or depuis deux ou trois ans, bon nombre d'habitants de ces villages entreprennent d'envoyer leurs enfants au catéchisme en ces églises et de leur y faire faire leur première communion, ce que l'on ne peut permettre, sans voir « toute une portion » de la paroisse s'en aller à la débandade. Entêtés dans leurs idées, plusieurs s'imaginent même de mettre leurs enfants en pension « trois ou quatre semaines » avant la première communion, dans les bourgs voisins et croient avoir, par ce moyen, acquis le droit de leur y faire faire la première communion, et de se passer de la « permission » de leur curé.

Veuillez donc m'indiquer exactement :

1<sup>o</sup> Quels sont les droits des curés relativement à la première communion des enfants ?

2<sup>o</sup> Quel domicile les enfants doivent avoir acquis pour être en droit de faire leur première communion hors du domicile de leurs parents ?

R. — Le droit commun ne réserve pas au curé, d'une manière exclusive, la première communion des enfants. Mais ce que n'a pas fait le droit commun, une coutume légitimement prescrite l'a fait dans un grand nombre de pays, sans parler des statuts synodaux et des prescriptions des conciles provinciaux, qui ont ajouté aux obligations celles du droit écrit : « Sunt quidem catholicæ re-

giones, dit de Angelis, in quibus prima communio est functio *exclusive* parochialis; et cum ad pietatem fovendam maxime conducatur, præsertim luctuosis hisce temporibus, fovendus hic usus est, et respiciendus velut laudabilis consuetudo locorum <sup>1</sup>.

Nous nous trouvons donc en présence d'une législation particulière, qui varie suivant les contrées. Aussi est-ce à l'évêque diocésain à décider les questions qui nous sont posées.

Q. — Deux confrères diffèrent d'avis sur le cas de conscience suivant, et m'ont remis le soin de vider leur querelle amicale :

« H... singulis mensibus, negotiorum causa, quamdam urbem adire solitus, septies circiter quotannis cum V. ibi commorante peccat graviter. Tempore Paschæ, ad sanctum Tribunal accedens dicit se peccatum non perpetrassé à duobus mensibus, et promittit, sicut jam pluries ante fecerat, Deo adjuvante, non esse relapsurum. Absolvitur : sed confessarius anxius, casum alteri presbytero exponit.

« Qui respondit se semper in eodem casu absolutionem différer, usquedum de totali eorum emendatione certus fiat. »

Quid de agendi ratione utriusque ?

R. — De solutione prædicti casus, non parva communiter occurrit difficultas, nec omnino concordant auctores.

Imprimis duo sunt vitanda : nimia facilitas absolvendi, et nimia severitas. Et ideo, confessarius qui pœnitentem in prædicto casu semper absolveret, non attendens ad occasionem in qua constitutus eadem peccata commisit, laxitatis merito argueretur : sicut nec rigorismi notam effugeret, ille qui semper absolutionem differret, donec de totali emendatione pœnitentis constaret.

Equidem, ubi agitur de occasione proxima voluntaria et *præsentis*, ut pœnitens absolvi possit, non sufficit illius propositum amovendi occasionem hanc, sed requiritur ut ista prius amoveatur, aut ex proxima, remota fiat. Ita Sanctus Alphonsus, qui dicit, imprudenter agere confessarium, *si absolvit eum qui est in occasione extrinseca, saltem antequam experiatur* quod ille per fugam reddat periculum remotum : nam aliàs eum relinquit in probabili periculo infringendi propositum, eo quod talis pœnitens, post obtentam absolutionem, facile negliget fugam necessariam adhibendam, et sic sine dubio relabetur » (n. 463).

Si autem quæstio est de occasione *absenti*, communiter dicunt pœnitentem, absolvi posse, priusquam de facto eam reliquerit, dummodo relinquere serio promittat. Quoties poterit absolvi pœnitens ? Pluries, antequam sese de novo dederit occasio peccandi. Quid autem, si data occasione relabitur ? Hic jacet difficultas.

Porro occasio in qua peccavit negotiator noster, est absens. Stante illius proposito non jam peccandi et occasionem vitandi in posterum, bene potuit imo pluries absolvi, antequam experimentum sui propositi per fugam occasionis facere

potuerit. Si autem absolutus, et quidem pluries, eandem adiit occasionem in qua eadem peccata commisit, quanquam confessario dicat se a duobus mensibus non peccasse, et promittat se non jam peccaturum, videtur non esse statim absolvendus ; quia de ejus proposito, et proinde dispositione merito dubitatur. Fuga occasionis per duos menses, cum per annum septies peccare sit assuetus, non reputatur esse sufficiens experimentum.

Expediré ergo videtur, si commode fieri potest, ut prædicto occasionario differatur absolutio, donec occasionis fuga sat diuturna se emendatum probaverit : si tamen excipiat casu, quo aliqua necessitas esset vel ratio urgens illum absolvendi ; vel forsan, quo afferet signum contritionis verè extraordinarium.

Q. — 1<sup>o</sup> Que pensez-vous d'un curé qui, de son autorité privée, défend la sonnerie pour ses paroissiens morts sans sacrements ?

2<sup>o</sup> Quelles sont les règles canoniques relatives aux oraisons funèbres ?

3<sup>o</sup> Vous seriez bien obligeant de publier, avec quelques explications, le récent décret de Rome sur le divorce ?

R. — Ad I. La sonnerie pour les morts est une partie des honneurs funèbres rendus par l'Eglise aux défunts. Il n'est pas, croyons-nous, au pouvoir du curé de la retrancher à des personnes auxquelles l'Eglise accorde la sépulture ecclésiastique.

Ad II. 1<sup>o</sup> L'oraison funèbre date des premiers siècles de l'Eglise. Deux citations nous feront connaître la pratique des siècles chrétiens à ce sujet. La première est empruntée à Grancolas <sup>1</sup> :

« Avant que d'enterrer les personnes considérables, dit-il, on faisait leur éloge en public, on récitait des oraisons funèbres. Nous avons celle que fit Eusèbe à la louange de Constantin, celle de saint Grégoire de Nazianze aux obsèques de saint Basile et de saint Césaire, celle de saint Ambroise pour le jeune Valentinien et pour son frère Satyre, et celle de saint Grégoire de Nysse en l'honneur de saint Méléce. Amelius, dans son Ordre romain, dit que ce discours doit se faire après la messe, et non ensuite de l'évangile, et qu'on ne donne point de bénédiction : *fnita missa dicitur sermo, in eo non datur benedictio.* »

La seconde citation est empruntée à Dom Martène <sup>2</sup> :

« Olim, sive ante, sive post mortui inhumationem, fiebat ad eos qui convenerant solemnissimus sermo vel in defuncti laudem, vel ad excitandos fideles, ut instanter ad Deum preces funderent pro ipsius animæ requie. Ita Rudolphus, abbas S. Vitoni, *missa dicta, sermone dato*, terræ redditus est, apud Hugonem Floriniacensem. Ita in funere sancti Uldarici episcopi, Wolfgangus, qui exequiis præreat, publica missa expleta,

<sup>1</sup> Ancien sacramentaire de l'Eglise, t. II, p. 510.

<sup>2</sup> De antiquis Ecclesiæ ritibus. t. II, lib. III, cap. 10, n. 15.

<sup>1</sup> Lib. 3, tit. 29, n. 5.



omnes in commune, sobrio et cauto sermone monuit ut pro illa sancta anima, intima intentione cordis devote exorent, ut ab omni vinculo delictorum absoluta, Deo donante, perenni gaudio in ævum cum sanctis et electis Dei perfrui mereatur. Ita etiam in sancti Bonaventuræ exequiis primam missam celebravit frater Petrus Tarentasiensis, episcopus cardinalis Ostiensis, et sermonem habuit proposito themate : *Doleo super te, mi frater Jonatha*, qui totus fuit in sancti laudem. Ex ejus vita apud Surium, 14 julii. »

II. Le Cérémonial des Evêques permet l'oraison funèbre, puisqu'il en décrit les rites <sup>1</sup>. Cependant des statuts particuliers peuvent la défendre, et ils sont obligatoires dans les diocèses pour lesquels ils ont été portés. C'est ainsi qu'on lit dans le concile de Lyon (1850) <sup>2</sup> :

« Nullo prætextu sacerdotes in tumulandi alicujus defuncti laudem concionentur. Ne intersint quidem istiusmodi concionibus quæ in cœneteriis quandoque, præter Ecclesiæ consuetudinem, a laicis habentur. »

Bien que le texte ne le dise pas clairement, le concile n'a voulu défendre que l'oraison funèbre en l'honneur des laïques et non pas celle en l'honneur des membres du clergé. Ainsi du moins l'interprète-t-on généralement.

III. Le Cérémonial des évêques a tracé les règles suivantes par rapport à l'oraison funèbre :

« Si l'on fait une oraison funèbre du défunt pour lequel on célèbre la messe, quand la messe est finie, celui qui doit parler s'avance, avant de faire l'absoute, revêtu d'habits noirs, sans surplis, après avoir fait une prière devant l'autel. Il ne demande pas la bénédiction de l'évêque; mais lui ayant fait une profonde révérence ou une génuflexion, selon la qualité de la personne, il monte dans une estrade couverte de noir, et ayant fait de nouveau la révérence à l'évêque, il fait le signe de la croix et commence son discours. »

Nous avons une décision de la S. Congrégation des Rites, qui explique ce passage. La question a été posée par Charles Klein, docteur en théologie et maître des cérémonies de l'évêque de Limbourg.

« Pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté sur cette prescription du Cérémonial, il (M. Klein) supplie la S. Congrégation de vouloir déclarer :

« 1<sup>o</sup> Si par ces paroles du Cérémonial, *vestibus nigris*, il faut aussi entendre l'étole, de manière que celui qui doit faire l'oraison funèbre (hors de Rome) doive être revêtu d'une étole sur sa soutane, ou autre vêtement propre à sa dignité.

« 2<sup>o</sup> Cette disposition du Cérémonial doit-elle être observée, non seulement dans les églises cathédrales, mais dans toutes les autres églises, en l'absence de l'évêque?

<sup>1</sup> Livre II, c. h. 11.

<sup>2</sup> Titul. xx, n. 7.

« Resp. Ad 2<sup>a</sup>. Négativement.

« Ad 2<sup>a</sup>. Elle doit être observée dans toutes les églises <sup>1</sup>. »

Ad 3<sup>a</sup>. La pièce, paraît-il, ne serait destinée qu'aux Evêques. C'est à eux que les prêtres et les fidèles devraient s'adresser pour obtenir, dans chaque cas, une règle de conduite.

Q. — 1<sup>o</sup> Y a-t-il obligation de recouvrir d'un voile, appelé conopée, l'extérieur du tabernacle dans lequel est renfermé le T.-S. Sacrement?

2<sup>o</sup> D'où émane cette obligation, supposé qu'elle existe, et dans quelle publication liturgique peut-on la lire? Est-elle ancienne ou de fraîche date?

3<sup>o</sup> Supposé toujours l'existence de l'obligation, de quelle étoffe doit être rigoureusement le conopée, et de quelle couleur?

R. — Ad I. Oui, il y a obligation de couvrir d'un conopée l'extérieur du tabernacle dans lequel se trouve le très-saint Sacrement.

Ad II. D'où émane cette obligation? De la sainte Eglise elle-même qui a parlé tout à la fois par les rubriques du Rituel :

« Hoc autem tabernaculum conopeo decenter ornatum » (De Sacramento Eucharistiæ),

Et par deux décisions de la sacrée Congrégation des rites, l'une du 21 juillet 1855 pour le diocèse de Saint-Brieuc, l'autre du 23 avril 1866 pour l'Amérique. Vous pouvez voir ces décrets dans l'*Ami du clergé*, année 1881, pages 580-581.

Ad III. La matière du conopée n'est pas déterminée par l'Eglise, car on ne trouve rien sur ce point ni dans les rubriques, ni dans les décrets de la sacrée Congrégation des rites. En 1855, cette Congrégation a déclaré qu'on pouvait employer, soit le coton, soit la laine, soit la toile. Mais la vénération due au très saint Sacrement conseille de choisir les étoffes les plus précieuses. Dans les cathédrales, dans les grandes églises, et dans celles où les ressources le permettent, il conviendrait d'employer la soie, ou d'autre matière riche.

Quant à la couleur il peut être toujours blanc, ou bien de la couleur de l'Office du jour.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Le maire de mon village avait confié la quête pour le bureau de bienfaisance à une demoiselle qui vient de se marier, et, de sa propre autorité, il a confié la même besogne à une autre (peu édifiante) sans même me prévenir. Il soutient également que je n'ai pas le droit de faire de quête pour mes pauvres sans que je sois obligé de verser la collecte dans la caisse du bureau de bienfaisance. Quelle est donc la vraie jurisprudence sur tout cela?

R. — Un arrêté du 5 germinal an IX avait autorisé les administrateurs des hospices et des bureaux de bienfaisance à quêter dans les temples consacrés à l'exercice des cérémonies religieuses, et à confier la quête, soit aux filles de la

<sup>1</sup> S. Rit. C. 14 juin 1845, ad 1<sup>re</sup> et 2<sup>re</sup> in *Limburg*, n. 4865.

charité, soit à telles autres dames charitables qu'ils jugeraient convenable. Cette dernière faculté ayant entraîné des abus, un décret du 12 septembre 1806 intervint, d'après lequel les administrateurs ne sont autorisés à faire la quête que par eux-mêmes.

Le décret du 30 décembre 1809 reconnaît ce même droit aux *bureaux de bienfaisance*; l'article 75 porte : « Tout ce qui concerne les quêtes dans les églises sera réglé par l'évêque, sur le rapport des marguilliers, sans préjudice des quêtes pour les pauvres, lesquelles devront toujours avoir lieu dans les églises toutes les fois que les *bureaux de bienfaisance* le jugeront convenable. »

Il résulte de cette disposition, combinée avec celles du décret du 12 septembre 1806, que les administrateurs des *bureaux de bienfaisance* sont autorisés à faire par eux-mêmes des quêtes dans les églises; mais ils ne sont plus autorisés, comme ils l'étaient par l'arrêté du 5 prairial an XI, à confier ces quêtes, soit aux filles de charité, soit à telles autres dames qu'ils le jugeront convenable.

Si ces administrateurs veulent quêter par eux-mêmes, ils n'ont pas besoin de demander, à cet égard, l'agrément préalable du curé. La loi déroge, pour ce cas spécial, dit le *Journal des Conseils de fabrique*, au droit de police dont le pasteur est investi. Elle donne elle-même l'autorisation et l'agrément qu'il serait, en thèse générale, appelé à donner, parce qu'elle suppose que les administrateurs des *bureaux de bienfaisance* présentent toutes les garanties de moralité, de convenance, de gravité nécessaires. Mais, si ces administrateurs, au lieu de quêter eux-mêmes, veulent faire effectuer la quête par d'autres personnes, quelles qu'elles soient, la disposition exceptionnelle de la loi ne s'étend pas jusque là; les principes généraux reprennent leur force; le droit du pasteur renaît, et on retombe sous l'application du droit commun. En effet, il n'y a plus les mêmes présomptions, les motifs qui avaient légitimé les exceptions n'existent plus. On ne peut réclamer la même confiance que la loi accorde aux administrateurs des *bureaux de bienfaisance* pour toutes les personnes que ces administrateurs délégueraient en leur lieu et place.

Par suite, lorsque les administrateurs des *bureaux de bienfaisance* quêtent dans une église, le curé peut, s'il le croit nécessaire, leur adresser des observations; mais il ne doit pas, à moins de motifs très graves, empêcher la quête; il doit se borner, s'il y a lieu, à transmettre ses réclamations à l'évêque ou au préfet. Si, au contraire, ce sont d'autres personnes que les administrateurs qui se présentent pour quêter, le curé est en droit, si son agrément n'a pas été obtenu, de faire suspendre et d'empêcher la quête immédiatement et de sa propre autorité.

Les empiètements sur les droits de l'Eglise ne

font que s'accroître, mais il faut que le clergé maintienne son indépendance et lutte courageusement contre les prétentions exorbitantes de l'autorité civile. Elle s'est arrogé le droit de faire quêter les *bureaux de bienfaisance* dans les églises, comme si ce n'était pas un principe indubitable qu'il n'appartient qu'aux évêques d'ordonner et de permettre des quêtes dans l'intérieur des temples catholiques. Ils ont bien voulu tolérer que les administrateurs des *bureaux de bienfaisance* quêtassent eux-mêmes pour les pauvres; c'est là, certes, une concession assez large, mais comme l'autorité civile est de sa nature envahissante, on en a tiré, en certains lieux, cette conséquence, que les quêtes pour les pauvres, dans les églises, sont un droit réservé aux autorités municipales, qu'elles ne peuvent avoir lieu sans l'autorisation de ces mêmes autorités; c'est-à-dire, en d'autres termes, que le monopole des aumônes recueillies, même dans les églises, appartient à la municipalité, et que la charité des fidèles ne peut être sollicitée dans le temple sans la permission du maire.

L'énoncé d'une semblable théorie d'une prétention si exorbitante qui blesse l'indépendance des assemblées religieuses suffirait, assurément, pour démontrer combien elle est incompatible avec les notions les plus élémentaires de la justice et de la liberté; aussi ne nous y arrêterions-nous pas si elle n'était pas la traduction d'une législation mal comprise et susceptible jusqu'à un certain point de cette malheureuse interprétation. Il nous semble donc utile d'éclairer, par quelques faits et par une rapide discussion, l'état du droit en cette matière, les conséquences qu'il peut avoir et les réformes qu'il appelle.

Que l'aumône doive être un acte essentiellement libre, dit avec beaucoup de raison M. H. de Riancey dans un excellent article publié sur cette question dans l'*Ami de la Religion*, que celui qui donne puisse donner comme il veut, quand il le veut et à qui il veut, c'est là évidemment un principe qui paraît hors de toute contestation. Que dans une société où la liberté de la religion catholique est solennellement reconnue, proclamée et garantie, les ministres de cette religion soient libres de solliciter, comme cela est leur devoir essentiel, la charité des fidèles, laquelle est pour ces fidèles un devoir étroit et la première des vertus; que les fidèles, de leur côté, soient libres de déposer entre les mains de leurs pasteurs, ou des administrateurs préposés au temporel de l'église, les aumônes dont ils voudront leur confier la disposition: ce sont encore là des axiomes dont on rougirait d'avoir à démontrer l'évidence.

En résumé, liberté de la charité, liberté de l'aumône, liberté de l'église; que chacun choisisse le ministre de ses libéralités; que, loin de restreindre les limites de la bienfaisance, on l'étende; que nul, ni pouvoir civil, ni pouvoir municipal, ne puisse émettre une prétention arbitraire, partielle ou exclusive sur telle ou telle



nature de dons ou d'offrandes; que l'autorité spirituelle soit la maîtresse des collectes qui lui sont confiées et qu'elle seule donne les autorisations qu'elle jugera convenable aux fidèles ou aux corps qui voudront solliciter la miséricorde des chrétiens rassemblés dans le lieu saint dont elle est la gardienne, c'est à ce prix seulement que la hiérarchie, l'ordre des pouvoirs, la pratique de tous les temps, la nature même des choses seront respectés.

Mais on objecte des dispositions législatives. Voyons donc sur quoi elles reposent. En vertu de quel principe, ou plutôt de quel prétexte, les commissions laïques municipales de bienfaisance prétendent-elles un droit quelconque sur l'aumône des fidèles, sur la bourse des citoyens? En vertu de quelle autorité le ministre de l'intérieur, ou même le chef de l'Etat, se substituant au pouvoir spirituel, viennent-ils permettre à telle ou telle administration de faire une quête dans l'intérieur même de l'église? Ils s'appuient sur la loi du 27 novembre 1796. Mais comment, en fait, arguer d'une loi rendue lorsque les temples étaient fermés, pour s'en faire ouvrir arbitrairement l'entrée? Comment, en droit, attenter à la liberté de l'église en vertu d'une loi rendue dans un temps où l'église était proscrite et captive? Le Concordat n'était-il pas venu stipuler l'indépendance de la religion? L'article 76 de la loi du 18 germinal an X n'avait-il pas reconnu aux fabriques le droit d'*administrer les aumônes*?

Le droit et la raison étaient contre les *bureaux de bienfaisance*. On essaya d'y suppléer par la force. Le ministre de l'intérieur proposa un projet de décret qu'il soumit au conseil d'Etat, et dont les considérants étaient ainsi conçus :

« L'administration des dons et aumônes, offerts en faveur des pauvres, ainsi que le produit des quêtes et collectes faites en leur faveur, fait essentiellement partie des attributions des commissions charitables instituées par les lois des 16 vendémiaire et 7 frimaire an V, et l'administration des aumônes dévolues aux fabriques par la loi du 18 germinal an X n'a pour objet que les aumônes offertes pour les frais du culte, l'entretien et la conservation des temples. »

Ce projet exorbitant, qui, d'une part, consommait le plus détestable envahissement, et, de l'autre, dépouillait les fabriques et les pasteurs de la libre disposition des aumônes, fut attaqué avec la plus grande vigueur par M. de Portalis, dans un rapport très remarquable adressé le 16 avril 1806 à l'empereur. Ce document, peu connu, contient les doctrines les plus saines et les idées les plus élevées et les plus justes sur la liberté de la charité, et nous croyons, en reproduisant ici les principaux passages, être utile à cette sainte cause.

« L'administration des aumônes, dit M. de Portalis, n'est et ne peut être le privilège exclusif d'aucun établissement quelconque. Sans doute, les commissions charitables sont des institutions

utiles; mais ce serait dénaturer leur caractère et peut-être même détruire leur utilité que de les transformer en institutions exclusives. La bienfaisance souffle comme elle veut et où elle veut; si vous ne la laissez pas respirer librement, elle s'éteindra ou elle s'affaiblira dans la plupart de ceux qui sont disposés à l'exercer. J'ajoute que ce serait mal connaître l'intérêt des pauvres que de les isoler en quelque sorte de toutes les âmes religieuses qui peuvent les protéger et les secourir : tel confie ses aumônes à une fabrique qui ne les confierait pas à un autre établissement. Loin de prescrire des limites et des conditions imprudentes à la bienfaisance, il faut lui ouvrir toutes les voies qu'il lui plaira de choisir pour s'étendre. Le considérant du projet d'arrêté est donc inconciliable avec tous les principes, avec la pratique de tous les temps et avec la nature même des choses. »

En ce qui touche le droit des fabriques d'administrer les aumônes qu'elles reçoivent, M. de Portalis reprend : « Pour exclure quelqu'un de ce droit, il faudrait aller jusqu'à dire qu'il leur est interdit de recevoir les aumônes, c'est-à-dire, il faudrait détruire la liberté naturelle qu'ont les hommes qui consacrent une partie de leur fortune à des aumônes, de choisir les agents de leur bienfaisance et de leur libéralité. »

L'illustre rapporteur prouve ensuite que la loi de germinal a consacré pour les fabriques le droit qu'on veut leur enlever : « J'en atteste l'histoire de tous les temps, ajoute-t-il, les fabriques ont toujours été en possession de recevoir des aumônes et de les administrer. La religion a été la première amie du pauvre, et il est impossible de méconnaître tout ce que l'humanité lui doit. »

C'est sous l'influence de cette belle discussion que la prétention des *bureaux de bienfaisance* sur le monopole des quêtes fut rejetée. Ils se virent réduits à la simple *autorisation* de faire quête. C'était déjà trop.

Trente ans durant, le débat en demeura à ce point. Mais, en 1831, il fut tout à coup renouvelé avec une violence plus grande que jamais. Un avis du conseil d'Etat, du 6 juillet, et une lettre du Ministre de l'intérieur au Préfet de la Seine, le 14 mai 1833, établirent comme *évident* le droit *exclusif* des *bureaux de bienfaisance* à faire des quêtes et des collectes.

A cette doctrine si étrange et si intolérable, Mgr Affre répond, dans son *Traité de l'administration temporelle des paroisses*, par des arguments péremptoires. Il ne connaissait pas alors les rapports de M. Portalis, encore inédits. Mais il montre combien le privilège attribué aux *bureaux de bienfaisance* serait odieux, et il termine en disant : « Il serait étrange que dans une société où tout ce que les lois n'interdisent pas, alors même qu'il blesse la morale, est toléré, permis quelquefois même, encouragé par l'administration, il fût défendu, dans le silence des lois, de faire l'œuvre par excellence de la charité, que

Dieu a si spécialement bénie, et à laquelle nul homme n'ose refuser ses hommages ! Revenons au texte de la loi. Il n'y a pas d'exclusion formelle contre les curés. Si elle renfermait quelque disposition douteuse, ce serait le cas, ou jamais, de lui appliquer l'axiome : *Odia restringenda*. Il ne sera jamais possible au législateur de proscrire les appels publics à la charité. On commandera en vain à des hommes, et surtout à des chrétiens, de ne pas élever la voix pour exhorter leurs semblables à couvrir la nudité ou à soulager la faim, avant d'en avoir obtenu la permission d'un *bureau de bienfaisance* !

« S'il n'y a aucune loi à nous opposer, nous en avons de nombreuses en notre faveur et qui n'ont rien d'obscur. Nous avons la loi naturelle, loi universelle, aussi ancienne que le monde, promulguée partout où il y a des hommes. Nous avons la loi de tous les peuples civilisés : nous avons nos livres sacrés ; toutes nos traditions ; tous nos enseignements ! »

Devant de telles paroles et de telles autorités, le doute n'est plus possible. Il reste, à la vérité, un texte de décret qui *autorise les bureaux de bienfaisance* ; mais quant à leur monopole, il ne saurait être invoqué sans la plus odieuse violation de tous les principes.

Or, ce texte est évidemment à réformer. Il faut, de plus, que la loi de frimaire an V (novembre 1796) soit complètement révisée et refondue : c'est trop déjà qu'elle ait pu servir de base ou même de prétexte à d'aussi étranges empiètements.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons *in extenso* le rapport de Portalis dont nous avons cité quelques extraits. Des pages inspirées par de si nobles sentiments doivent être connues et méditées.

## HISTOIRE

Q. — Un journal républicain, dans un article consacré à célébrer ce qu'il appelle les « heureux résultats » de la loi *Camille Sée*, affirmait dernièrement que l'Eglise, durant tout le moyen âge, loin de travailler à élever le niveau intellectuel des femmes, « avait traité leurs cerveaux comme les mandarins chinois traitent les pieds de leurs épouses. » *L'Ami du clergé* voudrait-il nous dire ce qu'il pense de cette assertion ?

R. — *L'Ami du clergé* pense que cette assertion est une calomnie qui n'a pas même le mérite de la vraisemblance.

A qui fera-t-on croire en effet que l'Eglise qui a été instituée par le Dieu qui s'appelle lui-même dans l'Ecriture le « Dieu des sciences » et la lumière du monde, — dont la première mission est « d'enseigner toute créature, » — et qui a pour principe que « le défaut d'instruction est la source de tous les maux <sup>1</sup>, » ait laissé systématiquement pendant de longs siècles croupir dans

l'ignorance la moitié du genre humain ? A qui persuadera-t-on que le clergé catholique qui a tant fait pour tirer la femme de l'état d'abaissement moral où l'avait plongée le paganisme ait de parti pris fait la nuit dans son intelligence ?

Pour ajouter foi à une pareille bourde il faut avoir soi-même l'esprit singulièrement enténébré.

L'auteur de l'article en question a confondu à dessein deux choses parfaitement distinctes : le pédantisme et la science, ou si vous aimez mieux, les femmes savantes et les femmes instruites.

Les femmes savantes, les Bas-Bleus, comme on les appelait en Angleterre du temps de Pope <sup>2</sup>, c'est-à-dire ces femmes qui à la façon de l'Armande, de la Philaminte et de la Bélise si justement ridiculisées par Molière, rublant

Que l'homme vit de soupe et non de beau langage négligent le soin de leur maison pour s'occuper d'approfondir :

Ainsi que la physique,  
Grammaire, histoire, vers, morale et politique  
et craignent davantage de « manquer aux lois de Vaugelas, »

Que de brûler leur viande ou trop saler leur pot ; ces femmes, en un mot, dont La Bruyère a pu dire en toute vérité que « ce sont des pièces de cabinet qu'on montre aux curieux et qui ne sont pas d'usage, » l'Eglise les a toujours eu en horreur.

Quant aux femmes instruites, c'est-à-dire à ces femmes qui ayant, comme le désirait Molière, des « clartés de tout, » ont en même temps ce que Fénelon a si bien nommé la « pudeur sur la science, » elle s'est toujours occupée d'en accroître le nombre.

Elle a travaillé à en former bien avant que M. Camille Sée n'ait donné l'idée à nos gouvernants l'idée de grever les budgets de nos villes et de nos départements pour bâtir des lycées de filles, bien avant que madame Necker de Saussure n'ait composé son *Educations progressive*, bien avant que madame Campan n'ait été nommée surintendante de la maison impériale d'Ecrouen, bien avant même que Madame de Mailleton n'ait fondé Saint-Cyr et que Fénelon n'ait rédigé le traité que tout le monde connaît.

Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire les deux volumes publiés en 1883 par M. Paul Rousselot sous le titre : *Histoire de l'éducation des femmes en France* ; la savante Etude lue le 25 octobre 1871 dans la séance annuelle des cinq académies par M. Charles Jourdain, sur l'*Instruction des femmes au moyen âge* ; l'intéressant et substantiel chapitre sur la femme inséré par M. Lecoy de la Marche dans sa *Société au treizième siècle* <sup>3</sup>

<sup>1</sup> Ce mot a été créé pour ridiculiser certaines grandes dames de Londres qui par préoccupation intellectuelle en étaient arrivées à ne plus faire leur toilette et à porter des bas comme les gens du peuple. Voir à ce sujet un curieux livre de M. Barbey d'Aurevilly : *Le Bas-bleuisme contemporain*.

<sup>2</sup> Paris, Palmé, 1879, in-12.

<sup>3</sup> Benoît XIII : *Bulle d'approbation donnée à l'Institut des Frères*.



et enfin la belle leçon d'Ozanam sur les *femmes chrétiennes*<sup>1</sup>.

Les exemples de femmes instruites ayant vécu au moyen âge que rapportent ces auteurs sont trop nombreux pour que nous les reproduisions tous ici. Citons-en seulement quelques-uns.

Au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, c'est sainte Paule et sainte Eustochium. La première chantait les psaumes en hébreu et quelques instants avant sa mort, lorsqu'un s'étant approché d'elle pour lui demander si elle souffrait, elle lui répondit en grec. La seconde était, elle aussi, une hébraïsante de première valeur et saint Jérôme en lui envoyant sa traduction des Prophètes lui écrivait ce qui suit : « Vous êtes, lui disait-il, vous êtes juge compétent des controverses des textes, ouvrez les originaux hébreux, comparez-les avec ma traduction pour voir si j'ai hasardé un seul mot. »

Au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle c'est Elpicia, la femme de Boèce, qui compose des hymnes adoptées par la liturgie romaine; c'est sainte Radegonde, que, nous disent les Bénédictins<sup>2</sup>, « lit les Pères grecs aussi bien que les Pères latins et leurs ouvrages dogmatiques comme les moraux, les poètes chrétiens comme les historiens ecclésiastiques; » c'est sainte Baudonovie qui compose une biographie de sainte Radegonde où revivent toute la pureté et toute l'élégance classiques.

Au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle c'est sainte Gertrude qui, afin d'entretenir les lettres dans son monastère de Nivelles, envoie jusqu'à Rome des personnes habiles pour en apporter de bons livres; c'est sainte Rusticule, abbesse d'un couvent d'Arles, qui sait toute l'Ecriture par cœur; c'est sainte Anstrude, religieuse de saint Jean de Laon, qui nous dit l'histoire, se fait un mérite de faire la classe à ses sœurs : *Exercens se etiam in magisterio doctrinæ*.

Au <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle ce sont les filles de Charlemagne, les princesses Gisele et Rictrude, auxquelles Alcuin « enseigne les plus hautes sciences; ce sont les religieuses anglo-saxonnes qui laissent la quenouille et l'aiguille, si on en croit M. de Montalembert<sup>3</sup>, non seulement pour transcrire les manuscrits et les orner de miniatures dans le goût de leur temps, mais surtout pour lire et étudier les Livres saints, les Pères de l'Eglise et même les auteurs classiques. »

Au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle c'est Dodane, duchesse de Septimanie, qui écrivant à son fils aîné Guillaume d'Aquitaine l'exhorte « à se former une bibliothèque de livres propres à son instruction. »

Plus tard c'est Roswitha qui compose pour la récréation de ses religieuses des comédies dans le genre de celles de Térence : c'est Cécile, fille de Guillaume le Conquérant, qui, au dire des chroniqueurs, était : « *multipliciter erudita*; » c'est

Adèle, autre fille du Bâtard, dont un poète du temps, Baudry, a fait cet éloge :

Versibus applaudit scitque vacare libris.

Hæc enim novit sua merces esse poetis...

Rursus inest illi dictandi copia torrens  
Et præferre sapit carmina carminibus.

C'est une dame du nom de Constance qui encourage les travaux du poète Geoffroi Gaimar et se plaît à lire des ouvrages historiques :

Dame Custance en ad l'escrit  
En sa chambre sovent le lit.

C'est Aiol qui, si l'on en croit une vieille chanson de geste, ne parlait pas moins de « quatorze latins; » c'est Herrade qui étonne ses contemporains par de savants travaux cosmologiques où se trouve résumée toute la science de son temps.

On ferait presque un livre rien qu'avec les noms des femmes qui pendant le moyen âge se sont distinguées dans les lettres, tout comme on en a fait un avec les noms des femmes qui dans l'antiquité se sont adonnées avec succès à la philosophie<sup>4</sup>.

Et qu'on ne dise pas que les exemples que nous venons de rapporter sont tous pris dans les rangs élevés de la société et par conséquent ne constituent que des exceptions.

L'histoire démontre en effet que les filles des bourgeois et des paysans avaient autant de facilités pour s'instruire que les filles des nobles ou que les religieuses.

A Paris, en plein treizième siècle, il y avait des écoles publiques pour les jeunes personnes. On a des rôles de cette ville portant la date de 1292 et de 1380 où il est fait mention de différentes maîtresses chargées d'enseigner les enfants de leur sexe sous la surveillance du chantre de Notre-Dame qui leur délivrait une licence spéciale : *licentiam puellas docendi in litteris grammaticalibus*<sup>5</sup>.

Le confesseur de la reine Marguerite nous dit que saint Louis se montrait plein de sollicitude pour les filles des chevaliers morts à la croisade : « il demandait aucunes fois, ajoute-t-il, se aucunes d'elles savait lettres et disait que il la ferait recevoir en l'abeie de Pontoise ou ailleurs<sup>6</sup>. »

Les auteurs de l'*Histoire littéraire*<sup>4</sup> d'autre part racontent que les filles de Manegold, le maître de Guillaume de Champeaux, tenaient école à l'exemple de leur père pour toutes les jeunes filles qui désiraient apprendre les lettres humaines.

Enfin Thomas de Cantimpré, dominicain, qui mourut vers 1278, raconte ce qui suit : « Une jeune vilaine, dit-il, conjurait un jour son père

<sup>1</sup> Voir *Ménage : Mulierum philosopharum historia*, Lyon, 1690, et l'appendice inséré par Christian Wolf à la fin de ses *Mulierum græcorum quæ orationes prosæ usque sunt fragmenta et elogia*. Göttingue 1739.

<sup>2</sup> *Felibren : Histoire de Paris*, t. III, p. 449.

<sup>3</sup> D. Bouquet, t. XX. 95.

<sup>4</sup> T. VII, p. 32.

<sup>1</sup> *La Civilisation au V<sup>e</sup> siècle*, t. II, 14<sup>e</sup> leçon.

<sup>2</sup> *Hist. littéraire*, t. III, p. 347.

<sup>3</sup> *Les moines d'Occident*, t. V.

de lui acheter un psautier pour apprendre à lire. — Mais comment, répondait-il, pourrais-je t'acheter un psautier puisque je peux à peine gagner chaque jour de quoi t'acheter du pain. » L'enfant se désolait lorsqu'elle vit la sainte Vierge lui apparaître en songe tenant dans ses mains deux psautiers. Encouragée par cette vision, elle insista de nouveau : « Mon enfant, lui dit alors son père, *va trouver chaque dimanche la maîtresse d'école de la paroisse*; prie-la de te donner quelques leçons et efforce-toi par ton zèle de mériter l'un des psautiers que tu as vus entre les mains de la Vierge. » — La petite fille obéit et les *compagnes qu'elle trouva à l'école*, voyant son zèle, se coalisèrent pour lui acheter le livre qu'elle avait tant convoité. »

Cette naïve et pieuse anecdote, selon nous, est bien significative. Elle prouve d'une manière sans réplique, qu'au treizième siècle, il y avait dans la plupart des villages des écoles de filles et que ces écoles étaient fréquentées.

Conclusion finale de tout cela : l'auteur de l'article que nous signale notre honorable correspondant s'est moqué de ses lecteurs.

Pour le punir de sa calomnie, nous souhaitons, s'il est encore célibataire, qu'il épouse un jour une lycéenne. Nous verrons si, après trois mois de mariage, il est encore disposé à chanter les louanges de la loi Camille Sée.

## COURRIER DE L'UTILE

### LE VIN DE MESSE

Sur cette très importante question, un de nos confrères et amis nous adresse la lettre qui suit :

« Il est extrêmement difficile aujourd'hui de pouvoir se procurer du vin vraiment pur pour le S. Sacrifice, même pour les prêtres qui habitent des pays vignobles. La fraude a envahi toutes les branches de l'industrie, du commerce, et même l'agriculture, qu'elle avait respectée par le passé.

« Comment dévier à ces énormes inconvénients ?

« Il y a trois manières :

« 1° Dans tous les pays où le raisin mûrit les prêtres peuvent acheter 50 ou 60 kilos de raisins blancs, roses ou même noirs, s'ils ne peuvent trouver les deux premières sortes, qui leur donneront une quantité suffisante de vin de messe pour un prêtre et pour une année.

« La manipulation est bien simple et facile. On écrase entièrement ces raisins, on presse le marc par petites poignées, on passe le mou à travers une grosse toile claire, puis on le met dans une bannette, un petit tonneau ou une bonbonne. La fermentation commence bientôt et au bout de 7, 8, 10, 12 jours au plus, le vin est cuvé, qu'il soit clair ou non. On le soutire alors ou on le décante doucement pour le mettre dans le tonneau où il doit rester. On bouche légèrement pendant 2, 3,

4 semaines pour qu'il s'opère encore un peu de fermentation.

« Si on veut obtenir tout d'abord un vin parfaitement pur on le filtre.

« Le plus difficile dans la manipulation du vin c'est le pressurage du marc. Or, il existe de petits pressoirs de toutes dimensions et de tous prix, depuis 15 jusqu'à 70 fr. On peut s'en procurer un, qui peut servir aussi pour le miel, pour les groseilles, pour divers confitures.

« 2° Dans tous les pays où il y a des raisins, les curés de campagne peuvent très facilement faire chez eux leur vin de messe. Ils n'ont qu'à planter contre les murs de leur presbytère ou dans leur jardin un certain nombre de pieds de ceps, qui, au bout de quelques années, leur donneront 50 à 60 kilos de raisins. Un cep bien travaillé et fumé donne facilement 5 kilos de raisins quand il est contre un mur. — J'ai un vieux cep contre mon habitation, qui donne de 25 à 35 kilos de raisins par an. J'ai planté il y a 7 ans plusieurs ceps. L'un d'eux, qui couvre un petit poirier, m'a donné cette année 10 kilos d'excellents raisins. — Donc 8, 10, 12 ceps peuvent procurer la quantité nécessaire pour le vin de messe.

« Pourquoi tous les prêtres qui habitent des localités où le cep peut venir n'en planteraient-ils pas pour obtenir leur vin de messe ? Le vin pourrait être petit dans certains pays, mais au moins il serait naturel.

« 3° Si on ne veut pas écraser les raisins soi-même, il faut les acheter chez le cultivateur, les faire presser sous ses yeux et emporter le mou séance tenante sans se fier à personne, pas même aux gens qui paraissent les plus honnêtes. Pourquoi ? Parce que la fraude est partout actuellement, et que les propriétaires de vignes, ne connaissant pas la juste sévérité des règles canoniques au sujet du vin de messe, regardent comme bon, naturel pour le S. Sacrifice, tout vin qui n'a pas de mauvais goût, qui n'est pas trop étendu d'eau...

« Quant aux marchands de vin qui offrent du vin très naturel pour la messe, disent-ils, il faut se défier de tous sans exception, quelque honnêtes soient-ils, parce qu'ils ne préparent point eux-mêmes ce vin, qu'ensuite, comme les cultivateurs, ils ne connaissent point les règles canoniques, et qu'enfin leur intérêt les aveugle les uns et les autres.

« Que de messes nulles sont dites chaque jour faute de matière valide !

« Plus c'est difficile de se procurer du vin naturel pour le S. Sacrifice, plus on doit faire d'efforts pour en avoir. Certes, cela en vaut bien la peine. On se donne souvent beaucoup de mal en vue de se procurer du vin fin naturel pour contenter simplement ses goûts. Que ne doit-on pas faire pour se procurer du vin naturel pour la sainte messe !

« Il serait bon que, dans les pays vignobles, un certain nombre de prêtres fissent du vin de messe



pour les prêtres des pays où il n'y a pas de vignes, Mais pour cela il faudrait qu'ils trouvassent facilement à le vendre et au prix qu'il vaut, c'est-à-dire plus cher que le vin du commerce quand même il serait inférieur pour le goût.

« Or, pour venir à bout de cette entreprise il serait nécessaire que des journaux religieux sérieux, comme l'*Ami du clergé*, servissent d'intermédiaires entre les prêtres qui feraient le vin de messe et ceux qui l'achèteraient. Sans ces indications, la chose est impossible à distance.

« Dans nos localités où le raisin abonde, plusieurs prêtres, pour avoir du vin naturel, non seulement pour la messe, mais aussi pour leur table, prennent le parti d'acheter des raisins et de faire eux-mêmes leur vin. Cela leur donne un peu d'embarras et le vin leur revient plus cher à cause du prix élevé des raisins, mais ils sont sûrs d'avoir du vin vrai, du vin comme on le faisait autrefois.

« Donc, partout où c'est possible planter un certain nombre de ceps pour son vin de messe, et au bout de peu d'années on cueillera suffisamment de raisins pour cela. En attendant, acheter des raisins et faire soi-même ce vin canonique. Dans les pays où la vigne ne vient pas, se mettre en rapport avec des prêtres habitant des pays vignobles, qui se donneraient la peine de faire eux-mêmes le vin de messe, et se faire envoyer par eux la quantité dont on a besoin, dans des tonneaux doubles ou dans des bonbonnes bien cachetées.

« Si vous le trouvez bon, vous publierez les considérations ci-dessus dans l'*Ami du clergé*. Cela peut servir à plusieurs de vos lecteurs. »

Nous remercions notre correspondant, dont les avis, surtout en ce qui concerne la plantation des ceps de vigne et la fabrication de son vin de messe par chaque curé, sont certainement bons à suivre. Pour le reste, nous aimons à croire que l'on peut trouver encore des fournisseurs consciencieux et chrétiens, et que le jugement porté par notre ami sur tous les négociants ou producteurs est un peu trop général. L'entente qu'il propose entre les prêtres qui peuvent et ceux qui ne peuvent pas faire leur vin de messe serait-elle possible et pratique? Ceux qui en seraient partisans auront le temps d'étudier la question jusqu'aux prochaines vendanges, et nous n'avons pas à donner en ce moment un avis qui, en tout état de cause, pour cette année viendrait trop tard.

#### *Moyen de couper et de percer le verre.*

Prenez : essence de térébenthine, 60 grammes;  
Sel d'oseille, 125 grammes;  
Gousses d'ail, 5 grammes.

Mettez le sel d'oseille dans l'essence, puis le suc d'ail ou l'ail lui-même coupé, et vous laisserez macérer pendant une huitaine de jours en agitant

de temps à autre. Versez une goutte de liquide à l'endroit que vous voulez couper avec une lime triangulaire trempée dans l'essence de térébenthine; ou forez au trocart. Dès que votre trait en longueur aura été tracé sur un carreau, etc., plongez ce carreau dans l'eau froide; le brusque changement de température fera rompre la pièce à l'endroit marqué par votre outil.

#### IMPRIMATUR

Lingonis, die 28 octobris 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis*.

#### CONSEILS DU DOCTEUR

##### *L'Insomnie et son traitement.*

L'insomnie peut être occasionnée, soit par la souffrance, soit par le chagrin ou les préoccupations, mais, quelle qu'en soit la cause, nos lecteurs seront de notre avis, rien n'est plus pénible que la privation de sommeil.

Jusqu'à ces derniers temps, l'insomnie était combattue par les préparations à base d'opium; malheureusement, cette médication n'est pas sans danger pour le cerveau. Le seul médicament qui puisse être employé sans inconvénient contre l'insomnie, c'est le sirop de Follet, au chloral.

Le sirop de Follet est surtout ordonné avec succès lorsque le malade est privé de sommeil par suite de violentes souffrances dans les cas de goutte, asthme, rhumatismes, coqueluche, névralgies, migraines, etc. Grâce au sommeil bienfaisant procuré par le sirop de Follet, le malade voit son moral et ses forces se relever rapidement.

Le professeur Bouchardat, membre de l'Académie de médecine, dit dans son formulaire de 1885 : « Le chloral fait dormir vite, sans nausées ni céphalalgie. Le sirop de Follet constitue la meilleure forme d'administration du chloral; ainsi conseillé, il n'irrite pas l'estomac. »

Nous engageons les personnes sujettes aux insomnies à avoir toujours sous la main un flacon de ce sirop qui se conserve indéfiniment et peut rendre les plus grands services.

Le sirop de Follet se vend 3 francs dans toutes les pharmacies.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

Le Chemin de la Croix est le mystère de la Rédemption, de l'Incarnation. Combien il serait à désirer que dans chaque maison on trouvât ce mémorial des miséricordes divines!

Que de personnes se trouvent empêchées, soit par les infirmités, soit par la nécessité de leurs travaux ou par des soins à prodiguer autour d'elles, d'aller à l'église aussi souvent qu'elles le voudraient.

Elles pourront dès maintenant avoir facilement sous les yeux ces stations de la voie douloureuse pour nourrir leur religion, et même faire chez elles, avec la croix indulgenciée à cet effet, le pieux exercice du Chemin de la Croix.

Ce tableau magnifique, représente les XIV stations du Chemin de la Croix, avec la XII<sup>e</sup> « Jésus expire sur la croix, » comme motif principal. Dans le haut et en fronsépice se trouve la « Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ » d'après le tableau original de Raphaël. Dans le bas la sainte Cène de Léonard de Vinci. En dessous un

superbe portrait de « Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, avec ses armes pontificales. »

Ce tableau et celui du saint Rosaire qui est son digne pendant doivent occuper la place d'honneur dans chaque famille; ce sont deux des plus remarquables tableaux religieux qui aient été faits jusqu'à ce jour en chromolithographie.

**PRIX DE CHAQUE TABLEAU :** En feuille, 6 francs; encadré noir et or, 12 fr. 50.

Le *Rosaire perpétuel*, en 15 chromolithographies du format images, extraites du grand tableau et renfermées dans un étui, avec un portrait de Léon XIII : 2 francs.

Adresser les demandes à la Société Générale de Librairie catholique.

## LES SAINTS & NOS MORTS

**Le Purgatoire**, d'après les révélations des saints, par M. l'abbé Louvet, missionnaire apostolique. 2<sup>e</sup> édition. Se vend au profit de l'Œuvre de la Sainte-Enfance en Cochinchine. 1 beau vol. in-12 de 412 pages. 3 »

**Conférences sur le Purgatoire et le culte des morts**, d'après les prédicateurs contemporains. 1 vol. in-12 de 352 pages. 3 »

**Les Larmes du vevage essuyées par saint François de Sales**. Ouvrage approuvé par Mgr Freppel, évêque d'Angers, avec notes et avant-propos, par M. Charles Brunetière. 1 joli volume in-18 de 204 pages. 1 »

**Le Cimetière et le Purgatoire**, Considérations pour l'octave et le mois des Morts, suivies de prières et de pratiques de piété enrichies d'indulgences applicables aux âmes du Purgatoire, par P. Andrieux, curé de Melay, missionnaire du Sacré-Cœur. 1 vol. in-12 de vi-201 p. 1 50

**Le Livre de tous ceux qui souffrent**, par Léon Gautier. 2<sup>e</sup> édition. 1 volume in-32 de viii-440 pages encadrées d'un filet rouge, titres rouge et noir, sur papier vergé. Prix. 3 »

— LE MÊME, 3<sup>e</sup> édition. 1 charmant petit vol. in-32 de viii-447 pages, encadr. de vign. moyen-âge, carret. elzéy., etc., comme ci-dessus. 4 »

**Neuvaine des Morts**, ou Méditations propres à adoucir l'idée de la mort, tirées des Pères de l'Eglise, précédées de l'Ordinaire de la Messe et suivies d'un chemin de croix. 1 vol. in-18 de 110 pages. 1 »

**La Charité pour les morts et Consolation pour les vivants**, par J.-B. Gergerès, auteur du *Culte de Marie*, de la *Conversion du pianiste Hermann*, etc., Ouvrage approuvé par Son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, 2<sup>e</sup> édition, entièrement refondue. 1 vol. in-18 de xxiv-609 pages. 2 50

**Mois des Morts**, ou délivrance prompte et facile des âmes du Purgatoire, approuvé de la sacrée Congrégation et de Mgr l'archevêque de Bourges, par l'abbé Cloquet, chanoine honoraire, missionnaire apostolique, ancien vicaire général, 8<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18 de 288 pages. 70

**L'Adoration pour les âmes du Purgatoire**, par le R. P. Tesnière. Brochure in-32. La douzaine. 1 60

**L'Autre Vie**, par M. l'abbé E. Méric, professeur à la Sorbonne. 2 beaux volumes in-12, de xiii-401 et 402 pages. 6 »

— LE MÊME. 2 vol. in-8. 10 »

**Les Elus** se reconnaîtront au ciel, par le même. 1 charmant petit vol. in-32 de 212 p. 1 50

**Le Ciel**, ou le bonheur des Saints dans le Paradis, par M. l'abbé J. Marc, p. d. l. M. 3<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 de 360 p. tit. rouge et noir. 3 »

**De l'invocation miraculeuse des Saints** dans les maladies et les besoins particuliers, par M<sup>me</sup> la baronne d'Avout. 1 beau vol. in-18 avec encadrement rouge. 2 50

**Le Saint de chaque jour** (liturgie romaine), par M. l'abbé CHAPIAT, curé doyen de Vitel, membre correspondant de l'Institut historique de France, de l'Académie de Stanislas, chevalier de la Légion d'honneur; 6<sup>e</sup> édition.

1 fort vol. in-12 de xi-762 pages. 3 50

**La Sainte de chaque jour**, par le même; nouvelle édition.

1 fort vol. in-12 de xi-780 pages. 3 50

**Vie des Saints** à l'usage des familles chrétiennes et des communautés religieuses, d'après les BOLLANDISTES, les PP. GIRY, R. BADENEYRA et le *Bréviaire romain*, par l'abbé A. VAILLANT; nouvelle édition, entièrement revue, soigneusement corrigée et considérablement augmentée.

1 fort vol. in-8<sup>o</sup> de xvi-695 pages. 5 »

**Vie des Saints**, d'après le P. GIRY, nouvelle et superbe édition, revue et améliorée. 1 beau vol. grand in-8<sup>o</sup> de XLVI-695 pages encadrées, orné de 17 gravures. 8 »

**Vie des Saints**, d'après le P. GIRY, par Mgr PAUL GUÉRIN, camérier de Sa Sainteté Pie IX; nouvelle édition, notablement améliorée et augmentée de la vie des saints et bienheureux nouveaux et du *Martyrologe romain*.

4 forts vol. in-12, de XLVI-753, 653, 833 et 738 pages. 16 »

**Vie des Saints**, par Mgr Paul GUÉRIN, auteur des *Petits Bollandistes*. — Grand in-4<sup>o</sup>, illustré avec le plus grand soin par YAN D'ARGENT. — 12 aquarelles groupant les Apôtres, les Martyrs, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques. — 365 encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint.

Les 6 premières livraisons ont paru et forment un magnifique volume de 450 pages. — Prix, broché : 30 francs.

Toute personne ayant souscrit avant la fin de la publication aura droit gratuitement à la reliure de grand luxe, et recevra avec la dernière livraison un bon à cet effet.

## DECOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure qualité sup.

Articles Religieux : Christs, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

93, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, 4 PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

SOUVENIRS MORTUAIRES, 403 VIGNETTE finement gravées  
sur acier, avec l'impression au verso, LE CENT 21 f. 80 franco. —  
CHROMOLITHOGRAPHIE ARTISTIQUE, huit sujets nouveaux, LE CENT  
30 f. 50 franco, Maison BOUASSE-LEBEL, 29, rue St-Sulpice, Paris.

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus  
ancienne de France. Félix  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

**VITRAUX PEINTS**  
FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. E. HUCHER père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 113. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM  
et de la PALESTINE. Voir POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** H. GARNIER, Boulevard d'Enfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## VIN DE MESSE.

Les prêtres désireux d'avoir un vin de messe absolument pur, na-  
turel et à un prix très modéré, peuvent s'adresser en toute confiance  
à Monsieur **Henri BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est  
connue. — A chaque nouveau client, M. Henri BIJON adresse toujours gratis et franco une  
bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et  
les avantages du prix.



LE  
**GOUDRON GUYOT**



Sort à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la **Poitrine**, de la  
Gorge et de la **Ves-**  
**sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.

  
Refuser  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 45 :

PRÉDICATION : Pour le 25<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : les effets des sacrements : — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. C. de la Propagande : Instructions pour les jugements ecclésiastiques concernant les causes matrimoniales. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : De quelle manière peut être érigée une Congrégation des Enfants de Marie ? Quelles sont les conditions pour qu'elle ait part aux indulgences des confréries ? — La croix du cimetière doit-elle porter un christ ? — Peut-on mettre des emblèmes noirs à l'autel du Saint-Sacrement et dans le sanctuaire ? — Peut-on couvrir de housses le tabernacle et les autels pour les garantir de la poussière ? — En quoi consiste la solennité de l'octave des morts ? — Un sacristain laïque peut-il tirer la clef du tabernacle ? — Le curé peut-il acquitter par sa messe de binage une charge de la fabrique en lui laissant l'honoraire ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le maire peut-il charger qui bon lui semble de quêter pour le bureau de bienfaisance ; rapport de Portalis. — COURRIER DE L'UTILE : Un bon conseil à nos amis. — Transmission de la force par l'électricité. Fabrication économique du gaz. Remède contre le phylloxéra.

## REPRISE DES CATÉCHISMES

I. — **La Somme du Catéchiste.** Cours de religion et d'Histoire sacrée à l'usage des Instituts catholiques et des Séminaires, Collège, Institutions et Catéchismes de persévérance, par M. l'abbé Regnaud, vicaire à Saint-Eustache. 8 vol. in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix de chaque volume : 4 francs. Par la poste : 5 francs.

L'Ami du clergé a dit de cet ouvrage : « C'est le plus complet, le plus récent, le mieux exposé comme ordre et méthode, qui existe sur la matière. Tous les travaux de ses devanciers ont été mis à profit par l'auteur, un érudit consommé dans les sciences ecclésiastiques. »

La Semaine religieuse de Paris en parle ainsi : « Parmi les ouvrages destinés à l'enseignement catholique, un des plus utiles est la *Somme du Catéchiste*, qu'a publiée la Société générale de Librairie catholique, et dont l'auteur a reçu deux brefs de Pie IX et de Léon XIII, avec cinquante lettres approbatives de l'Épiscopat. Pour composer un bon Précis de la doctrine chrétienne, il faut avoir longtemps étudié l'Écriture et les Pères, et s'être familiarisé avec les théologiens et les historiens de l'Église. Il faut, de plus, avoir acquis une grande expérience dans l'art de catéchiser. Que M. l'abbé Regnaud réunisse cette double condition, la science dont il a fait preuve dans la *Somme du Catéchiste* nous dispense de le démontrer. »

La *Somme du Catéchiste* comprend deux parties : un *Cours de religion* et un *Cours d'histoire sacrée*, celui-ci complétant le premier, et chacun en quatre volumes.

Les quatre volumes *Cours de religion* (catéchisme), sont ainsi composés :

1<sup>er</sup> volume (816 pages) : *Dogme*; 2<sup>e</sup> volume (900 pages) : *Grâce, Prières, Sacrements*; — 3<sup>e</sup> volume (964 pages) : *Morale*; — 4<sup>e</sup> volume (1020 pages) : *Liturgie*.

Chaque volume est divisé en Leçons et précédé d'une Table selon l'ordre des matières, où sont énumérés toutes les Questions avec les Titres de tous les *Traits historiques*. — Chaque Leçon est elle-même précédée d'un sommaire analytique dont les titres sont numérotés et correspondent aux articles. — A la fin du dernier volume est une Table générale, dressée selon l'ordre alphabétique et destinée à faciliter les recherches.

II. — Le même, sous ce titre : **Abrégé de la Somme du Catéchiste**, à l'usage des catéchismes de première communion. 4 petits vol. in-18 de viii-204, 246, 215, 166 pages. Prix de chacun, 1 franc. — Par poste, 1 fr. 25.

Cet abrégé est destiné à être mis entre les mains des enfants. Le prix et la réduction des matières à l'absolu, à l'essentiel, le disent d'eux-mêmes.

L'auteur a si habilement résumé dans ces quatre petits volumes les quatre gros volumes précédents, que quiconque les a déjà étudiés, en retrouve toute la substance dans cet abrégé. On y remarque le même Plan, les mêmes Questions et les mêmes Réponses. Il n'y a de différence que du plus au moins.

III. — **L'Enchiridion du Catéchiste.** Avis, Homélies, Histoires, Prières, Méditations, Hymnes, Cantiques et autres Exercices pour la Première Communion et la Confirmation, par M. l'abbé Regnaud. 1 beau vol. in-12 de 360 pages. Prix : 4 fr. (par la poste, 5 fr.)

Comme au catéchisme, les enfants doivent non seulement s'instruire de la Religion, mais encore se sanctifier et mériter par leurs vertus la gloire du Ciel : il faut leur enseigner tous les moyens



de salut que leur offre l'Eglise et les accoutumer aux Prières et aux Œuvres, dont le but est de les justifier et d'accroître leurs mérites. C'est dans l'*Enchiridion du Catéchiste* qu'on trouve admirablement réunis ces moyens, ces Prières et ces Œuvres. Spécialement destiné aux ecclésiastiques dont la principale fonction est de catéchiser les enfants, aucun ouvrage ne nous paraît plus propre à seconder leur zèle dans cet important ministère. Disons surtout que les Prières et les Œuvres rapportées dans l'*Enchiridion du Catéchiste* sont absolument authentiques : l'auteur les a tirées de la *Raccolta* ou Recueil de prières et d'œuvres pïes, par Mgr Louis Prinzivalli, substitut de la S. Congrégation des Indulgences et Saintes Reliques, indiquant avec soin les Indulgences attachées à chacune d'elles et citant les Constitutions, Brefs et Rescrits des Souverains Pontifes qui s'y rapportaient.

#### AUTRES OUVRAGES IMPORTANTS POUR LES CATÉCHISMES

**Catéchisme pratique** ou Explication, Textes, Paraboles et Comparaisons d'après le Catéchisme du R. P. J. Deharbe, à l'usage des prêtres, des instituteurs et des familles chrétiennes, par Louis Mehler, chanoine, etc. Traduit de l'allemand par Louis Schoofs, curé-doyen de Limbourg. 2<sup>e</sup> édition considérablement augmentée. 3 vol. in-8° de viii-548, 596 et 510 pages. Prix : 14 fr.

Le meilleur éloge de ce livre est dans ce seul fait : il a pris entièrement la place du célèbre catéchisme que le P. Canisius composa, au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, pour combattre les protestants en Allemagne, et dont plus de quatre cents éditions s'étaient écoulées, outre une foule d'abrégés du même ouvrage, en Autriche, en Suisse, dans les provinces du Bas-Rhin. Pour remplacer un ouvrage que trois siècles semblaient avoir scellé du titre de chef-d'œuvre, il fallait une œuvre plus admirable encore par l'ordre et l'enchaînement, par la clarté et l'exactitude : tel a été reconnu, par les plus savants prélats de l'Allemagne, le *Catéchisme* du P. Deharbe, et de là vient le pas qu'il a pris d'emblée sur celui du vénérable Canisius. Nous n'avons que du bien à dire de la traduction française : que tous les prêtres français se hâtent de posséder ce chef-d'œuvre.

**Exposition de la Doctrine chrétienne** par demandes et par réponses, divisée en trois catéchismes :

1<sup>o</sup> *Catéchisme historique*, contenant l'histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament, suivie d'une instruction sur l'Eglise;

2<sup>o</sup> *Catéchisme dogmatique*, contenant l'exposition des dogmes de l'Eglise rapportés à la justification de l'homme;

3<sup>o</sup> *Catéchisme pratique*, contenant la pratique des commandements de Dieu et de l'Eglise, des conseils évangéliques et de divers exercices de piété, par le P. G.-H. Bougeart, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition, publiée par le P. Au-

guste Carayon, de la même Compagnie. 1 vol. in-4° de n-438 pages. Prix : 7 fr.

**Catéchisme de Guillois.** Explication historique, dogmatique, morale, liturgique et canonique du Catéchisme, avec les réponses aux objections tirées des sciences contre la Religion, par l'abbé Ambroise Guillois, ancien curé au Mans. 4 forts vol. in-12, imprimés sur beau papier et avec des caractères neufs. Prix : 10 fr.

*Abrégé du même ouvrage*, contenant la substance de l'édition en 4 volumes, approprié à tous les Catéchismes de France, dédié aux maisons d'éducation et aux familles chrétiennes. 14<sup>e</sup> édition, 1 fort volume in-12 de 600 p. Prix : 3 fr.

**Le Catéchisme véritablement expliqué** à l'usage des prêtres catéchistes et de toutes les personnes chargées de l'instruction de la jeunesse. Ouvrage contenant l'explication claire, précise et littérale des Catéchismes de Paris, Beauvais, etc., et pouvant s'adapter à tous les autres Catéchismes, enrichi d'un choix de traits et d'histoires, par M. l'abbé Laffineur, chanoine de Beauvais, etc. 2 vol. in-12. Prix : 4 fr.

**Instructions familières sur les quatre parties du Catéchisme Romain**, par le vénérable P. César de Bus, fondateur de la Doctrine chrétienne. Nouvelle édition revue et annotée par l'abbé R. Bonhomme, du diocèse d'Evreux, avec l'approbation de plusieurs archevêques et évêques de France. 4 vol. in-12 de xxviii-507, 740, 547 et 577 pages. Prix : 8 fr.

**Petit Catéchisme universel**, par le cardinal Bellarmín, traduction de l'abbé Guillois, revu avec le plus grand soin, illustré de 50 dessins des grands maîtres par Ciappori. — 1 petit volume de propagande. Prix : 1 fr.

**L'Instruction religieuse en exemples** suivant l'ordre des leçons du Catéchisme, par le R. P. F. X. Schouppé, S. J. 3 forts vol. in-12 de 550, 637 et 676 pages, papier teinté, caractères elzévirien, titres rouge et noir. Prix : 14 fr.

**Cours abrégé de Religion ou Vérité et Beauté de la Religion chrétienne.** Manuel approprié aux établissements d'instruction, par le R. P. Schouppé. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

**Manuel de Religion, d'Histoire et de Géographie sacrées**, par V. Daumas, premier aumônier du lycée Saint-Louis, officier d'Académie, membre du comité d'examen du département de la Seine. 1 beau vol. in-12 de 381 pages. Prix : 4 fr.

**Les Fêtes de Catéchismes**, petits drames pour les catéchismes de persévérance, par Monsieur l'abbé Mouchard.

1<sup>re</sup> série. — *Catéchisme de Filles*. 1 vol. in-12 de 423 pages. Prix : 3 fr.

2<sup>e</sup> série. — *Catéchismes de Garçons*. 1 vol. in-12 de 430 pages. Prix : 3 fr.

#### DECOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

Articles Religieux : Christs, statuettes, bénitiers, etc. Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

**RESSER**  
POUR IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.  
DEPUIS 25 FRANCS  
Système à la portée d'un Enfant  
PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fr





## PRÉDICTION

POUR LE 25<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE :  
LES EFFETS DES SACREMENTS

Aqua, quam ego dabo, fiet fons  
aquæ salientis in vitam æternam.

(Joan., iv, 14.)

Un jour on amena à Jésus un homme qui était sourd et muet, et on le pria de lui imposer les mains. Jésus donc, le tirant à l'écart, hors de la foule, lui mit ses doigts dans les oreilles et de sa salive sur la langue; puis, levant les mains au ciel, il jeta un soupir et lui dit : « Eppheta, ouvrez-vous ! » Aussitôt ses oreilles furent ouvertes, sa langue fut déliée, et il parlait distinctement. — Un autre jour, étant à Bethsaïde, on lui présenta un aveugle qu'on le pria de toucher. Et, prenant l'aveugle par la main, il le mena hors du bourg, lui mit de la salive sur les yeux, et lui ayant imposé les mains, il lui demanda s'il voyait quelque chose. Cet homme, regardant, lui dit : « Je vois les hommes marcher comme des arbres. » Jésus lui mit encore une fois les mains sur les yeux, et il commença à voir, et il fut guéri, en sorte qu'il voyait distinctement toutes choses. Ainsi Jésus-Christ opère de grands prodiges avec un peu de salive et quelques paroles; il en opère de plus grands encore par le moyen des sacrements. Quels sont ces prodiges ? Comment sont-ils produits ? La réponse à ces deux questions vont faire l'objet et le partage de notre instruction.

## I

Les protestants nient que les sacrements aient le pouvoir de produire par eux-mêmes la grâce dans les âmes. D'après eux ce sont des signes inefficaces, qui distinguent les chrétiens de ceux qui ne le sont pas, excitent et nourrissent la foi, ou qui indiquent simplement la justification obtenue par la foi. L'Eglise a condamné ces erreurs au concile de Trente. « Les sacrements, dit-elle, ne sont pas des choses superflues, mais des choses nécessaires à notre salut; car la foi seule ne suffit pas à notre justification. Ce n'est point seulement pour nourrir cette foi, ni pour signifier qu'elle nous a obtenu la grâce, ni pour indiquer que nous sommes chrétiens, que les sacrements ont été institués, mais ils contiennent la grâce dont ils sont les signes, et la donnent toujours à ceux qui n'y mettent pas d'obstacle. C'est l'œuvre accomplie, l'acte sacramentel lui-même qui donne la grâce, et la perversité des ministres n'en peut empêcher l'effet, pourvu qu'ils aient l'intention de faire ce que fait l'Eglise. Si quelqu'un enseigne le contraire, qu'il soit anathème. »

Or les sacrements produisent trois effets : 1<sup>o</sup> ils confèrent la *grâce sanctifiante*; 2<sup>o</sup> ils donnent une grâce qui est propre à chacun d'eux et qui s'appelle la *grâce sacramentelle*; 3<sup>o</sup> trois d'entre eux : le Baptême, la Confirmation et l'Ordre, im-

priment dans l'âme une marque spéciale qu'on appelle *caractère*.

I. Et d'abord les sacrements ont pour effet général et principal la production dans l'âme de la grâce sanctifiante. Cette grâce n'est autre chose que la vie surnaturelle elle-même, l'union intime et étroite avec les trois personnes de l'auguste Trinité, l'habitation du Saint-Esprit dans nos âmes, le germe de la vision béatifique.

Le prophète Ezéchiel nous dit qu'un jour il fut transporté par la main du Seigneur dans une campagne pleine d'ossements. Ce prophète ajoute : « Le Seigneur me dit : Prophétisez sur ces ossements, et dites-leur : Ossements desséchés, écoutez la parole du Seigneur. Je vais envoyer un esprit en vous, et vous vivrez. Je prophétisai comme le Seigneur me l'avait commandé, et l'on entendit un bruit, et aussitôt il se fit un ébranlement parmi ces os; ils s'approchèrent l'un de l'autre, et chacun se mit à sa place. Et voilà que les nerfs se formèrent sur ces os, des chairs les environnèrent, et de la peau s'étendit dessus; mais l'esprit n'y était point. Alors le Seigneur me dit : Prophétisez à l'esprit, et dites-lui : Esprit, venez des quatre vents, et soufflez sur ces morts afin qu'ils revivent. Je prophétisai donc comme le Seigneur me l'avait commandé, et en même temps l'esprit entra dans ces os; ils devinrent vivants et animés; ils se tinrent sur leurs pieds et il s'en forma une grande armée. »

Cette vision mystérieuse est le symbole du travail de résurrection qui s'opère dans l'Eglise par les deux sacrements qui justifient les pécheurs, qui rendent la vie surnaturelle aux âmes mortes par le péché, et qu'on appelle pour ce motif *Sacrements des morts*. Ce sont le Baptême et la Pénitence. Les cinq autres sacrements sont dits *Sacrements des vivants*, parce qu'ils ne peuvent être reçus que par ceux qui sont déjà dans l'amitié de Dieu et n'ont point de péchés mortels sur la conscience; ils confèrent une augmentation de vie surnaturelle, qu'on appelle *grâce sanctifiante seconde*. Cependant il peut arriver que les deux sacrements destinés à la justification du pécheur, s'appliquent à une âme justifiée et produisent en elle l'accroissement de la grâce. En revanche, il y a certains cas où les cinq sacrements destinés par leur institution à augmenter la grâce sanctifiante, peuvent produire la première grâce et régénérer l'âme. C'est ce qui arrive lorsque celui qui s'approche de ces sacrements se croit de bonne foi réconcilié avec Dieu et ne l'est pas réellement. Dans ce cas, le sacrement des vivants produit la justification elle-même.

II. La grâce sanctifiante est l'effet commun de tous les sacrements; la grâce sacramentelle est propre à chacun d'eux. Il ne faudrait pas croire qu'il s'agisse ici d'une qualité nouvelle distincte de la grâce sanctifiante, au moins d'après le sentiment de très graves auteurs. La théologie ne suppose pas des subdivisions aussi subtiles



dans les dons divins. Ce qu'elle enseigne, c'est que les sept rites mystérieux, institués par Jésus-Christ, produisent sept grâces identiques dans leur fonds, consistant toutes dans l'union avec Dieu, mais ayant cependant entre elles certaines différences. En quoi consiste cette unité et ces différences dans les diverses grâces ? L'unité se rapporte à Dieu et à la vie future : de ce côté toutes unissent à Dieu et conduisent au ciel. La diversité concerne la vie présente ; chacune est destinée à répondre à certains besoins spéciaux de l'âme. La grâce du Baptême est une grâce de naissance spirituelle, celle de la Confirmation une grâce de force, celle de l'Eucharistie une grâce d'union plus intime avec Dieu. L'Ordre et le Mariage produisent une grâce destinée à rendre apte aux graves fonctions qui correspondent à ces sacrements. Analysée avec plus de soin, chaque grâce sacramentelle contient un droit à certains secours spéciaux que Dieu accorde, dans l'avenir, à ceux qui ont contracté avec lui cette alliance spéciale. L'effet des sacrements, considéré à ce point de vue, se prolonge, pour ainsi dire, beaucoup au delà du moment où ils sont reçus. La grâce de la Confirmation, bien que reçue dans l'enfance, conserve son efficacité pour soutenir l'homme dans les épreuves de la vie entière. La grâce du saint mariage soutient le père de famille chrétien dans l'accomplissement de ses devoirs pendant de longues années, et celle de l'ordination accompagne le prêtre jusqu'à la mort <sup>1</sup>.

III. Il y a un troisième effet produit par les sacrements, au moins par trois d'entre eux, le Baptême, la Confirmation et l'Ordre, c'est le caractère, marque spirituelle et indélébile, gravée dans l'âme par le Saint-Esprit, et qui distingue ceux qui ont reçu ces sacrements de ceux qui ne les ont pas reçus. Ni la violence du monde, ni la fureur des démons, ni la malice de l'homme, ni le schisme, ni l'hérésie, ni l'apostasie, rien ne peut l'effacer. Quoi qu'il fasse, le baptisé reste chrétien, le confirmé, le prêtre soldat et ministre de Jésus-Christ. L'empereur Julien essaya de détruire en lui-même le caractère du baptême par les plus abominables superstitions. Il offrait publiquement des animaux qu'il faisait immoler aux faux dieux, il laissait couler le sang des victimes sur lui, il se teignait de ce sang, il s'y lavait les mains. Mais sa tentative fut vaine, il demeura chrétien, quoique apostat, et ses sacrilèges efforts ne purent l'empêcher d'appartenir à ce Galiléen qui devait bientôt être son juge. Or le caractère sacramentel produit dans notre âme trois effets qui nous ennoblissent singulièrement, et qui devraient toujours être pour nous une puissante et vive excitation à l'honneur et à la vertu. En premier lieu, il est en nous une INSCRIPTION authentique du domaine que Jésus-Christ a sur nous par droit de création,

de donation, de rédemption et incorporation. C'est un chiffre ineffaçable attestant son inamissible propriété, *cujus imago hæc et superscriptio? Christi!* En second lieu, d'après saint Thomas, le caractère, sous l'action du soleil incréé, fixe dans nos âmes d'une manière indestructible l'image surnaturelle de l'auguste Trinité, *signati estis..., gens sancta, genus electum*. Il nous donne UNE PHYSIONOMIE toute divine, et lors même que nous avons perdu la grâce qui nous sanctifie, il atteste encore que nous sommes appelés à la sainteté. Enfin il nous confère une PUISSANCE surnaturelle, il nous communique quelque chose du sacerdoce de Jésus-Christ, centre du mouvement religieux qui unit le ciel à la terre, pour recevoir les choses sacrées, pour en être le témoin et le protecteur, et pour les distribuer. Dans le Baptême, le caractère rend le chrétien capable de recevoir les choses sacrées ; dans la Confirmation, il l'investit du pouvoir de faire, comme officiellement, solennelle profession de sa foi, et l'arme soldat et défenseur de la religion ; dans l'Ordre, il lui confère la plénitude du sacerdoce et lui met en mains le trésor des choses sacrées pour qu'il puisse les distribuer avec libéralité. Y pensons-nous ? Nous souvenons-nous que nous sommes la propriété du Christ ? Ne déshonorons-nous pas en nous la ressemblance de Dieu par l'avilissant caractère du démon, *characterem bestie*. Usons-nous du sublime pouvoir que nous avons de participer aux choses sacrées ? Ne rougissons-nous point de notre foi ? Ne désertons-nous pas lâchement les combats du Seigneur ? Quelle matière à examen, quel sujet de confusion peut-être !...

## II

Mais comment se réalisent dans nos âmes ces admirables effets des sacrements, la grâce sanctifiante, la grâce sacramentelle et le caractère ? Nous allons le dire succinctement. C'est un point de foi que Dieu est la cause première efficiente de la grâce : il peut se servir de causes secondaires comme d'instruments pour la produire, mais ces causes n'opèrent que sous son action. C'est un point de foi que toutes les grâces ont été méritées par Notre-Seigneur Jésus-Christ : selon la magnifique expression de S. Augustin, « chaque sacrement est empourpré du sang du Sauveur. » C'est un point de foi que les sacrements, sous l'action de la puissance de Dieu, confèrent les grâces méritées par le Sauveur à tous ceux qui n'y mettent point obstacle, et cela par eux-mêmes, *ex opere operato*, indépendamment des mérites de celui qui les administre. De même que la pierre abandonnée à elle-même tombe à terre, de même que naturellement le soleil éclaire et féconde, de même que le feu chauffe et purifie, ainsi le rite sacramentel, par lui-même, produit nécessairement la grâce. « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume des cieux, dit N. S. »

<sup>1</sup> De Broglie, *Conférence sur la vie surnaturelle*.

efficacité du sacrement de Baptême est indiquée par ces paroles : *Naitre de l'eau*. « Je vous avertis de réveiller la grâce qui est en vous par l'imposition des mains, disait S. Paul à Timothée. » Dans ces paroles, on voit nettement l'efficacité de la réception sacramentelle de l'Ordre a par lui-même, *ex opere operato*. »

Non pas que les sacrements aient par eux-mêmes, indépendamment de l'intervention divine, le pouvoir de sanctifier. Ils sanctifient, je le répète, mais par la vertu de Dieu. Il y a entre le rite et la grâce, une union constante, par l'effet de la promesse divine. Toutes les fois que le rite est accompli, la grâce est produite, la puissance sanctifiante du Créateur s'étant volontairement soumise à la volonté des hommes. En sorte qu'on peut dire que le sacrement est une lettre créancée signée du sang du Christ, par laquelle Dieu s'est engagé à donner la grâce. Ou mieux encore, les rites sacramentels, comme des instruments naturels, avec une efficacité qu'on peut appeler physique, opèrent eux-mêmes, mais toujours sous l'influence de la cause première qui est Dieu, les phénomènes de la sanctification, pourvu toutefois que ceux qui reçoivent les sacrements ne fassent pas obstacle à la grâce par leurs péchés, ou leurs affections au péché.

Il faut remarquer, en effet, avec l'auteur que j'ai cité plus haut, que les effets des sacrements sont séparables l'un de l'autre. Le caractère peut exister sans la grâce sanctifiante et sacramentelle. Non seulement il subsiste par l'effet de son inamissibilité quand la grâce est perdue par un péché postérieur, mais il est conféré par le sacrement sans la grâce, quand, les autres conditions de la cérémonie sacramentelle étant remplies, la disposition de l'âme fait obstacle à la grâce. Sous ce rapport, la mauvaise disposition de l'âme diffère des autres conditions du sacrement. Le défaut de ces dernières, matière, forme, intention du ministre, et, dans les adultes, intention du sujet, annule complètement la valeur du rite sacramentel : l'obstacle de la disposition de l'âme laisse au sacrement sa validité, mais empêche son fruit qui est la grâce. Quand cet obstacle est volontaire et coupable, la réception du sacrement devient un sacrilège.

Recevons donc avec bonne intention, confiance, empressement et ferveur, les sacrements, car tous nos dispositions sont parfaites, plus les fruits sont abondants. Recourons fréquemment aux sacrements : ils sont la racine et l'aliment de toute force et de toute honnêteté. Dans la mer, dit S. Chrysostome, il y a çà et là des ports et des îles, afin que les pilotes et les matelots puissent s'y ravitailler et s'y ranimer. De même, on a établi, le long des routes, des hôtelleries, où les voyageurs peuvent se reposer et se reconforter. Jésus-Christ est notre port à nous, où nous pouvons nous réfugier au milieu des orages de la vie et trouver un abri sûr et tranquille ; il n'est pas seulement pour nous une hôtellerie,

mais encore un ami, un hôtelier qui ne cesse de nous inviter de la manière la plus affable en nous disant : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la souffrance et la fatigue, » afin de nous soulager, de nous fortifier, de nous consoler par les bénédictions de la prière et par les grâces des sacrements dont il a fait des sources d'eau vive qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle. Entendons sa voix, et sur la terre, avec l'honneur de la conscience, nous trouverons un bonheur qui sera pour nous un avant-goût des joies du Paradis.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES <sup>1</sup>

### INSTRUCTION DE LA PROPAGANDE

POUR LES JUGEMENTS ECCLÉSIASTIQUES CONCERNANT  
LES CAUSES MATRIMONIALES

#### DE PROCESSU MATRIMONIALI

(Suite)

#### ART. II. De accusatione matrimonii.

§ 3. — Ut in tribunali ecclesiastico causa aliqua matrimonialis tractanda suscipiatur, necesse est ut contra matrimonium regularis ei juridica accusatio præcesserit; quæ nunquam erit admitenda, nisi proficiatur a persona vel personis, quæ communi jure habiles ad accusandum habeantur. Etenim in quibusdam impedimentis ipsi conjuges tantum uti accusatores admittuntur in aliis qui sunt iisdem sanguine propinqui, vel etiam quilibet de populo, ac tandem ex officio etiam inquisitio fieri potest, et quandoque debet, quando præsertim contra alicujus matrimonii validitatem simplex denuntiatio facta fuerit, aut fama fundamentum veritatis præ se ferens de alicujus impedimenti existentia divulgata sit.

§ 4. — Ista accusatio coram legitimo Ordinario ecclesiastico fieri debet, et quidem in scripto : si oretemus facta fuerit, judicialis reddenda erit juxta regulas communi jure traditas, scilicet efficiendo ut accusator eam repetat coram tribunali, et a cancellario in actis redigatur.

§ 5. — In ea, præter accuratam facti expositionem, enarranda erunt omnia adjuncta necessaria, et omnia judicia concurrentia; judicandi et nominandi testes de re instructi, ut hoc modo fundamenta accusationis cognoscantur, et via tribunali sternatur veritati detegendæ.

#### ART. III. De tribunali constituendo.

§ 6. — Accusatione sic recepta, munus modera-

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Étranger, 25 fr. — La collection (28 vol.) avec tables, 460 fr. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>e</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Saints-Pères, Paris.)



toris actorum Episcopus vel ipsi sibi assumet, vel suum Vicarium generalem, aut alium probum et expertum virum e clero ad illud delegabit. Similiter alium virum designabit, qui cancellarii officio fungens quidquid ad causam pertinet in acta referat, ac nominatim interrogationes examinandas faciendas, eorumque responsiones scripto consignet.

§ 7. — Præterea ipse Ordinarius omnino tenetur deputare alium virum ecclesiasticum juris scientia et vitæ probitate præditum, qui matrimonii defensor existat. Eum vero suspendere vel removere, si justa causa adfuerit, et alium substituere iis qualitatibus ornatum Ordinario semper fas erit.

§ 8. — Prædictæ deputationes et delegationes in scriptis ab Ordinario fiant, et earum authentica documenta vel saltem mentio in actis prostent.

§ 9. — Moderatoris actorum erit tribunal convocare, partes et testes citare, ut in iudicium compareant; terminos dilationis concedere, quoties rationabiliter ab iis qui jus habent petantur; edere decreta et ordinationes pro regulari et recta actorum compilatione. Quæ omnia scripto erunt exaranda, et in actis ipsis recensenda.

§ 10. — Defensor matrimonii antequam munus sibi commissum suscipiat, coram auctore moderatore juramentum præstabit, tactis sanctis Evangeliiis, de munere suo diligenter et incorrupte adimplendo, spondens se omnia voce et scripto deducturum quæ ad validitatem matrimonii sustinendam conferre judicaverit. Hic matrimonii defensor a moderatore actorum citandus erit ad quælibet acta, ne vitio nullitatis concidant; eidem semper et quandocumque acta processus, etsi nondum publicati, erunt communicanda, semper et quandocumque ejus scripto recipienda, atque novi termini, eo flagitante, prorogandi, ut ea scripta perficiat atque exhibeat.

§ 11. — Quod si ob peculiare circumstantias matrimonii defensor singulis actis interesse nequiverit, absoluto processu eadem ipsi tradantur, ut eas exarare queat animadvertens quas tuendæ matrimonii validitati necessarias judicaverit; si alia acta suggesserit, hæc conficienda omnino erunt; si ex jam confectis deprehenderit alias adesse personas testimonio ferendo idoneas et opportunas nondum examinatas, has examini subjiendas proponet. (A suivre.)

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — En qualité d'abonné à l'*Ami du clergé* je me permets de m'adresser à vous pour élucider certaines questions obscures ou discutées parmi nous.

Congrégation d'enfants de Marie :

En 1865, la supérieure des sœurs de Saint-Joseph réunit

chez elle, avec l'agrément de M. le curé de X... un certain nombre de jeunes filles. La réunion prit le nom de « Congrégation des enfants de Marie. » Une religieuse s'occupait de la Congrégation; M. le curé faisait une instruction tous les trois ou quatre mois. Dans ces conditions, plus de 50 jeunes filles firent leur acte de consécration à la sainte Vierge de 1866 à 1871, en présence de M. le curé, directeur de l'œuvre.

En 1871, M. le curé chargea un vicaire de s'occuper de l'œuvre et lui donna le titre « d'aumônier » et non de « directeur. » M. le curé restait directeur, tout en donnant son vicaire tout pouvoir pour faire les admissions et les réceptions.

Le 16 décembre 1871, le vicaire-aumônier fit affilier la Congrégation de X... à la Congrégation *prima primaria* de Rome sous le vocable de N.-D. de la Visitation. Les lettres d'affiliation ne font point mention de la chapelle où ont lieu ou doivent avoir lieu les réunions de la Congrégation.

Depuis cette époque, l'œuvre a pris de l'extension. Divers vicaires se sont succédé comme « aumôniers » tout en agissant comme « directeurs » puisque depuis 6 ou 7 ans, M. le curé n'est presque jamais venu aux réunions.

Dans ces conditions, le vicaire a agi, avec l'agrément de M. le curé, comme s'il était réellement vrai directeur de l'œuvre : il a fait les admissions, les réceptions, les exclusions, etc..., 2 ou 3 fois même, au lieu de présider lui-même la cérémonie des admissions ou réceptions comme congréganistes en titre, il a prié le prédicateur de la retraite annuelle de présider la cérémonie (de l'acte de consécration).

L'aumônier actuel de la Congrégation a été désigné en juin 1877, avec l'agrément de Mgr l'évêque.

La Congrégation est florissante : elle se compose de plus de 200 jeunes personnes qui sont l'édification de la paroisse.

Depuis sept ans, la retraite annuelle au lieu de se donner à la chapelle des sœurs qui est trop petite se donne dans une chapelle paroissiale. On y a fait des admissions ou réceptions.

Cela posé :

1° Veuillez signaler, s'il y a lieu, les diverses irrégularités commises et le moyen d'y remédier!

2° Plusieurs jeunes personnes ont peur que leur acte de consécration n'ait pas été prononcé devant qui de droit ni dans le local voulu, ni dans le temps voulu (les Congrégations de 1866 à 1872).

3° Gagne-t-on les indulgences ailleurs que dans la chapelle des sœurs, bien que les lettres d'affiliation ne fassent pas mention du local où se tiennent les réunions.

4° Le vicaire-aumônier est-il directeur de l'œuvre peut-il faire les admissions lui-même, peut-il déléguer un autre prêtre à cet effet?

R. — Malgré les détails déjà si abondants qui se trouvent dans la consultation de notre confrère, il nous manque plusieurs éléments pour répondre d'une manière précise aux questions qui nous sont posées. Aussi croyons-nous plus utile et pour celui qui nous consulte et pour les autres lecteurs de l'*Ami du Clergé* de poser des principes généraux, qui permettront à chacun de décider pour les cas qui l'intéressent.

I. Une congrégation des *Enfants de Marie* peut être érigée comme simple association de personnes qui désirent pratiquer en commun quelques exercices de piété, sans être élevée à la dignité de confrérie proprement dite. Il n'est pas absolument nécessaire que l'on obtienne l'approbation de l'évêque diocésain; mais cette approbation, lorsqu'elle est donnée, ne confère pas la dignité de confrérie à l'association, à moins



qu'on ait rempli les conditions dont nous parlerons plus loin.

II. L'évêque diocésain peut élever à la dignité de confrérie une congrégation des *Enfants de Marie*; mais il ne peut lui conférer que les indulgences générales qu'un évêque peut accorder. De sorte que pour jouir des indulgences particulières accordées par les Souverains-Pontifes aux congrégations des *Enfants de Marie*, il faut recourir à l'agrégation. Aucune formule n'est obligatoire, sous peine de nullité, pour l'érection d'une confrérie par l'évêque diocésain <sup>1</sup>.

III. Il existe à Rome deux archiconfréries de la Sainte-Vierge dites l'une et l'autre *prima primaria*, auxquelles on peut faire affilier les congrégations des *Enfants de Marie*. L'une érigée au Collège-Romain, a été approuvée par Grégoire XIII, en 1584, sous le titre de l'*Annonciation de la B. V. Marie*. Sixte V, en 1586, accorda au général de la Compagnie de Jésus la faculté d'ériger de nouvelles congrégations, non-seulement dans les collèges de la Compagnie, mais encore dans les églises, maisons, séminaires et autres lieux confiés à sa direction. Léon XII confirma tous ces privilèges dans ses Lcttes apostoliques sous forme de bref, du 16 mai 1824, et étendit, par un rescrit du 7 mars 1825, les susdites concessions aux Congrégations même non érigées dans les églises ou maisons de la Compagnie et dont la direction ne lui était point confiée.

La seconde confrérie, érigée sous le titre de l'Immaculée-Conception et de Sainte-Agnès, dans l'Eglise de Saint-Agnès hors les murs, à Rome, a été élevée à la dignité d'Archiconfrérie par un bref de Pie IX, du 16 février 1866, avec pouvoir d'agréger d'autres confréries et de leur communiquer les indulgences <sup>2</sup>.

IV. Les confréries de la Sainte Vierge érigées dans les collèges ou les maisons des Jésuites et dirigées par les Pères de la Compagnie ne sont pas soumises aux prescriptions de la constitution *Quæcumque* de Clément VIII, dont nous parlerons plus loin. Il n'en serait pas de même de celles érigées en dehors des maisons et dirigées par des prêtres séculiers. Tel est le sens de la décision suivante, du 22 février 1847 :

« Utrum abrogatio bullæ *Quæcumque a Sede Apostolica* Clementis VIII facta per Litteras Gregorii XV *Alias pro parte* et Benedicti XIV *Gloriosæ Dominæ* extendatur etiam ad Congregationes extra Domus et Collegia Societatis Jesu existentes, quæ, licet per Patres dictæ societatis erigantur, a sacerdotibus tamen sæcularibus per Episcopum designatis diriguntur ?

Et quatenus affirmative :

Petit ut ad vitandas difficultates, Sanctitas Vestra dictas Sodalitates erectas vel erigendas

iterum regimini Bullæ *Quæcumque* submittere dignetur.

RESP. Ad primam partem : *Negative*.

Ad secundam partem : *Jam provisum in prima* <sup>3</sup>.

Un décret du 8 janvier 1861 <sup>4</sup>, ayant rappelé l'obligation de la Constitution *Quæcumque*, les Pères de la Compagnie de Jésus craignirent de voir leurs privilèges abrogés.

« Utrum in præfato decreto 8 januarii 1861, comprehendantur institutiones et aggregationes fieri solitæ a Congregatione B. V. ab Angelo salutatæ in collegio romano erecta nuncupata Prima Primaria, juxta peculiarem et propriam formulam qua, vi concessionum plurium summorum Pontificum, illius societatis moderatores usi sunt et adhuc utuntur ?

RESP. Non comprehendendi <sup>5</sup>.

Comme la question est posée d'une manière générale, il s'agit et des confréries érigées dans les maisons de la société et de celles érigées en dehors et dirigées par des prêtres séculiers. Ainsi l'a entendu la S. Congrégation des indulgences, comme le prouve le rapport du Consulteur, que nous avons sous les yeux. Il faut maintenant concilier les deux réponses : celle de 1847 et celle de 1864, qui semblent opposées. Dans le cas où elles le seraient réellement, la dernière aurait la priorité à cause de sa date. Mais nous croyons que la première a surtout en vue de sauvegarder les droits de l'évêque par rapport à l'érection ou à l'agrégation, et que la seconde, sans nier ni réserver ces droits, dispense de certaines formalités, comme de la distance à observer entre le siège de deux congrégations, la formule à employer, etc.

V. Les confréries des *Enfants de Marie* agrégées à l'archiconfrérie de sainte Agnès sont soumises aux prescriptions de la constitution *Quæcumque* de Clément VIII, sauf pour ce qui regarde la distance. Un bref de Pie IX, du 30 août 1866, permet d'en ériger plusieurs dans le même lieu <sup>6</sup>.

VI. Or, quelles sont les formalités prescrites par le Saint-Siège pour l'érection et l'agrégation d'une confrérie ?

1<sup>o</sup> L'érection doit être faite par l'évêque, n'importe avec quelle formule, ou par le supérieur d'une archiconfrérie, avec l'autorisation de l'évêque diocésain.

2<sup>o</sup> Une église ou une chapelle doit être désignée comme siège de la confrérie. On ne pourrait, sans un indult pontifical, ériger valablement une confrérie qui n'aurait pas de siège fixe. On trouve

<sup>1</sup> *Decreta auth. S. Cong. Indulg.*, BRÜGEN., 22 fév. 1847, n. 340, édit. Pustet.

<sup>2</sup> *Urbis et Orbis*, n. 388, édit. Pustet.

<sup>3</sup> *Decreta auth. S. Cong. Indulg.*, 29 aug. 1864, n. 413.

<sup>4</sup> *Acta S. Sedis*, [I], . 360.

<sup>5</sup> *Decreta auth. S. C. Indulg.*, 18 nov. 1842, n. 342, ad 1. Cf. *Ibid. Cameracen.*, 25 janv. 1842, n. 298, ad 4.

<sup>6</sup> *Acta S. Sedis*, II, p. 357.



dans le recueil des Indults accordés aux Missions un indult de ce genre, du 8 juin 1845 <sup>1</sup>.

Pour ce qui regarde l'érection d'une confrérie dans une église de religieuses à vœux solennels, tous les auteurs sont d'avis qu'elle ne peut avoir lieu, les Congrégations romaines le défendant absolument. S'il s'agit de religieuses à vœux simples, la S. Congrégation des Evêques et Réguliers a répondu : « Res plena periculis est, ut sorores recipiant in suasecclesiis pias confraternitates » ; et la S. Congrégation des indulgences, le 29 février 1864 : « Non expedit » <sup>2</sup>.

Toutefois Minderer dit : « In aliquibus tamen casibus, legitimis causis occurrentibus, in monialium Ecclesiis permittitur confraternitatum institutio cum clausula : *attentis circumstantiis*... » Le P. Maurel cite une autorisation de ce genre, accordée en décembre 1868 <sup>3</sup>.

Le lien qui unit une confrérie à une église n'est pas indissoluble. La translation est valide quand elle est approuvée par la majorité des membres <sup>4</sup>.

3° Pour procéder à l'agrégation il faut le consentement formel de l'évêque, consigné dans des lettres testimoniales signées par lui, et non par le vicaire général, à moins d'une délégation spéciale <sup>5</sup>.

4° Les statuts de la confrérie à agréger, qui peuvent être différents de ceux de l'archiconfrérie, doivent être soumis à l'approbation de l'évêque, auquel il est permis d'y introduire alors et plus tard quelques modifications <sup>6</sup>.

5° Les grâces et les indulgences communiquées par l'agrégation ne peuvent être publiées qu'après avoir été soumises à la révision de l'Ordinaire <sup>7</sup>.

VII. Ordinairement les statuts des confréries désignent la personne qui doit faire les admissions et la manière dont elles doivent être faites. Quand ils n'y ont pas pourvu, les évêques peuvent désigner eux-mêmes la personne chargée des admissions <sup>8</sup>.

Ils peuvent, par un acte unique, nommer le curé *pro tempore* de la paroisse pour le temps de son administration <sup>9</sup>. Toutefois, dès lors qu'une

confrérie est établie dans une paroisse, le curé n'en est pas pour cela le directeur-né, à moins qu'il ne soit le seul prêtre attaché à cette église qui puisse être désigné. Quand il y a plusieurs prêtres attachés à l'église, il faut une détermination spéciale faite soit par les statuts, soit par l'évêque diocésain <sup>1</sup>.

VIII. Le chapelain d'une confrérie peut-il déléguer ses pouvoirs ? La question est tout à fait pratique. Nous ne pouvons mieux y répondre qu'en reproduisant deux décisions de la S. Congrégation des indulgences, données à quelques mois de différence.

a) « Impedito pastore, numquid ejus vicario competant supra enumeratæ facultates (id est admittere confratres, benedicere et imponere scapularia).

RESP. Affirmative, dummodo vicarius sit de gremio sodalitatis » <sup>2</sup>.

b) « Utrum parochus, seu moderator Confraternitatis cujuscumque, sive legitime impeditus, sive non, possit licite et valide sibi vicarium, vel alium presbyterum quemcumque approbatum subrogare ad recipiendum fideles Confraternitati adscribendos ?

2° Utrum vicarius vel alius presbyter ita subrogatus pro una vice, vel ad tempus, possint habitus confratrum vel sororum, necnon coronas deprecatorias, seu rosaria benedicere, cum applicatione indulgentiarum, non se us ac ipsemet parochus vel moderator Confraternitatis ?

3° Utrum hæc omnia absque ullo fidelium confraternitati adscribendorum seu adscriptorum detrimento fieri possint ?

RESP. Ad 1<sup>re</sup>. Negative, nisi ei facta fuerit in concessione facultas subdelegandi vicarium vel alium presbyterum.

Ad 2<sup>re</sup>. Provisum in primo.

Ad 3<sup>re</sup>. Negative, deficiente in sacerdote adscribente seu benedicente legitima auctoritate » <sup>3</sup>.

Comme conclusion pratique, nous conseillons à nos confrères vénérés :

1° Quand ils voudront ériger des confréries, de bien préciser dans les statuts la manière dont se fera l'admission. Il n'est pas nécessaire qu'un prêtre en soit chargé. Si l'on veut la réserver au directeur spirituel, il faudra lui réserver en même temps la faculté de déléguer ses pouvoirs.

2° Pour les confréries déjà érigées, dont les statuts seraient obscurs ou muets à ce sujet, d'y ajouter un article qu'ils feront approuver par l'évêque diocésain, auquel il est toujours permis de réviser les statuts d'une confrérie, même après l'agrégation.

3° S'il y a quelque doute sur la validité des admissions, on peut ou obtenir une sanction du

<sup>1</sup> *Collectanea constitutionem S. Sedis ad usum operarium*... n. 565, p. 283. Paris. Chamerot, 1880.

<sup>2</sup> *Analecta VII*, col. 637, n. 17.

<sup>3</sup> *Decreta auth.* S. Cong. Indul. ANDREAY, n. 403, ad 4.

<sup>4</sup> Minderer, *De Indulgentiis in genere et in specie*, part. II, n. 510.

<sup>5</sup> *Le chrétien éclairé*, p. 263.

<sup>6</sup> Ferraris, v° *Confraternitas*, art. 1, n. 36, 56-60.

<sup>7</sup> *Decreta auth.* S. C. Indulg. AURELIANEN. 20 juillet 1863, ad 3, n. 419. Ed. Pustet.

<sup>8</sup> Décision du 9 décembre 1862, non rapportée dans les *Decreta authentica*, mais donnée par les *Acta S. Sedis*, t. II, p. 354. Cf. une décision du 12 mai 1843, qui se trouve dans la collection authentique : *Decreta auth.* PINEROLIEN. 12 mai 1843, n. 320.

<sup>9</sup> *Const. Quæcumque*.

<sup>10</sup> *Decreta auth.* S. C. Indulg. CAMERAGEN. 25 janv. 1842, ad 3, n. 298.

<sup>11</sup> *Ibid.* *Decretum URBS ET ORBIS*, 8 janvier 1861, n. 339.

<sup>1</sup> *Ibid.* CORISOPITEN. 7 jun. 1842, n. 304.

<sup>2</sup> *Ibid.* ad 2.

<sup>3</sup> *Decreta auth.* S. C. Indulg. AUXIEN. 22 aug. 1842, n. 306.

Souverain-Pontife, ou, ce qui est plus facile, renouveler l'admission, quand on en aura bien déterminé les conditions.

Q. — Je serais bien reconnaissant à M. le Directeur de *l'Ami du clergé*, s'il pouvait me résoudre une question dont je n'ai trouvé la solution nulle part : la croix d'un cimetière peut-elle ou doit-elle avoir un Christ? Quand on émet un cimetière, la croix qui doit être au milieu pour la cérémonie, doit être de bois et « sans Christ » : c'est formellement prescrit. Mais s'ensuit-il que la croix de pierre, de marbre, ou de fer qui reste fixe et à demeure au milieu du cimetière doit être également nue et sans Christ?

R. — La sainte Eglise n'a rien décidé sur ce point. Quant à la pratique, elle est très variée; néanmoins, plus communément la croix du cimetière est ornée du crucifix.

Q. — Je prie la savante rédaction de *l'Ami du clergé* de vouloir bien me donner au plus tôt la réponse aux questions suivantes :

1° Peut-on garnir d'emblèmes funèbres (devants d'autel, etc.) un autel dont le tabernacle renferme le Saint Sacrement? Peut-on du moins garnir de tentures noires le sanctuaire qui entoure ce même autel?

2° Est-il permis de recouvrir de housses l'autel du Saint Sacrement avec son tabernacle et ses chandeliers pour les préserver de la poussière? Ces housses sont-elles permises pour les autres autels? Quelle devrait en être la couleur?

R. — Ad I. Aux messes et autres offices des morts, on ne peut pas mettre un devant d'autel noir si le Très-Saint Sacrement est dans le tabernacle; ainsi l'a décidé la sacrée Congrégation des rites le 20 mars 1869.

Quant au sanctuaire, peut-on le garnir de tentures noires? Nous ne connaissons aucune prohibition, ni dans les rubriques, ni dans les décrets.

Ad II. L'autel du Saint-Sacrement n'a pas besoin de housses pour le préserver de la poussière, puisqu'il doit être couvert d'un conopée, comme nous l'avons démontré plusieurs fois dans cette Revue. Mais rien n'empêche d'en garnir les autres autels où le Saint-Sacrement n'est pas renfermé. Quant à la couleur, rien n'est prescrit. On pourrait convenablement employer la couleur du conopée, c'est-à-dire le blanc, ou mieux encore, suivant la pratique romaine, la couleur de l'Office du jour.

Q. — Pourriez-vous nous dire avec la précision et la clarté que vous apportez dans vos réponses :

1° En quoi consiste la solennité de l'octave des morts que Rome autorise à célébrer dans les églises qui en font la demande? Quelles en sont les conditions? Quels en sont les avantages?

2° D'où vient que la rubrique spéciale du deuxième dimanche après l'Épiphanie, quand la Septuagésime tombe le jour-là, ne soit que dans le Missel et non pas dans les nouvelles rubriques du Bréviaire?

3° Un sacristain laïque, ou toute autre personne, peut-il ouvrir la clef du tabernacle, quand un prêtre a oublié de le faire?

R. — Le Saint-Siège n'a pas établi d'octave pour les morts. Il est même des liturgistes qui affirment que cette octave est prohibée, à moins

d'un Indult apostolique. Ils appuient leur affirmation sur deux décrets de la sacrée Congrégation des rites, l'un du 13 août 1667, n. 2421; l'autre du 8 octobre 1695, n. 3372. Mais ces décrets n'ont pas le sens qu'on leur prête, et en fait, les octaves pour les défunts ont lieu, au vu et au su du Saint-Siège, qui ne les a jamais condamnées et qui sans doute ne les condamnerait qu'autant qu'elles remplaceraient l'office du jour, ou qu'on y célébrerait la messe dans les jours du grade double.

Vous nous demandez en quoi consiste la solennité de l'octave des morts. Le Saint-Siège n'a pas institué de solennité pour l'octave des morts, puisqu'il n'a pas même établi cette octave.

Vous supposez aussi qu'il faut s'adresser au Saint-Siège pour pouvoir faire cette octave. Nous ne voyons nulle part qu'il ait exigé qu'on s'adressât à lui pour célébrer ces sortes d'octaves. Et de fait on se contente de l'autorisation de l'Ordinaire. Car ces octaves ne ressemblent pas, comme vous paraissez le croire, aux autres octaves. Elles n'ont même rien de commun avec les autres octaves. On n'en fait aucune mémoire à l'office du jour.

Alors, en quoi consistent-elles? On ne peut le dire d'une manière précise, parce qu'elles varient souvent. Le plus communément on y dit ou bien on y chante une messe. Quelle est cette messe? Si l'office du jour est de l'*infra octavam*, comme cela a lieu de droit commun le 3, 4, 5, le 6 et le 7 novembre, on peut y célébrer une messe de *Requiem*. Mais si l'office du jour est du grade double, ainsi qu'il arrive le 4, le 8 et le 9, alors on ne peut plus célébrer la messe de *Requiem*, à moins d'un Indult apostolique. On doit prendre la messe du jour. Sur ce point, les règles ne sont-elles pas souvent violées? Voilà pour la messe.

Quant à l'office, il faut s'en tenir à l'autorisation de l'Ordinaire. Quelquefois, on chante les matines et les laudes des défunts. Quelquefois on se contente de chanter les vêpres. Souvent ces offices sont terminés par la bénédiction du très Saint-Sacrement.

Quelles sont les conditions pour fonder une octave de morts? Il n'y en a pas d'autres que l'autorisation de l'Ordinaire.

L'Ordinaire ne donne son autorisation qu'autant qu'il en a reçu la demande, que l'église a des ressources suffisantes, et que l'on ne violera pas les règles liturgiques.

Quels sont les avantages attachés à l'octave des morts? Tous les avantages ordinaires attachés aux prières pour les défunts. Jusqu'à présent le Saint-Siège n'a pas accordé d'indulgence pour cette octave.

Ad II. La rubrique dont vous parlez ne se trouve pas seulement au Missel, mais encore au Bréviaire, tant dans les anciennes rubriques que dans les nouvelles.

Ad III. Nous ne voyons rien qui s'y oppose le tabernacle ayant été fermé par le prêtre.



Q. — Plusieurs fois vous avez traité dans l'*Ami du clergé* la question de la messe dite par binage : je n'y ai jamais vu bien clairement la solution du cas que je viens vous soumettre.

La fabrique de mon église a reçu un legs, à charge de faire célébrer tous les ans à perpétuité un certain nombre de messes. J'applique à cette intention la messe que je dis le dimanche par binage. Je ne prends pas d'honoraire, bien entendu, selon ce qui est réglé par les canons : la fabrique n'augmente pas d'un liard l'indemnité qu'elle me payait d'ailleurs pour le binage; en un mot, je ne retire aucun avantage du fait de la célébration des messes de binage à la décharge de la fabrique; seulement la fabrique, délivrée par moi gratuitement de sa charge, bénéficie de la somme qu'elle aurait employée à cette fin. — On me dit que cette manière d'agir est illicite : je ne vois pas bien ce qu'il y a là d'irrégulier. Je vous prie de vouloir bien me dire votre avis sur ce point dans le plus prochain numéro possible.

Il m'est permis d'appliquer la messe pour qui je veux : par mon application à l'intention de la fabrique, cet établissement est bien libéré, je pense. Ce n'est pas un honoraire que je lui donne : je n'entends pas le faire mien, en lui appliquant le fruit de la messe. Je lui donne quelque chose de purement spirituel, qu'elle serait obligée, en justice, de procurer à ceux qui lui ont imposé cette charge. Mais une fois que, par ma bienveillance, elle est délivrée de cette charge, pourquoi ne pourrait-elle pas garder l'honoraire qu'elle aurait dû employer pour procurer ce bien spirituel, supposé qu'elle n'eût trouvé personne qui le lui procurât gratuitement.

Remarquez que la somme provenant des honoraires ne passe nullement entre mes mains : elle reste dans le trésor de la fabrique qui l'emploie absolument comme elle veut.

Je vous prie de me dire si vous voyez là quelque chose d'irrégulier.

Pour que cette manière d'agir fût illicite, il faudrait que le règlement concernant la messe de binage, portant que le binaire ne peut procurer indirectement aucun avantage temporel à qui que ce soit, excepté à telle ou telle œuvre que désignerait le Saint-Siège. Je n'ai jamais eu sous les yeux le texte de ce règlement : il ne serait pas hors de propos peut-être de l'imprimer dans votre réponse.

R. — Les principes de solution sont les mêmes que pour les questions du même genre précédemment traitées.

Vous ne gardez pas l'honoraire pour vous, mais vous en faites donation à la fabrique. Vous exercez sur lui votre domaine de maître. C'est, au point de vue du droit, la même chose que si vous le conserviez pour vous.

Pour acquitter par messes de binage les obligations de justice qui lient premièrement la fabrique et vous secondairement, puisque vous acceptez d'accomplir ce qui lui incombe, il vous faut une permission du Saint-Siège, qui décidera en outre quel emploi devra être fait des honoraires, si la fabrique devra les conserver ou si elle devra les appliquer à quelque bonne œuvre déterminée.

La règle de l'Eglise en matière de messes de binage, règle fréquemment rappelée, c'est qu'il y a prohibition de recevoir un honoraire pour la seconde messe.

Sur les questions portées à Rome au sujet de l'application de cette règle générale, il fut déclaré qu'on pouvait par la messe de binage satisfaire à une obligation de charité, mais non à une obligation de justice, spécialement, que les prêtres

membres d'associations dans lesquelles on s'engage à offrir le saint sacrifice pour les prêtres défunts, peuvent appliquer à cette fin leur messe de binage.

De plus, le Saint-Siège a permis à plusieurs diocèses d'appliquer à des œuvres déterminées, séminaires, universités catholiques, etc., l'honoraire des messes de binage.

Mais il n'a jamais été ni décidé, ni admis que chaque prêtre pût disposer de l'honoraire en faveur de l'œuvre qu'il lui plaît d'en faire bénéficier.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

### QUÊTE DANS LES ÉGLISES POUR LES BUREAUX DE BIENFAISANCE

Ainsi que nous l'avon annoncé dans notre précédent numéro, nous donnons ici le texte du fameux Rapport de Portalis touchant cette matière.

*Rapport de Portalis à l'Empereur pour faire accorder aux fabriques l'administration générale des dons et aumônes offerts en faveur des pauvres.*

Paris, 16 avril 1806.

« Sire,

« J'ai l'honneur de soumettre à Votre Majesté quelques observations sur un projet de décret qui est sur le point d'être discuté dans votre conseil d'Etat, et qui est relatif aux *quêtes* et collectes en faveur des pauvres et des hospices, dans les églises.

« On lit dans le *considérant* de ce projet de décret, que « l'administration des dons et aumônes offerts en faveur des pauvres, ainsi que du produit des quêtes et collectes faites en leur faveur, fait essentiellement partie des attributions des commissions charitables instituées par les lois des 16 vendémiaire et 7 frimaire an V, et que l'administration des aumônes, dévolue aux fabriques par la loi du 18 germinal an X, n'a pour effet que les aumônes offertes, pour les frais du culte, l'entretien et la conservation des temples. »

« Les commissions charitables n'ont été établies que par des lois dont la date est certainement bien antérieure au rétablissement du culte. On ne peut donc argumenter de ces lois pour enlever aux fabriques des églises des droits qui sont inhérents à leur existence.

« L'administration des aumônes n'est et ne peut être le privilège exclusif d'aucun établissement quelconque : les aumônes sont des dons volontaires et libres ; celui qui fait l'aumône pourrait ne pas la faire ; il est le maître de choisir le ministre de sa propre libéralité. La confiance ne se commande pas ; on peut la donner ou la refuser à qui l'on veut.

« Les lois n'ont jamais entrepris de forcer le

retranchement impénétrable de la liberté du cœur; l'homme qui est en état de faire l'aumône et qui en a la volonté, peut donc s'adresser même à de simples particuliers. A qui appartiendra donc l'administration de ces aumônes? A celui ou à ceux que le donateur aura chargé d'en faire la distribution. Il n'y a et ne peut y avoir d'autre règle en pareille matière. Ebranler cette règle ce serait tarir la principale source des aumônes.

« Comment serait-il possible de penser que les fabriques sont dépourvues du droit d'administrer les aumônes qu'elles reçoivent? Dans ce système, il faudrait aller jusqu'à dire qu'il leur est interdit d'en recevoir, c'est-à-dire, il faudrait détruire la liberté naturelle qu'ont les hommes qui consacrent une partie de leur fortune à des aumônes, de choisir les agents de leur bienfaisance et de leur libéralité.

« La loi a prévu elle-même que les fabriques auraient des aumônes à administrer, puisque par l'article 76 de la loi du 18 germinal an X, elles sont expressément chargées de cette administration.

« On voudrait donner à entendre que, dans cet article, le mot *aumône* ne s'applique qu'à ce qui est donné pour les frais du culte. Mais 1° jamais le mot *aumône* n'a été appliqué à de pareils dons.

« Il faudrait renoncer à toutes les notions du droit canonique pour confondre des objets qui ne se ressemblent pas, et qui ont été exprimés par des mots différents.

« 2° On lit dans l'article 76 qu'il sera « établi des fabriques pour veiller à l'entretien et à la conservation des temples, à l'administration des aumônes. »

« Il est évident que le législateur a très bien distingué le soin de l'entretien et de la conservation des temples d'avec l'administration des aumônes. Ce sont là deux choses que l'on ne peut identifier quand la loi les sépare.

« 3° J'en atteste l'histoire de tous les temps : les fabriques ont toujours été en possession de recevoir des aumônes et de les administrer; la religion a été la première amie des pauvres, et il est impossible de méconnaître tout ce que l'humanité lui doit.

« Sans doute, les commissions charitables sont des institutions utiles : mais ce serait dénaturer leur caractère et peut-être même détruire leur utilité, que de les transformer en institutions exclusives. La bienfaisance souffle comme elle veut, et où elle veut. Si vous ne la laissez pas respirer librement, elle s'éteindra ou elle s'affaiblira dans la plupart de ceux qui sont disposés à l'exercer. J'ajoute que ce serait mal connaître l'intérêt des pauvres que de les isoler en quelque sorte des âmes religieuses qui peuvent les protéger et les secourir; tel confie ses aumônes à une fabrique, qui ne les confierait pas à un autre établissement. Loin de prescrire

des limites et des conditions imprudentes à la bienfaisance, il faut lui ouvrir toutes les voies qu'il lui plaira de choisir pour s'étendre. Le considérant du projet d'arrêté est donc inconciliable avec tous les principes, avec la pratique de tous les temps, et avec la nature même des choses.

« Si l'on passe ensuite aux dispositions du projet de décret, elles donnent lieu à des réflexions que je crois devoir mettre sous les yeux de votre Majesté, on se propose de faire ordonner que les commissions charitables, les hospices et autres établissements pourront quêter dans les églises avec une entière liberté, et sans préfixion de temps, pour les pauvres; on ne réserve aux évêques que la faculté d'agréer les personnes comises pour les quêtes.

« Mais, si cette disposition était adoptée en entier, on détruirait entièrement les collectes destinées aux frais du culte, car il serait bien difficile que la charité pût suffire à tous ces objets à la fois; la concurrence pourrait nuire à tous.

« Les églises sont pauvres et les ministres le sont aussi. Dans tous les temps, les quêtes pour les pauvres, au nom des hospices ou de tous autres établissements publics, n'étaient autorisées qu'à certains jours où les solennités appelaient dans les temples un assez grand nombre de fidèles, et où la charité pouvait plus facilement partager ses bienfaits entre tous les objets capables de fixer son attention.

« Il serait équitable de concilier tous les intérêts par un arrangement qui conserverait quelques ressources aux églises et qui ne ferait pas concourir à chaque instant les collectes avec les quêtes.

« J'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté de renvoyer au conseil d'Etat les observations que j'ai cru devoir lui soumettre. »

Le rapport suivant indique tous les inconvénients qui résultaient de l'application de l'arrêté du 5 prairial an XI, et les motifs qui l'ont fait modifier. Il est important de le lire pour bien connaître l'esprit du décret du 12 septembre 1806.

*Rapport présenté à Sa Majesté l'empereur et roi par son ministre des cultes (M. Portalis).*

Le 10 septembre 1806.

« Sire,

« D'après la décision de Votre Majesté, le ministre de l'intérieur prit un arrêté le 5 prairial an XI, qui autorise les membres des *bureaux de bienfaisance* à faire des quêtes dans les églises.

« D'un autre côté, les évêques, dans les règlements pour les fabriques intérieures, que Votre Majesté, par sa décision du 9 floréal an XI, les a autorisés à faire, sauf son approbation, ont tous inséré un article qui, réglant les quêtes à faire et les tronc à poser, tant au profit de la fabrique qu'à celui des pauvres, interdit toutes autres



quêtes pour lesquelles ils n'auraient pas donné permission expresse. Les évêques ont certainement le droit de prendre une semblable mesure, parce qu'il leur appartient de régler ce qui concerne l'intérieur des églises; parce qu'il y aurait confusion et désordre si, sans leur concours, une autre institution avait le droit arbitraire de disposer des églises, d'y faire des incursions quand et comme elle le voudrait, sans être astreinte à aucun ordre, et sans autre règle que sa propre volonté.

« C'est ce qui est résulté de l'arrêté du ministre de l'intérieur, du 5 prairial an xi; les administrateurs des *bureaux de bienfaisance*, autorisés par cet arrêté, n'ont pas cru devoir obtenir, pour quêter dans les églises, la permission des évêques; les fabriques et les curés ont soutenu le droit qui était acquis aux prélats par leurs règlements de fabriques approuvés par Votre Majesté elle-même, et postérieurement à l'arrêté du ministre de l'intérieur.

« Dans ce conflit réciproquement désavantageux aux pauvres, les administrateurs des *bureaux de bienfaisance* et ceux des fabriques trouvent respectivement des partisans, suivant la disposition des esprits dans les diverses communes; et je dois dire à Votre Majesté, que la cause des fabriques est plus généralement soutenue. Plusieurs motifs produisent cet effet : 1<sup>o</sup> le droit naturel et positif qu'ont les évêques de régler ce qui concerne l'intérieur des églises; 2<sup>o</sup> l'inconvenance d'une attribution arbitraire et non réglée, à une institution civile sur les églises; 3<sup>o</sup> la destination du produit d'une partie des quêtes faites et de la totalité de celui des troncés placés par les fabriques, qui tourne au profit de cette espèce de pauvres que des circonstances et des malheurs ont renversés d'un état honnête, et qui, ne voulant pas confesser leur misère à des administrateurs de *bureaux de bienfaisance*, leurs égaux, et quelquefois leurs ennemis ou leurs rivaux, vont chercher auprès de leurs pasteurs des consolations qui soutiennent leur courage et des secours qui ne les humilient pas. C'est à cet excellent emploi que sont, en général, consacrées les aumônes faites par les fabriques et les curés.

« Il est quelques communes où les administrateurs des *bureaux de bienfaisance*, mieux éclairés pour l'avantage des pauvres, se sont réunis avec ceux des assemblées de charité, et il en est résulté un très-grand bien; mais partout où, soit ces administrateurs, soit les maires ou les préfets, ne prévoyant pas cet avantage, ou n'ayant pas de dispositions favorables à ce qui tient aux institutions ecclésiastiques, ont voulu exécuter sans ménagement l'arrêté du ministre de l'intérieur, la division entre les *bureaux de bienfaisance* et les fabriques subsiste, s'entretient et perpétue un état d'opposition qu'il est instant de faire cesser.

« Le nouveau préfet du département du Nord,

en réformant les mesures conciliatrices prises par son prédécesseur, vient d'établir une espèce de trouble dans la plupart des églises de son département, et par les expressions inconsidérées d'une lettre-circulaire, il s'est mis et a mis même les ministres de Votre Majesté dans l'impuissance de calmer ce trouble par les moyens ordinaires de l'administration.

« Le ministre de l'intérieur, par son arrêté du 5 prairial an xi, a donné à une institution qui se trouve dans ses attributions une simple faculté; mais il ne l'a pas dégagée de l'obligation de se soumettre à ce que le bon ordre prescrit pour exercer régulièrement cette faculté. En permettant aux administrateurs des *bureaux de bienfaisance* de quêter dans les églises, il ne les a point autorisés à se passer de la permission des évêques et à se refuser à leur demande de régler convenablement ces quêtes.

« Autrefois, lorsque pour des secours extraordinaires, pour le rachat des captifs, les Missionnaires et les Trinitaires obtenaient des rois la permission de quêter dans les églises des divers diocèses de France, on leur imposait toujours la condition de présenter les lettres patentes aux évêques respectifs, qui réglaient le temps et l'ordre de ces quêtes.

« C'est donc pour faire cesser un conflit et des divisions funestes à l'ordre et à l'avantage des pauvres, et pour établir une règle nécessaire, que j'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté le projet ci-joint :

*Décret du 12 septembre 1806 sur les quêtes à faire et les troncés à placer dans les églises par les bureaux de bienfaisance.*

« Napoléon, empereur des Français et roi d'Italie,

« Sur le rapport de notre ministre des cultes,

« Décrétons et ordonnons ce qui suit :

« Article 1<sup>er</sup>. Les administrateurs des *bureaux de bienfaisance* sont autorisés à faire, par eux-mêmes, des quêtes et à placer un tronc dans chaque église paroissiale de l'empire.

« Article 2. Les évêques, par un article additionnel à leurs règlements de fabriques intérieur, et qui sera soumis à notre approbation par notre ministre des cultes, détermineront le nombre de ces quêtes, les jours et les offices où elles se feront.

« Article 3. Nos ministres des cultes et de l'intérieur sont chargés de l'exécution du présent décret. »

## COURRIER DE L'UTILE

UN BON CONSEIL A NOS AMIS

Nous reproduisons dans notre dernier numéro, sous la rubrique du *Courrier de l'utile*, la lettre d'un ami qui nous soumettait ses réflexions sur la question fort importante et délicate du *Vin de*

nesse, et nous indiquait en même temps les moyens qu'il croyait, après expérience, véritablement et à peu près seuls pratiques pour avoir ce vrai *vinum de vite* nécessaire à la validité du saint Sacrifice.

Depuis, cette idée nous est venue, et nous la croyons assez juste pour l'exprimer sans retard : que nos amis et lecteurs seraient, s'ils le voulaient, les meilleurs rédacteurs du *Courrier de l'utile*.

Nous avons, pour notre prédication, cherché et choisi des prêtres ayant, avec le don de la parole, la science et la pratique.

Des correspondants spéciaux nous transmettent les documents romains.

Les consultations sont confiées à des professeurs blanchis sous le harnais de l'enseignement, à des moralistes qui joignent une longue expérience aux fortes études, à des juristes qui se sont particulièrement attachés et voués à la défense et aux intérêts du clergé et des fabriques.

Les variétés sont données par des littérateurs et des érudits cotés.

Tous sont des spécialistes.

Tous vivent dans un milieu, ont à leur disposition le temps et les bibliothèques qui leur permettent d'étudier et de discuter à fond les questions qui leur sont soumises ; et un *imprimatur* épiscopal sanctionne leur enseignement et leurs solutions.

Mais pour le *Courrier de l'utile*, personne ne peut mieux le faire que ne le feraient nos abonnés : ils ont des églises à bâtir, à restaurer, à soigner et à décorer ; une sacristie à entretenir avec ses vases sacrés, ses ornements, sa lingerie et son mobilier ; des œuvres d'enseignement et de charité à fonder et à soutenir ; un intérieur domestique aux besoins duquel il faut pourvoir par les moyens les plus économiques, tant ils sont pauvres, maintenant, de ressources matérielles ; un jardinier qu'ils doivent faire *rapporter* en même temps qu'ils s'y reposent ; une petite basse-cour dont les produits servent à la table modeste des agapes fraternelles en même temps qu'ils fournissent un secours bien utile aux pauvres malades, etc., etc. ; — ils vivent au milieu d'un peuple d'agriculteurs, d'industriels, de fabricants, d'ouvriers qu'ils voient tous les jours à l'œuvre. C'est dire que, sur une foule de points de la vie pratique matérielle, parce qu'ils ont dû s'ingénier, chercher, parce qu'ils ont vu et entendu, ils savent plus et mieux que nous. Que notre journal soit un salon de famille où il viendront mettre en commun, pour le plus grand bien de tous, leurs connaissances et leur expérience : si chacun apporte un peu, la communauté deviendra nécessairement et bientôt riche.

Pour nous, ayant ainsi plus de temps, et nous trouvant peut-être mieux placés pour cela, nous suivrons d'un peu plus près le mouvement scientifique et noterons au jour le jour, de ce côté, ce

qui nous paraîtra pouvoir intéresser et en même temps servir nos chers lecteurs.

..

#### GUÉRISON DE LA RAGE

Nous entrons de suite, pour le bon exemple, dans la nouvelle voie que nous venons d'indiquer, en donnant quelques notes sur le sujet traité dans la dernière réunion de l'Académie des sciences : il est, du reste, d'une très grande importance, puisqu'il s'agit d'un épouvantable mal, la rage, dont le remède n'était pas encore trouvé, et qui prenait ses victimes principalement, et presque exclusivement parmi les habitants de la campagne.

Les rares passants qui traversaient lundi, 26 octobre, après midi, les vastes solitudes des cours intérieures de l'Institut, s'arrêtaient stupéfaits en entendant des salves d'applaudissements absolument insolites, et se demandaient quelle en pouvait être la cause.

Le motif de cette ovation était une communication faite à l'Académie des sciences par M. Pasteur.

Avec la modestie et la simplicité qui le caractérisent, l'illustre savant a déclaré qu'il était maintenant arrivé, dans ses études sur la rage, à un résultat « satisfaisant », et qu'il ne croyait pas trop s'avancer en affirmant que cette fois il était certain de la combattre victorieusement.

Malgré l'antique usage qui proscriit ces sortes de manifestations, la docte assemblée, oubliant sa gravité habituelle, éclata en applaudissements qui se prolongèrent plusieurs minutes et empêchèrent le vainqueur de la rage de donner les éclaircissements nécessaires.

Enfin le calme se rétablit et M. Pasteur expliqua qu'il obtenait son virus à inoculer en l'atténuant par le passage sur plusieurs lapins et par la dessiccation à l'air libre de la moelle rabique de ce rongeur.

Pendant des mois entiers, il a renouvelé ses expériences par ce système sur un grand nombre de chiens et a pu constater l'immunité la plus absolue sur les animaux ainsi traités.

L'illustre savant a enfin tenté sur un enfant l'épreuve si souvent pratiquée sur des animaux, et il a la joie de pouvoir affirmer qu'il a guéri ce malheureux. C'est un petit Alsacien répondant au nom de Joseph Meister. Quand on le lui amena il portait six morsures depuis trois jours.

M. Pasteur lui inocula successivement du virus rabique de lapin mort depuis quinze jours, puis du virus de quatorze jours, puis de treize jours, douze, onze, etc., graduellement. L'enfant a été mordu au mois de juillet dernier : le 26 octobre, il n'avait encore présenté aucun des symptômes même les plus légers de la rage. Il ne l'avait pas ! Les applaudissements redoublent, pendant qu'un grand nombre d'académiciens vont serrer la main à M. Pasteur et le féliciter.

Après lui, M. le docteur Vulpian vient confir-



mer les dires du glorieux savant. Au point de vue médical, il a suivi, contrôlé ses expériences avec toute la minutie et tout le soin que comportait un sujet aussi grave, et il a constaté le succès absolu de son collègue. Nouveaux applaudissements.

Enfin, M. Bouley, président de l'Académie des sciences, se lève et, au nom de l'Académie, fière du lustre qu'un membre aussi distingué jette sur elle, au nom de la France tout entière, au nom de l'humanité, félicite M. Pasteur de cette magnifique découverte.

#### TRANSMISSION DE LA FORCE PAR L'ÉLECTRICITÉ FABRICATION ÉCONOMIQUE DU GAZ

Cette séance, du reste, à tous les points de vue devait être marquée de la pierre blanche, *albo notanda lapillo*, car à son début l'un des secrétaires perpétuels, M. Joseph Bertrand, avait fait à l'Académie deux importantes communications.

La première annonçait le succès complet de la dernière expérience de M. Desprez sur la transmission de la force par l'électricité. Des expériences de transmission entre Creil et Paris ont été couronnées d'un plein succès. Un générateur de 80 chevaux a transmis à La Chapelle, une force de 40 chevaux sans aucun échauffement de l'appareil.

La seconde concernait la fabrique économique du gaz hydrogène, d'après l'intéressante découverte de MM. Hembert et Henry.

Le gaz est tiré du coke, qui remplace la houille, traité, dans des cornues chauffées au rouge, avec des jets de vapeur d'eau surchauffée. L'important, pour nous public, est moins de connaître les procédés de fabrication, du reste fort simples, que leurs résultats. Or les inventeurs ont obtenu trois mille deux cents mètres cubes (3,200) de gaz hydrogène par tonne de coke, ou environ onze fois le volume produit par tonne de houille (la tonne de houille produit environ 300 mètres cubes de gaz). Le prix de revient du gaz hydrogène ainsi produit est d'environ 1 centime 1/2 le mètre cube.

On voit qu'il y a là une véritable et très heureuse révolution économique, qui peut vulgariser un éclairage réservé jusqu'ici aux grands centres, et donner à une foule d'industries une force motrice très-puissante, cessant ou partant sur un simple tour de robinet, et à bon marché.

#### UN REMÈDE CONTRE LE PHYLLOXÉRA

Terminons aujourd'hui par un remède contre le phylloxéra, parce que c'est le temps de l'appliquer. Nous le trouvons dans l'*Echo agricole* et dans la *Science pour tous*, et le viticulteur qui le recommande l'a essayé depuis quelque temps, dans plusieurs vignobles et, dit-il, toujours avec succès. Le voici :

Creuser légèrement autour de la souche et déposer, au mois d'octobre ou novembre, de 1 k. 500 à 2 k. de chaux en roche, que l'action du

froid et de l'humidité feront dissoudre insensiblement.

Les mêmes journaux indiquent encore cet autre remède, mais qui n'est applicable qu'en été. Creuser entre les souches de la vigne des fossés d'une profondeur de 50 à 60 centimètres et y enfouir des jambes de chanvre encore vert, mais arrivé à maturité : l'odeur que le chanvre répand en se décomposant, et la vigueur qu'il donne à la souche seraient un remède certain.

Nous souhaitons que ces traitements soient plus efficaces que ceux que l'on a jusqu'ici préconisés. En tout cas ils sont d'un essai facile et peu coûteux.

#### IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 novembris 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

#### CONSEILS DU DOCTEUR

*Traitement de l'anémie, des convalescences longues, des hémorrhagies et de la faiblesse, par les ferrugineux.*

Il est certaines préparations qui ont le privilège de croître constamment dans l'estime des médecins et des malades et qui puisent dans leur succès de chaque jour la meilleure garantie de leur valeur thérapeutique. Les véritables pilules de Vallet sont au premier rang de ces préparations et elles ont toujours conservé la vogue méritée qui les accueillit à leur début. Le professeur Piorry, comparant dans son cours à l'Ecole de Médecine les propriétés des diverses préparations ferrugineuses connues, terminait ainsi son appréciation :

« Mais le médicament qui nous a rendu le plus de services ce sont les pilules de Vallet. Ces pilules, après une discussion intéressante, ont obtenu un rapport très favorable de l'Académie de médecine de Paris, et les succès nombreux qui ont suivi leur administration tendent à généraliser leur emploi dans la chlorose et dans toutes les maladies qui exigent l'emploi des ferrugineux.

« S'il est vrai de dire que la chlorose résiste rarement aux préparations ferrugineuses convenablement faites, on n'obtient que des résultats négatifs d'une foule de médicaments trop vantés. Aussi, nous devons à la vérité de dire que, entre nos mains, les pilules de Vallet n'ont jamais été infidèles et nous les recommandons comme un des médicaments des plus précieux. »

Les véritables pilules de Vallet ne sont pas argentées, le nom Vallet est imprimé en noir sur chaque pilule blanche; les étiquettes doivent porter l'adresse du docteur Vallet, 19, rue Jacob, Paris.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*



## OUVRAGES D'OCCASION SUR LE CATECHISME

**LUTEAU. — CATECHISME CATHOLIQUE** d'après saint Thomas d'Aquin. 6 vol. in-12, 1/2 rel. bas. Paris, 1865, au lieu de 20 fr. 15 »  
**LUTEAU. — NOUVELLE EXPLICATION DU CATECHISME**, 4 vol. in-12 broché, au lieu de 12 fr. 8 »  
**LUS (César de). — INSTRUCTIONS FAMILIÈRES** sur les quatre parties du catéchisme, au lieu de 12 fr. 8 »  
**CATECHISME DE NAPLES**, 3 vol. in-12, veau. 1781, au lieu de 9 francs. 5 »  
**CATECHISME DE MONTPELLIER**. 3 vol. in-12, veau. Paris, 1731, au lieu de 9 fr. 5 »  
**CATECHISME DE BOURGES**. 2 vol. in-8°, 1/2 rel. Lyon, 1841, au lieu de 14 fr. 8 »  
**CATECHISTE (le) LES PEUPLES DE LACAMPAGNE**. 4 vol. in-12 brochés, au lieu de 12 fr. 6 »  
**OLBERT. — INSTRUCTIONS GÉNÉRALES** en forme de catéchisme. 3 vol. in-12, veau. Paris, 1741, au lieu de 9 francs. 6 »  
**OUTURIER. — CATECHISME DOGMATIQUE ET MORAL**. 4 vol. in-12. Dijon, 1822. 8 »  
**UCLOT. — EXPLICATION HISTORIQUE, DOGMATIQUE ET MORALE** contenue dans l'ancien catéchisme de Genève. 4 vol. in-8°, veau. Lyon, 1837, au lieu de 24 fr. 12 »

**EXPLICATION DU CATECHISME** à l'usage de toutes les églises de l'Empire français. 1 vol. in-8° basane. Paris, 1810. — Ouvrage curieux et rare, au lieu de 8 fr. 4 »  
**FELLER (abbé). — CATECHISME PHILOSOPHIQUE**. 2 vol. in-8° veau. Lyon, 1819, au lieu de 14 francs. 6 »  
**GAUME (Mgr). CATECHISME DE PERSÉVÉRANCE**. 8 vol. in-8°. Paris, 1843, au lieu de 35 francs. 20 »  
**GRENADE (Louis de). — LE CATECHISME** ou l'*Introduction au Symbole de la foi*. 3 vol. in-8°, veau. Paris, 1709, au lieu de 24 francs. 15 »  
**GROSSE (abbé). — COURS DE RELIGION**. 6 vol. in-8°, demi-rel. ou br. Paris, 1874, au lieu de 24 fr. 15 »  
**GUILLOIS (abbé). — EXPLICATION DU CATECHISME**. 4 vol. in-12. Le Mans, au lieu de 12 fr. 8 »  
**HESSELINS (Jean). — CATECHISMUS**. 2 vol. in-4° brochés. Louvain, 1680, au lieu de 14 fr. 7 »  
**MIGNE. — SEIZE CATECHISMES**. 2 vol. in-4° brochés. Paris, 1848, au lieu de 14 fr. 8 »  
**MIGNE. — SCIENCE DU CATECHISME**. 6 vol. in-12, demi-rel. Lyon, 1819, au lieu de 18 fr. 12 »  
**PELTIER (abbé). — GRAND CATECHISME**, ou *Exposition sommaire de la doctrine chrétienne*, par le B. Canisius, 7 vol. in-8° brochés, au lieu de 36 fr. 25 »

## LES SAINTS & NOS MORTS

**Le Purgatoire**, d'après les révélations des saints, par M. l'abbé Louvet, missionnaire apostolique. 2<sup>e</sup> édition. Se vend au profit de l'Œuvre de la Sainte-Enfance en Cochinchine. 1 beau vol. in-12 de 412 pages. 3 »  
**Conférences sur le Purgatoire et le culte des morts**, d'après les prédicateurs contemporains. 1 vol. in-12 de 352 pages. 3 »  
**Les Larmes du veuvage essuyées par saint François de Sales**. Ouvrage approuvé par Mgr Freppel, évêque d'Angers, avec notes et avant-propos, par M. Charles Brunetière. 1 joli volume in-18 de 204 pages. 1 »  
**Le Cimetière et le Purgatoire**, Considérations pour l'octave et le mois des Morts, suites de prières et de pratiques de piété enrichies d'indulgences applicables aux âmes du Purgatoire, par P. Andrieux, curé de Melay, missionnaire du Sacré-Cœur. 1 vol. in-12 de vi-201 p. 1 50  
**Le Livre de tous ceux qui souffrent**, par Léon Gautier. 2<sup>e</sup> édition. 1 volume in-32 de viii-440 pages encadrées d'un filet rouge, titres rouge et noir, sur papier vergé. Prix. 3 »  
**— LE MÊME**, 3<sup>e</sup> édition. 1 charmant petit vol. in-32 de viii-447 pages, encadr. de vign. moyen-âge, carret. elzév., etc., comme ci-dessus. 4 »  
**Neuvaine des Morts**, ou Méditations propres à adoucir l'idée de la mort, tirées des Pères de l'Eglise, précédées de l'Ordinaire de la Messe et suivies d'un chemin de croix. 1 vol. in-18 de 110 pages. 1 »  
**La Charité pour les morts et Consolation pour les vivants**, par J.-B. Gergerès, auteur du *Culte de Marie*, de la *Conversion du pianiste Hermann*, etc., Ouvrage approuvé par Son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, 2<sup>e</sup> édition, entièrement refondue. 1 vol. in-18 de xxiv-609 pages. 2 50  
**Mois des Morts**, ou délivrance prompte et facile des âmes du Purgatoire, approuvé de la sacrée Congrégation et de Mgr l'archevêque de Bourges, par l'abbé Cloquet, chanoine honoraire, missionnaire apostolique, ancien vicaire général. 3<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18 de 288 pages. 70  
**L'Adoration pour les âmes du Purgatoire**, par le R. P. Tesnière. Brochure in-32. La douzaine. 1 60  
**L'Autre Vie**, par M. l'abbé E. Méric, professeur à la Sorbonne. 2 beaux volumes in-12, de xiii-401 et 402 pages. 6 »  
**— LE MÊME**. 2 vol. in-8. 10 »

**Les Élus** se reconnaîtront au ciel, par le même. 1 charmant petit vol. in-32 de 212 p. 1 50  
**Le Ciel**, ou le bonheur des Saints dans le Paradis, par M. l'abbé J. Marc, p. d. l. M. 3<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 de 360 p. tit. rouge et noir. 3 »  
**De l'invocation miraculeuse des Saints** dans les maladies et les besoins particuliers, par M<sup>me</sup> la baronne d'Avont. 1 beau vol. in-18 avec encadrement rouge. 2 50  
**Le Saint de chaque jour** (liturgie romaine), par M. l'abbé CHAPIAT, curé doyen de Vitel, membre correspondant de l'Institut historique de France, de l'Académie de Stanislas, chevalier de la Légion d'honneur; 6<sup>e</sup> édition. 1 fort vol. in-12 de xi-762 pages. 3 50  
**La Sainte de chaque jour**, par le même; nouvelle édition. 1 fort vol. in-12 de xi-780 pages. 3 50  
**Vie des Saints** à l'usage des familles chrétiennes et des communautés religieuses, d'après les BOLLANDISTES, les PP. GIRY, RIBADENEYRA et le *Bréviaire romain*, par l'abbé A. VAILLANT; nouvelle édition, entièrement revue, soigneusement corrigée et considérablement augmentée. 1 fort vol. in-8° de xvi-695 pages. 5 »  
**Vie des Saints**, d'après le P. GIRY, nouvelle et superbe édition, revue et améliorée. 1 beau vol. grand in-8° de xlvi-695 pages encadrées, orné de 17 gravures. 8 »  
**Vie des Saints**, d'après le P. GIRY, par Mgr PAUL GUÉRIN, camérier de Sa Sainteté Pie IX; nouvelle édition, notablement améliorée et augmentée de la vie des saints et bienheureux nouveaux et du *Martyrologe romain*. 4 forts vol. in-12, de xlvi-753, 653, 823 et 738 pages. 16 »  
**Vie des Saints**, par Mgr Paul GUÉRIN, auteur des *Petits Bollandistes*. — Grand in-4°, illustré avec le plus grand soin par YAN D'ARGENT. — 12 aquarelles groupant les Apôtres, les Martyrs, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques. — 365 encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint.  
 Les 6 premières livraisons ont paru et forment un magnifique volume de 450 pages. — Prix, broché : 30 francs.  
 Toute personne ayant souscrit avant la fin de la publication aura droit gratuitement à la reliure de grand luxe, et recevra avec la dernière livraison un bon à cet effet.



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPAGNE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

**SOUVENIRS MORTUAIRES**, 403 vignettes finement gravées sur acier, avec l'impression au verso, LE CENT 21 f. 80 franco. — **CHROMOLITHOGRAPHIE ARTISTIQUE**, huit sujets nouveaux, LE CENT 30 f. 50 franco. Maison **BOUASSE-LEBEL**, 29, rue St-Sulpice, Paris.

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR. HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus ancienne de France. **Félix GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en 1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques cartons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM** et de la **PALESTINE**. Voir **POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** **H. GARNIER**, Boulevard d'Enfer, 230, PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tous jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par Sallèles (Aude).

## VIN DE MESSE.

Les prêtres désireux d'avoir un vin de messe absolument pur, naturel et à un prix très modéré, peuvent s'adresser en toute confiance à Monsieur **Henri BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est connue. — A chaque nouveau client, M. Henri BIJON adresse toujours gratis et franco une bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et les avantages du prix.



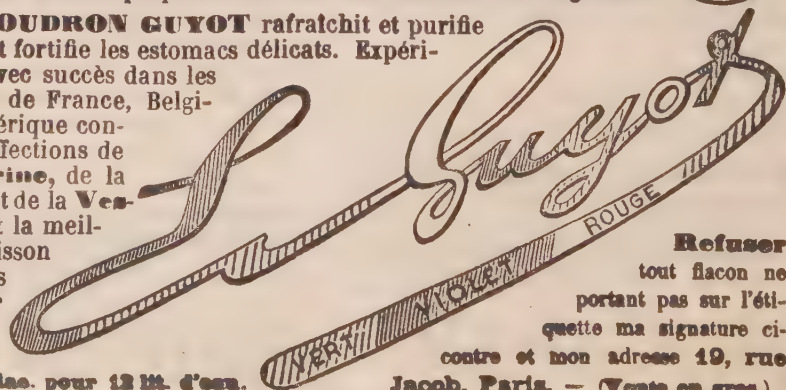
**LE**  
**GOUDRON GUYOT**

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie le sang et fortifie les estomacs délicats. Expérimenté avec succès dans les hôpitaux de France, Belgique, Amérique contre les affections de la Poitrine, de la Gorge et de la Vessie. C'est la meilleure boisson en temps de chaleur et d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



Refuser tout flacon ne portant pas sur l'étiquette ma signature contre et mon adresse 19, rue Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 46 :

PRÉDICATION : Pour le 26<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : les cérémonies des sacrements : — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. C. de la Propagande : Instructions pour les jugements ecclésiastiques concernant les causes matrimoniales. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Doit-on pour la consécration de la grande hostie, ouvrir la lunule qui la renferme ? — Doit-on donner l'absolution à un enfant de Jésus à qui l'on va administrer l'Extrême-Onction ? Peut-on ensuite lui donner la sépulture des adultes ? Dire des messes pour lui et le recommander au prône ? — Quelle doit être la sépulture des idiots ? — Y a-t-il liturgiquement une messe chantée non solennelle ? — Comment les clercs sont-ils tenus d'assister aux Rogations ? — Une religieuse peut-elle, sans aller contre la pauvreté, prêter une somme pour quelques jours ? — Peut-on prendre les ornements sacrés sur le surplus ? — Que penser du sort éternel de Coré, Dathan et Abiron etc. ? — Comment eut lieu le crucifiement ? Le tirage au sort de la tunique de N. S. — Pourquoi l'introit *Os justi* par S. Mathieu, *In medio* pour S. Jean-Baptiste, l'évangile *Sint limbi* pour S. Silvestre ? — A quoi se rapportent les mots *moctimo queque sacramento* dans la bénédiction de l'eau ? — Pourquoi S. Pancrace martyrisé à 14 ans est-il représenté en soldat ? — Quelles doivent être un jour double les messes de funérailles, autres que la messe chantée ? — Appartient-il à la supérieure d'une communauté de désigner à elle seule la pièce qui servira de chapelle provisoire pendant la reconstruction de la chapelle ? — Peut-on établir où l'on veut le reposoir du Jeudi-Saint ? — Quels avantages y a-t-il à ce qu'une église soit consacrée ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Peut-on, au second tour de scrutin pour les élections fabriques, voter pour des candidats qui n'ont point été préalablement présentés ? S'il y a ballottage au second tour, doit-on passer à un troisième tour ? Le conseil de fabrique peut-il, malgré le curé, révoquer une chaise pour la remplacer par une autre inconnue du curé ? Peut-il déréter la gratuité des chaises pour les enfants de l'école laïque ? — Pour qu'un jardin de presbytère soit exempt de l'impôt foncier, faut-il qu'il tienne immédiatement au bâtiment du presbytère. La commune peut-elle réclamer au curé les impôts qu'elle aurait indument payés depuis soixante-dix ans ? — COURRIER DE L'UTILE : Du choix et de la conservation du gibier à plumer. — Le gibier et notre estomac. — Conseils à donner aux chasseurs atteints de la goutte. — Empoisonnements par les sardines. — Gelée de coings.

## BIBLIOTHÈQUE

DE LA

## PRÉDICATION CONTEMPORAINE

Sous ce titre, la Société générale de Librairie catholique, a créé une collection destinée à être l'arsenal des orateurs sacrés.

Voilà aussi le moment où la chaire chrétienne va retentir plus souvent et plus longtemps aux oreilles des fidèles, et comme nous venons de le faire pour les Catéchismes, nous allons indiquer une série d'ouvrages propres à venir en aide aux missionnaires de la parole sainte.

### I

Pour la grande prédication et sur des questions spéciales :

**Cours de Conférences religieuses** faites aux Elèves de la première division du Lycée Louis-le-Grand, d'après un programme approuvé par S. Em. Mgr Guibert, Archevêque de Paris, par M. l'abbé Tilloy, Docteur en théologie et en droit canon, chanoine de l'Ordre des Evêques de la basilique de N. D. de Lorette, officier d'Académie, ancien premier aumônier du lycée Louis-le-Grand. — 2 vol. in-12. Prix : 8 francs.

**La Paternité chrétienne**, Conférences prêchées à la réunion des Pères de famille du Jésus de Paris, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus.

I<sup>re</sup> SÉRIE : Année 1868-69; 2<sup>e</sup> édition : *Les Droits de Dieu sur la Famille*. 1 fort vol. in-12 de 424 pages. Prix : 3 francs.

II<sup>e</sup> SÉRIE : *La Famille et l'Etat*, 1 vol. in-12 de 362 pages. Prix 3 francs.

III<sup>e</sup> SÉRIE : *Les Epreuves et les Joies de la Famille*, 1 vol. in-12 de 395 pages. Prix : 3 francs.

IV<sup>e</sup> SÉRIE : *Les devoirs de l'Epoux*, 1 vol. in-12 de 422 pages. Prix 3 francs.

**Les familles bibliques**, Conférences par le même. 2 forts vol. in-12. Prix : 6 francs.

**Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes et leurs harmonies avec les besoins de notre époque**. Conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé Glinestet, curé de Noailles; ouvrage dédié à Mgr Ramadié, archevêque d'Albi, et revêtu de son approbation, 2 beaux vol. in-12, de 428 et 411 pages. Prix : 6 francs.

**La vie chrétienne**, sermons prêchés aux Tuileries pendant le Carême de 1862 par Mgr Freppel, Evêque d'Angers. 1 vol. in-18. Prix : 3 francs.



**Conférences sur la divinité de Jésus-Christ**, prêchées devant la Jeunesse des Ecoles, par Mgr Freppel, évêque d'Angers. 1 beau vol. in-18 Jésus de 296 pages. Prix : 3 francs.

**Conférences sur les Béatitudes évangéliques**, par Mgr Landriot; 2<sup>e</sup> édition. 2 vol. de 11-58 et 326 pages. Prix : 6 francs.

**Conférences sur la culture chrétienne de l'âme** (*Promenades autour de mon jardin*, par le même); 3<sup>e</sup> édition, 1 fort et beau vol. in-12 d'environ vii-460 pages. Prix : 3 fr. 50).

**Conférences sur les Péchés de la Langue et de la Jalousie dans la Vie des femmes**, par le même. 1 fort vol. in-12 de vii-387 pages. Prix : 3 francs.

**Conférences sur l'Oraison dominicale**, par le même. 1 vol. in-12 de 430 pages. Prix : 3 francs.

**L'Esprit-Saint, Dons et symboles**. Conférences prêchées en tournées de confirmation, par le même. 1 fort vol. in-12 de vii-480 pages. Prix : 3 fr. 50.

**Le Paradis sur Terre, ou le Mystère eucharistique**, expliqué au point de vue dogmatique, liturgique, ascétique et moral, en 60 discours pouvant servir d'instructions de lectures pieuses et de sujets de méditation, par l'abbé Rolland, du clergé de Langres. 1 fort vol. in-12, de 521 pages. Prix : 3 francs.

## II

Pour la prédication usuelle :

**Manuel de Prédication populaire**, par M. H.-C.A. Juge, missionnaire apostolique. 2 beaux vol. in-12, de 460 pages et vi-464 pages. Prix : 6 francs.

**Sommaire du 1<sup>er</sup> volume**. Symbole. — Commandements de Dieu. — Préceptes de l'Eglise. — Prières. — Sacrements.

**Sommaire du 2<sup>e</sup> volume**. Mission ou retraite. — Première Communion. — Mois de Marie et Fêtes de la sainte Vierge. — Adoration perpétuelle. — Sujets divers.

**Grand Sermonnaire**, nouveau et complet, méthodique et suivi, contenant tous les sujets de la *Chaire Catholique*. Discours, sermons, homélies. Allocutions, conférences, exhortations, panégyrique, instructions, cours substantiels et pratiques, par M. l'abbé Maistre, chanoine honoraire, auteur de la *Grande Christologie*. 1 beau et fort vol. in-8<sup>o</sup> de ix-638 pages. Prix : 7 fr. 50.  
2 beaux et forts volumes in-8<sup>o</sup>. Prix, chacun, 7 fr. 50

**Catéchèses**, homélies sur les Evangiles et les Epîtres des Dimanches et des Fêtes, des Fêtes, et des Vigiles de l'année chrétienne, par Monsieur l'abbé Regnaud, auteur de la *Somme du Catéchiste*. 2 vol. in-12, de 711 et 720 pages. Prix de chaque volume, 4 francs; par poste : 5 francs.

**Instructions dogmatiques et morales**, destinées à être lues au peuple, les Dimanches et les jours de Fêtes, et rédigées par ordre de S. Em. le cardinal Cosme, archevêque de Pise; traduit de l'italien par l'abbé Aug. Onclair. 1 vol. in-8<sup>o</sup>. Prix : 4 francs.

**Instructions dominicales de l'Ami du clergé**, par M. l'abbé Rolland, du diocèse de Langres. — 1 beau volume in-12. Prix : 3 fr.

**Sermons de saint François de Sales**, formant les tomes IV et V des *Œuvres complètes du Saint*, édition Palmé, publiée sous le patronage de Mgr de Ségur, et recommandées par plusieurs évêques. — 3 forts volumes in-12. Prix : 10 fr.

Ces trois volumes traitent de toute l'année ecclésiastique et des principales fêtes de la sainte Vierge. — Le premier contient le *Traité de la Prédication*, par saint François de Sales.

## III

Pour des spécialités d'auditeurs et divers sujets de circonstance :

**Sermons à des religieuses**, par Mgr Landriot. — 1 fort vol. in-12 de 500 pages. Prix : 4 francs.

**Retraite préparatoire à la Première Communion et instructions pour le Grand Jour**, d'après les Prédicateurs contemporains, avec préface et traits historiques, par l'abbé Pluot, directeur de l'*Enseignement catholique*, etc. 1 beau vol. in-12 de xvii-460 pages. Prix : 3 fr.

**Retraite pascalle**, d'après les Prédicateurs contemporains, par le même. 1 beau vol. in-12. Prix : 3 fr.

## IV

Comme guides de l'orateur en chaire et du confesseur au saint tribunal :

**Le Prédicateur**, ou Examen, d'après l'Ecriture, les Conciles et les Saints Pères, de ce qu'il doit être et de ce qu'il doit dire, dédié à Mgr l'Archevêque de Paris. 1 vol. in-12 de xv-404 pages. Prix : 2 fr.

**Le Prêtre confesseur et jurisconsulte**, *Grand traité des contrats, expliqué aux élèves du Collège romain*, par le R. P. P. Gur, S.J., et commenté avec les textes des jurisconsultes français les plus éminents. — 3 volumes in-8<sup>o</sup>, de xv-324, 532 et 237 pages. Prix : 15 fr.

## NOS ALMANACHS POUR 1886

Nous annonçons à notre avant dernière page les SIX Almanachs pour l'année 1886, publiés par la Société générale de Librairie catholique et nous les recommandons vivement à nos lecteurs. Le texte en est à la fois très amusant, très moral, très instructif : triple raison d'en faire activement la propagande. Combien d'autres qui sont tout à fait insignifiants, souvent même fort dangereux sous le rapport des idées et des principes ? Rendons-les impuissants en propageant les bons.

## COMPTOIR DE COMMISSION

DE LA

Société générale de Librairie catholique.

Nous prions nos lecteurs de ne pas attendre le mois de décembre pour commander les cartes de  
(Voir la suite à l'avant-dernière page.)

## PRÉDICATION

Pour le 26<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE :  
LES CÉRÉMONIES DES SACREMENTS

Da, quæsumus, ut devota  
tuorum corda fidelium salu-  
briter intelligant quid Eccle-  
sia tua mystice designat in  
facto. (Ex. Lit. cath.)

Avant d'entrer dans l'explication de chacun des sacrements, il ne sera pas inutile de parler en général des cérémonies qui les accompagnent. Les rites augustes prescrits par l'Eglise, en vertu de l'autorité qu'elle tient de Jésus-Christ, ces rites si dignes de tous nos respects ont été avec un remarquable ensemble attaqués comme inutiles ou superstitieux par les hérétiques de tous les temps, et de nos jours par les adeptes de la libre-pensée. Mais ces attaques sont aussi injustes qu'elles ont été violentes. « Nier l'utilité des rites et des pratiques en matière de religion et de morale, a dit un homme considérable de notre siècle <sup>1</sup>, c'est faire preuve de déraison et d'ineptie : car c'est nier l'empire des notions sensibles sur des êtres qui ne sont pas de purs esprits ; c'est nier encore la force de l'habitude. Les rites et les pratiques sont à la morale et aux vérités religieuses ce que les signes sont aux idées. » Aussi bien pour justifier l'usage que l'Eglise fait des cérémonies dans l'administration des sacrements, nous n'avons qu'à exposer les raisons très sages qui les ont fait instituer. On peut, avec le concile de Trente, les ramener à deux : le respect dû aux sacrements eux-mêmes et l'utilité de ceux qui doivent les recevoir.

### I

Sans doute l'omission des cérémonies qui accompagnent les sacrements ne nuit pas à leur validité, parce qu'il n'y a d'essentiel que la matière et la forme ; cependant cette omission quand elle est en matière considérable et quand elle est volontaire constitue une faute très grave. L'Eglise en effet les a instituées pour les plus graves motifs.

Et d'abord pour faire ressortir la grandeur et l'excellence des sacrements et leur concilier le respect et la vénération, *ipsorum sacramentorum venerationi*. L'homme, en effet, à raison de sa nature à la fois spirituelle et sensible, n'est pas si fortement impressionné que par ce qui frappe les sens. Souvent il ne juge des choses que par ce qui paraît extérieurement. Or, Notre-Seigneur, dans sa bonté infinie, a voulu réduire à de chétifs éléments les instruments de notre sanctification pour mieux se mettre à notre service et nous procurer plus facilement ses grâces. Il y avait danger que nous ne fissions pas une estime convenable de ses miséricordes infinies. Aussi l'Eglise, en vertu du pouvoir qu'elle a reçu, a voulu veiller à l'honneur de la munificence de

son divin Epoux ; et Elle a, selon les temps et les circonstances, institué des rites dont elle exige strictement l'accomplissement, en dehors des cas de nécessité, pour environner d'honneur les sacrements, pour saisir les esprits d'un religieux respect, et faire sur les âmes une salutaire impression.

Ce résultat a été de tout temps splendidement obtenu. L'histoire ecclésiastique nous en donne de nombreux et frappants témoignages. Au IV<sup>e</sup> siècle, l'empereur Valens, ardent protecteur de l'arianisme, avait employé tous les moyens pour amener à cette hérésie l'évêque de Césarée, le grand saint Basile. N'ayant pu le vaincre ni par promesses ni par menaces, il voulut l'intimider par un coup d'éclat au milieu du saint sacrifice, et le forcer de communiquer avec lui. C'était la fête de l'Epiphanie. L'empereur arrive à la cathédrale de Césarée, entouré de tous ses gardes, et résolu d'aller publiquement et hardiment présenter son offrande. Mais, dit saint Grégoire de Nazianze qui nous a transmis ce fait, dès qu'il entendit le chant majestueux des psaumes ; dès qu'il vit le bel ordre et l'attitude pieuse et modeste d'un peuple immense ; dès qu'il aperçut la pompe toute céleste du culte et des cérémonies ; les ministres sacrés plus semblables à des anges qu'à des mortels ; l'évêque dans une attitude digne du sacrificateur éternel qu'il représentait, immobile devant l'autel, le regard modeste et pénétré, l'esprit entièrement uni à Dieu ; tous ceux qui l'environnaient remplis de crainte et de respect : frappé d'un spectacle si nouveau, il demeura immobile et comme glacé d'une religieuse terreur, ses genoux chancelèrent sous lui, et il serait tombé si l'un des prêtres ne l'eût soutenu : tant avait été grande l'impression produite sur lui par les pompes sacrées ! — Au V<sup>e</sup> siècle, Clovis, roi de France, émerveillé de la magnificence du culte déployé par saint Remi au jour de son baptême, s'écriait en s'adressant au saint évêque : « Est-ce donc là le paradis que tu me promets ? » — Au VIII<sup>e</sup> siècle, Charlemagne, après avoir vaincu les Saxons, avait employé en vain tous les moyens ordinaires pour les civiliser. Il recourut aux pompes des cérémonies religieuses et à la suavité des chants sacrés ; et le succès fut complet. — Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Frédéric II, quoique protestant et incrédule, éprouvait aussi l'influence des rites sacrés. Ayant assisté à une messe solennelle célébrée par le cardinal Zinzendorf dans la cathédrale de Breslau, il fut tellement frappé de la dignité des cérémonies qu'il dit au cardinal après la messe : « Les calvinistes traitent Dieu comme un valet, les luthériens comme leur égal, mais les catholiques le traitent en Dieu. » Diderot lui-même, Diderot l'impie et l'immoral, subissait le charme irrésistible du culte catholique, et il était forcé de s'écrier : « Les absurdes rigoristes en religion ne connaissent pas l'effet des cérémonies extérieures sur le peuple. Ils n'ont jamais vu l'enthousiasme de la

<sup>1</sup> M. Portalis.



multitude à la Fête-Dieu, enthousiasme qui me gagne moi-même quelquefois. Je n'ai jamais vu cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolythes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues et jetant des fleurs devant le Saint Sacrement; cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux; tant d'hommes le front prosterné contre la terre; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique entonné par les prêtres et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles en soient émues, n'en aient tressailli, et que les larmes ne m'en soient venues aux yeux! »

L'Eglise connaît donc bien le cœur humain puisque, par ses cérémonies, surtout celles qui accompagnent le sacrement de l'Eucharistie, elle a su, elle a pu toucher les cœurs les plus barbares et les plus endurcis. Ainsi elle a pourvu efficacement à l'honneur des sacrements et aussi au bien de ceux qui les reçoivent, *suscipientium utilitati*.

## II

Les saintes cérémonies des sacrements nous sont très utiles parce qu'elles sont pour nous une source d'instructions précieuses et de féconde édification.

Et d'abord, dit le Catéchisme du concile de Trente, elles nous élèvent à la pensée de choses sublimes, *ad sublimium rerum cogitationem erigunt*. En mêlant l'usage des choses sensibles à la sanctification des âmes par les sacrements, l'Eglise nous rappelle que toutes les créatures soit matérielles, soit immatérielles, viennent de Dieu, que l'homme est le roi, le médiateur et le pontife de la création; que par Jésus-Christ, les éléments matériels déshonorés par le péché ont été réhabilités et ont été de nouveau rendus dignes de contribuer à la gloire de Dieu, *ad sublimium rerum cogitationem erigunt*.

De plus, les saintes cérémonies nous sont un tableau vivant de la religion, et elles remplissent nos esprits des idées les plus sublimes et les plus pratiques en même temps. Le ministre sacré, revêtu du blanc surplis, de l'étole d'autorité, nous représente Jésus-Christ, le Saint, l'Immaculé, le Pontife suprême de qui découle tout pouvoir dans l'Eglise. Les ornements sacrés, selon leur couleur rouge, blanche, verte ou violette, nous exhortent à l'amour de Dieu, à la pureté, à la joie, à l'espérance ou à la pénitence. Les chants sacrés sont une image des cantiques de la céleste Jérusalem. L'encens nous redit que nous devons nous consumer à la gloire de Dieu et que notre cœur doit être tout embaumé du parfum des vertus. Le signe de la croix est un mémorial des trois grands mystères de notre religion : la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption. Les cierges figurent à la fois la vérité et l'amour divin que Jésus-Christ est venu répandre sur la terre, en même temps que la foi

et la charité, qui doivent remplir nos âmes. L'eau bénite nous dit les embuches du démon pour nous perdre et la facilité de mettre en fuite notre mortel ennemi depuis la venue du Sauveur. Les saluts, les génuflexions nous prèchent à chaque instant les grandeurs de Dieu et le profond respect avec lequel nous devons nous tenir en sa présence. Les prières qui commencent généralement par ces mots : *Oremus*, prions ! et se terminent par cette conclusion : Par Jésus-Christ Notre-Seigneur, *per Dominum nostrum Jesum Christum*, nous excitent à l'attention toutes les fois que nous entrons en communication avec le Très-Haut, en même temps qu'elles provoquent notre espérance, puisque ce n'est pas en notre nom, mais au nom de l'Homme-Dieu que nous prions. Les mains jointes, élevées vers le ciel, étendues, refermées, indiquent la ferveur, l'espérance, la charité et la confiance; les exorcismes pratiqués sur les personnes et sur les choses nous attestent que l'empire du démon, établi par le péché, a été ruiné par Jésus-Christ, *ad sublimium rerum cogitationem erigunt*.

Enfin, et ce n'est pas une des moindres et sublimes instructions qu'elles nous donnent, les cérémonies des sacrements nous dépeignent au vif les effets qu'ils produisent. Dans le baptême, par exemple, tout respire la joie. Le démon est chassé et solennellement répudié; les liens de l'esclavage sont brisés, la laideur de l'âme fait place à l'éclat des vertus, et la folie du péché à la rectitude de la sagesse; l'ami du démon devient l'ami de Jésus-Christ; l'enfant de Satan, l'enfant adoptif de Dieu; l'héritier de l'enfer, l'héritier du royaume éternel. Tous ces glorieux privilèges sont rappelés par les exorcismes, les insufflations, le sel bénit, les signes de croix, l'effusion de l'eau baptismale, les onctions avec le saint chrême, le vêtement blanc imposé, le cierge allumé, etc., *Quæ sacramento efficiuntur ceremoniæ ipsæ magis declarant*.

Les saintes cérémonies sont donc véritablement bien instructives pour nous; elles ne sont pas moins efficaces pour exciter la piété et enflammer la ferveur en nos cœurs. C'est un fait d'expérience, en effet, que les sentiments de religion sont alimentés, développés et fortifiés par le culte extérieur. Si les genoux fléchissent, si les lèvres s'ouvrent à la louange divine, aussitôt l'âme se sent portée vers Dieu. D'autre part, par la force des choses, les rites sacrés, en éclairant l'esprit, touchent vivement le cœur et en font jaillir comme spontanément les vertus chrétiennes. Si on réfléchit, par exemple, sérieusement au signe de la croix, en pensant aux souffrances, aussi cruelles que nombreuses, que le Sauveur a supportées dans son corps et dans son âme, en songeant qu'il a répandu son sang jusqu'à la dernière goutte pour nous mériter les grâces qui nous sont communiquées par les sacrements, qui ne sentirait sa foi grandir, son espérance s'affermir, et sa charité s'enflammer ? *Fidem et charitatem exci-*

(Cat. rom.). Ajoutez à cela que les cérémonies indiquent admirablement les dispositions nécessaires pour recevoir avec fruit les sacrements. Le leçon de préparation, par exemple, que les rites qui précèdent la communion, à la sainte eucharistie ! Pour bien communier il faut avoir le cœur très pur. Aussi le servant, au nom de tous, la confession des péchés, et le prêtre en demandant à Dieu le pardon, l'absolution et la rémission. Pour bien communier, il faut un vif désir de recevoir Notre-Seigneur ; et le prêtre, élevant l'eucharistie sainte au-dessus du ciboire pour exciter le zèle des chrétiens, prononce ces paroles si belles, si tendres, si consolantes : « Voici l'Agnus de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde », il n'est pas loin, votre Dieu, *le voici* ; craignez pas, il est plein de douceur, c'est un Dieu d'eau ; il vous a tant aimés qu'il a voulu être immolé pour l'expiation de vos péchés, et aujourd'hui il veut vous donner sa chair adorable ! Pour bien communier, il faut surtout l'humilité : si le prêtre, au nom de tous les fidèles qui s'approchent de la sainte Table, redit trois fois les prières du centurion : « Seigneur, je ne suis digne que vous entriez sous mon toit ! » n'est-il pas vrai que ces rites sont divinement sages et d'une sublime édification pour l'âme humaine ?...

Elles sont, chrétiens, les cérémonies des sacrements, considérées d'un coup d'œil général. Elles provoquent notre respect, elles sont une nourriture pour notre esprit, une flamme de dévotion pour notre cœur. Nous les étudierons plus en détail dans nos instructions dominicales, pour ce sacrement ; mais dès aujourd'hui, d'après ce peu que nous en avons dit, concevons-en une juste et profonde estime, pour la gloire de Dieu, l'honneur de l'Eglise et le bien de nos âmes.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### INSTRUCTION DE LA PROPAGANDE

UR LES JUGEMENTS ÉCCLÉSIASTIQUES CONCERNANT  
LES CAUSES MATRIMONIALES

#### DE PROCESSU MATRIMONIALI

(Suite)

#### ART. IV. De methodo sequenda in actis conficiendis.

12. — Constituto tribunali, hæc actorum contendendorum ratio tenenda erit. Ab omnibus et singulis testimonium dicturis moderator actorum

Pour les décisions des Congrégations romaines prises depuis cinquante ans, et recueillies actuellement par et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle de juris publicis par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages* (col.).  
n an, 20 fr. — Étranger, 25 fr. — La collection (col.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiement. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

ante omnia juramentum exiget de veritate dicenda, et si ita res postulet, etiam de secreto servando, præmissa congrua monitione de juramenti sanctitate, præsertim si examinandi rudes sint et ignari. Juramentum præstandum erit tactis sanctis Evangelii, et in singulis examinibus eodem modo repetendum.

§ 13. — Qui examini subjiciendi sunt, seorsum semper audiantur. Porro cancellarius adnotabit diem, mensem, et annum cujuslibet examinis, nec non singulorum nomen, cognomen, ætatem, conditionem, statum, et patriam, et etiam quod juramentum revera præstiterint.

§ 14. — Post quodlibet examen, etiamsi eadem persona pluries illi subjicienda sit, cancellarius clara et intelligibili voce coram eadem legat interrogationes et responsiones, facta eidem facultate variandi aut declarandi quicquid ei visum fuerit. Deinde, ipse examinatus subscribat, et si fuerit illiteratus, faciet hoc signum Cru † cis ; ac denique moderator actorum et defensor validitatis matrimonii apponent suam subscriptionem et cancellarius de actu rogabit.

§ 15. — Si aliquando contingat examinandos apud exteras et forsan longinquas regiones versari, nec tribunali se sistere posse, a moderatore actorum accurata factorum et circumstantiarum, quarum cognitio et confirmatio requiritur, expositio erit facienda, quæ concinnatis opportunis interrogationibus, de sententia quoque defensoris matrimonii, et indicatis examinandorum nominibus, ad Ordinarium loci, in quo commorantur, mittatur, ut ille sive per se, sive per suum vicarium generalem, sive per alium virum probum et expertum e clero eligendum, eos examini subjiciat juxta datas interrogationes, requisito prius juramento de veritate dicenda, et cæteris servatis quæ supra præscripta sunt,

Si vero contigerit aliquem examini subjiciendum e vita migrasse, mortis documentum inter acta recenseatur.

§ 16. — Quoad singulos in judicium vocatos vel vocandos actorum moderator inquirere debet probitatem et credibilitatem, et ad hoc curabit, ut ab eorum parochis, sin minus a personis fide dignis, litteræ testimoniales exhibeantur, quæ etiam et actis erunt referendæ.

§ 17. — Inter examinandos primo loco venit ille qui accusationem contra matrimonium movit. Ab isto exquirendum erit, ut clare distincteque exponat accusationis titulum ; facta omnia fideliter et religiose enarret, eorumque probationes afferat ; circumstantias omnes et indicia exponat quæ vel ex propria scientia cognoverit, vel ex aliorum relatione didicerit ; et denique nominet testes quos de re instructos sciverit, vel saltem reputaverit.

§ 18. — Secundo loco veniunt conjuges ipsi, qui semper, et seorsum audiri debent, ut unusquisque sua jura tueri, et rationes, deductiones, ac facta allata aut rejicere, aut explicare queat. Quælibet pars examini subjecta poterit vel illico



post examen, vel etiam deinceps, antequam processus claudatur, proponere, si velit, articulos, super quibus alter conjux sit examinandus; et quatenus etiam ab hoc articuli proponantur, erit iterum citandus conjux qui primus fuerat examinatus ut super articulis ab altero propositis audiatur. Juxta casuum diversitatem a conjugibus inquirendum erit, ut si qua documenta habeant ad suum matrimonium, vel ad conjugalem vitæ consuetudinem spectantia, ea exhibeant, in acta recensenda. Quæ documenta cujuscumque generis sint, et a quocumque exhibeantur, semper erunt recipienda; et cancellarius adnotare debet diem, mensem, et annum, nec non nomen illius a quo exhibita fuerunt.

19. — Si ambo conjuges concordés in depositionibus fuerint, moderator actorum et defensor matrimonii sedulo inspiciant utrum inter eosdem collisio intercesserit. Hoc in casu singula argumenta contra eorum depositiones ex processu resultantia distincte iisdem objiciantur, ut fraude, si qua fuerit, detecta, veritas, quoad fieri possit dilucide appareat.

§ 20. — Post conjuges citandi erunt testes induci, servata eorum examinandorum ratione superius descripta, et exquisitis ab iisdem iis notitiis, de quibus instructi existimantur. Interrogationes singulis faciendæ, prout accusationis titulus, aut allata factorum et circumstantiarum congeries, vel ipsa testium incalescentes atque capacitas requirere videatur, sagacitati atque prudentiæ moderatoris actorum et defensoris vinculi relinquuntur qui illas concinnare, augere aut imminuere poterunt, dummodo tamen semper ea omnia inquirentur quæ ad rectum proferendum judicium aut necessaria aut opportuna censeantur.

§ 21. — Quæ in actis continentur, nemini, ne ipsis quidem conjugibus eorumque defensoribus, erunt communicanda ante processus publicationem, uno excepto matrimonii defensore, cui liberum erit semper et quodcumque acta inspicere et examinare.

§ 22. — Quatenus vero actorum moderatori aut defensori matrimonii nulla alia probatio requirenda videatur, finis imponatur probationum collectioni, et processus publicetur, edito hac super re decreto ab ipso moderatore, a defensore matrimonii et a cancellario subscribendo.

§ 23. — Publicato processu, locus fiet defensionibus quas partes ad sua jura tuenda voluerint allegare, facta iisdem facultate adhibendi eos defensores quos maluerint; imo præmonendæ erunt de hoc jure, ut lata sententia, injustæ contra eam incusationi aut reclamationi aditus præcludatur. Allegationes autem, si ab iisdem oblatae fuerint, communicandæ erunt defensori vinculi matrimonialis, ut eas expendere, et quatenus matrimonii validitatem impugnent refutare valeat.

(A suivre.)

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Lorsqu'une hostie est enfermée dans une lunulle doit-on ouvrir cette lunulle avant la consécration ?

R. — Oui, on doit l'ouvrir, lors même que l'hostie apparaîtrait à travers le cristal. La sacrée Congrégation des rites l'a ainsi décidé le 4 septembre 1880 sur la demande d'un vicaire-général de Saint-Brieuc. Ce docte prêtre a daigné nous communiquer sa question ainsi que la réponse de la sacrée Congrégation des rites. Comme elle n'ont pas encore été publiées officiellement, nous sommes heureux d'en offrir la primeur à nos lecteurs. Voici la question :

« Hodie, saltem in Gallia, lunula seu parva capsula, in qua includitur hostia reponenda in ostensorium, expositionis Sanctissimi Sacramenti causa, efformatur duobus parvis circulis deauratis, duplici etiam crystallo munitis, adeo ut hostia locata in dicta parva capsula clare per vitrum appareat ex utraque parte ejusdem capsulae.

« Quando autem hostia est consecranda ad exponendam sanctissimam Eucharistiam, præfata lunula seu capsula ex Ostensorio extracta, apertur, clausa, et hostiam consecrandam continens, reponitur, initio missæ, super corporale, et quæritur :

« An ante oblationem, et præsertim ante consecrationem aperienda sit dicta lunula seu capsula, quamvis hostia per vitrum seu crystallum plane appareat sacerdoti, sicuti discooperiendum est juxta rubricam Missalis vas hostiarum consecrandarum, adeo ut non sit licitum consecrare hostiam crystallo seu vitro coopertam, seu remanentem inclusam inter duo crystalli lunulae ? »

La sacrée Congrégation des rites répondit qu'il n'était pas permis de laisser ainsi l'hostie enfermée entre les deux verres sans les ouvrir :

« Affirmative, et detur decretum in unum vicariatus Apostolici de Dania die 4 februarii 1880 ad 4. Atque ita rescripsit, declaravit, ac servandum mandavit die 4 septembris 1880. »

Ainsi donc, avant l'oblation et la consécration on doit ouvrir les cristaux qui renferment l'hostie destinée à l'exposition du Très-Saint Sacrement de même qu'on le pratique pour le ciboire ou autre vase qui contient les petites hosties.

Peut-être quelques-uns de nos lecteurs vont conclure que la sacrée Congrégation des rites approuve les lunettes *plates* à double verre dont la superficie touche immédiatement l'hostie. Non; au contraire, ce décret du 4 septembre 1880 confirme la réponse de 1871 : « Detur decretum in unum vicariatus Apostolici de Dania die 4 februarii 1871... » or cette réponse déclarait positivement que ces sortes de lunettes ne convenaient pas :

« Prout in casu exponitur, non decere species inter vitreas laminas includere quarum superficies illas immediate tangat. » On peut voir

le texte de la consultation du Vicaire Apostolique de Danemark dans l'*Ami du clergé*, année 1881, p. 102.

En terminant cette question, nous tenons à remercier M. le vicaire-général de Saint-Brieuc de la communication qu'il a bien voulu nous faire, aussi bien que des félicitations qu'il nous adresse et que nous nous efforcerons de mériter de plus en plus.

Q. — 1<sup>o</sup> Lorsqu'on juge à propos d'administrer l'extrême-onction à un enfant qui n'a pas sept ans, doit-on toujours la faire précéder de l'absolution ?

2<sup>o</sup> Un enfant au-dessous de sept ans qu'on a jugé avoir droit à l'extrême-onction doit-il être enterré selon le rit pour les adultes qui suppose le péché, ou selon le rit pour les petits enfants qui suppose l'innocence ?

3<sup>o</sup> Une petite fille de ma paroisse âgée de huit ans est morte avant que j'aie pu la visiter; en me déclarant son décès on me dit qu'elle était innocente et ne connaissait pas le péché; je l'enterrai selon le rit usité pour les petits enfants. Quelque temps après, les parents ont des regrets en pensant que leur enfant étant très intelligente pourrait avoir commis quelques fautes: ils me prient de dire des messes pour elle et de la recommander aux prières: pouvais-je dire ces messes, pouvais-je la recommander aux prières ?

4<sup>o</sup> Pourquoi enterre-t-on selon le rit pour les adultes un idiot de vingt ans qui, n'ayant jamais eu l'usage de la raison, n'a jamais fait de péché ?

5<sup>o</sup> Quel est l'âge canonique après lequel on ne peut plus donner à personne, pas même aux idiots, la sépulture selon le rite prescrit pour les petits enfants ?

R. — Ad I. Oui, il faut toujours, si on le peut, administrer le sacrement de pénitence à un enfant avant de lui donner l'extrême-onction. La raison en est que l'Extrême-Onction est le supplément du sacrement de Pénitence, ainsi que le rappelle Benoît XIV dans son traité *De Synodo diœcesana* :

« Quandocumque censetur (pueri) capaces sacramenti Pœnitentiæ, sunt pariter idonei reputandi ad Extremam Uctionem, quæ est illius complementum... (Livre VIII, chap. vi, n<sup>o</sup> 2.)

Ad II. Un enfant au-dessous de sept ans, qu'on a jugé avoir droit à l'Extrême-Onction, doit être enterré selon le rit propre aux adultes. Puisque ces enfants ont pu pécher, ils ont besoin des suffrages de l'Eglise et particulièrement du saint sacrifice de la messe. On doit donc dire la messe de *Requiem* et toutes les prières de l'absoute comme pour les grandes personnes.

Que d'abus sur ce point ! Que d'enfants souffrent dans les flammes du purgatoire, sans recevoir le moindre soulagement de leurs parents ! Combien il importe que MM. les curés travaillent à détruire les erreurs qui règnent sur ce point dans un si grand nombre d'esprits ! Les enfants qui ont l'usage de la raison ont pu pécher, donc il faut prier pour eux.

Ad III. Il n'est pas étonnant que les parents de cette petite fille de huit ans aient cru à son innocence, car tous les parents sont portés à juger trop favorablement leurs enfants. Mais un curé a trop d'expérience pour ne pas douter de cette parfaite innocence. Par conséquent, tout en prenant

part à la douleur de ces parents et tout en les félicitant d'avoir eu une enfant aussi intelligente et si sage, il doit prudemment leur insinuer que cependant elle peut avoir commis quelques fautes, au moins légères; que la pensée de l'Eglise est que l'on doit offrir toujours les saints sacrifices pour les enfants qui ont atteint l'âge de raison, lors même qu'ils n'auraient pas encore fait leur première communion, et même quoiqu'ils n'aient pas encore l'âge de sept ans; qu'ils aimaient trop leur petite fille pour s'exposer au danger de la laisser dans les flammes du purgatoire; que du reste les prières qu'ils feront eux-mêmes ou qu'ils feront faire, lors même qu'elles seraient inutiles pour leur enfant, leur seront très avantageuses à eux-mêmes, etc. En leur exprimant ces idées ou d'autres, vous auriez très probablement rendu service à cette enfant.

C'est assez vous dire que vous pouviez la recommander aux prières des fidèles et offrir le saint sacrifice pour elle lorsque les parents sont venus, bien que trop tardivement, vous les demander.

Ad IV. S'il était absolument certain que cet idiot de vingt ans n'a jamais eu l'usage de la raison, on devrait l'enterrer selon le rit des enfants, et non, comme vous le pensez à tort, selon le rit des adultes.

Mais dans le cas de doute, la charité comme la justice demandent qu'on les enterre conformément au rite des adultes.

Ad V. Il n'y a pas d'âge canonique après lequel on ne peut plus donner à personne la sépulture selon le rite prescrit pour les petits enfants. Comme nous l'avons dit implicitement dans les réponses précédentes, on doit se baser sur l'usage de la raison, ou bien, pour nous servir des termes du Rituel romain, sur l'âge de discrétion. (*De exequiis parvulorum*). On enterre selon le rite des adultes ceux et celles qui ont l'âge de discrétion. Et on enterre les autres selon le rite des enfants.

Q. — 1<sup>o</sup> Peut-on dire que la messe chantée mais non solennelle, c'est-à-dire sans ministres sacrés, est « permise » par la liturgie; *aliis verbis*, en dehors de la messe « privée » et de la messe « solennelle » existe-t-il une troisième messe « chantée non solennelle » ? Il me semble que c'est plutôt une messe « tolérée » en France, *ob defectum ministrorum* : car en Italie quand on parle de la *missa cantata* on veut dire « messe avec ministres sacrés. »

2<sup>o</sup> A propos de la procession des Rogations je lis dans l'Ordo : « ad quam (processionem) convenire tenentur omnes clerici Ecclesiæ et loci. » Que veut dire strictement ce mot *tenentur* ?

3<sup>o</sup> Une religieuse peut-elle, dans l'unique intention d'obliger, prêter une somme d'argent pour quelques jours ? La somme est donnée sans intérêts. Il s'agit d'une religieuse appartenant à l'une de ces Congrégations qu'on appelle en droit canon *Congregatio sæcularis* et par conséquent liée par les vœux simples.

4<sup>o</sup> Le Missel Romain (*De præparatione Sacerdotis celebraturi*, 2) dit expressément : « ... induit se (Sacerdos) si sit Prælati regularis, vel alius Sacerdos sæcularis supra superpellicem... »

La coutume de mettre l'amict sur la cotta ou le surplis est évidemment tombée en désuétude. Cependant,



a) Un prêtre qui voudrait suivre la rubrique sur ce point ferait-il mal ?

b) Pourrait-il être taxé de ridicule et d'originalité ?

c) Ferait-il bien, *simpliciter* ?

d) Ferait-il « mieux » que de revêtir l'amict sur la soutane ?

R. — Ad I. Oui, la messe non solennelle, chantée sans ministres sacrés, est permise par la liturgie, car les rubriques générales du Missel supposent ce cas :

« Si quandoque Celebrans cantat missam sine diacono et subdiacono, Epistolam cantat in loco consueto aliquis lector superpelliceo indutus, qui in fine non osculatur manum Celebrantis; Evangelium autem cantat ipse Celebrans ad cornu Evangelii, etc. » (Rubriques générales du Missel, titre VI, n. 8.)

Vous voyez que cette messe est liturgiquement permise, et non simplement tolérée.

Ad II. Ce mot *tenentur* signifie que tous les clercs de l'église ou de la localité, convoqués à cette procession par l'autorité compétente, sont obligés d'y venir. Cette obligation résulte du passage suivant du saint concile de Trente. Ce concile traitant incidemment la question qui nous occupe, fait la prescription suivante :

« Exempti omnes tam clerici sæculares quam regulares quicumque, etiam monachi, ad publicas processiones vocati, accedere compellantur; jis tantum exceptis qui in strictiori clausura perpetuo vivunt » (Session xxv, chap. 13).

L'évêque a même le droit de contraindre par des peines ou des censures les réguliers et les clercs séculiers à assister aux processions générales.

Ad III. Le vœu de pauvreté s'oppose à ce que l'on prête, sans la permission des supérieurs. Car prêter c'est disposer par contrat de la somme que l'on engage.

Saint Alphonse dit seulement que le péché n'est que véniel lorsque le religieux prête des choses qui lui sont laissées pour son usage et qu'il est sûr de la restitution. Tel n'est pas le cas exposé.

Ad IV. Comme la coutume de mettre l'amict sur le surplis est entièrement tombée dans tous les pays du monde catholique, même à Rome, il nous semble qu'il vaut mieux s'en tenir à la pratique universelle.

Q. — Veuillez agréer toute ma reconnaissance possible pour la solution claire que vous avez bien voulu donner à mes questions concernant les noms à donner au baptême, et sur l'oraison et l'hymne de saint Henri ; — j'espère bien me procurer l'ouvrage de M. Corblat sur le baptême qu'il vous appartient de recommander<sup>1</sup>.

Veuillez excuser mon impatience à voir la solution des autres cas ; en attendant voici d'autres questions :

1° Que penser du sort éternel de Caïn, Corée, Dathan,

<sup>1</sup> *Histoire dogmatique, liturgique et archéologique du sacrement de Baptême*. Deux beaux volumes grand in-8 : 10 francs (Société générale de Librairie catholique). — Le savant rédacteur de la *Revue de l'art chrétien*, continuant ses magnifiques études, publie à la même librairie, en deux autres volumes dont l'impression se termine, l'*Histoire dogmatique, liturgique et archéologique du sacrement de l'Eucharistie*.

Abiron, Barrabas, le larron impénitent ? De Judas, il n'y a pas à en douter ; le texte sur sa damnation est assez clair : *Ut abiret locum suum*.

2° De quelle manière avait lieu le sort, par exemple, pour le partage des vêtements de N.-S., pour l'élection de Mathias ?

3° Les larrons ont-ils été cloués ou liés avec des cordes à la croix, comme parfois on les représente ?

4° Pourquoi saint Mathieu, apôtre et évangéliste, a-t-il pour la messe l'introït : *Os justi*, et non : *Mihi autem* ? Il est vrai que saint Jean, évangéliste, a l'introït des docteurs : *In medio* ?

5° Pourquoi saint Silvestre, confesseur pontife, a-t-il l'évangile, ou plutôt l'homélie : *Sint lumini* ?

6° Les paroles : *Maxima quæque sacramenta in aquarum substantia*, dans la bénédiction de l'eau, ont sans doute rapport aux sacrements de Baptême et d'Eucharistie comme sacrifice ?

7° Pourquoi saint Pancrace, *puer 14 annorum* selon la légende, est-il représenté comme un soldat ; est-ce historique ou symbolique ?

R. — Ad I. Un châtiment même aussi épouvantable et dans lequel le pécheur perd la vie, n'est pas la preuve certaine de la damnation. Rappelons-nous les hommes noyés dans le déluge et faisant pénitence sous les eaux (I Petr., III, 19). du moins d'après l'interprétation la plus commune. Toutefois c'est chose terrible d'être enterré vivant dans son crime, et de blasphémer sur la croix et jusqu'aux approches du dernier soupir.

Ad II. Nous n'avons aucune donnée. Mais quelle que soit la forme de l'opération, divers textes de l'Écriture et des auteurs anciens permettent de penser que l'on jetait le sort en mélangeant dans une urne quelconque ou des billets ou des jetons et que l'on tirait au hasard un de ces billets ou de ces jetons, absolument comme le vulgaire pratique la chose communément.

Ad III. Voici comment M. Fouard décrit le supplice du crucifement :

« On fixait d'abord les mains dont le fer traversait la paume ou les poignets. Parfois les pieds n'étaient que liés avec des cordes, mais le plus souvent le bourreau les clouait sur le bois (*La vie de N.-S. J.-C.*, 2<sup>e</sup> vol., p. 411).

Ad IV et V. Les auteurs ne nous donnent pas la raison du choix de ces pièces.

Nous remarquons que l'oraison et l'épître de la messe de saint Jean répondent à l'introït, qu'elles ont trait aux sublimes enseignements de l'Évangéliste et à la sagesse dont il fit entendre le langage dans l'Église.

L'introït de saint Mathieu s'applique parfaitement à sa conversion, à sa prédication et à son évangile.

L'évangile des confesseurs non Pontifes a été assigné à saint Silvestre probablement avant qu'on fit dans la liturgie une distinction assez tranchée entre Confesseurs Pontifes et Confesseurs non Pontifes.

Ad VI. Le mot de *sacramenta* n'a pas ici le sens exclusif de sacrements désignant quelques-uns des sacrements de la loi nouvelle, mais il a, comme bien souvent dans la liturgie, le sens de mystère. Pour comprendre l'étendue des mystères

compris sous les expressions *maxima quæque sacramenta in aquarum substantia condidisti*, on peut lire la préface de la bénédiction des fonts au Samedi-Saint. On verra que par là sont désignés, comme figure du baptême et des sacrements de la loi nouvelle, les eaux de la création, du déluge, du paradis terrestre et du désert. Le baptême l'emporte sur toutes ces figures et doit certainement être compris dans la signification du mot *sacramenta*. L'eau bénite doit également y rentrer. L'eau mystérieuse sortie du côté percé du Sauveur ne saurait en être exclue, pas plus que l'eau mêlée au vin pour la consécration.

Ad VII. Les Actes de saint Pancrace, édités par les Bollandistes, au 12 mai, ne nous disent pas que ce jeune saint ait suivi la profession militaire. Ils ne permettent même pas de le supposer. Mais ils le représentent comme l'*athlète du Christ* luttant contre Dioclétien et demeurant son vainqueur. C'est sans doute cette idée que l'art chrétien aura symbolisée en lui donnant l'appareil d'un guerrier.

« Tunc jussit eum Diocletianus Imperator duci in viam Aureliam, et ibi capitalem subire sententiam : quia turpe illi fuit ut a tali puero superaretur et dehonestaretur. Ductus itaque est beatissimus athleta Christi Pancrati in viam Aureliam, atque ut jussum fuerat, decollatus, martyrium constanter excepit. »

Q. — 1<sup>o</sup> Dans une chapelle de communauté, l'autel unique est tendu de noir pour une messe d'enterrement qui doit avoir lieu dans la matinée. Le corps y est déposé à l'avance. Est-ce que les « autres messes basses » qui s'y célèbrent auparavant, doivent être dites en noir, bien que ce soit fête double, et cela afin que la couleur de l'ornement ne soit pas en désaccord avec les tentures noires de l'autel ?

2<sup>o</sup> La chapelle d'un pensionnat devant être démolie, puis reconstruite, la supérieure décide d'elle-même que la salle d'études sera convertie en chapelle pour en tenir lieu toute l'année de la construction, et y fait transporter à cet effet un autel, etc., et c'est là que se font désormais tous les offices religieux.

3<sup>o</sup> Est-il permis, le « Jeudi-Saint, » d'établir le reposoir dans la partie de la maison que l'on veut ? Ainsi dans une chambre éloignée, un parloir, etc. ?

Dans ma communauté, la supérieure affecte à cet usage l'endroit de la maison qui lui semble plus commode et le convertit en oratoire. Qu'en pensez-vous ?

4<sup>o</sup> Quels avantages spéciaux pour une église d'être consacrée au lieu d'être simplement bénite ?

Ad I. Toutes les messes basses qui précèdent la messe d'enterrement doivent être du jour courant, puisque l'office est double. On ne doit aucunement faire concorder la couleur des ornements de la messe avec les tentures noires de l'autel.

A l'occasion des tentures noires dont vous parlez, nous vous rappellerons : 1<sup>o</sup> que l'on ne doit pas mettre de tenture noire sur le tabernacle, si le Saint-Sacrement y est renfermé ; 2<sup>o</sup> que le parement de l'autel, appelé ordinairement devant d'autel, ne doit pas être noir non plus, mais violet.

Ad II. Que la supérieure ait désigné cette salle pour servir de chapelle provisoire, rien de mieux.

Mais elle devait soumettre l'affaire à l'Ordinaire, qui seul peut juger si la salle est dans les conditions voulues et donner la permission d'y faire provisoirement le service.

Ad III. Non, il n'est pas permis, le Jeudi saint, d'établir le reposoir dans la partie de la maison que l'on veut. La rubrique du Missel dit expressément qu'on doit le placer dans une chapelle de l'église ou sur un autel : « Hodie paretur locus aptus in aliqua capella ecclesiæ, vel altari... »

Le *Memoriale Rituum*, de Benoît XIII, suppose également que le reposoir est dans l'église, lorsqu'il dit que ce reposoir est dans un endroit distinct du grand autel, et qu'il y appelle cet endroit *sacellum* : « In sacello parato pro repositione Sanctissimi-Sacramenti, locus ipse ab altari majori distinctus... »

C'est d'ailleurs l'interprétation unanime des liturgistes, et en même temps la pratique générale. Il importe donc de suivre cette règle, à moins d'impossibilité absolue ou morale. La raison de commodité ne nous semble pas suffisante.

Ad IV. La consécration apporte des avantages spéciaux :

1<sup>o</sup> D'abord elle est une source de lumières pour notre intelligence ; car les rites de la consécration, l'exposition solennelle des saintes reliques, les fraplements réitérés de la porte de l'église avec la crosse de l'évêque, la porte qui, malgré cela, reste fermée, les processions et aspersions autour de l'église, les alphabets grec et latin formés sur la cendre, les douze croix et lumières sur les murs intérieurs du saint temple, les onctions, les encensements, en un mot toutes les cérémonies qui accompagnent et constituent la consécration d'une église, renferment des enseignements sublimes, que l'on ne trouve pas dans une simple bénédiction.

2<sup>o</sup> En outre, elles sont une source de grâces spéciales. Certes, si la consécration du temple de Salomon devait être si avantageuse pour tous ceux qui viendraient y prier, ainsi que l'atteste la nuée qui descendit alors dans le temple et le remplit de gloire, et ainsi que le Seigneur en fit la promesse à Salomon (3<sup>e</sup> Livre des Rois, chap. VIII et IX et 2<sup>e</sup> livre des Machabées, chap. III), à plus forte raison, la consécration du temple catholique assure-t-elle des grâces abondantes.

Du reste, c'est l'enseignement de l'Eglise. Écoutons saint Thomas d'Aquin. Ce prince de la théologie enseigne que les églises consacrées retirent de la consécration une vertu spirituelle, et excitent la dévotion dans le cœur des fidèles :

« Ad tertium, dicendum quod ecclesia, et altare, et alia hujusmodi inanimata consecrantur, non quia sint gratiæ susceptiva, sed quia ex consecratione adipiscuntur quamdam spiritualem virtutem, per quam apta redduntur divino cultui, ut scilicet homines devotionem quamdam exinde percipiant, et sint paratiores ad divina, nisi hoc propter irreverentiam impediatur. Unde et II Machabæorum capite tertio dicitur : Vere Dei



virtus quædam est in loco : nam ipse qui habet in coelis habitationem, visitator et adjutor est loci illius... » (Pars tertia, quæstio 83, art. III).

Un siècle auparavant, saint Bernard exprimait la même idée avec plus de détails dans un de ses sermons sur la dédicace des églises. Il affirme que le Saint-Esprit opère dans les âmes ce que représentent les cérémonies :

« Ce que vous avez vu faire sur les murailles, dit-il, les aspersions, les inscriptions, les onctions, l'illumination et la bénédiction, tout cela doit s'accomplir spirituellement en vous. Les pontifes ont fait les cérémonies extérieures, sur les murailles de ce temple matériel ; mais Jésus-Christ, le pontife des biens futurs, opère lui-même en nous ce que figurent ces cérémonies. »

Le même docteur fait également une observation importante ; c'est que les grâces attachées à la consécration des églises ne se bornent pas au temps où a lieu la consécration, mais embrassent encore l'avenir. Voici ses paroles : « Si cette église a été consacrée par la main des pontifes, c'est évidemment pour nous que cela s'est accompli ; mais ce n'est pas seulement pour nous qui sommes présents, c'est encore pour tous ceux qui, jusqu'à la fin des temps, viendront s'y ranger sous les étendards du Seigneur. »

Voilà quelques-uns des avantages que procure la consécration des églises. Il est donc à désirer que l'on ne se contente pas d'une simple bénédiction.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. Dans un conseil de fabrique, trois membres sortants et anti-religieux doivent être réélus ou remplacés à la Quasimodo 1886. Dans le scrutin de vote, le curé et un membre catholique se trouveront en présence de deux membres tout-à-fait hostiles. Naturellement, il y aura ballottage, et, au second tour de scrutin, si les voix se portent sur les mêmes, les plus âgés l'emporteront.

1° Peut-on, au second tour de scrutin, sans les nommer au préalable, voter pour des candidats autres que ceux qui furent proposés au premier tour ?

2° Si, à ce second tour, il y avait encore ballottage, comme il y a lieu de le craindre, faudrait-il passer à un troisième tour ? Ou bien, le second tour serait-il définitif, en tenant compte de l'âge, quoique ces nouveaux candidats soient présentés pour la première fois ?

3° Dans une séance extraordinaire, tenue dimanche dernier, 20 septembre, le même conseil anti-religieux a décidé, malgré le curé, la révocation de la chaisière, bonne catholique, et son remplacement par une personne inconnue du curé mais agréable à ce conseil athée. Est-il dans son droit ? Quelle conduite doit tenir le curé ? La chaisière recueille, chaque dimanche, le prix des chaises mais ne les distribue pas. Doit-elle être regardée comme régisseuse des chaises ? Et dans ce cas, que peut le conseil ? que peut le curé ?

4° Le même conseil, pour acquérir de la popularité et favoriser son école laïque, a décidé la gratuité des chaises pour les enfants. En a-t-il le droit ? Je croyais que l'on devait des bancs gratuits aux enfants de l'école, mais non pas des chaises.

R. — Il faut vraiment vivre à cette époque d'aliénation mentale pour voir des choses comme

celles qui nous sont signalées ici par notre correspondant.

D'après la simple notion que l'on doit avoir des conseils de fabrique, peut-on imaginer des fabriciens hostiles à la religion et à ses ministres ? Les fabriciens sont les premiers paroissiens des églises ; ils partagent avec le curé la tâche honorable de pourvoir aux besoins du culte et de gérer les revenus affectés à cet auguste service ; ils sont les soutiens de son ministère dans les difficultés et les contradictions qu'il éprouve. Ils doivent toujours lui prêter l'appui de leur concours, quand de basses passions lui suscitent des tracasseries et des vexations. Dans les troubles et les divisions des paroisses, leur devoir est de calmer l'effervescence, de dissiper les aveugles préventions et de réconcilier au pasteur les cœurs aliénés (*Instruction de Mgr l'évêque de Langres sur les fabriques*).

Qu'on rapproche ce portrait du type municipal dont il est question dans l'exposé du cas présent, et l'on verra sans peine l'absurdité et l'odieux de l'attitude qu'il a prise en face de son curé.

Il ne faut pas dire que ceci est une appréciation plus ou moins intéressée ; la doctrine si sagement exprimée par l'évêque de Langres contient réellement l'esprit du Décret qui a organisé les fabriques. En exigeant que les fabriciens fussent catholiques, le législateur n'entendait pas seulement des catholiques de baptême et d'éducation, mais des catholiques, sinon pratiquants, du moins des catholiques de principe, respectueux du matériel et du personnel du culte auquel ils ont l'honneur d'appartenir. De là, une conclusion qui saute aux yeux et qui s'impose pour peu qu'on ait de sens moral et de sens commun, à savoir : ou bien l'on ne doit pas accepter de faire partie d'un conseil de fabrique, ou, si l'on accepte, il faut se régler, non sur les mœurs et coutumes qui régissent les autres assemblées, mais sur le caractère spécial, plus religieux que civil, de l'administration fabricienne. Ce serait peut-être beaucoup demander à certains maires bombardés tels par les caprices ou les passions de la politique, peut-être même en raison de leur impiété ; mais que de vrais catholiques, — cela se voit trop souvent, — marchent sur de telles brisées, et se croient obligés de lutter sans cesse, à propos de tout et à propos de rien, contre leur curé, chef naturel de son église, il y a là quelque chose de singulièrement anormal et de coupable au premier chef. Assurément le curé n'est pas infailliable, et c'est une mission d'honneur pour les fabriciens de l'éclairer, de l'édifier même par de respectueuses remontrances, et même par une résistance légale au besoin ! Mais de là à lui faire une opposition systématique, à le déconsidérer au dehors, il y a loin ; et beaucoup de chrétiens mal avisés, sinon malintentionnés, ne reculent pas devant cette énormité. En pareille occurrence, leur devoir est tout tracé par la nature des choses : ils doivent rentrer immédiate-

ment dans les saines traditions, ou se démettre de leur charge; il n'y a pas de milieu.

Voici, au contraire, un magistrat municipal appelé par la loi à faire partie du conseil de fabrique. La même loi l'autorisant à se faire remplacer par son adjoint, ou, à défaut de ce dernier, par un membre du conseil municipal, les simples convenances devaient lui faire un devoir de s'éloigner d'une assemblée dont il combat l'ordre et le but. Nullement, il s'y impose, et avec sa personne, il veut y introduire les passions qui l'agitent et son esprit de flagrante hostilité. Il n'est digne que de mépris.

Venant maintenant aux diverses questions qui nous sont posées, nous répondrons :

Ad I. Assurément, pas plus au second tour qu'au premier, on n'est obligé de nommer préalablement les candidats; chacun écrit sur son bulletin de vote le nom qu'il veut, même celui d'une personne qu'on n'aurait pas consultée. Que d'individus ont été nommés, qui conseillers municipaux, qui délégués sénatoriaux, ou cantonaux, sans avoir posé de candidature, et même sans savoir qu'ils étaient portés. Peu importe qu'on ait été ou qu'on n'ait pas été candidat au premier tour de scrutin. De même qu'on a le droit de retirer sa candidature, de même les électeurs ont le droit de substituer un nom à un autre nom.

Ad II. Si, au second tour, il y avait également partage de voix, on peut recourir à un troisième tour, si aucun des votants ne s'y oppose, mais rien n'y oblige. D'après un avis du conseil d'Etat du 9 juillet 1839, les plus âgés sont élus. Par conséquent, le procédé imaginé par notre correspondant est parfaitement légal, en même temps qu'il met fin à une situation ridicule non moins qu'odieuse.

Ad III. La personne chargée de percevoir le prix des chaises, au nom de la fabrique, n'est pas considérée comme régisseuse. Ce dernier titre appartient à la fabrique qui régit par l'intermédiaire de cette personne. Dans cette circonstance, la chaisière est une employée de la fabrique.

Quand nous disons *fabrique*, nous nous exprimons mal; c'est le bureau des marguilliers qui exploite par lui-même les chaises. C'est donc lui qui a la nomination de son employée; mais celle-ci doit être agréée par le curé. Il en est de même quand les chaises sont mises en ferme; les employés du fermier, et le fermier lui-même, doivent être agréés par le curé, en vertu de son droit de police dans l'intérieur du temple. Le curé ne pourrait pas empêcher le marguillier de faire lui-même la perception des chaises; mais du moment que celui-ci en charge une autre personne prise en dehors du bureau, l'agrément du curé est nécessaire. Il en est de cela comme des quêtes du bureau de bienfaisance. Les membres de ce bureau peuvent quêter eux-mêmes sans que le curé puisse les en empêcher; son

droit de police est suspendu sur ce point. Mais, dès qu'une personne étrangère au bureau est chargée en son nom de quêter, le droit de police du curé reprend force, et son agrément est exigé.

Ad IV. Aucun des paroissiens n'est légalement dispensé de payer à l'église le prix de sa chaise. Mais, dit M. de Champeaux (*Code des fabriques*, tom. II, p. 212), des exemptions peuvent être accordées par la fabrique. Sur ce point, la mesure adoptée par le conseil est parfaitement légale. On peut la critiquer au point de vue du sentiment qui l'a inspirée, au point de vue de l'économie et des intérêts lésés de l'établissement religieux; mais elle ne peut être annulée que par une délibération ultérieure. Il est, croyons-nous, d'un usage quasi-universel de ne point faire payer les places aux enfants des écoles publiques; mais il est également de tradition qu'on donne des bancs, au lieu de chaises, d'abord parce que les bancs occupent beaucoup moins d'espace, et ensuite parce que les chaises sont d'un plus gros revenu pour les fabriques.

Q. — Vous avez parfaitement établi que tout jardin presbytéral est exempt de l'impôt foncier; mais vous avez ajouté que cette exemption « ne s'applique pas aux terres séparées du presbytère, produisant un revenu, bien que ces terres fassent partie du presbytère. »

Si le jardin régulièrement affecté au logement du curé est séparé du presbytère, bien que destiné comme ce dernier à l'usage du curé, doit-il être regardé non seulement comme un jardin presbytéral, mais encore comme une dépendance du presbytère? Dans ce cas, doit-il être exempt de l'impôt foncier? Je suis porté à le croire, et vos différents articles à ce sujet me confirment dans mon opinion.

Mais telle n'est pas l'opinion de mon radical de maire et de son frère, M. le juge de paix de notre canton.

Le susdit maire s'est mis dans la tête de me déposséder du jardin, affecté en même temps que le presbytère au logement du curé, par arrêté préfectoral, approuvé et confirmé par décision du ministre des finances en l'an XIII. La commune a toujours payé l'impôt du jardin qui figure au cadastre comme terrain communal.

Je montrai à M. le maire le titre qui avait fait remise de ce jardin à la fabrique pour le faire servir au logement du curé. Malgré cette preuve irrécusable que le jardin était la propriété, « non de la commune, mais de la fabrique, » notre pacha mit mon jardin en adjudication. Je le dénonçai immédiatement au préfet qui, sans retard, cassa l'adjudication et obligea le maire à laisser son curé jouir paisiblement de son jardin.

Battu sur ce point, notre éminent magistrat m'attaque sur un autre. Il cite devant son « frère, » le juge de paix du canton, le trésorier de la fabrique pour lui faire rembourser le montant des impôts du jardin payés par la commune pendant 74 ans.

Ce charmant et dévoué « frère » nous condamne à rembourser toute cette kyrielle d'annuités d'impôts accumulés malgré toutes les raisons opposées.

Nous ne voulons point en passer par là. Nous voulons en appeler. Que pensez-vous de notre droit?

Le jardin est-il dans notre cas, oui ou non, exempt de l'impôt?

L'archevêché consulté semble croire que non et il s'appuie sur un auteur. Il nous fait écrire ce qui suit : « Nous trouvons dans le *Code des fabriques* de Champeaux (t. I<sup>er</sup>, p. 329) l'indication suivante qui ne nous est pas tout-à-fait favorable : les jardins soit potagers, soit d'agrément, et les autres terrains qui entourent les presbytères, et « qui



y sont attenants » à titre définitif y jouissent également de l'exemption de l'impôt foncier (*Lois des 3 et 4 frimaire an VII. Décision ministérielle du 22 mars 1808. Arrêt du conseil d'Etat du 23 avril 1836*).

Faut-il, pour qu'un jardin, attaché à un presbytère à titre définitif, soit exempt de l'impôt foncier, qu'il soit « matériellement » attenant au presbytère? Perd-il ce privilège s'il est situé en dehors du village, ou séparé de l'habitation?

Il me semble que, dès l'instant qu'il a été légalement attaché au presbytère pour le logement du curé, il ne fait qu'un avec le presbytère et doit être considéré comme une de ses dépendances.

N'êtes-vous pas de cet avis? Si oui, pourriez-vous appuyer votre opinion sur des lois, arrêts de cour, etc.?

Dans le cas où le jardin serait sujet à l'impôt, qui, du curé ou de la fabrique, doit cet impôt, le jardin « étant la propriété de la fabrique? »

Enfin si le curé doit l'impôt et si la commune a le droit de répéter toutes les annuités qu'elle a payées, aux lieu et place des curés, ne doit-elle pas se faire rembourser par mes prédécesseurs et non par moi qui ne jouis du presbytère que depuis un an. Tâchez, si possible, de nous éclairer avec précision sur ces points. Les avocats sont très-peu versés dans ces matières.

R. — Nous nous permettrons d'abord une simple observation sur une erreur que notre correspondant paraît commettre touchant la propriété de son jardin. Les titres qu'il produit ne prouvent pas que la commune a donné à la fabrique le presbytère et le jardin pour l'usage du curé, mais seulement qu'elle les a affectés à titre définitif à cet usage. Il y a là une nuance importante et qu'il est nécessaire de relever en raison des conséquences qu'il faudra en déduire sous un certain rapport. Interpellé sur ce point, nous ne doutons pas un seul instant que le conseil d'Etat ne soit de notre avis; car telle est bien sa doctrine : doctrine fausse si l'on veut, — et c'est notre sentiment, — mais qu'il a mise cent fois en pratique et qu'il soutient toujours aussi bien relativement aux églises qu'aux presbytères.

Arrivons maintenant au vif de la question, à savoir si pour jouir de l'exemption de l'impôt foncier, un jardin de presbytère doit être matériellement attenant dans le sens vulgaire de ce mot, c'est-à-dire contigu à l'habitation presbytérale.

Franchement, nous ne le croyons pas; ce serait, nous semble-t-il, retirer à toute la loi son caractère libéral vis-à-vis des établissements d'utilité générale. Les choses poussées trop loin tombent dans l'absurde; en urgeant ce mode d'interprétation qui est celle du maire, et dans un autre sentiment, celle de l'archevêché de..., il s'ensuivrait qu'un jardin presbytéral qui serait séparé par un simple sentier de servitude, ne pourrait pas être regardé comme attenant, et qu'après avoir été attenant, il pourrait cesser de l'être par le passage d'un chemin de fer ou d'une rue ou d'une route quelconque. Le bon sens repousse cette interprétation.

Notre avis est que par les mots « terrains attenants aux presbytères à titre définitif », le législateur a prétendu dire *attachés, affectés* à titre définitif, parce qu'ils en deviennent une continuation et une dépendance. Conséquemment,

dès qu'une maison et un jardin, quelle que soit leur situation topographique respective, ont reçu à titre définitif la destination de presbytère, ils cessent d'être soumis à l'impôt foncier.

Cette interprétation est la seule qui ressorte du texte de loi qui lui sert de base, c'est-à-dire l'art. 105 de la loi du 3 frimaire an VIII.

Une instruction du ministre des finances relative aux immeubles exempts de la contribution foncière, en date du 23 septembre 1808, lèverait tout doute s'il y en avait. Après avoir cité le susdit article de la loi de frimaire, il continue ainsi : « Le but de cet article a été évidemment que tous les *immeubles* servant à l'utilité générale ne fussent point passibles de la contribution foncière. »

Après cela, il cite un décret impérial rendu le 14 août de la même année, disant en d'autres termes des choses identiques. Et, appuyé sur ces deux documents, il finit son instruction ministérielle en énumérant les immeubles exemptés, les palais, jardins et parcs *en dépendant*, les temples consacrés au culte public, les cimetières, les maisons communes, les *presbytères... et leurs dépendances*. Qu'on remarque ce dernier mot, qui se retrouve dans presque tous les documents déjà cités et d'autres qu'on pourrait citer encore tel que le *Recueil méthodique des lois, art. 403, décision ministérielle du 22 mars 1808, arrêt du conseil d'Etat du 1<sup>er</sup> juillet 1840*.

Il nous semble pouvoir conclure que le sentiment de notre correspondant est le seul vrai, le seul logique, le seul appuyé sur la loi.

Une deuxième conclusion est que la commune en question a payé indûment l'impôt foncier du jardin pendant 74 ans, et que, si elle peut réclamer une restitution, c'est à l'Etat qu'elle doit s'adresser; que, si l'Etat daigne l'écouter, il ne lui restituera que l'impôt des cinq dernières années, tout le reste étant périmé par la prescription.

Ce que la commune a de mieux à faire, c'est de ne plus payer, en s'appuyant sur notre argumentation, c'est-à-dire en prouvant que le jardin a été affecté au presbytère, qui est un service public, et que pour ce motif l'impôt n'est dû par personne.

Quant au pauvre maire, il a beau emprunter les foudres juridiques de son cher frère, il ne réussira pas dans ses projets, du moins par les moyens adoptés jusqu'à présent.

## COURRIER DE L'UTILE

### DU CHOIX ET DE LA CONSERVATION DU GIBIER A PLUMES

Q. — J'ai la bonne et rare fortune de recevoir, en cette saison, quelques petits cadeaux de mes paroissiens, grands chasseurs en Israël : c'est une économie au budget, très mince, de ma ménagère, qui me demande le moyen de con-

server son gibier — gibier à plumes surtout — quand il y a surabondance ?

Elle serait curieuse aussi de savoir comment distinguer *perdrix* et *perdreaux*, les derniers ayant la réputation d'être meilleurs que les premiers.

J'ai dû lui déclarer mon incompétence et c'est elle qui m'a conseillé de vous consulter, parce qu'elle est toute fière d'avoir réussi dans quelques-unes des recettes qu'elle a lues dans votre *Courrier de l'utile*.

Dans les choses bonnes ou même indifférentes il est sage de se soumettre au gouvernement et je vous écris par obéissance. Ayez pitié de moi.

R. — Voici ce que disent les Vatel que nous avons à notre tour consultés pour rendre service à votre ménagère, dans l'espoir — lâche — qu'elle ne nous jetterait pas la porte au nez si nous passons jamais dans vos parages.

Le gibier à plume destiné à être conservé pendant quelques jours doit toujours être placé dans un endroit sec et aéré, et surtout sans être bouché, car la plume contient une huile essentielle et volatile qui, en se développant, communique aux chairs l'arôme qui caractérise le gibier faisandé à point.

Voilà ce que disent les Vatel; mais si vous n'êtes pas un *civilisé* qui n'oserait pas s'inscrire contre les *conventions*, dites à votre ménagère de vous servir votre gibier deux ou trois jours seulement après sa mort (du gibier, pas de la ménagère). La viande alors, d'une part n'est plus assez fraîche pour être coriace; d'autre part n'a point encore pris cette odeur qui, à notre humble avis, n'est qu'une corruption du bon goût.

Quoi qu'en disent les soi-disant amateurs, le gibier faisandé est contraire à la santé et il faut absolument s'en abstenir. On comprend aisément que la viande arrivée à cet état ne renferme aucune propriété hygiénique. Lorsque la chair est prête à engendrer des vers, c'est qu'elle est décomposée et, dans ces conditions, elle est malsaine. Les tenants du gibier faisandé n'agissent que par fanfaronnade, car il est inadmissible que l'on trouve bonne une viande corrompue, ayant perdu tous les éléments vivifiants qui en doivent faire la qualité. Croyez donc bien que le meilleur gibier est celui que l'on mange dans de bonnes conditions, c'est-à-dire le gibier à viande bien rassise, mais non décomposée.

On appelle *perdrix*, les vieux sujets, mâles ou femelles; et *perdreaux*, les jeunes des deux genres. Il est facile de reconnaître ceux-ci au mailage des plumes, et aussi à l'examen des plumes de l'aile, dont le bout est pointu chez les jeunes et rond chez les vieux. Quand cette marque fait défaut, pour vérifier l'âge on peut s'en rapporter à l'examen des pattes, qui ont une teinte jaunâtre chez le perdreau, tandis que celles des vieilles perdrix sont couleur gris cendré.

Nous avons en France deux espèces de perdreaux : le gris que l'on trouve partout; et le rouge, ou bartavelle, qui est beaucoup plus fin et beaucoup plus rare.

#### LE GIBIER ET NOTRE ESTOMAC

Puisque nous en sommes au gibier, voici à son sujet quelques avis généraux dont on tiendra compte avec profit.

Le gibier dont la chair est brune, grasse, comme la caille, la bécasse, le canard sauvage et presque tous les oiseaux aquatiques, constitue une alimentation excitante, lourde et de digestion difficile. Au contraire, le faisan, la perdrix, le ramier, la grive, etc., se digèrent mieux, parce que leur chair est plus légère et moins compacte.

La chair du gibier à poil est moins délicate que celle du gibier à plume : aussi les personnes susceptibles de digestions laborieuses doivent-elles en faire un usage très modéré.

Le gibier doit être servi avec d'autant plus de mesure que, pendant la belle saison, notre corps a pris une nourriture digestive, légère et rafraîchissante, composée principalement de légumes et de fruits. Si, à ce régime, nous faisons succéder brusquement une alimentation de viandes lourdes et échauffantes, il se produit une réaction fâcheuse qui peut occasionner des indispositions et des maladies. Il est nécessaire que nos organes se fassent au changement de nourriture qui accompagne chaque saison.

#### CONSEIL A DONNER AUX CHASSEURS ATTEINTS DE LA GOUTTE

Pour remercier les chasseurs qui vous font des cadeaux et encourager leur générosité, donnez leur un bon conseil au sujet d'une maladie qui, un peu plus tôt un peu plus tard, les atteint presque tous : la goutte.

« Pour vous garantir de la goutte, » a dit Abernethy, « vivez avec un shilling par jour et gagnez-le. »

Ce qui veut dire, en d'autres termes, que l'on doit être très-sobre et très-actif.

Très-actifs, tous les chasseurs se vantent de l'être, et avec raison. Mais il faut qu'ils le soient, ce qu'ils oublient, depuis leur sortie jusqu'à leur rentrée : car, s'échauffer à la marche puis se refroidir à l'affût ou au repos, c'est s'exposer aux transitions brusques qui engendrent fatalement les rhumatismes, cousins germains sinon frères de la goutte. Au moins qu'ils portent toujours, de haut en bas, et immédiatement sur la peau, des vêtements de flanelle.

Quant à la sobriété, ce n'est généralement pas la vertu des chasseurs, surtout quand ils rentrent le carnier plein et l'estomac vide. Conseillez leur donc de vous offrir leur gibier au lieu de le manger en l'arrosant, comme c'est l'habitude du grand nombre, d'un vin trop copieux et trop généreux.

Vous m'objecterez peut-être que les chasseurs ne sont pas seuls sujets à la goutte, et qu'en vous



offrant leur gibier ils vous exposeront à votre tour à l'ennuyeuse maladie ?

Je vous réponds que vous avez toujours un moyen de vous en tirer : commandez à votre ménagère de porter large part des petits plats qu'elle aura ainsi fricottés aux malades qui les pourront supporter et aux pauvres qui ne s'en plaindront pas.

Prendre beaucoup d'exercice, boire très peu de vin ou pas du tout, s'astreindre à une nourriture peu succulente et ne manger que le moins de viande possible, voilà le vrai moyen de se garantir ou de se guérir de la goutte.

..

#### EMPOISONNEMENT PAR LES SARDINES

Du gibier passons au poisson, — il n'y a qu'un pas, — et puisque votre gouvernante est une brave fille, très économe, afin qu'elle ne vous empoisonne pas par économie faites-lui lire l'entre-filet suivant, que nous trouvons dans un journal de Seine-et-Oise :

« Les époux Marchand, honnêtes ouvriers de Morsang-sur-Orge (Seine-et-Oise), se sont empoisonnés en mangeant des sardines à l'huile. La boîte, qui renfermait ces poissons était ouverte depuis un certain temps et le contact de l'air avait mis les sardines dans un véritable état de décomposition. Cependant, pour ne pas les perdre, M<sup>me</sup> Marchand crut devoir les offrir à la famille au déjeuner ; les quatre enfants, qui leur trouvaient un mauvais goût, les refusèrent ; les poissons gâtés furent donc tous mangés par le père et la mère, qui ne tardèrent pas à se trouver indisposés, mais qui n'appelèrent pas tout de suite un médecin : ils succombèrent deux jours plus tard en pleine connaissance. »

Il ne faut déboucher les boîtes qu'au moment du service, et si elles ne sont pas épuisées dans un seul repas, qu'on veille bien à ce qu'il y reste, ou à y ajouter, assez d'huile (huile d'olive) pour que les sardines en soient bien et entièrement recouvertes : c'est le seul moyen de les garder pendant un certain temps encore (10 à 15 jours) sans qu'elles se corrompent et deviennent aussi désagréables à la bouche, que dangereuses à la santé.

..

#### GELÉE DE COINGS

Terminons ce *Courrier* par une recette de saison.

On récolte les coings aux premières gelées et nous y voici.

Ce fruit, qui ne se mange pas à la main, sert à faire un sirop et une confiture très agréables, et, dans certaines indispositions, — n'insistons pas ! — fort utiles.

Voici, pour faire la confiture ou gelée de coings, une formule très facile et très pratique :

« Après avoir bien essuyé les coings et en avoir retiré le cœur, on les coupe en quartiers et

on les met dans la bassine avec de l'eau, de manière qu'ils en soient couverts. On fait cuire jusqu'à ce que les quartiers cèdent aux doigts ; on les retire alors, on les presse dans un linge et l'on pèse le jus, — auquel on ajoute son poids de sucre.

« On remet dans la bassine le jus ainsi additionné, — avec les pépins renfermés dans un nouet de mousseline. On fait bouillir bien fort pendant dix minutes ou un quart d'heure, — pas plus, — en enlevant l'écume à mesure.

« La gelée, cuite rapidement, perd très peu par l'évaporation, — et le mucilage des pépins contribue encore à la rendre plus abondante, de meilleur goût et de « prise » plus facile. »

#### IMPRIMATUR.

Lingonis, die 11 novembris 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis.*

#### CONSEILS DU DOCTEUR

*Bronchites, irritation de poitrine,  
rhume, grippe.*

On a appliqué ces différents noms à diverses formes de l'irritation ou de l'inflammation des conduits qui portent l'air dans les poumons.

L'un des phénomènes les plus fatigants de ces affections est sans contredit la toux qui devient quelquefois tellement insupportable qu'elle constitue à elle seule une véritable maladie.

L'utilité qu'il peut y avoir pour nos lecteurs d'être fixés sur le mérite réel des pectoraux annoncés chaque jour, nous engage à porter à leur connaissance que, par suite d'expériences faites dans les hôpitaux de Paris et en ville, il a été constaté par M. le docteur Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine de Paris, que la pâte de Regnauld a une supériorité marquée sur les autres pectoraux et qu'elle ne contient pas d'opium. Aussi, peut-on se servir de ce délicieux bonbon même immédiatement après le repas et le donner aux enfants en bas âge.

Ces avantages expliquent la vogue de la pâte Regnauld employée depuis 1820 pour la guérison des rhumes, catarrhes, irritation de poitrine, ainsi que la préférence que lui accordent MM. les médecins.

La pâte de Regnauld, préparée, 19, rue Jacob, Paris, se vend 1 fr. 50 la boîte dans toutes les pharmacies.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

site dont ils auraient besoin, parce que la quantité de demandes du dernier mois de l'année occasionne forcément des retards préjudiciables à us.

Voici la nomenclature des cartes les plus usitées :

1<sup>re</sup> SÉRIE

## Gravées sur pierre

ÉTÉTÉ DE LA GRAVURE SUR  
CUIVRE

Format B 100 sur 60 millim.

Carton mat stucqué. . . . .

Carton bristol crème velouté . . . . .

Format C 108 sur 70 millim.

Carton bristol crème velouté . . . . .

2<sup>e</sup> SÉRIE

CARTES DE VISITE

ites à la MINUTE

(TYPOGRAPHIE)

Format B 100 sur 60 millim.

Carton bristol crème velouté . . . . .

Format C 108 sur 70 millim.

Carton bristol crème velouté . . . . .

LE CENT	LES 200 du même nom	Au-dessus de 200 chaque 100 en plus
3 50	6 »	2 50
4 »	7 »	3 »
4 50	8 »	2 50
2 50	4 »	1 75
3 »	5 »	2 »

On est prié d'écrire très lisiblement les noms, de bien distinguer les U des N, en un mot de transmettre des minutes assez exactes pour ne donner lieu à aucune erreur dans les ateliers.

## MISE EN DEUIL.

Bordure n° 1. Largeur 2 mill., 0 fr. 50 le cent. — Bordure n° 3. Largeur 5 mill., 0 fr. 75 le cent. — Bordure n° 4. Largeur 7 mill., 1 fr. le cent. — Bordure n° 5. Largeur 9 mill., 1 fr. 25 le cent. — Bordure n° 6. Largeur 12 mill., 1 fr. 50 le cent.

## Observations.

Les cartes gravées en lettres de fantaisie noires, gothique, ronde, carrée, en un mot toute autre écriture que l'anglaise, se paient (sur le premier cent seulement), en plus par ligne, 1 fr.

Les couronnes nobiliaires, croix et emblèmes, 2 fr. 50.

Les armoiries sans support, 4 fr. 50. — Avec support, 6 fr.



## ALMANACHS POUR 1886

## ALMANACH HISTORIQUE &amp; PATRIOTIQUE

Une brochure in-18 de 144 pages avec nombreuses gravures.

Prix : 30 centimes.

## Almanach des Campagnes

Une brochure in-18 de 72 pages, avec gravures.

Prix : 15 centimes.

## Almanach du Paysan

Une brochure in-18 de 36 pages, avec gravures.

Prix : 10 centimes.

## LE JOURNAL-ALMANACH

Une brochure de 80 pages, ornée de nombreuses gravures. — Prix : 25 centimes.

## L'ALMANACH - JOURNAL

PARAISANT TOUS LES MOIS

Jolie petite brochure in-16 de 32 pages, ornée de nombreuses gravures.

2 francs par an. — 10 centimes le numéro.

## LE GRAND ALMANACH DE LA FAMILLE

Volume grand in-8° de 100 pages, beau papier, caractères elzéviens.

Prix : 50 centimes.

## REMISES SPÉCIALES

ALMANACH DU PAYSAN, la douzaine, par poste . . . . . 1 »  
ALMANACH DES CAMPAGNES, la douzaine, par poste . . . . . 1 50  
ALMANACH HISTORIQUE ET PATRIOTIQUE, la douzaine, par poste . . . . . 3 »

Adresser les demandes à M. Victor PALMÉ, 76, rue des Saints-Pères, Paris.



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX** en toutes matières  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

SOUVENIRS MORTUAIRES, 403 vignettes finement gravées  
sur acier, avec l'impression au verso, LE CENT 21 f. 80 franco. —  
CHROMOLITHOGRAPHIE ARTISTIQUE, huit sujets nouveaux, LE CENT  
30 f. 50 franco. Maison **BOUASSE-LEBEL**, 29, rue St-Sulpice, Paris.

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. **Félix**  
**GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

**VITRAUX PEINTS**  
FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. V<sup>o</sup> **POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

Maison **RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** **H. GARNIER**, Boulevard d'Enter, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## VIN DE MESSE.

Les prêtres désireux d'avoir un vin de messe absolument pur, na-  
turel et à un prix très modéré, peuvent s'adresser en toute confiance  
à Monsieur **Henri BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est  
connue. — A chaque nouveau client, M. Henri BIJON adresse toujours gratis et franco une  
bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et  
les avantages du prix.



LE

# GOUDRON GUYOT



Sert à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la **Poltrine**, de la  
Gorge et de la **Ves-  
sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

8 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



Refuser  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
**Jacob, Paris.** — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jendis

DACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup>r PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 47 :

PRÉDICATION : Pour le 1<sup>er</sup> dimanche de l'Avent : le Baptême (sa nature). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. C. de la propagande : Instructions pour les jugements ecclésiastiques concernant les causes matrimoniales. — CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : Après avoir distribué la communion, le prêtre doit-il épuiser les gouttes du précieux rassemblées au fond du calice? — Quand il y a concurrence entre un office quelconque avec un office ayant une doxologie propre, faut-il toujours prendre cette doxologie? — A quel jour doit être replacé saint Jérôme s'il est perpétuellement empêché par le jour octave d'un patron? — A quel office patronal est tenu le vicaire qui dessert une chapelle publique? Doit-il la messe *pro populo*? — Quelles occasions dire à la messe de *innoculata* pour les morts? — Peut-on aux processions donner des oriflammes à des enfants protestants? Le curé peut-il percevoir comme indemnité le traitement du curé qui, à cause de son âge reçoit un supplément? Au point de vue de la validité du mariage dans les pays où le décret *Tametsi* n'est pas en vigueur pour les protestants, quel sens faut-il attribuer au mot protestant? Comprend-il les apostats? Est-ce à l'ordinaire à l'interpréter? — Doit-on toujours dire le *Dies iræ* aux messes chantées de *Requiem*? — Peut-on quitter le sanctuaire à la communion pour aller communier un malade à l'infirmerie? Peut-on communier à domicile, avec un malade, la personne qui la garde? Le peut-on pour n'avoir pas à rapporter le Saint-Sacrement à l'église? — Y a-t-il obligation d'allumer le cierge de l'élévation? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Un ecclésiastique a-t-il droit à une part du casuel, peut-il réclamer à la fabrique qui les garde sa part des cierges de première communion? — Pour assurer des dispositions pieuses, peut-on instituer un légataire universel qu'on charge d'exécuter ses intentions? Qui peut-on instituer légataire? Quel est le meilleur moyen à employer? — D'après le droit civil, le curé peut-il refuser à un prêtre de célébrer la messe dans son église? Quelles conditions faudrait-il qu'une pension faite par l'Evêque eut des effets civils? — A qui appartient un trésor trouvé sur la voûte d'une église non concordataire? — COURRIER DE L'UTILE : Les petites misères de la maison : les engelures; rhumes de cerveau.

## REVUE LITTÉRAIRE

Nous avons parlé, dès son apparition, de la publication du premier volume de l'*Histoire de l'Emery et de l'Eglise de France pendant la Révolution*, par M. l'abbé Elie Méric, professeur de théologie morale à la Sorbonne, et nous avons dit tout le bien que nous semblait comporter le mérite de cette œuvre magistrale.

Le second volume vient de paraître, et le premier témoignage que nous ayons à en rendre est qu'il est sous tous les rapports digne de son aîné. Mais au lieu de développer nous-même ce jugement sommaire, nous allons passer la parole à des juges autorisés.

..

« M. l'abbé Méric vient de publier le second volume de l'intéressante étude consacrée à l'Emery sur le rôle important de l'éminent évêque pendant la Révolution et l'Empire.

« Ce second volume a pour titre : *Histoire de l'Emery et de l'Eglise de France pendant l'Empire*.

« Il n'est pas moins attachant que le premier, quoique moins dramatique, et la grande figure de M. Emery ne s'y montre pas avec moins d'éclat. Les événements auxquels il fut mêlé, la concordat, la captivité du pape, et toutes les autres qui en résultèrent, conservent un attrait de curiosité d'autant plus vif que la persécution religieuse sévit de nouveau et menace d'aller plus loin encore.

« Le livre de l'abbé Méric apporte assurément

une lumière nouvelle sur ces événements, étant fait d'après des documents pour la plupart inédits jusque-là et restés ignorés dans les archives du séminaire de Saint-Sulpice. La manière dont il les a exposés ajoute à leur valeur.

« La mémoire de M. Emery avait besoin de cette interprétation éloquente pour n'être plus obscurcie d'aucun nuage et pour fixer définitivement l'opinion à son sujet. Nous ne pouvons que remercier l'auteur de nous l'avoir donnée. »

DE SAINT-CHÉRON (dans sa *Correspondance* quotidienne aux journaux conservateurs).

..

« C'est la première fois, croyons-nous, que notre éminent collègue de Sorbonne s'aventure sur le terrain périlleux de l'histoire. Jusqu'ici il se tenait volontiers dans les hautes et sérieuses régions de la théologie, entendue dans le sens traditionnel et conformément à la pensée du grand docteur qui l'a définie *fides querens intellectum*.

« M. Elie Méric a eu, dans ses précédents travaux de professeur et d'écrivain, un rare succès. Soit qu'il traitât de l'*Autre Vie*, de la *Chute originelle* et la *Responsabilité humaine*, du *Droit et du Devoir*, des *Erreurs socialistes du temps présent*, de la *Morale* et l'*Athéisme contemporain*, ou de la *Vie dans l'Esprit* et dans la *Matière*, chacune de ces entreprises était un triomphe, chacun de ses sujets un thème goûté par un public délicat de lecteurs et d'auditeurs. Le vaste amphithéâtre de la Sorbonne était toujours rempli, bien avant la leçon, et le libraire, mis en goût par les premiers volumes, dont l'un



a atteint sa huitième édition, sollicitait le conférencier de lui remettre au plus tôt un nouveau manuscrit. Bien plus, les traducteurs se mettaient à l'œuvre; les volumes de M. Méric courant le monde, traduits avec empressement dans les principales langues de l'Europe.

« Le penseur chrétien descend aujourd'hui dans une autre arène.

« L'histoire l'a tentée, parce que l'ayant rencontrée souvent sur sa route à propos des formes de l'erreur, il a voulu se rendre compte de plus près de cette vérité si profonde et trop peu méditée des penseurs en chambre, à savoir que les hommes valent toujours mieux que leurs doctrines quand elles sont mauvaises, et, hélas! aussi, moins que leurs doctrines quand elles sont bonnes.

« Un prêtre hors ligne, que notre grand évêque à Marseille Mgr de Mazenod ne nommait jamais sans donner un signe de respect; M. Emery est peut-être, dans les temps modernes, l'homme qui a le mieux compris et pratiqué cette vérité d'expérience. M. l'abbé Méric ne le dit pas, mais songera-t-il à nous désavouer, si nous avançons que là est le secret de son choix pour ses débuts d'historien.

« M. Emery restaurateur des séminaires en France, conseil des évêques, guide du clergé, casuiste et moraliste à l'abri de tout soupçon d'excès, docteur des puissances de ce monde, le seul qui ait osé tenir tête aux prétentions théologiques d'un nouveau César, M. Emery fut, avant tout, homme d'Eglise dans toutes les situations de son existence, si remplie et si mêlée aux plus graves événements du drame historique compris entre la fin de l'ancien régime et l'organisation dictatoriale du régime nouveau.

« Homme d'Eglise, mais trop livré aux combats de la rue et de la cour pour ne pas y adoucir les angles de l'inflexibilité théologique, M. Emery, sans jamais faillir sur aucun principe, même dans la question brûlante des serments, se montra en même temps qu'inexorable sur la doctrine, doux et miséricordieux pour l'humanité. La théologie ne cessa jamais d'être avant tout la théologie du bon sens.

« La vie de ce grand homme avait déjà été écrite par un de ses disciples. M. Méric et les héritiers de son héros ont pensé qu'il restait quelque chose à dire sur lui! Tous les documents ont passé par les mains du professeur de Sorbonne, fournis par les Sulpiciens avec une confiance absolue et bien justifiée. Les pièces authentiques, fournies par le siècle écoulé depuis leur venue au monde, ont gardé une telle senteur de vie qu'elles semblent traiter des événements du jour, car la lutte est restée ou plutôt revenue sur le même terrain. M. Méric n'a pas su résister à cet attrait, et il a bien fait.

« Les critiques chagrins, ces féroces de l'érudition pour qui l'idéal est de relater jusqu'à sa dernière virgule un document inédit, prétendent que M. Méric n'a pas la méthode scientifique du moderne biographe. Pour nous, charmé par cette lecture entraînante et vivante, nous ne songeons qu'à remercier l'auteur de nous avoir épargné l'odieux. »

Mgr A. RICARD (dans la *Gazette du Midi*, 3 novembre).

Nous pourrions donner ici les appréciations flatteuses du *Monde*, du *Français*, du *Correspondant*, de la *Gazette de France*, et de nombre d'autres organes les plus importants de la presse française; mais les témoignages ci-dessus nous semblent suffisants, et nous les couronnons par la belle lettre qui suit adressée à l'auteur par

l'un des membres les plus distingués de notre grand épiscopat français :

Albi, 26 octobre 1885.

« Monsieur le Chanoine,

« Dominé par l'intérêt saisissant de cette belle vie de M. Emery, j'ai pu en achever la lecture, et je dois vous dire combien j'en ai été édifié.

« S'il m'était possible de définir d'un seul mot un ouvrage aussi étendu, je l'appellerais : *Le Livre du prêtre dans les temps présents*. A l'heure où sa mission est contestée, son caractère sacré méconnu, son existence menacée, le prêtre a besoin de fixer son regard sur ceux qui ont vécu dans des circonstances plus difficiles encore, afin de trouver, dans les exemples et les enseignements du passé, une lumière et une force pour l'avenir.

« A ce point de vue est-il un guide plus sûr que M. Emery?

« Né longtemps avant la Révolution, il en a pressenti tous les orages. Au milieu de l'enthousiasme universel provoqué par la convocation des Etats généraux, il demeure défiant et inquiet. Au fort de la persécution, quand tous ceux qui l'entourent se cachent ou fuient, il reste à son poste comme un vaillant soldat et passe sans transition de Saint-Sulpice à la Conciergerie.

« Placé entre la terreur des victimes et la férocité des bourreaux, il établit, autour de lui, une sorte de paix, en inspirant aux uns le respect de son caractère et de sa vertu, aux autres les pensées de la foi et de la résignation chrétienne.

« Laissez celui-là, — dira un jour Robespierre, — il empêche les autres prisonniers de pleurer et de nous importuner par leurs cris »

« Et si je cherche la raison de cette sûreté de coup d'œil avant la tourmente, de cette fermeté dans l'épreuve, de cette influence presque divinée dans les prisons, changées durant quinze mois en vestibule de la mort, et en antichambre de l'échafaud, je n'en trouve qu'une : M. Emery était prêtre, prêtre surnaturel, homme d'oraison, d'étude intelligente et persévérante, de zèle prudent, un véritable apôtre des temps modernes, qui, jeté dans les fers comme un autre saint Paul, y renouvelle tous ses prodiges, écrit à ses frères des épîtres d'une piété et d'une sagesse admirables, convertit ses compagnons d'infortune et exerce sur ses bourreaux eux-mêmes, une irrésistible influence.

« Si je dis que la vie de M. Emery est le livre du prêtre, je ne veux pas donner à cette expression un sens exclusif. Utile au prêtre, votre livre sera pour tous intéressant et instructif. Vous avez placé M. Emery dans le cadre tourmenté où il a vécu. Ce cadre si vaste et si fouillé, vous l'avez étendu et fouillé encore, prouvant ainsi que l'histoire des révolutions humaines, comme celle des révolutions du globe, réserve à tous ses pionniers des découvertes et des surprises.

« Il y a dans votre livre des découvertes qui resteront, des chapitres qui consoleront de saintes congrégations et d'illustres familles, des pages qui révéleront à tous vos lecteurs qu'aux jours les plus mauvais du drame de 93, la miséricorde divine a toujours eu son heure et son instrument.

« L'abbé Rorbacher en terminant la vie de votre héros s'écrit plein d'admiration : « Puisse la Congrégation de Saint-Sulpice se montrer toujours digne de ce vénérable supérieur, nous en donner une pareille à celle de M. Olier et former beaucoup de prêtres qui lui ressemblent! »

(Voir la suite à l'avant-dernière page.)



## PRÉDICTION

POUR LE 1<sup>er</sup> DIMANCHE DE L'AVENT : LE  
BAPTÊME (SA NATURE)

Salvos nos fecit per lavacrum regenerationis et renovationis Spiritus Sancti quam effudit in nos abunde.

(Tit. III, 5.)

Après les notions générales des sacrements il nous faut entrer dans l'explication détaillée de chacun d'eux. Le premier dans l'ordre d'institution comme dans l'ordre de nécessité c'est le baptême; aussi bien c'est du baptême que nous allons nous entretenir. Il est impossible de lire avec quelque attention les épîtres de saint Paul sans en conclure aussitôt qu'une connaissance parfaite de ce sacrement est absolument indispensable aux fidèles, tant il rappelle souvent et en termes remplis de l'Esprit de Dieu la mémoire de ce mystère, énumérant ses divins effets, et nous y montrant à tous une image sensible de la mort, de la sépulture et de la résurrection de Jésus-Christ, qu'il nous exhorte à contempler et à imiter. D'autre part, l'Eglise veut que les pasteurs profitent de toutes les circonstances pour instruire leurs ouailles du baptême qui est la porte de la vie spirituelle, *vitæ spiritualis janua* (Concil. Flor.), étant bien persuadés qu'ils ne feront jamais assez sous ce rapport<sup>1</sup>. Donc pour nous conformer à l'esprit du grand apôtre qui est celui de l'Eglise, nous traiterons à fond cet important sujet, nous dirons successivement la nature du baptême, sa nécessité, les effets qu'il produit, les obligations qu'il impose et les cérémonies avec lesquelles il est administré. Le développement de la première pensée : qu'est-ce que le baptême? suffira à notre entretien d'aujourd'hui.

## I

Le nom de baptême signifie *ablution*. Tous les saints Pères, dit le Catéchisme romain, ont donné au sacrement de baptême d'autres dénominations qui lui conviennent parfaitement. Saint Augustin l'appelle le *sacrement de la foi*, parce que ceux qui le reçoivent font en même temps profession de toute la foi catholique. D'autres lui ont donné le nom d'*illumination*, parce que la foi que nous professons dans le baptême illumine nos cœurs. « Souvenez-vous de ce premier temps, dit saint Paul aux Hébreux, dans lequel vous avez été illuminés et où vous avez soutenu de grands combats dans les afflictions; » il s'agit du temps où ils avaient été baptisés. Saint Chrysostome l'appelle encore, tantôt *purification*, parce que le baptême nous purifie du vieux levain, afin que nous soyons une pâte nouvelle; tantôt *sépulture*,

tantôt *plantation*, tantôt *croix de Jésus-Christ*. Il avait trouvé dans l'Épître aux Romains la raison de toutes ces expressions. Enfin saint Denys dit que le baptême est le *principe des saints commandements*, parce qu'il est la porte par laquelle on entre dans la société chrétienne, et que c'est par ce sacrement qu'on commence à obéir aux préceptes divins.

Si nous le considérons maintenant dans sa nature, le baptême est le sacrement qui efface en nous le péché originel, qui nous sanctifie, qui imprime dans nos âmes le caractère d'enfants de Dieu et de l'Eglise, qui nous rend aptes à recevoir les autres sacrements et à participer aux biens de la société chrétienne, qui nous donne droit à des grâces spéciales pour vivre conformément à notre vocation surnaturelle, qui nous ouvre les portes du ciel; en un mot, selon les paroles de Notre-Seigneur et la formule du Catéchisme romain, c'est le *sacrement de la régénération dans l'eau par la parole*. Vous sortez d'Adam par la nature, et vous naissez enfants de colère; et par le baptême vous devenez en Jésus-Christ des enfants de miséricorde. Car Dieu a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu à tous les hommes qui croient en son nom, « qui sont nés, non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté des hommes, mais de Dieu. »

Ces admirables effets de purification, de sanctification, de régénération, d'initiation, dont nous parlerons plus tard avec détail et qui sont opérés par le baptême au moyen de l'eau et de la parole du ministre, ont été splendidement annoncés et figurés dans l'ancienne Loi. Saint Pierre, dans sa première épître, nous fait voir une image et une figure du baptême dans le déluge qui inonda la terre, parce que la malice des hommes était à son comble et que toutes leurs pensées étaient tournées vers le mal. Saint Paul, parlant aux Corinthiens, en dit autant du passage de la mer Rouge. La guérison de Naaman par les eaux du Jourdain dans lequel il se baigna, la vertu miraculeuse de la piscine probatique, et plusieurs autres choses de ce genre, étaient autant de symboles qui figuraient la vertu de l'eau du baptême. Quant aux prophéties qui l'avaient annoncé et exprimé d'une manière bien sensible, on les trouve dans ces eaux auxquelles le prophète Isaïe invite avec tant de zèle tous ceux qui ont soif (Is., LV, 1), et dans celles qu'Ezéchiel vit en esprit sortir du temple (Ez., XLVII, 1), et dans cette fontaine promise par Zacharie à la maison de David et aux habitants de Jérusalem pour purifier le pécheur et la femme impure (Zach., XIII).

Mais l'heure de la réalisation des figures et des prophéties est arrivée. Jean, fils de Zacharie et d'Elisabeth, baptise les foules dans le Jourdain pour les disposer par la pénitence à la rémission des péchés. Jésus se présente à Jean, le Messie à son précurseur, pour recevoir le baptême. Jean refuse. « Faites, réplique le Messie, car il nous faut

<sup>1</sup> Pastores nunquam se satis multam operam et studium in hujus sacramenti tractatione collocasse arbitrentur (Cat. concil. Trid., pars II, De bapt. sacrament. 1).



accomplir toute justice. » Et Jean baptise son Seigneur et son Maître. O prodige! les cieux s'ouvrent, le Saint-Esprit descend sous la forme d'une colombe, une voix perce la nue et fait entendre ces paroles : « Voici mon fils bien-aimé, celui en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le! » Alors fut institué le baptême, car c'est le moment où l'Homme-Dieu sanctifia l'eau par l'attouchement de son corps, et lui communiqua la vertu de produire la grâce; c'est le moment où la sainte Trinité au nom de laquelle le baptême se confère manifesta sa présence : c'est le moment où le ciel ouvrit ses portes, annonçant ainsi que le baptême les ouvrira aux âmes régénérées par les eaux sanctifiantes. Le baptême fut donc institué avant la Passion de Jésus-Christ, de laquelle du reste il tire toute son efficacité. Mais l'obligation de le recevoir ne fut promulguée qu'après la résurrection du Sauveur, quand investissant les apôtres de sa puissance il leur dit : « Allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

Telle est en abrégé l'explication de la première partie de la définition du baptême : c'est un sacrement institué par N.-S. pour la *régénération* de nos âmes. Passons à la seconde partie qui renferme les éléments constitutifs du sacrement : la matière et la forme, l'eau et la parole, « *sacramentum regenerationis per aquam in verbo.* »

## II

La matière du baptême, c'est toute espèce d'eau naturelle, l'eau de mer, de rivière, d'étang, de puits, de fontaine, tout ce qui porte simplement le nom d'eau. Car Jésus-Christ a dit : « Quiconque ne renait pas de l'eau et de l'Esprit ne peut entrer dans le royaume de Dieu; » saint Paul enseigne que « l'Eglise a été purifiée par l'eau, » et nous lisons dans saint Jean qu'il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre « l'esprit, l'eau et le sang. »

Quelle bonté, quelle sagesse, de la part de N.-S. d'avoir choisi l'eau pour matière du grand, du nécessaire sacrement de baptême! L'eau, on la trouve partout, elle est répandue à profusion dans la nature, elle tombe du ciel en rosée et en pluie, elle jaillit du sein de la terre en sources rafraîchissantes, elle sillonne la surface du globe en rivières et en fleuves, qui, semblables aux veines du corps humain, portent partout la fécondité et la vie, elle s'amasse dans ces vastes réservoirs qui s'appellent les mers où se forment les nuages, lesquels doivent retomber en rosées et en pluies. L'eau, mais par ses propriétés aussi merveilleuses que variées elle symbolise plus parfaitement que tout autre élément les splendides effets du baptême! L'eau rafraîchit les ardeurs du corps, le baptême apaise l'incendie allumé par les passions. L'eau, fluide et transparente, se laisse facilement pénétrer par la lumière du soleil, le baptême inonde les âmes des clartés

de la foi. L'eau coule impétueuse et irrésistible, le baptême renverse instantanément et invinciblement tous les obstacles qui s'opposeraient à la sanctification et à l'introduction immédiate dans les joies du paradis. L'eau étouffe et noie, symbole de la mort du vieil homme, qui doit précéder en nous la naissance de l'homme nouveau. L'eau lave et purifie de toutes les souillures, le baptême purifie les âmes du péché originel, de tous les péchés actuels, il paie toutes les dettes contractées envers la justice de Dieu, avec lui c'est la netteté, la justice, l'innocence parfaite, *unda purificans*. L'eau est merveilleusement féconde et vivifiante, *unda vivificans*; c'est en elle, comme le proclame l'Ecriture et comme la science le reconnaît, que les êtres ont puisé et puisent encore la naissance et la vie; là où elle pénètre, les germes s'éveillent, la terre se couvre de verdure et de fleurs, les fruits se forment et se développent; elle entretient la vie de l'insecte, de l'oiseau, de l'homme lui-même; là où elle fait complètement défaut, c'est la désolation et la mort : image de la grâce qui vivifie et orne les âmes de la brillante parure des vertus et la rend féconde pour toute sorte de bien. Ecrivons-nous donc avec saint Ambroise : « Salut, eau pure qui as mérité de devenir le sacrement du Christ, toi qui laves et qui n'est pas lavée, toi qui commences et qui accomplis nos plus divins mystères; tu es le principe et tu es la fin de toute chose, ou plutôt c'est à toi que nous devons de n'avoir plus de fin » (*De sacram. c. v.*)

Les effets du baptême si bien indiqués par la matière, par l'eau, sont précisés plus parfaitement encore par les paroles du ministre, par la forme qui est la suivante : « Je vous baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », paroles dans lesquelles sont exprimées à la fois l'action du ministre, la personne sur qui s'exerce cette action, la nature de l'action elle-même, qui est une purification spirituelle, la puissance qui opère cette merveille, savoir la puissance divine, qui est mise en œuvre à la fois par le Père, le Fils et le Saint-Esprit. On dit *au nom*, au singulier, pour indiquer dans la Trinité l'unité de nature. C'est par la vertu de la forme que l'eau réalise ce qu'elle signifie. « N'est-ce pas la parole, dit à ce sujet S. Augustin, qui donne à l'eau du baptême toute la vertu qu'elle a de purifier? Séparez la parole, qu'est l'eau du baptême, sinon purement de l'eau? La parole se joint à cet élément, et c'est ce qui fait le sacrement, qui est lui-même comme une parole visible. » Remarquons qu'au baptême il est fait mention de la Trinité parce que le baptême nous configure à la ressemblance des trois augustes personnes, parce que le baptême nous ouvre le ciel où l'objet de la vision béatifique est la sainte Trinité, parce que le baptême est un sacrement de foi et que le premier objet de notre foi est le mystère de la sainte Trinité. Admirables harmonies dans la religion chrétienne! Comme aux premiers jours du monde,

Saint-Esprit était sur les eaux, les couvant, les ondant, les animant de sa chaleur pour y faire vivre les êtres. Ainsi c'est par la vertu de cet Esprit vivificateur que Dieu redonne au monde rituel une nouvelle vie. Comme au baptême Christ on vit apparaître les trois personnes divines : ainsi au baptême des chrétiens, il faut que le Père, le Fils et le Saint-Esprit interviennent. De même qu'au commencement, quand Dieu tira l'homme du néant, ce fut par l'action de la Trinité tout entière : ainsi quand Dieu tire l'homme de son second néant, qui est le néant du péché, c'est également par l'opération commune des trois divines personnes. « Admirez ici, écrit Bossuet, les conseils de la Providence dans le rapport merveilleux du divin mystère : n'est-ce que l'homme a été formé ? Dans la création. Où est-ce que l'homme est reformé ? Dans le saint baptême qui est une seconde création, où la grâce de Jésus-Christ nous donne une nouvelle naissance et nous fait des créatures nouvelles. Quand nous sommes formés, premièrement par la création, la Trinité s'y découvre ; et quand nous sommes régénérés, quand le Saint-Esprit nous reforme dans les eaux sacrées du baptême, toute la Trinité y est appelée. La Trinité dans la création, la Trinité dans la régénération, n'est-ce pas afin que nous comprenions que le Fils de Dieu rétablit en nous la première dignité de notre origine, et qu'il répare misérablement en nos âmes l'image de la Trinité adorable, que notre création nous avait donnée et que notre péché avait obcurcie. » (Sermon sur le mystère de la sainte Trinité).

### III

Mais pour que l'eau et la parole opèrent leur effet divin de régénération spirituelle, il faut qu'elles soient convenablement mises en œuvre par le ministre. Or, pour que le baptême soit en son entier conféré, il faut : 1° *verser*, en la faisant couler, 2° *de l'eau naturelle* (dans le baptême naturel, cette eau a été spécialement bénite et mêlée de saint chrême, afin de manifester plus parfaitement les effets du sacrement), 3° *en forme de croix et par trois fois*, 4° *sur la tête*, qui est le siège de tous les sens, l'organe de l'intelligence et représente l'homme tout entier (conféré sur une autre partie du corps, le baptême serait inutile, il faudrait le réitérer sous condition) ; et l'on dit en même temps (c'est la même personne qui verse l'eau et qui prononce les paroles) : *Je te baptise au nom du Père, etc...*

Remarquons encore ici la sagesse et la miséricorde de Dieu. Le baptême est si important et si nécessaire que N.-S. a voulu qu'on pût le recevoir avec une extrême facilité. Le ministre ordinaire de ce sacrement c'est l'évêque et le prêtre ; le diacre en est le ministre extraordinaire : afin qu'en tout lieu, au besoin, à la pénurie et à l'absence de prêtre. Ce n'est pas tout. Dans le cas de nécessité, non seulement le prêtre et le diacre,

mais un laïque, une femme, un hérétique, un païen même, peuvent baptiser. L'Eglise ne leur demande que de prendre la matière du sacrement, d'en observer la forme, et d'y appliquer l'intention de faire ce qu'elle fait elle-même.

Telle est, chrétiens, la nature du baptême considéré dans son ensemble. Mais pour notre instruction et notre édification, conformément aux recommandations du catéchisme du Concile de Trente, nous l'étudierons avec plus de détails dans nos instructions dominicales qui suivront. En attendant, remercions l'infinie bonté de nous avoir fait participer aux glorieux et précieux avantages de ce grand sacrement ; et écrivons-nous avec l'apôtre : « C'est par la miséricorde divine que nous avons été sauvés dans le bain de la régénération ! »

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### INSTRUCTION DE LA PROPAGANDE

POUR LES JUGEMENTS ECCLÉSIASTIQUES CONCERNANT  
LES CAUSES MATRIMONIALES

#### DE PROCESSU MATRIMONIALI

(Suite)

#### ART. V. De sententiæ prolatione et publicatione, de appellatione.

§ 24. Omnibus ut supra peractis, ad sententiam pronunciandam veniendum erit. Quod ut ab Ordinario seu ejus delegato rite fiat, in primum a defensore matrimonii exquiri debet declaratio, sibi nihil amplius deducendum aut inquirendum superesse; deinde integra causa duobus aut tribus viris peritis, si haberi possint, examinanda subjiciatur, et non nisi audito eorum voto sententia proferatur.

Hæc in scriptis erit exaranda, in eoque rationum momenta quibus innititur, ex processu deprompta exponantur, succincte quidem, sed ita tamen, ne quidpiam essentialia omittatur. Sententia subscriptione judicis et secretarii, nec non sigillo curiæ episcopalis munita paribus erit notificanda per curiæ apparitorem, relicto iisdem illius exemplari, de quo in scripto fides erit facienda.

§ 25. Judex si pro validitate matrimonii sententiam dixerit, et nemo ex conjugibus contra eam appellaverit, neque defensor matrimonii appellabit, et causa finita censeatur. Et contra si matrimonium nullum fuisse decreverit, quamvis conjuges judicio Prælati acquieverint, defensor

*1 Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 80 pages à 2 col.*

*Un an, 20 fr. — Étranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)*



matrimonii appellationem facere debbit et novam sententiam ab alio tribunali postulare, quam appellationem primus iudex impedire nulla unquam ratione poterit. Interim nullatenus permittetur partibus novas nuptias inire.

Quamvis appellationi interponendæ nulli fatales dies vinculi defensori statuti sint, curandum tamen ut quantocius id fiat. Quod si defensor ipse hoc munus neglexerit, compelli ad id poterit vel a suo Episcopo, vel etiam ab illo, apud quem de jure appellatio esset facienda.

§ 26. — Ordo appellationis erit prout sequitur. Si prima sententia a curia Episcopali lata fuerit, appellatio fiet ad curiam Metropolitanam; si vero a curia Metropolitana ea prodierit, appellabitur ad curiam Metropolitanam viciniorem. Ad S. Sedem appellatio erit semper facienda, quoties primæ duæ sententiæ inter se conformes non fuerint, nisi partibus placuerit causam ad ipsam S. Sedem ab initio et immediate deferre<sup>1</sup>.

#### ART. VI. De secunda instantia.

§ 27. — Facta appellatione, Episcopus seu Ordinarius qui primam sententiam protulit, eam remittere debbit una cum integro processu, cæterisque omnibus ad causam iterum judicandam pertinentibus, ad tribunal ad quod appellatum est.

§ 28. — Hæc autem omnia a primo tribunali peracta diligenter examinabit, atque ea omnia peraget quæ necessaria videbuntur, ut defectus suppleantur, dubia elucidentur, et errores corrigantur. Hunc in finem, præsentem semper vinculi defensore in curia constituto vel specialiter delegato, conjuges examinabit, investigationes instituet circa documenta priori tribunali exhibita, testes, a quibus novæ informationes hauriri possint, iterum audiet. Imo poterit etiam præscribere, ut novus processus ex integro conficiatur.

Verum quatenus validæ desint rationes novum processum exigendi, consultius erit, præsertim si personarum et locorum circumstantiæ id suaserint, ut processu jam expleto utatur, indictis tamen ulterioribus investigationibus quas necessarias judicaverit.

Quod si novum processum faciendum esse censuerit, methodus supra descripta servanda erit. Si vero aliqua tantum nova acta adjungenda, vel novi aliquid investigandum censuerit, semper tamen defensor matrimonii adesse debbit, vel saltem nova hæc eidem communicanda erunt, ut pro munere suo ea expendere, et quate-

nus opus esse duxerit, proprias animadversiones illis apponere valeat.

§ 29. — Expleto examine primi processus, et imposito fine novis investigationibus, iudex appellationis debbit exquirere a defensore matrimonii, utrum aliquid adhuc habeat deducendum aut inquirendum, et quatenus se nil amplius habere dixerit, auditis prius, modo quo supra declaratum est, aliquibus viris in scientia juris peritis, sententiam pronuntiabit, omnia servando quæ pro tribunali primæ instantiæ præscripta fuerunt.

§ 30. — Quando utraque sententia conformis pro validitate conjugii pronuntiata sit, sciat tamen pars impugnans matrimonium, sibi adhuc omnino patere appellationem ad Apostolicam sedem. Si porro in secunda æque ac in prima sententia nullum ac irritum matrimonium iudicatum fuerit, et ab eo pars vel defensor pro sua conscientia non crediderit appellandum, in potestate et arbitrio conjugum sit novas nuptias contrahere, dummodo alicui eorum ob aliquod impedimentum vel legitimam causam id vetitum non sit. Potestas tamen post alteram sententiam conformem, ut supra, conjugibus facta intelligatur, salvo semper et firmo remanente jure seu privilegio causarum matrimonialium, quæ ob cujuscumque temporis lapsum numquam transeunt in rem judicatam; sed si nova res, quæ non deducta vel ignorata fuerit, detegatur, resummi possunt et rursus in judicialem controversiam revocari. Quodsi a secunda sententia super nullitate vel altera pars appellaverit, vel defensor matrimonii ei salva conscientia acquiescendum non putet, quia sibi vel manifeste injusta vel aliunde invalida videatur, re tota ad S. Sedem delata, interim firma remaneat utrique conjugum prohibitio ad alias transeundi nuptias.

(A suivre.)

### CONSULTATIONS

#### LITURGQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Vous résolvez avec une telle précision les cas qui vous sont proposés, que je me sens encouragé à venir vous demander votre sentiment sur les questions suivantes :

1<sup>o</sup> Après avoir administré aux fidèles la sainte communion, pendant la messe, le prêtre est-il obligé d'absorber les quelques gouttes de Précieux-Sang qui peuvent être restées au fond du calice, avant de prendre les premières ablutions ? Les auteurs que j'ai sous la main ne disent rien à ce sujet, et bon nombre de prêtres se dispensent de cette pratique qui paraît cependant très-louable. Je voudrais savoir si elle est de rigueur.

2<sup>o</sup> Lorsqu'un office quelconque se trouve en concurrence avec un autre office dont les hymnes ont une doxologie propre, faut-il toujours, les hymnes ayant le même rythme, adopter la doxologie propre ?

Pour plus de clarté, je prends quelques exemples :

Nous célébrions, cette année, le 1<sup>er</sup> juin, la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, transférée du 24 mai, immédiatement après la fête de la Très-Sainte Trinité, fallait aux secondes vêpres de la Très-Sainte Trinité, terminer l'hymne par la doxologie : *Jesu tibi sit gloria* ?

<sup>1</sup> Inspecta speciali conditione diocesum orientalium, ordo appellationis erit prout sequitur. Si prima sententia a curia episcopali lata fuerit, appellatio fiet ad curiam patriarchalem; si vero a curia patriarchali ea prodierit, appellabitur ad S. Sedem. Item ad eandem S. Sedem appellatio erit semper facienda, quoties primæ duæ sententiæ inter se conformes non fuerint, nisi partibus placuerit causam ad ipsam S. Sedem ab initio et immediate deferre.

Il arrive assez souvent, maintenant, que l'office votif de l'Immaculée-Conception, le samedi, soit immédiatement suivi de celui du dimanche. Doit-on, dans ce cas, à l'hymne des vêpres, prendre la doxologie propre à l'office de la Sainte Vierge, et cela, même pendant l'Avent et le Carême, aux hymnes *Creator Alme siderum* et *Audi benigne Conditor*; soit encore au temps pascal pour l'hymne *Ad regias Agni dapes*?

R. — Ad I. L'absorption des quelques gouttes du Précieux Sang, qui peuvent être restées au fond du calice, avant de prendre la première communion, n'est aucunement obligatoire, car la rubrique n'en parle pas.

Voici en effet le texte de la rubrique : « *Omnius communicatis revertitur ad altare, nihil dicens; et non dat eis benedictionem, quia illam habens in fine Missæ. Si particulæ positæ fuerint super corporale, extergit illud cum patena, et si quæ in eo fuerint fragmenta, in calicem immittit. Deinde dicit secuto : Quod ore sumpsimus Domine, etc., et se purificat dicens : Corpus tuum Domine quod sumpsi, etc., et alia facit ut supra.* »

On le voit, il n'est pas question d'absorber les gouttes du Précieux-Sang.

Nous pensons même qu'on ne peut pas le faire; et voici pourquoi. En 1842, un prêtre de Naples, Joseph Pignatelli, demanda si le prêtre devait, après avoir pris le Précieux-Sang, se tenir un instant en adoration, comme il le fait après avoir pris la sainte hostie :

« *An sacerdos, post sumptionem Pretiosissimi Sanguinis debeat parumper immorari in adoratione, prout fit post sumptionem sacræ hostiæ?* »

La sacrée Congrégation se contenta de répondre : « *Serventur rubricæ.* » (S. R. C. 24 septembre 1842, n. 4950, ad 2.)

Or si l'on doit s'en tenir à la rubrique sur ce point, pourquoi ne devrait-on pas également la suivre quelques lignes plus loin lorsqu'elle suppose la distribution de la sainte communion? Eh bien! cette rubrique, qui entre dans des détails assez grands, ne mentionne pas cette absorption des gouttes du Précieux-Sang. Il suffit qu'on les prenne avec la première purification qui se fait avec le vin; nous croyons qu'on doit suivre la rubrique.

Ad II. Lorsqu'un Office quelconque se trouve en concurrence avec un autre Office dont les hymnes ont une doxologie propre et le même mètre, on doit adopter la doxologie propre, pourvu que l'Office qui a une doxologie propre ait au moins mémoire. Si cet Office n'avait pas au moins une mémoire, l'autre Office ne changerait pas sa doxologie.

Faisons l'application de ce principe aux cas que vous présentez.

Aux secondes vêpres de la Sainte Trinité, vous deviez prendre la doxologie de la Sainte Vierge, parce que d'une part vous faisiez mémoire de la Sainte Vierge, et que d'autre part l'hymne de la Trinité est du même mètre et n'a pas de doxologie propre.

Il en est de même pour l'hymne de l'Avent *Creator alme siderum*, pour les mêmes raisons.

Mais il en est autrement pour l'hymne de Carême : *Audi benigne Conditor*, parce qu'elle a une conclusion propre, comme on peut le voir par le texte :

*Præsta, beata Trinitas,  
Concede, simplex unitas,  
Ut fructuosa sint tuis,  
Jejuniorum munera.*

Il en est encore autrement au temps pascal pour l'hymne *Ad regias Agni dapes*, parce qu'elle a aussi une conclusion propre, savoir :

*Deo Patri sit gloria.  
Et Filio qui a mortuis,  
Surrexit, ac Paraclito,  
In sempiterna sæcula.*

Q. — 1<sup>o</sup> Notre patron, saint Thuriau, est fixé pour le diocèse au 13 juillet et renvoie par conséquent saint Anacleto, remplacé dans notre calendrier le 21 du même mois; jusque-là point de difficultés. Mais le jour octave de notre fête patronale arrivant le 20 juillet renvoie nécessairement à perpétuité saint Jérôme Emilien qu'il faut replacer à un autre jour. D'après les nouvelles rubriques, à quel jour devons-nous transférer ce dernier?

Est-ce au 21, à la place de saint Anacleto, ou au 24 juillet, vigile de saint Jacques? (Je serais bien aise d'avoir votre avis à ce sujet, avant d'en écrire à Sa Grandeur, pour tracer une règle au clergé de ma paroisse.)

2<sup>o</sup> Dans une commune et paroisse que je connais, se trouve une trêve où est placé un vicaire à résidence, celle-ci est restée trêve parce qu'elle n'a pu jusqu'ici se faire ériger ni en commune ni en paroisse. Cependant le vicaire à résidence, par autorisation épiscopale, exerce dans la principale chapelle de cette trêve et à l'égard de la population du quartier, canoniquement ou non, toutes les fonctions pastorales. Dans cette chapelle, il baptise, fait les sépultures, chante les services, y fait faire la première communion aux enfants et la communion pascalle aux autres, il y fait même les publications de mariage, à l'exclusion de l'église paroissiale, et perçoit les offrandes des deux chapelles de ce quartier; dans ces conditions je serais bien aise de savoir :

1<sup>o</sup> A quel office patronal est tenu, tant en particulier qu'en public, ce prêtre à résidence? Est-ce à l'office du patron de la paroisse, ou à celui du titulaire de la chapelle qu'il dessert dans les conditions susdites?

2<sup>o</sup> Qui doit appliquer la messe à cette partie de la population : le curé de la paroisse qui, comme vous le comprenez, n'a plus aucune juridiction sur elle, ou le prêtre à résidence?

R. — Ad I. Saint Jérôme Emilien, qui est double-mineur, doit être remplacé avant saint Anacleto, qui n'est que semi-double. Donc vous devez transférer saint Jérôme au 21 comme à son siège propre et saint Anacleto au 24, qui deviendra aussi son siège propre.

Ad II. 1<sup>o</sup> Ce vicaire est d'abord tenu au patron de lieu, c'est-à-dire de la commune sur le territoire de laquelle se trouve la chapelle.

De plus il est encore tenu au vocable de la chapelle qu'il administre, parce que, d'après les détails que vous nous donnez, c'est vraiment une chapelle publique; or, les chapelles publiques ont un vocable qui jouit de tous les droits liturgiques.



2° C'est le curé de la paroisse qui doit appliquer la messe, et non le vicaire chargé de la chapelle. Du reste il suffit que le curé de la paroisse, lorsqu'il applique la messe pour son peuple, embrasse dans son intention le hameau où se trouve la chapelle.

Q. — 1° Je dis la messe de *Beata Immaculata pro defunctis*, messe propre à notre diocèse. Quelles oraisons dois-je et puis-je dire *in genere et in specie* si ce jour-là je devais, d'après l'Ordo, dire la messe de *Imm. Concept. B. M. V.* ?

2° J'ai dans ma paroisse beaucoup d'Anglais protestants dont les enfants désirent vivement aux processions porter oriflammes ou bannières. Puis-je le leur permettre ?

3° Le prêtre qui n'est que pro-curé ou administrateur d'une paroisse, peut-il en conscience recevoir l'indemnité du vénérable curé qui par son âge reçoit un supplément de 300 fr. ?

R. — Ad I. Pour répondre à cette question, il faudrait des données que notre estimable correspondant ne nous fournit pas. Est-ce principalement une messe de *Beata*, se célébrant avec ornements blancs et devant se traiter comme une messe de saints ? Est-ce au contraire principalement une messe de *Requiem*, avec quelques particularités se rapportant à l'Immaculée-Conception ? De plus, comment est-elle concédée ? Est-ce seulement pour les jours où les messes votives sont permises ? Doit-elle se célébrer comme messe votive, ou comme messe de fête semi-double ?

Ad II. Du moment qu'on admet ces enfants à la procession, nous ne voyons pas de raison de les priver de ce plaisir innocent en lui-même et utile à ceux qui le feront avec quelque sentiment de piété.

Ad III. Le pro-curé n'est point reconnu à ce titre par le gouvernement. Le seul titulaire est le curé. Celui-ci a droit au traitement qui répond à son âge : libre à lui de l'abandonner entièrement à celui qui lui a été donné pour porter le fardeau de la paroisse auquel ne suffisent plus ses épaules.

Q. — Ici, comme partout où le saint Concile de Trente n'est pas en vigueur, les mariages mixtes célébrés par devant le ministre d'une secte protestante sont valides ; et invalide le mariage entre catholiques ainsi célébré. Mais on discute le sens qu'il faut attribuer aux termes « catholique » et « protestant » POUR LE CAS : les uns disant qu'on doit appeler « catholique » toute personne baptisée dans la Sainte Eglise, et « protestante » celle qui ayant été baptisée dans une des dites sectes n'est pas régulièrement entrée dans la Sainte Eglise ; et les autres appelant « protestants » toutes les personnes, même celles qui ayant été baptisées catholiques, suivent une de ces sectes-là.

Les derniers allèguent qu'on ne doit pas distinguer là où la loi ne distingue pas. A cela les premiers répliquent qu'il faut toujours faire une distinction dans le cas, puisqu'on retranche du sens d'un terme ce qu'on accorde à l'autre, ce qui prouve qu'il s'agit d'interprétation nécessaire et non pas de distinction.

Les premiers voient un danger et même une absurdité à étendre ainsi le sens du terme « protestant » en y ajoutant celui du mot « apostat » : danger, parce que l'amplication serait pour les mauvais catholiques une forte tentation d'aller se marier chez les méthodistes, par exemple, où les mariages sont plus faciles, moins retardés, moins

coûteux que chez nous, par la différence de formalités, publications, dispenses, tarifs, etc., ce qu'une décision déclarant nuls ces mariages pourrait empêcher ; et absurdité, parce que si les mariages entre catholiques (baptisés tels) sont valides par devant un ministre dissident, les coupables (les apostats) tireraient profit de leur délit, contre un principe du droit, la loi dépendrait des délinquants et ceux-ci par le fait même d'apostasier seraient déliés de l'obligation qui pèse sur les fidèles.

Les partisans de la restriction indiquée ajoutent qu'il serait difficile et délicat de fixer les conditions dans lesquelles une personne est censée suivre une secte : s'il faut des actes insistants, du temps et lesquels, ou s'il suffit que le catholique déclare vouloir apostasier. Si cette déclaration suffit, voilà une manière de rendre valide ce qui est nul, de faire bon marché de la loi, sauf à rentrer dans la Sainte Eglise par une déclaration contraire. Et si l'on réclame pour le cas une apostasie pratique, il faudra déterminer les actes et leur durée, ce qui resterait livré à l'arbitraire, vu que cette détermination légale n'existe pas ; et alors elle changerait avec les lieux et les cas, voire même avec les curés et les évêques, dans une matière qui doit être invariable. La question, s'il y en a, serait embarrassante pour les confesseurs et les curés, surtout si le cas presse. Le danger, le contre-sens et l'arbitraire cessent en bornant le sens du mot « protestant », en appelant seulement protestante, au moins pour le cas, la personne baptisée dans une secte protestante, tant qu'elle ne soit pas rentrée dans la Sainte Eglise et « apostats » les catholiques qui suivent une de ces sectes.

On vous demande donc, M. le rédacteur :

1° Quel sens faut-il attribuer au mot « protestant » dans cette question ? Lequel la loi (une décision du Saint-Siège) l'attribue-t-elle *in casu* ?

2° S'il s'applique exactement aux dits apostats, quels actes d'apostasie peut-on réclamer d'une personne catholique pour accorder la validité de son mariage (avec une autre aussi catholique) célébré par devant un ministre dissident ? — Une simple déclaration d'apostasie suffit-elle pour cela ?

3° L'interprétation de chaque Ordinaire tranche-t-elle la question ? Le Saint-Siège n'a rien décidé là-dessus que je sache.

4° Les partisans de la restriction ne sont pas nombreux ni savants ; mais je trouve que leurs raisons méritent d'être pesées dans votre balance.

Inutile de vous avertir que dans les Antilles anglaises surabondent ces apostats, ainsi que les mariages mixtes ou prétendus tels célébrés par devant un ministre dissident.

R. — Notre vénéré correspondant des Antilles anglaises voudra bien nous permettre tout d'abord de compléter la pensée qu'il exprime dans les premières lignes de la lettre qu'il nous a fait l'honneur de nous adresser.

Quand il dit que les mariages contractés par les protestants devant un ministre de leur secte sont valides, tandis que ceux des catholiques, contractés de même, seraient invalides, « partout où le S. Concile de Trente n'est pas en vigueur », il veut dire sans doute, partout où le S. Concile de Trente n'est pas en vigueur pour les protestants, mais pour les catholiques seulement.

C'est le cas des Antilles anglaises, et nommément de la Trinité. La déclaration de Benoît XIV, donnée d'abord pour la Hollande et les provinces confédérées de la Belgique, et déclarant valides les mariages clandestins contractés dans ces pays, soit entre les hérétiques, soit entre les catholiques et les hérétiques, fut étendue à l'île de la Trinité en 1825, et à toutes les îles, à tous les

lieux de l'Amérique centrale et méridionale, qui, ayant appartenu à des princes catholiques, sont maintenant sous la domination des Anglais, des Hollandais et des Danois.

Par conséquent, à la Trinité et dans les autres lieux sus-mentionnés, les mariages clandestins des hérétiques entre eux, et les mariages mixtes des catholiques avec les protestants, sont valides, qu'ils soient contractés ou non devant le ministre de la secte : et les mariages des catholiques ainsi contractés, c'est-à-dire sans la présence du curé et des témoins exigés par le Concile de Trente, sont invalides.

Mais que faut-il entendre par hérétique ou protestant, et par catholique ? Quelles sont les catégories de personnes qui sont contenues sous ces dénominations ? En d'autres termes, jusqu'où s'étend la signification du mot protestant et du mot catholique ?

Ici est la difficulté ; ici nos vénérés confrères d'outre-mer sont divisés de sentiments. Les uns veulent étendre la signification du mot protestant, et restreindre celle du mot catholique. Les autres sont d'un avis contraire.

Nous sommes heureux de porter à leur connaissance une décision de la Congrégation du S. Office, qui résout la difficulté. Elle est datée du 6 avril 1859.

Elle porte en substance que, *ad effectum matrimonii*, sous l'appellation d'hérétiques la déclaration de Benoît XIV comprend cinq classes de personnes :

1° Illos, qui catholici baptizati, a pueritiâ nondum septennali in hæresi educantur, ac heresim profitentur.

2° Qui non tam in hæresi quam ab hæreticis educantur, nullâ scilicet, vel vix ullâ hereticæ doctrinæ instructione acceptâ, et cultu non frequentato, licet aliquoties participato.

3° Qui adhuc pueri in manus hæreticorum incidentes, hæreticæ sectæ adjunguntur.

4° Apostatas ab Ecclesiâ catholicâ ad hæreticam sectam transeuntes.

5° Qui nati et baptizati ab hæreticis adoleverunt, quin ullam solemnem hæreseos professionem emisierint, ac nullius veluti sint religionis.

De là suit la réponse aux questions particulières.

Ad I. Quel sens faut-il attribuer au mot *protestant*, dans cette question ?

Le mot protestant s'entend donc de ceux qui sont nés d'hérétiques et baptisés par eux, et qui ont ainsi grandi et vécu, quand même ils n'auraient fait aucune profession solennelle de l'hérésie, et seraient regardés comme n'ayant aucune religion ; 2° ceux qui, dès leur enfance, sont formés entre les mains des hérétiques, et sont incorporés à la secte hérétique ; 3° ceux qui sont élevés par des hérétiques plutôt encore que dans l'hérésie, c'est-à-dire, qui ne reçoivent presque aucun enseignement hérétique, et qui ne pratiquent pas fréquemment et habituellement le

culte hérétique, bien qu'ils y participent quelquefois ; 4° ceux qui, ayant reçu le baptême des catholiques, sont élevés par des hérétiques dès avant l'âge de sept ans, et qui professent ensuite l'hérésie ; 5° enfin les apostats, ou les catholiques, qui abandonnent l'Eglise pour passer à une secte hérétique.

Ad II. S'il faut comprendre ici, sous le nom d'hérétiques, les apostats eux-mêmes (et nous venons de voir qu'il le faut), quels actes d'apostasie seront suffisants ? Une simple déclaration d'apostasie suffira-t-elle, pour que celui qui la fait, puisse se marier validement devant un ministre méthodiste ?

Il nous semble que l'apostasie, pour avoir cet effet, doit renfermer deux choses, l'abandon de l'Eglise catholique, et l'adhérence à une secte hérétique. C'est ce qui découle des paroles de la Congrégation du S. Office... « Apostatas ab Ecclesiâ catholicâ *ad hæreticam sectam transeuntes*. » Par conséquent cette apostasie d'un grand nombre, qui consiste à rejeter les enseignements de l'Eglise, à se déclarer libre-penseur, ou à professer l'indifférence en matière de religion, quoique très réelle, ne serait pas suffisante ; il faut, de plus, qu'il y ait passage dans une secte hérétique. Et ce passage dans la secte hérétique, ne peut se vérifier qu'autant qu'il y a adhésion véritable et moralement certaine à la secte.

Donc, il ne nous semble pas qu'une simple déclaration d'apostasie soit suffisante pour échapper à la loi du Concile de Trente. A plus forte raison ne suffirait-il pas de faire cette déclaration, précisément pour échapper à la loi du Concile, et avec la pensée de faire ensuite, pour rentrer dans l'Eglise, une déclaration contraire. Ce serait agir *in fraudem legis irritantis*, et cette fraude n'empêcherait nullement la loi d'avoir son effet.

Ad III. L'interprétation de chaque Ordinaire tranche-t-elle la question ?

Non, l'interprétation de l'Ordinaire ne peut pas trancher une question qui relève uniquement du Saint-Siège. C'est au Saint-Siège que doivent être soumis les doutes qui peuvent surgir sur cette importante et délicate question,

Ad IV. Les raisons qu'apportent les partisans de la restriction méritent-elles d'être pesées dans la balance ?

Ils disent : 1° Que si le mot de protestant signifie aussi apostat, les mauvais catholiques seront tentés de se déclarer apostats, afin de se marier devant le ministre hérétique, et qu'ainsi ils tireront profit de leur délit.

On répond qu'il ne suffit pas à un mauvais catholique de se déclarer apostat ou de faire un acte d'apostasie, pour échapper à la loi du Concile de Trente, mais qu'il faut qu'il y ait adhésion véritable à une secte hérétique ; que, si cela est, il tirera sans doute de quelque manière profit de son apostasie, mais parce que l'Eglise, toujours bonne mère, même envers ses enfants qui l'aban-



donnent, a permis qu'il en fût ainsi, pour éviter un plus grand mal.

Ils disent : 2° Qu'il serait difficile et délicat de fixer des conditions dans lesquelles une personne est censée suivre une secte.

Si cela est difficile, ce n'est pas impossible sans doute. Il ne suffira pas, par exemple, qu'une personne catholique assiste une ou deux fois à une cérémonie protestante, pour qu'on puisse dire qu'elle appartient à la secte protestante. Mais si, ayant abandonné le culte catholique, elle adhère publiquement à la secte protestante et fait profession du culte protestant en assistant habituellement aux cérémonies de ce culte, il sera évident qu'elle appartient à la secte protestante. C'est là une question de fait qu'il faut juger, *ex morali hominum æstimatione*.

Q. — Il est dit dans l'*Ami du clergé* que le prêtre, dans les messes chantées quotidiennes des défunts, a le choix suivant : ou chanter les 3 oraisons dans l'ordre indiqué dans le Missel, ou se borner à chanter la dernière, *pro omnibus defunctis*, en y joignant le *Dies iræ*.

Quelques jours après je vois le journal l'*Univers* traitant la même question. Grande surprise de ma part en y lisant ce qui suit : « Le prêtre chantant des messes quotidiennes des défunts se bornera à chanter la 3<sup>e</sup> oraison *pro omnibus defunctis*. » Il n'y est nullement fait mention du *Dies iræ*. Votre journal et le journal l'*Univers* disent tenir de Rome ces sortes de décisions. De quel côté se trouve la vérité ?

R. — L'*Ami du clergé* a toujours soutenu que l'on ne disait qu'une oraison aux messes de *Requiem* chantées, et qu'on devait y ajouter le *Dies iræ*.

Pour ce qui concerne l'*Univers*, nous ne pouvons vérifier la citation parce que vous ne nous indiquez pas le n°. Mais nous sommes persuadés que ce journal ne donne pas une solution différente de la nôtre.

Vous dites que l'*Univers* ne fait pas mention de la prose *Dies iræ*, et vous en concluez qu'elle n'est pas obligatoire. La conclusion ne ressort aucunement des prémisses. La seule conclusion légitime c'est que l'*Univers* ne parle pas de cette prose.

Q. — 1° A la deuxième messe de minuit, célébrée en communauté, l'aumônier ayant communie à la grille des religieuses, sort de la chapelle pour aller, dans un étage supérieur, communier les malades à l'infirmerie; après quoi, rentrant dans la chapelle, il communie les fidèles aux ba-lustres.

Cette communion à l'infirmerie pendant la messe, « imposée » à un nouvel aumônier, n'est-elle pas irrégulière, inacceptable ? Et ne doit-elle pas, à ce titre, être dénoncée à la supérieure, à l'évêque au besoin ?

2° A l'occasion de la communion à domicile d'une personne malade, peut-on communier dans la chambre de la personne malade une personne valide qui a pour cela quelque petite raison ?

3° Et si la personne malade que l'on va communier « loin » de l'église, ne le peut faire, pour une raison quelconque, peut-on — pour n'avoir pas à rapporter le Saint-Sacrement — donner l'unique hostie de la custode à une personne valide, restée à jeun à cet effet, auprès de la malade ?

4° Y a-t-il obligation quelconque d'allumer un 3<sup>e</sup> cierge

au *Sanctus* de la messe basse ? Et pour remplir cette obligation, si elle existe, suffit-il, en communauté, d'allumer ce 3<sup>e</sup> cierge à la grille des religieuses ?

R. — Ad I. Il n'est permis de porter la sainte communion en dehors de l'église qu'autant que le prêtre ne perd pas de vue l'autel où il célèbre. Ce cas a été décidé par la sacrée Congrégation des rites en 1829 sur la demande du directeur de l'Ordo des capucins de Florence :

« An tempore sacrosancti missæ sacrificii, in administratione viatici, præsertim in xenodochiis, liceat ab altare recedere usque ad ægrotorum lectum, recitando interim psalmum *Miserere*, ut fieri solet extra missam ? »

La sacrée Congrégation donna la réponse que nous avons indiquée plus haut :

« Negative quoad psalmum *Miserere* recitandum. Insuper animadvertendum quod si Celebrans pro viatici administratione intra missam altare e conspectu suo amittat, hanc administrationem non licere » (S. R. C. 19 décembre 1829, n. 4651-1).

Ad II. A notre avis, une « petite raison » ne suffit pas pour que le prêtre puisse donner la sainte communion à une personne valide dans la chambre de la personne malade. La règle est que les personnes valides viennent à la sainte Table pour recevoir l'Eucharistie. Il ne faut pas s'en écarter facilement; autrement, il en résulterait bientôt des abus.

D'ailleurs la sainte communion est une participation au sacrifice de la messe: il convient donc qu'elle se fasse auprès de l'autel du sacrifice.

Ad III. A plus forte raison ne peut-on pas donner la sainte communion à une personne valide qui est dans la chambre de la malade, et qui n'a aucune raison pour agir ainsi.

Vous objectez que la personne malade à laquelle on porte la sainte communion ne pouvait pas la recevoir, et qu'on donna à la personne valide l'unique hostie du ciboire pour n'avoir pas à rapporter le Saint-Sacrement. Nous répondons qu'ordinairement il n'y a aucun inconvénient à le rapporter, que c'est l'esprit de l'Eglise, et qu'en tout cas il vaut mieux le rapporter que de donner cette hostie à une personne valide; il faudrait une raison sérieuse pour agir autrement.

Ad IV. Y a-t-il obligation d'allumer le cierge de l'élévation ? C'est une question délicate que nous avons longuement et complètement traitée en 1883, p. 304 et 305. Nous ne pouvons qu'y renvoyer.

Vous nous demandez si, dans une communauté, il suffirait d'allumer ce cierge à la grille des religieuses. Nous répondons que cela suffit si la grille des religieuses est du côté de l'épître, et assez rapprochée de ce côté, car la rubrique est formelle : « A parte Epistolæ paretur cereus ad elevationem Sacramenti accendendus » (Rubriques générales du Missel, titre xx); mais s'il en est autrement, on ne peut pas y placer ce cierge.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Dans le diocèse de... paroisse de..., un ecclésiastique participant, par décision épiscopale, au casuel du clergé, se trouve fort surpris de voir que tous les cierges offerts par les enfants lors de leur première communion sont retirés et gardés par la fabrique.

Quelques années s'écoulent ainsi, et, malgré certaines réclamations amicales, la fabrique retient l'usage et persiste à garder les cierges de première communion.

D'après la loi, de qui ces cierges sont-ils la propriété?

L'ecclésiastique en question peut-il réclamer sa part de casuel pour les années précédentes?

R. — La conduite de la fabrique en cette circonstance est absolument illégale, et l'on ne peut l'expliquer que par le consentement formel du curé à qui appartiennent les cierges de première communion : *Scienti et volenti non fit injuria*. Tous les auteurs qui se sont occupés de la question des cierges sont unanimes à reconnaître que le curé a seul droit aux cierges que les enfants portent le jour de leur première communion. Nous ajouterons que la coutume universelle confirme ce droit. Par conséquent, l'ecclésiastique dont il s'agit avait raison d'être surpris, mais non point en se croyant personnellement lésé. Ces cierges et beaucoup d'autres, tels que le cierge des offrandes à l'occasion des relevailles, du pain béni, etc., ne font point partie de ce que l'on appelle le casuel du clergé; ils font partie du casuel personnel du curé, ou de son droit curial qui n'est jamais soumis au partage, quand bien même la cérémonie de la première communion, des relevailles, etc., serait faite par n'importe quel prêtre de la paroisse ou d'ailleurs. Si dans l'église susdite, il en était autrement, ce n'était qu'à la pure bienveillance du curé. En somme, ce dernier est seul en cause, et lui seul, légalement, peut arrêter l'empiètement de la fabrique, s'il le juge à propos.

Q. — Une bonne dévote gravement malade voudrait refaire son testament; mais elle sait combien il est difficile de léguer aujourd'hui quoi que ce soit à l'église ou aux pauvres de M. le curé. Voici ce que je lui conseillais : choisir une personne sûre pour légataire universelle et lui confier par écrit toutes ses intentions. En d'autres termes, faire comme deux testaments, l'un sur papier timbré, l'autre sur papier libre. Dans le premier ne mettre que la formule générale : « Je soussigné déclare choisir X. pour légataire universelle etc... Dans le second, mettre toutes ses intentions, messes à dire, fondations de messes, dons aux pauvres, à la propagation de la foi, etc. Elle mettrait le tout sous enveloppe fermée et confierait cela à son légataire; elle pourrait avoir par devers elle une copie de ces papiers.

1° Que pensez-vous de ce système? Est-il bon? A-t-il des inconvénients? Y en a-t-il un meilleur? plus sûr?

2° Qui peut remplir le rôle de légataire universel? Une vieille demoiselle peut-elle confier ce rôle à tout le monde, par exemple, à un prêtre, à un religieux, à une amie sans risquer de faire casser le testament?

3° Le moyen que j'indique suffit-il pour le legs des messes de fondations? Quel est pour ce legs en particulier le moyen pratique pour en assurer l'exécution? Je sais que vous avez souvent traité la question des testaments. Mais il y a tant de changements dans les lois, et tant de mauvaise foi dans ceux qui sont chargés de les interpréter,

qu'il faut chercher des contre-mines afin d'échapper ce qu'il y a de trop injuste et vexatoire dans leurs dispositions.

R. — Le moyen imaginé par notre correspondant constitue un fidéicommiss proscrit par les lois. Le fidéicommiss, comme on sait, est une disposition par laquelle un testateur charge son héritier ou son légataire de remettre à quelqu'un tout ou partie de sa succession. Quand le fidéicommiss consiste à charger expressément ou tacitement une personne désignée de transmettre tout ou partie des biens légués à un tiers capable de recevoir, rien ne s'oppose à son exécution. Mais il en est autrement quand les dispositions apparentes n'ont été imaginées que pour transmettre des biens à des tiers que la loi déclare incapables de recevoir, tels que les ministres du culte (*code civil*, art. 909), les congrégations religieuses non reconnues par la loi, ou les établissements de charité non autorisés.

Notre législation proscrit ce dernier genre de fidéicommiss sous le titre de substitution et n'accorde aucun effet à ceux qui n'ont pour but que d'échapper la loi sur les capacités. Un arrêté de la Cour de cassation du 16 novembre 1847, décide qu'un legs fait à une personne dénommée, pour être employé au profit d'un établissement religieux de bienfaisance non autorisé, est nul.

D'après ces données, on voit le danger que présente le système dont il s'agit dans le cas présent. Le fidéicommiss prohibé y est clairement établi, et pour peu qu'il soit soupçonné soit par les héritiers naturels, soit par les agents du fisc, il en sortira un procès compromettant les intérêts qu'on a voulu sauvegarder. Il est vrai aussi que la personne de confiance choisie peut agir très subtilement et parvenir à cacher la chose. Mais c'est problématique. Donc :

Ad 1<sup>re</sup>. Le système proposé a des inconvénients. Le plus prudent, en même temps que le plus simple selon nous, est de consigner ses vraies intentions dans un testament authentique, en ayant soin de stipuler les conditions les plus expresses, quant à ce qui concerne les fondations de messes, les dons aux pauvres, aux curés, etc. Il ne faut pas oublier que les fabriques, les curés sont aptes à recevoir. Si l'on persistait dans le système proposé, il ne faudrait pas un double testament, un suffit, et la personne chargée secrètement de disposer des biens selon le désir du testateur doit être assez habile pour ne pas laisser transpirer les instructions secrètes qu'elle a reçues et pour les exécuter fidèlement sans trahir son secret, surtout en ce qui regarde les pauvres, la propagation de la foi, etc.

Ad 2<sup>me</sup>. Tout le monde peut être désigné comme légataire, à moins d'être nommé exclu par la loi. Or, la loi exclut le prêtre régulier ou séculier qui a confessé le testateur dans la maladie dont il est mort, le médecin qui l'a soigné, le notaire qui a instrumenté, etc.

Ad 3<sup>me</sup>. Comme nous l'avons dit plus haut, le meilleur système est encore de léguer à la fabri-



que soit un immeuble, soit de l'argent, avec charge de messes ou services religieux. Cette espèce de donation est soumise aux mêmes principes, règles et formes que toutes les autres donations. Seulement, nous le répétons, afin d'en assurer la perpétuité, il faut stipuler que, si pour une raison quelconque, cette charge venait à être inexécutée, l'immeuble ou la somme légués reviendraient aux héritiers naturels.

Q. — 1°. Un curé ou recteur peut-il, d'après le droit français, défendre à un prêtre du même diocèse, de dire la messe dans son église? Y a-t-il des décisions là-dessus, pour des prêtres qui ne feraient que passer dans la paroisse ou qui y séjourneraient comme simples prêtres?

2°. D'après le droit civil, quelles seraient les conditions de toute pension accordée par les prélats aux prêtres en retraite pour avoir des effets civils?

R. — Ad 1°. Tout prêtre appartenant à un diocèse a le droit d'user de l'église de son domicile pour célébrer la messe, s'il n'est en état d'interdiction, sans cependant que la fabrique soit obligée de lui fournir les objets nécessaires (*Lettre ministérielle du 15 mars 1843*). Par conséquent, un curé ou recteur ne pourrait empêcher un prêtre séjournant dans sa paroisse de dire la messe dans son église. Nous n'avons pas besoin de dire que la lettre ministérielle sus-mentionnée est à nos yeux, une pure intrusion. Le droit civil n'a absolument rien à voir dans des questions de ce genre; cela ne le regarde à aucun degré. C'est le droit canon et les statuts diocésains qui règlent ce point de discipline. D'une manière générale, tout prêtre approuvé a le droit de dire la messe dans toutes les églises de son diocèse. Les conventions lui font un devoir de prévenir le curé et de lui demander la permission, et, au nom des mêmes conventions, ce dernier ne peut refuser. Nous croyons pouvoir aller plus loin et dire que les prêtres ont le même droit dans toutes les églises catholiques de n'importe quel pays, parce qu'étant en voyage ces prêtres ont le droit strict et rigoureux de dire la messe, comme un fidèle a celui de communier, avec cette différence pourtant que les prêtres doivent prouver qu'ils sont approuvés, en exhibant leur *celebret*. Dans tous les cas, il y a une petite charge pour la fabrique et celle-ci a le droit de réclamer une compensation proportionnée.

Ad 2°. Nous ne saisissons pas bien la question; car, en vertu du droit commun, les prêtres ne prennent pas leur retraite, et partant les évêques ne leur doivent pas de pension. Mais s'il s'agit d'un de ces diocèses où l'on a organisé des caisses de retraite pour les prêtres âgés ou infirmes, ce sont les statuts de ces associations qui déterminent les droits de chacun tant au point de vue civil qu'au point de vue de la conscience. Un prêtre ayant rempli toutes les conditions exigées par ces statuts, s'il venait à être lésé dans ses droits, pourrait en appeler aux tribunaux toujours compétents pour apprécier les obligations résultant d'un contrat quelconque.

Q. — A qui appartient un trésor trouvé dans la voûte du chœur d'une église non concélébraire par un ouvrier payé par la fabrique? Je sais que la moitié revient de droit à l'ouvrier. Mais l'autre moitié ne peut-elle pas être revendiquée par la fabrique?

N'y a-t-il pas dans le cas actuel une distinction à faire entre le trésor trouvé dans le sol où est bâtie l'église et le bâtiment lui-même?

R. — Toutes ces questions de trésor trouvés sont réglées par l'article 716 du code civil qui s'exprime ainsi : « La propriété d'un trésor appartient à celui qui le trouve dans son propre fonds; si le trésor est trouvé dans le fonds d'autrui, il appartient pour moitié à celui qui l'a découvert et pour l'autre moitié au propriétaire du fond. Le trésor est toute chose cachée ou enfouie sur laquelle personne ne peut justifier sa propriété et qui est découverte par le pur effet du hasard. »

De cette définition il résulte qu'il n'y a pas de distinction à faire entre un trésor trouvé dans le sol où est bâti l'immeuble ou dans l'immeuble même, ou une partie de l'immeuble tel que muraille, cave, grenier, lambris, parquet. Il découle également que le trésor doit être découvert par le pur effet du hasard. Si donc le propriétaire du fonds, soupçonnant la présence d'un trésor, louait des ouvriers pour travailler à sa découverte, l'ouvrier qui viendrait à le découvrir n'aurait aucun droit sur le trésor; il appartient tout entier au propriétaire du sol.

Dans le cas actuel, il s'agit de savoir qui est propriétaire de l'église en question. Si c'est la fabrique, et si le trésor a été trouvé par le pur effet du hasard, la moitié appartient à l'ouvrier et l'autre moitié à la fabrique. Mais si celle-ci n'est qu'usufruitière, comme le prétend la jurisprudence gouvernementale, c'est la commune qui serait propriétaire et aurait droit à la moitié du trésor.

## COURRIER DE L'UTILE

### LES PETITES MISÈRES DE LA SAISON

#### LES ENGELURES

L'engelure est une tuméfaction avec coloration rouge ou bleue de la peau et du tissu cellulaire sous-cutané, provenant de la stase sanguine dans les capillaires, et de l'obstacle que rencontre la circulation sous l'influence du froid. Elle s'accompagne de *picotements*, de *fourmillements*, puis d'*élancements* douloureux. Quelquefois elle se couvre de *phlyctènes* et finit par s'ulcérer.

Le froid est la principale cause des engelures; mais c'est surtout la transition subite d'une température à une autre, l'habitude de faire passer brusquement les mains et les pieds du froid extérieur à la chaleur vive du feu, l'usage des chauffettes, des gants de peau trop serrés, etc., qui produisent les engelures.

On n'a pas d'engelures dans l'été et les pays

hauds ne les connaissent pas. Cependant il n'est pas rare que certaines personnes, indemnes d'engelures pendant l'hiver, en soient atteintes sur la fin de l'automne et au début du printemps.

Ce sont principalement les doigts, les orteils, les talons, le nez, les oreilles qui en sont le siège; et on les observe surtout chez les enfants et à l'âge de puberté. Elles sont plus rares chez les adultes et les vieillards. Les personnes lymphatiques y sont plus sujettes que les autres. N'oublions pas de signaler, comme prédisposées aux engelures, les personnes qui mettent les mains tantôt dans l'eau froide, tantôt dans l'eau chaude, les cuisinières, blanchisseuses, etc.; et par conséquent, mon cher confrère, il faudra faire lire ceci à votre ménagère.

Le premier degré de l'engelure est caractérisé par la rougeur de la peau et du gonflement. Les douleurs sont peu vives; cependant, lorsque la partie malade est exposée à la chaleur, il existe une démangeaison insupportable, qui vous tourmente surtout dans le lit et rend tout sommeil impossible.

Dans le second degré, la partie malade prend une teinte d'un violet foncé, le gonflement augmente, la peau se fendille, il se forme des gerçures, des crevasses; d'autres fois, la peau est soulevée par de l'humour qui se fait jour au dehors, et s'ulcère légèrement. C'est ce qu'on appelle vulgairement les engelures entamées. Cet ulcère a peu de tendance à se cicatriser et il est fort douloureux.

#### Comment doit-on traiter les engelures?

Comme traitement préventif, les personnes qui sont prédisposées aux engelures doivent prendre habituellement des amers, du fer, de l'huile de foie de morue, des bains sulfureux, faire de l'exercice, porter des vêtements chauds, des bas de laine, des chaussures fourrées. Celles qui sont sujettes aux engelures des mains en particulier, devront faire des frictions avec l'alcool camphré, ou avec de l'alun dissous dans de l'eau. Elles ne se laveront qu'avec de l'eau froide et éviteront le passage brusque du chaud au froid.

#### Voici maintenant le traitement curatif.

Bien entendu nous laisserons de côté les formules qui appartiennent aux médecins et nécessitent la manipulation d'un pharmacien; et fusiez-vous dans la campagne la plus reculée, la plus modeste, la plus dépourvue de ressources, vous pourrez toujours préparer et appliquer les remèdes que nous allons indiquer.

Pour les engelures rouges, démangeantes, *non ulcérées*, vous faites un cataplasme avec farine de moutarde noire et eau froide, de chaque quantité suffisante. Vous mettez ce cataplasme entre deux gazes. Il doit recouvrir toutes les parties souffrantes et être gardé de 20 à 30 minutes, suivant la sensibilité de la peau et la qualité de la farine, mais jusqu'à ce que la cuisson résul-

tant de ce remède soit fortement accusée. Faites ainsi chaque soir jusqu'à ce que les engelures soient flétries. Le plus ordinairement trois ou quatre applications suffiront.

Un remède bien simple et peu coûteux est celui qui consiste à étendre plusieurs fois par jour, sur les engelures, de la pomme de terre râpée.

En voici un autre encore : Faire bouillir dans une cafetière autant de son de blé qu'elle peut en contenir, avec assez d'eau pour imbibition complète. Dès que le son commence à se boursoufler légèrement à la surface, de manière à montrer que l'ébullition est active, on verse le contenu de la cafetière dans un plat profond, et aussitôt on y plonge les mains ou les pieds affectés d'engelures. Dans cet état, le *magna* bouillant ne brûle pas. Il faut le supporter aussi chaud que possible et y maintenir les engelures jusqu'à attédissement. On enveloppe ensuite les engelures avec une étoffe de laine épaisse, afin de conserver la chaleur. En opérant le soir, au moment de se coucher, on accélère le résultat. Ce remède si simple, répété au besoin pendant quelques jours, finit par triompher des engelures les plus tenaces à condition qu'elles ne soient point crevassées.

Ou bien, prenez 50 grammes de glycérine pure, 5 grammes d'amidon, délayez l'amidon dans la glycérine, chauffez sur un feu doux en remuant toujours jusqu'à consistance de gelée. Étendez en couche mince sur les parties malades et recouvrez-les d'un linge.

L'application matin et soir de topiques d'amidon camphré (amidon, 60 grammes, camphre, 2 à 10 grammes, pulvérisés et mêlés) est aussi très efficace.

Enfin, quand la neige et les grandes gelées seront venues, frottez-vous les mains ou les pieds, les oreilles ou le nez, avec de la neige ou de la glace pulvérisée : c'est, paraît-il, le remède des Russes. Quand ils sortent tout emmitoufflés de fourrures, ils sont bien obligés pourtant de laisser le nez à l'air, car il faut respirer. Et pour empêcher que cet ornement utile de leur visage soit trop endommagé et même emporté par la gelée, qui là-bas est rapide et traîtresse, ils ramassent à chaque instant de la neige et s'en frottent le nez très énergiquement : ceci semble une charge et n'est qu'une vérité, si j'en crois les livres et les récits que j'ai personnellement entendus de plusieurs voyageurs. Deux Russes qui se rencontrent, me racontait un Français qui habite la Russie depuis 20 ans, regardent mutuellement leur nez et se préviennent de faire vite l'opération s'ils le voient trop rouge ou trop violacé : car il arrive que la gelée produit une véritable anesthésie sur cet appendice, qu'alors son possesseur ne sent plus et perdrait sans s'en douter.

Contre les engelures *ulcérées*, voici un onguent dont l'expérience a toujours prouvé l'efficacité : cire jaune, 16 grammes; huile de lin, 30 gram-



mes; teinture de benjoin, 16 grammes; glycérine, 20 grammes.

Un autre remède qu'on applique avec succès sur les engelures ouvertes et qui est bien connu des campagnards dans certaines parties de la France. Prenez gros comme un œuf de la seconde écorce du sureau et faites-la cuire avec du beurre frais en pareille quantité, jusqu'à ce qu'il en résulte un onguent. Passez-le par le tamis et gardez-le pour le besoin. Il s'applique étendu sur un linge.

En voici encore tout une série, tous faciles et où vous pourrez choisir :

Mélez la pulpe hachée d'un citron avec quantité suffisante de saindoux pour en faire une pommade dont vous frotterez les engelures; recouvrez-les d'un vieux gant large ou d'un linge.

Prenez de l'eau salée : une poignée de sel de cuisine fondue dans un verre d'eau; frottez les engelures avec ce liquide qu'il ne faut pas essuyer, mais bien laisser sécher sur place.

Sel ammoniac, 10 grammes; sel de cuisine, 10 grammes : faites fondre ces deux sels dans deux verres d'eau, bassinez les engelures, laissez sécher le médicament sur place.

Prenez l'écorce intérieure des rameaux de l'orme commun, écrasez-la, faites-la bouillir dans de l'eau ordinaire, passez et lavez les engelures avec le liquide tiède ainsi obtenu.

Cataplasme fait avec des oignons de lis blanc écrasés et bouillis.

Cataplasmes de pommes de terre, plusieurs fois par jour.

Faites un liniment d'huile d'olive et d'eau de chaux à parties égales; agitez-le avant de vous en servir, et, au moment de vous coucher, recouvrez-en vos engelures.

Enfin lavez vos engelures tous les matins avec de l'eau additionnée d'un quart de phénol Bobœuf; avec de l'eau dans laquelle on aura fait cuire du céleri; avec de l'eau où on aura fait cuire des raves et des navets; avec de l'eau qui a servi pour échauder un porc; avec du lait doux dans lequel vous avez fait fondre un peu de sel blanc en poudre.

Je dirai, en terminant, qu'il faut toujours soigner les engelures et ne pas oublier que, dans certains cas, elles peuvent atteindre jusqu'à l'os, produire de la gangrène, et laisser après elles des cicatrices pour la vie tout entière.

#### RHUME DE CERVEAU

Ce sont encore les personnes lymphatiques qui, comme aux engelures, sont plus sujettes aux rhumes de cerveau; et la cause de ceux-ci, comme de celles-là, est le passage trop subit du chaud au froid.

En soi, c'est une indisposition plus ennuyeuse et fatigante que grave : pourtant beaucoup dégénèrent en rhumes de poitrine, en catarrhes, en bronchites, et c'est pour cela qu'il faut y porter quelque attention.

On s'en préserve en ayant soin de se laver

tous les matins la figure, et mieux encore tout le corps, à l'eau froide.

Néanmoins, lorsqu'on n'a pu l'éviter, nous conseillons ce qui suit :

Couper un oignon en petits morceaux et le mettre, le soir, infuser dans un verre d'eau froide. Le lendemain, en se levant, renifler de cette eau et continuer pendant deux ou trois jours.

Se mouiller l'intérieur du nez avec de l'huile d'olive; aspirer bien fort, de manière à la faire remonter; continuer ainsi pendant trois jours.

Se graisser le nez, en se couchant, avec du suif, et boire deux bols d'infusion de sureau pour provoquer la transpiration. Le lendemain, éviter le passage subit d'une température chaude à une température opposée et continuer jusqu'à guérison.

Priser de temps en temps du sucre pulvérisé : cela provoque un écoulement des mucosités et soulage la tête. Si vous avez l'habitude de priser, mêlez du camphre à votre tabac.

#### IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 novembris 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis*

#### CONSEILS DU DOCTEUR

*Névralgies, Migraines, Sciaticque, Affections du foie.*

Les névralgies se présentent sous les formes les plus variées. Elles peuvent se localiser dans presque toutes les parties du corps. Aussi ne doit-on pas s'étonner que contre ce genre d'affection, on ait préconisé une quantité innombrable de remèdes.

Le Dr Trousseau, qui s'est beaucoup occupé du traitement rationnel des névralgies, de la sciaticque et de la migraine, affirme que le médicament qui lui a le mieux réussi c'est l'essence de térébenthine pure. Le Dr Martinet, de son côté, affirme qu'il a guéri cinquante cas de ces affections sur soixante-dix par l'emploi de l'essence de térébenthine.

Mais sous quelle forme peut-on faire usage de ce médicament si désagréable comme odeur et comme saveur? Le Dr Clertan est parvenu à renfermer l'essence de térébenthine dans une légère enveloppe transparente, il en a formé de petites gouttes rondes auxquelles il a donné le nom de perles de térébenthine du Dr Clertan. Ce procédé a reçu l'approbation si recherchée de l'Académie de médecine de Paris. Aujourd'hui, il n'est pas un médecin qui, dans les cas cités plus haut, n'ordonne les perles de térébenthine du Dr Clertan, à la dose de trois ou quatre perles à chaque crise. C'est sous cette forme que le Dr Trousseau prescrivait ce médicament.

Le flacon de perles se vend 2 francs dans toutes les pharmacies.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

« Les vœux du célèbre historien sont aujourd'hui réalisés. La Congrégation de Saint-Sulpice se montre toujours digne de ses illustres ancêtres; la vie de M. Emery prend sa place avec celle de M. Olier dans la bibliothèque de tous les prêtres et de tous les hommes instruits.

« Puissent toutes les générations sacerdotales s'inspirer de leurs exemples et se pénétrer de leur esprit.

« Je vous renouvelle, Monsieur et cher Chanoine, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

« † JEAN EMILE, arch. d'Albi. »

Pour clôturer ces beaux témoignages, ajoutons que ce deuxième et dernier volume de l'*Histoire de M. Emery et de l'Eglise de France pendant la Révolution* contient en Appendice le texte des quatre Documents ci-après :

1<sup>o</sup> Lettre au Pape VI des Evêques Français qui n'ont pas consenti à donner leur démission;

2<sup>o</sup> Le Concordat;

3<sup>o</sup> Les articles organiques et la loi du 18 Germinal an X.

4<sup>o</sup> Réclamation faite au nom du Saint-Siège par le cardinal Caprara, contre les articles organiques.

## ALMANACHS POUR 1886

### ALMANACH HISTORIQUE & PATRIOTIQUE

Une brochure in-18 de 144 pages avec nombreuses gravures.

Prix : 30 centimes.

#### Almanach des Campagnes

Une brochure in-18 de 72 pages, avec gravures.

Prix : 15 centimes.

#### Almanach du Paysan

Une brochure in-18 de 36 pages, avec gravures.

Prix : 10 centimes.

### LE JOURNAL-ALMANACH

Une brochure de 80 pages, ornée de nombreuses gravures. — Prix : 25 centimes.

### L'ALMANACH - JOURNAL

PARAISANT TOUS LES MOIS

Jolie petite brochure in-16 de 32 pages, ornée de nombreuses gravures.

2 francs par an. — 10 centimes le numéro.

### LE GRAND ALMANACH DE LA FAMILLE

Volume grand in-8° de 100 pages, beau papier, caractères elzéviens.

Prix : 50 centimes.

#### REMISES SPÉCIALES

ALMANACH DU PAYSAN, la douzaine, par poste . . . . .	1 »
ALMANACH DES CAMPAGNES, la douzaine, par poste . . . . .	1 50
ALMANACH HISTORIQUE ET PATRIOTIQUE, la douzaine, par poste . . . . .	3 »

Adresser les demandes à M. Victor PALMÉ, 76, rue des Saints-Pères, Paris.

#### DECOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrément d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure qualité sup.

Articles Religieux : Christs, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Paletier, Paris.



PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fro



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

93, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX** en toutes matières  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

**SOUVENIRS MORTUAIRES**, 403 vignettes finement gravées  
sur acier, avec l'impression au verso, LE CENT 21 f. 80 franco. —  
**CHROMOLITHOGRAPHIE ARTISTIQUE**, huit sujets nouveaux, LE CENT  
30 f. 50 franco. Maison **BOUASSE-LEBEL**, 29, rue St-Sulpice, Paris.

**COLTAT & C<sup>ie</sup>** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

## VITRAUX D'ÉGLISE,

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR**. **HOUYVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. **Félix**  
**GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. **V<sup>o</sup> POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
**AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES** en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**H. GARNIER**, Boulevard d'Enter, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la **MINERVE** aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la **MINERVE**, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## VIN DE MESSE.

Les prêtres désireux d'avoir un vin de messe absolument pur, na-  
turel et à un prix très modéré, peuvent s'adresser en toute confiance  
à Monsieur **Henri BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est  
connue. — A chaque nouveau client, M. Henri BIJON adresse toujours gratis et franco une  
bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et  
les avantages du prix.

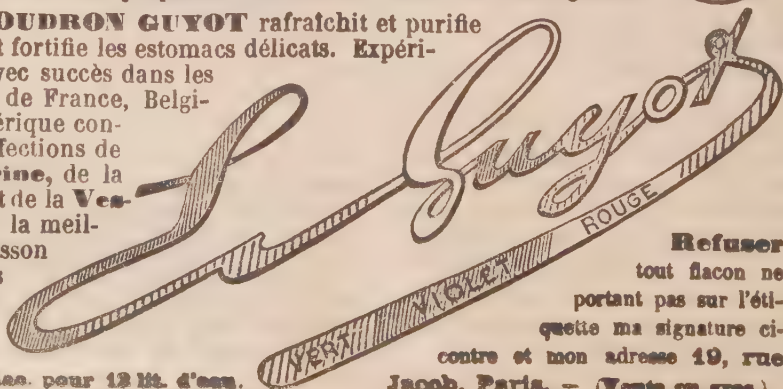


LE  
**GOUDRON GUYOT**

Sort à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la **Poitrine**, de la  
**Gorge** et de la **Ves-  
sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

à fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



**Refuser**

tout flacon ne

portant pas sur l'étiquette

ma signature ci-

contre et mon adresse 19, rue

Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

ÉDITION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>or</sup> PALMÉ, Dir<sup>e</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 48 :

PRÉDICATION : Pour la fête de l'Immaculée-Conception : Dévotion à ce mystère : — CONGRÉGATIONS ROMAINES : C. de la Propagande : Instructions pour les jugements ecclésiastiques concernant les causes matrimoniales. CONSULTATIONS LITURGIQUES etc. : La béatitude consiste-t-elle essentiellement dans la vision intuitive, ou dans la possession assurée du souverain bien, accompagnée de la délectation ? Les saints voient-ils Dieu plus parfaitement, grâce à l'Incarnation, que si Adam n'eût pas péché ? Quelle a été l'épreuve des mauvais anges et la cause de leur chute ? — Quelle quantité d'alcool peut-on mettre dans le vin destiné au saint sacrifice sans nuire à la validité ? — L'emploi de la moutarde ou du plâtre rend-il le vin invalide ou illicite pour la sainte messe ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le curé et le conseil de fabrique peuvent-ils fermer par des portes le porche de l'église, sans consulter le maire. — VARIÉTÉS : M. Jules Simon historien. — COURRIER DE L'UTILE : La suite d'un bon conseil.

## CORRESPONDANCE

Nos lecteurs ont pu voir déjà par les lettres de Syrie, du Canada, etc., comment l'institution de la Librairie Catholique est appréciée à l'étranger. Nous nous écrivons que nos publications font le plus grand bien et que nous réalisons dans une certaine mesure le vœu que le Très Saint-Père Léon XIII a exprimé pour avoir une bonne presse. Le Cardinal Lavignerie proclame de son côté que les sacrifices faits en faveur de la bonne presse ont aussi méritoires que de contribuer à l'érection d'une église. Quelques âmes héroïques nous versent des fonds en vue d'une certaine propagande. Depuis un certain temps on ne nous écrit plus. Nous avons dû évidemment suspendre nos envois gratuits. Il est vrai que ce sont toujours les mêmes qui donnent, ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, a dit le maréchalugeaud. Pour faire comprendre à ces grands chrétiens combien leur charité était bien placée, nous publions la lettre suivante du chancelier de l'Évêché d'Angora (Turquie) :

Angora (Turquie d'Asie), 1<sup>er</sup> novembre 1885.

*Mirabilis Deus in Sanctis suis.*

« Très charitable bienfaiteur,

« Je me félicite de votre succès obtenu à Anvers. C'est mon devoir de correspondre avec vous, si ce n'est d'argent ou de coopération directe, du moins par une communauté de sentiments et de prières : ce à quoi je ne manque pas, au fond de l'Asie.

« Compatissez à ma douleur : je recevais par votre bonté extrême quelques-unes de vos feuilles périodiques gratuitement : l'*Illustration pour tous*, l'*Ami des Livres* et l'*Ami du Clergé*. Les voilà tout à coup cessés, je ne les reçois plus. Si donc l'on veut constater si je suis vivant, en voici un témoin, c'est ma lettre qui vous dit que je vis et désire recevoir ces mêmes journaux, au même titre gratuit, sauf à prier pour toute la France catholique, ma patrie adoptive, et spécialement pour la société Victor Palmé.

« Monsieur, quand je vous promets de prier, ne me regardez pas isolément premier vicaire dans une paroisse, j'ai mes paroissiens très dévots qui prient pour vous, car je leur prêche de votre *Ami du Clergé*.

« Directeur d'un nouveau collège du Sacré-Cœur, j'ai beaucoup d'élèves que je mets en contribution pour prier à votre intention. Aumônier du couvent des Sœurs de l'Immaculée-Conception, j'engage ces bonnes âmes à vous faire participer aussi à leurs bonnes prières. Ainsi vous avez de puissants intercesseurs, vivants, à Angora !

« Plein d'espoir d'obtenir vos journaux comme auparavant, je me dis tout à vous en Notre-Seigneur.

« JOS. KIRMIZIAN,

« chancelier de l'Évêché d'Angora. »

## NOTES LITTÉRAIRES

**Œuvres polémiques de Mgr Freppel,**  
VII<sup>e</sup> série. 1 vol. in-12 de 485 p. Prix : 3 fr.

L'éloge des *Œuvres polémiques* de Mgr Freppel n'est plus à faire. Il n'est personne qui ne connaisse les énergiques et courageuses revendications de l'éminent prélat à la Chambre des députés.

Aussi, nous bornerons-nous à rappeler purement et simplement le sujet des discours politiques renfermés dans le nouveau volume (VII<sup>e</sup> série) qui vient de paraître.

Discours sur le recrutement de l'armée. — Discours pour demander la dispense du service militaire en faveur des élèves ecclésiastiques. — Discours sur la politique du ministère dans la question d'Égypte. — Discours pour le maintien des prières publiques. — Observations concernant le déclassement d'une partie de l'enceinte de la ville de Lyon. — Discours contre la proposition de loi tendant à rétablir le divorce. — Discours sur les affaires de Madagascar. — Discours au



congrès de Versailles contre le paragraphe 1<sup>er</sup> de l'article 2 du projet de loi tendant à la révision partielle des lois constitutionnelles. — Discours au même congrès contre la suppression des prières publiques. — Discours à la Chambre sur les interpellations relatives aux affaires du Tonkin. — Discours contre la suppression du budget des cultes. — Discours sur le traitement des vicaires et des chanoines. — Discours contre la suppression du crédit afférent au chapitre de St-Denis. — Discours pour le rétablissement du crédit relatif aux bourses des séminaires. — Discours pour le rétablissement du crédit de 5,900 francs en faveur de divers établissements religieux. — Discours contre la suppression d'un crédit relatif aux aumôniers des hôpitaux militaires. — Discours contre la suppression des Facultés de théologie de l'Etat. — Discours contre la suppression de l'évêché de la Guadeloupe. — Discours à l'occasion de la ratification du traité de Hué. — Discours au cours de la discussion du projet de loi sur les récidivistes.

**L'Eglise est-elle contraire à la liberté,** Sa nature, son esprit, son action, par M. Georges Romain, 1 beau volume in-8° de 468 pages. Prix : 7 francs.

L'ouvrage de M. Romain est un chef-d'œuvre de vigoureuse dialectique, appuyée sur des faits indéniables et des données historiques irréfutables. Ce livre est certainement une des études les plus complètes que nous connaissions sur ce sujet. On a pu traiter cette question plus *in extenso*, mais on n'a pas fait mieux.

Il est facile de voir que l'auteur y a consacré de longues veilles. Il possède son sujet à fond et il a su le mettre à la portée de toutes les intelligences, en le rendant on ne peut plus attrayant et en le dégageant de tout ce qui pourrait nuire à sa clarté.

Il suffit d'un peu de bonne volonté et surtout de bonne foi pour reconnaître toute la valeur et la force des arguments qu'il emploie pour prouver que l'Eglise non seulement n'est pas contraire à la liberté, mais qu'elle seule en connaît la véritable nature, en dirige l'esprit et l'action. C'est la thèse de N. S. P. le pape Léon XIII.

Quand on a lu sans parti pris cet ouvrage, on s'étonne que des vérités aussi clairement exposées puissent trouver des contradicteurs. Ce livre vient à son heure. C'est une bonne action ; à ce double titre, il sera bien accueilli par tout le monde.

**Grand Dictionnaire de Géographie universelle, ancienne et moderne,** par BESCHERELLE aîné et DEVARIS. 4 volumes in-4°, brochés. Prix : 35 fr. au lieu de 50 fr.

Le *Dictionnaire national* ou Dictionnaire universel de la langue française est entre les mains de tout le monde. Il a pour complément nécessaire un autre ouvrage du même auteur : Le *Grand Dictionnaire de Géographie universelle, ancienne et moderne*, 4 volumes in-4°.

Cet ouvrage, mis au courant de la science géographique et aussi complet que possible, est entièrement terminé et peut rendre de grands services à l'enseignement.

La Société générale de Librairie catholique qui en possède un certain nombre d'exemplaires, les offre à des conditions exceptionnellement avantageuses, au prix de 35 francs les 4 volumes au lieu de 50 francs. C'est une occasion dont chacun s'empressera de profiter.

**Vingt ans de polémique,** par M. Woeste ancien ministre de la justice en Belgique. — 3 volumes in-8°. Prix : 18 francs. Bruxelles et Paris. Société générale de Librairie catholique.

En attendant que l'*Ami des Livres* publie des extraits de cet important ouvrage, nous croyons devoir en donner ici un résumé succinct, qui permettra aux lecteurs d'en apprécier la valeur et la portée historique.

Cet ouvrage est un choix d'articles publiés par l'auteur, revus et remis à jour. — L'œuvre comprend trois volumes in-8°, soit un ensemble de près de douze cents pages ; il touche à toutes les grandes questions agitées en Belgique, depuis le Congrès de Malines jusqu'à nos jours.

Les deux premiers volumes contiennent des études sur le roi Léopold 1<sup>er</sup>, l'évolution anticatholique et radicale du libéralisme belge, l'enseignement gratuit et obligatoire, la législation scolaire de tous les pays, le service militaire personnel obligatoire, la laïcisation des hospices et des hôpitaux, etc., etc.

Le troisième volume intitulé : *Mélanges religieux, littéraires et historiques*, renferme plusieurs articles sur les ordres religieux, sur les couvents, sur la morale neutre, la chute de P. Hyacinthe, la proscription des Jésuites et diverses études sur l'histoire contemporaine de France et ses hommes politiques depuis l'époque de la Restauration.

Cette simple énumération de titres indique assez la variété et l'importance des questions discutées.

**TRAITÉ DE LA VIE INTÉRIEURE, PETITE SOMME DE THÉOLOGIE ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE,** d'après l'esprit et les principes de saint Thomas d'Aquin, par le R. P. André-Marie Meynard, des Frères-Prêcheurs, 2 vol. in-12, 7 fr.

Ce livre est destiné à combler une très regrettable lacune, qui existe dans le champ de la direction des âmes. Grâce aux pieuses et savantes recherches de l'auteur, non seulement les chefs des communautés religieuses et les maîtres de novices, mais encore les supérieurs et directeurs des séminaires, les confesseurs ordinaires et extraordinaires de communautés, et même tous les prêtres exerçant le saint ministère (car lequel d'entre eux n'est point exposé à confesser et à diriger quelque âme d'élite ?) trouveront dans cet ouvrage, un résumé clair, précis, méthodique de la doctrine spirituelle et mystique la plus sûre de toutes, puisqu'elle n'est autre que celle de l'Angélique de l'Ecole, de l'incomparable Docteur saint Thomas d'Aquin, mise dans un nouveau jour par une multitude de citations empruntées aux Saints et aux Docteurs les plus versés dans ces matières. — Bien plus, et ceci nous paraît un avantage inappréciable, grâce à la double précaution que l'auteur a prise d'écrire (le texte du moins) en langue vulgaire et de procéder par voie de demandes et réponses, les supérieures et maîtresses des novices, dans les communautés de religieuses pourront s'initier facilement aux principes de la vraie Théologie mystique et préserver ainsi les âmes placées sous leur obéissance ou sous leur direction des atteintes du faux mysticisme. — Du reste, ce travail est divisé en deux parties : la première, la *Théologie ascétique*, convient généralement à toutes les âmes solidement pieuses ; la seconde, la *Théologie mystique*, s'adresse plus particulièrement aux âmes avancées dans les voies spirituelles, au même titre, croyons-nous que les ouvrages de sainte Thérèse et de saint

(Voir la suite à l'avant-dernière page.)



## PRÉDICATION

PUR LA FÊTE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION :  
DÉVOTION A CE MYSTÈRE

Tota pulchra es, amica  
mea, et macula non est in  
te. (Cant., iv, 7.)

Autrefois, M. F., le panégyriste de l'Immaculée-conception avait à établir cette croyance. Aujourd'hui le rôle a changé. Il n'y a plus qu'un cœur d'une voix pour dire avec l'Eglise catholique : *Voilà, je crois*, mot solennel sorti des lèvres même du cœur de l'Immortel Pie IX, de ce dévot à jamais mémorable et béni qui combla l'attente des fidèles et l'espérance des siècles, qui fut accueilli dans tout l'univers comme une des plus heureuses nouvelles qui aient retenti aux oreilles de l'humanité depuis la grande nouvelle de la rédemption, qui provoqua en tous lieux une inépuisable manifestation de foi et de piété, un élan de ferveur dont on ne croyait plus capable nos temps d'impiété et d'indifférence : *Credo*, nous disons. Ce mot, nous le redisons aujourd'hui en toute solennité. Oui, ô Marie, et c'est dans toute l'union de notre joie, c'est avec le plus vif transport d'amour, c'est du plus profond de mes entrailles, que nous vous disons : *tota pulchra es et macula non est in te*. Vous êtes toute belle, il n'y eut jamais de tache en vous. Nous croyons fermement à votre conception immaculée, comme à une vérité révélée de Dieu et nous sommes prêts à verser notre sang s'il le faut, pour la défense de votre glorieux privilège, en confessant avec l'Eglise que vous en êtes redevable aux mérites de J.-C. votre divin fils.

Je ne viens donc pas établir devant vous cette vérité que vous croyez tous comme moi ; je vous rappelle seulement vous rappeler combien la dévotion à Marie Immaculée a de charmes et d'efficacité pour la vertu ; qu'en elle se trouve un secret puissant pour vaincre les ennemis de notre salut. Pendant les jours de notre pèlerinage et de notre veuve, nous avons trois ennemis principaux à combattre. Nous sommes sans cesse aux prises avec la chair, avec le monde et avec les démons. La dévotion envers l'Immaculée-Conception nous fournit des armes contre ces ennemis implacables de notre âme. La chair, le monde et les démons ont été terrassés d'une manière si éclatante et si complète par Marie Immaculée qu'en cherchant un abri aux pieds de ses autels nous nous revêtirons en quelque sorte de la force divine dont elle fut armée pour les vaincre et pour détruire.

## I

La dévotion envers Marie Immaculée est en premier lieu un remède souverain contre la tyrannie de la chair. Nous ne saurions le nier, nous portons en naissant le germe de tous les vices. D'abord, ces ennemis grandissent et se

fortifient à notre insu. Ils nous poursuivent partout, dans la solitude comme dans le monde, et partout ils nous livrent les plus terribles assauts. Sont-ils écrasés et vaincus ? ils renaissent de leurs cendres. S'ils sont vainqueurs, ils se montrent plus exigeants. Nous avons à lutter contre eux dès nos premières années jusqu'au terme de notre carrière. Parfois même l'attaque est si vive, la tentation si séduisante que ce danger nous épouvante. Comme les apôtres ballottés par la tempête, nous nous croyons sur le point de périr et de nos lèvres s'échappe leur cri de détresse : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ; *Domine, salva nos, perimus*. Ou bien celui de saint Philippe de Néri : Mon Dieu, je le sens, si vous ne me soutenez par votre grâce, je vais vous trahir. Et chose étrange ! les âmes les plus pures ne sont pas à l'abri des attaques de la concupiscence. Saint Paul ravi au troisième ciel, saint Paul se plaint des révoltes de la chair qui l'expose au péché qu'il ne veut pas commettre et s'oppose au bien qu'il désire pratiquer. Ecoutez-le : « Nous savons que la loi est spirituelle et moi je suis charnel, vendu sous le péché. Car ce que je fais, je ne le connais pas ; le bien que je veux, je ne le fais point ; mais le mal que je hais, je le fais. Si je fais ce que je ne veux pas, j'acquiesce à la loi, je la reconnais bonne. Ainsi ce n'est pas moi qui le fais, mais le péché qui habite en moi, c'est-à-dire, dans ma chair ; car le vouloir est près de moi, mais accomplir le bien je ne trouve pas (comment). Car le bien que je veux je ne le fais point, mais le mal que je ne veux pas, je le fais. Si donc je fais ce que je ne veux pas, ce n'est pas moi qui le fais mais le péché qui habite en moi. Je trouve donc la loi, quand je veux faire le bien, parce que le mal est près de moi. Je me complais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur. Mais je vois dans mes membres une autre loi qui combat la loi de mon esprit et me captive sous la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de péché ? La grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Moi-même donc j'obéis par l'esprit à la loi de Dieu et par la chair à la loi du péché. » A-t-on jamais décrit avec plus de vérité, de profondeur et d'énergie cette guerre intestine, implacable, incessante de la chair contre l'esprit ; ces secousses cruelles auxquelles nos passions livrent notre âme ; le tableau de ces mille inclinations perverses qui nous poussent sans cesse aux voluptés et aux honteuses satisfactions de la vie des sens ?

Comment donc échapper sains et saufs à ces orages des passions, à cette tyrannie de la chair, à ce despotisme des sens ? C'est ici le secret de la dévotion à Marie immaculée. Marie est en effet mère de la grâce. Le Verbe fait chair a confié à son auguste Mère tous les trésors de ses mérites, elle est le canal, l'aqueduc sacré par lequel la vie de la grâce descend dans nos âmes. Aussi quand saint Paul s'écrie : « Malheureux homme que je



suis, qui me délivrera de ce corps de péché? » Il répond aussitôt : « La grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Or, l'Eglise enseigne par la bouche de ses docteurs que Marie ouvre et ferme à son gré les trésors de la grâce. La concupiscence n'a donc pas d'ennemi plus puissant que la chaste reine de l'innocence et de toute sainteté. Ève divine, la douce mère de la grâce enfante à la modestie, à la candeur, à la pureté des anges, toutes les âmes saintement éprises des attraites de la vertu. Ses mains virginales portent l'étendard sacré autour duquel sont rangées toutes les générations qui ont immolé la chair à l'esprit, la nature corrompue à la grâce qui régénère, la vie des sens à la vie des anges. Son sang virginal devenu le sang de l'Homme-Dieu lave toutes nos souillures. Sa chair immaculée devenue la chair du Rédempteur cicatrise toutes les blessures du sensualisme. Allons donc chercher près de Marie la guérison et l'apaisement de cette fièvre dévorante des plaisirs terrestres. Si les attraites homicides des sens agitent notre âme, si la robe de notre chair, comme parle saint Augustin, est secouée à tout instant par la fièvre de la concupiscence, allons chercher des armes victorieuses près de notre puissante médiatrice, ne nous détachons jamais de sa main maternelle, combattons sous ses yeux. Professons pour le dogme de l'Immaculée-Conception la foi la plus vive. Félicitons-la de ce privilège le plus cher à son cœur, et du sein des tempêtes soulevées contre la frêle nacelle de notre âme redisons avec un confiant amour : « Mère très-pure, mère très-chaste, mère incorruptible, mère immaculée, priez, priez pour nous. »

## II

La dévotion envers l'Immaculée-Conception nous fournit en second lieu des armes invincibles contre la tyrannie du monde. Quel terrible ennemi que le monde ! s'écriait saint Augustin, ses caresses nous flattent, ses promesses excitent notre envie, ses exemples nous entraînent et ses menaces nous épouvantent ; et définissant le monde le même Père disait : le monde est la société de ceux qui pensent, parlent et vivent non selon les maximes de l'Evangile, mais selon les maximes de la nature corrompue, de la chair et des passions. Le monde est la société de tous les enfants de l'orgueil, de tous les ennemis de Dieu et de son Christ. Le monde est cet amas de gens dont toutes les vues sont charnelles, tous les désirs terrestres, tous les goûts portés vers les objets des sens ; ces gens pour lesquels les choses de la vie et du temps sont tout ou presque tout, les choses de Dieu, du salut et de l'éternité rien ou presque rien ; ces gens avides des biens, des richesses, des honneurs, des distinctions, des grandeurs, des prééminences du siècle ; ces gens amateurs passionnés ou sectateurs fidèles de tout ce que l'Eglise qualifie de pompes de Satan, renoncées par les serments du baptême, des rendez-

vous publics, bruyants et voluptueux, des plaisirs, des fêtes, des danses, des théâtres, des spectacles du siècle : voilà le monde. *Amator mundi, qui amando mundum vivunt secundum concupiscentiam mundi, dicti sunt mundum.* Aussi Jésus-Christ a-t-il maudit le monde à cause de ses scandales. Il ne prie pas pour le monde car son sang divin ne peut pas purifier et sanctifier ceux qui jusqu'à leur mort aiment le monde, adorent le monde, vivent de l'esprit du monde, des maximes du monde. Il ne prie pas pour le monde, car il y a lutte, antagonisme, guerre incessante, nécessaire, éternelle, entre Jésus-Christ et le monde, entre la lumière et les ténèbres. Point d'alliance possible entre les maximes du monde et les maximes de Jésus-Christ, entre les goûts du monde et les goûts de Jésus-Christ, entre les mœurs du monde et les mœurs de Jésus-Christ. Un abîme infranchissable sépare le monde et Jésus-Christ. Le temps nous est donné pour choisir le drapeau sous lequel nous voulons combattre. Jésus-Christ appelle sous l'étendard de la croix tous les ennemis du monde.

Mais hélas, comment échapper aux séductions du monde ? Comment s'y prendre pour n'être pas emporté par le torrent des scandales qui remplissent le monde ? C'est en cherchant un refuge au pied des autels de Marie Immaculée. Les écueils du monde qui n'ont jamais été plus multipliés, plus menaçants, plus terribles, n'ont rien qui soit au-dessus du courage et de la force des vrais serviteurs de Marie. Ils marchent sur les flots du monde sans en être submergés. Ils respirent l'air empoisonné du monde, sans que les miasmes pestilentiels du monde leur inoculent leur mortelle influence. Qui de vous n'a connu et ne connaît quelques-uns de ces anges de la terre qui vivent au milieu du monde, mais dont la vie est la censure et la condamnation de toutes les maximes du monde ? Ils gémissent, ils pleurent sur l'aveuglement, sur la folie des mondains. Savez-vous quels sont les secrets à l'aide desquels Marie immaculée les rend supérieurs à toutes les séductions du monde ? Mère de la divine lumière, elle fait comprendre à ceux qui l'aiment et qui la servent, la fragilité, le vide et le néant du monde et de tout ce qu'il promet. Sous sa douce influence le monde leur apparaît tel qu'il est, brillant mais faux, séduisant mais trompeur. Toutes ses fleurs ont des épines, ses plaisirs sont vains, ses fêtes sont suivies d'un triste lendemain. Marie ne s'en tient pas là. Non-seulement elle ver-  
dans l'âme de ses enfants dévoués un dégoût profond, une répugnance invincible pour le monde, mais elle fait briller à leurs yeux les clartés des plus vives du monde surnaturel, leur fait entrevoir les beautés des mystères de notre foi et leur donne un appétit en quelque sorte irrésistible pour les biens de la grâce et du ciel, et pendant que les mondains sont insatiables de dominations, insatiables de richesses, insatiables de voluptés, les serviteurs de Marie sont insatiab-

humilité. Ils ont faim et soif de charité, de mort et de pureté.

## III

Enfin la dévotion à Marie Immaculée est un des moyens de triompher des artifices et des tentations du démon. « Nous n'avons pas seulement à lutter, dit S. Paul, contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les dominateurs du monde en ce siècle de ténébre, contre les esprits de malice (répandus) dans l'air ». Et ces perfides ennemis de nos âmes et de notre bonheur rôdent autour de nous semblables à un lion rugissant, toujours prêt à dévorer. Or, qu'a-t-il pas mis entre les mains de l'Immaculée la toute-puissance de la force et de la terreur ? Dès l'origine, en effet, nous voyons ancrer cette haine réciproque et éternelle de Marie et de Satan et cette toute-puissance vengeresse que Dieu devait donner à la reine du ciel contre toutes les fureurs de l'enfer. A ce moment où le démon, vainqueur par la faiblesse et la crédulité de la première Eve, semble se rire de nous en lui disant : Tu m'as chassé du ciel, eh bien ! je me console, parce que désormais je régnerai sur la terre : Dieu lui répond : Je t'appelle à un nouveau combat ; un jour viendra où je donnerai naissance à une nouvelle Eve, et à l'instant même où elle apparaîtra dans ce monde, elle essaiera de la mordre au talon, mais elle écrasera la tête. *Ipsa conterit caput tuum* (Gen. III). Longtemps après, David, humilié au souvenir de son crime, sentait renaître son espérance en saluant à travers plusieurs siècles d'attente cette même puissance de Marie Immaculée. C'est vous qui avez écrasé la tête du dragon : *confregisti caput Draconis*. Saint Jean nous révèle dans son apocalypse que cet éternel triomphateur de Marie sur le serpent infernal apparaît encore dans le ciel. « Je l'ai vue, nous dit-il, cette femme-mère du roi des nations, et un dragon énorme se tenait devant elle, et de sa gueule essayait de lancer sur elle son venin comme celui d'un fleuve. Et la terre s'entrouvrant comme un abîme, engloutit le venin du dragon et le dragon se retira plein de rage d'avoir été vaincu par cette femme (Apoc. XII). Et nous-mêmes n'avez-vous pas souvent senti le bienfait de la toute-puissance dans le secret de nos cœurs ? Chaque fois que Satan a essayé de souiller l'image divine que vous portez en vous, afin de vous ravir le trésor de votre vertu et votre espérance du ciel, avez-vous jamais invoqué Marie-Immaculée sans devenir vainqueurs ? Il est dit que l'archange S. Michel et les anges fidèles chasseraient Lucifer et ses légions coupables et le rejetèrent dans les abîmes au cri de guerre : Qui est fort comme Dieu ? *Quis fortis ut Deus ?* Sur nous, pauvres exilés et pécheurs, qui, n'ayant ni la pureté, ni la force des anges n'osons invoquer qu'en tremblant ce nom tout-puissant, trois fois saint de Dieu, nous avons, nous

aussi, un cri de guerre qui nous rend invincibles. Dans ces assauts terribles que nous livre Satan, appelons Marie-Immaculée, elle fera descendre à notre disposition sa toute-puissance qui n'est autre que celle de Dieu, et comme les anges vainqueurs s'écriaient : qui est fort comme Dieu, nous, triomphant aussi contre l'ennemi de notre salut et de notre bonheur, nous pourrions nous écrier avec allégresse et actions de grâces : Qui est fort comme Marie. *Quis fortis ut Maria ?*

Que l'Immaculée-Conception de Marie soit donc le palladium de notre vertu et l'étendard sous lequel nous combattons sans cesse et la chair et le monde et Satan. Ne cessons d'invoquer Marie sous un titre qui lui est si cher. Espérons les grâces les plus signalées de la Vierge conçue sans péché. Dans les tentations surtout, recourons promptement à sa protection. Que le nom de Marie-Immaculée vienne alors se placer de lui-même sur nos lèvres. Que le souvenir de sa conception sans tache soit présent à notre cœur. Aimons à répéter souvent cette invocation si simple mais si efficace : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » Enfin toute notre vie soyons dévoués à l'Immaculée-Conception, afin qu'à la mort du moins nous méritions d'entendre de la bouche du Souverain juge la louange que Marie reçut dès le premier instant : Vous êtes toute belle, ô Marie bien aimée, et il n'y a point de tache en vous. *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.*

CONGRÉGATIONS ROMAINES<sup>1</sup>

## INSTRUCTION DE LA PROPAGANDE

POUR LES JUGEMENTS ECCLÉSIASTIQUES CONCERNANT  
LES CAUSES MATRIMONIALES

DE PROCESSU MATRIMONIALI  
(Suite)

## PARS ALTERA

DE REGULIS SERVANDIS IN TRACTANDIS CAUSIS  
MATRIMONIALIBUS IN SPECIE

Præter hactenus recensitas regulas in omnibus causis matrimonialibus generatim servandas ut juridica illis est et validitas, quædam etiam speciales præ oculis habendæ sunt juxta peculiarem impedimentorum naturam et indolem quæ judicio occasionem præbuerunt. Quare de his singulis, saltem quæ frequentius occurrere solent, aliqua speciatim animadvertenda sunt.

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — Étranger, 25 fr. — La collection (28 vol.) avec tables, 460 f. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>e</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)



ART. I. — *De impedimentis cognationis carnalis, vel spiritualis, et affinitatis.*

§ 31. — Si matrimonium impugnetur ob assertum impedimentum cognationis carnalis aut spiritualis, vel affinitatis, facile erit ejusdem existentiam detegere ope authenticorum documentorum. Etenim cognatio carnalis, et etiam affinitas, quæ præcedenti matrimonio processerit, dignoscuntur ex arbore genealogica utriusque familiæ, conficienda ex regestis matrimoniorum, et ex libris etiam baptizatorum, in quibus notata esse debent nomina non modo conjugum, et eorum qui baptizati sunt, sed horum etiam parentum. Similiter ex libris baptizatorum et confirmatorum aperte eruitur cognatio spiritualis, quia in illis una cum eorum qui baptizati vel confirmati fuerunt, nomina quoque recensita esse debent sive patrinorum, sive matrinarum. Talia documenta in forma authentica ex dictis libris erunt haurienda opera parochorum vel curiæ, una cum testimonio de eorum identitate cum respectivis particulis ex libris exstantibus; imo si a parcho testimonium datum fuerit, opus erit ut ejusdem parochi obsignatio a curia Episcopali authentica declaretur.

§ 32. — Quod si aliquod oriatur dubium circa documenta prædicta vel circa eorum veritatem, in judicium vocandi erunt et juridice examinandi consanguini, affines, propinqui, quibus origo eorum de quibus agitur nota sit aut nota esse possit, ut ex horum depositionibus gradus consanguinitatis vel affinitatis clarius valeat determinari. Non levi fundamento huic rei esse potest etiam publica fama, de qua ratio erit habenda; ejus tamen sedulo considerata erit origo et rationes quibus innititur. Cæterum judex semper præ oculis habeat, his quæstionibus dirimendis, præcipuum fundamentum præbere documenta authentica, et nunquam licere contra eadem judicare, nisi ex certis et evidentibus argumentis constiterit ipsa vitiosa aut falsa esse. Ac proinde locorum Ordinarii sedulo curabunt ut libri baptizatorum, confirmatorum et matrimonio copulatorum, nec non defunctorum, a parochis diligentissime exarentur et accurate custodiantur.

ART. II. *De impedimento publicæ honestatis.*

§ 33. — Quoties aliquod matrimonium impugnetur ob impedimentum, quod publicæ honestatis nominatur, in primis accurate statuendum erit, utrum illud originem duxerit ex matrimonio simpliciter rato, an ex sponsalibus.

In priori casu ad impedimentum adstruendum proferentur documenta matrimonii præcedentis celebrationem comprobantia, quæ documenta facile suppeditabunt vel libri matrimoniorum a parcho servandi, si matrimonium coram Ecclesia fuerit celebratum, vel regesta existentia penes ministros hæreticos, si apud eos matrimonium contractum affirmetur. Quamvis documenta vel a sola civili potestate, vel ab hæreticis manantia, vim habere possint aliquando ad factum de matrimonio celebrato extrajudicialiter confir-

mandum, tamen judex catholicus, qui de existentia vel de non existentia impedimenti sententiam laturus erit, curabit ut in judicium compareant partes, testes qui matrimonii celebratione interfuerunt, propinqui eorum qui contraxerunt, nec non omnes quos sciverit de re instructos, omnia possint cognosci quæ ad factum rite judicandum conducere poterunt.

§ 34. — Quod si prædictum impedimentum ortum asseratur ex sponsalibus cum persona alteri parti consanguinea in gradu impedimenti constituyente contractis, ad judicium proferendum duo erunt inquirenda, videlicet utrum revocata asserta sponsalia locum habuerint, et utrum valida in sensu canonico haberi possint. Primum deducendum erit ex partium confessione, dummodo hæ exceptiones minime patiantur, ex documentis si habeantur, ex testificatione merentium depositionibus, nec non ex iudiciis quæ judex peritus et expertus deducere poterit ex circumstantiis quæ facta exposita præcesserunt aut subsequutæ sunt. Ad secundum probandum, utrum videlicet asserta sponsalia valida fuerint in sensu canonico, plene erunt sedulo perpendenda. Ante omnia judex præ oculis habeat, quod ex usu et consuetudine fere in singulis locis speciales aliquæ formæ pro solemnibus sponsalium celebratione ductæ reperiantur, quæ communiter et regulariter ab omnibus servari solent. Itaque inquirendum erit, utrum istæ formæ fuerint, nec servatæ; si primum, præsumptio pro sponsalium valore aderit, contra quam nunquam erit judicandum, nisi ex certis et evidentibus argumentis sponsalia nulliter contracta fuisse constiterit. Secundum, inquirendum erit, quæ de causa consuetæ formæ fuerint omisæ, et utrum pro personarum, locorum, et consuetudinum circumstantiis sponsalia nihilominus valide fuerint contracta, eo quod utriusque voluntas sese obligandi vere intercesserit, atque ita ut ex hoc impedimentum constituent. In hunc finem præter alia quærendum est, quibus verbis, vel factis sibi futurum matrimonium promiserint; utrum promissio ab utraque parte processerit; et si una tantum, utrum alia eam acceptaverit verbis, sive factis, sive signis æquivalentibus; utrum post datam promissionem prætensi sponsi reputaverint sese matrimonio contrahendo obligatos, an liberos. Erit quoque inquirendum de sponsorum conditione, utrum scilicet ea tali ut præsumi non possit veram in ipsis voluntatem sese mutuo obligandi adfuisse.

§ 35. — Quatenus casus exigat, inquirendum etiam erit, quæ ætate prætensi sponsi sibi inter se matrimonium promiserint. Etenim sponsi ab infantibus vel a majori cum infante contracti ipso jure nulla sunt et impedimentum publicæ honestatis gignere non valent, quare in hoc casu inquirendum erit de ætate legitima eorum, quibus sponsalia fuerunt contracta, quod fiet petitis documentis ex libris baptizato-

atque ex testimonio parentum, sive aliorum, qui personarum, de quibus agitur, cognoscunt. Si conspicerit in ætate adhuc infantili sponsalia inita fuisse, investigandum erit utrum post septennium fuerint renovata, aut saltem ratificata<sup>1</sup>.

(A. suivre.)

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Je suis toujours si satisfait des solutions données aux difficultés qui vous sont soumises, que c'est avec la plus grande confiance que je vous envoie les questions suivantes :

Vous m'obligerez beaucoup en me donnant une réponse le plus tôt que vous pourrez. Voici le cas :

Le curé Sempronius, prêchant sur le bonheur des saints dans le ciel, « asserit eam præcipue consistere in visione Dei facie ad faciem et sicuti est.

Le prêtre Titius « hæc audiens putat in definitione hujus beatitudinis faciendam esse mentionem etiam charitatis ex possessionis firmæ Dei, et charitatem primum locum tenere.

De là, discussion entre Sempronius et Titius.

1<sup>o</sup> Quid cogitas de hac re ?

2<sup>o</sup> Peut-on dire que les Bienheureux dans le ciel jouissent de la vue de Dieu, grâce aux mérites de l'Incarnation, d'une manière plus parfaite qu'ils n'en auraient joui si Adam n'eût pas péché ?

3<sup>o</sup> Quelle a été la cause de la chute des mauvais Anges ? A quelle épreuve ont-ils été soumis ?

Q. — Notre correspondant du Grand-Séminaire de Québec (Canada) nous fait grand honneur en nous constituant juge entre Sempronius et Titius qui, à ce que nous soupçonnons, sont assez versés dans l'étude de ces questions. Notre réponse terminera-t-elle le différend ? Il serait presque téméraire de l'espérer, chaque solution pouvant s'autoriser de textes et de noms respectables. Nous ne désespérons pourtant pas de satisfaire l'un et l'autre.

Ad I. Sempronius a raison de dire que la béatitude subjective des saints consiste *essentiellement* dans la vision intuitive de Dieu. Tel est en effet le sentiment de saint Thomas (1<sup>re</sup> 2<sup>me</sup>, q. 3. a. 4). Scot toutefois le contredit sur ce point comme sur beaucoup d'autres.

Mais, pour que Sempronius ne cesse pas d'avoir raison, il faut qu'avec saint Thomas, à côté de l'acte de vision intuitive que produit l'intelligence aidée de la lumière de gloire, il admette l'acte de volonté ainsi que la possession assurée du souverain bien. La vision intuitive est le principe essentiel de la béatitude, mais ce n'est pas la béatitude complète; il faut y ajouter ce que les théologiens appellent *comprehensio*, la possession assurée du souverain bien, et la délectation ou la joie qui en découle. C'est par cette dernière que se parfait la béatitude.

La vision intuitive répond à la foi qu'elle fait évanouir dans une clarté supérieure. La compréhension répond à l'espérance qu'elle termine en

nous mettant en possession du bien qui est l'objet de notre espérance. La délectation a son principe dans la charité qu'elle ne détruit point : la charité demeure éternellement.

Titius n'a pas tort de demander à Sempronius de faire mention expresse de la possession du souverain bien et de la délectation venant de la charité, pour que l'idée de la béatitude soit complète. Il a encore raison de dire que la charité jointe à la délectation dont elle est le principe occupe le premier rang, mais il faut qu'il l'entende en ce sens qu'elle donne à la béatitude son complément et sa perfection, non en ce sens que la béatitude y trouverait son élément essentiel plutôt que dans la vision intuitive.

Ad II. Cette question soulève la controverse sur l'ordre des décrets divins en ce qui concerne la grâce d'Adam avant le péché, sa chute et sa rédemption.

L'Incarnation n'eût-elle pas eu lieu, dans d'autres conditions toutefois, si Adam n'eût pas péché ? Non, disent les thomistes avec le plus grand nombre des théologiens. Dans ce sentiment, le mal causé par le péché a été réparé par un moyen qui a remis le genre humain dans une condition bien plus avantageuse pour la fin dernière que n'aurait été celle des hommes sans le péché. L'Incarnation est en effet la raison d'être d'une foule de grâces et de mérites et par conséquent d'une gloire que les hommes n'auraient pas obtenue sans elle.

Mais les scotistes, à la suite d'Albert-le-Grand, avec Suarez et d'autres pensent que, sans le péché d'Adam, l'Incarnation aurait eu lieu, mais sans les souffrances que le Christ a endurées pour la rédemption du genre humain. Il y a, pour le Christ et ceux qui l'auront suivi dans les souffrances, une gloire spéciale répondant à leurs sacrifices; et ainsi leur gloire est différente de celle qu'ils auraient eue sans le péché d'Adam. On peut affirmer qu'elle est plus grande, à cause du surcroît qu'elle a reçu par suite de l'immolation et du sacrifice.

On peut donc, dans l'un et l'autre sentiment, affirmer que, sans le péché d'Adam, non pas à cause du péché, mais à cause de la rédemption, les saints dans le ciel auraient moins de gloire que ne leur en procure la rédemption par le Christ.

Ad III. Les théologiens se sont efforcés de tirer des sources de la révélation des données sur l'objet de l'épreuve des anges et sur le genre de péché qu'ils ont commis. Mais, comme on peut le penser, leurs sentiments diffèrent : la matière est difficile; les données de la révélation ne sont point directes; et l'Eglise n'a rien défini sur ce sujet.

D'après certains théologiens, l'objet de l'épreuve des anges a été leur naturelle excellence que les démons auraient aimée par orgueil jusqu'à mépriser Dieu : soit qu'ils aient voulu en jouir, comme le veut Scot, sans en rendre grâces

<sup>1</sup> Instructio ad Patriarch. etc., [ 34.



à Dieu et sans rien faire pour mériter leur béatitude; soit qu'épris de leur beauté naturelle, ils aient rejeté la grâce et la gloire surnaturelle que Dieu leur offrait, ainsi que le pense Vasquez; soit qu'ils aient voulu simplement demeurer neutres au sujet de la béatitude surnaturelle, comme le prétend Cajétan.

Selon d'autres théologiens, l'objet de l'épreuve des anges a été l'excellence surnaturelle qu'ils auraient voulu avoir sans la mériter autrement que par leur bonté naturelle, ou sans rien faire pour l'obtenir, ou sans se conformer pour cela à la providence, à la justice ou à la sagesse de Dieu. Peut-être auraient-ils voulu la posséder seuls, à l'exclusion des hommes, comme le croit saint Bernard. Peut-être encore auraient-ils voulu le posséder au même degré que Dieu.

Pour d'autres théologiens, l'objet de l'épreuve et de la chute des anges fut l'excellence de Dieu. Ils auraient voulu s'égaliser à Dieu en excellence; ou bien s'attribuer quelque une des prérogatives divines: le souverain domaine sur les créatures ou sur le genre humain, l'indépendance à l'égard de Dieu, ou à l'égard des anges supérieurs, ou à l'égard du Verbe incarné.

Pour d'autres enfin ce fut l'honneur réservé à la nature humaine par l'Incarnation qui mettait sur leurs rangs des créatures bien inférieures à eux par nature, et au-dessus d'eux certaines natures humaines, la Sainte-Vierge et surtout l'Homme-Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le plus probable, ce qui est le plus communément admis et ce qui, au dire de Suarez, est le plus probable, c'est que l'objet de l'épreuve et de la chute des anges a été l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine que Dieu leur découvrit dans ses décrets, leur ordonnant de se soumettre par avance à ce Fils de Dieu fait homme et d'accepter les conséquences découlant de l'Incarnation au sujet de sa future mère et des hommes appelés par ce moyen à partager leur gloire.

Ce sentiment répond à toutes les raisons invoquées par les autres sentiments. En repoussant l'honneur fait à la nature humaine par l'Incarnation, ils cédaient à l'amour de leur propre excellence, convoitaient pour eux d'être élevés à ce rang de Fils de Dieu qu'un homme devait posséder, se montraient envieux et jaloux du bonheur de l'homme.

Ils ont donc péché en premier lieu et principalement par orgueil: *Initium omnis peccati superbia* (Eccl. x, 15), par vaine gloire et par amour désordonné d'eux-mêmes, par arrogance et ambition, s'attribuant ce qui ne pouvait leur appartenir; par présomption, se fondant sur un motif insuffisant pour usurper ce qui était au-dessus d'eux.

En second lieu, ils péchèrent par envie: « L'envie, dit S. Pierre Chrysologue, a précipité l'ange du ciel, chassé l'homme du paradis ». Avec l'envie, l'insoumission, la colère, la haine pour le

Christ et pour le genre humain, et l'homicide affectif d'abord, effectif depuis que le démon a pu exercer sa colère envieuse contre le genre humain. Il a causé le meurtre d'Abel, fait mourir le Christ sur le Calvaire. Homicide dès le principe, comme N.-S. nous l'assure, il n'a cessé et ne cessera de l'être jusqu'à la fin du monde. Et il se plaît à tuer les âmes plus encore que les corps.

Ces deux péchés, à les bien considérer, n'en font qu'un seul: l'amour désordonné de sa propre excellence engendre comme nécessairement l'envie qui, sans le premier vice n'existerait pas.

De cette source découlent donc les autres péchés. Et, de fait, en étudiant plus à fond ce péché des anges, il n'est aucun genre de péché que l'on n'y trouve en principe.

D'ailleurs il n'est aucun vice auquel ils ne portent les hommes. En les poussant, ils ne font que suivre l'impulsion dont le principe est en eux. Ils impriment à l'homme leur propre forme et travaillent à le faire à leur image. S'ils le poussent à toute espèce de mal, c'est que leur péché répond à la fois à tous les vices.

Q. — Quelques théologiens prétendent que l'eau-de-vie ou trois-six mis en très petite quantité ne nuisent pas à la validité du vin destiné au Saint Sacrifice.

Quelle quantité peut-on mettre?

Serait-il valide le vin auquel on aurait ajouté le 5 pour cent de l'une de ces liqueurs?

R. — Bien que la question ne parle pas de la licéité, rappelons cependant que tout mélange tend à rendre le vin illicite pour la consécration. Il faut que les matières étrangères soient en très-petite quantité pour que le vin ne soit pas illicite.

Quant à la validité, une dose légère d'eau-de-vie ou de trois-six ne la détruirait pas. Mais il faut remarquer que l'eau-de-vie et le trois-six changeraient plus facilement la nature du vin que l'eau, le cidre, etc...

Des éléments qui composent le vin, les deux plus importants sont l'eau et l'alcool.

En mélangeant à un litre de vin 5 pour 100 d'eau, on fera descendre à six degrés deux tiers un vin à sept degrés d'alcool; ou bien à neuf degrés et demi environ un vin à dix degrés d'alcool. La proportion d'eau n'augmenterait que d'un vingt-et-unième. Le changement n'est pas très-considérable.

En mélangeant 5 pour cent d'eau-de-vie à 20 degrés, on ferait monter d'environ deux degrés et demi du vin à dix degrés d'alcool. Le changement est beaucoup plus important que celui qui résulte de l'addition de 5 pour 100 d'eau. Le vin additionné de 5 pour 100 d'alcool pourrait être meilleur comme vin travaillé: il serait moins naturel.

Serait-il encore valide pour la consécration? Nous le pensons, parce que la proportion d'alcool étranger en regard de l'alcool provenu de la fer-

mentation des raisins est notablement inférieure. Elle ne serait que de 25 à 100 ou d'un quart.

Mais cette addition d'alcool étranger est assez importante pour que le vin ainsi obtenu soit illícite.

Une addition de trois-six altérerait plus encore le vin qu'une addition d'eau-de-vie.

Q. — Dans votre n° 40 vous indiquez, comme moyen de conserver ou de rendre sa douceur première au vin blanc, l'emploi de la farine de moutarde. J'essaierai ce procédé.

L'emploi de cette moutarde, du plâtre dans la vendange et des divers procédés de clarification des vins empêchent-ils ou non le vin d'être valide et licite pour le Saint-Sacrifice? Je ne le pense pas; mais votre avis à ce sujet, je vous prie?

R. — Le vin valide pour la consécration est celui qui, étant fait avec des raisins, n'a point perdu sa nature de vin. Il demeurerait encore valide s'il était mélangé, dans une proportion qui n'attaquerait pas sa nature spécifique; de même s'il avait subi un léger commencement d'altération.

Le vin licite est celui qui, ayant déjà ce qui est requis pour la validité, est entièrement pur de tout mélange et exempt de toute altération.

La clarification du vin a pour but de débarrasser le vin de matières étrangères. Les divers procédés aboutissent à précipiter ces matières qui se déposent avec celles qu'on a employées pour l'opération. Elle ne gâte pas le vin; elle ne fait que le rendre plus pur. Conséquemment elle ne nuit ni à la validité ni à la licité.

Mais il peut arriver que la substance employée au collage des vins ne se dépose pas entièrement et qu'il en reste dans la masse. Ce reste qui ne peut être que relativement très faible ne saurait nuire à la validité, ce léger mélange ne viciant pas la nature du vin; ni à la licité, parce que pour estimer ce qui tient à la licité, il faut prendre les choses moralement et que, moralement, le peu compte pour rien.

Toutefois ce peu tend à détruire la licité et il y a lieu de veiller pour qu'il ne s'élève pas plus haut qu'il n'est absolument nécessaire. Mieux vaut un vin moins pur, chargé de quelques éléments hétérogènes venus de la fermentation des raisins, qu'un vin plus pur mais additionné de quelques éléments ajoutés artificiellement.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — La tour paroissiale de l'église de M. est carrée jusqu'à la flèche et percée de quatre ouvertures à la base, au midi, au nord, à l'ouest, la quatrième donne dans l'église. Du consentement de son conseil de fabrique, M. le recteur de M. a fait mettre des portes aux trois ouvertures qui donnent sur l'extérieur et cela pour laisser plus de place à ses paroissiens parce que l'église est trop petite, et afin de mettre à l'abri du mauvais temps les sonneurs de cloche.

Mais le recteur a peut-être oublié de demander ou n'a pas obtenu l'agrément de M. le maire pour cette répara-

tion jugée utile par tous les autres membres de la fabrique. Aussi le municipal en question a-t-il enjoint à M. le recteur d'avoir à enlever ces trois portes. Dois-je me soumettre? puis-je résister? Vous me rendrez service en répondant au plus tôt?

R. — Le porche d'une église fait partie de l'église; par conséquent, le conseil de fabrique, comme administrateur légal, d'une part, et le curé, en vertu de son droit de police, d'autre part, avaient le droit de faire ce qu'ils ont fait. M. Dieulin, que nous aimons à citer à cause de sa modération et de sa prudence, le dit formellement :

« La fabrique est seule compétente pour apprécier l'utilité ou la convenance des divers changements ou améliorations à effectuer dans les églises... Ainsi, il n'est besoin d'aucune autorisation des communes, qui, quoique propriétaires de leurs églises, n'ont pas le droit de les régir comme les autres propriétés dont elles ont la gestion. De là il suit que, quand une fabrique se propose de faire dans une église des travaux de réparation ou d'embellissement, le conseil municipal ne serait fondé ni à s'opposer à leur exécution, ni même à prétendre qu'il devrait être préalablement consulté. Par conséquent, si un maire ou un conseil municipal défendait à une fabrique de faire des réparations à l'église sans son assentiment, ou qu'il s'opposât à des travaux qui seraient déjà en voie d'exécution, la fabrique pourrait ne tenir aucun compte de l'opposition et repousser une telle prétention comme arbitraire.

« Il y aurait dans ce fait, de la part du pouvoir municipal, véritable empiètement et même abus d'autorité. Pour avoir droit de s'opposer... à des changements dans une église, un maire aurait besoin d'exhiber un mandat exprès émané du ministre. » Car M. de Cornemine dénie formellement ce droit au préfet<sup>1</sup>.

Nous avons ajouté que le curé lui-même, en vertu de son droit de police, avait qualité pour faire poser ces portes. Les motifs allégués par lui sont plus que suffisants pour justifier sa détermination, et il pourrait en alléguer d'autres, comme, par exemple, la convenance d'empêcher les bestiaux de venir s'abriter ou faire des ordures dans ce lieu, et les profanations auxquelles pourraient se livrer les passants, les oisifs, les enfants. Tous les auteurs reconnaissent au curé, toujours en vertu de son droit de police, la faculté de fermer telle porte qu'il désigne, telle tribune, telle fenêtre, selon les exigences du culte et la nécessité de veiller au bon ordre des assemblées. De là à clôturer par des portes un vestibule ouvert à tous les vents et sujet à tous les inconvénients, il n'y a nulle disproportion, et

<sup>1</sup> Il n'y a qu'un cas où le maire aurait peut-être le droit de faire suspendre les travaux, c'est celui où se trouverait compromise soit la sûreté des habitants qui se réunissent dans l'église ou qui passent sur la voie publique, soit la solidité de l'église (*Note de M. Dieulin*, t. I, p. 240).



l'on ne voit pas sur quel motif pourrait s'appuyer le maire pour interdire un travail qui doit embellir l'église, favoriser le culte et finalement servir au public.

Conclusion : le curé ne doit pas se soumettre aux injonctions non moins arbitraires qu'odieuses du magistrat municipal. Non-seulement il peut, mais il doit lui résister. Fort de l'appui de son conseil, qu'il en réfère, au besoin, à l'évêque diocésain, qui, le cas échéant, l'appuiera auprès des autorités supérieures.

## VARIÉTÉS

### M. Jules Simon historien.

Le 7 novembre dernier, c'était grande fête à l'Institut. L'Académie des sciences morales et politiques tenait sa séance publique annuelle. On savait qu'après le rapport sur les concours et la proclamation des noms des lauréats, M. Jules Simon lirait une *Notice* sur M. Mignet. Aussi le *Tout Paris intellectuel*, comme diraient les perruquiers du *Figaro*, s'étaient-ils donné rendez-vous sous les voûtes du Palais Mazarin dans l'espoir d'avoir à savourer un beau morceau d'éloquence. Cet espoir n'a pas été déçu. M. Jules Simon, s'il ne réunit pas dans sa personne toutes les qualités qui font le *vir bonus* des anciens, est du moins, on le sait, *dicendi peritus*. Il l'a prouvé une fois de plus en parlant de l'ex-ami de son ami M. Thiers.

Au point de vue littéraire, il ne nous en coûte rien de le reconnaître, son discours est un vrai chef-d'œuvre.

Au point de vue historique par exemple c'est autre chose. Il trahit la main d'un homme qui depuis cinquante ans n'a absolument rien appris ni rien oublié : rien appris des savants travaux de la critique moderne ; rien oublié des préjugés qu'on a dû lui inspirer contre l'Eglise à l'époque d'antan où il étudiait le rudiment sur les bancs du collège de Lorient, sa ville natale. Les clichés cent fois réfutés y succèdent aux rengaines et les rengaines aux clichés.

Ce dernier mot paraîtra peut-être dur à quelques lecteurs de l'*Ami du clergé*. Aussi bien je me hâte de le justifier. Je voudrais dans les pages qui vont suivre examiner brièvement les jugements portés par le panégyriste de M. Mignet, sur Philippe II, sur Marie Stuart, sur Henri IV, sur Louis XIV et sur le protestantisme. La conclusion qui — je l'espère du moins — ressortira de mon travail, c'est que bien qu'il se dise et se croie ami du Progrès, l'honorable *leader* du centre gauche dissident au Sénat n'est autre chose qu'un arriéré.

#### I

#### PHILIPPE II

Philippe II, on le sait, a été pendant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle le porte-étendard du catho-

licisme en Europe, tout comme à la même époque Elisabeth d'Angleterre était la protectrice officielle du protestantisme. Toute sa politique, on peut le dire, a été inspirée par le désir d'assurer le triomphe de l'orthodoxie dans ses Etats et hors de ses Etats. Que parallèlement à ce but il s'en soit parfois proposé un autre d'un ordre moins élevé, que son attachement à l'Eglise n'ait pas toujours été complètement désintéressé, que trop à l'étroit dans un royaume sur lequel pourtant le soleil ne se couchait pas, il n'ait point à certains moments de sa vie caressé le rêve d'une monarchie universelle, qu'il ne se soit jamais trompé sur les meilleurs moyens à employer pour atteindre ses fins, je ne voudrais point le soutenir. Mais il n'en reste pas moins que de tous les rois modernes il est peut-être celui qui a le mieux compris et le mieux rempli le devoir de protection qui s'impose aux princes chrétiens par rapport à la religion. Or, c'est précisément ce que ne lui pardonnent pas les historiens rationalistes qui se sont plu à le peindre sous les plus noires couleurs.

M. Jules Simon, lui, l'accuse de deux péchés capitaux : il commence par déclarer que ce fut un « bourreau ».

Bourreau est bientôt dit. Qui dit bourreau suppose des victimes. Quelles sont donc les victimes auxquelles veut faire ici allusion le philosophe du *Devoir* ?

Est-ce à Don Carlos ? On a dit, je le sais, que ce fils de Philippe II avait été équivalement assassiné par son père. Si c'est de ce fait que M. Jules Simon a entendu parler, son érudition est ici complètement en défaut. En sa qualité de membre de deux Académies il devrait savoir que trois érudits contemporains, MM. de Moüy<sup>1</sup>, Gachard<sup>2</sup> et Cabrera<sup>3</sup> ont complètement innocenté Philippe II du crime en question. Ils ont prouvé en effet que Don Carlos étant tombé à Alcala le 19 avril 1563 du haut d'un escalier avait reçu de si graves lésions à la tête que ses facultés morales en avaient été troublées : que dans ses accès de démence, il se porta à cinq tentatives de meurtre sur diverses personnes de son entourage : qu'il conçut bientôt contre le roi et ceux qui avaient sa confiance une haine farouche : qu'en 1565 il forma le projet de quitter l'Espagne et d'aller se mettre à la tête des calvinistes révoltés des Pays-Bas et de tuer son père : que celui-ci prévoyant les dangers incalculables que courrait le royaume dans le cas où Don Carlos monterait après lui sur le trône, et convaincu par une longue et pénible expérience qu'il n'y avait rien à espérer ni du prince ni du temps, s'était vu dans la nécessité de l'enfermer : que dans sa prison

<sup>1</sup> Voir le *Journal officiel* du 13 novembre.

<sup>2</sup> *Don Carlos et Philippe II, Paris, 1863 in-12.*

<sup>3</sup> *Don Carlos et Philippe II, Paris, 1867, in-8°.*

<sup>4</sup> *Histoire du roi Philippe II d'Espagne, t. I et II Madrid, 1877.*



l'enfant avait été traité avec tous les égards dus à son rang, et plusieurs fois affectueusement visité par son père : que sa santé ébranlée par les débauches de sa jeunesse avait fini par s'affaiblir graduellement : que la fièvre l'avait pris : qu'il était mort chrétiennement le 24 juillet 1568 : que Philippe II lui avait fait faire des funérailles vraiment royales : seulement que par un sentiment de pudeur paternelle bien facile à comprendre il n'avait pas mis officiellement les cours de l'Europe au courant de toutes les péripéties de cette tragédie domestique, ce qui avait permis à ses ennemis, le prince d'Orange qui était poussé à bout par l'édit de proscription, et Antonio Perez qui était alors réfugié en France, de l'accuser de parricide. Voilà, je le répète, ce qu'ont démontré, pièces en main, MM. de Moüy et Gachard, et on n'a pas essayé de répondre à leur argumentation, pour une raison bien simple, c'est qu'il n'y avait rien à répondre<sup>1</sup>. On ne peut donc plus, à moins par là même de faire preuve d'ignorance ou de mauvaise foi soutenir que Philippe II a été le *bourreau* de don Carlos.

Mais dira peut-être M. Jules Simon, s'il n'a pas tyrannisé son fils il a du moins tyrannisé ses sujets : il a été le *bourreau* de l'Aragon. — Non, lui répondrais-je, vous vous trompez. Ce que vous affirmez là d'après le livre de votre ami Mignet<sup>2</sup> est complètement faux. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à lire les deux beaux volumes publiés en 1867 par M. le marquis de Pidal, un éminent publiciste et homme d'Etat espagnol, sous ce titre : *Philippe II, Antonio Perez et le royaume d'Aragon*. Vous y verrez prouvé que Philippe II n'a nullement, comme on l'en accuse, bouleversé l'ancienne constitution de l'Aragon et détruit ses *fueros* : que les quelques sages restrictions apportées aux franchises du pays par les Cortès de Taragone, tout en étant calculées pour que l'autorité royale ne fût plus comme jusqu'ici une ombre, laissaient subsister et l'indépendance et la législation particulières du royaume : que dans les dernières procédures contre Perez qui firent éclater la crise, le monarque espagnol avait pour lui en même temps que la lettre au moins de la loi, la très-grande majorité du pays : qu'après la prise de Saragosse qui, comme l'on sait, était le foyer de la rébellion, loin d'écouter les conseils de ses favoris intéressés à le voir punir sévèrement, il reprit les voies légales et régulières : que les chefs du mouvement s'étant refusés par une obstination folle à toute concession, il attendit jusqu'au dernier moment pour les frapper : que le nombre des coupables qu'il fit décapiter

est beaucoup moins considérable qu'on ne l'a dit : que M. Mignet en particulier a purement et simplement menti lorsqu'il a laissé entendre, contre la vérité des faits, que les juges royaux firent exécuter la sentence de mort portée contre Michel Urriega, don Ferriz, don Bolea et d'autres nobles ainsi que beaucoup d'autres laboureurs qui furent tous plus tard les uns absous, les autres graciés. Loin d'avoir été le *bourreau* de l'Aragon, Philippe II en a au contraire été le bienfaiteur. Telle était du moins l'opinion du justicier Martin de Lanuza, excellent patriote, qui disait encore du temps de Philippe III, que depuis leur réformation les lois aragonaises étaient d'une grande justice et sans aucun doute les plus sensées et les plus sages du monde.

Mal informé, on le voit, en ce qui concerne l'Aragon, M. Jules Simon ne l'est pas mieux en ce qui regarde les Pays-Bas, si c'est de ce côté qu'il prétend trouver les victimes de Philippe II. Depuis la mise au jour par M. Weiss des *Papiers d'Etat du cardinal Granvelle*<sup>3</sup>, depuis la publication des doctes travaux de MM. Gachard<sup>4</sup>, Mathieu<sup>5</sup>, Théodore Juste<sup>6</sup>, Kervyn de Lettenhove<sup>7</sup>, de Coussemaker<sup>8</sup>, Van Prinsterer<sup>9</sup>, il n'est plus permis de représenter comme on l'a fait jusqu'ici, Guillaume d'Orange et le comte d'Egmont comme des patriotes défendant, contre un étranger qui ne savait pas les comprendre et contre un despote qui ne voulait pas les respecter, les libertés des Flamands.

Il est aujourd'hui avéré que jamais Philippe II n'a songé à établir dans les Pays-Bas l'inquisition espagnole : que les treize évêchés nouveaux qu'il créa au début de son règne étaient absolument nécessaires, puisque les dix-sept provinces ne comptaient que trois sièges épiscopaux : que malgré ses dénégations Guillaume d'Orange avait fait alliance avec les luthériens d'Allemagne et les huguenots de France : que les *gueux* étaient par leur férocité les dignes ancêtres de ces libérateurs qui dernièrement ont failli assommer dans

<sup>1</sup> Paris, imprimerie royale, 1839.

<sup>2</sup> Correspondance de Guillaume le Taciturne, prince d'Orange, suivie de pièces inédites sur l'assassinat de ce prince et sur les récompenses accordées par Philippe II à la famille de Balthazard Gérard, Bruxelles, 1847-66, 6 vol. — Correspondance du duc d'Albe, Bruxelles, 1850, in-8° — Correspondance espagnole de Philippe II avec ses agents dans les Pays-Bas, Bruxelles 1848-61. — Correspondance française des gouverneurs généraux des Pays-Bas avec Philippe II, Bruxelles 1867. — Marguerite d'Autriche duchesse de Parme, régente et gouvernante des Pays-Bas, Bruxelles, 1867-70. — Don Juan d'Autriche, Bruxelles 1868-69, in-12.

<sup>3</sup> Guillaume d'Orange et Philippe II, Louvain, 1869.

<sup>4</sup> Histoire de la révolution des Pays-Bas sous Philippe II, Bruxelles, 1855, 2 vol. in-8°.

<sup>5</sup> Les Huguenots et les gueux. Etude historique sur vingt-cinq années du 16<sup>e</sup> siècle, Paris, 1882-85. — Recueil des documents concernant les relations diplomatiques des Pays-Bas et de l'Angleterre sous le règne de Philippe II, Bruxelles 1883.

<sup>6</sup> Troubles religieux du 16<sup>e</sup> siècle dans la Flandre maritime. Bruges, 1876, 2 vol. in-8°.

<sup>7</sup> Archives de la maison de Nassau.

<sup>1</sup> Quand je dis : on n'a pas essayé, je me trompe. Il a paru il y a quelques années, chez l'éditeur Calman-Lévy, un livre intitulé : *Philippe II et Don Carlos devant l'Histoire*. Mais cet ouvrage qui a pour auteur Don José Guell y Rente et qui a la prétention d'être une réfutation de la thèse de MM. de Moüy et Gachard, n'a absolument aucune valeur scientifique. Voir dans la *Revue littéraire de l'Univers* du 25 août 1878 la critique qu'en a faite M. Luc de Léon.

<sup>2</sup> Antonio Perez et Philippe II, Paris, 1845.



les rues de Bruxelles l'élite des catholiques de Belgique : que le *Conseil des troubles* n'ordonna la mort que de six mille personnes et non de dix-huit mille comme on le prétendait. Bref, tout homme impartial est obligé de reconnaître avec le protestant converti Baumstark <sup>1</sup> que « dans la lutte qu'il soutint contre les Provinces Unies, Philippe eut à l'origine tous les droits de son côté » et que si dans la suite il écouta parfois la voix de la colère et de la vengeance, on n'est pas en droit pour cela de le qualifier de bourreau.

J'ai parlé tout-à-l'heure de l'inquisition espagnole. Peut-être est-ce à

Ce sanglant tribunal  
Monument effrayant du pouvoir monacal,

comme disait il y a cent ans ce farceur de Voltaire, que pensait M. Jules Simon le 7 novembre dernier quand il accusait Philippe II de cruauté. S'il en est ainsi, ma réponse est facile. Ici encore je n'ai qu'à le renvoyer aux auteurs qu'il a omis de consulter avant de composer son discours. Qu'il lise les récents ouvrages de MM. Jules Mœrel <sup>2</sup>, Orti Laza, Garcia Rodrigo, Villoslada, Miguel Sanchez, et il sera bien vite convaincu de deux choses : la première c'est que l'inquisition espagnole ne fut jamais cruelle; la seconde c'est que, à supposer qu'elle se soit laissée aller à des actes de barbarie, Philippe II ne devrait pas en être rendu responsable, pour une raison bien simple, c'est qu'il n'aurait pas pu les empêcher. Les inquisiteurs d'Espagne en effet, contrairement à ce qu'on croit communément, dépendaient du pape et non du roi : celui-ci était si peu leur supérieur qu'il faillit plusieurs fois être poursuivi par eux. Il ne faut pas oublier du reste que c'est à l'inquisition que l'Espagne dut d'être en paix pendant les 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, tandis que tout le reste de l'Europe était en proie aux fureurs de la guerre civile. On ne peut donc pas dire que Philippe II ait persécuté les Espagnols <sup>3</sup>.

On ne peut pas dire non plus qu'il ait été le *bourreau* des Morisques, le président actuel du cabinet de Madrid, M. Canovas del Castillo, ayant il a six ans, en pleine Académie, réfuté les erreurs commises à ce sujet par M. Reinhart-Dosy dans son *Histoire des Musulmans d'Espagne* <sup>4</sup>.

En résumé, si Philippe II fut le bourreau de quelqu'un, ce fut de lui-même. Ses historiens <sup>5</sup>, en effet, nous le représentent comme un prince très mortifié, et tout le monde sait avec quel hé-

roïsme il supporta sa dernière maladie. Dévoré par les parasites et la gangrène, il resta cinquante jours les yeux fixés au ciel sans proférer une plainte : quand les médecins lui scièrent la rotule il ne témoigna pas plus de douleur que si l'on eût opéré sur un autre et n'eut pas besoin d'autre chloroforme que la lecture de la Passion de J.-C., tellement que son confesseur à qui il demandait ce qui lui restait à faire pour mourir en vrai catholique, n'hésita pas à lui répondre : Plus rien, Sire.

Mais laissons là les vertus de Philippe II et arrivons au second grief de M. Jules Simon contre ce grand monarque.

A en croire le panégyriste de M. Mignet, le fils de Charles-Quint aurait été un voluptueux. « Il fut, dit-il, le rival d'amour d'Antonio Perez, son secrétaire. »

A quoi veut faire ici allusion M. Jules Simon? Le voici en deux mots :

D'après une tradition, Philippe II aurait vécu en adultère public avec la femme de son favori Ruiz Gomez de Silva : il en aurait eu un fils, le duc de Pastrana, portrait vivant de son père, blanc et blond comme lui. Cette passion à la fin aurait été troublée par l'infidélité de dona Anna : la jeune veuve de Ruiz Gomez se serait éprise d'un des secrétaires du roi, le fameux Antonio Perez, et Perez aurait supplanté son maître. Orgueilleux et jaloux, le terrible Philippe II de la légende qui passait sa vie au fond de l'Escurial à méditer ses vengeances n'aurait eu garde de pardonner : le secrétaire aurait été enfermé et mis à la torture, il n'aurait évité la mort qu'en s'échappant par miracle de la prison de Madrid : mais moins heureuse, dona Anna aurait expiré dans les rigueurs d'une étroite réclusion.

Cette histoire assurément est très dramatique et je comprends qu'elle soit chère au cœur d'un *dilettante* littéraire comme M. Jules Simon.

Malheureusement elle a un petit défaut que le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques devrait connaître : elle est tout à fait fautive, ainsi que l'avaient déjà deviné les historiens Ranke et Lafuente, et comme l'a démontré en 1878 un écrivain espagnol, M. Gaspar Muro <sup>6</sup>.

La vérité est que la prétendue liaison de Philippe II avec Dona Anna n'a jamais existé que dans l'imagination égrillarde de Brantome et de Gregorio Leti et qu'aucun chroniqueur du temps n'en dit rien, ni les ambassadeurs de Venise, ni les envoyés français, pas même le prince d'Orange qui ne parle qu'avec respect de la princesse d'Eboli dans sa célèbre apologie de 1581. La vérité est aussi que la cause réelle de l'incarcération de Dona Anna et d'Antonio Perez fut le meurtre du secrétaire de don Juan d'Autriche Escobedo, dont ces deux amants craignaient l'indis-

<sup>1</sup> Philippe II, roi d'Espagne, trad. Godefroi Kurth, Liège, 1877. Cf. l'ouvrage publié en 1879 par un journaliste espagnol, M. Valentin Gomez, sous ce titre : *Fe-  
lippe II*.

<sup>2</sup> *Les Incartades libérales*. Paris, Palmé.

<sup>3</sup> Voir sur les dangers que faisait courir l'hérésie à la monarchie espagnole le livre magistral, actuellement en cours de publication, d'un jeune professeur de Madrid, M. Ménendez Pelayo : *Historia de los heterodoxos espa-  
ñoles*.

<sup>4</sup> Voir l'analyse de ce discours dans la *Revue littéraire de l'Univers*, n° de mars 1879.

<sup>5</sup> H. Forneron : *Histoire de Philippe II*. Paris, 1880-82, 4 vol. in-8°.

<sup>6</sup> La princesse d'Eboli, précédée d'une lettre-préface de M. Canovas del Castillo, traduit de l'espagnol par Alfred Weil.

crétion et qu'ils firent assassiner dans une rue de Madrid. La vérité est enfin que de 1582 à 1590, la princesse d'Eboli fut simplement prisonnière dans son palais de Pastrana où elle menait joyeuse vie, recevant, courant la campagne, « dansant, dit un historien, avec des vieilles qu'elle faisait venir de Barcelone. » Si plus tard en 1590 elle fut soumise à une réclusion plus étroite, c'est parce que Antonio Perez étant venu soulever l'Aragon, il était à craindre que la princesse n'eût l'idée de s'évader pour le rejoindre et fomenteur la révolte. Du reste jusqu'à sa mort qui arriva le 2 février 1592 elle put conserver auprès d'elle l'aînée de ses filles.

Philippe II, on le voit, est complètement innocent du double crime dont on l'accuse en cette circonstance, et une fois de plus M. Jules Simon est convaincu d'avoir parlé à la légère.

(A suivre.)

## COURRIER DE L'UTILE

### LA SUITE D'UN BON CONSEIL

Le bon conseil, c'est celui que j'ai donné dans un des derniers numéros en invitant nos amis à collaborer au *Courrier de l'utile*.

La suite, c'est le paquet de lettres que M. Palmé vient de me remettre et qui commencent à répondre très amicalement à l'appel.

Mais voilà, sur vingt pages, il y en a une qui m'apprend quelque chose, — ce n'est pas assez, — et dix-neuf qui m'offrent du *vrai vin de messe* ! — c'est trop. Une de ces lettres vient même des vignobles italiens; celle-là, je l'ai mise, dois-je l'avouer, immédiatement au panier : 1° parce que je ne lis pas couramment cette langue et que je n'ai pas de temps à donner aux traductions; 2° parce que les Italiens ont la réputation d'être un peu grippe-sous et filous, et sans le croire, sans vouloir les offenser, je suis convaincu que notre vin de France est aussi honnête que le leur; 3° parce que je suis patriote et protectionniste (pardon ! ceci ne rentre plus dans le cadre de ma causerie et j'oublie que je ne suis plus le journaliste d'autrefois).

En conséquence, je crois sage de prévenir de suite mes chers correspondants que je ne puis transformer le *Courrier de l'utile* en prospectus de marchands de vins.

Je publie pourtant, par exception et à cause de son ton tout sacerdotal, la plus grande partie d'une de ces lettres :

« Dans le dernier n° de l'*Ami du clergé*, vous invitez vos abonnés à devenir, dans la rédaction du *Courrier de l'utile*, les collaborateurs de votre excellente petite feuille. Cette idée est, à mon humble avis, des plus heureuses; mise à exécution, elle sera, je crois, très-profitable à vos nombreux lecteurs. J'entre avec bonheur dans le salon de famille dont vous nous ouvrez si gracieusement la porte, et vous prie de vouloir bien, si, comme moi, vous le jugez utile, insérer les quelques lignes qui suivent dans votre prochain numéro.

« Ma lettre, Monsieur le directeur, a pour objet d'offrir à mes vénérés confrères dans le sacerdoce la facilité de se procurer un vin de Messe entièrement naturel et pur de tout mélange, un vin de Messe bien authentique, le véritable *fructus de vite theologicus* exigé, par les saints canons, pour le divin sacrifice. Je me hâte d'ajouter — ce qui ne déplaira à personne — que ce vin sera livré à un prix des plus modérés.

« La paroisse que j'habite depuis plus de vingt ans est au centre de l'Hérault, un des premiers départements viti-coles. Pendant de longues années, nos vignobles ont été splendides et richement productifs; les vins muscats de... jouissent d'une réputation aussi bien établie qu'elle est bien méritée. De nombreux ecclésiastiques de France, de Belgique, de Suisse, etc., une foule de Communautés religieuses font annuellement leur provision de vin de Messe dans notre localité; jamais personne que je sache, n'a eu à formuler la moindre plainte à l'endroit de la qualité du vin expédié.

« Le terrible phylloxera a envahi nos riches vignobles, mais grâce à Dieu, tous nos ceps ne sont pas atteints; il reste encore un peu de muscat pour la Sainte Messe et j'ai l'honneur de vous adresser cette lettre afin que, livrée par vous à la publicité, elle mette l'excellent vin blanc de notre pays à la disposition de Messieurs les ecclésiastiques, lecteurs de votre intéressant journal.

« Je répons de la pureté, de l'authenticité du vin muscat qui sera expédié par mon entremise. Plusieurs membres de notre conseil de fabrique, tous propriétaires consciencieux, plusieurs autres personnes honorables et chrétiennes de la paroisse ont en cave de bonnes provisions de muscat; je connais suffisamment l'honnêteté, la probité, la délicatesse de conscience de ces divers propriétaires auxquels je passerai les commandes qui me seront faites, pour être absolument certain de n'être pas trompé par eux. Toutes les demandes devront donc m'être adressées directement, et je les transmettrai à qui de droit. Je garantis pur et naturel le vin expédié dans ces conditions.

« Si, comme tout donne lieu de l'espérer, les habitants de... parviennent à reconstituer leurs vignobles avec les plants et les cépages américains qui paraissent s'acclimater dans nos régions, je suis décidé à établir d'une manière définitive, avec la haute approbation de notre évêque bien aimé, — approbation qui ne me fera pas défaut, — je suis décidé, dis-je, à établir, dans ma paroisse, la grande œuvre du vin de Messe, bien convaincu de faire en cela, une œuvre éminemment sacerdotale, et de rendre à mes vénérés confrères un bon office dont ils me seront reconnaissants, un service des plus signalés. Que de troubles, d'angoisses, de poignantes perplexités épargnés à ces bons prêtres au sujet de la validité du très-saint sacrifice !

« Voici, à peu de choses près, les prix établis pour notre vin de Messe, prix qui peuvent varier, en plus ou en moins, chaque année :

« Muscat de 4 ans (récolte de 1880-81) pris en cave (ce muscat de 4 ans est généralement choisi et adopté pour le saint sacrifice par Messieurs les ecclésiastiques) 80 francs l'hectolitre.

« Muscat vieux, 6 à 7 ans (1877-78) 105 fr. l'hectolitre.

« Muscat de luxe, extra-vieux : 125, 150, 200 et 300 fr. l'hectolitre.

« Les droits de régie, le prix des futailles et les frais de transport sont et restent à la charge du destinataire.

« Les recouvrements de fonds s'opèrent à 30 jours de date, par traite postale présentée à domicile, aux frais de l'expéditeur. »

Du Muscat, au prix minimum de 80 francs l'hectolitre pris en cave ! Je ne prétends certes pas, bien au contraire, qu'il soit au-dessus de l'office pour lequel on l'offre, puisque la consécration doit en faire le sang de mon Dieu, mais je doute que bien des fabriques et des curés puissent y mettre aujourd'hui ce prix.

Depuis ma toute petite enfance jusqu'à ma



pleine barbe, j'ai eu l'honneur de *servir la messe*. J'ai toujours eu souci de bien faire mes fonctions et de suivre exactement les traditions, y compris celle de retourner, après la messe, la burette d'eau, et de verser, à mon profit, dans le petit gobelet formé par le pied de cette burette, le vin qui restait dans l'autre : je n'ai jamais bu de muscat de l'Hérault.

Maintenant, mon cher correspondant, je donnerai bien volontiers votre adresse, par lettre particulière, à ceux qui me la demanderont (avec un timbre pour réponse — ce qui me fournit l'occasion de rappeler que quelques-uns oublient (simple oubli certainement) cette obligation de justice et de politesse : d'envoyer au moins un timbre quand on veut une réponse). Mais je ne la publie pas ici :

1<sup>o</sup> Parce que le propriétaire de l'*Ami du clergé* me donnerait sur les doigts si je faisais du *Courrier de l'utile* un courrier de réclames commerciales ;

2<sup>o</sup> Parce que je suis un homme du moyen-âge, et que si je vous protège, vous et vos paroissiens, Monsieur le curé, j'entends vous *dimer*, en vrai seigneur. Ne vous effrayez point trop du reste : la dîme était et serait moins lourde que les impôts modernes. Vous n'en serez que, mais vous en serez, pour une bouteille de muscat à mon adresse, à chaque hectolitre que je vous ferai vendre ; et comme on m'écrira pour cela, vous serez contrôlé et, en cas de besoin, rappelé à l'ordre — sans *contrainte* pourtant, ceci étant trop XIX<sup>e</sup> siècle ;

3<sup>o</sup> Parce que je suis homme de principes et qu'il est plus que jamais nécessaire de rappeler celui-ci : que ceux qui servent à l'autel ont le droit d'en vivre ; vous le voyez, c'est encore ma bouteille : elle me rappellera les burettes de l'enfant de chœur et ma belle et bonne jeunesse qui s'en va loin, loin, pour ne plus revenir...

#### Autre lettre en réponse au bon conseil :

L'*Ami du clergé* est réellement un excellent journal, mais j'ai regretté souvent que le *Courrier de l'utile* qui le termine ne fût pas toujours occupé par des articles aussi sérieux, aussi pratiques que le journal lui-même. Le moyen que vous proposez remplira sûrement cette lacune.

J'accepte le compliment — et il est, je crois, on ne peut plus mérité — pour l'ensemble de l'*Ami du clergé* ; également : l'augure pour les résultats du conseil que j'ai donné ; mais je ne puis pas prendre la responsabilité de l'*ancien* *Courrier de l'utile*, n'étant chargé de cette page que depuis un mois. Ferai-je mieux ? le dire serait prétention ; mais du moins je promets que je ferai de mon mieux.

Vous trouverez des spécialistes sur toutes choses. Or, les articles écrits par des spécialistes sont toujours sérieux, exacts, pratiques, intéressants. Que bon nombre de vos lecteurs répondent donc à votre appel ! Je pense que les articles ne vous manqueront pas. Alors vous pourrez consacrer les 4 ou 5 dernières pages de l'*Ami* à les publier. Vous pourrez aussi mettre un caractère plus fin pour

ces articles afin de pouvoir publier chaque fois davantage de matières.

Très bien pour les *caractères plus fins*, et comme j'ai le principe de ne jamais remettre au lendemain l'obéissance à un avis sage, vous voyez que dès aujourd'hui je m'y range ; mais donner 4 ou 5 pages à ces questions, avouez que ce serait faire le principal de l'accessoire.

J'ai reçu et reçois souvent, comme tous les curés, des prospectus de journaux spéciaux pour le clergé, sciences, renseignements, produits divers..... Puis, quand on lit ces publications, on voit qu'elles ne contiennent rien de sérieux, de vraiment pratique. Votre journal pourra, lui, promettre et donner.

Ce qu'il faut aux prêtres, surtout à ceux des campagnes qui sont les plus nombreux, et qui ont le plus besoin de renseignements. C'est ce qui regarde le potager, l'horticulture, la volaille, l'apiculture ; des recettes de toute sorte par rapport aux aliments, conserves, au linge, aux vêtements, objets d'église ; quelques remèdes et recettes simples et sûrs relativement aux médicaments ; des adresses, des renseignements sur divers produits, huile, pâtes, café, vins, liqueurs, etc., etc. Si l'on trouvait ces choses et bien d'autres dans votre journal, on en serait très satisfait.

Des renseignements et des recettes, oui : pour tant, relisez, avant de nous écrire, les *Courriers* publiés depuis six ans, car le *non bis in idem* est ici de rigueur ; ou mieux, comme cela vous effrayerait, écrivez tout ce qui vous semblera bon, et permettez-nous de biffer ce qui serait répétition. Mais ne nous demandez pas trop d'adresses de fournisseurs, car vous nous dites vous-même qu'aujourd'hui la fraude est partout. Pourtant, quand nous en connaissons de foncièrement chrétiens, nous nous ferons un devoir de les recommander, car nous savons — et nous le déplorons — que les chrétiens, entre eux, ne se soutiennent pas assez.

Cela doublerait quasi la valeur du journal.

Je ne puis laisser passer cela, parce que, je le répète, ce serait prendre l'accessoire pour le principal ; et je ne puis être taxé de partialité en la question, puisque je demande à rester à ma place et à ne point prendre celle de mes *grands frères*. Le *Courrier de l'utile* a son intérêt, et je tâcherai qu'il soit intéressant tout en restant modeste comme il convient.

Espérons donc que votre appel sera entendu et produira ces bons, ces excellents effets.

Je partage l'espérance et j'ai cité votre lettre, mon cher correspondant, comme un bon exemple. S'il est vrai que *exempla trahunt*, vous allez, — c'est à tous mes lecteurs que je parle, — me rédiger supérieurement tous mes *Courriers de l'utile*, et je n'aurai plus qu'à vous admirer et à vous remercier.

IMPRIMATUR :

Lingonis, die 25 novembris 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDAUD.

ean de la Croix, dont toute la doctrine, quant au fond, se retrouve dans cet ouvrage.

De nombreuses approbations épiscopales et les éloges des savants et des écrivains de la presse catholique assurent à ce travail un succès durable et justement mérité. Nous nous contenterons ici d'une seule citation, encore sommes-nous obligés de la réduire considérablement. M. Granaude, vicaire-général de Saint-Dié (*Canoniste contemporain*, avril 1885) formule ainsi sa pensée : « ... Il ne faut pas confondre l'ouvrage que nous nous faisons un vrai plaisir d'annoncer, avec cette multitude de livres soi-disant ascétiques, qui encombrant les librairies, obstruent, en quelque sorte, la voie du salut, et viennent effadir les âmes, en créant une piété presque déagée de toute pratique pénible. Nous sommes ici en présence d'un véritable maître de la vie spirituelle, d'un théologien sérieux et solide, qui est allé puiser aux sources les plus pures, les principes et les lois de la théologie ascétique et mystique. L'Ange de l'Ecole est le guide principal; il était certainement impossible de s'attacher à un maître plus sûr et plus autorisé. A la suite de saint Thomas viennent d'abord les représentants de l'école mystique dominicaine; ceux de l'école du Carmel sont aussi exploités avec l'attention et le respect qu'ils méritent; et, d'ailleurs, presque tous les noms qui font autorité dans la matière, ont été utilisés et cités. Il s'agit donc d'une véritable théologie ascétique et mystique, ou d'une exposition doctrinale des voies ordinaires et extraordinaires de la vie intérieure... Nous ne craignons pas de mettre le nouveau *Traité de la vie intérieure* au nombre des publications ascétiques les plus parfaites qui aient paru de nos jours. »

« En somme, disons-nous avec l'*Univers* (20 avril 1885), l'apparition du livre du R. P. Meynard est un événement dans la littérature mystique, et nous lui souhaitons le succès qu'il mérite, c'est-à-dire un succès complet. »

## NOS ALMANACHS POUR 1886

Nous annonçons ci-après nos Almanachs pour 1886, et nous les recommandons vivement à nos lecteurs. Le texte en est à la fois très amusant, très moral, très instructif : triple raison d'en faire activement la propagande. Combien d'autres qui sont tout à fait insignifiants, souvent même fort dangereux sous le rapport des idées et des principes ! Rendons-les impuissants en propagant les bons.

**L'ALMANACH du PAYSAN.** — Une brochure in-18 de 36 pages avec gravures. — Prix : 10 cent.; *franco*, 15 cent.; la douzaine, par poste, 1 franc.

**L'ALMANACH des CAMPAGNES.** — Une brochure in-18 de 72 pages avec gravures. — Prix : 15 cent.; *franco*, 20 cent.; la douzaine, par poste, 1 fr. 50.

**ALMANACH HISTORIQUE et PATRIOTIQUE.** — Une brochure in-18 de 144 pages avec nombreuses gravures. — Prix : 30 cent.; *franco*, 40 cent.; la douzaine, par poste, 3 fr.

**Le JOURNAL-ALMANACH.** — Une brochure de 80 pages, ornée de nombreuses gravures. — Prix : 25 cent.; *franco*, 35 cent.; la douzaine, par poste, 2 fr. 50.

**L'ALMANACH - JOURNAL**, paraissant tous les mois. — Jolie petite brochure in-6 de 32 pages, ornée de nombreuses gravures. — 2 fr. par an; 40 cent. le numéro; la douzaine, 1 fr.; 6 abonnements, 10 fr.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, 76, rue des Saints-Pères, à Paris.

## LIVRES SUR LE POINT DE PARAÎTRE

**Institutions liturgiques**, par dom Guéranger, tome IV. Un fort volume in-8°. Prix . . . . . 10 »

**Bibliothèque théologique du XIX<sup>e</sup> siècle :**

*Histoire du Dogme*, par le docteur Scheeben, tome I. Un volume in-8°. Prix . . . . . 7 50

*Histoire de l'Eglise*, par le cardinal Hergenræther, t. III. Un vol. in-8°. Prix . . . . . 7 50

**Histoire contemporaine de la France**, par J. A. Petit, tome IX. Un volume in-8°. Prix . . . . . 6 »

**Œuvres de Léon Aubineau : Au soir.** Un volume in-12. Prix . . . . . 3 »

**Classiques pour Tous : Oraisons funèbres de Bossuet**, annotées par L. Martel. Un volume in-18. Prix . . . . . » 60

**Collection de Voyages et d'Explorations : le Canada**, par P. Champion. Un volume in-18 cavalier. Prix . . . . . 1 »

**Œuvres de Paul Féval : l'Oncle Louis.** Deux volumes in-12. Prix . . . . . 6 »

**Encyclique du Pape Léon XIII sur la Constitution chrétienne des Etats.** Brochure in-18. Prix . . . . . » 25

— Edition populaire. Prix . . . . . » 10



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPAGNE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières

Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
CACHAL-FROC, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

CHAPEAUX. **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

SOUVENIRS MORTUAIRES, 400 vignettes finement gravées  
sur acier, avec l'impression au verso, LE CENT 21 f. 80 franco. —  
CHROMOLITHOGRAPHIE ARTISTIQUE, huit sujets nouveaux, LE CENT  
30 f. 50 franco. Maison BOUASSE-LEBEL, 29, rue St-Sulpice, Paris.

COLTAT & C<sup>IE</sup> rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

VITRAUX D'ART. Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. **Félix**  
**GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM  
et de la PALESTINE. Voir **POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

## VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Maison **RAFFL — VERREBOUT**, Suc<sup>r</sup>  
64, RUE BONAPARTE, 64

STATUES-CHEMIN DE LA CROIX  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

VITRAUX D'ÉGLISE, **H. GARNIER**, Boulevard d'Enfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 230 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## VIN DE MESSE.

Les prêtres désireux d'avoir un vin de messe absolument pur, na-  
turel et à un prix très modéré, peuvent s'adresser en toute confiance  
à Monsieur **Henri BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est  
connue. — A chaque nouveau client, M. Henri BIJON adresse toujours gratis et franco une  
bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et  
les avantages du prix.

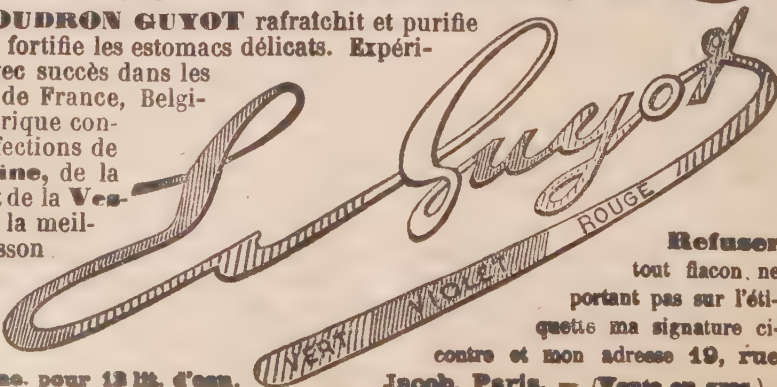


LE  
**GOUDRON GUYOT**

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la **Poitrine**, de la  
Gorge et de la **Ves-**  
**sie**. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

3 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



Refuser

tout flacon ne

portant pas sur l'éti-

quette ma signature ci-

contre et mon adresse 19, rue

Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 49 :

PRÉDICATION. Pour le 3<sup>e</sup> dimanche de l'Avent : le baptême (sa nécessité). — CONGRÉGATIONS ROMAINES : *S. C. de la Propagande* : Instruction pour les jugements ecclésiastiques concernant les causes matrimoniales (*suite*). — CONSULTATIONS LITURGIQUES, etc. : Peut-on laisser un intervalle entre deux publications de bans de mariage? Les publications de bans créent-elles l'empêchement d'honnêteté publique? Une erreur sur la noblesse constitue-t-elle une erreur sur la personne annulant le mariage? Le prêtre qui remplace un confrère absent pour plusieurs semaines peut-il subdéléguer pour un mariage? Peut-on donner la sépulture ecclésiastique à une personne qui n'était mariée que civilement et qu'on n'a pu qu'absoudre? — Quelle fête doit l'emporter pour la translation, de la Visitation ou du Précieux Sang? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Peut-on imposer à un curé des prestations pour un cheval et une voiture payant déjà la taxe? Peut-on imposer cheval et voiture appartenant l'un à un curé, l'autre à un autre? — VARIÉTÉS : M. Jules Simon historien (*suite*). — COURRIER DE L'UTILE : Moules à hosties. — Garde-pain. — Vin de fond de tonneau, de bonbonnes. — Petite presse pour les confitures, le jus de viande et le vin de messe. — Vin de raisins secs.

## REVUE LITTÉRAIRE

### I

Nous nous sommes occupés, dans l'avant-dernier numéro, de l'*Histoire de M. Emery et de l'Eglise de France pendant la Révolution*, par M. l'abbé Elie Méric, dont le deuxième volume vient de paraître, et nous avons appuyé de divers témoignages le bien que nous avons cru devoir en dire. On aura surtout remarqué et retenu cette expression de S. G. Mgr l'archevêque d'Albi : la *Vie de M. Emery*, c'est « le livre du prêtre » à notre époque. Voici un autre jugement que nous nous plaisons à mettre sous les yeux de nos lecteurs :

LETTRE DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE RODEZ

Mon cher ami,

Je viens d'achever la lecture de votre second volume de la *Vie de M. Emery*. C'est d'un poignant intérêt.

Ce vieillard, en face de Napoléon, soutenu par sa conscience pendant qu'autour de lui tout fléchit, tout s'incline, défendant le droit, tout en concédant ce qui pouvait être concédé, offre un spectacle de grandeur morale dont on trouve rarement le pareil.

C'est la justice en présence de la violence; c'est l'Eglise résistante aux chaînes qu'on veut lui remettre aux mains, et restant pourtant humble et conciliante, pour éviter de plus grands malheurs.

M. Emery a été jusqu'où il pouvait aller dans la déférence au pouvoir aristocratique de Napoléon; mais si il a atteint les limites de la tolérance, je ne crois pas qu'il les ait dépassées.

Il est facile, aujourd'hui que toutes ces questions ont été éclaircies et que les affaiblissements des pouvoirs civils ont rendu les résistances plus commodes, et surtout moins dangereuses — au moins jusqu'à présent, — il est facile, dis-je, de

trouver que ce prêtre a fait de l'opportunisme; mais, ce vieillard, obscur en apparence, n'en a pas moins été le grand conseiller du moment, et ses conseils ont, peut-être, préservé la France du schisme d'où elle venait de sortir et où elle était prête à rentrer.

Il est commode, cher ami, d'être un théoricien spéculatif dans une chaire d'école; mais quand on est en face de difficultés pratiques telles que celles qui s'élevaient devant M. Emery, il faut avoir une fière âme et un courage trempé dans les visions divines pour braver un pouvoir à qui rien ne résistait, et dire le *non licet*, quand ceux qui avaient mission de le prononcer n'osaient le faire, ou étaient de connivence avec les passions qu'il aurait fallu arrêter.

Vous avez exposé ces situations si délicates avec une grande expérience et une juste appréciation des hommes et des choses que vous aviez à juger. Votre savoir théologique vous a fait traiter la doctrine avec une compétence achevée, sans timidités et sans hésitations dans le vrai, comme aussi sans emportement et sans partis pris dans les choses de tactique et de discipline contingente et variable.

Vous serez beaucoup lu, je crois, et, ce qui est mieux, vous pourrez être très utile à ceux qui, à l'heure présente, ont le terrible honneur et la non moins terrible charge du gouvernement de l'Eglise dans notre pays.

Nous ne sommes pas bien loin de voir se produire parmi nous des situations analogues à la première partie de celles où se trouva mêlé M. Emery. Les mêmes négations des droits de l'Eglise éclatent de toute part; les mêmes affirmations de l'omnipotence de l'Etat en matières spirituelles s'étalent tous les jours dans les tribunes publiques; les mêmes proscriptions de l'idée religieuse essayant de s'ériger en lois de l'Etat; les mêmes fureurs sont appelées par beaucoup, et, peut-être, ne sont-elles pas aussi éloignées des endormis et des énervés le présument. Il était bon en face de ce qui peut se produire, de



main, de mettre sous les yeux des pasteurs de l'Eglise et du clergé, qui est appelé à les secondar dans sa défense, les exemples de ce prêtre aussi modeste qu'intépide, qui sut faire la part de César sans rien sacrifier de celle de Dieu.

Si des Maury et des Bernier, je n'ose ajouter des Duvoisin et des Barral venaient à se trouver parmi nous, vous nous auriez montré que les Emery et les d'Astros avaient pour eux les sanctions de la conscience et les honneurs de l'histoire.

Avec toutes mes félicitations, cher ami, je veux joindre aussi l'expression de ma reconnaissance pour le grand service que vous venez de rendre à l'Eglise, et les vieux sentiments d'un ancien confrère et collègue.

† ERNEST, évêque de Rodez.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer l'à-propos et l'éloquence de ce beau témoignage. Comme Mgr l'archevêque d'Albi, Mgr l'évêque de Rodez fait ressortir en termes saisissants l'opportunité de la publication de la *Vie de M. Emery*. Dans les circonstances difficiles que traverse l'Eglise, le prêtre a besoin de retremper sa piété, sa fermeté, son courage, comme aussi son esprit d'inébranlable droiture et de charitable conciliation, dans des modèles qui s'imposent à lui-même et à tous. M. Emery fut ce modèle pendant les jours troublés, où il vécut, il est demeuré le grand exemple du temps présent, grâce à ce talent et à cet art magiques avec lesquels son éminent historien est parvenu à faire rayonner son noble caractère, sa vaste science, sa haute vertu.

Rappelons en passant que l'*Histoire de Monsieur Emery et de l'Eglise de France pendant la Révolution* forme deux beaux volumes in-8°, titres rouge et noir, de XIV-489 et 450 pages, ensemble : 12 francs.

Dans le même ordre d'idées, c'est-à-dire en portant son attention sur une autre grande figure de l'Eglise, la *Société générale de librairie catholique*, vient de publier l'ouvrage suivant : *Vie du Bienheureux Jourdain de Saxe*, DEUXIEME MAITRE GENERAL DE L'ORDRE DES FRERES PRECHERS, par le R. P. Fr. Joseph-Pie Mothon, du même ordre, lecteur en S. théologie.

Pourquoi ce livre, dont le héros appartient à l'histoire du treizième siècle ? Quel intérêt sa vie peut-elle présenter à l'époque présente ? A cette question va répondre l'auteur lui-même :

« Nous offrons, dit le R. P. Mothon, cette esquisse d'une des plus belles figures de notre Ordre à toutes les âmes qui depuis quarante ans en France se sont attachées, en si grand nombre, à des titres divers, et par des liens plus ou moins étroits à la famille de saint Dominique. Puissent ces pages être pour ceux qui les liront un repos de l'âme au milieu des tristesses de l'heure présente ! Par suite de la transformation sociale qui est le cachet de notre temps, et sous le coup d'une décadence, malheureusement trop évidente pour que nul aujourd'hui ne songe à la nier, les caractères s'affaiblissent, et toutes les institutions semblent fléchir. La vertu, la sainteté surtout, peu communes en tous temps, sont devenues plus rares encore. Peut être ceux qu'attriste ce spectacle trouveront-ils un certain charme à être transportés pendant quelques instants en la compagnie d'un des saints les plus aimables du XIII<sup>e</sup> siècle, en des temps presque aussi agités que les nôtres, mais où du moins toutes les saintes causes avaient d'illustres défenseurs, et où elles étaient bien près du triomphe. Quand, sur le soir d'une journée de fatigue, on parcourt les compagnies, il existe des fleurs dont le parfum est si

doux qu'il reconforte les sens et calme les agitations du cœur. Puisse l'âme du *Très-Doux Père*, cette fleur exquise du jardin des Prêcheurs, exhale, elle aussi, dans ces pages, un peu de son parfum, et porter aujourd'hui encore à tous ceux d'entre nous qui souffrent, cette paix, cette joie sainte, cette espérance dont Jourdain remplissait autrefois le cœur des Frères ! »

Tel est le but que s'est proposé l'auteur de la *Vie du Bienheureux Jourdain de Saxe*. L'a-t-il atteint ? L'a-t-il rempli ? C'est notre avis, mais nous voulons le laisser dire par des plumes compétentes et autorisées.

Voici d'abord comment s'exprime S. G. Mgr Besson, évêque de Nîmes, dans une lettre adressée au R. P. Mothon, en date du 29 juillet dernier :

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Après la Vie de saint Dominique, écrite par le Père Lacordaire, votre Ordre devait souhaiter d'en lire une autre, celle du Bienheureux Jourdain de Saxe, deuxième Maître général des Frères Prêcheurs. Vous venez de procurer à vos frères cette joie et ce bienfait.

« Mais ce n'est pas seulement dans vos couvents qu'on fera cette bonne et fortifiante lecture, le clergé séculier, les lettrés, les hommes du monde voudront la goûter aussi, et chacun en tirera un profit véritable.

« Pour moi, j'ai lu et apprécié votre ouvrage, comme il le mérite. Vous l'avez écrit sous l'empire d'un amour tout filial. Persuadé qu'une autre louange languirait auprès d'un si grand nom, vous vous êtes contenté d'un récit simple et fidèle : mais que de charme dans ce récit !

« Comme il accuse bien la différence qui sépare les temps dans lesquels nous vivons de ceux qui furent éclairés par les prédications de saint Dominique et de ses premiers disciples ! Alors la science dirigée par l'Eglise conduisait à Dieu. Dans cet essaim d'écoliers, qui peuplaient les grandes Universités, combien d'âmes généreuses, chastes, passionnément éprises de la vérité, n'attendant qu'un de ses rayons pour se donner à elle ! Un regard, une prière, une parole tombée des lèvres d'un moine inspiré suffisait pour décider de toute une vie et des salles bruyantes de l'Université, on passait sans transition dans les cloîtres du monastère. Le jeune étudiant ou le brillant professeur devenait apôtre. A son tour il s'en allait, parcourant le monde, jetant ça et là ses filets mystérieux. Dieu aidait sa mission, en donnant à sa parole le privilège de commander à la création aussi bien que d'émouvoir les cœurs. Partout sous ses pas s'élevaient les couvents et les chapelles, les solitudes se peuplaient. Des générations de fervents religieux se pressaient autour de l'homme de Dieu, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé de tant de travaux, quelquefois loin de sa patrie, dans une terre étrangère qu'il songeait à gagner à l'Evangile, il mourait, laissant le monde plein de ses œuvres plus encoré que de son nom.

Tel est l'enseignement qu'offre à chaque page votre Vie du Bienheureux Jourdain de Saxe. Je vous félicite, mon Révérend Père, d'avoir offert un si bel exemple à la jeunesse chrétienne. Puisse-t-elle le comprendre et le suivre ! »

Mgr Besson a trouvé un autre mérite au livre du R. P. Mothon :

« J'ajouterai qu'en qualité de Bisontin, dit Sa Grandeur, j'ai été très édifié en lisant les détails que vous nous donnez sur la fondation du couvent de votre Ordre à Besançon. Ces détails sont absolument inédits. Nos historiens comtois les

(Voix la suite à l'avant-dernière page.)



## PRÉDICATION

STYLER

POUR LE 3<sup>e</sup> DIMANCHE DE L'AVEANT : LE BAPTÊME  
(SA NÉCESSITÉ.)*Nisi quis renatus fuerit ex aqua  
et spiritu sancto non potest in-  
troire in regnum Dei.*

(Joan., III, 5.)

Dans son trois cent vingt-quatrième sermon, saint Augustin parle d'un fameux miracle qui se fit à Uzale, ville d'Afrique. Une femme avait un fils non baptisé qui était encore à la mamelle. Cet enfant étant venu à mourir, sa mère en fut toute désolée; ce qu'elle déplorait surtout, c'était que son fils fût privé de la vie éternelle. Pleine de confiance, elle prend le petit cadavre et elle le porte promptement à l'église de Saint-Etienne. Là, elle se mit à redemander instamment au glorieux martyr du Christ, son fils qu'elle venait de perdre; et elle le pria en ces termes : « Saint martyr, vous voyez qu'il ne me reste plus aucune consolation; car je ne puis pas dire que mon enfant m'a précédée, puisque vous savez qu'il est mort de la mort éternelle et que c'est là le sujet de mes larmes : rendez-le moi, afin que je le possède dans le ciel en présence de Celui qui vous a couronné. » Pendant qu'elle parlait de la sorte et qu'elle versait des larmes, qui semblaient plutôt exiger son fils que le demander, l'enfant ressuscita. Aussitôt l'heureuse mère courut le porter au prêtre. Il fut baptisé, sanctifié, oint; les mains lui furent imposées, et après avoir reçu le Baptême et la Confirmation, il mourut de nouveau et sa mère le conduisit au tombeau comme elle l'eût conduit au paradis. Elle comprenait, cette mère chrétienne, l'absolue nécessité du baptême, et sa conduite nous est une instruction précieuse, un vivant commentaire de la parole de mon texte : « Quiconque ne naît de l'eau et de l'Esprit-Saint ne peut entrer dans le royaume des cieux. » Sans le baptême, dit l'Eglise, « c'est la misère, c'est la mort éternelle » (Cat. Trid), et elle veut que les fidèles soient parfaitement instruits sur ce sujet par leurs pasteurs. Pour nous conformer à son intention, affirmons la loi, expliquons les tempéraments pleins de miséricorde que la bonté de Dieu y a apportés, répondons à quelques objections faites par l'ignorance ou la mauvaise foi.

## I

Pour être sauvé, depuis la Rédemption opérée par Jésus-Christ, il est absolument nécessaire de recevoir le baptême. Les paroles de notre divin Sauveur sont on ne peut plus formelles. « En vérité, en vérité, je vous le dis, affirme-t-il avec serment à Nicodème, si quelqu'un ne naît dans l'eau et dans le Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume des cieux. » Il a ordonné du même mot à ses apôtres et de prêcher et de baptiser : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-

Esprit. Quiconque croira et sera baptisé, sera sauvé. »

En effet, le ciel est un héritage; or l'héritage n'est que pour les enfants et c'est le baptême qui nous fait enfants de Dieu et de l'Eglise. Le ciel, la possession de l'adorable Trinité dans les splendeurs et les joies de la vision béatifiée, est le couronnement de la vie surnaturelle, de la vie divine répandue en nos âmes par le Saint-Esprit au moyen de la grâce. La gloire céleste n'est que la consommation de la grâce, comme la grâce est le commencement de la gloire. Or, par suite du péché originel, nous naissons tous privés de la grâce sanctifiante, de la vie divine qui eût dû nous être communiquée avec la nature humaine si Adam fût demeuré fidèle. « Qui nous engendre nous tue », dit éloquentement Bossuet. Morts spirituellement, dépouillés de la grâce de Dieu, incapables d'aucun acte de la vie surnaturelle, comment se fera notre régénération qui nous permettra de mériter le ciel et d'entrer dans la gloire éternelle? Par Jésus-Christ. Nous sommes tous morts par la faute d'un seul, c'est par la justice d'un seul que nous ressuscitons. Mais il a plu à Notre-Seigneur de nous communiquer les fruits de sa passion et de sa mort par le saint baptême, il a voulu que nous retrouvions la vie surnaturelle dans les eaux fécondes du baptême. Donc si nous voulons vivre spirituellement, si nous voulons atteindre à nos sublimes destinées, si nous voulons être capables d'opérations surnaturelles, il nous faut de toute nécessité recourir au baptême. Sans le baptême il nous est aussi impossible d'arriver au ciel qu'il est impossible à un homme de grandir sans être né, ou à une plante de sortir de terre sans avoir germé en terre. Le baptême est comme le sein fécond où les enfants, comme les adultes, doivent retrouver la vie de la grâce. C'est dans le baptême qu'il leur faut étouffer le vieil homme et se revêtir du nouveau. C'est par le baptême qu'ils peuvent devenir participants des mérites du Sauveur, être compénétrés de la vertu de son sang, recevoir l'inoculation de la nature divine, si j'ose parler ainsi. En dehors du baptême, c'est la mort, l'impuissance pour les œuvres surnaturelles, l'impossibilité de mériter la gloire éternelle, l'exclusion du paradis. Quiconque est souillé du péché originel doit être baptisé; et comme tous nous avons ce malheur, tous nous devons recourir au baptême. L'enfant qui meurt sans baptême ne peut aller au ciel; l'adulte qui, sachant l'obligation de le recevoir, néglige de le faire, et meurt dans cette négligence, va en enfer, *Nisi quis*, etc. C'est la loi divine. Aussi bien, pour faciliter l'accomplissement de cette loi, Notre-Seigneur a-t-il déterminé, comme *matière* du baptême, l'eau qu'on trouve partout; comme *forme*, des paroles courtes, très-faciles à retenir; et il a voulu que dans le cas de nécessité *toute personne* pût conférer ce sacrement.



## II

Mais n'y a-t-il aucun tempérament à cette rigoureuse obligation ? Quiconque n'aura pas été lavé dans les fonts baptismaux, sera-t-il damné ? N'y a-t-il absolument que le baptême d'eau qui ouvre les célestes demeures ? Admirez ici la miséricorde et la générosité de notre Dieu. Lui qui est libre de ses dons, a voulu que le baptême d'eau pût être suppléé de deux manières : par le martyre, c'est-à-dire par la mort soufferte pour Jésus-Christ, c'est ce qu'on appelle le *baptême de sang*, et par un acte de charité parfaite avec la volonté d'être baptisé aussitôt qu'on le pourra, c'est ce qu'on appelle le *baptême du désir*. Cependant ces deux sortes de baptême n'incorporent pas à la société de l'Eglise, ne donnent point droit aux sacrements et n'impriment pas le caractère.

Oui, le martyre justifie ceux qui l'endurent et il leur ouvre les portes du ciel, y compris les petits enfants massacrés en haine de Jésus-Christ. L'Eglise, en effet, a toujours regardé comme baptisés dans leur sang et honoré comme des élus les petits innocents immolés par Hérode. Oui, le martyre a la force de régénérer spirituellement les âmes, car N.-S. a dit : « Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai moi-même devant mon Père qui est dans les cieux ; » et encore : « Quiconque perdra sa vie pour moi la retrouvera. » Le martyre opère de lui-même la justification à la façon des sacrements. Il purifie de tout péché originel et de tout péché actuel, il expie toute peine temporelle, il introduit immédiatement dans les tabernacles éternels. D'après S. Thomas, comme signification, il est supérieur au baptême d'eau. « Le catéchumène, dit Gennade, savant prêtre de Marseille du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, le catéchumène qu'on doit baptiser confesse sa foi devant le prêtre, le martyr la confesse devant le persécuteur. Celui-là, après la confession, est plongé dans l'eau, ou l'on jette de l'eau sur lui ; celui-ci, après la sienne, est baigné de son sang ou bien est jeté dans le feu. Le baptisé reçoit le Saint-Esprit par l'imposition des mains de l'évêque, le martyr devient l'organe de l'Esprit-Saint qui parle en lui. Le baptisé reçoit l'Eucharistie et fait par là mémoire de la mort de Jésus-Christ, le martyr meurt avec Jésus-Christ. Le baptisé renonce au monde et le martyr à la vie. Tous les péchés sont remis par le baptême, ils sont éteints dans le martyr. »

L'acte d'amour parfait, l'acte de charité, qui ne peut se rencontrer que dans un adulte et non chez les enfants dépourvus de l'usage de raison, a aussi le pouvoir de justifier, car N.-S. a dit : « Celui qui m'aime, mon Père l'aimera, et moi aussi je l'aimerai. » Toutefois ce baptême de désir, comme cela est évident, n'opère qu'en vertu des dispositions du sujet, et il n'entraîne pas la rémission des peines temporelles. On peut dire très justement que le baptême de désir est par rapport au sacrement de baptême ce que la

contrition est par rapport au sacrement de pénitence. Mais à qui s'applique cette purification ? C'est le secret de Dieu. Dieu connaît seul le nombre de ces justes qui, l'aimant lui-même par dessus toutes choses, vivent selon la droite raison, et adorent, sous une forme obscure et voilée, l'Agneau qui a été immolé dès le commencement du monde, la divine victime dont toute l'antiquité saluait l'avènement, et que les plus sauvages des hommes perdus dans les forêts de l'Amérique attendaient avec autant de persévérance que les philosophes les plus éclairés du paganisme. O baptême invisible de l'amour, baptême que Dieu donne et que l'homme ne saurait ni connaître ni mettre en doute, que de cœurs n'as-tu pas régénérés et sauvés ! O Israël, que la maison de Dieu est grande, et que nos yeux sont faibles pour en mesurer d'ici-bas les dimensions éternelles ! Les plus grossiers idolâtres, les barbares les plus ignorés, n'ont pas été oubliés de Dieu. Son amour les enlace des liens les plus doux, sa grâce les touche des prévenances les plus tendres, sa miséricorde les honore des visites les plus inattendues. Il est leur missionnaire, leur évangile, leur loi, car il est leur Dieu et leur père <sup>1</sup>. Admirez comment les sacrements n'ont point épuisé la miséricordieuse puissance de Dieu ; il reste toujours assez de grâce dans son cœur pour sauver ceux qui voudraient mais ne peuvent les recevoir.

## III

Pour compléter notre sujet, il nous reste à répondre à plusieurs objections relatives au baptême des enfants.

I. On dit : « Le baptême pour les enfants est superflu ; nés de parents chrétiens, ils n'ont pu contracter aucune souillure. » Je réponds, le baptême pour les enfants est nécessaire. Les enfants naissent enfants de colère, dépouillés du bienfait de la justice originelle, incapables d'entrer dans le ciel pour y jouir face à face de la vision et de la possession de Dieu, *in quo omnes peccaverunt*. Les païens eux-mêmes ont cru que l'homme naît coupable. Le tendre Virgile lui-même place les enfants moissonnés à la mamelle avant d'avoir goûté la vie, à l'entrée du royaume des Tristes, où il nous les représente dans un état de peine, pleurant, poussant un long gémissement. Quant à ce phénomène que des parents justes engendrent des fils coupables, S. Augustin va nous l'expliquer. « La divine Providence, nous dit-il, a voulu que nous ayons dans certains arbres un exemple visible des choses qui, pour être invisibles et incroyables aux infidèles, n'en sont pas moins véritables. Pourquoi ne croirions-nous pas que c'est dans ce but que Dieu a voulu que de l'olivier franc naquit un olivier sauvage ? Ne faut-il pas croire, en effet, que dans la pensée de Dieu toutes les créatures qui ont été faites pour

<sup>1</sup> Besson, *les Sacrements*, I, p. 126.

l'homme doivent servir à l'instruction] du genre humain ? Vous trouvez extraordinaire que des hommes qui ont été affranchis, par la grâce, des liens du péché, engendrent des enfants qui, comme eux, sont enchaînés par ces liens et ont besoin, eux aussi, d'être délivrés par la grâce. Nous le trouvons, comme vous, extraordinaire, mais n'est-il pas extraordinaire aussi que dans les fruits de l'olivier franc il y ait des germes d'oliviers sauvages, et qui pourrait se résoudre à le croire, si l'expérience n'était là pour le prouver ? De même donc que l'olivier sauvage et l'olivier ne produisent, par leur semence, qu'un olivier sauvage, quoiqu'il y ait entre l'un et l'autre une immense différence, de même l'homme pécheur et l'homme juste n'engendrent que des pécheurs, quoiqu'il y ait entre l'un et l'autre une immense différence. « (*De Nuptiis et Concup.*) La grâce guérit la *personne*, mais ne purifie pas la *nature*. Or c'est la nature qui est transmise par la génération.

II. On ajoute : « Je le veux, l'enfant nait souillé, mais le baptême n'est pas pour lui, il est incapable de foi et d'aucune autre disposition. » Le baptême est, au contraire, pour les enfants de la plus extrême utilité. Est-il possible que le Christ ait voulu leur refuser le sacrement de la régénération avec toutes les faveurs qui y sont attachées, lui qui accueillait, embrassait et bénissait si cordialement les petits enfants ? La circoncision, figure du baptême, se donnait chez les juifs, aux enfants, le huitième jour après leur naissance. Or, puisque la circoncision était utile à ces enfants, pourquoi le baptême, qui est la circoncision spirituelle instituée par Jésus-Christ, ne produirait-elle pas en eux ses effets ? Puisque les enfants sont capables de contracter la tache originelle, à plus forte raison peuvent-ils recevoir la grâce du Sauveur. La grâce n'est-elle pas plus abondante que le péché ? Si l'enfant ne peut faire acte de foi ou d'autres vertus, l'Eglise notre mère y supplée. Aussi bien l'enfant est par le baptême purifié, divinisé, orné de toutes les vertus. Elles sommeillent dans son cœur jusqu'à ce que la raison l'éveille, et quand ce réveil se produit, il est étonnant avec quelle facilité le jeune baptisé accueille la parole de la foi, joint ses petites mains pour prier, et formule volontiers des actes d'amour. Les forces latentes de la grâce se manifestent admirablement !

III. « En tout cas, poursuit-on, baptiser un enfant, c'est engager sans son consentement son avenir, c'est lui imposer sans son aveu des obligations, c'est attenter à sa liberté ; les parents outrepassent leurs droits en apportant leurs enfants aux fonts baptismaux. » Mais quoi ! est-ce que Dieu, en créant l'homme, ne lui impose pas des obligations, puisque la vie entière est une épreuve ? Or, l'homme a-t-il bien le droit de dire à Dieu : « Pourquoi m'avez-vous créé sans me consulter ? Vous n'en aviez aucunement le droit, et les devoirs qui découlent du fait même de la vie, ne

m'obligent pas. » Mais quoi encore ! est-ce que les parents, en donnant la vie à un enfant, ne lui imposent pas des obligations, puisqu'il sera obligé de les respecter, de les aimer, d'user de sa liberté pour le bien ? Or, l'enfant a-t-il bien le droit de dire à ses parents : « Pourquoi m'avez-vous donné la vie ? Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé plongé dans le néant, où nul devoir ne pesait sur moi, où je n'avais aucune responsabilité morale ? » La vie naturelle est un bien, par là même, l'homme n'a aucun droit de se plaindre ni à Dieu, ni à ses parents de la lui avoir donnée. Ainsi en est-il de la vie surnaturelle qui, elle aussi, est un bien et un bien infiniment supérieur... <sup>1</sup>. Et puis, quand il s'agit de guérir un enfant malade ou difforme, de l'inscrire sur le registre de l'état civil pour le faire bénéficier des avantages de sa nationalité, de lui assurer un riche héritage offert par de généreux bienfaiteurs, les parents attendent-ils pour agir que l'enfant ait atteint l'usage de raison ? Non, leur affection présume tous les consentements, l'amour paternel et l'amour maternel sont trop touchés des misères auxquelles ils peuvent remédier et des bienfaits qu'ils peuvent assurer. Ainsi font les parents en présentant leurs enfants au baptême. Il s'agit de les guérir des infirmités et des difformités originelles, de leur assurer les avantages de l'éminente et bienfaisante société de l'Eglise, de leur procurer l'ineffable héritage du ciel. Ici encore leur amour présume justement tous les consentements !

IV. Enfin on se rejette sur la doctrine de l'Eglise, on l'accuse d'être barbare en condamnant les enfants qui meurent sans être baptisés aux terribles flammes de l'enfer. Mensonge ou ignorance ! L'Eglise enseigne seulement comme de foi que les enfants qui meurent sans baptême ne verront pas Dieu dans le paradis ; elle ajoute qu'il est certain que ces enfants ne souffriront pas de la peine du feu éternel. Là s'arrêtent les affirmations de l'Eglise. Les autres questions sont livrées à la liberté des opinions.

Mais la privation de la vue de Dieu dans le ciel, la séparation éternelle d'avec ses parents qui jouiront de l'éternelle béatitude, c'est déjà un assez grand malheur pour ces pauvres enfants, quand même, dans les jouissances d'une béatitude naturelle ils ne souffriraient aucune-ment des amertumes du regret ou des angoisses du désir. C'en est assez pour stimuler le zèle des parents, et faire baptiser, le plus tôt possible, selon le désir de l'Eglise, leurs jeunes enfants dont la vie est si fragile. C'en est assez pour exciter la dévotion à l'excellente œuvre de la sainte enfance, qui a pour objet de baptiser et d'élever les petits enfants des infidèles et que je recommande instamment à votre charité en terminant.

<sup>1</sup> Barseaux, *Science sacrée*, t. 3, p. 273.



## CONGRÉGATIONS ROMAINES

## INSTRUCTION DE LA PROPAGANDE

POUR LES JUGEMENTS ÉCCLÉSIASTIQUES CONCERNANT  
LES CAUSES MATRIMONIALES

## DE PROCESSU MATRIMONIALI

(Suite)

ART. III. — *De impedimento vis et metus.*

§ 36. — Circa impedimentum quod vis et metus dicitur, ante omnia advertendum occurrit, neminem a jure admitti ad matrimonium ex hoc capite impugnandum nisi qui violentiam et coactionem passus dicitur, rejici vero eum, qui per longum tempus in matrimonio vixerit, dummodo eidem libertas et opportunitas reclamandi non defuerit: ita ut si liber jam a metu sua sponte in conjugali domo perstiterit, matrimonialia officia non detractaverit, audiri amplius non debeat. Etenim qui liber a coactione metuve, facultate et opportunitate reclamandi non utitur, censetur consentire et ratificare quod antea invitatus atque adverso animo fecerat. Unde in primis erit inquirendum, utrum accusatio tempore, uti dicitur, utili facta sit; et si hoc jam fluxerit, quærendum erit quam de causa hoc acciderit, ut judicari possit utrum accusatio admittenda an rejicienda sit. Secundo præ oculis habendum erit, solummodo metum gravem, qui nempe in virum constantem cadat matrimonium dirimere, et consequenter ad hunc metum exquirendum omnes sive moderatoris actorum sive defensoris matrimonii investigationes esse dirigendas. Porro gravitas timoris oritur ex natura minarum, ex qualitate tum eorum a quibus illæ proficiuntur, tum eorum qui eas passi dicuntur. Ista tria itaque erunt præsertim investiganda.

§ 37. — Circa primum sedulo inquirendum, utrum qui de adhibita coactione accusatur, ita consueverint agere cum persona quæ coacta dicitur, ut gravem atque molestam eidem redderent domesticam et familiarem cohabitationem; quænam fuerint in specie molestiæ eidem illatæ; utrum verba gravissima nonne plena adhibita, intentata hæreditatis privatio, ejectio e paterna domo, an addita etiam verbera<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4 d'environ 60 pages à 2 col.*

Un an, 20 fr. — Étranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 46) f. — Grandes facilités de paiements. (Vr Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

<sup>2</sup> « Si vero, ut aliquando contingit, sponsalia fuerint a parentibus contracta, iudex agnoscere curabit, cujusnam ætatis fuerint ipsi filii, quando eorum parentes eadem interunt; quia si in ætate adhuc infantili fuissent, certum est contractum irritum fuisse; si vero vel impuberes vel puberes, contractus tunc solummodo validus esset, si filii expresse vel saltem tacite consenserint, aut postea sponsalia eorum nomine a parentibus inita ratificaverint. Igitur inquirendum erit de modo, quo sponsalia fuerint con-

Circa secundum considerandum est, utrum qui de illata vi metuve accusatur, patria potestate et auctoritate polerent, an qui vim metumve passi sunt, nullatenus iisdem subjecti fuerint; quæ ratio vis inferendæ, magna ne ex matrimonio propriæ domui utilitas, aut decus obventurum; quæ indoles vim inferentium, quæ conditio, qui mores; qua ratione familiam regere consueverunt; utrum ad iracundiam et violentiam ita essent proclives ut facile quod minabantur proficerent, et animo ita essent duro atque obstinato, ut a nemine sibi contradici aut consiliis suis impedimenta objici paterentur.

Quoad tertium ratio, habenda erit primum sexus personæ, quæ violentiam passa dicitur; facilius enim animus puellæ commovebitur, quam viri; deinde ætatis, educationis, indolis utrum nempe mitis ac timida fuerit, an fortis et constans; qua ratione in familia vivere consueverit, utrum sub custodia et vigilantia parentum, ita ut ab eorum imperio semper et in omnibus penderet, an aliqua libertate frueretur ut et propria sensa exponere, et juxta propriam voluntatem operari potuerit; an parentes ita eam segregarint; ut omnis consilii expetendi facultas eidem adempta fuerit, nec cuiquam ejusdem alioquindecopiam tribuerint, nisi quos de matrimonio ineundo consilia præbere posse judicaverint.

§ 38. — Præter ista inquirendum erit, utrum qui de illata vi conqueritur, aliquando relationem habuerit cum eo cum quo postea contraxit; et utrum aliquando propositum habuerit cum eodem contrahendi. In casu affirmativo inquirendum, quas ob causas voluntatis mutatio contigerit; a quo tempore consilium fuerit mutatum, utrum nempe antequam parentes propriam voluntatem ostenderent, an postea; et utrum ex præcedenti relatione aliqua exorta sit suspicio contra decorem vel ipsius personæ vel familiæ, a qua parentes moveri potuerint ad matrimonium exigendum tamquam remedium bonæ famæ recuperandæ. Etiam investigandum, quid hæc persona fecerit ut a coactione parentum sese liberaret; utrum preces adhibuerit; utrum usa fuerit opera aliorum ad parentes a proposito dimoven-

tracta; de agendi ratione filiorum sive cum ea celebrarentur, sive cum cognoverunt, quid pro ipsis parentes egerint, utrum nempe aliquo modo factum admiserint, vel contra ipsum protestati fuerint, vel saltem ostenderint sese ægre ferre pactum prædictum. Ad hunc finem examinandi erunt, qui contractus adfuerunt, vel qui et contractum et sponsorum voluntatem perspectam habere potuerunt; ipsa quoque sponsorum agendi ratio tam inter se, quam erga parentes exploranda erit; utrum tamquam sponsos sese habuerint, utrum de futuro matrimonio collocuti, et quo amore sese mutuo prosecuti fuerint. Si constiterit, ambos aut alterum alterum matrimonio obtitisse et constanter parentum voluntati restituisse, contra sponsalium existentiam judicium poterit proferri. Si contra constiterit, vel parentibus non restituisse, vel media opportuna, in propria potestate posita, non adhiuise ut matrimonium impedirent, et ut parentes a proposito removerent, ordinarie pro sponsalium et impellimenti existentia judicandum erit. Dicitur ordinarie, quia si pars, quæ sponsalia impugnat, affirmaverit sibi fuisse liberatam parentibus contradicendi eisdemque a proposito retrahendi, ratio istius assertæ coactionis erit habenda.



dos, utrum et quomodo propriam adversionem et contrarietatem in illud matrimonium significaverit, utrum et quomodo altera pars operam dederit ut matrimonium revera concluderetur. Considerandum erit, utrum quando contractus matrimonialis erat signandus, libenter et sine ulla protestatione id præstiterit, utrum aliqua fraus adhibita ad talem obsignationem obtinendam; quomodo sese gesserit, sive quando necessaria pro matrimonio parabantur, sive quando ad consensum præbendum adducta fuit, sive quando post datum consensum festum nuptiale celebrabatur, utrum nempe his omnibus hilaris, prompte, et læta adstiterit, an secus. Consideranda quoque ejus agendi ratio erga alteram partem, et erga ejusdem familiam; utrum nempe benevola et affectuosa, utrum libenter et sine oppositione ad officia matrimonialia sese exhibuerit, an eisdem obstiterit, ea præsertim de causa quia matrimonium nullum putaverit, atque ut melius tueri posset propriam libertatem. Ad hoc postremum factum probandum considerari debet, utrum hac de causa inter conjuges ipsos ortæ sint lites et contentiones, utrum hoc factum manifestaverint, et ex quibus, a quo tempore post matrimonium istæ querimonie inceperint, et ex qua causa vel ratione, utrum ad tales lites et dissensiones tollendas adhibita fuerint consilia, hortationes, et in casu affirmativo, a quibus et quo exitu.

(A suivre.)

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> Il est dit que la publication des bans de mariage doit se faire 3 jours de fête consécutifs, ce dernier terme doit-il être pris tellement à la lettre qu'on ne puisse suspendre les publications et laisser un intervalle de 15 jours entre la première et la deuxième publications.

2<sup>o</sup> La publication des bans peut-elle être considérée comme de véritables fiançailles entraînant un empêchement d'honnêteté publique?

3<sup>o</sup> Peut-on considérer comme une erreur sur la personne, annulant le mariage, l'erreur qui porterait sur le nom, v. g. Marie épousant Pierre croit épouser un homme qui a des titres de noblesse alors qu'il n'en est rien. Ou bien il a des titres véritables mais n'appartient nullement à telle famille, Bourbon ou Montmorency, bien qu'il porte avec droit ces noms illustres?

4<sup>o</sup> Un curé s'absente et sur l'autorisation de son évêque confie l'administration de sa paroisse au confrère voisin, ce confrère peut-il lui-même déléguer un autre prêtre pour bénir un mariage dans la paroisse dont il a l'administration générale à titre provisoire?

5<sup>o</sup> D'après Mgr Gousset, l'évêque seul peut dispenser, au lit de mort, d'un empêchement dirimant, les mariés civilement; le curé qui n'a pu qu'absoudre une personne décédée dans ces conditions peut-il et doit-il lui donner la sépulture ecclésiastique solennelle?

R. — Ad I. Les publications de bans doivent être faites, *tribus continuis diebus festis*; de sorte qu'entre la première et la seconde, de même

entre la seconde et la troisième, il n'y ait aucun jour de dimanche et de fête.

Il n'est donc pas permis de mettre entre deux publications un intervalle de 15 jours, ni même de 8 jours. Cependant il n'y aurait pas faute grave à séparer deux publications par un dimanche ou un jour de fête. Il n'y aurait même aucune faute, si les trois jours de dimanche ou de fête se suivaient immédiatement: la publication commencée le premier jour pourrait être interrompue l'un ou l'autre des deux jours suivants. Telle est du moins la pratique, fondée sur cette raison, que si les trois publications étaient terminées dans le court espace de trois jours, la fin de la loi ne serait pas suffisamment atteinte.

Ad II. Les publications de bans ne sont pas des fiançailles, et ne donnent pas lieu à l'empêchement d'honnêteté publique. Elles ne sont que la déclaration faite au public, d'un mariage projeté, à l'effet d'en obtenir la connaissance des empêchements qui pourraient s'opposer à la célébration de ce mariage.

Des fiançailles véritables ont pu précéder ou accompagner la publication des bans; alors elles obligent les futurs conjoints, et peuvent donner naissance à l'empêchement d'honnêteté publique. Mais les publications n'ont point, par elles-mêmes, le caractère de fiançailles.

Ad III. L'erreur sur la qualité de la personne n'invalide le mariage qu'autant qu'elle devient substantielle. Or elle devient substantielle quand le contractant trompé a fait dépendre son consentement de cette qualité, comme d'une condition *sine quâ non*; quand il a eu principalement en vue cette même qualité, et moins principalement la personne qu'il en croyait ornée.

Si donc Marie a fait dépendre par un acte positif de sa volonté et non rétracté son consentement de la qualité qu'elle voulait trouver dans Pierre; ou, si elle s'est proposé principalement d'acquiescer un titre de noblesse en épousant un homme noble, d'entrer dans telle ou telle grande famille, son erreur touchant cette qualité à laquelle elle a attaché son consentement, ou qu'elle avait principalement en vue, devient substantielle: elle invalide le mariage. Mais au for extérieur, l'affirmation de cette erreur n'est pas suffisante: il faut en fournir la preuve.

Ad IV. Oui, de droit commun, celui qui est délégué, *ad universalitatem causarum*, peut subdéléguer.

Ad V. Si ce moribond a accepté les secours de la religion, après avoir manifesté devant témoins son repentir et sa bonne résolution pour l'avenir, nous ne voyons pas qu'on doive lui refuser l'honneur de la sépulture ecclésiastique.

Dans l'impossibilité de recourir à l'évêque, pour régulariser de suite sa position, il suffisait de lui faire promettre devant quelques personnes, de renoncer à sa vie coupable et d'en réparer le scandale par une conduite désormais chrétienne.



Q. — En 1886, la Visitation de la Sainte-Vierge coïncide dans notre diocèse avec le Sacré-Cœur, qui est chez nous de 2<sup>e</sup> classe avec Octave. A qui la préférence? Le Directeur de notre *Ordo* la donne à la Visitation. Moi, je la donne au Sacré-Cœur, parce qu'il a une Octave, et que la qualification de secondaire ne peut être invoquée en dehors du cas en vue duquel elle avait été décernée. Qu'en pense l'*Ami du clergé*.

R. — L'*Ami du clergé* pense que le Rédacteur de l'*Ordo* diocésain a raison. Voici pourquoi : la Visitation de la Sainte-Vierge est classée par la plupart des liturgistes parmi les fêtes primaires, et le Sacré-Cœur de Jésus parmi les fêtes secondaires; or, les fêtes primaires doivent être préférées, et les fêtes secondaires, lors même qu'elles seraient plus dignes, doivent être transférées.

A la vérité l'opinion, même assez commune, des liturgistes n'est pas toujours en soi une preuve péremptoire. Mais ici nous la croyons telle parce qu'elle s'appuie sur les décisions de la Sacrée Congrégation des Rites. Indiquons ces décisions :

En 1821, la Sacrée Congrégation des Rites examina les questions suivantes :

1<sup>o</sup> Si la fête du Sacré-Cœur, là où elle est de première classe et avec Octave, coïncide avec les fêtes de saint Jean-Baptiste ou des saints apôtres Pierre et Paul, la quelle doit être célébrée, et la quelle doit être transférée?

2<sup>o</sup> Que faire encore si la fête du Sacré-Cœur, concédée de première classe et avec Octave, coïncide avec la Dédicace de l'église, ou bien encore avec le patron ou titulaire de l'église?

3<sup>o</sup> Dans le cas où la fête du Sacré-Cœur devrait être transférée, en quel jour devrait-on la transférer?

4<sup>o</sup> Quel règle doit-on suivre dans les lieux où la fête du Sacré-Cœur jouit d'un privilège exclusif à l'égard de toutes les autres fêtes solennelles d'un égal rite?

5<sup>o</sup> Dans le cas où la fête du Sacré-Cœur devrait être préférée, en quel jour devrait-on remettre les fêtes de saint Jean-Baptiste ou des saints apôtres Pierre et Paul?

La Sacrée Congrégation donna les réponses suivantes dont l'importance n'échappera à personne, et que pour cette raison nous publions intégralement :

Ad I. « *Primaria festa Nativitatis S. Joannis-Baptistæ, et Sanctorum Apostolorum Petri et Pauli in casu esse facienda; et Officium Sanctissimi Cordis Jesu, utpote de festo Domini secundario, esse transferendum.* »

Ad II. « *Primaria tantum festa Civitatum et Diocesium, nempe Dedicationis ecclesiæ, Patroni vel Titularis esse in casu præferendam; et festum Sanctissimi Cordis Jesu transferendum.* »

Ad III. « *Festum Sanctissimi Cordis Jesu transferendum esse in primam diem non impeditam, juxta rubricas.* »

Ad IV. « *Festa quæcumque solemniora, quæ occurrant cum festo Sacri Cordis Jesu, transferenda esse in locis in quibus Officium Sacri Cordis Jesu singularissimo privilegio gaudet*

*exclusivo, quoad alia omnia festa solemniora æqualis ritus, sine ulla expressa limitatione.* »

Ad V. « *In casu de quo in præcedenti, festa Nativitatis S. Joannis Baptistæ, vel Sanctorum Apostolorum Petri et Pauli esse celebranda die immediate sequenti, translata Commemoratione S. Pauli, juxta rubricam ejus Officio præmissam, in primam diem infra octavam, Dominica vel festo non impeditam, facto verbo cum Sanctissimo.* »

Atque ita respondit 31 martii 1821 (n. 4579).

On le voit, la fête du Sacré-Cœur est secondaire et cède aux fêtes qui ont le même grade mais qui sont primaires; la Sacrée Congrégation des Rites l'affirme expressément, et de plus elle fait elle-même l'application de son principe à plusieurs fêtes du grade de première classe.

Dans la suite, elle a appliqué les mêmes règles pour une fête du grade double-majeur. Ainsi, en 1841 le directeur de l'*Ordo* de l'archidiocèse de Malines demanda si la fête du Sacré-Cœur coïncidant avec saint Barnabé ne devait pas avoir la préférence, attendu qu'elle était plus digne :

« *An hoc festum (SSmi Cordis Jesu), sit præferendum tanquam dignius, si cum eo occurrat festum Sancti Barnabæ Apostoli, quod est ejusdem ritus?* »

La sacrée Congrégation répondit négativement, et en renouvela expressément la raison, à savoir, que la fête du Sacré-Cœur était secondaire : « *Negative in occurrentia, quia est festum secundarium* » (22 mai 1841, n. 4921, ad 1).

Maintenant notre conclusion est incontestable. Car si les fêtes de saint Jean-Baptiste, des saints apôtres Pierre et Paul, et de saint Barnabé l'emportent sur la fête du Sacré-Cœur, à plus forte raison la fête de la Visitation de la très-sainte Vierge, qui est également primaire, et qui en outre est plus digne que ces fêtes, l'emporte-t-elle sur le Sacré-Cœur.

On nous objecte que, dans la question particulière qui nous est adressée, la fête du Sacré-Cœur a une octave, tandis que la Visitation n'en a pas. Cela est vrai, mais l'octave ne donne aucune préférence aux fêtes qui en sont enrichies, ainsi qu'on peut le constater en étudiant la rubrique des octaves et les décrets de la sacrée Congrégation des rites.

On nous dit encore que « la qualification de *secondaire* ne peut être invoquée en dehors du cas en vue duquel elle a été décernée. » Nous répondons que cette qualification est décernée à la fête du Sacré-Cœur dans tous les cas, comme on peut le voir dans les réponses de la sacrée Congrégation reproduites plus haut. Il n'y a qu'une exception, c'est dans le cas où la fête du Sacré-Cœur jouirait d'un Indult Apostolique en vertu duquel elle exclurait toutes les autres fêtes. Mais c'est un privilège tout particulier, *singularissimo*, qui exige une concession expresse; ce qui n'a pas lieu dans le cas présent, car autrement on nous l'aurait signalé.

En résumé, la Visitation coïncidant avec le Sacré-Cœur, que l'on suppose du même grade, est préférée, bien que le Sacré-Cœur ait le privilège d'une octave; et le Sacré-Cœur doit être transféré.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Soyez donc assez bon pour élucider les cas suivants :

1° J'ai cheval et voiture. Le cheval est imposé cinq fr., la voiture, dix francs, total quinze. Jusques-là tout va bien; mais voici où je trouve la chose un peu forte. Comme prestations, on m'impose pour ma personne trois journées d'homme : ce qui me paraît juste. Mais pour le cheval déjà imposé 5 francs, on m'impose encore trois journées à 2 fr. 50 chacune; plus pour le char (qui est ma voiture) déjà patenté de 10 francs, 3 autres journées à 0 fr. 75. Ainsi, mon cheval et ma voiture me coûtent d'un côté 15 francs, de l'autre en prestations 9 fr. 75.

Est-ce légal? Une voiture de luxe et un cheval doivent-ils des prestations?

2° Je n'ai pas de cheval, mais j'ai une voiture de luxe; J'emprunte le cheval de mon voisin; il m'emprunte ma voiture; on attelle ainsi 20, 40, 50 fois par an. La voiture servant de cette manière, doit-elle payer un premier impôt de 10 fr., et un second en prestations?

R. — Dans ces questions administratives, il n'est rien de plus précis que la loi elle-même. Or, voici sur la matière présente, un extrait de la loi du 21 mai 1836 :

« ART. 3. Tout habitant, chef de famille ou d'établissement, à titre de propriétaire, de régisseur, de fermier ou de colon partiaire, porté au rôle des contributions directes, pourra être appelé à fournir chaque année une prestation de trois jours :

1° Pour sa personne et pour chaque individu mâle valide, âgé de 18 ans au moins et de 60 ans au plus, membre ou serviteur de la famille et résidant dans la commune;

2° Pour chacune des charrettes ou voitures attelées, et, en outre, pour chacune des bêtes de somme, de trait, de selle au service de la famille ou de l'établissement dans la commune.

ART. 4. La prestation sera appréciée en argent, conformément à la valeur qui aura été attribuée annuellement pour la commune à chaque espèce de journée par le conseil général, sur les propositions du conseil d'arrondissement.

La prestation pourra être acquittée en nature ou en argent, au gré du contribuable. Toutes les fois que le contribuable n'aura pas opté dans les délais prescrits, la prestation sera de droit exigible en argent..., etc. »

Nous ferons remarquer que l'art. 3 cité plus haut porte que tout habitant, etc., *pourra* être appelé. Cette contribution de la prestation est donc facultative pour la commune, c'est-à-dire qu'elle est votée par le conseil municipal de chaque commune ou établie en exécution d'un arrêté préfectoral : ce qui explique pourquoi il y a des communes qui ont les prestations et d'autres qui ne les ont pas. Mais quand elles sont établies,

nul ne peut s'y dérober. La loi n'admet d'autres exemptions que celle de l'âge et de l'invalidité. Cependant une lettre ministérielle, qui a suivi la promulgation de la loi, déclare qu'il ne serait pas contraire à son esprit de comprendre les ecclésiastiques dans les exemptions accordées par les conseils municipaux. La commission de répartition pourrait donc exempter le curé des prestations. A son défaut, le conseil municipal, chargé de rectifier son travail, en aurait aussi le droit, et, au cas où il prononcerait l'exemption, le percepteur ne pourrait inscrire le curé sur l'état-matrice des contribuables pour la prestation sans commettre une illégalité.

Venons maintenant aux deux questions posées :

Ad 1<sup>re</sup>. De ce que cheval et voiture paient une taxe spéciale, il n'y s'ensuit pas du tout, que ces mêmes objets ne puissent être taxés pour les prestations. Est-ce que le citoyen, habitant ou chef de maison, déjà imposé pour la cote personnelle, n'est pas également taxé pour les prestations. On ne voit pas pourquoi ce qui existe pour les personnes n'existerait pas pour les voitures et les animaux.

Ad 2<sup>me</sup>. Ce second point n'est pas aussi clair; car dans le paragraphe 2 de l'art. 3 de la loi précitée, on lit : « pour chacune des charrettes ou voitures attelées. La voiture dont parle notre correspondant n'est pas attelée, puisque le cheval appartient au voisin et reste chez le voisin. Et cependant, les deux voisins en se prêtant mutuellement cheval et voiture, attèlent 40 et 50 fois par an.

Sur ce point douteux nous répondons qu'il existe dans chaque département un règlement particulier établi par le préfet et qui statue sur tout ce qui est relatif à l'exécution de la loi du 21 mai 1836; c'est ce règlement qu'il faut consulter et s'y soumettre sans réclamation.

## VARIÉTÉS

M. Jules Simon historien (suite).

### II

MARIE STUART

Très affirmatif, on l'a vu, sur le compte de Philippe II, M. Jules Simon change quelque peu de ton quand il arrive à parler de Marie Stuart. Les malheurs de la noble suppliciée de Fotheringhay lui en imposent manifestement : il ne se sent pas le courage de la déclarer coupable, il se contente d'émettre des doutes sur son innocence : « Marie Stuart, dit-il, laisse à la postérité dans la mort de Darnley, le mariage de Bothwell et la conspiration contre Elizabeth un triple problème, qui jusqu'ici n'a pas encore été définitivement résolu et qui ne le sera peut-être jamais. »

J'en suis bien fâché pour le panégyriste de



M. Mignet, mais la question qu'il croit encore pendante au tribunal de l'histoire est tranchée depuis longtemps.

Elle l'a été par la publication qu'a faite dès 1844 un grand seigneur russe, le prince Labanoff, de la correspondance de l'infortunée reine d'Ecosse <sup>1</sup>. Elle l'a été par les savants travaux composés à diverses époques depuis 1858 par plusieurs écrivains anglais : Agnès Strickland <sup>2</sup>, John Hosack <sup>3</sup>, James Méline <sup>4</sup> et Mac-Neel Caird <sup>5</sup> : elle l'a été par le beau mémoire rédigé en 1863 par M. Wiesener <sup>6</sup> : elle l'a été par la magistrale *Histoire de Marie Stuart* de M. Jules Gauthier que l'Académie française a couronnée en 1869 : elle l'a été enfin par les recherches toutes récentes de MM. Chantelauze <sup>7</sup>, Petit <sup>8</sup> et Menneval <sup>9</sup>. Que M. Jules Simon emploie à lire quelques-uns de ces ouvrages les loisirs que lui laisse la guerre assurément très habile qu'il fait en ce moment au jacobinisme, à la tribune et dans la presse, et il ne tardera pas à se convaincre que ses doutes sur la culpabilité de Marie Stuart ne sont ni justifiés ni justifiables.

Ils ne sont pas justifiables d'abord en ce qui concerne le meurtre de Darnley.

On a, il est vrai, accusé Marie Stuart d'avoir été l'inspiratrice de ce crime. Mais cette accusation n'est qu'un mensonge appuyé lui-même sur d'autres mensonges.

Sur quelles preuves repose-t-elle en effet? D'abord sur le témoignage de Jean Knox et de George Buchanan. Or ce témoignage n'est nullement recevable. Jean Knox en sa qualité de presbytérien était l'ennemi-né de Marie Stuart, la « nouvelle Jézabel, » comme il ne cessait de l'appeler, et il est avéré aujourd'hui que son *Histoire de la Réforme en Ecosse* n'est qu'un pamphlet où comme l'a dit un écrivain anglais « la calomnie le dispute à la rage. » Quant au moine apostat George Buchanan, tout le monde sait qu'il avait été payé à tant la ligne par le comte de Murray pour traîner dans la boue son ancienne souveraine, l'indulgente princesse qui l'avait jadis sauvé de la potence, la vertueuse femme qu'aux débuts de son règne il avait célébrée dans ses vers sous le

nom de « Vierge de la Calédonie, » son *Detectio Mariæ, Reginæ Scotorum*, n'est qu'un réquisitoire à la Fouquier-Tinville qui, dit M. Chantelauze, « regorge de faits tronqués, inventés et falsifiés avec la perfidie la plus noire et l'art le plus infernal. Devant aucun jury la déposition d'un tel homme ne serait acceptée. Il n'y a donc pas lieu d'en tenir compte. »

Mais, dit-on, il y a contre Marie Stuart de graves présomptions qui, même dans l'hypothèse du silence de Jean Knox et de George Buchanan, suffiraient à prouver qu'elle n'a pas été étrangère à l'assassinat de Darnley. Voyons un peu ce qu'il en est.

A en croire certains historiens, Marie Stuart aurait éprouvé pour son époux une invincible répulsion et c'est pour cela qu'elle aurait comploté sa mort. — Or, rien n'est plus faux que cette assertion. Darnley, à la vérité, n'était pas précisément ce qu'on peut appeler un mari aimable. Il était adonné à l'ivrognerie : il passait sa vie avec de jeunes débauchés : à la naissance de son fils Jacques VI, il refusa d'assister au baptême : il entra avec les nobles dans plusieurs conjurations contre la reine dont il avait fait assassiner le secrétaire, David Riccio. Mais malgré tous ces torts, Marie Stuart ne cessa de lui donner des marques d'une sincère affection : c'était elle, on le sait, qui l'avait choisi pour époux : à peine mariée, elle lui conféra le titre de roi et fit graver son nom à côté du sien sur les monnaies : si elle ne lui accorda pas la « couronne matrimoniale, » c'est-à-dire la réalité du pouvoir royal, c'est qu'elle ne pouvait la concéder de sa propre autorité : quand les nobles lui proposèrent de divorcer avec lui, elle refusa et défendit que jamais on parlât mal de lui en sa présence : sur le point d'être mère, elle le mit en première ligne sur son testament et lui légua un gros diamant monté sur une bague, et quand plus tard il tomba malade, non contente de lui envoyer son propre médecin, elle alla s'asseoir à son chevet et remplir auprès de lui l'office de sœur de charité. Cette conduite n'est pas, il faut en convenir, la conduite d'une femme qui déteste son époux. Du reste, Marie Stuart n'eût-elle pas aimé Darnley qu'on ne serait pas en droit d'en conclure qu'elle l'a assassiné : entre ne pas aimer quelqu'un et le mettre à mort il y a un milieu qui est de le supporter, et c'est dans ce milieu, que l'infortunée reine d'Ecosse qui, grâce à Dieu, n'avait pas lu le livre que M. Alexandre Dumas a publié il n'y a pas longtemps sous ce titre : *Les femmes qui tuent*, c'est dans ce milieu, dis-je, que l'infortunée reine d'Ecosse s'est certainement tenue.

Mais ce n'est pas tout. On prétend trouver encore des indices de la complicité de Marie Stuart dans son attitude après l'explosion de Kirk Of Field où périt Darnley. On affirme qu'elle laissa le corps de son mari étendu à terre sous les yeux des passants : qu'elle le fit inhumer sans cérémo-

<sup>1</sup> *Lettres, instructions et mémoires de Marie Stuart*. Londres, 7 vol. in-8°.

<sup>2</sup> *Lives of the queens of Scotland*, 7 vol. in-8°. Londres, 1858.

<sup>3</sup> *Mary, queen of Scots and hers accusers*, 2 vol. in-8°, 1870-74.

<sup>4</sup> *Mary, queen of Scots and her latest english historian*. Londres, 1872, in-8°.

<sup>5</sup> *Mary Stuart, her Guilt or innocence, an inquiry into the secret history of her times*. Edimbourg, 1869.

<sup>6</sup> *Marie Stuart et le comte de Bothwell*. Paris, in-8°. — Cf. *Revue des questions historiques*, année 1868, articles intitulés : *Maria Stuart et ses derniers historiens*.

<sup>7</sup> *Maria Stuart, son procès et son exécution d'après le journal inédit de Bourgoing son médecin, et la Correspondance d'Amyas Paulet son geolier*. Paris, 1876, in-8°.

<sup>8</sup> *Histoire de Marie Stuart, reine de France et d'Ecosse*. Paris, 1876, 2 vol.

<sup>9</sup> *La vérité sur Marie Stuart*, Paris, 1877, 1 vol. in-18°.



nié : qu'elle ne témoigna de sa mort aucune tristesse et qu'elle ne poursuivit que très mollement les meurtriers. — Or il n'y a pas un mot d'exact dans ces allégations. La vérité est que le corps de Darnley fut relevé aussitôt après l'explosion et déposé dans une chambre mortuaire. La vérité est encore que les restes du malheureux prince après avoir été embaumés furent placés dans la sépulture des rois à côté de ceux de Jacques V, et que si l'on ne déploya pas grande pompe à ses funérailles, la faute en est à la Réforme qui avait banni toute espèce de cérémonies et à la coutume qu'avaient les nobles en Ecosse d'enterrer leurs morts sans aucune solennité. La vérité est aussi que tout le jour qui suivit l'affreuse catastrophe Marie Stuart resta enfermée dans son appartement sans voir personne, en signe de deuil, et que si après les funérailles elle consentit à aller à Seaton, ce fut sur l'ordre de ses médecins qui craignaient pour sa santé les effets d'une réclusion prolongée. La vérité est enfin que le jour même du meurtre une enquête fut faite d'après les ordres de la reine et que, si cette enquête n'aboutit qu'à un verdict d'acquiescement, la responsabilité doit en retomber non sur la malheureuse veuve, mais sur le père de la victime, le duc de Lennox et sur les nobles qui par leurs intrigues dépistèrent les recherches de la justice.

Eh bien soit, dira-t-on peut-être, admettons qu'avant comme après l'assassinat de Darnley Marie Stuart se soit comportée comme devait le faire une loyale épouse, il n'en reste pas moins contre elle deux documents accusateurs véritablement accablants. Le premier c'est la déposition faite au cours du procès de la reine d'Ecosse par un appelé Paris, et le second ce sont les *Lettres dites de la cassette*. — A cela je réponds : M. Mignet, à la vérité, à la suite de plusieurs autres écrivains, s'est appuyé sur les documents en question pour prouver la complicité de Marie Stuart dans l'attentat de Kirk of Field : mais il est un point qu'il a omis d'examiner, du moins assez à fond, c'est la question de savoir si ces documents sont authentiques. Or, il est démontré aujourd'hui qu'ils sont apocryphes. La déposition de Paris a certainement été fabriquée par Alexandre Hay, notaire et secrétaire du comte de Murray le frère naturel et l'ennemi acharné de la reine d'Ecosse. Quant aux *Lettres* que Bothwell, le principal auteur du meurtre de Darnley, remit soi-disant à son complice Balfour avant de s'enfuir d'Edimbourg et qu'on appelle *Lettres de la cassette* parce que, dit-on, elles étaient enfermées dans une cassette d'argent ciselé ayant appartenu à Marie Stuart, l'absence de signature, de date, de sceau et d'adresse qu'on remarque, l'ignorance où l'on est de la langue dans laquelle elles ont été écrites, les circonstances dans lesquelles elles ont été produites pour la première fois, les énormités en fin et les invraisemblances qu'elles renferment, tout prouve pareillement quelles sont l'œuvre d'un maladroit faussaire.

L'opinion qui regarde Marie Stuart comme coupable du meurtre de son époux, on le voit par ce rapide aperçu, repose sur des bases tout à fait ruineuses.

Or tout aussi fragiles sont les raisons alléguées par ceux qui incriminent la martyre de Fotheringay au sujet de son mariage avec *Bothwell*.

Buchanan, je le sais, a raconté que du vivant même de Darnley des relations adultères avaient existé entre Marie Stuart et le comte de Bothwell. Mais c'est là une infâme calomnie qui n'a pas même le mérite de la vraisemblance. Comment croire en effet qu'une princesse qui pendant son séjour en France avait su se garder pure au milieu de la cour plus que licencieuse des Valois, et dont la vertu est hautement attestée par plusieurs historiens, se soit laissée aller à une passion honteuse pour un homme qui était, dit Brantôme, « le plus laid qui se pût voir, » et cela au moment même où la naissance de Jacques VI venait de créer entre elle et son époux un lien plus fort encore si possible que celui du mariage ? L'accusation de Buchanan du reste, a contre elle le témoignage de Darnley lui-même, qui, quoique très jaloux, a déclaré publiquement à plusieurs reprises qu'au point de vue conjugal la conduite de sa femme avait toujours été d'une parfaite correction. Il n'y a donc pas lieu de s'arrêter à ce racontar.

Mais on insiste et l'on dit : « Si la passion de Marie Stuart pour Bothwell n'a pas précédé la mort de Darnley, elle l'a du moins suivi de très près. Darnley en effet a été assassiné le 9 février 1567, et c'est dès le 15 mai suivant, moins de quatre mois après, par conséquent, que Marie Stuart a épousé Bothwell. Or de la part de la reine d'Ecosse ce mariage était tout simplement abominable. Elle devait savoir en effet que Bothwell était le meurtrier de son premier époux et qu'il était marié, ce qui établissait entre elle et lui, à supposer qu'elle eût été complice de l'assassinat de Darnley, un double empêchement : *impedimentum criminis et impedimentum ligaminis*. »

Cette argumentation, j'en conviens, est spécieuse, mais elle n'est que spécieuse. — Marie Stuart d'abord ignorait complètement la part qu'avait prise Bothwell à l'horrible attentat de Kirk of Field : le jury l'ayant déclaré innocent le 12 avril précédent, elle le tenait naïvement pour innocent. — Bothwell en second lieu, au moment où eut lieu son union avec la reine, était complètement libre de sa personne. Son mariage avec Jeanne Gordon avait été régulièrement annulé, ainsi que l'ont démontré en 1883 deux érudits anglais, sir Colin Lindsay et le P. Stevenson de la Compagnie de Jésus <sup>1</sup>. — En troisième lieu, il est avéré aujourd'hui que si Marie Stuart donna sa main à Bothwell, elle ne lui donna jamais son cœur.

<sup>1</sup> Voir *Revue des questions historiques*, n° du 1<sup>er</sup> juillet 1884, p. 225.



Son intention bien arrêtée après la catastrophe de Kirk of Field était de rester veuve, la succession au trône étant assurée par la naissance de son fils Jacques VI. Deux fois elle repoussa les sollicitations de son conseil la pressant d'épouser Bothwell. Celui-ci se rendit chez la reine à Seaton et osa demander sa main. Marie refusa nettement et partit aussitôt pour Stirling. On sait le reste. Trois jours après, le 24 avril, l'infortunée princesse était enlevée par Bothwell et emmenée au château de Dumbarton. Là l'infâme ravisseur renouvela ses propositions qui furent rejetées de nouveau avec indignation. Pour vaincre les résistances de sa captive, il eut recours, c'est lui-même qui nous le dit, à des incantations, à des philtres et à des sortilèges. Il est probable même qu'il lui fit prendre quelque breuvage narcotique et que pendant son sommeil il la déshonora. C'est alors et alors seulement que réfléchissant à l'horreur de sa situation et aux difficultés sans nombre que présentait à une reine veuve et sans appui le gouvernement d'un royaume déchiré par les factieux et le fanatisme religieux, et considérant que ses sujets lui feraient bientôt une nécessité de se remarier, qu'ils ne lui laisseraient jamais la choix d'un prince étranger et qu'enfin Bothwell qui, jusque-là, s'était montré le plus fidèle et le plus dévoué de ses serviteurs, était par sa position, par sa valeur, par sa noblesse, l'un des hommes les plus considérables d'Ecosse : c'est alors, dis-je, que Marie Stuart, convaincue qu'elle ne pouvait réparer que par le mariage l'outrage fait à son honneur, finit par céder au vœu de ses hauts barons et donna son consentement. Encore y mit-elle cette condition que l'alliance promise n'aurait lieu qu'un an après la mort de Darnley. Le désir de la reine, on le sait, ne fut pas respecté par Bothwell qui avait hâte d'être maître du trône. Le mariage fut donc célébré le 15 mai. Mais il fut célébré quasi à huis-clos : pendant toute la journée Marie Stuart porta des vêtements de deuil et il n'y eut dans le château ni fêtes ni réjouissances : la reine se regardait et avec raison moins comme l'épouse que comme la prisonnière du comte de Bothwell.

Voilà en quelques mots et telle qu'elle ressort des derniers travaux sur la matière l'histoire du troisième mariage de Marie Stuart. Y a-t-il là, je le demande, de quoi justifier les soupçons injurieux de M. Jules Simon ? Il me semble que non.

Reste la question de la *conspiration contre Elizabeth*. Mais sur ce point comme sur les deux précédents, la critique moderne, quoi qu'en dise l'auteur de la *Notice* sur M. Mignet, a complètement justifié Marie Stuart. Elle a prouvé qu'elle n'avait pas encouragé Babington à tuer la reine d'Angleterre et que la lettre qu'elle avait écrite le 17 juillet 1586 à ce conspirateur, et dont les accusateurs lurent une copie à l'audience du 14 octobre suivant sans vouloir ou pour mieux dire sans pouvoir en produire le texte original,

avait été falsifiée par un nommé Phelipps, faussaire aux gages de l'ignoble policier Walsingham.

(A suivre.)

## COURRIER DE L'UTILE

### MOULES A HOSTIES

Un de nos abonnés nous pose deux questions :

L'une relative à la conservation de la viande pendant les chaleurs (il y a double opportunité à ce que je renvoie celle-là, d'abord parce qu'elle n'est pas de saison, ensuite parce que, lorsqu'un journal est, comme le nôtre, encombré de correspondances, il doit faire en première place les réponses d'une utilité immédiate — ici l'opportunisme est justifiable et ne couvre pas, comme d'habitude hélas ! un mensonge ou une lâcheté, ou les deux à la fois).

L'autre que voici :

« Il faudrait bien que l'on pût facilement faire le pain eucharistique pour l'avoir toujours nouveau. Dans notre très vaste canton il n'y a qu'un dépôt d'hosties faites par une communauté de religieuses qui est à plus de 60 kilomètres. Le dépôt ne reçoit ces hosties qu'une fois par mois. Elles peuvent souvent n'être employées que 2 mois et plus après qu'elles ont été faites. Quel inconvénient, et comment l'éviter ? Il serait donc nécessaire qu'il existât de tout petits moulins pour faire la farine et de petits moules pour les hosties, le tout à bien bas prix, car les curés des campagnes sont loin d'être dans l'abondance.

« Existe-t-il de petits moulins et de petits moules ? Dans le cas négatif, quelqu'un de vos lecteurs ne pourrait-il pas en inventer ou en faire inventer ? »

Il n'existe pas, que je sache, de petits moulins qui permettent de faire soi-même sa farine. Arrivât-on à moulinier le blé, il faudrait encore bluter la farine et séparer sa fleur. Pourrait-on créer une petite machine à bon marché qui ferait un travail complet ? Je l'ignore et le champ est ouvert aux inventeurs.

Mais, malgré le proverbe : *voleur comme un meunier*, je crois que l'on peut trouver facilement de la pure farine de blé, bien plus facilement que du vrai vin de raisin. Le vigneron sait fabriquer et fabrique partout du faux vin (je ne parle pas du marchand pour qui l'on croirait que c'est un devoir d'état), parce qu'il vend, non son raisin, mais son vin. Il n'en est pas de même du cultivateur, qui ne vend pas de farine et ne fait moulinier que pour son propre usage, par les petits meuniers du pays qui travaillent à façon et non pour le commerce : le cultivateur n'ajoute pas de matières étrangères à son blé ; et le meunier ne falsifie pas la farine qu'il ne vend pas, mais livre telle quelle contre paiement de sa main-d'œuvre. Donc, à condition que vous vous adressiez à quelque bon paroissien dont vous connaîtrez le meunier, et non aux grands moulins de commerce et aux marchands de farine, vous trouverez facilement la vraie farine de blé.

Quant aux moules pour cuire les pains d'autel, ils existent et rien de plus facile que de vous les procurer : c'est une dépense de 30 à 80 francs, suivant la matière, la gravure et la dimension du moule. On ne trouve rien à meilleur marché, parce qu'il faut y employer au moins le fer forgé et plus souvent l'acier : la fonte s'y prête mal et le pain y reste facilement adhérent. Je viens d'en examiner un très-beau, absolument neuf, en acier, avec Christ, chiffres et couronnes finement gravés, donnant chaque fois une grande hostie et quatre petites, acheté dans une liquidation par le comptoir de commission de la Société générale de Librairie catholique, et que vous pouvez avoir, avec les deux emporte-pièces à découper les hosties, pour 40 francs seulement, soit moitié de sa valeur.

Comme vous le constatez trop justement, le clergé est aujourd'hui si pauvre que toute dépense un peu forte lui est difficile; mais le moule à hosties peut très-bien figurer au budget de la fabrique.

*L'Ami du clergé* a donné déjà, année 1881, page 107, tous les renseignements nécessaires aux prêtres qui veulent fabriquer eux-mêmes les hosties.

Le même correspondant, avec sa question, nous adresse deux recettes qu'il a lui-même inventées ou expérimentées. Voilà le bon exemple à suivre : tendre une main pour recevoir ce que l'on n'a pas ; mais ouvrir l'autre pour donner ce que l'on a. Vraie fraternité qui rendrait tout le monde riche.

#### GARDE-PAIN

« Je suis à 6 kilomètres du boulanger et du boucher. Depuis plusieurs années je n'ai plus de dents. C'était pour moi un vrai supplice pour manger le pain, qui souvent était cuit depuis 5, 6, 8, 10 jours. Je me suis avisé pour le conserver un peu tendre ou beaucoup moins dur de faire confectionner cette année une grande boîte en fer-blanc. Elle a 60 centimètres de diamètre et 20 cent. de hauteur, avec un bon couvercle à forte charnière par derrière et à rebord de 3 centimètres enveloppant bien la partie inférieure. Ce couvercle est percé de 50 petits trous comme ceux des pommes d'arrosoirs. Ce moyen me réussit parfaitement. Même pendant les fortes chaleurs, mon pain au bout d'une semaine n'était pas plus sec que le jour où je le recevais. Je puis donc en manger selon mon besoin sans m'écrouler les gencives. »

#### VIN DE FOND DE TONNEAU, DE BONBONNE

« Pendant bien des années je faisais comme tout le monde, je jetais le vin trouble, épais, qui reste au fond des tonneaux, des vases vinaires. Une fois je m'avisais de filtrer cette boue. Je fus fort étonné d'en tirer 5 litres de vin très clair et aussi bon que l'autre. Depuis je me garde bien de jeter ces fonds de tonneaux. De 8 ou 10 litres de vin trouble, sale, il ne reste qu'un verre environ de boue dans mes filtres. — Je fais la même chose pour mon vin de messe quand le fond des bouteilles, des bonbonnes n'est pas propre.

« La dépense des filtres est peu de chose. Il y a donc réel bénéfice à employer ce procédé. »

A la première occasion, mon cher correspondant, dites-nous, pour être bien pratique et bien précis, de quels filtres vous vous servez, si et comment vous les fabriquez vous-même.

#### PETITE PRESSE POUR LES CONFITURES, LE JUS DE VIANDE ET LE VIN DE MESSE

En me montrant des moules à hosties et me développant les renseignements ci-dessus publiés, le chef de la commission de la Société générale de la Librairie catholique m'a remis copie de la lettre suivante, avec prière d'en profiter pour recommander un peu son comptoir. J'ai dit tout à l'heure qu'il était bien d'ouvrir une main pour donner quand on tendait l'autre pour recevoir. J'ai reçu, je donne : et je rappelle à mes lecteurs que ce comptoir de commission, fondé surtout pour rendre service à MM. les curés, dont le budget est modeste et qui souvent ne savent où trouver ce qui leur manque, fournit, au prix du gros, avec minime commission de 3 0/0, tout ce qu'on peut honnêtement demander, vendre et acheter : machines, instruments et outils de toute sorte, matières premières, objets fabriqués, produits de toute nature, etc.

Voici la lettre :

« Dans le dernier numéro de *L'Ami du clergé* (Courrier de l'utile, article : vin de messe), il est parlé de petits pressoirs pouvant servir à bien des usages. Comme l'administration de *L'Ami du clergé* dont j'ai toutes les années à la bonté de se charger de ce genre de commission, voudriez-vous bien me procurer un de ces petits pressoirs qui, rendu chez moi, me reviendrait, tout frais compris, à environ 70 francs. Je joins ici deux timbres-poste pour le cas où vous seriez obligé d'écrire. Je paierai aussitôt le pressoir reçu..... »

On a bien fait de remettre cette lettre au service de la commission, parce que lui seul, et non l'administration de *L'Ami*, s'occupe de ces acquisitions et de ces expéditions. Mais c'était peut-être au rédacteur du Courrier de l'utile que l'auteur la destinait, et c'est pour cela que je me permets deux mots de réponse.

Je vous félicite, Monsieur l'abbé, si vous avez toutes les années de *L'Ami du clergé*, car elles ont dû vous être, et vous seront, je l'espère, souvent utiles; mais si vous avez toutes les années de l'administration de *L'Ami du clergé*, je le regrette, parce que ce fardeau doit être lourd sur vos épaules, et que *L'Ami* est menacé de perdre bientôt un ami : je suis tenté de comprendre dans ce dernier sens votre phrase un peu amphibologique, car, nous envoyer deux timbres pour les lettres que votre demande pourrait rendre nécessaires, c'est d'une honnêteté et d'une convenance des vieux temps...

En tous cas, je suis heureux de vous annoncer l'envoi prochain de votre petit pressoir, qui, paraît-il, ne vous coûtera pas les 70 francs que vous offrez. Les prix ordinairement pratiqués pour ces presses sont de 10, 20, 30 et 40 francs, emballage et port en plus, et 3 0/0 de commission. Elles sont très commodes pour les confitures et pour les jus de viande (les petits numéros même y suffisent).

A ce propos — c'est un souvenir personnel que je puis peut-être utilement rappeler, — j'ai connu



un bon et saint prêtre qui, n'ayant plus de dents et pas d'estomac, s'affaissait rapidement, quand on eut l'idée de lui faire prendre du jus de viande ainsi exprimé, ce qui renouvela ses forces et prolongea ses jours pour le plus grand bien des âmes qui lui étaient confiées.

Le grand modèle sert à tout, mais serait spécialement commode et presque nécessaire pour ceux qui voudraient fabriquer eux-mêmes leur petite provision de vin de messe.

#### LE VIN DE RAISINS SECS

Du vin de messe passons au vin de raisins secs, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, hélas! Mais il ne s'agit plus ici que de notre table, par conséquent des moyens les plus économiques pour vivre, et on doit bien les chercher quand on n'est pas riche, ce qui est presque le cas de tout le clergé, et qu'il faut malgré cela soutenir une foule d'œuvres, tendre la main aux pauvres plus nombreux que jamais, trouver le moyen d'entretenir une bibliothèque indispensable — et souvent encore, par la grâce des gens qui nous gouvernent, se passer de son modeste traitement.

La recette suivante nous est envoyée par un ami qui en a fait l'essai :

« D'abord quels raisins doit-on employer de préférence pour faire le vin de raisins secs ordinaire?

« Le meilleur raisin pour cet usage est le raisin de Corinthe, coté actuellement sur le marché de Cette de 30 à 40 francs les 100 kilos. Les raisins de Corinthe sont les plus petits de tous, ils n'ont pas de pépins et sont débarassés du bois de la grappe. Les grains secs sont à peine de la grosseur d'un gros pois; leur propreté est remarquable; ils arrivent en France le plus souvent dans des caisses ou des sacs de 80 à 130 kil., et y sont tellement entassés et pressés que, confondus les uns dans les autres, ils ne forment qu'un seul et même bloc.

« 100 kil. de grains de raisins secs ne donnent généralement pas plus de 32 degrés alcoolométriques ou 32 litres d'alcool. Donc avec 100 kilos de raisins secs, si l'on veut du vin à 8 degrés, il faut 4 hectolitres d'eau; et 3 hectolitres d'eau seulement si l'on veut élever son vin à 10 degrés.

« Opérez, autant que possible, dans le cellier qui sert aux vendanges ordinaires. La température du local sera de 18 à 20 degrés pour que la fermentation se fasse bien. En outre l'aération devra être parfaite.

« Ce qu'il faudra surtout éviter dans la fabrication de ce vin, c'est la déperdition d'alcool par évaporation. Les cuves ouvertes exposent à cette déperdition. Qu'on agisse donc sur des cuves fermées, des foudres de préférence couchées sur le flanc. Sur la partie supérieures, à la place de la bonde, on aura pratiqué une ouverture suffisante pour y vider facilement les sacs de raisins, ouverture qu'on fermera, pendant la fermentation, par une grosse toile qu'il serait bon de recouvrir elle-même d'un peu de sable de rivière. Par ce moyen l'acide carbonique trouvera une issue facile et l'on évitera la déperdition d'alcool.

« On devra s'assurer de la propreté des cuves, et briser les boules que forment les fruits entassés avant de les y jeter; l'eau versée dans la cuve doit être portée à une chaleur de 25 degrés et l'on y agitera les grains pour les mieux disperser. On attendra ensuite que la fermentation se produise.

« C'est ici qu'est le point le plus délicat de l'opération. Plus le sucre de raisin aura fermenté, plus le vin sera

alcoolique; et moins il restera de sucre non fermenté dans le vin, moins aussi le vin sera trouble et sujet à fermenter de nouveau une fois soutiré. Le problème à résoudre est donc de transformer en alcool tout le sucre qui existe dans le raisin. Pour cela il faut que la fermentation soit régulière et complète. La durée de la fermentation dans la cuve étant soumise à une foule d'influences diverses, il est difficile de fixer à l'avance la durée du cuvage. De plus, bien que l'aération du cellier doive être parfaite, il faudra éviter qu'il y ait courants d'air et que les cuves se trouvent en face des portes ou des fenêtres. S'il on ne pouvait se dispenser de les placer dans ces conditions défavorables, il faudrait entourer la cuve de paillassons, afin que le récipient ne subisse pas trop les effets de la chaleur ambiante.

« Quand le liquide n'accuse plus que 0 degré au densimètre, il faut découper le vin. Cette opération doit être faite lorsque la fermentation est arrivée au terme du développement de l'alcool. On soutire tout ce qui peut couler de liquide et l'on met en tonneaux. Le marc est pressuré et le traitement du liquide obtenu est le même que celui du vin de raisins frais. »

#### IMPRIMATUR:

Lingonis, die 2 decembris 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

#### CONSEILS DU DOCTEUR

##### *L'Insomnie et son traitement.*

L'insomnie peut être occasionnée, soit par la souffrance, soit par le chagrin ou les préoccupations, mais, quelle qu'en soit la cause, nos lecteurs seront de notre avis, rien n'est plus pénible que la privation de sommeil.

Jusqu'à ces derniers temps, l'insomnie était combattue par les préparations à base d'opium; malheureusement, cette médication n'est pas sans danger pour le cerveau. Le seul médicament qui puisse être employé sans inconvénient contre l'insomnie, c'est le sirop de Follet, au chloral.

Le sirop de Follet est surtout ordonné avec succès lorsque le malade est privé de sommeil par suite de violentes souffrances dans les cas de goutte, asthme, rhumatismes, coqueluche, névralgies, migraines, etc. Grâce au sommeil bienfaisant procuré par le sirop de Follet, le malade voit son moral et ses forces se relever rapidement.

Le professeur Bouchardat, membre de l'Académie de médecine, dit dans son formulaire de 1885 : « Le chloral fait dormir vite, sans nausée ni céphalalgie. Le sirop de Follet constitue la meilleure forme d'administration du chloral ainsi conseillé, il n'irrite pas l'estomac. »

Nous engageons les personnes sujettes aux insomnies à avoir toujours sous la main un flacon de ce sirop qui se conserve indéfiniment et peut rendre les plus grands services.

Le sirop de Follet se vend 3 francs dans toutes les pharmacies.

*Le secrétaire-gérant : G. ALGYONI.*

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLET-BIDAULT.



ignorent, et ils vous sauront gré de les leur avoir révélés. D'autres diocèses trouveront dans votre livre des renseignements non moins nouveaux et non moins intéressants. Il n'en faut pas davantage pour assurer son succès, mais le mérite de votre plume y ajoutera encore, et le rendra complet. »

Mgr Isoard, évêque d'Annecy, a lu « avec autant d'émotion que de respect » la Vie du Bienheureux de Saxe. Puis, Sa Grandeur continue par les réflexions suivantes :

« La glorieuse mission du Bienheureux Jourdain a été de moissonner, comme le dit Notre-Seigneur, là où le grand Patriarche, l'Apostolique saint Dominique, avait semé avec tant de labeurs et de larmes. Partout où il paraissait en France et surtout à Paris, en Allemagne, en Italie, dans toutes les assemblées de docteurs ou d'étudiants, où il prenait la parole, l'Esprit de Dieu s'emparait soudainement de quelques-uns de ses auditeurs, et ils demandaient avec l'habit de l'Ordre la grâce de servir Dieu dans les âmes par la pauvreté, la pénitence, l'étude et la parole. On peut dire, selon une autre figure de nos saints Livres, que le Bienheureux Jourdain de Saxe a été l'un des pêcheurs d'hommes les plus extraordinaires que Dieu ait donnés à son Eglise. Nous avons le droit d'espérer que l'œuvre de cet homme apostolique n'est pas achevée. La lecture de sa Vie produira sur un certain nombre d'âmes d'élite quelques-uns des merveilleux effets que produisait sa parole au milieu de ces groupes d'hommes jeunes, livrés à l'étude, et attendant l'occasion de se dévouer, de se sacrifier. »

On ne saurait mieux dire que la Vie du Bienheureux Jourdain de Saxe est une lecture tout indiquée dans nos grands et petits séminaires. Elle stimulerait la foi, elle accentuerait les vocations, elle briserait les derniers liens du monde par le spectacle de ce grand homme de Dieu toujours debout pour la glorification de son saint nom devant les grands et les humbles de la terre. Dix fois on le retrouve sur ce chemin de Paris à Rome, de Rome à Paris, évangélisant en passant la jeunesse des écoles, prêchant des Carêmes, tenant des Chapitres, visitant les couvents de l'Ordre, transportant son zèle en Allemagne, en Angleterre, jusque dans l'Orient, à Jérusalem même. *Quam pulchri pedes!*... On peut le dire à la louange du Bienheureux Jourdain, nul n'a mieux justifié ce beau mot de l'Evangile. Et que son exemple est propre à enflammer, à entraîner l'âme du lévite à qui Dieu a déjà parlé le langage de l'apostolat ?

Nous terminons par le témoignage de trois autres éminents prélats :

« Je vous félicite, mon Révérend Père, écrit à l'auteur Mgr l'évêque de Montpellier, d'avoir si agréablement et si pieusement raconté la vie et les vertus du Bienheureux Jourdain de Saxe. Votre travail est instructif, attachant, plein d'enseignements utiles et de saintes leçons. Vous y avez joint des appendices qui le complètent et

l'éclairent. C'est une œuvre sérieuse et très-édifiante. »

Mgr l'archevêque de Chambéry loue l'ouvrage au point de vue de l'instruction de la jeunesse contemporaine et au point de vue de l'Ordre dominicain :

« Vous nous avez montré le Bienheureux Jourdain attirant à lui par sa parole, et souvent par le seul fait de sa présence, des multitudes de jeunes gens de toute nationalité, la plupart nobles, instruits, destinés à un brillant avenir. Non content d'en faire des laïques fervents, le très doux Père les courbait amoureusement sous le joug de la perfection religieuse. On reste frappé d'admiration en présence de ces vocations merveilleuses. Quels hommes et quels saints que les fondateurs de votre Ordre !... »

Ce livre retracera surtout aux enfants de Saint Dominique, dans un style admirable, l'esprit de prière, de pénitence, de pauvreté de leurs premiers Pères. Il leur offrira un modèle de pureté angélique et de parfaite régularité. Il leur montrera l'ensemble de toutes les vertus propres à la vocation dominicaine, s'appuyant, comme vous le dites dans votre Préface, sur le culte de la vérité et l'amour passionné de l'Eglise, se manifestant au dehors par la prédication et le haut enseignement de la doctrine puisée dans les œuvres de notre Frère immortel, saint Thomas d'Aquin. »

Mgr Gay, évêque d'Anthédon, ancien auxiliaire du cardinal Pie, s'associe à ces éloges en écrivant au R. P. Mothon :

Mon Révérend Père,

« Je tiens à vous dire publiquement avec quel intérêt et quelle édification j'ai lu votre Vie du Bienheureux Jourdain de Saxe. »

« En dehors de ces consolations permanentes que, parmi tant de maux dont elles sont sans cesse affligées, les âmes chrétiennes trouvent en Dieu, en Jésus-Christ toujours présent, et dans son Evangile toujours ouvert, rien n'est plus propre à nous relever que l'histoire de ces saints qui, dans le passé, ont illustré l'Eglise. L'Ordre des Frères-Prêcheurs lui en a donné beaucoup. On se demande, en vous lisant, s'il y en a un parmi eux qui soit plus saintement aimable que ce Bienheureux Jourdain, appelé par les premiers fils de saint Dominique « le doux Père. » Quelle force pourtant dans cette douceur ! C'est pour les chrétiens de nos jours un bel et bon exemple. »

Que pourrions-nous ajouter à des suffrages si bien motivés, et dont le fonds s'accorde unanimement à présenter le livre du R. P. Mothon comme une œuvre historique et littéraire parfaite. Rien que ce mot : « Pour être charmé à votre tour, pour être édifié et instruit, prenez et lisez ce livre. »

1 beau volume in-12 de xiii-381 pages. Prix : 3 fr. 50.

Dans le prochain numéro, l'Ami du clergé parlera des livres d'Etrennes de la Société générale de librairie catholique pour l'année 1886.

## DECOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrement d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédales, Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois français et des îles préparés spécialement pour le découpage; DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

Articles Religieux : Christs, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. à H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

PRESTES

POUR IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI  
Ecriture, Dessin, Musique,  
ou Caractères d'Imprimerie.



DEPUIS 25 FRANCS

Système à la portée d'un Enfant

PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fra



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

## ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART  
CHARLES CHAMPAGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières**  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
CACHAL-FROC, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

SOUVENIRS MORTUAIRES, 400 VIGNETTES finement gravées sur acier, avec l'impression au verso, LE CENT 21 f. 80 franco. — CHROMOLITHOGRAPHIE ARTISTIQUE, huit sujets nouveaux, LE CENT 30 f. 50 franco. Maison BOUASSE-LEBEL, 29, rue St-Sulpice, Paris.

**COLTAT & C** 113, rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en 1853. E. HUCHER, père et fils, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 113. Grands et magnifiques cartons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du MORTIER D'OR. HOUYVET, 44, r. des Lombards, Paris

**VITRAUX D'ART.** Maison THIBAUD, la plus ancienne de France. Félix GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM et de la PALESTINE. Voir POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** H. GARNIER, Boulevard d'Enfer, 230, PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé toujours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par Salles (Aude).

## VIN DE MESSE.

Les prêtres désireux d'avoir un vin de messe absolument pur, naturel et à un prix très modéré, peuvent s'adresser en toute confiance à Monsieur **Henri BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est connue. — A chaque nouveau client, M. Henri BIJON adresse toujours gratis et franco une bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et les avantages du prix.



LE  
**GOUDRON GUYOT**



Sert à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie le sang et fortifie les estomacs délicats. Expérimenté avec succès dans les hôpitaux de France, Belgique, Amérique contre les affections de la **Poitrine**, de la **Gorge** et de la **Vessie**. C'est la meilleure boisson en temps de chaleur et d'épidémie.



**Refuser**  
tout flacon ne portant pas sur l'étiquette ma signature ci-contre et mon adresse 19, rue Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup> PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 50 :

**PRÉDICATION.** Pour le 4<sup>e</sup> dimanche de l'Avent : Les admirables effets du baptême. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. C. de la Propagande : Instruction pour les jugements ecclésiastiques concernant les causes matrimoniales (*sui'e*). — CONSULTATIONS LITURGIQUES, etc. : Peut-on allumer avec des allumettes le feu nouveau du Samedi-Saint ? Doit-on exiger les voiles nécessaires à voiler les statues au temps de la Passion ? Peut-on mettre dans l'église un portrait de Pie IX. Le curé, ou, à son défaut le vicaire, peut-il donner publiquement la permission de travailler le dimanche en cas de nécessité ? Peut-on, pour un mariage, attendre les époux d'une manière à ne terminer la messe qu'à 2 heures ? Peut-on faire usage de pains d'autel de 6 ou 7 centimètres de diamètre ? Peut-on ne rien chanter de l'office des morts aux funérailles et aux anniversaires ? — Pierre prévoyant sa mort fait une donation manuelle à un cousin : celui-ci, inquiet par des parents éloignés, peut-il répondre qu'il n'a rien reçu ? — Peut-on acquitter par des messes des fêtes supprimées, des charges de fondation dépassant les revenus ? — Peut-on n'avoir qu'un cierge pour distribuer la sainte communion ? — A la messe des Rogations, fait-on les mémoires, s'il y a des messes de *requiem* célébrées dans la même église ? — Quelle antienne prend-on pour le suffrage du patron ? — Que penser d'un mariage fait par le curé de l'époux, dans l'église de l'épouse, sans la permission du curé ? — Est-il vrai que, pour gagner les indulgences, il faut la confession de tous les huit jours ? — Jusqu'à quel point et sous quelle peine est-il défendu d'assister à une cérémonie religieuse par un ministre protestant ? à un enterrement civil ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le préfet peut-il, à l'insu du maire, autoriser l'instituteur à affecter les locaux scolaires à des réunions étrangères à l'enseignement ? — L'instituteur peut-il achever dans une école libre les dix années d'engagement commencées dans une école publique ? L'annonce faite par le maire par voie d'affiche ou à son de caisse suffit-elle pour rendre obligatoire la déclaration prescrite par l'article 7 de la loi scolaire ? — Quels sont les règlements qui obligent à payer des honoraires à la fabrique du lieu de décès, quand on fait ailleurs les obsèques ? quels honoraires sont dus ? — Que doit faire une fabrique pour aliéner un immeuble acquis en 1852 par des achats ou des dons certifiés par actes sous seing-privé, non enregistrés ? peut-elle opposer aux réclamations la prescription trentenaire ? — COURRIER DE L'UTILE : Le papier mâché. — La neige.

## LIVRES D'ÉTRENNES

DE LA

Société générale de Librairie catholique.

La Société générale de Librairie catholique a, cette année, deux livres d'étrennes importants : les *Episodes miraculeux de Lourdes*, et les *Côtes vendéennes*, troisième volume du *Littoral de la France*.

I

Les *Episodes miraculeux de Lourdes*, qui ont pour auteur M. Henri Lasserre, sont une suite de la grande Histoire de Notre-Dame de Lourdes, l'incomparable ouvrage que l'on connaît.

Ce n'est qu'après des années que l'éminent écrivain a publié ce second volume ; car M. Henri Lasserre sait être et veut être avant tout l'homme de l'art : « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. — Polissez-le sans cesse, et le repolissez. » Ce précepte de la perfection littéraire est pour lui une rigoureuse loi, et il met toute sa conscience à s'y assujettir.

Tout en recherchant passionnément la perfection de la forme, M. Henri Lasserre tient à une qualité plus précieuse encore, la solidité du fonds : il veut être l'homme de la vérité. C'est ainsi que la vue du miracle par ses propres yeux, que les affirmations des témoins à la Grotte et les dépositions authentiques consignées chez les Pères de Lourdes ne lui suffisent pas ; il établit des correspondances entre les miraculés et lui ; il écrit aux prêtres de leurs paroisses, aux méde-

cins qui ont soigné leurs malades ; il se procure toutes les feuilles locales ou parisiennes qui se sont occupées de l'événement, puis, tous ces éléments réunis chez lui, ce n'est pas encore assez : il entreprend des voyages, il se ménage des entrevues, il s'assure que le fait miraculeux persiste, confronte, coordonne ces témoignages, ces renseignements, ces paroles, les fund en un seul tout, et livre au public. Ainsi fut composée *Notre-Dame de Lourdes*, il y a vingt ans, et l'on sait l'éclatant succès qui la couronna. Ainsi ont été composés, il y a deux ans et demi, les *Episodes miraculeux de Lourdes*, et les vingt-cinq éditions qui en ont été publiées depuis viennent attester non moins brillamment qu'ils forment eux aussi un livre exceptionnel.

C'est plus qu'un chef-d'œuvre, dirons-nous avec un de nos confrères de la presse catholique, c'est une série de chefs-d'œuvre. Le *Miracle de l'Assomption*, le *Ménusier de Lavaure*, *Made-moiselle de Fontenay*, la *Neuvaine du Curé d'Alger*, les *Témoins de ma Guérison*, racontent la gloire et la bonté de Dieu dans un des plus beaux et des plus charmants langages qui se puissent parler. Pour ce second volume comme pour le premier, Notre-Dame de Lourdes a véritablement inspiré son historien. On y voit tour à tour et le prêtre et l'homme du monde, et l'ouvrier et le praticien, et la jeune fille et l'épouse, et le premier ministre de France et le Nonce du Pape se rencontrer dans le cours de ces actions providentielles dont l'historien déroule à nos regards l'admirable trame.

Comme nous venons de le dire, en moins de trente mois, vingt-cinq éditions des *Episodes mi-*



*raculeux de Lourdes* se sont écoulées en France. Ils ont été spontanément traduits en anglais, en italien, en allemand, en hollandais, en espagnol, en portugais, en hongrois, etc., etc. Déjà, comme son aîné, ce livre a franchi les océans et glorieusement accompli l'œuvre apostolique, amenant, de toutes parts, à la Grotte de Lourdes, et des malades qui ont guéri et des incroyants qui ont eu foi.

Pour ne parler que des plus lointains, nommons-nous miss Johanna Dorney, de Chicago, se faisant transporter, infirme et presque mourante, du fond des Amériques, à la Grotte miraculeuse, et rentrant, avec la plénitude de la santé et de la vie, dans son pays frappé de stupéfaction ? Nommons-nous le baron Henri de Behr, luthérien, amené de Saint-Petersbourg à Lourdes par ce même livre des *Episodes* et abjurant le protestantisme entre les mains de l'abbé de Musy, le miraculé même du premier récit (le miracle de l'Assomption) ?

De toutes parts, on demandait à l'éditeur une édition monumentale de ce second volume, pour faire suite à la grande édition in-4° de *Notre-Dame de Lourdes*. On voulait pouvoir contempler les portraits de tous les personnages, la plupart vivants, dont il est question dans ces récits ; on voulait voir la main de l'art dessiner les scènes miraculeuses que le texte raconte. Et l'éditeur s'est rendu à ce vœu. Pressé par le succès, il a fait, après trente mois, pour les *Episodes miraculeux*, ce qu'il n'avait que dix ans après pour *Notre-Dame de Lourdes*.

Nous ne nous étendrons pas sur la richesse de l'illustration ; nous dirons seulement qu'elle a été confiée aux mêmes artistes, et qui, à comparer les deux volumes, on ne sait réellement auquel des deux donner le premier rang.

## II

Après les *Episodes miraculeux de Notre-Dame de Lourdes*, la Société générale de librairie catholique publie, cette année, comme second volume d'étrennes, le troisième volume du Littoral de la France, par Charles-Félix Aubert (V. Vathier d'Ambreys).

Ce grand et magnifique ouvrage a été honoré d'un prix de 1,000 francs par l'Académie française, dans sa séance annuelle du 26 novembre dernier.

Les deux premiers volumes portent, comme sous-titres : CÔTES NORMANDES (de Dunkerque au Mont Saint-Michel) ; CÔTES BRETONNES (du Mont Saint-Michel à Lorient). Ce dernier a pour sous-titre : CÔTES VENDÉENNES (de Lorient à La Rochelle). L'élite des dessinateurs et graveurs de Paris a concouru, comme pour les premiers, à son illustration. On n'y compte pas moins de 300 gravures dans le texte et de 70 planches hors texte, tirées en une ou plusieurs couleurs. Tous les lecteurs des deux autres voudront posséder ce nouveau volume. Ce qui frappe, en effet, dans ce superbe ouvrage, et ce qui passionne en le lisant, ce n'est pas seulement le côté pittoresque, la richesse des descriptions, la variété des scènes, c'est aussi le sentiment élevé et patriotique qu'on respire dans ses pages ; sentiment doublement accru par la vue des gravures et des types qui émerveillent l'œil en remuant fortement le cœur. Il nous serait difficile de signaler, à ce point de vue, un plus beau cadeau littéraire à l'occasion du premier de l'an.

Pour les détails concernant les divers prix, nous prions le lecteur de se reporter à l'avant-dernière page.

## NUMÉRO DE DÉCEMBRE

DE

## L'ALMANACH-JOURNAL

**TEXTE.** — Dictons populaires du mois de Décembre. — Petite moralité poétique. — Comment le proverbe : « A la sainte Luce les jours croissent d'un saut de puce, » était vrai autrefois et ne l'est plus aujourd'hui. — Calendrier de Décembre. — Le temps qu'il doit faire en ce mois. — Travaux agricoles et horticoles à effectuer. — Le Compte du Temps. — Aristote et le babillard. — La porte de l'Ange (récit de la nuit de Noël). — Touchant et nouveau moyen d'arrêter la chute des feuilles. — La Rose de Jéricho ou Rose de Noël. — Médecine (morale) pour tout le monde. — Le petit berger des Vosges et la Rage) guérison chez les animaux et chez l'homme par M. Pasteur. — La charité la plus méritoire, histoire espagnole. — Le roi du Nord ou le curé canadien Labelle. — Pérot et Pierrot. — La saint Sylvestre, légende suédoise. — Origine historique de la cotelette de mouton en papillote. — Les mœurs de l'ancienne France. — L'histoire des cartes à jouer. — Le médecin de la maison. — Devinants et gagnants du Problème des chameaux.

**GRAVURES.** — Deux occupant chacune une page entière ; cinq autres dans le texte.

Avec ce numéro, l'*Almanach-Journal* termine sa première année.

A raison de 32 pages par numéro, il forme un très-beau volume de 384 pages extrêmement varié comme texte, orné de plus de 70 gravures, sans compter les portraits de l'Amiral Courbet, des généraux, de Négrier, Brière de l'Isle, Courcy, Chanzy ; de S. E. le cardinal Guibert, le cardinal Laviege, le Frère Joseph, supérieur général des Frères, Mgr Freppel, Victor Hugo, etc., etc.

La composition de chaque numéro portant sur des matières propres au mois correspondant, c'est un volume qui ne vieillit pas. On n'aura qu'à le prendre mois par mois, et, sauf le chiffre de l'année, on y trouvera toujours le même degré d'utilité ou d'instruction.

**Prix : 2 francs.** Pour les Abonnés de l'*Almanach-Journal*, 1 fr. 50.

L'abonnement à l'*Almanach-Journal* est de 2 francs par an, — de 3 francs pour l'Étranger.

Toute personne qui prend CINQ abonnements en son propre nom ou à diverses adresses en reçoit un *Sixième* gratuitement.

**Ecrire au rédacteur en chef, M. GABRIEL AL-  
OYON, 7, rue du Cherche-Midi, Paris.**

## LIVRES SUR LE POINT DE PARAÎTRE

**Institutions liturgiques**, par dom Guéranger, tome IV. Un fort volume in-8°. Prix . . . . . 10 »

**Bibliothèque théologique du XIX<sup>e</sup> siècle :**

*Histoire du Dogme*, par le docteur Scheeben, tome I. Un volume in-8°. Prix . . . 7 50

*Histoire de l'Eglise*, par le cardinal Her-genræther, t. III. Un vol. in-8°. Prix . . . 7 50



## PRÉDICTION

POUR LE 4<sup>e</sup> DIMANCHE DE L'AVENT : LES  
ADMIRABLES EFFETS DU BAPTÊME

Ita et vos existimate, vos mortuos  
quidem esse peccato, viventes au-  
tem Deo, in Christo Jesu Domino  
nostro. (Rom., vi, 11).

Saint Louis, roi de France, ne trouvait pas dans tout son royaume de séjour préférable à celui de Poissy, parce qu'il y avait reçu, avec le baptême, le titre de chrétien. La ville de Reims elle-même, où il avait été sacré et couronné, ne lui avait pas donné, disait-il, autant d'honneur et de gloire. Aussi avait-il coutume de signer ses lettres : *Louis de Poissy*, sans prendre la qualité de roi, estimant que celle de chrétien lui est infiniment supérieure. Il comprenait, le saint roi, les admirables effets que produit le grand sacrement de baptême. Pussions-nous les comprendre nous-mêmes ! Nous rendrions à Dieu de plus ferventes actions de grâces pour notre vocation au christianisme, nous l'aimerions avec plus de ferveur, et nous nous efforcerions, par la dignité de notre conduite, d'honorer la dignité de notre caractère de chrétiens. Or, l'ordre de nos instructions dominicales m'amène à vous parler de ces précieux effets. Chrétiens, je vais célébrer vos grandeurs, c'en est assez, je l'espère, pour compter sur votre plus sympathique attention. Dans un premier point je vous dirai de quels maux nous affranchit le baptême, dans un second point je m'efforcerai de vous retracer les biens dont il nous enrichit.

## I

I. Et d'abord (c'est là son effet particulier), le baptême efface en nous le péché originel ; il fait disparaître cette tache qui déshonore tous les fils d'Adam à leur entrée dans le monde, cette privation de la grâce sanctifiante qui devrait les ennoblir, cette servitude qui les humilie sous le joug honteux du démon, cette inimitié dont nous sommes l'objet de la part de Dieu à raison de la faute de notre premier père.

II. En second lieu il efface, mais complètement, tous les péchés actuels, si énormes et si nombreux qu'on puisse les supposer, qui se trouveraient dans l'âme de ceux qui le reçoivent à l'âge de raison, pourvu qu'ils aient la foi et qu'ils soient animés d'un véritable regret. C'est ce merveilleux effet que prédisait longtemps à l'avance le prophète Ezéchiel quand il disait : « Je répandrai sur vous une eau pure et vous serez lavés de toutes vos souillures. » C'est cette admirable purification que signalait aux Corinthiens le grand apôtre en disant : « Ne vous y trompez pas, le royaume de Dieu n'est point pour les pécheurs. Ni les fornicateurs, ni les serviteurs des idoles, ni les adultères, ni ceux qui s'abandonnent à la mollesse de leurs sens réprouvée, ni ceux qui commettent des crimes contre nature, ni les

voleurs, ni les avares, ni les gourmands, ni les médisants, ni les ravisseurs ne posséderont le royaume des cieux. Vous avez été tout cela, et *hæc quidem fuistis*. Mais, de tout cela, vous avez été, dans le baptême, purifiés, sanctifiés et justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et dans l'esprit de notre Dieu, *sed abluti estis, sed sanctificati estis, sed justificati estis* » (Cor., vi, 11). « Le baptême, dit S. Chrysostome, nous lave des souillures que le péché imprime à notre âme. Quand on aurait commis tous les crimes que la perversité humaine peut inventer, il n'en est point que les eaux du baptême n'efface. L'étincelle tombant dans l'eau, ne s'y éteint pas plus vite que le péché, quel qu'il soit, ne s'anéantit dans le bain sacré de la régénération ». (Cat. i, ad illum.) « Dieu, enseigne le concile de Trente en consacrant sur ce point toute la tradition, ne trouve plus rien qui lui soit odieux dans ceux qui sont régénérés. Il ne reste plus rien de condamnable dans ceux qui, par le baptême, ont été ensevelis avec Jésus-Christ pour mourir au péché. Ils ne vivent plus selon la chair. Dépouillés du vieil homme, revêtus du nouveau qui a été créé selon Dieu, ils sont devenus innocents et sans tache, purs et sans péché, amis de Dieu. » (Sess. v.) Par le baptême donc, l'âme est entièrement purifiée, comme Naaman le Syrien. Après qu'il se fut lavé sept fois dans le Jourdain, il fut si parfaitement guéri de sa lèpre que sa chair semblait être celle d'un enfant. Ainsi l'effet du baptême est d'effacer entièrement tous les péchés dans ceux qui le reçoivent, les péchés actuels aussi bien que le péché originel.

III. Ajoutons à cela que ce sacrement délivre de la *peine éternelle* ceux qui le reçoivent : les enfants, de la peine du *dam* ; et les adultes, de la peine du *dam* et de la peine du *sens*, s'ils avaient commis des péchés graves. Il délivre également ces derniers de toute peine temporelle ; en sorte que, s'ils mouraient tout après avoir reçu ce sacrement, ils seraient immédiatement introduits dans le ciel aussi bien que les enfants baptisés mourant en bas âge, sans passer par le purgatoire. Aussi bien, le baptême est une amnistie générale, c'est l'indulgence la plus plénière qui se puisse imaginer. Comment cela ? S. Thomas nous l'explique par les paroles suivantes : « L'homme pécheur est enseveli, par le baptême, dans la Passion et la mort du Christ ; c'est comme s'il souffrait et mourait lui-même de la mort de son Sauveur. Et, parce que les souffrances et la mort du Sauveur ont le pouvoir de satisfaire pour le péché et pour toutes les dettes du péché, l'âme que le baptême associe à cette satisfaction, ne doit plus rien à la justice divine. » Le baptisé est une nouvelle créature formée dans l'innocence de la sainteté.

IV. Mais pourquoi, dira-t-on, le baptême ne détruit-il pas toutes les suites du péché originel, la concupiscence, l'assujettissement aux misères de la vie et à la mort ? Disons d'abord, pour



l'honneur du sacrement, que, d'après l'enseignement du docteur augélique, le baptême a la vertu de produire cet affranchissement plénier. Mais son œuvre est suspendue jusqu'au jour de notre entrée dans le ciel, pour les raisons les plus dignes de la sagesse de Dieu. Jésus-Christ notre chef a voulu, malgré sa Sainteté Immaculée, prendre une chair passible et mortelle; convenait-il que nous, qui sommes ses membres, nous fussions plus privilégiés que lui? Une gloire méritée n'est-elle pas plus douce qu'une gloire conférée en pur don? Or, les luttes contre la concupiscence, la patience dans les souffrances, le généreux sacrifice de l'acceptation de la mort, sont pour nous l'occasion des plus beaux triomphes, la matière des plus précieux mérites. Et puis, ces pénalités, en nous rappelant cette déchéance, sont capables de nous maintenir dans la vertu si nécessaire de l'humilité, elles nous font entendre, dit Bossuet, « de quelles ruines nous avons été relevés. »

Mais il est temps de passer à notre second point : Quels sont les biens que le baptême nous apporte avec lui ?

## II

Ils sont nombreux et ineffables ; nous pouvons les ramener à trois : la grâce sanctifiante, la grâce sacramentelle et le caractère.

I. Le plus grand de tous c'est assurément la grâce *sanctifiante* qui l'emporte de beaucoup sur les dons des langues, de prophétie, de miracle, sur la puissance, les richesses et la gloire des rois, sur les qualités naturelles des anges, sur les privilèges gratuits de la Très-Sainte Vierge elle-même, car S. Augustin nous dit que Marie a été plus heureuse de concevoir le Fils de Dieu dans son cœur que dans ses entrailles, *felicius fuit Mariæ Deum concipere mente quam corpore*. La grâce sanctifiante seule nous fait trouver faveur devant Dieu et nous mène au ciel !

La grâce sanctifiante, mais elle nous fait les amis de Dieu, *jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos*. Elle transforme nos cœurs en temples augustes où la sainte Trinité vient faire sa résidence. « Ne savez-vous pas, dit saint Paul, que vous êtes les temples de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous? Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra. Le temple de Dieu est saint, vous êtes ce temple. Ignorez-vous que vos membres sont les membres de l'Esprit-Saint qui est en vous? Vous ne vous appartenez plus à vous-mêmes, vous êtes rachetés à un grand prix, portez Dieu dans votre corps! » C'est en conséquence de cette belle doctrine, que Léonide s'approchait souvent d'Origène son fils, pendant qu'il dormait, lui découvrait la poitrine et la baisait respectueusement comme le sanctuaire du Saint-Esprit.

La grâce sanctifiante c'est plus encore. Selon le mot sublime de saint Pierre, c'est la participation à la nature divine elle-même, *divinæ con-*

*sortes naturæ*. En conséquence, en vertu de la grâce sanctifiante, nous devenons, non-seulement par une dénomination extérieure, mais par quelque chose d'intérieur, par une transformation intime de notre être, les fils adoptifs de Dieu, *Videte qualem charitatem dedit nobis Deus ut filii Dei nominemur et simus*. Nous pouvons appeler Dieu notre Père. Quelle bonté! On n'adopte des enfants que pour suppléer au défaut et à la stérilité de la nature, et Dieu qui a un Fils infiniment parfait, par une tendresse incompréhensible, veut bien nous communiquer sa nature et faire de nous ses enfants, nous élever à la dignité de frères de Jésus-Christ, nous donner droit à partager son héritage infini qui est le ciel, *si filii et hæredes, hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi*; en un mot il veut faire de nous des êtres tout divins, *qui autem justificat ipse deificat!* (S. Aug. in Ps. LXXXI.) Encore une fois, quelle bonté!

Ce n'est pas tout, pour exprimer plus nettement la nature de la grâce sanctifiante, il faut dire que c'est une nouvelle vie qui nous est communiquée, laquelle est le principe d'opérations surnaturelles. « C'est l'infusion d'une vie nouvelle, dit saint Chrysostome, qui nous transforme en d'autres êtres. » La grâce sanctifiante entre dans nos âmes accompagnée des vertus infuses et des dons du Saint-Esprit, lesquels forment avec elle un organisme divin qui nous permet de faire des œuvres surnaturelles et divines, méritoires de la vie éternelle. Un arbre sauvage ne produit que quelques fruits sans valeur, mais dès qu'on y ente un rameau franc, sa sève se transforme en passant par le rameau, et il produit en abondance les fruits les plus délicieux. Ainsi l'homme, après avoir été greffé par le baptême, reçoit une vie nouvelle, une sève nouvelle, la sève divine et produit des actes tout divins. « Il y a donc pour nous deux naissances, dirons-nous avec saint Augustin, l'une de la terre, l'autre du ciel; l'une de la chair, l'autre de l'esprit; l'une d'un principe mortel, l'autre d'un principe éternel; l'une de l'homme et de la femme, l'autre de Dieu et de son Eglise. L'une fait de nous des fils de la chair, l'autre des fils de l'Esprit; l'une des fils de mort, l'autre des fils de Dieu; l'une des fils de colère, l'autre des fils de dilection; l'une nous enchaîne au péché originel, l'autre nous délivre de tout péché » (In Joan., tract. XI). O bienheureuse vie qui sauve les individus, qui régénère les familles et les sociétés! O bienheureux baptême qui, par la grâce sanctifiante, fait notre vraie grandeur et notre vraie félicité ici-bas et pendant l'éternité!

II. Outre la grâce sanctifiante, le baptême nous confère une *grâce sacramentelle* qui est un droit à recevoir les grâces nécessaires pour vivre conformément à la loi chrétienne, et un *caractère*. Qu'est-ce que ce caractère! C'est, dit le concile de Trente, un signe spirituel et indélébile, *signum spirituale et indelebile*, qui distingue à tout ja-

mais ceux qui ont reçu le sacrement de la régénération de ceux qui ne l'ont pas reçu, et qui empêche de le réitérer. Mais que signifie cette marque spirituelle que le baptême incruste dans notre âme? Elle signifie que nous sommes au Christ, que nous faisons partie de sa famille, que nous lui sommes dédiés comme à notre maître, que nous lui appartenons comme le sujet est à son souverain : c'est une consécration de nous-mêmes au Christ-Roi<sup>1</sup>. Le caractère baptismal en second lieu crée en nous une physiologie particulière, une ressemblance avec le Verbe incarné, fils de Dieu premier-né, à l'image duquel nous sommes engendrés spirituellement et devenons les enfants de Dieu et ses frères<sup>2</sup>. Troisièmement le caractère du baptême est une puissance surnaturelle qui nous est accordée pour les choses de la religion. C'est une participation au sacerdoce de Jésus-Christ souverain prêtre, pour recevoir les choses sacrées<sup>3</sup>. Quatrièmement le caractère baptismal nous marque du signe des enfants de l'Eglise, il nous incorpore à cette divine société pour toujours, il nous donne droit à ses sacrements, à ses suffrages, à ses expiations, à tous les bienfaits de la communion des saints. Pour nous elle veille, pour nous elle est en sollicitude, pour nous elle lutte et souffre persécution. Elle est à nous et nous sommes à elle pour toujours. « Les initiations humaines, quelque importance qu'on y attache, ne sont que des signes extérieurs, dont on peut se débarrasser à loisir. Il n'en est pas de même de l'initiation sacramentelle qui nous engage dans la société des enfants de Dieu. Cette initiation est une insertion au corps mystique du Sauveur, dont nous devenons les membres; et cette insertion est scellée comme est scellée l'insertion de la greffe sur le tronc où elle doit puiser la sève. C'est là que sont consignés tous nos droits au développement, au perfectionnement de notre vie surnaturelle; c'est par là que passent toutes les grâces et tous les biens spirituels que nous recevons comme membres d'un même corps; c'est là que se rencontrent à notre bénéfice, les salutaires influences du Christ et de son Eglise; et par là que nous écouons, dans le corps mystique où nous sommes insérés, le trop plein de notre vie chrétienne<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Consecratio constituens aliquam conformationem et specialem relationem destinationemque membri et civis ad Christum caput et regem (Franzelin, *De Sacramentis*, page 163).

<sup>2</sup> Illi qui deputantur ad cultum Christianum, cuius auctor est Christus, characterem accipiunt quo Christo configurantur. Character est distinctio a Characteribus æterno impressa animæ rationali, secundum imaginem, consignans trinitatem creatam Trinitati creati et recreanti et distinguens a non configuratis secundum statum fidei (S. Thomas, 3, q. 63, a. 3).

<sup>3</sup> Character est spiritualis potestas perficiens hominem divinum et communicatorem divinum in quantum deputatur ad cultum Dei secundum ritum christianæ religionis (S. Thomas, 3, q. 63, a. 2).

<sup>4</sup> Monsabré, *Carême* 1883, 4<sup>e</sup> confér., p. 10.

Tels sont en substance, mes frères, les salutaires effets du baptême. Remerciez Dieu de vous avoir appelés à cet auguste sacrement et prenez la résolution de remplir parfaitement les obligations qu'il vous impose. Avec la grâce de Dieu, je vous les exposerai dans ma prochaine instruction.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### INSTRUCTION DE LA PROPAGANDE

POUR LES JUGEMENTS ECCLÉSIASTIQUES CONCERNANT  
LES CAUSES MATRIMONIALES

#### DE PROCESSU MATRIMONIALI

(Suite)

§ 39. — Ad prædicta cognoscenda in iudicium vocandi erunt ambo conjuges, eorumque parentes, i. l. præsertim qui de coactione adhibita accusantur, et opportune interrogandi de facto ipso, de modo, de animo, et de fine ob quem ad vim adhibendam ducti fuerint. Item vocandi propinqui et familiares violentiam accusantis et interrogandi de omnibus quæ vel ad parentes, vel ad filios referuntur; utrum quidquam eorum quæ in actis habentur viderint aut audiverint, quidve norint accidisse ad rem pertinens, sive antequam matrimonium celebraretur, sive tempore cohabitationis, sive post conjugum separationem, si hæc locum habuerit. In hisce examinandis iudex diligenter invigilet, utrum aliqua collusionis suspiciendæ causa subsit, et curet, ut quoad singulas personas parochorum testimonium obtineat de ipsarum probitate atque credibilitate. Post istos vocandi parochus vel alius sacerdos, qui matrimonio adstitit; illi qui ejusdem celebrationi et festo nuptia i. interfuerunt, ut referant præsertim de modo quo persona contra matrimonium reclamans in illis circumstantiis se gesserit; aliæ personæ inductæ, illæ speciatim quæ adhibitæ fuerunt vel ut consiliis et hortationibus reclamantem ad matrimonium inducerent, vel ut excitarent ad officia matrimonialia præstanda, ab iisque quærendum, quid egerint, quibus argumentis usæ, quidve consecutæ fuerint.

§ 40. Cæterum in hac re iudex sciât, matrimonium esse per se factum quoddam solemne et publicum, quod semper validum censi debet, nisi evidentes rationes ejusdem nullitatem demonstraverint. Ideo curandum quidem omni studio atque diligentia, ut rationes istæ colligan-

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii*, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4<sup>e</sup> d'environ 60 pages à 2 col.

Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 461 fr. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Saints-Pères, Paris.)



tur, sed *judicium contra matrimonium nunquam erit pronuncianum, nisi earum complexio omne prudens dubium de existentia impedimenti excludat.*

#### ART. IV. — *De impedimento ligaminis.*

§ 41. — *Vinculum præcedentis matrimonii, quod ad posterius connubium impugnandum adducitur, repetendum asservitur vel ex matrimonio, catholico modo a catholicis celebrato; vel ex connubio ab hæreticis aut juxta diversarum sectarum instituta contracto, et postea per sententiam talium tribunalium dissoluto; vel ex contractu inter infideles, qui postea rescissus, aut nullus fuerit declaratus. Diversorum istorum casuum possibilitas, aut etiam frequentia manifesta est, cum in regionibus Americæ catholici commixti vivere cogantur cum hæreticis, et infidelibus. Quædam pro singulis casibus adnotanda sunt quia diversis legibus reguntur.*

§ 42. *Ad primum casum quod attinet, doctrina catholica est matrimonium baptizatorum rite celebratum et consummatum aliter solvi non posse nisi per mortem unius conjugis, et ideo locum non esse ejusdem dissolutioni declarandæ in judicio, nisi de morte alterutrius conjugis constiterit. Ut autem de hac constare dicatur, non sufficit rumor aut fama quæcumque, neque solæ præsumptiones, sed requiritur certus de ea nuntius, aut saltem concursus talium rationum, quæ certo nuntio æquipollentes omne de illa dubium excludant. Ideo in hoc casu iudex ante omnia exigere debet, ut prioris matrimonii documentum authenticum proferatur, atque si opus fuerit, alias probationes colliget, quæ prædicti prioris matrimonii existentiam demonstrent; similiter exquiret documenta vel probationes de secundo matrimonio contracto; quæ omnia documenta facile haberi poterunt ex libris matrimoniorum in parochiis asservatis. Post hæc exigenda erunt a competentibus parochis authentica documenta de præterita morte alterius conjugis, et in defectu poterunt eadem requiri ab auctoritate civili, si suos libros habuerit, in quibus adnotentur. Quæ comparari debebunt cum documento secundum matrimonium comprobante, ut cognoscatur ut cum secundum hoc matrimonium contractum fuerit ante, vel post prioris conjugis mortem; atque ita judicetur utrum secundum matrimonium validum, an nullum fuerit.*

(A suivre.)

### CONSULTATIONS

#### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> Quant au feu nouveau du Samedi-Saint, le sacristain l'allume toujours sous le portique de l'église avec du feu qu'il porte de sa maison, après avoir embrasé quelques petits copeaux, il prend de ce feu avec une allumette et allume les trois cierges successivement, puis-je

tolérer cet usage en vigueur presque partout dans nos parages, ou dois-je faire tirer le feu de la pierre? *Quid?*

2<sup>o</sup> Dans nos églises on ne voile jamais les statues des saints au temps de la Passion, dois-je l'exiger? et l'on couvre les croix avec des voiles noirs dès le samedi de la Passion, ne dois-je pas exiger qu'on achète des voiles violets, comme le prescrit la rubrique. *Quid?*

3<sup>o</sup> On nous a donné, il y a trois ans, un petit tableau de Pie IX, on voulait d'abord le placer dans l'église, mais j'ai cru devoir le faire placer dans la sacristie, vu qu'on ne doit placer dans l'église que les personnages qui ont été béatifiés ou canonisés. Qu'en pensez-vous?

4<sup>o</sup> Dans le cas de nécessité publique, lorsque, v. g. la récolte se gâte, le curé, et à son défaut son vicaire, ne peut-il pas donner publiquement, *ex cathedra*, la permission de travailler le dimanche. Il y a des confrères qui disent que non, pour moi, me basant sur la doctrine de Gousset, tome I<sup>er</sup>, p. 578, je prétends que oui, et je donne cette permission sans scrupule, d'autant plus facilement que je sais qu'on travaillerait quand même, qu'en pensez-vous? Il serait bien à désirer qu'il y eût uniformité entre les paroisses voisines. *Quid juris?*

5<sup>o</sup> Que penser d'un curé qui pour complaire à des époux, à des amis, attendrait jusqu'à 2 heures après midi pour dire la sainte messe, la commençant vers midi et demi et s'arrêtant à l'évangile, quittant l'autel, ne voyant jamais arriver les époux qu'on lui disait devoir arriver à l'instant. Dans sa perplexité, il a cru devoir attendre et n'a continué la messe qu'à 2 heures, après avoir reçu le consentement des époux. Les confrères voisins, pour ne pas choquer certaines familles, pourraient-ils s'autoriser d'un tel exemple. Je ne le pense pas. *Quid juris?*

6<sup>o</sup> Peut-on faire usage des grandes hosties qui n'auraient que 6 à 7 cent. de diamètre, ne devrait-on pas changer le fer qui n'aurait que ladite dimension? *Quid?*

7<sup>o</sup> Dans nos parages, on ne chante jamais, aux funérailles et anniversaires, rien de l'office des morts, pas même le 1<sup>er</sup> nocturne. Ce n'est pas l'usage dit-on... *Quid juris?*

R. — Ad I. Le Samedi-Saint on doit tirer le feu de la pierre. Autrement, le rite n'aurait plus de signification. La coutume contraire est évidemment mauvaise et doit être détruite.

Ad II. On doit voiler les statues des saints pendant le temps de la Passion, car la rubrique du Missel est formelle :

« Ante vespervas, cooperiuntur cruce et imagines. »

Vous voyez qu'on doit également couvrir les croix. Vous le faites, mais avec des voiles noirs, ce qui n'est pas conforme à l'enseignement commun des liturgistes ni à la pratique la plus ordinaire des églises. Toutefois nous n'osons pas vous condamner : d'abord parce que la sainte Eglise n'a rien prescrit sur ce point, comme vous le voyez par le texte de la rubrique cité plus haut; ensuite parce que dans les siècles précédents bon nombre d'églises avaient coutume d'employer les voiles noirs, ainsi que le témoigne, dans son *Rational*, Durand de Mende, écrivain du treizième siècle.

Ad III. Nous ne connaissons pas de loi ecclésiastique qui prohibe absolument dans les églises l'image d'un Souverain-Pontife; mais nous pensons que vous êtes dans l'esprit de la liturgie en ne plaçant dans votre église que des images de saints.

Vous paraissez croire qu'on peut rendre un culte aux images des bienheureux comme à celles



des saints canonisés. Ce serait une erreur. En 1658, une consultation émanant du diocèse de Fossombrone (dans les Etats pontificaux) demandait à la sacrée Congrégation des rites si l'on pouvait, sans un Indult pontifical, 1° exposer les images des saints à la vénération publique, ou encore les placer sur un autel, soit dans les églises, soit en d'autres lieux publics; 2° permettre qu'on les exposât avec des lumières dans ces églises ou d'autres lieux publics; 3° célébrer des messes en l'honneur d'un Bienheureux.

Or, la sacrée Congrégation des rites répondit qu'on ne pouvait rendre aucun de ces honneurs, à moins d'un Indult spécial, et termina par ces mots qui emportent l'idée d'obligation :

« Et ita in omnibus servari mandavit, die 28 septembris 1658 » (n. 1935, ad 1, 2, 3).

Ad IV. Dans ce cas, le curé peut réellement dispenser, non pas sans doute par son titre de curé, mais en vertu de la coutume. C'est le sentiment de saint Alphonse et de la plupart des théologiens :

« Parochi, dit saint Liguori, ex consuetudine possunt dispensare in minutis et frequentibus necessitatibus; in iis tamen rebus tantum in quibus ex consuetudine introductum est ipsos dispensare, prout in jejuniis, et in vacatione ab operibus servilibus, diebus festis » (Livre III, n. 288).

Quant aux vicaires nous ne voyons nulle part qu'ils aient ce pouvoir ni par le droit, ni par la coutume, du moins par la coutume générale de l'Eglise.

Ad V. Non, les confrères voisins ne pourraient pas s'autoriser de l'exemple que vous citez pour le suivre. En voici les raisons :

1° Parce que la rubrique prescrit de dire les messes entre l'aurore et midi. Il est vrai que ces expressions doivent être entendues dans le sens moral; mais les auteurs qui accordent la plus grande latitude sur ce point, n'iraient jamais jusqu'à permettre que la messe commençât à deux heures de l'après-midi.

2° Parce qu'il n'est pas permis d'interrompre la messe pendant une heure et demie. Autrement on brise l'unité du sacrifice. Tous les théologiens sont d'accord sur ce point.

Sans doute le prêtre doit être plein de bonté et de dévouement pour ses paroissiens; mais ce dévouement ne doit pas aller jusqu'à nuire notablement à la santé du prêtre en le forçant à jeûner si longtemps, et surtout jusqu'à rompre l'unité du sacrifice. On ne peut donc pas imiter l'exemple de ce prêtre. Quant au mécontentement des parents dans une pareille circonstance, nous ne pouvons y croire, tant il serait déraisonnable.

Ad VI. Nous croyons qu'on peut faire usage de grandes hosties qui n'ont que 6 à 7 centimètres de diamètre, parce que jamais l'Eglise n'a fixé par une règle générale la grandeur de l'hostie. Aussi rencontre-t-on une assez grande variété en

cette matière dans les diverses contrées, et même dans les divers diocèses du monde catholique. Nous avons vu certaines églises où les grandes hosties n'avaient pas plus de 6 centimètres; en d'autres elles en avaient 7; en d'autres 8; en d'autres neuf.

C'est vous dire assez que nous ne vous croyons pas obligé de changer le fer dont vous vous servez, bien qu'il soit un peu plus étroit que les fers communément usités.

Ad VII. Il est très fâcheux que dans vos parages on ne chante rien de l'Office des morts aux funérailles et aux anniversaires. C'est aller contre l'esprit de l'Eglise. Vous savez aussi sans doute que les messes de funérailles non chantées ne peuvent pas être de *Requiem* dans les fêtes de première et de seconde classe.

Q. — Pierre est atteint d'une maladie qui dans quelques mois le mettra dans la tombe, il n'a point de descendants ni d'ascendants et veut donner son petit avoir, qui est tout en valeurs mobilières, à un de ses cousins et amis. Mais pour ne pas payer de droits de succession et éviter des frais, il livre ses valeurs de la main à la main et ne fait point de testament écrit. L'héritier ou le donataire prévoit quelques tracasseries de la part d'autres parents éloignés qui réclameront une part à l'héritage, celui-ci peut-il répondre qu'il n'a rien reçu? Que faire si on le fait appeler en justice et si on lui défère le serment?

R. — La donation manuelle que Pierre fait à son cousin de ses valeurs mobilières, est parfaitement valide et n'est soumise à aucun droit. Le donataire n'est pas obligé de rendre compte de ce qu'il a reçu, ni à ses cousins qui avaient des prétentions sur l'héritage de Pierre, ni même au juge. Interrogé s'il a reçu le bien de son cousin, il peut répondre qu'il ne l'a pas reçu, attendu que ce bien par suite de la donation qui lui en a été faite, n'est plus le bien de son cousin, mais le sien propre; ou bien il peut dire qu'il ne l'a pas reçu en sous-entendant, *injustement*. Il a une raison suffisante d'user de restriction mentale, même dans le cas où le serment lui serait déféré. Il ne semble pas que le juge puisse légitimement lui déférer le serment sur ce point.

Q. — Des biens-fonds ont été donnés à la condition qu'un certain nombre de messes soient célébrées chaque année. Le nombre de ces messes était sans doute proportionné à la somme des revenus lors de la donation. Mais aujourd'hui les revenus sont presque nuls et de beaucoup absorbés par les frais d'entretien et de culture. Ce prêtre pourrait-il célébrer les messes les jours de fêtes supprimées et les jours de binage, sans être tenu de remettre à l'œuvre des séminaires les honoraires correspondant à ces messes, dans le cas où l'évêché ne croirait pas pouvoir réduire le nombre des messes à célébrer?

R. — Si ce n'est pas par défaut de pouvoirs, mais parce qu'il n'a pas jugé la réduction nécessaire, que l'évêché n'a pas réduit les charges de la fondation, son jugement est la preuve juridique de la suffisance des revenus.

Mais quoi qu'il en soit de ce point, le curé ne peut aucunement disposer des messes des fêtes



supprimées, ni des messes de binage, pour acquitter les charges de la fondation.

Il ne peut user des messes des fêtes supprimées parce qu'il n'est dispensé par le Saint-Siège de l'obligation d'appliquer *pro populo* qu'en vue d'une œuvre déterminée, les séminaires, et qu'il n'est pas dispensé pour quelque autre œuvre que ce soit.

Il ne peut user des messes de binage, parce qu'il recevrait équivalentement un honoraire pour sa messe de binage.

Si les revenus sont réellement insuffisants, l'Evêché, autorisé par le Saint-Siège, réduira les charges.

Q. — Lorsqu'on donne la sainte communion en dehors de la messe, peut-on se contenter d'un seul cierge, comme le font bon nombre de confrères.

R. — Non, on ne peut pas se contenter d'un seul cierge, car la rubrique du Rituel en demande plusieurs : « Et accensis cereis » (Ordo administrandi sacram communionem). Les liturgistes en demandent communément deux. Si les communians étaient nombreux, il serait convenable d'en allumer davantage.

Q. — Lorsqu'on chante la messe des Rogations après la procession, doit-on faire les mémoires qui tombent ce jour-là dans les simples églises paroissiales, si après cette messe on dit ou on chante une ou plusieurs messes de *Requiem*, Je ne comprends pas bien les explications de notre Ordo.

R. — On doit faire ces mémoires, ainsi qu'il résulte d'un décret du 23 mai 1846, n° 5050, ad. 2. On ne les omettrait que dans le cas où il y aurait une autre messe dans laquelle on ferait ces mémoires.

Q. — Quelle antienne doit-on prendre en général, pour faire le suffrage du patron ? Celle des 1<sup>res</sup> vêpres ou celle des secondes ?

R. — On prend celle des secondes vêpres.

Q. — Que penser d'un mariage qui serait fait par le curé de l'époux dans l'église de l'épouse sans la permission du curé ?

R. — Ce mariage est valide parce qu'il suffit de la présence du curé de l'un des contractants, sans que la permission ou le concours de l'autre soit nécessaire.

Mais le curé de l'époux ne peut licitement faire fonction de curé dans l'église de son confrère sans sa permission.

Q. — Vous avez dit, un de ces derniers jours, dans l'*Ami du clergé* que je reçois depuis longtemps, qu'il suffisait de se confesser « régulièrement » tous les 15 jours pour gagner les indulgences de la semaine. Du reste c'est ce qu'on nous disait autrefois, même dans l'*Ordo*.

Et voilà qu'un de nos grands vicaires vient de « dire, d'affirmer » dans une communauté de religieuses dont il est le père spirituel, que pour gagner ces indulgences il faut se confesser tous les huit jours, « régulièrement tous les huit jours... » qu'il le tient expressément de Rome. Et depuis, nos quatre sœurs qui sont de cette communauté

m'arrivent tous les samedis, ... elles sont si bonnes économes !

Auriez-vous, Monsieur l'abbé, la bonté de prendre de nouvelles informations et nous renseigner de nouveau.

Le grand vicaire est un homme sérieux.

Votre réponse sera utile à vos lecteurs et à bien d'autres.

R. — A moins d'un *indult particulier*, la confession doit être faite tous les huit jours, comme nous l'avons expliqué fort au long, au n° 30 de l'*Ami du clergé*, année courante.

Notre réponse du n° 41, p. 485, suppose cette autorisation particulière et se place dans l'hypothèse d'un *indult*, comme s'y était placé le consultant.

Q. — Jusqu'à quel point et sous quelle peine est-il défendu d'assister :

1° A une cérémonie religieuse hérétique, telle que baptême, sépulture, mariage, et spécialement d'être parrain ou marraine à un baptême protestant ?

2° A un sermon donné par un ministre protestant ?

3° A un enterrement civil ?

4° Dans quel cas l'excommunication est-elle encourue ?

R. — Ad I. Quand l'assistance à une cérémonie religieuse hérétique n'implique pas en elle-même une profession de l'hérésie, mais qu'elle est regardée comme une pure civilité, elle n'est pas défendue par une loi positive générale. Ainsi, l'assistance simple à un baptême, à une sépulture, à un mariage peut, en certains cas, avoir lieu, sans qu'elle soit considérée comme une profession de l'hérésie.

Mais toutes les fois qu'il y a communication réelle *in divinis* et reconnaissance ou approbation d'un rite hérétique, on commet une faute. Ainsi il n'est certainement pas permis de servir de témoin dans un mariage *religieux* contracté devant le ministre protestant, parce que cet acte implique la reconnaissance de la validité de ce mariage. Il en serait autrement si le ministre agissait comme pouvoir public pour le contrat civil <sup>1</sup>.

Il est également défendu d'être parrain ou marraine à un baptême protestant, pour les mêmes raisons.

Nous avons dit *par une loi positive générale*. Cette communication avec les hérétiques est défendue par le droit naturel à tous ceux pour lesquels elle peut être une occasion de péché, et, en outre, dans un grand nombre de diocèses, par des lois particulières.

Ad II. Quand l'assistance à un sermon donné par un ministre protestant ne présente aucun danger, n'implique aucune adhésion aux doctrines hérétiques et n'est pas pour les autres une occasion de scandale, elle pourrait être sans péché. Mais quand toutes ces conditions se réaliseront-elles ?

Ad III. Nous ferons la même réponse que pour la question précédente.

IV. Dans chacun des cas que nous venons d'examiner, il n'y aurait excommunication que

<sup>1</sup> Benoît XIV. *De synodo*, l. VI. chap. VII, n° 1 et 2. Scavini, t. III, p. 384.

si la conduite impliquait une adhésion formelle aux doctrines hérétiques. On tomberait alors sous le coup de la première excommunication portée contre les hérétiques et leurs adhérents, *eisque credentes*.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Un préfet a-t-il le droit d'autoriser l'instituteur, à l'insu du maire, à affecter les locaux scolaires à la tenue de réunions absolument étrangères à l'enseignement, telles que des réunions et des banquets de sociétés de secours mutuels?

R. — Cette question a été résolue par M. Albert Chaudé dans le *Bulletin de la Société générale d'éducation*, comme il suit.

Si l'instituteur a certains droits sur l'école, si, par exemple, il a été jugé par la Cour de cassation que le maire ne peut s'opposer à ce qu'il pavise l'école le jour de la fête nationale, il n'en a pas la jouissance absolue et ne peut pas en disposer pour un service qui, à aucun point de vue, ne saurait être considéré comme un service public.

Ainsi que le fait judicieusement remarquer notre honorable correspondant, c'est au maire qu'il appartient de veiller à l'administration et à la conservation des propriétés communales. Il doit donc pouvoir s'opposer à ce que l'école soit détournée de sa destination et à ce que l'instituteur y autorise, même avec l'autorisation du préfet, la réunion de sociétés de secours mutuels.

Vainement prétendrait-on qu'aux termes de l'article 99 de la loi municipale le préfet peut se substituer au maire pour prendre toutes les mesures relatives au maintien de la salubrité, de la sûreté et de la tranquillité publiques.

Des réunions de sociétés de secours mutuels ne rentrent pas dans cette catégorie. Et, en tout cas, il faut que le préfet ait d'abord adressé au maire une mise en demeure restée sans résultat.

Q. — Un instituteur laïque peut-il terminer son engagement décennal comme instituteur congréganiste?

R. — Répondu dans le même *Bulletin* par M. Dupré la Tour. D'après l'article 20 de la loi du 27 juillet 1872 sur l'organisation de l'armée, la dispense du service militaire est accordée aux instituteurs sous la condition de souscrire l'engagement d'enseigner pendant dix ans sans interruption et de le réaliser dans des conditions déterminées.

Quoique la loi ne s'exprime pas en termes formels à ce sujet, il nous semble, d'après son esprit, loisible aux instituteurs de passer, pendant ce délai, de l'enseignement congréganiste à l'enseignement laïque ou *vice versa*; car elle considère indifféremment le service de l'enseignement, laïque ou congréganiste, comme une

compensation équivalente au service militaire. D'ailleurs sous l'empire de la loi de 1850, la circulaire ministérielle du 17 mars 1866 ne considérerait comme ayant rompu son engagement que le dispensé qui, après avoir quitté un lycée, collège communal, école normale ou école publique, ne justifiait pas qu'il était entré dans un autre établissement public d'instruction. Et sous l'empire de la loi du 26 juillet 1872, la circulaire du 23 janvier 1873 prescrit aux recteurs de vérifier si l'engagement, une fois accepté, est réalisé, soit dans une école publique soit dans une école appartenant à une association religieuse ou laïque, soit dans une école libre subventionnée, soit enfin dans une école libre désignée à cet effet par le ministre. Il ressort donc de ces textes que l'instituteur a la faculté de changer d'établissement sans perdre le bénéfice de la dispense.

Au surplus, nous croyons devoir qu'en pratique, l'ex-congréganiste, devenu instituteur public laïque, suppute pour le compte de ses dix ans, d'abord le temps qu'il a consacré à l'enseignement comme membre d'une association religieuse, ensuite le temps qu'il a consacré à l'enseignement public.

Il y a donc lieu, ce nous semble, de soutenir la pratique réciproque en faveur de l'instituteur laïque qui deviendrait congréganiste.

Q. — L'annonce faite par le maire, soit par voie d'affiche, soit par voie de publication à son de caisse, suffit-elle pour rendre légalement obligatoire la déclaration prescrite par l'article 7 de la loi du 28 mars 1882?

R. — Aux termes de l'article 8 de la loi du 28 mars 1882, le maire doit aviser les parents de l'époque de la rentrée des classes. Les parents ont un délai de 15 jours à partir de cet avis pour déclarer au maire le système d'éducation qu'ils ont adopté pour leurs enfants.

La loi est formelle et exige un avis individuel adressé au père de famille ou à la personne qui a la charge de l'enfant. Cet avis individuel ne peut être remplacé par un affichage, par une publication à son de caisse ou par une insertion dans les journaux; il faut que les parents aient été individuellement et personnellement avisés pour qu'ils puissent être tenus de faire une déclaration.

Les termes mêmes de l'article 8 le décident ainsi d'une façon expresse. Une circulaire ministérielle du 8 septembre 1882 n'est pas moins explicite : « Le maire, écrivait le ministre aux « préfets, adressera aux parents, conformément « à l'article de la loi, un avis dont je vous envoie « ci-inclus la teneur. »

Enfin, la Cour de cassation a considéré comme irrégulière l'inscription d'office par le maire d'un enfant dont les parents n'avaient pas été touchés par cet avertissement individuel (*Cassation*, 4 août 1883). Nous pensons donc que notre honorable correspondant peut considérer comme non avenue l'inscription à laquelle a procédé le maire



de G... puisque cette inscription n'a pas été précédée de l'accomplissement des formalités prescrites par l'article 8. Ce moyen de défense devrait triompher devant la commission scolaire et devant le juge de paix si M. X. était poursuivi (*Bulletin*, rapporteur M. d'Herbelot).

Q. — Dans le n° 31 de l'*Ami du clergé* (30 juillet 1885), vous établissez deux choses : 1° que la permission du curé du lieu du décès (ou celle de l'évêque) est nécessaire pour procéder aux funérailles dans une autre paroisse ; 2° que cette permission ne peut être obtenue qu'après avoir payé ou fait payer à la fabrique de la paroisse où a lieu le décès un droit équivalent à celui qu'il touchait lui-même.

Sur cette deuxième question, auriez-vous l'obligeance de rappeler 1° les règlements qui fixent cette matière tant pour le droit civil que pour le droit canonique ; 2° jusqu'à quel point le curé qui fait l'inhumation est-il obligé de payer ou faire payer à la fabrique du lieu du décès un droit équivalent à celui qu'il touche lui-même. Ce droit comprend-il les honoraires du personnel comme les droits de la fabrique ?

Ce cas n'est pas rare chez moi et je ne voudrais élever aucune prétention qu'à coup sûr.

R. — Dans le même numéro cité par notre correspondant, il y a deux questions et deux réponses à peu près identiques. Nous ne pouvons que les répéter en les résumant. Le droit canonique n'a rien à faire ici touchant les tarifs ; il ne fait qu'affirmer le droit du curé de la paroisse où le décès a eu lieu, et sur ce point il est d'accord avec nos lois civiles.

Etant donné ce droit, tout ce que nous avons dit relativement aux sommes à payer en découle. Elles font partie du casuel du curé, de la fabrique et de tout le personnel participant au casuel, depuis le diacre jusqu'au dernier des chantres ou des enfants de chœur. En supposant que la permission d'inhumer un corps dans une paroisse autre que celle du décès soit donnée par l'évêque, ce dernier commettrait une injustice formelle s'il ne réservait les droits de la paroisse lésée. Si la permission est donnée, non plus par l'évêque, mais par le curé compétent, ce dernier peut parfaitement renoncer à son droit personnel, mais il ne peut renoncer à celui de la fabrique et de ses employés sans commettre également une injustice. Celle des autorités qui donne la permission doit donc, en conscience, exiger que la famille du défunt commence par régler avec le curé de la paroisse où le décès a eu lieu,

Le curé de la paroisse où doit avoir lieu l'inhumation ne peut pas régulièrement procéder à la cérémonie sans l'autorisation de son confrère ou de l'évêque ; cette autorisation doit porter que les droits dus à la paroisse du décès ont été réglés ; cela constaté, il peut procéder à la cérémonie. Il ferait acte d'usurpation en agissant sans autorisation, et, selon nous, il devrait, le cas échéant, remettre les sommes reçues par lui au curé lésé. En vérité, comme nous le disons dans le premier cas du n° 31, si la chose est prévue par les tarifs diocésains homologués par le gouvernement, il n'y a pas la moindre diffi-

culté puisque les tarifs de cette nature ont légalement et judiciairement force obligatoire. Mais à défaut de ces règlements, il n'y a que le curé de l'inhumation qui a en main le pouvoir de faire respecter les droits du curé du décès ; et, comme nous le disons plus haut, il le doit selon la justice et les convenances. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les familles vraiment chrétiennes s'empressent d'éviter tout embarras ; elles sont les premières à offrir de justes compensations. Bien mieux, elles ont soin de demander et de payer un double service, dans la paroisse du décès et dans celle de l'inhumation.

Q. — La fabrique de notre église, dont je m'occupe officieusement n'en faisant point partie à aucun titre, possède un immeuble appelé P., espèce de carré long désigné au plan cadastral sous les numéros 14, 17, 18, 19, 22.

Ce bien entièrement clos de murs depuis 1852, consiste en maison, cour, jardin et salles d'école de filles.

1° Au numéro 17 se trouve une maison construite en 1851-52 par le curé de la paroisse avec le secours de quelques personnes charitables et 2000 francs accordés par l'Etat sur la proposition du conseil municipal à qui le curé s'était adressé en lui soumettant les plans et devis de l'école et en lui déclarant « qu'il n'avait l'aide de ces personnes charitables qu'à la condition expresse par ces dernières que cet établissement, quoi qu'il arrive, appartienne à la fabrique. » Cette proposition fut prise en considération par le conseil et il ne s'adressa au gouvernement que dans son insuffisance, comme il appert par sa délibération du 10 novembre 1850.

Cette maison fut construite sur l'emplacement de l'ancienne dont les matériaux furent utilisés et laquelle avait été léguée, suivant testament par acte pu' lic, aux deux églises les plus pauvres du diocèse au choix de l'évêque. L'église de S. et la nôtre furent désignées par Monseigneur et la maison fut estimée 700 francs. Les trésoriers des deux fabriques furent autorisés à accepter ledit legs par décret du 15 mai 1851.

Le 28 octobre 1851, le maire de S., sans autre autorisation que celle des membres de la fabrique de cette église, vendit à notre fabrique sa part de legs pour 350 francs, par acte sous seing privé sur papier timbré qui n'a jamais été enregistré. Voilà bien des irrégularités qui en promettent d'autres.

2° Au numéro 14 se trouvent trois salles d'école construites en 1852 et en 1866 sur un terrain acheté en 1849 de la main à la main, c'est-à-dire sans passer d'acte, au nom de la fabrique de notre église, à la veuve H., suivant déclaration sur papier timbré mais non enregistrée, d'un vicaire de la paroisse, témoin de la vente. Le cadastre, au contraire, ne porte que la moitié de ce terrain au nom de la fabrique et l'autre moitié au nom de la veuve H. décédée depuis, et de cette dernière à feu E., trésorier de la fabrique à cette époque et dont les enfants n'en paient point les contributions, et qui ont déclaré néanmoins sur papier timbré et encore non enregistré, ce terrain appartenir tout entier à notre fabrique.

3° Au numéro 18 se trouve la cour. Ce terrain fut acheté le 23 mars 1852 aux époux A. aujourd'hui décédés, pour le compte de la fabrique par son trésorier, et cela sans autorisation aucune, et par acte sous seing privé, lequel n'a pas été non plus enregistré. Mais le sieur E. qui en paye les contributions comme dépendance d'une maison achetée par lui auxdits époux A., a déclaré par écrit non enregistré que ce terrain appartient à la fabrique de notre église.

4° Au numéro 19 est le jardin. Un ancien vicaire de la paroisse qui s'occupe de l'affaire déclare par écrit, encore non enregistré, que ce terrain fut donné gratuitement et verbalement, c'est-à-dire sans passer aucun acte, à la fabrique de notre église en mars 1852 par feu L., seurs,



tandis que le cadastre le porte au nom de M. D. qui en paye les contributions, comme dépendances des biens achetés par lui aux dites sœurs L., mais lui aussi a déclaré sur papier timbré, lequel n'a pas été non plus enregistré, que ce terrain appartient à la fabrique de notre église.

Enfin 5<sup>e</sup> le numéro 22 est un terrain au fond du jardin d'une superficie de 1 are 60 centiares, emplacement d'une ancienne maison, démolie Dieu sait quand, terrain que le maire actuel a l'air de vouloir revendiquer pour la commune, d'abord parce que le cadastre en dit ces mots : « *commune—extrait en 1854 du domaine public* ; » ensuite parce qu'il ne trouve point mentionné dans le registre de la mairie sa vente rapportée ci-dessus, et enfin parce que la mutation n'en a pas été faite. — Nous autres pour lui prouver que ce terrain appartient à la fabrique, nous lui opposons l'extrait suivant tiré mot à mot du journal des recettes et des dépenses du trésorier de la fabrique :

« *Le 1<sup>er</sup> avril 1852, payé à M. le maire (aujourd'hui décédé) pour le terrain de P. et les contributions, 30 fr. 06. Certifié véritable le présent compte après mûr examen par nous membres du bureau (ici signatures de tous les membres du bureau, même celle du maire, lequel était marguillier contrairement à la loi). Approuvé par nous membres du conseil de fabrique, après vérification détaillée des articles et pièces justificatives (signatures de tous les fabriciens).* »

De plus, ce compte de 1852 portant cette acquisition, détaillée comme ci-dessus, est approuvé par l'évêque de l'époque. A ce, M. le maire répond qu'il ne veut point prendre de décision de lui-même; mais qu'il parlera de l'affaire d'abord à son conseil et ensuite à ses supérieurs.

En attendant sa réponse, je vous dirai que, par sa délibération du 3 octobre 1852, la fabrique offrit à la commune pour tout le temps qu'elle en aurait besoin, l'usage de la dite maison pour y établir une école communale de filles, à la condition expresse que cette école serait exclusivement tenue par les sœurs de S. André, dites filles de la Croix, ou par toute autre congrégation religieuse au choix de Mgr l'évêque; laquelle condition non remplie serait immédiatement résolutoire du contrat. — Le conseil municipal par sa délibération du 7 novembre 1852 accepta cette offre et la condition proposée et le 1<sup>er</sup> novembre 1853, les bonnes filles de la Croix ouvrirent l'école qu'elles dirigent encore aujourd'hui et prirent possession de l'immeuble en question où elles ont dépensé des propres de la congrégation une quinzaine de mille francs pour agrandir la maison et faire d'autres salles d'école.

Eh bien, aujourd'hui, cette congrégation désire faire l'acquisition de cet immeuble; et les fabriciens, considérant que ce bien n'est grevé d'aucune fondation, qu'il n'est nullement affermé; qu'au lieu d'en retirer, au moins un faible revenu, la fabrique n'a que des dépenses de contributions directes, d'entretien et de grosses réparations, et qu'elle n'a pas de fonds pour pourvoir à des réparations urgentes, sont portés, une fois la position de la fabrique régularisée, si toutefois elle doit l'être, à le lui vendre avec engagement formel de la part de la congrégation de tenir à perpétuité une école communale de filles dans ce local, si cependant la fabrique est obligée par sa susdite offre, acceptée, à fournir à la commune un local pour l'école communale de filles.

Mais ici surgissent les difficultés provenant des irrégularités et des illégalités commises autrefois, comme vous avez pu voir par l'exposé des faits ci-dessus. Que faire dans ces différents cas? Et ici commencent les questions.

1<sup>o</sup> Notre fabrique ne peut-elle pas sans faire aucune démarche pour régulariser sa position, opposer à tout le monde, même à M. le maire, la prescription trentenaire (*Code civil*, art. 2262), puisqu'elle jouit du lopin de terre susdit au 5<sup>e</sup>, même du consentement de la commune propriétaire (*Code civil*, art. 2227). La possession de la fabrique pendant plus de 30 ans a été continue et non interrompue, paisible, publique, non équivoque et à titre de propriétaire (*Code civil*, art. 2229).

2<sup>o</sup> Quelle est la valeur de l'acquisition rapportée au 5<sup>e</sup> ci-dessus?

3<sup>o</sup> Supposé que la fabrique ne puisse pas opposer une possession de plus de 30 ans à personne, n'est-elle pas alors forcée à faire les démarches nécessaires pour régulariser sa position, c'est-à-dire à provoquer la régularisation de l'acquisition de la moitié de l'ancienne maison dont parle le 1<sup>o</sup> ci-dessus, et des attestations des 2<sup>o</sup>, 3<sup>o</sup>, 4<sup>o</sup> de l'exposé, attestations données sur papier timbré non enregistré et datées, il y a un an. Si elle est forcée, comment s'y prendre?

4<sup>o</sup> Les membres du conseil municipal sont-ils fondés à s'opposer à la vente dudit immeuble, sous prétexte que la seule école communale de filles est celle-ci, et que les 2000 fr. sus-mentionnés au 1<sup>o</sup> de l'exposé avait été obtenus de l'Etat par l'entremise de leurs prédécesseurs? — Et dans le cas d'une réponse négative, auraient-ils quelque droit sur ces 2000 fr.? Pourraient-ils les réclamer pour la commune?

Enfin 5<sup>e</sup>, l'immeuble se vendant avec le consentement de l'évêque pour 50,000 francs, comme il est estimé, la fabrique serait-elle obligée par son offre susdite à fournir à la commune un local pour l'école communale de filles?

En résumé, les fonds étant tels et la susdite congrégation désirant faire l'acquisition de l'immeuble en question, la fabrique se sentant portée à le lui vendre, qu'a-t-elle à faire : 1<sup>o</sup> vis à vis d'elle-même; 2<sup>o</sup> vis à vis du maire; 3<sup>o</sup> vis à vis du conseil municipal; et 4<sup>o</sup> enfin, vis à vis des irrégularités des 2<sup>o</sup>, 3<sup>o</sup> et 4<sup>o</sup> de l'exposé?

R. — Après avoir lu ce qui précède, on reste abasourdi de ce qu'une collection d'hommes intelligents, instruits, prêtres et laïques, aient voulu et pu, sous les yeux de la double autorité religieuse et civile, accumuler pendant si longtemps un si grand nombre d'irrégularités, d'illégalités et aussi, — il faut bien le dire, — de naïvetés. Cela prouve évidemment l'honnêteté et la cordialité de la population dont il s'agit. Mais qui ne reconnaîtra en même temps la sagesse de nos conseils, quand nous rappelons à satiété la nécessité d'obéir aux lois, quand nous recommandons la scrupuleuse observation des formalités légales? Que d'ennuis et de dépenses on éviterait, tandis que par le système opposé on se précipite comme à plaisir dans des complications inextricables.

En temps normal, quand les esprits et les cœurs sont unanimes dans la pensée et le désir du bien, les choses s'accommoderaient aussi facilement qu'elles se sont dérangées. Mais aujourd'hui, avec les divisions qui règnent partout, avec la malveillance notoire du gouvernement contre tout ce qui touche de près ou de loin aux prêtres, aux fabriques, aux écoles congréganistes, comment espérer une solution équitable? Il faut la chercher pourtant et à tout prix.

Il n'entre pas dans notre cercle de discuter point par point l'exposé qui nous a été fait; cela réclamerait un mémoire de longue haleine. Nous nous contenterons d'émettre notre humble avis. Nous estimons que la fabrique doit se défaire le plus tôt possible du dit immeuble; et c'est une bonne fortune pour elle de trouver un acquéreur. Selon nous, il faut sans tergiversation et sans montrer le moindre doute sur la légitimité de la propriété, d'abord se munir des autorisations exigées par la loi, et puis faire l'acte public de vente en n'omettant aucune formalité touchant les purges légales, la publicité et les délais. De



cette manière, tous les ayant-cause sont prévenus et mis en demeure d'opposer leurs réclamations. Si aucune opposition n'est faite, le délai échu, la vente est accomplie, et la fabrique aussi bien que les acquéreurs ne risquent plus d'être inquiétés par qui que ce soit. Si, au contraire, il se présente des opposants, on les combat devant les tribunaux compétents. Là, s'il y a lieu, on discute les titres de propriété, on invoque, au besoin, la prescription trentenaire qui couvre toutes les irrégularités. Ce sera le meilleur et le moins dispendieux des arguments; en dehors de ce moyen, tous les autres vont amener une avalanche de frais, d'amendes pour l'inexécution des formalités d'enregistrement, de mutation, etc., etc.

La prescription pourra être invoquée aussi bien contre le maire et le conseil municipal que contre les autres. Cependant, il y a ici une difficulté particulière provenant de l'offre faite par la fabrique au conseil municipal et par lui acceptée. Cette difficulté nous paraît plus sérieuse que toutes les autres parce que l'administration civile aura à s'en mêler et qu'elle est, en haut lieu, tout à fait hostile. Il faudrait, d'après nous, la tourner en la traitant à l'amiable sur les lieux et en sachant faire, au besoin, un sacrifice. Nous recommandons vivement une transaction sur ce point pour éviter que l'Etat ne tombe sur la fabrique à cause des nombreuses illégalités qu'elle a commises, et des 2,000 francs que l'Etat avait fournis.

Tel est notre sentiment. Nous le basons sur l'étude sérieuse du document qui nous a été fourni et sur une expérience qui a été faite sous nos yeux. Un ecclésiastique avait bâti un établissement scolaire et hospitalier avec des deniers provenant d'aumônes, de souscriptions, de donations, de prêts, etc., etc. Dans le but d'en assurer la perpétuité, il en proposa la cession à une corporation religieuse qui accepta. La vente se fit par acte public et avec toutes les formalités légales. Dans le délai voulu, quelques souscripteurs firent opposition et furent déboutés. Le délai expiré, d'autres revendications se présentèrent, mais en pure perte; la vente était complète, et les nouveaux propriétaires, pas plus que l'ancien, n'ont jamais été et ne peuvent pas être inquiétés. Il en sera ici de même, pourvu qu'on marche résolument et régulièrement.

## COURRIER DE L'UTILE

### LE PAPIER MACHÉ

Je visitais récemment, pour mon instruction personnelle, et avec le désir d'y prendre quelques notes qui pussent intéresser les lecteurs de mon Courrier de l'utile, l'Exposition du Travail au Palais de l'Industrie.

J'y retournerai, car j'ai passé tout entières les deux heures dont je disposais à l'examen de cette seule chose, très-intéressante pour un homme qui depuis sa prime jeunesse vit avec le papier : l'usage que l'on fait, et surtout que l'on va faire, du papier maché ou comprimé, dans la fabrication des meubles, voitures, objets d'art, etc.

Un souvenir de mes gamineries d'étudiant m'a fort aidé à comprendre les explications qui m'ont été gracieusement données par un exposant.

Vous souvient-il, mes chers et lointains disciples du séminaire, de ces boulettes de papier maché que, pendant que nos professeurs d'histoire ou de mathématiques, l'un très-ardent, l'autre très-abstrait, tout au développement de leur leçon ne nous voyaient plus que dans une vague pénombre, de ces boulettes de papier maché, dis-je, que, après y avoir attaché par un fil des découpages à prétentions caricaturales, nous lancions au plafond ? Ce qui, dans ces boulettes de papier, frappait le plus quand, avec le temps, elles étaient absolument desséchées, c'était leur dureté extraordinaire, d'autant plus accentuée que le *mâchage* avait été plus parfait.

C'est par l'observation de cette dureté que l'on a eu l'idée d'employer le papier maché à la fabrication de divers objets. Seulement le papier maché employé par l'industrie n'est pas un papier *mâché* dans le sens absolu du mot, mais un papier transformé en carton mou d'abord, extradur ensuite, par des procédés mécaniques.

La matière première du papier maché est un papier gris-bleu, sans colle, fort doux, dont la pâte est très-fine. Ses feuilles peuvent être comparées au papier lithographique d'Annonay, sauf la blancheur dont on ne s'occupe pas; le coton en fait la base.

Ces feuilles sont collées les unes sur les autres, à grands flots de dextrine ou d'amidon, appliqués à la spatule d'acier. Quand on a l'épaisseur désirée, depuis une ligne jusqu'à un pied, on porte cette masse sous une presse hydraulique, agissant dans un séchoir à haute température. Sous cette pression énergique, il se forme une planche solide et dure comme du bois de buis ou d'ébène, d'une planimétrie parfaite ou de la forme du moule chauffé dans lequel on a comprimé cette matière première, si ductile pendant qu'elle est humide, et si solide quand elle est sèche. Et on lui donne la forme de socles, pieds de guéridon, bras de fauteuil, de feuilles d'acanthe, de rosaces ou moulures quelconques : car elle se prête à tout.

Cette espèce de bois sans pores, sans sève, sans fibres, sans nœuds, se laisse parfaitement travailler à la scie, à la gouge, à la rape et au tour; elle se laisse polir au besoin, bien que cette dernière opération soit réservée pour le vernis noir, dur et épais, dont on la charge à plusieurs reprises, après l'avoir laissé passer une nuit dans les séchoirs à air chaud, extrêmement chaud, d'où il sort très-dur, sans bouillon et sans gerçure. Les

objets que l'on nous donne comme un beau vernis du Japon, ou une belle laque de Chine, ne sont que du papier mâché, ou mieux comprimé, imprégné et recouvert d'un mélange de gomme copal, de bitume, de goudron, de résine d'Arcanson et autres hydrocarbures imprégnés de noir de fumée et de couleur, dans certaines proportions.

Le papier moulé et pressé se laisse tourner avec une grande facilité : on en fait des boules et des grains de chapelet incassables et légers, on le creuse en encriers, en écrins et en cylindres.

C'est avec cette matière qu'on fabrique tous ces bracelets à gros grains noirs semés de diamants faux d'Ecosse, tous ces colliers, ces épingles, ces fermoirs, ces bijoux de toutes sortes que l'on prend pour du jayet ou quelque bois précieux. Ces autres bracelets, composés de globules semi-lucides et opalins qui semblent taillés dans une roche formée de couches concentriques, comme certaines pierres précieuses, ne sont encore que du papier mâché collé au vernis blanc et recouvert de même.

Mais ce qui m'a surtout intéressé à l'Exposition du travail, ce sont de vrais meubles et de vraies vitrures de luxe en papier mâché plaqué de bois fin.

On sait comment se fait le placage ordinaire : sur une planche de bois tendre, de peuplier plus ordinairement parce qu'il éclate moins et prend très-bien la colle, on applique une feuille très-mince de chêne, d'acajou, de palissandre, de thuya, d'ébène, etc. — J'ai vu des meubles où le carton comprimé remplace le peuplier, et dont les panneaux ont le cœur en papier et les deux surfaces en placage de bois.

Ces panneaux en papier, en outre qu'ils sont plus économiques que les panneaux en bois, présentent l'avantage de ne pas se fendre, de ne pas se gauchir comme le font les panneaux en bois dont le support de placage de bois n'est pas suffisamment sec. Et ils trouvent leur emploi non seulement dans l'ébénisterie et la tabletterie, mais même dans la carrosserie.

Cette dernière industrie met en œuvre des panneaux d'une fabrication toute spéciale. Ils sont établis en bois de choix, pris dans de très larges planches. Pour les consolider, les empêcher de se fendre sous l'action du soleil ou de la sécheresse, les panneaux de carrossiers sont doublés d'un *damier*, c'est-à-dire d'un entrecroisement de bois qui les consolide et s'oppose à leur fente. Malgré toutes les précautions prises, malgré les soins de main d'œuvre et l'habileté des ouvriers, il arrive parfois encore que ces précautions sont inutiles. — Avec le panneau de papier-carton il n'y aura plus rien à craindre ni de l'humidité ni de la sécheresse. En outre, ce papier ayant un son plus mat, la sonorité de la voiture se trouve diminuée.

Ce n'est pas seulement à la fabrication des panneaux plats que peut servir le papier, mais à celle des parties cintrées. Quand l'ébéniste veut

obtenir un fragment d'arc, il le découpe dans un gros morceau d'acajou, de palissandre, ou bien dans un bloc de bois commun que l'on recouvre de placage par les procédés ordinaires. Dans le cas de remplacement par la pâte de papier, il n'y a aucune perte de bois du fait de la négligence des ouvriers ou de la nécessité d'obtenir une belle pièce. La substitution du papier au bois permet d'adopter les formes les plus tourmentées, les arêtes les plus fines, les moulures les mieux conçues, sans défauts ou nœuds du bois, et cela aux prix les plus réduits, la main d'œuvre n'ayant plus qu'une faible part dans le collage des feuilles ou le moulage de la pâte. Et les déchets retournent au pilon pour revenir en feuilles de service.

Ce procédé nouveau, me disait l'inventeur, « permettra de surmonter certaines difficultés, insuffisamment résolues par l'emploi du bois, et mettra à la disposition des architectes en meubles des ressources nouvelles. Il est incontestable que notre industrie nationale a là, devant elle une nouvelle voie ouverte. Aujourd'hui, ce qui permet de dominer sur les marchés, c'est le bas prix d'un objet plutôt que le bon goût et le fini de sa facture. Nos ouvriers français ont, à un suprême degré, ce bon goût et ce fini de main d'œuvre : le jour où ils pourront joindre à leurs qualités natives celle d'une grande économie de fabrication, peut-être reprendront-ils sur les marchés la place que leur ont enlevée les fabricants d'objets défectueux, mais à bas prix, qui, presque tous, sortent de l'Allemagne, et ne sont que de grossières contrefaçons de ce que produisent les manufactures françaises. » Ainsi soit-il !

Les emplois du papier se généralisent de plus en plus : linge en papier, meubles en papier mâché et plaqué, roues de wagons en papier comprimé, rails en papier, cheminées d'usines en papier, bateaux en papier : on a même parlé d'un canon en papier. Notre siècle est donc bien vraiment, comme on l'a dit, le siècle du papier.

Esopo a dit des langues qu'elles sont ce qu'il y a de meilleur et de plus mauvais : c'est et ce sera de plus en plus tout aussi vrai du papier.

Mais une expression comparative qui ne sera plus juste pour désigner un homme flasque, faible et anémié, c'est celle-ci : homme de papier mâché.

AVIS A MES LECTEURS. — Plusieurs correspondants m'ont demandé de leur envoyer l'adresse de ce bon prêtre de l'Hérault, qui s'engage à fournir du *vrai vin de messe*. Je réponds immédiatement, comme je l'ai promis, par lettre particulière, à ceux qui ont joint le *timbre pour réponse*. Mais c'est, je crois, rendre service à ceux qui l'ont oublié, que de les prier, en attendant, de vouloir bien se souvenir : c'est une bonne habitude de politesse (par conséquent de charité), et aussi de justice, qu'ils me sauront gré de leur avoir fait prendre. Ceci dit une dernière fois et très sérieusement.

F. D.



## LA NEIGE

En arrivant à mon bureau, ce matin mardi, je trouve les épreuves du présent numéro, et *blanche* cette colonne que, en l'absence des *grands rédacteurs*, on me demande de noircir en quelques minutes pour ne point retarder le tirage.

Pris de court et trop pressé, je demande permission d'écrire en deux mots la méditation, plus ou moins philosophique, que je viens de faire sous la rafale des premières neiges, du Lion de Belfort à la rue des Saints-Pères.

La neige, avant d'arriver sur nous, parcourt une portion considérable de l'espace. Rangée par flocons légers et inégaux, elle traverse l'atmosphère avec une désinvolture qui n'appartient qu'à elle, et rien, pas même les vents les plus impétueux, n'est capable d'arrêter sa marche triomphale. Quoique douce et silencieuse, sa force est irrésistible; en une minute, elle s'étend sur les vastes campagnes, et la blanche armée de ses flocons couvre aussi bien les sommets inaccessibles que la tige des petites plantes éparses dans les champs.

Ainsi en est-il de la grâce de Dieu : les vents de l'adversité, si impétueux qu'ils soient et d'où qu'ils viennent, n'empêcheront jamais la grâce de Dieu de venir, quand Dieu voudra, se poser sur nous, peuples ou individus, petits ou grands.

La science a inutilement essayé de profaner le mystère de la neige. Analysée au creux des alambics, la neige n'est que de l'eau vulgaire, et les chimistes ne sont pas allés au delà. Comme l'eau du ciel, elle prend sa source dans le sein des nuages; mais les chimistes n'expliqueront jamais pourquoi elle est si pure, si blanche, si légère et si magnifique.

La science est petite devant la puissance de Dieu, et fous sont ceux qui prétendent que la science a détrôné ou détrônera Dieu.

Lorsqu'elle tombe sur les cités, la neige est aussitôt victime de profanations épouvantables. Les passants la foulent aux pieds, et elle se transforme immédiatement en boue hideuse. De blanche elle devient noirâtre; de pure elle devient malpropre. Elle se voit, la malheureuse, transportée dans des sales tombereaux, précipitée dans les profondeurs des égouts, elle qui, depuis la création du monde, siège souverainement à la cime immaculée des montagnes.

Qui dira combien d'enfants de nos campagnes, jeunes gens et jeunes filles, dont l'âme et le corps avaient et auraient, là-bas, gardé la blancheur et la pureté de la neige, poussés en la grande ville, y sont devenus, sous les pieds de la révolution ou de la débauche, ce que devient la neige, une boue hideuse, noirâtre, malpropre, qui se précipite ou que l'on jette dans la profondeur des égouts.

Tous les hivers, Paris fait enlever ses neiges

foulées et boueuses. Vingt-huit entrepreneurs se sont rendus, cette année, adjudicataires de ce travail. Pour donner une idée de son importance, il suffit de dire que chaque arrondissement y emploie 140 hommes. En 1879-80, on dépensa deux millions en sus des frais ordinaires de la voirie. Au mois de janvier 1885, il y eut deux jours de neige qui ont nécessité 200,000 francs de crédits supplémentaires.

Les maladies précoces et honteuses, les hôpitaux spéciaux, les révolutions et leurs guerres fratricides, etc., sont les balais, les tombereaux qui emportent la boue infecte que forment ici tant de cœurs et de corps perdus. On sait, pour ne parler que de l'argent, combien cela nous coûte.

Je donne ces lignes pour ce qu'elles valent, peu de chose; mais si on me demande quelle *utilité* elles peuvent avoir, je répondrai : Elle sera grande si elles provoquent un bon conseil qui empêchera, ne fût-ce qu'un seul enfant de nos villages, d'apporter sous les pieds et dans les boues de Paris, la grâce et la pureté de ses vingt ans.

## IMPRIMATUR.

Lingonis, die 9 decembris 1885.

† ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis.*

## CONSEILS DU DOCTEUR

*Traitement de l'anémie, des convalescences longues, des hémorrhagies et de la faiblesse, par les ferrugineux.*

Il est certaines préparations qui ont le privilège de croître constamment dans l'estime des médecins et des malades et qui puisent dans leur succès de chaque jour la meilleure garantie de leur valeur thérapeutique. Les véritables pilules de Vallet sont au premier rang de ces préparations et elles ont toujours conservé la vogue méritée qui les accueillit à leur début. Le professeur Piorry, comparant dans son cours à l'Ecole de Médecine les propriétés des diverses préparations ferrugineuses connues, terminait ainsi son appréciation :

« Mais le médicament qui nous a rendu le plus de services ce sont les pilules de Vallet. Ces pilules, après une discussion intéressante, ont obtenu un rapport très favorable de l'Académie de médecine de Paris, et les succès nombreux qui ont suivi leur administration tendent à généraliser leur emploi dans la chlorose et dans toutes les maladies qui exigent l'emploi des ferrugineux.

« S'il est vrai de dire que la chlorose résiste rarement aux préparations ferrugineuses convenablement faites, on n'obtient que des résultats négatifs d'une foule de médicaments trop vantés. Aussi, nous devons à la vérité de dire que, entre nos mains, les pilules de Vallet n'ont jamais été infidèles et nous les recommandons comme un des médicaments des plus précieux. »

Les véritables pilules de Vallet ne sont pas argentées, le nom Vallet est imprimé en noir sur chaque pilule blanche; les étiquettes doivent porter l'adresse du docteur Vallet, 19, rue Jacob, Paris.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.*

LANGRES. — IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE RALLÉ-BIDEAUD.

# ÉTRENNES 1886

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ  
(EXPOSITION D'ANVERS 1885. MÉDAILLE D'OR)

## ÉDITION ARTISTIQUE

DES

## ÉPISODES MIRACULEUX DE LOURDES

PAR HENRI LASSERRE

*Suite et tome deuxième de Notre-Dame de Lourdes*

Le miracle de l'Assomption. — Le menuisier de Laval. — La Neuvaine du curé d'Alger  
Mademoiselle de Fontenay. — Les témoins de ma guérison

Un beau volume in-4 illustré par Yan d'Argent. Encadrements variés à chaque page et chromolithographies.  
Broché : 25 fr. — Cartonné avec plaques : 30 fr. — Relié : dos chag., fers spéciaux, tr. dor., 35 fr.

## ÉDITION ARTISTIQUE DE NOTRE-DAME DE LOURDES

PAR HENRI LASSERRE

TOME 1<sup>er</sup>. — Un beau volume in-4. — Illustré d'encadrements variés à chaque page et de chromolithographies.  
Prix : Broché. 25 fr.; cartonné avec plaques spéciales, 30 fr.; relié dos chagrin, fers spéciaux, tranches dorées ou demi-reliure d'amateur, 35 francs.

## ÉDITION ARTISTIQUE DE LA VIE DES SAINTS

Par Mgr PAUL GULRIN, auteur des Petits Bollandistes

Grand in-4, illustré avec le plus grand soin par Yan d'Argent. — 12 aquarelles groupant les Apôtres, les Martyrs, les saints Ouvriers, les saintes Femmes, les saintes Penitentes, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques. 365 encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint.

Cet ouvrage paraîtra en douze livraisons ou en deux volumes de chacun six livraisons. Huit livraisons ont paru. Prix de la livraison avec titre et aquarelle : 5 francs.

Toute personne ayant souscrit avant la fin de la publication aura droit GRATUITEMENT à la reliure de grand luxe.

PREMIER VOLUME PARU : JANVIER-JUIN. — Prix : broché, 30 fr.; riche cartonnage, plaques spéciales, tranches dorées, 35 fr.; reliure demi-chagrin, plaques spéciales, tranches dorées, 40 fr.

## LE LITTORAL DE LA FRANCE

PAR CHARLES-FÉLIX AUBERT (M<sup>me</sup> V. Vattier d'Ambroyse)

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Marcellin Guérin). — Illustrations par Scott, Brun, Lalanne, Toussaint, Fraipont, Ciappori.

*Vient de paraître* : TROISIÈME PARTIE

## DE LORIENT A LA ROCHELLE

UN VOLUME IN-4

ONT DÉJÀ PARU

PREMIÈRE PARTIE

DUNKERQUE AU MONT-SAINT-MICHEL

Un volume in-4.

DEUXIÈME PARTIE

DU MONT-SAINT-MICHEL A LORIENT

Un volume in-4.

Chaque partie se vend séparément et forme un volume de 600 pages, orné de 300 gravures dans le texte et de 70 planches hors texte, tirées en une ou plusieurs couleurs.

PRIX de chaque partie ou volume : Broché, 20 fr.; riche cartonnage, avec plaques spéciales, tranches dorées, 25 fr.; reliure demi-chagrin, plaques spéciales, tranches dorées, 30 fr.

## LA CHEVALERIE

Par LÉON GAUTIER, professeur à l'Ecole des Chartes

*Grand Prix Gobert*

Un magnifique volume grand in-4 de 800 pages, illustré de 25 grandes compositions hors texte, de 30 frises, de 40 lettrines et culs-de-lampe, et d'environ 150 gravures dans le texte. Broché, 40 francs.

Riche cartonnage toile, plaques spéciales, tranches dorées, 45 francs. — Demi-reliure chagrin plats toile, avec plaques, ou reliure amateur, 50 fr.

Le Catalogue complet est envoyé sur simple demande gratis et franco.



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1863. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX en toutes matières

Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
CACHAL-FROC, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

CHAPEAUX. MUSSET, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

SOUVENIRS MORTUAIRES, 403 vignette finement gravées  
sur acier, avec l'impression au verso, LE CENT 21 f. 80 franco —  
CHROMOLITHOGRAPHIE ARTISTIQUE, huit sujets nouveaux, LE CENT  
30 f. 50 franco. Maison BOUASSE-LEBEL, 29, rue St-Sulpice, Paris.

COLTAT & C<sup>ie</sup> rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

VITRAUX D'ART. Maison THIBAUD, la plus  
ancienne de France. Félix  
GAUDIN, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

## VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. E. HUCHER, père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 113. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-moderés.

Tous objets provenant directement de JÉRUSALEM  
et de la PALESTINE. Voir POUPIN, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>  
64, RUE BONAPARTE, 64

STATUES-CHEMIN DE LA CROIX  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

VITRAUX D'ÉGLISE, H. GARNIER, Boulevard d'Enfer, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adresser directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

## VIN DE MESSE.

Les prêtres désireux d'avoir un vin de messe absolument pur, na-  
turel et à un prix très modéré, peuvent s'adresser en toute confiance  
à Monsieur **Henri BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est  
connue. — A chaque nouveau client, M. Henri BIJON adresse toujours gratis et franco une  
bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et  
les avantages du prix.



LE  
GOUDRON GUYOT

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable



Le GOUDRON GUYOT rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la Poitrine, de la  
Gorge et de la Ven-  
trie. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.

  
Refuser  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup>r PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## SOMMAIRE DU N° 51 :

PRÉDICATION. Pour la fête de Noël : Divinité de Jésus-Christ démontrée par sa naissance. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. C. de la Propagande : Instruction pour les jugements ecclésiastiques concernant les causes matrimoniales (sui e). — CONSULTATIONS LITURGIQUES, etc. : Comment réger l'octave de Saint-Martin patron et titulaire d'église? Quelle solennité extérieure, de la Dédicace ou de Saint-Martin, doit l'emporter? — Peut-on ne pas voiler les anges adorateurs au temps de la Passion? Est-il prohibé qu'il y ait des rideaux aux confessionnaux? — Est-il conforme aux règ<sup>s</sup> de reporter le Saint-Ciboire au mal re-autel pendant qu'un autre prêtre y célèbre la messe? Qui doit faire celui-ci? — Que penser du Thabor pour l'exposition du Saint-Sacrement? — Quelle quantité d'eau peut-on mélanger au vin pour la consécration sans compromettre la validité? Conacré-t-on valablement du jus de raisin? Que signifie l'expression *custodi libera*? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Le gouvernement a-t-il le droit de suspendre, selon son bon plaisir, les traitements du clergé? — Ne serait-il pas bon d'en appeler aux tribunaux des suppressions de traitement dont les ecclésiastiques sont victimes? — Un maire peut-il exiger que le curé se rende à son domicile pour recevoir son mandat? Peut-il, en l'absence d'un règlement concerté entre l'Evêque et le Préfet, faire sonner les cloches le 14 juillet sans prévenir ni le curé, ni le sonneur attitré? COURRIER DE L'UTILE : Le traitement de la rage. — Transmission à de longues distances, par l'électricité, de la force motrice. — Carton à polir. — Pierre à aiguiser artificielle. — Nouvelle méthode de traitement des entorses.

## REVUE LITTÉRAIRE

### Au Soir

#### Récits et Souvenirs!

Tel est le titre d'un nouveau volume que M. Léon Aubineau vient de faire paraître à la Société générale de librairie catholique, et que nous mettons tout notre empressement à annoncer.

« Au soir, nous dit-il dans sa préface, on se recueille et l'on repasse volontiers en sa mémoire les diverses et parfois les moindres circonstances de la journée. De là ce volume. »

Volume d'un vaillant, d'un infatigable, dirons-nous, car M. Léon Aubineau ne compte pas moins de cinquante ans de lutte ininterrompue, notamment dans le journal *l'Univers*. Il a vu, il a combattu, et ce sont les principales scènes du voyage et de la bataille qu'il met ici sous les yeux du lecteur.

« Ai-je tort de supposer, se demande-t-il, que ces portraits, ces récits, ces discussions, ces souvenirs d'autan pourraient encore instruire, récréer, ou même édifier? »

Non, répondrons-nous à sa place, et sans hésiter; non, car M. Léon Aubineau n'est pas de ceux qui se servent de la plume pour en tirer des inutilités. Il s'est constamment attaché à ce qui dure, pour l'enseignement des générations, et sa dernière œuvre *AU SOIR*, comme toutes celles qui l'ont précédée, porte ce cachet de permanence qui assure aux auteurs d'élite une survivance indéfinie.

Où, ce petit livre est à lire, et il peut être mis entre les mains de tout le monde. Il est plein d'intérêt, facile et rapide, les pages en sont exquises. Elles ont été écrites un peu à l'aventure, au jour le jour, au gré et sous l'impression des événements. Ce sont pages d'histoire, néanmoins

d'histoire contemporaine et vivante, des portraits, des récits, parfois des impressions, sur les hommes et les choses. Rien de plus varié et de meilleure humeur. L'unité subsiste dans l'inspiration et le jugement de l'historien. On sait s'il est maître en l'art d'écrire, et il n'a pas recueilli toutes ces pages sans les soumettre à un examen sévère; il les a choisies entre toutes celles qu'il n'a cessé de jeter à la polémique depuis près d'un demi-siècle; l'inspiration et la tenue lui en ont paru de bon aloi. Le lecteur sera de son avis assurément et trouvera à s'instruire, à s'édifier, tout en se récréant.

Quelques-uns des portraits de ce nouveau volume auraient pu prendre place dans la sérieuse et belle galerie, aujourd'hui si populaire, des *Serviteurs de Dieu*. On sait qu'entre tous les écrivains de notre temps, M. Aubineau a un don particulier pour ces sortes de biographies pieuses. Il y met un sentiment, une grâce, un accent qu'on ne trouve pas aisément ailleurs au même degré. C'est le privilège de l'auteur de *la Vie admirable de saint Benoît-Joseph Labre*, du *Saint homme de Tours*, de la *Vénérable Emilie de Rodat*. Il sait pénétrer dans l'intime des âmes ouvertes à Dieu et il a le secret d'en expliquer les sublimes héroïsmes. Les beaux et populaires ouvrages d'agiographie que nous venons de citer ont classé l'écrivain.

Des divers personnages dont les portraits font partie du volume *Au Soir*, les uns ont eu un renom dans l'Eglise. Le cardinal Gousset, l'évêque Gerbet, le grand abbé Dom Guéranger ne seront jamais oubliés, et les profils que M. Aubineau a eu l'occasion de tracer de ces hommes éminents, seront toujours considérés avec intérêt. Ce sont des documents pour l'histoire.

A côté de ces grands noms, il y en a d'autres presque inconnus, oubliés, qui n'ont été appréciés que dans le cercle étroit d'une ville, d'une paroisse ou d'une famille. Il en est de même que



personne, pour ainsi dire, n'a salués, et qui ne laissent pas d'être intéressants et touchants. Sans parler de la *Sainte de Méral* qui a eu son éclat après sa mort, on se rappelle avec délices, dans le précédent volume de M. Léon Aubineau *Parmi les Lys et les Epines*, l'exquise notice de *Claude*, le petit paysan du Brionnais, le simple cavalier d'un régiment de cuirassiers. N'est-il pas vrai qu'une vie obscure et inconnue, bénie et goûtée de Dieu seul, peut avoir ses leçons et son intérêt.

Tout est vrai dans les pages de *Au Soir*, et tout a son utilité. L'auteur constate, dans sa préface, qu'il n'a pas reculé à accueillir certains crayons de Philistins. Il y a encore des leçons et de l'agrément à tirer de ces esquisses prises au vif dans le monde et par les lettres. *Rosalinde* a beaucoup de modèles, et *Un poco di musica* donne des conseils que les mères chrétiennes sauront mettre en pratique. La table des matières du volume présente donc une grande diversité de sujets; par exemple, la notice sur un missionnaire hollandais, le P. Bernard, de la Congrégation du très Saint-Rédempteur, entre dans des détails charmants sur la vie, à Rome, des séminaristes et des étudiants en théologie. Quel parfum dans la notice du P. Lefebvre, de la Compagnie de Jésus, aussi uni et aussi simple que la vie même de ce modeste religieux. Que dire de l'héroïsme, de l'holocauste de Loigny, du martyre — le mot n'est pas trop fort, — du long martyre de la duchesse d'Angoulême? La piété est à toutes les pages. La critique historique est ferme et solide; la critique littéraire, subtile et pénétrante.

AU SOIR forme un beau volume in-18, titre rouge et noir, de 11-394 pages. Prix : 3 francs.

### Un dernier mot sur nos Almanachs

« Les hommes de mal n'ignorent pas la puissance de l'almanach; ils font de l'almanach mauvais une diffusion incommensurable.

« C'est un enseignement pour les hommes de foi qui doivent comprendre et agir.

« L'almanach populaire est l'objet de la plus vaste propagande de notre temps.

« L'almanach est un livre.

« Est-ce ambitieux de parler ainsi?

« L'almanach est plus qu'un livre; c'est une bibliothèque.

« Vous pouvez en juger.

« Dans la chambrette de l'ouvrier des villes, dans la chaumière de l'habitant des campagnes, là où il n'y a pas le moindre livre de lecture, pas même un livre de prières ou un catéchisme, il y a un almanach.

« Et cet almanach, le seul livre, la bibliothèque entière de la maison, on l'ouvre, on le parcourt, on le lit une fois, dix fois, cent fois, tous les jours de l'année, depuis le 1<sup>er</sup> janvier jusqu'au 31 décembre.

« Quelles en sont les conséquences?

« Si cet almanach, livre et bibliothèque, est bon, il élève l'esprit, moralise le cœur, porte au bien et à Dieu.

« S'il est mauvais, il fausse les idées, altère et déprime l'âme; au lieu de l'élever vers le ciel, il la fait descendre vers les bas-fonds de la terre.

« La propagande de l'almanach honnête et chrétien est donc une œuvre, une œuvre sérieuse, qui importe aux fins que l'on poursuit.

« Les hommes de mal n'ignorent pas la puissance de l'almanach; ils font de l'almanach mauvais une diffusion incommensurable. »

Ainsi parle avec une incontestable vérité et autant d'autorité, M. Paul Decaux, l'un des

chefs des conférences de Saint-Vincent de Paul, l'infatigable propagateur, depuis trente ans, des bons almanachs. Nous soumettons ses paroles à toute l'attention de nos lecteurs, et comme nos lecteurs savent bien que les Almanachs de la Société générale de librairie catholique sont aussi irréprochables qu'intéressants, nous en profitons pour les recommander de nouveau au moment où s'achève l'année.

A défaut des grands et beaux livres qu'on ne peut pas donner, on donne des almanachs. Voici leurs titres et leurs prix :

*Almanach historique et patriotique*, 144 pages avec nombreuses gravures : 0 fr. 30, et la douzaine : 3 fr. — *Almanach des Campagnes*, 72 p. avec gravures : 0 fr. 15, et la douzaine : 1 fr. 50. — *Almanach du Paysan*, 36 pages et gravures : 0 fr. 10, et la douzaine : 1 fr. — *Le Journal-Almanach*, 80 pages et nombreuses gravures : 0 fr. 25, et la douzaine : 2 fr. 50. — *L'Almanach-Journal*, paraissant tous les mois et servi par la poste : prix de l'abonnement d'un an, 2 fr. — *Le Grand Almanach de la famille*, grand in-8° de 100 pages, beau papier, caractères elzéviriens : 0 fr. 50.

## COMPTOIR DE COMMISSION

DE LA

Société générale de Librairie catholique.

Nous prions nos lecteurs de se hâter pour commander leurs cartes de visite, parce que la quantité de demandes des derniers jours de l'année occasionne forcément des retards involontaires.

Voici la nomenclature des cartes les plus usitées :

1 <sup>re</sup> SÉRIE			
Gravées sur pierre			
NETTETÉ DE LA GRAVURE SUR CUIVRE			
Format	LE CENT	LES 200 du même nom	Au-dessus de 200 chaque 100 en plus
<b>Format B 100 sur 60 millim.</b>			
5 Carton mat stucqué. . . . .	3 50	6 »	2 50
6 Carton bristol crème velouté . . . . .	4 »	7 »	3 »
<b>Format C 108 sur 70 millim.</b>			
9 Carton bristol crème velouté . . . . .	4 50	8 »	2 50
2 <sup>e</sup> SÉRIE			
CARTES DE VISITE			
Dites à la MINUTE			
(TYPOGRAPHIE)			
<b>Format B 100 sur 60 millim.</b>			
10 Carton bristol crème velouté . . . . .	2 50	4 »	1 75
<b>Format C 108 sur 70 millim.</b>			
11 Carton bristol crème velouté . . . . .	3 »	5 »	2 »

On est prié d'écrire très lisiblement les noms, de bien distinguer les U des N, en un mot de transmettre des minutes assez exactes pour ne donner lieu à aucune erreur dans les ateliers.

### MISE EN DEUIL.

Bordure n° 1. Largeur 2 mill., 0 fr. 50 la cent. — Bordure n° 3. Largeur 5 mill., 0 fr. 75 la cent. — Bordure n° 4. Largeur 7 mill., 1 fr. la cent. — Bordure n° 5. Largeur 9 mill., 1 fr. 25 la cent. — Bordure n° 6. Largeur 12 mill., 1 fr. 50 la cent.



## PRÉDICTION

POUR LA FÊTE DE NOËL : DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST  
DÉMONTRÉE PAR SA NAISSANCE

*Natus est vobis Salvator,  
qui est Christus Dominus*  
(Luc II, 11).

Telles furent les étonnantes paroles de l'ange aux bergers de Bethléem et tel est encore le langage de l'Eglise, en cette solennité, aux âmes de bonne volonté, aux cœurs simples et droits. Il vous est né un sauveur. *Natus est vobis Salvator*; et celui-ci n'est ni un grand personnage purement humain, ni même un ange. C'est le Christ, le Fils du Dieu vivant, le vrai Seigneur fait homme pour le salut des hommes : *qui est Christus Dominus*. Ce que l'Eglise enseigne aux hommes de bonne volonté, elle le démontre également aux esprits plus élevés et plus capables. Mais, hélas ! trop souvent ces esprits forts, c'est-à-dire suffisants, se font sourds et restent incrédules et ignorants malgré les preuves éclatantes qui devraient les amener aux pieds du Sauveur. Crois-tu que Jésus-Christ était un pur homme, disait Napoléon au général compagnon de son exil ? Sire, répondit Monthon, je n'en sais rien, je n'ai jamais examiné cette question-là. Eh bien, reprenait l'empereur, moi je me connais en hommes et je te dis que Jésus-Christ était plus qu'un homme, c'est-à-dire qu'il était Dieu. Cet acte de foi de l'exilé de Saint-Hélène en la divinité de Jésus-Christ, l'humanité l'a toujours fait et le fait encore. Avant sa venue, Jésus-Christ fut son espérance et son besoin, depuis, il est sa lumière et sa force. Il est son guide et son monarque. L'enfance l'adore comme un Dieu et l'aime comme un frère ; la jeune fille lui donne son cœur quand elle veut le garder pur ; les mères appellent ses bénédictions sur la tête de leurs fils ; un trop grand nombre d'hommes, sans doute, le méconnaissent et l'offensent, entraînés par les intérêts et les passions, mais le vieillard se sent ramené vers lui par la maturité de ses pensées. Les peuples comme les individus lui doivent leur vie et leur félicité. Il a mis son empreinte dans les mœurs et son souffle dans les lois. Sa doctrine est la règle et le frein des esprits, sa charité la joie et l'ornement des cœurs. Sa croix, leçon de courage et signe d'honneur, effroi du crime triomphant et suprême appui de la vertu malheureuse, sa croix demeure encore la chose de ce monde la plus respectée et la plus forte ; et, à cette heure, de toutes parts, l'Enfant de la crèche, le Sauveur né, reçoit des hommages d'adoration, de louange et d'amour que nulle autre grandeur ne peut obtenir. Jésus-Christ est donc Dieu. Tout le démontre de la manière la plus irréfragable : sa naissance, sa vie, ses doctrines, ses vertus, ses miracles, ses œuvres, sa mort, sa résurrection, sa survivance dans l'Eglise. Vous le comprenez sans peine, il me serait trop long d'exposer dans

toute leur force toutes ces preuves de la divinité de Jésus-Christ.

Puisqu'en cette fête nous honorons sa naissance, je m'arrêterai à cette seule considération : ce Sauveur, qui nous est né et que nous adorons sur la paille de la crèche où il repose, est vraiment le Christ Seigneur, sa divinité éclate dans les préparatifs de sa naissance, aussi bien que dans sa naissance elle-même. *Natus est vobis Salvator, qui est Christus Dominus*.

## I

« Naître pour tous les hommes, c'est commencer de vivre et par conséquent rien ne précède la naissance, parce que rien ne précède la vie. Aussi quel homme jamais a pu faire parler de lui avant d'être né. Avant que Bossuet naquît, qui est-ce qui parlait de Bossuet ? Avant que Napoléon ne vît le jour, qui est-ce qui pensait à Napoléon ? Oui, qu'elle qu'ait été la puissance d'un homme, qu'elle qu'ait été sa célébrité après sa mort : eût-il porté la gloire de son nom jusqu'aux confins de la terre ; eût-il fait briller dans tous les lieux la lumière de sa doctrine, ou bien eût-il promené la victoire sur tous les champs de bataille du monde, jamais il ne parviendra à occuper de sa personne pendant une seule minute ceux qui existaient avant lui. Là se brise sa force, là échoue toute sa gloire. A plus forte raison, jamais homme n'a pu, avant d'être né, se perpétuer dans la mémoire d'une famille, d'un peuple, de l'humanité tout entière, se faire admirer d'elle, se faire aimer d'elle, se faire adorer d'elle. » Si donc il s'en rencontre un qui jouisse du privilège incommunicable d'une pareille naissance, nous devons rigoureusement conclure que celui-là est plus qu'un homme, qu'il est Dieu. Or, cet homme-Dieu est Jésus-Christ. Seul entre tous les hommes il a eu ce privilège d'une naissance couronnée par un passé de plus de quatre mille ans. Seul, entre tous, il a vécu, avant de naître, dans la mémoire des hommes. Non seulement il a fait parler de lui, mais il s'est fait attendre et désirer des hommes. Et tandis qu'aucun homme ne peut se faire connaître avant d'exister, Jésus-Christ avant sa naissance s'est fait aimer, adorer par un peuple tout entier auquel s'est jointe d'une manière plus ou moins consciente l'humanité tout entière. Quarante siècles l'ont attendu et salué de leurs vœux. Son image fut montrée à nos premiers parents chassés du paradis, pour tempérer l'amer souvenir de leur bonheur perdu et les consoler dans la tristesse de leur exil. La foi traditionnelle au Christ Rédempteur entra dans l'arche avec la famille du juste Noé et devint ensuite le commun patrimoine des peuples qui l'emportèrent aux quatre coins du monde en se dispersant. Mais nulle part elle ne se conserva mieux que parmi ce peuple juif. N'est-il pas dit en effet, par Dieu à Abraham, que toutes les nations de la terre seront bénies en lui, c'est-à-dire dans un de ses descendants ;



cette même parole n'est-elle pas répétée à Isaac et à Jacob ? Le sacrifice d'Isaac imposé à Abraham, puis cet enfant de la promesse rendu à son père et devenant lui-même père du peuple de Dieu, peuvent-ils s'expliquer autrement que comme une figure du sacrifice de Jésus-Christ immolé par son père, triomphant de sa mort, et régénérateur de l'humanité ? Jacob donnant le jour à douze patriarches ; Joseph vendu par ses frères et devenu leur sauveur ; Moïse libérateur des Israélites, leur guide et leur législateur ; Josué leur introducteur dans la terre promise ; l'Agneau pascal ; la manne dans le désert ; le serpent d'airain, qu'il suffisait de regarder pour être guéri ; David tuant Goliath et par cette victoire sur la personnification du mal délivrant son peuple ; David passant sa vie dans les combats, et son fils Salomon régnant en paix et bâtissant le seul temple dans l'univers où le vrai Dieu fût adoré : ne sont-ce pas là autant d'hommes, autant de faits placés par Dieu sur la route des siècles pour refléter d'avance et de loin en loin les caractères du Sauveur des hommes. Et les prophètes, ces hommes évidemment suscités par un dessein particulier de Dieu, et illuminés de son esprit qui leur découvre l'avenir, que font-ils, sinon de conserver vivant dans le peuple juif l'attente du Messie, en tracer des portraits anticipés tellement ressemblants, qu'au moment où il devait se montrer au monde, il ne fût pas possible de le méconnaître. Que disent-ils, en effet ? et remarquez-le bien, cinq, dix, vingt et trente siècles d'avance : qu'il est Dieu et homme ; qu'il sera de la race d'Abraham et du sang de David ; qu'il naîtra d'une vierge de Bethléem quand le sceptre sortira de Judas ; qu'il se présentera dans le second temple bâti après sa captivité ; qu'il sera l'attente des nations, roi plein de mansuétude, sauveur de son peuple en le rachetant de la mort ; Dieu véritable mais Dieu caché ; qu'il apportera dans le monde une loi nouvelle et qu'il l'appuiera par des miracles ; qu'il sera trahi par un de ses disciples et vendu trente deniers ; qu'il souffrira toutes sortes d'insultes dans sa passion, sera couronné d'épines, attaché au gibet les pieds et les mains percés ; qu'il sera mis à mort dans la 70<sup>e</sup> semaine d'années après l'édit ordonnant de reconstruire Jérusalem ; qu'il aura raison de la mort et sortira vivant de son tombeau désormais glorieux et où les peuples viendront l'adorer ; qu'il enverra son Esprit-Saint à ses disciples et convertira l'univers en attirant tout à lui par une divine et victorieuse énergie. Ne sont-ce pas là tous les traits qui composent l'incomparable figure du Christ. Faut-il enfin ajouter qu'une vague attente d'une grande réparation régnait dans le monde entier à l'époque où Jésus-Christ parut, et que tous les peuples avaient les yeux tournés vers l'Asie occidentale et y cherchaient l'objet de leurs désirs. Que conclure de tout cela, sinon, avec l'ange et les bergers de Bethléem : qu'une naissance ainsi pré-

parée démontre irrésistiblement que ce Sauveur qui vient de naître, *natus est vobis Salvator*, est vraiment le Christ, le Seigneur, à qui nous devons gloire, adoration, louange, amour dans tous les siècles, *qui est Christus Dominus*.

## II

Que dire des circonstances qui précèdent, accompagnent et suivent immédiatement l'entrée de Jésus-Christ dans le monde. Le simple récit de ces faits connus de tous, mais que l'on ne peut se lasser d'entendre, n'atteste-t-il pas encore que ce Sauveur est vraiment le Christ-Seigneur, *qui est Christus Dominus*.

Que voyons-nous, en effet, dans les évangiles, livres divins, à la véracité et à l'authenticité desquels tous les hommes de génie ont toujours cru depuis dix-huit siècles ; livres inspirés d'en haut que l'Eglise entière, dans ses grandes assemblées, n'a cessé de déclarer dignes de tout respect et de toute croyance ? Nous voyons qu'avant le lever du soleil de justice son aurore immédiate est marquée des plus grands prodiges. D'abord l'apparition miraculeuse du Précurseur : Que de faits étonnants, complètement en dehors des voies ordinaires des choses, signalent sa naissance. Elisabeth l'enfante malgré sa stérilité et sa vieillesse ; il est rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère, à la voix de la Vierge Marie. L'ange du Seigneur, d'accord avec son père frappé de mutisme par le ciel, proclame que Jean est son nom, et quand soudain la langue de Zacharie se délie, c'est pour bénir Dieu dans un cantique immortel et célébrer, comme si déjà il était historien, la haute mission de son fils et celle incomparablement plus haute du Messie qui va venir ! A quel homme, je vous le demande, Dieu donna-t-il jamais un pareil héraut pour le précéder, pour le faire connaître et lui préparer les voies ! Mais un ange encore vient lui-même annoncer à Marie, la Vierge fille de Judas, fiancée à un homme du sang royal de David, que pleine de grâces, et bénie entre toutes les femmes, elle concevra par l'opération du Saint-Esprit, qu'elle mettra au jour le Fils du Très-Haut, que le Seigneur-Dieu lui donnera le trône de David son père, et qu'il régnera éternellement sur la maison de Jacob. Et quand Marie, assurée que la toute-puissance conciliera en elle la pureté virginale et la maternité divine, finit son colloque avec l'ange par ces mots immortels : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : à ces mots, dis-je, sublimes de foi, d'humilité, de pureté, à ces mots ravissants l'enfer est vaincu, le Verbe éternel prend notre chair et le Sauveur du monde est conçu. Toutefois Joseph n'ayant eu aucune révélation du mystère, ni de la part de Dieu, ni de la part de sa fiancée, et voyant se passer en elle quelque chose d'extraordinaire, se trouve en proie aux plus poignantes angoisses. Il veut fuir, mais l'ange du Seigneur arrive de nouveau : « Joseph, fils de David, ne crains pas de



prendre Marie pour épouse, car ce qui est né en elle n'y est que par la toute-puissance du Saint-Esprit. Elle enfanta un fils; tu le nommeras Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » Alors éclairé d'en haut, chargé du double honneur de garder la Vierge-Mère et d'être le père nourricier de Jésus, Joseph obéit et se dévoua à sa sublime mission. C'est par toutes ces merveilles qu'on signala l'aurore de la naissance de Jésus, et c'est ainsi qu'avant de naître il se montre déjà le Christ, le Seigneur, *qui est Christus Dominus*. Mais nous allons voir sa même divinité briller de plus en plus dans les prodiges qui accompagnent et suivent sa naissance.

La première merveille qui frappe au moment de son entrée dans le monde est la paix générale qui y règne. Ce repos et ce silence de l'univers entier convenaient bien à l'apparition du Prince de la paix, afin que toutes les nations et les rois pussent se rendre attentifs à la venue de leur Sauveur. Par les dispositions de la Providence, l'empereur Auguste tient sous son sceptre tous les peuples comme fondus dans une grande unité, en sorte qu'il ne paraît plus y avoir qu'un peuple, le peuple romain. Encore, pour qu'on sache mieux ce qu'est cet empire promis au Messie pour héritage et dont il vient prendre possession, le dénombrement en est ordonné et exécuté, et le recensement constate, outre les enfants, les femmes et les vieillards, vingt-huit millions de guerriers qui attendent le règne spirituel du Christ. C'est alors que Jésus entre dans ses vastes Etats et c'est à Bethléem qu'il pose le premier degré de son trône éternel. « Petite ville de Bethléem, prédit Michée, six siècles à l'avance, quoique tu sois des plus petites entre les cités de Judas, c'est de toi cependant que sortira le dominateur d'Israel. » Hé bien ! c'est là que le Fils de Marie conduit sa mère pour le mettre au jour et cela par le dénombrement imprévu qu'ordonne la vanité impériale. Ce n'est pas Rome capitale de l'univers, ni même Jérusalem que Jésus choisit pour sa ville natale. Dieu fait homme pour écraser l'orgueil de l'homme, dédaigne ces théâtres éclatants. Il dispose des événements et des volontés quand on le croit faible enfant, se montrant déjà le maître des esprits et des cœurs. *Qui est Christus Dominus*. A la naissance si humiliée de cet enfant, les grands et les rois du monde restent, il est vrai, distraits et endormis sous leurs lambris dorés. Mais cette absence des puissants de la terre n'en laisse que mieux voir la souveraine grandeur de Jésus. Tandis que la terre reste muette, tout dans le ciel se dispose en faveur du Messie méconnu. Aux environs de Bethléem, des bergers s'occupaient, selon l'usage de la Judée, à la garde nocturne de leurs troupeaux. Tout à coup une lumière éclate, les environne et leur montre tout près d'eux un ange du ciel. Ils sont saisis de frayeur : « Ne craignez rien, leur dit le messager céleste, je vous annonce

une nouvelle qui sera pour vous le sujet d'une grande joie. Il vous est né un Sauveur, c'est le Christ-Seigneur. Il est ici tout près, dans la cité de David. Volez-y, vous le trouverez dans une étable, enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et aussitôt une multitude d'anges s'unissent à lui et tous ensemble ils louent le Seigneur en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » C'est ainsi que les prodiges du ciel amènent autour de cet humble berceau et les anges et les bergers, témoignant hautement que le nouveau né est vraiment le Christ, le Seigneur, *qui est Christus Dominus*.

Ce n'est pas assez que les anges soient venus certifier la divinité du Fils de Marie et que les pasteurs de Judas soient allés l'adorer. Il faut que les nations payennes envoient au Messie naissant les prémices de leurs adorations. Une nouvelle étoile apparaît dans le ciel de l'Orient. Les savants l'observent, ils comprennent, selon les traditions antiques, qu'elle leur annonce la naissance du libérateur du monde, si longtemps attendu. Sous l'impression de la grâce, ils se mettent en marche pour aller saluer leur nouveau né. L'étoile les précède, dirige leurs pas et les amène droit au lieu où se trouve l'enfant. Eh quoi ! sages de l'Orient, entrerez-vous sans honte sous ce toit indigent ? Ne rougirez-vous pas de n'y trouver qu'un enfant faible et misérable ? Non, non, répondaient-ils, en vain tout Israel oublieux de son messie dort le sommeil de la dégradation ; en vain la paille et la misère sont-elles le cortège de ce nouveau-né. C'est à Bethléem que doit naître le Christ, nous a dit la synagogue, c'est donc sous ce toit que nous entrons, et malgré l'humiliation de ce pauvre enfant, nous comprenons que celui qu'annoncent et attendent quarante siècles et pour qui s'ébranle un astre inconnu, n'est pas un mortel ordinaire, et sans hésiter, mais avec joie, nous lui offrons notre or comme au roi de l'humanité, notre encens comme au Dieu suprême, et notre myrrhe comme à la victime qui mourra pour la rédemption du monde. Et ainsi encore en amenant à son berceau les astres et les rois, le fils de Marie se montre de plus en plus le Christ, le Seigneur, *qui est Christus Dominus*.

Réjouissons-nous donc et avec les anges redisons de cœur et d'âme : Un Sauveur nous est né et ce Sauveur est le Christ-Seigneur. Cet enfant si petit est celui dont l'immensité remplit l'univers. Cet enfant si impuissant est le Verbe qui d'un seul mot a créé le ciel et la terre, les soutient de sa main et qui d'un seul regard pourrait les réduire en poudre. Cet enfant qui pleure et vagit est la béatitude infinie dont la vue fait la joie et l'extase éternelle des anges et des saints. Oui, ô Jésus, nous vous adorons comme notre Dieu, sous les langes qui vous enveloppent et sur la paille qui vous sert de couche. Nous vous adorons dans votre crèche, berceau vers lequel qua-



tre mille ans d'attente ont dirigé leurs vœux et leurs hommages; à l'exemple des justes de l'ancienne loi, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous glorifions. Heureux si nous pouvions, comme les Mages, déposer à vos pieds l'or de nos vertus et l'encens de notre cœur. Plus heureux encore si après vous avoir vu naître en Dieu, comme les bergers de Juda, nous quittons votre humble berceau en publiant comme eux, par nos paroles et par la sainteté de notre vie, les merveilles de votre puissance et les gloires de votre nom.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### INSTRUCTION DE LA PROPAGANDE

POUR LES JUGEMENTS ÉCCLÉSIASTIQUES CONCERNANT  
LES CAUSES MATRIMONIALES

#### DE PROCESSU MATRIMONIALI

(Suite)

§ 43. — Quando ad mortem <sup>2</sup> prioris conjugis probandum præsto non sunt neque esse possunt hæc authentica documenta, aliis argumentis et aliis probationibus opus est, quæ a iudice sedulo erunt colligendæ <sup>3</sup>. In primis argumentum desumi

<sup>1</sup> Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans, et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, nous recommandons les *Analecta Juris pontificii, savante revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 cbl.*

Un an, 20 fr. — Étranger, 25 fr. — La collection (23 vol.) avec tables, 460 fr. — Grandes facilités de paiements. (V<sup>o</sup> Palmé, éditeur, 76, rue des Sts-Pères, Paris.)

<sup>2</sup> Ita in aliqua speciali Inst. S. Officii.

<sup>3</sup> 1. Cum de conjugis morte quæstio instituitur, notandum primo loco, quod argumentum a sola ipsius absentia quantacumque (licet a legibus civilibus fere ubique admittatur) a sacris Canonibus minime sufficiens ad justam probationem habetur. Unde sa. me. Pins VI, ad Archiepiscopum Pragensem die 11 julii 1789 rescripsit, solam conjugis absentiam, atque omnimodum ejusdem silentium satis argumentum non esse ad mortem comprobandam, ne tum quidem cum edicto regio conjux absens evocatus (idemque porro dicendum est si per publicas ephemerides in tactum sit) nullum suimet indicium dederit. Quod enim non comparuerit, idem ait Pontifex, non magis mors in causa esse poterit, quam ejus contumacia.

2. Hinc ad præscriptum eorumdem sacrorum canonum, documentum authenticum obitus diligenti studio exquiri omnino debet, exaratum scilicet, ex registis parœcias vel Xenodochii vel militiae vel etiam, si haberi nequeat ab auctoritate ecclesiastica, a Gubernio civili loci in quo, ut supponitur, persona obierit.

3. Porro quandoque hoc documentum haberi nequit; quo casu testium depositionibus suppendum erit. Testes vero duo saltem esse debent, jurati, inde digni, et qui de facto proprio deponent, defunctum cognoverint, ac inter se concordies quoad locum et causam obitus, aliasque substantiales circumstantias. Qui insuper, si defuncti propinqui sint, aut socii itineris, industria, vel etiam militiae eo magis plurimi faciendum erit illorum testimonium.

4. Interdum unus tantum testis examinandus reperitur, et licet ab omni jure testimonium unius ad plene probandum non admittatur, attamen ne conjux alias nuptias inire peroptans, vitam celibem agere cogatur, etiam unius testimonium absolute non respuit suprema Congregatio in dirimendis hujusmodi casibus dummodo ille testis recensitis conditionibus sit præditus, nulli exceptioni obnoxius, ac præterea ejus depositio aliis gravibusque adminiculis

potest ex depositione testium fidem merentium, si ipsi de visu mortem illius de quo agitur, revera accidisse affirmaverint, aut idem asseruerint ex auditu, dummodo non ex vaga aliqua relatione, sed a personis minime suspectis proprias informationes se hausisse testentur. Isti

falsiatur; siquæ alia extrinseca adminicula colligi omnino nequeant, hoc tamen certum sit, nihil in ejus testimonio reperiri, quod non sit congruum atque omnino verisimile.

5. Contingit etiam ut testes omnimoda fide digni testificentur et tempore non suspecto mortem conjugis ex aliorum attestatione audivisse, isti autem vel quia absentes vel quia obierint vel aliam ob quamcumque rationabilem causam examinari nequeunt; tunc dicta ex alieno ore, quatenus omnibus aliis in casu concurrentibus circumstantiis aut saltem urgentibus respondeant, satis esse censentur prosecutæ mortis prudenti judicio.

6. Verum, haud semel experientia compertum habetur, quod nec unus quidem reperitur testis qualis supra adstruitur. Hoc in casu probatio obitus ex conjecturis, præsumptionibus, indicis et adjunctis quibuscumque, sedula certe et admodum cauta investigatione curanda erit, ita nimirum, ut pluribus hinc inde collectis, eorumque natura perpeasa, prout scilicet urgentiora vel leviora sunt, seu propiore vel remotiore nexu cum veritate mortis conjunguntur, inde prudentis viri judicium ad eandem mortem affirmandam probabilitate maxima seu morali certitudine promoveri possit. Quapropter quandam in singulis casibus habeatur ex hujusmodi conjecturis simul conjunctis justa probatio, id prudenti relinquendum est iudicis arbitrio; hec tamen non abs re erit plures indicare fontes ex quibus illæ sive etiam leviores colligi et haberi possint.

7. Itaque in primis illæ præsumptiones investigandæ erunt quæ personam ipsius asserti defuncti respiciunt, quæque profecto facile haberi poterunt a conjunctis, amicis, vicinis et quoque moto notis utriusque conjugis. In quorum examine requiratur, ex. gr. :

An illæ, de cujus obitu est sermo, bonis moribus imbutus esset, pie religioseque viveret; uxoremque diligeret; nullam occultandi causam haberet; utrum bona stabilia possideret, vel alia a suis propinquis aut aliunde sperare posset.

An discesserit annuentibus axore et conjunctis; quæ tunc ejus ætas et valetudo esset.

An aliquando et quo loco scripserit, et num suam voluntatem quam primum redeundi aperuerit, aliaque hujus generis indicia colligantur.

Alia ex rerum adjunctis pro varia absentiae causa colligi indicia sic poterunt :

Si ob militiam abierit, a duce militum requiratur quid de eo sciat, utrum alicui pugne interfuerit; utrum ab hostibus fuerit captus; num castra deseruerit, aut destinationes periculosas habuerit, etc.

Si negotiationis causa iter suscepit, inquiratur utrum tempore itineris gravia pericula fuerint ipsi superanda; num solus profectus fuerit, vel pluribus comitatus; utrum in regionem ad quam se contulit supervenerint seditiones, bella, fames et pestilentia, etc., etc.

Si maritum iter fuerit aggressus, sedula investigatio fiat a quo portu discesserit; quinam fuerint itineris socii; quo se contulerit; quod nomen navis quam conscendit; quis ejusdem navis gubernator; an naufragium fecerit; an societas quæ navis cautionem forsan dedit, pretium ejus solverit; aliaque circumstantia, si quæ sint, diligenter perpendantur.

8. Fama quoque aliis adjuncta adminiculis argumentum de obitu constituit, hisce tamen conditionibus, nimirum : quod a duobus saltem testibus fide dignis et juratis comprobatur; qui deponent de rationabili causa ipsius famæ, an eam acceperint a majori et saniori parte populi et an ipsi de eadem fama recte sentiant; nec sit dubium illam fuisse concitatum ab illis, in quorum commodum inquirunt.

9. Tandem, si opus fuerit prætereunda non erit investigatio per publicas ephemerides datis Directori omnibus necessariis personæ indicis, nisi ob speciales circumstantias saniori ac prudentiori consilio aliter censeatur.

10. Hæc omnia pro opportunitate casuum sacra hæc congregatio diligenter expendere solet; cumque de re gravissima agatur, cunctis æqua lance libratis, atque insuper auditis plurium theologorum et juris prudentum suffragiis, denique suum judicium prononciat an de tali obitu satis



testes erunt interrogandi, utrum bene cognoverint quem mortuum asserunt; quo tempore, quo loco mors acciderit, quæ de causa, ubi cadaver sepultum, utrum adsint et ubi commorentur alii qui de hoc facto instructi sint aut esse possint. Ab illis vero qui ex aliorum relatione deponunt, erit quoque inquirendum, a quibus tales hauserint notitias, a quo tempore fama de morte vulgari cœperit, et quid ipsi sentiant de probitate et credibilitate eorum qui primitus de re ista sunt locuti, utrum isti peculiarem aliquam rationem habuerint aut habere potuerint ut talem notitiam evulgarent. His cognitis in iudicium vocandi erunt testes inducti, et eodem modo examini subijciendi, ut tandem aliquando vel ad testes de visu, vel ad certa documenta obtinenda perveniat. Animadvertat iudex, ne admittat eos qui sponte ad examen accesserint, quia mendaces præsumuntur; et si requisiti fuerint, quærat ab eis, a quibusnam, ubi, quando, quomodo, coram quibus, et quoties fuerint requisiti: utrum pro hoc testimonio ferendo fuerit ipsis aliquid datum, promissum, remissum, vel oblatum a personis interesse habentibus, vel ab aliis eorum nomine. Similiter advertat, non esse admittendos testes qui personas, de quibus agitur, plene non cognoscant; et consequenter extraneos non esse testes idoneos, nisi a longo tempore in loco fuerint, aut ex peculiaribus circumstantiis appareat eos cognitionem habere potuisse de iis quæ enarrant. Quod si testes sive de visu, sive de auditu haberi non poterunt, considerandæ erunt circumstantiæ omnes in facto concurrentes, et diligenter ponderandæ, ut videatur, utrum ex illarum complexu exurgere possit moralis illa certitudo quæ necessaria est ut iudicium proferatur. Porro circumstantiæ istæ præcipuæ sunt: actus personæ quæ mortuæ dicitur, utrum senior, an junior fuerit; tempus ejusdem discessus a patria et familia, utrum longius an brevius, locus vel loca, ad quæ se contulerit, utrum valetudini corporali noxia, an et quibus vicissitudinibus subjecta fuerint, ex. gr. num ibidem bella, vel pestilentiæ sævierint; ejusdem personæ physica constitutio, utrum sana et robusta, an debilis et infirma. Erit similiter perpendenda causa quare e propria discesserit domo, utrum nempe ad negotium vel ad artem aliquam exercendam, an potius ut conjugem dereliqueret. Hæc cognosci vel deduci poterunt ex benevolis, aut contrariis relationibus, quas vel conjuges habuerunt inter se, durante eorum contubernio, vel ille qui discessit continuavit cum altero conjugis sive per litteras sive per nuncios; si enim constiterit, ad tempus ta-

lem epistolarum sive relationum consuetudinem adfuisse, et postea cessasse, quin cessationis causa aut ratio appareat, gravis de morte obita præsumptio habebitur; si e contra constiterit eum qui discessit nunquam epistolarum commercium habuisse cum sua familia, aut cum propinquis et amicis, iudicium mere negativum nullam probationem facere poterit. Ponderandum quoque erit genus vitæ, quod discedens in aliena regione amplexus fuerit; si vitam et artem militarem exercendam elegerit, vel arti nauticæ aut servitio alicujus navis sese addiderit, et cognoscatur in quo exercitu militaverit, aut in qua ravi servierit, inquisitiones erunt faciendæ penes duces exercitus illius, et penes gubernatores vel officiales navis. Si cognita fuerint loca, in quibus commoratus est, in singulis locis, et præsertim in illo in quo commorabatur, quando ejus indicia perditæ fuerunt, investigationes erunt faciendæ. Ad has tribunal adhibebit idoneas personas, si præsto sint, vel etiam civiles auctoritates, ab iisdem postulando ut, quibus pollent modis, de illo opportunas investigationes faciant, atque etiam in subsidium vocentur publica diaria cum indicatione nominis, cognominis, patriæ professionis et conditionis illius, de quo quæritur. Item si fieri possit, tribunal curabit, ut in locis in quibus idem commoratus fuerit publica edicta affigantur et singuli excitentur, ut notitias, si quas habent, velint suppeditare. Si omnibus istis adjumentis adhibitis nihil omnino poterit reperiri, et si omnes circumstantiæ ad mortem prioris conjugis ante secundas nuptias, de quarum valore agitur, adstruendam conspiraverint, iudex sententiam proferre contra secundum matrimonium non poterit; non enim constaret de ejus nullitate. Quod si de matrimonio contrahendo agatur, hoc permitti nunquam poterit, donec de morte prioris conjugis certo constiterit.

(A suivre.)

## CONSULTATIONS

LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — 1<sup>o</sup> Saint Martin, évêque, est patron et titulaire de mon église. Nouvellement installé sur cette paroisse, « un peu tard » je me suis aperçu de mes difficultés à régler mon *Ordo*, au sujet de l'octave et surtout du jour octave de mon patron. Je ne sais que faire de la Dédicace des saints Pierre et Paul. Je ne puis la renvoyer au 26. Ce jour-là, notre diocèse célèbre la fête de saint Désiré, évêque de Cahors; le 27, la fête de saint Léonard de Port-Maurice; le 28, saint Didace, renvoyé du 13; le 1<sup>er</sup> décembre, saint Josaphat renvoyé du 16; le 5 décembre, Office votif de l'Immaculée-Conception. Est-ce bien au 5 décembre que je dois renvoyer la Dédicace des saints Pierre et Paul?

2<sup>o</sup> La Dédicace de toutes les Eglises se célébrant le 15, quel dimanche dois-je célébrer la solennité extérieure du patron?

R. — Ad I. La Dédicace des Basiliques de saint Pierre et de saint Paul étant perpétuellement

constet, et nihil obstat quominus patenti transitus ad alias nuptias concedi possit.

II. Ex his omnibus ecclesiastici Præsides certam desumere possunt normam quam in hujusmodi judiciis sequantur. Quod si non obstantibus regulis hucusque notatis res adhuc incerta et implexa illis videatur ad Sanctam Sedem recurrere debebunt actis omnibus cum ipso recurso transmissis aut saltem diligentèr expositis.



empêchée, doit avoir été fixée par vos prédécesseurs au premier jour libre comme à son *siège propre*. Quel est ce *siège propre*? Il nous est impossible de le dire avec le peu de renseignements que vous nous donnez. Nous aurions besoin de savoir : 1° si les fêtes que vous indiquez pour tel jour, y sont placées perpétuellement, comme dans leur *siège propre*, ou bien au contraire si elles n'y sont transférées qu'accidentellement, pour cette année; 2° quel est le grade de chacune de ces fêtes?

En tout cas, la Dédicace des Basiliques de saint Pierre et de saint Paul étant du grade double mineur, doit être placée avant les semidoubles et surtout de préférence à l'Office votif de l'Immaculée-Conception.

Ad II. La solennité extérieure du patron étant empêchée par l'Anniversaire de la Dédicace de toutes les églises en France, devait être remise au dimanche suivant.

Q. — 1° J'ai lu dans un Ordo diocésain un texte ainsi conçu : « Exciipiuntur a regula velandi imagines, tempore Passionis, statuæ Angelorum adoratorum. » S. R. C.

Pourriez-vous dire si ce texte est authentique et en donner la date?

2° Connaissez-vous quelque décision qui proscrive les rideaux aux confessionnaux? On m'affirme qu'ils sont licites, tandis que j'ai vu quelque part taxer d'abus à réformer radicalement, les rideaux qui cachent ou à peu près les pénitents aux regards des assistants. *Quid juris*.

R. — Ad I. Aucun décret de la sacrée Congrégation ne dispense de voiler les statues ou images des anges adorateurs au temps de la Passion.

Ad II. Aucune loi de l'Eglise ne proscriit les rideaux aux confessionnaux. Mais il est très convenable de n'en pas mettre; il est bon que les pénitents soient en vue du public. Nous n'en avons jamais vu à Rome, ni en Italie.

Q. — Dans une chapelle de communauté ouverte au public, un prêtre dit chaque dimanche la sainte messe, à l'autel d'une chapelle particulière, afin de permettre aux fidèles d'entendre plus facilement la parole de Dieu. Il consacre des hosties renfermées dans un ciboire, et donne la communion aux assistants qui se présentent. Après la messe et en revenant à la sacristie, ce prêtre transporte au maître-autel le ciboire contenant le reste des hosties consacrées. Ordinairement un autre prêtre célèbre en ce moment au maître-autel. Ce dernier est obligé de s'interrompre pour permettre à son confrère de déposer le S. Ciboire dans le tabernacle.

1° Cette pratique est-elle conforme ou non aux règles liturgiques?

2° Si oui, que doit faire le prêtre qui dit la sainte messe? Doit-il se mettre à genoux, ou bien continuer la sainte messe, dans le cas où il lirait en ce moment l'épître ou l'évangile?

R. — Ad I. Il serait à désirer que l'on n'apportât pas le très-saint Sacrement sur un autel où un prêtre célèbre actuellement la messe.

Si l'on ne peut faire autrement, il convient que le prêtre qui apporte le très-saint Sacrement n'arrive pas au moment où le Célébrant accomplit un acte indivisible de la liturgie, par exemple, pendant l'oraison, l'épître, l'évangile, ou toute autre

action de ce genre, mais qu'il dispose sa marche de manière à arriver, autant que possible, entre deux actions différentes. Il doit aussi monter à l'autel par le côté où ne se trouve pas le Missel.

Ad II. Quant au Célébrant, s'il dit l'épître ou l'évangile quand on apporte à l'autel le Saint Sacrement, il convient qu'il continue et qu'il ne fasse la gémulation qu'après avoir fini ces parties de la messe.

S'il est au milieu de l'autel et qu'il n'ait pas encore commencé le Canon, il doit se retirer un peu et faire la gémulation.

Si c'est pendant la consécration, ou la communion, ou toute autre action depuis la consécration jusqu'à la communion, il ne doit faire aucune gémulation.

Les règles de conduite que nous venons de tracer ne se trouvent ni dans les rubriques ni dans les décrets de la sacrée Congrégation des rites, mais elles ressortent des données générales de la liturgie.

Nous n'avons pas fait l'application de ces règles à tous les cas; mais nous en avons dit assez pour que chaque prêtre puisse le faire suivant les circonstances.

Q. — Il y a quelque temps déjà, j'ai eu l'honneur de vous écrire, pour vous prier de donner votre avis sur l'usage des thabors. Il s'agit d'un petit escabeau qu'on place sur l'autel, devant la porte du tabernacle, pour y poser l'ostensoir avec la sainte hostie, avant de le placer sur l'exposition, et ensuite, avant de le remettre dans le tabernacle. Je vous disais que ce petit thabor me paraissait un embarras, surtout quand la table de l'autel est déjà couverte de candélabres; que l'autel, surtout l'autel consacré, me semblait plus convenable pour recevoir le Saint-Sacrement, qu'un escabeau; mais que je ne voulais pas refuser le don d'un thabor, dans le cas où cet objet serait admis, et deviendrait peut-être liturgique par l'usage qui se répand dans certains diocèses.

Avant de prendre une décision, j'aurais voulu avoir une autre appréciation que la mienne, d'autant plus que je n'ai pas les éléments pour prendre une détermination suffisamment et assez sûrement motivée.

R. — Nous avons déjà touché cette question. Nous avons dit que ni le Saint-Siège, ni la sacrée Congrégation des rites ne l'avaient décidée. Parmi les auteurs, les uns approuvent ce thabor, par exemple, M. l'abbé Bourbon, qui dit dans son *Petit Cérémonial paroissial* :

« Il n'est pas nécessaire de placer le Saint-Sacrement sur le trône de l'Exposition. Si on ne le fait pas, il convient d'avoir un petit trône, que l'on appelle quelquefois un *thabor*, que l'on met au milieu de la table de l'autel, afin d'y placer l'ostensoir contenant le Saint-Sacrement. Ce petit trône et ses décorations doivent être de couleur blanche ou dorée. »

Mais d'autres le condamnent sévèrement. Monseigneur Barbier de Montault le qualifie de « création moderne et stupide. » Il ajoute : « Rien n'est plus opposé aux rites : le Saint-Sacrement n'est alors ni abrité, ni à sa vraie place. » Et il termine en disant : « Nous repoussons donc avec énergie cette indécente invention. »

A Rome, on ne se sert pas de ces sortes d'esca-beau. Nous vous engageons à ne pas introduire cet usage dans votre église. Ne mettons sur l'autel, surtout sur la pierre d'autel, aucun objet qui ne soit nécessaire.

Q. — Très charitable *Ami du clergé*, vraie lumière pour l'humble lecteur qui prend la liberté de vous écrire aujourd'hui, soyez assez bon pour jeter le jour sur les questions suivantes, qui ont donné lieu à de chauds et vifs débats :

1<sup>o</sup> Quelle quantité d'eau peut-on mettre dans le vin pour consacrer valablement ? Doit-on tenir compte pour cela de la qualité du vin qu'on emploie, c'est-à-dire qu'on peut mettre plus d'eau dans un vin riche que dans un vin pauvre et faible ? Donnez, je vous prie, à l'appui, quelques raisons.

2<sup>o</sup> Quand on se sert de vin excessivement faible pour le saint sacrifice, ne s'expose-t-on pas au danger de ne pas consacrer valablement, ou plutôt de ne pas consacrer du tout, si on y verse autant d'eau que dans un vin ordinaire ? Pourquoi ?

3<sup>o</sup> Je prends dans mon jardin une belle grappe de raisin, mûre à point : je la presse très délicatement, et je me sers de ce liquide pour le saint sacrifice. Ai-je consacré valablement ?

Permettez-moi encore, cher *Ami du clergé*, de profiter cette occasion pour vous demander un renseignement très utile. Que signifie *Custodia libera* ? (Cette question est posée à l'occasion d'un travail sur l'apôtre S. Paul, prisonnier à Rome.)

R. — Ad I. La quantité d'eau que le prêtre peut mêler au vin qui est la matière du saint sacrifice, n'est pas considérable : car d'après le concile de Florence, et le décret d'Eugène IV, elle est dite *très modique* : *vino ante consecrationem aqua modicissima admisceri solet*.

Une goutte d'eau sera suffisante, pourvu qu'elle soit sensible : on peut sans crainte verser plusieurs gouttes. Mais quelle est la limite qu'il ne faut pas dépasser, sous peine de rendre douteuse la validité de la matière du sacrifice ?

L'accord des théologiens sur ce point n'est pas complet. On peut ajouter au vin, d'après les uns, la huitième partie d'eau ; d'après d'autres, la cinquième ; et enfin, d'après un troisième sentiment, qui paraît à saint Alphonse assez fondé, on pourrait ajouter un tiers d'eau : mais il faut pour cela que le vin soit très généreux.

Il suit de là que la quantité d'eau qui peut être mêlée au vin, est d'autant moindre, que le vin est moins généreux.

Et la raison en est facile à saisir. Un vin très généreux et très riche, c'est-à-dire un vin qui renferme en grande abondance et dans un état de grande perfection, les principes qui constituent le vin, sera moins facilement altéré dans sa substance par un liquide étranger, qu'un vin faible et peu fourni de ces principes essentiels.

Ad II. Oui, si l'on se sert d'un vin très faible, et que l'on y mette autant d'eau que l'on pourrait en mettre dans un vin généreux, on s'expose à rendre la matière du sacrifice invalide. Cette quantité, qui n'aurait pas altéré substantiellement un vin généreux, altérera ce vin faible, au

point qu'il ne conserve plus la substance du vin, qu'il ne possédait que dans un degré inférieur. Du moins cela est bien à craindre.

Plus donc le vin est faible, et moins il convient d'y mettre d'eau. Si par accident on a versé un peu plus d'eau, qu'on ne voulait, il faut ajouter du vin.

Ad III. Oui, vous avez consacré valablement, mais non licitement : valablement, parce que ce que vous avez exprimé de ces grappes de raisins, est substantiellement du vin ; non licitement, parce que ce vin ainsi exprimé et aussitôt consacré, n'était pas du vin pur, du vin parfait et dégagé, par le travail de la fermentation, de toute matière étrangère.

Ad IV. Chez les Romains, il y avait trois sortes de gardes : *custodia publica*, *custodia libera*, *custodia militaris*.

a) *Custodia publica*. C'était l'incarcération du prévenu ou du coupable dans la prison publique.

b) *Custodia libera*. Elle consistait en ce que le prévenu était confié à la garde d'un haut personnage, qui en répondait et prenait l'engagement de le faire comparaître quand le juge l'appellerait à son tribunal pour y être jugé.

c) *Custodia militaris*. Elle était ainsi appelée parce qu'elle mettait le prévenu sous la garde et la responsabilité d'un soldat. Une chaîne attachait la main gauche du soldat à la main droite du prévenu. On comprend tout ce que le malheureux prévenu pouvait avoir à souffrir des exigences et de la brutalité de son gardien. Mais il n'était pas privé de toute liberté. Il pouvait recevoir tous ceux qui voulaient le voir, ou traiter avec lui. Sa prison était sa chaîne, mais il pouvait la porter là où son geolier lui permettait d'aller.

C'est sans doute cette liberté relative, dont jouissait le prévenu, qui a porté certains auteurs à confondre la garde libre (*custodia libera*), avec la garde militaire (*custodia militaris*), surtout quand le prévenu n'était pas attaché à son gardien : ce qui n'était accordé qu'aux prévenus de haut rang.

Le sentiment commun est que saint Paul fut soumis à la garde d'un soldat, qu'il fut enchaîné, quoiqu'il jouit d'une liberté assez grande pour recevoir ceux qui venaient à lui, pour disputer, ou s'instruire de la religion chrétienne, enfin, comme il le déclare lui-même, pour prêcher librement l'évangile.

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Le gouvernement a-t-il le droit de suspendre, selon son bon plaisir, les traitements du clergé ?

R. — Voici comment répond M. Fernand Nicolay, l'éminent avocat à la Cour d'appel de Paris :



A l'appui de cette prétention les juristes du cabinet invoquent :

#### I. — LE POUVOIR DISCIPLINAIRE DE L'ÉTAT

*Réponse.* — En vertu du pouvoir disciplinaire, un colonel, par exemple, peut mettre son subalterne aux arrêts, mais non réduire sa solde. Et, d'autre part, un procureur général n'aurait pas qualité, pour infliger, fût-ce un seul jour de consigne à un simple soldat.

Cela revient à dire que le supérieur naturel du prêtre, ce n'est pas évidemment le préfet, mais l'évêque, dont l'officialité exerce le droit disciplinaire d'une manière très effective.

#### II. — LE DROIT DE SOUVERAINETÉ DE L'ÉTAT

*Réponse.* — C'est ce qu'invoquaient les comités sanguinaires de 1793. Avec une semblable théorie, les biens et les personnes sont à la merci du despotisme. A quoi bon les lois et les constitutions ?

La souveraineté cependant n'est pas donnée pour opposer la force au droit ; mais pour mettre au contraire la force au service de la loi.

#### III. — LES PRÉCÉDENTS HISTORIQUES

L'ancien régime, allègue-t-on, saisissait quelquefois le temporel ; on est donc autorisé à faire de même.

*Réponse.* — 1<sup>o</sup> L'ancien régime admettait la torture... vous pourriez, croyez-vous, l'appliquer ? Et les « immortels principes, » et nos codes ! qu'en faites-vous ?

2<sup>o</sup> L'argument vaut celui-ci : j'ai le droit de prendre la chose d'autrui, *puisque* d'autres, avant moi, ont commis la même faute.

Était-ce un droit, ou bien un abus : là est la question.

Quoil celui qui encourt un franc d'amende est admis à se défendre ; si l'intérêt en jeu est supérieur à 100 fr., l'appel est possible ; et il serait loisible d'infliger, à l'insu du prétendu coupable, la confiscation indéfinie d'une rente qui présente un véritable caractère alimentaire.

Non : la loi n'est point odieuse. On calomnie le législateur : je le prouverai bientôt.

3<sup>o</sup> Est-il vrai que l'ancien régime confisquait arbitrairement le temporel, sans débats, sans jugement ?

« Pas de doute possible, » estime M. le garde des sceaux, qui invoque à l'appui l'article 6 du décret du 27 novembre 1790.

On répondrait suffisamment déjà, en montrant que ce décret spécial relatif aux « prêtres assermentés, » n'a absolument aucun rapport avec la question posée.

Mais il y a mieux.

Le texte invoqué par M. le ministre à la tribune de l'assemblée, et reproduit au *Journal officiel* comme littéral, entre guillemets, est tronqué, faussé, absolument dénaturé pour les besoins de la cause.

D'après M. le ministre, le décret porte :

« Ils seraient punis par la privation de leurs traitements, sauf plus grandes peines, s'il y

« échet, suivant l'exigence et la gravité des cas. »

Si le législateur s'est exprimé ainsi, nous mettons au défi les juristes que nous combattons de dénier au gouvernement, fût-ce le droit de prison arbitraire, voire même de vie ou de mort sur le clergé.

Non, la loi ne s'est pas rendue coupable de cette folle légèreté.

L'explication, la voici :

M. le ministre a osé dénaturer la formule du décret ; un membre de phrase le gênait, il l'a supprimé.

« ... ILS SERONT POURSUIVIS DANS LES TRIBUNAUX DE DISTRICT, ET PUNIS... », dit ce décret.

Et M. le ministre escamote ces mots décisifs, parce qu'ils sont un *démenti formel* donné à sa thèse vexatoire.

*Poursuivis !* donc il doit y avoir des débats et des juges...

Et pourquoi, s'il y a délit, ne poursuivez-vous pas en vertu des dix articles du Code pénal, spéciaux aux infractions commises par le clergé ?

Avez-vous conscience que la faute n'existe pas ? Ou voulez-vous persuader que vous êtes désarmés ?

Mais alors même qu'il serait établi que jadis on pouvait légalement confisquer le temporel par bon plaisir, encore faudrait-il trouver dans notre droit *actuel* une faculté analogue.

Eh bien, la disposition existe, déclare M. le garde des sceaux, et il cite comme argument suprême :

IV. — L'ARTICLE 16 DU CONCORDAT, « qui dispose expressément que le premier consul conservera tous les droits et prérogatives de l'ancienne monarchie, » parmi lesquels M. le ministre inscrit, de son chef, le droit de saisie du temporel, au gré du gouvernement, — on a vu ce que vaut l'affirmation.

Ici encore, je répéterai comme tout à l'heure : *le texte a été dénaturé ; le Concordat ne dit pas ce qu'on lui fait dire.*

En effet, tandis que, dans l'article 16, le Saint-Siège s'est occupé d'assurer au chef de l'Etat français les privilèges et les préséances dont jouissait PRÈS D'ELLE le gouvernement déchu ; la chancellerie, le garde des sceaux et le conseil d'Etat lui-même, reproduisent successivement des *textes tronqués* ou imaginaires qui altèrent complètement le sens et la portée du Concordat (*Journal officiel* 29 avril 1883).

Texte cité par le conseil d'Etat :	Vrai texte du Concordat :
---------------------------------------	---------------------------

« L'article 16 du Concordat a formellement reconnu au chef de l'Etat les droits et prérogatives AUTREFOIS EXERCÉS PAR LES ROIS DE FRANCE. »

« Sa Sainteté reconnaît dans le premier consul les mêmes droits et prérogatives DONT JOUISSAIT PRÈS D'ELLE l'ancien gouvernement. »

Que penser de cette phrase fantaisiste, annoncée comme « formellement » inscrite dans la loi !

Voilà où nous en sommes...

La direction des cultes, aux mots droits et prérogatives, avait d'abord ajouté ceux-ci : *en matière ecclésiastique*; à son tour, M. le ministre met : *vis-à-vis de l'Eglise*.

Enfin le conseil d'Etat a inséré dans son avis encore un autre libellé; mais *tous trois sont tombés d'accord pour supprimer les mots : PRÈS D'ELLE, inscrits dans la loi*.

On le voit, l'argument historique vaut l'argument de droit; les deux textes sont également sophistiqués.

Non seulement c'est coupable; mais c'est véritablement bien absurde.

En vérité! le Président de la République pourrait faire saisir toute la viande « mise en étal », les jours maigres, parce que ce droit était reconnu aux rois de France! Les privilèges royaux d'évocation, de *committimus*, du *droit Paulet* seraient encore applicables de nos jours?

Veut-on savoir quels étaient les droits et les privilèges diplomatiquement reconnus au premier consul *près du Saint-Siège*?

Ces faveurs personnelles consistaient en ceci : droit pour le chef de l'Etat de siéger à Rome, au chapitre; de communiquer avec les excommuniés; de léguer sa dépouille, divisément, à plusieurs basiliques...

Qu'y a-t-il là de commun avec les prétentions du gouvernement?

J'ajoute que si M. Paul Bert a déposé un projet de loi tendant à autoriser la suspension des traitements ecclésiastiques à titre disciplinaire, c'est qu'apparemment la loi n'existe pas.

Terminons par deux considérations décisives à notre sens :

1° Le Concordat, par là même qu'il assure dans son article 14 un traitement au clergé, interdit manifestement la suspension;

Et 2° l'arrêté du 18 nivôse an XI, déclarant *insaisissables* dans leur totalité les traitements ecclésiastiques, est également inconciliable avec la pénalité arbitraire contre laquelle nous nous élevons.

En résumé, la suspension des traitements est un abus, une simple violence, contredite par les lois; et il n'a pas fallu moins que l'altération officielle des textes, pour donner à la théorie gouvernementale l'apparence de la légalité.

Ajoutons à la réponse de M. Fernand Nicolay l'extrait suivant, très édifiant, d'un article publié par *le Monde* le 3 courant, par M. A. de Claye, ancien auditeur au Conseil d'Etat, et qui n'a pas été démenti :

« C'était dans l'assemblée générale du Conseil du jeudi 26 avril 1883. M. Flourens avait longuement soutenu la thèse de son ministre s'attribuant le pouvoir de saisir les traitements ecclé-

siastiques. Un homme qui n'est certes pas de nos amis politiques, mais qui est un jurisconsulte exercé, distingué, sachant voir le droit quand un intérêt personnel ne s'interpose pas entre le droit et lui, M. E. Laferrière, président de la section du contentieux, avait répondu à M. Flourens, détruit ses raisonnements, renversé de fond en comble ses théories. La majorité du conseil d'Etat dont la République nous a dotés se sentait ébranlée; M. Flourens était réduit au silence le plus piteux, lorsqu'un conseiller, M. Tétreau, se lève et dit qu'un passage du mémoire ministériel n'a pas été réfuté, que pourtant ce passage est décisif et tranche à lui seul le litige. Il en donne lecture :

« Peut-on supposer, disait le mémoire què, quand Napoléon I<sup>er</sup>, par l'art. 16 du Concordat, a fait reconnaître par le Souverain Pontife, en la personne du premier consul, *tous les droits et prérogatives dont jouissaient en matière ecclésiastique les anciens rois*, il ait entendu exclure de ces droits celui qui avait été proclamé par tous les jurisconsultes et hommes d'Etat indispensables à l'indépendance du pouvoir civil, celui de maintenir le clergé dans la soumission du pouvoir civil par la saisie de son temporel ou de son traitement?

» A la lecture de ce passage, les conseillers déclarent qu'en effet la question est résolue, qu'ils sont suffisamment édifiés, qu'il ne reste plus qu'à voter. On vote; une grande majorité se prononce en faveur du gouvernement et de M. Flourens. Le résultat est proclamé, quand M. Laferrière, qui a eu le temps, dans l'intervalle, d'envoyer quérir un code, dit à ses collègues à peu près textuellement :

« Messieurs, le vote est acquis, c'est bien; mais je constate qu'il a été obtenu au moyen d'une citation falsifiée. L'article 16 du Concordat ne parle pas des droits du gouvernement *en matière ecclésiastique*; il parle de ses droits et prérogatives *près le Saint-Siège, apud Sanctam Sedem*; c'est-à-dire qu'il avait pour seul et unique objet de répondre à ce point d'interrogation qui préoccupait Bonaparte : Le capitaine d'artillerie de Toulon aura-t-il à Rome la situation, les honneurs, le rang d'un Louis XIV? — Messieurs, votre bonne foi a été surprise. »

« La plupart des conseillers d'Etat, M. Tétreau à leur tête, le reconnaissent.

» Et voilà maintenant sur quel titre légal M. Goblet se fonde pour assouvir sa haine contre l'Eglise. »

Q. — Voilà la persécution qui recommence de plus belle contre le clergé. Vingt de nos confrères viennent de voir supprimer leur traitement par ordre du ministre des cultes, sans forme de procès et sous le vain prétexte d'ingérence dans la lutte électorale. On ne comptera bientôt plus le nombre des victimes dans les départements. Je vois bien des protestations énergiques s'élevant de tout côté. Mais ces protestations n'ont d'autre résultat que de soulager la conscience de ceux qui les font et des rares chrétiens qui les lisent. Ne vaudrait-il pas mieux porter la chose devant les tribunaux, faire un procès enfin pour savoir si le clergé est hors la loi, et, dans la négative, obliger le gouvernement à restituer le bien d'autrui volé?



R. — Notre correspondant exprime ici une légitime indignation; mais il s'abuse s'il croit qu'un procès en cette matière pourrait aboutir. En vouloir habile, le Cartouche qui porte ces *ukases* contre les pauvres curés de campagne s'est assuré l'impunité en se faisant autoriser par une décision du conseil d'Etat. L'administration des cultes s'arrogeant ainsi le droit de suspendre *administrativement* les traitements, les indemnités, comme ils disent, tout tribunal se déclarerait incompétent, ou, si par un reste de pudeur et d'honnêteté, les juges se déclaraient compétents, les préfets ne manqueraient pas d'élever le *conflit* et de soustraire ainsi la cause à la juridiction ordinaire des tribunaux.

Mais puisque la décision du conseil d'Etat a été prise sur un document *falsifié* et *reconnu comme falsifié*, il nous semble qu'il appartiendrait à l'un de ceux dont on décime ainsi le clergé, d'en appeler au conseil d'Etat, pour fournir à ce dernier l'occasion de se rectifier ou de s'enfoncer de plus en plus dans la prévarication. Dans les deux cas, il y aurait bénéfice.

Q. — 1<sup>o</sup> Que penser d'un maire qui ne veut délivrer le mandat d'indemnité de binage qu'autant que le desservant ira le chercher en personne et chez lui?

2<sup>o</sup> Que penser du même maire qui, la veille et le matin de la fête nationale, « aucun règlement n'existant entre l'évêque et le préfet, » fait sonner les cloches par un de ses manœuvres sans avertir ni le curé ni le sonneur attitré?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Nous ne pouvons penser que ce que notre correspondant pense lui-même. Le pauvre sire qui prend une telle attitude vis-à-vis de son curé, est un homme sans éducation, et quand il n'y a pas d'éducation, disait Napoléon 1<sup>er</sup>, il n'y a pas de ressource.

En droit strict, aucune autorité de ce monde ne peut forcer un homme à se rendre « en personne » à tel endroit pour n'importe quel motif; car il peut se faire qu'il y ait pour cet homme impossibilité matérielle ou morale, et les lois ont prévu le cas, en réglementant les moyens à prendre en pareille occasion. Il y a le ministère des notaires, des huissiers, etc.

Donc, à la rigueur, un curé peut se soustraire, s'il le veut, au despotisme outré de son maire. Mais sans recourir aux notaires et aux huissiers, il peut se refuser à se rendre au domicile privé du maire. Le domicile administratif d'un magistrat municipal, c'est la mairie ou maison commune. Sur ce point particulier, une plainte adressée au préfet devrait obtenir satisfaction. Nous disons *devrait*, parce qu'il n'est pas rare que les préfets de la R. F. apostillent les inconvenances et même les illégalités des maires.

Ad 2<sup>me</sup>. Nous renouvelons les observations que nous avons faites plus haut. Tant qu'il n'interviendra point entre l'évêque et le préfet un accord basé sur le règlement-type adressé par le ministre à toutes les préfectures relativement à la sonnerie des cloches, en vertu de la loi municipale du 5

avril 1884, la matière est régie par les anciennes lois. Or, d'après ces lois, le maire ne pouvait ordonner aucune sonnerie, hors certains cas prévus, et encore, même dans ces cas exceptionnels, le maire devrait au moins prévenir le curé et se servir du sonneur attitré, à moins de refus de la part du curé ou du sonneur. Alors, il pouvait passer outre et employer à la besogne n'importe quel citoyen.

Les maires actuels oublient un peu trop que, tout en les favorisant outre mesure, la récente loi ne les a point investis d'un pouvoir absolu et n'a pas supprimé le droit de police du curé ou desservant dans son église. C'est donc agir en malotru que de s'introduire et d'amener dans les temples des ouvriers ou autres gens sans en prévenir le gardien naturel, qui est le curé. Quoique partisans déterminés de la paix, nous ne saurions nous désintéresser du respect dû à l'église et à ses ministres. Il faut donc prudemment mais énergiquement s'opposer à toute tentative sous ce rapport, nous inspirant de la parole du pape Léon XIII qui ne veut pas qu'on *livre* la clef des églises où réside le S. Sacrement.

C'est en s'appuyant sur cette parole auguste que la plupart des évêques de France ont conseillé à leurs curés de *livrer* la clef du clocher quand celui-ci est indépendant de l'église, mais de laisser *prendre par la violence* la clef de l'église, quand il est nécessaire de la traverser pour aller au clocher.

## COURRIER DE L'UTILE

J'ai parlé, dans mes précédents courriers, du traitement de la rage par M. Pasteur; de la transmission, à longues distances, de la force motrice par l'électricité; de l'utilité industrielle du papier mâché ou de la pâte de papier comprimée.

Voici, sur tout cela, quelques notes nouvelles :

### LE TRAITEMENT DE LA RAGE

Lorsque M. Pasteur, il y a quelques semaines, communiquait à l'Académie des sciences son admirable découverte du traitement de la rage, beaucoup objectaient qu'une seule expérience ne pouvait suffire à prouver l'efficacité du remède.

Depuis, 63 personnes, venues de tous les points de la France et de l'étranger, ont été soignées par l'illustre savant. Sur les 63 malades, une enfant, mordue 36 jours avant le traitement, a succombé; mais 62 ont été guéris, ou mieux rendus réfractaires à la rage. On peut donc définitivement croire que la maladie de la rage peut être prévenue et guérie.

### TRANSMISSION A DE LONGUES DISTANCES, PAR L'ÉLECTRICITÉ, DE LA FORCE MOTRICE

Dans le même numéro (5 novembre), où nous annonçons l'admirable découverte de M. Pas-



teur, nous signalions les expériences concluantes qui venaient d'être faites, à Creil, par M. Marcel Deprez, pour le transport de la force motrice à grande distance par l'électricité. De nouveaux essais ont été faits avec plein succès le samedi 7 décembre dernier, et en y revenant nous croyons répondre, au point de vue des sciences utiles, à la question et à l'émotion du jour.

Un mot d'abord de l'inventeur.

M. Marcel Deprez (notre voisin de la rue de Rennes), est le fils de ses œuvres.

Élève de l'École des Mines, il avait des notes fort peu brillantes : « Elles ne promettaient guère, et, s'il faut tout dire, on y invitait l'élève Marcel Deprez à abandonner ses études commencées sans ardeur et poursuivies sans régularité. » Le jeune écolier alléguait une excuse : accoutumé à suivre ses idées, lorsque le commencement d'une leçon faisait apparaître un problème, il cessait d'écouter et voulait le résoudre : « Forgeant son âme au lieu de la meubler », il avait peu appris ; mais les principes, médités sans cesse, l'avaient conduit par des voies simples, à des vues réellement nouvelles. Ce que ses maîtres n'avaient pas vu, le directeur de l'École des mines le sentit, et M. Combes rédigea même des mémoires sur les travaux du jeune ingénieur pour les faire entendre à l'Académie des sciences.

Enfin, après bien des années et nombre de problèmes résolus, vint l'Exposition de l'électricité en 1881. C'est là que M. Deprez appliqua, en public, son invention du transport de la force par l'électricité. C'était l'enfance de l'art, mais c'était déjà un grand résultat. En 1882, à l'Exposition de Munich, M. Deprez fit marcher une pompe rotative servant à faire fonctionner une cascade, par une force venant de l'usine Forb, sise à 57 kilomètres : la force transportée était d'un demi-cheval, et le rendement 38 0/0. Plus tard, à Paris, il transporta quatre chevaux à 17 kilomètres (expérience du Bourget). En 1883, à Grenoble, en substituant un fil de cuivre au fil de fer, M. Deprez parvint à transporter sept chevaux à 14 kilomètres, avec un rendement de 60 0/0. A la fin d'octobre dernier se fit l'expérience que nous avons rapportée dans notre numéro du 5 novembre. Elle fut, comme nous l'avons dit plus haut, renouvelée avec plein succès le 7 décembre courant ; et sans nous attarder aux détails techniques qui fatigueraient le lecteur, peu habitué aux termes arides de cette science nouvelle, nous la voulons pourtant raconter, en disant juste ce qui est nécessaire pour nous faire comprendre des savants et de ceux qui ne le sont pas.

La machine génératrice, installée à Creil, était actionnée par deux locomotives montées sur affût fixe, et sa vitesse, de 160 à 170 tours par minute, n'excédait guère la vitesse ordinaire des roues de locomotives. Aussi, malgré les craintes exprimées par les assistants, se souvenant que l'on prétendait autrefois que le seul résultat du

transport de la force par l'électricité serait de brûler et fondre les machines, aucun échauffement ne se produisit. Les spécialistes se l'expliquèrent en constatant que le fil n'était traversé que par un courant faible, ne dépassant pas sept ampères. Cependant la tension électrique s'élevait jusqu'à 6,000 volts, sans aucune déperdition. Force absorbée : 80 chevaux.

(Ici, nous devons expliquer au lecteur ces deux termes, ampères et volts, qu'ils verront employer maintenant chaque fois qu'il sera traité de ces matières spéciales : ils servent à mesurer l'électricité comme le cheval-vapeur mesure la vapeur. Prenons pour point de comparaison une chute d'eau. Si nous voulons la traduire par des mesures précises et savoir sa force, nous devons considérer : 1<sup>o</sup> la quantité du volume d'eau qui coule ; et 2<sup>o</sup> la hauteur de la chute. Il en est de même pour l'électricité : la quantité, le litre électrique, s'il est permis d'employer ce terme, c'est l'ampère ; la hauteur de la chute, la charge d'eau, la pression électrique, c'est le volt. Et après de longues recherches, M. Marcel Deprez vient de démontrer triomphalement la vérité de cette formule, qui est le principe du transport de la force par l'électricité : pour transporter la force à une grande distance, il est nécessaire d'avoir le plus possible de volts et le moins possible d'ampères.)

La machine réceptrice, aux ateliers de la Châpelle, du même type que la machine génératrice, mais plus petite, actionnait des accumulateurs hydrauliques absorbant 30 chevaux, et une machine électrique à lumière de 10 chevaux, ce qui fait un travail utile de 40 chevaux, soit un rendement de 50 0/0. Vitesse de la réception par minute, 300 tours.

La ligne avait 114 kilomètres de long, 57 pour aller et 57 pour retour, et était formée d'un fil de bronze siliceux de 5 millimètres de diamètre.

Nous possédons en France, dans l'Est et le centre surtout, sous forme de cours d'eau, de torrents et de chutes, beaucoup de forces perdues que la transmission de la force par l'électricité permettra d'utiliser à distance et qui seront plus économiques que la force produite par la houille dont le transport économique n'est pas toujours facile.

Ainsi, si rien ne vient tromper les espérances, fondées maintenant sur de sérieuses expériences, de M. Marcel Deprez et de M. Pasteur, l'année 1885, si triste au point de vue politique et commercial, pourra être marquée d'une croix blanche dans l'histoire des sciences.

#### CARTONS A POLIR

Voici encore un nouvel essai où le papier mâché, la pâte de papier dont nous avons déjà parlé jeudi dernier, joue un rôle très utile et très important.

Le papier d'émeri, la toile de verre ou d'émeri, les instruments employés pour dresser, polir et aiguiser les pièces et outils en fer, en fonte ou en



acier, sont avantageusement remplacés par le carton à polir, d'invention toute récente.

Un fabricant de papier de Cincinnati a eu la bonne idée d'incorporer intimement à la pâte de chiffon, l'émeri, la pierre ponce ou le verre, préalablement classés selon les numéros usuels, puis de donner à la masse ainsi produite les formes de plaques, bâtons, limes, pierres à aiguiser, meules, etc., suivant qu'on veut l'employer au travail des métaux et des corps divers, ou même simplement au besoins du bureau et de l'école.

Des outils ainsi formés, très consistants, ne sont pas exposés à se fendre ni à éclater; les grains, emprisonnés dans les alvéoles de la pâte, sont solidement sertis et ne se détachent pas; l'usure est régulière et chaque objet peut être utilisé jusqu'à réduction complète, c'est-à-dire sans donner de déchet appréciable. En choisissant convenablement les formes et les dimensions de ces auxiliaires, on peut les employer au travail de cavités où l'on n'obtenait, jusqu'ici, qu'un résultat à peu près négatif.

Le carton à polir, dit le *Moniteur industriel*, semble appelé à fournir un travail aisé et économique sous tous les rapports; il constitue un progrès notable qui sera très apprécié dans tous les ateliers.

Espérons que sa fabrication sera bientôt introduite chez nous.

#### PIERRE A AIGUISER ARTIFICIELLE

Le mélange ci-dessus, venons-nous de dire, peut donner d'excellentes pierres faciles à aiguiser. Voici, pour celles-ci, un autre mélange peut-être plus à la portée de tous.

On prend de la gélatine de bonne qualité, on la fait fondre dans son poids d'eau, en opérant dans une obscurité presque complète, et on y ajoute 1 1/2 O/0 de bichromate de potasse préalablement dissous. On prend ensuite neuf fois environ la valeur du poids de la gélatine employée, d'émeri très fin ou de pierre à fusil bien pulvérisée, que l'on mélange intimement à la solution gélatinée. On moule la pâte obtenue, on presse énergiquement et on fait sécher au soleil.

C'est ainsi que sont fabriquées ces pierres en forme de fuseau, ou de lime (dite queue de rat) montée, de couleur brune foncée, que, sur tous les champs de foire, des ambulants offrent aux cuisinières pour aiguiser leurs couteaux, aux cultivateurs pour affiler leurs faux et en supprimer le battage, assez difficile et surtout fort long.

#### NOUVELLE MÉTHODE DE TRAITEMENT DES ENTORSES

Pour ceux qui trouveraient aujourd'hui mon *Courrier* trop savant — ce qu'il n'est pas : car il faut prouver que nous ne sommes point, comme on le prétend sottement, les ennemis de la science et de ses découvertes; il faut que nous puissions comprendre lorsqu'on en parle et fournir la ré-

plique; il faut nous mettre à même de donner, à tous et en toute occasion, de bons et pratiques conseils — je termine par une modeste recette de saison.

Le temps des neiges, des gelées et des verglas est le temps des faux pas et des entorses.

Désireux de guérir les malades le plus vite possible, M. Thos L. Shearer a donné, à la suite d'expériences, une nouvelle méthode de traitement des entorses qu'indique le journal anglais *Lancet*.

Elle consiste simplement dans l'emploi de la terre glaise, finement pulvérisée dans un mortier et délayée dans l'eau, de façon à faire une pâte consistante. Cette pâte est étendue sur une mouseline, en couche un peu épaisse, et appliquée sur la partie malade. Le tout est maintenu par un bandage. Après 24 ou 36 heures on enlève l'appareil.

D'après l'auteur, trois malades auraient été guéris par cette méthode, dans l'espace de huit ou dix jours.

#### IMPRIMATURI

Lingonis, die 16. decembris 1885.

† ALPH.-MART., episcopus Lingonensis.

#### CONSEILS DU DOCTEUR

*Bronchites, irritation de poitrine, rhume, grippe.*

On a appliqué ces différents noms à diverses formes de l'irritation ou de l'inflammation des conduits qui portent l'air dans les poumons.

L'un des phénomènes les plus fatigants de ces affections est sans contredit la toux qui devient quelquefois tellement insupportable qu'elle constitue à elle seule une véritable maladie.

L'utilité qu'il peut y avoir pour nos lecteurs d'être fixés sur le mérite réel des pectoraux annoncés chaque jour, nous engage à porter à leur connaissance que, par suite d'expériences faites dans les hôpitaux de Paris et en ville, il a été constaté par M. le docteur Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine de Paris, que la pâte de Regnaud a une supériorité marquée sur les autres pectoraux et qu'elle ne contient pas d'opium. Aussi, peut-on se servir de ce délicieux bonbon même immédiatement après le repas et le donner aux enfants en bas âge.

Ces avantages expliquent la vogue de la pâte Regnaud employée depuis 1820 pour la guérison des rhumes, catarrhes, irritation de poitrine, ainsi que la préférence que lui accordent MM. les médecins.

La pâte de Regnaud, préparée, 19, rue Jacob, Paris, se vend 1 fr. 50 la boîte dans toutes les pharmacies.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.*

# ÉTRENNES 1886

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ  
(EXPOSITION D'ANVERS 1885. MÉDAILLE D'OR)

## ÉDITION ARTISTIQUE

DES

## ÉPISODES MIRACULEUX DE LOURDES

PAR HENRI LASSERRE

*Suite et tome deuxième de Notre-Dame de Lourdes*

Le miracle de l'Assomption — Le menuisier de Lavalur. — La Neuvaine du curé d'Alger  
Mademoiselle de Fontenay. — Les témoins de ma guérison

Un beau volume in-4 illustré par Yan d'Argent. Encadrements variés à chaque page et chromolithographies.  
Broché : 25 fr. — Cartonné avec plaques : 30 fr. — Relié : dos chagrin, fers spéciaux, tr. dor., 35 fr.

## ÉDITION ARTISTIQUE DE NOTRE-DAME DE LOURDES

PAR HENRI LASSERRE

TOME I<sup>er</sup>. — Un beau volume in-4. — Illustré d'encadrements variés à chaque page et de chromolithographies.

Prix : Broché. 25 fr. ; cartonné avec plaques spéciales, 30 fr. ; relié dos chagrin, fers spéciaux, tranches dorées ou demi-reliure d'amateur, 35 francs.

## ÉDITION ARTISTIQUE DE LA VIE DES SAINTS

Par Mgr PAUL GULRIN, auteur des Petits Bollandistes

Grand in-4, illustré avec le plus grand soin par Yan d'Argent. — 12 aquarelles groupant les Apôtres, les Martyrs, les saints Ouvriers, les saintes Femmes, les saintes Pénitentes, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques. 365 encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint.

Cet ouvrage paraîtra en douze livraisons ou en deux volumes de chacun six livraisons. Huit livraisons ont paru. Prix de la livraison avec titre et aquarelle : 5 francs.

Toute personne ayant souscrit avant la fin de la publication aura droit GRATUITEMENT à la reliure de grand luxe.

PREMIER VOLUME PARU : JANVIER-JUIN. — Prix : broché, 30 fr. ; riche cartonnage, plaques spéciales, tranches dorées, 35 fr. ; reliure demi-chagrin, plaques spéciales, tranches dorées, 40 fr.

## LE LITTORAL DE LA FRANCE

PAR CHARLES-FÉLIX AUBERT (M<sup>me</sup> V. Vattier d'Ambröyse)

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Marcellin Guérin). — Illustrations par Scott, Brun, Lalanne, Toussaint, Fraipont, Ciappori.

*Vient de paraître* : TROISIÈME PARTIE

## DE LORIENT A LA ROCHELLE

UN VOLUME IN-4

ONT DÉJÀ PARU

PREMIÈRE PARTIE

DUNKERQUE AU MONT-SAINT-MICHEL

Un volume in-4.

DEUXIÈME PARTIE

DU MONT-SAINT-MICHEL A LORIENT

Un volume in-4.

Chaque partie se vend séparément et forme un volume de 600 pages, orné de 300 gravures dans le texte et de 70 planches hors texte, tirées en une ou plusieurs couleurs.

PRIX de chaque partie en volume : Broché, 20 fr. ; riche cartonnage, avec plaques spéciales, tranches dorées, 25 fr. ; reliure demi-chagrin, plaques spéciales, tranches dorées, 30 fr.

## LA CHEVALERIE

PAR LÉON GAUTIER, professeur à l'Ecole des Chartes

*Grand Prix Gobert*

Un magnifique volume grand in-4 de 800 pages, illustré de 25 grandes compositions hors texte, de 30 frises, de 40 lettrines et culs-de-lampe, et d'environ 150 gravures dans le texte. Broché, 40 francs.

Riche cartonnage toile, plaques spéciales, tranches dorées, 45 francs. — Demi-reliure chagrin plats toile, avec plaques, ou reliure amateur, 50 fr.

Le Catalogue complet est envoyé sur simple demande gratis et franco.



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

## VITRAUX D'ART CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX** en toutes matières  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue Vavin, PARIS. — La maison ne vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX.** **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

**SOUVENIRS MORTUAIRES**, 400 vignettes finement gravées sur acier, avec l'impression au verso, LE CENT 21 f. 50 franco. — **CHROMOLITHOGRAPHIE ARTISTIQUE**, huit sujets nouveaux, LE CENT 30 f. 50 franco. Maison **BOUASSE-LEBEL**, 29, rue St-Sulpice, Paris.

**COLTAT & C**, rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**ENCENS** des Rois Mages, la boîte . . . 6 francs.  
divin (Bref de N. S. P. le Pape), la boîte, 6 fr.  
Maison du **MORTIER D'OR. HOUVET**, 44, r. des Lombards, Paris

**VITRAUX D'ART.** Maison **THIBAUD**, la plus ancienne de France. **Félix GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

### VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en 1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs, au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques cartons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM** et de la **PALESTINE**. **V. POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

Maison **RAFFL — VERREBOUT, Suc**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE,** **H. GARNIER**, Boulevard d'Enfer, 230, PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé. Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 230 francs l'hectolitre, logé toujours, pris en gare de départ.

Adressez directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par Salles (Aude).

## VIN DE MESSE.

Les prêtres désireux d'avoir un vin de messe absolument pur, naturel et à un prix très modéré, peuvent s'adresser en toute confiance à Monsieur **Henri BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est connue. — A chaque nouveau client, M. Henri BIJON adresse toujours gratis et franco une bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et les avantages du prix.

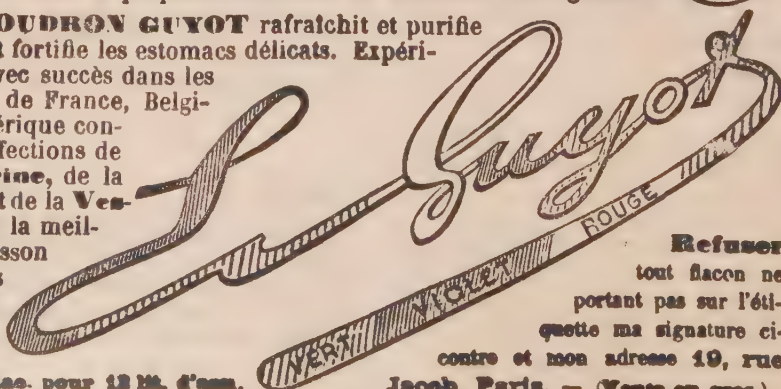


**LE GOUDRON GUYOT**

Sert à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie le sang et fortifie les estomacs délicats. Expérimenté avec succès dans les hôpitaux de France, Belgique, Amérique contre les affections de la Poitrine, de la Gorge et de la Vessie. C'est la meilleure boisson en temps de chaleur et d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



Refuser tout flacon ne portant pas sur l'étiquette ma signature ci-contre et mon adresse 19, rue Jacob, Paris. — (Vente en gros.)

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON  
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V<sup>o</sup>r PALMÉ, Dir<sup>r</sup> de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sis-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

## AVIS CONCERNANT LES RENOUVELLEMENTS

L'échéance du 1<sup>er</sup> janvier étant la plus importante, nous prions nos lecteurs dont l'abonnement expire à cette date, de vouloir bien nous adresser le PLUS TOT POSSIBLE le montant de

leur renouvellement, afin de n'avoir à subir aucune interruption dans le service de leur journal.

Prière de joindre à tout envoi une bande du journal.

### SOMMAIRE DU N° 52 :

PRÉDICATION. Pour le dimanche dans l'octave de Noël : les obligations du baptême — CONGRÉGATIONS ROMAINES : S. C. de la Propagande : Instruction pour les jugements ecclésiastiques concernant les causes matrimoniales (suite). — CONSULTATIONS LITURGIQUES, etc. : Peut-on encore se procurer en prime les anciennes années de l'Ami du Clergé? — Est-on obligé de prendre pour le *Tantum ergo*, aux bénédictions du Saint-Sacrement, le chant noté dans le Rituel? Peut-on, à une messe basse de morts avoir six cierges? Peut-on donner l'absoute après cette messe? Quand réciter les prières? Quand doit-on faire la bénédiction du pain? Quand un aumônier n'accompagne pas le corps à la sépulture, doit-il achever les prières à la chapelle? — Peut-on dire la messe sans servent et sans assistant? Quand on distribue la sainte communion en ornement noir, pendant le temps pascal, ajoute-t-on *alleluia* à l'antienne et au verset? — Quelle messe chantée pour l'Adoration perpétuelle le jour de la fête du patron? un jour de dimanche? — Qu'y a-t-il de particulier pour le jeûne du jubilé? Si un jour de fête transféré au dimanche, on ne dit qu'une messe basse, doit-elle être de la fête? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Peut-on exiger un brevet d'un instituteur congréganiste ayant 35 ans d'âge et 10 ans de service? Y a-t-il possibilité de faire sortir une institutrice communale du rez-de-chaussée du presbytère accordé autrefois du consentement du curé et du conseil de fabrique pour une école de garçons? — Faut-il un diplôme quelconque pour exercer les fonctions de précepteur? — Peut-on, sans autorisation préfectorale, commencer la reconstruction d'une chapelle très utile pour le service religieux, mais n'ayant aucun titre légal? — Peut-on exhumer des corps enterrés depuis un an pour les transporter dans un cimetière nouveau? Qui règle les concessions de places au cimetière? Comment s'y prendre pour faire ériger en commune une section de commune? Peut-on accepter les intérêts d'intérêts arriérés? — Une paroisse vacante desservie par un bon prêtre, peut-elle exiger la messe le dimanche, étant donné que le desservant est déjà chargé d'un double service? COURRIER DE L'UTILE : Savoir dormir.

## NOTES LITTÉRAIRES

### ESSAIS

DE

### Mythologie et de Philologie comparée

par J. VAN DEN GHEYN, S. J., membre de la Société asiatique de Londres, de l'Athénée oriental de Paris, etc., — Bruxelles, Société belge de Librairie (ancienne Maison Gœmaere), 12, rue des Paroissiens; Paris, Victor Palmé, 76, rue des Saints-Pères. — Un vol. in-8°, pp. xiii-431. Prix : Fr. 8.00.

Ce volume renferme un grand nombre d'études relatives à la mythologie et à la philologie comparée.

La première fait l'histoire de la Mythologie comparée et en critique les résultats; cet aperçu historique et critique est complété par l'analyse des travaux de Guillaume Mannhardt, le fondateur de la Mythologie végétale. Un 3<sup>e</sup> essai sur le *mythe de Cerbere*, qui a été signalé dès sa première apparition par la *Revue philologique de Berlin* et le *Manuel de philologie classique* de M. Reinach, montre l'importance réelle de la

science mythologique pour les études classiques. Dans l'article sur le *Personnage d'Arlequin* et les remarques sur les *Contes lorrains* de M. Cosquin, le lecteur est mis au courant des principes et de la méthode du *folk-lore* ou Mythologie populaire. Ensuite la *légende indienne de Viravara* donne une idée de l'apologue hindou.

Comme transition à la seconde partie viennent deux notices bibliographiques. La première est consacrée aux travaux des indianistes belges, MM. Félix Nève et Charles de Harlez. Dans la seconde, sous le titre d'*Études éranienues* se groupent des remarques sur le sens des mots *Avesta-zend*, la transcription de l'éranien, l'exégèse avestique et la philosophie religieuse du mazdéisme sous les rois Sassanides.

La première des études de philologie comparée a trait aux langues du Pamir et de l'Hindou-Kouch. L'auteur a été l'un des premiers à vulgariser les résultats de ces recherches, très importantes au point de vue des origines indo-européennes. L'essai sur la huitième classe des verbes sanscrits est une refonte de deux articles publiés par l'Académie royale de Belgique. Suit une note sur les mots sanscrits composés avec *pati*. Les dernières pages du volume sont consacrées à un travail inédit sur le *participe moyen en latin*.



Des tables générales soigneusement dressées rendent l'ouvrage d'un usage très commode et seront d'un grand secours pour le lecteur qui le consultera.

Ce livre ne s'adresse pas aux seuls érudits. Pour eux les recherches sur les dialectes de l'Asie centrale, les questions de grammaire sanscrite et les discussions de philologie éranienne auront un attrait spécial. Mais tout esprit cultivé, les professeurs d'humanités, soucieux de mettre leur enseignement au niveau du progrès scientifique, trouveront dans la plupart des notices qui composent ce volume un sujet d'études sérieuses, intéressantes, de nature à initier aux méthodes et aux principes des sciences philologiques.

## LES ÉLÉMENTS RAISONNÉS DE LA RELIGION

Apologétique fondamentale, appropriée aux Cours supérieurs d'Humanités et de Philosophie, par A. Van Weddingen, Camérier secret de S. S., Docteur en Philosophie et en Théologie, Aumônier de la Cour, membre de l'Académie romaine de S. Thomas d'Aquin, etc. — Huitième édition. Fr. 4.50. Un vol. de 560 pages. — Société générale de Librairie catholique. Paris, Bruxelles.

La Société générale de Librairie vient de publier une nouvelle édition de l'Apologétique de Mgr Van Weddingen, prélat de la maison de Sa Sainteté. L'éloge du livre du savant prêtre belge a été fait par Mgr Pie, Mgr de Montpellier, Dom Guéranger, M. l'abbé Méric, professeur en Sorbonne : juges compétents et autorisés s'il en fut. Un illustre évêque italien, Mgr Gualdini, a traduit les *Éléments raisonnés*, et un converti bien connu commence en ce moment une traduction anglaise. Le « Catéchiste », revue apologétique de Plaisance, écrivait à propos de la précédente édition que l'ouvrage du philosophe belge était l'une des meilleures publications de l'espèce. Le professeur Méric exprime quelque part le désir de voir l'Apologétique fondamentale aux mains de tous les jeunes gens lettrés ; et Monseigneur Bayle, le critique autorisé, la signale dans la *Bibliographie catholique* comme l'œuvre d'un métaphysicien et d'un théologien du plus grand mérite.

« Le livre du Dr Van Weddingen, disait le *Bien public* (25 août 1875), est tout à fait propre à communiquer aux lecteurs le sens catholique et traditionnel de la doctrine. L'auteur s'est inspiré des autorités les plus accréditées, et il a eu soin de mettre son travail en rapport avec les exigences de la polémique contemporaine. Partout il a l'art d'élargir les horizons sans rien sacrifier à des nouveautés de mauvais aloi. » — « A sa valeur scientifique, ajoutait Mgr de Montpellier, l'ouvrage unit le mérite littéraire : il est écrit d'un style châtié, chaleureux parfois, toujours limpide. » — L'édition nouvelle a été tenue avec soin au niveau des plus récents progrès des sciences naturelles, et nous la signalons avec tout l'empressement que mérite une œuvre aussi remarquable.

## La 1<sup>re</sup> année de l'ALMANACH-JOURNAL

Résumée des matières, numéro par numéro.

JANVIER. — Onze Gravures diverses. Le Frère Joseph ; l'amiral Courbet. Portraits et notices. — Ce que le bon Dieu dit aux Quatre saisons. Les bijoux de la Meunière. Grand'mère et Petite-fille, etc.

FÉVRIER. — Sept Gravures diverses. Léon XIII ; le général de Négrier. Portraits et notices. — Le revolver et Madame Clovis-Hugues. Le Pain de chez nous. L'art de devenir bon. Le Vieux grognon. Un Zouave comme il y en a peu, etc.

MARS. — Huit Gravures diverses. Le R. P. Monsabré. Portrait et notice. — Les privilèges du mois de Mars. Les Merles de Nicole. Le Patron du Travail. Le malheur apprend à connaître ses vrais amis, etc.

AVRIL. — Six Gravures diverses. Le général Brière de l'Isle, Gordon Pacha. Portraits et notices. — Avril et le Vieillard. Le Poisson d'avril. La légende d'un Œuf de Pâques. La Mutilée de Gravelotte. Le dimanche du Breton, etc.

MAI. — Sept Gravures diverses. Le premier portrait de la Sainte-Vierge. Une Jolie coutume du mois de Mai. Le Grand-père. Une poignée de héros. La Montre du bon instituteur. L'art d'avoir toujours la paix au logis, etc.

JUIN. — Onze Gravures diverses. Mgr Lavigerie : Portrait et notice. — Les feux de la Saint-Jean. La leçon de l'Arabe. Un grain de blé. Sous la bannière du Sacré-Cœur. Origine du mot « Casser sa pipe », etc.

JUILLET. — Six Gravures diverses. Le cardinal Guibert, Victor Hugo. Portraits et notices. — L'époque des moissons dans le monde. L'expiation. Avant tout le commerce. Petite histoire pour les écoles. Origine des fiacres, etc.

AOUT. — Huit Gravures diverses. Le général de Courcy : Portrait et notice. Le Patron des Jardiniers. La providence du Village. Formules de Salut dans tous les pays. Comme on fait son lit on se couche. La Poule plumée, etc.

SEPTEMBRE. — Sept Gravures diverses. Monseigneur Freppel : Portrait et notice. — Histoire du mois de septembre. Le patron de la France. Charité passe richesse. Durée de la Vie selon les professions. Le premier Voyage d'un petit enfant, raconté par lui-même. Jean-Baptiste l'Indien, etc.

OCTOBRE. — Huit Gravures diverses. Le général Chanzy, sainte Thérèse : Portraits et notices. — La place d'une petite âme dans le ciel. Le Fermier Bricard. Une bonne cuirasse. Les arbres du père Joly, etc.

NOVEMBRE. — Dix Gravures diverses. Mgr Forcade, mort en soignant les cholériques : Portrait et notice. L'Été de la Saint-Martin. La Tombe du bon Curé. Bernard et son avocat. La Patronne des musiciens. Le premier moutardier du Pape. René a tué sa Mère ! etc.

DÉCEMBRE. — Sept Gravures diverses. Le Compte du Temps. La porte de l'Ange (légende de Noël). Touchant moyen d'arrêter la chute des feuilles. La rose de Jéricho, ou rose de Noël. La Charité la plus méritoire. Histoire pour le dernier jour de l'année. La Saint-Sylvestre : récits Suédois. Histoire des Cartes à jouer, etc.

En résumé, 96 gravures diverses, et 15 portraits de célébrités.

En outre, chaque numéro contient : le *Calendrier* et les *dictons populaires* du mois ; — les *pronostics* du temps, — les travaux à faire aux champs, aux prairies, aux vignes, au jardin, au parterre ; — des *Anecdotes*, *Pensées*, *Maximes*, *Bons Mots* ; des *Recettes* médicales et de ménage, sans compter nombre d'Histoires et de Faits que le manque d'espace nous a empêchés de mentionner plus haut.

Le volume, broché, soit 384 pages, non compris la couverture. Prix : 2 francs.

Pour les abonnés de l'*Almanach-Journal*, anciens ou nouveaux, seulement 1 fr. 50.



## PRÉDICATION

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL :  
LÈS OBLIGATIONS DU BAPTÊME

Obsecro vos ut digni ambuletis  
vocatione qua vocati estis.  
(Ephes., iv, 1.)

Reconnaissez, chrétiens, votre dignité, disait saint Léon aux fidèles de Rome, et après avoir été faits participants de la nature divine, gardez-vous bien de retomber dans votre première bassesse par une vie indigne de votre nouvelle naissance. Souvenez-vous de quel chef et de quel corps vous êtes membres. N'oubliez pas que, arrachés de la puissance des ténèbres, vous avez été transplantés dans la lumière et le royaume de Dieu. Devenus par le sacrement de baptême le temple du Saint-Esprit, prenez bien garde de ne pas chasser un tel hôte de votre cœur par des actions criminelles et de ne pas vous assujettir de nouveau à la tyrannie du démon, puisque c'est le sang même de Jésus-Christ qui est le prix de votre rançon ; car vous serez jugés dans toute la rigueur de sa justice par celui-là même qui vous a rachetés dans l'excès de sa miséricorde. — Ce solennel avertissement du grand pape à son peuple, nous vous le répétons, frères bien-aimés. Après vous avoir dit la nature, la nécessité, les effets du baptême, nous venons vous rappeler les augustes obligations qu'il impose. On peut les ramener à trois : la reconnaissance, la fidélité, la charité : elles feront l'objet et le partage de notre instruction d'aujourd'hui.

## I

Grâces soient rendues à Dieu pour son ineffable bienfait, *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* ! Ces paroles de saint Paul aux Corinthiens, nous devons les redire pour remercier le Seigneur de la grâce insigne de notre baptême.

Jamais ici-bas nous ne pourrions apprécier ce don incomparable, purement gratuit, que Dieu nous a fait de préférence à tant de créatures humaines qui vivent dans les ténèbres et les hontes du paganisme, et qui en auraient sans doute mieux profité que nous. Ainsi que nous l'avons dit, le baptême c'est pour nous la régénération, l'illumination, la divinisation, la sigillation sainte, la participation au corps mystique du Sauveur, l'inscription authentique sur le livre des élus. Par le baptême nous ressuscitons à la vie surnaturelle, d'ennemis de Dieu nous devenons ses amis, la nature divine nous est communiquée, le Saint-Esprit habite en nous comme en son temple, nous sommes admis à l'honneur de la filiation divine, nous sommes les frères de Jésus-Christ et ses co-héritiers, nous sommes faits membres de l'Eglise, c'est-à-dire de cette société la plus illustre qui soit, de cette société que l'histoire nous montre toujours victorieuse d'ennemis si nombreux et si puissants, défendue par tant et

de si grands docteurs, crue par tant de génies, comptant d'innombrables fidèles, tenant le sceptre de l'intelligence à toutes les époques, régnant encore aujourd'hui par la pensée et possédant, lorsqu'elle devrait, ce semble, être épuisée par la lutte, toute la vigueur de la jeunesse ! Enfants de Dieu et de l'Eglise ! quel titre sublime auprès duquel pâlisent toutes les splendeurs de la naissance, de la fortune, de la science humaine ! Quelle gloire effaçant toutes les gloires, et illuminant avec un égal et souverain éclat le pauvre le plus déshérité des biens de ce monde et le roi le plus opulent et le plus puissant !

Je ne m'étonne pas des magnifiques glorifications par lesquelles les hommes de foi et de cœur ont exalté le baptême. Je comprends les premiers disciples de l'Evangile, nos ancêtres dans la foi, mettant leur qualité de chrétiens au-dessus de tous les avantages humains. Je comprends saint Grégoire de Nazianze disant de saint Basile et de lui : « Plusieurs se font honneur de certains noms illustres qu'ils ont acquis par de brillants faits d'armes ou qu'ils ont hérités de leurs pères. Mais pour nous, nous mettons toute notre gloire à porter le nom de chrétiens et à honorer par nos œuvres ce titre sublime ; nous en sommes plus fiers qu'Alexandre n'aurait pu l'être de la conquête du monde entier ! » Je comprends l'illustre Bossuet s'écriant : « Le baptême ! c'est là la vraie grandeur, c'est là la noblesse solide, c'est par là que la naissance de l'homme est illustrée et bienheureuse ; car pour la naissance du corps, ce n'est que honte, que faiblesse, qu'impureté ! » (Lettres de piété, lettre xxv.) Je comprends saint Augustin après son baptême, dans l'ardeur de sa reconnaissance, improvisant avec saint Ambroise qui venait de le régénérer dans l'eau purificatrice l'immortel cantique du *Te Deum* tout brûlant de foi et d'amour, et chantant avec un enthousiasme qui n'est pas de la terre, les gloires du Père, du Fils et du Saint-Esprit au nom desquels il vient de recevoir une vie nouvelle. Je comprends les chrétiens d'autrefois célébrant avec une allégresse et une pompe extraordinaires, comme la solennité de Pâques, le jour anniversaire de leur baptême, qu'ils appelaient le jour de leur naissance spirituelle.

Et nous aussi soyons fiers de notre qualité de chrétiens. Croyons fermement que là est notre souverain honneur sur la terre. Par nos pensées, par nos sentiments, par nos paroles, par nos œuvres, redisons le refrain de la foi :

Je suis chrétien, voilà ma gloire,  
Mon espérance et mon soutien,  
Mon chant d'amour et de victoire.  
Je suis chrétien, je suis chrétien !

Nous aussi, fêtons, comme un jour unique pour nous dans l'année, le jour où nous avons été faits enfants de Dieu et de l'Eglise. Témoignons-y avec la piété la plus vive toute notre reconnaissance au Seigneur ; renouvelons-nous-y le plus profondément possible dans l'esprit de religion,



et prenons-y la résolution de garder à Dieu parfaitement la fidélité que nous lui devons.

## II

La fidélité à Dieu en effet est la seconde obligation que nous impose le baptême. C'est un devoir rigoureux qui s'impose à nous à raison des vœux que nous avons prononcés à notre initiation baptismale en déclarant par nos parrains et marraines « que nous renoncions à Satan, à ses œuvres, à ses pompes et que c'était pour Jésus-Christ seul que nous voulions vivre et mourir. » Vœux très grands, dit saint Augustin, *votum maximum* (Epist., cXLIX ad Max.), très grands parce qu'ils portent sur une matière plus nécessaire, très grands parce qu'aucune autorité ne peut en dispenser, très grands parce qu'ils doivent durer autant que notre existence. Et puis en vertu de l'adage que « noblesse oblige, » la réception même du sacrement de baptême nous engage complètement au service du Seigneur : nous lui sommes absolument consacrés comme fils de Dieu, comme frères de Jésus Christ, comme temples du Saint-Esprit, comme membres de l'Eglise.

Mais en quoi consiste cette fidélité? Elle consiste d'abord à éviter tout péché. Par le baptême, dit l'apôtre, nous sommes morts au péché, *mortui sumus peccato* (Rom., VI, 2). Or, cette mort spirituelle, saint Prosper nous l'explique parfaitement par une comparaison tirée de la mort physique : « Les cadavres, dit-il, qui reposent au cimetière, ne médisent de personne, ne calomnient personne, ne méprisent personne, ne haïssent personne, n'attendent à la vie de personne, ne portent point envie à ceux qui sont dans la prospérité, n'insultent point ceux qui sont dans le malheur, ne se rendent pas esclaves des plaisirs charnels, ne se livrent pas aux excès de l'intempérance, n'exercent aucun trafic injuste, n'usent pas de basses flatteries auprès des grands et des riches, ne courent pas pour s'informer de choses curieuses, ne s'absorbent point dans le soin du temporel au préjudice de la piété; l'injure ne les émeut point, la vaine gloire ne les élève point. Voilà ce que nous devons être! » Mais la vie n'est point seulement une abstention, c'est encore un principe d'action. La vie surnaturelle que nous recevons au baptême, elle aussi exige des œuvres. Ces œuvres sont la fidélité de l'esprit par la foi, la fidélité du cœur par la confiance et la charité, la fidélité de la volonté par l'accomplissement de tous les commandements de Dieu et de l'Eglise, la fidélité du corps, temple et organe du Saint-Esprit, par la modestie et la pureté, afin d'éviter le châtiment des fils d'Aaron, d'Oza et de Balthazar.

Voulez-vous mieux savoir encore ce qu'est la vie chrétienne? Ecoutez comment un philosophe martyr du deuxième siècle, saint Justin, trace le portrait des fidèles de son temps. « Ils habitent leur patrie, mais comme des passants; ils

prennent part à tout comme citoyens, et ils ont tout à souffrir comme étrangers. Toute terre étrangère leur est patrie, et toute patrie leur est étrangère. Ils épousent des femmes comme les autres, engendrent des enfants, mais ne les abandonnent pas. Ils vivent dans la chair, mais non point selon la chair; ils sont sur la terre, mais ils habitent le ciel; ils obéissent aux lois, mais leur vie est supérieure aux lois mêmes. Ils aiment tous les hommes, et tous les hommes les persécutent; on ne les connaît pas, et on les condamne; on les met à mort, et ils acquièrent une vie nouvelle; ils sont pauvres, et ils enrichissent un grand nombre; ils manquent de tout et ils ont tout en abondance; on les flétrit, mais les flétrissures leur tournent en gloire; on les calomnie, et on rend hommage à leur vertu; on les insulte, et ils bénissent; on les outrage, et ils répondent par des marques d'honneur. Ils font le bien et on les punit, et ils se réjouissent de la punition comme d'un bienfait. Pour tout dire en un mot, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde, vivifiant le monde, haïs par le monde, attendant les biens impérissables du ciel. »

Tel est le chrétien. Nous reconnaissons-nous dans ce tableau? Hélas! hélas! Combien de baptisés qui sont indignes de leur vocation; combien de fils de Dieu qui se ravalent dans l'ignominie, combien de frères de Jésus-Christ qui se déshonorent par leur conduite, combien de temples de l'Esprit-Saint qui sont ouverts aux profanations de Satan, combien de membres de l'Eglise qui sont des transfuges et des traîtres, combien d'affranchis du péché originel qui sont esclaves de la concupiscence, combien de chrétiens enfin qui, marqués du signe indélébile d'enfants de Dieu et de l'Eglise, oublient le caractère auguste, vivent sans foi, sans prière, sans pratique religieuse et stérilisent l'inappréciable puissance qu'ils ont de recevoir les choses sacrées!

Frères bien-aimés qui m'écoutez, évitez ce malheur! Soyez par vos sentiments et vos œuvres, dignes de Dieu et de l'Eglise. Aimez comme saint Louis à venir prier dans le temple où vous avez été faits chrétiens. Gardez fidèlement les engagements de votre baptême. Dans la prière du matin et du soir, renouvelez-en le souvenir du fond du cœur. Surtout que le jour à jamais béni de votre naissance spirituelle soit pour vous un jour grand entre tous. Solennisez-le par des actes spéciaux de religion; au souvenir de vos grandeurs et de vos promesses, prenez-y la résolution d'être de plus en plus à Dieu dans le temps et dans l'éternité.

## III

J'ajoute que le baptême emporte avec lui des obligations à l'égard du prochain qui se résument dans la charité. Les chrétiens en effet sont *doublement* frères : frères en Adam et frères en Jésus-Christ. Ils participent par le baptême à la même nature divine; par le baptême ils sont devenus réellement les enfants de Dieu; par le bap-

tême ils sont appelés au même héritage du paradis. En sorte que, en nous affranchissant de la servitude du démon et en nous élevant aux sublimes grandeurs de la vie surnaturelle, c'est le baptême qui a introduit dans le monde la véritable liberté, la véritable égalité, la véritable fraternité.

En conséquence, comme l'enseigne souvent saint Paul dans ses épîtres, nous devons nous prévenir mutuellement d'honneur à cause des gloires de notre baptême, nous devons exercer à l'égard les uns des autres, comme les membres d'une même famille, tous les offices de l'affection la plus bienveillante. Arrière les mépris, les dédains, les haines, les calculs de l'intérêt, les froideurs de l'égoïsme! *Charitate fraternitatis invicem diligentes, honore invicem prævenientes* (Rom., xii, 10). Ces sentiments d'estime et d'amour surnaturels nous les devons à tous les baptisés, qu'ils soient riches ou indigents, savants ou ignorants, de noble ou d'obscur extraction; nous les devons même aux petits enfants au berceau quand ils ont été purifiés dans l'eau régénératrice. Tandis que le paganisme a été et est encore dur, cruel, barbare, homicide à l'égard des enfants, les empêchant de venir à la lumière, les livrant à leur entrée dans le monde à la discrétion capricieuse d'un père souvent sans entrailles, pour vivre ou mourir, l'Eglise a réhabilité l'enfant en le baptisant, elle en a fait une chose sainte et sacrée en le déclarant fils de Dieu, le frère de J.-C., le temple de l'Esprit-Saint, le concitoyen des saints du ciel, et elle a introduit par là dans le monde l'élément le plus fécond de civilisation.

Laissez-moi terminer par un trait bien instructif de notre histoire de France. Un descendant de saint Louis, le Dauphin père de Louis XVI, donna à deux de ses fils une leçon dont il nous faut tous profiter. Ils avaient seulement été ondoyés au moment de leur naissance. Lorsque, après sept ou huit ans, on suppléa les cérémonies du baptême, ce prince se fit apporter les registres de la paroisse où leurs noms étaient inscrits. Immédiatement avant eux se lisait le nom du fils d'un pauvre artisan : « Vous le voyez, mes enfants, dit-il en leur montrant, au regard de Dieu toutes les conditions sont égales, et il n'y a d'autres distinctions que celles qui s'acquièrent par la foi et par la vertu. Vous serez un jour plus grands que cet enfant aux yeux du monde; mais lui-même sera plus grand que vous devant Dieu, s'il est plus vertueux. » — Chrétiens, il ne suffit pas d'être grands par notre baptême, il faut nous montrer grands par la correspondance aux grâces de notre baptême, grands par notre foi, grands par notre amour envers Dieu et notre charité envers nos frères, grands par l'accomplissement de toute la loi. Ce n'est qu'à ce prix que nous obtiendrons la céleste léatitute dont le baptême est pour nous le principe et l'avant-goût.

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

### INSTRUCTION DE LA PROPAGANDE

POUR LES JUGEMENTS ECCLÉSIASTIQUES CONCERNANT  
LES CAUSES MATRIMONIALES

#### DE PROCESSU MATRIMONIALI

(Suite)

§ 44. — At si non ex isto capite, sed potius quia primum matrimonium in hæresi contractum, rescissum fuerit ob aliam causam, specialia quædam erunt observanda. Et primo advertendum est Evangelicam et Apostolicam doctrinam esse, matrimonium valide celebratum solvi non posse propter adulterium, vel propter molestam cohabitationem, aut longam et affectatam conjugis unius absentiam, aut propter aliud quodcumque motivum ab hæreticis confictum. Quare si constiterit, a tribunalibus hæreticorum ob aliquam ex istis rationibus præcedens matrimonium dissolutum fuisse, causa in favorem secundi matrimonii a tribunali catholico ne admittenda quidem seu introducenda erit. Si vero ejusdem dissolutio fuerit decreta ob alium titulum a jure canonico recognitum, sciendum est, acta a tribunali hæretico confecta valore juridico carere, et ex ipsis solummodo judicium proferre catholico judici minime licere. Quare tunc causa ex integro erit instituenda, et juxta S. S. Canones pertractanda. Vetitum tamen non est, imo aliquando expediet, ut acta tribunalis hæretici requirantur, quo plenior factorum et circumstantiarum cognitio attingatur. Imo si hujusmodi documenta a partibus fuerint exhibita, dummodo nihil aliud obstet, poterunt adhiberi, atque ex illis indicia colligi. Partes tamen erunt semper audiendæ, nec non, quatenus fieri poterit, etiam testes singuli iterum in judicium vocandi, et interrogandi ad normam harum regularum. Neque omittenda aliarum personarum juridica depositio, si adesse cognoscantur; sicut neque alia acta, quæ vel moderator vel defensor matrimonii necessaria reputaverint. Si perpensis omnibus judex censuerit, sententiam edicendam esse conformem sententiæ a tribunali hæretico prolatae, numquam tamen istam sententiam tamquam sui iudicii motivum invocare debet: neque ullo modo post eam existimandum erit, duas adesse sententias conformes, a quibus necesse non sit appellare.

§ 45. — Quoad matrimonia in infidelitate contracta, si hæc dissoluta dicantur per sententiam editam vel ab auctoritate civili vel a quovis tribunali hæretico, eadem erunt servanda quæ dicta sunt de matrimoniis baptizatorum resolutis per sententiam tribunalis sæcularis, nempe causam admittendam non esse, si rescissio proclamata fuerit ex titulo ab Ecclesia non agnito, vel servatis servandis esse ex integro instituendam, si contrarium contigerit. Si vero conjugum separatio acciderit abque ullo iudicio, observandum utrum pars quæ coram tribunali catholico agere



intendit, secundum matrimonium contraxerit post baptismi susceptionem, an ante. Si matrimonium acciderit cum parte catholica post baptismi susceptionem, erit inquirendum, utrum præcesserit conjugis adhuc infidelis canonica interpellatio, aut saltem a legitima potestate fuerit super eadem interpellatione dispensatum. Quatenus constiterit de facta interpellatione aut de illius dispensatione, primum matrimonium nequit amplius constituere vinculum secundum connubium irritans; quatenus vero neque interpellatio neque ejusdem dispensatio præcesserit, primum matrimonium obstat quidem secundo, sed Ordinarius judicium suspendere debet, et casum cum omnibus suis circumstantiis ad S. Sedem remittere, quæ ipsi Ordinario quid faciendum sit, indicabit. Ad probandum vero, utrum interpellatio vel ejus dispensatio intercesserit, consulendi erunt libri matrimoniorum, vel etiam regesta curiæ, in quibus hæc accurate erunt semper recensenda. Quod si secundum matrimonium contractum fuerit etiam in infidelitate, præsumendum quidem erit quod, antequam persona, de qua agitur, ad baptismum admitteretur, servata fuerint omnia quæ S.S. Canones pro his casibus statuunt; sed si institutis opportunis investigationibus adhuc dubium subsistat, ad S. Sedem erit recurrendum.

(A suivre.)

## CONSULTATIONS

### LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC.

Q. — Je viens d'apprendre par un confrère l'excellence de votre Revue l'*Ami du clergé* et les conditions favorables que vous faisiez aux abonnés.

Seriez-vous assez bon pour me répondre : « Si je puis encore avoir comme abonné l'année 1885 avec une autre année à mon choix en donnant 9 fr., ainsi que l'indique votre catalogue. » Je regrette de n'avoir pas plus tôt connu cette revue, je l'aurais certainement tout entière.

R. — Nous sommes heureux de vous entendre apprécier ainsi notre œuvre, parce que cela nous dit qu'elle fait le bien et rend les services que nous avons exclusivement en vue. Nous la croyons, et on la trouvera nous l'espérons, de plus en plus utile : parce que d'une part, les ignorances et la passion haineuse de ceux qui sont aujourd'hui les maîtres suscitent chaque jour au clergé de nouvelles et plus pénibles difficultés à résoudre; et que, d'autre part, la suppression des traitements, la diminution des ressources, l'augmentation des charges ne permettant pas à beaucoup de prêtres d'acheter tant de bons livres dont ils auraient besoin, nous voulons au moins qu'ils en trouvent la substance et les conclusions pratiques dans cette revue qui, nous écrivons chaque jour des amis peut-être trop bienveillants, « à elle seule vaut une bibliothèque et en tient lieu. »

Mais nous avons le regret de vous répondre

que l'administration du journal, qui fait déjà des sacrifices pour maintenir l'abonnement à un prix très modique et à la portée des plus gênés, a dû supprimer et ne donnera plus la prime exceptionnelle des années précédentes. Vous aurez donc à payer 7 fr. 50 pour chacune des années précédentes : et vous reconnaîtrez que c'est peu si vous voulez bien considérer que chaque année donne bien la valeur de 4 volumes in-8° ordinaires.

Monsieur Palmé nous transmet cette carte d'un de nos abonnés peut-être un peu vif :

Q. — J'ai adressé par votre entremise à l'*Ami du clergé* une consultation liturgique sur les « messes votives » de mariage et autres. Et depuis quatre semaines que j'attends la réponse je ne vois rien paraître dans les différents numéros que j'ai reçus.

Daignez me dire le « plus tôt possible » la cause, sinon de ce refus, au moins de ce retard, afin que je sache à quoi m'en tenir. — Je me suis demandé si je voulais continuer mes abonnements dans de telles conditions.

R. — Non, mon cher confrère, et c'est une preuve depuis longtemps faite, nous n'avons de refus pour personne. Mais c'est par centaines que, dans une seule semaine, quelquefois, les questions nous arrivent; et il est évident pour tous que ni notre travail, ni les 16 pages du journal ne pourraient répondre toujours poste pour poste. Chaque lettre est classée au numéro d'ordre de son arrivée et passe à son tour. C'est le seul moyen de nous en tirer et d'enlever à tous le droit de se plaindre.

Nous ne faisons d'exception, et encore quelquefois ce nous est matériellement impossible, que pour les questions dont la solution remise n'aurait plus son entière et immédiate utilité : ainsi, par exemple, des questions liturgiques qui se rapportent à telle fête prochaine.

Nous écrivons cette réponse publique, parce que nous y trouvons l'occasion d'expliquer et de faire accepter à tous nos chers et vénérés correspondants quelques retards forcés, que nous évitons autant que nous le pouvons, mais dont nous ne sommes jamais coupables.

Et pas un, nous en sommes certains, ne trouvera là une raison de quitter son abonnement.

Q. — Il m'est impossible de vous exprimer l'estime et la sympathie que m'inspire votre journal. Vos décisions sont sages, claires, pratiques. Vous rendez un service signalé à une foule de prêtres qui n'ont ni le temps, ni les livres nécessaires à de longues études. Aussi, quand le courrier d'Europe nous arrive, est-ce l'*Ami du clergé* que je m'empresse d'ouvrir.

J'attends avec patience que vous répondiez à divers points sur lesquels je vous ai consultés en toute simplicité et dans le seul désir de bien connaître les règles liturgiques afin de les bien observer. Je dis : Je; je pourrais, sans prétention, dire : Nous, car mes confrères et mon évêque lui-même ont été d'avis de vous soumettre nos petites difficultés.

Je vais encore essayer de faire appel à vos lumières et à votre charité, en vous posant quelques questions pratiques :

1° A la bénédiction du T.-S. Sacrement peut-on chanter les strophes *Tantum ergo* et *Geniteri* sur un autre ton que



celui qui est noté dans le Rituel ? Les missionnaires sont partagés. Les uns soutiennent que les deux strophes étant imposées par la liturgie aux saluts, doivent être chantées sur le ton liturgique, qu'on ne pourrait les chanter autrement que dans le cas où elles seraient *ad libitum*, v. g. après l'élevation. Les autres disent que l'usage contraire a prescrit partout, qu'après tout il est douteux que les saluts soient des prières liturgiques.

2° A une messe basse de morts peut-on allumer six cierges à l'autel ? avoir deux céroféraires ? un catafalque et pas d'absoute ?

3° Supposé l'absoute, doit-on réciter les 3 *Ave Maria* et le *Salve Regina* et à quel moment ? avant ou après l'absoute ?

4° Le pain bénit doit-il l'être avant la messe, à la sacristie ou à l'offertoire avec cérémonie ?

5° A Nouméa, la municipalité franc-maçonne et communarde avait dérangé la nouvelle loi sur les cimetières. Il n'était pas possible de les bénir. Ils étaient continuellement pollués. D'autre part la distance de 4 kilomètres ne permet pas d'accompagner les morts plus loin que la porte de l'église. Voici comment je faisais la cérémonie des funérailles : levée du corps à l'amphithéâtre (je suis dans un hôpital). Je vais à la chapelle, récite le *Subvenite... Non intres, Libera*, etc. Puis je dis dans la chapelle le *In paradisum* tout entier. *Ego sum Benedictus*, après quoi je fais l'aspersion, pendant que je récite le *Pater*. Après les répons je dis l'oraison, à *Requiem eternam* je fais le signe de la croix sur le corps, puis *Requiescat in pace* etc., et j'accompagne le mort jusqu'à la porte de l'hôpital. En un mot je fais à la chapelle ce que je ferais au cimetière, si j'y allais. Or, on me dit qu'un certain Rituel soi-disant romain exige encore un encensement après le *Benedictus*. Qu'en pensez-vous ?

R. — Ad I. Il n'y a, jusqu'à présent, aucun chant imposé pour l'usage à toutes les églises du monde catholique.

A la vérité, il a été ordonné, il y a près de deux ans, de se conformer, pour les éditions nouvelles du Rituel, au chant de l'édition de Ratisbonne. Mais ce chant n'est point imposé aux églises, pas plus que ne sont prohibés les Rituels précédemment imprimés qui n'auraient point ce chant.

Chaque église demeure donc en possession du chant qu'elle avait auparavant. Ces divers chants sont réguliers et liturgiques en ce sens que le Saint-Siège les a positivement approuvés et loués, comme les éditions de Reims et Cambrai, du Père Lambillotte, de Digne ; ou parce qu'il a permis aux évêques de prendre la version de chant qui leur paraissait préférable. En les conservant, on ne fait que bénéficier de l'approbation expresse ou de l'autorisation du Saint-Siège.

Cela étant, il y aurait des inconvénients à faire chanter le *Tantum ergo*, d'une manière aux Vêpres, dans les autres offices, et d'une autre manière aux saluts du Saint-Sacrement. Il en résulterait cacophonie et désordre. Les deux chants, le chant usuel en France et le chant donné par le Rituel de Ratisbonne, sont trop semblables et trop dissemblables pour qu'on les chante sans les mélanger et les corrompre l'un et l'autre.

La raison tirée de ce que, pour les saluts, le *Tantum ergo* est de règle, ne vaudrait que si, avec le texte, le chant lui-même était imposé. Or, il n'en est rien jusqu'ici.

La raison prise de ce qu'il est douteux que les saluts soient un office liturgique, n'aurait pas ici grande valeur. Pour y voir un office extra-liturgique,

il faut restreindre outre mesure le sens du mot liturgique. Je sais qu'on le fait quelquefois ; mais comment exclure du domaine liturgique une cérémonie qui a pour but formel l'adoration du Saint-Sacrement et qui, sans être aussi complètement pourvue de lois que les parties plus anciennes du culte divin, est néanmoins l'objet d'un certain nombre de prescriptions émanées de l'autorité compétente.

Ad II. A une messe basse pour les défunts, il ne convient pas d'avoir plus de deux cierges. Puisqu'on écarte le chant, il convient également d'écarter les autres rites établis pour les offices solennels.

Nous en disons autant des céroféraires pour la même raison.

Le catafalque peut, selon Bauldry, être dressé sans qu'il y ait absoute. C'est ainsi qu'en certaines églises on le dresse pour l'office des morts sans que l'absoute doive le terminer. Mais si la coutume n'existe pas, nous n'engageons pas à l'établir, car il y a, comme l'insinue Martinucci, un rapport entre le catafalque et l'absoute.

Ad III. Il ne semble pas qu'on puisse donner l'absoute après une messe basse, à moins que ce ne soit une messe d'enterrement.

Si néanmoins on la donnait, les prières doivent être récitées après la messe, parce qu'elles sont prescrites pour toutes les messes basses. On ne commencerait l'absoute qu'après leur récitation. La raison en est que ces prières sont ajoutées à la messe basse et font corps avec elle.

Ad IV. On ne peut que se conformer aux usages existants. La bénédiction du pain à l'Offertoire est très ancienne.

Ad V. Dans l'impossibilité d'accomplir les cérémonies sur la sépulture même, vous faites bien d'achever les prières à la chapelle. C'est ce que suggère la rubrique du Rituel, en tête du *Benedictus*. Pendant le *Pater* qui suit le cantique évangélique, on doit asperger le corps ; mais la rubrique ne parle pas d'encensement.

Il en est autrement dans la cérémonie de l'absoute : on asperge et on encense le corps ou le catafalque.

Q. — 1° Peut-on dire la messe sans servant « et » sans assistant ? Veuillez s'il vous plaît citer les autorités à l'appui de votre décision : car la question est chaudement discutée.

Quelques missionnaires prétendent qu'ayant la permission de dire la messe sans servant ils l'ont aussi de la dire sans assistant, puisque l'assistance ordinairement n'est pas requise et c'est ce qu'ils font habituellement.

2° Lorsque l'on distribue la sainte communion, avec les ornements noirs, dans le temps pascal, doit-on ajouter *Alleluia à O sacrum convivium* et à *Panem de cœlo* ? doit-on aussi réciter l'oraison *Spiritus nobis* ?

R. — Ad I. On peut célébrer la messe sans assistant ; mais on ne peut la célébrer sans servant. Tous les théologiens et canonistes sont d'accord sur ce point. Voilà la règle. Mais il y a des exceptions, 1° dans le cas de nécessité, par exemple s'il faut célébrer pour donner le viatique à un mori-



bond; si le servant se retire après que la messe est commencée; si le peuple est obligé d'entendre la messe un jour de dimanche ou de fête de précepte; 2° dans le cas de dispense.

Les missionnaires ne peuvent pas non plus célébrer sans servant, à moins d'une grave nécessité, ainsi que nous l'avons montré en 1882, p. 84. Ce sont les Vicaires Apostoliques qui doivent juger de la nécessité; et ils ne peuvent accorder la dispense que pour certains cas, et pour un temps court.

Ad II. Lorsque l'on donne la sainte communion immédiatement après la messe de *Requiem* nous pensons que l'on doit observer toutes les cérémonies, comme si on la donnait avec des ornements qui ne seraient pas noirs; à l'exception toutefois de la bénédiction, laquelle est prohibée avec des ornements noirs par un décret général du 27 janvier 1878, n. 5403. Par conséquent on doit dire l'*Alleluia* au temps pascal toutes les fois qu'on le dirait avec des ornements ordinaires.

Mais quand doit-on le dire avec des ornements ordinaires? Doit-on le dire après le verset *Panem de cælo* et après l'antienne *O sacrum convivium*? On le doit après le verset parce que toutes les éditions du Rituel romain le prescrivent.

Mais doit-on le dire également après l'antienne *O sacrum convivium*? La solution est douteuse : 1° parce que les diverses éditions du Rituel romain ne sont pas absolument uniformes. Ainsi une édition de 1773 dit qu'on ajoute *Alleluia*, tandis que les éditions récentes n'en parlent pas. Nous pouvons citer en particulier toutes les éditions faites à Rome depuis cinquante ans; et nous pouvons y ajouter celles de Paris, chez les frères Poussielgue; celles de Tournai en 1878, et de Ratisbonne en 1884; 2° parce que les liturgistes ne s'accordent pas davantage. Ainsi Cavaliéri, Mérati, Cuppini, saint Alphonse, Baldeschi et Le Vavas seur enseignent qu'on doit ajouter *Alleluia* à la fin de l'antienne. Mais les plus récents liturgistes, comme Martinucci, Patroni, Carpo, etc., placent l'*Alleluia* au verset *Panem de cælo*, et nullement après l'antienne. Carpo va plus loin; il dit expressément qu'on doit l'ajouter après le verset, mais qu'on ne le peut pas après l'antienne. Voici ses paroles :

« Hic animadverti par est, toto tempore paschali quoties extra missam administratur SS. Eucharistia, ad v *Panem de cælo* et r *Omne delectamentum* addendum esse *Alleluia*; non item ad antiphonam *O sacrum convivium* (ex Rituali romano, et rubr. Ord. Min. n. 240). »

Cette dernière opinion est beaucoup plus probable que la première; nous pourrions même ajouter qu'elle est certaine, parce qu'elle est conforme aux dernières éditions du Rituel romain; voilà pourquoi nous conseillons absolument de ne pas ajouter *Alleluia* à cette antienne, même au temps pascal.

Q. — 1° Dernièrement je me trouvais à une Adoration perpétuelle où l'on célébrait aussi la fête du patron. Au moment de chanter la messe, les confrères présents discutèrent sur la messe que l'on devait chanter, les uns étaient pour la messe du Saint Sacrement, les autres pour celle du patron, et ce fut celle-là que l'on chanta.

Quelle messe devait-on chanter?

Remarquez que la fête du patron tombait un jour de semaine; que la solennité avait été renvoyée au dimanche; qu'il avait été déjà dit, le matin, une messe du patron, et qu'il ne devait y avoir ni messe chantée, ni vêpres ce jour-là, si on n'avait pas eu la fête de l'Adoration. C'est donc purement à cause de la fête de l'Adoration que l'on a chanté la messe et le soir les vêpres.

La messe du patron dite, les autres messes basses doivent-elles être du patron ou du S. Sacrement?

Quelles vêpres devait-on chanter?

2° Quand cette coïncidence arrive le dimanche, quelle messe doit-on chanter et quelles vêpres?

R. — Ad I. On devait chanter la messe du patron; car le patron est de 1<sup>re</sup> classe; or le Saint-Siège n'autorise pas à dire la messe du Saint-Sacrement aux fêtes de première et de seconde classe.

Quant aux vêpres l'Eglise n'a rien déterminé. Par conséquent vous pouviez chanter les vêpres que vous jugiez les plus convenables. Seulement les prêtres qui assistent à des vêpres qui ne sont pas en rapport avec leur Ordo, doivent en outre réciter les vêpres de leur Ordo. C'est la solution donnée plusieurs fois par la sacrée Congrégation des rites.

Ad II. Quand l'Adoration perpétuelle tombe un dimanche, quelle messe doit-on chanter? Si c'est un dimanche ordinaire, la messe est du Très-Saint-Sacrement.

Mais si c'est un dimanche privilégié, c'est-à-dire un des huit dimanches de première classe ou des neuf dimanches de seconde classe, alors la messe est du dimanche, en y ajoutant l'oraison du Saint-Sacrement sous une seule conclusion, et omettant toutes les mémoires et collectes : « canenda est missa dei currentis cum oratione Sanctissimi Sacramenti sub unica conclusione, ommissis collectis et commemorationibus » (S. R. C. 18 mai 1883).

Si une fête de première ou de seconde classe tombait en un dimanche où se fait l'exposition, la messe serait de la fête, avec mémoire du dimanche sous une conclusion distincte : « Quod si festum aliquod primæ vel secundæ classis occurrat in Dominica, tunc secundo loco, sub distincta conclusione fit commemoratio dominicæ, et dicturejus Evangelium in fine » (Idem decretum).

Quant aux vêpres, même solution que dans la précédente réponse ad I.

Q. — 1° En prescrivant le jeûne des deux derniers jubilés, N. S. Père le pape faisait allusion à la bulle « des croisades. » J'ose croire que vos lecteurs seraient heureux d'être renseignés sur cette bulle et d'en connaître au moins les passages où il est question du jeûne. A ce propos, dans les pays où il est d'usage de prendre une légère réfection le matin, peut-on, d'après la bulle, prendre cette réfection au jeûne du jubilé. Je présume qu'il n'y a pas de difficulté pour la collation. Vu l'actualité que le nouveau jubilé peut don-



ner à cette question, peut-être vous semblera-t-il bon d'y répondre prochainement.

2° Si un jour de solennité transférée, dans une église paroissiale où il se dit plusieurs messes, la messe de paroisse qui est chantée d'habitude, n'est par accident qu'une messe basse, cette messe doit-elle être du jour, ou peut-elle être de la solennité?

R. — Ad I. Le Souverain Pontife Léon XIII n'a aucunement visé cette bulle dans ses deux concessions de jubilé. Cette bulle d'ailleurs ne traite que des censures et non du jeûne.

Quant aux prescriptions spéciales concernant le jeûne du jubilé, il n'y est question que de la qualité des mets, qui doivent être ceux du jeûne strict : maigre, à l'exclusion de tout laitage et des œufs.

Ad II. L'explication donnée en 1804 par le cardinal Caprara, suppose que la messe votive transférée au premier dimanche libre sera chantée : « canetur tamen una missa solemnis de festo illo (translato), more votivo... » (21 juin 1804.)

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — 1° Le ministre de l'instruction publique ou ses subordonnés peuvent-ils, en vertu des lois existantes, exiger de toutes les institutrices, même congréganistes, un brevet ou diplôme, simple ou supérieur selon les cas, alors même qu'elles ont 35 ans d'âge et 10 ans d'exercice?

En deux mots, les équivalences sont-elles ou peuvent-elles être annulées sans une nouvelle loi?

2° Est-il admissible que, même en république, un curé et une institutrice communale laïque habitent sous le même toit, l'un au premier étage, l'autre au rez-de-chaussée? Lorsque cette énormité révoltante et, il me semble, illégale, a eu lieu, le curé s'est vainement adressé à toutes les juridictions; il n'a pas été en son pouvoir de l'empêcher. En sorte que le pouvoir civil, si soucieux de la dignité de son corps enseignant, a mis une institutrice sous les pieds d'un curé. Elle n'est pas seule cette fille de 24 ans; elle a sa mère, une sœur plus jeune qu'elle, un neveu et une nièce encore en bas âge. Ajoutez à cela le tapage incessant de 8 heures du matin à 4 heures du soir d'une vingtaine de petites filles de 5 à 12 ans, et vous aurez une idée de l'absurdité, sinon de la malice, des maîtres qui gouvernent la France.

N'y aurait-il pas moyen de mettre fin à une situation qui blesse toutes les convenances, je pourrais même dire la morale?

Ce que je viens de vous dire pourrait peut-être vous paraître incroyable si je ne vous donnais quelques explications que voici :

Mon prédécesseur à C. n'avait que le rez-de-chaussée. La municipalité voulait bâtir une maison d'école pour les garçons. Il dit à son maire : élevez le presbytère d'un étage; j'habiterai le premier et l'instituteur occupera le rez-de-chaussée. — Le maire lui fit observer qu'il aurait des ennemis; que c'était illégal. — L'étonné curé répliqua : je subirai les ennuis et je ne ferai pas de réclamations.

S'il était sincère alors, il changea d'avis plus tard. Mais c'était fait; il n'obtint rien.

Lorsque je l'ai remplacé, l'école était là; mais deux ou trois ans plus tard on a acheté une maison d'école pour les garçons, et j'ai pu faire bâtir une maison d'école pour les filles, dirigée par les sœurs de Portieux. Le rez-de-chaussée était vacant; la commune garda deux pièces, les seules propres, pour la mairie, et me donna les deux autres.

Il y a trois ans, on a installé une institutrice laïque dans les deux pièces qui servaient de mairie. J'en fus stupéfait; mais que faire? Et dernièrement la mairie m'a repris une

des deux autres pièces que j'avais fait réparer à grands frais, pour agrandir l'école, et cela, non pas précisément par impiété ou tracasserie, mais par défaut de sens et par avarice; pour n'être pas contrainte de bâtir une maison d'école. Et voilà où j'en suis!

Il y avait de quoi, ce me semble, mettre la paroisse en interdit. Mais on me dit qu'il faut prendre patience; que nous ne sommes pas les maîtres. Oh! la patience, la longanimité, les concessions! Je crains bien qu'elles nous mènent trop loin et finissent par nous faire dérailler.

R. — Ad I<sup>m</sup>. Les lois existantes permettent à toute institutrice laïque ou congréganiste ayant 35 ans d'âge et 10 ans d'exercice dans une école primaire, de se passer de diplôme; c'est la seule équivalence admise. Mais étant écrite dans la loi, aucune autorité académique ou autre ne peut la supprimer ou l'annuler; il faudrait pour cela une loi nouvelle.

Ad 2<sup>m</sup>. Nous ne voyons pas comment on pourrait mettre fin à cette situation. Invoquer les convenances à l'heure qu'il est, ce serait trop naïf en vérité. Or, c'est la seule chose qu'on pourrait invoquer. D'illégalité, il n'y en a point. Il y en a eu : c'est lorsqu'on a ajouté un étage au rez-de-chaussée primitif. Cela ne pouvait se faire ainsi sans formalité. Le presbytère ayant une affectation propre ne pouvait en recevoir une autre, ni être modifié sans autorisation et sans exécution de toutes les conditions exigées par la loi touchant les distractions de presbytère. Mais comment revenir sur une mesure, non seulement approuvée, mais voulue par le curé et son conseil de fabrique : *scienti et volenti non fit injuria*.

Notre correspondant a aussi manqué une belle occasion de récupérer l'indépendance, lorsque l'école des garçons a été bâtie et qu'une école de filles a été installée dans la paroisse. C'était le cas de provoquer une délibération du conseil municipal pour faire affecter définitivement toute la maison presbytérale à l'habitation du curé, d'appeler à son secours l'autorité épiscopale, celle du préfet qui n'était pas hostile à cette époque. Aujourd'hui c'est trop tard; il faut subir le fait accompli, à moins toutefois d'amener l'opinion publique et par elle le conseil municipal à une plus saine appréciation des choses.

Si l'on ne peut entraîner la municipalité à s'imposer de nouveaux sacrifices pour bâtir une école de filles, il faudrait au moins tenter d'obtenir une indemnité de logement pour s'installer ailleurs. La situation présente n'est vraiment pas tenable. Du moment qu'on n'a pas en face le parti pris de l'impunité ou de la tracasserie, peut-être l'intervention de l'évêque obtiendrait-elle du conseil municipal une faveur qu'il refuserait à tout autre. Il reste enfin la patience, dont notre correspondant paraît peu s'accommoder, en attendant la fin de la crise politique.

Q. — Un curé de campagne, ne possédant aucun titre ni grade, pas le moindre baccalauréat ou brevet, peut-il être admis dans une famille en qualité de précepteur des enfants? Quelles conditions sont requises pour remplir ces



fonctions ? Je suppose l'autorisation épiscopale obtenue de quitter le diocèse auquel ce curé appartient, s'il doit être précepteur dans un diocèse étranger au sien.

R. — Il n'est requis aucun grade universitaire pour exercer les fonctions susdites, et les lois de l'enseignement n'exigent aucune formalité de la part du précepteur. Mais le père de famille, en vertu de la loi du 28 mars 1832, est obligé de déclarer au maire de sa commune qu'il donne à ses enfants une éducation privée, et ses enfants peuvent être soumis à un examen proportionnel à leur âge sur les matières de l'enseignement primaire, et, en cas d'insuccès complet, être forcés à fréquenter une école libre ou publique.

Q. — Mon église paroissiale est à deux kilomètres de chez moi, isolée au milieu des champs. J'y chante la messe le dimanche, et c'est tout. À côté du presbytère et sur ses dépendances, il y a une chapelle pour la commodité du curé et des personnes qui veulent y venir. Je fais là toutes les cérémonies qui ne se font, d'ordinaire, que dans une église, comme baptêmes, mariages, etc. ; mais je n'y suis point obligé ; aucune subvention n'est accordée à cette fin, et, au budget de la fabrique, l'église et la chapelle ne font qu'un.

Cette chapelle tombe en ruines ; et, comme elle est indispensable à l'exercice du culte, à cause de la distance de l'église, une personne s'est engagée à la faire reconstruire sinon sur l'emplacement de l'ancienne, ce qui est impossible par la proximité de la voie publique, il faudrait reculer, du moins sur le même terrain, quelques mètres plus loin. La commune et la fabrique ont accepté la libéralité avec reconnaissance ; mais la préfecture met des barres dans les roues. Après avoir demandé des pièces, comme s'il s'agissait de créer un état de choses nouveau, elle exige maintenant que nous fassions reconnaître cette chapelle comme chapelle « de secours, » ce qui nous renverrait au ministère et de là où ?

Puisque nous ne demandons rien, que la chapelle existe, qu'elle n'a point de titre légal, que la fabrique et la commune sont d'accord, il me semble que la reconstruction de cette chapelle n'exige pas plus de formalités que s'il s'agissait de refaire une servitude au presbytère.

La donatrice est très âgée et la libéralité ne sera valable qu'autant que les travaux seront commencés de son vivant. J'ai donc le dessein de faire mettre la main à l'œuvre, sans attendre indéfiniment une réponse de la préfecture à laquelle j'ai adressé les mêmes explications.

Que dites-vous de mon dessein ? Est-il sujet à quelque inconvénient ?

R. — La chapelle dont parle notre correspondant est de celles qu'on qualifie de chapelles de tolérance, c'est-à-dire que depuis le concordat de 1801, elles n'ont obtenu aucun titre légal, bien que cependant l'exercice du culte catholique y soit toléré. Ces églises n'étant pas reconnues par la loi, elles ne peuvent se prévaloir d'aucun droit ; elles n'ont qu'une existence de fait, mais n'ont point d'existence légale.

Une décision ministérielle du 13 septembre 1839 s'occupe de ces sortes d'édifices. Il y est dit qu'une commune ne pourrait pas obtenir l'autorisation de faire construire une chapelle dans laquelle le culte catholique ne serait exercé que par tolérance. La construction d'une de ces chapelles aux frais de la commune, lorsque cette église ou chapelle n'aurait aucun titre légal, serait contraire à l'esprit de la loi comme aux principes d'une

bonne administration, en ce que ces dépenses une fois faites, la commune n'en serait pas moins tenue, comme par le passé, aux frais du culte dans le chef-lieu de la paroisse.

Dans le cas proposé, il est vrai, la construction se fait aux frais d'une tierce personne, mais sur le terrain communal, et, du moment qu'il y a une aliénation quelconque du domaine public, il faut nécessairement l'intervention de l'administration supérieure. Il faudrait pour passer outre à cette intervention que la donatrice fût bâtie sur un terrain à elle appartenant, ne relevant en aucun cas de la fabrique ou de la commune. Et encore, se trouverait-on en face des mêmes difficultés quand il s'agira de donner définitivement l'immeuble soit à la fabrique, soit à la commune.

Qu'on nous permette de le dire, ici la préfecture est la seule qui raisonne juste, et agisse au mieux des intérêts que la fabrique et la commune ont le désir de servir. En quoi ce qu'elle demande pourrait-il nuire aux projets dont il est question ? Il est vrai que les formalités prennent du temps, et, comme on nous le fait observer, la donatrice, déjà âgée, pourrait mourir, et, par cela même, sa donation serait caduque. Cela est exact vis-à-vis des fabriques, mais non vis-à-vis des communes. En vertu de l'article 18 de la loi du 18 juillet 1837, qui déroge aux articles 910 et 937 du code civil, les maires peuvent accepter, à titre conservatoire, les donations faites au profit de la commune avant le décret présidentiel ou préfectoral autorisant cette acceptation. Mais ce droit n'est pas applicable aux fabriques. Par conséquent, on remédierait à l'inconvénient qu'on pourrait redouter, en engageant la bienfaitrice à donner à la commune et non pas à la fabrique. Le maire ayant qualité pour recevoir à titre provisoire, il assurerait la libéralité et atteindrait le but proposé.

Sans doute, étant donné l'accord parfait entre la fabrique et la commune, on aurait pu sans grand inconvénient ne rien dire à la préfecture et faire la construction sans tambour ni trompette. Cette chapelle relevant directement de la paroisse, les travaux eussent été comme des travaux faits à l'église même. C'est sur les lieux mêmes qu'on s'inspire pour la manière d'agir. Quant à nous, nos lecteurs le savent, nous recommandons toujours la légalité, comme le moyen le plus sûr et le moins sujet aux tracasseries du présent et de l'avenir.

Au demeurant que demande le préfet en exigeant qu'on fasse reconnaître ladite chapelle comme chapelle de secours. Il cherche à la faire rentrer dans la légalité en lui faisant avoir un titre légal, nous ne disons pas une existence légale. Les chapelles de secours, dit M. Boué, doivent être considérées comme des autels de l'église paroissiale qu'on a détachés du bâtiment de cette église. Etant donné cette assimilation, et elle est juste, la chapelle de secours n'a pas d'existence distincte et séparée de la paroisse. Elle est des-



servie par le clergé de la paroisse qui vient y célébrer les offices quand le curé juge convenable; elle est administrée par la fabrique paroissiale qui en perçoit les revenus et en supporte les frais et toutes les dépenses. Elle peut recevoir dons et legs; mais ces dons et ces legs sont acquis à l'église principale, sauf à exécuter l'emploi prescrit par les donateurs ou testateurs.

Nous remarquons que tout cela se fait déjà dans la chapelle en question; il ne s'agit donc que de lui donner un titre légal: ce qui se ferait assez rapidement puisque c'est le désir du préfet et qu'on est en face d'un fait déjà existant.

Pour consoler notre correspondant dont nous combattons les idées, nous lui disons que nous ne voyons pas grand danger à ce qu'il mette la main à l'œuvre, comme il en a le désir. L'enviable harmonie qui règne entre les deux conseils du village et les deux autorités locales le mettent à l'abri de toute réclamation venant de haut.

Q. — 1<sup>o</sup> Dans ma paroisse, le cimetière entoure l'église et la rend, en conséquence, bien humide. Avec beaucoup de peine, nous sommes parvenus à avoir un nouveau cimetière dans lequel nous enterrons depuis trois ou quatre mois. Déjà plusieurs familles veulent y transférer les restes de quelques-uns de leurs membres. Une famille entr'autres voudrait de suite opérer la translation de deux corps enterrés dans l'ancien cimetière; il y a un an environ. Peut-on le faire, en vertu de quelque loi, aussi bien pour les personnes décédées depuis un an que pour celles ensevelies depuis 5 ou 10 ans? Quelles formalités faut-il remplir au point de vue civil?

Comme nous ne sommes que section de commune, je pensais donner à une famille le conseil d'opérer la translation susdite sans tambour ni trompette, en s'entendant avec le fossoyeur et en disant à quiconque l'interpellerait à ce sujet, qu'on avait toute autorisation pour cela.

Cela couperait court à beaucoup de difficultés, à des lenteurs et à des frais. Seulement, je ne voudrais pas moi-même m'exposer à être molesté et à tomber sous le coup de quelque loi sévère. Qu'en pensez-vous? Les cimetières ne sont pas sous notre surveillance et je me trouverais, ce semble, tout-à-fait à l'abri. Pour ces transferts, il est d'usage, je crois, qu'on fasse une cérémonie religieuse, tout comme si on faisait un enterrement. A cela, que répondez-vous?

Je vous fais observer encore ceci: c'est que l'emplacement de l'ancien cimetière est destiné à devenir place publique. La loi n'autorise le transfert d'un cimetière dans l'autre qu'après 10 ans; n'y aurait-il pas un moyen d'éluider cette loi? c'est-à-dire d'abrégier ce délai, par exemple, si chacun exhumait et portait au nouveau cimetière les corps des siens?

2<sup>o</sup> Pour ce qui regarde les concessions que certaines familles voudraient avoir, quelles formalités faut-il pour les obtenir? qui doit fixer le prix de la concession, et quel peut être ce prix?

3<sup>o</sup> Ainsi que je l'ai dit plus haut, nous ne sommes que section de commune. Qu'aurions-nous à faire pour parvenir à nous faire ériger en commune?

4<sup>o</sup> Une personne doit à une autre 4,000 fr. Elle reste deux ans sans payer les intérêts. Maintenant elle offre de payer l'arriéré et même l'intérêt des intérêts. Est-ce qu'on peut accepter cela?

R. — Ad 1<sup>re</sup>. Dans n'importe quel cas, aucune exhumation, sauf celles qui sont ordonnées dans les instructions judiciaires, ne peut avoir lieu sans l'autorisation spéciale du maire, auquel la

loi a donné la police des cimetières. (*Décret de l'an XII art. 16 et 17; circulaire du ministre de l'intérieur du 10 mars 1856*). C'est donc au maire que les demandes des familles doivent être présentées par le plus proche parent ou par son fondé de pouvoir.

Si une exhumation était faite sans avoir été préalablement autorisée par le maire, elle constituerait, quel qu'en fût le mobile, le délit de violation de sépulture prévu par l'article 360 du Code pénal et puni d'un emprisonnement de 3 mois à 1 an et d'une amende de 16 à 200 fr. (*Arrêt de la Cour de cassation du 10 avril 1845.*)

Notre correspondant peut voir par ces quelques mots quelle imprudence il commettrait en donnant le conseil dont il parle. Il peut conclure également que, munie de l'autorisation susdite, toute personne peut opérer une exhumation et une réinhumation, quelle que soit l'époque de la mort des individus enterrés. Les familles qui ont une concession dans un ancien cimetière ont droit à une concession pareille dans le cimetière nouveau; l'enlèvement des restes, comme le creusement de la nouvelle fosse se font aux frais de la commune, et en présence d'un agent municipal, soldé par les familles.

L'expédient proposé par notre correspondant pour abrégier le délai exigé par la loi avant de faire des fouilles dans un ancien cimetière n'est pas pratiquement réalisable. D'après la loi, le cimetière doit rester fermé pendant 10 ans. Il faudrait donc exhumer toutes les personnes enterrees pendant ce long intervalle. L'administration devrait, en outre, interpréter la loi dans ce sens. C'est une idée chimérique.

Quant à ce qui regarde les cérémonies religieuses en pareille occurrence, comme tout y est facultatif, il est manifeste que les curés doivent se conformer aux désirs des familles. Généralement, on se contente d'une levée de corps pour l'exhumation, et des prières de la sépulture pour la réinhumation sans passer par l'église, ou bien enfin d'un service dans l'église sans la présence du corps. On suit, autant que possible, les règles du diocèse ou de la coutume.

Ad 2<sup>me</sup>. La question des concessions de terrains dans les cimetières est résolue par les art. 3, 5, 7 de l'ordonnance royale du 6 décembre 1843 et le décret du 23 prairial an XII. Ce sont les conseils municipaux qui établissent les tarifs des concessions; ces tarifs doivent être homologués par le préfet, et par le président de la République quand il s'agit d'une ville ayant plus de 100,000 fr. de revenus. Les sommes provenant des concessions sont attribuées pour les deux tiers aux communes et pour un tiers aux pauvres ou établissements de bienfaisance. Ces sommes varient selon qu'il s'agit de concessions perpétuelles, de concessions trentenaires ou temporaires, et aussi, il faut le dire, selon les localités.

Ad 3<sup>me</sup>. C'est la loi du 5 avril 1834, articles 3, 4 et 5 qui règle cette matière. Nous nous con-



tentons de les transcrire ici dans ce qu'ils ont d'applicable à la question posée.

Art. 3. Toutes les fois qu'il s'agit..... de distraire une section de commune..... pour l'ériger en commune séparée, le préfet prescrit dans les communes intéressées une enquête sur le projet en lui-même et sur ses conditions.

Le préfet devra ordonner cette enquête, lorsqu'il aura été saisi d'une demande à cet effet soit par le conseil municipal des communes intéressées, soit par le tiers des électeurs inscrits de la commune ou de la section en question. Il pourra aussi l'ordonner d'office.

Après cette enquête, les conseils municipaux et les conseils d'arrondissement donnent leur avis et la proposition est soumise au conseil général.

Art. 4. Si le projet concerne une section de commune, un arrêté du préfet décidera la création d'une commission syndicale pour cette section, ou pour la section du chef-lieu si; les représentants de la première sont en majorité dans le conseil municipal, il déterminera le nombre des membres de cette commission. Ils seront élus par les électeurs domiciliés dans la section. La commission nomme son président. Elle donne son avis sur le projet.

Art. 5. Il ne peut être procédé à l'érection d'une commune nouvelle qu'en vertu d'une loi, après avis du conseil général, et le conseil d'Etat entendu.

Ad 4<sup>m</sup>. Le retard dans l'exécution d'un contrat ne change rien à la nature de ce contrat; d'où il suit (*art. 1153 du Code civil*), que « dans les obligations qui se bornent au paiement d'une certaine somme, les dommages et intérêts résultant d'un retard dans l'exécution, ne consistent jamais que dans la condamnation aux intérêts fixés par la loi. »

Les intérêts échus des capitaux peuvent produire des intérêts, ou par une demande judiciaire, ou par une convention spéciale, pourvu que, soit dans la demande, soit dans la convention, il s'agisse d'intérêts dus au moins pour une année entière (*art. 1154. c. civil*).

Ici, il n'y a ni demande, ni convention, donc les intérêts des intérêts ne sont pas dus, il ne faut pas les exiger. Mais s'ils sont offerts spontanément, nous ne voyons pas ce qui pourrait interdire de les recevoir.

Q. — Je suis chargé du service intérimaire d'une paroisse vacante. Ayant dans mon église double service religieux, j'étais chaque semaine dans la paroisse vacante remplir toutes les fonctions de mon ministère, v. g. dire la messe, visiter les malades, administrer les sacrements. En ce faisant j'observe le règlement ministériel du 31 décembre 1842 et j'ai droit à l'indemnité du gouvernement.

Mais les gens de la susdite paroisse vacante voudraient une messe le dimanche, au moins deux fois par mois. Ils basent leur demande sur cette raison que leur paroisse étant section de notre commune, ils payent leur part d'imposition pour le double service religieux.

Cette demande est-elle fondée? Ne pourrait-on pas prouver par quelque principe général ou par des décisions

particulières que les gens de la paroisse en question doivent venir entendre la messe dans mon église où le double service a été accordé par l'Ordinaire sur la demande motivée du conseil de fabrique et du conseil municipal?

En cas de refus de ma part, les habitants de la susdite paroisse seraient-ils en droit de demander exonération de leur quote-part d'imposition pour le double service religieux.

Pour moi, je résoudrais la question négativement.

R. — Jusqu'en 1827, le binage consistait à dire deux messes « le même dimanche, » dans deux paroisses différentes, par suite de la vacance de l'une d'elles. Mais le 20 juin de cette année-là sortit une instruction ministérielle, suivie d'une circulaire (2 août 1833) qui ont établi une nouvelle jurisprudence. Il y est décidé, en effet, qu'on satisfait aux obligations du binage ou double service dans la paroisse vacante, en y disant la messe le dimanche ou *tout autre jour de la semaine*, en y allant faire des instructions, en visitant les malades et en y administrant les sacrements. Mais c'est l'évêque qui ordonne le double service; c'est lui qui établit si la messe aura lieu le dimanche ou un jour de la semaine (*Circulaire du minist. des cultes du 1<sup>er</sup> février 1843*).

En définitive, c'est donc l'évêque qui doit trancher la difficulté exposée ci-dessus. Ceci est d'autant plus obligatoire que la seconde messe dite dans la paroisse en question a été établie, sur la demande du conseil municipal et du conseil de fabrique, par l'autorité épiscopale. Or, c'est un principe de droit qu'une chose ne peut être détruite que par la cause qui l'a produite. Donc, en supposant que le curé voulût accorder ce qu'on lui demande, il ne le pourrait qu'après en avoir reçu l'autorisation de l'évêque. L'évêque, étant seul chargé de pourvoir au bien spirituel de ses diocésains, verrait dans sa sagesse ce qui conviendrait le mieux, et prendrait toutes les mesures opportunes.

La raison, mise en avant par la paroisse vacante, n'est pas soutenable, parce qu'il ne s'agit pas d'une imposition spéciale dans un but déterminé. L'allocation ou indemnité votée par le conseil municipal pour le double service dans la paroisse est prise dans l'ensemble des revenus et appliquée, selon délibération régulière, à ce point particulier. Prétendre qu'une section de commune, sous prétexte qu'elle paie une part des impôts, peut exiger l'application de cette quote-part comme elle l'entendrait, ce serait exactement comme si quelqu'un, sous le même prétexte voulait déterminer, par exemple, l'emplacement d'un théâtre ou d'une école.

Cette soi-disant raison de la paroisse vacante servirait à peine d'argument pour appuyer une pétition adressée à l'autorité compétente, c'est-à-dire, à l'évêque diocésain. Le cas échéant, elle devrait en trouver de meilleurs, tels que la piété des habitants de la section, le mauvais état des routes, l'éloignement de l'église chef-lieu, etc. On répondrait justement à son maigre motif: « vous

contribuez, il est vrai, à payer l'indemnité affectée au double service de la paroisse; mais ce double service est aussi bien pour vous que pour les autres, et même davantage.

Quant à la situation elle-même, nous n'avons ni à la critiquer ni à la louer; c'est affaire au curé et à l'évêque qui doivent pourvoir au plus grand bien des âmes. Eux seuls sont compétents pour apprécier les circonstances de personnes, de temps et de lieux, pour juger s'il y a lieu de modifier ou de continuer ce qui se pratique actuellement. En cas du maintien du *statu quo*, les habitants de la section n'auraient aucun motif et aucun appui dans la loi pour demander l'exonération de leur quote-part d'imposition pour le double service religieux tel qu'il se fait actuellement, puisqu'ils peuvent en profiter ayant été établis dans un intérêt commun.

## COURRIER DE L'UTILE

Tombant de sommeil, la tête vidée, la main brûlante et tremblante à la suite d'une série de veilles forcées, et obligé de donner quand même un *Courrier de l'utile*, j'appelle à mon aide les *Causeries du Docteur Derouet*<sup>1</sup> et j'en copie la première page qui tombe sous mon œil endormi : elle est, du reste, bien en rapport avec mon état; et elle donne de salutaires conseils..... à ceux qui peuvent les suivre.

### SAVOIR DORMIR

« Voici les longues nuits, les matinées sans lumière, le temps où l'on sort avec peine de son lit, où l'on n'aime à y entrer que fort tard, parce qu'il fait si bon sommeiller, en laissant le journal ou le livre tomber sur ses genoux.

« N'est-ce pas le moment d'apprendre à dormir ?

« Comment, apprendre? me dit-on.

« Mais oui, et j'espère vous le prouver dans cette courte causerie : ce n'est pas une petite science que de savoir dormir.

« De nos jours, on ne sait plus dormir, et cela explique bien des maladies, bien des crimes, bien des désastres, bien des calamités.

« On dort le jour, on veille la nuit : c'est l'ordre de la nature renversé; rien de bien ne peut provenir d'un pareil désordre.

« Ou bien on prolonge trop le sommeil, ou bien on l'accourcit trop.

« Voyez cette masse de chair : ce gros homme à peine à porter son propre corps; il souffle; sa figure est luisante de sueur, les yeux disparaissent sous la graisse, le menton descend en triple étage sur la poitrine, et l'intelligence ne peut plus traverser cette épaisse enveloppe.

« C'est un homme qui dort trop.

« Voyez cet autre, qui paraît tout nerfs; il est maigre, il se courbe, ses yeux s'enfoncent dans leurs orbites, il est dans une continuelle agitation, et cependant il ne peut plus se livrer à des pensées suivies, son esprit perd sa vivacité et son énergie.

« C'est un homme qui ne dort pas assez.

« Cette femme qui s'étiole, qui pâlit, qui peut à peine se soutenir, qui se plaint de vapeurs, de migraines, qui n'est contente de rien, que la moindre contrariété irrite, et qui passe soudain de ce complet affaissement à une fébrile activité lorsque le soir revient :

« C'est une femme qui ne dort pas aux heures convenables.

« Elle prolonge la veille bien avant dans la nuit, parce que le plaisir l'attire; elle se couche lorsque le jour va reparaitre, elle se lève à midi, elle est tout étonnée de se porter mal, d'avoir un sommeil pénible, agité, d'avoir de longues insomnies, de perdre les forces et l'appétit.

« Ah ! si l'on savait dormir, on saurait vivre.

« Le sommeil, pris de bonne heure et interrompu de bonne heure, donne une énergie particulière au corps et à l'esprit.

« Il refroidit le sang et répare les forces.

« Il donne le calme à l'âme, le ressort à l'intelligence et à la volonté.

« Trop prolongé, il relâche; trop écourté, il use.

« Un magistrat anglais, qui avait occasion de voir à la barre de son tribunal un grand nombre de personnes, ne manquait jamais de demander aux vieillards au moyen de quel régime de vie ils étaient parvenus à un âge avancé.

« Les uns avaient mené un genre de vie, les autres un autre, tel avait eu de rudes épreuves à supporter, tel autre avait eu une vie uniformément douce et réglée.

« TOUS avaient eu l'habitude de se lever matin.

« C'est dire que tous avaient su dormir, car qui se lève matin aime à se coucher de bonne heure; c'est pendant la nuit qu'il dort, et c'est le meilleur moyen de dormir paisiblement.

« Un savant médecin allemand, Hufeland disait :

« — Tous ceux qui ont atteint un âge très avancé avaient l'habitude de se lever de bonne heure.

« John Wesley, un original, fondateur d'une secte particulière, mais qui ne manquait pas de bonnes idées, avait fait de cette habitude un point de religion.

« — Se coucher de bonne heure, se lever de bonne heure, disait-il, donnent à l'homme santé, richesse et sagesse.

« John Wesley vécut jusqu'à quatre-vingt-dix-huit ans.

« Dites-moi comment vous dormez, et je vous dirai quelle est votre vie.

<sup>1</sup> Un volume in-12. Prix : 3 francs (Société générale de Librairie catholique).



« Vous vous couchez de bonne heure, vous vous levez de même. Je réponds que vous avez une vie régulière, que vous connaissez le prix du temps, que vous avez de l'ordre et que vous savez résister à vos passions.

« Votre sommeil est calme, profond, vous n'avez que d'agréables rêves; tant mieux, c'est que votre santé est bonne, c'est que votre conscience est tranquille.

« Rien de calme et de profond, comme le sommeil de l'enfance et de l'innocence.

« Le sommeil du criminel est agité et troublé de rêves affreux.

« L'homme vertueux sait dormir.

« Le criminel ne sait pas dormir.

« Savoir dormir, science vraiment importante, science essentielle à la vie, à la santé de l'âme et du corps.

« Si nos sociétés sont malades, c'est qu'on ne sait plus dormir.

« Si les crimes se multiplient, c'est qu'on ne sait plus dormir.

« Si la vie s'abrège, si les caractères s'affaiblissent, si les facultés intellectuelles s'affaiblissent, c'est qu'on ne sait plus dormir.

« Rétablissez le vrai sommeil, et vous rétablirez l'ordre et la vertu.

« Cela pourra paraître un paradoxe : les médecins et les philosophes seront de mon avis.

« Quelles sont les populations les plus saines, les plus vigoureuses, les plus morales ?

« Celles qui savent dormir

« Quelles sont les populations les plus chétives, les moins fortes, les plus corrompues ?

« Celles qui ne savent pas dormir.

« La statistique est là, avec ses chiffres qu'il est impossible de récuser.

« Et, en même temps qu'elle démontre que la longévité est un des résultats du sommeil pris à propos et en quantité suffisante, elle démontre que la vie est abrégée par le sommeil pris à contre-temps, par un sommeil trop court et par un sommeil trop prolongé.

« En tout, c'est le juste équilibre qu'il faut chercher.

« Ceux qui croient prolonger leur vie, leur temps d'activité vitale, en abrégeant considérablement le temps de leur sommeil, sont dans une grave erreur. Rester plus longtemps les yeux ouverts, ce n'est pas vivre plus longtemps : on vieillit plus vite, on perd la santé et les organes finissent par refuser de suivre l'intelligence : le corps réclame ses droits; s'il est funeste de lui accorder trop, il ne l'est pas moins de ne lui donner que trop peu.

« J'ai connu un de ces hommes que dévorait le désir de savoir.

« Aucune branche des connaissances humaines ne lui était étrangère; il pensait à tout, il étudiait tout, et il se mettait à la disposition de tous.

« Caractère charmant, esprit supérieur, savant de premier ordre, homme du devoir, il possédait tous les éléments d'une juste renommée, en même temps que la régularité de sa vie semblait lui assurer de longs jours.

« Mais, dévoré de l'amour de la science, il reprenait sur la nuit le temps que le jour avait dérobé à ses études.

« Alors il perdit à la fois la santé et l'appétit. Quand il voulut s'arrêter, il était trop tard : le sommeil ne répondait plus à son appel, et un voyage de quelques semaines, entrepris pour l'amour de la science, suffit pour l'abattre.

« Avant quarante ans, il était usé, sa vie n'était plus qu'une fièvre; il ne fallut qu'un souffle pour briser cette frêle organisation, au moment même où le savant allait enfin répandre au dehors les trésors amassés par tant de veilles.

« Il avait tout appris, il n'avait pas appris à dormir. »

Très bien, docteur. Ce \* serait parfait si, dans la prochaine édition de vos charmantes et savantes *Causeries*, que je recommande à mes lecteurs, vous vouliez bien donner, pour ceux qui ont de modestes ressources et de très lourdes charges, une recette qui permet de gagner en dormant le pain quotidien, avec un petit morceau dessus et le *modicum vini* à côté... ce qui ne constitue encore que la plus minime des dépenses auxquelles il faut journellement faire face.

Je connais quelqu'un qui, ce soir et dans ces conditions, serait heureux de pouvoir un peu DORMIR.

#### IMPRIMATUR:

Lingonis, die 23 decembris 1885.

+ ALPH.-MART., *episcopus Lingonensis.*

#### CONSEILS DU DOCTEUR

Le Dr Trousseau, qui s'est beaucoup occupé du traitement rationnel des névralgies, de la sciatique et de la migraine, affirme que le médicament qui lui a le mieux réussi c'est l'essence de térébenthine pure. Le Dr Martinet, de son côté, affirme qu'il a guéri cinquante cas de ces affections sur soixante-dix par l'emploi de l'essence de térébenthine.

Mais sous quelle forme peut-on faire usage de ce médicament? Le Dr Clertan est parvenu à renfermer l'essence de térébenthine dans une légère enveloppe transparente, il en a formé de petites gouttes rondes auxquelles il a donné le nom de perles de térébenthine du Dr Clertan. Ce procédé a reçu l'approbation si recherchée de l'Académie de médecine de Paris. Aujourd'hui, il n'est pas un médecin qui, dans les cas cités plus haut, n'ordonne les perles de térébenthine du Dr Clertan, à la dose de trois ou quatre perles à chaque crise. C'est sous cette forme que le Dr Trousseau prescrivait ce médicament.

Le flacon de perles se vend 2 francs dans toutes les pharmacies.

*Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.*

# ÉTRENNES 1886

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ  
(EXPOSITION D'ANVERS 1885. MÉDAILLE D'OR)

## ÉDITION ARTISTIQUE

DES

## ÉPISODES MIRACULEUX DE LOURDES

PAR HENRI LASSERRE

*Suite et tome deuxième de Notre-Dame de Lourdes*

Le miracle de l'Assomption. — Le menuisier de Lavour. — La Neuvaine du curé d'Alger  
Mademoiselle de Fontenay. — Les témoins de ma guérison

Un beau volume in-4 illustré par Yan d'Argent. Encadrements variés à chaque page et chromolithographies.  
Broché : 25 fr. — Cartonné avec plaques : 30 fr. — Relié : dos chag., fers spéciaux, tr. dor., 35 fr.

## ÉDITION ARTISTIQUE DE NOTRE-DAME DE LOURDES

PAR HENRI LASSERRE

TOME I<sup>er</sup>. — Un beau volume in-4. — Illustré d'encadrements variés à chaque page et de chromolithographies.

Prix : Broché. 25 fr.; cartonné avec plaques spéciales, 30 fr.; relié dos chagrin, fers spéciaux, tranches dorées ou demi-reliure d'amateur, 35 francs.

## ÉDITION ARTISTIQUE DE LA VIE DES SAINTS

Par Mgr PAUL GUERIN, auteur des Petits Bollandistes

Grand in-4, illustré avec le plus grand soin par Yan d'Argent. — 12 aquarelles groupant les Apôtres, les Martyrs, les saints Ouvriers, les saintes Femmes, les saintes Pénitentes, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques. 365 encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint.

Cet ouvrage paraîtra en douze livraisons ou en deux volumes de chacun six livraisons. Huit livraisons ont paru. Prix de la livraison avec titre et aquarelle : 5 francs.

Toute personne ayant souscrit avant la fin de la publication aura droit GRATUITEMENT à la reliure de grand luxe.

PREMIER VOLUME PARU : JANVIER-JUIN. — Prix : broché, 30 fr.; riche cartonnage, plaques spéciales, tranches dorées, 35 fr.; reliure demi-chagrin, plaques spéciales, tranches dorées, 40 fr.

## LE LITTORAL DE LA FRANCE

PAR CHARLES-FÉLIX AUBERT (M<sup>me</sup> V. Vattier d'Ambroyse)

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Marcellin Guérin). — Illustrations par Scott, Brun, Lalagne, Toussaint, Fraipont, Ciappori.

*Vient de paraître :* TROISIÈME PARTIE

## DE LORIENT A LA ROCHELLE

UN VOLUME IN-4

ONT DÉJÀ PARU

PREMIÈRE PARTIE

DUNKERQUE AU MONT-SAINT-MICHEL

Un volume in-4.

DEUXIÈME PARTIE

DU MONT-SAINT-MICHEL A LORIENT

Un volume in-4.

Chaque partie se vend séparément et forme un volume de 600 pages, orné de 300 gravures dans le texte et de 70 planches hors texte, tirées en une ou plusieurs couleurs.

PRIX de chaque partie ou volume : Broché, 20 fr.; riche cartonnage, avec plaques spéciales, tranches dorées, 25 fr.; reliure demi-chagrin, plaques spéciales, tranches dorées, 30 fr.

Le Catalogue complet est envoyé sur simple demande gratis et franco.

## DECOUPAGE des BOIS & MÉTAUX

Art d'agrement d'une exécution facile pour amateurs.

Machines de précision à main et à pédale. Tours, Outillages et accessoires. Outils de menuiserie et de sculpteurs. Bois francs et des files préparés spécialement pour le découpage. DESSINS de toutes les collections parues jusqu'à ce jour. Vernis et dorure *qualité sup.*

Articles Religieux : Christs, statuettes, bénitiers, etc.

Envoi du Catalogue universel, illustré, franco contre 0.75 c. en T. P. & H. TASSIN, 31, rue Le Peletier, Paris.

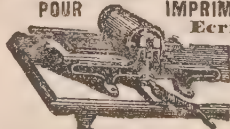
SESSERIE

POUR

IMPRIMER SOI-MÊME A L'INFINI

Ecriture, Dessin, Musique, ou Caractères d'Imprimerie.

DEPUIS 25 FRANCS



Système à la portée d'un Enfant

PAUL ABAT, 126, Rue d'Aboukir, Paris Tarif-Spécimen fra



# MAISONS SPÉCIALES POUR ARTICLES DE RELIGION

ORNEMENTS D'ÉGLISES, VÊTEMENTS & FOURNITURES ECCLÉSIASTIQUES

VITRAUX D'ART

CHARLES CHAMPIGNEULLE, DE PARIS

96, rue Notre-Dame-des-Champs. — Boulevard Montparnasse, 141 bis  
1883. MÉDAILLE D'OR A AMSTERDAM. — 1884. MÉDAILLE D'OR ET SEUL PRIX DE CONCOURS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, A PARIS.

**STATUES RELIGIEUSES & CHEMINS DE CROIX** en toutes matières  
Ameublements d'églises, Autels, Chaires, Confessionnaux, etc., en bois, pierre, marbre, onyx, bronze, etc.  
**CACHAL-FROC**, 30, 32 et 34, rue VAVIN, PARIS. — La maison n'a vend que des objets fabriqués dans ses ateliers.

**CHAPEAUX**. **MUSSET**, 22, rue St-Sulpice, Paris.  
Nouveautés d'été, très-légers.  
Tous articles concernant Messieurs les ecclésiastiques.

SOUVENIRS MORTUAIRES, 400 vignettes finement gravées  
sur acier, avec l'impression au verso, LE CENT 21 f. 80 franco. —  
CHROMOLITHOGRAPHIE ARTISTIQUE, huit sujets nouveaux, LE CENT  
30 f. 50 franco. Maison **BOUASSE-LEBEL**, 29, rue St-Sulpice, Paris.

**COLTAT & C** rue Vavin, 42, Paris. Manuf. de  
Médailles et bijouterie religieuse.  
Tarif spécial pour MM. les Ecclésiastiques.

**VITRAUX D'ART**. Maison **THIBAUD**, la plus  
ancienne de France. **Félix**  
**GAUDIN**, successeur, cours Sablon, Clermont-Ferrand.

## VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX PEINTS DU CARMEL DU MANS, fondée en  
1853. **E. HUCHER** père et fils, successeurs,  
au Mans, rue de la Mariette, 115. Grands et magnifiques car-  
tons de l'école d'Overbeck. Prix très-modérés.

Tous objets provenant directement de **JÉRUSALEM**  
et de la **PALESTINE**. V<sup>o</sup>r **POUPIN**, 77, r. de Rennes.

Authenticité garantie.  Envoi du Catalogue.

**Maison RAFFL — VERREBOUT, Suc<sup>r</sup>**  
64, RUE BONAPARTE, 64

**STATUES-CHEMIN DE LA CROIX**  
AMEUBLEMENTS D'ÉGLISES en toutes matières.  
MÉDAILLES à toutes LES EXPOSITIONS. Envoie la PHOTOGRAPHIE.

**VITRAUX D'ÉGLISE**, **H. GARNIER**, Boulevard d'Enter, 230,  
PARIS (PRIX MODÉRÉS).

## PROPRIÉTÉ DE LA MINERVE

Ancienne dépendance des hôpitaux  
en 1640

Je vends chaque année directement les vins de mon domaine de la MINERVE aux membres du Clergé.  
Mes vins sont tous récoltés sur mon domaine et partent avec leurs certificats d'origine. Ils sont purs  
de tous mélanges et peuvent être employés pour offrir le saint sacrifice.

Je ne fixe jamais le délai pour le paiement et donne la faculté de me renvoyer le vin, s'il était  
altéré en route. N'ayant pas d'intermédiaire, mes vins coûtent moins cher que les autres.

Je vends : Vins rouges extra, 120 francs, les 225 litres logés. Vin blanc sec, 120 francs, les 225 litres  
logés. Malvoisie, vin de dessert exquis, 10 ans d'âge, couleur dorée, 280 francs l'hectolitre, logé tou-  
jours, pris en gare de départ.

Adressez directement les demandes au propriétaire du domaine de la MINERVE, à Moussan, par  
Sallèles (Aude).

**VIN DE MESSE.** Les prêtres désireux d'avoir un vin de messe absolument pur, na-  
turel et à un prix très modéré, peuvent s'adresser en toute confiance  
à Monsieur **Henri BIJON**, propriétaire à Bordeaux, dont la parfaite honnêteté nous est  
connue. — A chaque nouveau client, M. Henri BIJON adresse toujours gratis et franco une  
bouteille de son vin comme échantillon. L'acheteur peut ainsi apprécier sûrement la qualité et  
les avantages du prix.



LE

**GOUDRON GUYOT**



Sort à préparer une eau de Goudron très agréable

Le **GOUDRON GUYOT** rafraîchit et purifie  
le sang et fortifie les estomacs délicats. Expéri-  
menté avec succès dans les  
hôpitaux de France, Belgi-  
que, Amérique con-  
tre les affections de  
la Poitrine, de la  
Gorge et de la Ven-  
trie. C'est la meil-  
leure boisson  
en temps  
de chaleur  
et  
d'épidémie.

2 fr. le flac. pour 12 lit. d'eau.



Refuser  
tout flacon ne  
portant pas sur l'éti-  
quette ma signature ci-  
contre et mon adresse 19, rue  
**Jacob, Paris.** — (Vente en gros.)

# TABLE DES MATIÈRES

DE LA

SEPTIÈME ANNÉE DE L'AMI DU CLERGÉ

## PRÉDICTION

### Sermons pour les fêtes

ÉPIPHANIE : Jésus la lumière du monde. . . . .	1
SAINT NOM DE JÉSUS : Le salut par J.-C. . . . .	13
PAQUES : La résurrection du Sauveur. . . . .	145
PATRONAGE DE S. JOSEPH : S. Joseph et le travail. . .	181
ASCENSION : Le triomphe du Saint des saints. . . . .	217
PENTECOTE : Les dons du Saint-Esprit. . . . .	229
TRINITÉ : Le mystère de la Sainte-Trinité. . . . .	241
FÊTE-DIEU : Le sacrement de vie. . . . .	253
SACRÉ-CŒUR : L'amour de Jésus pour nous. . . . .	265
PRÉCIEUX-SANG : Les effusions du sang de Jésus. . .	301
ASSOMPTION : Coopération de Marie dans l'œuvre du Salut. . . . .	361
NATIVITÉ DE LA SAINTE-VIERGE : Le berceau de Marie. . . . .	409
SAINT NOM DE MARIE : Les gloires de la Sainte- Vierge. . . . .	421
SEPT-DOULEURS DE LA SAINTE-VIERGE : Le rôle de la douleur. . . . .	433
SAINT-ROSAIRE : La prière de Marie. . . . .	457
TOUSSAINT : Grandeur du chrétien. . . . .	505
TRÉPASSÉS : Le dogme de Purgatoire. . . . .	517
IMMACULÉE-CONCEPTION : Dévotion à ce mystère. . .	565
NOËL : Divinité de l'enfant Jésus. . . . .	601

### Instructions dominicales

#### DEUXIÈME PARTIE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE : LES COMMANDEMENTS DE DIEU ET DE L'ÉGLISE

##### LES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE (suite) :

Cinquième et sixième commandements (la pénitence  
chrétienne). . . . . 25

##### LA VIOLATION DES COMMANDEMENTS :

I. La conscience. . . . .	37
II. Le péché. . . . .	49
III. L'orgueil. . . . .	61
IV. L'avarice. . . . .	157
V. L'impureté. . . . .	169
VI. L'envie. . . . .	193

VII. La gourmandise. . . . .	205
VIII. La colère. . . . .	277
IX. La paresse. . . . .	289

#### TROISIÈME PARTIE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE : LA GRACE OBTENUE PAR LA PRIÈRE ET LES SACREMENTS

##### LA GRACE :

I. La grâce (sa nature). . . . .	313
II. La grâce chef-d'œuvre de la bonté de Dieu. . .	325
III. La fidélité à la grâce. . . . .	337

##### LA PRIÈRE :

I. La prière (sa nature et ses différentes formes). .	349
II. La prière (sa nécessité). . . . .	373
III. La prière (son efficacité). . . . .	387
IV. La prière (ses qualités). . . . .	395
V. La prière (l'Oraison dominicale). . . . .	445
VI. La prière (la Salutation angélique). . . . .	469

##### LES SACREMENTS :

I. Les sacrements (leur excellence). . . . .	481
II. Les sacrements (éléments constitutifs et nombre). .	493
III. Les sacrements (leurs effets). . . . .	529
IV. Les sacrements (cérémonies). . . . .	541

##### Le sacrement de baptême :

I. Nature du baptême. . . . .	553
II. Nécessité du baptême. . . . .	577
III. Admirables effets du baptême. . . . .	589
IV. Les obligations du baptême. . . . .	613

### Sujets de circonstance

#### LES GRANDES NÉGATIONS CONTEMPORAINES :

I. Il n'y a pas de Dieu. . . . .	73
II. Il n'y a pas de Providence. . . . .	85
III. Il n'y a pas d'âme. . . . .	97
IV. Il n'y a pas d'autre vie. . . . .	109
V. Il n'y a pas de surnaturel. . . . .	121
VI. Il n'y a pas d'enfer. . . . .	153

## CONGRÉGATIONS ROMAINES

**Aumôniers.** — Les aumôniers des couvents et des  
hôpitaux n'ont pas sur ces établissements les droits  
et la juridiction ordinaire du curé. . . . . 471

**Autel grégorien.** — Les messes dites grégoriennes

ont-elles une efficacité spéciale en faveur des âmes  
du Purgatoire. . . . . 64

**Autel privilégié.** — Indulgence de l'autel privilégié  
quand on célèbre une messe de saint. . . . . 447



— Obligation d'appliquer l'indulgence de l'autel privilégié quand on l'a promis . . . . .	483	religieuse d'un monastère à un autre du même ou d'un autre ordre, pour quelque temps ou toujours. . . . .	39
<b>Baptême.</b> — Doit-on, suivant le sexe de l'enfant, changer le genre dans toutes les prières du baptême . . . . .	88	— Peut-il transférer une religieuse d'un monastère à un autre lorsqu'elle a été élue pour supérieure dans celui-ci, s'il croit que ce transfert est utile et convenable à cet autre monastère . . . . .	40
<b>Binage.</b> — L'obligation pour un curé chargé de deux paroisses de célébrer ou faire célébrer deux messes <i>pro populo</i> aux jours de dimanches et fêtes ne lui donne pas par elle-même la faculté de biner. . . . .	303	<b>Embryotomie.</b> — On ne peut enseigner la licéité de l'embryotomie. . . . .	112
<b>Causes matrimoniales.</b> — Instruction de la Propagande pour les jugements ecclésiastiques concernant les causes matrimoniales . . . . .	519	<b>Exposition du Saint-Sacrement et et Prières pour les défunts . . . . .</b>	88
— <i>Judex competens.</i> . . . .	519	<b>Gloria, Credo.</b> — Peut-on supprimer le chant du <i>Gloria</i> , du <i>Credo</i> , etc., dans les messes chantées demandées par dévotion par les fidèles . . . . .	267
— <i>De accusatione matrimonii</i> . . . . .	531	<b>Index.</b> — Ceux qui ont obtenu de Rome la faculté de lire les livres à l'index ne peuvent lire et garder les ouvrages et les journaux nominativement prohibés par l'autorité diocésaine. . . . .	508
— <i>De methodo sequenda in actis conciliandis</i> . . . . .	543	— Condamnation de divers ouvrages. . . . .	27, 112
— <i>De sententiæ prolatione et publicatione, de appellatione.</i> . . . .	555	<b>Indulgences.</b> — Un malade peut-il gagner plusieurs fois l'indulgence plénière attachée à la bénédiction papale à l'article de la mort . . . . .	171
— <i>De secunda instantia.</i> . . . .	556	— Suppression d'indulgences en vertu de la bulle <i>Misericors Dei Filius</i> sur le Tiers-Ordre de saint François . . . . .	195
— <i>De regulis servandis in tractandis causis matrimonialibus in specie</i> . . . . .	567	— Indulgence de l'autel privilégié quand on célèbre une messe de saint . . . . .	447
— <i>De impedimentis cognationis carnalis, vel spiritualis, et affinitatis.</i> . . . .	568	— Obligation d'appliquer l'indulgence de l'autel privilégié quand on l'a promis . . . . .	483
— <i>De impedimento vis et metus.</i> . . . .	580, 591	— Indulgence <i>toties quoties</i> des églises de l'ordre de saint François de Paule. . . . .	136
— <i>De impedimento ligaminis</i> . . . . .	592, 604, 615	— Indulgences de 300 jours attachées à une prière pour les agonisants . . . . .	147
<b>Chanoines confesseurs.</b> — Les chanoines, à l'exception du curé et du pénitencier, ne peuvent entendre les confessions pendant les offices et compter pour présents au chœur. Celui qui a la présidence du chapitre ne peut, de son autorité, leur en accorder la permission. Cependant on accorde licence de suivre la coutume pendant un temps. . . . .	495	— Indulgences accordées à certaines prières pour la préparation à la sainte messe et pour l'action de grâces . . . . .	279
<b>Chanoines de Lorette.</b> — Les chanoines de Lorette ne peuvent porter les insignes hors du diocèse de Lorette. . . . .	159	— Indulgences du Chemin de la Croix gagnées par plusieurs avec un seul crucifix indulgencié . . . . .	291
<b>Chœur.</b> — Jusqu'à quand reste-t-on à genoux au chœur pendant les messes des fêtes, de l'Avent, etc. . . . .	267	— Indulgences attachées pour les ecclésiastiques dans les ordres sacrés à deux prières pour la rénovation de la grâce de l'ordination . . . . .	100
<b>Concurrence.</b> — Concurrence du jour octave de la Sainte-Trinité avec une fête double de première classe. . . . .	267	— Dispenses pour le gain des indulgences attachées à la récitation de l' <i>Angelus</i> et du <i>Regina Cœli</i> . . . . .	100
— Concurrence de saint Gabriel, patron ou titulaire de l'église avec saint Joseph . . . . .	267	<b>Leçons.</b> — Leçons du second et du troisième nocturnes de l'octave des deux fêtes de la Chaire de Saint-Pierre . . . . .	267
— Concurrence de la fête du Très-Saint Rédempteur avec l'office votif du Saint-Sacrement . . . . .	267	— Leçons pour l'octave du Patronage de saint Joseph, quand il y a octave. . . . .	267
<b>Confirmation.</b> — A la Confirmation, le <i>Credo</i> , le <i>Pater</i> et l' <i>Ave</i> doivent-ils être simultanément récités par l'évêque et par les assistants. . . . .	88	— Leçons pour l'octave du Rosaire. . . . .	267
<b>Congrégations enseignantes.</b> — Droit des congrégations vouées à l'enseignement à donner l'éducation complète, indépendamment de l'autorisation de l'évêque diocésain, dans leurs maisons légitimement établies . . . . .	339	<b>Mariages clandestins.</b> — Publication du décret <i>Tametsi</i> sur les mariages clandestins, dans l'Amérique du Nord . . . . .	315
<b>Démembrement d'une paroisse.</b> — Démembrement d'une paroisse comprenant deux communes et un hameau . . . . .	3	<b>Mémoires.</b> — Mémoire à faire à la messe du patron principal quand la solennité a été transférée au dimanche. . . . .	267
<b>Dispenses nulles « ob incestum. »</b> — Décret du Saint-Office concernant les dispenses nulles <i>ob incestum</i> . . . . .	459	<b>Messes.</b> — Nouvelles messes du saint, plusieurs messes de <i>Requiem</i> , chantées après l'office choral et la messe conventuelle. . . . .	88
<b>Distinctions honorifiques.</b> — Les évêques ne les doivent accorder que rarement à leurs curés et seulement aux plus méritants; jamais aux étrangers sans l'assentiment de leur propre Ordinaire . . . . .	255	<b>Messe « pro populo. »</b> — Un curé chargé de deux paroisses, ou plus, doit célébrer ou faire célébrer deux messes <i>pro populo</i> , ou plus aux jours de dimanche et de fêtes. . . . .	303
<b>Droits de l'évêque sur les couvents.</b> — L'évêque peut-il de sa propre autorité, permettre aux femmes qui désirent entrer comme pensionnaires dans les couvents des religieuses, d'y être reçues quand ces couvents sont soumis à la clôture. . . . .	39	<b>Musique religieuse.</b> — Règlement concernant la musique religieuse . . . . .	363
— Peut-il pour des raisons justes, transférer une		— Règles générales sur la musique sacrée figurée, vocale ou instrumentale, permise ou prohibée	

dans l'église. . . . .	375	riques qu'ils pourraient renfermer . . . . .	352
— Prohibitions spéciales à la musique vocale dans l'église. . . . .	387	<b>Portioncule.</b> — Indult accordant à tous les fidèles la faculté de gagner l'indulgence de la Portioncule dans toute église où se trouve une congrégation canonique de tertiaires . . . . .	15
— Prohibitions spéciales concernant la musique d'orgue et la musique instrumentale à l'église. . . . .	399	— Ce privilège est-il révoqué par la constitution <i>Misericors Deus</i> de Léon XIII . . . . .	16
— Mesures pour prévenir les abus dans la musique d'église . . . . .	411	<b>Préface.</b> — Préface à chanter pendant l'octave de la Purification, quand cette fête a une octave . . . . .	267
— Dispositions pour améliorer l'avenir de la musique sacrée et des écoles où on l'enseigne . . . . .	423	<b>Prières après la messe.</b> — Doit-on se lever pour réciter l'oraison des prières commandées après la messe . . . . .	267
<b>Obsèques.</b> — Célébration des obsèques aux fêtes de saint Joseph et de l'Immaculée-Conception . . . . .	267	<b>Procession.</b> — Procession après la messe du saint . . . . .	88
<b>Offices votifs.</b> — <i>Utrum libera electio quoad privatam recitationem concessa coartatur solummodo ad officia ad libitum in decreto 5 julii cetata, ideoque pro officiis anteceden- tibus ad libitum, servandum sit decretum die 26 maii 1835.</i> . . . .	76	<b>Rosaire.</b> — L'office du Rosaire ne peut être transféré à un autre jour que quand il est en occurrence avec un office d'un rite supérieur. . . . .	28
— <i>Utrum in redigendo ordinis annuali divini officii debeant necne duo officia, feriale et alterum votivum, adnotari ad libitum quoties privata alterutrius recitatio singulorum arbitrio relinquatur.</i> . . . .	76	<b>Sede vacante.</b> — Interprétation de l'axiôme : <i>ne sede vacante aliquid innovetur.</i> . . . .	339
— Offices votifs facultatifs. Indication de ces offices dans l'Ordo diocésain . . . . .	219	<b>Serment maçonnique.</b> — Le serment maçonnique est-il un empêchement au mariage . . . . .	243
<b>Ordinand.</b> — Exiguité de la taille pour un ordinand . . . . .	124	<b>Suicidés.</b> — Sépulture des suicidés. . . . .	207
<b>Patrons et titulaires.</b> — Décret de la Congrégation des Rites sur plusieurs questions relatives aux titulaires et aux patrons : peut-on suivre l'usage de célébrer le dimanche suivant la solennité du titulaire ; l'évêque peut-il et doit-il rétablir la fête des patrons reconnus par une tradition certaine ; l'évêque peut-il, en cas de doute, décider si tel saint est titulaire de l'église, ou patron de lieu, ou les deux à la fois, etc. . . . .	51	<b>Titre d'ordination.</b> — Un revenu de 68 livres ne suffit pas pour un titre d'ordination. On peut compléter à l'aide de biens patrimoniaux. . . . .	303
<b>Plain-Chant.</b> — Valeur des décrets concernant l'édition de Ratisbonne, nonobstant leur absence dans la collection de Gardellini et les erreurs histo-		<b>Sainte Trinité.</b> — Offices pour le 6 <sup>e</sup> et le 7 <sup>e</sup> jours de l'octave de la sainte Trinité quand elle est titulaire . . . . .	267
		<b>Universités hétérodoxes.</b> — Le Saint-Siège ne permet pas que les catholiques fassent instruire leurs fils dans les Universités hétérodoxes. . . . .	327
		<b>Vêpres.</b> — Quelles vêpres peut-on chanter le dimanche dans les paroisses. . . . .	267
		<b>Saint Vincent de Paul.</b> — Décret déclarant saint Vincent de Paul patron de toutes les sociétés de charité, avec tous les honneurs appartenant aux patrons. . . . .	435
		<b>Voile huméral.</b> — Peut-on donner la bénédiction avec le saint Ciboire sans revêtir le voile huméral. . . . .	88

## CONSULTATIONS

## DOGMATIQUES, MORALES, LITURGIQUES, CANONIQUES, ETC., ETC.

<b>Abbés.</b> — Peuvent-ils officier pontificalement hors de leur monastère, avoir deux mitres. Comment officient-ils . . . . .	376	<b>Adoration perpétuelle.</b> — Dans un diocèse où la messe solennelle, pour l'adoration perpétuelle, doit se célébrer comme aux Quarante-Heures, quelle messe doit-on dire, quelles mémoires doit-on faire et dans quel ordre . . . . .	363
— Peuvent-ils accorder ou publier des indulgences, bénir le peuple quand ils marchent dans l'église. . . . .	377	— Un doyen officiant à l'Adoration perpétuelle peut-il avoir un prêtre assistant. . . . .	245
<b>Ablutions.</b> — Le prêtre peut-il s'essuyer les lèvres avec le purificateur avant les ablutions . . . . .	17	<b>Absolution.</b> — La volonté qui suffit dans le moribond pour la validité de l'Extrême-Onction suffit-elle pour la validité de l'absolution . . . . .	6
— Convient-il de se servir d'un calice pour mettre les ablutions des deux premières messes, le jour de Noël, et de le couvrir d'une pale . . . . .	256	— Un confesseur ordinaire peut-il absoudre pour d'autres péchés un pénitent qui a des cas réservés . . . . .	30
<b>Acte de mariage.</b> — Le curé qui fait dire les messes de mariage à son vicaire peut-il mettre dans l'acte : « Avons donné la bénédiction nuptiale » . . . . .	402	— Peut-on absoudre un propriétaire qui conserve des locataires vivant en concubinage public . . . . .	139
<b>Adoration de la Croix.</b> — Un curé chargé de deux églises a fait ses offices du matin dans celle qui a le sépulcre : peut-il, revêtu du surplis et de l'étole, et en silence, dans l'autre, faire adorer la croix après l'avoir développée. . . . .	102	— Que faut-il pour qu'on puisse absoudre un enfant. . . . .	222
— Quelle messe et quelles vêpres doit-on chanter pour l'adoration perpétuelle le jour de la fête du patron, quand cette coïncidence arrive le dimanche, ou un jour de semaine . . . . .	618	— Pour absoudre un pénitent qui ne l'a pas été dans ses confessions passées, suffit-il que le confesseur estime son état d'après la connaissance qu'il a de ses confessions antérieures . . . . .	222
		— L'accusation générale des fautes de la vie passée est-elle suffisante pour l'absolution . . . . .	344



- Faut-il donner ou différer l'absoute à un pécheur qui tombe sept fois sur douze dans l'année. . . . . 521
- Doit-on donner l'absoute à un enfant au-dessous de sept ans à qui on va donner l'Extrême-Onction . . . . . 545
- Absoute.** — A l'anniversaire d'un prêtre, où se place la croix pour l'absoute . . . . . 125
- Lorsqu'on célèbre la messe du jour pour un défunt, est-il permis de dresser le catafalque avec des cierges allumés tout autour, et de chanter ou de réciter, après la messe, l'absoute, avec l'étole noire, après avoir déposé sur l'autel les ornements du jour. . . . . 220
- Peut-on omettre l'absoute aux services pour les défunts. . . . . 232
- Peut-on donner l'absoute après une messe basse de morts, et supposée l'absoute, doit-on réciter les 3 *Ave Maria* et le *Salve Regina*, et à quel moment. . . . . 617
- Abstinence.** — Quelle est la loi qui dispense de l'abstinence quand Noël tombe le vendredi. . . . . 378
- Alleluia.** — Doit-on supprimer l'*Alleluia*, excepté après l'épître, dans la messe votive de l'Immaculée-Conception . . . . . 88
- Peut-on, pendant le temps pascal, ajouter *Alleluia* aux antiennes du Petit-Office de la Sainte-Vierge . . . . . 138
- Peut-on ajouter deux *Alleluia* au verset *Panem de celo* pendant l'octave du Saint-Sacrement et pendant tout le temps pascal. . . . . 316
- Peut-on, dans le temps pascal, ajouter *Alleluia* au verset *Ora pro nobis, sancta Dei genitrix de l'Angelus* et autres semblables . . . . . 327
- Conserve-t-on les *Alleluia* de l'*Introït* dans la messe votive du Sacré-Cœur . . . . . 376
- Peut-on ajouter *Alleluia* au verset *Ora pro nobis*... après les messes basses . . . . . 509
- Quand on distribue la sainte communion en ornements noirs, pendant le temps pascal, ajoute-t-on *Alleluia* à l'antienne et au verset . . . . . 617
- Alliance (ou anneau de mariage).** — Peut-on, pour le mariage, bénir deux anneaux : l'un pour l'époux, l'autre pour l'épouse . . . . . 173
- L'époux doit-il prendre lui-même l'anneau bénit, ou est-ce le curé qui doit le lui mettre dans la main . . . . . 173
- L'épouse doit-elle porter l'anneau à la main droite ou à la main gauche. . . . . 173
- Âmes du Purgatoire.** — Dieu leur applique-t-il sur le champ le fruit des messes qu'il prévoit devoir être offertes plus tard pour elles . . . . . 389
- Amour de Dieu.** — D'après saint Bernard, saint Pierre, au moment de la Cène, aimait-il Notre-Seigneur, par-dessus toutes choses. . . . . 18
- Amovibilité.** — Les desservants sont-ils amovibles, révocables, *ad nutum*. Faut-il une cause, une procédure. . . . . 177
- Anastase (Saint).** — Que faire de saint Anastase, saint Vincent étant patron . . . . . 30
- Angelus.** — Gagne-t-on encore les indulgences en récitant l'*Angelus*, au lieu du *Regina cœli*, pendant le temps pascal . . . . . 137
- Anges (Fête des SS.).** — Le Rosaire tombant le jour où est replacée la fête des SS. Anges perpétuellement empêchée par le jour octave, comment régler ces deux fêtes. . . . . 40
- Anges (Mauvais).** — Quelle a été l'épreuve des mauvais anges et la cause de leur chute . . . . . 569
- Anima Christi, sanctifica me.** — Quel est le vrai texte et quelles sont les indulgences de la prière : *Anima Christi sanctifica me* . . . . . 508
- Anne (Sainte).** — La fête de sainte Anne était-elle chômée avant la révolution. . . . . 164
- Anneau de mariage.** — Peut-on bénir après coup un second anneau de mariage . . . . . 380
- Antienne.** — Laquelle doit-on prendre, des premières ou des deuxième vèpres, pour faire le suffrage du patron . . . . . 594
- Antienne « Trium puerorum. »** — Quant le prêtre célèbre une messe de *Requiem* un jour double, doit-il doubler l'antienne *Trium puerorum* . . . . . 89
- Archiprêtre.** — A-t-il droit à deux coups d'encensoir dans les églises de son archiprêtré . . . . . 304
- Attollite portas.** — Que penser de l'usage de chanter *Attollite portas* à la rentrée de la procession le dimanche des Rameaux . . . . . 148
- Aumônes.** — Le curé peut-il prendre des aumônes pour les pauvres sur la quête faite le 2 novembre pour les morts . . . . . 200
- Aumônier.** — L'aumônier d'un couvent de religieuses peut-il donner la sépulture aux pensionnaires du couvent, faire la levée du corps et le remettre à la porte du couvent au clergé paroissial. A-t-il droit à des honoraires . . . . . 78
- Est-ce à l'aumônier de choisir le célébrant lorsque l'évêque a permis que, dans une communauté, une cérémonie soit faite par un étranger . . . . . 221
- Faut-il une délégation spéciale à un aumônier pour recevoir les vœux des professes . . . . . 221
- Autel.** — Peut-on illuminer un autel voisin de celui où on dit la messe. . . . . 40
- Peut-on déposer sur l'autel autre chose que ce qui est nécessaire pour le sacrifice . . . . . 306
- Pourrait-on, pour la consécration d'un autel en pierre, faire servir pour le sépulcre la cavité creusée précédemment dans la table pour la pierre d'autel . . . . . 425
- Peut-on consacrer le maître-autel d'une église qui n'est pas elle-même et ne sera pas consacrée . . . . . 425
- Autel privilégié.** — Pour l'indulgence de l'autel privilégié, faut-il que le prêtre ait contrition de ses fautes même les plus légères . . . . . 6
- Y-t-il obligation d'appliquer l'indulgence de l'autel privilégié au défunt pour qui on célèbre . . . . . 113
- Quand on dit une messe pour les âmes du Purgatoire, dont l'honoraire est pris dans le tronc destiné à cette fin, peut-on gagner l'indulgence de l'autel privilégié, et à qui l'appliquer . . . . . 210
- Peut-on cumuler deux privilèges d'autel privilégié . . . . . 486
- Baisement de la Croix.** — Quelles paroles prononcer en faisant baisier la relique de la vraie Croix . . . . . 52
- Baisement du missel.** — Lorsqu'on lit la Passion, une fois la lecture achevée, le célébrant doit-il baisier le commencement du texte, ou bien l'endroit où l'on dit *Munda cor meum* . . . . . 208
- Baisers.** — Fait-on les baisers aux messes de *Requiem* . . . . . 419
- Bannière.** — Quelle est la place de la bannière à la procession, qui doit la porter, quel doit être le costume du porteur . . . . . 329
- Bans (Publication des).** — Un prêtre est-il exempté du devoir de publier les bans par cette raison

- qu'il connaît tous les habitants de sa paroisse, leurs empêchements, etc. . . . . 77
- Peut-on laisser un intervalle de 15 jours entre deux publications de bans de mariage . . . 581
- Les publications de bans créent-elles l'empêchement d'honnêteté publique. . . . . 581
- Baptême.** — Dans l'administration du baptême, doit-on varier le genre suivant le sexe . . . 139
- Peut-on tolérer que le parrain et la marraine ne récitent pas le *Credo* et le *Pater*. . . 234
- Faut-il un voile blanc pour le baptême. Faut-il une serviette pour essuyer la tête de l'enfant. . . . . 317
- Faut-il l'autorisation du curé pour suppléer les cérémonies du baptême. . . . . 485
- Barrette.** — Le prêtre peut-il se rendre à l'autel sans barrette . . . . . 172
- Quelle est l'origine de la barrette à trois cornes . . . 304
- Béatitude.** — La béatitude consiste-t-elle essentiellement dans la vision intuitive, ou dans la possession assurée du souverain bien, accompagnée de la délectation . . . . . 569
- Les saints voient-ils Dieu plus parfaitement, grâce à l'Incarnation, que si Adam n'eût pas péché . . . . . 569
- Bénédictio.** — La S. C. des Rites a-t-elle publié une formule de bénédiction *spéciale pour les usines*. . . . . 30
- Peut-on bénir des images de papier . . . . 172
- Pour être valide, la bénédiction du chapelet exige-t-elle son imposition . . . . . 270
- La bénédiction d'une maison, d'une machine, etc., est-elle un droit curial . . . . . 304
- Les abbés peuvent-ils bénir le peuple quand ils marchent dans l'église . . . . . 377
- Peut-on bénir après coup un second anneau de mariage . . . . . 380
- Un curé-doyen a-t-il le droit de bénir solennellement une statue du Sacré-Cœur ou une croix élevée sur une place publique. . . . 448
- Un curé peut-il, sans permission spéciale de l'évêque, bénir solennellement une maison neuve, une statue, une croix sépulcrale, une statue placée ou à placer sur une place publique, une croix ou une statue de saint déjà placée, etc. . . . . 461
- Quelle est la formule de bénédiction pour les chapelets . . . . . 485
- Le prêtre, en dehors de la messe, peut-il bénir les personnes avec la formule : *Benedicat vos*, etc. S'il n'y a qu'une personne, doit-il dire *te* au lieu de *vos*. . . . . 508
- Bénédictio de l'eau.** — Le curé est-il obligé de bénir l'eau tous les dimanches. Ou doit se faire cette bénédiction . . . . . 18
- Pour la bénédiction de l'eau la veille de la Pentecôte, à quel moment doit-on allumer et éteindre le cierge pascal. . . . . 256
- A la bénédiction de l'eau, peut-on omettre l'exorcisme du sel lorsqu'on a du sel précédemment béni . . . . . 280
- Quel est le sens du mot *sacramenta* dans cette phrase : *Moxima quæque sacramenta in aquarum substantia*. . . . . 546
- Bénédictio des fonts.** — Si le cierge pascal n'a pu être béni le Samedi-Saint, doit-on prendre pour la bénédiction des fonts la veille de la Pentecôte un cierge commun, ou le cierge béni de l'année précédente . . . . . 148
- Bénédictio du cierge pascal et de l'eau des fonts.** — Quel conseil donner à un prêtre qui, à cause de sa très mauvaise vue, est autorisé à dire des messes de *Beata* ou de *Requiem*, et qui doit bénir le cierge pascal et l'eau pour les fonts. Est-il permis de faire cette double cérémonie si l'on a pas récité les leçons qui précèdent. Ou bien ne vaudrait-il pas mieux bénir l'eau des fonts selon la formule du Rituel comme dans les cas où elle vient à manquer . . . 148
- Bénédictio du pain.** — Est-elle liturgique. A quel moment doit-on la faire. Peut-on faire baisser à la personne qui présente le pain, et en disant quelles paroles : la croix de l'étole, ou une patène, ou un reliquaire, ou un instrument de paix, etc. . . . 412
- Bénédictio du S. Sacrement.** — Peut-on la donner avec des tentures noires, un catafalque, dans le chœur . . . . . 331
- Aux bénédictions du Saint-Sacrement, est-on obligé de prendre pour le *Tantum ergo* le chant noté dans le Rituel . . . . . 616
- Bénédictio (huitième).** — Quelle est la huitième bénédiction pour les offices votifs. . . . . 52
- Bénédictio nuptiale.** — Quand on est obligé de dire la messe du jour pour un mariage doit-on donner les deux bénédictions . . . . . 102
- Quels sont les cas où la bénédiction est prohibée... permise . . . . . 102
- Si on fait le mariage *extra missam*, doit-on donner la bénédiction nuptiale . . . . . 102
- L'expression *bénir un mariage* n'est-elle pas inexacte et dangereuse . . . . . 448
- Une veuve qui n'a pas reçu la bénédiction nuptiale à son premier mariage peut-elle la recevoir au second . . . . . 449
- Peut-on donner la bénédiction nuptiale pendant l'octave de l'Epiphanie . . . . . 449
- Bénéfice.** — Un curé succursaliste entre comme novice dans un ordre religieux : peut-il conserver son bénéfice jusqu'à sa profession . . . . . 20
- Bienheureux.** — Peut-on célébrer des messes en l'honneur des Bienheureux . . . . . 593
- Binage.** — A qui le curé doit-il demander l'autorisation de biner dans un diocèse voisin. . . . 30
- L'évêque peut-il défendre de biner à un prêtre qui ne consent pas à verser l'honoraire autorisé pour les œuvres . . . . . 236
- Peut-on biner pour une chapelle semi-publique . . . 327
- Bonne mort.** — Qu'est-ce que l'indulgence de la bonne mort appliquée au crucifix. . . . . 103
- Le prêtre qui peut appliquer les indulgences du Chemin de la Croix peut-il appliquer celles de la bonne mort . . . . . 103
- Bougie.** — Peut-on se servir de bougie pour la sainte messe . . . . . 486
- Bourse du caporal.** — Peut-on dresser la bourse du caporal sur le thabor . . . . . 40
- Bréviaire.** — Un prêtre qui se trouve un jour sans le bréviaire de son rite peut-il ou doit-il réciter l'office dans le bréviaire d'un autre rite . . . . . 366
- Budget de fabrique.** — Le conseil de Fabrique peut-il porter un déficit à son budget pour obliger la commune à lui venir en aide . . . . . 64
- Calice.** — Le prêtre peut-il, à l'avance, déposer le calice sur l'autel . . . . . 172
- Candélabres.** — Peut-on mettre des candélabres sur le tabernacle devant une statue du Sacré-Cœur pendant la bénédiction du Saint-Sacrement . . . . 165
- Canon.** — Dans les lieux exempts de la juridiction de l'Ordinaire, qui doit-on nommer au canon. . . . 234



- Le missionnaire, dans une chapelle exempte de l'Ordinaire, doit-il nommer au canon l'évêque diocésain . . . . . 388
- Carême.** — En temps de carême, les petits poissons peuvent-ils être mangés à la collation. . . . . 282
- En temps de carême, le fidèle en voyage peut-il user des dispenses de son diocèse partout où il va en dehors, et bénéficier en même temps des dispenses accordées par l'Ordinaire des lieux étrangers où il passe . . . . . 282
- En temps de carême, les dispenses accordées par les évêques sont-elles personnelles ou locales . . . . . 282
- La défense d'user en carême, d'aliments gras et de poissons aux mêmes repas s'étend-elle 1<sup>o</sup> au bouillon gras, 2<sup>o</sup> à l'assaisonnement au gras du poisson et des légumes . . . . . 328
- Cas réservés.** — Un pécheur qui a des cas réservés peut-il être absous de ses autres péchés par un confesseur ordinaire. . . . . 30
- Quelle formule employer pour absoudre d'un cas réservé . . . . . 221
- Le curé qui a reçu le pouvoir d'absoudre des cas réservés peut-il en user pour ses paroissiens même en dehors du diocèse . . . . . 472
- Peut-on en prévision d'un cas futur que l'on prévoit, demander le pouvoir des cas réservés, et en user après coup pour un autre cas . . . . . 520
- Catafalque.** — A l'anniversaire d'un prêtre, comment doit-on tourner le catafalque . . . . . 125
- Lorsqu'on célèbre la messe du jour pour un défunt, est-il permis de dresser le catafalque. . . . . 220
- Cautionnement.** — Peut-on prolonger un cautionnement périmé sans demander le consentement de la caution. . . . . 258
- Célébrant étranger.** — Lorsque l'évêque a permis que, dans une communauté, une cérémonie soit faite par un étranger, est-ce à la supérieure ou à l'aumônier de choisir le célébrant. . . . . 221
- Censure.** — Quelle formule employer pour absoudre d'une censure . . . . . 221
- Y a-t-il des censures contre les solidaires qui empêchent le prêtre d'approcher des mourants . . . . . 474
- Cérémonies hérétiques.** — Jusqu'à quel point et sous quelles peines est-il défendu d'assister : à une cérémonie religieuse hérétique, telle que baptême, sépulture, mariage, et spécialement d'être parrain ou marraine à un baptême protestant ; à un sermon donné par un ministre protestant ; à un enterrement civil. Dans quel cas l'excommunication est-elle encourue . . . . . 437 et 594
- Chaire.** — La chaire est-elle exclusivement réservée au prêtre, et les diacres, sous-diacres, minorés, peuvent-ils l'occuper pour présider une réunion d'archiconfrérie, pour y faire une lecture, y réciter le chapelet, y prêcher aux Quarante-Heures . . . . . 66
- Chandeleur.** — Dans une chapelle où la procession de la Chandeleur n'est pas possible, doit-on omettre ce qui suit le *Nunc dimittis* . . . . . 160
- Chanoines.** — Peuvent-ils porter leur costume canonical en dehors de leur cathédrale . . . . . 304
- Ont-ils, dans une église autre que la cathédrale, droit à un encensement spécial . . . . . 304
- Chanoines de Lorette.** — Qu'entend-on par chanoines de Lorette. Sont-ils prélats. Ont-ils le titre de Monseigneur. Quel est leur costume de ville et de chœur. Quels sont leurs privilèges . . . . . 54
- Chant.** — Peut-on tolérer que les chantres rempla-
- cent par un autre chant celui de l'offertoire ou de la communion . . . . . 124
- Peut-on admettre les femmes dans le sanctuaire pour le chant d'un motet à plusieurs parties . . . . . 221
- Est-il plus conforme à la rubrique de prendre pour les intonations de l'*Ite missa est*, du *Gloria* et du *Credo*, le chant qui est au missel, suivant la fête, plutôt que celui des messes de Dumont . . . . . 235
- Dans un petit séminaire où tous les élèves prennent part au chant, quelle doit être leur position au chant de l'*Incarnatus est* . . . . . 270
- Est-on obligé, dans les petites églises, de chanter aux offices du Mercredi des Cendres, du Jeudi et du Samedi Saints. . . . . 328
- Le célébrant doit-il attendre la réponse des chœurs, à la messe solennelle, pour commencer ou continuer les prières . . . . . 449
- Peut-on ne rien chanter de l'office des morts aux funérailles et aux anniversaires. . . . . 592
- Le chant du *Tantum ergo*, aux bénédictions du Saint-Sacrement, doit-il être, de rigueur, conforme à celui noté dans le Rituel . . . . . 616
- Chape.** — Peut-on prendre la chape pour un enterrement d'enfant . . . . . 52
- Est-il défendu de prendre, à vêpres, une chape dont la couleur n'est pas celle de l'office . . . . . 280
- Peut-on aux vêpres de la Pentecôte, prendre la chape blanche . . . . . 280
- Dans la bénédiction publique et solennelle d'une maison neuve, d'une bannière de procession, le curé peut-il prendre la chape . . . . . 461
- Chapelets.** — Le même chapelet peut recevoir diverses indulgences. . . . . 7
- A plus forte raison est-il permis à la même personne d'avoir divers chapelets auxquels sont attachées différentes indulgences, et de s'en servir à tour de rôle, à son gré . . . . . 7
- Un évêque ne peut pas attacher de nouvelles indulgences à un chapelet béni sans ajouter de nouvelles obligations. . . . . 7
- La bénédiction est attachée aux grains et non au cordon ou à la chaîne. . . . . 8
- Il est défendu de vendre, de prêter et même de donner les chapelets que l'on a fait indulgencier pour soi-même . . . . . 8
- Celui qui distribue des chapelets bénits à l'avance ne peut pas, sans leur faire perdre les indulgences, retirer même le prix d'achat. . . . . 20
- Les chapelets bénits ne se transmettent pas par héritage sans perdre les indulgences . . . . . 21
- On ne peut prêter un chapelet indulgencié à une personne pour lui faire gagner les indulgences sans que ce chapelet perde ses indulgences pour l'un et pour l'autre. Le chapelet ne perd pas ses indulgences si la personne qui l'emprunte s'en sert uniquement pour compter les *Ave Maria*. . . . . 21
- Pour gagner les indulgences du chapelet il faut en avoir l'intention . . . . . 32
- On peut réciter le chapelet alternativement avec d'autres personnes et gagner néanmoins les indulgences. . . . . 32
- En règle ordinaire, chaque personne doit avoir son chapelet indulgencié et le tenir à la main. Exception pour ceux qui le récitent sur un chapelet béni par les PP. Dominicains, à condition que les personnes qui n'ont pas de chapelet laissent de côté tout

- travail. . . . . 32
- **Chapelet de la Sainte Vierge. Les indulgences apostoliques. Les indulgences du Rosaire et de sainte Brigitte** . . . . . 32
- **Le Rosaire de saint Dominique. Il doit être béni par un Dominicain, ou par un prêtre qui a reçu personnellement la faculté de les bénir. Ce qu'il faut pour en gagner les indulgences.** . . . . . 42
- **Chapelet de sainte Brigitte proprement dit. Qui peut le bénir. Ce qu'il faut pour en gagner les indulgences.** . . . . . 55
- **Chapelet ordinaire auquel sont attachées les indulgences de sainte Brigitte. Qui peut le bénir. Comment le récite-t-on** . . . . . 67
- **Chapelet de l'Immaculée-Conception. Qui peut le bénir. Comment le récite-on. Ses indulgences.** . . . . . 79
- **Chapelet de sainte Jeanne de Valois. Qui peut le bénir** . . . . . 79
- **Chapelet des Sept-Douleurs. Qui peut le bénir. Comment le récite-t-on** . . . . . 79
- **Chapelet de Jérusalem. Indulgences** . . . . . 80
- **Chapelets des PP. Croisiers. Indulgences** . . . . . 80
- **Faut-il le surplis et l'étole pour appliquer aux chapelets les indulgences de saint Dominique et pour bénir la médaille de saint Benoît** . . . . . 40
- **Peut-on indulgencier une dizaine de chapelet séparée** . . . . . 114
- **Peut-on indulgencier les chapelets par un simple signe de croix** . . . . . 114
- **L'imposition du chapelet est-elle nécessaire à la validité de la bénédiction** . . . . . 270
- **Peut-on réciter le chapelet, en français devant le Saint-Sacrement exposé.** . . . . . 304
- **Que penser du chapelet du pardon, de quoi se compose-t-il, quelles sont ses indulgences** . . . . . 330
- **Le pouvoir d'indulgencier les chapelets de saint François est-il compris dans celui de bénir et donner les insignes du Tiers-Ordre.** . . . . . 403
- **Pour se procurer des chapelets indulgenciés, peut-on envoyer le prix avant qu'ils aient reçu l'indulgence** . . . . . 449
- **Peut-on en les distribuant, réclamer le prix de revient, et s'il y a défense et qu'on l'ait fait comment guérir le passé** . . . . . 449
- **Les missionnaires sont-ils les seuls qui puissent indulgencier les chapelets d'un signe de croix** . . . . . 472
- **Peut-on donner un chapelet indulgencié sans lui faire perdre les indulgences** . . . . . 472
- **Pour les indulgences du chapelet des PP. Croisiers faut-il méditer sur les mystères** . . . . . 472
- **Où s'adresser pour les chapelets des PP. Croisiers** . . . . . 474
- **Les quatre premiers grains des chapelets, entre la croix et les dizaines, sont-ils essentiels** . . . . . 472
- **Faut-il qu'il y ait une croix au chapelet pour qu'on puisse l'indulgencier** . . . . . 472 et 485
- **Quelle formule employer pour la bénédiction des chapelets** . . . . . 485
- Chapelles.** — **L'évêque peut-il autoriser la messe dans un oratoire domestique et permettre d'y conserver la sainte Réserve** . . . . . 18
- **Doit-on, dans une chapelle publique, chanter la messe des fêtes dont la solennité est transférée au dimanche.** . . . . . 209
- **Doit-on y nommer, au canon, l'évêque diocésain, réciter les oraisons commandées pour**
- l'évêque diocésain. . . . . 388
- **Les chapelles publiques, semi-publiques, consacrées, ont-elles un vocable jouissant de tous les droits liturgiques et qu'elles doivent célébrer** . . . . . 496
- **Peut-on, sans une permission épiscopale, bénir un mariage dans une chapelle privée de communauté religieuse** . . . . . 520
- **Appartient-il à la supérieure d'une communauté de désigner à elle seule la pièce qui servira de chapelle provisoire pendant la reconstruction de la chapelle.** . . . . . 547
- Chapellenie.** — **L'évêque peut-il distraire d'une paroisse une portion de territoire pour en faire une chapellenie.** . . . . . 186
- Chapiers.** — **De simples clercs peuvent-ils faire chapiers aux vêpres** . . . . . 317
- Chasse.** — **Un évêque peut-il défendre la chasse à son clergé sous peine de suspension *ipso facto*** . . . . . 403
- Chasuble.** — **Peut-on broder un calice sur le dos d'une chasuble** . . . . . 89
- **En reprenant la chasuble, après la prédication, doit-on réciter les prières.** . . . . . 198
- Chemin de la Croix.** — **Les indulgences du Chemin de la Croix peuvent-elles être appliquées par un simple signe de croix** . . . . . 103
- **Peut-on placer les stations du Chemin de Croix avant la bénédiction** . . . . . 187
- **Le Chemin de la Croix déplacé pour la reconstruction de l'église, puis replacé, a-t-il conservé les indulgences... si l'église n'a pas été rebâtie dans le même lieu, mais dans le cimetière... ni dans le même lieu ni dans le cimetière** . . . . . 187
- **Conditions requises pour gagner les indulgences du Chemin de la Croix avec un crucifix indulgencié** . . . . . 268
- **Faut-il que celui qui préside cet exercice tienne le crucifix à la main, ou suffit-il que celui-ci soit posé sur un meuble, appendu à une muraille, etc., à la vue de tout le monde** . . . . . 268
- **Faut-il faire cet exercice à genoux, ou peut-on quelquefois le faire en marchant, en voyageant** . . . . . 268
- **Est-ce que le Chemin de la Croix perd les indulgences si on recouvre les croix de bois, de plâtre et de dorures** . . . . . 472
- **Peut-on donner sans leur faire perdre les indulgences, des crucifix indulgenciés pour le Chemin de la Croix** . . . . . 472
- **Y a-t-il des formalités à remplir pour bénéficier de l'acte par lequel le Souverain Pontife a revalidé les Chemins de Croix précédemment érigés** . . . . . 472
- Ciboire.** — **Qui peut le bénir.** . . . . . 341
- **Est-il conforme aux règles de reporter le Saint-Ciboire au maître-autel pendant qu'un autre prêtre y célèbre la messe. Que doit faire celui-ci** . . . . . 606
- Cierges.** — **Pendant le salut, peut-on laisser des cierges allumés aux pieds d'une statue à l'autel où le Saint-Sacrement est exposé. A un autre autel** . . . . . 164
- **Y a-t-il quelque chose de réglé sur le nombre des cierges pendant que la Réserve reste au reposoir le Jeudi-Saint** . . . . . 244
- **Peut-on bénir des cierges qui ne sont pas de cire.** . . . . . 256
- **Aux vêpres paroissiales chantées sans exposi-**



- tion du Saint-Sacrement, est-il prescrit d'allumer des cierges à l'autel, et en quel nombre. Peut-on employer des cierges stéariques . . . . . 256
- Pour l'exposition du Saint-Sacrement, peut-on se contenter de six cierges. Peut-on n'en avoir que deux de cire et les autres de stéarine . . . . . 402
- Peut-on mettre plus de six cierges sur l'autel pour une messe de mort. . . . . 412
- Peut-on placer des cierges, ou des candélabres, sur l'autel, au salut du Saint-Sacrement. . . . . 424
- Peut-on placer les cierges de telle sorte qu'ils dominent le crucifix, et masquent le tableau du titulaire; doivent-ils être placés sur le premier gradin. . . . . 435
- Y a-t-il obligation d'allumer un troisième cierge au *Sanctus* de la messe basse. Suffirait-il, en communauté, d'allumer ce troisième cierge à la grille des religieuses. . . . . 560
- Peut-on n'avoir qu'un cierge pour distribuer la sainte Communion . . . . . 594
- Peut-on avoir six cierges à une messe basse de morts . . . . . 617
- Cierges de la Purification.** — Est-il permis de renvoyer leur bénédiction au dimanche, et dans ce cas peut-on se servir des mêmes oraisons pour la bénédiction et chanter l'*Ave Maris Stella* . . . . . 163
- Cierge pascal.** — Si le cierge pascal n'a pu être béni le Samedi-Saint, doit-on prendre pour la bénédiction des fonts la veille de la Pentecôte un cierge commun, ou le cierge béni de l'année précédente . . . . . 148
- Quel moment faut-il allumer le cierge pascal, la veille de la Pentecôte, pour la bénédiction de l'eau, et quand l'éteindre . . . . . 256
- Cierge triangulaire.** — Le cierge triangulaire est-il de rigueur le Samedi-Saint . . . . . 327
- Clef du tabernacle.** — Est-elle mieux, pendant la messe, dans la serrure que sur l'autel . . . . . 306
- Un sacristain laïque peut-il tirer la clef du tabernacle . . . . . 535
- Clochette.** — Si le prêtre célèbre la messe seul avec son servent, faut-il sonner la clochette. . . . . 88
- Que faire spécialement lorsque l'on sait que ce signal sera entendu par les personnes qui passent dans les corridors ou travaillent dans les appartements voisins . . . . . 88
- Collation.** — Peut-on y manger les petits poissons servis aux repas comme hors d'œuvre . . . . . 282
- Communicantes.** — Quand on dit une messe votive pendant l'octave d'une fête qui a un *Communicantes* propre, doit-on prendre ce *Communicantes*. . . . . 234
- Communion.** — Peut-on permettre à deux futurs époux de communier pour leur mariage, bien qu'ils aient pendant assez longtemps et jusque-là entretenu des relations coupables, mais secrètes . . . . . 5
- Peut-on, tout après la communion, se tenir à genoux sans suivre les mouvements de l'assistance . . . . . 40
- Peut-on tolérer que les chantes remplacent par un autre chant celui de la communion . . . . . 124
- Peut-on se présenter à la Table sainte avec des gants . . . . . 127
- Peut-on élever la Sainte-Hostie, en disant *Agnus Dei*, pour la communion des fidèles . . . . . 220
- Le curé peut-il donner la sainte Communion à des quêteuses étrangères ou à d'autres personnes de lui inconnues qui se présentent à la sainte Table sans l'avoir prévenu . . . . . 304
- Peut-on, sans motif sérieux, donner la communion à un autel autre que celui où l'on a consacré; — porter sur la patène la communion, à une personne valide, dans une chapelle séparée . . . . . 306
- Peut-on donner la communion, sans qu'ils soient à jeun, à des fidèles de faible santé obligés de faire 4 kilomètres pour venir à l'église . . . . . 318
- Est-il contre l'esprit de l'Eglise de donner la communion en dehors de la messe . . . . . 341
- Quand on porte au loin le saint Viatique, peut-on, si l'on ne peut communier le malade, communier sur place une personne restée à jeun. . . . . 403
- Peut-on distribuer la sainte Communion à l'autel où le saint Sacrement est exposé. . . . . 509
- Peut-on quitter le sanctuaire à la communion pour aller communier un malade à l'infirmerie . . . . . 560
- Peut-on communier à domicile, avec une malade, la personne qui la garde. . . . . 560
- Le peut-on pour n'avoir pas à rapporter le saint Sacrement à l'église . . . . . 560
- Compensation.** — Le curé peut-il se compenser pour certaines diminutions de casuel sur le produit d'une quête du 2 novembre pour les morts . . . . . 200
- Conclusion (Une seule).** — Quand dit-on à la messe les deux oraisons sous une seule conclusion . . . . . 28
- Quelle est la conclusion de l'oraison *Fidelium* aux messes de *Requiem* . . . . . 235
- Concurrence.** — Comment ordonner les vêpres, saint Marc étant en concurrence avec saint Joseph. . . . . 137
- Confession.** — Un curé malade peut-il confesser dans son lit. . . . . 31
- Un pénitent qui a mal parlé de son confesseur doit-il accuser cette qualité de celui dont il a mal parlé . . . . . 52
- Comment agir, au sujet de la loi sur le divorce, avec le juge, l'avoué, l'avocat, les époux, l'officier de l'état civil, qui se présentent au saint tribunal . . . . . 91
- Le confesseur peut-il réciter *Misereatur* pendant que le pénitent achève le *Confiteor* . . . . . 112
- La confession de la veille suffit-elle pour gagner l'indulgence attachée à la prière *O bone Jesu* . . . . . 127
- Quelle accusation est nécessaire au pénitent non encore absous des péchés confessés dans ses confessions précédentes faites au même confesseur . . . . . 222
- Quand le confesseur a interrogé le pénitent, celui-ci est-il tenu de faire encore un aveu au moins général des péchés sur lesquels il a été interrogé . . . . . 344
- L'accusation générale des fautes de la vie passée est-elle suffisante pour l'absolution. . . . . 344
- Un prêtre rétribué pour assister à un enterrement peut-il confesser pendant toute la cérémonie . . . . . 402
- Un curé dont la paroisse confine à un diocèse étranger a-t-il juridiction pour confesser sur le territoire de ce diocèse . . . . . 452
- Deux prêtres d'un même diocèse peuvent-ils se confesser entre eux dans un diocèse étranger. . . . . 452
- Un prêtre qui n'est plus titulaire d'aucune paroisse par suite de suppression de traitement a-t-il pouvoir de confesser ses confrères dans le diocèse. . . . . 452

- Que doit faire un prêtre qui a confessé dans leur paroisse des confrères d'un diocèse voisin et qui s'est confessé dans sa paroisse à des confrères d'un autre diocèse . . . . . 452
- Le confesseur peut-il imposer une pénitence grave pour des fautes vénielles . . . . . 484
- Le confesseur peut-il s'occuper d'une confession faite par sa pénitente à un autre confesseur . . . . . 485
- Comment amener les pénitents à se confesser deux fois pour la confession annuelle . . . . . 485
- Pour gagner les indulgences, la confession doit-elle être faite rigoureusement tous les quinze jours, ou suffit-il de deux confessions par mois quel que soit leur intervalle . . . . . 484
- Doit-on la faire tous les huit jours pour gagner les indulgences de la semaine . . . . . 594
- Confessionnaux.** — Est-il prohibé qu'il y ait des rideaux aux confessionnaux . . . . . 606
- Confrérie.** — Une confrérie du Rosaire peut-elle être établie par l'évêque dans la paroisse. Le curé en est-il de droit directeur . . . . . 18
- Des confréries n'ayant pas de registre d'inscription sont-elles canoniquement érigées . . . . . 126
- Est-il nécessaire pour gagner les indulgences qu'une confrérie érigée par le seul Ordinaire soit agréée à une archiconfrérie . . . . . 175
- Pour gagner les indulgences, suffit-il d'être inscrit dans la confrérie; ou y a-t-il nécessité, ou liberté, de porter quelques signes distinctifs . . . . . 175
- Les confréries instituées en vertu d'un indult doivent-elles être renouvelées à l'expiration de l'indult . . . . . 366
- Le chapelain d'une confrérie peut-il déléguer ses pouvoirs . . . . . 534
- Consécration.** — Après la consécration du Précieux Sang, doit-on faire la première genuflexion en disant *Hæc quotiescumque feceritis*, ou doit-on attendre qu'on ait prononcé le dernier mot, *faciatis* . . . . . 112
- Y a-t-il péché grave à prononcer les prières de la consécration de manière à être entendu à 3 ou 4 mètres de l'autel . . . . . 139
- Peut-on faire consacrer et reprendre après l'élévation, un ciboire d'hosties, pour continuer la distribution de la sainte Communion . . . . . 174
- Peut-on consacrer à un autel autre que celui qui renferme le Saint-Sacrement . . . . . 306
- Un prêtre latin, en cas de nécessité, peut-il consacrer du pain fermenté, employer une hostie mutilée . . . . . 366 et 497
- Peut-on consacrer du jus de raisin récemment exprimé . . . . . 366, 607
- Doit-on, pour la consécration de la grande hostie, ouvrir la lunule qui la renferme . . . . . 544
- Quelle quantité d'eau peut-on mélanger au vin pour la consécration, sans compromettre la validité . . . . . 607
- Consécration d'autel.** — Peut-on consacrer un autel dont la table est de trois pièces . . . . . 341
- Faut-il absolument une toile cirée pour la consécration d'un autel. De quelle matière. Pour quel but. Peut-elle tenir lieu d'une nappe. Combien de temps doit-elle rester sur l'autel . . . . . 412
- Pourrait-on, pour la consécration d'un autel fixe en pierre, faire servir pour le sépulcre la cavité creusée précédemment dans la table pour la pierre d'autel . . . . . 425
- Peut-on consacrer le maître-autel d'une église qui n'est pas et ne sera pas consacrée . . . . . 425
- Consécration d'église.** — Peut-on consacrer une église entièrement en fonte et en béton . . . . . 329
- Quels avantages spéciaux pour une église d'être consacrée au lieu d'être simplement bénite . . . . . 547
- Conopée.** — Un conopée, et quel conopée, est-il de rigueur pour le tabernacle du Saint-Sacrement . . . . . 521
- Consentement.** — Peut-on, en conscience, prolonger un cautionnement périmé sans demander le consentement de la caution . . . . . 258
- Convoi funèbre.** — Peut-on avoir deux croix à un convoi funèbre, l'une en tête du cortège, l'autre plus rapprochée du corps, en tête du clergé . . . . . 198
- Dans quel sens le corps doit-il être tourné pendant la marche du cortège, aux funérailles d'un prêtre . . . . . 198
- Cordigères.** — Quelles sont les faveurs accordées aux Cordigères depuis la nouvelle Constitution de Léon XIII . . . . . 406
- Coré, Dathan et Abiron.** — Que penser de leur sort éternel . . . . . 546
- Corporal.** — Là où l'Ordinaire autorise la conservation des Saintes-Espèces dans un corporal, ne peut-on pas, pour les préserver de l'humidité, enfermer le corporal dans un vase de terre . . . . . 148
- Costume canonial.** — Rome approuve-t-elle ou tolère-t-elle l'usage pour les chanoines de porter leur costume canonial en dehors de leur cathédrale . . . . . 304
- Couleur liturgique.** — Peut-on se servir pour la couleur rouge d'un ornement dont le fond est rouge et la croix blanche . . . . . 113
- Peut-on remplacer par un ornement vert un ornement violet en mauvais état . . . . . 210
- Le prêtre qui dit la messe à heure fixe dans une chapelle de carmélites, sans en être l'aumônier, peut-il la dire avec une couleur différente de celle de leur office . . . . . 232
- La rubrique relative à la couleur des ornements est-elle obligatoire pour toutes les fonctions liturgiques . . . . . 280
- Peut-on user, pour la sépulture, d'un drap bleu avec bordure noire . . . . . 460
- De quelle couleur doit-être le conopée . . . . . 521
- De quelle couleur doivent être les housses des autels, chandeliers, etc. . . . . 535
- Dans une chapelle de communauté, l'autel unique est tendu de noir pour une messe d'enterrement. Est-ce que les autres messes basses qui s'y célèbrent auparavant doivent être dites en noir, bien que ce soit fête double . . . . . 547
- Les voiles qui, au temps de la Passion, couvrent les croix et les statues doivent-ils être absolument de couleur violette . . . . . 592
- Crucifiement.** — Les larrons ont-ils été cloués ou liés . . . . . 546
- Couronnes funéraires.** — Peut-on en mettre sur le cercueil des prêtres . . . . . 160-425
- Créance.** — Peut-on accepter le paiement d'une créance quand on sait que le débiteur ne pourra solder ses autres créanciers . . . . . 436
- Création du monde.** — Dieu était-il libre de créer le monde sans les êtres intelligents . . . . . 200
- Credo.** — Un prêtre aveugle célébrant la messe de *Beata* peut-il et doit-il réciter le *Credo* aux dimanches et aux fêtes solennelles . . . . . 41
- Aux messes chantées, tout autres que les messes



- votives chantées *non pro re gravi*, doit-on toujours chanter le *Credo*. . . . . 208
- Peut-on chanter le *Credo* à l'incidence des fêtes dont la solennité est transférée. . . . . 208
- Est-il plus conforme à la rubrique, pour les intonations du *Credo*, de prendre le chant qui est au Missel, suivant la fête, plutôt que celui des messes de Dumont. . . . . 235
- Doit-on dire le *Credo* aux anniversaires de l'élection et du couronnement du Souverain-Pontife, et à ceux de l'élection et du sacre de l'évêque. . . . . 280
- Croix** (Vénération de la vraie). — Quelles paroles prononcer en faisant baisser la relique de la vraie Croix. . . . . 52
- Croix du cimetière**. — La croix du cimetière doit-elle porter un Christ. . . . . 535
- Culte public**. — Est-il permis aux clercs, dans la célébration de quelque service public, de nommer, par politesse, après le nom de l'évêque diocésain, celui d'un évêque étranger qui se trouverait présent au service. . . . . 366-497
- Culte**. — Peut-on rendre un culte, sans indulgent pontifical, aux images des Bienheureux et des saints canonisés. . . . . 592
- Custode**. — Quand doit-on purifier la custode après qu'on a porté la sainte communion aux malades. Si c'est dans la maison de ceux-ci, que faire de l'eau de la purification. . . . . 164
- Custodia libera**. — Que signifie cette expression. . . . . 607
- Cyrille** (Saint) et saint *Method*. — Quelle hymne prendre pour leurs deuxièmes vêpres entières. . . . . 52
- Dédicace** (des basiliques de saint Pierre et de saint Paul). — Où doit-elle être placée lorsqu'elle est perpétuellement empêchée par saint Martin patron et titulaire. . . . . 605
- Déficit**. — Qui doit combler le déficit reconnu, à la fin de l'année, dans la caisse des honoraires de messes provenant de testaments. . . . . 221
- Délégation épiscopale**. — Est-elle nécessaire pour recevoir les religieuses à la profession. . . . . 221
- Devant d'autel noir**. — Peut-on mettre un devant d'autel noir aux messes d'enterrement. . . . . 401
- Diacres**. — Peut-on employer deux diacres le samedi saint, l'un pour le *Praeconium*, l'autre pour le reste de l'office. . . . . 328
- Dans une église où on célèbre la messe solennelle et où il ne se trouve que des prêtres et un diacre, est-ce le prêtre ou le diacre qui doit remplir les fonctions de sous-diacre. . . . . 424
- Le diacre et le sous-diacre peuvent-ils assister à la bénédiction du Saint-Sacrement donnée après les vêpres, avec les ornements de leur ordre. . . . . 424
- Dies iræ**. — Dans une messe de *Requiem* chantée pour tous les défunts d'une paroisse, peut-on chanter trois oraisons et omettre la prose. . . . . 113
- Peut-on, aux messes de *Requiem*, omettre le chant de la première strophe du *Dies iræ*. . . . . 234
- Doit-on toujours dire le *Dies iræ* aux messes de *Requiem* chantées. . . . . 560
- Direction spirituelle**. — Ouvrages utiles pour la direction des personnes qui se croient appelées à la vie religieuse. . . . . 282
- Dispense**. — Que faire vis-à-vis des futurs époux dispensés de parenté au 3<sup>e</sup> degré qui ont commis le péché, quand on ne sait pas si c'est avant ou après la fulmination de la dispense. . . . . 64
- Quelle formule employer pour fulminer une dispense. . . . . 221
- Le fidèle en voyage, en temps de carême, peut-il user des dispenses de son diocèse partout où il va en dehors, et bénéficier en même temps des dispenses accordées par l'Ordinaire des lieux étrangers où il passe. . . . . 282
- Dans un voyage, peut-on user, en carême, des dispenses de son propre diocèse et de celles du diocèse où l'on se trouve. . . . . 282
- L'indult accordant le pouvoir de dispenser au 3<sup>e</sup> degré, permet-il de dispenser au 4<sup>e</sup> degré, au 3<sup>e</sup> s'il est uni au 2<sup>e</sup>. . . . . 366-497
- La dispense de mariage est-elle annulée par l'inceste. . . . . 377
- Divorce**. — Comment agir, au sujet de la loi sur le divorce, avec le juge, l'avoué, l'avocat, les époux, l'officier de l'état civil, qui se présentent au saint Tribunal. . . . . 91
- Un juge peut-il le prononcer. . . . . 245
- Quelle est la décision de Rome au sujet du divorce civil. . . . . 521
- Dominique** (Saint). — Saint Etienne étant patron, doit-on faire, *a capitulo*, de saint Dominique aux deuxièmes vêpres de l'Invention de saint Etienne. . . . . 138
- Donation manuelle**. — Un père peut-il faire donation manuelle de sa bourse à l'un de ses enfants à l'insu des autres. . . . . 65
- Pierre, prévoyant sa mort, fait une donation manuelle à un cousin : celui-ci, inquiet par des parents éloignés, peut-il répondre qu'il n'a rien reçu. . . . . 593
- Don**. — Un don non déclaré peut-il être appliqué par la fabrique à des réparations au presbytère. . . . . 65
- Une personne mariée sous le régime de la communauté peut-elle, à l'insu de son mari, donner quelques vêtements à ses parents pauvres. . . . . 510
- Une veuve peut-elle donner quelque argent à l'un de ses enfants malgré les autres. . . . . 510
- Double** empêchés. — Les doubles perpétuellement empêchés par une fête patronale doivent-ils être permutés. A quel jour les renvoyer. . . . . 198
- Doxologie**. — Doit-on employer la doxologie *Jesu tibi* à vêpres, si la fête de la Sainte-Vierge n'a qu'une mémoire, ou si elle n'a que les psaumes jusqu'à capitule. . . . . 40
- Les offices votifs du Saint-Sacrement et de l'Immaculée-Conception concourant avec une fête de 1<sup>re</sup> ou de 2<sup>e</sup> classe, doit-on, à vêpres et à complies, réciter leurs doxologies propres. . . . . 101
- Quand il y a concurrence entre un office quelconque et un office ayant une doxologie propre, faut-il toujours prendre cette doxologie. . . . . 556
- Doyen**. — A-t-il droit à deux coups d'encensoir dans les églises de son doyenné. . . . . 304
- Drap mortuaire**. — Peut-on user pour la sépulture d'un drap bleu avec bordures noires. . . . . 460
- Droit curial**. — La bénédiction d'une maison est-elle un droit curial. . . . . 304
- Et celle d'une machine à vapeur. . . . . 304
- Droit de défense**. — L'ecclésiastique chargé de la garde d'une église peut-il tirer sur un voleur qui va dévaliser le tabernacle. . . . . 437
- Ecce Agnus Dei**. — Est-il bien d'élever la sainte hostie à 30 centimètres au-dessus du ciboire en disant : *Ecce Agnus Dei*. . . . . 28
- Eleuthère** (Saint). — Saint Denis étant seul patron

- d'une paroisse, que doit-on faire de ses compagnons saint Rustique et saint Eleuthère . . . . . 41
- Eloges et encouragements** . . . . . 196
- Empêchements.** — Pierre, marié civilement avec Jeanne, baptise leur enfant en cas de nécessité : a-t-il contracté l'empêchement de parenté spirituelle . . . . .
- Quand on a un indult pour dispenser d'empêchements dirimants, peut-on en user quand il y a plusieurs empêchements réunis . . . . . 486
- Encensements.** — Peut-on faire les encensements à la messe sans diacre ni sous-diacre . . . . . 89
- Peut-on conserver l'encensement à la messe chantée sans ministres, au moins aux messes de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> classes où le Saint-Sacrement est exposé . . . . . 221
- A l'encensement avant l'évangile, quelle inclination doit-on faire devant le livre . . . . . 256
- A quels encensements spéciaux ont droit un chanoine, un archiprêtre, un doyen . . . . . 304
- Doit-on encenser, à Noël, l'Enfant Jésus ; au mois de Marie, la statue de la Sainte-Vierge ; à la fête patronale, la statue du saint patron, etc. . . . . 406
- Faut-il maintenir l'usage de l'encensement dans les messes chantées sans ministres sacrés . . . . . 423
- Enfants** (Questions sur les). — Au-dessus de 7 ans : doivent-ils être absous avant l'Extrême-Onction ; ayant reçu l'Extrême-Onction, doivent-ils être enterrés selon le rite des adultes ; peut-on dire des messes pour eux, les recommander au prône . . . . . 545
- Que faut-il pour qu'on puisse absoudre un enfant . . . . . 222
- Enfants de Marie.** — De quelle manière peut être érigée une congrégation des Enfants de Marie . . . . . 532
- Quelles sont les conditions pour qu'elle ait part aux indulgences des confréries . . . . . 532
- Quelles sont les indulgences que l'évêque diocésain peut accorder . . . . . 533
- A quelles archiconfréries romaines peut-on faire affilier les congrégations d'Enfants de Marie . . . . . 533
- Qui doit présider aux admissions et de quelle manière . . . . . 534
- Le chapelain d'une confrérie peut-il déléguer ses pouvoirs . . . . . 534
- Ego volo celebrare.** — Dans le texte authentique de la prière *Ego volo celebrare*, le mot *n issam* est-il avant *celebrare* ou après . . . . . 112
- Encyclique.** — Peut-on donner connaissance aux fidèles de l'encyclique contre la franc-maçonnerie si l'évêque ne l'a pas encore publiée . . . . . 112
- Enterrements.** — A un enterrement, *corpore præsentè*, peut-on dire la messe basse de la fête un jour double . . . . . 172
- Peut-on, après cette messe, reprendre la chape noire, procéder à l'absoute, et achever la cérémonie des funérailles . . . . . 172
- Toujours dans le même cas, enterrement et *corpore præsentè*, peut-on conserver l'usage de dire plusieurs messes du jour en outre de la messe de *Requiem* chantée . . . . . 172
- Quelle messe doit dire, toujours *corpore præsentè*, l'aumônier d'une communauté, pour un membre défunt qui doit être inhumé à la paroisse . . . . . 172
- Un prêtre ayant une rétribution pour l'assistance à un enterrement peut-il confesser pendant toute la durée de la cérémonie . . . . . 402
- Comment terminer les vêpres des morts aux enterrements . . . . . 407
- Quand on ne chante qu'un nocturne, le *Libera* tient-il lieu du 3<sup>e</sup> répons . . . . . 407
- Enterrements civils** — Jusqu'à quel point et sous quelles peines est-il interdit d'y assister . . . . . 594
- Enterrements d'enfants.** — Peut-on, pour un enterrement d'enfant, prendre la chape . . . . . 52
- Aux sépultures d'enfants, peut-on chanter la messe des Anges . . . . . 449
- Un enfant au-dessous de 7 ans qui a reçu l'Extrême-Onction doit-il être enterré suivant le rit des adultes . . . . . 545
- Enterrements d'idiots.** — Quelle doit-être la sépulture des idiots, rit des adultes ou rit des enfants . . . . . 545
- Etienne** (Saint). — Saint Etienne étant patron, doit-on faire *a capitulo* de saint Dominique aux deuxièmes vêpres de l'Invention de saint Etienne . . . . . 138
- Etole.** — Faut-il l'étole pour appliquer aux chapelets les indulgences de saint Dominique ; pour bénir les médailles de saint Benoît ; pour transporter le Saint-Sacrement le soir à huis-clos . . . . . 40
- Peut-on rejeter la partie supérieure de l'étole jusqu'au milieu du dos . . . . . 220
- Evangile** (Dernier). — Au dernier évangile de la messe, doit-on faire, au commencement, le signe de la croix sur le carton ou sur l'autel . . . . . 203
- Excommunication.** — Quand est-elle encourue pour participation à des cérémonies hérétiques . . . . . 437, 594
- Exemption.** — A qui est accordée l'exemption de la juridiction paroissiale pour la sépulture . . . . . 78
- Expositions fixes.** — Les expositions fixes, en pierre ou autre matière, élevées sur les autels, sont-elles contraires à la liturgie . . . . . 220
- Extrême-Onction.** — Doit-on, après huit mois, réitérer l'Extrême-Onction à une personne tombée en idiotisme . . . . . 124
- Efface-elle les péchés avec l'attrition, quand l'absolution ne le ferait pas . . . . . 235
- En administrant l'Extrême-Onction, le prêtre doit-il s'essuyer le pouce après chaque onction, ou au moins avant de le tremper de nouveau dans l'huile . . . . . 304
- Peut-on donner l'Extrême-Onction à une personne qui va subir une opération très dangereuse . . . . . 378
- Fabriques.** — Le conseil de fabrique peut-il, en conscience, porter un déficit à son budget pour obliger la commune à lui venir en aide . . . . . 64
- Peut-il faire des réparations au presbytère à l'aide d'un don non déclaré . . . . . 65
- A qui le trésorier démissionnaire doit-il rendre ses comptes . . . . . 65
- Qui doit subir la perte d'une tonne d'huile destinée à l'église, commandée par le curé et rompue par le commissionnaire . . . . . 65
- Faveurs en cour de Rome** . . . . . 6
- Femmes.** — Peut-on les admettre dans le sanctuaire pour le chant d'un motet à plusieurs parties . . . . . 221
- Fête-Dieu.** — Le jour de la Fête-Dieu, doit-on couvrir d'un voile l'ostensoir après la communion du célébrant, après qu'on y a mis la sainte hostie qui a été consacrée à cette



messe . . . . .	342	on se présenter pour les grades théologiques en préparant son examen chez soi . . . . .	30
— Comment doit-on placer l'ostensoir après qu'on y a mis la sainte hostie. . . . .	344	<b>Graduel.</b> — Aux messes de <i>Requiem</i> , des dimanches, des fêtes, peut-on omettre le chant du Graduel et du Trait . . . . .	125
<b>Fêtes primaires.</b> — Qu'entend-on par fêtes primaires. . . . .	124	<b>Hameaux.</b> — Peuvent-ils honorer le titulaire de leur chapelle avec la messe et l'office de ce titulaire. . . . .	304
<b>Fêtes secondaires.</b> — Le Rosaire, les Epousailles de la Sainte-Vierge, la Compassion, la Décollation de saint Jean-Baptiste, les deux Chaires de saint Pierre etc., sont-elles des fêtes secondaires . . . . .	124	<b>Harmonium.</b> — Est-il permis de jouer de l'harmonium pendant la consécration, la bénédiction du Saint-Sacrement, les dimanches de l'Avent et du Carême, à l'office du soir le Jeudi-Saint . . . . .	125
<b>Feu nouveau.</b> — Peut-on allumer avec des allumettes le feu nouveau du Samedi-Saint. . . . .	592	<b>Henri (Saint).</b> — Pourquoi change-t-on le 3 <sup>e</sup> verset de l'hymne <i>Iste confessor</i> à la fête de saint Henri. . . . .	233
<b>Fidelium animæ.</b> — Devant le Saint-Sacrement exposé, conclut-on les vêpres par <i>Fidelium animæ</i> . . . . .	114	<b>Heure</b> (pour la récitation anticipée), — Peut-on se régler, pour le bréviaire, sur l'heure du chemin de fer à laquelle on se conforme pour tout le reste. . . . .	487
— La rubrique qui supprime le <i>Fidelium animæ</i> après le <i>Benedicamus Domino</i> des vêpres et des Laudes pendant l'octave de Pâques, doit-elle aussi s'appliquer aux Petites-Heures . . . . .	149	<b>Heures.</b> — Peut-on, dans la récitation de l'office, interrompre <i>habituellement</i> l'ordre des Heures. . . . .	318
<b>Fleurs artificielles.</b> — Peut-on s'en servir pour orner l'autel . . . . .	319	<b>Honoraires.</b> — Un aumônier de couvent a-t-il droit à des honoraires à l'occasion de l'enterrement des pensionnaires. . . . .	78
<b>Fondations.</b> — Peut-on acquitter par des messes de fêtes supprimées, des charges de fondation dépassant les revenus. . . . .	593	— Un prêtre peut-il accorder à un sacristain tant sur les honoraires de messes que celui-ci lui procurera . . . . .	209
<b>Formule.</b> — Quelle formule employer pour absoudre d'un cas réservé, d'une censure, fulminer une dispense . . . . .	221	— Un prêtre qui chante la messe dans une paroisse étrangère peut-il acquitter un honoraire de messe chantée . . . . .	235
<b>Funérailles.</b> — Dans les funérailles, est-il régulier qu'un prêtre fasse la levée du corps, qu'un autre préside aux nocturnes, qu'un autre donne l'absoute . . . . .	31	— L'évêque peut-il obliger les curés bineurs à appliquer leur messe de binage pour une intention rétribuée dont ils lui devront remettre l'honoraire autorisée pour les œuvres . . . . .	236
— L'aumônier d'un couvent de religieuses peut-il donner la sépulture aux pensionnaires du couvent, faire la levée du corps et le remettre à la porte du couvent au clergé paroissial. A-t-il droit à des honoraires . . . . .	78	— A quoi est tenu le curé dont, en son absence, le vicaire autorisé à biner a perçu un honoraire pour une messe et appliqué l'autre messe <i>pro populo</i> . . . . .	401
— Peut-on ne rien chanter de l'office des morts aux funérailles et aux anniversaires . . . . .	592	— Le curé peut-il acquitter, par sa messe de binage, une charge de la fabrique en lui laissant l'honoraire . . . . .	536
— Quand un aumônier n'accompagne pas le corps à la sépulture doit-il achever les prières à la chapelle . . . . .	617	— Peut-on toucher et garder l'honoraire d'une messe de binage en appliquant celle-ci à l'acquit d'une fondation dont les charges dépassent le revenu. . . . .	593
<b>Gabriel (Saint).</b> — Comment régler l'occurrence et la concurrence de saint Gabriel avec saint Joseph . . . . .	317	<b>Hostie.</b> — Est-il bien d'élever la sainte Hostie à 30 centimètres au-dessus du ciboire en disant <i>Ecce Agnus Dei</i> . . . . .	28
<b>Gants.</b> — Peut-on se présenter à la Table-Sainte avec des gants . . . . .	127	— Peut-on faire usage de grandes hosties qui n'auraient que 6 ou 7 centimètres de diamètre. . . . .	592
<b>Généalogie davidique.</b> — Comment est-il certain par la généalogie de saint Joseph que la sainte Vierge descend de David . . . . .	7	<b>Housses.</b> — Est-il permis de recouvrir de housses l'autel du Saint-Sacrement, son tabernacle, ses chandeliers; les autres autels; couleur des housses . . . . .	535
<b>Génuflexion.</b> — Après la consécration du Précieux-Sang, doit-on faire la première génuflexion en disant <i>Hæc quotiescumque feceritis</i> , ou doit-on attendre qu'on ait prononcé le dernier mot, <i>faciat</i> . . . . .	112	<b>Huiles (Saintes).</b> — Le Samedi-Saint, doit-on ajourner l'infusion des saintes Huiles si l'on n'a pas encore les nouvelles . . . . .	280
— Fait-on la génuflexion à deux genoux, quand on passe devant un autel après la consécration . . . . .	149	<b>Huile des infirmes.</b> — L'huile des infirmes à laquelle ont été mélangées quelques gouttes de Saint-Chrême est-elle encore valide et licite . . . . .	451
<b>Gloria.</b> — Le prêtre, qui a récité l'office ferial et prend la messe répondant à l'office votif du jour, doit-il omettre le <i>Gloria</i> et l' <i>Ite missa est</i> . . . . .	18	<b>Hymne.</b> — Quelle hymne prendre aux 2 <sup>e</sup> et 3 <sup>e</sup> vêpres entières de saint Cyrille et saint Méthode, et de sainte Marie-Madeleine . . . . .	52
— Un prêtre aveugle célébrant la messe de <i>Beata</i> peut-il et doit-il réciter le <i>Gloria</i> aux dimanches et aux fêtes solennelles. . . . .	41	<b>Ildefonse de Tolède (Saint)</b> — De quel grade est sa fête. . . . .	389
— Doit-on réciter le <i>Gloria</i> quand on dit la messe votive du saint dont on a récité l'office. . . . .	41	<b>Illumination.</b> — Peut-on illuminer un autel voisin de celui où on dit la messe . . . . .	40
— Est-il plus conforme à la rubrique, pour les intonations du <i>Gloria</i> , de prendre le chant qui est au missel, suivant la fête, plutôt que celui des messes de Dumont . . . . .	235	<b>Images.</b> — Quand une image est prohibée et condamnée, cette prohibition s'applique-t-elle à celles qui ne sont pas exposées en public, v. g., à celles que l'on garde dans son Bréviaire. . . . .	269
<b>Grades théologiques.</b> — Devant quelle faculté peut-			

- Peut-on les exposer à la vénération publique, les placer sur un autel, sans indult spécial . . . 593
- Peut-on bénir des images de papier . . . 172
- Immaculée-Conception.** — A la fête de l'Immaculée-Conception, l'indulgence plénière ne peut-elle pas se gagner le 8 décembre et chaque jour de l'octave jusqu'au 15. . . . . 125
- Quand, par indult, on peut dire la messe de l'Immaculée-Conception, sous le rite de messe votive solennelle, pendant toute l'année, comment doit-on dire cette messe la vigile et pendant l'octave de l'Immaculée-Conception . . . . . 234
- (Messe votive de l'). Ayant l'autorisation de la dire chaque jour, peut-on la dire la veille de l'Immaculée-Conception . . . . . 388
- Impôt sur les prêtres édicté par l'évêque.** — L'évêque peut-il imposer ses prêtres au bénéfice de leurs confrères âgés ou infirmes... pour constituer des titres cléricaux . . . . . 484
- Incarnatus est.** — Quelle doit être la posture des chantres à l'*Incarnatus est* . . . . . 270
- Inceste.** — Que faire vis-à-vis des futurs époux dispensés de parenté au 3<sup>e</sup> degré, qui ont commis le péché, quand on ne sait si c'est avant ou après la fulmination de la dispense. . . . . 65
- Peut-on tenir avec le P. Ballerini que l'inceste n'annule pas la dispense de mariage . . . . 377
- Peut-on s'adresser à l'évêque pour l'inceste secret . . . . . 378
- Que faire pour un empêchement d'inceste qui remonte à 45 ans . . . . . 378
- Inclination.** — Quelle inclination faire au livre quand on l'encense avant l'évangile. . . . . 256
- Doit-on incliner la tête quand on nomme la sainte Trinité . . . . . 376
- Doit-on incliner la tête aux doxologies et à ces mots de l'oraison du Saint-Sacrement : *Ita nos Corporis et Sanguinis tui sacra mysteria* . . . . . 380
- Index.** — Un libraire peut-il fournir à ses clients les livres à l'*Index* . . . . . 90
- Quels livres de J.-J. Rousseau sont à l'*Index* . . . 210
- Indulgences.** — Quels sont les ouvrages à consulter sur les indulgences . . . . . 6
- L'indulgence de l'autel privilégié exige-t-elle que le prêtre ait la contrition de ses fautes même les plus légères . . . . . 6
- Diverses indulgences peuvent-elles être accordées au même chapelet . . . . . 7
- De nouvelles indulgences peuvent-elles être ajoutées par l'évêque au même chapelet, sans qu'il impose en même temps de nouvelles obligations . . . . . 7
- Les indulgences du chapelet sont-elles perdues si on le donne, on le prête, on le vend. 8, 20, 21
- Les indulgences du chapelet sont-elle gagnées si on n'a pas l'intention formelle de les gagner... si on récite alternativement le chapelet avec d'autres personnes... si chaque personne n'a pas en main son chapelet. . . . 32
- Indulgences attachées aux chapelets : ordinaires, de sainte Brigitte, de saint Dominique, de l'Immaculée-Conception, de sainte Jeanne de Valois, des Sept-Douleurs, de Jérusalem, des PP. Croisiers. Qui peut et comment les appliquer. 32, 40, 42, 55, 67, 79, 80
- Le décret du 6 février 1881 permet-il de gagner les 300 jours d'indulgences quand les prières après la messe sont dites *in lingua vernacula* . . . . . 77
- Qu'est-ce que l'indulgence de la bonne mort appliquée aux crucifix . . . . . 103
- Le prêtre qui peut appliquer les indulgences du chemin de la croix peut-il appliquer celles de la bonne mort . . . . . 103
- Le signe de la croix suffit-il pour appliquer les indulgences du chemin de la croix . . . . . 103
- Y a-t-il obligation d'appliquer l'indulgence de l'autel privilégié au défunt pour qui on célèbre . . . . . 113
- Le déplacement d'un mot dans une prière empêche-t-il de gagner l'indulgence . . . . . 113
- Ne peut-on gagner qu'une fois par jour les indulgences du Chemin de la Croix . . . . . 114
- Les indulgences peuvent-elles être attachées aux chapelets par un simple signe de croix... à une dizaine de chapelets séparée . . . . . 114
- L'indulgence plénière attachée à la fête de l'Immaculée-Conception ne peut-elle pas se gagner le 8 décembre et chaque jour de l'octave jusqu'au 15 . . . . . 125
- Faut-il, pour gagner l'indulgence de la prière *O bone Jesu* ajouter cinq *Pater* et *Ave* . . . . . 125
- Quelles indulgences sont contenues dans le *folium* accompagnant le pouvoir de bénir et indulgencier les croix et les médailles. . . . 126
- A quelle heure peut-on commencer à gagner l'indulgence de la Portiuncule . . . . . 127
- La confession de la veille suffit-elle pour gagner l'indulgence attachée à la prière *O bone Jesu*. Quand faut-il la réciter. Quelles prières faut-il ajouter . . . . . 127
- Gagne-t-on encore les indulgences en récitant l'*Angelus* au lieu du *Regina Cœli* pendant le temps pascal . . . . . 137
- Les indulgences du scapulaire bleu exigent-elles la réception des sacrements . . . . . 173
- Comment faire pour l'Indulgence du Vendredi-Saint, quand elle réclame une communion . . 173
- Quelles sont les indulgences accordées aux confréries du Saint-Sacrement . . . . . 174
- Est-il nécessaire, pour gagner les indulgences, qu'une confrérie érigée par le seul Ordinaire soit agréée à une archiconfrérie . . . . . 175
- Pour gagner les indulgences, suffit-il d'être inscrit dans la confrérie, ou y a-t-il nécessité, ou liberté, de porter quelques signes distinctifs. . . . . 175
- Quelles sont les indulgences des Saints-Lieux. 176
- Quelles sont les indulgences particulières des chapelets et autres objets déposés et bénits sur le saint Sépulcre. . . . . 176
- Le Chemin de la Croix déplacé pour la construction d'une église, puis replacé, a-t-il conservé ses indulgences . . . . . 187
- Même question : si la nouvelle église a été bâtie non sur le même lieu, mais dans le cimetière; dans un autre lieu et non dans le cimetière . . . . . 187
- Quand on dit la messe pour les âmes du purgatoire, dont l'honoraire est pris dans le tronc destiné à cette fin, peut-on gagner l'indulgence de l'autel privilégié, et à qui l'appliquer . . . . . 210
- Les fidèles gagnent-ils les indulgences attachées aux prières après la messe. . . . . 220
- Gagne-t-on après chaque Heure les indul-



- gences du *Sacro-sanctæ*. . . . . 221
- Un prêtre qui a le pouvoir d'attacher aux chapelets les indulgences apostoliques et celles de sainte Brigitte peut-il appliquer aux mêmes objets ces deux indulgences. . . . . 245
  - Quelles sont les conditions pour gagner les indulgences du Chemin de la Croix avec un crucifix indulgencié. . . . . 268
  - Des formules indulgenciées peuvent-elles être authentiques si elles ne se trouvent pas dans la *Raccolta*. . . . . 281
  - Quelles sont les indulgences applicables aux chapelets, médailles, crucifix, statues, contenues au Sommaire publié à Rome le 23 février 1878°. . . . . 282
  - Peut-on donner à un même malade, *in articulo mortis*, plusieurs indulgences plénières. . . . . 292
  - Un prêtre autorisé pour un Tiers-Ordre peut-il donner la bénédiction avec indulgences plénières à des membres d'autres Tiers-Ordres. . . . . 292
  - L'addition des mots *Matris Dei* à la prière *Benedicta sit Sancta et Immaculata, etc.*, change-t-elle quelque chose aux indulgences du chapelet de l'Immaculée-Conception. — Gagne-t-on par ce chapelet, et les indulgences attachées au chapelet, et les indulgences de la prière ci-dessus mentionnée. . . . . 292
  - Par la récitation des six *Pater* après le Chemin de la Croix, celui qui porte le scapulaire gagne-t-il doubles indulgences. . . . . 292
  - En récitant pour prière aux intentions du Souverain-Portife des prières déjà indulgenciées, gagne-t-on doubles indulgences. . . . . 292
  - Conditions à remplir pour gagner les indulgences :
    - Du scapulaire du Mont-Carmel. . . . . 293
    - Du scapulaire de la Sainte-Trinité (nommé aussi du Saint-Esclavage. . . . . 294
    - Du scapulaire de Notre-Dame de la Merci. . . . . 307
    - Du scapulaire des Sept-Douleurs. . . . . 308
    - Du scapulaire de l'Immaculée-Conception. . . . . 308
    - Du scapulaire noir de la Croix et de la Passion de Notre-Seigneur. . . . . 319
    - Du scapulaire de la Passion de N.-S. J.-C. et des saints Cœurs de Jésus et de Marie. . . . . 319
    - Du scapulaire du Précieux-Sang. . . . . 320
    - Du scapulaire du Sacré-Cœur. . . . . 320
  - Quel est l'effet du *Misereatur* et de l'*Indulgentiam* récités avant la communion. . . . . 341
  - Pour le gain des indulgences, la confession, quand elle est requise, l'est sous peine de nullité. Elle peut être faite la veille ou le jour. Lorsqu'il y a pénurie de confesseurs, le Saint-Siège accorde qu'on la puisse faire auparavant. Ceux qui ont l'habitude de se confesser tous les huit ou quinze jours peuvent gagner toutes les indulgences qui se présentent entre les deux confessions. Par des rescrits particuliers le délai a été augmenté pour quelques pays, particulièrement dans les missions. . . . . 352-356
  - Les abbés peuvent-ils accorder et publier des indulgences. . . . . 377
  - Les missionnaires seuls peuvent-ils indulgencier les chapelets d'un signe de croix. . . . . 472
  - Peut-on donner un chapelet indulgencié sans faire perdre les indulgences. . . . . 472
  - Pour les indulgences du chapelet des PP. Croisiers, faut-il méditer sur les mystères. . . . . 472
  - Recouvrir de plâtre et de dorure les croix de bois fait-il perdre les indulgences au Chemin de la Croix. . . . . 472
  - Ne pourrait-on pas réitérer l'indulgence *in articulo mortis* dans la crainte que la première ne soit pas gagnée plénièrement. . . . . 473
  - Pour l'indulgence sabbatine, la récitation de l'office est-elle suppléée par les *Pater* et *Ave* qui le remplacent quelquefois. . . . . 474
  - Pour gagner les indulgences, la confession doit-elle être faite rigoureusement tous les quinze jours, ou suffit-il de deux confessions par mois, quel que soit leur intervalle. . . . . 484
  - Pour être indulgencié, le chapelet doit-il avoir une croix. . . . . 485
  - Quelles sont les indulgences attachées à la prière *Anima Christi, sanctifica me, etc.* : pour tous les fidèles chaque fois et chaque mois, pour les prêtres après leur messe et pour les fidèles après leur communion, pour les âmes du purgatoire. . . . . 508
  - Un malade appartenant à plusieurs confréries peut-il recevoir autant de fois l'indulgence *in articulo mortis*. . . . . 510
  - Est-il vrai que pour gagner les indulgences de la semaine il faut la confession de tous les huit jours, ou celle de tous les quinze jours suffit-elle. . . . . 594
  - Intentions.** — Peut-on satisfaire par une messe de morts à une intention pour les vivants. . . . . 138
  - Est-il absolument défendu de recevoir plus de 60 intentions à la fois. . . . . 209
  - Ite missa est.** — Le prêtre qui a récité l'office ferial et prend la messe répondant à l'office votif du jour doit-il omettre le *Gloria* et l'*Ite missa est*. . . . . 18
  - Sur quel ton chanter l'*Ite missa est* pendant les octaves de Noël et de la Fête-Dieu. . . . . 90
  - Est-il plus conforme à l'esprit de la rubrique de chanter l'*Ite missa est* sur l'un des tons qui sont au missel, selon la rubrique, que sur le ton des messes de M. Dumont. . . . . 235
  - Jean-Baptiste (Saint).** — Pourquoi l'introït *In medio* pour saint Jean-Baptiste. . . . . 546
  - Jérôme Emilien (Saint).** — A quel jour doit être remplacé saint Jérôme Emilien perpétuellement empêché par le jour octave d'un patron. . . . . 557
  - Jeudi-Saint.** — Un curé peut-il tolérer l'usage d'exposer la croix à côté du reposoir le Jeudi-Saint. . . . . 125
  - Peut-on se servir de l'harmonium à l'office du soir le Jeudi-Saint. . . . . 125
  - Le reposoir peut-il être placé dans le chœur, non loin de l'autel, à cause de la petitesse de l'église. En ce cas est-il nécessaire de former une procession, d'avoir une croix. . . . . 165
  - Peut-on placer le reposoir hors de l'église, dans une salle voisine. . . . . 165
  - Y a-t-il quelque chose de réglé sur le nombre des cierges et des adorateurs pendant que la Réserve reste au reposoir le Jeudi-Saint. . . . . 244
  - Le chant est-il obligatoire dans les petites églises le Jeudi-Saint. . . . . 328
  - La récitation des vêpres est-elle obligatoire le Jeudi-Saint. . . . . 328
  - Le Jeudi-Saint, les tentures rouges sont-elles défendues pour le pourtour de l'autel. . . . . 449
  - Peut-on établir où l'on veut le reposoir du Jeudi-Saint. . . . . 547

- Jeûne eucharistique.** — Le jour de Noël, le curé ayant pris l'ablution à la deuxième messe et le vicaire pouvant encore ne point la prendre à sa troisième messe, lequel des deux devra chanter la grand'messe . . . . . 328
- Dans quelques églises d'Orient, on célèbre la grand'messe dans la vigile de certaines fêtes solennelles le soir vers le coucher du soleil. En tel cas, si celui qui doit célébrer cette messe ou qui veut y communier, boit de l'eau avant la messe par oubli, est-il empêché de célébrer ou de communier . . . . . 366, 497
- Jeux de hasard.** — Les jeux de hasards sont-ils défendus aux clercs, même sans enjeu . . . . . 366
- J.-J. Rousseau** (Œuvres de). — Un prêtre peut-il les acquérir. Quels sont ses livres à l'index . . . . . 210
- Joachim** (Saint). — Comment organiser l'office de saint Joachim coïncidant avec l'octave de l'Assomption . . . . . 400
- Josaphat.** — Pourquoi *ejusdem* dans l'oraison de saint Josaphat . . . . . 380
- Joseph** (Saint). — Comment ordonner les vêpres, saint Joseph étant en concurrence avec saint Marc . . . . . 137
- Comment régler l'occurrence et la concurrence de saint Joseph avec saint Gabriel . . . . . 317
- Joseph** (Non latin de saint). — Est-il ou non déclinable . . . . . 162
- Joseph** (Office votif de saint). — Y a-t-il une messe spéciale qui y corresponde . . . . . 245
- S'il faut prendre celle du Patronage, quel est le Trait au temps de la Septuagésime . . . . . 245
- Jubilé.** — Qu'y a-t-il de particulier pour le jeûne du jubilé . . . . . 618
- Juridiction.** — Un curé dont la paroisse confine à un diocèse étranger a-t-il juridiction pour confesser sur le territoire de ce diocèse . . . . . 452
- Deux prêtres d'un même diocèse peuvent-ils se confesser entre eux dans un diocèse étranger . . . . . 452
- Un prêtre qui n'est plus titulaire d'aucune paroisse pour cause de suppression de traitement a-t-il pouvoir de confesser ses confrères dans le diocèse . . . . . 452
- Que doit faire un prêtre qui a confessé dans leur paroisse des confrères d'un diocèse voisin et qui s'est confessé dans sa paroisse à des confrères d'un autre diocèse . . . . . 452
- Lampe du sanctuaire.** — Peut-on tolérer une lampe du sanctuaire à gros verre coloré qui rend la lumière presque imperceptible . . . . . 401
- Larrons** (Les deux). — Ont-ils été cloués ou liés sur leur croix . . . . . 646
- Dans l'octave d'un titulaire, quelles leçons prendre au 2<sup>e</sup> et au 3<sup>e</sup> nocturnes . . . . . 28
- Dans les offices doubles majeurs et au-dessus, les leçons du premier nocturne sont-elles autres que l'Écriture courante . . . . . 112
- Quelles leçons prendre au premier nocturne pendant le carême quand l'homélie est sur l'évangile *Ecce nos reliquimus* ou *Designavit Dominus* . . . . . 174
- Quelles sont, pendant le carême, les leçons du premier nocturne pour les offices votifs du Saint-Sacrement et de l'Immaculée-Conception . . . . . 233
- Levée du corps.** — Si les circonstances extérieures ne permettent pas de chanter le psaume *Miserere* à la levée du corps, l'officiant doit-il le réciter . . . . . 113
- Un curé peut-il faire la levée du corps à une gare située sur une paroisse voisine . . . . . 406
- Libera.** — Peut-il tenir lieu du 3<sup>e</sup> répons, après la 3<sup>e</sup> leçon, quand on ne dit qu'un nocturne un jour d'enterrement . . . . . 407
- Linges sacrés.** — Peut-on faire purifier les linges sacrés par une religieuse . . . . . 485
- Litanies du S. Nom de Jésus.** — Peut-on ajouter aux litanies du Saint-Nom de Jésus : *Per Sacrosanctum Cor tuum; per Immaculatam Matrem tuam* . . . . . 402
- Location.** — Peut-on consentir une location de maison à des femmes de mauvaise vie . . . . . 377
- Louis de Toulouse** (Saint). — De quel grade est sa fête . . . . . 389
- Lunettes.** — Peut-on déposer ses lunettes sur l'autel, sur le gradin . . . . . 449
- Lunule.** — Doit-on, pour la consécration de la grande hostie, ouvrir la lunule qui la renferme . . . . . 544
- Maison infestée.** — Un prêtre peut-il, *in nigris*, répandre de l'eau bénite dans une maison infestée de maléfices; bénir cette maison, solennellement si on le lui demande, secrètement si on ne lui demande rien . . . . . 209
- Manipule.** — En reprenant la manipule, après la prédication, doit-on réciter les prières . . . . . 198
- Manuterges.** — Peut-on faire des manuterges avec des débris d'amicts et d'aubes . . . . . 256
- Marc** (Saint). — Comment ordonner les vêpres, saint Marc étant en concurrence avec saint Joseph . . . . . 137
- Quand la procession de saint Marc se fait le mardi dans l'octave de Pâques, quelle doit être à la messe la troisième oraison . . . . . 400
- Saint Marc tombant le jour de Pâques, quel jour et comment doit-on dire la messe des Rogations . . . . . 400
- Mariage.** — Le mariage entre un catholique et une protestante est-il valide s'il n'est pas contracté devant le curé catholique . . . . . 31
- Que faire vis-à-vis des futurs époux dispensés de parenté au troisième degré qui ont commis le péché, quand on ne sait pas si c'est avant ou après la fulmination de la dispense . . . . . 64
- Qu'entend-on par mariage solennel . . . . . 102
- Peut-on célébrer un mariage solennel en temps prohibé, en payant la dispense . . . . . 102
- Si le mariage se fait sans solennité en temps prohibé, y a-t-il obligation de payer la dispense de temps . . . . . 102
- Quand on est obligé de dire la messe du jour pour un mariage, doit-on donner les deux bénédictions . . . . . 102
- Quels sont les cas où la bénédiction est prohibée... permise . . . . . 102
- Si on fait le mariage *extra missam*, doit-on donner la bénédiction nuptiale . . . . . 102
- Peut-on, dans la cérémonie du mariage, bénir deux anneaux, l'un pour l'époux, l'autre pour l'épouse. L'époux doit-il prendre lui-même l'anneau bénit, ou est-ce le curé qui doit le lui mettre dans la main. L'épouse doit-elle le porter à la droite ou à la gauche . . . . . 173
- Quand on bénit ensemble plusieurs mariages doit-on conserver le singulier . . . . . 256
- Les mariages clandestins des protestants sont-ils valides . . . . . 270
- La dispense de mariage est-elle annulée par l'inceste . . . . . 377



— Faut-il et comment revalider un mariage d'a-	
tant de 45 ans avec empêchement d'affinité	
non levé . . . . .	378
— Faut-il que le curé fasse marier devant lui une	
catholique et un protestant en danger de	
mort, qui sont mariés civilement et sans en-	
fants . . . . .	379
— Peut-on bénir un mariage dans une chapelle	
privée, sans autorisation de l'Ordinaire . . .	520
— A quoi serait tenu un curé qui aurait oublié	
d'inviter les époux à se donner la main, et de	
prononcer la formule : <i>Ego conjungo vos</i> . . .	520
— Au point de vue de la validité du mariage,	
dans les pays où le décret <i>Tametsi</i> n'est pas	
en vigueur pour les protestants, quel sens	
faut-il attribuer au mot <i>protestant</i> . Com-	
prend-il les apostats. Est-ce à l'Ordinaire à	
l'interpréter. . . . .	559
— L'erreur sur la noblesse constitue-t-elle une	
erreur sur la personne, invalidant le ma-	
riage . . . . .	581
— Le prêtre qui remplace un confrère absent pour	
plusieurs semaines, peut-il subdéléguer pour	
un mariage . . . . .	581
— Peut-on laisser un intervalle de 15 jours entre	
deux publications . . . . .	581
— Les publications créent-elles l'empêchement	
d'honnêteté publique. . . . .	581
— Peut-on, pour un mariage, attendre les époux	
de manière à ne terminer la messe qu'à deux	
heures. . . . .	592
— Que penser d'un mariage fait par le curé de	
l'époux dans l'église de l'épouse sans la per-	
mission du curé de celle-ci. . . . .	594
<b>Mariages clandestins.</b> — Dans un pays où le décret	
<i>Tametsi</i> sur le mariage clandestin n'est pas en	
vigueur, deux jeunes gens sont-ils validement ma-	
riés si le curé a refusé d'entendre leur consen-	
tement. . . . .	497 et 366
<b>Marié civil.</b> — Peut-on l'enterrer religieusement si	
on n'a pu que l'absoudre. . . . .	581
<b>Marie-Madeleine (Sainte).</b> — Quelle hymne prendre	
pour ses deuxième vèpres entières . . . . .	52
<b>Marraine.</b> — Peut-on tolérer que le parrain et la	
marraine ne récitent pas le <i>Credo</i> et le <i>Pater</i> . . .	234
<b>Martin (Saint).</b> — Saint Martin étant patron et titu-	
laire comment régler son octave. — A quel di-	
manche doit-être remise la solennité de saint	
Martin, patron et titulaire, empêchée par la Dédic-	
cace de toutes les églises en France . . . . .	605
<b>Mater admirabilis (Fête de).</b> — Doit-on faire la mé-	
moires du Saint-Sacrement à la messe de la fête de	
<i>Mater admirabilis</i> concédée aux pensionnats du	
Sacré-Cœur . . . . .	114
<b>Mathieu (Saint).</b> — Pourquoi l'introît <i>Os justi</i> pour	
saint Mathieu . . . . .	546
<b>Matines.</b> — Comment terminer les Matines lorsqu'on	
les sépare des Laudes. . . . .	220
<b>Médaille de saint Benoît.</b> — Faut-il le surplis et l'étole	
pour bénir les médailles de saint Benoît . . . . .	40
<b>Melchiade (Saint).</b> — Saint Melchiade étant perpé-	
tuellement empêché par sainte Eulalie, titu-	
laire d'église, doit-on en faire mémoire le	
10 décembre . . . . .	124
— Saint Melchiade, perpétuellement empêché par	
une fête de première classe, peut-il être	
transféré <i>in perpetuum</i> . . . . .	460
<b>Mémoires.</b> — Ayant à faire mémoire de saint Vin-	
cent, patron (qui est uni à saint Athanase),	

quelle oraison prendre . . . . .	18
— Doit-on faire mémoire des saints Anges à l'of-	
fice paroissial des vèpres, le dimanche, et les	
jours de fête célébrés dans la semaine, lors-	
que le lendemain est libre pour la récitation	
de l'office votif des SS. Anges. . . . .	52
— Fait-on mémoire, des doubles, semi-doubles	
simplifiés et des simples aux messes des fêtes	
dont la solennité est remise au dimanche. . .	52
— Doit-on, à la messe de solennité de S. Pierre et	
S. Paul, répéter la mémoire des Apôtres . . .	52
— Peut-on faire à toutes les messes mémoire du	
Saint-Sacrement exposé le premier vendredi	
du mois . . . . .	77
— Doit-on faire mémoire du Saint-Sacrement à la	
messe de la fête de <i>Mater admirabilis</i> con-	
cédée aux pensionnats du Sacré-Cœur . . . . .	114
— Un curé peut-il se contenter, aux vèpres du di-	
manche, de faire les mémoires <i>privatim</i> sans	
les laisser chanter au chœur . . . . .	160
— La solennité du patron tombant au jour du	
Saint-Nom de Jésus, faut-il faire mémoire	
de celui-ci en même temps que du dimanche. .	198
— Fait-on mémoire de la Croix à l'office votif de	
la Passion . . . . .	232
— Quand on célèbre dans une église, étrangère et	
qu'on dit la messe de cette église, fait-on mé-	
moire de son propre office . . . . .	232
— A l'office votif du mardi, faut-il faire mémoire	
de saint Pierre et de saint Paul . . . . .	245
— Dans la récitation privée du Breviaire, peut-on,	
par dévotion, ajouter aux suffrages la mé-	
moire d'un saint inscrit au martyrologe . . .	318
— Quels mémoires doit-on faire et dans quel	
ordre quand, à l'Adoration perpétuelle, la	
messe solennelle doit se célébrer comme	
aux Quarante-Heures. . . . .	363
— Le 7 janvier à la messe votive du Saint-	
Sacrement pour l'Adoration perpétuelle, doit-	
on faire mémoire de l'Epiphanie. . . . .	402
— Lorsqu'on chante la messe des Rogations après	
la procession, doit-on faire les mémoires qui	
tombent ce jour-là dans les simples églises	
paroissiales. . . . .	594
<b>Mercredi des Cendres.</b> — Dans les petites églises, le	
chant est-il obligatoire à l'office du Mercredi des	
Cendres . . . . .	328
<b>Meretrices.</b> — Est-il permis de leur louer une mai-	
son . . . . .	377
<b>Messé.</b> — L'évêque peut-il autoriser la messe dans un	
oratoire domestique . . . . .	18
— Quelle est la messe répondant à l'office votif	
des SS. Apôtres. . . . .	76
— Doit-on acquitter des messes confiées à un prê-	
tre étranger qui n'a pas informé de leur ac-	
quit. . . . .	378
— Peut-on penser que Dieu applique sur le champ	
aux âmes du Purgatoire le fruit des messes	
qu'il prévoit devoir être offertes plus tard	
pour elles . . . . .	389
— A la messe solennelle, le célébrant doit-il at-	
tendre la réponse des chœurs pour conti-	
nuer ou commencer les prières, par exemple	
après le <i>Pater</i> , le <i>Pax Domini</i> . . . . .	449
— Y a-t-il différence entre messes basses et services	
solennels relativement au nombre qu'on en	
peut accepter d'avance . . . . .	509
— Peut-on dire la messe à l'autel et pendant l'a-	
doration du Saint-Sacrement exposé . . . . .	509

- Dans une chapelle de communauté l'autel unique est tendu de noir pour une messe d'enterrement. Est-ce que les autres messes basses qui s'y célèbrent auparavant doivent être dites en noir, bien que ce soit fête double. . . . . 547
- Peut-on célébrer la messe à 2 heures de l'après-midi . . . . . 592
- Peut-on interrompre une messe pendant une heure 1/2 . . . . . 592
- Peut-on célébrer des messes en l'honneur des Bienheureux . . . . . 593
- Peut-on dire la messe sans servent et sans assistants . . . . . 617
- Si un jour de fête transférée au dimanche, on ne dit qu'une messe basse, doit-elle être de la fête . . . . . 618
- Messe chantée.** — Y a-t-il liturgiquement, une messe chantée non solennelle . . . . . 545
- Messe de binage.** — Un prêtre qui bine un dimanche coïncidant avec une fête doit-il dire la même messe, ou l'une de la fête et l'autre du dimanche . . . . . 209
- Peut-on appliquer une messe de binage pour des amis quand on présume que, par reconnaissance, ils donneront quelque chose . . . . . 401
- Le prêtre bineur le peut-il, au moyen de sa messe de binage, décharger la fabrique d'une obligation de faire appliquer la messe et lui laisser l'honoraire . . . . . 451
- Le curé peut-il acquitter par sa messe de binage une charge de la fabrique en lui laissant l'honoraire . . . . . 536
- Peut-on les appliquer à l'acquit d'une fondation dont les charges dépassent les revenus . . . . . 593
- Messe de « Requiem ».** — Quand le prêtre célèbre une messe de *Requiem* un jour double, doit-il doubler l'antienne *Trium puerorum* . . . . . 89
- Aux messes de *Requiem* des dimanches, des fêtes, peut-on omettre le chant du Graduel et du Trait . . . . . 125
- Aux messes de *Requiem*, le célébrant doit-il dire la prière *Per evangelica dicta* . . . . . 149
- Le 8 décembre, est-il permis de chanter une messe d'anniversaire, une messe de *Requiem*, *corpore présente* . . . . . 160
- Peut-on chanter une messe de *Requiem*, le corps présent, aux fêtes de saint Jean-Baptiste, saint Joseph, l'Immaculée-Conception, la Dédicace, du Patron de lieu, des SS. Pierre et Paul . . . . . 165
- S. André, patron, étant transféré au lundi, peut-on, ce jour-là chanter une messe de *Requiem*, *présente corpore* . . . . . 184
- Aux messes de *Requiem*, peut-on omettre le chant de la première strophe du *Dies iræ* . . . . . 234
- Peut-on chanter des messes de *Requiem* les 2, 3 et 4 janvier . . . . . 341
- Peut-on, en dehors des messes d'enterrement, chanter une messe de *Requiem* le jour de saint Michel . . . . . 401
- Combien les messes de morts permettent-elles de cierges sur l'autel . . . . . 412
- Aux messes de *Requiem* les baisers sont-ils supprimés . . . . . 449
- Peut-on, aux messes de morts, couvrir les chandeliers avec de la mousseline noire . . . . . 449
- Peut-on appliquer à des vivants une messe de *Requiem* . . . . . 461
- Aux messes de *Requiem*, doit-on toujours dire le *Dies iræ* . . . . . 560
- Dans une messe de *Requiem* chantée pour tous les défunts d'une paroisse, peut-on chanter trois oraisons et omettre la prose . . . . .
- Peut-on la prendre, dans les fêtes de première et de seconde classes, pour la messe des funérailles non chantée . . . . . 592
- Messe des Anges.** — Peut-on chanter la messe des Anges aux sépultures d'enfants . . . . . 449
- Messe du Cœur immaculé.** — Le jour de la fête principale de l'archiconfrérie du saint et immaculé Cœur de Marie, peut-on, là où elle est érigée, chanter la messe du Cœur Immaculé . . . . . 29
- Messe du 4<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup>, et 40<sup>e</sup> jours.** — Quelle messe prendre pour la première demandée après une sépulture, aux 4<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup>, 40<sup>e</sup> jours. . . . . 41
- Messes et oraisons lorsque le Saint-Sacrement est exposé . . . . . 52**
- Messes pour les morts.** — Y a-t-il avantage à appliquer *in globo* cinq messes à cinq défunts au lieu d'en appliquer une à chacun. . . . . 209
- Messe « pro populo ».** — La messe *pro populo* est-elle la messe chantée dans l'église paroissiale . . . . . 19
- Un vicaire chargé d'une paroisse vacante avec indemnité de 200 francs, est-il tenu d'appliquer pour cette paroisse tous les dimanches et fêtes supprimés . . . . . 41
- A quoi est tenu le curé dont, en son absence, le vicaire autorisé à biner, a perçu un honoraire pour une messe et appliqué l'autre messe *pro populo* . . . . . 401
- Un pasteur malade, qui doit quand même la messe *pro populo*, a été déchargé par la messe d'un confrère bineur : peut-il garder l'honoraire de cette messe ou doit-il l'employer en bonnes œuvres . . . . . 451
- Tout prêtre chargé d'une paroisse vacante, sans indemnité, lui doit-il la messe *pro populo* . . . . . 487
- Le vicaire résident qui dessert une chapelle publique doit-il la messe *pro populo* . . . . .
- Messe « pro sponso et sponsa ».** — Quand on célèbre, le premier jour libre après le mariage, la messe *pro sponso et sponsa*, récite-t-on les prières marquées après le *Pater noster* et le *Benedicamus Domino* . . . . . 233
- Quelle oraison prendre pour la 3<sup>e</sup> de la messe *pro sponso et sponsa* un jour double . . . . . 233
- Messes votives.** — Aux messes votives célébrées le dimanche, quelle préface doit-on prendre. . . . . 17
- Qu'entend-on par messe votives solennelles et quels jours peut-on les dire . . . . . 41
- Quand on dit la messe votive du saint dont on a récité l'office, doit-on dire le *Gloria* . . . . . 41
- Peut-on appliquer à un défunt une messe votive de la Sainte-Vierge ou de saint Joseph . . . . . 114
- Quand on dit une messe votive pendant l'octave d'une fête qui a un *Communicantes* propre, doit-on prendre ce *Communicantes*. . . . . 234
- Quand, par indult, on peut dire la messe de l'Immaculée-Conception, sous le rite de messe votive solennelle, pendant toute l'année, comment doit-on dire cette messe la vigile et pendant l'octave de l'Immaculée-Conception. . . . . 234
- Dans la messe votive du Sacré-Cœur, conserve-t-on les *Alleluia* de l'*Introït*. . . . . 376
- Ayant l'autorisation de dire chaque jour la messe votive de l'Immaculée-Conception,



— peut-on la dire la veille de l'Immaculée- Conception . . . . .	388
<b>Misereatur.</b> — Le confesseur peut-il réciter <i>Misereatur</i> pendant que le pénitent achève le <i>Confiteor</i> . . . . .	112
— Quel est l'effet du <i>Misereatur</i> et de l' <i>Indulgentiam</i> récités avant la communion . . . . .	341
<b>Miséricorde.</b> — Y a-t-il une règle pour s'asseoir sur la miséricorde de la stalle . . . . .	449
<b>Missel.</b> — Doit-on le fermer après chacune des trois messes de Noël dites sans interruption . . . . .	306
— Peut-on couvrir d'étoffe un missel . . . . .	435
<b>Mitres.</b> — Les abbés peuvent-ils avoir deux mitres . . . . .	376
<b>Moribond.</b> — La volonté qui suffit dans le moribond pour la validité de l'Extrême-Onction suffit-elle pour la validité de l'absolution . . . . .	6
<b>N.-D. des Sept-Douleurs.</b> — La fête patronale coïncidant avec celle de N.-D. des Sept-Douleurs, à quel jour faut-il replacer celle-ci . . . . .	40
<b>Nicolas (Saint).</b> — Comment faire cette année la fête de saint Nicolas, patron d'une communauté religieuse. Dans l'oraison <i>A cunctis</i> , l'aumônier doit-il mettre le nom de saint Nicolas . . . . .	496
<b>Noël.</b> — Le jour de Noël, convient-il de se servir d'un calice pour mettre les ablutions des deux	
<b>Noms de baptême.</b> — Où prendre des noms de baptême . . . . .	196
— Peut-on donner les noms d'Oscar, Arthur, Octavie, Célestine . . . . .	196
— N'y a-t-il pas une édition du Martyrologe romain avec ordre alphabétique des saints . . . . .	196
<b>Novice.</b> — Un curé succursaliste entre comme novice dans un ordre religieux : peut-il conserver son bénéfice jusqu'à sa profession . . . . .	20
<b>Objet trouvé.</b> — Y a-t-il pour une personne qui n'est pas pauvre, obligation de justice de donner aux pauvres la valeur d'un objet trouvé dont le propriétaire est inconnu . . . . .	199
<b>O bone Jesu.</b> — La confession de la veille suffit-elle pour gagner l'indulgence attachée à la prière <i>O bone Jesu</i> . Quand faut-il la réciter. Quelles prières ajouter . . . . .	127
<b>Occasionnaire.</b> — Dans quelles conditions est-il permis ou défendu de l'absoudre . . . . .	521
<b>Occurrence.</b> — Comment faire ayant en occurrence le premier dimanche de l'Avent, saint André, la solennité du patron de l'église et l'Adoration perpétuelle . . . . .	76
— Doit-on omettre la fête de la Pureté de la Sainte-Vierge en occurrence avec saint Luc . . . . .	138
— Fête du Sacré-Cœur en occurrence avec la Visitation; du T.-S. Cœur de Marie avec la Décollation de saint Jean-Baptiste : quelle fête préférer . . . . .	105
<b>Occurrences (Table des).</b> — Dernières corrections faites par la S. C. des Rites : pour les cas d'un double mineur occurrent avec un double de première classe, d'un semi-double occurrent avec un double de première classe; dans les observations qui suivent le tableau des occurrences . . . . .	185
<b>Octaves.</b> — Les octaves des fêtes dont la solennité est renvoyée au dimanche doivent-elles se transférer . . . . .	101
— Fait-on l'octave du titulaire d'une église de hameau . . . . .	304
— Dans l'octave d'un titulaire, quelles leçons prendre au 2 <sup>e</sup> et au 3 <sup>e</sup> nocturnes . . . . .	28
<b>Octave des morts.</b> — En quoi consiste la solennité de l'octave des morts. Ses conditions, ses avan-	

tages . . . . .	535
<b>Offertoire.</b> — Peut-on tolérer que les chantes remplacent par un autre chant celui de l'offertoire . . . . .	124
<b>Offices.</b> — Le prêtre domicilié hors de son diocèse d'origine et absent de son diocèse de domicile peut-il réciter les offices de ce dernier . . . . .	18
<b>Office patronal.</b> — A quel office patronal est tenu le vicaire résident qui dessert une chapelle publique . . . . .	557
<b>Office pontifical.</b> — Où, quand et comment les abbés peuvent-ils officier pontificalement . . . . .	376
<b>Offices votifs.</b> — Peut-on réciter d'autres offices votifs à la place de ceux qui ont été concédés . . . . .	17
— Quelle est, aux offices votifs, la 3 <sup>e</sup> bénédiction . . . . .	52
— Quelle messe répond à l'office votif des saints Apôtres . . . . .	76
— Aux offices votifs du Saint-Sacrement et de l'Immaculée-Conception, concourant avec une fête de 1 <sup>re</sup> et de 2 <sup>e</sup> classe, doit-on, à vêpres et à complies, réciter leur doxologie propre . . . . .	101
— A l'office votif de la Passion, fait-on mémoire de la Croix . . . . .	232
— Quelles sont, pendant le Carême, les leçons du premier nocturne pour les offices votifs du Saint-Sacrement et de l'Immaculée-Conception . . . . .	233
— Quelle messe correspond à l'office votif de saint Joseph . . . . .	245
— A l'office votif du mardi, faut-il faire mémoire de saint Pierre et de saint Paul . . . . .	245
<b>Offrande.</b> — A l'offrande du pain bénit, peut-on, et avec quelles paroles, faire baisser la croix de l'étoile, ou une patène, ou un reliquaire, ou un instrument de paix, etc. . . . .	412
<b>Oraisons.</b> — Quel est l'ordre des oraisons aux Quarante-Heures, un dimanche de deuxième classe . . . . .	17
— Quelle oraison prendre pour faire mémoire de saint Vincent, patron, uni à saint Athanase . . . . .	18
— Oraisons lorsque le Saint-Sacrement est exposé . . . . .	52
— Peut-il y avoir plus d'une oraison commandée par l'évêque . . . . .	77
— Peut-on prendre pour deux défunts, le mari et la femme, l'oraison <i>pro pluribus defunctis</i> en modifiant le nombre . . . . .	112
— Dans une messe de <i>Requiem</i> chantée pour tous les défunts d'une paroisse, peut-on chanter trois oraisons et omettre la prose . . . . .	113
— Au service anniversaire d'une confrérie, peut-on prendre l'oraison <i>Deus venia largitor</i> . . . . .	148
— Après la distribution de la sainte Communion, l'oraison <i>Spiritus nobis</i> doit-elle servir pour tout le temps pascal . . . . .	149
— Doit-on terminer les matines, quand on les sépare des Laudes, par l'oraison de l'office . . . . .	220
— Pourquoi doit-on prononcer le nom du défunt pour lequel on célèbre, toutes les fois que l'on rencontre la lettre N. dans l'oraison, aux messes d'enterrement et de trentième jour; et pourquoi cela est-il interdit aux messes quotidiennes . . . . .	307
— Doit-on incliner la tête à ces mots de l'oraison du Saint-Sacrement : <i>Ita nos Corporis et Sanguinis tui sacra mysteria</i> . . . . .	380
— Pourquoi <i>ejusdem</i> dans l'oraison de saint Joseph . . . . .	380
— Le missionnaire, dans une chapelle exempte de l'Ordinaire, doit-il réciter les oraisons com-	

- mandées pour l'évêque diocésain . . . . . 388
591. Quand la procession de saint Marc se fait le mardi dans l'octave de Pâques, quelle doit être, à la messe de la station dans une église où l'on n'en célèbre qu'une, la troisième ou oraison . . . . . 400
- Quelles sont les règles canoniques pour les oraisons funèbres . . . . . 521
598. — Quelles oraisons dire à la messe de *Beata Immaculata pro defunctis* . . . . . 558
- Oratoire privé. — Un prêtre autorisé par un bref à célébrer dans un oratoire privé peut-il le faire dans tout oratoire . . . . . 236
- Ordo diocésain. — Les Pères d'une congrégation autorisée à suivre l'Ordo romain peuvent-ils revenir à l'Ordo du diocèse . . . . . 83
- Ordo (Erreur de l'). — Que faire, l'ordo diocésain ayant fixé le Rosaire au 5 octobre en laissant au 4 saint François d'Assise . . . . . 137
- Orgue. — L'orgue peut-il, en Avent et en Carême, jouer pendant l'offertoire et la communion, faire son verset au *Kyrie* et au *Gloria*, parce que le chantre, en même temps sacristain, est occupé en ce moment à d'autres fonctions . . . . . 220
- Ornements. — Peut-on transformer de vieux ornements en tapis . . . . . 137
- Ostensoirs. — Le jour de la Fête-Dieu, doit-on couvrir l'ostensoir d'un voile, après la communion du célébrant, quand on y a mis l'hostie consacrée à cette messe; et comment doit-on le placer . . . . . 342
- Qui peut le bénir . . . . . 341
- Pain bénit. — Est-il convenable qu'un jour de sainte Catherine, les jeunes filles portent le pain à bénir, le découpent et le distribuent . . . . . 160
- Le curé peut-il conserver le reste du pain bénit . . . . . 210
591. — Le pain bénit est-il liturgique. Quand doit-on le bénir : avant la messe à la sacristie, ou à l'offertoire avec cérémonie . . . . . 412, 617
- Pain fermenté. — Peut-on consacrer du pain fermenté . . . . . 366, 497
- Pains d'autel. — Quel doit être leur diamètre . . . . . 592
- Paix (Instrument de). — Quand on le fait baiser à l'assistance, convient-il de l'essuyer avec un linge, et peut-on à cet effet employer le purificateur . . . . . 363
- Pancrace (Saint). — Pourquoi saint Pancrace, martyrisé à 14 ans, est-il représenté en soldat . . . . . 546
- Pâques. — Peut-on faire ses Pâques dans une chapelle vicariale, ou doit-on venir à l'église du chef-lieu de la paroisse . . . . . 291
- La fête de Pâques tombera le 25 avril en 1886; cette coïncidence s'est-elle déjà rencontrée . . . . . 363
- Paroisse. — De quelle paroisse dépend un chatelain qui a la porte de son parc sur A. et son habitation sur B. . . . . 406
- Parrain. — Peut-on tolérer que le parrain et la marraine ne récitent pas le *Credo* et le *Pater* . . . . . 234
- Passion. — Quel office célébrer quand sainte Scholastique du rit double-majeur se rencontre avec un mystère de la Passion . . . . . 64
592. Lorsqu'on lit la Passion, une fois la lecture achevée, le célébrant doit-il baiser le commencement du texte, ou bien l'endroit où l'on dit *Munda cor meum* . . . . . 208
- Passion (Voiles du temps de la). — La coutume de ne voiler aucune statue *tempore passionis* peut-elle être tolérée . . . . . 125
- Doit-on absolument voiler croix et statues au temps de la Passion . . . . . 592, 606
- Passion (Office de la). — Le décret où il est dit que « relativement à l'office de la Passion de N.-S., on doit réciter *totum de præced., nihil de seq.*, » s'applique-t-il également aux premières et aux secondes vêpres . . . . . 52
- Patène. — Est-il mieux, avant *Pax Domini*, de placer la patène en avant de l'hostie, ou en arrière, entre l'hostie et le calice . . . . . 256
- Lorsqu'on l'a purifiée après la communion, doit-on, ou peut-on l'essuyer encore avec le purificateur . . . . . 307
- Patron. — Un patron secondaire cesse-t-il d'être patron parce que sa chapelle n'a pas été rétablie dans la nouvelle église . . . . . 304
- Quelle antienne doit-on prendre pour faire le suffrage du patron . . . . . 594
- Pénitence. — Le confesseur peut-il imposer une pénitence grave pour des fautes vénielles . . . . . 484
- Pentecôte (Samedi de la). — Peut-on le samedi de la Pentecôte ne réciter que les deux premières et les deux dernières prophéties . . . . . 148
- Per eundem. — La rubrique exige-elle que le nom de Jésus soit exprimé pour que la conclusion porte *per eundem* . . . . . 163
- Per evangelica dicta. — Aux messes de *Requiem*, le célébrant doit-il dire le prière : *Per evangelica dicta* . . . . . 149
- Permissions. — Le curé, ou, à son défaut, le vicaire, peut-il donner publiquement la permission de travailler le dimanche en cas de nécessité . . . . . 592
- Petit-Office. — Aux antienne du petit-office de la Sainte-Vierge, peut-on ajouter *Alleluia* pendant le temps pascal . . . . . 138
- Les religieuses qui terminent le Petit-Office de la Sainte-Vierge par l'oraison *Sacrosanctæ* jouissent-elles de la faveur que Léon XIII a attachée à cette prière . . . . . 160
- Si elles en jouissent, cette prière doit-elle être suivie d'un *Ave* seulement ou d'un *Pater* et d'un *Ave* . . . . . 160
- Que penser des éditions où l'antienne du dernier psaume du 2<sup>e</sup> nocturne est ainsi modifiée : *Sicut lætantium omnium nostra habitatio est in te* . . . . . 160
- Les traductions du Petit-Office sont-elles permises . . . . . 160
- Physiologie théologique. — Disputationes physiologico-theologicæ de humanæ generis æconomia, etc . . . . . 201
- Pierre (Saint). — Saint Pierre, au moment de la cène, aimait-il Notre-Seigneur par-dessus toutes choses . . . . . 18
- Doit-on, à la messe de la solennité de saint Pierre et saint Paul, répéter la mémoire des apôtres . . . . . 52
- Poêle (Coins du). — Les coins du poêle peuvent-ils être portés par des ecclésiastiques . . . . . 125
- Poissons. — Les petits poissons, que certains théologiens permettent comme hors d'œuvre aux repas gras en temps de carême, peuvent-ils être mangés à la collation . . . . . 282
- Portioncule. — A quelle heure peut-on commencer à gagner l'indulgence de la Portioncule . . . . . 127
- Portraits des Papes. — Peut-on mettre dans la sacristie, sinon dans l'église, les portraits des Papes . . . . . 160
- Pouvoirs. — Un curé dont le traitement a été supprimé par le gouvernement, et qui est nommé aumônier, a-t-il perdu les pouvoirs que son évêque lui avait accordés tant qu'il demeure-



- rait recteur. . . . . 403
- Le pouvoir d'indulgencier les chapelets de saint François est-il compris dans celui de bénir et donner les insignes du Tiers-Ordre. . . . . 403
- Que doit faire le curé qui a usé de ces pouvoirs sans savoir qu'il ne les avait plus . . . . . 403
- Doit-on, d'après de nouvelles décisions, renouveler les pouvoirs précédemment reçus de donner les divers scapulaires. . . . . 405
- Le chapelain d'une confrérie peut-il déléguer ses pouvoirs. . . . . 534
- Prébende.** — Le don d'une somme de 30,000 francs pour une prébende donne-t-il le droit d'être nommé à cette prébende . . . . . 402
- Précieux-Sang.** — Après avoir distribué la communion, le prêtre est-il obligé d'absorber les quelques gouttes de Précieux-Sang qui peuvent être restées au fond du calice, avant de prendre les premières ablutions . . . . . 557
- Préface.** — Quelle préface prendre aux messes votives célébrées le dimanche . . . . . 17
- Peut-on, dans un diocèse, chanter à la fête de saint Joseph une préface de *omnibus sanctis* accordée à ce diocèse. . . . . 161
- Première communion.** — Quels sont les droits du curé pour la première communion des enfants . . . . . 520
- Quel domicile les enfants doivent-ils avoir acquis pour faire leur première communion dans une autre paroisse. . . . . 520
- Préséance.** — Le doyen, un chanoine, ont-ils la préséance sur le curé dans l'église de celui-ci. . . . . 304
- Prêt à intérêt.** — Est-il défendu à un clerc de placer son argent à intérêt chez un banquier ou un négociant . . . . . 366
- Une religieuse peut-elle, sans aller contre la pauvreté, prêter sans intérêt une somme pour quelques jours . . . . . 545
- Prêtre assistant.** — Un doyen officiant à l'adoration perpétuelle peut-il avoir un prêtre assistant. . . . . 245
- Prières après la messe.** — Le décret du 6 février 1883 permet-il de gagner les 300 jours d'indulgence quand les prières après la messe sont dites *in lingua vernacula* . . . . . 77
- Peut-on réciter après la messe chantée les prières ordonnées après les messes basses. Peut-on les réciter *in nigris* au pied de l'autel avant le chant du *Libera*. En gagne-t-on les indulgences. . . . . 125
- Les fidèles gagnent-ils les indulgences des prières après la messe . . . . . 220
- Prières fériales.** — Doit-on, aux vigiles sans jeune, dire à genoux les prières fériales. . . . . 163
- Doit-on réciter les prières fériales à la vigile de saint Jean-Baptiste . . . . . 449
- Prière pour les enfants morts.** — Peut-on dire des messes pour eux, les recommander au prône . . . . . 545
- Processions.** — Doit-on faire la procession des Rogations s'il n'y a comme assistants que quelques enfants . . . . . 102
- Que penser de la procession étrange qui se fait le jour de Pâques, en quelques pays, et où l'on porte simultanément le saint Sacrement avec des statues du Christ et de la Sainte-Vierge, avec une mise en scène choquante de ces deux dernières . . . . . 148
- Aux processions, quelle est la place de la bannière, qui doit la porter et en quel costume. . . . . 329
- Peut-on, aux processions, donner des orflammes à des enfants protestants . . . . . 558
- Pro-curé.** — Le pro-curé peut-il percevoir comme indemnité le traitement du curé qui, à cause de son âge, reçoit un supplément . . . . . 558
- Prône.** — Peut-on lire au prône l'évangile de la fête au lieu de celui du dimanche . . . . . 304
- Prononciation du latin.** — Lorsque dans notre pays on récite l'office au chœur, n'est-il pas mieux de prononcer le latin à la française que de le prononcer à la romaine . . . . . 160
- Prophéties.** — Peut-on ne chanter que les deux premières et les deux dernières le Samedi-Saint. Même question pour le samedi de la Pentecôte . . . . . 148
- Protestant.** — Au point de vue de la validité du mariage, dans les pays où le décret *Tametsi* n'est pas en vigueur pour les protestants, quel sens faut-il attribuer au mot *protestant* . . . . . 559
- Protonotaires.** — Les protonotaires *ad instar* ont-ils le privilège de l'autel portatif, c'est-à-dire peuvent-ils célébrer la messe sans la permission de l'Ordinaire . . . . . 317
- Ont-ils le privilège d'un oratoire privé, visité et approuvé par l'Ordinaire, dans lequel ils peuvent célébrer ou faire célébrer même aux jours les plus solennels. . . . . 317
- Privilèges.** — Quels sont les privilèges des chanoines de Lorette . . . . . 54
- Profession religieuse.** — Est-il nécessaire d'avoir une délégation spéciale pour recevoir les religieuses à la profession . . . . . 221
- Purgatoire.** — Que signifient les mots de temps, années, siècles, appliqués aux âmes du Purgatoire . . . . . 209
- Peut-on croire que le feu du Purgatoire soit plus vif que celui de l'Enfer . . . . . 223
- Purification.** — Peut-on pour les cérémonies de la Purification se contenter de un ou deux clercs . . . . . 125
- Purification des linges sacrés.** — Peut-on faire purifier les linges sacrés par une religieuse . . . . . 485
- Purificatoire.** — Le prêtre peut-il s'essuyer les lèvres avec le purificatoire avant les ablutions . . . . . 17
- Faut-il encore essuyer avec le purificatoire la patène purifiée après la communion . . . . . 307
- Peut-on se servir du purificatoire, à l'offerte, pour essuyer l'instrument de paix . . . . . 363
- Quarante-Heures.** — Aux Quarante-Heures, quel est l'ordre des oraisons un dimanche de deuxième classe où se célèbre une fête de première classe. . . . . 17
- Si cette fête n'a pas de préface propre, prend-on celle de la première commémoration. . . . . 17
- Quête.** — Peut-on employer le produit d'une quête qui se fait, par coutume et sans désignation de but, pendant la cérémonie de l'enterrement, à payer les divers frais funéraires. (L'assistance estime que la quête est employée pour dire des messes). . . . . 486
- Quête de Pâques.** — Des riches peuvent-ils faire une offrande de peu de valeur à la quête de Pâques, l'aumône faite à cette occasion étant la compensation des adoucissements apportés à la loi quadragesimale . . . . . 379
- Raccolta.** — Donne-t-elle toutes les formules indulgenciées, de telle sorte que celles qui ne s'y trouveraient pas ne seraient pas authentiques . . . . . 281
- Rameaux.** — Peut-on pour les cérémonies des Rameaux se contenter de un ou deux clercs . . . . . 125
- Que penser de l'usage de chanter *Attolite portas* à la rentrée de la procession le di-

manche des Rameaux . . . . .	148
<b>Registre d'inscription.</b> — Des registres d'inscription sont-ils nécessaires pour l'érection canonique d'une confrérie . . . . .	126
<b>Registres religieux.</b> — Le pouvoir civil peut-il inquiéter un prêtre qui, dans le registre de l'état des âmes, ne fait pas mention du mariage civil . . . . .	234
<b>Reliquaires.</b> — Peut-on mettre sur les gradins de l'autel entre les candélabres des reliquaires non voilés pendant la messe . . . . .	
<b>Réparations au presbytère.</b> — Le Conseil de Fabrique peut-il faire des réparations au presbytère avec un don non déclaré . . . . .	65
<b>Répons.</b> — Les trois répons du premier nocturne sont-ils obligatoires quand on ne dit qu'un nocturne un jour d'enterrement . . . . .	407
<b>Reposoir.</b> — Le reposoir du Jeudi-Saint peut-il être placé dans le chœur, non loin de l'autel, à cause de la petitesse de l'église. Peut-on le placer hors de l'église dans une salle voisine . . . . .	165
— Peut-on établir où l'on veut le reposoir du Jeudi-Saint . . . . .	547
<b>Réserve (Sainte).</b> — La sainte Réserve peut-elle être, avec la permission de l'évêque, conservée dans une chapelle domestique . . . . .	18
<b>Restitution.</b> — François ayant, par vengeance, fait prendre Pierre en délit de chasse, est-il tenu à restitution . . . . .	139
<b>Rogations.</b> — Doit-on faire la procession des Rogations s'il n'y a comme assistants que quelques enfants . . . . .	102
— Saint Marc tombant le jour de Pâques, quel jour et comment doit-on dire la messe des Rogations . . . . .	400
— Comment les clercs sont-ils tenus d'assister à la procession des Rogations . . . . .	545
— A la messe des Rogations, fait-on les mémoires s'il y a des messes de <i>Requiem</i> célébrées dans la même église . . . . .	594
<b>Rosaire.</b> — L'évêque peut-il établir dans la paroisse une confrérie du Rosaire . . . . .	18
— Le curé en est-il de droit le directeur . . . . .	18
— Dans quelle mesure la méditation des mystères est-elle nécessaire . . . . .	18
<b>Rosaire (Fête du).</b> — Le Rosaire tombant le jour où est replacée la fête des saints Anges perpétuellement empêchée par le jour octave, comment régler ces deux fêtes . . . . .	40
<b>Rubriques.</b> — Dernières corrections faites aux rubriques spéciales du bréviaire : à la fête des saints Innocents ; à la vigile de saint Jean-Baptiste ; à la fête de saint Léon II, pape ; à la commémoration de saint Paul . . . . .	185
<b>Rustique (Saint).</b> — Saint Denis étant seul patron d'une paroisse, que doit-on faire pour ses compagnons saint Rustique et saint Eleuthère . . . . .	41
<b>Sacramenta.</b> — Quel est le sens du mot <i>Sacramenta</i> dans cette phrase de la bénédiction de l'eau : <i>Maxima quæque sacramenta in aquarum substantiâ</i> . . . . .	546
<b>Sacré-Cœur.</b> — Si la fête du Sacré-Cœur, là où elle est de première classe et avec octave, coïncide avec les fêtes de saint Jean-Baptiste ou des saints apôtres Pierre et Paul, de la dédicace de l'église, du patron ou titulaire de l'église, de la Visitation : laquelle doit être transférée et en quel jour . . . . .	582
— Dans le cas où la fête du Sacré-Cœur devrait être transférée, en quel jour . . . . .	582

— Quelle règle doit-on suivre dans les lieux où la fête du Sacré-Cœur jouit d'un privilège exclusif à l'égard de toutes les autres fêtes solennelles d'un rit égal . . . . .	582
<b>Sacré-Cœur (Messe votive du).</b> — Dans la messe votive du Sacré-Cœur, conserve-t-on les <i>Alleluia</i> de l' <i>Introit</i> . . . . .	376
<b>Sacrements (Admission aux).</b> — Peut-on admettre des femmes catholiques mariées clandestinement à des protestants, dans le cas où leur situation ne serait connue que du curé ou du confesseur, ou même de quelques personnes discrètes ; si cette situation est cause de scandale, comment la faire cesser . . . . .	273
<b>Sacrifices.</b> — Comment justifier ceux qui offraient des sacrifices ailleurs que dans le tabernacle . . . . .	437
<b>Sacristain.</b> — Un sacristain, par le seul fait de sa nomination, a-t-il le droit de toucher les vases sacrés . . . . .	485
— Un sacristain laïque peut-il tirer la clef du tabernacle . . . . .	535
<b>Sacrosanctæ.</b> — Les religieuses qui terminent le Petit-Office de la Sainte-Vierge par l'oraison <i>Sacro-Sanctæ</i> , jouissent-elles de la faveur que Léon XIII a attachée à cette prière. Si elles en jouissent cette prière doit-elle être suivie d'un <i>Ave</i> seulement ou d'un <i>Pater</i> et d'un <i>Ave</i> . . . . .	160
— Gagne-t-on après chaque Heure les indulgences du <i>Sacrosanctæ</i> . . . . .	221
<b>Saintes-Espèces (Conservation des).</b> — Là où l'Ordinaire autorise la conservation des Saintes-Espèces dans un corporal, ne peut-on pas, pour les préserver de l'humidité, enfermer le corporal dans un vase de terre . . . . .	148
<b>Sainte-Vierge (Fête de la Pureté de la).</b> — Doit-on omettre la fête de la Pureté de la Sainte-Vierge en occurrence avec saint Luc . . . . .	138
<b>Saint-Sacrement exposé.</b> — Peut-on dire des messes devant le Saint-Sacrement exposé . . . . .	4
— Peut-on distribuer la sainte communion à un autel où le Saint-Sacrement est exposé . . . . .	4
— Doit-on faire une génuflexion avant de mettre l'encens après qu'on a exposé le Saint-Sacrement . . . . .	4
— Devant le Saint-Sacrement exposé, conclut-on les vêpres par <i>Fidelium animæ</i> . . . . .	114
— Un prêtre peut-il faire l'exposition du Saint-Sacrement avec l'ostensoir ou le ciboire, sans servant, et par conséquent sans encensement . . . . .	235
— Peut-on avoir une exposition du Saint-Sacrement dominée par une statue du Sacré-Cœur . . . . .	331
— Peut-on, pour l'octave des morts, exposer le Saint-Sacrement pendant la messe et donner la bénédiction en ornements noirs . . . . .	331
— Pour l'exposition du Saint-Sacrement, peut-on se contenter de six cierges. Peut-on n'en avoir que deux de cire et les autres de stéarine . . . . .	402
— Peut-on conserver le Saint-Sacrement à plusieurs autels, l'exposer à plusieurs autels . . . . .	487
<b>Saints associés au patron.</b> — Les saints associés à un patron ou titulaires d'église sont omis s'ils sont simples, ou semi-doubles, ou doubles mineurs ; ils n'ont droit d'être transférés que s'ils sont docteurs, ou doubles majeurs, ou au-dessus . . . . .	499
<b>Saint-Lieux.</b> — Quelles sont leurs indulgences ; celles des chapelets et autres objets déposés et bénits sur le Saint-Sépulcre . . . . .	176



- Salut.** — Peut-on, après les premières vêpres, donner un salut accordé pour la fête . . . . . 209
- Aux saluts du Saint-Sacrement, peut-on placer des lumières (chandelières ou candélabres) sur la table de l'autel où se donne le salut . . . . . 424
- Peut-on laisser le Saint-Sacrement sur l'autel pendant le salut, ou ne doit-on pas le placer dans ce qu'on appelle l'exposition . . . . . 424
- Salut à la croix.** — Doit-on saluer la croix quand on vient du coin de l'épître ou de l'évangile au milieu de l'autel . . . . . 364
- Samedi-Saint.** — Peut-on, le Samedi-Saint, réciter que les deux premières et les deux dernières prophéties . . . . . 148
- Un prêtre attaché à une église non paroissiale peut-il chanter seulement la messe le Samedi-Saint, en omettant toutes les autres prières . . . . . 165
- Peut-on, le Samedi-Saint, chanter les litanies des saints et la messe, ou seulement la messe, alors qu'on a simplement lu les autres prières liturgiques . . . . . 165
- Le Samedi-Saint, doit-on ajourner l'infusion des Saintes-Huiles si l'on n'a pas encore les nouvelles . . . . . 280
- L'office du Samedi-Saint doit-il être nécessairement *chanté* dans les petites églises . . . . . 328
- Peut-on, le Samedi-Saint, allumer le feu nouveau avec des allumettes . . . . . 592
- Sanctuaire.** — Peut-on admettre les femmes dans le sanctuaire pour le chant d'un motet à plusieurs parties . . . . . 221
- Scapulaire.** — Les indulgences du scapulaire bleu exigent-elles la réception des sacrements . . . . . 173
- Pour le scapulaire de l'Immaculée-Conception, l'inscription sur le registre des Théatins est-elle nécessaire . . . . . 183
- Qu'est-ce qu'on entend par scapulaire . . . . . 149
- Quelles sont la matière, la forme, la couleur des scapulaires . . . . . 149
- Qui peut bénir et distribuer les scapulaires . . . . . 150
- Manière de bénir et d'imposer les scapulaires . . . . . 178
- Obligation de porter le scapulaire . . . . . 179
- On peut le reprendre après l'avoir quitté, sans nouvelle réception . . . . . 188
- Manière de le porter . . . . . 188
- Réunion de plusieurs scapulaires . . . . . 188
- Le même prêtre peut obtenir le droit de distribuer plusieurs scapulaires. A qui doit-il demander les pouvoirs et comment doit-il en user . . . . . 202
- Revalidation des admissions nulles dans les diverses confréries des scapulaires . . . . . 203
- Y a-t-il affiliation entre les confréries du scapulaire noir et du scapulaire rouge, de sorte qu'avec les pouvoirs pour l'un on puisse valablement conférer l'un et l'autre . . . . . 282
- Notions générales sur les scapulaires; détails spéciaux sur les scapulaires; conditions à remplir pour gagner les indulgences des scapulaires :
- Du Mont-Carmel . . . . . 293
- De la Sainte-Trinité (ou du saint Esclavage) . . . . . 294
- De N.-D. de la Merci . . . . . 307
- Des Sept-Douleurs . . . . . 308
- De l'Immaculée-Conception . . . . . 303
- De la Croix (noir) et de la passion de N.-S. . . . . 319
- De la passion de N.-S. J.-C. et des SS. CC. de Jésus et de Marie . . . . . 319
- Du Précieux-Sang . . . . . 320
- du Sacré-Cœur . . . . . 320
- Doit-on, d'après de nouvelles décisions, renouveler les pouvoirs précédemment reçus, pour donner les divers scapulaires . . . . . 405
- Doit-on prendre les noms de ceux à qui on les donne, et où les envoyer . . . . . 405
- Y a-t-il des formalités à remplir pour bénéficier de l'acte par lequel le Souverain-Pontife a revalidé les réceptions invalides du scapulaire . . . . . 472
- L'indulgence sabbatine du scapulaire du Mont-Carmel peut-elle être gagnée en substituant un certain nombre de *Pater* et d'*Ave* à la récitation de l'office . . . . . 474
- Faut-il qu'un second scapulaire de la Trinité soit béni comme le premier . . . . . 474
- Scholastique (Sainte).** — Quand sainte Scholastique se rencontre avec un mystère de la Passion, quel office célébrer . . . . . 164
- Semaine-Sainte.** — Peut-on, pour les cérémonies de la Semaine-Sainte, se contenter de un ou deux clercs . . . . . 125
- Sépulture.** — A qui est accordée l'exemption de juridiction paroissiale pour la sépulture . . . . . 78
- Sépulture ecclésiastique.** — Peut-on donner la sépulture ecclésiastique à une personne qui n'était mariée que civilement et qu'on n'a pu qu'absoudre . . . . . 581
- Serment.** — Qui a reçu par une tierce personne comme missionnée à cet effet l'avoir de sa sœur après la mort de celle-ci, à charge de quelques petits legs, peut-il le garder et affirmer par serment qu'il n'a pas reçu le bien de sa sœur . . . . . 127
- Pierre, prévoyant sa mort, fait une donation manuelle à un cousin; celui-ci, inquiété par les des parents éloignés, peut-il répondre qu'il n'a rien reçu . . . . . 593
- Servants.** — Peut-on se contenter d'un ou deux clercs ou servants pour les cérémonies de la Purification, des Rameaux, des trois derniers jours de la Semaine-Sainte . . . . . 125
- Peut-on célébrer sans servant . . . . . 307, 617
- Peut-on dire la messe avec un servant qui ne sait ni le psaume *Judica*, ni le *Confiteor*, ni les prières qui suivent . . . . . 377
- Services.** — Y a-t-il différence entre services solennels et messes basses relativement au nombre qu'on en peut accepter d'avance . . . . . 509
- Signe de croix.** — Le signe de la croix est-il obligatoire aux premiers mots du *Magnificat* et du *Benedictus* . . . . . 379
- Silvestre (Saint).** — Pourquoi l'évangile *Sint lumbi* pour saint Sylvestre . . . . . 546
- Simonie.** — Est-ce que, lorsqu'on dit une messe de binage pour des amis qui par reconnaissance donneront quelque chose, *hoc sapientia simoniam* . . . . . 401
- Si le don d'un capital pour une prébende est le motif principal de la collation de la dignité de chanoine au donateur, n'y a-t-il pas là quelque chose qui frise la simonie . . . . . 402
- Solidaires.** — Y a-t-il des censures contre les solidaires qui empêchent le prêtre d'approcher des mourants . . . . . 474
- Sonnerie.** — Un curé peut-il défendre la sonnerie pour ses paroissiens morts sans sacrements . . . . . 521
- Sort.** — Comment jetait-on le sort au temps de l'é-

vangile. . . . .	516	dépendues le Jeudi-Saint pour le pourtour de l'autel. . . . .	449
<b>Souscription.</b> — La parole donnée de contribuer à une souscription pour une cloche oblige-t-elle . . .	65	<b>Testament.</b> — Peut-on, en conscience, faire annuler pour vice de forme un testament par lequel on est frustré. . . . .	379
<b>Sous-diacre.</b> — De simples clercs peuvent-ils faire sous-diacre à la messe . . . . .	317	<b>Thabor.</b> — Que penser du Thabor pour l'exposition du Saint-Sacrement. . . . .	606
— Dans une église où l'on célèbre la messe solennelle et où il ne se trouve que des prêtres et un diacre, est-ce un prêtre ou le diacre qui doit remplir les fonctions de sous-diacre. . .	424	<b>Théâtres.</b> — Peut-on acheter et garder des actions de théâtres immoraux . . . . .	377
— Le sous-diacre et le diacre peuvent-ils assister à la bénédiction du Saint-Sacrement donnée après les vêpres, avec les ornements de leur ordre . . . . .	424	<b>Tiers-Ordre.</b> — Un membre d'une congrégation religieuse à vœux simples peut-il s'agréger au Tiers-Ordre de saint François sans la permission de son supérieur. Celui-ci peut-il accorder cette permission . . . . .	66
<b>Spiritisme.</b> — Que penser du fait de quatre personnes en soulevant une cinquième à un ou deux mètres par une simple aspiration . . . . .	344	— La profession dans le Tiers-Ordre est-elle annulée par l'entrée en religion . . . . .	66
<b>Spiritum nobis.</b> — Après la distribution de la sainte communion, l'oraison <i>Spiritum nobis</i> doit-elle servir pour tout le temps pascal . . . . .	149	— Le directeur d'un Tiers-Ordre franciscain peut-il accorder les absolutions générales au Tiers-Ordre dominicain de la même paroisse, et <i>vice versa</i> ; au moins dans les jours où ces absolutions générales sont attribuées simultanément aux deux Tiers-Ordres . . . . .	292
<b>Statuts synodaux.</b> — L'évêque peut-il, sans l'avis du Chapitre, modifier les statuts synodaux . . . . .	486	— Peut-on faire partie de plusieurs Tiers-Ordres . . . . .	327
<b>Subdélégation.</b> — Le prêtre qui remplace un confrère absent pour plusieurs semaines peut-il subdéléguer pour un mariage . . . . .	581	<b>Titulaire.</b> — Comment célébrer la fête d'un titulaire différent du patron de lieu . . . . .	89
<b>Supérieure (Droits d'une).</b> — Lui appartient-il de désigner à elle seule la pièce qui servira de chapelle provisoire pendant la reconstruction de la chapelle . . . . .	547	— Fait-on l'octave du titulaire d'une église de hameau . . . . .	304
<b>Surplis.</b> — Faut-il le surplis pour appliquer aux chapelets les indulgences de saint Dominique; pour bénir les médailles de saint Benoît; pour transporter le Saint-Sacrement le soir à huis-clos. . . . .	40	— Un curé peut-il, de son autorité, changer le titulaire d'une chapelle. . . . .	407
— Pourrait-on reprendre la coutume de revêtir le surplis avant l'amict. . . . .	545	<b>Toile cirée.</b> — Faut-il absolument une toile cirée pour la consécration d'un autel. De quelle manière, pour quel but. Peut-elle tenir lieu d'une nappe. Combien de temps doit-elle rester sur l'autel . . .	412
<b>Suspense.</b> — La suspense <i>ipso facto</i> peut-elle être infligée par l'évêque aux prêtres qui chassent malgré la défense . . . . .	403	<b>Traduction du Rituel.</b> — Existe-t-il en français une traduction des prières du Rituel dans l'administration des sacrements . . . . .	219
<b>Tabernacle.</b> — Le doyen visitant une église par ordonnance épiscopale, peut-il ouvrir le tabernacle. . . . .	41	<b>Trait.</b> — Aux messes de <i>Requiem</i> , du dimanche, des fêtes, peut-on omettre le chant du Graduel et du Trait . . . . .	125
— Qui peut le bénir. . . . .	341	<b>Traitement.</b> — Le pro-curé peut-il percevoir comme indemnité le traitement du curé qui, à cause de son âge, reçoit un supplément. . . . .	558
<b>Tableaux.</b> — Peut-on mettre dans l'église un petit tableau de Pie IX, ou n'y doit-on mettre que des images des saints . . . . .	592	<b>Translation.</b> — Saint Melchior, perpétuellement empêché par une fête de première classe, peut-il être transféré <i>in perpetuum</i> . . . . .	460
<b>Tarif.</b> — Peut-on, sans permission spéciale, établir un tarif plus élevé que celui qui est en vigueur, par cette raison que permission est donnée à quiconque la demande . . . . .	436	— Les saints associés à un patron ou titulaire d'église doivent-ils être transférés . . . . .	499
<b>Témoin.</b> — Un témoin au mariage, qui n'arrive qu'après le consentement donné, peut-il compter comme témoin. . . . .	235	— Si la fête du Sacré-Cœur coïncide avec les fêtes de saint Jean-Baptiste, des saints apôtres Pierre et Paul, de la Dédicace de l'église, du Patron ou Titulaire de l'église, de la Visitation, laquelle doit être transférée et en quel jour . . . . .	582
<b>Temps, années, siècles.</b> — Que signifient ces mots appliqués aux âmes du Purgatoire . . . . .	209	<b>Travail du dimanche.</b> — Le curé, le vicaire à son défaut, peut-il permettre publiquement le travail du dimanche en cas de nécessité. . . . .	592
<b>Temps prohibés.</b> — En temps prohibé: peut-on, en payant la dispense, célébrer un mariage solennel; ne pas payer la dispense si on fait le mariage sans solennité . . . . .	102	<b>Trésorier.</b> — A qui le trésorier de fabrique démissionnaire doit-il rendre ses comptes . . . . .	65
<b>Tentures noires.</b> — Devant donner la bénédiction du Saint-Sacrement, peut-on admettre dans le chœur des tentures noires et le catafalque, et dans le cas où on les tolérerait, est-on obligé de les enlever ou au moins de les voiler pour la procession du Saint-Sacrement . . .	331	<b>Usines.</b> — Est-ce qu'il y a une formule spéciale pour bénir les usines. . . . .	30
— Peut-on garnir de tentures noires un autel dont le tabernacle renferme le Saint-Sacrement, ou du moins le sanctuaire qui entoure cet autel . . . . .	535	<b>Vases sacrés.</b> — Les vases sacrés peuvent-ils être touchés par tout sacristain . . . . .	485
<b>Tentures rouges.</b> — Les tentures rouges sont-elles		<b>Vendredi-Saint.</b> — Un curé chargé de deux églises a fait les offices du matin dans celle qui a le sépulcre: peut-il, revêtu du surplis et de l'étole, et en silence, faire adorer la croix, après l'avoir développée, dans l'autre. . . . .	102
		— La récitation des vêpres est-elle obligatoire le Vendredi-Saint . . . . .	328



- Vêpres.** — Comment ordonner les vêpres un dimanche de 1<sup>re</sup> ou de 2<sup>e</sup> classe où tombe un double mineur que l'on simplifie, le lendemain étant fête double . . . . . 174
- Comment, si c'est un semi-double qui tombe ce dimanche . . . . . 174
- Comment, si c'est un jour octave . . . . . 174
- Comment, si, ce dimanche, tombent ensemble une fête de première classe et un double mineur . . . . . 174
- Peut-on revêtir, pour les vêpres, les ornements sacrés qui ne devront servir qu'après les vêpres pour un office essentiellement différent : un salut par exemple . . . . . 424
- Vêpres des morts.** — Comment termine-t-on les vêpres des morts aux funérailles. Comment termine-t-on les Laudes . . . . . 198
- Verset.** — Lorsqu'en dehors des vêpres, à un salut v. g., on chante au chœur l'hymne, le verset, l'antienne du *Magnificat* d'un saint, doit-on suivre l'ordre des vêpres, c.-à-d. chanter le verset tout de suite après l'hymne, ou ne le chanter qu'après l'antienne, immédiatement avant l'oraison . . . . . 221
- Viatique.** — Quand on porte au loin le saint Viatique : si l'on ne peut communier le malade, peut-on communier sur place une personne restée à jeun . . . . . 403
- Vicaire.** — Un curé succursaliste qui entre comme novice dans un ordre religieux peut-il, jusqu'à sa profession, se contenter d'établir un vicaire à sa place . . . . . 20
- Un vicaire chargé, avec indemnité, d'une paroisse vacante, est-il tenu à la messe *pro populo* . . . . . 41
- Le vicaire peut-il être exclu par son curé, et privé ainsi des honoraires, des fonctions qui exigent l'assistance de plusieurs prêtres, à un enterrement de 1<sup>re</sup> classe par exemple . . . . . 473
- A quel office patronal est tenu le vicaire résident qui dessert une chapelle publique . . . . . 557
- Le vicaire résident qui dessert une chapelle publique est-il tenu à la messe *pro populo* . . . . . 557
- Vierge (Sainte-).** — Comment est-il certain par la généalogie de saint Joseph que la Sainte-Vierge descend de David . . . . . 7
- Vin de messe.** — Que faire si l'on a employé du vin alcoolisé pour la sainte messe . . . . . 160
- Peut-on consacrer du jus de raisin récemment exprimé . . . . . 368, 497
- Quelle quantité d'alcool peut-on mettre dans le vin destiné au saint sacrifice sans nuire à la validité . . . . . 570
- L'emploi de la moutarde ou du plâtre rend-il le vin invalide ou illicite pour la sainte messe . . . . . 570
- Quelle quantité d'eau peut-on mélanger au vin pour la consécration sans compromettre la validité . . . . . 607
- Vision intuitive.** — La béatitude consiste-t-elle essentiellement dans la vision intuitive . . . . . 569
- Les saints voient-ils Dieu plus parfaitement, grâce à l'Incarnation, que si Adam n'eût pas péché . . . . . 569
- Visitation.** — Comment expliquer que la Visitation de la Sainte-Vierge tombant entre la fête du Sacré-Cœur et celle du Précieux-Sang ait ses deux vêpres entières . . . . . 244
- Visitation (Titulaire).** — Quelle solennité faire le 5 juillet dans les églises qui ont pour titulaire la Visitation . . . . . 461
- Visiteur.** — Le doyen visitant une église par ordonnance épiscopale peut-il ouvrir le tabernacle . . . . . 41
- Vocable.** — Les chapelles publiques, semi-publiques, consacrées, ont-elles un vocable jouissant de tous les droits liturgiques et qu'elles doivent célébrer . . . . . 496
- Vœu de chasteté.** — Une personne qui a fait vœu de chasteté et qui est tombée pourrait-elle ne s'obliger, pour l'avenir, que *sub leve* . . . . . 406
- Vœu de pauvreté.** — Une religieuse peut-elle, sans aller contre la pauvreté, prêter sans intérêts une somme pour quelques jours . . . . . 545
- Voiles.** — Doit-on exiger que les statues soient voilées au temps de la Passion . . . . . 592
- Dans le même temps, peut-on couvrir les croix avec des voiles noirs . . . . . 592, 606
- Voile du calice.** — Le voile doit-il couvrir entièrement le calice, et, s'il ne le couvre entièrement, doit-on en relever la partie postérieure . . . . . 328
- Voiles sacrés.** — Peuvent-ils être transparents . . . . . 440

## JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

- Absence (du curé).** — Un curé peut-il s'absenter pendant un mois sans demander la permission qui n'est refusée à personne . . . . . 466
- Abus.** — Quels sont les abus que peuvent commettre les ministres du culte dans l'exercice de leurs fonctions . . . . . 21
- Acquit (de messes).** — Un curé ayant accepté une somme pour célébrer des messes après la mort de la personne qui la lui a remise, et étant mort lui-même après acquit d'une certaine quantité, une partie d'ailleurs de la somme ayant été perdue par la dépréciation des titres achetés pour la représenter, les héritiers du curé doivent-ils remettre le reliquat à ceux de la personne. Doit-on et qui doit faire célébrer les messes non acquittées . . . . . 166
- Action (en revendication).** — Qui doit et comment actionner un ancien organiste qui refuse de rendre un harmonium appartenant à la fabrique, sous prétexte que le député du lieu a aidé à l'acquisition et en serait le propriétaire . . . . . 56
- Adoption.** — Est-il civilement permis au prêtre d'adopter . . . . . 500, 501
- Affiches.** — Le maire peut-il faire placarder les affiches de la mairie à la porte de l'église . . . . . 295
- Affouages.** — Le vicaire résidant chez son curé a-t-il droit à une portion de la coupe affouagère . . . . . 70
- Aliénés.** — Chaque département est-il tenu d'avoir un asile pour les aliénés. En quelles conditions se trouve l'aumônier . . . . . 438
- Annexe.** — Une annexe peut-elle être administrée par une commission spéciale. Quelles règles doit-on suivre . . . . . 274
- Anonymous.** — La personne attaquée dans un journal par un correspondant anonyme peut-elle exiger qu'on lui fasse connaître ce correspondant . . . . . 154
- Arbres.** — Le curé peut-il faire tailler en palissade les branches d'arbres plantés depuis plus de trente ans à une distance trop rapprochée du jardin du

- presbytère . . . . . 211
- Arbres** (du cimetière). — Les arbres du cimetière appartiennent-ils à la fabrique si le cimetière lui appartient... si le cimetière appartient à la commune . . . . . 153
- Architectes** (des fabriques). — Quelle est la responsabilité des architectes des fabriques. Leurs honoraires sont-ils soumis à un tarif . . . . . 463
- Asile**. — Peut-on imposer un asile laïque à une commune qui a un asile libre . . . . . 310
- Autel**. — Faut-il l'avis du conseil municipal pour déplacer ou remplacer un autel . . . . . 437
- Bancs**. — La commission fabricienne d'une annexe et le curé ayant fermé deux bancs qui n'avaient pas trouvé de locataires, le maire pouvait-il rompre les fermetures . . . . . 69
- Un cimetière a été donné à une fabrique à charge de laisser jouissance au donateur d'un banc dans l'église : la loi attribuant les cimetières aux communes, la fabrique est-elle déchargée de son engagement . . . . . 151
- Le curé peut-il enlever un banc de famille qui gêne la circulation, la famille étant éteinte et les héritiers ayant un autre banc . . . . . 154
- Les fabriciens peuvent-ils louer un banc pour leur usage. Le maire en ayant brisé le cadenas pendant l'office et s'en étant emparé peut-il être attaqué, comment et dans quel délai . . . . . 190
- La fabrique peut-elle déposséder une famille d'un banc construit par elle dans l'église, il y a plus de quatre-vingts ans, sans que rien, titre ou tradition, fasse connaître la raison ou la régularité d'un privilège. La prescription vaut-elle . . . . . 346
- Bannière**. — Une société de secours mutuels peut-elle enlever, de la bannière qui lui a été donnée, l'image de la Sainte-Vierge, et la remplacer par deux mains unies. Ce dernier emblème est-il franc-maçonique et peut-il être accepté dans des processions religieuses . . . . . 249
- Une école laïque peut-elle porter à une procession des bannières de son choix . . . . . 249
- Bière**. — Peut-on fabriquer de la bière pour son usage sans être inquiété . . . . . 203
- Binage**. — Une paroisse vacante desservie par binage peut-elle exiger la messe le dimanche, étant donné que le desservant est déjà chargé d'un double service . . . . . 622
- Brevet**. — Peut-on exiger un brevet d'un instituteur congréganiste ayant 35 ans d'âge et 10 ans de service . . . . .
- Budgets** (des fabriques). — Quelle est la forme et la portée de l'avis que les conseils municipaux sont appelés à donner sur les impôts et budgets des fabriques . . . . . 152
- Est-il nécessaire que le budget de la fabrique soit approuvé par l'évêque. Celui-ci peut-il inscrire d'office une dépense que la majorité du conseil a rejetée . . . . . 260
- Bureaux de bienfaisance**. — Ont-ils recours sur les legs aux fabriques antérieurs à la législation nouvelle . . . . . 309
- De quelle date est la loi qui exclut le curé du bureau de bienfaisance . . . . . 429
- Les bureaux de bienfaisance peuvent-ils faire quêter qui bon leur semble dans l'église... exiger la quête qu'un curé a faite à l'église pour ses pauvres . . . . . 522, 536
- Calvaire**. — Peut-on ériger un calvaire dans un ancien cimetière, sans attendre le délai légal requis pour les autres affectations . . . . . 212
- Catéchisme**. — Pendant le temps consacré au catéchisme, l'instituteur peut-il retenir les enfants en punition dans sa classe . . . . . 117
- Un instituteur peut-il faire, la nuit, la classe aux enfants au-dessous de 14 ans, les gênant ainsi pour l'étude du catéchisme . . . . . 118
- Une école de catéchisme peut-elle être ouverte sans déclaration et autorisation préalables . . . . . 168
- Chaises**. — Le conseil de fabrique peut-il décréter la gratuité des chaises pour les enfants de l'école laïque . . . . . 548
- Chaisière**. — Le conseil de fabrique peut-il, malgré le curé, révoquer une chaisière pour la remplacer par une autre inconnue au curé . . . . . 548
- Chapelain** (desservant une chapelle vicariale). — Quels sont les droits du chapelain, pour le traitement et le logement. Quels sont ses obligations tant au point de vue civil qu'au point de vue ecclésiastique . . . . . 273
- Chapelle**. — Peut-on, sans autorisation préfectorale, commencer la reconstruction d'une chapelle très utile pour le service religieux, mais n'ayant aucun titre légal . . . . . 620
- Chapelle de secours**. — Une chapelle de secours peut-elle avoir une commission fabricienne . . . . . 274
- Chèques**. — Qu'entend-on par chèques. Quels avantages offrent-ils . . . . . 382
- Chiens**. — Quelle différence entre chien de luxe et chien de garde . . . . . 71
- Le chien du curé peut-il être taxé comme chien de luxe . . . . . 118
- Cierges** (de la première communion). — Un ecclésiastique ayant droit à une part du casuel peut-il réclamer à la fabrique, qui les garde, sa part des cierges de première communion . . . . . 561
- Cimetière**. — Les charges qui suivent un cimetière donné à la fabrique obligent-elles encore celle-ci depuis que la loi déclare les cimetières propriété des communes . . . . . 151
- A qui la jouissance des arbres et des émondes du cimetière . . . . . 153
- Les concessions du cimetière doivent-elles être encaissées, pour partie, par la fabrique, quand il n'y a pas de bureau de bienfaisance . . . . . 155
- Dans un ancien cimetière, peut-on, et dans quel délai, ériger un calvaire, relever la tombe d'un ancien curé concédée à perpétuité . . . . . 212
- L'adjudicataire des fruits spontanés du cimetière peut-il refuser de rien payer de sa location par ce qu'on a étendu sur une partie de la surface la terre provenant de l'ancien cimetière. Peut-on résilier la location. Faut-il une autorisation pour attaquer en paiement ou résiliation . . . . . 236
- A quelle distance d'une école peut-on établir un nouveau cimetière . . . . . 275
- D'après la nouvelle loi, la fabrique perd-elle tout droit aux fruits du cimetière . . . . . 334
- Le maire peut-il faire creuser les fosses du cimetière dans la direction qu'il lui plaît . . . . . 345
- Les cimetières qui appartenaient aux fabriques avant 1806 et 1809 sont-ils encore propriété des fabriques, et celles-ci ont-elles, malgré la nouvelle loi, droit à leurs spontanés . . . . . 356
- Le maire peut-il louer une partie de l'ancien



- cimetière entourant l'église . . . . . 358
65. — Peut-on transporter dans un cimetière nouveau des corps enterrés depuis un an . . . . . 621
- Qui règle les concessions des places au cimetière . . . . . 621
- Circonscription paroissiale.** — Une villa étant située sur deux paroisses, appartient-elle à celle sur laquelle se trouve la porte d'entrée : de quelle porte est-il question, de la porte de l'habitation ou de la porte de la grille . . . . . 370
- Clef.** — La fabrique peut-elle avoir seule et à l'exclusion du maire, une clef de sûreté fermant le clocher . . . . . 56
- Un maire a-t-il le droit de prendre et de garder la clef d'une porte du clocher donnant sur un ancien cimetière ; le conseil de fabrique ne peut-il pas faire une seconde clef, ou poser une seconde serrure . . . . . 94
- Clef (de la sacristie).** — Le président et le trésorier de la fabrique peuvent-ils réquisitionner à volonté la clef de la sacristie . . . . . 191
- Clef (des tronc).** — A qui appartient la garde des clefs des tronc . . . . . 191
- Clef (de l'église).** — Le curé est-il tenu de la remettre au maire quand le conseil municipal a fait murer une porte que le curé avait fait ouvrir au clocher et dont il avait donné la clef au maire . . . . . 368
- Clocher.** — La fabrique peut-elle avoir au clocher une serrure de sûreté dont elle seule ait la clef . . . . . 56
- Un maire a-t-il le droit de prendre et de garder la clef d'une porte du clocher donnant sur un ancien cimetière ; le conseil de fabrique ne peut-il pas faire une seconde clef, ou poser une seconde serrure . . . . . 94
- Le curé ayant fait ouvrir une porte extérieure au clocher, d'accord avec le conseil de fabrique et le maire, le conseil municipal peut-il l'obliger à la murer. A-t-il outrepassé les droits de la fabrique . . . . . 211
- Que dire d'un maire qui, ne se contentant pas de la clef qui lui permet d'entrer dans la partie du clocher où descend la corde de la cloche, fait enlever serrure et porte de celle qui conduit à l'étage supérieur, et fait prendre pour la commune le guano recueilli sur les combles de l'église toujours laissé à la fabrique . . . . . 356
- Le curé ayant fait ouvrir une porte au clocher et ayant remis la clef au maire peut-il être contraint de donner la clef de l'église parce que le conseil a fait murer cette porte . . . . . 368
- Cloche.** — Doit-on dresser procès-verbal du baptême d'une cloche. Quelle formule faut-il adopter . . . . . 275
- A qui appartient-il de désigner les parrains et marraines de cloches . . . . . 475
- Commissions scolaires.** — Les pères de familles cités devant la commission scolaire peuvent-ils se faire remplacer par un mandataire . . . . . 283
- Commune (Erection de).** — Comment s'y prendre pour faire ériger en commune une section de commune . . . . . 621
- Comptabilité occulte.** — Qu'entend-on par comptabilité occulte et quelles peuvent en être les conséquences pour la fabrique et le curé. Comment faire si aucun fabricant ne veut remplir les fonctions de trésorier . . . . . 82
- Concessions (au cimetière).** — Un conseil municipal peut-il s'attribuer tout le prix des concessions au cimetière, surtout si la fabrique est sans ressources . . . . . 117
- S'il n'y a pas de bureau de bienfaisance dans la commune, la fabrique peut-elle avoir la moitié des concessions au cimetière . . . . . 155
- Confréries.** — Les confréries sont-elles personnes civiles. Peuvent-elles posséder, recevoir, administrer leurs biens . . . . . 43
- Conseil municipal.** — La nouvelle loi municipale permet-elle aux parents de siéger ensemble au conseil . . . . . 393
- Le conseil municipal n'a-t-il pas droit à trois réunions et à un délai de trois semaines à la session de Mai. Quelle majorité est nécessaire pour une délibération. Le préfet peut-il approuver une délibération prise à une majorité relative. La moitié des conseillers ayant quitté la salle, ceux qui restent peuvent-ils délibérer. La commune ayant deux sections, peut-on délibérer si une section n'est représentée que par un membre présent . . . . . 425
- Consentement.** — Le père d'un mineur peut-il retirer le consentement qu'il a donné par acte notarié à son mariage . . . . . 212
- Contravention.** — Quelles sont les peines de contravention quand on n'a pas fait enregistrer dans le délai voulu les actes publics ou sous seing privé . . . . . 381
- Contributions.** — Les vicaires habitant le presbytère sont-ils obligés de payer la contribution mobilière . . . . . 476
- Cordon sanitaire.** — Sur quoi repose le droit d'établir un cordon sanitaire . . . . . 382
- Créance.** — Un maire peut-il authentifier une créance . . . . . 212
- Croix des tombes.** — A qui appartiennent les croix des tombes qu'on relève pour de nouvelles sépultures . . . . . 22
- Cure (Biens de la).** — Que peut le curé dans un immeuble légué à la cure pour l'utilité du curé. Qui peut contrôler sa gestion de cet immeuble . . . . . 369
- Déclaration scolaire.** — L'annonce faite par le maire par voie d'affiche ou à son de caisse suffit-elle pour rendre obligatoire la déclaration prescrite par l'article 8 de la loi scolaire . . . . . 595
- Délits.** — Quels sont les délits légaux que peuvent commettre les ministres du culte dans l'exercice de leurs fonctions . . . . . 21
- Dépenses (pour l'église).** — Le curé peut-il dépenser chaque année 50 francs pour l'église sans consulter la fabrique . . . . . 154
- Diplôme.** — Un diplôme quelconque est-il nécessaire à un précepteur . . . . . 619
- Dissolution (d'un conseil de fabrique).** — Peut-on obtenir la dissolution d'un conseil de fabrique qui se refuse à solder au curé les honoraires des fondations, et qui d'ailleurs a été élu sans les formalités requises . . . . . 345
- Dons funéraires.** — Quel est le droit de l'église paroissiale à partager les libéralités faites par ses paroissiens à une autre église *ratione sepulturae* . . . . . 370
- Douanes.** — Un jeune homme admis dans la réserve, mais de petite taille, peut-il entrer dans les douanes . . . . . 56
- Drapeau.** — Un curé condamné pour avoir enlevé le drapeau mis à son presbytère le 14 juillet, est-il tenu de le rendre maintenant, après que le secrétaire de la mairie a refusé de le recevoir . . . . . 56

- Droits funèbres.** — Le curé peut-il refuser de recueillir les fonds provenant des droits funèbres. 191
- Droits de succession.** — Comment éviter à une fabrique les droits de succession sur un legs . . . 391
- Ecole.** — Une école peut-elle envahir le presbytère et en prendre le rez de chaussée . . . 129
- Faut-il des brevetés pour enseigner les travaux à l'aiguille . . . 129
- Quelle doit être la distance *minima* entre l'école et le cimetière . . . 275
- Les enfants qui vont faire leur première communion peuvent-ils, pendant les huit jours qui la précèdent, manquer l'école sans que les punitions de la loi scolaire puissent les atteindre. . . . 334, 453
- Y a-t-il possibilité de faire sortir une institutrice communale du rez de chaussée du presbytère accordé autrefois du consentement du curé et du conseil de fabrique pour une école de garçons . . . 619
- Ecole laïque.** — Peut-on imposer une école laïque de filles et un asile laïque à une commune ayant une école libre et un asile, et cela sans s'occuper du conseil municipal opposant. Comment agir pour y faire opposition . . . 310
- Ecoles libres.** — Dans les écoles libres, les inspecteurs primaires ont-ils le droit d'exiger que la classe soit faite devant eux. . . . 80
- Une congrégation religieuse peut-elle faire donner des leçons dans les écoles libres par ses élèves-maîtres. . . . 129
- Peut-on employer dans les écoles libres des auxiliaires non brevetés. . . . 129
- Le conseil municipal peut-il subventionner une école libre. Le préfet peut-il supprimer une allocation de cette nature. . . . 130
- La liste des enfants inscrits à la mairie pour l'école libre doit-elle être communiquée à l'instituteur libre. . . . 167
- Une école libre est-elle soumise à l'inspection et dans quelle mesure . . . 167
- Faut-il une déclaration et une autorisation pour ouvrir une école de catéchisme . . . 168
- Une école libre jouit-elle, comme les écoles publiques, du privilège de ne point payer l'impôt foncier et des portes et fenêtres . . . 225
- Quelles personnes peuvent entrer dans les locaux des écoles libres . . . 283
- Ecole (Ouverture illégale d').** — Suffit-il, pour constituer le délit d'ouverture illégale d'école, que des enfants soient réunis dans un local déterminé, les leçons étant données isolément . . . 322
- Ecole publique.** — Le maire peut-il empêcher qu'on reçoive dans l'école publique les enfants d'une commune voisine. Si non, quels recours a-t-on contre lui . . . 284
- Elections fabriciennes.** — En cas de démission d'un fabricant, peut-on élire son successeur séance tenante . . . 249
- Peut-on, au second tour de scrutin pour les élections fabriciennes, voter pour des candidats qui n'ont point été préalablement présentés. S'il y a ballottage au second tour, doit-on passer à un troisième tour . . . 548
- Emondes (du cimetière).** — Les émondes du cimetière appartiennent-elles à la fabrique si le cimetière lui appartient... si le cimetière appartient à la commune. . . . 153
- Empêchement d'affinité.** — Rome a-t-elle dispensé en un cas d'empêchement d'affinité au premier degré en ligne directe . . . 129
- Enfants de chœur.** — Le curé est-il obligé de payer sur son casuel le service de l'enfant de chœur quand la rétribution inscrite au budget de la fabrique n'est pas soldée . . . 141
- Engagement décennal.** — L'instituteur peut-il achever dans une école libre les dix années d'engagement commencées dans une école publique. . . 595
- Enseignement secondaire.** — Pour l'enseignement secondaire, les professeurs de français sont-ils soumis aux conditions de capacité imposées aux instituteurs primaires . . . 224
- Enseignement.** — Pour enseigner en France, à quelles conditions sont soumis les étrangers. . . 282
- Enregistrement (Délais d').** — Dans quels délais doivent être faits les enregistrements ou déclarations pour actes publics ou sous-seing privé, testaments, mutations entre vifs, etc. Quelles sont les peines en cas de contravention . . . 381
- Enterrements.** — Y a-t-il une loi civile qui empêche que les défunts d'une paroisse soient enterrés dans une autre contre le gré du curé de ces défunts... au moins avant qu'on ait payé ce qui est dû à la fabrique évincée. 334, 376, 596
- L'autorisation du préfet est-elle nécessaire pour le transport d'une commune dans une autre . . . 235
- Enterrement civil.** — Un maire a-t-il le droit de faire sonner les cloches pour un enterrement civil. 104
- Etranger.** — A quelles conditions un étranger peut-il enseigner en France . . . 282
- Examens scolaires.** — Quelles peuvent-être pour un père de famille les suites du refus de présenter son fils à l'examen . . . 9
- Exhumations.** — Quelles sont les formalités religieuses et civiles pour exhumer les corps d'un cimetière qui va être abandonné . . . 22
- L'administration locale peut-elle permettre l'exhumation de personnes enterrées depuis moins de cinq ans, pour réunir les morts d'une même famille . . . 141
- Peut-on obliger le maire à exhumer le corps d'une personne suicidée entermée dans la partie non bénite du cimetière . . . 429
- Peut-on exhumer des corps enterrés depuis un an pour les transporter dans un cimetière nouveau . . . 621
- Fabriques.** — Le secrétaire du conseil de fabrique a-t-il le droit exclusif de rédiger les délibérations... quels sont les actes qui rentrent dans ses attributions... doit-il les certifier en qualité de secrétaire. . . . 8
- La fabrique est-elle obligée de fournir un certain nombre de vases sacrés... et lesquels... en quel métal... par qui doivent-ils être entretenus . . . 33
- La fabrique peut-elle avoir au clocher une serrure de sûreté dont elle seule ait la clef . . . 56
- Qui doit et comment actionner un ancien organiste qui refuse de rendre un harmonium appartenant à la fabrique, sous prétexte que le député du lieu a aidé à l'acquisition et en serait le propriétaire . . . 56
- La fabrique peut-elle faire enlever par la commune un appendis appuyé sur les murs de l'église, pour faire élever à la place une sacristie. . . . 57



- Avis du conseil d'Etat du 2 juillet 1884 déclarant que, par *ressources disponibles de la fabrique*, il ne faut pas entendre ses immeubles et ses titres de rentes . . . . . 69
- La commission fabricienne d'une annexe a-t-elle le droit, d'accord avec le curé, de fermer les bancs qui n'ont pas trouvé de locataires . . . . . 69
- Comment faire si aucun fabricien ne veut remplir les fonctions de trésorier . . . . . 82
- Que peut et que doit faire le conseil de fabrique contre un maire qui fait prendre empreinte de la serrure, pour en avoir la clef, d'une porte du clocher donnant sur un ancien cimetière . . . . . 94
- Un conseil de fabrique est-il tenu de prendre à sa charge les grosses réparations de l'église, du presbytère, dans le cas où la commune refuserait de le faire malgré un engagement verbal pris par cette dernière dans ce sens . . . . . 115
- Est-il vrai qu'une fabrique est irrégulière et ses délibérations nulles si deux membres sont parents à un degré prohibé . . . . . 140
- La fabrique est-elle obligée d'inscrire à son budget le service des enfants de chœur . . . . . 141
- Un cimetière a été donné à une fabrique à charge de laisser jouissance au donateur d'un banc dans l'église : la loi attribuant aux communes la fabrique est-elle déchargée de son engagement . . . . . 151
- Dans les questions d'impôts et de budgets des fabriques, quelle est la forme et la portée de l'avis que les conseils municipaux sont appelés à donner . . . . . 152
- Le maire d'une commune peut-il faire partie du conseil de fabrique et du bureau des marguilliers d'une commune voisine où il a domicile . . . . . 152
- La fabrique a-t-elle droit aux arbres et aux émondes du cimetière s'il appartient à la fabrique... s'il appartient à la commune . . . . . 153
- L'autorisation de la fabrique est-elle nécessaire au curé pour une dépense annuelle de 50 francs . . . . . 154
- La fabrique peut-elle avoir la moitié du prix des concessions au cimetière quand il n'y a pas de bureau de bienfaisance . . . . . 155
- L'avis du conseil de fabrique est-il nécessaire pour que le curé puisse accepter la démission d'un sacristain ou le révoquer . . . . . 189
- Un président de fabrique, un trésorier, ont-ils le droit de réquisitionner la clef de la sacristie . . . . . 191
- Est-ce à la fabrique qu'appartient la garde des clefs des tronc . . . . . 191
- Le conseil de fabrique peut-il remplacer son trésorier quand il lui plaît . . . . . 191
- Est-ce au trésorier de la fabrique, ou au curé, qu'il appartient de recouvrer les droits funèbres . . . . . 191
- La fabrique a-t-elle le droit de disposer, ou au moins d'en exiger le compte, de l'argent d'une quête faite pour les frais de l'Adoration perpétuelle... de l'argent d'une quête faite pour un but déterminé . . . . . 191
- Ouvrir une porte extérieure au clocher outre-passe-t-il les droits de la fabrique . . . . . 211
- Le conseil de fabrique peut-il faire obstacle à l'évêque qui inscrit d'office un supplément de traitement à un officier de l'église lorsque le curé le juge nécessaire . . . . . 213
- Une délibération du conseil de fabrique devient-elle nulle par la présence et la signature d'un maire protestant . . . . . 225
- Le conseil de fabrique peut-il révoquer le sonneur pendant la vacance d'une paroisse . . . . . 225
- L'autorisation du conseil de fabrique est-elle nécessaire pour placer une horloge au clocher . . . . . 226
- Quels sont les droits de la fabrique contre l'adjudicataire des fruits spontanés du cimetière, en partie et momentanément gêné dans sa jouissance . . . . . 236
- La fabrique est-elle usufruitière d'une église (et des terrains qui l'entourent), sans que le maire puisse produire une revendication, quand cette église, quoique non paroissiale, est toujours livrée au culte . . . . . 237
- Tous les conseillers de fabrique doivent-ils signer les renvois qui seraient faits en marge d'une délibération . . . . . 249
- En cas de démission d'un fabricien, peut-on élire, séance tenante, son successeur . . . . . 249
- Est-il nécessaire que le budget de la fabrique soit approuvé par l'évêque; et celui-ci peut-il y inscrire une dispense que la majorité du conseil a rejetée . . . . . 260
- Les annexes, chapelles de secours, peuvent-elles avoir un conseil de fabrique, une commission fabricienne . . . . . 274
- Le trésorier de la fabrique peut-il se faire représenter pour toucher le montant d'un legs... a-t-il besoin d'autres pièces que le décret présidentiel... peut-il, et de quelle date, exiger les intérêts de ce legs... à qui doit-il s'adresser pour le réclamer, les héritiers étant nombreux... quels droits doit-il payer... quand doit-il en placer les fonds sur l'Etat . . . . . 310
- La fabrique peut-elle s'opposer à ce que le curé enlève provisoirement de l'église un tableau de maître en raison de la valeur du tableau et du danger actuel que courent les églises . . . . . 323
- Le sacristain de l'église peut-il être membre du conseil de fabrique . . . . . 332
- La fabrique peut-elle être actionnée, pour l'accomplissement des conditions d'une fondation, datant de 200 ans, devenues impossibles, par le propriétaire des immeubles engagés pour la rente . . . . . 333
- Les fabriques, depuis la nouvelle loi, ont-elles perdu tout droit aux fruits spontanés du cimetière . . . . . 334
- Peut-on obtenir la dissolution d'un conseil de fabrique qui se refuse à solder au curé les honoraires des fondations, et qui a été d'ailleurs élu sans les formalités requises . . . . . 345
- La fabrique peut-elle déposséder une famille d'un banc construit pas elle dans l'église, il y a plus de 80 ans, sans que rien, titre ou tradition, fasse connaître la raison et la régularité d'un privilège . . . . . 346
- La fabrique a-t-elle seule droit au guano qui peut-être recueilli au clocher ou sur les combles de l'église . . . . . 356
- Les fabriques qui, par titres authentiques, sont propriétaires du cimetière, ont-elles droit, malgré les nouvelles prescriptions, à ses fruits spontanés . . . . . 357
- La fabrique peut-elle réclamer une indemnité

- pour la démolition d'un presbytère sur l'emplacement duquel on a fait passer une route 357
- La fabrique peut-elle être imposée par le maire et d'office pour les réparations à l'église déclarée non nécessaire par un architecte . . . 358
- Jusqu'à quel point la fabrique peut-elle s'opposer à ce que le maire loue l'ancien cimetière entourant l'église . . . 358
- Est-ce à la fabrique seule qu'il appartient de contrôler la gestion des biens de la cure . . . 369
- La fabrique a-t-elle un droit exclusif sur l'enterrement de tous les paroissiens . . . 371
- La fabrique ayant reçu, par testament, un legs pour en faire l'usage qu'elle voudra, le maire peut-il encaisser ce legs et l'employer à la restauration du clocher, ou est-ce affaire exclusive au trésorier de la fabrique . . . 390
- La fabrique doit-elle une indemnité à un propriétaire voisin qui perd dans la reconstruction d'une sacristie quelques mètres de façade, le mur demeurant mitoyen . . . 391
- Comment éviter aux fabriques les droits de succession sur un legs . . . 391
- Les legs fait aux fabriques courent-ils quelques dangers . . . 391
- A qui appartiennent les intérêts d'une somme léguée à la fabrique et demeurée vingt ans entre les mains du notaire en attendant l'autorisation . . . 392
- Une fabrique est-elle déchargée de l'acquit de messes, pour être dans l'impossibilité de suffire à ses charges . . . 392
- Une fabrique peut-elle recevoir un legs destiné à la fondation d'une école . . . 427
- La fabrique a-t-elle le droit de déplacer et remplacer un autel sans l'avis du conseil municipal . . . 437
- En quelles circonstances appartient-il à la fabrique de choisir les parrains et marraines des cloches . . . 474
- Au second tour de scrutin pour les élections fabriciennes, peut-on voter pour des candidats qui n'ont pas été préalablement présentés. S'il y a ballottage au second tour, doit-on passer à un troisième tour . . . 548
- Le conseil de fabrique peut-il, malgré le curé, révoquer une chaisière pour la remplacer par une autre inconnue du curé. Peut-il décréter la gratuité des chaises pour les enfants de l'école laïque . . . 548
- La fabrique a-t-elle droit aux cierges que les enfants portent le jour de la première communion . . . 561
- La fabrique a-t-elle droit, et dans quelle proportion, à un trésor trouvé sur la voûte de l'église . . . 562
- La fabrique peut-elle fermer par des portes le porche de l'église sans consulter le maire . . . 571
- La fabrique du lieu de décès a-t-elle droit à des honoraires, et d'après quels règlements, quand on fait ailleurs les obsèques . . . 596
- Que doit faire une fabrique pour aliéner un cimetière acquis en 1852 par des achats ou des dons certifiés par actes sous seing-privé, non enregistrés; peut-elle opposer aux réclamations la prescription trentenaire . . . 596
- Fondation.** — A quelles formalités doit-on se soumettre pour faire, de son vivant, une fondation de messes. Quels risques court une fondation faite sans l'autorisation du gouvernement . . . 191
- Une fondation datant de deux cents ans donne-t-elle au propriétaire des immeubles engagés pour la rente une action contre la fabrique pour l'accomplissement des conditions devenues impossibles. Le curé est-il tenu de faire le service aux conditions consenties par ses prédécesseurs. Qui peut réduire la fondation ou la modifier . . . 333
- Fondation** (en faveur des pauvres et du curé). — Le maire peut-il exiger la remise des titres concernant une fondation faite en 1743, en faveur des pauvres et du curé, sous prétexte que c'est au bureau de bienfaisance à l'administrer . . . 309
- Fosses.** — L'orientation des fosses est-elle à la discrétion des maires . . . 345
- Four** (dans la cour du presbytère). — Le conseil municipal peut-il autoriser le premier venu à se servir d'un four bâti dans la cour du presbytère par le curé. Peut-il obliger le curé à le démolir. Le curé peut-il le démolir lui-même et disposer des matériaux . . . 249
- Garde champêtre.** — Le garde-champêtre requis pour surveiller une saisie-arrest peut-il récuser ce service et a-t-il droit à une rémunération . . . 393
- Les gardes-champêtres sont-ils sous la dépendance absolue des maires pour leur nomination et leur révocation . . . 393
- Guano.** — Le guano que l'on peut recueillir sur les combles de l'église appartient-il à la commune ou à la fabrique . . . 356
- Horloge.** — Le maire peut-il faire placer une horloge dans le clocher sans l'autorisation du conseil de fabrique... faire frapper les heures sur les cloches de l'église . . . 226
- Immeubles** (par destination). — Qu'entend-on par immeubles par destination . . . 426
- Impôts.** — Les ministres des divers cultes sont-ils exempts de l'impôt du cheval et de la voiture. Quelles formalités à remplir pour se faire décharger . . . 9
- L'impôt foncier et des portes et fenêtres est-il dû par les écoles libres . . . 225
- Peut-on imposer le curé pour le jardin du presbytère . . . 345, 549
- La commune peut-elle réclamer au curé les impôts qu'elle aurait indûment payés depuis 70 ans . . . 550
- Impôt** (des chevaux et voitures). — Peut-on imposer à un curé des prestations pour un cheval et une voiture payant déjà la taxe. Peut-on imposer cheval et voiture appartenant l'un à un curé, l'autre à un autre . . . 583
- Incompatibilité.** — Y a-t-il incompatibilité entre les fonctions de sacristain et celles de fabricien . . . 332
- Indemnité.** — Une indemnité est-elle due à la fabrique pour la démolition d'un presbytère sur l'emplacement duquel on a fait passer une route . . . 357
- La fabrique doit-elle une indemnité à un propriétaire voisin qui perd dans la reconstruction d'une sacristie quelques mètres de façade, le mur demeurant mitoyen . . . 391
- Indigents.** — Quelle est la jurisprudence relative au mariage des indigents . . . 488
- Inspecteur primaire.** — Un inspecteur primaire a-t-il le droit d'exiger, dans une école libre, que la classe



- soit faite devant lui . . . . . 80
- Inspection.** — Un ouvroir annexé à une école libre est-il soumis à l'inspection. . . . . 238
- Instituteur.** — L'instituteur peut-il garder les enfants en retenue pendant le temps consacré au catéchisme. . . . . 117
- Un instituteur peut-il faire, la nuit, la classe aux enfants ayant moins de 14 ans, les gênant ainsi pour l'étude du catéchisme. Quel moyen légal d'empêcher cet abus . . . . . 118
- Y a-t-il une loi qui interdise à l'instituteur de remplir aucune fonction dans l'église. . . . . 154
- Instituteur (congréganiste).** — Un instituteur congréganiste ayant 35 ans d'âge et 10 ans de service est-il, par les nouvelles lois, astreint au brevet. . . . . 619
- Instituteur libre.** — Un instituteur libre peut-il exiger du maire la liste des enfants que leurs parents ont déclaré inscrire à son école . . . . . 167
- Intitutrice laïque.** — Par quel moyen le conseil municipal d'une commune à qui on a imposé une institutrice laïque pourrait-il s'en défaire, étant donné qu'il y a une école libre pour les filles tenue par des religieuses . . . . . 153
- Interdit.** — Quels sont les effets de l'interdit au point de vue civil. Peuvent-ils et dans quelles conditions donner lieu à des appels comme d'abus. . . . . 413
- Intérêts.** — Peut-on accepter les intérêts d'intérêts arriérés . . . . . 621
- Jardin du presbytère.** — Comment empêcher un maire de partager en trois le jardin du presbytère pour en donner deux parts à l'instituteur et à l'institutrice. . . . . 10
- Le curé peut-il faire tailler en palissade les branches d'arbres plantés depuis plus de trente ans à une distance trop rapprochée du jardin du presbytère. . . . . 211
- Le jardin du presbytère est-il exempt d'impôt . . . . . 345, 549
- Pour qu'un jardin de presbytère soit exempt de l'impôt foncier faut-il qu'il tienne matériellement au bâtiment du presbytère . . . . . 549
- Quelle est la jurisprudence générale au sujet des jardins du presbytère . . . . . 439
- Journaux.** — Un journal contenant des attaques anonymes peut-il être contraint de donner le nom de son correspondant. . . . . 154
- Légataire universel.** — Pour assurer des dispositions pieuses, peut-on instituer un légataire universel qu'on charge d'exécuter ses intentions. Qui peut-on instituer légataire. Quel est le meilleur moyen à employer. . . . . 561
- Legs.** — Une personne chargée de remettre 400 fr. au bureau de bienfaisance après la mort du légataire peut-elle, pour sauver cet argent du gaspillage, le conserver pour un temps meilleur, ou le faire distribuer par d'autres conformément aux intentions du donateur . . . . . 155
- Y a-t-il une loi qui s'oppose à l'exécution d'un legs fait en faveur des pauvres, à distribuer par le curé . . . . . 260
- Le trésorier d'une fabrique peut-il se faire représenter pour toucher le montant d'un legs. Peut-on exiger les intérêts depuis la date de la fondation. A qui s'adresser pour entrer en possession, les héritiers étant nombreux et mal disposés. Quel est le montant des droits à payer. Comment entendre la clause d'autorisation qui exige le placement sur l'Etat. . . . . 310
- Le maire peut-il encaisser un legs fait à la fabrique pour l'usage qu'elle voudra. Peut-il l'appliquer à la restauration du clocher. . . . . 390
- Comment éviter aux fabriques les droits de succession sur un legs . . . . . 391
- Les legs faits aux fabriques courent-ils quelques dangers. . . . . 391
- A qui appartiennent les intérêts d'une somme léguée à la fabrique et demeurée vingt ans entre les mains du notaire en attendant l'autorisation . . . . . 392
- Une fabrique est-elle déchargée de l'acquit des messes spécifiées dans un legs, pour être dans l'impossibilité de suffire à ses charges . . . . . 392
- Une fabrique peut-elle recevoir un legs destiné à la fondation d'une école . . . . . 427
- Le préfet peut-il obliger une commune à accepter un legs pour l'école communale. . . . . 428
- Quel est le meilleur moyen de constituer un legs pour assurer certaines dispositions pieuses . . . . . 561
- Legs** (à un curé mort avant d'avoir pu dire les messes qui en étaient la charge). — Les héritiers du curé sont-ils tenus à faire dire les messes ou à rendre l'argent aux héritiers du légataire . . . . . 166
- Liste** (des écoles). — Le maire doit-il communiquer à l'instituteur libre la liste des enfants que leurs parents ont déclaré inscrire à l'école de celui-ci . . . . . 167
- Locaux scolaires.** — Le préfet peut-il, à l'insu du maire, autoriser l'instituteur à affecter les locaux scolaires à des réunions étrangères à l'enseignement . . . . . 595
- Logement** (ou indemnité de logement). — Le chapelain desservant une chapelle vicariale a-t-il droit à un logement ou à une indemnité de logement . . . . . 273
- Maire protestant.** — La présence à la délibération et la signature au procès-verbal d'un maire protestant rendent-elles nulle une délibération du conseil de fabrique . . . . . 225
- Malfaçon.** — Qu'entend-on par le mot de *malfaçon*. . . . . 382
- Mandat.** — Un vicaire ayant touché un mandat supérieur à la quote-part ordinaire, mais après avoir averti le maire qui n'a pas voulu changer le mandat, peut-il être inquiété par le percepteur . . . . . 248
- Un maire peut-il exiger que le curé se rende à son domicile pour recevoir son mandat . . . . . 610
- Mandat de binage.** — Comment contraindre le maire à délivrer le mandat de l'indemnité de binage voté et approuvé. . . . . 225
- Mandataire.** — Un mandataire peut-il se présenter devant les commissions scolaires au lieu et place des parents cités . . . . . 283
- Mariage** (des indigents). — Quelle est la jurisprudence relative aux mariages des indigents . . . . . 488
- Messe.** — D'après le droit civil, le curé peut-il refuser à un prêtre de célébrer dans son église. . . . . 562
- Messes** (Acquit de). — Une fabrique est-elle déchargée de l'acquit de messes pour être dans l'impossibilité de suffire à ses charges . . . . . 392
- Meubles** (d'église). — Qu'entend-on par meubles d'église, meubles corporels et incorporels. . . . . 426
- Monnaies.** — Peut-on refuser les monnaies étrangères et la monnaie de billon en trop grande quantité . . . . . 238
- Murs de l'église.** — La fabrique peut-elle faire élever par la commune un appentis appuyé sur les murs de l'église, pour faire élever à la place une sacristie . . . . . 57

- Notaire.** — Un notaire peut-il se refuser à passer acte de la déclaration que veut faire une personne de sa volonté d'être enterrée chrétiennement. . . . 166
- Ouvroir.** — Quelle est la situation légale d'un ouvroir annexé à une école libre. Est-il soumis à l'inspection . . . . . 238
- Paroisse vacante.** — Une paroisse vacante, desservie par binage, peut-elle exiger la messe le dimanche, étant donné que le desservant est déjà chargé d'un double service . . . . . 622
- Parrains (de cloches).** — A qui appartient-il de désigner les parrains et marraines des cloches . . . . 475
- Pêche.** — Quels sont les droits des riverains relativement à la pêche dans les rivières et canaux non flottables. Quels sont les engins et procédés de pêche prohibés . . . . . 382
- Pension.** — Quelles conditions faudrait-il pour qu'une pension faite par l'évêque eût des effets civils . . . . . 562
- Personnes civiles.** — Les confréries sont-elles personnes civiles. Peuvent-elles posséder, recevoir, administrer leurs biens . . . . . 43
- Pierres tombales.** — A qui appartiennent les pierres tombales que l'on relève après 10 ou 12 ans pour de nouvelles sépultures . . . . . 22
- Places (d'église).** — Un étranger peut-il louer une place à l'église . . . . . 118
- Police (de l'église).** — La police intérieure de l'église appartient-elle exclusivement au curé . . . . . 259
- Police municipale.** — Que signifie que : la police municipale a pour objet d'assurer le bon ordre, la sûreté et la salubrité publiques . . . . . 383
- Porche (de l'église).** — Le curé et le conseil de fabrique peuvent-ils fermer par des portes le porche de l'église sans consulter le maire . . . . . 571
- Précepteur.** — Un précepteur est-il tenu d'avoir un diplôme . . . . . 619
- Première Communion.** — La loi scolaire accorde-t-elle huit jours de vacances aux enfants avant la première Communion . . . . . 334, 453
- Presbytère.** — Peut-on envahir pièce par pièce le presbytère pour agrandir une école établie au rez-de-chaussée . . . . . 129
- La fabrique peut-elle réclamer une indemnité pour la démolition d'un presbytère sur l'emplacement duquel on a fait passer une route . . . 357
- Comment faire pour reconstruire le presbytère en dehors des formalités administratives . . . . . 357
- Le rez-de-chaussée d'un presbytère peut-il être occupé par une école communale de filles . . . . . 619
- Prestations.** — Peut-on imposer à un curé des prestations pour un cheval et une voiture payant déjà la taxe . . . . . 583
- Processions.** — Un maire qui n'a pas interdit les processions peut-il défendre d'aller en procession au cimetière le jour de la première communion . . . . . 334
- Peut-on continuer à faire les processions dans un cimetière où sont inhumés des suicidés . . . 429
- Professeur.** — Les professeurs de français dans les établissements d'enseignement secondaire sont-ils soumis aux conditions de capacité imposées aux instituteurs primaires . . . . . 224
- Puits (du presbytère).** — Le curé peut-il s'opposer à ce que la commune rende public un puits enfermé dans la cour du presbytère . . . . . 165
- Quatorze juillet.** — Un curé, condamné pour avoir enlevé le drapeau mis à son presbytère le 14 juillet, est-il tenu de le rendre après que le secrétaire de la mairie a refusé de le recevoir . . . . . 56
- Pour cette fameuse fête, dans quelles conditions le maire peut-il commander des sonneries . . . . . 295
- Peut-on mettre à la raison un maire qui, au mépris du règlement arrêté entre le maire et le préfet, ou en l'absence de règlement concerté, a fait sonner les cloches le 14 juillet par d'autres que le sonneur de la fabrique . . . . . 452, 610
- Peut-on attaquer un conseiller municipal qui, de son chef et usurpant les fonctions de maire, a pavisé le clocher et le presbytère . . . 453
- Quêtes.** — Le curé doit-il compte au conseil de fabrique des quêtes faites par lui pour un but déterminé . . . . . 191
- Le maire peut-il faire quêter pour le bureau de bienfaisance aux mariages et services funèbres . . . . . 321
- Le maire peut-il charger qui bon lui semble de quêter pour le bureau de bienfaisance. L'agrément préalable du curé est-il nécessaire et dans quelles conditions. Rapport de Portalis sur la matière . . . . . 536, 522
- Le curé peut-il quêter à l'église pour ses pauvres sans être tenu de verser sa quête au bureau de bienfaisance . . . . . 522
- Renvoi marginal.** — Quand il y a lieu de faire un renvoi marginal d'une délibération de la fabrique, tous les conseillers doivent-ils le signer . . . . . 249
- Réparations (Grosses).** — Un conseil de fabrique est-il tenu de prendre à sa charge les grosses réparations de l'église et du presbytère dans le cas où le conseil municipal refuserait de le faire malgré un engagement verbal pris par ce dernier dans ce sens . . . . . 115
- Réparations.** — Un maire peut-il faire imposer d'office à une fabrique des réparations à l'église déclarées non nécessaires par un architecte . . . 358
- Ressources disponibles.** — Avis du conseil d'Etat du 2 juillet 1884 déclarant que par *ressources disponibles* de la fabrique il ne faut pas entendre ses immeubles et ses titres de rente . . . . . 69
- Retraite proportionnelle.** — Les fonctionnaires de l'Etat ont-ils un droit strict à la retraite proportionnelle . . . . . 261
- Sacristains.** — Un sacristain peut-il être révoqué, sa démission peut-elle être acceptée par le curé, sans l'avis du conseil de fabrique . . . . . 189
- Le sacristain peut-il être en même temps fabricien . . . . . 332
- Saisie-arrêt.** — Le garde-champêtre requis pour surveiller une saisie-arrêt, peut-il recuser ce service et a-t-il droit à une rémunération . . . . . 393
- Scellés.** — Les juges de paix peuvent-ils apposer d'office les scellés au presbytère après le décès du curé, à l'évêché après le décès de l'évêque . . . . . 116
- Secours mutuels (Société de).** — Une société de secours-mutuels peut-elle enlever, de la bannière qui lui a été donnée, l'image de la Sainte-Vierge . . . . . 249
- Peut-on établir une société catholique de secours mutuels . . . . . 249
- Secrétaire (de la fabrique).** — Le secrétaire du conseil de fabrique a-t-il le droit exclusif de rédiger les délibérations. Quels sont les actes qui rentrent



dans ses attributions. Doit-il les certifier en qualité de secrétaire . . . . .	8	mettre en sûreté dans son presbytère un tableau attribué à un maître, qu'il considère par conséquent et traite comme un objet d'art précieux . . . . .	323
<b>Sonnerie.</b> — Le maire peut-il défendre au sonneur de sonner la seconde messe sous prétexte qu'il fait annoncer, lui maire, quelque chose au son du tambour . . . . .	10	<b>Taxe</b> (des chevaux et voitures). — Le curé ou desservant qui a cheval et voiture pour son ministère, est-il ou peut-il être assujéti à la taxe des chevaux et voitures et quelle est cette taxe . . . . .	83
— Un maire a-t-il droit de faire sonner les cloches pour un enterrement civil. Texte du projet ministériel de règlement pour la sonnerie des cloches . . . . .	104	<b>Tombe.</b> — Peut-on déplacer la tombe d'un ancien curé concédée à perpétuité . . . . .	212
— Peut-on refuser une sonnerie, parce que l'une des cloches quand on les tinte, va beaucoup plus vite que les autres . . . . .	203	<b>Traitement.</b> — L'évêque peut-il inscrire d'office un supplément de traitement à un officier de l'église lorsque le curé le juge nécessaire et que le conseil de fabrique le refuse . . . . .	213
— Le maire peut-il, sans accord préalable entre l'évêque et le préfet, faire sonner les cloches pour le 14 juillet . . . . .	295	— Le gouvernement a-t-il le droit de suspendre, selon son bon plaisir, les traitements du clergé . . . . .	607
— La sonnerie doit-elle être mise en adjudication . . . . .	321	— Ne serait-il pas bon d'en appeler aux tribunaux des suppressions de traitement dont les ecclésiastiques sont victimes . . . . .	609
— Le maire peut-il faire sonner les cloches par d'autres que le sonneur de la fabrique, et sans prévenir le curé au 14 juillet . . . . .	452, 610	<b>Traitement</b> (de l'instituteur). — Le conseil municipal ne peut-il pas retrancher à l'instituteur ce qu'il lui donne pour un cour d'adultes, pour le secrétariat de la mairie, à sa femme ce qu'il lui donne pour des leçons de couture, pour les punir d'avoir enlevé le crucifix de l'école et supprimé la prière . . . . .	311
<b>Sonneur.</b> — Le sonneur peut-il être révoqué par le conseil de fabrique pendant la vacance d'une paroisse . . . . .	225	<b>Transports funèbres.</b> — L'autorisation du maire suffit-elle pour le transport d'un cadavre dans une autre commune . . . . .	58
— Le maire peut-il nommer sans l'agrément du curé un sonneur pour le midi des vigneron, et l'instituteur nommé par lui peut-il le faire sonner par les enfants de l'école . . . . .	321	— Pour transporter un corps d'une commune dans une autre, faut-il l'autorisation du préfet. L'autorisation du maire suffit-elle quand les deux communes sont contigues . . . . .	335, 391
— Le curé a-t-il exclusivement le droit de nommer et de révoquer le sonneur . . . . .	321	<b>Travaux à l'aiguille.</b> — Faut-il des brevetés pour enseigner les travaux à l'aiguille . . . . .	129
<b>Spontanés.</b> — L'adjudicataire des fruits spontanés du cimetière peut-il refuser de rien payer de sa location parce qu'on a étendu sur une partie de la surface la terre provenant de l'ancien cimetière. Peut-on résilier la location. Pour l'attaquer en paiement ou en résiliation, a-t-on besoin d'autorisation. . . . .	236	<b>Trésor.</b> — A qui appartient un trésor trouvé sur la voûte d'une église non concordataire . . . . .	563
— La nouvelle loi enlève-t-elle aux fabriques les fruits spontanés du cimetière . . . . .	334	<b>Tribune.</b> — Le curé peut-il interdire aux hommes une tribune de l'église sans avoir rien à craindre de l'autorité civile . . . . .	259
— Malgré la nouvelle loi, les fabriques ont-elles droit aux spontanés des cimetières quand elles peuvent prouver que le cimetière leur appartient . . . . .	356	<b>Usines.</b> — A quelle distance des églises doivent être les usines dont le bruit générerait les offices . . . . .	428
<b>Statue.</b> — Les paroissiens d'une église en reconstruction, ayant porté la statue de leur patron dans l'église d'une paroisse voisine, peuvent-ils rentrer en possession de la statue pour la replacer dans l'église . . . . .	70	<b>Usufruit.</b> — Qui a l'usufruit des anciennes églises et du terrain qui les entoure. La fabrique ayant toujours joui d'une ancienne église livrée encore au culte, quoique non paroissiale, et du terrain y appartenant, le maire peut-il l'attaquer pour avoir arraché un murier mort et en avoir donné le bois au curé . . . . .	237
<b>Subventions communales.</b> — Le conseil municipal peut-il subventionner une école libre. Le préfet peut-il supprimer une allocation de cette nature . . . . .	130	<b>Vacances.</b> — L'instituteur est-il tenu à donner aux enfants de la première communion huit jours de vacances pour les retraites préparatoires . . . . .	334, 453
<b>Suicidé.</b> — Peut-on obliger le maire à exhumer un suicidé enterré dans la partie non bénite du cimetière. Si non, les processions dans ce cimetière seraient-elles encore possibles . . . . .	429	<b>Vente d'immeubles.</b> — Que doit faire une fabrique pour aliéner un immeuble acquis en 1852 par des achats ou des dons certifiés par actes sous seing privé, non enregistrés. Peut-elle s'appuyer sur la prescription trentenaire . . . . .	596
<b>Suisse.</b> — Quelle est la jurisprudence relative aux suisses d'églises . . . . .	466	<b>Vicaire.</b> — Le vicaire résidant chez son curé a-t-il droit à une portion de la coupe affouagère . . . . .	70
<b>Supplément</b> (de traitement). — Un conseil municipal peut-il, au cours de l'exercice, retrancher une partie du supplément de traitement, voté l'année précédente... Peut-il publier dans un journal sa délibération sur ce sujet avec ses considérants faux et blessants . . . . .	117, 155	— Les vicaires habitant le presbytère sont-ils obligés de payer la contribution mobilière . . . . .	476
<b>Tableaux.</b> — Le curé peut-il enlever de l'église et		<b>Vices rédhibitoires.</b> — La rage se déclarant chez un animal après la vente, exempte-t-elle l'acheteur de payer . . . . .	212

## HISTOIRE &amp; VARIÉTÉS

- me (des femmes).** — A-t-on agité, dans un concile, la question de savoir si les femmes ont une âme . . . 227
- Apologetique.** — Est-ce vrai que depuis 10 ans, les universités catholiques, trompant les espérances de leurs fondateurs, n'ont produit aucun livre digne d'être mis en parallèle avec les travaux des membres du haut enseignement officiel? Leurs livres d'apologetique . . . 261
- Catéchisme.** — Le catéchisme catholique est la base, le principe unique de l'éducation chrétienne. Les parties qui le composent répondent pleinement à tous les besoins de la vie intellectuelle et morale de l'homme . . . 11
- Preuve de ce qui précède par la raison, l'expérience et la foi, la conduite et la discipline constantes de l'Eglise, les saintes Ecritures et les savants interprètes . . . 23, 34, 47**
- Même preuve par le témoignage unanime des ennemis de l'Eglise. 59, 71, 83, 95, 107, 118, 131, 141**
- Quelques principes fondamentaux de l'éducation chrétienne et de l'enseignement . . . 143**
- Duruy.** — Que penser de l'Histoire générale de Duruy (*Histoire grecque, Histoire des Romains, Cours d'histoire à l'usage des lycées et des collèges*) . . . 213
- Eglise.** — De l'Eglise et de sa divine constitution. . . 393
- Enchiridion theologicum.** — Ouvrage posthume du P. Ramière reproduisant les décrets des conciles de Trente et du Vatican, avec les principales encycliques de Pie IX et de Léon XIII. . . . . 287
- Erreurs modernes.** — Rationalisme, naturalisme, libéralisme, semi-rationalisme, semi-naturalisme, semi-libéralisme . . . . . 297
- Instruction des femmes.** — L'Eglise a-t-elle abaissé le niveau intellectuel des femmes, ou l'a-t-elle élevé . . . . . 525
- Jules Simon.** — Jules Simon historien. . . . 572, 583
- Légendes.** — Les nouvelles légendes des papes dans le bréviaire romain . . . . . 284
- De l'autorité des légendes.** Méritent-elles créance et quelle créance . . . . . 284
- Si les secondes leçons de nos offices sont, au moins au jugement des savants, erronées en quelques points, comment se fait-il que l'Eglise ne les ait pas corrigées plus tôt . . . 287**
- Changements ordonnés par Léon XIII :**  
 Aux légendes de saint Marcelin . . . . . 416  
 Aux légendes de saint Silvere . . . . . 430  
 Aux légendes de saint Pie I . . . . . 440  
 Aux légendes de saint Marcel . . . . . 453  
 Aux légendes de saint Silvestre 477, 490, 502, 512
- Marie Stuart.** — Est-il vrai que Marie Stuart laisse à la postérité dans la mort de Darnley, le mariage de Botwel et la conspiration contre Elisabeth un triple problème qui jusqu'ici n'a pas été résolu. . . 583
- Nonce.** — Comment s'appelaient à l'origine les ambassadeurs du pape. A quelle époque remonte l'origine des nonciatures sous leur forme actuelle. Combien distingue-t-on d'espèces de nonciatures. De quels pouvoirs les nonces sont-ils investis. Comment en usent-ils en fait. L'institution des nonces est-elle une institution légitime. A quoi servent-ils. Quels sont envers eux les devoirs des sociétés et des individus. . . . . 249
- Papes italiens.** — A quelle époque remonte l'usage de n'élire que des papes italiens. Sur quoi repose cet usage: décision pontificale ou conciliaire; ou causes historiques suivantes: Souvenir des papes à Avignon, composition du Sacré-Collège, situation politique de l'Europe, intérêt du Saint-Siège . . 239
- Philippe II.** — Fut-il un bourreau . . . . . 572  
 — Fut-il un voluptueux . . . . . 574
- Victor Hugo.** — A-t-il écrit des livres, et quels livres, qu'on puisse mettre entre toutes les mains... dont la lecture puisse être permise au moins aux personnes mûres... Quels sont ceux qui sont à l'Index . . . . . 276

## COURRIER DE L'UTILE

- Acacia.** — Sirop de fleurs d'acacias. Liqueur alcoolique d'acacia. Beignets de fleurs d'acacias. Collire fabriqué avec des fleurs d'acacias. . . . . 264
- Acier.** — Moyen d'empêcher l'acier de se rouiller. . . 384
- Air.** — L'importance d'un air pur pour la santé, les causes qui le vicient, les moyens d'y remédier, où on le trouve et comment on s'assure qu'il est de bonne qualité . . . . . 119
- Arbres fruitiers.** — Quelques améliorations pour aider à l'affranchissement des arbres, applicables plus particulièrement aux pommiers et aux poiriers . . . . . 108
- Assainissement des murs.** — Comment empêcher ou guérir l'humidité des murs. . . . . 252
- Basse-cour.** — Comment faut-il l'installer. . . . 168  
 — Du catharre, de la phtisie et du choléra, de la pépie des oiseaux de basse-cour et spécialement des poules . . . . . 180
- Batterie de cuisine.** — Entretien et réparations. . 383
- Bière.** — Bière faite avec la cosse des pois verts . . 324
- Blanchissage.** — Recettes diverses. . . . . 371
- Flessures.** — Manière de les soigner. . . . . 408
- Boiseries.** — Comment les empêche-t-on de moisir. 384
- Boissons.** — Boissons économiques et rafraichissantes . . . . . 324
- Bougie.** — Manière d'empêcher la cire, dans la fabrication de la bougie, d'adhérer au moule. . . . 108
- Brûlures.** — Remède très simple contre les brûlures 432
- Brûlure des feuilles.** — Description et traitement de cette maladie . . . . . 252
- Café.** — Torréfaction, mouture, préparation . . . 83
- Café économique.** — Avec mélange d'orge . . . . 84
- Cartons à poir.** . . . . 611
- Chenilles.** — Destruction des chenilles . . . . . 204
- Cidre.** — Moyen de fabriquer le cidre à peu de frais. 324
- Ciguë.** — Est-elle nuisible aux lapins. . . . . 444
- Clous.** — Manière de les traiter . . . . . 408, 456
- Coings.** — Comment fait-on la gelée de coings. . . 552



Colle. — Colle pour réunir les morceaux cassés des vases de ménage . . . . .	384	préservatif, traitement curatif. . . . .	563
— A-t-on une colle solide pour les marbres cassés . . . . .	444	Engrais. — Engrais pour les rosiers . . . . .	360
Coloration des vins. — Recette inoffensive. . . . .	108	Entorses. — Nouvelle méthode de traitement. . . . .	611
Conseil. — Un bon conseil aux abonnés de l'Ami du clergé, relatif au Courrier de l'utile . . . . .	539	Etamage. — Moyen de reconnaître la vaisselle bien étamée. . . . .	383
Conservation des aliments (pendant les chaleurs). — Viande et bouillon . . . . .	311	Fécondation artificielle. — La manière et les avantages de féconder artificiellement les céréales, les arbres fruitiers, la vigne . . . . .	156
Conservation des viandes. — Recettes diverses. Manière de cuire et assaisonner les viandes conservées. . . . .	60	Fermentation. — Que doit-on faire pour préparer et obtenir la fermentation des fruits à distiller. . . . .	444
Conserve des légumes. — Règles générales pour les conserves de légumes . . . . .	228	Filtrage. — Filtrage du vin des fonds de tonneau, de bonbonne. . . . .	587
— Règles particulières pour faire les conserves de : . . . . .		Filtres. — Où trouve-t-on ou comment obtient-on de bons filtres, bien pliés et solides. . . . .	587
Artichauts . . . . .	228	Flanelle. — Procédé pour laver la flanelle sans qu'elle devienne jaune et sèche . . . . .	12
Asperges . . . . .	228	Fleurs artificielles. — Moyen de colorier les papiers de soie pour faire les fleurs artificielles (jaune, orangé, rouge, violet, bleu, vert). . . . .	431
Bettes, ou Blettes, ou Poirées . . . . .	228	Fontes. — Moyen de les rendre luisantes. . . . .	360
Brocolis . . . . .	228	Force motrice. — Transmission de la force motrice à de longues distances par l'électricité . . . . .	540, 610
Cel-ri . . . . .	228	Fourmis. — Détruisent-elles les pucerons des arbres . . . . .	414
Cerfeuil . . . . .	240	— Procédés pour éloigner les fourmis des arbres fruitiers. Moyens de détruire les fourmis dans les jardins et les appartements . . . . .	203
Champignons . . . . .	240	Fromage. — Fabrication du fromage d'Epoisse . . . . .	288
Choux-fleurs . . . . .	240	— Fabrication du fromage de Langres . . . . .	288
Choux frisés . . . . .	240	— Manière de fabriquer le fromage de Brie . . . . .	347
Choux-raves . . . . .	240	Futailles. — Soins à donner aux futailles . . . . .	455
Choux de Savoie . . . . .	240	Galons. — Comment faire raviver les galons d'or ou d'argent . . . . .	456
Choux salés en compotes. . . . .	240	Garde-pain. — Garde-pain pour maintenir le pain frais et tendre pendant un certain temps. . . . .	587
Citrouille. . . . .	240	Gaudes. — Ce que c'est et comment elles se préparent. . . . .	24
Cresson . . . . .	240	Gaz. — Fabrication économique du gaz . . . . .	510
Endives ou chicorée . . . . .	240	Gibier. — Du choix et de la conservation du gibier à plumes. . . . .	550
Epinards . . . . .	240	— Le gibier et notre estomac. . . . .	551
Laitue . . . . .	240	Glaces termées. — Moyen de rétablir l'éclat des glaces termées par le temps ou par accident . . . . .	484
Morilles . . . . .	240	Goutte. — Remède contre la goutte. . . . .	456
Oignons . . . . .	240	— Conseil à donner aux chasseurs atteints de la goutte. . . . .	551
Oseille. . . . .	240	Grefte. — Quel mastic y employer et comment . . . . .	444
Persil. . . . .	240	Habitations. — Comment les choisir et les organiser si l'on veut qu'elles soient bonnes à la santé. . . . .	131
Haricots verts . . . . .	251	Hosties. — Où trouver farine pure et moules pour les faire . . . . .	586
Pois. . . . .	252	Hygiène. — Préceptes généraux . . . . .	95, 119, 131
Poireaux . . . . .	252	Lait. — Moyen de le conserver . . . . .	482
Pommes de terre . . . . .	252	Lanterne magique. — Manière de fabriquer les verres de la lanterne magique. Manière d'opérer avec la lanterne . . . . .	36
Pourpier . . . . .	252	Lapins. — Peut-on sans danger leur donner la ciguë, la jusquiame noire, les colchiques, le mouron rouge . . . . .	444
Rais noirs . . . . .	252	Limaces. — Une recette pour les détruire . . . . .	216
Raves diverses . . . . .	252	Limonade. — Recette pour la fabriquer . . . . .	348
Topinambours . . . . .	252	Litatie. — Moyen pour l'entretenir et surtout la garantir des vers . . . . .	48
Truffes . . . . .	252	Livres. — Comment les préserve-t-on des vers . . . . .	482
Cors. — Recette pour guérir les cors du pied . . . . .	71	Lustrage. — Manière de lustrer les poêles, plaques de cheminée et autres ustensiles de fonte . . . . .	360
Coupures. — Manière de les soigner . . . . .	408	Maladies de la basse-cour. — Quelles elles sont et comment les traiter . . . . .	180
Crayons. — Moyen de fabriquer des crayons économiques . . . . .	396	Marbres. — Comment on les nettoie . . . . .	330
Cuscuta. — Moyen de la détruire . . . . .	108		
Dégraissage. — Quelle est la meilleure substance à employer, et comment l'emploie-t-on, pour le dégraissage des étoffes . . . . .	348		
Désinfectants. — Moyen de désinfecter un appartement . . . . .	504		
Eau de Botot. — Sa formule et son emploi. . . . .	408		
Eaux de puits. — Moyen de les rendre propres au savonnage et à tous les autres usages domestiques. . . . .	571		
Echardes. — Comment les retirer et soigner la plaie . . . . .	72		
Elagages. — Comment doit-on élaguer chênes et charniers . . . . .	25		
Electricité. — L'électricité force motrice. . . . .	540, 610		
Encaustique. — Encaustique pour parquet: recette de fabrication . . . . .	12		
— Encaustique pour faire briller les meubles. . . . .	455		
Encres sympathiques (verte, rose, pourpre, d'or, etc.). — Quelles sont les encres ainsi nommées et comment les fabrique-t-on. . . . .	359		
Engelûres. — Qu'est-ce que l'engelûre, traitement			

— Peut-on trouver une substance qui les recole soûdement . . . . .	444	von . . . . .	360
Mastic. — Bon mastic de greffe . . . . .	411	Rouille. — Diverses recettes contre la rouille . . . . .	336, 384, 408
Maux blancs. — Manière de les traiter . . . . .	408	Rouille des feuilles. — Description et traitement de cette maladie . . . . .	252
Maux de gorge. — Leur traitement . . . . .	372	Ruches. — Moyen de les garantir contre les dangers de la rage . . . . .	108
Mi liasse. — Ce que c'est et comment elle se prépare . . . . .	24	Saignements de nez. — Comment on les arrête . . . . .	348
Mobilier. — Entretien et réparation . . . . .	383	Salaisons. — Manière de bien saler le porc, le bœuf, etc., suivant la méthode pratiquée en Allemagne . . . . .	60
Moisissures. — Recette contre la moisissure des boi- series . . . . .	384	Salpêtre. — Existe-t-il un remède contre le salpêtre des murs . . . . .	444
Montres. — Comment les régler . . . . .	215	Saponaire. — Son usage dans le blanchissage . . . . .	372
Mousse et gomme des arbres. — Mauvais effets de cette mousse et de cette gomme et moyens de les détruire . . . . .	144	Sardines. — Empoisonnement par les sardines. Pré- cautions à prendre quand une boîte entamée doit durer un certain temps . . . . .	552
Mulots. — Moyen de les empêcher de ravager les pois dans les jardins . . . . .	192	Savonnages. — Comment y employer l'eau de puits . . . . .	371
Neige. — Petite méditation sur la neige . . . . .	600	Sirop de gomme. — Recette de fabrication . . . . .	408
Nettoyage. — Recettes diverses . . . . .	372, 336	Sirop de Tolu. — Comment il se prépare . . . . .	408
Ongles de pieds. — Comment doit-on les tailler, surtout si l'on marche beaucoup . . . . .	453	Sommeil. — L'importance de savoir dormir en temps et le temps utile . . . . .	623
Onguent d. vin. — Remède souverain contre les pa- naris, maux blancs, clous, blessures, coupures, etc. Recette pour le fabriquer et manière de l'appliquer . . . . .	408	Taches (de rouille et d'encre, sur les étoffes, le fer, le fer blanc, l'acier, de graisse sur le papier). — Moyen de les enlever . . . . .	336
Panaris. — Traitement du panaris . . . . .	72, 408	Tapis. — Manière de les garantir des vers . . . . .	47
Papier mâché. — Emploi du papier mâché dans l'é- bonisterie, la carrosserie etc. . . . .	598	Thé. — Ce qu'il contient, comment il se prépare, ses qualités hygiéniques et ses inconvénients . . . . .	515
Peaux. — Comment tanne-t-on les peaux de lapin, de mouton, etc. . . . .	444	Thé économique. — Avec de l'avoine . . . . .	81
Pendules. — Comment peut-on les régler . . . . .	215	Tissus. — Comment préparer une eau particulière- ment propre à nettoyer les tissus de soie, de laine et de coton, les tapisseries en soie de toutes cou- leurs . . . . .	372
Perdreux. — Quelle différence entre <i>perdreux</i> et <i>perdreux</i> et comment les distingue-t-on . . . . .	551	Toiles de couleur. — Comment peut-on les laver sans enlever la teinture . . . . .	336
Phylloxera. — Un remède contre le phylloxera . . . . .	540	Tomates. — Conservation des tomates au moyen du sel . . . . .	432
Pierre à aiguiser artificielle . . . . .	611	Vases. — Comment réparer les vases cassés . . . . .	384
Piqûres. — Manière d'enlever les piqûres produites par l'humidité sur les étoffes . . . . .	12	Velours. — Comment remettre en état du velours un peu défraîchi et froissé . . . . .	432
Polenta. — Ce que c'est et comment elle se prépare . . . . .	24	Vernis. — Comment on peut savoir si une poterie n'est pas recouverte d'un vernis dangereux . . . . .	384
Porcelaine. — Recette pour la nettoyer . . . . .	336	Verre. — Moyen de couper le verre . . . . .	276, 528
Poteries. — Moyen de reconnaître si leur émail est nuisible . . . . .	384	Vers. — Comment combattre les vers qui rongent les livres . . . . .	432
Poudres alimentaires. — Diverses compositions de poudres alimentaires . . . . .	24	Vin. — Quelles substances sont employées pour la falsification et la coloration des vins. Com- ment reconnaît-on leur présence . . . . .	467
Poulailler. — Règles de construction et d'entretien. Soins à donner aux poules et aux poulets . . . . .	168	— Recettes pour conserver, clarifier, guérir les vins . . . . .	479
Presse. — Petite presse pour les confitures, le jus de viande et le vin de messe . . . . .	587	Vin (à prendre après une chute). — Recette pour le fabriquer et dose à prendre . . . . .	408
Puceron. — Comment détruire le puceron des jar- dins . . . . .	192	Vin (de fond de tonneau). — Comment l'utiliser . . . . .	587
— Les pucerons des arbres sont-ils combattus par les fourmis . . . . .	444	Vin de messe. — Le moyen à peu près unique d'être sûr de son vin de messe, c'est de le fabriquer soi- même : la recette . . . . .	575, 527, 587
Punaises. — Moyen de les détruire, d'engarantir les ameublements . . . . .	48	Vin (de raisins secs). — Les meilleurs raisins à em- ployer. Méthode de fabrication . . . . .	588
Racahout (des Arabes). — Imitation avec des co- quilles d'amandes . . . . .	84	Vin (stomachique). — Recette pour le fabriquer et dose à prendre . . . . .	408
Rage. — Guérison de la rage . . . . .	539, 610	Vinaigre. — Moyen de le conserver clair et sain pen- dant plusieurs années... d'ajouter à sa force. Vinaig- re de lait. Falsification du vinaigre. Recette pour l'aromatiser . . . . .	420
Rasoirs. — Composition pour adoucir le tranchant des rasoirs . . . . .	396		
Rhumatisme. — Remède contre le rhumatisme . . . . .	456		
Rhume de cerveau. — Remèdes contre le rhume de cerveau . . . . .	564		
Ronce. — Infusion de racines de ronces contre les toux opiniâtres. Usages du fruit de la ronce pour une liqueur rafraîchissante, pour colorer les vins clairets . . . . .	264		
Rosiers. — Arrosage des rosiers avec l'eau de sa-			



## REVUE LITTÉRAIRE

## Bibliographie

- Almanachs.** — Les Almanachs de la Société générale de Librairie catholique. . . . . 48, 51
- Almanach-Journal.** . . 4, 6, 15, 17, 27, 30, 36, 40, 50, 52
- Ami du Clergé.** — Suppression des primes. . . . . 52
- Arres** (Augustin d'). — Mon portefeuille. Souvenirs du noviciat de Bosco. . . . . 3
- La Chaire de Notre-Dame et le R. P. Monsabré. . . . . 11
- Andrieux** (L'abbé). — Le Cimetière et le Purgatoire. . . . . 42
- Aubert** (Ch. Félix). — Le littoral de la France : les côtes vendéennes. . . . . 50
- Aubineau** (Léon). — Les serviteurs de Dieu. . . . . 5
- Parmi les Lys et les Epines. . . . . 5
- Vie admirable du saint Pèlerin et Mendiant Benoît-Joseph Labre. . . . . 5
- Vie de la vénérable Mère Marie-Emélie de Rodat. . . . . 5
- Le Saint Homme de Tours. . . . . 5
- Réfutation des erreurs de M. Augustin Thierry. . . . . 5
- Révocation de l'édit de Nantes. . . . . 5
- Notices du XVIII<sup>e</sup> siècle. . . . . 5
- Au soir, Récits et Souvenirs. . . . . 51
- Avold** (Ch. d'). — La Vengeance d'un père. . . . . 8
- Avout** (Baronne d'). — Te l'invocation miraculeuse des saints dans les maladies et les besoins particuliers. . . . . 42
- Barbes** (André). — La Politique d'un villageois. . . . . 38
- Bellarmin.** — Petit catéchisme universel. . . . . 41
- Benoît** (Dom P.). — La cité anti-chrétienne au XIX<sup>e</sup> siècle. Les Erreurs modernes. . . . . 13, 25
- Bescharelle et Devars.** — Grand Dictionnaire de Géographie universelle, ancienne et moderne. . . . . 48
- Bougeaut** (R. P. G.-H.). — Exposition de la doctrine chrétienne par demandes et par réponses, divisée en trois catéchismes : catéchisme historique, catéchisme dogmatique, catéchisme pratique. . . . . 41
- Bouvier** (Docteur Louis). — Flore des Alpes, de la Suisse et de la Savoie. . . . . 19
- Casabianca** (L'abbé). — Trente jours à la campagne. . . . . 25, 36
- Catéchisme théologique sur les élections et Recommandations pratiques aux électeurs.** . . . . 37
- César de Bus** (R. P.). — Instructions familières sur les quatre parties du Catéchisme Romain. . . . . 41
- Chapiat** (L'abbé). — Le saint de chaque jour. . . . . 42
- Chemin de Croix dans la Famille.** — Grande chromolithographie des 14 stations. . . . . 42
- Cloquet** (L'abbé). — Le mois des morts, ou délivrance prompte et facile des âmes du Purgatoire. . . . . 42
- Convert** (L'abbé H.). — Catéchisme dogmatique et moral à l'usage des sourds-muets. . . . . 1
- Cosme** (Le cardinal). — Instructions dogmatiques et morales, destinées à être lues au peuple, les jours de dimanches et les jours de fêtes. . . . . 42
- Daumas** (L'abbé). — Manuel de Religion, d'Histoire et de Géographie sacrées. . . . . 41
- Deharbe** (R. P. G.). — Catéchisme pratique, ou Doctrine chrétienne en exemples. . . . . 21, 41
- Delbos.** — Messe des Fêtes de la Sainte-Vierge, à 3 voix, avec accompagnement d'orgue, composée sur des cantiques de divers auteurs. . . . . 19
- Distributions de prix** (Livres pour). . . . . 26
- Duilhé de Saint-Projet** (M. le chanoine). — Apologie scientifique de la foi chrétienne. . . . . 16, 30
- Faure** (G.). — Voyage en Corse. Récits dramatiques et pittoresques. . . . . 31
- François de Sales** (Saint). — Sermons. . . . . 42
- Freppel** (Monseigneur). — Œuvres polémiques, 6<sup>e</sup> série. . . . . 7
- Œuvres polémiques, 7<sup>e</sup> série. . . . . 48
- Oraison funèbre de l'amiral Courbet. . . . . 37
- La Vie chrétienne. Sermons prêchés aux Tuileries. . . . . 42
- Gautier** (Léon). — Le livre de tous ceux qui souffrent. . . . . 42
- Gay** (Victor). — Glossaire archéologique du Moyen-Age et de la Renaissance. . . . . 23
- Geofroy** (Mlle Lénida). — Bibliothèque du Jeune Age illustré. . . . . 22, 31
- Ginestet.** — Les Enseignements de N.-D. de Lourdes, et leur harmonie avec les besoins de notre époque. . . . . 42
- Gréa** (Dom A.). — De l'Eglise et de sa divine constitution. . . . . 24, 33
- Guérin** (Mgr Paul). — Vie des Saints illustrée. . . . . 28
- Guillois** (L'abbé). — Explication historique, dogmatique, morale, liturgique et canonique du catéchisme avec les réponses aux objections tirées des sciences contre la religion. . . . . 41
- Gury** (R. P.). — Le Prêtre confesseur et jurisconsulte
- Hilaire** (R. P.). — *Liber Tertii-Ordinis S. Francisci Assisiensis.* Lettre de Mgr Mermillod. . . . . 6
- Hinseline** (Victor d'). — Jeanne ou la Loi du malheur. . . . . 4
- Hommages à Louis Veuillot.** . . . . 9
- Jeanne d'Arc** priant pour le salut de la France (gravure). . . . . 37
- Juge** (L'abbé). — Manuel de prédication populaire. . . . . 42
- Laffineur** (L'abbé). — Le Catéchisme véritablement expliqué à l'usage des prêtres catéchistes et de toutes les personnes chargées de l'instruction de la jeunesse, enrichi d'un choix de traits et d'histoires. . . . . 41
- Landriot** (Monseigneur). — Conférences sur les Béatitudes évangéliques. . . . . 42
- Conférences sur la culture chrétienne de l'âme. . . . . 42
- Conférences sur les Péchés de la Langue et de la Jalousie dans la vie des femmes. . . . . 42
- Conférences sur l'Oraison dominicale. . . . . 42
- L'Esprit-Saint. Dons et symboles. . . . . 42
- Sermons à des religieuses. . . . . 42
- Lasserre** (Henri). — Le menuisier de Lavaur. . . . . 19
- Les Episodes miraculeux de Lourdes. . . . . 50
- Lecourtier** (Monseigneur). — Explication des messes du paroissien romain pour tous les dimanches de l'année, pour les fêtes d'obligation et pour les fêtes solennelles qui peuvent se rencontrer et se célébrer le dimanche. . . . . 25
- Manuel de la Messe ou Explication des Prières et des Cérémonies du Saint Sacrifice. . . . . 35
- Le Mois de Marie en famille. . . . . 35
- Livres anciens et d'occasion.** . . . . 6, 4
- Loth** (Arthur). — Le livre du jeune Français. . . . . 12
- Loudun** (Eugène). — Le Bien et le Mal, tableau de l'histoire universelle du monde païen et du monde chrétien. . . . . 24
- Louvet** (L'abbé). — Le Purgatoire d'après les révélations des saints. . . . . 42
- Maistre** (L'abbé). — Grand Sermonnaire contenant tous les sujets de la chaire catholique. . . . . 42

- Maisonneuve** (Paul, Docteur médecin, Docteur ès-sciences naturelles, professeur à la Faculté libre d'Angers). — Zoologie, anatomie et physiologie animales. Ouvrage rédigé conformément aux programmes officiels du 22 janvier 1835, pour l'enseignement de la zoologie dans la classe de philosophie et l'examen du baccalauréat ès-lettres . . . 44
- Mansi**. — Réimpression des Conciles de Mansi. . . 23
- Matignon** (R. P.) — Les familles bibliques : la maison de David . . . 11
- La Paternité chrétienne, conférences prêchées à la réunion des Pères de familles du Jésus : Les droits de Dieu sur la famille ; la famille et l'Etat ; les Epreuves et les joies de la famille ; les devoirs de l'époux . . . 42
- Méric** (L'abbé). — Histoire de M. Emery et de l'Eglise de France pendant la Révolution. 15, 30, 47, 49. — L'autre vie. . . 42
- Maynard** (R. P. André-Marie). — Traité de la vie intérieure, petite Somme de théologie ascétique et mystique, d'après l'esprit et les principes de saint Thomas d'Aquin . . . 48
- Mothon** (R. P. Joseph-Pie). — Vie du Bienheureux Jourdain de Saxe, deuxième maître-général de l'ordre des FF. Prêcheurs . . . 49
- Mouchard**. — Les Fêtes de catéchisme, petits Dramas pour les catéchismes de persévérance . . . 41
- Denaud** (M. l'abbé P.-G.). — Le confesseur de la foi Etienne Denis, curé d'Azerables, restaurateur de l'ordre du Verbe-Incarné . . . 18
- Petite bibliothèque du Tiers-Ordre**. — *Manuel du Tiers-Ordre* de saint François d'Assise, par le R. P. Hilaire ; *Nouvel au manuel des Cordigères* à l'usage de l'archiconfrérie du Tiers-Ordre de saint François, par le même ; *Avis aux tertiaires sur la Communication des indulgences*, appendice au *Manuel du Tiers-Ordre*, par le même ; *Cérémonial du Tiers-Ordre séculier* de saint François ; *Vade-Mecum des Tertiaires* ; Collection de 350 *Billets du Tiers-Ordre*. . . 4
- Pluot** (L'abbé). — Retraite préparatoire à la Première communion . . . 42
- Poli** (Oscar de). — Récits d'un soldat. . . 3, 4
- Histoire du bon vieux temps. . . 4
- Jean Poigne d'Acier . . . 4
- Ramière** (R. P. Henri). — *Enchiridion theologicum* completens Concilii Tridentini et Concilii Vaticani constitutiones cum salutis Pii IX constitutionibus. R. P. Henrici Ramière S. J., sacre theologiæ in seminario Valsensi, deinde in universitate Tolosana lectaris, opus postumum, præcipuis SS. D. N. Leonis XIII Epistolis encyclicis auctum . . . 23, 24
- Regnaud** (L'abbé). — Cours d'Histoire sacrée, 4<sup>e</sup> volume . . . 3
- Catéchisme. . . 11
- Somme du Catéchiste. Cours de Religion et d'Histoire sacrée à l'usage des instituts catholiques, des séminaires, collèges, institutions et catéchismes de persévérance . . . 41
- Abrégé de la Somme du catéchiste, à l'usage des catéchismes de première communion. . . 41
- *Enchiridion du Catéchiste*. Avis, Homélies, Histoires, Prières, Méditations, Hymnes, Cantiques et autres Exercices pour la première communion et la confirmation . . . 41
- Ricard** (L'abbé E.). — Le jeune martyr du Laos, Joseph-Auguste Séguret. Episode de la dernière guerre du Tonkin. — Lettres épiscopales adressées à l'auteur . . . 2, 33
- Rolland** (L'abbé Ch.). — Le Paradis sur terre . . . 12
- Instructions dominicales de l'*Ami du Clergé* . . . 42
- Romain** (Georges). — L'église est-elle contraire à la liberté. Sa nature, son esprit, son action . . . 43
- Sain-d'Arod**. — Le Livre choral, ou Répertoire populaire de la musique religieux, comprenant les Œuvres choisies de musique d'église des grands maîtres des diverses écoles, recueillies par les soins du commandeur Sain-d'Arod, maître honoraire de chapelle de Saint-Pierre du Vatican, correspondant de l'Institut de France . . . 29
- Saint-Rosaire** (Tableau du). — Grande chromolithographie des 15 mystères . . . 42
- Sallony** (Jules). — La Papauté, ou la Politique des temps modernes . . . 23
- Schoupe** (R. P. F. X. S. J.). — *Meditationes sacerdotales clero tum sæculari tum regulari accommodatæ* . . . 1
- Cours abrégé de religion ou Vérité et Beauté de la Religion chrétienne. . . 41
- Seytre** (L'abbé). — Le Mentor de l'enfant pieux . . . 3
- Sommervogel** (R. P. Carlos). — Dictionnaire des Ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus depuis sa fondation jusqu'à nos jours . . . 26, 27
- Tesnière** (R. P.). — La Somme de la Prédication Eucharistique. Noms, figures et prophéties de l'Eucharistie . . . 12, 14
- L'adoration pour les âmes du Purgatoire . . . 42
- Tilloy** (L'abbé). — Cours de conférences religieuses faites aux élèves de la première division du lycée Louis-le-Grand. . . 42
- Tournafond** (Paul). — La Corée, collection des Voyages et Découvertes géographiques. . . 31
- Turinaz** (Monseigneur). — L'enseignement primaire et l'avenir de la France . . . 10
- Van den Gheyn**. — Essais de Mythologie et Philologie comparées . . . 52
- Van Weddingen**. — Les éléments raisonnés de la religion. Apologétique fondamentale, appropriée aux cours supérieurs d'Humanités et de Philosophie . . . 52
- Vattier** (P.-A.-E.). — L'ami de la jeunesse française . . . 12, 28
- Veullot** (Louis). — Correspondance . . . 9
- Etudes sur Victor Hugo. Introduction, notes et appendices par Eugène Veullot . . . 40
- Veullot** (Pierre). — L'imposture des Naundorff (avec une préface d'Eugène Veullot) . . . 33
- Vidal** (Victorin). — Guide des conservateurs aux élections . . . 39
- *Vies de saints* diverses . . . 42
- Woeste**. — Vingt ans de polémiques, par M. Woeste, ancien ministre de la justice en Belgique . . . 48

## OUVRAGES SPÉCIAUX

- Pour le Carême . . . 7, 8
- Pour le mois de saint Joseph . . . 7, 8, 20
- Pour les premières communions . . . 13, 14
- Pour le mois de Marie . . . 17, 18
- Pour le mois du Sacré-Cœur . . . 20
- Sur et pour le mariage . . . 20
- Pour une période d'élections . . . 35
- Pour les retraites ecclésiastiques et la direction sacerdotale . . . 36
- Pour les catéchismes. . . 41, 43
- Pour la prédication . . . 42
- Pour le mois des morts. . . 43



Pour le mois des saints. . . . .	44
Pour les étrennes. . . . .	1, 2, 58, 52
Pour les distributions de prix . . . . .	26
Pour les Tertiaires de saint François d'Assises . . . . .	5, 6

## REVUE DES JOURNAUX

<i>Analecta juris pontificii</i> . . . . .	1
<i>Analecta Bollandiana</i> . . . . .	1
<i>Ami du clergé</i> . . . . .	1
<i>Enseignement catholique</i> . . . . .	1
<i>Revue des questions historiques</i> . . . . .	1
<i>Revue du monde catholique</i> . . . . .	1
<i>Illustré pour tous</i> . . . . .	1
<i>Le paysan</i> . . . . .	1
<i>La femme et la famille</i> . . . . .	1
<i>Le jeune âge illustré</i> . . . . .	1
<i>L'Ami des Livres</i> . . . . .	1, 4, 6
<i>Le Très-saint-Sacrement</i> . . . . .	1
<i>L'Almanach-Journal</i> . . . . .	4, 6, 15, 17, 27, 30, 36, 40, 50, 52

## SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

Avis aux actionnaires . . . . .	13
Assemblées générales du 19 mai 1885. . . . .	22
La Société générale de Librairie catholique à l'Exposition universelle d'Anvers. Rapport du directeur	

général du jury. . . . .	29
Quelques éclaircissements en réponse à plusieurs actionnaires de la Société générale de Librairie catholique . . . . .	32
La Société générale de Librairie catholique à l'exposition d'Anvers. Article de Léon Aubineau dans l' <i>Univers</i> . . . . .	42
La Société générale de Librairie catholique et les Missions étrangères . . . . .	48

## COMPTOIR DE COMMISSION DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

Médaille commémorative de la Première communion et de la Persévérance fondée en 1877, par M. l'abbé Regnaud, et spécialement bénite par N. T. S. P. le pape Léon XIII, le 24 mars 1879. . . . .	2
Diplôme d'honneur accompagnant la médaille. . . . .	2
Vignettes accompagnant la médaille et le diplôme . . . . .	2
Encaustique chinoise pour les meubles, les boiseries et les parquets . . . . .	3
Vin de messe . . . . .	18
Tableau des quinze mystères du Rosaire. . . . .	42
Tableau des quatorze tableaux du Chemin de la Croix . . . . .	42
Cartes de visite . . . . .	46

















GTU Library



3 2400 00252 6618



L'Ami du clergé

v.7  
1885

CBPaQ

v.7  
1885

41199

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY  
BERKELEY, CA 94709



